DOMUS AQUENSIS
SOCIETATIS JESU.

5-3
C. 26
R A

CONCLUSION

DES

DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES.

A M. LE BARON

L. A. DE LA TOUR DU PIN,

SOUVENIR AFFECTUEUX DE L'AUTEUR

CONCLUSION

DES

DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES.

CATÉCHISME HISTORIQUE DES INCROYANTS,

SUIVI

D'ESSAIS SUR BAYLE, MADAME DE STAEL, LE DOCTEUR KLEE, L'ÉCLECTISME, LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE ET L'EXÉGÈSE RATIONALISTE,

PAR

M. L'ABBÉ FRÉDÉRIC-ÉDOUARD CHASSAY,

CHANOINE HONORAIRE DE BAYEUX, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU SÉMINAIRE DIOCÉSAIN, MEMBRE RÉSIDANT DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME, DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, DES ACADÉMIES DE BORDEAUX, DE REIMS, DE CAEN ET DE DIJON, DES SOCIÉTÉS IMPÉRIALES ACADÉMIQUES DE LA LOIRE-INFÉRIEURE ET DE CHERBOURG.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

Exister, c'est combattre.

ALMA COLLEGE 210.8 LIBRARY M358 Alma, California

1 VOL. PRIX : 8 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1853

43217

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ F.-E. CHASSAY

Piété.

La pureté du cœur, 2e édition. (Paris, Lecoffre.)
Manuel d'une femme chrétienne, 2e édition. (Paris, Madame Poussielgue-Rusand. Lyon, J.-B. Pélagaud.)
La femme chrétienne et le monde, 2e édition. (*Ibidem.*)
Les devoirs des femmes dans la famille. (*Ibidem.*)
Les difficultés de la vie de famille. (*Ibidem.*)

POUR PARAITRE EN 1853 :

Les épreuves du mariage.

Histoire de la Révélation.

La chute primitive prouvée par les traditions. (M. Migne.)
Préparation évangélique du XIXe siècle. (M. Migne.)
Histoire de la Rédemption. — L'Incarnation. (Madame Poussielgue.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Jésus, lumière du monde, histoire de la prédication de l'Evangile par Notre-Seigneur.
Jésus, sauveur du monde, histoire de la Passion.
Les Apôtres Prédicateurs de l'Evangile.

Controverse chrétienne.

Le Christ et l'Evangile, 2e édition, considérablement augmentée, M. M. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Clavel. (Lecoffre.)
Défense du Christianisme historique, 2e édition, considérablement augmentée, 3 forts volumes. (Paris, Madame Poussielgue, Lyon, Pélagaud.)
Le mysticisme catholique. (Paris et Lyon, Périsse, frères.)
Cathéchisme historique des incroyants. (M. Migne.)

Controverses et Mélanges.

Les études cléricales. (M. Migne.)
Le docteur Strauss et ses adversaires. (M. Migne.)
Le tableau des Apologistes chrétiens. (M. Migne.)
L'Indicateur apologétique. (M. Migne.)
Bayle, sa doctrine et son influence. (M. Migne.)
Madame de Stael. (M. Migne.)
Le docteur Klee, sa vie et ses travaux. (M. Migne.)
Un mot sur l'éclectisme. (M. Migne.)
De la philosophie de l'histoire. (M. Migne.)
De l'exégèse rationaliste. (M. Migne.)
Le docteur Strauss jugé par ses pairs. (M. Migne.)

L'OPINION DE LA PRESSE ÉTRANGÈRE SUR CES TRAVAUX.

« M. Chassay est auteur d'ouvrages distingués qui sont d'admirables démonstrations du Christianisme. » (*Annales catholiques de Genève*, 2e n° de 1852.)

« Nous ne pouvons assez louer le zèle infatigable avec lequel l'auteur soutient la presse catholique, et emploie ses doctes travaux au profit de la religion ; et nous tenons à l'encourager de notre voix, ainsi que le soutient le grand théologien, le P. Perrone. » (*Annali delle scienze religiose* de Rome.)

Voir aussi le jugement de M. Nève dans la Revue *belge de Louvain.*)

Ces appréciations sont confirmées par la presse religieuse française de toutes les nuances, par la *Revue contemporaine*, — le *Correspondant*, — l'*Université catholique*, — les *Annales de philosophie chrétienne*, — le *Bulletin de censure*, — la *Revue nationale*, — la *Voix de la Vérité*, — l'*Univers*, — l'*Union*, — l'*Ami de la Religion*, — l'*Opinion publique*, — la *Gazette de France*, — le *Journal des villes et des campagnes*, etc., — et même par la *Revue des deux mondes*, ordinairement fort sévère pour les publications catholiques

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

PREFACE.

Après avoir établi dans la *Préparation évangélique historique du* XIX^e^ *siècle* (1) la vanité des prétentions et des efforts du rationalisme ancien, je me propose de démontrer dans cet ouvrage que les rationalistes modernes n'ont pas été plus heureux que leurs devanciers, toutes les fois qu'ils ont essayé de substituer leurs opinions personnelles aux croyances catholiques. Je ne me dissimule pas que ce travail attaque de front des préjugés qui paraissent invincibles. L'histoire des trois derniers siècles, ainsi que l'a fait remarquer le comte Joseph de Maistre, semble être une conspiration contre la vérité, tant elle a été défigurée par les écrivains protestants, jansénistes ou sceptiques ! La plupart des gens instruits sont habitués à considérer Zwingle, Luther, Calvin, Mélanchthon, comme les émancipateurs de la raison humaine, comme des hommes suscités par la Providence pour débarrasser l'esprit humain de toutes les servitudes du moyen âge. La prétendue réforme du XVI^e^ siècle a été transformée en légende idéale, à l'aide du procédé commode dont Voltaire use dans la *Henriade* avec la plus étonnante audace. Les partisans du schisme et de l'hérésie sont toujours présentés comme de pures et innocentes victimes du fanatisme de ces catholiques, auxquels on a soin de donner tous les vices (2), tous les travers et tous les forfaits. Ignace de Loyola, Charles Borromée, François Xavier, sont des visionnaires imbéciles; mais, en revanche, Luther et ses amis sont des intelligences supérieures à tous les préjugés de leur époque, des génies sans imperfections, des caractères sans faiblesse et sans tache. On parle avec éloquence des bourreaux de la Saint-Barthélemy, mais on se tait prudemment sur la Michelade (3), sur la terreur de Weinsberg (4) ; on glisse légèrement sur cette guerre de trente ans, qui inonda l'Allemagne de sang, sur les cruautés religieuses des Calvin (5), des Henri VIII, des Elisabeth, des Cromwell (6).

Le jansénisme et le rationalisme, sortis l'un et l'autre de la *réforme*, ont trouvé la même complicité et la même indulgence dans la plupart des historiens. Cependant la lumière commence à se répandre sur les grands événements des trois derniers siècles. Un assez grand nombre d'écrivains, protestants ou rationalistes, rougissent de la révoltante partialité de leurs devanciers. C'est à l'aide de ces travaux, véritablement consciencieux, et qui feront à la bonne foi et à l'équité de leurs auteurs un honneur éternel, que je vais entreprendre de tracer ici un tableau fidèle de la lutte du principe protestant contre le principe d'autorité, personnifié dans l'Eglise catholique. Fidèle à la méthode que j'ai suivie dans la *Préparation Evangélique*, je céderai constamment la parole aux adversaires de notre foi. Luther, Mélanchthon, leurs amis les plus dévoués, raconteront les résultats de la *réforme*, et les rationalistes les plus décidés jugeront les actes et les doctrines des incrédules du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Existe-t-il une méthode plus capable de convaincre ces esprits naturellement impartiaux, dont le nombre devient chaque jour plus grand, et qui veulent rompre définitivement avec les préjugés étroits du siècle précédent ? Dans le désir de leur donner une preuve plus décisive encore de

(1) Cette *Préparation* sert d'Introduction *aux Démonstrations évangéliques*.
(2) M. Casimir Delavigne a usé du même procédé dans *Une famille au temps de Luther*.
(3) Voir sur ce massacre un curieux article des *Annales de philosophie chrétienne*.
(4) On trouvera dans cet ouvrage un tableau de ces scènes horribles, complétement semblables aux journées de septembre.
(5) Il faut lire les curieux documents recueillis par M. Saisset sur le procès de Servet et les détails sur les raffinements barbares dont Calvin usa envers son adversaire. (*Revue des deux mondes*, 1848.)
(6) Cobbett, historien protestant, ne les a pas dissimulées dans ses *Lettres sur la Réforme*.

la bonne foi de mes recherches, je fais souvent précéder chaque portrait de l'appréciation idéale du personnage qu'il s'agit de juger, et je me borne à opposer à ce dessin de fantaisie les faits, rien que les faits, racontés par des écrivains qui ne sont pas suspects de flatter nos idées. Je n'ai pas reculé devant les recherches les plus longues et les plus fatigantes pour rendre ce travail aussi complet que possible. J'ai eu recours non-seulement à plusieurs bibliothèques de province qui m'ont été ouvertes, mais j'ai tiré un grand parti des riches collections de livres, conservées à Paris, soit par le gouvernement, soit par des particuliers. Convaincu que je faisais une œuvre utile, je me suis donné tout entier à ce travail aride, souvent accablant, et dont ceux-là seuls comprendront les difficultés qui ont dû faire des recherches de ce genre.

Si la *Préparation évangélique* et le *Catéchisme historique des Incroyants* réalisent véritablement le plan que je me proposais d'exécuter, ils contribueront efficacement à faire rendre une complète justice à l'histoire de la révélation, à l'influence de l'Eglise, aux institutions catholiques, enfin au principe d'autorité en matière religieuse. Ceux de nos frères qui ne partagent pas nos convictions écouteront volontiers les hommes qu'ils considèrent comme la plus haute expression de la science humaine, et dont ils ne peuvent contester la bonne foi et l'impartialité.

Ce travail n'est pas uniquement destiné aux gens du monde. Il est indispensable aux ecclésiastiques, qui, dans les catéchismes, dans les chaires ou dans la presse, travaillent à lutter contre le scepticisme contemporain. Ils ont en effet besoin de recourir à chaque instant aux aveux des adversaires du catholicisme ; mais ils ne peuvent se procurer la plupart du temps les ouvrages rares et chers qui les contiennent. Quand ils parviendraient à trouver avec beaucoup de peine quelques citations de Bayle ou de Rousseau, ces textes n'auront jamais aux yeux de ceux qu'ils veulent convaincre l'autorité des écrivains contemporains, qu'on estime être davantage *à la hauteur des idées du temps*. L'opinion de MM. Strauss, Cousin, Jouffroy, Vacherot, etc., est destinée assurément à produire plus d'impression que celle de l'auteur du *Dictionnaire critique* ou de la *Nouvelle Héloïse*. Ce n'est pas qu'il faille dédaigner absolument les aveux tirés des écrits du XVIII^e^ siècle, quand il est question de peindre les mœurs et les idées de cette époque ; seulement il ne faut pas, comme on l'a fait jusqu'ici, se borner à ce genre de recherches. Pourquoi ne profiterait-on pas des progrès de la véritable science et de l'impartialité historique, dans le but de faire justice de préjugés dont l'influence est encore fort considérable ? Notre époque n'est-elle pas destinée à réparer bien des injustices, à guérir bien des blessures, à faire rentrer dans le sein de l'Eglise du Christ bien des âmes égarées ? Puissions-nous contribuer pour notre faible part à ce grand travail des intelligences, à ce mouvement réparateur qui ramènera peut-être la société dans les voies de la paix, de l'ordre et du salut !

Je ne crois pas inutile, en terminant cette préface, de répéter la déclaration que j'ai mise en tête de la *Préparation évangélique*.

« Je n'ai pas besoin de faire remarquer que je ne prends pas la responsabilité de toutes les propositions, de toutes les appréciations, de toutes les méthodes que renferment les témoignages cités dans cet ouvrage. En pareil cas, c'est l'ensemble qu'il faut juger, et les restrictions malveillantes, les insinuations ironiques, les qualifications injurieuses n'ajoutent que plus de valeur aux aveux que la force de la vérité arrache à ceux qui ont contracté la triste habitude de la combattre ou de la méconnaître (7). »

PARIS, 21 février 1853.

(7) *Préparation évangélique historique du* XIX^e^ *siècle.* (Introduction aux *Démonstrations évangéliques.*)

INTRODUCTION.

Je n'ai accompli dans la *Préparation Évangélique du* XIX^e^ *siècle* qu'une partie de ma tâche. J'ai, il est vrai, prouvé dans cet ouvrage la nécessité de la révélation chrétienne par l'étude des religions, des philosophies et des civilisations de l'antiquité, et je me suis attaché à montrer l'Église pacifiant les intelligences, faisant triompher les principes destinés à sauver le monde, baptisant les barbares, et construisant de ses mains sacrées la société moderne.

Mais comme si une première épreuve de l'impuissance de l'homme en matière de religion n'avait pas suffi pour guérir l'orgueil des fils d'Adam, la Providence, par un dessein mystérieux, a permis la renaissance des idées qui avaient, avant Jésus-Christ, précipité l'humanité dans de prodigieux égarements. Un moine saxon, livré à des passions impétueuses, dominé par une imagination sans frein, devint, au XVI^e^ siècle, l'organe d'une opposition violente contre les doctrines et l'autorité de l'Église, et souleva contre la cité divine des tempêtes qui retentissent encore à nos oreilles. La théorie du *libre examen*, substituée au principe du catholicisme, devait naturellement redonner de la popularité aux différents systèmes qui se proposent de résoudre le problème de la destinée humaine. Aussi à peine fut-elle acceptée par tous ceux auxquels toute dépendance semblait insupportable, que les chefs du protestantisme se divisèrent sur les questions les plus fondamentales. Calvin, Luther et Zwingle niaient la nécessité des bonnes œuvres, reconnue par Henri VIII. Gentilis, Servet et Socin éliminèrent du christianisme les dogmes de la Trinité et de la divinité du Verbe, acceptés alors comme des croyances évangéliques par la majorité des adversaires du catholicisme Quelques-uns plus hardis, comme Servet et Zwingle lui-même, ne respectèrent pas même la personnalité de Dieu, et substituèrent le panthéisme à la théodicée chrétienne. Le *libre examen*, qui respectait si peu les droits de Dieu dès les premiers jours de la *réforme*, ne devait pas montrer plus de déférence pour l'autorité politique. Comme on s'habituait à trouver dans la Bible la confirmation des plus incroyables illusions du fanatisme, les paysans et les anabaptistes crurent y lire « que l'insurrection était le plus saint des devoirs. » Ils n'attendirent point, pour adopter ce lumineux principe, la *Déclaration des droits de l'homme* et les déclamations philanthropiques de M. de La Fayette. Le fer et le feu à la main, ils parcoururent l'Allemagne, troublèrent la Suisse et la Hollande, menacèrent la France ; proclamèrent, avec une audace dont Luther leur avait donné l'exemple, le communisme le plus complet, et firent un appel aux passions démagogiques qui fermentent toujours au sein des masses. Les paysans trouvèrent dans plusieurs prédicateurs célèbres des doctrines protestantes, dans Munzer, dans Storch, des apologistes et des tribuns fanatiques. Le socialisme du XIX^e^ siècle a pris sous sa protection ces sanglants apôtres de la fraternité ; il a vu en eux les précurseurs de la cité modèle, les prophètes de la communauté (8), des intelligences supérieures à tous leurs contemporains, des âmes dignes de

(8) Voy. George SAND, *Consuelo*, et la *Comtesse de Rudolstadt*. — Louis BLANC, *Révolution française*, t. I^er^.

l'admiration de la postérité. Il est certain qu'on ne peut leur refuser une puissance de logique et une hardiesse dans les déductions qui manquaient évidemment aux fondateurs du protestantisme. Y a-t-il, par exemple, quelque chose de plus révoltant que de voir Luther appeler toutes les rigueurs de la persécution sur des hommes qui raisonnaient mieux que lui, et qui n'avaient fait que tirer les conséquences de ses doctrines démagogiques? Mélanchthon lui-même, le *doux* Mélanchthon, effrayé du développement incroyable des sectes qui pullulaient autour de lui, ne craint pas d'appeler sur elles toute la sévérité des lois, et de provoquer l'extermination de tous ceux qui s'écartaient de son interprétation du texte sacré; il ne rougit même pas d'approuver la conduite barbare de Calvin envers l'infortuné Servet. Cependant jamais a-t-il existé un homme qui ait renié plus effrontément que le despote de Genève le principe du *libre examen?* En lisant l'histoire de cette petite république, si fière de son indépendance sous le gouvernement paternel de ses évêques, on comprend admirablement cette grande vérité politique, que l'anarchie mène nécessairement au plus intolérable despotisme (9). Calvin, qui osait accuser d'intolérance l'Eglise catholique tout entière, cette Église qui accordait à la science une si éclatante protection (10), Calvin, élevait, dans une ville qu'il opprimait, un bûcher destiné à ceux qui ne partageaient pas ses opinions théologiques; il interdisait les distractions les plus légitimes, et donnait à la cité dont il voulait faire la rivale de Rome un code inspiré par le fanatisme le plus sombre.

Quelques faits de ce genre ont suffi aux écrivains protestants et rationalistes pour présenter la *réforme* comme une véritable renaissance du spiritualisme chrétien. Ils se sont plu à peindre avec l'auteur de la *Henriade* les disciples du *libre examen* comme des Chrétiens des premiers temps, décidés à supporter toutes les souffrances et résignés à tous les sacrifices, dans le dessein de purifier l'Église de Dieu du sensualisme protégé par la corruption des pontifes romains. Ces banalités puritaines ont été reproduites dans une multitude de brochures, de pièces de théâtre et d'ouvrages sérieux. Faut-il s'en étonner, si l'on se rappelle que depuis Luther l'histoire est devenue l'écho des passions protestantes, jansénistes ou irréligieuses? Toute hypothèse semblait fondée, pourvu qu'elle fût assez injurieuse à l'honneur du Saint-Siége et du catholicisme. Heureusement cette manière partiale et bornée d'envisager les faits devient chaque jour moins populaire. Le scepticisme de notre époque prétend s'affranchir des préjugés des deux siècles précédents. Il s'habitue à ne plus considérer le protestantisme comme une arche sainte, sur laquelle ne doivent jamais tomber de regards curieux. L'histoire du XVI^e^ siècle, étudiée avec plus de bonne foi, nous montre, dans l'insurrection des disciples de la réforme, tout ce que l'on rencontre dans les soulèvements populaires, l'anarchie dans les intelligences, la servitude à la place de l'obéissance, l'abaissement des caractères, le déchaînement de toutes les convoitises. Le *salut par la foi* ne fut accepté par les multitudes que comme un ingénieux moyen de se débarrasser du joug du christianisme. Les grossiers Allemands, les Anglais turbulents, les bourgeois avares des cantons suisses, qui acceptèrent avec tant d'enthousiasme les principes révolutionnaires de Luther, de Henri VIII et de Zwingle, avaient peu de souci de la réforme de l'Église. Les gentilshommes de la Saxe, les favoris de ce bourreau couronné

(9) Calvin après Farel, — Cromwell après les Puritains, — Robespierre après les Girondins, — César après les démagogues, — Napoléon après le Directoire.

(10) Il suffit pour s'en convaincre de lire l'histoire de Léon X, écrite par le protestant Roscoé.

qui imposa à l'Angleterre le dogme nouveau, attendaient avec impatience un prétexte pour mettre la main sur les biens de l'Église et des pauvres. Ce qui faisait des réformateurs à Londres et à Édimbourg en faisait à Copenhague et à Stockholm. Il est difficile de considérer ce parlement d'Angleterre, si vil et si rampant sous Henri VIII, sous Édouard VI et sous Élisabeth, ce sénat de Tibère, qui ne refusa jamais une tête aux caprices de la tyrannie, comme un instrument bien digne du Saint-Esprit ! Ceux qui déclamaient contre ces corruptions de la papauté écoutaient comme une révélation divine la parole de ce Luther, que Blanqui, qui n'est ni un jésuite ni un aristocrate, ne craignait pas d'appeler « un grossier Silène, un pourceau du troupeau d'Épicure. »

Pinguem et nitidum, Epicuri de grege porcum (11).

Zwingle, dont les mœurs étaient loin d'être rigides ; Zwingle, qui mettait Hercule, — et probablement Omphale, — en paradis ; Zwingle, qui professait l'immorale doctrine du panthéisme, leur paraissait plus digne de foi que le séraphique Bonaventure ou l'angélique Thomas d'Aquin. Ils étaient fort scandalisés du goût de Léon X pour les humanistes et les lettres latines (12) ; mais ils se seraient bien gardés de disputer au féroce tyran de l'Angleterre la tête d'une de ses victimes. Tels furent au XVIII^e^ siècle les tribuns de la démagogie. Après avoir déclamé sur tous les tons contre les corruptions de la royauté, du clergé et de l'aristocratie, ils donnèrent au monde sous le Directoire le spectacle d'une effroyable licence, quand le sang fumait encore au pied des échafauds (13).

La révolution du XVI^e^ siècle ne sut pas se soustraire à l'immoralité que l'histoire nous montre dans la révolution française. Les écrits des réformateurs, leurs lettres, leurs sermons, découverts par la science contemporaine dans les bibliothèques de la Germanie, contiennent d'étonnantes révélations sur le véritable caractère et les funestes résultats de la *réforme*. Il se trouve, en dernière analyse, que c'était surtout la vertu qu'une multitude aveugle et sensuelle prétendait *réformer*, de même que le peuple de nos grandes villes voit dans chaque soulèvement une occasion de se débarrasser du joug imposé par la loi. Pour bien comprendre les révolutions du passé, il faut les comparer sans cesse aux révolutions du présent. L'identité de l'esprit humain ramène perpétuellement les mêmes travers ; et les passions, qui ne font que changer de forme, précipitent toujours les hommes dans les mêmes excès. Il est curieux, par exemple, de comparer le désenchantement des Girondins, après le 31 mai, à la désolation qu'éprouvèrent Luther, Mélanchthon et leurs disciples, quand ils virent les paysans inonder l'Allemagne de sang, et le peuple se servir du nouvel évangile pour satisfaire ses plus grossiers penchants. De même que Lafitte demandait « pardon à Dieu et aux hommes d'avoir fait la révolution de juillet », ceux des fondateurs du protestantisme, qui avaient conservé de l'attachement pour le christianisme, déclaraient avec Mélanchthon que les flots de l'Elbe n'auraient pas suffi pour effacer la trace des maux causés par la *réforme*. Ils s'apercevaient trop tard qu'ils avaient compromis en la divisant la puissance des nations germaniques, brisé l'unité de la civili-

(11) Horace.
(12) Il n'entre pas du reste dans ma pensée de justifier l'enthousiasme outré du célèbre pontife pour l'antiquité.
(13) Voy. Granier de Cassagnac, *Histoire du Directoire*.

sation européenne, déchaîné la passion du doute, ouvert la porte au despotisme et à l'anarchie. La *réforme* flotta en effet entre ces deux extrêmes. Anarchique en France et en Allemagne, elle se montra servile en Angleterre, en Danemark, en Suède, etc. Cette déplorable flexibilité a été vantée par beaucoup d'écrivains comme une des preuves de sa supériorité sociale. On aurait dû, à ce point de vue, féliciter Luther et Mélanchthon d'avoir approuvé la bigamie du landgrave de Hesse, après avoir proclamé l'unité du mariage comme un précepte évidemment évangélique. C'est un triste mérite pour une doctrine d'accepter sans hésitation les idées les plus contradictoires, de servir d'instrument aux passions les plus opposées, de subir tour à tour les exigences du despotisme et de la démagogie.

Pendant que la *réforme* prétendait régénérer l'Europe en ruinant le principe d'autorité, l'Eglise montrait à l'univers qu'elle pouvait seule travailler efficacement à réparer les maux de la société civile et religieuse. La Papauté avait, au XVI^e^ siècle, la profonde conviction de la nécessité d'une réformation générale ; mais elle pensait avec raison que détruire n'est pas guérir, et « qu'à côté d'améliorer est le danger d'innover (14) ». Au lieu de bouleverser le monde en faisant un appel aux passions populaires, elle s'efforça de rajeunir partout l'esprit chrétien, et d'opposer à la révolte de l'hérésie les merveilles du dévouement et de la charité catholiques. Des hommes comme Gaëtan de Thiène, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint Pie V, méritaient bien mieux le nom de *réformateurs* qu'un ambitieux sans cœur tel que Calvin ou qu'un épicurien tel que Luther. La Providence permit qu'une série de Papes, animés d'une ardeur infatigable, se succédassent sur le siége apostolique. Jésus-Christ, parlant par la bouche de son vicaire, appela à la conquête des âmes des ouvriers dignes de cette mission sublime. Non contents d'arrêter en Europe les progrès de l'hérésie, ils portèrent en Asie, en Afrique, et jusque dans les deux Amériques, la bonne nouvelle de l'Evangile.

A la tête de cette phalange sacrée parut le grand réformateur du XVI^e^ siècle (15), l'héroïque fondateur de la Compagnie de Jésus, celui qui devait relever glorieusement le principe d'autorité, attaqué par toutes les passions conjurées. Ignace de Loyola n'est plus apprécié par nos contemporains avec l'esprit étroit et partial du XVIII^e^ siècle. Des historiens éminents, protestants ou rationalistes, ont rendu, avec une élévation qui les honore, une justice complète à ce génie chevaleresque, à ce caractère heureusement inspiré par l'abnégation et le dévouement militaires, à cette grande âme, qui ne craignit pas d'engager une lutte glorieuse avec l'univers conjuré. M. Henri Heine lui-même, ce disciple de Hegel, ce matérialiste fanatique, n'a pas craint d'appeler des GÉANTS saint Ignace et ses nobles amis (16). Quand on étudie la vie de ces hommes extraordinaires, des Lainez, des Salmeron, des Canisius, des François Xavier, tour à tour serviteurs des pauvres, légats du Pape, controversistes, prédicateurs, théologiens, on n'a qu'une bien triste idée des *réformatenrs* du protestantisme, qui, prétendant ranimer dans les cœurs

(14) Qui meliora cupit caveat peccare novando. (HORACE.)
(15) Le célèbre Joseph Gœrres s'est attaché à montrer dans un travail spécial que ce nom convient parfaitement à saint Ignace.
(16) Henri HEINE, *De l'Allemagne depuis Luther jusqu'à M^me^ de Staël.*

l'esprit du christianisme, ne parvinrent qu'à déchaîner le scepticisme contre l'Eglise de Dieu.

En effet, le principe *du libre examen* ne devait pas rester stérile. Le XVII^e^ siècle paraît, il est vrai, une époque de trêve pendant laquelle l'Europe se repose des agitations du siècle précédent. Cependant la lutte se continue par les armes et par la plume. L'intervention de Richelieu dans la guerre de Trente ans, guerre qui avait coûté à l'Allemagne des torrents de sang, rend définitive la division de l'Europe en deux camps ennemis (17). Pendant ce temps-là, la doctrine protestante travaille à démolir toutes les idées traditionnelles. S'imaginer, comme l'ont fait quelques apologistes modernes, que la réforme menait nécessairement au panthéisme, c'est une pure illusion de logique (18). L'anarchie intellectuelle, voilà son résultat véritable, et cette anarchie laisse à toutes les tendances de l'intelligence une liberté parfaite. Il ne faut donc pas s'étonner si les hommes qui, au XVII^e^ siècle, représentent le plus fidèlement l'esprit du protestantisme, sont profondément divisés sur le problème de la destinée humaine. Le même phénomène s'est reproduit mille fois depuis. La vérité seule peut enfanter l'unité, et le royaume des ténèbres sera toujours le théâtre de divisions et de luttes éternelles. Aussi les successeurs de Luther, qui parurent au XVII^e^ siècle, ne parvinrent jamais à s'entendre sur les questions les plus fondamentales. Lord Herbert, comte de Cherbury, enseignait le déisme; Spinoza opposait au déisme un panthéisme rigoureux; Bayle attaquait le dogmatisme audacieux du juif hollandais; Hobbes professait un athéisme décidé. Les différentes tendances de la réforme du XVI^e^ siècle se retrouvent chez ces écrivains célèbres. Spinoza reproduit la théodicée de Zwingle et de Servet; Bayle, qui s'intitulait lui-même « *protestant et bon protestant* », manifestant, en les exagérant, les incertitudes de l'esprit flottant de Mélanchthon; Hobbes rappelait, par ses tendances, tout à la fois sensualistes et despotiques, Luther et Henri VIII. Sans doute ces philosophes diffèrent étrangement dans les doctrines les plus essentielles; mais ils ont cela de commun qu'ils acceptent le principe de la réforme, le *libre examen*, et qu'ils s'en servent pour la démonstration de théories qui auraient révolté les protestants du XVI^e^ siècle. Il est remarquable que tous appartiennent à différentes fractions du protestantisme (19), et qu'ils prétendirent débarrasser la raison humaine des dernières traces de la « superstition papiste. » Ils formèrent ainsi la transition entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècle, et il n'est pas nécessaire, comme le faisait autrefois M. Lerminier (20), de présenter Fénelon comme l'initiateur des Encyclopédistes.

Ils préparèrent d'autant plus sûrement le triomphe des opinions sceptiques, qu'ils trouvèrent un écho dans la littérature. La Fontaine et Molière, par exemple, n'ont-ils pas, dans certains moments, l'esprit douteur de Bayle; n'imitent-ils pas la licence de son langage, son mépris pour toutes les traditions du passé; ne continuent-ils pas dans les lettres la tradition railleuse de Rabelais? Le XVII^e^ siècle, quoiqu'il fût généralement re-

(17) Voyez dans *Le Correspondant* les articles de M. G de la Tour sur les princes de la maison de Lorraine. Je n'accepte nullement du reste les exagérations de ces articles.

(18) M. le comte Franz de Champagny a réfuté cette théorie avec sa science et sa logique ordinaires, dans *Le Correspondant* du 25 janvier 1853.

(19) Saul Spinoza, qui du reste passa sa vie au milieu des protestants de la Hollande.

(20) LERMINIER, *Influence du XVIII^e^ siècle*. En vertu d'un semblable procédé un écrivain contemporain a trouvé le secret de mettre *Bossuet* au nombre des docteurs *protestants* !

ligieux, renfermait bien des éléments de discorde, qui se développèrent sous l'influence active de l'esprit janséniste et parlementaire.

Le jansénisme est en effet une invasion du fatalisme protestant au cœur même du catholicisme. On retrouve dans cette secte célèbre la dureté du calvinisme génevois mêlé au génie frondeur de la race gauloise. Pascal apprit au XVIII^e^ siècle à se moquer des choses saintes ; c'est M. Lerminier qui l'a fait remarquer. Il n'en veut pas seulement aux Jésuites, il attaque la liberté morale défendue par la Papauté, et met sa verve impitoyable au service de la dogmatique désespérante de Calvin ! Voltaire pouvait donc venir (21) ! Du reste, ces railleurs de la morale relâchée, ces réformateurs « purs comme des anges et orgueilleux comme des démons (22) », devaient finir encore plus tristement que les protestants du XVI^e^ siècle (23). Le jansénisme, qui commence avec l'évêque d'Ypres, Saint-Cyran, les Arnauld, Nicole, Pascal, etc., mène au cimetière de Saint-Médard, aux dégoûtantes folies des *secouristes*, aux licencieuses dévotions des *convulsionnaires*. Il justifie encore une fois de plus la parole du divin Maître, qui peut s'appliquer à son Eglise aussi bien qu'à lui-même : « Celui qui ne rassemble pas avec moi « disperse (24). » Il s'était vanté de donner au monde le spectacle de vertus plus pures que celles du catholicisme ; il faisait peu de cas de Fénelon, affectait d'appeler saint Vincent de Paul *Monsieur Vincent* ; il calomniait les héroïques fondateurs de la Compagnie de Jésus, que les historiens les plus populaires du protestantisme, MM. Ranke et Macaulay, devaient un jour venger de leurs injures, et toutes ces prétentions sublimes aboutissaient aux honteux mystères du tombeau de Pâris (25) ! N'est-ce pas encore le cas de rappeler le mot de l'Evangile : « Vous les connaîtrez par leurs fruits (26) ? » Malgré sa dégradation précoce, le jansénisme, appuyé sur les parlements, continua de troubler la paix de l'Eglise et de l'Etat pendant toute la durée du XVIII^e^ siècle, et il finit par enfanter ce schisme hypocrite, auquel on a donné le nom de *Constitution civile du clergé*, et par se confondre avec les révolutionnaires, avec les plus ardents persécuteurs des institutions catholiques.

Mais pendant que le calvinisme essayait de s'insinuer dans l'Eglise catholique, le *libre examen* travaillait à produire ses dernières conséquences. Herbert de Cherbury, Hobbes, Spinoza et Bayle trouvèrent, au XVIII^e^ siècle, des successeurs dont la renommée devait presque faire oublier les services qu'ils ont rendus à la propagation des doctrines rationalistes. Le baron d'Holbach professa l'athéisme de Hobbes, Rousseau le déisme de Cherbury, Voltaire le scepticisme de Bayle, Diderot le panthéisme de Spinoza. Les libres penseurs sont condamnés à renouveler les mêmes erreurs, et M. Cousin lui-même a fait remarquer, dans son cours de 1828, que l'histoire de la philosophie présente toujours, sous

(21) Si quelques personnes trouvaient sévère ce jugement sur Pascal, je leur ferai remarquer que je l'emprunte à M. Lerminier. Personne du reste ne déplore plus sincèrement que moi les erreurs de ce grand esprit.

(22) Paroles célèbres de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris.

(23) Toutes ces assertions, qui au premier coup d'œil peuvent paraître outrées, sont prouvées dans cet ouvrage par le janséniste Grégoire et autres écrivains plus suspects d'orthodoxie.

(24) Qui non colligit mecum dispergit.

(25) Le diacre Pâris, un des saints du jansénisme.

(26) L'histoire du jansénisme rappelle aussi un mot très-frappant de saint Augustin: « Occul am superbiam punis aperta luxuria. »

des formes variées, un petit nombre de théories qui s'efforcent toutes d'expliquer le problème redoutable de la destinée humaine. Les systèmes d'incrédulité présentent pourtant, au XVIII^e^ siècle, un caractère particulier, digne au plus haut degré de l'attention des historiens de l'esprit humain. Les mêmes doctrines qui, au XVII^e^ siècle, se renfermaient dans le secret des écoles, ne semblaient aspirer qu'à des conquêtes individuelles, qui se faisaient petites et modestes (27), prennent subitement la plus étonnante audace ; elles prétendent gouverner et réformer le monde ; elles insultent hardiment Dieu, l'Evangile et l'Eglise. Ce changement de tactique ne s'explique que trop par la complicité des gouvernements de cette époque et par la bienveillance que les classes éclairées montrèrent imprudemment aux doctrines qui menaçaient les bases mêmes de l'ordre social. En France, le Régent et Louis XV, uniquement occupés par les distractions d'une vie licencieuse, parurent fort indifférents aux progrès de l'incrédulité. Philippe d'Orléans, l'idéal d'un roué accompli, ne dissimulait pas le scepticisme le plus dégoûtant. Dubois, son confident et son digne ministre, Dubois qu'il avait osé placer sur le siége de Fénelon, devait être fort indulgent pour tout ce qui favorisait les progrès de l'immoralité. Plus tard, M^me^ de Pompadour se déclara la patronne de la *philosophie*, qui semble encore reconnaissante de l'appui que lui donna cette odieuse favorite (28).

Il est vrai que le chef des libres penseurs de cette époque savait flatter avec une habileté perfide les passions des gouvernements et des classes éclairées. Il donnait adroitement aux nouvelles opinions les apparences les plus pacifiques ; il présentait comme l'idéal d'un régime parfait la domination de la *bonne compagnie* et des *honnêtes gens*, qui devaient laisser au peuple les préjugés vulgaires. Cette hypothèse d'un gouvernement des gens bien élevés, débarrassés de toute espèce de croyance en la révélation, a été jusqu'à nos jours le rêve chéri de la bourgeoisie, et, qui sait ? la catastrophe du 24 février n'en a peut-être pas guéri tout le monde !

« Il faudra bien, écrivait Voltaire, qu'à la fin la bonne compagnie gouverne. Les monstres ecclésiastiques subsisteront, *puisqu'ils sont rentés* (29) ; mais petit à petit on limera leurs dents et on rognera leurs ongles. Je laisse à mes contemporains des limes et des ciseaux (30). » Dévoilant un peu plus sa pensée, il écrivait encore : « Vous êtes la bonne compagnie, donc c'est à vous à gouverner le public (31). » Enfin, ouvrant toute son âme au plus intime et au plus capable de ses collaborateurs, il mandait à d'Alembert : « Nous touchons au temps où les hommes vont commencer à devenir raisonnables ; quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace, la grand'chambre et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent et qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres, dignes de ce nom (32). »

(27) On sait que Spinosa ne fit connaître son système que dans un ouvrage posthume, que Hobbes prétendait n'être qu'un défenseur du pouvoir royal, et que Bayle abritait son scepticisme derrière les prérogatives du *libre examen*, accordé aux disciples de la *Réforme*.

(28) Je renvoie à la curieuse biographie publiée par M. Sainte-Beuve, le critique officiel du *Moniteur* dans ses *Causeries du lundi*. Il est triste de voir un homme du talent de M. Sainte Beuve, l'auteur des *Consolations*, plaider les circonstances atténuantes en faveur de la reine du Parc-aux-Cerfs.

(29) Le roi de Prusse avait proposé aux philosophes, qui l'avaient approuvé, un plan infaillible pour renverser le clergé ; c'était de lui prendre ses biens. Voyez *Lettre de Frédéric*, 24 mars 1767. *Réponse de Voltaire*, 5 avril 1767.

(30) *Lettre au comte d'Argental*, 15 sept. 1775.

(31) *Lettre à Helvétius*, 2 janvier 1761.

(32) *Lettre à d'Alembert*, 13 décembre 1765.

Du reste on excluait le peuple de toute participation à ce gouvernement de la *raison pure* : « Je vous assure, disait Voltaire, que dans peu il n'y aura que la *canaille* sous les étendards de nos ennemis, et nous ne voulons de cette canaille ni pour partisans, ni pour adversaires. Nous sommes un corps de braves chevaliers, défenseurs de la vérité, qui n'admettons parmi nous que des gens bien élevés (33). » Ce n'était point une simple boutade, mais un système complet, dirigé contre la canaille. « Le roi de Prusse, écrivait-il, mande que, sur mille hommes, on ne trouve qu'un philosophe. A ce compte, il n'y aurait guère que deux mille sages en France ; mais ces deux mille, en dix ans, en produisent quarante mille, *et c'est à peu près tout ce qu'il faut ;* car il est à propos que *le peuple soit guidé, et non pas qu'il soit instruit.* Il n'est pas digne de l'être (34). » Il considère d'ailleurs que le peuple sera suffisamment moralisé et édifié par l'exemple de la bonne compagnie. C'est ce qu'il exprime ainsi : « *Le bas peuple* en vaudra certainement mieux quand *les principaux citoyens* cultiveront la sagesse et la vertu. Il sera contenu par l'exemple, qui est la plus belle et la plus forte des vertus... Ceux qui sont occupés à gagner leur vie ne peuvent l'être à éclairer leur esprit ; il leur suffit de l'exemple de leurs supérieurs (35). » Et pour ne laisser aucun nuage sur sa pensée, Voltaire ajoutait : « C'est, à mon gré, le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain, de séparer *le sot peuple des honnêtes gens pour jamais ;* et il me semble que la chose est assez avancée. On ne saurait souffrir l'absurde insolence de ceux qui vous disent : Je veux que vous pensiez comme votre tailleur et votre blanchisseuse (36). »

L'ignorance et l'abjection du peuple étaient pour Voltaire la conséquence d'un bon gouvernement. « Notre nation, dit-il, n'a du goût que par accident. Il faut s'attendre qu'un peuple qui applaudit à tant de monstrueuses farces sera toujours un peuple ignorant et faible, qui a besoin d'être instruit par le petit nombre des hommes éclairés (37). » Ailleurs, il ajoute : « La philosophie ne sera jamais faite pour le peuple. La canaille d'aujourd'hui ressemble en tout à la canaille qui végétait il y a quatre mille ans (38). »

Il paraît que Damilaville, son plus dévoué disciple, voyait à cette théorie bien des difficultés ; mais Voltaire insistait : « Je crois, lui disait-il, que nous ne nous entendons pas sur l'article du peuple, que vous croyez digne d'être instruit. J'entends par peuple, la *populace* qui n'a que ses bras pour vivre. Je doute que cet ordre de citoyens ait jamais le temps ni la capacité de s'instruire. Ils mourraient de faim avant de devenir philosophes. *Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants.* Si vous faisiez valoir comme moi une terre et si vous aviez des charrues, vous seriez bien de mon avis. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire ; c'est le bon bourgeois, c'est l'habitant des villes. Cette entreprise est assez forte et assez grande..... Aussi doit-on prêcher la vertu au plus bas peuple ; mais *quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu* (39). »

Les philosophes, en bannissant le peuple de leurs rangs, étaient forcés de l'abandonner à la religion et aux prêtres. « Quelque parti que vous preniez, écrivait Voltaire à Diderot,

(33) *Lettre à Damilaville*, 19 novembre 1765.
(34) *Lettre à Damilaville*, 19 mars 1766.
(35) *Lettre à Damilaville*, 13 avril 1766.
(36) *Lettre au comte d'Argental*, 27 avril 1765.
(37) *Lettre à Champfort*, janvier 1764.
(38) *Lettre à Co lini*, 31 juillet 1775.
(39) *Lettre à Damilaville*, 1er avril 1766.

je vous recommande l'*Inf...* (c'est-à-dire l'*Infâme* (40), nom sous lequel les philosophes désignaient entre eux la religion chrétienne). Il faut la détruire chez les honnêtes gens, et la laisser à la *canaille*, grande ou petite, pour laquelle elle est faite (41). » C'était là une doctrine commune à toute l'école. « Il ne faut, mandait-il à d'Alembert, que cinq ou six philosophes qui s'entendent pour renverser le colosse. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la messe ou au prêche (42). » Plus tard il ajoutait : « Damilaville doit être content, et vous aussi, du mépris où l'*Inf...* est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes. C'est le partage des apôtres (43). » Helvétius recevait le même mot d'ordre : « Qu'importe, lui écrivait Voltaire, que notre tailleur et notre sellier soient gouvernés par Frère Croust et Frère Berthier? Le grand point est que ceux avec qui vous vivez soient éclairés (44). » Enfin il mandait au fidèle d'Argental : « On n'a donc pas voulu permettre le débit de la *Destruction jésuitique*, qui est bien aussi la destruction des jansénistes. Tous ces marauds-là en *ites* et en *istes*, et en *iens*, sont également les ennemis de la raison ; mais la raison perce malgré eux ; et il faudra bien qu'à la fin ils n'aient d'empire que sur la canaille (45). »

Cependant Voltaire croyait prudent de soumettre l'Eglise à l'Etat, et d'imposer au clergé une espèce de constitution civile. « Je voudrais, écrivait Voltaire à d'Alembert, que vous écrasassiez l'*Inf...* C'est là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et vous en viendrez à bout, si vous voulez. C'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain (46). »

L'établissement du gouvernement des philosophes fut la pensée constante de Voltaire et de ses amis. Il demanda même à Frédéric une retraite pour une colonie de ses disciples dans le duché de Clèves (47). « Vous me parlez, répondait le roi de Prusse, d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves. Je ne m'y oppose point ; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le séjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils observent la décence dans leurs écrits (48). » Puis il ajoutait : « Croyez que si des philosophes fondaient un gouvernement, au bout d'un demi-siècle, le peuple se forgerait des superstitions nouvelles, et qu'il attacherait son culte à des objets quelconques qui frapperaient les sens, ou il se ferait de petites idoles ou il révérerait les tombeaux de ses fondateurs, ou il invoquerait le soleil, ou quelque absurdité pareille l'emporterait sur le culte pur et simple de l'Etre suprême (49). »

Voltaire se rendait à demi et répondait : « Vous avez grande raison, Sire ; un prince courageux et sage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les

(40) A partir du mois de mai de l'année 1761, la plupart des lettres de Voltaire à Damilaville se terminaient par ces deux abréviations : *Ecr. l'Inf...* (Ecrasez l'infâme!)
(41) *Lettre à Diderot*, 25 sept. 1762.
(42) *Lettre à d'Alembert*, 6 décembre 1757.
(43) *Lettre à d'Alembert*, 2 septembre 1768.
(44) *Lettre à Helvétius*, 15 septembre 1753.
(45) *Lettre à d'Argental*, 27 avril 1765.
(46) *Lettre à d'Alembert*, 23 juin 1760.
(47) Voir les propositions faites par Voltaire à Damilaville, 26 juillet 1766.
(48) *Lettre de Frédéric*, 7 août 1766.
(49) *Lettre de Frédéric*, 15 septembre 1766.

hommes sans le secours de la religion, qui n'est faite que pour les tromper ; mais le sot peuple s'en fera bientôt une ; et, tant qu'il y aura des fripons et des imbéciles, il y aura des religions. La nôtre est, sans contredit, la plus ridicule, la plus absurde et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde. Votre Majesté rendra un service éternel au genre humain en détruisant cette infâme superstition, je ne dis pas chez la *canaille, qui n'est pas digne d'être éclairée, et à laquelle tous les jougs sont propres ;* je dis chez les honnêtes gens, chez ceux qui veulent penser. Le nombre en est très-grand, c'est à vous de nourrir leur âme, c'est à vous de donner *du pain blanc* aux enfants de la maison, et de laisser le *pain noir aux* CHIENS (50). »

Malheureusement les philosophes ne voulurent pas quitter Paris. Leur chef n'en revenait pas. « Serait-il possible, s'écriait-il, que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront ne réussissent pas, après les exemples que nous avons de *douze faquins* qui ont réussi (51). » Mais ce n'était là que la surface du vase, en voici la lie : Diderot, le fougueux Diderot, faisait élever sa fille unique par le curé de sa paroisse ! « J'ai été bien aise, écrivait Voltaire avec amertume, de rendre un témoignage public à Tonpla (52). Ce n'est pas que je sois content de lui : on dit qu'il laisse élever sa fille dans des principes qu'il déteste. C'est Orosmade qui livre ses enfants à Arimane. Ce péché contre nature est horrible (53). »

Malgré ces véhémentes tirades, Voltaire lui-même faisait élever la nièce de Corneille chrétiennement, et il s'en faisait gloire. « L'article du culte et des devoirs de la religion est essentiel. Je dois parler de ces devoirs, parce que je les remplis et que, surtout, j'en dois l'exemple à Mlle Corneille (54).

Il ne faut pas être surpris de voir Voltaire hostile aux republiques. « Quand je vous suppliais, écrivait-il au roi de Prusse, d'être le restaurateur des beaux-arts dans la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne ; je n'aime point le gouvernement de la *canaille* (55). » Et quand les troubles de Genève recommencèrent, il écrivait au maréchal de Richelieu : « Vous avez bien raison de dire, Monseigneur, que les Génevois ne sont guère sages ; mais c'est que le peuple commence à être le maître dans cette petite république. Loin d'être une aristocratie comme Venise, la Hollande et Berne, elle est devenue une démocratie qui tient actuellement de l'anarchie ; et si les choses s'organisent, il faudra une seconde fois avoir recours à la médiation, et supplier le roi de daigner mettre la paix une seconde fois dans ce petit coin de terre (56). »

Le gouvernement du Régent, ou de Mme de Pompadour, le maintien de la féodalité, la jouissance des priviléges qu'elle conférait, la domination des philosophes sur l'Eglise et sur les consciences : tel était, d'après Voltaire, l'idéal d'un régime parfait.

Il ne perdait jamais de vue que l'achat du château de Ferney lui avait conféré le titre de comte. Non content de cette qualification, il espéra toujours faire ériger sa terre en mar-

(50) *Lettre à Frédéric*, 5 janvier 1767.
(51) *Lettre à d'Alembert*, 19 juillet 1760.
(52) Tonpla est l'anagramme de Platon, sobriquet sous lequel Diderot était désigné dans les lettres des philosophes.
(53) *Lettre à Damilaville*, 30 janvier 1767.
(54) *Lettre à Damilaville*, 2 février 1761.
(55) *Lettre à Frédéric*, 28 octobre 1773.
(56) *Lettre au maréchal de Richelieu*, 13 mars 1765.

quisat. Frédéric même lui donne quelquefois ce titre de marquis, ce qui devait flatter beaucoup le fils du tabellion Arouet.

Il n'oubliait pas qu'il était seigneur justicier, ayant pilori et juridiction ; aussi paraissait-il très-fier de « pouvoir faire pendre des Suisses EN SON NOM (57). »

Il savait qu'il était propriétaire de dîmes inféodées, possesseur d'une charge de gentilhomme ordinaire du roi très-chrétien, et il ne voulait pas le laisser oublier : « N'allez pas vous aviser de m'écrire à *monsieur le comte*, disait-il, comme fait le roi de Prusse ; mais écrivez A VOLTAIRE, GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI, titre dont je fais cas, car, pardieu ! ce qu'on ne sait pas, c'est que le roi a de la bonté pour moi, C'EST QUE JE SUIS TRÈS-BIEN AVEC MADAME DE POMPADOUR (58). »

Aussi croyait-il devoir faire profession éclatante de royalisme : « Le roi, disait-il, doit savoir que les philosophes aiment sa personne et la couronne, qu'ils ne forment jamais de cabale contre lui, que le petit-fils d'Henri IV leur est cher, et les Damiens n'ont jamais écouté des affreux discours dans les antichambres (59). »

On voit combien Voltaire était éloigné de désirer une véritable révolution (60). L'auteur de l'*Essai sur les mœurs* était véritablement le Mirabeau du rationalisme. Il avait, comme le grand orateur de la Constituante, un orgueil indomptable, des mœurs licencieuses, un esprit intarissable et cynique, une antipathie décidée pour la *canaille* (61), dont il prétendait se servir comme d'un aveugle instrument. Il ne voulait détruire que pour reconstruire à son profit, et conquérir une position qui satisfît toutes les convoitises dont il était dévoré. Mais si Mirabeau mourant disait avec tristesse qu'il laissait la monarchie aux mains des factieux, s'il se sentait impuissant à contenir la révolution qu'il avait déchaînée, Voltaire put aussi voir de son vivant le *libre examen* dépasser toutes les limites qu'il aurait désiré faire toujours respecter. Comme Luther et Calvin, il ne sut pas empêcher les principes qu'il avait posés de jeter dans les esprits les idées les plus anarchiques ; il fut impuissant à défendre le déisme contre les attaques de l'athéisme, du panthéisme et du scepticisme. Il ne put pas davantage empêcher le progrès des idées démocratiques ; il eut, en un mot, comme Mirabeau, pour successeurs dans le gouvernement des intelligences, des Vergniaud, des Robespierre et des Danton. Sans doute Voltaire et Mirabeau, s'ils avaient pu connaître leur postérité, l'auraient certainement accablée de leurs anathèmes, de même que les libéraux de 1825 se sont montrés généralement fort dédaigneux pour les démocrates de 1852 ; mais est-ce une raison pour ne pas les rendre responsables des désordres qu'ils devaient prévoir, pour ne pas leur imputer les conséquences directes et naturelles de leurs théories ?

J'ai dit que Voltaire ne put défendre son déisme épicurien contre les attaques de l'athéisme. Il n'est pas difficile de fournir la preuve de cette assertion. Quelque vagues que fussent les idées qu'il se faisait de la Divinité, elles parurent encore trop orthodoxes à la plupart des Encyclopédistes. Si le froid et prudent d'Alembert parut s'en arranger, si un littérateur paisible comme Marmontel, un jurisconsulte enclin aux opinions conservatrices,

(57) *Lettres à d'Argental*, mars 1760.
(58) *Lettre à Thibouville*, 20 mai 1760.
(59) *Lettre à Helvétius*, 13 août 1762.
(60) Les curieux fragments que je viens de citer de la correspondance de Voltaire ont été recueillis par M. Granier de Cassagnac dans le *Constitutionnel* du 27 janvier 1855. Personne n'a étudié avec plus de savoir et de pénétration la philosophie voltairienne.
(61) C'est là son expression favorite.

tel que Montesquieu (62), acceptèrent volontiers ce symbole, les collaborateurs de l'*Encyclopédie* inclinèrent plus ou moins vers un athéisme effréné, Helvétius, Raynal, Lamettrie, d'Argens, Robinet, Duclos, Saint-Lambert, Condorcet, Volney, Dupuis, Boulanger, imbus des doctrines du matérialisme dominant, tournèrent en dérision la notion de Dieu conservée par Voltaire.

Le baron d'Holbach se fit une véritable renommée en se déclarant l'adversaire personnel de la Divinité, et son *Système de la nature* devint l'Evangile d'une secte qui prétendait effacer jusqu'à la trace des doctrines traditionnelles. Vainement le châtelain de Ferney épuise-t-il toutes les ressources du bon sens et de sa verve caustique pour faire comprendre l'absurdité de cette grossière philosophie ; ses épigrammes, qui paraissaient des oracles, toutes les fois qu'il s'agissait du christianisme, n'empêchèrent point l'athéisme de devenir le système favori des salons, et d'acquérir une plus grande popularité à mesure que les classes élevées s'enfonçaient dans la corruption qu'engendre toujours le scepticisme.

Voltaire ne fut pas plus heureux dans sa lutte contre les doctrines démocratiques dont J.-J. Rousseau devint bientôt l'éloquent interprète. Ce peuple, que l'école voltairienne prétendait maintenir dans une profonde ignorance, prêtait déjà l'oreille à des doctrines dont l'influence devenait chaque jour plus grande sur l'opinion générale. Depuis qu'il se détachait des croyances qui avaient fait jusque-là sa force et sa consolation, il portait sur les biens de la terre des regards avides; il s'irritait contre des hommes qui, jouissant de toutes les prérogatives sociales, paraissaient dédaigner l'idée même du devoir. En donnant aux multitudes l'exemple de l'égoïsme et du mépris des doctrines religieuses, les classes élevées préparaient la révolution qui devait précipiter la France dans un abîme de maux. Rousseau devint le tribun des âmes ulcérées, l'écho de tous ceux qui voyaient dans la destruction de l'ancienne hiérarchie la réalisation de leurs rêves, la satisfaction de toutes leurs rancunes. Une fois qu'il était bien reconnu par toutes les écoles rationalistes que la société était une institution purement humaine, comment pouvait-on regarder comme un paradoxe la théorie du *Contrat social?* Voltaire n'avait-il pas accepté tous les principes dont Rousseau ne faisait que tirer les conséquences? Si l'on bannit des lois tout élément traditionnel, si l'on refuse de voir dans Dieu lui-même l'auteur primitif de l'ordre social, comment se refuser à toutes les innovations qui peuvent sourire aux caprices populaires? Comment aurait-on pu défendre la société chrétienne quand on déclarait ne vouloir plus des principes de l'Evangile? Ne fallait-il pas revenir nécessairement aux théories politiques du paganisme, faire du peuple l'arbitre non-seulement de l'ordre politique, mais encore des institutions religieuses (63), le considérer comme la source unique de tous les droits et de tous les pouvoirs? Entre la maxime de saint Paul, « Tout pouvoir vient de Dieu (64), » et la théorie du *Contrat social*, le terme moyen accepté par Voltaire ne pouvait résister aux efforts d'une logique vigoureuse. La révolution française était la conséquence nécessaire de tout le XVIII^e^ siècle, elle en sortait comme le fruit naît de la fleur. Je ne puis donc partager l'opinion de M. Granier de Cassagnac qui,

(62) Je parle de Montesquieu auteur de l'*Esprit des lois*, et non du jeune président qui fit dans les *Lettres persanes* les plus déplorables concessions à l'esprit du temps.

(63) Cette théorie, qui a exercé une si déplorable influence, se trouve déjà dans Spinosa, *Tractatus theologico-politicus.*

(64) Saint Paul, *Epître aux Romains.*

dans son livre sur les causes de la révolution, suppose que ce grand événement a été produit par des causes purement fortuites. Tout me semble, au contraire, dans le XVIII^e^ siècle, marcher vers ce résultat inévitable. Droz, dans son *Histoire du règne de Louis XVI*, incline, jusqu'à un certain point, vers les idées du spirituel rédacteur en chef du *Constitutionnel*, en affirmant que des hommes plus énergiques ou plus habiles que ne l'étaient alors les arbitres des destinées de la France auraient pu facilement contenir les passions de la foule. Le mal n'était pas là seulement. La société manquait, je le veux bien, de chefs résolus; les intérêts et les calculs des individus rendaient sa défense beaucoup plus difficile; mais elle était pénétrée tout entière d'un esprit hostile à tous les intérêts véritablement conservateurs; elle était dominée par des idées incompatibles avec toute espèce d'autorité; elle avait, en un mot, accepté avec une étrange imprudence la théorie du *libre* examen qui devait la renverser. Le jour où Luther brûla sur la place de Wittemberg, aux applaudissements de la populace ameutée, la bulle du Vicaire de Jésus-Christ, la révolution française commença (65)! Comment empêcher l'idée protestante de subir sa double transformation? Ne devait-elle pas produire le rationalisme et aboutir au socialisme (66)? Cette transformation, essayée dès le XVI^e^ siècle par Servet, par les Paysans, par les Anabapistes, s'accomplit au XVIII^e^ siècle sous l'influence d'un enfant du calvinisme; d'un homme qui s'intitulait lui-même avec une certaine affectation : *Citoyen de Genève.* Rousseau, fils légitime de la Réforme, est le père des théories socialistes de son époque, il est l'oracle des Brissot, des Mably (67), des Morelli, des Babœuf.

Sans doute Rousseau lui-même n'était point partisan du régime de la communauté. « Quoi donc, s'écriait-il, faut-il détruire la société, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours? Conséquence à la manière de nos adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous à qui la voix céleste ne s'est pas fait entendre, et qui ne reconnaissez pour votre esprit d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus et vos désirs effrénés, reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence, allez dans les bois perdre de vue la mémoire des crimes de vos contemporains, et ne craignez point d'avilir votre espèce en renonçant au vice. Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe et de gland, ni se passer de lois et de chefs,... tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connaître, de mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre. Ils respecteront les liens sacrés des sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir; ils obéiront scrupuleusement aux lois et aux hommes qui en sont les auteurs

(65) Entre M. Granier de Cassagnac, qui attribue tout à des coïncidences d'événements funestes, et M. Nicolas, qui fait tout sortir du développement rigoureux des systèmes, il me semble qu'on peut trouver un terme moyen qui rend mieux compte de la marche des faits depuis Luther jusqu'à nos jours.

(66) Je n'entends pas par ce mot seulement le communisme, mais surtout toute doctrine opposée à l'ordre social. Le socialisme purement anarchique est même plus en rapport avec l'individualisme protestant que la dictature *communautaire*; cette remarque, qui est juste, n'a pas échappé à M. Louis Blanc. De là ses colères contre la théorie de Luther et de Calvin et même contre le voltairianisme qu'il accuse de méconnaître le principe de la *fraternité*. Cependant il faut remarquer que le principe protestant peut aussi mener à la dictature par *réaction* contre les excès de l'individualisme. Calvin, Henri VIII, Elisabeth, Cromwell, l'ont assez prouvé.

(67) Il se plaint lui-même d'avoir été pillé souvent par Mably.

et les ministres; ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler. Ils animeront le zèle de ces dignes chefs en leur montrant sans crainte et sans flatterie la grandeur de leur tâche et la rigueur de leurs devoirs (68). »

Rousseau est beaucoup plus clair dans les chapitres 8 et 9 du *Contrat social*. Il considère la propriété comme un droit primitif et fondamental, que la société doit garantir à tous ses membres; il s'efforce même d'en légitimer l'origine; il ordonne d'enseigner aux enfants le respect qu'ils sont obligés d'avoir pour elle. Cependant si le philosophe de Genève défend parfois avec éloquence la famille et la propriété, il pose souvent des principes incompatibles avec ces deux idées. Ces principes se retrouvent partout dans ses ouvrages, tantôt sous la forme d'invectives éloquentes, tantôt sous la forme de raisonnements plus ou moins ingénieux.

« Le premier, s'écrie-t-il, qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerre, de meurtres n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que LES FRUITS SONT A TOUS, et que la terre n'est à personne (69). »

M. Louis Blanc est modéré si on le compare à ces fougueuses déclamations!

Du reste, Rousseau n'en reste pas là. Il accable la société de ses critiques amères, il la rend responsable, comme MM. Sue, Cabet, Villegardelle, etc., de toutes les faiblesses et de tous les vices de l'individu, et il s'appuie constamment sur cette théorie, essentiellement révolutionnaire, qui devait devenir de nos jours le thème favori de tous les romanciers, conservateurs ou socialistes.

« Il n'y a peut-être pas, dit-il, un homme aisé à qui des héritiers avides, et souvent ses propres enfants, ne souhaitent la mort en secret; pas un vaisseau en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque négociant; pas une maison qu'un débiteur ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient; pas un peuple qui ne se réjouisse des désastres de ses voisins... les calamités publiques font l'attente et l'espoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine (70). »

Ne croirait-on pas entendre le fondateur du Phalanstère (71)? Ecoutons maintenant des réflexions dignes de M. Proudhon : « Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes et de tromper la nature!... Que serait-ce si j'entreprenais de montrer l'espèce humaine attaquée dans sa source même, et jusque dans le plus saint de tous les liens, où l'on n'ose plus écouter la nature qu'après avoir consulté la fortune, et où l'ordre civil confondant les vertus et les vices, la continence devient une précaution criminelle, et le refus de donner la vie à son semblable, un acte d'humanité (72). »

D'ailleurs, comment concilier les droits de la propriété avec un prétendu contrat social

(68) ROUSSEAU cité par M. SUDRE.
(69) *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*
(70) *Ibid.*
(71) Voir plus loin la critique de l'ordre social faite par Fourier.
(72) Comparez avec le premier mémoire sur la propriété de M. Proudhon. L'auteur des *Contradictions* est plus cynique; mais il exprime absolument les mêmes idées.

qui divinise tous les caprices de la multitude, qui laisse tous les droits individuels sans garantie contre le despotisme des masses ? Dès qu'on attribue à la société un droit souverain sur tous les biens de ses membres, n'est-ce pas autoriser toutes les violations de la propriété, pourvu qu'elles soient approuvées par le suffrage universel, cet arbitre suprême, mais partial, du juste et de l'injuste (73-74) ? Accordez à la communauté tous les droits que vous ne refusez pas à l'Etat, vous êtes en pleine Icarie, vous donnez la main à M. Considérant, vous fraternisez avec M. Villegardelle (75) !

Du reste, pour apprécier les conséquences de cette politique, il faut la voir réalisée. J'ai cru pouvoir comparer Voltaire à Mirabeau ; le parallèle entre Rousseau et Robespierre est bien plus frappant encore. Les rapports entre ces deux hommes sont évidents. Le dictateur du jacobinisme s'avoue dans toutes les circonstances disciple fervent de l'auteur du *Contrat social*. Il fait de ses écrits une lecture continuelle, il reproduit toutes ses opinions, toutes ses formules et jusqu'à ses phrases. Il a sans cesse dans la bouche les mots de vertu, de corruption sociale, d'innocence primitive ; il parle à chaque instant de Dieu, de l'immortalité de l'âme ; il mêle les idylles de Rousseau à ses sanglants réquisitoires. C'est toujours au nom de l'humanité qu'il demande de nouvelles hécatombes ; c'est par pitié pour le peuple qu'il fait tomber les têtes de ses oppresseurs (76). Quoiqu'il se déclare partisan de la propriété, il partage l'enthousiasme de son maître pour les lois communistes de Lycurgue, il rêve avec Rousseau une égalité de fortunes inconciliable avec la liberté du travail ; il est partisan déclaré de l'impôt progressif, des lois somptuaires, de tous ces moyens désastreux destinés à réduire tous les citoyens à une commune misère ; il manifeste dans toutes les occasions cette haine des classes élevées, cette antipathie du *sans-culotte* pour la civilisation qui caractérise l'auteur des *Confessions*. La ressemblance entre les deux hommes ne s'arrête pas aux doctrines sociales. Quand on lit attentivement les curieux *Mémoires de* M^me^ *d'Epinay*, on est frappé du caractère défiant, de la misanthropie farouche, des penchants haineux, des habitudes ignobles d'un homme qui avait sans cesse dans la bouche les noms de Dieu et de la vertu. La renommée des écrivains célèbres du XVIII^e^ siècle n'était pas moins odieuse à Rousseau que la popularité

(73-74) Je sais bien que M. Granier de Cassagnac a essayé de prouver, dans le *Constitutionnel*, qu'au fond Rousseau était *conservateur* comme Voltaire, et qu'il a cité en faveur de cette hypothèse quelques phrases tirées de ses ouvrages. Mais je ferai remarquer que : 1° Rousseau se contredit sur presque tous les points non-seulement en politique, mais en religion, et qu'on peut toujours l'opposer à lui-même ; 2° qu'il faut juger des opinions d'un philosophe non d'après quelques phrases échappées à la distraction ou à une logique médiocre, mais par l'ensemble de ses écrits. C'est ce qu'a fait M. Sudre qui me semble avoir bien saisi la vraie pensée de Rousseau.

(75) *Voy.* CABET, *Voyage en Icarie ;* CONSIDÉRANT, *Le socialisme devant le vieux monde ;* VILLEGARDELLE, *Histoire des idées sociales avant la révolution française.*

(76) Voyez, dans l'*Histoire de la Convention* de M. de Barante, les *discours de Robespierre*. On sait du reste que c'est une mode dégoûtante de notre temps de présenter les bourreaux de 93 comme des anges de douceur. Un poëte contemporain n'a-t-il pas osé dire des montagnards :

> Vous les connaissez mal ces hommes ; comme nous
> Ils étaient tolérants, pacifiques et doux ;
> L'indomptable Danton, l'effervescent Camille,
> Idolâtraient les arts, les banquets de famille,
> Les rayons de soleil qui tombent d'un ciel pur
> Et les rêves d'amour dans les bois de Tibur.
> (BARTHÉLEMY et MÉRY, *Némésis.*)

Ce qui veut dire en français que l'auteur des massacres de septembre et son ami Desmoulins ne dédaignaient aucune des jouissances du luxe et du bien-être, et qu'ils étaient par conséquent tolérants, pacifiques et doux. Pauvres anges !

des Girondins ne l'était à Robespierre. La jalousie dévorait son âme, et quand on ecoute les diatribes calomnieuses du vertueux jacobin dirigées contre ses adversaires, on se rappelle involontairement les basses intrigues du philosophe que Grimm et Diderot dénonçaient à Mme d'Epinay (77). L'ingratitude envers des amis dévoués, l'oubli des meilleurs procédés, une haine implacable contre toutes les supériorités sociales, tel est le véritable caractère de deux hommes dont l'influence a été si grande et si funeste.

A côté de Robespierre se trouve un homme qui rappelle aussi d'une manière frappante un philosophe célèbre du XVIIIe siècle, un écrivain qui fut lié longtemps avec l'auteur du *Contrat social*. Danton n'est-il pas le Diderot de la révolution française ? N'a-t-il pas le génie déclamateur et boursoufflé, la faconde inépuisable, le cynisme effronté de celui qui résumait toute sa politique par deux vers fort connus :

> Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
> A défaut de cordon, pour étrangler les rois (78) ?

L'homme qui osait prendre pour devise une semblable profession de foi aurait-il osé blâmer les massacres de septembre, ordonnés par le futur collègue de Robespierre au Comité de salut public ? L'auteur de ces romans obscènes qui révoltent tout à la fois la pudeur et le bon goût, aurait-il été bien indigné des débauches du triumvir, de son avidité insatiable, de son mépris pour les lois divines et humaines ? Les opinions de Diderot se prêtaient d'ailleurs encore mieux que celles de Rousseau aux passions féroces de la démagogie et du jacobinisme. Le panthéisme, en divinisant toutes les passions et tous les caprices de l'humanité, n'est-il pas destiné à devenir la véritable philosophie de la plupart des sectes révolutionnaires ? Aucune ne s'arrange mieux de cet anéantissement des individus dans l'Etat, ou dans la communauté, auquel aspirent presque toutes les fractions du socialisme. Si les *anarchistes* décidés acceptent l'athéisme comme le symbole du genre humain émancipé, tous ceux qui prétendent donner à la société une nouvelle organisation, inclinent visiblement vers les idées de Diderot, devenues populaires en Allemagne à la suite des travaux de Lessing, de Gœthe, de Fichte, de Schelling et de Hegel.

La philosophie de ces écrivains célèbres forme la transition entre le XVIIIe siècle et le XIXe (79). C'est elle qui, jusqu'ici, a tenu la première place dans l'histoire intellectuelle de notre époque. C'est elle qui a inspiré M. Cousin dans les jours de sa gloire ; c'est elle qui attire encore toute l'attention du monde savant. Du reste, l'histoire de cette philosophie ne présente pas des résultats dont le rationalisme ait le droit d'être bien fier. Kant lui donne dès le début un caractère profondément sceptique. Fichte tire du scepticisme de Kant son étrange système qui rappelle les plus folles conceptions de la théologie hindoue. Schelling arrive au panthéisme. Hegel, son successeur, aboutit au nihilisme. Feuerbach propose l'humanité à l'adoration du monde (80). Stirner proclame l'athéisme

(77) Voyez plus loin à l'article Rousseau les lettres de Mme d'Epinay, de Diderot et de Grimm.

(78) J'ai été surpris de voir l'auteur éclectique de l'article *Diderot*, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, parler avec tant d'indulgence de cet écrivain cynique. L'athée Naigeon lui-même, dans la notice que je cite plus loin, est beaucoup moins enthousiaste, et croit devoir plus d'une fois abandonner la défense d'une mémoire qui lui était si chère.

(79) Voir l'histoire de cette remarquable évolution philosophique dans ma *Défense du christianisme historique*.

(80) On donne à ce système le nom d'*humanisme*.

comme le dernier mot de la science. N'a-t-on pas le droit de conclure avec M. Proudhon que la philosophie n'en sait pas plus long aujourd'hui qu'aux premiers jours de sa naissance? Puisse-t-elle, reconnaissant les limites de l'esprit humain et l'imperfection de notre nature, s'incliner enfin aux pieds de Celui qui a les paroles de la vie éternelle (81), qui peut seul préserver la raison de ses erreurs et de son orgueil, comme il conserve dans les individus et dans les sociétés le sentiment de la justice, l'amour de l'ordre, l'esprit de dévouement, la sainteté véritable!

81) *Domine, adquem ibimus?* disent les apôtres, *Verba vitæ æternæ habes.*

CONCLUSION

DES

DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES:

CATECHISME HISTORIQUE DES INCROYANTS

LIVRE PREMIER. — LE PROTESTANTISME.

XVI^e^ SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Protestantisme dans sa phase anarchique.

CHAPITRE I^er^.

Les réformateurs avant la Réforme. — Les pamphlétaires. — Hutten

« Longtemps avant Luther, l'esprit du peuple allemand... se manifesta violemment par deux genres d'écrits, les uns sérieux et philosophiques, les autres populaires et satiriques. Il parut en Allemagne, tant en prose qu'en vers, un grand nombre de brochures, de pamphlets, de libelles et de satires, la plupart dirigés contre le Pape, le clergé et les princes. . . . . .

. . . . . .

« Ces satires se distinguent autant par la hardiesse de l'idée que par LA CRUDITÉ CYNIQUE DE L'EXPRESSION. Hurner, le cordelier Henri Rebel le Veilleur, espèce de Bohémien philosophe, allant de village en village chanter ses couplets satiriques contre Rome et la *prêtraille* (pfaffenpack), sont surtout si audacieux et parfois si licencieux, QUE LA PLUME SE REFUSE A LES TRADUIRE LITTÉRALEMENT (82).

« L'homme qui savait à la fois traiter en maître et le genre sérieux et le genre satirique, ce fut Ulric de Hutten, intermédiaire entre la littérature populaire et la littérature savante. Ses lettres sur les hommes obscurs (*Epistolæ obscurorum virorum*) sont des pages virulentes. » (Alexandre WEILL (83), *La Guerre des Paysans*, ch. 1^er^.)

CHAPITRE II.

Les réformateurs avant la Réforme. — Erasme.

« Si Hutten peut être appelé le J.-J. Rousseau du XVI^e^ siècle, Erasme, son ami ingrat, en fut le Voltaire.

« Erasme était un ennemi déclaré du clergé corrompu de son temps. Il avait beau-

(82) On reconnaît déjà le caractère sensualiste de la révolution protestante.

(83) M. Alexandre Weill, en écrivant ce livre, était socialiste et rationaliste. Il est revenu depuis aux idées religieuses et est maintenant un des meilleurs écrivains du parti légitimiste.

coup d'esprit, des connaissances très-étendues et un style aussi facile qu'élégant. Ses principes sur la religion frisaient le scepticisme, et il les formula sans trop de détours, tant qu'il n'y eut pas de danger pour sa personne et que ses saillies faisaient rire les évêques mêmes. Mais dès que l'orage qu'il avait aidé à provoquer éclata, dès qu'il y eut le moindre péril à s'exposer, le froid rieur se retira dans sa *villa* suisse, comme un limaçon dans sa carapace. Sa porte ne s'ouvrit même pas à son ancien ami Ulric de Hutten, poursuivi comme une bête fauve, et errant à travers champs et forêts, sans trouver ni abri ni secours.

« Erasme n'était susceptible ni d'enthousiasme ni de dévouement. Il n'aurait pas fait le moindre sacrifice pour la cause commune. Son mérite réel, c'est d'avoir propagé et encouragé les lettres classiques de l'antiquité. On dit que son meilleur ouvrage est la traduction latine de la Bible hébraïque, qui a servi de modèle à tous les autres traducteurs, même à Luther. » (Alex. Weill, *La Réforme, La Guerre des paysans*, ch. 1er.)

CHAPITRE III.

Les réformateurs avant la Réforme. — Reuchlin.—Jean de Meissen—Conrad de Rechberg. — Jean de Wessalia.

« La figure d'Erasme est éclipsée par celle de Jean Reuchlin. Fils d'un messager de Pforzheim, il sut, par son érudition et ses travaux littéraires, s'élever jusqu'au rang de réformateur. Reuchlin n'aurait pas hésité un instant à payer de sa vie la victoire et la réalisation de ses principes philosophiques et politiques. Dénoncé et poursuivi par les partisans de Rome, il trouva abri et protection près de l'électeur Albrecht, archevêque de Mayence..., ami et protecteur de Hutten, de Sikingen, de Luther et d'Albert Durer.

« L'archevêque de Mayence n'était pas le seul parmi le clergé qui fût favorable à la réforme. Jean, évêque de Meissen, prêcha publiquement l'Evangile, en disant qu'il y trouvait une tout autre religion que celle du Pape. Il chassa de son diocèse tous les marchands d'indulgences. L'abbé d'Einsiedel, Conrad de Rechberg, refusa de dire la messe.

. . . . . .

« Soixante ans avant la première manifestation de Luther, le prêtre Jean de Wessalia (nom qu'il porta dans sa ville natale *Wessel*, en latin Wessalia), en même temps professeur à l'université d'Erfurt, déclara publiquement qu'il ne reconnaissait pas les dogmes de l'Eglise, que les indulgences étaient une vile duperie, que le Pape ne pouvait rien faire pour la béatification des hommes; que le Christ n'avait jamais commandé ni jeûne, ni confession, ni fêtes, et que la seule confession imposée par l'Evangile était celle contenue dans ces paroles : *Allez, repentez-vous, et ne faites plus le mal.* » (Alex. Weill, *La Guerre des Paysans*, chap. 1er.)

CHAPITRE IV.

Apothéose de Luther et glorification de sa révolte.

Le Rationaliste. — « Luther était d'un caractère profond et d'un esprit éclairé. Affranchi des préjugés vulgaires par une étude approfondie du monde, intimement convaincu de la dépravation de l'Église, appelé par ses lumières et son courage à secouer un joug indigne, empreinte vivante de son siècle, il se sentit porté et propre à agir dans l'esprit de son temps. . . . . .

. . . . . .

« Les adversaires qui ne cessaient de l'outrager et de le persécuter, le forcèrent à ne plus garder de ménagement, à son tour, et c'est ainsi que cette querelle, qui d'abord ne s'était élevée qu'au sujet de quelques points peu nombreux, et dans laquelle le bon droit était évidemment de son côté, s'étendit peu à peu sur tous les dogmes dont on s'arma à tort ou à droit contre lui; et la base principale ou le boulevard de ces dogmes fut enfin l'autorité du Pape. » (Charles de Rotteck, *Histoire générale*, trad. S. Gunzer, t. III.)

« Nous avons vu au milieu de l'édifice orgueilleux de la hiérarchie s'élever comme par un prodige le trône papal dont la splendeur éclipsa bientôt celle de toutes les grandeurs séculières et ecclésiastiques.

« Comment une telle puissance a-t-elle pu être ébranlée, abaissée, vaincue? D'où est émané ce pouvoir plus fort que celui auquel obéissait le monde entier? Quelle main a pu effectuer ce que les rois et les empereurs, les nations et les conciles tentèrent vainement? Ce grand ouvrage s'est consommé sans le secours des armes, ni des grands de la terre (*sic*); il s'est consommé par la seule force invisible des idées et de la vérité, secondée par quelques conjonctures qu'avait amenées la Providence, et par le génie énergique d'un petit nombre d'hommes qui durent tirer parti de ces idées et de ces conjonctures. Ainsi le voulut le destin ou plutôt c'est ainsi que s'accomplit la grande loi de la nature. D'après cette loi, l'idée est plus puissante que la force extérieure; d'après elle, l'excès et l'abus de pouvoir en amènent la destruction, et d'après elle, toute puissance en contradiction avec l'esprit du temps ne s'appuie que sur un fond de sable et accélère sa propre chute par sa résistance. » (84) (Charles de Rotteck, *Histoire générale*, t. III.)

CHAPITRE V.

Le protestantisme n'est pas, comme l'a dit H. Heine dans son livre de l'Allemagne, une réaction du spiritualisme, mais une résurrection du sensualisme païen.

L'Apologiste. — « Entre les années 1514 et

(84) On croira difficilement que l'auteur de ces appréciations se dise *catholique*. C'est cependant l'étrange prétention de M. de Rotteck; mais Schleiermacher, de Wette et Strauss n'ont-ils pas revendiqué obstinément le nom de *chrétiens*? L'esprit germanique est fertile en illusions!

1520, on voyait souvent les rues de Londres encombrées par la magnificence d'un cortége qui éclipsait les pompes royales. Huit cents hommes, ecclésiastiques, laïques et gens d'armes, s'avançaient processionnellement, précédés par des massiers en robes violettes, qui portaient les insignes de la grande chancellerie du royaume, deux pilastres d'argent, deux masses d'armes, le sceau d'Angleterre, la crosse épiscopale de Durham, les symboles de l'archevêché d'York et la barrette du cardinal. Une centaine de jeunes gentilshommes, le plus noble sang de la Grande-Bretagne, la toque de velours sur le front et la dague au côté, faisaient voltiger leurs genets d'Espagne autour du personnage enveloppé dans la pourpre et monté sur une mule noire, qui occupait le centre du cortége. Ce Richelieu de l'Angleterre, Richelieu éphémère, instrument et jouet d'une tyrannie qui sut le briser, c'était Wolsey se rendant à la cour du roi son maître, Henri VIII. La magnificence du visir répondait à la grandeur du sultan. La plupart des prélats présents dans la capitale se croyaient obligés de l'accompagner. Le bruit des trompettes annonçait sa venue ; le bourgeois et la *City-Madam* (85) se rangeaient, le bonnet à la main et le front baissé. Enfin la procession était fermée par vingt mules portant des coffres recouverts de caparaçons pourpres frangés d'or. L'imprudent Wolsey ne prévoyait pas que l'opulence de cette proie tenterait un jour l'une des convoitises de son maître, qui les avait toutes.

« A la même époque, au milieu de la terreur et du respect dont cet homme frappait les esprits ; lorsque le philosophe Erasme, qui devait l'injurier après sa chute (86), se prosternait devant sa toute-puissance qu'il dorait de ses éloges (87) ; lorsque Henri VIII lui-même, auquel Wolsey venait de faire cadeau d'un palais, ne savait comment s'y prendre pour punir la magnifique insolence de son favori, il y avait en Angleterre un seul homme qui osait se déclarer l'ennemi de Wolsey. Sous les arceaux de Westminster, protégé contre la vengeance du cardinal par la sainteté du sanctuaire, vivait un pauvre prêtre nommé Jean Skelton, qui passait sa vie à verser à flots les invectives bouffonnes et les pamphlets rimés contre ce premier ministre catholique d'un roi qui allait briser le catholicisme pour se faire pape. Les fortes mœurs du moyen âge n'étaient pas éteintes. La colère du ministre grondait en vain. L'obstacle opposé à sa violence triomphait de Wolsey tout-puissant. L'abbé Islip régnait à Westminster et protégeait Skelton contre l'ami du monarque, premier ministre, légat de Léon X, archevêque d'York. La presse et les copistes faisaient circuler dans le peuple les poëmes redoutables de Skelton, que toutes les bouches répétaient. L'une de ces satires : *Why come you not to court?* (Pourquoi n'allez-vous pas à la cour ?) ne tarda pas à devenir aussi populaire, entre 1517 et 1525, que les chansons de Béranger entre les années 1815 et 1830.

« Ce Skelton, que les savants seuls connaissent aujourd'hui, et dont les œuvres n'ont pas été recueillies, était le premier ou plutôt le seul poëte anglais de son temps. Né vers 1469, nommé recteur de Diss, dans le comté de Norfolk, vers 1483 précepteur de Henri VIII, poëte lauréat en 1489, il n'avait pas vingt ans qu'il poursuivait déjà de ses épigrammes bouffonnes les voluptés du clergé, ses ambitions et ses excès. D'ailleurs, peu sévère dans ses mœurs privées, ce prêtre enleva une jeune fille, et pour ce fait, « si commun aux poëtes, » dit Wood l'historien d'Oxford (88), fut suspendu de ses fonctions par l'évêque de Norwick. Skelton vint à Londres avec sa proie, qu'il épousa, dit un historien (89), en légitime mariage, et que d'autres annalistes moins charitables appellent naïvement sa concubine. C'était l'époque où le nord de l'Europe se soulevait d'un mouvement commun contre le Midi, où les corruptions réelles ou prétendues de CET ADMIRABLE CLERGÉ QUI A DONNÉ AUX PEUPLES MODERNES LEUR FORME POLITIQUE ET SOCIALE, LEUR CENTRE DE MORALITÉ, LEUR LITTÉRATURE ET LEURS ARTS, éveillaient la colère générale. Nul en Angleterre n'était mieux placé que Jean Skelton pour recueillir et résumer cette influence ; nul, avant Luther, n'attaqua plus âprement le pouvoir ecclésiastique et l'autorité de la hiérarchie romaine. Bouffon indépendant et indompté, aimé du roi qui pardonnait volontiers les faiblesses sensuelles et le cynisme érudit, jeté hors de caste par son mariage étourdi, ardent de courroux contre ses supérieurs ecclésiastiques, il se mit, dès son arrivée dans la capitale, à battre en brèche à coups de rimes joviales ce pouvoir qui venait de le châtier. D'une fertilité qui passe la vraisemblance, écrivant, comme Scarron, des vers grotesques par milliers, ce pamphlétaire populaire fut en réalité l'homme qui exerça sur son temps et son pays l'action la plus énergique, et qui soutint avec le plus d'acharnement et d'efficacité le combat de la royauté temporelle contre la royauté théocratique. Personne n'avait écrit comme Skelton. Personne n'écrivit plus comme lui. Butler, dans son *Hudibras*, fut le seul qui tenta de l'imiter. Créateur de sa forme et de sa phraséologie, s'embarrassant peu des rudesses et des bizarreries de la diction, pourvu qu'il frappe le but et blesse l'adversaire, Skelton, réformateur bouffon, exécuteur politique, homme de combat qui porte la ma-

(85) Femme de la cité.

(86) Voy. *Epist.*, p. 262, 269, 321, 414, 463. — Entre les lâchetés de l'aimable et spirituel Erasme, celle-ci n'est pas la moindre. (P. CHASLES.)

(87) *Metuebatur ab omnibus, amabatur a paucis, ne dicam a nemine.* (Anno 1530, p. 1347.)

(88) *As most poets.* Voyez *Athenæ Oxonienses*, pag. 22.

(89) FULLER, *English Worthies*. Voyez aussi D'ISRAELI.

rotte avec la massue, n'est pas un poëte ordinaire : c'est Scarron polémiste.

. . . . . .

« Il y a dans Skelton deux traits profondément marqués : la révolte contre le clergé d'une part, et d'une autre le retour au sensualisme. . . . . .

. . . . . .

il fait valoir les droits du corps, le bien-vivre, le bien-être, le bien-manger, le bien-boire, l'amour des sens, la beauté physique. Mais voici une particularité aussi curieuse que peu remarquée. Ce fils de l'Eglise, apprenti apostat du spiritualisme, n'est pas le seul prêtre en Europe qui, à la même époque, batte sa mère et renie sa doctrine. Il y a un Skelton en France, un autre en Italie, un autre en Allemagne, tous sous des couleurs et des costumes différents, tous quatre renégats, jeunes, ardents, violents et sincères; les annales littéraires se souviennent d'eux; la politique et l'histoire portent encore la trace brûlante du plus grand et du plus sérieux de ces hommes.

« Si je réunis ces quatre noms dans une seule phrase, le rapprochement de leurs contrastes étonnera le lecteur. Si j'explique leurs irrécusables analogies, la simultanéité du mouvement universel qui les a emportés vers le même but étonnera le penseur.

« Ce sont Rabelais en France, Merlin Coccaïe en Italie, Jean Skelton en Angleterre, Martin Luther en Allemagne.

. . . . . .

« En 1443, un jour de foire publique, dans le village d'Eisleben, naquit en Allemagne l'enfant de deux pauvres mineurs saxons; il s'appelait Luther. Il n'avait pas un pfenning : il demanda l'aumône. La violence de ses jeunes passions combattit l'ardeur de sa première foi, et, dans l'espérance de vaincre les tempêtes de son âme, il alla à Rome escorté de la misère, rude conseillère et grande institutrice. Il y alla à pied, du pain dans la besace, le bâton à la main, chantant sur les routes pour que les bonnes femmes des villages lui jetassent quelques liards. Il était pieux (*ich bin ein frommer mensch gewesen*); il luttait contre une nature ardente, vigoureuse, impétueuse, avide. En allant à Rome, il croyait y trouver la paix des sens, le baume de l'âme, l'essence de la moralité catholique; il espérait, dans sa jeune illusion, voir un paradis peuplé d'anges s'ouvrir au pied du Vatican. Jules II régnait sous la tiare. On sait le reste. L'adolescent vit cette Rome de près, ville sur laquelle tant de vices séculaires avaient passé. Il repartit, plein de courroux secret, l'esprit aigri, l'âme désolée et prêt au combat. Bientôt tout ce que Rome consacrait, il le détruisit; tout ce que Rome condamnait, il l'adopta. Il prêcha le mariage avec une ardeur d'expression lascive; IL RELEVA L'AUTEL DES VOLUPTÉS. . . . . .

« Il prodigua, comme Skelton et Rabelais, la raillerie, l'épigramme, la comédie, la caricature et la violence, pour renverser ce « papelet, ce papegaut, ce papelard, cet « âne, cet ânon, cet ânillon de Pape, » qu'il avait résolu de détruire. La *grandeur* de la révolution accomplie a fait oublier les armes employées par cet homme puissant. C'étaient précisément celles de Skelton et de Rabelais. Son but était le même, ses moyens étaient analogues; mais il a été le héros dans le drame dont les autres n'ont été que les comparses ou les licteurs.

« Cette même année 1483, qui vit naître Luther, donna le jour à un autre enfant que sa famille, pauvre, destina aussi à la prêtrise; je veux parler du Tourangeau Rabelais qui n'attacha pas son nom à une révolution, mais à un livre. Ses premières études, fortes et savantes, lui rapportèrent peu et préparèrent mal sa carrière. Fatigué de publier des commentaires auxquels personnne ne faisait attention, de flatter des cardinaux qui lui en savaient peu de gré, et qui lui jetaient de temps à autre l'aumône d'une maigre pitance, il écrivit, après avoir visité l'Italie, ce *Pantagruel* que vous savez; encyclopédie fantasque, énorme raillerie non-seulement des rois et des Papes, mais de l'âme elle-même; retour gigantesque à la sensualité, réaction terrible du corps contre la pensée qui avait voulu dominer seule, tyrannie essayée par les sens contre la *tyrannie du catholicisme et des doctrines spirituelles*.

« Les commentaires auxquels on a soumis Rabelais, commentaires grammaticaux et philologiques, n'atteignent pas la profondeur de sa pensée. Il suffit d'ouvrir ce singulier livre pour voir ce que prétendait le railleur. Lorsque Panurge, Pantagruel et Gargantua se sont divertis et, ainsi que l'on disait au XVI^e^ siècle, *gaudis* dans leur colossale facétie, comme une troupe de phoques bondissant dans la mer du Nord, à quoi aboutit le conteur? quel est le temple dont il ouvre la porte? quel est le sanctuaire dans lequel il pénètre? Le temple de la matière, la jouissance sensuelle, le bonheur physique, mot définitif de sa philosophie. L'oracle de *Bacbuc* termine l'ouvrage : « Humez *le bon piot* et tenez-vous « cois; » la *dive* bouteille est là devant vous; c'est elle qui occupe une si vaste et si honorable place dans l'avant-dernier chapitre de Rabelais; c'est le but unique de son livre, et ce but est un symbole.

« Que l'on veuille, en effet, y réfléchir un moment : l'heure de la réaction était venue . . . . . .

. . . . . .

« IL SE FIT PENDANT DEUX SIÈCLES UNE LENTE ET PROGRESSIVE RÉACTION DU MATÉRIALISME CONTRE LE SPIRITUALISME (90), et du corps asservi contre l'âme impérieuse. Cette réaction, préparée par Abailard, par Occham, par plusieurs des scolastiques du moyen âge, éclata au XVI^e^ siècle, après l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique..... Avant l'apparition de Luther, on

(90) C'est ce mouvement qu'on a nommé par une prodigieuse ironie : LA RÉFORME !

la voit clairement percer et poindre à travers deux cents années, et l'on marquerait d'un doigt infaillible le progrès sensible de l'esprit matérialiste et de sa révolte contre le spiritualisme chrétien. D'année en année, on avait adressé de plus vifs reproches à cette austérité.

. . . . . .

« Les peuples qui avaient acccepté avec le plus de candeur le joug sublime et *terrible* (91) de cette loi, les peuples du Nord, bien moins avancés en civilisation, plus sincères, plus ingénus et plus redoutables, frémirent de colère. Leur acharnement fut extrême et ressembla presque à un remords. Ardents à se venger de leur longue contrainte, à punir le spiritualisme qui leur semblait menteur, à frapper les nations héritières de Rome qu'ils avaient toujours détestée. . . . . .

. . . . . .

Ils se ruèrent dans le protestantisme. AINSI S'EXPLIQUENT LES ÉNIGMES DE CALVIN, DE LUTHER, DE MÉLANCHTHON. Ce furent le Nord et Luther qui frappèrent le coup le plus sérieusement philosophique, parce que Luther et le Nord étaient sérieux et sincères dans leur croyance, dans leur vengeance et même dans cette RÉHABILITATION DE LA CHAIR qu'ils opérèrent avec ordre et avec audace. L'Angleterre, Henri VIII et Skelton suivirent l'exemple de l'Allemagne et de leurs frères du Nord, mais avec une rigueur plus pratique, plus de sang versé, plus de bourreaux en jeu et un parti pris plus terrible. . . . . .

. . . . . .

« Non-seulement le *Pantagruel* de Rabelais se moque des prêtres, non-seulement il résume toutes les gausseries du XV^e^ siècle, mais dans la même cuve de railleries, souvent légères, souvent comiques, quelquefois féroces (tant elles sacrifient l'âme au corps et la pensée à la matière), il jette et fait bouillir toutes les choses humaines, toutes les ambitions supérieures, tous les orgueils humains. Rabelais n'est pas un bouffon, il va plus loin ; il dit sans cesse aux hommes qu'ils ne doivent pas s'occuper de leur âme, que le monde des esprits est ténébreux et plein de mystères, et que l'invisible dont leur parlent les théologiens, ne mérite ni leur désir ni leur anxiété; sans cesse, chez ce prêtre, les images gastronomiques, les termes de cuisine, les convoitises physiques se représentent et s'accumulent. C'est « le combat des andouilles, » c'est cette liste interminable des mets du XVI^e^ siècle, qui occupe six pages et qui nous servirait de résumé scientifique, d'encyclopédie complète de la cuisine de ce temps, si nous avions perdu tous les documents nécessaires à cette espèce d'érudition ; puis c'est le repas sans terme, la bombance gigantesque de Pantagruel et de Gargantua, enfin cette figure de Gargantua lui-même (*grand gosier tu as !*), de Gargantua *dévore-tout*, que le peuple a mieux comprise que les savants. Elle est devenue pour les enfants et le peuple le mythe réel de la gourmandise inassouvie et insatiable. Le peuple est un commentateur infaillible.

« Ce qui est certain, c'est que Rabelais n'admet que les appétits sensuels et la finesse de l'intelligence; Pantagruel, Gargantua, Gargamelle, Jean Des Entomeures, représentent les premiers. Panurge, c'est le merveilleux modèle de l'esprit sans âme, de la sagacité du renard, de l'astuce égoïste appliquée à toute œuvre (πα ὀυργα), de l'instinct d'habileté qui caractérise *l'homme animal* dans son plus haut développement; instinct consacré au service de sa personnalité, de ses désirs et de ses plaisirs. Création dont la philosophie profonde a précédé Sancho, qui a de la ressemblance avec Panurge. Sancho et Panurge sont le *corps* se dévouant à lui-même et servi par une intelligence vive et alerte. Maligne et très-ignorante, mais très-modérée chez l'Espagnol, cynique et artiste chez Panurge, cette intelligence est également égoïste et sensuelle chez le paysan et l'érudit.

« Ainsi l'atmosphère de la même époque et le flot de la même civilisation entraînaient vers un but commun ces intelligences si dissemblables, ces hommes nés dans des pays différents. Soumis longtemps (je l'ai dit tout à l'heure) à la rude discipline du spiritualisme chrétien, Luther, Skelton, Rabelais et un autre écrivain dont je m'occuperai bientôt, tous prêtres ou moines, et le fouet de la raillerie à la main, poussèrent les nations étonnées vers le matérialisme nouveau. Luther ne renonça jamais en pratique et en doctrine aux idées sensualistes qui soulevaient si vivement son époque. Sa protestation contre le célibat des prêtres fut consacrée par l'acte le plus célèbre de sa vie, son mariage avec Catherine Bora. La règle qu'il introduisit chez ses adeptes, tout ornée de musique joyeuse, de fleurs épanouies, de jouissances savourées en paix, règle prêchée au milieu des délices de la table, se concilia, grâce à son sentiment germanique, avec un certain régime de mœurs naïves et simples, que les peuples du Nord ont toujours estimé par-dessus tout, et que ce retour aux jouissances sensuelles n'a pas détruit.

« A côté de Luther et de Rabelais, si étrangement associés, et cependant unis par la chaîne invisible d'une analogie si réelle et si intime, il faut placer un homme bien inférieur, mais dont le nom s'est perpétué, et dont l'esprit grotesque, sans portée, sans profondeur, doué de facilité, de verve, d'érudition et du sentiment de l'harmonie, a créé une espèce de littérature singulière, soumise encore à sa suprématie. Elle occupe un coin de nos bibliothèques, et les érudits s'en occupent avec un certain plaisir, quand

(91) J'ai montré, dans la *Pureté du cœur*, que la chasteté chrétienne, loi du bonheur individuel et social, ne mérite nullement ces sombres épithètes.

ils veulent charmer leurs ennuis. Ce prêtre bouffon, qui soutient la cause de Rabelais, la cause de Luther, la cause de Skelton, a fait du bruit en son temps ; des hommes de génie l'ont copié.

« En 1489, six années après la naissance de Luther et de Rabelais, Théophile Folengo, enfant noble, naît en Italie. C'est le nom véritable du pseudonyme *Merlin Coccaïe*, nom qui veut dire tout simplement *Merlinus coquus*, Merlin le cuisinier. Elevé savamment, comme Rabelais, Skelton et Luther ; comme eux destiné à l'Eglise, comme eux il se fit une vie singulière, et commença par mettre en pratique, dès sa vingtième année, les principes de matérialisme dont Rabelais a fait son épopée. Folengo jeta le froc aux orties, enleva une fille noble d'un canton voisin, se fit arrêter par les autorités pontificales, resta en prison longtemps, et courut l'Italie en mendiant son pain, en récitant des vers et chantant des chansons populaires. Les biographes n'ont pas cherché cette vie bizarre là où elle est, dans le poëme de *Folengo* qui, sous le nom de Baldus, y raconte ses aventures nomades, mais surtout dans un petit livre rare, publié par son frère, Jean Folengo (92), traité de morale et de théologie, rédigé en dialogues, et qui montre les deux frères sous leur nom véritable, consolant leurs mutuels ennuis par la double confession, l'un de ses combats contre ses passions, l'autre de ses erreurs amoureuses. Réclamé par son frère le philosophe, Merlin Coccaïe se fit moine dans le même couvent, et tâcha de suivre l'exemple de ce Caton, qui n'oubliait ni sermons, ni lettres, ni livres imprimés pour remettre l'enfant prodigue dans la voie du salut. Le moine défroqué avait trop souffert sur les grandes routes et dans les mains des sbires pour ne pas préférer l'ennui du couvent à la vie poétique des gueux. Mais le souvenir du passé lui plaisait encore par quelque côté, et tout en protestant de son repentir et de son retour à une vie plus honnête, il se consola de ce qu'il perdait en jetant les souvenirs de son enfance dans une épopée bouffonne. Il ne l'écrivit pas même en latin, langue des savants, ni en italien, langue des cours, mais en latin de cuisine mêlé de patois toscan, de gros mots populaires et d'élégances romaines, et qui a fait école.

« Ainsi furent rédigées, en argot ridicule, moitié allégoriquement, moitié sérieusement, les aventures du moine Folengo. Ce poëme, aussi énorme que le *Pantagruel*, aussi confus et tout aussi gastronomique, s'appelle la *Macaronée de Merlin Coccaïe*, ou, si l'on veut, « Plat de macaroni offert au public par le cuisinier Merlin. » A la tête des premières éditions de cette œuvre grotesque, une estampe, dont l'allégorie est toute rabelaisienne, montre l'auteur couronné de lauriers, assis près d'une table du XVI^e^ siècle, entre deux femmes complaisantes, Boguina, qui lui verse à boire, et Zanitonella, armée d'une fourchette à deux pointes, au bout de laquelle est suspendu le délicieux macaroni. Merlin Coccaïe ouvre une bouche énorme, pour recevoir cette manne céleste, et sa main avide s'étend vers la table, pour y chercher le plat qui la contient. Le sens du grossier et triple symbole est facile à déchiffrer. Ce plat de macaroni de Merlin manque d'invention et de poésie, mais on y trouve une fluidité de veine qui ne tarit pas, une facétie inexorablement bouffonne, un gros rire sans bornes, en un mot toutes les colossales fantaisies de Rabelais, ébauchées légèrement, mais reconnaissables, et jaillissant d'un pinceau leste et hardi. Il ne leur manque que le sérieux et le but. Cette raillerie perpétuelle, sans philosophie et sans fond, ces éclats de rire presque idiots sur les choses, les hommes et les temps, ces descriptions sans fin des rues, des routes, des villes, des marchés d'Italie, des cardinaux eux-mêmes et de leurs consistoires, sont évidemment les prototypes de l'œuvre rabelaisienne.

« Il ne faut pas séparer ces quatre prêtres bouffons, l'un pantagruélisant sous sa treille de Meudon ; l'autre combattant le diable et lui jetant son écritoire à la tête tout en écrivant des farces immondes contre le Pape, le troisième *macaronisant* à l'abri de son monastère ; le dernier élevant ses petits vers bouffons à l'ombre du sanctuaire de Westminster. Ce sont de véritables frères intellectuels, les grotesques fils du même mouvement européen ; seulement Rabelais et Folengo, les hommes du Midi, se moquent ; Skelton et Luther, les hommes du Nord, renversent ! » (Philarète CHASLES, *Quatre prêtres au XVI^e^ siècle* dans la *Revue des Deux-Mondes*, IV^e^ série, tome XXIX.)

CAPITRE VI.

Léon X était-il ennemi des réformes et dévoué aux idées du paganisme de la Renaissance?

« Il était impossible qu'un homme pût atteindre au degré de perfection surhumaine, et si c'était là une condition indispensable des fonctions de prêtre, le Seigneur et Maître ne les aurait point confiées à des mains mortelles ; il n'aurait point déposé son trésor dans un vase d'argile (93). Le Pape Léon X paraissait pouvoir compter d'autant plus sur la possession tranquille de son trône raffermi, qu'il vivait en bonne intelligence avec tous les souverains de la chrétienté, et que les plus grands hommes de son siècle voyaient en lui un protecteur et un ami des arts et des sciences. . . . . .

. . . . . .

(92) L'article de la *Biographie universelle* consacré à Folengo contient une erreur assez grave. L'ouvrage curieux et peu connu de Jean Folengo, intitulé *Pomiliones*, I^er^ livre imprimé sur le promontoire de Minerve, y est attribué à Théophile Folengo, ou Merlin Coccaïe. Ce dernier n'y apparaît, comme je l'ai dit, que pour raconter ses aventures et recevoir les conseils de son sage frère. (P. CHASLES.)

(93) MENZEL, dans HŒNINGHAUSS, *La réforme contre la Réforme*, traduction française, chap. 7, t. I^er^.

« Le concile rassemblé à Latran s'occupait à faire cesser les scandales qui avaient pris naissance dans le sein même de l'Église. On ne saurait contester aux belles intelligences réunies dans cette assemblée le mérite d'avoir véritablement reconnu les maux qui pesaient à ors sur l'Eglise et la bonne volonté dont ils étaient animés d'y apporter remède. Léon X blâmait la fausse direction qu'avait prise une école de philosophes et de beaux esprits, qui, mettant en première ligne les ouvrages classiques des temps passés, faisait peu de cas du Verbe de Dieu et du Christ. Dans la persuasion qu'une étude trop prolongée de la philosophie humaine sans être assaisonnée de la sagesse divine, devait nécessairement détourner du chemin de la vérité, il ordonna qu'aucun ecclésiastique ou moine ne se livrât désormais plus de cinq ans à l'étude de la philosophie ou de la poésie, sans consacrer en même temps une partie de ses loisirs à la théologie ou au droit canonique. La réforme proposée par Léon X au même concile, et promulguée en forme de bulle, révélait également l'intention bien arrêtée de faire disparaître à jamais les scandales que certains membres du haut et du bas clergé avaient donnés dans les derniers siècles (94).

« Ainsi, l'Eglise avait toujours présent à l'esprit le sentiment de ses devoirs ; elle se flattait de pouvoir enfin amener progressivement les nations au christianisme des anciens temps, à mesure que les Etats, arrachés enfin au règne de la force brutale, s'organisaient sous le rapport politique, et s'acheminaient d'un pas lent, mais assuré, vers la civilisation. En effet, ce fut à cette époque que la source de toute vérité religieuse fut rendue accessible aux études scientifiques, puisque, grâce à la protection du Pape, l'Ecriture sainte était reproduite dans tous les textes. Quelque temps auparavant on avait vu paraître avec une dédicace à Léon, la première édition d'un *Nouveau Testament* qu'Erasme avait préposée à Bâle, et qu'il avait enrichie de notes. A cette époque on était loin de penser qu'on était à la veille d'une révolution capitale dans l'Eglise ; c'est-à-dire, que le trône pontifical allait cesser d'exister pour un tiers de l'Europe, et qu'il s'ensuivrait un bouleversement total de croyances, un changement radical dans le clergé, le culte, les rapports de l'Eglise avec l'Etat (95). »

CHAPITRE VII.

Réflexions de M. Michelet sur la vie de Luther.

« Si Luther n'a pas fait lui-même ses mémoires, il les a du moins admirablement préparés. Sa correspondance n'est guère moins volumineuse que celle de Voltaire. De plus, il n'est aucun de ses ouvrages dogmatiques ou polémiques où il n'ait, sans y songer, déposé quelque détail dont le biographe peut faire son profit. Ajoutez que toutes ses paroles ont été avidement recueillies par ses disciples. Le bon, le mauvais, l'insignifiant, ils ont tout pris ; ce que Luther laissait échapper dans la conversation la plus familière, au coin du feu, au jardin, à table, après souper, la moindre chose qu'il disait à sa femme, à ses enfants, à lui-même, vite ils l'écrivaient. Un homme, observé et suivi de si près, a dû à chaque instant laisser tomber des mots qu'il eût voulu ravoir. Plus tard, les luthériens y ont eu regret. Ils auraient bien voulu rayer telle ligne, arracher telle page. *Quod scriptum est, scriptum est.*

« C'est donc ici le vrai livre des Confessions de Luther, confessions négligées, éparses, involontaires, et d'autant plus vraies. Celles de Rousseau sont à coup sûr moins naïves, celles de saint Augustin moins complètes et moins variées.

« Comme biographie, celle-ci se placerait, s'il l'eût écrite lui-même en entier, entre les deux autres dont nous venons de faire mention. Elle présente réunies les deux faces qu'elles offrent séparées. Dans saint Augustin, la passion, la nature, l'individualité humaine, n'apparaissent que pour être immolées à la grâce divine. C'est l'histoire d'une crise de l'âme, d'une renaissance, d'une *vita nuova;* le saint eût rougi de nous faire mieux connaître l'autre vie qu'il avait quittée. Dans Rousseau, c'est tout le contraire ; il ne s'agit plus de la grâce ; la nature règne sans partage, elle triomphe, elle s'étale ; cela va quelquefois jusqu'au dégoût. Luther a présenté, non pas l'équilibre de la grâce et de la nature, mais leur plus douloureux combat. Les luttes de la sensibilité, les tentations plus hautes du doute, bien d'autres hommes en ont souffert ; Pascal les eut évidemment, il les étouffa et il en mourut. Luther n'a rien caché, il ne s'est pu contenir. Il a donné à voir en lui, à sonder la plaie profonde de notre nature. C'est le seul homme peut-être où l'on puisse étudier à plaisir cette terrible anatomie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Quelque sympathie que puisse inspirer cette *aimable et puissante personnalité* de Luther, elle ne doit pas influencer notre jugement sur la doctrine qu'il a enseignée, sur les conséquences qui en sortent nécessairement. Cet homme qui fit de la liberté un si énergique usage, a ressuscité la théorie augustinienne de l'anéantissement de la liberté (96). Il a immolé le libre arbitre à la

(94) *Ibid.*

(95) Schræckh, dans Hœninghauss, ch. 7.

(96) A cette accusation tant de fois répétée, récemment encore par M. Gustave Planche dans son étude sur M. Sainte-Beuve, *Revue des Deux-Mondes*, j'opposerai l'opinion d'un célèbre théologien contemporain : « La négation de tout libre arbitre, etc., sont autant de points que saint Augustin était tellement éloigné de professer, qu'il les eût au contraire repoussés avec horreur, si un de ses contemporains les avait énoncés. » (Dœllinger, *La Réforme*, trad. Perrot, t. III, 25.)

grâce, l'homme à Dieu, la morale à une sorte de fatalité providentielle.

« De nos jours les amis de la liberté se recommandent volontiers du fataliste Luther.

. . . . . .

. . . . . .

« Nous ne craindrons pas d'avouer que nos sympathies les plus fortes ne sont pas de ce côté. » (MICHELET, *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, introduction.)

CHAPITRE VIII.

Caractère de Luther.

« Luther n'était point un SAINT; et, pour le fondateur d'une NOUVELLE doctrine chrétienne, c'est sans doute un DÉFAUT CAPITAL (97). Les actions de Luther avaient pour mobile LA PASSION bien plus qu'UN PRINCIPE ARRÊTÉ (98). »

CHAPITRE IX.

Débuts du luthéranisme. — Portrait d'Erasme.

« Les moines augustins furent jaloux de la préférence accordée aux dominicains... (99) L'un d'eux, Martin Luther, était renommé comme le plus savant docteur de l'université de Wittemberg. Il publia contre les indulgences quatre-vingt-quinze thèses, invitant les savants à y répondre, et protestant de sa soumission au Saint-Siége (1517, 11 novembre). Ses doctrines furent accueillies avec une faveur extrême. Cependant ce n'était qu'avec crainte et hésitation qu'il osait parler de la source même des indulgences : « car j'étais seul, dit-il plus tard, et jeté dans cette affaire sans prévoyance, qu'étais-je, misérable moine, pour tenir contre la majesté du Pape, devant lequel les rois de la terre, que dis-je, la terre même et l'enfer tremblent? » La discussion.... s'envenima, s'étendit, éveilla toute l'Allemagne, qui avait été préparée à recevoir l'hérésie par son caractère *spiritualiste* (100), la vulgarisation des saintes Ecritures et surtout la réaction contre les désordres du clergé. Le pouvoir impérial, toujours avide d'abaisser la papauté, jaloux d'ailleurs de l'alliance de Léon X avec François Ier, vit avec joie l'opposition luthérienne, dont il espéra se faire une arme contre la tiare; et Maximilien recommanda le docteur de Wittemberg à l'électeur de Saxe, « comme un homme dont on pourrait un jour avoir besoin (101). »

« Léon se souciait peu d'une dispute scolastique, écrite dans un latin barbare, par un moine grossier, au fond de l'Allemagne; néanmoins il délégua le cardinal Cajetan pour examiner les opinions nouvelles....

« La prédication luthérienne avait eu un précurseur dans Erasme, l'homme le plus universel de son temps, et qui a exercé, sur les lettres, au XVIe siècle, la même prééminence que Voltaire dans le XVIIIe. Sa plume, fine et railleuse avait attaqué la grossièreté, l'oisiveté et la débauche des moines, avec un persiflage tranchant et poli, une verve inépuisable, pleine de grâce et de bon ton. Ses sarcasmes contre les prédicateurs d'indulgences faisaient croire à Luther qu'il appuierait de son grand nom le mouvement de la Réforme; mais Erasme voulait garder l'unité de foi, en corrigeant les formes et les abus, émonder les branches sans toucher à l'arbre, « crier contre ceux qui abusent de « l'autorité des prêtres et des rois; non contre « les prêtres et les rois eux-mêmes; » enfin tenir le milieu entre la protestation qui commençait et le catholicisme.... de son siècle....

« Il ne répondit pas aux avances de Luther, et fut accusé des deux côtés d'indifférence. Il y avait trop de distance entre lui, esprit fin, délicat, contemplatif, tolérant, caractère du XIXe siècle et non du XVIe, et Luther, RÉVOLUTIONNAIRE PASSIONNÉ, INJUSTE, COLÈRE, HOMME DE SANG ET DE CHAIR (102), plein de grossièreté et de véhémence, peuple surtout, et cherchant la sympathie populaire. Chef d'un tiers-parti, du parti de la modération, Erasme eut d'abord des sectateurs, surtout parmi les savants; l'université de Paris, avec son esprit.... de liberté, désapprouva le système des indulgences et condamna les doctrines de Luther; mais quand la réforme luthérienne fut devenue révolution sociale et eut bouleversé tous les esprits, un tiers-parti était impossible, et Erasme se trouva seul. » (Théophile LAVALLÉE, *Histoire des Français.*)

CHAPITRE X.

Luther, en brûlant les Décrétales, commit un acte de révolte impardonnable.

« Le 10 décembre 1520, Luther convoqua par une annonce publique les étudiants de Wittemberg à assister à la combustion des décrétales du Pape. Accompagné d'une foule d'écoliers, il se rendit à neuf heures à la porte d'Elster; un professeur notable de l'université fit une espèce de bûcher, et, quand le bûcher fut allumé, Luther y jeta la bulle qui avait été lancée contre lui, et divers écrits de ses adversaires. En les jetant au feu, il prononça ces paroles bibliques : « Puisque tu as affligé le *saint* du Seigneur, « sois affligée à ton tour et consumée par le « *feu éternel.* » Dans la leçon qu'il fit le lendemain, il avertit les étudiants de se méfier des ordonnances et des décrets du Pape. C'était peu, disait-il, d'avoir brûlé les décrétales; à l'entendre, on devait brûler le Siége romain avec toutes ses décrétales; et on ne pouvait être sauvé qu'en s'affranchissant de l'obéissance au pouvoir pontifical. Certes, lorsqu'on considère cet acte insurrectionnel, on doit reconnaître que la combustion publique des décrets du Saint-Siége

(97) KERN dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.

(98) ANCILLON, dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.

(99) Pour la prédication des Indulgences.

(100) On peut juger par cet ouvrage du caractère *spiritualiste* du protestantisme. D'ailleurs M. Lavallée se contredit et avoue ailleurs ce qu'était réellement la *Réforme.*

(101) RANKE, t. Ier, p. 126.

(102) Tels sont les *spiritualistes* de la *Réforme!*

était une atteinte portée aux droits de l'autorité : EST-CE QUE TOUTE RÉFORME ENTREPRISE DANS L'ÉGLISE PAR UNE PERSONNE PRIVÉE NE DEVRAIT PAS ÊTRE REGARDÉE COMME ILLÉGALE ET CRIMINELLE (103) ? »

CHAPITRE XI.

Développement du luthéranisme.

« Cependant Luther, entraîné par la discussion et le besoin de se défendre, allait beaucoup plus loin qu'il ne l'avait pensé : à chaque thèse, il déviait d'un pas de la doctrine catholique ; de la question des indulgences, il était venu à attaquer d'abord les abus de l'Eglise, puis sa discipline, enfin ses dogmes : les fêtes, les jeûnes, les pèlerinages, le culte des saints, le purgatoire, le célibat des prêtres, les vœux monastiques, la confession, la puissance papale, tout cela avait été sapé par lui (104). Il ne restait debout que la Trinité, l'Incarnation, le Baptême, l'Eucharistie ; encore Luther changeait-il la transsubstantiation en *impanation*, c'est-à-dire que Jésus-Christ était sous les espèces du pain et du vin, sans que le pain et le vin disparussent. Enfin il avait fait appel à la noblesse contre le clergé, relevé le pouvoir séculier contre le pouvoir ecclésiastique, demandé la séparation de l'Allemagne du Saint-Siége (105). Cette progression fit la fortune de Luther : en attaquant tout à la fois, il aurait effrayé ; en attaquant une chose après l'autre, il préparait et conduisait naturellement les esprits à son dernier mot. Ce dernier mot, conséquence fatale du doute né avec le grand schisme d'Occident, CE DERNIER MOT, QUI A CREUSÉ L'ABIME OU L'HUMANITÉ SE DÉBAT ENCORE, C'EST LE LIBRE EXAMEN : *la raison* détrônait la *foi !*

« On craignait tant l'hérésie, on avait tellement peur de briser l'unité, on était si bien habitué à rejeter la lumière faible et orgueilleuse du raisonnement, qu'on ne se servit d'abord de ce terrible instrument qu'en tremblant. Luther opposa à l'infaillibilité des Papes ou des conciles l'autorité de la Bible, et il voulut que cette autorité remplaçât la foi. Mais le chemin était ouvert à l'examen : tout tombait sous l'empire de la discussion et du raisonnement ; l'édifice social était ébranlé dans sa base : la *foi* n'était plus. *L'examen*, puissance perpétuellement envahissante, qui regarde, scrute, analyse, dissèque tout, ALLAIT METTRE EN DISCUSSION et les abus de l'Eglise, et L'EGLISE ELLE-MÊME, ET L'ÉVANGILE, ET TOUS LES POUVOIRS ET TOUTES LES IDÉES, TIARE, COURONNES, DROITS DES ROIS ET DES PRÊTRES, SCIENCE, MORALE, POLITIQUE, PHILOSOPHIE, L'HOMME ET DIEU ! ET APRÈS AVOIR RÉDUIT TOUT EN POUSSIÈRE, S'EFFRAYER ELLE-MÊME DU NÉANT QUI EST AU BOUT DE SON IMPITOYABLE ANALYSE. C'est là pourtant ce qui fit la grandeur de l'idée luthérienne, dont le génie était bien moins RÉFORMATEUR que RÉVOLUTIONNAIRE, moins RELIGIEUX que SOCIAL....

« Luther avait donc, en affranchissant l'intelligence, jeté l'humanité dans une voie sans fin ; les deux grands principes qui remuent le monde, et que Platon et Aristote avaient pour la première fois formulés, étaient en présence : la foi, depuis quatorze siècles victorieuse ; l'examen, qui nous gouverne aujoud'hui. L'IDÉALISME et le SENSUALISME prenaient les noms de CATHOLICISME et de PROTESTANTISME. »

(M. Lavallée, entraîné ici par la force de la vérité, oublie qu'il parle ailleurs du caractère spiritualiste du protestantisme.)

« Pendant que Luther fondait la liberté en pratique, il la niait en théorie : esprit plein de contradictions en faisant appel à l'examen, il immola le libre arbitre à la grâce et la morale au fatalisme. « Les œuvres de la « loi sont insuffisantes pour le salut, dit-il, « donc elles sont inutiles. La volonté de « l'homme est captive : Dieu seul peut nous « sauver (106). » La grâce..... devint une prédestination au salut accordée gratuitement et que rien ne peut changer. Les hommes se trouvèrent ainsi partagés en deux classes, l'une de justes qui ne peuvent faillir, l'autre de méchants qui ne peuvent s'amender ; et ses disciples poussèrent la conséquence de ses principes jusqu'à l'absurde, en disant que DIEU FAIT TOUTES CHOSES, MÊME CELLES QUI SONT MÉCHANTES ET EXÉCRABLES. Erasme prit la défense du libre arbitre et poussa victorieusement Luther jusqu'aux dernières limites de sa théorie ; le reformateur se débattit vainement : « Il m'a frappé à la gorge ! » s'écriait-il, et dès lors il n'eut plus pour Erasme que des injures et des fureurs. »

« La cour de Rome s'alarma. Ce n'était plus une discussion théologique : c'était *la Réforme*... qui allait se faire malgré le clergé, contre lui, CONTRE L'EVANGILE PEUT-ÊTRE, CONTRE TOUTE LA SOCIÉTÉ. Ce n'était pas une hérésie comme toutes celles que le Saint-Siége avait vaincues, heureuse de vivre dans l'ombre et d'être supportée : l'hérésie de Luther prétendait être l'unique vérité et visait au trône. Elle n'attaquait pas, comme les autres, au nom de la science, mais au nom de la morale, ce qui rendait insuffisant contre elle tout l'arsenal d'argumentations théologiques avec lequel l'Eglise avait vaincu toutes les hérésies. Enfin ce n'était pas seulement une hérésie, c'était un déchirement social. Les idées nouvelles prenaient partout faveur, tant les esprits y étaient disposés par le grand schisme...., la *renaissance* des lettres..., la découverte de l'imprimerie (107) ;

(103) SCHRŒCKH, dans HŒNINGHAUSS, *La Réforme contre la Réforme*, chap. 7.

(104) Le 3 mars 1519, il écrivit au Pape : « Je reconnais pleinement que l'Eglise est au-dessus de tout, qu'on ne peut rien lui préférer, si ce n'est Jésus-Christ lui-même. » Et le 13 : « Je ne sais pas si le Pape n'est pas l'Antechrist. » (LAVALLÉE.)

(105) *Œuvres de Luther*, t. VI, p. 544.

(106) *Op. Luth.*, t. I^er^.

(107) Luther appelait « l'imprimerie le dernier et suprême don par lequel Dieu avance les choses de l'Evangile. C'est la dernière flamme, ajoutait-il, qui luit avant l'extinction du monde. » (LAVALLÉE.)

il n'y avait pas jusqu'à l'esprit pamphlétaire et facile, jusqu'aux violences populacières du réformateur qui ne fussent un moyen de succès; car il avait « de la force dans le gé« nie, de la véhémence dans le discours, une « éloquence vive, impétueuse, qui entraî« nait les peuples et les ravissait; une har« diesse extraordinaire quand il se vit sou« tenu et applaudi avec un air d'autorité « qui faisait trembler ses disciples (108). »

La cour de Rome, qui, au commencement de la querelle, s'était hâtée de menacer, faiblit quand elle la vit si redoutable; elle négocia avec Luther, pour l'amener à rétractation, et donna ainsi le temps à ses doctrines de se consolider : enfin, ce fut seulement lorsqu'une partie de l'Allemagne les eut adoptées, qu'elles se propageaient déjà en Suisse, en France, en Angleterre, que Léon X, sollicité de toutes parts, se décida à lancer une bulle par laquelle quarante-une propositions de Luther étaient condamnées, et, si dans soixante jours il n'avait pas rétracté ses erreurs, il était excommunié avec tous ses adhérents, comme hérétiques; ordre était donné à tous les princes de se saisir de lui (1520, 15 juillet).

« Luther répondit à cette bulle par des invectives, appelant le Pape l'Antechrist, et s'applaudissant d'être persécuté comme « défenseur des libertés du genre humain. » Puis il publia son grand ouvrage : *De la captivité de Babylone*. « Il y a deux ans, dit-il, que « j'étais engagé dans la superstition de Rome : « je la secoue aujourd'hui; alors je ne rejetais pas absolument les indulgences, maintenant je dis que ce sont les billevesées « inventées par les flagorneurs de Rome; « j'admettais sept sacrements, je n'en reconnais plus que trois, le Baptême, la Pénitence, « l'Eucharistie; je disais que la Papauté n'était « pas de droit divin, je reconnais maintenant « qu'elle est une grande Babylone. Quelle « est cette triple couronne que les pontifes « nomment la tiare? Vicaires d'un Dieu cru« cifié, ne doivent-ils pas renoncer à toutes « ces pompes qui corrompent l'Eglise? Je « propose à toutes les nations une grande « réforme : que les rois aient sur les prêtres « le même pouvoir que les Papes, et que « ceux-ci, ainsi que les évêques soient sou« mis à l'empereur (109). » Enfin pour mettre le comble à sa rébellion, à la grande porte de Wittemberg, le 10 novembre 1520, le novateur, aux applaudissements du peuple, jeta au feu la bulle du Pape, avec les décrétales et autres livres pontificaux.

« La Réforme était déclarée; jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, elle va être le fait prédominant qui engendre, transforme et ramène à lui tous les autres; elle va tomber au milieu des grands événements et des grands hommes dont l'époque abonde : au milieu de la restauration de l'antiquité, de la découverte de l'imprimerie et du nouveau monde, de la lutte de la France et de la maison d'Autriche; au milieu de François I^er^, de Charles-Quint, de Léon X, de Henri VIII, de Soliman le Magnifique; au milieu de Gustave Wasa, le restaurateur de la Suède, de Vassili Ivanovitch le fondateur de la puissance russe, d'André Doria, le libérateur de Gênes; au milieu d'Erasme et de Rabelais, de Raphaël et de Michel Ange! DÉPLORABLE SCISSION, QUI BRISA POUR JAMAIS CETTE MAGNIFIQUE UNITÉ D'OU DESCENDAIENT DANS LES MASSES LES INSPIRATIONS COMMUNES QUI FONT AGIR LES PEUPLES COMME UN SEUL HOMME! L'ESPRIT D'INDIVIDUALISME ALLAIT DOMINER. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. II.)

CHAPITRE XII.

Luther à Worms.

« Pendant ce temps, Charles avait convoqué une diète à Worms (1521, 6 janvier), « afin de réprimer les progrès d'opinions « nouvelles et dangereuses qui troublaient « la paix de l'Allemagne et menaçaient de « renverser la religion. » Luther fut cité à y comparaître. Il partit avec un sauf-conduit de l'empereur, malgré les conseils de ses amis qui lui représentaient le sort de Jean Huss : « Je suis légalement sommé, dit-il, « de comparaître à Worms, et je m'y rendrai « au nom du Seigneur, dussé-je voir con« jurés contre moi autant de diables qu'il y a « de tuiles sur les toits des maisons (110). » Il y entra en compagnie de gentilshommes qui étaient ses disciples, chantant avec eux son hymne de la Réforme (111), qui devait bientôt se faire entendre dans les batailles (6 mars). Il avoua ses ouvrages, refusa de rétracter ses doctrines, à moins qu'on ne lui prouvât par l'Écriture qu'elles étaient erronées, et se hâta de quitter Worms, en écrivant à l'empereur : « Ce n'est pas ma « propre cause que je défends, c'est celle de « toute l'Église, c'est celle de l'Allemagne « surtout; protégez-moi donc contre mes « ennemis, qui sont les vôtres. » L'électeur de Saxe craignit quelque violence contre lui, car le légat menaçait de mettre l'Allemagne en interdit, si l'hérésiarque ne lui était livré; il le fit enlever par des cavaliers masqués et conduire secrètement au château de Wartbourg en Thuringe, où il resta neuf mois, ignoré de ses amis comme de ses ennemis, continuant de foudroyer de ses pamphlets populaires « le monstre qui siége à Rome « et se proclame dieu. » Toute l'Allemagne fut en rumeur; un décret impérial déclara Luther hérétique et excommunié, et défendit à tout membre du corps germanique de lui donner asile, sous peine d'être mis au ban de l'empire. » (Théophile LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. II.)

(108) BOSSUET, *Hist. des variations des églises protestantes.*

(109) *Op. Luth.* t. II. MICHELET, t. I^er^ p. 48.

(110) *Luth. Op.* liv. II, p. 412.

(111) *Voy.* ce chant traduit par HEINE, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^er^ mars 1834. (LAVALLÉE.)

CHAPITRE XIII.

Applications sociales du luthéranisme.

« Luther était sorti du château de Wartbourg plus âpre et plus fougueux que jamais; il avait prêché contre l'ordre des évêques.... Il avait demandé l'abolition des monastères et la confiscation de leurs biens; enfin il avait publié sa fameuse traduction de la Bible avec des commentaires, chef-d'œuvre de style qui a fixé la langue allemande (112) et popularisé la Réforme.

« Le peuple commença à s'emparer de ses théories et à les traduire en faits; cette liberté religieuse dont on lui parlait, il en fit une liberté politique et sociale. Luther avait lui-même poussé à cette conséquence : « Les princes, disait-il, servent à Dieu de « licteurs et de bourreaux, ils sont presque « tous ou les plus grands des imbéciles ou « les plus mauvais des débauchés. Le peu- « ple commence à le comprendre; il s'agite « de tous côtés, il a les yeux ouverts. Aussi, « nobles seigneurs, gouvernez avec modé- « ration; car les nations ne supporteront « pas longtemps votre tyrannie. Le monde « n'est plus ce monde d'autrefois, où vous « alliez à la chasse des hommes comme à « celle des bêtes fauves (113). » C'était dans ce style qu'il avait écrit à Henri VIII, qui avait publié un grand ouvrage contre lui, à plusieurs princes d'Allemagne, à l'empereur lui-même. La Réforme, quoique dès l'abord, pour s'affranchir de la Papauté, elle se fût mise humblement sous la protection de l'autorité civile, était entraînée, par ses principes mêmes, à attaquer cette autorité, et, à la vue des agitations de la petite noblesse et du peuple, Luther lui-même s'écriait : « Je prévois un grand bouleverse- « ment des Etats. L'Allemagne est menacée « de la plus cruelle guerre ou de son « dernier jour; je la vois nager dans le « sang (114). » Cependant, alarmé de cette tendance universelle à la dissolution, il cherchait à arrêter l'esprit de destruction, et essayait de conserver quelque chose de l'ancien édifice en organisant sa nouvelle Eglise. Mais il ne pouvait rien fonder : son œuvre était de démolir. Maintenant il s'emportait contre tout ce qui se séparait de sa réformation; il était absurde à lui de vouloir être le seul interprète de l'Evangile, quand l'interprétation était livrée à la raison humaine; d'invoquer l'autorité pour constituer sa doctrine, quand il avait invoqué la liberté pour se séparer de l'Eglise. Là était la plaie vitale de la réforme luthérienne : elle ne voulait pas avouer QU'ELLE SORTAIT DU DOUTE, QU'ELLE MENAIT AU DOUTE; elle se tourmentait pour n'être pas envahie par ce dissolvant de toutes les croyances; elle s'imposait des doctrines et des dogmes inflexibles, pour avoir de l'unité et renouveler la foi; mais L'INDIVIDUALISME, LA VARIATION, LA DIVISION ÉTAIENT DANS SON ESSENCE.

« Les disciples de Luther entraînaient la réforme bien au delà de la volonté du maître : c'étaient Zwingle, l'apôtre de la Suisse, QUI METTAIT HERCULE ET NUMA AU RANG DES SAINTS; Bucer, le grand architecte des subtilités; Carlostadt, le destructeur de l'Eucharistie et des images, etc. Ils appelaient déjà Luther l'allié du Pape et de l'Antechrist. Chacun de ces chefs de secte déplorait l'existence des autres; TOUS SE DÉTESTAIENT et ne voulaient se faire aucune concession. LEUR POLÉMIQUE ÉTAIT PLEINE D'OUTRAGES, DE VIOLENCES ET DE FUREURS; toutes les presses de l'Allemagne n'étaient occupées qu'à jeter des pamphlets, des commentaires, des dissertations de Luther contre ses adversaires, de ses adversaires entre eux, des catholiques contre eux tous. Nul ne visait à faire de l'éloquence, mais à exercer de l'action. C'était le commencement de la puissance de la presse, reine nouvelle, devant laquelle les princes s'inclinaient déjà; mais déjà dévergondée, outrageuse, vénale. « Jamais on ne vit rien de plus séditieux et « de plus licencieux tout ensemble, s'écriait « Erasme. On met le feu à la maison pour « consumer les ordures. Le peuple secoue « le joug des supérieurs et ne veut plus « croire personne. »

« Mélanchthon, le plus doux et le plus pacifique des disciples de Luther, se voyait, « au « milieu de ses démagogues, comme Daniel « dans la fosse aux lions. Ce n'est pas de « religion, disait-il à son maître, que les es- « prits sont occupés, c'est de liberté! »

« Enfin Muncer poussa le principe luthérien aux dernières conséquences, et ranimant le vieux ferment hussite qui existait encore en Allemagne, il appela le peuple à l'égalité absolue de l'Évangile, abolit toute distinction de rang, de naissance, de fortune; déclara le travail obligatoire pour tous, et ameuta les paysans de la Thuringe, du Palatinat, de la Souabe, de l'Alsace, contre les prêtres, les nobles et les magistrats. Les insurgés firent d'abord des demandes très-modérées et équitables : ils ne voulaient plus être traités comme la propriété de leurs seigneurs; ils demandaient l'allégement de leurs services féodaux, le droit d'élire leurs pasteurs, etc. Mais Muncer les appela aux armes par une proclamation sanguinaire. « L'heure des méchants est venue! dit-il, « L'Allemagne, l'Italie, la France, sont tout « entières soulevées contre eux. En avant! « que le glaive chaud de sang ne se refroi- « disse jamais (115). » Luther fut très-alarmé de cette jacquerie terrible, niveleuse, raisonnée. Les paysans l'invoquaient pour arbitre, les princes l'accusaient d'être la cause de la révolte; il répondit aux uns et aux autres par le plus éloquent de ses écrits,

112) *Voy.* sur les étranges infidélités de cette version, DŒLLINGER. *La Réforme*, t. III, traduction de la Bible par Luther.

(113) *De sæculari potestate*, apud *Luth. Opera.* — COCHLÆUS, *Vie de Luther*, p. 53

(114) *Lettres de Luther*, 1523.

(115) MICHELET, *Vie de Luther*, t. I^er^ p. 195.

excitant les paysans à la soumission, les princes à la modération. Sa voix ne fut pas entendue; la guerre commença. Des armées de paysans sauvages et fanatiques chassèrent, dépouillèrent, massacrèrent « tout ce « qui vivait dans l'oisiveté. » Luther vit la Réforme compromise si les grands, effrayés des conséquences de son terrible principe, l'abandonnaient; alors il n'hésita pas à se prononcer contre ceux qui avaient exagéré ses doctrines : « Puisqu'ils n'ont pas écouté « mes exhortations, dit-il aux princes, qu'ils « soient exterminés! que les seigneurs prennent les armes, et qu'il ne soit pardonné « qu'à ceux qui se soumettront! » Les princes de Saxe, de Hesse et de Brunswick rassemblèrent une armée, enveloppèrent les troupes désordonnées de Muncer et les mirent en pleine déroute; leur chef fut pris et supplicié (1525). Leurs débris, attaqués, poursuivis, traqués en tous lieux, traversèrent le Rhin, l'Alsace, la Lorraine, et menacèrent la Champagne. Le gouverneur de cette province était Claude, duc de Guise, frère du duc de Lorraine; il rassembla des troupes qu'il mena à la poursuite de ces misérables, et il acheva de les détruire dans trois batailles où trente mille hommes périrent (116).....

« Pas de grâce pour les paysans, disait « Luther (117); ils sont dans le ban de Dieu et « de l'empereur. Qu'on les traite comme des « chiens enragés! (118) » (Théophile Lavallée, *Histoire des Français*, t. II.)

CHAPITRE XIV.

Agitations et incertitudes de Luther.

« Vers la fin de l'année 1527, Lutner fut plusieurs fois très-malade de corps et d'esprit. . . . . .

. . . . . .

« Deux amis intimes de Luther, les docteurs Jean Bugenhagen et Jonas nous ont laissé la note suivante sur une défaillance qui surprit Luther vers la fin de 1527. « Le « samedi de la Visitation de Notre-Dame « (1527), dans l'après-midi, le docteur Luther se plaignit de douleurs de tête et de « bourdonnements d'oreilles d'une violence « inexprimable. Il croyait y succomber. « Dans la matinée il fit appeler le docteur « Bugenhagen pour se confesser à lui. Il lui « parla avec effroi des tentations qu'il venait d'éprouver, le supplia de le soutenir, « de prier Dieu pour lui, et il termina en « disant : *Parce que j'ai quelquefois l'air gai « et joyeux, beaucoup de gens se figurent « que je ne marche que sur des roses : Dieu « sait ce qu'il en est dans mon cœur!* . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« *Beaucoup m'accusent d'avoir été trop « violent et trop dur.* . . . . . .

. . . . . .

« Ensuite il parle des sectes qui viendront « pervertir la parole de Dieu et *qui n'épar- « gneront pas*, disait-il, *le troupeau que le « Seigneur a racheté de son sang.* Il pleurait « en parlant ainsi. *Jusqu'ici*, disait-il encore, *Dieu m'a permis de lutter avec vous « contre ces esprits de désordre, et je le ferais « volontiers encore; mais seuls, nous serons « trop faibles contre eux tous.* . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« *Pendant près de trois mois, j'ai langui, « non de corps, mais d'esprit; au point que « c'est à peine si j'ai pu écrire quelques li- « gnes. Ce sont là les persécutions de Satan.* » (8 octobre 1527.)

. . . . . .

. . . . . .

« *La mort, Satan et ses anges, sévissent sans « interruption contre moi.* . . . . . .

. . . . . .

« *Oh! plaise, plaise au ciel qu'Erasme et « les sacramentaires éprouvent un quart « d'heure seulement les misères de mon « cœur!* » (10 novembre 1527.)

« *Satan me fait endurer de merveilleuses « tentations.* . . . . . .

. . . . . .

« *Quand je veux travailler, ma tête est « comme remplie de tintements, de tonnerres, « et si je ne cessais à l'instant, je tomberais « en syncope.* . . . . . .

. . . . . .

« *Le jour où tes lettres m'arrivèrent de Nu- « remberg, j'eus une visite de Satan; j'étais « seul, Vitus et Cyriacus étaient éloignés. « Cette fois il fut le plus fort, me chassa de « mon lit, me força d'aller chercher des visa- « ges d'hommes.* » (12 mai 1530.)

« *Quoique bien portant, je suis toujours « malade des persécutions de Satan; cela « m'empêche d'écrire et de rien faire. — Le « dernier jour, je le crois bien, n'est pas loin « de nous. Adieu, ne cesse de prier pour le « pauvre Luther.* » (28 février 1529.)

« *On peut éteindre les tentations de la « chair, mais qu'il est difficile de lutter « contre la tentation du blasphème et du dé- « sespoir! Nous ne comprenons point le pé- « ché, ni ne savons où est le remède.* »

« Après une semaine de souffrances continuelles, il écrivait : « Ayant perdu jus- « qu'à mon Christ, j'étais battu des flots « et des tempêtes du désespoir et du « blasphème. » (2 août 1527.)

« Au milieu de ces troubles intérieurs, Luther, loin d'être soutenu et consolé par ses amis, les voyait les uns tièdes et timidement sceptiques; les autres, lancés dans la route du mysticisme que lui-même leur avait ouverte, en s'éloignant de lui chaque jour. » (Michelet, *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, t. I^er^.)

(116) Sleidan, p. 115.
(117) Michelet, *Vie de Luther*, t. I^er^ p. 201.
(118) On trouvera plus loin tous les détails de cette funeste insurrection, racontée brièvement ici dans le but de conserver la liaison des faits dans la vie de Luther.

CHAPITRE XV.

Asservissement du ministère ecclésiastique dans la personne de Luther et de ses collaborateurs.

« L'âme la plus ferme aurait eu peine à résister à tant de secousses; celle de Luther faiblit visiblement après la crise de l'année 1525. Son rôle avait changé, et de la manière la plus triste. L'opposition d'Erasme signalait l'éloignement des gens de lettres qui d'abord avaient servi si puissamment la cause de Luther. Il avait laissé sans réponse sérieuse le livre *De libero arbitrio*. Le grand novateur, le chef du peuple contre Rome, s'était vu dépassé par le peuple, maudit du peuple, dans la guerre des Paysans. Il ne faut pas s'étonner du découragement qui s'empara de lui à cette époque. Dans cet affaiblissement de l'esprit, la chair redevint forte; il se maria. Les deux ou trois ans qui suivent, sont une sorte d'éclipse pour Luther; nous le voyons généralement préoccupé de soins matériels, qui ne peuvent remplir le vide qu'il éprouve. Enfin, il succombe; une grande crise physique marque la fin de cette période d'atonie. . . . . .

. . . . . .

« Celle qu'il épousa était une jeune fille noble, échappée du couvent, âgée de vingt-quatre ans, et remarquablement belle; elle se nommait Catherine de Bora; il paraît qu'elle avait aimé d'abord Jérôme Baumgartner, jeune savant de Nuremberg. Luther écrivait à celui-ci, le 12 octobre 1524 : « Si tu veux obtenir ta Catherine de Bora, « hâte-toi, avant qu'on ne la donne à un « autre qui l'a sous la main. Cependant elle « n'a pas encore triomphé de son amour pour « toi.-Moi, je me réjouirais fort de vous « voir unis. »

« Luther, était très-pauvre alors (12 août 1526). Préoccupé des soins de son ménage et de la famille dont il devait bientôt se trouver chargé, il cherchait à se faire un métier. . . . . .

. . . . . .

« Luther se trouvait dans une situation affligeante et bizarre. Cet homme, qui régentait les rois, se voyait, pour les besoins de la subsistance journalière, dans la dépendance de l'Electeur. La nouvelle Eglise ne s'était affranchie de la Papauté qu'en s'assujettissant à l'autorité civile; elle se voyait, dès sa naissance, négligée, affamée par celle-ci. . . . . .

. . . . . .

« Staupitz ne paye encore rien de nos re- « venus... Tous les jours les dettes nous « enveloppent davantage, et je ne sais s'il « faut demander encore à l'Electeur, ou laisser aller les choses, et que ce qui périsse, « périsse, jusqu'à ce qu'enfin la misère me « force de quitter Wittemberg, et de faire « satisfaction aux gens du Pape et de l'empereur. » (novembre 1523.)

« Sommes-nous ici pour payer à tout le « monde, et que personne ne nous paye? « Cela est vraiment étrange. » (1er février 1524.) « Je suis de jour en jour plus accablé « de dettes. Il me faudra chercher l'aumône « de quelque autre manière. » (24 avril 1524.) « Cette vie ne peut durer. Comment « ces lenteurs du prince n'exciteraient-elles « pas de justes soupçons! Pour moi, j'aurais depuis longtemps abandonné le couvent pour me loger ailleurs, en vivant de « mon travail (quoiqu'ici je ne vive pas sans « travail non plus), si je n'avais craint un « scandale pour l'Evangile et même pour « le prince. » (Fin de décembre 1524.). . .

. . . . . .

« Qu'est-il arrivé, mon cher Spalatin, « pour que tu m'écrives avec tant de menaces et d'un ton impérieux? Jonas n'a-t-il pas assez essuyé tes mépris et ceux « de ton prince, pour que vous vous acharniez encore sur cet homme excellent? Je « connais le caractère du prince, je sais « comme il traite légèrement les hommes... « C'est donc ainsi que nous honorons l'Evangile, en refusant à ses ministres une « petite prébende pour vivre... N'est-ce pas « une iniquité et une odieuse perfidie que « de lui ordonner de partir, et toutefois de « faire en sorte qu'on n'ait pas l'air de lui « en avoir donné l'ordre? Et vous croyez « que le Christ ne s'aperçoit pas de cette « ruse?... Je ne pense pas cependant que « nous ayons été pour le prince une cause « de dommage... Il en est venu dans sa « bourse passablement des biens de ce « monde, et il en vient chaque jour davantage. . . . . .

. . . . . .

« Il y a maintenant contre nous une persécution clandestine, mais bien dangereuse. Notre ministère est méprisé. Nous-mêmes nous sommes haïs, persécutés, on « nous laisse périr de faim. Voilà quel est « aujourd'hui le sort de la parole de Dieu; « lorsqu'elle vient à ceux qui en ont besoin, « ils ne veulent pas la recevoir... Christ « n'aurait point été crucifié s'il était sorti « de Jérusalem. Mais le prophète ne veut « point mourir hors de Jérusalem, et cependant ce n'est que dans sa patrie que le « prophète est sans honneur. C'est ainsi « qu'il en est de nous... Il arrivera bientôt « que tous les grands de ce duché l'auront « rendu vide de ministres de la parole; « ceux-ci seront chassés par la faim, pour « ne rien dire des autres injures. » (18 octobre 1531.) (Michelet, *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, t. Ier.)

CHAPITRE XVI.

Démonologie de Luther (119).

« Les fous, les boiteux, les aveugles, « les muets sont des hommes chez qui les « démons se sont établis. Les médecins « qui traitent ces infirmités, comme ayant « des causes naturelles, sont des ignorants qui ne connaissent point toute la

(119) L'exposition de ces théories de Luther est nécessaire à l'explication des faits qui suivent.

« puissance du démon. » (14 juillet 1528.)

« Il y a des lieux dans beaucoup de pays, « où habitent les diables. La Prusse a grand « nombre de mauvais esprits. En Suisse, « non loin de Lucerne, sur une haute mon- « tagne, il y a un lac qu'on appelle l'*étang « de Pilate;* le diable y est établi d'une ma- « nière terrible. Dans mon pays, il y a un « étang situé de même. Si l'on y jette une « pierre, il s'élève un grand orage, et tout « le pays tremble à l'entour. C'est une ha- « bitation de diables qui y sont prison- « niers. . . . . .

. . . . . .

« Un jour de grand orage, Luther disait : « C'est le diable qui fait ce temps-là ; les « vents ne sont autre chose que de bons ou « de mauvais esprits. Le diable respire et « souffle. »

. . . . . .

« On racontait à la table de Luther qu'un jour, dans une cavalcade de gentilshommes, l'un d'eux s'était écrié en piquant des deux : « Au diable le dernier ! » Comme il avait deux chevaux, il en lâcha un, et celui-ci, restant le dernier, le diable l'emporta avec lui dans les airs. Luther dit à cette occasion : « Il ne faut pas convier Satan à notre table. « Il vient sans avoir été prié. Tout est plein « de diables autour de nous ; nous-mêmes « qui veillons et qui prions journellement, « nous avons assez affaire à lui. »

« Un vieux curé, faisant un jour sa prière, entendit derrière lui le diable qui voulait l'en empêcher, et qui grognait comme aurait fait tout un troupeau de porcs. Le vieux curé, sans se laisser effrayer, se retourna et lui dit : « Maître diable, il t'est bien ad- « venu ce que tu méritais ; tu étais un bel « ange, et te voilà maintenant un vilain « porc. » Aussitôt les grognements cessèrent, car le diable ne peut souffrir qu'on le mé- prise... La foi le rend faible comme un en- fant. »

. . . . . .

« Une autre fois, Luther raconta l'histoire d'un soldat, qui avait déposé de l'argent chez son hôte, dans le Brandebourg. Cet hôte, quand le soldat lui redemanda son ar- gent, nia d'avoir rien reçu. Le soldat furieux se jeta sur lui, et le maltraita, mais le fourbe le fit arrêter par la justice et l'accusa d'a- voir violé la paix domestique (*hausfriede*). Pendant que le soldat était en prison, le diable vint chez lui et lui dit : « Demain tu « seras condamné à mort et exécuté. Si tu « me vends ton corps et ton âme, je te dé- « livre. » Le soldat n'y consentit point. Alors le diable lui dit : « Si tu ne veux pas, « écoute au moins le conseil que je te donne. « Demain, quand tu seras devant les juges, « je me tiendrai près de toi, en bonnet « bleu avec une plume blanche. Demande « alors aux juges qu'ils me laissent plaider « ta cause, et je te tirerai de là. » Le lende- main, le soldat suivit le conseil du diable, et comme l'hôte persistait à nier, l'avocat en bonnet bleu lui dit : « Mon ami, com- « ment peux-tu ainsi te parjurer ? L'ar- « gent du soldat se trouve dans ton lit, sous « le traversin. Seigneurs échevins, en- « voyez-y et vous verrez que je dis vrai. » Quand l'hôte entendit cela, il s'écria avec un jurement : « Si j'ai reçu l'argent, je veux « que le diable m'enlève sur l'heure. » Mais les sergents envoyés à l'auberge trouvèrent l'argent à la place indiquée, et l'apportèrent devant le tribunal. Alors l'homme au bonnet bleu dit en ricanant : « Je savais bien que « j'aurais l'un des deux, le soldat ou l'au- « bergiste. » Il tordit le cou à celui-ci et l'emporta dans les airs. — Luther, ayant conté l'histoire, ajouta qu'il n'aimait pas qu'on jurât par le diable, comme faisaient beaucoup de gens, « car, disait-il, le mau- « vais drôle n'est pas loin ; l'on n'a pas be- « soin de le peindre sur les murs pour qu'il « soit présent. »

. . . . . .

. . . . . .

« Ce qu'on appelle le *nix* attire dans l'eau les vierges ou les femmes pour créer des diablotins. Le diable peut aussi dérober des enfants ; quelquefois dans les six premières semaines de leur naissance, il enlève à leur mère ces pauvres créatures pour en substituer à leur place d'autres, nommés *supposititii, kilkropff*.

« Il y a huit ans, j'ai vu et touché moi- même à Dessau un enfant qui n'avait pas de parents et qui venait du diable. Il avait douze ans, et était tout à fait conformé comme un enfant ordinaire. Il ne faisait que manger et mangeait autant que quatre pay- sans ou batteurs en grange. Il faisait aussi tous ses besoins. Mais quand on le touchait, il criait comme un possédé ; s'il arrivait quelque accident malheureux dans la mai- son, il s'en réjouissait et riait ; si au con- traire tout allait bien, il pleurait continuel- lement. Je dis aux princes d'Anhalt avec qui j'étais : *Si j'avais à commander ici, je ferais jeter cet enfant dans la Moldaw, au risque de m'en faire le meurtrier.* Mais l'électeur de Saxe et les princes n'étaient pas de mon opinion. Je leur dis alors de faire prier Dieu dans l'église pour qu'il enlevât le démon. On répéta ces prières tous les jours pendant une année, et après ce temps l'enfant mou- rut. »

« Quand le docteur eut raconté cette his- toire, quelqu'un lui demanda pourquoi il aurait voulu jeter cet enfant à l'eau. *C'est*, répondit-il, *que les enfants de cette espèce ne sont autre chose, à mon sens, qu'une masse de chair sans âme.* . . . . . .

. . . . . .

« En Saxe, près de Halberstadt, il y avait un homme qui avait un *kilkropff*. Cet enfant pouvait épuiser sa mère et cinq autres fem- mes en les tétant, et il dévorait outre cela tout ce qu'on lui présentait. On donna à l'homme le conseil de faire un pèlerinage à Hoickelstadt, de vouer son kilkropff à la vierge Marie, et de le faire bercer en cet endroit. L'homme suivit cet avis et il em- porta son enfant dans un panier ; mais en passant sur un pont, un autre diable, qui

était dans la rivière, se mit à crier : *kilkropff! kilkropff!* L'enfant, qui était dans le panier, et qui n'avait jamais encore prononcé un seul mot, répondit : *Oh! oh! oh!* Le diable de la rivière lui demanda ensuite : *Où vas-tu?* L'enfant du panier répondit : *Je m'en vais à Holckelstadt, à notre mère bien-aimée, pour me faire bercer.* Le paysan, très-effrayé, jeta l'enfant et le panier dans la rivière; sur quoi les deux diables se mirent à s'envoler ensemble. Ils crièrent : *Oh! oh! oh!* firent quelques cabrioles l'un par dessus l'autre et s'évanouirent (120). » (MICHELET, *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, tome II.)

CHAPITRE XVII.

Relations de Luther avec Satan.

« Une fois, dans notre cloître, à Wittemberg, j'ai entendu distinctement le bruit que faisait le diable. Comme je commençais à lire le psautier, après avoir chanté matines, que j'étais assis, que j'étudiais et que j'écrivais pour ma leçon, le diable vint et fit trois fois du bruit derrière mon poêle, comme s'il en eût traîné un boisseau. Enfin, il ne voulait point finir; je rassemblai mes petits livres et allai me mettre au lit... Je l'entendis encore une nuit au-dessus de ma chambre dans le cloître; mais comme je remarquai que c'était le diable, je n'y fis pas attention et me rendormis. »

« Une jeune fille, qui était l'amie du vieil économe à Wittemberg, se trouvant malade, il se présenta à elle une vision comme si c'eût été le Christ sous une forme belle et magnifique; elle y crut et se mit à prier cette figure. On envoya en hâte au cloître chercher le docteur Luther. Lorsqu'il eut vu cette figure, qui n'était qu'un jeu et une singerie du diable, il exhorta la fille à ne pas se laisser duper ainsi. En effet, dès qu'elle eut craché au visage du fantôme, le diable disparut, la figure se changea en un grand serpent qui courut à la fille et la mordit à l'oreille, de sorte que le sang coula. Le serpent s'évanouit bientôt. Le docteur Luther vit la chose de ses propres yeux avec beaucoup d'autres personnes. » (L'éditeur des *Conversations* ne dit point tenir cette histoire de Luther.) . . . . . .

. . . . . .

« Satan a voulu tuer notre prieur, en jetant sur lui un pan de mur; mais Dieu l'a miraculeusement sauvé. » (15 juillet 1524.) .

. . . . . .

« Le docteur Luther, devenu plus âgé, éprouva peu de tentations de la part des hommes; mais le diable, comme il le reconnaît lui-même, allait promener avec lui dans le dortoir du cloître : il le vexait et le tentait. Il avait un ou deux diables qui l'épiaient, et s'ils ne pouvaient parvenir au cœur, ils saisissaient la tête et la tourmentaient.....

« ... Cela m'est arrivé souvent. Quand je tenais un couteau dans les mains, il me venait de mauvaises pensées; souvent je ne pouvais prier, et le diable me chassait de la chambre. Car nous autres nous avons affaire aux grands diables qui sont docteurs en théologie. Les Turcs et les papistes ont de petits diablotins qui ne sont point théologiens, mais seulement juristes.

« Je sais, grâce à Dieu, que ma cause est bonne et divine; si Christ n'est point dans le ciel et Seigneur du monde, alors mon affaire est mauvaise. Cependant le diable me serre souvent de si près dans la dispute, qu'il m'en vient la sueur. Il est éternellement irrité, je le sens bien, je le comprends. Il couche avec moi plus près que ma Catherine. Il me donne plus de trouble qu'elle de joie... Il me pousse quelquefois : LA LOI, dit-« il, EST AUSSI LA PAROLE DE DIEU; POURQUOI « L'OPPOSER TOUJOURS A L'EVANGILE? — Oui, « dis-je à mon tour; mais elle est aussi « loin de l'Evangile que le ciel l'est de la « terre, » etc. . . . . .

. . . . . .

« Au mois de janvier 1532, Luther tomba dangereusement malade. Le médecin le crut menacé d'une attaque d'apoplexie. Mélanchton et Rorer, assis près de son lit, ayant parlé de la joie que la nouvelle de sa mort causerait sans doute aux papistes, il leur dit avec assurance : « Je ne mourrai pas « encore, je le sais certainement. Dieu ne « confirmera point à présent l'abominable « papisme par ma mort. Il ne voudra point, « après celle de Zwingli et d'OEcolampade, « accorder aux papistes un nouveau sujet « de triomphe. Satan, il est vrai, ne songe « qu'à me tuer; il ne me quitte d'un pas. « Mais ce n'est pas sa volonté qui s'accom-« plira, ce sera celle du Seigneur.

« Ma maladie, qui consiste dans des ver-« tiges et autres choses, n'est point natu-« relle; ce que je puis prendre ou faire ne « me sert de rien, quoique j'observe avec « soin les conseils de mon médecin. »

« En 1536, il maria à Torgau, le duc Philippe de Poméranie à la sœur de l'Electeur. Au milieu de la cérémonie, l'anneau nuptial échappa de sa main et roula par terre. Il eut un mouvement de terreur, mais se rassura bientôt en disant : *Ecoute, diable, cela ne te regarde pas, c'est peine perdue.* Et il continua de prononcer les paroles de la bénédiction. » . . . . . .

. . . . . .

« Quand le diable me trouve oisif et que je ne pense pas à la parole de Dieu, alors il me fait venir un scrupule, COMME SI JE N'AVAIS PAS BIEN ENSEIGNÉ, COMME SI C'ÉTAIT MOI QUI EUSSE RENVERSÉ ET DÉTRUIT LES AUTORITÉS, ET CAUSÉ PAR MA DOCTRINE TANT DE SCANDALES ET DE TROUBLES. Mais quand je ressaisis la parole de Dieu, alors j'ai gagné la partie. Je me défends contre le diable et je dis : Qu'importe à Dieu tout le monde, quelque grand qu'il puisse être? Il en a

(120) M. Michelet cite encore plusieurs exemples remarquables des idées de Luther sur la démonologie.

établi son Fils seigneur et roi. Si le monde veut le renverser du trône, Dieu le bouleversera et le mettra en cendres; car il dit lui-même : *C'est mon Fils; vous devez l'écouter.* Maintenant, ô rois, apprenez ; disciplinez-vous, juges de la terre. (L'*Erudimini* de la Vulgate est moins fort.)

« Le diable s'efforce surtout de nous arracher du cœur l'article de la rémission des péchés. Quoi ! dit-il, VOUS PRÊCHEZ CE QU'AUCUN HOMME N'A ENSEIGNÉ DANS TANT DE SIÈCLES ! SI CELA DÉPLAISAIT A DIEU ?

« La nuit, quand je me réveille, le diable vient bientôt, dispute avec moi, et me donne d'étranges pensées, jusqu'à ce que je m'anime et que je lui dise : *Baise mon d..... !* Dieu n'est pas irrité comme tu le dis.

« Aujourd'hui, comme je m'éveillais, le diable vint, voulut disputer, et il me disait : *Tu es un pécheur.* — Je répliquai : *Dis-moi quelque chose de nouveau, démon ; je savais déjà cela... j'ai assez de péchés réels, sans ceux que tu inventes...* — Il insistait encore : *Qu'as-tu fait des cloîtres dans ce monde !* — A quoi je répondis : *Que t'importe? Tu vois bien que ton culte sacrilége subsiste toujours.* »

« Un jour que l'on parlait à souper du sorcier Faust, Luther dit sérieusement : « Le diable n'emploie pas contre moi le se- « cours des enchanteurs. S'il pouvait me « nuire par là, il l'aurait fait depuis long- « temps. Il m'a déjà souvent tenu par la « tête; mais il a pourtant fallu qu'il me « laissât aller. J'ai bien éprouvé quel com- « pagnon c'est que le diable ; il m'a souvent « serré de si près que je ne savais si j'étais « mort ou vivant. Quelquefois il m'a jeté « dans le désespoir AU POINT QUE J'IGNORAIS « MÊME S'IL Y AVAIT UN DIEU, ET QUE JE DOU- « TAIS COMPLÉTEMENT DE NOTRE CHER SEI- « GNEUR. Mais avec la parole de Dieu, etc.....

« Le diable me fait regarder la loi, le « péché et la mort. Il me présente cette « trinité, et s'en sert pour me tourmenter.

. . . . . .

. . . . . .

« Mais Dieu nous garde des grandes tenta- « tions qui touchent l'éternité ! ALORS ON NE « SAIT POINT SI DIEU EST LE DIABLE OU SI LE « DIABLE EST DIEU. Ces tentations ne sont « point passagères.

« Si je tombe en pensées qui ne touchent « que le monde ou la maison, je prends un « psaume ou quelques mots de saint Paul, « et je dors par-dessus ; mais celles qui « viennent du diable me coûtent davanta- « ge ; je ne puis m'en tirer qu'avec quelque « bonne farce (121). » . . . . . .

. . . . . .

« A la Wartbourg, on montre encore sur le mur une tache d'encre que Luther aurait faite en jetant son écritoire à la tête du diable (122). » (MICHELET, *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, tom. II.)

Nous croyons devoir donner des détails étendus sur ces célèbres apparitions de la Wartbourg.

CHAPITRE XVIII.

Conférence avec Satan sur les messes privées.

« Il m'arriva, dit Luther, une fois de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan commença ainsi à disputer avec moi (123) : — Ecoute, me dit-il, docteur éclairé. Tu sais que durant quinze ans tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce, si de telles messes privées étaient une horrible idolâtrie ? que serait-ce si le corps et le sang de Jésus-Christ n'y avaient pas été présents, et que tu n'eusses adoré et fait adorer aux autres que du pain et du vin ? — Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, j'ai reçu l'onction et la consécration des mains de l'évêque et j'ai fait tout cela par le commandement de mes supérieurs et par l'obéissance que je leur devais. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, puisque j'ai prononcé sérieusement les paroles de Jésus-Christ, et que j'ai célébré ces messes avec un grand sérieux, tu le sais? — Tout cela est vrai, me dit-il; mais les Turcs et les païens font aussi toutes choses dans leurs temples par obéissance et ils y font sérieusement toutes leurs cérémonies. Les prêtres de Jéroboam faisaient toutes choses avec zèle et de tout leur cœur contre les vrais prêtres qui étaient à Jérusalem. Que serait-ce si ton ordination et ta consécration étaient aussi fausses que les prêtres des Turcs et des Samaritains sont faux et leur culte faux et impie ?

« Premièrement tu sais, me dit-il, que tu n'avais alors ni connaissance de Jésus-Christ, ni vraie foi, et qu'en ce qui regarde la foi tu ne valais pas mieux qu'un Turc, car le Turc et tous les diables croient l'histoire de Jésus-Christ, qu'il est né, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, etc.; mais le Turc, et nous autres esprits réprouvés, nous n'avons point de confiance en sa miséricorde, et nous ne le tenons pas pour notre médiateur et notre sauveur ; au contraire, nous avons peur de lui comme d'un juge sévère. C'était là ta foi, tu n'en avais point d'autre quand tu reçus l'onction de l'évêque, et tous ceux qui donnaient ou qui recevaient cette onction avaient ces sentiments de Jésus-Christ : ils n'en avaient point d'autres. C'est pour cela qu'en vous éloignant de Jésus-Christ comme d'un joug cruel, vous aviez recours à la Vierge Marie et aux saints, et vous les regardiez comme des médiateurs entre vous et Jésus-Christ. Voilà comme on a ravi la gloire à Jésus-Christ. C'est ce qu'aucun autre papiste ne peut nier. Vous avez donc reçu l'onction, vous avez été tondus, et vous avez sacrifié à la messe comme des païens et non comme des Chrétiens. Comment donc avez vous pu consacrer à la messe ou célébrer

(121) *Voy.* Sur les hallucinations de Luther, le docteur BRIERE DE BOISMONT, *Des hallucinations.*

(122) M. Michelet cite encore beaucoup de faits d'un grand intérêt psychologique.

(123) Récit fait par Luther, traduction anonyme, reproduite dans AUDIN, *Vie de Luther.*

vraiment la messe, puisqu'il y manquait une personne qui eût la puissance de consacrer, ce qui est, selon votre propre doctrine, un défaut essentiel. Secondement tu as été consacré prêtre, et tu as abusé de la messe contre son institution et contre la preuve et le dessein de Jésus-Christ qui l'a instituée; car Jésus-Christ a voulu que le sacrement fût distribué entre les fidèles qui communient, et qu'il fût donné à l'Eglise pour être mangé et pour être bu. En effet, le vrai prêtre est établi ministre de l'Eglise pour prêcher la parole de Dieu et pour donner les sacrements, comme le portent les paroles de Jésus-Christ sur la cène, et celles de saint Paul dans sa Ire aux Corinthiens, en parlant de la cène du Seigneur. De là est venu que les anciens l'on nommée communion, parce que, selon l'institution de Jésus-Christ, le prêtre ne doit pas user seul du sacrement, mais les autres Chrétiens qui sont ses frères en doivent user avec lui. Et toi, pendant quinze ans entiers, tu t'es toujours appliqué à toi seul le sacrement lorsque tu as dit la messe, et tu n'y as pas fait participer les autres. Il t'était même défendu de leur donner tout le sacrement. Quel sacerdoce est cela, quelle onction? quelle messe et quelle consécration? quelle sorte de prêtre es-tu, qui n'as pas été ordonné pour l'Eglise, mais pour toi-même? Il est certain que Jésus-Christ n'a point connu et ne reconnaît point ce sacrement et cette onction. — Troisièmement, la pensée et le dessein de Jésus-Christ, comme ses paroles le marquent, est que, en prenant le sacrement nous annoncions et nous confessions sa mort : *Faites ceci*, dit-il, *en mémoire de moi*, et comme dit saint Paul, *jusqu'à ce qu'il vienne*. Mais toi, diseur de messes privées, tu n'as pas seulement une fois prêché ou confessé Jésus-Christ dans toutes tes messes, tu as pris seul le sacrement et tu as marmotté entre tes dents, et comme en sifflant, les paroles de la cène pour toi seul. Est-ce là l'institution de Jésus-Christ? est-ce par de telles actions que tu prouveras que tu es prêtre de Jésus-Christ? est-ce là faire le prêtre chrétien, as-tu été ordonné pour cela? — Quatrièmement, il est clair que la pensée, le dessein de l'institution de Jésus-Christ, sont que les autres Chrétiens participent aussi au sacrement; mais toi, tu as reçu l'onction, non pour leur distribuer ce sacrement, mais pour sacrifier. Et, contre l'institution de Jésus-Christ, tu t'es servi de la messe comme d'un sacrifice, car c'est ce que signifient clairement les paroles de l'évêque qui donne l'onction, lorsque, selon la cérémonie ordinaire, il met le calice entre les mains de celui qui vient de recevoir l'onction, il lui dit : *Recevez la puissance de célébrer et de sacrifier pour les vivants et pour les morts*. Quelle est cette onction et cette ordination sinistre et perverse? Jésus-Christ a institué la cène comme une viande et comme un breuvage pour toute l'Eglise, et pour être présentée par le prêtre à tous ceux qui communient avec lui, et tu en fais un sacrifice propitiatoire devant Dieu. O abomination, qui passe toute abomination! — Cinquièmement, la pensée et le dessein de Jésus-Christ est, comme nous avons dit, que le sacrement soit distribué à l'Eglise et aux communiants pour relever et pour affermir leur foi dans les combats des diverses tentations qui viennent du diable, du péché, même pour renouveler et pour prêcher les bienfaits de Jésus-Christ; mais toi, tu l'as regardé comme une chose qui t'était propre, que tu pouvais faire sans les autres, et que tu pouvais leur donner gratuitement et pour de l'argent; dis-moi, que peux-tu nier de tout cela? As tu donc été fait prêtre de la sorte, c'est-à-dire sans Jésus-Christ, sans foi? Car tu as reçu l'ordination et l'onction contre le dessein et l'institution de Jésus-Christ, non afin de donner le sacrement aux autres, mais afin de sacrifier pour les vivants et pour les morts : tu n'as pas été ordonné pour être ministre de l'Eglise, etc. De plus, comme tu n'as jamais distribué le sacrement aux autres, tu n'as pas prêché Jésus-Christ à la messe, et par conséquent tu n'as rien fait des choses que Jésus-Christ a instituées. As-tu donc reçu tout à fait l'onction et l'ordination contre Jésus-Christ et son institution pour faire tout ce qui est contre lui? Et si tu as été consacré et ordonné par les évêques contre Jésus-Christ, il est hors de doute que ton ordination et ta consécration est impie, fausse et antichrétienne : je soutiens donc que tu n'as pas consacré à la messe, et que tu n'as offert et fait adorer aux autres que du pain et du vin seulement.

« Tu vois maintenant qu'il manque dans ta messe, premièrement, une personne qui puisse consacrer, c'est-à-dire un homme chrétien; qu'il y manque, en second lieu, une personne pour qui on consacre, et à qui on doit donner le sacrement, c'est-à-dire l'Eglise, le reste des fidèles et le peuple.

« Tu es là debout tout seul, et tu t'imagines que Jésus-Christ a institué pour toi seul le sacrement, et que tu n'as qu'à parler pour consacrer dans la messe le corps et le sang de Jésus-Christ, quoique tu ne sois pas membre de Jésus-Christ, mais son ennemi. Il y manque en troisième lieu la fin, le dessein, le fruit et l'usage pour lequel Jésus-Christ a institué ce sacrement, car Jésus-Christ l'a institué en faveur de l'Eglise pour être mangé et pour être bu, pour fortifier la foi des fidèles, pour prêcher et pour révéler dans la messe les bienfaits de Jésus-Christ. Or, tout le reste de l'Eglise, qui ne sait pas même que tu dis la messe, n'apprend rien par toi, et ne reçoit rien de toi; mais toi seul dans ton coin, muet et sans rien dire, tu manges seul, tu bois seul, et ignorant que tu es de la parole de Jésus-Christ, moine indigne et sans foi, tu ne communies personne avec toi, et, suivant la coutume qui est parmi vous autres, tu vends pour de l'argent comme une bonne chose ce que tu fais. — Si donc tu n'es pas une personne capable de consacrer et que tu ne le doives pas, s'il n'y a personne à ta messe pour re-

cevoir le sacrement ; si tu mets à l'envers, si tu changes et si tu renverses entièrement l'institution de Jésus-Christ; enfin si tu n'as reçu l'onction que pour faire ainsi toute chose contre Jésus-Christ et son institution, qu'est-ce que ton onction, et que fais-tu ensuite, en disant la messe et en consacrant, que blasphémer et tenter Dieu ? tellement que tu n'es pas véritablement prêtre, ni par conséquent véritablement corps de Jésus-Christ. Je te donnerai une comparaison. Si quelqu'un baptisait quand il n'y a personne à baptiser, comme si quelque évêque, selon la coutume ridicule qui s'est introduite parmi les papistes, baptisait une cloche ou une sonnette, ce qui ne peut ni ne doit recevoir le baptême ; dis-moi, serait-ce là un vrai baptême ? Tu seras contraint d'avouer ici que ce n'en serait pas un. Car qui peut baptiser ce qui n'est point ou ce qui ne peut recevoir le baptême ? Que serait-ce que ce baptême, si je prononçais en l'air ces paroles : *Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, et que je répandisse de l'eau ? Qui est-ce qui recevrait là la rémission de ses péchés ou le Saint-Esprit ? Serait-ce l'air ou la cloche ? Il est probable qu'il n'y a point là de baptême, quoique les paroles de baptême soient prononcées ou que l'eau soit répandue, parce qu'il y manque une personne qui puisse recevoir le baptême ; que dirais-tu si la même chose t'arrivait dans ta messe, que tu prononçasses les paroles, que tu crusses recevoir le sacrement, et que cependant tu ne reçusses que du pain et du vin ? car l'Eglise, qui est la personne qui reçoit, n'y assiste pas, et toi qui es un impie, un incrédule, tu n'es pas plus capable de recevoir le sacrement qu'une cloche ne l'est de recevoir le baptême. C'est pourquoi tu n'as rien du tout quant au sacrement. — Tu me diras peut-être ici : Quoique je ne prétende pas le sacrement aux autres qui sont dans l'Eglise, je ne laisse pas de le prendre et de le donner à moi-même, et il y en a plusieurs parmi les autres qui, tout incrédules qu'ils sont, reçoivent le sacrement ou le baptême, et cependant ils reçoivent un vrai baptême et un vrai sacrement. Pourquoi n'y aurait-il pas dans une messe un vrai sacrement ? Mais ce n'est pas la même chose, parce que dans le baptême, lors même qu'il se donne dans une nécessité pressante, il y a au moins deux personnes, celle qui baptise et celle qui doit être baptisée, et souvent plusieurs autres personnes de l'Eglise. De plus, la fonction de celui qui baptise est telle qu'il communique quelque chose aux personnes de l'Eglise comme à ses membres, et qu'il ne leur ôte rien pour se l'appliquer à lui seul, comme tu fais dans la messe. Et toutes les autres choses qui se passent dans l'action du baptême sont selon le commandement de l'institution de Jésus-Christ, mais la messe est contre l'institution de Jésus-Christ. En second lieu, pourquoi n'enseignez-vous pas qu'on peut se baptiser soi-même ? Pourquoi désapprouvez-vous un tel baptême ? Pourquoi rejetteriez-vous la confirmation si quelqu'un se confirmait lui-même, comme l'on confirme parmi vous ? Pourquoi la consécration ne vaudrait-elle rien si quelqu'un se consacrait prêtre lui-même ? Pourquoi n'y aurait-il point d'onction, si quelqu'un, étant à l'extrémité, se la donnait lui-même comme on la donne parmi vous ? Pourquoi n'y aurait-il point de mariage, si quelqu'un, se mariait lui-même, ou voulait forcer une fille, et dire que cette action devrait être un mariage malgré cette fille, car ce sont là vos sept sacrements ! Si donc personne ne peut faire aucun de vos sacrements ou en user par soi-même, pourquoi veux-tu faire ce sacrement pour toi seul ? Il est bien vrai que Jésus-Christ s'est pris lui-même dans le sacrement, et que tout ministre, en le donnant aux autres, le prend aussi pour lui-même. Mais il ne le consacre pas pour lui seul, il le prend conjointement avec les autres et avec l'Eglise, et tout cela se fait selon le commandement de Jésus-Christ. Quand je parle ici de consécration, je demande si quelqu'un peut consacrer et faire le sacrement pour lui seul ; parce que je sais fort bien qu'après la consécration chaque prêtre peut user comme les autres, car c'est la communion et la table du Seigneur qui est commune à plusieurs; comme lorsque j'ai demandé si quelqu'un pouvait se donner l'onction et s'appeler lui-même, je savais fort bien qu'ayant été appelé et qu'ayant reçu l'onction, il pouvait se servir ensuite de sa vocation. Et enfin, lorsque j'ai demandé si, quelqu'un ayant violé une fille, c'était assez pour que celui qui l'avait déshonorée appelât mariage cette conjonction, je savais bien aussi que quand la fille consent d'abord au mariage, la conjonction qui suit ce consentement est un mariage.

« Dans cette détresse et dans ce combat contre le diable, je voulais repousser l'ennemi avec les armes auxquelles j'étais accoutumé sous la papauté, et je lui objectais l'intention et la foi de l'Église, en lui représentant que c'était dans la foi et dans l'intention de l'Église que j'avais célébré ces messes privées. — Je veux, lui disais-je, que je n'aie pas cru comme je devais croire, et que je me sois trompé dans ma pensée ; l'Église néanmoins a cru en cela comme il fallait croire et ne s'est pas pas trompée.

« Mais Satan me prenant avec plus de force et de véhémence qu'auparavant : — Çà, me dit-il, fais-moi voir où il est écrit qu'un homme impie, incrédule, puisse assister à l'autel de Jésus-Christ, consacrer et faire le sacrement en la foi de l'Église ; où Dieu l'a-t-il ordonné, ou l'a-t-il commandé? Comment prouveras-tu que l'Église te communique son intention pour dire ta messe privée, si tu n'as point la parole de Dieu pour toi et que ce soient les hommes qui t'aient enseigné sans cette parole ? Toute cette doctrine est un mensonge. Quelle est votre audace ! Vous faites ces choses dans les ténèbres, vous abusez du nom de l'Église, et après vous voulez défendre toutes vos abomina-

tions par le prétexte de l'intention de l'Eglise. Tu n'as que faire de m'alléguer l'intention de l'Église ; l'Église ne voit rien et ne pense rien au delà de la parole et de l'institution de Jésus-Christ, et beaucoup moins encore contre son dessein et son institution, dont j'ai déjà parlé, car saint Paul dit dans sa Ire aux Corinthiens, ch. II, en parlant de l'Église et de l'assemblée des fidèles : *Nous connaissons les sentiments de Jésus-Christ.*

« Mais comment apprendras-tu qu'une chose est selon le dessein et l'intention de Jésus-Christ et de l'Église, que par la parole de Jésus-Christ, par la doctrine et par la profession publique de l'Église ? Comment connais-tu que l'intention et la pensée de l'Église est que l'homicide, l'adultère et l'incrédulité soient mis entre les péchés pour lesquels on peut être damné ? Et comment sais-tu d'autres choses semblables, que par la parole de Dieu ?

« Si donc on doit apprendre de la parole du commandement de Dieu ce que l'Église pense des œuvres bien ou mal faites, ne doit-on pas, à plus forte raison, apprendre de la parole de Dieu ce qu'elle pense de sa doctrine ? Pourquoi donc, blasphémateur, contreviens-tu dans la messe privée aux paroles claires et à l'ordre de Jésus-Christ ? Et pourquoi te sers-tu ensuite de son nom et de l'intention de l'Église pour couvrir ton mensonge et ton impiété ? Tu pares de ces misérables couleurs ton invention, comme si l'intention de l'Église pouvait être contraire aux paroles de Jésus-Christ ? Quelle est cette audace prodigieuse, que tu puisses profaner le nom de l'Église par un mensonge si impudent !

« Puisque l'évêque ne t'a donc fait diseur de messe par l'onction qu'il t'a donnée, que pour faire en disant des messes privées tout ce qui est contraire aux paroles claires et à l'institution de Jésus-Christ, à la pensée, à la foi, à la profession publique de l'Église, cette onction est profane et n'a rien de saint et de sacré. Elle est même plus vaine, plus inutile, et aussi ridicule que le baptême qu'on donnerait à une pierre ou à une cloche.

« Et Satan, poussant encore plus loin ce raisonnement, me dit : — Tu n'as donc pas consacré, tu n'as offert que du pain et du vin comme tous les païens ; par un trafic infâme et injurieux à Dieu, tu as vendu ton ouvrage aux Chrétiens, servant, non à Dieu, non à Jésus-Christ, mais à ton ventre. Quelle est cette abomination inouïe au ciel et sur la terre ? Voilà à peu près le sommaire de cette dispute.

« Je vois d'ici les saints Pères qui viennent à moi et s'écrient : Quoi ! c'est là ce docteur célèbre qui est demeuré court, et n'a pu répondre au diable ? Ne vois-tu pas, docteur, que le diable est un esprit de mensonge ? Grâce, mes Pères, j'aurais ignoré jusqu'à présent que le diable est un menteur, si vous ne me l'aviez affirmé, mes doctes théologiens. Certes, s'il vous fallait souffrir les rudes assauts de Satan et disputer avec lui, vous ne parleriez pas comme vous le faites de l'exemple et des traditions de l'Église ; car le diable est un rude jouteur, et il vous presse si violemment qu'il n'est pas possible de lui résister sans un don particulier du Seigneur. Tout d'un coup, en un clin d'œil, il remplit l'esprit de ténèbres et d'épouvantements, et s'il a affaire à un homme qui n'ait pas pour lui répondre une parole de Dieu toute prête, il n'a besoin que du petit doigt pour l'abattre. Il est vrai que c'est un menteur, mais il ne ment pas quand il nous accuse ; car alors il vient au combat avec le double témoignage de la loi de Dieu et de notre conscience. Je ne puis rien que mon péché ne soit grand, je ne puis nier que je ne sois coupable de mort et de damnation (124) !.... »

(124) Tel est, dit M. Audin, le récit de cette vision, où Luther paraît avec moins de gloire qu'à Worms. Le diable ne s'y montre pas aussi bon argumentateur que le dominicain dans la dispute de Leipsick, où Satan parlait cependant par la bouche d'Eccius, au dire de Luther. Le maître est ici plus faible que le disciple. A moins que le réformateur n'ait voulu nous celer les raisonnements puissants dont le diable le terrassa, il n'est pas d'écolier en théologie qui ne réfutât aisément la thèse satanique. Luther, qui, sans doute, avait sous la main un des catéchismes qu'on trouve encore dans toute famille allemande, n'aurait eu besoin pour le confondre que d'ouvrir la page où l'Eglise enseigne que le prêtre en célébrant le sacrifice de la messe en applique les mérites à tous ceux qui l'entendent dévotement. Et puis Satan connaît aussi peu le catéchisme que l'histoire. Nous ne savons pas ce qu'il aurait pu répondre à Luther qui lui aurait demandé où il avait lu que les Turcs croient à la mort de Jésus-Christ, quand Mahomet, dans le Koran, dit positivement que Dieu enleva Jésus-Christ, et qu'un autre, mis à sa place, fut crucifié. Luther aussi a trop ménagé son adversaire. Si le docteur d'Ingolstadt, ou Tezel, ou Emser, lui avaient objecté l'indignité du prêtre pour prouver l'inefficacité du sacrement, il leur aurait répondu :

« Si le diable apparaissait et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office du pasteur ; qu'ayant revêtu une figure d'homme il a prêché, enseigné, baptisé, messé, absous, et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ : nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Evangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien ; que sa vocation soit légitime ou non ; que ce soit un diable ou un ange ! »

Il nous paraît impossible que le Saxon fût éveillé quand Satan lui apparut ; car nous ne le connaissons pas à cette parole molle et craintive qu'il hasarde pour réfuter son adversaire. Nous ne concevons donc pas les beaux témoignages que rendent du moine, en cette dispute, quelques réformés, le ministre Drelincourt, entre autres, qui affirme « que le serpent ancien attaqua Luther, s'en promettant la victoire, parce que le serviteur de Dieu avait été prêtre et que durant quinze ans il avait célébré des messes privées ; et que Satan prouve par des arguments invincibles que ces messes sont contre Dieu et contre l'Ecriture divinement inspirée. » Le ministre donne dans cette lutte un trop beau rôle à Satan. (Audin, *Vie de Luther.*)

CHAPITRE XIX.

Causes des hallucinations de Luther.

« La bouffonnerie de Luther, familière, un peu ironique, cache un fond sérieux qui de temps en temps perce malgré lui-même. Son imagination forte, enveloppée dans sa jeunesse des terreurs de la superstition teutonique, en avait gardé la trace. Dans ce ciel orageux et coloré, les nuages étaient sombres et lourds ; le rayon qui les traversait était ardent. Au faîte de sa gloire théologique, il faisait encore asseoir près de lui, entre la querelleuse Catherine et la jolie Madeleine, les démons domestiques si terribles aux populations saxonnes. Luther a vu le *killkroppf*, enfant supposé issu des puissances sataniques, et qui est venu prendre la place d'un fils des hommes. Luther l'a vu, il l'a touché, il n'en doute pas et le dit à sa femme. Dans le cloître de Wittemberg, il a entendu distinctement la venue du diable. « Son pas ressemblait tout à fait, dit-il, au « pétillement des fagots que l'on jette dans « l'âtre. » Il n'y a pas de bonhomme plus crédule que ce révolutionnaire. Toute sa maison est pleine de génies malfaisants qui lui enlèvent ses balais et dérangent son tourne-broche. Dans ce château de la Wartbourg, qui fut le Pathmos du nouveau saint Jean, on lui servit des noisettes à son dessert. Il en mangea beaucoup, trop peut-être ; le vin du Rhin accompagna les noisettes et facilita la digestion. Mais le vin du Rhin et les noisettes produisirent un effet extraordinaire et nouveau. Les noisettes se mirent à danser dans le plat aux yeux de Luther étonné, qui se leva, ouvrit de grands yeux et entendit les escaliers de la tour qu'il habitait retentir sous le fracas de trois mille tonneaux roulés par une main infernale de haut en bas et de bas en haut. Il ne s'amusait pas de sa crédulité, comme Voltaire l'a prétendu ; il en souffrait. La folle du logis était alors maîtresse. Il faut le voir dans sa cellule, en face de sa porte de fer, assurée par des barreaux et des chaînes du même métal, défier solennellement l'esprit malin, répéter le huitième psaume et s'endormir courageusement. A Nuremberg, une seconde visite de Satan à Luther fut moins bravement repoussée ; le théologien prit la fuite et alla demander refuge à ses amis.

« Il faut avoir vécu en Allemagne et dans certains cantons de l'Allemagne pour comprendre ce mélange de crédulité sombre et d'énergique *raison*. Henri Heine l'a très-bien observé, la légende et la tradition démoniaques planent sur les ruines de Mansfeld, sur Eisenach et sur Erfurt. Là, le monde invisible est peuplé comme le monde visible : il y a des diables dans le bûcher, dans la cave, sous la casserole et dans la poêle. Certains paysans se croient cousins-germains du mauvais génie, fils ou neveux de sorcières. On s'attend toujours à voir entrer sous leur porte basse Babo, courbée, ridée, haillonneuse, sordide, affamée, haïssant les hommes et les maudissant. C'est sur ce patron grossier que Luther a taillé son esprit de ténèbres, son Satan, qui a pénétré à la fois dans sa vie domestique et dans son système de réforme.....

« Obsédé par son imagination fantastique, il vivait dans une république de démons et disait à Catherine qu'on a tort d'attribuer le suicide à l'homme ; c'est bien réellement un envoyé du diable qui arme le pistolet ou dispose la corde fatale ; en jetant une pierre dans le puits voisin, on éveille le mauvais esprit qui dort au fond ; un étang d'eau croupissante au sommet du mont Pilate est consacré aux puissances infernales ; enfin les hurlements des damnés arrivent jusqu'à nous, lorsque dans les nuits d'hiver le vent siffle, gémit et crie. » (Philarète CHASLES, *Luther dans son ménage*. Dans les *Etudes sur le* XVI^e^ *siècle*.)

CHAPITRE XX.

Combats et doutes de Luther.

« Dans son commentaire sur l'Epître aux Galates il confesse que c'est un argument bien spécieux et bien fort, quand on dit que Dieu n'a pu laisser errer son Eglise pendant tant de siècles. « Lors donc que Satan met « cet argument en avant et se ligue avec la « chair et la raison, la conscience s'effraie et « perd courage, pour peu qu'on ne rentre « pas avec persévérance en soi-même, di- « sant : *Dussent même Cyprien, Ambroise, « Augustin, saint Pierre, Paul et Jean, voire « un ange du ciel, enseigner autre chose, je « n'en suis pas moins certain que je n'enseigne « rien d'humain, mais des choses divines, « c'est-à-dire que j'attribue* TOUT *à Dieu et « rien à l'homme.* »

« Hélas, dit le docteur Martin, j'ai cru « tout ce que disaient le Pape et les moines ; « mais, à cette heure, je ne puis croire ce « que dit Jésus-Christ, qui pourtant ne ment « point. C'est une chose bien lamentable et « bien triste. Allons, il faut que nous réser- « vions cela pour un autre jour. »

« Comme on chantait à table, pendant le repas du docteur Luther, le texte du prophète Osée, chap. XIII, il dit au docteur Jonas : « Aussi peu que vous croyez que ce « cantique soit bon, aussi peu je crois que la « théologie soit vraie. — Ah ! que saint « Paul parle admirablement de sa mort ! — « J'ai peine à le croire, dit le docteur Jonas. » A quoi le docteur Martin répondit : — « Je « crois que saint Paul lui-même n'a pu y « croire aussi fortement qu'il en parlait. « Moi aussi, je ne puis malheureusement y « croire aussi fermement que j'en parle dans « mes sermons, mes discours et mes écrits, « et que les gens s'imaginent sans doute que « j'y crois (125). »

« Chaque jour, dit-il, j'éprouve en moi- « même combien il est difficile de se dé- « pouiller d'une conscience longtemps tra- « vaillée et dominée par les institutions

(125) Ed. WALCH, XXII, 202.

« humaines. Oh ! qu'il m'a fallu de peine et « d'efforts, même en me fondant sur l'Ecriture sainte, pour me justifier devant ma « conscience d'avoir osé m'élever seul contre le Pape, le regarder comme l'Antechrist, « les évêques comme ses apôtres, et les « universités comme ses maisons de prostitution. Que de fois mon cœur défaillant « ne m'a-t-il pas blâmé, me représentant « leur seul et leur plus fort argument, à savoir : Es-tu donc seul sage ? Tous les autres hommes seraient-ils donc dans l'erreur et auraient-ils erré pendant si longtemps ? Et que sera-ce, si tu erres toi-même, et entraînes dans ton égarement « tant de gens qui tous seraient damnés « éternellement (126) ? »

« Plus d'une fois aussi, il était tourmenté par la pensée qu'il n'avait reçu aucune mission pour fonder une Eglise nouvelle.

« Le diable commence par nous dire : « Qui vous a commandé de prêcher l'Evangile ? Qui vous a donné mission de le « prêcher ? Que serait-ce si Dieu vous désapprouvait, et si la perte de toutes les « âmes que vous avez séduites et égarées « retombait sur vous ? Satan m'eût donné « bien plus de tablature, si je n'eusse été « docteur. Ce n'est pas une petite affaire « que de changer toute la religion, toute la « doctrine de la papauté ; un jour l'on verra « ce qu'il m'en a coûté de peine ; et aujourd'hui personne ne le veut croire. — « Ensuite, le diable m'attaque aussi là-« dessus, et souvent, n'était que je suis « docteur, il m'eût tué avec cet argument : « *Tu n'as point de mission.* Quand le diable « me trouve oisif, perdant de vue la parole « de Dieu et négligeant de m'en armer, il « jette le trouble dans ma conscience, m'accusant d'enseigner l'erreur, d'avoir livré « aux dissensions l'Eglise, si paisible et si « tranquille sous la papauté, et d'avoir engendré par ma doctrine le scandale, « la discorde, les factions. — Je ne puis « nier que souvent cela me donne de « rudes angoisses ; mais dès que je m'arme « de la parole, je suis vainqueur (127). »

« Quand Satan se met à discuter avec « moi, et à me contester la grâce de Dieu, « je n'ose mettre en avant cette parole : « *Celui qui aime Dieu aura le royaume « de Dieu ;* car ensuite Satan me jette ce « reproche : *Tu n'as pas aimé Dieu* (128) ! »

. . . . . .

« Les passages suivants sont propres à montrer de quelle manière et sur quels points sa conscience l'accusait le plus souvent :

« J'étais fort pieux sous la papauté, alors « que j'étais moine ; et pourtant j'étais si « triste et si affligé que je pensais que Dieu « ne m'avait pas pris en grâce. Alors je « disais la messe et je priais, et étant « moine, et dans mon ordre, je n'avais plus « vu ni possédé aucune femme ; à présent le « diable, pour me faire souffrir, me suggère « d'autres pensées ; car souvent il me fait « ce reproche : *Oh ! quelle multitude de gens « tu as séduits avec ta doctrine !* Je n'ai pas « eu de plus et de plus violentes tentations « qu'à cause de mes sermons, pensant : « C'est toi qui es l'auteur de tous ces « scandales ! Cette pensée m'a souvent poussé « droit à l'enfer, jusqu'à ce que Dieu m'en « eût arraché en me donnant la consolante « persuasion que ma prédication est pourtant la vraie parole de Dieu et la vraie « doctrine céleste. Mais il en coûte avant « d'arriver à cette consolation.

« Quand le diable me trouve oisif, ne « m'occupant point de la parole de Dieu, il « me suscite des scrupules de conscience, « comme si j'eusse enseigné l'erreur et détruit l'autorité, vu qu'il est sorti de ma « doctrine tant de scandales et de rébellions ; « mais dès que je reprends la parole de Dieu, « j'ai gagné la partie. »

« Une autre fois le docteur Luther dit que le diable s'appliquait surtout et avec un soin particulier à nous ravir et à arracher de notre cœur l'article de la rémission des péchés, disant : « *Vous prêchez et enseignez ce que nul « homme, depuis nombre de siècles, n'a enseigné ; que sera-ce si cela ne plaît point à « Dieu, et que vous soyez cause de la damnation de tant d'âmes ?* » — « C'est un argument et une objection beaucoup plus difficiles à réfuter, alors que le diable vous dit : « *Vois-tu, tu es tout seul, et tu veux renverser ce bel ordre de choses, cet admirable régime, conçu avec tant d'habileté et de sagesse ? Car, s'il y a dans la papauté des erreurs et des péchés, qui donc es-tu, toi ? ne « peux-tu pas errer également ? es-tu donc « sans péché ? pourquoi fais-tu tant de bruit « dans la cabane du Seigneur, alors que tu « n'as rien à y blâmer que leurs erreurs et « leurs péchés, et que toi-même en es plein ?* « Ces pensées-là vous rendent fort inquiet, « et l'on voit (*Rom.* IX) que saint Paul aussi « eut beaucoup de mal à résister à cet argument. »

« Souvent le diable arrive et me reproche « que ma doctrine a été la source de tant de « scandale et de mal ; quelquefois, vraiment, « il me serre de près, me maltraite rudement, « et me jette dans la frayeur et les angoisses ! « Eh bien ! que je réponde qu'il est aussi « sorti beaucoup de bien, il s'entend merveilleusement à me faire voir le contraire. » — « Je fonde ma cause sur l'Evangile ; Dieu « me garde de me rétracter. Mais pourtant le « diable, avec ses argumentations, m'y « pousse souvent avec une telle force, qu'il « me prend une sueur d'angoisse ; il est dans « une violente colère, je le comprends et le « sens bien (129-30). »

« Ces faits, du reste, fournissent aussi,

(126) Et. Walch XIX, 1305.

(127) *Loc. cit.*, XXII, 1087 et suiv. — 1036. — 1014.

(128) *Loc. cit.*, XVII, 63. — *Colloquia, Meditationes*, etc., ed. Rebenstok, II, 12. — *Propos de table*, publiés par Fertsmann, III, 230 ; II, 337.

(129-30) Et. Walch, XXII, 1256, 1177, 1141—43 ; XXII, 1212.

partiellement du moins, une explication psychologique de cette surabondance d'injures amères qui distingue les écrits de Luther de toutes les productions littéraires de l'antiquité comme du moyen âge, et de l'aigreur particulière des invectives qui roulent chez lui comme les flots d'un torrent fougueux, troublés par les ordures et la fange. Assez souvent, c'était précisément le trouble d'une conscience accusatrice qu'il s'efforçait d'étouffer en l'assourdissant du fracas de ses aboiements et de ses bruyantes injures. Qu'on lise seulement le passage que voici :

« La tristesse du cœur n'est point agréable « à Dieu ; mais, quoique je sache cela, cent « fois par jour je tombe dans ce sentiment ; « cependant je résiste au diable. Quelque- « fois je lui mets sous les yeux le Pape et « lui dis : *Qu'est-ce donc que ton Pape, que « tu en fasses tant de bruit afin que je le glo- « rifie? Vois-tu quelles abominations il a cau- « sées et ne cesse encore de causer de nos « jours?* Voilà comment je me rassure par la « rémission des péchés et par Jésus-Christ ; « mais à Satan je lui suppose et je lui mets « devant les yeux l'abomination du Pape. Et « l'abomination et le scandale sont si grands, « que je reprends courage et confesse libre- « ment qu'après Jésus-Christ, l'abomination « du Pape est ma plus grande consolation. « Ce sont donc de misérables imbéciles, ceux « qui disent qu'on ne doit pas injurier le « Pape. Donc, injurions toujours, et parti- « culièrement quand le diable vient nous « attaquer sur la justification? Souvent il « m'attaque avec un argument qui ne vaut « pas une crotte ; mais dans la violence de « la tentation je ne m'en aperçois pas ; dès « que je suis guéri je le vois bien. Allons! « le diable tout plein de venin nous fait « beaucoup de mal ; cependant, tant que « nous garderons la doctrine pure, il ne sau- « rait nous nuire ; mais, dès que la doctrine « est abandonnée ou faussée, c'en est fait « de nous (131). »

. . . . . .

« Les textes bibliques qui contredisaient son système suscitaient également dans son cœur de pénibles combats ; et, la lutte finie, il voulait toujours que ce fût Satan qui, s'armant de ces passages, le mettait au pied du mur. »

« Je suppose, écrivait-il à Hausemann, « que ce n'est pas un démon, mais le prince « de l'enfer qui lui-même s'est levé contre « moi, tant sa force est grande, tant il est « bien armé de l'Ecriture, que, si je n'avais « recours à des paroles étrangères, ma con- « naissance de l'Ecriture n'y saurait suf- « fire (132). » Un passage, entre autres, (*I Tim.* v, 12), donnait lieu à une de ces tentations prétendues diaboliques. Saint Paul y parle des jeunes veuves *ayant violé leur première foi*, c'est-à-dire voulant se remarier, contre l'engagement qu'elles avaient pris de se consacrer à Jésus-Christ dans le chaste état de veuve, s'engageant dans la damnation. En 1521, Luther sentait déjà que ses paroles impliquaient une flagrante contradiction de la doctrine par laquelle il enseignait que les vœux religieux n'obligent point et doivent être proscrits, et de toute sa théorie sur la liberté évangélique. Néanmoins il écrivait à Mélanchthon (133) qu'il ne voulait pas permettre que ce passage fût contraire à sa doctrine sur la loi de l'Evangile, et qu'il n'entendait pas non plus lui céder; mais qu'il préférait confesser qu'il est obscur, ou l'entendre en ce sens, que ces jeunes veuves eussent leur vœu dans la liberté de la foi (134). »

« Plus tard les scrupules sur la gravité de ce texte si gênant, et qu'il n'y avait pas moyen d'escamoter par une glose ou une interprétation, lui revinrent encore, et nous allons le laisser parler lui-même :

« Une fois le diable m'a bien tourmenté « et quasi étranglé avec les paroles de saint « Paul à Timothée, et il me semblait que le « cœur m'allait manquer. Il m'accusait et « me reprochait d'être cause que tant de « moines et de nonnes avaient fui de leurs « moûtiers, etc., et il m'ôtait habilement des « yeux et du cœur l'article capital de la jus- « tice bonne devant Dieu. — Et de la grâce « de Dieu, j'en vins à m'engager sur la dis- « cussion ; de la sorte, il m'avait acculé tout « nu dans un coin, où je ne pouvais échap- « per d'aucun côté. Il y avait là chez moi le « docteur Pommer, à qui j'exposai la chose; « il sortit avec moi dans le corridor, et là il « se mit également à douter et à chanceler, « ne sachant combien la chose me tenait au « cœur; ce fut alors que je m'effrayai fort, et « il me fallut passer toute ma nuit, le cœur « accablé, à ruminer à cette pensée. »

« Les plaintes dont ses lettres sont pleines montrent encore que dans ses angoisses il doutait aussi de la vérité des preuves bibliques sur lesquelles il avait appuyé sa doctrine. Il est étonnant, dit-il, de voir comment Satan prend la figure de Jésus-Christ lui-même, sans parler de son déguisement en ange de lumière; en tout cas, il faut que ce soit le prince des démons en personne qui soit venu l'assaillir; sa connaissance de l'Ecriture ne suffit pas contre Satan. Cet état d'ailleurs n'était point passager, car le 8 octobre il durait déjà depuis trois mois, ce qui fait qu'il

(131) *Loc. cit.*, III, 136 et suiv.
(132) De Wette, III. 222.
(133) *Epp.*, éd. Aurifaber, I, 354.
(134) « Locus ille Pauli de viduis damnatis superest quem non patiar adversari huic sententiæ de lege et fide, neque ei concedam; potius obscurum confitebor aut sic intelligam, quod illæ viduæ libertate fidei voverunt. quæ tum recens cognita erat. » Dans une autre lettre adressée un peu avant à Melanchton : « Prorsus mihi omnium istarum rerum dilutio aliqua facillima creditur, sed quæ nondum appareat nobis; » — et : « Ut prope mihi hic libertate Spiritus utendum esse videntur et perrumpendum qui quid obstiterit saluti animarum. » (*Loc. cit.*, I, 347.)

avait peu écrit pendant ce temps. Quelques jours après et pendant plus longtemps encore ses plaintes recommencèrent touchant les tentations, la mélancolie et le découragement qui le tourmentaient constamment, comme un homme frappé de Dieu, et il souhaitait qu'Erasme et les sacramentaires eussent à souffrir un quart d'heure seulement les misères de son âme. Le 29 décembre, Satan l'entraîna encore dans l'abîme avec de puissantes cordes. Le 1er janvier 1528, il avoue que lui, qui a conduit les autres à la connaissance du salut, il ne peut se sauver lui-même. Le 12 février 1529, il est encore retombé aux mains du diable; il veut qu'Amsdorf prie Dieu de l'en retirer; il ne peut écrire, il lui faut chercher la société, parce que la solitude lui est fatale. « Si c'est, dit-il, « un don apostolique de lutter avec Satan, il est « certainement un Pierre ou un Paul; quoi- « que ses autres dons ne soient point assuré- « ment apostoliques, mais de la nature de ceux « qu'on rencontre chez les brigands, les publi- « cains, les prostituées et les pécheurs (135). » Le 2 août, il recommença ses plaintes à Marbourg; et pendant son retour les mauvais songes le tourmentent tellement qu'il désespère déjà de la vie (136). L'année suivante (1530) Satan le vint encore retrouver au château de Cobourg, et lui donna de temps à autre un tel bonjour qu'il eût préféré encore le supporter des nuits entières. Le conseil qu'il donna à d'autres personnes tourmentées également par leur conscience, après l'avoir expérimenté sur lui-même, était « de boire, de « jouer, de rire en cet état d'autant plus « fort, et même de commettre quelque péché « en guise de défi et de mépris pour Satan; « de chercher à chasser les pensées suggérées « par le diable à l'aide d'autres idées, comme « par exemple, en pensant à une jolie fille, « à l'avarice ou à l'ivrognerie, ou bien en se « mettant en colère (137). »

« Je ne voudrais, disait-il alors, au prix « d'un monde entier avoir à recommencer, « tant cette entreprise apporte de soucis et « d'angoisses; oh! chers seigneurs, ce n'est « pas un jeu d'enfants (138)! » . . . . .

. . . . . .

« Si, dit-il ailleurs, j'avais à commencer « aujourd'hui a prêcher l'Evangile, je « m'y prendrais autrement. Je laisserais « sous le gouvernement du Pape la mul- « titude du peuple; car ces gens ne s'a- « mendent point avec l'Evangile, et ne « font qu'abuser de la liberté qu'il leur « donne. Mais je prêcherais les consolations « de l'Evangile aux consciences timorées, « découragées, troublées et humiliées (139). » Il s'excusait en disant qu'à l'époque où il avait commencé à jouer le rôle de réformateur, il ne connaissait point le monde, et que maintenant il voyait avec une douleur extrême comme il avait été honteusement trompé; son idée était que, s'il eût été possible de revenir sur ce qui était fait, il introduirait une sorte de doctrine ésotérique, à côté et au dedans de la doctrine exotérique. « Il voudrait, dit-il, aider à relever la papauté, et glorifier les moines, vu que le monde ne pouvait exister sans ces masques et ces carêmes-prenants (140). » . . . .

. . . . . .

« Après cela vint le dégoût de la vie; il écrivait à Jonas que, dégoûté de l'état des choses et torturé par la maladie, il était morose et se sentait las du fardeau de la vie; qu'il priait Dieu de le rappeler; qu'il avait assez fait de mal et vu ce qu'il y a de pire (141). S'il se manifeste dans ces sombres paroles un accès de repentir et la conscience d'avoir manqué sa vie, il en est de même dans ce souhait qu'il exprima un jour, comme sa femme lui amenait son fils enfant : « Je voudrais, dit-il, que je fusse « mort à l'âge de cet enfant, et je donne- « rais volontiers tout l'honneur qu'on me « fait et me fera en ce monde pour qu'il en « fût ainsi (142). » Une autre fois, en 1542, le chagrin qui le dominait se formula sous l'espoir que le monde ne durerait pas cinquante ans de plus, « sans quoi tout serait « pire (143) que jamais auparavant (144). »

CHAPITRE XXI.

Vices de Luther.

« Jadis, disait-il, quand il était encore moine, il avait une apparence bien plus sainte qu'aujourd'hui; alors il priait bien plus, il veillait, jeûnait et se macérait. Bref, sa vie était bien plus belle aux yeux des gens; mais elle ne l'était point aux siens, car jamais la tristesse et les angoisses ne l'avaient quitté. Maintenant, au contraire, il mange et boit selon l'usage commun, et l'on ne voit plus rien de particulier dans son genre de vie. Il sait comme un autre plaisanter, boire, se réjouir et rire, et est un

(135) De Wette, III, 194, 222, 255, 210, etc.; 249. 426, 443.

(136) *Loc. cit.* p. 491-520.

(137) « Est nonnunquam largius bibendum, ludendum, nugandum atque adeo peccatum aliquod faciendum in odium et contemptum diaboli, ne quid loci relinquamur illi, ut conscientiam nobis faciat de rebus brevissimis, alioqui vincimur si nimis anxie curaverimus ne quid peccemus. Proinde si quando dixerit diabolus, *Noli bibere*, tu si *Sic fac* illi respondeas; at qui ob eam causam maxime bibam, quod tu prohibes, atque adeo largius in nomine Christ bibam, sic semper contraria facienda sunt eorum quæ Satan vetat. — Quisquis satanicas cogitationes aliis cogitationibus, ut de puella pulchra, avartia, ebrietate, etc., pellere potest aut veheme ti aliquo iræ affectu, huic suadeo; quamvis hoc summum et remedium, in Jesum Christum credere illumque invocare. » (De Wette, IV, 188. *Colloquia, meditationes*, etc., edit Rebenstock, xi, 225, B.

(138) Ed. Walch, XXI, 1037.

(139) *Ibid.*, 1034.

(140) *Propos de table*, publiés par Fer tsmann; II, 374.

(141) De Wette, V, 332.

(142) *Propos de table*, publ., par Ferstemann II, 374.

(143) *Loc. cit.*, III, 393.

(144) Ces citations de Luther ont été recueillies dans l'ouvrage du docteur Dœllinger sur la Réforme, chef-d'œuvre de critique et d'érudition. J'ai cité l'excellente traduction du docteur Perrot.

bon et joyeux compagnon de table. Quand il a un pot de bière devant lui, il ne serait pas fâché d'avoir tout le tonneau ; de temps à autre il boit un bon coup en l'honneur de Dieu, et au lieu de macérer son corps comme il faisait au couvent, il entend bien, quand il mourra et sera couché dans le cercueil, offrir aux vers un docteur bien gras et bien nourri (145). Il se livrait alors, sans aucun scrupule, à toutes les jouissances de la table et de la boisson. Il fallait, disait-il, ne pas lui en vouloir de boire un peu copieusement, attendu que lui et l'électeur Jean-Frédéric étaient obligés de chercher dans les pots leur coussin et leur oreiller (146). Son ami Bugenhagen prétend, pour l'excuser, que quand il s'était parfois un peu trop laissé aller aux plaisirs de la table, il en avait lui-même du déplaisir (147). Mais Luther lui-même disait : « Si Dieu peut « me pardonner de l'avoir pendant près de « vingt ans crucifié et torturé en disant la « messe, il peut bien me pardonner aussi de « boire quelquefois un bon coup en son « honneur ; que Dieu le permette, et que le « monde en dise ce qu'il voudra (148). »

« Plus tard, pour échapper peut-être aux doutes et aux remords qui le tourmentaient, il se livra à son penchant pour le vin jusqu'à miner sa santé. En 1529, il but tant de malvoisie en compagnie d'Amsdorf, qu'il y gagna un catarrhe qui faillit devenir mortel (149). L'année d'après, se trouvant à Cobourg, il fut pris de bourdonnements opiniâtres et d'une pharyngite, également à la suite d'excès de boisson, quoique, pour sa part, il eût préféré mettre ces maux sur le compte de Satan (150). »

« Un fait attesté par de nombreux témoignages, c'est que la conduite de Luther, si pure dans les temps qui précédèrent l'an 1518, donna lieu plus tard à maints scandales, et que bien des gens qui eurent occasion de l'observer de près en furent scandalisés et désorientés. Lui-même avouait que le scandale que lui et ses collègues causaient par leur individualité, leur caractère et leur genre de vie, avait été jusqu'alors la cause première de l'apostasie de tous ceux qui avaient rejeté et renié sa doctrine (151). »

« Valentin Ickelshamer, qui avait étudié à Wittemberg et prit ensuite parti pour Karlstadt dans la querelle entre celui-ci et Luther, adressait à ce dernier, dans un écrit publié pour la défense de Karlstadt, les récriminations suivantes :

« Puisque je suis venu à parler du luxe « effréné et de la conduite peu paternelle de « nos pasteurs, que l'on tient pour gens « chrétiens, il faut aussi que je te fasse con- « naître quel scandale et quel achoppement « tu as été pour moi. Je connais beaucoup « de tes actions, et dans le temps je fus « aussi étudiant à Wittemberg. Je ne di- « rai rien cependant de certaine bague d'or « qui scandalise bien des gens, ni de ce joli « appartement du côté de l'eau, où l'on bu- « vait et se réjouissait avec les autres doc- « teurs et seigneurs, bien que souvent je « me plaignisse de ce dernier point à mes « camarades, ne pouvant me faire à l'idée « qu'on pût s'attabler autour des pots de « bière, en dépit de tant d'affaires urgentes. « Un jour, étant dans la maison de Pirkamer, « à Nuremberg, j'entendis un commis de « Leipsick se plaindre et te blâmer, disant « qu'il ne faisait aucun cas de toi ; que tu « sais bien jouer du luth, et que tu portes « des chemises à nœuds de ruban. Je te « voyais avec un vif déplaisir excuser en « ce temps là folle vie de ceux de Wittem- « berg, en disant : *Eh mais ! nous ne pouvons « être des anges !* On eût certainement fait « Dieu sait ! quelles gloses sur ces paroles du « chap. VII de saint Matthieu : *Vous les re- « connaîtrez à leurs fruits.* Bien que tu eusses « soin de te targuer d'avoir la vraie doc- « trine de la foi et de la charité, et de t'é- « crier qu'on ne s'attache qu'à blâmer les « faiblesses de votre vie, nous ne jugeons « personne, nous n'appelons personne un « pécheur, comme vous le faites ; mais nous « disons : Là où la foi n'est pas suivie d'œu- « vres chrétiennes, la foi n'est ni bien prê- « chée ni bien reçue, et nous vous appli- « quons ce que Rome fit dire d'elle si long- « temps : *Plus on approche de Wittemberg, « plus les gens sont mauvais chrétiens.* Tu « as, il est vrai, montré un zèle courageux « contre la prostitution, à faire croire que « c'était un effet de la foi chrétienne ; mais « on voyait bien que c'était un faux zèle et « que tu jouais un double jeu ; car on fer- « mait les yeux sur l'impudicité et le liber- « tinage de tel magister ou collègue à qui « l'on voulait du bien (152). »

« Treize ans plus tard, l'humaniste Lemnius, qui avait longtemps vécu à Wittem-

(145) *Opp. lat.*, VI, 401, Wittemberg ; — *Propos de table* ; Eisleben, 1566, f. 123, B ; 87 A ; 33, A.

(146) Mathesius, *Vie de Luther*, f. 151.

(147) *Œuvres*, édition de Wittemberg, 1558, XI, 240.

(148) Ed. Walch, XXXII, 133.

(149) Ed. De Wette, III, 442.

(150) Il écrit à Didyme : « Jam pene mensem pessus sum tonitruum capitis, non tinnitum, sive culpa et causa sit vini, sive Satan sic me ludificetur. » Et à Mélanchthon : « Mihi in gutture corrosio quædam nova accessit, ut suspicer vel vini violenta salsum phlegma augeri, vel antiquas reliquias post 10 annos sanitatis redire, aut esse Satanæ colaphum. » (Schelgel, *Initia Reform.*, Coburg, pp. 100, 101.)

(151) « C'est un homme sans expérience, » dit-il en parlant du pasteur Kaag ; « il aura commencé par se scandaliser de nos personnes, et méprisé ensuite notre doctrine, comme ont fait tous ceux qui, méprisant d'abord notre personne, ont ensuite fait des factions dans la doctrine. » (Ed. De Wette, V, 95.) — En outre, Luther rapporte lui-même que les anabaptistes empruntaient à l'immoralité générale de ceux de Wittemberg leur principal argument contre la doctrine luthérienne. (*Colloquia, Meditationes*, etc. ed. Rebenstock, II, 35).

(152) Ickelshamer, *Plainte de quelques frères sur Luther à cause de Karlstadt*, A, 4.

berg, et s'était lié particulièrement avec Mélanchthon ; reprochait également à Luther d'être une cause de scandale par sa vie peu édifiante (153), et notamment par son intempérance (154). »

CHAPITRE XXII.

Bigamie du landgrave de Hesse (155).

« La bigamie dont se rendit coupable le landgrave Philippe de Hesse COUVRIT DE HONTE, non-seulement le prince, mais Mélanchthon, Luther et Bucer, et d'autres théologiens (156).

« Le landgrave Philippe était marié depuis seize ans avec Christine, fille de Georges, duc de Saxe ; il était père de huit enfants. D'un tempérament naturellement ardent, il avait cherché ailleurs à satisfaire ses passions. Dans une maladie grave qu'il fit, il éprouva de grands remords de conscience. Il lisait souvent la Bible, et tremblait au souvenir des peines et des menaces prononcées contre les adultères. Cependant ces remords ne furent pas assez puissants pour le faire renoncer, après sa guérison, à ses mauvais penchants ; il avouait même qu'il ne se sentait pas la volonté de s'amender. Bientôt il eut l'idée de se donner, disait-il, à l'exemple des patriarches et conformément à la loi de Moïse (V *Moïse*, XVI, 18), une seconde femme, afin de détourner ainsi de sa tête la malédiction de l'Apôtre. Son choix tomba sur Marguerite de Sale, dame d'honneur de sa sœur. Afin d'écarter les difficultés que le clergé pouvait opposer à ce projet, il écrivit aux deux principaux théologiens de Wittemberg, dont la position dans l'Eglise nouvelle ressemblait assez à celle du Pape dans l'Eglise ancienne. Il leur demanda l'autorisation d'être le mari de deux femmes légitimes. Les deux théologiens, dans leur réponse, ne montrèrent pas d'abord grande envie d'accorder l'autorisation demandée. Quelques temps après Bucer, négociateur dans cette affaire, parut à Wittemberg, avec la mission d'abord de présenter aux théologiens les motifs que faisait valoir le prince ; puis, de leur faire entrevoir les conséquences qu'entraînerait un refus obstiné de leur part.

« La force des circonstances fit approuver aux réformateurs un acte que condamnaient leurs consciences : la confiance qu'ils avaient que Dieu ne laisserait pas tomber leur évangile n'était pas assez vive pour qu'ils crussent pouvoir se passer de la protection du landgrave, en lui refusant sa demande. Dans leur réponse, en date du 10 décembre 1539, ils témoignaient d'abord au prince une grande déférence. Puis, ils réfutaient les motifs allégués pour légitimer la bigamie, en s'appuyant de l'institution divine du mariage établie par le Christ et maintenue par l'Eglise. Ils se sentaient l'obligation de dissuader le landgrave du projet qu'il avait conçu, et dans l'intérêt de son salut, et dans celui de l'Evangile, etc.... Puis, du blâme ils arrivaient insensiblement à l'approbation.

« Si néanmoins, ajoutaient-ils, le prince « est résolu de prendre une seconde femme, « ils pensent que le mariage doit se faire « en secret. » C'est en ce sens qu'ils donnèrent leur assentiment au projet du landgrave, auquel ils envoyèrent en même temps les dispenses dont il pouvait se servir au besoin. — Cette réponse est signée par Luther, Mélanchton, Bucer et par cinq autres ecclésiastiques de la Hesse, que le landgrave força de souscrire à l'avis émis par les trois premiers.... Le mariage fut célébré le 3 mars 1540, en présence de Mélanchthon, Bucer et d'autres témoins. La vanité de Marguerite et de sa mère fut cause que le secret qu'on s'était promis de garder transpira bien vite. Le chagrin dans lequel cette malheureuse affaire plongea Mélanchthon détermina chez lui une maladie grave. Luther déclara plus tard à l'électeur que cette bigamie ne pouvait être justifiée, et qu'il se voyait forcé, ou de retirer sa décision doctrinale (et cela d'autant plus justement, qu'elle avait été donnée sous le sceau du secret), ou de demander grâce et d'avouer franchement qu'il avait failli (157). »

CHAPITRE XXIII.

Doctrine de Luther sur la foi justifiante.

« La foi seule, avant et sans que les œuvres s'ensuivent, comprenant la rédemption, il est certain aussi que la foi seule, avant et sans œuvres, comprend cette rédemption, ce qui ne peut signifier autre chose qu'être justifié ; car, avoir racheté du péché ou pardonné les péchés ne doit être autre chose qu'être juste ou justifier (158). » — « La foi, dit-il, justifie avant la charité et sans elle ; si la foi n'est pas pure d'œuvre, même des plus minimes, elle ne justifie point : ce n'est plus de la foi (159). » . . . . . .

. . . . . .

« Voilà précisément l'astuce des papistes, de prétendre qu'on peut être juste ou justifié non-seulement par la foi, mais aussi par les œuvres, ou par la charité et la grâce qu'ils appellent *inhérente*, ce qui revient au même. Mais tout cela est faux, et quand ils sont en possession de tout cela, c'est comme s'ils n'avaient rien, car, devant Dieu, rien ne compte, si ce n'est uniquement son Fils bien-aimé Jésus-Christ, qui seul est entière-

(153) *Histoire pragmatique du protest. en Allemagne*. A pp. N° 1, pag. 9, 23, 10).

(154) Ces textes sont tirés du docteur DŒLLINGER, *La Réforme*, t. III, traduction Perrot.

(155) On trouvera encore de curieux détails sur cette étrange affaire dans MICHELET, *Mémoires de Luther écrits par lui-même*.

(156) HENKE dans HŒNINGHAUSS, chap. 7, traduction française.

(157) MENZEL, dans HŒNINGHAUSS, chap. 7.

(158) EJ. WALCH, XVI, 2047.

(159) *Opp. lat.*, Hem. I, 522. « Fides, quæ non in ludat charitatem, justificat. Nisi fides sit sine ullis, etiam minimis, operibus non justificat, imo, non est fides. » — *Comm. in Gal.*, Francof., 1543, f. 122, A : « Hæc fides sine et ante charitatem justificat. »

ment pur et saint. Dieu tourne ses regards là où est Jésus, et met en lui toute son affection (*Luc*, III). Or, on ne comprend en son cœur et on n'obtient point le Fils par des œuvres, mais seulement par la foi, sans aucune œuvre quelconque (160). » « . . . . . .

« Il y a eu de tout temps beaucoup de gens, aussi bien qu'il y en a aujourd'hui, qui parlent fort doctement de la foi, s'imaginent être maîtres ès loi et ès Evangile, et disent comme nous que la foi sauve; mais ils ajoutent qu'il faut aussi l'accomplissement de la loi et les bonnes œuvres, sans quoi la foi est nulle, et ils mêlent et confondent de la sorte notre conduite et nos actions avec Jésus-Christ. Ce n'est pas là enseigner une foi pure et sans mélange; c'est falsifier, salir, badigeonner la foi, de sorte que ce n'est plus qu'une apparence fallacieuse sous la couleur de la foi. De cette manière, en effet, la confiance de la foi n'est plus uniquement assise en Jésus-Christ, seule base de la grâce, mais sur notre sainteté propre; et si nous nous présentons avec cette foi devant le tribunal de Dieu, celui-ci la condamnera et la rejettera dans un lieu où elle sera à sa place. Veut-on avoir une foi pure et sans faux badigeon, il faut séparer soigneusement le Christ d'avec les œuvres. Certes, chacun comprendra que Jésus-Christ et son œuvre ne sont pas mon œuvre et ma vie, mais quelque chose qui diffère de la loi et de la vie de tous les hommes, et s'en écarte bien plus qu'un homme de l'autre (161). » . . . . . .

« Souvent aussi, il (Satan) anéantit complétement les bonnes et pieuses œuvres que nous faisons, de sorte que nous n'en retirons rien, sinon de la tristesse. Les saints éprouvent tous ce tourment; et jusqu'où ne nous égarerions-nous pas, si nous voulions toujours nous laisser guider par ce que nous sentons et éprouvons, et non par la parole de Dieu? Mais avec les papistes, Satan n'agit pas de même; car il fait tout le contraire, leur parant si bien tous leurs abominables vices, qu'on les prendrait pour pure sainteté. Pour nous, qui aimerions à mener une vie pieuse, et qui nous appliquons à vivre selon la volonté de Dieu, que nous enseignons dans sa vérité, il nous attaque, il déchire notre conscience comme si nous eussions vécu dans la honte et le péché (162). » . . . . . .

. . . . . .

« Dieu ne s'informe pas du nombre et de la grandeur de nos œuvres, mais il s'enquiert de la grandeur de notre foi; parmi les œuvres, il n'y aucune différence : toutes, grandes et petites, sont égales devant Dieu. Les païens jugeaient sur les œuvres; les Chrétiens doivent juger sur la foi. Si la foi est grande, les œuvres aussi sont grandes; si la foi est petite, les œuvres aussi sont petites. Telle foi, telles œuvres : il n'en est point autrement (163). »

« Dans cette foi, toutes les œuvres deviennent égales; elles sont l'une comme l'autre sans aucune différence entre grandes et petites, brèves et longues, peu et beaucoup. Car les œuvres ne sont point agréables à Dieu à cause d'elles-mêmes, mais à cause de la foi, qui est et vit en toutes indistinctement, si nombreuses et si diverses qu'elles soient. — D'où il suit qu'un Chrétien, vivant dans cette foi, n'a pas besoin de qui lui enseigne des bonnes œuvres; mais il fait tout ce qui se présentera, et tout sera bien fait, comme Samuel dit à Saül (*I Sam.*, x, 6, 7) : *Tu seras changé en un autre homme, quand l'Esprit te saisira. Alors fais ce qui se présentera à faire; Dieu est avec toi.* Nous lisons de même de sainte Anne, mère de Samuel (*I Sam.*, I, 17, 18) : *Comme elle crut les paroles du prêtre Héli, qui lui annonçait la faveur de Dieu, elle s'en retourna en paix et contente, et ne se tourna plus tantôt d'un côté, tantôt d'un autre*, c'est-à-dire que tout ce qui se présenta *lui fut dès lors égal.* Saint Paul dit également (*Rom.* VIII, 2) : *Où est l'Esprit du Christ, tout est libre.* La foi, en effet, ne se laisse point lier à des œuvres, et ne s'en laisse point non plus enlever; mais, comme il est dit au premier psaume, verset 5 : *Elle donne ses fruits quand il est temps, c'est-à-dire comme cela vient et se présente* (164). »

« Quiconque croit ne peut commettre l'adultère ni pécher, comme dit saint Jean. Car la parole de Dieu, à laquelle il s'attache, est toute-puissante; c'est la force du Seigneur qui le soutient et ne le laisse point tomber. Mais s'il pèche, c'est que certainement il a d'abord perdu la foi, s'est écarté de la parole et livré à l'incrédulité. Or, où est l'incrédulité, là sont aussi ses fruits : l'adultère, le meurtre, la haine, etc.; c'est pourquoi, auparavant que le péché extérieur se commette, le plus grand péché, l'incrédulité, est déjà commis intérieurement. Aussi est-il bien vrai qu'il n'est de péché

(160) Edit. De Wette, V, 354, etc.
(161) Ed. Walch, IX, 553.
(162) Ed. Walch, IV, 2860, 61.
(163) Ed. d'Eisleben, I, 161, A.
(164) Ed. Walch, X, 1570. — On peut remarquer, en lisant ce passage, la faiblesse singulière, la nullité des preuves que Luther prétend tirer de l'Ecriture à l'appui d'une doctrine aussi grave, aussi importante, d'une doctrine qui forme avec toutes les idées reçues jusqu'alors le contraste le plus absolu, et qui, poursuivie et développée rigoureusement dans ses conséquences, eût conduit nécessairement à une tranformation complète de la morale tout entière. Les deux premiers textes cités ne s'appliquent évidemment point au sujet en question. Le troisième passage, Luther l'a approprié à son but en l'altérant par l'interpolation du mot décisif *tout* : car, le passage en question (*II Corinth.* III, 17, et non *Rom.* VIII, 2) dit : *Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté*, à savoir l'affranchissement de l'ancienne loi et du péché. Enfin, dans la quatrième citation, tirée du psaume : *Il portera son fruit en sa saison*, personne aujourd'hui ne s'aviserait plus de découvrir que toutes les œuvres de l'homme qui a la foi sont égales. (Docteur Doellinger.)

que l'incrédulité, qui est péché et commet le péché. Et s'il était possible d'ôter l'incrédulité d'avec la haine ou le péché, celui-ci cesserait d'être péché. Ainsi, de même que la foi seule est et accomplit toute justice, de même l'incrédulité seule est et commet tout péché (165).

« Nulle œuvre n'est si mauvaise qu'elle puisse damner l'homme, et nulle œuvre si bonne qu'elle le puisse sauver; mais la foi seule nous sauve et l'incrédulité seule nous damne. Qu'un homme commette un adultère, ce n'est pas l'œuvre qui le damne, mais son adultère annonce que la foi l'a abandonné, et ceci seul le condamne : car il ne pouvait l'être autrement. Rien donc ne rend pieux et saint que la foi, et rien ne rend méchant que l'incrédulité (166). . . . . .

. . . . . .

« Jésus-Christ a arrangé et ordonné les choses de telle sorte, qu'il n'y ait plus qu'un seul péché, à savoir l'incrédulité, et de même, qu'il n'y ait plus aucune justice, si ce n'est la foi (167). »

« Il n'est plus de péché dans le monde, hormis l'incrédulité; les autres péchés dans le monde sont les péchés de M. Simon.

« Quand mon petit Jeannot ou ma petite Madelon vont ch..r dans un coin (168) on rit comme si c'était bien fait. Et voilà comment aussi notre foi fait que nos ordures ne puent pas devant Dieu. Somme toute, ne pas croire au Fils unique de Dieu, voilà ce qui seul est péché en ce monde, et qui seul fera juger le monde (169). »

« Donc, on nous a enseigné qu'il faut nous faire un cœur pur, en en chassant les pensées impures. Voilà qui est bien dit et une bonne résolution; mais il ne suffit pas de cela pour que nous en soyons débarrassés. Car l'expérience prouve que quand on en met une dehors il en rentre dix, et quand on en chasse dix il en revient cent, de sorte que nous avons beau vouloir nettoyer et balayer, il nous est impossible de purifier notre cœur. Le sang et la chair débordent toujours, quelque peine qu'on se donne pour leur boucher toutes les issues. Voilà pourquoi saint Paul veut que le cœur soit tellement purifié, qu'on ne se fasse aucun scrupule; c'est ainsi qu'il dit à Tite (chap. I) : *Toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs.* Et Jésus-Christ dit (Matthieu, V) : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.* Ainsi, avoir un cœur pur, ce n'est pas seulement n'avoir point de pensées impures, mais c'est avoir la conscience éclairée et affermie par la parole de Dieu, de telle sorte qu'elle ne se souille plus à la loi. Il faut donc qu'un Chrétien sache *qu'il ne peut lui nuire d'observer la loi ou non, de faire même ce qui est ailleurs défendu, ou d'omettre ce qui est ordonné*; il n'y a point de péché en lui, car il ne peut en commettre, son cœur étant pur. Mais un cœur impur, au contraire, se souille et pèche en toutes choses, étant tout plein de la loi (170). » . . . . . .

. . . . . .

« Il faut que nous sachions que chacun d'entre nous porte dans son sein un gros moine. Nous voudrions bien tous avoir de ces œuvres précieuses dont nous puissions nous glorifier, disant : Voici ce que j'ai fait : j'ai payé mon Dieu en prières et en bonnes œuvres; aussi vais-je d'autant plus jouir de la paix en ma conscience. Car moi aussi, lorsque j'ai vaqué aux devoirs de ma charge et m'en suis acquitté avec zèle, il m'arrive d'être plus content, plus joyeux que si je ne l'avais point fait. Ce contentement n'est pas sans doute mauvais en soi; mais il n'est pas dans la foi, il n'est pas pur; c'est une de ces joies qui tendent à capter et à égarer la conscience (171). »

« Il a été dit que les saints se trompent souvent et causent du scandale par doctrines et par œuvres humaines. C'est pourquoi Dieu ne veut pas que nous regardions leur exemple, mais que nous ayons les yeux sur son Ecriture; de là vient qu'il décrète souvent que les saints enseignent la doctrine humaine et les œuvres. D'un autre côté, il veut que souvent ce soient les mondains qui enseignent l'Ecriture pure et sans mélange; et de la sorte il nous préserve de scandale de part et d'autre : à gauche du scandale de la méchante vie des mondains; à droite, du scandale de la vie des saints, si pieuse en apparence. Car, si tu n'envisages la seule Ecriture, la vie des saints est dix fois plus pernicieuse, plus dangereuse et plus scandaleuse que celle des gens mondains, ceux-ci commettant des péchés graves et grossiers faciles à reconnaître, au lieu que les saints ont dans leurs doctrines humaines un brillant subtil et attrayant qui, comme le dit Jésus-Christ, pourrait séduire et tromper même les élus (172). »

« Les moines ont des œuvres bien grandes dont ils espèrent leur salut. Mais ils ne sont pas dans la bonne voie; car nous devons dédaigner, mépriser, condamner nos œuvres, qui nous nuisent pour notre salut et devant le trône de Dieu. — L'Evangile est prêché pour abattre les hommes avec leurs œuvres; de même que la foudre ruine beaucoup de choses en un clin d'œil, de même fait l'Evangile à l'endroit des hommes, mettant leurs œuvres et leurs actes à néant. — Gardez-vous donc par-dessus tout de vous con-

(165) Ed. Walch, XIX, 343.
(166) *Loc. cit.*, XI, 1897.
(167) Ed. de Leipsick, VII, 537.
(168) Nous demandons pardon à nos lecteurs de faire entendre à leurs oreilles un langage aussi trivial. Nous avons hésité d'abord si nous ne devions pas mitiger de pareilles expressions dont déjà nous avons rencontré des exemples. Mais nous nous sommes résigné à les laisser subsister dans toute leur crudité, de peur de nuire à l'*originalité* du réformateur en retranchant des choses qui lui constituent une sorte de *couleur locale* assez singulière. (*Note de M. Perrot.*)
(169) Ed. Walch, XIII, 1480.
(170) Ed. d'Iéna, II, 478.
(171) *Loc. cit.*, V, 620.
(172) *Loc. cit.*, XI, 455.

fier en vos œuvres. Car le meurtre, le vol, la rapine ne sont pas des péchés aussi grands que de vouloir pénétrer dans le ciel avec les œuvres. — Voilà la foi : c'est que je mette en Jésus-Christ toute la confiance de mon cœur, que je croie fermement en lui, que je le prie de me venir en aide, que je sois convaincu qu'il le veut, sans égard pour aucune œuvre, que je sois digne ou indigne, aimé de Dieu ou non. — Arrière donc toutes les œuvres! elles n'y peuvent rien. Les œuvres sont ce qu'il y a de plus préjudiciable au salut, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure; la foi est si pure et si dégoûtée qu'elle ne veut pas des œuvres et ne les regarde point (173) : elle veut être seule maîtresse (174). »

CHAPITRE XXIV.

Doctrine de Luther sur l'inutilité des œuvres.

« Dieu la révèle (la foi chrétienne et la vie chrétienne) uniquement à ses saints élus de toute éternité, à qui il veut qu'elle soit annoncée; sans quoi elle reste pour tout homme un mystère impénétrable. Que peut faire ici de bien la volonté prétendue libre de l'homme, cette volonté captive et esclave! Comment, par sa propre puissance, découvrira-t-elle cette lumière, et pénétrera-t-elle ce mystère? Tant que le Dieu fort, le Dieu tout-puissant cache cette lumière à l'homme, celui-ci s'efforcera en vain de s'y disposer et de s'y rendre apte par aucune préparation, par aucune bonne œuvre. Nulle créature ne peut arriver à la connaissance de la lumière, si Jésus-Christ lui-même ne la lui révèle au fond du cœur. Là tout périt tout est vain : mérites, facultés, puissance de la raison ou de ce prétendu libre arbitre, tout cela n'est rien aux yeux de Dieu, c'est Jésus-Christ qui doit tout accomplir et tout nous donner (175). — Or, ce libre arbitre existant chez tous les hommes, et étant chez tous de la même nature, de la même valeur, de la même impuissance, il est impossible de donner une raison pourquoi l'un reçoit le don de la grâce, et l'autre point (176). » . . . . . .

. . . . . .

« Quiconque veut devenir pieux n'aille point dire : Je veux commencer à faire de bonnes œuvres, afin d'obtenir la grâce; mais qu'il dise : Je veux attendre, pour voir s'il plaît à Dieu de me communiquer par sa parole la grâce et l'esprit. Voilà ce qu'il faut qu'il fasse, sinon tout est perdu (177). — Quiconque veut être juste, n'a rien à faire que d'écouter et de croire ce qu'on lui dit : ce n'est qu'en écoutant ainsi, qu'on entend des choses qui remplissent de joie et de plaisir. Il est donc certain que l'homme pour parvenir, avec l'aide du Saint-Esprit, à la justice et à la piété, ne peut rien faire de plus que d'écouter (178). ». . . . . .

. . . . . .

« Dieu, qui nous pousse comme il convient à l'action de sa toute-puissance, ne peut que faire le mal avec un méchant instrument, quoique, dans sa majesté, il fasse de ce mal un bon emploi pour sa gloire et notre salut. Dieu gouvernant, opérant et faisant tout en tout, il faut bien aussi qu'il opère et fasse le mal dans Satan et dans les pervers. Il agit dans les créatures suivant ce qu'elles sont : si donc ces deux créatures sont détournées de Dieu et portées au mal, elles ne peuvent, quoique mues et poussées en même temps par la force toute-puissante de Dieu, que faire du mal et offenser Dieu (179). » . . . . . .

. . . . . .

« Tout ce que nous faisons, tout ce qui arrive, bien qu'il nous semble que ce soit par hasard et d'une manière contingente, arrive cependant d'une manière nécessaire et sans pouvoir arriver autrement, en vue de la volonté de Dieu. (180). »

. . . . . .

. . . . . .

« L'Evangile ne prêche pas ce que nous devons faire ou ne pas faire; il n'exige rien de nous; mais, tout à l'opposé, au lieu de nous dire : Fais ceci, fais cela, il nous commande simplement de tendre le pan de notre robe et de recevoir, disant : Tiens, homme bien-aimé, voilà ce que Dieu a fait pour toi, il a pour l'amour de toi revêtu de chair son propre Fils. Accepte ce don et crois-y, et tu seras sauvé. L'Evangile enseigne uniquement ce que Dieu nous a donné en pur don, nullement ce que nous devons donner à Dieu et faire pour lui, comme la loi a coutume de le faire (181). L'Evangile ne nous demande pas nos œuvres pour notre justification et notre salut; au contraire, il condamne ces œuvres; il veut que nous croyions en Jésus-Christ; il veut que nous croyions que Jésus-Christ, ayant vaincu le péché, la mort et l'enfer, nous donne le salut et la vie, non pour le mérite de nos œuvres, mais par ses propres mérites, par sa passion et sa mort; il veut que nous nous imputions, comme l'ayant accompli nous-mêmes, sa mort et sa victoire (182). »

. . . . . .

« La foi ignore la loi des œuvres, et notre justice et nos facultés : car elle est plus élevée que toutes ces choses, attendu qu'elle doit être placée dans le paradis, infiniment au-dessus de la terre, et jusque là-haut dans

(173) *Sermons inédits de Luther*, publiés par MACK, p. 48, 52, 72 et ss.

(174) Ces textes ont été recueillis par le docteur DŒLLINGER *La Réforme*, traduction Perrot, t. III.

(175) *Œuvres de Luther*, ed. WALCH, VII, 1195.

(176) *Œuvres de Luther*, éd. de Wittemberg, I, 520.

(177) *Loc. cit.*, V, 76.

(178) *Loc. cit.*, III, 96.

(179) *Que le libre arbitre n'est rien*; contre Erasme. Edition de Wittemberg, 1559, VI, 590, 502.

(180) *Loc. cit.*, VI, 476, b.

(181) *Œuvres de Luther*, ed. WALCH, III, 4.

(182) *Loc. cit.*, XIV, 102.

le ciel, où l'on ne saurait entendre ces paroles : Qu'as-tu fait? Que n'as-tu pas fait ? ces paroles de la loi, on ne doit pas les laisser pénétrer dans le paradis, dans la chambre du Fiancé, c'est-à-dire du Christ. Là, au contraire, on ne doit prêcher et entendre parler que de ce roi, de ce qu'il a fait et t'a donné, et de ce qu'il demande de toi, à savoir que tu ne t'en rapportes et ne t'attaches qu'à lui seul, et qu'à lui seul tu sois reconnaissant d'un si grand bienfait. Voilà, dis-je, ce que seul on doit entendre en ce lieu. Mais si la Loi survient, expulsez-la de la chambre du Fiancé et dites-lui de rester sur la terre ou d'aller au mont Sinaï, qui est son lieu à elle, son lieu propre et qui lui appartient (183). »

« Je mettrai de côté la piété, et Moïse, et la Loi, et je m'attacherai à un autre prédicateur qui dit (*Matth.*, II, 28) : *Venez à moi, vous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai*, et que cette parole, *Venez à moi*, vous soit chère. Ce prédicateur n'enseigne pas que tu peux aimer Dieu, ni comment il faut que tu agisses et vives ; mais il dit comment, si tu ne le peux faire, tu deviendras pourtant saint et seras sauvé. C'est là une autre prédication que celle de la loi de Moïse, qui ne vise qu'aux œuvres. La Loi dit : *Tu ne pècheras point ; va et ne pèche point ; fais ceci, fais cela ;* Jésus-Christ dit : *Prends, tu n'es pas pieux et juste, mais j'ai fait pour toi ce que tu n'as pu faire : Remissa sunt tibi peccata* (184). »

. . . . . .

« Moïse est le maître de tous les bourreaux et nul autre ne l'égale ni ne le surpasse pour les terreurs, les angoisses, la tyrannie, les menaces, les prédications pleines de malédictions et de foudres. — Ne te soucie ni de ses terreurs ni ne ses menaces, mais tiens-le (Moïse) pour suspect comme le pire des hérétiques, comme un homme banni et damné, plus méchant que le Pape et le diable eux-mêmes ; car, avec sa loi, il ne peut rien faire qu'épouvanter, torturer et tuer (185). »

« Moïse et sa loi, je n'en veux pas entendre parler : car il est l'ennemi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. S'il se présente devant le tribunal avec moi, je le repousserai, non certes au nom de Dieu, et lui dirai : Voici Jésus. — Il faut mettre dehors les pensées et les disputes sur la Loi, si elles effraient la conscience et lui font sentir la colère de Dieu contre le péché. Qu'au lieu de cela on chante, on mange, on boive, on dorme, et qu'on se réjouisse en dépit du diable ! — Il n'y a homme sur la terre qui puisse et sache bien distinguer l'Evangile d'avec la Loi. Il nous semble bien, quand nous entendons prêcher, que nous nous y connaissons ; mais il s'en faut de beaucoup : le Saint-Esprit seul sait cet art. *Le Christ homme* (Vir christus), *sur la montagne des Oliviers ne l'a pas su non plus*, puisqu'il fallut qu'un ange vînt le consoler ; et pourtant, c'était un docteur céleste, et l'Esprit-Saint était descendu sur lui sous forme de colombe : encore fallut-il qu'un ange le fortifiât. Moi aussi j'aurais cru que je le pourrais, ayant tant et si longtemps écrit là-dessus ; mais, en vérité, quand le combat commence, je vois bien de combien il s'en faut que j'en sois là (186). »

. . . . . .

« Je l'ai souvent dit et je le répète, il faut séparer la vie des saints d'avec la parole de Dieu qu'ils professent, comme la terre est séparée d'avec le ciel. Je ne saurais assez prêcher cela. Je parle ici des bonnes œuvres des saints, tels que saint Pierre et Marie, et non des œuvres de Jésus-Christ ou des anges ; *car le diable ne peut que prêcher des bonnes œuvres*, et quand nous serons trépassés, vous verrez quelle sera sa fureur contre l'Évangile, et c'est un tour dont vous ne vous apercevrez pas ni les prédicateurs non plus, si sages qu'ils soient. Toujours le diable vient parler d'œuvres, c'est pourquoi séparez les œuvres ou la vie d'avec la parole, afin de n'être point égarés de la parole de Dieu vers les œuvres, ou vous êtes perdus (187). »

« Voilà pourquoi Luther affirme aussi que rien ne mène plus droit à l'enfer que la vie édifiante et la conduite pieuse.

« Il n'est scandale plus dangereux, plus venimeux, que la bonne vie extérieure manifestée par les bonnes œuvres et une conduite pieuse. C'est la porte cochère et la grande route qui mènent à la damnation. Quelle horrible abomination d'incrédulité et de vie impie n'est pas cachée sous cette belle vie ! quel loup sous la toison ! quelle prostituée sous la couronne (188) virginale (189) ! »

CHAPITRE XXV.

Comment Luther défendit son fatalisme contre les objections d'Erasme.

« La question de savoir ce qu'on entend par Ecriture était d'autant plus difficile à résoudre que Luther, dans la préface de sa traduction de la Bible, établissait une différence entre les livres bibliques, en préférant l'Evangile de saint Jean aux trois autres Evangiles, et en qualifiant l'Epître de saint Jacques d'épître de paille qui n'avait rien d'évangélique, et qui ne pouvait avoir été écrite par un apôtre, puisque cette épître, contrairement à la doctrine de saint Paul et des livres canoniques, attribuait aux bonnes œuvres une vertu qu'elles ne possédaient pas. La justification de l'homme devant Dieu émanant seule de la foi, et la foi

(183) Ed. Walch, V, 623. — C'est dans le même esprit qu'est écrit le passage suivant (*Comm. in Galat.* ; Francof., 1543, f. 15).

(184) Ed. Walch, VII, 2321.

(185) *Propos de table*, éd. Walch, XXII, 649-652.

(186) *Loco cit.*, pag. 654, 655.

(187) Ed. Walch, III, 1493.

(188) *Loc. cit.*, XI, 349 et suiv.

(189) Ces textes ont été traduits par le docteur Dœllinger, *La Réforme*, trad. Emm. Perrot.

seule engendrant la grâce, tel fut le symbole que Luther enseigna sans cesse et qu'il regarde comme le fondement du Christianisme. Cette doctrine fut également soutenue dans l'ouvrage que Mélanchthon publia en 1521, sous le titre de : *Loci communes rerum theologicarum*. Les conséquences qui découlaient nécessairement d'une semblable dogmatique sont que rien ne s'opérait que fatalement, et que le libre arbitre dans l'homme était impossible. La servitude humaine fut donc désormais un dogme reçu et enseigné dans l'Eglise nouvelle (190). »

« Luther eut à se sujet une querelle avec Erasme, mais qui ne tourna point l'avantage du moine augustin. Ce dogme impitoyable qui niait la volonté de la liberté humaine et que Luther défendit en s'insurgeant contre l'abus des indulgences, fut attaqué par Erasme, avec des armes que lui fournissaient non seulement une érudition et une perspicacité incontestables, mais encore la répugnance innée dans l'homme contre une aussi cruelle doctrine (191). » . . . . . .

. . . . . .

« A ce livre qui frappa au cœur la nouvelle symbolique, Luther répondit par un écrit qui porte ce titre : *De servo arbitrio* (Du serf arbitre), où il enseigne hautement des doctrines plus étranges encore que celles qu'il avait soutenues (192). Certes, Luther dut paraître, aux yeux de tout lecteur impartial, un prodige de hardiesse, puisqu'il ose avancer que nul ne saurait gagner le ciel s'il n'adopte sans restriction l'impuissance du libre arbitre. Il est aisé de voir que Luther ne défend pas seulement par entraînement la plus odieuse de toutes les imaginations humaines, mais que c'est là une conviction arrêtée chez lui. Plus tard l'Eglise wittembergeoise rejeta le serf arbitre. Pour faire revenir Luther du passage d'Ezéchiel, XXXI, Erasme tirait la conclusion que si Dieu ne veut pas la mort du pécheur, nous ne pouvons périr que par notre faute ; que, par conséquent, nous sommes les maîtres de notre volonté ; car autrement nous ne péririons pas par notre faute ; que le pécheur a le pouvoir de s'amender ; autrement que ce serait la faute de Dieu s'il mourait impénitent, ou du moins que Dieu ne pourrait pas s'en prendre au pécheur qui n'était pas libre. C'était là une conséquence tellement irrécusable, que Luther lui-même, ne pouvant la nier, se vit forcé d'avoir recours au plus dur des dilemmes. Il avouait en effet que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, et que c'est uniquement la faute de notre volonté si nous périssons pour n'avoir point obéi à la parole du salut, mais il soutenait toujours que nous n'étions pas libres de vouloir. Son adversaire objectait-il que la faute en était à Dieu, puisqu'il ne changeait point la volonté de l'homme, Luther convenait sans peine qu'il en était effectivement ainsi, mais que la faute en était non pas à la volonté manifestée de Dieu, mais à sa volonté secrète, qu'il ne fallait pas scruter. C'est cette doctrine cruelle d'une volonté particulière et secrète de Dieu qu'on aurait voulu effacer des écrits de Luther. Mais c'était chose tellement impossible, que je m'étonne comment les amis même les plus ardents du réformateur ne l'aient pas compris. Car ce ne sont pas là quelques paroles isolées qui aient échappé à Luther dans l'ardeur de la dispute ; non, toute sa polémique repose évidemment sur cette doctrine. Il en était lui-même tellement convaincu, que jamais le moindre doute à cet égard ne s'éleva dans son âme, et qu'il ne pensa même pas à répondre par une seule parole à cette objection si naturelle et si simple : que la volonté secrète de Dieu ne devait jamais se trouver en contradiction avec la volonté révélée.

« D'après ce que nous venons de dire, on ne sera pas surpris de l'exégèse étrange que Luther opposait aux interprétations d'Erasme, au sujet de certains textes qui semblaient favorables à l'opinion du moine. Le passage est tiré de : *I Mos.*, IX, et où il est dit de Dieu qu'il a endurci le cœur de Pharaon. Il s'agissait tout simplement de savoir s'il fallait prendre ces paroles à la lettre. C'est ce qu'Erasme niait par de très-bonnes raisons. Luther sentait bien aussi que là reposait toute la question ; aussi établit-il en principe qu'il faut éviter et fuir comme du poison tout sens figuré, et s'en tenir aux simples paroles de l'Ecriture, à moins que l'Ecriture Sainte ne nous contraignît à adopter le sens allégorique. Erasme avait beau soutenir que ce passage renfermait précisément ici une de ces allégories ; Luther s'évertuait à prouver la vérité du principe, sans penser qu'il ne s'agissait pas d'un principe général, mais de son application dans un cas donné. Enfin, il daigne aborder les preuves alléguées par son adversaire. Erasme avait soutenu qu'il ne fallait pas prendre ces paroles dans le sens propre, parce que c'était chose indigne de Dieu que de penser ou de dire qu'il a endurci le cœur de Pharaon, afin de *glorifier* sa propre gloire par la méchanceté du roi d'Egypte. — « Eh bien ! dit Luther, je demanderai à mon tour quel est l'article de « foi qu'on heurterait si l'on prenait ces paroles pour ce qu'elles sont ? » Erasme aurait pu répondre sur le premier article :

« Qui donc pourrait se scandaliser ?

« Mais la raison humaine, cette raison « que vous nous représentez quand il s'agit « de juger des actes ou des paroles de Dieu, « si aveugle, si sourde, si endurcie, si folle, « si impie, et que vous invoquez maintenant pour être juge d'une parole et d'un « acte divins. Mais, ajoute Luther, la raison « n'a rien à faire ici. » Et il était d'autant plus intéressé à repousser la raison, qu'il convenait lui-même qu'elle ne pouvait que

(190) MENZEL, cité dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.
(191) WATER, cité dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.
(192) MENZEL, cité dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.

lui être contraire. Il avouait que la raison était tout à fait impuissante à défendre la justice divine, puisque Dieu condamne les hommes qui ne peuvent s'amender sans la grâce qu'il leur refuse. Il ajoutait que cette contradiction ne pouvait ébranler la foi, puisque la foi devait nécessairement croire que Dieu n'est pas seulement juste, mais encore miséricordieux alors même qu'il condamnerait tous les hommes sans exception.

« Voilà encore, je ne saurais m'exprimer en termes assez positifs, voilà encore, dis-je, une des assertions de Luther, qui à force de rigueur n'ont plus le sens commun. Et QUAND ON PENSE QUE CES PRINCIPES FURENT ADOPTÉS ET RÉPANDUS PAR LES HOMMES LES PLUS ÉMINENTS DU PARTI ! C'est ce que prouve surtout un livre publié par le fameux Matth. Albert de Reutlingen, sous le titre de : *Von rechten Brauch der ewigen vorsehung Gottes wider die hochfanrenden Geister, fleischliche Klugheit und Fürwitz*, August. 1525. — Chose remarquable : Luther ne recule pas devant les conséquences terribles dérivant d'un principe, base fondamentale de son système.

« Je sais bien, dit-il, ce qui nous scandalise et ce qui offense surtout le bon « sens de l'homme ; c'est que Dieu, de sa « libre volonté, abandonne et endurcisse « les créatures comme s'il se plaisait à leur « damnation éternelle, bien qu'il glorifie « partout sa miséricorde, sa grâce et sa « bonté. Voilà ce qui semble à la raison « humaine une chose injuste et cruelle, for- « cée comme elle est de penser ainsi à Dieu. « Et qui n'en serait point offensé ? J'avoue- « rai moi-même que cette idée m'a frappé « d'abord au point d'être saisi d'un déses- « poir violent, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse « compris que le désespoir même est utile « et conduit à la grâce ! » Quel que soit le sens véritable de cette prose mystérieuse, il n'en est pas moins vrai que Luther convient lui-même des conséquences cruelles qui découlent de son principe ; car, autrement, comment aurait-il pu tomber dans ce désespoir utile, châtiment naturel de son principe fondamental ? Erasme commença par écarter les passages cités mal à propos par Luther, et qui, pris à la lettre, semblent anéantir le libre arbitre. Puis il fait ressortir tous les textes qui expriment le même sens en des paroles susceptibles de restituer toute la liberté à la volonté de l'homme ; et il conclut qu'attendu que le Saint-Esprit ne peut pas se contredire, il faut chercher une interprétation qui fasse disparaître cette contradiction apparente. Or, cette interprétation est toute trouvée du moment que l'assistance de la grâce divine vient en aide à notre propre volonté. Luther se retranchait pour toute réponse, avec une obstination toujours croissante, derrière les passages qu'il déplaçait complétement, ainsi qu'Erasme venait de le démontrer avec la dernière évidence. Il continua à jeter à la face de son adversaire les conséquences terribles d'un principe mal appliqué et mal entendu, sans se soucier des contradictions les plus révoltantes qu'il tirait d'une exégèse capricieuse. Luther eut le talent de dénaturer le passage d'Isaïe, xv, 2, et tout triomphant de son succès : « Voilà donc mon cher prophète « Isaïe qui prend lui-même les armes en « héros véritable contre le libre arbitre ; et « il conclut que l'homme ne peut faire autre « chose que pécher » Erasme s'était borné à prouver que le passage allégué était tout à fait étranger à la question ; et voilà que Luther y trouve la confirmation de son système. Erasme avait soutenu que le passage de saint Paul sur le potier (*Rom.* IX, 21) ne pouvait en aucune manière anéantir le libre arbitre, puisque autrement la faute devait retomber sur le potier seul. D'ailleurs, d'après Erasme, la conséquence naturelle du principe posé par Luther serait que Dieu, sans égard au mérite, aurait prédestiné les uns à la damnation, les autres au salut. Luther, tout en avouant cette déduction révoltante, se prend, dans sa réponse, d'une véritable fureur contre la témérité de ces hommes qui, invoquant la raison, voudraient demander compte à Dieu de ce qu'il condamne des innocents ou prédestine à la damnation des créatures avant même qu'elles aient vu la lumière. « Chère *raison*, dit-il, « si Dieu te plaît quand il sauve de pauvres « pécheurs, il ne faut pas qu'il te déplaise « quand il en condamne d'autres. » Jamais homme a-t-il laissé échapper une conclusion de cette nature, même dans l'ardeur de la dispute ?...

« Citons encore un exemple qui prouvera une véritable offense de la part du docteur aux lois du sens commun. Luther soutient, dans la réponse à Erasme, que lorsque saint Paul dit qu'il faut nous amender, qu'il faut dépouiller le vieil homme, il ne veut pas énoncer par-là que nous ayons le pouvoir de le faire. Les apôtres, en écrivant de pareilles sentences, ajoute-t-il, se disaient toujours : *Faites-le si vous pouvez ; mais vous ne le pouvez pas.*

« Il serait superflu de s'occuper plus longtemps de ce passage singulier ; ce qui est hors de doute pour nous, c'est que Luther défendait dans cet écrit, par le plus cruel raisonnement, l'opinion la plus dure relativement au libre arbitre, puisqu'il le faisait dériver comme conséquence d'une nécessité impitoyable, nécessité déterminée par la prescience de Dieu. — L'opinion de Luther telle que plusieurs écrivains éclairés de notre Église l'ont avouée, était en effet d'une injustice que nous avons dû repousser (193). Dans son livre contre Erasme, Luther prétendait encore que les paroles si mesurées de son adversaire cachaient un sceptique et un académicien, un épicurien et un Lucien, qui ne se souciait guère de l'exis-

(193) PLANK, cité dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.

tence de Dieu et qui se riait secrètement de ceux qui y croyaient. Erasme, justement offensé, répondit à cette accusation avec toute l'énergie d'une âme honnête ; son œuvre, un des meilleurs écrits qui aient été dirigés contre les réformateurs, aurait quelques années auparavant, c'est-à-dire, avant la diète de Worms, apporté sans doute un obstacle sérieux au succès de Luther. Mais il était trop tard, et la position de la nouvelle secte était trop affermie pour qu'elle eût été compromise par un écrivain, quelle que fût sa supériorité réelle. LA MASSE DES PARTISANS DE LUTHER CROYAIT A LUTHER COMME A UNE AUTORITÉ VIVANTE. Quant à ceux dont le jugement était encore incertain, nous remarquerons qu'ils étaient liés et comme engagés dans le milieu politique créé par la nouvelle doctrine (194). D'ailleurs dix Erasmes n'auraient pas été capables de rendre suspectes aux luthériens les décisions de Luther, alors même qu'ils auraient prouvé par des arguments sans réplique que ces décisions étaient fausses (195). »

CHAPITRE XXVI.

Mélanchton adopte le fatalisme de Luther.

« Mélanchton voulut présenter des doctrines touchant le péché et le libre arbitre comme conformes à la foi et à l'efficacité de la grâce ; malheureusement il alla beaucoup trop loin. Mélanchton (dans ses *Loci theologici*) conteste à la volonté de l'homme toute liberté, toute *spontanéité*, en soutenant que tout ce qui se fait devait nécessairement arriver, d'après la volonté divine. Il essaya de prouver cette assertion par quelques passages des saintes Ecritures, en s'astreignant à l'interprétation littérale. Toutefois il ne pouvait pas se dissimuler ce qu'il y avait de cruel, d'offensant dans une pareille supposition. « Il est dur sans doute, dit-il, « de penser que tout ce qui se fait doit né- « cessairement être fait. Mais il ne faut pas « pour cela *dénaturer* la sainte Ecriture, qui « ôte à notre volonté toute spontanéité (196). « Nous ne pouvons accuser qu'une théo- « logie impie et sophistique si nos oreilles « *gâtées* se refusent à entendre des vérités « que renferme incontestablement la sainte « Ecriture. » D'après ce début il est facile de deviner comment Mélanchton, dans la doctrine touchant le péché originel, a dû décrire la condition primitive de l'homme. A l'entendre, l'homme n'a pu faire autrement que de pécher ; toutes ses facultés sont viciées, corrompues, et même ses meilleures actions en apparence ne sont en réalité que les fruits d'un arbre maudit. Désormais, la voie était frayée qui devait nécessairement aboutir à ces doctrines relatives à la grâce, à la justification et à la vertu sanctifiante de la foi, qui forment le symbole de la nouvelle Eglise, et c'était là sans doute ce qui, aux yeux de Luther, donnait au livre de Mélanchton un si haut prix. Mais Mélanchton croyait, en outre, que la confession *privée* était aussi nécessaire que le baptême, qu'il était défendu de prendre des intérêts des Chrétiens, de se venger à l'aide de la violence des offenses qu'on avait reçues, etc. (197). N'oublions pas non plus que, quelques années plus tard, on modifia, on atténua, on corrigea même les passages les plus impitoyables de cette singulière confession (198). »

CHAPITRE XXVII.

Mélanchton est-il le Fénelon de la Réforme?

« Son intime ami, le diplomate Jérôme Baumgartner, de Nuremberg, le représente, dans une lettre écrite pendant la diète d'Augsbourg (1530) à Lazare Spengler, comme un homme qui, NON-SEULEMENT NE SUPPORTAIT POINT LA CONTRADICTION, MAIS QUI CHERCHAIT ENCORE A INTIMIDER SES ADVERSAIRES PAR LES INJURES ET LES BLASPHÈMES DONT IL AVAIT TOUJOURS LA BOUCHE PLEINE. » (BAUMGARTNER, *cité par* DOELLINGER.)

CHAPITRE XXVIII.

Conséquences morales de la réforme selon Mélanchton.

« Tandis qu'en face de ses adversaires, il décrit avec toute la vivacité de son talent la vigueur naissante de la jeune Eglise, et repousse énergiquement tous les reproches qu'on lui peut faire, dans ses épanchements auprès de ses amis, au contraire, il avoue franchement que ce qui se manifeste dans cette Eglise, ce sont plutôt des symptômes de mort et de corruption que des marques de santé, de force et d'avenir. Dès l'an 1527 et précisément pendant l'inspection qu'il entreprit lui-même en Thuringe, inspection à propos de laquelle il proposa, pour les églises et les écoles, ce plan d'organisation qui fait époque dans l'histoire du protestantisme allemand ; dès l'an 1527, dis-je, il écrivait d'Iéna à Justus Jonas : « Je pense que main- « tenant vous voyez mieux, à Wittemberg, « quels dangers menacent toutes les insti- « tutions utiles, combien est grande la haine « que mutuellement on se porte, combien « on méprise aujourd'hui tout ce qui est « honnête, et jusqu'à quel point vont l'im- « piété des princes et l'ignorance de ceux « qui sont à la tête des Eglises. » — « C'est là, « c'est cette situation déplorable qui fait,

(194) MENZEL, cité dans HŒNINGHAUSS, trad. franç., ch. 7.

(195) PLANK, cité dans HŒNINGHAUSS, trad. franç., ch. 7. — Les quelques citations que j'ai tirées de cet ouvrage ne donnent pas une idée suffisante de l'importance et de la variété des documents qu'il contient. Je ne saurais trop recommander à mes lecteurs cette œuvre de bénédictin.

(196) Ne pouvant discuter ici cette étrange exégèse, je suis forcé de renvoyer au *Mysticisme catholique*.

(197) PLANK, dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.

(198) SCHROECKH, dans HŒNINGHAUSS., ch. 7.

« ajoute-t-il, que tous les gens de bien ne « désirent rien tant que de sortir au plus tôt « de cette vallée de misères (199). » L'année d'après, ce sont le désordre intérieur de la nouvelle Eglise et l'abrutissement des populations de la campagne qui font l'objet de sa sollicitude. « Quand je considère notre « situation présente, je suis pris d'un serre- « ment de cœur qui ne se peut concevoir. « Personne n'a pour l'Evangile une haine « plus vigoureuse que ceux-là précisément « qui prétendent être des nôtres. Vous savez « quelle intolérable méchanceté se remarque « chez les paysans: je crains fort qu'ils n'en « aient bientôt à rendre un compte sévère, « plus tôt et plus sévère que nous ne le « souhaiterions peut-être (200). »

« Dans sa correspondance intime et principalement dans ses lettres à Guy Dietrich et à Camérarius, il répète jusqu'à satiété qu'il a plus à souffrir de la part des ennemis que la nouvelle Eglise porte dans son sein que de tous les efforts de ses adversaires extérieurs. « Ce n'est pas seulement la rage de « nos ennemis, ce sont encore vos propres « vices qui m'épouvantent, et je ne puis m'em- « pêcher de songer souvent à ces célèbres « paroles prononcées par l'athénien Périclès, « dans son dernier entretien avec ses amis: « *Je crains plus nos propres fautes que tous* « *les projets de nos ennemis* (201). Oui, vous « le savez, ce sont autant les vices et les « mœurs coupables de nos frères, que les en- « treprises de nos plus acharnés adversaires « qui m'inspirent une si grande inquié- « tude (202). »

« Il règne, parmi quelques-uns des nôtres, « de certains vices secrets qui me tourmen- « tent plus, en vérité, que tous les dangers « qui peuvent nous menacer du dehors (203)»

« Quand je considère ce désordre et cette « confusion barbare, je suis près de succom- « ber sous ma tristesse et ma douleur (204). »

« En 1548, c'est-à-dire pendant l'intérim, ce qui lui donnait plus de soucis que les dangers mêmes de l'intérim, c'était encore le triste aspect de la dégradation morale où était tombé le corps des pasteurs. Il mandait, vers cette époque, à Camérarius: « Quand « on voit cette grande variété d'opinions et « de pratiques et la barbarie, oui la barbarie, « ce n'est pas trop dire, qui règne en plu- « sieurs endroits dans les mœurs, on ne « peut disconvenir que l'empereur n'ait bien « sujet de travailler à la réconciliation de « l'Eglise. Plus le mal est considérable, plus « on devrait se donner de peine pour en « trouver le vrai remède. Nos mœurs, c'est- « à-dire celles des pasteurs, sont de telle « nature, je veux employer les expressions « les plus douces, que bien des personnes « préféreraient à l'état actuel toute autre si- « tuation, quelle qu'elle fût, et recevraient « comme un bienfait tout ce qui les délivre- « rait de cet incroyable désordre (205). »

« La guerre de Smalkalde en général, les suites de cette guerre, ainsi que la tentative qu'on fit à l'effet d'étouffer le protestantisme par l'établissement de l'intérim, il considérait tout cela comme une punition de Dieu, attirée par la mauvaise conduite des princes et par la corruption des peuples et des prédicateurs.

« Ce n'est point, à mon avis, par une sorte « de nécessité fatale, mais par notre propre « faute et pour notre punition que nous « sommes tombés dans cet excès de misère. « Il y a longtemps que les princes provo- « quent les haines et accumulent les périls « par tout ce bruit inutile et par la manie « qu'ils ont de s'immiscer, sans nécessité, « dans des affaires qui ne les regardent d'au- « cune manière. A toutes ces fautes s'ajoute « la mauvaise conduite du peuple et du « clergé chargé de l'instruire, ce qui ne tend « non plus qu'à allumer la colère di- « vine (206). »

« Puisqu'il en est ainsi, souffrons donc la « servitude avec d'autant plus de patience « que nous avons davantage abusé du pré- « texte de la liberté chrétienne. Il faut avouer « qu'il est plusieurs personnes qui, en ré- « glementant la doctrine, ont procédé avec « un incroyable arbitraire, et que les prin- « ces et les magistrats, aussi bien que le « peuple, ont vraiment par trop négligé la « pratique de la tempérance, si utile pour « la prière. Quelle incurie n'a-t-on point « montrée dans la recherche, dans l'étude « et dans la propagation de la vérité ! Per- « sonne ne s'occupait, ni de faire surveiller « les Eglises, ni de procurer aux pasteurs igno- « rants l'instruction qui leur eût été néces- « saire. Un grand nombre de docteurs s'adon- « naient aussi beaucoup trop à la satisfaction « de leurs désirs, ou mêlaient à contre-temps « aux intérêts de l'Eglise des affaires qui « ne s'y rapportaient guère. Que nos tribu- « lations nous servent du moins d'avertisse- « ment, et nous inspirent le regret de ces fautes « ainsi que de toutes les autres, en grand nom- « bre, que nous pouvons encore avoir com- « mises (207) »

« Ce n'est point, j'en suis sûr, par une « sorte de fatalité stoïque que ces malheurs « nous accablent: non, ces maux, dont, « depuis longtemps, nous accumulons les « causes, c'est nous-mêmes qui nous les « sommes attirés par l'imprudence et la sé-

(199) *Corpus Reform.*, I, 888.

(200) Myconio, 5 J nii, 1528. *Corpus Reform.*, I, 982.

(201) Vito Theodoro, 1537. *Corpus Reform.*, I.I, 373.

(202) Camerario, 1546. *Corpus Reform.*, VI, 206, etc.

(203) Camerario, 1540. *Corpus Reform.*, III, 1016.

(204) Matth. Irenæo Franco, 1540. *Corpus Reform.*, III. 1093, etc.

(205) *Corpus Reform.*, VI, 900, etc.

(206) N col. Biscoducensi, 1547. *Corpus Reform.*, VI, 537.

(207) Aux Pasteurs de Francfort, 1548. *Corpus Reform.*, VII, 325.— A ceux de Nüremberg *Cod. Germ.*

« curité avec lesquelles chacun de nous s'a-
« bandonne à sa passion dominante (208). »

« Il nous faut bien connaître que c'est à
« nos mœurs licencieuses que nous devons
« d'être ainsi punis. Craignons aussi, crai-
« gnons surtout, que l'orage ne soit pas en-
« core entièrement dissipé (209). »

« Dans une lettre du 11 août 1547, Mélanchthon fait encore les mêmes doléances(210).

« Plus tard, en 1550, il mande à Hardemberg de Brême qu'il y a longtemps que l'état des mœurs lui fait redouter les effets de la colère divine ; qu'il a vu la licence du peuple et les mauvaises passions des prédicateurs et des princes, et que déjà la cognée venait d'être appliquée à la racine (211). »

« Vous le savez, dit-il ailleurs, il y a bien
« des années que je porte au fond du cœur
« la douleur que me causent l'audace des
« pasteurs et l'avidité des princes (212). » — Il dit encore, vers cette même époque de l'intérim : « Il n'y a vraiment pas lieu de
« s'étonner que le peuple ait montré si peu
« de constance dans son attachement à la
« doctrine, quand on songe au désaccord qui
« règne parmi les docteurs dans les choses
« les plus importantes. Il n'est pas non plus
« surprenant que la colère divine se soit à
« ce point appesantie sur nos têtes. — Ce
« n'est, hélas ! que trop réel, les Eglises gé-
« missent sous des tyrannies de plus d'une
« espèce ; seulement il faut bien reconnaî-
« tre qu'elles étaient auparavant déjà déchi-
« rées par nos discordes (213). »

« En 1545, Mélanchthon nous apprend que les protestants peuvent se distribuer en quatre classes bien distinctes. « La première
« dit-il, comprend ceux qui aiment l'Evan-
« gile d'une affection naturelle, qui haïssent
« les entraves opposées aux passions par
« les lois et les pratiques de l'Eglise, et ap-
« prouvent fort, au contraire, le relâchement
« de la discipline. Ceux-ci se sont attachés
« à l'Evangile d'un amour aveugle, parce
« qu'ils sont persuadés qu'il est le moyen
« le plus direct et le plus sûr d'arriver à une
« entière licence. A cette classe appartient
« en général le commun du peuple, qui ne
« comprend ni les principes fondamentaux
« de la doctrine, ni les causes de tous nos
« débats, et qui, à la vue du développement
« qu'a pris notre Evangile, témoigne à peu
« près l'intérêt que montre un bœuf à la vue
« de la porte neuve qu'on vient de mettre à
« son étable. La deuxième classe est com-
« posée de personnes de distinction et de
« nobles, c'est-à-dire de gens habiles à di-
« riger leurs convictions religieuses d'après
« les inclinations ou les préférences connues
« de ceux qui gouvernent. Il est aujour-
« d'hui, à la cour des princes, un grand
« nombre de ces individus qui adoptent
« telle ou telle religion, non parce que leurs
« convictions les y portent, mais uniquement
« parce qu'ils craindraient, en faisant di-
« féremment, de blesser les princes qu'ils
« courtisent. Il en est encore d'autres, et
« ceux-là constituent la troisième classe,
« qui affectent tous les dehors de la piété et
« du zèle le plus rare ; mais qui, à la faveur
« de la vaine apparence dont ils couvrent
« leur vraie nature, ne cherchent qu'à satis-
« faire leurs appétits déréglés et leurs pas-
« sions charnelles. Dans cette catégorie se
« trouve un grand nombre de personnes
« fort peu louables. » Il range enfin dans la quatrième classe les élus, ceux dont les croyances ne reposent que sur leurs convictions personnelles. « Ces derniers, dit-il,
« ne sont malheureusement qu'en bien petit
« nombre (214). » . . . . . .
. . . . . .

« Une autre chose également digne d'attention, c'est que Mélanchthon ne fait pas moins ressortir que Luther l'énorme différence qui se remarquait entre la génération passée, telle qu'il l'avait lui-même pu voir dans sa jeunesse, et la nouvelle génération grandie sous l'influence de la doctrine luthérienne.

« Qu'on vienne à se demander, par exem-
« ple, pourquoi le gouvernement des hom-
« mes devient de plus en plus difficile, et
« l'on s'aperçoit bientôt que la principale
« cause en est que les mœurs des peuples se
« perdent également chaque jour davan-
« tage. C'est parce que le luxe, la licence,
« et l'impudence vont sans cesse en aug-
« mentant, que Dieu permet au joug de l'au-
« torité de s'appesantir aussi davantage sur
« nos têtes (215). »

« Certes, du temps de nos pères, on était
« loin de voir une goinfrerie pareille à celle
« qui se remarque parmi les hommes de
« notre époque, et qui tous les jours de-
« vient plus révoltante. Moi-même, sans être
« précisément intempérant, je ne sais plus
« aussi bien me restreindre, tant est fort
« l'entraînement du mauvais exemple. —
« Nous mangeons et buvons, nous autres
« Allemands, jusqu'à en crever, jusqu'à
« nous ruiner corps et âme. — C'est pour
« cela que je me plains si souvent de l'état
« morbide de notre espèce (216). »

« Tandis qu'autrefois on se gâtait la santé
« par le jeûne, et l'esprit par les croyances
« superstitieuses, maintenant que nous som-
« mes délivrés des liens de la tradition, nous
« péchons, la plupart, par un excès con-
« traire. Nous n'avons pas plus d'ordre dans
« le travail que dans la satisfaction de nos
« besoins matériels. A peine se voit-il en-

(208) Mi-hobio, 1547. *Corpus Reform.*, VI, 625.
(209) Au sénat de Zwick u, 1547. *Corpus Reform.*, VI, 729.
(210) Henrico Lunebourg. *Corpus Reform.*, VI, 634.
(211) *Corpus Reform.*, VII, 649.
(212) Milichio, 1556. *Corpus Reform.*, VI, 525.
(213) Bucero, 1548. *Corpus Reform.*, VII, 157.

« Cum tantæ fue int de rebus maximis dissensiones inter doctores, » e c.
(214) Gol teinio. *Corpus Reform.*, V, 725-26.
(215) Melanchthonis *Evangel. Dominic.*, 1552, *Opp.* III, p. 110, e c.
(216) Melanchthonis *Postilla* ex collect. Pezelii, 1594. *Dom.* II, *Adv.*, p. 41.

« core quelques personnes qui aient un « temps donné pour les repas, pour la prière, « pour le travail des mains, pour l'étude ; « que si même vous désiriez régler votre « manière de vivre, vous ne sauriez y réus- « sir : la barbarie où est retombée l'écono- « mie domestique vous empêcherait de le « faire. Combien n'en est-il pas, ensuite, « qui passent des nuits entières dans la cra- « pule, et avec d'autant moins de remords « de conscience qu'on leur a répété plus sou- « vent que la piété n'a que faire du jeûne et « de l'abstinence (217). »

« Le peuple est tellement abruti, que la « plupart croiraient sérieusement ne pou- « voir atteindre, vivants, au lendemain s'ils « passaient un seul jour sans se bourrer le « ventre. Les faits, du reste, parlent assez « d'eux-mêmes, et les exemples, hélas ! ne « manquent point pour attester qu'ici la « seule chose dont sérieusement on s'oc- « cupe, c'est de se préparer des moyens de « jouissances, des festins et de ces épouvan- « tables parties de débauche en fait de « boire (218), dont sans doute vous avez « connaissance (219). »

CHAPITRE XXIX.

Tolérance de Mélanchton.

« A l'égard de ceux qui différaient avec lui de croyances, Mélanchton devenait, chaque jour, plus dur et plus acrimonieux, à mesure qu'il avançait en âge. Et c'est encore un fait assez digne de remarque que l'expérience qui, à ce qu'il semble, eût dû tempérer ses opinions, exerça plutôt sur elles une influence contraire. Il avait cependant lui-même modifié ses premiers principes dans des points fort essentiels, puisque, du fatalisme luthérien et de la négation de la liberté humaine, il était tombé jusque dans le synergisme, et qu'après avoir employé tant d'ardeur à défendre le dogme de la présence réelle, il avait fini par adopter la doctrine opposée ; mais ni le souvenir de ses variations et de sa propre inconstance, ni les dissensions incessantes qui se manifestaient au sein de son Eglise, n'eurent le don de le rendre plus indulgent aux autres. Il y a plus, il voulait que l'autorité s'armât du glaive pour soutenir son Eglise défaillante ; et lui-même menaçait des châtiments du ciel les inventeurs d'opinions nouvelles que l'autorité civile, par une indulgence mal entendue, négligeait de punir (220). On le vit, par exemple, demander, avec les plus vives instances, l'expulsion des anabaptistes et la condamnation à mort de ceux d'entre eux qui se montreraient opiniâtres ; parler du supplice de Servet, à Genève, comme d'un MAGNIFIQUE EXEMPLE donné par les protestants suisses ; et prétendre que si le pouvoir temporel connaissait bien son devoir, il ferait également exécuter Théobald Thammer, qui soutenait la possibilité, pour les mahométans et les païens, d'obtenir la vie éternelle. Quant à Schwenkfeld et ses adhérents, qui professaient que ce ne sont point les prédications, la parole extérieure, mais les dispositions de l'âme et la lumière de la grâce qui déterminent l'action de Dieu sur l'homme, le *doux* Mélanchton voulait que les princes missent en usage tous les moyens de rigueur pour les faire renoncer à leur erreur et rentrer dans la communauté de l'Eglise luthérienne. Il allait jusqu'à demander que les adversaires des majoristes, ces luthériens si déterminés, qui n'avaient que le tort de croire que la nouvelle obéissance n'était point indispensable pour le salut, fussent châtiés corporellement par le pouvoir temporel.

« A présent, si l'on considère quel était alors le nombre des anabaptistes, des Schwenkfeldiens et de tous les autres dissidents, on comprendra que, pour obtempérer à la demande du réformateur, il n'eût rien moins fallu que des EXÉCUTIONS EN MASSE. Le *doux*, le *conciliant* Mélanchton, on le voit, avait bien modifié sa première opinion sur la tolérance qu'on doit avoir pour les doctrines hétérodoxes ! On vient de dire qu'il invoquait l'intervention du pouvoir civil même contre des luthériens ; il en résulte que, s'il n'avait tenu qu'à lui, toutes les querelles, en général, survenues dans le parti luthérien, se seraient terminées par des supplices. Pendant la discussion des osiandristes sur la justification, Morlin et son parti ayant soutenu contre les partisans d'Osiander que la justification par la foi n'était autre chose que la passion de Jésus-Christ et le sang répandu par Notre-Seigneur, un osiandriste eut le malheur de répondre à Morlin que le sang du Christ ne pouvait être notre justification, attendu que ce sang devait avoir été absorbé par le sol et s'y être corrompu depuis longtemps, comme celui de tout autre animal : il voulait dire, sans doute, comme le sang de toute autre victime qu'on immole. Le seigneur, propriétaire de la terre qu'habitait cet homme, Bothon d'Eilenbourg, le fit mettre à mort pour cette parole mal sonnante, et Mélanchton ne trouva dans son cœur que des éloges pour cet acte de cruelle intolérance. « On sait, dit-il dans son avertisse- « ment de l'an 1555 à l'Eglise de Nuremberg, « que plusieurs osiandristes se sont permis « des assertions messéantes sur le sang de « Jésus-Christ : ils ont été punis comme ils « le méritaient, autant pour venger Notre- « Seigneur que pour donner un exem- « ple. »

« Une voix intérieure paraît cependant l'avoir averti quelquefois que ce recours impitoyable à la force brutale et au glaive

(217) MELANCHTHONIS *Comm. in epist. ad Coloss.*, 1556. *Opp.*, IV, p. 356, etc.

(218) MELANCHTHONIS *Comment in Matthæum*, 1558. *Opp.*, III, p. 543.

(219) Ces textes ont été recueillis par le Dr DŒLLINGER, *La Réforme*, trad. Perrot. J'ai choisi les plus importants.

(220) *De Servelo*, 1555. *C. R.*, VIII, 525.

du pouvoir temporel, tantôt contre les catholiques, tantôt contre les anabaptistes ou les partisans de Schwenkfeld, ne convenait guère à un homme qui, lui-même, se montrait passablement chancelant et inconstant dans les questions les plus importantes, et qui ne savait, au bout du compte, proposer à la croyance des hommes que sa propre interprétation de la Bible, c'est-à-dire des opinions humaines, contradictoirement à d'autres opinions également humaines. Cette contradiction paraissait surtout choquante dans sa conduite à l'égard des anabaptistes, DONT IL NE CESSAIT DE DEMANDER LE BANNISSEMENT ET LA CONDAMNATION AU DERNIER SUPPLICE, bien qu'il se sentît incapable de réfuter, par la Bible, leur doctrine fondamentale, cette doctrine sur le baptême, qu'il rangeait cependant au nombre des blasphèmes devant encourir, de la part du pouvoir temporel, les peines les plus rigoureuses.

« Nous trouvons dans une série d'observations adressées, en 1536, par lui à l'électeur de Hesse, le passage suivant : « Il « est du devoir de l'autorité temporelle de « punir l'impiété, le blasphème et le par- « jure, s'ils sont notoires; il est donc aussi « de son devoir de réprimer et de punir les « fausses doctrines, l'hérésie et l'établisse- « ment d'un culte illégal dans son domaine « et par les personnes soumises à son pou- « voir. — *Il ne faut reconnaître aucune doc- « trine, à moins qu'elle n'ait pour garantie « le témoignage de l'ancienne et véritable « Eglise, car il est facile de comprendre que « cette ancienne Eglise devait nécessairement « posséder tous les articles de foi, tout ce « qui est réellement indispensable.* Tout gou- « vernement est conséquemment tenu de « se faire instruire à fond dans la parole « divine, ainsi que dans la doctrine de « cette ancienne Eglise. — Or, les anabap- « tistes se séparant de l'Eglise, là même « où règne la pure doctrine et d'où l'on a « fait disparaître les abus et les pratiques « idolâtres, ils y établissent un sacerdoce, « une Eglise et une société à part, ce qui « n'est pas moins évidemment contraire à « la volonté divine. »

« Il est assez difficile, ici encore, de défendre la droiture et la véracité de Mélanchton. Il n'entendait sans doute faire accepter le canon qui prescrivait aux princes protestants d'user de rigueur à l'égard des sectaires dissidents, qu'à la condition sous-entendue que ces mêmes princes se feraient d'abord instruire, par les théologiens luthériens, sur ce qu'il fallait comprendre dans la doctrine de l'ancienne Eglise : or, comme il n'ignorait point que le dogme le plus important de la nouvelle Eglise, celui de la justification, est tel que l'entendaient les luthériens, complétement étranger aux croyances de l'Eglise ancienne, il s'ensuivait que, pour se conformer rigoureusement à ses instructions, il eût fallu que le glaive du pouvoir temporel se tournât, avant tout, contre le parti dominant, contre le luthéranisme lui-même (221). »

CHAPITRE XXX.

Dans quel but les fondateurs du protestantisme ont-ils adopté le fatalisme?

« Tout le monde a vu dans Luther deux génies différents, l'un qui brise les liens du passé, l'autre qui nie la liberté de l'homme. Comment ces deux principes opposés, l'affranchissement et la servitude, ont-ils pu entrer dans le même esprit? Est-ce une fantaisie particulière, un hasard? Non. C'EST UNE IDÉE COMMUNE A TOUS LES RÉFORMATEURS DEPUIS WICLEF JUSQU'A CALVIN. . . . .

. . . . . .

« Le vrai moyen, en effet, de saper par le pied la vieille Eglise était d'affirmer que la multitude de ses œuvres ne sert de rien, que Dieu seul agit, et qu'il ne laisse rien à faire au prêtre. A quoi bon l'intervention du clergé, ses solennités, ses sacrements, ses cérémonies, s'il est démontré que tout ce qui vient de la terre est incapable de mérite? A quoi sert le sacrifice de la messe, si tout est prédestiné et enfermé dans le premier sacrifice du Golgotha? » (Edgar QUINET, *Le Christianisme et la Révolution française.*)

CHAPITRE XXXI.

Le culte et le dogme luthérien condamnés par Saint-Simon.

« Afin de stimuler l'attention des hommes dans quelque genre d'idées que ce soit, et les pousser fortement dans une direction, deux grands moyens existent : il faut exciter en eux la terreur par la vue des maux terribles qui résulteraient pour eux d'une conduite différente de celle qu'on leur prescrit, ou leur présenter l'appât des jouissances résultant nécessairement des efforts faits par eux dans la direction qu'on leur indique.

« Pour produire, dans ces deux circonstances, l'action la plus forte et la plus utile, il faut combiner tous les moyens, toutes les ressources que les beaux-arts peuvent offrir.

« Le prédicateur appelé, par la nature des choses, à employer l'éloquence, qui est le premier des beaux-arts, doit faire trembler son auditoire par le tableau de la position affreuse dans laquelle se trouve, dans cette vie, l'homme qui a mérité la mésestime publique; il doit même montrer le bras de Dieu levé sur l'homme dont tous les sentiments ne sont pas dominés par celui de la philanthropie.

« Ou bien il doit développer dans l'âme de ses auditeurs les sentiments les plus généreux et les plus énergiques, en leur faisant sentir la supériorité des jouissances que fait éprouver l'estime publique sur toutes les autres jouissances.

(221) Ces textes de Mélanchton sont tirés du *Corpus Reform.* et recueillis par le docteur Dœllinger.

« Les poëtes doivent seconder les efforts des prédicateurs; ils doivent fournir au culte des morceaux de poésie propres à être récités en chœur, de manière à rendre tous les fidèles prédicateurs à l'égard les uns des autres.

« Les musiciens doivent enrichir de leurs accords les poésies religieuses, et leur imprimer un caractère musical profondément pénétrant dans l'âme des fidèles.

« Les peintres et les sculpteurs doivent fixer dans les temples l'attention des Chrétiens sur les actions les plus éminemment chrétiennes.

« Les architectes doivent construire des temples, de manière que les prédicateurs, que les poëtes et les musiciens, que les peintres et les sculpteurs puissent à volonté faire naître dans l'âme des fidèles les sentiments de la terreur, ou ceux de la joie et de l'espérance.

« Voilà évidemment les bases qui doivent être données au culte, et les moyens qui doivent être employés pour le rendre utile à la société.

« Qu'a fait Luther à cet égard? Il a réduit le culte de l'Eglise réformée à la simple prédication; il a *prosaïqué* le plus qu'il a pu tous les sentiments chrétiens; il a banni de ses temples tous les ornements de peinture et de sculpture; il a supprimé la musique, et il a donné la préférence aux édifices religieux dont les formes sont les plus insignifiantes, et par conséquent les moins propres à disposer favorablement le cœur des fidèles à se passionner pour le bien.

. . . . . .

« J'ai prouvé clairement que le culte des protestants était dépourvu des moyens secondaires les plus efficaces pour développer dans l'âme des fidèles la passion du bien public; ainsi, j'ai prouvé que cette seconde accusation d'hérésie contre le protestantisme était fondée.

« Je porte contre les protestants une troisième accusation d'hérésie; je les accuse d'avoir adopté un MAUVAIS DOGME. » (SAINT-SIMON, *Nouveau christianisme.*)

CHAPITRE XXXII.

Le protestantisme intolérant et servile dès son origine.

« Une diète convoquée à Spire (1529), prit à la majorité des voix, d'après la demande de Charles-Quint, quelques mesures un peu plus sévères, contre lesquelles les princes portés pour le luthéranisme protestèrent. C'est de là que leurs adhérents eurent et conservèrent le nom expressif de *protestants*.

« On ne saurait nier que parmi les propositions énoncées dans l'acte de protestation, il n'y en ait qui sont en opposition directe avec le principe de la liberté de conscience, pour la défense duquel elles furent établies, et qui contiennent l'aveu de la légalité des mesures prises contre les protestants par leurs adversaires. Il est également incontestable que les prétentions de la nouvelle Eglise manquaient alors et manquèrent aussi, dans la suite, de cohérence, de justesse et même de fondement apparent de droit. Il était aussi inconséquent qu'injuste de demander que les princes protestants fussent autorisés à interdire à leurs sujets la fréquentation de la messe; il était déraisonnable et aussi préjudiciable à la cause des protestants qu'à celle des catholiques de regarder comme un mal la différence du rite entre les Eglises d'un même Etat, et de vouloir soumettre à la volonté arbitraire des princes la décision des affaires en matière de religion. » (Charles DE ROTTECK, *Histoire générale*, trad. S. Gunzer, t. III.)

CHAPITRE XXXIII.

La liberté accordée par Luther, d'après Mélanchton.

« Vous vous rappelez, dit-il en 1538, dans une lettre à Guy Dietrich, quel dégradant esclavage nous avions à subir ici, déjà de votre temps; eh bien, sachez que Luther est, depuis, devenu plus impérieux, plus difficile encore (222). »

CHAPITRE XXXIV.

Le Catholicisme de Luther, par Ussleber.

Luther, le fondateur de la *Réforme*, est celui qui, après avoir le plus fortement attaqué l'Eglise, a laissé le plus d'arguments en faveur du *Catholicisme*. Il nous suffira, pour le prouver, d'extraire quelques fragments du *Catholicisme de Luther*, publié en 1744 par Ussleber:

« Il n'y a point de doute, dit le moine réformateur, que l'Eglise romaine n'ait la préférence en rang et en dignité sur toutes les autres Eglises; car c'est là que furent saint Pierre et saint Paul et quarante-six Papes; c'est là que plusieurs milliers de martyrs versèrent leur sang, que le monde et l'enfer furent vaincus. D'où il est aisé de comprendre pourquoi Dieu y attache une attention toute particulière. » (LUTH., t. I^er^ f. 163, édit. d'Iéna.)

« Nous avouons que le papisme possède le plus grand nombre des bienfaits du christianisme, qu'il les possède même tous, et que c'est de lui que nous les tenons. Nous avouons qu'il a la véritable sainte Ecriture, le véritable baptême, le véritable saint sacrement de l'Eucharistie, les vraies clefs pour la rémissions des péchés, la vraie prédication de l'Evangile, le vrai catéchisme, savoir: les dix commandements de Dieu, le symbole, le *Pater*, etc.

« Je dis que sous le Pape se trouvent les vrais Chrétiens, le vrai troupeau choisi et beaucoup de pieux et grands saints. Si donc la vraie chrétienté est sous le papisme, il faut bien qu'il soit le véritable corps composé des vrais membres de Jésus-Christ; et,

(222) Qualis fuerit, cum adesses, δουλότης, meministi. Et tamen hunc scito nunc esse facum duriorem. (Cité dans DŒLLINGER.)

s'il est son corps, il a aussi son esprit, son Evangile, sa foi, son baptême, ses sacrements, ses clefs, sa prédication évangélique, sa prière, son Ecriture, et tout ce qui tient au christianisme. » (LUTH., t. IV, f. 320, écrit en 1528, onze ans après la prétendue réforme ; Iéna.)

« Il est vrai que les papistes ont la parole de Dieu et le ministère apostolique, et que nous en avons reçu les saintes Ecritures, le baptême, les sacrements, la prédication. Que saurions-nous de tout cela, si nous ne l'avions d'eux ? D'où il suit que la foi, l'Eglise chrétienne et le Saint-Esprit doivent se trouver chez eux. » (LUTH., t. VIII, Iéna, f. 159, dans un sermon sur le chap. XVI de saint Jean, prêché en 1538, c'est-à-dire vingt et un ans après le commencement de la Réformation.)

« C'est pourquoi la sainte Eglise ne peut et ne veut souffrir aucun mensonge et aucune fausse doctrine. Il faut que l'Eglise n'enseigne que la parole divine, et qu'elle soit véritablement ce qu'elle doit être, savoir : le fondement et la colonne de la vérité, bâtie sur la pierre, sainte et inébranlable ; ou qu'elle soit, comme on le dit avec raison, INFAILLIBLE, puisque la parole de Dieu qu'elle enseigne est infaillible. » (LUTH., 1541, c'est-à-dire cinq ans avant sa mort ; t. VII, Iéna, f. 416.)

« Qui veut connaître Jésus-Christ et sa doctrine NE DOIT POINT SE FIER A LUI-MÊME, ni vouloir par sa raison jeter un point vers le ciel ; mais il doit chercher l'Eglise, la visiter et la consulter... Car hors de l'Eglise chrétienne il n'y a point de vérité, point de salut. » (LUTH., *Sermonaire*, t. I^er^, f. 92, Wittemberg, 1530.)

Dès 1518, Luther faisait acte de soumission au Pape. « Je déclare devant Dieu et les saints, lui écrivait-il, que ce n'était jamais ma volonté de m'opposer sérieusement à l'Eglise romaine et d'attaquer, en quelque manière que ce fût, le pouvoir de Votre Sainteté. Je confesse ouvertement que le pouvoir de cette Eglise s'étend sur toutes les autres Eglises, et que rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, ne peut lui être préféré, si ce n'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le maître de toutes choses. Je prie en conséquence Votre Sainteté de ne pas ajouter foi aux calomniateurs qui parlent autrement de Luther. » (LUTH., t. I^er^, Iéna, f. 114, etc.)... « Je suis convaincu que la voix de Votre Sainteté, c'est la voix de Jésus-Christ qui parle et agit par elle. » (T. I^er^, f. 58.)

CHAPITRE XXXV.

Résultats moraux de la Réforme selon Luther.

« Les lettres que Luther écrivit à ses amis, dans le courant de l'année 1522, prouvent combien peu les résultats répondirent à son attente. Il mande, par exemple, au réformateur Lang, d'Erfurt, avec une remarquable expression d'étonnement :

« Ou la vertu de la parole est encore latente, ou elle est dans nous tous bien « faible et bien petite, ce qui me surprend « drait fort. Nous sommes, en effet, encore « ce que nous étions naguère, durs, insen« sibles, impatients, grossiers et insolents, « querelleurs, livrés à l'ivrognerie et à plu« sieurs autres vices (223). »

« Il avait ici particulièrement en vue ses collègues les théologiens et les prédicateurs de la nouvelle doctrine ; mais il était forcé de reconnaître aussi que les fruits obtenus même parmi le peuple n'étaient guère plus favorables.

« Rien, écrit-il cette même année à Hauss« mann, rien ne me donne maintenant plus « de dégoût que ce peuple qui, quoiqu'il « néglige entièrement la parole, la foi et la « charité, ne s'imagine pas moins être chré« tien et évangélique, parce qu'il viole les « jours d'abstinence, ne prie ni ne jeûne, « et communie sous les deux espèces (224). »

. . . . . .

« A partir de 1525 ce sont des plaintes incessantes, et de jour en jour plus amères.

. . . . . .

« Les Chrétiens ne sont pas tellement « communs qu'on en puisse facilement ren« contrer un certain nombre ensemble. Le « Chrétien ! c'est au contraire un oiseau de « la plus rare espèce. Plût à Dieu que la « plupart d'entre nous fussent de bons, « d'honnêtes païens observant, je ne dirai « pas la loi chrétienne, mais seulement la « loi naturelle (225) ! »

« Un aveu du même genre lui échappa, la même année, dans une conversation qu'il eut avec Schwenkfeld ; il observa que ce serait une chose fort curieuse que de voir deux Chrétiens ensemble, mais qu'il n'en connaissait pas même un seul.

« Il fallait que, contrairement à l'assurance qu'on avait donnée l'année d'avant au duc de Saxe, l'on fût conduit à reconnaître que le résultat le plus directement appréciable de la nouvelle doctrine, c'était bien réellement l'augmentation du vice, une démoralisation toujours croissante.

« C'est un adroit docteur que Moïse : il a « parfaitement expliqué la première loi du « Décalogue et a reproché d'ailleurs à sa « nation une foule de vices, de sorte qu'elle « semblait avoir mérité tout autre chose « que la Terre promise. Nous nous con« duisons d'une manière tout à fait ana« logue à l'égard de l'Evangile. *Il n'est pas « un de nos évangéliques qui ne soit aujour« d'hui sept fois pire qu'il n'était avant de « nous appartenir, dérobant le bien d'au« trui, mentant, trompant, mangeant, s'eni« vrant et se livrant à tous les vices, comme « s'il ne venait pas de recevoir la sainte pa« role.* Si l'on nous a débarrassés d'un des « esprits du mal, il en est sept autres, pires « que le premier, qui se sont aussitôt em« parés de sa place ainsi qu'on le peut voir

(223) *Epp.*, é l. AURIF., II, f. 54-6
(224) *Loco citato*, II, f. 50, A.
(225) *Vom. Bauernaufstande*, éd. de WALCH, XVI, 73.

« chez les princes, les grands, les bourgeois « et les gens de la campagne, qui tous se « conduisent avec le plus grand sans-gêne, « et sans s'inquiéter le moins du monde de « Dieu ni de sa colère (226). »

« C'est pourquoi, dans le même récit, Luther menace ainsi ses luthériens des vengeances célestes.

« Vous en ferez tant que quelque terrible « plaie finira par frapper l'Allemagne en- « tière : je crains fort que la guerre, la peste « et la faim ne nous affligent toutes trois « ensemble. Personne ne craint Dieu ; tout « le monde, au contraire, paysans, artisans, « domestiques, est plein de malice, trompant « et volant le prochain, et vivant au gré de « ses désirs (227). »

. . . . . .

« Nous ne voyons que trop, malheureuse- « ment, ce qu'ils sont (les ingrats envers « l'Evangile), et combien le monde est rempli « de gens de leur espèce ! Nous le voyons, « non pas seulement à ceux qui persécutent « sciemment la vérité évangélique, mais « même à nous autres qui nous vantons « d'avoir reçu la parole. La plupart sont si « honteusement ingrats qu'il ne serait pas « étonnant que Dieu s'armât pour les punir « de toutes les foudres du ciel, et lançât « contre eux tous les Turcs et tous les dia- « bles de l'enfer. — Nous avons bien vite « oublié tous les maux qui nous affligeaient « sous le règne de la papauté, alors que « nous étions comme noyés dans un déluge « de préceptes étranges, qui nous troublaient « la conscience et nous faisaient tant sou- « pirer après le salut ! Maintenant que, « grâce au ciel, nous sommes délivrés de « ces misères, quelle reconnaissance en « avons-nous ? Une reconnaissance qui est « plutôt de nature à appesantir sur nous la « colère divine. Voyez plutôt vous-mêmes « si ce n'est pas une intolérable malice, « alors que Dieu nous gratifie de la rémis- « sion de nos péchés et nous met, dès à « présent, en possession des portes du ciel, « de faire, de notre côté, si peu de chose en « retour de si grands bienfaits, que nous « soyons incapables de pardonner au pro- « chain la plus légère offense, bien loin que « nous nous montrions charitables et dispo- « sés à lui rendre service (228). »

« On ne veut même pas songer à l'abon- « dance des grâces dont Dieu nous a comblés ; « on ne pense pas que nous avons maintenant « le paradis, pourvu que nous sachions le « reconnaître ; nous nous montrons, au con- « traire, tellement ingrats que nous sem- « blons croire, en vérité, n'en avoir pas fait « assez en violant les commandements de « Dieu, si nous ne foulons encore aux pieds « la grâce et la miséricorde, qui nous sont « offertes dans l'Evangile : il n'y a vraiment « pas lieu de s'étonner que Dieu fasse peser « sur nous le poids de sa colère. A ces « horribles péchés il faut encore ajouter le « blasphème dont on se rend coupable en « attribuant à l'Evangile ou, comme on dit, « à la nouvelle doctrine, les châtiments que « le ciel nous inflige (229). »

« Nous possédons l'Evangile, Dieu merci ! « Personne ne le peut nier ; mais qu'en fai- « sons-nous ? Pourvu que nous sachions en « parler d'une manière convenable, nous « croyons en avoir fait tout ce qu'on en peut « faire. Il ne nous viendrait même pas une « fois à la pensée d'agir en raison de la « connaissance que nous en avons acquise. « Ah ! si nous étions menacés de perdre une « couple de florins, il faudrait voir notre « sollicitude ! Mais il n'est question que de « l'Evangile, et l'on en serait privé des « années entières qu'on ne s'en soucierait « guère (230). »

« Non, Dieu ne saurait laisser impuni un « tel mépris de sa parole, et sa vengeance « ne peut tarder de nous atteindre ; car « l'Evangile nous est distribué avec une « prodigalité telle qu'on peut dire que jamais « il n'a été mieux expliqué, grâce à Dieu, « depuis le temps des apôtres (231). »

« Bien que nous soyons aujourd'hui « délivrés de cette infernale séduction du « papisme, nous n'en éprouvons aucune re- « connaissance, nous ne servons point Dieu « conformément aux préceptes de l'Evangile, « nous ne prenons point intérêt à ce qui est « utile au prochain, nous sommes rusés et « trompeurs, ne songeant qu'à tout at- « tirer à nous, que le prochain soit ou non « pourvu du nécessaire. Je crains fort qu'à « cause de notre ingratitude Dieu ne nous « traite finalement comme il a traité les « Juifs (232). »

« Car si nous jetons un coup d'œil en « arrière, dans quelles ténèbres, dans quelles « erreurs et quelles abominations ne vivions- « nous pas alors ! Ne sachant ni comment « régler notre vie, ni de quelle manière « nous pouvions nous rendre agréables au « Créateur ! Mais hélas ! on a perdu le sou- « venir de tout cela ; on est ingrat et pares- « seux (233). »

. . . . . .

« Quand on parle de la grâce et de la « paix que procure l'Evangile, on s'étonne « que les hommes soient devenus pires qu'ils « n'étaient sous le papisme ; cependant, en y « réfléchissant, on finit par comprendre qu'il « n'en pouvait être autrement (234). »

. . . . . .

« Nos contradicteurs croient ne pouvoir « nous insulter davantage qu'en nous repro- « chant de prêcher et d'entendre beaucoup « d'excellentes vérités, et, loin d'en faire « notre profit, de devenir pires que nous

(226) *Ausleg. des V. Buchs Mos.*, éd. de Walch, II, 2727.
(227) *Loco citato*, p. 2591.
(228) *Kirchenpostill.*, éd. de Walch, XII, 1234.
(229) *Loco citato*, XII, 1223.
(230) *Loco citato*, XI, 2171.
(231) *Loco citato*, 1977.
(232) *Loco citato*, XII, 1920.
(233) *Loco citato*, 597.
(234) *Ausleg. des* XCIV *Psalms.* Walch, V, 63.

« n'étions avant de les connaître. Ils en con-
« cluent qu'il aurait mieux valu laisser les
« choses en l'état où nous les avons pri-
« ses (235). »

« On entend aujourd'hui partout papistes,
« anabaptistes et autres diriger contre nous
« d'accablants reproches : *A quoi sert-il*,
« disent-ils, *que vous nous parliez tant du*
« *Christ et de la foi? Les hommes en sont-ils*
« *meilleurs*? Le reproche, à première vue,
« semble avoir de l'importance (236). » . . .
. . . . . .

« Il parle de ces pasteurs vains et ba-
vards (237) qui n'ignorent point que l'im-
pureté est un péché, et qui, cependant, s'en
remettent entièrement à la foi du soin de les
sauver, « attendu, disent-ils, que les œuvres
n'ont point en elles-mêmes la vertu sancti-
fiante (238). » . . . . . .
. . . . . .

« Il avoue (239) que dès que les œuvres
(dans le sens papiste) eurent été condam-
nées et rejetées, *chacun prit la résolution, à*
part lui, de n'en plus faire aucune. Il ne dis-
simule pas non plus qu'à mesure qu'on
déployait plus de zèle à prêcher, et que la
doctrine se répandait davantage, on ne vît,
dans le même rapport, augmenter la corrup-
tion générale.

« C'est une chose déplorable que parmi
« les nôtres on trouve également tant de
« scandale et si peu d'amendement véri-
« table! Cette triste situation est cause que
« les sages selon le monde objectent à notre
« Evangile que, s'il était réellement une
« doctrine sainte et sanctifiante, il ne ferait
« pas les gens pires au lieu de les rendre
« meilleurs (240). »

« A part un très-petit nombre de per-
« sonnes qui reçoivent les choses avec fer-
« veur et reconnaissance, tout le reste est
« ingrat, dissipé, imprudent, et vivant
« comme si Dieu ne les avait délivrés des
« liens diaboliques du papisme et ne les
« avait gratifiés de sa sainte parole, qu'afin
« qu'ils pussent plus commodément agir au
« gré de leurs caprices (241). »

« Il faut croire qu'il est nécessaire que ceux
« qui deviennent évangéliques se montrent
« ensuite plus corrompus qu'ils n'étaient
« avant d'avoir reçu l'Evangile. Nous éprou-
« vons malheureusement, tous les jours, que
« les hommes qui vivent sous notre Evan-
« gile sont plus haineux, plus colères, plus
« cupides et plus avares qu'ils ne le furent
« jamais sous le papisme (242). »

« Plus on le prêche et le propage (l'Evan-
« gile), et plus les choses empirent. Parce
« qu'on est débarrassé de l'excommunica-
« tion, chacun se conduit comme il veut et
« fait ce que bon lui semble. Si ce n'était
« l'amour de Dieu qui m'engageât à prêcher,
« je voudrais ne plus, de ma vie, faire en-
« tendre une seule parole ; car ce sont pré-
« cisément ceux qui ont le plus de prétention
« au titre d'évangélique qui font le moins
« de cas et usent le plus librement de l'Evan-
« gile (243). » . . . . . .
. . . . . .

« Nous sommes ingrats envers Dieu et
« ingrats envers sa parole : qu'en résultera-
« t-il? Que le démon dont nous avons été
« délivrés sera remplacé par sept autres,
« pires que le premier; qu'au lieu d'une
« erreur nous en aurons sept fois davantage
« et que nous deviendrons sept fois pires
« que nous n'étions naguère (*Luc.* II, 26). Et
« puis, c'est l'Evangile qu'on accuse de tout
« ce mal! Nous voyons déjà un grand nom-
« bre de personnes qui le blasphèment et
« s'écrient : *Ah! plût à Dieu que nous fus-*
« *sions demeurés sous la domination du Pape!*
« *C'est la faute de l'Evangile si tout va si*
« *mal. Que ne l'avons-nous repoussé? Nous*
« *ne serions pas ainsi dans la peine.* — C'est
« donc l'Evangile qu'on rend responsable de
« tout ce qui se passe, tandis que notre
« ingratitude et nos dédains, qui sont les
« vrais coupables, restent entièrement hors
« de cause, afin qu'il soit vrai de dire qu'il
« y a maintenant sept diables, là où naguère
« on n'en connaissait qu'un seul. Mais plût
« à Dieu qu'on se bornât à l'indifférence et
« à la mollesse, et qu'à cette dernière ne
« succédassent pas, comme on en voit déjà
« de nombreux exemples, le mépris et la
« haine de la parole! Nous ne songeons plus
« aux misères dans lesquelles nous étions
« plongés sous le papisme. Nous étions pos-
« sédés de cent mille diables; nous avions
« adopté toutes les fausses doctrines, toutes
« les erreurs, toutes les abominations imagi-
« nables; l'idolâtrie avait envahi le monde;
« on ne savait rien de Jésus-Christ; on ne
« le connaissait point, on n'y croyait point :
« et cependant, en est-il un seul parmi nous
« qui maintenant s'en souvienne? Nous de-
« vrions rendre grâces à Dieu de ce qu'il a
« bien voulu nous retirer des griffes du dia-
« ble, et faire briller sur nous les lumières
« de sa parole; mais nous avons bien autre
« chose à faire. Nous ne sommes pas seule-
« ment négligents et lâches à entendre la
« parole de vérité, nous commençons même
« à la mépriser et à la poursuivre de notre
« haine (244). »

« Ce mépris de l'Evangile, ce coupable
« oubli, cette ingratitude pour ses bienfaits,
« se montrent même déjà près de nous ici,
« dans cette Saxe électorale : c'est à faire
« périr de douleur! » . . . . . .
. . . . . .

(235) *Kirchenpostill.*, édit. WALCH, XII, 1158.
(236) *Loco citato*, 1120.
(237) *Kirchenpostill.*, édit. WALCH, XII, 612.
(238) *Loco citato*, VI, 2589.
(239) *Ausleg d. V. Buchs Moses*, édit. WALCH, III, 2710.
(240) *Hauspostill.*, édit. WALCH, XIII, 2550.
(241) *Wider den Turken*, édit. WALCH, XX, 2742.
(242) *Hauspostill.*, édit. WALCH, XIII, 2193, 2195.
(243) *Kirchenpostill.*, édit. WALCH, XII, 2120.
(244) *Ausleg des Evang. Johannis*, édit. WALCH, V, 1011, 1012.

« Nous sommes, la plupart, nous autres « Allemands, de si sales pourceaux, si dé- « pourvus de raison et de discipline, que, « quand on nous parle de Dieu, nous n'y « faisons pas plus attention que s'il s'agis- « sait de quelque conte de vieilles fem- « mes. »

« Dans la préface de son écrit, *Wider den Turken* (contre le Turc), il traite les Allemands de peuple grossier et sauvage, moitié démon et moitié homme (245). » . . .

. . . . . .

« Voyez, dit-il, voyez la belle vie que « nous menons ! Voyez nos mœurs et toute « notre manière d'être ! On se conduit avec « tant d'extravagance à la suite de l'Evan- « gile, que j'en suis à douter s'il est conve- « nable que je prêche encore ! J'aurais, de- « puis longtemps, cessé de le faire, si je ne « savais que *Jésus-Christ même n'eût pas été* « *plus heureux dans cette entreprise* (246). »

. . . . . .

« L'idée que ma mission est divine m'est « une grande consolation, et m'a souvent « aidé à me raffermir contre la mauvaise « pensée que j'avais d'attribuer à l'Evangile « tout le mal qui se passe. J'avouerai ce- « pendant que si Dieu ne m'avait tenu les « yeux fermés sur l'avenir, et que j'eusse « pu prévoir tout ce scandale, je n'aurais « certainement jamais osé propager ma « doctrine (247). »

« J'ai souvent eu la pensée de ne plus « m'occuper de l'Evangile, puisqu'il n'a « servi, jusqu'à présent, qu'à rendre les « gens de plus en plus durs, rusés et per- « vers. Ne semble-t-il pas qu'on veuille leur « faire violence et les prendre par force ? « Aussi voyez comme ils sont vains et su- « perbes (248). »

« Qui de nous, dit-il en 1538, se fût mis « à prêcher, si nous avions prévu qu'il en « résulterait tant de calamités, de factions, « de scandale, d'impiété, d'ingratitude et de « méchanceté ? A présent que nous avons « commencé, il faut bien que nous en subis- « sions les conséquences. Il était sans doute « nécessaire que nous vissions se passer « sous nos yeux des choses faites pour rui- « ner toute espèce d'entreprise, afin que « l'on soit bien sûr que ce ne sont pas des « hommes qui soutiennent notre œuvre, « mais le Saint-Esprit lui-même. Sans ce « puissant appui, nous ne serions pas en « état assurément de résister à un pareil « dévergondage (249). »

« Il accuse enfin les prédicateurs du progrès de cette démoralisation.

« J'acquiers tous les jours de nouvelles « preuves qu'il n'est aujourd'hui que peu « de pasteurs qui sachent parfaitement les « Commandements de Dieu, le Symbole des « apôtres et l'Oraison dominicale, et qui « soient en état de les bien enseigner au « pauvre peuple. Pendant qu'ils s'enfoncent « à perte de vue dans les obscurités des « prophètes Daniel et Osée, de l'Apocalypse « ou de quelques autres livres pareils, le « peuple les regarde faire, la bouche béante, « et semble attendre que ces prestidigitateurs « leur fassent voir quelques merveilles. « L'année se passe, et ils ne savent ni le « Décalogue, ni l'Oraison, ni le Sym- « bole (250). »

« Je le dis en mon âme et conscience, et « autant que je le puis savoir par ma pro- « pre expérience, la plupart de ces hommes, « prédicateurs et auteurs, qui ont aujour- « d'hui la prétention d'être l'honneur de « l'Evangile, ne savent même pas, ni les « uns ni les autres, que la vie éternelle dé- « pend uniquement de la connaissance de « Jésus-Christ et de son divin Père, et ne « s'obtient que par la parole. Si parfois, en « passant, ils en disent quelque chose, c'est « toujours d'une manière très-superficielle ; « ils parlent à la légère et on les écoute de « même. Ils sont fort habiles, quand il ne « faut que crier contre le Pape, les moines « et les prêtres ; mais qu'il s'agisse de déve- « lopper les principes à l'aide desquels on « peut renverser le papisme et toutes les « espèces d'erreurs, ils ne savent plus que « dire (251). » . . . . . .

. . . . . .

« La mission, l'œuvre du Christ consiste « uniquement à nous dépouiller, à chaque « instant, de la mort et du péché, et à nous « revêtir, au contraire, de sa propre sainteté « et de sa propre vie : c'est là une vérité « dont on devrait recevoir avec joie la nou- « velle, et qui devrait nous porter à une « piété plus solide. Mais, hélas ! c'est préci- « sément l'opposé que nous voyons faire, et « cette doctrine n'a servi jusqu'ici qu'à « aggraver l'inconduite du monde, qu'à le « rendre plus avare, plus impitoyable et « plus indisciplinable, partout où elle a été « admise (252). »

« L'Eglise est absolument dans la situa- « tion où se trouve l'agneau qui, placé sous « la gueule du loup, est près de devenir sa « pâture. Gentilshommes, bourgeois, gens « de la campagne, tous se figurent, en nous « entendant prêcher l'Evangile et crier con- « tre les moines et les bonnes œuvres, que « nous n'avons en vue que de leur procurer « du bon temps et de leur permettre de vivre « comme bon leur semble. Si nous parve- « nons à chasser un démon, il est incon- « tinent remplacé par sept autres ; nous pou- « vons donc nous attendre, quand nous

(245) Edit., WALCH, XX, 2633.
(246) *Kirchenpostill.*, édit. WALCH, XI, 3052.
(247) *Ausleg. der Propheten*, édit. WALCH, VI, 620.
(248) *Ausleg. des Ev. Johannis*, édit. WALCH, VIII, 2467.
(249) *Loco citato*, VIII, 564.
(250) *Ausleg. der Propheten*, édit. WALCH, VI, 3294.

(251) *Vie de Luther*, par MATHÉSIUS, f. 118, A. Il se plaignait déjà, en 1524, de ses nouveaux prédicateurs (*Epp.*, éd. AURIFABER, II, 191) : « Ad hæc adeo frigent charitate, vivuntque vitam sic pravam, sic gentilem, ut plus sane offendant quam prosint, atque per hoc prorsus sagittis divinas obtusas reddunt aut debilitant. »
(252) *Hauspostill.*, édit. WALCH, XIII, 19.

« aurons entièrement expulsé les moines, à « voir surgir à leur place une race sept « fois plus mauvaise que n'était la pre- « mière (253). »

« Entendez les sermons des papistes et « parcourez leurs ouvrages, vous verrez que « le seul argument avec lequel ils nous « combattent consiste à dire qu'il n'est « résulté rien de bon de notre doctrine. Et, « en effet, à peine eûmes-nous commencé à « prêcher notre Evangile, que l'on vit dans « le pays une effroyable révolte, des schis- « mes et des sectes dans l'Eglise, et partout « la ruine complète de l'honnêteté, de la mo- « ralité et du bon ordre, chacun ne songeant « plus qu'à vivre indépendant et à se con- « duire au gré de ses caprices et de son bon « plaisir, comme si le règne de l'Evangile « entraînait la suppression de toute loi, de « tout droit et de toute discipline. La li- « cence et tous les genres de vices et de « turpitudes sont, dans toutes les condi- « tions, portés bien plus loin aujourd'hui « qu'ils ne le furent jamais sous le papisme. « On était au moins autrefois quelque peu « maintenu dans le devoir ; le peuple sur- « tout l'était, tandis que maintenant il ne « connaît plus ni freins ni liens et vit, « comme le cheval sauvage, sans retenue « ni pudeur, au gré de ses plus grossiers « désirs. Il méprise les lois de l'Eglise, qui « naguère le maintenaient dans l'ordre, et « abuse de la négligence du pouvoir civil, « dont le devoir serait de nous prêter son « assistance. Et toutes ces plaies, toutes ces « saletés sont, par nos adversaires, reprochés « à notre doctrine, à notre excellent Evan- « gile (254). » . . . . . .

. . . . . .

« Sous la papauté, l'on faisait avec plaisir, « avec zèle et souvent à grands frais, un « grand nombre de ces œuvres inutiles et « dénuées de sens ; dans notre Eglise, au « contraire, dans le moment même qu'on « travaille, avec une activité rare, à répan- « dre la vraie doctrine sur les œuvres, on « montre une mollesse, une négligence à « faire le bien qui dépasse tout ce qu'on « pourrait dire. Plus on exhorte les gens à « pratiquer les bonnes œuvres, à s'aimer « les uns les autres, à se détacher des soins « exagérés de la vie, et plus ils deviennent « indifférents et froids pour tout ce qui est « propre à exercer et à manifester la vertu « chrétienne (255). »

« Dès qu'on leur a fait entendre le mot « de *liberté*, ils ne parlent plus d'autre chose « et s'en servent pour se refuser à l'accom- « plissement de toute espèce de devoirs. *Si « je suis libre*, disent-ils, *je puis donc faire « ce que bon me semble ; et si ce n'est point « par les œuvres qu'on se sauve, pourquoi « m'imposerais-je des privations pour faire, « par exemple, l'aumône aux pauvres?* S'ils ne « disent point cela en propres termes, toutes « leurs actions, du moins, dénotent que « telle est leur pensée secrète. Ils préten- « dent assurer à leur chair une liberté en- « tière, soustraire cette chair à toute espèce « de loi, d'autorité, de contrainte, et ne « plus considérer la liberté spirituelle que « comme un titre pour se livrer à l'indisci- « pline, à la licence.—Ils se conduisent sept « fois pis sous ce règne de la liberté qu'ils « ne tirent naguère sous la tyrannie pa- « pale (256). »

« Si nous étions aussi zélés dans nos œu- « vres que les moines le sont dans les leurs, « nous serions tous des saints ; malheureu- « sement il n'en est pas ainsi : nous sommes « paresseux et indifférents, et les moines ne « font que des œuvres inutiles (257). »

« On avait, sous la papauté, une si grande « ardeur, un zèle si rare pour l'édification « de nouvelles églises et la distribution des « aumônes ; et maintenant qu'on est ins- « truit de la vraie religion, et qu'on sait « exactement à quoi l'on doit s'en tenir tou- « chant les œuvres, on se montre si froid, « si mou, si indifférent ! Je ne reviens pas « de ma surprise (258). »

« Pour attirer les gens et les porter à ses « œuvres, on a beau les leur présenter sous « le plus beau jour, et dire que Dieu y prend « le plus grand plaisir, et qu'il le leur ren- « dra un jour au centuple : personne ne s'y « laisse prendre (259). »

« A présent qu'on enseigne d'une manière « intelligible et claire ce que c'est que les « Commandements, l'Oraison dominicale et « la foi, on ne sait comment s'y prendre « pour témoigner le peu de cas qu'on en fait. « Autrefois on était assez riche pour élever « à grands frais des monastères et des égli- « ses ; maintenant on n'a pas même de quoi « faire réparer la toiture du presbytère, de « manière à ce que le pasteur soit du moins « à couvert. Je ne veux rien dire de la con- « sidération qu'on refuse, du mépris qu'on « témoigne à ceux qui dirigent les âmes : « c'est à faire verser des torrents de larmes. « *L'avarice des paysans, et l'indiscipline, « le libertinage qui envahissent toutes les clas- « ses, me donnent moins de sollicitude que le « mépris qu'on a pour l'Evangile* (260). »

« Le monde offre invariablement l'un des « deux aspects suivants : ou l'on se vante « faussement d'une foi que réellement on « n'a point, ou l'on a la prétention de se « sanctifier sans foi : c'est toujours la foi qui « manque. Qu'on prêche la foi et la grâce, « chacun croit pouvoir se dispenser des œu- « vres, on néglige la foi. Il n'y a rien de « plus rare, même parmi les gens vraiment

(253) *Tischreden*, édit. Walch, XXII, 938.
(254) *Ausleg. des* II *Psalms*, édit. Walch, V. 114.
(255) *Erkl. d. Br. an. d. Galætern*, édit. Walch, VIII, 2689.
(256) *Loco citato*, 2683.
(257) *Ausleg. des Evang. Matthæi.*, édit. Walch, VII, 956.
(258) *Ausleg. der Propheten*, édit. Walch, VI, 1211.
(259) *Ausleg. des Evang. Matthæi*, édit. Walch, VII, 728.
(260) *Hauspostille*, édit. Walch, XIII, 8.

« pieux, que ceux qui savent choisir un « moyen terme. Je confesse pour ma part, « et beaucoup d'autres personnes pourraient « sans doute faire le même aveu, que je suis « bien plus négligent que je n'étais sous le « papisme et que je manque également de la « discipline et du zèle qu'aujourd'hui, plus « que jamais, je devrais avoir. Il n'y a plus « nulle part, sous l'Evangile, l'ardeur et le « zèle qu'on montrait autrefois chez les prê- « tres et les moines ; alors que de toutes « parts on voyait faire à grands frais des « fondations pieuses, et que personne n'était « si pauvre qu'il ne voulût y contribuer « pour quelque chose. Il n'est pas une ville, « aujourd'hui, qui ne montre au contraire « toute sa mauvaise volonté, dès qu'il s'agit « de fournir à l'entretien de ses pasteurs : « le vol et le brigandage sont les seules cho- « ses pour lesquelles on montre encore du « zèle. A quoi donc, à quelle cause faut-il « attribuer cette plaie honteuse ? — *A la doc- « trine*, disent les criards, *à la doctrine qui « nous enseigne que nous ne devons point « mettre notre confiance dans les œuvres.* — « Mais non, il n'y a que Satan qui puisse « reprocher un pareil résultat à la pure et « salutaire doctrine (261). » . . . . . .

. . . . . .

« Combien le chagrin d'avoir obtenu de si tristes résultats de sa doctrine n'avait-il pas dû briser le caractère de cet homme énergique, pour qu'il se décidât à faire (1539) au prédicateur Montel, avec lequel il n'était pas précisément en rapport fort intime, des aveux de ce genre :

« C'est plutôt à moi qu'il faudrait écrire « afin de reconforter mon âme, qui est « en butte aux angoisses et aux tribula- « tions intérieures, en même temps qu'elle « souffre de cruelles tortures avec vous et « les chrétiens pieux, à cause de la honteuse « ingratitude et du mépris pour la sainte « parole que montrent, dans cette horrible « Sodome, ces gens qui se vantent d'être les « premiers dans le royaume de Jésus-Christ, « quoique leurs cœurs soient entièrement « au pouvoir de l'enfer (262). »

« Le même ton règne également dans ceux de ses ouvrages qu'il publia vers cette époque.

« A l'exception de quelques personnes « qui ont reçu l'Evangile sérieusement et « avec reconnaissance, tout le reste est si « ingrat, si insolent, et se conduit, en géné- « ral, de telle manière, qu'il semblerait vrai- « ment que Dieu ne nous ait donné sa sainte « parole que pour nous délivrer du papisme « et de sa servitude diabolique, et pour « nous procurer le moyen d'agir en toutes « choses librement et suivant notre bon « plaisir (263). »

« Il se verra finalement que ceux qui de- « vraient être de parfaits Chrétiens, parce « qu'ils ont reçu l'Evangile, sont, au con- « traire, plus corrompus et moins miséri- « cordieux qu'ils ne l'étaient avant d'avoir « été dotés de ce code divin. Autrefois, tan- « dis qu'on était encore dans les erreurs du « papisme, s'agissait-il de faire quelque « bonne œuvre, tout le monde était prêt et « plein de bon vouloir ; maintenant, au con- « traire, on ne songe qu'à thésauriser, qu'à « liarder, qu'à voler, qu'à dérober le bien « d'autrui par le mensonge, la tromperie, « l'usure, et l'on se comporte vis-à-vis du « prochain comme si l'on avait affaire, non « à un frère en Jésus-Christ, mais à un « mortel ennemi, comme si l'on voulait tout « attirer à soi et tout avoir pour soi. Telles « sont aujourd'hui les mœurs, tel est l'usage « général, chez les princes, les nobles, « comme chez les bourgeois et les gens de « la campagne ! Quelqu'un pourrait-il me « dire une ville où l'on ait assez de piété, « pour qu'il soit possible d'en obtenir de « quoi nourrir un pasteur ou seulement un « maître d'école ? Si nos ancêtres n'y avaient « pourvu par leurs aumônes et leurs fonda- « tions, ni les bourgeois dans les villes, ni « les seigneurs et les paysans dans les campa- « gnes, ne feraient le plus léger sacrifice « pour empêcher l'Evangile de péricliter et « le pasteur de périr de faim et de misère. « Si nous possédons encore quelques chaires « évangéliques et quelques écoles chrétien- « nes, ce n'est pas qu'on ait pour cela, de sa « bourse, fait les frais nécessaires : on a « trouvé ce qu'il fallait en pillant les fonda- « tions anciennes, ce qui n'est pas fort mé- « ritoire. Voilà donc comme les hommes se « pervertissent aujourd'hui, sans doute par « reconnaissance pour ce cher Evangile qui « les a libérés des liens du papisme ! Leur « dureté de cœur est arrivée à ce point « qu'elle dépasse tout ce dont l'homme sem- « blait être capable, et paraît plutôt être le « fait d'un démon que de Chrétiens, de créa- « tures faites à l'image de Dieu. Ce n'est « point assez qu'ils jouissent des bienfaits « de l'Evangile et qu'ils s'en engraissent en « volant, en pillant les églises ; il faut, au- « tant qu'il est en leur pouvoir, qu'ils lais- « sent périr de faim et de misère ceux qui « les ont comblés de tant de faveurs. Comp- « tez, je vous prie, par vos doigts ce qu'ils « ont fait de sacrifices pour l'Evangile, ici « et ailleurs, ceux qui se prétendent évan- « géliques : si l'existence des églises et des « écoles n'avait dépendu que de notre gé- « nérosité, à nous qui vivons dans ce siècle, « il y a longtemps qu'il n'y aurait plus ni « écoliers ni pasteurs. Quel jugement pen- « sez-vous que Jésus-Christ portera de cette « dureté antichrétienne, quand sera venu le « grand jour dont nous vous annonçons « l'approche (264) ? »

« Nos églises subsistent en paix, notre

(261) *Auslег des* I *Br. Johannes*, édit. Walch, IX, 1310.

(262) Luther, édit. de Wette, V, 223.

(263) *Wider den Turken*, édit. Walch, XX, 2742.

(264) *Kirchenpostille*, Walch, XI, 2521. Ce passage, ainsi que le suivant, tiré du même ouvrage, se trouve dans un sermon qui ne fut compris dans la *Postille ecclésiastique* qu'en 1540, et qui, conséquemment, ne fut non plus édité que plus tard.

« doctrine est pure, l'usage des sacrements « est irréprochable, et partout, Dieu merci, « nos pasteurs sont instruits et fidèles : que « ne puis-je également louer le goût et l'em- « pressement du public pour les fruits réels « de la parole ! Le peuple est froid, le peu- « ple est indifférent, et bien des personnes « abusent de la liberté spirituelle pour légi- « timer leur mollesse et leur sécurité char- « nelle (265). »

« Il n'y a proprement ici ni jugement ni « peines : les juges font la sourde oreille et « semblent plutôt avoir pour objet de favo- « riser que de réprimer le mal. Tandis que la « moitié de la ville est menacée de ruine « par l'adultère, l'usure, la mauvaise foi et la « rapine, il n'est même pas de tribunal pour « mettre ordre à tant de misères. Faites en- « tendre des plaintes, la plupart se prennent « à sourire ; c'est tout simple, ils approu- « vent cet état de choses et ne sont eux-mê- « mes pas meilleurs. — Il nous faut, main- « tenant, prier beaucoup et écrire le moins « possible, car de quel sujet, en effet, pour- « rait-on s'occuper au milieu de cet entraî- « nement général vers le mal (266) ? »

« Il ne serait pas surprenant que l'Alle- « magne eût, depuis longtemps, péri de fond « en comble, quand on songe à l'ingratitude « et à cet infernal mépris qu'on y a pour de « si grandes grâces. Il y a plutôt lieu de s'é- « tonner que la terre ne se refuse point à « nous porter et que le soleil nous éclaire « encore. S'il ne restait encore quelques « âmes pieuses, en faveur desquelles Dieu « daigne nous faire miséricorde, il y a long- « temps que le monde entier eût éprouvé le « sort de Sodome et de Gomorrhe (267). »

« Dans les premiers temps de la pré- « dication de l'Evangile, les choses étaient « du moins supportables ; mais à pré- « sent qu'on ne craint plus Dieu, que le « vice et l'infamie vont chaque jour en « augmentant, et qu'à la corruption s'ajoutent « encore l'erreur et les fausses doctrines, à « quoi peut on raisonnablement s'attendre, « quand nos turpitudes auront comblé la « mesure, si ce n'est au bouleversement du « monde ou à quelque autre calamité publi- « que (268) ? »

« Je ne puis assez déplorer le dégoût que « le commun du peuple montre pour l'E- « vangile, et qui fait qu'on ne s'occupe point « de religion, qu'on n'attache aucun prix au « sacerdoce et à la prédication de la doc- « trine, qu'on ne s'inquiète point des terri- « bles suites de la colère divine, et qu'on « ne tente absolument rien pour amender « ses mœurs et sa conduite. Parce qu'ils « se sentent délivrés des liens dont les gar- « rottait le papisme, faut-il encore qu'ils se « débarrassent de l'Evangile, de la loi divine, « et qu'ils puissent en toute sûreté de con- « science agir au gré de leurs désirs (269) ! »

« Ainsi l'Allemagne, même après la ma- « nifestation de cette grande lumière de l'E- « vangile, se conduit encore comme si le « diable la tenait sous sa puissance ! La « jeunesse s'abrutit et se montre impatiente « de toute espèce de discipline ; et, quant « aux vieux, ils sont livrés à l'avarice, à « l'usure et à je ne sais quels autres vices « qu'on ne peut même pas dire. Voilà « comme on se montre reconnaissant envers « Dieu pour les grâces de sa parole (270) ! »

« Que, si vous me demandez quels sont « les bons résultats qu'a produits notre « doctrine, je vous prierai d'abord de me dire « à quoi servirent les exhortations de Loth « aux habitants de Sodome, si ce n'est à faire « tomber sur eux le feu du ciel, parce qu'ils « refusèrent de les entendre ? Eh bien, un « châtiment pareil est également réservé à « ces contempteurs de la parole qui chaque « jour s'enfoncent davantage dans la malice « et les ténèbres. — En voyant l'ingratitude « et la perversité qui se remarquent indiffé- « remment dans toutes les classes, nous som- « mes parfois tentés de croire, en vérité, que le « monde entier est possédé du diable. (271). »

« Par suite de la propagation de l'Evan- « gile, les paysans se sont portés à un tel « degré de licence qu'il n'est à peu près rien « qu'ils ne s'imaginent pouvoir faire. Ils ne « craignent plus ni enfer ni purgatoire, et « sont orgueilleux, grossiers, insolents et « cupides, prêts à exploiter tout le monde. « Nous avons la foi, disent-ils, cela doit nous « suffire (272) ».

« Tandis que la papauté pesait encore sur « le monde, quel roi n'eût donné volontiers « un millier de florins, quel prince n'en « eût donné cent mille, quel gentilhomme « n'en eût donné cent, quel bourgeois et « quel paysan vingt et dix au moins pour « être délivré de ce tyrannique brigandage? « Mais parce qu'on est devenu libre par fa- « veur et sans bourse délier, on n'en fait « aucun cas, on ne songe même point à en « témoigner à Dieu sa gratitude, et, loin de « travailler à se rendre meilleur, on devient « chaque jour pire (273). »

(265) *Epp.*, éd. Ranner, p. 315.

« Cæterum Ecclesiæ nostræ tranquillæ sunt, pura doctrina, sincerus usus sacramentorum, docti et fideles ubique p stores Dei gratia. Fructus autem verbi et o, erum non est similis fertilitas et fervor. Fi get populus, et multi libertate abutuntur in teporem et securitatem carnis. »

(266) *Loc cit.*, p. 318, 322. « Hic nemo judicat, irascitur, omnes sunt segnes, aut segnissimi judices ac pene patroni. Si dimidia civitas adulteriis, usura, furtis, dolis, fraudibus perdita sit, nemo judicat. Omnes pene rident, vel ipsi potius consentiunt, aut faciunt. — Orandum est multum hoc tempore, scribendum parum ; quæ enim scribantur bona pene nulla sunt, in tanta malorum undique furia. »

(267) *Kirchenpostille*, éd. Walch, XII, 1238.

(268) *Ausleg. des* I B. *Moses*, édit. Walch, I, 382.

(269) *Ausleg. des Ev. Johannis* édit. Walch, XIV, 164 und 195.

(270) *Ausleg. des* I B. *Moses*, édit. Walch, I, 2451.

(271) *Loco citato*, 2009, 2014.

(272) *Tischreden*, édit. Walch, XXII, 812.

(273) *Loc. cit.*, 686.

« Le peuple est vain, suffisant, et ne sait « ce qu'il veut à force de pétulance : il ne « se soucie plus de la pure doctrine ; il la « méprise même et tombe ainsi dans l'aveu- « glement de l'ignorance ; il ne se laisse « arrêter ni par les châtiments, ni par la « discipline, ni par les convenances, et se « livre à toute espèce de turpitudes, ce qui « produit un ordre de chose brutal, diabo- « lique, et qui certainement ne saurait avoir « d'avenir (274). »

« Nous avons sous les yeux un singulier « spectacle : chacun se prétend chrétien et « évangélique, et cependant l'on s'adonne « sans mesure aux soins du ventre, à l'ava- « rice, à l'usure, et à je ne sais quels vices « encore (275). »

« Supposez une loi qui prescrive en tout « et partout le contraire des dix Comman- « dements de Dieu, et vous aurez tout juste « la loi qui semble régler le train du monde : « tout, oui, tout témoigne du peu de cas « qu'on fait de la parole de Dieu et de ses « serviteurs; TOUT N'EST QUE BLASPHÈME, LI- « BERTINAGE, ORGUEIL ET RAPINE (276). »

. . . . . .

« Ainsi qu'ont fait plusieurs autres de ses contemporains, Luther signale aussi la fré- quence de certains vices qui, naguère, étaient, sinon complétement ignorés, du moins extrêmement rares, et qui ne devin- rent bien communs qu'après l'établissement du protestantisme : de ce nombre étaient l'avarice, la cupidité, la débauche, l'ivro- gnerie et l'orgueil. Il ne peut, enfin, s'empê- cher d'avouer que la nouvelle génération, élevée dans les principes de sa doctrine, ne lui donne par sa présomption, sa grossièreté et ses mœurs dissolues, de graves préocu- pations pour l'avenir de l'Allemagne.

« Je n'aperçois de tous côtés, dit-il, que « des choses faites pour m'affliger l'âme : je « crains fort que nos dédains et notre in- « croyable ingratitude ne finissent par nous « faire enlever la parole de la grâce. On ne « veut plus secourir les pauvres, on ne veut « plus même entendre parler de bonnes « œuvres; on ne cherche en tout et partout « que ses avantages personnels, et on les « poursuit avec fureur dans quelque lieu « qu'on les aperçoive. Une inflexible fatalité « entraîne le monde (277). »

« Voilà en quoi, pour la plupart, se ré- « sume la sainte parole : *Jésus-Christ nous « annonce la liberté dans son Evangile; donc « mangeons, buvons, et moquons nous du tra- « vail.* Cela dit, on s'applique à amasser tant « qu'on peut et tout ce qu'on peut, dans le seul « but de se remplir la panse. Des paysans qui « ne savent point compter jusqu'à cinq, sont « cependant assez habiles pour s'approprier « de belles terres arables, des prés, des bois « appartenant aux communautés religieuses, « et pour s'abandonner, sous la protection « de l'Evangile, à tout l'entraînement de « leurs désirs. Et ces gens-là, cependant, « veulent être Chrétiens : vraiment il y a là « de quoi perdre patience (278). »

« Qu'on dise ou qu'on prêche aujourd'hui « n'importe quoi, c'est à peu près de même, « on ne s'en embarrasse guère, dans les con- « ditions élevées non plus que dans les bas- « ses classes. On en est venu à ce point que « les vices les plus grossiers, l'ivrognerie et « la débauche, ont cessé d'être imputés à « déshonneur et passent pour des signes de « gaieté, de belle humeur. Au nombre des « vices qui sont maintenant comptés parmi « les vertus, se trouve l'avarice, aujourd'hui « si commune, qu'il n'est prince, gentil- « homme, bourgeois ni paysan, qui ne passe « pour en avoir sa bonne part. Tous, grands « et petits, depuis le prince jusqu'au valet, « ne sont occupés qu'à amasser, qu'à thé- « sauriser, qu'à liarder : on vous écorche- « rait vif, pour peu qu'on y trouvât du bé- « néfice. *Sous la papauté, du moins, les « gens étaient charitables et, pour donner, ne « se faisaient point tirer l'oreille; main- « tenant sous l'Evangile, au lieu de donner, « on se dépouille les uns les autres, et l'on « croirait n'avoir rien si l'on n'avait en ou- « tre, à soi seul, tout ce qu'ont les autres.* « Plus on prêche l'Evangile, plus on tra- « vaille à le répandre, et plus les hommes « s'enfoncent dans l'avarice et dans l'or- « gueil. Dire qu'ils sont possédés du malin, « ce ne serait vraiment pas assez dire (279). »

« Vos fripons (paysans, bourgeois et « gentilshommes) sont aujourd'hui plus « avares, plus indisciplinés, plus corrom- « pus, moins repentants de leurs fautes, et, « en général, moins convertis qu'ils ne le « furent jamais sous le papisme (280). »

« Si dans la prédication on leur parle de « la foi, comme il est du devoir de le faire, « la plupart la comprennent d'une façon « grossière, et se font de la liberté spiri- « tuelle une licence charnelle. Celui-ci se « livre à son avarice, un autre à la sensua- « lité, à la gourmandise et à l'ivrognerie ; « un troisième à l'orgueil et à la vanité ; il « n'est personne qui fasse ce que les exi- « gences de son état commandent, personne « enfin qui serve le prochain par charité, « par amour. Ces indignités me sont si sen- « sibles et me mettent de si mauvaise hu- « meur, que je me prends parfois à regret- « ter de n'avoir pas laissé ces pourceaux « ignobles et gloutons sous la tyrannie du « Pape. Il est impossible, en vérité, que « cette populace sauvage et échappée de « Gomorrhe continue à être régie par le « doux et pacifique Evangile (281). »

(274) *Tischreden* édit. WALCH, XXII.
(275) *Loco cit.*, f. 46, 497.
(276) *Loco cit.*, f. 603.
(277) LUTHERI *Epp.*, ex. Juddei coll. Spalatino, 1536, p. 254. « Video ubique; quæ me discrucient, ita ut metuam brevi a nobis verbum gratiæ ereptum iri propter incredibilem ingratitudinem et contemptum. »
(278) *Ausleg. d. Ev. Johannis*, édit. WALCH, VII. 1898.
(279) *Hauspostille*, éd. WALCH, XIII, 1572, 1584.
(280) *Auslg. des Ev. Joannes*, ed. WALCH VII 25, 27.
(281) *Ausfuhrt. Erkl. d. Epistel an die Galater* éd. WALCH, VIII, 2380

« Il se trouve encore aujourd'hui une « foule de gens qui s'imaginent sérieuse- « ment que l'Evangile ne sert qu'à la vie « temporelle et n'a d'autre objet que de « leur procurer les moyens de se remplir le « ventre et de satisfaire leurs désirs. Cette « opinion est encore si générale, qu'elle « m'a presque dégoûté de prêcher et d'en- « seigner. Ils se rendent au prêche, comme « s'ils étaient réellement disciples de l'É- « vangile ; mais qu'on y regarde un peu de « près, et l'on n'a pas de peine à voir qu'ils « ne sont, au fond, occupés que d'une cho- « se, de soigner leurs intérêts propres, et « de contenter les immenses besoins de « leur ventre. L'Evangile n'est réellement « pour eux qu'un code de *gastronomie*, *un* « *livre dans lequel on peut apprendre à bien* « *manger et à bien boire. Et cette manière de* « *voir est générale*, et se remarque dans les « conditions les plus élevées comme chez « les gens de l'état le plus humble. Le « prince, les grands, les personnes de dis- « tinction, les fonctionnaires publics, les « bourgeois et les paysans ne voient tous « également dans l'Evangile qu'un sermon « au profit de leurs appétits charnels (282). »

« Parce que l'Evangile prescrit de faire « le bien par amour de Dieu et du prochain, « sans aucune vue d'intérêt propre, on ne « trouve plus personne qui consentît à « vous rendre service ou seulement à vous « aider d'un conseil. Autrefois, sous le pa- « pisme, on donnait outre mesure, car on « pensait alors qu'on serait traité selon ses « œuvres et suivant qu'on aurait donné « davantage ; on se faisait de ces dons une « justice temporelle. Mais comme aujour- « d'hui, sous la lumière de l'Evangile, il « n'est plus question de nos mérites per- « sonnels, on ne se soucie non plus de « donner aux églises que de se rendre ser- « vice les uns aux autres (283). »

« Les choses en sont venues à ce point, « qu'on ne croit pouvoir assez montrer de « prétention et d'orgueil, et qu'il n'est « presque plus un individu qui veuille « encore se soumettre ou qui se croie « obligé de céder le pas à personne. Le « pouvoir civil est d'ailleurs devenu si « impuissant, si faible, qu'il n'y a pas « d'espoir, si Dieu ne s'arme de sa foudre « et ne lui vient en aide (284), qu'il puisse « réussir à mettre un frein à tant d'insolence. »

« Les paysans et les artisans eux-mêmes, « par leur cupidité, leurs vols, leurs rapi- « nes, leur insubordination et leur vie « licencieuse, ont depuis longtemps, mérité « qu'on leur inflige une punition exem- « plaire. Ils l'ont surtout mérité depuis « qu'on a commencé de prêcher l'Evangile « et qu'on leur a fourni l'occasion de s'en- « richir et de se délivrer des mendiants et « des concussionnaires de toutes sortes. Ils « se figurent n'avoir plus maintenant au- « cune espèce de sacrifices à s'imposer en « vue de leurs croyances religieuses, et « n'avoir rien de mieux à faire qu'à amasser « de la fortune, n'importe le moyen, pour « se livrer ensuite à leur aise aux folles « joies et aux douceurs de la vie matérielle. « Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, que le « fruit de leur avarice et de leurs rapines « devienne donc la proie du soldat et des « exacteurs, que ce qui leur donna tant de « peine à amasser ne leur rapporte même « pas une parole de reconnaissance ; que « les princes les traitent sans miséricorde, « et les dépouillent de tout ce qu'ils possè- « dent, pour en enrichir leurs oppresseurs : « *Quod non tollit Christus, tollit fiscus* (285). »

« Tous les genres d'excès ont aujourd'hui « pris le dessus dans le monde ; il n'y a « plus de modération nulle part, et dans « rien ; c'est un luxe d'habillements, de « fêtes, de repas, et en général de dépenses « qui dépasse toutes les bornes et qui ne « peut manquer de ruiner la ville et les « campagnes. Personne ne se trouve bien « dans la condition où il est né. Le paysan « imite le gentilhomme, et le gentilhomme « veut faire comme le prince. A peine voit- « on encore quelques rares exemples de « tempérance et de modestie ; tellement le « sérieux de la vie, l'ordre et la discipline « sont passés d'usage (286). »

« J'ai presque entièrement désespéré de « l'Allemagne, quand j'y ai vu la noblesse, « les princes, les magistrats, les villes et « les villages, tout le monde littéralement « envahi par cet espèce de Turcs ou plutôt « de diables incarnés, qu'on appelle l'usure, « l'avarice, la tyrannie, la discorde, et par « tout ce flot de perfidie, de malice et d'ini- « quité, accompagné du mépris et d'une « ingratitude inouïe pour la parole. Soumis « au joug tyrannique de ces Turcs intérieurs, « comment pourrions-nous, au besoin, « lutter avec succès contre les Turcs de « chair et d'os, qui nous menacent au « dehors (287) ? »

« Je me rappelle que, pendant ma jeunes- « se, rien n'était plus rare, même parmi les « riches, que l'usage des mets recherchés, « et des boissons spiritueuses. Un grand « nombre de personnes arrivaient jusqu'à « l'âge de trente ans, souvent sans avoir bu « une goutte de vin au lieu qu'à présent

(282) *Auslegung des Ev. Johannes*, éd. Walch, VII, 1896.
(283) *Auslegung des Ev. Johannes*, Walch, VIII, 946.
(284) *Kirchenpostill.* Walch, XII, 899.
(285) *Wider den Türken*, Walch, XX. 2718.
(286) *Kirchenpostille*, éd., Walch, VIII, 297.
(287) *Luther's Briefe, gesammelt v. Seidze*; à Lanterbach, 1541. I. c. 171.

« Ego pene de Germania desperavi, postquam recepit inter parietes illos Turcas seu veros illos diabolos, avaritiam, usuram, tyrannidem, discordiam et totam illam larvam perfidiæ, malitiæ et nequitiæ, in nobilitate, in aulis, in curiis, in oppidis, in villis, super hæc autem contemptum verbi et ingratitudinem inauditam. Hic Turcis sævissime et ferissime intra nos regnantibus, quid agemus feliciter contra istos carnales Turcas? »

« on habitue même les enfants en bas âge « à boire, dès le matin, du vin et qui plus « est, de l'eau-de-vie, des liqueurs for- « tes (288).»

« La passion du vin s'est tellement em- « parée de toutes les âmes, à tous les de- « grés de l'échelle sociale, qu'il n'est plus « de prédications, d'exhortations ou de re- « montrances qui puissent y faire quelque « chose, et qu'autant vaut se taire tout à « fait que de s'exposer à n'être point écou- « té, voire même à être tourné en ridicule. « A quoi pourrait-il, en effet, servir de s'at- « taquer à un vice qui est devenu si géné- « ral, qu'il règne même parmi les grands et « jusqu'à la cour des princes? Je me rap- « pelle qu'autrefois, parmi les personnes « distinguées, l'ivresse était réputée vile et « honteuse, et que d'illustres princes la pu- « nissaient des peines les plus sévères. Au- « jourd'hui les grands seigneurs et les prin- « ces en font, sous ce rapport, pis encore « que le peuple, jusque-là qu'ils tiennent « presque à honneur de s'enivrer, et qu'ils « méprisent quiconque refuse de se vautrer « avec eux dans la crapule.

« Que pourrait-on faire, hélas! pour éviter « ce fléau ? Les jeunes gens mêmes en sont « atteints; les jeunes gens de la première dis- « tinction, et du plus grand mérite d'ailleurs, « se flétrissent à la fleur de l'âge et se rui- « nent avant d'avoir atteint toute leur crois- « sance (289)! »

« Que dirai-je encore (290)? C'est de toutes « parts un concert de plaintes contre la déso- « béissance, l'orgueil et l'impudence de la « jeunesse dans toutes les classes (291). »

« Ce serait encore ici le cas de remarquer « avec quelle déplorable négligence nous éle- « vons nos enfants; de dire qu'il n'est plus ni « surveillance, ni crainte, ni discipline; que « les mères n'ont aucun soin de leurs filles « et ne savent leur inspirer ni modestie, ni « retenue, ni pudeur (292). »

« On se plaint de tous côtés, et la plainte « malheureusement n'est que trop fondée, de « ce que la jeunesse s'enfonce aujourd'hui de « plus en plus dans la vie sauvage, et se « montre impatiente de toute espèce de joug « et de discipline. Combien reste-t-il, en effet, « de jeunes gens qui soient encore dociles à « leurs parents, à leurs maîtres, à l'autorité « civile? Ils ne savent rien ni de la parole de « Dieu, ni du baptême, ni de la sainte Cène, et « vivent comme des brutes au gré de leurs ap- « pétits, de leurs plus grossiers désirs (293). »

CHAPITRE XXXVI.

Les prédications de Luther préparent la guerre civile.

«On peut lire, dans un des écrits de Luther, ce passage remarquable : « L'empereur Char- « les ne doit pas être supporté plus long- « temps; qu'on l'assomme, et le Pape avec « lui. » Puis : « Fou, enragé et chien sangui- « naire, qu'il faut tuer à coups de piques et de « bâtons (294). »

« On vit, dans plusieurs contrées de l'Allemagne, les basses classes de la société s'insurger contre les classes supérieures, les paysans surtout contre les nobles. On faisait de la doctrine de Luther, touchant la liberté évangélique, une application qui dut ébranler dans leurs bases les institutions politiques, de même que cette doctrine avait naguère dissous toutes les institutions ecclésiastiques. Quoi de plus naturel que les écrits publiés par Luther, contre le pouvoir spirituel des évêques, fussent interprétés par les sujets d'un seigneur appartenant à l'Eglise dans un sens purement politique? Lorsque Luther proclama publiquement qu'il fallait secouer le joug des prêtres et des moines, quoi de plus naturel que d'appliquer cette doctrine aux dîmes, aux intérêts que le peuple payait aux prélats et aux abbés?

« On ne saurait nier qu'il arriva souvent à Luther de laisser échapper des paroles qui renfermaient évidemment des allusions politiques, bien faites pour accroître l'effervescence qui régnait surtout dans les basses classes de la société. Dans le pamphlet publié à l'occasion du *recez de l'Empire*, il traitait de tyrans l'empereur et les princes, qui persécutaient l'Evangile, et leur jetait à la face le passage de la Bible où une ruine prochaine est annoncée aux orgueilleux et aux puissants (295).

. . . . . .

. . . . . .

« Voilà donc que nous moissonnons, dit Erasme dans un livre contre Luther, les fruits que tu semas. Tu ne veux pas reconnaître les séditieux; mais ils te reconnaissent, eux, et on ne sait que trop que bon nombre de ceux qui se drapaient dans le manteau de l'Evangile, ont été les instigateurs de la révolte. Dans ton libelle rempli de fiel contre les paysans, tu voulais te justifier, mais en vain. C'est toi qui as soulevé ces tempêtes, par les livres que tu as écrits contre les moines et les évêques; et tu disais que tu combattais pour la liberté évangélique et contre la tyrannie des grands! Je n'ai pas assez mauvaise opinion de toi pour croire que tu savais ce que tu faisais; mais du moment que tu as commencé à jouer ce drame, j'en ai prévu le dénoûment; j'ai prévu, par la violence même de ta parole, que les choses en viendraient où elles en sont venues. Autant ta parole a eu de force quand il s'agissait d'enflammer les passions, autant elle est impuissante pour les éteindre. »

(288) *Ausleg. des I. B. Mosis*, éd. Walch, I, 1075.
(289) *Kirchenpostill*, éd. Walch, XII, 789.
(290) *Kirchenpostill*, éd. Walch, XII, 1227.
(291) *Ibid.*, 895.
(292) *Loc. cit.*, XI, 3096.
(293) Luther, *noch. ungedruckte predigten*; éd. de Brons. p. 44.—Ces textes ont été recueillis par l'éminent théologien Dr Dœllinger, *La Réforme* trad. Perrot. J'ai cité les plus significatifs.
(294) *Opp.*, édit. d'Iena, t. VII, f. 278.
(295) Menzel, dans Hœninghauss trad. franç. ch. 7.

CHAPITRE XXXVII.

La noblesse protestante donne aux paysans l'exemple du brigandage.

« Les progrès rapides de la Réforme favorisèrent également, ou firent naître les projets de la politique, de l'ambition et de l'esprit de domination.

« C'est pourquoi parmi les princes qui embrassèrent le parti de la réformation, il s'en trouva plusieurs qui, faiblement imbus de l'esprit de la nouvelle doctrine, ne la favorisèrent que parce qu'ils y voyaient un moyen de se rendre plus indépendants de l'empereur et de l'Empire, plus absolus envers leurs sujets et d'augmenter leurs richesses par l'acquisition des biens du clergé. L'exemple d'Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, qui érigea (1525) en principauté héréditaire de sa maison le pays de Prusse appartenant à cet ordre, offrit à l'avidité une perspective séduisante de possession des nombreux et opulents chapitres et abbayes d'Allemagne. Ce riche butin tenta cependant d'abord les chevaliers plus que les princes. François de Sickingen, méditant sans cesse les projets les plus audacieux, ne tarda pas à faire, au mépris des lois sur la tranquillité publique, une invasion dans l'archevêché de Trèves avec douze mille hommes de troupes mercenaires, tandis que la discorde, fermentant entre la noblesse et les princes, menaçait l'Allemagne entière des fureurs d'une guerre intestine. Cependant l'alliance que les princes voisins se hâtèrent de conclure entre eux conjura l'orage. François de Sickingen, accablé par le nombre, et repoussé dans sa forteresse de Landstuhl, perdit la vie en défendant cette place. Les projets de la noblesse échouèrent; mais d'autant plus terrible fut l'insurrection des paysans qui éclata bientôt après. » (Charles DE ROTTECK, *Histoire générale*, trad. S. Gunzer, t. III.)

CHAPITRE XXXVIII.

Le protestantisme soulève les paysans.

« On se flattait en vain de contenir les passions une fois soulevées dans les bornes d'une discussion abstraite. On ne tarda pas à tirer des principes de Luther des conséquences plus rigoureuses qu'il n'aurait voulu. Les princes avaient mis la main sur les propriétés ecclésiastiques ; Albert de Brandebourg, grand maître de l'ordre Teutonique, sécularisa un Etat entier ; il épousa la fille du nouveau roi de Danemark et se déclara prince héréditaire de la Prusse sous la suzeraineté de la Pologne ; exemple terrible dans un empire plein de souverains ecclésiastiques que pouvait tenter l'appât d'une pareille usurpation (1525).

« Cependant ce danger n'était pas le plus grand. Le bas peuple, les paysans, endormis depuis si longtemps sous le poids de l'oppression féodale, entendirent les savants et les princes parler de liberté, d'affranchissement, et s'appliquèrent ce qu'on ne disait pas pour eux. La réclamation des pauvres paysans de Souabe, dans sa barbarie naïv , restera comme un monument de modération courageuse. Peu à peu l'éternelle haine du pauvre contre le riche se réveilla aveugle et furieuse comme dans la *Jacquerie*, mais affectant déjà une forme systématique comme au temps des *Niveleurs*. Elle se compliqua de tous les germes de démocratie religieuse qu'on avait crus étouffés au moyen âge. Des lollardistes, des béghards, une foule de visionnaires apocalyptiques, se remuèrent. Le mot de ralliement était la nécessité d'un second baptême, le but une guerre terrible contre l'ordre établi, contre toute espèce d'ordre ; guerre contre la propriété : c'était un vol fait au pauvre ; guerre contre la science : elle rompait l'égalité naturelle, elle tentait Dieu qui révélait tout à ses saints ; les livres, les tableaux, étaient des inventions du diable. Le fougueux Carlstadt avait déjà donné l'exemple, courant d'église en église, brisant les images et renversant les autels. A Wittemberg les écoliers brûlèrent leurs livres sous les yeux mêmes de Luther. Les paysans de Thuringe, imitant ceux de la Souabe, suivirent l'enthousiaste Muncer, bouleversèrent Mulhausen, appelèrent aux armes les ouvriers des mines de Mansfeldt, et essayèrent de se joindre à leurs frères de la Franconie (1524). Sur le Rhin, dans l'Alsace et dans la Lorraine, dans le Tyrol, la Carinthie et la Styrie le peuple prenait partout les armes. Partout il déposait les magistrats, saisissait les terres des nobles, et leur faisait quitter leur rang et leurs habits pour leur en donner de semblables aux siens. Tous les princes catholiques et protestants s'armèrent contre eux ; ils ne tinrent pas un instant contre la pesante cavalerie des nobles, et furent traités comme des bêtes fauves. » (MICHELET, *Précis de l'histoire moderne.*)

CHAPITRE XXXIX.

Les paysans continuent Luther.

« Luther lui-même ne se doutait nullement de la portée politique de la Réforme. Il croyait ne combattre que les abus théologiques et religieux.

. . . . . .

« La logique fut plus forte que Luther, et les paysans avec leur simple bon sens étaient de plus grands philosophes, de meilleurs chrétiens que le théologien de Wittemberg. Il est vrai qu'ils avaient des maîtres tels que Hutten et Muncer.

« Déjà en France, en Angleterre et en Bohême les paysans avaient fortement secoué le joug féodal et clérical. En Allemagne même, des troubles et des révoltes éclatèrent longtemps avant la Réforme; mais ces soulèvements partiels n'ayant aucun lien d'unité, aucun principe central pour ciment, échouèrent rapidement contre la force combinée de l'aristocratie bourgeoise, nobiliaire et cléricale.

« Avec la Réforme, avec la révélation de l'Evangile, la scène changea de face. » (Alexandre WEILL, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XL.

La guerre des paysans au point de vue socialiste

« Le peuple, dit Zimmermann, cet historien *sourcier de la guerre des paysans*, le peuple, si malheureux qu'il soit, ne se soulève pas sérieusement, quand il n'a pas la conscience de son droit. Ce droit d'affranchissement et d'égalité lui fut révélé par le Verbe, ce ciment spirituel, sans lequel rien de stable ne se fait dans le domaine matériel de la politique. Le Verbe, incarnation du monde et de Dieu, le Verbe révélé par l'Evangile, le Verbe est et sera toujours le centre divin de tous les rayons de l'humanité. »

« De nos jours on a cru pouvoir calomnier le Verbe, en disant : *Oui, la parole est une femelle, mais c'est la mère du mâle !*

« Donc après la parole de Dieu traduite par Luther et expliquée au peuple par les mille bouches des prédicateurs consciencieux, surtout après les paroles chaleureuses et entraînantes de Hutten et de Muncer, la lutte commença entre les oppresseurs et les opprimés, entre les seigneurs et les paysans, les prolétaires d'alors, et cette lutte à mort devait nécessairement aboutir à quelque résultat sérieux.

« Bientôt il ne s'agit plus de Rome, de ses évêques et de ses marchands d'indulgences, mais bien des droits naturels et imprescriptibles du cultivateur, en opposition avec les droits soi-disant seigneuriaux et féodaux. Les évêques ne furent plus attaqués à cause de leurs principes ultramontains, mais à cause des dîmes, des droits de corvée, de la mainmorte, des impôts qu'ils prélevaient sur le pauvre peuple, à cause enfin de tous les priviléges attachés arbitrairement à leurs fonctions, au détriment et au préjudice des travailleurs, des cultivateurs et des artisans.

« La guerre des paysans éclata malgré Luther qui, d'agitateur qu'il fut en 1517, se fit conservateur en 1523 et 1525. Ce fut une guerre sainte, annoncée longtemps d'avance, soit par des agitations sociales en tous genres, soit par des soulèvements partiels des paysans contre leurs oppresseurs, dans toutes les parties de l'Europe. De part et d'autre, elle fut terrible, sanglante, traînant à sa suite, comme toutes les guerres, des malheurs publics et privés; mais est-ce la faute de l'opprimé ou de l'oppresseur, du valet ou du maître? La bête, dans la forêt, erre haletante par la chaleur du jour, pour trouver une source rafraîchissante. Pourquoi l'homme, cette image de Dieu, ne chercherait-il pas la source vivifiante, le principe de sa double existence morale et physique, la liberté et le bien-être?

« Nous voulons bien, dit un orateur paysan de cette époque dans son langage imagé, nous voulons bien, qu'un hêtre soit un hêtre, et un chêne un chêne; mais le chêne, ne faut-il pas qu'il vive? N'a-t-il pas besoin d'une place au soleil pour croître et se développer? Soyons chênes; — mais si les hêtres empiètent sur notre existence, coupons-les, au risque même d'être coupés à notre tour. Une génération future viendra et ensemencera la terre de l'humanité avec une rétribution plus juste, plus équitable, et selon les lois éternelles de l'Evangile et de la liberté humaine! Un peuple qui ne sait pas affronter la mort ne vivra jamais! » (Alexandre Weill, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XLI.

Influence des réformateurs sur les paysans. — Carlstadt jugé par le socialisme.

« Le véritable nom de Carlstadt est André Bodenstein. Carlstadt est le nom de sa ville natale, près de Wurzbourg. C'est sous ce nom qu'il fut nommé professeur à l'université de Wittemberg, quatre ans avant Luther. En 1511, il est recteur de l'université, et en 1512, doyen de la faculté théologique. C'est en cette qualité qu'il conféra le titre de docteur à Luther, son ami et son condisciple. Carlstadt avait fréquenté plusieurs universités étrangères; il était même allé à Rome. Il savait à fond les langues anciennes, et Luther dit de lui : « Après la Bible et saint Augustin, je ne connais point d'ouvrage qui « égale la *Théologie mystique de l'Allemagne*, « par Carlstadt. »

« Longtemps, dit l'historien Zimmermann « (296), dont nous aimons à citer les jugements « critiques, longtemps Luther et Carlstadt « marchèrent de front l'un à côté de l'autre : « celui-là reconnaissant en son maître la « supériorité de la science, celui-ci se plaisant à rendre hommage au génie de son « disciple. » Tous les deux étaient de bonne foi, loyaux, pleins d'honneur, d'un caractère susceptible, entêtés comme de vrais Allemands, poussés par l'instinct réformateur, animés de l'amour du pays et de l'humanité; tous les deux enfin prenaient racine dans la théologie mystique; mais là s'arrête l'homogénéité de ces deux esprits. Luther s'explique cette mystique par le cœur, Carlstadt procède par la raison. Le premier ne tend qu'à l'affranchissement de l'âme, le second embrasse à la fois et l'âme et le corps; l'un n'admet que le progrès graduel, et tempérant les passions par les réflexions et la force majeure de la société historique; l'autre, plus révolutionnaire, franchissant d'un bond la civilisation, tend au renversement de l'ordre de choses établi. Luther s'appuie sur les grands et les princes pour faire passer la réforme du haut en bas; Carlstadt, au contraire, s'adresse directement au peuple pour réagir de bas en haut. Luther enfin croit à la théologie; Carlstadt, balayant d'un seul coup tout ce fatras scolastique, déclare hautement que la science théologique n'est qu'une vraie chenillère, rongeant l'arbre précieux de la vie.

« Si haut que la sainte Ecriture fût placée dans l'esprit de Carlstadt, il ne s'attacha ja-

(296) Il ne faut pas oublier que Zimmermann est l'apologiste des paysans révolutionnaires.

mais à la lettre. Le christianisme, pour lui, n'était plus une doctrine religieuse, mais une législation sociale, embrassant à la fois la théorie et la pratique, l'âme et le corps, la pensée et la vie. *Il ne faut pas discuter l'Evangile*, disait-il, *il faut le pratiquer*.

« Partant de ce principe, ayant conçu un profond mépris pour les savants et les docteurs ; confondant même la science avec les savants, il dépassa son but et devint exclusif. L'idée lui vint que pour être heureux il faudrait que le genre humain retournât à la première simplicité de la nature. Il déclara hautement qu'il valait mieux apprendre un état, labourer la terre, que de cultiver les sciences et les beaux-arts. Dans son zèle exclusif, il prêcha contre les images de l'art chrétien et devint la cause indirecte de la destruction de plusieurs chapelles. Pour donner en personne l'exemple de ses principes, il quitta l'université et se rendit chez son beau-père, à la campagne de Segern. Avant son départ, il avait engagé l'autorité à faire fermer toutes les maisons de tolérance et à séculariser les couvents : « Il ne « doit plus y avoir de mendiants ni de fai- « néants, disait-il; que les moines appren- « nent un état ou qu'ils cultivent la terre ; « quant aux vieux, ils entreront comme in- « firmiers aux hôpitaux. » (Zimmermann.)

« A Segern, Carlstadt s'habilla en paysan, conduisit la charrue, renonça à son titre de docteur, et se fit appeler Frère André tout court. Tout à coup, Luther, jaloux de l'influence de Carlstadt et des réformes qu'il avait opérées sans le consulter, rompt ouvertement avec lui, et le dénonce à l'Allemagne comme un révolutionnaire de la pire espèce, comme un émule de Muncer, rebelle aux lois de la raison et du pays. En même temps, Mélanchthon, savant douillet et délicat, qui, n'ayant jamais entendu d'autre bruit que le frémissement des feuillets de ses livres, s'effrayait au moindre souffle de vie venant de l'extérieur, publia de véritables réquisitoires contre Carlstadt, qu'il accusa d'envier le rôle de Spartacus plutôt que celui de Périclès. Luther, enfin, après avoir refait à Wittemberg tout ce que Carlstadt avait défait, força ce dernier à quitter pour jamais cette ville et à se rendre à Orlamunde, où il fut très-bien reçu par le peuple et l'autorité. Mais là aussi la haine de Luther l'atteignit. Grâce à ses insinuations, les écrits de Carlstadt furent tous saisis, injonction lui fut faite de ne plus rien publier, même en soumettant tout à la censure; finalement, il fut lui-même mis sous la surveillance directe de l'autorité.

« Cependant Carlstadt, malgré ses écarts, n'était pas encore révolutionnaire comme Muncer. Il dissuada même le peuple d'avoir recours à la violence et de conquérir sa liberté à la pointe de l'épée. A une lettre que Muncer adressa aux habitants d'Orlamunde, Carlstadt, en leur nom, répondit « qu'ils « n'étaient point d'avis de conquérir l'Evan- « gile avec des lances et des épées; que la « foi était la meilleure arme; que sous les « armes ils ne seraient plus des chrétiens, « mais des hommes exposés à toutes les « chances aléatoires attachées à l'existence « humaine. Christ lui-même n'a-t-il pas dit « à saint Pierre de rengaîner l'épée et de « combattre par la parole? Les tyrans jubi- « leraient trop en nous voyant sous les ar- « mes. Eh! diraient-ils, les voilà donc ceux « qui se glorifient de la puissance de leur « Dieu unique. Il paraît qu'il n'est pas très- « fort, ce Dieu, puisqu'ils ont besoin de se « liguer ensemble pour le défendre. » A cela, Muncer, pour toute réponse, n'avait qu'un mot : *Niais*.

« Cela n'empêcha pas Luther de prêcher contre Carlstadt, à Iéna, dès qu'il apprit que celui ci se trouvait de passage dans cette ville. Il l'appela : un esprit *révolutionnaire de l'espèce des assassins*. Carlstadt résolut de lui en demander raison. A cet effet, il se rendit à l'*Ours-Noir*, où il trouva Luther banquetant avec des ambassadeurs de l'empereur et du margrave. Allant droit à lui : « Dans votre sermon d'aujourd'hui, lui dit-il, « vous m'avez calomnié en me fourrant dans « le même sac avec les assassins de votre « crû. Celui qui a dit cela de moi n'est pas un « honnête homme. — Eh! mon cher doc- « teur, fit Luther de sa voix la plus douce- « reuse et avec un sourire ironique, j'ai lu « la lettre que vous avez écrite à Muncer, et « j'y ai bien vu que vous protestez contre la « rébellion à main armée, que vous n'êtes « pas un révolutionnaire. — Alors donc, « pourquoi dites-vous le contraire? — Par- « bleu! si vous ne l'êtes pas aujourd'hui, « vous le serez demain. — Et vous, lui cria « Carlstadt en lui tournant le dos, vous serez « demain et toujours ce que vous êtes au- « jourd'hui, un ingrat et un calomniateur! « La postérité jugera entre nous deux. »

« Tous les deux avaient raison; Carlstadt n'était pas encore un réformateur politique, mais Luther voyait bien que sous peu il le serait forcément. En effet, quelques mois après, il devint le fauteur le plus ardent du mouvement révolutionnaire à Rottenbourg.» (Alexandre Weill, *La guerre des paysans*.)

CHAPITRE XLII.

Les actes des nouveaux apôtres, ou Luther et Carlstadt.

« Je voudrais le voir à table avec Carlstadt, lorsque ce dernier lui expose ses doctrines de mysticisme, si étrangères à l'organisation ardente de Luther.

— « Quels rêves! dit Luther. — Vous « craignez la vérité! s'écrie Carlstadt. — « Moi! je repousse cette imputation. Je « vous mets au défi de publier rien contre « moi; et comme gage du combat au- « quel je vous provoque, voici un flo- « rin. »

« Le gage du combat fut résolument accepté; les combattants se serrèrent la main, burent dans la même large coupe une rasade solennelle, et se quittèrent pour se préparer à des hostilités plus sérieuses qu'on ne pense. Luther tint promesse; il y avait

en lui du persécuteur et du martyr. Battu par la terrible parole de son adversaire, traqué et chassé de ville en ville, Carlstadt finit par trouver un sanctuaire à Bâle ; de là il ouvrit sa batterie de pamphlets sur Luther, qu'il appela *double pape, triple antechrist, essence du démon*, et autres gentillesses. La canonnade de Luther ne fut ni moins bruyante, ni moins nourrie.

« On ne savait pas, disait-il, que le diable était dans Carlstadt ; avec un florin je l'ai fait parler. »

« Les deux boxeurs mêlent l'invective à la lutte et la farce aux coups de poings. — Carlstadt soulevait les passions démocratiques. — « Prenez garde, lui dit Luther, ne jouez pas avec *Monsieur Tout-le-Monde*, c'est un personnage qui ne plaisante guère ; on l'a soumis à une autorité légale, et Dieu veut qu'elle subsiste pour que le maniaque ne fasse pas d'horribles choses. » — Carlstadt s'appuie sur l'autorité de la Bible pour troubler la société. — « LA BIBLE, dit Luther, BABEL ! DES BULLES ! DES BILLES ! DES BALLES ! DES BALLONS ! » (Philarète CHASLES, *Luther dans son ménage.*)

CHAPITRE XLIII.

Influence des réformateurs sur les paysans avouée par le socialisme. — Muncer.

« Les historiens, jusqu'à présent, n'ont eu de récits dithyrambiques que pour les heureux vainqueurs. Aux grands vaincus ils n'ont témoigné que de l'indifférence, souvent de la colère, tout au plus de la pitié. Ces vaincus, cependant, représentent les jalons du progrès sur la route de l'histoire, et l'humanité ne semble pouvoir marcher qu'à l'aide de ces guides divins. Que nous est-il resté des victoires des Alexandre, des César, des Napoléon ? Des récits de batailles bons pour amuser les grands et les petits enfants jouant aux soldats. Mais, sous Alexandre, grâce à la sagesse du supplicié Socrate, Aristote élève un monument de science pour l'avenir ;..... sous Napoléon, enfin, Fourier pose les fondements d'une nouvelle société..... Nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une histoire des hommes, des héros plus ou moins heureux. L'histoire de l'humanité est encore à faire. Nos professeurs, nos historiens lettrés, n'ont traité que la face extérieure, l'écorce de l'histoire, rarement ils ont pénétré jusqu'à l'âme ; semblables à ces médecins qui nieraient la circulation du sang, et qui regarderaient toute maladie comme un mal local.

« Or, l'histoire de l'humanité entière ne forme qu'un corps solidaire et compact dont chaque nation est un membre plus ou moins actif, plus ou moins initiateur. La pensée, le Saint-Esprit en est l'âme. Cette pensée, ce Saint-Esprit se révèle continuellement par de grandes individualités représentant les masses et leur frayant les voies mystérieuses de l'avenir. Qu'importe que l'homme marqué par le cachet divin meure ou vive ! Il n'est venu au monde que pour manifester la pensée de Dieu. Cette mission remplie, il ne vit déjà plus en personne. Son sang s'est volatilisé en maximes et est allé s'infiltrer dans le sang de ses frères. Ce n'est plus un homme, c'est un principe, une idée, une âme de la tête aux pieds ! Le poursuivre, le martyriser, le crucifier, le ridiculiser, ce sont autant de coups de verges flagellant une flamme ardente dont le foyer est ailleurs, et qui, durant la guerre, se plaît encore à éclairer ses bourreaux obscurs d'une lumière resplendissante.

« En parlant de Muncer, aucun historien, à l'exception de Zimmermann, ne s'est élevé jusqu'à la hauteur de son sujet. Les Français surtout, pour qui, d'ordinaire, l'histoire des autres peuples n'est qu'une étude accessoire, l'ont presque tous défiguré ou calomnié d'une manière indigne. Pour les uns, Muncer est un anabaptiste prêchant la communauté des femmes ; pour les autres, c'est un fou digne d'être enfermé..... Des professeurs allemands, qui, s'ils avaient vécu du temps de Muncer, lui auraient fait dire avec Job : *Je ne les crois pas dignes de coucher avec les chiens de mes troupeaux ;* ces vers rongeurs de livres qui, pour plaire à un roitelet ou à un de ses laquais, calomnieraient Jésus lui-même, ont osé condamner, sans rémission, le hardi révolutionnaire du XVI^e^ siècle, en le confondant à dessein, et dans le but de le rendre odieux, avec les anabaptistes de Munster. Les uns le haïssent, les autres le ridiculisent, tous le craignent. Luther, son plus grand ennemi, avoue que chaque fois que le nom de Muncer, même après sa mort, se présente sous sa plume, il est saisi d'un frisson indicible. Aujourd'hui encore, le souvenir évoqué de cet homme mis à mort dans la fleur de la jeunesse, fait trembler tous les hauts dignitaires, tous les savants titrés de l'Allemagne. Qu'est-ce donc que cette figure dont l'ombre, après quatre siècles, est encore la terreur des despotes, des faux savants et des imbéciles ?... C'est tout simplement un homme, dans toute la force du terme, un homme de toutes pièces. En lui toute fibre est une idée, toute parole une menace, tout mouvement un fait ; en lui, la volonté et le fait sont toujours identiques. Il pense comme il agit, il agit comme il pense, toujours sans peur ni reproche ; un homme chez qui la haine du mal est à la hauteur de l'amour du bien ; un homme, principe enfin, instrument de la révélation permanente dont il est le premier représentant et pour laquelle il est mort sur la croix, ou si l'on aime mieux, sur le gibet.

« Muncer naquit en 1498, dans la ville de Stolberg au pied de Harz, résidence du seigneur de ce nom. La chronique raconte que son père fut violemment mis à mort par le seigneur de Stolberg ; elle n'en dit pas la cause qui, selon toute probabilité, a été purement politique. Quoi qu'il en soit, ce souvenir, si sanglant qu'il fût, n'a eu guère d'influence sur la conduite du fils. Sa haine

pour les oppresseurs de son pays était le résultat d'un principe et non d'un sentiment de vengeance. La mort tragique du père n'a été pour le fils qu'une goutte de plus dans le calice d'amertume qu'il a vidé jusqu'à la lie.

« Le génie du jeune Muncer s'est révélé de très-bonne heure. A. Wittemberg, où il fit ses premières études, il surpassa par ses travaux et son application tous ses camarades beaucoup plus âgés que lui.

« Mélanchthon, son ennemi, lui donne le témoignage qu'il savait la sainte Ecriture par cœur, et qu'il était fort versé dans la science théologique. A l'âge de quinze ans, il obtint le titre de docteur de l'université de Halle, et là déjà il organisa une espèce de confédération contre les abus du clergé et des princes.

« A seize ans il remplit les fonctions de chapelain dans un couvent près de Halle, où il disait la messe aux nonnes. Luther dit de lui : « Déjà, dans ce couvent, Muncer se « montre tout à fait *acatholique*..... » Tout à coup le jeune Muncer se retire dans la solitude et se plonge dans l'étude des livres mystiques des maîtres du moyen âge. Ce fut surtout l'abbé Joachim, dit le Calabre, qui exerça une immense influence sur l'esprit du jeune docteur. Ce prophète (car il se donne ce nom) vivait dans le beau temps de la scolastique, où le clergé, reniant sa sainte mission, commençait à se prêter aux tyrannies des seigneurs. Muncer lui-même se charge d'éclaircir les allées touffues des promenades mystérieuses du prophète Calabre. « Joachim, dit-il, nous montre l'ave- « nir de l'humanité dans un miroir mysti- « que. Il flagelle les exactions cléricales, dé- « clare inutiles et superflues les visites faites « par les chrétiens au temple matériel, et « prédit un dernier jugement, où Christ, le « fouet à la main, chassera de nouveau du « temple et les vendeurs et les acheteurs. Il « viendra une ère spirituelle, ère d'amour et « de joie, de liberté et de fraternité, où toute « la science de la *lettre* périra. A la place « jaillira radieux et libre le Saint-Esprit. « L'Evangile de la lettre n'est que temporel, « sa forme n'est que passagère. Il n'y a que « le Saint-Esprit qui soit le véritable Evan- « gile. Grâce à la résurrection de l'Esprit, « bien des choses que les contemporains du « Christ n'ont pu comprendre seront pré- « dites et s'accompliront dans l'avenir. Il « se formera alors sur la terre une associa- « tion de frères, d'hommes-esprits pour les- « quels la sainte Ecriture sera une source « claire et intarissable, un monument gravé, « non avec de l'encre sur le papier, mais avec « du sang dans le cœur de tous les hommes. « Les prêtres et les savants, qui, jusqu'à « présent, ont été organes des choses divi- « nes, disparaîtront à tout jamais ; les fils de « l'Esprit n'auront plus besoin de ces mé- « diateurs. Le Saint-Esprit sera seul leur « maître, la révélation intérieure remplacera « la révélation extérieure. La religion sera « une contemplation pure et immédiate de « Dieu ; tous les mystères seront mis à nu « et la prédiction de Jérémie (XIII, XXXIII, « XXXIV, XXXV) s'accomplira ; à savoir : que « Dieu même sera notre maître à tous, et « qu'il inscrira sa loi dans le cœur des hom- « mes. Dans cet heureux temps, où le ciel « se manifestera dans toute sa magnificence, « les grandeurs terrestres pâliront et dispa- « raîtront de honte. »

« Ces idées hardies d'une grandeur future, d'un règne de liberté et d'amour, appuyées sur les textes hébraïques d'Isaïe et de Jérémie, jetèrent de vives étincelles dans l'esprit du jeune Muncer et activèrent le feu de son imagination ardente. Bientôt la sainte Ecriture devint pour lui un thème incessant de discours politico-religieux, et le simple prêtre réformiste s'éleva d'un coup jusqu'au rôle de prophète, disant hardiment la vérité aux princes et aux peuples.

« En l'an 1520, à l'âge de vingt-deux ans, il fut appelé, en qualité de prédicateur, à Zwikau, en Thuringe. Là, pour la première fois, il rompt ouvertement avec Luther, déclare la réforme du culte insuffisante, et exige une réforme sociale. « Rejeter le pou- « voir du Pape, s'écrie-t-il, attaquer les ab- « solutions, nier le purgatoire, abolir la « messe, qu'est-ce que tout cela ? des demi- « mesures ! Il faut attaquer la société à la « racine, en enlever les causes de malheur « et d'oppression, fonder enfin l'Eglise du « Saint-Esprit et de la liberté sur des bases « solides. Luther n'est qu'un efféminé qui « flatte la chair en l'appuyant sur de *doux* « *oreillers*, faisant trop de cas de la foi et « trop peu des œuvres, laissant le peuple « dans son ancienne routine, fortifiant sur- « tout le pouvoir des princes. La doctrine « de Luther est plus dangereuse pour le « peuple que le papisme ; il faut ressusciter « le Christ, et songer qu'avec Moïse et Jé- « sus Dieu n'a pas dit son dernier mot. Au « contraire, sa révélation est permanente, « et de nos jours il peut y avoir des pro- « phètes aussi bien que dans le temps « passé. »

« Il est hors de doute que ce principe d'une révélation et d'une prophétie en permanence a été le premier germe de la secte des anabaptistes, qui d'abord ont surgi à Zwikau, berceau oratoire de Thomas Muncer. Déjà, dans la profession de foi des thaborites et des hussites, on trouve la prédiction d'un âge d'or, d'un règne d'amour et de joie, selon l'Evangile. La Thuringe, pays limitrophe de la Bohême, n'était pas restée étrangère aux doctrines mystiques des hussites, et les discours de Muncer ne pouvaient que raviver les étincelles qui couvaient sous la cendre depuis la défaite de Jean Ziska ; aussi, peu de temps après son arrivée à Zwikau, les anabaptistes sortent de leurs retraites et s'organisent à la face du public. Ils rejettent la présence du Christ dans l'Eucharistie, ainsi que toutes les cérémonies religieuses, y compris le baptême des enfants avant l'âge de raison, et prétendent avoir le don de la prophétie et des vi

sions extatiques. Muncer, loin de les attaquer, les laisse faire, parce que, selon lui, il faut laisser libre cours à toutes les manifestations de l'esprit et de l'imagination. Il les défend même devant le magistrat qui leur interdit de se réunir; mais, en les protégeant, Muncer était loin d'approuver leurs folies extatiques. Dans ses écrits, il les appelle de bons frères, de bons enfants, de bons cœurs, animés de bons sentiments, et qui peuvent plus tard rendre de bons services à la patrie et à l'humanité. En effet, au lieu de les poursuivre, Muncer comptait s'en servir comme instruments pour la propagation de ses vues politiques et religieuses, et en cela il ne s'était pas trompé. Dans la suite, il eut plus d'une fois lieu d'avoir recours à leur ministère. C'est grâce aux nombreux prédicateurs envoyés par les Anabaptistes dans toutes les contrées de l'Allemagne, que les idées de Muncer devinrent populaires, et que, dans sa fuite, il trouva assez d'accès pour se soustraire à ses nombreux et puissants ennemis. »

(Alexandre Weill, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XLIV.

Portrait et éloge de Muncer, au point de vue socialiste, par Zimmermann.

« Muncer n'était animé que d'une seule idée, l'avenir de son pays. Depuis qu'il pensait, la misère et la honte de son peuple préoccupaient exclusivement son esprit. Les projets de réforme qu'il avait rêvés dans son adolescence mûrissaient en lui et avec lui. Il se croyait appelé au rôle de libérateur et de vengeur du peuple allemand.

« Ses ennemis attribuent toutes ses actions à un seul mobile, à l'ambition. Certes, Muncer n'était pas sans ambition. Il était animé d'un esprit fier, uni à un enthousiasme presque sauvage; mais quand on examine sincèrement sa marche, ses discours et ses actes, on se convaincra facilement que l'envie de briller était un sentiment tout à fait inconnu à son âme. Dans cette âme fortement trempée il y a un je sais quoi de sombre, d'épineux, de sauvage même; mais, à travers les broussailles de cette végétation luxuriante, le parfum d'une fleur odorante et purpurine vous charme continuellement : cette fleur, c'est l'amour du peuple et de l'humanité tout entière.

« Il avait une haine fanatique pour les oppresseurs du peuple, tant seigneurs qu'évêques, vrais corrupteurs du christianisme, continuateurs des anciens tyrans, crucificateurs du Christ, le premier ami du peuple et de l'humanité : despotes incorrigibles, sacrifiant toujours le Saint-Esprit à leurs intérêts cupides, à leurs caprices éhontés, empêchant enfin le peuple de prendre part au développement et à la jouissance de ses droits imprescriptibles. N'ayant jamais connu un prince animé de sentiments purs d'humanité, Muncer les confondait tous dans sa haine, et les regardait comme autant de fléaux, se croyant au-dessus de la loi, au-dessus de Dieu même. Plus il creusait l'Ancien et le Nouveau Testament, plus il était frappé du contraste entre l'ordre de choses existant et celui qui devrait exister. Ni l'Eglise ni l'Etat ne le satisfirent. Son rêve, son but était de fonder un Etat vraiment chrétien, selon les lois de l'Esprit et de l'Evangile. Il ne comprit pas l'égalité devant Dieu sans l'égalité devant la loi sociale. Bientôt ce principe devint le pivot de toute sa pensée, de tous ses discours. Il oubliait seulement que cette égalité ne devait, ne pouvait se rétablir que peu à peu par la marche organique de l'histoire et de la nature, mais non par la violence. Ce n'est pas une guerre de trente ans ni cent batailles rangées qui peuvent rétablir l'équilibre moral de l'humanité et en harmoniser les dissonances; une guerre de mille ans n'y suffirait pas! C'est par la loi de la réaction, de l'intérieur contre l'extérieur, réaction incessante, persistante, que les prédictions de l'Evangile s'accompliront, mais non par la violence de l'extérieur imposée à l'intérieur. C'est ce que l'imagination bouillante de Muncer n'a pas voulu comprendre. Son désir d'affranchir son peuple était si vif, si ardent, que bientôt ce désir s'empara de toute son âme comme une puissance invincible, au point que, poussé aveuglément par ce principe, il n'avait plus de volonté, plus de réflexion, plus de raison. Il devint l'esclave d'une idée.

« Une fois animé par ce principe, ne vivant, ne respirant que par lui, comme tous les grands hommes forts et logiques, il le poussa jusqu'aux dernières conséquences. Muncer, comme Hutten, n'était pas homme à consoler les faibles et les malheureux par des paroles, par des tableaux de félicité future. Il versait du feu dans l'âme de ses auditeurs, en les excitant à mettre la main à l'œuvre, à s'aider eux-mêmes. C'était à la fois un homme de parole et d'action, d'autant plus logique en ses provocations, que, selon ses principes, le bonheur de l'homme doit se trouver d'abord dans la vie, dans la jouissance entière de tous les droits, de tous les biens de la nature, dans la liberté et dans la joie. Sa nouvelle Jérusalem devait se fonder en Allemagne, puis s'étendre sur toute l'humanité. Il enflammait donc le peuple à détruire tous les obstacles contraires à l'établissement de ce paradis terrestre. Grâce à ses connaissances de l'Ancien Testament, le souvenir de Moïse, d'Elie, d'Isaïe, de Jérémie et de leurs colères foudroyantes flottait toujours devant son esprit. L'élément destructeur, la parole de vengeance et d'extermination, le dominaient tellement, qu'il ressemblait à une pâle statue vivante, autour de laquelle scintillent continuellement des flammes étincelantes, qui, portées par le vent, vont mettre le feu à des contrées entières.

. . . . . .

« Plus grand que Luther par son instinct politique, moins homme de terreur que Calvin, quoiqu'il sacrifiât des hommes à ses principes, Muncer a été vaincu par des cir-

constances locales. Vis-à-vis des princes et des nobles, Muncer n'avait ni illusion, ni préjugés, et Luther lui-même reconnut, à la fin de sa vie, qu'il s'était trompé sur le compte des princes, et que Muncer les avait bien jugés. L'erreur de Muncer ne portait que sur la force et l'intelligence du peuple. Son imagination, devançant les siècles, attribuait au peuple tout l'enthousiasme de son âme pour la grande cause de l'humanité. Le paysan aimait à l'écouter parler de la fin de l'esclavage, de la nouvelle ère de rédemption et de félicité ; mais ce même paysan, que Muncer traitait comme un homme dans la force de l'âge, était encore un véritable enfant pour toutes les questions politiques et sociales. Muncer était un homme d'avenir ; à l'avenir donc de le juger.

« Quand un jour, les grains qu'il a semés et arrosés de son sang auront produit des épis d'or, alors beaucoup de ses idées et de ses principes seront reconnus pour de grandes vérités, et lui-même sera regardé comme un des plus puissants instruments de la révélation divine et permanente. »

« La calomnie a couvert d'épines et de chardons la tombe de Muncer ; cependant, à travers les ronces, les lauriers ont poussé malgré tous les efforts des tartufes et des médiocrités pédantesques de tous les temps. L'histoire de l'avenir laissera là les ronces et ne cueillera que les lauriers.

« L'esprit de Muncer erre encore aujourd'hui dans l'Europe ; il plane au-dessus des cabanes des malheureux, souffle sur le front du penseur et s'agite sur les lèvres des tribuns. Quand donc trouveras-tu le repos, ombre errante à la recherche de la justice ? » (Zimmermann.)

CHAPITRE XLV.

Muncer établit le communisme à Mulhouse.

« Après avoir attisé le feu de la révolte en Alsace, en Souabe et en Franconie, Thomas Muncer, dès les premiers soulèvements des paysans, retourna en Thuringe pour y organiser le mouvement. Il fut arrêté un instant à Fulde, mais non reconnu, et relâché. Quelques jours après il fit son entrée dans la ville de Mulhouse, où, en son absence, ses amis et partisans, notamment le prédicateur Pfeifer, avaient poursuivi son œuvre, soit par des discours, soit par des écrits.

« Longtemps avant Muncer, la lettre de Luther contre lui était parvenue au conseil de la ville de Mulhouse, et Muncer, à peine arrivé, reçut l'ordre de quitter la ville. Il répondit : « J'ai été assez chassé et pourchassé ; « à mon tour maintenant. » En effet, ayant rassemblé ses amis il souleva la ville, renversa le conseil et établit un gouvernement provisoire, dans l'espoir d'organiser sous peu un véritable *régime chrétien*. Les couvents furent dissous, et Muncer, nommé prédicateur supérieur de la ville, s'établit dans le Johanniterhof, le 17 mars 1525. Dès lors Muncer fut maître absolu de la ville. Il fit élire un conseil qui prit le nom de *conseil permanent*. Toute la ville lui prêta le serment chrétien. Muncer, loin de s'arrêter à la théorie, passa à la pratique ; il transforma la ville de Mulhouse en une seule *communauté chrétienne*, en ce sens, que les riches, par leur serment, étaient forcés de nourrir et de vêtir les pauvres, de leur procurer un minimum de semailles, de terres à labourer et d'habits pour se couvrir. » (Alexandre Weill, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XLVI.

Vains efforts des réformateurs contre les communistes. — Luther à Eisleben. — Sa lutte inutile contre Muncer.

« A peine Muncer était-il établi chef absolu de Mulhouse, que Luther, qui jusqu'alors s'était contenté d'écrire contre lui des lettres de dénonciation, se décida enfin à agir personnellement et à faire une tournée contre le *prophète assassin* de Mulhouse. Il quitta donc son séjour paisible et fit le tour de la Thuringe pour fulminer du haut de la chaire contre Muncer et ses impies partisans, afin d'engager les paysans à rester tranquilles et à obéir à leurs maîtres comme auparavant. Quel dut être le désillusionnement de Luther de se voir dépopularisé dans son propre pays, et jusque dans sa ville natale, à Eisleben, où le peuple lui jeta des pierres !

« A peine avait-il quitté cette ville, que le mouvement révolutionnaire y éclata dans toute sa force. La torche de Muncer avait lancé des étincelles à Leipsick, à Thorgau et jusque dans l'Erzgebirg. La voix de Luther fut couverte par les cris : *A bas les robes noires ! Vive la liberté !* » (Alexandre Weill, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XLVII.

Proclamation sanguinaire de Muncer aux mineurs de l'Erzgebirg.

« *Avant tout la pure crainte de Dieu !*

« Chers frères !

« Combien de temps sommeillerez-vous encore, et quand donc écouterez-vous la voix de Dieu ? Que de fois vous ai-je dit qu'il faut qu'il en soit ainsi ! Dieu s'est manifesté. Il faut que vous vous leviez et que vous restiez debout. Sinon le sacrifice sera vrai, car vous ne pouvez pas devenir plus misérables. Si vous ne voulez pas souffrir pour l'amour de Dieu, vous serez en tout cas les martyrs du diable. Soyez donc sur vos gardes, n'ayez pas peur, ne soyez pas paresseux, et cessez d'obéir aux impies scélérats et aux visionnaires corrompus. Attaquez et *combattez le combat* du Seigneur. Il en est temps et grandement. Engagez-y tous vos frères, soyez unis, sinon vous êtes perdus. Toute l'Allemagne, le pays des Welsches et de France sont en mouvement. Le maître va *jouer un jeu divin*, et les scélérats seront l'enjeu. Les paysans en Souabe et en Franconie sont debout, ils sont trente mille en nombre. Je prendrai soin qu'ils ne fassent pas la paix sans nous. Partout où vous êtes au nombre de trois, Dieu sera avec vous et vous ne craindrez pas cent mille impies. Sus donc !

sus! su! il en est temps. Les scélérats sont lâches comme des chiens. Ne vous apitoyez pas sur les bonnes paroles d'Esaü, n'ayez aucune commisération du malheur des impies. Ils prieront, ils supplieront, ils verseront des larmes comme des enfants, mais moi, je vous dis : Sus! sus! sus! comme Dieu l'a dit à Moïse. Je les connais. Si vous n'attaquez pas, vous serez attaqués, si vous ne tuez pas, vous serez tués. C'est trop de paroles et de promesses! Sus! sus! sus! Tous les châteaux disparaîtront de la terre. Il faut battre le fer quand il est chaud. Voyez-vous, il est impossible d'être libre aussi longtemps qu'ils vivront. Il faut les exterminer et ne pas laisser refroidir le glaive de la justice. Il est impossible de vous parler de Dieu aussi longtemps qu'il y aura un noble et un prêtre sur la terre. Sus donc! et debout, et toujours! puisque le jour de la Rédemption, le jour du Seigneur est venu. Dieu sera avec nous. Dieu a dit (*Chroniques*, II, 2) : *Ne craignez rien, n'ayez pas peur du grand nombre de vos ennemis, ce n'est pas votre bataille que vous bataillez, mais celle de Dieu.*

« Amen. *Soyez hommes, et Dieu sera Dieu!*

« Donné à Mulhouse, 1525.

« Thomas Muncer,

le valet de Dieu contre les impies. »

(A. Weill, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XLVIII.

La terreur de Weinsberg.

« L'épisode sanglant de Weinsberg était une faute pardonnable, il est vrai, quand on songe aux trahisons sans nombre des nobles et des villes, qui, en qualité de maîtres, foulèrent aux pieds les droits les plus sacrés de la nature ; quand surtout on verra la vengeance barbare et sauvage que les vainqueurs ont prise sur les paysans trahis. » (Alexandre Weill, *La guerre des paysans.*)

Nos lecteurs vont apprécier par eux-mêmes cette *faute pardonnable*. « La nuit venue, Jacquet, après avoir emmené les nobles prisonniers, au lieu de songer, comme ses camarades, à piller ou à faire l'amour avec les nonnes des couvents, se rendit au moulin, tout près de la porte de la ville et aboutissant à une vaste prairie. Là il résolut, d'accord avec ses amis, de massacrer tous les prisonniers confiés à sa garde, et ménagés par Hipler et Metzler, afin d'inspirer de la terreur à tous ceux qui seraient tentés de narguer la puissance des paysans. Cette résolution fut prise à l'unanimité et accueillie avec enthousiasme. Au petit jour donc, tandis que l'armée, harassée de fatigues, brisée de débauches, dormait profondément, Jacquet fit sortir les prisonniers de la cour du moulin pour être conduits sur la prairie. Voici les noms de ces malheureuses victimes : le comte Louis de Helfenstein, avec la comtesse et son enfant, âgé de deux ans ; Hans de Winterstein ; le bailli de Vaiblingen ; Burkhard de Chingen et son fils ; Frédéric de Neuhausen ; Joerg Wolf de Neuhausen ; Hans Dietrich de Westerstetten ; le bailli de Neuffen ; Philippe de Bernhausen ; Jacob, son frère ; le fils du bailli de Gœppingen ; Hans Spaet de Hœpfighein ; Bleikard de Hiessingen ; Rudolphe de Heinheim ; Wolf de Helfenberg ; Joerg de Kaltenthal ; Ruthard et Veitbrecht de Gimmingen ; quelques pages et quelques varlets.

« On les conduisit dans un cercle pour leur lire le jugement conçu en ces termes :

« Il faut mourir! »

« On résolut de les faire périr par un supplice barbare appelé la chasse aux lances. La *chasse aux lances* (*lanzenjagen*) était un ancien châtiment réservé aux soldats qui avaient forfait à l'honneur ; les soldats se rangent en formant une haie étroite la lance en arrêt ; le condamné, forcé d'avancer à travers cette haie, est atteint par plusieurs coups de lance à la fois et arrive rarement au milieu sans tomber. A un signe de commandement fait par Jacquet, la haie aux lances se forma :

« — Comte Louis de Helfenstein, s'écria, alors Jacquet, tu ouvriras la danse en ta qualité de chef.

« A ce moment, la comtesse, son enfant de deux ans dans les bras, fendit la foule et se jeta aux pieds de Jacquet en criant : Grâce! grâce pour mon mari!

« — Grâce! répondit Jacquet avec un ricanement diabolique, tu demandes grâce pour le seigneur Helfenstein, ton mari. Tu l'aimes donc bien? . . . . . .

. . . . . .

« Et en renversant la malheureuse comtesse qui s'était cramponnée à ses pieds, et, mettant un genou sur son sein, Jacquet, pris d'un accès de fureur, s'écria : Amis! regardez-moi bien! . . . . . Comtesse de Helfenstein, fille de l'empereur, Jacques Rohrbach de Bockingen a mis son genou sur ton sein!

« — Grâce! grâce! s'écria la malheureuse d'une voix étouffée, grâce au nom de Jésus-Christ, au nom de Dieu qui vous regarde, grâce!

« — Tu vas t'enrouer pour rien, répondit Jacquet, en la relevant. Ce mot *grâce*, n'existe pas pour moi. Je ne connais que le mot : *Vengeance!*

« — Vengeance! répéta en chœur la horde sanguinaire.

« — Comtesse de Helfenstein, s'écria un autre paysan, un jour les cavaliers de ton mari passèrent avec chevaux et chiens sur mes champs fraîchement ensemencés. Mes garçons voulurent s'y opposer, ils furent garrotés, emmenés et fouettés comme des chiens. Vengeance! »

« A ces mots il lança un coutelas sur l'enfant de la comtesse et l'atteignit au bras ; le sang rejaillit sur le visage de la mère qui, ne pouvant plus se soutenir, se roula par terre toujours en criant : Grâce! grâce pour mon mari! Tuez-moi plutôt.

« — Comte Helfenstein, s'écria un troisième, tu as emprisonné mon frère pour avoir oublié de te saluer. Vengeance!

« — Tu nous as accouplés comme des bœufs à la corvée, s'écrièrent deux autres. Vengeance !

« — Tu as jeté mon père en prison pour avoir tué un lièvre sur son propre champ. Il y est mort ; il faut que tu meures à ton tour !

« — Grâce ! disait enfin le comte, dont le courage s'amollissait à la vue de la douleur de sa femme. Je vous offre toute ma fortune et 60,000 florins d'or que l'empereur vous payera. Je le jure sur la tête de ma femme et de mon enfant. Laissez-moi vivre pour ma femme, car quant à moi je ne crains pas la mort.

« — Et tu fais bien, reprit Jacquet, car tu me donnerais 60,000 tonnes remplies de perles que tu ne mourrais pas moins. Confesse-toi et dépêche-toi, car tu ne verras plus le soleil.

« — Attends, s'écria Melchior Nonnenmacher, ancien musicien du comte. Pendant des années je t'ai fait de la musique de table. Je connais ton air favori ; eh bien, je te l'ai réservé pour cette dernière danse.

« Et pendant que le comte se confessait à un prêtre de Rome, amené par Jacquet, Melchior accordait son instrument.

— « Es-tu prêt ? demanda-t-il au comte en lui ôtant le chapeau à plumes qu'il mit sur sa tête ; et à l'instant il lui joua son air favori, espèce de galop-walse, et le précéda en sautillant jusqu'à la haie.

« La comtesse, sur l'ordre de Jacquet, fut soutenue par deux hommes, afin qu'elle vît mourir son mari. Au troisième pas, le comte tomba percé de plus de vingt coups de lance. A cette vue la comtesse poussa un cri si terrible que Jacquet lui-même en fut ému un instant. Le cœur de la pauvre femme, dit un chroniqueur s'était brisé en voyant tomber son mari. La sorcière Hofmann, d'un coutelas béni, éventra le cadavre du comte pour lui enlever la graisse, qu'elle employa à oindre les lances de sa horde et à graisser ses propres souliers. Tous les autres prisonniers partagèrent le sort du comte ; ils furent chassés à travers les lances, souvent rejetés en l'air par les unes et rattrapés par les autres. Chaque fois qu'un de ces seigneurs s'approchait de la terrible haie, il s'y trouvait quelqu'un qui l'accusait de différents crimes envers les paysans : — Tu m'as gâté mes semailles ; — Tu as déshonoré ma sœur ; — Tu m'as donné des coups de fouet ; — Tu m'as tué mon enfant, etc., etc. — Avec ces récriminations la fureur de la horde allait toujours croissant, de manière que pas un ne leur échappa, à l'exception de la malheureuse comtesse et de son enfant blessé. On la dépouilla de ses bijoux et de sa toilette de comtesse, et après l'avoir habillée en mendiante, on fit venir un chariot chargé de fumier attelé d'un bœuf, et on la posa dessus pour être conduite à Heilbronn.

« — Tu es entrée à Weinsberg, lui dit Jacquet, sur une voiture d'or ; tu en sors sur un chariot de fumier. Raconte cela à l'empereur et salue-le de ma part.

Mais la pieuse et courageuse femme répondit :

« — J'ai beaucoup péché, et je mérite probablement mon sort. Le Christ, notre Sauveur, aussi est entré à Jérusalem le dimanche des Rameaux aux acclamations du peuple, et bientôt il en sortit portant la croix et poursuivi par les huées et les clameurs de ce même peuple. C'est lui qui me consolera. Quant à moi, je vous pardonne ; puisse Dieu vous pardonner comme moi, et puissiez-vous faire pénitence et demander grâce vous-mêmes !

Elle resta sur le chariot jusqu'à Heilbronn, portant son enfant blessé dans ses bras : elle le voua à l'état ecclésiastique et finit elle-même ses jours dans un couvent. Quand le soleil se leva, il n'y avait plus de prisonniers : TOUS ÉTAIENT MASSACRÉS ! » (Alexandre WEILL, *La guerre des paysans.*)

CHAPITRE XLIX.

Les massacres de septembre présentés comme une expiation du châtiment des socialistes du XVI^e^ siècle.

« Qui sait ? les victimes des massacres de septembre (297), étaient peut-être les âmes errantes des bourreaux de Saverne (298). » (WEILL.)

CHAPITRE L.

La guerre des paysans n'est pas une lutte politique, mais une guerre contre tout ordre social.

« La violente polémique de Luther contre Carlstadt était chaque jour aigrie par les symptômes effrayants de bouleversement général qui menaçait l'Allemagne. Les doctrines du hardi théologien répondaient aux vœux, aux pensées dont les masses populaires étaient préoccupées, en Souabe, en Thuringe, en Alsace, dans tout l'occident de l'Empire. Le bas peuple, les paysans, endormis depuis si longtemps sous le poids de l'oppression féodale, entendirent les savants et les princes parler de liberté, d'affranchissement, et s'appliquèrent ce qu'on ne disait pas pour eux (299).

« Les paysans se soulevèrent d'abord dans la Forêt-Noire, puis autour d'Heilbronn, de Francfort, dans le pays de Bade et Spire. De là, l'incendie gagna l'Alsace, et nulle

(297) *Voy.* DE BARANTE, *Histoire de la Convention nationale.*

(298) C'est à Saverne que le duc de Guise battit les protestants qui allaient envahir la France.

(299) En 1524, Franz de Sickingen, chef des nobles, crut le moment venu de se jeter sur les biens des princes ecclésiastiques ; il osa mettre le siége devant Trèves. Il était, dit-on, dirigé par les célèbres réformateurs Œcolampade et Bucer, et par Hutten, alors au service de l'archevêque de Mayence. Le duc de Bavière, le palatin, le landgrave de Hesse, vinrent délivrer Trèves ; ils voulaient attaquer Mayence, en punition de la connivence présumée de l'archevêque avec Sickingen. Celui-ci périt ; Hutten fut proscrit et dès lors sans asile, mais toujours écrivant, toujours violent et colérique ; il mourut peu après de misère. (MICHELET.)

part il n'eut un caractère plus terrible. Nous le retrouvons encore dans le Palatinat, la Hesse, la Bavière. En Souabe, le chef principal des insurgés était un des petits nobles de la vallée du Necker, le célèbre Goetz de Berlichingen, *Goetz à la main de fer*, qui assurait n'être devenu leur général que malgré lui et par force. » (MICHELET, *Mémoires de Luther*, t. Ier.)

CHAPITRE LI.

Les anabaptistes de Munster et les puritains relèvent le drapeau des paysans.

« Pendant que certains esprits descendaient aux extrêmes limites du libre examen, les sectateurs de Muncer, ou anabaptistes (300), relevaient la tête pour traduire en faits les dernières conséquences de la liberté religieuse, et ramener, disaient-ils, le règne de Jésus-Christ. Ils s'étaient répandus en Hollande, dans le Brabant, sur les bords de la mer Baltique, dans la Westphalie; pleins d'un mysticisme démagogique poussé jusqu'à l'extravagance, ils brûlaient de rétablir les formes sociales des Hébreux; la lecture de la Bible ayant amené les esprits vulgaires à croire que la constitution politique du peuple de Dieu devait être la meilleure. Les anabaptistes de Munster parvinrent à s'emparer de cette ville; ils en chassèrent tout ce qui n'était pas de leurs croyances, mirent tous les biens en commun, et commencèrent l'expédition de leur rêve politique. Douze prophètes gouvernèrent la République; ils furent bientôt remplacés par Jean de Leyde, fils d'un tailleur, jeune homme de vingt-six ans, d'un caractère extraordinaire, qui se fit nommer roi de Sion, se donna une cour pompeuse, établit la polygamie et gouverna par l'inspiration cette tourbe délirante (1535). Une de ses dix-sept femmes vint à douter de lui : il la décapita de sa main au milieu des seize autres prosternées et chantant des cantiques. Les anabaptistes ayant fait de Munster le théâtre de toutes les monstruosités que l'esprit humain peut inventer, furent assiégés par le prince-évêque de cette ville, assisté de plusieurs seigneurs; ils se défendirent avec désespoir pendant six mois, et Munster ayant été prise d'assaut, ils furent tous exterminés; Jean de Leyde périt dans les plus affreux supplices (301). On persécuta la secte avec acharnement en Hollande et dans la basse Allemagne, mais elle ne fut pas détruite, et aujourd'hui elle existe encore, quoique bien changée : elle s'est généralement fondue dans celles des *quakers* et des *unitaires*, lesquels sont sociniens. Ces doctrines passèrent aussi dans la Grande-Bretagne, et furent le fondement du puritanisme qui devait, un siècle après, réaliser le rêve d'une république militaire et religieuse, imitée des Hébreux. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, tome II.)

DEUXIÈME PARTIE.

Le Protestantisme dans sa phase despotique.

PREMIÈRE SECTION.

LA RÉFORME EN SUISSE.

CHAPITRE Ier.

Zwingli.

« Ulric Zwingli commença en Suisse l'œuvre de la réformation. Ce savant, déjà renommé par ses efforts pour opérer une réforme dans l'Eglise, ayant été nommé prédicateur de la cathédrale de Zurich, enseigna, dans son discours d'inauguration, prononcé le 1er janvier 1549, que la pure morale de l'Evangile devait être la seule règle de foi, et son discours obtint l'approbation d'un auditoire . . . . . éclairé. Dans d'autres sermons, ainsi que dans ses écrits, il professa avec clarté et énergie les mêmes dogmes à peu près que Luther; mais il fut tué le 11 octobre 1551 portant la bannière de la ville de Zurich, dans la guerre suscitée par les petits cantons suisses fanatiquement dévoués à la communion romaine. » (Charles DE ROTTECK, *Histoire générale*, tom. III.)

« Zwingli s'appropria quelques opinions, qui toutes n'eurent pas le même succès. Outre qu'il rejeta l'Apocalypse de saint Jean comme dépourvue d'authenticité, il enseigna, dans un livre sur la Providence, que, de même que le corps et l'âme de l'homme sont de Dieu, de même LE PÉCHÉ EST SON OEUVRE; cependant, plus tard, il modifia cette opinion (302). Du reste, il penchait à révoquer en doute l'éternité des peines (303). »

(300) On appelait anabaptistes les sectateurs de Muncer, parce qu'ils regardaient comme nul le baptême donné aux enfants. (LAVALLÉE.)

(301) SPANHEIM, *De orig. et progr. anabapt.*, l. III.
(302) SCHRÖCHK, cité dans HŒNINGHAUSS.
(303) BAUGMARTEN, cité dans HŒNINGHAUSS.

En Théodicée Zwingli était panthéiste (304).

CHAPITRE II.

Abrégé de la vie de Calvin.

LE RATIONALISTE. — Calvin contribua plus que personne à débarrasser le christianisme des dogmes absurdes que le sacerdoce avait mêlés à l'Evangile. Il épura les mœurs corrompues de son temps avec une fermeté constante et une énergie invincible. Genève vit renaître sous ses lois les beaux temps de l'Eglise primitive et les merveilles de l'âge apostolique. Grand écrivain, théologien profond, homme d'Etat du premier ordre, il verra chaque jour sa vie et ses travaux mieux appréciés par une science historique qui sait enfin secouer les préjugés des âges de ténèbres et les superstitions ultramontaines.

L'APOLOGISTE. — « Les idées luthériennes trouvèrent faveur en France, surtout dans la noblesse, la magistrature et la haute bourgeoisie; c'est à-dire DANS TOUT CE QUI AVAIT FAIT OPPOSITION A L'AUTORITÉ, soit temporelle, soit spirituelle. Renée, fille de Louis XII, duchesse de Ferrare; Marguerite, reine de Navarre, veuve du duc d'Alençon et sœur de François Ier, professaient ouvertement la Réforme; la duchesse d'Etampes était soupçonnée d'hérésie; on chantait publiquement dans les rues de Paris les *Psaumes* de David, traduits en vers par Marot; les *Colloques* d'Erasme étaient vendus à vingt-quatre mille exemplaires; de nombreux pamphlets répétaient les attaques de Luther contre les abominations de Rome. Mais tout cela était moins une adoption du luthéranisme que l'expression vague d'une opposition violente à l'Eglise romaine. Jean Calvin, né à Noyon en 1509, formula les doctrines des réformés de France dans son livre de l'*Institution chrétienne*, publié à Bâle en 1535, et dédié à François Ier. Il prit pour base de la croyance l'inspiration intérieure, établit la justification de l'homme exclusivement sur les mérites de Jésus-Christ, sans que les œuvres y eussent aucune part; rejeta la pénitence, la confession, le purgatoire, le culte des images, la messe, l'impanation des luthériens et la transsubstantiation des catholiques; enfin ne conserva que deux sacrements, le Baptême et la Cène.

« La doctrine calviniste, plus hardie et plus logique que celle de Luther, eut de nombreux prosélytes. Calvin s'était retiré à Genève, ville qui venait de s'affranchir, avec l'aide de François Ier, de la domination de son évêque et du duc de Savoie, et dont les magistrats avaient adopté publiquement la Réforme de Zwingli; il en devint bientôt le maître unique, par sa foi sévère, IMPLACABLE, DESPOTIQUE, et en se plaçant, comme il disait lui-même, « ENTRE LE PAGANISME DE ZWINGLI (305) « et le papisme de Luther; » enfin, il fit de cette ville la Rome du calvinisme. Cet homme aux mœurs austères ET CRUELLES, AU LANGAGE PLEIN DE FIEL, mais fort et pénétrant, organisa son Eglise sur des bases si sévères, que la société semblait transformée en un couvent. Il lui donna des formes toutes républicaines : les ministres et les pasteurs étaient élus par le peuple; le pouvoir résidait dans le consistoire, ou assemblée des anciens de chaque Eglise, qui RÉGLAIT LES MATIÈRES DE FOI et de discipline, les collectes faites pour l'entretien des ministres, enfin les rapports de l'Eglise avec le pouvoir civil. POINT DE LIBERTÉ DE CONSCIENCE; pas de jeux, pas de plaisirs; pour tout divertissement la Bible ou le prêche. La moindre infraction au culte, la moindre faiblesse humaine était punie sans pitié; des ordonnances SANGUINAIRES poursuivaient les athées et les libertins. « SURTOUT, recommandait Cal- « VIN, NE FAITES FAUTE DE DÉFAIRE LE PAYS DE « CES ZÉLÉS FAQUINS QUI EXCITENT LES PEUPLES « A SE BANDER CONTRE NOUS. PAREILS MONSTRES « DOIVENT ÊTRE ÉTOUFFÉS, COMME J'AI FAIT DE « MICHEL SERVET. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. II.)

CHAPITRE III.

Portrait de Calvin.

« Le caractère spécial de Calvin est tout politique; il faut rapporter à cela ses vices comme ses vertus. Calvin n'argumente pas pour argumenter, mais pour fonder. On trouve du Richelieu en lui. IL EST ACERBE, CRUEL, INEXORABLE. Si vous consultez la vie des grands conquérants et des révolutionnaires, vous reconnaîtrez que ces gens-là ont acheté fort cher le droit de remuer de grandes choses; vous trouverez, hélas! écrit en caractères de feu et de sang, chez la plupart, le profond mépris des hommes. Leur *absolution* (306) aux yeux de l'histoire, c'est le succès. Calvin l'a obtenu. Il faut le compter parmi les Richelieu, les Cecil; il obtint le succès complet, couronne très-équivoque de la vie politique, en mêlant aux dures passions que cette ambition comporte les aigres ressentiments et les amères rancunes du dialecticien et du théologien. » (Philarète CHASLES, *Luther dans son ménage*, dans les *Etudes sur le* XVIe *siècle*.)

CHAPITRE IV.

Genève libre sous les évêques.

« La prudence, la sagesse, l'érudition, la fermeté, le courage que déployèrent plusieurs évêques de Genève, avaient fini par procurer aux habitants de la cité UNE LIBERTÉ PRÉCIEUSE QUE LUI ENVIAIENT PRESQUE TOUTES LES NATIONS. Au nombre de ces évêques, on cite Antoine de Champion qui, en 1493, assembla un synode pour délibérer

(304) *Voy.* les preuve que j'ai données dans le *Mysticisme catholique*, App ndic s.

(305) Ce mot profond résume tout le protestantisme de Zwingli, le prédécesseur de Calvin en Suisse.

(306) Les païens disaient au contraire :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

sur les réformes à introduire dans l'Eglise et dans le clergé de son diocèse (307). »

Un historien catholique. M. Audin (308) établit par des faits nombreux la vérité des aveux de Shrœchk.

CHAPITRE V.

Douceur paternelle du gouvernement des évêques de Genève, avouée par M. James Fazy, dictateur radical du canton de Genève.

« Il est une figure dans l'histoire de la commune génevoise qui domine toutes les autres; c'est celle de l'évêque, l'apôtre des intérêts matériels, des franchises et de l'indépendance nationale. Dans cette suite de prélats qui ont occupé le siége de Genève depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'époque de la Réforme, vous n'en trouverez aucun qui n'ait des droits à la reconnaissance du monde chrétien. Lorsque Guy fit la faute de céder à son frère Aimon plusieurs terres seigneuriales qui appartenaient à l'Église, Humbert de Grammont refusa hautement de reconnaître l'aliénation, et soutenu du conseil, en appela, pour juger le différend, à l'archevêque de Vienne. Le traité, signé à Seyssel en 1124, établit l'indépendance de l'évêque, qui ne relève que du Pape et de l'empereur. Pour comprendre l'importance d'un acte semblable il faut se rappeler que les droits de l'Église étaient confondus dans les droits de l'Etat. Le comte Aimon meurt; son fils refuse de reconnaître le traité de Seyssel. Le successeur de Humbert de Grammont, Ardutius, dénonce cette infraction à l'empereur Frédéric Barberousse qui maintint le privilége de l'épiscopat, par un rescrit daté de Spire le 15 janvier 1175. Le comte voulut employer la force; l'évêque s'adressa au Pape; Adrien IV lui promit sa protection. Ce triomphe ne dura qu'un moment. Amédée eut recours au frère de Berethold, le fondateur de Berne; c'était un des membres de cette famille de Zachringen, héritière contestée des rois de la petite Bourgogne, dont Genève faisait partie. Le duc était de bonne foi, il réclama comme sa propriété la souveraineté de la ville. Barberousse la lui accorde, et Berethold l'aliène aussitôt. Les libertés génevoises étaient en danger. Ardutius court à Saint-Jean de Losne plaider la cause du peuple en face de l'empereur, qui dépouille le duc de Zachringen du droit qu'il lui avait reconnu et confirme la bulle de Spire.

« La lutte continua; Bernard Chabert comprit que, pour brider l'insolence des comtes, il fallait d'autres armes que la bulle d'un Pape ou les décrets d'un empereur, il fortifia le château de l'isle. Sous son administration on vit s'accroître les revenus de l'État et la fortune des citoyens. Le pont du Rhône fut restauré, des routes tracées, le marchand étranger qui venait aux foires de la cité, protégé plus efficacement, des fabriques fondées, de nouvelles industries appelées d'Italie. Ce fut un règne de paix et de prospérité. Ami de Grandson, Henri de Bottis le Chartreux, Aimé de Menthonay, pendant le cours de leur épiscopat, travaillèrent heureusement à maintenir les priviléges de Genève.

« Voici un pauvre moine qui appartient à l'ordre des Jacobins dont Luther s'est si grossièrement moqué, Adhémar Fabri, et qui le premier eut l'idée de rassembler les coutumes, les priviléges, les lois, et ordonnances de la cité dans un code qu'il publia en 1387, monument législatif dont M. James Fazy a relevé toute l'importance dans son *Histoire de la république de Genève.*

« Toutes les figures épiscopales que M. Fazy a dessinées dans son livre, sont magnifiques; mais la plus belle sans contredit est celle d'Aimé VIII, qui, après avoir ceint le casque, la mitre et la tiare, va s'ensevelir dans le couvent de Ripaille, sans avoir jamais permis à son fils Louis d'entrer à Genève comme duc de Savoie, par obéissance pour une charte qu'il eût pu facilement abroger, lui Pape et évêque.

« Arrivé au milieu du XVIe siècle, il est impossible de ne pas admirer les vertus dont les évêques génevois ont brillé pendant leur long apostolat. Tous se sont montrés sages, tolérants, éclairés, dévoués au pays et à ses institutions. Quand une franchise est menacée, c'est un évêque qui accourt pour la défendre; l'évêque est citoyen avant tout. Il n'a peur ni des rois, ni des empereurs; et s'il meurt en faisant son devoir, comme Allamand, il bénit Dieu et expire content. Tous les pouvoirs viennent se personnifier dans l'évêque, juge, prince séculier et prêtre; édile, il a soin de la cité dont les étrangers admirent la propreté; juge, il rend la justice sans acception de personnes; prince séculier, il dote la ville d'établissements publics, d'hôpitaux, de maisons de charité, de ponts, de voies de communications; prêtre, il visite les malades, ouvre son palais aux indigents, prend soin de l'orphelin et de la veuve; magistrat, il fait exécuter les lois et punit ceux qui les transgressent. C'est l'homme de tous; la crosse qu'il porte à l'Eglise lui a été remise par le peuple; et peut-être fut-ce un tort à Martin V d'avoir changé ce mode d'élection : l'alliance de l'Eglise et de l'Etat avait été si heureuse jusqu'alors! Cette atteinte à la constitution du pays fut un des griefs dont les patriotes se servirent pour briser l'unité catholique; mais le mal n'était pas irréparable, et les patriotes furent eux-mêmes obligés de regretter plus tard ce joug sacerdotal si doux, quand on le compare au despotisme de Calvin.

. . . . . .

« Ah! du moins la Réforme est juste cette fois; elle ose aujourd'hui flétrir Calvin et chanter le catholicisme de l'ancienne Genève,

(307) Shrœchk, t. II, p. 153, cité dans Hœningnauss, traduction française.

(308) *Vie de Calvin.*

« OU LES LOIS, dit M. Fazy, ETAIENT SI DOU-
« CES, la torture à peine appliquée, la con-
« fiscation des biens abolie ; où vous ne
« trouverez aucune trace de ces procès
« monstrueux, faits aux opinions, ou de ces
« supplices affreux infligés à des malheu-
« reux soupçonnés d'être en rapport avec le
« démon (309). »

CHAPITRE VI.

Tyrannie de Calvin à Genève.

« Tout changer, transformer une ville naguère riante en une communauté rigide, faire pénétrer dans tous les détails des lois et des mœurs une religion mélancolique et sombre, POURSUIVRE LA LIBERTÉ HUMAINE DANS SES DERNIERS RETRANCHEMENTS, METTRE LA VIE DE CHACUN SOUS L'OEIL TOUJOURS OUVERT D'UNE INQUISITION MINUTIEUSE ET DURE, enfin ériger Genève en une sorte de royaume temporel de Jésus-Christ, dont on inscrivit le nom sur les portes de la ville, telle fut la pensée, telle fut l'œuvre de Calvin, dès qu'il fut rappelé. Cette fois, il ne rencontrait plus d'obstacle ; ce qu'il décréta passa sans contradiction. Cinq ministres et trois coadjuteurs formèrent une congrégation qui se réunissait tous les vendredis pour conférer sur les Ecritures ; ils devaient en outre prêcher trois fois le dimanche, et trois fois encore dans la semaine. Cette congrégation nommait les pasteurs, le conseil les confirmait, le peuple les acceptait ou les rejetait. A côté de la congrégation était établi un consistoire composé des ministres et de douze anciens. Ce consistoire exerçait une véritable censure sur la vie de chacun. Pas une famille n'échappera à l'inspection annuelle de ses délégués, ou à des visites plus fréquentes, quand il le juge à propos. Toutes les infractions aux règlements établis seront punies. Les peines seront, suivant la gravité des cas, l'admonition privée, la censure publique, l'excommunication ; enfin, quand il était jugé que le péché s'élevait jusqu'au délit, le conseil, sur le rapport du consistoire, prononçait l'amende ou la prison. Le président de la congrégation était Calvin, le président du consistoire, encore Calvin. Il inspirait l'enseignement et la prédication, il réglait la discipline, il décidait de toutes les peines, et, pour que sa doctrine pût s'emparer plus facilement des esprits, il composa en latin et en français un catéchisme que les magistrats s'engagèrent par serment à ne jamais changer. Ce n'est pas tout. Il réforma aussi le droit politique de Genève, et il fut chargé avec trois conseillers, de *compulser et réviser les édits pour gouverner le peuple.* Enfin il administrait, car il était consulté et obéi pour tout ce qui concernait la police et la garde de la ville. Où trouver un autre exemple d'une semblable omnipotence ? Comme il régnait au nom de Dieu, Calvin voulait, sans doute comme lui, tout régler et tout savoir.

« Le réformateur portait dans la polémique la même passion que dans le gouvernement, et les contradicteurs ne le trouvaient pas moins intraitable que les rebelles. Dans une époque où l'on était surtout curieux de questions et de controverses théologiques, le système absolu de Calvin devait soulever des objections nombreuses. Tous les beaux esprits avaient la prétention de raisonner sur les matières de la foi. On avait, au XVI^e^ siècle, l'ambition d'être théologien, comme on eut au XVIII^e^ celle d'être philosophe. Ce désir indiscret qui poussait tant d'imaginations à se mêler du dogme était un crime aux yeux de Calvin. Il ne croyait pas qu'un homme eût le droit de s'ériger en docteur de la foi sans la conscience d'une vocation réelle. Et quel était pour lui le signe de cette vocation ? C'était la conformité avec la doctrine qu'il enseignait lui-même. Il se considérait comme l'organe prédestiné de la vérité divine ; aussi les objections et les critiques qu'on lui opposait prenaient à ses yeux le caractère d'impiétés et de blasphèmes. Il confondait sa cause avec celle de Dieu, et c'est ainsi que la persécution de ses adversaires devenait pour lui un devoir.

« Bolsec, Carme défroqué, accusa Calvin de faire Dieu auteur du péché par sa doctrine de la prédestination : il fut banni de Genève à perpétuité. Sébastien Chateillon eut l'idée malheureuse de se détourner de l'enseignement des lettres grecques, dans lequel il excellait, pour s'immiscer dans la théologie : Calvin, qui jusqu'alors l'avait favorisé, le contraignit à sortir de Genève, et ne cessa de le poursuivre. Deux Italiens, Valentin Gentilis et Bernardino Ochino, avaient tenté, dans leur patrie, de répandre une sorte d'arianisme, et étaient venus chercher un refuge à Genève. Calvin les châtia par la prison et l'exil, et le premier, Valentin Gentilis, eut plus tard la tête tranchée sur le territoire de Berne.

. . . . . .

« Les réformés, qui avaient tant à cœur de se construire une orthodoxie, sévissaient PAR LE GLAIVE ET LE FEU contre les anabaptistes et les anti-trinitaires.....

« La mort de Servet donna beaucoup de force à Calvin. IL FUT CONSTATÉ QUE LA RÉFORME NE RECULAIT PAS DEVANT DES EXÉCUTIONS SANGLANTES..... Ses partisans s'enhardirent et ses adversaires furent réduits au silence. Calvin..... voulut mettre à son œuvre le dernier sceau ; après avoir brûlé Servet, il le réfuta encore une fois, et dans le même ouvrage il soutint qu'il était légitime de mettre à mort les hérétiques. Il donnait une sorte de consultation sur un procès consommé. Servet était un hérétique, et des plus damnables ; voilà le point de fait. C'est avec justice que les hérétiques sont punis du dernier supplice ; voilà le point de droit. On peut juger si Calvin sut rendre triomphante une argumentation aussi claire et aussi simple. » (LERMINIER, *Du calvinisme*,

(309) Ces aveux et ces faits sont tirés d'Audin.

dans la *Revue des Deux-Mondes*, 4e série, t. XXX.)

CHAPITRE VII.

Opinion de M. Galiffe, de Genève, sur la tyrannie de Calvin.

L'ombre de l'évêque (de Genève) s'est réveillée : elle a parlé en empruntant les expressions mêmes d'un protestant, M. Galiffe. — « Que veux-tu, Calvin? Convertir la France au calvinisme, c'est-à-dire à l'hypocrisie, mère de tous les vices? — Tu n'y réussiras pas. — Que Bèze t'appelle à son aise le prophète du Seigneur. — C'est un mensonge. — Chassé de France, tu seras recueilli à Genève, où on te comblera de tous les honneurs imaginables, toi qui parles de pauvreté! Tu t'y acquerras une autorité illimitée par toutes sortes de moyens, et dès que tu seras sûr d'un parti puissant, tu confisqueras la Réformation à ton profit; tu feras bannir les fondateurs de l'indépendance génevoise, qui avaient donné leur sang et leurs biens pour la liberté; tu leur crieras en chaire, à ces âmes patriotes : « Balaufres, bélitres, chiens; » tu feras brûler, décapiter, noyer et pendre ceux qui voudront résister à ta tyrannie. — Ton règne sera long et tes institutions barbares te survivront pendant un siècle et demi. » Les faits justifient ces accusations.

Il fallait que le peuple prît part à toute croisade entreprise au nom du consistoire, contre un livre séditieux ou impie; et qui ouvrait ce livre était puni, tantôt de la prison, tantôt de l'amende, et quelquefois de la mort si la curiosité changeait en révolte la symbolique calviniste. LA PLUME DU RÉFORMATEUR SE TREMPE TOUR A TOUR DANS LE FEU ET DANS LE SANG, dit M. Henry (310). Son nom n'est point inscrit en tête du code législatif de 1543, tout entier le produit de son inspiration. A Strasbourg, dans la prophétique prévision de son rappel, il avait étudié avec soin les coutumes, les franchises et les édits anciens de la république. Il en forma un recueil, auquel il ajouta un grand nombre d'édits nouveaux où sa main se fait reconnaître comme la lave du volcan. Tant que vécut Calvin, personne n'osa toucher à son œuvre draconienne. On lui avait adjoint, pour l'aider dans son travail, le syndic Roset, apostat, dit M. Galiffe, qui s'était enrichi en achetant à vil prix les biens confisqués aux catholiques.

« Alors, remarque M. Thourel, Genève se trouva sous l'empire d'une législation presque nouvelle, dans laquelle il était aisé de reconnaître trois éléments différents : les vieilles constitutions du pays, les principes réformateurs de Calvin, et, pour les édits civils, le droit coutumier de la province du Berry, que Colladon avait introduit dans la constitution. » Colladon, venu à Genève pour embrasser la Réforme, était un jurisconsulte savant, mais sans entrailles.

(310) Ecrivain protestant auteur d'une vie de Calvin (en allemand).

On croit lire, en parcourant ce code politico-religieux, des fragments d'une œuvre judaïque retrouvée après quelques milliers d'années. L'idolâtrie et le blasphème sont des crimes capitaux punis de la peine capitale; on n'entend, on ne lit qu'un mot : *Mort.* — Mort à tout criminel de lèse-majesté humaine. — Mort au fils qui frappe son père. — Mort à l'adultère. — Mort aux hérétiques. Et, par une sanglante ironie, le nom de Dieu revient constamment sur les lèvres du législateur : c'est toujours cette âme froidement cruelle qui exhortera plus tard les princes d'Angleterre à faire mourir les catholiques.

L'histoire de Genève pendant vingt ans, à partir du rappel de Calvin, est un drame bourgeois, où la pitié, le rire, la terreur, l'indignation, les larmes, viennent tour à tour saisir l'âme. A chaque pas on heurte une chaîne, des courroies, un poteau, des tenailles, de la poix fondue, du feu ou du soufre. Du sang, il y en a partout. On se croit dans cette cité dolente du Dante où l'on n'entend résonner que des soupirs, des gémissements et des pleurs.

Après trois siècles, un cri de réprobation s'est enfin échappé d'une poitrine génevoise; on a pu lire, dans un écrit imprimé à Genève par un réformé, M. Galiffe, cette sentence énergiquement exprimée :

« CALVIN renversa tout ce qu'il y avait de bon et d'honorable pour l'humanité dans la réformation des Génevois, et ÉTABLIT LE RÈGNE DE L'INTOLÉRANCE LA PLUS FÉROCE, DES SUPERSTITIONS LES PLUS GROSSIÈRES, DES DOGMES LES PLUS IMPIES. Il en vint à bout, d'abord par astuce, ensuite par la force, menaçant le conseil lui-même d'une émeute et de la vengeance de tous les satellites dont il était entouré quand les magistrats voulaient essayer de faire prévaloir les lois contre son autorité usurpée. Qu'on l'admire donc comme un homme adroit et profond dans le genre de tous ces petits tyranneaux qui ont subjugué des républiques en tant de pays différents, cela doit être permis aux âmes faibles. IL FALLAIT DU SANG A CETTE AME DE BOUE. » (GALIFFE, *Not. généalogiques.*)

. . . . . .

Vous ouvrez les Registres de l'Etat, et vous lisez : « Défense aux hommes de danser avec des femmes et de porter soit des chausses chaplées, soit culottes découpées... » — Registres, 14 juillet 1552.

« Les parrains ne doivent se retirer qu'après le baptême et le sermon, sous peine de trois sols d'amende; ils ne peuvent faire aucune dépense à l'occasion de leur parrainage, sous peine de payer le double à l'hôpital. » — 30 septembre 1550.

« Trois compagnons tanneurs mis trois jours en prison et à l'eau, pour avoir mangé trois douzaines de pâtés : ce qui est une grande dissolution. » — 13 février 1558 (311).

(311) Ces textes et ces faits sont tirés de M. Audin (*Vie de Calvin.*)

CHAPITRE VIII.

De la vie de Calvin, par Bolsec.

« Avant de mourir, il voulut écrire la vie de Calvin. Quand ce livre tomba pour la première fois dans nos mains (312) nous le jetâmes comme un libelle honteux, après en avoir parcouru quelques chapitres. Tous les témoignages venaient accabler Bolsec; catholiques et réformés l'accusaient également. Mais voici qu'après une étude patiente du réformateur, nous sommes obligé d'admettre en partie le récit du médecin lyonnais. Le temps est pour Bolsec; chaque jour il donne un démenti aux apologistes de Calvin. N'avait-on pas nié jusqu'à ce jour l'existence de cette lettre où le réformateur, en 1546, prophétisait le sort de Servet s'il venait jamais à Genève? Elle est retrouvée, cette lettre; Bolsec n'avait pas menti.

« Bèze a vanté la douceur de son ami dans le tournoi avec le pamphlétaire; et trois siècles après, une voix s'élève et dit: « J'ai « reconnu les torts de Calvin; Bolsec s'est « montré dans son duel théologique sage et « éclairé. » Quand Bolsec demanda compte au réformateur du sang de Gruet, Bèze survint pour accuser l'écrivain de blasphème: et aujourd'hui M. Galiffe après avoir recueilli les pièces du procès crie à Calvin: *C'est toi qui as tué Gruet!* et il dit vrai: Bolsec évoque une à une les âmes des patriotes que Jean de Noyon jeta dans les fers, dans l'exil ou la tombe, et Bèze à chaque nom répond toujours par la même formule: *Mensonge.* Mais M. Galiffe, lui aussi, a éveillé toutes ces ombres, en les secouant de cette poussière où elles dormaient, aux archives de la république; et comme dans Shakspeare, les voilà qui viennent former une ronde funèbre et jeter chacune en passant leur cri de réprobation au réformateur. Récusez donc, si vous l'osez, de semblables témoins! qui sait? peut-être finira-t-on par retrouver à Noyon cette fleur de lis dont Bolsec accusait Calvin de porter des stigmates (313).

« Nous sommes à l'époque des résurrections historiques: les morts reviennent. Drelincourt et Bèze avaient célébré la sainteté de tous ces ouvriers évangéliques, appelés à Genève par Calvin; mais une main de réformé a remué les manuscrits de la république, et, un matin, au soleil qui se lève derrière le Salève nous avons lu ces lignes écrites par M. Galiffe: « PLUSIEURS DES COL- « LÈGUES DU RÉFORMATEUR EURENT DES HIS- « TOIRES TRÈS-SCANDALEUSES DONT LES DÉTAILS « NE PEUVENT ENTRER DANS UN OUVRAGE DES- « TINÉ AUX DEUX SEXES: je pourrai en pu- « blier quelques-unes en latin pour l'édifi- « cation des tartufes. »

« M. Galiffe est aussi indiscret que ce poëte luthérien qui disait en parlant de Wittemberg, aux premiers temps de la réforme: *Qui passe sous la porte, est sûr de rencontrer un porc, un étudiant, ou une fille publique....*

« Bolsec, lui aussi, après trois siècles de sommeil, se réveille de la tombe pour entendre d'une bouche calviniste cette glorieuse sentence (314):

« LA PLUPART DES FAITS RACONTÉS PAR LE MÉDECIN LYONNAIS SONT PARFAITEMENT VRAIS (315). »

CHAPITRE IX.

Esprit vindicatif de Calvin.

Où il est parlé de la vengeance de Calvin contre l'opinion de Bèze qui le dépeint si doux. « Le philosophe Platon, surnommé le Divin pour les grandes grâces de Dieu dont il semblait être doué, composa une cité à la garde de laquelle il institua la crainte et la honte, sous lesquelles il est très-difficile de

(312) Cet ouvrage est fort rare. Après de longues recherches, j'en ai trouvé un exemplaire à la Bibliothèque impériale. — Bolsec avait été calviniste.

(313) Voici le passage de Bolsec auquel M. Audin fait allusion et que nous reproduisons en laissant la responsabilité au médecin lyonnais.

Comme Calvin fut flétri et marqué d'un fer chaud sur l'épaule à Noyon.

« Il faut parler plus amplement de la vie et actions de Calvin tant exalté en la préface de Théodore de Bèze en genre de vertus, sincerité de vie, et de doctrine. Voyons premièrement de ses mœurs et actions: après, nous parlerons de sa doctrine. De sa nativité en la ville de Noyon en Picardie, l'an 1509, je n'en dis autre chose. De son père Gérard Cauvin, pareillement je n'en dirai sinon que, suivant une attestation faite des plus apparents de la ville de Noyon, et baillée par écrit de notaire juré à M. Bartelier, secrétaire de la seigneurie et consul de Genève, il fut vu très-exécrable blasphémateur de Dieu. Jadi puis dire pour avoir vu ladite attestation entre les mains dudit Bartelier, qui avait été expressément envoyé pour avoir information de la vie et mœurs et de la jeunesse de Calvin; et en cette attestation était contenu que Calvin pour vu d'une cure et d'une chapelle, fut surpris et convaincu du péché de sodomie, pour lequel il fut en danger de mort par feu, comme est la peine ordinaire de tel péché: mais que l'évêque de la ville par compassion fit modérer cette peine en une marque de fleur de lis chaude sur l'épaule; icelui Calvin confus de telle honte et blâme, se défit de ses deux bénéfices entre les mains du curé de Noyon, duquel ayant reçu quelque somme d'argent, il s'en alla en Allemagne et Italie, cherchant son aventure, et passa par la ville de Ferrare, où il reçut quelque aumône de madame la duchesse. Mais je ne veux pas laisser passer qu'en sortant de Noyon, il changea son surnom de Cauvin en Calvin, prenant ce nom, ou par ignorance, ne considérant pas plus outre; ou à dessein, parce que ce nom convenait avec ses mœurs conformes à celles d'un Calvinus malin et vindicatif personnage, auquel Juvénal écrit sa treizième satire, lui attribuant ce vers:

At vindicta bonum quo nostro felicius ullum.

C'est à-dire: la vengeance est le plus doux de tous les biens. Il fut aussi un temps qu'il se faisait appeler Charles de Hoppe ou Hoppeville: et ainsi se soussignait en toutes ses lettres. » (BOLSEC, *Vie de Calvin.*)

(314) Ces détails sont tirés de l'excellente *Vie de Calvin* de M. *Audin.*

(315) GALIFFE *Notices généalogiques.*

garder la modestie : mais à l'instant que ces deux gardes sont endormies ou enlevées, tout est perdu, et chacun se fourvoie, et sort hors des termes de la raison, faisant à l'envi avec les plus barbares et inhumains qui furent jamais au monde, même avec les diables, un genre de mensonges et en déguisant la vérité. Théodore de Bèze a fait voir bien clairement avoir perdu la crainte et la honte entre ces autres écrits en la dite préface singulièrement, en laquelle il s'efforce de faire croire des choses directement contraires à la vérité, et louer son maître, père et ami, si hautement, qu'il semble avoir surpassé tous ceux qui l'ont précédé de temps, en vertu, et doctrine. Entre autres qualités qu'il lui donne, il lui attribue une excellente douceur et facilité à pardonner à ses ennemis, bien qu'il fût très-colère et malin, et persévérant en sa malice, ne remettant jamais sa colère depuis qu'il l'avait une fois conçue contre quelqu'un. — L'histoire de Michel Vilanovanus, autrement appelé Servetus, médecin, servira de preuve à ce que j'ai avancé. Ce Servet était à la vérité arrogant et insolent, comme certifient ceux qui l'ont connu à Charlieu, où il demeura chez La Rivoire environ l'an 1540. D'où étant forcé de sortir pour ses extravagances, il se retira à Vienne en Dauphiné, d'où il écrivit à Calvin, qui était à Genève l'an 1546, et lui envoya un manuscrit avec trente de ses Epîtres, dans lesquelles il reprenait le dit Calvin, et corrigeait certaines fautes et erreurs qu'il avait trouvées dans son *Institution chrétienne*, et autres siennes œuvres, à grande honte du dit Calvin et de sa doctrine : De quoi icelui Calvin fort irrité conçut contre Servet une haine mortelle, il délibéra en lui-même de le faire mourir ; ce qu'il manifesta dès la même année par une lettre écrite de sa main propre à Pierre Viret, étant lors à Lausanne le 13 de février, de laquelle lettre l'inscription était : *Eximio Domini nostri Jesu Christi servo Petro Vireto Lausannensis Ecclesiæ pastori symnistæ charissimo.* Et entre les autres choses lesquelles il met en la dite lettre du dit Servet il dit ainsi : *Servitus cupit huc venire, sed a me accersitus. Ego autem nunquam committam ut fidem meam eatenus obstrictam habeat : jam enim constitutum apud me habeo si veniat, nunquam pati ut salvus exeat.* C'est-à-dire : « Servet désire venir ici (à savoir à Genève), « il veut que je l'appelle, mais je ne ferai « jamais cette faute que de lui engager ma « parole ; car j'ai résolu en moi-même, « s'il vient, de ne pas permettre qu'il sorte « sain et sauf. » Quels termes je vous prie sont ceux-là d'homme si doux, et si facile à pardonner à ceux qui lui font déplaisir ? La lettre du dit Calvin est venue entre mes mains par la volonté de Dieu, et l'ai montrée à plusieurs honnêtes personnes, et encore je sais où elle est. Mais ce serait peu d'avoir usé de paroles si peu chrétiennes, si l'effet ne s'en fût suivi ; car Calvin chercha cependant tous les moyens pour nuire à Servetus, et poursuivit sa mort : à ces fins il écrivit une lettre au révérendissime cardinal de Tournon, lors vice-roi en France, et en cette lettre il accusait Servet d'hérésie, dont le dit cardinal se prit fort à rire disant qu'un hérétique accusait l'autre. Cette lettre me fut montrée, et à plusieurs par monsieur de Gabre, secrétaire du dit cardinal. Guillaume Trie écrivit aussi à plusieurs à Lyon, et à Vienne à la sollicitation de Calvin sur ce propos, et le dit Servet fut mis en prison dont il échappa. »

Comme Servet fut brûlé tout vif à Genève, à la poursuite de Calvin. — « L'an 1553, Servet échappé de prison, fuyant de Vienne, se retirait en Italie, et passa par la ville de Genève un jour de dimanche, auquel jour même il se délibérait d'en partir pour la crainte qu'il avait de Calvin, s'assurant toutefois de n'être arrêté ce jour-là sur les statuts et priviléges de la ville : nonobstant lesquels, Calvin, averti de la venue de Servet, envoya incontinent son serviteur appelé Nicolas, pour faire arrêter le dit Servet, et se rendre partie contre lui, ce qui fut fait le même jour ; et le lendemain Calvin envoya son frère Antoine pour être caution de son serviteur. La poursuite de la mort de Servet fut sollicitée avec tant d'ardeur par Calvin et ses adhérents, qu'il fut brûlé tout vif à petit feu, au grand contentement de ce si doux et facile à pardonner père, maître et ami du vénérable Théodore de Bèze. Je sais bien que l'on me répondra ce que Calvin écrit pour ses excuses au livre qu'il composa après la mort dudit Servet contre ses erreurs : car entendant que plusieurs personnes étaient fort scandalisées de telle exécution dans Genève, ayant, peu de jours auparavant, icelui Calvin mis en lumière un livre par lequel il disait que les hérétiques ne devaient être mis à mort : composa, dis-je, ledit livre contre les erreurs d'icelui Servet, excusant les échevins, et chefs de la justice de Genève, et soi-même, d'une si sévère exécution, alléguant que les Génevois ne donnèrent cette sentence de mort contre Servet, mais les Eglises de Zurich, Berne et Basle : de manière que ceux de Genève, selon son dire, ne furent que les exécuteurs de la sentence desdites Eglises : ce qui est frivole et un mensonge trop apparent, selon ce qu'on peut recueillir dudit livre, auquel, entre autres choses, il dit que les Eglises des Suisses l'avaient condamné à mort. « Et afin (dit-il) « qu'il apparaisse à chacun que ce que je dis « est véritable, je mettrai ici la lettre des « seigneurs de Zurich, laquelle, pour sa briè- « veté, servira de témoignage pour toutes les « autres qui sont de la même teneur. » Quiconque aura le livre de Calvin de la mort et erreurs de Servet, qu'il considère diligemment la lettre de Zurich contre Servet ; il n'y trouvera rien de rigoureux, ni concernant la mort d'icelui que cette seule sentence : *Vestrum sit videre quomodo temeritatem hominis hujus coerceatis*, c'est-à-dire, « Sera à « vous de regarder comme vous réprimerez « la témérité de cet homme : » mais il n'y a aucun sujet de le faire mourir. . . . . .

Ici Bolsec fait remarquer qu'il ne parle pas ainsi par tendresse pour Servet, dont il déteste les erreurs, et qui lui semble avoir mérité tous ses malheurs. « Mais je presse ceci pour montrer la finesse de Satan, qui, pour décevoir les pauvres ignorants trop crédules, a suscité un jaseur affetté, et induit à louer du titre de douceur, bénignité et facilité à pardonner un très-malin, cruel, et vindicatif personnage. De la malignité duquel on voit encore un autre manifeste signe en sa même lettre à Pierre Viret par ces paroles expresses : *Unum præterieram Petrum Ameum cartularium teneri mea causa in carcere jam ultra quindecim dies. Nunc crudelitatis accusor a quibusdam quod ultionem tam obstinato animo prosequar. Rogatus sum ut me deprecatorem velim interponere. Negavi me id facturum, donec mihi constet quibus me calumniis gravaverit.* C'est-à-dire : « J'avais « passé sous silence une chose, c'est que « Pierre Ameau, faiseur de cartes, est par « mon instance en prison dès quinze jours « en çà. Maintenant je suis accusé de cruauté « par aucuns, de ce que je poursuis la ven- « geance avec tant d'obstination. Je suis prié « de m'entremettre pour intercéder contre « ce que je poursuivais; j'ai dit que je ne « le ferais point, jusqu'à ce que je sois as- « suré de quelles calomnies il m'a chargé. » Sont-ce les paroles et sentences d'un homme doux, bénin et facile à pardonner les injures qui lui sont faites, tel que le décrit ce bon et saint prophète de Bèze (316). » (Bolsec, *Vie de Calvin.*)

CHAPITRE X.

Ambition de Calvin.

« Je reviens à Théodore de Bèze : en sa préface, il dit qu'il condamnera l'ambition de son père, maître et ami, Jean Calvin, si on lui donne la moindre preuve ; je lui en veux donner qui sont assez importantes. En premier lieu je lui allègue l'amende honorable que lui fit publiquement Pierre Ameau, nu en chemise, la torche allumée en la main; lui demandant pardon d'avoir médit de lui. Et il n'avait dit autre chose sinon que, soupant chez soi avec quelques-uns de ses amis qui exaltaient merveilleusement la doctrine de Calvin, il leur dit ces propres paroles : « Vous faites mal de tant l'exalter; vous le « mettez sur tous les prophètes, apôtres, et « docteurs qui furent jamais; ce n'est pas si « grand'chose que vous en faites : car entre « les bonnes sentences qu'il dit, il en mêle « encore de bien cornues et frivoles. » Je demanderais volontiers à Théodore de Bèze, et à tous ceux qui se sont voués à la doctrine de Calvin, et en font tant d'estime, si de solliciter l'emprisonnement de ce pauvre homme, et de vouloir si obstinément qu'il lui fît amende honorable en public, nu et la torche à la main, c'est une marque d'humilité et de mépris, déshonneur mondain, ou bien d'ambition, d'orgueil et de vaine gloire? Ils diront que ce ne fut pas à l'instance et poursuite de Calvin; qu'il était très-doux, bénin, humble et facile à pardonner les injures qu'on lui faisait : mais les paroles de l'épître qu'il écrivit à maître Pierre Viret le 13e jour de février, l'an 1546, lesquelles j'ai ci-devant récitées, que je montrerai écrites de sa propre main quand il en sera besoin, témoignent assez que le même Calvin le fit mettre en prison, et ne voulut jamais pardonner audit Ameau jusqu'à ce qu'il lui eût fait amende honorable. Quelle barbarie est-ce à un ministre de ne vouloir permettre qu'on parle librement de lui ? Si cela n'est pas suffisant, je demande si c'est signe d'humilité, et une marque de vaine gloire de se faire peindre, et permettre que son portrait et image fût attachée en plusieurs lieux publics de Genève, et portée au col de certains fols, et femmes qui en faisaient leur dieu ? Si Bèze ou quelque autre de leur secte répond que Calvin n'en savait rien, j'appelle Dieu à témoin qu'ils parleront contre la vérité, et contre leur propre conscience : car cela était tout commun et public à Genève, ce qui fut remontré par plusieurs gens de bien et d'autorité. De plus on écrivit qu'ayant condamné et fait abattre les images des saints, de la Vierge Marie et de Jésus-Christ même, ce n'était pas son honneur de laisser dresser la sienne en public, et porter au col : et que pour le moins Jésus-Christ le valait bien, à quoi il ne fit autre réponse sinon que qui en aura dépit en puisse crever. La troisième marque de sa vaine gloire et ambition est qu'il ne pouvait souffrir d'être corrigé, repris, ni averti de ses fautes, ni réfuté de son opinion. En voici un exemple bien évident : il avait été, un dimanche, invité par un ministre d'une paroisse de dehors la ville, à un festin qui lui avait été préparé, où furent aussi invités quelques seigneurs de ses amis retirés en ce pays-là pour leur religion. En dînant on parla de l'élection au ministère, sur quoi un seigneur, nommé de Saint-Germier, qui avait été conseiller au parlement de Tholose, fort estimé en jurisprudence, dit librement qu'il lui semblait que le ministre dût être élu par le peuple. Calvin ne put endurer cette parole, parce qu'il prétendait avoir cette autorité de mettre au ministère ceux qu'il lui plaisait, et se leva de table par un dépit, sans rien dire à personne, sinon qu'il demanda sa monture et s'en alla tout à l'heure même, mettant tout l'appareil du banquet et la compagnie en grand désordre. Le lendemain il fit remettre, c'est-à-dire ajourner ledit seigneur de Saint-Germier pour se trouver au consistoire qui se tenait le lundi. Le sieur de Saint-Germier, bien fâché de se voir ainsi traité et ajourné au consistoire, où sont communément

(316) Tous ces faits ont été confirmés avec une rare impartialité, par M. Saisset, qui a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* des détails pleins d'intérêt sur le procès de Servet, dont je reproduis plus loin une partie.

ajournés les fornicateurs et adultères, dépêcha son laquais avec une lettre au sieur baron d'Ausbonne, qui auparavant était évêque de Montauban. Incontinent ledit baron étant arrivé à Genève, alla trouver Calvin, duquel il ne peut rien obtenir, ni par prières, ni par supplications. Le lundi fallut que le dit sieur de Saint-Germier comparût au consistoire, duquel il fut renvoyé devant les seigneurs du petit conseil en la maison de ville, et tant s'en faut qu'ils le condamnassent à aucune peine, qu'ils le révérèrent, chérirent et honorèrent en leur conseil, le priant de persévérer en sa manière de vie et probité ordinaire. De quoi Calvin étant averti il pensa crever de dépit. Le sieur baron d'Ausbonne s'en retourna fort mal satisfait de Calvin, et ne put s'empêcher de se plaindre à plusieurs gentilshommes français venus en ces pays-là pour leur religion ; desquels un gentilhomme, beau-frère du seigneur de Fallais, vint trouver Calvin, et lui dit fort en colère, qu'il ne pensait pas de traiter ainsi les gentilshommes, et comme de petits compagnons les faire aller pour son plaisir en consistoire, et qu'il sût bien que tout l'honneur et grandeur qu'il avait dans la ville de Genève dépendait de l'assistance et faveur qu'il recevait desdits gentilshommes français, étrangers, quoique Calvin fût si fort irrité qu'il quitta de prêcher plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'il le fallût menacer de lui ôter le gage qu'il avait de la ville, et qu'on le donnerait à un autre s'il ne servait au ministère. Pour mieux faire voir son orgueil, il ne sortait jamais de Genève pour aller à Berne ou ailleurs, qu'il ne fût accompagné de vingt-cinq ou trente hommes à cheval, bien armés : les personnes d'esprit jugeront si saint Pierre, saint Paul, et les autres apôtres allaient par le pays portant l'Evangile en cet équipage ? De Bèze ou quelque bon disciple de Calvin dira que c'était à son regret, et qu'il ne cherchait pas cet honneur, mais que cela procédait de l'affection que lui portaient beaucoup de gens de bien qui s'étaient retirés à Genève, et ne se pouvaient contenter de lui faire honneur et service : à quoi je réponds que véritablement plusieurs lui faisaient d'honneur beaucoup plus qu'il ne méritait, et en faisaient leur idole : toutefois par une prudence et modestie chrétienne, il ne devait pas permettre ces superfluités ; car non-seulement les apôtres et disciples de Notre-Seigneur, mais encore les païens et idolâtres ont rejeté et fui ces honneurs et gloire mondaine, et touchant ce mot que c'était à son regret, je l'accepte ; car je tiens pour certain que s'il n'eût été averti par maître Pierre Viret et par d'autres, que les seigneurs de Berne ne pouvaient supporter la gloire que par moquerie, ils l'appelaient le *Pape de Genève*, il eût mené à sa suite plus grand train qu'il ne faisait. » (Bolsec, *Histoire de la vie de Jean Calvin.*)

CHAPITRE XI.

Calvin dans l'affaire d'Ami Perrin.

« Calvin considérant qu'un seigneur, Ami Perrin, l'un vraiment des plus apparents et remarquables de la ville de Genève, des premiers du conseil et capitaine général de la ville, contredisait le plus souvent à ses entreprises, et rompait ses desseins, il délibéra de le faire mourir par quelque subtil moyen, sous prétexte de trahison contre la ville. Cherchant donc et la commodité, et l'occasion de mettre son dessein en exécution, le seigneur cardinal Du Bellay passant par Genève, retournant à Rome pour aller en France à la cour, les Génevois s'efforcèrent de l'honorer selon la coutume du lieu, lui envoyant de grandes cimaises du meilleur et plus excellent vin, et les plus apparents de la ville lui faisant caresses. Après son départ et arrivée à la cour, Calvin poursuivant son entreprise contrefit des lettres dudit seigneur cardinal, ou de quelqu'un de ses plus secrets amis, par lesquelles il faisait entendre aux Génevois que le roi était en bonne volonté de recevoir leur alliance et amitié, et qu'il serait bon qu'ils envoyassent quelqu'un des leurs en ambassade vers Sa Majesté pour requérir de la part de la ville ladite alliance et conbourgeoisie. Ces pauvres fols reçurent cette nouvelle fort légèrement et sans plus penser à cette affaire, ils firent élection d'un ambassadeur pour aller à la cour, et traiter de cela avec le roi. A cette charge fut élu le susdit Ami Perrin comme vraiment le mieux parlant et le plus propre de leur ville pour cette affaire. Calvin, bien joyeux de cette élection, se persuadait que Perrin n'en retournerait jamais à cause de l'inimitié que le roi et son conseil avaient conçue contre la ville de Genève qui était le refuge des banqueroutiers, faux monnayeurs, faussaires et apostats de France. Il est certain que Perrin eut très-mauvais visage du seigneur de Montmorency, connétable, qui ayant entendu la cause de la venue et la charge de son ambassade, lui dit fort brusquement qu'il était un sot, un téméraire, et qu'il dît à ses beaux seigneurs de Genève qu'ils s'en vinssent nus en chemise, la corde au col, se prosterner aux pieds du roi, requérir sa miséricorde, non pas témérairement demander son alliance et amitié. De ces paroles et plusieurs autres, autant ou plus rudes, ledit Perrin fut fort étonné et séjourna quelques jours en France avant que de retourner à Genève. »

Calvin brasse la ruine de Perrin, sous prétexte qu'il avait promis de rendre la ville au roi de France. — « Cependant le pauvre Perrin était ignorant de ce qu'on lui brassait et des chats qu'on lui jetait aux jambes par lettres qu'on envoyait secrètement au nom de plusieurs de la secte calviniane, demeurants à Paris et autres villes de France. La teneur de toutes ces lettres était qu'on se prît garde à Genève ; car leur ambassadeur pratiquait avec le connétable pour rendre la ville entre les mains du roi : on envoyait

lettres sur lettres à Genève de la même teneur au nom de diverses personnes étant en France, à plusieurs qui s'étaient retirés à ladite ville ; ces lettres firent appréhender les habitants français, et firent haïr Perrin, qui peu de jours après retourna sans avoir rien fait. Après son retour on envoya d'autres nouvelles lettres contrefaites, au nom de plusieurs de la religion étant en France, au magnifique Mégret, et à d'autres retirés à Genève, certifiant être vrai que Perrin avait absolument promis de rendre la ville au roi, et qu'il y avait des capitaines et des soldats dépêchés pour cette affaire, qui feignant d'aller en Piémont se devaient jeter une nuit dans Genève par intelligence. Les étrangers français retirés à Genève étaient en grand doute et soupçon par ce bruit qu'on faisait faussement courrir de cette trahison et surprise : on porta une lettre forgée en la même boutique où les autres susdites au seigneur Aimé Perrin, soussignée du nom du président de Savoie nommé Pellisson ; et la teneur était telle : « Seigneur « capitaine, j'ai commandement du roi mon « maître de vous écrire, et avant de ne « faillir à lui tenir promesse, et qu'il vous « fera le premier homme de Savoie. » Le porteur de cette lettre, bien appris et bien instruit, vint chez ledit Perrin le chercher, lorqu'il savait certainement qu'il n'était en sa maison. Il parla à sa femme et lui bailla la lettre, la priant de la bailler à son mari, et non à autre, et qu'à son retour de Lausanne, où il devait aller en grande diligence, il viendrait prendre la réponse. Perrin fut fort étonné lisant cette lettre et ne se doutant de la trahison qui lui était dressée, vint trouver Calvin en son logis, où par aventure le magnifique Mégret était, et leur communiqua la lettre qui lui avait été apportée, leur demandant conseil et attestant Dieu qu'il ne savait dont procédait cette lettre, et qu'il n'avait aucune intelligence avec personne de France. Calvin seul, connaissant le tout comme auteur de l'invention, lui fit plusieurs belles remontrances : qu'il eût Dieu devant les yeux, et qu'il se recommandait à lui, et qu'attendant encore quelques jours il aurait possible avertissement plus certain de cela, et pour le moins qu'il attendît le retour du messager, qui avait apporté la lettre. Perrin, s'arrêtant à ce conseil, ne communiqua cette lettre à personne, mais la cacha en un lieu secret de son cabinet. Environ une heure après, Calvin qui n'était point paresseux, vint seul trouver Perrin en son logis, le priant de lui remontrer ladite lettre, feignant de vouloir un peu considérer quelque sentence qu'elle contenait. Perrin, ne se doutant de la trahison, le mena simplement en son cabinet, et tira la lettre du lieu secret où il l'avait mise, lequel Calvin remarqua bien, et l'ayant quelque peu lue, lui rendit et s'en retourna chez soi : il mit la main à plume promptement et reforgea une nouvelle lettre adressée au magnifique Mégret au nom d'un certain seigneur de France qui l'avertissait de la trahison tramée par le capitaine Perrin, et l'exhortait de le faire entendre aux seigneurs de Genève qui se prinsent garde de leur ville ; car assurément elle était vendue, et qu'il y avait des gens au guet par la Savoie pour se jeter dans la ville. Mégret ayant reçu le soir cette lettre fut fort étonné, et, sans penser plus outre, vint retrouver Calvin et lui montra cette lettre de laquelle Calvin sembla être tout ému, disant qu'il se retirerait hors la ville aux terres de Berne ou de Bâle. Mégret le reconforta et lui promit d'aller le lendemain matin au conseil et de se faire partie contre Perrin, ce qu'il fit de grand zèle et porta devant les syndics et seigneurs du petit conseil plusieurs lettres, lesquelles il avait comme il disait reçues de divers siens amis de France : plus alléguant que Perrin en avait reçu une du président de Chambéry Pellisson, sur la promesse qu'il avait faite au roi, et que ledit Perrin l'avait montrée le jour précédent à M. Calvin et à lui. Tout à l'heure on envoya le grand saultier vers Calvin pour l'amener au conseil ; le grand saultier n'alla guère loin pour trouver Calvin, car il était à la porte de la maison de ville attendant ce qui adviendrait : étant entré dans la salle du conseil fut interrogé s'il avait vu la lettre du susdit président de Chambéry, répondit qu'oui, et que s'il plaisait aux seigneurs de commander au capitaine Ami Perrin de bailler la clef de son cabinet, et lui bailler des seigneurs du conseil en sa compagnie, qu'il irait quérir la lettre ; car il savait le lieu où Perrin l'avait cachée. Cela lui fut accordé, incontinent la lettre fut apportée et lue devant le conseil : après la lecture de laquelle le pauvre Perrin, fort confus et étonné, fut mené en prison assez étroitement ; cela fit grand bruit par la ville entre les citoyens et étrangers. A la requête des parents et amis, Perrin fut reçu à ses défenses, et entre autres choses, fut remontré au conseil que s'il était consentant et coupable de cette trahison et crime, il n'eût pas communiqué cette lettre ni à Calvin ni au magnifique Mégret. Or il fut résolu au conseil que la lettre serait portée au président Pellisson, pour savoir s'il l'avait envoyée ou non, il répondit absolument qu'il n'avait point écrit cette lettre, ni donné ordre de l'écrire. Sans cela le pauvre Ami Perrin était en grand danger de sa vie, mais on connut que c'était un stratagème inventé par quelque fin maître, duquel toutefois on ne pouvait avoir preuve certaine. Perrin fut mis en liberté et restitué en ses degrés et honneurs de capitaine général de la ville comme auparavant, et nonobstant que cette menée contre le capitaine Perrin fut conduite si secrètement et finement qu'elle ne put être pleinement découverte, toutefois le soupçon fut bien grand, et les conjectures bien véhémentes qu'elle procédait de Calvin et de ses adhérents ; sur quoi on voit l'ingratitude de Calvin, et la petite récompense qu'il fit au sieur Perrin pour les peines et travaux qu'il prit pour

le faire révoquer de son bannissement et de l'aller quérir en personne à Strasbourg pour le ramener à Genève. La femme dudit Perrin, jeune, colère et courageuse, faillit plusieurs fois de tuer Calvin, et en parlait publiquement et hautement, le blâmant et l'appelant traître et méchant : mais on lui fit commandement de la part de la seigneurie, sous peines assez rigoureuses, de laisser Calvin, et de n'intenter contre son honneur et personne. »

Suite des stratagèmes de Calvin pour perdre Perrin. — « Calvin, toujours persévérant en sa haine contre Perrin, comme il était irréconciliable et immuable en sa mauvaise volonté, cherchait tous les moyens pour le faire mourir, ou au moins pour le chasser de la ville, et attendait toujours temps commode et favorable pour exécuter son mauvais désir. Cependant il s'efforça de gagner quelqu'un des seigneurs du conseil, donnant de la bourse des pauvres secrètement à aucuns, du nombre desquels fut un Lambert qui était nécessiteux, auquel fut quelquefois reproché qu'il portait pourpoint de satin de la bourse des pauvres; à d'autres il prêtait d'argent assez grande somme pour trafiquer, combien que Bèze affirme qu'il était fort pauvre; toutefois entre les autres un Claude Du Paon, apothicaire, eut pour quelque temps cinq cents livres en prêt. A quelle condition ce fut, je ne sais. Il entretenait d'autres par promesses d'avancement, d'honneurs et faveurs : dont par le moyen de telle personne il était averti de tout ce qui se faisait au conseil de la ville, et avait les voix des élections d'offices et dignités à sa dévotion. D'autre côté il mit ordre par ses subtilités que plusieurs des étrangers venus demeurer à Genève tant de la nation française, que flamande, anglaise ou italienne, furent reçus bourgeois de la ville passés par le petit conseil seulement, sans l'aveu de deux cents : ce qui fit murmurer les anciens citoyens et bourgeois : mais on ne fit compte de leur murmure, car les étrangers surmontaient déjà en nombre, puissance et richesses les enfants natifs de la ville, et pour mieux les tenir bas, on leur jeta le chat aux jambes par un bruit qu'on fit courir malicieusement que les Génevois enfants de la ville avaient délibéré secrètement de tuer tous les étrangers en une nuit, dont les étrangers commencèrent à se tenir sur leurs gardes, et se promenaient avec des armes par la ville de nuit, conduits et accompagnés néanmoins d'aucuns des enfants et citoyens de la ville des plus favoris et dévots de Calvin; entre autres un Cotti-Baudichon, homme assez connu de génération, de visage, de pelage et de fait, sans qu'autrement je m'amuse à le déclarer, allait un soir bien tard en compagnie de quelques Français armés, ce qui fut aussitôt rapporté par la ville de maison en maison, et incontinent s'assemblèrent grand nombre d'enfants de la ville qui vinrent rencontrer lesdits étrangers, et leur demandèrent à quel propos et de quelle autorité ils allaient ainsi par troupes, et armés de nuit. Le bruit fut grand par la ville, et peu s'en fallut qu'il n'y eût effusion de sang : à ce bruit courut un des quatre échevins ou syndics appelé Henri Haubert, apothicaire ; car sa maison était assez voisine du lieu où fut ce bruit, et, portant son bâton syndical, tâchait d'apaiser ce tumulte; mais on ne fit pas grand compte de lui ni de ses remontrances jusqu'à ce qu'Ami Perrin, capitaine général de la ville, arriva, qui voyant la sédition toujours de plus en plus s'échauffer, et les cœurs de côté et d'autre s'enflammer, dit au susdit Henri Haubert, syndic, qu'il usât de son autorité, et commandât aigrement; en quoi il se montrait fort froid, et timide comme celui qui avait nouvellement été élu en ce degré, et se savait mal faire obéir et craindre. Lors le capitaine Perrin lui prit le bâton syndical de la main et le haussant bien haut cria qu'on eût à obéir à justice, répétant par plusieurs fois à haute voix s'ils voulaient reconnaître ledit bâton et obéir au magistrat ; à laquelle demande et remontrance chacun se retira chez soi. Ainsi fut apaisé ce tumulte et sédition. Après que chacun se fut retiré, et tout ce trouble cessé, les quatre syndics et les seigneurs du petit conseil s'assemblèrent environ la minuit en la maison de ville, où ledit Haubert récita tout le fait comme il avait vu, et loua le seigneur Ami Perrin, affirmant que sans lui il se fût fait grand meurtre et tuerie en la ville. A l'heure même on délibéra qu'on informerait contre les promoteurs de la sédition, et qu'ils seraient châtiés. Cette même nuit et le matin, Henri Haubert, syndic, fut tellement pratiqué par Calvin, qui lui fit entendre mille folies et balivernes, qu'au conseil du matin, auquel Perrin ne se trouva point pour quelques empêchements, Henri Haubert dit tout le contraire de ce qu'il avait dit à la minuit : car il fit plainte contre Perrin, alléguant qu'il lui avait ôté par force le bâton syndical de la main, et qu'il avait dit (en jurant le nom de Dieu) : « Malgré de toi et « de qui t'a fait syndic. » Les seigneurs du conseil, amis et dévots de Calvin, semblablement pratiqués et sollicités, poussèrent à la roue pour tourner le chariot contre ledit Perrin, absent et ignorant les trahison et menée. Il fut parlé au conseil contre lui, même jusques à inférer qu'il était participant et auteur de la sédition et tumulte excité la nuit précédente, et qu'il devait être quelque chose de ce qu'on murmurait de tuer les étrangers. L'affaire fut si bien menée et sollicitée par les amis et dévots de Calvin, que plusieurs des enfants de la ville furent pris et mis en prison ce jour même, entre les autres deux pâtissiers jeunes hommes, appelés les Comparés, avec plusieurs de leurs compagnons qui avaient été la nuit précédente audit tumulte. »

Plusieurs enfants de la ville sont châtiés et mis à mort, faussement accusés. — « Ami Perrin, secrètement averti de la trahison qu'on lui brassait, se retira promptement hors la ville aux terres des seigneurs de

Berne, ce que firent pareillement le seigneur Vuandel, les Baldazars, et autres de leurs plus intimes amis; la partie qui favorisait Calvin était la plus grande au conseil, et à sa sollicitation haïssait secrètement ceux qui s'étaient retirés. Aussitôt on trouva force témoins qui maintenaient être vrai que la conjuration était faite de tuer les étrangers. Sous cette fausse couleur et imposture, on mit beaucoup des enfants de la ville en prison, auxquels par force de tortures et tourments, partie aussi par subtiles pratiques et belles promesses, on fit confesser être véritable, que lesdits Perrin, Vuandel et Baldazars étaient chefs de la conspiration: ayant confessé cela, sans plus attendre, ils furent menés chaudement au supplice de mort: mais quasi tous ces misérables sur l'échafaud appelaient Dieu à témoin qu'il n'était rien de ce qu'on leur imposait; et qu'ils avaient confessé ces choses partie par force de corde et tourments, et partie par fausses promesses. Perrin, et Vuandel, les Baldazars et autres qui s'étaient retirés hors de Genève, ayant appris cela, s'allèrent rendre entre les mains et justice des seigneurs de Berne, se soumettant à toute rigueur de justice s'ils étaient trouvés coupables de crime qui leur était imposé à Genève. Les seigneurs de Berne ayant fait diligente perquisition sur tout ce fait, et bien connu la vérité, remontrèrent par lettres et ambassades aux Génevois de n'user de telles inventions et cruautés qui étaient contre Dieu et leur prochain avec scandale des circonvoisins; quelles remonstrances et exhortations que leur fissent les seigneurs de Berne ils ne désistèrent point; ainsi chaque jour on prenait des nouveaux prisonniers, et on leur faisait confesser ce qu'on voulait comme aux autres devant mentionnés, puis on les faisait mourir; ils appelaient Dieu à témoin de leur innocence, et déclaraient les ruses et cruautés desquelles on avait usé pour leur faire dire des choses contre la vérité et contre leur conscience, au déshonneur et détriment de Perrin, Vuandel, et Baldazars, lesquels ils déclaraient innocents de ce qui leur était imposé. De quoi les seigneurs de Berne, bien informés et certifiés, reçurent en leur pays ledit Perrin, et les autres fugitifs de Genève, les reçurent pour leurs sujets, et les déclarant innocents de l'imposture, et les exhortant à vivre paisiblement en patience. Ce que je puis assurer, et dont les seigneurs de Berne seront bons et fidèles témoins. Et parce que Théodore de Bèze écrit tout le contraire en sa belle préface à l'avantage de son maître, père et ami, et au déshonneur de Perrin et des autres fugitifs de Genève, je veux mettre en avant deux choses advenues ces jours-là à Genève, lesquelles homme vivant ne pourrait nier, sinon qu'il fût le plus impudent du monde. La première fut du jeune Bertelier, qui fut mis en prison à Genève pour la même imposture et calomnie que les autres susdits. Bertelier, généreux et constant, par remontrances ni fausses promesses que lui sussent faire les seigneurs de justice, ni les ministres, qui à la persuasion de Calvin tâchaient d'endormir les pauvres calomniés, ne peut être induit par belles paroles et promesses à faire ni dire chose contre sa conscience, dont il fut mis rudement à la question; mais pour gêne ou corde qu'on lui donnât, il ne put être vaincu, bien que par la pesanteur des pierres qu'on lui pendait aux pieds, la corde à laquelle il était attaché par les mains rompît par trois ou quatre fois. Ce que voyant les seigneurs du conseil, ils pensèrent crever de dépit, et un d'entre eux, appelé Amblar-Corne, lui dit: « Tu confesseras ceci ou bien on te « donnera tant de coups de traits de corde « qu'on t'arrachera les bras et jambes: car « la seigneurie ne sera jamais vaincue par « ton obstination. » Ledit Bertelier nonobstant, persévérant toujours en sa constance, et ne voulant rien dire contre la vérité et sa conscience, on trouva une nouvelle adresse qui fut d'envoyer vers la mère du jeune prisonnier, qui s'était retirée au pays de Foucigny, à cause des horribles cruautés qu'on exerçait à Genève. Amblar-Corne, un des seigneurs du petit conseil, très-ardent et affectionné disciple de Calvin, prit la charge d'aller vers ladite femme, et l'induire à venir à Genève pour le bien et honneur de son fils qui était en prison, résolu comme j'ai dit plutôt de mourir aux tourments que de dire aucune chose contre sa conscience et son prochain. Amblar-Corne sut si bien charmer la pauvre femme par ses feintes paroles et fausses promesses de la part des seigneurs du conseil, que non-seulement son fils serait mis en liberté, mais encore élevé en honneur et degrés d'offices, s'il voulait obéir aux seigneurs, et confesser simplement ce qu'ils voulaient, à savoir que ce de quoi il était accusé était vrai, et qu'Ami Perrin et les autres fugitifs de Genève l'avaient sollicité d'être de leur conspiration et entreprise, mais qu'il n'y avait voulu entendre; confessant seulement ce peu il serait mis en pleine liberté, et élevé en dignité au conseil. Amblar-Corne sut si bien dire, qu'il endormit la pauvre mère et lui persuada de venir à Genève pour le salut et délivrance de son fils. Etant arrivée en la ville, elle s'en alla vers la prison où était son fils fort cassé et rompu de la corde, et lui remontra la volonté et délibération du conseil de le faire mourir misérablement en prison plutôt qu'il vainquît les seigneurs du conseil; la misérable mère l'exhortait et priait d'acquiescer au vouloir des seigneurs et confesser ce qu'ils désiraient de lui, bien que ce fût contre la vérité et contre sa conscience, et que par ce seul moyen il serait mis hors de prison et élevé en dignités, offices et honneurs; et que cette promesse lui avait été faite par Amblar-Corne de la part de tout le conseil. La misérable mère sut si bien pleurer et solliciter son fils, que s'il n'avait pitié de soi-même, au moins qu'il eût pitié d'elle, qui demeurait désolée, sans enfants et appui s'il mourait, et l'assura,

tant sur la promesse qui lui avait était faite de la part des seigneurs, que le pauvre jeune homme dit et promit à sa mère de le faire; de quoi elle avertit Amblar et autres du conseil, qui incontinent s'assemblèrent, l'interrogeant comme devant des points susdits, lesquels il confessa hardiment, se confiant sur les paroles et promesses faites à sa mère. Mais il n'eut pas plutôt confessé, et sa confession mise par écrit, que la sentence de sa mort fut arrêtée et publiée, et le jour même exécutée. La misérable et dolente mère voyant qu'il était arrivé tout au contraire de son espérance, et contre la promesse que lui avait faite un des seigneurs du conseil de la part de tout le conseil; voyant, dis-je, son fils mort, considérant qu'elle en était cause, et comme meurtrière de son sang, se pensa tuer de déplaisir et honte, et comme forcenée tout à l'instant sortit hors de Genève, et s'en alla criant, remplissant l'air de regrets et complaintes à Berne, Zurich, Fribourg et autres villes des cantons, déclarant le détestable et inhumain fait par elle commis à la persuasion des seigneurs de Genève, particulièrement d'un Amblar-Corne, leur messager et commis pour établir telle trahison, et demandait justice à Dieu et aux seigneurs des cantons contre la ville de Genève. Que Théodore de Bèze ou autres nient ceci, les seigneurs de Berne et autres villes en seront fidèles témoins, qui furent tellement irrités et animés contre ceux de Genève après avoir entendu cette action, qu'ils étaient presque délibérés de détruire cette canaille, jusques à user de ces paroles, qu'il fallait jeter à force de pelles une si malheureuse ville dans le lac; mais l'avoyer de Fribourg, qui se montrait au commencement le plus enflammé de colère par le moyen de quelque présent remit sa colère, et apaisa toute celle des autres seigneurs. Cependant Calvin et les autres ministres de Genève, conformes à son désir et intentions, ne cessaient de crier en leurs prêches contre ces misérables mis à mort, et contre les fugitifs, les appelant traîtres, enfants du diable, méchants garnements, et de plusieurs autres semblables injures en tous leurs prêches. Plus ils écrivaient des lettres particulières en France et ailleurs que Dieu les avait délivrés de certains ennemis de la religion et réformation, qui avaient conspiré contre les étrangers de les tuer en une nuit, j'entends ceux qui étaient venus pour l'Evangile : toutefois ils ne purent tant farder cette calomnie qu'elle ne fût découverte et bien connue à plusieurs personnages de bon entendement et jugement, venus à Genève pour l'Evangile, comme depuis a été bien su le fait de monsieur Spiffane et les causes de sa mort, quelle fausse couleur qu'on lui eût pu donner pour couvrir la malignité des envieux calomniateurs. Maintenant pour parler des pauvres misérables tourmentés, fugitifs, et mis à mort, je dis que la réception et bon accueil que leur firent les sages et prudents seigneurs de Berne, les recevant en leurs terres en paix et tranquillité comme leurs bons sujets, leur sert beaucoup pour leur justification contre les calomnies de leurs ennemis. Calvin, fort fâché de cela, ne cessait jour et nuit de penser à de nouvelles inventions et subtilités pour donner lustre à ses mensonges et donner à entendre que ce qu'on imputait à ces pauvres fugitifs et mis à mort était véritable. Voici la deuxième histoire arrivée à Genève par l'intervention de Calvin et ses adhérents, laquelle j'ai promis de réciter. »

Calvin inventa une autre ruse pour perdre Perrin et ses compagnons. — « Un jeune homme de Lombardie, serviteur du duc d'Albe, lors gouverneur de Milan pour le roi d'Espagne, vint demeurer nouvellement à Genève. Calvin, averti de sa venue comme il l'était de tout autre chose, pour petite quelle fût, dans Genève l'envoya quérir, et le sollicita si bien avec d'autres de son pays, qu'il contrefit l'espion comme envoyé et commis expressément par le duc d'Albe son maître pour marquer la situation de la ville de Genève, et pour pratiquer avec le capitaine Ami Perrin, Vuandel, et Baldasars, qui avaient promis à son maître de lui rendre la ville : les sieurs Perrin, Vuandel et Baldasars, habitants ès terres de Berne, avertis de cette nouvelle calomnie, s'en allèrent à Berne, et présentèrent requête à la seigneurie que l'espion fût mené à Berne, et confronté aux accusés pour soutenir son dire. A la réquisition des seigneurs Bernois l'espion fut conduit et mené par des gardes pas trop rigoureuses, et par chemin il fut fort bien instruit de ce qu'il avait à faire et à dire, avec des bonnes marques des calomniés pour les reconnaître, et faire distinction entre eux. Il dit fort bien tout ce qui lui avait été enseigné et recordé : mais il faillit aux marques qu'on lui avait données pour distinguer l'un de l'autre. Car ayant assuré de les avoir vus et de les bien connaître, il prit l'un pour l'autre, à savoir un des Baldasars pour Ami Perrin, et Ami Perrin pour Vuandel, ce que les sages seigneurs de Berne considérant prudemment, connurent bien que c'était une ruse et menée de la pratique de Calvin et de ses adhérents, et renvoyèrent les commis de Genève avec leur espion et délivrèrent les accusés et calomniés à tort, les laissant aller librement en leurs maisons. Théodore de Bèze et les siens pourraient nier cela, ne fût que l'espion bientôt après s'en allant hors de Genève vers l'Italie, déguisé et masqué d'une fausse barbe blanche, fut à la poursuite et diligence des fugitifs repris près Evien, et de là ramené à Berne, où librement et entièrement il confessa la vérité du fait, à savoir comment, par qui et pour quoi il avait ainsi été pratiqué et induit à calomnier ceux qu'il ne connaissait, et desquels il n'avait jamais reçu déplaisir : les fugitifs de Genève et calomniés demandèrent acte et témoignage par écrit du secrétaire de la seigneurie : ce qui leur fut accordé et l'ont montré à plusieurs pour leur justification et confusion de leurs ennemis. Mais je laisse le jugement de telles inventions et pratiques à toutes personnes de bon

et sain entendement qui ne sont point liées et consacrées à la secte calvinienne : car c'est le propre de tous ceux qui se sont voués, dédiés et adonnés à quelle secte que ce soit de trouver bon, approuver, et louer tout ce qui est fait par le chef de leur secte, de les excuser et soutenir de tout leur pouvoir, finalement d'endurer la ruine de leur pays, maisons, biens temporels même de leurs plus proches parents, plutôt que de souffrir la honte et destruction de leur secte, et des docteurs et maîtres d'icelle je sais bien qu'ayant été remontré à quelques ministres dévots de Calvin comme avec conscience ils pouvaient adhérer à si grands mensonges et calomnies contre leur prochain, ils répondirent que c'était pour la gloire de Dieu et la destruction des méchants ennemis de l'Evangile, contredisants à la réformation ; et qu'ils avaient cela pour résolu en l'Eglise de Genève que pour la gloire de Dieu, il était licite, ainsi nécessaire quelquefois de mentir et contrefaire la vérité. » (Bolsec, *Histoire de la vie et des mœurs de Jean Calvin.*)

CHAPITRE XII.

Il faut imputer à la doctrine de Calvin l'atrocité des guerres de religion en France.

« Se plaignant au roi de Navarre du massacre de Vassy, Théodore de Bèze avait dit à ce prince : « Sire, c'est à la vérité à l'E-« glise de Dieu au nom de laquelle je parle « d'endurer les coups et non pas d'en donner; « mais aussi vous plaira-t-il vous souvenir « que c'est une enclume qui a déjà usé beau-« coup de marteaux. » Mais, observe très-bien Bossuet, cette parole tant louée dans le parti ne fut qu'une illusion, puisque enfin contre la nature l'enclume se mit à frapper, et que lassée de porter les coups elle en donna à son tour. . . . . .

« Seul Condé représenta dans la lutte l'ancienne noblesse de France, mais remarquez bien que Condé n'était huguenot que de nom. Ivre de courage, d'ambition et d'amour, il s'inquiétait peu de savoir s'il était vrai que Dieu eût de toute éternité partagé le monde en élus et en réprouvés, et il n'était pas conduit conséquemment à juger légitime, à proclamer sainte l'extermination des réprouvés par les élus !

« Si l'on pouvait mettre en doute l'influence du calvinisme sur les mœurs de l'époque des Valois et les ravages que cette influence exerça même parmi les catholiques, on n'a qu'à méditer le rapprochement que voici. Le principe de Calvin, avons-nous dit, c'était l'individualisme combiné avec des idées d'oppression. Or quel fut le trait distinctif, caractéristique des guerres de religion chez un peuple aussi loyal, aussi chevaleresque, aussi humain que le peuple de France. Ce fut... l'assassinat, l'assassinat, qui est la manifestation la plus odieuse, mais la plus logique et la plus directe du sentiment individuel exalté outre mesure et perverti.

« Personne n'ignore quelle fut la fin de François de Guise, et ce n'est pas sans raison que Bossuet s'est fait du crime de Poltrot une arme contre les calvinistes d'alors. Il est certain en effet qu'avant de frapper Poltrot allait annonçant partout le coup qu'il méditait. Et nul parmi ceux du parti ne le détourna de son dessein.

« Comment ne pas reconnaître en de telles fureurs l'effet d'une doctrine qui avait osé mettre la religion dans la haine ? Comment n'y pas retrouver ce genre de conviction qui animait Renée de France quand elle écrivait à Calvin : « Je n'ai pas oublié ce que « vous m'avez écrit que David a haï les en-« nemis de Dieu de haine mortelle, et je n'en-« tends point de contrevenir ni de déroger en « rien à cela ; car, quand je saurais que le « roi mon père et la reine ma mère et feu « monsieur mon mari et tous mes enfants « seraient réprouvés de Dieu, je les voudrais « haïr de haine mortelle et leur désirer l'en-« fer. » Voilà quels disciples Calvin choisit parmi les femmes ; faut il s'étonner s'il en trouva de terribles parmi des gens d'épée.

« Telle était donc l'influence du calvinisme, même sur la noblesse catholique condamnée à le subir en le combattant, que chacun en était venu à se faire individuellement juge dans sa propre cause, et, qui plus est, exécuteur de la sentence, résultat logique de cette doctrine pleine de fiel qui..... commandait au nom de Dieu l'activité dans la haine. » (Louis Blanc, *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIII.

Calvin méprise la liberté de conscience et s'adresse aux mauvaises passions.

« Par ses discours et ses écrits, par ses mœurs et sa prudence, Calvin contribua avec zèle et courage aux progrès de la nouvelle doctrine, d'abord à Paris, puis à Genève; mais son opiniâtreté, son orgueil et son ambition rendirent irréparables les suites funestes du schisme. Il était non-seulement d'un caractère indomptable et repoussant, mais il était en outre fanatique, chagrin, cruel et, — comme le font malheureusement beaucoup de réformateurs, — ne respectant nullement le principe de la réformation, il justifiait la conduite de ses détracteurs par l'intolérance personnelle la plus révoltante. La voix de la liberté, — d'abord de la liberté de conscience qui, par une liaison d'idées facile, se rattachait à la liberté civile, — avait retenti au loin. Il était donc naturel que les victimes de tous les genres d'oppression prêtassent une oreille attentive à cet appel séduisant, rêvassent soudain une dissolution entière de tous les liens, et qu'en proportion de leur ignorance du droit, des intérêts de l'Etat et de la religion, elles se laissassent emporter par une passion d'autant plus aveugle, et cédassent d'autant plus facilement aux artifices séducteurs de la méchanceté et à la contagion du fanatisme. » (Ch. de Rotteck, *Histoire générale*, trad. Gunzer, t. III.)

CHAPITRE XIV.

Intolérance de Calvin et des autres réformateurs de la Suisse, approuvée par Mélanchthon.

« On frémit quand on entend le chrétien évangélique Calvin, A L'INSTIGATION DUQUEL BEAUCOUP DE PERSONNES FURENT EXÉCUTÉES COMME HÉRÉTIQUES, SE PLAINDRE DE CE QU'ON A FAIT GRACE A PLUSIEURS D'ENTRE ELLES. Castalion, qui osa parler contre la doctrine de Calvin touchant la prédestination divine, fut traité de bête féroce, de chien enragé, d'imposteur éhonté, méprisant Dieu et la religion. Calvin lui écrivait : « Que Dieu te « *maudisse*, Satan que tu es! » Ce Castalion, qui eut tant à souffrir pour avoir contredit les réformés, mourut dans la misère. Le meurtre commis par Calvin sur la personne de Servet fut célébré par les amis de Jean de Noyon comme une insigne victoire obtenue par la réformation. « Ce grand Calvin, « disaient-ils partout, a tué Servet en s'ar- « mant du glaive de Dieu. Servet était en « toute sûreté parmi les papistes; c'est à « Genève seulement qu'il a éprouvé la ven- « geance de la vérité. » Les luthériens approuvèrent ce crime, et principalement ce *bon* et *doux* Mélanchthon, dont la joie fut si grande en cette occasion, qu'il écrivit aussitôt à Calvin, son frère bien-aimé :

« Que le Fils de Dieu vous récompense et « que l'Eglise garde à jamais votre souvenir. » Il ajoute : « J'adhère en tous points à cette « sentence, et je dis que l'autorité de votre « pays a bien agi. » Voici ce qu'il écrivit à Bullinger, qui, du haut de la chaire avait déclaré que Servet méritait qu'on lui arrachât les entrailles : « J'approuve votre zèle pieux, « et je m'étonne qu'on puisse le blâmer. » (DAUMER, cité dans HOENINGHAUSS, trad. française, ch. 7.)

« Plus d'un écrivain avant moi a déjà fait remarquer que Calvin, en cherchant à se maintenir en bonne intelligence avec l'autorité civile, employa tout le pouvoir dont il jouissait à perdre ses adversaires. La violence de son caractère se lit surtout dans ses lettres familières. Il reconnaît lui-même, dans quelques-uns de ses écrits, que la colère l'a souvent entraîné trop loin; cependant il s'excuse, en disant qu'il n'a sévi que contre des chiens impurs. » (ARNOLD, cité dans HOENINGHAUSS, trad. franç., ch. 7.)

. . . . . .

. . . . . .

« Calvin maintint avec une rigueur extrême le principe de faire exécuter la foi à l'aide du pouvoir civil. Jacques Gruet, adversaire violent de la doctrine génevoise, est puni de mort en 1560, et Bolsec expulsé (317). La secte de libertins fut obligée de quitter le pays; Sébastien Castalion perdit sa charge, parce qu'il avait attaqué le dogme de la prédestination; et Calvin n'eut de repos que lorsqu'on eut brûlé Servet, pour l'amour de la Trinité (318).

« Mélanchthon aussi ne repoussa pas les mesures de rigueurs (*Consil.*, t. II, p. 204, éd. Péret). Il faut l'étudier, lorsque quelques théologiens plus humains ou craignant peut-être pour leur sûreté reprochent en termes assez rudes à Calvin et à Bèze d'avoir provoqué et vu avec plaisir l'exécution de Servet (319). Plusieurs circonstances prouvent que la mort des trois anabaptistes, décapités en 1530, fut due plutôt à l'avis de Mélanchthon qu'à celui de leurs juges. C'étaient Henri Kraut, tailleur d'Espérfeld, Just Muller, de Schœnau, et J. Peirker, d'Eutersdorf ou de Kleinritzendorf. Mélanchthon, ainsi que Gaspard Cruciger, et l'ancien curé Antonio Muso, eurent avec eux de longues conférences; mais comme on ne put obtenir d'eux aucune rétractation, on finit par les abandonner au bourreau, le 27 janvier (320).

« Zwingli aussi condamna des anabaptistes, et prononça contre Félix Manz cette terrible formule : QUI ITERUM MERGUNT, MERGANTUR ! *que ceux qui submergent pour la seconde fois, soient submergés* (321). — « Je ne « puis me le dissimuler, disait-il, une flamme « indomptable brûle dans mon âme et m'en- « traîne sans cesse à de cruelles extrémités. « Il n'est que trop vrai, les effets de cette « flamme m'ont souvent valu des reproches « injurieux de la part de mon Eglise (322). » Zwingli apporta dans les querelles religieuses moins de chaleur et d'impétuosité que Luther, bien que lui aussi se soit rendu coupable de plus d'une violence (323). Zwingli, qui était d'un naturel inflammable, ainsi que l'avouent même ses amis, se vantait publiquement d'avoir commencé, en 1510, à prêcher l'Evangile, époque où le nom de Luther n'était pas encore connu du public (324).

« Bèze dans ses écrits a donné des preuves suffisantes de l'impétuosité de son caractère et de son goût prononcé à traiter d'hérétiques tous ceux qui n'adhéraient pas à ses opinions. Les luthériens mêmes, il les nomme des capharnaïtes, des cyclopes, des anthropophages, etc., etc.

« Il encouragea de ses éloges l'autorité qui, à l'instigation de Calvin, avait employé le glaive contre les anabaptistes. C'est sur son avis doctrinal que Sylvanus, partisan de Servet, fut décapité dans le Palatinat (325). »

CHAPITRE XV.

Servet, ou la tolérance protestante au XVI^e^ *siècle. — La mort de Servet est l'œuvre de la Réforme entière.*

« Je suis plus profondément scandalisé, » di-

(317) FISCHER, dans HOENINGHAUSS, ch. 7.
(318) HENKE, dans HOENINGHAUSS, ch. 7.
(319) *Ibidem.*
(320) ARNOLD, dans HOENINGHAUSS, ch. 7.
(321) LINBORCH, dans HOENINGHAUSS, ch. 7.
(322) ZWINGLI dans HOENINGHAUSS, trad. fr., ch. 7.
(323) SCHROECKH, dans HOENINGHAUSS, traduc. franç., ch. 7.
(324) ARNOLD, dans HOENINGHAUSS, traduc. franç., ch. 7.
(325) *Ibidem.*

sait Gibbon, « par le seul supplice de Michel « Servet que par les hécatombes humaines qui « ont été immolées dans les auto-da-fé de « l'Espagne et du Portugal. » Ce mot est caractéristique. Il exprime parfaitement l'impression dominante que réveille le nom de l'infortuné rival de Calvin. Quel cœur honnête ne s'est ému au récit de cette tragique aventure? Quel esprit droit n'a été révolté au spectacle de ce bûcher où Genève hérétique fit monter Servet pour crime d'hérésie, où des hommes qui s'étaient séparés de l'Eglise au nom du libre examen et des droits sacrés de la conscience, des hommes qu'on eût immolés à Paris avec Anne Dubourg, brûlèrent vivant un théologien sincère et plein de génie pour avoir interprété la Bible dans la liberté de sa foi?

« On serait porté à croire que l'éclat de cette destinée à jamais déplorable a rejailli sur les idées de Michel Servet. Il n'en est rien. Nul système n'a été plus négligé, nul n'est resté enseveli dans de plus épaisses ténèbres. Les livres du célèbre hérésiarque sont par leur rareté un des objets favoris de la curiosité des bibliophiles; mais il semble qu'on tienne moins au privilége de les lire qu'à celui de pouvoir faire que d'autres ne les lisent pas. On achèterait au poids de l'or une édition authentique de la *Restitution du christianisme :* pourquoi cela? Par cette unique raison qu'il n'y a, dit-on, que deux exemplaires de l'ouvrage qui aient échappé aux flammes où Calvin voulut étouffer à la fois la personne et les idées de son adversaire.

« On n'ignore pas en général que Michel Servet a nié le mystère de la Trinité; on sait aussi qu'il a innové en physiologie comme en religion, et qu'il est au nombre des savants qui disputent à Harvey la glorieuse découverte de la circulation du sang; mais quel est au juste le caractère des doctrines et du génie de ce médecin novateur, de ce théologien hérétique? S'est-il borné, en théologie, à des négations partielles, ou bien a-t-il conçu un système dont la négation de la Trinité ne soit qu'un corollaire? Quel est ce système? Quelles en sont les origines, les destinées, la valeur propre? Voilà des questions que personne en France n'a jamais résolues, disons plus, qu'aucun historien, aucun critique ne s'est jamais sérieusement proposées (326).

« Cet oubli est injuste. Les opinions religieuses de Michel Servet ont exercé une influence considérable sur les esprits de son temps. Il y a eu des servetistes en Allemagne, en Suisse, en Italie (327). Etroitement liée au protestantisme, qu'elle tend à dissoudre, et au socinianisme, qu'elle vient susciter, l'hérésie de Michel Servet est le lien de ces deux grandes phases du mouvement religieux du XVI^e^ siècle.

« Ce n'est pas tout : il n'y a pas seulement dans Michel Servet un grand hérésiarque, il y a aussi un philosophe. On doit le rattacher à ce groupe de penseurs qui s'enflammèrent d'enthousiasme pour le platonisme alexandrin. Ce torrent d'idées panthéistes et mystiques qui agita sans la troubler l'âme candide de Marsile Ficin, qui égara Patrizzi et perdit Giordano Bruno, ce même flot entraîna Michel Servet; mais ce qui le sépare des purs platonisans, ce qui donne à sa doctrine une physionomie originale, c'est qu'il entreprit de fonder ensemble son panthéisme néo-platonicien et son christianisme hérétique; c'est qu'il essaya, non sans génie, une sorte de déduction rationnelle des mystères du christianisme; c'est, en un mot, qu'il tenta, au XVI^e^ siècle, une œuvre qui semblait réservée à la hardiesse du nôtre, je veux dire une théorie du Christ, ce qu'on appellerait aujourd'hui de l'autre côté du Rhin une christologie philosophique, et qui plus est, une christologie panthéiste. A ce point de vue, Michel Servet se présente aux regards de l'historien sous un jour nouveau. On ne voit plus seulement en lui le rival et la victime de Calvin, le médecin novateur, le chrétien hérésiarque, mais le théologien philosophe et panthéiste, précurseur inattendu de Spinosa, de Schleiermacher et de Strauss.

« Michel Servet, ou plus exactement Micaël Serveto, naquit, l'an 1509, à Villanueva, petite ville d'Aragon, de parents honorables, *chrétiens d'ancienne race*, comme il nous l'apprend lui-même (328), et *vivant noblement*. A dix-neuf ans, il quitta l'Espagne, qu'il ne devait plus revoir. Etrange destinée de ces aventureux génies du XVI^e^ siècle, Servet, Bruno, Vanini! Ils n'ont ni famille, ni patrie. Agités d'une inquiétude secrète, d'un insatiable besoin de mouvement, ils traversent en courant l'Europe sans pouvoir se fixer jamais, avides de nouveautés, de disputes et de périls, allant d'écueil en écueil et d'orage en orage, jusqu'à ce que la tempête finisse par les engloutir.

« Toulouse fut la première station de Michel Servet. Il y commença l'étude du droit, bientôt abandonnée pour celle des saintes Ecritures. Nous voyons éclater ici le trait distinctif de son caractère, je veux dire la curiosité passionnée, insurmontable, inextinguible des questions religieuses. La réforme de Luther agitait alors l'Allemagne et l'Europe, et partout soufflait un esprit nouveau. L'âme de Servet en fut embrasée, et sa vie appartint désormais à une sorte de méditation fiévreuse des mystères du christianisme. Il était de ces impétueux génies dont parle Bossuet, « qui prennent la « religion avec une ardeur démesurée, et qui, « y mêlant un chagrin superbe, une har-

(326) S'il y avait une réserve à faire ici, elle serait due à M. Lerminier, qui, dans un très-remarquable article consacré au calvinisme, rencontrant sur sa route la doctrine de Servet, en a esquissé quelques traits avec la plus rare sagacité. *Voyez* la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 mai 1842. (SAISSET.)

(327) *Voyez* CALVIN, *Déclaration pour maintenir*, in-8^e^, p. 6; et BÈZE, *Vie de Calvin*. (SAISSET.)

(328) *Procès de Michel Servetus, dans le manuscrit de Genève*, interrogatoire du 23 août.

« diesse indomptée et leur propre esprit, « poussent tout à l'extrémité. » Dans sa carrière orageuse et mobile, Servet semble disperser ses études et ses facultés : physiologie, médecine, mathématiques, géographie, langues orientales, il veut tout embrasser, tout approfondir; mais ce ne sont là dans sa vie que de rapides épisodes; le besoin d'agiter et de résoudre le problème religieux du temps, voilà ce qui la remplit et la dévora.

« En 1530, il se dirige tour à tour vers les foyers les plus actifs du protestantisme, et s'adresse d'abord à OEcolampade. Le réformateur de Bâle était un homme pratique, ennemi des spéculations subtiles, ne voyant dans la religion qu'une grande affaire, celle du salut, et dans la Réforme qu'un moyen de ranimer et de purifier la morale de Jésus-Christ. Servet, avec sa théologie transcendante, avec sa négation audacieuse de la Trinité; Servet, qui déjà préludait au panthéisme en soutenant l'éternité de la création, produisit sur ce chrétien simple et scrupuleux un effet d'épouvante. A Strasbourg, Bucer et Capito ne lui firent pas meilleur accueil, et Zwingli s'unit à eux pour maudire *le méchant et scélérat Espagnol*. Naïve sincérité de ces vieux révolutionnaires! Ils nient le libre arbitre et la présence réelle avec une invincible opiniâtreté, et la seule idée de toucher au dogme de la Trinité les remplit de surprise et d'horreur!

« Servet en appela au public de l'anathème des chefs de la Réforme. En 1531, il publia à Haguenau son livre des *Variations de la Trinité* (329), et l'année suivante ses *Dialogues* (330). Tout son système philosophique et religieux est en germe dans ces deux écrits, qui firent un tel scandale en Allemagne, que Servet changea son nom en celui de Michel de Villeneuve, et gagna la France.

« En 1533, il est à Paris et semble avoir abandonné des spéculations périlleuses pour étudier la médecine sous deux maîtres illustres, Sylvius et Fernel. Il prend le bonnet de docteur et professe avec éclat au collége des Lombards. Portant dans cette carrière nouvelle les qualités et les défauts de sa nature, esprit chimérique à la fois et d'une pénétration supérieure, il donne dans les visions de l'astrologie judiciaire (331) et découvre ou plutôt devine la circulation du sang (332). Son goût pour la polémique ne l'avait pas abandonné. Dans un traité sur les sirops, médication récemment introduite par l'école arabe, il attaque avec violence Galien et la Faculté, et, pour calmer cette querelle, le parlement est obligé d'intervenir.

« Au milieu de ces nouveaux orages, la passion des questions religieuses, en apparence assoupie, vivait toujours au fond de l'âme de Servet. Nous en avons un assuré témoignage dans le récit que nous fait Théodore de Bèze des premières relations du théologien espagnol avec Calvin. C'est à Paris que ces deux hommes se mesurèrent pour la première fois, et que la contradiction opiniâtre de Michel Servet jeta dans l'âme orgueilleuse et farouche de son adversaire le premier germe d'une haine qui ne s'éteignit plus. Après plusieurs conférences, ils prirent jour pour une sorte de cartel théologique devant témoins dans une maison de la rue Saint-Antoine; mais Servet ne parut pas, on ne sait pour quel motif, et les deux antagonistes ne se revirent plus qu'à Genève.

« Sorti de Paris en 1538, Servet mena une vie errante, séjournant tour à tour à Lyon, à Charlieu, à Avignon, peut-être en Italie, sans protection, sans fortune, sans asile, obligé pour vivre de mettre sa plume au service des libraires, publiant une bonne édition de la *Géographie* de Ptolémée (333), une Bible annotée (334), des arguments pour une Somme espagnole de saint Thomas, et quelques autres travaux de même espèce.

« En 1541, il fut rencontré à Lyon, dans un état assez misérable, par Pierre Paulmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, savant homme et ami des lettres, qui l'avait connu à Paris, et lui offrit dans son propre palais une honorable hospitalité. Là, tout conseillait à Servet de terminer en paix sa carrière vagabonde. Habile et heureux dans son art, recherché par les familles les plus puissantes, respecté pour sa science, aimé pour la douceur de son caractère, tout autre à sa place eût vécu heureux; mais rien n'avait pu éteindre dans cette âme ré-

(329) Voici le titre exact de l'ouvrage : *De Trinitatis erroribus*, libri septem, per Michaëlem Serveto, alias *Reves*, ab Arragonia Hispanium. Anno MDXXXII; in-8°, 119 feuillets, sans nom de ville ni d'imprimeur. (Saisset.)

(330) *Dialogorum de Trinitate* libri duo. *De justitia regni Christi* capitula quatuor. Per Michaëlem Serveto, alias *Reves*, ab Arragonia Hispanium. MDXXXIII, in-8°, six feuilles. (Saisset.)

(331) *Voyez* le *Christianismi restitutio*, p. 259.

(332) On attribue généralement à Harvey la découverte de la circulation du sang, et en effet c'est Harvey qui le premier l'a démontrée, par des expériences précises et s'en est formé une idée complète; mais, plus de soixante ans avant Harvey, on peut dire que Servet lui avait frayé la route en décrivant exactement la circulation pulmonaire, et marquant avec une sagacité étonnante le rôle de l'air et de la respiration dans la transformation du sang veineux en sang artériel. Le passage mémorable qui renferme les idées de Michel Servet sur la circulation du sang se trouve dans le *Christianismi restitutio*, lib. v, p. 170. Un endroit moins connu et tout aussi important, c'est celui où Servet parle des valvules du cœur et de leur usage dans le mouvement de systole et de diastole qui commence avec la vie. (Saisset.)

(333) *Claudii Ptolemei Alexandrini geographicæ narrationis* libri octo, ex Bilibaldi Pirckheymeri translatione, sed ad græca et prisca exemplaria a M. Villanovano jam primum recogniti. Lugduni, 1535. (Saisset.)

(334) *Biblia sacra*, ex Sanctis Pagnini translatione sed et ad hebraicæ linguæ amussim ita recognita, etc. (Saisset.)

veuse, inquiète et passionnée, la soif des vérités religieuses. A Vienne, comme à Toulouse, comme à Bâle et à Strasbourg, persécuté ou paisible, pauvre ou dans l'abondance, son âme était tout entière au spectacle des agitations du christianisme. Seul, il croyait avoir trouvé le nœud de toutes les difficultés du temps. Ce n'est pas que la Réforme à ses yeux ne fût légitime, mais elle s'arrêtait à moitié chemin. Il prétendait lui imprimer une impulsion nouvelle, et méditait le dessein de présenter au monde une œuvre que n'avaient osé entreprendre ni Luther, ni Zwingli, ni Calvin, un christianisme rajeuni, reconstruit depuis la base jusqu'au faîte, le christianisme de l'avenir, qui était aussi pour lui le christianisme du passé.

« Ses yeux étaient surtout fixés sur Genève. L'auteur de l'*Institution chrétienne*, le législateur du protestantisme, lui paraissait l'homme le plus capable de comprendre ses idées, le mieux placé pour les réaliser. Il mettait sa gloire à le séduire à sa doctrine. Entraîner Calvin, en effet, c'était entraîner le protestantisme, c'était changer la face du monde religieux.

« Rien ne put détourner Servet du dessein de convaincre son adversaire. Mis en communication avec lui par le libraire lyonnais Frellon, une correspondance active s'engagea. Également sincères, également orgueilleux, ces deux esprits, d'ailleurs si différents, ne pouvaient s'entendre. Calvin rompit tout commerce avec une hauteur suprême et le cœur profondément irrité. Servet résolut alors de publier le grand ouvrage qu'il méditait depuis longues années, et dont il avait communiqué plusieurs parties à Calvin et à Viret. Il décida à prix d'argent deux libraires de Vienne, Balthazard Arnollet et Guillaume Guéroult, à l'imprimer en secret pour le répandre ensuite dans toute l'Europe. Le titre de l'ouvrage était significatif : *Restitution du christianisme*, et cette publication, destinée à produire chez les protestants et chez les catholiques un scandale immense, créait par cela même à Servet un danger presque inévitable. L'hérésie était flagrante, et la loi frappait les hérétiques du supplice de feu. Servet se jeta tête baissée dans cet abîme, et nul doute qu'un orgueil excessif et un désir violent de paraître et d'agiter le monde n'aient fortement contribué à le faire agir. . . . . .

« Arrêtons-nous ici. Au regard de l'histoire, toute la vie de Michel Servet est concentrée dans ces deux événements : la publication de son système sur la restitution du christianisme et le procès qui en fut la suite et qui engloutit le livre et l'auteur. Exposons avec étendue, où, s'il nous est permis de le dire, ressuscitons cette doctrine injustement ensevelie dans l'oubli; nous comprendrons mieux ensuite et le procès et la catastrophe.

« Rien de plus vague, de plus divers, de plus contradictoire que le langage des historiens sur les doctrines de Michel Servet. Disciple d'Arius pour ceux-ci, il l'est pour ceux-là d'Eutychès, de Sabellius, de Priscillien, de Manichée. Sa métaphysique paraît aux uns matérialiste, aux autres tout inspirée de Platon. Etrange philosophe qu'on nous fait tour à tour ou même à la fois chrétien et déiste, fanatique et esprit fort, mystique et athée?

« Qui faut-il accuser de ces jugements contraires? Servet tout le premier. La pensée de cet ardent génie est forte, mais subtile et comme embarrassée dans sa profondeur. Sans cesse il ramène en ses divers écrits un certain nombre d'idées dominantes, où son esprit s'attache avec une sorte d'obstination passionnée et une énergie de conviction qu'on sent indomptable; mais il affirme plus souvent qu'il ne démontre ; il répète ses idées plutôt qu'il ne les développe; il abonde et s'exalte dans sa propre pensée plutôt qu'il ne l'éclaircit aux autres.

« Ce qui lui manque essentiellement, c'est cette haute faculté qui brille en toute plénitude chez son redoutable adversaire; je parle de cette puissance de déduction dont l'*Institution chrétienne* reste l'incomparable modèle, de cet art merveilleux d'ordonner les idées, d'en lier tour à tour et d'en délier le faisceau, de répandre sur chacune d'elles, en l'enchaînant à toutes les autres, la force et la lumière. Trop semblable par cet endroit à la plupart de ses aventureux contemporains, aux Vanini, aux Bruno, aux Campanella, Servet manque d'ordre, partant de vraie clarté et de vraie puissance. Il a l'enthousiasme et la hardiesse, il n'a pas l'autorité.

« Ajoutez à cette confusion des idées un style sans grâce et sans art. La latinité de Servet est incorrecte et presque barbare; sa phrase négligée se développe à l'aventure, se complique, s'embarrasse en ses nœuds et ses replis. Il se répète, tourne sur soi et semble quelquefois perdu dans le dédale de sa pensée laborieuse et subtile. Or, cependant ce style inculte atteint à l'énergie; cet esprit confus éclate en traits lumineux; cet aride écrivain échauffe son imagination au feu d'une méditation obstinée et communique à son lecteur quelque chose de l'ardeur sombre qui le consume. Sous ce langage sans pureté, à travers ces redites et ces divagations, dans les détours infinis de cette composition pénible, on sent vivre et palpiter une âme élevée, on sent fermenter une pensée libre, forte, pénétrante, et on s'intéresse involontairement à ce mélange extraordinaire d'exaltation et de subtilité, de candeur et d'orgueil, de bonne foi naïve et d'inflexible opiniâtreté.

« Une dernière cause déjà indiquée de l'injuste oubli où est restée la doctrine de Servet, c'est la grande rareté de ses livres. La bibliothèque de la rue Richelieu possède heureusement l'un des deux exemplaires de la *Restitution du christianisme*, qui ont seuls, dit-on, échappé au naufrage : c'est, chose curieuse, celui même dont Colladon se servit pour préparer avec Calvin le procès de

Michel Servet. Il porte encore sur ses marges les signes accusateurs qu'y traçait le pénétrant et inflexible théologien. Dérobé au bûcher par une main inconnue, on distingue sur ses feuillets noircis la marque du feu. C'est dans ces pages, pleines de tragiques souvenirs, à travers ces lignes, tantôt à demi effacées par la rouille du temps, tantôt interrompues et pulvérisées par la flamme, que nous avons cherché à ressaisir la pensée ensevelie de la victime. . . . .

. . . . . .

« Pour peu qu'on ait présente à l'esprit la doctrine philosophique et religieuse qui fait le fond de la *Restitution du christianisme*, on se figurera aisément les impressions que dut ressentir Calvin lorsqu'il reçut, par les mains de son ami le libraire lyonnais Jean Frellon, un des premiers exemplaires de l'ouvrage. L'audacieuse entreprise de Michel Servet le blessait profondément dans les deux parties les plus sensibles de sa nature, je veux dire dans sa foi de réformateur et dans son orgueil de théologien. Il n'avait point suffi à Servet de compromettre et de déshonorer à la face du monde le principe protestant, en le faisant servir au renversement des dogmes les plus révérés; il prenait à partie l'auteur de l'*Institution chrétienne*, dont il prétendait abattre d'une main et refaire de l'autre l'œuvre tout entière. Enfin, comme pour envenimer encore la blessure, il avait annexé à son livre (335) une série de lettres à Calvin, où le réformateur de Genève était réfuté avec une hauteur magistrale. — *Tu te trompes grossièrement* (Lettre XIII). — *Tu n'as pas encore bien compris en quoi consiste la vraie régénération* (Lettre XV). — *J'admire, en vérité, qu'un homme d'un esprit sain, comme tu te vantes de l'être, ait cédé à de si futiles motifs* (Lettres VIII et XII). — En d'autres endroits, c'est un ton de protection qui eût fait sourire un autre homme que Calvin, mais qui exaspéra cette âme irascible : *Je t'ai souvent averti que tu t'égarais en admettant cette monstrueuse distinction de trois choses divines* (Lettre III). — *Puisque tu ne discernes pas bien la différence qui sépare le gentil du juif et du chrétien, je vais, en peu de mots, te le faire comprendre* (Lettre XIX). — La dernière lettre se termine ainsi :

« *Puisse le Seigneur te donner la bonne intelligence de toutes choses et t'animer de l'esprit de vérité, au nom de Jésus-Christ et de Dieu le Père! Amen.*

« C'est avec ces airs de supériorité que Michel Servet osait écrire à un homme dont le nom, en Europe, balançait seul celui de Luther, et à qui les Mélanchthon, les Bucer, les Capito, avaient décerné le titre qui pouvait le plus flatter son orgueil, en l'appelant le *Théologien*. L'irritation de Calvin fut à son comble. S'il avait eu l'âme grande, le vif sentiment de ses griefs personnels l'eût détourné de tout dessein violent, même contre un dangereux novateur; en détestant les doctrines, en poursuivant le livre, il eût craint de nuire à l'homme. Malheureusement, il faut le dire, Calvin ne portait point un cœur qui fût au niveau de son génie. Il écouta les conseils de la haine, et forma contre son ennemi un des desseins les plus perfidement atroces que la fureur théologique ait jamais inspirés.

« C'est à Genève qu'on fait généralement commencer le combat des deux adversaires. Voltaire lui-même, à qui le bûcher de Servet a inspiré une indignation si éloquente, Voltaire ne paraît pas avoir connu la première partie de la lutte (336), celle où Calvin, caché dans l'ombre, avec l'arme lâche et perfide de la dénonciation, porte à son adversaire le premier coup.

« Le drame, en effet, a deux actes. Il se dénoue à Genève, c'est à Vienne qu'il commence. A Genève, Servet a pu paraître l'agresseur; à Vienne, l'agresseur, c'est évidemment Calvin. A Genève, la conduite de Calvin peut être expliquée sans trop de dommage, je ne dis pas pour la noblesse et la générosité de son caractère, mais du moins pour sa loyauté. A Vienne, elle ne souffre aucune justification. On conçoit que les écrivains qui éprouvent encore aujourd'hui pour Calvin une sympathie *assez naturelle* aient laissé dans l'ombre l'affaire de Vienne (337); mais l'histoire ne connaît pas les ménagements des partis; c'est cette odieuse affaire qu'elle doit d'abord éclaircir.

« Parmi les réfugiés qui entouraient Calvin à Genève et formaient le cœur de son parti, il y avait un Lyonnais, nommé Guillaume Trie, qui, par zèle religieux et aussi peut-être par suite de mauvaises affaires, s'était expatrié et avait embrassé la religion réformée. Il entretenait une corres-

(335) Voici le titre complet de l'ouvrage : *Christianismi restitutio, totius Ecclesiæ apostolicæ ad sua limina vocatio, in integrum restituta cognitione Dei, fidei Christi, justificationis nostræ, regenerationis baptismi et cœnæ Domini manducationis, restituto denique nobis regno cœlesti, Babylonis impiæ captivitate soluta, et antichristi cum suis penitus destructo.* 734 pages in-8°, avec un feuillet d'errata. Au bas de la dernière page sont les initiales de l'auteur et l'année de l'impression : *M. S. V.* (*Michaël Servetus Villanovanus*), 1553. L'ouvrage fut tiré à mille exemplaires, selon le témoignage de Servet (interrogatoire du 17 août, dans le manuscrit de Genève). Il paraît qu'il n'en reste plus que deux, l'un à la Bibliothèque impériale de Paris, l'autre à la Bibliothèque impériale de Vienne. On dit que le premier avait été acheté à la vente de Gaignat, pour le duc de La Vallière, au prix de 3,810 francs. C'est d'après l'exemplaire de la Bibliothèque de Vienne que de Murr a donné une contrefaçon de l'ouvrage imitant l'original ligne pour ligne (Nuremberg, 1790, in-8°). Une nouvelle édition, qu'avait entreprise à Londres le docteur Mead, n'est pas allée plus loin que la page 253. (Saisset.)

(336) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 134. — Comp. *Lettre au président Hénault*, 26 fév. 1768.

(337) Guizot, *Vie de Calvin*, dans le *Musée des protestants célèbres*, t. II, part. II, p. 106. — Paul Henri, *Das Leben J. Calvin*. Hamburg, 1835-1838. — Rilliet de Candolle. *Mémoires et documents*, etc., p. 9 et 10. (Saisset.)

pondance suivie avec un de ses parents, Antoine Arneys, établi à Lyon, catholique ardent, qui voyait avec grand déplaisir un membre de sa famille engagé dans l'hérésie, et s'efforçait de le ramener au giron de l'Église. Guillaume Trie, homme simple et sans lumières, incapable de répondre aux objections qu'on lui adressait, montrait les lettres de son parent à Calvin, qui lui dictait ses réponses. La docile simplicité de Guillaume Trie et le zèle fanatique d'Arneys furent les deux instruments dont Calvin résolut de se servir pour perdre son ennemi.

« Le 26 février 1553, Trie écrivit à son parent la lettre suivante, où tout était visiblement calculé avec la plus adroite perfidie pour porter Arneys à une dénonciation (338). Calvin (339) a nié toute participation à cette lettre flétrissante, mais sa trace y est partout empreinte, et il est incontestable aujourd'hui qu'il l'a dictée.

« Monsieur mon cousin,

« Je vous remercie bien fort de tant de « belles remontrances qu'avez faictes et ne « doubte point que vous n'y procediez de « bonne amitié, quand vous taschez à me « reduire au lieu dont je suis party. D'aultant que je ne suys homme versé aux « lettres comme vous, je me deporte de satisfaire aux poincts et articles que vous « m'alleguez. Tant y a qu'en la cognoissance « que Dieu m'a donnée, j'auroys bien de « quoy respondre... Vous m'osez reprocher « entre aultres choses que nous n'avons nulle « discipline ecclésiastique, ny ordre, et que « ceux qui nous enseignent ont introduit « une licence pour mestre confusion partout ; et cependant je veois (Dieu mercy) « que les vices sont mieulx corrigez de par « deçà qui ne sont pas en toutes vos offi- « cialitez, et quand à la doctrine et qui « concerne la religion, combien qu'il y ait « plus grande liberté que entre vous, neantmoins, l'on ne souffrira pas que le nom « de Dieu soit blasphémé, et que l'on seme les doctrines et mauvaises opinions « que cela ne soit reprimé. Et je vous puys « alleguer ung exemple qui est à votre « grande confusion, puisqu'il le faut dire. « C'est que l'on soutient de par de là un « hérétique qui mérite bien d'estre bruslé « par tout où il sera.....»

« Cet hérétique, Trie va le nommer tout à l'heure : c'est Michel Servet. Il est déjà étrange qu'il le connaisse; mais une chose plus étrange encore, c'est qu'il connaisse sa doctrine, c'est qu'il en raisonne en théologien, c'est qu'il cite les propres phrases de la *Restitution du christianisme* :

« Car combien que nous soyons différents « en beaucoup de choses, si avons nous « cela commun que en une seule essence « de Dieu il y a trois personnes et que le « Père a engendré son Fils qui est sa sagesse « éternelle devant tout temps, et qu'il a eu « sa vertu éternelle qui est son Sainct-Esperit. Or, quand ung homme dira que la « Trinité, laquelle nous tenons, est un cerberus et monstre d'enfer et desgorgera « toutes les villenies qu'il est possible de « penser contre tout ce que l'Ecriture nous « enseigne de la génération éternelle du « Fils de Dieu, et que le Sainct-Esperit est « la vertu du Père et du Fils, et se mocquera à gueulle desployée de tout ce que « les anciens docteurs en ont dict, je vous « prye en quel lieu et estime l'aurez-vous ?

« Comment Trie peut-il citer des phrases d'un ouvrage qui n'est point encore dans la circulation ? Ce n'est rien encore ; cet ouvrage ne portait point de nom d'auteur ni d'imprimeur. Or, Trie sait quel en est l'auteur; il le nomme et raconte son histoire. Il connaît et désigne jusqu'au nom de l'imprimeur. Enfin, il a l'ouvrage entre ses mains, et en envoie la première feuille à son parent, comme preuve du fait et comme échantillon de la doctrine :

« L'homme dont je vous parle a été con- « dammé en toutes les Eglises lesquelles « vous reprouvez. Cependant il est sou- « fert entre vous, voire jusques à y faire « imprimer ses livres, qui sont si pleins « de blasphemes, qu'il ne fault point que « j'en die plus, c'est un Espagnol-Portugalois nommé Michaël Servetus de son pro- « pre nom, mais il se nomme Villeneufve à « présent, faisant le médecin. Il a demeuré « quelque temps à Lyon, maintenant il se « tient à Vienne, où le livre dont je parle a « esté imprimé par un quidam qui a là « dressé imprimerie, nommé Balthazard Ar- « noullet. Et afin que vous ne pensiez pas « que j'en parle à crédit, je vous envoie la « première feuille pour enseigne...»

« Trie termine en feignant de s'être laissé entraîner par une pieuse indignation à s'écarter de l'objet de sa lettre :

« Je me suis quasi oublié en vous réci- « tant cet exemple, car j'ay esté quatre fois « plus loing que je ne pensais; mais l'énor- « mité du cas me faict passer mesure, et « voilà qui sera cause que je ne vous feray « plus long propos sur les aultres matiè- « res. »

« Cette lettre était accompagnée du titre, de l'index et des quatre premières feuilles de la *Restitution du christianisme*. Ainsi que Calvin l'avait prévu, le fanatique Arneys n'eut rien de plus pressé que de porter le tout à l'inquisition.

« Lyon avait alors pour gouverneur et pour archevêque le cardinal de Tournon, si célèbre par son zèle ardent contre les hérétiques. Pour seconder ses vues, il avait demandé à Rome un inquisiteur nommé frère Mathieu Ory, qui prenait la qualité de *pénitencier du Saint-Siége apostolique et*

(338) Cette lettre a été copiée par d'Artigny aux archives de l'archevêché de Vienne. *Voyez* D'ARTIGNY, *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique*, etc., t. II, p. 55 et suiv. (SAISSET.)

(339) *Déclaration pour maintenir la vraie foi*, p. 1337.

d'inquisiteur général au royaume de France et dans toutes les Gaules.

« Averti par l'inquisiteur, le cardinal, de concert avec le vicaire général de l'archevêque de Vienne, écrit à M. de Maugiron, lieutenant général pour le roi en Dauphiné, qui mande aussitôt Michel Servet. Celui-ci, après s'être fait attendre plus de deux heures, qui furent sans doute employées à faire disparaître tout papier suspect, se présente d'un air fort assuré. On lui parle de certains livres suspects d'hérésie. Il répond « qu'il a souvent fréquenté avec les « prescheurs et autres faisant profession « de théologie, mais qu'il est prêt d'ouvrir « partout son logis pour ôter toute sinistre « suspicion. » On visite, en effet, tous ses papiers, sans y trouver ce qu'on cherchait.

« Guillaume Gueroult et Balthazard Arnoullet sont interrogés tour à tour. On visite l'imprimerie, on interroge séparément les ouvriers, on leur fait voir les feuilles de la *Restitution du christianisme*, on leur demande s'ils en connaissent les caractères et quel est le nombre, la qualité et le format des livres qu'ils ont imprimés depuis dix-huit mois. Cette enquête n'ayant produit aucune découverte, il est décidé qu'il n'y a point encore d'indice qui autorise à faire aucun emprisonnement.

« L'inquisiteur ne se rebute pas. Il retourne à Lyon, fait venir Arneys et lui dicte une lettre à Guillaume Trie, où celui-ci est pressé d'envoyer à Lyon le traité entier de la *Restitution du christianisme;* mais déjà Calvin, qui suivait de Genève le progrès de son dessein, se disposait à faire mieux. Qu'importait, en effet, d'envoyer le traité entier? Servet pouvait renier le tout comme il avait fait la partie. Il fallait une pièce convaincante, irrécusable, une pièce écrite de la propre main de Servet. Or, Calvin était dépositaire de divers manuscrits de son constant contradicteur et d'une série de lettres, imprimées depuis dans la *Restitution du christianisme ;* livrer ces pièces à des mains catholiques, c'était livrer Servet au bourreau. Calvin n'hésita point.

« Il semble que Servet eût pressenti lui-même que sa confiance en Calvin lui serait funeste. Dans une lettre inédite que nous avons lue à la bibliothèque de Genève et dont une copie est entre nos mains (340), il écrivait à Calvin : *Remitte igitur scripta mea ;* mais Calvin n'eut garde de se dessaisir de ce gage, et quand l'occasion préparée par lui fut venue, en homme à qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils soient infaillibles, il fit servir des lettres confidentielles écrites sur la foi de l'honneur à la satisfaction de sa vengeance. On ne peut lire sans un profond dégoût la seconde lettre qu'il dicte à Guillaume Trie. Jamais haine plus implacable n'a suivi des voies plus tortueuses; jamais elle n'a paru plus laide en essayant de se déguiser sous les couleurs d'une modération hypocrite.

« Monsieur mon cousin,

« Quand je vous escripvis la lettre que « vous avez communiquée à ceulx qui y « estoient taxés de nonchalance, je ne pen- « sois poinct que la chose deust venir si « avant. Seulement mon intention estoit de « vous remonstrer quel est le beau zele et « devotion de ceulx qui se disent pilliers de « l'Eglise, bien qu'ils souffrent tel désordre « au milieu d'eulx, et cependant persecu- « tent si durement les pauvres chrestiens « qui désirent de suyvre Dieu en simplicité. « Pour ce que l'exemple estoit notable et « que j'en estois adverty, il me semble que « l'occasion s'offroit d'en toucher en mes « lettres selon la matière que je traitois. « Or, puisque vous en avez déclaré ce que « j'avois entendu escripre privément à vous « seul, Dieu veuille pour le mieulx que cela « profite à purger la chrestienté de telles « ordures, voyre de pestes si mortelles. S'ils « ont tant bon vouloir de s'y employer « comme vous le dictes, il me semble que « la chose n'y est pas trop difficile, encore « que ne vous puisse fournir pour le pré- « sent de ce que vous demandez, assavoir « du livre : car je vous mettray en main « plus pour le convaincre, assavoir deux « douzaines de pièces escriptes de celui dont « il est question, où une partie de ses hé- « résies est contenue ; si on luy mettoit au « devant le livre imprimé, il le pourroit « regnyer, ce qu'il ne pourra faire de son « escripture. Par quoy les gens que vous « dictes ayant la chose toute prouvée, n'au- « ront nulle excuse s'ils dissimulent plus « ou diffèrent à y pourvoir. »

« Ainsi Calvin se montre plus pénétrant et plus zélé que l'inquisition elle-même. Il communique des pièces qu'on ne lui demandait pas, et cependant il feint de se les faire arracher par une sorte de violence :

« Tout le reste est bien par deçà, tout le « gros livre que les aultres traités escripts « de la même main de l'auteur ; mais je « vous confesseray une chose, que j'aye eu « grand peine à retirer ce que je vous en- « voye de monsieur Calvin ; non pas qu'il ne « desire que tels blasphemes execrables ne « soyent reprimez, mais pour ce qu'il luy « semble que son debvoir est, quant à luy « qui n'a poinct de glaive de justice, de « convaincre plustost les hérésies par doc- « trine, que de les poursuyvre par tel moyen ; « mais je l'ay tant importuné luy remons- « trant le reproche de legiereté qui m'en « pourroit advenir s'il ne m'aydoit, qu'en la « fin il s'est accordé à me bailler ce que « verrez. Au reste j'espère bien quand le « cas se demeneroit à bon escient par delà « avec le temps recouvrer de luy une rame « de papier ou environ, qui est ce que le « galant a faict imprimer. Mais il me semble

(340) Nous devons la communication de ce précieux document à l'obligeance de M. Chastel, directeur de la bibliothèque de Genève, auteur des savantes *Conférences sur l'histoire du christianisme* (Saisset.)

« que pour ceste heure vous estes garny « d'assez bon gage et qu'il n'est jà mystère « d'avoir plus pour se saisir de sa personne « et luy faire son procès. »

« Trie ou plutôt Calvin termine ainsi cette lettre mémorable, où l'hypocrisie, le fanatisme et la haine réunis, forment le plus horrible assemblage :

« Quant de ma part je prye Dieu qu'il luy « plaise ouvrir les yeulx à ceulx qui discou- « rent si mal, afin qu'ils approuvent de « mieulx juger du désir duquel nous som- « mes mus (341). »

« Muni par Arneys de toutes ces pièces, Mathieu Ory se rendit chez le cardinal de Tournon, qui habitait alors son château de Roussillon, près Vienne. Là, le cardinal et l'archevêque de Vienne réunis, après avoir pris l'avis de leurs grands vicaires, de l'inquisiteur et de plusieurs ecclésiastiques et docteurs en théologie, décidèrent *que Michel de Villeneufve médecin, et Balthazard Arnollet, libraire, seroient pris au corps, mis et constitués prisonniers pour respondre de leur foy, charges et informations faites contre eux.* . . . . . .

« L'opinion commune à Vienne fut que le vibaillif, ami intime de Servet, qui avait guéri sa fille unique d'une dangereuse maladie, favorisa l'évasion du prisonnier.

. . . . . .

« Ce fut au milieu de cette crise que Servet entra dans Genève. . . . . .

« Le 13 août 1553, Servet est arrêté. Où et comment? on ne sait. Des légendes populaires ne sont pas des témoignages historiques. Est-il vrai qu'il ait cédé à la curiosité d'assister à une prédication génevoise, et qu'avant le début du prêche il ait été reconnu et dénoncé? Cela est peu probable; mais ce qui est très certain, c'est qu'il fut découvert par les espions de Calvin et que Calvin lui-même requit son emprisonnement de l'un des syndics. Nous le savons par son propre aveu. « C'est sur ma de- « mande, écrit-il à Sulzer, qu'un des syndics « le fit conduire en prison, cet homme que « sa mauvaise étoile amenait à Genève, et je « ne dissimule pas que j'ai cru de mon de- « voir de faire tout ce qui était en ma puis- « sance pour que cet hérétique obstiné et « indomptable fût hors d'état de répandre « ses poisons (342). »

. . . . . .

« Le 15 août, Servet comparaît devant le petit conseil.

. . . . . .

« Il ne dissimule rien, ne rétracte rien; mais il présente ses opinions sous le jour le plus spécieux, glisse sur les questions théologiques, et s'applique à montrer en lui un savant paisible, un homme d'étude et de cabinet, objet de la haine personnelle de Calvin. Il accuse hautement le réformateur de l'avoir dénoncé à Vienne, « tellement « qu'il n'a tenu au dict Calvin qu'il n'ayt été « bruslé tout vif (343). »

. . . . . .

« Ce débat remplit presque tout le mois de septembre. Cependant la lutte du parti des *libertins* contre Calvin était arrivée au dernier degré de violence. Il semble que Servet, quoique séparé de l'extérieur avec une sévérité rigoureuse, au point qu'on avait fait murer les fenêtres de sa prison (344); il semble, dis-je, qu'il ait entendu un écho de cet orage, quand on le voit adresser à ses juges une série de lettres où à un tableau déchirant de ses souffrances se joignent des paroles de colère et presque de rage contre son ennemi :

« Mes très honorés seigneurs,

« Je vous supplie très humblement que « vous plaise abréger ces grandes dilations, « ou me mettre hors de la criminalité. Vous « voyès que Calvin est au bout de son « roulle, ne sachant que doyt dire, et pour « son plaisir me voult icy faire pourrir en « la prison. Les poulx me mangent tout vif, « mes chausses sont descirées et n'ay de « quoy changer, ni perpoint, ni chemise, « qu'une méchante.....

« Messeigneurs, je vous avoys aussi de- « mandé un procureur ou advocat, comme « aviés permis à ma partie, laquiele n'en « avoyt si à faire que moy, que je suis es- « trangier, ignorant les costumes de ce pays. « Toutefois vous l'avez permis à luy, pas à « moy, et l'avés mis hors de prison devant « de cognoistre. Je vous requier que ma « cause soyt mise au conseil des deux cents « aveque mes requestes; et si j'en puis ap- « peler là j'en appelle, protestant de tous « despans, dommages et intérés, et de *pœna* « *talionis*, tant contre le pouvoir accusa- « teur que contre Calvin, son maistre, que a « prins la cause à soy.

« Faict en vos prisons de Genève, le 15 « septembre 1553.

« Michel Servetus,
« en sa cause propre. »

« Ne recevant ni réponse, ni soulagement, Servet redouble ses plaintes déchirantes et ses violentes récriminations :

« Très honorés seigneurs (345),

« Je suys detenu en accusation criminelle « de la part de Jehan Calvin, lequiel m'a « faulsement accusé, disant, que je avès es- « cript.

(341) Calvin aurait voulu cacher à la postérité cet abus odieux de confiance. Il fait écrire à Trie : *Il me semble que j'avais obmis de vous escripre qu'après que vous auriez faict des épitres, qu'il vous plust ne les esgarer afin de me les renvoyer.* (Saisset.)

(342) *Epist. Calv. ad Sulcer.*, 9 sept. 1553.

(343) *Procès-verbal de la séance du 15 août*; pièce inédite des manuscrits de Genève. (Saisset.)

(344) Je lis dans le procès-verbal de la séance du 31 août, pièce inédite du manuscrit de Genève : *Interrogué si dempuys qu'il est icy, s'il a parlé à personne, respond que non, sinon à ceux de céans qui lui ont baillé à manger, et que mesme on luy avait cloué les fenêtres.* (Saisset.)

(345) Nous avons sous les yeux un fac-simile de cette lettre, pris par nous-mêmes aux archives de Genève, et que nous reproduisons religieusement. (Saisset.)

« Que les ames estiont mortelles. Et aussi :
« Que Jésus-Christ n'avoyt prins de la « Vierge Maria que la quatriesme partie de « son corps.

« Ce sont choses horribles et exécrables. « En toutes les aultres heresies et en tous « les aultres crimes, nen a poynt si grand « que de faire lame mortelle, car à tous les « aultres il y a sperance de salut, et non « point à cestui cy : qui dict cela, ne croyt « poynt qu'il y aye Dieu, ni ustice, ni ré- « surrection, ni Jesu Christ, ni sainte Es- « cripture, ni rien, sinon que tout e mort, « et que home et brute soyt tout un. Si javes « dict cela, non-seulement dict, mays es- « cript publicamant, pour enfecir le monde, « je me condenares moy mesme à mort.

« Pour quoy, Messeignеurs, je demande « que mon faulx accusateur soyt puni *pœna* « *talionis*, et que soyt detenu prisonnier « comme moy, jusques à ce que la cause soyt « diffinie pour mort de luy ou de moy, ou « aultre poine. Et pour ce faire je me inscris « contre luy à la dicte poine de talion. Et « suys content de morir, si non est convencu, « tant de ceci, que d'autres choses, que je « lui mettre dessus. Je vous demande jus- « tice, Messeignеurs : justice, justice, jus- « tice.

« Fait en vous prisons de Genève, le 22 « septembre 1553.

« Michel Servetus,
« en sa cause propre. »

« Les cruelles souffrances de Servet avaient exaspéré son âme et troublé son esprit.

. . . . . .

« Dans l'affaire de Bolsec, l'Eglise de Berne, consultée, avait adressé aux Génevois cette noble et mémorable réponse (1551) :

« Plus nous y réfléchissons, plus nous « sommes convaincus qu'il ne faut pas pro- « céder avec trop de sévérité contre ceux « qui sont dans l'erreur, de peur qu'en vou- « lant maintenir à tout prix la pureté des « doctrines, nous ne manquions à la règle « de l'esprit du Christ... Christ aime la vé- « rité, mais il aime aussi les âmes, même « lorsqu'elles s'égarent.... Nous approuvons « votre zèle pour maintenir la vérité, toute- « fois nous vous conjurons de réfléchir com- « bien on ramène mieux les esprits dans le « droit chemin par la mansuétude que par « la rigueur. »

« Pourquoi la Réforme n'est-elle pas restée fidèle à ces maximes vraiment évangéliques ? Pourquoi l'âme de Calvin ne s'est-elle pas ouverte une seule fois à cet esprit de douceur et de pardon ? Loin de là : l'unique préoccupation de ce cœur implacable, c'est que les Eglises suisses ne conseillant pas la mort, et, comme il n'avait pas hésité à prêcher publiquement contre son adversaire absent et prisonnier (346), il employa toute son influence à obtenir des Eglises suisses des paroles qui fussent mortelles pour un ennemi déjà vaincu. Ses lettres à Bullinger, chef de l'Eglise de Zurich, et à Sulzer, pasteur de Bâle, attestent l'excès de son acharnement. Nous voyons par la réponse de Bullinger que Calvin, feignant un profond découragement, annonçait, comme dans toutes les occasions critiques, qu'il allait se retirer.

« Le récit de Walter, mon gendre, m'a « rendu triste et inquiet; n'abandonne pas, « je t'en conjure, une Eglise qui renferme « tant d'hommes excellents. Supporte tout « à cause des élus; pense quelle joie ta « retraite produirait chez les adversaires « de la Réforme, et de quels périls elle se- « rait accompagnée pour les réfugiés fran- « çais. Reste; le Seigneur ne te délaissera « pas. Aussi bien a-t-il offert au très-magni- « fique conseil de Genève une bien favo- « rable occasion de se laver, lui et l'Eglise, « de la souillure de l'hérésie, en livrant en- « tre ses mains l'Espagnol Servet. Si on le « traitait comme mérite de l'être un impru- « dent blasphémateur, le monde entier dé- « clarerait que les Génevois ont en horreur « des impies, qu'ils poursuivent du glaive « de la justice les hérétiques vraiment obs- « tinés, et qu'ils maintiennent ainsi la « gloire de la majesté divine. Toutefois, « lors même qu'ils n'agiraient pas ainsi, tu « ne devrais point, en quittant cette Eglise, « l'exposer à de nouveaux malheurs. »

« Les manœuvres de Calvin réussirent. Les quatre Eglises consultées furent unanimes à reconnaître la culpabilité de Servet et à conseiller une répression énergique.

« Berne disait : « Nous prions le Seigneur « qu'il vous donne un esprit de prudence, « de conseil et de force, afin que vous met- « tiez votre Eglise et les autres à l'abri de « cette peste, et qu'en même temps vous « ne fassiez rien qui puisse paraître mal- « séant chez un magistrat chrétien. »

« C'était indiquer l'exil ou du moins le supplice capital adouci. Zurich était plus sévère : « Nous pensons que vous devez « déployer beaucoup de foi et beaucoup de « zèle, surtout parce que nos Eglises ont « au dehors la mauvaise réputation d'être « hérétiques et favorables à l'hérésie; mais « la sainte providence de Dieu vous offre « à cette heure une occasion de vous laver, « ainsi que nous, de cet injurieux soupçon, « si vous savez être vigilants et habiles à « prévenir la propagation ultérieure de ce « venin; nous ne doutons pas qu'en effet « vos Seigneuries n'en agissent ainsi. »

« Schaffouse abondait dans le même sens : « Nous ne doutons pas que vous ne « réprimiez, selon votre louable prudence, « la tentative de Servet, afin que ses blas- « phèmes ne rongent pas comme une gan- « grène les membres du Christ; car em- « ployer de longs raisonnements à détruire

(346) « Ipse eum in carcere absentem quotidianis co- « ciombus ad populum invidiosissime traduxit. » (*Contra libellum Calvini*, p. 25.) — Cette accusation est lancée, il est vrai, par un adversaire; mais elle n'a pas été démentie par les amis de Calvin. (Sayset.)

ses erreurs, ce serait délirer avec un fou. »

« Bâle enfin demandait explicitement sa mort : « S'il se montre incurablement an-« cré dans ses conceptions perverses, ré-« primez-le selon votre charge et le pouvoir « que vous tenez de Dieu, de telle sorte « qu'il ne puisse plus dorénavant inquiéter « l'Eglise du Christ, et que la suite ne de-« vienne pire que le commencement. Le « Seigneur vous accordera pour cette fin son « esprit de force et de sagesse. »

« Telle fut la réponse des Eglises; les gouvernements, qu'on avait également consultés, donnèrent dans un langage plus réservé, un avis analogue. Cette unanimité fut le dernier coup pour l'infortuné Servet. Le 25 octobre, veille de la sentence suprême, Calvin écrivait à Bullinger : « On ne sait ce qui « adviendra de l'individu. Je suppose cepen-« dant que son jugement sera rendu de-« main au conseil, et qu'il sera après-de-« main conduit au supplice. »

« En effet, le 26 octobre, le conseil s'assemble solennellement au grand complet. Ami Perrin le préside. Il tente un dernier effort pour sauver Servet (347). Il demande d'abord qu'il soit déclaré innocent et absous. Vaincu sur ce point, il propose, comme Servet l'avait demandé, par le conseil peut-être des *libertins*, que la cause soit portée au tribunal des Deux-Cents, où le parti hostile à Calvin était en majorité. Une seconde fois vaincu, il essaie de faire adoucir le supplice, et il paraît que c'était aussi le désir de Calvin (348); mais soit que le conseil voulût suivre la lettre de la loi, qui condamnait les hérétiques au feu, soit qu'il tînt à honneur de ne pas rester au-dessous de la sévérité des inquisiteurs catholiques, l'opinion la plus cruelle prévalut, et il fut décidé que Genève aurait aussi son auto-da-fé.

« Servet n'était nullement préparé à cet épouvantable dénouement. La conviction profonde où il était de l'innocence et de la vérité de ses doctrines, plus peut-être que l'appui des *libertins*, l'avait jeté dans l'illusion; il espérait. Si l'on en croit le récit de Calvin, la nouvelle de sa condamnation accabla son âme, et il tomba dans un désespoir sans dignité.

« Quand on lui eust apporté les nouvelles « de mort, il estoit par intervalle comme « ravy; après il jettoit des soupirs qui re-« tentissoient en toute la salle. Parfois il se « mettoit à hurler comme un homme hors « de sens. Brief, il n'y avoit non plus de « contenance qu'en un démoniaque. Sur la « fin, le cri surmonta tellement, que sans « cesse, en frappant sa poitrine, il crioit « à l'espagnole : *Misericordia ! misericor-« dia !* »

« Il est permis de ne pas prendre à la lettre ce récit où une haine qui triomphe étale avec complaisance l'humiliation du vaincu. Le doute augmente, quand on voit l'inébranlable résolution de Servet à ne démentir aucune de ses opinions; qu'il n'ait pas voulu trahir sa foi, qu'il ait refusé de s'humilier devant un ennemi orgueilleux et cruel, ces deux sentiments sont nobles et ne sauraient partir d'une âme commune.

« Farel, accouru de Lausanne à la voix de Calvin pour suivre le condamné jusqu'au moment suprême, fit d'incroyables efforts pour obtenir une rétractation. Il conseilla à Servet de demander une entrevue à Calvin, espérant qu'à eux deux ils vaincraient l'obstination de l'Espagnol. Nous ne connaissons que par Calvin les détails de cette entrevue.

« Le réformateur entre dans la prison, précédé de deux conseillers, qui demandent à Servet ce qu'il peut avoir à dire à Calvin. — Solliciter mon pardon, répond le condamné. Sur quoi Calvin s'adressant à Servet :

« Je proteste que je n'ay jamais poursuivi « contre toy aucune injure particulière. Tu « dois te ramentevoir qu'il a plus de seize « ans, estant à Paris, je ne me suis poinct « espargné de te gagner à Notre-Seigneur, « et si tu t'estois accordé à raison, je me « fusse employé à te réconcilier avecque « tous les bons serviteurs de Dieu. Tu as « fui alors la lucte, et je n'ay laissé pour-« tant à t'exhorter par lettre; mais tout a « esté inutile, tu as jetté contre moy je ne « say quelle rage plus tost que colère. Du « reste, je laisse là ce qui concerne ma « personne. Pense plustost à crier mercy « à Dieu que tu as blasphémé, en voulant « effacer les trois personnes qui sont en son « essence; demande pardon au Fils de Dieu « que tu as défiguré et comme renié pour « sauveur. »

« A ce langage composé et hautain, Servet sentit que tout espoir était perdu, et il garda le silence. Il se rappelait sans doute avec amertume la dénonciation aux inquisiteurs de Vienne, démenti irrécusable de cette hypocrite et fastueuse hauteur d'âme dont se parait Calvin devant son ennemi terrassé.

« Avant de conduire Servet au supplice, on vint lui lire sa sentence. Il s'écria qu'il avait erré par ignorance, et supplia qu'on le fît périr par l'épée. Farel lui dit alors que, pour obtenir cette grâce, il devait avouer sa faute et en témoigner du repentir; mais rien ne put fléchir sa volonté, et Farel en ressentit une telle colère, qu'il le menaça de ne pas le suivre jusqu'au bûcher, s'il s'obstinait à soutenir son innocence. Servet ne répondit qu'en courbant la tête.

« Le cortége traversa la ville, en sortit par la porte Saint-Antoine, et se dirigea vers la place du Champel, où était dressé le bûcher. Servet marcha d'un pas ferme, toujours en prière, et s'écriant, comme pour confesser

(347) Calvin s'en plaint à son ami Farel avec une amère ironie : « Notre César comique, après avoir fait le malade pendant trois jours, s'est rendu au conseil pour sauver ce scélérat, et il n'a pas rougi de demander que la cause fût évoquée au Conseil des Deux-Cents; mais l'arrêt a été rendu sans contestation. » *Epist. ad Far.* (SAISSET.)

(348) « Genus mortis conati sumus mutari, sed frustra. » *Ep. et resp. Calv.*, epist. 161, p. 304.

sa foi jusqu'au dernier moment : *O Dieu, sauve mon âme! O Jésus, Fils de Dieu éternel, aie pitié de moi!*

« Arrivé en vue du bûcher, il tomba à genoux et pria Dieu ardemment. Tandis qu'il priait, Farel s'adressant à la foule du peuple, s'écriait : « Voyez quelle force a Satan, « quand il possède quelqu'un. Cet homme « est grandement savant, et il a peut-être « cru marcher dans la bonne voie, mais il « est maintenant possédé du diable : prenez « garde qu'il ne vous en arrive de même. » Lorsque Servet eut achevé de prier et se fut relevé, Farel, espérant encore qu'il rétracterait ses opinions, l'engagea à parler au peuple ; mais Servet se borna à s'écrier : *O Dieu! ô Dieu!* — Sur quoi Farel lui demanda s'il n'avait rien autre chose à dire.—*Que puis-je parler*, répondit-il, *d'autre chose que de Dieu?* — Farel l'exhorta à invoquer Jésus-Christ, non plus comme *Fils du Dieu éternel*, mais comme *Fils éternel de Dieu*, c'est-à-dire comme Verbe incarné, comme Homme-Dieu, ce qui eût été une rétractation de sa doctrine; il refusa constamment. Le bourreau le plaça sur le bûcher, au milieu de fagots, de chaînes de fer, et son cou y fut fixé par une corde épaisse qui faisait quatre ou cinq tours.

« On avait placé sur sa tête une couronne de chaume couverte de soufre, et son livre de la *Restitution du christianisme* avait été lié à sa cuisse. Il pria le bourreau de ne pas le faire souffrir longtemps. Celui-ci mit d'abord le feu en face du condamné et ensuite tout autour de lui. En voyant s'allumer le bûcher, l'infortuné poussa un cri si déchirant, qu'il glaça tout le peuple de terreur. Il souffrit longtemps et criait d'une voix lamentable : *Jésus, fils du Dieu éternel, ayez pitié de moi!* On dit que, pour abréger ses souffrances, quelques gens du peuple allèrent chercher du bois mort et le jetèrent dans le bûcher. Après une demi-heure d'affreux tourments, il expira.

« La tradition populaire qui représente Calvin caché derrière une fenêtre pour repaître ses regards du supplice de Servet ne repose sur aucun témoignage authentique; mais il est permis d'y voir une vive et symbolique image de l'acharnement que déploya Calvin, même après la condamnation de son ennemi. Voici en quels termes il raconte sa mort. Ce sera un dernier trait pour achever le tableau.

« Au reste, afin que les disciples de Ser-« vet ou des brouillons semblables à luy ne « se glorifient point en son opiniâtreté fu-« rieuse, comme si c'étoit une constance de « martyr, il faut que les lecteurs soyent « advertis qu'il a monstré en sa mort une « stupidité, dont il a été facile de juger que « jamais il n'avoit parlé ny écrit à bon es-« cient, comme s'il eust senti de la religion « ce qu'il en disoit... Quand ce veint au « lieu du supplice, nostre bon frère M. Guil-« laume Farel eut grand peine à arracher de « mot, que il se recommandast aux prières « du peuple, afin que chascun priast avec « luy. Or cependant je ne say en quelle « conscience il le pouvoit faire, estant tel « qu'il estoit : car il avoit escrit de sa main « la foy qui règne icy estre diabolique; « qu'il n'y a ne Dieu, ne Eglise, ne chres-« tienté, pour ce qu'on y baptize les petits « enfants. Comment doncques est-ce qu'il se « conjoignoit en prières avec un peuple duquel « il devoit fuir la communion, et l'avoir en « horreur?... Servet prioit comme au milieu « de l'Eglise de Dieu, en quoy il montroit « bien que ces opinions ne lui estoyent rien. « Qui plus est, combien qu'il ne feist jamais « de dire un seul mot pour maintenir sa « doctrine ou pour la faire trouver bonne, « je vous prie, que veut dire cela, qu'ayant « liberté de parler comme il eust voulu, il « ne fait nulle confession ne d'un côté ne « d'autre, non plus qu'une souche de bois? « Il ne craignoit point qu'on luy coppast la « langue, il n'estoit point baaillonné, on ne « lui avoit pas défendu de dire ce que bon « lui sembleroit. Or, estant entre les mains « du bourreau, combien qu'il refusast de « nommer Jésus-Christ fils éternel de Dieu, « en ce qu'il ne déclaira nullement pourquoy « il mouroit, qui est-ce qui dira que ce soit « une mort de martyr (349)? »

« Je ne crois pas que le fanatisme théologique ait jamais rien inspiré de plus froidement atroce que ces paroles. . . . . .

. . . . . .

« Si sévère toutefois que doive rester le jugement de l'histoire pour la conduite de Calvin, il ne serait point juste de concentrer sur lui seul la responsabilité du bûcher de Servet. On a vu que les Eglises suisses contribuèrent à décider le conseil de Genève à porter une sentence de mort. Les Eglises allemandes ne furent pas plus tolérantes. Mélanchthon, le *doux* Mélanchthon complimenta hautement Genève et Calvin (350). Vingt ans auparavant, OEcolampade, Capito, Zwingle, avaient maudit la doctrine et la personne du *scélérat Espagnol*. Bucer avait dit en pleine chaire qu'*on ne pouvait discuter avec ce démon, et qu'il fallait lui arracher les entrailles et l'écarteler*. . . . . .

. . . . . .

« Il faut entendre le protestant Farel s'écrier : « Parce que le Pape condamne les fi-« dèles pour crime d'hérésie, il est absurde « d'en conclure qu'il ne faut pas mettre à « mort les hérétiques?... Pour moi, j'ai sou-« vent déclaré que j'étais prêt à mourir, si « j'avais enseigné quoi que ce soit de con-« traire à la saine doctrine (351). »

« On a pu remarquer que Servet, lui aussi, adoptait les maximes de ses bourreaux : *Si j'avais prétendu que l'âme fût mortelle*, écrivait-il au conseil de Genève, *je me condamnerais moi-même à mort*.

« On a fait honneur à Luther d'avoir

(349) *Déclarations*, etc., p. 95, 96.
(350) MÉLANCHTHON, *Calvino*, 14 oct. 1554.
(351) *Lettre à Calvin*, 8 septembre 1553.

proclamé des maximes plus humaines. « J'ai « horreur du sang, disait-il en effet dans les « commencements de sa carrière. Pourquoi « tuer les faux prophètes, quand il suffit de « les exiler? » Mais bientôt Luther rencontra des résistances, son cœur s'aigrit, et lui aussi appela la violence au secours de la vérité. On cite encore quelques passages des premières éditions de l'*Institution chrétienne*, où Calvin conseillait la douceur dans la répression de l'hérésie. Il était alors errant et menacé. A Genève, après la mort de Servet, il écrivit un livre pour établir le droit du glaive sur l'erreur. Une seule voix s'éleva contre cette doctrine, la voix d'un persécuté, celle de Castalion. Théodore de Bèze répliqua et maintint au nom du protestantisme la doctrine homicide. . . .

. . . . . .

Ce n'est donc pas Calvin seulement, c'est Farel et Viret, c'est Bucer et Mélanchthon, ce sont les Eglises suisses et les Eglises allemandes; C'EST LA RÉFORME TOUT ENTIÈRE QUI A POURSUIVI ET FRAPPÉ SERVET. » (SAISSET, *Michel Servet*, dans la *Revue des deux mondes de* 1848.)

CHAPITRE XVI.

Doctrine de Calvin.

« C'est assez parler de la vie, ruse et malice de Calvin et des afflictions de la juste main de Dieu sur sa personne avant sa mort, et en mourant de son impatience et désespoir. Maintenant il faut voir la doctrine et sincérité avec laquelle il a traité la sainte Ecriture; car Théodore de Bèze le met en sa belle préface au plus haut degré d'excellence sur tous les saints Pères et docteurs, tant anciens que modernes, qui ont jamais écrit ou enseigné, bien que ce soit tout le contraire : car de tous les hérétiques qui furent jamais, j'entends de ceux qui ont été de la religion chrétienne, et se sont vantés du zèle de Dieu, je ne crois pas qu'il s'en puisse trouver un qui plus absurdement et malheureusement ait écrit et parlé de Dieu, et plus ôté l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ que Calvin, ce qu'il a fait ou par ignorance blâmable, ou par une malice diabolique, ou par l'un et par l'autre, car il est certain qu'étant malin, vindicatif et méchant, comme il a été prouvé ci-devant, il ne pouvait être vraiment docte ni avoir la sapience et pure connaissance de Dieu; selon que témoigne l'Ecriture, *dans une âme maligne la sapience n'entre point.* Pour parler de sa doctrine, je ne nie point qu'il n'ait été éloquent et docte ès langues et qu'il n'ait beaucoup vu, lu et écrit : mais je soutiens qu'il n'a point eu la vraie connaissance et intelligence de la sainte Ecriture, touchant ce qu'il a écrit de la Providence, prescience, et de la prédestination : quel est l'homme de bon et sain jugement qui ne connaisse qu'il a ramené l'hérésie de Manès, Persien, duquel sont appelés les manichéens, qui affirment toutes choses être faites nécessairement par un décret éternel, tant le bien que le mal. Il est bien vrai que Calvin n'use apertement de tels termes, mais ses écrits emportent cela équivalemment, comme j'espère le faire voir ci-dessous. Faut noter que c'est la ruse de Satan qui relevant les vieilles pratiques et hérésies condamnées auparavant, suscite quelque temps après des nouveaux ambitieux et outrecuidés par lesquels ils résument les dites hérésies, mais ils les transforment et couvrent d'autres paroles ou couleurs, afin qu'elles ne soient reconnues, et que les simples et ignorants les reçoivent; mais les doctes et sages conduits par le Saint-Esprit, les remarquent bien et les rebutent vivement : ce qui advint au temps de Constantin le Grand, environ l'an de notre Redemption 328, quand Arius, prêtre d'Alexandrie, par la finesse et ruse de Satan, renouvela la fausse doctrine d'Ebion, Artème, et Paul de Samosate, déjà longtemps auparavant condamnée et rejetée aux synodes des évêques de ce temps-là. Cependant qu'Arius instrument et ministre de l'ennemi de Dieu et de vérité, semait le poison des susdits Ebion et autres d'eux, fardé toutefois et couvert d'autres paroles et termes, Alexandre, évêque d'Alexandrie, le reconnut fort bien, et en avertit les évêques circonvoisins. Ainsi en ce temps Calvin a regratté et rafraîchi l'hérésie de Manès, et bien qu'il ne parle apertement en mêmes termes de la fatale nécessité (car il se fût trop découvert, et eût été incontinent rejeté de toute l'Eglise), toutefois il assure la nécessité aux actions humaines, approuvant et louant la sentence de Laurent Valli, de quoi j'espère traiter amplement en une œuvre de la Providence de Dieu, laquelle avec sa grâce j'espère faire suivre de bien près celle-ci, écrivant et soutenant qu'Adam nécessairement est tombé en péché par l'ordonnance et décret éternel de Dieu. Plus, que de la postérité et enfants d'Adam, il en a élu aucuns à être sauvés, les autres destinés à la mort éternelle. Et de cette différence la première et principale cause, il affirme être le vouloir de Dieu, alléguant une sentence de saint Augustin sur le livre de la Genèse, où il dit que de toutes les choses qui sont et se font, la seule cause est la volonté et plaisir de Dieu. Ne blâme-t-il pas grandement Notre-Seigneur, car qui est le père tant inhumain qui engendre un enfant en intention et délibération de le tuer ou faire perdre? O malheureuse doctrine! Dieu en nulle lieux de l'Ecriture dit ne vouloir qu'on pèche, de ne prendre plaisir en la perdition des damnés, de ne vouloir qu'aucun périsse : qu'il ne vient de lui que les Israëlites périssent et soient réprouvés de sa filiation, leur reprochant qu'il a fait pour eux tout ce qui était convenable à un très-bon, doux et miséricordieux père pour le salut de ses enfants. — Et Calvin assure qu'il en a créé d'aucuns pour les perdre et damner : n'est-ce pas une manifeste ignorance, ou diabolique malice, ou tous les deux ensemble? Plus d'imposer au Père saint Augustin d'avoir dit que tout ce qui se fait au monde, la seule volonté de Dieu en est cause, c'est une

grande ignorance ou malicieuse imposture : car en cette sentence que Calvin allègue de ce saint Père, il est signifié que de tant d'espèces et genre d'animaux, oiseaux, poissons, bêtes à quatre pieds, et de tout l'ordre des choses créées, il ne s'en peut donner autre raison sinon que tel a été le plaisir et volonté de Dieu; tout a été fait, et produit tant au ciel qu'en la terre. Mais que la chute, rebellion et apostasie des mauvais esprits, semblablement que le péché et transgression d'Adam, et les crimes, qui journellement sont commis par les méchants, que la volonté et décret de Dieu en soient cause ; voilà une très-lourde et ignominieuse ignorance et trop évident blasphème contre l'honneur de Dieu : je ne crois point que jamais le docteur saint Augustin ait voulu dire cela. En cet endroit, dont on connaît plus clairement que le soleil l'ignorance de Calvin, et sa malice diabolique, il renverse aussi et interprète au contraire de la vérité plusieurs sentences de l'Ecriture sainte. Mais je les réserve à l'œuvre qui doit bientôt être mise en lumière, comme j'ai déjà dit ; voyons maintenant le grand déshonneur qu'il a fait à Jésus-Christ Fils de Dieu Notre-Seigneur et Rédempteur. »

. . . . . .

Jean Calvin renouvelle au dernier siècle la plupart des hérésies qui avaient pris fin depuis longtemps. — « Mais il semble qu'en nos jours l'ennemi de Dieu et de l'union chrétienne ait ramassé la plupart des dites hérésies et fausses doctrines de longtemps réfutées et condamnées et les ait reunies dans Genève par le moyen de Jean Calvin de Noyon, l'homme du monde le plus ambitieux, arrogant, cruel, malin, vindicatif, et surtout ignorant, comme j'espère ensuite le faire voir fort clairement, bien que ce soit contre le sentiment de plusieurs que, n'ayant pas bien considéré sa doctrine, ont été abusés par les mensonges et babils fardés de Théodore de Bèze, successeur du dit Calvin en l'administration de leurs fausses doctrines dans la dite ville ; car ce jaseur affetté et effronté babillard, dans une sienne préface au commentaire du dit Calvin sur le Livre de Josué, écrit en la vie, mœurs, actes et trépas du même Calvin son prédécesseur, lequel il appelle son maître, ami et père, l'exaltant sur tous les autres qui furent au monde, en genre de sainteté de vie et de doctrine, et en son discours semble nous assurer que Dieu est fort tenu et obligé au dit Jean Calvin, comme à celui qui seul a soutenu son honneur et sa gloire, et maintenu la foi chrétienne en cet âge, et sans lequel Dieu perdait sa gloire, et la foi périssait. Voyant donc tant de mensonges, et détestables blasphèmes avoir cours et autorité par la France et pays circonvoisins, au grand déshonneur de Dieu et mépris de Notre-Seigneur Jésus-Christ son Fils; plus à la ruine d'infinis pauvres ignorants, qui, abusés par ces mensonges, quittent le vrai troupeau de notre mère la sainte Eglise, pour se retirer et dédier à la secte et fausse doctrine de Calvin, j'ai mis ce petit livre au jour pour faire connaître quel fut le dit Calvin, et combien sont éloignés de ce qu'ils se persuadent de sa vertu, mœurs, sainteté et doctrine, ceux qui par légèreté, et par un zèle ignorant se sont voués et liés à sa secte et doctrine.

« Laissant donc à une autre œuvre qui suivra incontinent celle-ci, la vie de Bèze, et comme d'un poëte lascif et abandonné à toutes sortes de vices et voluptés sensuelles, fut changé tout à coup en docteur de la sainte Ecriture, je réfuterai les titres d'honneur qu'il donne faussement à son dit père, maître et ami, prouvant le contraire de tout ce qu'il en écrit, protestant devant Dieu et toute la cour céleste, et devant tout le monde, que la colère, l'envie ni la malveillance ne me feront dire ni écrire rien qui soit contre la vérité et ma conscience : mais, au contraire, je me croirais ingrat de la grâce de Dieu, et rebelle à ma conscience, si je ne mettais cette œuvre en lumière, car j'ai attendu longtemps à la produire, espérant toujours quelque amendement et réformation : mais voyant les choses aller de mal en pis, et le mensonge obscurcir la vérité, je suis pressé et contraint en mon esprit de mettre fin à mon désir. » (Bolsec, *Histoire de la vie et des mœurs de Jean Calvin.*)

CHAPITRE XVII.

*Analyse de l'*Institution chrétienne *de Calvin.*

« Pénétrons maintenant dans le monument même élevé par Calvin. Bossuet a emprunté au premier chapitre de l'*Institution chrétienne* l'idée et le titre de son traité *De la connaissance de Dieu et de soi-même.* C'est en effet par cette double pensée que Calvin ouvre son livre. La vraie sagesse consiste, dit-il, en deux parties, la connaissance de Dieu et celle de nous-mêmes ; et ces deux connaissances sont si étroitement unies qu'on ne saurait dire laquelle des deux marche la première et quelle est celle qui engendre l'autre. Qui peut se considérer soi-même sans tourner aussitôt sa vue du côté de Dieu? Qui n'est invité à chercher Dieu par la conscience de sa misère et de sa corruption ? Enfin comment l'homme parviendra-t-il à la connaissance de soi-même, s'il ne monte jusqu'à Dieu, et s'il n'en descend ensuite pour se contempler lui-même sérieusement? C'est ainsi que Calvin, après avoir posé le double objet de la philosophie et de la théologie, absorbe sur-le-champ la première dans la seconde, et entre à pleines voiles dans le dogmatisme religieux.

« La connaissance de Dieu est naturelle aux hommes, mais elle est étouffée ou corrompue soit par leur ignorance, soit par leur malice. Saint Paul a dit expressément que ce qui pouvait se connaître de Dieu a été manifesté aux hommes. Le ciel, la terre, la structure du corps de l'homme, enseignent la puissance et la sagesse de leur auteur. Dieu éclate encore par la ma-

nière dont il gouverne le genre humain. Cependant il a été méconnu dans sa vérité, dans son unité. Les sociétés antiques se sont fait de la Divinité des images multiples, et les philosophes s'en sont formé les idées les plus contradictoires. Il a donc fallu qu'au milieu de ces passions et de ces erreurs Dieu intervînt lui-même, et qu'aux œuvres de la création il ajoutât la lumière de sa parole.

« C'est ainsi que Calvin établit la nécessité de la révélation. Adam, Noé, les autres patriarches ont été les premiers éclairés de cette révélation particulière par le moyen d'oracles et de visions célestes. Dieu voulut aussi que ces mêmes oracles, qu'il avait dans l'origine confiés à la tradition des hommes, fussent écrits, afin qu'ils restassent immuables au milieu des agitations de l'univers. De là la loi des Juifs, de là les écrits des prophètes, et voilà pourquoi le roi David a pu s'écrier : *La loi de l'Eternel est entière, restaurant l'âme; le témoignage de l'Eternel est assuré, donnant sagesse au simple ; les ordonnances de l'Eternel sont droites, réjouissant le cœur ; le commandement de l'Eternel est pur, faisant que les yeux voient.*

« Nous sommes maintenant devant l'autorité des Ecritures. Les Ecritures sont la voix de Dieu, et c'est le Saint-Esprit qui en scelle le témoignage dans le cœur des fidèles. L'Ecriture se fait connaître et se fait sentir d'une manière non moins évidente ni moins infaillible que les choses blanches et noires, douces ou amères, affectant les sens. Ici Calvin commence l'attaque contre la théologie catholique. Il n'est pas vrai, selon lui, que le respect qu'on doit aux Ecritures dépende des décisions de l'Eglise . . . . . .

. . . . . .

« Après avoir réfuté les catholiques qui veulent élever l'Eglise au-dessus de l'autorité de l'Ecriture, Calvin combat un autre *excès :* c'est la folie de ces fanatiques qui abandonnent la parole de Dieu pour suivre leurs rêveries, qu'ils appellent les révélations intérieures du Saint-Esprit. Ces orgueilleux illuminés oublient que saint Paul et les apôtres ont toujours recommandé la lecture des prophètes. C'est dans la parole divine que l'homme doit mettre toute sa confiance : il doit chercher Dieu dans son temple.

« Quelles sont les vérités que nous enseignent ces diverses Ecritures, qui sont la règle unique de la croyance et de la vie du vrai chrétien? D'abord Dieu y défend, en termes exprès, qu'on entreprenne de le représenter dans une forme visible ; Moïse et saint Paul nous ont, sur ce point, transmis ses commandements. Cependant le génie dépravé des païens s'est perpétué chez ceux de la communion romaine.

. . . . . .

« Pénétrant dans l'essence du dogme. Calvin établit que l'Ecriture n'a jamais séparé l'unité de Dieu de sa trinité. Cette fois sa doctrine concorde avec la doctrine catholique la plus orthodoxe. Il explique les *hypostases*, les personnes qui sont dans l'essence de Dieu, comme l'a fait Athanase; il s'élève contre les ariens et les macédoniens; il réfute Servet. Ce malheureux antitrinitaire, qui devait périr plus tard, fut l'objet d'agressions toujours croissantes dans les éditions successives que Calvin donna de son livre. Ce Dieu en trois personnes a créé le monde, il a créé aussi les anges. Dans quel temps? Il ne convient pas de le rechercher ; les Ecritures ne doivent pas être lues avec un vain désir d'apprendre les choses inutiles ; l'homme doit les méditer pour sanctifier son âme, et non pour satisfaire une curiosité qui, pour le salut, a ses périls.

« L'homme, voilà l'ouvrage de Dieu qu'il importe le plus à l'homme de connaître. Avant de constater la condition misérable dans laquelle il est tombé par sa révolte, il est nécessaire de savoir ce qu'il fut dès le commencement de sa création. Avant la chute de l'homme, toutes les parties de son âme étaient pures, son entendement était sain, et sa volonté était libre de choisir le bien. Dieu n'était pas astreint à la nécessité de faire l'homme tel qu'il ne pût ou ne voulût pas pécher. Dieu, au contraire, doua l'homme d'une volonté moyenne, flexible pour le bien comme pour le mal, fragile, capable enfin de désobéir, afin que de la désobéissance de l'homme Dieu tirât la matière de sa gloire.

« Le croyant ne saurait se représenter le Créateur comme ayant accompli son œuvre pour n'y plus mettre la main, mais il doit l'établir par la pensée comme conservateur de cet univers créé ; il doit être fermement convaincu que non-seulement Dieu gouverne la machine du monde par un mouvement général, mais encore qu'il soutient, nourrit et fortifie chaque créature en particulier, jusqu'aux plus petits oiseaux du ciel, jusqu'aux moindres insectes de la terre. Calvin oppose cette providence toujours présente et toujours efficace au système d'Epicure et à la fatalité des stoïciens ; il la montre étendant son action sur toutes choses, et la gouvernant d'une manière si absolue, qu'elle opère tantôt par des moyens, tantôt sans moyens, parfois même contre toutes sortes de moyens. Le janséniste Quesnel a reproduit cette pensée, quand il dit : *Les obstacles des hommes sont les moyens de Dieu.*

« Dieu porte, dans le gouvernement du monde, une préoccupation manifeste : il veille sur les hommes qui se montrent ses serviteurs fidèles, et il confond leurs ennemis. Il gouverne et conduit toutes les créatures pour le salut des siens, sans en excepter le diable même, puisque nous voyons Satan, dans le Livre de Job, n'oser rien entreprendre contre ce saint homme sans la permission de Dieu. Calvin insiste sur cette sollicitude divine : « N'est-ce pas, « demande-t-il, une douce et grande conso- « lation de savoir que Dieu nous a mis sous

« sa protection, et que rien ne peut nous « nuire sans qu'il le permette et le veille? » Il semble qu'au moment d'aborder le dogme terrible de la prédestination, Calvin sente le besoin de fortifier un peu son lecteur par de bonnes et affectueuses paroles; car ce Dieu qui veille sur ses élus est le même qui opère dans le cœur des méchants tout ce qu'il veut. Dieu exécute, par le ministère des méchants, ce qu'il a arrêté dans le secret de ses conseils, et cependant les méchants sont coupables parce que les motifs qui les font agir sont mauvais. Il se trouve qu'ils ont voulu agir contre la volonté de Dieu, et que néanmoins c'est par eux que Dieu fait sa volonté. Calvin convient de la dureté de cette doctrine, mais elle est celle de l'Ecriture (352). Or, si nous ne devons pas aller au delà de ce qui est écrit, nous devons accepter la parole divine sans réserve et avec docilité.

« Avançons et nous verrons la raison humaine essuyer de plus rudes assauts. L'homme ne peut se connaître lui-même qu'en se dépouillant de tout orgueil, en considérant la chute d'Adam, en se réfugiant dans la miséricorde divine. Adam ne tint pas compte de la parole de Dieu, il tomba dans l'incrédulité, et cette incrédulité fut le principe de sa révolte, car elle enfanta chez Adam l'orgueil et l'ingratitude. Si la révolte par laquelle l'homme se dérobe à l'autorité, à la juridiction de son créateur, est un crime énorme, quelle excuse trouver au péché d'Adam? Il a anéanti, autant qu'il était en lui, toute la gloire de son créateur. Il ne faut donc pas s'étonner que, par sa désobéissance, il ait perdu toute sa race, puisque par elle il a renversé l'ordre de la nature. La vie spirituelle d'Adam consistait à être uni avec Dieu, sa mort spirituelle consiste à en être séparé. Or, saint Paul a dit : *Nous sommes morts en Adam*, c'est-à-dire qu'Adam ne s'est pas perdu seul, mais qu'il a enchaîné la race humaine dans sa ruine. Il y a eu pour cette race une corruption, une malignité héréditaire, et la mort est venue sur tous les hommes, suivant la parole de l'Apôtre, parce que tous ont péché. L'humanité doit donc imputer sa ruine à la dépravation de la nature, et non pas à la nature même, car autrement elle accuserait Dieu, et néanmoins elle doit reconnaître qu'elle est naturellement corrompue, puis-

(352) J'ai refuté ce blasphème odieux dans le *Mysticisme catholique*. — La méthode et le plan de ce livre viennent d'être attaqués par M. l'abbé Maynard avec une exagération qui paraîtra évidente à tous ceux qui liront l'ouvrage avec l'attention qu'exigent ces questions compliquées. — 1° Le critique me reproche d'avoir fréquemment cité en grec les textes du Nouveau-Testament. — Ignore-t-il que les protestants et les rationalistes, auxquels je m'adresse, ont une confiance médiocre dans notre Vulgate. Il trouve bon qu'on cite le texte dans les passages obscurs. Croit-il donc que l'*Epître aux Romains* soit d'une interprétation facile? Que les passages du livre sacré relatifs au célibat n'aient pas été l'objet de bien des commentaires? — 2° Il dit que je parle *de tout* à propos du mysticisme. — C'est une assertion dénuée de preuves. Il essaie bien d'en donner une; mais elle prouve combien ses affirmations sont hasardées. Il ne voit pas, dit-il, comment la question du monachisme se rattache au mysticisme. Comme si le monachisme n'était pas le mysticisme catholique en action! Les rationalistes l'ont si bien compris qu'ils n'ont pas séparé ces deux ordres de faits. — 3° D'un autre côté M. Maynard, qui trouve que je parle de tout, me reproche de ne rien dire, ou de dire très-peu de choses de saint Bernard, de saint Bonaventure, de Fénelon, de l'*Imitation*, du gnosticisme, du molinisme, du quiétisme, etc. — S'il avait étudié plus attentivement mon livre, il aurait vu que je ne me proposais nullement de faire une histoire complète du mysticisme, mais de répondre aux *principales* objections de MM. Pauthier, Guizot, etc. — 4° Quant à l'aridité de mon travail, dans un ouvrage de ce genre, il n'y a guère qu'une qualité qu'on puisse raisonnablement exiger, la clarté; les ornements n'y seraient pas de saison. — Mais il n'y a, dit-on, rien pour le cœur dans cet ouvrage. — Devais-je, dans un livre de polémique, donner une nouvelle édition des *Délices des âmes pieuses*? — 5° Les citations sont trop longues et trop multipliées. M. Maynard en exagère sans doute le nombre; mais j'avouerai franchement que plusieurs auraient dû être fondues dans le texte. Un sentiment de défiance, fort naturel à l'âge que j'avais alors, me portait à m'appuyer sans cesse sur de graves autorités dans des questions d'ailleurs fort délicates. A une époque où l'on aborde si légèrement les plus graves problèmes, cette faute ne mériterait-elle pas quelque indulgence? — En résumé, M. Maynard a-t-il eu bien raison d'opposer si résolument son appréciation personnelle au jugement bienveillant porté par TOUTE LA PRESSE CATHOLIQUE sur cet ouvrage au moment de sa publication? Ce qui ferait croire que ce jugement avait quelque fondement, c'est que la *Revue des Deux-Mondes*, dont l'autorité est si considérable en matière de critique, dont la sévérité est connue, et qui ne flatte point les écrivains catholiques, pas même M. Janvier, avait jugé le *Mysticisme* avec beaucoup plus d'indulgence que le professeur de Pontlevoy. — M. Maynard cite en passant le compte rendu du *Christ et l'Évangile*, fait par son célèbre collaborateur, M. Delacouture. Qu'il me permette de rappeler à ce propos un fait du genre de celui que je viens de citer. Toute la presse avait parlé de cet ouvrage avec une remarquable bienveillance, la *Revue des Deux-Mondes* elle-même l'avait déclaré EXCELLENT. Quel avantage vit donc M. Delacouture à venir déclarer, à la grande satisfaction des rationalistes que je combattais, qu'il était superficiel et mal écrit? Sommes-nous donc si riches en défenseurs pour pouvoir travailler ainsi à discréditer les apologistes de la foi? M. Delacouture a éprouvé plus tard que la satire est une arme flexible, et qu'elle se retourne souvent contre ceux qui s'en servent avec tant d'imprudence et de légèreté. — Qu'il me soit permis de demander encore à M. Janvier, collaborateur de MM. Maynard et Delacouture, pourquoi lui, si peu compétent sur les questions de style, ainsi que le prouve tout ce qu'il écrit, a cru devoir censurer, au point de vue littéraire, les éloges donnés par la presse religieuse à mon *Manuel d'une femme chrétienne*? Sans doute il y a, même dans la seconde édition de ce livre, plus d'une trace de l'âge qu'avait l'auteur en le publiant, mais on éprouve une véritable stupéfaction en voyant un théologien comme M. Janvier, un homme totalement étranger aux questions de goût, se poser en arbitre suprême de ce genre de questions. Ne suffit-il pas de signaler de telles singularités pour les faire apprécier?

que la corruption nous enveloppe dès notre naissance comme par droit d'héritage. La tyrannie du péché, depuis qu'elle a asservi Adam, a étendu son joug sur tous les hommes. Calvin établit que l'homme, pour avoir abusé de son libre arbitre, en a été dépouillé, QU'IL N'EST PLUS LIBRE, à parler proprement. La volonté de l'homme est esclave de ses convoitises, elle a été vaincue par le vice. L'homme est tellement captif sous le joug du péché, qu'il ne peut de soi-même ni désirer le bien, ni s'y appliquer. L'HOMME PÈCHE DONC NÉCESSAIREMENT, et toutefois il ne laisse pas de pécher volontairement. Il faut lire, dans l'*Institution chrétienne*, les développements auxquels Calvin se livre pour établir deux points qui semblent contradictoires : la fatalité qui pèse sur le genre humain, et le crime individuel de l'homme quand il commet le péché. Nous sommes voués nécessairement au mal, et cependant, quand nous y tombons, nous nous trouvons coupables. La nécessité n'est pas la contrainte, dit Calvin. C'est armé de cette distinction qu'il accable l'homme de tous côtés; il le condamne, parce qu'il est l'esclave du mal ; il le condamne encore, parce qu'il fait le mal avec volonté.

« Le théologien a bien des raisons pour accumuler ainsi sur la tête de l'homme tant d'inexplicables malheurs. Il s'agit, en effet, de motiver la venue de Jésus-Christ, et de la rendre tellement indispensable à ce misérable genre humain, qu'il se prosterne avec transport devant le sauveur qui lui sera envoyé d'en haut. Calvin réussit admirablement à faire sentir la nécessité de cette intervention divine.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus Inciderit.

« Lorsque, dans l'*Institution chrétienne*, Jésus-Christ paraît, on respire, on comprend que l'humanité sera sauvée et qu'elle ne pouvait l'être que par lui. Depuis la chute d'Adam, la connaissance que l'homme a naturellement de Dieu ne lui servait plus à rien; il fallait un médiateur. Moïse le prépare, les prophètes l'annoncent, et la Loi, suivant la parole de saint Paul, a servi d'institution aux Juifs pour les mener comme des enfants à Jésus-Christ, qui est venu apporter au monde la vie et l'immortalité. Ce médiateur si nécessaire ne pouvait être ni un ange ni un homme. Les anges eux-mêmes avaient besoin d'un chef, d'un supérieur qui les unît plus étroitement à Dieu. Quant à l'homme, dans son état d'innocence, il ne pouvait parvenir à Dieu sans médiateur : l'aurait-il pu davantage, quand il était infecté de sa propre corruption, quand il courbait la tête sous le coup de la malédiction divine? Voilà pourquoi c'est le Fils de Dieu qui a été fait lui-même Fils de l'homme, pour qu'il fût à la fois notre frère par l'humanité, et notre maître puisqu'il est Dieu même. Jésus-Christ a exercé sa médiation en déployant trois caractères : il a été prophète, roi et sacrificateur. Prophète, il a enseigné les mystères du ciel, et en même temps il a mis fin à toutes les prophéties par la perfection de la doctrine qu'il a apportée au monde. Sa royauté n'est pas moins évidente, royauté spirituelle et divine qui s'étend à la fois sur l'Eglise et sur chaque fidèle en particulier. Quant à son sacerdoce, qui pourrait le nier, lorsque le sacrificateur est en même temps la victime, et lorsqu'il s'immole lui-même pour satisfaire la divine justice? Par le sacrifice de Jésus-Christ la satisfaction est entière ; dans son sang versé nous trouvons le rachat de nos péchés, dans sa descente aux enfers notre réconciliation, dans son tombeau la mortification de notre chair, dans sa résurrection l'immortalité, dans son ascension l'héritage céleste. Ainsi tout se tient, tout s'enchaîne ; le système de la religion chrétienne est complet : *consummatum est.*

« Mais non, tout n'est pas consommé, car il faut enseigner à l'homme comment il pourra profiter du sacrifice et des mérites de Jésus-Christ. Pour que le Rédempteur nous communique ses biens, il faut qu'il habite en nous, et le lien de notre union avec lui est le Saint-Esprit : c'est cet Esprit divin qui, non-seulement par sa puissance, soutient et conserve le genre humain et le monde, mais qui est la racine et la semence de la vie spirituelle et céleste. Le Père nous communique son esprit en considération de son Fils, et c'est pour cela que cet Esprit divin est appelé tantôt l'esprit du Père et tantôt l'esprit du Fils. Qu'opère en nous cet esprit divin? Il y produit la foi. La foi est une connaissance de la volonté de Dieu que nous avons puisée dans sa parole, une soumission complète à cette volonté, enfin une certitude profonde que, par l'effet de sa bienveillance, de sa miséricorde gratuite, nous serons sauvés. La pénitence doit suivre la foi. Seulement il faut bien comprendre que L'HOMME EST JUSTIFIÉ PAR LA FOI SEULE, et qu'il n'obtient la rémission de ses péchés que de la pure bonté de Dieu. En un mot, nous ne devons pas être sans bonnes œuvres, et néanmoins c'est sans égard à ces bonnes œuvres que nous serons justifiés. En d'autres termes encore, la pénitence n'est pas la cause du salut, mais elle est inséparable de la foi de l'homme et de la miséricorde de Dieu. De cette façon la régénération intérieure est obligation pour l'homme, et cependant elle ne lui donne aucun titre aux yeux de Dieu, qui ne le sauve qu'en vertu de son inépuisable clémence. Par là Calvin veut briser l'orgueil que les bonnes œuvres pourraient inspirer à l'homme, et il exclut du salut tous les pharisiens qui se montrent pleins d'eux-mêmes et contents de leur propre justice. La pensée constante de Calvin est de tout refuser à l'homme pour tout donner à Dieu. Nous l'avons entendu tout à l'heure déclarer l'homme responsable quand il fait le mal, quoique ce mal ait été décrété par Dieu ; maintenant il n'accorde à l'homme aucun mérite quand il fait le bien, parce qu'il veut grossir le plus possible les

mérites et la miséricorde de Jésus-Christ.

. . . . . .

« Il n'est pas vrai non plus, aux yeux de Calvin, que nos œuvres puissent compenser nos fautes et contribuer à satisfaire la justice de Dieu. Cette doctrine de la satisfaction est fausse. La seule cause de la rémission de nos péchés est la bonté de Dieu, puisque l'Ecriture enseigne que cette rémission est gratuite. D'ailleurs, quand le fidèle pourra-t-il être assuré d'avoir accompli cette satisfaction? C'est dans la gratuité de la grâce qu'est la vérité de la doctrine aussi bien que l'entière sécurité du Chrétien.

. . . . . .

« Le purgatoire est une pernicieuse invention de Satan, qui anéantit la croix de Jésus-Christ, insulte la miséricorde de Dieu, dissipe et détruit notre foi. La doctrine de la satisfaction, le purgatoire et les indulgences sont contraires à l'essence même du christianisme.

« Cette essence est tout entière dans la doctrine de la justification. Par la foi, le fidèle reçoit la justice de Jésus-Christ, et, revêtu de cette divine justice, il paraît en la présence de Dieu, non plus comme pécheur, mais comme juste. La justification est donc une acceptation gratuite par laquelle Dieu, nous recevant en sa grâce, nous tient pour justes; c'est la justice de Jésus-Christ qui est imputée à l'homme, et que Dieu accepte pour le compte de l'homme. Mais pour les œuvres humaines, elles ne sauraient jamais satisfaire à la justice de Dieu, et voilà pourquoi l'homme, tout en étant obligé à faire de bonnes œuvres, ne doit jamais leur attribuer une vertu qui n'appartient qu'à la Rédemption de Jésus-Christ.

« Nous arrivons à une question formidable. Pourquoi cette justification, si puissante et si infinie dans ses effets, n'est-elle pas donnée à tous les hommes? Pourquoi? Parce que Dieu procède par élection. Que l'homme considère ceci : il ne sera jamais convaincu qu'il ne peut devoir son salut qu'à la gratuite miséricorde de Dieu que lorsqu'il comprendra l'élection que Dieu fait constamment sur la terre; Dieu a choisi la race d'Abraham, et dans cette race même il en a rejeté quelques-uns. Il a rejeté Ismaël, Esaü; il a rejeté ensuite presque les dix tribus d'Israël (353). La vocation générale du peuple d'Israël n'a pas été toujours efficace, parce que Dieu ne donne pas à tous ceux auxquels il offre son Evangile l'esprit de régénération, qui seul fait persévérer dans son alliance. Cette vocation extérieure, sans la présence intime du Saint-Esprit, est comme une grâce moyenne entre la réprobation du genre humain et l'élection des fidèles qui sont vraiment visités par l'Esprit-Saint. Dieu prononce individuellement sur chaque homme. IL A ARRÊTÉ DANS SON CONSEIL QUELS HOMMES IL VOULAIT CHOISIR POUR LE SALUT, ET QUELS HOMMES IL DESTINAIT A LA PERDITION. Dieu ne crée pas les hommes pour les mettre tous dans une condition égale, mais IL VOUE LES UNS A LA VIE ÉTERNELLE, ET LES AUTRES A LA DAMNATION. Ce décret de Dieu est la prédestination.

« Le fondement de la prédestination divine n'est pas dans les œuvres (354); car Dieu endurcit ou fait miséricorde selon son bon plaisir, Dieu a voulu qu'il y eût des élus et des réprouvés, pour exercer à la fois sa justice et sa miséricorde; ceux qu'il choisit attestent sa gratuite bonté, ceux qu'il condamne son infaillible justice. Nul ne périt qu'il ne l'ait mérité, et c'est par la pure clémence de Dieu que quelques-uns échappent à la damnation. Après avoir établi ces impitoyables maximes, Calvin s'attache à réfuter quelques-unes des innombrables objections qu'elles ont soulevées; mais il ne tarde pas à perdre patience, et il conclut brusquement ainsi : « Au reste, après que « l'on aura bien disputé et allégué bien des « raisons de part et d'autre, il faut enfin re- « venir à la conclusion de saint Paul (355), et « demeurer comme lui dans la terreur et le « silence à la vue d'une si grande profon- « deur; si des langues libertines et inso- « lentes persistent dans leurs objections et « leurs murmures, ne craignons pas de nous « écrier : *O homme! qui es-tu pour contester « avec Dieu?* » (LERMINIER, (356) *Du calvinisme*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 4e série, t. XXX.)

CHAPITRE XVIII.

Théorie de la prédestination, d'après Calvin et Th. de Bèze.

« Calvin s'attacha principalement à expliquer et à défendre un dogme qui lui appartient bien mieux qu'à aucun réformateur protestant de cette époque. C'était le dogme touchant la volonté éternelle suivant laquelle Dieu a prédestiné tel homme au salut, et tel autre à la damnation. « C'est alté- « rer complétement le dogme de la prédes- « tination, dit-il, que d'alléguer la prescience « de Dieu comme motif de la prédestination, « qui n'est autre chose que le bon plaisir de « Dieu. » Il cite des passages de la Bible pour prouver que Dieu, par un décret éternel et immuable, destine une partie des hommes au salut, et l'autre à la damnation, et sans égards à leurs mérites respectifs. « Décret « terrible, dit-il, j'en conviens; mais per- « sonne ne pourra nier que Dieu n'ait prévu « le sort de l'homme; que s'il l'a su, connu « d'avance, c'est que ce sort est ordonné « ainsi dans son décret. » — « On aurait

(353) Je crois avoir expliqué la vraie signification de ces faits dans le *Mysticisme catholique*.

(354) Pour ce qui regarde la vraie doctrine de la prédestination, je me permets de renvoyer encore au *Mysticisme catholique*.

(355) Je crois avoir montré dans le *Mysticisme catholique* le véritable sens de la doctrine de saint Paul, tant de fois si mal compris par les sectaires fatalistes.

(356) J'ai déjà fait remarquer, dans la *Préparation évangélique*, que les opinions religieuses de M. Lerminier ont subi des modifications considérables.

« tort de me reprocher que je tombe dans « l'absurde, quand je prétends que Dieu n'a « pas seulement prévu, mais encore ordonné « la chute du premier homme et celle d'une « partie de sa postérité.

« Que les réprouvés n obéissent pas à la « parole de Dieu qui leur a été manifestée, « on l'attribue, et avec raison, à la corrup- « tion de leur cœur ; mais il faut se hâter « d'ajouter que s'ils s'abandonnent à cette « corruption, c'est parce qu'ils sont desti- « nés par un décret impénétrable de Dieu « à glorifier son nom par la damnation « même (357). » Calvin est un exemple frap- fant du danger qu'offre une *théologie de tempérament*.

« Quand nous voyons un homme si éclairé concevoir malgré sa perspicacité d'exégète, en dépit de tout ce que le cœur et l'esprit peuvent nous dire de la bonté divine ; lorsque nous voyons, dis-je, une si haute intelli- gence concevoir l'idée d'une prédestination divine, en vertu de laquelle certains hommes sont arbitrairement livrés à la mort éternelle, nous arrivons à la triste certitude que nos convictions ne sont que trop souvent déter- minées par des circonstances extérieures et purement accidentelles. Ce qui est plus triste encore, c'est de voir une pareille opinion se répandre, de voir Calvin trouver un dis- ciple égal à son maître en érudition et en élévation d'esprit, qui reste obstinément at- taché à cette cruelle idée. Théodore de Bèze acheva ce que Calvin avait commencé (358).

« Il faut convenir, dit un journal protes- tant, que l'opinion émise par Luther et Cal- vin, touchant la grâce et le libre arbitre, était on ne peut plus déplorable ; qu'aucun théologien tant soit peu penseur ne pou- vait jamais l'adopter ; CAR ELLE N'EST NI BIBLIQUE NI RAISONNABLE. » (Journal pro- testant cité dans HOENINGHAUSS, ch. 7.)

. . . . . .

« Calvin soutenait l'opinion de Luther, qui niait la liberté humaine ; opinion aussi fausse QU'ELLE EST OFFENSANTE POUR LE SENS COMMUN. » (MENZEL, cité dans HOENINGHAUSS, trad. fr., ch. 7.)

CHAPITRE XIX.

Conséquence des idées de Calvin sur la prédestination.

« C'était avec le dessein d'affranchir l'homme à l'égard de l'homme que Lu- ther avait adopté le fatalisme de la prédes- tination qui, rapportant tout au despotisme de Dieu, ne laisse plus rien à faire aux autorités humaines. Calvin sentit bien que sa théorie du pouvoir était ruinée de fond en comble s'il concluait de la fatalité qui pèse sur le criminel à une tolérance uni- verselle et systématique. Il osa donc préten- dre que dans le coupable, la faute est à la fois *nécessaire* et néanmoins imputable à la volonté. Indigne conclusion dont l'absur- dité résulte du seul rapprochement des ter- mes ! L'homme n'est pas libre et pourtant il est responsable de ses actes : tel fut le dernier mot de la doctrine de Calvin. Et pourquoi ? Parce qu'en faisant de sa liberté un usage pervers, le premier homme a perdu en lui tous ses descendants, excepté ceux qu'il a plu à Dieu de sauver par un décret arbitraire de sa puissance.

« Ainsi, Calvin admettait un royaume des élus, un royaume des réprouvés, et entre les deux un abîme qui ne devait être ja- mais comblé, jamais franchi. Apportant dans son explication du dogme du péché origi- ginel je ne sais quelle affreuse et sanglante logique, il faisait des trois quarts du genre humain l'irrévocable pont de Satan (359) et sa proie éternelle. Niant le libre arbitre sans nier l'enfer, IL TENAIT EN RÉSERVE, POUR DES CRIMES QU'IL DÉCLARAIT IMPOSSI- PLES A ÉVITER, DES CHATIMENTS PLEINS D'HORREUR. L'enfant même, parmi les ré- prouvés, il le damnait jusque dans les en- trailles maternelles. Il faisait à Dieu cet outrage de l'adorer injuste, barbare et tout- puissant.

« Transportez le calvinisme de la théologie à la politique, voici les conséquences : les élus, ce sont les heureux de la terre ; les réprouvés, ce sont les pauvres : entre les uns et les autres il est un abîme, un fatal abîme, l'inégalité des conditions et le divin caprice qu'il faut subir en l'adorant ; c'est le hasard de la naissance. Aussi, Calvin re- gardait-il l'aristocratie comme la meilleure de toutes les formes de gouvernement.

« Et maintenant sa vie est expliquée. Si dans Genève, devenue la Rome du protes- tantisme, il établit une discipline que Rome ne connut jamais ; s'il fit trembler ses dis- ciples et s'efforça d'écraser ses adversaires ; s'il ne craignit pas de lever au ciel d'un air de triomphe ses mains rouges du sang de Ser- vet ; s'il écrivit, sur le droit d'exterminer par le glaive les hérétiques, un livre digne du génie de l'inquisition ; si Mélanchthon ne put l'approcher sans en devenir moins tendre ; si Théodore de Bèze, enfin, LE LOUE DE S'ÊTRE JUSQU'AU BOUT MONTRÉ IM- PLACABLE..... qui pourrait ne pas voir en tout cela le fruit d'une doctrine QUI SANCTI- FIAIT LA HAINE ? » (Louis BLANC, *Révolution française*, t. I^er.)

CHAPITRE XX.

Une conversation entre un catholique, un luthérien et un calviniste sur la doctrine de Calvin et de Luther. (360.)

« Dieu avait une double volonté en tirant

(357) SCHROECKH, cité dans HŒNINGHAUSS, trad. fr., ch. 7.

(358) L. T. SPITLER, cité dans HŒNINGHAUSS, trad. fr., ch. 7.

(359) Il est vrai qu'on a voulu attribuer de sem- blables idées à l'Eglise catholique ; mais je crois avoir prouvé, dans le *Mysticisme catholique*, que ces accusations n'ont aucun fondement.

(360) J'ai besoin d'avertir que ce chapitre, où les doctrines de Calvin sont exposées si dramati- quement, est traduit d'un livre latin publié à Strasbourg en 1743, sous ce titre : *Joh. Calvini de prædesti- natione systema* ; in-18 de 144 pages, et que j'ai trouvé à la Bibliothèque de M. Yence, sous le n° 25160, A. B. (AUDIN.)

ses créatures du néant, de sauver les unes et de damner les autres. Ouvrez les livres saints ; ne prédestine-t-il pas Jacob à la vie, sans avoir égard aux œuvres du patriarche ; Esaü, à la mort, Esaü qui ne s'est souillé d'aucun péché ?

« — Voilà, dit Gérard Kauffmann (361), une parole qui me semble bien dure : *durus est hic sermo.*

« — Et c'est pourtant, ajoute le desservant de l'Eglise française (362), une parole de vérité que tu trouves dure, parce que les prêtres ne te l'ont pas enseignée. Comment l'auraient-ils comprise, eux, dont le Seigneur a voilé l'entendement ?

« — A la bonne heure, dit Kauffmann. Maître Bercer s'est laissé adjuger dévotement la cure du pasteur de Sainte-Aurélie, avec le presbytère, le jardin y attenant, l'ameublement, le cellier, et les soutanes, dont il s'est fait un habit à sa taille et un chapeau plus large que celui de Storch ; et voilà que vous dites du mal des prêtres que vous avez chassés, pillés, grugés, pour accomplir probablement le précepte divin : *Bien d'autrui ne prendras.* Mais continuez donc ; maître André, le propriétaire de céans, que je crois rebaptisant et rebaptisé, a fait plus d'une grimace en vous écoutant.

« — Qu'importe ! dit le ministre. Ce que je dis, je le tiens du Seigneur ; j'ai prêché la Parole en dépit de tous les papistes et anabaptistes, quand ils auraient trois couronnes sur la tête. — Donc, je continue : le bon plaisir de Dieu est le seul motif de la grâce qu'il fait aux élus, comme de la peine dont il frappe les réprouvés.

« Gérard se leva tout colère. — Tu calomnies maître Jean Calvin, cria-t-il, en frappant de son verre la table où il était assis : j'ai plusieurs fois entendu prêcher le samedi au temple français, et jamais mon oreille n'a ouï semblable doctrine.

« — C'est que tu as des oreilles pour entendre, dit le calviniste, et que tu n'entends pas. Vous autres papolâtres, vous êtes tous comme cela ; vous n'avez pas la compréhension du Verbe divin.

« — Maître Martin vous a assez souvent reproché, dit le luthérien, que vous n'êtes que des souches, des taupes, des porcs, des chiens, des ânes.

« — Ramassez, dit Gérard en s'inclinant devant le calviniste ; c'est à vous autres sacramentaires que maître Martin adresse ces aménités. Mais de quel droit, ajouta-t-il en s'adressant au calviniste, le bon Dieu damne-t-il ainsi des créatures dont il n'a reçu aucune offense ? Il est presque aussi injuste que Sickingen, qui juge de la foi sur l'habit qu'on porte : c'est un tyran bizarre, insensé, que je renie pour mon Seigneur.

« — C'est toi qui es un insensé, répondit le ministre. Qui t'a permis de mesurer Dieu à l'homme ? de crier : Pourquoi ? — C'est parce qu'il l'a voulu, que hors de lui il n'y a pas de cause déterminante : il veut, parce qu'il veut, entends-tu bien ? Vie et mort, souffrance et joie, enfer et paradis, tout est juste, puisqu'il l'a voulu. Tu insistes ? prends garde, tu vas sonder un abîme impénétrable pour ton œil comme pour le mien.

« Gérard, tout en écoutant l'orateur, cherchait dans sa tête un texte qui pût fermer la bouche au calviniste ; tout à coup son œil resplendit de joie, ses lèvres sourient, et prenant la main de l'argumentateur : — Tu n'as n'as donc pas lu saint Augustin : *Ton Dieu est injuste, qui damne l'innocent.*

« — Et qui t'a dit que je parlais d'innocent. Il n'y a pas d'innocent. L'homme a péché ; c'est le péché originel qui est cause de sa damnation ou de sa prédestination.

« — Je t'y prends, mauvais écolier, dit Gérard. Donc, ce n'est plus comme créateur, mais comme juge qu'il damne ou sauve, qu'il tue ou vivifie ! donc hors de lui est une cause de réprobation ou de salut ! Ceci est clair.

« — Pas si clair que tu crois ; car, avant le péché originel, les réprouvés étaient déjà prédestinés à la damnation, par décret divin, décret qui est en Dieu de toute éternité. S'ils périssent, c'est qu'ils portent la peine de la faute où Adam est tombé de l'ordre de Dieu ; donc, comme maître Jean l'a dit et enseigné : glorification ou chute, vie ou mort, bonheur ou malheur, tout découle du bon plaisir de Dieu ; Dieu l'a voulu.

« — Tu crierais plus fort que Capito, tu ferais de plus beaux gestes que Bucer, que je répondrais toujours : tu t'enfermes dans un argument dont je ne donnerais pas un verre de cette mauvaise bière ; car si Adam a été condamné, comme tu le dis, à cause de son péché, donc il y a dans sa punition une cause déterminante hors de Dieu. Mais, dis-moi, ton maître croit-il aux anges ?

« — Aux anges bons et mauvais ; les uns serviteurs et messagers de Dieu ; les autres, natures déchues, dont le chef est le démon, qui a résisté aux volontés de son Créateur, maître souverain et régulateur de cette résistance ; démon qui ne peut le mal, mais qui ne saurait l'opérer sans la volonté du Seigneur ; capable de tourmenter le sage, mais non de le vaincre. Si l'ange fidèle a persévéré dans l'amour de son Créateur, c'est que Dieu l'a soutenu ; si le mauvais ange est tombé, c'est que Dieu l'avait abandonné. Il l'a délaissé parce qu'il était réprouvé. Tu me demandes pourquoi ? Parceque cette chute et cette gloire étaient dans les décrets éternels de la Providence.

« — Maître, prends garde ; tu ressembles à l'homme qui serait de nuit dans un des fossés de la ville : il a beau se tourner, se retourner, il nage dans la vase et ne trouve que de la boue. Ton argument nage dans le sang quand il cesse de reposer dans la

(361) Le catholique.

(362) Le calviniste.

fange ; mon pourquoi se dresse toujours contre toi comme un serpent.

« — Pourquoi ? Dieu le veut, parce qu'il est le maître de ses créatures ; ne les a-t-il pas produites de sa pleine puissance ? ne pouvait-il pas les laisser dans le néant ? S'il les a destinées à la vie dans ce monde, à la mort dans l'autre, c'est qu'il a voulu que la vie comme la mort, finie ou éternelle, fût la glorification de son nom : le ciel et l'enfer chantent également le Seigneur.

« — Veux-tu dire, reprit Gérard, que Dieu permet que l'âme se perde dans sa voie ? Alors je suis prêt à répéter avec l'école : *Concedo.*

« — Non, te dis-je, intelligence opaque, ton âme ne périt pas *permissive*, car Dieu ne permet pas, il ordonne ; sa volonté, c'est l'être, la nécessité, l'irrémédiable *fatum.* Comment donc se fait-il que tant de générations aient été enveloppées comme en un linceul de mort, dans la faute de leur premier père ? Je n'en sais rien, langue de pie ; tais-toi et cesse de m'interroger..... Tu veux que je te réponde, moi, ver de terre, argile pétrie de la main de Dieu, poussière immonde ; que suis-je pour sonder Dieu ? Mieux vaut une pieuse ignorance qu'une téméraire science.

« — Alors pourquoi dogmatises-tu donc ? demanda Kauffmann ; pourquoi en appelles-tu donc à l'Ecriture ? pourquoi te fais-tu donc ici docteur en Israël ; toi, poussière de terre ? O homme qui te glorifies dans ta misère, qui vas enseigner les nations et qui traites de téméraire et d'insensée toutes science qui cherche à nous donner l'explication des mystères que Dieu a cachés dans les abîmes de sa justice suprême ! mais à mon tour je te pousse, je m'attache à ta robe et je te demande si Dieu m'a pas envoyé son Fils pour le salut de cet homme que tu viens de coucher dans le sépulcre, et qui dans deux jours sera la proie des vers comme toi et ton maître.

« — Tu te caches sous la robe de Pélage, robe usée, vieillie jusqu'à la corde. Pélage ne comprenait pas ; l'apôtre saint Paul n'a jamais parlé de l'individu *in persona*, mais de l'individualité ; du genre et non de l'espèce : *non singulos generum, sed genera singulorum.*

« — Maître, voilà une distinction qui sent bien l'école, et j'imagine qu'en entrant ici tu as laissé à la porte le cordon de quelque moine qu'aura dévalisé votre prédestiné, François de Sickingen, qui ne paraît pas plus aimer la moinerie que les moines, la variété que l'espèce : *singulos generum et genera singulorum.* Ton Dieu me semble fait à son image, et je ne t'en fais pas mon compliment.

« — Mon Dieu, dit le ministre, ne hait personne.

« — Comment donc, reprit Gérard en vidant un grand verre de bière, ce n'est pas haïr que de prédestiner une pauvre créature à des supplices éternels ?

« — Tu ne distingues jamais, mauvais thomiste ; prédestiner à la mort, ce n'est pas haïr, mais destiner à la haine, ce qui est bien différent.

« — Encore comme ton Franz, qui cache ses hommes d'armes, véritables loups, sur la route de Bâle à Waldshutt, fond sur nos moines, les dévalise, les mutile par amour de la chasteté. Je dis et je soutiens que ton Dieu est un méchant gantelet de fer, que je n'aime ni ne saurais aimer ; ses décrets, sont des décrets horribles.

« — Mon Dieu n'a pas de forme, et tu veux lui en donner une et le juger d'après une image créée dans ton cerveau. Je dis comme toi : décret horrible, car on ne saurait croire que le Seigneur n'ait, dans sa prescience, connu la chute d'Adam, avant qu'Adam fût crée, et qu'il ne l'ait prévue que parce qu'il l'avait ordonné par son décret.

« — Tu as beau faire, tu donnerais plutôt aux pierres rouges de notre Munster la couleur de l'ail, qu'à la doctrine de ton maître l'apparence de la vérité. Tes dogmes sont impies et horribles ; et si tu n'es venu au monde que pour prêcher une parole semblable, tu n'avais pas besoin de naître.

« Parmi les convives du cabaret de l'Arbre-Vert qui écoutaient en silence la dispute sur la prédestination, il en était un qui souvent avait applaudi par des hochements de tête répétés à l'argumentation du ministre calviniste. Il avait devant lui un livre ouvert qu'il s'amusait à feuilleter. Au moment où Gérard achevait sa dernière phrase, il retourna son livre et prit la parole en ces termes :

« — Il y a moyen de clore la bouche au papiste : Dieu ne veut pas la mort de l'impie ; en parole, je l'accorde ; mais par son impénétrable volonté, je le nie : *Non vult peccatoris mortem verbo, vult autem eam voluntate illa imperscrutabili*, comme maître Martin d'Eisleben, ecclésiaste de Wittemberg, prophète de Dieu et son évangéliste l'enseigne, fol. 446, *De servo arbitrio.* Le Dieu qui nous est prêché veut sauver tous les hommes : il nous a envoyé son Fils pour nous appeler, par sa parole, au salut ; mais par sa volonté, il damne et réprouve.

« — Le beau comédien que ton Dieu, s'écria Gérard ! il ressemble à Bucer, qui fait le chien couchant avec les sacramentaires de Strasbourg, les câline, les flatte, leur donne la patte, et qui, à Wittemberg, jappe et aboie contre eux en compagnie du gros dogue Luther ; ton Dieu hypocrite ne vaut pas mieux que le Dieu tyran de Calvin. Suis-je un vase d'élection ou un vase de perdition ? le Verbe a-t-il parlé pour moi ? Jésus a-t-il répandu son sang pour l'ancien sacristain de Saint-Pierre ?

« — Dieu ne veut que le salut des élus, dit le calviniste, c'est pour eux seuls qu'il a pris chair, qu'il est descendu sur la terre, qu'il a souffert et qu'il est mort. Aussi n'a-t-il pas

prié pour tous : ses élus sont ceux que son père veut sauver.

« — Mais si Dieu m'a condamné à la damnation éternelle, que ferai-je?

« — Aux réprouvés Dieu envoie un prédicateur de son Verbe, afin de les rendre plus sourds ; il fait briller à leurs yeux sa lumière pour les aveugler, il leur annonce sa loi pour les hébéter; il leur met le miel de vérité sur les lèvres pour les empoisonner.

« — Ainsi donc, Dieu veut-il le péché?

« — Il le veut, il le prescrit, il nous y excite.

« — C'est donc Dieu, dit Gérard, après un moment de silence, qui nous a envoyé Bucer pour violer nos religieuses, voler nos églises, chasser nos prêtres, et mettre dans Strasbourg l'abomination de la désolation?

« — Si Bucer est coupable, son œuvre est l'œuvre de Dieu, reprit le calviniste, comme l'inceste d'Absalon, les fureurs d'Achab, la trahison de Judas et le déicide des Juifs. C'est Satan qui disait par la bouche de Judas : *Combien me donnez-vous et je vous le livrerai?* qui criait : *Tolle! tolle!* mais Satan n'est que le ministre du Très-Haut, son esclave soumis, qui ne fait rien et ne peut rien sans l'ordre de Dieu, à qui il est obligé d'obéir, qu'il le veuille ou non, comme l'argile obéit aux doigts qui la pétrissent. Dieu appelle Satan, et lui dit : *Prends possession de ce corps, je te le livre ;* et Satan, ministre de la colère divine, part plus vite que l'éclair. Dieu a d'avance aveuglé la pauvre créature; il l'a endurcie et poussée au péché, en lui ôtant le pouvoir d'accomplir ses commandements.

« — Mais, dit Gérard, l'homme, au sens de ton maître, n'est donc pas libre?

« — Te voilà avec la grande question de liberté, que les thomistes, les danétistes, les lombardistes et les papistes n'ont jamais pu comprendre ; il n'y a de véritablement libre que Dieu. Satan ne l'est pas plus que Judas, Absalon ou Achab. Si Satan vient, c'est que Dieu l'a appelé. S'il part comme la foudre, c'est que Dieu lui a donné des ailes de feu ; quand le pécheur succombe, c'est que Dieu le pousse et le précipite dans l'abîme. Je t'ai déjà dit que Dieu avait prédestiné Adam au péché, pour sa gloire, la gloire de Dieu, entends-tu bien, et qu'il avait effacé dans notre premier père et dans ses enfants le rayon céleste dont il avait couronné leur front ; à la place de cette lumière divine il a mis l'impureté, l'impuissance, la vanité, et ce cortége héréditaire de souillure que je nomme *concupiscence*, lot de la créature sur cette terre; de cette concupiscence est né le péché, comme le ver naît de la fange, la pourriture de la fermentation.

« — Maître, je t'arrête, est-ce une parole nouvelle que tu nous apportes, semblable à celle de Jean dans le désert, ou du Fils de l'homme en Judée? Ou bien l'as-tu ramassée dans quelque cloaque immonde de l'hérésie?

« — C'est une lettre nouvelle que j'enseigne. Maître Jean avoue que le dogme du libre arbitre a été proclamé dans l'Eglise d'Orient et d'Occident ; mais que signifie la voix de vos Pères, de vos docteurs, de vos pontifes? Il n'y a pas de libre arbitre en l'homme comme l'entend l'école catholique ; l'homme, fruit du péché, ne peut produire que des fruits de mort ; sa volonté, après la chute d'Adam, a été enchaînée par une chaîne de diamant ; elle ressemble au mauvais arbre, qui donne nécessairement de mauvais fruits.

« — Donc l'homme, c'est l'esclavage incarné?

« — Tu te trompes ici : tu vas trop loin. De même que Dieu fait le bien nécessairement, sans cesser d'être libre; que Satan qui n'a de puissance que celle du mal, pèche volontairement; ainsi l'homme cloué au péché n'agit pas moins volontairement. Cette nécessité n'est pas le *fatum* des païens ou la fortune des chrétiens ; c'est une nécessité que j'appellerai *volontaire*, parce qu'elle a pour mère la volonté humaine qui a de plein gré embrassé le péché et s'en est fait l'esclave.

« Gérard n'y tenait plus, son œil brillait d'un rire satanique; il roulait son verre dans la main, haussait les épaules et reproduisait cette mimique si amusante que Luther prête au docteur Eck, qui écoutait Carlstadt.

« — Assez, assez; vous avez brûlé les bancs, et fait un feu de joie de nos *Sommes*, et c'est pour parler un jargon dont nos moines eux-mêmes avaient cessé de se servir longtemps avant la venue du saxon. Plaisante merveille votre nécessité volontaire, et quelle sotte figure que votre créature libre dans les chaînes du péché! mais, voudrez-vous me dire quel est le principe ou mobile de l'acte de cet homme.

« — Parles-tu du réprouvé ou de l'élu?

« — Du réprouvé et de l'élu.

« — Chez le réprouvé, c'est l'attrait du plaisir; l'homme incliné au mal par sa volonté est entraîné de tout le poids de la chair ; il s'abandonne au bien parce qu'il y est doucement conduit par l'esprit. Chez l'élu, cette délectation toute immatérielle s'appelle la grâce, doux charme qui nous attire à Dieu par l'appât des félicités qu'il nous promet, comme dit maître Jehan : *Nos ad ipsum amandum et exspectandum præmiorum dulcedine voluit* (*Inst.*, lib. II, c. 8.) Voyez Saül; qui l'attache au Seigneur? N'est-ce pas la douceur et la bonté du Créateur?

« — Mais cette grâce ou délectation, pour parler votre langage, ne saurait être toujours efficace.

« — Tu parles en thomiste; au contraire, elle ne peut être qu'efficace. *Quiconque a ouï de mon Père vient à moi.*

« — Tu écorches le texte, dit Gérard; s'il est vrai, comme l'a dit Erasme, que vos frères n'aient encore pu redresser un cheval boiteux, il faut avouer qu'ils ont plus d'une fois estropié, comme ici, un texte qui marchait parfaitement droit. Il y a dans saint Jean (VI, 45) : *Omnis qui audivit a Patre et didicit, venit ad me.* Double opération : le Créateur qui accorde sa grâce, la créature qui consent à la recevoir : *Omnis qui audivit a Patre,* voilà le don de la grâce ; et *di-*

dicit, voilà l'acte du libre arbitre ; le Père qui se manifeste, l'enfant qui consent à l'écouter. Mais, quoi que tu fasses, je m'élève de toute la hauteur de mon argument, et je te dis : Si, pécheur ou réprouvé, ta grâce me fuit et m'échappe, parce que je suis marqué du sceau de la réprobation, j'ai une excuse à alléguer : je ne pouvais faire autrement ; je le dirais à ton Dieu s'il m'appelait devant sa face.

« — Mon Dieu te répondrait aussitôt : Israël, de quoi te plains-tu ? d'où te vient cette impuissance du bien, sinon de la nature fangeuse ? Maintenant laisse-moi t'expliquer toute l'économie du système de Calvin. Dieu, en créant l'homme, a prévu de toute éternité la chute d'Adam ; parmi ses descendants, il en a choisi un petit nombre pour la félicité éternelle, le reste pour une réprobation sans fin ; afin que le salut du bienheureux manifestât sa miséricorde, et la chute des damnés sa justice. Il a soustrait sa grâce au premier homme qui est tombé ; il n'a voulu que les élus. C'est pour eux qu'il est descendu sur la terre, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, c'est le sang que le Verbe fait chair a versé qui est la caution du salut des élus. La grâce infusée en ce sang ne peut être perdue : elle est inamissible. Cette grâce consiste dans la non-imputation des péchés ; c'est par la foi seule qu'elle se communique à la créature : la justice de Dieu étant infinie, la créature à laquelle elle est imputée n'a rien à expier, ni dans cette vie ni dans l'autre. — Tout acte est souverainement bon ou naturellement mauvais. Sans la grâce, l'homme ne peut que pécher. — A l'élu Dieu donne une grâce efficace, qui opère incessamment le bien ; il la dénie au réprouvé qui pèche sans cesse à l'instigation de Dieu, de Satan, son ministre, de la concupiscence, fruit de mort. Ce réprouvé était destiné à la damnation antécédemment à la prescience de tout péché, même originel, et sans autre motif que le bon plaisir même du Créateur. Il a péché dans le ventre de sa mère, péché en voyant la lumière ; il a péché incessamment dans cette vie jusqu'à ce qu'il tombe dans les mains de son juge inexorable.

« Voilà, dit le ministre, le système théologique de Jean Calvin, prédicateur à l'Eglise française de Saint-Thomas, et que tu pourras lire dans son *Institution chrétienne*, le plus bel ouvrage qui soit sorti de la main des hommes.

« — Qu'il y dorme, reprit Gérard, jusqu'au jour du jugement dernier, quand la trompette appellera les morts devant le tribunal du Seigneur. Glorifie ton maître tant que tu voudras ; je m'y connais, moi : je te dis que son manteau est formé de lambeaux dérobés aux monarques de l'hérésie venus avant lui, à Wiclef, à Gottescalk, à Jean Huss et à Luther ; mais il manque à ce Calvin une vie personnelle : C'est un automate moulé sur un cadavre desséché. » (Trad. AUDIN.)

Et ils se séparèrent.

Et un siècle plus tard, les luthériens attaquaient et pulvérisaient le système de la prédestination, tel qu'il avait été prêché par leur maître.

Et un siècle et demi plus tard, Jurieu le calviniste écrivait : « Nous rejettons tous ces dogmes de la prédestination, nous les rejetons comme détruisant toute religion et ressentant le manichéisme. Je le dis à regret et malgré moi, nul des nôtres ne se sert aujourd'hui de ces manières de parler propres à scandaliser. »

CHAPITRE XXI.

Le despotisme et l'autorité, ou Calvin et saint Ignace de Loyola.

« Depuis la venue de Luther toutes les anciennes puissances étaient en échec. Par l'effet d'une solidarité inévitable, Luther avait réuni contre lui le Pape et l'empereur, Léon X et Charles-Quint. Le principe d'autorité chancelait : deux hommes se levèrent en même temps, l'un pour le défendre et le raffermir, l'autre pour le contrefaire : ce furent Ignace de Loyola et Calvin. On sait ce qu'il fut donné au premier d'accomplir, et combien étrange est l'époque de sa vie qui nous le montre fatigué de la gloire du soldat, mais avide d'une gloire nouvelle..... s'arrêtant en larmes au seuil des églises et y demeurant des heures entières, oppressé, immobile, puis, un jour, l'âme remplie d'une ardeur pieuse mêlée à de chevaleresques souvenirs, allant suspendre son bouclier à une image de la Vierge, et, après avoir fait devant cette image la *veille des armes*, s'engageant dans le service du ciel ! En Calvin rien de semblable. Ici, au lieu d'une nature impétueuse et tendre, au lieu d'un homme joignant l'illuminisme des *Alumbrados* à l'humeur aventureuse des chevaliers errants, nous trouvons un logicien serré, subtil et maître de son cœur. Toutes les qualités de l'organisateur, Calvin les possède : puissance de méditation, suite dans les idées, courage réfléchi, conviction opiniâtre et violente.

« Et cependant la conception propre à Calvin devait périr, tandis qu'au soldat espagnol, au *poète*, à *l'illuminé*, resta l'honneur d'avoir laissé des règlements politiques d'une PROFONDEUR INCOMPARABLE et d'avoir fondé cette Société de Jésus qui devait prolonger l'existence de Rome en l'absorbant, sauvegarder les trônes mis en tutelle et opposer à l'individualisme débordé une barrière, encore debout.

« C'est qu'Ignace de Loyola fût conséquent avec son principe, et qu'il n'en fut pas de même de Calvin.

« En faisant d'une obéissance aveugle et illimitée la règle de son *Institut*, Ignace de Loyola employait un moyen conforme à son but, qui était de combattre l'individualisme et de le dompter.

« Mais vouloir continuer Luther et créer une papauté protestante, vouloir s'ériger en législateur despotique du libre examen, c'était tenter l'impossible. Et c'est justement

ce que fit Calvin lorsque, en 1535, il publia son *Institution de la religion chrétienne*,

« Nulle part les droits de l'autorité n'avaient été proclamés avec autant d'exagération que dans ce code de protestantisme. « Elle est, dit Calvin, aussi indispensable « aux hommes que le pain, l'eau, le soleil « et l'air. » Et il ne demande pas seulement au pouvoir de maintenir l'ordre matériel, il lui demande de punir les sacriléges, les offenses à la religion, et d'empêcher qu'on ne sème dans le peuple des germes d'idolâtrie, qu'on ne blasphème la sainte volonté de Dieu. Voilà Calvin franchissant d'un bond l'immense intervalle qui sépare le protestantisme de la théocratie. Il fallait justifier cette monstrueuse inconséquence, il fallait dire comment un tel despotisme se pouvait concilier avec le droit reconnu à chacun de décider par lui-même du sens des Ecritures et de ne suivre d'autre guide que la grâce reçue d'en haut. Calvin supposa que Dieu accordait aux élus le privilége d'entendre de la *même manière* la parole divine. La réunion de ces élus il l'appela, par opposition à Rome, la véritable Eglise, et il crut avoir ainsi, dans la liberté des consciences, ressaisi l'unité perdue. Vain détour! il oubliait qu'à peine à son berceau le protestantisme avait produit une foule de sectes différentes : les luthériens, les carlstadiens, les zwingliens, les ubiquitaires; il oubliait que l'*Institution chrétienne* avait précisément pour but de rallier tant de détachements épars d'une armée aussitôt rompue que rassemblée ; il oubliait que lui-même il différait sur des points importants, sur la question de l'Eucharistie, par exemple, et de Luther, et de Zwingle, et d'OEcolampade. Mais la nécessité d'échapper aux contradictions qui le pressaient devait entraîner Calvin à des affirmations d'une bien autre portée. » (Louis Blanc, *Histoire de la révolution française*. t. Ier).

CHAPITRE XXII.

Résultats désastreux du calvinisme à Genève, d'après M. Galiffe, et Calvin.

« Il est un fait historique irrécusable, dit Audin, c'est que l'apostolat de Calvin fut fatal aux mœurs de la république. « Ah! « sans doute, dit M. Galiffe, les anciens Gé« nevois n'étaient pas des anges de pureté « céleste; mais du moins ils n'étaient pas hy« pocrites, ils n'allaient pas profaner le temple « par des démonstrations d'une piété exal« tée, en revenant d'exposer le fruit de leur « libertinage. Ils étaient vifs dans leurs ini« mitiés; mais ils n'étaient pas faux té« moins, espions et délateurs. Ils avaient « besoin d'indulgence; mais ils n'en man« quaient pas eux-mêmes, et ne cherchaient « pas à cacher leur fragilité naturelle sous « des des jugements à mort d'une sévérité « inhumaine; ils étaient ce qu'ils redevin« rent au XVIIIe siècle, lorsque le calvinisme « ne fut plus parmi nous qu'une ballade du « temps passé; des hommes fiers, hardis, in« dépendants, bons amis, ennemis irasci« bles, mais faciles à réconcilier, charitables « et dévoués, bons patriotes par-dessus « tout, parce qu'ils avaient une patrie qu'ils « pouvaient aimer. »

« Au vieux sang génevois resté pur si longtemps, Calvin mêla le sang des réfugiés, sa garde prétorienne : escrocs, fripons, banqueroutiers de leur métier, qui siégent au consistoire, qui entrent au conseil, sont reçus bons bourgeois, et pour tant d'honneurs donnent en échange des souillures dont la ville avait à peine l'idée. Pendant toute la durée de la domination du théocrate, l'espionnage fut une dignité lucrative.

« Que le moraliste essaie de fouiller les archives du gouvernement ; M. Galiffe l'accompagnera. Le puritain réformé, qui a passé sa vie dans la poussière des archives, ouvrira bientôt la main, il le promet, du moins, et alors il en tombera des feuilles écrites dans une langue morte, car il a peur de faire rougir la pudeur, et il racontera dans l'idiome de Pétrone les petits soupers des ministres génevois ; Baudouin nous a dit un de ces repas nocturnes où Bèze était le maître du logis ; mais on n'a pas voulu croire à sa narration. M. Galiffe, qui veut mourir dans le protestantisme, sera cru, du moins. Voyez déjà comme il repousse, de toute l'énergie de son âme, toute communion avec cette réforme mesquine, bâtarde, intolérante, que Calvin voulut imposer à ses concitoyens. Grâce à ses investigations, quelques noms catholiques, celui de Bolsec, entre autres, ont été honorablement réhabilités.

« Le viel athlète de la vérité historique, qui a mérité l'éloge de lord Brougham, ne se laissera pas effrayer par les clameurs de quelques calvinolâtres qui voudraient aujourd'hui nous faire croire à l'action civilisatrice du réformateur ; il ouvrirait, au besoin, les livres de l'auteur du *Traité des scandales*, et il lirait cet aveu échappé de la bouche de Calvin : « Il est une plaie plus « déplorable encore : nos pasteurs, qui mon« tent dans la chaire sacrée du Christ, et « qui devraient édifier les âmes par une pu« reté surabondante de bonnes mœurs, « scandalisent l'Eglise du Seigneur par leurs « déréglements; misérables histrions, qui « s'étonnent que leurs paroles n'obtiennent « pas plus d'autorité qu'une fable jouée en « public, et que le peuple les montre au « doigt et les siffle ! Ce qui me surprend, « moi, c'est la patience des femmes et des « enfants qui ne les couvrent pas de boue « et d'immondices. »

« Et Calvin lui-même, avant de mourir, avait prévu, tout comme Luther, la destinée née de la parole qu'il avait annoncée aux hommes. . . . . .

. . . . . .

« Voici un patriote réformé qui va nous dire ce que Jean de Noyon a fait de la société génevoise : « Je montrerai à ceux qui « s'imaginent que le réformateur n'a pro« duit que du bien, nos registres couverts « d'inscriptions d'enfants illégitimes (on en « exposait dans *tous* les coins de la ville et

« de la campagne) ; des procès hideux d'ob-
« scénité; des testaments où les pères et mè-
« res accusent leurs enfants non pas d'er-
« reurs seulement, mais de crimes; des
« transactions par-devant notaires, entre des
« demoiselles et leurs amants, qui leur don-
« naient, en présence de leurs parents, de
« quoi élever leurs bâtards ; des multitudes
« de mariages forcés, où les délinquants
« étaient conduits de la prison au temple;
« des mères qui abandonnent leurs enfants
« à l'hôpital, pendant qu'elles vivaient dans
« l'abondance avec leur second mari; des
« liasses de procès entre frères ; des tas de
« dénonciations secrètes ; TOUT CELA PARMI
« LA GÉNÉRATION NOURRIE DE LA MANNE MYS-
« TIQUE DE CALVIN. » (GALIFFE, *Notices généalogiques*, t. III, p. 24.)

CHAPITRE XXIII.

Services rendus par Calvin au rationalisme.

« Pour suivre la destinée des idées elles-mêmes, nous trouvons que, si le calvinisme a paru d'abord fortifier le christianisme en le *réformant*, il a fini par le compromettre. Le premier effet fut grand ; Calvin, avec un autre génie, mais non moins de puissance que Luther, faisait reparaître la tradition de saint Paul et de saint Augustin (363). . . . . .

« Son dogmatisme si dur ne convenait pas au grand nombre ; c'était plutôt la doctrine d'une minorité que la vérité pour tous. Les objections s'élevèrent de toutes parts. En poussant, comme il le fit, les opinions *chrétiennes* à l'extrême, Calvin provoqua le rationalisme. . . . . .

« Le calvinisme a suscité le jansénisme, et par là, il a servi indirectement la philosophie. Le jansénisme, dont désormais l'histoire ne sera plus obscure, grâce aux ingénieux travaux de M. Sainte-Beuve, reproduisait au sein de la théologie catholique LES OPINIONS FONDAMENTALES DE CALVIN SUR LA GRACE et la justification par la foi. La théologie catholique, qui a toujours su, par de sages tempéraments, se préserver des excès de la logique, repoussa vivement la doctrine de Jansénius, de Saint-Cyran, et la persécuta comme une hérésie. Le jansénisme dut songer à se défendre. C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des contradictions humaines. Cette doctrine qui avait débuté avec l'intention sincère de régénérer, de sauver la religion, LUI PORTE LES PLUS FURIEUX COUPS. Ces solitaires, qu'on croyait abîmés dans les profondeurs de la grâce, tirent le glaive d'une polémique acérée, et le mettent aux mains d'un jeune homme qui se révèle en un jour comme le *Cid* de Corneille. Vous qui êtes jeune, vous devriez faire quelque chose, dit Arnauld à Pascal (364). Effectivement, Pascal fit quelque chose, il écrivit les *Provinciales*, et le démon de l'ironie fut déchaîné contre les choses saintes. LES JÉSUITES REÇOIVENT EN APPARENCE TOUS LES COUPS, MAIS LA RELIGION EST FRAPPÉE AVEC EUX. Pascal a préparé les voies; Voltaire peut venir. Et voilà où aboutit une entreprise où l'on se proposait le triomphe de la foi !

« Entre la religion catholique et la philosophie, le calvinisme se trouve réduit aujourd'hui à une impuissance stationnaire. Comment en serait-il autrement ? Il ne satisfait aucun des besoins indestructibles qui sont dans l'humanité la cause nécessaire de la religion et de la philosophie. L'humanité demande à la religion, avec l'enseignement de la vérité, les symboles et les magnificences du culte, les éruditions de la poésie et de l'art ; il lui demande aussi pour l'homme un appui constant par l'intervention assidue d'un ministère efficace; pour la société, des inspirations de dévouement et de charité, des vues hautes et des principes certains d'ordre et de hiérarchie. Or, le calvinisme a détruit le culte ; il proscrit l'art, il ignore la poésie; il refuse aussi de consoler l'homme par une parole douce et puissante qui ait le don de lier et de délier ; enfin, il est sans influence sur la société même, en dépit de l'ambition de son fondateur. L'homme s'adresse à la philosophie pour qu'elle lui livre la connaissance de lui-même et l'instruise de la raison des choses. La première condition de cette étude est la liberté, et le calvinisme la refuse à l'homme, en le déclarant incapable de s'élever seul à l'intelligence de la vérité. Au XVI^e^ siècle, la réforme de Luther et de Calvin donna l'éveil à la *raison*. Aujourd'hui elle est dépassée par son œuvre même : ELLE LANGUIT, pendant que la religion catholique et la philosophie se développent. Aussi les âmes ardentes et les esprits vigoureux qui se font remarquer dans les rangs du protestantisme inclinent vers l'Eglise catholique, ou se vouent ouvertemeent à la défense de la philosophie. La situation intermédiaire que prirent, il y a deux siècles, avec tant d'audace et d'originalité, les deux docteurs de Wittemberg et de Genève, ne suffit plus de nos jours à ceux qu'enflamment l'amour de la foi et de la science. LA RELIGION CATHOLIQUE SE PRÉSENTE AUJOURD'HUI SUR LE PREMIER PLAN, AVEC LA MAJESTÉ DE SES TRADITIONS, LA FORCE DE SA HIÉRARCHIE, AVEC LA GRANDEUR ET LES ATTRAITS DE SON CULTE. » (LERMINIER, *Du calvinisme*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 4^e^ série, t. XXX.)

CHAPITRE XXIV.

Socinianisme des ministres de Genève au XVIII^e^ siècle.

« Je vois de mes fenêtres la ville où régnait Jean Chauvin, le Picard, dit Calvin, et la place où il fit brûler Servet pour le bien de son âme. Presque tous les prêtres de ce pays-ci pensent aujourd'hui comme Servet et vont même plus loin que lui. Ils

(363) La persévérance avec laquelle on répète cette odieuse imputation m'a forcé de la discuter longuement dans le *Mysticisme catholique*.

(364) SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. III, p. 537.

ne croient point du tout Jésus-Christ Dieu; et ces messieurs, qui ont fait autrefois main basse sur le purgatoire, se sont humanisés jusqu'à faire grâce aux âmes qui sont en enfer. Ils prétendent que leurs peines ne seront point éternelles.

« Il y avait là de quoi se couper la gorge, allumer des bûchers, faire des Saint-Barthélemy; cependant on ne s'est pas même dit d'injures, tant les mœurs sont changées. Il n'y a que moi à qui un de ces prédicants en ait dit, parce que j'avais osé avancer que le picard Calvin était un esprit dur qui avait fait brûler Servet fort mal à propos. Admirez, je vous prie, les contradictions de ce monde. Voilà des gens qui sont presque ouvertement les sectateurs de Servet, et qui m'injurient pour avoir trouvé mauvais que Calvin l'ait fait brûler à petit feu avec des fagots verts. » (*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même.*)

CHAPITRE XXV.

J.-J. Rousseau juge du calvinisme génevois et de ses contradictions.

« Voici comment ces messieurs tournent la chose, pour autoriser le jugement rendu contre mes livres et contre moi. Ils me jugent moins comme Chrétien que comme citoyen; ils me regardent moins comme impie envers Dieu, que comme rebelle aux lois; ils voient moins en moi le péché que le crime, et l'hérésie que la désobéissance. J'ai, selon eux, attaqué la religion de l'Etat; j'ai donc encouru la peine portée par la loi contre ceux qui l'attaquent. Voilà, je crois, le sens de ce qu'ils ont dit d'intelligible pour justifier leur procédé. Je ne vois à cela que trois petites difficultés. La première, de savoir quelle est cette religion de l'Etat; la seconde, de montrer comment je l'ai attaquée; la troisième, de trouver cette loi selon laquelle j'ai été jugé. Qu'est-ce que la religion de l'Etat? C'est la sainte *Réformation évangélique?* Voilà, sans contredit, des mots bien sonnants. Mais, QU'EST-CE, A GENÈVE, AUJOURD'HUI, QUE LA SAINTE RÉFORMATION ÉVANGÉLIQUE? Le sauriez-vous, monsieur, par hasard? En ce cas, je vous en félicite. Quant à moi, je l'ignore. J'avais cru le savoir ci-devant; mais je me trompais ainsi que bien d'autres, plus savants que moi sur tout autre point, et non moins ignorants sur celui-là. Quand les réformateurs se détachèrent de l'Eglise romaine, ils l'accusèrent d'erreur; et, pour corriger cette erreur dans sa source, ils donnèrent à l'Ecriture un autre sens que celui que l'Eglise lui donnait. On leur demanda de quelle autorité ils s'écartaient ainsi de la doctrine reçue; ils dirent que c'était de leur autorité propre, de celle de leur raison. Ils dirent que le sens de la Bible étant intelligible et clair à tous les hommes en ce qui était du salut, chacun était juge compétent de la doctrine, et pouvait interpréter la Bible, qui en est la règle, selon son esprit particulier; que tous s'accorderaient ainsi sur les choses essentielles; et que celles sur lesquelles ils ne pourraient s'accorder, ne l'étaient point. Voilà donc l'esprit particulier établi pour unique interprète de l'Ecriture; voilà l'autorité de l'Eglise rejetée; voilà chacun mis, pour la doctrine, sous sa propre juridiction. Tels sont les deux points fondamentaux de la Réforme : reconnaître la Bible pour règle de sa croyance, et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que soi. Ces deux points combinés forment le principe sur lequel les Chrétiens réformés se sont séparés de l'Eglise romaine, et ils ne pouvaient moins faire sans tomber en contradiction; car *quelle autorité interprétative auraient-ils pu se réserver, après avoir rejeté celle du corps de l'Eglise? Je sais que votre histoire, et celle en général de la Réforme, est pleine de faits qui montrent une inquisition très-sévère*, et que, de persécutés, les réformateurs DEVINRENT BIENTOT PERSÉCUTEURS; mais ce contraste si choquant dans toute l'histoire du christianisme, ne prouve autre chose dans la vôtre, que l'INCONSÉQUENCE DES HOMMES ET L'EMPIRE DES PASSIONS SUR LA RAISON. A force de discuter contre le clergé catholique, le clergé protestant prit l'esprit disputeur et pointilleux. Il voulait tout décider, tout régler, prononcer sur tout; chacun proposait modestement son sentiment pour loi suprême à tous les autres : ce n'était pas le moyen de vivre en paix. Calvin, sans doute, était un grand homme : mais enfin, c'était un homme, et, qui pis est, un théologien; il avait d'ailleurs tout l'orgueil du génie qui sent sa supériorité, et qui s'indigne qu'on la lui dispute : la plupart de ses collègues étaient dans le même cas; tous en cela d'autant plus coupables qu'ils étaient plus inconséquents. Aussi, quelle prise n'ont-ils pas donnée en ce point aux catholiques! et pitié n'est-ce pas de voir dans leurs défenses ces savants hommes, ces esprits éclairés qui raisonnent si bien surtout autre article, déraisonner si sottement sur celui-là? Ces contradictions ne prouvaient cependant autre chose, sinon QU'ILS SUIVAIENT BIEN PLUS LEURS PASSIONS QUE LEURS PRINCIPES. Leur dure orthodoxie était elle-même une hérésie. . . .

. . . . . .

« Les réformés de nos jours, du moins les ministres, ne connaissent ou n'aiment plus leur religion. S'ils l'avaient connue et aimée, à la publication de mon livre, ils auraient poussé de concert un cri de joie, ils se seraient tous unis avec moi, qui n'attaquais que leurs adversaires; mais ils aiment mieux abandonner leur propre cause, que de soutenir la mienne : avec leur ton risiblement arrogant, avec leur rage de chicane et d'intolérance ILS NE SAVENT PLUS CE QU'ILS CROIENT, NI CE QU'ILS VEULENT, NI CE QU'ILS DISENT. Je ne les vois plus que comme de mauvais valets des prêtres, qui les servent moins par amour pour eux que par haine contre moi. Quand ils auront bien disputé, bien chamaillé, bien ergoté, bien prononcé, tout au fort de leur petit triomphe, le clergé romain, qui maintenant rit et les laisse faire, viendra les chasser, armé d'arguments *ad hominem* sans réplique; et les battant de

leurs propres armes, il leur dira : « Cela va « bien ; mais, à présent, ôtez-vous de là, mé- « chants intrus que vous êtes, vous n'avez « travaillé que pour nous. » Je reviens à mon sujet. L'Eglise de Genève n'a donc et ne doit avoir, comme réformée, aucune profession de foi précise, articulée, et commune à tous ses membres. Si l'on voulait en avoir une, en cela même on blesserait la liberté évangélique, on renoncerait au principe de la réformation, on violerait la loi de l'Etat. Toutes les Eglises protestantes qui ont dressé des formules de profession de foi, tous les synodes qui ont déterminé des points de doctrine, n'ont voulu que prescrire aux pasteurs celles qu'ils devaient enseigner, et cela était bon et convenable. Mais si ces Eglises et ces synodes ont prétendu faire plus par ces formules, et prescrire aux fidèles ce qu'ils devaient croire, alors, par de telles décisions, ces assemblées n'ont prouvé autre chose, sinon qu'elles ignoraient leur propre religion. L'Eglise de Genève paraissait depuis longtemps s'écarter moins que les autres du véritable esprit du christianisme, et c'est sur cette trompeuse apparence que j'honorais ses pasteurs d'éloges, dont je les croyais dignes; car mon intention n'était assurément pas d'abuser le public. Mais qui peut voir aujourd'hui ces mêmes ministres, jadis si coulants, et devenus tout à coup si rigides, chicaner sur l'orthodoxie d'un laïque, et LAISSER LA LEUR DANS UNE SI SCANDALEUSE INCERTITUDE? ON LEUR DEMANDE SI JÉSUS-CHRIST EST DIEU, ILS N'OSENT RÉPONDRE; ON LEUR DEMANDE QUELS MYSTÈRES ILS ADMETTENT, ILS N'OSENT RÉPONDRE. Sur quoi donc répondront-ils, et quels sont les articles fondamentaux, différents des miens, sur lesquels ils veulent qu'on se décide, si ceux-là n'y sont pas compris? Un philosophe jette sur eux un coup d'œil rapide; il les pénètre, il les voit ariens, sociniens : il le dit, et pense leur faire honneur; mais il ne voit pas qu'il expose leur intérêt temporel, la seule chose qui généralement décide ici-bas de la foi des hommes. Aussitôt alarmés, effrayés, ils s'assemblent, ils discutent, ils ne savent à quel saint se vouer; et après force consultations, délibérations, conférences, le tout aboutit à un amphigouri, où l'on ne dit ni oui, ni non, et auquel il est aussi peu possible de rien comprendre qu'aux deux plaidoyers de Rabelais. La doctrine orthodoxe n'est-elle pas bien claire et ne la voilà-t-elle pas en de sûres mains! » (J.-J. ROUSSEAU, *Lettres de la Montagne.*)

CHAPITRE XXVI.

La Saint-Barthélemy, crime politique (365).

« En méditant la Saint-Barthélemy, Catherine de Médicis n'avait en vue aucun résultat social; car cette femme, qui passe pour avoir eu du génie, parce que sa vie entière fut un crime heureux, ne tendit jamais par de grands moyens, qu'à de petites choses; à assurer son pouvoir de cour, à s'affranchir de quelque inquiétude personnelle, à saper des prétentions gênantes. Lors de la conjuration d'Amboise, prenant ombrage du triumvirat, elle pousse les protestants à la révolte « très ayse que sur « le grabouïl et rumeur d'armes, elle fût en « sauveté (366). » Plus tard, l'ascendant de Coligny lui fait peur et ELLE CACHE UN ASSASSINAT DANS UN MASSACRE. Volontiers, en son ambition furieuse et stérile, elle aurait mis le feu au royaume, rien que pour y régner avec moins de soucis au milieu des cendres. Que lui importait la religion? Brantôme, son panégyriste, a beau la représenter « faisant ses pasques et ne faillant tous « les jours au service divin, à ses vespres, « à ses messes (367); » sa vraie dévotion, sa dévotion sincère, consistait à obéir aux astrologues, à calculer le nombre de jours réservés à ses ennemis ou à ses amants, sur les balancements d'une bague suspendue à un cheveu. Par elle s'introduisirent, en France mille pratiques d'un caractère à la fois puéril et funèbre, le goût des incantations, l'usage de tracer des cercles magiques. Quand La Mole fut interrogé sur le prétendu complot qui lui coûta la tête, on s'inquiéta fort d'une certaine image de cire, qui lui appartenait, et qu'on avait trouvée ayant un coup dans le cœur. Sommé de déclarer si cette figure avait rapport à la maladie du roi, La Mole jura que non, et que « ladite image était pour aimer sa « maîtresse (368). » Tel était le genre de catholicisme mis à la mode par Catherine! » (LOUIS BLANC, *Histoire de la révolution française*, t. I^er^)

CHAPITRE XXVII.

Cruauté des calvinistes français.

« Au lieu de répondre à des objections cent fois répétées, n'ont-ils pas (les catholiques) bien plutôt le droit de reprocher aux protestants LEUR FUREUR ODIEUSE ET LE CRUEL FANATISME D'UN ESPRIT VINDICATIF, PERSÉCUTEUR ET INTOLÉRANT? Le parlement fit des tableaux si sinistres de ces cruautés, que l'effroi fut général. Les deux conjurations d'Amboise et de Meaux, cinq guerres civiles, des forteresses livrées à l'ennemi par la trahison, des couvents pillés et démolis, des prêtres égorgés, des religieuses assassinées, les fidèles tués pendant l'exercice de leur religion et pendant de solennelles processions dans les rues de Paris, de Pamiers, Rhodez, Valence, etc. ; telles sont les preuves incontestables de la sanglante barbarie dont les huguenots se rendirent coupables, en temps de guerre autant qu'au milieu de la paix générale : et malheureusement, alors même

(365) J'ai cru devoir ajouter ici l'examen de quelques faits relatifs à l'histoire du calvinisme, quoiqu'ils ne se soient pas passés en Suisse.

(366) BRANTÔME, *Vies de dames illustres*, p. 68.

(367) *Ibid.*, p. 87.

(368) *Mémoires de l'Estat de France sous Charles neuvième*, t. III, p. 196. B. 1573.

que je le voudrais, je ne pourrais combattre ces terribles accusations, qui ne sont que trop prouvées par tout ce qui s'est passé en France comme en Angleterre. » (FITZ-WILLIAM, dans HOENINGHAUSS, trad. franç., ch. 7.)

CHAPITRE XXVIII.

Renaissance du calvinisme. — Les méthodistes.

« Lorsque les indulgences publiées par Léon X devinrent au XVI^e^ siècle l'occasion de la Réforme, Luther, en attaquant l'abus de ces largesses pontificales et surtout la doctrine par laquelle les Dominicains prétendaient les soutenir, osa contester la valeur méritoire des pratiques extérieures, prescrites ou conseillées par l'Eglise avec promesse de récompense spirituelle. La conséquence et la hardiesse de son esprit le conduisirent plus loin ; il nia le mérite de toute obéissance et de toute observance, en fin des œuvres satisfactoires en général ; et dès lors, appuyé de nombreux textes de l'Ecriture (369), il attaqua non plus seulement le mérite, mais la bonté même des œuvres morales, quelles qu'elles fussent. Selon lui, toutes les actions des hommes, même des justes en état de grâce, peuvent être des péchés, parce que le principe du péché, la concupiscence, ou, pour parler un langage moins technique, le sentiment de l'égoïsme et de l'orgueil humain, en est inséparable. A cette corruption désespérée de l'humanité Dieu a daigné accorder un remède miraculeux dans la rédemption, faveur immense mais gratuite, qui offre à la créature incapable de mérite les inépuisables mérites du Fils de Dieu. Or ces mérites, c'est par la foi, et singulièrement par la foi en leur réalité et en leur vertu, que l'homme se les approprie ; en d'autres termes, c'est la foi seule qui rend l'homme agréable à Dieu ou plutôt graciable devant lui. Ce ne sont pas les œuvres, car elles sont ou peuvent être des péchés, l'homme restant pécheur, quoi qu'il arrive ; mais c'est la foi, seul et dernier lien de la nature humaine avec la nature divine ; par elle, la justice de Dieu profite à l'homme ; en d'autres termes, l'homme est *justifié par la foi*. Bossuet s'attache à montrer que Luther a plusieurs fois varié dans l'expression et les accessoires de cette doctrine ; mais jamais cependant il ne l'a essentiellement désavouée ; mais Calvin et son école l'ont établie avec une précision rigoureuse ; mais enfin on peut affirmer en général que sous des rédactions diverses elle a prévalu parmi les différentes sectes des réformés. L'esprit des confessions de foi des auteurs protestants, de la tradition protestante, est très-certainement que *la foi justifie*.

« Plus d'un protestant l'ignore ou l'oublie maintenant. Accoutumé à suivre les inspirations de la raison humaine, plus d'un imputerait plutôt cette croyance aux prêtres de Rome qu'il n'y reconnaîtrait la sienne. S'il est cependant un fait assuré dans l'histoire ecclésiastique, c'est que, pour détruire l'importance exagérée que les prédicateurs ultramontains attribuaient aux pratiques extérieures, les réformateurs ont été jusqu'à anéantir l'efficacité des œuvres pour le salut.

. . . . . .

« Quoi qu'il en soit, on voit du reste que la doctrine protestante sur la justification a quelque chose d'exclusif et d'outré qui choque la raison commune, et même un instinct de justice qu'il serait difficile de faire passer pour une illusion. Cet article de leur croyance doit, en conséquence, avoir été un des premiers qui, dans l'attiédissement général de la foi, aient ressenti les effets de l'esprit de doute et d'indifférence. Il a cessé d'être suivi à la lettre, il n'a plus été professé que des lèvres ; dans quelques Eglises il n'a plus même été professé du tout ; il est resté enseveli et oublié dans les confessions de foi ; et, parmi les protestants dont l'éducation religieuse s'est faite il y a trente ou quarante ans, un bon nombre n'en a jamais entendu parler. Mais les raisons qui ont affaibli l'empire de cette croyance doivent la relever aujourd'hui. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Aussi l'expression de cette croyance revient-elle sans cesse dans la bouche des sectateurs de la nouvelle réforme (370) : dans leurs écrits, dans leurs sermons, dans leurs entretiens, ils ont fait honte aux fidèles de l'avoir oubliée, aux pasteurs de l'avoir énervée ; ils l'ont prise pour le signe caractéristique de leur communion, et c'est par là que fraternisent des sectes nouvelles divisées sur d'autres points. Ce retour a manifesté un fait assez singulier. C'est que les indifférents, les croyants tièdes et raisonneurs, s'étaient laissés aller, sur le plus important des dogmes, à une croyance plus rapprochée de la croyance catholique, en ce point moins outrée et plus naturelle que la foi de la Réforme. Cela est si vrai qu'à Genève il n'est pas rare de rencontrer des protestants modérés et paisibles qui, lorsqu'on leur présente la justification par la foi seule comme la doctrine protestante, répondent froidement que ce sont les calvinistes qui croient cela. Ainsi, dans la ville de Calvin, le nom de *calviniste* serait devenu un nom de secte. Ceux que le peuple y appelle dérisoirement *les momiers* ne témoignent pas en effet d'autres prétentions que celle de ramener la foi protestante à son institution primitive.

« A Genève, cependant, le dissentiment n'a pas eu de suites éclatantes. Il y a bien eu quelques controverses, mais plutôt, je crois, sur la liberté de prédication que sur le dogme même. Ce qui marque le dissentiment, c'est surtout la vivacité et la persévérance des nouveaux prédicateurs à insister spécialement sur les dogmes difficiles et contestés,

(369) Je me suis attaché à expliquer les textes les plus importants dans le *Mysticisme catholique*.

(370) Les méthodistes.

comme celui de la justification, opposées au prudent silence des autres pasteurs sur ces questions, au soin attentif qu'ils prennent de les éviter, enfin à la réserve, à la froideur avec lesquelles ils les abordent, lorsque les exemples ou les sommations de leurs rivaux leur en imposent la nécessité. Les uns âgés ou timides, veulent le repos avant tout, et ne s'inquiéteraient pas de l'obtenir de l'indifférence, d'après la maxime peu philosophique et peu chrétienne de Voltaire, *que la paix est d'un prix aussi grand que la vérité;* les autres, forcés de reconnaître la tradition de la Réforme dans les prétendues nouveautés des méthodistes, espèrent les désarmer par un redoublement de zèle, rendent leurs études et leurs prédications plus dogmatiques, parlent de Jésus-Christ enfin plus que ne le faisaient leurs prédécesseurs, et comptent obtenir à ce prix la tranquillité et l'union. Dans le parti opposé, quelques-uns ont rompu avec le corps des pasteurs, et ont élevé autel contre autel; d'autres, sans se séparer de l'Eglise établie, ont borné leur ambition à la ramener, à l'exciter du moins par l'exemple et la parole, et ne se signalent que par une foi plus sévère et plus fervente. . . . . .

« C'est une chose étrange que ce penchant de certaines écoles à donner aux dogmes un sens hyperbolique et absolu qui les oppose à tous les sentiments pratiques, à toutes les opinions communes, à l'esprit de toutes les règles sociales. Il n'est personne, parmi ceux qui admettent la théorie calviniste ou janséniste de la justification, qui, dans la conduite de la vie, ne fasse une différence immense entre le bien et le mal, en dehors même de toute croyance chrétienne; qui n'éprouve et ne professe l'estime pour les honnêtes gens de tous les temps, de tous les pays, de toutes les sectes; et cependant ILS METTENT, DANS LA THÉORIE, AU PREMIER RANG DES VÉRITÉS SAINTES, UNE CROYANCE QUI PLACERAIT SUR LA MÊME LIGNE DEVANT DIEU LE VICE ET LA VERTU, ET QUI RÉDUIRAIT AU NÉANT TOUTES LES DISTINCTIONS MORALES SUR LESQUELLES REPOSENT EN CE MONDE L'HONNEUR, LA JUSTICE ET LA LOI. » (Charles DE RÉMUSAT, *Passé et présent*, Des controverses.)

SECTION SECONDE.

LE PROTESTANTISME DANS LES ETATS GERMANIQUES DU NORD.

CHAPITRE I^er^.

La Réforme en Angleterre.

« Les Etats germaniques du Nord, l'Angleterre, la Suède et le Danemark suivirent l'exemple de l'Allemagne; mais en se séparant du Saint-Siége, ces trois Etats, dominés par l'esprit de l'aristocratie, conservèrent en partie la hiérarchie catholique..... Cette révolution ne fit que séparer l'Angleterre de Rome, que confisquer le pouvoir et les biens de l'Eglise au profit des rois. FAITE SANS CONSCIENCE NI CONVICTION par le prince et l'aristocratie, elle ne fut que le dernier résultat de la toute-puissance, auquel les Anglais portaient la couronne depuis un demi-siècle en haine de l'anarchie des Roses. La propagation des anciennes doctrines d'Occam et de Wiclef rendait les classes élevées indifférentes aux innovations religieuses. Cette réforme officielle n'avait rien à voir avec celle qui s'opérait en même temps dans les rangs inférieurs du peuple par l'enthousiasme spontané des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, venus en foule de l'Allemagne, des Pays-Bas et de Genève. Celle-ci domina sur-le-champ en Ecosse, et finit par vaincre l'autre en Angleterre. L'occasion de la réforme aristocratique et royale d'Angleterre fut petite; elle parut tenir à la passion éphémère d'Henri VIII pour Anne de Boleyn, dame d'honneur de la reine Catherine d'Aragon, tante de Charles-Quint. Au bout de vingt ans de mariage, il se souvint que la reine avait été pendant quelques mois l'épouse de son frère. C'était le moment où la victoire de Pavie, rompant l'équilibre de l'Occident, effrayait Henri VIII sur le succès de l'empereur, son allié; il passa du côté de François, et demanda son divorce à Clément VII. Le Pape, menacé par Charles-Quint, cherchait tous les moyens de gagner du temps. Après avoir remis le jugement à des légats, il évoqua l'affaire à Rome. Les Anglais ne voyaient pas le divorce avec plus de plaisir. Outre l'intérêt qu'inspirait Catherine, ils craignaient qu'une rupture avec l'Espagne n'arrêtât le commerce des Pays-Bas. Ils refusaient de fréquenter les marchés de France, par lesquels on aurait voulu remplacer ceux de la Flandre. Cependant des conseillers plus hardis, qui avaient succédé au cardinal légat Wolsey, le ministre d'Etat Cromwell et Cranmer, docteur d'Oxford, que Henri avait fait archevêque de

Cantorbéry, détruisaient ses scrupules en lui achetant l'approbation des principales universités de l'Europe. Le roi éclata enfin, et le clergé du royaume fut juridiquement accusé d'avoir reconnu pour légat le ministre disgracié. Les députés du clergé n'obtinrent leur pardon qu'en faisant au roi un présent de cent mille livres, et en le reconnaissant pour le protecteur et le chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Le 30 mars 1534, cette déclaration, passée en bill dans les deux Chambres, fut sanctionnée par le roi, et tout appel à Rome fut défendu. Le 23 du même mois, Clément VII s'était prononcé contre le divorce d'après l'avis presque unanime de ses cardinaux. Ainsi, l'Angleterre fut séparée du Saint-Siége.

« Ce changement, qui semblait terminer la révolution, n'en était que le commencement. D'abord, le roi déclara tous les pouvoirs ecclésiastiques suspendus. Les évêques devaient, au bout d'un mois, présenter une pétition pour recouvrer l'exercice de leur autorité. Les monastères furent supprimés, et leurs biens équivalant à sept millions de notre monnaie réunis à la couronne. Mais le roi eut bientôt tout dissipé; il donna, dit-on, à un de ses cuisiniers une terre pour un bon plat. Le précieux mobilier des couvents, leurs chartes, leurs bibliothèques, furent enlevés, dispersés. Les âmes pieuses étaient indignées; les pauvres ne trouvaient plus leur subsistance à la porte des monastères. La noblesse et les propriétaires de campagnes prétendaient que si les couvents cessaient d'exister, leurs terres ne pouvaient retomber à la couronne, mais revenir aux représentants des donateurs. Les habitants de cinq comtés du nord coururent aux armes et marchèrent sur Londres pour accomplir ce qu'ils appelaient le *pèlerinage de grâce;* mais on négocia avec eux, on promit beaucoup; et quand ils se dispersèrent, on les pendit par centaines. Les protestants, qui affluaient alors en Angleterre, avaient cru pouvoir s'y établir à la faveur de cette révolution. Henri VIII leur apprit combien ils se trompaient. Il n'eût voulu pour rien au monde renoncer à ce titre de *défenseur de la foi* que lui avait valu son livre contre Luther. Il maintint donc l'ancienne foi par son bill des *six articles*, il poursuivit les deux partis avec une impartiale intolérance. On vit en 1540 les protestants et les catholiques traînés de la Tour à Smithfield sur la même claie; les premiers étaient brûlés comme hérétiques, les seconds pendus comme traîtres pour avoir nié *la suprématie.*

« Le roi, ayant en tout point remplacé le Pape, établit solennellement son infaillibilité religieuse et politique; il fit décréter par le parlement que ses proclamations avaient la même force que les bills passés dans les deux Chambres. Ce qu'il y eut de plus terrible, c'est qu'il crut lui-même à cette infaillibilité, et regarda comme sacrés tous les caprices de ses passions. Des six femmes qu'il eut, deux furent chassées, deux décapitées sous prétexte d'adultère; la dernière faillit l'être pour avoir soutenu les opinions des protestants. Il exerça dans sa famille un despotisme à la fois sanguinaire et tracassier, et traita toute la nation comme sa famille. Il fit faire une traduction de la Bible, et défendit toutes les autres; encore, à l'exception des chefs de famille, toute personne était passible, chaque fois qu'elle ouvrait la Bible, d'un mois d'emprisonnement. Il écrivit lui-même deux livres pour l'instruction religieuse du peuple (l'*Institution* et l'*Erudition du chrétien*). Il alla jusqu'à disputer en personne contre les novateurs; un maître d'école, nommé Lambert Simnel, poursuivi pour avoir nié la présence réelle, ayant appelé du métropolitain au chef de l'Eglise, le roi argumenta contre lui, et au bout de cinq heures de dispute, il lui demanda s'il voulait céder ou mourir. Simnel choisit la mort, il fut brûlé à petit feu. Une scène plus bizarre encore fut le jugement de saint Thomas de Cantorbéry, mort en 1170. Il fut cité à Westminster comme accusé de trahison, et au bout du délai ordinaire de trente jours, condamné par défaut; les reliques du contumace furent brûlées et ses propriétés, c'est-à-dire sa châsse et les offrandes qui la décoraient, confisquées au profit du roi.

« Henri VIII aurait voulu étendre sur l'Ecosse sa tyrannie religieuse; mais le parti français, qui y dominait, était attaché à la religion catholique, et toute la nation avait horreur du joug anglais. Sir Georges Douglas écrivait en parlant du roi d'Angleterre : « Il n'y a pas jusqu'aux plus petits garçons « qui ne veuillent jeter des pierres; les femmes y briseront leurs quenouilles : tout le « peuple mourrait de faim plutôt pour l'em« pêcher; la plupart des hommes nobles et « tout le clergé sont contre lui.

« La jeune reine d'Ecosse (Marie) resta sous la garde de Jacques Hamilton, comte d'Arron..., nommé gouverneur par les lords, quoique le testament du feu roi désignât pour régent le cardinal Beaton, et l'Ecosse fut comprise dans le traité conclu entre l'Angleterre et la France en 1546; le roi d'Angleterre mourut un an après.

« Pendant les dernières années de son règne, Henri ayant dépensé les sommes prodigieuses qu'il avait tirées de la suppression des monastères, chercha de nouvelles ressources dans la servilité de son parlement. Il l'avait discipliné de bonne heure, et, à la moindre résistance, il réprimandait les *varlets des communes.* Dès 1543, c'est-à-dire quatre ans après, il lui avait demandé un énorme subside. Il avait arraché de nouvelles sommes sous toutes les formes : impôts, don gratuit, emprunt, altération des monnaies. Enfin le parlement, sanctionnant la banqueroute, lui abandonna tout ce qu'il avait emprunté depuis la trente et unième année de son règne. On prétendait qu'avant la vingt-sixième les recettes de l'Echiquier avaient surpassé la somme de toutes les taxes imposées par ses prédécesseurs, et qu'avant sa mort cette somme s'était plus

que doublée. » (MICHELET, *Précis de l'histoire moderne.*)

CHAPITRE II.

Tyrannie et variations religieuses de Henri VIII. — Lâcheté des Anglais.

« Les abus de l'Eglise romaine étaient parvenus au comble. . . . . Cependant, il est probable que le peuple anglais les eût supportés, si Henri VIII, qui à ce moment tenait la nation dans sa main de fer, n'eût pas jugé de son intérêt de se quereller avec le Pape, parce que celui-ci avait refusé de sanctionner la répudiation de la reine Catherine, et de consentir au mariage du roi avec Anne de Boleyn. Henri ne s'occupait nullement d'être conséquent avec l'opinion qu'il avait adoptée. Il était le champion des deux partis dans la dispute élevée entre Martin Luther et le Pape. D'abord il se livra aux invectives les plus acrimonieuses contre le réformateur allemand dans un livre qui (ayant été envoyé à Rome) plut tellement au Pape, qu'il récompensa Henri en lui accordant le titre de *défenseur de la foi*, distinction que portent encore, assez mal à propos, les successeurs *protestants* du roi Tudor. Léon X ne prévoyait guère, en appelant Henri le défenseur du papisme, qu'il conférait une décoration à un prince qui ne tarderait pas à devenir un des ennemis les plus formidables qui se soient jamais élevés contre l'Eglise de Rome. . . . . .

. . . . . .

« Ceci est exactement vrai ; car bien que Henri niât la suprématie du Pape, il ne favorisa pas les protestants. Au contraire, leurs doctrines lui paraissaient opposées à la domination spirituelle qu'il voulait s'arroger, et il décréta contre eux des lois rigoureuses, dont quelques-unes, sous un point de vue spirituel, étaient aussi arbitraires et aussi cruelles qu'aucuns des anathèmes qu'aient jamais lancés les foudres du Vatican. Décidé à montrer qu'en abolissant l'autorité papale il n'avait pas changé de religion, Henri s'empressa de donner une preuve signalée de la haine qu'il portait aux dogmes réformés.

« Aussitôt que les doctrines de Luther furent connues, elles furent adoptées en secret par la classe moyenne de l'époque et par quelques personnes de la classe supérieure. « Henri VIII, dit Hume, avait été « élevé dans un strict attachement à l'Eglise « de Rome, et de plus était particulièrement « prévenu contre Luther ; il s'opposa donc « aux progrès des dogmes luthériens au « moyen de toute l'influence que lui donnait « son autorité étendue et arbitraire. » Le parlement, qui s'était assemblé le 28 avril 1539, rédigea immédiatement, *par ordre de la cour*, une loi intitulée : *Acte pour abolir les diversités d'opinions en certains points qui concernent la religion chrétienne.* C'est la loi généralement connue sous le nom du *Bloody-Statute* (statut sanglant) à cause de sa sévérité envers les protestants.

« La peine du feu ou de la pendaison fut décrétée contre ceux : 1° qui, par paroles ou par écrits, niaient la transsubstantiation ; 2° contre ceux qui soutenaient que, dans la communion, les deux espèces étaient nécessaires ; 3° ou qui trouvaient que le mariage des prêtres était légal ; 4° qu'on pouvait manquer aux vœux du célibat ; 5° ou que les messes particulières étaient inutiles ; 6° ou finalement, que la confession auriculaire n'est pas nécessaire au salut. Selon cette loi, et quelques autres déjà faites, qui *avaient défini ce qu'il fallait croire en matière de religion*, tous les sujets se trouvaient également exposés à encourir les peines décrétées. Cette dernière loi, jointe à celles qui avaient déjà été faites contre l'autorité du Pape, contenait la croyance du roi, mais non pas celle de la nation. — Il n'y avait pas une personne dans le royaume qui ne crût plus ou moins ce que renfermait la prescription, et cependant pas une d'entre elles n'osa l'enfreindre. — Les réformés furent cependant ceux qui en souffrirent le plus, et, en effet, elle était dirigée contre eux. »

. . . . . .

« Mais, bien que son despotisme menaçât de la sorte tous ceux qui pencheraient en faveur de Luther, il était également violent contre les moines, qui avaient refusé de reconnaître son autorité spirituelle. — En conséquence, poussé par un esprit de vengeance et par la soif du lucre, il supprima les monastères et s'empara de leurs énormes revenus, après avoir exercé contre ceux qui opposaient une vive résistance à cette spoliation les cruautés les plus atroces. . .

. . . . . .

« Il est impossible de reconnaître un solide et raisonnable sentiment de religion dans la conduite d'Henri VIII, qui cherchait à devenir une espèce de pape en Angleterre.

« L'opinion publique ne s'était pas manifestée avec assez de force pour y avoir une voix. Il se faisait cependant des changements perpétuels dans les doctrines religieuses du roi, et CES CHANGEMENTS SE SUCCÉDAIENT AVEC TANT DE RAPIDITÉ QU'IL ÉTAIT IMPOSSIBLE A SES SUJETS DE LES SUIVRE, bien qu'ils sussent que la moindre infraction à l'observance de chaque nouvel article serait qualifiée d'hérésie, et conduirait le coupable à l'échafaud. Le parlement était le servile complice du roi dans tous ses actes de despote. La classe moyenne de la nation était trop faible pour exercer aucune influence dans les affaires publiques. La classe supérieure s'était vendue pour les biens que le roi avait confisqués sur les monastères qu'il avait anéantis, et la classe basse était plongée dans l'ignorance et dans l'apathie. La civilisation n'avait fait que peu de progrès à cette époque. De cette sorte, la nation entière obéissait aux édits de Henri, et modelait sa croyance selon les ordres du monarque. . . . . .

. . . . . .

« Mais si l'on peut reprocher à Henri VIII

d'avoir encouragé et promulgué la réforme par égoïsme, par cupidité et par vengeance. Luther, de son côté, n'est pas exempt de semblables imputations.

. . . . . .

« Martin Luther était un moine Augustin : irrité de voir enlever à son couvent une ressource, ...

. . . . . .

il s'éleva immédiatement contre l'inefficacité de ces indulgences, et étant d'un caractère emporté, il ne tarda pas à se livrer à d'autres actes d'insubordination, et finit par nier entièrement la suprématie du Pape.

« La Réforme, quelque grande et quelque bienfaisante qu'ait été son influence, dut son origine, tant en Allemagne qu'en Angleterre, aux causes les plus suspectes.

« La conduite de Luther *racheta* cependant, plus tard, les erreurs dont il s'était rendu coupable dans le principe. Celle d'Henri fut constamment vile et tyrannique. — Il envoya indistinctement, de part et d'autre, à l'échafaud les partisans de la dispute religieuse. Le savant évêque Fischer, l'habile, le consciencieux sir Thomas Morus, furent exécutés pour avoir refusé de reconnaître la suprématie dont il avait plu au roi de s'investir, et dans ce même temps il condamnait au bûcher un grand nombre de protestants. De plus, le ressentiment qu'il portait à tous ceux qui n'avaient jamais porté atteinte à l'autorité royale le porta à l'énorme folie de faire citer devant la cour les ossements de Thomas (dont il avait dépouillé la superbe châsse) à Becket où saint Thomas fut condamné comme traître; son nom fut effacé du calendrier, et la sentence du feu fut prononcée contre ses ossements ! — Certes, ce ne fut pas moins l'action d'un fou que celle d'un tyran. Mais de quelque manière qu'il plût à Henri de satisfaire à ses royales fantaisies, il était certain de voir le peuple rester impassible, se contentant de regarder avec étonnement, mais avec la plus parfaite soumission, les victimes du papisme et du protestantisme traînées, en exemples, au bûcher ou à l'échafaud.

« La Réforme, en Angleterre, bien que le premier coup dirigé contre le papisme fût frappé par Henri VIII, ne porta pas de bons fruits sous son règne. . . . . .

. . . . . .

« Henri VIII se livrait à des actes qui auraient rivalisé avec ceux des monarques les plus sanguinaires des empereurs romains, et gouvernait avec un pouvoir plus absolu que celui de tout autre monarque de l'Europe. — Les parlements étaient de simples forces, et on ne parlait de la tant vantée constitution d'Angleterre et de la Grande-Charte, qu'en théorie, car certes, on les mettait peu en pratique. » (Mackinnon, *Histoire de la civilisation*, trad. franç. tome I.)

CHAPITRE III.

Cause honteuse du schisme anglican.

« C'est une affaire de mariage qui amena la séparation de l'Angleterre d'avec le Saint-Siége (371). Par estime pour ma patrie, je voudrais taire le motif ignoble qui détermina ce schisme ; mais ce motif est trop connu pour qu'on puisse n'en rien dire, sans être taxé de partialité. Je veux parler de la passion criminelle de Henri VIII pour Anne de Boleyn. SI LA PASSION N'EUT PAS AVEUGLÉ LE MONARQUE, IL N'AURAIT PAS ROMPU LES LIENS QUI L'UNISSAIENT AU SAINT-SIÉGE (372). »

CHAPITRE IV.

La Réforme en Angleterre. — Edouard VI et Cranmer.

« Peu après la mort de Henri VIII (1547), l'Angleterre se vit la proie des fureurs des factions religieuses et politiques. Par ses dispositions testamentaires, ce monarque avait nommé premier héritier son fils Edouard, qu'il avait eu de Jeanne Seymour; après celui-ci, venait Marie, fille de Catherine d'Aragon, puis Elisabeth, née de son mariage avec Anne de Boleyn. D'après ces dispositions, le gouvernement de l'Angleterre administré au nom d'Edouard VI, prince peu digne du trône, se trouvait entre les mains d'un conseil de régence établi par le roi Henri, et composé de seize membres, à la tête desquels était, en qualité de Protecteur, le duc de Somerset, oncle du roi. La Réformation fit alors des progrès importants en Angleterre. Le Protecteur et la plupart des grands du royaume, penchaient pour la nouvelle doctrine et, Cranmer par son appui, consolida les fondements de la nouvelle Eglise. Mais il ternit *sa gloire* (373) en opprimant et en persécutant avec une férocité sanguinaire, cette même liberté de conscience, dont les réformateurs plus généreux arboraient l'étendard. Il fit violence au caractère débonnaire du roi, qui n'avait que douze ans, en le contraignant à signer des arrêts de mort contre des fanatiques et des hérétiques, ce que l'enfant-monarque ne fit qu'en versant des larmes, et en rejetant sur Cranmer la responsabilité de cette barbarie. Aux six articles de foi, fut substitué un système de doctrine protestante de quarante-deux articles, sous des peines plus sévères contre les réfractaires. » (De Rotteck, *Histoire générale*, tome III.)

CHAPITRE V.

Persécution de l'Eglise, sous Henri VIII, et sous Elisabeth.

« L'évêque Fischer était également distingué sous le rapport de l'érudition, de la piété et des mœurs. De tous les conseillers

(371) Henke cité dans Hœninghauss, traduc. fr., ch. 7.

(372) Fitz-William, cité dans Hœninghau s, trad. fr., ch. 7.

(373) *La gloire* de Cranmer !

du roi défunt, c'était le seul qui vécût encore. La grand'mère de Henri VIII, après avoir survécu à son fils, conjura le jeune roi d'écouter les conseils d'un prélat si savant, si pieux, si vénéré. Pendant longtemps Henri avait continué de dire qu'aucun prince ne pouvait se glorifier de posséder un sujet comparable à Fischer. Au conseil, il le prenait par la main et l'appelait son père, marque de faveur et d'attachement que l'évêque payait par un zèle et un dévouement qui ne connurent d'autres limites que celles que lui traçait son devoir envers Dieu et la patrie. Sa conscience lui prescrivit de s'opposer au divorce du prince. Après avoir langui dans la prison pendant quinze mois, comme le plus grand criminel, privé de nourriture, et comme enseveli dans un cloaque, il fut envoyé au supplice; le tyran fit mourir sous la hache, celui que naguère il appelait son père; les pieds déchirés, la figure souillée de la boue fétide des prisons, le corps à peine caché par quelques haillons, il fut traîné au supplice et abandonné comme un chien aux regards des passants; et cependant Burnet a l'audace de dire : « Un homme tel que « Henri VIII était nécessaire pour accom- « plir la Réforme. »

« L'œuvre sanguinaire une fois commencée marcha d'un pas rapide. Tous ceux qui refusèrent le *serment de suprématie*, furent regardés comme des traîtres, traités comme tels, et mis à mort avec une cruauté sans égale. Nous ne citerons pas tous les actes de ce drame de la Réformation que Burnet appelle un drame nécessaire. Nous raconterons seulement le traitement qu'on fit subir à John Houghton, prieur de la Chartreuse à Londres. Ce prieur fut d'abord traîné à Tyburn, parce qu'il avait refusé de prêter le serment exigé. A peine y était-il pendu, qu'on coupa la corde et qu'il tomba à terre, vivant encore; aussitôt on le dépouille, on lui fend le ventre, on lui arrache le cœur et les entrailles, qu'on jette dans un brasier préparé exprès; puis on lui coupe la tête, et on fait griller ses chairs, qu'on retire du feu, qu'on divise en morceaux, qu'on attache dans les différents quartiers de la ville, pendant qu'un homme du peuple va clouer un des bras du martyr sur le mur du couvent, au-dessus de la porte d'entrée. Voilà les mesures qui, d'après Burnet, étaient nécessaires pour introduire en Angleterre le protestantisme : bien différentes, de celles qu'employèrent saint Grégoire et saint Austin, pour y établir la religion catholique! Les sentences de mort étaient rendues (qu'on le remarque bien) par Cranmer, *le grand martyr de Fox*, et par un autre fourbe, Thomas Cromwel, qui bientôt partagea avec Cranmer les dépouilles des victimes (374).

. . . . . .

« Les hommes qui ont la volonté et le pouvoir de commettre des actes injustes, ne manquent jamais de prétextes; mais pour exécuter l'œuvre, on avait besoin d'un ouvrier. De même que pour abattre des bœufs, on se sert de bouchers, pour chasser de leurs propriétés les légitimes possesseurs, pour détruire des institutions que le peuple avait appris à respecter dès son enfance, pour fouler aux pieds toutes les lois divines et humaines, pour violer les principes sur lesquels reposait le droit de possession; pour voler aux pauvres leur subsistance, pour priver le pays de ce qui faisait son ornement, et le transformer, dans le véritable sens du mot, en un amas de ruines; pour faire tout cela, dis-je, il fallait au tyran un instrument docile : il le trouva dans Thomas Cromwel, dont le nom et celui de Cranmer *devraient être à tout jamais marqués dans le calendrier d'un signe de malédiction.* La nature n'aurait jamais pu produire un être plus capable que Cromwel, de servir de séide au nouveau chef de l'Eglise anglicane. Pour commencer l'œuvre pie de la réforme, c'est-à-dire de la rapine, le nouveau gouverneur ordonna une perquisition générale dans les couvents. Ces visites conventuelles n'avaient pour but que de recueillir des griefs contre les moines et les religieuses. Il suffit de connaître ce but, ainsi que le caractère de l'homme auquel cette mission avait été confiée, pour nous faire une idée des gens qu'on choisit comme dignes subordonnés d'un tel chef, des gens de la classe la plus abjecte de l'Angleterre; tous d'un caractère notoirement infâme, convaincus des crimes les plus abominables, et dont quelques-uns avaient été stigmatisés. Pas un d'entre eux qui n'eût mille fois mérité la potence! Qu'on se figure une sainte assemblée, paisible et sans crainte, surprise au sein même de la paix par quelques-uns de ces brigands dont la figure sue le meurtre, et qui demandent qu'on leur livre sur-le-champ ornements, or et argent! qu'on se figure une semblable scène, jouée dans la solitude entre bourreaux et patients! Ces monstres, la mort à la bouche, viennent surprendre leurs victimes, les menacer d'une accusation du crime de haute trahison! Ils disent dans leurs rapports, non pas ce qu'ils ont vu, mais ce que leur impitoyable maître leur a dit de voir.

« Les moines qui ne croyaient pas que la *magna Charta* et les lois du pays pussent être foulées ainsi aux pieds, incapables, du reste, de lutter contre la ruse et la méchanceté, tombèrent devant ces brigands, comme le coq devant l'épervier.

« Que voulait-on? dépouiller des religieux de leurs propriétés! eh bien! ces religieux qu'on détroussait ainsi, n'avaient aucun tribunal devant lequel ils auraient pu se défendre, aucun moyen de se faire rendre justice, et ils ne pouvaient même

(374) Cobbett, cité dans Hœninghauss trad. fr., ch. 7. — Il existe plusieurs traductions françaises des *Lettres sur la Réforme* de Cobbett, célèbre publiciste anglican.

déplorer leur sort qu'au péril de leur vie. On leur enlevait leurs vastes possessions, sur le rapport d'êtres, qui, d'après l'aveu même du judicieux Hume, avaient été envoyés dans le seul but de trouver quelque prétexte pour abolir les couvents, afin que le roi pût s'emparer de propriétés qui n'avaient appartenu ni à lui, ni à aucun de ses ancêtres. A la suite de ces rapports reçus au mois de mars 1536, année qui vit mourir Anne de Boleyn, un édit parlementaire fut publié, portant l'abolition, c'est-à-dire la confiscation de trois cent soixante-seize couvents, et l'abandon au roi et à ses héritiers de toutes les possessions et propriétés monacales; vases d'argent et d'or, pierres précieuses, tableaux, tout tomba dans les mains du prince. — Quelque vil que fût le parlement, cet édit tyrannique ne passa pas sans opposition (375). . . . . .

. . . . . .

« Le parlement, en autorisant le roi à confisquer les petits couvents, remarquait que dans les grands on observait heureusement les maximes de l'Evangile; mais un tyran n'est jamais embarrassé quand il s'agit de trouver quelque prétexte à ses violences. Cromwel et ses suppôts entourèrent les supérieurs des grandes communautés, et, à l'aide de menaces et de promesses, de mensonges et de ruses, obtinrent des actes *volontaires* de donation. Mais partout où ces séides du pouvoir rencontraient de la résistance, ils avaient recours à des accusations de lèse-majesté, et finissaient par envoyer à l'échafaud les récalcitrants, sous l'inculpation du crime de haute trahison. C'est sous cet ignoble prétexte que le tyran fit pendre et écarteler le célèbre prieur de l'abbaye de Glastonbury; son corps fut déchiré par les bourreaux, et sa tête et ses membres attachés sur le haut de la tour de l'abbaye. Pendant que la victime gisait à terre, ces vautours humains fondirent sur le cadavre et se mirent à le dépecer. Il y eut des endroits où le peuple voulut s'opposer aux satellites du tyran; mais privé de ses chefs naturels, que pouvait-il désormais? On ne songeait qu'à faire du butin. Le plus pauvre des couvents possédait toujours des statues, des vases, ou autres objets en or ou en argent. En général, les autels des églises dans les monastères étaient ornés de métaux précieux, et souvent même de pierreries de grande valeur. Le peuple avait laissé ces trésors intacts, les séides de Cromwell pénétrèrent dans les couvents, démolirent les autels, pillèrent les armoires et les sacristies, les chambres des religieuses et des moines; arrachèrent aux livres leurs couvertures garnies de métaux précieux. Souvent un seul des manuscrits qu'ils dérobaient avait exigé pour être copié la vie d'un homme. Des bibliothèques qu'il avait fallu des siècles pour élever, et qui avaient coûté des sommes énormes, furent gaspillées, brûlées par ces vandales; tout ce qui se trouvait d'argent comptant dans ces couvents fut enlevé; le tyran volait et pillait impunément. Nous lisons dans un document: « *Item*, remis à SaMajesté quatre calices d'or « avec leur quatre patènes et une cuiller « en or, le tout pesant 171 livres. » « — Reçu, Henri, *roi*. » La valeur de tous les biens enlevés aux couvents fut énorme: on pillait les cathédrales aussi bien que les autres églises. Plus un endroit passait pour riche, plus il était l'objet de la cupidité de ces voleurs de grandes routes; aussi, ne faut-il pas s'étonner de les voir se ruer sur Cantorbéry, qui, plus que toute autre cité, était tombée dans le péché royalement défendu de posséder de riches autels, de splendides tombeaux, des vases d'or et d'argent, des diamants, et d'autres pierres précieuses; autant de crimes alors. Toute la ville, ce berceau du christianisme en Angleterre, fut la proie de ces hordes de réformateurs. A Cantorbéry, deux monuments attirèrent ces oiseaux de proie: le couvent de Saint-Austin et le tombeau de Thomas Becket. Austin, aux efforts duquel l'Angleterre doit l'établissement du christianisme, avait été regardé pendant huit à neuf siècles comme l'apôtre de l'Angleterre; son tombeau élevé dans l'église consacrée à son souvenir, était sous tous les rapports une œuvre de la plus grande magnificence; il offrait une riche proie à des brigands qui auraient démoli, ruiné même la tombe de notre Rédempteur, si elle eût renfermé quelques parcelles d'or. Mais quelque riche que fût le tombeau de saint Austin, celui de Thomas Becket le surpassait encore. Becket, archevêque de Cantorbéry, sous le règne de Henri II, avait osé résister au roi qui voulait dépouiller l'Eglise de ses priviléges et opprimer le peuple; il avait été constamment pendant trois siècles l'objet d'une haute vénération dans toute la chrétienté. Son nom était surtout fêté en Angleterre; le peuple l'y regardait comme un martyr glorieux de la foi chrétienne, comme le défenseur des libertés nationales, puisqu'il avait été assassiné par des misérables que le roi avait soudoyés, pour se débarrasser d'un prélat qui avait osé résister aux attentats du pouvoir contre la charte du pays.

« Le tyran sanguinaire qui avait envoyé au supplice Morus et Fischer, et qui devait naturellement haïr jusqu'au souvenir de Becket, ordonna qu'on exhumât les cendres du prêtre, qu'on les dispersât et qu'on rayât son nom du calendrier; aussi, ne le trouvons-nous plus dans le calendrier du livre des prières. Le tombeau de Becket était magnifiquement sculpté, garni de riches métaux, et parsemé de bijoux de toute espèce. L'or, l'argent et les pierres précieuses qu'on en enleva, purent à peine être renfermés dans

(375 Corbett dans Hœninghauss. — Je ferai remarquer que Hœninghauss ne cite que des écrivains protestants de différentes sectes.

deux énormes coffres tellement lourds, qu'il fallut six à huit hommes pour les porter jusqu'à la porte de l'église (376).

« On ne se borna pas à dépouiller les couvents. Des édifices élevés pour braver les siècles, de magnifiques jardins, tout fut dévasté, démoli. Les tyrans, en les détruisant, ne voulaient pas laisser des traces de leur cupidité. Comme c'eût été un travail infini que de procéder à leur destruction par la voie ordinaire, on eut recours à la poudre à canon. C'est ainsi que ces édifices, dont la construction avait nécessité plus d'une existence d'homme, furent en quelques heures transformés en un amas de décombres. Il y avait en Angleterre deux abbayes qu'on eut un moment l'espoir de sauver : c'était d'abord l'abbaye qui renfermait le tombeau de saint Austin ; puis celle qui avait été fondée par Alfred, et où étaient déposés les restes de ce grand homme. Nous avons vu comment on dépouilla l'abbaye de Saint-Austin, à Cantorbéry ; on la démolit, et les matériaux furent employés pour construire une ménagerie, puis un palais à Sa Majesté. Le tombeau d'Alfred était à Winchester dans une abbaye fondée, comme nous l'avons dit, par ce monarque ; l'homme qui fut capable de profaner cet asile ne doit-il pas inspirer le plus profond mépris? Tout le monde a entendu parler d'Alfred. Quel que soit le livre que nous ouvrions, nous voyons partout son éloge, même dans nos livres d'enfance. Poëtes, historiens, théologiens, moralistes, philosophes, jurisconsultes, législateurs étrangers aussi bien que nationaux, l'ont toujours et partout cité comme un modèle de vertu, de piété, de sagesse, de bravoure et de patriotisme, comme un homme qui était doué de toutes les bonnes qualités et exempt de tout défaut, triomphant d'obstacles que jamais mortel n'avait vaincus jusqu'alors. Il délivra des armées ennemies sa patrie désolée, après avoir été lui-même forcé, pour se dérober à la mort, de se déguiser et de vivre en pauvre berger. Il sut arracher son peuple à l'oppression des barbares, pour l'élever au comble du bonheur et de la gloire. Sur terre et sur mer, il combattit contre ses ennemis dans plus de cinquante batailles. Son exemple autant que ses paroles apprirent au peuple à être sobre, laborieux, brave et juste ; il protégea les sciences, fonda l'université d'Oxford ; c'est à lui et non pas à un jurisconsulte écossais, que nous devons l'institution du jury. Blackstone l'appelle le fondateur du droit commun. Les comtés, les districts, les tribunaux, tout est l'œuvre d'Alfred ; il est le véritable créateur de ces libertés qui firent de l'Angleterre ce qu'elle fut naguère, et qui lui donnèrent des sentiments plus élevés que ceux de toutes les autres nations, qui la rendirent plus riche, plus heureuse et plus puissante qu'aucun de ses voisins. S'il est un nom devant lequel l'Angleterre s'incline avec respect, c'est sans aucun doute celui d'Alfred ; et certes, nous ne sommes ni injustes ni ingrats à cet égard : car, quel est celui de nous qui ne ferait pas volontiers mille lieues à pied pour se découvrir devant la tombe du créateur du nom anglais? hélas! cette tombe n'existe plus ; elle fut autrefois dans l'abbaye appelée *Hide-Abbey*, fondée et choisie par Alfred lui-même comme le lieu de sa sépulture. Outre les restes du grand roi, elle renfermait encore ceux de saint Grimbolo, bénédictin qu'Alfred avait fait venir en Angleterre pour donner des règlements à l'université d'Oxford. Mais les brigands se souviennent-ils de ceux qui furent les bienfaiteurs de l'humanité ? L'abbaye fut démolie, et on la fit sauter en l'air ; les tombeaux furent profanés, et le plomb fut détaché des cercueils et vendu publiquement ; et, ce qui doit nous remplir de tristesse, c'est de voir que de nos jours, les Barings sont les successeurs d'Alfred-le-Grand (377). . . .

. . . . . .

. . . . . .

« L'orgueil n'aurait probablement pas permis à Henri, qui avait écrit un livre contre Luther, de devenir le partisan d'un homme qui l'avait, dans ses écrits, déclaré un porc, un âne, un fou et un menteur. Il était donc forcé d'établir une religion de son invention. Parmi les dogmes de la symbolique royale, il y en avait que les protestants refusèrent d'accepter, comme n'étant pas conformes à leur confession de foi. Il envoya au bûcher protestants et catholiques récalcitrants, et souvent les fit brûler dans les mêmes flammes, liés dos à dos. Cranmer applaudissait au meurtre de tant de protestants et de catholiques. Il y poussait même le roi, bien que Hume, Tillotson, Burnet et ses nombreux apologistes prétendent qu'il était au fond du cœur un réformé sincère. Effectivement, nous allons le voir bientôt avouer publiquement des dogmes dont il faisait jeter aux flammes les partisans. On a besoin de demander des preuves irrécusables pour croire aux infamies dont cet homme est accusé. Avant d'entrer dans les ordres, il s'était marié ; prêtre et ayant fait vœu de chasteté, il épousa, après avoir embrassé le protestantisme, une seconde femme en Allemagne, bien que la première fût encore en vie. Primat d'une Eglise qui ne permettait pas encore le mariage aux ecclésiastiques, il fit transporter sa seconde femme en Angleterre, dans une espèce de coffre percé de trous qui donnaient passage à l'air. Comme la cargaison était destinée pour Cantorbéry, le bâtiment aborda à Grewesend, où des matelots, ignorant ce que renfermait le coffre le placèrent un moment sens dessus dessous : la femme en fut quitte pour la peur, et parvint ainsi encaissée à Cantorbéry, c'est-à-dire dans la ville qui avait été le berceau du christianisme

(376) Cobbett, dans Hœninghauss.

(377) Cobbett, dans Hœninghauss, traduc. fr., ch. 7.

anglais, où avait habité saint Austin, et où Thomas Becket avait donné son sang pour résister à un tyran qui voulait porter atteinte aux droits sacrés de l'Eglise et aux libertés du peuple (378). . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« La persécution ne se ralentit pas sous Elisabeth, cette femme odieuse et barbare, que Voltaire a comblée de tant d'éloges.

« Tout ecclésiastique qui célébrait la messe ou qui venait de l'étranger, était déclaré coupable du crime de haute trahison ; c'était un crime de haute trahison que de recevoir un prêtre suspect. En vertu de ce principe et de beaucoup d'autres de la même nature, un grand nombre d'individus furent exécutés. On les pendait d'abord ; plus tard on leur ouvrait le ventre, on leur arrachait les entrailles et on leur coupait le corps en morceaux. Et ces malheureux endduraient ces châtiments, uniquement parce qu'ils restaient fidèles à cette foi que la reine, lors de son couronnement, avait juré solennellement de conserver et de protéger. Après avoir renversé des autels et placé des tables dans les églises ; après avoir expulsé les prêtres catholiques, mis à leur place une race affamée, rebut du siècle, la reine força ses sujets catholiques à fréquenter les églises, en les menaçant de peines terribles et même de la mort, s'ils persistaient dans leur refus. C'est ainsi que des Chrétiens sincères et consciencieux furent tantôt ruinés par des amendes considérables, tantôt condamnés à être pendus, ou bien forcés de fuir leur patrie. Ainsi donc, la religion protestante était en quelque sorte arrosée des larmes et du sang du peuple anglais.

« Certes, il serait inutile d'essayer de peindre les souffrances qu'endurèrent les catholiques sous ce régime sanguinaire. D'ailleurs, la parole et la plume seraient impuissantes. Assister à la messe, héberger un prêtre, reconnaître la suprématie du Pape, et nier celle de la redoutable amazone, étaient des crimes punis de mort. La hache ou le couteau attendaient celui qui s'en rendait coupable. Mais la plus cruelle de toute ces dispositions pénales, parce que l'effet en était plus terrible, c'était, sans aucun doute, celle qui prononçait des peines contre quiconque refuserait de fréquenter une église protestante *fraîchement sortie du four*. Vit-on jamais une tyrannie pareille ? On ne se bornait pas à punir les gens, parce qu'ils ne voulaient pas reconnaître que la nouvelle religion était la seule vraie, parce qu'ils continuaient à pratiquer celle dans laquelle, eux, leurs pères et leurs enfants avaient été élevés ; non, on les punissait parce qu'ils ne fréquentaient pas les nouveaux temples et qu'ils n'y faisaient pas acte d'apostasie flagrante et de blasphème ! Jamais on n'entendit parler d'une tyrannie semblable. Les punitions étaient si sévères et les amendes, pour le seul délit de refus, étaient si considérables, que les catholiques étaient menacés d'une ruine complète et prochaine.

« Le nombre de ceux qui avaient reçu le sacerdoce avant le règne de cette femme cruelle était peu considérable ; car, à cette époque il y avait déjà vingt ans qu'elle était à la tête des affaires, et les lois défendaient, sous peine de mort, d'en ordonner de nouveaux. Elle se fit donc une joie de torturer ces vieux débris du catholicisme qui s'éteignaient peu à peu l'un après l'autre ; et comme la mort attendait le prêtre étranger qui passait en Angleterre ; la mort, à qui l'hébergeait ; la mort à qui disait la messe ; la mort à qui allait à confesse ; rien, désormais, ne put empêcher la reine d'accomplir l'œuvre d'extermination d'une religion à l'aide de laquelle l'Angleterre avait été grande et heureuse pendant de si longues années, religion de miséricorde et de paix, qui avait édifié tant d'églises, fondé tant de siéges épiscopaux, fait fleurir tant d'universités. Elle avait inspiré les hommes de science qui rédigèrent la *magna Charta* et le code civil, et, qui, par leurs hauts faits en législature, rendirent l'Angleterre l'objet de la jalousie des peuples voisins et de l'admiration du monde entier. Or, comme nous l'avons dit, impossible d'empêcher ce tyran indomptable, sous des habits de femme, d'accomplir son œuvre d'extermination. La reine régna encore quelques années.

« Mais le zèle et les talents d'un Anglais distingué, Guillaume Allen, ex-professeur à l'université d'Oxford, firent manquer ce projet. Il fonda à cet effet, à Douai en Flandre, un collége destiné à élever des prêtres anglais. Plusieurs autres savants se réunirent à lui, et Douai fut en quelque sorte un séminaire qui fournissait à la Grande-Bretagne des prêtres catholiques ; c'est de là qu'ils passaient en Angleterre, au risque de leur vie, et c'est ainsi qu'échoua le projet d'extermination qu'avait conçu cet inexorable apostat. — Elisabeth n'en fut que plus furieuse : ne pouvant déraciner l'arbre, elle s'attaque aux branches et aux fruits ; dire la messe, y assister, aller à confesse, confesser, enseigner la foi catholique, se faire instruire dans le catholicisme, se dispenser d'aller aux prêches d'Elisabeth, tout cela était autant de crimes, tous plus ou moins sévèrement punis ; de sorte que les gibets fonctionnaient sans cesse et que les prisons et les cachots regorgeaient de victimes. Si, pendant un mois on ne venait pas à l'église, on était passible d'une amende de 20 livres sterling, à peu près 250 francs de notre monnaie. Des millions de catholiques qui refusaient d'aller à son église, furent dépouillés de leurs biens ; car l'amende montait, au bout de l'an, à 3,250 livres de notre monnaie. Et maintenant, lecteurs sensibles, regardez un peu la barbarie de cette Réforme protestante. Figurez-vous un vieillard de soixante-dix ans né et élevé dans la reli-

(378) Cobbett, dan Hœningbau s.

gion catholique, qui est réduit, lui et ses enfants à la mendicité, s'il ne veut pas se rendre coupable de ce qui, dans ses convictions, est apostasie et blasphème ! peut-on imaginer une barbarie pareille (379) ? »

CHAPITRE VI.

La lâcheté des Anglais est la seule cause de l'établissement du protestantisme dans la Grande-Bretagne.

« Henri VIII, comme allié de Charles V, combattit deux fois contre la France sans obtenir de résultats importants pour son royaume; comme allié de François, il combattit deux fois Charles, mais il ne fit aucun exploit qui pût lui valoir le moindre avantage : esclave de ses caprices et de ses passions, il ne se distingua que par son despotisme et sa tyrannie. Nous avons rapporté, dans l'histoire de la Réformation, comment Henri, dans les commencements de son règne, ami du Pape, l'abandonna et se déclara chef de l'Eglise anglicane. Les principes de cette Eglise, en général conformes à ceux de la religion catholique, à l'exception de la soumission à l'autorité papale et du monachisme, furent publiés par le roi et le parlement en six articles; il fut enjoint, sous peine de mort, à tous les sujets de l'Angleterre de s'y soumettre et de prêter le serment de suprématie.

« La défection de Henri à la cause de l'Eglise catholique ne fut cependant que l'effet d'un transport amoureux. Ce roi, sous prétexte de scrupule de conscience, voulait se séparer de son épouse Catherine d'Aragon (veuve de son frère Arthur, laquelle commençait à vieillir), afin d'épouser la belle Anne de Boleyn dont il ne pouvait autrement obtenir les faveurs. Le Pape, par considération pour Charles-Quint, s'opposa à ce divorce que Henri fit prononcer par le clergé complaisant de son royaume, au défaut du Pape, d'après l'avis de plusieurs universités. Cette démarche fut suivie de l'excommunication qui entraîna la rupture ouverte avec Rome. Un des résultats de ce divorce fut aussi la disgrâce du cardinal Wolsey, qui depuis longues années jouissait de la faveur du roi, mais qui dans cette circonstance ne montra pas la déférence que son maître avait attendue de lui. Son successeur dans les bonnes grâces du roi, fut Cranmer, autrefois membre du collége des Jésuites de Cambridge, promu ensuite, en considération de ses bons offices dans l'affaire du divorce, à l'archevêché de Cantorbéry et à la primatie d'Angleterre, prélat dévoué à la cause de la Réformation et qui jusqu'alors n'avait été retenu dans les bornes de la modération que par le zèle *bigot* de Henri pour la doctrine catholique. Car quiconque ne suivait pas aveuglément la voie de salut tracée par le roi dans la plénitude de son pouvoir encourait la peine du crime de lèse-majesté. Tel fut le sort de plusieurs victimes peu connues; mais aussi celui du vertueux Fischer, évêque de Rochester, et de l'illustre chancelier Thomas Morus, l'ornement de son siècle par son esprit et l'excellence de son caractère. Ces deux derniers eurent la tête tranchée pour avoir refusé de déclarer que Marie, fille du roi, née du mariage annulé, était inhabile à succéder à la couronne.

« Anne de Boleyn occupa le trône pendant quatre ans ; mais alors son époux la fit décapiter (1536), sous prétexte qu'elle avait violé la foi conjugale. Le véritable motif de cette barbarie fut la nouvelle passion du roi pour Jeanne Seymour. Le lendemain du supplice d'Anne, le sanguinaire et voluptueux monarque épousa Jeanne, ne pouvant la posséder autrement qu'en mariage. Il n'en demeura pas là; il fit aussi déclarer nul le mariage qu'il avait contracté avec Anne, celle qu'il avait fait condamner sous prétexte d'adultère, et Elisabeth, fille de cette dernière, fut déclarée illégitime. Dans la suite les deux filles du roi, Marie et Elisabeth, furent réhabilitées dans leur légitimité et leur droit de succession. Il fut un temps où il y allait de la vie de reconnaître ou de contester la légitimité de l'une ou de l'autre de ces princesses. La versatilité de l'opinion du roi, quant à ces deux premiers mariages, tenait le glaive constamment suspendu sur la tête de ses sujets.

« Jeanne Seymour mourut (1537) après avoir donné le jour au prince Edouard ; le roi épousa (1540) Anne de Clèves, qu'il ne tarda pas à répudier parce qu'il ne la trouvait pas assez belle. Il devint d'autant plus épris de la belle Catherine Howard, qu'il fit décapiter au bout de deux ans pour sa conduite scandaleuse (les mœurs déréglées de cette princesse furent judiciairement constatées). Une sixième épouse enfin, Catherine Parr, survécut au tyran.

« Sous le règne de Henri nous voyons le peuple anglais et ses représentants, les parlements, ramper dans le plus servile assujettissement. L'HISTOIRE D'UN GOUVERNEMENT ASIATIQUE EST MOINS RÉVOLTANTE. Toutes les fantaisies du monarque, toutes ses injustices, toutes ses passions, tous ses caprices dans ses accès de fureur et même de démence étaient avoués, approuvés, sanctionnés par un parlement pervers, inaccessible à tout sentiment d'honneur et d'équité. La constitution n'était plus qu'une chimère ; la représentation nationale était devenue l'instrument redoutable de la tyrannie. On est tenté de ne plus en vouloir à Henri, quand on le compare à ses pairs et à ses communes. Les verges sont faites pour les esclaves.

« Dans les autres pays la Réformation sortit du sein du peuple (380), la désunion fut

(379) COBBETT, dans HŒNINGHAUSS, traduc. fr., ch. 7.

(380) C'est faux de la France, de l'Allemagne, de la Suède, du Danemark, etc., où le peuple lutta constamment contre l'envahissement du protestantisme, ainsi que nous le prouvons dans cet ouvrage.

le résultat de la différence de conviction ou d'exaltation. En Angleterre, le roi seul avait ordonné à la nation de se séparer de Rome; le bon plaisir du maître avait dicté le formulaire de foi; le caprice royal avait tracé la ligne de conscience. L'on ne pouvait être orthodoxe, et par conséquent, à l'abri de la peine capitale, qu'en récitant le formulaire prescrit, sans restriction, sans arrière-pensée. Les luthériens et les calvinistes tout aussi bien que les catholiques romains étaient proscrits par l'ordre du souverain, et la hache du bourreau planait sans distinction sur la tête de tous.

« Les fanatiques, lorsqu'ils persécutent, suivent du moins leur propre volonté. Mais le parlement, sans aucun intérêt personnel, condamnait, égorgeait, comme un troupeau d'esclaves, comme de serviles bourreaux qui exécutent aveuglément la volonté du maître. Il prononça successivement, et comme il lui fut enjoint, la validité et la nullité du mariage du roi avec Catherine, avec Anne de Boleyn et Anne de Clèves; il déclara légitimes et illégitimes les filles nées des deux premiers mariages, et même, ce qui met le comble à l'étonnement, il reconnut en même temps la légitimité et la non légitimité de chacune d'elles; il sanctionna le symbole de foi dicté par le despote; il publia des lois de lèse-majesté telles que celles des tyrans de Rome, et condamna à la mort les personnages les plus considérables, sans les interroger, sans écouter leur défense.

« La dépravation du parlement se communiqua aussi aux jurys et à tout le peuple; et c'est avec raison qu'un savant historien parlant des Anglais de ce temps-là avance que, semblables aux esclaves des pays de l'Orient, ils admiraient et prônaient les actes de violence et de tyrannie dont ils étaient eux-mêmes les victimes.

« Le parlement décréta que le roi avait le droit de faire publier de sa propre autorité tout édit quelconque, et tout mandement comminatoire qu'il jugerait à propos! il aliéna ainsi le pouvoir législatif qui lui appartenait! Il accorda même au roi la faculté de nommer son successeur selon son bon plaisir; il déclara par cette concession l'Angleterre Etat patrimonial; et finalement il reconnut solennellement que dans toutes les affaires spirituelles et temporelles, la volonté royale était la seule règle à suivre! Tous les exploits et les sacrifices par lesquels leurs généreux ancêtres avaient conquis la liberté semblèrent perdus. Les Anglais penchaient sur le bord de l'abîme du despotisme. Le destin seul, et non leurs propres efforts, les sauva. » (De Rotteck, *Histoire générale*, tome III.)

« Elisabeth elle-même, comme tous les rois de la dynastie de Tudor, était jalouse de l'autorité et imbue des idées du pouvoir illimité. On l'a prônée comme protectrice de la liberté (381); mais c'est à tort. Mis en parallèle avec les exigences d'un siècle éclairé et de l'émancipation politique du peuple, son gouvernement ne peut que paraître tyrannique et semble par plusieurs traits odieux se rapprocher du despotisme asiatique. L'état général de la constitution anglaise de ce temps-là rendait un tel gouvernement non-seulement possible, mais même facile. Outre le pouvoir exécutif ou l'action du gouvernement proprement dite, le roi possédait de fait (car les restrictions n'étaient pour la plupart qu'illusoires et pour la forme), le pouvoir législatif et l'autorité judiciaire. Le parlement, à la vérité, était, d'après l'ancien usage, censé faire les lois; mais la couronne avait le privilége de dispenser de l'obéissance aux lois et, par là, d'en paralyser l'effet. D'ailleurs le monarque avait la prérogative, au moyen des ordonnances, d'ordonner et de défendre ce que bon lui semblait. En outre, les décrets du parlement n'étaient pour la plupart que l'écho des propositions royales, ou prévenaient complaisamment les désirs du roi. Le parlement publia lui-même des lois sévères de lèse-majesté et il avait conféré au roi un pouvoir illimité sur l'Eglise et les croyances religieuses. Cependant cette ombre même d'autorité fut encore affaiblie par Elisabeth. Elle défendit au parlement de se mêler des affaires de l'Etat et de l'Eglise, et faisait jeter en prison les membres de ce corps qui contrevenaient à cette prohibition. Cette reine défendit aussi toute réunion de deux ou trois personnes, à l'effet de lire ensemble la Bible, ou de conférer sur des points de religion! Elle déclara avec sévérité « qu'il n'était permis à personne de dévier « soit à droite, soit à gauche, de la ligne « que ses ordres ou son autorité avaient « tracée en matière de foi. »

« Mais le pouvoir de la couronne, quant aux affaires civiles et surtout quant à la justice criminelle, s'étendait encore plus loin. Un tribunal appelé la Chambre étoilée, établi pour tous les délits extraordinaires qui n'étaient pas du ressort des tribunaux ordinaires, était composé de membres qui ne restaient assemblés qu'autant de temps qu'il plaisait au roi, et qui n'avaient que voix délibérative. C'était le roi seul qui décidait et infligeait des peines arbitraires.

« Mais une institution plus funeste encore fut celle de la haute commission contre l'hérésie et du conseil de guerre. On n'en demeura pas là! Sans aucun jugement, sur le simple ordre d'un secrétaire d'Etat, ou d'un conseiller privé, sans prétexte, chacun pouvait être arrêté et détenu dans les cachots aussi longtemps qu'il plaisait aux ministres! Le prisonnier restait en proie aux terreurs de la torture, à laquelle un pouvoir arbitraire sans bornes pouvait le faire

(381) Ce caractère que Voltaire lui donne dans la *Henriade* est reproduit par la plebe servile des historiens et des journalistes, vrais moutons de Panurge. Mais maintenant : POST TENEBRAS LUX ! ainsi que le disaient les calvinistes à Genève.

appliquer, et lors même qu'il obtenait d'être traduit devant un jury régulier ou devant le parlement, il était sûr d'être condamné, dès que la cour l'exigeait. » (De Rotteck *Histoire générale*, tome III.)

CHAPITRE VII.

L'anglicanisme et le catholicisme, d'après un ministre anglican.

« Jusqu'à l'année 1844, M. Ward (382) n'était connu que par des articles publiés dans le *British-Critic*, l'organe officiel des puséystes. Ses travaux avaient, il est vrai, attiré l'attention, et ils furent vivement attaqués par M. Palmer. . . . . .

. . . . . .

C'est pour répondre à ces attaques que M. Ward a fait son livre, qui s'est étendu bien au delà de ses prévisions. Ecoutons-le d'abord sur le plan de son ouvrage :

« Mon but le plus immédiat, le plus cher à mon cœur, a été de fournir une base solide sur laquelle tous les hommes de la *haute Eglise* puissent agir de concert et sans faire aucune concession... Cette base n'est autre chose qu'un corps de principes fixes, et ces principes les voici :

« I. — Une haute discipline morale et applicable à chaque individu, tel est le seul fondement sur lequel on peut élever l'édifice de la foi chrétienne.

« II. — Notre Eglise accomplit ce devoir d'une façon déplorable, ou plutôt ne l'accomplit pas du tout.

« III. — En conséquence, notre idéal de la sainteté et le niveau de notre perfection chrétienne sont très-infimes, puisque la foi en la divinité de Notre-Seigneur est loin d'être aussi fortement enracinée parmi nous, qu'on se l'imagine communément.

« IV. — Pour porter remède à ce désastreux état de choses, il faut déployer la plus grande énergie, et le premier pas à faire c'est d'agir sans crainte ni méfiance dans les directions où nous sommes tous d'accord; c'est le plus sûr moyen d'arriver à un heureux concert sur les points qui nous divisent encore (383). » . . . . . .

. . . . . .

Pour arriver plus sûrement à son but, l'auteur commence par tracer ce qu'il appelle l'idéal d'une Eglise chrétienne.

« Dans ce monde les hommes se trouvent soumis à une foule de besoins spirituels; ils sentent aussi la nécessité d'une révélation et un désir sincère de l'accepter. Pendant longtemps Dieu les laissa dans cette pénible situation et sans communication directe avec lui; aujourd'hui même une grande partie du monde est dans cette condition. Quant à nous, il a bien voulu nous donner l'Evangile pour nous montrer les moyens de lui plaire et d'arriver au ciel. Nous savons ce que nous devons faire; mais ici se présente cette première question : *Quel est rigoureusement ce devoir? Ou se trouve-t-il?* Il est dans l'Eglise : voilà le guide divin qui nous conduira, Dieu aidant, aux vérités nécessaires pour le salut. L'Eglise, voilà, pratiquement, le pilier, la colonne de la vérité, l'institution donnée à tout le monde, aux grands comme aux petits, afin que personne n'aille cherchant à tâtons dans l'obscurité.

« Alors nous nous trouvons en face de cette seconde question : *Où est l'Eglise? A quel signe la reconnaîtrons-nous? Comment nous sera-t-il démontré qu'elle est l'envoyée du Seigneur?* Tout d'abord il est clair que l'Eglise devra conduire le pauvre non moins que le riche, le savant comme l'ignorant; donc les caractères de sa mission seront nécessairement simples, palpables, intelligibles pour tous. *Ni l'éducation, ni les raisonnements abstraits* ne seront indispensables pour les connaître; il faut qu'ils s'emparent à la fois de l'imagination et du cœur. Une sorte d'évidence interne, de démonstration *per se*, et qui ne souffre pas de réplique, tel en sera le cachet... telles sont les preuves de sa mission divine que nous sommes obligés d'y trouver, des preuves qu'il est impossible d'éluder par des interprétations; des preuves enfin qui ont seulement à se montrer pour convaincre la foule que cette Eglise est véritablement la voie ouverte par Dieu pour arriver au ciel (384). »

« Quand l'homme s'est une fois rendu à cette conviction intime et toute de foi, il va sans dire qu'il devra y trouver la preuve pratique et régulière de ce qu'il croit; l'harmonie du plan divin avec la voix secrète de la conscience; l'harmonie des doctrines avec l'Ecriture sainte; l'harmonie de l'enseignement dogmatique avec la pratique de la sainteté, ou, en d'autres termes, l'effet répondant à la cause première, la réalisation se posant comme la conséquence rigoureuse de la perception intuitive.

« Quel que soit l'éloignement où la société se trouve de cette perfection idéale, le but constant de la vraie Eglise sera de l'y porter. Elle dirigera donc ses efforts les plus énergiques vers le salut des âmes; c'est la seule occupation digne d'elle, afin que la voix de Dieu se fasse toujours entendre parmi les hommes, offrant la lumière dans les ténèbres, la consolation dans les peines, la force dans la tentation, la menace dans le relâchement, l'encouragement dans l'humilité et l'abattement du cœur.

« A mesure que l'on creuse ces idées, les applications abondent. La première, la plus importante de toutes, sera la haine du péché. Pour en inspirer de bonne heure une sainte horreur, l'Eglise empruntera toutes les formes, aura recours à tous les moyens; conscience, imagination, raison, elle ne négligera rien pour atteindre ce grand but. Les tentations de chaque jour, les mauvaises tendances résultant de la diversité des

(382) M. Ward depuis la publication de son livre est rentré dans le sein de l'Eglise universelle avec un grand nombre de ses docles amis.

(383) *Ideal of a christian church.*

(384) *British critics for october* 1838, p. 354. — *Ideal*, p. 1.

caractères, les pratiques pieuses servant à surmonter les unes et les autres et à demeurer fidèles, seront indiquées, corrigées ou employées avec un soin maternel. On peut différer sur les détails, mais la base est inébranlable.

« Lorsque l'Eglise s'adresse aux autres membres de la société, son ministère change de forme, non de nature. Sa voix devient alors plus retentissante ; elle sonne d'avance la trompette du jugement dernier pour réveiller de leur torpeur les impies. Quant aux Chrétiens fidèles, il faudra les sauvegarder de la tiédeur, d'une piété toute pharisaïque, toute de forme, et de l'habitude du péché.

« Aux époques d'une civilisation avancée, la mollesse des mœurs publiques répugne généralement alors aux crimes atroces, quelle qu'en soit la nature ; mais les délits cachés, les péchés de pensée abondent dans la même proportion que les autres diminuent. On trouvera donc continuellement des faux-fuyants pour éviter l'accomplissement rigoureux des préceptes divins ; on s'endormira dans je ne sais quelle bienveillance demi-égoïste, demi-indolente à l'égard de son semblable. On pourra se montrer exact à assister aux offices, fidèle à fréquenter les sacrements, mais on sera rongé en secret par cette rouille de l'âme. Pour un prêtre consciencieux, pour l'Eglise, la vue d'un pareil relâchement sera une source continuelle d'alarmes, de peur que, par sa négligence, Dieu ne lui demande un jour compte de ces âmes. *Ici le prêtre sentira le besoin de quelque arme plus incisive que la chaire, pour percer cette crainte d'amour-propre et d'ignorance qu'il lui faut combattre. Pour découvrir cette arme,* SI ELLE N'EXISTE DÉJA, *on mettra en œuvre toutes les ressources de l'Eglise. Celle-ci fera sentir à chacun et à tous que sa plus grande sollicitude, son souci le plus cuisant, son vœu le plus ardent, est de chercher dans les annales du passé et du présent, et de suivre, avec la plus scrupuleuse fidélité, même la lumière la plus faible sur ce point important. Etant une fois donné ce grand moyen, elle s'en servira sans crainte pour combattre un mal subtil qui envahit les âmes de ses chers enfants* (385) !

« L'Eglise, qui a la conscience de sa haute mission, profitera également de tous les moments de la vie, de la maladie, des malheurs, de la douleur, pour rappeler sans cesse au Chrétien le but auquel il doit tendre, pour le ramener à la pénitence quand il est tombé, pour le soutenir et le porter à la persévérance quand il ne s'écarte pas de la voie tracée par le Seigneur. Toute cette influence et cette puissante direction doit se faire sentir cependant sans gêner la liberté humaine ; car Dieu veut être servi librement, et le plus grand malheur serait celui qui donnerait à l'Eglise un pouvoir tel que l'homme aurait seulement à suivre en aveugle le fil qu'elle lui mettrait entre les mains.

« A prendre donc l'action de l'Eglise dans son ensemble, elle devra consister par-dessus tout à former des saints. Pour réaliser cette fin, il lui faudra créer des institutions où ceux qui se sentent attirés vers une vie plus parfaite que le commun des fidèles pourront trouver toutes les ressources nécessaires.

« *Sous ce point de vue*, ajoute M. Ward, *nous sommes dans une impasse ; nous n'avons point de saints parmi nous ; les dangers le plus imminents nous menacent, nous circonviennent, et humainement parlant, on ne saurait imaginer un seul moyen d'y échapper, tant qu'il ne plaira pas à Dieu de nous envoyer des hommes de dévouement, pleins d'enthousiasme, d'ardeur, d'humilité, de sainteté, pour faire son œuvre parmi nous* (386). »

« Pour accomplir tant de choses importantes, l'Eglise aura entre les mains trois instruments principaux : la théologie *morale*, *ascétique*, et *mystique*. En fait de vie chrétienne, l'empirisme est la plus détestable de toutes les théories. D'ailleurs, qu'est-ce que l'opinion d'un individu, quel que soit son génie, opposée à l'expérience systématisée des docteurs qui ont vécu dans la suite des siècles ? Qu'est-ce que la parole d'un seul homme en face de cette longue et sainte parole transmise d'âge en âge, contrôlant, modifiant, corrigeant, année par année, les données des siècles précédents ? Ainsi, un vaste système de théologie *morale*, pour l'appliquer à tous les besoins des Chrétiens ; de théologie *ascétique*, pour former des saints ; de théologie *mystique* pour conduire les saints dans les voies mêmes de la perfection, pour les empêcher de suivre l'ange de ténèbres déguisé en ange de lumière, ou de prendre leurs propres rêveries pour les inspirations de l'Epoux céleste ; voilà des armes dont la trempe divine mettra l'Eglise à même de résister à toutes les attaques.

« Quant au Chrétien lui-même, son devoir consiste surtout dans la foi et l'obéissance. Par la foi, il faut qu'il connaisse les dogmes chrétiens.

« Les préceptes chrétiens, les dogmes chrétiens, ce sont deux faits extérieurs qui réclament toute l'attention d'un disciple de Notre-Seigneur. Ces deux grands faits se pénètrent et se correspondent sans cesse. Pour comprendre une doctrine pure il faut un cœur pur, et pour avancer dans la pureté, dans la sainteté, il faut une doctrine pure Par une conscience scrupuleuse seule on arrive à entendre la voix de Dieu là où elle est muette pour d'autres. Par la contemplation seule, par l'acceptation seule, par l'application seule de la saine doctrine, on arrive à faire de cette conscience même une servante *obéissante* dans la pratique de l'obéissance chrétienne... Les autres études, tout utiles qu'elles sont, ne forment pas une partie *essentielle* de la science chrétienne. Ainsi, même l'étude de l'Ecriture sainte, et à plus forte raison l'examen critique du texte sacré, l'archéologie chrétienne, l'his-

(385) *Ideal of a christian church*, p. 14, 15.

(386) *Ideal of a christian church*, p. 11 17.

toire de l'Église, les preuves sur lesquelles repose la religion, la géographie sacrée, ou enfin l'accord de l'histoire sainte et de l'histoire profane, toutes ces choses prises ensemble ne forment pas encore une parcelle de la vraie théologie, ou, pour parler plus juste, ces sciences n'en font partie qu'autant qu'elles rentrent dans le précepte et dans la doctrine. Il y a bien des nations barbares, dit saint Irénée, qui ont foi dans le Christ sans en avoir de mémorial écrit; elles se bornent à conserver avec soin les anciennes traditions. On peut être un excellent Chrétien sans lire l'Ecriture, sans en savoir le premier mot; mais on ne le pourrait sans garder les commandements de Jésus-Christ ou sans avoir foi dans sa doctrine. Or, dès le commencement, l'Eglise a toujours agi d'après ce principe; jamais elle n'eut l'idée de fixer le sens rigoureux d'un seul texte, quelle qu'en fût l'importance; mais elle a toujours excommunié ceux dont la conduite était vicieuse, dont les doctrines étaient hérétiques (387)!

« Mais à quoi vient aboutir toute cette théorie? Elle arrive à prouver qu'il y a une liaison intime, profonde, entre la lutte de l'Eglise contre le péché et la doctrine qu'elle professe. Il n'y a peut-être pas un seul fait sur lequel l'histoire soit plus d'accord que sur celui-là. Ici l'application répond parfaitement à la théorie.

« Toute Eglise qui ne renferme pas à son centre une théologie dogmatique pleine de vie et d'une indomptable énergie voit son action spirituelle languir, son autorité chanceler et s'affaiblir parmi ses propres sujets, son influence extérieure tomber et dépérir. Et comment s'en étonner? Les saints sont la vie cachée d'une Eglise, et les saints ne se forment qu'avec la plénitude de la doctrine catholique (388). L'obéissance chrétienne elle-même, dans toutes ses périodes d'accroissements, a besoin d'être dirigée vers un but certain. Donc les efforts constants, infatigables, d'une Eglise chrétienne tendront à mettre sans cesse sous les yeux de ses enfants une seule doctrine véritable, conséquente et orthodoxe.

« Il est évident que l'autorité suprême de l'Eglise en matière de foi n'exclut en rien cette liberté dans les choses douteuses, *in dubiis libertas*, qui est aussi un apanage du Chrétien, mais qui implique l'unité dans les choses nécessaires. La forme doit même préexister, et par là présuppose l'impossibilité ridicule où se trouve la raison humaine de la fournir de son propre fonds. Il n'est donc pas étonnant que tous les siècles aient cru à une intervention immédiate de la Divinité, à l'existence d'un secours permanent de la part de Dieu pour aider l'Eglise dans l'exercice de sa suprême autorité doctrinale. M. Ward penche vers cette opinion, sans vouloir toutefois trancher absolument la question.

« Il résulte de tout ce qui précède que chaque prêtre ayant charge d'âmes devra posséder tous les éléments de la science théologique, pour pouvoir remplir ses fonctions. Ces éléments le porteront à se servir d'un langage rigoureusement orthodoxe, même dans les choses moins essentielles et dont il ne comprendra peut-être pas l'importance réelle. Cette uniformité de langage est la condition indispensable sans laquelle l'Eglise ne saurait remplir sa tâche.

« Cependant, dans l'Eglise anglicane, la prédication a un caractère toujours plus ou moins discordant; les discours se neutralisent tout au moins l'un par l'autre, quand ils n'excitent pas un mécontentement réel de la part des auditeurs. De cette sorte, les fidèles tombent dans une habitude déplorable d'entendre la parole sacrée sans y attacher un sens précis, et la voix du prédicateur devient comme l'airain sonnant et la cimbale retentissante (389).

« Le devoir fondamental de l'Eglise est donc double : 1° engendrer et conserver la sainteté; 2° conserver l'orthodoxie de la foi. Quand on pousse l'examen plus loin et sur des objets d'une importance relativement moins grande, on trouve un troisième devoir, celui de procurer à chacune de nos pieuses aspirations une satisfaction pleine et entière dans le service divin. Ici se présente la question du culte sous toutes ses formes.

« Tout culte qui ne se lie pas rigoureusement à la conduite régulière de la vie intérieure tend immédiatement à dégénérer en un formalisme bâtard et creux; au contraire, il nous fournit un puissant secours lorsqu'il s'appuie sur une foi et une pratique individuelles. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut précisément qu'on écarte le culte, ce qui sent la contrainte et un sombre fanatisme; il faut que le moule général dans lequel on jette l'ensemble des prières ne soit pas dépourvu de poésie; qu'il n'offense pas le goût spirituel par la déclamation, le verbiage, une ennuyeuse uniformité, ou de fatigantes répétitions. Dans le culte, le Chrétien devra trouver l'expression de ses sentiments intérieurs, le symbole de tous les grands dogmes révélés qu'il veut honorer. Il faut que le peuple puisse exprimer largement, chaudement, sa dévotion par des actes et des gestes correspondants, sans être arrêté par la glaciale étreinte d'une indifférence polie.

« D'ailleurs, ce n'est pas seulement dans le culte public que l'Eglise s'efforcera, par

(387) *Ideal, of a christian church* p. 18-19.

(388) Ce mot de *Catholique* ne doit pas tromper nos lecteurs; pour les puséystes, comme pour les autres anglicans, il ne veut pas dire catholique romain. Cependant, chez M. Ward, ce terme se rapproche beaucoup de la signification que nous lui donnons. Le fréquent emploi de ce mot dans la bouche des anglicans n'a pas peu contribué à embrouiller les idées des *Romains*, pour parler à l'anglaise, sur le mouvement religieux qui a fixé leur attention depuis quelques années. (AUDLEY.)

(389) *Ideal*, etc., p. 22.

l'alliance du beau et du sublime, de graver dans les cœurs les réalités surnaturelles dont elle est l'unique dépositaire. Il est bon de se rappeler que les sensations mystérieuses qu'éveille en nous la contemplation du beau sont parfois les moyens de faire arriver jusqu'à l'esprit du croyant la vérité divine. Par là nous parvenons à concevoir, d'une façon confuse, adoucie, réfractée, cette beauté inconnue dont la pleine, dont la rayonnante vision est réservée à l'avenir. Ainsi, qu'il s'agisse d'une grave solennité, qu'il s'agisse de musique, d'architecture ou de poésie, si le sentiment du beau s'éveille par là, celui qui attend humblement l'heure de Dieu recevra peut-être par cet intermédiaire, au travers de ce *verre de sombre couleur*, une vive intuition de l'éternelle vérité.

« Par conséquent, une Eglise digne de ce nom aura des écoles d'architecture, de peinture, peut-être même de poésie, et toutes tendront, à leur manière, à graver partout l'indélébile empreinte de la foi chrétienne. Nous penchons même à croire que, dans les temps passés, le ciel n'a pas laissé cette pensée importante à la mobilité humaine. Le vaste système de liturgie qui est le noble héritage de l'Eglise, l'édifice majestueux, la procession solennelle, le chant ravissant, sont bien les inspirations de l'Esprit-Saint répandues sur l'épouse bien-aimée. Et si une pareille assertion paraît extravagante aux yeux de nos anglais prévenus, qu'ils ouvrent leur Bible, qu'ils se rappellent le cas de Belzabel. Je leur demanderai ensuite si, par exemple, une solennité parfaite pour la célébration du vendredisaint n'est pas un fait digne d'une intervention toute spéciale d'en haut (390).

« Quand on descend de ces généralités aux applications de la vie réelle, les premiers objets de la sollicitude chrétienne sont les pauvres. Par conséquent, ces bien-aimés du Sauveur attireront d'abord l'attention de l'Eglise. Celle-ci est le véritable, le seul tribunal d'appel auquel le pauvre puisse avoir recours. Il n'en a pas d'autre, car les lois protégent les forts, non les faibles. La loi ne saurait atteindre les pauvres, pas plus qu'elle n'atteint l'intérieur conjugal, ni les rapports entre le père et l'enfant. En un mot, la loi protége ce qu'elle veut, c'est-à-dire trop souvent l'opulence et le privilége. Le riche peut s'appuyer sur la loi, le pauvre ne le peut pas, parce que la pauvreté provient fréquemment de la nature, du sentiment, des habitudes. Quand une fois le sentiment moral d'un pays n'est plus chrétien, peu importe que le pauvre soit serf de par la loi ou citoyen de par la loi. Dans les deux cas, l'indigence est également faible, également méprisée, également ridicule. C'est une raison de plus pour l'Eglise de couvrir le pauvre de son égide. L'égalité chrétienne, dont elle présente le tableau, est une leçon donnée au monde; c'est pourquoi elle placera les indigents dans une position si honorable que les insulter ce sera insulter l'Eglise, ce sera froisser le sens commun des Chrétiens (391).

« Si des pauvres on passe aux riches, ce sont d'autres obligations. Que de conseils, que de soins pour rappeler aux heureux de ce monde les terribles anathèmes dont ils sont menacés! pour les exhorter à rester toujours *pauvres d'esprit*, à ne pas se confier en leurs richesses! En observant avec attention ce qui se passe dans le monde actuel, on sera frappé d'un phénomène curieux.

« Les classes élevées, surtout en Angleterre, dit M. Mill, un des collaborateurs de la *Revue de Westminster*, se sont laissées gagner par une sorte d'atonie morale, par l'incapacité de lutter contre tout obstacle. Ils reculent devant un effort quelconque, devant tout ce qui est pénible ou désagréable. Quelque mal les atteint-il, à peine peuvent-ils le supporter avec un peu de patience. Leurs cris leur font-ils espérer de voir les autres accourir pour les soulager : personne au monde n'est plus impatient. Mais l'héroïsme est une vertu active et non passive ; aussi, quand il s'agit de rechercher le danger, au lieu simplement de l'affronter, attendez peu des hommes d'aujourd'hui. Le travail leur fait peur, le ridicule leur fait peur, les mauvaises langues leur font peur; ils n'ont pas le courage de dire une chose désagréable à un homme qu'ils voient tous les jours, ou même avec une nation derrière eux, ils n'osent désobliger quelque misérable coterie qui les entoure. Une pareille couardise, une pareille torpeur, comme fait général, est un phénomène nouveau dans le monde ; mais c'est un résultat naturel de la civilisation, et il se manifestera d'une manière plus frappante encore s'il n'est combattu par quelque système opposé (392).

« L'Eglise est la seule puissance dont l'autorité et les préceptes peuvent nous guérir d'un mal si enraciné, si funeste à la propagation de l'Evangile. L'Eglise se servira de remèdes nouveaux et de remèdes anciens, s'il le faut; mais elle ne reculera devant aucun effort pour mettre un terme à cette déplorable situation.

« Or, le premier, le plus efficace de tous les remèdes, c'est sans doute l'éducation des classes élevées. L'Eglise devra donc posséder un contrôle virtuel sur cette éducation même.

« Tout en tenant grandement compte de la littérature et de la philosophie de l'antiquité païenne, elle ne perdra point de vue les dangers spirituels auxquels ces études exposent des Chrétiens. Au premier rang figure assurément le péril de perdre cette fleur parfaite de pureté qui ignore le péché et la corruption; mais il y a encore d'autres écueils presque aussi grands.

« Citons, par exemple, le danger de lais-

(390) *Ideal of a christian church*, p. 26.
(391) *British critic*, n.° LXIV, p. 489.
(392) *London and Westminster Review*, ap il 1836, p. 13.

ser la jeunesse se faire un modèle d'héroïsme, du sublime, du beau, qui n'est pas conforme au modèle chrétien ; car alors les plus hautes vertus de l'Evangile, une pureté sans tache, la pauvreté volontaire, une conscience scrupuleuse, l'humiliation, les reproches, la souffrance, seront plutôt tolérés et excusés, peut-être même méprisés et répudiés, qu'ils ne seront l'objet de cette admiration sincère que l'Evangile exige et que l'on trouve si gracieuse, si salutaire dans la jeunesse. Eh bien, je dis que l'Eglise s'attachera très-particulièrement à conjurer ces dangers divers par des moyens efficaces; elle les trouvera même jusque dans les dépouilles des Egyptiens, et les trésors littéraires du paganisme serviront seulement de base à l'édifice chrétien qui s'élèvera sur leurs débris (393).

« D'un autre côté, il ne faut pas oublier un phénomène très-remarquable qui se manifeste chez ceux qui jouissent depuis longtemps d'une haute fortune jointe à de hautes facultés intellectuelles. Ce phénomène consiste principalement dans je ne sais quoi d'égoïste, d'orgueilleux, d'impénétrable aux vérités saintes, dans une disposition toute particulière, toute diabolique, pourrait-on dire, à poursuivre des études bien-aimées sans s'assujettir parallèlement à une forte discipline religieuse. Quel est le pouvoir qui courbera ces volontés rebelles et dures comme le granit des Hautes-Alpes, si ce n'est l'Eglise ?

« Dans les siècles catholiques, on avait grand soin de lier la culture de l'esprit à une série de pratiques religieuses appropriées à un pareil genre de vie ; dans tous les temps donc une Eglise vraiment pure fera les plus grands efforts pour porter les hommes d'étude à la pratique du renoncement dans les petites choses, à la méditation, à la prière (394).

« En outre, chaque siècle a son mode de développement particulier, et dans lequel la théologie, cette maîtresse des sciences (*scientiarum omnium domina*), a le plus grand intérêt. Les nouveaux jours que jette la philosophie sur une foule de questions, les progrès de l'histoire, de la critique, de la philosophie, doivent venir prendre place auprès et au-dessous de la revélation. Mais, lorsque toutes ces choses magnifiques se trouvent aux mains des hérétiques ou des incroyants, c'est le contraire qui a lieu ; on se sert, contre la religion, des armes qui sont destinées à la défendre. Alors il en résulte une situation générale déplorable : comme la société manquera de vrais philosophes, ceux qui prétendent à ce titre arriveront à des conséquences hostiles à la révélation ; on oubliera la fausseté de leurs prémisses, et peu à peu s'établira l'opinion monstrueuse que les progrès de la science tendent à diminuer et non à augmenter la sphère de la vérité religieuse. Les systèmes les plus brillants, les plus séduisants, les plus imposants par les noms de ceux qui les soutiennent, frapperont de terreur l'humble et fidèle croyant, troubleront ses idées les plus chères, ses convictions les plus profondes. Celui-ci sera donc conduit graduellement, par ses vertus mêmes, à une crainte secrète, étroite, maladive, de voir la science s'étendre ; il sera conduit à dénoncer sans raison, avec colère même, les dons les plus heureux que le ciel nous a faits, ou, en d'autres termes, à croire que la foi et la raison sont ennemies, que la sainteté et une haute culture intellectuelle sont deux fruits incapables de croître sur le même arbre. Un pareil danger n'est-il pas immense pour le monde chrétien ? Et comment l'éviter, si l'on n'a près de soi un tabernacle visible de vérité, un flambeau qui nous guide à travers ce clair-obscur ? Or, le rôle de l'Eglise est précisément de nous le fournir ; elle nous offrira une philosophie et une littérature tout opposées, et, quant aux écoles qui se trouvent hors de son sein, elle se contente de les surveiller d'un œil tranquille pour leur emprunter ce qu'elles ont de bon, pour montrer leurs erreurs, pour combiner leurs vérités secondaires avec ses vérités premières, pour les forcer d'en venir à des progrès plus réels, plus légitimes ; pour montrer toujours le trésor qu'elle a reçu du ciel et qui consiste à nous procurer de nouvelles lumières, à augmenter la masse de nos richesses spirituelles (395).

« Quand on applique ces principes à quelques faits importants de l'histoire moderne, on arrive à des résultats tout à fait inattendus. Ainsi l'exégèse ou l'herméneutique a pris des proportions gigantesques, surtout chez les protestants : comment se fait-il qu'elle ait presque invariablement conduit au rationalisme et à l'hérésie ? Sans doute cette science a bien son importance, sans qu'elle ait pourtant le droit de s'asseoir à côté de la théologie dogmatique ; pourquoi donc resterait-elle uniquement aux mains de ceux qui s'en servent seulement pour des fins funestes? Il est incontestable que le Nouveau Testament offre à tout esprit impartial plusieurs traces de contradiction : pourquoi ne pas les expliquer, les étudier, les commenter ? Pourquoi ne pas diminuer l'occasion du péché ? Ce n'est pas à dire le moins du monde que nous devions prendre des explications exégétiques pour la base de notre foi (396) ; mais, de toute évidence, le sens matériel du texte sacré ne peut se trouver en contradiction avec le texte réel, avec la vérité divine. Donc, il sera permis, il sera même louable d'appliquer les règles de la saine critique à ces recherches, mais en les soumettant, bien entendu, aux ordonnances de l'Eglise à ce sujet.

« Les mêmes raisonnements et le même système n'ont pas moins de valeur s'il s'agit des sciences naturelles et expérimen-

(393) *Ideal of a christian church*, etc., p. 34, 35.
(394) *Loc. cit*, p. 34, 35.
(395) *Loc. cit*, p. 35, 36.
(396) *Loc. cit.*, p. 37.

tales, de l'histoire, de la morale, de la métaphysique. Toutes ces choses sont dans le domaine de l'Eglise, sont de son ressort essentiel pour les cultiver et les développer (397).

« A l'égard de la théologie dogmatique, aurait-elle jamais existé sans l'hérésie? Voilà, certes, une question bien hardie et des plus ardues; mais enfin l'anatomie et la physiologie auraient-elles jamais pris naissance si la douleur et la maladie n'avaient existé? On ne saurait nier, au moins *en fait*, que chaque nouveau développement théologique s'est toujours produit parallèlement à une erreur correspondante : l'enseignement d'Athanase apparaît après celui d'Arius; Augustin se montre en face de Pélage, le culte spécial de la sainte Vierge en même temps que les doctrines de Nestorius. Il n'y a pas jusqu'à l'exception apparente qui ne confirme cette règle : la méthode scolastique trouve son plus glorieux représentant dans saint Thomas, quand les hérétiques de ces temps rendaient à Aristote des honneurs exagérés. Il fallait bien que le Stagyrite en passât par le creuset de l'interprétation chrétienne. *Or, le protestantisme est, sans contredit, pour l'intelligence, le poison le plus subtil, le plus pénétrant, comme le luthéranisme l'est à son tour pour la morale. Donc le protestantisme devait devenir l'occasion de discussions bien plus profondes, bien plus graves que toutes les précédentes extravagances.* Ainsi, l'examen des premières bases de la foi morale et religieuse, le genre de preuves qui lui convient, le procédé moral et intellectuel qui sert même à établir ces démonstrations; puis encore, pourquoi l'hérésie est elle un péché, et qu'est-ce qui constitue l'ignorance invincible? Toutes ces questions et bien d'autres encore devront être tôt ou tard résolues par une Eglise appelée à lutter contre les principes protestants. Il faudra d'abord s'acquitter de ce devoir de façon à justifier la conduite de l'Eglise dans les temps passés; car ici, comme partout, le rôle de l'Eglise contemporaine est seulement de mettre en évidence et de donner une forme précise aux principes latents qui ont invariablement dirigé la grande famille chrétienne. En second lieu, il sera bon de donner à la résolution de chaque problème la précision du langage scientifique, parce que bien des philosophies rivales sont en possession du champ de la science où elles dictent leurs arrêts. Donc, afin d'augmenter la force de la réfutation, l'éternelle vérité devra se montrer comme sortant de ces philosophies elles-mêmes (398).

« Une véritable Eglise, au point de vue de M. Ward, aurait aussi des devoirs politiques ou plutôt sociaux à remplir. Comment l'Eglise, se demande l'auteur, pourrait-elle guérir les maux de la société actuelle si elle ne les connaît pas? Or, comment les connaître réellement, à fond, pratiquement, si elle n'étudie pas l'organisation, le mécanisme de cette société? si elle ne s'adresse à l'économie politique pour lui demander les solutions qu'elle peut donner? si elle n'approfondit, au point de vue scientifique, la misère générale? Pour ne citer qu'un seul exemple, le devoir de l'aumône sur une grande échelle, il lui faudra la plus sérieuse attention pour ne pas commettre de graves erreurs, ni abaisser le niveau moral de l'indigent, tout en relevant sa condition matérielle. A mesure qu'on avance dans l'étude de ces matières, les intérêts se compliquent, et avec eux croissent les devoirs de l'Eglise. L'étude des vocations particulières, le discernement des esprits, la perspicacité pour découvrir les dangers moraux ou intellectuels propres à notre époque, dans le but de sauvegarder les générations et de les préparer à remplir les diverses fonctions auxquelles la Providence les prédestine; puis, les suivre au milieu du monde, leur inculquer sans cesse les saintes obligations du christianisme; peser la valeur de certaines morales mondaines; aller jusqu'à prononcer, par voie d'autorité, sur les causes qu'un avocat peut plaider en conscience, quelle sorte de livres un libraire peut vendre (399). Tels sont les principaux devoirs politiques de l'Eglise à l'égard de la société.

« Quand elle s'adresse au pouvoir lui-même, ils sont d'une autre nature. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'attirer entre ses mains les rênes de l'administration : ce serait un acte de folie dont nul homme sensé, à plus forte raison nul prêtre chrétien, ne serait capable.

« Jamais, à aucune époque de l'histoire, on n'a pu trouver un seul passage sur lequel on pût le moins du monde se fonder pour attribuer à l'Eglise un pareil projet. Mais c'est pour elle-même une obligation rigoureuse de montrer sans cesse au pouvoir la nécessité de faire concorder sa politique avec les maximes de l'Evangile; elle dénoncera aussi à l'indignation publique toute guerre injuste, toute oppression des pauvres, tout péché national. S'il s'agit de fautes moins graves et moins publiques, elle ne ménagera en secret ni les avertissements ni les exhortations. Etre la mère et l'interprète des pauvres, c'est le plus beau rôle de l'Eglise, et elle n'y manquera jamais. Mais aussi quand le pouvoir se ralliera, franchement, noblement, à cette grande politique chrétienne, l'Eglise sera la première à donner l'exemple d'un attachement filial et patriotique à la constitution du pays, où elle se trouve appelée à faire sentir son action tutélaire (400).

« En un mot, il faudrait aujourd'hui un ensemble qui se rapprocherait fort de ce

(397) *Ideal of a christian church*, p. 37-41.
(398) *Loc. cit.*, p. 41, 42.
(399) *Loc. cit.*, p. 48.
(400) *Loc. cit.*, p. 48-56.

qui existait au moyen âge entre l'Eglise et l'Etat (401).

« Tel est donc l'idéal d'une Eglise chrétienne suivant M. Ward, et nos lecteurs y reconnaîtront facilement le portrait de l'Eglise catholique. Il serait impossible de le nier ; le voile est trop transparent. »

. . . . . .

. . . . . .

« Mes lecteurs ne m'en voudront pas, je l'espère, si je continue encore pendant quelque temps mon rôle de simple rapporteur. Ce qu'il importe ici de connaître, c'est le point précis où les puséystes les plus avancés sont arrivés aujourd'hui. Dans ce que nous venons de lire, il est assez facile de reconnaître une tendance générale au catholicisme, mais notre auteur ne tarde pas à se prononcer plus fortement encore. Au début de son troisième chapitre, il cherche à écarter l'accusation élevée contre lui d'injurier l'Eglise anglicane en courant à la recherche d'un idéal que celle-ci ne saurait offrir.

« On peut combattre, on peut attaquer, « dit-il, le portrait que je viens de tracer; on « peut lui en opposer un autre plus ressemblant, plus rapproché d'une véritable Eglise « chrétienne. Ce sera alors une matière à discussion entre ses adversaires et lui; assurément, de mon côté, j'y donnerai la plus « sérieuse attention. En ce moment, tout « ce que je veux, c'est de montrer que je « suis parfaitement fondé à rechercher un « pareil idéal. Car enfin, si le tableau que « j'ai tracé est plus beau que d'autres du « même genre, serait-ce une raison de m'accuser de déloyauté, parce qu'il rappelle « l'Eglise romaine plutôt que l'anglicane ? « Qui oserait le soutenir ? Et si on me fait « cette dernière concession, l'accusation « tombe d'elle-même, ou me fournit un argument invincible en faveur du système « romain. De plus, remarquons que la corruption *pratique* et actuelle que l'on attribue à l'Eglise romaine n'invalide en rien « mon raisonnement. Si cette Eglise a conservé dans son ensemble l'idéal d'une « véritable Eglise, tandis que nous ne l'avons pas fait, je dis que la tiédeur actuelle « de ses enfants (et je ne m'en établis nullement le juge) n'empêchera ni le zèle, ni la « piété, ni l'énergie de se réveiller. Ceux-ci « trouveraient même dans son système les « *moyens* d'agir; mais nous, il nous faudrait « commencer par attaquer notre système. « Voilà tout ce que j'ai dit dans mes articles, tout ce que je dis dans mon livre. « Oui, j'ai conseillé à l'Eglise anglicane de « suivre, à plusieurs égards, la conduite de « Rome. Et voilà ce que M. Palmer appelle « déloyauté ! voilà ce qu'il appelle manquer « de patriotisme (402) !... »

(401) *Ideal of a christian church*, p. 47.

(402) *Loc. cit.*, p. 53, 54. — *Le Correspondant*, t. XI. — Cette remarquable et consciencieuse analyse est de M. Audley, écrivain catholique.

CHAPITRE VIII.

L'anglicanisme ne réalise pas l'idéal d'une Eglise chrétienne. — Critique de son organisation et de sa doctrine.

« Il ne s'agit plus de tracer ce qu'on pourrait appeler l'idylle d'une Eglise chrétienne; il s'agit de montrer jusqu'à quel point l'anglicanisme s'est éloigné du modèle primitif. On conçoit tout ce qu'a de douloureux pour le patient l'exposition subite de ces plaies si profondes et si incurables, par un de ses enfants les plus dévoués. Jugements vrais et incisifs sur la conduite et le but des premiers réformateurs, sur leurs contradictions flagrantes, sur leur morale relâchée, leur négligence dans l'instruction des classes supérieures, comme des inférieures ; sur le manque absolu de théologie positive, de mysticisme; sur la servitude à l'égard de l'État ; sur l'orgueil démesuré à l'égard des pauvres; sur l'impuissance à refouler les flots courroucés de l'hérésie; toutes ces choses viennent retomber comme un lourd bélier pour ébranler l'édifice légal. Et puis, en face de ces longues, de ces terribles peintures, se montre le contraste de l'Eglise catholique, de notre Eglise à nous, avec son ascétisme profond, ses moyens énergiques, son prosélytisme ardent, sa hardiesse à combattre les faux systèmes et les doctrines perturbatrices de l'ordre social. Encore une fois, on ne s'étonne plus des colères que ce livre a soulevées, ni des mesures dont son auteur a été l'objet, quelque injustes qu'elles fussent en elles-mêmes. Poursuivons donc notre analyse.

« Quand on parle aux anglicans de se rapprocher de Rome, ils commencent par répondre : Nous reconnaissons bien à l'Eglise romaine les caractères généraux d'une véritable Eglise, mais nous préférons chercher à nous réformer sur le modèle de l'Eglise primitive. Il semblerait cependant plus naturel, fait observer M. Ward, de chercher à renouer avec une grande Eglise encore vivante, que de fouiller dans un tombeau pour prendre le mode informe d'un corps mort et dont nous possédons seulement une pâle esquisse. D'ailleurs, est-il vrai que l'Eglise anglicane reflète le moins du monde l'antiquité chrétienne dans ses caractères essentiels ? Pour s'arrêter aux cinq premiers siècles, est-il vrai que ces temps eussent la même idée que nous de l'autorité spirituelle ? A s'appuyer seulement sur Gibbon, dont l'autorité n'est certes pas suspecte en pareille matière, il faut bien admettre que le gouvernement temporel se considérait comme lié par des devoirs de soumission et d'obéissance à l'égard de l'Eglise. La majesté du trône s'éclipsait devant la dignité d'un diacre qui, dans la basilique, passait avant l'empereur. Le pouvoir spirituel jouissait dans sa sphère d'une indépendance absolue : droits d'élection, de consécration, de propriété, de juridiction civile, de censure spirituelle, de culte public, d'assemblées lé-

gislatives, rien n'y manque. Avec quelle vigueur, quelle âpreté, les évêques ne reprennent-ils pas les souverains et les gouverneurs de provinces ! Avec quelle jalousie ils maintenaient les droits de leurs siéges et de leur autorité épiscopale !

« Au lieu de nous trouver dans le vaste empire romain du IVe siècle, revenons en Angleterre en l'an de grâce 1841. D'abord c'est un partisan de la haute Eglise, le docteur Percival, qui soutient que « le souve-« rain peut suspendre un évêque s'il le juge « convenable. Celui-ci, au contraire, ne sau-« rait changer un iota du rituel sans un ordre « formel de la couronne. Le conseil privé « s'assemble et envoie une circulaire *au nom « de la volonté et du bon plaisir royal*, or-« donne l'introduction d'une nouvelle prière « dans le service habituel (403). » Dans une occasion plus récente, une ordonnance royale, contresignée par sir James Graham, prescrit aux évêques de prendre les mesures nécessaires pour une souscription en faveur d'une société de bienfaisance (404). S'agit-il d'imposer un jeûne public, c'est le parlement qui s'en charge quand il n'est pas prévenu par le gouvernement. Autre merveille : la plupart des bénéfices sont entre les mains des laïques, qui peuvent n'appartenir à aucune religion quelconque, et néanmoins on ordonne aux évêques de ne refuser le candidat présenté par le patron que dans le cas d'une immoralité flagrante, heureusement fort rare ! Dans toute autre occasion, ils sont contraints de donner l'institution canonique à la première personne qu'on leur présente. Pour résumer la question en peu de mots, les évêques primitifs étaient élus par les membres de leur ordre et avec l'approbation du peuple : les évêques anglais sont nommés exclusivement par la couronne... Les évêques primitifs fixaient la doctrine de leurs églises et en réglaient les cérémonies; en Angleterre, pas un seul évêque, ni même tous les évêques réunis ne pourraient ajouter ou retrancher une prière, moins encore, pas un mot d'une prière dans le service religieux. Un évêque ne peut conférer les ordres à un candidat si celui-ci ne veut prêter certains serments imposés par l'autorité du parlement, et souscrire les articles de religion reconnus par la même autorité. Au contraire, aucun prélat ne saurait refuser l'institution à une personne régulièrement ordonnée et présentée par le patron. Quant à lui-même, en sa qualité d'évêque, il ne saurait confier charge d'âmes à personne; s'il le fait, c'est en sa qualité de patron (405).

« Ainsi donc, dans le gouvernement spirituel, il n'y a pas le moindre trait de ressemblance entre le système anglican et celui de l'antiquité chrétienne. Que si l'on passe de l'exercice du pouvoir aux formulaires de la foi, la même différence se fait remarquer. En Angleterre, de simples commentaires de la loi divine imposés au clergé sous le nom d'articles, quoiqu'on ne les exige pas des laïques comme articles de foi; dans l'antiquité, une conformité rigoureuse de la foi des fidèles avec la foi des pasteurs. Quel étrange contraste ! qui avait jamais entendu parler d'une pareille chose pendant les quinze siècles antérieurs à la Réformation; à plus forte raison, avant le Ve siècle ? Il y a même mieux : une opinion assez répandue en Angleterre, c'est que l'établissement légal professe certains principes que tout Anglais doit croire pour être sauvé. Or, il y a trois siècles, où étaient ces principes, où en rencontrer la trace ? Certes, ce n'est pas dans les premiers siècles ni dans l'Eglise romaine. Alors, ils sont donc éclos dans le cerveau de quelques prélats appelés à faire des changements importants dans la foi publique. Ces hommes étaient-ils donc inspirés ? Qui oserait le dire ? Il y a peu de points vitaux où le christianisme anglican n'ait subi de profondes modifications en passant dans les mains sacriléges des réformateurs qui n'ont pas craint de rompre avec les traditions vénérables de l'ère apostolique. Ainsi, l'administration du baptême et de la communion, l'exorcisme, les prières pour les morts et une foule d'autres usages, d'autres croyances, existaient aux époques dont nous parlons : ont-ils été maintenus en Angleterre ? chercher à les ressusciter, ne serait-ce pas courir le risque d'exciter un soulèvement populaire ? Presque sur tous les points, soit de dogme ou de discipline, on trouve des différences profondes, radicales, et il faudrait conserver une dose d'illusions plus grande qu'il n'est permis à un homme éclairé pour soutenir encore la prétendue ressemblance entre l'église anglicane et celle des premiers temps (406).

« Je ne saurais suivre M. Ward dans tous les détails où il entre pour prouver, par les passages des Pères et par la tradition que les premiers siècles admettaient et pratiquaient une foule de choses que l'anglicanisme repousse aujourd'hui. Les preuves sont ce qu'elles devaient être, accablantes, et l'on est dominé soi-même par un sentiment douloureux, lorsque, après avoir lu ces pages pleines d'une véritable impartialité, on entend l'auteur s'écrier :

« Les partisans de la théologie enseignée « par la haute église proclament avec or-« gueil que nous sommes séparés des au-« tres branches de l'Eglise catholique, à « cause de leur corruption profonde et de « leurs tendances directes à l'idolâtrie. Pour « le moment je ne critique pas cette opinion, « mais je puis bien faire observer qu'elle « s'éloigne complétement des maximes pri-« mitives. Une église locale reste séparée « de tout le corps catholique, y compris le « siége de Rome, parce que ce corps donne « pour des vérités nécessaires au salut des

(403) *London Gazette*, 14 décembre 1841.
(404) *Times*, 9 décembre 1843.

(405) Arnold's, *Principles of church reform*, p. 102, 103.
(406) *Loc. cit.*, p. 104-166.

« erreurs extrêmement graves. Telle est, en « peu de mots, la théorie de la haute Église, et « elle peut être excellente pour nos temps ; « mais que dirait saint Augustin d'une Église « locale, qui ne permettrait de soutenir une « pareille opinion à l'égard d'églises qu'elle « reconnaît pourtant être des branches de « l'Église catholique? Oui, qu'aurait dit « saint Augustin avec son *Securus judicat « orbis terrarum?*

« Nous nous disons une branche de l'Église « catholique et, de fait, nous sommes isolés « de tout le monde chrétien, et loin de le « nier, nous nous glorifions même de cette « espèce d'excommunication : à nos propres « yeux nous sommes si purs que nous croi- « rions nous souiller en nous trouvant en « contact avec n'importe quelle Église. Or, « comment concilier cette idée avec ces pa- « roles de saint Paul : *Il n'y a qu'un corps « et qu'une âme ;* ou avec celle de Notre-Sei- « gneur : *Tous les hommes connaîtront que « vous êtes mes disciples si vous vous aimez « les uns les autres?* L'unité visible, palpable, « semblerait donc la principale preuve de « notre religion, le signe de notre adoption « spirituelle. Eh bien, nous anglicans, nous « méprisons les Grecs, nous haïssons les « Romains, nous tournons le dos aux Ecos- « sais, et nous avons seulement un sourire « dédaigneux pour les Américains. Nous « nous jetons dans les bras de l'État, et « dans cet étroit embrassement nous ou- « blions que l'État devait être catholique, ou « bien encore, nous nous appelons *les* ca- « tholiques, nous disons d'une église locale : « c'est *notre* Église catholique, comme si no- « tre catholicisme avait un sens plus élevé « que celui d'Espagne ou de Naples ; comme « si, en nous le réservant exclusivement, « nous n'abjurions pas, *ipso facto*, l'idée « même de catholique. Et ce qui augmente « la force de cet argument, c'est de voir saint « Augustin s'en prévaloir virtuellement con- « tre nous, dans sa controverse contre les « donatistes, *qui sont condamnés*, dit-il, *uni- « quement parce qu'ils sont séparés de l'*OR- « BIS TERRARUM. Suivant lui, la question est « toute simple (*quæstio facillima*), et les « donatistes eux-mêmes peuvent la tran- « cher.

« La violence du mal appelle le remède, et « nous croyons arrivé enfin le temps où un « mal si profond ne pourra tenir contre les « bons sentiments et le sens commun. Nos « oreilles retentissent sans cesse des injures « que les membres de notre église adressent « aux églises étrangères... Nous agissons « comme si nous pouvions nous passer de « frères, comme si la fraternité chrétienne « n'était pas le gage même du christianisme, « comme si nous ne cessions pas d'être « chrétiens en cessant d'avoir des frères. Ou « encore, quand notre pensée se reporte vers « l'Orient, nous laissons les Russes prendre « soin des Grecs, les Français s'occuper des « Latins, et nous nous contentons d'ériger « une église protestante à Jérusalem, ou « d'aider les Juifs à y rebâtir leur temple ; « nous nous faisons les augustes protec- « teurs des nestoriens, des monophysites, « de tous les hérétiques dont nous enten- « dons prononcer le nom ! Quelquefois aussi, « nous faisons une ligne avec les musulmans « contre les Grecs et les Latins réunis. Qu'on « me dise donc où le pouvoir de l'Angle- « terre apparaît comme le pouvoir d'une « église ? Et, s'il en est ainsi, qu'on me dise « en outre si notre église, dont l'existence « est si intimement liée avec ce pouvoir, a « le droit de se dire *catholique* (407). »

« Les paroles si remarquables qu'on vient de lire semblent avoir porté l'écrivain à faire de nouveaux efforts pour prouver la vérité de ses assertions. Je connais beaucoup de livres où l'on procède d'une manière plus savante et plus doctorale; mais j'en connais peu qui soient plus propres à porter la conviction dans l'âme d'un Anglais : « Mes « compatriotes sont, en général, assez fami- « liarisés avec les discussions religieuses « pour entrer, de prime-abord et sans gêne, « dans le détail des preuves historiques, « quand la profondeur n'en est pas très- « grande. S'agit-il, au contraire, d'aller plus « loin, vous les trouverez rétifs à vous « suivre; l'on dirait qu'ils craignent un « piége. » M. Ward saisit au vif ce trait ca- ractéristique, et peut-être en est-il lui-même un assez fidèle représentant. Il amasse donc un certain nombre de démonstrations puisées dans l'histoire sur la suprématie du Saint-Siége, sur les institutions monastiques, sur les miracles, sur l'invocation des saints, sur le purgatoire. C'est un chapitre tout entier à lire, et qui a dû produire un effet des plus singuliers sur les protestants de toutes les nuances. Mettre ces passages sous les yeux de nos lecteurs serait une tâche ingrate pour moi et peu intéressante pour eux ; mais s'ils ont jamais eu occasion de vivre avec quelques-uns de nos frères égarés, ils auront plus d'une fois souri à la vue de la profonde ignorance où ils sont parfois de ce qui se passait aux premiers siècles du christianisme. Ceux-là comprendront toute l'importance du chapitre auquel je fais allusion.

« L'auteur continue avec une sorte d'acharnement à examiner si l'anglicanisme répond au modèle qu'il a tracé au début de son ouvrage. Une chose qui l'étonne, c'est la merveilleuse facilité avec laquelle on professe les hérésies les plus opposées au sein de l'établissement légal. Ici, les organes de l'opinion protestante les plus hostiles au catholicisme sont d'accord avec les puséystes. Qu'il s'agisse des *high-churchmen*, ou des *évangéliques*, les uns et les autres ne se font aucun scrupule de se livrer aux plus folles imaginations, tout en prétendant conserver les caractères fondamentaux d'une église chrétienne. Quel contraste frappant entre ce relâchement et la conscience si timorée des premiers Chrétiens à l'endroit de

(407) ARNOLD'S *Principles of church reform*, p. 122 124.

la doctrine orthodoxe! Le *Christian Remembrancer*, cité par M. Ward, fait à cet égard l'aveu le plus explicite, et il faut se rappeler que cette feuille religieuse défend avec vigueur l'anglicanisme. Le passage est trop curieux pour ne point le donner en entier. « Prenez toutes les hérésies condamnées « par les quatre premiers conciles généraux : « ne serait-il pas facile de les prêcher dans « neuf de nos chaires sur dix, et sans ex- « citer un *seul murmure?* Quant à une cen- « sure, il ne faudrait pas y songer. Il y a « mieux : c'est un fait connu que les plus « grossières erreurs sont propagées et par « la chaire et par la presse. N'ont-elles pas « déjà été condamnées? Eh! mon Dieu, oui! « cent fois. L'Eglise d'aujourd'hui songe-t- « elle néanmoins à les flétrir par les voies ca- « noniques? Nullement. Mais l'Eglise des « Pères aurait-elle donc laissé passer, sans « protester formellement, la négation du « baptême et de la succession apostolique « par la moitié du clergé? Concevrait-on « seulement l'Eglise primitive discutant la « question de savoir si *elle possède ou ne « possède pas les fondements de la foi chré- « tienne?* Eh! quoi! Est-ce que la communion « d'Athanase ne se serait pas levée tout in- « dignée et comme un seul homme contre « ce qui aujourd'hui paraît une affaire très- « insignifiante? Voici une Eglise qui prétend « exercer une autorité en matière de foi, et « elle n'a pas même une voix! Elle se dit la « source, le lien de l'unité, et elle laisse en- « seigner les doctrines les plus discordantes, « les plus contradictoires! Assurément, il « faut bien que notre règle, que notre habi- « tude d'esprit s'éloignent étrangement de la « rigueur primitive (408). »

« Dans un tableau rapide que nous tracions naguère des nombreuses variations qui ont signalé l'existence de l'anglicanisme, nous avons montré la profonde indifférence religieuse et le matérialisme dont il se trouvait atteint vers la fin du siècle dernier. Si nos lecteurs veulent bien se reporter à ce travail, ils y verront le rôle que jouent les évangéliques ou partisans de la basse église dans le mouvement de réformation qui continue encore de nos jours sous un autre aspect; mais en restant particulièrement dans le domaine des faits, nous nous étions presque toujours tenus en dehors de la question dogmatique. Il est temps aujourd'hui de remonter un peu plus haut, d'indiquer surtout la grande cause qui a si souvent fait dévier l'anglicanisme de la saine morale. Pour ceux qui savent quelle intime liaison existe entre cette dernière et le dogme, cette étude offrira peut-être quelque intérêt.

« Un des grands principes de la théologie luthérienne, c'est que l'homme est sauvé par la foi seule. Il faut voir, dans les œuvres du moine saxon, avec quelle verve il justifie les plus honteux excès, sous prétexte de laisser à la grâce divine sa toute-puissance. En présence de ces étranges assertions qui échappent si audacieusement de sa plume, on se demanderait volontiers si les peuples ne furent pas atteints de quelque grande folie au XVI^e^ siècle en suivant cet homme. Et au fait, les passions ne sont-elles pas les vraies folles du logis?

« Il est certain que tes péchés sont par- « donnés, dit Luther, si tu crois qu'ils le « sont.

« Ceux qui fondent le pardon sur la contri- « tion bâtissent sur le sable, c'est-à-dire « sur l'œuvre de l'homme.....

« Il est bien plus important de demander « au Chrétien s'il se croit pardonné qu'il ne « l'est de se repentir convenablement.

« Supposez, par impossible, que celui qui « est absous ne soit pas contrit, et pour- « tant se croit absous; *il l'est véritablement* « (409). »

« Si je vis plus longtemps, dit notre cœur, « je m'amenderai; je ferai ceci et cela; j'en- « trerai dans un monastère; je vivrai très- « frugalement, me contentant de pain et « d'eau; je marcherai nu-pieds... Eh bien, « si tu ne *fais précisément tout le contraire*, « si tu ne laisses là Moïse et sa loi à ceux « qui sont endurcis, si dans tes craintes et « angoisses d'esprit tu ne saisis le Christ, « comme ayant souffert, comme ayant été « crucifié, comme étant mort pour tes péchés, « c'en est fait de ton salut (*plane actum est « de salute tua* [410]).

« Sois pécheur, oui, pèche hardiment, mais « confie-toi — et réjouis-toi encore plus for- « tement dans le Christ, qui a vaincu le « péché, la mort et le monde. Il faudra bien « pécher tant que nous serons ici-bas... Il « suffit que nous ayons connu l'Agneau qui « ôte les péchés du monde, le péché ne sau- « rait nous en séparer, quand même nous « commettrions la fornication, quand même « nous assassinerions un million de fois par « jour (411). »

« Je n'ai besoin ici que de rappeler les traits les plus importants de la doctrine lu-

(408) *Christian Remenbrancer*, nov. 1843, p. 557, 558.

(409) *Disputationes, pro veritate inquirenda*, t. I^er^, p. 54. On peut consulter son *Commentaire de l'Epître aux Galates*, où la même doctrine apparaît à chaque page. (AUDLEY.)

(410) *Comment.* de l'édit. de Wittenberg, 1554, t. V, p. 359.

(411) Esto peccator et pecca fortiter; sed fortius fide et gaude in Christo, qui victor est peccati, mortis et mundi : peccandum est quandiu hic sumus. — Sufficit quod agnovimus per divitias gloriæ Dei Agnum, qui tollit peccata mundi : ab hoc non avellet nos peccatum, etiamsi millies millies uno die fornicamur et occidamus. (LUTHERI *Epp.*, a Joann. Aurifabro coll.; Iénæ, 1556, t. I, p. 545). — Dans la Confession d'Augsbourg, art. IV, *De justificatione*, on trouve presque une autre doctrine : « Item docent quod homines non possunt justificari coram Deo propriis viribus, meritis aut operibus, sed gratis justificentur propter Christum per fidem, cum credunt se in gratiam recipi et peccata remitti propter Christum, qui sua morte pro nostris peccatis satisfecit. » (AUDLEY.)

thérienne. Entre l'extrême limite atteinte par Luther au moment où il écrivait confidentiellement à Mélanchthon les lignes que l'on vient de lire, et les prudentes paroles consignées dans la Confession d'Augsbourg, il y a une grande latitude. Tous les esprits, ou maladifs ou inconséquents, pourront y trouver un échelon à leur convenance, et c'est précisément ce qui a lieu encore aujourd'hui en Angleterre. En suivant rigoureusement le système de Wittemberg, on arrive à une profonde dépravation. Heureusement, dans la pratique, l'homme préfère l'inconséquence à l'application d'une détestable théorie; mais il ne saurait échapper complétement aux funestes résultats de ses propres erreurs. La plus déplorable confusion n'a cessé de régner sur cette matière parmi les théologiens anglicans. Or, comment conduire les âmes à la perfection, comment calmer leurs craintes, ou comment ne pas inspirer la plus funeste sécurité, dès qu'on soutient la justification par la foi seule? Tout récemment encore, M. O'Brien, évêque anglican d'Ossory, a proclamé de la manière la plus formelle que la doctrine de la nécessité des œuvres est contraire à tout le plan de la rédemption divine (412). Le même prélat admet avec les principaux réformateurs que la justification n'est pas libre, et nous voilà revenus au serf arbitre de Luther (413). Chez les vrais croyants, ajoute-t-il ailleurs, il n'y a plus de punition à craindre (414). Si nous ne craignions pas de dépasser les bornes d'un article, il serait curieux de suivre jusqu'au bout l'évêque dans les conséquences qu'il tire de sa doctrine, et qui apparaissent parfois si opposées aux prémisses. En résumé, c'est un code de désespoir préparé par une âme vraiment fidèle. Et remarquez que je pourrais citer une foule d'ouvrages et de recueils périodiques où cette doctrine est soutenue, prêchée chaque jour (415). Nous n'avons donc pas ici une opinion isolée ou excentrique, mais l'enseignement habituel de l'Eglise anglicane, soit que l'on s'adresse aux *high-churchmen* ou aux *low-churchmen*. Or, la première chose que l'on se demande, fait observer M. Ward à cette occasion, c'est que, dans cette lutte terrible de l'homme avec lui-même, on ne lui donne pas pour le soutenir la grâce divine; non, il faut que l'ennemi soit vaincu, soit gisant sur l'arène avant que la grâce sanctifiante ne nous arrive. Si l'on parvient à ce degré de perfection, on est sans péché; car une fois l'orgueil vaincu absolument, où sera la faute? Mais aussi à quoi sert la bonne nouvelle de l'Evangile, à quoi bon les menaces de Dieu, à quoi bon ses promesses, à quoi bon les secours offerts au cœur repentant? Quel repos l'homme trouvera-t-il dans les paroles divines s'il n'a cette foi parfaite? Car enfin, s'il cède à un seul mouvement d'orgueil, il n'a pas la foi. D'un autre côté, s'il est si facile de passer sa vie entière dans l'illusion à cet égard, on se demande aussi à quoi sert de tendre au but. Si l'on n'est pas plus avancé que le pécheur le plus endurci, pourquoi ne pas attendre comme lui au dernier moment? D'ailleurs si, malgré le péché, la foi seule sauve (car l'évêque d'Ossory n'abandonne pas ce principe), on ne voit pas pourquoi le pécheur se contraindrait. Ainsi, dans les deux hypothèses, ce système arrive ou au désespoir ou à une audacieuse certitude du salut.

« Si cependant on admet, comme il est juste de le faire, que tout cœur honnête recule devant la dernière de ces alternatives; si même on suppose que l'on surmonte tous les obstacles à la grâce dont parle le système luthérien, on est amené sur-le-champ à cette question: *A quelles conditions est-on justifié? quel gage a-t-on du pardon divin?* La seule réponse possible est celle-ci:

« 1° Le pardon est définitif, la justification est complète et s'opère sans condition aucune.

« 2° Le sentiment de confiance en Jésus-Christ engendré par la justification porte avec soi une évidence interne qui nous conduit sans effort, et comme nécessairement, à une vie chrétienne. Voilà le gage.

« Si la justification n'est pas complète, définitive, elle n'est rien, car elle ne nous garantit pas contre l'avenir; après tout, nous pourrions bien perdre le pardon tant cherché. S'il s'agit de conditions, comment saurons-nous si nous les remplissons?

« En second lieu, si nous n'avons pas d'évidence interne, si nous ne sommes pas portés facilement, sans effort, vers la pratique de la vie chrétienne, si elle nous pèse, nous coûte des sacrifices, nous voilà retombés dans nos incertitudes. En effet, comment saurons-nous distinguer du péché lui-même cette peine? comment la distinguer de l'orgueil? Et si c'était de l'orgueil, que deviendrait la justification par la foi?

« Pour les hommes qui aiment à suivre l'esprit humain jusque dans ses égarements, je ne crois pas que ces observations soient dénuées d'intérêt. D'ailleurs elles ont leur application immédiate dans le pays qui nous occupe, et depuis deux siècles elles tiraillent les âmes en tous sens. Et afin qu'on ne m'accuse d'aucune exagération, citons encore une fois notre auteur, dont l'attachement à l'anglicanisme ne semble être guère moins énergique que celui de ses adversaires.

« Voici une mère inspirée par le pur Evan-
« gile lui-même : elle commence à élever
« son enfant, dès l'âge le plus tendre, dans
« ce qui sera la grande affaire de sa vie, la
« lutte contre chaque mauvaise passion, afin
« que toutes ses pensées viennent successi-
« vement se soumettre au Christ. Cette mère

(412) *Ideal of a christian church*, etc., pag. 42.
(413) *Ibid*, pp. 312, 314, 362, 374.
(414) *Ib.*, p. 221.

(415) Voy. *The churchman's monthly Review*, février 1842, p. 86; *Christian Observer*, janv. 1814, p. 40; Scott's, *Essay on saving Faith in Christ*, p. 673.

« savait parfaitement qu'un seul acte d'hu-
« milité, pratiqué en secret et sous l'in-
« fluence d'une forte tentation, est un des
« faits les plus beaux qui puissent se passer
« dans le monde, celui qui remplit les an-
« ges de joie, les démons de terreur. Par
« conséquent, par tous les moyens en son
« pouvoir, par le précepte ou l'exemple,
« peu importe, elle désire mettre son fils à
« même d'accomplir de tels actes. La
« prière fréquente et régulière, l'examen
« de la conscience, le repentir, la confes-
« sion, tel est l'héritage vraiment précieux
« qu'une mère pourra laisser à son enfant ;
« car c'est là meilleure, l'unique voie pour
« arriver au ciel. — *Nullement*, s'écrie ici le
« luthérien; *tant que votre enfant cherchera à*
« *se sanctifier par ces moyens, il sera étranger*
« *à l'Evangile du Christ, il sera sous la loi,*
« *sous le coup d'une malédiction ; la seule*
« *vraie foi chrétienne est celle qui conduit à*
« *la sainteté sans efforts, sans lutte intérieure.*
« Il est cependant difficile d'indiquer les
« moyens que donne le système luthérien
« pour arriver à la grande faveur de la grâce
« sanctifiante. Assez souvent nos ecclésias-
« tiques conseillent à leur troupeau de ne
« rien faire et d'attendre que le moment de
« Dieu soit venu (416). »

« Un semblable moyen, on l'avouera, est assez commode et assez peu compromettant; la nature doit surtout s'en trouver parfaitement. En attendant, continuons d'apprécier les effets du système sur l'ensemble de la société. Quelque modifié, quelque adouci qu'il se montre en passant par la filière de la subtilité, nous en verrons assez pour y puiser une instruction réelle. Le contraste même fera doublement ressortir la supériorité de la doctrine catholique.

« Les principes luthériens sur la justification ont agi d'une manière curieuse sur le parti des évangéliques ou *low-churchmen :* dans la pratique, ils se sont vus obligés de revenir aux idées catholiques ; leur conscience, en un mot, se trouve en contradiction avec leur théorie. Cependant les hommes les plus éminents parmi eux ont été généralement les victimes d'une sorte de misanthropie qui frappait de douleur et d'étonnement leurs plus fermes adhérents. Que si l'on passe de ces esprits élevés à ceux d'un ordre inférieur, on rencontre parmi eux des tendances relâchées qui admettent sans peine une conduite fort peu compatible avec les préceptes du christianisme. Ils se fondent sur la certitude du salut pour excuser les plus grossiers écarts; d'autres, sans se laisser aller à ces excès, ne craignent pas de céder aux tentations d'une nature plus secrète, qui finissent même par engendrer une constante habitude de péché. Parmi les exemples les plus frappants de ce genre, il faut compter surtout la cupidité et la soif des richesses.

« Les évangéliques, dit excellemment M. « Ward, ne concevraient même pas le déta-
« chement des biens de ce monde pour ga-
« gner le ciel. »

« Ici nous touchons à une des plus grandes plaies de la société anglaise : le matérialisme pratique, qui se résume si bien dans le mot *comfort*, a pénétré peu à peu la masse de la nation. Le conseil du Sauveur adressé au jeune homme de l'Evangile semble à toutes les sectes de la Grande-Bretagne comme un son échappé par hasard d'un monde ignoré dont il ne faut tenir aucun compte. Il en résulte aussi à la longue une effrayante idolâtrie de la richesse, un culte servile voué au rang et aux hommes. De là encore une attention soutenue à aduler ceux qui ont en main le pouvoir et les honneurs lucratifs.

« On a souvent accusé les évangéliques d'être portés à courtiser, à flatter bassement les grands ; on les a souvent accusés de ne reculer presque jamais devant les jugements téméraires, l'orgueil, l'envie, le mécontentement, la cupidité. D'autres vices de ce genre existent parmi eux à un degré qui exclut même l'idée d'une grâce sanctifiante, mais qui ne les empêche nullement d'avoir sans cesse à la bouche les paroles de l'Ecriture sainte. Or, quand on pense que les évangéliques forment la majeure partie du peuple, on se demande avec effroi ce que devient alors la voie étroite (417) !

« On a vu que les évangéliques sont portés, en toute sécurité de conscience, à vivre dans un état de péché diamétralement opposé aux maximes évangéliques ; mais une chose plus curieuse encore, c'est que, même quand ils sentent le poids du fardeau, leur système de la justification par la foi leur permet de rester dans la même sécurité. Ainsi on les verra fréquemment céder pendant des années entières à des habitudes d'envie, de paresse, de colère, sans manifester aucun sentiment de repentir, sans faire des efforts pour s'en débarrasser. Tel homme qui aura de hautes prétentions à la fidélité dans la foi donnera les plus funestes exemples dans les devoirs les plus ordinaires de la vie chrétienne. « Puis un soupir senti-
« mental sur la fragilité de la chair vient si-
« gnaler le retour sur soi-même, et tout est
« dit. » On s'est accoutumé à ne s'appuyer en rien sur la crainte de Dieu, à la regarder même comme servile, comme antichrétienne et contraire à la grâce. Par suite de cette fausse idée, on s'endort bercé par la tiédeur et le relâchement. Une austérité toute de convention, une morale toute de commande pour ce qui n'est pas flagrant, un respect tout pharisaïque pour les convenances, une profonde aversion pour tout effort extraordinaire dans la vie spirituelle, pour toute pénitence pratique, tel est en général le christianisme des évangéliques. N'est-ce pas là aussi le caractère général de la nation anglaise ?

« Nulle part peut-être l'abaissement du niveau spirituel n'est plus évident que

(416) Ward, p. 194, 195.

(417) *Ideal of a christian church*, pp. 212 213.

dans l'absence générale d'une opinion quelconque sur l'essence même de la sainteté.

« S'agit-il d'un catholique romain, remarque toujours notre auteur : il mesure sa propre sainteté sur celle d'autrui ; il compare, il apprécie, il pèse ses propres efforts avec ceux qu'il a sous les yeux, et il apprend à s'humilier. Chaque jour, d'ailleurs, il vise à reconnaître les indications de la volonté divine et à les réaliser en lui-même, sans oser compter un seul instant sur ses propres mérites. S'agit-il d'un évangélique : pour lui, le prototype est au dedans ; il compte sur un salut certain ; il s'appuie sur un sentiment d'assurance intérieure, et, loin de se laisser guider par des modèles extérieurs, il est bien plutôt porté à les mesurer eux-mêmes sur le criterium étroit et disproportionné de sa propre perfection. On dirait en vérité qu'il est établi juge dans le camp d'Israël, tellement le *moi* devient sa règle unique. Si vous joignez à cette disposition le principe du libre examen dans l'interprétation de l'Ecriture sainte, vous ne serez pas étonné de voir les évangéliques arriver à se diviser eux-mêmes, à faire de leurs vues individuelles comme autant de centres et de *normes* de vérités (418).

« Ces idées si erronées sur la sainteté se font jour dans l'application d'une foule de manières. Ainsi, le protestantisme en général, et l'évangélisme anglican en particulier, se distinguent par la froideur glaciale qu'ils montrent touchant la personne du Sauveur. Chez eux, tout se tient dans la région de l'intelligence ; mais ils n'ont rien pour le cœur. En parcourant leurs écrits ascétiques, on voit que les souffrances de Jésus-Christ sur le Calvaire occupent une fort petite place dans leur âme ; on est presque tenté de croire que les mystères du Golgotha ont disparu complétement de leurs yeux. On chercherait vainement quelque chose approchant de ceux que la piété catholique livre tous les jours aux fidèles. Après tout, comment s'en étonner, lorsqu'on songe à la misérable caricature qu'ils ont faite du mystère eucharistique ?

« On pourra, du reste, se faire une idée des profondes aberrations du protestantisme sur la personne du Verbe par le passage suivant, dont l'authenticité, que je sache, n'a pas été contestée :

« L'écrivain le plus orthodoxe de tous nos écrivains dissidents, et qui jouit d'une haute autorité, même dans l'Eglise anglicane, n'a pas craint d'approuver ces paroles de M. Abbot en parlant du Seigneur :

« Le spectacle de ce martyr abandonné « et livré sans défense à ses ennemis dépasse « de bien loin *celui de Napoléon, ou même « celui de Régulus.* Quant à sa mort, les « *convenances* me défendent d'en parler « devant ceux qui doivent en recueillir les « fruits. » Un autre théologien, qui n'est autre que le célèbre M. Chalmers, se faisait une idée si fausse de celui qui vécut et mourut pour nous que, suivant lui, « c'était « une chose magnifique de voir la religion « du Christ embrassée par un Newton. (419) »

« Il est évident que tant de doctrines erronées, et dont on pourrait multiplier jusqu'à satiété les exemples, exercent une désastreuse influence sur tous les rapports de la vie civile. L'un des plus fâcheux effets de cet état de choses, c'est l'orgueil, ainsi que l'esprit de formalisme qu'il engendre dans les âmes. On se croit sauvé pourvu qu'on observe rigoureusement le dimanche, sauf à oublier la rigueur de la loi chrétienne pendant les six autres jours de la semaine. On se croit sauvé pourvu qu'on sache éplucher arbitrairement le texte sacré, et l'on arrive, sans s'en douter, au rationalisme allemand, sinon à l'athéisme. On se croit sauvé pourvu qu'on ne craigne pas servilement la punition du péché ; et, en attendant, par une pente toute naturelle, on perd insensiblement l'horreur du péché lui-même,

« Cette déplorable situation des esprits se manifeste encore dans l'éducation des enfants. Il ne s'agit pas ici de la jeunesse appartenant aux basses classes et qui végète dans les abîmes de la terre ou dans les usines, mais de celle qui appartient à la classe moyenne et religieuse de l'Angleterre. L'hypothèse d'une mère et de son enfant établie plus haut n'est nullement une hypothèse : c'est la vie réelle, c'est la pratique de tous les jours. Comme dans la théorie luthérienne la punition n'est rien ou presque rien, les évangéliques attendent parfois le moment où la grâce touchera l'enfant égaré. D'autres se contentent de prier pour lui dans le silence de l'oratoire, au lieu de prendre des mesures énergiques pour le corriger de ses mauvaises habitudes. Peu à peu les vices s'enracinent, se faire obéir devient impossible, et les malheurs domestiques se multiplient avec une effrayante rapidité. Il faudrait pouvoir soulever un coin du voile qui recouvre toutes ces haines secrètes, ces jalousies de frère à frère, de père à fils, de mère à fille, qui ont pour source presque unique cette mauvaise éducation, et, en dernière analyse, la fausse doctrine de la justification par la foi. Que serait-ce encore si l'on pouvait apercevoir le terrible ravage que celle-ci opère dans de jeunes âmes fort droites, fort sincères, fort religieuses, mais qui reculent d'épouvante devant cette idée que la crainte de Dieu est un sentiment servile dont il faut s'affranchir au plus tôt.

« Il est grand temps pour nous de prendre congé de la doctrine luthérienne sur cette matière et de ses conséquences pratiques ; mais il était bon de sonder une des plaies douloureuses du protestantisme anglican, et peut-être la cause la plus réelle de tous les maux qui accablent le pays au dedans. Il ne sera pas moins utile de suivre M. Ward dans l'examen qu'il fait de tout le

(418) *Ideal of a christian church*, p. 227-230.

(419) Ward, *loc. cit.*, p. 234.

système anglican, en lui opposant sans cesse celui de Rome la catholique.

« Le premier devoir d'une Eglise est de pourvoir à l'éducation religieuse des pauvres. Le pauvre a plus besoin de la religion que les autres hommes ; or que fait l'anglicanisme pour lui ?

« Nous commençons par lui mettre la Bible dans les mains. Eh bien, supposons, pour un instant, qu'il s'agisse d'enseigner à un enfant l'art du boulanger. Suivons la même méthode. On commencera par lui apprendre à lire, ensuite on le fera passer au pétrin, et on lui dira : *Allons, mon ami, à la besogne !* D'ici je vous vois rire à la seule idée de mon hypothèse.

« Eh bien, ce qui nous paraît le comble du ridicule quand il s'agit du plus simple des arts mécaniques, nous l'appliquons très-sérieusement, nous l'appliquons sans honte, à l'art le plus noble, le plus difficile, le plus important de tous, celui de vivre saintement. Nous nous imaginons, comme de vrais fous, que la profonde corruption de la nature humaine sera comprimée par la connaissance de quelques textes sacrés ; nous nous imaginons que nous pourrons enseigner la religion à l'homme, sans lui donner, une à une, des *habitudes* religieuses ; nous nous imaginons que l'homme peut apprendre à connaître les premières atteintes du péché, à fuir la tentation, à fixer sa pensée sur Dieu dans la prière, à se tenir sans cesse en sa présence, à ouvrir son cœur à l'Esprit-Saint par je ne sais quel instinct, quelle façon accidentelle, sans méthode, sans discipline spéciale. Au fond, en songeant que tel est notre idéal d'une éducation chrétienne, on n'est plus si étonné de voir une foule de personnes bien intentionnées et fort respectables se figurer qu'elles feraient le bien des pauvres en remplaçant, à certains égards, le christianisme par des leçons de physique. Cependant, si jamais la pure lumière de l'Evangile brille de nouveau parmi nous, notre postérité ouvrira de grands yeux en voyant qu'au commencement du XIX^e^ siècle il y avait deux grands partis en Angleterre, l'un cherchant à enseigner l'esprit d'abnégation et la vertu par la simple lecture de l'Ecriture sainte, par une intelligence toute charnelle du texte sacré, sauf à laisser ensuite l'esprit au milieu de ses embarras ; l'autre voulant remplir cette lacune par des leçons de mécanique et d'astronomie ; en voyant encore que le siècle auquel appartient ce dernier parti s'appelle *éclairé*, que celui auquel appartient le premier s'appelle *pur et apostolique*, enfin, que les deux partis et du siècle et de l'Eglise regardaient avec un profond mépris le XIII^e^ siècle. Encore une fois, je le demande, est-ce que nos neveux ne rejetteront pas comme faux et mensongers les documents de notre temps ? ou bien pourront-ils croire qu'il s'agit des mêmes Anglais, qui en tout le reste, montrent une sagesse si pratique, si sûre d'elle-même, et qui sur le seul et unique objet, ont montré une ignorance si profonde, une si folle arrogance, une faiblesse d'esprit si misérable (420-21) ? »

« Mettez en face de notre système celui que j'ai à vous présenter. Un de mes amis entra un jour dans une école catholique du Lancasthire, où il trouva une troupe d'enfants qu'on avait tout récemment ramassés dans la rue et qui ne savaient pas encore leur alphabet. Celui qui servait de guide à mon ami leur fit en sa présence les questions suivantes : « Combien y a-t-il de dieux ? « combien de personnes en Dieu ? Où irez-« vous si vous faites le bien ; où, si vous « faites le mal ? » A toutes ces questions les enfants firent des réponses convenables, et, quand ils parlaient du ciel, ils semblaient déjà avoir un sentiment profond du bonheur qui les y attendait. Alors le guide de mon ami lui apprit des choses fort curieuses. « Notre premier, notre plus grand effort, « lui dit-il, c'est de graver de toutes les fa-« çons ces premières vérités dans l'âme de « nos enfants, de manière à ce qu'ils les « comprennent parfaitement avant de passer « outre. En attendant, ceux que vous voyez « n'ont pas dépassé la lettre F. Mais quand « ces vérités ont pris racine dans le cœur, « le maître aborde d'autres vérités fonda-« mentales. » Puis, à l'âge de sept ans arrive la confession, pratique qui donne à l'enfant une habitude de se dompter dont n'approche aucune autre institution, et qui établit en même temps, entre l'enfant et le prêtre, des rapports d'intimité, d'autorité, de tendresse, à nuls autres pareils (422).

« Comme si ce tableau ne suffisait pas, M. Ward cite ensuite une longue lettre d'un prêtre catholique sur l'éducation religieuse des classes inférieures, et le voilà de s'extasier, de s'étonner devant cette prodigieuse sollicitude de l'Eglise romaine pour les déshérités du siècle. Si je citais avec plus de détails toutes ses observations, et j'ajouterai toutes ses admirations, nos lecteurs pourraient bien s'en fatiguer ; car, grâce au ciel, ce sont là choses communes et connues parmi nous. Quelquefois on dirait que nous nous plaignons de ce que Dieu nous a faits trop riches !

« De l'enfant pauvre, l'auteur passe à l'homme pauvre, et montre également la déplorable négligence de l'anglicanisme à cet égard, l'immense supériorité du catholicisme. Quand cette tâche est achevée, vient la question de l'éducation sacerdotale. Il faut voir avec quel plaisir M. Ward cite les règlements de nos séminaires jour par jour, heure par heure : il serait curieux même d'observer les remarques d'un anglican (car il l'est toujours, qu'on s'en souvienne) aux ignobles et récentes accusations de certains journaux.

« Quelle énorme différence au sein de l'Eglise anglicane ! Où sont les établissements fondés pour élever les jeunes gens

(420-21) *Ideal of a christian church*, p. 311, 312.

(422) *Loc. cit.*, p. 313.

destinés au sacerdoce? où trouver un système de vie spirituelle et ascétique? Tout ce que les individus acquièrent dans cette voie, ils le doivent à eux-mêmes ou plutôt à la grâce; mais à l'anglicanisme rien, absolument rien; celui-ci agirait plutôt dans un sens opposé. Aussi qui s'étonnerait de voir l'établissement légal rester impopulaire, n'obtenir aucune influence réelle? qui s'étonnerait de trouver chez le pauvre une indifférence profonde pour une liturgie qui passe, pour ainsi dire, par-dessus sa tête et n'atteint jamais son cœur? Le latin du service romain ne lui serait guère moins inintelligible (423).

« Cependant le pauvre lui-même éprouve souvent le besoin d'atteindre à une vie plus parfaite, de suivre de plus près les pas du Sauveur. Au sein du catholicisme il peut s'affilier à des ordres religieux, tout en restant dans le monde; il peut tourner ses regards vers certains modèles; il peut faire des retraites dans les monastères, avoir les conseils d'hommes profondément versés dans la science de Dieu. Quoi de semblable dans l'anglicanisme? Et que serait-ce s'il s'agissait des missions diocésaines? Quelle source continuelle de renouvellement, de piété, de conversions (424)!

« Quel douloureux contraste quand nous regardons nos pauvres à nous! Pourrions-nous même nous imaginer que la Mère de Dieu, que les saints apôtres, que la plupart des premiers Chrétiens appartenaient à cette classe? Ne faudrait-il pas opérer une profonde révolution dans nos pensées pour nous habituer à considérer des manœuvres comme nos cohéritiers, à croire qu'ils peuvent méditer et surtout réaliser la loi divine tout aussi bien que nos plus raffinés et nos plus délicats? Ne serait-ce pas pour nous une idée ridicule que l'image d'un homme aux mains calleuses, aux vêtements souillés, à la parole vulgaire, qui se lamente de ce qu'il n'a pas rempli rigoureusement son devoir envers son maître, qui s'accuse d'avoir cédé à la colère, de sentir de l'aridité, de la répugnance à l'endroit de l'oraison mentale? Et néanmoins tournez vos regards vers l'Eglise catholique: n'est-ce pas l'histoire cent fois répétée de ses saints ou de ses enfants les plus fidèles (425)?

« Après les pauvres et les prêtres viennent les classes supérieures. Ici se présente le tableau de la nullité absolue de l'anglicanisme. Il est le serviteur, au lieu d'être l'instructeur des grands. Point de théologie dogmatique, point de théologie ascétique, point de discipline morale; a plus forte raison, point de livres ascétiques, point d'examen de conscience, point de confession. Les écoles et les universités sont plutôt établies sur un système païen que conformément à l'idée chrétienne. Ici encore se présente le contraste de ce qui se passe communément au sein du catholicisme, avec de longues citations du P. Rodriguez, de saint François de Sales et un pompeux éloge des *Exercices spirituels* de saint Ignace. Enfin arrive le chapitre des remèdes, et ce n'est pas un des moins intéressants. On peut le regarder peut-être comme le projet de réforme que les puséystes se proposent de suivre, s'ils parviennent à conserver l'influence qu'ils ont obtenue pendant ces dernières années.

« La première chose à faire serait de rejeter absolument la doctrine luthérienne de la justification par la foi seule, parce qu'elle atteint la vie chrétienne dans ses sources les plus cachées et les plus fécondes.

« Il faudrait rétablir, secondement, les institutions monastiques autant que les circonstances le permettraient. Cependant, on ne se dissimule nullement l'extrême difficulté de cette œuvre, car les hommes manquent. Il est facile de dire: rétablissons les monastères, tant qu'il s'agit seulement de bâtir des maisons. Mais quelle profonde humilité, quelle abnégation, quelle soumission, quelle charité, quel dévouement ne faut-il pas pour former de pareilles associations! quels efforts pour atteindre ces vertus! quel abîme entre elles et notre orgueil de sectaires! Pourrons-nous le combler? La question semble aujourd'hui insoluble; en attendant qu'elle ne le soit plus, les personnes pieuses se réuniront pour vivre en commun sous une règle précise et un chef reconnu par elles. Voilà pour le moment: l'avenir dira et préparera le reste.

« Troisièmement, en fait de dogmes, fréquenter les paroisses ou les chapelles où la doctrine prêchée s'éloigne moins qu'ailleurs de la vérité et sent moins l'hérésie. S'il est impossible de faire autrement, il vaut mieux rester chez soi et se contenter de réciter les offices de l'Eglise anglicane. Le prêtre s'efforcera d'agir constamment sur son troupeau par la prédication, par la prière, par les visites à domicile, par des entretiens intimes. Insensiblement il portera les fidèles à se confesser, « leur « faisant sentir qu'aucune loi terrestre ne « saurait le porter à violer le secret de « la pénitence (426). » Ici cependant il faudra procéder avec la plus grande circonspection.

« Mais c'est surtout dans l'éducation de l'enfance que le prêtre agira avec la plus grande efficacité. Pour lui, la direction religieuse sera la grande affaire; il apprendra donc aux enfants bien plutôt à prier qu'à lire l'Ecriture sainte, à se corriger de leurs défauts plutôt qu'à répéter les passages qui prouvent la divinité de l'Esprit-Saint.

« Quatrièmement, pour le peuple, on modifiera le service choral, de manière à lui permettre de s'y joindre. A cet égard,

(423) *Ideal of a christian church*, p. 320-322.
(424) *Loc. cit.*, p. 323.s
(425) *Loc. cit.*, p. 333.
(426) *Loc. cit.*, p. 457. 459.

les églises catholiques du continent offriraient plus d'un modèle à suivre. Même observation pour les formulaires et les livres de prières destinés aux classes inférieures.

« Quand il s'agit des classes supérieures, la tâche est plus difficile, mais non inexécutable. A part quelques nuances particulières à chaque condition, le fond de la nature humaine est toujours le même. Il faudra donc appuyer sur la confession, sur la méditation journalière, et toujours prendre ses modèles de direction dans le sein de l'Eglise catholique. Toutefois, la misère spirituelle de l'anglicanisme rend cette partie de la réforme extrêmement épineuse ; car où trouver des hommes accoutumés à se diriger eux-mêmes, bien moins encore à conduire les autres? Quel supplice, par exemple, pour une conscience timorée de se trouver exposée aux grossières erreurs d'un prêtre fort entiché du pouvoir des clefs, mais fort ignorant de la vie spirituelle !

« Cinquièmement, le sacerdoce anglican fera les plus grands efforts pour arriver à la possession d'une théologie morale et ascétique qui soit en harmonie avec les vrais besoins du pays. Ici encore il faudra avoir recours aux enseignements et à la pratique de l'Eglise romaine. On en peut dire autant de l'examen particulier, de l'oraison mentale dirigée surtout vers la vie du Sauveur.

« En outre, il serait urgent d'avoir quelque chose de semblable aux séminaires catholiques et à leur système d'éducation cléricale pour les aspirants au sacerdoce. Des conseils pour les cours de théologie, pour les études historiques, terminent ce plan de réforme proposé par M. Ward pour l'Eglise anglicane.

« Après avoir lu les passages qui précèdent, bien des lecteurs seront prêts à s'écrier : Mais cet homme est catholique, mais les puséystes sont catholiques ! En même temps ils auront cependant remarqué que l'auteur ne parle jamais d'une réunion réelle entre l'anglicanisme et le catholicisme ; son langage présuppose toujours leur existence simultanée et indépendante. Avant de présenter nos propres observations sur ce sujet, qu'on me permette une dernière citation, et peut-être la plus importante de toutes.

« Les réflexions que je viens de faire en « font naître une autre qu'il serait mal de « supprimer. Quand je cherche un guide de « ce côté où mes regards se portent toujours « pour y trouver la sagesse spirituelle, c'est-« à-dire l'Eglise de Rome, on est péniblement affecté de voir que, sous le point de « vue scientifique, elle n'offre pas de modèle « à suivre. Quelle qu'en soit la cause il serait impossible de se dissimuler que, dans « les devoirs secondaires d'une Eglise, dans « les devoirs intellectuels et politiques, Rome « a pris, depuis trois siècles une position « tout à fait différente de celle qu'elle avait « au moyen âge. C'est précisément ce fait qui « porte les hommes ignorants des vrais de-« voirs d'une Eglise à considérer celle-ci « comme décrépite et usée. Assurément « nous reconnaîtrons tous avec douleur que « les dons surabondants dont nous parlons ne « sont pas indispensables à une Eglise, mais « ils sont au moins fort utiles à la propaga-« tion de l'Evangile et dignes d'être recher-« chés par tous les Chrétiens vraiment catho-« liques. Quant aux devoirs politiques, quel-« qu'un oserait-il dire que Rome s'efforce « aujourd'hui de faire pénétrer le christia-« nisme dans la politique de l'Europe ? Pro-« teste-t-elle contre les guerres injustes ? « Protége-t-elle les sujets contre l'oppression « des tyrans ? Pour ce qui est des devoirs « intellectuels un de mes amis a pris la peine « de faire un petit tableau des points les « plus importants, où elle offre des vides ef-« frayants.

« I. Il n'y a eu dans son sein aucune ten-« tative pour montrer dans le passé l'influence « du christianisme sur l'état moral et social « du monde.

« II. Elle a négligé l'étude de l'exégèse et « de l'histoire, en sorte que le sens réel du « texte sacré, puis les points de ressem-« blance et les différences entre l'Ecriture « sainte et les historiens profanes, se trou-« vent seulement dans des auteurs étran-« gers à l'Eglise.

« III. Rien n'a été fait pour indiquer « quelle était l'utilité réelle des auteurs « classiques.

« IV. Rien n'a été fait pour désigner les « remèdes qu'exigent les grands maux qui « ont désolé la société pendant les trois der-« niers siècles.

« V. On n'a point répondu aux attaques « puisées dans la mythologie contre l'herméneutique sacrée.

« D'un autre côté, dans les deux princi-« paux devoirs d'une Eglise, la conservation « de la discipline morale et d'une foi ortho-« doxe, jamais l'Eglise romaine n'a brillé « d'un éclat aussi vif que depuis la Ré-« forme. Tout le système qui se lie aux « *Exercices spirituels* de saint Ignace est « une preuve irréfragable de la sollicitude « qu'elle a montrée pour la première, tandis « que les grands noms de Pétau, de Suarez, « de Vasquez et d'une foule d'autres, sont « une preuve vivante du soin jaloux avec « lequel elle a sauvegardé sa foi.

« Dans tout ce qui précède, je crois avoir « rempli mes engagements ; pour tout ce « qui ne concerne pas directement le dogme, « j'ai évité les questions qui sont un objet « de discussion pour nos *high-churchmen* de « différentes nuances. Pourquoi ne nous « réunirions-nous pas tous pour opérer le « bien et laisser de côté ces questions, nous « bornant à agir d'après les points sur les-« quels nous nous entendons ? Si l'on ac-« corde que les objets que j'ai en vue, et dont « je désire l'accomplissement, ne tendent « pas immédiatement à nous rendre ro-« mains, *je crois pouvoir affirmer que pas un « seul membre de notre Eglise n'a l'idée d'un « pareil rapprochement.* Quant à des négo-

« ciations avec Rome, ce sont des bruits « sans aucun fondement. Assurément, si les « partisans de la haute église se hâtent peu « d'entrer dans des voies de réforme, qui « s'accordent cependant avec leurs propres « principes, parce que ces voies pourraient « nous conduire à une réunion, alors je dirai « qu'ils nous confirment précisément dans « notre plus grande erreur, à savoir : que « leurs principes, consciencieusement appli- « qués, doivent conduire vers Rome. Or, si « ces principes de la haute église ont quel- « que chose de substantiel et de distinct, « pourquoi craindrait-on de les mettre en « pratique? Si, au contraire, ils n'ont rien « de substantiel, qu'y aurait-il de pénible à « s'en assurer par cette épreuve? Pour moi, « je croirais manquer à la loyauté, si je ne « proclamais tout haut ma profonde con- « viction, que, si nous suivions la ligne de « conduite que j'ai indiquée dans cet ou- « vrage, le ciel nous apprendrait à reconnaî- « tre et à apprécier les marques évidentes « de la sagesse et de l'autorité divine dans « l'Eglise romaine; nous gémirions jusqu'au « fond du cœur d'avoir commis un grand pé- « ché en abandonnant sa communion ; enfin, « nous demanderions humblement à ses pieds « et notre pardon et notre retour dans son « sein (427). »

CHAPITRE IX.

La Réforme s'établit par la violence, en Suède.

« La doctrine de Luther, vers 1520, commença à se faire connaître en Suède ; elle y pénétra par le moyen de quelques soldats allemands que Gustave avait appelés sous son étendard. La religion de ces hommes ne se faisait voir cependant que dans la manière licencieuse avec laquelle ils traitaient les moines et toutes les personnes des ordres religieux. Plus tard, deux frères, Laurent et Olaüs Pétri, de la province de Néricin, propagèrent ces doctrines avec le plus grand succès. . . . . .

. . . . . .

« Quand Gustave eut chassé Christian et se fut arrogé la puissance souveraine, il songea à établir l'uniformité de religion dans tout le royaume. Dans ce but, il convoqua une assemblée à Orébro, ville principale de Néricin, dans laquelle on adopta la Confession d'Augsbourg, comme règle de croyance et article de foi, et on y renonça d'une manière formelle à toute obéissance envers le Pape comme chef de l'Eglise. En conséquence, le culte romain fut aboli.

« Cependant Gustave eut à vaincre de grandes difficultés pour répudier les pratiques de l'Eglise romaine. Le peuple, et les femmes particulièrement, ne pouvaient pas s'accoutumer à la privation de quelques-unes des cérémonies auxquelles elles avaient été habituées.

« Tout le royaume retentit de gémissements et de plaintes a cette occasion. Gustave, craignant de voir le mécontentement éclater en révolte, recommanda aux ministres luthériens d'accéder aux désirs de ceux qui s'obstinaient à conserver l'ancien culte extérieur, et de n'employer le nouveau que là où ils trouveraient un caractère apte à le recevoir (428). » (Mackinnon, *Histoire de la civilisation*, t. II.)

CHAPITRE X.

Résistance des Suédois au moment de l'introduction de la Réforme.

« En Suède, la réforme de Luther était en quelque sorte une nécessité politique : les besoins de l'Etat demandaient que les biens immenses des évêques suédois fussent incorporés à la couronne. L'Etat était accablé de dettes, et Gustave Wasa dépourvu de toutes ressources pécuniaires. Dans cette situation la réforme allemande, habilement exploitée, dut lui être d'un grand secours; il embrassa le nouveau culte qui, pour l'affermissement de son trône, lui permettait de s'approprier tous les biens du clergé; mais l'exécution de ce projet n'était point facile. Les peuples de la Scandinavie s'étaient en quelque sorte assimilé leur croyance; la religion était devenue une habitude, ils aimaient l'ancienne forme de l'Eglise comme on aime une ancienne constitution, et ils opposèrent une résistance opiniâtre quand on voulut la leur arracher.

. . . . . .

« Les Dalécarliens, peuple montagnard du nord de la Suède, des plus braves, et qui plus d'une fois avaient préservé le pays de dangers menaçants, firent entendre assez clairement au roi, dans une lettre, que s'ils l'avaient élevé, ils pouvaient le renverser, s'il ne cessait pas d'opprimer leurs évêques et de vouloir imposer au peuple une nouvelle doctrine (429). Ces Dalécarliens, qui avaient aidé Gustave à délivrer la Suède de la domination danoise, lui faisaient un crime de laisser prêcher une nouvelle religion et célébrer la messe en suédois. Gustave prit contre le clergé des mesures rigoureuses. D'abord il emprunta au clergé, plus tard il le força de donner. La diète de 1525 accorda au roi les dîmes tout entières : Gustave demanda que ses écuries désormais fussent entretenues aux frais des couvents.

. . . . . .

« Un coup plus terrible encore pour le clergé catholique fut la destitution de deux prélats : Knut, ancien archevêque d'Upsal, et Sunnanwæder, ancien évêque de Westeraes. Ils étaient regardés comme les moteurs des dispositions hostiles qui régnaient dans les vallées contre le roi. En 1521, le roi avait eu l'intention de s'emparer de ces deux prélats, qui, prévoyant leur sort, s'étaient réfugiés en Norwége où ils avaient trouvé un asile. Gustave

(427) Ward, *Ideal of a christian church*, p. 470-473.—*Le Correspondant*, t. XI, article de M. Audley.

(428) *Voy* sur les vicissitudes du catholicisme en Suède, Theiner, *La Suède et le Saint-Siége*.

(429) Menzel, Mosheim, Ruhs et Schroeckh, cités par Hœninghause.

demandaleur extradition : ils promirent de retourner en Suède avec un sauf-conduit pour prouverleur innocence. Knut fut le premier qui revint dans sa patrie ; il fut aussitôt cité devant un tribunal. Gustave lui-même s'érigea en accusateur, et les juges déclarèrent l'évêque coupable du crime de haute trahison. Sur les instances du roi, Sunnanwæder fut envoyé prisonnier en Suède. On prononça contre lui la même sentence. Olof, archevêque de Drontheim, soutenait dans sa lettre au roi, datée de Nidaros le 5 juillet 1526 : « que les seuls juges des accusés étaient les « prélats de l'Église, puisque les accusés « étaient prêtres aussi; » mais Gustave n'en pensa point ainsi. Sans prendre garde à la protestation des évêques et du chapitre d'Upsal, il fit condamner et exécuter les prisonniers comme traîtres; et ce qui est horrible, c'est le traitement qui précéda l'exécution. A leur entrée dans la capitale, les deux prélats furent exposés aux railleries de la foule ; ils étaient couverts de vêtements déchirés et assis sur des chevaux étiques, le visage tourné vers la queue de la monture. Pierre Sunnanwæder portait une couronne de paille sur la tête et un glaive de bois au côté ; et l'archevêque une mitre faite avec l'écorce d'un arbre. C'est dans cet affublement qu'on leur fit parcourir les rues de Stokcholm; des hommes déguisés les entouraient de tous côtés et les poursuivaient de leurs chants satiriques : il leur fallut trinquer avec le bourreau. Le jugement de Knut était déjà prononcé ; la sentence de Sunnanwæder ne l'était pas encore. Lorsque ces deux malheureux eurent trinqué avec le bourreau sur le marché public, ils furent ramenés en prison. Gustave permit cette cruelle raillerie pour affaiblir dans l'esprit du peuple l'idée qu'il se faisait de la sainteté et de l'inviolabilité des prêtres. Le clergé, dont une grande partie dut forcément assister au jugement, protesta inutilement contre cette violation inouie de ses droits. Le 15 février 1527, Sunnanwæder fut exécuté et roué publiquement à Upsal. Trois jours après, son fidèle compagnon Knut subit le même supplice à Stokcholm. La vengeance de Gustave était satisfaite ; mais cet exemple de cruauté lui avait aliéné plus d'un cœur fidèle.

« Cependant il restait encore dans tous les Etats bon nombre de partisans de l'Église catholique, qui, dans mainte occasion, firent entendre leurs voix suppliantes. Les ecclésiastiques, qui avaient été mis à la tête des églises principales du royaume, ne furent pas partout bien accueillis. Des deux qui avaient été envoyés à Skara, l'un fut expulsé de sa chaire, l'autre chassé de l'école à coups de pierre. Bientôt on reçut la nouvelle que les flammes de la révolte avaient éclaté dans le Gothland occidental et dans le Smaeland.

« Le roi, à peine instruit du soulèvement des paysans, appela à lui la noblesse et une partie de ses serviteurs dévoués, qui se rassemblèrent au milieu de février 1528, à Westernes; il ordonna en même temps que tous les Dalécarliens se trouvassent à Tuna ; un sauf-conduit était promis à ceux qui avaient trempé dans la révolte. Le roi, à l'époque marquée, parut à la tête de 14,000 hommes ; les paysans, pleins de confiance dans la promesse du prince, étaient arrivés de toutes parts. Ils furent entourés et enveloppés par les troupes royales, et couchés en joue. Le conseiller Brynsessohn prit la parole et représenta au prince qu'il avait devant ses yeux de grands coupables. Les Dalécarliens, venus sur la parole du prince, courbèrent la tête. Le roi ordonna qu'on séparât les coupables des innocents : les coupables furent aussitôt jugés d'après la loi suédoise, et exécutés. Leurs compagnons, surpris de cette violation d'un droit sacré, n'avaient plus rien à espérer. Quand ils virent couler le sang de leurs frères, ils tombèrent à genoux et implorèrent grâce et merci. Ce n'est qu'après de longs refus que Gustave leur accorda leur pardon. Les troubles dans les vallées étaient apaisés ; mais le roi s'était souillé d'une injustice que la politique même ne pouvait excuser (430). »

CHAPITRE XI

Résultat de la Réforme en Suède.

« Le réformateur suédois et archevêque d'Upsal, Laurent Petri, dans une circulaire adressée aux pasteurs de son diocèse, menace ses luthériens de la terrible justice au tribunal de laquelle ils pouvaient, d'un moment à l'autre, avoir à rendre compte de leur conduite. « Car qui ne voit, s'écrie-t-il, « comme la vie charnelle et ces mœurs im- « pies, inconnues à nos pères, tendent « chaque jour davantage à gagner le des- « sus (431) ? »

CHAPITRE XII.

La Réforme en Danemark et en Islande

« En Danemark, le roi Christian II avait également conçu le projet d'agrandir son pouvoir par le moyen de la Réforme (432). Christian II, naturellement ambitieux, fier, avare et porté à la violence et à la cruauté, le lâche assassin de tant de patriotes, écoutait doucement les conseils d'une Flamande de basse extraction : la fille Duveke était depuis quelque temps sa maîtresse. La constitution de l'Eglise, telle qu'elle était établie dans les deux royaumes de Danemark et de Norwége, ne devait pas plaire à un prince qui aspirait à l'indépendance. . . .

. . . . . .

« La Norwége n'obéit qu'avec regret à l'exemple de ses voisins et aux vœux de ses souverains (433).

. . . . . .

« La pauvre Islande, entre ses neiges et

(430) Ruhs, Geijer, etc., cités dans Hœninghauss, trad. française.

(431) Jean Baaz : *Inventorium ecclesiæ succo-gothorum*, 1642, p. 271-274.

(432) Menzel, cité par Hœninghaus.

(433) Mallet, cité dans Hœninghaus, t. 7.

ses volcans, essaya aussi de repousser la nouvelle foi qu'on voulait lui imposer.» (MICHELET, *Précis d'Histoire moderne*, 125.)

CHAPITRE XIII.

Résultats de la Réforme en Danemark.

« Dans le Danemark, où les résolutions de la diète d'Odensée assurèrent, dès l'an 1527, la victoire à la Réforme, un chroniqueur contemporain signala, bientôt après, « LA LICENCE EFFRÉNÉE et la honteuse dé- « gradation » où l'on était tombé par suite de la propagation de la doctrine nouvelle. « Dès ce moment, dit cet écrivain, on com- « mença de fouler aux pieds la piété, de mé- « priser la religion, de ridiculiser les bonnes « mœurs et de profaner la vie sainte (434). »

. . . . . .

« L'éducation du peuple était d'ailleurs tellement négligée qu'Hemming s'étonnait encore, en 1562, que chez les Danois, auxquels l'Evangile était cependant prêché depuis tant d'années, on trouvât un si grand nombre de personnes qui n'avaient même pas encore appris le Symbole des apôtres (435).»

TROISIÈME PARTIE.

Résultats de la fausse Réforme.

CHAPITRE Ier.

Causes des succès du protestantisme.

« Il était aisé de voir combien de circonstances favorables encourageaient le réformateur (Luther). La monarchie pontificale, QUI SEULE AVAIT QUELQUE HARMONIE DANS LE CHAOS ANARCHIQUE DU MOYEN AGE, avait été successivement affaiblie par les progrès du pouvoir royal. . . . . .

. . . . . .

« Les embarras financiers de beaucoup de princes LEUR PERSUADAIENT D'AVANCE TOUTE DOCTRINE QUI METTAIT A LEUR DISPOSITION LES TRÉSORS DU CLERGÉ. L'Europe présentait alors un phénomène remarquable, la disproportion des besoins et des ressources, résultat de l'élévation récente d'un pouvoir central dans chaque Etat. L'EGLISE PAYA LE DÉFICIT. Plusieurs souverains catholiques avaient déjà obtenu du Saint-Siége d'exercer une partie de ses droits. Les princes du nord de l'Allemagne, menacés dans leur indépendance par le maître du Mexique et du Pérou, trouvèrent leurs Indes dans la sécularisation des biens ecclésiastiques. . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Il (Luther) trouva d'ardents défenseurs dans les princes de l'Allemagne, surtout dans l'électeur de Saxe, qui semble même l'avoir mis en avant. Ce prince avait été vicaire impérial dans l'interrègne, et c'est alors que Luther avait osé brûler la bulle du Pape. Après la diète de Worms, l'électeur, pensant que les choses n'étaient pas mûres encore, résolut de préserver Luther de ses propres emportements : comme il s'enfonçait dans la forêt de Thuringe en revenant de la diète, des cavaliers masqués l'enlevèrent et le cachèrent dans le château de Wartbourg. Enfermé près d'un an dans ce donjon qui semble dominer toute l'Allemagne, le réformateur commença sa traduction de la Bible en langue vulgaire, et inonda l'Europe de ses écrits. Ces pamphlets théologiques, imprimés aussitôt que dictés, pénétraient dans les provinces les plus reculées ; on les lisait le soir dans les familles, et le prédicateur invisible était entendu de tout l'empire. Jamais écrivain n'avait si vivement sympathisé avec le peuple. Ses violences, ses bouffonneries, ses apostrophes aux puissants du monde, aux évêques, au Pape, au roi d'Angleterre, qu'il traitait *avec un magnifique mépris d'âne et de Satan*, charmaient, enflammaient l'Allemagne, et la partie burlesque de ces drames populaires n'en rendait l'effet que plus sûr. » (MICHELET, *Précis de l'histoire moderne.*)

CHAPITRE II.

Criminelles imprudences des fondateurs du protestantisme.

« NOUS AVONS COMMIS BEAUCOUP DE FAUTES, ET NOUS AVONS FAIT BIEN DU MAL SANS AUCUNE NÉCESSITÉ (436).

« Quand il s'agit d'épurer en quelque sorte la religion, il faut agir avec une précaution extrême, afin qu'en éliminant les parties malades, on ne fasse pas disparaître en même temps les parties saines. C'est ce qui arriva malheureusement dans tous les pays où la Réforme, ayant été retardée, s'opéra par le peuple (437). . . . .

. . . . . .

« Luther était un esprit bouillant, qui jetait l'or AVEC LA BOUE. Aussi le voyons-nous se déclarer hostile aux institutions mêmes

(434) Ainsi ENGELSLOFT, dans l'écrit intitulé : *Reformantes et catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes;* HAUNIÆ, 1836, p. 121.

(435) *Demonstr indubit veritatis* de DOM. JESU ; Hafniæ, 1571, A, 5. — *Postilla*, A, 5, p. 271.

(436) MÉLANCHTHON, lib. IV, ep. 19, dans HŒNINGHAUSS.

(437) BACON, *Opera*, p. V, p. 114 et suiv., cité dans HŒNINGHAUSS.

SANS LESQUELLES L'EGLISE NE POUVAIT SUBSISTER. Il a complétement brisé l'unité (438). »

CHAPITRE III.

La Réforme, mouvement démagogique.

« Il suffit d'examiner à fond la constitution de l'Eglise, pour se convaincre que LA RÉFORME EUT UN CARACTÈRE VÉRITABLEMENT DÉMAGOGIQUE (439). »

CHAPITRE IV.

La Réforme brise l'unité germanique.

« La fameuse ligue de Smalkalde ROMPIT POUR JAMAIS L'UNITÉ DU CORPS GERMANIQUE, et la Réforme se trouvait avoir son empire, ses lois, son armée. Sur-le-champ elle témoigna son indépendance, en négociant avec les puissances étrangères et en sollicitant l'appui des rois de France et d'Angleterre. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. II.)

CHAPITRE V.

Le protestantisme fait couler des torrents de sang.

« La Réformation alluma en France une guerre civile qui, sous quatre règnes orageux, ébranla ce royaume jusque dans ses fondements, attira les armées étrangères au cœur de la France, et en fit, pendant un demi-siècle, le théâtre des plus horribles discordes... En Allemagne, le schisme protestant eut pour résultat un schisme politique qui livra ce pays, *pendant plus d'un siècle*, à une confusion complète, et ses premiers et épouvantables effets furent une guerre dévorante de trente années, qui s'étendit de l'intérieur de la Bohême jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, et des rivages du Pô jusqu'à ceux de la mer du Nord, dépeupla des royaumes entiers, ravagea les moissons, mit en cendres les villes et les hameaux, éteignit pour un demi-siècle les étincelles de la civilisation en Allemagne, et replongea dans l'ancienne barbarie les mœurs publiques, qui commençaient à peine à se policer... La multitude, lorsque ce n'était pas l'espoir du pillage qui l'attirait sous les drapeaux, CROYAIT VERSER SON SANG POUR LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ, PENDANT QU'ELLE LE RÉPANDAIT POUR LE SEUL PROFIT DE SES PRINCIPES. » (SCHILLER, *Histoire de la guerre de trente ans.*)

CHAPITRE VI.

Divisions et contradictions politiques et religieuses du protestantisme.

« La première époque de la Réforme nous présente en opposition Luther et Zwingli, la seconde Calvin et Socin. Luther et Calvin conservent une partie du dogme et de la hiérarchie. ZWINGLI ET SOCIN RÉDUISENT PEU A PEU LA RELIGION AU DÉISME. La monarchie pontificale étant renversée par l'aristocratie luthérienne, celle-ci est attaquée par la démocratie calviniste; C'EST UNE RÉFORME DANS LA RÉFORME. Pendant la première et la seconde époque, d'anciennes sectes anarchiques, composées en partie de visionnaires apocalyptiques, se relèvent et donnent à la Réforme l'aspect formidable d'une guerre contre la société; ce sont les anabaptistes dans la première période, les indépendants et les niveleurs dans la seconde.

« Le principe de la Réforme était essentiellement mobile... Divisée dans son berceau même, elle se répandit à travers l'Europe sous cent formes diverses. Repoussée en Italie, en Espagne, en Portugal (1526), en Pologne (1523), elle s'établit en Bohême à la faveur des priviléges des Calixtins; elle s'appuya en Angleterre des souvenirs de Wiclef, elle allait se proportionnant à tous les degrés de civilisation, se conformant aux besoins *politiques* de chaque pays. Démocratique en Suisse (1523), aristocratique en Danemark (1527), elle s'associa en Suède à l'élévation du pouvoir royal (1529), dans l'Empire à la cause des libertés germaniques. » (MICHELET, *Précis de l'histoire moderne.*)

CHAPITRE VII.

Inutilité et contradictions étranges du protestantisme, avouées par M. Guizot.

« Lorsque la Réforme éclata, la plupart des plaintes qu'on formait contre le pouvoir spirituel n'étaient plus fondées. Il n'est pas vrai qu'au XVI^e^ siècle la cour de Rome fût très-tyrannique; il n'est pas vrai que les abus, proprement dits, y fussent plus nombreux, plus criants, qu'ils n'avaient été dans d'autres temps. Jamais peut-être, au contraire, le gouvernement ecclésiastique n'avait été plus facile, plus tolérant.

« La Réforme n'a été ni une simple vue d'amélioration religieuse ni le fruit d'une utopie d'humanité et de vérité...

« Elle a laissé la pensée soumise à toutes les chances de la liberté ou de la servitude des institutions politiques...

« En Allemagne, il n'y avait point de liberté politique; la Réforme ne l'a point introduite; elle a plutôt fortifié qu'affaibli le pouvoir des princes : elle a été plutôt contraire que favorable aux institutions libres du moyen âge.

« En Allemagne (440), au lieu de demander la liberté politique, elle a accepté, je ne dirai pas la liberté politique, mais l'absence de liberté. En Angleterre, elle a consenti la constitution hiérarchique du clergé et la présence d'une Eglise aussi abusive que l'ait jamais été l'Eglise romaine, et beaucoup plus servile.....

« La Réforme a été (441) une *insurrection* de la pensée contre le pouvoir absolu religieux : et cette émancipation de l'esprit humain a été dans le cours de la Réforme un fait plutôt qu'un principe, un résultat plutôt qu'une intention. Elle est plus comme événement que comme système.

(438) KIRCHHOFF, cité dans HŒNINGHAUSS, ch. 7.
(439) STEFFENS, cité dans HŒNINGHAUS.
(440) *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 167.
(441) *Loc. cit.*, p. 335.

« On lui opposait deux reproches : 1° la multiplicité des sectes, la licence prodigieuse des esprits, la destruction de toute autorité spirituelle, la dissolution de la société religieuse dans son ensemble ; 2° la tyrannie, la persécution : *Vous provoquez la licence*, a-t-on dit aux réformateurs, *vous la produisez ; et quand elle est là, comment la réprimez-vous? par les moyens les plus durs, les plus violents. Vous aussi, vous persécutez l'hérésie.....*

« Le parti réformé en était très-embarrassé. Quand on lui imputait (442) la multiplicité des sectes, au lieu de l'avouer, au lieu de soutenir la légitimité de leur libre développement, il anathématisait les sectes, il s'en désolait, il s'en accusait. Le taxait-on de persécution, il se défendait avec quelque embarras; il alléguait la nécessité ; il avait, disait-il, le droit de réprimer et de punir l'erreur, car il était en possession de la vérité ; ses croyances, ses institutions étaient seules légitimes ; si l'Eglise romaine n'avait pas le droit de punir les réformés, c'est qu'elle avait tort contre eux.

« Et quand le reproche de persécution était adressé au parti dominant dans la Réforme, non par ses ennemis, mais par ses propres enfants, quand les sectes qu'il anathématisait lui disaient : *Nous faisons ce que vous avez fait ; nous nous séparons comme vous vous êtes séparés*, il en était encore plus embarrassé pour répondre, et ne répondait bien souvent que par un redoublement de rigueur.

« C'est qu'en effet, en travaillant à la destruction du pouvoir absolu dans l'ordre spirituel, la révolution religieuse du XVI^e^ siècle n'a pas connu les vrais principes de la liberté intellectuelle : elle affranchissait l'esprit humain, et prétendait encore le gouverner par la loi; au fait, elle faisait prévaloir le libre examen ; en principe, elle croyait substituer un pouvoir légitime à un pouvoir illégitime. Elle ne s'était point élevée à la première raison, elle n'était point descendue jusqu'aux dernières conséquences de son œuvre. Aussi est-elle tombée dans une double faute : d'une part elle n'a pas connu ni respecté tous les droits de la pensée humaine ; au moment où elle réclamait pour son propre compte, elle les violait ailleurs ; d'autre part elle n'a pas su mesurer, dans l'ordre intellectuel, les droits de l'autorité, je ne dis pas de l'autorité coactive, qui n'en saurait posséder aucune en pareille matière, mais de l'autorité purement morale, agissant sur les esprits seuls et par la voie de l'influence.

« Quelque chose manque, dans la plupart des pays réformés, à la bonne organisation de la société intellectuelle, à l'action régulière des opinions anciennes générales (443). On n'a pas su concilier les droits et les besoins de la tradition avec ceux de la liberté ; et la cause en a été sans doute dans cette circonstance que la réforme n'a pleinement compris et accepté ni ses principes ni ses effets.....

« Le caractère essentiel de la vérité, et précisément ce qui en fait le lien social par excellence, *c'est l'unité*, la vérité est une; c'est pourquoi les hommes qui l'ont reconnue et acceptée sont unis ; union qui n'a rien d'accidentel ni d'arbitraire, car la vérité ne dépend ni des accidents des choses ni de l'incertitude des hommes ; rien de passager, car la vérité est éternelle; rien de borné, car la vérité est complète et infinie. Comme de la vérité, l'unité sera donc le caractère essentiel de la société, qui n'aura que la vérité pour objet, c'est-à-dire, de la société purement spirituelle, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir deux sociétés spirituelles (444); elle est, de sa nature, unique et universelle (445). »

CHAPITRE VIII.

Anarchie au sein du protestantisme. — Les crypto-calvinistes, les arminiens et les gomaristes.

« Dans le même temps l'Eglise luthérienne s'affaiblissait par des divisions intérieures et principalement par la haine qu'elle portait à l'Eglise réformée. Luther lui-même par son exemple avait entretenu cet esprit de querelles. Sa lutte acharnée contre Zwingli et Calvin sur l'article de la Cène et sur la question de la grâce ne fut que continuée, mais non commencée par ses disciples ; mais ceux-ci la continuèrent aussi contre l'ami de Luther, l'accommodant Mélanchthon et ses moins traitables adhérents, que l'on ne tarda pas à persécuter comme crypto-calvinistes (446).

« Le changement de religion de l'électeur palatin, qui embrassa la religion réformée, fut un coup accablant pour les protestants. Tandis que la prudence et le véritable esprit de l'Evangile commandaient la concorde aux deux églises sœurs, la haine des luthériens rigoristes pour les réformés, qui étaient moins intolérants, occasionna la confection d'un écrit qu'on appela les Concordances et qui acheva le schisme. Mais de nouveaux mouvements succédèrent à cet écrit source de querelles, lequel fut scellé par le sang de l'infortuné Crell, chancelier de l'électeur de Saxe, qui périt sur l'échafaud, accusé de crypto-calvinisme.

« La discorde et l'esprit de persécution exercèrent aussi leurs ravages et même avec encore plus de fureur dans le sein de l'église réformée. Calvin, dans la vaste étendue des

(442) *Loc. cit.*, p. 341.

(443) Cet aveu seul prouve que si M. Guizot était chrétien de conviction, il ne serait pas protestant, mais catholique. (GAINET.)

(444) Qu'est-ce que M. Guizot pense de la Réforme, qui en a mille ? (GAINET.)

(445) Ces citations sont tirées du remarquable ouvrage de M. l'abbé GAINET sur M. Guizot.

(446) Il faut lire dans le bel ouvrage de DŒLLINGER, *La Réforme*, la curieuse histoire de ces controverses.

pays de sa croyance, avait établi, comme principal article de foi, le dogme peu clair de *saint Augustin* sur la prédestination absolue de l'homme. Arminius, professeur à l'université de Leyde, expliqua ce dogme avec un grand succès, mais il fut aussitôt en butte aux persécutions du fanatique français Gomar, son indigne collègue. Après la mort d'Arminius, la querelle se ralluma avec plus de furie, les partis politiques s'y mêlèrent. Les arminiens penchaient pour le républicanisme ; les gomaristes secondaient les projets ambitieux du gouverneur. Maurice de Nassau prêta son appui à ces derniers ; le synode de Dordrecht condamna les dogmes d'Arminius (1618) ; Jean d'Olden Barnevelt, grand pensionnaire de Hollande, vieillard septuagénaire, qui avait si bien mérité de sa patrie, mais qui était connu par son amour pour la liberté, mourut sur l'échafaud ; le savant Hugo Grotius fut jeté dans les cachots, et un grand nombre de personnages distingués par leurs lumières ou leurs principes, furent emprisonnés ou proscrits. Mais la doctrine d'Arminius ne fut point détruite ; elle se propagea au contraire à l'extérieur et même secrètement dans les Pays-Bas (447), et trouva un accroissement de forces dans les lumières et le zèle d'un grand nombre de ses sectateurs. » (De Rotteck, *Histoire générale*, tome III.)

CHAPITRE IX.

Influence de la Réforme sur le développement du rationalisme.

« Ce jour (le triomphe du rationalisme) fut singulièrement hâté par la grande révolution religieuse à laquelle on a donné le nom de Réforme. Si les circonstances philosophiques n'ont pas peu contribué, indépendamment d'une foule d'autres causes, à préparer les esprits à la réforme dont Luther et Calvin ont été les chefs ; la Réforme, à son tour, exerça une influence puissante sur l'avenir de la philosophie, quoique cette influence n'ait pas été aussi immédiate qu'au premier abord on pourrait le croire. En effet, il existait entre la révolution religieuse et la révolution philosophique une liaison intime, et le triomphe de l'une accéléra sans nul doute le triomphe de l'autre. Dans un ordre d'idées différent et par des voies différentes, la réforme religieuse, de même que la réforme philosophique, avait pour but l'affranchissement de la pensée humaine, elle était aussi une insurrection de l'esprit humain contre le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel. Nous n'avons pas à examiner si tel était en effet le but que se proposaient les réformateurs, et s'ils ne manifestèrent pas l'intention de substituer un nouveau pouvoir spirituel non moins absolu à celui qu'ils combattaient ; nous n'avons ni à justifier ni à expliquer leurs inconséquences et leurs contradictions, mais seulement à considérer le résultat définitif de l'œuvre qu'ils ont accomplie. Or, ce résultat a été incontestablement favorable à l'émancipation de l'esprit humain. » (Bouillier, *Histoire critique de la révolution cartésienne.*)

CHAPITRE X.

L'esprit du protestantisme, après avoir attaqué l'Eglise, ne pouvait épargner la Bible.

« Enfin, de ruine en ruine, le terrible destructeur s'arrêtera-t-il avant de toucher au fond de l'abîme : il s'arrêtera devant le livre qui lui a servi à condamner et détruire tout le reste. La nature et l'Eglise étant frappées l'une et l'autre au nom de l'idéal, le passé est vaincu, la colère tombe ; le Luther rebelle disparaît. Il reste de tout ce chaos une âme émue, subjuguée, agenouillée sur les ruines du temple devant un livre ouvert.

« Luther ne s'inquiète pas du vide qu'il a fait, puisque, sur le fondement de l'Evangile, un nouveau monde va renaître. Une page écrite le sépare de l'abîme, et cela suffit pour lui ôter le vertige. Mais, grand docteur, si le vent de l'abîme emporte par hasard cette page ; si, après que vous avez détruit le moyen âge au nom de la Bible elle vous est un jour enlevée par l'esprit même que vous avez déchaîné, qu'arrivera-t-il ? Sera-ce la fin des choses ? Vous avez fait remonter le monde chrétien à son idéal. De ce sommet il y a deux pentes, et lorsque vous pensez ramener la terre à saint Paul, que serait-ce en réalité si vous la poussiez vers le vicaire savoyard et Mirabeau ? » (Quinet, *Le christianisme et la révolution.*)

CHAPITRE XI.

Le protestantisme produit successivement l'arianisme, le scepticisme et le matérialisme.

Servet. — Socin. — Rabelais.

« L'invasion des livres anciens ayant amené comme une restauration de toute l'antiquité, la philosophie scolastique du moyen âge tomba devant les ouvrages récemment découverts de la philosophie grecque. Les écoles furent éblouies et comme enivrées de Platon : on l'imita, on le commenta, on l'adopta avec folie et sans critique, on eut foi dans lui comme dans l'Evangile ; mais on ne fut qu'érudit en philosophie et non pas philosophe. Le platonisme voulut s'allier à la Réforme, Ramus essaya de l'introduire dans l'université de Paris tout infatuée d'Aristote ; on prétendit même remettre en vigueur les idées de Pythagore, de Zénon, d'Epicure (448). Tout cela échoua : il fallait encore un siècle pour que la pensée de Descartes, fille de la pensée de Luther, créât la philosophie moderne. Cependant la scolastique ne se releva pas de sa ruine : elle avait eu beau s'appuyer de la logique d'Aristote qui, depuis un siècle, était en plein triomphe ; elle ne pouvait durer devant le libre examen, elle à

(447) C'est par suite des progrès de cette doctrine chez les protestants que le pélagianisme a pris dans leurs opinions la place du fatalisme de Zwingli, de Luther et de Calvin.

(448) C'est cette restauration des idées païennes qu'on a naïvement nommée : *la Renaissance.*

qui la religion imposait les principes et les conséquences de la discussion, et l'idée luthérienne, en attendant que Descartes la réduisît en méthode, fut libre de jeter l'anarchie dans les esprits.

« La conséquence inévitable du libre examen était le *rationalisme*, CONSÉQUENCE OU LE PROTESTANTISME EST ARRIVÉ AUJOURD'HUI PRESQUE UNIVERSELLEMENT, ET OU, DÈS SON ORIGINE MÊME, IL FUT ENTRAÎNÉ. La *raison*, en dépouillant toutes les croyances de leurs mystérieux entours, en vint à ôter au christianisme son caractère divin, et à ne voir dans Jésus-Christ qu'un homme, le plus sage et le plus parfait des hommes, celui qui a doté l'humanité du plus grand des bienfaits, et que l'humanité, en récompense, a adoré comme Dieu. C'était l'hérésie d'Arius développée; ce fut celle de Michel Servet, prêchée ensuite par Socin. Servet (449) périt sur le bûcher par la main de Calvin. D'autres allèrent plus loin : ils descendirent jusqu'à L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION, AUTRE CONSÉQUENCE DU RATIONALISME DE LUTHER, PLAIE QUI DÉVORE LE TEMPS OU J'ÉCRIS ET APRÈS LAQUELLE ON NE VOIT QUE LE NÉANT. On en accusa Erasme; mais ce type de la modération n'avait que la tolérance et la philosophie *chrétiennes* des temps modernes, et le vrai coryphée de l'indifférence ou de l'athéisme fut Rabelais, sceptique malin, audacieux, cynique; qui se moqua de tout, de l'Eglise, des rois, des grands, des peuples; qui néanmoins fut lu et protégé par tout le monde, et surtout par la cour de François Ier. Son *Pantagruel* et son *Gargantua*, qui parurent en 1533 et en 1535, attaquaient les trônes, les croyances, L'ORDRE SOCIAL, tout ce qui est spiritualisme, âme, science, philosophie, tout ce qui n'est pas vin, chair, sens, matière; espèces de cauchemars satiriques, désordonnés, anarchiques, comme le temps où ils furent écrits, ILS MONTRAIENT LE CURÉ DE MEUDON COMME LE DERNIER TERME DU DOCTEUR DE WITTEMBERG, QUI CHANTAIT : « SI TU N'AIMES LE VIN, LES FEMMES, LA MUSIQUE, TU SERAS UN SOT TOUTE TA VIE. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, tom II.)

CHAPITRE XII.

Le principe du protestantisme destructeur de tout christianisme.

« L'écueil et la fin d'une telle situation religieuse serait une indifférence qui, gagnant de proche en proche, deviendrait universelle, et qui, sans bruit, sans secousses, conduirait par voie de révolution intérieure une société chrétienne à perdre sa croyance en conservant son nom. C'est cet avenir que les docteurs catholiques ont souvent prédit aux réformateurs C'est le sort qui semble en effet réservé, dans les temps de tiédeur et de raisonnement, à toute société, qui, sous un nom de secte, n'a point de dépositaire attitré, de gardien armé de la foi, à toute nation religieuse divisée contre elle-même par le principe de son institution. Je ne voudrais renouveler ici l'accusation périlleuse de d'Alembert contre Genève; mais tel est assurément le terme vers lequel semblaient marcher, dans la seconde moitié du dernier siècle, plusieurs des sectes ou des nations protestantes. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« On doit distinguer dans le protestantisme, comme dans toute religion positive, deux choses principales : les dogmes qu'il enseigne, et les signes extérieurs ou autorités visibles qu'il fournit à l'appui de ses dogmes. C'est distinguer ce qu'il faut croire, et les moyens de le croire, ou ce qu'on pourrait appeler le *contenu* et le *contenant* de la religion. Cette distinction bien faite est la clef de l'histoire du protestantisme. On la voit naître dans le berceau de la Réformation même. Lorsque les premiers novateurs commencèrent, le trait le plus saillant de leurs opinions, quelles qu'elles fussent en elles-mêmes, était de différer des croyances enseignées par l'Eglise romaine. En se séparant ainsi, ils niaient par le fait l'autorité absolue de l'Eglise, et ils ne tardèrent pas à la nier dans les termes, en soutenant, au mépris de menaces ou des censures, que la règle de la croyance était, non la tradition de l'Eglise romaine, mais l'Ecriture, interprétée avec foi par la raison. Ainsi, d'une part, ils établirent, contre l'enseignement de l'Eglise catholique, qu'il fallait croire à telles et à telles maximes concernant la communion, le salut et le reste des matières religieuses; de l'autre, ils soutinrent, contre la puissance de l'Eglise catholique, qu'il fallait croire à ces mêmes maximes, parce qu'elles contenaient le vrai sens de l'Ecriture, seule autorité infaillible en matière de foi. Ainsi ils fondèrent tout ensemble un symbole déterminé et le libre examen. C'était peut-être édifier d'une main et détruire de l'autre. Comment, en effet, échapper à cette conséquence que, si l'interprétation de l'Ecriture conduisait légitimement à une certaine croyance, toute autre croyance obtenue par la même voie pouvait être également légitime? Pressés par cette conséquence, ils finirent par l'accepter, avec plus ou moins de franchise, sauf à s'en défendre dans l'application, chacun s'efforçant de faire prévaloir sa croyance propre, sous l'empire du dogme commun de la liberté d'examen.

« Ainsi le protestantisme, et ce mot est pris ici dans son sens le plus général, se composa de deux éléments. Il eut deux ca-

(449) Servet, né en Aragon, avait étudié en France. Son premier pamphlet, *De Trinitatis erroribus*, parut en 1531; le dernier, *De la restitution du Christianisme*, en 1533. Exilé de France, il voulut se sauver en Suisse et passa par Genève. Calvin, contre tout droit et toute justice, le fit arrêter, condamner à mort et exécuter. « Tant que prévaudra mon autorité, disait le FAROUCHE SECTAIRE, il ne s'en ira pas vivant. » (LAVALLÉE.)

ractères : l'un, variable selon les temps et les écoles, la croyance à de certains dogmes plutôt analogues qu'identiques ; l'autre permanent, le libre examen de l'Ecriture sainte.

« Il est évident que ce dernier principe peut détruire l'autre jusqu'à la substance. Le libre examen attaque tout ; livrée à elle-même, la raison humaine peut tout voir dans l'Ecriture. C'est ce qui a fait dire que le protestantisme contenait virtuellement toutes les opinions possibles, y compris le socinianisme, le déisme, l'athéisme enfin. Ce reproche est le triomphe des docteurs catholiques.

« Le vrai, c'est que par la croyance au libre examen les protestants touchent à la philosophie, ils sont les devanciers des philosophes. Lorsqu'ils se laissent emporter aux conséquences de ce principe, ils peuvent arriver au dernier terme de l'indifférence. C'est pour éviter cette extrémité qu'ils se sont en général accordés à maintenir ce principal et dernier dogme, l'infaillibilité de l'Ecriture. Mais qui ne voit qu'un livre infaillible, interprété par une raison qui ne l'est pas, cesse d'être une règle immuable ? De là des variations nombreuses.

« Bien qu'opposés d'ailleurs aux protestants, les catholiques ont comme eux des dogmes de foi et une règle de foi. Suivant eux, c'est l'Eglise représentée par le Souverain Pontife ou le corps des pasteurs, — je ne décide point ici la question, — qui possède l'infaillibilité. De la sorte, leur foi est fixe et leurs dogmes invariables, à la condition néanmoins que l'Eglise le soit ; mais cette condition, ce n'est pas à eux à juger si elle est remplie, c'est à l'Eglise même. Le vaisseau du catholicisme est donc à l'ancre, tandis que celui de la Réforme flotte à tout vent de doctrine.

« A la rigueur, les catholiques ne sont obligés à prouver aucun de leurs dogmes, hormis l'autorité de l'Eglise, et c'est en effet à ce point unique que les plus récents apologistes ont tout ramené. »

. . . . . .

« En même temps que le protestantisme a déchaîné la raison dans le champ de la religion, il a cherché à la retenir par le lien des dogmes fondamentaux. Mais comme ces dogmes n'étaient point sous la garde de l'autorité constituée, comme aucune sanction pénale, presque aucune menace spirituelle, n'en protégeait la croyance, comme enfin les cultes nouveaux offraient peu d'occasions solennelles d'exiger des fidèles une profession de foi rigoureuse, les individus satisfaits d'une foi si peu gênante ont pu continuer de la professer sans la croire strictement, et de paraître Chrétiens, sans bien savoir ce qu'était le christianisme. L'indifférence, si puissamment secondée par les idées modernes, a pu se glisser dans bien des cœurs longtemps avant qu'ils se sentissent ébranlés, et PLUS D'UN PROTESTANT A PU CESSER AINSI D'ÊTRE CHRÉTIEN, SANS MÊME S'EN DOUTER, à la faveur d'une religion qui ne forçait pas la soumission et ne provoquait pas la révolte. » (Charles DE RÉMUSAT, *Passé et présent*, Des controverses.)

CHAPITRE XIII.

Les protestants déjà déistes au XVIII*e siècle, selon d'Alembert.*

« Le recueil immense des œuvres de Bossuet fait voir au lecteur étonné le profond savoir de l'auteur, sa fécondité inépuisable, *et surtout son énergie dans les matières de controverse.* Sans prétendre ni compter ni juger les coups qu'il porte à ses adversaires, bornons-nous, pour donner une idée de son éloquente logique, à rapporter en peu de mots son argument, le plus victorieux contre les protestants. « Nous datons, leur disait l'évê-« que de Meaux, du temps des apôtres, sans « interruption et jusqu'à nos jours ; vous « êtes de nouveaux venus, arrivés d'hier et « sans mission : ou réunissez-vous tout à fait « à nous, ou séparez-vous-en tout à fait, et ces-« sez absolument d'être Chrétiens, si vous ne « voulez vous résoudre à être tout franche-« ment et tout uniment catholiques. » Cette objection pressante a beaucoup de rapport avec la réflexion très-sensée d'un officier huguenot, qui, durant nos abominables guerres de religion, voyant les armées protestante et catholique en présence l'une de l'autre et au moment de charger lui-même à la tête de sa troupe, laissa échapper un sourire de dédain. On lui en demanda la cause : *Je ris*, dit il, *de la sottise que nous faisons, de nous battre contre ces gens-ci pour la présence réelle, en croyant comme eux à la Trinité.* Deux cents ans plus tard, ce militaire éclairé n'aurait pas eu cette contradiction à reprocher à sa secte : car ce que Bossuet avait prévu est arrivé ; et c'est encore un trait de lumière et presque de génie, dont on doit lui faire honneur dans cette dispute. Il avait prédit que les principes des protestants pour rejeter l'autorité de l'Eglise, les conduiraient tôt ou tard au socinianisme, c'est-à-dire aux opinions d'une secte qui s'obstine à s'appeler chrétienne en rejetant sans exception tous nos mystères. *La prédiction de Bossuet se vérifie de jour en jour, et ne tardera pas à être pleinement accomplie.* Déjà UN TRÈS-GRAND NOMBRE DE MINISTRES PROTESTANTS N'A PLUS D'AUTRE CROYANCE QU'UN DÉISME TEMPÉRÉ et mitigé, qui ne diffère du pur déisme que par le respect qu'ils affectent encore de conserver pour le Christ et pour la Bible ; ils ne voient pas que si l'incrédule déclaré a le malheur de s'égarer comme eux, il a du moins le mérite de s'égarer plus conséquemment. C'est l'observation que faisait, il y a quelques années, un philosophe catholique aux ministres sociniens de Genève : *Vous ressemblez*, leur disait-il, *à un homme qui, après avoir osé franchir le Rhône, trouverait un ruisseau et craindrait de le passer.* Et plaignant, comme nous le devons, les théologiens protestants de se tromper dans le principe fondamental de leur croyance, lorsqu'ils rejettent toute auto-

rité en matière de foi, ayons du moins assez bonne opinion de leur *logique*, pour être persuadés qu'ils pousseront enfin les conséquences de ce principe jusqu'où elles peuvent s'étendre, et que le socinianisme, dont la plupart d'entre eux font aujourd'hui profession ouverte ou cachée, dégénérera tôt ou tard en un déisme franc et sans alliage. C'est bien la peine en effet de se faire appeler *socinien*, pour n'admettre ni Trinité, ni Incarnation, ni peines éternelles, ni enfin nécessité d'une révélation, à qui on fait seulement la grâce de la croire bonne et *utile* (450). Il ne manque plus à ceux qui ont embrassé une religion si dégagée de toute espèce de foi, que d'adopter l'expression scandaleusement employée par un de leurs confrères devenu tout à fait incrédule, les *vrais Chrétiens*, c'est-à-dire *les déistes*, expression qu'il a appuyée sur l'Evangile même, en soutenant « que la religion chrétienne, telle « qu'on l'enseigne aujourd'hui, est bien différente de celle que son instituteur a prêchée ; qu'il n'a été que l'apôtre de la loi « naturelle, l'ennemi de la superstition et « des prêtres, faisant consister dans l'observation de la morale le vrai culte que « l'homme doit à l'Etre suprême, et réduisant « ce culte à deux mots : AIMEZ DIEU ET VOTRE « PROCHAIN. » Voilà, comme l'observait très-sensément l'évêque de Meaux, dans quel abîme on doit infailliblement se précipiter, quand on refuse de s'en rapporter, sur l'interprétation de l'Ecriture, à « une autorité « respectable et visible, qui fixe les accep- « tions contestées des passages obscurs ou « équivoques. Dès qu'on se permettra d'ex- « pliquer la Bible par ses propres lumières, « il est presque impossible qu'on ne finisse « pas par l'interpréter de la manière la plus « conforme en apparence à notre faible et « aveugle raison, mais souvent très-con- « traire en effet au vrai sens dans lequel l'Es- « prit saint l'a dictée. » (D'ALEMBERT, *Eloge de Bossuet.*)

CHAPITRE XIV.

Tristesse et désenchantement des docteurs du protestantisme à la vue des ruines faites par leurs théories.

« Amère déception des choses humaines ! La Réforme a réussi dans tout ce qu'elle a voulu. Quinze siècles sont supprimés, il n'y a plus aucun obstacle à ce que l'Eglise primitive recommence ; voilà, comme dans la première heure du christianisme, l'homme tout seul en présence de l'Evangile : il peut se croire, s'il le veut, au lendemain même de la mort du Christ. Vous pensez que, dans cette aurore nouvelle, un chant d'allégresse va sortir de la terre rajeunie ; au contraire, la marque extraordinaire de la Réforme est de commencer par une plainte qui quelquefois touche au désespoir ! OH ! QUE CETTE HISTOIRE APPREND DE CHOSES EN UN MOMENT ! Pourquoi les anciens jours ne renaissent-ils pas ? Toutes les conditions nécessaires sont remplies. Le livre par excellence, l'Evangile, est retrouvé : on a soufflé sur la poussière des siècles qui le couvrait. Il est là, dans sa simplicité, dans sa majesté primitive ; hélas ! pour revenir aux premiers jours, il n'y a qu'une seule chose qui manque, c'est l'homme. L'idéal est resté le même, mais lui ! qu'il a changé !

« Où sont les aspirations, la naïveté des disciples ? où est l'espérance, où est la joie ? A côté du livre immortel et rajeuni, l'homme se sent doublement vieilli ; il cherche dans son cœur le ciel pur des apôtres, il ne trouve qu'orages, inquiétude, ennui. Qui empêche que les merveilleuses journées de l'antiquité chrétienne ne renaissent, que les pensées des premiers Pères ne descendent de nouveau sur la terre réparée ? Qui l'empêche ? lui seul ! car cette Eglise qui le séparait de l'âge d'or du christianisme, il l'a détruite, et son impuissance à rentrer dans le siècle heureux en éclate davantage. O tristesse ! ô misère ! de ne pouvoir plus accuser que soi-même. Voilà le sens le plus profond de la Réformation ; rien de plus lugubre que cette soudaine rencontre de l'humanité moderne avec son idéal. De là, la misanthropie amère qui découle de chaque parole de Luther vers la fin, de Calvin, de Mélanchthon, de Bucer, et qui fait le fond des puritains de Cromwell et l'âme de la révolution d'Angleterre.

« Pourquoi vous étonner de la mélancolie de leurs cantiques ? On dirait des voix de ressuscités qui languissent sans abri entre le ciel et la terre. Un levain de douleur fermente au fond de leurs poëtes depuis Milton jusqu'à Klopstock, car ils ont fait, pour revenir à la joie, à la sérénité vierge des premiers jours, l'effort *le plus grand* qu'on puisse imaginer, effaçant tout sur la terre, excepté le jour des apôtres. Ils ont été se replacer eux-mêmes dans la grotte de Patmos, dans la maison de saint Paul, toujours aspirant à un passé plus lointain, et quand il ne restait plus qu'un pas pour rentrer dans l'enceinte du siècle bienheureux, ils n'ont pu le faire ; une force inexorable les a arrêtés ; ils n'ont pu ramener ni goûter les jours dont rien en apparence ne les séparait plus. L'esprit, l'âme nue, ils ont été frapper comme des nouveau-nés à l'ancienne porte d'Eden. . . . . A l'extrémité des temps, ils ont entraîné et retrouvé l'homme et le fardeau du XVI^e^ siècle. N'est-ce pas assez que tout cela pour se composer à jamais un culte de tristesse et de deuil !...

(450) Un des théologiens les plus accrédités de Genève a fait un livre sur la vérité du Christianisme, dont un des chapitres avait pour objet la *nécessité de la révélation ;* dans l'édition suivante, le titre fut changé en cette autre : *De la grande* UTILITÉ *de la révélation.* « *Il faut espérer*, dit alors un des confrères de l'auteur, qu'à la troisième édition, la grande *utilité* ne sera plus *qu'une grande commodité.* » (Note de d'Alembert.)

. . . . . .

« A travers le changement des temps, qu'est devenue la fougue de la Réformation; que fait-elle aujourd'hui ?... Pareille au catholicisme révolutionnaire, qui l'a précédée d'un siècle, elle s'effraye d'elle-même, car, à force de regarder l'Evangile, de le creuser, il arrive, ô douleur ! qu'elle efface elle-même son livre. Elle s'est si bien acharnée, elle a examiné de si près chaque mot, chaque syllabe, qu'elle a, pour ainsi dire, usé le texte et QU'IL LUI RESTE QUELQUEFOIS ENTRE LES MAINS, OSERAI-JE LE DIRE, UNE PAGE BLANCHE.

« Dans le pays de Luther, que d'hommes à cette heure sont occupés, depuis deux siècles, sans colère, sans haine, à retrancher quelques lignes de l'Ancien et du Nouveau Testament ! Depuis Lessing jusqu'à Strauss, que de pages arrachées et emportées dans l'abîme ! A la vue de cette destruction de la lettre, la Réformation s'effraye, ELLE VOUDRAIT RECULER ! L'Angleterre s'indigne de l'audace de l'Allemagne, on ne sait où fuir ! Comment défendre le livre sacré des atteintes de l'esprit que l'on a soi-même évoqué ? Il faudrait l'enfouir de nouveau dans le sanctuaire catholique, mais il y a une force plus grande que tous les regrets et ceux mêmes qui reculent jusqu'au seuil de la papauté, sont décidés à ne pas le franchir. Alors il reste à se roidir contre tout effort de la vie, s'endurcir, se tenir les yeux fermés dans la tourmente, ou bien encore s'abuser de mille formules ; et, arrivé à ce point, le protestantisme trouve aussi son *jésuitisme*.

« Pourquoi cela ? parce que la Réformation avait promis de ne reconnaître, de n'adorer que l'esprit, et voilà qu'elle ne peut tenir sa parole ; ils s'épouvantent à la nouvelle qu'un nouveau critique, un de Wette, un Schleirmacher, un Strauss, vient d'enlever une syllabe à l'Evangile ! » (QUINET, *Le christianisme et la révolution.*)

CHAPITRE XV.

Aveux de C. de Rotteck sur les maux de la Réforme.

« Jusqu'ici nous avons pu suivre d'un œil serein l'histoire de la Réformation, dont les progrès faisaient concevoir de hautes espérances. Mais cette perspective ne tarda pas à se ternir. Les discordes entre les réformateurs eux-mêmes, la perversité du fanatisme dans une partie de leurs sectateurs, le mélange des intérêts personnels avec la cause de Dieu, celui du vil amour du gain avec l'animosité de l'esprit de parti, et enfin la longue et sanglante querelle entre l'ancienne et la nouvelle église, querelle qui rompit les liens nationaux et religieux, et qui donna l'éveil aux passions les plus féroces, firent presque douter, selon la diversité du point de vue de l'observateur, si la Réformation méritait les bénédictions ou les malédictions du siècle. » (DE ROTTECK, *Histoire générale*, tome III.)

CHAPITRE XVI.

De la liberté dans l'église luthérienne.

« LA TYRANNIE DE L'ÉGLISE NOUVELLE ÉTAIT BIEN PLUS DESPOTIQUE QUE CELLE DE L'EGLISE ROMAINE. Wittemberg prétendait étouffer toute idée, tout essai nouveau d'interprétation ou d'exégèse intellectuelle d'un dogme quelconque. Schwenkfeld (451), un des hommes les plus éclairés de tous ceux qui se sentaient appelés à prendre part à la Réforme, eut à subir d'odieuses persécutions (452). »

CHAPITRE XVII.

Servilité de la Réforme.

« La Réforme elle-même, par ses fautes et ses violences, se compromet au point que partout, pour être indépendante de l'autorité religieuse qu'elle a rejetée, elle a besoin de se réfugier sous l'empire de l'autorité civile. SI DONC ELLE A CHANGÉ, CE N'EST QUE DE MAÎTRE, et, dominée ici par les partisans des doctrines anciennes, elle est esclave partout, elle ne l'est pas seulement du pouvoir, de l'autorité royale, des intérêts de la politique ; elle l'est aussi des intérêts de la passion, des excès du peuple, des rudesses de la démocratie.

« Elle n'est despote que sous un seul point de vue, dans ses rapports avec la morale ; la morale est son esclave à elle ; A LA MORALE ELLE REND TOUTES LES VIOLENCES QUE LUI FAIT SUBIR LA POLITIQUE. » (MATTER (453), *Histoire des doctrines morales*, t. Ier.)

CHAPITRE XVIII.

Esclavage de la philosophie, libre auparavant, pendant la Réforme.

« EN SOMME, DANS SOIXANTE ANS D'UNE GRANDE AGITATION LITTÉRAIRE, UN SEUL PROFESSEUR AVAIT ÉTÉ PERSÉCUTÉ, UN SEUL LIVRE BRULÉ (454). Et maintenant tout est changé. Nous ne trouvons plus les mêmes hommes ni les mêmes éléments à l'époque où nous entrons. Au premier pas nous y voyons éclater la guerre. La commotion morale qu'éprouve la société est si violente, qu'elle en est ébranlée dans tout son être. Cette agitation va toujours croissant pendant cinquante ans ; et au bout de cette crise, il éclatera des guerres plus violentes encore. D'où viennent toutes ces passions ?

. . . . . .

. . . . . .

« La philosophie se flatte en vain de profiter de ses premiers succès et du mouvement général qu'ils ont amené. Elle est peu de chose à cette époque. Elle est peu écoutée ; quelquefois même elle est peu sage. Elle aussi se compromet par ses fautes et ses excès, ELLE AUSSI TOMBE CAPTIVE SOUS UNE TUTELLE PLUS RIGOUREUSE (455), et, pendant

(451) *Voy.* son histoire dans DŒLLINGER, *La Réforme*, tome Ier.

(452) SCHROECKH, cité dans HOENINGHAUSS, ch. 7.

(453) M. Matter est protestant.

(454) Sous la tyrannie du *papisme !*

(455) On connaît l'antipathie des *réformateurs*

toute cette période, c'est à peine si elle peut, en les cachant sous une forme ou sous une autre, émettre quelques doctrines fortes et pures. » (MATTER, *Histoire des doctrines morales*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIX.

Vandalisme du protestantisme.

« Le protestantisme a saccagé les tombeaux, renversé les églises, brisé les monuments chefs-d'œuvre de l'art ; il a fait à l'art une guerre à mort ; il n'a rien compris ni à l'enthousiasme, ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni au cœur ; tous les grands poëtes de ce monde ont été catholiques ; Shakespeare, Pope, Dryden, étaient catholiques..... ; la peinture, la sculpture, l'architecture, ce grand art, sont des arts catholiques. Le protestantisme n'a fait que des ruines et des ravages ; il s'est détaché violemment du passé pour planter une société sans racines. Le catholicisme remontait par l'arbre généalogique du divin Christ jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers ; le protestantisme reconnaît pour aïeul un moine allemand marié à une religieuse. Le catholicisme avait trouvé la chevalerie ; le protestantisme fit des soldats plus hardis que généreux, cruels et froids.

. . . . . .

« La réforme n'eut jamais ni son Bossuet, ni son Fénelon, ni son Michel-Ange, ni son Raphaël. » (Jules JANIN.)

CHAPITRE XX

Décadence de la morale pendant la Réforme.

« Les doctrines morales ne peuvent se produire et se développer qu'aux époques qui laissent le calme aux inspirations de la conscience, au travail de la raison, à la méditation libre et pure. » (MATTER, *Histoire des doctrines morales*, tome I^er^.)

CHAPITRE XXI.

Résultats de la Réforme d'après les protestants eux-mêmes.

STRASBOURG. — *Aveux de Bucer.* — « Nous avons supprimé le faux jeûne qu'avait établi la superstition ; mais pourquoi ne le remplaçons-nous point par le jeûne légitime, par le jeûne vraiment chrétien ? Puisque nous nous glorifions d'avoir hérité de l'esprit de la primitive Eglise, comment se fait-il que cet esprit ne fasse pas naître parmi nous les fruits qu'il produisit autrefois chez les premiers Chrétiens ? un grand nombre de nos pasteurs s'imaginent avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils ont injurié les partisans de l'Antechrist, déchiré leurs propres confrères, et qu'ils se sont livrés sur des questions oiseuses à un bavardage inutile. Le peuple à son tour, imitant de si beaux modèles, croit s'être enrichi de toutes les vertus qui font le parfait Chrétien, s'il a appris à insulter, à persécuter les papistes et à pérorer longuement sur des choses sans importance. Pour ce qui est de la modestie, de la charité chrétienne et d'un zèle véritable, on n'en aperçoit nulle part même une trace : il en résulte que tous nos efforts n'ont abouti qu'à faire blasphémer indignement le saint nom de Dieu. Il n'est malheureusement que trop fondé le reproche qu'on nous fait de condamner la prière, le jeûne, et en général toutes les anciennes observances de l'Eglise, et de ne faire nous-mêmes aucun acte de zèle, de ne point prier, de ne point jeûner, de ne point nous montrer vigilants et de ne songer qu'à une chose au bien-être et à la satisfaction des sens (456). »

. . . . . .

« La très-grande majorité de ceux qui se sont attachés à la Réforme ne s'est proposé dans l'Evangile que les avantages suivants : ils ont avant tout voulu se soustraire à la tyrannie du Pape et des évêques ; cela fait, ils n'ont rien eu de plus pressé que de secouer le joug de la pénitence et en général de tout ce qui restait encore de discipline, afin d'établir un ordre de choses dans lequel ils pussent librement s'abandonner à leurs caprices et à l'entraînement de leurs passions charnelles. C'était du reste aussi pour eux une chose fort agréable, que de s'entendre dire que c'est la foi seule qui nous justifie, et que ces bonnes œuvres, pour lesquelles ils se sentaient si peu de goût, étaient pour le salut choses entièrement inutiles. Pour ce qui est de l'esprit, de la nature et de la force de la foi véritable, qui font qu'elle ne saurait exister sans être féconde en œuvres louables, ils ne se sont guère donné la peine d'y réfléchir. Il en est un grand nombre aussi qui n'ont été favorables à la prédication de l'Evangile que parce qu'elle leur offrit les moyens de s'approprier les biens de l'Eglise. Il est résulté de là que la doctrine du règne de Jésus-Christ a été fidèlement annoncée dans un grand nombre d'endroits, je l'avoue ; mais que je serais fort embarrassé s'il me fallait nommer une seule Eglise où cette doctrine soit pratiquée sincèrement, et où l'on ait fait régner une discipline vraiment chrétienne (457). »

. . . . . .

LA RÉFORME DANS LA BASSE ALLEMAGNE. — *Aveux de Regius.* — « Nos gens ici sont à ce point grossiers et charnels, qu'ils croient sérieusement être complétement affranchis des prescriptions du Décalogue ; qu'il n'est absolument rien qu'ils ne s'imaginent être en droit de faire, et qu'ils vont jusqu'à prétendre pouvoir aujourd'hui voler, se parjurer et souiller la couche du prochain en toute sécurité de conscience. Quel aveuglement a donc frappé ces misérables, pour qu'ils aient la sottise de croire que le Sauveur est descendu sur la terre et y a souffert

contre les sciences philosophiques. Mélanchthon n'y échappe pas. (*Voy.* DŒLLINGER, *La Réforme*, trad. Perrot.)

(456) BUCERI, *Enarrationes in quatuor Evang.*, s. l., f. 70.

(457) *De regno Christi.* Basileæ, 1537, p. 55.

le dernier supplice, afin que nous puissions nous livrer à notre aise à toutes nos inclinations bestiales (458) ? »

. . . . . .

Aveux de Carvin. — « Il n'est que trop vrai que parmi nous on parle beaucoup de l'Evangile, qu'on ne se lasse point de le prôner, et que cependant on ne fait absolument rien de ce qu'il commande ! Et cette anomalie, cette inconséquence n'est pas un fait isolé, ce n'est pas une exception, c'est la règle commune ; et je me sens moi-même aussi coupable que les autres, aussi lâche, aussi négligent, aussi vicieux, aussi couvert de péchés qu'aucun autre. Nos adversaires nous adressent des reproches analogues, et *peut-être n'est-ce pas à tort.* Il serait donc bien à désirer que nous nous corrigeassions de nos fautes et devinssions un peu meilleurs, de manière à pouvoir nous rire du diable et de l'enfer, ainsi que de tous ces orgueilleux personnages que la mort balaye chaque jour comme une vile poussière, et qui, aujourd'hui quelque chose, ne sont plus le lendemain qu'un foyer de pourriture, un hideux réceptacle de vers (459). »

. . . . . .

Aveux de Gütel. — « Tout notre peuple, jeunes et vieux, bien qu'il fasse tout ce qu'il peut pour cacher ses méfaits sous le voile de l'Evangile, se distingue assez par son irréligion, son manque de charité, son brigandage, sa fourberie, son avarice et son libertinage, pour qu'on me dispense de toute autre preuve. « Qu'avons-nous be-« soin, se dit ce peuple pieux, de perdre « notre temps à fréquenter le prêche? Nous « avons été baptisés et nous avons la foi : « que nous faut-il de plus pour être sau-« vés? »

. . . . . .

« Puisque l'impiété, l'injustice, la dureté envers les pauvres, avec tous les genres de péchés et de vices, vont chaque jour en s'aggravant, Dieu ne peut manquer de nous retirer le précieux trésor de la sainte parole, et d'affliger l'Allemagne de calamités telles, qu'on regardera comme un grand bonheur d'y avoir échappé par la mort (460). »

. . . . . .

Aveux d'Alber. — Dans ses cantiques, Alber attribue cette corruption générale des mœurs à la caducité du monde et à l'approche du jugement dernier.

Non! le monde ne saurait durer davantage,
Il est vieux, usé, vermoulu, détraqué ;
Incapable de soutenir plus longtemps le poids qu'il porte,
Il ne peut tarder de s'écrouler, de finir.
Non depuis l'origine du monde,
Jamais, Jésus-Christ l'a prédit
Dans son adorable Evangile,
On ne vit corruption pareille :
Plus de charité, plus de foi nulle part ;
Mais partout la ruse, la fourberie, la malice,
Et l'homme puissant, pour augmenter ses trésors,
Dépouillant l'indigence du fruit de ses sueurs (461).

Aveux de Tilemann Krage. — « Non, il n'y a plus de vérité, de charité, de miséricorde parmi les hommes. Le monde est tellement enfoncé dans la malice, il est si plein d'astuce et de ruse, et a si peu d'amour pour son Créateur, si peu de charité pour le prochain, qu'il semble ne plus pouvoir aller plus loin dans la voie du péché.

. . . . . .

« Ce qui de tout temps a passé pour louable, est devenu répréhensible *sous le règne de l'Evangile* (462). »

. . . . . .

Aveux de Weidensée. — « Par notre gourmandise et notre ivrognerie, dit-il quelque part dans un opuscule, nous sommes, nous autres Allemands, devenus comme des brutes, grossiers, impudents, indisciplinables, aussi mauvais, que dis-je ? cent fois pires que des Juifs (463). »

Aveux de Medler. — « Ce qui, dans cette grave situation, éveille le plus notre sollicitude, c'est l'indifférence et la sécurité du peuple. Veuillez nous aider de vos conseils, et nous dire comment, à votre avis, il serait possible d'établir un peu plus de moralité dans notre église ; car la persévérance de notre peuple dans le vice, son dédain pour la sainte parole et pour les prières dites en commun, et cet incroyable abus qu'on fait de la saine doctrine, nous semblent à tous être la source de très-grands périls (464). »

La Réforme dans l'Allemagne du sud. — *Aveux de Klopfer.* — « On ne trouve plus guère non plus chez nous de piété, ni de confiance en Dieu, ni de foi même, autrement on en verrait les fruits ordinaires, les bonnes œuvres, l'amour du prochain, la miséricorde, etc., dont il n'existe plus rien parmi nous qui nous prétendons cependant des évangéliques, tandis que l'impénitence, l'impiété, l'incrédulité, la méchanceté, l'insubordination et l'impatience abondent, et qu'on se livre de toutes parts à une manière de vivre désordonnée, sauvage, et de tout point antichrétienne. — La plupart d'entre nous considèrent les saintes Ecritures comme

(458) *Eine summe Christl. Lehre, wie sie Urbain Regius zu Hall im Innthal vor etlichen Jahren gepredigt hat.* Augsburg, 1527, f. 5.

(459) *Auslegung der Historien Josephi.* o. O. 1541, t. IV.

(460) *Christliche, brüderliche, Vermahnung eines Christen gegen den andern in Sterbensnothen.* Magdeburg, 1539, A, 4.

(461) *Voy.* Wackernagel, *Deutsches Kirchenlied*, p. 219, 220, 231.

(462) Krage. V. *Bilde Gottes in den ersten Menschen.* Magdeburg, 1549 B, 3, p. 3; R, 2.

(463) Weidensee, *Ermahnung*, etc. Augsburg, o. J. C., II, c. 4.

(464) « Unum est, quod nos in hac gravissima causa maxime contristat, vulgi nempe securitas et ignavia. — Quare nobis consilium vestrum communicetis, quomodo rectius aliqua in nostris ecclesiis vitæ emendatio ins tui posset. Videmus enim populum in suis vitiis, præsertim ita neglecta Dei Verbi et communium Ecclesiæ precum nunis oscitanter perseverare, ideo propter hujus sinceræ doctrinæ abusum, maximum nobis omnibus periculum imminere videtur. » (Rehtmeyer, III, Beil., p. 55.)

un tissu d'absurdités, comme des fables, des contes de vieilles femmes, et font sans doute partie de cette race d'hommes pervers que saint Pierre a dit devoir, vers la fin des temps, scandaliser le monde par leurs mœurs licencieuses et l'abomination de leur conduite (465). »

. . . . . .

Aveux de Melchior Ambach. — Dans son ouvrage, qui fut publié en 1551, il fait interpeller de la manière suivante, par le Sauveur, ceux qui, sans devenir meilleurs, jouissaient alors des bienfaits de la prédication évangélique.

. . . . . .

« Aujourd'hui, qui le croirait ? on trouve, à la ville comme dans les campagnes, une nombreuse jeunesse déjà dans l'adolescence, qui ne sait ni le Symbole, ni le Décalogue, ni même l'Oraison dominicale. — Personne chez les grands, pas plus que parmi le peuple, ne veut plus entendre parler ni de discipline ni d'éducation de la jeunesse. Mes ministres, mes prédicateurs eux-mêmes, un grand nombre d'entre eux au moins, se sont aussi véritablement relâchés dans leur zèle, et afin sans doute d'en pouvoir consacrer davantage à l'intempérance, abrégent autant qu'ils peuvent le temps qu'ils sont forcés de donner à la prédication de mon Evangile (466) ! »

NUREMBERG. — Après Wittemberg et Strasbourg, ce fut Nüremberg qui occupa le premier rang parmi les métropoles de la société protestante.

Aveux d'Osiander. — « Ce par quoi nous avons allumé contre nous la colère de Dieu, ce sont le mépris, l'altération et la haine de sa sainte parole, l'abus des sacrements, l'idolâtrie, l'hérésie, la simonie, la magie et une vie sensuelle et païenne, comme est celle que mènent les impies, les incrédules, les hommes qui n'assistent point à la prédication de l'Evangile, qui souvent ne savent point l'Oraison dominicale, le Symbole, le Décalogue, et ne se soucient même point de les apprendre ; c'est ce déluge de vices, de turpitudes de toutes sortes et d'abominations dans lequel nous nous sommes comme noyés nous-mêmes, non par entraînement, par faiblesse humaine, mais volontairement et de gaieté de cœur, parce que nous nous sommes enracinés dans l'impénitence, parce que la plupart d'entre nous ne savent même plus faire la distinction du bien et du mal, parce que nous nous drapons dans notre honte comme dans une robe d'innocence et de gloire, parce qu'il n'est plus de répression, ni dans l'Eglise, ni hors de l'Eglise, contre une corruption chaque jour plus grande et plus générale, et déjà devenue tellement vivace qu'il n'est pas une tentative de réforme qui ne soit jusqu'à présent demeurée vaine, et que toutes les foudres du ciel n'ont pu l'arrêter dans son essor (467.) »

. . . . . .

Aveux d'Althamer. — Dans la préface de son *Catéchisme*, il dit : « Qui voit-on encore, aujourd'hui, inspirer à ses enfants, à son domestique, à sa servante, à ses serviteurs en général, l'amour de Dieu et le respect de la sainte parole ? Personne, pas une âme. Il ne faut pas s'étonner si nous avons *la jeunesse la plus corrompue qui ait jamais déshonoré l'espèce humaine* : les vieux sont des vauriens et les jeunes gens suivent leur exemple. »

. . . . . .

Aveux de Diétrich. — Il avoue positivement « qu'autrefois les gens n'étaient possédés que d'un seul mauvais esprit, d'un seul démon; mais que depuis la Réforme il s'en était ajouté six autres. Car, ajoute-t-il, ils possèdent l'Evangile et n'en font point un légitime usage; ils se vantent d'être chrétiens, et cependant ne veulent faire en tout et partout que ce qui leur est agréable et commode (468.) »

Il dit, que *quand il verserait des larmes de quoi faire déborder le Danube, ce ne serait point assez encore pour calmer la douleur que lui causait le triste état de l'église protestante.*

Il avoue que les luthériens étaient en train de tomber *dans une barbarie cyclopéenne* (469).

Aveux de Culmann. — « Il n'est rien qui aujourd'hui n'aille à la débandade, parce qu'il n'est plus de terme à l'envahissement du mal; parce que l'incrédulité, la fausse sécurité, la confiance charnelle, le mépris et l'ingratitude pour la sainte parole, loin de diminuer, ne font qu'augmenter chaque jour; parce qu'on ne fréquente plus les temples; parce qu'au lieu de protéger, on abandonne les écoles dont la prospérité est cependant d'une importance si grande; parce que la malheureuse Église de Jésus-Christ n'inspire plus d'intérêt à personne; parce qu'on est sans entrailles pour les pauvres; parce qu'indifférents pour nos concitoyens, pour nos voisins et nos amis, nous n'avons pas même su conserver un peu d'attachement pour notre propre famille, pour nos parents les plus proches; et ce qui est pis encore, parce qu'il n'est plus d'ordre, de foi, ni de probité nulle part, dans le gouvernement pas plus que dans notre malheureuse église (470). »

. . . . . .

LES RÉFORMATEURS DE LA SAXE ET DE LA THURINGE, AMIS DE LUTHER. — *Aveux de Spalatin.* — Dans une lettre adressée, le

(465) KLOPFER, *Ueberaus feine schœne Vermahnung z r Busse u. Besserung unsers sündl. Lebens.* A gsbourg 1546 A, 3, 4; G, 3.

(466) AMBACH, *Klage Jesu Christi über die vermeinthchen Evangelischen.* Frankfurt, A. M. 1551 ; B, 2 ; D. 3; E 1.

(467) OSIANDER, *Wie man Wider d. Türken beten soll.* o. O. 1542. A et B.

(468) WEIT DIETRICH, *Kinderpostille.* Nürnb. 1546, f. 39, 62, 76.

(469) *Enarr. psalmi secundi auctore* LUTHERO, ed Vitus Theodorus, s. l. 1555, pref., A, 4.

(470) Leonhardi CULMANNI, *An crux expediat vel noceat*, instructio consolatoria. Norimb., 1550. præf., A, 6.

même année, à Link, il dit « qu'il ne savait pas, en vérité, ce que deviendrait le monde; qu'il était impossible qu'il continuât de subsister avec la fourberie, l'hypocrisie, la déloyauté, qu'on y voyait régner de toutes parts, même parmi les personnes en apparence les plus recommandables et les plus saintes (471). »

. . . . . .

Aveux de Lange. — « Pour ce qui est du peuple, il mène une vie d'épicurien et de Sardanapale; et presque tous déploient un faste oriental et plus qu'oriental (472). »

. . . . . .

Aveux de Justus Jonas. — « Ceux qui se disent évangéliques ne se proposent la plupart, dans l'Evangile, qu'une liberté charnelle. Au lieu de montrer en leur personne les précieux fruits de cet excellent Evangile, ils deviennent impies, ne craignent plus Dieu, sont indisciplinés, n'assistent plus au prêche, méprisent leurs pasteurs comme de la balayure, comme de la boue, et les fouleraient volontiers aux pieds, ainsi que l'Evangile, s'ils en avaient le pouvoir. Avec cela que bourgeois et paysans ont perdu toute espèce d'estime pour les sciences et les beaux-arts, et, quoi qu'on puisse leur dire dans l'intérêt de leurs enfants, laissent péricliter les écoles, faute de secours, aimant mieux employer leurs biens à satisfaire les appétits de leur ventre que d'en consacrer une partie à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse, à la chose du monde la plus utile. Et ce n'est pas tout encore: le peuple devient de jour en jour plus effronté, plus grossier et plus sauvage, comme si l'Evangile ne nous avait été donné que pour faciliter aux mauvaises gens les moyens de se livrer sans danger à toutes les espèces de vices et de méfaits (473). »

Aveux de Nicolas Amsdorf. — « A tous les autres péchés, tels que la goinfrerie, l'ivrognerie, l'avarice, l'usure, dans lesquels l'Allemagne est comme noyée, il faut ajouter que les nôtres ne font réellement aucun cas de l'Evangile, qu'ils le méprisent autant que qui que ce soit au monde, qu'ils l'insultent, le déshonorent, le persécutent et le condamnent même (474). »

. . . . . .

Aveux du duc Georges d'Anhalt. — « Que de gens ne voyons-nous pas aujourd'hui parmi nous, qui, au lieu de se servir de la parole divine et des saintes Ecritures pour s'amender et se sanctifier, ne s'en servent que pour couvrir la honte de leurs erreurs, de leur frivolité, de leur insubordination et de leur liberté charnelle, pour s'approprier les biens de l'Eglise et pour étendre, autant qu'ils peuvent, leur propre autorité. C'est ce que nous reprochent durement les ennemis de la sainte parole, et *non sans raison, je dois le dire.*

. . . . . .

« Ce malheureux état de choses a été provoqué, en grande partie, par des pasteurs ignorants, imprudents et fanatiques, qui ne savent pas bien eux-mêmes ce que c'est que le péché, la justice divine, la grâce, la foi, les bonnes œuvres, et qui prêchent grossièrement une liberté grossière, et cette foi historique que n'accompagnent ni la contrition, ni la pénitence, ni l'amendement, etc. (475). »

Aveux de Mathésius. — « Il n'y a plus, à proprement parler, de gouvernement dans la famille; le bon ordre, la discipline et l'honneur, tout est en décadence.

. . . . . .

« On devrait bien faire attention à cette doctrine (de la nécessité des œuvres), dans ces derniers temps du monde où la charité est éteinte dans la plupart des cœurs, et où les docteurs malhabiles, afin de plaire au vulgaire imbécile, s'attachent à déprécier la vertu et les bonnes disciplines, et se déchaînent contre les pasteurs qui se permettent encore de dire que la foi véritable s'accompagne nécessairement d'actions louables, etc. (476). »

Aveux d'Aquila. — « Nous nous sommes lancés, tête-baissée, dans l'inconduite et l'irréligion; nous ne témoignons que du mépris pour l'éternelle parole de Dieu; nous ne fréquentons point les temples; nous n'assistons point au prêche; ou, si nous faisons tant que d'y assister, nous ne prêtons point l'oreille à ce qui s'y dit; nous n'y prenons pas la résolution de nous amender, et ne sommes pas moins après qu'avant des ivrognes, des buveurs de bière, des sacs à vin, de sales et dégoûtantes gargotières; et cependant, plongés que nous sommes dans cette vie païenne, nous nous flattons de pouvoir résister aux Turcs, qui valent mieux que nous (477)! »

Aveux de Naogeorgus. — « Ils (les évangéliques) n'ont aucun zèle, aucun goût pour le bien, et sont durs pour le prochain, menteurs, avares, trompeurs, traîtres, calomniateurs, blasphémateurs, voleurs et fornicateurs, etc. Le monde est aujourd'hui plein de cette espèce d'hommes qui, sous le

(471) « Te quæso, quid fiet tandem cum rebus humanis? Tam variant omnia, tam plena sunt omnia armorum, tam parum est ubique candoris, tam plena ὑποκρίσεως omnia, etiam in his quos diceres sanctissimos, tam parum respondent opera et corda et verbis et gestibus! »

(472) « Principes dormitant vel voluptuantur, et interim pecunias corradunt rationibus quibusvis. Populus moris mos Επικουριζει τε και σαρδαναπαλιζει græcantur omnes fere et pergræcantur et nos nimi, nisi me serias, expectamur. » (Verpoortenii *Analecta*, p. 116.)

(473) *Voy.* Daniel, chap. 7. *Von der Türken-Gotteslaesterung*, etc., *mit unterricht* Justi Jonæ. Wittemberg, 1530, A, 4.

(474) Niklas von Amsdorf, *Predigt, dass Deutschland wie Israel, Judea u. Jerusalem wird Zerstoert worden. Iena*, 1562, A, 2; A, 3.

(475) Georges Fürsten zu Anhalt, *Predigten u. andere Schriften.* Wittemberg, 1555, f. 234, 285, 293.

(476) *Historia Christi.* Leipsick, 1622, t. Ier, p. 100.

(477) Aquila, *Lettre à Jean de Doetzig.*

nom de Jésus-Christ et de l'Evangile, mènent la vie la plus coupable et la plus scandaleuse (478). »

. . . . . .

Aveux de Reich. — « Satan suscite . . . . . journellement, dit Reich, parmi ces gens qui se vantent d'être des serviteurs si dévoués de l'Evangile, tant d'hérésies et de sectes abominables, qu'on se demande s'ils ne nuisent pas plus à ce même Evangile que n'ont pu faire tous ses plus mortels ennemis ensemble (479). »

Aveux d'Arbiter. — « Le démon entretient parmi nous une si grande quantité de vermine, que des personnes inattentives pourraient se scandaliser même de la doctrine. Le démon a beau jeu au milieu de cette incroyable méchanceté des hommes, qui fait que les uns ne font que peu de cas de cette sainte parole dont nous a gratifiés la faveur divine, et que les autres la repoussent même comme une chose nuisible ou vile (480). »

Les Réformateurs de Wittemberg. — *Aveux de Bugenhagen.* — « Les luthériens, disait-il, retombent de la foi dans les œuvres, en ne faisant consister leur christianisme qu'en cela, qu'ils administrent le baptême en langue allemande, qu'ils reçoivent le sacrement sous les deux espèces, qu'ils font gras aux jours de jeûne et d'abstinence, qu'ils permettent à leurs prêtres de contracter mariage. »

. . . . . .

« Pour ce qui est de la foi et de la charité, ajoute-t-il, on n'en trouve plus rien chez nous autres évangéliques (481). »

. . . . . .

Aveux de Cruciger. — En 1546, il reconnaît « que l'Eglise entière était tellement opprimée, foulée aux pieds, et la parole divine tellement négligée, qu'on pouvait s'attendre à voir incessamment la ruine complète de l'Evangile; que le scandale, qui désolait la société protestante, faisait que beaucoup d'âmes pieuses étaient dans la confusion, et ne savaient où se trouvait véritablement l'Eglise; qu'un grand nombre de personnes découragées se séparaient de l'Evangile, parce qu'elles désespéraient qu'il pût se maintenir au milieu de tant de persécutions et de scandales; enfin, que les pasteurs eux-mêmes en étaient arrivés au point de douter s'il se trouvait encore parmi leurs auditeurs une couple seulement de véritables membres de la société chrétienne (482). »

Aveux de Fræschel. — « Il en est un grand nombre qui, après avoir accepté notre Evangile, *sont devenus pires qu'ils n'avaient jamais été,* de vrais pourceaux, des êtres malfaisants, remplis de venin et de puanteur (483). »

Aveux d'Eber. — « Notre église évangélique est tellement défigurée par le désordre et le scandale, qu'elle n'a l'air de rien moins que de ce dont elle se vante.

. . . . . .

« La vue de tous ces maux est bien faite pour effrayer, et dispose naturellement à se demander s'il est possible qu'une Eglise dans laquelle se trouvent tant de querelles, de dissensions, de sectes et de vices infâmes, soit en effet l'Eglise véritable (484). »

Aveux de Major. — « La plupart des hommes, disait-il en 1558, sont devenus des épicuriens qui ne croient plus ni au ciel ni à l'enfer, qui se moquent même quand on se hasarde de leur parler de la vie future et des peines éternelles (485). »

Quelques théologiens isolés. — *Aveux de Menius.* — « *Oui,* je le répète, *il en est un grand nombre qui abusent tellement de l'Evangile et de la liberté chrétienne, que je ne crains point de les déclarer pires qu'ils ne furent jamais sous le papisme.* C'est à ce point que les pieux pasteurs, étonnés d'une telle conduite, viennent parfois à se demander si leur prédication n'est pas plutôt nuisible qu'utile, puisqu'elle n'aboutit qu'à rendre les gens pires, de mauvais qu'ils étaient d'abord (486). »

Aveux de Sarcerius. — Il avouait « que l'*Allemagne était pleine* de cette espèce de gens qui, sous le prétexte de l'Evangile, de la liberté chrétienne et de la justice gratuite, se croyaient tout permis, même les choses les moins pardonnables (487).

. . . . . .

« Avec de telles mœurs, dignes d'Epicure, de Sardanapale et de l'enfer, dit-il plus loin, il est impossible que la vraie religion se conserve longtemps parmi nous (488). »

Aveux de Weller. — « C'est à mourir de douleur, dit-il, quand on voit comme partout, dans toutes les conditions, l'on méprise la sainte parole; comme on l'opprime et la persécute, ou comme on la fait indignement

(478) Thomæ Naogeorgi in *Ep. Joh. 1 annotat.* Francof., 1544, f. 41.

(479) *Der Prophet Micha durch d. chrw. M. Luther lateinisch gelesen, verdeutscht durch* Stephan Reich. Nürnberg, 1555, V. 3.

(480) Arbiter, *Die Christl. Busslehre mit der papistischen verglichen.* Magdeburg, f. 2, 3.

(481) Bugenhagii *Annotationes in Duteronomium et in Samuelem prophetam.* Norimbergæ, 1524, p. 196.

(482) Crucigeri *Enarratio aliquot Psalm.* Witebergæ, 1546. C, 4; E, 5. — Ejusd. *Enarr. evang. Johannis,* p. 517.

(483) Frœschel, *Kurze Auslegung etlicher Kap. d. Evang. Matthæi.* Wittemberg, 1559, f. 141, 325, 205.

(484) *Præfatio* Eberi *in Melanchth. Comm. in ep. ad Cor. in Melanchth. consiliis,* ed. Pez Lips. II, 385, 55. — Jean Adelshausen, d'Ulm, a rapporté ce passage dans ses : « Zwœlf wichtigen und starken Ursachen, warum er von den Wiedertaüfern zu den Katolischen, nicht zu den Lutherischen übergetreten sei (1587). »

(485) Majoris *Enarratio Ep. Pauli ad Thessal.* Witteberg, 1563; præf., 3, A; cf. *Enarr. Ep. Pauli ad Gal.*, f. 286.

(486) *Verantwortung* Justi Menii *auf Flacii giftige Verlœumdung.* Wittemberg, 1558, B, ff. O.

(487) Sarcerii *Annot. in epp. Pauli ad Gal. et Ephes.*, Francof., 1541. S, 2; Z, 2.

(488) Sarcerius, *Mittel u. Wege, die rechte u. wahre Religion zu befœrdern u. zu erhalten.* Gisleben, 1555, f. 5, 6.

servir de sanction aux plus révoltantes turpitudes. » Il ajoute « que les amis et les commensaux de Luther l'avaient souvent entendu, dans le chagrin que lui causait la conduite de ses luthériens à l'égard de l'Evangile, s'écrier: « Grand Dieu, daignez m'ac- « corder d'avoir une bonne fin, et ne pas « trop tarder de me rappeler à vous (489). »

Aveux de Belzius. — « Il n'y a plus, dit-il, de justice, de charité, de vérité, ni de bonne foi en Allemagne : les plus révoltantes iniquités, les plus infâmes turpitudes y sont aujourd'hui considérées comme des gentillesses, et chez plusieurs même comme des vertus (490). »

Les réformateurs hessois. — *Aveux de Rosenweber (Roduphanta).* — « Si nous arrêtons nos regards, dit-il, dans un de ses écrits, sur ce qui se passe chez les évangéliques, nous ne trouvons, chez la plupart, que sécurité, abus de la liberté chrétienne, cupidité, suffisance, et surtout ingratitude, blasphème et mépris de la sainte parole (491). »

Aveux de Justus Alber. — « Tous les honnêtes gens se plaignaient, et se plaignaient avec raison, que le monde se fît chaque jour plus dissolu, plus insolent et plus impie, de sorte que le siècle précédent pouvait passer à juste titre pour l'âge d'or, en comparaison du temps présent (492.) »

Aveux de Drakonites. — « La perversité du monde a de nos jours tellement pris le dessus, qu'il n'est personne qui ne considère ce siècle comme le pire qui ait jamais été, et qui ne soit convaincu que la fin du monde et le jugement dernier ne sauraient plus longtemps se faire attendre (493). »

Aveux de Melander, Lening, Winter, Kymeus, Raidt, etc. — « Les seuls biens que dans l'Evangile nous ayons trouvés à notre convenance, ce sont les biens de l'Eglise et la liberté charnelle. Que Dieu nous vienne en aide (494) ! »

Aveux de Hypérius. — « L'expérience journalière, dit-il plus loin, nous apprend qu'il n'existe plus parmi nous le moindre zèle pour la pratique des bonnes œuvres. Ou l'on ne fait plus de bien du tout, ou si l'on en fait encore quelque peu, c'est avec indifférence et en quelque sorte à contre-cœur (495). »

Aveux d'Orthius. — Orthius aussi manifeste la crainte que les vices des protestants ne finissent par replonger la religion dans ses anciennes ténèbres ; « car, depuis que les chefs de la Réforme ont quitté cette vallée de misères, il n'est personne, dit-il, qui ne s'imagine avoir le droit de ne se régler, dans ses paroles et ses actions, que suivant son bon plaisir (496). »

Aveux de Meyer. — « Il est arrivé le siècle malheureux et plein de périls dont Jésus-Christ et les apôtres ont prédit qu'il s'y verrait une telle licence dans les mœurs, une telle confusion dans la doctrine et de telles abominations sous tous les rapports, qu'on se demanderait s'il existe encore un peu de foi sur la terre (497). »

. . . . . .

Les réformateurs des comtés de Mansfeld, Schauenbourg, Reuss, Henneberg. — *Aveux de Spangenberg (Jean).* — « Qu'il y ait chez nous, dit-il, des gens qui ne croient même plus à la résurrection des morts, c'est ce qu'il est facile de reconnaître aux mœurs grossières et sauvages du peuple, qui vit au jour le jour, dans la saleté comme les pourceaux, ne faisant cas ni de Dieu ni de sa parole, et regardant ce qu'on lui dit de la résurrection des morts et du jugement dernier comme si c'était des fables inventées par les pasteurs pour effrayer et contenir les ignorants et les simples (498). »

Aveux de Cyriaque Spangenberg. — « Notre pieux Luther a lui-même pu s'apercevoir, avant de mourir, que ceux qui se glorifiaient de suivre sa doctrine, une fois qu'ils se trouvaient affranchis du joug de la papauté, abusaient honteusement de la liberté chrétienne ; que l'homme du peuple devenait grossier, indiscipliné, vivait dans une fausse sécurité, méprisait le pasteur et sa parole (499) »

Aveux de Jérôme Mencel. — Il avoue avoir eu « journellement l'occasion de s'assurer que la plupart de ceux qui se donnaient le nom de Chrétiens ne croyaient même point au jugement dernier, et qu'un très-grand nombre de luthériens ne parlaient plus de

(489) Weller, *Opera*, I, 470, 775, 78.

(490) Belzius *Vom Jammer u. Elende menschl. Lebens Kürzer unterricht aus dem 90. Psalm.* Leipsick, 1575, C, 6; D, 6.

(491) Roduphanta, *Ausl. d. Proph. Joel*, Marburg, 1542, F, 2.

(492) *Eine merkliche Predigt d. heil. Augustin an d. Prichter mit einer christl. Vermahnung* (von Justus Alber von Volmarsen, Pfarrer zu Gladenbach). Marburg, 1545, B; C, 5.

(493) Drakonites *Von rechter Lehre wdr. alle Verklæger.* Tübingen, 1544, B, 6; C, 2; D; E, 2. — *Gottes Verheissungen von Jesu Christo.* Lübeck, 1558. — *Vom Licht der Heiden.* A, 3. — *Vom Herrn, der Zion baut*, A, 3. — *Von Gott, der helfen wird. Vorr.*

(494) *Neudecker, Urkunden aus d. Reform. Zeit.* Cassel, 1856, p. 685, 691.

(495) Hyperii. *Varia opusc. theol.*, I. Basil., 1570, p. 871, 881. — *Opusc. theol.*, II. Basil., 1580, p. 98.

(496) Wig. Orthii *Oratio de Vita Hyperii.* Narpurg, 1564, C. 2.

(497) T. Schenkii *Vit. prof. theol.* Marburg, p. 101.

(498) *Leichenpredigten.* Wittemberg, 1554, G; G, 2.

(499) Spangenberg, *Theandre Lutherus*, F, 188. — Dans un recueil de bons mots attribués à Luther, on trouve, entre autres, les propos suivants : « Quanta mundi præsumptio et securitas! Quidquid aliquid est, hoc audet Christo insultare. » *Cela ira mieux encore ; l'épicuréisme envahira le monde.* « Nam ille mundus verbi contemptor nihil aliud est, quam præparatio epicurismi ante diem, qui neque diem neque aliam vitam credit. » *Que le Dieu de miséricorde me vienne en aide, à moi pauvre pécheur!* « Deique mihi gratiam et sepulturam ; mundus enim mihi ferre non potest, neque ego vicissim muncum. » *Cod. lat.*, 937, f. 117, 166.

ce dogme que pour en faire l'objet de leurs railleries (500). »

Aveux de Kauffmann. — « C'est un point digne de remarque, qu'aujourd'hui dans notre Allemagne tout ne tente qu'au luxe et aux jouissances animales (501). »

Aveux de Musæus. — Il dit « qu'il était à craindre que la corruption de ses coréligionnaires n'eût tellement provoqué la vengeance du Ciel, qu'ils ne tardassent pas d'en éprouver les tristes effets (502). »

Aveux d'Irenæus. — « Ceux qui aujourd'hui n'entretiennent point de secrètes intelligences avec le papisme, sont imbus du venin des calvinistes, des sacramentaires ou de quelque autre secte fanatique, ou bien professent ouvertement l'épicurisme, ne faisant cas d'aucune religion, n'en pratiquant aucune, et se livrant entièrement aux folles joies du monde, au luxe, à la dissipation, à l'ivrognerie, à la débauche (503). »

Aveux de Fabricius. — « Sous Luther, quoiqu'on prêchât Jésus-Christ et la vraie doctrine, il avait régné un mécontentement, une dépravation et un scandale inconnus jusqu'alors dans le monde; enfin, que, depuis la mort de ce réformateur, les choses allaient plus mal encore, l'Allemagne protestante ayant simultanément été envahie par le mensonge, le meurtre, la corruption et les doctrines antichrétiennes (504). »

Aveux de Porta. — « Dans ce malheureux siècle, dit Porta, le démon a poussé les hommes de tout âge et de toutes conditions aux plus honteux débordements (505). »

Aveux de Gunther. — « Nous en sommes, hélas! arrivés à ce point que l'on ne fait pas plus de cas de la parole divine, aujourd'hui que nous avons reçu l'Evangile, qu'on ne le faisait immédiatement avant le déluge (506). »

Aveux de Gernhard et de Kauxdorf. — « Ah! que diraient nos ancêtres, dont la manière de vivre était si tempérante et si réglée, s'ils étaient témoins de nos excès? Ils ne reconnaîtraient point en nous leurs descendants; ils reculeraient de dégoût et d'horreur (507). »

La vérité des reproches de Gernhard est attestée par Daniel Kauxdorf. . . . . .

. . . . . .

Dans un écrit qu'en 1574 il dédia au comte de Reuss Plauen, il avoue que « le monde protestant était alors tellement livré à la malice, à la dissolution et à l'impiété, qu'on y trouvait à peine encore quelques personnes qui attachassent de l'importance aux bonnes mœurs et à l'honneur; que chacun n'y était occupé qu'à satisfaire ses désirs, et qu'on y faisait parade du vice comme d'un titre de gloire (508). »

Aveux de Wolfhart. — Wolfhart dit « que la charité s'était non-seulement refroidie, mais même entièrement éteinte dans le cœur des évangéliques; qu'elle y avait fait place à la colère, à l'envie, à l'inimitié, à la haine, à toutes les passions mauvaises (509). »

Aveux de Fischer. — « Ces hypocrites, ces faux chrétiens, parlent incessamment de la justice imputative et de la foi en Jésus-Christ; ce qui ne les empêche pas de vivre dans le péché, de s'y vautrer comme les pourceaux dans la fange, de retourner, sauf respect, ainsi que des chiens goulus, à leur vomissement, et de vivre enfin au jour le jour, comme s'ils avaient fait un pacte avec le diable et la mort (510). »

Aveux de Loner. — « Le vice, la honte et le péché prennent violemment le dessus; on a beau prêcher, exhorter, menacer, tout cela ne sert à rien qu'à impatienter et à indisposer les gens (511). »

Théologiens de l'Allemagne du sud. — *Aveux de Rauscher.* — « Ou bien le Fils de Dieu, dit Rauscher, ne tardera pas à venir mettre fin à ce monde impie et corrompu, ou Dieu nous fera de quelque autre manière sentir les terribles effets de sa colère, à nous autres Allemands, surtout; car vraiment nous faisons pis que les autres (512). »

Aveux de Roerer. — « L'avarice, l'usure et la mauvaise foi, dit-il, sont tellement devenues communes dans toutes les classes, qu'on ne s'en fait même plus scrupule (513). »

Aveux de Schopper. — Schopper, pasteur à Riberach, crut devoir expliquer ce fâcheux phénomène, « de ce que jamais il n'y avait eu plus de mal dans la société chrétienne que depuis l'établissement de la Réforme (514). »

Aveux de Marstaller. — « Nous sommes pires que des païens, nous qui nous prétendons évangéliques parce que nous en portons le nom (515). »

(500) *Voy.* la préface de Menzel qui se trouve en tête de l'écrit de Spangenberg : *Wider d. boesen Sieben in's Teufels Karnoeffelsp.* o. O., 1562, A, 6.

(501) Kauffmann. *Wider d. verfluchten Wucher.* Eisleben, 1565.

(502) Musæus, *Ausl. d. ersten Buches Mosis.* Magdeburg, 1576, F. 228, 222, 129, 178.

(503) Christoph Irænæus, *Spiegel d. Hœlle.* Ursel, 1597, R, 4; t. III; Z, 3; x.

(504) Fabricius, *Der Heilige Toufel* (*Le Théâtre diabol.*). Francf.-s r-ie-Main, 1569. f. K, 6.

(505) Porta, *Pastorale Lutheri.* Leipsick, 1604, F, 410, et S, 406, 462.

(506) Thomas Gunther, *Ausleg. d. Hist. von d. Sundfluth.* Leipsick, 1536, A, 3, 4; E, 2; K, 2, 3.

(507) Barthol. Gernhard, *Vom Jungsten Tage,* O, D, 1556, E, 2, 3; G, 2, 3; H, 2.

(508) Kauxdorf, *Gedœcht nissbüchlein.* Erfurt 1575, I, 4, 5.

(509) Barthol. Wolfhart, *Vom Jüngsten Taye* o. O. 1563, B; B, 3; M, 3, 5; N; N, 5; P, 4, p, 4.

(510) Fischers *Ausleg. d. fünf Hauptstücke des Katechismus.* Leipsick, 1578, P, 5, 6, 7; J, 8; K; K, 2, 6; M, 7; O, 3.

(511) Josua Loner, *Ausleg d. hist. Jonæ. Schmalkalden,* 1572.

(512) Rauscher, *Weissagung v. d. Zerstœrung Jerusalems.* Nurnberg, 1533, I. 3; B; J; K; L. 2; T.

(513) Roerer, *Büchlein von denen, so ihr Haus mit sunden bauen.* Regensburg, 1555 A, 2; H; L, 3; O, 2 3; O; N, 2.

(514) Schopper, *Ausleg d.* 18, *u.* 19. *Cap. im andern Buch d. Kœnige* o. O. 1557, B. 4.

(515) Marstaller, *Der Welt urlaub von d. Menschenkindern.* Ursl, 1563, K, 6; O, 2.

Leipsick et Dresde. — *Aveux de Pfeffinger.* — « C'est un fait, dit-il, qu'on ne peut assez déplorer, que tout ce qui n'en est point empêché par la maladie ou la plus extrême misère est à ce point adonné à la crapule, que des millions d'individus se sont donné la mort à force de boire (516). »

Aveux d'Alésius. — « Les mœurs deviennent chaque jour plus dissolues et plus honteuses (517). »

Aveux de Strigel. — « Il n'y a plus aujourd'hui, pour les études et la pratique du bien, le même zèle qu'autrefois sous l'ancienne Eglise (518). »

Aveux de Salmuth. — « La plupart des luthériens, dit-il, méprisent la sainte parole et s'en détournent comme s'ils en avaient horreur ; et ceux-là même qui l'écoutent encore n'en vivent pas moins dans l'épicurisme, dans la honte et dans la sécurité. Ils se donnent cependant le nom de Chrétiens : c'est qu'en effet ce nom leur est commode pour cacher leurs turpitudes (519). »

Aveux de Selnekker. — « Il n'est pas de vice, pas d'abomination imaginable qui ne soit à l'ordre du jour et qu'on ne puisse aujourd'hui commettre impunément ; il n'est plus de blasphème, plus d'impiété, plus de mauvais coup, de quelque nature qu'il soit, qui n'obtienne une tolérance entière (520). »

Réformateurs de Wurtemberg. — *Aveux de Brenz.* — « Celui-là, parmi nous, passe pour le plus saint, qui est le plus riche : notre Dieu, c'est notre ventre ; peu nous importent la religion et la vraie foi (521). »

Aveux de Hebsacker. — « Il était à craindre que ce monde épicurien ne finît par se noyer, non plus dans l'eau comme les contemporains de Noé, mais dans le vin (522). »

Aveux d'Andreæ. — « A mesure qu'on avait prêché la doctrine nouvelle, on avait vu s'évanouir les anciennes vertus et se répandre dans le monde une foule de nouveaux vices (523). »

Les évêques prussiens. — *Aveux de Mœrlin.* — « Nous nous moquons du péché, et celui d'entre nous, même d'entre les prédicants, que nous estimons le plus et qui nous est le plus cher, c'est celui qui s'entend le mieux à en diminuer à nos yeux l'importance. N'est-il pas vrai que nous sommes de bons évangéliques (524) ? »

Aveux de Heshusius. — « Les faits journaliers, disait-il, nous montrent avec évidence que les prédictions de Jésus-Christ et de saint Paul sont en voie de s'accomplir ; car l'impiété des générations actuelles, leur impudeur et leur endurcissement dans le mal dépassent tout ce qu'on en peut dire (525). »

Aveux de Wigand. — « Le peuple, plongé dans les folies épicuriennes, a perdu le sens des vrais biens. . . . . .

. . . . . .

Parce qu'on nous prêche que ce n'est point par les œuvres qu'on se sanctifie, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en faire aucune, et négligeons entièrement ceux qui sont dans l'indigence (526). »

Théologiens des villes libres de Hambourg, de Lubeck et de Lunebourg. — *Aveux de Magdeburg.* — Il observe que jamais, depuis la création, il ne s'était vu siècle plus malheureux et plus fait pour affliger et pour désespérer les âmes pieuses ; que le monde était usé, épuisé ; qu'on en était à la lie, au *caput mortuum* (527).

Aveux de Westphalen. — « Ce n'est pas seulement le commun du peuple, disait-il en 1553, qui abuse de la liberté évangélique, qui ne songe qu'à satisfaire ses passions, qui se dépouille de toute crainte de Dieu, et qui, les yeux fermés, se jette dans l'abîme du vice ; les grands ne font pas mieux : eux aussi se livrent à la licence la plus effrénée et ne se dirigent en tout que d'après leurs caprices (528). »

Aveux de Moller et de Nikolai. — « La démoralisation que l'Ecriture nous assure devoir se manifester dans les derniers temps a pris un tel accroissement dans le peu d'années qui viennent de s'écouler, que dans beaucoup d'endroits elle a tout à fait pris le dessus, et règne pour ainsi dire sans partage (529). »

Les descriptions qu'en 1598 Nikolai fit de la situation de la nouvelle Eglise se ter-

(516) Pfeffinger, *V. D. Traditionen Ceremonien*, etc. Leipzig, 1550, A, 2; J. 4. — Pfeffingeri *Demonstratio manifesti mendacii.* Wteb., 1558, A, 2; A, 3.

(517) Alesii, *Expos. Ep. ad Titum.*

(518) Strigelii *Orationes.* Argentor; 1583, II, 59, 7, 101, 105, 112, Et I, 582, 593.

(519) Heinrich Salmuth, *Weihnachtspredigten*, édit. par Salmuth. Eisleben, 1580.

(520) Selnekker, *Pædagogia christiana ubers. Durch Majus.*, II, 347, 336, 337. — *Ausleg. d. Psalters.* II, 94. — *Trœstliche Sprüche für d. aengstigen Gewissen.* Voit., A, 3, 4.

(521) Brenz, *Ausleg der Apostelgeschichte.* Nürnb., 1554, II. 2, J. 4.

(522) Hebsacker. — *Die Trunkenheit mit al en Eigenschaften u. Früchten.* Tübing n, 1568.— A, 3; B. 3; G; H, 8,

(523) Jacob Andreæ, *Erinnerung nach dem Lauf d. Planeten gestellt.* Tübingen, 140, 5. p. 140, s. 49, 22, 191, 181, 202, 146, *Volch.*, etc., II.—*Dreizehn Predigten vom Türken*, ou meme. T bing, 1569, p. 106, ss.

(524) Mœrlin, *Predigten über d. Psalmen.* Erf rt 1580, I, 67, 157; II, 18, 4, 31, 102, 153, 169; III, 225, 361. *Epp. théol.*, ad. Fechtius III, 202

(525) Herhu n *Comm. in. Ep. I. Pauli. ad. Timoth.* Heim a i, 1586, F. 102, ss. 257.

(526) Joh. Wigandus, *De bonis et malis Germaniæ, ap. Petr. Brubach;* 1566, p. 21, 22, 23, 24, 25, 57.— Ejusd. *Causæ, cur Catech. Lutheri sit retinendus.* Ienæ, 1571, A. 3, — I em, *De persecut., piorum.* Francof., 1582, p. v, 294. — Ejusd. *Explic. evang. dominic. et fest.* Ursel, 1565, II, 232.

(527) Magdeburgiu-, *Von d. alten u. neuen Christo.* o. O, 1558.

(528) Isach. Westphalus, *De Officis magistratus et subditorum* Francof p c., 1553, p. 3. s.

(529) Henr. Molleri *Comm. in Malachiam prophetam.* Witeb., 1569, f. 19; Z, 3; A, 2. C, 4.

mînent par l'assurance « que la prédiction de Jésus-Christ sur les traits de ressemblance qu'offriraient les derniers temps avec ceux qui précédèrent le déluge commençait à s'accomplir (530). »

Aveux de Bonnus. — « Ce qu'on cherche le plus souvent, dit-il, dans la prédication de l'Evangile, c'est une liberté charnelle ; puis l'on se repose dans l'impénitence, comme si Jésus-Christ nous avait tellement soustraits au joug de la loi, que nous pussions en toute sécurité nous abandonner à la satisfaction de nos désirs (531). »

Aveux de Barbarossa. — « Là même où l'on enseigne et professe encore la saine doctrine, s'écrie-t-il, la masse du peuple vit, sans scrupule ni honte, dans une telle impénitence et dans de telles abominations du péché, que cela fait peine à voir (532). »

Théologiens du Mecklembourg, de la Poméranie, du Brunswick et de la Westphalie. — *Aveux de Chytræus.* — « Il est évident pour tout le monde, dit-il, que l'Allemagne est tellement noyée et enracinée dans le péché, qu'il n'est plus rien qui la puisse encore disposer à l'amendement et à la pénitence, et que la sécurité, l'indifférence et le mépris de la divine parole ont littéralement envahi tous les cœurs : il n'est pas étonnant, en vérité, qu'il y ait chez les Allemands tant de sectes, d'hérésies et d'erreurs, et que chaque jour on en voie se former de nouvelles (533). »

Aveux de Pauli. — Il dit que « jamais on n'avait vu plus d'injustice et moins de charité sur la terre ; que dans ces temps voisins de la fin du monde et précurseurs du jugement dernier, on voyait régner chez la plupart un profond endurcissement dans le mal et la plus effroyable impénitence, et qu'enfin, pour tout dire en peu de mots, le monde n'était plus qu'une caverne de brigands et un hideux asile de la Vénus impure (534). »

Aveux d'Artopœus. — « Tous se livrent tranquillement et sans crainte à tous les vices ; l'anarchie se trouve dans toutes les conditions, toutes les barrières opposées à la licence sont détruites, tous les freins relâchés, toute discipline en décadence, et, pour tout dire en un mot, le monde entier s'est fait chair (535). »

Aveux de Virnickel. — Jacob Virnickel dépeignit, dans une lettre à Chemnitz, « la profonde douleur qu'il éprouvait toutes les fois qu'en gémissant il arrêtait ses regards sur le déplorable état de l'Eglise de Jésus-Christ, où tant de docteurs se livraient à d'éternels débats sur les plus importantes vérités de la foi chrétienne (536). »

Aveux de Kaiser. — « On voit jusqu'où le peuple est tombé dans le vice : c'est à ce point que la race humaine semble tout entière comme noyée dans une mer d'impiété et de licence (537). »

Aveux de Hamelmann. — Celui dans le sein duquel Hamelmann épanchait sa douleur, c'était son ami Chemnitz qui n'était pas moins désolé, et ne se plaignait pas moins que « lui de ce siècle malheureux et caduc, dans lequel l'Eglise se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, et où un grand nombre de ses enfants se détournaient d'elle avec une sorte d'horreur (538). »

Aveux de Schopper. — « Il est aujourd'hui, dit-il, une quantité de Chrétiens dont les oreilles sont si délicates, qu'ils ne sauraient plus souffrir que, même dans les temples, on leur parle du Décalogue et de la loi morale. Et en effet, *que nous importe la loi!* s'écriaient-ils ; *Jésus-Christ ne l'a-t-il point abolie ? Ne nous a-t-il point soustraits à son joug* (539) ? »

Les théologiens de la Marche et de la Silésie. — *Aveux de Kuno.* — « C'est ainsi que le monde s'est transformé, s'est aveuglé! C'est à ce point, qu'il considère et pratique l'infamie comme si c'était l'honneur, le vice comme si c'était la vertu, et la mauvaise foi comme si c'était la loyauté (540). »

Aveux de Prætorius. — « L'avarice, l'égoïsme, l'astuce, la tromperie, l'envie, l'orgueil, l'intempérance, le libertinage, la désobéissance, le dédain et tous les autres vices se sont emparés des hommes et passent aujourd'hui pour autant de vertus (541). »

Aveux de Rœssler. — « On s'est, dit-il, parmi nous, entièrement délivré de la crainte de Dieu, et la pitié s'est à ce point éteinte dans tous les cœurs, que si l'on compare, sous ce rapport, le monde de nos ancêtres avec le monde actuel, c'est à peine si on le trouve encore reconnaissable, tellement nous avons perdu le sentiment religieux, tellement le christianisme est devenu, pour les uns un objet de dérision,

(530) *Historie d. Reichs Christi*, p. 674 - 677.

(531) Herm. Bonni *enarr. locorum insign. epp. dominic.* Basil., 1571, p. 79, 99, 183, 114, 113, 236, SS.; cf. p. 67, 72, 14.

(532) Christoph. Barbarossa (*alias* Rotbart), *Klagrede Jsu Christi.* Gosslar, 1610, vorr. A, 5 ss; p. 7 et 55.

(533) *Ausleguny d. Offenb. Joh.*, A, 4; L, 2; GG, 2. — *Expos. Epp. dominic.* Wittenberg, 1565, p. 231. — Chytræi *Epp.*, 391, 453, 1141.

(534) *Extract oder Auszug der Postille* Simonis Pauli, *durch den Autoren selbest gefertigt.* Magd., 1585.

(535) Petri Artopœi *Breves annott. in evang. et Epist. dominic. seu postilla.* Basil, 1559, Y, 3; B, 7, O, 5; O, 7; A, 6, ss.

(536) *Voy.* la lettre dans Heineccius. *Nachricht v. dem Zustande der Kirche in Goslar*, p. 27.

(537) Phil. Cæsar *De salutari reipubicæ gubernatione.* Regiomonti, 1572, D, 3, ss; J, 2. ss. L. 4. ss. II. ss.

(538) *Ranschenbusch leben* Hamelmann's p. 70. — *Leuckfeld, Histor.* Hamelmanni, p. 70, 87, 103, 126. — *Schlüsselburgii sind posth.*, p. 15. *Leuckfeld, Heshusiana*, p. 117.

(539) Schœpper. *Conciones, quas Tremoniæ conscripsit et publice habuit*, e d. Lambachius Servatius. Tremoniæ 1557, 1558 : III, 281 ; I, 239 150 ; II, 706, 537 ; I, 146, 358, II, 526, 567, 678.

(540) Kuno, *Erinnerung von dem schrechlichen Feuerschuss.* Breslau, 1679.

(541) Prætorii *Traktatlein*, I, 793, 514. 533. ss., II. 471 480. ss.; I, 871,

pour les autres le sujet d'un vrai bavardage, et pour tous le moyen d'en imposer à Dieu et au prochain (542). »

Aveux de Lybius. — « La prédication de l'Evangile sur la rémission gratuite des péchés produisait cet effet, « d'inspirer aux hommes une fausse sécurité, de les disposer à lâcher le frein à leurs passions, et à se persuader qu'ils sont agréables à Dieu et en état de grâce, alors même qu'ils résistent à leur conscience et vivent ouvertement dans le péché (543). »

Aveux de Gigas. — « Les personnes pieuses, dit-il, meurent de tristesse et de chagrin ; tout, dans notre monde, est sur le déclin et marche rapidement vers la ruine (544). »

Aveux d'Heidenrich et de Pollio. — « Toutes nos actions nous sont inspirées par l'avarice, l'orgueil, la débauche, la tromperie et le mensonge. »

. . . . . .

Le collègue d'Heidenrich, Lucas Pollio, pasteur de l'eglise Sainte-Madeleine, assure, en 1585, que la plupart de ses coreligionnaires regardaient le dogme de la vie éternelle comme une fiction, ce qui se reconnaissait bien à leur conduite (545).

Aveux de Suevus. — « La sécurité dans la honte et le péché prend le dessus près des jeunes et des vieux, tandis que la vertu, dans le monde entier, perd son crédit et court risque de périr (546). »

Aveux de Koler. — « Le monde est en paissière ; il tire à sa fin ; le résidu qu'il offre est horrible; sa lie répand une puanteur pire que le mordant des fourreurs (547). »

Prédicateurs de Nordhausen et de la Saxe électorale. — Théologiens Wittembergeois de la deuxième époque. — *Aveux d'Antoine Otto.* — « Les péchés vont leur train et s'accumulent de telle sorte, qu'il est permis de dire aujourd'hui des paroisses et des conseils, ce que Luther autrefois écrivait à propos des élections : « S'il en est, parmi eux, quatre seulement qui croient en une vie future, il le faut regarder comme un grand bonheur (548). »

Aveux de Westphal. — « Les contemporains de Noé, les sodomites et même les zélateurs de la Vénus impudique étaient tous des saints en comparaison des Allemands depuis la réforme (549). »

Aveux d'Eychler. — « Dans beaucoup d'endroits, l'on voit se perdre la substance de l'Evangile, et à sa place régner un mot, un Evangile charnel, sous l'influence duquel toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes envahissent le monde comme un autre déluge (550). »

Aveux de Striegenitz. — « Striegenitz reconnaît également que jamais il ne se vit gens plus pervers que sous le règne de l'Evangile, et que c'était précisément cette perversité des luthériens qui empêchait un si grand nombre de catholiques de s'attacher à la nouvelle église (551). »

Aveux de Paul Jenisch. — Paul Jenisch, surintendant à Eilenbourg, déclare à son tour « que vers quelque point de l'histoire de l'humanité qu'on reportât ses regards, on pouvait être sûr de n'y rien trouver de comparable à la perversité qui régnait de son temps (552). »

Aveux de Krell. — « Tout cet appareil d'érudition biblique dont se chargeaient, sous de faux semblants de piété, des hommes pervers, curieux et brouillons, ne leur servait que de moyen pour satisfaire leurs passions désordonnées et leurs inclinations brutales (553). »

Aveux de Leyser. — « La corruption des mœurs était alors partout si grande que, non-seulement les âmes pieuses en étaient contristées, mais que la nature elle-même semblait en gémir (554). »

Aveux de Mylius. — « On ne se conduisait guère autrement qu'aux temps qui précédèrent immédiatement le déluge (555). »

Aveux de Pierius. — « Nous vivons, dit-il, dans un siècle où la piété ne trouve plus d'asile nulle part (556). »

Aveux de Franz. — « Quelle impiété, quelle iniquité, quels vices, et quel nombre incalculable de péchés et de crimes, chez

(542) Rossler. *Salvandorum paucitas.* Frankfurt, 1608, p. 343, 523, 383, 13, 15, 16. ss.

(543) Lybii *Explic. Epp. Johannis.* Witebergæ, 1562, *E.*

(544) Joh. Gigas, *Neunzehn Valetpredigten.* Frankfurt, 1577, A, 2, et Wetzel, *Liederdichter*, I, 326.

(545) E. Heidenreich, *Bussfredigten über Joel.* Leipsick, 1581, A, 6; E, 7; Y. — et *Turkenpredigt*; Leipsick, 1582, G, 5, du même. — L. Pollio, *Vom ewigen Leben d. Kinder Gottes.* Leipsick, 1586, F. 10, ss.

(546) Suevus, *De Prædestinatione*, Leipsick, 1584, p. 6. Muller, *Gesch. vom Lauban*, p. 189 - 196. Suevus : *Treue Warnung vor d. leidigen Verzweiflung.* Goerlitz, 1572, A, 3, A, 8. *Feuerspiegel.* Leipsick, 1584, D, du même.

(547) Colerus, *De animarum immortalitate.* Witeb., 1587, A, 3, F, 73.

(548) Anton. Otto's *Vorrede zu der Schrift. Joh Wirth's von d. Empfangniss Christi oder Verkündigung Maria.* Frankfurt A. M., 1557, A. 3.

(549) Westphal, *Wilkomm. Ursell*, 1568, f. 21, 47. — *Hoffartsteufel*, du même, dans le *théâtr. diabol.*, I. 124, 390.

(550) Eychler. *Weckgloecklein.* Ursell, 1583, D, 4; A, 3; d, 6. — *Bericht. Wie die Pfarrherren die armen Kranken eute Lohne alle Gefahr besachen u. troesten Kœnnen.* Ursell, 1586, D. 2, ss.; L, 3, du même. *Erklarung d. Psalms.* Ursell, 1583, D, 4; G, également du même.

(551) Striegenitz, *Ausleg. d. Propheten Jonas.* Leipnitz, 1595, F, 364

(552) Pauli Jenish *Histor. Annæberg* Dresdæ, 1605, p. 63, ss. — *Voy.* dans le *Lyseri officia pictatis*, p. 315, ss., la lettre datée 1605 de Blume à Polycarpe Leyser.

(553) *Orationes aliquot recitatæ in academia Witebergensi.* Witebergæ, 1560, H, 2, 3.

(554) *Fortges. Sammlung v. alten und neuen theol.* Sachen, 1750, p. 676-679.

(555) Mylius, *Zehn Predigten von Turken.* Lipsiæ, 1595, F, 89, 110, ss.

(556) Urb. Pierii *Oratio περὶ τῆς ἀνθρωποφυΐας christianæ.* Witeb., 1591, A, 3.

des gens qui cependant ne cessent de crier à plein gosier : *La foi, la foi, toujours la foi* (557). »

Théologiens de Ratisbonne et d'Augsbourg. — *Aveux de Gallus.* — « La foule de nos évangéliques n'en continue pas moins son train de vie, sans amendement ni pénitence ; aussi la colère divine commence-t-elle à se faire sentir, car le mal est tellement devenu général et a été porté si loin qu'il ne saurait l'être davantage (558). »

Aveux d'Engelhauph. — « Ce que nous avons vu dans les villes, les bourgs et les villages, où cependant l'on prêche l'Evangile sans obstacle, nous a prouvé que personne ne pratique davantage le brigandage, la rapine, l'usure et la paillardise, que précisément ceux qui tirent le plus vanité de leur titre d'évangélique (559). »

Aveux de Huberin. — « Toutes les espèces de vices se sont répandues parmi nous à ce point, que nous avons fini par ne plus nous gêner en rien, ni devant Dieu ni devant les hommes (560). »

Aveux de Rulich. — « Quand on portait les yeux autour de soi, la seule chose qui frappât les regards, c'était le mépris de Dieu et de sa sainte parole (561). »

Aveux d'Eckard. — « Les catholiques nous objectent que jamais le monde ne fut aussi pervers qu'il l'est depuis la Réforme, où toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes sont comme à l'ordre du jour (562). »

Aveux de Hebenstreit. — « Le figuier allemand, dit-il (563), loin de s'améliorer, se détériore au contraire chaque jour davantage, et se couvre tellement de vermine que la puanteur s'en élève jusque vers le ciel (564). »

CHAPITRE XXII.

Analyse d'une partie de l'ouvrage du docteur Dœllinger sur les résultats de la Réforme.

Erasme de Rotterdam. — Sa position vis-à-vis de ses contemporains et de la Réforme. Il favorise d'abord ouvertement Luther et son entreprise, mais lui retire ensuite graduellement son concours.

Sa rupture avec Luther. Jugement qu'il porte sur la nouvelle doctrine, sur ses résultats, sur son caractère, sur ses prôneurs et ses partisans.

Jugement qu'il porte sur la même Réforme dans ses lettres à Geldenhauer et dans sa lettre contre les pasteurs de Strasbourg.

Georges Wizel. — Zèle qu'il montre d'abord pour la nouvelle doctrine ; changement opéré dans ses dispositions et motifs de ce changement ; son histoire jusqu'au moment de sa rentrée dans le giron de l'Eglise ; exaspération de ses anciens amis contre lui.

Son séjour à Eisleben et à Dresde ; dernières circonstances de sa vie ; sa ligne de conduite par rapport à l'ancienne Eglise.

Wizel rend compte de la manière dont se sont graduellement modifiées ses convictions religieuses, ainsi que des motifs qui l'ont engagé à se rapprocher de l'ancienne Eglise.

Wizel caractérise la nouvelle doctrine, ainsi que l'état religieux et moral produit par elle. — « Décadence des bonnes mœurs. Mépris et abolition de tous les anciens usages. Manie des réformateurs pour les innovations. Tendances charnelles de la nouvelle doctrine. Retour à la religion catholique.

« Mobiles ordinaires de l'adoption de la nouvelle doctrine. Ruine du bien et augmentation du mal qui existaient avant la Réforme. Epicuréisme, factions et indifférentisme parmi les partisans de la nouvelle doctrine. Attrait qu'offrait à la multitude la nouvelle prédication sur la grâce. L'ancien Evangile et le nouveau.

« Points d'appui de la nouvelle doctrine. Destruction de la concorde et accroissement du scepticisme religieux au sein de la Réforme. Manière dont les protestants expliquaient les mauvais résultats produits par leur doctrine. Tout ce qu'il y avait naguère de bien, la prière, le jeûne, les fondations pieuses, etc., perdu sans retour.

« Abrutissement de la jeunesse. Conséquences pratiques produites par la doctrine luthérienne et résultats du solifidianisme. Les catholiques entraînés par le mauvais exemple. Mépris et haine pour la vie vertueuse.

« Mise en oubli de l'ancienne bienfaisance. Accroissement de l'égoïsme et de la cupidité parmi les évangéliques. Conséquences de la doctrine luthérienne concernant le mariage.

« Démagogisme des nouveaux docteurs,

(557) Wolfg. Franzii *Disputationes in August. conf. artic. posterior*, disput. x. *De bonis operibus* ; op. Pfeifferi *Concilia theolog.*, p. 943, ss.

(558) *Cod. Germ.*, 1318, F, 12, 13, 21, 22.

(559) *Voy.* l'avertissement (*Ermahnung*) de Gallus dans l'appendice de l'écrit d'Illyricus intitulé : *Von der heiligen Schrift und ihrer Wirkung wider.* Schwenkfeld, M. — Engelhaupt, *Auslegung Johannis* o. O, 1558, G ; G, 3.

(560) Huberin, *Von bosen Zungen* o. O. C. — *Getreue Warnung vor Künftiger strafe Gottes.* Augsbourg, 1552 C, 4 ; C, 2, du même. — *Jesus Sirach*, du même ; *Spiegel der Hunszucht*, 1552, P, 2.

(561) Rulichius *Bussprediger Jeremias*, o. C 1601, D, 3, ss.

(562) Eckard, *Sechszehn Predigten von de wahren und falschen Kirche* J, 7 ; H ; N, 2, etc., 7.

(563) Hebenstreit, *Ficus germana.* Lanii gen, 1590, D, 2.

(564) Ces textes ont été recueillis par le Dr Dœllinger dans son admirable livre sur la Réforme. J'ai dû me borner à choisir les aveux les plus significatifs et à reproduire seulement quelques phrases expressives. Il est donc indispensable de recourir à l'ouvrage du célèbre théologien allemand pour avoir une véritable idée des résultats du protestantisme. Pour donner un aperçu de ce grand travail, j'en analyse une partie dans le chapitre

mépris pour les anciens théologiens, pour les anciens écrits et pour l'ancienne musique d'église. Tendances perverses de la nouvelle doctrine de la pénitence. Dégoût des protestants pour le nouveau culte. Aggravation de la misère des pauvres.

« Démoralisation des protestants et leur pusillanimité en présence de la mort. Influence du mauvais exemple sur les catholiques.

« Le luthéranisme, c'est l'Evangile arrangé dans l'intérêt de la vie sensuelle. Défiance qu'inspirait toute manifestation de zèle pour la morale. La nouvelle doctrine concernant les œuvres. Haine des pasteurs pour les bonnes œuvres.

« Doctrine de Mélanchthon et de Bugenhagen touchant les bonnes œuvres et l'imputabilité de la justice de Notre-Seigneur, touchant la permanence de la culpabilité de l'homme, la foi sanctifiante et l'incapacité de l'homme pour le bien.

« Dépréciation des bonnes œuvres par les prédicateurs. Epicuréisme et absence du bien, conséquences de cette dépréciation. Les protestants se disculpent de leurs mauvaises mœurs, en citant, d'après leurs pasteurs, les fautes commises par les saints. Contradictions de la pratique et de la doctrine.

« Les consolations qu'on y puise, principal avantage du nouvel Evangile. La nouvelle doctrine entièrement disposée de manière à consoler et à rassurer les mauvaises consciences. Conséquences pratiques de la doctrine consolante de la foi seule nécessaire, sécurité générale, même au sein de la vie la plus licencieuse, indifférence pour le péché, mépris pour les habitudes pieuses, haine pour ce qu'on appelait les prédicateurs de la loi, cessation de toute conversion réelle.

« Les malades rassurés et les morts déclarés sauvés, parmi les protestants, n'importe l'état de leur âme. Conséquence pratique de cet usage : le libertinage le plus éhonté. La nouvelle doctrine relative au but et aux effets de la communion, servant aux hommes vicieux à se procurer la sécurité dans leur inconduite. Conséquence de cette doctrine dans la vie commune. Diminution de l'empressement qu'on avait d'abord montré à participer à la Cène.

« Assertions variables et contradictoires des luthériens par rapport à la confession Les réformateurs veulent rétablir la confession. Avec la doctrine luthérienne de la justification il ne saurait y avoir qu'un semblant de confession. Anéantissement de la pénitence par cette doctrine.

« Par quoi l'on remplaça les images des saints. Conduite tenue par la Réforme et portrait des réformateurs. Luther et les anciens évêques. Suffisance des chefs de secte, leur avarice, leur esprit de domination, leur arrogance, leurs mœurs voluptueuses, leur tyrannie et leur intolérance. Mauvais exemple donné par leurs femmes.

« Gastrolâtrie des nouveaux prédicateurs, leur rapacité, leur obséquiosité intéressée vis-à-vis des hommes riches. Gynécomanie ou passion du luthéranisme pour les femmes. Insatiabilité du clergé luthérien. La première génération des pasteurs. Décadence des études, et principalement des études théologiques chez les luthériens.

« Servilité des nouveaux prédicateurs vis-à-vis de Luther ; leur faiblesse comme théologiens et leur défaut d'accord. Première inspection des églises luthériennes.

« Jactance de Luther et ses orgueilleux dédains à l'égard de ses adversaires ; ses invectives et ses menaces continuelles ; son éloquence populaire et ses contradictions. Prophéties et miracles du nouvel Evangile. Altération des saintes Ecritures dans l'intérêt de la nouvelle doctrine. Dépréciation et rabaissement des saints Pères. La nouvelle doctrine sur les effets de la grâce, et emploi de cette doctrine dans la pratique. Asservissement des églises luthériennes au pouvoir temporel.

« La haine contre le Pape et le clergé catholique, principal trait caractéristique de la société luthérienne. Appréciation haineuse du régime catholique. Caractère de la polémique luthérienne. Manière d'agir à l'égard des catholiques. Intolérance des luthériens envers les sectes dissidentes. Provocations de Luther contre les catholiques. Plaintes continuelles des protestants au sujet des prétendues vexations qu'on leur faisait subir. »

Jean Hanër. — Hanër prête d'abord son concours à l'entreprise de Luther ; il se pose en médiateur dans les débats sur la Cène ; il rentre dans le giron de l'ancienne Eglise ; ses rapports avec Wizel ; son bannissement de Nuremberg.

Résultats produits par la doctrine luthérienne et en particulier par la doctrine de la justification. Conséquences pratiques de la doctrine de l'imputabilité de la justice de Jésus-Christ.

Jean Wildenauer, surnommé *Egranus*. — Premières dispositions de Wildenauer à l'égard de Luther et de son entreprise ; éloignement qu'il se sent, plus tard, pour l'œuvre de la Réforme ; accusations dirigées contre lui ; sa position entre l'ancienne Eglise et la nouvelle ; jugement qu'il porte sur Luther et sur son œuvre ; difficultés au sujet de la nouvelle doctrine de la justification.

Des résultats produits par la doctrine de la foi sans les œuvres ; de la démoralisation générale ; de la haine et de la défiance pour l'austérité des mœurs ; de la falsification des saintes Ecritures dans l'intérêt de la doctrine nouvelle ; de la dépravation des mœurs, suite de cette falsification.

Crotus Rubeanus. — Du rang qu'occupait Rubeanus au milieu des savants allemands de cette époque. Enthousiasme avec lequel il accueillit la nouvelle des premiers mou-

vements de la Réforme. Son désillusionnement. Son retour au catholicisme produit une grande sensation dans le monde. Jugement qu'il portait sur les sectes protestantes, sur les menées démagogiques des prédicants, sur leurs attaques contre la communion sous une seule espèce, et sur l'intolérance des sectaires à l'égard des catholiques.

Théobald Billikan. — Billikan est d'abord un réformateur plein de zèle ; sa conduite dans les débats sur la Cène. Déplaisir que lui font éprouver la manière d'agir de Luther et la nouvelle doctrine. Son retour au catholicisme. Rapport de Brenz et de Mélanchthon, sur son compte et sur les suites de sa rupture avec la Réforme.

Observations de Billikan relativement à la marche de la Réforme. Son histoire et ses dispositions religieuses dans les dernières années de son existence.

Jacques Strauss. — Activité réformatrice de Strauss dans la Saxe. Son indépendance vis-à-vis de Luther. Franchise avec laquelle il reconnaît les vices de l'époque. Il se détache insensiblement de Luther, est accusé d'avoir pris part à la révolte des paysans, mais en est disculpé par Wizel. Animosité de Luther contre Strauss. Dernières circonstances de sa vie.

Jean de Staupitz. — Influence exercée par Staupitz sur Luther. Ses espérances et son désenchantement par rapport à la Réforme. Eloignement que lui témoigne Luther.

Vitus Amerpach. — Position d'Amerpach à Wittemberg, et son importance scientifique au milieu de ses contemporains. Il s'empresse de s'attacher aux réformateurs, mais s'en détache bientôt. Ses études des saints Pères. Mélanchthon annonce à l'électeur le changement de manière de voir d'Amerpach. Celui-ci part pour Ingolstadt. Sa conduite vis-à-vis de ses anciens collègues ; il accuse les nouveaux croyants d'avoir constamment l'injure et la calomnie à la bouche.

Wilibald (Guillibaud) Pirkheimer. — Importance de Pirkheimer comme savant et homme public. Sa participation à la querelle de Reuchlin. Ses travaux sur les Pères. Ses premières sympathies pour les réformateurs : il se fait le défenseur de leurs premières entreprises, mais change bientôt de manière de voir et retourne à l'ancienne Eglise.

Plaintes de Pirkheimer au sujet de la démoralisation produite par le nouvel Evangile. Faux christianisme et liberté charnelle. Jugement qu'il porte de la Réforme, dans son épître dédicatoire à Zasius. Avilissement de l'état de pasteur. Effets produits par la nouvelle doctrine de la justification.

Influence mauvaise exercée, en tout et partout, par la doctrine de la foi seule et le rejet des bonnes œuvres ; ruine de la morale et des institutions les plus salutaires ; principes démocratiques répandus parmi le peuple. Les personnes bien pensantes trompées dans leurs espérances ; la Réforme appuyée sur le seul concours de la populace, qui elle-même se voit leurrée par de fausses promesses de liberté et d'égalité ; la licence la plus effrénée dans ce qui se rapporte au mariage ; mépris pour la prière et le jeûne. La nouvelle secte ne saurait avoir d'avenir. Plaintes analogues faites par Stromer et Hummelberg, amis de Pirkheimer. Les assertions de celui-ci confirmées par les aveux de ses compatriotes Jean Sachs, Conrad Wickner et Lazare Spengler.

Ulrich Zasius. — Services rendus par Zasius à la jurisprudence allemande. Son intimité avec Érasme, son enthousiasme pour Luther ; il accepte les principales doctrines et improuve quelques-unes des assertions du réformateur. Haine de Zasius contre le théologien catholique Eck.

Révolution opérée dans ses convictions ; jugement porté par lui sur Luther ; il se déclare publiquement contre Luther ; son opinion sur ce réformateur et sur son œuvre.

Son opinion sur Œcolampade ; ses plaintes relativement à la manière d'agir d'Erasme. Ses études théologiques et ses derniers aveux.

Henri Loriti Glaréanus. — Relations amicales de Glaréan avec Zwingle, Érasme et Myconius. Il prend parti pour Luther contre la Sorbonne. Son séjour à Bâle. Sa correspondance avec les réformateurs, et bonne opinion qu'il a de leur entreprise.

Glaréan se plaint du zèle mal entendu des partisans de Luther et de la barbarie qui en fut la suite. Griefs de Zwingle contre Glaréan. Rupture de Glaréan avec le réformateur de Zurich. Plaintes que lui arrache le spectacle de l'irréligion et de la corruption des mœurs.

Premiers séparistes et anabaptistes. — Sébastien Frank. — Quelques circonstances de la vie de Frank, ses études, sympathies qu'il témoigne d'abord pour Luther, et changement qui s'opère bientôt dans ses convictions à l'égard de ce réformateur. Attaques dont il est l'objet de la part des réformateurs. Son séparatisme conséquent.

Opinions de Frank sur l'état des choses à cette époque de la Réforme. — « La corruption n'a jamais été plus grande ; mais elle s'explique par l'approche de la fin du monde. L'immoralité, par suite de la doctrine de la foi seule suffisante, a pris un développement incroyable ; on se rend suspect en se montrant partisan du jeûne ; le vice de l'intempérance a atteint ses dernières limites. »

Jean Denk. — Denk, de luthérien devenu anabaptiste, est banni de Nuremberg. Ses relations avec Hetzen. Avertissements des pasteurs d'Augsbourg, dirigés contre sa doctrine. Avertissements des pasteurs de Strasbourg. Jacques Kautz s'attache à lui ; jugement porté par Kautz sur la doctrine nouvelle. Dernières circonstances de la vie de Denk. Renseignements fournis par Badian sur Denk.

Jugement porté par Denk sur la Réforme. —

« Les réformateurs se sont acquittés, en mandataires infidèles, de la mission qu'ils avaient à remplir. Ils prêchent une foi morte, la foi sans les œuvres. Une corruption comme on n'en vit jamais, conséquence de leur doctrine. La nouvelle doctrine de l'imputabilité de l'obéissance de Jésus-Christ bien accueillie par le monde. »

Louis Hetzer. — Concours actif prêté par Hetzer à l'œuvre de la Réforme en Suisse. Il incline pour la doctrine des anabaptistes et est chassé d'Augsbourg. Il change de manière de voir au sujet de l'anabaptisme et retourne à Zurich. Son livre contre la Trinité, sa polygamie et sa décapitation à Constance. Ouvrages d'Hetzer, opinion de Badian sur son compte.

Témoignages d'Hetzer contre la licence des mœurs chez les luthériens. — « L'intempérance et la médisance à l'ordre du jour dans les réunions luthériennes. Licence de la jeunesse évangélique. Reproches mérités adressés par les catholiques aux néo-évangéliques. Conséquences pratiques de la doctrine de la justification. »

Réponse des protestants aux reproches de leurs adversaires et particulièrement à ceux des anabaptistes.

Berthold Haller et Jean Bader. — La corruption protestante, cause de l'hérésie des anabaptistes.

Grieffenberg. — Description de l'amendement évangélique.

Jean Eberlin. — Sa modération déplaît aux réformateurs.

Portrait du bon luthérien. — « Les évangéliques sont objets de scandale pour les catholiques. Portrait des prédicateurs luthériens et description de leur manière de prêcher, leurs déclamations contre tout ce qui est ancien, leur impiété, leur ignorance et leur grossièreté. Ils sont eux-mêmes la cause du mal dont ils se plaignent. Triste situation des villes réformées par eux. »

Induction que tire Luther de la mauvaise vie de ses prédicants.

Henri Satrapitan. — Son opinion sur les pasteurs. — Leurs déclamations contre le Pape, leur intolérance, la nouvelle doctrine de la justification servant à les disculper de leurs mauvaises mœurs.

Jean Kymeus. — Il reconnaît la vérité des reproches adressés aux luthériens par les anabaptistes. Du danger qu'il y a de mener une vie sainte. Aveu de l'électeur Philippe de Hesse.

Urbain Regius et Justus Menius. — Manière dont ils réfutent les reproches des anabaptistes. La sainteté de la vie est un moyen dont se sert le démon pour ruiner l'Evangile.

Etat du luthéranisme dans Erfurt. Tableau de la corruption des mœurs et du triste état des écoles dans cette ville, tracé par Euricius Cordus et Koban Hesse.

La nouvelle université protestante de Marbourg. Portrait des étudiants et des professeurs de cette haute école, par Rodolphe Walther. Doléances de Lambert au sujet de la situation de la Hesse.

Doléances de Zell, parlant au nom des pasteurs de Strasbourg. Etat des mœurs à Esslingue. Chrétien Loeschenbrand : de l'établissement du protestantisme à Ulm. Georges Vogler; des résultats produits par la Réforme dans la principauté d'Anspach.

Renseignements donnés par Luther lui-même sur la situation de Wittemberg.

Gaspard de Schwenkfeld. — Schwenkfeld se sert du principe protestant pour se créer une doctrine à lui. Sa manière de voir par rapport aux sacrements. De la cène et de l'humanité divinisée de Jésus-Christ. Il rejette toute espèce de médiation entre l'homme et Dieu.

Les partisans de Schwenkfeld; manière d'agir des Suisses, des réformateurs strasbourgeois et des pasteurs wurtembergeois à leur égard. Condamnation de Schwenkfeld à Smalkalde, Luther, Brenz et les nouveaux pasteurs de Strasbourg se tournent contre lui. Sa doctrine est condamnée, et lui-même banni du Wurtemberg. Musœus et Mélanchthon contre Schwenkfeld. Les schwenkfeldiens.

Spiritualisme conséquent de Schwenkfeld. Il rejette la doctrine protestante en ce qui concerne l'imputation, la prétendue opposition entre la loi et l'Evangile, l'impossibilité d'observer la loi et les effets de la communion.

Jugement porté par Schwenkfeld sur la doctrine luthérienne et ses effets. — « Supériorité des catholiques ; hypocrisie des luthériens; la haine du Pape, le mépris et la destruction de toutes les institutions anciennes, trait caractéristique de leur doctrine tant vantée; manque de charité des protestants; défiance pour le christianisme véritable; absence de pénitence et d'amendement. Attrait de la doctrine de la foi seule suffisante, sécurité et perversité des partisans de cette doctrine ; prédications roulant exclusivement sur la grâce, et relâchement inouï dans les mœurs qui en est la conséquence.

« Influence corruptrice exercée par la doctrine relative aux mœurs, à la foi et aux péchés. La doctrine de l'imputabilité de la justice de Jésus-Christ appliquée à la vie commune. Influence pernicieuse de la doctrine relative à la volonté servile et à l'impossibilité d'observer la loi. Le zèle pour les bonnes mœurs suspect aux luthériens. Consolations données par les luthériens aux mourants. Manière dont les luthériens interprètent les Ecritures saintes. Doctrine luthérienne de la rémission des péchés par la cène, et conséquences de cette doctrine.

« Nullité morale de la prédication luthérienne, l'enseignement et la prédication des luthériens ne se proposant d'autre objet que de consoler et de rassurer extérieurement les pécheurs. Conséquences pratiques de cette manière de faire. »

La doctrine schwenkfeldienne en Silésie

et en Prusse. Les plus distingués entre les disciples de Schwenkfeld : Valentin Krantwald. Jugement porté par lui sur le développement de la nouvelle organisation ecclésiastique.

Théophile Agricola. — De la corruption et de la désunion des luthériens. Les prédicateurs luthériens de la grâce.

Jean Bader et le schwenkfeldianisme à Landau.

Aggæus Albada. — Ses opinions en fait de religion, et tableau du protestantisme dans les Pays-Bas.

Etat moral de l'Autriche, de la Suède, du Danemark. — Etat moral dans la Saxe et ses causes; aveux de Spangenberg relativement à l'état des choses dans le comté de Mansfeld. Le landgrave Philippe : des effets produits par la Réforme dans la Hesse; état des choses dans le Nassau et le Palatinat électoral. Le margrave Georges et ses sujets nouvellement réformés ; jugements postérieurs sur le Brandebourg Ansbach.

Aveux touchant l'état des choses chez les protestants d'Autriche; caractéristique du peuple, des prédicateurs et de la noblesse; de l'abrutissement moral des protestants du Wurtemberg et des effets produits par les querelles religieuses dans ce pays, ainsi que dans le comté de Hohenlohe et à Francfort sur le Mein. Etat religieux dans les villes protestantes de Strasbourg et de Mulhouse, en Alsace.

Accroissement du nombre des délits et des crimes après le changement de religion à Strasbourg, à Nuremberg, à Stralsund, à Thorn, chez les Dithmarses et dans le Holstein; état des choses dans la Marche de Brandebourg; plaintes des pasteurs de Magdebourg; état de l'organisation religieuse dans le comté de Lippe-Detmold, état des choses dans d'autres contrées de la Westphalie et de la Basse-Saxe, ainsi que dans le Mecklembourg.

Les temps depuis la Réforme comparés avec les temps catholiques chez les Dithmarses et dans la Poméranie. Aveux de Jean de Lasko au sujet de la Frise orientale nouvellement réformée et de la Prusse; jugement porté sur les luthériens dans la Pologne, à Siebenbürgen et dans la Hongrie.

Influence exercée par la nouvelle doctrine sur la jeunesse des écoles (565). — Vices de l'organisation de l'instruction publique sous le catholicisme avant la Réforme.

Diminution du nombre des écoles par suite de la Réforme.

Les professeurs et les pasteurs confondus en un seul corps. Discussions religieuses entre les recteurs et les pasteurs. Ces discussions finissent par envahir l'enseignement lui-même, et deviennent des sujets de leçons pour les professeurs. Les recteurs opprimés et suspectés par les pasteurs. La polémique religieuse dans l'intérieur des écoles. Les professeurs tyrannisés par les pasteurs. Anarchie dans les églises et dans les écoles.

Tribulations éprouvées par quelques-uns de ces professeurs; histoire de quelques écoles, de celles de Goldberg, de Brieg, de Benthen, de Rothenbourg, de Cobourg, d'Augsbourg et d'Eisleben; dissensions religieuses de quelques autres.

Préférences accordées par les professeurs à la doctrine calviniste en ce qui se rapporte à la Cène. Le calvinisme, grâce à leurs efforts, est vainqueur à Dantzick, à Thorn et à Elburg.

Mise en oubli de l'ancienne bienfaisance envers les étudiants pauvres. Aversion pour les études et diminution du nombre des étudiants; déconsidération de la science et direction matérielle de l'éducation. Conséquences du peu d'encouragement et d'avenir offerts aux savants et de l'avilissement des fonctions de pasteurs. Jugement porté par Erasme sur la fâcheuse influence exercée sur les études et les mœurs par la nouvelle doctrine religieuse. Opinion de Glaréan à cet égard. La haine des prédicants pour les écoles signalées par Badian et Regius. Parole de Mélanchthon.

Dispositions, opinions et assertions de Luther relativement aux hautes écoles, son antipathie systématique pour la philosophie et pour l'intervention de la raison en matière religieuse.

Opinions professées par Luther relativement à la théologie des Pères, sa manière de juger les Pères et les docteurs les plus distingués de l'Eglise. Influence que cette manière de penser exerça sur les études théologiques.

L'étude des Pères rendant suspect d'hétérodoxie. Les écrits de Luther, règle infaillible de foi.

Etudes de la Bible dans la nouvelle Eglise; assertions mensongères relativement à l'ignorance prétendue des catholiques dans les Ecritures saintes sous l'ancienne Eglise.

La science des théologiens protestants exclusivement puisée dans les écrits de Luther. Infaillibilité de Luther.

Doléances de Drakonites, de Georges Major, de Muskulm, de Lanterbeck, de Sarcerius, de Selnekker et de Wigand, au sujet du mépris que le public luthérien témoignait aux pasteurs.

Aversion générale pour l'étude de la théologie et conséquence de ce mépris. Influence

(565) Cette partie du bel ouvrage du Dr Dœllinger, œuvre d'érudition vraiment bénédictine, devra être étudiée avec le plus grand soin. Une des principales prétentions du protestantisme, c'est d'avoir donné aux études une admirable impulsion et de les avoir fait sortir de la *barbarie* du papisme. On trouve cette assertion reproduite avec effronterie dans une multitude de publications rationalistes contemporaines. En général les rationalistes copient les écrivains protestants sans examen, malgré l'avertissement du poëte :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

exercée par les discussions théologiques sur les professeurs et les étudiants des hautes écoles.

Renseignements fournis par Sarcerius, Walther, Hoffmann, Mathésius, d'Osse et Weller sur le déplorable état des universités protestantes.

De la situation de quelques-unes d'entre les universités protestantes : situation de celle de Wittemberg, de celle de Rostock, de celle de Francfort sur l'Oder, de celle d'Iéna, de celle de Tubingue, de celle d'Helmstadt et de celle de Marbourg. Fondation et décadence de l'université de Kœnisberg.

Doléances de Léopold Dick, de Georges Fabricius et de Georges Major au sujet de la mauvaise éducation de la jeunesse et du discrédit où étaient tombées les études.

Les lettres et les sciences en Allemagne, au commencement et à la fin du XVI^e^ siècle. Influence exercée par la Réforme sur l'étude de l'histoire. Travaux historiques sur l'Allemagne exécutés avant et après la Réforme.

Du mouvement rétrograde des sciences en Allemagne, de la cause de ce phénomène, de la défiance et de l'aversion qu'on montrait pour les travaux de l'intelligence ; renseignements fournis à cet égard par Philippe de Hesse, Camérarius, Byssander, Pélargus, et par les professeurs Pétri, Clarenbach et Jean Walther.

Etat des écoles protestantes, d'après les propres aveux des professeurs ; crainte qu'inspirait à ces derniers la concurrence des collèges de Jésuites.

La censure dans l'Allemagne protestante. — La censure théologique exercée par le pouvoir civil. La censure employée comme un moyen de propager la nouvelle doctrine. La censure exercée par le protestantisme contre les sectes protestantes.

La censure exercée, sous l'influence des factions protestantes, par les facultés de théologie, par les magistrats municipaux, ou par les princes eux-mêmes.

Les ouvrages catholiques interdits même aux pasteurs. Reproches de Zwingle et de Jezler, à propos de l'interdiction que les luthériens faisaient peser sur les écrits des réformateurs suisses. Manière dont la censure était exercée quand les princes forçaient leurs sujets à passer d'une secte dans une autre. La censure employée par les réformateurs pour combattre leurs adversaires.

Protestation de Matthieu Judas contre la censure dirigée par le pouvoir civil.

DISPOSITIONS DES SAVANTS A L'ÉGARD DE LA RÉFORME. — Sympathie générale pour la Réforme, pendant sa première période. Illusions, d'abord générales aussi, relativement aux tendances de la doctrine nouvelle. Les expectants. Renseignements fournis par Wizel sur les dispositions de plusieurs savants de son époque à l'égard de la Réforme.

Reuchlin, Mutianus et Peutinger : leur importance comme savants ; leur sympathie pour Luther, dans les premiers temps de son entreprise ; leur attachement à l'ancienne Eglise.

Conduite des chapitres en général, et de quelques chanoines en particulier, au commencement de la Réforme : Jean de Botzheim et les frères Adelmann.

Faber, Cuspinian et Alexandre Brassikan ; leurs dispositions à l'égard de la Réforme.

Georges Agricola : variété et étendue de ses connaissances ; ses premières sympathies pour Luther ; sa fidélité envers l'ancienne Eglise.

Gaspard Querhamer : ses sentiments sur l'entreprise de Luther, dans les premiers temps de la Réforme et plus tard.

Wilibald Pirkheimer : son retour au catholicisme.

Les Juristes et la Réforme considérés d'une manière générale.

Dispositions de Jérôme Schurff à l'égard de la doctrine nouvelle, au commencement de la Réforme et plus tard.

Melchior Kling et la doctrine nouvelle. Opinions de Dick et d'Omphalius concernant la Réforme et ses résultats.

Attachement de quelques célèbres philologues, de Jean Camus, de Timan Camener et de Beatus Rhenanus pour l'ancienne Eglise. Zèle que déploya d'abord Rhenanus pour la propagation de la nouvelle doctrine ; son détachement graduel de la Réforme et son retour à l'ancienne Eglise.

Les théologiens proprement dits et la doctrine nouvelle ; Wimpheling au début de la Réforme et plus tard ; Othmar Luscinius, son opinion d'abord favorable à Luther et défavorable à ses adversaires. Jugement qu'il porta, plus tard, sur les résultats de la nouvelle doctrine. Quelques détails sur sa vie.

Jugement porté sur Luther par quelques-uns des plus zélés protestants dans leur correspondance intime, par Simon Stumpf, par Leo Judæ, par Fabricius, par Capito et par Diller.

Autres exemples du peu de fixité des savants de cette époque dans leurs convictions religieuses. Hegendorphin, Micyllus, Bruschius.

LES UNIVERSITÉS AVANT, PENDANT ET APRÈS L'ÉTABLISSEMENT DE LA RÉFORME. — *Université d'Erfurth.* — L'époque de sa plus grande prospérité avant la Réforme. Les professeurs catholiques et les professeurs luthériens de cette haute école. Actes de violence dont y fut accompagné l'établissement de la Réforme. Décadence de l'université d'Erfurth.

Université de Bâle. — Son importance et sa célébrité. Sympathie qu'on y éprouva d'abord pour la Réforme. Désillusionnement. Résistance opposée à la doctrine nouvelle. Etablissement de la Réforme par la force brutale. Louis Ber et les autres professeurs catholiques de l'université de Bâle ; consé-

quence du changement de religion pour cette haute école.

Université de Tubingue. — Les professeurs catholiques de cette université. Jean Gaudens, Gaspard Kurrer. Introduction du protestantisme et expulsion des professeurs catholiques. Leurs successeurs montrent également de l'éloignement pour la nouvelle doctrine.

Université de Leipsick. — Situation de la Faculté de théologie catholique de Leipsick. Introduction de la nouvelle doctrine. Conduite de l'université, et, en particulier, de la faculté de théologie à l'égard de la Réforme. Résultats immédiats du changement de religion. Jacques Schenk; ses querelles, ses succès, ses tribulations et sa mort. Jean Sauer; son retour au catholicisme.

Université de Rostock. — La décadence de cette école, résultat de la nouvelle doctrine. Les professeurs de Rostock favorables au catholicisme. Disputes continuelles des premiers professeurs luthériens avec les pasteurs, et leur destitution par le conseil. Services rendus à Rostock par la communauté des Frères-Unis; traitement qu'on fit subir à ces Frères au moment de l'établissement du protestantisme. Jean Arsénius à Rostock.

Décadence de l'université de Francfort sur l'Oder. — Elle était trop faible pour résister à la Réforme. Situation de l'université d'Heidelberg; lutte de la majorité de ses professeurs contre la doctrine nouvelle. Celle-ci finit par avoir le dessus. Scission entre les premiers professeurs protestants de cette école.

Aveux des laïques sur la démoralisation de la société protestante. — *Les laïques, les philologues et les professeurs.* — Joachim Camérarius. — Des résultats produits par la Réforme; jugement porté par lui, dans sa *Plainte de Luther*, sur l'état des choses dans l'Eglise luthérienne; attaques dirigées contre lui au sujet de cet écrit.

Otton Sauter. — De la position des mélanchthoniens en général. Mécontentement de Camérarius au sujet de la tournure qu'avait prise le protestantisme, et ses plaintes touchant les querelles de doctrine.

Peucer, primat à Wittemberg. — Fin de la domination mélanchthonienne dans la Saxe; emprisonnement décennal de Peucer et ses descriptions de la situation de la société protestante.

Rivius. — De l'influence exercée dans la nouvelle doctrine de la justification sur le caractère de ses partisans; des reproches des papistes.

Siber, Hempel et Georges Fabricius. — De l'anarchie morale et religieuse dans leur Eglise.

Eusèbe Menius. — De l'anarchie protestante; jugement porté par Wilhelm et Ratzenberger sur ce phénomène; aveux de Menius et d'Euricius Cordus au sujet de la décadence des lettres et des sciences.

Dresser. — De la ruine des écoles et des effets des dissensions religieuses.

Betulejus et Helvikus. — Leurs plaintes et leurs malheureuses tentatives d'amélioration.

Gaspard Hofmann. — De l'évidente dépravation et du retour à la barbarie.

Pierre Vincentius. — Du progrès du scepticisme.

Basile Fabre. — Du progrès de la corruption morale.

Casmann. — Ses descriptions de l'état de l'église protestante à son époque, dans l'écrit intitulé : *Turpitudo turpissima.*

Les juristes et les hommes d'Etat. — Dispositions antiprotestantes d'un grand nombre de juristes; inclination des juristes de la seconde époque vers le système mélanchthocalviniste.

Wigel. — De l'état des choses dans l'Eglise protestante.

Cracov, de Beust, Fend, d'Osse et Goldstein. — De l'état des mœurs dans leur Eglise.

Monner. — Son conseil aux princes.

Plaintes et destinées de Wesenbeck.

Knaust, Gregorius et Lansius. — De l'inutilité des ordonnances de l'autorité pour le rétablissement des bonnes mœurs.

Melchior Breler. — Ses destinées et ses écrits; ses aveux touchant la théologie, l'Eglise et la manière de vivre protestantes.

Résultats de la Réforme en Pologne. — « Jean Riccius, dans une de ses lettres, s'exprime avec tous les signes de la douleur la plus vive sur le développement du protestantisme polonais, dont les docteurs et les disciples abusaient, dit-il, tellement de la liberté illimitée qu'on leur avait accordée, que, soit par ambition, soit par vanité, ils ne craignaient pas de nier la Divinité et jusqu'à l'existence historique de notre Sauveur Jésus-Christ, de telle sorte que cinq cents d'entre eux venaient récemment d'embrasser la religion juive et de se faire circoncire (566). »

Résultats de la Réforme en Hongrie. — Dans les communes protestantes de la Hongrie non plus, on n'entendait que doléances sur l'état misérable de la nouvelle Eglise, sur son irrémédiable anarchie, sur ses interminables querelles, et sur le grossier égoïsme des magnats protestants, uniquement occupés à piller les églises et à satisfaire leurs licencieux caprices (567).

La Réforme montre le même caractère dans la paisible Hollande. — La révolte, les violences, voilà les effets de la Réforme en Hollande (567 *bis*).

—

(566) *Voy.* Dœllinger, *La Réforme*, trad. Perrot, tom. II.

(567) Par exemple dans la lettre du prédicateur Léonard Stœckel de Bartphe à Camérarius (12 juin 1545).

(567*bis*) Hugo Grotius. *Append. de antechristo*, cité dans Hœninghauss, ch. 7.

CHAPITRE XXIII.

Conclusions générales sur l'histoire de la Réforme.

« On ne saurait nier que les résultats de la Réformation, tels qu'ils se présentent du premier abord à notre vue, ne soient affligeants et effrayants. LES DISCORDES ET LA FUREUR DÉCHAINÉE DES PASSIONS LES PLUS VIOLENTES; LA LONGUE DÉVASTATION DES PAYS; DES TORRENTS DE SANG RÉPANDU, SOIT SUR LES CHAMPS DE BATAILLE, SOIT SUR LES ÉCHAFAUDS; PRESQUE TOUS LES ETATS DE L'EUROPE DANS LE BOULEVERSEMENT LE PLUS DEPLORABLE, ALTERNATIVEMENT EN PROIE AUX FUREURS DES GUERRES CIVILES ET A CELLE DE LA TYRANNIE DU FANATISME; ET ENFIN, PAR SUITE DE TOUS CES MAUX, L'INTERRUPTION, ET MEME LA MARCHE FRÉQUEMMENT RÉTROGRADE DES PROGRÈS COMMENCÉS SOUS D'HEUREUX AUSPICES DANS LA CARRIÈRE DE LA CIVILISATION, DES SCIENCES ET DE LA LIBERTÉ. » (DE ROTTECK, *Histoire générale*, tome III.)

TELS SONT LES ACTES DES NOUVEAUX APOTRES !

QUATRIÈME PARTIE.

Résultats de la vraie réforme.

CHAPITRE Ier.

La restauration catholique au point de vue rationaliste.

LE RATIONALISTE. — Ebranlée par la puissante parole de Luther et de Calvin, l'Eglise de Rome ne sut pas puiser dans la grandeur du péril l'énergie et l'intelligence qui seules pouvaient la sauver. Les ordres religieux ne furent que de pâles imitations des institutions analogues que le moyen âge avait vues éclore. Ignace de Loyola, ce don Quichotte du catholicisme, esprit visionnaire, affaibli par les jeûnes et les macérations, donna, en créant son institut, une nouvelle preuve du désordre et de l'impuissance de ses idées. Quant aux Papes, ils ne surent pas faire renaître les jours où Grégoire VII et Innocent III luttaient avec une indomptable énergie contre les passions féroces du monde féodal. Depuis Boniface VIII, la papauté était désarmée, elle doutait d'elle-même, elle se sentait vaincue; elle prit donc le parti d'assister l'arme au bras au triomphe de la Réforme et au progrès toujours croissant des lumières qui lui enlevaient la domination du monde.

CHAPITRE II.

La restauration catholique jugée par les protestants.

L'APOLOGISTE. — « Le travail que l'on présente ici aux lecteurs de l'*Université catholique* (568) ne peut leur être livré sans quelques mots d'avertissement. C'est une traduction libre, souvent abrégée, d'une partie de l'ouvrage de Léopold Ranke, intitulé : *Histoire des Papes au seizième et au dix-septième siècle.* L'auteur de la traduction ne se rend pas responsable de tous les jugements énoncés par l'historien protestant (569), il avertit même le lecteur de ne les accepter qu'avec discernement.

« Cela posé, voici quel est l'intérêt de ce livre et ce qui nous a porté à en traduire quelques chapitres. C'est qu'on y lit en caractères vivants, c'est-à-dire, en faits historiques bien présentés, ce que c'est qu'une réforme ecclésiastique intérieure, par opposition aux fausses réformes dont la fin est le schisme et l'hérésie. On y voit comment et par quelles voies, à certaines époques providentielles, la séve catholique fermente et se renouvelle de ce renouvellement saint et véritable que l'Eglise invoque par cette prière si souvent répétée : *Seigneur, envoyez votre esprit, et il se fera une création nouvelle, et vous renouvellerez la face de la terre.*

« On parle beaucoup aujourd'hui d'un renouvellement du catholicisme. Il en était de même au commencement du XVIe siècle. Les mots de renouvellement et de réforme étaient dans toutes les bouches; mais tous ne l'entendirent pas de la même manière, et il sortit de ce besoin deux tendances bien différentes.

« Il est utile aujourd'hui de connaître ces deux tendances; car elles se représentent toujours aux époques critiques du développement de l'Eglise.

« L'une, s'irritant du mal, procède à la réforme par voie d'opposition et de haine, et elle devient elle-même l'explosion du scandale. L'autre, pleine de la vue et de l'espérance du bien, avance par voie d'obéissance et d'amour : le renouvellement qu'elle opère n'est que la manifestation même de la vie, toujours ancienne et toujours nouvelle.

« Leurs caractères sont si tranchés, qu'il semble, après tant d'expériences, qu'il ne devrait plus être possible de s'y méprendre.

(568) Quoique ce travail soit emprunté à un recueil catholique, j'ai cru pouvoir le reproduire ici sans m'écarter de mon plan, puisqu'il n'est que l'analyse d'un ouvrage protestant.

(569) Le livre est tellement protestant dans la doctrine qu'il a été mis à l'Index.

« Au XVI^e siècle, ces deux tendances se développèrent sur une plus grande échelle qu'elles ne l'avaient encore fait. Mais la réforme de Luther a plus occupé la renommée que la réforme catholique. L'œuvre tranquille et douce de renouvellement de la vie dans le corps mystique de l'Eglise est à peine de ce monde et n'y peut faire de bruit.

« C'est la réforme catholique du XVI^e siècle, si peu connue, si peu appréciée, que l'ouvrage de Ranke met en lumière.

« Dans un court parallèle entre les deux réformes, l'auteur signale ainsi leur différence :

« La réforme de Luther rejetait le sacer-« doce dans son principe ; la réforme ca-« tholique le relevait et le régénérait. Des « deux côtés on reconnaissait la décadence « des ordres religieux ; mais pendant qu'en « Allemagne on les détruisait, en Italie on « les rajeunissait. D'un côté des Alpes le « clergé se déchargeait de tous les liens « qu'il avait portés jusqu'alors ; de l'autre, « il en resserrait la rigueur par une aus-« tère discipline. »

« Ces deux tendances étant convenablement présentées, l'une comme négative et désorganisatrice ; l'autre comme positive et réparatrice ; le genre d'esprit de l'auteur et le caractère même de son talent devaient le porter à s'occuper de la seconde de préférence à l'autre.

. . . . . .

« Ce n'est pas qu'il manque de cette indignation contre le mal, sans laquelle il n'y a pas d'amour du bien ; mais il sait que le mal s'étale à la surface du monde ; il l'écarte pour creuser jusqu'au bien qui le cache.

« Cette tendance doit donner au ton de l'écrivain du calme et de la douceur. Jamais on ne lui trouve d'amertume ni d'aigreur ; jamais de malin plaisir à signaler les abus. Ce ton léger ou acerbe, si souvent employé à l'égard des Souverains Pontifes, ne se rencontre point dans son ouvrage. Il parle de la plupart des Papes dont il s'occupe avec estime, on dirait quelquefois avec affection.

« Lorsqu'il blâme, c'est avec mesure et convenance. On peut dire que son regard est un de ces regards purs qui cherchent le bien et savent le découvrir, et qui, lorsqu'ils rencontrent le mal, ne le regardent qu'avec réserve et gravité.

« Il faut aussi remarquer sa retenue à l'égard des vues philosophiques, qu'il suggère mais n'expose pas ; sa plume modeste ne se répand jamais en aperçus et en théorie ; mais la lumière philosophique du livre reste latente sous les faits dont elle dirige l'exposition. Et par lumière philosophique, nous n'entendons pas un système, mais cette clarté générale de regard qui voit et pénètre les faits.

« Une autre qualité distingue ce remarquable talent, c'est l'art d'unir la plus grande vie de détails et de données précises à la plus grande rapidité d'exposition. On parcourt en peu de pages de larges périodes historiques, envisagées sous les points de vue les plus divers, et pourtant l'on ne rencontre que des développements abondants, se succédant l'un à l'autre avec ordre et avec calme. Cela tient au discernement avec lequel l'écrivain s'attache aux époques critiques, aux faits capitaux, les développant avec soin et laissant le reste s'y impliquer. Trop souvent les historiens, en présence de l'innombrable multitude de faits qui remplissent le champ de l'histoire, imitent le jardinier sans expérience, qui, pour rassembler un essaim dispersé, poursuivrait précipitamment chaque abeille. Ranke, bien plus habile, cherche la mère-abeille avec une grande tranquillité, la prend, et par la reine, tient tout l'essaim.

« Ranke a été accusé en Allemagne d'écrire l'histoire du point de vue catholique ; et son livre produit, dit-on, sous ce rapport, beaucoup d'effet en Angleterre. Nous y rencontrons, toutefois, bien des jugements directement contraires à nos convictions : mais on peut se demander si ces jugements appartiennent essentiellement à l'idée fondamentale du livre ; s'ils n'en seraient pas légitimement séparables. Pour nous, nous avons cru pouvoir, dans notre travail, adoucir ou modifier quelques assertions ou expressions qui semblaient demeurer d'elles-mêmes hors de la ligne substantielle du développement.

« Le sujet de ce livre, avons-nous dit, est l'histoire de la réforme catholique du XVI^e siècle, dans son origine, ses progrès, ses résultats. Mais on n'a traduit ou abrégé que la partie de l'ouvrage qui signale l'apparition des forces nouvelles providentiellement développées à cette époque dans le sein du catholicisme.

« En voici le résumé tel que nous le comprenons :

« Aux yeux de ceux qui ne voient que le dehors, toute la sève du catholicisme avait disparu sous Alexandre VI et sous Léon X. Une politique toute mondaine, une littérature païenne, des mœurs indignes ou frivoles, d'étranges abus semblaient avoir vaincu dans Rome l'esprit de l'Eglise. L'incrédulité y était devenue de bon ton, comme en France au XVIII^e siècle. C'est alors qu'on pouvait s'écrier : *Seigneur, qui nous montrera quelque ressource !*

« Toutefois dès cette époque même, sous Léon X, à Rome, comme ailleurs encore, les forces vives du catholicisme fermentaient et germaient pour produire de nouveaux fruits.

« De même que l'on écarte quelquefois de la main la neige du triste hiver, pour découvrir à l'œil surpris la verdure du nouveau printemps, de même l'historien creuse ici sous cette couche d'indifférence et de corruption qui semble avoir tout envahi, et y découvre des germes de foi vivante, de dévouement et de zèle ardent qui entrent en développement avec la plus ai-

mable fraîcheur de jeunesse, et ne tardent pas à changer la face des contrées catholiques.

« D'abord il signale au centre de cette Italie sur laquelle on compte si peu, quoiqu'elle renferme tant d'or, l'existence de quelques-uns de ces hommes tels qu'il s'en trouve toujours sur cette noble terre, hommes d'une grande élévation d'intelligence et de cœur, à la fois sages et savants, possédant leur siècle sans en être possédés : esprits souvent plus avancés que les représentants plus célèbres des époques correspondantes. L'historien nous fait connaître personnellement les plus remarquables d'entre eux, et nous les montre commençant à Rome, sous Léon X, la réaction religieuse. Ils y fondent une société, sous le nom d'*Oratoire de l'amour de Dieu*, dans le but d'opposer une digue à la décadence de la foi dans les cœurs. De cet humble foyer, presque inconnu dans l'histoire, et dont Ranke parle en plusieurs endroits de son livre avec une sorte de prédilection, ne sortirent rien moins que les résultats suivants : un Pape réformateur, Paul IV, presque tout un concile de cardinaux réformateurs sous Paul III, un nouvel ordre religieux, rénovateur de l'épiscopat italien à cette époque, l'ordre des Théatins.

« Mais ce mouvement si fécond pour l'Italie ne fut encore que l'avant-coureur du grand élan catholique auquel il fut donné de prévaloir contre le protestantisme.

« Cette force nouvelle, il faut encore en chercher le germe dans l'âme d'un homme. C'est Dieu qui sème la vie sur la terre, mais les champs où elle fructifie ne sont-ils pas ces âmes « qui reçoivent la parole « dans un cœur bon et excellent, et qui « rendent tantôt trente, tantôt soixante et « tantôt cent pour un ? »

« L'homme dont il est ici question est saint Ignace.

« Saint Ignace commence sa carrière spirituelle par une cruelle épreuve intérieure, par une sorte de désespoir. Il doute de son rapport avec Dieu, il se croit rejeté. Mais il sort de cette épreuve par une union vivante avec Dieu, par un rapport intime et personnel avec les choses divines ; il en sort par des inspirations et des révélations qui le pénètrent de lumière et de joie ; il en sort avec une incomparable énergie de travail et d'action, avec un désir sans bornes de produire des œuvres pour le salut des hommes et la gloire de Dieu.

« Luther avait aussi subi la même épreuve : il avait aussi douté de son rapport avec Dieu, et s'était cru rejeté. Mais il était sorti de l'épreuve par la voie opposée. Il avait décidé que le rapport personnel et intime de l'homme à Dieu n'avait pas lieu ; que toute vision, inspiration, révélation était illusoire ; que la vie religieuse consistait d'une part dans l'adhésion de l'esprit au texte de l'Ecriture, et de l'autre dans la foi en la justice du Christ, justice qui nous était *imputée*, sans entrer en nous et qui nous justifiait sans œuvres de notre part. De là, la doctrine de l'inutilité des bonnes œuvres et même de leur danger.

« Ces deux hommes représentent les deux esprits qui entrent en lutte au XVI^e^ siècle. Le concile de Trente est un premier jugement prononcé entre l'un et l'autre (570).

« La première session du concile de Trente décide, sous toutes les formes, que le rapport substantiel et réel du divin à l'humain a lieu positivement.

« Il décide que, dans l'œuvre de la justification, c'est assurément la justice du Christ qui justifie l'homme, comme le disent les protestants ; mais que ce n'est pas, ainsi qu'ils le soutiennent, parce qu'elle lui est *imputée*, mais bien parce qu'elle lui est *implantée*. Les protestants prétendent que la justice du Christ reste hors de nous, mais qu'elle nous est imputée, c'est-à-dire, qu'il plaît à Dieu de la compter comme nôtre lorsque nous y avons foi. Le concile de Trente décide que cette justice ne nous justifie que lorsque par la foi elle entre dans notre âme, s'y fixe, y prend racine et s'y développe en œuvres et en vertus. « La « justice entre en nous, » dit le concile : *Justitiam in nobis recipientes.*

« Ce point est aussi développé par deux Jésuites, Salmeron et Lainez, soutenus de l'immense majorité des théologiens. Le concile rejette pied à pied toute doctrine, si spécieuse qu'elle soit, tendant à admettre une justice *imputative* capable de justifier l'homme autrement qu'en entrant dans son cœur.

« C'est ainsi que, pour l'œuvre de la justification, le divin doit en quelque sorte s'incarner dans l'humain, en chaque homme.

« Conformément au même point de vue fondamental, le concile décide qu'il faut admettre l'immanence de l'Esprit-Saint dans l'Eglise visible, aussi bien que la présence réelle de la grâce sous le signe sensible des sacrements, lesquels établissent et entretiennent le rapport réel et substantiel qui doit exister entre l'homme et Dieu.

« Jamais les conséquences dogmatiques et pratiques, et les applications vivantes du grand mystère de l'incarnation n'avaient été formulées par l'Eglise d'une manière plus large et plus positive.

« Comment se fait-il qu'il y ait des écrivains qui, sous prétexte de philosophie, dédaignent le concile de Trente ? N'est-ce pas faute de le connaître ?

« La doctrine de Luther est donc nettement rejetée, sa réforme n'est pas accep-

(570) On sait avec quelle animosité le concile de Trente a été attaqué par Fra Paolo, copié depuis par les jansénistes. M. Bungener, ministre de Genève, a renouvelé récemment les diatribes de Paolo. On voit donc combien était utile la traduction de Pallavicini, publiée par M. l'abbé Migne, et le travail du R. P. Prat sur l'histoire de ce concile célèbre

tée. Mais saint Ignace devient réformateur dans l'Eglise par voie d'obéissance et d'amour.

« De même qu'au commencement de sa carrière spirituelle, il s'était cru repoussé de Dieu, mais étant sorti de l'épreuve par un plus grand amour pour Dieu, de même au début de sa carrière active il put un moment se croire repoussé par l'Eglise, mais il sortit de cette épreuve par un plus grand amour et une plus grande obéissance et pour l'Eglise et pour son chef.

« Sa doctrine et sa manière parut d'abord nouvelle, mais il fit voir qu'elle était ancienne, par une obéissance antique. Il fut accusé d'hérésie, mais il montra qu'il était fidèle à force d'humilité. On cherche péniblement le critérium de la vérité ; l'on ne remarque pas que le critérium pratique de la vérité c'est l'humilité.

« De même que l'épreuve intérieure lui valut la sainteté, de même l'épreuve extérieure devint la cause de son influence sur le monde. S'il n'avait été arrêté, au début de sa carrière, par une opposition qui modifia sa voie, il eût pu consumer sa vie, comme se consume l'holocauste, sans laisser de traces de son passage sur la terre ; mais forcé par l'obéissance d'étudier pendant quatre ans les lettres humaines et la théologie positive, lui, qui ne connaissait que le monde de l'âme par la contemplation et la prière, prit connaissance du monde extérieur par le travail et par l'étude, et pénétrant dans la sphère des réalités extérieures, devint une force influente dans l'histoire de l'Eglise et de l'humanité !

« Nul ne joignit à un élan d'âme plus exalté, à une imagination plus audacieuse et plus grandiose, une plus grande force pratique et un plus grand pouvoir de réalisation.

« Jamais homme n'offrit un développement individuel plus profond et plus original, et ne prit plus positivement pour devise l'obéissance.

« La société dont il est le père, lui est aussi semblable, en tant qu'elle reste dans son esprit, qu'une plante l'est à son germe (571).

« Remplis avant tout d'un grand enthousiasme religieux, les compagnons d'Ignace joignent à l'enthousiasme la prudence, à la dévotion la science, à une tendance ascétique prononcée la connaissance du monde et le pouvoir d'agir sur lui.

« Les hommes qui furent appelés mystiques et illuminés, et qui souvent méritèrent ces noms dans la vérité de leur acception primitive, s'organisent de la manière la plus propre au travail, et se dégagent de toutes les pratiques même religieuses, qui pourraient entraver l'énergie et la continuité de leur action sur le monde.

« Cet ordre, plus qu'aucun autre, se fait remarquer par une force de centralisation et d'unité qu'aucun corps n'avait jamais eue, et en même temps il provoque au développement individuel de ses membres plus qu'aucun ordre religieux ne l'avait encore fait.

« Mais leur caractère propre et distinctif s'exprime par le vœu nouveau qu'ils ajoutent aux anciens vœux de religion. Ils promettent devant Dieu d'être prêts en tout temps à se rendre où le père commun des fidèles voudra les envoyer, chez les Turcs, chez les païens, ou chez les hérétiques, à s'y rendre sans délai, sans réplique, sans condition et sans salaire.

« Tel est le vœu nouveau qu'ils forment au moment où l'Europe entière cherchait à se soustraire à l'autorité du Souverain Pontife ; ils prennent pour mot d'ordre spécial l'obéissance. »

« Tels sont les principaux représentants de la nouvelle tendance catholique dont le zèle austère cherche, non pas à déraciner directement, mais à remplacer par des habitudes contraires, les habitudes de vie mondaine, de littérature profane et de politique terrestre dont l'Eglise venait d'avoir tant à souffrir.

« Ce mouvement, parti d'Italie, d'Espagne et de France, pénètre l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, les Pays-Bas, remue l'Angleterre et même la Suède, ressaisit en Europe la popularité que le protestantisme venait de lui ravir, et rayonnant du centre européen se fait sentir au monde entier. » (A. Q.)

Commencement d'une régénération dans le catholicisme (572). — « A l'époque où le protestantisme parut en Allemagne, quelques-unes de ces sociétés savantes qui influaient en Italie le mouvement scientifique et littéraire, prirent une couleur religieuse. Sous Léon X, tandis que le ton de la société romaine n'était plus à l'égard de la religion que scepticisme et raillerie, quelques hommes d'une haute intelligence, de ces hommes qui possèdent le développement contemporain, mais ne s'y égarent pas, commencent la réaction.

« Une société se forme donc à Rome, dans le but de s'opposer à la décadence générale de la foi, sous le nom d'*Oratoire de l'amour de Dieu*. Dans l'église de Saint-Sylvestre et de Sainte-Dorothée, à Trastevère, au lieu où saint Pierre réunissait les premiers chrétiens, quelques hommes distingués se rassemblent pour la célébration du service divin, la prédication et d'autres exercices spirituels. Ils étaient au nombre de cinquante ou soixante ; parmi eux se trouvaient Con-

(571) Si l'on veut apprécier à leur juste valeur les dernières attaques dont cette illustre Compagnie a été l'objet, il faut lire : le R. P. DE RAVIGNAN, *De l'existence de la Compagnie de Jésus*; le R. P. Arsène Gabour, *Des Jésuites, par un Jésuite*; J. CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*. — Je profite de cette occasion pour recommander à mes lecteurs les belles publications du R. P. A. Gabour, que notre Normandie revendique comme une de ses illustrations littéraires.

(572) Ici comme ce la traduction abrégée de Ranke.

tarini, Sadolet, Giberto, Caraffa, qui depuis devinrent cardinaux et dont l'un fut Pape ; Gaëtan de Thiène, qui fut canonisé ; Lippomano, écrivain ascétique qui exerça de l'influence, et quelques autres noms connus. Julien Bathi, curé de Saint-Syivestre, était le centre de leur réunion.

« Quelques années plus tard, après le sac de Rome et la prise de Florence, nous retrouvons à Venise cette même société, composée de lettrés romains et de patriotes florentins chassés de leur patrie. D'autres réfugiés, comme Réginald Poole, qui avait quitté l'Angleterre pour échapper à la tyrannie religieuse de Henri VIII, se joignaient à eux ; ils trouvent à Venise quelques hommes qui les accueillent avec une vive sympathie ; Grégorio Cortèse, abbé de Saint-Georges-le-Majeur ; Louis Priuli, une de ces pures expressions du caractère vénitien, tel qu'on le rencontre encore quelquefois, plein d'une réceptivité calme pour tout sentiment noble et vrai, capable d'aimer en s'oubliant ; le bénédictin Marc de Padoue, homme d'une piété profonde, que Poole vénérait comme un père, au sein duquel il puisait la lumière. Mais le chef de cette société était Gaspard Contarini dont Poole nous affirme « qu'il n'ignorait « rien de ce que l'esprit humain a trouvé par « un travail, et rien de ce que la grâce de « Dieu a révélé à l'homme..... »

« On dirait qu'à cette époque, comme effrayée de la sécularisation des choses de l'Eglise, la conscience de l'Europe chrétienne, se relevant vers Dieu, sent le besoin de s'occuper du plus profond mystère de la vie, la justification, la grâce, le rapport de l'homme à Dieu..... »

Tentatives de réforme intérieure et de réconciliation avec les protestants. — « Réginald Poole avait dit que chacun ferait mieux de s'examiner lui-même, que de rechercher s'il y avait dans l'Eglise des erreurs et des abus. Toutefois, la réforme intérieure commença par lui et ses amis.

« Le plus bel acte de Paul III est peut-être d'avoir signalé son avénement par une création de cardinaux, où rien ne fut considéré que le mérite personnel. Il commença par Contarini qui, sans doute, présenta les autres. Tous étaient de mœurs irréprochables, pleins de science et de piété, capables en outre de faire connaître les besoins des diverses contrées de l'Europe. C'était Caraffa, qui avait longtemps séjourné en Espagne et en Hollande ; Sadolet, évêque de Carpentras ; Poole, réfugié anglais ; Giberto, qui, après s'être occupé longtemps de l'administration, gouverna d'une manière exemplaire son évêché de Vérone ; Fréderic Frégose, archevêque de Salerne ; presque tous membres de cet *Oratoire de l'amour de Dieu* dont nous avons parlé.

« Tels sont les hommes que charge le Souverain Pontife de travailler au projet d'une réforme ecclésiastique.

« Cette tentative fut connue des protestants, qui la repoussèrent et s'en moquèrent.

« Toutefois, soutenus par le Pape, ils mirent la main à l'œuvre. Contarini, dans quelques écrits qui nous restent, fait une guerre énergique aux abus de la cour de Rome, il déclare simoniaque l'usage des *compositions*, et considère la simonie comme une sorte d'hérésie. Comme on lui reprochait de blâmer en cela plusieurs Papes, « Il y aurait beaucoup à faire, répondit-il, « pour les excuser tous. » Il attaque l'abus dans les dépenses de la manière la plus sérieuse. Il trouve que c'est une idolâtrie de dire, ce qui s'était dit en effet, que le Pape, pour établir ou supprimer un droit positif, n'avait d'autre règle que sa volonté même. « La loi du Christ, dit-il, est « une loi de liberté ; elle s'oppose à une « aussi grossière domination, qui rappelle « à juste titre aux luthériens la captivité « de Babylone... Un Pape doit savoir que « son autorité spirituelle s'exerce sur des « hommes libres... Jamais l'arbitraire n'a « pu fonder un droit. Faire une loi, c'est « appliquer aux circonstances les principes « de la loi divine et du droit naturel ; on ne « peut la défaire que sur l'impérieuse exi- « gence de besoins nouveaux. Que Votre « Sainteté, dit-il à Paul III, veuille bien « ne jamais s'écarter de cette règle. Gar- « dez-vous de la faiblesse de la volonté « propre qui tend au mal et engage dans « l'esclavage du péché. Alors vous serez « puissant, vous serez libre ; alors vous « porterez vraiment en vous la vie de la « république chrétienne. »

« Contarini soumit ses écrits au Pape, et le bon vieillard, dit Contarini, lui parle d'une manière si chrétienne des abus qui s'y trouvaient signalés, qu'on put concevoir l'espérance d'une réforme prochaine.

« On ne pouvait, il est vrai, rien entreprendre de plus difficile. Mais le Pontife marche à son but avec une fermeté soutenue ; il nomme des commissions pour la réforme de la chancellerie, de la pénitencerie ; il appelle Giberti aux affaires. On voit paraître des bulles réformatrices ; des mesures sont prises pour la convocation de ce concile général si redouté de Clément VII.

« Plusieurs conçurent alors l'espoir d'un retour à l'unité. On comptait sur les conférences théologiques qui allaient avoir lieu.

« Le Pape se conduisit à cet égard avec beaucoup de prudence. Il choisissait toujours pour ces sortes de missions des hommes modérés, qu'il envoyait avec de sages instructions, leur recommandant de représenter en leur personne cette réforme romaine dont on parlait, et d'être, à l'égard de tous, dignes et bienveillants.

« Jamais on ne fut plus près de s'entendre qu'aux conférences de Ratisbonne en 1541. La position politique des affaires était favorable à la réconciliation ; l'empereur n'avait rien de plus à cœur. Il choisit de son côté les théologiens catholiques les plus capables et les plus modérés, Groppe,

et Julius Plug. Du côté des protestants parurent le pacifique Bucer et le flexible Mélanchthon. Le choix seul du légat montra combien le Pape désirait une réconciliation: ce fut Contarini, l'homme de la nouvelle direction catholique, l'actif provocateur d'une réforme générale. C'est lui qui doit présider à la grande question d'intérêt universel qui va se débattre. Cette importante position historique nous donne le droit de placer ici quelques mots sur sa personne.

« Gaspard Contarini s'était surtout adonné aux études philosophiques, et sa manière de travailler mérite d'être remarquée. Il consacrait chaque jour trois heures à l'étude proprement dite; jamais plus, jamais moins, et il le fit jusqu'à la fin de sa vie, sans y jamais manquer. Il ne se laissa pas aller aux subtilités des commentaires d'Aristote; il pensait que rien n'est plus subtil que l'erreur.

« Il montrait un talent décidé, mais encore plus de caractère que de talent. Il ne cherchait jamais les ornements du discours, mais s'exprimait avec simplicité, mesurant sa parole aux choses mêmes.

« Comme la nature développe régulièrement une plante, année par année, ainsi se développaient ses discours.

« Reçu très-jeune au sénat de Venise, il fut longtemps sans y parler. Lorsqu'il s'y décida, sa parole ne fut ni brillante ni chaleureuse, mais tellement simple et substantielle, que l'estime générale lui fut acquise.

« Il vécut dans un temps d'orages. Il vit succomber sa patrie, et contribua à la relever. Après la prise de Rome, il fut employé à la réconciliation entre le Pape et l'empereur. Son écrit sur la constitution vénitienne et plusieurs de ses relations manuscristes qui nous sont parvenues, déposent d'un sage patriotisme et d'une manière large et grande d'envisager le monde.

« Un jour, au milieu du grand conseil de Venise, arriva la nouvelle que le Pape Paul III, avec lequel il n'avait jamais eu de relations, l'appelait au cardinalat, Mocenigo, son constant adversaire politique, s'écria que la république perdait son meilleur citoyen.

« Contarini hésita s'il abandonnerait sa patrie et la liberté pour une cour où bien des genres de despotisme se faisaient sentir. Mais la crainte de donner un dangereux exemple, en refusant le cardinalat dans ces temps difficiles, le décida.

« Alors il reporta sur les affaires de l'Eglise le zèle qu'il avait eu pour servir sa patrie. Il conserva dans cette haute position sa sévère simplicité, son amour du travail, sa douceur et sa dignité.

« La nature orne chaque plante d'une fleur dans laquelle elle s'exhale et s'exprime. La fleur de l'homme, son expression propre, c'est cette tenue morale résultant pour chacun de l'ensemble des forces intérieures développées en lui. C'étaient en Contarini douceur, vérité intime, délicatesse et chasteté; c'étaient surtout cette profondeur de conviction religieuse, cette foi vivante, qui met dans l'homme le bonheur en y versant la lumière.

« Tel est celui que choisit Paul III, pour conférer en Allemagne sur la réforme des abus, sur le retour à l'unité.

« Ce retour était-il possible? Nous ne savons. Nous voyons seulement la bonne volonté de Paul III, celle de Charles V, qui recommandait de céder, de part et d'autre, tout ce qu'il était possible de céder; celle de Philippe de Hesse, représentant le protestantisme, qui déclare ne point repousser le sacrifice de la messe si l'on accorde la communion sous les deux espèces, celle enfin de Joachim de Brandebourg, qui ne refuse point de reconnaître la suprématie du Pape.

« Les protestants demandaient plusieurs concessions, notamment le mariage des prêtres et la renonciation du Pape à toute suprématie temporelle.

« L'instruction du Pape à Contarini porte : « Qu'il faut voir d'abord si les protestants « sont d'accord sur les principes : la suprématie du Saint-Siége, les sacrements et « quelques autres points fondés sur l'Ecriture sainte et l'usage de l'Eglise universelle, qu'alors on peut chercher à s'entendre sur les autres points. »

« Le 5 avril 1541, commencèrent les conférences. On prit pour base un projet communiqué par Charles V et ratifié par Contarini, après quelques légers changements. Et d'abord le légat crut pouvoir s'écarter, dès le premier pas, de la lettre de son instruction. L'instruction portait d'abord la suprématie du Pape. Contarini différa la discussion de ce point, trop propre à éveiller les passions, et présenta d'abord les articles sur lesquels on était moins éloigné de s'entendre.

« On commença par la doctrine de la justification. Les principales difficultés vinrent de la part du docteur Eck, l'antique adversaire de Luther. Mais, grâce à la modération du légat et des théologiens catholiques qui partageaient la largeur de ses vues, on s'entendit, contre toute espérance, sur quatre questions fondamentales: la nature de l'homme, le péché originel, la rédemption, et même la justification. Contarini accorde que l'homme est justifié sans mérite propre par la foi seule; mais il y met la condition que cette foi soit vivante et efficace. Mélanchthon reconnaît que c'est là la doctrine des protestants, Bucer affirme nettement que tout est résolu, et que ces points renferment tout ce qu'il est nécessaire de croire pour être justifié et sanctifié. Du côté des catholiques, l'évêque d'Aquila donne le nom de *Sainte* à cette conférence; il en espère tout. Poole (573) écrit à son ami. « Lorsque j'ai appris « cet accord, j'ai ressenti une émotion qu'au-

(573) Plus connu sous le nom de cardinal Pole.

« cune harmonie musicale n'eût pu produire « en moi. » Espérons que celui qui a donné « l'impulsion conduira l'œuvre à sa fin. »

« C'était un moment, si je ne m'abuse, décisif pour l'Allemagne entière et pour l'humanité. L'Allemagne changeait toute sa constitution religieuse et prenait d'ailleurs vis-à-vis du Pape une position politique à l'abri de tout envahissement temporel. L'unité de l'Eglise d'Allemagne, et avec elle l'unité du peuple allemand, était constituée. Mais bien d'autres conséquences en fussent résultées ; si cette généreuse direction des catholiques modérés, qui entreprenaient et dirigeaient cette tentative de réunion, fût venue à prédominer à Rome et en Italie, quel autre aspect eût pris dès lors le monde catholique !

« Mais un si grand résultat était arrêté par d'immenses oppositions.

« Ce qui s'était fait à Ratisbonne demandait d'une part la sanction du Pape, et de l'autre celle de Luther. Ici se présentent les difficultés.

« Luther ne vit dans les propositions souscrites qu'un assemblage de pièces disparates, qu'une juxtaposition des deux doctrines. Lui, qui se voyait toujours en lutte entre le ciel et l'enfer, crut reconnaître dans cet arrangement une ruse de Satan. Il conseilla fortement à l'électeur, dont la présence à la diète eût été très-favorable à la réconciliation, de ne pas s'y rendre. « N'y allez pas, « lui dit-il, c'est vous surtout que le diable « veut attirer. »

« A Rome, les articles produisirent une sensation extraordinaire. Ce qui concerne la justification choqua surtout les cardinaux San-Marcello et Caraffa, et c'est à grand' peine que Princi leur en fit entendre le sens. Le Pape, toutefois, ne s'exprima pas d'une manière aussi tranchante que Luther. Le cardinal Farnèse écrivit au légat que Sa Sainteté n'approuvait ni ne désapprouvait ces conclusions ; mais qu'on était généralement d'avis que si le sens des propositions était catholique, l'expression du moins pouvait en être plus nette.

« Mais l'opposition théologique ne fut pas la seule, ni peut-être la plus puissante qu'on eut à combattre. Les oppositions politiques s'élevèrent avec violence.

« Une pareille réconciliation devait donner à l'Allemagne une unité qu'elle n'avait jamais eue, à l'empereur une puissance colossale. Comme chef du parti modéré, il eût exercé une inévitable influence sur le prochain concile.

« François Ier se crut immédiatement menacé, et ne négligea rien pour empêcher l'union. Il se plaignit amèrement de l'attitude du légat : « Sa conduite, dit-il, décou- « rage les bons, encourage les méchants. « Sa condescendance à l'égard de l'empe- « reur l'entraîne si loin qu'il n'y a bientôt « plus de remède au mal. Que ne consulte- « t-on aussi les autres princes ! » Il feignit de croire que l'Eglise et le Pape étaient en danger ; il promit de les défendre au prix de son sang et par toutes les forces de son royaume.

« D'un autre côté, l'on soupçonnait à Rome que Charles V prétendait au droit de convoquer le concile général, droit qui n'appartenait qu'au Pape. Du moins la doctrine protestante accordait ce droit à l'empereur, ce qui ne pouvait manquer de lui plaire. Une telle prétention devait nécessairement amener un grand schisme.

« En Allemagne, enfin, les princes catholiques, voyant quelle importance donnait au landgrave sa position de représentant du parti protestant, cherchaient à jouer le même rôle à la tête du parti catholique. A la diète, on voyait les ducs de Bavière s'opposer à tout moyen conciliatoire ; l'électeur de Mayence repoussait directement la réconciliation. Il écrivit au Pape de se défier de tout concile tenu en Allemagne. D'autres avertirent le Saint-Siége que les théologiens catholiques à Ratisbonne étaient trop condescendants.

« Ainsi à Rome, en France et en Italie s'élève, sous l'apparence d'un zèle catholique, une violente opposition contre la réunion. Sous ces influences, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pu s'entendre à Ratisbonne sur les autres points en litige, et que les conférences aient dû cesser.

« Le Pape, d'ailleurs, avait écrit à Contarini de ne ratifier aucune conclusion qui n'exprimât le sens catholique en termes clairs. La manière dont il avait formulé l'article sur la primauté du Pape et l'autorité des conciles fut repoussée à Rome sans restriction.

« L'empereur désirait qu'au moins on restât d'accord sur les articles déjà souscrits, et que sur le reste on souffrît des dissidences mutuelles. C'est ce qui ne pouvait être accepté d'aucun côté.

« Après de si grandes espérances et de si heureux commencements, Contarini fut obligé de rentrer en Italie sans avoir rien terminé. Les reproches et même les sarcasmes qu'il eut à essuyer sur son inutile condescendance envers les protestants, touchèrent moins son âme généreuse que la douleur même de n'avoir pu réaliser un si grand bien. »

Nouveaux ordres religieux. — « Cependant une nouvelle tendance s'était développée dans le sein du catholicisme : analogue à la précédente, voulant aussi des réformes, mais en opposition directe avec le protestantisme.

« Luther rejetait le sacerdoce actuel ; les réformations catholiques le relevaient en le régénérant. Catholiques et protestants reconnaissaient la décadence des ordres religieux : en Allemagne, on se bornait à les détruire ; en Italie, on cherchait à les rajeunir. D'un côté des Alpes, le clergé se déchargeait de tous les liens qu'il avait portés jusqu'alors ; de l'autre, il en resserrait la rigueur par une sévère discipline.

« Les institutions religieuses, tendant toujours à la sécularisation, avaient été sou-

vent rappelées à leur origine par une réforme. Sous les Carlovingiens, on avait déjà senti la nécessité de soumettre le clergé à la vie de communauté sous la règle de Chrodegang. Les couvents mêmes ne furent pas longtemps maintenus par la simplicité de la règle de saint Benoît; aux X^e^ et XI^e^ siècles, on les soumit partout à la clôture et à des règles plus sévères. Le clergé séculier lui-même, obligé à la loi du célibat, prend à cette époque une sorte de constitution monastique. Néanmoins, et malgré la grande impulsion religieuse des croisades, tout était dans une décadence complète, lorsque s'élevèrent les ordres Mendiants. On a vu ceux-ci décliner à leur tour et abandonner leur sévère simplicité pour se séculariser avec toutes les autres institutions ecclésiastiques.

« Mais, dès l'année 1520, et à mesure que le protestantisme faisait des progrès, les pays catholiques sentent de plus en plus le besoin d'une régénération.

« Malgré la complète réclusion des Camaldules, en 1522, Paolo Justiniani les trouve atteints de la corruption générale. Il fonde une nouvelle congrégation de cet ordre, et ajoute à l'ancienne règle l'habitation solitaire en cellules séparées. Le réformateur décrit dans une de ses lettres les petits oratoires, tels qu'on en trouve encore, disséminés sur les hautes montagnes, au milieu des sites les plus sauvages, où l'âme semble invitée à un repos profond et l'esprit aux plus sublimes élans. La réforme de ces ermites se répandit dans tout le monde.

« Les Franciscains, dont la chute était peut-être la plus profonde, essayèrent encore une réforme après tant d'autres. Les Capucins reviennent à la pratique exacte de la règle primitive; ils attachent une grande importance à de petites choses; mais ils montrèrent, pendant la peste de 1528, qu'ils ne négligeaient pas les grandes.

« Une réforme des ordres religieux eût eu peu d'influence si les prêtres séculiers fussent restés étrangers à l'esprit de leur vocation.

« Nous allons encore retrouver ici des membres de l'*Oratoire de l'amour de Dieu*.

« Deux d'entre eux, quoique bien différents de caractère, entreprennent de concert une réforme du clergé séculier : c'étaient Gaëtan de Thiène et Caraffa; le premier, homme de paix, de silence et de douceur, de peu de paroles, mais d'un enthousiasme profond; on disait de lui qu'il voulait réformer le monde, sans que le monde le connût. L'autre, énergique, impétueux, violent, véritable zélateur; il avait reconnu que son cœur était d'autant plus agité qu'il le satisfaisait davantage; il sentait qu'il ne trouvait de repos qu'en s'oubliant pour Dieu. Le besoin commun de retraite les réunit; ils fondent un ordre consacré à la contemplation et destiné à la réforme du clergé; c'était l'ordre des Théatins. Ils commencent la réforme par eux-mêmes.

« Gaëtan était *protonotaire participant*. Il abandonne cette charge. Caraffa était évêque de Chieti et archevêque de Brindes. Il renonce à ces deux bénéfices. Avec deux de leurs amis, membres aussi de l'*Oratoire de l'amour de Dieu*, ils prononcent, le 14 septembre 1524, les trois vœux solennels. Ils énoncent ainsi leur vœu de pauvreté : « Ne « rien posséder, ne rien demander; attendre « les aumônes. » Ils se retirent, quoique dans l'enceinte de Rome, dans une solitude profonde au mont Pincio, à l'endroit où fut depuis la villa Médicis. Ils y vivent dans la pauvreté, dans les exercices spirituels et dans une étude strictement obligatoire de l'Evangile, qu'ils devaient chaque mois relire en entier.

« Ils se nomment clercs réguliers. Leur désir était de fonder une sorte de séminaire pour le renouvellement du clergé. Ils ne s'astreignent, dans leur manière d'être, à aucune forme rigoureusement déterminée; ils évitent de prendre une couleur et de se charger de règlements nombreux, afin de rester par là même plus libres dans leurs actions que les religieux proprement dits; ils se consacrent à la pratique des devoirs cléricaux, à la prédication, à l'administration des sacrements, au soulagement des malades.

« On vit alors, ce qui n'était plus d'usage en Italie, paraître dans la chaire des prêtres séculiers avec la croix ou la barrette. Ils prêchèrent d'abord dans les rues, en forme de mission. Caraffa prêchait lui-même, et donnait cours à cette éloquence surabondante qui le caractérisa jusqu'à sa mort. Lui et ses amis, la plupart nobles et riches, et qui eussent pu se mêler à toutes les joies du monde, vont visiter les malades dans les maisons et les hôpitaux, et assistent les mourants.

« Ce retour à la pratique des devoirs cléricaux eut de grandes conséquences. Non que cet ordre fût assez nombreux pour être un séminaire de prêtres, mais il devint un séminaire d'évêques.

« Depuis 1521, l'Italie était dévastée par la guerre, la famine et la peste. On trouvait partout une multitude d'orphelins abandonnés. Mais à côté des grands maux se trouve heureusement parmi les hommes la compassion. Un sénateur vénitien, Girolamo Nuami, rassembla tous les enfants qui cherchaient un asile à Venise, et les logea dans son palais. Il allait les chercher d'île en île; puis, peu soucieux des reproches que lui faisait sa parenté, il vendait son argenterie et ses tapis les plus précieux pour les nourrir, les vêtir et les instruire. Bientôt il se consacra exclusivement à cette œuvre. Encouragé par le succès qu'il obtint à Bergame dans l'hospice qu'il y fonda, il en élève d'autres à Vérone, à Brescia, à Ferrare, à Cosme, à Milan, à Pavie et à Gênes. Enfin, s'unissant à quelques amis aussi généreusement inspirés, il fonda une congrégation de

clercs réguliers sur le modèle des Théatins. Leur principal devoir était l'éducation de l'enfance.

« Nulle ville n'avait plus souffert que Milan de l'invasion de tous les fléaux. Remédier à ces maux, comme à l'espèce de barbarie qui les avait suivis, par la prédication, par l'instruction et par l'exemple, tel fut le vœu des trois fondateurs de l'ordre des Barnabites, Zacharia, Ferraria et Morigia. Ils choisirent aussi la forme de clercs réguliers.

« Ces diverses institutions, quoique bornées dans leur but et leurs moyens, sont néanmoins remarquables comme apparition spontanée d'un noble élan qui contribua d'une manière incalculable à la restauration catholique. Mais, pour s'opposer avec avantage aux audacieux progrès du protestantisme, d'autres forces étaient nécessaires.

« Nous allons les voir se développer d'une manière singulièrement originale et inattendue. »

Ignace de Loyola. — « De toutes les chevaleries du monde, la chevalerie espagnole, tenue en haleine par la lutte continuelle avec les Maures d'Espagne et d'Afrique, idéalisée et popularisée par des écrits pleins d'un naïf enthousiasme de bravoure et de loyauté, avait seule conservé quelque chose de l'élément spirituel et religieux.

« Nul n'était plus pénétré de cet esprit qu'Inigo Lopez de Recalde, le plus jeune fils de la maison de Loyola. Personne n'aimait davantage une belle armure, un beau coursier, et les chances des combats en champ clos, sous les regards de sa dame. Mais sa chevalerie était une chevalerie religieuse ; il composa, dès cette époque, une romance en l'honneur du prince des apôtres.

« Arrêté dans sa carrière, au siége de Pampelune, par des blessures aux deux jambes, dont il fut mal guéri, malgré le courage qu'il eut de se faire rompre deux fois les parties mal remises, dans l'espoir d'une meilleure guérison, l'ardente énergie de son âme dut se verser dans une autre direction.

« La lecture de la Vie du Christ, des Vies de saint François et de saint Dominique éveille en lui l'ambition d'une gloire spirituelle. Il se sent la force d'imiter les plus grands saints en rigueurs et en abstinences. Bientôt les images d'une vie pénitente et pauvre viennent se mêler dans son esprit aux rêves de son imagination, à l'image de la noble dame à laquelle il s'était dévoué, qui n'était, disait-il, ni comtesse ni duchesse, mais plus encore.

« Il lutta quelque temps entre ces deux tendances ; mais lorsqu'il dut reconnaître qu'il n'était plus propre au métier des armes ni aux exploits de la chevalerie, il se livra tout entier à l'enthousiasme religieux.

« Toutefois, comme rien ne se succède sans transition dans un développement légitime, cet enthousiasme nouveau se versa d'abord dans les formes de ses anciennes pensées. S'enrôler sous la bannière du Christ, se nourrir et se vêtir comme lui, veiller avec l'armure spirituelle, jurer en présence de la sainte Vierge, dame des Chrétiens, en présence de toute la cour céleste, foi loyale et dévouement sans bornes au Seigneur de nos âmes, au milieu des travaux, des souffrances et de la pauvreté, marcher alors sous sa conduite à la conquête de tous les peuples idolâtres, tel fut le premier idéal auquel il consacra sa vie. Il sort de la maison paternelle, moins dans la douleur de ses péchés et dans l'ardeur du besoin religieux, qu'ambitieux de se signaler par des exploits spirituels comparables à ceux des saints, d'égaler et de surpasser les plus fameux d'entre eux, et d'aller recueillir de la gloire à Jérusalem. Il gravit le mont Serrat, et là il suspend devant une image de la sainte Vierge son armure et son épée ; puis il se tient pendant une nuit armé du bâton de pèlerin, en présence de la dame à laquelle il se consacre ; il prie toute la nuit debout ou à genoux, et accomplit ainsi une veillée d'armes spirituelle ; dépouillant alors ses vêtements précieux, il prend ceux de l'ermite qui habitait la montagne, fait une confession générale et pour ne pas être reconnu sur la route de Barcelone, où il voulait s'embarquer pour Jérusalem, il se rend d'abord à Manrèse afin d'y passer quelque temps dans les exercices de la pénitence.

« C'est là que l'attendait l'épreuve. Là, l'esprit, auquel il s'était livré d'abord comme en se jouant, devint son maître, et lui fit sentir tout le sérieux de son engagement. Dans une cellule du couvent des Dominicains de Manrèse, il se livre aux plus rudes pénitences, se levant à minuit pour prier, passant chaque jour six heures à genoux, et prenant la discipline trois fois le jour. Mais bientôt il sent qu'il ne pourra continuer toujours ce genre de vie, et ce qui est plus important, il reconnaît qu'il n'y trouve pas le repos. Il avait passé trois jours au mont Serrat pour y faire une confession générale ; il éprouve le besoin de la recommencer à Manrèse, revient sur les péchés oubliés, recherche les fautes les plus légères ; mais plus il creusait, plus le doute et l'inquiétude entraient dans son cœur. Il se crut repoussé de Dieu et sans espoir d'être justifié. Ayant lu dans la *Vie des Pères* qu'un jeûne rigoureux avait quelquefois provoqué le retour de la grâce divine, il s'abstint de toute nourriture depuis un dimanche jusqu'à l'autre. Mais il mit fin à cette épreuve indiscrète sur la défense de son confesseur, parce qu'il ne concevait rien au monde de plus grand que l'obéissance. De temps en temps il semblait qu'on lui ôtât sa tristesse et qu'un vêtement écrasant tombait de ses épaules ; mais bientôt les tourments intérieurs revenaient. Il lui semblait que sa vie entière n'avait été qu'un développement de péchés, et quelquefois il était tenté de se précipiter de la fenêtre de sa cellule.

« On se rappelle ici involontairement l'état d'angoisse où peu d'années auparavant Luther avait été poussé par un doute semblable. Ils cherchaient l'un et l'autre la paix

que donne la conscience de la réconciliation avec Dieu, et aucun des deux ne pouvait parvenir par les voies ordinaires à combler l'abîme sans fond d'une âme en lutte avec elle-même. Mais ils sortirent de ce terrible labyrinthe d'une manière bien différente. Luther en sortit par la doctrine de la justification sans les œuvres, et par son adhésion exclusive au texte de l'Ecriture sainte; Loyola, par un rapport intérieur et immédiat avec les choses mêmes.

« Un jour il crut sortir d'un songe; il crut voir et palper que toutes ses peines n'étaient qu'une tentation du démon, et il prit la résolution de mettre fin à toute recherche sur sa vie passée.

« C'était là un mouvement d'âme plutôt qu'une conclusion raisonnée. On ne voit pas qu'il ait sondé les Ecritures pour trouver cette issue; mais il s'est laissé guider aux mouvements intérieurs de la vie en lui. Il croyait sentir tantôt l'action du bon esprit, tantôt celle du mauvais; il les discernait en ce que « l'une console et réjouit l'âme, l'au-« tre la resserre et l'abat. »

« C'était l'opposé de Luther, qui ne voulait entendre parler ni d'opérations intérieures ni de visions, qui rejetait indifféremment toutes ces choses, et ne voulait que la seule parole de Dieu écrite.

« A Manrèse, on voyait Ignace s'arrêter et pleurer abondamment, absorbé dans la contemplation du mystère de la Trinité. Une autre fois il était éclairé par des symboles sur le mystère de la création, ou bien il voyait l'homme-Dieu dans l'hostie. Allant un jour vers une église solitaire, située aux sources du Llobregat, il s'assit au haut du précipice, et, jetant les yeux dans l'abîme où se versait le torrent, il se sentit tout à coup ravi hors de lui-même dans l'intelligence intuitive des mystères de la foi dans leur ensemble. Il se releva comme un nouvel homme; désormais il n'avait plus besoin pour croire, disait-il, ni de témoignage ni d'écriture. Lors même que l'Ecriture sainte n'eût pas enseigné toutes ces vérités, il se sentait prêt à mourir pour elles sur ce qu'il en avait cru.

« Telles furent les bases de ce développement si original, de cette religion si chevaleresque, de cet enthousiasme si hardi.

« Loyola se rendit en effet à Jérusalem pour y travailler à l'affermissement des croyants et à la conversion des infidèles. Mais comment réussir seul, sans science et sans pouvoirs? Repoussé par les supérieurs ecclésiastiques de Jérusalem, il chancela dans le projet d'y passer sa vie. Il retourna en Espagne, où des attaques et des contradictions l'assaillirent de tous côtés.

« Lorsqu'il se mit à enseigner et à communiquer ses exercices spirituels, il tomba en suspicion d'hérésie. Il y avait alors en Espagne une secte d'illuminés avec laquelle on lui trouvait des traits de ressemblance : c'était la secte des *Alumbrados*. Choqués du degré d'importance que l'Eglise attachait aux bonnes œuvres, ils se renfermaient dans la vie intérieure, et croyaient, comme Loyola, contempler les mystères par une révélation immédiate, surtout le mystère de la Trinité. Comme Loyola et les siens le firent souvent, ils demandaient une confession générale comme condition d'absolution; ils insistaient avant tout sur la prière intérieure. Loyola put avoir quelque point de contact avec ces hommes; mais qu'il ait fait partie de leur secte, c'est ce qui ne peut se soutenir. il s'en distinguait assez en un point. Tandis qu'ils se croyaient élevés au-dessus des obligations vulgaires, lui s'attachait à l'obéissance comme à la première des vertus; il soumit en tout temps à l'Eglise et aux dépositaires de son autorité et son enthousiasme et ses convictions.

« Or, il se trouva que l'attaque même et les obstacles dont on l'environna exercèrent l'influence la plus favorable et la plus décisive sur toute sa carrière.

« En effet, dans l'état où il était alors, sans science, sans théologie positive, sans appui politique, peut-être eût-il passé dans le monde sans y laisser de trace; mais l'obligation qu'on lui fit à Alcala et à Salamanque d'étudier quatre ans la théologie avant de parler de certains dogmes, le poussa dans une voie où ne tarda pas à s'ouvrir pour son activité religieuse une carrière d'une grandeur inespérée.

« Il se rendit à la plus célèbre école du temps, à Paris.

« Les études avaient pour lui une difficulté particulière : il lui fallait faire et les classes de grammaire et celle de philosophie avant d'être admis en théologie. Mais les mots qu'il s'agissait de décliner et de conjuguer, les notions logiques qu'il fallait analyser, lui représentaient incessamment les objets substantiels de son amour et de sa foi.

« Il luttait contre cet obstacle, et il y a quelque chose de magnanime dans la sévérité avec laquelle, pour suivre la voie du devoir, il rejetait comme tentations du démon, même les impressions religieuses qui le distrayaient de ses études.

« Toutefois, pendant que ces études humaines le mettaient en rapport avec un monde nouveau pour lui, le monde de la réalité terrestre, il ne cessait un instant de suivre sa direction spirituelle et d'y entraîner les autres : c'est alors qu'il fit ses premières conversions importantes, et qu'il s'attacha des hommes qui eurent une influence sur le monde.

« Des deux compagnons de chambre de Loyola, l'un, Pierre Fabre de Savoie, était un homme qui avait commencé à se donner à Dieu et à l'étude, en gardant les troupeaux de son père, la nuit, sous le ciel étoilé : un tel homme était facile à entraîner dans une telle cause. Ignace enseignait à son jeune ami à combattre ses faiblesses, à les déraciner une à une; il le portait à la confession et à la communion fréquentes; il partageait avec lui les aumônes qu'il recevait d'Espagne et de Flandre L'union la

plus intime s'établit entre eux. Leur autre compagnon de chambre était plus difficile à gagner : c'était François-Xavier de Pampelune, que poussait alors le désir d'unir les palmes de la science aux lauriers que depuis cinq cents ans ses aïeux avaient recueillis. Riche, beau et plein d'esprit, il avait déjà pris pied à la cour. Ignace se l'attacha d'abord personnellement, en contribuant au succès de son début dans l'enseignement de la philosophie ; après quoi l'exemple exerça sur le jeune professeur son inévitable influence. Ignace engage enfin ses deux amis à faire sous sa direction les exercices spirituels ; il ne leur épargne pas les austérités ; il les fait jeûner trois jours et trois nuits, pendant un froid si rigoureux, que les voitures passaient sur la Seine. Dès lors ils lui furent entièrement dévoués, et partagèrent ses ardentes convictions.

« Que de choses devaient sortir de cette cellule du collége de Sainte-Barbe, où ces trois hommes s'abandonnaient à tout l'élan de l'enthousiasme religieux, et préparaient des entreprises dont ils ne prévoyaient pas eux-mêmes toute la portée !

« Arrêtons nos regards sur le moment décisif qui donne le mouvement initial à la marche de leur société. Quelques étudiants espagnols, Salmeron, Lainez, Bobadilla, s'étaient joints à eux. Ils se rendent un jour à l'église de Montmartre. Fabre, déjà prêtre, dit la messe. Ils font vœu de chasteté ; ils promettent à Dieu qu'après avoir fini leurs études, ils iront à Jérusalem consacrer leur vie, dans une pauvreté complète, au service des Chrétiens et à la conversion des Sarrasins. Que, s'il est impossible d'arriver en Palestine ou d'y rester, ils iront s'offrir au Pape pour être employés en quelque lieu et en quelque emploi que ce soit, sans salaire ni condition. Chacun prononce ce vœu et reçoit l'hostie. Fabre le prononce ensuite et communie. Puis ils prennent un repas en commun à la source de Saint-Denis.

« Alliance entre jeunes hommes qui ne devait pas être vaine ; résolution romanesque, mais non pas aveugle. Assez hardis pour jurer de pareilles choses, ils sont assez prudents pour supposer expressément la possibilité de ne pouvoir réaliser leur plan primitif.

« En 1537, nous les trouvons en effet à Venise, dans l'intention de s'embarquer. Mais d'abord la guerre entre les Turcs et les Vénitiens rendait la traversée impossible ; puis saint Ignace trouva dans cette ville une institution qui lui ouvrit pour ainsi dire les yeux sur sa propre vocation : c'étaient les Théatins et leur fondateur Caraffa. Il demeura quelque temps avec eux ; servit comme eux dans les hôpitaux. Leur institut ne répondait pas entièrement à l'idée qui germait en lui ; mais il reconnut qu'un ordre de prêtres se consacrant avec zèle et austérité à l'accomplissement de tous les droits ecclésiastiques était la seule chose qu'il avait à fonder s'il restait en Europe.

« Nous le voyons, en effet, recevoir à Venise, lui et tous ses compagnons, le caractère sacerdotal. Après quarante jours de prières, quatre d'entre eux commencent à prêcher à Vicence. Au même jour et à la la même heure, ils se rendent dans les rues, et, montés sur quelque pierre, ils exhortent le peuple à la pénitence. Etranges prédicateurs, couverts de haillons, épuisés d'austérités, et parlant un langage inintelligible, mélange d'espagnol et d'italien ! Ils restèrent dans les Etats vénitiens le temps qu'ils avaient promis d'y attendre une chance d'embarquement, puis se rendirent à Rome.

« Avant de partir, ils firent quelques règlements ; et pour pouvoir répondre si on leur demandait ce qu'ils étaient, ils convinrent de se dire soldats de Jésus-Christ, membres de la Compagnie de Jésus. Saint Ignace voulut éviter que le nouvel ordre portât son nom.

« A Rome, ils s'établirent difficilement ; tout accès leur était fermé. L'ancien reproche d'hérésie se fit entendre de nouveau ; ils furent obligés de s'en justifier plusieurs fois. En attendant, leur zèle à instruire les ignorants, à soulager les malades, leur fit un grand nombre de partisans ; et tant d'hommes se présentaient pour s'unir à eux, qu'ils durent penser à organiser positivement leur société.

« Ils avaient déjà fait les deux premiers vœux, ils y ajoutèrent alors celui d'obéissance. L'obéissance était, à leurs yeux, la première des vertus ; ils cherchèrent à surpasser en obéissance tous les ordres antérieurs. Pour cela, non-seulement ils convinrent de nommer un général à vie, mais ils y joignirent encore le vœu « de faire toujours ce que « chaque Pape leur ordonnerait, et de se « rendre immédiatement en tout pays où il « voudrait les envoyer, chez les Turcs, les « hérétiques ou les païens, sans réplique, « sans condition et sans salaire. »

« Quel contraste avec la tendance de l'époque ! Pendant que de tous côtés l'on refusait obéissance au Pape, une société se formait, qui, dans un élan spontané, plein de zèle et d'enthousiasme, se consacrait tout entière à son service. Le Saint-Siége ne put refuser de les reconnaître, d'abord en 1540, sous certaines restrictions, puis d'une manière définitive en 1543.

« Enfin la société fit son dernier pas en choisissant son général : ce ne pouvait être que son fondateur. Sa forme était maintenant déterminée : c'était une Société de clercs réguliers, consacrés à la pratique des devoirs de la vie sacerdotale et de la vie religieuse.

« Les Théatins avaient laissé tomber beaucoup de pratiques d'une importance secondaire, les Jésuites allèrent plus loin : ils se dégagèrent d'une obligation qui, dans tous les autres ordres, employait la majeure partie du temps, celle de dire l'office en chœur.

« Ils consacrèrent ainsi tout leur temps et toutes leurs forces aux devoirs essentiels du

sacerdoce. D'abord à la prédication ; ils s'étaient promis de prêcher surtout pour le peuple, d'éviter toute recherche oratoire et de ne chercher qu'à toucher les âmes ; puis à la confession, qui leur donnait une grande influence, et pour laquelle les exercices de saint Ignace étaient une puissante préparation; enfin à l'instruction de la jeunesse ; ils s'y engageaient par un vœu spécial, et ce point joue un grand rôle dans leur règle : ils voulaient surtout gagner la génération naissante.

« C'est ainsi qu'ils coupèrent court à toutes les pratiques accessoires, pour ne se livrer qu'aux travaux essentiels, efficaces, promettant une puissante influence.

« Des élans presque fantastiques de l'imagination de Loyola jaillissait donc une tendance essentiellement pratique, et la société d'ascètes qu'il avait formée se trouvait tout applicable au monde réel et à ses besoins.

« Tout lui réussissait au delà de son attente ; il dirigeait sans contrôle une Société dans l'esprit de laquelle pénétraient ses intuitions ; qui développait par la science les convictions catholiques dans la direction même où il les avait amenées par génie et par données supérieures ; qui remplaçait l'exécution de son premier plan par les missions les plus fructueuses, et qui, avec un succès inespéré, s'adonnait surtout à la conduite des âmes à laquelle il tenait tant.

« Mais, avant de considérer plus en détail les fruits que porta bientôt cette Société, il faut nous arrêter à un événement qui exerça sur elle une grande influence. »

Première session du concile de Trente. — « Nous avons vu quel intérêt avait l'empereur à provoquer un concile général, et le Pape à le différer. Le Saint-Siége néanmoins désirait le concile sous un rapport. Afin de pouvoir de nouveau propager avec zèle et inculquer dans les esprits le dogme catholique dans toute sa rigueur, il fallait lever les doutes qui s'étaient répandus même parmi les catholiques; et, dans l'état actuel des esprits, c'est ce qu'un concile seul pouvait faire. Il s'agissait seulement de le convoquer en temps opportun, et sous l'influence du Pape et non de l'empereur.

« Le moment important où des hommes modérés parmi les catholiques et parmi les protestants venaient de s'entendre sur tant de points parut décisif; et le Pape, voyant que l'empereur nourrissait la prétention de convoquer un concile, se hâta de le prévenir, soutenu qu'il se trouvait d'ailleurs de l'adhésion unanime des autres princes catholiques. Le Pape chargea Contarini d'en avertir l'empereur, et les lettres de convocation furent envoyées. L'année suivante, les légats sont à Trente.

« Toutefois, de nouveaux obstacles survinrent ; les évêques ne se réunirent pas en nombre ; les circonstances étaient encore peu favorables. Le concile ne s'ouvrit réellement qu'en décembre 1545.

« L'empereur était en lutte avec les deux chefs du parti protestant. Absorbé tout entier par cette guerre, et ne pouvant se passer de l'appui du Saint-Siége, comment eût-il fait valoir toute l'étendue de ses prétentions à exercer une influence sur le concile? Il demandait que l'on commençât par s'occuper de la réforme ecclésiastique. Les légats firent décider qu'on s'occuperait à la fois du dogme et de réforme; et dans le fait, on commença par le dogme.

« C'était le point important pour le Saint-Siége. Il s'agissait de savoir si quelques-unes de ses doctrines analogues au protestantisme et conçues par quelques catholiques se maintiendraient dans le concile.

« Contarini était mort, mais Poole assistait au concile avec plusieurs chaleureux partisans de cette doctrine moyenne.

« Et d'abord, car l'on procèda très-méthodiquement, on parla de la révélation et des sources où nous en puisons la connaissance. Dès ce premier pas, s'élevèrent quelques voix dans le sens du protestantisme. Machianti, évêque de Chiozza, ne voulait entendre parler que de l'Ecriture sainte. Dans l'Evangile, disait-il, se trouve tout ce qui est nécessaire au salut; mais il eut une immense majorité contre lui. On décida que les traditions oracles, reçues de la bouche du Christ, transmises sous l'influence et la garde de l'Esprit-Saint, devaient être reçues avec le même respect que l'Ecriture elle-même. Pour le prouver, on s'appuya souvent sur l'autorité du texte primitif; mais on déclara que la Vulgate en était la traduction authentique, et l'on promit de la faire imprimer à l'avenir avec le plus grand soin.

« Après avoir ainsi posé les bases, et c'était avoir fait plus que la moitié du chemin, on en vint au fameux article de la justification.

« Sur ce point, beaucoup de membres du concile s'accordaient avec les protestants. L'archevêque de Sienne, l'évêque de Cava, Jules Contarini, évêque de Bellune, et avec eux cinq autres théologiens attribuaient la justification aux seuls mérites du Christ et à la foi. L'espérance et la charité étaient les compagnes de la foi ; les bonnes œuvres en étaient le signe, et rien de plus ; la base de la justification c'était la foi seule.

« L'archevêque de la Cava et un moine grec discutèrent chaudement ce point. Mais en vain Jules Contarini avertissait de ne pas rejeter une doctrine par cela seul qu'elle était soutenue par Luther. Une assertion si décidément protestante ne pouvait prévaloir dans le concile : c'était beaucoup si l'opinion moyenne, telle que Gaspard Contarini et ses amis l'avaient présentée, pouvait s'y soutenir.

« Le général des Augustins, Séripando, la met en avant; mais en déclarant expressément que ce n'était point la doctrine de Luther, que lui-même combattait, mais bien celle de ses plus fameux adversaires, tels que Pflug et Gropper. Il distingue une double justice : l'une subjective, immanente, inhérente à l'homme, qui de pécheurs nous rend enfants de Dieu; elle vient elle-même,

par grâce et sans mérite de notre part; elle se manifeste en vertus et en œuvres, mais seule elle ne peut nous conduire au salut. L'autre est la justice de Jésus-Christ, extérieure, objective à notre égard; ce sont les mérites du Sauveur qui nous sont imputés: celle-là répare tout, accomplit tout et sauve.

« Telle avait été la doctrine de Contarini. Si maintenant l'on demande, ajoutait le général des Augustins, sur laquelle des deux justices nous devons nous appuyer, une âme pieuse ne répondra-t-elle pas que c'est sur la justice du Christ? Notre justice propre est le commencement de la justification, elle est imparfaite et pleine de défauts: celle du Christ est parfaite, complète, seule agréable aux yeux de Dieu: c'est par Jésus-Christ seulement que l'on peut se croire justifié.

« Malgré de telles modifications, cette doctrine soulève d'énergiques oppositions. C'était encore au fond la doctrine protestante, et les protestants pouvaient y souscrire.

« Caraffa, qui s'y était opposé lors des conférences de Ratisbonne, était au nombre des cardinaux chargés de la surveillance du concile. Il se présente avec un travail sur la question, dans lequel il combat vivement toute doctrine de ce genre; les Jésuites le soutiennent, Salmeron et Lainez s'étaient habilement ménagé l'important privilége de parler l'un le premier, l'autre le dernier. Ils étaient savants, pleins d'énergie, dans la fleur du zèle et la force de l'âge; avertis par saint Ignace de ne soutenir aucune opinion qui sentît en quoi que ce soit la nouveauté, ils combattirent de toutes leurs forces la doctrine de Séripando. Lainez parut armé d'un ouvrage entier plutôt que d'une réfutation, la plus grande partie des théologiens était pour lui.

« Il laisse subsister la distinction des deux justices, mais il soutient que la justice appelée imputative doit passer en nous et devenir justice inhérente; en d'autres termes, que par la foi l'homme s'approprie positivement les mérites du Christ; qu'il faut certainement s'appuyer sur la justice du Christ, non parce qu'elle complète la nôtre, mais parce qu'elle la produit. Là était toute la question. Le point de vue de Contarini et de Séripando n'impliquait pas nécessairement le mérite des bonnes œuvres. Celui des Jésuites sauvait ce point et l'établissait. C'était l'antique doctrine de l'école, « que l'âme « revêtue de la grâce s'*acquiert la vie éter-* « *nelle.* » L'archevêque de Bitonto, l'un des plus savants et des plus éloquents d'entre les Pères du concile, distinguait une justice préalable, venant des mérites du Christ, par laquelle l'homme cesse d'être sous la colère de Dieu, et une justice proprement dite, venant de la grâce versée en nous, immanente en nous. En ce sens, l'évêque de Facco disait que la foi n'était que la porte de la justification; qu'il ne fallait pas se tenir à l'entrée, mais parcourir toute la carrière.

« Quelque rapprochées que paraissent ces deux doctrines, elles sont néanmoins fondamentalement opposées; la doctrine luthérienne aussi demande la renaissance intérieure, signale une carrière à parcourir et affirme que les bonnes œuvres doivent suivre la foi; mais la rentrée en grâce avec Dieu s'attribue aux seuls mérites du Christ. Le concile de Trente, au contraire, prenant toujours, il est vrai, pour fondement les mérites de Jésus-Christ, ne leur attribue la justification, qu'en tant qu'ils produisent la régénération intérieure et les bonnes œuvres dont tout dépend. « L'impie, y est-il dit, est « justifié par les mérites de la passion du « Christ et l'action de l'Esprit-saint, l'amour « de Dieu s'implante dans son cœur et s'y « fixe; devenu dès lors ami de Dieu, l'homme « marche de vertus en vertus et se renouvelle « de jour en jour. Par l'accomplissement de « la loi de Dieu, par l'obéissance à l'Eglise, « il grandit en justice; il développe en lui « par la pratique des bonnes œuvres, sous « l'impulsion de la foi, cette justice que la « grâce du Christ nous a préparée (574). »

Ainsi fut complétement rejeté du catholicisme le point de vue des protestants. Ces décisions coïncidant avec les victoires que Charles-Quint remportait alors sur eux, on avait l'espoir de les réduire entièrement.

« Quant aux partisans de l'opinion moyenne, le cardinal Poole, l'archevêque de Sienne, ils avaient quitté le concile sous divers prétextes; loin d'avoir à régler la foi des autres, ils devaient éviter de voir attaquer et condamner la leur.

« La difficulté capitale était résolue: si la justification est une chose qui se passe dans l'homme, qui s'y développe, il s'ensuit que cette œuvre divine ne peut se passer des sacrements qui en posent le germe dans l'âme, qui l'y maintiennent et l'y développent, qui l'y rétablissent lorsqu'il se perd. Nulle difficulté à conserver les sept sacrements, tels qu'on les avait reçus jusqu'à ce jour, et d'en faire remonter l'origine à l'auteur divin de notre foi, puisqu'il est admis que l'Eglise de Jésus-Christ a reçu les enseignements du maître, non-seulement par l'Écriture, mais encore par la tradition. Ces sacrements embrassent la vie entière dans tous les degrés de son développement; ils fondent cette influence de tous les moments que l'Eglise exerce sur ses membres, et puisque non-seulement ils signifient la grâce, mais encore

(574) « Il tamen in hac impii justificatione fit, dum ejusd m sanctissimæ passionis merita, per Spiritum sanctum charitas Dei diffundi ur in cordibus eorum qui justificantur, atque ipsis inhæ et... Sic justificati et amici Dei facti, euntes de virtute in virtutem, renovantur, ut inquit Apostolus, de die in diem.... Per observationem mandatorum Dei et Ecclesiæ, in ipsa justitia per Christi gratiam accepta, cooperante fi le bonis operibus crescunt, atque magis justificantur. » — Sessio VI, c vii et x. — On y lit aussi : *Justitiam in nobis recipientes*, ce qui est le nœud de la question. (*Note de* Ranke.)

la communiquent, ils complètent le lien mystique qui rattache l'homme à Dieu.

« Si l'on avait reçu la tradition comme base infaillible, c'est que l'on admettait l'immanence de l'Esprit-Saint dans l'Eglise. Cette immanence de l'élément divin dans l'Eglise s'accorde avec cette pénétration et cette immanence dans l'homme du principe de la justification avec la présence de la grâce sous le signe sensible du sacrement qu'entretient et nourrit en nous ce principe divin. De même, l'âme et le corps de l'Eglise ne font qu'une Eglise; l'Eglise visible est donc l'Eglise véritable, elle ne peut reconnaître d'existence religieuse hors de son sein (575). »

Développement de l'ordre des Jésuites. — « Les protestants étaient vaincus par Charles-Quint, le dogme catholique solidement établi, la puissance ecclésiastique armée de vigilance et de force pour le faire respecter. Les Jésuites deviennent comme les représentants de ce nouvel état de choses.

« Cet ordre obtint le plus grand succès, non-seulement à Rome, mais dans toute l'Italie. Destiné d'abord aux classes pauvres, il ne tarde pas à trouver accès chez les plus élevées.

« A Parme, ils sont favorisés par les Farnèse; des princesses entreprennent les exercices spirituels. A Venise, Lainez explique spécialement pour la noblesse l'Evangile de saint Jean, et, soutenu de Lippomano, il fonde le premier collége de son ordre. A Montepulciano, un des principaux habitants accompagne les Jésuites pour recueillir les aumônes; à Faënza, ils ont le bonheur de mettre fin à des haines séculaires, et fondent des sociétés pour le soulagement des pauvres. Ils se montrent partout, et partout se font des amis, rétablissent, forment des écoles.

« Mais Ignace et ses principaux compagnons, presque tous Espagnols et pénétrés de l'esprit national, ont plus de succès encore en Espagne qu'en Italie. A Barcelone, ils gagnent le vice-roi François Borgia, duc de Candie; à Valence, l'église où prêchait Aráoz ne peut contenir ses auditeurs, on lui élève une chaire en plein air. Dans Alcala, François Villanova, quoique malade, sans science et sans naissance, se fait de puissants partisans. C'est d'Alcala et de Salamanque, où ils fondent en 1548 une petite et pauvre maison, que les Jésuites s'étendent sur toute l'Espagne. Ils ne sont pas moins bien reçus en Portugal; le roi ne laissa partir pour les Indes orientales que l'un des deux Pères envoyés à cette destination; c'était François-Xavier qui fut apôtre; l'autre, Simon Rodriguez, dut rester à la cour; il la réforme complétement. A la cour d'Espagne ils deviennent confesseurs des hommes les plus puissants, tels que le président du conseil de Castille, et le cardinal de Tolède.

« Déjà en 1540, Ignace avait envoyé quelques jeunes gens à Paris pour y étudier; de Paris la Société se répandit dans les Pays-Bas; Fabre obtenait à Louvain le plus grand succès. Dix-huit jeunes hommes, déjà bacheliers ou maîtres ès-arts, se décidaient à quitter l'Université, leur famille et leur patrie, pour le suivre en Portugal. La Société paraît aussi en Allemagne : un des premiers Jésuites allemands est Canisius qui entra dans l'ordre à vingt-trois ans, et lui rendit les plus grands services.

« La rapidité de ce progrès dut influer sur la constitution même de la Société : voici ce qui en résulta.

« Ignace n'élargit qu'en faveur d'un petit nombre de nouveaux *profès* le cercle de ses premiers compagnons. Il trouvait que les hommes à la fois bons, pieux et noblement développés étaient rares; le nombre inattendu de ceux qui se joignirent à lui pour diriger les colléges, forma la classe des scolastiques, distinguée de celle des *profès*.

« Mais bientôt un inconvénient se fit sentir : comme les *profès* faisaient un quatrième vœu d'être toujours prêts à obéir à tout ordre du Pape, il y avait une contradiction à leur confier les colléges qui devenaient très-nombreux et exigeaient une longue et continuelle résidence. Ignace jugea donc nécessaire de former une classe moyenne entre les profès et les scolastiques, celle des coadjuteurs spirituels; c'étaient des prêtres, des savants, qui se consacraient spécialement à l'instruction de la jeunesse. Institution des plus importantes, propre aux seuls Jésuites, et qui fut la base de leurs plus brillants succès; ils pouvaient s'attacher à une localité, s'y impatroniser, y acquérir de l'influence, et y gouverner l'éducation de toute la jeunesse.

« Ils faisaient trois vœux comme les scolastiques, vœux simples et non solennels; ce qui est à remarquer, c'est-à-dire qu'ils encouraient l'excommunication s'ils voulaient quitter la Société, tandis que la Société pouvait, quoique seulement dans un petit nombre de cas prévus, les congédier.

« Restait encore un point à régler : les études et les occupations auxquelles s'adonnait cette classe de Jésuites, eussent souffert s'ils avaient dû s'occuper en même temps du soin de leur existence. Les maisons de profès vivaient d'aumônes, les coadjuteurs et les scolastiques ne furent pas soumis à cette règle; les colléges purent avoir des revenus communs. Pour administrer ces revenus et s'occuper en outre de tous les soins au dehors, Ignace prit encore des *coadjuteurs temporels;* ils faisaient aussi les trois vœux simples et devaient, sans aspirer à rien de plus haut, se contenter de servir Dieu en servant une Société toute consacrée au salut des âmes.

« Ces diverses institutions, si bien ada p-

(575) Ceux qui voudront lire un exposé complet et exact de la théologie du saint concile de Trente, feront bien de consulter l'ouvrage du R. P. Nampon, *Etudes sur la doctrine catholique dans le concile de Trente, conférences prêchées à Genève.*

tées les unes aux autres, enchaînaient les esprits sous le lien d'une puissante hiérarchie.

« On voit d'après les divers règlements de la Société, qu'une des principales vues qui la dirigent dans l'éducation de ses membres, est d'arriver à isoler l'homme de tous les rapports ordinaires de la vie pour l'incorporer exclusivement à l'ordre. L'amour des proches est considéré comme un attachement charnel ; celui qui abandonne ses biens pour entrer dans l'ordre, doit les donner, non pas à ses parents, mais aux pauvres. Celui qui y est entré ne peut écrire ni recevoir de lettres sans les faire lire à son supérieur. La Société veut l'homme tout entier.

« Il lui doit même ses secrets. On n'entre dans l'ordre que par une confession générale. On doit faire connaître ses défauts comme aussi ses vertus. Le supérieur désigne à chacun son confesseur, mais il se réserve l'absolution de certains cas dont il lui est important d'avoir connaissance. C'est afin de connaître complétement chaque membre du corps, et de savoir l'employer à propos.

« Dans cette Société, l'obéissance remplace tout autre mobile d'action. Il faut s'attacher à l'obéissance pour elle-même, sans rechercher où elle conduit. Nul ne doit désirer un autre grade dans la Société que celui qu'il occupe. Le coadjuteur ne peut apprendre à lire ou à écrire sans permission. Renonciation complète à son sens propre, soumission aveugle afin de se laisser conduire comme une chose inanimée, comme un bâton dans la main de celui qui le porte ; c'est se mettre sous l'action de la Providence (576). »

CHAPITRE III.

La restauration catholique avant saint Ignace jugée par les rationalistes.

« Il y avait vingt-cinq ans à peine que Luther avait proclamé sa révolte contre la foi, et déjà, aux immenses progrès de la réformation, l'Eglise romaine paraissait sur le penchant de sa ruine ; elle ne se défendait plus ; elle était comme résignée à sa défaite ; elle laissait les royaumes échapper de ses mains sans résistance ; il semblait que la papauté, sous Clément VII, allait bientôt s'éteindre, abandonnée de tous ses sujets, malgré le génie des arts dont elle voilait encore son agonie. Avec Paul III, prince tout temporel, mais âme grande et superbe, intelligence pleine de souplesse et d'habileté, la papauté entra dans une nouvelle voie. Sa fuite devant la rébellion avait été assez longue, elle va faire volte-face et engager le combat ; sa politique, il est vrai, était embarrassée depuis si longtemps d'intérêts temporels qu'elle ne pourra encore s'en défaire entièrement pour concentrer son action dans ses intérêts spirituels ; mais, si pendant vingt ans, elle ne parvient pas à arrêter les progrès de son ennemie, du moins elle les ralentira en se tenant vigoureusement sur la défensive, et après ces vingt années elle reprendra l'offensive avec tant de succès, qu'elle finira par reconquérir la moitié de ses provinces perdues. Le temps des Alexandre VI est passé, la tiare va recouvrer l'estime publique ; les nouveaux pontifes ne sont pas tous des hommes vertueux, mais ils ont des mœurs régulières, du respect pour leur dignité, et l'ambition de lui faire reprendre tout son éclat ; presque tous sont des hommes passionnés, mais aussi des esprits supérieurs.

« Paul III, dès son avénement, appela dans le Sacré-Collége des prêtres de science et de vertu, tels que Caraffa, Sadolet et Contarini ; il offrit même le chapeau à Erasme, qui le refusa (1534). Nous avons vu comment ses idées de conciliation échouèrent aux conférences de Ratisbonne ; il prit alors d'autres voies pour amener la restauration du catholicisme. Une réforme dans la discipline présentait les plus graves difficultés, tant il y avait d'intérêts à froisser, de droits acquis à respecter ; pourtant il vint à bout d'abolir en partie les promotions simoniaques et les impôts vexatoires que la chambre apostolique levait sur les fidèles ; il commença la réforme des ordres mendiants, de la chancellerie romaine, et surtout du clergé séculier ; réformes modérées, graduelles et prudentes, dont Luther se moquait en disant qu'on s'amusait à guérir des verrues pendant qu'on négligeait des ulcères. Le cardinal Caraffa fonda une congrégation de prêtres qu'on appela Théatins et qui se vouèrent à la prédication, au soulagement des malades, enfin à l'accomplissement des devoirs ecclésiastiques négligés depuis si longtemps. Plusieurs autres institutions de même genre s'élevèrent en Italie ; mais, malgré le bien qu'elles firent, elles étaient trop froides, trop restreintes, trop peu populaires, pour arrêter les progrès du protestantisme ; il fallait un ordre tout nouveau, tout approprié aux besoins et aux dangers de l'Eglise, tout retrempé de zèle religieux, qui rendît les mêmes services contre l'hérésie luthérienne que les ordres Mendiants avaient jadis rendus contre l'hérésie albigeoise : ce fut l'ordre des Jésuites. » (Théophile LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. II.)

CHAPITRE IV.

Saint Ignace avec son Institut jugés par les rationalistes.

« Ignace de Loyola, gentilhomme de Guipuzcoa, fut le fondateur de l'ordre des Jésuites. L'esprit chevaleresque s'était conservé plus longtemps en Espagne que dans les autres pays, à cause de la lutte contre les Maures : Ignace en était empreint au plus haut degré ; jeune homme exalté, mystique, avide de gloire, il rêve d'abord les

(576) Sur l'organisation de la Compagnie de Jésus on fera bien de consulter le R. P. RAVIGNAN, *De l'existence de la Compagnie de Jésus.*

exploits des anciens chevaliers; mais il fut blessé au siége de Pampelune, en 1521, et forcé d'abandonner la carrière des armes. Alors cette imagination..... extatique rêva la gloire des saints, tout en gardant son esprit chevaleresque; après avoir fait une veillée des armes en l'honneur de la sainte Vierge, il s'engagea à son service, et résolut de consacrer sa vie à la défense de l'Eglise. On le vit pendant plusieurs années courir l'Espagne en mendiant, visitant les malades, partageant son pain avec les pauvres, regardé déjà par le peuple comme un saint. A quarante ans, il vint à Paris se mettre sur les bancs de l'Université pour y apprendre la grammaire; il s'y lia avec plusieurs Espagnols qui se soumirent à son ascétisme....., tels que François-Xavier, Lainez, Salmeron, et avec eux il fit les plans les plus extraordinaires pour le salut de l'Eglise. Tantôt il voulait fonder un ordre nouveau, tantôt aller prêcher les Turcs, tantôt entreprendre des missions dans l'Inde. Un jour ces *enthousiastes* (577) se réunirent dans l'église de Montmartre, et là firent le serment, entre les mains de l'un d'eux, de garder les vœux de pauvreté et de chasteté, de consacrer leur vie à secourir les Chrétiens et d'offrir au Pape leurs personnes pour être employées comme il le voudrait (1576). Ce fut l'origine de la *Compagnie de Jésus*, ainsi nommée par Loyola, parce qu'elle était formée de soldats qui faisaient la guerre à Satan; l'ordre qu'il avait en pensée n'était qu'une chevalerie destinée à la défense de la foi. Deux ans après, Ignace était prêtre; il errait en tous pays, prêchant, se mortifiant, se faisant des disciples par l'exaltation de sa foi et de sa charité; son plan commençait à s'éclaircir...

« Il alla à Rome avec ses compagnons et fit le vœu d'obéissance. L'obéissance, selon lui, était la vertu suprême; et il ajouta à ce vœu celui « de faire en tout temps ce qu'or-« donnera le Pape, de parcourir le monde, « d'aller prêcher chez les infidèles, sans « objection, sans condition, sans salaire et « sans retard. » Ainsi, à l'esprit de révolte qui animait toute l'Europe, il opposait l'obéissance absolue; à l'esprit d'examen, l'abnégation complète; à l'anarchie de discipline du protestantisme, une hiérarchie inflexible. Ce fut là le chef-d'œuvre de Loyola : IL AVAIT TROUVÉ LA PIERRE FONDAMENTALE DE LA RESTAURATION CATHOLIQUE; la Société de Jésus était fondée.

« Les autres ordres avaient été établis pour le salut individuel de leurs membres; celui-là est établi pour le salut de tous: aussi les Jésuites sont destinés à la vie la plus active (1540, 27 sept.). On ne les exclut pas du monde; on ne leur impose pas le costume, la solitude, les mortifications, les longues prières du cloître; on les oblige, au contraire, à se mêler à la société, à vivre dans le monde; on leur impose la prédication, le soin des malades, la confession, l'instruction de la jeunesse. Ils doivent être les chevaliers de l'Eglise. La foi était attaquée partout, dans les cours, chez les nobles et les magistrats, parmi le peuple; ils iront partout : ils seront les confesseurs des rois, les professeurs de la noblesse et de la magistrature, les prédicateurs du peuple; hommes d'Etat, savants, missionnaires, associés à toutes les professions, religieux et laïques, consommés dans la vie pratique et positive, mêlés à tous les événements du monde. Les autres ordres étaient, avec leurs chapitres généraux et conventuels, des espèces de républiques; celui-là est une monarchie absolue, ayant l'unité d'action et de pensée la plus complète. Le chef de l'ordre a, sous l'autorité absolue du Pape, l'autorité la plus absolue : il nomme, dépose, punit, récompense à son gré. L'obéissance a pris la place de tous les mobiles que le monde impose à l'activité humaine. Le Jésuite se laisse gouverner, briser, humilier comme un instrument inanimé; on dispose de lui, de ses talents, de ses vertus, de ses actions, de ses pensées; on favorise son développement individuel, mais pour que la Compagnie s'en empare, s'en serve, se l'identifie; il n'y a qu'une volonté qui gouverne l'ordre; il se doit tout à cette volonté..... Le Jésuite n'a pas..... d'autre bien, d'autre gloire, d'autre bonheur que le bien, la gloire et le bonheur de l'Eglise : DÉVOUEMENT QUI DEVAIT ÊTRE LA SOURCE DE BIEN GRANDES CHOSES.....

« On avait blâmé l'ambition et la cupidité des anciens ordres religieux; il est défendu aux Jésuites d'accepter aucune dignité ecclésiastique, moyen assuré d'augmenter leur influence temporelle, de les attacher perpétuellement à l'ordre, de les séparer davantage des gouvernements. La renaissance des lettres avait été une des causes de la Réformation : les Jésuites vont faire sortir l'instruction des voies profanes, lui donner un caractère religieux avec l'unité de discipline et de méthode, et former LE CORPS ENSEIGNANT LE PLUS PARFAIT QUI FUT JAMAIS. Le penchant du siècle était pour les sciences positives : Les Jésuites seront les mathématiciens, les astronomes, les mécaniciens les plus savants de l'Europe.....

« Telle fut la constitution de l'ordre des Jésuites, œuvre d'un homme qui semblait le don Quichotte de la chevalerie mystique, et qui trouva pourtant..... L'UNE DES INSTITUTIONS LES PLUS MERVEILLEUSES DE L'HISTOIRE. Jamais société religieuse ne s'est élevée avec plus de rapidité, n'a eu une plus éclatante destinée, n'a été gouvernée avec plus d'habileté et de persévérance, plus de souplesse et d'opiniâtreté; nulle n'a compté de plus grands talents, n'a rendu de plus grands services,..... ne s'est attiré plus de haines; n'abandonnant jamais un but donné, tournant les difficultés, s'insinuant partout..... ductile, élastique, patiente, elle poussa au dernier degré l'art de dompter,.... les hommes,

(577) Heureux enthousiasme que celui de la foi et de la vertu! Nous le souhaitons aux âmes énervées de notre temps!

le mépris de la douleur et des outrages, la hauteur et la fermeté des résolutions. « Une « telle association de science et de zèle, de « travail et de persuasion, de pompe et de « mortification, de propagation et d'unité « systématique, n'a jamais existé avant eux « dans le monde (578). » En moins de cinquante ans, les Jésuites instruisaient la jeunesse dans toute l'Europe, étaient les confesseurs des rois, gouvernaient les cours, prêchaient les peuples, se mêlaient à tout, guerres, traités, révolutions ; ils avaient restauré le catholicisme en Allemagne, en France, en Italie, ramené le clergé à l'orthodoxie, consolidé le trône ébranlé de saint Pierre, fondé des missions dans l'Inde, à la Chine, en Amérique, enfin associé leurs travaux à tous les progrès de la science. » (Lavallée, *Histoire des Français*, t. II.)

CHAPITRE V.

La restauration catholique depuis saint Ignace, jugée par les rationalistes.

« La restauration catholique, commencée sous Paul III, avait été mêlée de tant d'intérêts matériels, qu'elle n'avait pas arrêté les progrès du protestantisme ; mais depuis que la couronne impériale et la couronne des Espagnes n'étaient plus sur la même tête, les Papes avaient cessé de haïr la maison d'Autriche, et ils allaient se montrer devant les empereurs pleins de déférence et de concessions, devenir les alliés des rois d'Espagne, abandonner leurs projets de domination sur l'Italie. Cette évolution si difficile, qui donnera à la restauration catholique une allure ferme et décidée, va se faire en face de l'Europe entière, sans que l'Europe s'en aperçoive. La cour romaine change ses relations, renouvelle sa politique, fait une retraite prudente et silencieuse au sein de ses fonctions ecclésiastiques, subordonne habilement ses intérêts temporels à ses intérêts spirituels. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mais elle concentre son énergie dans un domaine limité ; elle borne son action au midi de l'Europe, elle se cramponne à la France, cette fille aînée de l'Eglise, dans laquelle est encore son salut. Il était grand temps qu'elle se décidât à cette nouvelle politique : la Scandinavie, la Grande-Bretagne, l'Allemagne presque entière, étaient protestantes ; les Pays-Bas, la Pologne, la Hongrie, étaient sur le point de le devenir ; il s'agissait de savoir si la France serait emportée ou par le mouvement de réforme luthérienne qui avait entraîné tout le nord de l'Europe, ou par le mouvement de restauration catholique qui s'était fait dans le Midi. C'était dans cette contrée, intermédiaire de toutes les autres par son génie social, son caractère inexclusif, sa position géographique, que la question religieuse, vainement agitée ailleurs, allait être portée ; c'était là qu'elle allait être débattue avec plus de passions et de souffrances que dans tous les autres pays ; c'était là que l'Espagne, expression du passé immobile et de l'esprit d'autorité ; que l'Allemagne, expression du présent anarchique et de l'esprit d'examen, allaient faire combattre leurs fantassins et leurs landsknechts. C'était là qu'après quarante ans de guerres acharnées, qui devaient remuer de fond en comble le sol et la société, allait se décider la lutte entre le fédéralisme féodal du protestantisme et l'unité monarchique du catholicisme.

. . . . . .

« En même temps que l'avénement des Guise au pouvoir consternait les calvinistes, la réforme catholique se continuait par les mains de Paul IV, qui, ayant mis bas toute pensée temporelle, travaillait au « rétablis- « sement de l'Eglise dans sa pureté primi- « tive, » avec une énergie passionnée, infatigable..... Il se vantait de n'avoir point passé un seul jour sans rendre une ordonnance de discipline ; il mourut debout au milieu de ses travaux. D'un autre côté, la Société des Jésuites faisait d'incroyables progrès : à la mort de son fondateur, en 1556, elle avait quatorze provinces et cent colléges ; elle était déjà dans le Brésil et au Japon ; elle dominait toute la monarchie espagnole ; elle forçait en Allemagne le protestantisme à reculer devant elle (579) ; la France seule, par la voix des parlements, lui fermait encore ses portes. Enfin, la réforme catholique avait trouvé un bras dans Philippe II, génie étrange, austère, inflexible, plein d'une sombre grandeur, possédé d'une seule idée, le rétablissement de l'unité religieuse et politique ; il consacra à cette œuvre sa vie, ses trésors, ses sujets, sa famille ; il marcha à ce but avec une constance de volonté prodigieuse. » (Lavallée, *Histoire des Français.*)

CHAPITRE VI.

Les Papes réformateurs. — Adrien VI.

« Le 9 janvier 1522 (580), Adrien VI monta sur le Siége apostolique. C'était un honnête Flamand, franc, sincère, d'une origine obscure, un prêtre grave et pieux, un homme évangélique, et ayant tout à fait la modération, la sobriété et la réserve pudique d'un homme privé (581). Il était aussi savant qu'honnête. Il montra la ferme volonté de ramener l'Eglise et la papauté à leur pureté primitive, au moyen d'une réforme qu'il se proposait d'opérer lui-même. En abolissant les abus et les scandales assez

(578) Ranke, t. III, p. 43.

(579) « On doit considérer, dit Ranke, les progrès de ces jésuites en Allemagne comme une nouvelle intervention de l'Europe romaine dans l'Europe germanique : ils nous ont vaincus sur le sol allemand. » (*Hist. de la papauté au* XVI^e *siècle*, t. III, p. 44.)—(Théophile Lallée).

(580) L'année même où Luther paraît à la diète de Worms, commence ainsi la vraie réforme.

(581) Schroëckh, cité dans Hœningshauss, trad. franç., ch. 7.

fréquents à Rome, il voulait enlever aux ennemis de l'Église tout prétexte d'incrimination et éteindre la haine dont la papauté était l'objet en Allemagne. Au point de vue dont il envisageait la théologie, les doctrines de Luther lui semblaient si absurdes, si détestables, que les ignorants pouvaient seuls les approuver et les adopter. Il avait, déjà même avant Luther, écrit sur les indulgences, et il pensa pouvoir mettre un terme à tout malentendu, à toute mésintelligence, au moyen d'une bulle où étaient expliqués clairement le véritable esprit des pardons, et la disposition d'âme qui rendait apte à recevoir ces dons de l'Église. Il fondait le plus grand espoir sur les améliorations qu'il se proposait d'introduire à Rome. La simplicité et la pureté des mœurs de la primitive Église devaient de nouveau briller dans la demeure du pontife et dans la capitale de la chrétienté. Une commission fut chargée d'examiner la matière. Les fonctions ecclésiastiques ne furent confiées qu'à des hommes pieux et savants. Loin de donner la préférence à ses parents et à ses compatriotes, Adrien les négligea pour récompenser leurs rivaux. C'était un modèle de sobriété, de tempérance et de modestie ; sa table était d'une grande simplicité, et il ne se montrait en public que rarement (582). »

CHAPITRE VII.

Les Papes réformateurs. — Marcel II.

« Pendant toute sa vie il avait donné l'exemple d'une activité et d'une vertu irréprochables, il était l'image vivante de cette réforme de l'Église dont les autres n'étaient que les parleurs. On conçut les plus grandes espérances. « J'avais prié, dit un contem- « porain, pour qu'il nous vînt un Pape qui « sût relever les belles expressions *Église*, « *concile*, *réforme*, du mépris dans lequel « elles sont tombées ; dès-lors je regardai « mon espoir comme rempli, mon désir me « parut être devenu une réalité. — L'opi- « nion, dit un autre, que l'on avait de la « bonté et de la sagesse incomparables de « ce Pape ranima l'espérance dans tous les « cœurs ; si jamais c'est possible, l'Église « pourra maintenant éteindre les opinions « hérétiques, abolir les abus, réformer les « mœurs et rétablir dans son propre sein la « paix et la santé. » Marcel commença tout à fait dans ce sens. Il ne souffrait pas que ses parents vinssent à Rome ; il introduisit une foule d'économies dans la cour ; on dit qu'il a composé un mémoire sur les améliorations à entreprendre dans l'institution de l'Église. Il chercha aussitôt son avénement à ramener de nouveau le service divin à sa véritable solennité ; toutes ses pensées portaient sur un concile et une réforme. Sous le rapport politique, il prit une position de neutralité dont l'empereur se contenta. « Cependant, disent ses contemporains, le « monde n'était pas digne de lui. » Ils appliquent à celui-ci les paroles de Virgile au sujet d'un autre Marcel : « Le Destin vou- « lait seulement le montrer à la terre. » Il mourut le vingt-deuxième jour de son pontificat.

« Nous ne pouvons pas parler de l'effet qu'a produit une administration aussi courte ; mais ce commencement, cette élection, manifestaient déjà la direction qui commençait à s'emparer de l'Église, elle domina aussi dans le conclave qui suivit la mort de Marcel. Le plus sévère de tous les cardinaux, Jean-Pierre Caraffa, en sortit Pape, le 23 mai 1555. » (Léopold Ranke, *Histoire de la papauté aux* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles*, trad. Saint-Chéron.)

CHAPITRE VIII.

Les Papes réformateurs. — Paul IV.

« S'il existait un parti qui se proposait la restauration du catholicisme dans toute sa sévérité, ce fut non un membre, mais bien un fondateur, un chef de ce parti, qui monta sur le siége papal. Paul IV comptait déjà soixante-dix-neuf ans, mais ses yeux enfoncés dans leur orbite avaient encore tout le feu de la jeunesse : il était très-grand et maigre ; sa démarche était très-vive, il paraissait être tout nerfs. Dans sa vie journalière, il n'était l'esclave d'aucune règle, dormait souvent le jour, étudiait la nuit : malheur au serviteur qui serait entré dans son appartement avant qu'il n'eût sonné ; aussi suivait-il en tout et toujours les impulsions du moment. Mais ces impulsions étaient dominées par les sentiments qui s'étaient développés en lui pendant une longue vie, et qui lui étaient devenus naturels. Il parut ne connaître aucun autre devoir, aucune autre occupation, que le rétablissement de l'ancienne foi, avec toute la suprématie absolue qu'elle possédait dans les époques antérieures. De tels caractères se manifestent encore de temps en temps, et nous les rencontrons parfois de nos jours ; ils ont compris la vie et le monde sous un seul point de vue : la direction de leur esprit est si puissante, qu'il se trouve complétement maîtrisé ; ils sont les orateurs infatigables de leur œuvre, et toujours ils conservent une certaine verdeur d'imagination et d'intelligence, ne cessant de répandre les sentiments qui les entraînent avec une sorte de fatalité. Ces hommes acquièrent une grande importance, alors qu'ils sont arrivés dans une position où leurs actes ne dépendent plus que d'eux-mêmes, et où la puissance s'associe à leur volonté. Tel devait être Paul IV, qui n'avait jamais connu aucune règle, aucune limite, et qui avait toujours fait valoir son opinion avec une violence extrême. Il fut le premier à s'étonner de son élévation, n'ayant jamais fait la moindre concession à un cardinal, et s'étant toujours montré sous les dehors de la plus grande sévérité ; il se crut élu non par les cardinaux, mais par Dieu lui-même,

(582) Menzel, t. C, t. I^er^, p. 100 et suiv., cité dans Hœninghauss, trad. française.

et appelé à la réalisation de ses projets de réforme. . . . . .

. . . . . .

« Sa haine contre les Espagnols, l'idée de pouvoir devenir le libérateur de l'Italie, avaient contribué à entraîner Paul IV dans cette préoccupation trop exclusive d'intérêts temporels qui l'amenèrent à doter ses neveux avec des biens de l'Eglise, à élever un soldat à l'administration même des affaires spirituelles, qui le précipitèrent enfin dans de nombreuses inimitiés et dans l'effusion de sang. Mais quand la force des événements l'eut obligé à renoncer à son but et à sa haine, insensiblement ses yeux s'ouvrirent sur la conduite scandaleuse de ses parents; il les repoussa loin de lui avec une justice pleine de violence, et en combattant ses propres affections : dès ce moment il revint à ses anciennes pensées de réforme; il commença à réaliser les espérances que son règne avait fait concevoir, portant dans la réforme de l'Etat et surtout de l'Eglise la même énergie passionnée qui l'avait animé dans ses inimitiés et ses guerres.

« Dans tous les degrés de la hiérarchie, il renouvela le personnel de l'administration des affaires temporelles. Les magistrats et les gouverneurs en place furent destitués. Parfois, ces brusques changements s'opérèrent d'une manière singulière : le gouverneur nouvellement nommé arriva pendant la nuit à Perrugia; sans attendre le jour, il fit convoquer les membres de la municipalité, leur exhiba sa nomination et leur ordonna d'arrêter immédiatement l'ancien gouverneur présent au milieu d'eux. Paul IV devint le seul Pape qui depuis longtemps eût gouverné sans le favoritisme de ses neveux. Ceux-ci furent remplacés par le cardinal Carpi et par Camille Orsino, qui avait déjà possédé une grande autorité sous Paul III. Le système du gouvernement fut complétement changé. Des sommes considérables furent épargnées et remises en diminution des taxes; une boîte fut établie dans laquelle chacun pouvait jeter ses griefs; le Pape seul en avait la clef; tous les jours le gouverneur adressait ses rapports : l'administration, dégagée de ses anciens abus, procédait avec plus de soins et d'égards envers les sujets.

« Quoique le Pape n'eût jamais perdu de vue, au milieu des événements accomplis jusqu'à ce jour, la réforme de l'Eglise, il s'y consacra cependant, dès cette époque, avec un zèle plus actif et un cœur plus libre. Il introduisit dans les églises une discipline plus sévère, défendit toute espèce de mendicité, même la collection des aumônes aux ecclésiastiques pour les messes, fit enlever des églises les tableaux scandaleux que le goût perverti des arts profanes avait osé placer dans les sanctuaires. On frappa en son honneur une médaille sur laquelle on voyait un Christ tenant un fouet et chassant les marchands du temple. Il expulsa de la ville et de l'Etat romain les moines défroqués, força la cour à observer convenablement le jeûne et la communion pascale. Les cardinaux furent obligés à monter quelquefois en chaire; lui-même, il prêchait. Plusieurs des abus, occasion de gains considérables, furent abolis. Il ne voulait plus entendre parler des dispenses de mariage et de leur produit. A l'avenir, il prétendait ne plus distribuer que selon le mérite une foule d'emplois qui avaient toujours été vendus, même ceux de camérier. Quelle plus scrupuleuse attention il apportait à la capacité et aux sentiments religieux, en accordant des fonctions ecclésiastiques ! Il ne consentit pas à tolérer plus longtemps ces compromis, tels qu'ils étaient encore en usage, en vertu desquels l'un remplissait les devoirs d'une charge, et l'autre jouissait de la plus grande partie du revenu. Il eut aussi le dessein de rendre aux évêques un grand nombre de droits qui leur avaient été enlevés; il trouvait extrêmement blâmable la cupidité avec laquelle on avait cherché à tout attirer à Rome. » (L. RANKE, *Histoire de la papauté au* XVI^e^ *siècle*, trad. Saint-Chéron).

CHAPITRE IX.

Les Papes réformateurs. — Pie IV.

« Un tel Pape, aimant autant la vie, ayant des habitudes si mondaines, était-il bien propre à diriger l'Eglise dans la situation difficile où elle se trouvait? Ne devait-on pas craindre de le voir s'éloigner de la direction sévère qui commençait à peine à être suivie dans les dernières années de son prédécesseur? La nature de Pie IV, je ne veux point le nier, peut l'avoir porté à s'écarter de cette voie, cependant cela n'arriva pas.

. . . . . .

« En homme naturellement vif et actif, il voulut gouverner lui-même; pour la décision des affaires les plus importantes, il ne suivit que son propre jugement, on le blâmait de chercher trop peu les conseils des autres. Cette disposition fut encore favorisée par la mort prématurée de Frédéric Borromée, celui de ses neveux qu'il aurait pu être tenté d'avancer. L'autre, Charles, n'était pas un homme capable de rechercher une élévation mondaine, jamais il ne l'eût acceptée. Charles Borromée regarda sa position auprès du Pape, la participation qu'elle lui donna aux affaires les plus importantes, non pas comme un droit de se permettre la plus légère faveur ou licence, mais comme un devoir auquel il avait à se consacrer avec la plus scrupuleuse sollicitude. Il s'y livra avec autant de modestie que de persévérance; il était infatigable à donner ses audiences : l'administration de l'Etat absorbait tous ses soins. On lui doit la formation d'un collége de huit docteurs, collége qui est devenu plus tard la *Consulta*. Ensuite il assista le Pape dans son gouvernement. C'est le même qui plus tard a été canonisé. Aussitôt qu'il parut à la tête des affaires, il se montra plein de noblesse et de perfection. « On « ne sait autre chose de lui, dit Hieronimo « Soranzo, si ce n'est qu'il est pur de toute

« tache ; il vit si religieusement, et il donne « un si bon exemple, qu'il ne laisse rien à « désirer à la piété la plus exigeante. Ce qui « lui mérite un grand éloge, c'est qu'à la « fleur de l'âge, neveu d'un Pape, et en « pleine possession de sa faveur, au milieu « d'une cour où il peut se procurer toute es- « pèce de plaisirs, il mène une vie si exem- « plaire. » Sa récréation était de réunir auprès de lui, le soir, quelques savants. La conversation commençait sur la littérature profane, mais bientôt on passait d'Epictète et des Stoïciens, que Borromée quoique jeune encore ne dédaignait pas, à des questions religieuses. Ceux qui cherchaient à blâmer quelque chose en lui, ne s'en prenaient ni à sa bonne volonté ni à son application au travail, mais seulement peut-être à son talent : ou bien on entendait des serviteurs se plaindre d'être forcés par son intégrité de se voir privés de riches faveurs que distribuaient les neveux des époques précédentes.

« Ainsi les qualités du neveu remplaçaient celles que les rigoristes auraient pu regretter dans l'oncle. En tous cas, on ne s'écarta nullement de la direction qui avait été prise ; les affaires spirituelles et temporelles furent conduites avec zèle, et dans l'esprit de l'Eglise ; les réformes furent continuées. Le Pape exhortait publiquement les évêques à s'imposer le devoir de résider dans leur évêché ; et on en vit quelques-uns venir sans retard lui baiser les pieds, et prendre congé de lui. Il y a une force irrésistible dans les idées générales d'une époque, une fois qu'elles sont arrivées à la dominer ; les tendances vers un retour à la sévérité des sentiments et des habitudes ecclésiastiques ayant obtenu la prépondérance dans Rome, il n'était plus permis au Pape lui-même de s'en éloigner. » (L. Ranke, trad. Saint-Chéron.)

CHAPITRE X.

La réforme sous Pie IV. — Charles Borromée.

« Cet illustre prélat naquit au château d'Arona, de parents illustres, le 2 octobre 1538. Dès l'âge de douze ans il fut pourvu d'une abbaye et d'un prieuré, selon l'usage ou plutôt l'abus du temps où l'on voyait des cardinaux de cinq ans, cardinaux sous un administrateur diocésain, comme les rois enfants étaient rois sous une régence. Charles Borromée ne fut cardinal qu'à vingt-trois ans, grâce à son oncle, le cardinal de Médicis, qui était devenu Pape sous le nom de Pie IV.

« Il fit partie du célèbre concile de Trente..... Charles Borromée eut assez de crédit sur son oncle pour faire prévaloir dans le concile des moyens de procéder plus actifs, et quoique cardinal, abbé et prieur, sans même être reçu prêtre, c'est-à-dire par le plus scandaleux de tous les abus d'église, il fut le plus ardent à provoquer d'utiles réformes, à combattre l'usage des discussions scolastiques, à ramener l'Eglise dans les voies larges et édifiantes de l'Evangile bien entendu ; et à ce titre, il fut chargé de rédiger un catéchisme qui est connu des théologiens éclairés sous le nom de *Catechismus Tridentinus*, et où l'on ne peut trop louer la simplicité, le sens, la clarté, toutes choses que les subtilités de la dialectique religieuse avaient mises depuis longtemps en oubli dans l'Eglise. Par une sage distribution de son temps, saint Charles, malgré les nombreux travaux où l'obligeait sa position élevée dans le concile, malgré l'activité de son rôle et l'importance que lui donnaient ses lumières, trouvait des moments pour étudier la philosophie ancienne, et lire Epictète concurremment avec l'Evangile. Il disait avoir tiré grand profit de la lecture de ce philosophe, le plus chrétien de tous les païens de l'ancienne Rome.

« En 1562, le frère de Charles Borromée étant mort sans enfants, et la famille étant tourmentée, comme toutes les familles nobles, de cette *postéromanie* dont parle si plaisamment le bailli, oncle de Mirabeau, Charles, quoique cardinal, prieur et abbé, fut pressé vivement de quitter les insignes religieux, et de prendre une épouse, afin de perpétuer la branche directe des Borromée. Il résista à toutes ces instances, et, pour se lier d'une manière irrévocable, il s'engagea dans les ordres sacrés, se fit ordonner prêtre, puis bientôt sacrer évêque. Mais ce fut en 1565 seulement que le Pape lui permit d'aller résider dans son diocèse, à Milan.

« Charles Borromée était déjà précédé d'une grande réputation de science et de sainteté. Les Milanais l'accueillirent avec enthousiasme et le portèrent en triomphe sur le siége qu'avait occupé saint Ambroise, le plus illustre de ses prédécesseurs. Le vertueux prélat quitta dès lors tout l'appareil d'opulence et de luxe dont s'entouraient les hommes de son rang, et contre lequel personne, à cette époque n'eût songé à réclamer. Il se dépouilla volontairement de ses bénéfices et abandonna sa fortune patrimoniale à sa famille, se réservant un bien assez considérable, qu'il vendit, pour en faire des aumônes aux pauvres de sa ville. Sa vaisselle, qui était splendide, fut pareillement vendue, afin de pourvoir à toutes sortes de bonnes œuvres. Charles Borromée, saint de fait dès ce moment, ayant commencé par se réformer lui-même et par donner l'exemple de tous les désintéressements, était bien en droit d'exiger de son clergé, sinon la même vertu, du moins une conduite en harmonie avec celle du chef. Il attaqua les abus, il réforma les mœurs des gens d'église, il abolit les pratiques superstitieuses, il rétablit l'Evangile à la place des interpellations scolastiques, il tint des synodes, fonda des oratoires, des colléges, des communautés, créa des établissements pour les pauvres et les orphelins, ouvrit des asiles pour les malheureuses femmes égarées qui voulaient revenir à Dieu et retrouver cette seconde innocence dont parle

Bossuet, plus précieuse et plus édifiante que la première; joignant ainsi une activité immense, et le génie des fondations pieuses à des habitudes de vie solitaire et retirée, aussi grand administrateur que grand saint.

« A cette époque, un ordre célèbre, celui des *Frères humiliés*, excitait..... par ses mœurs plus qu'équivoques, l'animadversion de tous les prélats éclairés. Il existait à Milan un institut de cet ordre. Saint Charles, pour que son œuvre de réforme fût complète, voulut toucher à cet institut. L'ordre entier se souleva et suscita contre le saint un Frère humilié, qui consentit à devenir assassin et à attenter à la vie de Charles Borromée. Un jour que le prélat faisait sa prière à l'autel de la chapelle archiépiscopale, entouré de tous les gens de sa maison, selon qu'il avait accoutumé de faire, l'assassin lui tira un coup d'arquebuse qui effleura ses cheveux. Saint Charles demanda la grâce du meurtrier; mais le Pape Pie IV n'y voulut pas consentir et le fit punir de mort. Peu après, il prononça l'abolition de l'ordre entier des *Frères humiliés;* les biens du couvent de ces frères, à Milan, furent employés par l'évêque à des établissements religieux et à des fondations utiles.

« La peste qui fondit ensuite sur Milan et qui la dévasta pendant six mois, vint mettre à l'épreuve son immense charité. Quand les premiers symptômes éclatèrent, saint Charles était en tournée dans son diocèse, où tout avait été réformé ou établi de nouveau sur les errements suivis dans la métropole. Il accourut en toute hâte à Milan et se jeta pour ainsi dire au milieu de la peste, prodiguant aux misérables tous les secours qu'un homme dévoué et qu'un prélat, chef spirituel de la ville, pouvait leur offrir, vendant ses meubles pour soulager les familles atteintes du fléau, s'occupant des vivants et des morts, portant les secours spirituels aux malheureux qui expiraient dans les rues, excitant le zèle de son clergé, dévouant sa vie à son troupeau, et dans cette ville encombrée de cadavres, faisant des processions les pieds nus, la corde au cou, avec un enthousiasme de charité et de foi, dont Marseille devait voir, au XVII^e^ siècle un second exemple dans la personne du digne évêque de Belzunce. Après la peste, Charles Borromée reprit le cours de ses visites diocésaines. Mais déjà une fièvre lente l'avait atteint. L'enthousiasme sublime de la charité, que le malheur de sa ville avait porté si haut, ayant cessé avec ce malheur, et le saint prélat ayant perdu cette sorte de préservatif que l'homme courageux et dévoué trouve dans son dévouement et dans l'activité même de sa vertu, au milieu d'une contagion qui épargne si rarement ceux qui s'y jettent sans précaution, la nature, après ce violent effort, commençait à fléchir: il fallut que Charles Borromée revînt à Milan. Il y revenait pour mourir. Son peuple qu'il avait soutenu dans cette épouvantable épreuve, qui lui devait le peu de mesures préservatrices qu'on avait pu prendre dans une ville perdue de terreur, son peuple qui l'avait vu, dans ses habits pontificaux, le visage radieux, portant de maison en maison le saint viatique aux mourants, les paroles de consolation et de reconfort aux malades, l'argent et les secours aux pauvres que le fléau avait respectés, le vit peu à peu s'éteindre dans une maladie longue, qui l'enleva, dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584, à l'âge de quarante-six ans.

« Voici un curieux passage de Montaigne, contemporain de Charles Borromée, sur la mort de ce saint homme (liv. II, chap. 40): « Combien en sçavons nous qui ont fuy la « doulceur d'une vie tranquille en leurs « maisons parmy leurs cognoissants, pour « suyvre l'horreur des déserts inhabitables; « et qui se sont iectez à l'abiection, vilité et « mépris du monde, et s'y sont pleus iusques à l'affectation! Le cardinal Borromée, « qui mourut dernièrement à Milan, au milieu de la desbauche à quoy le convioit et « sa noblesse, et ses grandes richesses, et « l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint « en une forme de vie si austère, que le « mesme robbe qui luy servoit en esté luy « servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy « restoient des occupations de sa charge, il « les passoit étudiant continuellement, planté « sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de « pain à costé de son livre, qui estoit toute « la provision de ses repas, et tout le temps « qu'il y employoit. »

« Pie V le canonisa en 1610 (583). » (*Promenades d'un artiste.*)

CHAPITRE XI.

Les Papes réformateurs. — Saint Pie V.

« Il vivait comme Pape avec toute la rigidité d'un moine, observait le jeûne dans toute son étendue, sans interruption, ne se permettait pas un seul vêtement d'une étoffe plus fine; il lisait souvent, et entendait tous les jours la messe; il eut cependant soin de ne pas se laisser détourner par les pratiques spirituelles de l'attention qu'il devait aux affaires politiques; il ne faisait point de sieste, était levé de très-bon matin. Si l'on pouvait douter de la solidité de son ardeur religieuse, voici une preuve qui écarterait tout soupçon: c'est que la papauté ne lui était pas nécessaire pour entretenir sa piété, elle ne contribuait, suivant lui, ni au salut de l'âme, ni à conquérir la gloire du paradis; ce fardeau lui eût paru insuportable sans les grâces de la prière. Le bonheur d'une dévotion fervente, le seul qu'il pût éprouver, d'une dévotion qui souvent excitait l'abondance de ses larmes, et après laquelle il se relevait avec la conviction d'être exaucé, ce bonheur, il l'a conservé jusqu'à

(583) On peut voir aussi dans L. Ranke le beau portrait du saint cardinal. — M. Alexandre Dumas n'a pas été moins juste pour ce grand évêque.

sa mort. Le peuple était entraîné, quand il voyait ce saint pontife aux processions, pieds nus, tête nue, le visage rayonnant de l'expression ineffable d'une sincère et profonde piété, portant une longue barbe, blanche comme de la neige; il croyait qu'il n'avait jamais existé un Pape aussi pieux, et il se plaisait à raconter que son regard seul avait converti des protestants. De plus, Pie V était bon et affable : il vivait très-familièrement avec ses plus anciens serviteurs. Avec quelle mansuétude il accueillit le comte della Trinità, qui l'avait menacé de mort, et qui, plus tard, avait été envoyé auprès de lui comme ambassadeur : « Voyez donc, lui dit-il, lors-« qu'il le reconnut, voilà comment Dieu vient « au secours des innocents! » Il ne lui fit pas sentir autrement son ancienne conduite à son égard. De tout temps il se montra charitable : il avait une liste des nécessiteux de Rome, qu'il faisait soutenir religieusement selon l'état de chacun. . . . . .

. . . . . .

« Quoiqu'il ne fût pas plus donné à Pie V qu'à tout autre homme de diriger les affaires à la satisfaction universelle de tous les intéressés, il est cependant certain que sa conduite et ses sentiments ont exercé une influence immense sur ses contemporains et sur tout le développement de l'Eglise. Après avoir tant fait pour provoquer et pour avancer l'œuvre de la restauration religieuse, après avoir rédigé tant de décrets pour la rendre universelle, il fallait un Pape comme celui-ci, afin qu'elle fût, non-seulement publiée, mais encore introduite et pratiquée partout. Son zèle et son exemple furent infiniment efficaces pour atteindre ce but.

« On vit la réforme de la cour, dont on s'était tant occupé, enfin réalisée.

« Les dépenses de la maison papale furent extraordinairement restreintes : Pie V avait besoin de fort peu de chose pour lui-même, et il a dit souvent : « Celui qui veut gouverner « les autres doit commencer par se gouverner « lui-même. » Il pourvut, non sans libéralité, ses serviteurs, ceux qui lui étaient restés fidèles pendant toute sa vie, sans espoir de récompense, comme il le pensait, uniquement par affection. Cependant il tenait dans de justes bornes ses parents, plus que ne l'avait fait avant lui aucun autre Pape. Il établit modestement son neveu Bonelli; il ne l'avait fait cardinal que parce qu'on lui avait dit que cette dignité lui était nécessaire pour avoir des rapports plus intimes avec les princes : ce même neveu ayant fait venir un jour son père à Rome, le Pape força celui-ci de quitter immédiatement la ville dans la même nuit, dans la même heure; jamais il ne voulut élever ses autres parents au-dessus de la médiocrité : et malheur à celui d'entre eux qui se fût laissé surprendre à quelque faute, seulement à un mensonge, il ne lui aurait jamais pardonné, et il l'eût chassé sans pitié (584). » (Ranke, *Hist. de la papauté.*)

(584) *Voy.* A. de Falloux, *Vie de saint Pie V*

CHAPITRE XII.

Les Papes réformateurs. — Grégoire XIII.

« Par ce Pape, on voit tout ce que peut produire la pensée dominante d'une époque.

. . . . . .

« Il y avait à la cour un parti qui avait pris à tâche de maintenir et de défendre avant tout cette austérité. C'étaient des Jésuites, des Théatins et leurs amis, les Frumento et Corniglia, l'intrépide prédicateur François Toledo, et le dataire Contarell. Ils s'emparèrent d'autant plus rapidement de l'esprit du Pape qu'ils se tenaient étroitement unis. Ils lui représentaient que la considération dont avait joui Pie V provenait principalement de la dignité et de la moralité de sa conduite. Dans toutes les lectures qu'ils lui faisaient il n'était question que de la sainte vie de ce pontife, de la gloire de ses réformes et de ses vertus.

. . . . . .

« On ne peut pas accuser ce Pape de népotisme et d'avoir illégalement favorisé sa famille. Un cardinal nouvellement nommé lui ayant dit qu'il ne cesserait d'être reconnaissant envers la maison et les neveux de sa Sainteté, celle-ci frappa avec ses mains sur le bras du fauteuil, et s'écria : « Vous devez être reconnaissant envers « Dieu et le Saint-Siége. »

« Tant il était engagé dans la voie religieuse, il chercha non-seulement à atteindre, mais à surpasser la piété de Pie V. Pendant les premières années de son pontificat, il disait la messe trois fois par semaine, et jamais il n'a négligé de la dire le dimanche. Sa conduite était non-seulement irréprochable, mais édifiante.

« Jamais Pape n'a rempli plus fidèlement que Grégoire XIII certains devoirs de sa dignité. Il tenait une liste exacte des hommes de tous les pays propres à l'épiscopat : à chaque proposition, il se montrait très-bien informé, voulant diriger avec un soin scrupuleux la nomination à ces importantes fonctions.

« Avant tout, il s'efforça de propager l'instruction ecclésiastique dans toute sa pureté. Il favorisa avec une générosité extraordinaire le succès des colléges des Jésuites. Il fit des dons considérables à la maison des profès de Rome; il acheta des édifices, forma des rues et consacra des revenus pour établir le collége comme nous le voyons encore aujourd'hui; il était disposé pour vingt salles dites *auditoires*, et pour trois cent soixante petites chambres d'étudiants; on l'appela le *Séminaire de toutes les nations*; pour indiquer cette pensée qui embrassait le monde entier, on fit prononcer, à l'époque de la première fondation, vingt-cinq discours en différentes langues, et chaque discours eut sa traduction latine. Le *Collegium germanicum* était menacé de tomber en décadence par le manque de revenus; le Pape lui donna non-seulement le

palais Saint-Apollinaire et les revenus de San-Stephano sur le mont Célio, il lui assigna aussi 10,000 scudi sur la chambre apostolique ; on peut regarder Grégoire comme le véritable fondateur de cet établissement, d'où l'on envoya en Allemagne, depuis cette époque, d'année en année, un grand nombre de défenseurs du catholicisme. Il institua aussi un collége anglais, et trouva moyen de le doter. A Vienne et à Gratz il soutenait les colléges sur sa cassette particulière, et il n'y avait peut-être pas d'écoles de Jésuites dans le monde entier qui n'eût à se louer, d'une manière ou de l'autre, de sa générosité. D'après le conseil de l'évêque de Sitia, il institua encore un collége grec. Des jeunes gens de treize à seize ans devaient y être reçus, non-seulement de tous les pays qui étaient encore sous la domination chrétienne, comme Corfou et Candie, mais encore de Constantinople, de la Morée et de Salonique : on leur donna des professeurs grecs; ils étaient revêtus de caftans et du bonnet vénitien; on voulait les élever tout à fait à la manière des Grecs, afin qu'ils eussent constamment à la pensée qu'ils étaient destinés à retourner dans leur patrie. On devait leur laisser leur rite aussi bien que leur langue, et les instruire dans la foi selon les dogmes du concile dans lequel l'Eglise grecque et l'Eglise latine avaient été réunies. » (L. Ranke, *ibidem.*)

CHAPITRE XIII.

Les Papes réformateurs. — Sixte-Quint.

« Felice Peretti se tint toujours fortement lié au parti de la discipline rigoureuse qui venait de s'élever dans l'Eglise. Il avait de fréquentes relations avec Ignatio, Felino et Felippe Neri, qui méritèrent tous trois le nom de saints. S'il trouva de la résistance parmi les frères de son ordre qu'il voulait réformer et s'il fut chassé par eux de Venise, il n'en gagna que plus de considération parmi les partisans de la pensée qui arrivait au pouvoir. Il fut présenté à Paul IV et consulté souvent dans les cas difficiles. Comme théologien, il travaillait dans la congrégation pour le Concile de Trente, comme *consultor* pour l'inquisition. Il eut une immense part à la condamnation de l'archevêque Carranza, s'étant imposé la tâche de rechercher dans les écrits des protestants tous les passages que Carranza avait admis dans le sien. Le Pape Pie V lui donna toute sa confiance, et le nomma vicaire général des Franciscains avec l'autorisation de réformer cet ordre. Peretti, en effet, se livra énergiquement à cette œuvre. Il destitua d'abord les commissaires généraux qui avaient toujours été dans cet ordre en possession du pouvoir suprême ; il rétablit l'ancienne constitution d'après laquelle ce pouvoir appartenait aux provinciaux, et exécuta la visite la plus sévère. Pie, voyant son attente surpassée, regarda son affection pour Peretti comme une espèce d'inspiration divine. Sans écouter les calomnies dont son protégé était l'objet, il le nomma évêque de Sainte-Agathe, et en 1570 le créa cardinal. L'évêché de Fermo ne tarda pas non plus à lui être donné, et Felice Peretti revint dans sa patrie revêtu de la pourpre, là où il avait autrefois gardé les fruits et le bétail ; mais les prédictions de son père et ses propres espérances n'étaient pas encore complétement accomplies.

« On a rappelé bien des fois les intrigues du cardinal Montalto, — c'était à cette époque le nom de Peretti, — pour parvenir au Siége pontifical; comment il se faisait humble et petit, comment, feignant des infirmités précoces, il s'appuyait sur une canne, cassé, faible et toussant. Mais tout homme qui regarde sérieusement au fond des choses, juge d'avance combien sont ridicules et fausses ces imputations. Ce n'est point par de semblables moyens que s'acquièrent les hautes dignités.

. . . . . .

« Il fit toujours preuve d'un empire extraordinaire sur lui-même, et lorsque son neveu, l'époux de Vittoria Accorambuona, fut assassiné, il fut le premier à prier le Pape de laisser tomber l'enquête. Cette qualité que chacun admirait a peut-être plus contribué à son élection que toutes les intrigues du conclave de 1585. On prit aussi son âge en considération ; il avait alors 64 ans; car, ainsi qu'il est dit dans le récit fidèle de cet événement, il était vert encore, d'une complexion bonne et forte, et tout le monde s'accordait à dire que dans les circonstances présentes on avait besoin, avant tout, d'un homme énergique et vigoureux.

. . . . . .

« Dès ce moment il se regarda comme protégé par Dieu dans toutes ses entreprises ; à peine monté sur le trône pontifical, il déclara qu'il voulait exterminer les bandits et les malfaiteurs, et que s'il n'avait pas la force suffisante, il ne doutait pas que Dieu n'envoyât à son secours des légions d'anges. Il entreprit cette tâche difficile avec réflexion et résolution. » (L. Ranke, *Histoire de la papauté*, t. II.)

CHAPITRE XIV.

Triomphe universel du catholicisme.

« La Réforme était partout vaincue ou en décadence. En Allemagne, les États autrichiens étaient subjugués, l'Union évangélique dissoute, les chefs d'aventuriers errants à l'étranger, tous les princes qui avaient embrassé la cause du Palatin dépouillés et proscrits. Une diète se tint à Ratisbonne, où l'empereur conféra au duc de Bavière le Palatinat, avec la dignité électorale. Ferdinand jouait le même rôle que Charles-Quint, après la bataille de Muhlberg. Dans les Provinces Unies, des troubles très-graves s'étaient élevés entre les *arminiens* ou calvinistes, exaltés partisans de la république fédérative ou des libertés provinciales, et les *gomaristes* ou calvinistes mitigés, partisans du stathoudérat et de l'unité, qui penchaient, en faveur du prince d'Orange, vers des idées

monarchiques ; les premiers, qui étaient le parti populaire, avaient à leur tête Barnevelt, le citoyen le plus remarquable des Provinces Unies, celui qui avait fait reconnaître leur indépendance ; ils furent vaincus par le parti aristocratique ; Barnevelt périt sur l'échafaud (1610). Le catholicisme, qui s'était conservé dans les grandes familles, releva la tête. Enfin, la trêve de 1609 étant arrivée à son terme, les Espagnols demandèrent, pour la renouveler, que les Provinces Unies reconnussent le roi catholique pour leur seigneur légitime ; ils furent refusés, et la guerre recommença ; mais les Hollandais éprouvèrent des défaites ; Maurice de Nassau mourut, et le drapeau autrichien domina sur les deux rives du Rhin, depuis Emmerich jusqu'à Bâle. En Angleterre, Jacques Ier, malgré les persécutions amenées par la conspiration des Poudres, n'en gardait pas moins ses opinions modérées : il reconnaissait secrètement « l'Église romaine pour la mère « de toutes les autres, et le Pape pour chef « de tous les Chrétiens. » Il tendait à renforcer l'Église anglicane contre les doctrines républicaines des puritains, pour rendre la royauté absolue. *Point d'évêques, point de roi*, était sa maxime politique. Il se contenta, malgré les demandes du parlement, d'envoyer quelques subsides au Palatin son gendre, et refusa d'intervenir dans la guerre d'Allemagne. Enfin, il négocia le mariage de son fils avec une infante espagnole, mariage dont le Pape tirait de grandes espérances pour le rétablissement du catholicisme en Angleterre.

« Les Jésuites regardaient tous ces succès comme leur œuvre : c'étaient eux qui gouvernaient l'empereur Ferdinand et la ligue catholique, et on les voyait marcher à la suite des armées de Tilly pour effectuer partout la contre-réforme ; c'étaient eux qui avaient poussé Louis XIII à la guerre contre les huguenots ; et qui, depuis la paix, répandaient leurs missionnaires et leurs colléges dans toutes les villes du midi. . . .

. . . . . .

« Enfin, pour donner plus d'autorité à ce grand mouvement de restauration catholique, pour diriger et régulariser d'après un plan unique toutes les missions du globe, ils venaient d'imposer au Pape Grégoire XV l'institution de la Société de la *Propagande chrétienne* (585). »

(Lavallée, *Histoire des Français*, t. III.)

CHAPITRE XV.

Les missions au XVIe siècle. — Prédications de saint François Xavier.

« Toutes les histoires font mention des travaux, des périls et des succès des Jésuites chargés de propager la religion chrétienne. Celui d'entre tous ces religieux, qui travailla le plus efficacement à étendre les limites de l'Eglise, fut *François Xavier*, appelé communément l'*Apôtre des Indes*. Il se rend dans les établissements des Portugais dans l'Inde ; et dans un très-court espace de temps, il répand le catholicisme dans une grande partie du continent, et dans plusieurs îles de cette région éloignée. Il passe de là au Japon, et y jette, avec une rapidité étonnante, les fondements de la fameuse Eglise qui fleurit pendant longtemps dans ce vaste empire. Son zèle infatigable l'engage ensuite à entreprendre la conversion des Chinois. Il s'embarque pour ce vaste et puissant royaume ; mais il meurt avant d'y arriver.

« D'autres membres du même ordre pénètrent, après sa mort, dans la Chine. Le plus fameux d'entre eux est Matthieu Ricci, Italien, que son savoir dans les mathématiques rend si agréable à l'empereur et à la noblesse, qu'il obtient pour lui et pour ses collègues la permission de prêcher au peuple les doctrines de l'Evangile. On doit regarder Matthieu Ricci comme le fondateur des églises chrétiennes dans la Chine. » (Emilien Lavigne, *Précis philosophique de l'histoire des Eglises*, XVIe siècle.)

CHAPITRE XVI.

Histoire des missions depuis saint François Xavier.

« Disons en quelques mots ce que les missions étaient autrefois (586). Il y a là tout un passé d'abnégation, d'héroïsme, de science, qu'il importe de faire connaître. Lorsque le christianisme triomphant eut fait de l'Europe une famille de frères, une convoitise sainte dut s'emparer d'une foule d'âmes ardentes. Nouveaux apôtres, plusieurs personnes animées du souffle divin se sentirent prises du désir de sauver ceux qui languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie : c'est là l'origine des missions. Diverses congrégations religieuses se consacraient à ces périlleux devoirs : les Dominicains, l'ordre de Saint-François, les Jésuites et les prêtres des missions étrangères. Il y avait quatre sortes de missions : celles du Levant, qui comprenaient l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, l'Egypte et la Perse ; celle de l'Amérique, commençant à la baie d'Hudson et remontant par le Canada, la Louisiane, la Californie, les Antilles et la Guyane, jusqu'aux *Réductions*, ou peuplades du Paraguay, gouvernées par les Jésuites : celles de l'Inde, qui renferment l'Hindoustan, la presqu'île en deçà et au delà du Gange, et qui s'étendaient jusqu'à Manille et aux Nouvelles-Philippines ; enfin, les missions de la Chine, auxquelles se joignaient celles de Fong-

(585) On sait que ce furent les efforts de Richelieu, réunis à ceux des Suédois et des protestants allemands, qui empêchèrent la restauration complète du catholicisme en Allemagne. (*Voyez* les articles de M. G. de La Tour, sur les ducs de Lorraine dans le *Correspondant*.) — C'est ainsi que fut maintenue dans la grande famille européenne la funeste scission du XVIe siècle.

(586) La nécessité de ne pas interrompre la liaison des faits me force de raconter ici l'histoire des missions en franchissant les limites du XVIe siècle.

King, de la Cochinchine et du Japon. L'Islande et les côtes d'Afrique comptaient aussi quelques églises; mais elles n'étaient pas régulièrement suivies. On peut se faire une idée, par cet aperçu statistique, du rôle universel du missionnaire; rien ne manque à son action pour en faire un résumé de toutes les difficultés humaines : il lui faut franchir des marais impraticables, percer des forêts profondes, traverser des fleuves dangereux, gravir des rocs inaccessibles; bien plus encore, il doit affronter des peuples barbares, cruels, superstitieux, jaloux; vaincre chez les uns l'ignorance aveugle de la barbarie, chez les autres les préjugés non moins terribles de la civilisation. De quelque côté donc qu'il se tournât avant de commencer son œuvre, le missionnaire était sûr de rencontrer la mort sous toutes ses faces, et cependant rien ne l'arrêtait dans sa course. Les solitudes de l'Arabie, les déserts des Cafres, les glaces du pôle ont vu tour à tour passer l'homme de Dieu. Ce noble enthousiasme vit encore aujourd'hui, et l'on trouve des hommes prêts à affronter, dans l'intérêt de la vérité, une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, pour donner le bonheur éternel à un sauvage inconnu. Comment faut-il appeler ce sacrifice?

« La plupart des missions françaises furent établies par Colbert et Louvois, qui comprirent de quel intérêt elles pouvaient être pour les arts, les sciences et le commerce. Un missionnaire, en effet, doit être un homme instruit, un voyageur au-dessus du vulgaire. Obligé de parler la langue des gens auxquels il prêche l'Evangile, de se conformer à leurs usages, de vivre, pour ainsi dire, de leur propre vie, le missionnaire, n'eût-il reçu de la nature qu'une vocation ordinaire, parviendrait encore à recueillir une multitude de faits précieux, de documents importants, de données originales; tandis que le voyageur mondain passe rapidement au milieu des peuples qu'il visite, évite le danger parce qu'il n'a pas la foi qui pousse au milieu des périls, est obligé de recourir à un interprète, et par conséquent ne peut acquérir que des notions très-vagues sur des objets qui ne font que surgir un moment devant ses yeux pour disparaître ensuite. Les plus illustres parmi les missionnaires, ces Jésuites, auxquels il est permis de rendre justice aujourd'hui, exigeaient plusieurs qualités des élèves qui se destinaient aux missions. Le grec, le cophte, l'arabe, le turc, et quelques connaissances en médecine, étaient nécessaires pour le Levant; pour l'Inde et la Chine, il fallait être mathématicien, astronome, géographe, mécanicien; les naturalistes étaient dirigés vers l'Amérique. Grâce à cette méthode et à cette excellente distribution du travail, les sciences faisaient toujours des progrès nouveaux. Les *Lettres édifiantes*, après avoir été attaquées sans mesure, restent comme des abrégés complets de l'état de l'Egypte, de la Syrie, de la Chine, du Japon, d'une partie de l'Inde à l'époque des Jésuites; plusieurs de ces Pères étaient membres de l'Académie des sciences, et ce n'est pas un mince sujet d'orgueil pour la France, de songer que c'est par leur entremise qu'elle a enseigné les premiers éléments des sciences exactes aux plus vieux astronomes du globe, les mandarins chinois. Quelqu'un au monde a-t-il jamais été mieux placé pour nous faire connaître la Perse et le fameux Thamas-Koulikan, que le moine Bazin, qui suivit ce conquérant dans toutes ses expéditions? Les procédés indiens pour la confection et la teinture des toiles nous ont été apportés par le P. Cœur-Doux; si la Chine nous est connue presque comme la France, c'est aux Jésuites que nous le devons; ses manuscrits, son histoire, ses herbiers, sa géographie, ses mathématiques, ses moyens de fabrication enrichirent nos bibliothèques, nos musées, les collections de nos corps savants, et augmentèrent les produits de nos manufactures. Pour donner une idée de la prodigieuse aptitude des Jésuites à s'assimiler les littératures étrangères, il nous suffira de dire que le P. Ricci écrivit des lettres de morale dans la langue de Confucius, et qu'il passe encore pour un auteur élégant dans le collége des mandarins.

« Chacune des missions dont nous venons de parler avait un caractère particulier, et, pour ainsi dire, des souffrances qui lui étaient propres.

« Dans le Levant, il fallait combattre les hérésies, consoler les prisonniers, porter le viatique aux pestiférés entassés dans les bagnes, lutter contre le farouche fanatisme des musulmans. Les îles de l'Archipel, encore pleines des traces récentes de la mythologie, voyaient passer le Dieu des Chrétiens dans tout l'appareil de sa miséricorde divine; la voix des missionnaires se faisait entendre sur les ruines de Tyr et de Babylone, comme pour continuer dans le présent la vérité des oracles anciens; les forêts du Liban, les grottes de la Thébaïde étaient témoins du dévouement des nouveaux Pères. Rien n'égale la simplicité de leurs sacrifices, si ce n'est la manière dont ils en parlent. Lisons plutôt ce passage d'une lettre du P. Tarillon, adressée à M. de Pontchartrain :

« Dans les temps de peste, comme il faut « être à portée de secourir ceux qui sont « frappés, et que nous n'avons ici que qua« tre ou cinq missionnaires, notre usage est « qu'il n'y ait qu'un seul Père qui entre au « bagne, et qui y reste tant que la maladie « dure. Celui qui en obtient la permission « du supérieur s'y prépare pendant quelques « jours de retraite, et prend congé de ses « frères, comme s'il devait bientôt mourir. « Quelquefois il y consomme son sacrifice, « et quelquefois aussi il échappe au dan« ger. »

« Peut-on exprimer avec plus de modestie et d'abnégation le *morituri te salutant* des Chrétiens? D'autres fois, le missionnaire était obligé de s'introduire, à prix

d'argent, dans les galères pestiférées. Les infidèles trouvaient encore dans la mort matière à exactions. Là, vivant à fond de cale, courbé sans cesse sur le chevet des malades, le missionnaire recevait les aveux de la pénitence en même temps que le souffle pestilentiel. Le P. Cachet décrit en ces termes cette position à son collègue, le P. Tarillon :

« Maintenant je me suis mis au-dessus « de toutes les craintes que donnent les ma- « ladies contagieuses ; et, s'il plaît à Dieu, « je ne mourrai pas de ce mal après les ha- « sards que je viens de courir. Je sors du « bagne, où j'ai donné les sacrements à qua- « tre-vingt-six personnes. Durant le jour, « je n'étais, ce me semble, étonné de rien ; « il n'y avait que la nuit, pendant le peu de « sommeil qu'on me laissait prendre, que « je me sentais l'esprit tout rempli d'idées « effrayantes. Le plus grand péril que j'aie « couru, et que je courrai peut-être de ma « vie, a été à fond de cale d'une sultane de « quatre-vingt-deux canons. Les esclaves, « de concert avec les gardiens, m'y avaient « fait entrer pour les confesser pendant la « nuit, et leur dire la messe de grand matin. « Nous fûmes enfermés à double cadenas, « comme c'est la coutume. De cinquante- « deux esclaves que je confessai, douze « étaient malades, et trois moururent avant « que je fusse sorti ; jugez quel air je « pouvais respirer dans ce lieu renfermé et « sans la moindre ouverture ! Dieu, qui par « sa bonté m'a sauvé de ce pas, me sauvera « de bien d'autres. » Ces hommes poussaient si loin l'héroïsme, qu'ils étaient quelquefois humiliés d'avoir échappé au danger, et les *Lettres édifiantes*, auxquelles nous empruntons nos citations, nous ont transmis l'histoire de ce jeune missionnaire qui, après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste à laquelle il a assisté, est étonné d'avoir survécu à ce premier péril, et s'en accuse presque comme d'une faute. « Je n'ai « pas mérité, mon révérend Père, ajoute-t-il « à la fin de sa lettre, que Dieu ait bien « voulu recevoir le sacrifice de ma vie que « je lui avais offert. Je vous demande donc « vos prières pour obtenir de Dieu qu'il « oublie mes péchés et me fasse la grâce de « mourir pour lui. »

« A la même époque, le P. Bouchet écrivait des Indes : « Notre mission est plus « florissante que jamais, nous avons eu « quatre grandes persécutions cette année. »

« Aux Antilles, à la Guyane, les missionnaires amélioraient le sort des nègres, en prêchant aux maîtres la douceur, aux esclaves la résignation. L'histoire de la fondation de la première église à Cayenne est un drame des plus touchants. Les catéchumènes se réunissaient dans un lieu appelé *Kourou*, où le P. Lombard avait établi sa case ; la bourgade s'accroissant tous les jours, on songea à élever une église. L'entrepreneur demandait 1,500 francs pour élever la cathédrale du désert. Pour payer cette somme exorbitante, les Indiens s'engagèrent à creuser sept pirogues que l'architecte accepta sur le pied de 200 francs chacune ; pour compléter le reste, les femmes filèrent, vingt sauvages se firent esclaves volontaires d'un colon, et un siècle plus tard ceux qui avaient détruit les églises en France, victimes à leur tour des réactions politiques, durent se trouver heureux, en débarquant à Cayenne, d'apercevoir un temple où il leur fût permis de pleurer et de se repentir.

« Au Canada, les missionnaires allaient chercher des alliés à la France contre l'Angleterre, au fond de toutes les solitudes. Les gouvernements anglais dépeignent les missionnaires comme leurs plus dangereux ennemis ; en Chine, ils allaient porter à la Cour Céleste étonnée les merveilles scientifiques du grand siècle ; la plupart des Jésuites qui furent en Chine, sous Louis XIV, étaient membres de l'Académie des sciences ; ils traduisaient et vulgarisaient les beaux livres, les grandes découvertes de cette époque, dans toutes les langues de l'Asie. Le christianisme avait été porté en Chine vers le milieu du XII^e^ siècle, par deux religieux de l'ordre de Saint-François, l'un Polonais, et l'autre Français. Marco Polo ne vint qu'après les deux moines. En 1682, le P. Ricci obtint des magistrats la permission de s'établir en Chine. Très-habile mathématicien, Ricci, grâce à cette science, trouva des protecteurs puissants ; le P. Adam Schall fut nommé ensuite président du tribunal des mathématiques. Le P. Verbiest refit le calendrier. Les échanges entre Paris et Pékin étaient devenus très-fréquents ; on se proposait des questions de l'Académie des sciences au collége des mandarins lettrés, et l'empereur de la Chine faisait graver l'inscription suivante sur le fronton d'un monument de sa capitale : IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT, ET IL N'AURA PAS DE FIN : IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DÈS LE COMMENCEMENT ; C'EST LUI QUI LES GOUVERNE, ET QUI EN EST LE VÉRITABLE SEIGNEUR ; C'EST LUI QUI EST LE SEUL DIEU.

« En même temps qu'ils s'occupaient de ces grands travaux, les missionnaires ne perdaient pas de vue les intérêts de la religion. La persécution, toujours prête à se glisser dans l'intervalle de deux règnes, les trouvait pleins de courage et de foi. Avec une rapidité merveilleuse le savant se métamorphosait en martyr. Si maintenant la Chine nous est fermée, si le Canada a cessé d'être Français, si nous ne disputons plus à l'Angleterre l'empire des Indes, si notre influence n'est plus aussi grande qu'autrefois en Orient, faut-il attribuer toutes ces déchéances successives à la dispersion des Jésuites ? Non, sans doute, car une institution, quelle que soit d'ailleurs sa force, ne lutte pas toujours contre les événements, et si nous venons d'énumérer avec une sorte de complaisance les efforts des missionnaires et l'influence que leur action a pu exercer sur l'Europe en général, et sur notre patrie en particulier, nous avons agi dans

le but de rendre justice à des hommes dont les vertus se sont exercées dans l'ombre, et qui ont laissé encore un grand nombre d'imitateurs parmi nous. Nous l'avons dit en commençant cet article, c'est un juste sujet d'orgueil pour la France d'avoir fourni le plus grand nombre de missionnaires, et de voir encore tous les ans sortir de son sein les hommes qui font éclater aux quatre points cardinaux les miracles des arts, de l'humanité et du courage; car, il ne faut point s'y tromper, le rôle du missionnaire est tout aussi difficile, tout aussi important, tout aussi glorieux à notre époque qu'à celle de Louis XIV. En racontant ce qu'était un missionnaire autrefois, nous avons dit ce qu'il devait être encore aujourd'hui. Voies de simplicité, voies de science, voies de législation, voies d'héroïsme, le missionnaire doit tout tenter, tout poursuivre, tout embrasser. Ceux qui liront cet article n'auront pas de peine à se convaincre que l'apostolat français est digne de son passé religieux, scientifique et politique. » (Taxile Delord (587), *Le Missionnaire*, dans *Les Français peints par eux-mêmes.*)

CHAPITRE XVII.

Les Jésuites s'établissent au Paragay

« Le nouveau monde ouvrit aux Jésuites une carrière plus glorieuse; malgré les objections qu'il est possible de faire à leur établissement dans le Paraguay, il faut convenir qu'ils y donnèrent un noble exemple. On vit une poignée d'hommes désarmés porter la foi et la civilisation au milieu de peuplades sauvages. Ce spectacle a frappé tous les yeux; les Jésuites ne peuvent reprocher à personne d'en avoir méconnu la singulière beauté. » (A. de Saint-Priest, *Suppression de la Société de Jésus.*)

CHAPITRE XVIII.

Les Réductions du Paraguauy.

« Pendant que le christianisme se manifestait . . . . . en Orient, il pénétrait dans le wigham des sauvages, et fondait un empire dont les rois étaient de simples prêtres. Du côté de l'Atlantique, entre l'Orénoque et Rio de la Plata, existait un pays que les conquérants espagnols avaient oublié de dévaster comme par mégarde. C'est dans ce pays que les Jésuites fondèrent ces républiques chrétiennes qui devinrent plus tard fameuses sous le nom de Réductions. Les habitants de ces contrées accueillirent fort mal les missionnaires. La beauté de la nature au milieu de laquelle ils vivaient n'avait point adouci les mœurs de ces sauvages. Les premiers Jésuites qui s'offrirent à eux furent massacrés. Les anciennes relations nous les dépeignent un bréviaire sous le bras gauche, une croix à la main, armés de leur seule confiance en Dieu; elle nous les montrent traversant les forêts, s'enfonçant jusqu'à la ceinture dans les terres marécageuses et pénétrant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. Quelquefois des tribus errantes s'arrêtaient autour de l'homme qui leur parlait d'un manitou inconnu, ou bien elles le fuyaient comme un jeteur de maléfices. Souvent le missionnaire, comme un chasseur habile, plantait sa croix sur un lieu découvert et se cachait derrière les arbres; les sauvages s'approchaient timidement pour regarder le bois mystérieux qui agitait déjà leur solitude : une voix secrète semblait leur dire d'avancer; alors l'oiseleur céleste sortait de sa retraite, et prêchait aux barbares surpris les douceurs de la religion et de la société. Esprit de feu qui descendîtes sur la tête des apôtres, c'est vous qui appreniez aux missionnaires les secrets de ces langues inconnues, et qui leur inspiriez l'éloquence qui fit dire au disciple bien-aimé, après la Pentecôte : « Maintenant allons convertir les gentils : *Nunc vertamur ad gentes!* »

« Pour s'attacher définitivement les sauvages, les missionnaires eurent recours à un moyen qui dénote leur patience et leur profonde sagacité. On dit que les eaux du Paraguay rendent la voix humaine plus brillante : c'est là peut-être un préjugé; ce qu'il y a de bien certain, c'est que les habitants de ses bords aimaient beaucoup la musique. Les missionnaires parcouraient donc le fleuve dans des barques chargées de cathécumènes qui chantaient des cantiques. Les oiseaux des solitudes américaines se taisaient pour entendre ce concert inattendu; le sauvage prêtait l'oreille à ces lointaines mélopées : il quittait la lisière des forêts, regardait passer le concert flottant, puis, comme ces alouettes qui, en entendant chanter leurs compagnes captives, hésitent longtemps au milieu des airs et finissent par tomber dans le piége, les Indiens se jetaient à la nage et venaient se joindre à la nacelle mélodieuse. L'idée confuse des jouissances sociales leur arrivait sur les ailes de l'harmonie, et bientôt dominés par l'instinct des sentiments nouveaux, ils naissaient à l'amour, à la charité, à la bienveillance, au christianisme, en un mot. La première de ces cités bâties au son de la lyre, comme les villes fabuleuses de l'antiquité, s'appela Lorette. Au bout d'une année, elle vit trente sœurs réunies autour d'elle. Elles étaient soumises à un règlement général qu'on appliquait ensuite à chacune de ces bourgades évangéliques, d'où leur vint le nom de Réductions. Deux missionnaires gouvernaient les affaires spirituelles et temporelles de la petite république; aucun étranger ne pouvait y demeurer plus de trois jours; pour éviter toute tentative de corruption, il était défendu de parler la langue espagnole. Une école pour les premiers éléments des lettres, une autre pour

(587) M. Taxile Delord est un des rédacteurs du *Charivari* dont tout le monde connaît les idées anti-chrétiennes.

la musique et la danse formaient les bases du système d'instruction. Les arts faisaient donc partie de l'éducation nationale comme dans les républiques antiques. Du reste, l'instruction était répartie selon les aptitudes. Ceux qui manifestaient des dispositions pour les arts mécaniques étaient placés dans les ateliers ; ceux qui préféraient l'agriculture étaient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et on laissait errer avec les troupeaux les Indiens chez lesquels la civilisation n'avait point étouffé tous les instincts de leur ancienne vie nomade.

« A certains jours, on livrait à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un missionnaire veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre des individus; la terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille en cultivait un pour ses besoins. Pour suppléer aux mauvaises récoltes et pour nourrir les veuves, les vieillards et les orphelins, il y avait, en outre, un champ commun, appelé la *Possession de Dieu*, dont les revenus étaient spécialement affectés à ces destinations pieuses. En fait de pénalité, le code admettait trois châtiments : la première faute était punie par une réprimande secrète des missionnaires; la seconde, par une amende honorable à la porte de l'église ; la troisième, par le fouet. Les paresseux étaient condamnés à cultiver une plus grande partie du champ commun. Pour éviter le libertinage, on mariait les jeunes gens de bonne heure. La séparation entre les deux sexes était rigoureusement maintenue; l'habillement lui-même était réglé : une tunique blanche rattachée par une ceinture, les bras et les jambes nus, la chevelure longue et flottante formaient le costume des femmes; celui des hommes était une reproduction exacte de l'ancien costume castillan. On mettait à part les jeunes gens qui annonçaient du génie, afin de les initier aux connaissances les plus élevées. Ces enfants d'élite s'appelaient *la congrégation*. Voilà, sauf quelques détails insignifiants, quelles étaient ces *Réductions*, sur le compte desquelles la philosophie du siècle dernier a fait courir tant de fables et fait peser tant d'accusations. » (Taxile Delord, *Le Missionnaire.*)

CHAPITRE XIX.

Organisation des Réductions du Paraguay.

« Le Paraguay ne doit l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, qu'à un établissement formé dans son centre, qui, après avoir longtemps partagé les esprits, a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter doit paraître désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparaître comme l'ombre devant la lumière.

« Les Jésuites, chargés des missions du Pérou, instruits de la manière dont les incas gouvernaient leur empire et faisaient leurs conquêtes, les ont pris pour modèles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avaient formé. Les descendants de Manco-Capac se rendaient sur les frontières avec de puissantes armées, composées de soldats qui savaient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, et qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avaient des boucliers et des armes défensives que leurs ennemis n'avaient pas.

« Ils proposaient à la nation qu'ils voulaient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs lois et leurs mœurs, de quitter leurs forêts, et de vivre en société. Ils trouvèrent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendaient longtemps leurs préjugés et leur liberté. Les incas s'armaient alors de patience : ils envoyaient de nouveaux députés qui tentaient encore de persuader. Ces députés étaient quelquefois massacrés : quelquefois les sauvages venaient fondre sur l'armée de l'inca. Elle combattait avec courage et toujours avec succès. Elle s'arrêtait à l'instant de la victoire. Si on faisait quelques prisonniers, on les traitait avec tant de douceur qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils allaient les faire aimer à leur nation. Il n'est guère arrivé qu'une armée péruvienne ait attaqué la première; et il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettait pas encore les hostilités

« Les Jésuites, qui n'avaient point d'armée, se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les forêts pour chercher des sauvages ; et ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion dont ils n'avaient jamais ouï parler, et pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connaissaient pas.

« Les incas avaient encore un avantage sur les Jésuites : c'est la nature de leur religion qui parlait aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même son culte aux hommes, que de leur persuader nos dogmes et nos mystères incompréhensibles ; aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en faire des chrétiens qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avaient promis : ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand, à force de les rendre heureux, ils les avaient rendus dociles.

« La division des terres en trois parts, pour la religion, le public et les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards et les soldats ; les prix accordés aux belles actions, l'inspection ou la censure des mœurs, le ressort de la bienveillance, les fêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oisiveté, le respect pour la religion et les lois, l'union de l'autorité politique et religieuse dans les mêmes mains, tout ce qu'on admirait dans la législation des incas, se trouve au Paraguay, ou même y est perfectionné.

« Les incas et les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes et dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles et pures par des moyens encore plus doux qu'au Pérou. Les lois étaient sévères dans cet empire, elles ne le sont pas chez les Guaranis ; on n'y craint pas les châtiments, on n'y craint que sa conscience.

« A l'exemple des incas, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique, mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne qui en fait la base : c'est la pratique de la confession, infiniment utile. Elle seule tient lieu des lois pénales, et veille à à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion, plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est là que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver ; au lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux : plus elle est sévère et publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui, partout ailleurs, effraye les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation.

« Les peuples du Paraguay n'ont point de lois civiles, parce qu'ils ne connaissent point de propriété ; ils n'ont point de lois criminelles, parce que chacun s'accuse et se punit volontairement : toutes leurs lois sont des préceptes de religion. Le meilleur des gouvernements, s'il était possible qu'il se maintînt dans sa pureté, serait celui de la théocratie ; mais il faudrait qu'il fût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ses vrais principes.

« Il y a plus d'arts et de commodités dans les républiques des Jésuites, qu'il n'y en avait dans Cusco même, et il n'y a pas plus de luxe : l'usage de la monnaie y est même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur, déposent leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donne tout ce qui leur est nécessaire : le laboureur a cultivé pour eux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous, avec des magistrats qui sont élus par le peuple même.

« Il n'y a point de distinction entre les états, et c'est la seule société sur la terre où les hommes jouissent de cette égalité qui est le second des biens, car la liberté est le premier.

« Les incas et les Jésuites ont fait également respecter la religion par la pompe et l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand, que l'étaient les temples du soleil : et les églises du Paraguay sont comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jésuites ont rendu le culte agréable, sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchants, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies, attirent les Indiens dans les églises, où le plaisir se confond pour eux avec la piété. C'est là que la religion est aimable, et c'est d'abord dans ses ministres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs, le zèle doux et tendre, les soins paternels des Jésuites du Paraguay. Chaque pasteur est véritablement le père commun le guide de ses paroissiens. On n'y sent point son autorité, parce qu'il n'ordonne, ne défend, ne punit que ce que punit, ordonne et défend la religion, qu'ils adorent et chérissent tous comme lui-même.

« Il semble que les hommes devraient s'être extrêmement multipliés sous un gouvernement où personne n'est oisif, où personne n'est excédé de travail, où la nourriture est saine, abondante, égale pour tous les citoyens, qui sont commodément logés, commodément vêtus ; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des secours, inconnus sur le reste de la terre ; où tout le monde se marie par choix, sans intérêt, et où la multitude des enfants est une consolation, sans pouvoir être une charge ; où la débauche, inséparable de l'oisiveté qui corrompt l'opulence et la misère, ne hâte jamais le terme de la dégradation, ou plutôt de la décadence de la vie humaine ; où rien n'irrite les passions factices, et ne contrarie les passions réglées par la nature et la raison ; où l'on jouit des avantages du commerce sans être exposé à la contagion des vices ; où des magasins abondants, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, sont une ressource assurée contre la disette qu'amènent l'inconstance ou l'intempérie des saisons ; où la vengeance publique n'a jamais été dans la triste nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie : un tel pays devrait être, ce semble, le pays le plus peuplé de la terre ; cependant il ne l'est pas.

« Cette domination, commencée en 1610, s'étend depuis le Parana, qui se jette dans le Paraguay, sous le 27e degré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve, vers le 34e degré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivières, qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines fertiles qui séparent ces rivières, les Jésuites avaient formé, dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptait vingt-neuf, composées en total de vingt-deux mille sept cent soixante-une familles, qui formaient quatre-vingt-dix-neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze têtes. Les habitations et les habitants ont augmenté depuis, et l'Etat peut avoir aujourd'hui deux cent mille âmes.

« On a longtemps soupçonné les religieux législateurs de diminuer la liste de leurs sujets pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'était soumis ; et la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu fondé. Etait-il vraisemblable qu'une compagnie, qui a toujours été sensible à la gloire, sacrifiât à un intérêt obscur et bas un sentiment de grandeur proportionné à la majesté de l'édifice qu'elle

élevait avec tant de soins et de travaux ?

« Ceux qui connaissent assez le génie de la société pour ne pas la calomnier si grossièrement, répandaient que les Guaranis ne se multipliaient pas parce qu'on les faisait périr dans les travaux des mines. Cette accusation, intentée il y a plus d'un siècle, engagea le ministère espagnol à ordonner des recherches, qui n'ont abouti qu'à prouver que cette source de richesses indiquées n'était qu'une chimère. Si les législateurs du Paraguay avaient trouvé des mines, ils se seraient bien gardé de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auraient bientôt désolé leur empire, et ruiné tout leur ouvrage.

« L'oppression du gouvernement monacal a dû, selon d'autres, arrêter la population des Guaranis. Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle et l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent ? L'oppression n'est que dans les travaux et dans les tributs forcés ; dans les levées arbitraires, soit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées et des flottes destinées à périr ; dans l'exécution violente des lois, contre lesquelles le peuple et le magistrat réclament unanimement ; dans la violation des priviléges publics et l'établissement des priviléges particuliers ; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une, et tout ordonner au nom de l'autre, s'armer du glaive dans le sanctuaire, et de la religion dans les tribunaux, voilà l'oppression. Mais elle n'est jamais dans une soumission volontaire des esprits, ni dans la pente et le vœu des cœurs, en qui la persuasion opère et précède l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, et n'aiment que ce qu'ils font. C'est là ce doux empire qui rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des missionnaires du Paraguay, puisque des nations entières sont venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, et qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oserait dire sans doute que cinquante missionnaires ont pu forcer à l'esclavage deux cent mille Indiens, qui pouvaient ou massacrer leurs pasteurs ou s'enfuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolterait également les esprits les plus faibles et les plus audacieux. . . . . .

. . . . . .

« En premier lieu, en 1631, les Portugais de Saint-Paul détruisirent douze à treize peuplades formées dans la province de Guayara, plus voisine du Brésil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-sept mille Indiens qui les habitaient, périt par le fer ou dans l'esclavage, de faim et de misère dans les forêts : il n'en échappa que douze mille qui trouvèrent un asile dans des lieux très éloignés.

« Cette destruction, qui ne pouvait être réparée que par des siècles, a été suivie de pertes lentes et continuelles. Les nations sauvages qui erraient autour des habitations des Guaranis, pour enlever leurs provisions, massacraient sans pitié tout ce qui s'opposait à leurs brigandages.

« Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un fléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole, plus meurtrière sur les bords du Paraguay qu'en aucun lieu de la terre. Elle enlève par milliers, et en très-peu de temps, presque tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvaient ignorer les progrès de l'inoculation, n'en aient pas tenté l'usage sur la rivière des Amazones, en faveur de leurs néophytes. Si on leur avait objecté des principes, ils auraient pu y répondre par d'heureuses expériences.

« Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat, qui produit des maladies contagieuses, surtout au bord du Parana, où des brouillards épais, immobiles et continuels, sous un ciel embrasé, rendent l'air humide et malsain. Les Guaranis résistent d'autant moins à l'humidité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verts, des viandes presque crues : de là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues et les infirmités qui passent des pères aux enfants. Ainsi la masse du sang, altérée par l'air et les aliments, ne peut former une population abondante et de longue durée. » (Raynal, *Histoire philosophique des établissements des Européens dans les deux Indes*).

CINQUIÈME PARTIE.

La philosophie de la Renaissance.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère païen de la Renaissance.

Le Rationaliste. — Le moyen âge, dominé par la caste sacerdotale, avait éteint en Europe le double flambeau de la science et de la liberté. Au XVI^e^ siècle, tout semble renaître ; l'Occident sort de son tombeau

C'est avec raison que cette glorieuse époque a été nommée la Renaissance. Pendant que les théologiens protestants brisaient le joug de Rome, si justement détesté, les philosophes travaillaient de leur côté à émanciper la raison humaine, en donnant aux sciences spéculatives une profondeur inconnue depuis les admirables travaux de l'école d'Alexandrie.

L'APOLOGISTE. — « L'antiquité ressuscita ; UN INSTANT, LE MONDE FUT SAISI DE VERTIGE. LOIS, MOEURS, INSTITUTIONS, RELIGION MÊME, TOUT FUT OUBLIÉ ! On put croire que le moyen âge s'abîmerait, et que Julien allait renaître. On écrivit des hymnes au soleil, on pronostiqua le retour du paganisme. La république de Platon entra dans les têtes savantes en même temps que la phrase cicéronienne, et y tint l'Evangile en échec ; pendant que la physique et la métaphysique d'Aristote, enfin mieux connues et expliquées, luttaient, de leur côté, contre les dogmes des Pères et des conciles. . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Le point culminant de ce brillant mouvement des esprits doit naturellement coïncider avec une de ses principales causes, l'arrivée des Grecs de Constantinople en Italie. Les textes originaux d'Aristote et de Platon arrivèrent avec eux, et furent comme les lettres de recommandation dont ils se prévalurent pendant près d'un siècle ; ils en tirèrent toute leur valeur et toute leur gloire, combattirent les uns contre les autres autour de ces deux belles proies, et se disputèrent, comme érudits, commentateurs et professeurs, le service des princes et l'institution classique de l'Italie.

« Parmi tous ces Grecs, G.-G. Plethon semble un de ces hommes qui portent en eux quelques-uns des plus brillants caractères d'une époque. Il fut l'apôtre zélé de ce néoplatonisme alexandrin, qui s'était formé mille ans auparavant. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Aussi Plethon fut-il considéré comme un païen, et il pouvait bien l'être au même degré qu'Ammonius et que Porphyre, et que Julien lui-même ; car son Manuel des dogmes de Zoroastre et des platoniciens n'est qu'un de ces systèmes généraux, génésiaques et théologiques, à l'aide desquels les derniers païens cherchaient à relever l'édifice croulant de l'antiquité, et à expliquer ses traditions. On y trouve même des traces de la doctrine orientale des deux principes. Plethon fut donc accusé d'avoir chanté le soleil et d'avoir promis l'avenir à une loi qui n'était ni celle de Mahomet ni celle du Christ ; et l'un des livres de l'ardent et poétique centenaire fut brûlé par un patriarche péripatéticien de Constantinople. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne.*)

CHAPITRE II.

Influence d'Aristote et de Platon sur le développement du rationalisme de la Renaissance.

« Un des résultats de l'étude de la logique, considérée comme l'instrument de la théologie, avait été de faire adopter et consacrer par l'Eglise l'autorité d'Aristote, dont le moyen âge ne connut d'abord que les ouvrages logiques. Ce résultat n'a pas été sans importance pour l'*affranchissement de la pensée* (588). La faveur dont Aristote avait joui comme logicien, protégea sa métaphysique et sa physique, qui ne furent connues que plus tard en Occident, et vinrent donner un nouvel aliment en même temps qu'une excitation nouvelle à l'esprit philosophique. Car c'est une erreur de croire, comme beaucoup d'historiens de la philosophie, que l'autorité d'Aristote ait été funeste pendant toute la durée du moyen âge aux progrès de l'esprit humain. Ce n'est pas l'autorité d'Aristote qui créa les circonstances dont l'ensemble a fait naître la philosophie scolastique ; ce n'est pas l'autorité d'Aristote qui avait investi la théologie d'un pouvoir absolu sur toutes les intelligences. Au contraire, c'est l'autorité d'Aristote qui d'abord a balancé l'autorité de la théologie. C'est à l'abri de cette autorité, que la philosophie a pu commencer à se séparer de la théologie. C'est grâce à Aristote que s'est établie cette distinction entre les vérités religieuses et les vérités philosophiques, derrière laquelle se sont mis à couvert, avec plus ou moins de succès, les penseurs les plus indépendants du moyen âge. D'ailleurs, l'exemple et l'autorité d'Aristote n'ont-ils pas contribué à suggérer aux philosophes de cette période la pensée que la raison humaine pouvait bien tenter de résoudre par ses propres forces les problèmes dont la théologie s'était réservé la solution? Car, après tout, Aristote n'était-il pas un homme et n'avait-il pas trouvé *la vérité* (589) par les propres forces de sa raison? Ainsi, dans les circonstances où se trouvait placée la philosophie du moyen âge, l'autorité d'Aristote fut d'abord favorable à ses progrès. Plus tard, elle devint un obstacle, et alors éclata contre elle une réaction qui amena la ruine de la philosophie scolastique. Mais, c'est seulement après bien des vicissitudes qu'Aristote parvint à cette domination absolue qui peut menacer un moment d'arrêter tous les développements ultérieurs de la raison. Un savant théologien du XVII^e^ siècle, de Launoy, dans un ouvrage intitulé : *De varia Aristotelis fortuna*, nous a tracé un tableau intéressant de ces principales vicissitudes. Les mêmes pouvoirs, qui devaient un jour vainement s'efforcer de prolonger l'autorité mourante d'Aristote, avaient d'abord non moins vainement lutté contre elle (590), lorsqu'elle commençait à s'établir. . . .

(588) Dites : — pour le progrès du rationalisme. Il faut être franc.

(589) *Voyez* plus haut ce qui regarde Aristote.

(590) M. Bouillier lui-même vient de prouver surabondamment la sagesse de cette résistance

. . . . . .

« Mais le fait philosophique le plus important qui se rattache à l'émigration des savants Grecs de Constantinople, c'est l'introduction en Occident des ouvrages de Platon. Jusque-là, Platon avait seul régné en Orient, tandis qu'Aristote avait seul en Occident l'empire de la pensée. Lorsque ces deux grands rivaux furent mis en présence, les esprits se partagèrent entre eux et firent un choix. . . . . .

. . . . . .

« Ainsi, deux écoles opposées se formèrent, l'une se rattachant à Platon, l'autre à Aristote, et chacune d'elles eut des caractères particuliers, dépendant, jusqu'à un certain point, du philosophe qu'elle avait adopté pour son chef. L'école d'Aristote, ou plutôt celle du péripatéticisme pur, du péripatéticisme puisé à sa source, dans le texte grec des ouvrages d'Aristote, est l'école libérale...; elle a une tendance empirique. Les péripatéticiens purs sont, en général, des laïques, des médecins, qui s'efforcent de fonder leurs sciences sur les principes de la philosophie naturelle d'Aristote. Cette autorité d'Aristote, que la théologie avait élevée si haut, tourne maintenant contre elle. Car les opinions les plus hardies sur la Providence divine et sur l'immortalité de l'âme se produisent appuyées désormais sur l'autorité d'Aristote.

« L'école de Platon a d'autres caractères, elle représente les tendances enthousiastes et mystiques de l'époque. Le chef de cette école, Marsile Ficin, remercie Dieu de l'avoir choisi pour traduire les ouvrages de Platon et de Plotin, et pour combattre les péripatéticiens, qui nient l'immortalité de l'âme, et réduisent à peu de chose la Providence divine.

« A cette époque de retour des esprits vers les sources mêmes de la philosophie ancienne, Epicure et Zénon comptèrent aussi quelques partisans, mais leur influence fut nulle en comparaison de celle d'Aristote et de Platon.

« On ne voit pas, au premier abord, ce que l'indépendance de l'esprit humain avait gagné à ce changement; car, à ce qu'il semble, l'esprit humain ne s'est affranchi du joug de la théologie que pour passer sous le joug de maîtres nouveaux; la philosophie n'a cessé d'être la servante de la théologie que pour être la servante des systèmes de l'antiquité. Mais il faut considérer que cette nouvelle autorité, à laquelle l'esprit humain, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, semble se soumettre, est d'une nature bien différente de celle dont il s'affranchit. Elle ne saurait être ni aussi absolue, ni aussi impérieuse, car ces systèmes anciens ne peuvent répondre à l'esprit et aux besoins du XV^e^ et du XVI^e^ siècle; par conséquent, ils ne peuvent exercer qu'une influence passagère. Leur insuffisance est comprise même par leurs plus zélés partisans, qui s'efforcent de les modifier et ne font que les exagérer.

« D'ailleurs, on avait le choix entre Aristote et Platon, entre Zénon et Epicure, et il y a bien de la différence entre un maître que l'on choisit et un maître qui vous est imposé. Le choix de l'autorité à laquelle on se soumet est une heureuse transition entre la soumission forcée à une certaine autorité et l'indépendance absolue. Or tel est le grand caractère de la philosophie du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, elle est une transition entre *l'esclavage de la pensée* philosophique et son émancipation absolue. Il est donc vrai que l'esprit humain a passé à de nouveaux maîtres, mais ces maîtres nouveaux n'ont qu'une puissance fondée sur une admiration et un enthousiasme qui ne sauraient être de longue durée; ils sont plusieurs, ils sont divisés entre eux, on peut donc les opposer les uns aux autres, et quand le jour sera venu, il ne sera pas difficile de les renverser. . . . . .

. . . . . .

« Ceux qui s'attachent à Aristote vont rechercher dans le texte grec, et non dans des traductions infidèles et barbares, ses véritables opinions, et comme ces opinions ne se trouvent point être très-orthodoxes, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'alors, ils tournent contre la théologie cette autorité, dont l'Aristote de la scolastique avait été revêtu par la théologie elle-même. D'un autre côté, les platoniciens, en exaltant Platon, en désignant Aristote, portaient aussi de rudes coups à la philosophie scolastique, qui reposait tout entière sur la philosophie, plus ou moins défigurée d'Aristote. » (BOUILLIER, *Histoire critique de la révolution cartésienne.*)

CHAPITRE III.

Scepticisme des aristotéliciens au XVI^e^ siècle. — Idée générale de leurs doctrines.

« On comprend aisément la prééminence d'Aristote sur Platon pendant la seconde partie du moyen âge. Elle tient à la méthode, à l'art individuel de raisonner, dont son *organon* dotait les hommes. Avec cette méthode arrivait le libre examen; la raison entrait dans les choses de la foi, on éludait l'autorité si on ne la combattait. . . . .

. . . . . .

« Lorsque Aristote reparut, en quelque sorte en personne, au XV^e^ siècle, en Italie, dépouillé des habits d'emprunt dont les Dominicains l'avaient couvert, il devint de nouveau le centre de toutes les opérations, et le chef de la guerre sourde contre la foi catholique.

« On se pose, dans certaines histoires et avec un grand appareil de conscience, la question de sincérité ou de mensonge des péripatéticiens tels que Pomponazzi, Césalpini, etc. On se croit presque obligé, pour leur honneur, de prendre au sérieux ces humbles soumissions à l'Eglise qui terminent les tournois aristotéliciens, où la Providence et l'immortalité de l'âme sont attaquées. Il doit en être de cela comme de ces feintes soumissions à l'ordre et au pouvoir établi, qui arrivent toujours à propos,

dans les colonnes de certains journaux, pour faire passer des hardiesses. . . . . .

. . . . . .

« Au nom d'Aristote, Pomponazzi nia *proprement* l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire l'immortalité avec conscience, établit que tout se fait en ce monde par voie de génération, suivant des lois nécessaires, et osa fonder la morale sur elle-même, sans intérêt, crainte, ni espoir pour une autre vie. Il voulut même expliquer tout fait merveilleux *naturellement*, c'est-à-dire par le gouvernement des sphères célestes les unes par les autres, par l'action des astres, et par l'influence de l'homme sur l'homme à l'aide d'un fluide, esprit ou gaz qui semble être, par sa nature et par ses effets, celui que les magnétiseurs ont cru inventer depuis.

« Diverses écoles se chargèrent donc de restituer Aristote suivant Averrhoës ou Alexandre d'Aphrodise, ou leurs propres inspirations. En tant qu'ennemi de l'Eglise et dépourvu de toute foi, même philosophique, l'aristotélisme vint enfin aboutir à Jules-César Vanini, qui donna le plus triste exemple de légèreté et d'indécision. Avec une très-vaste érudition et une imagination de poëte, il exposait souvent un aristotélisme embelli par de brillantes idées pythagoriciennes, puis il plaisantait sur lui-même et sur tous ceux qui pouvaient se confier à de pareilles idées (591); railleur dans ses livres, il fut orthodoxe devant les juges, haineux et méchant au moment de la mort. » (Renouvier, *Manuel de philosophie moderne.*)

CHAPITRE IV.

Disciples d'Aristote — Pomponat, ses erreurs.

« Un des premiers et des plus célèbres philosophes de cette période, est Pierre Pomponat. Il est né à Mantoue en 1462. Il étudia la médecine en même temps que la philosophie, et enseigna l'une et l'autre science à Bologne. La plupart des philosophes réformateurs du XV^e^ et du XVI^e^ siècle appartiennent, comme Pomponat, à l'Italie. L'Italie, à cette époque, dévance tous les autres pays de l'Europe par la culture intellectuelle; elle est le centre et le foyer de ce mouvement philosophique qui commençait dès lors à ébranler toutes les hautes intelligences. Pomponat est un disciple d'Aristote, mais un disciple indépendant, car il le suit et l'interprète avec hardiesse et liberté. D'ailleurs ce n'est pas l'Aristote de la scolastique défiguré par la théologie que suit Pomponat, mais le véritable Aristote étudié dans les manuscrits grecs que les savants de Constantinople ont apportés avec eux. Pomponat est un laïque et un médecin, ainsi que la plupart des philosophes qui ont appartenu à cette école péripatéticienne pure du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. Depuis que l'autorité de la philosophie d'Aristote avait triomphé dans toutes les universités du moyen âge, on avait généralement cru qu'il y avait un accord parfait entre ses principes et les dogmes du christianisme : la théologie avait consacré l'alliance de cette philosophie avec la foi. Mais, selon Pomponat, un tel accord n'existe pas entre Aristote et l'Eglise. Il déclare qu'il n'est pas de l'avis de ceux qui pensent que les voies du péripatéticisme conduisent à la foi (592).

« Mais si la philosophie d'Aristote est en contradiction avec la foi chrétienne, ne faut-il pas opter entre elles, ne faut-il pas sacrifier l'une à l'autre? Pomponat a la prétention de les adopter toutes les deux à la fois : il ne rejette rien; il distingue entre la philosophie et la foi, il affirme que, comme chrétien, il continue de croire à ce qu'il lui est impossible de croire comme philosophe, comme péripatéticien. Cette distinction se reproduit sans cesse dans ses trois principaux ouvrages, qui ont pour titres : *De immortalitate animæ ; De fato, de libero arbitro, prædestinatione, providentia, libri quinque*, et *De incantationibus seu de naturalium effectuum admirandorum causis.* Ces trois ouvrages sont également remarquables par la hardiesse et quelquefois par la profondeur de la pensée. Une courte analyse des opinions que Pomponat y a développées, suffira pour confirmer ce jugement.

« Dans le *De immortalitate animæ*, Pomponat entreprend de prouver que cette immortalité de l'âme à laquelle il croit comme chrétien, ne saurait être démontrée par les principes de la philosophie. Il passe en revue les différentes hypothèses qu'on peut faire sur la nature de l'âme humaine et du lien qui l'unit au corps, et il arrive à cette conclusion, que dans aucune de ces hypothèses, on ne saurait concevoir l'immortalité de l'être pensant. Cependant Pomponat n'admet pas d'une manière absolue la mortalité de l'homme. C'est la personnalité de l'âme qui périt et non sa substance. L'âme, selon lui, demeure immortelle, mais seulement comme intelligence pure, n'ayant ni conscience, ni sentiment, ni personnalité, ni mémoire; elle est mortelle, en tant qu'intelligence humaine, individuelle, donnant au corps la forme et la vie, ayant la conscience, la personnalité, le sentiment et la mémoire. Qui ne comprend qu'une telle opinion revient à la négation absolue de l'immortalité? . . . . . .

. . . . . .

Enfin, après avoir épuisé tous les arguments en faveur de la mortalité de l'âme, il termine en se jetant dans les bras de l'Eglise, et en protestant de sa soumission entière comme chrétien à tous les dogmes

(591) *Dialog.* pag. 428. « Multa in eo libro (*Amphith.*, etc.) scripta sunt quibus a me nulla præstatur fides; *così va il mondo. — Non minor nam questo mondo è una gabbia di matti;* principes tamen excipio et pontifices. »

(592) « Neque eis consentio qui viam fidei cum Aristotele convenire credunt. » (*De libero arbitrio et prædestinatione*, lib. III, cap. I.)

qu'elle enseigne et entre autres à ce dogme de l'immortalité de l'âme qu'il vient d'attaquer comme philosophe et comme péripatéticien. Cette conclusion termine uniformément tous les ouvrages de Pomponat et de la plupart des philosophes de cette époque, même de ceux qui témoignent le plus d'hostilité contre les dogmes du christianisme. L'âme humaine est mortelle, ou tout au moins il est impossible à l'homme d'affirmer quelque chose sur cette question; voilà la véritable opinion de Pomponat, et l'on ne peut nier qu'elle ne soit plus conforme que l'opinion contraire aux principes et à l'esprit de la philosophie d'Aristote.

« Dans son ouvrage sur *le Destin*, *la Prédestination*, *le libre Arbitre* et *la Providence*, il traite, comme le titre l'indique, les grandes questions relatives à la liberté et à la Providence. Le but qu'il se propose est de discuter la valeur des doctrines péripatéticiennes, contenues sur ce sujet dans l'ouvrage d'Alexandre d'Aphrodise. Il commence d'abord par donner une analyse de cet ouvrage chapitre par chapitre, et ensuite il recherche s'il existe un destin, c'est-à-dire, si tout ce qui arrive, comme l'ont prétendu quelques philosophes, arrive nécessairement, et si tout ce qui n'arrive pas ne peut arriver. Or, sur cette question de la liberté et de la fatalité, deux grandes hypothèses contradictoires sont en présence : celle de la providence divine et celle du libre arbitre. Ces deux hypothèses, selon Pomponat, s'excluent mutuellement; cependant quelques philosophes ont fait effort pour les concilier, et il compte six opinions principales sur cette question de la liberté et de la fatalité. La première est celle de ceux qui, pour sauver le libre arbitre, rejettent hardiment l'existence de Dieu et de la divine Providence; Pomponat repousse cette opinion. La seconde appartient à Epicure et à Cicéron, elle consiste à admettre un Dieu sans providence, et par conséquent un Dieu qui ne gêne en rien le libre arbitre de l'homme. Pomponat, par des raisons qu'il serait trop long d'énumérer et qui, d'ailleurs, ne présentent rien d'original, repousse cette seconde opinion comme la première. D'après une troisième opinion que Pomponat attribue à Aristote, il y aurait une providence, mais une providence qui s'étendrait seulement sur les choses éternelles et célestes, sans embrasser les choses sublunaires. Mais quelque soit le respect de Pomponat pour Aristote, il n'hésite pas à affirmer qu'une telle distinction est impossible, et qu'on ne peut concevoir que l'action de la Providence ne s'étende sur les choses sublunaires qui sont placées sous l'influence de ces choses célestes. Il est encore une quatrième opinion attribuée également à Aristoste par Thémistius et Averrhoës, d'après laquelle la Providence s'étendrait aussi sur les choses sublunaires, mais sur les genres seulement, et non sur les individus; car, tandis que les individus sont périssables, les genres sont immortels. Tel ou tel homme périt, mais le genre humain ne périt pas. Cette opinion ne satisfait pas plus que les précédentes l'esprit de Pomponat. La cinquième opinion est celle des Chrétiens. Selon les Chrétiens, la providence de Dieu s'étend sur toutes choses, sur ce qui est périssable comme sur ce qui est éternel, sur ce qui est particulier comme sur ce qui est général, sur ce qui est accidentel et sur ce qui ne l'est pas, et néanmoins cette providence se concilie avec la liberté. Mais une telle opinion, quoique vraie au point de vue de la foi, ne saurait néanmoins se concilier avec les principes de la philosophie et les lumières de la raison. Enfin, Pomponat place en dernier lieu l'opinion des stoïciens, qui considèrent toutes choses comme ayant été prévues, préordonnées par Dieu, et, par conséquent, comme également assujetties à une même fatalité. Telle est l'opinion à laquelle Pomponat semble donner la préférence; il la regarde comme plus convenable que toutes les autres, en ayant toutefois bien soin d'ajouter qu'elle doit néanmoins être rejetée, parce qu'elle est contraire à la religion chrétienne (593). Telle est la conclusion contenue dans une espèce d'épilogue par lequel il termine cet ouvrage. Il y rappelle qu'il y a six opinions principales sur la providence et le libre arbitre, et que chacune de ces opinions présente les plus grandes difficultés. Cependant il répète qu'à ne consulter que la raison, il incline vers l'opinion stoïcienne plus que vers toutes les autres. Mais comme l'Eglise condamne cette opinion, il faut lui soumettre les lumières de la raison et la rejeter.

« L'ouvrage qui a pour titre *De incantationibus* est peut-être encore plus original et plus hardi que le *De immortalitate* et le *De fato*. Un ami lui avait demandé son opinion sur deux ou trois cures merveilleuses opérées par des formules magiques; cet ouvrage est la réponse de Pomponat. Prouver qu'il n'y a pas et qu'il ne peut y avoir d'ordre surnaturel, que tous les faits en apparence miraculeux s'expliquent par des causes et des agents naturels, voilà quel est le but que Pomponat se propose d'atteindre. Toutefois, il ne faudrait pas croire qu'il développe et soutienne cette opinion avec la même force et la même profondeur que Spinosa et *Leibnitz* (594). Tout en combattant les préjugés qui régnaient de son temps, il en subit jusqu'à un certain point l'influence. Il pense que l'astrologie est une science qui repose sur des fondements solides, mais par astrologie il entend seule-

(593) « Stoici magis convenienter respondere videntur... Quanquam, ut in sequenti libro dicam, hæc opinio sit falsa, quoniam religioni christianæ adversatur. » (Lib. II.)

(594) Qu'est ce que Leibnitz vient faire ici? (*Voy.*, dans ma *Défense du christianisme historique*, l'analyse des opinions religieuses de ce penseur célèbre.)

ment l'influence naturelle des astres sur les hommes et sur les choses de ce monde. Il accorde, dans les événements et dans les déterminations des hommes un grand rôle à cette influence, mais cette influence n'a rien qui ne rentre dans les lois générales et éternelles du monde. Tout ce qui se produit dans le monde se produit en vertu de ces lois générales et non en vertu de l'intervention miraculeuse d'agents merveilleux, tels que les anges ou les démons. Il n'est aucun besoin de recourir à ces êtres surnaturels pour expliquer ce qui se passe dans l'homme, pour garder et diriger notre volonté; la raison et les sens, voilà les gardiens naturels que Dieu a donnés à l'homme (595). Il n'y a donc ni anges, ni démons qui, à chaque instant, par leur intervention, viennent déranger le cours naturel des choses. Dieu agit toujours de la même manière et suivant les mêmes lois; il est immuable en ses desseins, et rien de nouveau, rien qui n'ait été prevu de toute éternité ne saurait entrer dans son esprit (596). Mais si Dieu est immuable en ses desseins, que devient l'efficacité des prières et des bonnes œuvres, et en quoi consistent les miracles ? La conciliation tentée par Pomponat entre l'immutabilité de l'ordre de la nature et l'efficacité des prières, l'existence des miracles, contient en germe l'opinion développée par Leibnitz dans sa *Théodicée*. Selon Pomponat, Dieu est immuable dans ses desseins, mais de toute éternité il a décrété que les prières produiraient un certain effet, et il a prévu cet effet; de là, l'efficacité des prières. Pomponat se sert d'un exemple pour mieux faire comprendre son opinion. Les habitants d'Aquilée ont demandé par des prières publiques le beau temps, et ils l'ont obtenu. Est-ce à dire qu'ils aient par ces prières changé la volonté de Dieu ? Non, leurs prières n'ont pas changé la volonté de Dieu, et cependant elle n'ont-pas été inutiles, parce que Dieu a voulu de toute éternité que les prières eussent une influence sur le retour du beau temps. Sans doute, Dieu, sans les prières des habitants d'Aquilée pouvait produire cet effet, mais comme il fait toujours ce qu'il y a de mieux et de plus convenable, il a établi pour le bien de l'homme la prière, comme un moyen d'obtenir tel ou tel effet (597).

« Il en est des miracles comme de l'efficacité des prières, ils ne vont en rien contre l'ordre du monde et l'immutabilité des desseins de Dieu. Un miracle, selon Pomponat, n'est pas un événement contre l'ordre de la nature et contre les lois des corps célestes, c'est un événement rare, extraordinaire, dont on n'aperçoit pas les causes (598). Dieu a prévu et arrangé toutes choses de toute éternité, de manière à ce que, sous l'empire de l'influence des astres, de pareils événements se produisent et se multiplient dans le monde alors qu'il en est besoin. Or jamais il n'en est plus besoin que lorsqu'il s'agit de faire passer les hommes d'une foi ancienne à une foi nouvelle. Pomponat considère toutes les religions qui ont existé dans le monde comme providentielles, et ni les miracles, ni les prophètes n'ont manqué à aucune d'elles pour les faire triompher. L'œuvre des fondateurs de religions nouvelles étant une œuvre divine et prévue par Dieu de toute éternité, leur venue est longtemps prédite à l'avance, leur berceau est environné de prodiges, leur vie en offre de plus grands encore, les disciples se pressent sur leurs pas; et s'ils triomphent de tous les obstacles, il ne faut pas s'en étonner, puisque Dieu a tout préparé, tout disposé pour le triomphe de la cause qu'ils défendent. Puis, quand cette religion a fait son temps, alors les miracles, les prodiges cessent, et elle décline lentement, jusqu'à ce qu'elle périsse pour faire place à une autre. Pomponat ne craint pas de faire l'application de ces principes à la religion chrétienne elle-même. Il remarque que les miracles du christianisme, d'abord si nombreux, ont diminué et ont fini par cesser tout à fait. « Aujourd'hui, dit-il, au « sein de notre foi tout languit, il n'y a « plus de miracles, ou du moins il n'y a « plus que de faux miracles; tout semble « annoncer qu'elle touche à son terme (599). »

. . . . . .

« Que les ouvrages de Pomponat aient paru suspects à l'inquisition, nul ne s'en étonnera. Une accusation d'impiété et d'athéisme fut portée contre lui par le clergé de Venise, et il est probable qu'il aurait succombé si le patriarche de Venise n'avait remis le jugement de cette cause au cardinal Bembo. Le cardinal Bembo était un des hommes les

(595) « Custodes hominum sunt ratio et sensus. » (Lib. I, cap. 10).

(596) « Deus non potest induci nec flecti ad aliquod operandum quod prius non intendebat, cum sit immutabilis atque aliqua novitas in eo cadere non posset. » (Lib. I, cap. 12.)

(597) « Posset etiam sine ipsis (Aquilanis precantibus) Deus tales effectus producere, verum cum cuncta ordinet et disponet secundum modum convenientissimum, ideo pro hominum bono ordinavit tale medium. » (Cap. 12.)

(598) « Non sunt autem miracula, quia sunt totaliter contra naturam et contra ordinem corporum cœlestium, sed pro tanto dicuntur miracula quia insueta et rarissime facta. » (Cap. 13.)

(599) « Quæ omnia ordinantur in hoc ut talis lex perveniat ad suam perfectionem, cumque talis ambitus et cœlorum influxus cessabit et declinabit, sic et lex labefactari incipiet, donec in nihil convertatur, volunt conjungere cæteris generalibus et corruptibilibus. Verum propter brevitatem temporis in aliquibus non latet, sed ob temporis longinquitatem latet in aliis, quare existimatur sic semper fuisse et in æternum duratura. Et non solum hoc continget circa ipsos legiferos, verum et circa signa et verba quibus tales utuntur... Videmus enim (lex Christi) sua miracula in principio esse debiliora, postea augeri, deinde esse in culmine, deinde labefactari, donec in nihil revertantur. Quare et nunc in fide nostra omnia frigescunt, miracula desinunt, nisi conficta et simulata, nam propinquus videtur esse finis. » (Cap. 13.)

plus éclairés et les plus tolérants de cette époque; non-seulement il acquitta Pomponat, mais encore il fit rayer ses ouvrages de la liste des ouvrages prohibés. Pomponat mourut donc paisible et dans un âge avancé. L'influence de son enseignement et de ses ouvrages fut grande; de son école sortirent des penseurs non moins hardis que le maître; mais moins heureux que lui, ils ne rencontrèrent pas tous un cardinal Bembo pour les protéger. » (BOUILLIER, *Histoire de la révolution cartésienne.*)

CHAPITRE V.

Disciples d'Aristote. — Vanini, ses erreurs.

« Le plus célèbre et le plus infortuné des disciples de Pomponat est Vanini. Jules Vanini est un péripatéticien; il déclare lui-même, dans la dédicace de ses *Dialogues*, au maréchal Bassompierre, qu'il est d'origine péripatéticienne : *Aristotelis sum soboles.* Il nous apprend encore qu'il fut initié à la philosophie par Jean Bacon, qui était le chef de la secte des averrhoïstes, et qui lui enseigna à jurer sur la parole d'Aristote et d'Averrhoës (600). Après Aristote et Averrhoës, c'est Pomponat qui est pour Vanini le philosophe par excellence. Il professe une admiration profonde pour tous ses ouvrages et surtout pour celui de tous où Pomponat a montré le plus de hardiesse et d'originalité, pour le *De incantationibus et de effectuum naturalium rerum causis* (601). En lisant cet ouvrage, Pythagore, selon Vanini, aurait cru que l'âme d'Averrhoës avait passé dans Pomponat. Vanini, comme Telesio, comme Giordano Bruno, naquit dans les Etats du royaume de Naples. C'est à Rome qu'il vint étudier la philosophie sous Jean Bacon. De Rome il retourna à Naples où il se mit à étudier la physique, la médecine et l'astronomie; dès lors Vanini montrait cet esprit plein de vivacité et d'audace, cette imagination féconde et intempérante, cette témérité de langage qui devaient le perdre un jour. Bientôt il laisse de côté la physique et la médecine, se prend de passion pour la théologie et entre dans les ordres; au milieu de cet accès de première ferveur, il se retire dans un monastère, puis il ne tarde pas à se dégoûter de la vie monacale et se met à courir le monde. Il s'en allait de ville en ville, d'université en université, prêchant et discutant; il parcourut ainsi la plupart des universités d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre et de France (602). Partout il combat l'athéisme et l'impiété, mais il les combat de telle sorte que partout il se fait lui-même soupçonner d'athéisme et d'impiété. Cependant, non-seulement il prêchait contre l'impiété et l'hérésie, mais encore il écrivait pour les combattre, car il avait composé une apologie de Moïse et de la loi chrétienne, et une apologie du concile de Trente, en réponse aux attaques des partisans de Luther. Dans ces discours, dans ces apologies, y avait-il une arrière-pensée, et Vanini trahissait-il la cause pour laquelle en apparence il combattait? Il est permis de le conjecturer d'après la forme et l'esprit de quelques-uns de ses ouvrages.

« Les deux ouvrages les plus considérables de Jules Vanini sont l'*Amphitheatrum divinæ providentiæ* et le *De naturæ arcanis mortalium reginæ deæque.*

« Dans la préface de l'*Amphitheatrum*, il annonce que le but de son ouvrage est de combattre l'hérésie et surtout l'athéisme.

. . . . . .

« Mais dans son second ouvrage, *De naturæ arcanis mortalium reginæ deæque*, Vanini ne garde pas la même réserve, et sur la plupart des questions, il se met en contradiction flagrante avec les doctrines de l'*Amphitheatrum.* Cet ouvrage est sous forme de dialogues; Vanini a bien soin, il est vrai, de ne pas indiquer celui des deux interlocuteurs qui représente ses opinions, mais on le reconnaît sans peine aux vives plaisanteries, à l'ironie mordante avec lesquelles il attaque les dogmes catholiques, et surtout à la supériorité de sa discussion et de ses arguments sur la discussion et sur les arguments de son rival. Dans ses Dialogues, Vanini embrasse l'universalité des choses; les premiers livres sont consacrés à la physique : il y traite successivement du ciel, de la terre, de l'eau, du feu, du mouvement, de la génération, etc. En général, cette physique est toute péripatéticienne. Dans le quatrième livre, il traite de Dieu. Dieu, selon Vanini, n'est autre chose que la nature; la véritable religion n'est autre chose que cette loi de la nature que Dieu a gravée dans l'âme de tous les hommes (603). Toutes les institutions religieuses, selon Vanini, ont leur origine dans les impostures des prêtres; tous les miracles sur lesquels ces institutions religieuses s'appuient, ou ne sont que des fraudes, ou ne sont que des événements naturels dont les causes étaient ignorées. Non-seulement Vanini l'affirme, mais il se fait fort de le démontrer; il semble avoir oublié que, dans l'*Amphitheatrum*, il a appelé cette doctrine une doctrine abominable et sacrilége. Il passe donc successivement en revue les différentes espèces de miracles, les apparitions dans l'air, les ora-

(600) « Primis philosophiæ sacris initiati, in Averrhoïs verbo jurare coacti sumus a Joanne Bacconio Averrhoïstarum principe meritissimo, olim præceptore nostro. » (*Amphiteatrum*, cap. 4.)

(601) « Petrus Pomponatius philosophus acutissimus, in cujus corpus animam Averrhois commigrasse Pythagoras judicasset in admirabili suo opusculo *De effectuum naturalium rerum causis.* (Cap 3.)

(602) « Fere omnia litterarum, exercitationum per totum Europæum orbem erecta theatra, amphitheatra circosque duxi frequentandos. Nec me suscepti pœnitet laboris. » (*Amphitheatrum*, præf.)

(603) Alexandre et César sont les noms des deux interlocuteurs entre lesquels a lieu le dialogue. Alexandre demande: « In quanam religione vere et pie Deum coli vetusti philosophi existimarunt? César repond : In unica naturæ lege quam ipsa natura, quæ Deus est (est enim principium motus), omnium gentium animis inscripsit. » (D. 1. 50.)

cles, les sybilles, les démoniaques, les guérisons de maladies par attouchements, les résurrections, et par des arguments dont la plupart sont empruntés à Pomponat, il prouve que dans tout cela il n'y a que des fraudes ou des événements naturels. Il est vrai qu'il semble n'avoir en vue que les miracles du paganisme, mais l'allusion aux miracles du christianisme est trop transparente pour que personne puisse s'y tromper; d'ailleurs, dans toute cette discussion, les plaisanteries abondent contre les écritures juives et les dogmes chrétiens. Néanmoins, Vanini termine en protestant d'une soumission entière à l'autorité de l'Eglise, et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que son ouvrage est approuvé de la Faculté de théologie (604), approbation qui semble supposer de la part de cette Faculté, ou beaucoup de légèreté dans l'examen, ou peu de pénétration dans l'esprit. Toutefois cette approbation ne devait pas sauver Vanini. » (Bouillier, *Histoire de la révolution cartésienne.*)

CHAPITRE VI.

Disciples de Platon. — Erreurs de Bruno.

« Quelques années après la mort de Ramus parut Giordano Bruno, le plus remarquable des philosophes de cette époque qui, secouant le joug d'Aristote et de la scolastique, lui opposèrent une tendance néoplatonicienne et spiritualiste. Giordano Bruno est un Italien, mais il a longtemps résidé à Paris, il y a enseigné, il y a eu des disciples; il a donc, comme Ramus, préparé immédiatement les voies à Descartes et au triomphe de la liberté de la pensée. La vie de Giordano Bruno présente plus d'une analogie avec celle de Vanini. Comme Vanini il commence par se faire moine, puis il abandonne le couvent et parcourt successivement les différentes universités de l'Italie, de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; et comme Vanini, il était destiné à périr sur un bûcher. Mais si je compare leurs destinées, je ne compare pas leur *génie;* combien Giordano Bruno ne l'emporte-t-il pas sur Vanini par la profondeur et l'originalité de sa doctrine, par la vivacité de son imagination et par la dignité de son caractère (605)?

« A peine Bruno s'était-il fait moine, que les doutes sur la vérité de certains dogmes du christianisme vinrent tourmenter son intelligence. Il prit en dégoût la vie monastique, et il quitta le couvent; il erra ensuite quelque temps dans diverses parties de l'Italie, et bientôt, toujours poursuivi par la haine et les menaces du clergé, il fut obligé d'abandonner sa patrie. Il chercha d'abord un asile à Genève, qui était alors sous la domination de Calvin. Mais l'intolérance de Calvin n'était pas moins redoutable que l'intolérance du clergé romain; on brûlait à Genève comme on brûlait à Rome, et le bûcher de Servet aurait pu s'allumer aussi pour Bruno, si, par une prompte fuite, il ne s'était réfugié en France. De 1581 à 1586, Bruno résida à Paris. C'est dans cet intervalle qu'il faut placer son voyage en Angleterre. Il enseigna quelque temps à l'université d'Oxford, et il eut de vifs démêlés avec les professeurs de cette académie touchant la physique d'Aristote et le système de Copernic. Sa liberté même aurait couru de grands dangers sans la protection de l'ambassadeur de France. A Paris comme à Londres, Bruno avait rencontré de nobles et de puissants protecteurs en dehors du clergé et des universités. Les gens du monde, les nobles commençaient à s'intéresser aux études philosophiques et plaçaient déjà sous leur patronage la philosophie sécularisée. Bruno donnait à Paris des leçons particulières et des leçons publiques. Ces leçons n'eurent d'abord pour objet que la logique et la mnémotechnie d'après les principes de l'art de Raymond Lulle, et n'excitèrent aucune espèce d'alarme.

« Mais bientôt Bruno osa, renouvelant la tentative de Ramus, attaquer Aristote lui-même et exposer ses propres principes. Il fit même soutenir par un de ses élèves une thèse contre Aristote. Quel fut le résultat de cette attaque audacieuse, on l'ignore, mais comme nous voyons Bruno quitter quelque temps après Paris et la France pour parcourir l'Allemagne, nous pouvons conjecturer qu'il fut obligé de suspendre un enseignement qui choquait encore à un tel point les opinions du grand nombre.

« De Paris il alla à Wittemberg, où il put pendant deux ans enseigner en toute liberté. Il parcourut successivement les diverses universités de l'Allemagne. Puis, nous ne savons par quelles causes, il rentra en Italie dans les Etats de Venise : pendant quelques années il y vécut tranquille; mais en 1588, il fut mis en prison à Venise et livré ensuite à l'inquisition romaine.

« Dans le cours de cette vie agitée, Bruno composa un grand nombre d'ouvrages. Ces ouvrages sont de différente nature : ce sont des comédies satiriques imitées de Plaute, des poëmes imités de Lucrèce, des dialogues. Il est à remarquer que, dans la plupart de ses ouvrages, Bruno, par une innovation que devait consacrer Descartes, se sert d'une langue vulgaire, de l'italien et non du latin, qui jusqu'alors avait été la langue exclusive de la philosophie et des sciences. Les principaux ouvrages dans lesquels il a exposé sa doctrine sont : *Della causa, principio e uno; Dell' infinito universo e mondi; Demonade, numero et figura; De universo et mundis libri octo*, etc., *Spaccio della*

(604) Voici cette approbation : « Nos subsignati doctores in alma facultate theologica Parisiensi finem facimus legisse *Dialogos* Cæsaris Vanini, philosophi præstantissimi in quibus nihil religioni catholicæ apostolicæ et Romanæ contrarium reperimus, » etc.

(605) Pour tout ce qui concerne la vie et les doctrines de Giordano Bruno, j'ai beaucoup emprunté à une thèse encore inédite que M. Debs a bien voulu me communiquer. (Bouillier.)

bestia trionfante (606). Bruno possédait une mémoire immense et une connaissance approfondie de la littérature grecque et latine. Il avait été élevé dans le sein du péripatéticisme, mais bientôt il avait abandonné Aristote pour Platon, Pythagore et Plotin, dont il invoque souvent l'autorité, et parmi les modernes, il s'était inspiré surtout des idées du cardinal de Cusa. Néanmoins Bruno rejette en général l'autorité pour en appeler à l'évidence de la raison, et il s'efforce constamment de détruire ce respect superstitieux pour l'antiquité qui arrêtait alors les progrès de l'esprit humain. Il a combattu toute sa vie contre deux espèces d'ennemis, les théologiens et les péripatéticiens.

« Bruno a attaqué, avec plus d'audace encore que Pomponat et Vanini, les dogmes de la théologie chrétienne ; à peine prend-il la précaution de se mettre à l'abri derrière la fameuse distinction des vérités de la raison et des vérités de la foi. Dans le *Spaccio della bestia trionfante* (607), il attaque non-seulement les dogmes, mais encore la morale du christianisme, et il l'accuse de comprimer les facultés de l'homme au lieu de les développer. IL VA JUSQU'A DIRE QUE LA THÉOLOGIE PAÏENNE EST BIEN SUPÉRIEURE A LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE.

« Si Bruno ne ménage pas les théologiens, à plus forte raison ne ménage-t-il pas les péripatéticiens. C'est la physique péripatéticienne qui est l'objet principal de ses attaques, et il se sert contre elle des armes que lui fournit la grande découverte de Copernic. Le monde d'Aristote... est un monde fini et limité, la terre immobile en occupe le centre, et il est terminé de toutes parts par une voûte à laquelle les étoiles sont attachées. Mais cette notion fausse et rétrécie de l'univers a été détruite par Copernic. La terre n'est pas au centre du monde, elle n'est pas immobile, elle se meut au sein de l'espace, autour du soleil, et cette multitude d'étoiles qui brillent dans le ciel sont aussi des terres et des soleils d'une nature analogue à notre terre et à notre soleil, et accomplissent aussi d'immenses révolutions circulaires au sein d'un espace que rien ne limite. Ces terres et peut-être ces soleils eux-mêmes sont peuplés comme notre terre. Par delà ces mondes il en est d'autres encore, et ainsi de suite jusqu'à l'infini. L'univers, étant sans limites, n'a ni centre ni circonférence (608). Bruno cherche des preuves de cette infinité de l'univers dans la considération des attributs de Dieu. Il n'est pas digne de la grandeur et de la puissance infinie de Dieu de n'avoir créé qu'un monde fini. Car quelque grand que vous supposiez ce monde fini, il ne sera jamais qu'un point par rapport à cet espace infini au milieu duquel il aura été placé. L'idée de l'infinité de l'univers est seule digne de l'idée d'un Dieu infiniment parfait.

« L'univers est donc infini. Mais l'univers ne se suffit pas à lui-même ; où placer son auteur ? Le principe actif et formateur ne réside pas en dehors du monde, mais dans le monde lui-même. Dieu est uni à l'univers comme l'âme est unie au corps. Il est l'âme du monde, il en est à la fois la substance et la cause, il est tout entier dans le monde, et il est aussi tout entier dans chacune de ses parties. L'ouvrier est dans son œuvre, et Bruno lui donne le nom d'*artifex internus*, il l'appelle aussi *natura generans* et *natura generata*, expression qui a de l'analogie avec l'expression plus énergique encore de Spinosa, *natura naturans* et *natura naturata*. Dieu, le principe de la force et de la vie, étant uni à toutes les parties du corps, tout est animé dans l'univers, et l'univers lui-même, suivant l'expression de Bruno, est un grand animal (609).

« La doctrine de Giordano Bruno est donc un véritable panthéisme qui, comme le panthéisme de Spinosa, porte un certain caractère de spiritualisme et de mysticisme. Quoique Bruno s'appuie encore dans ses spéculations philosophiques sur l'autorité de Platon, et surtout de Plotin, il en appelle le plus souvent, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'évidence de la raison, et doit être considéré comme le plus libre et le plus hardi des penseurs de la fin du XVI^e^ siècle. » (BOUILLIER, *Histoire de la révolution cartésienne.*)

CHAPITRE VII.

Vulgarité de la philosophie de G. Bruno. Ce qu'il faut penser de son génie.

« La science métaphysique de Bruno n'est nulle part appuyée sur des bases rationnelles, solides et constantes ; il est absolument impossible d'en former un corps lié, consistant et un, comme serait celui des philosophies de Spinosa, ou de Leibnitz, ou de Descartes. Ses tendances, ses opinions sont manifestes, mais ses preuves sont tirées de la considération des détails ; tantôt procédant par voie critique, tantôt par voie syllogistique, et à l'aide de principes particuliers, il définit peu et donne, en général, la forme poétique à ses écrits. Tout cela prouve, à ce qu'il semble, que l'esprit de Bruno n'était nullement original et créateur. . . . . .

. . . . . .

« S'il fallait donner un nom, suivant les

(606) *Opere di Giordano* BRUNO, *ora per la prima volta raccolta e pubblicati di Ad. Wagner*, dottore ; 2 vol.

(607) *Spaccio della bestia trionfante*, veut dire : « Expulsion de la bête triomphante. » Quelle est cette bête triomphante ? Dans la pensée de Bruno, c'est le Pape, c'est le catholicisme. L'ouvrage est sous forme de dialogues, et Bruno déclare dans la préface que son but est de faire la guerre aux erreurs et à la corruption du siècle, de flétrir des vices et d'exalter des vertus méprisées. (BOUILLIER.)

(608) In quello ca[illegible] po sono infinito corpi simili à questo, dei quali l'uno non è più in mezzo che l'altro, perche questo è infinito e però senza centro e senza margine. (*Dell'infinito*, n° p. 65.)

(609) « Questo infinito e immenso è une animale [illegible] anche non abbia determinata figura e sensi che si riferisca a cio e esteriori, perche lui ha tutta l'anima in se, e tutto l'animato comprende, e è tutto quello. » (*Dell'infinito*, e c., p. 49.)

usages et les préjugés reçus en philosophie, au système de Bruno, ce serait celui de *panthéisme spiritualiste*, car l'âme du monde est tout à fait tout (au-dessous de l'âme divine), et la *matière* n'est guère énoncée que pour le langage par opposition à la *forme* des péripatéticiens, tandis que les objets des sens (ou *ce qui fait la multitude dans les choses*) ne sont ni l'être ni la cause, mais seulement ce qui apparaît et se présente au sens, à la surface de la chose. *La vérité*, dit-il ailleurs, *n'est dans l'objet sensible que comme en un miroir, c'est dans l'âme qu'elle est avec sa propre et vive forme.* Nous aurions assez de cette doctrine, sans parler de celle du but final du monde que Bruno avoue expressément, pour distinguer, d'une manière absolue, son système de celui que Spinosa produisit plus tard au sein du mouvement cartésien. » (Renouvier, *Manuel de philosophie moderne.*)

CHAPITRE VIII.

Les philosophes de la Renaissance, quoique fort divisés, s'entendent dans leur antipathie contre le christianisme.

« Quant à ceux qui déjà rejetaient toute autorité dans la recherche de la vérité, ils frappaient à la fois sur la scolastique, sur Platon et sur Aristote, et par la méthode, ils touchaient de bien près à Descartes. Néanmoins, dans leurs essais de réforme, il y a, ou tendance naturaliste et empirique qui les rapproche de l'école péripatéticienne, ou une tendance idéaliste et mystique qui les rapproche de l'école platonicienne, et suivant que l'une ou l'autre de ces tendances dominera en eux, nous pourrons les placer à la suite des philosophes de l'une ou l'autre école.

« Mais en même temps qu'ils attaquent les dogmes de la philosophie scolastique, la plupart des philosophes réformateurs du XV^e^ et du XVI^e^ siècle attaquent avec plus ou moins d'audace, plus ou moins de franchise, les dogmes fondamentaux de la théologie chrétienne. Cette hostilité contre le christianisme me semble, sauf de rares exceptions, un caractère général des philosophes de cette période. Les philosophes du XVII^e^ siècle, plus prudents et plus habiles, assureront le triomphe de la révolution philosophique en la séparant avec plus de soin de la révolution religieuse. Toutefois, quelle que soit la témérité de Pomponat, de Giordano Bruno, de Vanini, de Ramus, cette témérité ne saurait aller jusqu'à attaquer ouvertement le dogme chrétien. Il est un voile transparent derrière lequel ils s'abritent pour attaquer, pour nier les vérités religieuses de leur temps. Ce voile transparent, c'est la fameuse distinction des vérités religieuses et des vérités philosophiques. Ils ont poussé jusqu'à l'absurde cette distinction..... Ils terminent les plus vives attaques contre les principaux dogmes de l'Eglise catholique, en protestant de leur soumission aveugle et absolue à tout ce qu'elle enseigne; ils déclarent qu'ils croient comme Chrétiens à ce qu'ils nient comme philosophes. Sans doute il est difficile de croire qu'au fond de cette distinction il y ait toujours eu beaucoup de bonne foi et de franchise. » (Bouillier, *Histoire de la révolution cartésienne.*)

SIXIÈME PARTIE.

Influence du protestantisme sur la théologie et sur la philosophie du XVII^e^ siècle.

PREMIERE SECTION.

INFLUENCE DU PROTESTANTISME SUR LA THÉOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER

Le jansénisme jugé par les socialistes.

Le rationaliste. — « Il y eut au XVII^e^ siècle une tentative pour faire renaître l'esprit de la primitive Eglise. Pendant que les Jésuites corrompaient de plus en plus la morale évangélique, il se trouva des hommes qui osèrent en proclamer les sévères maximes. Détachés de toutes les idées mondaines, purs comme des anges, savants comme les Pères de l'Eglise, indépendants comme de véritables Chrétiens, ils donnèrent à l'univers un des plus grands spectacles qu'il ait jamais contemplés; ils furent une des grandes gloires du XVII^e^ siècle, et la France, qui les a presque tous vu naître conservera éternellement leur souvenir.

L'apologiste. — « Si le jansénisme n'avait eu que l'éclat d'une thèse théologique, si son influence était morte étouffée entre les murs d'un couvent, il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter. Mais non, le jansénisme, en donnant un vernis religieux aux passions politiques de la magistrature, seconda la marche ascendante de la bourgeoisie. . . . .

« Par lui parlements et royauté furent mis aux prises et précipités dans une mêlée confuse, meurtrière.

« Au XVIII^e^ siècle quarante ans de folies sanglantes et de combats disent assez quelle fut la portée du jansénisme.

« Il occupa.... beaucoup de place dans les préoccupations de Voltaire, et nous le retrouvons au pied de l'échafaud de Louis XVI.

« Vers le commencement du XVII^e^ siècle une correspondance active, mystérieuse, et toute pleine de sombres pensées, s'ouvrit entre, deux hommes qui, sur les bancs d'une école flamande, s'étaient, jeunes encore, liés d'étude et d'amitié. Le Belge Jansénius était un patient théologien : le Béarnais Duvergier de Hauranne, depuis abbé de Saint-Cyran, était né sectaire. IL Y AVAIT DU CALVIN EN CES DEUX HOMMES IMPLACABLES DANS LEUR PIÉTÉ ET ADORATEURS SYSTÉMATIQUE D'UN DIEU TERRIBLE.

« Toutefois ils ne s'avouèrent pas calvinistes, ils ne se crurent pas tels, et ce fut comme à l'ombre du grand nom de saint Augustin qu'ils entreprirent de réformer le christianisme, trop amolli suivant eux par les Jésuites. On a recueilli et publié maintes lettres de Jansénius à son ami; il s'en exhale je ne sais quel parfum sauvage. Ce sont d'ailleurs de vraies lettres de conspirateurs. Elles sont écrites avec chiffres. Jansénius y est appelé *Sulpice*, Saint-Cyran *Rongeont* (610); Chénier est l'étrange nom sous lequel les Jésuites s'y trouvent désignés. . . . . .

. . . . . .

« Port-Royal des Champs présente alors un double aspect conforme à sa double origine : colonie d'hommes pieux adossée à un couvent.

« A la vue d'un pareil tableau, qui ne se sentirait ému et attiré ? Toutefois qu'on pénètre parmi ces hommes, qu'on les suive dans l'histoire, et l'on sera étonné de TOUT CE QU'IL Y EUT DE SAUVAGE DANS LEURS DOCTRINES, de tout ce qu'ils mêlèrent de poisons aux bienfaits de leur influence.

« Comment lire sans indignation et sans effroi, dans le *Dictionnaire du jansénisme*, les maximes qui précisent, qui résument l'esprit de la secte ? — « Jésus-Christ n'est pas « plus mort pour le salut de ceux qui ne « sont pas élus, qu'il n'est mort pour le sa« lut du diable (611). » — « Dieu a pu, « avant la prévision du péché originel, « prédestiner les uns et réprouver les « autres.... tout cela est arbitraire dans « Dieu (612) » — « Dieu a fait par sa vo« lonté cette effroyable différence entre les « élus et les réprouvés (613). » — « Dieu « seul fait tout en nous (614). » — « L'homme « criminel sans l'aide de la grâce est dans « une nécessité de pécher, (615) » etc... etc...

« Ces propositions du reste et tant d'autres du même genre qu'on trouve développées dans les ouvrages jansénistes avaient leur source dans l'*Augustinus*. Suivant l'auteur, la liberté n'avait pleinement existé que chez le premier homme ; mais par l'abus qu'il en avait fait par sa chute, il avait perdu en lui tous ses descendants.

« Par conséquent, l'homme n'avait plus, depuis le péché originel, qu'une nature fondamentalement corrompue qu'une volonté soumise à l'empire du mal. Il n'y avait que la grâce qui le pût retirer du fond du gouffre, mais cette grâce bienfaisante, souveraine, irrésistible, Dieu, qui ne la devait à personne, la donnait à certains seulement par une préférence gratuite dont nul n'avait droit de lui demander compte. Heureux les élus ! c'était pour eux et non pour tous les hommes que Jésus-Christ était mort. . . . . .

. . . . . .

« Pour ceux que la faim poursuit que l'excès du travail accable, dont on condamne l'intelligence aux ténèbres, et que la société laisse gémir dans ses bas fonds, de quel bénéfice pouvait être le fatalisme janséniste ? Pourquoi ne se serait-on pas résigné à voir des millions d'hommes plongés dans une misère sans issue, quand on croyait des millions d'âmes destinées d'avance à des supplices sans fin ? N'était-il pas bien naturel de conclure de la fatalité de la damnation à la fatalité de la misère ? Sinistres déductions dont le sort du peuple devait inévitablement se ressentir, et dont on ne saurait trop méditer la profondeur ! Mais si le jansénisme tendait à consacrer et presque à sanctifier la tyrannie des choses, en revanche il menait droit à affaiblir la tyrannie de l'homme. A qui donner le commandement absolu, là où l'obéissance n'est possible qu'à l'égard de Dieu ? »

Jusqu'ici rien dans les jansénistes que nous n'ayons déjà remarqué dans Calvin ou ses disciples. « Mais les protestants avaient été complétement logiques : les jansénistes ne le furent qu'à demi. Les protestants avaient repoussé le Pape : les jansénistes le menacèrent et le subirent. Jansénius, dans son fameux livre avait fait cette déclaration solennelle : « Je suis décidé à suivre jusqu'au « dernier moment, ainsi que je l'ai fait de« puis mon enfance, l'Église romaine, le suc« cesseur de Pierre (616). » Les disciples à l'exemple du maître se gardèrent bien de rompre complétement avec Rome. . . .

. . . . . .

(610) *Mémoires d'*ARNAULD D'ANDILLY ; *Notice sur Port Royal*; par PETITOT, t. I^er^, p. 19, dans la *Collection des mémoires sur l'histoire de France.*

(611) JANSÉNIUS, *De Gr. Christi*, t. III, lib. III, chap. 21, p. 166, 2 litter. A.

(612) BOURSIER, *Action de Dieu sur les créatures*, sect. 6, part. II, chap. 4.

(613) NICOLE, *De la grâce et de la prédestination*, t. I^er^, sect. 2, ch. p. 4.

(614) LETOURNEUR. *Explication de l'épître de saint Cyriaque*, t. IV, p. 340 ; *Figures de la Bible*, par ROYAUMONT fig. 30.

(615) GERBERON, *Miroir de la piété*, p. 86.

(616) Cornelii JANSENII *Augustinus*, t. III, lib. 2, cap. 2.

« Et avec quelle passion ils repoussèrent « le reproche du calvinisme ! Quelle fougue « ils apportèrent à bien établir qu'ils se sépa- « raient des protestants sur l'article des sa « crements d'Ordre, d'Eucharistie et de Péni- « tence ! L'horreur de Saint-Cyran pour « l'hérésie était si sincère, si voisine même « de la superstition, qu'il n'ouvrait jamais un « livre hérétique qu'après l'avoir exorcisé « d'un signe de croix, ne doutant point que « le démon n'y résidât (617).»

«Le jansénisme ne fut donc qu'un PROTESTANTISME BATARD, qu'une espèce de comp. omis. . . . . .

« Ce fut l'imposante et nombreuse famille des Arnauld, qui forma le premier, le vrai noyau de Port-Royal, et donna le ton au jansénisme. Cette gravité traditionnelle, ces habitudes sévères et compassées de la magistrature française, Port-Royal les reproduisit dans toute leur roideur. Là nul abandon : le respect de l'étiquette y glaçait le langage des affections même les plus tendres : « Monsieur mon père, » écrivait à son père Antoine Lemaître (618), et en s'adressant à Saint-Elme il disait: « Monsieur mon « très-cher frère (619). »

« De pareils traits sont caractéristiques. Une violence contenue, des dehors rigides, une piété ascétique, quoique adoucie et distraite par l'amour des lettres, le goût de la vie intérieure combattu par l'attrait des agitations, un fond de dureté, un esprit d'intolérance uni à des entraînements factieux, beaucoup de dédain pour le peuple, et avec cela une tendance manifeste à humilier les courtisans, à mettre la royauté aux abois..... Voilà bien la physionomie du jansénisme, et n'est-ce pas celle du parlement ?

« Il était donc tout simple que les soulèvements de la magistrature contre la cour, que les prétentions du parlement au partage du pouvoir trouvassent appui dans les disciples de Saint-Cyran, et c'est ce qui explique pourquoi pendant la Fronde le jansénisme palpita dans les meneurs de Paris révolté. . . . . .

« Au XVIII^e^ siècle le jansénisme se modifie profondément en se développant :

« On apprend qu'un saint homme, un diacre nommé Pâris, vient de mourir, et, bientôt après, qu'une jeune fille a été saisie, sur la tombe du bienheureux, de convulsions étranges, surnaturelles. Aussitôt les jansénistes se réveillent comme d'un lourd sommeil. Leur noire dévotion, exaltée par le souvenir des persécutions précédentes et par le malheur, se décide à tenter la fortune des miracles. La contagion gagne de proche en proche, elle frappe les cerveaux malades ou affaiblis, elle s'empare des âmes enthousiastes, elle attire les fourbes. Ce fut un vrai délire. Des scènes tour à tour effrayantes et voluptueuses se passèrent dans l'asile des morts. Des femmes venaient dans un costume flottant et trop libre (620) frémir sur un tombeau comme la sibylle antique sur le trépied. Ce n'étaient que discours mystérieux et symboliques, extases, invocations à l'esprit de Dieu. Les unes se faisaient enlever par les pieds avec des cordes, secouaient leurs têtes échevelées et passaient de la fureur à une immobile tristesse ; les autres appelaient le secouriste (621) d'une voix plaintive et caressante, demandaient qu'on leur marchât sur le corps, prenaient des attitudes lascives, se répandaient en mélancoliques prophéties ou chantaient des mélodies inconnues (622) ; *signes d'en haut !* disaient les jansénistes, et ces contorsions dont s'offensaient également la raison et la pudeur, ils les appelaient des prodiges divins : nul doute que par là Dieu ne voulût annoncer la grandeur insondable de ses desseins sur l'Eglise ; le prophète Elie allait venir (623). Et de telles extravagances avaient cours en plein XVIII^e^ siècle, après les saturnales de la Régence, au milieu d'un peuple frondeur ! En vain le cimetière de Saint-Médard, premier théâtre de l'agitation, fut-il fermé par ordre, le nombre des *convulsionnaires* ne fit que s'accroître. Emportant la terre du saint tombeau, ils se répandirent dans Paris incrédule, mais étonné. En chaque quartier il se tint des assemblées secrètes et sinistres, dont quelques-uns parlaient avec mépris, quelques-uns avec horreur, presque tous avec surprise. Ici les patients avaient résisté par la seule vertu de la foi à des coups de lance ou d'épée ; là, mis en croix, ils avaient vaincu la douleur et dompté la mort. On cita, on put citer comme incontestables, des faits par où éclatait la puissance de l'âme violemment agitée dans des organisations débiles. Des convulsionnaires se crurent brûlés par l'attouchement des os et des pierres tirés des ruines de Port-Royal (624) ; mais combien de jeunes filles semblaient renouveler la tragédie du Calvaire, qui ne tremblaient que des frissons de l'amour (625) ! Combien, pour qui prévoit, l'avenir ne fut qu'une ressource de la pauvreté, un moyen d'assurer le présent ! Et cependant il advint que des hommes mûris par l'étude, que des personnages respectables, des écrivains en renom, des magistrats, se laissèrent toucher à des spectacles dont l'indécence avait une couleur biblique et rappelait à des esprits dévotement prévenus tantôt le sommeil de Noé,

(617) SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. II, liv. II, p. 190.

(618) *Mémoires de Fontaine*, t. I, p. 235.

(619) *Ibid.*, t. I, p. 359.

(620) *Examen critique, physique et théologique des convulsions*, p. 18.

(621) C'était le nom qu'on donnait aux personnes chargées de venir en aide aux convulsionnaires en les frappant ou en les foulant aux pieds suivant les désirs des convulsionnaires eux-mêmes. (L. BLANC.)

(622) *Dissertation théologique contre les convulsions*, part. II, p. 70; 1733.

(623) *Examen critique, physique et théologique des convulsions*, p. 17

(624) *Troisième lettre sur l'œuvre des convulsions*, 1^er^ trait., t. LVII du *Recueil général*.

(625) Le docteur HECQUET, *Naturalisme des convulsions*, p. 119, 170, 183, etc. ; Soleure, 1733.

tantôt l'apparente folie de David, ou bien encore la nudité de Saül se roulant dans la poussière (626). Ainsi Port-Royal, sa sévérité, ses vertus, n'étaient plus représentés que dans des conciliabules où l'artifice se mêlait à la soif des âcres voluptés ; cette crédulité, qui dans Nicole n'avait été que l'exagération du zèle et dans Pascal qu'une mélancolie sublime, aboutissait à un mysticisme suspect. » (Louis BLANC, *Histoire de la Révolution française*, tome I^er^.)

CHAPITRE II.

Le jansénisme jugé par les rationalistes.

« Qu'est-ce que le jansénisme (627)? Une plume habile s'est chargée d'en retracer l'histoire (628) ; il nous suffira d'en rappeler les principes et d'en marquer le caractère général.

« On peut dire aujourd'hui toute la vérité sur le jansénisme. Le P. Annat et le P. Letellier ne sont pas là pour nous entendre et porter nos paroles à l'oreille de Louis XIV.

. . . . . .

« Disons-le donc sans hésiter : le jansénisme est un christianisme immodéré et intempérant. Par toutes ses racines, il tient sans doute à l'Église catholique; mais par plus d'un endroit, sans le vouloir ni le savoir même, il incline au calvinisme. Il se fonde particulièrement sur deux dogmes..... qu'il exagère et qu'il fausse dans la théorie et dans la pratique, je veux parler des dogmes du péché originel et de la grâce. En touchant à cette matière épineuse, je m'efforcerai d'être aussi court que le soin de la clarté le permettra.

« Le nom de Port-Royal demeure attaché au problème de la grâce, qui a tant agité le XVII^e^ siècle ; mais il est impossible de discerner en quoi gît l'erreur de Port-Royal sur la grâce, si l'on ne remonte à la source mal connue de cette erreur.

« Le dogme de la grâce se rapporte à celui du péché originel. C'est parce que la nature humaine a subi dans son premier représentant une corruption plus ou moins profonde, qu'elle a besoin d'une réparation, et d'une réparation proportionnée à sa corruption. A ce vice de la nature, le remède nécessaire est la grâce surnaturelle de Jésus-Christ. Ces deux dogmes étant étroitement liés, l'un des deux ne peut être altéré, sans que l'autre ne le soit également et dans la même mesure. Supposez que, dans le berceau du monde, la corruption de la nature ait été peu de chose, l'intervention de la grâce sera presque superflue. Supposez, au contraire, que la corruption ait été entière, que les deux parties essentielles de la nature humaine, la raison et la volonté, soient radicalement viciées et absolument incapables, celle-ci d'apercevoir le bien et celle-là de l'accomplir, il faut de toute nécessité que la grâce intervienne d'autant plus énergiquement, puisqu'il s'agit non plus de secourir et de fortifier l'homme, mais en réalité de créer un homme nouveau, en substituant à la raison une lumière surnaturelle, et à la volonté une force étrangère. L'Église catholique, gardienne et interprète de la foi chrétienne, s'est constamment placée entre ces deux extrémités ; l'Église a décidé que par le péché originel la nature humaine est réellement déchue; qu'ainsi la raison et la volonté ont perdu le pouvoir qu'elles avaient originairement reçu, ce pouvoir souverain et infaillible, qui faisait d'Adam une créature presque angélique, capable d'apercevoir toutes les vérités à leur source même, et d'accomplir le bien sans aucun effort. L'Église a décidé en même temps que, par le péché originel, la nature n'était pas à ce point déchue que la raison fût devenue absolument incapable du vrai et de la volonté du bien, du moins dans l'ordre des vérités et des vertus naturelles. L'Église prévenait ainsi les deux erreurs contraires dans la matière de la grâce. Et là encore, elle a porté ces deux décisions, conformes aux deux premières : 1° que la grâce est nécessaire pour révéler à l'homme les vérités et les vertus de l'ordre surnaturel, sans lesquelles il n'y a point de salut; 2° que la grâce vient au secours de la nature sans la détruire, qu'elle n'éteint pas la lumière naturelle, mais l'éclaire et l'agrandit, et que la liberté humaine subsiste entière avec les œuvres qui lui sont propres sous les impressions de la grâce.

« Sur tous ces points, Port-Royal a excédé la doctrine catholique. En outrant la puissance du péché originel, il s'est condamné lui-même à outrer celle de la grâce réparatrice.....

« Nous l'avons dit bien des fois, le génie du jansénisme est le sentiment dominant, non pas seulement de la faiblesse, mais du néant de la nature humaine. Depuis la chute d'Adam la raison et la volonté sont par elles-mêmes radicalement impuissantes pour le vrai et pour le bien. L'homme ne possède d'autre grandeur et il ne garde d'autre ressource que le sentiment même de son impuissance et celui de la nécessité d'un secours surnaturel. Ce secours surnaturel, c'est la grâce, et non pas cette grâce universelle qui a été donnée à tous les hommes, et qui si souvent est convaincue d'insuffisance ; mais cette grâce particulière et choisie, qui pour être vraiment suffisante doit être efficace par elle-

(626) *Plan général de l'œuvre des convulsions*, p. vj au tome LVIII du *Recueil*.

(627) Ch. de Rotteck s'en fait une bien fausse idée. « Vers le milieu du XVII^e^ siècle, dit-il, un certain Jansénius, évêque d'Ypres, mort en 1638, avait publié un livre qui devint l'étincelle d'un incendie qui, pendant un siècle, détruisit la liberté, le repos, même la vie de plusieurs milliers d'individus, troubla la paix de l'Eglise en France et celle de l'Etat, et qui cependant méritait à peine l'attention des personnes de bon sens. » (Ch. DE ROTTECK, *Histoire générale*, t. III.)

(628) SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*.

même, c'est-à-dire irrésistible, elle opère en nous en étouffant la lumière naturelle sous la lumière incréée, et en mettant ses impressions victorieuses à la place des langueurs de notre volonté. C'est elle qui nous fait penser et agir, ou plutôt c'est elle qui pense et agit en nous. Elle suscite la pensée de l'action, elle inspire la force qui l'exécute, et nos œuvres sont ses œuvres.

« Tel est le système janséniste mêlé de vérité et d'erreur. Par son côté vrai, c'est la doctrine catholique, qui n'est point ici en cause ; par son côté faux, ce n'est qu'une théorie particulière qui tombe sous notre examen. Port-Royal est un grand parti dans l'Église ; mais, après tout, ce n'est qu'un parti, ce n'est point l'Église elle-même ; car l'Église l'a condamné. . . . . .

. . . . . .

« Comme dans la doctrine catholique toutes les vérités se tiennent, de même toutes les erreurs ont leur enchaînement dans la théorie janséniste ; la grâce y doit être victorieuse et invincible, parce que la corruption de la nature humaine y est entière, parce qu'un tel mal exige un remède héroïque et que du néant de la nature Dieu seul peut tirer la vérité, la vraie justice et la vraie vertu. Le principe du néant de la nature humaine a encore une autre conséquence et une conséquence également nécessaire, le néant du mérite de nos œuvres.

. . . . . .

. . . . . ; le péché seul est à nous, parce que le péché vient de la nature corrompue. . . . . De là une immense humilité et un immense orgueil (629), l'une qui se tire du sentiment de notre néant propre, l'autre du sentiment de l'action de Dieu en nous. De là encore l'attachement le plus opiniâtre à nos pensées comme nous venant de Dieu même, avec un courage merveilleux capable de résister, au nom de Dieu, à toutes les puissances de la terre, même à la première de toutes, celle du Saint-Siége. De là, en un mot, une grandeur incomparable et des excès de toute sorte dans la doctrine et dans la conduite : excès et grandeur mêlés ensemble, se soutenant et périssant ensemble, parce qu'ils partent du même principe, le néant de la nature et la force unique, mais invincible, de la grâce. Séparer dans Port-Royal la grandeur de l'excès, le bien du mal, le vrai du faux, retrancher l'un, retenir l'autre, vaine entreprise ! Tout ici tient au même esprit, tout vient du même fond ! Tempérer Port-Royal, c'est l'anéantir. Laissons-lui donc sa grandeur et ses défauts, honorons-le, mais sans superstition. Reconnaissons dans Port-Royal les hautes qualités qui le recommandent à la vénération des siècles : la droiture, la conséquence, l'intrépidité, le dévouement ; mais reconnaissons aussi que deux qualités plus éminentes encore lui ont manqué : LE SENS COMMUN ET LA MODÉRATION, c'est-à-dire la vraie sagesse.

« Le jansénisme ainsi défini, que lui pouvait être la philosophie ? En vérité, d'après ce qui précède, il est à peine besoin de le dire. Le jansénisme et la philosophie s'excluent évidemment.

« Selon le jansénisme la grâce peut tout, la nature ne peut rien, et la raison naturelle, destituée de la lumière de la grâce, erre au milieu d'insurmontables ténèbres. La philosophie au contraire. . . . . .

. . . . . est établie sur ce fondement que l'homme, même en son état actuel, possède une faculté de connaître limitée, mais réelle, et capable bien dirigée de parvenir aux vérités naturelles de l'ordre moral aussi bien qu'aux vérités de l'ordre physique. Comme il y a une géométrie, une physique, une astronomie, etc., de même et au même titre il y a ou il peut y avoir une psychologie, une logique, une morale, une théodicée, c'est-à-dire d'un seul mot, une philosophie. Les sciences physiques s'appuient sur l'expérience sensible, la philosophie s'appuie sur les sens à la fois et sur la conscience ; les données et par conséquent les procédés diffèrent : mais les données sont également solides, les procédés également rigoureux, et le principe commun que les sciences physiques et la philosophie reconnaissent est la raison naturelle librement et régulièrement cultivée. Aux yeux du jansénisme, toutes les sciences humaines et particulièrement les sciences morales, la philosophie à leur tête, ne sont que des chimères, filles de l'impuissance et de l'orgueil ; la seule science véritable est celle du salut, dont l'impérieuse condition est l'intervention surnaturelle de la grâce, de la grâce à la fois gratuite et irrésistible. Le jansénisme va jusque-là, où il n'a pas toute sa portée ; il ne peut donc accepter la philosophie que par une inconséquence manifeste. » (COUSIN, *Du scepticisme de Pascal*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1845.)

CHAPITRE III.

Esprit séditieux du jansénisme.

« L'opposition s'était retirée dans la controverse religieuse. Ce besoin de liberté, qui agite perpétuellement l'esprit humain, s'était jeté, après les troubles politiques, sur la querelle qui avait tant remué les écoles de la Grèce, que Pélage avait réveillée au IVe siècle, qui avait été le fondement des doctrines luthériennes sur la querelle de la grâce et du libre arbitre ; question subtile et oiseuse par les formes, mais qui fouillait les mystères les plus profonds de notre nature, cette immense désir de bonheur et de perfection qui nous possède en face de l'abîme d'humiliations et de misères qui nous confond. Cette question, renouvellée sous les noms de *jansénisme* et de *molinisme*, préoccupa les hommes sérieux pendant plus d'un siècle ; elle enfanta une multitude d'ou-

(629) On sait que Christophe de Beaumont disait des religieuses de Port-Royal : « Pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons. »

vrages, de troubles obscurs, de persécutions mesquines; elle occupa autant Louis XIV que ses guerres et ses négociations; enfin elle eut une influence très-grande, quoique mystérieuse et mal connue, sur la chute de la monarchie. . . . . .

. . . . . .

« Deux hommes pieux et sévères, Jansénius, évêque d'Ypres, et Duverger, abbé de Saint-Cyran, avaient conçu des idées nouvelles sur la grâce : le premier les émit dans un ouvrage (1635) plein d'une conviction austère et d'un dogmatisme rigoureux...; le second les prêcha et les appliqua...; il se fit de nombreux disciples parmi les hommes dégoûtés du monde, les magistrats nourris dans les idées d'austérité et de liberté antiques, enfin parmi des philosophes de la plus haute portée, tels qu'Arnauld, Nicole, Pascal.

« Les *jansénistes*, sorte de puritains du catholicisme, défendaient la grâce à la manière de Calvin : ils faisaient de Dieu un maître inflexible, de l'homme un esclave; ils prêchaient le renoncement aux sens et à la matière; ils se prononçaient contre la dévotion aisée et surtout contre la fréquence de la communion. Leur spiritualisme rigide... rendait la religion inabordable au vulgaire.

. . . . . .

« L'apparition de cette secte inquiéta le gouvernement. Richelieu, craignant de trouver en elle un calvinisme mitigé, et voyant dans ses rangs la plupart de ses ennemis, la persécuta. Mais, à sa mort, elle prit des développements : elle s'unit intimement au parlement, eut une part très-active aux troubles de la Fronde, et fournit au cardinal de Retz ses auxiliaires les plus zélés : « Il se trou- « vait, dit Omer Talon, que tous ceux « qui étaient de cette opinion n'aimaient « pas le gouvernement. » Le jansénisme, par ses doctrines opposées à l'autorité et l'appui qu'il trouvait dans le parlement, pouvait devenir politique et prendre une position semblable à celle du calvinisme; la querelle qu'il élevait était celle des gomaristes et des arminiens qui avait causé des troubles si sanglants en Hollande; enfin Port-Royal avait été, après la chute de la Fronde, le refuge des mécontents, et principalement de la duchesse de Longueville. Mazarin résolut de détruire cette secte. .

. . . . . .

« Le jansénisme, avec ses doctrines sur la grâce, son opposition à la cour de Rome, son antipathie pour la communion, devint ainsi UNE SORTE DE LUTHÉRANISME BATARD, la réforme sans le libre examen: « Les gens « de cette secte, disaient les calvinistes, sont « bien embarrassés pour démontrer qu'ils « ne sont point protestants. » La persécution commença. . . . . .

. . . . . .

« Alors Pascal publia, en 1654, ses *Lettres provinciales*. . . . . .

« L'ordre (des Jésuites) ne s'est pas relevé de cette attaque, QUELQUE INJUSTE ET PASSIONNÉE QU'ELLE FUT. . . . . .

. . . . . .

« Les jansénistes, espèce de stoïciens du christianisme, pleins de science et de vertu, avaient quelque chose de sec, d'étroit, d'égoïste, de stationnaire; les Jésuites,..... malgré leurs erreurs et leur ambition (630), avaient des idées plus larges, plus sociales et plus progressives. Louis XIV n'hésita pas entre ces deux partis..... Il regardait les jansénistes comme des ennemis de l'unité, des protestants cachés, les restes de la Fronde: « il croyait voir, dans cette secte, « le caractère et la conduite de ses princi- « paux chefs, une tendance au presbytéra- « nisme, et il était convaincu qu'ils se se- « raient montrés aussi séditieux et aussi « républicains que les calvinistes, s'ils « avaient eu autant d'énergie. »

« Tout ce qui haïssait le gouvernement haïssait les Jésuites, et par conséquent se jeta du côté des jansénistes, qui devinrent ainsi le parti de l'opposition. Ce n'est pas que tous ceux qui embrassaient le molinisme ou le jansénisme s'inquiétassent beaucoup de la grâce et du libre arbitre; mais dans ce temps, où la société était encore profondément religieuse, les intérêts politiques se débattaient sous la forme des discussions théologiques. . . . . .

. . . . . .

« Le jansénisme, ÉTANT LE PARTI DE L'OPPOSITION UNIVERSELLE, avait grandi avec les fautes et les revers de Louis XIV; il avait blâmé la guerre de la succession; il avait blâmé la paix d'Utrecht; il censurait tous les actes du gouvernement; il exagérait les misères publiques; il accusait le roi d'inepties, de cruauté, de lâcheté; il disait qu'il était initié à l'ordre des Jésuites, et que son confesseur avait obtenu de lui un serment d'obéissance. C'ÉTAIT UNE OPPOSITION SOURDE, LACHE, CALOMNIEUSE, mais d'autant plus inquiétante, qu'elle était vague, cachée, qu'on la sentait partout, même dans les ministères, même à la cour, qu'elle gagnait une grande partie du clergé, les Bénédictins, les Oratoriens et autres savants religieux. On peut en considérer comme l'expression complète le duc de Saint-Simon, homme probe, instruit, austère, mais plein de haine, d'envie, d'égoïsme, entiché de sa dignité jusqu'au plus parfait ridicule, désespéré d'être inoccupé et se mêlant de tout, écoutant à toutes les portes, accueillant les scandales de toutes mains, hargneux contre tout ce qui s'élève dans ce « long règne de vile bourgeoisie, » détestant le roi, dont il est pourtant le courtisan assidu; enfin, répandant secrètement tout son fiel, tout son orgueil acariâtre, toute son envie de dire et de faire, dans de longs mémoires qui n'ont été connus que de nos jours, galerie vivante de toute cette cour, de tout ce siècle, qui n'a pas d'égale

(630) On répète cette accusation banale, sans jamais l'établir. Pourtant l'histoire ne vit pas d'assertions, mais de faits.

et pour le style et pour la passion, et pour l'injustice et pour le talent d'observation.

. . . . . .

. . . . . .

Pendant ce temps grandissait, à l'ombre de ces obscures querelles, la dernière héritière de l'idée luthérienne et de toutes ses conséquences jusqu'au jansénisme, la philosophie du XVIII^e^ siècle, qui devait renverser les Jésuites, la royauté, la société et la religion elle-même.» (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, tome III.)

DEUXIEME SECTION.

INFLUENCE DU PROTESTANTISME SUR LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les philosophes rationalistes du XVII^e^ siècle.

LE RATIONALITE. — Les philosophes de la Renaissance trouvèrent de glorieux continuateurs dans les penseurs du XVII^e^ siècle. Descartes porta à l'autorité religieuse les coups les plus violents, en affectant pour elle un respect qui ne peut nous tromper aujourd'hui. Gassendi usa de la même réserve en combattant les idées outrées de spiritualisme et d'ascétisme que le christianisme avait fait dominer dans le monde. D'autres philosophes, qui vivaient dans les pays plus libres, n'eurent pas besoin des mêmes précautions. Hobbes attaqua avec plus de résolution que Gassendi la morale du moyen âge, et montra la nécessité de soumettre au pouvoir civil le clergé des diverses communions. Spinosa, après avoir développé la même idée, contesta hardiment les preuves de la révélation chrétienne et donna à la notion de Dieu toute sa grandeur et toute son élévation en ruinant l'anthropomorphisme religieux. Enfin Bayle se servit d'un scepticisme apparent pour saper l'autorité des dogmes et proclamer l'avénement de la tolérance universelle.

CHAPITRE II.

L'athéisme au XVII^e^ siècle. — Enchaînement logique des idées de Hobbes (1588).

L'APOLOGISTE. — «Si cette morale, qui réduit toute passion à un mouvement qui commence ou qui finit, le bien à l'objet d'un brutal appétit, et la liberté à l'absence des chaînes, paraît logiquement déduite des premiers principe de la philosophie de Hobbes, de même sa politique si connue résulte immédiatement de sa morale. En effet, dès que toute pensée résulte d'une sensation et d'un mouvement, tout acte d'un appétit, il faut renoncer à trouver dans l'homme naturel d'autres lois et d'autres règles que celles de la nature même auxquelles il est soumis. Il ne peut y avoir en lui aucun principe d'affection pour ses semblables, aucune idée de devoir, aucune tendance à l'association. L'abeille et le castor sont sociables, mais l'homme ne l'est pas, car tout homme est son ennemi naturel, tout homme a des besoins semblables aux siens, puise à la même source, et détruit ou amoindrit les conditions nécessaires à la conservation de sa vie. D'ailleurs chacun a le droit de pourvoir à sa subsistance au détriment des autres, et notamment de diminuer le nombre des bouches par tous les moyens possibles. En un mot, l'homme est un enfant dans cette doctrine, mais un enfant robuste et par conséquent, selon ce mot de Hobbes, *malus puer robustus*, un méchant.

« Ainsi les hommes sont en guerre. Mais les hommes sont égaux, égaux en force, puisque, tout compensé, on voit que tous peuvent atteindre au même résultat, à savoir: le plus faible tuer le plus fort, et que la femme même est, par cette raison, l'égale de l'homme; et égaux quant aux facultés de l'esprit, en ce qu'aucun n'en sait plus qu'un autre pour ce qui peut tendre à sa conservation. Il résulte de cette égalité, qu'après qu'on a bien pesé les avantages et les inconvénients de la guerre, on doit trouver qu'il y a plus de sûreté et moins de chances à courir en y renonçant. De là le contrat par lequel chacun renonce à ses droits vis-à-vis des droits de tous. Mais comment sera-t-il respecté, ce contrat qui viole les droits de la nature et ne peut engager, par conséquent, ni les descendants des contractants ni les contractants eux-mêmes? A une seule condition, c'est que l'un des contractants sera immédiatement armé de la force, et de la plus grande force possible, à l'égard des autres. Quel gouvernement sera donc le meilleur? Le plus central, le plus absolu, le plus parfait en lui-même: la monarchie avec le despotisme.

« Parvenu à ce point, le philosophe est soulagé; il a trouvé la loi et la vraie morale. C'est la volonté du plus fort, volonté que son propre intérêt limitera et dirigera, c'est elle qui enseignera le juste et l'injuste. La vertu dépendra de sa détermination, le bien et le mal de son caprice, et les hommes vivront en paix. Pour le penseur seul, une fois que la nécessité du contrat est admise, l'idée du devoir et de la vertu peut devenir quelque chose; le vice est ce qui est opposé au contrat, et les prescriptions du philosophe s'accordent alors avec celles de la Bible; mais tout cela est artificiel, car la cité est une machine, un monstre, un Léviathan.

« Il est cependant une puissance au-dessus des puissances de la terre. L'homme, attaché comme Prométhée sur le rocher et rongé d'inquiétudes sans nombre, pensées de mort, de misère et de malheur, qui ne lui laissent de relâche que pendant les nuits,

tourmenté d'une crainte perpétuelle dans l'ignorance des causes, comme dans les ténèbres, l'homme veut absolument accuser quelqu'un de sa torture. De là naît l'idée des puissances et des agents invisibles; de là les dieux, créés par la peur. Il faut un Dieu aussi, mais un Dieu unique à celui qui remonte de cause en cause, et, à l'exemple des plus raisonnables parmi les anciens philosophes, trouve un premier moteur, cause éternelle de toutes choses.

« La substance des puissances invisibles ne peut évidemment être que matérielle comme toute substance. Les anges dont parle la Bible, où du reste le mot *immatériel* ne se lit jamais, sont des fantômes. Quant à Dieu, il est grand, dit-on, il est donc corps. *En lui nous nous mouvons, nous vivons et nous sommes*, il est donc corps encore. Les noms que nous lui donnons, *bon*, *puissant*, etc., n'expriment en aucune manière son essence, mais seulement notre volonté de lui appliquer les noms des choses les plus formidables et les meilleures que nous connaissions. (*Léviathan*, *append.—De la nat. hum.*, page 258.) Le culte des puissances invisibles est le même naturellement que le culte des grands de la terre : honneurs rendus, présents offerts, etc. (*Léviathan*, chap. 2, page 57). La loi prescrite par Moïse au nom du maître, *Dominus*, a constitué l'Eglise; le maître l'a agrandie et complétée en la personne de Jésus, sanctifiée enfin en celle de l'Esprit (*Id.*). — Ce qui perce le plus en tout cela, c'est la volonté de fonder un gouvernement théocratique, fin singulière d'un sensualisme absolu ! Mais si l'on se demande enfin ce que Hobbes pouvait entendre dans le fait par le nom de Dieu, on reconnaît que le premier moteur, cause éternelle des choses (*Id.*, chap. 12), est inintelligible selon ses idées, que l'échelle des causes (*Nat. hum.*, page 257), n'exprime rien, si ce n'est la faculté d'ajouter sans cesse et de supposer à un conséquent un antécédent. Le *moteur* et la *cause* première ne peuvent donc se comprendre qu'en un seul sens, à savoir quand on les envisage dans le même sujet primitif que le *mû* et que *l'effet*. Alors on prend pour Dieu la matière première douée d'une puissance de mouvement et d'accidents, indéterminée, infinie. Ces accidents sont et se succèdent suivant une série nécessaire, sans que nous puissions comprendre ni leur origine, ni leur fin, ni le monde vague que seuls ils nous font connaître à nous dont la raison se réduit à compter des apparences.

« La crainte des puissances invisibles est la religion, soit que ces puissances soient feintes par celui qui craint, ou conçues d'après des fables publiquement reconnues. Si elles ne sont pas reconnues, c'est superstition; si les puissances existent réellement, c'est la vraie religion. Mais, quoi qu'il en soit, le monarque peut seul déterminer les croyances religieuses et le culte public, qui intéresse à un si haut degré la tranquillité et la sécurité sociales. L'Eglise est la réunion des Chrétiens en une personne suprême dont l'ordre seul peut les rassembler ou les disperser, et, sur l'ordre du monarque légitime, le Christ même peut être renié par le fidèle.

« Nous n'avons exposé dans ce qui précède que la doctrine publique et explicite de Hobbes. Hobbes, homme pratique avant tout, et fortement préoccupé de la question d'utilité physique et sociale pour les hommes, dut nécessairement vouloir fonder une doctrine humaine et applicable; mais en elle se tient cachée, comme au fond d'un sanctuaire, une doctrine plus profonde, seule définitive et complète. On l'entend parler quelquefois, mais elle ne se développe jamais tout entière et devant tous les yeux; la voici : l'homme a été considéré comme miroir du monde extérieur; ce monde en lui représenté a été réduit à de purs mouvements quant à tous ses phénomènes; l'homme qui en fait partie a dû être soumis au même mode d'explication de toutes ses modifications; enfin le fatalisme, l'indifférence morale universelle, la loi des appétits, et le droit du plus fort ont complété la doctrine. Mais il y resterait un grand vice, et il y aurait une grande objection possible si l'on devait s'en tenir là. En effet, les facultés de l'esprit, l'acte d'imaginer et de compter, en tant que l'on imagine et que l'on compte, tout cela n'est pas le corps extérieur, n'est pas le fantôme. L'homme demeure inexpliqué. Quelle est donc enfin la vérité ? C'est que les choses en elles-mêmes sont absolument inabordables et inintelligibles. L'imagination et la mémoire sont pleines de fantômes, et ces fantômes ne sont pas en nous ce que sont en eux-mêmes les objets extérieurs. Nous ne savons pas ce que nous sommes, puisque nous ne connaissons rien que par l'exercice des facultés que nous voudrions connaître; nous ne connaissons pas le monde, puisque, d'une part, des idées sensibles, pures illusions, nous le représentent, et que de l'autre les idées et les mots qui prétendent exprimer autre chose qu'un phénomène présent manquent de réalité et d'appui hors de nous. Nous devons donc reconnaître que nous sommes les misérables jouets d'un *phantasmatisme* perpétuel.

« Mais il faut aller plus loin encore. Je ne connais, je ne perçois, pour mieux dire, rien que de matériel, c'est-à-dire sous la forme de fantôme, Dieu est inintelligible; l'idée que j'ai de la cause est purement relative à moi-même et à mon expérience, sans me rendre certain d'aucune nécessité extérieure, car il n'y a de nécessité que dans les mots quand j'ai une fois établi leurs rapports et leurs définitions. Enfin une seule chose est certaine, à savoir ma propre existence, révélée par le rêve qui me joue et par l'épouvante que jettent les spectres dans la nuit profonde où je suis plongé. Je suis Dieu, la vie est mon malheur, et je crains le néant. » (Renouvier, *Manuel de philosophie moderne*, l. III, § 1er.)

CHAPITRE III.

Gassendi prépare l'épicuréisme du XVIII*e siècle* (1592).

« Gassendi suit exactement Epicure sur la question de l'origine des connaissances et du critérium de la certitude. Les sens, suivant lui, ne trompent jamais, et l'erreur ne provient que du jugement et de l'esprit qui le prononce. Les sens nous enseignent l'existence des corps, et leur variation perpétuelle manifestée par les phénomènes de génération et de corruption ; or, rien ne pouvant provenir de rien, principe tiré de l'expérience et de l'ordre de la nature, il faut qu'il existe une matière première. Mais cette matière, étant soumise à la génération et à la corruption, ne peut être une et simple ; elle est donc composée d'*uns* et de *simples*. Ce sont là les principes et les éléments des choses, les atomes. On peut appeler atome ce qui est impassible, assuré contre toute blessure, indivisible à raison de sa petitesse et de sa solidité. La solidité de l'atome et son insécabilité tiennent à ce qu'il est contigu, sans vide, inattaquable ; ses propriétés sont la figure, qui est variable de l'un à l'autre; la grandeur, qui est réelle et soumise à la quantité, quoiqu'il y ait des myriades, bien plus, d'innombrables myriades d'atomes dans le moindre corpuscule sensible ; et le mouvement, dont nous parlerons plus au long tout à l'heure. Cela posé, le corps, qui est sensible par sa masse, par sa figure et par sa résistance (solidité ou impénétrabilité), n'est pas le seul principe des choses; mais, outre ce corps, qui seul peut toucher et être touché, il existe quelque chose d'incorporel, d'impalpable, sans solidité, incapable d'action ou de passion : c'est le vide, lien des corps, espace qui les sépare et sans lequel il n'y aurait pas de mouvement possible. De ces deux principes on peut déduire une explication mécanique des phénomènes naturels.

. . . . . .

« Gassendi commence par impliquer, dans sa définition de la philosophie, le principe sensualiste qu'il devrait d'abord chercher à établir. Il dit en effet que la philosophie est *l'amour, l'étude et l'exercice de la sagesse*, et par sagesse il entend une *disposition de l'esprit à bien sentir les choses et à bien agir dans la vie*, de telle sorte que, pour y parvenir, il faille rechercher la vérité des choses (d'où cette partie de la philosophie qui est la *physique*), et l'honnêteté dans la vie (d'où cette autre partie qui est l'*éthique*). De cette double sagesse résulte la vertu, perfection de l'esprit en ses deux facultés : l'intelligence ou entendement, la volonté ou appétit. L'un vise au vrai, l'autre à l'honnête ; et la félicité, le repos, la santé même, en sont les conséquences.

« Le même principe paraît au commencement de la logique où Gassendi définit les idées par les images, et divise l'art de bien penser, qui est la logique artificielle, en trois parties : *bien imaginer* (c'est à-dire se représenter la véritable et légitime image de chaque chose); *bien proposer* (c'est-à-dire affirmer ou nier en rapportant à chaque chose ce qui lui convient) ; *bien conclure* (c'est-à-dire inférer d'une proposition sa légitime conséquence) ; enfin, *bien ordonner* les propositions et leurs conséquences. Selon lui, toute idée vient directement ou indirectement des sens et est singulière, mais l'esprit généralise en abstrayant les différences ou imaginant dans plusieurs singuliers ce qu'ils ont de commun. On comprend comment il règle sans difficultés les formes de la proposition, du syllogisme et de la méthode double, synthétique et analytique, en s'appuyant sur ces bases ; mais il faudrait expliquer ce qu'est la légitime image d'une chose, et comment chaque chose ayant son image, on peut en voir une qui convienne à plusieurs choses et ne représente pas leurs différences; car si une idée générale est une image, au lieu d'être un pur nom, représentant arbitraire d'un vague fantôme, on est en droit de demander l'image de la substance, de l'accident, de la couleur en général, ou encore celle du monde, de l'imagination elle-même, et de l'esprit. A la vérité, Gassendi reconnaissait qu'une abstraction partielle (et ses principes lui défendaient d'en admettre d'autres) ne peut avoir lieu, comme la vue de soi et la pensée de la pensée, que dans un sujet incorporel; mais alors on se demande quel moyen naturel nous avons de connaître toutes ces nouveautés, et l'on n'en trouve aucun. Nous sommes ainsi ramenés à la question du critérium de certitude ; puisque Gassendi considère toute image en soi comme vraie et le jugement seul comme faillible ; quand il fait une proposition sur le sujet de cette image, il devrait avouer de deux choses l'une : ou que nous n'avons aucun moyen certain de prononcer en connaissance de cause, étant bien constant que les images varient sans cesse, et d'après notre disposition et d'après celle des corps extérieurs ; ou que tout est relatif, inconsistant et mobile, de sorte qu'il n'y ait ni vérité, ni fixité, ni existence quelconque autrement que dans l'instant même qui passe, qui est passé, et dans la sensation présente. Ces conséquences extrêmes, qui ne répugnent pas au fond à une doctrine qui livre, comme le fait celle d'Epicure, la production de tous les phénomènes tant objectifs que subjectifs du monde au hasard de la rencontre des atomes, sont au contraire bien antipathiques aux idées de Gassendi, qui fait comparaître Dieu et l'âme au-dessus du mouvement atomal. Pourquoi donc appeler cette âme et ne pas s'en servir? Pourquoi reconnaître l'esprit qui abstrait et généralise pour le jeter ensuite comme un étranger au milieu des atomes? Pourquoi le détruire en lui refusant l'activité, et rendre son essence incompréhensible en soumettant toutes ses modifications à celles de l'être inerte, tandis qu'on a besoin de lui au contraire dans la divinité

pour créer les atomes, pour agir sur eux, pour les mouvoir, et pour ordonner les lois de leurs révolutions? Nous trouvons ici la première différence entre Epicure et Gassendi, mais il en résulte une contradiction dans le système de ce dernier.

« Lorsque Gassendi interprète et adopte l'axiome *Nihil ex nihilo*, qui, d'après lui comme d'après Epicure et Lucrèce, résulte, comme une conséquence forcée, du mode et de l'ordre de production des phénomènes sensibles, et qu'il refuse l'application de cet axiome à Dieu et à l'action divine, il fait, hors de cet ordre, un bond tout à fait impossible à expliquer et à justifier, puisque une notion, telle que peut être celle de la création de l'univers tiré du néant, n'a pu entrer par aucune voie dans son esprit, et que Dieu même, le Dieu des Chrétiens, est tout à fait au delà des êtres sensibles ou naturels et de leurs analogies. Ici donc le système périt encore.

. . . . . .

« Nous n'avons pas besoin de dire que les principes des épicuriens ne sont pas ceux qui aident Gassendi à prouver l'existence de Dieu pur esprit, omniprésent, de la Providence, et des causes finales, et qu'il ne trouve pas dans les conséquences de sa théorie ce qu'il a si soigneusement écarté du commencement. Il n'y a donc aucune unité dans sa doctrine.

. . . . . .

« En résumé, nous devons répéter notre assertion première: il est impossible de trouver une méthode et un dogme philosophique original et bien lié dans les longues dissertations de Gassendi. Quant à son système de morale, qui est celui d'Epicure interprété et réhabilité, quelle que puisse être la valeur de cette réhabilitation au point de vue de l'Eglise, il reste que le principe est toujours le même; or, ce principe est, selon nous, l'égoïsme. Une morale qui donne le repos personnel et la jouissance intérieure (peu importe qu'il s'agisse de l'âme ou du corps) pour but à l'action, pour objet à la vie de l'homme, intronise l'égoïsme en principe, sauf à le condamner plus tard quand il voudra se déployer librement. Mais alors la faute est faite: il n'est plus temps. Vous aimez vos amis, parce que vous jouissez auprès d'eux; vos parents, parce qu'ils vous aiment et vous soignent; l'étude, parce qu'il est doux de savoir, et aussi de savoir plus que les autres; l'honnêteté, parce qu'une mauvaise action trouble la tranquillité de l'âme; le plaisir modéré, parce que l'excès est une maladie; la vie enfin, parce que vous vous sentez, vous vous connaissez, vous vous admirez voluptueusement? Eh bien! vous êtes un égoïste à qui il ne manque qu'une passion, c'est-à dire une maladie, pour fouler aux pieds tout ce qui ne vous touche pas directement, et qu'une autre passion, qui est le génie, le mépris des hommes, le courage, ou l'ignorance de l'enfer, pour calomnier, pour voler, pour tuer sans remords. Nous comprenons que le disciple ancien d'Epicure, qui s'efforce de dominer le monde du hasard pour ne rien craindre et ne rien espérer, nous comprenons que, comme le sceptique, il place la vertu dans l'indifférence et le repos, mais ce n'est pas là cette vertu qui apprend au Chrétien à exposer son âme pour sauver celle du prochain.

« Ainsi naquit, à côté du sensualisme rationnel par lequel Hobbes transforma, ou si l'on veut développa la doctrine d'Aristote, un autre sensualisme aveugle et naïf que l'on cherchait vainement à modifier par l'introduction de principes théologiques étrangers. Mais sa physique et sa morale devaient être exploitées plus tard dans toute leur pureté et jusqu'à leurs dernières conséquences. » (Renouvier, *Manuel de philosophie moderne*, t. III.)

CHAPITRE IV.

Descartes. — Dangers du cartésianisme (1596).

« C'était chez le peuple le plus avancé en civilisation et dans une langue qui achevait alors sa formation, que devait se compléter la révolution du *libre examen* dans la science. Descartes, né en 1596, mort en 1650, fut le Luther de la philosophie; il résuma et développa, jusqua sa dernière conséquence, le grand principe du XVI^e^ siècle. Commençant par douter de tout, excepté de ce qui doute en lui, la pensée, il voulut que l'homme cherchât la conscience de Dieu et de lui-même dans sa raison. « Il n'y a « d'autre autorité, dit-il, que celle de la « pensée individuelle; l'existence même a « pour unique manifestation la pensée, et je « ne suis par moi-même que parce que je « pense. » Descartes fit pour la philosophie moderne ce que Socrate avait fait pour la philosophie ancienne. » (Lavallée, *Histoire des Français*, t. III.)

Descartes vit-il les conséquences de ses idées, et fut-il, comme l'affirme M. Bouillier, un rationaliste prudent et sournois, ou fut-il sincèrement catholique? Telle est la question qu'il s'agit de résoudre.

CHAPITRE V.

Du christianisme de Descartes.

« M. Emery a publié, en 1811, une *Vie religieuse* de Descartes, suivie de ses *Pensées sur la religion*, qui forment une véritable apologie. Au lieu de puiser des citations dans ces deux livres, connus de nos lecteurs, nous préférons donner de simples extraits de la *Vie abrégée* du philosophe, par Baillet; car elle a été composée sur des lettres et manuscrits autographes de celui qui en est l'objet.

. . . . . .

« Il recourut à Dieu pour le prier de lui faire connaître sa volonté sans énigme, de vouloir bien l'éclairer et le conduire dans la recherche de la vérité. *Il tâcha même d'intéresser la sainte Vierge dans cette affaire*, qu'il jugeait la plus importante de la vie; et, prenant occasion d'un voyage qu'il mé-

ditait en Italie, *il forma le vœu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette*, qu'il ne put accomplir que quelques années après.

« Descartes revoyait son traité du *Monde*, pour l'adresser au P. Mersenne, et le faire imprimer à Paris, lorsqu'il apprit la nouvelle de la disgrâce de Galilée. Ce mathématicien avait été obligé, par les inquisiteurs du saint-office, d'abjurer publiquement son opinion du mouvement de la terre, comme une hérésie ; et il avait été renfermé dans les prisons de l'inquisition (631). Ce fait surprit d'autant plus Descartes, qu'il avait d'un côté BEAUCOUP DE SOUMISSION POUR LE SAINT-SIÉGE, et que, de l'autre côté, il était persuadé que l'opinion du mouvement de la terre était la plus vraisemblable et la plus commode pour expliquer tous les phénomènes. C'est sur cette hypothèse qu'il avait construit la plus grande partie de son *Monde;* de sorte que, ne la pouvant ôter sans rendre tout le reste défectueux, il aima mieux resserrer son traité que de le faire paraître estropié, ou de s'exposer à la méchante humeur des inquisiteurs de Rome.

« Le lendemain du jour où Descartes fut atteint de la maladie qui devait le mener au tombeau, on le vit s'approcher, avec les autres fidèles, des sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie, qu'il reçut des mains du P. Viogué, augustin, missionnaire et aumônier de l'ambassadeur de France en Suède. C'était le jour de la Purification de la sainte Vierge.

« Le malade avait un transport au cerveau. Ce transport céda vers la fin du septième jour, et l'usage de sa raison lui fut complétement rendu. Il profita du moment où il était maître de sa tête pour envoyer chercher le P. Viogué, *son confesseur*, qui prêchait alors une mission à quelques lieues de Stockholm. Il pria ensuite ceux qui l'approchaient de ne le plus entretenir que de la miséricorde de Dieu et du courage avec lequel il devait souffrir la séparation de son âme. Il demeura pendant les deux derniers jours dans une tranquillité fort grande, et il mourut paisiblement entre les bras du P. Viogué, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de cinquante-trois ans, dix mois et onze jours.

« Descartes n'avait pas la prétention de penser, comme on le lui a reproché, qu'on dût être philosophe pour être Chrétien ; il croyait seulement que, tout en mettant la raison humaine à la discrétion de la foi divine, la foi ne dédaignait cependant pas de se servir du raisonnement pour captiver la raison et s'en faire obéir.

« Il était persuadé que ses opinions pouvaient avantageusement servir à expliquer les vérités de la foi. Il ne croyait pas qu'il y eût rien, dans tout ce qui peut regarder la théologie et la religion, avec quoi sa philosophie ne s'accordât beaucoup mieux que ne fait la philosophie vulgaire. Et pour ce qui est des controverses qui s'agitaient de son temps dans les écoles théologiques, à cause des faux principes de philosophie sur lesquels il les croyait fondées, il espérait qu'elles cesseraient, et qu'elles tomberaient d'elles-mêmes s'il arrivait jamais que ces opinions fussent reçues.

« Une chose le flattait par-dessus toutes les autres : c'est que, décrivant la naissance du monde selon les principes de la physique, et s'étant souvenu de lire le premier chapitre de la Genèse, il avait trouvé qu'il pouvait s'expliquer entièrement, suivant ses imaginations, beaucoup mieux qu'en toutes les façons dont les interprètes l'expliquaient.

« Il était si persuadé de la conformité totale de ses opinions avec ce que l'Eglise nous enseigne des vérités de la foi, que la transsubstantiation même, qu'il est impossible, selon les protestants, d'expliquer par la philosophie ordinaire, est, selon lui, très-facile par la sienne. Son explication, au jugement de tous les catholiques cartésiens, est beaucoup moins embarrassante que celle qu'on nous donne dans les écoles ; et si l'on en croit quelques Jésuites, il a fort clairement expliqué tout le mystère de l'Eucharistie suivant ses principes, sans aucune entité d'accidents.

« C'est ce qui a fait regarder par les universités protestantes la doctrine cartésienne comme très-préjudiciable au calvinisme.

« Il s'est trouvé des calvinistes qui, par un trait de malice inouïe, ont cru se faire honneur de le mettre de leur nombre. Mais la calomnie a été confondue par les témoignages d'une infinité de gens de l'une et de l'autre communion, par les certificats de la reine de Suède, de la princesse Elisabeth, du P. Viogué, son confesseur, de M. Chanut, de M. Clerselier, et enfin par la justice que l'Eglise a fait rendre à sa mémoire dans les honneurs publics d'une sépulture que nous regardons comme le sacrement des morts et le sceau de la communion des saints.

« Cette justice était bien due à un aussi religieux observateur des lois de l'Eglise qu'était ce philosophe. Jamais il n'avait manqué de zèle pour elle ; mais ce zèle n'était ni aveugle, ni déréglé. Jamais il n'eut honte de professer publiquement sa catholicité au milieu des sociétés séparées de l'Eglise. Jamais il ne laissa échapper de sa plume ni de sa bouche aucun terme de liberté ou d'irrévérence touchant certains usages de notre Eglise, sur lesquels les philosophes et les esprits forts ont coutume de faire les plaisants. Le respect qu'il avait pour le ministère évangélique des théologiens protestants ne lui fit jamais dire un mot qui parût complaisant ou favorable au schisme ou à l'hérésie.

« Sa conduite n'était pas moins édifiante que ses discours. Il ne faisait pas consister tous les devoirs d'un véritable Chrétien dans

(631) Il faut lire sur cette question la dissertation de M. DE FALLOUX dans le *Correspondant*.

un culte intérieur seulement, comme font plusieurs philosophes. Il était soigneux de l'accompagner de tous les exercices d'un bon catholique, et il s'acquittait de toutes ses obligations comme aurait fait le plus humble et le plus simple des fidèles. Il fréquentait surtout les sacrements de pénitence et d'Eucharistie avec toutes les dispositions d'un cœur contrit et d'un esprit humilié, autant qu'il est permis de s'en rapporter à la foi des confesseurs qui gouvernaient sa conscience en Hollande et en Suède.

« L'attachement qu'il avait pour tout le corps de l'Eglise dont il était membre était soutenu d'une soumission sincère et sans réserve pour son autorité. Il avait de la déférence pour tout ce qui portait le caractère ou seulement le nom du Saint-Siége, et il faisait estime de la Sorbonne, c'est-à-dire de toute la Faculté théologique de Paris, qu'il regardait comme dépositaire de la clef de la science, sachant que celle de la puissance était entre les mains du Pape et des évêques. C'est ce qui lui faisait croire que sa conscience serait toujours en sûreté, tant qu'il aurait *Rome et la Sorbonne de son côté.* » (Cet extrait est de M. Bretonneau, écrivain catholique.)

CHAPITRE VI.

Opinion de M. Bouillier sur les résultats de la philosophie cartésienne

« Nous avons suivi, depuis son origine jusqu'à son terme, ce mouvement philosophique dont Descartes est le chef. Notre tâche d'historien est achevée ; nous n'avons plus rien à raconter, mais la tâche plus difficile de juger nous demeure tout entière. — Il nous a été impossible de revenir sur nos pas, armé de la critique, sans éprouver, au premier abord, un certain sentiment de découragement et de scepticisme, car la route que nous avons parcourue est toute couverte de ruines. — Tous les systèmes que nous avons successivement étudiés ont passé dans la science ; ils ont été remplacés par d'autres systèmes; ils ne jouent plus aucun rôle sur la scène philosophique du XIX^e^ siècle. Ont-ils donc péri tout entiers ? De toutes les opinions des plus grands génies dont la philosophie s'honore, ne reste-t-il que néant et poussière ? Cette grande révolution philosophique n'a-t-elle enrichi le monde d'aucune vérité nouvelle (632) ? » (Francisque Bouillier, *Histoire de la révolution cartésienne.*)

CHAPITRE VII.

Spinosa (1632).

« Benoît Spinosa, Juif de naissance, puis déserteur du judaïsme, et enfin athée, était d'Amsterdam. Je n'ai pu apprendre rien de particulier touchant sa famille ; mais on a lieu de croire qu'elle était pauvre et très-peu considérable. Il étudia la langue latine sous un médecin qui l'enseignait à Amsterdam ; et il s'appliqua de fort bonne heure à l'étude de la théologie, et y employa plusieurs années, après quoi il se consacra tout entier à l'étude de la philosophie. Comme il avait l'esprit géométrique et qu'il voulait être payé de raisons sur toutes choses, il comprit bientôt que la doctrine des rabbins n'était pas son fait ; de sorte qu'on s'aperçut aisément qu'il désapprouvait le judaïsme en plusieurs articles ; car c'était un homme qui n'aimait pas la contrainte de la conscience, et grand ennemi de la dissimulation : c'est pourquoi il déclara librement ses doutes et sa croyance. On dit que les Juifs lui offrirent de le tolérer, pourvu qu'il voulût accommoder son extérieur à leur cérémonial ; qu'ils lui promirent même une pension annuelle, mais qu'il ne put se résoudre à une telle hypocrisie : il ne s'aliéna néanmoins que peu à peu de leurs synagogues ; et peut-être aurait-il gardé plus longtemps quelques mesures avec eux, si, en sortant de la comédie, il n'eût été attaqué traîtreusement par un Juif, qui lui donna un coup de couteau. La blessure fut légère, mais il crut que l'intention de l'assassin était de le tuer : dès lors il rompit entièrement avec eux, et ce fut la cause de son excommunication.

« J'en ai cherché les circonstances sans avoir pu les déterrer. Il composa en espagnol une apologie de sa sortie de la synagogue. Cet écrit n'a point été imprimé : on sait pourtant qu'il y mit beaucoup de choses qui ont ensuite paru dans son *Tractatus theologico-politicus*, imprimé à Amsterdam, l'an 1670 ; livre pernicieux et détestable, où il fit glisser toutes les semences de l'athéisme qui se voit à découvert dans ses *Opera posthuma.*

(632) Le grand Bossuet, tout *cartésien* qu'il était, parce qu'il voyait comme Descartes, dans la *Méthode*, un moyen de réduire les *rationalistes*, ne lui a pas d'entrevoir le parti que ceux-ci pourraient en tirer à leur tour contre les intentions de Descartes et les vrais intérêts de la raison et de la vérité ; et il épanchait ainsi ses alarmes : — « Pour ne vous rien dissimuler, je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise, sous le nom de *philosophie cartésienne.* Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie, et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse et feront perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des *philosophes* la distinction et l'immortalité de l'âme ; car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (ce qui, réduit à certaines bornes, est très-véritable), chacun se donne la liberté de dire : *J'entends ceci et je n'entends pas cela* ; et, sur ce *seul fondement*, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'*outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant.* Il s'introduit, sous ce prétexte, une liberté de juger qui fait que, sans égard à la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense... Ces mots vous étonneront, mais je ne les dis pas en l'air. Je parle sous les yeux de Dieu et dans la vue de son jugement redoutable, comme un évêque qui doit veiller à la conservation de la foi. » (*Lettres diverses*, tome II, p. 109, édition du *Panthéon.*) — Quelle prophétie !

« Lorsque Spinosa se fut tourné vers les études philosophiques, il se dégoûta bientôt des systèmes ordinaires, et trouva merveilleusement son compte dans celui de Descartes. Il se sentit une si forte passion de chercher la vérité, qu'il renonça en quelque façon au monde pour mieux vaquer à cette recherche : il ne se contenta pas d'être débarrassé de toutes sortes d'affaires, il abandonna aussi Amsterdam, à cause que les visites de ses amis interrompaient trop ses spéculations. Il se retira à la campagne ; il y médita tout à son aise ; il y travailla à des microscopes et à des télescopes. Il continua cette vie après qu'il fut établi à La Haye ; et il se plaisait tellement à méditer, à mettre en ordre ses méditations, et à les communiquer à ses amis, qu'il ne donnait que très-peu de temps à récréer son esprit, et qu'il laissait quelquefois passer trois mois tout entiers sans mettre le pied hors de son logis. Cette vie cachée n'empêchait pas le vol de son nom et de sa réputation. Les esprits forts accouraient à lui de toutes parts. La cour palatine le souhaita, et lui fit offrir une chaire de professeur en philosophie à Heidelberg. Il la refusa, comme un emploi peu compatible avec le désir qu'il avait de chercher la vérité sans interruption. Il tomba dans une maladie lente qui le fit mourir à La Haye, le 21 février 1677, à l'âge d'un peu plus de quarante-quatre ans. J'ai ouï dire que M. le prince de Condé, étant à Utrecht, l'an 1673, le fit prier de le venir voir.

« Ceux qui ont eu quelques habitudes avec Spinosa, et les paysans des villages où il vécut en retraite pendant quelque temps, s'accordent à dire que c'était un homme d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, fort réglé dans ses mœurs : cela est étrange, mais, au fond, il ne faut pas plus s'en étonner que de voir des gens qui vivent très-mal, quoiqu'ils aient une pleine persuasion de l'Evangile. Quelques personnes prétendent qu'il a suivi la maxime : *Nemo repente turpissimus*, et qu'il ne tomba dans l'athéisme qu'insensiblement, et qu'il en était fort éloigné l'an 1663, lorsqu'il publia la *Démonstration géométrique des principes de Descartes*. Il y est aussi orthodoxe sur la nature de Dieu, que M. Descartes même ; mais il faut savoir qu'il ne parlait point ainsi selon la persuasion. On n'a pas tort de penser que l'abus qu'il fit de quelques maximes de ce philosophe le conduisit au précipice. Il y a des gens qui donnent pour précurseur au *Tractatus politico-theologicus* l'écrit pseudonyme *De jure ecclesiasticorum*, qui fut imprimé l'an 1665. » (*Analyse de* Bayle [633].)

CHAPITRE VIII.

Les précurseurs de Spinosa.

« Je crois que Spinosa est le premier qui ait réduit en système l'athéisme, et qui en ait fait un corps de doctrine, lié et tissu selon la manière des géomètres ; mais, d'ailleurs, son sentiment n'est point nouveau. Il y a longtemps que l'on a cru que tout l'univers n'est qu'une substance, et que Dieu et le monde ne sont qu'un seul être. Pietro della Valle a fait mention de certains mahométans qui s'appellent Ehleltahkik, ou hommes de vérité, qui croient « qu'il n'y a pour « tout que les quatre éléments, qui sont « Dieu, qui sont l'homme, qui sont toutes « choses. » Il parle aussi des Zindikites, autre secte mahométane : « Ils approchent « des Sadducéens, et ils ont pris leur nom « d'eux. Ils croient qu'il n'y a point de Pro- « vidence, ni de résurrection des morts, « comme l'explique Giggoïus, sur le mot « Zindic... Une de leurs opinions est que « tout ce que l'on voit, que tout ce qui est « dans le monde, que tout ce qui a été « créé, est Dieu. » Il y a eu de semblables hérétiques parmi les Chrétiens ; car nous trouvons, au commencement du XIII^e^ siècle, un certain David de Dinant, qui ne mettait aucune distinction entre Dieu et la matière première. On se trompe, quand on affirme qu'avant lui personne n'avait débité cette rêverie : Albert le Grand ne parle-t-il pas d'un philosophe qui l'avait débitée ? Quelques-uns croient que cet Alexandre a vécu au temps de Plutarque ; d'autres marquent, en propres termes, qu'il a précédé David de Dinant : c'est ce qu'on lit à la marge du traité où le docteur angélique réfute cette extravagante et monstrueuse opinion. David de Dinant ignorait peut-être qu'il y eût un tel philosophe de la secte d'Epicure ; mais, pour le moins, faut-il qu'on m'avoue qu'il savait très-bien qu'il n'inventait pas ce dogme. Ne l'avait-il pas appris de son maître ? N'était-il pas le disciple de cet Amaulri, dont le cadavre fut déterré et réduit en cendres l'an 1208, et qui avait enseigné que toutes choses étaient Dieu et un seul être ?

« Je n'oserais dire que Straton, philosophe péripatéticien, ait eu la même opinion ; car je ne sais pas s'il enseignait que l'univers ou la nature fût un être simple et une substance unique : je sais seulement qu'il la faisait inanimée, et qu'il ne reconnaissait d'autre Dieu que la nature. Comme il se moquait des atomes et du vide d'Epicure, on pourrait s'imaginer qu'il n'admettait point de distinction entre les parties de l'univers ; mais cette conséquence n'est point nécessaire. On peut seulement conclure que son opinion s'approche infiniment plus du spinosisme que le système des atomes ; on a même lieu de croire qu'il n'enseignait pas, comme faisaient les atomistes, que le monde fût un ouvrage nouveau et produit par le hasard, mais qu'il enseignait, comme font les spinosistes, que la nature l'a produit nécessairement et de toute éter-

(633) Cette analyse n'est pas la même que celle qui a été donnée dans les *Démonstrations*. — M. Amand Saintes a publié une *Vie de Spinosa*, toute pleine de bienveillance pour ce *saint homme*. J'ai moi-même longuement parlé de ses idées dans la *Défense du christianisme historique*, t. I^er^.

nité. Les paroles de Plutarque signifient, ce me semble, si on les explique comme il faut, que la nature a fait toutes choses d'elle-même sans connaissance, et non pas que ses ouvrages aient commencé par un cas fortuit. Notez que Sénèque a mis dans les deux extrémités opposées le dogme de Platon et celui de Straton : l'un ôtait le corps à Dieu, et l'autre lui ôtait l'âme.

« Le dogme de l'âme du monde, qui a été si commun parmi les anciens, et qui faisait la partie principale du système des stoïciens, est dans le fond celui de Spinosa. Cela paraîtrait plus clairement, si des auteurs géomètres l'avaient expliqué ; mais, comme les écrits où il en est fait mention tiennent plus de la méthode des rhétoriciens que de la méthode dogmatique, et qu'au contraire, Spinosa s'est attaché à la précision, sans se servir du langage figuré qui nous dérobe si souvent les idées justes d'un corps de doctrine, de là vient que nous trouvons plusieurs différences capitales entre son système et celui de l'âme du monde. Ceux qui voudraient soutenir que le spinosisme est mieux lié devraient aussi soutenir qu'il ne contient pas tant d'orthodoxie; car les stoïciens n'ôtaient pas à Dieu la providence : ils réunissaient en lui la connaissance de toutes choses; au lieu que Spinosa ne lui attribue que des connaissances séparées et très-bornées.

« Je remarquerai, en passant, une absurdité de ceux qui soutiennent le système de l'âme du monde. Ils disent que toutes les âmes, et des hommes et des bêtes, sont des particules de l'âme du monde, qui se réunissent à leur tour par la mort du corps, et, pour nous faire entendre cela, ils comparent les animaux à des bouteilles remplies d'eau, qui flotteraient dans la mer; si l'on cassait ces bouteilles, leur eau se réunirait à son tout : c'est ce qui arrive aux âmes particulières, disent-ils, quand la mort détruit les organes où elles étaient enfermées. Quelques-uns même disent que les extases, les songes, les fortes méditations, réunissent l'âme de l'homme à l'âme du monde, et que c'est la cause pourquoi l'on devine l'avenir, en composant des figures de géomance. Il est facile de voir la fausseté du parallèle. La matière des bouteilles qui flottent dans l'Océan est une cloison qui empêche que l'eau de la mer ne touche l'eau dont elles sont pleines; mais, s'il y avait une âme du monde, elle serait répandue dans toutes les parties de l'Univers ; et ainsi rien ne pourrait empêcher l'union de chaque âme avec son tout, et la mort ne pourrait pas être un moyen de réunion.

« Je m'en vais citer un long passage de M. Bernier, qui nous apprendra que le spinosisme n'est qu'une méthode particulière d'expliquer un dogme qui a un grand cours dans les Indes.

« Il n'est pas que vous ne sachiez la doc- « trine de beaucoup d'anciens philosophes, « touchant cette grande âme du monde, dont « ils veulent que nos âmes et celles des ani- « maux soient des portions. Si nous péné- « trions bien dans Platon et dans Aristote, « peut-être que nous trouverions qu'ils ont « donné dans cette pensée. C'est là la doctrine « comme universelle des Pandets, gentils « des Indes; et c'est cette même doctrine qui « fait encore à présent la cabale des Soufys et « de la plupart des gens de lettres de Perse, « qui se trouve expliquée en vers persiens, « si relevés et si emphatiques, dans leur « Goultchetz-raz, ou *Parterre des mystères*; « comme ç'a été celle-là même de Flud, que « notre grand Gassendi a réfutée si docte- « ment, et celle où se perdent la plupart de « nos cyniques.

« Or, ces cabalistes, ou Pandets indous « que je veux dire, poussent l'impertinence « plus avant que tous ces philosophes, et « prétendent que Dieu ou cet Etre souverain, « qu'ils appellent *Achar*, *immobile*, *immuable*, « ait non-seulement produit ou tiré les âmes « de sa propre substance, mais généralement « encore tout ce qu'il y a de matériel et de « corporel dans l'Univers; et que cette pro- « duction ne s'est pas faite simplement à la « façon d'une araignée, qui produit une toile « qu'elle tire de son nombril, et qu'elle re- « prend quand elle veut. La création donc, « disent ces docteurs imaginaires, n'est autre « chose qu'une extraction et extension que « Dieu fait de sa propre substance, de ces « rets qu'il tire comme de ses entrailles, de « même que la destruction n'est autre chose « qu'une reprise qu'il fait de cette divine « substance, de ces divins rets dans lui- « même : en sorte que le dernier jour du « monde, qu'ils appellent *maperlé* ou *praba*, « dans lequel ils croient que tout doit être « détruit, ne sera autre chose qu'une reprise « générale de tous ces rets que Dieu avait « ainsi pris de lui-même. Il n'est donc rien, « disent-ils, de réel et d'effectif de tout ce « que nous croyons voir, ouïr ou flairer, « goûter ou toucher. Tout le monde n'est « qu'une espèce de songe et une pure illusion, « en tant que toute cette multiplicité et di- « versité des choses qui nous apparaissent « ne sont qu'une seule, unique et même « chose, qui est Dieu même, comme tous « ces nombres divers que nous avons, de « dix, de vingt, de cent, de mille, et ainsi « des autres, ne sont enfin qu'une même « unité répétée plusieurs fois.

« Mais demandez-leur un peu quelques « raisons de cette imagination, ou qu'ils vous « expliquent comment se fait cette sortie et « cette reprise de substance, cette extension, « cette diversité apparente; ou comme il se « peut faire que Dieu n'étant pas corporel, « mais *Biapek*, comme ils avouent, et incor- « ruptible, il soit néanmoins divisé en tant « de portions de corps et d'âmes : ils ne vous « payeront jamais que de belles compa- « raisons; que Dieu est comme un océan « immense dans lequel se mouveraient « plusieurs fioles pleines d'eau; que ces « fioles, quelque part qu'elles pussent « aller, se trouveraient toujours dans le « même Océan, dans la même eau; et

« que, venant à se rompre, leurs eaux « se trouveraient en même temps réunies « à leur tour à cet Océan, dont elles « étaient des portions : ou bien ils vous di- « ront qu'il en est de Dieu comme de la « lumière, qui est la même par tout l'Uni- « vers, et qui ne laisse pas de paraître de « cent façons différentes, suivant la différence « des objets où elle tombe, ou selon les di- « verses couleurs et figures des verres par « où elle passe. Ils ne vous paieront jamais, « dis-je, que de ces sortes de comparaisons « qui n'ont aucune proportion avec Dieu, et « qui ne sont bonnes que pour jeter de la « poudre aux yeux d'un peuple ignorant; et « ils ne faut pas espérer qu'ils vous répon- « dent solidement. Si on leur dit que ces « fioles se trouveraient véritablement dans « une eau semblable, mais non pas dans la « même; et que c'est bien une semblable « lumière par tout le monde, mais non pas « la même, et ainsi de tant d'autres sortes « d'objections qu'on leur fait; ils reviennent « toujours aux mêmes comparaisons, aux « belles paroles, ou, comme les Soufys, aux « belles poésies de leurs Goultchez-raz. »

Spinosisme des Chinois. — « Le nom de cette secte est *Foékia* : elle fut établie par l'autorité royale, parmi les Chinois, l'an 65 de l'ère chrétienne. Son premier fondateur était fils du roi Infanvam, et fut appelé d'abord *Xekia*, et puis, quand il eut trente ans, *Foé*, c'est-à-dire, *non homme*. Les Prolégomènes des Jésuites, au-devant du *Confucius* qu'ils ont publié à Paris, traitent amplement de ce fondateur. On y trouve que, « s'é- « tant retiré dans le désert dès qu'il eut « atteint sa dix-neuvième année, et s'étant « mis sous la discipline de quatre gymnoso- « phistes, pour apprendre la philosophie « d'eux, il demeura sous leur conduite jus- « qu'à l'âge de trente ans; que, s'étant levé « un matin avant le point du jour, et con- « templant la planète de Vénus, cette simple « vue lui donna tout à coup une connaissance « parfaite des premiers principes; en sorte « qu'étant plein d'une inspiration divine, ou « plutôt d'orgueil et de folie, il se mit à ins- « truire les hommes, se fit regarder comme « un Dieu, et attira jusqu'à quatre-vingt mille « disciples. A l'âge de soixante-dix-neuf ans, « se sentant proche de sa mort, il déclara à « ses disciples que pendant quarante ans « qu'il avait prêché au monde, il ne leur « avait point dit la vérité; qu'il l'avait tenue « cachée jusque-là sous le voile des méta- « phores et des figures; mais qu'il était temps « alors de la leur déclarer : *C'est*, dit-il, *qu'il « n'y a rien à chercher, ni sur quoi l'on puisse « mettre son espérance, que le néant, et le « vide, qui est le premier principe de toutes « choses.* »

« Voilà un homme bien différent de nos esprits forts : ils ne cessent de combattre la religion que sur la fin de leur vie; ils n'abandonnent le libertinage que quand ils croient que le temps de partir du monde s'approche. Mais Foé, se voyant en cet état, commença de déclarer son athéisme; sa méthode fut cause que « ses disciples divisèrent « sa doctrine en deux parties, l'une *exté- « rieure*, qui est celle qu'on prêche publi- « quement, et qu'on enseigne au peuple; « l'autre *intérieure*, qu'on cache soigneuse- « ment au vulgaire, et qu'on ne découvre « qu'aux adeptes. La doctrine extérieure, « qui n'est, selon les bonzes, que comme les « cintres sur lesquels on bâtit une voûte, « et qu'on ôte ensuite lorsqu'on a achevé de « bâtir, consiste : 1° à enseigner qu'il y a « une différence réelle entre le bien et le « mal, le juste et l'injuste; 2° qu'il y a une « autre vie où l'on sera puni ou récompensé « de ce que l'on aura fait en celle-ci; « 3° qu'on peut obtenir la béatitude par « trente-deux figures et par quatre-vingts « qualités; 4° que *Foé* ou *Xaca* est une di- « vinité et le sauveur des hommes; qu'il « est né pour l'amour d'eux, prenant pitié « de l'égarement où il les voyait; qu'il a « expié leurs péchés; et que, par cette « expiation, ils obtiendront le salut après « leur mort, et renaîtront plus heureusement « en un autre monde. » On ajoute à cela cinq préceptes de morale et six œuvres de miséricorde, et l'on menace de la damnation ceux qui négligent ces devoirs.

« La doctrine intérieure, qu'on ne décou- « vre jamais aux simples, parce qu'il faut « les retenir dans leur devoir par la crainte « de l'enfer et d'autres semblables histoi- « res, comme disent ces philosophes, est « pourtant, selon eux, la véritable et la so- « lide. Elle consiste à établir pour principe « et pour fin de toutes choses un certain « *vide* et un *néant réel*. Ils disent que nos « premiers parents sont issus de ce vide, et « qu'ils y retourneront après leur mort; « qu'il en est de même de tous les hommes, « qui se résolvent en ce principe par la « mort; que nous, tous les éléments et tou- « tes créatures, faisons par les qualités, la « configuration intérieure, à peu près comme « l'eau qui est toujours essentiellement de « l'eau, soit qu'elle ait la forme de neige, de « grêle, de pluie ou de glace. »

« S'il est monstrueux de soutenir que les plantes, les bêtes, les hommes, sont réelle- ment la même chose, et de se fonder sur la prétention que tous les êtres particuliers sont indistincts de leur principe, il est en- core plus monstrueux de débiter que ce principe n'a nulle pensée, nulle puissance, nulle vertu; c'est néanmoins ce que disent ces philosophes : ils font consister dans l'inaction et dans un repos absolu la per- fection souveraine de ce principe (634). Spi- nosa n'a point été si absurde : la substance unique qu'il admet agit toujours, pense toujours; et il ne saurait, par ses abstrac- tions les plus générales, la dépouiller de l'action et de la pensée. Les fondements de

(634) Cette analyse du bouddhisme est fort remarquable pour une époque où les documents étaient si rares sur cette question

sa doctrine ne lui peuvent point permettre cela.

« Notez, en passant, que les sectateurs de Foé enseignent le quiétisme ; car ils disent que tous ceux qui cherchent la véritable béatitude doivent se laisser tellement absorber aux profondes méditations, qu'ils ne fassent aucun usage de leur intellect ; mais que, pas une insensibilité consommée, ils s'enfoncent dans le repos et dans l'inaction du premier principe ; ce qui est le vrai moyen de lui ressembler parfaitement et de participer au bonheur. Ils veulent aussi qu'après qu'on est parvenu à cet état de quiétude, l'on suive, quant à l'extérieur, la vie ordinaire, et que l'on enseigne aux autres la tradition commune ; ce n'est qu'en particulier et pour son usage interne qu'il faut pratiquer l'institut contemplatif de l'inaction béatifique.

« Ceux qui s'attachèrent le plus ardemment à cette contemplation du premier principe formèrent une nouvelle secte, que l'on appela *Vu-guei Kiao*, c'est-à-dire, secte des *Oiseaux* ou des fainéants, *nihil agentium*. Les plus grands seigneurs et les personnes les plus illustres se laissèrent tellement infatuer de ce quiétisme, qu'ils crurent que l'insensibilité était le chemin de la perfection et de la béatitude; et que plus on s'approchait de la nature d'un tronc ou de celle d'une pierre, plus faisait-on de progrès, plus devenait-on semblable au premier principe où l'on devait retourner un jour. Il ne suffisait pas d'être plusieurs heures sans nul mouvement du corps, il fallait aussi que l'âme fût immobile, et que l'on perdît le sentiment. Un sectateur de Confucius réfuta les impertinences de cette secte, et prouva très-amplement cette maxime d'Aristote, que *rien ne se fait de rien*: cependant elles se maintinrent et s'étendirent; et il y a bien des gens encore aujourd'hui qui s'attachent à ces vaines contemplations. Si nous ne connaissions pas les extravagances de nos quiétistes, nous croirions que ceux qui nous parlent de ces Chinois spéculatifs n'ont ni bien compris ni bien rapporté les choses; mais, après ce qui se passe parmi ces fanatiques, on serait mal à-propos incrédule touchant les folies de la secte Foé-Kiao ou Vu-guei Kiao.

« Je veux croire, ou qu'on n'exprime pas exactement ce que ces gens-là entendent par Cum-hiu, ou que leurs idées sont contradictoires. On veut que ces mots chinois signifient *vuide* et *néant*, et l'on a combattu cette secte par l'axiome que rien ne se fait de rien : il faut donc qu'on ait prétendu qu'elle enseignait que le néant est le principe de tous les êtres. Je ne saurais me persuader qu'elle prenne le mot de *néant* dans sa signification exacte, et je m'imagine qu'elle l'entend comme le peuple, quand il dit qu'il n'y a rien dans un coffre vide. Nous avons vu qu'elle donne des attributs au premier principe, qui supposent qu'elle le conçoit comme une liqueur : il y a donc de l'apparence qu'on ne lui ôte que ce qu'il y a de grossier et de sensible dans la matière. Sur ce pied-là, le disciple de Confucius serait coupable du sophisme que l'on nomme *ignoratio elenchi*; car il aurait entendu par *nihil* ce qui n'a aucune existence, et ses adversaires auraient entendu par le même mot ce qui n'a point les propriétés de la matière sensible.

« Je crois qu'ils entendaient par ce mot-là ce que les modernes entendent par le mot d'espace. Les modernes, dis-je, qui ne veulent être ni cartésiens ni aristotéliciens, soutiennent que l'espace est distinct des corps, et que son étendue, indivisible, impalpable, pénétrable, immobile et infinie, est quelque chose de réel. Le disciple de Confucius aurait prouvé aisément qu'une telle chose ne peut pas être le premier principe, si elle est d'ailleurs destituée d'activité, comme le prétendent les contemplatifs de la Chine. Une étendue réelle, tant qu'il vous plaira, ne peut servir à la production d'aucun être particulier, si elle n'est mue; et, supposé qu'il n'y a point de moteur, la production de l'univers sera également impossible, soit qu'il y ait une étendue infinie, soit qu'il n'y ait rien. Spinosa ne nierait point cette thèse; mais aussi ne s'est-il point embarrassé dans l'inaction du premier principe. L'étendue abstraite qu'il lui donne en général n'est, à proprement parler, que l'idée de l'espace, mais il y ajoute le mouvement; et de là peuvent sortir les variétés de la matière.

Spinosisme japonnais. — « Quelques auteurs disent que la division la plus générale qui se puisse faire des sectes de Japonais est de poser que les unes font profession de s'arrêter à l'apparence, et que les autres cherchent la réalité qui ne frappe point les sens, et qu'ils appellent *la vérité*. Ceux qui s'arrêtent à l'apparence admettent une autre vie après celle-ci, pour la récompense éternelle des gens de bien, et pour la punition éternelle des méchants. Mais ceux qui cherchent la réalité intérieure et insensible rejettent le paradis et l'enfer, et enseignent des choses qui ont beaucoup de rapports à l'opinion de Spinosa : ils négligent l'extérieur, ils s'appliquent uniquement à méditer; ils renvoient au loin toute discipline qui consiste en paroles, ils ne s'attachent qu'à l'exercice qu'ils appellent *soquxin soqubut*, c'est-à-dire le *cœur;* ils assurent qu'il n'y a qu'un principe de toutes choses, que ce principe se trouve partout, que le cœur de l'homme et l'intérieur des autres êtres ne diffèrent point de ce principe, et que tous les êtres retournent à ce principe commun, quand ils sont détruits. Il existe de toute éternité, ajoutent-ils; il est unique, clair et lumineux; il est incapable de croître et de décroître: il n'a point de figure ; il ne raisonne point; il vit dans l'oisiveté et dans un parfait repos. Ils enseignent que ceux qui dans cette vie ont très-bien connu ce principe, acquièrent la parfaite gloire de Fotoque et de ses successeurs; et que ceux qui ne parviennent jamais à ce haut degré de connaissance renaissent plusieurs fois, et passent de lieu en lieu,

mais qu'en l'autre monde ils seront tous absorbés au commun principe de toutes choses. Ils disent aussi que la science ne diffère point de l'ignorance; que le mal et le bien ne sont pas deux êtres, et que l'un n'est point séparé de l'autre.

« Possevin réduit ce système à ces quatre points: qu'il n'y a qu'un seul principe de toutes choses; que ce principe est souverainement parfait, qu'il est sage; mais qu'il n'entend rien, et ne prend point garde aux affaires de ce monde, vu qu'il vit dans un plein repos, et qu'à l'exemple d'un homme fortement attentif à une chose, il laisse toutes les autres. Que ce principe est dans tous les êtres particuliers, et qu'il leur communique son essence; de sorte qu'ils sont la même chose que lui, et qu'ils retournent à lui quand ils finissent. Que le cœur de l'homme ne diffère point de ce principe commun de tous les êtres, et que quand les hommes meurent, leurs cœurs périssent et sont consumés; mais que le premier principe qui leur conférait la vie auparavant subsiste toujours en eux; d'où il résulte qu'il n'y a ni paradis, ni enfer, ni récompenses, ni peines après cette vie. Que l'homme peut, en ce monde, s'élever jusqu'à la condition et à la suprême majesté du premier principe, attendu qu'à force de méditer il peut le connaître parfaitement, et parvenir ainsi à la souveraine tranquillité, dont ce principe jouit en lui-même. Que c'est là tout le bien que l'homme puisse acquérir, et que jusqu'à ce qu'il l'ait acquis par une méditation et par une connaissance parfaites, il est agité d'une inquiétude perpétuelle; il passe souvent d'un enfer à un autre enfer, et ne rencontre nulle part la quiétude.

« Il est bien certain qu'il y a là plusieurs choses que Spinosa n'a point enseignées; mais d'ailleurs il est très-certain qu'il a enseigné, avec ces prêtres japonais, que le premier principe de toutes choses, et tous les êtres qui composent l'univers, ne sont qu'une seule et même substance, que toutes choses sont Dieu, et que Dieu est toutes choses, de telle manière que Dieu et toutes les choses qui existent ne font qu'un seul et même être.

« On ne peut assez admirer qu'une idée aussi extravagante et si remplie de contradictions absurdes ait pu se fourrer dans l'âme de tant de gens si éloignés les uns des autres, et si différents entre eux en humeur, en éducation, en coutumes et en génie. Possevin apporte plusieurs arguments contre l'hypothèse de ces bonzes, et la réfute principalement par les contrariétés qu'elle renferme. Il remarque qu'ils n'ont que fort peu de dogmes touchant la nature du premier principe, qu'ils ne disent là dessus rien qui ait de la clarté; qu'ils ne peuvent satisfaire aux questions ou aux objections qu'on leur propose, ni confirmer leurs sentiments; et que toute leur ressource est d'alléguer qu'il n'importe point aux hommes de s'enquérir de la nature et de la force du premier principe. » (*Analyse de* Bayle.)

CHAPITRE IX.

Résumé du panthéisme de Spinosa.

« Le disciple de Socrate (635), n'a pas seulement cet univers à sa disposition, mais il partage en trois mondes distincts l'existence universelle; la terre, troisième reflet d'une unité primitive, doit travailler à sa purification, à son amendement, et il veut la redresser à l'image du ciel. Si l'homme politique de Platon est dépouillé de son indépendance, du moins il se console par des pressentiments sublimes, vagues avant-coureurs du christianisme. L'homme de Spinosa est encore moins individuel que celui de Platon: partie et instrument d'un vaste organisme, il n'a qu'à se mouvoir à sa place et à son rang. A-t-il opéré ses mouvements avec exactitude? on lui déclare qu'au delà de ce monde il n'y a rien, car ce monde est Dieu, il est Dieu lui-même. Il ira rejoindre l'Etre infini, à la condition, il est vrai, de ne pas le savoir et de ne pas le sentir. L'homme est assez exigeant pour ne pas s'estimer heureux de cette portion de divinité. Quand, à force de s'exalter, il saluerait par le cri d'une abnégation héroïque ce gouffre qui veut l'engloutir, aussitôt après il retomberait sur lui-même, reconquis et déchiré par cette individualité dont la plus chère espérance est de secouer la poussière de cette terre. Spinosa, le monde te demande grâce, ou plutôt il t'échappe. . . . . .

. . . . . .

« Le christianisme annonce à l'homme que son âme est immortelle et jouira d'une autre vie. Or l'humanité ne reviendra point sur ses pas; elle ne retournera ni au panthéisme ni au mosaïsme (636); elle poursuivra sans relâche la liberté sur la terre et l'immortalité dans les cieux. » (Lerminier, *Philosophie du droit*, art. *Spinosa*.)

CHAPITRE X.

Idée fondamentale du spinosisme.

« Toute la philosophie de Spinosa devait être et est en effet le développement d'une seule idée, l'idée de l'infini, du parfait, ou, comme il dit, de la substance.

« La substance c'est l'Etre, non pas tel ou tel être, non pas l'être en général, l'être abstrait, mais l'Etre absolu, l'Etre dans sa plénitude, l'Etre qui est tout l'être, l'Etre hors duquel rien ne peut être, ni être conçu.

« La substance a nécessairement des attributs qui caractérisent et expriment son essence; autrement la substance serait un pur abstrait, un genre le plus général et par conséquent le plus vide de tous; elle se confondrait avec l'idée vague et confuse d'être pur, universel, sans réalité et sans fond; pensée creuse et stérile, fantôme indécis.

(635) Platon.

(636) J'ai prouvé que le mosaïsme admettait l'immortalité. (Voy. *Préparation évangélique du* XIX^e *siècle*.)

ouvrage des sens et de l'imagination épuisée.

« La substance est indéterminée en ce sens que toute détermination est une limite et toute limite une négation; mais elle est profondément et nécessairement déterminée en ce sens qu'elle est réelle et parfaite, et possède à ce titre des attributs nécessaires tellement unis à son essence qu'ils n'en peuvent être séparés et n'en sont pas même distingués en réalité; car ôtez les attributs, vous ôtez l'essence de la substance, vous ôtez la substance elle-même.

« La substance, l'Etre infini, a donc nécessairement des attributs et chacun de ces attributs exprime à sa manière l'essence de la substance. Or, cette essence est infinie, et il n'y a que des attributs infinis qui puissent exprimer une essence infinie. Chaque attribut de la substance est donc nécessairement infini. Mais de quelle infinité? D'une infinité relative et non absolue. Si, en effet, un attribut de la substance était absolument infini, il serait donc l'infini, il serait la substance elle-même. Or, il n'est pas la substance, mais une manifestation de la substance, distincte de toute autre manifestation particulière, et déterminée, par conséquent parfaite et infinie en elle-même, mais dans un genre particulier et déterminé d'infinité et de perfection.

« Ainsi la pensée est un attribut de la substance, car elle est une manifestation de l'Etre. La pensée est donc infinie. Mais la pensée n'est pas l'étendue, qui est aussi une manifestation de l'Etre et par conséquent un autre attribut de la substance; de même l'étendue n'est pas la pensée. La pensée et l'étendue sont donc infinies, mais d'une infinité relative; parfaites, mais d'une perfection déterminée : elles sont donc pour ainsi parler parfaites et infinies, d'une perfection imparfaite et d'une infinité finie. La substance seule est l'infini en soi, le parfait en soi, l'Etre plein et absolu. Or il ne suffit pas que chaque attribut de la substance en exprime par son infinité relative l'absolue infinité, il faut pour exprimer absolument une infinité vraiment absolue non-seulement les attributs infinis, mais une infinité d'attributs infinis. Si un certain nombre, un nombre fini d'attributs infinis exprimait complétement l'essence de la substance, cette essence ne serait donc pas infinie et inépuisable. Il y aurait en elle une limite, une négation, sinon dans chacune de ses manifestations prise en elle-même, au moins dans sa nature et dans son fond. Or, il implique que le fini trouve sa place dans ce qui est l'infini même, et que quelque chose de négatif puisse pénétrer dans ce qui est l'absolu positif, l'Etre. Ce qui n'est infini que d'une manière déterminée n'exclut pas, mais au contraire implique quelque négation; mais l'infini absolu implique au contraire la négation de toute négation. Tout nombre si prodigieux qu'on voudra d'attributs infinis est donc infiniment éloigné de pouvoir exprimer l'essence infinie de la substance, et il n'y a qu'une infinité d'attributs infinis qui soit capable de représenter d'une manière adéquate une nature qui n'est pas seulement infinie, mais qui est l'infini même, l'infini absolu, l'infini infiniment infini.

« La substance a donc nécessairement des attributs, une infinité d'attributs, et chacun de ces attributs est infini dans son genre. Or, un atttribut infini a nécessairement des modes. Que serait-ce en effet que la pensée sans les idées qui en expriment et en développent l'essence? Que serait-ce que l'étendue sans les figures qui la déterminent, sans les mouvements qui la diversifient? La pensée et l'étendue ne sont point des universaux, des abstraits, des idées vagues et confuses; ce sont des manifestations réelles de l'Etre, et l'Etre n'est point quelque chose de stérile et de mort, c'est l'activité, c'est la vie. De même donc qu'il faut des attributs pour exprimer l'essence de la substance, il faut des modes pour exprimer l'essence des attributs; ôtez les modes de l'attribut, et l'attribut n'est plus; tout comme l'Etre cesserait d'être si les attributs qui expriment son être étaient supposés évanouis. Les modes sont nécessairement finis, car ils sont multiples; or, si chacun d'eux était infini, l'attribut dont ils expriment l'essence n'aurait plus un genre unique et déterminé d'infinité, il serait l'infini en soi et non tel ou tel infini; il ne serait plus l'attribut de la substance, mais la substance elle-même. Le mode ne peut donc exprimer que d'une manière finie l'infinité relative de l'attribut, comme l'attribut ne peut exprimer que d'une manière relative, quoique infinie, l'absolue infinité de la substance.

« Mais l'attribut est néanmoins infini en lui-même, et l'infinité de son essence doit se faire reconnaître dans ses manifestations. Or, supposons qu'un attribut de la substance n'eût qu'un certain nombre de modes, cet attribut ne serait pas infini puisqu'il pourrait être épuisé; il implique par exemple qu'un certain nombre d'idées épuise l'essence infinie de la pensée, qu'une étendue infini soit exprimée par une certaine grandeur corporelle, si prodigieuse qu'on la suppose.

« La pensée infinie doit donc se développer par une infinité inépuisable d'idées, et l'étendue infinie ne peut être exprimée dans sa perfection et sa totalité que par une variété infinie de grandeurs, de figures et de mouvements. » (Emile Saisset, *OEuvres de Spinosa*, Introduction.)

CHAPITRE XI.

*L'*Ethique *de Spinosa dédaigne le sens commun et n'est qu'un paralogisme perpétuel.*

« Du sein de la substance s'écoulent nécessairement une infinité d'attributs, et du sein de chacun de ces attributs s'écoule nécessairement une infinité de modes. Les attributs ne sont pas séparés de la substance, les modes ne le sont point des attributs. Le rapport de l'attribut à la substance est le même que celui du mode à l'attribut, tout

s'enchaîne sans se confondre, tout se distingue sans se séparer. Une loi commune, une proportion constante, un lien d'absolue nécessité, retiennent éternellement distincts et éternellement unis la substance, l'attribut et le mode; et c'est là l'être, la réalité, Dieu.

« Voilà l'idée mère de la métaphysique de Spinosa. On ne peut nier que ce vigoureux génie ne l'ait développée avec puissance dans un riche et vaste système, mais il s'y est épuisé, et n'a jamais dépassé l'horizon qu'elle lui traçait.

« Ce qu'on doit surtout remarquer dans cette première esquisse du système, c'est l'effort de Spinosa pour n'y laisser pénétrer aucun élément empirique, aucune donnée de la conscience et des sens; tout y est strictement rationnel, nécessaire, absolu.

« Cette sévérité dans la déduction (à laquelle Spinosa n'a pas toujours été fidèle) lui était imposée par la méthode qu'il avait choisie: elle consiste, comme on l'a vu, à se dégager des impressions passives et confuses des sens, des fausses clartés dont l'imagination nous abuse et nous séduit, pour s'élever par l'activité interne de la pensée à la région des idées claires, et pénétrer d'idée en idée jusqu'à l'idée suprême, l'idée de l'Être parfait. Parvenu à ce sommet des intelligibles, le philosophe doit y saisir d'une main ferme les premiers anneaux de la chaîne des êtres, et en parcourir successivement tous les anneaux inférieurs sans jamais lâcher prise, jusqu'à ce que l'ordre entier des choses soit clair à ses yeux.

« L'expérience n'a rien à faire ici; elle ne pourrait que troubler de ses ténèbres la pureté de l'intuition intellectuelle, et arrêter par la force de ses impressions et la séduction de ses prestiges le progrès de la déduction métaphysique. Comme la dialectique platonicienne, la méthode de Spinosa exclut toute donnée sensible; elle part des idées, poursuit avec les idées, et c'est encore par les idées qu'elle s'achève et s'accomplit.

« Si Spinosa n'avait pas eu le dessein prémédité de se passer de l'expérience, si, pour ainsi parler, il ne s'était pas mis un bandeau devant les yeux pour n'y point regarder, aurait-il construit le système entier des êtres avec ces trois seuls éléments : la substance, l'attribut et le mode?

« Certes, s'il est une réalité immédiatement observable pour l'homme, une réalité dont il ait le sentiment énergique et permanent, c'est la réalité du principe même qui le constitue, la réalité du moi. Cherchez la place du moi dans l'univers de Spinosa, elle n'y est pas, elle n'y peut pas être. Le *moi* est-il une substance? Non, car la substance c'est l'être en soi, l'être absolument infini. Le *moi* est-il un attribut de la substance? Pas davantage, car tout attribut est encore infini, bien que d'une infinité relative. Le *moi* est donc un mode. Mais cela n'est pas soutenable, car le *moi* a une existence propre et distincte, et, quoique parfaitement un et simple, il contient en soi une infinie variété d'opérations. Le *moi* serait donc tout au plus une collection de modes : mais une collection est une abstraction, une unité toute mathématique, et le *moi* est une force réelle, une vivante unité. Le *moi* est donc banni sans retour de l'univers de Spinosa; c'est en vain que la conscience y réclame sa place, une nécessité logique inhérente à la nature du système l'écarte et la chasse tour à tour de tous les degrés de l'existence.

« Mais non-seulement Spinosa ne recule pas devant les difficultés que le sens commun oppose à son système; il semble quelquefois les provoquer lui-même et aller au-devant d'elles avec une sincérité et une hardiesse surprenantes.

« Ainsi c'est un point fondamental de sa théorie de la substance, que nous n'en connaissons que deux attributs, savoir, la pensée et l'étendue. Il n'en démontre pas moins avec force que la substance doit nécessairement renfermer une infinité d'attributs.

« C'est se préparer une énorme difficulté, et on ne supposera pas sans doute qu'un aussi subtil génie ne l'ait point aperçue. En tout cas, elle n'avait point échappé à la sollicitude affectueuse et pénétrante de Louis Meyer, qui l'avait signalée à Spinosa, entre beaucoup d'autres également graves, dans le secret de l'amitié.

« Mais Spinosa n'était point homme à sacrifier une nécessité logique à un fait d'observation. C'eût été à ses yeux un déréglement d'esprit, un renversement de l'ordre des idées et des choses. L'expérience donne ce qui paraît, ce qui arrive, et, en lui faisant la part libérale, ce qui est. La logique donne ce qui doit être. C'est donc à l'expérience à se régler suivant les lois nécessaires que lui impose cette logique toute-puissante qui gouverne l'univers, et que la science aspire à réfléchir.

« Or, rien ne se déduit de l'idée de l'être, qu'une infinité d'attributs, et de l'idée des attributs, qu'une infinité de modes.

« La substance renferme donc une infinité d'attributs, quelque petit nombre que nous en connaissions, et tout ce qui n'est pas la substance ou l'attribut ou le mode de la substance, tout cela, en dépit de la conscience qui proteste, n'est absolument rien, et il ne peut absolument pas être conçu.

« On doit comprendre maintenant qu'il serait inutile d'aller chercher dans Spinosa les preuves qui établissent, qui démontrent son système, ce serait peine perdue.

« Quiconque s'épuise à courir de théorème en théorème pour chercher l'argument capital, la preuve décisive sur laquelle repose le spinosisme, n'en a pas encore le secret. Lorsque Mairan, jeune encore, se passionna pour l'étude de l'*Ethique*, et demanda à Malebranche de le guider dans cette périlleuse route, on sait avec quelle insistance voisine de l'importunité il pressait l'illustre Père de lui montrer enfin le point

faible du spinosisme, l'endroit précis où la rigueur du raisonnement était en défaut, le *paralogisme* contenu dans la démonstration, Malebranche éludait la question, et ne pouvait assigner le paralogisme après lequel s'échauffait Mairan. C'est que ce paralogisme n'est pas dans tel ou tel endroit de l'*Ethique*, il est partout. Spinosa disposait d'une puissance de déduction vraiment incomparable, et, à bien peu d'exceptions près, chacune de ses propositions, prise en soi, est d'une rigueur parfaite. Ce bourgeois de Rotterdam qui s'enflamma soudain d'une si belle ardeur pour la philosophie, ayant voulu pour réfuter Spinosa se mettre à sa place, et faire sur lui-même l'épreuve de la force de ses raisonnements, se trouva pris au piége ; le tissu de théorèmes où il s'était enfermé volontairement se trouva impénétrable, et il ne put plus s'en dégager.

« Le système de Spinosa est une vaste conception fondée sur un seul principe, qui contient en soi tous les développements que la logique la plus puissante y découvrira. La forme géométrique ne doit point ici faire illusion. Spinosa démontre sa doctrine, si l'on veut, mais il la démontre sous la condition de certaines données, qui au fond la supposent et la contiennent. C'est un cercle vicieux perpétuel ; ou, pour mieux dire, au lieu d'une démonstration de son système, Spinosa s'en donne sans cesse à lui-même le spectacle, et il ne nous en présente dans son *Ethique* que le régulier développement.

« Déjà les premières définitions le contiennent tout entier; c'est que les définitions pour Spinosa ne sont point des conventions verbales, des signes arbitraires, mais l'expression rigoureuse de l'intuition immédiate des êtres réels... Les vrais principes, aux yeux de ce métaphysicien géomètre, ce ne sont pas les axiomes, lesquels ne donnent que des vérités générales, ce sont les définitions, car les définitions donnent les essences.

Voici les quatre définitions fondamentales :

« J'entends par *substance* ce qui est en soi « et est conçu par soi; c'est-à-dire, ce dont le « concept peut être formé sans avoir besoin « du concept d'aucune autre chose.

« J'entends par *attribut* ce que la raison « conçoit dans la substance comme constituant son essence.

« J'entends par *mode* les affections de la « substance, ou ce qui est dans une autre « chose et est conçu par cette même chose.

« J'entends par *Dieu* un être absolument « infini, c'est-à-dire, une substance constituée par une infinité d'attributs infinis « dont chacun exprime une essence éternelle et infinie

« Explication. Je dis absolument infini « et non pas infini en son genre, car toute « chose qui est infinie seulement en son « genre, on en peut nier une infinité d'attributs; mais quant à l'être absolument « infini, tout ce qui exprime une essence « et n'enveloppe aucune négation, appartient à son essence (637). » (Emile Saisset, *OEuvres de Spinosa*, Introduction).

CHAPITRE XII.

Conséquences du spinosisme.

« J'en ai fini avec la forme particulière que Spinosa a donnée au panthéisme ; mais j'oublierais le but primitif et principal de cette exposition, si, avant de passer d'autres systèmes, je ne dégageais pas de cette forme toute spéciale le caractère constitutif de la doctrine elle-même, et si je ne vous montrais pas qu'en vertu de ce caractère indélébile, tout panthéisme conduit rigoureusement à la négation de toute liberté dans l'homme, et par conséquent à l'impossibilité qu'il existe pour lui une loi obligatoire.

« Un des caractères essentiels et constitutifs du panthéisme, ..., c'est de supprimer toutes les causes particulières, et de concentrer toute causalité dans un seul être qui est Dieu. Ce caractère dérive d'un autre plus essentiel encore à tout panthéisme, et qui consiste à supprimer tous les êtres particuliers pour concentrer l'existence tout entière dans un seul être qui est Dieu. S'il n'y a qu'une seule substance, il n'y a qu'une seule cause, car hors de la substance il ne peut y avoir que des phénomènes, et les phénomènes peuvent transmettre l'acte, ils ne sauraient le produire. Tout panthéisme posant donc en principe qu'il n'y a qu'un être et une cause, et que l'univers entier n'est qu'un vaste phénomène, concentre nécessairement en Dieu toute liberté, si toutefois il la lui accorde, et la dénie nécessairement à tout le reste. L'homme et tous les êtres qui peuplent la création perdent donc leur qualité d'*êtres* et de *causes* et ne sont plus que des attributs ou des actes de la substance et de la cause divine. Dépouillé de toute causalité propre, l'homme l'est par là même de toute liberté, par conséquent il ne peut y avoir pour lui ni règle obligatoire ni règle facultative de conduite. Telles sont les conséquences évidentes et nécessaires du panthéisme, et tout panthéiste qui les méconnaît ou les dénie, ou ne comprend pas son opinion, ou lui est volontairement infidèle.

« Aussi, là où le panthéisme arrive à la pratique, comme dans l'Inde par exemple, il mène droit ou à la passivité ou à la licence. Les hommes élevés dans cette doctrine se considèrent comme des phénomènes, et tout ce qu'ils peuvent faire, comme des actes de Dieu; tiennent toutes les actions pour indifférentes; ce qui les conduit ou à se permettre sans remords les plus détestables actions, ou à ne pas agir et à s'abandonner avec insouciance aux mouvements de cet océan au sein duquel ils ne sont qu'une goutte imperceptible et sans valeur. Tels sont les fruits que cette doctrine a toujours

(637) Bayle a savamment réfuté la métaphysique de Spinosa dans son *Dictionnaire*.

portés en Orient, et ces fruits sont légitimes : le panthéisme ne saurait les désavouer.

« Vous le voyez donc, ..., j'ai eu raison de classer le système panthéiste parmi ceux qui rendent impossible *à priori* l'existence d'une loi obligatoire pour l'homme; et, s'il suffisait qu'une doctrine arrivât rigoureusement à cette conséquence pour être démontrée fausse, le panthéisme serait condamné. » (JOUFFROY, *Cours de droit naturel*, 7e leçon.)

CHAPITRE XIII.

Spinosa a-t-il été athée?

« Spinosa était LE PLUS GRAND ATHÉE QUI AIT JAMAIS ÉTÉ, et qui s'était tellement infatué de certains principes de philosophie, que pour les mieux méditer il se mit comme en retraite, renonçant à tout ce qu'on appelle plaisirs et vanités du monde et ne s'occupant que de ses abstruses méditations. Se sentant près de sa fin, il fit venir son hôtesse et la pria d'empêcher qu'aucun ministre le vînt voir dans cet état. Sa raison était, comme on l'a su de ses amis, qu'il voulait mourir sans dispute, et qu'il craignait de tomber dans quelque faiblesse de sens qui lui fît dire quelque chose dont on tirât avantage contre ses principes; c'est-à-dire qu'il craignait qu'on ne débitât dans le monde qu'à la vue de la mort, sa conscience s'étant réveillée l'avait fait démentir de sa bravoure et renoncer à ses sentiments. Peut-on voir une vanité plus ridicule et plus outrée que celle-là, et une plus folle passion pour la fausse idée qu'on s'est faite de la constance ? » (BAYLE.)

CHAPITRE XIV.

Etranges idées de Spinosa sur l'immortalité de l'âme.

« Mais quelle sera pour l'homme sa récompense, quand il aura pratiqué la vertu et l'amour de Dieu? Où sera son bonheur? Spinosa, se rencontrant ici avec le Portique, ne lui en accorde pas d'autre que la vertu même : *Beatitudo non est virtutis præmium, sed ipsa virtus; nec eadem gaudemus quia libidines coercemus; sed contra quia eadem gaudemus, ideo libidines coercere possumus.* Identité du bonheur et de la vertu, tellement que l'homme n'est pas heureux parce qu'il dompte ses passions, mais qu'au contraire il ne les dompte que lorsqu'il est heureux.

« Il faut encore demander compte à cet inflexible panthéisme de la destinée de l'âme. Qu'a-t-il à offrir à l'homme pour étancher cette soif d'une autre vie que le christianisme a su tout ensemble irriter et satisfaire? Hélas! la timidité, le silence remplacent ici la superbe et le dogmatisme du philosophe. Il nous dit bien : *Mens humana non potest cum corpore absolute destrui, sed ejus aliquid remanet quod æternum est.* Mais que devient donc ce quelque chose qui reste, et qui vous embarrasse de son éternité? Une fois que le corps a disparu, le panthéisme ne sait plus rien. *Mens igitur nostra eatenus tantum potest dici durare, ejusque existentia certo tempore definiri potest, quatenus actualem corporis existentiam involvit, et eatenus tantum potentiam habet rerum existentiam tempore determinandi, easque sub duratione concipiendi.* On dirait que le philosophe cherche à décliner toute responsabilité..... Nous ne pouvons, dit-il, nous rappeler d'avoir existé avant notre corps, puisque sans le corps nous ne pouvions avoir de relation avec le temps et l'étendue; et cependant nous sentons et nous éprouvons que nous sommes immortels : *at nihilominus sentimus experimurque nos æternos esse.* Et voilà toute l'immortalité que le panthéisme peut nous donner; enfermé dans ce monde, puisqu'il s'est interdit à lui-même de le transgresser, il ne peut livrer à l'homme qu'une série d'existences et de transformations terrestres, ou un néant irrévocable. » (LERMINIER, *Philosophie du droit*, art. *Spinosa*.

CHAPITRE XV.

Politique tyrannique de Spinosa dans l'ordre religieux.

« Dès que l'on a conçu un droit commun, il est facile de comprendre ce qu'est la *liberté civile ou particulière*, ce qui constitue *l'injure*, et ce qui détermine le *juste* ou *l'injuste* : tout cela n'est en effet que ce que le souverain détermine comme tel, de sorte que le *mérite*, c'est l'obéissance, et le *démérite*, la désobéissance. Il est vrai que la religion détermine aussi ces sortes de notions; mais la religion est, comme le pacte social, postérieure à l'état naturel, et, par elle, les hommes ont renoncé, et remis leur pouvoir à Dieu. Quant à l'opposition possible de la religion et du souverain, il est évident que ce dernier ne peut dépendre. Sans doute il est, comme l'homme naturel, soumis au droit révélé, en tant que cela l'accommode et le mène au salut, mais il peut s'en affranchir, et les sujets doivent encore obéir dans ce cas, car s'ils n'obéissaient pas, ils iraient contre la loi, et violeraient le contrat, sans autre autorité que cette autorité personnelle par laquelle alors ils décideraient de la foi. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, liv. IV, § 2.)

CHAPITRE XVI.

Système politique de Spinosa.

« Il y a, dans ce système politique, plusieurs éléments mêlés, que notre plan ne nous permet pas d'analyser, et bien moins encore de discuter. Remarquons seulement que le droit individuel y occupe une grande place, et que, si l'on excepte cette opinion si dure et si injuste de Spinosa sur les femmes, et cette institution de l'esclavage, que, du reste, il laisse indéterminée, on peut encore aujourd'hui y trouver beaucoup à réfléchir; la patrie de Spinosa est sans doute pour beaucoup dans ce résultat, car si LE MÉPRIS POUR LES HOMMES DOMINE DANS SA DOCTRINE; si les masses populaires y sont condamnées à l'ignorance, aux passions et à la servilité; si l'amour et la sympathie mutuelle n'ont place ni dans l'origine de la

société, ni dans sa fin, on peut encore s'étonner cependant que les habitudes de sa pensée ne l'aient pas conduit à un plan de gouvernement plutôt théocratique que populaire. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, liv. IV., § 2.)

CHAPITRE XVII.

Portrait de Bayle (1647).

« C'était un de ces hommes de contradiction, que la plus grande sagacité ne saurait concilier avec eux-mêmes, et dont les qualités opposées nous laissent toujours en suspens si nous devons les placer ou dans une extrémité, ou dans l'extrémité opposée; d'un côté, grand philosophe, sachant démêler le vrai d'avec le faux, voir l'enchaînement d'un principe, et suivre une conséquence; d'un autre côté, grand sophiste, prenant à tâche de confondre le faux avec le vrai, de tordre un principe, de renverser une conséquence : d'un côté plein d'érudition et de lumière, et ayant puisé plus encore dans son propre fonds que dans des fonds étrangers; d'un autre côté, ignorant ou feignant d'ignorer les choses les plus communes, avançant des difficultés que l'on a mille fois réfutées, proposant des objections que les plus novices de l'école n'oseraient alléguer sans rougir ; d'un côté attaquant les plus grands hommes, ouvrant un vaste champ à leurs travaux, les conduisant par des routes difficiles et des sentiers raboteux, et leur donnant toujours de la peine à vaincre, s'il ne les surmontait pas; d'un autre côté, s'aidant des plus petits esprits, leur prodiguant son encens, et salissant ses ouvrages de ces noms que des bouches savantes n'avaient jamais prononcés; d'un côté, exempt, du moins en apparence, de tout esprit contraire à l'esprit de l'Évangile, chaste dans ses mœurs, grave dans ses discours, sobre dans ses aliments, austère dans sa conduite; d'un autre côté, employant toute la pointe de son génie à combattre les bonnes mœurs, à attaquer la chasteté, la modestie, toutes les vertus chrétiennes; d'un côté, appelant au tribunal de l'orthodoxie la plus sévère, puisant dans les sources les plus pures, empruntant les arguments des docteurs les moins suspects; d'un autre côté, suivant la route des hérétiques, ramenant les objections des anciens hérésiarques, leur prêtant des armes nouvelles, et réunissant dans notre siècle toutes les erreurs des siècles passés.

« Puisse cet homme, qui fut doué de tant de talents, avoir été absous devant Dieu du mauvais usage qu'on lui en vit faire! Puisse ce Jésus, qu'il oublia tant de fois, avoir expié ces crimes. Mais si la charité nous ordonne de former des vœux pour son salut, l'honneur de notre sainte religion nous oblige de publier l'abus qu'il fit de ses lumières, de protester, à la face du ciel et de la terre, que nous regarderons toujours ses écrits comme le scandale des gens de bien et comme la perte de l'Église. » (SAURIN [638].)

(638) Ministre protestant, devenu célèbre par d'éloquents discours.

LIVRE DEUXIEME. — LE RATIONALISME.

XVIII^e^ SIECLE.

PREMIERE PARTIE.

Les libres penseurs anglais.

CHAPITRE I^er^.

Les libres penseurs appliquent les doctrines des rationalistes de la Renaissance.

« La rupture était préparée depuis longtemps; elle remontait à la Renaissance, à cette puissante école de Pomponazzi, qui, tenant en ses mains le bien et le mal, avait lâché l'un et l'autre sur le monde, avec colère contre le présent, avec confiance dans l'avenir. *Religieuse et spiritualiste* (639) chez Pomponazzi, la doctrine de cette école se fit essentiellement antireligieuse et matérialiste, si elle ne se fit pas complétement athée, chez Cisalpin, Vanini, Ruggieri et tout le vulgaire de leurs disciples. La France avait accueilli ces docteurs et avait subi leur doctrine. Ramus avait enseigné un rationalisme plus pur que celui de Pomponazzi, mais Montaigne et Gassendi avaient prêché le scepticisme et l'épicurisme. Ces doctrines, paralysées en Italie par l'autorité, en France par les lois, en Espagne par l'inquisition, en Allemagne par les mœurs, avaient fait peu de progrès dans ces pays; elles en avaient fait d'immenses en Angleterre, où l'énergie et la variété des partis religieux, secondées par les progrès d'une philosophie fortement investigatrice, celle de Bacon, avaient conquis sur les vieilles écoles d'Oxford et de

(639) On a pu en juger par l'analyse de sa doctrine.

Cambridge, non cette liberté de la pensée que l'on met quelquefois en avant pour couvrir d'autres vœux et qu'il est inutile de conquérir, puisqu'on ne saurait l'ôter à personne; ni ce principe de libre investigation, qui ne peut pas davantage être mis en question; ni cette liberté de conscience, qui n'est pas disputable; mais le droit de manifester le résultat de ces trois libertés, droit qui ne saurait être absolu, droit qui devra toujours être réglé par la loi, et droit qu'il est si difficile de régler sans l'anéantir.

« Là était la vraie question; ce droit de manifestation, l'opposition l'avait conquis dans les mœurs, et pourtant on ne l'avait pas encore inscrit dans les institutions. Les institutions étaient non pas religieuses et chrétiennes d'une manière générale, mais religieuses et chrétiennes selon les formes de l'église anglicane ou de l'église presbytérienne. Or, parmi *ces vieux indépendants* qui se disaient seulement *libres penseurs*, mais qui demandaient bien plus en 1683 qu'ils n'avaient demandé en 1649, les uns ne voulaient pas d'Eglise, n'aimant que les congrégations ou les oratoires sans prêtres et les chapelles sans *hiérarchie*; les autres ne voulaient pas même de ces chapelles et de ces oratoires, *leur religion étant la loi naturelle*. Cela était nouveau, les niveleurs de 1535 n'avaient pas vu si loin.

« Tout à coup les libres penseurs, levant le masque, rejetèrent toutes les doctrines du christianisme, et le combattirent dans tout ce qu'il était et avait été. Ils avaient commencé par en attaquer ce qu'ils appelaient les *superstitions successivement ajoutées à ses éléments primitifs, et les abus que le cours du temps y avait rattachés*. Bientôt, attaquant même le christianisme *épuré* par leurs soins, ils le déclarèrent une immense imposture, un mal énorme. L'authenticité de ses écrits, la vérité de son histoire, la beauté de ses doctrines, la vertu de ses fondateurs, l'utilité de ses institutions, tout fut nié. L'action que le christianisme avait exercée pendant dix-sept siècles pour l'émancipation des esprits et des consciences, la sanctification qu'il avait introduite dans les mœurs, l'amendement qu'il avait amené dans les institutions, le soulagement qu'il avait apporté aux misères physiques et aux infortunes morales de l'espèce humaine, toute cette action fut dépeinte comme funeste, comme odieuse dans ses tendances et déplorable dans ses effets. Elle avait été funeste à la prospérité matérielle, funeste au développement moral; dirigée par le sacerdoce le plus despotique, le plus avide et le moins pur, elle avait trop longtemps enchaîné les intelligences et usurpé la place que la Providence destinait à sa loi, la loi naturelle, qui a moins de dogmes et plus de vérité que le christianisme. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE II

Locke et les sensualistes anglais.

« Locke fut le promoteur de cette négation de la philosophie, négation qui s'ignore, il est vrai, ou plutôt qui se prend pour une affirmation sage, prudente, retenue, de ce que l'on sait et de ce que l'on ne peut savoir. Mais quelle valeur un homme peut-il donner à ses conclusions, soit qu'il affirme ou qu'il nie, quand il ne fait que marcher à tâtons au travers des idées, sous prétexte d'analyse, qu'il n'emploie que les notions banales, et qu'il ignore profondément le caractère de la démonstration et celui de la vérité! Nous avouons ne comprendre en aucune manière l'importance de cette école sensualiste, que l'on dit encore aujourd'hui avoir exploré et maintenu un côté du vrai, tandis qu'à sa naissance même, elle s'avançait sans preuves, et qu'en continuant à marcher, elle en est venue à se nier elle-même. C'est à ce curieux spectacle que nous allons assister; en effet, la grandeur et l'activité de la raison n'ont manqué ni à l'Angleterre ni même à l'école dont nous parlons. Seulement quand la raison a pris pied chez des hommes suffisamment forts, elle a dévoré le système qu'elle croyait soutenir. Nous voulons parler de Berkeley et de Hume. Mais n'anticipons pas.

« Nous avons expliqué l'origine du sensualisme, et nous l'avons montré dans toute sa puissance en expliquant la doctrine de Hobbes. Plus cette doctrine se montra brutale et méchante, plus aussi certains esprits durent se révolter contre elle et reculer pour la fuir.

. . . . . .

« Puisqu'il ne faut chercher, au milieu du tissu lâche des écrits de Locke, ni une proposition régulière, ni une doctrine qui se comprend et qui s'avoue, nous devons nous borner à remonter à la source de ses préjugés et à la cause de ses tendances les plus marquées. D'abord, Locke semble religieux comme Bacon; comme lui il croit à une raison humaine douée d'en haut d'un principe de réflexion qui lui permet de concentrer en elle et de dominer la nature entière, et d'une connaissance révélée qui doit régler sa vie et sa croyance; mais comme lui aussi, et même avec plus de régularité et d'esprit de système, il ne veut reconnaître dans l'esprit.... de l'homme que des images, que des traces de sensations, que des faits d'expérience confiés à la mémoire, et il aimerait à prouver que la pensée n'a pas d'autres données sur lesquelles elle puisse s'exercer. Ici la doctrine de Hobbes est debout devant lui; elle l'influence, elle le captive; mais Hobbes a admis sans preuve que tout sujet est matière, que toute idée est image, que toute connaissance est mouvement, et Hobbes a sans aucun doute profité en cela de la physique de Descartes, où toutes les sensations sont expliquées dans la matière et tous les actes de l'esprit juxtaposés à des figures et à des mouvements. Mais Descartes appuyait sa physique sur l'analyse intime des conceptions, et ne cherchait que là son principe.

« Alors que fait Locke? Il veut prouve

le principe de Hobbes au moyen du principe de Descartes; il analyse la pensée pour y trouver la sensation, et pour n'y trouver qu'elle; et, afin d'arriver plus vite à son but, il se pose la question d'origine des connaissances et cherche à la réduire aux sens. Ensuite Hobbes admet des fantômes matériels, c'est-à-dire des idées à formes sensibles; Descartes admet des idées, modes de la substance pensante; les néoplatoniciens encore des idées, mais réelles et distinctes; Locke aussi doit admettre des idées, et les siennes participent un peu de tous les systèmes, tant elles sont indéterminées dans leur essence. L'esprit en est plein, on ne sait comment; les unes lui sont envoyées par les objets extérieurs et sont de *leur espèce*, les autres sont formées sur les premières *par l'esprit lui-même;* elles sont *morales* ou *abstraites*, elles n'ont *pas de conformité avec les choses sensibles*, et cependant *il ne faut admettre que celles qui ont une existence réelle partout où on la suppose*; il faut faire un choix parmi elles, de peur que les plus inutiles ne se *logent* dans l'esprit et ne laissent plus de *place pour en recevoir* d'autres. On ne sait donc pas bien au juste quel rapport il existe entre ces idées, *espèces vives et permanentes des objets*, et ces autres idées qui n'ont *aucune conformité* avec ces mêmes objets; et quel autre rapport entre chacune de ces idées et l'esprit dans lequel elle se loge. Si les unes naissent de la *sensation*, les autres de la *réflexion*, on se demande quelle est cette réflexion qui, sans rien introduire de nouveau dans l'idée sensible, puisque toute origine de l'idée est dans les sens, arrive cependant à lui ôter toute conformité avec son objet. L'opinion de Locke n'est donc, sur cette question fondamentale, qu'un mélange confus de trois systèmes à peu près incompatibles dans leurs principes premiers. Quant aux opinions de Locke, qui ne tiennent pas directement à sa méthode, puisqu'elle est si peu formulée, mais qui se rattachent aux habitudes ordinaires de son esprit, nous devons signaler d'abord le nominalisme dont nous avons montré les rapports étroits avec le sensualisme; et la source où Locke emprunte cette doctrine est facile à trouver en Angleterre, car le scolastique Occam l'a enseignée, Bacon l'a laissée approcher, Hobbes l'a fortement systématisée. A Hobbes encore Locke doit sans doute ce qu'il expose du dogme de la nécessité, et sa tendance à confondre la liberté avec la puissance. Ensuite les idées de l'espace infini et réel, du vide et des atomes, sont des opinions nationales que H. More a depuis peu fortifiées, enfin, pour son incertitude sur la nature de l'esprit et de la matière, incertitude basée sur un défaut de définition de l'une ou de l'autre de ces deux choses, et pour sa tendance à identifier l'idée de sujet en général avec celle de matière, nous trouvons tout cela dans Hobbes, et avant lui dans Duns Scott et dans Occam, qui ont demandé si la matière ne pourrait pas penser, en se rapportant, comme le fit Locke à son tour, à la puissance de Dieu, pour obtenir par miracle ce qu'ils auraient bien voulu, mais ce qu'ils ne pouvaient atteindre autrement.

« La prétendue philosophie de Locke manque, on le voit, de méthode, de principe et d'unité; elle est constituée avec des éléments ramassés çà et là. Locke était un homme du monde, que fatiguaient le dogmatisme et les querelles continuelles des philosophes. Il crut la philosophie facile pour une personne de bon sens; et qu'il suffisait, pour éviter les préjugés, de raisonner sans système arrêté, de chercher avec soin les occasions physiques dans lesquelles nos idées se réveillent, et de prendre ces occasions pour des causes, et pour des faits naturels les comparaisons et les rapports que nous établissons entre les idées, sans se demander si ces rapports n'impliquent pas des idées antérieures aux premières. Mais comme il ne manquait pas de sagesse et de raison, il admit sous le nom de réflexion une faculté créée tout exprès pour apercevoir ces rapports entre les idées; en cela il imita Bacon et Gassendi, et s'il ne produisit pas plus qu'eux une vraie doctrine, au moins il put avoir des élèves qui se débarrassèrent de sa modestie sceptique et prirent son livre pour leur point de départ, en le regardant comme une sorte d'intention ou comme l'essai encore incomplet d'une méthode analytique nouvelle. Cette intention et cette méthode consistent, l'une à se proposer de constater l'origine sensible des idées, l'autre à étudier ces idées en les classant arbitrairement, en les comparant à leurs causes présumées, et en montrant comment elles sont en ces causes, qu'elles y sont entières et qu'elles ne pourraient être sans elles. Nous considérons donc l'œuvre de Locke comme ayant eu pour objet et pour résultat de reprendre en sous-œuvre le principe de Bacon, d'Hobbes et de Gassendi, et d'en essayer une démonstration fondée sur la méthode psychologique de Descartes. Nous allons voir que la démonstration eut le vice radical du principe lui-même, ou plutôt ne fit que supposer ce principe; et quant au succès prodigieux du livre de Locke, succès qui ne s'est jamais reproduit peut-être en philosophie ni avant ni après lui, et qui dut fort l'étonner, nous en trouverons la cause plus tard dans le mouvement social et politique du XVIII^e^ siècle.

. . . . . .

« Ainsi le grand ouvrage de Locke n'ayant d'autre objet que de montrer, sur une multitude d'exemples, comment nous apprenons par les sens certaines choses particulières, et comment ces choses sont nécessaires pour que nous formions par induction les idées générales qui les embrassent, nous sommes en droit de demander qu'on nous montre aussi comment cette induction peut se faire sans impliquer autre

chose que la connaissance particulière; et si l'on n'y parvient pas, nous sommes en droit de signaler une contradiction dans la méthode, puisque, après s'être proposé de faire voir que les idées générales sont dans les idées particulières, on est au contraire obligé de grouper celles-ci sous celles-là, de telle sorte que le moins produise et embrasse le plus; ou bien encore une contradiction, si, après avoir réduit l'origine des idées à être exclusivement sensible, on nous appo te vis-à-vis la sensation une faculté qui la travaille et qui la modifie avec des instruments qu'elle ne tient pas d'elle; ou enfin une pétition de principe, si l'on demande d'accorder que là où les sens sont nécessaires à la manifestation de l'intelligence qui s'applique à leurs données, les sens sont tout par cela même. On trouve, au milieu des embarras de la pensée de Locke, et les contradictions et la pétition de principe.

« La réponse ordinaire de Descartes aux objections de Gassendi, car c'est elle que nous venons de développer, aurait donc pu être opposée aux prétentions de l'école de Locke, si celle-ci eût été disposée à écouter la critique. Leibnitz, qui d'abord réfuta Locke en quelques lignes bienveillantes, comme on en donne à un essai qu'on ne croit pas destiné à une grande fortune, employa plus tard toute sa logique et toute la largeur de son génie à un examen plus étendu, dans lequel, après avoir admis que les idées des choses particulières réveillent les idées générales, quoiqu'elles ne puissent les donner; après avoir montré que les principes universels sont nécessaires dans notre esprit, *comme les muscles et les tendons dans le corps;* que l'induction ne peut nous assurer par elle-même de la vérité; et prouvé, au contraire, l'antériorité des idées pour les vérités nécessaires, par exemple; il résuma les principes qui devaient ressortir de sa minutieuse critique, en accordant que l'expérience contient et donne tout, sauf cependant ce qu'elle ne peut ni contenir ni donner, c'est-à-dire l'intelligence même, et, avec elle, les notions d'être, de substance, d'un, de même, de cause, et la perception et le raisonnement, etc., etc., et le plaisir et la douleur. Cet ouvrage de Leibnitz fut publié longtemps après sa mort, et lorsque l'Allemagne tout entière suivait les leçons de Wolf, son élève; mais eût-il paru plus tôt qu'il n'eût pas prévenu le rapide engouement de l'Angleterre et de la France pour ce pauvre essai dont les quatre livres peuvent se réfuter en quatre lignes: alors même il ne put prévenir une chute passagère de l'Allemagne philosophique qui, entraînée par le goût général, et amoureuse de l'esprit superficiel et léger qu'on admirait alors dans la France, se soumit à ses goûts pour lui plaire, et se fit l'élève des élèves de Locke. Tout cela devait être sans doute, mais tout cela ne devait pas durer. » (Renouvier, *Manuel de philosophie moderne*, l. v, § 2.)

CHAPITRE III.

Théologie rationaliste de Locke.

« Hobbes avait aisément fait de son réalisme expérimental une sorte de matérialisme spiritualiste. Entre les mains de Hobbes tout était devenu force et corps, même l'esprit. La chose la plus libre et la plus intime, la vie morale elle-même, Hobbes en avait fait une affaire sociale. Il soumettait la loi religieuse à la loi civile; la loi civile, suivant lui, devait donner la sanction au dogme. Locke, esprit plus philosophique, distingua mieux le carctère des deux lois, et loin de livrer la religion à l'Etat, comme Hobbes l'avait demandé pour les Stuarts, il l'enleva même à l'Eglise, à qui la livrait la révolution de 1688. Mais, tout en dégageant la religion de la servitude politique où la jetait Hobbes, Locke la mit dans la dépendance de la philosophie; et en dernière analyse, ce n'était pour la religion que changer de servitude.

« En effet, Locke, qui a combattu tous les genres de préjugés scolastiques et d'hypothèses gratuites, et qui s'est efforcé au même degré d'épurer l'enseignement de la philosophie, a eu la gloire de rendre d'immenses services, et l'infortune de faire un mal incalculable à l'une et à l'autre.

« Quant à la philosophie, ce vieil axiome, *il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens*, cet axiome de scolastique qu'on lui prête depuis que le lui a prêté Leibnitz, n'est pas de lui; et s'il a donné avantage au sensualisme vers lequel on penchait, ce n'est pas du moins de ce côté. Mais Locke a favorisé ce sensualisme, en osant affirmer qu'il n'est pas impossible à Dieu *de douer la matière de la faculté de penser*. Quant à la religion, il a proclamé une sorte de rationalisme, en enseignant que ce ne sont pas les lois de l'Etat, mais celles de *la raison qui la sanctionnent*, et en répétant, dans chacune de ses pages sur la foi, que, dans les dogmes de la parole divine, il n'y a rien qui ne soit justiciable de l'intelligence humaine (640).

« Locke, en protégeant de son grand nom, en philosophie le sensualisme, en religion, le rationalisme, a fait un mal égal à la philosophie et à la religion; car le sensualisme détruit la philosophie, puisqu'il la jette dans le scepticisme ou le matérialisme, et que, s'il ne nie pas la pensée, il humilie l'intelligence. De même le rationalisme anéantit la religion, puisque, s'il ne nie pas la révélation, il la dégrade en la mettant au-dessous de la raison.

« Les écoles de philosophie ont généralement suivi les doctrines de Locke; mais loin de s'attacher à la partie la plus sage et la plus solide de ces doctrines, plusieurs

(640) *Le christianisme raisonnable*, ouvrage traduit par Coste, sous ce titre : *Que la religion chrétienne et très raisonnable telle qu'elle nous est représentée dans l'Ecriture sainte*, 1696 et 1703; 2 vol. in-8°.

de ses disciples, en forçant jusque dans leurs conséquences dernières, soit ses principes, soit ses hypothèses, ont présenté à la fois en religion et en philosophie les théories les plus destructives. Ils ont amené de cette sorte, dans le sein de la vieille société, les révolutions les plus profondes.» (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE IV.

Appréciation des théories de Locke.

« Ce *grand homme* a eu le malheur d'ébranler les institutions sociales, les convictions morales et religieuses. Il a eu des disciples dangereux; son école, plus qu'aucune autre, a fait cette révolution plus profonde, qui, de l'Angleterre, est venue, dans le cours du dernier siècle, envahir l'Europe, prenant d'abord la France pour son principal interprète, en attendant qu'elle la prît pour son principal théâtre.

« Ecoutons à ce sujet l'homme qui estimait et qui connaissait le mieux le défenseur officieux de 1688, Shaftesbury, le disciple et l'ami de Locke. « Quoique j'honore, « dit-il, infiniment les autres écrits de « Locke, que je le connaisse personnellement « et que je puisse répondre de sa sincère con- « fiance au christianisme, je suis toutefois « forcé d'avouer qu'il a marché dans la « même route (les principes de Hobbes), et « qu'il y a été suivi par les Tyndall et au- « tres libres penseurs de notre époque. Ce « fut même Locke qui frappa le grand coup, « car le caractère connu de Hobbes, et ses « principes serviles, en discréditant sa phi- « losophie, lui ôtaient tout son poison; « mais Locke frappa l'édifice dans sa base, « *bannit tout ordre et toute vertu du monde*, « représenta *comme hors de la nature* des « idées qui se confondent avec les idées de « la divinité elle-même, et avança qu'elles « n'avaient point de fondement dans notre « esprit. »

« Ces idées n'étaient rien moins que celles de la divinité, celles de l'ordre qu'elle a établi dans le monde, celles de la vertu et de la conscience y comprises. On voit que cela allait loin; car l'ordre établi dans le monde, c'est le gouvernement moral, et ce sont les gouvernements politiques du monde. A la vérité, Locke ne niait pas la justesse de ces idées; il ne contestait que l'origine qu'on leur donnait, quand on les qualifiait d'*innées;* mais, en leur assignant une naissance différente, et montrant comment elles nous viennent, il les faisait singulièrement déchoir. En effet, d'idées primordiales, universelles, nécessaires, innées (641), elles devenaient entre ses mains de simples inductions, des produits de l'intelligence. Shaftesbury eut raison de faire voir qu'elles ont une existence plus haute, une origine moins fortuite; il ne s'agit, dit-il, que de prendre le mot d'*inné* dans un sens raisonnable et intelligible, dans celui de *connaturel*, pour conserver à ces idées une origine différente, une valeur sacrée. Si, en effet, elles nous sont données dans nos facultés mêmes, et elles le sont; si elles nous y sont données de telle sorte qu'il nous soit impossible de ne pas les concevoir aussitôt que nous sommes en possession de ces facultés, elles ne sont plus le résultat fortuit de quelque recherche ou de quelque découverte, elles sont inévitables, nécessaires et universelles: elles sont divines. Locke, acceptant cette doctrine, gardait saufs les principes de l'ordre moral et politique du monde; en la rejetant, il les ébranla: on eût dit qu'il accomplissait une mission fatale, tant il y mit d'insistance pour prouver que la qualité d'*inné* ne convenait pas plus aux principes pratiques qu'aux idées spéculatives; il en appela à l'histoire de tous les peuples et de tous les temps, il s'attacha même à montrer qu'il n'est pas une seule vérité pratique qui soit généralement reconnue; il affirma que toutes le seraient, si elles étaient données divinement avec la naissance. Tout ce qu'il accorda de plus primitif dans l'homme, ce fut le désir du bonheur, ou la crainte du mal. Mais de ce primitif même, il fit un instinct plutôt qu'un principe. La notion générale du devoir et de l'obligation disparut à peu près de son système; quant aux règles de détail, déclarant qu'aucune n'avait d'évidence par elle-même, il les livra toutes aux fortuités de l'enseignement, de la civilisation et des climats; c'est-à-dire que d'un oracle infaillible il fit une sorte de divination. Soit un exemple: avant lui les moralistes considéraient généralement comme évidente cette maxime: *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fissent; fais, au contraire, à autrui ce que tu désires qu'on te fasse.* Certes, s'il est une maxime simple et vraie de prime abord, c'est celle-là. Locke affirma qu'elle n'était rien moins qu'innée; que, loin de l'être, elle dépendait de toutes sortes d'observations, d'expériences et de connaissances. Demandez, dit-il, sur cette autre maxime, *Il faut remplir ses engagements*, l'opinion d'un chrétien, celle d'un hobbésien et celle d'un philosophe de l'antiquité, et vous aurez trois avis différents. Ce qu'on appelle *conscience*, ajoutait-il, est le jugement qu'on porte sur la valeur morale de nos actions. Ce jugement diffère suivant les lois et les coutumes des nations; aussi les nations tiennent-elles, les unes pour sacrés des prin-

(641) On voit que l'auteur est en un certain sens partisan des idées innées. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier cette question célèbre qui divise encore les esprits, même dans l'Eglise, les catholiques cartésiens n'ayant pas là-dessus les mêmes opinions que les catholiques traditionalistes. Les premiers se rattachent à Descartes, les seconds à Huet. De sorte que l'antagonisme qui sépara ces deux hommes célèbres se perpétue après leur mort. Entre ces deux fractions rivales et la plupart du temps hostiles, se placent les partisans de la philosophie de S. Thomas. Je ne parle pas d'une multitude de nuances moins tranchées. Jamais nous n'avions été aussi riches en théories philosophiques.

cipes que les autres ignorent complétement.

« C'était mettre des *consciences* à la place de la conscience, et des *morales* à la place de la morale, c'était détruire la loi du devoir. Où la trouver, en effet, si elle n'existe pas dans la raison? La révélation peut la donner, sans doute, mais avec quelle autorité le fait-elle, quand la philosophie a déjà fait voir qu'elle n'a de sanction elle-même que dans la raison?

« Locke va plus loin et dit plus mal; il accorde que les hommes aiment le bien; mais ce n'est pas en vertu de quelques notions inhérentes à l'âme, dit-il; c'est en raison du bonheur que procure la vertu. Lorsque l'homme croit remarquer que la vertu n'assure pas son bonheur, il est bien rare qu'il lui demeure fidèle. Herbert de Cherbury, le précurseur de cette philosophie détachée du christianisme, avait admis, dans son *Traité de la vérité*, ce qu'il appelait six principes fondamentaux *inséparables de l'intelligence humaine;* c'étaient ces maximes: *Il y a un Dieu; — il doit être adoré; — la vertu et la piété sont les meilleures manières de le servir; — l'homme doit se corriger de ses fautes; — il y a des peines et des récompenses après cette vie.* Locke, sans contester la vérité d'aucune de ces maximes, les ébranla toutes, en niant précisément à leur égard ce qu'on ne devait plus laisser contester depuis qu'on s'était réduit à l'autonomie de la raison, c'est-à-dire leur *inséparabilité de l'influence humaine.*

« Si Locke n'avait pas eu à combattre la scolastique et les idées innées de Descartes, on ne comprendrait rien à tant d'aberrations. Quelques moralistes, Wilkins à leur tête, inspirés encore par des croyances religieuses, réfutèrent vivement la doctrine de Locke, et en exposèrent le danger sans aucun ménagement pour l'auteur, mais ils luttèrent en vain contre le torrent des mœurs et des opinions générales, ils furent débordés de toutes parts. La cour des Stuart, la plus prodigue et la plus dissolue des cours, avait répandu sa contagion sur la morale publique. Des premières familles, la corruption avait passé dans celles qui toujours mettent leur orgueil à copier ce qui est au-dessus d'elles, et celles-là sont nombreuses. Les ravages étaient d'autant plus terribles, que tant de mollesse succédait à plus d'austérité. Atteints par la frivolité commune, plusieurs moralistes, loin de lutter pour la sainteté des principes, justifièrent d'indignes pratiques par de funestes théories. La plupart se laissèrent aller sur la mauvaise pente où Locke les avait placés. Nous venons de voir Shaftesbury condamner son maître. Ce spirituel critique fit à la morale religieuse encore plus de mal que Locke: le philosophe avait ébranlé la morale, Shaftesbury la ruina; car ce fut lui qui jeta le *sensualisme moral* dans les écoles d'Angleterre. » (Matter, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE V

Conséquences sceptiques du sensualisme de Locke. — Hume.

« Pour que la philosophie de Hobbes, de Bacon, de Gassendi et de Locke demeurât solidement constituée, il faudrait prouver que les opérations intimes de la pensée sont de purs mouvements, et c'est là ce qui est à tout jamais impossible, puisqu'on ne peut énoncer une proposition pareille sans confondre l'une avec l'autre deux choses que le plus simple et le plus savant des hommes savent aussi bien l'un que l'autre être fort différentes. Cependant cette chose impossible fut tentée, et Locke, entre autres, s'essaya à confondre ce qui est distinct, et à détruire ainsi toute méthode. Il crut à cette *vertu attractive* de la matière que Newton même, nous le savons, ne voulait pas accepter, et put penser dès lors que si Dieu a donné aux astres la faculté de s'attirer mutuellement, il peut bien avoir donné aux hommes, qui sont constitués comme les astres par certains amas de matière, la faculté de penser. Locke en appela donc à la puissance de Dieu pour prouver la simple possibilité de ce fait, et proposa ainsi une *hypothèse* fainéante en philosophie, comme dit Leibnitz. En effet, cette hypothèse brouille toutes notions, anéantit toute science, et l'on ne voit pas pourquoi, hypothèse pour hypothèse, on ne préférerait pas à celle-ci l'hypothèse contraire qui attribue aux esprits la faculté de se représenter des corps qui n'existent pas réellement; et, quant à ceux dont nous parlerons bientôt, qui tentèrent de prouver que l'esprit n'est en effet que matière, ils ne firent en cela que montrer qu'ils n'attachaient aucun sens au mot matière, mais qu'il leur plaisait seulement d'appeler matière et mouvement ce que tout le monde nomme ainsi, et puis encore matière et mouvement, l'esprit et l'intelligence.

« Que résulta-t-il, en effet, de ce mélange d'idées hétérogènes? C'est que la notion de matière, devenue vague et confuse, perdit tout caractère de nécessité philosophique; et comme, d'ailleurs, l'analyse de Locke n'établissait que l'existence des idées sensibles, sans fournir une conception claire, soit de la substance qui les reçoit, soit de celle qui les envoie et qui les transmet, un esprit rigoureux put en conclure que l'unique réalité est en ce monde le sujet, quel qu'il soit, des perceptions sensibles, et qu'en conséquence il n'existe que des esprits, selon le sens le plus ordinairement attribué à ce mot. C'est la physique de Descartes, dans celle de ses parties que la philosophie de Locke avait reçues, qui s'imposa plus ouvertement à elle, et la conduisit ainsi à la plus étrange des contradictions.

« En effet, Locke, en étudiant les qualités sensibles, avait considéré la plupart des sensations, celles de la chaleur et du son, par exemple, et tout ce qu'il appelait *qualités*

secondes, comme n'étant dans le monde extérieur que de purs mouvements, au res par conséquent dans l'objet qui les produit que dans le sujet qui les connaît sous cette forme d'odeur ou de son, de chaleur ou de couleur. Il avait fallu suivre en cela les progrès de la physique moderne, mais il n'en avait paru que plus nécessaire alors de distinguer de ces qualités étrangères aux corps d'autres qualités qu'on appelle *premières* et que l'on croit généralement convenir à la matière, se trouver en elle et la caractériser. Mais si l'on parvenait à montrer que ces qualités elles-mêmes ne peuvent se comprendre que dans un esprit, ni exister ailleurs en aucune façon, la matière devenait inutile, et on pouvait penser qu'elle n'existe pas, parce qu'elle est incompréhensible en elle-même et superflue pour la production des phénomènes. Or, les qualités premières étant, selon l'école de Locke, *l'étendue, la figure, la solidité, la pesanteur, le mouvement et le repos*, on comprend aisément que toutes ces idées n'étant suggérées à l'homme, selon cette même école, que sous une forme sensible et particulière, et aucune d'elles n'ayant un caractère de nécessité ni une origine autre que la sensation, il est d'autant plus aisé de leur enlever une réalité qu'on n'a nié des qualités secondes que pour des motifs qui conviennent également aux deux genres.

« C'est ainsi que procède Berkeley : toutes les qualités sensibles, quelles qu'elles soient, varient, en général, avec les sujets qui les perçoivent, et leur sont tout à fait relatives ; par exemple, telle étendue paraît plus ou moins grande, plus ou moins unie ou raboteuse, de telle ou telle forme ou figure, absolument de même qu'elle paraît de telle ou telle couleur et à telle ou telle température, selon qu'elle est perçue dans telles ou telles circonstances, et par tel ou tel animal, selon la disposition de ses organes, selon les instruments qu'il emploie, selon la distance à laquelle il se place, selon les objets divers auxquels il la compare ; ensuite le mouvement est plus ou moins rapide au même instant et dans le même mobile, suivant la succession des idées dans l'âme de l'observateur, succession par laquelle seule nous pouvons connaître le temps. Comment donc ces qualités pourraient-elles exister dans les corps ? D'ailleurs elles se réduisent toutes à l'étendue, sans laquelle elles ne peuvent être comprises ; et comme l'étendue ne peut être rendue sensible que par une qualité seconde, chaleur, couleur, etc., ou par une résistance qui n'a rien d'absolu, et qui, en tant que résistance, ne peut être conçue dans l'étendue comme lui appartenant, il s'ensuit qu'on ne peut comprendre aucune sensation hors de l'esprit dans lequel elle est, ou qui la perçoit immédiatement. Demanderait-on un *substratum* pour la qualité sensible, et voudrait-on le placer dans le monde extérieur et le nommer *matière ?* Mais ce mot *substratum*, ou suppose l'étendue dont l'existence objective est déjà réfutée, ou bien quelque chose d'invisible et d'impalpable qui ne peut être l'objet réel d'une idée sensible. Berkeley, qui était pleinement sensualiste et regardait toutes les idées comme originaires des sens, était ainsi mené par les arguments ordinaires des sceptiques, dirigés contre la variabilité et l'inconsistance des notions sensibles, à n'accorder de réalité qu'à ces notions elles-mêmes qui, étant objets *immédiats de l'esprit*, ne peuvent être niées, et à rejeter comme une chimère monstrueuse la matière des philosophes.

« Et qu'on ne croie pas pouvoir rejeter tous ces arguments, sous prétexte de sophisme et de subtilité. Sans doute ils sont dépourvus de valeur contre des doctrines telles que celles de Descartes, ou de Spinosa, ou de Leibnitz, mais ils sont au contraire parfaitement rigoureux et démonstratifs, quand ils ont leur point de départ dans le sensualisme, et leur portée contre lui. En effet, un sensualiste conséquent ne peut sortir de ce monde infiniment variable et contingent des idées sensibles, dans lequel il s'est involontairement jeté, ni fonder sur quelque raison que ce soit la croyance à une nature permanente et régulière, à un être en soi, à une substance. Berkeley fut donc très-faible quand il voulut prouver que nous n'avons aucune idée de l'étendue ou de la figure, autrement que par les sens, mais il fut invincible quand il prouva aux partisans de Locke que la matière n'existe pas. Et, selon nous, il y a là un des faits les plus importants de l'histoire de la philosophie, et une démonstration irréfutable du vide profond de ce système qu'ont embrassé les plus pauvres raisonneurs d'entre les philosophes, depuis Epicure jusqu'à Condillac.

. . . . . .

« Nous ne pouvons nous arrêter sur cette doctrine qui révèle cependant jusque dans ses moindres parties un admirable génie, il nous faut continuer l'histoire du sensualisme. Nous venons déjà de retrouver les fantômes de Hobbes, ainsi que nous l'avons annoncé en exposant sa philosophie, mais nous avons encore un Dieu qui les gouverne et qui nous les envoie. Maintenant nous allons faire un pas de plus ; en effet, nous admettions tout à l'heure que les idées sont des sensations, mais alors il faut reconnaître aussi que toutes les notions s'acquièrent par l'expérience. Berkeley était évêque et croyant, la foi chez lui suppléait à la raison, mais ici nous ne pouvons que raisonner ; dès lors, quel est le principe ou de sensation ou d'expérience qui nous assure la légitimité d'une induction générale ? qui nous a appris que le feu est *cause* de la chaleur, ou que notre volonté est *cause* du mouvement de notre bras. Nous savons, il est vrai, que chaque fois que le feu a été approché de notre main, nous avons éprouvé certaine sensation que nous nommons chaleur ; que chaque fois qu'une certaine modification, dite volonté,

a eu lieu en nous, un certain mouvement musculaire s'est produit dans notre corps. Et tout ceci est d'une entière évidence, car nous sommes certains, d'un côté, de notre pensée, de l'autre, de ce qui s'est passé ensuite et que la sensation nous manifeste ; mais après cela, que savons-nous ? L'expérience ne peut nous permettre d'aller plus loin. Tels furent les célèbres raisonnements de Hume, et nous n'avons qu'un mot à ajouter pour faire connaître sa position parmi les philosophes, c'est qu'il admit le principe sensualiste, ou si l'on veut, empirique, dans toute sa rigueur, et qu'il eut l'esprit éminemment logique. Ainsi donc, à prendre au sérieux les propositions de Hume, on arriverait au *fantasmatisme* le plus absolu que Hobbes ait jamais pu rêver, mais à le considérer dans sa personne, on trouve un sceptique. Il va sans dire que ce scepticisme ne s'applique qu'à la science et nullement à la vie. Après avoir nié les idées de la cause, de l'infini, de l'éternel, qui sont des étrangères pour l'expérience, quand il arrive à se représenter consciencieusement la force invincible de cette idée de cause qui naît cependant, suivant lui, d'une simple habitude, il est obligé d'accorder une disposition naturelle, un *instinct* à nous donné selon l'ordre des choses, et l'on voit ainsi qu'il sait suppléer dans l'occasion aux idées innées qu'il repousse et qu'il dit ne pas comprendre. Qu'est-ce donc que Hume enfin ? Un homme qui part des données de son temps et les admet sincèrement, mais qui, métaphysicien par nature plus que Locke et plus que Condillac, arrivé aux bornes de la philosophie à la mode, ne peut s'empêcher de douter. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, l. v, § 1er.)

CHAPITRE VI

Idées de Hume sur la morale.

« Bientôt le scepticisme vint faire aussi bon marché du sensualisme moral de Hutcheson que du sensualisme métaphysique de Locke. Hume vint prouver qu'il en est des notions de vertu et de vice que nous donne le sens interne, comme des notions de beauté et de laideur, comme de toutes les notions de qualités sensibles, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas plus de valeur les unes que les autres

« La doctrine morale de Hume repose au surplus sur le sentiment. Elle est exposée avec plus de détails dans ses *Recherches sur les principes moraux*, et avec le plus de franchise dans son livre *Du suicide et de l'immortalité de l'âme;* elle est ..... confuse, incertaine ; mais elle se résume en ces mots: « Le suicide n'est une violation d'aucun de- « voir ni envers Dieu, ni envers autrui, ni « envers vous-mêmes. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE VII.

Rationalisme de Shaftesbury.

« Le sensualisme moral fut dans son origine une heureuse et brillante réaction. Cumberland avait commencé cette réaction en opposant aux doctrines de Hobbes (qui ne connaissait dans la nature que des puissances hostiles les unes aux autres, et dans la société, que la force) ce sentiment de bienveillance ou de sympathie, qui allait si bien à la mollesse générale des mœurs, et dont on devait bientôt faire le souverain principe de la morale. Shaftesbury posa ce sentiment comme un principe. De toutes nos affections il fit trois parts. La première, il la forma des affections qui ont pour objet le bien public, et qu'il appelle naturelles; la seconde, il la composa des affections égoïstes ou *self-affections*, parce qu'elles n'ont pour objet que le bien privé. Il embrassa dans la troisième toutes les affections contraires à celle des des deux premières classes, et les qualifia de non-naturelles, *unatural;* après cela il déclara que nos actions sont *vertueuses* quand elles sont déterminées par les affections des deux premières classes, et *vicieuses* quand elles sont inspirées par celles de la troisième. Il les taxa de vicieuses encore, quand les affections *égoïstes* s'y montrent trop fortes ou les affections *naturelles* trop faibles. La vertu, dit-il, est l'empire pur de ces dernières, la vertu est ce qui est conforme à la nature, et le bonheur est le partage de celui en qui les affections naturelles, le désir du bien public ou la bienveillance, dirigent les affections égoïstes.

« Suivant le système de Shaftesbury, la vertu c'est le bonheur ; le vice c'est le malheur, et pourtant Shaftesbury accusait Locke d'avoir miné l'ordre moral du monde !

« La doctrine de Shaftesbury..... était triste et confuse. En effet, faire de nos affections les règles de la vertu, et trouver dans le bonheur ou dans le malheur de l'individualité humaine la règle du devoir, la morale, ce n'est plus faire de la science, c'est avancer des opinions d'une faiblesse extrême. Dans d'autres temps cette doctrine était sans danger. Mais Shaftesbury, écrivain brillant, occupait dans l'aristocratie anglaise ce rang qui est une puissance dans les mœurs du pays. Il fut lu et prôné ; il devint le dictateur des gens du monde et le chef des écoles.

« Un juge qui n'est pas suspect, Voltaire, qui a puisé dans les auteurs anglais ce qu'il y a de fort dans ses doctrines, et dont l'admiration pour ces écrivains fut encore plus grande que la docilité, Voltaire lui-même ne put s'empêcher de réprouver le système de Shaftesbury. « Cet optimisme, dit-il, « n'est au fond qu'une *fatalité désespérante.* »

« En effet, il est mauvais. A l'entendre, si nos efforts, si beaux qu'ils soient, ne nous conduisent pas au bonheur, nous serons forcés de nous déclarer vicieux en dépit de tout. Ce sera alors quelque aveugle fortune, ou quelque fatalité invincible qui nous aura dominés ; nous serons malheureux, et pour toute consolation il nous sera prouvé que nous n'avons pas même pour nous la vertu ; et pourtant la vertu demande souvent des actes de courage et de résistance qui mènent au malheur, qui attirent sur l'honnête

homme assez ferme pour braver le génie du mal toute la violence des passions qu'il est forcé de combattre ; dans ce cas, la vertu n'aura été que l'erreur, que le vice : doctrine affreuse, et qui eût dû soulever toutes les âmes pures !

Elle prévalut au contraire en Angleterre et même en Ecosse sous les formes les plus séduisantes. Shaftesbury la prêchait dans des ouvrages dont personne ne se défiait, si bien son esprit et les grâces de son style y déguisaient le sensualisme. Cet auteur y cachait avec plus d'art encore sa profonde antipathie pour la religion. On fut même longtemps à découvrir qu'il n'était que le plus subtil de tous les adversaires du christianisme, et avant cette découverte on se pénétra imprudemment de ses principes. Dans des temps plus sévères on eût fait aisément une remarque que Voltaire fit d'un coup d'œil, et qu'il crut devoir signaler. « Le « mépris de Shaftesbury pour la religion « chrétienne dit-il, éclate trop ouvertement dans ses livres (642). » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE VIII.

Résultats du système de Locke en théologie. — Les libres penseurs anglais. — Collins. — Dodwell. — Hartley. — Mandeville. — Priestley, etc.

« L'école de Locke ne put être maintenue dans les bornes théologiques. Collins démontra que toutes les actions de l'homme sont déterminées, ainsi que ses volontés et ses actes, par leurs causes, de sorte que la liberté est impossible. Dodwell, Hartley, ensuite Priestley, voulurent prouver la matérialité de l'âme ; enfin Mandeville, partant de la définition du *bien* par *l'utile*, doua le sensualisme d'un nouveau système de morale, et entreprit l'apologie des vices par la considération de leur indispensable utilité dans la société actuelle. En un mot, ce fut dans ce siècle un déchaînement universel contre la théologie ; les médecins y prirent une grande part, et il n'y eut là ni unité ni vraie doctrine. Une infinité de débats commencèrent et se continuèrent sans méthode, c'est-à-dire au hasard, et il serait inutile de rechercher ici quelle veine heureuse ou malheureuse de raisonnements put trouver chacun de ces enfants perdus de la philosophie. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, l. v, § 1.)

CHAPITRE IX.

Coward. — Bolingbroke. — Tindal. — Woolston. — Blount. — Wollaston. — Chubb.

« La loi naturelle, qu'ils posèrent comme l'antithèse de la loi divine, offrait en effet peu de dogmes ; elle n'en avait que deux, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il était bien évident que ces doctrines ne renfermaient pas plus de vérités que les anciennes, dont elles n'étaient qu'un extrait. Cependant professées par les Toland (643), les Collins (644), les Tindal (645), les Wollaston (646), les Woolston (647), les Chubb (648), les Bolingbroke (649), elles eurent de nombreux partisans, si elles n'eurent pas de fidèles.

« Sérieusement posés avec leurs conséquences, ces deux dogmes suffiraient, il est vrai, pour établir une religion, si une religion pouvait être faite par des hommes ; mais ces deux dogmes ne furent pas même pris au sérieux par les libres penseurs, qui, bientôt, firent un pas de plus. En effet, sacrifiant au scepticisme du temps la moitié de leur exiguë religion, ils combattirent l'immatérialité de l'âme ; encore la moitié sacrifiée était-elle celle qui prêtait le plus d'appui à la morale ; contester l'immatérialité de l'âme, c'est la dégrader et nier cette grandeur que lui donne sa ressemblance avec la Divinité. Or, si elle n'est plus à la fois le souffle et l'image de Dieu, si elle est arrachée d'auprès de Dieu pour être classée plus près de la bête que de l'ange, elle n'a plus d'avenir et ne peut plus que mépriser son présent ; mépriser son présent, c'est se mépriser : mieux vaut se nier ; l'âme se nia.

« Partisans du matérialisme de la pensée, beaucoup de libres penseurs furent des penseurs médiocres. Coward disait que l'immatérialité de l'âme ne se concevait pas, qu'elle était contraire à la révélation comme à la raison. L'âme n'était à ses yeux que la vie, que cette force qui fait que l'homme se meut, sent et pense.

« Mais Coward concevait-il la matérialité de l'âme, qui serait celle de la raison et de la conscience ? Sans doute si l'âme n'est que la vie, que la force qui meut le corps, elle cesse avec le corps ; mais n'est-elle que cela ? Qui pourra supposer identiques la vie et la volonté ? Comment ne verrait-on pas l'intervalle qui sépare la faculté motrice et l'intelligence qui dispose de cette faculté ?

« Les écrits de Bolingbroke furent encore plus hardis, ils furent d'autant plus funestes que l'immoralité de l'auteur était plus profonde, que ses relations s'étendaient plus loin. Enseigner comme il fit la matérialité et la mortalité de l'âme, c'était détacher l'homme de l'ordre moral qui régit la création. Car il est évident que, si nous ne sommes pas..... destinés à une vie immortelle..... nous n'avons plus aucune raison pour vivre d'après la loi de Dieu..... Si nous sommes matière, c'est une loi conforme à notre nature matérielle qui nous convient ; ce n'est plus le spiritualisme,

(642) *Lettres sur Rabelais.*
(643) *La religion chrétienne sans mystère.*
(644) *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, sur la liberté de penser, sur la religion chrétienne.*
(645) *Le christianisme aussi ancien que le monde.*
(646) *Ebauche de la religion naturelle.*
(647) *Discours contre les miracles.*
(648) *Œuvres posthumes*, 1748 ; 2 vol. in-8.
(649) *Œuvres philosophiques*, surtout l'*Examen important.*

c'est le sensualisme moral qu'il nous faut.

« Tant que la religion des libres penseurs avait conservé les deux dogmes fondamentaux, elle était tolérable ; la morale qu'ils enseignaient sous le nom de *loi naturelle* n'était autre chose que la morale du christianisme, qui avait passé dans toutes les doctrines du monde moderne, et qui faisait pour ainsi dire sa pensée et sa conscience. Il n'en était plus de même quand, avec le matérialisme de l'homme, fut prêché aussi le fatalisme de l'univers ; quand avec l'immatérialité de l'âme on vint aussi à nier sa liberté. Collins en vint là. Il vint tuer la moralité chrétienne au cœur des institutions modernes, et détruire toute morale jusque dans le sein de la conscience humaine.

« Nous l'avons dit, là commença, dans les doctrines et dans la société assise sur les fondements du christianisme, une ère entièrement nouvelle.

« A la vérité les libres penseurs n'étaient pas très-nombreux, et plusieurs d'entre eux discréditaient leurs doctrines. Morgan changea trois fois de religion, Tindal deux fois, Toland une fois; Woolston, avant d'attaquer le christianisme, l'avait défendu, il n'avait changé qu'à la suite d'une destitution. Collins en combattant la liberté contre le bon sens, Blount, en se donnant la mort, au mépris de la conscience et de l'opinion ; et Bolingbroke, en trahissant, au mépris de l'honneur le plus vulgaire, les Brunswick pour les Stuarts, et les Stuarts pour les Brunswick, devaient perdre même une cause plus belle que la leur. De tels hommes n'avaient pas naturellement une grande autorité, ils en eurent toutefois d'abord; les principes d'une opposition novatrice trouvent toujours faveur, et ils en avaient en Angleterre depuis Herbert de Cherbury dont ils développaient les idées (650). » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE X.

Les apologistes anglais.

« Il est vrai qu'aux attaques des libres penseurs on opposa de savantes réfutations et de belles apologies ; il est vrai que des hommes habiles et pieux ayant Newton et Clarke à leur tête, se consacrèrent à la défense de la cause chrétienne ; que Berkeley, Warburton et beaucoup d'autres ôtèrent à l'incrédulité jusqu'à ses derniers prétextes... Le traité de Clarke, *De l'existence de Dieu*, celui de Warbuton, *De la divine légation de Moïse*, les deux plus célèbres de nombreuses apologies, firent sensation avant d'être traduites dans les langues d'Europe (651). » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XI.

Introduction du rationalisme anglo-hollandais en France.

« La France faisait écho à l'Angleterre depuis la révolution de 1649. Nous l'avons vu, trois ans après cette révolution, les frondeurs s'essayèrent au rôle de cavaliers et à celui des têtes-rondes. Depuis la restauration de 1660 et pendant le règne de Louis XIV, les destinées politiques des deux pays se trouvaient intimement liées. Depuis la révolution de 1688, les débats de Westminster et les intrigues de White-Hhall retentissaient nécessairement dans les cabinets de Versailles et de Saint-Germain. Ces rapports purement politiques eussent suffi pour établir des relations morales, si déjà ces dernières n'eussent existé, mais elles existaient depuis longtemps. Le philosophe Herbert, le véritable père des libres penseurs d'Angleterre, avait longtemps résidé en France; Hobbes avait publié et composé chez nous ses principaux écrits; Shaftesbury et Locke étaient venus nous visiter à plusieurs reprises; et Bacon disputait le rang à Descartes dans un grand nombre de nos écoles. Déjà l'on traduisait en français tout ouvrage anglais de quelque importance, et déjà la sympathie des esprits élevés était établie, lorsque Philippe d'Orléans et Georges Ier formèrent entre la France et l'Angleterre, dans leur intérêt personnel, cette alliance qui est venue exercer sur la monarchie de Louis XIV une influence si profonde. Alors commencèrent à s'introduire parmi nous tous les ouvrages les plus hardis de ces libres penseurs d'outre-mer.

« La Hollande s'empressait de nous les traduire, et l'administration du pays, en les proscrivant, ajoutait à la séduction de la nouveauté celle du fruit défendu. On importait, en politique, la liberté; en religion, le scepticisme; en morale, le sensualisme. Tout cela plaisait à la nation, Montaigne, de Retz, Gassendi et Larochefoucault avaient enseigné le tout avec un déplorable ascendant. Peu d'écrivains professaient ouvertement ces doctrines, qu'avaient repoussées Descartes, Malebranche, Port-Royal et toutes les puissances morales du règne de Louis XIV. Cependant un homme d'esprit, Fontenelle, et quelques auteurs obscurs commençaient.

(650) *Voy.* sur cette question le célèbre ouvrage du presbytérien LELAND, *Revue des déistes* (en anglais), et celui du janséniste TABARAUD, *Histoire critique du philosophisme anglais.*

(651) *Voyez* sur l'histoire de l'apologétique en Angleterre les détails étendus que j'ai donnés dans *Le Christ et l'Evangile*, introduction. — Une partie de cette introduction a été reproduite par un lourd théologien. Il n'a pas jugé à propos d'en nommer l'auteur, et, dans les mêmes pages où il me copiait si audacieusement, il tâchait de discréditer l'ouvrage qui lui rendait de si grands services. Il y a des gens qui ne pardonnent jamais les services qu'on leur rend. Ainsi cet écrivain n'a laissé échapper aucune occasion de décrier mes travaux. Il a cru probablement devoir user d'un procédé aussi peu loyal pour cacher au public l'emprunt forcé qu'il me faisait subir. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que certaines gens ont beaucoup vanté ces pages empruntées, qu'ils avaient peu goûtées dans l'original :

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

à glisser dans leurs écrits des fables, des allusions et des opinions hostiles à la religion. Bientôt Bayle, qui ne fut ni un philosophe, ni un historien, mais qui fut toute une encyclopédie de scepticisme, vint, de la Hollande où il s'était réfugié, prêcher à la France qui l'avait banni tous ses doutes et toutes ses audaces, et la France s'édifia de l'incrédulité d'un érudit qu'elle avait chassé par intolérance.

« Les premiers écrits d'opposition qui parurent en France et qu'on y rechercha, ne s'attaquaient guère qu'à la religion, on y rechercha moins les livres de politique, mais le progrès de l'opposition contre le christianisme fut tel, que bientôt les plus médiocres productions obtinrent faveur en venant attaquer cette religion. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

DEUXIÈME PARTIE.

Le Scepticisme au XVIII^e^ siècle. — Voltaire.

CHAPITRE I^er^.

Voltaire au point de vue rationaliste.

« Je ne puis m'imaginer que l'esprit humain marche au hasard; je ne puis croire que dans les siècles les hommes de génie soient répartis d'une façon arbitraire et confuse. Or, au commencement du siècle dernier, l'esprit de la philosophie, qui méditait la conquête de la société avait besoin d'associer à la gravité de Montesquieu quelque chose de plus actif, de plus vif; et je suppose qu'au pied du trône de l'Auteur des choses il se soit un jour incliné pour demander la venue d'un représentant convenable à ses desseins. Descartes, Malebranche, Spinosa, Locke ont paru; Leibnitz a déployé une paisible et profonde universalité; mais le temps en réclame une autre, ardente, guerrière, insurrectionnelle; Dieu l'accordera au génie de la philosophie. Oh! mon Dieu! puisque ce jeune homme qui se produit en 1718 n'est pas un étourdi, un enfant perdu, puisqu'il ne doit pas avorter dans une expédition que vous avez décrétée vous-même, comblez-le de tous les dons, armez-le de toutes pièces, c'est un autre Achille :

Arma acri facienda viro.

Car que de travaux et de labeurs l'attendent! Il risque, tant qu'il n'a pas entraîné le monde, d'en être écrasé lui-même. Mais Dieu ne l'abandonnera pas sans l'avoir muni d'une invincible habileté à l'entreprise où il l'envoie.

« C'est un philosophe d'une nouvelle espèce; ne lui cherchez aucun trait de ressemblance avec ses devanciers; pour mieux les continuer, il s'en distingue davantage. Et sur-le-champ je saisis son plus saillant caractère, la passion. Voltaire est spirituel, sans doute; mais surtout il est passionné : une passion inépuisable dans ses trésors et dans ses formes, ardente, subtile, généreuse, amère, implacable, bonne, âcre, caressante, souple, insolente, le vivifie, le pénètre, le relève et le soutient : il crie, il pleure, il rit, il s'emporte, il éclate de mille façons; il interrompt ses gémissements et ses indignations par un ricanement sardonique; il détruit l'effet qu'il vient de produire par un plus puissant et contraire. Ne lui résistez pas, c'est un démon; il sert l'humanité, l'enchante, la raille et la mystifie; je croyais le tenir, il m'échappe; et cet homme qu'on a voulu rabaisser, en le qualifiant de superficiel, me désespère par la profondeur de son inexplicable nature.

« Voltaire pourra donc être le plus entreprenant et le plus provocateur des écrivains; mais encore il en sera le plus sensé; et il lui sera donné, tant Dieu le protége, d'assembler dans son caractère deux qualités qui chez beaucoup d'hommes sont insociables, la passion et le bon sens. . . . .

. . . . . .

« N'oubliez pas non plus une intarissable facilité qui ne connaît ni fatigues ni langueurs, et qui permet à ce héros de trouver le repos dans la variété et le contraste de ses travaux.

« Que fera-t-il, ainsi doué? un système? mieux : une révolution. Il estime Descartes, mais il n'est pas cartésien; il profite des leçons de Locke, sans dissimuler ce qu'il lui doit; il donne à connaître Pope aux Français; il ne se fait pas plagiaire sournois et impudent de la philosophie anglaise; il se sent assez fort pour se montrer sincère, et il ne cherche pas à mettre son éducation dans l'ombre, parce qu'il est certain de sa propre grandeur

« Armé de passion et de bon sens, Voltaire développa ses desseins et son esprit par quatre moyens : la scène, l'histoire, la philosophie et la polémique.

« La tournure philosophique et magistrale que prit la scène au dernier siècle sous la plume de Voltaire n'a pas besoin d'apologie. Aujourd'hui nous allons au théâtre pour oublier notre époque; plus la peinture des passions, qui toujours et partout sont la vie de l'humanité, plus la résurrection du passé savent, par le génie de nos jeunes artistes, nous captiver et nous dépayser, plus

nous sommes agréablement occupés; tant le fardeau de notre siècle nous oblige à le déposer quelquefois pour le reprendre avec plus de vigueur.

« Mais l'âge de Voltaire était trop ardemment préoccupé de la liberté philosophique, et trop privé des moyens de lui faire jour pour ne pas se précipiter dans l'issue qui pouvait, avec l'aide du génie, servir de carrière à cette philosophie tant aimée du siècle. A défaut de tribune et d'institutions politiques, Voltaire chausse le cothurne; il prêchera sur le théâtre au bruit même des derniers accents de la chaire chrétienne; parce qu'il est passionné, il sera dramatique, éloquent et populaire; il entraînera la foule; il la convertira en la divertissant; il échauffera ses maximes et ses enseignements philosophiques par le feu et le cri des passions. Aujourd'hui le temps a fait pâlir l'éclat et l'opportunité de sa philosophie devenue surannée; mais les ardentes et pathétiques beautés échappées à son cœur semblent grandir encore : Tancrède, Vendôme, Zaïre, Zamore, vous ne passerez pas; et quand même vous n'auriez pas le vrai costume du moyen âge, de l'Amérique ou de l'Asie, vous êtes sauvés, car vous avez les sources de toute vie, l'âme et l'amour.

« C'était aussi dans l'histoire que Voltaire pouvait se déployer à l'aise. Bossuet avait esquissé l'histoire dans les intérêts du christianisme; Montesquieu dans ceux de la raison; Voltaire ne dut faire ni comme Bossuet, ni comme Montesquieu : il écrivit l'histoire pour la détruire et dans un but révolutionnaire; il battra l'Eglise en ruine, et voudra réduire le christianisme au déisme; voilà son œuvre. Son *Essai sur les mœurs des nations* est en résumé un *factum*, un pamphlet : il raconte pour condamner, il raconte pour enseigner, il poursuit à outrance les Papes, les moines et les prêtres, il est injuste parce qu'il ne distingue pas les temps; il accable le clergé pour lui arracher l'empire, il caractérise le passé pour abolir le présent; à la révélation il oppose le déisme. . . . . .

. . . . . .

« Il ressortait du livre de Voltaire que l'Eglise était inutile au monde, embarrassait la marche de la civilisation et faisait obstacle à la diffusion des lumières; il ressortait encore que la révélation n'était pas nécessaire au genre humain, et que le déisme lui suffisait; enfin il résultait de l'enquête historique que, la philosophie, puissance nouvelle, devait gouverner les affaires par les mains des rois et des philosophes. . . . .

. . . . . .

« Nous n'en sommes encore qu'à la moitié de Voltaire : ses œuvres philosophiques se trouvent à la fois dans ses vers et dans sa prose; et, seul de nos grands écrivains, il excelle également dans le style métrique et dans le style ordinaire. Il popularise Newton, Pope et Locke; il prêche le déisme et fait connaître l'Angleterre dans ses *Lettres philosophiques*, brûlées par le bourreau; il poursuit les traditions chrétiennes dans son *Dictionnaire philosophique;* il plaide et libelle des mémoires pour Calas, Sirven et Détallonde; il change l'esprit du barreau; il écrit sur l'économie politique; il suffit à tout; il prêche, il pétitionne sur toutes les questions d'un intérêt humain; il se constitue l'avocat de son siècle, le prêtre de la tolérance; il est tout, il est partout, il agite tous les problèmes et tous les esprits.

« Comment Voltaire pouvait-il se présenter comme un novateur infatigable sans soulever contre lui d'effroyables tempêtes? Nous pouvons aujourd'hui sans beaucoup d'héroïsme manifester du bon sens, mais Voltaire rompait la glace, et l'honneur de l'initiative était périlleux. Voltaire sentit qu'il fallait vaincre ou mourir; il courtisa les rois et les grands, mais il fut implacable envers ses adversaires littéraires, envers les chevaliers de l'Eglise et des ténèbres; il ne leur fit ni quartier ni merci, il les égorgea sur la brèche. C'est de nos écrivains celui qui a le plus et le mieux usé de la polémique : il y trouva des plaisirs et une gloire nouvelle.

Dès qu'il y a toisé l'imprudent qui vient s'offrir à ses coups, il l'insulte, le déconsidère, le dépouille de sa dignité, dût-il dans la lutte perdre un peu de la sienne. Il raille sur tous les tons, dans tous les styles, vers et prose. Il moque, il bafoue son adversaire; il l'étourdit par ses clameurs aigres et discordantes; il l'abrutit, le stupéfie et le torture par l'intarissable abondance des plus injurieuses saillies. Cette polémique assourdissante et cruelle est comme le charivari de l'intelligence. Mais ensuite l'adversaire est serré de plus près; Voltaire l'étreint, l'étouffe, le jette dans la poussière, s'y roule avec lui; un combat désespéré commence; quelquefois Voltaire paraît vaincu, mais il se relève; il enfonce jusqu'au fond des blessures qu'il a faites son impitoyable ironie comme un glaive tranchant; il entonne l'hymne de la victoire, et grossit par ses vengeances ses titres à l'immortalité. Montesquieu portait jusque dans sa plaisanterie une majesté naturelle; Voltaire triomphe par le cynisme, la furie, et par des facéties outrageantes, poison corrosif et mortel.

« Il régnait sur ses contemporains; il eut l'audace d'un dominateur et l'habileté d'un politique raffiné; il fut répandu dans la meilleure société de l'Europe; il eut pour flatteurs des rois, des Papes et des cardinaux; à la faveur de ces illustres alliances, ce conquérant poursuit incessamment ses entreprises; il ne se fait faute de mêler dans ses écrits et sa conduite l'impétuosité, la ruse, le cynisme et l'élégance. On le poursuit, il s'en va, voyage et revient; on l'accuse, il désavoue quelquefois ce qu'on lui impute, et recommence toujours. Quand il eut senti que l'âge des escarmouches, des fuites et des contre-marches était passé, il choisit Ferney pour sa résidence; il y vécut vingt ans roi de la philosophie et des let-

tres. En 1778, il revint à Paris âgé de quatre-vingt-quatre ans; il y trouva un accueil triomphal, et Franklin, représentant de cette Amérique qui venait de promulguer la déclaration des droits de l'homme, dans laquelle, sans vanité, Voltaire pouvait bien se croire pour quelque chose. Le vénérable Américain présenta son fils à la bénédiction du glorieux vieillard qui prononça sur la tête de l'enfant, ces deux mots : *God and liberty*. Voltaire pouvait parler de Dieu, car il l'aimait ardemment; de la liberté, car il la préparait.

« Le génie de la philosophie dut être content de son représentant, qui ne sortit du monde qu'après l'avoir changé : l'influence de Voltaire fut effective, plus philosophique que politique; plus populaire que scientifique : dans son siècle il a été le grand propagateur des idées et des lumières; c'est pourquoi Dieu l'avait mis au monde.

« Depuis Voltaire, la pensée humaine a continué ses révolutions, et les révolutions frappent d'insuffisance les novateurs eux-mêmes. Il serait d'un esprit peu éveillé de se montrer voltairien aujourd'hui; mais avoir été Voltaire est une des plus grandes gloires qui puissent échoir à un homme. Mais il s'est trompé! belle affaire! on n'écrit pas soixante-dix volumes sans se tromper. » (LERMINIER, *De l'influence philosophique au* XVIII^e^ *siècle*, chap. 8.)

CHAPITRE II.

Vie de Voltaire.

« François-Marie Arouet de Voltaire est né à Chatenay, campagne de Paris, le 20 février 1694. Son père, François Arouet, avait été notaire au Châtelet; sa mère, Marguerite d'Aumart, descendait d'une famille noble du Poitou. Il vint au monde faible comme Fontenelle qui vécut cent ans. On l'ondoya; ce ne fut qu'en novembre qu'il put être baptisé; il eut pour parrain un abbé sans abbaye et sans foi, l'abbé de Châteauneuf, ami de sa mère et amant de Ninon de Lenclos; aussi a-t-on dit que l'esprit et l'irréligion l'accueillirent au berceau. L'abbé, prenant au sérieux son titre de parrain, voulut diriger la jeune intelligence de son filleul; il lui apprit à lire; Ninon lui demandant un jour des nouvelles de l'enfant : « Ma « chère amie, répondit-il, mon filleul a un « double baptême, mais il n'y paraît guère; « à peine âgé de trois ans, il sait toute la « *Moïsade* par cœur. » Ainsi Voltaire, grâce à celui qui avait répondu de sa croyance devant l'Église, apprenait à lire dans ce poème impie attribué à J.-B. Rousseau.

« Ninon voulut que cet enfant qui promettait tant lui fût présenté. Elle baisa ses blonds cheveux de ses lèvres fanées et profanées; elle lui prédit qu'il aurait de l'esprit comme un ange. Ce ne fut pas la seule prédiction que l'enfant inspira. Peu d'années après, au collége des Jésuites, le P. Lejay, frappé de la hardiesse de ses idées, lui dit qu'il serait l'étendard (d'autres ont dit le coryphée) du déisme en France. Ninon ne perdit pas de vue cet enfant qui devait tenir le sceptre de l'esprit aussi longtemps qu'elle avait tenu le sceptre de la galanterie. A sa mort, elle lui laissa deux cents pistoles pour acheter des livres.

« Chez les Jésuites, Voltaire n'eut donc pas le temps de devenir poète; l'esprit était venu trop tôt répandre ses rayons éclatants; la poésie, qui demande pour éclore un peu d'ombre et de silence, ne devait pas s'épanouir encore pour lui. Mais Voltaire fut-il jamais poète? cultiva-t-il cette fleur de rêverie que le cœur arrose d'une larme? s'éleva-t-il assez haut pour dérober aux rivages célestes cette rose d'amour dont le poète secoue les parfums ici-bas?

« La cour se faisait vieille et dévote comme le roi. Madame de Maintenon voulait enchaîner la France dans ses rosaires de buis (652); tous les courtisans, tous les dignitaires, tous les esclaves titrés se couvraient la face d'un masque de dévotion. Le XVIII^e^ siècle est sorti de là : des princes, des grands seigneurs, des prêtres et des poètes protestaient, par d'élégantes orgies, contre les grandes mines austères de la cour. Comme ils étaient débauchés avec délicatesse, irréligieux avec gaieté, blasphémateurs avec grâce, frondeurs avec esprit; comme ils avaient à leur tête des hommes tels que le prince de Conti, le duc de Vendôme, le grand prieur, le duc de Sully, le marquis de La Fare, l'abbé de Chaulieu, il fut du bel air d'être admis dans leur cercle. L'abbé de Châteauneuf, qui voulait faire de son filleul un honnête homme, ne manqua point de l'y conduire, au sortir du collége. Voltaire avait seize ans; jusque-là peut-être n'était-il irréligieux qu'à demi; car, malgré les leçons de son parrain, il avait trouvé chez les Jésuites un bon parfum de candeur chrétienne; mais, une fois dans cette école de gaieté licencieuse et de volupté sans frein, pouvait-il vivre avec cette virginité du cœur qui préserve la jeunesse jusqu'au jour de la raison?

« Arouet ne fut point admis comme un poète dans cette brillante compagnie. Il y prit les allures d'un grand seigneur. Que lui manquait-il pour cela? Il avait de l'esprit, de la figure, de l'argent; il ne lui manquait qu'un nom, il prit le nom de Voltaire. Il osa être familier avec tout le monde, comptant déjà sur l'esprit qui sauve tout. Ainsi, dès son début dans le cercle des voluptueux, il dit au prince de Conti, qui lui avait lu des vers : « Monseigneur, vous serez un grand poète; « il faut que je vous fasse donner une pen- « sion par le roi. » Au milieu des dissipations mondaines, il ne perdait pas de vue l'horizon poétique. Il ébauchait la tragédie

(652) C'est là l'appréciation de l'influence de madame de Maintenon qui court les rues. M. le duc de Noailles l'a combattue avec talent dans son *Histoire de Madame de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV*.

d'*OEdipe* et rimait une ode pour concourir devant l'Académie française. Au XVIII^e^ siècle, la tragédie et la pièce de concours étaient, pour ainsi dire, l'antichambre de la poésie ; il fallait avant tout passer par là. Voltaire, vous le devinez, n'obtint pas le prix de l'Académie ; ce n'était point là un poëte taillé pour devenir lauréat : il avait trop de hardiesse dans l'esprit. Il faut dire que le sujet du concours était la décoration du chœur de Notre-Dame. Un sujet religieux et par-devant l'Académie ! voilà de quoi surprendre tout le monde aujourd'hui.

« Cependant son père le crut perdu en apprenant qu'il faisait des vers et voyait *bonne compagnie*. Le pauvre homme était en même temps désolé par le jansénisme opiniâtre de son fils aîné ; il disait souvent : « J'ai pour fils deux fous, l'un en vers, l'au« tre en prose. » Il exila le fou en vers à La Haye, à l'ambassade française. L'ambassadeur, le marquis de Châteauneuf, ne se montra pas si facile à vivre que son cadet l'abbé de Châteauneuf. Il tenta de ramener Voltaire à la prose, mais le jeune poëte ne se laissa pas dompter; non-seulement il fit des vers, mais, ce qui était aggravant, il fit des vers amoureux. « Je n'espère plus rien « de votre fils, écrivait l'ambassadeur à l'an« cien notaire; le voilà fou deux fois : amou« reux et poëte. » Voltaire s'était éperdument épris de Pimpette Dunoyer, la seconde fille de cette trop célèbre aventurière, qui vivait à La Haye de libelles et d'intrigues, qui s'y était réfugiée en protestante, mais pour y trouver la liberté de conduite plutôt que la liberté de conscience. L'ambassadeur défendit l'amour à Voltaire, le poëte persista; le marquis de Châteauneuf lui ordonna de retourner en France. Voltaire partit en essayant d'enlever Pimpette Dunoyer. Mais madame Dunoyer, qui comptait sur les beaux yeux de sa fille pour aller dans le monde, écrivit un libelle contre Voltaire et garda Pimpette à vue. . . . . .

. . . . . .

« Voltaire, dans ces tristes circonstances, passa tout son temps auprès de ses amis les Jésuites pour les déterminer à enlever sa maîtresse à la religion protestante, c'est-à-dire à l'arracher de la Hollande pour le bon plaisir du poëte amoureux. Il dressa si bien ses batteries, il mit si à propos tout son monde en campagne, qu'il s'en fallut de bien peu que ce beau dessein ne réussît. Il continue à écrire :

« Si vous avez assez d'inhumanité pour « me faire perdre le fruit de tous mes mal« heurs et pour vous obstiner à rester en « Hollande, je vous promets bien sûrement « que je me tuerai à la première nouvelle « que j'en aurai. Je me suis mis, perdant la « tête, en pension chez un procureur, afin « d'apprendre le métier de robin, auquel « mon père me destine; me voilà fixé à « Paris pour longtemps ; vous n'avez qu'un « moyen pour y venir, car est-il possible « que j'y vive sans vous? L'évêque d'Evreux, « en Normandie, est votre cousin, écrivez« lui; insistez surtout sur l'article de la re« ligion ; dites-lui que le roi souhaite la « conversion des huguenots, et qu'étant mi« nistre du Seigneur et votre parent, il doit, « par toutes sortes de raisons, favoriser vo« tre retour. Ecrivez-moi à M. de Saint-Fort, « chez M. Alain, procureur au Châtelet, près « les degrés de la place Maubert. »

« Enfin nous arrivons à la catastrophe : vous croyez peut-être que Pimpette se convertit à la religion catholique pour les beaux yeux d'Arouet? Hélas! Pimpette était femme, Arouet était loin : le dirai-je ? elle trouva plus simple de s'en faire conter par un autre. Ce n'était point le poëte que la belle avait aimé, c'était le page de l'ambassadeur de France ; or, le page qui succéda à Voltaire chez le marquis de Châteauneuf fut succéda dans le cœur de Pimpette. La pauvre madame Dunoyer eut bientôt à enregistrer parmi ses lettres galantes celles de cet autre page à sa fille.

« Mais Voltaire n'avait pas seulement l'amour en tête; il lui fallait désarmer son père, outré, comme un père de roman. Il ne l'avait pas vu depuis son retour ; soit pour l'apaiser, soit de bonne foi, il lui fit dire que, voulant partir pour l'Amérique, il demandait pour toute grâce qu'il lui fût permis d'embrasser les genoux paternels, M. Arouet pardonna avec attendrissement : « Mais vous suivrez le chemin qu'ont suivi « vos ancêtres ; de ce pas vous allez pren« dre place chez M^e^ Alain. » C'était un procureur de la rue Perdue. Le croira-t-on ? Voltaire, déjà surnommé le familier des princes, se laissa installer dans cette boutique de mauvais style. Il y trouva un ami, Thiriot, non pas un ami du jour et du lendemain, mais un ami de toute la vie. Voltaire, heureusement, ne s'étiola pas dans le grimoire du procureur ! Il passa de là au château de Saint-Ange, en compagnie de M. de Caumartin, autre ami de son père. Il devait y faire choix d'un état : au château de Saint-Ange il trouva un vieillard passionné pour Henri IV qui lui inspira l'idée et même les idées de la *Henriade*. Il revint donc à Paris plus poëte que jamais.

« Une mésaventure le poussa plus avant dans la poésie : on le conduisit un jour à la Bastille sans lui dire pourquoi. Or, que faire à la Bastille, si ce n'est des vers. Tout conspirait contre ce pauvre M. Arouet, qui voulait à toute force que l'esprit de son fils se tournât vers l'esprit des lois. Voltaire avait été mis à la Bastille pour une satire qui n'était pas de lui : *J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans*. Il se consola de cette injustice en chantant les amours et les conquêtes de Henri IV. A la Bastille, il commença la *Henriade* et termina *OEdipe*. Le duc d'Orléans lui rendit bientôt la liberté. Le marquis de Nocé, l'illustre roué, amena Voltaire au Palais-Royal, à la sortie de la Bastille, pour le présenter au prince. En attendant son tour d'être introduit, Voltaire faisait antichambre : un orage des plus bruyants vint à éclater ; le poëte, levant les yeux au

ciel, s'écria devant une foule de personnages : « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas « plus mal. » Le marquis de Nocé raconta le mot en présentant Voltaire : « Monseigneur, « voici le jeune Arouet que vous venez de « tirer de la Bastille et que vous allez y « renvoyer. » Le marquis savait bien à qui il parlait, Le Régent se mit à rire aux éclats et offrit une gratification, sur quoi Voltaire lui dit : « Je remercie Votre Altesse Royale « de ce qu'elle veut bien se charger de ma « nourriture, mais je la prie de ne plus se « charger de mon logement. »

« Il présenta *Œdipe*. Grâce à de hautes protections, cette tragédie fut jouée; grâce au talent du poëte elle eut un grand succès. M. Arouet, tout en larmes, au sortir d'une représentation, permit enfin à son fils d'être poëte; mieux vaut tard que jamais. Déjà Voltaire s'habituait à rire de tout, même de sa gloire; ainsi à une représentation il parut sur le théâtre portant la queue du grand prêtre. . . . . .

. . . . . .

« Il continuait à vivre parmi les grands seigneurs. Son intimité avec quelques ennemis du Régent, entre autres le duc de Richelieu et le baron de Gortz, l'avait fait exiler de Paris. Il y revint avec une tragédie, *Artémise*, qui tomba ou à peu près. Cela devait être; à Paris, on n'a jamais eu deux succès à la suite. Il se laissa consoler par mademoiselle Lecouvreur, ce modèle des grandes comédiennes. Il voulut aimer encore sur un autre théâtre; il accompagna madame de Rupelmonde en Hollande. A son passage à Bruxelles, il visita J.-B. Rousseau. Ils s'embrassèrent comme des frères en poésie. Mais, par malheur pour l'amitié, ils se lurent des vers. J.-B. Rousseau commença. Voltaire, après avoir entendu son *Ode à la postérité*, dit en souriant : « Mon ami, voilà « une lettre qui n'arrivera pas à son adresse. » Et disant cela, il prit un manuscrit et lut au poëte exilé une épître à madame de Rupelmonde. J.-B. Rousseau, qui se réfugiait alors dans la dévotion, accusa Voltaire d'impiété. Là-dessus ils se séparèrent ennemis, en prose et en vers, jusqu'à la mort. . . .

. . . . . .

« Voltaire, voulant publier *la Henriade*, rassembla chez le président de Maisons un cercle de curieux littéraires choisis dans le grand monde. On lui fut sévère à ce point qu'il perdit patience et jeta au feu son manuscrit. Il en coûta au président Hénault une belle paire de manchettes pour sauver le poëme des flammes. Le poëte se résigna à revoir son manuscrit. Pendant qu'il y retouchait d'une main plus sûre, l'abbé Desfontaines, on ne sait sur quelle copie, fit imprimer le poëme sous le titre de *La Ligue*. L'abbé affamé ne s'était pas contenté de toucher un salaire de deux imprimeurs, il avait osé ajouter des vers de sa façon. Le poëme parut avec éclat; tout défiguré qu'il fût, il valut tant d'éloges à Voltaire que le poëte pardonna à l'abbé. Voltaire à son tour voulut faire imprimer son œuvre, mais les prêtres, lui reprochant d'avoir embelli et ranimé les erreurs du semi-pélagianisme, se mirent en campagne pour que le privilége lui fût refusé. Pour déjouer ces cabales, Voltaire dédia son poëme au roi, mais le roi ne voulut point de la dédicace. Dès ce jour la guerre fut déclarée. Jusque-là Voltaire n'avait été irréligieux qu'à la façon *aimable* et insouciante de ses maîtres, l'abbé de Châteauneuf et l'abbé de Chaulieu. Il ne se contenta plus de rire avec esprit des *hypocrites* (653), il se mit à rire avec colère.

. . . . . .

. . . . . .

« Il reste une.... puissance qui le protége et qui va peut-être comprimer ses élans vers la liberté. Mais non, la noblesse elle-même va perdre Voltaire. Voyez. Un jour à dîner chez le duc de Sully, il se mit à combattre sans façon, selon sa coutume, une opinion du chevalier de Rohan-Chabot. Comme l'esprit et la raison étaient du côté de Voltaire, le chevalier dit d'un ton fier et dédaigneux : « Quel est donc ce jeune homme qui « parle si haut? — C'est, répondit le poëte, « un homme qui ne traîne pas un grand « nom. Je suis le premier du mien, vous « êtes le dernier du vôtre. » Le surlendemain, Voltaire dînant encore chez le duc de Sully, on vient l'avertir qu'il est attendu à la porte de l'hôtel. Il y va. Un homme qu'il ne connaît pas l'appelle du fond de sa voiture; il s'avance; l'inconnu le saisit par le devant de l'habit; au même instant un valet le frappe de cinq à six coups de bâton, après quoi le chevalier de Rohan-Chabot, posté à quelques pas de là, s'écrie : *C'est assez!* Ce mot n'était-il pas l'injure la plus sanglante? Voltaire, indigné, rentre à l'hôtel, raconte sa fatale aventure et supplie le duc de Sully d'être de moitié dans sa vengeance. Le duc s'y refuse. « Eh bien! dit Voltaire, que l'ou« trage retombe sur vous. » Là-dessus, il va droit chez lui et biffe de la *Henriade* le nom de Sully. Sachant bien que les tribunaux ne voudraient pas venger un poëte contre un homme de cour, il jura de se faire justice lui-même. Il s'enferma et apprit à la fois l'escrime pour disputer sa vie, et l'anglais pour vivre hors de France après le duel... Une fois qu'il sut tenir l'épée, il défia son déloyal ennemi dans des termes si méprisants que le chevalier n'osa point refuser le combat. Ils convinrent de se battre le lendemain; mais, dans l'intervalle, la famille du chevalier montra au premier ministre un quatrain du poëte, où il y avait à la fois une épigramme contre Son Excellence et une déclaration d'amour à sa maîtresse. Voltaire fut, durant la nuit, conduit à la Bastille. .

. . . . . .

« Après six mois de Bastille il lui fut permis de sortir, mais par la porte de l'exil. Il alla en Angleterre, le pays de la liberté de

(653) On appelle *hypocrite* dans un certain monde tout ce qui n'est pas sceptique.

penser et d'écrire. A peine à Londres, le souvenir de l'outrage le força de venir en secret à Paris dans l'espoir de rencontrer enfin face à face son adversaire. Près d'être découvert, il repartit pour Londres sans être vengé : « Du moins la gloire me vengera : « ce nom qu'il a voulu avilir ira éternelle- « ment briller en face du sien. »

« En Angleterre, Voltaire se laissa attirer à la philosophie de Shaftesbury, rimée par Pope et commentée par Bolingbroke. Voltaire n'avait encore été irréligieux que par saillies ; il s'était moqué des mystères du catholicisme, avec l'esprit et l'insouciance des épicuriens du temps. En Angleterre il recueillit toutes les armes qu'il brisa plus tard contre l'Eglise. . . . . .

. . . . . .

« Il jura, dit Condorcet, de se rendre, par « les seules forces de son génie, le bienfai- « teur de tout un peuple en l'arrachant à ses « erreurs. » Condorcet ennoblit le dessein de Voltaire, qui était avant tout soucieux de se venger au nom de la vérité, COUTE QUE COUTE A LA VÉRITÉ.

« En Angleterre, comme distraction à ses études philosophiques, il publia la *Henriade* sans le secours de l'abbé Desfontaines. Cette édition, d'un prix exagéré, commença la fortune de Voltaire. Toute la cour d'Angleterre avait souscrit sans doute pour la dédicace à la reine. « Il est dans ma destinée, « comme dans celle de mon héros, d'être « protégé par une reine d'Angleterre. » Voltaire passa trois années à Londres ; il y étudia les poëtes et les philosophes, y conçut la tragédie de *Brutus*, y esquissa les *Lettres anglaises* et y nota l'*Histoire de Charles XII*, sur le récit d'un serviteur de ce monarque aventureux. Il revient en France en secret, mais résolu de retourner à la Bastille plutôt que de ne pas revoir son pays. Il se cacha dans un faubourg éloigné, vit quelques amis fidèles, et se mit en œuvre de devenir riche pour devenir fort. Quand un poëte poursuit la fortune, il n'est pas plus rebuté que le premier venu. La fortune aime presque autant les gens d'esprit que les sots. Voltaire, en moins de trois ans, devint six fois millionnaire. Il faut dire qu'il fut hardi et heureux. Il commença par aventurer le produit de l'édition de la *Henriade* dans la loterie que le contrôleur général avait établie pour liquider les dettes de la ville ; c'était la rouge et la noire : Voltaire quadrupla ses écus. Ce n'était point assez pour un homme de sa trempe. Il risqua encore tout ce qu'il avait dans le commerce de Cadix et dans les blés de Barbarie ; enfin, pour dernière opération financière, il prit un intérêt dans les vivres de l'armée d'Italie ; après quoi il réunit ses millions et les plaça tant bien que mal. Il eut jusqu'à quatre cent mille livres de revenus, et quoique mal payé en maint endroit, après avoir beaucoup perdu, bâti une ville, donné d'une main royale et dépensé d'une main souvent prodigue, il avait encore à la fin de sa vie plus de deux cent mille livres de rente, tant perpétuelles que viagères. Vous voyez que le poëte ne bâtit pas seulement des châteaux en Espagne. Si quelques-uns meurent de misère, quelques autres meurent vingt fois trop riches. En face de Malfilâtre, de Boissy et de Jean-Jacques, qui ont vécu d'aumônes, ne voyez-vous pas passer Fontenelle avec ses quatre-vingt mille livres de revenus, Gentil Bernard avec plus de la moitié, Voltaire avec plus du double ? Et remarquez que dans ce noble métier il n'y a pas une banqueroute à enregistrer.

« Voltaire commençait à vivre à Paris sans inquiétude quand mourut mademoiselle Lecouvreur, qu'il avait aimée tendrement. Comme la sépulture était refusée à cette illustre comédienne, le poëte indigné fit à ce propos cette élégie où respire toute la hardiesse anglaise. Les prêtres qui n'avaient plus, de par les parlements, que les comédiens à excommunier, se remirent en campagne contre Voltaire, « irrités, dit Con- « dorcet, qu'un poëte osât leur disputer la « moitié de leur empire. » Voltaire, ne voulant pas retourner une troisième fois à la Bastille, se réfugia à Rouen sous le nom et dans l'équipage d'un seigneur anglais. Il y fit imprimer en secret l'*Histoire de Charles XII* et les *Lettres anglaises*. Quand l'orage fut dissipé, il rentra à Paris, décidé à tenter encore les victoires périlleuses du théâtre, espérant que les spectateurs, une fois de son parti, le défendraient contre le fanatisme. Il fit jouer *Brutus* sans trop d'obstacle. On ne comprit qu'à moitié qu'il se faisait la sauvegarde des droits du peuple ; la pièce n'eut qu'un demi-succès malgré la seconde scène et malgré le cinquième acte. Après la représentation Fontenelle dit à Voltaire : « Je ne « vous crois point propre à la tragédie ; vo- « tre style est trop fort, trop pompeux, trop « brillant. — Je vais de ce pas retire vos « pastorales, » répondit Voltaire.

« Il avait presque achevé la *Mort de César* ; mais il n'osait risquer sur le théâtre une tragédie en trois actes et sans femmes. Il fit jouer *Eriphile*, qui tomba sans bruit. En homme qui reprend courage dans la défaite, Voltaire s'enferma, saisit le sujet de *Zaïre*, acheva la tragédie en dix-huit jours et la fit représenter dans la saison. Elle fut accueillie avec un enthousiasme éclatant, le succès devint prodigieux, il fut décidé que c'était « à jamais la tragédie des âmes pures et des « cœurs tendres. » Il ne se donna pas le temps de jouir de son succès : il fit représenter coup sur coup deux autres tragédies, qui tombèrent l'une sur l'autre sous deux saillies du parterre. On sait que *Marianne* n'a pu continuer après cette observation toute simple d'un spectateur : *La reine boit !* On sait aussi qu'*Adélaïde Duguesclin* eut le même sort, grâce à cette réponse du parterre à un mot de Vendôme : *Es-tu content, Coucy ? — Coussi, coussi....* Toute la salle donna raison au mauvais plaisant.

« Voltaire menait une vie très-agitée, il ne savourait qu'à demi les ivresses du triomphe, il oubliait bien vite les ennuis de la chute. Il avait repris goût au grand monde ;

fêté partout, surtout chez les femmes, il passait ses plus belles heures à recevoir des compliments et à en faire. Ne croyez pas qu'il veillait alors devant la lampe inspiratrice ; il veillait pour souper et pour jouer au pharaon, où il perdait galamment jusqu'à douze mille livres dans la soirée. En se jouant le matin sur son oreiller, il bâtit le *Temple du goût*. Comme il se permettait, selon sa coutume, d'avoir raison dans son jugement sur les poëtes des deux siècles, il souleva contre lui des haines littéraires sans nombre; car en littérature comme en toute chose, il y a toujours un parti qui tient à avoir tort. La petite tempête soufflée par les beaux esprits devint si violente que Voltaire, le croira-t-on? fut menacé d'une lettre de cachet s'il ne s'exilait pas de bonne volonté: il comprit alors mieux que jamais ces paroles du Normand Fontenelle: « Si j'avais les « mains pleines de vérités, je me garderais « bien de les ouvrir. » Il se cacha chez une amie près du Palais-Royal.

« Des orages de toutes sortes vinrent fondre sur lui. Un libraire infidèle répandit une édition des *Lettres anglaises* devenues *Lettres philosophiques*. Voltaire prit la fuite pendant que son livre, condamné à sa place, était brûlé par la main du bourreau.....

« Je reviendrai bientôt à Paris, avait dit « Voltaire en partant, car les Jésuites jouent « de leur reste. » Il revint bientôt, en effet, et, s'enhardissant peu à peu, il laissa imprimer l'*Epître à Uranie*. Nouvelle bourrasque, nouvelle lettre de cachet; ce que voyant Voltaire déclara que l'épître était de l'abbé de Chaulieu qui venait de mourir à propos. Du reste, cette épître ne faisait pas de tort à l'abbé de Chaulieu ni comme poëte ni comme chrétien. A peine Voltaire respirait-il, que, dans son ardeur de combattre et voulant tourner ailleurs ses armes, il publia la *Mort de César*. Cette fois, sa publication fut mise à l'index de par la cour. Il persuada aux courtisans, devenus ses amis pour la plupart, que la pièce n'était pas le moins du monde républicaine; la cour sollicitée ferma les yeux.

« Quand Voltaire ne combattait pas avec la plume, il combattait avec la parole. Accueilli et recherché par les hommes d'Etat et par les grands seigneurs, par curiosité et par crainte, sinon par curiosité et par admiration, il gardait presque toujours son franc-parler. Un jour chez le garde des sceaux on parlait d'un homme arrêté pour avoir fabriqué une lettre de cachet; Voltaire demanda ce qu'on faisait à ces faussaires d'un nouveau genre. « On les pend. — C'est tou- « jours bien fait en attendant qu'on traite « de même ceux qui en signent de vraies. »

« Peu de jours après, comme on récitait dans un coin du salon, en riant beaucoup, des fragments de la *Pucelle*, le garde des sceaux menaça le poëte d'une nouvelle lettre de cachet si jamais il s'avisait de faire imprimer ce poëme. Voltaire, ennuyé de vivre toujours à la Bastille ou sur le chemin de l'exil, fatigué du jeu où il perdait beaucoup d'argent, dégoûté de la plupart des cercles frivoles où il entendait trop parler du génie de Crébillon et de l'esprit de Fontenelle, résolut de se retirer du monde, dans un château avec une belle maîtresse. . . . . .

« Madame Du Chastelet était, au XVIII^e^ siècle, la *femme libre* par excellence comme certaines dames de notre temps, qui prennent toutes les libertés du monde ; elle s'était affranchie des devoirs du mariage, mais les maris d'alors étaient plus faciles à vivre que ceux d'aujourd'hui. M. le marquis Du Chastelet vivait en communauté avec madame la marquise Du Chastelet et M. de Voltaire son amant. Depuis quelques années déjà Voltaire s'était épris des grâces de cette femme charmante à divers titres. C'étaient deux natures qui pouvaient s'entendre, deux natures inquiètes et turbulentes, toujours près de prendre feu, toujours armées pour la controverse, toujours ardentes pour le bruit et pour l'éclat. Madame Du Chastelet n'était pas meilleure catholique que Voltaire ; elle avait gaillardement inscrit sur son blason cette sentence profane du poëte :

Le bonheur est le but ;
Qui l'attrape a fait son salut.

« Comme Voltaire, elle avait la passion des sciences et des petits soupers, des beaux-arts et du jeu, de la philosophie et de la parure. Ils se virent, ils s'aimèrent. M. Du Chastelet ne s'en plaignit pas : c'était un autre philosophe. Ils se retirèrent donc tous les trois au château de Cirey, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine. . . . . .

« Madame Du Chastelet, qui déjà savait le latin, se mit à apprendre trois ou quatre langues vivantes. Elle traduisit Newton, analysa Leibnitz et concourut pour le prix de l'Académie des sciences. Voltaire ne voulut pas rester en arrière ; il se fit savant, presque aussi savant que sa maîtresse. L'Académie des sciences avait proposé pour sujet de prix la nature et la propagation du feu ; Voltaire et madame Du Chastelet voulurent être du concours, ils furent vaincus par Euler ; mais leurs pièces furent conservées dans le Recueil des prix. Ils reparurent bientôt devant l'Académie comme adversaires dans la dispute sur la mesure des forces vives. Voltaire défendait Newton contre Leibnitz, madame Du Chastelet Leibnitz contre Newton. . . . . .

« Leur amour n'avait rien du charme pastoral : tendre çà et là, il était le plus souvent plein de bourrasques ; dans leur jalousie ou leur colère ils allaient, le dirai-je ? jusqu'à se battre. . . . . .

« A Cirey Voltaire se fatigua un peu de l'amour et de la science ; il revint aux lettres avec plus d'ardeur. *Alzire*, *Zulime*, *Mahomet*, *Mérope* et *l'Enfant prodigue* sont les fruits de cette détermination, ainsi que le *Discours sur l'homme* et la *Pucelle*.

Sa retraite, du reste, n'était rien moins que calme et silencieuse ; car, outre les colères charmantes de madame Du Chastelet, il avait à subir des persécutions sans nombre. Cirey ne le mettait pas toujours à l'abri de ses ennemis. Il fut contraint de passer dans les Pays-Bas à deux reprises. La persécution avait fini par lui complaire, on l'avait habitué à la lutte contre lui-même ; de là ses lettres sans nombre répandues partout, soit pour attaquer, soit pour se défendre. L'ennemi que Voltaire redoutait le plus, c'était l'oubli.

« Alors son voyage habituel était de Cirey en Flandre. . . . . .

. . . . . .

« Il alla plusieurs fois à La Haye pour ses livres. La Hollande de Berghem et de Rembrandt n'a eu pour lui nulle saveur et nul souvenir. La prairie de Paul Potter et le gué de Ruysdaël ne l'ont pas arrêté rêvant et charmé. Il écrit à Maupertuis : « Quand nous « partîmes tous deux de Clèves, et que vous « prîtes à droite et moi à gauche, je crus « être au jugement dernier, où Dieu sépare « ses élus des damnés. *Divus Fredericus* vous « dit : Asseyez-vous à ma droite dans le para- « dis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit, en « Hollande ! je suis donc dans cet enfer fleg- « matique, loin du feu divin où vous êtes. « Pour Dieu ! faites-moi la charité de quel- « ques étincelles dans les eaux croupissantes « où je suis morfondu. »

« Il n'était jamais longtemps sans venir dans « la grande capitale des bagatelles, as- « sister au brigandage littéraire. » Brigandage ! se contenterait-il aujourd'hui de ce mot énergique ? Paris le fatiguait bientôt. « Ce tourbillon du monde est cent fois plus « pernicieux que ceux de Descartes. » Cependant à Paris il recherchait toujours la solitude, tantôt comme poëte, tantôt comme proscrit. Ainsi quand Émilie planait à l'hôtel de Richelieu, il s'isolait rue Clocheperche, à l'hôtel de Brie. — Dirai-je que Voltaire, après avoir déclaré lui-même qu'il était le rival d'Homère et de Sophocle, consentit, en 1746, à frapper, pour la troisième fois, à la porte de l'Académie, pour remplacer le président Bouhier ? Les ovations mondaines l'assaillirent durant quelques mois. Après la représentation de *Mérope*, il fut demandé par les spectateurs ; amené de force dans une loge où était la maréchale de Villars et sa belle-fille, le parterre pria celle-ci ou plutôt lui ordonna d'embrasser Voltaire, ce qui fut exécuté de fort bonne grâce.

« Après ce triomphe, le plus doux et le plus beau qu'il ait remporté, son esprit tombe dans les intrigues de cour. Il voulut avoir ses entrées à Versailles, ne fût-ce que par la petite porte. Il commença par avoir des entrées à Etioles, où il suivit madame Du Chastelet. Madame de Pompadour l'accueillit en femme d'esprit qui aime les livres ouverts. Voltaire devint pour la saison son maître en l'art de penser. De la galanterie il passa avec elle à la politique. Avec un peu de patience Voltaire fût devenu ministre. Il devint donc un homme politique. Il fut dépêché en ambassade vers le roi de Prusse ; il écrivit pour la paix à l'impératrice de Russie ; il fut sur le point de trahir les secrets de ses amis les Anglais. Pour obtenir une première audience du roi il alla droit au camp de Fribourg avec une épître à la main. Le roi ne comprit pas que Voltaire était meilleur à gagner qu'une ville allemande ; il l'accueillit comme un poëte sans conséquence. Voltaire ne se rebuta pas. Le premier ministre et le second ministre, madame de Pompadour et le marquis d'Argenson, étaient pour lui : avec de si hauts protecteurs où ne devait-il pas arriver ? Il arriva tout essoufflé à une place de gentilhomme de la chambre et à un brevet d'historiographe de France ! Cela lui coûta cher : il consentit à faire un ballet ridicule, la *Princesse de Navarre*, pour les fêtes de Versailles à l'arrivée de l'infante d'Espagne. Il fit encore, outre le poëme de *Fontenoy*, lourd inventaire d'une poétique bataille, le *Temple de la gloire*. Que dire de cette parodie du poëme de Métastase ? si ce n'est qu'elle fut applaudie à outrance à Versailles pour ce beau vers :

Chantons le plus grand roi du monde.

Enivré de ce triste triomphe, il essaya de se faire courtisan. Après la représentation, il s'approcha de la loge du roi, et, de l'air sans façon d'un grand poëte qui parle à un roi, il lui dit : « Trajan est-il content ? » Le roi, qui n'aimait pas les gens d'esprit, Voltaire moins que les autres, ne répondit rien. Le lendemain Voltaire vendit sa charge de gentilhomme pour redevenir libre.

. . . . . .

« De nouvelles bourrasques religieuses venant à éclater, Voltaire fit imprimer *Mahomet*, qui avait été défendu au théâtre, et, pour se moquer des prêtres, le dédia au Pape Benoît XIV.

. . . . . .

« Lunéville était alors le Versailles de la Lorraine : la marquise de Boufflers était la Pompadour du lieu ; elle avait choisi ses courtisans dans les lettres : elle comptait parmi ses poëtes Saint-Lambert et le comte de Tressan ; c'étaient deux mauvais poëtes, mais deux courtisans pleins de grâce et d'esprit. Madame Du Chastelet, malgré toute sa philosophie, se laissa prendre aux madrigaux de Saint-Lambert ; madame Du Chastelet avait quarante-deux ans, le soleil des beaux jours allait se coucher pour elle ; comment ne pas chercher un peu de joie alors que le dernier rayon s'affaiblit et s'éteint ?

. . . . . .

« Elle paya cet amour de sa vie. Elle donna un enfant à M. Du Chastelet, ou à Voltaire, ou à Saint-Lambert. Le pauvre Voltaire était passé à l'état d'ami ! Un ami et un amant, sans compter le mari, cela n'était pas mal pour une femme philosophe qui annotait Leibnitz. . . . . .

. . . . . .

« Six jours après avoir pris le ton de la plaisanterie, madame Du Chastelet mourut. Il la pleura de toutes ses larmes, quoiqu'une bague à secret, où le portrait de Saint-Lambert avait remplacé le sien, qui avait remplacé celui du duc de Richelieu, qui avait remplacé — lui eût tout appris. Ce bon M. Du Chastelet était présent à cette découverte, pleurant comme Voltaire de toutes ses larmes. « Monsieur le marquis, lui dit « le poëte, voilà une chose dont nous ne de- « vons nous vanter ni l'un ni l'autre. »

« Voltaire, inconsolable, voulut consoler M. Du Chastelet; il l'accompagna à Cirey.

. . . . . .

. . . . . .

« A Cirey, il écrit à M. d'Argental que le château est devenu pour lui un horrible désert. Cependant les lieux qu'elle habitait lui sont chers; il aura une sombre joie à retrouver les traces de son séjour à Paris. Il s'écrie qu'il n'a pas perdu une maîtresse, mais une moitié de lui-même, une âme sœur de la sienne. C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité, un homme de génie et une femme de cœur. Il ne se consolera pas, il veut la suivre jusque chez les morts, celle qui lui fut infidèle. Il revient à Paris pâle comme un trappiste. Est-ce bien là ce Voltaire qui riait toujours? On le plaint, on s'en moque. Patience, il va rire encore; les grandes douleurs ne sont pas éternelles. Combien pleurera-t-il de temps, cet homme si désespéré qui appelait la mort à grands cris? Un peu moins de six semaines! Saint-Lambert pleura quinze jours; le mari seul pleura longtemps.

« Durant ce séjour à Paris, il mena un grand train pour se distraire. Il ouvrit deux maisons : l'une, rue de Richelieu; l'autre, rue de Longpont. Dans la première, on jouait la comédie et on soupait; dans la seconde, Voltaire travaillait. Jaloux de voir Crébillon le tragique fêté à la cour, il avait résolu de lutter contre lui en refaisant toutes ses pièces. Lekain lui vint en aide; Voltaire était le poëte de Lekain; Lekain devint l'acteur de Voltaire. Malgré la cour, Voltaire triompha dans cette lutte. Pourrait-on croire qu'il n'eut pas d'autre but en écrivant *Oreste*, *Rome sauvée* et le *Triumvirat*? Singulier but! écrire trois tragédies pour donner tort au roi Louis XV, à madame de Pompadour, et pour se donner tort à lui-même!

« Le roi de Prusse et la duchesse du Maine le vengaient assez des injustices de la cour de France : il était fêté à Sceaux comme un prince du sang. Le roi de Prusse lui écrivait : « Je vous respecte comme mon maître « en éloquence. Je vous aime comme un « ami vertueux. » Ce qui décida Voltaire à partir pour Potsdam, ce furent des vers de Frédéric, où un mauvais poëte était un génie *à son aurore*, qui allait consoler le monde de Voltaire *à son couchant*. « Il faut, dit « Voltaire, que le roi de Prusse apprenne « que je ne me couche pas encore. » Il part Frédéric l'accueille mieux qu'un roi, car Frédéric, c'était le roi des philosophes et des poëtes. Il trouve à Potsdam un appartement qui touche à celui de Frédéric, la clef de chambellan, la croix du Mérite, vingt mille livres de pension, enfin une table et des équipages pour lui, à la seule charge de corriger les écrits du roi. Voltaire s'imagina qu'il allait trouver la liberté dans une cour, et un ami dans un roi; l'illusion s'évanouit bien vite. Les rois sont toujours rois, surtout les rois philosophes. Comme Voltaire était roi de son côté, il quitta Potsdam, la croix de chambellan, son ami Frédéric, pour aller se créer une cour à son usage. « En sortant de mon palais d'Alcine, j'allai « passer un mois auprès de la duchesse de « Saxe-Gotha, la meilleure princesse de la « terre, la plus douce, la plus sage, la plus « égale, et qui, Dieu merci, ne faisait pas de « vers. De là je fus quelques jours à la « maison de campagne du Landgrave de « Hesse, qui était encore beaucoup plus « éloigné de la poésie que la princesse de « Gotha : je respirais! » On sait toute son histoire avec la police de Francfort, touchant *l'œuvre de poésie du roi, son maître.*

« Echappé de Francfort, il alla passer quelques jours à Mayence, disant que c'était pour sécher ses habits mouillés du naufrage. L'électeur palatin l'appela, et l'accueillit par des fêtes splendides. N'osant retourner à Paris où on ne lui pardonnait pas d'avoir chanté avec le roi de Prusse, où d'ailleurs il se répandait une édition informe de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, il alla habiter Colmar, se disant, comme d'habitude, oiseau de passage. Il y travailla aux *Annales de l'empire*, avec le secours de quelques savants en législation allemande. Sachant que, sur la place publique de Colmar, on avait brûlé, peu de temps auparavant, des exemplaires du *Dictionnaire* de Bayle, il prit cette ville en aversion, et se retira à l'abbaye de Senonses, auprès de dom Calmet, qui essaya de le convertir. « Je ne suis pas « devenu dévot, mais je me suis fait béné- « dictin, » écrivait Voltaire. En effet, il faisait une retraite dans la riche bibliothèque de l'abbaye. De là il partit pour Lyon, en compagnie de sa nièce et de Collini, son secrétaire. Il trouva à Lyon son ami le duc de Richelieu. Les Lyonnais l'accueillirent avec des fanfares de joie; on joua ses pièces au théâtre, on lui donna des sérénades C'est de ce passage à Lyon que date ce mot célèbre : « Il serait à propos, disait-il à Ri- « chelieu, que dans chaque monarchie il y « eût, tous les cinquante ans, un Crom- « well. »

« De Lyon Voltaire alla à Genève : à son arrivée, les portes étaient fermées; mais à peine eut-il dit son nom, que les portes s'ouvrirent à deux battants. Il voulait vivre à Genève, mais le rigorisme des réformés l'effraya autant que le zèle des catholiques. Il acheta, à une lieue de cette ville, le beau domaine des *Délices;* il y vécut en grand seigneur, y reçut beaucoup de monde, et y joua la comédie. On l'a vu souvent se pro-

mener dans le parc, vêtu en Arabe avec une longue barbe, répétant le rôle de Mohabar, ou avec un habit à la grecque, répétant Narbas. Dès qu'il fut installé, les comédiens de Paris vinrent lui faire leur cour en jouant avec lui sur son théâtre ; des savants, des gens de lettres et des princes suivirent les comédiens sur le chemin des *Délices*. On se rappelle que Montesquieu, assistant à une représentation de l'*Orphelin de la Chine*, s'endormit profondément. Voltaire, qui l'aperçut, lui jeta son chapeau à la tête, en lui disant : « Il croit être à l'audience. »

« Comme il ne pouvait vivre en repos, malgré ses soixante-quatre ans, malgré toutes les averses et toutes les bourrasques qu'il avait subies, il ne se contenta pas des *Délices* ; il acheta à Lausanne une magnifique maison de quinze croisées de face, d'où, étant dans son lit, il découvrait quinze lieues du lac Léman, la Savoie et les Alpes ; c'était sa maison d'hiver. Bientôt, mécontent de ne pouvoir vivre en France, il abandonna Lausanne et les *Délices* pour la terre de Ferney, où il fit bâtir, sur ses dessins, son célèbre château. Il n'oublia ni le théâtre, ni le cabinet d'histoire naturelle, ni la bibliothèque, ni la galerie de tableaux. Les dépendances du château étaient des plus vastes ; pour en donner une idée, le bois qu'elles renfermaient était estimé sept cent mille livres. Ce château était merveilleusement situé pour la perspective : à l'horizon, des neiges éternelles ; aux pieds des murs, des parterres de roses. Ferney était un village presque abandonné ; l'église, toute délabrée, menaçait ruine au premier vent d'orage. Comme cette église masquait un beau point de vue, Voltaire la fit abattre dans le dessein d'en réédifier une autre ailleurs. Voici, à ce sujet, ce qu'il écrit au comte d'Argental : « Comme « j'aime passionnément à être le maître, j'ai « jeté par terre l'église, j'ai pris les cloches, « l'autel, les confessionnaux, les fonts baptismaux ; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue ; le lieutenant-« criminel et le procureur du roi sont venus « instrumenter. J'ai envoyé promener tout « le monde ; de quoi se plaint Monseigneur « l'évêque d'Annecy ? Son Dieu et le mien « était logé dans une grange, et je l'ai logé « dans un temple ; le Christ était de bois « vermoulu, et je lui en ai fait dorer un « comme un empereur. »

« Cette lettre n'était qu'à moitié impie jusqu'à ces lignes : « Envoyez-moi votre por-« trait et celui de madame Scaliger, je les « mettrai sur mon maître-autel. » L'église faite, il fit inscrire ces mots sur le portail : *Voltaire à Dieu*. Peu de jours après, il prêcha dans l'église, sans façon, sur une bonne œuvre ; tout cela n'était guère d'un humble catholique, mais alors Voltaire rachetait beaucoup de ses péchés. . . . . .

. . . . . .

« Il fit dessécher des marais et défricher des terrains stériles, qu'il abandonna au travail des laboureurs. Malgré tous ses bienfaits il n'était pas en sûreté, les évêques d'alentour demandaient avec instance au parlement qu'un tel homme fût à jamais banni du territoire de France. Dans un moment de crise, il communia dans l'église de Ferney, disant qu'il voulait remplir ses devoirs de chrétien, d'officier du roi et de seigneur de la paroisse. L'évêque d'Annecy, ne croyant pas à la bonne foi du poëte, défendit à tous les curés de son diocèse de le confesser, de l'absoudre et de lui donner la communion. Voltaire, ne voulant pas qu'un évêque lui fît la loi, même en matière religieuse, se mit au lit, joua le malade, soutint à son médecin qu'il allait mourir, se fit donner l'absolution par un Capucin, demanda l'Eucharistie, à titre de viatique, communia dans sa chambre, et en fit sur-le-champ dresser procès-verbal par le notaire du lieu. Cette action sacrilége fut regardée comme une lâcheté par les philosophes, et comme une impiété par les catholiques ; ce fut tout ce que Voltaire y gagna.

« Pourtant il ne s'arrêta point à ce triste chapitre. Pour s'égayer sans doute, il se fit nommer père temporel des Capucins de la province de Gex. Il fut même reçu Capucin en personne, et prit tous ces Pères sous sa protection. Il écrivit alors au duc de Richelieu : « Je voudrais bien, Monseigneur, « vous donner ma bénédiction avant de mou-« rir. Ce terme vous paraîtra un peu fort, « mais il est dans l'exacte vérité. Je suis Ca-« pucin ; notre général, qui est à Rome, « vient de m'envoyer un diplôme ; je m'ap-« pelle Frère Spirituel, et Père temporel des « Capucins. » . . . . . .

« Pour les philosphes de l'Europe, Ferney était devenu la ville sainte, comme la Mecque pour les Musulmans ; on y allait en pèlerinage. Voltaire fut surnommé le *Patriarche* ; chaque jour lui amenait un ami ou un étranger, un bel esprit ou un prince, un homme d'épée, un homme de robe, ou un homme d'église, un peintre comme Vernet, ou un musicien comme Grétry. Les femmes y venaient en grand nombre dans la belle saison. On jouait tous les jours la comédie à Ferney ; un bal suivait la comédie ; Voltaire, heureux de répandre la joie, y apparaissait un instant, et s'enfermait pour travailler. Il était parvenu à vivre solitaire et laborieux au milieu du bruit, de l'éclat et des fêtes. Que manquait-il à son bonheur ? Mais était-il heureux ? La fortune et la gloire étaient là qui l'éblouissaient. Mais, quand il tournait ses regards vers l'horizon, vers l'avenir, vers le ciel, une sombre inquiétude dévorait son cœur : « Où vais-je ? » se demandait-il avec un peu d'effroi. Mais bientôt il retombait dans le tourbillon des joies et des peines de ce monde ; il faisait de plus belle la guerre à ses ennemis, les critiques et les dévots (654),

(654) Nous conseillons à M. Houssaye, qui parle de la dévotion avec un mépris si aisé, de lire dans les *Français peints par eux-mêmes* — la *Dévote*, par M. Jules Janin, qui n'est pas suspect.

une cruelle guerre : Lefranc de Pompignan tomba sur le champ de bataille, criblé de plaisanteries; Fréron se vit jouer sur le Théâtre-Français; vingt autres ne se relevèrent que clopin-clopant. Le désir de se venger égarait Voltaire, et lui inspirait des bouffonneries cyniques. On doit surtout déplorer son emportement contre J.-J. Rousseau. Il reconnut d'abord son génie. Mais il faut dire que Jean-Jacques n'était pas toujours un homme de bonne grâce. Quand il fut poursuivi pour l'*Emile*, il répondit à Voltaire, qui lui offrait un asile : « Je ne « vous aime pas; vous avez corrompu ma « république en lui donnant des spectacles. » Depuis cette réponse, la colère dicta à Voltaire les plus indignes satires contre cet homme de génie, pauvre et seul banni, de Genève, sa patrie, banni de Paris, son pays adoptif. . . . . .

. . . . . .

« Cependant Voltaire avait quatre vingt-quatre ans; depuis vingt ans il habitait Ferney sans trop songer à voyager encore. Son tombeau, fait d'une simple pierre, s'ouvrait près de l'Eglise qu'il avait bâtie. Tous ses amis étaient venus et revenus lui dire adieu; il attendait la mort de pied ferme. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quand madame Denis, ennuyée d'un si long séjour à Ferney, mit tout en œuvre pour un voyage à Paris, il se décida à partir; il arriva à Paris le 10 février 1778, et descendit chez le marquis de Villette, sur le quai des Théatins, aujourd'hui quai Voltaire. Chaque jour qu'il passa à Paris fut marqué d'un triomphe. Les académies vinrent en corps lui rendre hommage; hormis les courtisans et les prêtres, tout ce qu'il y avait d'illustre à Paris vint demander audience au patriarche de Ferney. Bernardin de Saint-Pierre rapporte qu'il a entendu, dans les carrefours, des portefaix qui se demandaient des nouvelles de la santé de Voltaire.

« Le lundi 30 mars 1778, un triomphe plus éclatant que n'en obtint jamais monarque ou héros, accueillit Voltaire après plus d'un demi-siècle de gloire et de persécution. Pour la première fois depuis son retour à Paris il était allé au théâtre et à l'Académie; les hommages reçus à l'Académie n'ont été que le prélude du triomphe du théâtre. Tout Paris était sur son chemin; un cri de joie universelle, des acclamations, des battements de mains ont éclaté partout à son passage. Grimm est si enivré de triomphe, qu'il en devient éloquent : « Et quand on a vu ce vieillard *respectable*, « chargé de tant d'années et de tant de « gloire, quand on l'a vu descendre appuyé « sur deux bras, l'attendrissement et l'admiration ont été au comble. La foule se « pressait pour pénétrer jusqu'à lui, elle « se pressait davantage pour le défendre « contre elle-même. » Le carrosse à peine arrêté, on était déjà monté sur les roues et sur les chevaux. Les comédiens jouaient *Irène*. Voltaire se plaça aux secondes, dans la loge des gentilshommes de la chambre, entre sa nièce et la marquise de Villette. Aussitôt qu'il parut, le comédien Brizard vint apporter une couronne de lauriers, en priant madame de Villette de la placer sur la tête de cet homme illustre. Les spectateurs applaudirent par des cris de joie (655). Voltaire retira aussitôt sa couronne, les spectateurs le supplièrent de la garder. Il y avait plus de monde encore dans les corridors que dans les loges; toutes les femmes étaient debout. Un grand nombre d'entre elles étaient descendues au parterre, n'ayant pu trouver de meilleures places. C'était plus que de l'enthousiasme, c'était UNE ADORATION, c'était UN CULTE (656). On commença la pièce; on la joua mal; en dépit des acteurs et de la pièce, jamais pièce ne fut plus applaudie. Voltaire se leva pour saluer le public, au même instant on vit paraître sur un piédestal au milieu du théâtre le buste du poète. Tous les acteurs et toutes les actrices soulevaient autour du buste des guirlandes et des couronnes. « A ce spectacle sublime et touchant, « s'écrie Grimm, qui ne se serait cru au « milieu de Rome ou d'Athènes? Le nom « de Voltaire a retenti de toutes parts avec « des acclamations, des tressaillements, des « cris de joie et de reconnaissance. L'envie « et la haine, le fanatisme et l'intolérance, « n'ont osé rugir qu'en secret, et, pour la « première fois peut-être, on a vu l'opinion « publique en France jouir avec éclat de « tout son empire. » Pendant que tous les comédiens surchargeaient le buste de couronnes et de guirlandes, madame Vestris s'avança au bord de la scène pour adresser, au dieu même de la fête, des vers improvisés par le marquis de Saint-Marc. On joua ensuite *Nanine*, en laissant le buste sur le théâtre. A la sortie du spectacle, Voltaire succombant sous les lauriers, ne respirant plus par le sentiment de sa gloire, se croyait délivré de tant d'honneurs, mais tout n'était pas fini; les femmes le portèrent, pour ainsi dire, dans leurs bras jusqu'à son carrosse. Il voulait monter, on le retint encore. « Des flambeaux! des flam- « beaux! que tout le monde puisse le voir! » Enfin, monté dans son carrosse, il lui fallut donner sa main à baiser; on s'accrochait aux portières, on montait encore sur les roues, que déjà les chevaux prenaient le pas; la foule de plus en plus ivre d'enthousiasme faisait retentir les airs de son nom (657).

(655) S'il faut juger de la valeur des hommes par les hommages qu'on leur rend, il ne fut jamais un plus auguste personnage que le *divin* Marat. Paris lui témoigna encore plus d'enthousiasme qu'à Voltaire.

(656) Une adoration pour l'auteur de *Candide*, un culte pour le chantre d'*Uranie!*

(657) La foule faisait retentir les airs des cris de VIVE LA PUCELLE! Ce seul trait suffit pour caractériser la canaille immonde qui devait, quelques années plus tard, porter Marat au Panthéon.

Le peuple, qui était aussi de la fête, car le peuple aime les hommes *persécutés* (658) pour leur génie, criait avec admiration : « Vive Voltaire ! Il a été cinquante ans exilé « pour avoir chassé les Jésuites ! vive Vol- « taire ! » Arrivé à la porte de l'hôtel, Voltaire se retourna, tendit les bras en pleurant, et s'écria d'une voix brisée : » Vous « voulez donc m'étouffer sous des roses ! » En effet, l'heure de la mort était sonnée.

« Il eut d'autres triomphes avant de mourir. Franklin, qui avait honoré la philosophie et qui avait délivré le nouveau monde du joug de l'Europe, voulut voir le poëte qui avait charmé, égayé et délivré l'ancien du joug des *préjugés*. Le philosophe américain lui présenta son petit-fils en demandant pour lui sa bénédiction (659). » *God « and liberty*, dit-il, voilà la seule bénédic- « tion qui convienne au petit-fils de Fran- « klin. » Ils se revirent à l'Académie des sciences, ils s'embrassèrent au bruit des acclamations : c'était, a-t-on dit, Solon qui embrassait Sophocle.

« A l'heure de la mort, il menait la vie la plus agitée et la plus laborieuse ; non-seulement il travaillait, discutait et donnait audience du matin au soir, mais le soir venu, il allumait la lampe pour veiller. On sait la révolution littéraire et grammaticale qu'il voulait opérer dans le dictionnaire de l'Académie ; à force d'avoir l'esprit en éveil, il en vint à ne pouvoir plus dormir : il prit de l'opium, se trompa sur la dose et tomba dans le demi-sommeil de la mort. Ainsi les deux hommes les plus illustres du XVIII^e^ siècle, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, sont morts par le poison.

« L'histoire de la mort de Voltaire est couverte d'un nuage où la vérité n'apparaît que faiblement. Un curé, qui avait converti l'abbé de Lattaignant, abbé sans foi et poëte sans poésie, voulut convertir aussi Voltaire ; il lui écrivit pour lui demander audience. Voltaire accorda l'audience et lui dit : « Je « vous dirai la même chose que j'ai dite en « donnant la bénédiction au petit-fils de « l'illustre et sage Franklin : *Dieu et la li- « berté !* j'ai quatre vingt-quatre ans, je vais « bientôt paraître devant Dieu, créateur de « tous les mondes. C'est encore ce que je « dirai. — Ah ! Monsieur, dit le curé, que « je me croirais bien récompensé, si vous « étiez ma conquête ! ce Dieu miséricor- « dieux ne veut pas votre perte. Revenez « donc à lui, puisqu'il revient à vous. — « Mais je vous dis que j'aime Dieu, reprit « Voltaire. — C'est beaucoup, dit le curé, « mais il faut en donner des marques, car « un amour oisif ne fut jamais le vrai « amour de Dieu qui est actif. » Le curé s'en alla ; il revint et obtint du mourant une profession de foi très-chrétienne, mais le curé de Saint-Sulpice perdit tout en voulant tout avoir. Jaloux d'être devancé par un autre, il exigea un désaveu de toutes les doctrines contraires à la foi. Voltaire ennuyé demanda un peu de repos pour mourir. Le curé de Saint-Sulpice ne se tint pas pour battu ; bravant les railleries de d'Alembert, de Diderot, de Condorcet, de tous les philosophes qui encourageaient Voltaire à mourir comme un sage, il vint jusqu'au dernier jour lui crier aux oreilles : « Croyez- « vous à la divinité de Jésus-Christ ! » Selon Condorcet, Voltaire aurait répondu de guerre lasse : « Au nom de Dieu, Mon- « sieur, ne me parlez plus de cet homme- « là. » Je ne crois pas à cette antithèse sacrilége, ou bien si Voltaire l'a faite, il n'avait plus sa tête, comme a dit le curé. Je crois plutôt à cette simple réponse rapportée par d'autres contemporains : « Laissez- « moi mourir en paix. »

« Il mourut trois heures après. Sa mort fut aussi agitée que l'avait été sa vie ; le repos, du reste, n'était pas encore venu pour lui ; Paris rejeta son corps. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« L'abbé Mignot, son neveu, emporta en toute hâte le corps du poëte dans un monastère dont il était l'abbé. Mais l'évêque de Troyes, indigné qu'un pareil homme reposât dans la terre sainte de son diocèse, envoya la défense de l'enterrer. Il n'était plus temps ; Voltaire était scellé dans une des chapelles ; mais le prieur fut destitué.

. . . . . .

. . . . . .

« Le roi de Prusse ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin, où parut toute son académie ; et, à la tête de son armée, tout en défendant les droits des princes de l'empire, il écrivit l'éloge de son ami le poëte. L'impératrice de Russie écrivit aussi l'éloge de Voltaire. Une grande dame, madame la marquise de Boufflers, qui n'était pas poëte, le devint pour chanter Voltaire :

Dieu sait bien ce qu'il fait, La Fontaine l'a dit :
Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit ;
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Celui que dans Athènes eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir.
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice.
Eh ! pourquoi l'enterrer ? n'est-il pas immortel ?
A ce divin génie on peut sans injustice
Refuser un tombeau, mais non pas UN AUTEL (660).

(A. HOUSSAYE, *Galerie de portaits.*)

(658) Un philosophe jouissant de 400,000 livres de rentes, châtelain, haut justicier, ayant des serfs corvéables et taillables, gentilhomme de la chambre, etc., après avoir souillé toutes les grandeurs de la France ; quel martyr !

(659) La bénédiction de l'auteur de la *Pucelle*, cela devait porter bonheur ! L'Europe devait, hélas ! payer bien cher ces tristes enthousiasmes.

(660) J'aime mieux le mot vigoureux de Joseph de Maistre : UNE STATUE PAR LA MAIN DU BOURREAU !

CHAPITRE III.

Rapports de Voltaire avec Frédéric, ou Tableau des mœurs rationalistes au XVIII^e^ *siècle.*

« Lorsque j'étais encore à Bruxelles en 1740, le gros roi de Prusse Frédéric-Guillaume, le moins endurant de tous les rois, sans contredit, le plus économe et le plus riche en argent comptant, mourut à Berlin. Son fils, qui s'est fait une réputation si singulière, entretenait un commerce assez régulier avec moi depuis plus de quatre années. Il n'y a jamais eu peut-être au monde de père et de fils qui se ressemblassent moins que ces deux monarques. . . . .

. . . . . .

« On peut juger si ce Vandale était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'esprit, de grâces, de politesse et d'envie de plaire, qui cherchait à s'instruire, et qui faisait de la musique et des vers. Voyait-il un livre dans les mains du prince héréditaire, il le jetait au feu; le prince jouait-il de la flûte, le père cassait la flûte, et quelquefois traitait Son Altesse Royale comme il traitait les dames et les prédicants à la parade.

« Le prince, lassé de toutes les attentions que son père avait pour lui, résolut un beau matin, en 1730, de s'enfuir, sans bien savoir encore s'il irait en Angleterre ou en France. L'économie paternelle ne le mettait pas à portée de voyager comme le fils d'un fermier général ou d'un marchand anglais. Il emprunta quelques centaines de ducats.

« Deux jeunes gens fort aimables, Kat et Keith, devaient l'accompagner. Kat était le fils unique d'un brave officier général, Keith était gendre de la baronne de Knipausen..... Le jour et l'heure étaient déterminés; le père fut informé de tout : on arrête en même temps le prince et ses deux compagnons de voyage. Le roi crut d'abord que la princesse Guillelmine, sa fille, qui depuis a épousé le prince margrave de Bareith, était du complot; et, comme il était très-expéditif en fait de justice, il la jeta à coups de pied par une fenêtre qui s'ouvrait jusqu'au plancher. La reine-mère, qui se trouva à cette expédition dans le temps que Guillemine allait faire le saut, la retint à peine par ses jupes. Il en resta à la princesse une contusion au-dessous du sein gauche qu'elle a conservée toute sa vie comme une marque des sentiments paternels.

« Le prince avait une espèce de maîtresse, fille d'un maître d'école de la ville de Brandebourg, établie à Potsdam. Elle jouait du clavecin assez mal, le prince royal l'accompagnait de la flûte. Il crut être amoureux d'elle, mais il se trompait; sa vocation n'était pas pour le sexe. Cependant, comme il avait fait semblant de l'aimer, le père fit faire à cette demoiselle le tour de la place de Potsdam, conduite par le bourreau, qui la fouettait sous les yeux de son fils.

« Après l'avoir régalé de ce spectacle il le fit transférer à la citadelle de Custrin, située au milieu d'un marais. C'est là qu'il fut enfermé six mois, sans domestiques, dans une espèce de cachot; et, au bout de six mois, on lui donna un soldat pour le servir (661). . . . . .

. . . . . .

« Je l'ai vu à la fois valet de chambre et premier ministre, avec toute l'insolence que ces deux postes peuvent inspirer.

« Le prince était depuis quelques semaines dans son château de Custrin, lorsqu'un vieil officier, suivi de quatre grenadiers, entra dans sa chambre, fondant en larmes. Frédéric ne douta pas qu'on ne vînt lui couper le cou. Mais l'officier, toujours pleurant, le fit prendre par les quatre grenadiers, qui le placèrent à la fenêtre, et qui lui tinrent la tête, tandis qu'on coupait celle de son ami Kat sur un échafaud dressé immédiatement sous la croisée. Il tendit la main à Kat, et s'évanouit. Le père était présent à ce spectacle, comme il l'avait été à celui de la fille fouettée. Quant à Keith, l'autre confident, il s'enfuit en Hollande. Le roi dépêcha des soldats pour le prendre : il ne fut manqué que d'une minute, et s'embarqua pour le Portugal, où il demeura jusqu'à la mort du clément Frédéric-Guillaume.

« Le roi n'en voulait pas demeurer là. Son dessein était de faire couper la tête à son fils. Il considérait qu'il avait trois autres garçons dont aucun ne faisait des vers, et que c'était assez pour la grandeur de la Prusse. Les mesures étaient déjà prises pour faire condamner le prince royal à la mort, comme l'avait été le czarowitz, fils aîné du czar Pierre I^er^.

« Il ne paraît pas bien décidé par les lois divines et humaines qu'un jeune homme doive avoir le cou coupé pour avoir voulu voyager. Mais le roi aurait trouvé à Berlin des juges aussi habiles que ceux de Russie En tout cas, son autorité paternelle aurait suffi. L'empereur Charles VI, qui prétendait que le prince royal, comme prince de l'Empire, ne pouvait être jugé à mort que dans une diète, envoya le comte de Seckendorff au père pour lui faire les plus sérieuses remontrances. Le comte de Seckendorff que j'ai vu depuis en Saxe, où il s'est retiré, m'a juré qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'on ne tranchât pas la tête au prince. C'est ce même Seckendorff qui a commandé les armées de Bavière, et dont le prince, devenu roi de Prusse, fait un portrait affreux dans l'histoire de son père, qu'il a insérée dans une trentaine d'exemplaires des *Mémoires de Brandebourg*. Après cela, servez les princes, et empêchez qu'on ne leur coupe la tête.

(661) Voltaire donne ici quelques détails sur les relations honteuses du prince royal avec cet homme, qui jouit plus tard d'une grande faveur à la cour du digne roi des *philosophes* du XVIII^e^ siècle.

« Au bout de dix-huit mois, les sollicitations de l'empereur et les larmes de la reine de Prusse obtinrent la liberté du prince héréditaire, qui se mit à faire des vers et de la musique plus que jamais. Il lisait Leibnitz et même Wolf qu'il appelait un compilateur de fatras, et il donnait tant qu'il pouvait dans toutes les sciences à la fois. Comme son père lui accordait peu de part aux affaires, et que même il n'y avait point d'affaires dans ce pays, où tout consistait en revues, il employa son loisir à écrire aux gens de lettres en France qui étaient un peu connus dans le monde. Le principal fardeau tomba sur moi. C'étaient des lettres en vers; c'étaient des traités de métaphysique, d'histoire et de politique. Il me traitait d'homme divin : je le traitais de Salomon. Les épithètes ne nous coûtaient rien. On a imprimé quelques-unes de ces fadaises dans le recueil de mes œuvres; et heureusement on n'en a pas imprimé la trentième partie. Je pris la liberté de lui envoyer une très-belle écritoire de Martin; il eut la bonté de me faire présent de quelques colifichets d'ambre. Et les beaux esprits des cafés de Paris s'imaginèrent, avec horreur, que ma fortune était faite.

« Un jeune Courlandais, nommé Kaiserling, qui faisait aussi des vers français, tant bien que mal, et qui en conséquence était alors son favori, nous fut dépêché à Cirey des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête : je fis une belle illumination, dont les lumières dessinaient les chiffres et le nom du prince royal, avec cette devise : *L'espérance du genre humain.* Pour moi, si j'avais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais très-en droit; car on m'écrivait : *Mon cher ami*, et on me parlait souvent dans les dépêches, des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le trône. Il y monta enfin lorsque j'étais à Bruxelles; et il commença par envoyer en France, en ambassade extraordinaire, un manchot nommé Camas, ci-devant Français réfugié, et alors officier dans ses troupes. Il disait qu'il y avait un ministre de France à Berlin à qui il manquait une main, et que pour s'acquitter de tout ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un ambassadeur qui n'avait qu'un bras. Camas, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme qu'il avait fait son page, pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi; qu'il me priait de me rendre chez lui sur l'heure, et qu'il avait le plus grand et le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître. « Courez vite, dit madame Du Chas-« telet : on vous envoie sûrement les dia-« mants de la couronne. » Je courus : je trouvai l'ambassadeur, qui, pour toute valise, avait derrière sa chaise un quartaut de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa Majesté, substituées aux solides dont elle m'avait flatté, et je partageai le quartaut avec Camas.

« Mon Salomon était alors à Strasbourg.

. . . . . .

« De Strasbourg il alla voir ses Etats de la Basse-Allemagne, et me manda qu'il viendrait *incognito* me voir à Bruxelles. Nous lui préparâmes une belle maison; mais, étant tombé malade dans le petit château de Meuse, à deux lieues de Clèves, il m'écrivit qu'il comptait que je ferais les avances. J'allai donc lui présenter mes profonds hommages. Maupertuis, qui avait déjà ses vues, et qui était possédé de la rage d'être président d'une académie, s'était présenté de lui-même, et logeait avec Algarotti et Kaiserling dans un grenier de ce palais. Je trouvai à la porte de la cour un soldat pour toute garde. Le conseiller privé Rambonet, ministre d'Etat, se promenait dans la cour en soufflant dans ses doigts. Il portait de grandes manchettes de toile, sales, un chapeau troué, une vieille perruque de magistrat, dont un côté entrait dans une de ses poches et l'autre passait à peine l'épaule. On me dit que cet homme était chargé d'une affaire d'Etat importante, et cela était vrai.

« Je fus conduit dans l'appartement de Sa Majesté. Il n'y avait que les quatre murailles. J'aperçus dans un cabinet, à la lueur d'une bougie, un petit grabat de deux pieds et demi de large, sur lequel était un petit homme affublé d'une robe de chambre de gros drap bleu : c'était le roi, qui suait et qui tremblait sous une méchante couverture, dans un accès de fièvre violent. Je lui fis la révérence, et commençai la connaissance par lui tâter le pouls, comme si j'avais été son premier médecin. L'accès passé, il s'habilla et se mit à table. Algarotti, Kaiserling, Maupertuis et le ministre du roi auprès des états-généraux, nous fûmes du souper, où l'on traita à fond de l'immortalité de l'âme, de la liberté et des androgynes de Platon.

« Le conseiller Rambonet était, pendant ce temps-là, monté sur un cheval de louage : il alla toute la nuit, et le lendemain arriva aux portes de Liége, où il instrumenta au nom du roi son maître, tandis que deux mille hommes de troupes de Vesel mettaient la ville de Liége à contribution. Cette belle expédition avait pour prétexte quelques droits que le roi prétendait sur un faubourg. Il me chargea même de travailler à un manifeste, et j'en fis un tant bon que mauvais, ne doutant pas qu'un roi, avec qui je soupais et qui m'appelait son ami, ne dût avoir toujours raison. L'affaire s'accommoda bientôt moyennant un million qu'il exigea en ducats de poids, et qui servirent à l'indemniser des frais de son voyage de Strasbourg, dont il s'était plaint dans sa poétique lettre.

« Je ne laissai pas de me sentir attaché à lui; car il avait de l'esprit, des grâces, et, de plus, il était roi; ce qui fait toujours une grande séduction, attendu la faiblesse humaine. D'ordinaire ce sont nous autres gens de lettres qui flattons les rois; celui-là me

louait depuis les pieds jusqu'à la tête, tandis que l'abbé Desfontaines et d'autres gredins me diffamaient dans Paris, au moins une fois la semaine.

« Le roi de Prusse, quelque temps avant la mort de son père, s'était avisé d'écrire contre les principes de Machiavel. Si Machiavel avait eu un prince pour disciple, la première chose qu'il lui eût recommandée aurait été d'écrire contre lui. Mais le prince royal n'y avait pas entendu tant de finesse. Il avait écrit de bonne foi dans le temps qu'il n'était pas encore souverain, et que son père ne lui faisait pas aimer le pouvoir despotique. Il louait alors de tout son cœur la modération, la justice, et, dans son enthousiasme, il regardait toute usurpation comme un crime. Il m'avait envoyé son manuscrit à Bruxelles, pour le corriger et le faire imprimer; et j'en avais déjà fait présent à un libraire de Hollande, nommé Vanduren, le plus insigne fripon de son espèce. Il me vint enfin un remords de faire imprimer l'*Anti-Machiavel*, tandis que le roi de Prusse, qui avait cent millions dans ses coffres, en prenait un aux pauvres Liégeois, par la main du conseiller Rambonet. Je jugeai que mon Salomon ne s'en tiendrait pas là. Son père lui avait laissé soixante-six mille quatre cents hommes complets d'excellentes troupes; il les augmentait, et paraissait avoir envie de s'en servir à la première occasion.

« Je lui représentai qu'il n'était peut-être pas convenable d'imprimer son livre précisément dans le temps même qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. Il me permit d'arrêter l'édition. J'allai en Hollande uniquement pour lui rendre ce petit service; mais le libraire demanda tant d'argent, que le roi, qui d'ailleurs n'était pas fâché dans le fond du cœur d'être imprimé, aima mieux l'être pour rien que de payer pour ne l'être pas.

« Lorsque j'étais en Hollande, occupé de cette besogne, l'empereur Charles VI mourut, au mois d'octobre 1740, d'une indigestion de champignons qui lui causa une apoplexie, et ce plat de champignons changea la destinée de l'Europe. Il parut bientôt que Frédéric II, roi de Prusse, n'était pas aussi ennemi de Machiavel que le prince royal avait paru l'être. Quoiqu'il roulât déjà dans sa tête le projet de son invasion en Silésie, il ne m'appela pas moins à sa cour.

« Je lui avais déjà signifié que je ne pouvais m'établir auprès de lui, que je devais préférer l'amitié à l'ambition, que j'étais attaché à madame Du Chastelet, et que, philosophe pour philosophe, j'aimais mieux une dame qu'un roi.

« Il approuvait cette liberté, quoiqu'il n'aimât pas les femmes. J'allai lui faire ma cour au mois d'octobre. Le cardinal de Fleury m'écrivit une longue lettre pleine d'éloges pour l'*Anti-machiavel* et pour l'auteur; je ne manquai pas de la lui montrer. Il rassemblait déjà ses troupes, sans qu'aucun de ses généraux ni de ses ministres pût pénétrer son dessein. Le marquis de Beauvau, envoyé auprès de lui pour le complimenter, croyait qu'il allait se déclarer contre la France en faveur de Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, fille de Charles VI; qu'il voulait appuyer l'élection à l'empire de François de Lorraine, grand-duc de Toscane, époux de cette reine; qu'il pouvait y trouver de grands avantages.

« Je devais croire plus que personne qu'en effet le nouveau roi de Prusse allait prendre ce parti, car il m'avait envoyé, trois mois auparavant, un écrit politique de sa façon, dans lequel il regardait la France comme l'ennemie naturelle et la déprédatrice de l'Allemagne. Mais il était dans sa nature de faire toujours tout le contraire de ce qu'il disait et de ce qu'il écrivait, non par dissimulation, mais parce qu'il écrivait et parlait avec une espèce d'enthousiasme, et agissait ensuite avec une autre.

« Il partit au 15 décembre, avec la fièvre quarte, pour la conquête de la Silésie, à la tête de trente mille combattants, bien pourvus de tout et bien disciplinés; il dit au marquis de Beauvau, en montant à cheval : « Je vais jouer votre jeu; si les as me vien- « nent, nous partagerons. »

« Il a écrit depuis l'histoire de cette conquête; il me l'a montrée tout entière. Voici un des articles curieux du début de ces annales; j'eus soin de le transcrire de préférence comme un monument unique.

« Que l'on joigne à ces considérations des « troupes toujours prêtes d'agir, mon épargne « bien remplie et la vivacité de mon carac- « tère; c'étaient les raisons que j'avais de faire « la guerre à Marie-Thérèse, reine de Bo- « hême et de Hongrie. » Et quelques lignes ensuite, il y avait ces propres mots : « L'am- « bition, l'intérêt, le désir de faire parler de « moi, l'emportèrent, et la guerre fut ré- « solue. »

« Depuis qu'il y a des conquérants ou des esprits ardents qui ont voulu l'être, je crois qu'il est le premier qui se soit ainsi rendu justice. Jamais homme peut-être n'a plus senti la raison et n'a plus écouté ses passions. Ces assemblages de philosophie et de déréglement d'imagination ont toujours composé son caractère.

« C'est dommage que je lui aie fait retrancher ce passage quand je corrigeai depuis tous ses ouvrages. Un aveu si rare devait passer à la postérité, et servir à faire voir sur quoi sont fondées presque toutes les guerres. Nous autres gens de lettres, poëtes, historiens, déclamateurs d'académie, nous célébrons ces beaux exploits, et voilà un roi qui les fait et qui les condamne.

« Ses troupes étaient déjà en Silésie quand le baron de Gottex, son ministre à Vienne, fit à Marie-Thérèse la proposition incivile de céder de bonne grâce au roi électeur, son maître, les trois quarts de cette province, moyennant quoi le roi de Prusse lui prêterait trois millions d'écus et ferait son mari empereur.

« Marie-Thérèse n'avait alors ni troupes, ni argent, ni crédit, et cependant elle fut inflexible. Elle aima mieux risquer de tout

perdre que de fléchir sous un prince qu'elle ne regardait que comme le vassal de ses ancêtres, et à qui l'empereur son père avait sauvé la vie. Ses généraux rassemblèrent à peine vingt mille hommes; son maréchal Neuperg, qui les commandait, força le roi de Prusse de recevoir la bataille sous les murs de Neiss, à Molwitz. La cavalerie prussienne fut d'abord mise en déroute par la cavalerie autrichienne; et dès le premier choc, le roi, qui n'était pas encore accoutumé à voir des batailles, s'enfuit jusqu'à Opelecin, à douze grandes lieues du camp où l'on se battait. Maupertuis, qui avait cru faire une grande fortune, s'était mis à sa suite dans cette campagne, s'imaginant que le roi lui ferait au moins fournir un cheval. Ce n'était pas la coutume du roi. Maupertuis acheta un âne deux ducats le jour de l'action, et se mit à suivre Sa Majesté sur son âne, du mieux qu'il put. Sa monture ne put fournir la course; il fut pris et dépouillé par les housards.

« Frédéric passa la nuit couché sur un grabat dans un cabaret de village près de Ratibor, sur les confins de la Pologne. Il était désespéré, et se croyait réduit à traverser la moitié de la Pologne pour rentrer dans le nord de ses Etats, lorsqu'un de ses chasseurs arriva du camp de Molwitz et lui annonça qu'il avait gagné la bataille. Cette nouvelle lui fut confirmée un quart d'heure après par un aide de camp. La nouvelle était vraie. Si la cavalerie prussienne était mauvaise, l'infanterie était la meilleure de l'Europe. Elle avait été disciplinée pendant trente ans par le vieux prince d'Anhalt. Le maréchal de Schwerin, qui la commandait, était un élève de Charles XII; il gagna la bataille aussitôt que le roi de Prusse se fut enfui. Le monarque revint le lendemain, et le général vainqueur fut à peu près disgracié.

. . . . . .

« Cependant les affaires publiques n'allaient pas mieux depuis la mort du cardinal que dans ces deux dernières années. La maison d'Autriche renaissait de sa cendre. La France était pressée par elle et par l'Angleterre. Il ne nous restait alors d'autre ressource que dans le roi de Prusse, qui nous avait entraînés dans la guerre et qui nous avait abandonnés au besoin. . . . . .

. . . . . .

« Quand j'arrivai à Berlin, le roi me logea chez lui, comme il avait fait dans mes précédents voyages. Il menait à Potsdam la vie qu'il a toujours menée depuis son avénement au trône : cette vie mérite quelque petit détail.

« Il se levait à cinq heures du matin en été, et à six heures en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever, quelles étaient les grandes et les petites entrées, quelles étaient les fonctions de son grand aumônier, de son grand chambellan, de son premier gentilhomme de la chambre, de ses huissiers; je vous répondrai qu'un laquais venait allumer son feu, l'habiller et le raser, encore s'habillait-il presque tout seul. Sa chambre était assez belle : une riche balustrade d'argent, ornée de petits amours très-bien sculptés, semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux; mais derrière les rideaux était, au lieu de lit, une bibliothèque, et quant au lit du roi, c'était un grabat. . . . . .

. . . . . .

« Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Epicure; il faisait venir deux ou trois favoris, soit lieutenants de son régiment, soit pages, soit heiduques ou jeunes cadets. . . . . .

. . . . . .

« On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont il avait donné le dessin à Pesne, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée.

. . . . . .

. . . . . .

« Les repas n'étaient pas souvent moins philosophiques. Un survenant qui nous aurait écouté, en voyant cette peinture, aurait cru entendre les sept sages de la Grèce chez les courtisanes. Jamais on ne parla en aucun lieu du monde avec tant de liberté de toutes les superstitions des hommes, et jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries et de mépris. . . . . .

. . . . . .

« Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres. En un mot, Frédéric vivait sans cour, sans conseil et sans culte. . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Un prêtre d'auprès de Stettin, très-scandalisé, glissa, dans un sermon sur Hérode, quelques traits qui pouvaient regarder le roi son maître; il fit venir ce ministre de village à Potsdam, en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à la cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené : le roi prit une robe et un rabat de prédicant; d'Argens, l'auteur des *Lettres juives*, et un baron de Pollnitz, qui avait changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit; on mit un tome du dictionnaire de Bayle sur une table, en guise d'Evangile, et le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du Seigneur : « Mon frère, lui dit « le roi, je vous demande au nom de Dieu « sur quel Hérode vous avez prêché... — « Sur Hérode qui fit tuer tous les petits en- « fants, répondit le bon homme. — Je vous « demande, ajouta le roi, si c'était Hérode « premier du nom; car vous devez savoir « qu'il y en a eu plusieurs. » Le prêtre de village ne sut que répondre. « Comment ! dit « le roi, vous osez prêcher sur un Hérode, « et vous ignorez quelle était sa famille ! « vous êtes indigne du saint ministère. Nous « vous pardonnons cette fois; mais sachez « que nous vous excommunierons si jamais « vous prêchez quelqu'un sans le connaî- « tre. » Alors on lui délivra sa sentence et son pardon. On signa trois noms ridicules,

inventés à plaisir. « Nous allons demain à « Berlin, ajouta le roi ; nous demanderons « grâce pour vous à nos frères ; ne manquez « pas de nous venir parler. » Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres ; on se moqua de lui ; et le roi, qui était plus plaisant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage.

« Frédéric gouvernait l'Eglise aussi despotiquement que l'État. C'était lui qui prononçait les discours quand un mari et une femme voulaient se marier ailleurs. Un ministre lui cita un jour l'Ancien Testament, au sujet d'un de ces divorces : « Moïse, lui « dit-il, menait ses Juifs comme il voulait, « et moi je gouverne mes Prussiens comme « je l'entends. »

« Ce gouvernement singulier, ces mœurs encore plus étranges, ce contraste de stoïcisme et d'épicuréisme, de sévérité dans la discipline militaire, et de mollesse dans l'intérieur du palais. . . . . . des discours de morale et UNE LICENCE EFFRÉNÉE, tout cela composait un tableau bizarre que peu de personnes connaissaient alors, et qui depuis a percé dans l'Europe. . . . . .

« Une négociation (dont je fus chargé) finit par un discours qu'il me tint dans un de ces mouvements de vivacité contre le roi d'Angleterre, son cher oncle. Ces deux rois ne s'aimaient pas. Celui de Prusse disait : « George est l'oncle de Frédéric ; mais « George ne l'est pas du roi de Prusse. » Enfin il me dit : « Que la France déclare la « guerre à l'Angleterre, et je marche. »

« Je n'en voulais pas davantage. Je retournai vite à la cour de France ; je rendis compte de mon voyage. Je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin. Elle ne fut point trompeuse ; et le printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France. Il s'avança en Bohême avec cent mille hommes, tandis que les Autrichiens étaient en Alsace. . . . . .

« La duchesse de Châteauroux . . . . . mourut subitement des suites de la rage que sa démission lui avait causée. Elle fut bientôt oubliée.

« Il fallait une maîtresse. Le choix tomba sur la demoiselle Poisson, fille d'une femme entretenue et d'un paysan de La Ferté-sous-Jouarre, qui avait amassé quelque chose à vendre du blé aux entrepreneurs des vivres. Ce pauvre homme était alors en fuite, condamné pour quelque malversation. On avait marié sa fille au sous-fermier Lenormand, seigneur d'Etioles, neveu du fermier Lenormand de Fournehem, qui entretenait la mère. La fille était bien élevée, sage, aimable, remplie de grâces et de talents, née avec du bon sens et un bon cœur. Je la connaissais assez ; je fus même le confident de son amour. . . . . .

« Cela me valut des récompenses qu'on n'avait jamais données ni à mes ouvrages ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'Académie. Je fus nommé historiographe de France, et le roi me fit présent d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Je conclus que, pour faire la plus petite fortune, il valait mieux dire quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire cent volumes . . . . . .

« J'étais toujours lié avec la marquise Du Chastelet par l'amitié la plus inaltérable et par le goût de l'étude. Nous demeurions ensemble à Paris et à la campagne. Cirey est sur les confins de la Lorraine ; le roi Stanislas tenait alors sa petite et agréable cour à Lunéville. . . . . .

« Nous allâmes passer à Lunéville toute l'année 1749. . . . . .

« Madame Du Chastelet mourut dans le palais de Stanislas, après deux jours de maladie. Nous étions tous si troublés, que personne de nous ne songea à faire venir ni curé, ni Jésuite, ni sacrement. Elle n'eut point les horreurs de la mort ; il n'y eut que nous qui les sentîmes. Je fus saisi de la plus douloureuse affliction. Le bon roi Stanislas vint dans ma chambre me consoler et pleurer avec moi. Peu de ses confrères en font autant en pareilles occasions. Il voulut me retenir ; je ne pouvais plus supporter Lunéville, et je retournai à Paris.

« Ma destinée était de courir de roi en roi, quoique j'aimasse ma liberté avec idolâtrie. Le roi de Prusse, à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais madame Du Chastelet pour lui, voulut à toute force m'attraper quand il fut défait de sa rivale. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par des victoires, et son loisir était toujours employé à faire des vers, ou à écrire l'histoire de son pays et de ses campagnes. . . . . .

« Le moyen de résister à un roi victorieux, poëte, musicien et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer ! Je crus que je l'aimais. Enfin, je pris encore le chemin de Potsdam au mois de juin 1750. . . . .

« Me voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à mon habit, une croix au cou, et vingt mille francs de pension. Maupertuis en fut malade, et je ne m'en aperçus pas. Il y avait alors un médecin à Berlin, nommé Lamettrie, le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe, homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confrères, et, sans contredit, le plus mauvais médecin de la terre, dans la pratique aussi ; grâce à Dieu, il ne pratiquait point. Il s'était moqué de toute la Faculté à Paris, et avait même écrit contre les médecins beaucoup de personnalités qu'ils ne pardonnèrent point ; ils obtinrent contre lui un décret de prise de corps. Lamettrie s'était donc retiré à Berlin, où il amusait assez par sa gaieté, écrivant d'ailleurs et faisant imprimer tout ce qu'on veut

imaginer de plus effronté sur la morale. Ses livres plurent au roi, qui le fit, non pas son médecin, mais son lecteur.

« Un jour, après la lecture, Lamettrie, qui disait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur et de ma fortune. « Laissez faire, lui « dit le roi, on presse l'orange, et on la jette « quand on en a avalé le jus. » Lamettrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de Denys de Syracuse.

« Je résolus dès lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cent mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ces fonds dans les États de mon Alcine; je les plaçai avantageusement sur les terres que le duc de Vittemberg possède en France. Le roi, qui ouvrait toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denys. Il fallait que je rabotasse continuellement et que je revisse encore son *Histoire de Brandebourg*, et tout ce qu'il composait.

« Lamettrie mourut après avoir mangé, chez milord Tyrconel, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très-long dîner. On prétendait qu'il s'était confessé avant de mourir; le roi en fut indigné : il s'informa exactement si la chose était vraie; on l'assura que c'était une calomnie atroce, et que Lamettrie était mort comme il avait vécu, en reniant Dieu et les médecins. Sa Majesté satisfaite composa sur-le-champ son oraison funèbre, qu'il fit lire en son nom à l'assemblée publique de l'Académie par Darget, son secrétaire, et il donna six cents livres de pension à une fille de joie que Lamettrie avait amenée de Paris quand il avait abandonné sa femme et ses enfants.

. . . . . .

« Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, ses pensions; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, et moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix et sa clef, il voulut que je soupasse avec lui; je fis donc encore un souper de Damoclès; après quoi je partis avec la promesse de revenir et avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

« Ainsi nous fûmes quatre qui nous échappâmes en peu de temps, Chazot, Darget, Algarotti et moi. Il n'y avait pas en effet moyen d'y tenir. On sait bien qu'il faut souffrir auprès des rois, mais Frédéric abusait un peu trop de sa prérogative. La société a ses lois, à moins que ce ne soit la société du lion et de la chèvre. Frédéric manquait toujours à la première loi de la société de ne rien dire de désobligeant à personne. Il demandait souvent à son chambellan Pollnitz s'il ne changerait pas volontiers de religion pour la quatrième fois, et il offrait de payer cent écus comptant pour sa conversion. « Eh! « mon Dieu! mon cher Pollnitz, lui disait-il, « j'ai oublié le nom de cet homme que vous « volâtes à La Haye en lui vendant de l'ar- « gent faux pour du fin; aidez un peu ma « mémoire, je vous prie. » Il traitait à peu près de même le pauvre d'Argens. Cependant ces deux victimes restèrent. Pollnitz, ayant mangé tout son bien, était obligé d'avaler ces couleuvres pour vivre : il n'avait pas d'autre pain; et d'Argens n'avait pour tout bien dans le monde que ses *Lettres juives*, et sa femme, nommée Cochois, mauvaise comédienne de province, si laide qu'elle ne pouvait rien gagner à aucun métier, quoiqu'elle en fît plusieurs. Pour Maupertuis, qui avait été assez mal avisé pour placer son bien à Berlin, ne songeant pas qu'il vaut mieux avoir cent pistoles dans un pays libre, que mille dans un pays despotique, il fallait bien qu'il restât dans les fers qu'il s'était forgés.

« En sortant de mon palais d'Alcine, j'allai passer un mois auprès de madame la duchesse de Saxe-Gotha, la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, et qui, Dieu merci, ne faisait point de vers. De là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse, qui était beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse de Gotha. Je respirai. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très-bizarre destinée.

« Je tombai malade à Francfort; une de mes nièces, veuve d'un capitaine au régiment de Champagne, femme très-aimable, remplie de talents, et qui, de plus, était regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein; mais elle me trouva prisonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'était passée : Il y avait à Francfort un nommé Freytag, banni de Dresde, après y avoir été mis au carcan et condamné à la brouette, devenu depuis, dans Francfort, agent du roi de Prusse, qui se servait volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passants.

« Cet ambassadeur et un marchand nommé Smith, condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie, me signifièrent, de la part de Sa Majesté le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort, jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à Sa Majesté. « Hélas! Messieurs, je « n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure, « pas même les moindres regrets. Quels sont « donc les joyaux de la couronne brande- « bourgeoise que vous redemandez? — « *C'être, monsir*, répondit Freytag, *l'œuvre « de poëshie du roi mon gracieux maître.* — « Oh! je lui rendrai sa prose et ses vers de « tout mon cœur, lui répliquai-je, quoique, « après tout, j'aie plus d'un droit à cet ou- « vrage. Il m'a fait présent d'un bel exem- « plaire imprimé à ses dépens; malheureu- « sement cet exemplaire est à Leipsick avec « mes autres effets. » Alors Freytag me proposa de rester à Francfort jusqu'à ce que le trésor qui était à Leipsick fût arrivé, et il me signa ce beau billet : « Monsir, sitôt le « gros ballot de Leipsick sera ici, où est « l'œuvre de *poëshie* du roi mon maître, que

« Sa Majesté demande, et l'œuvre de *poëshie* « rendu à moi, vous pourrez partir où vous « paraîtra bon.—A Francfort, 1er de juin 1753. « — FREYTAG, résident du roi mon maître. ». J'écrivis au bas du billet : *Bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maître;* de quoi le résident fut très-satisfait.

« Le 17 de juin arriva le grand ballot de *poëshie*. Je remis fidèlement ce sacré dépôt, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée. Mais, dans l'instant que je partais, on m'arrête, moi, mon secrétaire et mes gens; on arrête ma nièce; quatre soldats la traînent au milieu des boues chez le marchand Smith, qui avait je ne sais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général prussien : il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire avec toute l'importance et la grandeur convenables. Ma nièce avait un passeport du roi de France, et de plus elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames, dans les horreurs de la guerre; mais le conseiller Smith et le résident Freytag, en agissant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

« On nous fourra tous dans une espèce d'hôtellerie, à la porte de laquelle furent postés douze soldats; on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait, à la vérité, un petit lit; mais ses quatre soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femmes de chambre.

« Nous avions beau dire que nous en appelions à César, que l'empereur avait été élu dans Francfort, que mon secrétaire était Florentin, et sujet de Sa Majesté impériale, que ma nièce et moi nous étions sujets du roi très-chrétien, et que nous n'avions rien à démêler avec le margrave de Brandebourg; on nous répondit que le margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

« Le marchand Smith s'était emparé de tous mes effets, qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvait payer plus chèrement l'*œuvre de poëshie du roi de Prusse*. Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui et pour prendre de mes leçons. Partant, nous fûmes quittes. » (*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire*, écrits par lui-même.)

CHAPITRE IV.

Voltaire au Panthéon.

« Avant la révolution, le coryphée de l'incrédulité était le vieillard de Ferney, que les philosophes courtisaient sans l'aimer et même en le jalousant. D'ailleurs l'école d'Holbach était irritée de ne pas trouver en lui assez d'*étoffe* pour faire un athée. Néanmoins elle applaudit lorsqu'il fut proposé de lui décerner une sorte d'apothéose en transférant ses cendres de Romilly à Sainte-Geneviève; car on avait moins à cœur d'honorer Voltaire que d'outrager le christianisme. Cette affaire avait été discutée à la société des Jacobins, et, comme on peut le croire, vivement appuyée par le marquis de Villette. Cette translation des restes de Voltaire eut lieu en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, du 30 mai 1791, sanctionnée par Louis XVI. Le temple dédié à la patronne de Paris reçut, le 4 juillet 1791, les cendres d'un écrivain qui avait publié tant d'ouvrages impies, obscènes, et tant adulé la Pompadour. Des amis de la religion et des mœurs réclamèrent contre ce scandale par une pétition à l'Assemblée nationale.

« Quatre chevaux (662) blancs, fournis par la reine, traînèrent le char, surmonté du sarcophage, autour duquel étaient gravées quelques inscriptions, celle-ci entre autres :

Dieu, donne-nous la mort plutôt que l'esclavage !

Les corps scientifiques et littéraires, les théâtres, les colléges, envoyèrent des députations à cette cérémonie, et des troupes de femmes vêtues en blanc avaient des couronnes de roses; à ces vestales d'un nouveau genre furent associés des enfants des deux sexes.....

« Un superbe exemplaire de la collection des Œuvres de Voltaire, édit on de Beaumarchais, était porté triomphalement, collection qui contient la *Pucelle*, le *Dictionnaire philosophique*, et une foule d'autres ouvrages où le paralogisme et la mauvaise foi s'épuisent en efforts pour anéantir les principes conservateurs de l'état social, où la magie du talent poétique est employée à chanter la lubricité. Quel est le père de famille qui voulût avoir une femme, des enfants, des domestiques imbus des maximes contenues dans ses écrits? Alors on se rappela les vers prophétiques composés quelques années auparavant sur cette nouvelle église de Sainte-Geneviève, nommée ensuite le Panthéon.

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Orbe et patrona virgine digna domus.
Tarda nimis pietas, vanos moliris honores,
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis.
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe
Impietas templis tollet et urbe Deum.

Aujourd'hui dans tes murs, ô reine des cités !
Un temple se construit, digne de ta patronne ;
Mais ce n'est plus le temps de nos solennités.
Tardive piété, ta dernière heure sonne.
Avant que ton encens fume dans ce saint lieu,
Lutèce n'aura plus de prêtres ni de Dieu.

« Successivement on décréta l'admission au Panthéon de l'auteur d'*Héloïse* et des *Confessions*, où des détails licencieux sont

(662) La relation de la fête dit qu'il y en avait douze. (GRÉGOIRE.)

revêtus de tous les charmes du style. Le même honneur (si c'en est un), fut décerné, sur le rapport de David, à deux enfants, Barra et Viala; Mirabeau les y avait précédés. Ensuite, sur le rapport de Chénier et par un décret de la Convention, 24 frimaire an II, Mirabeau en fut expulsé pour faire place à Marat qui avait, dit-on, enseigné la langue française à Oxford, et dû ses succès à sa haine manifestée pour notre révolution; Marat, qui avait formé le vœu qu'on pendît deux cents députés et qu'on coupât deux cent mille têtes; Marat, dont la figure extrêmement ignoble était l'image de son âme! Et cependant, devant Marat et Robespierre, on vit la France agenouillée, et la société *Montagnarde sabotière* de Montoire, département de Loir-et-Cher, appelait le meurtre de Marat un *déicide*. Mais enfin, à son tour, il subit le sort de Mirabeau, et son squelette, tiré du Panthéon, fut jeté dans l'égout de Montmartre (663). » (GRÉGOIRE, *Histoire des sectes religieuses*, t. Ier.)

CHAPITRE V.

Voltaire, d'après sa correspondance. Les ouvrages de Voltaire (664).

« C'est un fait évident pour tous que, depuis un demi-siècle, les esprits, en France, ne s'appartiennent plus à eux-mêmes, et qu'ils ploient, bon gré, mal gré, sous la pression des doctrines du XVIIIe siècle. Ce fait, plusieurs s'en applaudissent; beaucoup s'en plaignent. Nous le constatons avant de le juger.

« Quoique, au dire de Voltaire lui-même, qui avait, comme on le verra, une pauvre idée de son temps, le XVIIIe siècle ait été fort au-dessous du siècle de Louis XIV, son empire est néanmoins fort solide, parce qu'il repose sur ce préjugé, que ses écrivains ont été les apôtres de la liberté et des lumières. Il est fort naturel, en effet, de se montrer reconnaissant envers ceux qui, d'après la tradition, ont dissipé les ténèbres et vaincu la tyrannie.

« Ce n'est pas un spectacle médiocrement curieux, de voir la plus grande partie de l'Europe soumise à cette idée, que les écrivains français du XVIIIe siècle lui ont légué ce qu'elle peut avoir de nobles instincts et de belles institutions, sans que personne encore ait eu l'idée, non pas de secouer leur domination, mais seulement d'examiner sur quelles bases elle repose. Tous les pouvoirs, tous les titres ont été discutés, même ceux de Dieu; les philosophes seuls sont restés entiers et inviolables.

« Il y avait pourtant quelques questions bien simples qu'on devait se faire, comme celles-ci : Quelles sont donc les lumières que les philosophes du XVIIIe siècle ont fait briller tout à coup? Quelles grandes et fondamentales questions ont-ils éclairées d'un jour nouveau? Quelles institutions libérales avaient-ils proposées et leur devons-nous? La réponse à ces questions et à d'autres pareilles devrait être bien facile, si en effet les écrivains du XVIIIe siècle ont été, comme on le dit, comme on le croit, depuis cinquante années, les propagateurs des lumières et de la liberté. Nous ne savons pas qui voudrait se charger de la faire. Jusqu'ici on s'est contenté de banalités, faute de mieux, et en attendant les raisons.

« Il nous a paru que cette œuvre était aujourd'hui indispensable à faire, et nous allons la tenter dans la mesure de nos forces. Voltaire disait de lui : « Je suis un grand « démolisseur; » mais il disait aussi : « Il y « a bien loin du grand talent au bon se- « prit. » Nous tous, qui sommes à demi broyés sous les ruines qu'il a faites, n'avons-nous pas payé assez cher le droit d'examiner et de juger ses plans?

« Nous disons Voltaire pour dire le XVIIIe siècle, car il en fut la plus complète et la plus éclatante expression. Il en eut la gloire; il en doit avoir la responsabilité. L'évêque d'Annecy, son évêque, le traitant de « grand « homme du siècle, » lui écrivait en 1763 :

« Vous n'ignorez pas que presque tous « les incrédules de notre siècle se glorifient « de vous avoir pour leur chef (665). » La postérité pense déjà comme cet évêque, et fait de Voltaire le chef de la philosophie du XVIIIe siècle. C'est donc lui que nous allons étudier.

« Il y a comme un grand ouvrage qui comprend à la fois Voltaire et son siècle : c'est la correspondance du patriarche des philosophes. Ce livre, spécialement curieux et rare, réunit ce double avantage, de contenir à la fois la pensée de Voltaire et celle de ses amis. Dans le *Dictionnaire philosophique*, nous pourrions à peu près retrouver Voltaire; dans la *Correspondance*, nous trouvons avec Voltaire, d'Alembert, Diderot, Damilaville, Frédéric II, d'Argence de Dirac, et les « cinq ou six douzaines d'auteurs « qui passaient par les mains de Voltaire « chaque année (666). » C'est donc un miroir fidèle dans lequel se peignent au naturel les principes du XVIIIe siècle.

« C'est là que nous allons chercher les doctrines des philosophes sur les grands problèmes de la religion, de la philosophie et de la politique, et faire le bilan de ces lumières et de ces libertés qu'ils passent pour avoir répandues sur le monde. Nous allons tracer d'abord une sorte d'esquisse biographique de Voltaire, afin que le lecteur comprenne mieux la doctrine, ayant déjà la connaissance de l'homme.

« Encore un mot. Bien des gens pourront peut-être supposer que nous avons choisi,

(663) GRÉGOIRE, évêque constitutionnel du Loir-et-Cher, était un écrivain janséniste, schismatique et révolutionnaire. Il n'est donc pas suspect toutes les fois qu'il parle des hommes et des choses de la république.

(664) Ce remarquable travail, où le apprécie sur Voltaire et ses idées, est tiré du *Constitutionnel* du 15 décembre 1850.

(665) Lett. de l'évêque d'Annecy, 2 mai 1768.

(666) L. de Voltaire à Damilaville, 15 janv. 1768.

dans la correspondance de Voltaire, les passages qui allaient le mieux à l'idée que nous en voulions exprimer. Un tel travail serait indigne du lecteur et de nous. Nous avons dépouillé la correspondance de Voltaire, de d'Alembert, de Grimm, de Diderot et de La Harpe, comme on dépouille le dossier d'un procès, et nous ne serons que le rapporteur. Nous osons dire avec confiance que personne ne trouverait, dans ces quarante volumes, une ligne contraire à celles que nous reproduirons.

« Voltaire, écrivant en amant désolé à Olympe Dunoyer, qu'il avait laissée à La Haye, en 1713, lui donnait en ces termes son adresse à Paris : « A Monsieur Arouet le ca-« det, chez M. Arouet, trésorier de la cham-« bre des Comptes, cour du Palais (667). » Cette adresse est à elle seule une biographie. Le futur philosophe avait alors dix-neuf ans; il était amoureux comme un clerc révolté, et faisait le désespoir de son père, de son frère aîné Arouet, esprit religieux et austère, et de ses trois sœurs. Ne pouvant le réduire, son père le déshérite. « Tout ce « qu'on a pu obtenir de lui, écrit-il douloureusement à Olympe, a été de me faire em-« barquer pour les îles (668). » Voltaire eut donc, dans sa destinée, cette particularité, d'avoir été au moment d'aller vivre et mourir oublié à la Martinique, comme Olivier Cromwell à la Jamaïque, et comme Napoléon à Constantinople avant le 13 vendémiaire, qui lui donna l'armée d'Italie.

« En dix ans, tout fut dessiné dans la situation de l'adolescent amoureux et mutin. Il avait jeté aux orties, avec son cornet de clerc de procureur, son nom d'Arouet, qui lui donnait encore des nausées vingt ans plus tard, et dont il disait, en 1741 : « Je vous « envoyai de Lille ma signature en parche-« min, dans laquelle j'oubliai le nom d'A-« rouet, que j'oublie assez volontiers. Je « vous renvoie d'autres parchemins où se « trouve ce nom, malgré le peu de cas que « j'en fais (669). » Il s'était donné le joli nom de *M. de Voltaire*, d'une petite propriété de sa mère, et il le signait bravement à la barbe de son frère aîné Arouet, Quesnel-Arouet, comme il l'appelait par raillerie, en se moquant de son jansénisme (670). Il vivait déjà dans la société des grands, selon la mode des gens de lettres; et il avait deux grandes préoccupations dans l'esprit, obtenir l'autorisation des censeurs pour la *Henriade*, et faire sa fortune.

« Ce n'est pas une chose médiocrement singulière que ce génie de la révolte ait toujours eu le goût de la règle, et l'ait même d'abord recherchée par instinct et par préférence. Aussi Marmontel, qui le connaissait bien, dit-il dans ses Mémoires que ce fut une faute immense de l'avoir exilé, et que si on l'avait souffert à Versailles, le courtisan aurait, en lui, tué le philosophe. Il travaillait donc, pendant les derniers mois de 1722, à obtenir un privilége pour la *Henriade* : « Je m'occupe, disait-il, à adoucir, dans mon « poëme, les endroits dont les vérités trop « dures révolteraient les examinateurs. Je « ferai ce que je pourrai pour avoir le pri-« vilége en France (671). » Et comme Thiriot semblait l'en détourner, il lui répondait avec humeur : « Que pourra me reprocher « la canaille d'auteurs, quand mon ouvrage « sera débité en France? Quel ridicule sera-« ce à moi, de voir mon poëme être reçu « dans ma patrie, avec l'approbation des « supérieurs (672)? » Il ne l'obtint néanmoins pas, ce privilége; la *Henriade* fut supprimée en 1723 (673); et Voltaire n'obtint qu'en 1731, de l'amitié de M. de Chauvelin, une permission tacite de l'imprimer, à l'insu du garde des sceaux (674). Ce fut là un grand chagrin pour lui, qui eut toute sa vie un grand faible pour son poëme, et qui s'écriait avec satisfaction : « L'épique est « mon fait (675)! »

« L'histoire des ouvrages de Voltaire serait un véritable martyrologe; on n'en citerait pas dix qui n'aient été supprimés par le conseil ou brûlés par le bourreau; et cependant il revient sans cesse, malgré lui, à cette *approbation des supérieurs*, et il ne se lasse jamais de demander l'approbation de la censure. En 1731, il l'obtient pour l'*Histoire de Charles XII*, qui n'en est pas moins supprimée (676); en 1733, il l'obtient pour le *Temple du Goût*, ce qui ne l'empêche pas d'être persécuté (677); en 1736, il l'obtient, mais tacite, pour *Jules César* (678); en 1752, il la demande pour le *Siècle de Louis XIV*, et il ne l'obtient pas (679); aussi écrivait-il, en 1763, à ses amis : « Gardez-moi un « profond secret, mes frères! il ne faut pas « que mon nom paraisse; *je n'ai pas bon* « *bruit* (680). »

« Voltaire ne supporta jamais qu'avec une profonde amertume cette sorte d'exil moral, et il ne se consolait pas d'être un étranger dans son pays. « Je vous avoue, écrivait-il « au marquis d'Argenson, que je ne regrette « qu'une chose, c'est que mes ouvrages ne « soient imprimés que chez les étrangers « Je suis fâché d'être de contrebande dans « ma patrie (681). » Aussi prit-il de bonne heure, pour se soustraire aux persécutions, le parti de ne mettre son nom à aucun de ses ouvrages. Il avait même fini par se faire une théorie de l'anonyme. « Je n'ai jamais « mis mon nom à rien, écrivait-il en 1761 « parce que mettre son nom à la tête d'un

(667) Lett. à Mlle Dunoyer, 6 dec. 1713.
(668) Lett. à Mlle Dunoyer, 28 décembre 1713.
(669) Lett. à l'abbé Moussinot, 17 mai 1741.
(670) Lett. à Thiriot, 22 mars 1738.
(671) Lett. à Thiriot, 1722.
(672) Lett. à Thiriot, 5 déc. 1722.
(673) Lett. à Thiriot, 4 août 1728.
(674) Lett. à Cideville, 3 fev. 1731.
(675) Lett. à Thiriot, 17 oct. 1725.
(676) Lett. à Cideville, 30 janv. 1731.
(677) Lett. à Thiriot, 24 juillet 1733.
(678) Lett. à Thiriot, 2 fev. 1736.
(679) Lett. à d'Argental, 11 mars 1752.
(680) Lett. à Vernes, 2 janv. 1763.
(681) Lett. à d'Argenson, 21 mai 1740.

« ouvrage est ridicule (682). » Mais, comme on le pense bien, s'il ne mettait pas son nom à ses ouvrages, d'autres l'y mettaient pour lui, et il les désavouait alors avec un air de conviction qu'il poussait quelquefois jusqu'à la fureur la plus comique.

« Je serais bien fâché, écrit-il en 1748, de « passer pour l'auteur de *Zadig* (683). » « J'ai lu enfin *Candide*, écrit-il en 1758. Il « faut avoir perdu le sens pour m'attribuer « cette c.....nerie; j'ai, Dieu merci, d'autres « occupations (684). » En 1763, cela devient plus sérieux. Afin de prouver qu'il n'est pas l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, il menace de demander la saisie de l'édition. « Je suis « outré, écrit-il à d'Argental. J'ai recours à « vous. Je ne veux point être brûlé en mon « propre et privé nom... Si les libraires « n'ôtent pas mon nom, et s'ils n'insèrent « pas dans l'ouvrage les cartons nécessaires, « je demanderai net la saisie des exem- « plaires fataux, ou fatals (685). »

« En 1764, il traite Jean-Jacques Rousseau de *délateur infâme*, pour avoir dit qu'il était l'auteur du *Sermon des cinquante* (686); mais une *Collection complète des OEuvres de V.* le fit sortir des gonds. « Ce V., écrit-il, ne s'ac- « commoderait pas du tout de cette sottise... « J'en écrirai, moi, à M. de Sartine avec une « violente véhémence, et je me vengerai de « cet *horrible attentat* d'une façon exem- « plaire (687). »

« Enfin, il en arriva à cette théorie: « *Saül* « et *David* se débitent sous mon nom. Je « regarde ces supercheries des libraires « comme des *crimes de faux*. On est aussi « coupable de mettre sur le compte d'un au- « teur un ouvrage dangereux, que de con- « trefaire son écriture... Ces odieuses im- « putations peuvent empoisonner le reste de « ma vie. Je veux bien être confesseur, mais « je ne veux pas être martyr (688). »

« De tous les ouvrages de Voltaire, celui qui lui donna le plus violent chagrin, et qu'il désavoua avec le plus d'acharnement, ce fut la *Pucelle*.

« La *Pucelle* était un ouvrage de la jeunesse de Voltaire. Deux personnes seulement en avaient une copie, le roi de Prusse et madame Du Chastelet. Voltaire ne se dissimulait pas l'horrible clameur que soulèverait ce poëme infâme, dans lequel, suivant une parole de M. Victor Hugo, sont également outragées la pudeur et la patrie. Il se contentait donc de le lire et d'en rire à huis-clos. En 1735, il était alors à Cirey, la peur le prend. « Cirey, 8 décembre, *à quatre heures* « *du matin*. La date vous fera voir que je n'ai « pas le temps de vous écrire une longue « épître. On vient de m'avertir que plusieurs « chants de la *Pucelle* courent Paris... Voyez, « informez-vous. Que votre amitié se trou- « mousse un peu. Il est d'une conséquence « extrême que je sois averti. Il faudra enfin « que j'aille mourir dans les pays étran- « gers (689). » Le garde des sceaux, M. de Chauvelin, le fait menacer de le jeter dans un cul de basse fosse, si la *Pucelle* est imprimée; il n'y tient pas, et vole à Paris pour se justifier; ce n'était qu'un faux bruit. Personne n'avait le manuscrit de la *Pucelle*; mais ce n'était que partie remise. L'orage creva en 1734.

« On me mande, écrit-il, qu'on imprime « la *Pucelle*, que Thiriot en a vu des feuilles, « et qu'elle va paraître... Ce qu'il y a d'affreux, « c'est qu'on dit que le chant de l'Ane s'im- « prime tel que vous l'avez vu d'abord, et non « tel que je l'ai corrigé depuis... Ayez la « bonté de ne pas me laisser attendre un « coup après lequel il n'y aurait plus de res- « sources (690). » Dès ce moment Voltaire est en proie à la plus horrible inquiétude. Le fait de l'impression était exact; c'était le manuscrit de madame Du Chastelet, passé, depuis sa mort, à Mlle Duthil. « L'impres- « sion de cette maudite *Pucelle* me fait frémir, écrit Voltaire, et je suis continuel- « lement entre la crainte et la douleur (691). » Deux mois plus tard, tout est consommé! « On me mande, écrit-il, que la *Pucelle* est « imprimée, et qu'on la vend un louis à « Paris. C'est apparemment Mandrin qui l'a « fait imprimer. Cela me fait mourir de dou- « leur (692). »

« Réduit à prendre un parti, Voltaire n'hésita pas longtemps. Avec ses amis, qui connaissaient parfaitement la *Pucelle*, il déclara qu'on l'avait falsifiée; avec ceux qui ne la connaissaient pas, il déclara, avec des imprécations, que cet ouvrage n'était pas de lui.

« Vous m'avez parlé, écrit-il à Thiriot, « de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq « ans, dont il court des lambeaux très-in- « formes et très-falsifiés. C'est ma destinée « d'être défiguré en vers et en prose (693). » Avec d'Argental, il est plus libre, et il dit toute sa douleur en le mettant dans le secret de sa comédie sur la falsification: « L'ou- « vrage, lui écrit-il, tel que je l'ai fait il y a « plus de vingt ans, est aujourd'hui un con- « traste bien désagréable avec mon état et « mon âge; et, tel qu'il court le monde, il « est horrible à tout âge. Les lambeaux « qu'on m'a envoyés sont pleins de sottises « et d'impudence; il y a de quoi faire frémir « le bon goût et l'honnêteté. C'est le « comble de l'opprobre de voir mon nom à « la tête d'un tel ouvrage. Madame Denis écrit « à M. d'Argenson, et le supplie de se ser- « vir de son autorité pour empêcher l'im- « pression de ce scandale. Ne dois-je pas « faire tout au monde pour prouver combien

(682) Lett. à d'Argental, 21 juin 1761.
(683) Lett. à d'Argental, 10 octob. 1748.
(684) Lett. à Vernes, 27 décemb. 1758.
(685) Lett. à d'Argental, 9 avril 1763,
(686) Lett. à d'Argental, 10 jan. 1764.
(687) Lett. à Damilaville, 18 avril 1764, et à d'Argental, 18 avril 1764.
(688) Lett. à Damilaville, 21 juillet 1764.
(689) Lett. à Thiriot, 8 décemb. 1755.
(690) Lett. à d'Argental, 7 nov. 1754.
(691) Lett. à d'Argental, 20 nov. 1754.
(692) Lett. à d'Argental, 25 nov. 1755.
(693) Lett. à Thiriot, 9 mai 1755.

« cet ouvrage est falsifié, et pour détruire les « soupçons qu'on pourrait former un jour « que j'ai eu part à la publication (694). »

« Avec ceux qu'il pouvait tromper impunément, Voltaire désavouait la *Pucelle* avec une indignation admirablement jouée : « Je « n'ai jamais rien vu, écrit-il à M. de Bren- « les, de plus plat et de plus horrible. *Cela « est fait par le laquais d'un athée.* Mon in- « dignation ne m'a pas permis de différer « un moment à envoyer la feuille au magis- « trat de Genève. On a mis sur-le-champ « Grasset en prison (695). » Ce Grasset, que Voltaire fait arrêter, avait une copie du poëme, qu'il voulait lui vendre. Voltaire avait imaginé de le dénoncer, pour détourner les soupçons. Voici en quels termes il écrivit au premier syndic du conseil de Genève : « Je fus saisi d'horreur à la vue de « cette feuille, qui insulte, avec autant d'in- « solence que de platitude, à tout ce qu'il « y a de plus sacré. Si un de mes laquais en « copiait une ligne, je le chasserais sur-le- « champ (696). »

« Au fond, et quoiqu'il eût souvent envie d'en rire, Voltaire sentait, plus que personne, l'opprobre ineffaçable que la *Pucelle* imprimait à son nom. « Vous pouvez comp- « ter, écrivait-il à d'Argental, que ma vie « est empoisonnée, et mon âme accablée de- « puis six mois. Je suis si honteux qu'à mon « âge on réveille ces plaisanteries indécen- « tes, que mes montagnes ne me paraissent « pas avoir assez de cavernes pour me ca- « cher (697). »

« La seconde idée qui préoccupa Voltaire toute sa vie, ce fut le soin de sa fortune. Il pensa toujours fort solidement là-dessus. « Melpomène, Clio et Thalie, disait-il, c'est- « à-dire les tragédies, l'histoire et les con- « tes, n'empêchent pas qu'on ne songe à ses « dîmes, attendu qu'un homme de lettres « ne doit pas être un sot qui abandonne ses « affaires pour barbouiller des choses inu- « tiles (698). »

« Voltaire n'avait eu, de son patrimoine, que 4,000 livres de rentes (699) ; mais il avait si bien fait, avec les rescriptions, avec les billets de loterie, surtout avec la Compagnie des Indes, qu'il pouvait écrire à Frédéric en 1750 : « Je suis riche, et même très- « riche pour un homme de lettres. J'ai ce « qu'on appelle à Paris monté une maison, « où je vis en philosophe, avec ma famille et « mes amis (700). » Neuf ans plus tard, il ajoutait : « J'ai en France 60,000 livres de « rentes (701) ; » ce qui ne comprenait ni ses intérêts dans la Compagnie des Indes, ni sa terre de Ferney, qui lui avait coûté, en 1768, près de 500,000 francs, selon le compte qu'il en fait lui-même (702).

« Une bonne partie de ses rentes provenaient de fonds placés à rente viagère. Il avait pour débiteurs les plus grands noms de France, MM. de Villars, de Richelieu, d'Estaing, de Guise, de Guébriand, d'Anneuil, et un petit marquis de Lézeau, qu'il rendait horriblement malheureux par ses plaisanteries. « Ce petit Baboin, dit-il, crut « faire un bon marché avec moi, parce que « j'étais fluet et maigre : *vivimus tamen*, et « peut-être *occidit* dans son marquisat (703). » Le Baboin ne payant pas, Voltaire revient à la charge : « Je crois ce puant marquis bien « en colère que je vive encore, et que j'aie « douté de son existence. Ce petit gnome ne « vous a donc pas répondu ? Je le ferai *ester « à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan « en Basse-Normandie (704). » Enfin, le gnome se décide, mais pas de la façon que Voltaire l'entendait : « Ce petit bonhomme « de marquis veut donc me donner une as- « signation sur son trésor royal, et, de qua- « tre années, m'en payer une, à cause des « dépenses qu'il a faites à la guerre. Je ferai « signifier à Monseigneur que je ne l'entends « pas ainsi, et que lui ayant joué le tour de « vivre jusqu'à la fin de la présente année, « je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On « écrivait autrefois *deu*, ou *dub*, parce que « *dû* est toujours *dubium ;* mais *dû*, ou *deu*, « ou *dub*, il faut qu'il me paye ; et, point « d'argent, point de Suisse (705). »

« Du reste, en sa qualité d'ancien clerc de procureur et de fils de trésorier, Voltaire entendait admirablement les rentrées. Ses parties, pour être aussi civiles que celles de M. Fleurant, n'en étaient pas moins inexorables. Il avait pour hommes d'affaires l'abbé Moussinot, ancien trésorier de la Sainte-Chapelle, et il lui donnait des instructions qui sont un modèle. « M. de Gennes refuse- « t-il de donner de l'argent ? Un exploit, je « vous prie, c'est là toute la cérémonie (706). » Ou bien : « M. d'Estaing cherche des chica- « nes pour ne me point payer, ou pour dif- « férer le payement. Il faut vite constituer « un procureur, et plaider (707). »

« Sans être précisément avare, Voltaire était bienfaisant à son goût et à ses heures. Un jour sa nièce, madame Denis, qui lui devait tout, lui adressa ces lignes atroces : « Le « chagrin vous a peut-être tourné la tête ; « mais peut-il gâter le cœur ? L'avarice vous « poignarde... Ne me forcez pas à vous haïr. « Vous êtes le dernier des hommes par le « cœur. Je cacherai autant que je pourrai « les vices de votre cœur (708). » Un tel témoignage, sorti d'une telle bouche, prouve assurément que Voltaire avait, à certains moments, des réticences de générosité ; mais il faut dire qu'il était néanmoins d'une cer-

(694) Lett. à d'Argental, 24 mai 1755.
(695) Lett. à M. de Brenles, 29 juin 1755.
(696) Lett. au premier syndic de Genève, 2 août 1755.
(697) Lett. à d'Argental, 14 nov. 1755.
(698) Lett. à d'Argental, 29 janv. 1764.
(699) Lett. à Thiriot, 4 mars 1769.
(700) Lett. à Frédéric, 8 mai 1750.
(701) Lett. à Frédéric, 27 mars 1759.
(702) Lett. à Rochefort, 11 avril 1768.
(703) Lett. à Cideville, 4 oct. 1758.
(704) Lett. à Cideville, 10 nov. 1758.
(705) Lett. à Cideville, 25 nov. 1758.
(706) Lett. à l'abbé Moussinot, mars 1738.
(707) Lett. à Moussinot, juin 1738.
(708) Lett. à d'Argental, 10 mars 1754.

taine grandeur dans les choses où sa gloire était intéressée.

« Il avait une petite clientèle de jeunes auteurs, auxquels il venait en aide. « Au « chevalier de Mouhy, écrit-il, encore 100 fr. « et mille excuses (il en demandait 200) ; « encore 200 fr. et deux mille excuses à « Prault fils ; un louis d'or à d'Arnaud sur- « le-champ (709). » Quelques jours après, il ajoutait : « Au collége de Montaigu, il y a « un jeune abbé nommé Dupré ; il m'a écrit ; « envoyez-lui *six livres*, une *Henriade*, et re- « merciez-le pour moi (710). »

« Ses réelles et grandes libéralités, Voltaire les fit à ses libraires et aux comédiens. Il ne retira jamais rien ni de ses tragédies, ni de ses autres ouvrages. « Je ne vends « point mes ouvrages, écrivait-il au libraire « Jore, en 1736 ; ceux à qui j'en donne le profit « s'accommoderont sans doute avec vous « (711) ». Il donnait en effet souvent ses droits d'auteur à des amis, à des acteurs ou à des actrices ; mais, le plus souvent, ses libraires profitèrent de tout ; et il refusa, en 1769, 18,000 fr. que lui offrait Panckoucke (712).

« Quand il eut ainsi arrangé sa vie, entre une grande fortune bien administrée et des ouvrages dont il acceptait la gloire et déclinait la responsabilité, Voltaire s'occupa des choses dont il fut toujours jaloux, la bonne compagnie, les satisfactions intérieures et la renommée. Jusqu'en 1735, il avait vécu comme la plupart des gens de lettres, dans la maison de tel ou tel grand seigneur. Il se lia très-intimement, vers cette époque, avec madame Du Chastelet, et se retira avec elle au château de Cirey, sur les frontières de la Lorraine. La *divine Emilie*, qui était une Breteuil, flattait assez l'amour-propre de Voltaire pour le tenir éloigné de Paris ; et Cirey lui permettait de se sauver en Lorraine ou en Hollande, à la première alarme sérieuse. Sauf quelques courtes absences, et environ une année passée à Versailles, Voltaire habita Cirey treize ans, jusqu'à la mort de madame Du Chastelet, arrivée en 1749. Voltaire y était plus réellement le maître que le marquis ; et les mœurs du temps s'accommodaient assez bien de ces arrangements étranges : c'étaient des arrangements, en effet, car Voltaire savait fort bien ce que lui coûtait la gloire d'être aimé de la *divine Emilie*. Il avait déjà été, quelques années auparavant, et dans les mêmes conditions, le pensionnaire de la présidente de Bernières, car plusieurs grandes dames de ce temps mettaient ainsi leur cœur pour enseigne à leur table d'hôte. A la mort d'Emilie, Voltaire compta, et voici son bilan : « 40,000 « livres prêtées pour bâtir Cirey, réduites « à 30,000 livres, réduites elles-mêmes à une « rente viagère de 2,000 livres, jamais payée, « réduite enfin elle-même à 10,000 livres en « capital ; sans préjudice des meubles, dia- « mants et autres bagatelles (713). » Pourtant, bon logis, bon gîte, et le reste, comme dit la fable des *Deux Pigeons* ; tout cela pendant treize ans, pour 30,000 livres, chez une marquise ; Voltaire, seul, pouvait obtenir de tels résultats.

« Pendant le règne d'Emilie, Voltaire avait successivement mis à la disposition de M. Amelot, en 1743, et de M. d'Argenson en 1744, ses relations avec le roi de Prusse, afin de négocier la paix. Il y gagna la place d'historiographe de France, et une charge de gentilhomme ordinaire, que Louis XV lui permit d'acheter. Néanmoins, et malgré tout ce qu'il put faire, il ne réussit pas à la cour ; et ce lui fut toute sa vie une amère douleur de n'avoir pu obtenir les entrées. « Malgré mes travaux, écrivait-il avec amer- « tume en 1750, Moncrif eut ses entrées « chez le roi, et moi je ne les ai pas (714). »

« Dégoûté de la cour et de la France, il se rendit, en 1750, auprès du roi de Prusse, qui lui donna un de ses ordres, et le fit son chambelan, avec 20,000 francs de pension. Un an après, Frédéric et lui étaient déjà brouillés (715), et, à force de replâtrages, ils se supportèrent encore pendant deux ans. Au mois de mars 1753, le roi de Prusse le chassa par un billet ignominieux. « Votre « effronterie m'étonne, lui disait-il ; si vous « poussez l'affaire à bout, je ferai tout im- « primer ; et l'on verra que si vos ouvrages « méritent qu'on vous érige des statues, « votre conduite vous mériterait des chaî- « nes (716). »

« Ainsi chassé de Berlin, Voltaire erra deux ans sur les bords du Rhin et dans le pays de Vaud, n'osant pas rentrer en France, à cause de son *Essai sur les mœurs*. En 1755, il acheta les Délices, à la porte de Genève, et y passa cinq ans. En 1760, il acheta Ferney, de M. Budée de Boisy, et il y joignit, la même année, le comté de Tourney, acheté à vie du président de Brosses, moyennant 35,000 livres ; et l'on jugera de son importance sur ce fait, que Voltaire l'afferma *douze cents livres, trois quarterons de paille et un char de foin* (717). Cependant, si petit qu'il fût, son comté le fit seigneur de deux paroisses (718), haut justicier (719), ayant pilori (720), dîmes (721), censives, droit de chasse et de dixième (722), et enfin droit de main-morte sur plusieurs serfs taillables et corvéables à merci et miséricorde (723).

« Voltaire se fit à Ferney une grande et glorieuse existence ; tous les lettrés de l'Eu-

(709) Lett. à Moussinot, 2 janv. 1739.
(710) Lett. à Moussinot, janv. 1739.
(711) Lett. à Jore, 24 mars 1736.
(712) Lett. à Panckoucke, 29 sept. 1769.
(713) Lett. à Mme de Montréval, 15 nov. 1749.
(714) Lett. à Richelieu, août 1750.
(715) Lett. à Frédéric, juin 1751.
(716) Bille. d Frédéric, mars 1753.
(717) Lett. au présid. de Brosses, 20 oct. 1761.
(718) Lett. à Pavoine, 23 avr. 1760.
(719) Lett. à Damilaville, mai 1761.
(720) Lett. à Thibouville, 20 mai 1760.
(721) Lett. à d'Argental, 4 avr. 1764.
(722) Lett. à M. de Choiseul, 1766.
(723) Lett. à d'Argental, 1er fév. 1764.

rope lui écrivaient, et les grands seigneurs allaient l'y visiter. Il y vécut vingt-trois ans, jusqu'en 1778, toujours malade, mais toujours gai; « flexible comme une anguille, vif « comme un lézard, travaillant comme un « écureuil (724); dansant sur le bord de la tombe (725); » justifiant le nom que Frédéric lui donnait de *plaisant vieillard* (726), et estimant qu'à proportion qu'on avance en âge, le temps ne saurait être mieux employé qu'à faire *des polissonneries* (727).

« Trois événements principaux se détachent du séjour de Voltaire à Ferney. En 1763, il dote et marie une descendante de Corneille; en 1768, il communie en grand apparat le jour de Pâques, et fait un sermon dans l'église; en 1770, il se fait capucin.

« Le poëte Lebrun, secrétaire du prince de Conti, ayant découvert à l'abbaye Saint-Antoine, en 1760, une jeune fille, petite-nièce du grand Corneille, adressa une ode à Voltaire, et l'*encorneilla*. Voltaire la fit venir, l'instruisit, sans pouvoir réussir à lui apprendre l'orthographe, la dota avec le produit d'un commentaire qu'il fit sur les œuvres du grand poëte, et la maria, en 1763, à M. Dupuis, cornette dans la colonnelle-générale des dragons. Cette bonne et honorable action, qui fit grand bruit, attira à Ferney une nuée de *Cornillons*, sans parler du père de la mariée, surnommée *Cornélie-Chiffon*, facteur de la poste à Paris, que Voltaire appelait *Pierre-le-Trotteur*, et auquel il se désolait d'être obligé d'écrire : *A Monsieur, Monsieur Corneille, dans les rues* (728).

« La communion de Voltaire et son agrégation à l'ordre des capucins firent grand bruit, comme on le pense; mais nous en réservons le détail pour l'étude où nous apprécierons ses doctrines religieuses.

« Ecrivant et riant toujours, Voltaire atteignit l'année 1778. Un seul côté de son esprit semblait toucher à l'enfance sénile, c'était le côté des tragédies. Il en faisait à perpétuité, plus ridicules et plus choyées les unes que les autres. Il haïssait Paris, et mourait d'envie d'y revenir. Ses amis obtinrent de Marie-Antoinette une permission. Il y arriva vers le 15 février, et logea chez le marquis de Villette, qui passait pour son fils, ou se vantait de l'être, et qui avait épousé mademoiselle de Varicour, tante de ce jeune garde-du-corps assassiné à Versailles le 6 octobre 1789, par Jourdan Coupe-Tête.

« Comme on l'imagine, les philosophes lui ménagèrent une immense ovation. Cependant, ce monde nouveau le choquait et l'ennuyait. « Je ne songe, écrivait-il le « 15 mars, qu'à être défait de tous les po« lissons qui me parlent de Shakspeare, de « Faxall, de rostbif, de sauteurs anglais et « de mylords anglais. Paris est le rendez-« vous de toutes les folies, de toutes les « sottises et de toutes les horreurs possi« sibles (729). » Voilà comment il jugeait la société qui préludait à la révolution !

« Le 20 avril, il écrit : « Il faut que je « parte dans quinze jours, sans quoi tout « périt à Ferney (730); » mais il meurt le 30 mai, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. (A. Granier de Cassagnac.)

CHAPITRE VI.

Doctrine de Voltaire d'après sa correspondance (731).

« Quoique les œuvres de Voltaire présentent, comme on le verra, un certain système bien lié de politique et de philosophie, ce serait une grande erreur, ou du temps perdu, de l'y chercher partout. Le grand démolisseur passa plus de la moitié de sa vie sans songer à être autre chose qu'un homme de lettres, composant des tragédies en trois semaines (732); et il avait déjà tout prôné, lorsque la fantaisie lui vint de tout détruire.

« La religion chrétienne, dont il devait être le plus ardent persécuteur, n'eut point, pendant quarante-sept ans, d'apologiste plus convaincu. En 1724, il avait alors vingt-huit ans, Voltaire fit, au château et chez le président de Maisons, une longue et douloureuse maladie. « On m'annonça, écrit-« il, que le curé de Maisons, qui s'intéres-« sait à ma santé, et qui ne craignait point « la petite-vérole, demandait s'il pouvait « me voir sans m'incommoder; je le fis en-« trer aussitôt. Je me confessai, et je fis « mon testament (733). » Voltaire n'était pas alors en spectacle, comme il le fut plus tard; il n'avait à craindre aucune persécution : c'était sans appareil, sans bruit qu'il se confessait; il serait donc impossible de mettre en doute la spontanéité et la sincérité qu'il apporta dans l'accomplissement de cet acte religieux.

« D'ailleurs, Voltaire, qui dansa, disait-il, pendant toute sa vie, sur le bord de sa tombe, devenait fort sérieux lorsqu'il s'en approchait un peu trop. En 1762, lorsqu'il était déjà en pleine voie d'irréligion, il écrivait à d'Alembert : « Meslier parle au « moment de la mort, au moment où les « menteurs disent vrai; voilà le plus fort « de tous ses arguments (734). » Cette opinion de Voltaire concourt donc à établir la sincérité de sa confession de Maisons.

« Dix ans plus tard, Voltaire avait encore sur le christianisme des idées pleines de fermeté et d'élévation; et il en écrivait l'apologie suivante à un membre de l'Académie

(724) Lett. à d'Argental, 22 oct. 1759.
(725) Lett. à Thiriot, 1er mars 1769.
(726) Lett. à Frédéric, 8 janv. 1766.
(727) Lett. à Frédéric, 12 janv. 1772.
(728) Lett. à d'Argental, 6 fév. 1763.
(729) Lett. à Florian, 15 mars 1778.
(730) Lett. à d'Argental, 20 avr. 1778.
(731) *Constitutionnel* du 24 décembre 1850. — Il va sans dire que nous ne citons pas M. Granier de Cassagnac comme rationaliste, cette qualification ne porte que sur la correspondance de Voltaire, qu'il résume si habilement.
(732) *Zaïre* fut faite en vingt-deux jours. (Lett. à Formont, 25 juin 1732.
(733) Lett. à M. de Breteuil, janv. 1724.
(734) Lett. à d'Alembert, 12 juillet 1762.

française : « J'ai entendu de votre bouche, « avec une grande consolation, que j'avais « osé peindre dans la *Henriade* la religion « avec ses propres couleurs, et que j'avais « même eu le bonheur d'exprimer le dogme « avec autant de correction (735) que j'avais « fait avec sensibilité l'éloge de la vertu... « J'ai écrit contre le fanatisme; mais plus « je suis l'ennemi de cet esprit de faction, « plus je suis l'adorateur d'une religion « dont la morale fait du genre humain une « famille, et dont la pratique est établie sur « l'indulgence et sur les bienfaits. Comment « ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours « célébrée? Le stoïcisme ne nous a donné « qu'un Epictète, et la philosophie chré- « tienne forme des milliers d'Epictètes, qui « ne savent pas qu'ils le sont, et dont la « vertu est poussée jusqu'à ignorer leur « vertu même. J'avoue que ce n'est pas ce « respect véritable pour la religion chré- « tienne qui m'inspira de ne faire jamais « aucun ouvrage contre la pudeur (736); il « faut l'attribuer à l'éloignement naturel « que j'ai eu, dès mon enfance, pour ces « sottises faciles, pour ces indécences or- « nées de rimes, qui plaisent par le sujet à « une jeunesse effrénée (737). »

« Pendant la même période de sa vie, Voltaire se montra plein d'estime, d'affection et de respect pour les Jésuites, contre lesquels il montrera plus tard un acharnement féroce, et dont le roi de Prusse lui-même tâchera de le faire rougir. Il leur lisait ses ouvrages avec confiance. « On a « lu, écrit-il, *Jules César* devant dix Jésui- « tes; ils en pensent comme vous; mais vos « jeunes gens de la cour ne goûtent en au- « cune façon ces mœurs stoïques et dures « (738). » C'est encore chez les Jésuites, au collége d'Harcourt, qu'il fit jouer sa tragédie (739); mais il ne s'en tient pas là, et il écrit à Thiriot quatre ans plus tard : « Courez chez le P. Brumoi; voyez quel- « ques-uns de ces Pères, mes anciens maî- « tres, qui ne doivent jamais être mes en- « nemis; parlez avec tendresse, avec force. « Père Brumoi a lu *Mérope*, il en est con- « tent; Père Tournemine en est enthou- « siasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs « éloges! Assurez-les de mon attachement « inviolable pour eux; je le leur dois, ils « m'ont élevé; c'est être un monstre que de « ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre « âme (740). » Hélas! le moment viendra où Voltaire appellera les Jésuites « des ours « à soutane noire (741); » il écrira même ces lignes atroces, qui étaient une prophétie : « Il ne serait pas mal qu'on envoyât « chaque Jésuite dans le fond de la mer « avec un janséniste au cou (742); » mais c'est à l'époque où, complétement séparé des principes des cinquante premières années de sa vie, il poursuivra de ses fureurs le christianisme qu'il avait tant *célébré*.

« Et ce qui ne laisse aucun doute sur l'esprit qui animait réellement Voltaire pendant les belles années de son talent, c'est qu'il méprisait fort cette même philosophie, dont il va devenir le patriarche. « Les belles-lettres, écrivait-il en 1735, pé- « rissent à vue d'œil. Ce n'est pas que je « sois fâché que la philosophie soit culti- « vée, mais je ne voudrais pas qu'elle de- « vînt un tyran qui exclût tout le reste. « Elle n'est en France qu'une mode qui « succède à d'autres, et qui passera à son « tour (743). » Neuf ans plus tard, il ajoute : « *Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas.* « C'est ce que j'ai toujours pensé, Mon- « sieur; et toute métaphysique ressemble « assez à la coquecigrue de Rabelais, bom- « billant ou bombinant dans le vide. Je n'ai « parlé de ces sublimes billevesées que « pour faire savoir les opinions de Newton « (744). » Même à plus de soixante ans, Voltaire ne pouvait pas se tenir de se moquer de la *mode* de son siècle : « Les grâces « et le bon goût sont bannis de France, et « ont cédé la place à la métaphysique em- « brouillée, à la politique de cerveaux creux, « à des discussions énormes sur les finan- « ces, sur le commerce, sur la population, « qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu, « ni un homme de plus. On croit être so- « lide, on n'est que lourd et lourdement « chimérique (745). » « Ce siècle des raison- « nements, ajoutait-il en 1767, est l'anéan- « tissement des talents; c'est ce qui ne « pouvait manquer d'arriver après les efforts « que la nature avait faits dans le siècle de « Louis XIV (746). »

« Ainsi, plus de la moitié de la vie de Voltaire fut consacrée à *célébrer* la religion chrétienne, à honorer les Jésuites, et à mettre en question l'efficacité de la philosophie. Nul ne peut dire de quelle façon il aurait fini, s'il avait été considéré comme son talent le méritait, comme l'eût considéré Louis XIV, au lieu d'être dédaigné et irrité par un gouvernement sans intelligence, dont il disait lui-même en l'approuvant d'ailleurs : « La cour ne se soucie pas plus « de Fréron et de Palissot que des chiens « qui aboient dans la rue, ou de nous, qui « aboyons avec ces chiens. Tout cela est « parfaitement égal aux yeux du roi, qui « est, je crois, beaucoup plus occupé de ses « chiens d'Angleterre, qui nous désolent,

(735) Voltaire se flatte. Il met, par exemple, dans la bouche de saint Louis une tirade contre l'éternité des peines.

(736) La *Pucelle* était faite pourtant; *Voy.* Lett. à Thiriot, 8 déc. 1735; mais elle était tenue fort secrète, et Voltaire tremblait à l'idée de sa publication. (G. DE CASSAGNAC.)

(737) Lett. de mars 1743.

(738) Lett. à Cideville, 19 août 1731.

(739) Lett. à Thiriot, juillet 1735.

(740) Lett. à Thiriot, 9 janv. 1739.

(741) Lett. à d'Argental, 3 mars 1754.

(742) Lett. à Chabanon, 21 déc. 1767.

(743) Lett. à Cideville, 16 avr. 1735.

(744) Lett. à d'Argenson, 15 avr. 1744.

(745) Lett. à Mme Dubocage, 2 fév. 1759

(746) Lett. à d'Argental, 16 oct. 1767.

« que des écrivains en prose et en vers de « son royaume (747). »

« Ce fut vers 1758 qu'il s'opéra une révolution complète dans l'esprit de Voltaire. C'était l'époque de la seconde suspension de *l'Encyclopédie*, à laquelle il travaillait. Dès lors, on voit peu à peu ses idées se coordonner, se systématiser, former un corps de doctrine, et prétendre à la fois au gouvernement des âmes et à celui des empires. Voltaire avait alors soixante-deux ans.

« La théorie de Voltaire, dont il fit celle des philosophes, ses amis et ses disciples, peut se résumer ainsi : gouverner la bonne compagnie par les philosophes, et la nation par la bonne compagnie. On va voir qu'il s'était fait là-dessus un corps de doctrines bien lié, à la propagation desquelles il voua ce qui lui restait d'existence.

« La philosophie était donc le levier qu'il employait. Il s'en servait à rallier les grands seigneurs, les hommes riches et influents, en une sorte de franc-maçonnerie lettrée, dont il était l'hiérophante et ses amis les ministres ; et comme il proclamait l'impossibilité et l'inutilité qu'il y avait, selon lui, à instruire le peuple, il le laissait sous la domination du clergé, en soumettant celui-ci à l'Etat.

« Nous allons donner le détail des idées de Voltaire sur cette étrange organisation sociale ; mais disons d'abord un mot de cette philosophie, dont il faisait la clef de voûte de son système.

« Le plus singulier de cette doctrine essentiellement philosophique de Voltaire, c'est qu'il n'y avait pas un grain de philosophie, car on va voir s'il est possible de donner ce nom au fouillis d'idées entièrement disparates qu'il professait.

« Un point sur lequel Voltaire ne varia jamais, c'est sa croyance en Dieu. « Je vous « avoue, écrit-il à Diderot, en 1749, que je « ne suis point du tout de l'avis de Saun- « derson, qui nie un Dieu parce qu'il est « né aveugle. Il est fort impertinent de pré- « tendre deviner ce qu'il est, et pourquoi il « a fait tout ce qui existe ; mais il me pa- « raît bien hardi de nier qu'il est (748). » Dix-neuf ans plus tard, il était toujours du même avis : « Mon cher marquis, écrivait-il « à M. de Villevieille, il n'y a rien de bon « dans l'athéisme. Ce système est fort mau- « vais dans le physique et dans le moral. Un « honnête homme peut fort bien s'élever « contre la superstition... Mais quel ser- « vice peut-il rendre s'il répand l'a- « théisme (749) ? »

« Malheureusement pour Voltaire, sa croyance en un Dieu ne lui servait pas à grand'chose ; car après avoir admis Dieu, il ne savait qu'en faire. En 1738, il était persuadé que Dieu existait séparément de la matière, laquelle il avait créée et organisée. « Je crois, écrivait-il, que plus on y fera ré- « flexion, plus on sera porté à croire que la « pesanteur est, comme le mouvement, un « attribut donné de Dieu seul à la matière. « Il ne pouvait pas la créer sans étendue ; « mais il pouvait la créer sans pesanteur. « Pour moi, je ne reconnais, dans cette pro- « priété des corps, d'autre cause que la main « toute-puissante de l'Etre suprême (750). » Quelques jours plus tard, il écrivait à un membre de l'Académie des sciences : « Per- « sonne n'est plus convaincu que moi que « le mouvement est donné à la matière par « celui qui l'a créée (751). » Enfin il complétait là-dessus sa profession de foi en écrivant à Mairan : « Où donc est le mal de recourir, « comme en bien d'autres choses, à la volonté « libre, à la puissance infinie du maître qui a « daigné donner à la matière une qualité « sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne « pourrait subsister (752) ? »

« Voilà donc le Dieu de Voltaire créateur et organisateur de la matière. Cela se passait ainsi en 1738. Onze ans plus tard, les choses étaient fort changées ; car Voltaire admettait que la matière pourrait bien être incréée, éternelle et de toute éternité organisée. « Je désire passionnément m'entretenir « avec vous, écrivait-il à Diderot, soit que « vous pensiez être un des ouvrages de Dieu, « soit que vous pensiez être une portion né- « cessairement organisée d'une matière éter- « nelle et nécessaire (753). »

« Quant à l'existence de l'âme humaine, Voltaire n'y croyait pas. Il était convaincu que penser était, comme manger, marcher ou dormir, une des fonctions du corps. « Je « prie l'honnête homme qui fera *Matière*, « écrivait-il à d'Alembert au sujet de l'*Ency-* « *clopédie*, de bien prouver que le je ne sais « quoi qu'on nomme matière peut aussi « bien penser que le je ne sais quoi qu'on « nomme esprit (754). » Peu de jours après, il complétait sa pensée : « S'il y a une preuve « contre l'immortalité de l'âme, c'est cette « maladie du cerveau. On a une fluxion « sur l'âme comme sur les dents (755). » Quatre ans plus tard, il disait : « Je voudrais « vous voir avant de rendre mon corps et mon « âme aux quatre éléments (756) ; » et, en 1772, il écrivait à madame Du Deffand : « J'ai « connu un homme qui disait que la nature « a tellement arrangé les choses, que nous « pensons par la tête comme nous marchons « par les pieds. Si vous aviez voulu vous « faire lire des *Questions sur l'Encyclopédie*, « vous y auriez pu voir quelque chose de « cette philosophie, quoique un peu enve- « loppée (757). » Un jour Voltaire eut la fan-

(747) Lett. à Thiriot, 18 juillet 1760.
(748) Lett. à Diderot, juin 1749.
(749) Lett. à Villevieille 26 août 1768.
(750) Lett. à l'abbé Prévost, sur les *Éléments de Newton*, juin 1738.
(751) Lett. à Pitot, juillet 1738.
(752) Lett. à Mairan, 11 sept. 1738.
(753) Lett. à Diderot, juin 1749.
(754) Lett. à d'Alembert, juillet 1757.
(755) Lett. à d'Alembert, 29 août 1757.
(756) Lett. à d'Alembert, 8 mai 1761.
(757) Lett. à Mme Du Deffand, 10 avr. 1772.

taisie d'expliquer la cause de la vie, et voici celle qu'il indiquait au comte de Tressan : « Il y a long-temps que je regarde l'électri-« cité comme le feu élémentaire qui est la « source de la vie (758). »

« Ce qu'il y a de singulier dans cette doctrine, c'est que Voltaire l'ébréchait par une croyance en un Dieu rémunérateur : « Je « veux, écrivait-il, que les princes et leurs « ministres reconnaissent un Dieu, et même « un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans « ce frein, je les regarderai comme des ani-« maux féroces, qui certainement me man-« geront quand ils auront faim (759). » Seulement, Voltaire ne disait pas à quoi servirait son Dieu vengeur et rémunérateur, s'il n'y a pas dans l'homme une âme immortelle qui lui survive, et qui puisse être récompensée ou punie.

« La croyance de Voltaire à la matière éternellement organisée le jeta en des perplexités singulières, et qu'il n'avait pas prévues. On commençait alors à s'occuper sérieusement des animaux fossiles ; et M. Bertrand, pasteur à Berne, lui envoya, en 1757, des huîtres fossiles trouvées sur les Alpes, et dont le type n'existe plus que dans les mers des Indes. Voltaire ne voulut pas croire à la réalité de ces huîtres, redoutant de rencontrer les traditions bibliques sur son chemin.

« Je crois, répondit-il, que les Prussiens « seraient bien plus capables de venir en « France, que les huîtres à l'écaille du Mala-« bar d'être venues, comme vous le préten-« dez, sur l'Apennin ou les Alpes. Chaque « science a son roman ; voilà celui de la phy-« sique (760). » Ces malheureuses huîtres revinrent en 1776. Cette fois c'était un M. de la Sauvagère qui les apportait. Voltaire se moqua de lui, et lui déclara que ces huîtres n'étaient qu'un jeu de la nature. « Je m'en « rapporte toujours à la nature, qui en sait « plus que nous, et je me défie de tous les « systèmes (excepté du sien). Les prétendus « lits de coquilles qui couvrent le continent, « le corail formé par des insectes, les mon-« tagnes élevées par les mers, tout cela me « paraît fait pour être imprimé à la suite « des *Mille et une Nuits* (761). »

« Pendant qu'il se débarrassait ainsi des huîtres, Voltaire avait vu arriver bien autre chose : c'étaient des éléphants trouvés au nord de la Sibérie, sous les glaces. C'était l'impératrice Catherine qui les lui annonçait. Malgré l'énormité du cas, Voltaire les regarda aussi comme un jeu de la nature, plutôt que de croire au déluge et à la Bible : « Je crois « difficilement, écrivit-il, à l'ivoire fossile, « et j'ai aussi beaucoup de peine à croire à « de véritables dents d'éléphants, enter-« rées à trente pieds sous la glace ; mais « *je crois la nature capable de tout* (762). » Malheureusement, les éléphants étaient à peine exhumés, qu'il survint un rhinocéros. La nature avait beau être capable de tout, Voltaire n'osa pas lui faire honneur de la création de ce pachyderme. Il imagina un cornac indien, qui avait conduit autrefois cet animal en Sibérie : « Madame, écrivit-il « à l'impératrice, votre rhinocéros n'est pas « ce qui me surprend. Il se peut très-bien que « quelque Indien ait amené autrefois un « rhinocéros en Sibérie, comme on en a con-« duit en France et en Hollande (763). »

« L'ontologie et la métaphysique de Voltaire avaient une morale parfaitement appropriée. Elle était fort simple, et il l'expliquait d'une façon très-intelligible. « Il y a une « tragédie d'un auteur anglais, écrit-il en « 1760, qui finit ainsi : METS DE L'ARGENT « DANS TES POCHES, ET MOQUE-TOI DU RESTE. « Cela n'est pas tragique, mais cela est fort « sensé (764). » En 1772, il résume ainsi ses idées morales, dans une lettre au roi de Prusse : « Que nous importe, quand nous « ne sommes plus, ce qu'on fera de notre « chétif corps et de notre prétendue âme, « et ce qu'on en dira ? Cependant cette illu-« sion nous séduit tous, à commencer par « vous sur votre trône, et à finir par moi sur « mon grabat, au pied du mont Jura. Il est « pourtant clair qu'il n'y a que le déiste « ou l'athée, auteur de....., qui ait rai-« son ; il est bien certain qu'un lion mort « ne vaut pas un chien vivant ; QU'IL FAUT « JOUIR, ET QUE TOUT LE RESTE EST FO-« LIE (765). » Voilà la morale par laquelle se complète la philosophie de Voltaire. Que pourrait en effet faire de plus sensé que de *mettre de l'argent dans ses poches* et *de jouir*, un homme sûr de *rendre son âme aux quatre éléments*, et pour lequel la vertu ne serait qu'une absurde mystification ?

« Nous venons d'exposer ce que l'homme, qui fut le flambeau du XVIII^e^ siècle, appelait LA PHILOSOPHIE, la doctrine qu'il va essayer d'appliquer, et qu'il invoquait, en disant : « Toute langue et toute chair commence à « confesser la vérité. O sainte philosophie, « que votre règne nous advienne (766) ! » Il nous paraît superflu de juger cette philosophie ; ce doit être assez de la faire connaître.

« C'est donc la bonne compagnie que les philosophes se proposaient d'endoctriner, afin que, par elle, ils gouvernassent les empires.

« Vous êtes la bonne compagnie, écrivait-« il à Helvétius en 1761 ; donc, c'est à vous « à gouverner le public (767). » Deux ans plus tard, il disait à d'Alembert : « Nous tou-

(758) Lett. à M. de Tressan, 17 mars 1776.
(759) Lett. à Valeville, 26 août 1768.
(760) Lett. à M. Bertrand, déc. 1757.
(761) Lett. à M. de la Sauvagère, 25 oct. 1776.
(762) Lett. à Catherine II, 18 nov. 1771.
(763) Lett. à Catherine II, 1^er^ sept. 1772.
(764) Lett. au P. Menou, 11 juillet 1760.
(765) Lett. à Frédéric, 22 déc. 1772.
(766) Lett. à Damilaville, 29 avr. 1765.
(767) Lett. à Helvétius, 2 janv. 1761. — Quoique j'aie cité plusieurs des textes qui suivent dans l'introduction, je n'ai pas cru devoir les retrancher ici, afin de ne pas briser l'unité du beau travail de M. Gaulier de Cassagnac.

« chons au temps où les hommes vont com-
« mencer à devenir raisonnables. Quand je
« dis les hommes, je ne dis pas la populace,
« la grand'chambre et l'assemblée du clergé;
« je dis les hommes qui gouvernent, ou qui
« sont nés pour le gouvernement; je dis les
« gens de lettres dignes de ce nom (768). »
Enfin, d'Argental était, à son tour, initié en ces termes : « A la fin, il faudra bien que la
« bonne compagnie gouverne. Les monstres
« ecclésiastiques subsisteront, puisqu'ils
« sont rentés, mais petit à petit on limera
« leurs ongles, Je laisse à mes contempo-
« rains des limes et des ciseaux (769). »

« Voilà donc comment devait être organisée la Cité des philosophes : au dedans, les lettrés avec la bonne compagnie; à la porte, le peuple. « Je vous assure, disait-il
« à Damilaville, que dans peu il n'y aura
« que *la canaille* sous les étendards de nos
« ennemis, et nous ne voulons de *cette ca-*
« *naille* ni pour partisans ni pour adver-
« saires. Nous sommes un corps de braves
« chevaliers, défenseurs de la vérité, qui
« n'admettons parmi nous que des gens
« bien élevés (770). » D'Argental recevait le même mot d'ordre : « C'est, à mon gré, le plus
« grand service qu'on puisse rendre au genre
« humain, *de séparer le sot peuple des hon-*
« *nêtes gens pour jamais*, et il me semble
« que la chose est assez avancée. On ne
« saurait souffrir l'absurde insolence de ceux
« qui vous disent : Je veux que vous pensiez
« comme votre tailleur et votre blanchis-
« seuse (771). » Le roi de Prusse, consulté, était assez de l'avis du patriarche.

« Le roi de Prusse, dit-il, mande que,
« sur mille hommes, on ne trouve qu'un
« philosophe. A ce compte, il n'y aurait
« guères que deux mille sages en France;
« mais ces deux mille, en dix ans, en pro-
« duisent quarante mille, et c'est à peu près
« tout ce qu'il faut, car *il est à propos que le*
« *peuple soit guidé, et non pas qu'il soit ins-*
« *truit : il n'est pas digne de l'être* (772). »

« Ainsi, une aristocratie lettrée et raisonneuse d'environ quarante mille personnes, gouvernant sous le nom d'*honnêtes gens* ou de *bonne compagnie*, et vingt millions d'hommes travaillant et obéissant sous le nom de *sot peuple* ou de *canaille*, voilà quel était, pour Voltaire et les philosophes, le beau idéal de la société française.

« Si le premier dogme politique des philosophes était que la bonne compagnie devait avoir le gouvernement de la société, le second était que le peuple devait rester dans l'ignorance, principe fondamental que Voltaire formulait ainsi : *Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants!* « Nous ne
« nous soucions pas, écrivait-il à Helvétius,
« que nos laboureurs et nos manœuvres
« soient éclairés; mais nous voulons que
« les gens du monde le soient, et ils le se-
« ront (773). » Plus tard, il donne ainsi ses raisons : « Notre nation n'a du goût que par
« accident; il faut s'attendre qu'un peuple
« qui applaudit à tant de monstrueuses far-
« ces sera toujours un peuple ignorant et
« faible, qui a besoin d'être instruit par le
« petit nombre d'hommes éclairés (774). »
Ailleurs, il ajoute : « La philosophie ne sera
« jamais faite pour le peuple. La canaille
« d'aujourd'hui ressemble en tout à la ca-
« naille qui végétait il y a quatre mille
« ans (775). »

« Il paraît néanmoins que cette politique sans cœur, sans entrailles, sans charité, renouvelée de la politique des princes et des prêtres, dont le Christ avait payé de son sang l'abolition, ne satisfaisait pas entièrement Damilaville, premier commis des vingtièmes, le plus dévoué disciple de Voltaire. Il lui semblait que le peuple méritait d'être instruit. « Je crois, lui répondait Voltaire,
« que nous ne nous entendons pas sur l'arti-
« cle du peuple, que vous croyez digne d'être
« instruit. J'entends par peuple *la populace*
« *qui n'a que ses bras pour vivre.* Je doute
« que cet ordre de citoyens ait jamais le
« temps ni la capacité de s'instruire. Ils
« mourraient de faim avant de devenir phi-
« losophes. *Il me paraît essentiel qu'il y ait*
« *des gueux ignorants.* Si vous faisiez valoir
« comme moi une terre, et si vous aviez des
« charrues, vous seriez bien de mon avis : ce
« n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire,
« c'est l'habitant des villes. Cette entreprise
« est assez forte et assez grande; aussi doit-
« on *prêcher la vertu au plus bas peuple*
« (pendant que les philosophes *jouiront*);
« mais *quand la populace se mêle de raison-*
« *ner, tout est perdu* (776). »

« La société ainsi coupée en deux parts, Voltaire gouvernait donc la très-grosse par la très-petite : « Les stoïciens, disait-il à
« Damilaville, les académiciens, les épicu-
« riens formaient des sociétés considéra-
« bles. Le sénat de Rome, partagé entre ces
« trois sectes, n'en était pas moins le maître
« de la terre connue. Et on ne peut ras-
« sembler six philosophes dans le misérable
« pays des Welches (777). » C'était là le crève-cœur de Voltaire; il ne savait comment organiser son corps de philosophes, chargé d'endoctriner la bonne compagnie, laquelle devait gouverner le monde. Dans cette extrémité, il s'adresse au roi de Prusse, et il lui demande, en 1766, une terre dans le duché de Clèves, où tous les philosophes se réuniront pour éclairer les hommes.

« Vous me parlez, lui répond Frédéric,

(768) Lett. à d'Alembert, 13 déc. 1763.
(769) Lett. à d'Argental, 15 sept. 1775.
(770) Lett. à Damilaville, 19 nov. 1765.
(771) Lett. à d'Argental, 27 avr. 1765.
(772) Lett. à Damilaville, 19 mars 1766.
(773) Lett. à Helvétius, 13 août 1762.
(774) Lett. à Chauffor, janv. 1764.
(775) Lett. à Collini, 31 juillet 1775.
(776) Lett. à Damilaville, 1er avril 1766. — N'est-il pas plaisant qu'on fasse honneur à Voltaire et à ses disciples de la révolution de 1789, en prétendant qu'ils imposèrent des réformes libérales au gouvernement de Louis XVI? (G. DE CASSAGNAC.)
(777) Lett. à Damilaville, 5 mai 1764.

« d'une colonie de philosophes qui se pro-
« posent de s'établir à Clèves. Je ne m'y
« oppose point. Je puis leur accorder tout
« ce qu'ils demandent, au bois près, que
« le séjour de leurs compatriotes a presque
« entièrement détruit dans ces forêts, tou-
« tefois à condition qu'ils ménagent ceux
« qui doivent être ménagés, et qu'en impri-
« mant, ils observent la décence dans leurs
« écrits (778). » Toutefois Frédéric augurait assez mal des projets de Voltaire, tout en s'y prêtant ; et cette idée première du Phalanstère et de l'Icarie lui paraissait fort chimérique. « Supposons, lui écrivait-il, que
« vous parvinssiez à faire une révolu-
« tion dans la façon de penser : la secte que
« vous formeriez serait peu nombreuse,
« parce qu'il faut penser pour en être, et
« que peu de personnes sont capables de
« suivre un raisonnement géométrique et
« rigoureux (779). » Le roi revenait à ces projets et ajoutait : « Croyez que si des phi-
« losophes fondaient un gouvernement, au
« bout d'un demi-siècle le peuple se for-
« gerait des superstitions nouvelles, et il
« attacherait son culte à un objet quel-
« conque qui frapperait les sens, ou il se
« ferait de petites idoles, ou il révérerait les
« tombeaux de ses fondateurs, ou il invo-
« querait le soleil, ou quelque absurdité
« pareille l'emporterait sur le culte pur et
« simple de l'Être suprême (780). »

« Néanmoins, Voltaire ne se rendait qu'à demi : « Vous avez grande raison, Sire; un
« prince courageux et sage, avec de l'argent,
« des troupes, des lois, peut très-bien gou-
« verner les hommes sans le secours de la
« religion, qui n'est faite que pour les trom-
« per; mais le *sot peuple* s'en fera bientôt
« une, et tant qu'il y aura des fripons et
« des imbéciles, il y aura des religions. La
« nôtre (celle qu'il avait tant *célébrée*) est
« sans contredit la plus ridicule, la plus ab-
« surde et la plus sanguinaire qui ait ja-
« mais infesté le monde (celle dont, en
« 1743, *la pratique était fondée sur l'indul-*
« *gence et sur les bienfaits*). Votre Majesté
« rendra un service éternel au genre humain
« en détruisant cette infâme superstition,
« je ne dis pas *chez la canaille, qui n'est pas*
« *digne d'être éclairée, et à laquelle tous les*
« *jougs sont propres;* je dis chez les hon-
« nêtes gens, chez ceux qui veulent penser.
« Le nombre en est très-grand, c'est à vous
« de nourrir leur âme. C'est à vous de don-
« ner du pain blanc *aux enfants de la*
« *maison*, et de laisser le pain noir AUX
« CHIENS (781). »

« Malheureusement pour l'humanité, les philosophes ne voulurent pas aller à Clèves. Voltaire eut beau écrire six lettres, à Diderot et à Damilaville; Diderot, d'Alembert, Damilaville et les autres aimèrent mieux rester à Paris, souper chez les grands seigneurs et toucher régulièrement leurs pensions, que de s'en aller instruire le genre humain en Allemagne. Voltaire ne le leur pardonna jamais. « Quand je songe, disait-il en 1769,
« qu'un fou et qu'un imbécile comme saint
« Ignace a trouvé une douzaine de prosé-
« lytes qui l'ont suivi, et que je n'ai pas pu
« trouver *trois philosophes*, j'ai été tenté
« de croire que la raison n'était bonne à
« rien (782). »

« On a vu que, dans le plan de Voltaire, *le sot peuple*, *la canaille*, *les chiens*, étaient condamnés au pain noir et à l'ignorance. C'était, avec le gouvernement de la bonne compagnie, le second dogme de sa doctrine. « Il
« ne faut, mandait-il à d'Alembert, que cinq
« ou six philosophes qui s'entendent pour
« renverser le colosse. Il ne s'agit pas d'em-
« pêcher nos laquais d'aller à la messe ou au
« prêche (783). »

« Diderot recevait la même recommandation.

« Quelque parti que vous preniez, lui di-
« sait-il, je vous recommande l'*Inf...* ; il faut
« la détruire chez les honnêtes gens, et la
« laisser à la canaille, grande ou petite,
« pour laquelle elle est faite (784). »

« Depuis le mois de mai de l'année 1761, Voltaire terminait presque toutes ses lettres à Damilaville par ces deux abréviations *Ecr.... l'Inf...*; c'est-à-dire, *écrasez l'infâme.* C'était l'argot par lequel les philosophes indiquaient le christianisme. Voltaire lui-même se désignait sous le nom de *M. l'Ecrlinf* (785).

« La nécessité d'abandonner le peuple aux prêtres, faute de pouvoir lui apprendre la philosophie, qui n'était pourtant pas très-difficile, comme on a pu le voir, était la doctrine de l'école. Helvétius y était initié en ces termes : « Qu'importe ! lui écrivait Vol-
« taire, que notre tailleur et notre sellier
« soient gouvernés par frère Croust et frère
« Berthier ? Le grand point est que ceux
« avec qui vous vivez soient éclairés (786). »

« Après Helvétius, venait d'Argental : « On
« n'a donc pas voulu, lui disait Voltaire, per-
« mettre le débit de la *destruction jésuiti-*
« *que*, qui est bien aussi la destruction des
« jansénistes ? Tous ces marauds-là en *ites*,
« en *istes* et en *iens*, sont également ennemis
« de la raison ; mais la raison perce malgré
« eux, et il faudra bien qu'à la fin ils n'aient
« d'empire que sur la canaille (787)... » Enfin d'Alembert avait son tour : « Damilaville doit
« être content et vous aussi, lui mandait le
« patriarche, du mépris où *l'Inf...* est tombée
« chez tous les honnêtes gens. C'était tout ce
« qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire.
« On n'a jamais prétendu éclairer les cor-
« donniers et les servantes. C'est le partage
« des apôtres (788). »

(778) Lett. à Frédéric, 7 août 1766.
(779) Lett. de Frédéric, août 1766.
(780) Lett. de Frédéric, 13 septembre 1766.
(781) Lett. à Frédéric, 5 janv. 1767.
(782) Lett. à Frédéric, nov. 1769.
(783) Lett. à d'Alembert, 6 déc. 1757.
(784) Lett. à Diderot, 25 sept. 1762.
(785) Lett. à Damilaville, 7 juin 1765.
(786) Lett. à Helvétius, 15 sept. 1765.
(787) Lett. à d'Argental, 27 avr. 1765.
(788) Lett. à d'Alembert, 6 déc. 1757.

« Les philosophes abandonnaient donc le peuple aux prêtres, mais à la condition expresse que le clergé serait soumis à l'Etat et que, comme en Angleterre et en Russie, le pouvoir spirituel s'absorberait dans le pouvoir politique « Je voudrais, mandait Voltaire à d'Alembert, que vous écrasassiez « *l'Inf...* c'est là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et « vous en viendrez à bout, si vous voulez. « C'est le plus grand service qu'on puisse « rendre au genre humain (789). » Quelques années plus tard, il confiait ainsi ses espérances à un petit philosophe de Bordeaux : « Il viendra un temps où l'on ne dira plus « *Les deux puissances*. Cette mauvaise et funeste plaisanterie n'a jamais été connue « dans l'Eglise grecque ; pourquoi faut-il « qu'elle subsiste dans le peu qui reste de « l'Eglise latine, au mépris de toutes les « lois (790) ? »

« L'Anglais Woolston, écrivait Voltaire en « 1767, prolonge la durée de *l'Inf...*, selon son « calcul, à deux cents ans. Il n'a pu calculer « ce qui est arrivé récemment (l'expulsion « des Jésuites, en 1762). L'édifice s'écroule « de lui-même, et sa chute n'en devient que « plus rapide (791). » Assurément Voltaire eût été fort étonné, s'il avait vécu l'âge de Fontenelle, de voir que Mirabeau, La Fayette et Pétion allaient encore plus vite que lui en besogne ; mais nous croyons, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il eût été encore plus étonné de voir que sa doctrine produisait en moins de vingt années, la constitution civile du clergé, la mitraillade des prêtres, la religion de Chaumette, et madame Momoro habillée, c'est-à-dire déshabillée en déesse de la Raison.

« Le lecteur vient de voir en quoi consistaient les doctrines philosophiques du XVIII^e^ siècle, et quelles étaient ces *lumières* dont les disciples de Voltaire étaient et sont encore si fiers. Il verra encore que toute la conduite de Voltaire fut conforme à ces doctrines. Peut-être s'étonnera-t-on de n'avoir point trouvé dans les grands ouvrages du patriarche des idées aussi monstrueuses, formulées avec un tel cynisme. La raison de cette différence est fort simple. Les grands ouvrages de Voltaire et de ses amis sont une comédie ; leur correspondance est la vérité. Aussi la tenaient-ils fort secrète : « Que nos lettres, « mon cher frère, écrivait-il à Damilaville, « ne soient que pour nous et pour les adep« tes (792). » Et si la doctrine venait à scandaliser le public, le mot d'ordre était de mentir : « Tout ce que peuvent faire les adeptes, « c'est de s'aider un peu les uns les autres, « de peur d'être sciés (comme Jérémie). Et « si un monstre vient nous demander : Votre « ami l'adepte a-t-il fait cela ? — *Il faut men« tir à ce monstre.* » (A. GRANIER DE CASSAGNAC.)

(789) Lett. à d'Alembert, 23 juin 1760.
(790) Lett. à Dupaty, 27 mars 1769.

CHAPITRE VII.

Doctrine de Voltaire d'après ses ouvrages, ou les contradictions du scepticisme.

CONTRADICTIONS SUR DIEU. — *Voltaire, à son réveil, pour Dieu. — O Dieu qu'on méconnaît ! ô Dieu que tout annonce !*

« *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* En faut-il davantage pour voir qu'il y a un Dieu au lever du grand homme ! Ce Dieu dont il publie les louanges est même assez semblable à celui des croyants. C'est un *esprit, un être intelligent, tout-puissant, auteur de l'univers, rémunérateur de la vertu, vengeur du crime.* — Nier son existence, c'est vouloir *peupler la terre de brigands, de scélérats, de monstres ;* c'est faire de ce monde un *séjour de confusion et d'horreur. L'athéisme* est dangereux dans le *philosophe, homme de cabinet ;* il est à craindre dans le *ministre, homme d'Etat,* affreux chez le *bas peuple,* redoutable et terrible dans les *rois.* Voltaire le combat à son réveil en prose et en vers. Toujours il soutiendra qu'une *horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu ; s'il y a quelque difficulté dans le système qui admet un Dieu, on trouve des absurdités à dévorer dans tous les autres.* Le grand homme est enfin à son lever, l'adorateur zélé, le défenseur ardent de la Divinité. » (*Œuvres de Voltaire* passim, entre autres *De l'Athéisme.*)

Voltaire, à déjeûner, commence à douter. — « Le système qui admet un Dieu pourrait bien n'être plus que *plausible.* Oui, ce n'est déjà plus qu'une *probabilité fort ressemblante à une certitude,* il est vrai ; *mais toute science n'est autre chose que la science des probabilités.* » (*Œuv. de Volt., De l'âme,* par Soranus.)

Voltaire à dîner, tolérant Spinosa. — « Spinosa était non-seulement un athée, mais il enseigna l'athéisme. » (*Idem,* art. *Athéisme*) ; « qu'un philosophe soit spinosiste, s'il le veut. » (Axiome 3.)

Voltaire après dîner, inclinant au panthéisme matérialiste. — Il fait la matière *éternelle, active, subsistante par elle-même ;* il défie de prouver qu'elle n'est pas *intelligente.* (*Fragm.,* art. *Matière.*) D'un autre côté il apprend que Dieu est *étendu* comme la matière, *infini* comme la matière ; *qu'il ne peut exister que partout où il existe de la matière,* qu'il est libre à peu près comme la matière. (Voy. *Principe d'action.*) Haller, dans ses Lettres sur l'incrédulité, dit que Voltaire, qui se moque en vers de Spinosa, a en prose plus d'une fois admis le panthéisme.

Voltaire à souper, déiste fataliste. — « *Volonté, puissance, création,* étaient les attributs de notre Dieu du matin. » (*Princ. d'act.*) — « Le Dieu du soir ne pourra rien créer ni rien anéantir. » (Voy. *Œuv. de Volt.,* t. VIII, p. 252, *Questions encyclopédiques* et passim.) — « Le Dieu du matin était libre, *et par la liberté nous étions son image.* » (*Disc. sur la liberté.*) — « Le Dieu du soir *ne peut agir que*

(791) Lett. à Frédéric, 10 févr. 1767.
(792) Lett. à Damilaville, 5 mai 1764.

nécessairement et par une suite de lois immuables. » (Art. *Dieu* et *Princip. d'act.*). — « Attribuer au Dieu du matin nos actions et surtout nos forfaits, c'était enseigner le dogme le plus *effroyable*, et faire un démon même de la Divinité. » (*Disc. sur la liberté*). — « Pour soutenir l'honneur du Dieu du soir, il faut absolument croire qu'il fait tout à lui seul, qu'il *produit le bien et le mal*, nos vertus et nos péchés; que nous ne *sommes rien* : il faudrait soutenir que nous ne faisons rien et qu'il fait tout, ou être du sentiment des athées en niant qu'il existe. Dire du Dieu du soir qu'il *concourt* simplement à nos actions, qu'il nous *aide*, nous donne le pouvoir *d'agir, de penser, de vouloir*, comme on disait du Dieu du matin, c'est le *dégrader*, le faire *marcher à notre suite*, c'est ne lui réserver que le *dernier rôle*, c'est en faire le *valet de l'espèce humaine.* » (*Action de Dieu sur l'homme.*)

Voltaire à son coucher, dualiste. — « Deux principes ou deux divinités pourraient bien subsister ensemble. Il n'est pas démontré qu'il ne puisse y en avoir plus d'un. » (*Quest. encycl.*, t. IX, p. 334).

Contradictions sur la morale. — *Voltaire affirmant l'existence de la morale.* — « Quand notre raison nous apprend que deux et deux font quatre, elle nous apprend aussi qu'il y a vice et vertu..... Jaunes habitants des îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, et vous, Platon, Cicéron, Epictète, vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre riz, de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui faire crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre que le bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'emportement. » (Volt., *Dictionnaire philosophique*, art. *Juste et Injuste.*)

Voltaire doutant de l'existence de la morale. — « La question du bien et du mal (et physique et moral) demeure un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi. C'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent. Ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes..... Mettons à la fin de tous les chapitres de métaphysique deux lettres des juges romains, quand ils n'entendaient pas une cause. *N. L., non liquet* : cela n'est pas clair. Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'était pas dans la nature des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont (c'est-à-dire que tout étant nécessairement, rien n'est moralement ni bon ni mauvais). C'est un rude système : je n'en sais pas assez pour oser seulement l'examiner. » (Id. *ibid.*, art. *Tout est bien.*)

Voltaire niant la morale. — « Je l'ai enfin examiné, ce rude système, et j'ai fortement prononcé *qu'un destin inévitable est la loi de toute la nature..... Que nous sommes des machines ainsi que tous les animaux*, qu'il n'est par conséquent pour nous, comme pour eux, ni bonté, ni méchanceté morale; que d'ailleurs s'il y a vice et vertu, crime et péché, *dans tous les systèmes c'est Dieu qui en sera l'auteur.* » (Id. *ibid.*, art. *Principe d'action; Les oreilles du comte de Chesterfield*, etc.)

Contradictions sur la nature de l'ame. — *Voltaire esprit.* — « Qui le premier imagina en nous un second être qui s'y tient caché, et fait toutes nos opérations, sans que nous puissions nous en apercevoir? Qui fut assez hardi, assez supérieur au vulgaire pour inventer ce système sublime, par lequel nous nous élevons au-dessus de nos sens, au-dessus de notre être?... Dieu me garde de faire un système; mais certainement il est dans nous quelque chose qui pense et qui veut; ce quelque chose est imperceptible; l'opinion à laquelle il faut s'attacher est que ce quelque chose, cette âme est immatérielle (c'est-à-dire un pur esprit). De cruels ennemis de la raison ont porté l'impudence et la mauvaise foi jusqu'à nous imputer d'avoir assuré que l'âme est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire : vous êtes donc évidemment des calomniateurs. » (*Pièces détachées*, t. III, p. 331. *Quest. encycl.*, art. *Ame*, etc.)

Voltaire tout matière. — « On a crié partout l'âme, l'âme, sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait..... C'était une harmonie, une entéléchie, une omémorie; enfin on en a fait un petit être qui n'est point matière..... On n'a pas senti que ce petit être serait un petit Dieu subalterne, qui aurait inutilement existé pendant une éternité passée, pour épier l'instant où il viendrait se loger dans quelque corps... C'est le comble de la contradiction et de l'extravagance, qu'une âme qui sent et qui pense ainsi logée; c'est ce qu'on a imaginé de plus sot et de plus fou. » (*Pièces détachées*, même vol.; de plus voyez *Le Principe d'action*, numéros 10 et 11.)

Voltaire peut-être esprit; peut-être tout matière. — « On prétend que des Pères de l'Eglise assurent que l'âme est sans aucune étendue (c'est-à-dire spirituelle), et qu'en cela ils sont de l'avis de Platon, ce qui est très-douteux. Pour moi, je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un et dans l'autre système; et après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour. Ce n'était donc pas la peine d'y penser ? Il est vrai; mais que voulez-vous? Il n'a pas dépendu de moi, ni de recevoir, ni de rejeter de ma cervelle toutes les idées qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles se sont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude. » (*Question encycl.*, art. *Idée.*)

Contradictions sur la liberté. — *Voltaire libre.* — « Il est impossible qu'un Dieu ne soit pas bon; mais les hommes sont pervers. Ils font un détestable usage de la liberté que Dieu leur a donnée et a dû leur donner, c'est-à-dire de la puissance exécutrice de leurs volontés; sans quoi ils ne seraient que de pures machines formées par

un être méchant pour être brisées par lui. » (*Sur l'athéisme.*)

Voltaire esclave. — « Un destin inévitable est la loi de toute la nature, et c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle liberté, de dépouiller la vertu de son mérite et le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des âmes tendres; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout est enchaîné, tout est nécessaire.... Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les éléments, tous les végétaux, tous les animaux, obéissent sans relâche irrésistiblement aux lois d'un grand être, et que l'homme seul pût se conduire lui-même. » (VOLTAIRE, passim. *Voy.* surtout *Principe d'action*, n° 7.)

Voltaire machine. — « Nous sommes des machines produites de tous temps, les unes après les autres, par l'éternel géomètre; machines faites ainsi que tous les autres animaux, ayant les mêmes organes, les mêmes besoins, les mêmes plaisirs, les mêmes douleurs, très-supérieurs à eux en bien des choses, inférieurs en quelques autres, ayant reçu du grand Etre un principe d'action que nous ne pouvons connaître; recevant tout, ne donnant rien, et mille millions de fois plus soumis à lui, que l'argile au potier qui la façonne : encore une fois, ou l'homme est un Dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer. » (*Ibid.*, n° 11.)

Voltaire marionnette. — « Quel est l'homme qui, depuis qu'il rentre en lui-même, ne sent pas qu'il est une marionnette de la Providence ? » (*Action de Dieu sur l'homme.*) — « Celui qui nous appelle les marionnettes de la Providence, paraît nous avoir bien définis. Car enfin, pour que nous existions, il faut une infinité de mouvements. Ce n'est pas nous qui en avons établi les lois; ce n'est que par le mouvement que mes sens sont remués: ce n'est que par mes cinq sens que j'ai des idées; donc c'est l'auteur du mouvement qui me donne ces idées, donc je ne suis qu'une marionnette. » (*Les oreilles du comte de Chesterfield.*)

CONTRADICTIONS SUR LA CRÉATION. — *Voltaire admettant la création.* — « Ecoutez, docteur Pansophe, ma profession de foi : Je crois un Dieu créateur, intelligent, vengeur et rémunérateur. » (*Lettre de Voltaire à Jean-Jacques.*)

Voltaire doutant de la création et de l'éternité de la matière. — « De réplique en réplique on ne finirait jamais; le système de la matière éternelle a de grandes difficultés, comme tous les systèmes : celui de la matière formée de rien n'est pas moins incompréhensible. J'ajoute bien qu'il *faut l'admettre*, mais *la philosophie n'en rend point raison*, et je combats également l'une et l'autre de ces opinions. » (Voy. *Questions encycl.*, art. *Matière.*)

Voltaire décidé contre la création de la matière. — « Je conçois l'univers éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé de rien; parce que ce grand principe, rien ne se fait de rien, est aussi vrai que deux et deux font quatre. » (*Principe d'action*, n° 4.)

Voltaire croyant tout à la fois à la création et à l'éternité de la matière. — « Dieu dit et tout exista; mais il le dit avant le temps : il est l'être nécessaire, donc il fut toujours; il est l'être agissant, donc il a toujours agi; sans quoi il n'aurait été dans une éternité qu'un être inutile... Ce n'est ni depuis six mille ans, ni depuis cent mille, que les créatures lui durent des hommages, c'est de toute éternité. » (*Quest. encycl.*, art. *Eternité.*)

CONTRADICTIONS SUR L'IMMORTALITÉ. — *Voltaire presque décidé pour l'immortalité par la foi et la raison.* — « Le bien commun de tous les hommes demande qu'on croie l'âme immortelle : la foi l'ordonne, il n'en faut pas davantage; la chose est presque décidée. » (*Lettres philosophiques.*)

Voltaire entièrement décidé sur l'immortalité par la foi et la raison. — « L'orthodoxe peut se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours, mais il ne se trompe pas en assurant l'immortalité de l'âme, puisque la foi et la raison démontrent cette vérité. » (*Quest. encycl.*, art. *Ame*, § 3.)

La raison de Voltaire parfaitement nulle sur le dogme de l'immortalité. — « Dieu t'a donné, ô homme, la faculté de penser, comme il t'a donné tout le reste; et s'il n'était pas venu t'apprendre, dans le temps marqué par la Providence, que tu as une âme immatérielle, immortelle, tu n'en aurais aucune preuve. » (*Dict. phil.*, art. *Ame.*)

La raison de Voltaire presque décidée contre le dogme de l'immortalité. — « On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité et la mort de l'âme; mais tout le monde convient qu'elle est matérielle; et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable. » (*Pièces détach., Ame corporelle.*)

La raison de Voltaire sans le moindre espoir de l'immortalité. — « Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez le tombeau, rassemblez tous les ossements, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur d'espérance. » (*Métaphysique*, t. V, c. 38, et *Lett. de Memmius*, n° 19)

CHAPITRE VIII.

Scepticisme et variations de Voltaire.

« Embrassant de son puissant coup d'œil l'ensemble des études humaines, Voltaire chercha sur chaque question l'opinion la plus avancée, la plus hardie. Dans les circonstances et sur les formes il transigea. Mais toutes les fois qu'il le put, il fut lui-même. Il est très-vrai qu'il professa tour à tour les opinions en apparence les plus contraires; qu'il fit quelquefois par condescendance l'éloge de cette même religion qu'il ne cessait de

poursuivre de ses sarcasmes (793); qu'il se constitua d'autrefois le pontife de cette morale évangélique, qu'il couvrait de ridicules dans ses écrits clandestins; qu'il prêta aux prétentions des Stuarts la même plume qui devait plaider un jour la cause des Sirven et des Calas; qu'il célébra les règnes des monarques les plus absolus, avec autant d'aisance qu'il aligna des vers contre le despotisme : toutes ces variations et ces concessions ne changèrent pourtant rien à sa tâche ni à sa pensée intimes. Voltaire poursuivit constamment le même système d'opposition.

« On doit le dire, POUR UNE VÉRITABLE DOCTRINE, SOIT POLITIQUE, SOIT MORALE, SOIT RELIGIEUSE, SOIT PHILOSOPHIQUE, IL N'EN AVAIT PAS. Sa plus constante pensée était une opposition systématique contre toutes les institutions établies sur la base du christianisme, tel qu'il l'avait sous les yeux; et cette pensée, il ne cessa de la reproduire sous toutes les formes, de la mettre dans tous ses écrits. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE IX.

Fanatisme irréligieux de Voltaire.

Quelques passages de sa *correspondance* feront connaître, sous ce rapport, l'esprit de Voltaire et de ses ouvrages. Il reprochait souvent à d'Alembert et aux autres philosophes leur tiédeur à extirper les *préjugés*. « Ah! frère, écrivait-il au marquis d'Argens, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède! » Il s'exprimait ainsi en écrivant à d'Alembert, le 19 janvier 1757 : « Faites un corps, ameutez-vous, et vous serez les maîtres. » Et le 14 mai suivant : « Vous avez des articles (dans l'*Encyclopédie*) de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choses utiles, qu'en général ce livre sera un service rendu au genre humain. »

Le 6 décembre, il écrivait au même ami : « Il ne faut que cinq ou six philosophes pour renverser le colosse. » Et le 25 mai suivant : « Si vous étiez tous unis, vous donneriez des lois. Tous les *cacouacs* (794) devraient composer une meute. » En 1760, sa correspondance devient encore plus amère et plus provocante, et il excitait sans relâche ses amis à terrasser ce qu'il appelait la superstition. Le 20 juin, il disait : « Ah! pauvres frères! Les premiers fidèles se conduisaient mieux que vous. Patience, Dieu nous aidera, si nous sommes patients et gais. » Le 20 avril 1761 : « Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette Académie secrète vaudrait mieux que l'Académie d'Athènes et toutes celles de Paris. Mais chacun ne songe qu'à soi, et oublie le premier des devoirs qui est d'anéantir l'inf... Confondez l'inf... le plus que vous pourrez. » Le 28 septembre 1765 : « J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélés. Vous enfouissez vos talents, vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraser en quatre pages, en ayant la modestie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre main! Lancez la flèche sans montrer la main, faites-moi quelque jour ce plaisir. Consolez ma vieillesse. » Le 2 octobre 1764, il marquait à son ami : « J'ai vu avec horreur ce que vous dites de Bayle (art. *Dict.*) : *Heureux s'il avait pu respecter la religion et les mœurs!* Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes : qu'elles soient mouillées de vos larmes. » Il montre la même véhémence dans ses lettres à ses autres amis. Le 18 juillet 1760, il écrivait à Thiriot : « J'avoue qu'on ne peut pas attaquer l'inf.... tous les huit jours avec des écrits raisonnés, mais on peut aller *per domos* semer le bon grain. » A Damilaville, en mai 1761 : « Courez tous sur l'inf.... habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie et l'avilissement de l'infâme. » A Saurin, en octobre 1761 : « Il faut que les frères réunis écrasent les coquins. J'en viens toujours là : *Delenda Carthago*. » A Damilaville, le 24 février 1762 : « Engagez tous mes frères à poursuivre l'inf.... de vive voix ou par écrit, sans lui donner un moment de relâche. » Au même, le 25 juillet 1766 : « Je ne doute pas un moment que si vous vouliez vous établir à Clèves avec *Platon* (Diderot), et quelques amis, on ne vous fît des conditions très-avantageuses. On y établirait une imprimerie qui produirait beaucoup; on y établirait une autre manufacture plus importante, ce serait celle de la vérité... Soyez sûr qu'il se ferait alors une grande révolution dans les esprits, et qu'il suffirait de deux ou trois ans pour faire une époque éternelle. » Au comte d'Argental, le 16 février 1762 : « Faites tant que vous pourrez les plus sages efforts contre l'inf.... » A Helvétius, le 1er mai 1763 : « Dieu vous demandera compte de vos talents, vous pouvez plus que personne écraser l'erreur. » A Marmontel, le 21 mai 1764 : « J'exhorte tous mes frères à combattre avec force et prudence pour la bonne cause, » etc. Il adopta plus particulièrement l'épithète d'*infâme* (qui prouve la fureur du véritable fanatisme) depuis 1760 jusqu'en 1766. Il demandait à Thiriot et à d'Alembert des renseignements précis, des anecdotes contre les adversaires de l'incrédulité, comme sur Gauchat, Chanmeiz, Moreau, Hayez, Trublet, etc. Il appelait ses ennemis *bêtes puantes, faquins, cuistres, polissons*. Il écrivait à Helvétius, le 11 mai 1761 : « Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier Jésuite avec les boyaux du dernier janséniste ne pourrait amener les choses à quelque réconciliation? » Au comte d'Argenson, 26 juillet 1762 : « Les

(793) M. Granier de Cassagnac explique parfaitement la nature et les causes de ces variations.

(794) Les philosophes.

Jésuites et les jansénistes continuent de se déchirer à belles dents; il faut tirer sur eux à balles pendant qu'ils se mordent. » Et à Chabanon : « Il ne serait pas mal qu'on envoyât chaque Jésuite au fond de la mer avec un janséniste au cou, » etc.

CHAPITRE X.

Hypocrisie de Voltaire.

« Ce n'était pas seulement à l'égard des rois, il faut le dire, que Voltaire faisait preuve d'un excès de souplesse, c'était aussi à l'égard des prêtres, de ces mêmes prêtres dont il avait juré de ruiner l'empire. A Ferney, il n'avait garde de ne pas aller à la messe, IL COMMUNIAIT (795), et il lui arriva de bâtir une Eglise. » (Louis BLANC, *Histoire de la révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE XI.

Morale de Voltaire.

« Voltaire ne disait pas sa pensée tout entière (796); s'il l'eût dite, il aurait ajouté, qu'en matière de religion il faut préférer le déisme des libres penseurs au christianisme de l'Eglise anglicane; il aurait ajouté qu'en fait de morale, les devoirs varient selon les mœurs et les contrées, vu que la vertu et le vice, le bien et le mal moral, sont en tout pays ce qui est utile ou nuisible à la société. De ces deux thèses, la première, qu'il n'annonça jamais, fut la pensée intime de Voltaire; la seconde, il l'exprima plus d'une fois, il la posa d'abord dans un ouvrage de philosophie qu'on défendit d'imprimer en France. Elle ne méritait, certes, ni cette proscription ni l'honneur que lui faisait son auteur, elle tendait simplement à substituer la doctrine de Hobbes à celles des plus grands moralistes. Or cette doctrine était jugée; il n'y en avait pas de plus absurde : on sait que Hobbes subordonnait la loi morale et religieuse à la loi politique, c'est-à-dire qu'il la rendait variable au gré de l'anarchie et du despotisme. Il faut admettre que Voltaire n'avait pas examiné toute la portée de ce principe; il n'eût pas soutenu en connaissance de cause une opinion pareille à celle-là.

« Ses lettres anglaises parurent en 1731. Elles eurent aussitôt une foule d'éditions; dans la seule année de 1734 il s'en fit cinq.» (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XII.

Des prétendues persécutions que M. de Lamartine et M. Houssaye (797) supposent dans la vie de Voltaire, ou Voltaire et les rois.

« Otez Voltaire du XVIII^e^ siècle, la victoire de l'armée philosophique devient incertaine. Grâce à la persévérance de ce facile génie les encyclopédistes eurent pour auxiliaires dans leur guerre à l'Eglise des princes et des rois. *Les Délices*, *Lausanne*, *Ferney*, furent les résidences royales de la philosophie. De là partait chaque jour cette correspondance que Voltaire entretenait avec les souverains, ses vaniteux confrères (798); immense labeur dont se jouait sa plume étincelante, diplomatie incomparable qui domina presque toutes les cours de l'Europe, tourna presque toutes les têtes couronnées, et réduisit de hautains monarques à se faire les courtisans d'une majesté nouvelle qui s'appelait la raison. Ministre des relations extérieures de la philosophie, Voltaire sut lui conquérir des alliances dans les diverses communions. Pour les princes allemands, qui reconnaissaient en lui un continuateur de l'œuvre commencée par le prophète de Wittemberg, une flatterie élégante signée *Voltaire* était comme une investiture morale. Autrefois on voulait être armé chevalier, maintenant pas un grand personnage qui n'eût l'ambition d'être armé philosophe en recevant à Ferney l'accolade du patriarche.

. . . . . .

« A Moscou l'impératrice de Russie se préoccupait des discours ou du silence de Voltaire à Fontainebleau. Christian VII, roi de Danemark, s'honorait devant Louis XV d'avoir appris de Voltaire à penser (799). Gustave III, dans l'espoir d'être admiré des philosophes, renonçait solennellement au pouvoir arbitraire (800). Joseph II, en vrai prince du XVIII^e^ siècle, méditait contre les prêtres ses fougueux édits et mettait au service des idées le bras d'un César germanique..... L'antiquité vit des rois devenir maîtres d'école; jamais on n'avait vu un petit nombre d'hommes d'esprit tenir une école de rois. Voltaire put écrire à Damilaville : « J'ai bre- « lan de roi quatrième (801). » Il devait gagner cette grande partie ! » (LOUIS BLANC, *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIII.

Patriotisme de Voltaire.

A l'occasion de la bataille de Rosbach, il écrivait à Frédéric : « Toutes les fois que j'écris à votre majesté sur une affaire un peu sérieuse, je tremble comme nos régiments à Rosbach. » Ou encore : « Vous apprendrez aux Welches (les Français) à détester le fanatisme comme vous leur avez appris le métier de la guerre, si tant est qu'ils l'aient appris. » (17 novembre 1774.) Ou enfin : « Vous souvenez-vous d'une pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer il y a plus de quinze ans (peu après Rosbach) dans laquelle vous peigniez si bien

(795) Il faut lire dans le *Correspondant* les curieux articles de M. Romain Cornut sur les communions sacrilèges de Voltaire.

(796) Dans ses *Lettres sur les Anglais*.

(797) *Histoire des Girondins*. — *Portraits du XVIII^e^ siècle*.

(798) « Après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi. » (*Mémoires de Voltaire*, t. II, édit. Delangle.)

(799) *Correspondance de Voltaire*, t. XXI p. 263.

(800) *Correspondance de Voltaire avec d'Alembert*. « J'admire Gustave III, » etc., t. XXV, p. 48.

(801) *Correspondance de Voltaire avec Damilaville*, t. XIX, p. 322.

Ce peuple sot et volage
Aussi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats.
(7 décemb. 1774.)

Dans toute sa correspondance, Voltaire ne parle pas autrement. Le valet est toujours aux pieds de ce maître avec lequel il finira par se brouiller, et qu'il traitera presque aussi mal que s'il était un de ses compatriotes. Voltaire est aux pieds de son Frédéric, reniant la France aussi volontiers qu'il renie Dieu, et sacrifiant à tout propos les Welches au héros de Rosbach. Qu'on nous pardonne le langage de ces citations, dans lesquelles la bassesse du style vaut la bassesse du cœur.

Héros du nord, je savais bien
Que vous aviez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien,
A qui vous taillez des croupières.
Mais que vos rimes familières
Immortalisent les . . . . . .
De ceux que vous avez vaincus,
Ce sont de faveurs singulières.
Nos blancs poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire.
(2 mai 1758.)

Frédéric lui envoie son portrait ; Voltaire répond : « Il n'y a point de Welche qui ne tremble en voyant ce portrait. C'est précisément ce que je voulais.

Tout Welche qui vous examine
De terreur panique est atteint,
Et dit en voyant votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint. »
(27 avril 1775.)

Il recommande à Frédéric un gentilhomme français condamné par les juges de son pays : « .....Je me jette à vos pieds avec Morival : les gens qui sont aujourd'hui les maîtres du royaume des Welches lui donneront sa grâce ; mais nos belles lois exigent..... qu'on se mette à genoux devant le parlement..... Morival est un garçon pétri d'honneur ; il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier prussien devant les robins. Il dit que cet uniforme ne doit servir qu'à faire mettre à genoux les Welches. C'est à peu près ce qu'il mande à votre ministre à Paris. J'approuve un tel sentiment tout Welche que je suis.

« .....Tandis que Votre Majesté fait probablement manœuvrer trente à quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui présenter la bataille de Rosbach, dessinée par M. d'Etallonde. Il brûle d'envie de se trouver à une pareille bataille..... Il ne veut plus d'aucune grâce en France. Il en était déjà bien dégoûté ! Vos dernières bontés ferment son cœur à tout autre objet qu'à celui de mourir Prussien. » (Mai 1775.)

Il écrit à Frédéric :

« On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne. Je le crois, *parce qu'il y a là du génie*, et que le traité s'est fait à Postdam. (802) »

« C'est donc dans le Nord que tous les arts fleurissent aujourd'hui ! C'est là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des sénats en deux jours, et qu'on se moque surtout *très-plaisamment* (803) des confédérés et de leur Notre-Dame. (804) »

Il écrit à Catherine :

« Une autre *peste* est celle des confédérés de Pologne. *Je me flatte* que votre Majesté *les guérira* de leur maladie *contagieuse* (805). »

« *Mon héroine* prenait, dès ce temps-là même, un parti plus noble et plus utile : celui de détruire l'anarchie en Pologne (806), en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir (807) en commençant par elle-même (808). »

Quelques Français étaient allés porter secours à la Pologne. Cela lui paraît « le comble de l'*absurdité*, du *ridicule* et de l'*injustice* (809). »

« Nos extravagants de chevaliers errants, qui ont couru sans mission vers la zone glaciale, combattre pour le *liberum veto*, *méritent* à coup sûr toute votre indignation (810).... »

Le gouvernement français ayant interdit les œuvres de Catherine, il écrit : « J'avais lu que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Welches, le gouvernement avait défendu l'entrée du *meilleur* livre et du *plus respectable* que nous ayons : je ne

(802) Lett. du 13 novembre 1772.

(803) Lett. du 18 novembre 1772.

(804) « Très-plaisamment, en effet, car la czarine avait tenu à mêler aux cruautés le sel d'horribles plaisanteries, afin de jeter plus d'épouvante dans les cœurs, et de rendre ses caprices désormais irrésistibles. Plusieurs des loyaux confédérés, faits prisonniers par ses séides, furent, à la fin des soupers de ceux-ci, et malgré toutes les lois de la guerre, déchirés à coups de knout ou tués de diverses façons pour l'agrément du dessert. Il est hors de contestation que de chastes Polonaises, qui avaient secouru leurs époux, eurent alors le ventre fendu dans des orgies toutes moscovites ; qu'on arracha les fruits de leur hymen pour y substituer des chats furieux, et que, recousant les entrailles de ces nobles victimes, on les laissa périr ainsi dans des convulsions atroces, au milieu des trépignements et des rires démoniaques d'officiers bourreaux, dignes serviteurs de leur maîtresse. » (*Foi et Lumières.*)

(805) Lett. à Catherine, du 1er janvier 1772.

(806) Lisez plutôt : *de l'y empêcher de finir.*

(807) Lett. à Catherine, 29 mai 1772.

(808) « *Croit* est curieux. En supposant pour un moment que chacun puisse, à son gré, s'arroger ce qu'il se figure lui appartenir, est-ce que par hasard Catherine *croyait* avoir droit sur un tiers de la Pologne ? Est-ce qu'elle se prévalait d'un titre quelconque de propriété, mauvais ou bon ? — Ici la fureur de *flatter*, *n'importe comment*, fait perdre à Voltaire jusqu'aux notions du premier sens commun. » (*Foi et lumières.*)

(809) Lett. à Catherine du 6 mars 1772.

(810) Lett. à Catherine du 29 mai 1772. — On trouvera plus de détails dans l'ouvrage d'un écrivain catholique, M. Romain Cornut, intitulé *Voltaire et la Pologne.*

pouvais le croire. On donne le livre à examiner... comme si c'était *un livre ordinaire!* comme si un *polisson* de Paris était juge des ordres d'une souveraine, *et de quelle souveraine!...* Et je suis encore chez les Welches! et je respire leur atmosphère! *et il faut que je parle leur langue!!!*

Le *prêtre de la déesse* (811) pouvait-il mieux se montrer, comme il l'a dit, son *adorateur* avec *paganisme* (812), avec *fureur*, avec *rage* (813).

Mais peut-être était-ce ignorance? On en va juger :

« Ma bonne amie de Russie, écrit-il quelque part (814), vient de faire imprimer un grand manifeste sur l'*aventure* du prince Ivan, qui était en effet, comme elle le dit, une espèce de bête féroce (815). *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable que le diable nous tue:* si les princes prenaient des devises comme autrefois, celle-là devrait être la sienne. Cependant, il est *un peu fâcheux* d'être obligé de se défaire de *tant de gens*, et d'imprimer ensuite qu'on en est bien fâché, mais que ce n'est pas sa faute; il ne faut pas faire *trop souvent* de ces sortes d'excuses au public. Je conviens avec vous que la philosophie *ne doit pas trop se vanter de pareils élèves*, mais que voulez-vous? il faut aimer ses amis avec *leurs défauts.* »

Il lui restait à abdiquer sa qualité de Français:

« J'ignore absolument en quels termes est actuellement votre empire avec le *petit pays* des Welches, qui prétendent toujours être Français. Pour moi, j'ai l'*honneur* d'être un vieux Suisse *que vous avez naturalisé votre sujet.* » (816)

Est-ce une simple boutade? Non; lisez ailleurs :

« Daignez observer, Madame, que je ne suis point Welche. Je suis Suisse, et si j'étais plus jeune, *je me ferais Russe* (817). »

Bientôt il signe: *Votre vieux Russe de Ferney* (818).

Et Catherine lui répond: « Je sais que vous êtes *bon Russe* (819). »

La Messaline avait raison.

CHAPITRE XIV.

Le patriotisme de Voltaire sert de modèle aux philosophes.

« Frédéric était sensible aux félicitations coupables que Voltaire lui adressait au sujet de la bataille de Rosbach, un de nos désastres (820) : il lui plaisait de savoir que pendant qu'il combattait la France, des philosophes français, les amis de madame Geoffrin, échangeaient, groupés dans une certaine allée des Tuileries, leurs vœux pour la prospérité de son règne et LE SUCCÈS DE SES ARMES (821) » (Louis BLANC, *Révolution française*, t. Ier.)

CHAPITRE XV.

Voltaire ami des roués et des prostituées.

« Avec cette profonde intelligence de son siècle, QUI ÉTAIT PRESQUE TOUT SON GÉNIE ; avec cet esprit courtisan qui lui faisait mettre de la circonspection dans ses plus grandes hardiesses, il flatta cette société railleuse, égoïste, spirituelle, dont il devait miner tous les pouvoirs, dont il avait les passions et les goûts et ne montra d'abord de ses découvertes anglaises que la partie scientifique. . . . . .

. . . . . .

« Malgré l'apostolat de réforme universelle dont il se croyait revêtu, Voltaire n'avait aucune pensée de réforme politique. FLATTEUR DE DUBOIS et de la marquise de Prie, pensionné sur la cassette du roi, AMI DES ROUÉS et surtout du duc de Richelieu, il trouvait peu de choses à dire contre le gouvernement ; moyennant quelques réformes administratives, des changements dans la législation criminelle, et pourvu qu'on protégeât les lettres, qu'on modérât les rigueurs du parlement contre les écrivains, qu'on se débarrassât de la *superstition* des prêtres, il s'accommodait de la monarchie absolue. . . . . .

« Quatre ans avant la paix d'Aix-la-Chapelle, la duchesse de Châteauroux était morte laissant la réputation d'une favorite désintéressée ; et aussitôt vingt rivales s'étaient disputé la honte de lui succéder ; il semblait que la place de maîtresse du roi exigeât naissance et illustration. Les hommes ambitionnaient l'honneur d'en présenter une, leurs parentes s'ils pouvaient ; les femmes celui d'être choisies. Celle qui l'emporta à la grande indignation des duchesses, fut une bourgeoise, la fille de Poisson, boucher de Paris, mariée à un financier, Lenormand, d'Etioles : belle, pleine d'esprit et de frivolité, ayant reçu l'éducation la plus brillante, elle avait été préparée par sa famille à jouer le rôle de maîtresse royale, et elle fut produite à la cour par l'homme qui résume en lui toute la hideuse corruption et l'égoïsme féroce des courtisans de cette époque, le duc de Richelieu. Nommée par Louis XV marquise de Pompadour et dame de la reine, elle apprécia habilement le caractère de son royal amant, et visa sur-le-champ à être « non pas seulement une maî« tresse d'amusement, mais un personnage « d'Etat. » Elle suivit le roi à l'armée, elle se mêla de toutes les affaires ; elle força les généraux, les secrétaires d'Etat, les ambassadeurs à compter avec elle ; enfin elle fit

(811) Lett. du 22 décembre 1766.
(812) Ibidem.
(813) Lett. du 12 août 1773.
(814) Lett. du 4 octobre 1764 à d'Alembert.
(815) La chose est fort en question. *Quod gratis asseritur, gratis negatur.*
(816) Lett. à Catherine, 7 juillet 1775.
(817) Lett. du 9 août 1774 à Catherine.
(818) Lett. du 18 octobre 1771 à Catherine.
(819) Lett. de Catherine du 13-24 août 1774.
(820) « Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux hasards qui m'ont secondé à la fin d'une campagne où tout semblait perdu. » (*Correspondance de Voltaire*, Frédéric à Voltaire, t. X, p. 197.)
(821) *Mémoires* de MORELLET, t. Ier, p. 83.

conclure la paix pour ne plus « courir les « champs » et gouverner le roi tout à l'aise. Dès lors elle devint ouvertement et resta pendant quinze ans une sorte de premier ministre.

« La reine, femme d'une piété angélique, vivait ignorée et résignée ; le dauphin vertueux, dévot, ami des Jésuites, restait éloigné des affaires : abandonné des courtisans, craint du roi qui voyait en lui un ambitieux. Le duc de Bourbon, le duc du Maine, le comte de Toulouse, étaient morts, et leurs fils vivaient dans l'obscurité. Le champ était donc libre à la Pompadour qui séduisit la cour par ses fêtes et ses prodigalités, les gens de lettres, et surtout Voltaire, par des pensions, des caresses, son goût pour les arts ; enfin le public lui-même par un air de grandeur et d'esprit, une affectation de bienfaisance, un charlatanisme de philosophie. Louis XV fut heureux : enfermé dans ses petits appartements de Versailles avec sa maîtresse et quelques courtisans choisis, il vivait dans la mollesse et l'indolence, loin des pompes de la royauté et des soucis des affaires, laissant la Pompadour dissiper le trésor en plaisirs, choisir les ministres, recevoir les ambassadeurs, mener les négociations et même les opérations militaires. L'habile courtisane n attendit pas que le monarque libertin vînt à se lasser de sa beauté : elle offrit à sa lubricité des femmes obscures qui ne pouvaient devenir ses rivales ; elle se résigna sans peine à être la surintendante de ses plaisirs ; elle en vint même à lui composer dans une maison qu'on appelait le Parc-aux-Cerfs (1753) un sérail de beautés toujours neuves, de jeunes filles arrachées à leurs parents, de jeunes femmes vendues par leurs familles et même d'enfants de dix ans, qui ne sortaient de là que déshonorées, prématurément dépravées, vouées à la prostitution publique : établissement dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple et qui en moins de quinze ans engloutit plus de cent millions. . . .

. . . . . .

« Un gouvernement tombé à cet excès d'infamie était tout propice aux progrès de la dissolution sociale : aussi les attaques contre la religion prenaient-elles le caractère le plus alarmant. Voltaire, il est vrai, S'ACCOMMODAIT DU RÉGIME DES PROSTITUÉES : ami de la Pompadour et de Richelieu, il était devenu gentilhomme ordinaire du roi, historiographe, académicien ; il flattait Louis XV, sa maîtresse, ses ministres, et cherchait à gagner le pouvoir à sa philosophie ; mais il continuait à faire de son théâtre un instrument de propagande et D'AGRESSION CONTRE TOUTE LA SOCIÉTÉ ; il tournait les idées vers les questions d'économie politique, de finances, de bien-être social ; enfin si CE SATAN DE LA DESTRUCTION ne songeait pas à démolir l'édifice politique, il n'en minait pas moins les fondements par ses attaques contre le moyen âge, le christianisme et même la morale universelle. Dans la force de l'âge et du talent, à cette heure de la vie où la décence a tant de charmes, il se délassait des *Eléments de Newton*, *d'Alzire*, de *l'Histoire de Charles XII*, EN SOUILLANT TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS PUR ET DE PLUS HÉROÏQUE DANS CE PASSÉ DE NOTRE PATRIE QU'IL DÉTESTAIT, LE MARTYRE DE JEANNE D'ARC ; ET CE SACRILÉGE, A LA HONTE DE SON SIÈCLE, N'OBTENAIT QUE DES APPLAUDISSEMENTS. Mais Voltaire, avec son déisme épicurien et son absence d'idées politiques, ne suffisait plus à l'ardeur de progrès et de destruction qui était le caractère du temps. . . .

. . . . . .

« L'esprit de discussion se mêlait à tout ; le caractère frondeur de la nation prenait un air de gravité menaçante ; les hypothèses les plus ridicules et les plus criminelles se croyaient destinées à l'application ; les doctrines dissolvantes de Diderot et d'Helvétius faisaient secte ; les livres follement pervers de Lamettrie et de d'Holbach trouvaient des admirateurs. Voltaire ne tarissait pas ; il pétillait de joie aux anathèmes des dévots ; il méprisait et ne réfutait pas les prédicateurs d'athéisme : c'étaient des destructeurs enrôlés sous son drapeau. J'AI FAIT PLUS DANS MON TEMPS QUE LUTHER ET CALVIN, disait-il, et il riait de la dissolution sociale qu'il avait préparée. TOUT CE QUE JE VOIS, écrivait-il, JETTE LES SEMENCES D'UNE RÉVOLUTION QUI ARRIVERA IMMANQUABLEMENT, ET DONT JE N'AURAI PAS LE PLAISIR D'ÊTRE TÉMOIN. LA LUMIÈRE S'EST TELLEMENT RÉPANDUE DE PROCHE EN PROCHE QU'ON ÉCLATERA A LA PREMIÈRE OCCASION, ET ALORS CE SERA UN BEAU TAPAGE. LES JEUNES GENS SONT BIEN HEUREUX, ILS VERRONT BIEN DES CHOSES. » (T. LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. III.)

CHAPITRE XVI.

La Pucelle.

« Une indécence qui touche à l'obscénité pénètre l'œuvre tout entière (822), indécence qu'on ne saurait excuser, en alléguant certaines licences inoffensives de l'esprit peu faites pour émouvoir les passions, encore moins en essayant de la justifier par de mauvais exemples. On aurait tort surtout d'invoquer l'Arioste, lequel y regarde à deux fois avant de violer les lois du décorum, tandis que Voltaire, au contraire, ne semble chercher que l'occasion de leur rompre en visière, et dans un sujet choisit de préférence le côté qui se prête davantage aux allusions licencieuses. Mais ce n'est pas tout : La *Pucelle* n'est du commencement à la fin qu'une incessante raillerie, qu'une moquerie qui n'épargne rien de tout ce que la société vénère, et va s'attaquant, en fait de morale, aux sujets les plus élevés comme à ceux de moindre importance, — en fait de critique aux sujets les plus graves comme aux plus indifférents. La religion, ses ministres et ses fidèles ; les vertus, les vertus discrètes surtout, les sentiments d'huma-

(822) Il ne faut pas perdre de vue que lord Brougham est un ardent apologiste de Voltaire.

nité, l'idée du beau, les règles de l'art poétique, les propres lois de la littérature,— de cette littérature dans laquelle Voltaire s'est efforcé d'exceller ; — tout cela ne sert qu'à provoquer son dédain ironique, — son éclat de rire libertin, — sa verve tantôt humoristique, tantôt spirituelle, tantôt grossièrement bouffone. Chose triste à dire, que les trois chefs-d'œuvre de trois hommes tels que Rousseau, Voltaire et Byron, soient en même temps les plus immorales d'entre leurs compositions. On croirait presque qu'une tentation criminelle poussa leur nature corrompue à se dépasser elle-même ; et certes lorsque tel ne serait point le cas avec Voltaire, il n'en mérite pas moins le même blâme, lui qui n'hésitait pas à lire sa *Pucelle* à sa nièce, alors une toute jeune femme. » (BROUGHAM, *Voltaire et Rousseau.*)

CHAPITRE XVII.

Causes de l'influence de Voltaire.

« Ce ne fut pas la force de ses idées qui leur donna puissance ; ce fut celle de son sarcasme. La théorie la plus fortement raisonnée, si pernicieuse qu'elle fût, n'eût pas ébranlé les doctrines établies autant que firent quelques-unes de ses frivoles ou licencieuses compositions, qu'il affectait de jeter dans le monde sous mille déguisements, qu'il s'efforçait de priver du cachet de leur origine, et qu'il mettait un zèle extraordinaire à désavouer.

« On peut résumer toute l'influence de Voltaire en ces termes : Par l'espèce de philosophie qu'il professait, et qui, dans ses derniers résultats, joignait le scepticisme de Hume au sensualisme de Locke, et par l'espèce de religion qu'il enseignait, et qui, dans ces derniers résultats aussi, n'était autre que la loi naturelle des libres penseurs d'Angleterre, il détacha les esprits de tout ce qui jusque-là avait servi de base à la politique et à la morale, amena dans les doctrines reçues avant lui un changement complet, et concourut, plus que nul autre, à établir dans le monde cette science sociale qui fait abstraction de toute morale religieuse. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XVIII.

Portrait de Voltaire par Madame d'Epinay.

Lettre à Grimm. — « Je vais faire un effort et tâcher de vous dire ce que je pense de Voltaire, en attendant que j'aie le courage de vous parler de moi et de ce qui me concerne.

« Eh bien ! mon ami, je n'aimerais pas à vivre de suite avec lui ; IL N'A NUL PRINCIPE ARRÊTÉ, il compte trop sur sa mémoire, et il en abuse souvent ; je trouve qu'elle fait tort quelquefois à sa conversation ; il redit plus qu'il ne dit, il ne laisse jamais rien à faire aux autres. Il ne sait point causer et il humilie l'amour-propre. IL DIT LE POUR ET LE CONTRE TANT QU'ON VEUT, toujours avec de nouvelles grâces à la vérité, et néanmoins il a toujours l'air de se moquer de tout, jusqu'à lui-même. IL N'A NULLE PHILOSOPHIE DANS LA TÊTE ; IL EST TOUT HÉRISSÉ DE PETITS PRÉJUGÉS D'ENFANT ; on les lui passerait peut-être en faveur de ses grâces, du brillant de son esprit et de son originalité, s'il ne s'affichait pas pour les secouer tous. IL A DES INCONSÉQUENCES PLAISANTES, et il est au milieu de tout cela très-amusant à voir. Mais je n'aime point les gens qui ne font que m'amuser. » (Mme D'ÉPINAY, *Mémoires et Correspondance*, t. III.)

CHAPITRE XIX.

Voltaire jugé par Palissot et par Grimm.

Palissot s'exprime en ces termes sur Voltaire : « La plus grande faute dans laquelle Voltaire ait eu le malheur de tomber, fut d'accepter le titre de *chef de parti*, et ce fut d'Alembert qui l'y précipita. Sa correspondance en est une preuve convaincante, et l'on remarquera que l'époque où Voltaire perdit le plus de ses qualités morales fut précisément celle où il donna toute sa confiance au *tartuffe* de la philosophie (823). »

Grimm, admirateur de Voltaire, ne le traite pas néanmoins avec plus de ménagement. Il se moque de son excessive fécondité, et, ce qui est à peine croyable sous la plume d'un philosophe, il l'appelle un *sublime enfant*, un *sublime pantalon*. Il ne le croit pas né avec les talents nécessaires pour écrire l'histoire, et il offre en exemple les *Annales de l'empire*, « qui n'ont, dit-il, ni goût, ni esprit, ni coloris, ni connaissance des faits ; » il n'approuve pas non plus les deux fameux vers de l'*OEdipe*, qu'il regarde comme : « l'époque et la source de cette impiété qui s'est établie si ridiculement sur nos théâtres. Notre maître a eu tort en cela, et ce n'est pas dans ses torts qu'il faut l'imiter ; » et il dit d'ailleurs : « Voltaire est absorbé par son beau zèle contre l'infâme ; » on sait qu'il désignait par ce titre la religion, et en effet jamais haine n'a été portée à un plus haut fanatisme.

CHAPITRE XX.

Portrait de Voltaire, par un catholique.

« Beau génie tant qu'il vous plaira..... il n'en sera pas moins vrai qu'en louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contre-cœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infaillible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *œuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui

(823) D'Alembert.

condamnait les livres *in odium auctoris;* en vérité, rien n'était plus juste : *Refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons.* Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés; mais puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excès bien plus répréhensible qu'on ne le croit d'exalter sans mesure les écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit :

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

« Rien n'est plus vrai, et voilà pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que *joli;* j'excepte la tragédie, où la nature de l'ouvrage le forçait d'exprimer de nobles sentiments étrangers à son caractère; et même encore sur la scène, qui est son triomphe, il ne trompe pas des yeux exercés. Dans ses meilleures pièces, il ressemble à ses deux grands rivaux comme le plus habile hypocrite ressemble à un saint. Je n'entends point d'ailleurs contester son mérite dramatique, je m'en tiens à ma première observation : dès que Voltaire parle en son nom, il n'est que *joli;* rien ne peut l'échauffer, pas même la bataille de Fontenoi. *Il est charmant,* dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique. Du reste, je ne puis souffrir l'exagération qui le nomme *universel.* Certes, je vois de belles exceptions à cette universalité. Il est nul dans l'ode : et qui pourrait s'en étonner? l'impiété réfléchie avait tué chez lui la flamme divine de l'enthousiasme. Il est encore nul et même jusqu'au ridicule dans le drame lyrique, son oreille ayant été absolument fermée aux beautés harmoniques comme ses yeux l'étaient à celles de l'art. Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait?) lourd et grossier dans la comédie; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaie la satire, il glisse dans le libelle; il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style; aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire, la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poëme *épique,* je n'ai pas droit d'en parler : car pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et pour le lire il faut être éveillé. Une monotonie assoupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la Bible et ses ennemis : il blasphème ou il insulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime; c'est une grimace. N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fut écrit sur son visage? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage;* jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait su peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encore la luxure et la haine. Cette bouche, — je dis mal, peut-être, mais ce n'est pas ma faute, — ce *rictus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme. — Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah! qu'il nous a fait de mal! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon,* ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens; il les imbibe de ses poisons qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre. C'est en vain que pour voiler d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénelon, avec la même plume qui peignit les joies de l'Elysée, avait écrit le livre *du prince,* il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilége, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes; il ose du fond de son néant lui donner un nom ridicule; et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle L'INFAME! Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve; il livre son imagination à l'enthousiasme de l'enfer qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver? Quand je vois ce qu'il

pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau. » (Joseph DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I^er^.)

CHAPITRE XXI.

Epitaphe de Voltaire, par J.-J. Rousseau.

Plus bel esprit que grand génie,
Sans foi, sans mœurs et sans vertu
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie.

(BROUGHAM, *Voltaire et J.-J. Rousseau.*)

TROISIÈME PARTIE.

Le Déisme au XVIII^e^ siècle.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET MONTESQUIEU.

CHAPITRE I^er^.

Jean-Jacques Rousseau au point de vue rationaliste.

LE RATIONALISTE. — « Tout était riant dans la littérature et la philosophie, et la campagne se faisait joyeusement. Un jour, tomba dans les salons de Paris un homme étrange et triste : il n'avait pas l'allure générale et l'uniforme commun ; sa conversation, un premier écrit, signalaient un mérite bizarre; on l'accueillait, les coteries voulaient l'attirer ; il se refusait à ces avances avec une obstination déplaisante ; seul pour être libre, solitaire voué aux intérêts du genre humain. Je voudrais sur cet homme, dont ailleurs déjà j'ai étudié le génie, communiquer quelque chose de cette admiration intime et presque douloureuse dont il vous perce plus profondément à chaque lecture nouvelle.

. . . . . .

« Avec Rousseau j'entre, comme Dante Alighieri à la suite de Virgile, dans un monde inconnu. Quelle est cette grandeur sans analogie avec quoi que ce soit et qui ne relève que d'elle-même ? Quels sont ces traits de flamme ? Quelle est cette tristesse ? cet éclat ? ces éclairs ? cette nuit profonde ? cette douleur poignante ? ce désespoir ? cette espérance d'une autre vie ? ce scepticisme amer ? cette soif de Dieu ? cette personnalité qui se suffit en se déchirant ? cette ignorance ? ce mépris de l'histoire ? ce dédain de l'autorité ? cette aspiration vers la liberté humaine et naturelle ? cette logique ? ces contradictions ? ces riantes peintures ? ces pathétiques découragements ? Rousseau ! Rousseau ! qui donc es-tu ? On ne vit pas impunément avec lui; il s'attache à vous, il ne quitte plus une âme dès qu'il la possède; il l'enlace, la vivifie, la dévore et la charme; son style vous plonge dans tous les tourments et tous les plaisirs : c'est un breuvage incendiaire qui circule dans vos veines; c'est une brise délicieuse qui vous passe sur le front. Quant à l'homme doué d'une telle puissance, il se consume, il brûle, il saigne, immortelle hostie qui s'immole sur l'autel de l'humanité. La nature, pour la première fois, trouva dans les lettres françaises un poëte inspiré. Rousseau aimait dans sa jeunesse ces longues promenades qui entretiennent les vagues rêveries; il récréait ses yeux et son âme par le spectacle d'un frais paysage ; il aimait la fleur la plus simple et cherchait dans son calice la révélation d'un Dieu. Le lever de l'aurore remplissait ses yeux de larmes ; la lune qui parcourt les cieux en triomphant des nuages lui faisait baisser la tête mélancoliquement. Je le vois ayant trouvé son Eden dans la petite île de Saint-Pierre, se berçant dans un batelet, suivant le rivage avec ses pensées, s'abreuvant du parfum des fleurs, du chant des oiseaux, embellissant encore par ses rêveries les enchantements que lui envoyait la nature. Buffon écrivait dans le même temps l'histoire naturelle de la terre et des êtres qui l'animent et la décorent ; les merveilles de la création recevaient de la puissance de l'art une seconde vie ; la nature se réfléchissait dans le style de l'écrivain comme dans une eau limpide et cristalline.

« Buffon enseignait, Rousseau ramenait au culte des beautés naturelles ses contemporains affadis; société dont les idées étaient vastes, les mœurs molles ; philosophant dans ses boudoirs, allant chercher les arbres et la verdure à l'Opéra. Nature, chaste et sauvage chasseresse, la jeunesse revient à tes autels, entraînée par les accents d'un poëte;

ces fils de pères efféminés désertent les quotidiennes saturnales pour les joies innocentes et tes agrestes plaisirs. Dans chaque famille il est un jeune homme pour qui les écrits de Rousseau ont créé des sentiments et des voluptés à part; il cherche la solitude au bord d'un ruisseau dans une clairière, sur une colline, pour relire ces pages, retrouver ces émotions qui ont doublé les forces de son cœur. C'est à Rousseau que nous devons tout ce délectable romantisme de notre première jeunesse, ces impressions naturelles et infinies, les extases ardentes, les effusions dans le sein d'un ami; mais bientôt, la virilité venue, nous quittons les champs et la nature pour la société, l'histoire et l'ambition.

« J'ai toujours estimé que Rousseau, si puissante que soit sa prose, n'a cependant traduit avec son secours que la moitié de lui-même; son cœur était un abîme sans fond, et les sentiments qu'il sentait gronder comme de brûlants orages ne pouvaient éclater au dehors qu'à demi. Mais n'y aurait-il pas une autre langue pour ce dieu déchu? S'il était un langage dont l'indéfinissable harmonie rattachât la terre au ciel, les terrestres amours à la céleste religion, pur et faible écho des concerts divins, ne serait-ce pas pour notre malheureux poëte un refuge salutaire? Il sera moins tourmenté s'il peut poser ses doigts sur un luth même incomplet: aussi se jette-t-il dans la musique, cette poésie plus mystérieuse encore que l'autre. Par une harmonie qui provoque la pensée, il échauffe son âme, et par elle, comme Pythagore et Platon, il se suscite à lui-même une vaste inspiration qui éclate dans quelques notes et surtout dans ses écrits. Eh! que m'importent aujourd'hui les chants débiles et grêles du *Devin de village!* Ce que retiendra la postérité c'est l'amour de Rousseau pour la musique qui l'animait comme les législateurs de l'antiquité, cette fuite de la terre sur les ailes d'un art divin. Que de pensées restées inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour gagner du pain! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles régions s'égarait ton âme pendant que tes doigts couraient sur le papier? Aurais-tu donc quitté la terre emportant avec toi les plus profonds secrets de ton génie?

« Si la nature fut le culte de Rousseau, la prose et la musique ses deux instruments, l'homme fut son étude; il traça les règles d'une éducation nouvelle. Fénelon avait élevé industrieusement un type de perfection idéale : Télémaque était fils de roi, du sang des héros; des larcins habiles, une compilation de génie, un éloquent mélange de traditions et de quelques nouveautés, faisaient du roman de l'archevêque une lecture à la fois royale et populaire; la hardiesse de l'écrivain moderne s'autorisait des leçons de l'antiquité, des actions des héros et des vertus des législateurs. Elle a frayé la route à Rousseau. Il faut rallier le *Télémaque* à l'*Émile;* mais entre ces deux ouvrages il y a une différence qui est un progrès. Émile n'est pas un fils de roi, il est sorti du peuple; ce n'est pas un héros, c'est un homme. Jean-Jacques éduquera cet enfant pour le rendre bon, simple et libre; il aura horreur d'en faire un courtisan et un académicien; enfin il ressuscitera pour son siècle la pensée et l'énergie du stoïcisme; c'était beaucoup de réveiller la liberté humaine et de lui demander de se tenir debout.

« Depuis le XVI^e^ siècle, la foi, je ne dis pas au catholicisme, mais à l'Évangile même, comme règle divine et définitive de l'humanité, était vivement ébranlée. Cependant elle vivait encore dans ces cœurs auxquels ne suffisaient pas l'incrédulité déiste de Voltaire et le panthéisme de Diderot; elle y vivait non pas sans être troublée : le doute la traversait à toute heure et l'altérait douloureusement. Dans Rousseau se personnifia cette hésitation entre l'Évangile et la philosophie. Il flotte entre la révélation et le déisme; parfois on le voit, après avoir exalté l'indépendance de la pensée, tomber de lassitude au pied de la croix : bientôt après sa raison se réveille, se révolte et veut retrouver à elle seule le chemin de Dieu. Déisme nouveau, déisme pathétique, déisme contagieux par ses irrésolutions mêmes et par sa bonne foi. Comment résister à un ami qui partage vos incertitudes et vos tourments? Rousseau est l'homme qui a le plus arraché d'âmes aux croyances traditionelles; il a montré qu'on pouvait parler magnifiquement de Dieu sans s'appuyer sur les pompes de la phraséologie catholique; il a suscité et fondé dans les cœurs le sentiment religieux avec une autorité d'éloquence dont la nouveauté aurait consterné Bossuet. Mais voici quelque chose de plus nouveau. Seul dans son siècle, Rousseau comprend la majesté du peuple comme il a compris la nature de l'homme et la grandeur de Dieu. Partant de l'homme et de la liberté stoïque, individuelle, il s'élève à la liberté sociale. L'histoire n'est pas sa règle, mais la nature philosophique des choses. Pour lui la société repose sur le pacte de tous, contrat qui constitue la souveraineté, souveraineté qui domine les gouvernements. C'était sur la scène politique l'avénement de l'esprit humain avec son droit et son nom. La volonté générale de l'homme et des peuples au-dessus de la tête des rois; elle est écrite dans la civilisation française, elle envahit progressivement la civilisation européenne, elle exerce une puissance désormais indélébile. Aujourd'hui que nous agitons en tous sens le problème de l'association, qu'avons-nous à faire si ce n'est de poursuivre la voie de la volonté générale pour l'élargir et la faire remonter à Dieu? Compléter l'humaine volonté par la conscience de l'universelle et divine raison, voilà l'œuvre de notre âge. La liberté n'est pas seulement un acte de volition, mais une idée de l'intelligence.

« Quel poëme que ce *Contrat social* où, sans souci du présent, avec le mépris du passé et sans une conscience précise de l'avenir, le législateur du peuple enchaîne les déductions logiques, les aphorismes féconds, et fait tout jaillir de sa pensée qu'il met face à face avec les autorités et les traditions ! Voilà qui était inconnu aux Grotius, aux Montesquieu et aux Chatam.

« Ainsi Rousseau a, dans son siècle, inspiré le culte de la nature et des beautés de la création ; il a ouvert des sources inconnues d'émotions énergiques et pures.

« Il a revendiqué les droits de la nature humaine et de la liberté de chaque homme.

« Il a restauré la conscience de Dieu, il a fait aimer Dieu ardemment ; du milieu des ruines et des corruptions du symbole, il a sauvé le sentiment religieux et rendu possible l'avenir.

« Il a été l'auteur d'une politique nouvelle et révolutionnaire; il a mis dans les têtes le principe de la souveraineté démocratique, et il a rendu une révolution nécessaire. » (Lerminier, *De l'influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle.*)

CHAPITRE II.

Analyses des Confessions *de Jean-Jacques Rousseau.*

L'apologiste. — « J.-J. Rousseau naquit à Genève, le 28 juin 1712 (824). Son père, qui exerçait la profession d'horloger, tirait son origine d'un libraire de Paris, réfugié à Genève, en 1529, vers le commencement des guerres de religion. Les premières années de Jean-Jacques se passèrent à dévorer des romans. Cette lecture, il en convient lui-même, lui donna, « sur la vie humaine, des « notions bizarres, dont l'expérience et la « réflexion n'ont jamais bien pu le guérir. » Aux romans succéda heureusement Plutarque, qu'il lisait jour et nuit. Son père ayant été forcé de quitter Genève, il fut mis en pension chez un ministre, à Bossey; il y apprit un peu de latin, et contracta de mauvaises habitudes. Placé, comme clerc, chez le greffier de Genève, il fut déclaré inepte, et renvoyé. Un graveur consentit à le recevoir en apprentissage : cet homme, rustre et grossier, l'accablait de traitements rigoureux, dont l'effet fut de l'abrutir totalement. La fainéantise, le mensonge et le vol, devinrent ses vices favoris, ainsi qu'il l'avoue lui-même. C'est lui aussi qui convient que « sa friponnerie ne se bornait pas aux co- « mestibles; qu'elle s'étendait *à tout ce qui* « *le tentait.* » Il s'évade enfin pour courir après la fortune, et s'arrête à Annecey. C'est là que, n'ayant encore que seize ans, il trouva cette M^me^ de Warens, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de sa vie. M^me^ de Warens était catholique : son premier soin fut de travailler à la conversion de son jeune protégé. Elle le fit partir pour Turin, avec des lettres de recommandation, qui lui ouvrirent l'hospice des catéchumènes. Ce séjour lui étant bientôt devenu odieux, il consentit sans peine à changer de religion pour en sortir. Après avoir erré quelques jours dans les rues de Turin, il s'estima très-heureux d'entrer, en qualité de laquais, chez la comtesse de Vercellis. C'est dans cette maison que se passa un événement dont Rousseau n'a point dissimulé les suites, en disant « qu'au bout de quarante ans, « sa conscience est encore chargée de l'in- « supportable poids des remords que lui « causa son crime. » Ce crime, d'après son récit, était de s'être approprié un vieux ruban, et, plus encore, d'avoir accusé de ce vol une jeune servante de la maison. Des renseignements, toutefois, pris depuis longtemps, sur les lieux mêmes, ont fait présumer que ce vieux ruban était un couvert d'argent ; selon d'autres versions, c'était un diamant. Comment concevoir, en effet, que dans une des premières maisons de la cour de Sardaigne, on convoque une assemblée nombreuse pour ouvrir une enquête solennelle sur le sort d'un *vieux ruban?* Quoi qu'il en soit, Rousseau a l'impudence de charger du vol la jeune fille innocente : elle est aussitôt renvoyée. Le véritable voleur, Jean-Jacques, est mis à la porte, avec sa livrée de laquais, qu'on lui laisse par grâce : il la troque bientôt contre une autre. Il entre au service du comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne. Son sort s'adoucit dans cette maison : il est dispensé de monter derrière les voitures. On le comble de bontés dans cette famille : il n'y répond que par une conduite et une insolence qui le font chasser. Sans ressources, il imagine d'aller implorer la pitié de M^me^ de Warens, à Annecy (1730). Elle l'accueille, lui prodigue les soins d'une mère. Un homme excellent, qui gouvernait la maison de cette dame, témoigna au jeune vagabond une affection paternelle. Il meurt : Rousseau ne voit dans sa mort que le plaisir d'hériter d'un habit neuf. Il ose avouer cette lâche pensée à sa bienfaitrice, qui en gémit, mais qui ne cesse de lui témoigner la même bienveillance. Pour toute reconnaissance, Rousseau la déshonore, en léguant le récit de ses faiblesses à la postérité. Il lui avait cependant plus d'un genre d'obligations. M^me^ de Warens avait de la littérature et des connaissances. Elle mit entre les mains du jeune Génevois les premiers écrivains de la langue française. Pensant plus que lui-même à son avenir, elle chercha à lui ouvrir la carrière ecclésiastique, en le faisant entrer au séminaire. On l'en renvoya bientôt, comme n'étant bon à rien. M^me^ de Warens daigne l'accueillir encore une fois, et le met en pension chez le maître de musique de la cathédrale. Ce maître prend querelle avec son chapitre, et se détermine à passer en France : M^me^ de Warens veut que Rousseau

(824) Et non le 4 juillet, comme il le croyait lui-même, confondant le jour de son baptême avec celui de sa naissance. (*Biographie universelle.*)

l'accompagne jusqu'à Lyon. Il obéit d'autant plus facilement que c'était pour lui une occasion, longtemps désirée, de voir la France. Les deux voyageurs arrivent à Lyon. Le maître, au milieu d'une rue, est saisi d'une attaque qui ressemblait à l'épilepsie. Il tombe, la foule l'entoure; Jean-Jacques profite de l'instant pour se sauver loin de ce malheureux, étendu sur le pavé, et *délaissé*, dit-il lui-même, *du seul ami sur lequel il dût compter*. Il revole à Annecy; Mme de Warens venait d'en partir, et n'avait pas laissé d'indices de la route qu'elle avait prise. Sans refuge, sans protection, Jean-Jacques tombe bientôt dans la misère. L'idée lui vient d'aller à Lausanne, de s'y dire de Paris, où il n'avait jamais mis les pieds, et d'y enseigner la musique, qu'il ne savait pas. Il change son nom en celui de *Vaussore*, anagramme de Rousseau, et se donne effrontément pour compositeur. Un amateur l'invite à son concert. Le nouveau professeur veut y donner un échantillon de son savoir; il n'était pas en état de noter un vaudeville, et il compose une cantate à grand orchestre. Cet effroyable charivari se terminait gravement par un menuet qui courait les rues. On se figure l'effet d'un pareil début! Il fallut se remettre en route. Neufchâtel parut offrir quelques ressources à l'artiste impromptu (1731). Il apprenait la musique en l'enseignant; mais une belle occasion de voir du pays se présente : Jean-Jacques rencontre, dans un cabaret, un homme à grande barbe, qui se dit l'archimandrite de Jérusalem, et qui lui offre le poste glorieux de son interprète. Rousseau l'accepte; et l'on se met en route dès le lendemain matin pour Jérusalem; mais, en traversant Soleure, l'archimandrite est arrêté tout à coup. Jean-Jacques, qui se donnait pour Parisien, est conduit chez l'ambassadeur de France. Il se jette à ses pieds, confesse sa fraude. On le loge dans une chambre qu'avait occupée le grand lyrique du même nom, en lui souhaitant de faire dire un jour *Rousseau premier, Rousseau second*. Le jeune Génevois prend la chose au sérieux, et se croit obligé de griffonner une cantate à la louange de Madame l'ambassadrice. Il entendait sans cesse parler de Paris; il éprouve le plus vif désir de voir cette ville célèbre. Il part avec cent francs dans sa poche. Il arrive par le faubourg Saint-Marceau (en 1732), et ce triste aspect lui donne, de la capitale de la France, une idée qui ne put jamais s'effacer entièrement. Il y avait apporté des lettres de recommandation, qui ne lui procurèrent que l'honneur d'être en rapport avec des personnes fort au-dessus de lui. Bientôt rebuté, il repart pour la Suisse, dans l'espoir de rejoindre Mme de Warens. Il apprend qu'elle habite Chambéry; il va l'y trouver. Elle lui procure un emploi dans le cadastre auquel le roi de Sardaigne faisait travailler à cette époque. Mais tout à coup il se dégoûte d'une place qui le faisait vivre honnêtement, et, dominé par une passion insurmontable pour la musique, qu'il ne sut jamais bien, il donne sa démission, et le voilà de nouveau maître de chant! Il trouva quelques jeunes écolières : Mme de Warens craignait pour lui la séduction; et afin de l'en garantir, elle employa un moyen dont il a eu depuis la lâche ingratitude de faire confidence au public (825). Il devait se croire heureux; mais le goût de la musique l'emporta encore sur sa tendresse pour sa bienfaitrice, et il la quitta pour aller étudier la composition à Besançon, sous le maître de musique de la cathédrale.

« A peine arrivé dans cette ville, il apprend que sa malle a été saisie à la frontière, parce qu'elle contenait des brochures séditieuses. Il revole à Chambéry, où madame de Warens le recueille avec la même affection. Quant à lui, toutes ses pensées s'étaient concentrées sur le jeu d'échecs. Il s'enferme trois mois dans sa chambre, étudie jour et nuit ce jeu sublime jusqu'à ce qu'il en perde la santé et l'esprit. Quand il se croit arrivé au zénith de la science, il court au café, et se fait battre par tous les joueurs. Il n'en sut jamais davantage. A la passion des échecs succéda celle de la géométrie et de l'algèbre; ses progrès n'y furent pas plus rapides. Rougissant de ne posséder que fort peu de latin à vingt-cinq ans, il se met à l'étude, avec beaucoup de peine, et à peu près sans fruit. L'astronomie absorbait en outre une part de ses nuits, sans le rendre jamais capable de distinguer une constellation d'une autre. Au milieu de tant d'occupations, une idée dominante maîtrisait son esprit; c'était la peur de l'enfer. Voulant enfin connaître sa prédestination, il imagina de consulter le ciel, en lançant une pierre contre un arbre; elle toucha le but, parce qu'il eut soin, dit-il naïvement, de choisir l'arbre le plus gros et le plus près.

« Depuis lors, ajoute-t-il, je n'ai plus « douté de mon salut. » Cette douce assurance aurait dû rendre le calme à son esprit. Mais la lecture de certains livres de médecine lui persuada qu'il était attaqué d'un polype au cœur. Rien que la Faculté de Montpellier n'était capable, selon lui, de guérir un mal si terrible : il part (1737). Il s'associe en route avec des voyageurs d'une certaine distinction : la honte le prend de n'être que le pauvre Jean-Jacques de Genève; il se donne pour un Anglais expatrié par suite de sa fidélité aux Stuarts, et change son nom de Rousseau en celui de *Dudding*. Une dame de Larnage inspire une passion folle à M. Dudding; il avait oublié son polype, et tout l'univers auprès d'elle. Cette liaison amoureuse ne dura que cinq jours. Il fallut pourtant se séparer. Il arrive à Montpellier : les médecins se moquent de son polype; il croit que madame de Larnage s'entendra mieux qu'eux à le guérir, et il se remet en route pour aller la retrou-

(825) Ce procédé, renouvelé de Gribouille, paraît fort ingénieux au naïf M. De Sévelinges.

ver au bourg de Saint-Andéol, qu'elle habitait. Mais soudain l'image de madame Warens vient se jeter à la traverse de ses nouvelles amours. Il brûle d'envie de la rejoindre : il lui annonce son retour; il la voit déjà accourant au-devant de lui sur la route; il arrive, et trouve sa place prise par un fat. Il commence par se désespérer, et finit par se faire le complaisant de son rival; mais ce rôle était trop pénible : Jean-Jacques s'en dégoûte. Madame de Warens approuve son projet de s'éloigner. Elle lui procure par des amis la place de précepteur des enfants de M. de Mably, grand prévôt de Lyon, et frère des deux célèbres abbés de Mably et de Condillac (1740). Le grave pédagogue s'avisa de devenir amoureux de la mère de ses élèves, et il lui déclara sa tendresse par des *lorgneries* et des soupirs. Pour charmer les tourments d'une passion malheureuse, il s'avisa ensuite de voler le vin d'Arbois de M. de Mably. Il le buvait avec délice, tout en lisant des romans. Les larcins de l'instituteur génevois furent découverts : le grand prévôt voulut bien se contenter de lui ôter la direction de la cave. Mais, convaincu de son inaptitude, Rousseau renonce à ce métier de précepteur, et le pupille de madame de Warens a encore la confiance d'aller demander un asile et du pain à une femme qui ne savait rien refuser. Il s'imagine qu'il va rétablir sa fortune, en publiant son invention de noter la musique en chiffres. Mais Paris seul était digne d'une telle découverte. L'auteur s'achemine donc vers la capitale de la France. Il y arrive dans l'automne de 1741, avec tous les projets dont sa tête était remplie, et quinze louis dans sa poche. Il expose devant l'Académie des sciences son nouveau système d'écriture musicale. On lui donne pour commissaires trois hommes qui savaient tout, hors la musique. Mais enfin, il se présente à Rameau, qui, dès le premier coup d'œil, vit le côté faible du projet. Repoussé comme musicien, Jean-Jacques eut, du moins, l'occasion de faire connaissance avec quelques hommes célèbres de l'époque. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle, Diderot, furent ceux qu'il fréquentait le plus habituellement. La maison de madame Dupin, fille du fameux Samuel Bernard, lui fut ouverte : il y vit, pour la première fois, Buffon et Voltaire. Madame Dupin était belle et spirituelle : son nouveau commensal, qui n'osait proférer une parole à son cercle, ne fit nulle difficulté de lui remettre une longue déclaration d'amour. Elle la lut, la lui rendit; et, pour comble de dédain, elle lui permit de revenir. Pour se distraire de sa folle passion, il se jeta dans la musique.

« Une fluxion de poitrine le retint pendant quelques semaines dans son logis du jeu de paume de la rue Verdelet : sa convalescence lui donna du loisir. Il en profita pour composer un poëme d'opéra, intitulé les *Muses galantes*. Restait la musique à faire : il s'enferme sous ses rideaux, et improvise des chants qu'il dit fort beaux, mais dont il ne resta pas une note à son réveil. Ses protecteurs eurent pitié de sa position : ils le placèrent auprès du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise (1743). Rousseau, dans ses *Confessions*, dit que ce fut à titre de secrétaire : il rapporte même plusieurs circonstances où il déploya en public, et devant le sénat de Venise, un caractère officiel. La vanité seule a pu dicter à notre philosophe les pages dont il est question. La plus simple connaissance des usages et des formes diplomatiques observés alors ne permet pas de croire qu'un étranger, qui ne tenait pas sa nomination du ministre, et qui lui était même entièrement inconnu, ait jamais pu représenter le roi de France, ni même parler en son nom devant une puissance étrangère. Il est à la connaissance particulière de l'auteur de cette notice, qu'un jour, au milieu d'un grand repas, chez madame d'Epinay, Jean-Jacques parlait avec complaisance de son importance et de ses actes d'autorité à Venise. Il ne manqua pas d'ajouter une forfanterie qu'il a consignée dans ses *Confessions* : savoir que c'était peut-être à ses bons avis que la maison de Bourbon était redevable de la conservation du royaume de Naples. Lorsqu'il eut terminé ce long récit, un ancien diplomate lui représenta fort sèchement qu'il n'avait pu remplir aucune fonction publique à Venise, étant simple secrétaire de l'ambassadeur, et non de l'ambassade. Rousseau rougit beaucoup, et se tut (826). Après le dîner, il s'efforça de multiplier les attentions et les égards envers l'homme qui venait de l'humilier aussi cruellement. C'était son habitude. Madame d'Epinay, qui l'aimait et l'estimait alors, était au supplice. Elle fit de vifs reproches à l'auteur de cette scène, qui, pour toute réponse, lui dit d'un ton prophétique : « Vous connaîtrez un jour l'homme que « vous défendez présentement ! » Jean-Jacques nous avoue lui-même que le plus sot orgueil lui avait tellement tourné la tête, qu'il prétendit s'asseoir à la même table que le duc de Modène, lorsque les gentilshommes mêmes de l'ambassade ne comptaient pas y prendre place. Le comte de Montaigu lui donna son congé. De ce moment, Rousseau résolut de mener une vie indépendante; et il pensa que Paris était la seule ville qui pût lui en offrir les moyens. Il en reprend donc la route (1745), et va descendre à ce petit hôtel garni de la rue des Cordiers, qu'il avait habité à son premier voyage. Cette auberge obscure renfermait, en qualité de ser-

(826) Lui-même convient dans la lettre qu'il écrivit le 8 août 1744, de Venise, à M. du Theil, alors premier commis des affaires étrangères (lettre dont j'ai l'original et qui a paru en 1817 dans l'édition des œuvres de Rousseau, par Lefèvre et Deterville), qu'il était *domestique* chez M. de Montaigu. Cette lettre peint très-bien le peu de considération qu'avait pour lui l'ambassadeur. (De Sévélinges.)

vante, une créature dépourvue de tout ce qui pouvait fixer les regards et captiver le cœur d'un homme; et ce fut pourtant cette créature qui exerça, pendant trente-trois ans, l'influence la plus constante, la plus impérieuse, sur tous les instants de l'existence d'un homme qui prétendait lui-même influer sur son siècle. On voit qu'il s'agit ici de la fameuse Thérèse Levasseur. Elle avait alors vingt-quatre ans, et Rousseau trente-trois. Il ne respira plus que pour elle. Il entreprit son éducation; et c'est de lui-même que l'on sait que jamais il ne put lui apprendre à bien lire, et, ce qui est bien plus surprenant, à connaître un seul chiffre, les heures d'un cadran et les douze mois de l'année. Les moments qu'il ne consacrait pas à sa Thérèse, il les employait à terminer son opéra des *Muses galantes*. Il eut l'audace d'inviter Rameau à une répétition de cet ouvrage, qui eut lieu chez M. de La Pouplinière. Ce grand harmoniste n'eut besoin que d'entendre quelques morceaux, pour se persuader et déclarer que les uns ne pouvaient être que d'un homme consommé dans l'art, et les autres d'un ignorant qui ne savait pas même la musique. Les explications données par l'auteur ne satisfirent point Rameau, qui le traita de pillard sans talent et sans goût. Le duc de Richelieu ne retira cependant point sa protection au pauvre musicien génevois. Il lui donna la commission très-délicate de revoir, paroles et musique, la *Princesse de Navarre*, petite pièce jouée d'abord à l'arrivée de la Dauphine, le 23 février 1745, et que Voltaire et Rameau venaient de retoucher rapidement pour la remettre au théâtre au mois de décembre suivant. Jean-Jacques y perdit entièrement ses peines, quoiqu'il eût encore emprunté une ouverture et quelques airs à des compositeurs italiens. Cette seconde chute acheva de le décourager : il renonça au théâtre, et se trouva trop heureux d'entrer comme commis à neuf cents francs, chez M. Dupin, fermier général, mari de la dame dont il a déjà été question dans cet article. Il avait mis sa Thérèse dans une petite chambre de la rue Saint-Jacques, où il allait, tous les soirs, souper avec elle. Le terme de sa première grossesse arriva : il la plaça chez une sage-femme de la Pointe Saint-Eustache, où elle accoucha.

« L'enfant, par l'ordre exprès de celui qui a écrit de si belles pages sur l'obligation où sont les mères de nourrir, fut porté aux Enfants-Trouvés. L'année suivante, le même expédient fut employé, et ce ne fut pas la dernière fois. Il semble se reprocher, dans ses *Confessions*, ce mépris d'un devoir sacré; et dans un autre de ses écrits (*les Rêveries du promeneur solitaire*), il ose tenter de se justifier par cette supposition insensée : « Ce que Mahomet fit de Séide *n'est* « *rien* auprès de ce qu'on aurait fait de mes « enfants à mon égard. » C'est à la même époque (1748) qu'il faut placer le commencement de la liaison de Rousseau avec deux femmes auxquelles il a consacré tant de pages de l'histoire de sa vie : l'une est Madame d'Epinay, et l'autre, sa belle-sœur, la comtesse d'Houdetot. Ces connaissances n'étaient qu'agréables : il en fit d'autres qui lui furent utiles. La conversation de Diderot, de d'Alembert et de Condillac, ranima en lui cet amour des lettres que semblaient avoir éteint l'extrême inconstance de ses goûts et la continuelle agitation de sa vie. Il forma le projet de publier, avec Diderot, un journal intitulé : le *Persiffleur*. La première feuille parut ; et ce fut la seule. Ses nouveaux amis l'enrôlèrent dans l'*Encyclopédie*. On le chargea des articles de musique, qu'il fit vite et *très-mal*. C'est lui-même qui le dit ; et l'on ne peut le démentir. Mais il les reprit ensuite et les acheva plus tard. Il était dans toute la première chaleur de son amour ou plutôt de sa passion pour Diderot ; car chez lui tout était passion. Lorsque la *Lettre sur les aveugles* fit mettre ce philosophe au donjon de Vincennes, la tête faillit en tourner à Jean-Jacques. Il écrivit à Madame de Pompadour en faveur de son ami. Dès que le prisonnier obtint la permission de recevoir des visites, Rousseau vole à Vincennes. Ce fut dans une des courses fréquentes qu'il y faisait, que s'opéra en lui cette révolution qui lui fit prendre tout à coup un vol si élevé.. Il avait emporté le *Mercure de France;* en le parcourant, il tomba sur cette question proposée par l'académie de Dijon : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* « A l'instant, dit-il, je vis « un autre univers, et je devins un autre « homme. » Il a consigné le détail de tout ce qu'il éprouva, dans une de ses quatre lettres à M. de Malesherbes. Il avait alors trente-sept ans. Quand il arriva à Vincennes, il avait déjà écrit au crayon sa *Prosopopée de Fabricius*. Il montra ce morceau à Diderot, qui l'exhorta à donner l'essor à ses idées. Mais il avait déjà pris son parti sur la manière d'envisager la question. L'anecdote vulgaire qui attribue son choix aux conseils de Diderot, paraît donc plus que douteuse. Rousseau avait-il besoin d'être excité à soutenir une thèse paradoxale ? Le prix lui est décerné par l'académie de Dijon : sa cervelle n'y tient plus ; et, de ce moment, il forme la résolution de « rompre brusquement en « visière aux maximes de son siècle. » Cet aveu peut servir d'explication à la conduite du reste de sa vie. Déjà il avait cessé de faire mystère de sa liaison avec Thérèse Levasseur : ils s'étaient établis ensemble à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle Saint-Honoré (827). Son traitement avait été porté à douze cents francs par M. Dupin : il était au comble du bonheur. Il craignait apparemment que des enfants ne le troublassent. Thérèse lui en donna trois successive-

(827) Cet hôtel existe encore aujourd'hui. (M. DE SÉVÉLINGES.)

ment: il les fit porter aux Enfants-Trouvés, comme les deux premiers. La fortune semblait vouloir lui sourire. M. de Francueil (fils de M. Dupin), devenu receveur général des finances, le nomma son caissier. La garde d'un trésor troublait le sommeil de Jean-Jacques; il pria son bienfaiteur de le soulager d'un poids au-dessus de ses forces. Mais il fallait vivre, et faire vivre Thérèse et sa mère: il se fit annoncer comme copiste de musique, à tant la page. Sa copie était assez nette, mais très-incorrecte ; il ne le dissimule pas. Cependant les pratiques abondèrent chez lui. On lui offrait le triple et le quadruple de ce que valait son travail. Il n'accepta jamais que ce qui lui était rigoureusement dû: et c'est dans le temps même où il refusait fièrement des bienfaits, qu'il commit une bassesse pour s'approprier sept livres dix sous ! On trouve, dans ses *Confessions*, l'histoire de ce billet d'opéra qu'il accepta pour aller le revendre. Ayant sans cesse le papier réglé sous la main, l'envie prit, ou reprit à l'humble copiste de se placer au rang des compositeurs. Son *Devin de Village* fut promptement achevé ; mais le souvenir de la chute de ses *Muses galantes* lui fit craindre de donner le nouvel ouvrage sous son nom. Duclos le tira de peine : il eut recours à des hommes puissants, qui firent placer le *Devin* sur le répertoire de la cour, alors à Fontainebleau (1752). Rousseau, flatté de cette distinction, renonce à l'anonyme. Il vole à Fontainebleau, et se montre à la répétition. Le lendemain était le jour décisif : l'intendant des menus-plaisirs l'installe dans sa loge. Il n'y est pas plutôt que, malgré lui, il fait des réflexions sur l'excessive négligence de sa toilette, qui était non-seulement simple, mais malpropre. Bientôt paraît le roi, et tout ce que la cour avait de plus brillant. Le succès fut complet. Le premier gentilhomme de la chambre fait prévenir l'auteur que le roi a daigné exprimer le désir qu'il lui fût présenté. Le citoyen de Genève s'effraie de l'honneur qui l'attend, et du remercîment qu'il faudra faire au monarque : il prend la fuite, et retourne à Paris. Tout entier à la carrière où il venait d'entrer, il publie sa *Lettre sur la musique française*. Elle produisit beaucoup d'effet: mais il est permis de douter, malgré l'assertion de l'auteur, que, sans la diversion que fit cette brochure, une révolution eût éclaté dans l'Etat, agité par les querelles du parlement et du clergé. Rousseau, enivré de ce petit triomphe musical, se flatta d'y joindre une couronne littéraire Il donna aux Français sa comédie de *Narcisse* : elle tomba tout à plat. Il la fit imprimer, avec une préface qui vaut mieux que la pièce. L'académie de Dijon avait des droits à son souvenir: elle proposa pour prix de cette année (1753), l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*. Cette question offrait au citoyen de Genève l'occasion précieuse d'exposer ses principes favoris. Il court s'enfoncer dans la forêt de Saint-Germain, compose son discours, et trouve à peine des lecteurs. La dédicace de ce discours aux magistrats de Genève est un chef-d'œuvre de diction, de convenance et de profondeur. Quant au discours, c'est une déclamation sombre et véhémente, où l'auteur fait, plus que partout ailleurs, le roman de la nature et la satire de la société. Un voyage inattendu lui offrit une agréable distraction: c'était celui de Genève, où le conduisit un de ses anciens amis. Il passe par Chambéry pour y revoir celle que, si longtemps, il avait appelée sa *petite maman*. Il retrouve Madame de Warens, et reconnaît difficilement celle que la misère dévorait. A peine offre-t-il quelques secours à cette femme trop généreuse qui avait recueilli et soutenu sa jeunesse. Dans la suite, il se reproche vivement cette insensibilité. Arrivé à Genève, il se livre à l'enthousiasme républicain qui l'y avait amené: ce sont ses expressions.

— Il brûlait du désir de redevenir *citoyen*: il avait abjuré la secte de Calvin pour la religion catholique; il abjura cette fois la religion catholique pour la secte de Calvin. Nul autre projet ne souriait plus à son imagination que celui de finir ses jours dans sa petite république; il allait y appeler sa Thérèse : tout à coup, il réfléchit que Voltaire est établi à Genève, que tôt ou tard cet homme célèbre y introduira le ton et les mœurs de Paris; et dans la crainte de ce danger, c'est à Paris même qu'il retourne. Il y retrouva M^me^ d'Epinay, l'amie la plus sincère qu'il eût à cette époque. Elle l'avait souvent entendu vanter les charmes de la campagne: elle fit construire, exprès pour lui, dans la vallée de Montmorency, cette maison solitaire, si connue sous le nom de *l'Ermitage*. Ce fut le 9 avril 1756, que Rousseau alla s'y installer avec ses deux indignes *gouverneuses*, c'était ainsi qu'à trop juste titre ses amis et lui avaient surnommé la mère et la fille Levasseur. Son premier soin fut de se tracer un plan de vie uniforme: ses matinées furent consacrées à la copie de la musique, et ses après-dîners à la promenade et au travail, qui, pour lui étaient la même chose. Plusieurs ouvrages l'occupaient à la fois : les *Institutions politiques* dont il tira depuis son *Contrat social*, et l'extrait des volumineux écrits de l'abbé de Saint-Pierre. Il eût paru naturel de conjecturer que le loisir et la solitude devaient tellement mettre en évidence la stupidité et la bassesse d'inclination de Thérèse, que les yeux de son vieil adorateur ne pouvaient enfin manquer de s'ouvrir. Le contraire arriva : quand il se vit seul avec la créature dont depuis douze ans il portait les honteuses chaînes, il la trouva plus attrayante et plus aimable que jamais. Il lui donnait cependant des rivales, mais en imagination. Non content de se retracer le souvenir de toutes les femmes, qui avaient fait battre son cœur dans sa jeunesse, sa tête, dit-il lui-même, était pleine d'un *sérail de houris*. Dans ce délire érotique, les images et les sentiments que lui fournissent ses souvenirs, lui servent d'éléments, pour la composition de la *Nouvelle*

Héloïse. Que ne s'en tint-il à ces chimères innocentes ! Mais il vit la comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Epinay ; et cette femme, dont il nous a laissé un portrait peu séduisant, lui inspira une passion qui dégénéra en aliénation mentale. Un attachement ancien, qui n'était plus un secret pour personne, la liait au marquis de Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*. Cette considération, non plus qu'aucune autre, ne peut ramener le calme, dans l'esprit d'un philosophe de quarante-cinq ans. Tout être qui semblait contrarier ou même désapprouver sa passion devint pour lui l'objet d'une haine aveugle. Au premier rang, se trouvait Mme d'Epinay, sa bienfaitrice. « Elle feignait, dit-« il, de ne rien voir, de ne rien soupçonner, « mais elle assouvissait son cœur par ses « yeux de rage et d'indignation : elle acca-« blait sa belle-sœur d'outrages. » Pour confondre, par un seul exemple, toutes ces conjectures chimériques, continuellement créées par l'imagination ombrageuse de cet amant furieux, il suffit de citer ce que Mme d'Epinay à cette époque même écrivait très-confidentiellement à Grimm : « Thérèse est « venue plusieurs fois me porter ses plain-« tes ; mais je l'ai toujours fait taire. Sur « quel fondement en effet, une fille jalouse, « bête, bavarde et menteuse, ose-t-elle ac-« cuser ma belle-sœur, femme étourdie, con-« fiante, inconsidérée, mais franche, honnête « et très-honnête, bonne au suprême degré « de bonté ? J'aime mille fois mieux croire « que Rousseau s'est tourné la tête tout « seul, sans être aidé de personne, que de « supposer que Mme d'Houdetot s'est réveillée, « un beau matin, coquette et corrompue. » Grimm, que Jean-Jacques regardait, comme le plus acharné de ses ennemis, se contente de répondre à Mme d'Epinay : « Vous pre-« nez les amours de Rousseau bien au tragi-« que : il faudra bien que la raison lui re-« vienne. Quand on est sans espérance (et il « ne peut en avoir), la tête ne tourne ja-« mais tout à fait. » Grimm ne se doutait pas que les amours dont il plaisantait pussent être au moment de prendre une tournure tragique. Le marquis de Saint-Lambert était à l'armée d'Hanovre, il reçoit une lettre anonyme, où on lui apprend que Mme d'Houdetot, au mépris des serments qu'il a reçus d'elle, ne vit plus que pour Rousseau. Il envoie cette lettre à la comtesse ; et c'est à Rousseau même qu'elle s'adresse pour découvrir le calomniateur. Il s'écrie hardiment que cette lettre infâme ne pouvait être que de Mme d'Epinay ; elle était de lui, suivant Marmontel, qui rapporte ce fait dans ses *Mémoires*, et qui, longtemps après la mort de Rousseau, le racontait encore avec la certitude de ne dire que la vérité.

Ce même fait nous a été affirmé par un homme qui, comme Marmontel, avait été à portée de s'en instruire, et qui, ainsi que lui, était incapable d'y substituer un mensonge. Saint-Lambert revient en France : il traite Rousseau avec dureté, avec mépris ; il cherche toutes les occasions de l'humilier. Qui nous l'apprend ? Jean-Jacques lui-même ; ce Jean-Jacques qui, si fier en d'autres circonstances, rampait devant l'homme qu'il avait offensé, au point de n'oser interrompre une lecture pendant laquelle son rival se mit dédaigneusement à dormir. « Saint-Lambert, ajoute Jean-Jacques, eut la « *générosité* de n'exercer ses *vengeances* que « dans le tête-à-tête. » Mais un châtiment plus sensible attendait le coupable. Il le trouva dans la froideur de madame d'Houdetot à son égard. Elle lui fit défense de la voir et de lui écrire. Privé des consolations dont il était redevable à l'amitié compatissante de la comtesse, sa fureur contre madame d'Epinay se rallume avec une nouvelle force. Il lui écrit nettement que c'est elle qu'il soupçonne d'être l'auteur de la lettre anonyme qui avait produit un si fâcheux éclat. Enfin, il lui déclare qu'il ne peut plus habiter une maison dont elle est la maîtresse ; et, quelques jours après, quoique ce fût au cœur de l'hiver, il quitte l'*Ermitage*, après vingt mois de séjour. Il se retire dans une petite maison dite *Mont-Louis*, à Montmorency ; et là, il ne voit plus que piéges et qu'embûches tendus autour de lui, par madame d'Epinay, Grimm et Diderot, enfin, par toute la société habituelle du baron d'Holbach, que, de son nom, il appelait la *coterie holbachique*. Diderot fut, de ses anciens amis, celui pour lequel il conserva le plus longtemps un reste d'affection. Voici, au rapport de Diderot lui-même, l'aventure qui les divisa. Accablé des mépris de Saint-Lambert, Jean-Jacques consulte Diderot sur les moyens de l'apaiser. Diderot lui conseille d'écrire au marquis, et, au lieu de dissimuler ses torts, de lui avouer franchement sa passion pour madame d'Houdetot, en protestant de ses efforts pour l'étouffer. Jean-Jacques jure d'obéir ; et quelques jours après, il annonce à Diderot qu'il se sent bien soulagé d'avoir écouté son avis. Diderot rencontre Saint-Lambert ; il veut l'attendrir sur le noble procédé de Rousseau ; il trouve un homme furieux. Bien loin d'avoir rempli la promesse qu'il avait faite à son ami, Jean-Jacques n'avait adressé à Saint-Lambert qu'un long sermon sur les sentiments coupables qu'il entretenait pour la comtesse. Tout étourdi de cette découverte, Diderot court demander une explication à Jean-Jacques, qui le traite d'indiscret, de traître, et le met à la porte. Le lendemain, Diderot écrivit à Grimm la lettre qui commence par ces mots : « Cet homme est un « forcené, » etc. Lorsque Rousseau apprit que ces deux personnages continuaient d'avoir quelques relations avec la mère de Thérèse, il ne doute plus qu'il ne se tramât quelque noir complot contre lui. La cause de ces relations n'était cependant ignorée que de lui seul ; la vieille madame

Levasseur recevait une pension de Grimm et de Diderot (828). Quelque peu considérable que fût le déplacement de Jean-Jacques, il l'avait mis dans le cas de faire de nouvelles connaissances. Les premières, ce qui est assez remarquable, furent des ecclésiastiques, tels que plusieurs Oratoriens et le curé de Groslay, qui avait été lié avec Jean-Baptiste Rousseau. Des personnages d'une plus haute importance lui témoignèrent un intérêt particulier. M. de Malesherbes, alors directeur de la librairie, lui faisait venir sous son contre-seing, les épreuves de sa *Nouvelle Héloïse*, qui s'imprimait en Hollande. Enfin, le maréchal de Luxembourg lui donna un appartement au petit château de Montmorency. Le prince de Conti ne dédaigna pas de lui rendre visite. Rousseau confesse qu'il fut extrêmement sensible à cet honneur inespéré : mais peu s'en fallut, et c'est lui qui en convient encore, qu'il ne s'érigeât en rival de ce prince. A cinquante ans, et sa folle passion pour madame d'Houdetot à peine guérie, il en conçut une autre pour la comtesse de Boufflers, objet très-connu des hommages de S. A. S. On lui fit apercevoir le danger, et il s'arrêta au bord de ce nouveau précipice. Ce n'était pas toutefois manque de confiance dans ses moyens de plaire. Parle-t-il du succès de sa *Julie*, qui parut cette même année (1759), il s'écrie aussitôt : « Il « y avait peu de femmes, même dans les « hauts rangs, dont je n'eusse fait la con- « quête, si je l'avais entrepris. » Ce fut cependant à ce moment même qu'il commença à déchoir dans les bonnes grâces de la maréchale de Luxembourg. Il en accusa le chevalier, alors abbé, de Boufflers, dont l'esprit sémillant et les continuelles gentillesses faisaient ressortir ce qu'il veut bien appeler sa *balourdise*. Nous avons entendu quelquefois le chevalier lui-même parler de ses fréquentes rencontres avec Jean-Jacques. Après avoir cherché, un jour, à définir cette audace dans la pensée, formant un si singulier contraste avec cette gaucherie dans les manières, qui rappelait Lafontaine : « En un mot, nous dit-il, c'était le « *bonhomme méchant*. » La sensibilité de Jean-Jacques peut, du moins, être mise en doute, quand on remarque l'indifférence avec laquelle il apprit l'inutilité des recherches que fit faire madame de Luxembourg pour retrouver les enfants qu'il avait envoyés à l'hospice. Il était beaucoup plus empressé de voir paraître son *Émile*, pour lequel il avait traité avec le libraire Duchesne, qui faisait imprimer l'ouvrage en Hollande. Enfin *Emile* fut mis au jour. Une fermentation sourde aurait dû faire pressentir à l'auteur le sort qui l'attendait. Mais les épreuves d'*Emile* étaient arrivées en France sous le couvert de M. de Malesherbes ; et ce magistrat les avait corrigées lui-même. Rousseau se croyait en sûreté : tout à coup le prince de Conti le fait avertir qu'il est décreté de prise de corps par le parlement.

« Le maréchal de Luxembourg facilite son évasion : il passe en Suisse (1762). A peine arrivé à Yverdun, il apprend qu'*Emile* vient d'être brûlé à Genève, par la main du bourreau, et que l'auteur y est décreté de prise de corps, comme il l'est à Paris. Il se flatte, du moins, d'avoir un asile sûr à Yverdun, mais le sénat de Berne menace, et le philosophe est encore obligé de fuir. On lui offre une retraite dans la principauté de Neufchâtel : mais elle appartient au roi de Prusse; et Jean-Jacques se rappelle qu'au-dessous du portrait de Frédéric, il a écrit ce vers :

Il pense en philosophe et se conduit en roi.

« Or, dit-il fort naïvement, ce vers qui, sous « toute autre plume, eût fait un assez bel « éloge, avait sous la mienne un sens qui « n'était pas équivoque. J'avais encore « aggravé ce premier tort par un passage « de l'*Emile*, où, sous le nom d'Adraste, « roi des Dauniens, on voyait assez qui « j'avais en vue. » Tout considéré, notre philosophe alla s'établir à Motiers, avec une pleine confiance dans la magnanimité du souverain qu'il avait offensé, et se disant pour s'enhardir : « Quand Jean-Jac- « ques s'élève à côté de Coriolan, Frédéric « descendra-t-il plus bas que le général « des Volsques ? » L'écrivain fugitif eut le bonheur de trouver un protecteur puissant dans le gouvernement même de Neufchâtel. C'était Georges Keith, plus connu sous le nom de milord Maréchal. Comblé de bontés, et même de bienfaits par ce noble vieillard, il paraît ne les avoir payés dans la suite que d'ingratitude, et nous ne pouvons qu'adopter ici ce qui a été dit sur ce sujet par un de nos collaborateurs (829). Rousseau consentit, pendant quelque temps, à jouir de sa tranquillité. Revêtu de l'habit arménien, on le voyait en caftan et en bonnet fourré, assis devant sa porte, un coussin sur ses genoux, et travaillant à faire des lacets, métier qu'il avait substitué à celui de copiste de musique. Mais il reprit bientôt la plume : ce fut pour répondre au *Mandement de l'archevêque de Paris*. Que ne s'en tint-il à cet écrit ! Mais il avait sur le cœur le décret du conseil de Genève : non content de sa renonciation publique au droit de bourgeoisie, il lança contre ses adversaires les *Lettres écrites de la montagne*. Elles servirent de signal à un orage dont Rousseau est fortement accusé d'avoir beaucoup exagéré la violence. Il prétend que, non content de lui jeter des pierres dans la rue, à l'instigation du pasteur du lieu, les habitants ouvrirent un siége en forme devant sa demeure. Il cite en témoignage le tas de pierres qui couvraient ses fenêtres ; mais, très-récemment encore, on

(828) Voyez les *Mémoires de Mme d'Epinay*, t. II, p. 328.

(829) Allusion à l'article *Keith*, de la *Biographie universelle* de Michaud.

a fait, parmi les gens âgés du pays, une enquête, d'où il résulterait que, pour rendre ses ennemis odieux, ce serait Jean-Jacques lui-même qui aurait disposé toutes ces pierres de manière à confirmer les dépositions. On peut penser du moins qu'il s'en rapporte trop facilement aux fables de sa gouvernante, qui voulait quitter un lieu où elle s'ennuyait. Le ministre Montmollin fit observer dans le temps, comme un fait concluant, qu'il n'y eut pas une vitre de cassée, quoique Rousseau ait dit le contraire. Décidé à quitter le pays, il avait plusieurs retraites à choisir; mais il tenait à rester en Suisse. La petite île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, détermina promptement le choix de son nouveau séjour. Le genre de vie qu'il y menait, convint si parfaitement à ses goûts, qu'il fit très-sincèrement le vœu que cette étroite enceinte lui fut donnée pour prison. Bien plus : il en adressa la demande formelle au sénat de Berne. Pour toute réponse, il reçoit l'ordre d'évacuer dans les vingt-quatre heures, l'île et tout le territoire de Berne. Il obéit, laisse sa Thérèse dans l'île pour garder ses livres et ses papiers, et se met en route pour Berlin, où l'appelait le bon milord Maréchal. Mais, comme il l'a dit lui-même, croyant partir pour la Prusse, il partit pour l'Angleterre (830). C'est ici (29 octobre 1768) que se termine la série d'événements rapportés dans les *Confessions* (831). »

CHAPITRE III.

Jugement de madame d'Epinay, de Grimm, de Diderot, sur J.-J. Rousseau.

I. — Jugement de madame d'Epinay. — *Lettre à Grimm* (832). — «Rousseau n'est plus a mes yeux qu'un nain moral monté sur des échasses. Il vint hier au soir dans mon appartement: « Ma bonne amie, me dit-il, il faut que « je vous confie une chose que vous ne désap- « prouverez pas cette fois. — Voyons. — Je « vais demain de grand matin à Paris, chez « Diderot; je veux le voir, passer vingt- « quatre heures avec lui, et expier, si je « puis, le chagrin que nous nous sommes « faits mutuellement. »

« Je lui dis que j'approuvais fort cette résolution; mais que j'aurais désiré qu'il l'eût prise un peu plus tôt. Alors il m'a conté l'histoire de cette lettre d'une manière si louche, que j'en ai conclu que cette réconciliation n'était qu'un prétexte pour éviter la présence du marquis, dont l'intimité avec la comtesse lui cause un chagrin qu'il ne lui est pas possible de dissimuler. Il me faisait pitié, et mes propos s'en ressentaient; j'y mettais plus de consolation que de fermeté. J'avais entamé un fort beau discours très-touchant, à ce qu'il me semblait, lorsque tout à coup il m'interrompit pour me demander si je n'avais pas un porte-feuille à lui prêter pour emporter sous son bras. Cette demande me parut étrange. « Eh! pourquoi « donc faire, lui dis-je, pour un jour?... — « C'est pour mon roman, » me répondit-il, un peu embarrassé. Je compris alors le motif de son grand empressement à voir Diderot. « Tenez, lui dis-je sèchement, voilà un porte- « feuille; mais il est de trop dans votre « voyage, il vous en fait perdre tout le « fruit. »

« Il rougit et entra dans une fureur inconcevable; je lui dis les choses les plus fortes sur les sophismes absurdes qu'il me débitait pour justifier une démarche que j'aurais pu trouver toute simple, s'il n'avait pas voulu la colorer d'un motif qui n'était pas le véritable. Je lui dis, entre autres choses, qu'à force de vouloir soutenir le rôle d'homme singulier, qui ne lui était jamais dicté par son cœur, mais seulement par je ne sais quel système de vanité et d'amour-propre, il deviendrait faux par habitude. Il se mit à pleurer comme un enfant, en me disant qu'il voyait bien que je ne l'aimais plus. Je lui ai répondu que jamais je ne lui ai donné tant de preuves du contraire. Enfin ses pleurs ont tari, et il est sorti de ma chambre plus en colère qu'affligé..... »

Lettre à madame d'Houdetot. — « Vous me connaissez assez, ma chère sœur, pour savoir que je n'ai pas besoin d'être exhortée à l'indulgence; si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'en avoir trop, et trop indistinctement avec tout le monde. Rousseau m'a manqué essentiellement cet été, en me soupçonnant de procédés odieux et infâmes à son égard et au vôtre. Plus ses soupçons étaient extravagants et sa conduite impertinente, et moins j'y faisais attention; je me contentais de le gronder de temps en temps avec l'amitié qu'il a toujours éprouvée de ma part. Mais j'ai été fort étonnée d'apprendre, par une lettre qu'il m'a montrée dans un moment de dépit et d'inadvertance, qu'en même temps qu'il me demandait en pleurant pardon de ses torts avec moi, et qu'il m'assurait qu'il ne suffisait pas de sa vie pour les réparer, il répétait à son ami M. Diderot les mêmes accusations dont le souvenir lui causait un repentir si amer auprès de moi, et souffrait que M. Diderot lui marquât une mauvaise opinion de moi. Cette duplicité, qui a duré près de deux mois, m'a révoltée; il n'y a là-dedans que le premier moment de pardonnable. J'ai su, depuis mon séjour ici,

(830) Après diverses aventures, Rousseau termina sa vie d'une manière mystérieuse. Les uns disent que sa mort fut le résultat d'un accident, les autres qu'il se suicida. Madame de Staël croyait cette dernière opinion plus fondée que la première. — On trouvera du reste des détails étendus sur J.-J. Rousseau dans le remarquable travail que M. Saint-Marc-Girardin publie maintenant dans la *Revue des Deux-Mondes*.

(831) Cette analyse des *Confessions* a été faite par M. de Sévélinges pour la *Biographie universelle* de Michaud.

(832) Il ne faut pas perdre de vue que ces lettres sont relatives aux relations de Rousseau avec madame d'Houdetot, à la lettre anonyme écrite à Saint-Lambert et à toutes les suites de cette affaire. — Les auteurs de ces lettres appartenaient tous au parti philosophique et ne sont pas suspects.

que M. Grimm avait rompu tout commerce avec lui, et je suis bien sûre qu'il ne s'est point porté à une telle extrémité sans des raisons très-graves. Malgré tout cela, je vous assure que Rousseau aurait pu rester tranquille à l'Ermitage.

« Voici ce qui s'est passé depuis : A mon arrivée ici, je trouve une lettre de lui dans laquelle il me reproche de vous avoir excitée, vous et Diderot, pour le presser de faire le voyage avec moi. —« Pourquoi, me dit-il, « tant de détours, d'intrigues et d'artifices ? » Toute sa lettre était sur ce ton-là. Il me demande pardon de ses soupçons, dont, ajoute-t-il, il n'est pas le maître. Je lui réponds que cette lettre ne s'accordait pas avec le repentir qu'il m'avait marqué précédemment ; qu'il y avait là-dessous quelque chose de singulier ; qu'on ne passait point sa vie à soupçonner et injurier ses amis, et qu'il abusait de la patience que mon amitié pour lui m'avait jusqu'à présent donnée. Pendant que ma lettre va à Paris, mon concierge me mande que M. Rousseau l'avait chargé de prendre mes ordres au sujet de mes meubles, parce qu'il voulait quitter son habitation. Je donne mes ordres purement et simplement, au cas que M. Rousseau quittât. Peu de jours après je reçois une lettre de l'ermite, en réponse à la mienne, et dans laquelle, sans autre explication, il rompt absolument avec moi, et me dit que toute amitié était éteinte entre nous ; puis il ajoute : « J'ai voulu quitter l'Ermitage, et je le de« vais ; mais mes amis m'en ont empêché, et « j'y resterai jusqu'au printemps, si vous y « consentez. » J'avoue, ma chère sœur, que la duplicité de cet homme m'a fait peur, car je n'aurais peut-être pas pris garde à l'impertinence ; mais je n'ai pas voulu donner un consentement qui eût pu par la suite devenir captieux. Je lui ai donc répondu : « Puisque vous avez voulu quitter l'Ermi« tage et que vous le deviez, je suis étonnée « que vos amis vous y aient retenu ; pour « moi, je ne consulte jamais les miens sur « mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous « dire sur les vôtres. » Voilà, ma chère sœur, tout ce qui s'est passé, dont je suis très-aise que vous soyez instruite ; cependant je ne vous en aurais rien dit, si vous ne m'en eussiez pas parlé. Ce que je puis faire de mieux pour ma santé, c'est d'oublier ces tristes aventures, que je voudrais bien pouvoir n'appeler que folies, et me tromper sur le caractère. On me mande aujourd'hui que Rousseau a quitté l'Ermitage, et qu'il s'est établi à Montmorency. J'en suis fâchée pour lui ; mais ce n'est pas moi qui en suis cause. . . . . »

II. — Jugement de Grimm. — *Lettre à madame d'Epinay*, — « Voici une des plus heureuses journées que j'aie pu avoir sans vous. J'ai dîné chez madame votre mère avec M. d'Epinay, qui est arrivé en bonne santé ; après quoi j'ai reçu vos deux lettres. Une seule chose m'a troublé et a gâté absolument ma satisfaction, c'est ce que vous m'apprenez de nouveau au sujet de ce monstre de Rousseau. Vous ne sauriez croire quel effet font sur moi de pareilles horreurs ; elles ébranlent toute ma machine et me laissent des impressions profondes. Tâchons d'effacer le souvenir de ses infamies. Il faut que nous nous chargions de faire vivre la vieille mère Levasseur ; il ne la met pas à la porte, il n'a garde ; mais il se conduit avec elle de façon qu'elle préférerait de mendier son pain dans la rue à rester avec lui. »

Lettre à madame d'Epinay. — « Faites le bien comme vous avez coutume de faire, et ne me parlez plus de votre diable de sophiste, qui ne voit jamais les choses que d'un œil. . . . . »

Autre lettre à la même. — « Il y a quelque temps qu'elle (833) mandait à Saint-Lambert que Rousseau était fou. « Il faut que cela « soit bien fort, disait-il, puisqu'elle s'en « aperçoit ! » Vous avez parlé comme un ange à Rousseau, le jour de son départ pour Paris ; sa conversation est à imprimer. Si vous lui eussiez toujours parlé sur ce ton là, vous lui auriez épargné bien des chagrins ; mais je crains que sa folie ne soit trop avancée pour qu'on puisse espérer de le revoir jamais heureux et tranquille. La demande du porte-feuille m'a fait sauter jusqu'aux nues. Il faut être bien sot pour être faux et vouloir faire des dupes. » . . . . . .

. . . . . .

Lettre de Grimm à Diderot. — « Tenez, mon ami, lisez et apprenez enfin à connaître l'homme. Vous trouverez ci-joint une pièce d'éloquence que m'adressa Rousseau avant le départ de madame d'Epinay ; j'avais évité d'y répondre directement, sentant bien que ce que j'avais à lui dire occasionnerait nécessairement une rupture et un éclat ; mais il m'y force aujourd'hui, en me pressant de lui répondre ; et avec un homme de ce caractère il ne faut pas tergiverser. Je me garderai bien de communiquer sa lettre à madame d'Epinay ; je craindrais, dans l'état où elle est, qu'une ingratitude aussi monstrueuse ne lui fît une trop forte impression ; mais je ne lui cacherai pas cependant qu'elle n'a plus rien à ménager avec un si grand fourbe. Je vous envoie aussi la copie de la seconde réponse que je lui ai faite, et que je viens de lui envoyer par un exprès. Je vais courir pour votre affaire ; je ne fermerai ma lettre qu'en rentrant ce soir, et je vous manderai le résultat de ma visite. Bonjour, mon cher Diderot. A quels hommes, grand Dieu, donne-t-on, dans le monde, le nom de philosophes (834) ! . . . . . »

Lettre de Grimm à Rousseau. — « J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter de répondre positivement à l'horrible apologie que vous m'avez adressée. Vous me pressez, je ne consulte plus que ce que je me dois à moi-même et ce que je dois à mes amis, que

(833) Madame d'Houdetot.
(834) Il ne faut perdre de vue que c'est l'intime ami de Diderot qui parle ainsi !

vous outragez. Je n'ai jamais cru que vous dussiez faire le voyage de Genève avec madame d'Epinay; quand le premier sentiment vous aurait engagé à vous offrir, elle, de son côté, devait vous en empêcher, en vous rappelant ce que vous devez à votre situation, à votre santé et à ces femmes que vous avez entraînées dans votre retraite; voilà mon opinion. Vous n'avez pas eu le premier sentiment, et je n'en ai point été scandalisé. Il est vrai qu'ayant appris, à mon retour de l'armée, que, malgré toutes mes représentations, vous aviez voulu partir pour Genève, il y a quelque temps, je n'ai plus été étonné de la surprise de mes amis de vous voir rester, lorsque vous aviez une occasion si naturelle et si honnête pour partir. Je ne connaissais pas alors VOTRE MONSTRUEUX SYSTÈME; il m'a fait frémir d'indignation; j'y vois des principes si odieux, tant de noirceur et de duplicité..... Vous osez me parler de votre esclavage, à moi qui, depuis plus de deux ans, suis le témoin journalier de toutes les marques de l'amitié la plus tendre et la plus généreuse que vous avez reçues de cette femme... Si je pouvais vous pardonner, je me croirais indigne d'avoir un ami. Je ne vous reverrai de ma vie, et je me croirai heureux si je puis bannir de mon esprit le souvenir de vos procédés; je vous prie de m'oublier et de ne plus troubler mon âme. Si la justice de cette demande ne vous touche pas, songez que j'ai entre les mains votre lettre, qui justifiera, aux yeux de tous les gens de bien, l'honnêteté de ma conduite....»

Du même à madame d'Epinay. — « Vous saurez donc que, quelques jours avant votre départ, j'ai reçu une lettre de Rousseau, pour justifier la répugnance qu'il marquait à vous suivre; elle est le comble de la folie et de la méchanceté; c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous la faire lire au moment de notre séparation. Je lui ai répondu comme il le méritait et comme vous auriez toujours dû faire. Il m'a renvoyé ma lettre, de sorte que voilà rupture ouverte et bien prononcée entre nous. J'ai saisi cette occasion pour le démasquer aux yeux de Diderot. Je lui ai aussi envoyé la lettre qu'il vous a écrite le jour de votre départ. Ces pièces ont au moins servi à vous justifier en partie, et Rousseau lui-même, sans le vouloir, a fait le reste. Il y a apparence qu'il quittera l'Ermitage, et il est à croire qu'il vous prépare un beau manifeste pour se justifier. Mon avis est que vous le laissiez faire, et que vous ne répondiez point; mais les circonstances vous guideront mieux que moi. Tout ce que je désire, c'est qu'il ne tourmente plus mes amis; il deviendra, d'ailleurs, tout ce qu'il pourra. Au reste, vous n'êtes point la seule qui soyez dans le cas de vous plaindre de lui. Non-seulement cet homme est méchant, mais certainement il a perdu le sens. Je ne sais si vous vous rappelez que l'on vous a dit, cet automne, que Diderot lui avait conseillé d'écrire à M. de Saint-Lambert; voici pour quel sujet : Rousseau avait mandé Diderot à l'Ermitage. Celui-ci y alla et le trouva dans un état déplorable. Rousseau lui confia qu'il avait, en effet, la plus violente passion pour la comtesse d'Houdetot; mais que ses principes n'étant pas de s'y livrer, quand même il en serait écouté, il était assez sûr de lui pour ne rien redouter de malhonnête de son amour. « Le sujet de mon tourment, lui « dit-il, celui qui déchire mon âme, c'est que « le marquis de Saint-Lambert soupçonne « si fortement ma passion, qu'il est jaloux « de moi, de moi qui suis son ami, (quelle « opinion en a-t-il donc conçue ?) et qu'il tour- « mente la comtesse à mon égard, au point de « croire qu'elle partage mes sentiments, tan- « dis que je ne me suis jamais permis de les « lui faire connaître, qu'elle les ignore et « qu'elle les ignorera toujours. C'est ma- « dame d'Epinay, a-t-il ajouté, qui a mis le « trouble parmi nous, par son inépuisable « coquetterie et ses intrigues. — Je ne vois « qu'une seule conduite honnête à tenir, « répondit Diderot, c'est d'écrire au mar- « quis, de lui faire l'aveu de votre passion, « de lui protester que la comtesse l'ignore, « de la justifier à ses yeux, et de lui mon- « trer la résolution où vous êtes d'étouffer « des sentiments nés dans votre cœur mal- « gré vous. » Ce conseil transporta Rousseau de reconnaissance. Il jura de le suivre, et quelques jours après il manda à Diderot qu'il l'avait suivi, que sa lettre était partie, et la sécurité rentrée dans son cœur.

« Il a cessé en effet pendant huit jours de voir la comtesse, s'est dit heureux de la victoire qu'il avait remportée sur lui, et n'a pas manqué cependant depuis de saisir, pour la voir, toutes les occasions où elle ne pouvait le fuir.

« Quelques jours après votre départ, Diderot rencontre Saint-Lambert chez le baron d'Holbach. On parle de Rousseau. Le marquis laisse échapper quelques mots de mépris; Diderot, qui le connaît honnête et généreux, est étonné de son injustice; il le prend à part pour lui en demander la raison. Le marquis semble éviter l'explication. Diderot, avec sa franchise ordinaire, lui dit à la fin, qu'après la lettre que lui a écrite Rousseau, il devait s'attendre à un traitement plus doux. — « De quelle lettre me « parlez-vous, lui répond le marquis, je n'en « ai reçu qu'une, à laquelle on ne répond « qu'avec des coups de bâton. » Le philosophe reste pétrifié : ils s'expliquent, et parviennent à s'entendre. En un mot, le marquis apprend à Diderot que cette lettre ne contient qu'un long sermon sur la nature de la liaison qui est entre Saint-Lambert et la comtesse d'Houdetot; lui en fait honte, et le peint comme un scélérat qui abuse de la confiance que le comte d'Houdetot a en lui. Vous remarquerez que la comtesse a, entre les mains, plus de vingt lettres de Rousseau, plus passionnées les unes que les autres, qu'elle a communiquées à Saint-Lambert, tandis que Rousseau avait juré à Diderot qu'il mourrait plutôt que de faire à la comtesse l'aveu de sa passion. Le philosophe, tout étourdi de cette découverte, écrivit le

lendemain à Rousseau pour lui reprocher de l'avoir joué : il ne répondit point; ce qui fit prendre à Diderot son parti d'aller le trouver hier, afin de s'expliquer avec lui. Le soir, à son retour, il m'écrivit la lettre dont je vous envoie copie, car elle est belle et mérite d'être conservée. Ce matin, il est venu me voir, et m'a conté le détail de sa visite. Rousseau était seul au fond de son jardin; du plus loin qu'il aperçut Diderot, il lui cria d'une voix de tonnerre, et le visage allumé : « Que venez-vous faire ici? — Je « viens savoir, lui répondit le philosophe, si « vous êtes fou ou méchant. — Il y a quinze « ans, reprit Rousseau, que vous me con- « naissez; vous savez que je ne suis pas mé- « chant, et je vais vous prouver que je ne « suis pas fou : suivez-moi. » Il le mène aussitôt dans son cabinet, ouvre une cassette remplie de papiers, en tire une vingtaine de lettres, qu'il eut cependant l'air de trier sur les autres papiers : « Tenez, dit-il, voilà les « lettres de la comtesse, prenez au hasard, « lisez ma justification. » La première, sur laquelle Diderot tombe, il y lit très-clairement les reproches les plus amers que lui fait la comtesse d'abuser de sa confiance, pour l'alarmer sur ses liaisons avec le marquis, tandis qu'il ne rougit pas d'employer les piéges, la ruse et les sophismes les plus adroits pour la séduire. « Ah! certes, vous « êtes fou, s'écria Diderot, de vous être ex- « posé à me laisser lire ceci; lisez donc vous- « même; cela est clair. » Rousseau pâlit, balbutia, puis entra dans une fureur inconcevable, fit une sortie contre le zèle indiscret des amis, et ne convint jamais qu'il eût tort. Connaissez-vous rien de comparable à cette folie? C'est à l'indignation qu'elle a causée à Diderot que nous devons la connaissance de tous ces détails; je suis sûr qu'il ne se serait jamais permis d'en parler, s'il ne se trouvait lui-même forcé de se justifier. Aujourd'hui, Rousseau lui fait un crime de s'être expliqué avec le marquis, et l'accuse hautement d'avoir révélé son secret; ce qui est encore bien gauche, car il le force à le divulguer pour éviter de passer pour un traître. Voilà cet homme qui faisait un code de l'amitié : il y a à lui pardonner toute la journée; et il ne passe rien aux autres. Je ne veux plus penser à lui. » . . .

. . . . . .

III. — JUGEMENT DE DIDEROT. — *Lettre à Grimm.* — « CET HOMME EST UN FORCENÉ. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donne l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite; les pleurs versés aux pieds de madame d'Epinay, dans le moment même où il la chargeait près de moi des accusations les plus graves; cette odieuse apologie qu'il nous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire; cette lettre projetée pour Saint-Lambert, qui devait le tranquilliser sur des sentiments qu'il se reprochait, et où, loin d'avouer une passion née dans son cœur malgré lui, il s'excuse d'avoir alarmé madame d'Houdetot sur la sienne. Que sais-je encore? Je ne suis point content de ses réponses; je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner, j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci.

« Adieu, mon ami; soyons et continuons d'être honnêtes gens : l'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami, je vous embrasse bien tendrement... Je me jette dans vos bras, comme un homme effrayé; je tâche en vain de faire de la poésie, mais cet homme me revient tout à travers mon travail; il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné : il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant; en vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a peut-être pas le sens commun dans tout ce que je vous écris, mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai.

« Oh! mon ami, QUEL SPECTACLE QUE CELUI D'UN HOMME MÉCHANT ET BOURRELÉ! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous vos yeux; que je ne revoie plus cet homme-là, IL ME FERAIT CROIRE AUX DIABLES ET A L'ENFER. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin : j'avais la fièvre en revenant. Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait, et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place : je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin; et je le voyais! Adieu, mon ami, j'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien, auprès duquel je m'asseye, qui me rassure, et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poëtes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble. »

Lettre de Grimm à madame d'Epinay. — « J'oubliais de vous dire que j'ai montré à Diderot toutes les lettres de Rousseau et vos réponses. TOUTES CES HORREURS LE CONFONDENT : il est facile; mais l'impression de la vérité restera. L'honnêteté qui lui est naturelle lui a fait dire qu'il était obligé de m'avertir que, de la façon dont mademoiselle Levasseur parle de vous, vous ne devez pas souffrir qu'elle remette les pieds dans votre maison. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous faire ce détail. Mandez-moi seulement, si vous êtes bien sûre, dans tout ce que vous lui avez dit, de ne vous être point compromise en propos sur la comtesse, soit par curiosité ou autrement. Bonsoir, cette fois; l'heure me presse. Adieu, ma tendre amie. » (Madame D'EPINAY, *Mémoires et Correspondance*, t. III.)

CHAPITRE IV.

Coup d'œil sur les écrits de Rousseau.

« Dans ce grand naufrage de toutes les idées morales et religieuses, politiques et sociales ; dans CETTE ANARCHIE DE LA PENSÉE QUI TENDAIT A PASSER DANS LES FAITS, ALORS QUE VOLTAIRE ET LES ENCYCLOPÉDISTES, MONTESQUIEU ET LES ÉCONOMISTES NE FAISAIENT QUE DÉTRUIRE, un génie puissant s'était élevé qui prétendait édifier, relever l'idéalisme, poser la base politique de la société nouvelle : c'était J.-J. Rousseau. Ce composé de fange et de lumière, cette âme froissée par le malheur et par le monde, ce plébéien qui unissait tant d'immoralité à tant de désir de bien, des inspirations si élevées à une vie si ignoble, après une jeunesse vicieuse, misérable, vagabonde, s'était enrôlé dans la secte des encyclopédistes ; mais il n'avait pas vu dans ces docteurs de néant et de licence ce qui convenait à son imagination ardente et maladive, à son esprit rêveur et paradoxal, à son caractère insociable, son orgueil farouche, sa misanthropie sauvage : il trouva la vocation de son génie en s'insurgeant contre la société et contre le philosophisme, contre le pouvoir et contre l'opposition, contre le culte et contre l'athéisme.

« D'abord, dans son *Discours sur l'influence des lettres sur les mœurs*, il avait attaqué les lettres, en haine de cette société efféminée qui pardonnait tout à l'esprit, en haine de ces réformateurs qui s'en croyaient les maîtres avec des phrases et des pamphlets ; il avait opposé aux mœurs faciles et épicuriennes du siècle un stoïcisme inflexible et antisocial ; à sa frivolité, à sa fureur de luxe, de mollesse et de plaisirs fastueux, la gravité antique, l'amour de la simplicité et des champs. Dans son *Discours sur l'inégalité des conditions sociales*, il méconnut l'institution de la société civile, par mépris pour la monarchie de Louis XV ; il appuya la plainte du pauvre contre le riche, de la foule contre le petit nombre. Ce discours, sombre et véhément, plein de raisonnements spécieux et d'exagérations passionnées, eut encore plus de prosélytes que de lecteurs. Il en sortit quelques axiomes qui, répétés de bouche en bouche, devaient retentir un jour dans nos assemblées nationales pour inspirer ou justifier à leurs propres yeux LES PLUS HARDIS NIVELEURS, LES ENNEMIS DE TOUTE HIÉRARCHIE, depuis le droit *arbitraire* du rang JUSQU'AU DROIT INVIOLABLE DE LA PROPRIÉTÉ. . . . . .

. . . . . .

« Dans le *Contrat social*, il proclamait le droit des nations à modifier leurs gouvernements : par une prévision de l'avenir autrement profonde que celle de Voltaire, qui s'arrêtait à la monarchie absolue avec des réformes administratives, que celle de Montesquieu qui s'arrêtait à la monarchie aristocratique, il allait droit à la souveraineté du peuple et à l'état purement démocratique : théorie pleine d'hypothèses et d'erreurs, où, par un aveuglement commun à tous les esprits de ce temps, il voulait faire rétrograder l'humanité vers la société ancienne, qu'il prenait pour société normale, primitive, naturelle, mais théorie qui n'en a pas moins PORTÉ A L'ORDRE SOCIAL LES PLUS RUDES COUPS QUI EN AIENT PRÉPARÉ LA RUINE. La révolution y puisa des principes et toute une nomenclature politique. Depuis la *Déclaration des droits de l'homme* jusqu'à la constitution de 93, il n'est aucun grand acte de cette époque où l'on ne trouve l'influence, bien ou mal comprise, de Rousseau, ses principes, ses pensées, et jusqu'à ses phrases, imités, commentés et copiés.

« Ce rôle d'ennemi des lettres dans un pays affolé de littérature ; ce rôle de misanthrope et de sauvage spéculatif dans un monde blasé de politique et d'élégance sociale ; ce rôle de démocrate dans une vieille monarchie absolue et sous une aristocratie blasée d'elle-même ; ce rôle de théiste et de spiritualiste, au milieu de l'écroulement des croyances, de l'incertitude des âmes et de la fatigue des systèmes, valut à Rousseau, après les haines des matérialistes et les invectives dégoûtantes de Voltaire, les persécutions du clergé, du parlement et de la cour. C'est que le scepticisme de Voltaire, l'athéisme de Diderot, l'égoïsme d'Helvétius, paraissaient bien moins séduisants, bien moins dangereux que sa foi socinienne, son spiritualisme passionné, et même ses idées de dévouement et de devoir ; c'est que les philosophes n'avaient cherché jusqu'alors qu'à convertir les hautes classes à leurs doctrines, et que celui-ci s'adressait aux masses ; c'est que nul n'avait poussé plus hardiment à une révolution politique. CE PRÉTENDU RECONSTRUCTEUR DÉTRUISAIT PLUS QUE TOUS LES AUTRES ; il excitait plus de sympathies, il avait plus de disciples. » (Théophile LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. III.)

CHAPITRE V.

Lettre de Voltaire à Rousseau sur son apologie de l'état sauvage.

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux pas non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants

que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être. » (835)

CHAPITRE VI.

Réponse à l'apologie de l'état sauvage faite par Rousseau.

« L'homme isolé ne peut rien, il n'éprouve pas même le désir de son propre bien-être. Les arts, les sciences, la philanthropie, les grandes idées morales sont les fruits de la civilisation et l'œuvre de la société. Il faut à l'homme des compagnons et des rivaux, il faut une ville, un pays, une patrie, un monde, bien plus, il lui faut l'immortalité.

« Quand il n'a pas tout cela, son intelligence sommeille, son âme s'engourdit, il est incomplet : d'où il suit nécessairement que l'homme doit beaucoup aux hommes, car il ne serait rien de ce qu'il est s'il vivait seul, sa fin ne s'accomplit que dans l'humanité. Il est partie d'un tout qui marche vers Dieu ; et c'est uniquement parce qu'il participe aux idées de tous, aux œuvres de tous, à la puissance de tous, qu'il peut se dire maître de l'univers. Sa grandeur ne vient pas de lui, elle vient du genre humain, le progrès commun et universel le fait ce qu'il est. L'homme ne sera donc tout ce qu'il peut être, il n'arrivera au faîte de la toute-puissance physique, intellectuelle et morale, que lorsque le genre humain ne formera qu'une nation.

« Signalons ce fait, savoir, que sa grandeur diminue dès qu'il se sépare du genre humain, et qu'elle augmente dès qu'il s'en rapproche.

« Voilà pourquoi l'homme qui se trouve placé, comme le sauvage, loin de l'action de la pensée humaine, cesse presque d'être homme. Réduit à lui-même, son âme sommeille; il faudrait le mouvement de toutes les âmes pour le réveiller.

« Et voyez comme tout se rapetisse autour de l'homme isolé des hommes. La patrie pour le sauvage c'est une forêt, l'humanité c'est la tribu, et Dieu c'est un fétiche, un morceau de bois. Le sauvage n'est homme ni par l'intelligence ni par les développements de l'âme; la sociabilité est donc une loi, car seule elle fait l'homme complet.

« Ne dites donc pas que la loi de la nature est l'état sauvage. Toute l'éloquence de Rousseau ne peut faire que la vie d'un Cafre ou d'un Mohican ne soit pas le cercle le plus étroit de l'âme et de la pensée humaine. Si la création a un but, il ne saurait être que dans le développement de ce qu'elle donne. Ainsi l'état de nature pour le tigre sera la vie sauvage ; l'état de nature pour l'homme sera la société.

« L'erreur de Rousseau est d'avoir confondu l'état sauvage avec l'état de nature. Il n'a pas vu que l'état de nature chez les animaux qui n'ont pas d'âme est un instinct, c'est-à-dire une vie toute faite; tandis que l'état de nature chez l'homme, qui n'a point d'instinct, est le développement des facultés de l'âme et de l'intelligence, c'est-à-dire une vie non encore faite qui dans chaque individu peut se varier à l'infini et qui ne peut se compléter que dans la société.

« Donc plus l'homme sera éclairé, et plus il s'approchera de l'état de nature ou plutôt de l'état de sa nature qui est le développement de toutes ses facultés. En effet, qu'y a-t-il entre l'homme civilisé et la nature ? Des ignorances et des préjugés que la civilisation tend à détruire. Qu'y a-t-il entre la nature et l'homme sauvage ? Une plus grande masse d'erreurs et de misères que l'état sauvage tend à perpétuer. Ce qui sépare l'homme civilisé de l'homme sauvage, ce sont les sciences, sans lesquelles nous ne saurions rien de l'œuvre de Dieu ; l'amour du prochain, sans lequel nous retomberions dans l'état de guerre d'homme à homme, de tribu à tribu, de peuple à peuple ; enfin la connaissance d'un seul Dieu, qui établit la fraternité humaine et sans laquelle nous mourrions dans les superstitions du grisgris et dans les horreurs de l'anthropophagie.

« Ne voyez-vous pas que chez les sauvages les plus belles qualités de l'homme restent à l'état de sommeil, tandis que ses facultés animales les plus terribles se développent avec une énergie effrayante ? Il faut à l'homme sauvage les qualités du loup, du tigre, du lion, du serpent, toutes les férocités, tous les instincts de la brute, et cela sous peine de mort ; au contraire, il faut à l'homme social la piété, la charité, l'humanité, toutes les facultés de l'être intellectuel et religieux, et cela sous peine de retomber à l'état sauvage. Oserez-vous dire que ceux-là ne sont pas plus près de la nature qui sont le plus près de Dieu et des hommes?

« L'état sauvage n'est donc pas l'état de nature, mais bien plutôt l'état contre nature. A défaut d'autres preuves, il suffirait d'alléguer l'horrible misère qui décime les tribus errantes de l'Amérique du nord. John Tanner en a tracé l'histoire non comme un simple voyageur, mais après trente années de séjour dans ces déserts où lui-même vécut de la vie sauvage. Cette vie, à laquelle les poëtes et les philosophes ont prêté tant de charmes, c'est la vie de la brute relevée par quelques sentiments de pitié et d'hospitalité, cette vertu des peuples barbares. Du reste rien hors de là qui soit digne de l'homme. La journée du sauvage se passe comme celle de l'animal à chercher sa proie, sans autres pensées. L'intelligence semble ne lui avoir été donnée que pour servir aux besoins de son estomac, et cependant il arrive toujours une heure, heure fatale où ses forces s'épuisent, où ses ruses lui font défaut et où, après des fatigues inouïes, il meurt de faim avec toute sa famille au milieu des forêts qui lui refusent une proie. La vie du sauvage n'est que le supplice d'Ugolin transporté dans le désert et interrompu de temps à

(835) Cette lettre est tirée de l'*Etude* de M. Saint-Marc Girardin *sur J.-J. Rousseau.*

autre, tantôt par une chasse, tantôt par des sacrifices humains. Alors les forêts retentissent de cris de joie et de chants de mort : la faim du sauvage, la faim de l'homme s'est apaisée dans les horribles délices d'un festin de cannibales.

« Tels sont les mémoires de Tanner, telles sont les vertus et les délices de la vie sauvage. Et après cette lecture on sera peu touché, je pense, des déclamations de Rousseau sur ce qu'il lui a plu d'appeler l'état de nature : le fait brutal est venu tuer le paradoxe éloquent.

« La sociabilité est donc imposée au genre humain ; c'est la condition de sa vie, une seconde création qui donne à l'homme toute sa valeur, car non-seulement elle l'arrache à ses barbaries, mais elle trouve en lui des vertus et des sentiments qui mourraient sans elle. L'état sauvage comme l'état barbare peut produire Gengis-Khan, mais il ne saurait produire Alexandre; il ne saurait produire ni Platon, ni Socrate, ni Galilée, ni Newton, ni les apôtres du Christ. L'homme complet ne se montre qu'au sommet de la civilisation. » (Aimé Martin, *De l'éducation des femmes*, livre III, chap. 14.)

CHAPITRE VII.

Défense de la société contre l'état sauvage vanté par Rousseau dans son Discours sur l'inégalité.

« On prétend que le sauvage est un être plus heureux que l'homme civilisé. Mais en quoi consiste son bonheur, et qu'est-ce qu'un sauvage ? C'est un enfant vigoureux, privé de ressources, d'expériences, de raison, d'industrie, qui souffre continuellement la faim et la misère, qui se voit à chaque instant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connaît d'autre loi que son caprice, d'autre règle que ses passions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité. C'est un être fougueux, inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui est à tout moment exposé à devenir la victime ou de sa propre folie, ou de la férocité des êtres stupides qui lui ressemblent. La vie sauvage ou *l'état de nature*, auquel des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes.... n'est dans le vrai que des états de misère, d'imbécillité, de déraison. La plupart même de ceux qui parlent de cet état semblent ne s'en être fait aucune idée. Entendent-ils donc par là un état dégagé de tous liens, de tous rapports, de tous devoirs ? Mais cet état est absolument imaginaire. Tout homme est né d'un père et d'une mère ; par conséquent il est le fruit d'une société qui, au moins dans son enfance, fut nécessaire à sa conservation et à ses besoins, et dont par la suite il éprouve encore le besoin, soit par habitude pour se procurer ce qu'il désire, soit pour faciliter son travail, soit pour se défendre des bêtes. Ainsi, même dans ce qu'on appelle *l'état de nature*, l'homme fut soumis à des devoirs, et il fut obligé de les remplir envers ceux au moins qu'il trouva nécessaires à sa propre félicité, indépendamment des autres motifs sacrés qui l'attachaient à eux

« La raison humaine, qui, pour se former et s'exercer, demande des expériences et des réflexions multipliées et réitérées, ne peut être que l'effet de la vie sociale. En vivant avec les hommes, nous sommes à portée de cultiver notre esprit et notre cœur. L'homme isolé n'acquiert pour l'ordinaire que très-peu d'idées ; il est à tout moment exposé sans défense à mille dangers auxquels il ne peut se soustraire. L'homme en société s'électrise ; son activité se déploie, son âme se remplit d'une foule d'idées, son cœur apprend à sentir ; la conversation l'enrichit des pensées et lui découvre les sentiments des autres. S'agit-il d'éviter un danger ou d'exécuter une entreprise, il se trouve bientôt fortifié de l'industrie, des expériences, des secours de ses associés. Plus une société est nombreuse, plus elle a d'activité, de lumières et d'industrie, et plus l'homme y trouve d'appui. Le sauvage est un être sans idées, sans esprit, sans qualités, sans ressource, dont le bien-être ne consiste que dans une ignorance totale de ce qui pourrait lui rendre la vie douce, commode et utile.

« Pour peu que nous réfléchissions sur la conduite de nos ancêtres, nous trouverons que, depuis eux, les nations se sont éclairées, et jouissent, à tout prendre, d'un sort bien plus doux qu'eux.

. . . . . .

« Le luxe, tout dangereux et tout nuisible qu'il est, peut-il produire la moitié des calamités qu'ont produites autrefois l'ignorance, la dureté, la cruauté, le défaut de lois et de discipline, la fureur barbare des ravages et des dépopulations ? Un gouvernement équitable et de bonnes lois peuvent contenir des êtres efféminés et corrompus par le luxe (836) ; mais quelle barrière à opposer à des sauvages emportés, à qui la crainte même de la mort qu'ils affrontent brutalement ne peut en imposer ?

« Quoique le démon de la guerre souffle quelquefois des siècles presque entiers en Europe, et qu'il en ébranle les fondements, néanmoins, dans les guerres même, on trouve moins de férocité, que dans celles d'autrefois. L'intérêt de tous les peuples les a peu à peu ramenés à l'humanité. Chez les sauvages, le guerrier est d'une cruauté qui révolte la nature. Son cœur, étranger à la compassion, se livre tout entier à la rage, et se plaît à se rassasier de sang et de carnage : peu content de vaincre, il tourmente, il brûle, il dévore l'ennemi qui est tombé entre ses mains. Chez les Grecs mêmes et chez les Romains, on voyait régner un abus presque aussi criant : l'ennemi vaincu rachetait

(836) L'auteur devrait tenir plus de compte de cette maxime de la sagesse antique : *Quid leges sine moribus possunt ?*

sa vie par la perte de sa liberté ; il cessait d'être homme aux yeux de son vainqueur, qui se croyait en droit de le traiter comme une bête, de le vendre ou même de le tuer. Chez les modernes, le bruit des armes n'empêche pas d'entendre le cri de la nature, de la justice et de la pitié. L'intérêt de tous les guerriers leur fait sentir que leurs ennemis vaincus sont des hommes, et qu'ils doivent les traiter comme ils voudraient être traités eux-mêmes, s'ils venaient à succomber sous la force des autres. Ainsi un intérêt éclairé bannit l'atrocité des guerres, et fait voir à celui qui remporte la victoire aujourd'hui, que la fortune inconstante peut demain le livrer à son tour au pouvoir des ennemis qu'il voit abattus à ses pieds. *Le droit des gens* n'est que l'effet des conventions dont la raison a fait sentir la nécessité aux peuples devenus plus sensés.

« Les partisans de la vie sauvage nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir, tandis qu'à leur avis, la plupart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des sauvages peuvent-ils jouir d'une vraie liberté ? Des êtres privés d'expérience et de raison, qui ne connaissent aucuns motifs pour contenir la fougue de leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des êtres vraiment libres ? Un sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un homme sans culture et sans vertu, est une arme tranchante, entre les mains d'un enfant. Plus les nations s'éloigneront de la vie sauvage, plus elles connaîtront les droits de la raison et le prix de la vraie liberté ; et plus elles craindront d'en abuser, plus elles la distingueront de la révolte, de l'anarchie et de la licence.

. . . . . .

« La civilisation des peuples, la réforme des mœurs et des abus ne peuvent être que l'ouvrage lent et pénible des siècles, des efforts continuels de l'esprit humain, des expériences réitérées de la société. Les maux du genre humain ne découragent que les philosophes pusillanimes ou les esprits ardents et précipités.

« Ne nous laissons donc point séduire par les tristes déclamations d'une philosophie farouche, qui voudrait nous peindre sous des traits favorables une vie sauvage aussi triste que la mort. Supportons avec patience les inconvénients attachés à la société non encore perfectionnée ; songeons que la raison des peuples ne peut être que l'ouvrage du temps ; remplissons en attendant le devoir de citoyen ; tâchons d'être utile à nos associés, de les servir, de les consoler, de les encourager ; montrons-leur un attachement sincère, une indulgence tendre, une amitié compatissante ; au lieu de les avilir, de les exciter à vivre en communauté avec les bêtes, disons-leur de suivre l'instinct de la nature, qui porte l'homme à vivre avec ses semblables et à les aider ; disons-leur de cultiver de plus en plus leur raison, et de sortir de cet engourdissement léthargique dans lequel on voudrait les retenir.

« Exiger peu des hommes, et leur faire tout le bien dont on se sent capable, voilà la vraie sagesse, la vraie morale, le grand art de vivre en société. Le misanthrope, qui sans cesse s'irrite contre le genre humain, est un être aussi fâcheux pour lui-même qu'inutile à ses semblables. L'intérêt que nous prenons aux êtres de notre espèce multiplie notre bien-être propre en exerçant notre sensibilité, et nous permet de prétendre à leur reconnaissance. L'indulgence est un des devoirs pour qui vit avec des hommes. Ils sont pour la plupart dans un état d'enfance qui leur donne des droits à la pitié de ceux dont la raison a été plus cultivée.

« Si l'on voulait s'en rapporter aux criailleries éternelles de quelques spéculateurs misanthropes contre l'espèce humaine, on serait tenté de croire que les hommes sont des monstres, et que le sage ne peut se dispenser de les détester et de les fuir. Cependant s'ils étaient aussi méchants qu'on voudrait nous le persuader, nulle société ne pourrait subsister, la confiance et l'affection seraient bannies de la terre. Mais si, en écartant l'humeur, nous voulons réduire les choses à leur juste valeur, nous trouverons que les hommes sont un mélange de vices et de vertus.

. . . . . .

« Ce serait une folie d'exiger de la perfection des êtres de notre espèce : nous appelons bons ceux en qui nous trouvons plus de bien que de mal ; nous appelons méchants ceux en qui nous voyons dominer les passions nuisibles. Rien de plus rare que le méchant systématique et réfléchi. Un homme dont toute la vie ne serait qu'un tissu de méchancetés et de crimes, serait un phénomène bien plus surprenant qu'un homme exempt de tout défaut. Dans les êtres les plus dépravés, nous rencontrons de bonnes qualités : quelle que soit leur perversité, leur intérêt se trouve très-fréquemment d'accord avec celui des personnes qui les entourent.

. . . . . .

« L'indulgence doit être une suite nécessaire de nos réflexions sur la nature de l'homme et les faiblesses qui en sont l'apanage.

. . . . . .

« Notre siècle est communément le sujet de nos plaintes, parce que nous en sentons les inconvénients. Pour nous réconcilier avec lui, il suffit de nous transporter en idée dans les siècles passés. Les défauts des personnes que nous voyons de plus près sont ceux qui nous semblent les plus incommodes. Mais croyons-nous que ceux que nous ne fréquentons point soient plus parfaits ou plus raisonnables ?

« Il en est des hommes comme de tous les objets les plus beaux ou les mieux tra-

vaillés, qui, considérés de trop près, nous offrent des défauts sans nombre. La peau de la femme la plus belle, quand on la regarde au microscope, devient un objet désagréables. Les membres d'une même famille sont pour l'ordinaire peu d'accord, parce que la familiarité journalière les expose à souffrir de leurs défauts réciproques. Une juste indulgence est le remède le plus propre pour calmer l'humeur et l'impatience, qui sont les tourments inutiles de la vie. L'homme sans indulgence n'est pas fait pour la société, c'est un être dur et malheureux, aussi incommode pour lui-même que pour les autres.

« Il en est des nations comme des individus, des sociétés politiques comme des sociétés particulières ; elles ont des avantages et des inconvénients que le citoyen raisonnable doit tolérer. Les meilleures sont celles dans lesquelles les biens surpassent les maux. Le sage même, victime des passions qui souvent dominent avec hauteur, continue à aimer son pays. Forcé de s'en éloigner par la force de l'autorité, il emprunte le langage de Solon obligé de quitter Athènes, dont Pisistrate s'était fait le tyran : *O mon pays ! Solon est disposé à te secourir par ses conseils et ses actions; mais on me traite d'insensé. Je suis donc forcé de t'abandonner, quoique j'aime tous mes concitoyens, à l'exception de Pisistrate.* » (Le baron d'Holbach, *Système social.*)

CHAPITRE VIII.

Politique de Rousseau comparée à celle de Hobbes et de Spinosa. — Sa théorie de l'état de nature mène au despotisme ou à l'anarchie.

« On peut regarder comme un fait qui n'a pas besoin de démonstration que l'homme est né pour la société et ne saurait vivre hors de son sein. Notre esprit comme notre corps, nos facultés comme nos forces ne se développent et ne se conservent que par le concours de nos semblables. L'état de nature tel que l'ont conçu quelques philosophes du dernier siècle est une chimère démentie à la fois par l'expérience, par la tradition et par l'histoire. Même les sauvages dont on s'est tant prévalu pour soutenir cette hypothèse sont un argument contre elle. Mais il ne suffit pas qu'un certain nombre d'hommes soient réunis par des besoins communs, par des habitudes semblables et même par le lien d'une commune origine pour former aussitôt une société civile et politique, c'est-à-dire un Etat. Assurément ce nom ne peut convenir ni aux peuplades sauvages ni aux familles patriarcales des temps bibliques, ni à ces tribus barbares, tantôt dispersées et tantôt réunies, tantôt nomades et tantôt fixées au sol selon l'intérêt du moment, ni enfin à ces hordes guerrières et barbares qui se sont partagé les dépouilles de l'empire romain. Un Etat n'est pas une simple juxta-position de familles ou d'individus momentanément liés entre eux par des circonstances fortuites, c'est un corps organisé où circule une même vie, et qui se meut par une seule volonté, ou pour parler sans métaphore, c'est une société réunie sous des lois et sous le pouvoir d'une autorité publique chargée de les exécuter, et représentant par cela même aux yeux de chacun la société tout entière. Que l'on retranche l'une ou l'autre de ces deux conditions, l'idée qu'on se fait d'un Etat, et même d'une société en général se trouve aussitôt anéantie. En l'absence des lois, celui qui commande n'est plus qu'un maître, et ceux qui obéissent sont des esclaves. En l'absence d'un pouvoir assez fort pour les faire respecter de tous, les lois sont une lettre morte, et la société n'est pas loin de se dissoudre. A ces deux conditions purement extérieures et dont la nécessité, si l'on peut parler ainsi, se fait sentir aux yeux, il faut en ajouter une troisième qui tient au fond même ou qui fait l'unité et la vie du corps social. Ni le pouvoir ni les lois ne peuvent compter sur une longue durée ou sur une action un peu féconde, s'ils ne sont pas en rapport avec les mœurs, avec les sentiments, avec les intérêts généraux des hommes à qui ils s'adressent, et si ces hommes à leur tour ne se trouvent pas naturellement unis par cette communauté d'affections, d'idées et de souvenirs qui forme ce qu'on appelle l'esprit d'une nation, c'est-à-dire la nation elle-même. Aussi peut-on distinguer généralement deux époques dans l'histoire de chaque grande nation : l'une est le temps qu'elle met à se former et à sortir du chaos, à conquérir tous les éléments dont elle a besoin et à les unir entre eux de gré ou de force ; l'autre est celui où, parvenue à peu près à son complet développement, elle commence à avoir conscience d'elle-même, à se gouverner par ses propres lois, et à jouir de la part de puissance ou de liberté dont elle est capable. Pendant la première, il n'y a guère de place que pour l'enthousiasme ou pour la force, pour l'aveugle soumission et le despotisme du commandement: pendant la seconde, l'empire n'est à personne, mais tous obéissent avec des rôles différents aux conseils de la raison et aux prescriptions du droit; alors aucun homme, à quelque rang qu'il soit placé, n'est plus reçu à prononcer ces audacieuses paroles : « L'Etat « c'est moi. » L'Etat, comme l'exprime parfaitement le nom qu'il portait chez les anciens (*civitas*, πολις), c'est la réunion des citoyens, c'est la nation tout entière dans les conditions que nous venons de dire.....

« Après avoir indiqué les caractères généraux par lesquels un Etat se distingue de toute autre espèce d'association, il faut que nous recherchions sur quel principe, sur quelle loi de la nature ou de la raison il se fonde. Est-ce sur la justice, sur les idées de droit et de devoir considérées en elles-mêmes et prises pour règles de toute législation écrite? Est-ce sur la force ou sur la nécessité toute matérielle de chercher dans un pouvoir institué à cette fin un remède contre l'anarchie et la violence? Est-ce enfin sur une

simple convention, sur un parti volontaire et spontané qui emprunte toute son autorité de la sainteté des engagements? On conçoit sans peine que la constitution d'un Etat doit varier de toute nécessité, suivant qu'elle se fonde sur l'un ou sur l'autre de ces trois principes. Tous trois ont trouvé, en théorie comme en pratique, parmi les philosophes comme parmi les hommes d'Etat, de nombreux partisans et d'illustres défenseurs. Dès la plus haute antiquité, il a existé des esprits chagrins qui, ne reconnaissant dans l'homme d'autres mobiles que ses passions, d'autre règle que les instincts de sa nature animale, ont supposé qu'il lui fallait, avant tout, un frein pour le contenir, un maître pour le dompter, et lui offrir en même temps une protection contre lui-même en le sauvant de ses propres violences. Aussi ont-ils pensé que tout pouvoir est légitime, que toute mesure est juste, qui tend à l'affermir davantage et à le rendre plus redouté; qu'enfin le droit lui-même était à la fois la consécration et un effet de la force. Mais à Hobbes était réservée la gloire de présenter ce système avec toute la rigueur et toute la netteté dont il est susceptible. Suivant ce penseur célèbre, l'homme n'a pas d'autre fin que son propre bien-être, et tous les moyens pour y arriver lui sont permis. Or le choix de ces moyens ne peut être limité par aucune règle générale, car chacun est le seul juge de ce qui le rend heureux ; donc chacun, pour nous servir des expressions mêmes de Hobbes, a droit à toutes choses : *Jus in omnia omnibus*. Mais ce droit mis en pratique, c'est l'état de guerre, une guerre sans relâche et sans fin de tous contre tous ; donc l'état de guerre est l'état naturel de l'espèce humaine, et, ce qui est pis, c'est un état parfaitement légitime. Cependant il n'en est point de plus malheureux, c'est-à-dire de plus complétement opposé au but même de notre existence, qui est, comme nous l'avons dit, le bien-être ; il faut donc, à l'état de nature ou à l'état de guerre, substituer l'état de société ou l'état de paix. La société et la paix, quelles qu'en soient les conditions, seront toujours préférables à cette situation pleine de misères et d'angoisses que nous venons de définir. Mais qu'est-ce que c'est, d'après Hobbes, que l'état de société ? C'est celui où une multitude d'individus sont subordonnés à une force assez grande pour paralyser toutes leurs forces particulières, et supprimer parmi eux l'état de guerre. Une société peut être fondée de deux manières : ou par contrat, lorsqu'un certain nombre d'hommes, appréciant les dangers et les malheurs de l'état de nature, conviennent d'ériger au-dessus d'eux un pouvoir capable de les dompter et de les contraindre à vivre en paix les uns avec les autres, ou par le droit du plus fort, lorsqu'un homme, au moyen de la violence ou de la ruse, réussit à établir son autorité sur beaucoup d'autres et les maintient dans la nécessité de lui obéir. Dans l'un et l'autre cas, la société est également légitime, car elle n'existe que par le pouvoir, et le pouvoir est toujours bon, toujours digne de respect et d'obéissance. Aussi la société la mieux gouvernée et la plus parfaite est-elle, aux yeux de Hobbes, celle où le pouvoir est le plus fort. Le pouvoir le plus fort, c'est la monarchie absolue; mais le monarque d'un Etat bien constitué ne règne pas seulement sur les actions, son empire doit s'étendre jusqu'aux croyances et aux pensées : il est le chef de la religion, l'arbitre souverain des consciences ; tout ce qu'il affirme est vrai, tout ce qu'il fait est juste, tout ce qu'il commande doit être exécuté.

« Spinosa donne à la société la même origine que Hobbes, c'est-à-dire la nécessité de remplacer l'état de nature, où le droit et la force se confondent, par un autre état où, avec moins de liberté, on jouisse d'une existence moins malheureuse et plus sûre. Toute la différence, entre les deux philosophes, c'est que le dernier, comme nous venons de le dire, remet le pouvoir absolu entre les mains d'un seul ; le premier ne le veut confier qu'à la société elle-même ou à l'Etat proprement dit. L'un est monarchiste et l'autre républicain, mais tous deux mettent l'exercice de la souveraineté politique au-dessus de toute condition, au dessus des lois, de la justice, puisque la justice en dérive, et suppriment complétement la liberté de conscience. Cependant Spinosa, fidèle à sa nature et au besoin de toute sa vie, réserve la liberté de penser et d'écrire, sous la condition toutefois qu'on n'en abusera ni pour exciter les passions, ni pour attaquer publiquement les lois fondamentales de la société. La politique de Spinosa peut être regardée comme une transition entre celle de Hobbes et celle de J.-J. Rousseau.

« Le système de Rousseau est diamétralement opposé à celui du philosophe anglais. Bien loin que l'état de nature soit pour lui le pire de tous les états, il le représente comme la perfection même ; il le peint avec les plus séduisantes couleurs, et le substitue à l'Eden des récits bibliques. Bien loin que la force, à ses yeux, soit la même chose que le droit, il pense qu'aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable (*Contrat social*, liv. I, c. 4). La conséquence immédiate de ces deux principes, conséquence que Rousseau exprime sous toutes les formes, c'est que la société est un état de pure convention ; nul devoir ne nous oblige d'y entrer, nul devoir ne nous y retient ; partant, aucune loi ne peut réclamer notre obéissance que celle qui est notre œuvre, ou du moins à laquelle nous avons librement souscrit. La même règle s'applique à l'autorité. Il n'y a d'autorité légitime, comme il n'y a de loi obligatoire, que celle qui a été acceptée par tous, et l'ordre social tout entier a pour condition de fait, aussi bien que pour condition de droit, l'accord spontané et permanent de toutes les volontés, c'est-à-dire de tous les intérêts et de toutes les passions individuelles. Aussi Rousseau a-t-il défini l'Etat (*Contrat social*,

liv. I, c. 6) : « Une personne et les biens de « chaque associé, et par laquelle chacun « s'unissant à tous n'obéit pourtant qu'à « lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. » Evidemment la seule forme de gouvernement que puisse autoriser une telle doctrine, c'est la démocratie la plus complète, tout comme le despotisme est la conséquence rigoureuse de la théorie de Hobbes. Avant d'aller plus loin, examinons ces deux systèmes, ou plutôt les deux principes opposés qu'ils nous montrent dans leur plus complet développement, et sur lesquels il est impossible par là même de se faire la moindre illusion. Au point de vue des faits, c'est-à-dire de la conscience et de l'histoire, ils sont aussi chimériques l'un que l'autre, car l'état de nature n'a jamais existé ni comme l'entend Rousseau, ni comme Hobbes le représente. La société est à la fois le plus impérieux besoin de l'homme, de ses facultés morales aussi bien que de son organisation physique, et un fait primitif antérieur à toute convention et à toute usurpation de la force, contemporain de la naissance même du genre humain. Au point de vue de la logique, les systèmes de Hobbes et de Rousseau sont pleins de contradictions, et, loin d'expliquer l'ordre social ou de lui donner des règles, ils le détruisent de fond en comble. Le premier ne cesse de confondre deux ordres d'idées essentiellement différents et d'attribuer à un dont il admet l'existence, la vertu et la puissance de l'autre qu'il nie obstinément. Ces idées sont, d'une part, la contrainte et la force; de l'autre, l'obligation et le droit. Hobbes, en ramenant tous nos motifs de détermination à l'égoïsme et toutes les règles de notre conduite à l'intérêt bien entendu, et en permettant à chacun d'user de toutes les choses qui peuvent le tenter, supprime par là même les notions de justice, de droit et d'obligation morale. Et cependant il veut qu'un contrat soit possible entre plusieurs hommes qui ont résolu d'échanger, contre un état meilleur, les misères de la guerre ou de l'état de nature. On se rappelle que c'est une des deux origines qu'il attribue à la société. Or comment peut-on dire qu'un contrat soit obligatoire quand on a supprimé le principe même d'obligation? Comment peut-on dire même qu'il y ait contrat quand les effets de cet engagement prétendu réciproque sont de créer, d'un côté, un pouvoir absolu sans contrôle ni devoir, et, de l'autre, une contrainte également absolue, un abandon à discrétion, sans réserve et sans droit? Dans la seconde hypothèse, lorsqu'il fait naître la société par l'usage de la ruse ou de la force, Hobbes ne fait pas une moindre violence à la logique et au sens commun. C'est en vain qu'on essayera d'exiger en droit l'emploi des deux moyens dont nous venons de parler, surtout si la notion même du droit n'a aucun fondement dans la raison humaine. Il est tout aussi insoutenable qu'on dise à des opprimés qui ne cèdent qu'à la contrainte : C'est votre devoir d'obéir. Il n'y a de devoir qu'avec la liberté et avec des droits. Quant à mon intérêt bien entendu au nom duquel cette obéissance m'est demandée, c'est moi seul qui en suis juge; il est absurde qu'un autre veuille m'imposer une manière d'être heureux qu'il n'accepte pas pour lui-même. D'ailleurs si l'usage de la force est sacré par lui-même et constitue un droit, pourquoi la révolte, si elle peut réussir, serait-elle moins légitime que la conquête? Avec de tels principes, tout ordre social devient impossible, car il n'y a pas d'Etat là où il n'y a pas de lois, d'autorité morale, d'obéissance volontaire, mais seulement de la contrainte et de la force, un maître et des esclaves.

« La théorie de Rousseau est tout aussi féconde en contradictions et en difficultés de tout genre. Personne ne comprendra d'abord pourquoi les hommes, si heureux et si parfaits dans l'état de nature, ont pu se résoudre à se réunir en société. Comme il n'y a pas d'effet sans cause ni de conséquence sans principe, le dernier de ces deux états n'a pas pu succéder au premier s'il n'en est pas le développement nécessaire, car il ne s'agit pas ici d'un accident qui, au point de vue de l'espace ou de la durée, ne dépasse pas certaines limites, il s'agit d'un fait universel qui embrasse tout le genre humain. Mais si l'on accorde que l'ordre social existait déjà en germe dans l'état de nature, ou, ce qui est la même chose, que les rapports qui nous unissent à nos semblables sont autant de lois ou de besoins réels de notre constitution, alors c'est la société elle-même qui est l'état naturel de l'homme et l'on n'a plus le droit de dire qu'elle soit fondée uniquement sur des lois de convention; à part cette difficulté, on se demande si le contrat social, comme Rousseau le conçoit, est réellement possible, s'il a jamais existé un accord aussi complet, un engagement aussi libre entre tous les individus dont une société se compose. A quoi donc dans ce cas serviraient les mesures de contrainte et les lois pénales dont aucun Etat jusqu'à présent n'a trouvé le secret de se passer? D'ailleurs, en supposant qu'un tel engagement pût se réaliser, il n'obligerait jamais que ceux qui y sont entrés volontairement, que ceux qui l'ont sciemment et librement accepté. Rousseau lui-même soutient, avec beaucoup de raison, qu'un homme n'a pas le droit de disposer de sa postérité. Par conséquent à chaque génération nouvelle, que disons-nous, à chaque accroissement de population, l'Etat, remis en question dans son existence et dans sa forme, peut être détruit de fond en comble. Ce n'est pas encore tout, pourquoi l'observation d'un contrat, même dans les conditions que nous venons d'indiquer, est-elle obligatoire? C'est qu'apparemment il y a un principe d'obligation ou une loi naturelle, supérieure et antérieure à toutes les conventions des hommes. Si le parjure et le mensonge n'étaient pas des actes coupables en eux-mêmes, l'idée d'un contrat n'aurait jamais pu trouver place dans notre esprit.

La société ne peut donc pas, dans quelques limites qu'on la renferme, être fondée seulement sur des règlements de convention. Les lois qui sont nécessaires à son développement et à sa conservation n'ont donc pas besoin, pour être légitimes, du consentement unanime de tous ses membres, et réciproquement toute mesure consacrée ou par l'unanimité ou par la majorité des membres d'une association, n'est point par cela même légitime et juste. Le système de Hobbes a du moins cet avantage, que les conséquences n'en sont pas impraticables; certainement le despotisme est un fait réel, trop réel, dans la vie de l'humanité. Dans le système de Rousseau, tout est chimère : la conséquence aussi bien que le principe. Nous avons dit que la démocratie la plus absolue est la seule forme de gouvernement que ce principe puisse autoriser. Eh bien! Voici ce que dit à ce sujet Rousseau lui-même (*Contrat social*, liv. III, c. 4) : « A prendre le terme « dans la rigueur de l'acception, il n'a ja- « mais existé de véritable démocratie et il « n'en existera jamais. Il est contre l'ordre « naturel que le grand nombre gouverne et « que le petit soit gouverné.... S'il y avait « un peuple de dieux, il se gouvernerait dé- « mocratiquement. Un gouvernement si par- « fait ne convient pas à des hommes. » Tel est l'embarras dans lequel l'ont placé ses opinions sur l'origine et sur le fondement de la société, que lui, l'adversaire éloquent de l'institution de l'esclavage, il est tout prêt à admettre l'esclavage comme la condition de la liberté. « Quoi! dit-il (*Contrat social*, liv. « VIII, c. 15), la liberté ne se maintient qu'à « l'appui de la servitude! Peut-être les deux « excès se touchent. Tout ce qui n'est point « dans la nature a ses inconvénients, et la « société civile plus que tout le reste. »

« Il résulte de ces observations que l'Etat, que la société civile ne repose ni sur la force, ni sur la convention, mais sur un principe supérieur sans lequel la force n'a pas de frein et ne peut rien fonder de durable, sans lequel aussi les conventions n'ont point de garantie et ne peuvent se changer en contrats (837). » (*Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *Etat*, par FRANCK.)

CHAPITRE IX.

Réponse à l'apologie de l'ignorance faite par Rousseau dans son premier discours (838).

« Par quelle raison les arts et les sciences corrompraient-ils les mœurs et énerveraient-ils le courage? Qu'est-ce qu'une science? C'est un recueil d'observations faites, si c'est en mécanique, sur la manière d'employer les forces mouvantes; si c'est en géométrie, sur le rapport des grandeurs entre elles; si c'est en chirurgie, sur l'art de panser et de guérir les plaies; si c'est enfin en législation, sur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux et vertueux. Or, pourquoi ces divers recueils d'observations énerveraient-ils le courage? Ce fut la science de la discipline qui soumit l'univers aux Romains : ce fut donc en qualité de savants qu'ils domptèrent les nations. Aussi, lorsque pour s'attacher la milice et s'en assurer la protection, la tyrannie eut été contrainte d'adoucir la sévérité de la discipline militaire; lorsque enfin la science en fut presque entièrement perdue, ce fut alors que, vaincus à leur tour, les vainqueurs du monde subirent, en qualité d'ignorants, le joug des peuples du Nord.

« On forgeait à Sparte des casques, des cuirasses, des épées trempées : cet art en suppose une infinité d'autres, et les Spartiates n'en étaient pas moins vaillants. César, Cassius et Brutus étaient éloquents, savants et braves. L'on exerçait à la fois, en Grèce, et son esprit et son corps. La mollesse est fille de la richesse, et non des sciences. Lorsque Homère versifiait l'*Iliade*, il avait pour contemporains les graveurs du bouclier d'Achille. Les arts avaient donc atteint, en Grèce, un certain degré de perfection; et cependant l'on s'y exerçait encore aux combats du ceste et de la lutte.

« En France, ce ne sont point les sciences qui rendent la plupart des officiers incapables des fatigues de la guerre, mais la mollesse de leur éducation. Qu'on refuse du service à quiconque ne peut faire certaines marches, soulever certains poids et supporter certaines fatigues, le désir d'obtenir des emplois militaires arrachera les Français de la mollesse; ils voudront être hommes; leurs mœurs et leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des lois, et leur imperfection les vices des peuples. Les lumières produisent l'effet contraire.

. . . . . .

« Celui qui parfois regarde la diversité des esprits et des caractères comme l'effet de la diversité des tempéraments, et qui, persuadé que l'éducation *ne substitue que de petites qualités aux grandes données par la nature*, croit en conséquence l'éducation nuisible, doit aussi parfois se faire l'apologiste de l'ignorance. « Aussi, dit M. Rousseau (page « 163, tome V de l'*Héloïse*) ce n'est point des « livres que les enfants doivent tirer leurs « connaissances; les connaissances, ajoute- « t-il, ne s'y trouvent pas. » Mais, sans livres, les sciences et les arts eussent-ils jamais atteint un certain degré de perfection? Pourquoi n'apprendrait-on pas la géométrie dans les Euclide et les Clairaut, la médecine dans les Hippocrate et les Boerrhaave, la guerre dans les César, les Feuquière et les Montécuculli, le droit civil dans les Domat, enfin la politique et la morale dans les histo-

(837) Il faut donc en revenir au principe de saint Paul : TOUTE PUISSANCE VIENT DE DIEU.

(838) *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?*

riens tels que les Tacite, les Hume (839), les Polybe? Pourquoi, non content de mépriser les lettres, M. Rousseau semble-t-il insinuer que l'homme vertueux de sa nature doit ses vices à ses connaissances? « Peu m'importe, « dit Julie (pag. 158 et 159, tome V), que « mon fils soit savant : il me suffit qu'il soit « sage et bon. » Mais les sciences rendent-elles le citoyen vicieux? L'ignorant est-il le meilleur et le plus sage des hommes?

« Si l'espèce de probité nécessaire pour n'être pas pendu exige peu de lumières, en est-il ainsi d'une probité fine et délicate? Quelle connaissance des devoirs patriotiques cette probité ne suppose-t-elle pas?

« Parmi les stupides, j'ai vu des hommes bons, mais en petit nombre; j'ai vu beaucoup d'huîtres, et peu qui renferment des perles. On n'a point observé que les peuples les plus ignorants fussent toujours les plus heureux, les plus doux et les plus vertueux.

« Au nord de l'Amérique, une guerre inhumaine arme perpétuellement les ignorants sauvages les uns contre les autres : ces sauvages, cruels dans leurs combats, sont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs prisonniers? La mort dans des supplices abominables. La paix, le calumet en main, a-t-elle suspendu la fureur de deux peuples sauvages; quelle violence n'exercent-ils pas souvent dans leurs propres peuplades? Combien de fois a-t-on vu le meurtre, la cruauté, la perfidie, encouragés par l'impunité, y marcher le front levé?

« Par quelle raison en effet l'homme stupide des bois serait-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes? Partout les hommes naissent avec les mêmes besoins et le même désir de les satisfaire; ils sont les mêmes au berceau; et s'ils diffèrent entre eux, c'est lorsqu'ils entrent plus avant dans la carrière de la vie.

« Les besoins, dira-t-on, d'un peuple sauvage se réduisent aux seuls besoins physiques : ils sont en petit nombre. Ceux d'une nation policée, au contraire, sont immenses. Peu d'hommes y sont exposés aux rigueurs de la faim; mais que de goûts et de désirs n'ont-ils pas à satisfaire! Et dans cette multiplicité de goûts, que de germes de querelles, de discussions et de vices! Oui; mais aussi que de lois et de police pour les réprimer!

« Au reste, les grands crimes ne sont pas toujours l'effet de la multitude de nos désirs; ce ne sont pas les passions multipliées, mais les passions fortes qui sont fécondes en forfaits.....

« Deux nations sans arts et sans agriculture sont-elles quelquefois exposées au tourment de la faim : dans cette faim, quel principe d'activité! Point de lac poissonneux, point de forêt giboyeuse qui ne devienne entre elles un germe de discussion et de guerre. Le poisson et le gibier cessent-ils d'être abondants, chacune défend le lac ou le bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moissonner.

« La faim se renouvelle plusieurs fois le jour, et par cette raison devient, dans le sauvage, un principe plus actif que ne l'est chez un peuple policé la variété de ses goûts et de ses désirs. Or l'activité, dans le sauvage, est toujours cruelle, parce qu'elle n'est pas contenue par la loi. Aussi, proportionnellement au nombre de ses habitants, se commet-il au nord de l'Amérique plus de cruautés et de crimes, que dans l'Europe entière. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu et du bonheur des sauvages?

« Le dépeuplement des contrées septentrionales, si souvent ravagées par la famine, prouverait-il que les Samoyèdes sont plus heureux que les Hollandais, depuis l'invention des armes à feu et le progrès de l'art militaire? Quel Etat que celui de l'Eskimau! A quoi doit-il son existence? A la pitié des nations européennes. Qu'il s'élève quelque démêlé entre elles et lui, le peuple sauvage est détruit. Est-ce un peuple heureux que celui dont l'existence est aussi incertaine?

« Quand le Huron ou l'Iroquois serait aussi ignorant que M. Rousseau le désire, je ne l'en croirais pas plus fortuné : c'est à ses lumières, c'est à la sagesse de sa législation qu'un peuple doit ses vertus, sa prospérité, sa population et sa puissance. Dans quels moments les Russes devinrent-ils redoutables en Europe? Lorsque le czar les eut forcés de s'éclairer. M. Rousseau, (tome V, page 30 de l'*Emile*,) veut absolument que « les arts, les sciences, la philosophie et les « habitudes qu'elle engendre, changent « bientôt l'Europe en désert, et qu'enfin les « connaissances corrompent les mœurs. » Mais sur quoi fonde-t-il cette opinion? Pour soutenir de bonne foi ce paradoxe, il faut n'avoir jamais porté ses regards sur les empires de Constantinople, d'Ispahan, de Delhi, de Mequinès, enfin sur aucun de ces pays où l'ignorance est encensée, et dans les mosquées et dans les palais.

« Que voit-on sur le trône ottoman? un souverain dont le vaste empire n'est qu'une vaste lande, dont toutes les richesses et tous les sujets rassemblés, pour ainsi dire, dans une capitale immense, ne présentent qu'un vain simulacre de puissance; et qui maintenant sans forces pour résister à l'attaque d'un seul des princes chrétiens, échouerait devant le rocher de Malte, et ne jouera peut-être plus de rôle dans l'Europe.

« Quel spectacle offre la Perse? des habitants épars dans de vastes régions infestées de brigands; et vingt tyrans qui, le fer en main, se disputent des villes en cendres et des champs ravagés.

« Qu'aperçoit-on dans l'Inde, dans le climat le plus favorisé de la nature? des peuples paresseux, avilis par l'esclavage, et qui, sans amour du bien public, sans élévation

(839) Hume. Tacite! *Risum teneatis!*

d'âme, sans discipline, végètent sous le plus beau ciel du monde ; des peuples enfin dont toute la puissance se soutient par l'effort d'une poignée d'Européens. Tel est, dans une grande partie de l'Orient, l'état des peuples soumis à cette ignorance si vantée.

« M. Rousseau croit-il réellement que les empires que je viens de citer soient plus peuplés que la France, l'Allemagne, l'Italie, la Hollande, etc. ? Croit-il les peuples ignorants de ces contrées plus vertueux et plus fortunés que la nation éclairée et libre de l'Angleterre ? Non, sans doute. Il ne peut ignorer des faits connus du petit-maître le plus superficiel, et de la caillette la plus dissipée. Quel intérêt détermine donc M. Rousseau à prendre si hautement parti pour l'ignorance ?

« C'est à M. Rousseau à nous éclairer sur ce point. « Il n'est point, dit-il, (page 30, « tome III de l'*Emile*), de philosophe qui, « venant à connaître le vrai et le faux, ne « préférât le mensonge qu'il a trouvé, à la « vérité découverte par un autre. Quel est, « ajoute-t-il, le philosophe qui, pour sa « gloire, ne tromperait pas volontiers le « genre humain. »

« M. Rousseau serait-il ce philosophe ? Je ne me permets pas de le penser. Au reste, s'il croyait qu'un mensonge ingénieux pût à jamais immortaliser son inventeur, il se tromperait. Le vrai seul a des succès durables ; les lauriers dont l'erreur quelquefois se couronne, n'ont qu'une verdure éphémère (840).

« Qu'une âme vile, un esprit trop faible pour atteindre au vrai, avance sciemment un mensonge, il obéit à son instinct ; mais qu'un philosophe puisse se faire l'apôtre d'une erreur qu'il ne prend pas pour la vérité même, j'en doute (841). Et mon garant est irrécusable : c'est le désir que tout auteur a de l'estime publique et de la gloire. M. Rousseau la cherche, sans doute ; mais c'est en qualité d'orateur, non de philosophe. Aussi, de tous les hommes célèbres, est-il le seul qui se soit élevé contre la science. La méprise-t-il en lui ? Manquerait-il d'orgueil ? Non ; mais cet orgueil fut aveugle un moment. » (Helvétius, *De l'homme.*)

CHAPITRE X.

Nécessité de l'inégalité. — Réponse au second discours de Rousseau (842).

« La nature a mis entre les hommes la même diversité que nous voyons régner dans ses autres ouvrages : ils diffèrent entre eux d'une façon très-marquée, par les forces, soit du corps, soit de l'esprit ; par les passions, ou les idées qu'ils se font du bien-être ; par les moyens qu'ils prennent pour les satisfaire. Telle est la source de l'inégalité entre les hommes. Cette inégalité, loin de nuire, contribue à la vie et au maintien de la société. Si tous les hommes étaient parfaitement semblables, c'est-à-dire égaux en forces ou en talents ; si leurs organes ou leur façon de sentir étaient les mêmes, par une suite nécessaire, tous auraient les mêmes passions : toujours d'accord dans les discours et dans la spéculation (puisqu'ils sentiraient et verraient de la même manière), ils seraient perpétuellement en discorde dans la pratique ; ils ne s'occuperaient qu'à se détruire, parce que tous placeraient leur bonheur dans les mêmes choses. La société humaine, ainsi composée de concurrents, de rivaux, d'ennemis, si elle subsistait quelque temps, ne tarderait pas à se dissoudre.

« Pour se convaincre de cette vérité, que l'on considère ce qui arrive lorsque plusieurs individus sont épris d'une forte passion pour le même objet : d'accord sur cet objet, il naît entre eux une émulation très-forte ; et ils vont jusqu'à s'entre-détruire, dans la vue de le posséder. Lorsque deux nations rivales se proposent le même but, l'inimitié s'allume entre elles, et la guerre décide leurs démêlés. L'inégalité et la diversité qui subsistent entre les hommes sont cause que, quoiqu'ils aient une ressemblance générale, ils ne sont presque d'accord sur rien, et chacun tend, à sa manière, vers ce qu'il croit utile à son propre bonheur. De là naît cette activité avec laquelle chaque homme cherche à cacher son infériorité, et s'efforce d'atteindre les avantages qu'il croit voir dans les autres.

« Cessons donc de supposer une prétendue égalité que l'on croit avoir originairement subsisté entre les hommes ; ils furent toujours inégaux. Ne déclamons point contre cette inégalité, qui fut toujours nécessaire. Les forces du corps, l'agilité, l'organisation ont dû mettre une grande différence, une disproportion très-marquée entre les individus de la même espèce, de la même société, ou si l'on veut, de la première famille. Cette disproportion ne fut pas moins frappante pour les facultés que l'on nomme intellectuelles, c'est-à-dire, pour l'énergie des passions, pour le jugement, pour la sagacité, pour l'esprit. L'homme faible, soit de corps, soit d'esprit, fut toujours forcé de reconnaître la supériorité du plus fort, du plus industrieux, du plus spirituel. Le plus laborieux dut cultiver un terrain plus étendu et le rendre plus fertile, que ne put faire celui qui avait reçu de la nature un corps plus débile. Ainsi il y eut, dès l'origine, inégalité dans les propriétés et dans les possessions.

. . . . . .

« Tout est en échange dans la société. L'inégalité que la nature a mise entre les individus, loin d'être la source de leurs maux, est la vraie base de leur félicité : par

(840) Je ne m'étonne pas alors que le livre *De l'Esprit* d'Helvétius, dont le succès a été si grand, soit maintenant si profondément oublié.

(841) Ce doute est bienveillant et fait honneur à la candeur du fermier-général philosophe.

(842) *De l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

là, les hommes sont invités et forcés à recourir les uns aux autres, à se prêter des secours mutuels. Chaque membre de la société se voit obligé de payer par les facultés qu'il a reçues, celles dont les autres lui font part. Ainsi l'inégalité de forces ou de talents oblige les hommes de mettre en commun, pour le bien de tous, ce que la nature a donné à chacun en particulier. L'homme faible de corps, mais dont l'esprit est vigoureux, guidera l'homme robuste, et lui fournira les moyens de faire de ses forces un usage utile à son bonheur. » (Le baron D'HOLBACH, *Politique naturelle.*)

CHAPITRE XI.

Avantages de l'inégalité parmi les hommes.

« La diversité qui se trouve entre les individus de l'espèce humaine met entre eux de l'inégalité, et cette inégalité fait le soutien de la société. Si tous les hommes étaient les mêmes pour les forces du corps et pour les talents de l'esprit, ils n'auraient aucun besoin les uns des autres : c'est la diversité de leurs facultés, et l'inégalité qu'elles mettent entre eux, qui rendent les mortels nécessaires les uns aux autres ; sans cela, ils vivraient isolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont souvent nous nous plaignons à tort, et l'impossibilité où chacun de nous se trouve de travailler efficacement tout seul à se conserver et à se procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuse nécessité de nous associer, de dépendre de nos semblables, de mériter leurs secours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter, par des efforts communs, ce qui pourrait troubler l'ordre dans la machine. En conséquence de la diversité des hommes et de leur inégalité, le faible est forcé de se mettre sous la sauvegarde du plus fort ; c'est elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumières, aux talents, à l'industrie du plus faible, lorsqu'il les juge utiles pour lui-même : cette inégalité naturelle fait que les nations distinguent les citoyens qui leur rendent des services, et, en raison de leurs besoins, honorent et récompensent les personnes dont les lumières, les bienfaits, les secours et les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaisirs, des sensations agréables en tout genre ; c'est par elle que le génie prend de l'ascendant sur les hommes, et force des peuples entiers à reconnaître son pouvoir. Ainsi la diversité et l'inégalité des facultés corporelles et du développement de celles de l'âme, rendent l'homme nécessaire à l'homme, le rendent sociable, et lui prouvent évidemment la nécessité de la morale. » (Le baron D'HOLBACH.)

CHAPITRE XII.

La politique de Rousseau. — Plagiat des opinions de Harrington et de Locke.

« Rousseau manquait d'instruction, et, n'osant entreprendre de sonder les gouvernements dans ce qu'ils sont devenus par la force des choses, il les sonda dans leurs principes. Dans son *Contrat social*, qui ne fut qu'un chapitre d'un ouvrage général qu'il avait projeté sur les *Institutions politiques*, il résolut d'exposer la nature et les fondements de la société. Mais, pour les étudier sous ce point de vue, ce ne fut pas les faits, ce fut l'abstraction qu'il consulta. Le parlement d'Angleterre avait été le précepteur de Montesquieu. Rousseau fut le disciple d'un philosophe anglais. Prenant au sérieux, pour l'usage de cette théorie abstraite qu'il voulait jeter au milieu des faits, l'hypothèse du contrat primitif qu'on avait imaginé en 1688, pour pouvoir éconduire Jacques II, avec toute l'apparence de légalité qu'on demandait, il fit de cette hypothèse, adoptée par Locke, la base de sa doctrine.

. . . . . .

« Rousseau qui, dans ses meilleurs ouvrages de morale et de politique, ne marcha qu'à l'aide de Locke, et qui publia son *Emile* peu de temps après le *Contrat social*, s'imaginait que, dans sa seconde publication, *il rompait en visière aux maximes de son siècle* (843). C'était une erreur, son *Contrat social* avait été plus nouveau que son *Emile*, et le premier de ses ouvrages, son *Discours*, avait été plus nouveau que le second. L'homme qui pense est un animal dépravé (844) ; tel avait été le principe de son fameux début ; et ce paradoxe, qui devait reparaître dans toutes ses publications subséquentes, quoiqu'en s'adoucissant sans cesse, devait toujours en faire le fond. Cette opinion était alors nouvelle.

« Elle était déplorable à une époque où tombait le spiritualisme, dont Rousseau fut d'ailleurs l'un des derniers défenseurs ; à une époque où déjà l'on rêvait à l'homme *plante* et à l'homme *machine* ; et pourtant Rousseau glissa ce paradoxe jusque dans sa doctrine politique.

« En politique il innova encore moins qu'en éducation et en morale. Il copia, au contraire, Harrington et Locke..... Il eut le malheur de se tromper gravement sur le principe..... Il partit, en effet, de ce principe, que l'homme qui vit en société est dans une condition contre nature, comme l'homme qui pense. C'était là qu'il rompait en visière aux opinions de son siècle. Il rompait même en visière aux faits et à la réalité, mais..... cette imagination et cette sensibilité qui caractérisent Rousseau et qui furent servies par la magie d'un style inimitable, prêtèrent à ses théories toute l'autorité du vrai qui leur manquait. Rousseau n'ébranla que la moitié de ce bel axiome posé par Montesquieu : *L'homme est né en société et il y reste* ; il ne fit sortir personne de l'ordre social, mais il persuada

(843) Paroles de Rousseau au sujet de son discours sur cette question : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* (MATTER.)

(844) Pensée souvenir de ce discours. (MATTER.)

à beaucoup de monde qu'on n'y est pas naturellement. Passant de là à la question de la meilleure organisation sociale, il fonda son contrat sur ce principe : *Il n'appartient qu'a ceux qui s'associent de régler les conditions de la société.*

« C'est là toute sa doctrine : il en résulterait qu'il n'y a de bon Etat que celui qui est réglé constamment par la volonté de tous ; la loi sans cesse mise à la hauteur de la raison publique ; en d'autres termes, que la république seule est un gouvernement véritable. Rousseau dit expressément : « J'appelle donc république tout Etat régi par des « lois, sous quelque forme d'administration « que ce puisse être ; car, alors seulement, « l'intérêt public gouverne, et la chose publique est quelque chose. *Tout gouvernement légitime est républicain..... le peuple soumis aux lois doit en être l'auteur.* Ceux « qui parviennent dans les monarchies ne « sont souvent que de petits brouillons, de « petits fripons, de petits intrigants, à qui « les petits talents qui font dans les cours « parvenir aux grandes places ne servent « qu'à montrer au public leur ineptie aussitôt « qu'ils y sont parvenus. Le peuple se trompe « bien moins sur ce choix que le prince ; et « un homme de vrai mérite est presque « aussi rare dans le ministère qu'un sot à la « tête d'un gouvernement républicain..... « Pour qu'un Etat monarchique fût bien « gouverné, il faudrait que sa grandeur ou « son étendue fût mesurée aux facultés de « celui qui gouverne. »

« On voit combien ces principes sont absolus et par conséquent faux et insuffisants. L'auteur le sent lui-même, puisqu'il est conduit à dire qu'*il faudrait des dieux pour donner des lois aux hommes.* » (MATTER, *Des doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XIII.

La politique de Rousseau engendre le despotisme et l'oppression.

« Voilà Rousseau à son tour le politique au *sentiment*. Il sent dans son cœur que l'homme est né libre ou doit être libre et il le voit partout dans les fers. Il veut chercher s'il n'y a pas quelque forme d'administration légitime, c'est-à-dire, propre à restituer cette liberté naturelle de l'homme. Mais quelle idée psychologique a-t-il de l'homme ? L'homme pour lui malheureusement n'est qu'un sentiment, une force, une volonté, un *moi*. De là il résulte que tous les hommes lui apparaissent comme autant de forces ou d'individualités séparées, non pas seulement égales, mais identiques, qui ne peuvent être unies en rien que par contrat : « Puisque aucun homme n'a une autorité naturelle sur son semblable, et puisque la force « ne produit aucun droit, restent donc les « conventions pour base de toute autorité « légitime parmi les hommes. »

« Comment en effet unir tous ces hommes qui sont tous des forces égales identiques existant au même titre, homogènes en un mot, parce qu'elles ne sont toutes qu'une seule chose, une volonté, un *sentiment*. Il est évident qu'il n'y a que le contrat sur le pied de l'égalité par tête qui puisse faire aboutir à une résultante ces forces homogènes. Rousseau donc se met à l'œuvre, il a devant les yeux les débats des antiques sociétés où, tandis que l'esclave qui n'était pas compté pour un homme remplissait les fonctions industrielles, les citoyens venaient sur la place publique comme autant de forces égales, identiques, homogènes, déposer leur vote dans l'urne du scrutin. Rousseau généralise cette situation de forces ou d'individualités homogènes et identiques : « Chacun de nous met en commun sa personne « et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale et nous recevons en corps chaque membre comme « partie indivisible du tout. »

« Mais pour que chaque membre soit partie du tout, il faut que chaque membre ait abdiqué sa souveraineté naturelle pour ne conserver qu'une partie de sa souveraineté au prorata du nombre. Rousseau le reconnaît : « Afin donc, dit-il, que le pacte social ne soit « pas un vain formulaire, il renferme tacitement cet engagement, qui seul peut donner de la force aux autres, que quiconque « refusera d'obéir à la volonté générale *y sera* « *contraint par tout le corps*, ce qui ne signifie autre chose sinon qu'*on le forcera* « *d'être libre*. Car telle est la condition qui, « donnant chaque citoyen à la patrie, le garantit de toute dépendance personnelle, « condition qui fait l'*artifice et le jeu de la machine politique* et qui seule rend légitimes « les engagements civils, lesquels sans cela « seraient absurdes, tyranniques et sujets aux « plus énormes abus. » Ainsi, grâce à cette machine politique, voilà de nouveau l'homme esclave et esclave de toute manière. Epictète esclave conservait au moins la liberté de son intelligence. Le citoyen de Rousseau engage dans le contrat son intelligence. Le citoyen de Rome restait libre quant à son droit familial. La famille et la propriété existaient pour lui indépendamment de la cité. Le citoyen de Rousseau engage tout dans le contrat, il devient partie du souverain en tout, et c'est ainsi seulement qu'il est libre. Il n'est donc réellement libre que de sa voix, libre que de son vote. LA LOI RENDUE, IL EST ESCLAVE. Mais il y aura toujours dans la confection de cette loi une majorité et une minorité ! Eh bien, répond Rousseau, LA MINORITÉ SERA ESCLAVE ! C'est le seul moyen que l'homme ait d'être libre, voilà l'artifice et le jeu de la machine politique ; c'est de cette manière qu'on forcera les hommes d'être libres. Ainsi toutes nos idées, tous nos sentiments, tous nos actes seront ou pourront être gouvernés despotiquement par le souverain, c'est-à-dire par la majorité ! Oui, dit encore Rousseau, il n'y a pas d'autre moyen pour nous d'être libres ; car les hommes sont chacun une force, une volonté, une liberté, un *moi* indépendant et je vous défie d'harmoniser ces *moi* homogènes sinon par une convention de ce genre.

« De même que Platon était arrivé au despotisme par la *connaissance*, de même que Hobbes et Machiavel étaient arrivés au despotisme par la sensation, ROUSSEAU ARRIVE DONC AU DESPOTISME PAR LE SENTIMENT. » (Pierre LEROUX, *De l'égalité.*)

CHAPITRE XIV.

La politique de Rousseau est contradictoire et destructive.

« Quelques-unes de ses phrases sont empreintes d'un sentiment religieux pur, désintéressé, sans alliage de motifs terrestres. Mais Rousseau, s'agitant au milieu de mille pensées contraires, a rassemblé sur la religion non moins que sur la politique DE DISCORDANTES ET CONFUSES HYPOTHÈSES. Le plus affirmatif des hommes et le plus impatient de l'affirmation des autres, il a tout ébranlé, non qu'il voulût, comme on l'a dit, tout détruire, mais parce que rien ne lui semblait à sa place. Il a, dans sa force prodigieuse, arraché de leurs fondements antiques les colonnes sur lesquelles reposait tant bien que mal l'existence humaine; mais, architecte aveugle, il n'a pu, de ces matériaux épars, construire un nouvel édifice. IL N'EST RÉSULTÉ DE SES EFFORTS QUE DES DESTRUCTIONS; DE CES DESTRUCTIONS QU'UN CHAOS. » (Benjamin CONSTANT, *De la religion*, livre I, chapitre 6.)

CHAPITRE XV.

Un disciple de Rousseau en Italie. — Politique d'Alfieri.

« Alfieri professa à la fois, dans son célèbre traité *De la tyrannie*, ce que les doctrines républicaines de tous les temps, celles de Rousseau et celles de l'Amérique en particulier, avaient de plus avancé. *Les lois, ces contrats sociaux, solennels et réciproques, ne doivent être que l'expression de la volonté de la majorité, recueillie par la voix des mandataires du peuple, librement élus.* Telle est la maxime fondamentale qu'Alfieri prêcha à l'Italie. Toute autre législation et tout autre mode de gouvernement sont tyranniques, dit-il ; et pour qu'on ne s'y trompe pas, Alfieri dit nettement : *Je suis né et j'ai été élevé sous la tyrannie d'un seul ; c'est l'espèce la plus commune en Europe. Le mot de monarchie n'est que le nom méticuleux que l'ignorance, la flatterie et la crainte ont donné à la tyrannie. La tyrannie peut être héréditaire ou même élective ; la dernière est la plus funeste de toutes. Le peuple, sous ce gouvernement, arrive au dernier degré de la stupidité politique.*

« Alfieri se prononça contre le clergé et la noblesse, contre les doctrines et les institutions de la religion chrétienne, telles qu'il les connaissait, avec une véhémence dont rien n'approche dans notre littérature antérieure à la révolution de 1789. L'Italie connut donc, aussi bien qu'aucun autre pays d'Europe, les doctrines qui tendaient aux changements complets. Cependant ces doctrines se répandirent peu et pénétrèrent peu dans le sein de sa population. Alfieri, il est vrai, composa son ouvrage dès l'an 1777, mais il ne l'imprima en Italie qu'en 1801, et l'édition qu'il en a fait faire à Kehl, avant cette époque, ne circula que clandestinement parmi ses compatriotes. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XVI.

Contradictions de J.-J. Rousseau.

CONTRADICTIONS SUR DIEU. — *Dieu visible de J.-J. Rousseau.* — « Il est un livre ouvert à *tous les yeux*, c'est celui de la nature ; c'est dans ce grand et superbe livre que j'apprends à servir son auteur. Nul n'est excusable de ne pas y lire, parce qu'il parle un langage intelligible à tous les esprits..... J'aperçois Dieu en moi, je le sens en moi, je le vois autour de moi. Quand je serais né dans une île déserte, quand je n'aurais vu d'autre homme que moi, la raison suffirait pour m'apprendre à remplir tous mes devoirs envers lui. » (*Emile*, t. III, p. 163 et 45, édit. in-12.)

Dieu invisible. — « L'être incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement à tout, échappe à tous mes sens, et ce n'est pas une petite affaire de savoir enfin qu'il existe (à le bien prendre même, le monde n'en sut rien pendant six ou sept mille ans) ; car il a fallu essayer tous les bizarres systèmes de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, jusqu'à ce qu'enfin le docteur Clarke annonçât ce Dieu, l'être des êtres, le dispensateur des choses... Il est d'une impossibilité démontrée qu'un sauvage, privé des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes, pût jamais élever ses réflexions jusqu'à la connaissance du vrai Dieu.... Pouvez-vous croire que dans un million d'hommes, il y en eût un seul qui vînt à penser à Dieu ? » (*Emile*, t. III, p. 58 ; t. II, p. 352, et *Lettre à l'archevêque de Paris.*)

La raison de Jean-Jacques très-certaine qu'il existe un Dieu, et le démontrant. — « Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière, elle reçoit le mouvement et le communique, mais ne le produit pas. Plus j'observe l'action et la réaction des forces de la nature, plus je trouve que d'effets en effets il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est ne rien supposer.... Il n'y a point de véritable action sans volonté, voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'univers... ; je conçois cette volonté comme cause motrice ; mais concevoir la matière comme cause productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.... Toujours est-il certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique. Cet être qui meut l'univers je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de volonté et celle de bonté, qui en est une suite nécessaire. Je sais très-certainement qu'il existe par lui-

même et que mon existence lui est subordonnée. » (*Emile*, t. II, p. 45.)

La raison de Jean-Jacques incertaine et insuffisante, pour démontrer l'existence de Dieu. — « J'avouerai naïvement que ni le pour, ni le contre ne me paraissent démontrer sur ce point l'existence de Dieu par les seules lumières de la raison, et que si le théiste ne fonde son sentiment que sur des probabilités, l'athée, moins précis encore, ne me paraît fonder le sien que sur des probabilités contraires. » (*Lett. à Voltaire*, t. II, éd. in-4° de Genève.)

Jean-Jacques plein d'idées de la Divinité. — « Dieu est bon, rien n'est plus manifeste, et sa bonté est l'amour de l'ordre.... Dieu est juste, et sa justice est de demander à chacun compte de ce qu'il lui a donné; il est intelligent, il est un, et le tout annonce son unique intelligence.... Il est puissant et sa puissance agit par elle-même...; Il est l'être existant par lui-même et indépendant à qui toute existence est subordonnée. » (*Emile*, passim. *Voy.* surtout tom. II, p. 94.)

Jean-Jacques sans idées de la Divinité. — « Si je viens à découvrir les attributs de Dieu, dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des conséquences forcées, c'est par le bon usage de ma raison; mais je les affirme sans les concevoir, et dans le fond c'est n'affirmer rien. » (*Ibid.* p. 95.)

Jean-Jacques très-certain que son Dieu est unique principe. — « Il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause (et cette cause ne peut être matière); car concevoir la matière comme productrice du mouvement, c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne rien concevoir.... Toujours est-il certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique: je reconnais donc une volonté unique et suprême, qui dirige tout, qui exécute tout.

« J'attribue cette puissance et cette volonté au même être, à cause de leur parfait accord, qui se conçoit mieux dans un que dans deux, et parce qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. » (*Emile*, t. III, p. 115, et *Lett. à l'arch.*)

Jean-Jacques très-incertain s'il n'y a pas au moins deux principes. — « Y a-t-il un principe unique des choses? y en a-t-il deux ou plusieurs? je n'en sais rien, il y a deux manières de concevoir l'origine des choses, savoir, dans deux causes qui sont ici Dieu et la matière, ou dans une cause unique.... Chacun de ces deux sentiments, débattus par les métaphysiciens de tous les siècles, n'est pas devenu plus croyable... Il sera toujours impossible de s'assurer, tant qu'on risquera quelque chose à parler vrai. » (*Emile*, t. III, p. 61, et *Lett. à l'arch.*)

Jean-Jacques proscrivant les athées. — « Tout philosophe athée est un raisonneur de mauvaise foi, ou que son orgueil aveugle. Chacun doit savoir qu'il existe un arbitre suprême du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants. Ces dogmes sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse et de persuader à tous les citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre et l'ennemi de la société.

« Le magistrat peut bannir de l'Etat quiconque ne croit pas les dogmes de la religion civile à la tête desquels je mets l'existence de Dieu. Il peut le bannir non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. Si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes: il a menti devant les lois. » (*Lett. à l'archevêque; Emile*, t. IV, p. 68; *Contrat social*, c. 8.)

Jean-Jacques absolvant les athées. — « Je suis indigné que la foi de chacun ne soit pas la plus grande liberté, comme s'il dépendait de nous de croire ou de ne pas croire dans des matières (telles que j'annonce positivement l'existence de Dieu) où la démonstration n'a pas lieu; et qu'on pût asservir la raison à l'autorité.... Un athée peut-il être athée, peut-il être coupable devant Dieu? détourne-t-il les yeux de lui, ou Dieu lui-même lui a-t-il voilé sa face? Si j'étais magistrat et que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerais par faire brûler comme tel quiconque en viendrait dénoncer un autre. » (*Lett. à Voltaire*, t. XII édit. de Genève, in-4°; *Nouvelle Héloïse*, t. VI, in-12°, p. 171, et t. V, p. 254.)

« Je déclare donc que mon objet était, dans la *Nouvelle Héloïse*, de rapprocher les deux partis opposés par une estime réciproque, et d'apprendre aux philosophes qu'on peut croire un Dieu sans être hypocrite; et aux croyants, qu'on peut être incrédule sans être un coquin. » (*Lett. à M. Vernet*, t. XII, in-4°, p. 239.)

CONTRADICTIONS SUR LA CRÉATION — *Jean-Jacques indécis sur l'éternité de la matière.* — « Le monde est-il éternel ou créé? Je n'en sais rien.... Chacun de ces deux sentiments, débattus par les métaphysiciens depuis tant de siècles, n'en est pas devenu plus croyable à la raison humaine. » (*Emile* et *Lett. à l'archevêque de Paris*, du 18 novembre 1763.)

Jean-Jacques décidé sur l'éternité de la matière. — « Tout ce que je sais, c'est que la facilité que je trouvais à résoudre les difficultés du bien et du mal venait de l'opinion que j'ai toujours eue de la coexistence éternelle de deux principes; l'un actif, qui est Dieu, et l'autre passif, qui est la matière, que l'être actif combine et modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée, sans la pouvoir anéantir. » (T. XII, in-8° *Lett. de M****, 15 janvier 1769.)

CONTRADICTIONS SUR LA MORALE. — *L'homme de Jean-Jacques naturellement bon.* — « Le principe fondamental sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits, et que j'ai développé avec toute la clarté possible, est que l'homme

est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre. » (*Lett. à C. de Beaumont.*)

« Comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien et à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la nature, de même l'amour du bon et la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes » (*Emile*, l. IV.)

L'homme de Jean-Jacques naturellement méchant. — « L'homme qui ne connaît pas la douleur ne connaît ni l'attendrissement de l'humanité, ni la douceur de la commisération. Son cœur ne serait ému de rien, il ne serait pas sociable, il serait un monstre pour ses semblables. » Donc il faut que l'homme ait souffert avant que d'être bon ; donc avant que d'avoir souffert, il est très-naturellement méchant, et même un monstre pour ses semblables. D'ailleurs, *on ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas soi-même exempt.* C'est pour cela que *les rois sont sans pitié pour leurs sujets, que les riches sont durs envers les pauvres.* » (*Emile*, l. II et IV, deuxième maxime.)

CONTRADICTIONS SUR LA LIBERTÉ. — *Jean-Jacques libre.* — « Il n'y a point de véritable volonté sans liberté ; l'homme est donc libre dans ses actions. C'est un de mes articles de foi..... La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme. » (*Emile*, t. III, *Discours sur l'origine de l'inégalité.*)

Jean-Jacques esclave. — « L'homme sage est pour moi celui qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups *de l'aveugle fatalité*..... Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai à revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdité, dans toutes les explications que je cherchais à donner à ce qui m'arrive, j'ai compris que *je devais regarder tous les détails de ma destinée comme autant d'actes d'une pure fatalité.* » (*Rêveries*, huitième promenade.)

CHAPITRE XVII.

Opinion de Rousseau sur les rationalistes du XVIII^e^ *siècle.*

Jean-Jacques Rousseau nous met en garde contre lui-même, lorsqu'il dit : « Je consultai les philosophes : je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même, dans leur scepticisme prétendu ; n'ignorant rien, ne pouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ILS N'EN ONT QUE POUR DÉTRUIRE : si vous acceptez les voix, CHACUN EST RÉDUIT A LA SIENNE ; ils ne s'accordent que pour disputer : les écouter n'était pas le moyen de sortir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. »

« Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (J.-J. ROUSSEAU, cité par Bretonneau.)

CHAPITRE XVIII.

Immoralité des romans de Rousseau, de Montesquieu et de Voltaire.

« Montesquieu et Rousseau firent plus de mal encore à la religion qu'à la morale. Mieux que Voltaire ils appréciaient l'influence de la religion sur la morale et la politique ; mais, en lui offrant d'éclatants hommages, ils la combattirent, sinon comme lui avec une frivole obstination, du moins avec des armes encore trop dangereuses. Rousseau fut spiritualiste, mais il ne fut pas croyant ; même en rendant à l'Evangile et à son divin auteur le plus bel hommage qui soit écrit dans notre langue, IL NE FUT QUE LE PLUS ÉLOQUENT DES SCEPTIQUES. Sa fameuse profession de foi, on le sait, est une profession de doute, et les sophismes d'Usbeck (845) avaient fait moins de mal que n'en firent ceux du Vicaire savoyard. Dans son *Contrat social*, il se déclare pour une *profession de foi purement civile*, dont il appartient au souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogme de religion, mais comme sentiment de sociabilité.

« C'est là la doctrine de Hobbes ; c'est en vertu de cette doctrine que Robespierre a pu décréter l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, ce en quoi il a d'ailleurs fort bien fait. Peut-être est-ce une impiété que de se montrer si sévère à l'égard d'hommes si élevés, et pourtant la sévérité n'est pas encore le vrai sentiment qu'ils inspirent. On ne peut, en effet, qu'éprouver une douloureuse indignation en voyant les premiers écrivains du plus *grand siècle de notre histoire*, d'un siècle de haut développement,

(845) Personnage des *Lettres persanes* de Montesquieu.

se jouer de ce qui fait le repos et la gloire de l'âme, la religion et la morale. Et, certes, c'est s'en jouer que d'en faire une affaire de police ; c'est s'en jouer que d'en faire des romans de politique, de religion, de morale et d'éducation, où l'on proclame des principes que l'on ne conseille à personne de suivre, et OU L'ON BAT FOLLEMENT EN BRÈCHE TOUTES LES DOCTRINES, TOUTES LES INSTITUTIONS, TOUTES LES CROYANCES et l'ensemble des mœurs. Conçoit-on l'auteur de l'*Esprit des lois* écrivant le *Temple de Gnide*? l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* méditant *Candide* et un autre volume? l'auteur du *Contrat social* composant ce livre (846) dont il est obligé de dire dans la préface : *Celle qui osera en lire une seule ligne est une fille perdue?*

« Aussitôt que les trois premiers écrivains du siècle se furent déclarés hostiles aux doctrines chrétiennes, les écrivains secondaires, excités par leur hardiesse et stimulés par les applaudissements du public, entrèrent dans la voie de cette grave innovation avec une sorte de fanatisme. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XIX.

Cynisme des LETTRES PERSANES.

« Lorsque, dans l'année 1721, les Parisiens trouvèrent chez les libraires les *Lettres persanes*, ils durent tomber dans une grande surprise qu'accompagnait un vif plaisir. Des Persans qui de Paris écrivaient à Ispahan ! Un confident discret publiait leurs lettres traduites, arrangées, polies, un peu façonnées à la mode française. Cette fois un esprit nouveau éclatait dans le fond comme dans la forme. Pour le style, l'allure était inconnue jusqu'alors, et d'autant plus séduisante ; c'était quelque chose de vif, de brusque, de brisé, d'étincelant, de léger ; des saillies audacieuses et courtes, des traits rapides et acérés. Adieu les habitudes et la manière d'écrire de l'âge de Louis XIV! Adieu les longues périodes, les phrases majestueuses dont les replis retombaient symétriquement comme les vastes anneaux de la perruque du grand roi ! Tout est changé : le style est cavalier, LIBERTIN, et POUR LE FOND L'AUTEUR SE DONNE DE NON MOINS ÉTRANGES LICENCES ; il persiffle tout : la société, le gouvernement, les lois, les mœurs, la religion ; le Pape est appelé *une vieille idole que l'on encense par habitude ;* l'antique monarchie est railliée.

. . . . . .

« Dans cette correspondance frivole on lisait des paroles sérieuses sur la société, les gouvernements, la religion, sur l'avenir de l'humanité ; on y trouvait ces mots : « On « a beau faire, la vérité s'échappe et perce « toujours les ténèbres qui l'environnent. Il « viendra un jour où l'Eternel ne verra sur « la terre que de vrais croyants. Le temps, « qui consume tout, détruira les erreurs « mêmes Tous les hommes seront étonnés « de se voir sous le même étendard ; tout, « jusqu'à la loi, sera consommé. Les divins « exemplaires seront enlevés de la terre, et « portés dans les célestes archives. » (LERMINIER, *De l'influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle*, chap. 7.)

CHAPITRE XX.

Un autre roman philosophique du XVIII^e^ *siècle. — Bélisaire.*

« Le temps était favorable à ces compositions hermaphrodites. *Bélisaire*, qui commence en roman et finit en sermon, reproduisait toutes les opinions du siècle ; aussi quoique ennuyeux il fut populaire. Marmontel s'élevait contre la confusion des anciennes lois, et réclamait la simplicité d'un code ; il se plaignait du mode de l'impôt (847). Il demandait aux rois le bonheur des peuples et disait : « Il n'y a pas un homme de « bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui, se « comparant en secret avec le peuple qui le « nourrit, qui le défend, qui le protége, ne soit « humble au dedans de lui-même ; car il sent « bien qu'il est faible, dépendant et nécessi- « teux (848).» Touchant la religion, il écrivait ces mots : « La révélation n'est que le supplé- « ment de la conscience ; c'est la même voix « qui se fait entendre du haut du ciel et du « fond de mon âme (849). » (LERMINIER, *De l'influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle.*)

QUATRIÈME PARTIE.

Le Panthéisme au XVIII^e^ siècle. — Diderot.

CHAPITRE PREMIER.

Diderot au point de vue rationaliste. — Aveux de M. Arsène Houssaye sur les mœurs licencieuses et les erreurs de Diderot.

LE RATIONALISTE —« Toujours sincère, toujours entraîné par le cœur, jamais par la réflexion patiente, Diderot écrivait comme il parlait, avec enthousiasme. Grand poëte moins la rime, grand historien plus la passion, toujours à l'avant-garde des idées, il a pourtant été un grand journaliste plutôt qu'un grand écrivain. On peut dire qu'il ne prenait pas le

(846) *La Nouvelle Héloïse.*
(847) *Bélisaire*, chap. 12.
(848) *Ibid.*
(849) *Ibid.*, chap. 15.

temps de tailler sa plume ni de préparer son pupitre. Son pupitre était partout, chez Grimm, chez d'Alembert, chez d'Holbach.....

« C'était là qu'il écrivait, sur chaque chose, grande ou petite, sur Dieu et sur le monde, sur les arts et sur les femmes. Hardi jusqu'à l'insolence, AVENTUREUX JUSQU'A LA FOLIE, il allait toujours en avant, guidé par ses généreux instincts, jetant à pleines mains la vérité qui désenchante, la lumière qui dévore, le mensonge qui console.

« Un des premiers, il peignit en écrivant. Sa palette est la plus riche, sa couleur est franche, même dans ses plus délicates nuances; ainsi, lorsqu'il peint les femmes (et comme il sait peindre les femmes!), quelle touche fine, légère, spirituelle, nuancée! quelle belle lumière! quel fond délicieux! quel joli tableau de genre à propos d'un portrait!

« Ce qui fait son charme, c'est que le cœur, le sentiment, la poésie, animent chaque page de ses œuvres, qu'il soit sévère ou familier, qu'il écrive un discours ou qu'il écrive une lettre. Son style est vivant; il n'écrit pas, il parle. Il eût inventé Sterne tout entier, car il avait mieux que Sterne l'esprit du cœur. Pourquoi n'a-t-il pas eu le loisir de tenter quelques beaux vers, car il ne lui manquait que la rime? Pourquoi ne s'est-il pas réveillé quelquefois Benvenuto Cellini devant son or et ses diamants? Tant d'autres ont enchâssé des verroteries et ciselé de l'or faux.

« Diderot a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait sans surprise se réveiller aujourd'hui parmi nous, les poëtes, les rêveurs, LES FOUS SUBLIMES (850). Diderot est tout à la fois le commencement de Mirabeau, le premier cri de la révolution française et LE DERNIER MOT DE TOUTES NOS UTOPIES. IL A ÉTÉ LE VRAI RÉVOLUTIONNAIRE; à la tribune de 1789 il eût effacé Mirabeau et Danton; car, quand il se passionnait pour le culte des idées, il avait toutes les magnificences de la tempête. Nul de ses livres ne peut donner une idée de son éloquence hardie et entraînante.

« Il a passé sa vie à aimer et à combattre. Saint-Simon, Fourrier, George Sand, semblent avoir pris leur point de départ dans Diderot. En effet, ce philosophe hardi et aventureux, qui s'élevait par la parole et par la plume contre la vieille société, AVAIT DES MOEURS TOUTES RÉVOLUTIONNAIRES. Il allait de sa femme à sa maîtresse, de sa maîtresse à sa femme, de sa femme à d'autres maîtresses. Il n'en demeurait pas moins UN SAGE AIMANT LA VERTU, mais SUIVANT TOUTES LES FANTAISIES ET TOUS LES ENTRAÎNEMENTS DU COEUR (851). Vivre selon son cœur c'est pour ainsi dire l'épigraphe de sa vie; il laissait à d'Alembert le compas, à Helvétius la galanterie, à Voltaire l'orgueil, à Grimm la vanité, à Buffon les airs magnifiques, à d'Holbach les sarcasmes; pour lui, il ouvrait son cœur et vivait heureux.

« C'était la plus riche nature du siècle par le cœur comme par la tête. Voyez, toutes les idées font orage dans ce front immense; les autres chefs de la vaillante armée qui s'appelait l'*Encyclopédie*, ne sont là que pour tempérer son ardeur ou pour profiter de ses conquêtes. Tous, Jean-Jacques lui-même, sont plus préoccupés des lauriers que de la victoire. Diderot seul ne pense pas aux lauriers.

« Homme digne de gloire dans tous les siècles, il est pourtant venu à temps: Dieu l'avait marqué du sceau fatal, les armes qu'il avait saisies se fussent brisées dans ses mains un siècle plus tôt ou même un siècle plus tard.

« Il fut le vrai philosophe du XVIII^e^ siècle; lui seul a des accents dignes de Leibnitz ou de Malebranche. Pendant que Montesquieu et Raynal étudiaient la politique, Voltaire les philosophes, sans s'étudier assez lui-même, Condillac la psychologie, d'Alembert la géométrie, Buffon la pompe des idées plutôt que les idées, d'Holbach la chimie, Diderot s'élevait plus haut, IL OSAIT CRÉER TOUT UN MONDE. Jean-Jacques seul le rencontrait par ses sublimes rêveries sur ces hauteurs escarpées. J'ai dit que Diderot osait créer, il serait plus juste de dire qu'il osait détruire. En effet, SON OEUVRE EST UNE OEUVRE DE DESTRUCTION, mais non pas une œuvre stérile; après la triste moisson des préjugés, les bonnes semailles se sont faites.

« Les idées sont des oiseaux voyageurs qui traversent le monde, emportés par une brise odorante ou chassés par les orages. Tantôt l'oiseau voyageur est un aigle qui va frapper du bout de son aile invisible le front d'un philosophe ou d'un héros; tantôt c'est une légère hirondelle qui va secouant sur les poëtes et les amants ses ailes toutes baignées de la rosée des prairies. Diderot a vu passer l'aigle et l'hirondelle; la grande aile a frappé son front, la goutte de rosée est tombée sur son cœur.

« L'aigle avait passé pour lui un jour d'orage comme pour Voltaire. . . . . .

. . . . . .

« Diderot est une des grandes figures qui rayonnent dans le tableau d'un siècle. Il tient une belle place comme artiste et comme philosophe dans l'histoire des arts et des idées. Son souvenir a je ne sais quoi de grandiose et de charmant. C'est le génie du paradoxe, c'est l'héroïsme de l'audace et de la passion. Il porte le XVIII^e^ siècle sur ses épaules comme le vieil Atlas portait le ciel. On ne songe pas à lui élever une statue, mais n'a-t-il pas un temple, un temple immortel, quoique déjà ruiné: l'*Encyclopédie*,

(850) *Fous*, je le veux bien, *sublimes*, je le nie.

(851) Que penser alors de cette parole de J.-J. Rousseau à Tronchin: « Il n'est pas d'homme suivant tous les mouvements de son cœur qui ne devint en peu de temps le dernier des scélérats? »

d'où la révolution est sortie tout armée (852) » (Arsène Houssaye, *Galerie de portraits*, Diderot.)

CHAPITRE II.

Portrait de Diderot.

« Qu'on se représente un jeune homme à son début dans les lettres, allant présenter ses respects à l'illustre président (853) pendant qu'il écrivait l'*Esprit des lois* : il est bien reçu; le savant magistrat l'encourage par un accueil plein de bienveillance et de dignité, par une conversation spirituellement concise, sentencieuse et réservée ; le jeune homme lève le siége, plein d'admiration, mais sans avoir osé ouvrir son cœur au majestueux président. Il court chez Voltaire : le dictateur du siècle le reçoit comme un volontaire arrivant sous ses drapeaux ; il le félicite de sa résolution à se jeter dans la cause de la philosophie; il applaudit à ses essais avant de les avoir entendus ; après en avoir écouté quelque chose, il approuve, il loue, il se récrie ; sans mêler à ses éloges ni conseils ni critiques, il enrôle le jeune écrivain dans la cohorte philosophique ; il lui fait entrevoir une réputation et un avancement rapide, et il le flatte dans le dessein de lui inspirer un attachement fanatique à sa propre personne. L'amour-propre ainsi caressé du jeune récipiendaire est satisfait, mais son cœur ne l'est pas ; il se décide à visiter l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, il s'enhardit à pénétrer dans l'ermitage. Rousseau ne le voit entrer qu'avec défiance et déplaisir : encore un Parisien qui vient troubler sa solitude et déconcerter son travail !

« La visite se passe dans un embarras mutuel ; vingt fois notre jeune homme, dont le cœur se gonfle, dont les yeux se mouillent et dont les joues sont en feu, voudrait se jeter aux pieds de Rousseau pour lui exprimer cette admiration passionnée dont pour lui brûle la jeunesse; en vain il croit entrevoir dans ses regards un rayon de bonté venant tempérer la froideur du premier accueil; il ne trouve pas un mot convenable, une invincible oppression le retient sur sa chaise et l'étouffe comme une chemise de plomb. Enfin il rassemble ses forces pour mettre fin à cet intolérable supplice : il se lève, bégaye quelques mots et s'enfuit; il est au désespoir à la pensée que Jean-Jacques a dû confondre la naïveté de son enthousiasme avec une impertinente et vulgaire curiosité. Pauvre jeune homme ! tu ne sais donc pas qu'il est difficile de s'ouvrir aux grands hommes ! Mais écoute, au coin de la rue Taranne et de celle de Saint-Benoît, au cinquième étage, demeure quelqu'un dont tu seras plus content : c'est un des rédacteurs de l'*Encyclopédie*, c'est Diderot.

« Etre tout à tous, se verser et s'épancher de tous côtés, se produiguer à chacun comme au public, ne mesurer pour l'économiser ni son temps ni sa verve, jamais avare parce qu'il est inépuisable, tel est Diderot. Toujours accessible, il donne audience à tous sous sa mansarde; il accueille les jeunes gens, les conseille et les aiguillonne; sur-le-champ il se met avec vous sur le pied d'une familiarité commode, tantôt bouffonne, parfois sublime, vous êtes son ami à la troisième phrase; il entre dans vos idées, vos projets, votre roman, votre drame ou votre histoire ; relève vos longueurs, comble les lacunes que vous ne sauriez remplir, se met à l'œuvre pour vous, improvise, écrit ; et quand il vous a donné des pages où le style étincelle et bouillonne, il reprend sa conversation, cette conversation intarissable, cette harangue perpétuelle avec laquelle il échauffe son siècle dont il est le hiérophante, son front s'agrandit, sa tête est brûlante ; il vient de jeter son bonnet, il s'est levé, il parle, il tonne, s'attendrit et se prend à rire; il se jette dans vos bras, il vous embrasse, il s'exhale en exclamations, en apostrophes, en dithyrambes et en prophéties... » (Lerminier, *De l'influence de la philosophie du* XVIII^e^ *siècle.*)

CHAPITRE III.

Vie de Diderot.

L'Apologiste. — « Denis Diderot naquit à Langres, petite ville du Bassigny, le 5 octobre 1713. Son père, simple artisan, mais homme d'un grand sens et d'une probité qui lui a mérité l'estime et la confiance de ses compatriotes, persuadé de l'influence d'une bonne éducation sur toute la teneur de la vie, donna à celle de son fils les soins les plus tendres et les plus assidus. Il le fit étudier de très-bonne heure sous les Jésuites qui avaient alors dans leur dépendance la plupart des écoles publiques.

. . . . . .

« Les progrès du jeune Diderot furent rapides. Il fit même ses *humanités* d'une manière brillante, et qui annonçait déjà cette heureuse facilité pour le travail, qu'il a conservée toute sa vie, et à laquelle on doit un grand nombre d'excellents morceaux de littérature, de morale et de philosophie, dont plusieurs ont été l'ouvrage d'un seul jour et qui suffisaient pour le placer parmi les meilleurs écrivains de ce siècle.

« Les Jésuites, qui ne négligeaient aucun moyen.... d'attirer dans leur ordre ceux de leurs élèves qui montraient une grande aptitude pour les sciences ou pour les lettres, avaient engagé Diderot, déjà tonsuré et que ses parents destinaient à l'état ecclésiastique, à entrer dans leur Société. . . .

. . . . . .

« Quand Diderot eut fait sa rhétorique, son père, qui n'en voulait faire ni un savant ni

(852) Ce n'est pas sans surprise que j'ai vu les écrivains eclectiques du *Dictionnaire des sciences philosophiques* saisis aussi d'une étrange admiration pour l'auteur de tant d'œuvres licencieuses et matérialistes. (*Voyez* dans ce Dictionnaire l'article *Diderot.*)

(853) Montesquieu.

un homme de lettres, mais ce qui est plus difficile et plus rare, un théologien raisonnable, l'amena à Paris dès l'âge de quinze ans. il jugea qu'un séjour de quelques années dans la capitale où l'on voit les lumières arriver, pour ainsi dire, de tous les points de l'horizon, et se réunir ensuite comme vers un centre commun, serait très-utile à son fils, et son attente ne fut pas trompée. Il le mit donc au collége d'Harcourt pour y suivre les meilleurs cours de logique, de philosophie, de physique expérimentale, et se préparer par ces études à celle de la théologie. Combien l'on a de temps à soi dans un collége ou dans un cloître, et qu'il y est bien employé pour peu qu'on aime le travail et la méditation ! ils y ont l'un et l'autre un charme tout particulier, et deviennent même un besoin. Il en est de l'étude dans le silence de la retraite, comme de nos rêves d'autant plus vifs que dans le sommeil nos sens ne se répandent sur aucun objet et que rien ne nous distrait.

« Eloigné dans son collége de tant de frivolités importantes qui agitent les turbulents habitants des villes, et libre de toute entrave, Diderot partageait son temps entre l'étude des langues anciennes et modernes, et celle des mathématiques dont l'inexorable précision lui plut extrêmement, et lui inspira bientôt du dégoût et même du mépris pour la théologie. . . . . .

. . . . . .

« A mesure que la géométrie, considérée dans ses différentes branches, et devenue l'objet principal des études de Diderot, offrait à sa curiosité un nouvel aliment, et à sa raison des vérités de plus à recueillir et à combiner, il se sentait plus d'éloignement et même d'aversion pour la théologie. Cependant, comme c'est une lutte trop inégale, trop forte que de vouloir amener les circonstances, et qu'il est plus sûr de les laisser naître, il attendit patiemment et avec plus de prudence qu'on n'en a communément à son âge, que ces circonstances si désirées se présentassent. Il se permit seulement, pour préparer ses parents à son changement d'état, de quitter l'habit ecclésiastique qu'il portait depuis plusieurs années. . . . .

. . . . . .

« Dès ce moment Diderot, libre du joug pénible qu'on lui avait imposé, se livra tout entier à la culture des sciences et des lettres. Agité, tourmenté par ce désir, ce besoin de savoir qu'on remarque dans tous les hommes qui ont donné à leur siècle une grande impulsion, il saisissait avidement tous les moyens d'instruire, d'exercer ses sens et sa mémoire, ces premiers instruments de nos connaissances.

« Il crut même devoir sonder les profondeurs de la métaphysique, que les travaux des Bonnet, des Condillac, etc., n'ont pas fort avancée.

. . . . . .

. . . . . .

« La pension qu'il recevait de son père était modique, et ne suffisait pas à ses besoins, ou, si l'on veut, à ses désirs ; il y suppléa en donnant des leçons de mathématiques. Forcé de faire usage de ses talents pour se procurer une aisance qu'un autre aurait à peine regardée comme le simple nécessaire, il s'estimait heureux de ne devoir au moins ces secours qu'à lui seul, de trouver dans son travail un moyen de conserver son indépendance, et surtout de ce que la même science, qui avait fait tant de fois l'agrément de sa vie, en faisait encore le soutien, et peut-être même la douceur. Il trouvait un autre avantage à enseigner les mathématiques : c'est que dans cette science, comme dans toutes les autres, les questions, souvent très-profondes, que les écoliers proposent à ceux qui les instruisent, exigeant quelquefois une solution claire et précise, qu'ils ne peuvent pas entendre, parce qu'elles supposent des connaissances qui leur manquent, il vaut mieux leur parler un moment une langue inconnue, et anticiper sur des théories dont ils n'ont pas encore les éléments, que de justifier à leurs yeux un silence dont le vrai motif leur échappe et qui leur paraît toujours le prétexte ou l'asile de l'ignorance. Diderot travaillait donc à se mettre au-dessus de ces questions, de ces difficultés imprévues, auxquelles ceux qui professent un art ou une science quelconque sont presque forcés de répondre, pour ne pas perdre la confiance de leurs disciples, d'où dépend tout le succès de leurs leçons. Il avouait même qu'il devait au désir d'acquérir cette supériorité dont sa position lui faisait un besoin, des connaissances sans lesquelles il lui eût été souvent impossible de résoudre les diverses objections qu'on lui proposait.

« Je ne dois pas omettre à ce sujet une anecdote qui fait bien connaître Diderot. Quelque riche que fût l'écolier, il le quittait à la première ou à la seconde leçon quand il le trouvait inepte ou peu attentif ; il restait une journée entière avec celui dont la sagacité lui promettait des progrès rapides, ne demandait jamais aucun honoraire, acceptait de chacun ce qui lui était offert, et était toujours content de ce qu'on lui donnait. Il m'a dit plusieurs fois qu'on le payait en argent, en livres, en linge, en dîners, et souvent en simples remerciements, ce qui lui convenait également.

« Il ne put néanmoins s'accommoder longtemps de ce genre de vie qui le forçait de sortir et de penser à certaines heures fixes, et le plus souvent lorsque son corps et son esprit avaient également besoin de repos qui le réduisait à la triste fonction d'interprète et de commentateur des idées des autres, lorsqu'il aurait voulu s'occuper des siennes ; en un mot, qui disposait malgré lui de sa liberté, de son temps et de sa raison. Il crut un moment qu'il lui serait plus utile de faire une éducation, et ayant appris que M. Randon d'Hannecourt cherchait un instituteur pour ses deux fils, il lui offrit ses services qui furent acceptés. Diderot, déjà assez réfléchi pour connaître toute l'é-

tendue des devoirs que ce titre lui imposait, et qui, par un effet de ce zèle et de cette ferveur que les hommes passionnés mettent dans toutes les choses qu'ils font pour la première fois, s'était peut-être exagéré à lui-même l'importance et le nombre de ses fonctions, ne perdait pas de vue ses élèves ; il couchait dans leur chambre, les voyait s'habiller, assistait à leurs repas, veillait attentivement sur leurs jeux, où les enfants se montrent à peu près tels qu'ils sont, et par conséquent à peu près tels qu'ils seront dans l'âge mûr ; et ne les quittait que lorsqu'ils étaient endormis. Il avait eu l'art si difficile et si rare de leur faire aimer le travail, et d'ôter même aux conseils et aux instructions qu'il leur donnait sur leur conduite cette petite pointe d'amertume qui accompagne presque toujours les leçons, et qui les rend si souvent inutiles. Enfin il usait à tout moment de leur confiance pour perfectionner leur cœur, leur langue et leur esprit. Au bout de quelques mois il devint si mélancolique, et ce nouvel emploi de son temps lui parut si pénible, si disproportionné à ses forces, qu'il pria M. Randon de chercher un autre instituteur. Celui-ci, qui s'applaudissait tous les jours de son choix et qui sentait vivement la perte irréparable qu'il allait faire, espèce de discernement bien rare dans les pères, et dont le défaut assure à leurs enfants une mauvaise éducation et la plupart des vices qui en sont les suites nécessaires, demanda avec inquiétude à Diderot la cause de ce projet subit de retraite, lui proposa de doubler ses honoraires, d'ajouter aux commodités et aux plaisirs de sa vie par toutes les sortes de distractions qu'il pourrait désirer; et le pria même de se relâcher désormais de cette extrême diligence, et de ménager ses forces qui devenaient de jour en jour plus nécessaires pour la tâche qu'il se proposait, « Vous « voyez, Monsieur, lui répondit Diderot, « combien ma santé est altérée; les hono- « raires que vous me donnez suffisent à mes « besoins : si je restais chez vous, je ne dé- « sirerais pas une vie plus aisée ; mais je ne « puis résister plus longtemps à la fatigue « inséparable de mon état. Il ne dépend pas « de moi de remplir mes devoirs avec plus « ou moins d'exactitude ; je fais peut-être « de vos enfants des hommes, mais je « sens que je retombe dans l'enfance avec « eux. »

« Il sortit donc de chez M. Randon, se remit avec ses livres dans un petit cabinet, à un quatrième étage, recommença à donner des leçons de mathématiques, et vécut ainsi pendant plusieurs mois, d'une vie incertaine et précaire. Cependant il n'avait point d'état, et son père, qui ne le voyait pas sans inquiétude livré à lui-même dans l'âge des erreurs et des passions, lui fit proposer par un ami commun de la famille de se faire médecin ou avocat. Diderot estimait beaucoup l'art d'Hippocrate et celui de Démosthènes : sans leur accorder d'ailleurs le même degré d'utilité, il pensait qu'il était à peu près aussi difficile et aussi rare d'y exceller. Mais d'autres vues, et surtout un goût plus vif pour des études fort diverses, l'éloignaient également de l'un et de l'autre. Cependant, comme il ne voulait que gagner du temps il pria cet ami de lui chercher un procureur, et d'obtenir de ses parents l'agrément de son choix. Son père lui laissa la liberté de faire tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il fît quelque chose, et lui permit même d'entrer chez le procureur, ainsi qu'il paraissait le désirer. . . . . .

. . . . . .

« L'étude de la pratique ne convenait pas plus à Diderot que celle de la théologie : il resta cependant quelques mois chez le procureur, mais il n'y apprit rien. Au lieu de lire les conférences de Bernier, et le style du Châtelet, il étudiait alternativement Tacite, Locke, Hobbes et Newton. Son père, ne lui voyant aucune aptitude pour ce nouvel état, et sachant d'ailleurs qu'il s'occupait d'études très-différentes, lui retrancha aussitôt la pension qu'il lui faisait, et cessa même de lui écrire. Cette époque de la vie de Diderot est une de celles qui développent le mieux toute l'énergie et l'originalité de son caractère. La persécution du sort irrite les âmes fortes; il faut savoir quelquefois, comme les sauvages de l'Inde, chanter dans les supplices; cette espèce d'enthousiasme distrait de la douleur et l'amortit. Diderot ne se laissa point abattre par ce revers. . . . . .

. . . . . .

« Cependant sa gaieté naturelle, les passions auxquelles il fut en proie, et qui, concentrant, pour ainsi dire, l'âme dans un seul point, affaiblissent en nous l'impression de toutes les autres peines et les font souvent oublier, ne l'empêchèrent pas de sentir l'embarras et la gêne extrême de sa position ; mais elles l'empêchèrent de s'en affliger, et de s'arrêter trop longtemps sur cette idée. Content d'avoir pourvu au besoin du moment, il s'occupait peu de ceux du lendemain. Il faisait des dettes, les payait quand il pouvait, engageait ses habits, vendait les livres inutiles pour acheter ceux qu'il voulait lire ou étudier ; et plein de confiance dans l'avenir, lorsqu'il avait le plus à se plaindre du présent, il était précisément comme ces joueurs malheureux qui se ruinent en se disant toujours : *Il faut pourtant bien que la chance tourne.* . . . . . .

. . . . . .

Il ne recevait aucun secours direct de sa famille.. . . . . .

. . . . . .

Il ne venait pas à Paris un de ses compatriotes sans une recommandation expresse de le voir et de savoir ce qu'il faisait. Diderot empruntait au concitoyen, et son père rendait à celui-ci. La Fontaine a dit que *tout père frappe à côté.* Mais cela est bien plus vrai des mères, en qui ce sentiment produit de si grands effets, lorsqu'il s'agit de la vie et du bonheur de leur en-

fant : celle de Diderot ne le laissa jamais douter de sa tendresse ; elle lui faisait remettre de temps en temps, à l'insu de son mari, quelques louis et un peu de linge, et lui envoya deux fois la servante de la maison. Cette fille qui, dans une condition où il est si commun et si facile de s'avilir, avait su conserver une âme honnête et sensible, faisait soixante-dix lieues à pieds, pour apporter à son jeune maître les épargnes de sa mère, ce qu'elle avait elle-même amassé de ses propres gages, et regardait ce pénible voyage comme la plus douce récompense de ses longs services.

« Le père de Diderot connaissait à Paris un Carme appelé le Frère Ange; il l'avait prié de voir quelquefois son fils, et de veiller indirectement sur sa conduite. Diderot avait remarqué dans ce moine un grand désir d'illustrer son ordre, et surtout de l'enrichir. Cet homme adroit et intrigant avait en effet trouvé le moyen de faire de son couvent une maison de commerce qu'il dirigeait même assez habilement, et dans des vues plus mondaines que monacales. Diderot jugea que ce Carme pourrait lui être utile, au moins pendant quelque temps. Il lui fit donc successivement trois ou quatre visites, et ne lui parla que de choses générales et indifférentes. Quand il crut lui avoir inspiré de l'intérêt, et surtout de la confiance, il lui avoua qu'il était aussi ennuyé que las de la vie dissipée qu'il menait, et lui témoigna le désir le plus ardent et le plus réfléchi de se retirer du monde ; mais il était très-indécis sur le choix de la maison : chaque ordre avait des inconvénients ; il voulait une retraite où il pût s'occuper un peu de l'affaire de son salut ; mais il voulait être heureux et non changer de tourments. D'ailleurs il avait contracté différentes dettes, les unes pour les besoins de première nécessité, les autres pour ses plaisirs : il avait de plus quelques liaisons qui exigeaient du temps et des ménagements pour les rompre honnêtement ; il ne voulait pas laisser dans l'indigence je ne sais quel être imaginaire à qui il était, disait-il, fort attaché, etc., etc. Le Carme répondit, et pourvut à tout ; fit modestement et en peu de mots l'apologie de son ordre, trouva qu'il était très-facile de payer des dettes, et de donner quelques dédommagements à une femme dont on voulait se séparer, et finit par offrir à Diderot tous les secours qui dépendraient de lui. Celui-ci, pour donner au moine une grande idée de sa discrétion et de sa véracité, se contenta d'une somme assez modique, mais suffisante pour éteindre les dettes les plus urgentes, promit ou du moins laissa entrevoir le projet de se faire carme, et partit.

« Il retourna peu de jours après chez le Frère Ange, lui dit qu'il était libre, mais qu'il n'avait point de linge : il ne voulait pas entrer dans un ordre sans être au moins pourvu des choses les plus essentielles ; cela affligerait ses parents : ils ne lui donnaient rien parce qu'il était sans état ; mais quand il serait carme ils rendraient avec usure à la maison ce qu'elle aurait fait pour lui... Le Frère Ange persuadé de cette dernière vérité donna de l'argent pour acheter du linge, et ils se séparèrent contents l'un de l'autre. Diderot laissa écouler quelques jours et revint trouver le Carme. Il avait encore quelques affaires à terminer ; il voulait retirer les livres qu'il avait mis en gage : il lui en fallait d'autres qu'on trouve rarement dans les bibliothèques de religieux, et dont il avait un besoin indispensable pour achever un grand ouvrage très-propre à répandre sur lui un éclat qui réfléchirait sur son ordre. Ce qu'il avait reçu lui avait servi à se libérer, mais il avait fallu vivre depuis ce temps. Le Carme fit quelques objections et paya. Enfin Diderot lui demanda encore de l'argent sous d'autres prétextes aussi spécieux ; alors le Frère Ange commença à voir que ses demandes ne finiraient jamais s'il ne prenait avec lui un autre parti. « Je « ne vous refuse rien, lui dit-il, avec un « peu d'humeur ; donnez-moi l'état exact « de vos dettes, je les payerai ; joignez-y « celui des choses qui vous sont nécessaires ou agréables, je les achèterai ; « mais entrez d'abord, rien ne se fera « tant que vous serez livré à vous-« même ; je serais coupable à vos yeux et à « ceux de vos parents si je servais vos « désordres, en vous facilitant les moyens « de les prolonger, et certainement je ne « vous donnerai plus d'argent... — Vous « ne me donnerez plus d'argent !..... — « Non assurément... — A la bonne heure. « Eh bien ! moi, je ne veux plus être « carme (854). » . . . . . .

. . . . . .

« Pour donner une idée de la dureté de sa première éducation et des tristes épreuves par lesquelles il avait passé, il suffit du fait suivant qui le peint mieux que plusieurs pages.

« Il avait vécu fort retiré et réduit au plus étroit nécessaire tout le temps du carnaval. Le dernier jour de ces fêtes plus bruyantes que gaies, il se trouvait absolument sans argent ; il n'avait pas même soupé la veille. Ses amis, réunis par l'attrait du plaisir si puissant à cet âge, avaient tenté en vain de l'associer à leurs jeux. Ne voulant ni leur avouer sa détresse, ni acheter par une nouvelle obligation, toujours pénible pour une âme libre et indépendante, l'amusement d'un jour, il avait résolu de rester dans sa chambre et de charmer par la lecture et la méditation l'ennui de sa solitude. Mais cette diversion ne fut pas assez forte pour transférer, comme dit Montaigne, *la pensée des choses fâcheuses aux plaisantes*

(854) Nuigeon applaudit de bon cœur à l'escroquerie du futur philosophe. Voler des moines, quelle peccadille !

Vous leur êtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Son esprit obscurci de vapeurs noires était incapable d'application; il sortit donc et alla errer à l'aventure au milieu des champs. Les sensations douces, lorsqu'elles sont contenues, calment sans qu'on s'en aperçoive les mouvements les plus violents; on ne se défend pas de cette paix de la nature qui règne sans cesse autour de soi; on s'en défend d'autant moins qu'elle agit imperceptiblement; ce n'est point une éloquence qu'on entend, c'est, si je l'ose dire, une persuasion qu'on respire; c'est un exemple auquel on se conforme par une pente naturelle à se mettre à l'unisson avec tout ce qu'on voit. Mais pour éprouver cet heureux effet du séjour de la campagne, il faut l'habiter plusieurs mois, et Diderot n'y resta que quelques heures. Accablé de tristesse, de fatigue, et très-affaibli par le besoin, il revint le soir à son auberge, s'assit ou plutôt se laissa tomber précipitamment sur une chaise, et il était prêt à s'évanouir, lorsque l'hôtesse effrayée de sa pâleur dont elle devina peut-être la cause, se hâta de lui donner une rôtie de vin sucré. Elle le fit souper quelque temps après, et il alla se coucher. Dès ce jour il se promit, si dans un avenir plus heureux il jouissait d'un peu d'aisance, de ne jamais refuser, à quelque homme que ce fût, l'écu qu'il lui demanderait : jamais serment ne fut ni plus religieusement gardé ni plus souvent rempli. . . . . .

. . . . . .

«Diderot vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente ans, au milieu de toutes les séductions et de tous les écueils qui environnent la jeunesse dans les grandes villes, manquant souvent des choses les plus nécessaires, donnant à l'étude tous les moments OU LA VIOLENCE DE SES PASSIONS LUI LAISSAIT LA LIBERTÉ DE SON ESPRIT, et prolongeant dans le silence de la nuit un travail dont les distractions du jour ne lui avaient pas permis de s'occuper.

« Quelque temps avant d'entrer chez le procureur, il vint demeurer dans une maison où il fit la connaissance d'une demoiselle infiniment estimable par une régularité de mœurs qui ne s'est jamais démentie.

. . . . . .

« Il parvint enfin à lui plaire, et après l'avoir déterminée avec assez de peine à l'épouser, il fallut encore la faire consentir, sous différents prétextes, à tenir son mariage secret; il le fut en effet cinq ou six ans; et ce fut ensuite à cette même union contractée à l'insu de ses parents, qu'il dut son entière réconciliation avec eux (855). » (NAIGEON, *Essai sur la vie et les ouvrages de Diderot.*)

« Il conçut avec d'Alembert le projet de l'*Encyclopédie*, composa pour cet ouvrage le *prospectus*, le *Système des connaissances humaines*, et traita presque seul des parties entières comme celles qui se rattachent à l'histoire de la philosophie ancienne. Métaphysique, romans, drames, histoire, critique littérature, critique des beaux-arts, il n'y a rien que n'ait abordé, et le plus souvent avec *succès*, cet actif et intelligent novateur. Philosophe inconséquent, romancier plein de cynisme, Diderot, qu'un critique appelait un mauvais économe d'une rare fortune intellectuelle, « était, suivant Goëthe, l'homme « le plus étonnant de son siècle dans la con- « versation; les discours étudiés, travaillés, « des plus éloquents orateurs, auraient pâli « devant ses brillantes improvisations. » Il dut l'aisance de ses dernières années aux libéralités de Catherine II. — *Essai sur le mérite et la vertu ; Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, livre où il prêchait l'athéisme, et qui valut à l'auteur trois mois de prison à Vincennes; l'*Interprétation de la nature*, les *Entretiens d'un philosophe avec le maréchal de****; l'*Apologie de l'abbé de Prades*; le *Fils naturel*, le *Père de famille*, drames bourgeois; la *Religieuse*, les *Bijoux indiscrets*, romans licencieux; *Essai sur les règnes de Claude et de Néron ; Salons de 1765 et de 1767*; *Eleuthéromanes*, dithyrambe. La meilleure édition des œuvres de Diderot est celle de Paris, 1821, 22 vol. in-8°. Il faut y joindre ses *Mémoires et correspondances*, 1830, 4 vol. in-8°.» (*Biographie portative universelle*, art. *Diderot.*)

CHAPITRE IV.

Panthéisme érotique de Diderot.

« Pourquoi l'accuser d'athéisme? Athée! Aimer ici-bas n'est-ce-pas aimer Dieu là-haut? Diderot a aimé toute sa vie l'œuvre de Dieu. Un homme doué comme lui a pu tomber, en ses heures de doute, dans l'erreur d'un matérialisme sans danger, parce qu'il animait la matière de toute sa poésie. Pour lui, la matière avait une âme; il disait avec les enfants : Dieu est partout, sur la terre comme au ciel. Il n'a jamais nié la Divinité; seulement il s'en formait une idée vague, une image changeante. Son Dieu lui apparaissait en diverses métamorphoses. Il LE VOYAIT SURTOUT SOUS LA FORME D'UNE BELLE FEMME, pure encore, aimant déjà, le pied sur la terre, le regard élevé au ciel. » (Arsène HOUSSAYE, *Galerie de portraits*, Diderot.)

CHAPITRE V.

Diderot popularise Spinosa

« Les systèmes philosophiques ne sont pas assujettis à des représentations uniformes: à une époque vous les trouvez hérissés de formules; à une autre, énoncés en langue vulgaire ; tantôt leur enveloppe les dérobe à la foule, tantôt une interprétation lumineuse les dévoile et les notifie. Le panthéisme s'était établi profondément dans la philosophie moderne; le génie sévère de Spinosa l'avait du même coup créé, et pour ainsi dire consommé. Mais Spinosa restait inaccessible à la plupart; on ne l'avait commenté qu'en le dénaturant, et son panthéisme in-

(855) Madame de Vandeuil, fille de Diderot, a laissé aussi des Mémoires sur la vie de son père.

connu planait sur les esprits comme un horrible mystère. Sans le savoir et sans préméditation, Diderot se fit l'orateur du système dont Spinosa est le rédacteur géomètre : Diderot c'est Spinosa en dehors, non qu'il ait eu l'intention expresse de répandre les principes du juif d'Amsterdam : tant s'en faut, même dans l'*Encyclopédie* il le combat ; mais Diderot fut aussi naturellement panthéiste que Spinosa ; comme lui, il fit une confusion idéale du monde et de Dieu. Après que Spinosa dans sa retraite, cellule de la philosophie, eut en silence élaboré cette doctrine *substantielle* et sans fond, aliment qui ne convient pas à toutes les âmes, arrive Diderot qui ne saurait garder ses inspirations, qui les répand, les applique aux choses et les inculque aux hommes. Quel est donc le Dieu de Diderot? C'est la nature, c'est la vie, c'est le monde. Diderot écrit sur le mouvement, sur la matière ; il voit l'image de Dieu dans l'animation universelle, et comme il est surtout résolu d'écarter les fausses représentations de la notion de Dieu, il tombe dans le panthéisme, mais non pas dans l'athéisme. Diderot un athée ! stupide commentaire de la pensée de ce *grand homme !* Athée, lui, ce cœur gonflé d'enthousiasme pour la beauté, la gloire et le génie ! lui, Diderot, qui s'enivre à la lecture de *Clarisse* ou au souvenir de Marathon ! lui qu'on pourrait appeler en lui appliquant une de ses expressions : *la peau la plus sensible de son siècle* (856) ! Est-ce donc de l'athéisme que ce mouvement de l'esprit humain qui s'emploie à grandir incessamment la notion de Dieu ? Qui donc sur la terre aujourd'hui possède Dieu avec tant de certitude qu'il puisse interdire ou calomnier sa recherche ? Hommes du passé, vous ne l'avez plus : NOUS NE L'AVONS PAS ENCORE, mais nous l'avouons, du moins. » (LERMINIER, *De l'influence de la philosophie au XVIII^e^ siècle.*)

CHAPITRE VI

Idées de Diderot sur la religion.

« Le mot célèbre de Diderot : *Toutes les religions du monde ne sont que des sectes de la religion,* caractérise à merveille l'opinion qui dominait au XVIII^e^ siècle sur la nature et la valeur des institutions religieuses. A en croire les philosophes de cette époque, les religions n'ont pas été un instrument nécessaire et fécond, mais un obstacle pour la civilisation ; elles ont corrompu la religion naturelle au lieu de la perfectionner, n'y ajoutant guère qu'un amas de superstitions et d'erreurs, ouvrage de la crédulité des faibles et de la politique des puissants. L'histoire des religions nous offre le triste spectacle des égarements de l'humanité toujours crédule et toujours trompée ; car au fond les religions n'ont point d'assiette solide dans la nature de l'homme, ce sont des institutions tout artificielles, sans racine profonde et sans rapport intime avec la destinée morale et religieuse du genre humain. Toutes les religions sont également fausses, sinon également malfaisantes. Moïse et Orphée, Zoroastre et Confucius, Mahomet et Jésus-Christ, sont des imposteurs ou des fous. Voilà bien la philosophie des religions telle que le XVIII^e^ siècle l'a conçue. Allez de Voltaire et de David Hume à Boulanger et à Dupuis, descendez du brillant *Essai sur les mœurs,* de l'ingénieuse esquisse sur l'*Histoire naturelle des religions,* à l'indigeste compilation de l'*Origine des cultes,* et à la rhétorique déclamatoire du *Christianisme dévoilé,* vous retrouverez partout les mêmes idées. Montesquieu et Rousseau font seuls peut-être exception à cette loi générale, encore ne serait-il pas difficile d'en trouver de sensibles traces dans le célèbre dialogue du philosophe et de l'inspiré, aussi bien que dans plus d'un endroit piquant des *Lettres persanes.* Mais quel progrès de ce *spirituel badinage* (857), à la profondeur, à la majesté de l'*Esprit des lois !* Dans ce livre immortel, le plus beau monument que le XVIII^e^ siècle nous ait laissé, l'influence éminemment bienfaisante et civilisatrice des religions (858), et entre toutes du christianisme, est marqué, en traits pleins de force et d'éclat. Vous sentez à chaque page les germes d'une philosophie des religions qui surpasse l'horizon du XVIII^e^ siècle et fait de Montesquieu presque notre contemporain. . . . . .

. . . . . .

« Hors des peuples chrétiens on chercherait vainement l'idée d'un Dieu unique et universel. Au sein même du christianisme, avec quelle peine elle pénètre dans le peuple ! Supprimez un instant la tradition et l'enseignement chrétien, et vous verrez ce que deviendra, parmi les hommes, le dogme d'un Dieu spirituel, leur père commun.

« J'en dis autant pour la morale : l'idée de la fraternité humaine est une idée chrétienne. Les stoïciens, il est vrai, s'étaient élevés jusque-là (859), comme Platon avant Jésus-Christ avait atteint jusqu'au Dieu inconnu, au Dieu en esprit et en vérité de l'Evangile ; mais le christianisme seul a fait connaître à tout le genre humain le dogme de la charité universelle, et j'ose affirmer que si les habitudes et les traditions chrétiennes pouvaient être aujourd'hui supprimées, les idées locales prévaudraient, et le sentiment de la fraternité humaine s'évanouirait dans les âmes. Quoi de plus naturel pourtant, quoi de plus raisonnable que de croire à un Dieu unique qui a fait tous les hommes frères? Oui cela est naturel et raisonnable, c'est-à-dire cela est conforme aux inspirations de la nature et de la raison ; mais ces nobles instincts resteraient étouffés en nous sans une culture assidue et régulière.

. . . . . .

. . . . . .

(856) Excellentes preuves d'orthodoxie !

(857) C'est traiter bien légèrement les blasphèmes des *Lettres persanes.* Indulgence éclectique !

(858) Tout ce qui est dit ici à dessein des *religions* ne doit s'appliquer qu'à la religion. Voyez ma *Préparation évangelique.*

(859) J'ai réfuté cette hypothèse dans *Le Christ et l'Evangile.*

« Combien la philosophie des religions du XVIII^e^ siècle paraîtra plus fausse encore si nous parlons du christianisme! Quel homme sérieux conteste aujourd'hui que le christianisme ait civilisé le monde moderne? Qu'était-ce du temps de Clovis et Charlemagne que la religion naturelle? Cherchez-en les principes parmi ces races, ces hordes barbares qui se pressaient sur le sol de l'Europe? Qui est-ce qui parlait alors aux hommes d'un Dieu spirituel, juste et bon, d'une âme libre et immortelle, de charité et d'amour? Etait-ce le christianisme ou cette fantastique religion de la nature rêvée par la philosophie du XVIII^e^ siècle?

« Le XVIII^e^ siècle ne s'est pas connu, il a maudit le christianisme, et il en est le fils *légitime* (860). Toutes ces idées épurées sur Dieu et sa providence, ces principes d'humanité, de justice universelle que le XVIII^e^ siècle a si glorieusement appliqués à la réforme de la société moderne, de qui les avait-il hérités? » (SAISSET, *Le christianisme et la philosophie*, dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1845.)

CHAPITRE VII.

Les romans licencieux de Diderot.

« Il se dédommagea de la fatigue et de l'ennui inséparables de toutes les longues entreprises par une espèce de roman satirique, qui eut beaucoup de succès... Je veux parler des *Bijoux indiscrets*. Ce fut une dispute de société, qui donna naissance à cet ouvrage licencieux. Il en paraissait alors sans nombre, et Diderot prétendait avec raison qu'il y avait si peu de mérite à se distinguer dans cette carrière, que son premier essai en ce genre ne serait guère inférieur à ceux de ces romans qu'on célébrait le plus.

. . . . . .

« Ce sont les mauvaises mœurs d'un peuple qui font les mauvais livres; *ce sont comme les exhalaisons pestilentielles d'un cloaque*. C'est ainsi que l'auteur plus mûr regardait tous ces ouvrages que la pudeur et le bon goût proscrivent aussi sévèrement. Il n'en exceptait pas même le sien; il ajoutait seulement que, quoique ce fût *une grande sottise*, lorsqu'il se rappelait cette époque, une des plus critiques de sa jeunesse, il était très-surpris de n'en avoir pas fait de plus grande. . . . . .

« Tous les jours il se repentait d'avoir écrit les *Bijoux indiscrets*. Il n'entendait parler de ce livre même en bien qu'avec chagrin et avec cet air embarrassé que donne le souvenir d'une faute qu'on se reproche tacitement. Il m'a souvent assuré que, s'il était possible de réparer cette faute par la perte d'un doigt (861), il ne balancerait pas d'en faire le sacrifice à l'entière suppression de ce délire de son imagination. . . . . .

. . . . . .

« Il n'était connu jusqu'alors que par cette *ingénieuse plaisanterie* et par quelques traductions élégantes, lorsqu'il publia, en 1746, les *Pensées philosophiques* un an après l'*Essai sur le mérite et la vertu* (862). . . . . .

. . . . . .

« Je reviens à l'ouvrage qui a donné lieu à ces réflexions. Le grand nombre d'éditions qu'on en a faites sur la première qui fourmille de fautes, auxquelles il faut ajouter encore les incorrections de toute espèce que chaque nouvelle édition d'un livre apporte presque toujours à celles des précédentes, a fait assez connaître le manuscrit dont je veux parler, et me dispense d'en faire ici une analyse raisonnée; on voit bien qu'il s'agit de *La Religieuse*.

« Tout le monde sait aujourd'hui qu'une jeune personne, forcée par des parents, en qui l'orgueil et la vanité avaient étouffé les plus doux sentiments de la nature, de s'enfermer dans un cloître, et de se faire religieuse, est l'héroïne infortunée de ce roman.

. . . . . .

. . . . . .

« Observons néanmoins, pour consoler l'envie que tant d'éloges fatiguent autant qu'ils l'irritent, et surtout pour remplir l'engagement que nous avons pris avec le public et avec nous-même de dire partout la vérité sans être retenu par aucune considération soit des choses, soit des personnes, que ce roman. . . . . .

. . . . . .

« Il ne doit pas, si l'on veut qu'il produise tous les bons effets qu'on peut raisonnablement en attendre, être imprimé tel qu'il existe dans le recueil des manuscrits de l'auteur. Il faut nécessairement passer la lime sur quelques endroits et même en retrancher plusieurs pages qui le déparent, et dans lesquelles Diderot semble avoir oublié ce principe fondamental de tous les arts d'imitation que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

qu'il y a en nature, des objets, soit au physique, soit au moral, que l'artiste habile, ou l'écrivain de grand goût ne doit ni peindre ni décrire; que l'image de la corruption, portée au delà d'une certaine limite, est aussi hideuse que révoltante, et n'est pas même sans danger pour les mœurs de ceux aux yeux desquels on ose la présenter; en un mot, qu'il ne faut pas, pour me servir de la belle métaphore des anciens, jeter l'ancre

(860) Très illégitime au contraire. L'Evangile n'a pas, je crois, produit *Candide*, les *Confessions*, *Jacques le fataliste*, le *Système de la nature*, le livre *De l'esprit*, etc.

(861) Il y avait quelque chose de bien plus simple à faire, c'était de retirer l'édition, l'ouvrage n'étant pas tombé dans le domaine public. Pour prouver son repentir, il fit *La Religieuse* et *Jacques le fataliste!*

(862) Naigeon conclut encore ici contre lui-même, puisqu'il a été le premier à admettre les *Bijoux indiscrets* dans la collection des Œuvres de Diderot. (*Note de l'éditeur de Diderot.*)

à la portée du chant des syrènes : *Ad Syrenum scopulos consenescere.*

. . . . . .

« Les contes de Rabelais sont sans doute très-orduriers, très-cyniques, mais ils ont une gaieté, un naturel, une originalité qu'ils doivent à ce cynisme même et *qui en font pardonner la hardiesse et l'effronterie* (863). Ceux de Diderot, au contraire, sont licencieux, parce qu'il a voulu qu'ils fussent tels; et c'est précisément ce qui les rend insipides et froids. En lisant *Jacques le fataliste*, on se rappelle ce que Voltaire dit quelque part (préface de l'*Ecossaise*, page 18, tome VIII, édition de Beaumarchais) : « Malheur à celui « qui tâche dans quelque genre que ce puisse « être d'être plaisant et gai, ce qui est un « moyen presque sûr de n'être ni l'un ni « l'autre; » au lieu que Rabelais est tout cela sans dessein, sans effort; son livre est écrit de verve, et comme il le dit lui-même, *sans qu'il y pensast en plus que ses lecteurs. Ma bouteille*, ajoute-t-il, *c'est mon vray et seul Hélicon; c'est ma fontaine caballine, c'est mon unique enthousiasme : ici beuvant ci delibere il discours, il resouls et concluds. Après l'epilogue, ... il compose, il boy. Aussi est-ce la iuste d'escrire ces hautes matieres et sciences profundes.* On ne trouve rien dans *Jacques le fataliste*, qui ressemble à cet abandon si vrai, si naturel; on n'y voit qu'un philosophe qui est de sang froid et qui veut parler comme un homme ivre (864). Diderot n'était nullement plaisant, surtout lorsqu'il voulait l'être, et rien ne le prouve mieux que son roman de *Jacques*. On est fâché en le lisant de voir un homme de génie se plier ainsi à l'allure des autres, et vivre d'une vie imitative qui n'est pas la sienne. Il est lui-même un grand exemple de la vérité de ce précepte :

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce. »

(Naigeon, *Essai sur la vie et les ouvrages de Diderot.*)

CHAPITRE VIII.

L'Encyclopédie au point de vue rationaliste.

« Peu de livres parurent plus à propos que l'*Encyclopédie*. Résumer les connaissances humaines devait être une des occupations naturelles d'hommes qui s'employaient à changer le monde. On n'a de sécurité pour avancer qu'avec la connaissance parfaite de ce qu'on laisse derrière soi. La rédaction de l'*Encyclopédie* eut aussi l'avantage d'associer entre eux les philosophes, et d'enrôler pour la même affaire tous les talents et tous les esprits.

« Diderot anima, conduisit l'entreprise et la soutint jusqu'au bout; il avait un ami d'humeur tout à fait contraire à la sienne, d'Alembert; ces deux hommes grandirent en se réunissant. Exact, élégant, sagace, spirituel et fin, d'Alembert par la rédaction de sa préface eut presque tous les honneurs du succès. . . . . .

. . . . . .

« L'*Encyclopédie*, quels que soient ses défauts relevés par Voltaire, reconnus par d'Alembert et Diderot, a servi puissamment la cause du siècle.

« Elle a réuni dans un même faisceau toutes les connaissances humaines, les sciences exactes, physiques et naturelles, les arts mécaniques, les lettres, la théologie, la philosophie et la législation.

« Elle a appliqué certaines généralités de Bâcon : excellent exemple!

« Elle a résumé les travaux accomplis, et provoqué de nouvelles découvertes.

« Elle a remué les esprits; elle a répandu le goût de l'étude; elle a contraint les savants à la clarté; elle a enseigné le passé et fait songer à l'avenir. » (Lerminier, *De l'influence de la philosophie au XVIII^e^ siècle.*)

CHAPITRE IX.

L'Encyclopédie, répertoire de contradictions.

« Répertoire de toutes les connaissances humaines, qui devait être une vaste machine de guerre contre la religion, mais qui ne fut réellement qu'une tour de Babel, où les esprits les plus contradictoires vinrent apporter leur pierre. » (Lavallée, *Histoire des Français*, t. III.)

CHAPITRE X.

L'Encyclopédie, Babel du scepticisme.

« Il est rare qu'il n'y ait point dans les armées un de ces capitaines cyniques, fougueux et bons, insubordonnés mais illustres, qui bravent la défaite et tentent l'impossible, qui se battent partout où l'on se bat, et qui pour décider les rencontres n'ont souvent qu'à se montrer les vêtements et les cheveux en désordre, le bras étendu. Ces héros sympathiques s'appellent Kléber à Héliopolis; dans une assemblée, Danton; parmi les philosophes militants, Diderot.

. . . . . .

« Porté sur la fantaisie, Diderot n'avait pas plutôt abordé une question qu'il en atteignait les extrémités. S'il venait à se prendre d'amour pour la nature, il l'aimait au point de la confondre avec Dieu, comme il le fit dans sa fameuse *Lettre sur les aveugles* (865). S'il étudiait la matière, il la décomposait avec tant de passion que bientôt, s'oubliant au milieu des phénomènes admirés, il croyait y découvrir une sensibilité latente et sourde qui, par les combinaisons d'une industrie heureuse, pouvait se développer jusqu'à devenir la pensée, jusqu'à être la conscience (866). S'il explorait le do-

(863) L'apologie n'est guère spécieuse.

(864) Est-ce là ce que la *Biographie portative universelle* appelle la *verve éloquente* des romans de Diderot ?

(865) Il a expliqué lui-même sa pensée dans sa réponse à Voltaire au sujet de cette lettre : « L'UNIVERS EST DIEU, » dit-il. (L. Blanc.)

(866) *Entretiens sur le rêve de d'Alembert.* Les interlocuteurs sont le médecin Bordeu et mademoiselle L'Espinasse, célèbre amie de d'Alembert. (L. Blanc.)

maine de la morale, il arrivait à la faire dépendre de nos organes et s'écriait : « Ah ! « Madame, que la morale des aveugles est « différente de la nôtre ! Que celle d'un « sourd différerait encore de celle d'un aveu- « gle, et qu'un être qui aurait un sens de « plus que nous trouverait notre morale im- « parfaite (867) ! » Les mœurs ne seraient-elles pas une tyrannie d'invention humaine? Il ne répugne pas à Diderot qu'on le pense, et lorsque dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* il célèbre les grandeurs et les abondances de l'état sauvage, son but est moins, ce semble, de stigmatiser la savante corruption des sociétés que de les affranchir de la pudeur.

« Malheureusement la trace des hardiesses philosophiques semées dans les *Interprétations de la nature* et les *Entretiens sur le rêve de d'Alembert*, ne devait pas s'effacer de sitôt : ELLE REPARAÎTRA DANS LES BAS FONDS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

. . . . . .

« Maintenant, qu'il s'agisse pour les philosophes de faire une œuvre commune, Diderot sera l'homme indispensable. Seul en effet Diderot résumait les variations de l'esprit philosophique. Aujourd'hui rêveur, demain géomètre ou mécanicien, bien autrement universel que Voltaire, capable de soutenir avec les médecins matérialistes que la pensée n'est qu'une fermentation du cerveau, et d'aller ensuite pleurer à l'Ermitage avec le spiritualiste Jean-Jacques sur les malheurs de la *Nouvelle Héloïse*, seul Diderot pénétrait et savait ses amis les philosophes, seul il était propre à leur être à la fois un lien et un aiguillon, à changer leurs doutes en colère, et à conduire à l'assaut leur troupe désordonnée, après l'avoir rendue impétueuse et résolue comme lui-même. Nous voici à la fondation de l'*Encyclopédie*. Je me figure un architecte qui, sous prétexte de vérifier toutes les pierres qui composent un monument, les détacherait une à une, démolirait peu à peu l'édifice, et après l'avoir détruit de fond en comble, laisserait LE SOL COUVERT DE RUINES : voilà l'image du travail des *encyclopédistes*. Quelle audace ! Tout examiner, tout remuer, sans exception et sans ménagement (868), réunir en un seul ouvrage les innombrables trésors de la connaissance humaine, rappeler les opinions de tant de sages de l'antiquité ou des temps modernes, leurs croyances, leurs doutes, leurs contradictions, les incertitudes ou les angoisses de leur esprit ; embrasser, entasser dans un dictionnaire alphabétique ce qui ne fut jamais confondu, la théologie et la physique, le commerce et les belles-lettres, l'histoire naturelle, les arts, les langues, les religions, et cela dans l'ordre apparent que fournit le hasard des initiales, et qui n'est à vrai dire qu'un vaste désordre ; appeler l'ancien monde au spectacle de sa décomposition, l'analyser, le mettre en pièces et se servir des lumières du passé pour le mieux détruire,... une telle entreprise n'étonna point le génie de Diderot, génie passionné, bouillant, et en dépit de sa mobilité journalière, opiniâtre dans ses projets. L'*Encyclopédie*, comme c'est bien là le résumé du XVIII^e^ siècle philosophique, son œuvre par excellence ! Le siècle de Descartes avait procédé par la synthèse, celui de Voltaire devait procéder par l'analyse. L'un avait trouvé et vanté la méthode, l'autre la dédaigne et la nie.

« A parcourir l'*Encyclopédie*, on éprouve un vague sentiment de tristesse. On se croirait dans ces champs de Palmyre célèbres par des débris. La démonstration de l'existence de Dieu, la théorie de l'entendement, les disputes des hommes sur l'âme et son origine et sa destinée, se présentent pêle-mêle avec des descriptions de machines ou des procédés de chimie. La confusion est immense. Et de tant de sciences il ne reste plus que des mots, de chaque ensemble que des parties, de chaque famille que des individus; mille pierres éparses marquent la place de tout ce qui était monument.

« Mais, OEUVRE DU SCEPTICISME, l'*Encyclopédie* pouvait-elle affecter une autre forme ? Mettre de l'ordre dans les notions et les ranger, c'est croire, c'est reconnaître un guide et le suivre. Le désordre est une manière d'être naturelle aux sceptiques ; il avait caractérisé au XVII^e^ siècle le fameux livre de Bayle.

. . . . . .

« Certes il y avait à concevoir de tels projets une audace peu commune, et quelle prudence ne demandait pas l'exécution ! Or, il arriva justement que les deux qualités requises se trouvèrent chez les deux éditeurs de l'*Encyclopédie*. Diderot, le plus aventureux des penseurs, eut pour collègue d'Alembert, le plus prudent des philosophes.

. . . . . .

« En fait de religion et même de métaphysique, le doute était la constante habitude de son esprit, et toute sa correspondance le dit sceptique ; mais l'incrédulité qu'il épanchait avec un sourire dans ses lettres intimes, il la voilait d'une main soigneuse aux regards orthodoxes, ou du moins il n'en laissait voir que le côté permis. Sa finesse un peu cauteleuse rachetait ainsi l'intempérance philosophique de Diderot, toujours prompt aux entreprises. Oui, tandis que le téméraire auteur de la *Lettre sur les aveugles* sortait du donjon de Vincennes aussi impétueux qu'avant d'y entrer (869), tandis qu'il s'échappait en saillies d'impiété, déclamait ses dithyrambes contre Dieu, et ou-

(867) *Lettre sur les aveugles*, *Œuvres de Diderot*, t. I^er^, p. 298, édition Brière.

(868) *Voy.* l'*Encyclopédie* au mot *Encyclopédie*, par Diderot.

(869) Il en sortit en 1749, à la veille de publier l'*Encyclopédie*. (NAIGEON, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Diderot*, p. 131.) — (L. BLANC.)

vrait toutes grandes ses deux mains qu'il croyait pleines de vérités, d'Alembert, tacticien plus adroit que ne l'était Voltaire lui-même, se cachait pour frapper l'*Infâme* et *lançait la flèche sans montrer la main* (870).

. . . . . .

« Du reste, adoptant dans sa partie la moins compromettante, la philosophie du jour, d'Alembert n'avait eu garde de laisser dans l'ombre la doctrine des sensations (871), qui est par essence, comme nous l'avons dit, la doctrine de l'individualisme. Aussi l'illustre écrivain tombait-il en contradiction avec lui-même lorsqu'il saluait l'autorité du génie, sentiment qui crée l'autorité du goût, sentiment qui juge. Où règne la philosophie des sensations, chacun peut juger à sa manière et s'écrier : De quel droit m'imposerait-on des règles que ma sensation personnelle repousse ? Si la frise du Parthénon ne me touche point, si la couleur de Rubens n'a rien qui m'enchante, je nie Rubens et Phidias.

« Ainsi, à y regarder de bien près, le mouvement révolutionnaire n'était pas sans percer jusque dans le discours destiné à le couvrir. Car il est certain que le travail de d'Alembert n'était qu'un magnifique rideau tiré sur le renversement des croyances antérieures. Qu'on se refuse à honorer TANT DE DISSIMULATIONS, ce n'est pas nous qui oserions y contredire... Ils connaissaient bien leur temps ! A peine quelques volumes de l'*Encyclopédie* eurent-ils paru que le fanatisme les dévora pour y chercher des idées révolutionnaires. En vain lisait-on la signature d'un abbé au bas des articles *Ame*, *Athée*, *Dieu* (872), la sagacité des molinistes découvrait sans peine dans quelque article obscur l'hérésie du fatalisme. On put remarquer qu'au mot *fortuit* le malicieux géomètre ébranlait la théorie du *libre arbitre* formellement reconnue dans le discours préliminaire. Quant aux jansénistes du parlement, parmi lesquels Voltaire distinguait des *tigres aux yeux de veaux* (873), leur impitoyable clairvoyance nota le matérialisme de Diderot, s'écriant : « Qu'importe que la matière pense ou non (874) ? » Il n'échappa ni aux théologiens de la Sorbonne, ni aux zélés de la grand'chambre, ni aux violents défenseurs de la bulle *Unigenitus* que, si l'article *Dieu* était irréprochable, le lecteur, renvoyé à l'article *Démonstration*, y trouvait contre l'idée de l'infini des traits d'une ironie lointaine et jugée d'autant plus dangereuse. Il fallait donc se résigner à des ménagements extrêmes et abriter derrière la collaboration rassurante de l'abbé Yvon et du chevalier de Jaucourt les témérités philosophiques de l'abbé de Prades, de Morellet, de Dumarsais, de Raynal, de Voltaire enfin, écrivant sous le nom d'un prêtre de Lausanne, stratégie dont l'âme ardente et ouverte de Diderot ne subissait qu'en frémissant la nécessité, mais à laquelle se pliait sans effort son calme confrère. Aussi, quand Voltaire se plaignait de rencontrer dans l'*Encyclopédie* des articles de métaphysique et de théologie dignes, selon lui, d'avoir place dans le *Journal de Trévoux*, rédigé par des Jésuites : « Il y a, répondait tranquillement le géomètre philosophe, d'autres articles moins au jour où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé de ce que nous avons dit (875). »

. . . . . .

« Mais Voltaire de loin encourageait les combattants ; il conjurait d'Alembert de ne pas donner aux ennemis la joie de sa retraite ; il lui demandait avec inquiétude si rien n'avait troublé l'union des associés ; si Diderot persistait ; il leur criait à tous : « Si vous vous séparez, vous êtes perdus (876). » Mais la persécution ne pouvait rien contre une œuvre qui était en quelque sorte portée par le XVIII^e^ siècle, qui paraissait sous les auspices du comte d'Argenson (877), qui eut des protecteurs jusque dans le cabinet de Choiseul, jusque dans le palais du roi. Censurée par des brefs du Pape, atteinte par des arrêts du conseil, exposée à la colère du parlement, l'*Encyclopédie* resta debout (878). Un nouveau *cheval de Troie* était entré dans les murs de la ville assiégée. L'ancienne société l'avait vu d'abord sans défiance s'introduire au milieu d'elle, et bientôt conduits par Ulysse, les philosophes en sortirent armés pour prendre, pour saccager Ilion. » (Louis BLANC, *Histoire de la révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE XI.

L'Encyclopédie produit le triomphe du matérialisme et de l'athéisme.

« Les deux premiers volumes de cette *Encyclopédie* parurent en 1751. C'est là l'ère de toute une révolution. En effet, cette publication, la plus forte et la plus conséquente du dernier siècle, jeta dans le sein de la nation française, non-seulement ce qu'il y avait de plus avancé dans les doc-

(870) *Correspondance de Voltaire*, t. XV, p. 457.

(871) « C'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. » (*Ibid.*, p. ij.)

(872) Ces articles sont de l'abbé Yvon. *Voy.* la *Correspondance de Voltaire*, tome VIII, page 122. (L. BLANC.)

(873) Voltaire appelait ainsi Pasquier dans sa *Correspondance avec d'Alembert*, tome XXI, p. 113. (L. BLANC.)

(874) *Voy.* le mot *Locke* dans l'*Encyclopédie*.

(875) *Correspondance de Voltaire*, Lettre de d'Alembert à Voltaire, t. X, p. 13.

(876) *Voy.* la *Correspondance*, t. X, p. 185, 199, 234, 290.

(877) *Ibid.*, t. XIV, p. 88.

(878) L'*Encyclopédie* parut en 1751. Le premier arrêt de suppression est du 7 février 1752. Le bref du Pape Clément XIII est du 5 septembre 1759. Au mois de mars précédent le parlement avait rendu un arrêt de condamnation. Les dix derniers volumes ne parurent qu'en 1760. (L. BLANC.)

trines anglaises, mais ce qu'il y avait de plus net dans le *scepticisme philosophique* de Voltaire. Rousseau lui-même, qui en était encore au spiritualisme chrétien, était désormais dépassé, et sa fameuse profession de foi devenait une *superstition méticuleuse*. Diderot et d'Alembert étaient bien plus loin. D'Alembert, nouvel Erasme, cachait ses sentiments ; Diderot les prêchait avec ce fanatisme qui était le génie du temps et le sien. Diderot conjurait son frère d'abjurer un système atroce, c'est-à-dire le christianisme. Dans l'article *Intolérance* de *l'Encyclopédie*, dans le livre *Entretien d'un philosophe avec la maréchale* ***, il prêcha la même doctrine avec le même emportement de pensée, si ce n'est de langage. Diderot poursuivit de même la morale sortie du christianisme. Dans son *Supplément au voyage de Bougainville*, la morale est traitée comme l'est la religion dans l'article *Intolérance*. Les mœurs d'Otaïti y sont présentées comme les seules qui soient conformes à la nature ; la retenue et la pudeur de nos climats sont des chimères de la civilisation ; la fidélité conjugale un *entêtement* et un *supplice*. Pour Diderot, la morale est la science des intérêts et des plaisirs. . . . . D'autres vinrent faire un pas de plus. Lamettrie enseigna le matérialisme et l'athéisme, c'est-à-dire la fin de toute philosophie, de toute morale, de toute religion. Il est vrai que l'*homme plante* et l'homme moins que plante, l'*homme machine*, n'appartiennent plus à la science, et ne doivent être cités que pour mémoire. Ces productions ne devraient même pas être citées du tout, si elles n'avaient jamais trouvé plus d'écho qu'à cette époque. En effet, l'écrivain, que d'Argens lui-même appela le vice s'exprimant par la voix de la « démence » (879) devrait être laissé dans l'oubli où il est tombé depuis longtemps, s'il n'avait pas eu l'inconcevable fortune de faire école, et que sa démence n'eût pas été plus tard érigée en système de la nature. » (MATTER, *Histoire des doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE XII.

Partialité révoltante de l'Encyclopédie et des encyclopédistes, et nullité de leur philosophie.

« *L'Encyclopédie* a été la plus grande œuvre du XVIII^e^ siècle : on trouve là les arts et les sciences exaltés, la métaphysique déprimée, l'histoire et les hommes jugés avec UNE PARTIALITÉ QUELQUEFOIS VOLONTAIRE, ET LE PASSÉ TOUT ENTIER SACRIFIÉ à l'esprit nouveau ; on y devine la haine de la religion et l'ardent amour de la liberté (880). »

. . . . . .

« Et qu'IMPORTE LA DOCTRINE, on ne pense qu'aux conséquences qu'elle peut avoir ; et qu'importent même ces conséquences dans un avenir éloigné, pourvu qu'elles abattent dans le présent les obstacles au *progrès des esprits*, à la *destruction des préjugés*, à l'abaissement des pouvoirs *retardataires* (881) !

. . . . . .

« Aussi Condillac occupe-t-il une bien petite place dans ce siècle... qu'on ne peut juger sainement qu'en se rappelant que beaucoup de mal est quelquefois attaché à beaucoup de bien dans le monde imparfait où nous vivons. Nous avons dit qu'il fallait à ce siècle des principes *bons ou mauvais*, mais enfin des principes, et que la critique indépendante et isolée eût été nécessairement insuffisante et peut-être impossible. La science générale fut donc systématisée. ELLE LE FUT AVEUGLÉMENT, mais, encore une fois, LES GRANDS ESPRITS DU TEMPS NE S'EN OCCUPENT GUÈRE, et peut-être pourrions-nous montrer qu'ils LA MÉPRISAIENT. En tout cas les variations métaphysiques de Voltaire, les opinions indépendantes de d'Alembert sur des points qui semblent au premier abord avoir dû être des points de foi pour les *philosophes*, et surtout l'antipathie de Rousseau pour le sensualisme dont il comprit très-bien le faible, suffisent pour nous prouver que les idées de Condillac et de ses élèves furent des auxiliaires pour les véritables et sérieux lutteurs du XVIII^e^ siècle, plutôt qu'elles ne furent le sujet même du combat. De là vient que nous reconnaissons devoir tant à ce siècle et à ces lutteurs dont nous parlons, et que cependant notre philosophie est en pleine réaction contre leur doctrine avouée. C'est en tant qu'AVEUGLE MACHINE de guerre que nous considérons le sensualisme condillacien comme ayant fort utilement manœuvré.

. . . . . .

« Nous n'avons pas entrepris ici une histoire de la société française, de sorte qu'il nous est impossible d'insister plus longtemps sur le vrai caractère du progrès au XVIII^e^ siècle. Mais nous pouvons déduire de ce qui vient d'être dit, que la métaphysique proprement dite y a peu d'importance, et nous expliquer par là sa FAIBLESSE RADICALE. Voltaire, Diderot, Rousseau, d'Alembert, ne sont pas des métaphysiciens ; la science générale ne les a nullement préoccupés.....

« Que dire maintenant de Condillac, qui, étranger au plus sérieux mouvement de son siècle, se borna à créer pour le servir quelques balivernes métaphysiques, et qui, mêlant à son impiété réelle un peu d'*hypocrisie ecclésiastique* (882), parvint à faire accepter de la plupart des esprits le système à la mode ? Quelle importance peuvent avoir

(879) D'ARGENS, *Ocellus lucanus*, p. 239, 242 et 243.

(880) Lisez *licence*.

(881) Les rationalistes admettaient donc ce principe, qu'ils semblaient condamner, que la fin justifie les moyens?

(882) La bonne foi de Condillac a trouvé des défenseurs. (*Voy.* SAPHARY, *De l'école éclectique et de l'école française.*) — Joseph de MAISTRE, *Examen de la philosophie de Bacon*, juge au contraire sévèrement le caractère de Condillac, qu'il appelle *venimeux disciple de Locke*.

pour nous les élèves d'un maître si futile ? » (Rœnouvier, *Manuel de philosophie moderne*, liv. v, § 2.)

CHAPITRE XIII.

Un mot sur la métaphysique de Condillac à propos de l'Encyclopédie.

« L'unique métaphysicien de ce temps, encore représenta-t-il faiblement plutôt qu'il ne dirigea l'opinion de ses contemporains, est Condillac. Il faut convenir cependant que les principales qualités qu'on demandait alors au philosophe se trouvèrent en lui; d'abord il vénéra Locke et le dépassa en donnant un nouveau développement aux preuves de l'origine sensible des connaissances, en accordant plus d'importance aux signes et moins aux pensées que les signes représentent, et en s'efforçant de montrer que non-seulement l'âme, mais les sens, non-seulement l'art de faire des idées avec des sensations, mais même celui de sentir comme il faut, n'est qu'une affaire d'expérience et d'habitude. Ensuite il fut dur et méprisant pour la métaphysique du XVII^e^ siècle, prétendit que les Français s'en étaient dégoûtés avec raison, comme d'un produit de l'imagination toute pure ou des préjugés, et publia, pour le prouver, une analyse et une réfutation des systèmes de Descartes, de Malebranche, de Spinosa et de Leibnitz Or, tout cet examen dans lequel, et nous devons le dire pour être rigoureusement juste, l'impertinence lutte avec la légèreté, n'est dans le fond qu'une continuelle pétition de principe. En effet, on y peut voir ce grand raisonneur, cet homme qui, du haut d'une raison nouvellement mise au monde en Angleterre, juge pour le condamner un siècle entier de penseurs, supposer, pour la ruine de ses adversaires, des principes que ses adversaires n'admettent pas, et ne pas chercher à les prouver par des raisons communes entre eux et lui. Enfin Condillac, pressé d'être lui-même un grand philosophe à la place de tous ceux qu'il avait renversés, sentit la nécessité d'avoir un système ; et comme il ramenait la pensée à la sensation, et qu'il était obligé par conséquent de définir celle-là par celle-ci, il nomma la pensée une *sensation transformée*. Ainsi son analyse consista à suivre la sensation depuis le degré le plus bas jusqu'au plus élevé, et à étudier ses transformations successives depuis la représentation simple des qualités sensibles extérieures, jusqu'à la mémoire et à la comparaison de ces qualités, de manière à montrer que toutes les facultés de l'esprit sont contenues dans la sensation primitive et ne font que se déployer. Mais comme il est toujours bon, quand on adopte un pareil système, de réduire à leur moindre portée les facultés que l'on veut expliquer, Condillac jugea à propos de faire reposer la notion de la vérité sur la perception de l'identité de deux termes dont la sensation a, bien entendu, fourni le contenu. Ensuite la science se forme par voie déductive. Ainsi, toute vérité est dans son principe une équation identique ; dernière aberration d'esprit de cet homme qui ignora assez l'intelligence pour en placer l'origine et la cause dans la non-intelligence, et connut si peu la nature, qu'il crut que les animaux naissent sans instinct et ont besoin d'une éducation pour voir et pour manger.

« Serait-il besoin de montrer la faiblesse de toutes ces prétentions ? Bornons-nous à remarquer que l'analyse de Condillac, afin d'arriver à nous montrer comment toute pensée est renfermée dans la sensation, ajoute à chaque pas à cette sensation, et sous le prétexte inintelligible d'une transformation, quelque nouvel élément qu'elle ne renferme pas et ne peut pas renfermer. Demandons-nous comment une sensation, transformée ou non, peut exister sans la pensée qui l'encadre, pour ainsi dire, et lui donne sa forme, et pourquoi un philosophe, qui prétend observer et n'énoncer que ce qu'il voit, ose donner le nom de sensation à une généralité ou à une abstraction. Enfin, s'il plaît à l'un d'appeler la pensée transformation de la sensation, alors que la sensation est déjà la transformation du mouvement, pourquoi ne plairait-il pas à un autre d'appeler la sensation une pensée transformée, et le mouvement une sensation transformée ? Ainsi naîtrait, et par une méthode bien plus rigoureuse au début, l'idéalisme subjectif absolu. » (Renouvier, *Manuel de philosophie moderne*, liv. v, § 2.)

CHAPITRE XIV.

Contradictions de Diderot et de d'Alembert (883).

Contradictions sur Dieu. — *Diderot pour Dieu.* — « J'écris de Dieu, dit-il, en poussant un profond soupir ; je pleure sur le sort de l'athée et je prie Dieu pour les sceptiques : ils manquent de lumières. » (*Pensées phil.*, préf. et n° 22.)

« Selon lui on n'insistait pas même assez sur la présence de la Divinité ; on ne la faisait pas surtout *assez large*, comme on en pourra juger par ce qui suit : « Les hommes, dit-il encore, ont banni la Divinité d'entre eux : insensés que vous êtes ! détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées : *élargissez Dieu.* Si j'avais un enfant à élever, je multiplierais autour de lui les signes indicatifs de la Divinité présente. S'il se faisait un cercle chez moi, je l'accoutumerais à dire : *Nous étions quatre, Dieu, mon ami, mon gouverneur et moi.* » (*Ibid.*, n° 26.)

« . . . . Tout, jusqu'à l'œil du ciron, l'aile du papillon, nous offre les traces les plus distinctes d'une intelligence suprême ; vous

(883) Quoique d'Alembert ait toujours professé officiellement le déisme, je n'ai pas cru devoir le séparer de Diderot, son collaborateur et son ami. La publication de l'*Encyclopédie* a rendu ces deux noms inséparables.

auriez écrasé les athées du poids de l'univers. » (*pensées phil.*, n° 20.)

« Je ne puis croire qu'il y ait des matérialistes (ou des athées) de bonne foi, parce qu'il est plus facile de concevoir la création opérée par la toute-puissance d'un être suprême, que sa formation par le hasard. » (*Nouvelles pensées*, p. 16.)

« . . . Nos athées ne le sont devenus que parce qu'ils repoussent la foi loin d'eux; en se livrant à leurs passions, parce qu'ils sont troublés par le tableau de l'avenir que la religion leur présente, et gênés par l'existence d'un Dieu; que s'ils paraissent quelquefois plus hardis, c'est que leurs passions, devenues plus fortes, ajoutent à leur intrépidité. » (*Id.*, p. 27.)

Enfin ce jour-là il y avait un Dieu : il fallait être *fou, absurde et dominé par ses passions* pour douter de son existence; et notons bien surtout qu'on priait Dieu pour les *sceptiques*. (*Id.*, p. 15 et 20.)

Diderot contre Dieu. — « Il n'y a aucun être dans la nature qu'on puisse appeler premier ou dernier. *Une machine infinie en tout sens*, voilà ce que Diderot cette fois appelait la Divinité. » (*Dict.* et art. *Encycl.*, art. de M. Diderot.) — Le monde peut bien n'être « que le résultat fortuit du mouvement et de la matière. La création de l'univers, loin de se trouver comme précédemment plus facile à croire que sa formation par le hasard, était bien plus étonnante. » (*Pensées phil.*, n° 21.) *La plupart des philosophes* avaient tort de prétendre que « le spectacle de l'univers nous mène à l'idée de quelque chose de divin. » (*Code de la nat.*, p. 150.)

L'œil du ciron et l'aile du papillon, etc., ne vous parlent plus de la Divinité; au contraire, l'un n'est plus fait pour voir, l'autre pour voler, comme *le lait qui coule du sein d'une nourrice n'est point fait pour nourrir son enfant.* (*Interprétation de la nature*, p. 170 et 171.) Ainsi le grand argument des *causes finales*, la preuve la plus sensible de la Divinité, *n'était plus tolérable, même en théologie.*

« L'athée peut être sage, bon patriote, sujet fidèle, père tendre, fils respectueux, mari constant, maître humain, enfin très-honnête homme. » (*Nouvelles pens.*, p. 30.) — De plus, pour être athée, il faut « *un caractère ferme et décidé;* il faut *être éclairé* et avoir *profondément réfléchi.* » (*Idem*, p. 28 et 36.)

« Les raisonnements de l'athée sont ceux d'un homme qui naîtrait avec toute la force de sa raison qui deviendrait toute-puissante après avoir perdu la foi. » (*Id.*, p. 24 et 27.)

Diderot ni pour ni contre Dieu. — « On risque autant à croire trop qu'à croire trop peu. Il n'y a plus ni moins de danger à être polythéiste qu'athée. Le scepticisme seul, en tout temps, en tous lieux, peut nous garantir des deux excès opposés. » (*Id.*, n° 33.)

« Je le sais : les esprits bouillants, les imaginations ardentes, ne s'accommodent pas de l'indolence du sceptique; ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun, se tromper que de vivre incertains. Cependant l'ignorance et l'incuriosité sont deux oreillers bien doux; mais pour les trouver tels, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne. » (*Pensées phil.*, n. 27 et 28.)

Opinion de Diderot sur l'âme. — « Je ne puis juger de l'existence d'une chose que par les sens. Je vois la matière; je dois donc croire qu'elle existe... Ce que je trouve de plus facile à croire, c'est que l'homme est une parcelle de cette même matière, dans la masse de laquelle il rentrera pour redevenir une partie de cette même masse. Ainsi pourrait raisonner un homme qui naîtrait avec toute la force de sa raison, parce qu'il ne jugerait des choses que d'après ses sens; parce qu'il n'aurait reçu aucune éducation; parce qu'il serait sans crainte et sans espérance, etc. » (Diderot, *Nouv. pensées philosophiques*, p. 23 et 24.)

« Le sauvage ainsi que tous les ignorants, attribuent à des esprits tous les effets dont leur inexpérience les empêche de démêler les vraies causes... Demandez-leur ce que c'est que leur âme, vous les verrez balbutier; c'est une substance inconnue; c'est une force secrète, différente de leur corps; c'est un esprit dont ils n'ont nulle idée. Demandez-leur comment cet esprit qu'ils supposent, comme leur Dieu, totalement privé d'étendue, a pu se combiner avec leurs corps étendus et matériels; ils vous diront qu'ils n'en savent rien; que cette combinaison est l'effet de la toute-puissance de Dieu : voilà les idées nettes que les hommes se forment de la substance cachée ou plutôt imaginaire dont ils font le mobile de toutes leurs actions.

« Je vous dis, moi, que je ne vois point mon âme; que je ne connais et ne sens que mon corps; que c'est ce corps qui sent, qui pense, qui juge, qui souffre, qui jouit; que toutes ces facultés sont des résultats nécessaires de son mécanisme propre ou de son organisation. Que me répondez-vous à cela? » (*Le bon Sens*, n° 20, n° 100 et passim. — *Voy.* aussi *Lettre à Eugénie* ou *Le Préservatif*, lettre 5) (884).

Contradictions sur la liberté. — *Diderot libre.* — « Il est évident que si l'homme n'est plus libre, ou que si ses déterminations instantanées, ou même ses oscillations, naissent de quelque chose de matériel qui soit extérieur à son âme, son choix n'est point l'acte d'une substance incorporelle ou d'une faculté simple de cette substance; il n'y aura ni bonté, ni méchanceté raisonnées, quoiqu'il puisse y avoir bonté ou méchanceté animales. Il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit; d'où l'on voit combien il importe d'établir solidement la réalité, je ne dis pas du volontaire, mais de la liberté, qu'on ne confond que trop ordinairement avec le volon-

(884) Ces ouvrages ne sont pas de Diderot, mais ils appartiennent à la même école.

taire.» (*Encycl.*, art. *Droit nat.*, art. de Diderot.)

Diderot esclave. — « Les objets que nous appelons corps et matière nous instruisent et nous affectent par des lois certaines et constantes. Ces mêmes objets, quels qu'ils soient, sont, dans l'ordre naturel, les causes physiques, les causes nécessaires de toutes nos différentes idées, de nos sentiments, de nos connaissances, de nos volontés. » (*Encycl.*, art. *Evidence*, par Diderot.)

« Si nous étions mieux instruits, nous verrions toujours que tout ce qui est, est comme il doit être, et qu'il n'y a rien d'indépendant (ou de libre) dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus. » (*Id.*, art. *Ethiopien.*)

Diderot automate. — « La société des hommes n'est qu'un automate merveilleux, dans lequel tout est pesé, tout est prévu : ses engrenures, ses contre-poids, ses ressorts, ses effets. » (*Id.*, *Code de la nature*, p. 25.)

Voici l'épitaphe que le P. Barruel a destinée à Diderot :

CI GIT D. DIDEROT
QUI FUT DIEU,
QUI FUT ANIMAL PROTOTYPE,
QUI FUT CHIEN, QUI FUT CHAT, QUI FUT ARBRE,
QUI FUT HOMME, QUI FUT FEMME,
QUI FUT PHILOSOPHE,
QUI N'EST PLUS,
ET QUI SERA TOUT CE QU'IL FUT.

Pour se convaincre de la justesse de cette épitaphe, il suffit de lire les deux passages suivants de Diderot sur les destinées de l'âme :

« S'il est plus aisé de concevoir l'existence et l'immortalité d'un Etre suprême que l'immortalité de la matière, il n'est pas difficile de donner croyance à l'immortalité de l'âme. Cette âme sera alors à nos yeux une substance spirituelle, parcelle de la substance même de l'Etre suprême, qui, en créant l'homme, l'aura fait passer dans l'homme, pour se diviser ensuite en autant de parties qu'il y aurait d'hommes existants jusqu'à la fin des siècles, où alors toutes ces parcelles viendraient se réunir à la substance divine, comme elles en étaient émanées originairement. » (*Nouv. Pensées philosophiques*, p. 17 et 18.)

« Voilà bien M. Diderot, dit Barruel, qui fut Dieu, qui fut Etre suprême, et qui redeviendra le même Dieu. Nous convenons qu'il a un peu changé sur la route; mais tout ce qu'il est aujourd'hui n'empêche pas ce qu'il était jadis.

« Qui fut chien, qui fut chat... Voulez-vous savoir combien facilement notre sage se persuade avoir été tout cela? Je n'aurai qu'à vous citer les paroles qu'il met dans la bouche d'un homme *qui naîtrait avec toute la force de sa raison, qui n'aurait reçu aucune éducation, qui ne jugerait des choses que d'après ses sens, qui serait sans crainte et sans espérance* (qui serait philosophe).

« Je vois, dirait cet homme dans toute la « force de sa raison, je vois la matière; je dois « donc croire qu'elle existe. — Qui l'a faite? « — Je n'en sais rien. — Sera-t-elle immor- « telle? — Je l'ignore. — Qui la fait subsis- « ter? — Je ne le devine pas. — Qui lui « donne de l'action? — Je n'ai sur cela que « des idées vagues, mais point de certitude. « Et l'homme, que deviendra-t-il quand il « cessera de vivre? — J'attends qu'on me « l'apprenne, et je doute qu'on me l'ap- « prenne jamais.

« Ce que je trouve de plus facile à croire, « c'est que quand il ne sera plus au nombre « des êtres vivants, l'homme redeviendra « une parcelle de cette même matière, dans « la masse de laquelle il rentrera pour re- « devenir encore une partie séparée de cette « même masse, un arbre, un chien, un « chat, peut-être un homme, peut-être une « femme. » (*Nouv. Pensées philos.*, p. 23 et 24.)

CONTRADICTIONS SUR LA MORALE. — *Diderot apologiste des passions.* — « Sans les grandes passions, plus de sublime dans les mœurs..... et la vertu devient minutieuse... Les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires... C'est le comble de la folie de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par être un monstre, s'il réussissait! » (*Pensées philos.*, num. 1, 2, 3, 5.)

Diderot, adversaire des passions. — « Débarrassé des obstacles qui s'opposaient à ses progrès, celui qui a vaincu de grandes passions peut se livrer entièrement à la vertu, et la posséder dans un degré plus éminent. » (*Essai sur le mérite*, part. I, § 4.

CONTRADICTIONS DE J. D'ALEMBERT. — CONTRADICTIONS SUR DIEU. — *Question.* — *La métaphysique peut-elle nous fournir en général des connaissances certaines, claires, évidentes, et nous donne-t-elle en particulier des preuves solides de l'existence d'un Dieu?*

Première réponse. — Oui. — « La métaphysique est la base de nos connaissances; c'est dans elle seule qu'il faut chercher des notions nettes et exactes de tout... L'obscurité, quand il y en a (dans un ouvrage métaphysique), vient toujours de la faute de l'auteur, parce que la science qu'il se propose d'enseigner n'a point d'autre langue que la langue commune. » (*Disc. prélim. de l'Encyc.*, p. 27. *Elém. de phil.*, p. 47.)

Quant à l'existence de Dieu, « les sophismes par lesquels elle peut être attaquée ne feront point ombrage au métaphysicien, surtout s'il est aidé des lumières de la religion. » (*Elém. de phil.*, p. 68.)

Seconde réponse. — Non. — « En métaphysique, les ténèbres sont répandues de toutes parts sur les confins du jour. » (*Mélanges de littérature*, tom. V, chap. 1.)

« Hors les mathématiques, nous n'avons que des preuves conjecturales, ou en partie

conjecturales et en partie démonstratives... Les premières causes y sont inconnues et les premiers principes obscurs. C'est bien pis encore dans la métaphysique, où, à l'exception de quelques vérités primordiales, tout est obscur et sujet à dispute. Loin de mettre l'existence de Dieu au nombre de ces vérités primordiales métaphysiques, je déclare positivement que la connaissance que la théologie naturelle et la métaphysique traitant de la divinité nous donnent de cet être, n'est pas d'une fort grande étendue. (*Discours prélimin. de l'Encyc.*); que tous les raisonnements métaphysiques prouvent bien moins un Dieu, aux yeux du philosophe même, qu'un simple insecte. (*Encyc.*, article *Démonstr.*, par d'Alembert). Aussi toute la métaphysique devrait-elle se borner à la génération de nos idées, et par conséquent ne pas dire un mot sur l'existence de Dieu. Presque toutes les autres questions qu'elle se propose sont insolubles ou frivoles. »

N. B. Remarquez que l'article *Démonstration* est précisément le premier auquel on a soin de nous renvoyer en exposant dans *l'Encyclopédie* les preuves de l'existence de Dieu.

Question. — Les preuves directes de l'existence de Dieu sont-elles les meilleures?

Première réponse. — Oui. — « La meilleure réponse aux objections des athées consiste dans des preuves directes de la vérité qu'ils combattent; le philosophe s'occupera principalement du choix de ses preuves. » (*Elém. de phil.*, n° 6, p. 70.)

Seconde réponse. — Non. — « Proprement la démonstration *a priori* est une démonstration directe, tirée de la nature de la chose qu'on veut prouver. Les philosophes et les théologiens sont partagés sur ces sortes de preuves directes, et quelques-uns même les rejettent : toutes ces démonstrations, disent-ils, supposent l'idée de l'infini, qui n'est pas fort claire. (*Encyc.*, art. *Démonstration.*) Or, il suffit qu'une opinion soit combattue, pour qu'on ne doive pas en faire la base d'un argument de l'existence de Dieu. C'est alors moins prouver un premier Etre que l'outrager. » (*Elém. de phil.*, n° 6, p. 71.)

Donc, le philosophe ne doit point se servir des preuves directes.

Question. — La nécessité de la création, cette grande preuve de l'existence de Dieu, peut-elle être connue par les seules forces de la raison?

Première réponse. — Oui. — « La création, comme tous les théologiens eux-mêmes le reconnaissent, est une vérité que la seule raison nous enseigne. Cette notion est une de celles que la révélation suppose, et sur lesquelles il n'était pas besoin qu'elle s'expliquât d'une manière expresse et particulière. » (*De l'abus de la critique*, n° 9).

Seconde réponse. — Non. — « La création n'a été connue que par la révélation. La raison humaine n'a pas eu assez de force pour faire cette découverte (*Encyc.*, art. *Création.*)

Question. — L'organisation d'un insecte est elle une preuve frappante qu'il existe un Dieu?

Première réponse. — Oui. — « Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, aux yeux du vulgaire, du philosophe même, un insecte seul prouve mieux un Dieu que tous les raisonnements métaphysiques. » (*Encyclopédie*, art. *Démonstration*, par d'Alembert.)

Seconde réponse. — Non. — « Il faut bien se garder d'assurer d'une manière positive que la corruption ne puisse jamais engendrer des corps animés, car cette production des corps animés par la corruption paraît appuyée par des expériences journalières. » (*Encyc.*, art. *Corrupt.*, par d'Alembert.)

N. B. Vous lirez dans *l'Encyclopédie*, art. *Dieu*, « que ce sont les animaux qui portent l'inscription la plus nette, et qui nous apprennent qu'il y a un Dieu. » Mais de cet article on nous renverra adroitement à celui de *Corruption*, où cette inscription se trouve effacée.

Question. — La preuve physique tirée des phénomènes de la nature et des lois du mouvement démontre-t-elle bien l'existence de Dieu?

Réponse. — Oui et non, tout à la fois. — « Le philosophe cherchera l'existence de Dieu dans les phénomènes de l'univers, dans les lois admirables de la nature, non dans ces lois métaphysiques, sujettes aux exceptions, mais dans ces lois primitives, fondées sur les propriétés invariables des corps, dans ces lois si simples, qu'elles semblent dériver de l'existence même de la matière, et n'en dévoilent que mieux l'intelligence suprême. » (*Eléments de philosophie*, p. 71.)

Question. — Le philosophe peut-il beaucoup compter sur la preuve morale de l'existence de Dieu?

Réponse première et seconde. — Oui et non encore, tout à la fois. — « La preuve qui se tire du consentement de tous les peuples a paru d'une grande force à plusieurs philosophes de l'antiquité. La différence des opinions sur la nature de ce Dieu était peu propre à les frapper, mais la philosophie éclairée par la révélation ayant acquis des idées plus saines de la Divinité, ne sépare plus ces idées de son existence. Croire Dieu ce qu'il n'est pas est pour le sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe. Aussi la preuve de l'existence de Dieu, tirée du consentement des peuples, ne pouvait avoir toute sa force, tant que l'univers a été privé des lumières de l'Évangile. » (*Elém. de philosophie*, p. 65 et 66.)

Question. — Peut-on croire que l'idée de Dieu est dans notre âme, et dans ceux même qui ne la reconnaissent pas?

Première réponse. — Oui. — « Les anciens philosophes portaient tous au-dedans d'eux-mêmes cette vérité de l'existence de

Dieu ; mais les uns ne l'y avaient point reconnue ; les autres ne l'y voyaient qu'à travers un nuage. » (*Elém. de philos.*, p. 64.)

Seconde réponse. — Non. — « Les idées innées sont une chimère (*Ibid.*, p. 63). Que serait-ce que des idées que l'âme possède sans le savoir, et des choses qu'elle sait sans y avoir pensé, quoi qu'elle soit obligée de les apprendre ensuite, comme si elle ne les avait jamais sues ? » (*De l'abus de la critique*, n° 12, même volume.)

Question. — La révélation a-t-elle été nécessaire pour constater l'existence de Dieu ?

Première réponse. — Oui. — « L'antiquité ayant été partagée sur l'existence de Dieu, il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connaître cette vérité. » (*Elém. de philosophie*, p. 64.)

Seconde réponse. — Non. — « L'existence de Dieu ne peut pas être l'objet de la révélation, puisque la révélation la suppose. » (*Elém. de phil.*, même page, mais dix lignes plus haut.)

Question. — La révélation a-t-elle réellement dissipé les ténèbres sur cette vérité de l'existence de Dieu ?

Première et seconde réponse. — Oui et non encore, tout à la fois. — « L'intelligence suprême a déchiré le voile, et s'est montrée sans ajouter rien aux lumières de notre raison, par rapport aux preuves de son existence : elle n'a fait que nous donner pleinement l'usage et l'exercice de ces lumières. » (Même page.)

CINQUIEME PARTIE.

L'Athéisme au XVIII^e^ siècle.

LE BARON D'HOLBACH ET SES AMIS.

CHAPITRE I^er^.

Le baron d'Holbach et le système de la nature.

Le Rationaliste. — Les hommes accusés d'athéisme par les écrivains dévoués à la cause du jésuitisme ont contribué puissamment, par l'élévation de leur esprit et l'énergie de leur caractère à l'émancipation de la raison humaine. L'auteur du *Plutarque de la jeunesse*, M. Pierre Blanchard, a eu le courage de venger Raynal des calomnies intéressées dont il est l'objet (885). Ce qu'il dit de cet écrivain peut s'appliquer fort bien à d'Holbach, à Helvétius, à Boulanger, à Volney, à Dupuis, etc.

L'Apologiste. — « Le *Système de la nature* fait époque dans le XVIII^e^ siècle. Jusqu'alors l'athéisme ne s'était guère échappé qu'en saillies ; dans le *Système de la nature* il se produisait sous une forme dogmatique et tranchante. . . . . .

. . . . . .

« Jamais avec plus de calme, jamais avec une sérénité plus frappante on n'avait entassé pareilles ruines. D'après le *Système de la nature*, l'homme *est un être purement physique*, et ce que nous appelons l'homme moral *n'est que cet être physique considéré sous un certain point de vue* (886). L'homme résulte d'une agrégation de certaines matières douées de propriétés particulières dont l'essence est de penser, de sentir, de se mouvoir (887). Ce que l'homme est en petit, la nature l'est en grand ; voilà tout.

« Humectez de la farine avec de l'eau, et « renfermez ce mélange, vous aurez des êtres « organisés, vous aurez la vie (888). Mettez « le feu en contact avec la poudre, vous aurez le mouvement ; la matière contient « donc le mouvement et la vie (889) ; l'âme ? « organe matériel ; les passions ? molécules « indiscernables à la vue et qui fermentent (890) ; le libre arbitre ? nécessité renfermée au dedans de nous-mêmes (891) ; « l'immortalité ? heureuse chimère. Laissons « à l'enthousiaste ses espérances vagues, « laissons au superstitieux les craintes dont « il nourrit sa mélancolie ; mais que des « cœurs affermis par la raison ne redoutent « plus une mort qui détruira tout sentiment. » (892). . . . . .

. . . . . .

« Quelle témérité philosophique était encore possible après un hymne aussi sombre, aussi terrible, chanté au hasard et au néant ? Frédéric se troubla même comme philosophe, et de la plume que Voltaire lui avait appris à manier, il réfuta le *Système de la nature*. Voltaire, non moins effrayé, poussa un de ces cris que tout son siècle entendait. La division introduite dans le camp de la philosophie éclata aux yeux de l'Europe entière.

« Ainsi le rationalisme poussé a l'excès se dénonçait lui-même ; l'anarchie intel-

(885) *Voy.*, t. IV, p. 337 ; l'édition de 1822 dont je me sers est la septième. C'est avec de tels livres qu'a été formée la jeunesse de la Restauration !

(886) *Système de la nature*, t. I^er^, ch. 1, p. 16.

(887) *Ibid.*, p. 25.

(888) *Ibid.*, ch. 2, p. 83.

(889) *Ibid.*

(890) *Ibid.*, ch. 12, p. 276.

(891) *Ibid.*, ch. 11, p. 247.

(892) *Ibid.*, ch. 19, p. 350.

LECTUELLE DEVENAIT LE GRAND ÉVÉNEMENT DE L'HISTOIRE. » (LOUIS BLANC, *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE II.

Le SYSTÈME DE LA NATURE *est la dernière conséquence du sensualisme du* XVIII^e^ *siècle.*

« Nous devons suivre rapidement le développement du sensualisme et son application à la morale et à la politique. Dès que l'étude de l'homme a donné l'empire à la sensation, on comprend que l'homme lui-même s'efface devant la nature. Le matérialisme et le fatalisme se présentent invinciblement; plus de Dieu, mais un être matériel, multiple, doué de propriétés diverses, indéfiniment modifié par le mouvement, et dont tous les changements sont liés par des lois que l'observation nous fait connaître; des animaux, produits de la matière et de ses lois, organisés pour certains mouvements, doués de la sensation et de tout ce qui s'ensuit, portés à se conserver eux-mêmes, et en général fatalement entraînés à tel ou tel changement, selon les modifications de la matière environnante; une morale qui est l'intérêt personnel bien entendu, c'est-à-dire analysé et comparé à l'intérêt général; le *mérite*, qui se *réduit* à l'*utile*, en même temps que la récompense ou la peine, à une loi brutale; la société qui devient une réunion d'animaux forcés, il est vrai, de s'unir par le besoin et de s'aimer par l'intérêt; enfin l'autorité, monstrueuse, sans doute, mais utile institution, dont l'intérêt de chacun peut surveiller et contrôler les actes; et en toutes choses la raison et la volonté dispersées, détruites, sans unité ni principe, sans vraie connaissance, et surtout sans amour; voilà ce qu'on appelle un *Système de la nature*, et parmi les livres, celui qui en est l'exposition par excellence est demeuré sans nom certain d'auteur, comme pour mieux nous apprendre combien d'esprits cette horrible maladie avait envahis à l'époque où il parut. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, liv. V, § 2.)

CHAPITRE III.

Le SYSTÈME DE LA NATURE *n'est que le développement de la théologie de l'Encyclopédie.*

« C'est à peine, je le sais, si cette école mérite le nom de *nouvelle;* ses doctrines n'étaient pas autres que celles de l'*Encyclopédie*. En effet, ce que ce grand magasin des idées morales et philosophiques de l'époque insinuait, en substituant au mot *Dieu* celui de *nature*, et au mot *Providence* celui de *lois* générales, le *Système de la nature* se borne à le poser nettement, et jamais il n'eut d'autre prétention que celle de démontrer le matérialisme et l'athéisme. Cependant la manière dont il présenta sa pensée la fit paraître nouvelle. Elle fut si révoltante, que Voltaire, malgré son âge avancé et ses libres doctrines, crut devoir la combattre, et il était impossible qu'un génie si élevé se résignât à souffrir sans protester un si profond abaissement de tout ce que le monde et l'humanité offrent de plus sublime; des réfutations encore plus solides et plus fortement empreintes de morale furent opposées à ce prétendu système. On démontra surtout, et jusqu'à l'évidence, qu'il y avait dans ses doctrines péril égal pour la société et l'humanité, et en effet, elles sapaient jusque dans leurs fondements la politique comme la morale. Cependant, si ces réfutations portèrent leurs fruits, si le livre de d'Holbach devint pour beaucoup de gens un objet d'horreur et de mépris, d'un autre côté on n'y voulut voir que des doctrines d'affranchissement, et on s'y attacha avec passion. » (MATTER, *Histoire des doctrines morales.*)

CHAPITRE IV.

Appréciation du SYSTÈME DE LA NATURE.

« Le baron d'Holbach recevait les philosophes; ainsi qu'Helvétius il était leur amphytrion, mais il voulut encore être leur égal, faire un livre, compter parmi eux : Helvétius eut la même ambition, et tous deux se fourvoyèrent. Messieurs, ouvrez votre maison aux philosophes, donnez leur à souper, mais n'écrivez pas; cela passe vos forces. Si l'on excepte quelques endroits échauffés par Diderot (et qu'allait faire Diderot dans la prose du baron d'Holbach?), le *Système de la nature, ou des lois du monde physique et du monde moral*, est de fond en comble un faux et méchant livre. D'Holbach avait lu tant bien que mal Hobbes et Spinosa : il n'avait pas entendu Spinosa, il en était incapable; il n'avait vu dans l'idéalisme de ce grand penseur qu'un matérialisme épais, inepte, calomnie déversée sur la nature et la religion. Hobbes lui échappa également; il ne comprit ni les passions de vengeance et de réaction qui poussaient cet Anglais contre l'esprit humain et la liberté, ni la subtile industrie de ses déductions logiques; il s'empara seulement de quelques conséquences grossières pour en faire la substance d'un athéisme qu'il délaya.....

Donnons-nous le spectacle de quelques-unes des extravagances de d'Holbach : « On « demandera peut-être si l'on pourrait raisonnablement se flatter de jamais parvenir « à faire oublier à tout un peuple ses opinions religieuses ou les idées qu'il a de la « divinité. Je réponds que cela paraît entièrement impossible et que ce n'est pas le « but que l'on puisse se proposer. L'idée « d'un Dieu, inculquée dès l'enfance la plus « tendre, ne paraît pas de nature à pouvoir « se déraciner de l'esprit du plus grand « nombre des hommes; il serait peut-être « aussi difficile de la donner à des personnes « qui, à un certain âge, n'en auraient jamais « entendu parler, que de la bannir de la « tête de ceux qui depuis l'âge le plus « tendre en ont été imbus. Ainsi l'on ne « peut supposer que l'on puisse faire passer « une nation entière de l'abîme de la superstition, c'est-à-dire du sein de l'ignorance « et du délire, à l'athéisme absolu qui suppose de la réflexion, de l'étude, des connaissances, une longue chaîne d'expé-

« riences, l'habitude de contempler la na-
« ture, la science des vraies causes de ses
« phénomènes divers, de ses combinaisons,
« de ses lois, des êtres qui la composent et
« de leurs différentes propriétés..... L'athé-
« isme, ainsi que la philosophie et toutes les
« sciences profondes et abstraites, n'est donc
« pas fait pour le vulgaire, ni même pour le
« plus grand nombre des hommes..... »
Quel amas de monstrueuses stupidités ! L'athéisme une science morale, abstraite et profonde ! Et tellement profonde qu'elle reste inaccessible à la majorité du genre humain ! Fermons ce livre pour jamais ; il est erroné et ennuyeux outre mesure ; il a été fatal ; il a failli par ses excès compromettre l'indépendance de l'esprit humain, et je dirai volontiers qu'au XVIII^e siècle il a été comme le bonnet rouge de la philosophie.

« Admirez un peu l'imperturbable audace de nos deux amateurs ; monsieur le baron avait embrassé la nature ; voici monsieur le fermier général qui s'empare de l'esprit humain. Condillac avec une force modeste avait cherché la solution de quelques graves problèmes ; Helvétius tranche sur toutes les difficultés et conclut de la sensibilité à l'égoïsme. Le livre *De l'esprit* est moins déplaisant que le *Système de la nature* : il est divisé en plusieurs discours, morceaux légers, parsemés d'anecdotes piquantes et d'agréables propos. Aussi, plus répandu que l'ouvrage de d'Holbach, il fut comme l'Evangile d'un épicuréisme qu'attendaient de terribles épreuves. Ce serait peine perdue que de réfuter Helvétius après Turgot, après Benjamin Constant. » (LERMINIER, *Influence de la philosophie au* XVIII^e *siècle.*)

CHAPITRE V.

Le livre De l'esprit. — Helvétius résume tout le XVIII^e *siècle.*

« Que si maintenant on embrasse l'ensemble du mouvement philosophique qui vient d'être rappelé et qu'on en veuille savoir le dernier mot, un homme l'a dit : c'est Helvétius.

« Soit qu'il courût s'asseoir à la table de d'Holbach, soit qu'il réunît les philosophes à la sienne, Helvétius n'avait qu'une ambition, l'ambition de l'intelligence. Car depuis que Voltaire l'avait gracieusement surnommé Atticus, l'élégant fermier général brûlait de ressembler autrement que par son opulence au financier romain et se montrait fort avide de gloire. Incapable d'ailleurs de pressurer des malheureux, il aimait mieux offrir sa bourse aux gens de lettres que d'aller puiser dans celle d'un pauvre paysan. Il avait donc abandonné les finances pour la philosophie, et il était impatient de faire un livre digne de rester. Il le fit, et comment ? Tandis que, invités par Helvétius, les philosophes se livrent à leurs disputes ordinaires, lui, amphytrion silencieux et de sang-froid, il est attentif aux moindres paroles, il se tient en observation, prêt, ainsi qu'il le dit lui-même, à faire la *chasse aux idées* (893). Pas une vérité, pas une erreur, ne s'échappent qu'Helvétius ne les ramène à lui ; les traits, les aperçus nouveaux, les paradoxes, il les saisit au passage et les inscrit aussitôt dans les registres de sa mémoire. Si un doute le tourmente, il le lance dans la discussion (894) au milieu des convives échauffés et aux prises, bien sûr que quelques éclairs jailliront de la bouillante verve de Diderot ou de la sagacité de Suard, de la mémoire prodigieuse du baron d'Holbach ou de la pensée de cet abbé Galiani toujours *vif, actif, plein de raison et de plaisanterie* (895). Eh bien ! que voyons-nous sortir de ces conversations des philosophes, écoutées, enregistrées, analysées, résumées par Helvétius ? Quelle est pour ainsi dire la résultante de ces opinions mises en présence ? Le livre *De l'esprit*. Et qu'est-ce que ce livre ? Le code même de l'individualisme, la théorie du *moi*. Or, n'oublions pas qu'Helvétius avait une âme généreuse et des vertus (896) qui réfutaient sa doctrine. Tant il vrai que c'était le secret de l'école qu'il livrait et non le sien ! Tant il est vrai que sa parole ici n'était qu'un écho !

« Personne donc, suivant Helvétius, qui ne soit le centre et le pivot de tout : nos idées, nos jugements même ne sont que des sensations, et notre mémoire est une sensation continuée ; le seul genre d'esprit ou de mérite que nous prisons, c'est le nôtre ; nous n'admirons, nous ne poursuivons dans autrui que notre image ; nos passions n'ont qu'une source : la sensibilité physique, elles se réduisent à l'amour du plaisir et à la crainte de la douleur ; l'intérêt personnel enfin est l'unique mobile de nos actes auxquels la société donne le nom de vertus ou de vices selon le profit qu'elle en retire ou le mal qu'elle en éprouve.

« L'intérêt personnel ! Il n'est pas jusqu'aux royaumes de l'imagination qui ne relèvent de son empire. Enchanteur inaperçu, c'est lui qui remplit de doux fantômes l'âge de nos illusions et qui dessine le pays de nos rêves. . . . . .

« En poussant jusqu'aux dernières limites sa démonstration, Helvétius se plaisait à établir que cette loi de l'intérêt personnel régissait despotiquement tous les êtres organisés, depuis le plus noble des hommes jusqu'au plus vil des animaux, et formait la base unique, invariable, des jugements ou des instincts. Les insectes qui vivent dans la pulpe des herbes ne regardent-ils pas avec horreur le mouton qui pâture dans les plaines, et dont nous avons fait l'emblème de la douceur ?

« S'il nous était donné de comprendre leur

(893) GARAT, *Mémoires sur M. Suard*, t. I^er, p. 229 et 230.

(894) *Mémoires de Marmontel*, t. II, p. 115.

(895) *Correspondance de Voltaire*, Lettre à mad. d'Epinay, t. XXIII, p. 251.

(896) Parmi les vertus d'Helvétius il faut bien se garder de comprendre la chasteté.

langage, ne les entendrions-nous pas s'écrier : « Fuyons cet animal vorace dont la « gueule engloutit et nous et nos cités. Que « ne prend-il exemple sur le lion et sur le « tigre ? Ces animaux bienfaisants ne dé- « truisent point nos habitations, ils ne se « repaissent point de notre sang : justes « vengeurs du crime, ils punissent sur le « mouton les cruautés que le mouton exerce « sur nous (897). »

« Ainsi, dans le livre d'Helvétius, l'absolu était banni du monde. Vérité, vertu, dévouement, héroïsme, intelligence, génie, tout devenait relatif, et chacun ne jugeant de tout que d'après lui-même, d'après lui seul, LA SOCIÉTÉ TOMBAIT EN DISSOLUTION. » (Louis BLANC, *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE VI.

La morale d'Helvétius est la conséquence du sensualisme

« Helvétius avait particulièrement contribué à préparer la morale du *Système de la nature*, et il n'avait fait en cela que doter le sensualisme d'une de ses conséquences naturelles. En effet, chercher la cause de la supériorité de l'homme sur les animaux dans l'organisation physique dont il est doué, confondre les progrès de la raison avec ceux de l'industrie, attribuer aux passions matérielles et à l'amour-propre en particulier toute l'éducation de l'esprit humain; soutenir enfin l'égalité naturelle des intelligences et placer toute notion morale dans l'égoïsme, n'est-ce pas obéir d'une certaine manière à la loi qu'impose le principe de l'origine exclusivement sensible des connaissances et des facultés de l'homme ? Il faut toujours, à ce qu'il semble, que la confusion du corps avec l'esprit, et de plus celle de l'amour de soi avec l'amour d'autrui, servent de base à un certain nombre de systèmes, parmi ceux qui naissent de ce principe. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, liv. v, § 2.)

CHAPITRE VII.

Politique d'Helvétius.

« Helvétius, qui jusque-là n'avait été qu'un homme riche, poëte médiocre, devint tout à coup un philosophe de premier ordre. Son ouvrage méritait cependant tous les genres d'improbation. Il est plus mauvais qu'on ne l'imagine de nos jours, où personne ne le lit plus. Il contient sur la morale, la religion et la politique, les opinions les plus grossières ; il reproduit sous sa forme la plus dangereuse cette vieille maxime, si terrible dans ses conséquences, que le but sanctifie les moyens : tout devient légitime et même vertueux, dit-il, pour le salut public. C'était justifier d'avance tous les crimes et toutes les violences de la politique ; car c'était, à une époque de fermentation, fournir toutes sortes d'armes à toutes sortes de pouvoirs, tous étant libres de mettre en avant le salut public; c'était enfanter des milliers de ducs d'Albe, de Richelieu et de Cromwell. La sentence de Charles I^er^ était avant celle de Louis XVI, considérée comme le plus grand des forfaits qu'eût fait commettre la vieille lutte de l'absolutisme et de l'émancipation nationale; Helvétius blâma l'Angleterre d'avoir fait un martyr de la victime de 1649. Il était, dit-il, de l'intérêt des Anglais de faire regarder comme une victime immolée au bien général, et dont le supplice, nécessaire au monde, devait à jamais épouvanter quiconque voudrait soumettre les peuples à une autorité tyrannique. N'était-ce pas là apprendre à la justice politique à mettre de côté celle des lois ? Buchanan et Mariana avaient-ils rien enseigné de plus ? Et ne fallait-il pas censurer ces doctrines? Les doctrines morales et politiques d'Helvétius sont à tel point mauvaises, que Rousseau, Buffon et Voltaire, ses meilleurs amis, ne purent retenir leur blâme ; le premier allait traduire l'auteur devant son tribunal, lorsqu'il apprit qu'on le persécutait et qu'il présentait aux magistrats et au clergé rétractation sur rétractation. Le public fut moins sévère que ces grands hommes. Helvétius fut en France l'un des favoris de l'opinion ; à l'étranger, les rois qu'il visita le comblèrent de distinctions. Frédéric, seul, tout en le logeant dans son palais, repoussait le brandon qu'on venait de jeter au sein d'une société déjà trop ardente : cela ne saurait nous surprendre; ce prince aimait les *lumières*, mais il n'aimait pas les crises sociales (898). Quand le progrès des esprits n'était qu'une insurrection contre l'ordre, il le rejetait.

« Nous l'avons dit, Helvétius n'était pas un moraliste proprement dit ; ce n'était qu'un de ces écrivains du dernier siècle, qui, sans avoir fait d'études spéciales, se sentait appelé par le mouvement général à prendre la parole sur l'ensemble des doctrines du temps; il eut beaucoup d'imitateurs ou de rivaux de sa force; tous, comme lui, se crurent propres à disserter sur les mœurs. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE VIII.

Raynal et son livre.

« Parmi les livres d'histoire qui eurent crédit dans le dernier siècle, nous ne saurions omettre l'*Histoire philosophique des deux Indes*, ouvrage d'une célébrité usurpée, mais éteinte aujourd'hui. Si l'on y trouve quelques pages éloquentes, elles appartiennent à Diderot dont vraiment le génie avait de trop généreuses complaisances. Raynal ne fut pas même un esprit de seconde ligne. Elevé par les Jésuites, il se fit jésuite; jésuite, il se fit prêtre; il se fit prédicateur; mais son accent méridional le rendit ridicule dans la chaire; il en descendit. C'est alors qu'il abandonna l'Eglise, puis la religion, et qu'il se fit philosophe pour être quelque chose. Raynal, prêtre et Jésuite, ne pouvait

(897) *De l'esprit*, p. 181.

(898) *Ventum seminant*, dit l'Ecriture, *turbinem metent*.

être un philosophe modéré; il se fit furibond, brigua pour son livre la persécution et le bourreau, et n'arriva qu'à faire brûler la seconde ou troisième édition de son *Histoire*, dont à ce dessein il avait encore exagéré les exagérations. La révolution éclate; sans doute il va se réjouir et se glorifier de cette péripétie, celui qui a écrit plusieurs volumes sur les droits de l'homme, sur la liberté, sur l'humanité, *et cætera*..... Point: comme il a déserté l'Eglise, il déserte la révolution. Le 31 mai 1791, il écrit à la Constituante une lettre ridicule où il déclare ne plus vouloir suivre l'assemblée, le siècle et la nation: voyez un peu la perte et le malheur! Apostat du génie philosophique comme il l'avait été du catholicisme, transfuge des deux camps, courtisan étourdi d'une renommée d'un jour, écrivain boursoufflé. » (LERMINIER, *Influence de la philosophie au XVIII^e siècle*).

CHAPITRE IX.

Appréciation des travaux de Raynal.

« Quelques-uns n'eurent que le mérite d'une grande intelligence des passions qui fermentaient au sein des peuples; et, en venant inconsidérément exploiter avec tant de chaleur, avec des vues si courtes et plus au profit de leur amour-propre d'auteur qu'au bénéfice du progrès moral, des sentiments qui demandaient, au contraire, une direction grave et profondément morale, ils se rendaient cent fois plus coupables qu'utiles. Il ne faut qu'examiner ce qu'ils firent, pour se persuader que dans des temps ordinaires ils eussent eu peu de crédit.

« Raynal publia un grand nombre de compilations historiques et de traités de politique philosophique et morale; mais Raynal, excellent industriel en matière de littérature, fut aussi mauvais moraliste et aussi mauvais politique qu'il avait été mauvais théologien. Son plus célèbre ouvrage est l'*Histoire philosophique des Indes*, ouvrage qui lui valut, dans l'opinion de la France, de l'Europe, du monde entier, des hommages dont on avait vu peu d'exemples et auxquels le parlement de la Grande-Bretagne s'associa de la manière la plus éclatante. Eh bien! cet ouvrage que nous jugeons si sévèrement aujourd'hui, et qui fut moins le travail de Raynal que celui de ses amis et de la coterie à laquelle il appartenait, a fini par être jugé sévèrement jusque par son auteur: Raynal lui-même en condamna les principes aussitôt qu'il eut vu les premières erreurs de la révolution qu'il avait prêchée si chaudement. » (MATTER, *Doctrines morales*, tome III).

CHAPITRE X.

Boulanger et l'Antiquité dévoilée.

« Quel est ce jeune homme triste et maladif, pâle, dont la mélancolie cherche quelque consolation dans les récits de l'histoire et du passé, sceptique dévoré du besoin d'affirmer et de croire, que blessent les joies hardies et bruyantes qui éclatent autour de lui? A le voir, je me suis involontairement rappelé ce que l'ami de Byron, le malheureux Shelley écrivait sur lui-même: « Parmi les autres amis moins connus vivait « un être frêle, une ombre parmi les ombres, solitaire comme le dernier nuage « d'une tempête expirante dont l'explosion « de la foudre a annoncé la fin. Il avait « aimé la nature dans sa chaste nudité avec « l'amour d'Actéon pour Diane, et maintenant il fuyait d'un pas affaibli à travers le « désert du monde, poursuivi comme une « proie, par ses propres idées. Sa tête était « entourée de violettes et de pensées flétries; « il portait un rameau de cyprès autour duquel s'enlaçaient des festons de sombre « lierre, humides de la rosée des bois. Ce « rameau, attribut de douleur, tremblait « dans sa faible main dont le mouvement « continuel répondait aux battements de « son cœur. Il venait le dernier, négligé, « seul, tel qu'un cerf abandonné de ses « compagnons de la forêt, quand il est atteint par la flèche du chasseur. »

« Boulanger, dont la première éducation avait été fort légère, rencontra dans la lecture des écrivains latins et grecs des difficultés et des embarras dont il voulut triompher. Comme Vico, il se mit à apprendre seul ce qu'il ignorait; il étudia l'hébreu; comme Vico, il cherchait une explication du passé. Or, cet écrivain qui ne vécut que trente-sept ans, de 1722 à 1759, en jetant sur le monde un regard d'une inexprimable tristesse, vit l'histoire du genre humain s'ouvrir par une catastrophe qui l'explique tout entière: le déluge a détruit les sociétés primitives, puis a exercé sur celles qui succédèrent aux sociétés abolies de malignes et ineffaçables influences; et Boulanger, en commençant l'*Antiquité dévoilée* par ses usages, ne craignit pas de laisser tomber ces lugubres paroles: « Pour moi, j'ai vu « écrit dans la nature que l'homme a été « vivement affecté et profondément pénétré « de ses malheurs; j'ai vu qu'il est devenu « triste, mélancolique et religieux à l'excès; « j'ai vu qu'il a conçu un dégoût total pour « cette terre malheureuse; j'ai encore lu « dans ce livre que toutes les premières démarches de l'homme ont été réglées par « ces différentes affections de son âme; « que tout ce qui est arrivé par la suite des « siècles dans le monde moral, religieux « et politique, n'a été que la suite de ces « démarches primitives; enfin, j'ai reconnu « que cette première position de l'homme « qui a renouvelé les sociétés est la vraie « porte de notre histoire, et la clef de toutes « les énigmes que les usages et les traditions « nous proposent. C'est donc par le déluge « que doit commencer l'histoire des sociétés « et des nations présentes. S'il y a eu des « religions fausses et nuisibles, c'est au déluge que je remonterai pour en trouver la « source; s'il y a eu des doctrines ennemies « de la société, j'en verrai les principes dans « les suites du déluge; s'il y a eu des législations vicieuses et une infinité de mauvais

« gouvernements, ce ne sera que le déluge « que j'en accuserai; si une foule d'usages, « de cérémonies, de coutumes et de préju- « gés bizarres se sont introduits chez les « hommes et se sont répandus sur la terre, « c'est au déluge que je les attribuerai; en « un mot, le déluge est le principe de tout « ce qui a fait en divers siècles la honte et « le malheur des nations : *hinc prima mali « labes.* La crainte qui s'empara pour lors « du cœur de l'homme l'empêcha de décou- « vrir et de suivre les vrais moyens de réta- « blir la société détruite..... Le temps a « réparé les désordres physiques, mais il « n'a pu encore réparer les désordres mo- « raux que cet événement terrible a pro- « duits dans l'esprit humain; nos pères « nous ont appris à trembler d'une catas- « trophe arrivée depuis des milliers d'an- « nées, et nos institutions religieuses et « politiques se sentent encore des impres- « sions que la terreur a faites alors sur le « genre humain. »

« A ces peintures désespérées il faut asso- cier une intelligence assez vive des institutions religieuses de l'antiquité, des mystères, des livres sybillins; une admiration profonde du génie historique de Montesquieu; un instinct réel, mais toujours traversé par une irrémédiable mélancolie, de l'avenir progressif de l'humanité. Age d'or, théocratie, andrarchie ou règne des rois; despotisme, c'est-à-dire décadence du règne des rois, monarchie, telles sont les différentes phases par lesquelles a passé le genre humain. Boulanger veut faire de l'histoire un enseignement qui améliore les destinées futures de l'homme. « Ce sera rendre un « grand service aux législations présentes « et futures que de leur présenter le tableau « des vices des législations passées, afin « d'instruire et de corriger l'homme par le « spectacle de ses erreurs (899)..... Tout « usage dont on ne connaît pas l'esprit doit « être aboli comme dangereux; tout usage « utile dans son origine doit être aboli dès « que son utilité cesse. Enfin, je regarde « comme un corollaire de toutes les vérités « qui ont été établies dans cet ouvrage que, « lorsqu'un peuple sauvage vient à être ci- « vilisé, il ne faut jamais mettre fin à l'acte « de la civilisation en lui donnant des lois « fixes et irrévocables; il faut lui faire re- « garder la législation qu'on lui donne « comme une *civilisation continuée* (900)... » Eut-on jamais un sentiment plus vif de la mobilité de l'esprit humain? Boulanger proclame sa foi à l'avenir de l'humanité, même sous l'oppression de ses douleurs. Le temps lui a manqué pour mener à leur entier accomplissement ses desseins historiques; il fut aussi dépourvu du génie d'écrivain; l'abattement de son cœur et la pâleur de son visage semblent avoir passé dans son style. » (Lerminier, *Influence de la philosophie au* XVIII^e *siècle.*)

(899) *Antiquité dévoilée*, t. IV, p. 333.

CHAPITRE XI.

Duclos popularise le rationalisme dans les salons

« Dans une direction puissamment im primée, les hommes les plus divers et le plus inégaux trouvent leur emploi. Le fi mide marche derrière le plus impétueux; l'élégance se produit sous la protection de la force, et les tempéraments modérés, amis de la vérité, mais plus encore de leur bonheur, servent la cause qu'ils ne veulent suivre qu'à demi : avec eux les innovations s'insinuent, et les hardiesses se font recevoir. *Duclos a son franc parler*, disait Louis XV; ce roi n'avait pas peur de cet académicien spirituel et discret, et Duclos pouvait être tout ensemble secrétaire perpétuel et philosophe. Je crois que Duclos, après Voltaire, a le mieux répandu les nouveautés du siècle dans les salons; il a écrit l'histoire sans force, mais avec une ingénieuse facilité; il a peint les mœurs de son temps agréablement; il avait une connaissance exacte de la langue; il charmait ses contemporains par sa conversation, et d'Alembert disait que c'était l'*homme de France qui avait le plus d'esprit dans un temps donné.* » (Lerminier, *De l'influence de la philosophie au* XVIII^e siècle.)

CHAPITRE XII.

Les Ruines *de Volney.*

« On connaît le livre qui, au dernier moment du XVIII^e siècle, a résumé le mieux ce double scepticisme. Ce sont les *Ruines* de Volney. Pour augmenter la nudité de ses doctrines, l'auteur a placé le désert de Syrie partout à l'horizon, et l'esprit cherche en vain une oasis dans ce monde de sables. Le ton souvent exagéré n'empêche pas qu'on sente le souffle vrai de la révolution française qui semble entraîner, balayer toutes les traditions, au milieu des palais écroulés d'une ville d'Orient. Volney venait d'assister à la première réunion des Etats-généraux, ce qui explique pourquoi son livre est le tableau d'une espèce d'assemblée constituante du genre humain. A travers les décombres des temples de Palmyre, que l'esprit niveleur agite encore, toutes les nations arrivent l'une après l'autre à la grande tribune, d'où elles parlent au monde. Cette foule est présidée par le fantôme ou le *génie* des ruines. Chaque culte y a son représentant. On voit paraître tour à tour les législateurs, les prophètes, les rois, le peuple, la *classe distinguée*, *les hommes simples*, les prêtres, souvent l'auteur lui-même. Païens, Juifs, Chrétiens, Indiens, Guèbres, Mahométans, viennent successivement exalter leur croyance. De tumultueux dialogues s'engagent entre les classes, les conditions, les nations accumulées dans cette Josaphat de la philosophie. Le résultat de cette discussion solennelle à la face des éternelles solitudes, au pied des colonnes prosternées,

(900) *Antiquité dévoilée*, t. IV, p. 436.

à la lumière de la lune ensevelie dans les nuées, est qu'ils ont tous été la proie ou l'instrument de la fraude ; que les cultes ne sont que mensonges ; que les siècles réunis, les cieux amoncelés, n'ont enfanté que tyrannie, détresse, aveuglement ; que l'humanité, depuis sa naissance, est la dupe de quelques hommes ; que dans cet immense concours de ce que la terre a produit de peuples, d'empires, de créatures intelligentes, tous ont été ou trompeurs ou trompés, hormis deux personnages, le fantôme et l'auteur. Après cette déclaration, qui ne laisse debout que l'esprit des ruines, que faire, que penser, que résoudre? Le désespoir serait, il est vrai, sans remède, s'il n'était corroyé par la ferveur des premiers temps de la révolution française. Mais cette persuasion où étaient nos pères, qu'eux seuls possédaient la vraie doctrine, ce fanatisme philosophique respire dans chaque ligne de Volney. Il déclare la guerre à tout enthousiasme, quand lui-même est sur le trépied. Il ôte la mitre à tous les sacerdoces, et il est plus tranchant, plus dogmatique qu'aucun autre. De son autorité privée, il s'érige, dans cette assemblée du genre humain, en grand prêtre de la révolution française. » (QUINET, *Du génie des religions*, De la tradition.)

CHAPITRE XIII.

Dupuis et l'Origine des cultes.

« Dupuis vit tout dans l'astronomie, c. sa théologie est un sabéisme complet ; s'il détrône des dieux reconnus, c'est pour en installer d'autres ; le soleil, qu'il a *magnifiquement* décrit et célébré, est salué comme le roi de la nature et comme l'image la plus splendide de Dieu. Le livre de Dupuis descend directement du panthéisme de Diderot ; Dieu et l'unité (du soleil ?) y éclatent de mille façons. » (LERMINIER, *Influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle.*)

CHAPITRE XIV.

Catéchismes philosophiques athées ou déistes, du XVIII^e^ *siècle. — Condorcet. — Volney. — Boisset. — Saint-Lambert.*

« D'Holbach avait fait un *catéchisme* où l'on ne trouve pas même le nom de Dieu.

« Condorcet, dans ses *Avis d'un père à sa fille âgée de cinq ans*, lui parle de bienfaisance, de conscience, de remords qui accompagnent le crime. Mais, où est la sanction de sa morale ! Dans cet opuscule, il est question du *sort* et de la *nature ;* mais pas un mot de Dieu, de religion, de vie future.

« Volney, qui a fait aussi un catéchisme dans lequel toute la morale se réduit au soin de la conservation matérielle, repousse les sentiments religieux ; spécialement la foi et l'espérance, qu'il appelle des *vertus des dupes au profit des fripons.*

« En 1789 parut le *Catéchisme du genre humain* (par Boisset). L'auteur, à la vérité, reconnaît un Dieu, une vie future, mais il s'élève contre la propriété individuelle des biens et des femmes ; rendez cela commun, alors, selon lui, le genre humain sera heureux.

« Saint-Lambert, à la porte du tombeau, publie l'an 1798, en trois volumes, un *Catéchisme* volumineux où le souverain Etre obtient une légère mention ; mais essayez de réduire à des questions élémentaires ce qui concerne les femmes, et osez appeler cela de la morale ! Le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, prit un arrêté portant que « ce *Catéchisme de morale, si « purement, si élégamment, si philosophique-« ment* rédigé par l'illustre Saint-Lambert, « serait imprimé en placard et affiché dans « toutes les écoles primaires. C'était, dit-il, « un des plus grands services qu'on pût « rendre à l'instruction (901). » (GRÉGOIRE, *Histoire des sectes religieuses*, t. I^er^.)

CHAPITRE XV.

Les derniers athées du XVIII^e^ *siècle. — Sylvain Maréchal. — Lalande.*

« Sylvain Maréchal est l'auteur d'un volume de poésies contre l'existence de Dieu, et d'une brochure anonyme intitulée : *Culte et lois d'une société d'hommes sans Dieu* (902.) Par une contradiction étrange, souvent il allait à Notre-Dame dans le temps des offices ; il a même fait un *Commentaire sur les litanies de la Providence* et un *Hymne à l'Etre Suprême.*

« L'ouvrage le plus sacrilégement bizarre qu'ait publié cet homme, est son *Dictionnaire des athées* (903). Ouvrez le discours préliminaire, vous y trouverez que la question de savoir *s'il y a un Dieu dans le ciel* n'est pas plus importante que celle-ci : *Y a-t-il des animaux dans la lune* (904), et que *Dieu ressemble à ces vieux meubles qui, loin de servir, ne font qu'embarrasser* (905). Parcourez le volume, vous verrez au nombre des athées *Jésus-Christ, le Saint-Esprit*, les patriarches Job et Jacob, le prophète Isaïe, saint Paul, saint Jean l'Evangéliste, saint Athanase, saint Irénée, saint Cyprien, saint Augustin, Grotius, Jansénius, Arnaud, Nicole, Pascal, Quesnel, saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Fénelon, Mallebranche, Racine le fils, etc. etc.

« A l'article *Arétin*, l'auteur admet la nécessité d'une double doctrine, conséquemment l'hypocrisie.

« Depuis la mort de Maréchal, l'astronome Lalande, grand partisan des Jésuites, dans un *supplément* à ce scandaleux Dictionnaire, s'intitule *le Doyen de la secte socratique ;* car

(901) Voyez *Recueil de lettres circulaires, instructions*, etc., *émanées du citoyen* FRANÇOIS (de Neufchâteau), *pendant les deux années du ministère de l'intérieur*, Paris, an VII, t. II, p. 55 du 15 ventôse an VII. (GRÉGOIRE.)

(902) L'an premier de la raison, VI de la République française ; in-12, 64 pages.

(903) In-8°, an VIII.

(904) Page XI du Discours préliminaire.

(905) *Ibid.*, p. XXX.

ces messieurs voudraient bien rendre athée deux mille ans après sa mort, le philosophe qui fut condamné à boire la ciguë pour avoir soutenu l'unité de Dieu, quoique par une inconséquence étrange il ait ordonné, avant de mourir, le sacrifice d'un coq à Esculape.

« Dans une *Notice sur Sylvain Maréchal*, où Lalande se félicite plus de ses progrès en athéisme qu'en astronomie, se lit le passage suivant :

« On me dit souvent : Mais vous qui con-templez le soleil, la lune et les étoiles, « comment n'y voyez-vous pas l'Etre Su-« prême. Je réponds : Je vois qu'il y a un « soleil, une lune et des étoiles, et que *vous « êtes une bête.* » Voilà ce qui s'appelle puissamment raisonner ! » (Grégoire, *Histoire des sectes religieuses.*)

SIXIÈME PARTIE.

L'hérésie et le schisme au XVIII^e siècle.

CHAPITRE I^er.

L'illuminisme au XVIII^e siècle. — Saint-Martin. — Les Illuminés avant Saint-Martin.

« Quel homme religieux et contemplateur n'a pas éprouvé maintes fois le plaisir de s'élever vers les régions célestes, de franchir par la pensée l'espace qui nous en sépare, de se figurer placé au milieu des purs esprits, au milieu d'amis, de parents que la mort nous a ravis et qu'on espère retrouver dans un monde nouveau !

« Mais quand les théosophes, quand Jacques Boehm, Swedenborg et leurs disciples, s'élançant dans le monde invisible et roulant dans le vague, prétendent enrichir leurs itinéraires d'une carte exacte de ces régions inconnues, en rédiger une sorte de statistique, tracer le tableau de correspondance entre les objets sublunaires et le monde intellectuel, et dévoiler les secrets de la nature; ici commencent les aberrations : la divergence de leurs systèmes en offre la preuve complète.

« Ces aberrations, surtout des philosophes modernes, anticipent sur la notice abrégée que sans doute le lecteur attend des théosophes, qui, dans les XVI^e et XVII^e siècles, ont amené la filiation de leur secte dans le XVIII^e et jusqu'à l'époque actuelle.

. . . . . .

« De tous les théosophes, le plus fameux est Jacques Boehm, né en Lusace, cordonnier, mort à Gorlitz en 1624, auteur de beaucoup d'ouvrages traduits dans les langues anglaise, hollandaise, française, et dont les opinions exercent en Europe, plus que jamais peut-être, leur empire sur beaucoup d'adeptes qui, sans former une secte réunie en corps, sont disséminés parmi les autres. Après s'être beaucoup occupé des ouvrages de Weigel, de Paracelse, il se crut inspiré pour dévoiler les œuvres de Dieu, cachées sous des voiles matériels, et prétendit trouver dans la nature les dogmes du christianisme qu'il dénatura. Arnold tint pour certain que Boehm (avant Swedenborg) fut le seul qui pénétra dans les connaissances les plus abstruses des substances physiques et métaphysiques.

« Un écrivain moderne (Châteaubriand) appelle Dieu le *grand célibataire du monde.* Boehm l'appelle le néant éternel, le silence éternel.

« Dans le combat avec Lucifer, Dieu ne l'a pas détruit. Homme aveugle, vous n'en voyez pas la raison, c'est que Dieu combattait contre Dieu, c'était la lutte d'une portion de la divinité contre l'autre.

« Le diable ne peut pas voir à la lumière du soleil, il ne voit que dans les ténèbres comme les chauves-souris.

« Jésus-Christ a apporté du ciel sa chair.

« L'homme créé hermaphrodite aurait pu engendrer seul, avant sa chute ; il avait alors un corps angélique.

. . . . . .

« En Allemagne, beaucoup de cordonniers se sont montrés fanatiques. Cette remarque a fourni au professeur Fréderic le sujet d'une dissertation très-curieuse dans laquelle il étale une liste nombreuse de cordonniers fameux visionnaires. Jacques Boehm, Henri Kraft, George Fox, J. Lambert, Teichel, Boswel, etc.

. . . . . .

« Après avoir exposé des faits, remontant à la cause, il la trouve dans un métier qui, exigeant peu d'efforts d'intelligence, laisse la faculté de l'appliquer à d'autres objets.

« Les sectes protestantes paraissent être celles qui ont produit le plus de théosophes, auxquels conviendrait peut-être une autre dénomination. Peut-être en trouverait-on la raison dans la maxime admise chez eux, d'interpréter l'Ecriture d'après l'esprit privé, Une vaine présomption porte l'homme à se prévaloir de ses lumières et quelquefois à se croire favorisé d'inspirations immédiates. Tel était le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Cette situation de l'âme conduit souvent à la théomanie ou manie religieuse. Le docteur Rush prétend que, dans le nombre de personnes tombées en démence, la moitié le sont par abus de liqueurs fortes, quelques-unes par des passions érotiques ;

mais un quart par une dévotion mal entendue. Tel était ce Kœrper, chef des anatiques, qui avait voulu fonder une religion nouvelle, que le docteur Gall a vu dans les prisons de Berne. Les médecins Pinel, Perfut, Mathey, ont observé que les fonctions intellectuelles et les autres phénomènes de la vie troublés chez les esprits faibles par une dévotion trop exaltée, par un enthousiasme irrégulier, sont de toutes les aliénations la plus difficile à guérir.

. . . . . .

« Un Messin, Poiret, mort en 1719, est vraisemblablement le premier qui ait répandu en France les systèmes du cordonnier de Gorlitz. Son traité latin, *Idée de la théologie chrétienne*, est composé d'après celle de Jacques Boehm. La double doctrine, l'une secrète, l'autre publique, est un trait distinctif de l'antiquité ; c'est une remarque de Rolle dans ses recherches savantes sur Bacchus. Le célèbre Maimonides autorisait jadis les Juifs espagnols à simuler le catholicisme. Poiret, dans sa *Paix des bonnes âmes*, autorise de même les calvinistes restés en France, depuis la révocation de l'édit de Nantes, à entendre la messe sans abandonner leur religion.

. . . . . .

« Antoinette Bourignon, formée à l'école de Boehm, de Poiret, eut à son tour des disciples, entre autres Bertrand Lacoste, ingénieur français à Hambourg. Persuadé qu'il tenait d'elle ses lumières dans les sciences, Lacoste lui dédia son livre sur la *quadrature du cercle*, et faisant allusion aux lettres initiales d'Antoinette et de Bertrand, il déclare en langue algébrique qu'elle est l'A en théologie, et lui le B en mathématiques (906).

« Les rêveries de la Bourignon s'étaient implantées en divers pays dans des têtes propres à les recevoir ; et quel pays n'en a pas ? Muralt est, dit-on, l'auteur anonyme de deux ouvrages intitulés : l'un, *Lettres fanatiques* (907), et l'autre, l'*Institut divin recommandé aux hommes* (908), publié en 1727, réimprimé à Londres en 1799.

« Il prétend que la période qui devait durer jusqu'au second avénement de Jésus-Christ est finie ; bientôt arrivera une régénération universelle qui sera précédée de grands fléaux. Dans un autre ouvrage, en 1739, il paraît indiquer la France comme le lieu où se feront les premiers pas vers cette régénération qui sera la fin du monde corrompu, et non la destruction de la terre, comme on l'a cru par une fausse interprétation des paroles de Jésus-Christ et des prophètes.

« Muralt, veut que les hommes, rentrant en eux-mêmes, écoutent la voix intérieure qui leur parle. Cette parole intérieure leur est connue par *l'instinct divin* qui envisage Dieu en tout. La religion enseignée par les hommes est arrivée à son terme ; on ne doit pas craindre de passer de cette religion à celle qui leur vient de Dieu, qui était réservée aux derniers temps. L'auteur déclame contre la théologie et prétend que les païens, généralement parlant, valaient mieux que nous ; il loue leurs philosophes, surtout Epictète et Socrate : le génie de celui-ci était son *instinct divin*.

« Il s'objecte que l'instinct, étant sujet à varier, peut conduire à des extravagances. L'objection est pressante, comment la repousse-t-il ? C'est en disant que l'instinct ne serait pas divin, s'il ne conduisait qu'à ce qui est raisonnable et approuvé des hommes : ce qui est folie à leur yeux est sagesse dans le plan de la Divinité (909). Ailleurs il paraît regarder comme mystérieux ce que dit l'Ecriture des deux arbres du paradis ; car ils sont sur notre monde actuel aussi bien que dans le paradis (910).

« Dans ses *Lettres fanatiques*, Muralt observe, et cela est vrai, que le mot *fanatisme*, abusivement employé, est appliqué quelquefois à des vérités incommodes dont on voudrait se débarrasser. Jésus-Christ a été outragé des épithètes d'*insensé*, de *séducteur*, équivalentes à celle de *fanatique ;* ce qui doit encourager à porter ces noms : mais vient ensuite l'apologie du *séparatisme* qu'on traite, dit-il, de *fanatisme*, et qu'il essaie de justifier à cause de la corruption du clergé ; il trouve qu'on met trop de prix au culte extérieur (911). L'auteur paraît croire à l'inspiration immédiate et admettre une classe d'hommes apostoliques qui ont la connaissance des voies intérieures ; aussi vante-t-il Jacques Boehm et la Bourignon (912). Il n'y a que deux véritables sciences : se connaître, et à chaque chose mettre son prix. Le savoir et le raisonnement sont de peu d'usage ; ils sont même dangereux quand ils s'étendent sur la religion. Le talent de raisonner est le moindre des talents dans l'ordre apostolique. Sa septième lettre est intitulée : *Que le raisonnement et le savoir ont causé la chute de l'homme et qu'ils nous y entretiennent.* Là il assure que le premier raisonnement eut le diable pour auteur (913).

« La religion naturelle lui paraît suffisante pour sauver les hommes, quoique la révélation les conduise à une plus haute perfection (914) ; aussi, après s'être plaint de l'importance qu'on attache aux opinions des Pères de l'Eglise, il élève des doutes sur l'éternité des peines.... Ce mélange incohérent annonce dans Muralt le précurseur des *martinistes*.

« Mais quel est le fondateur de cette secte ? car on peut choisir entre Saint-Martin et Martinez, par lequel il fut initié aux

(906) *Œuvres philosophiques de* LEIBNITZ, in-4° ; Amsterdam, 1765, liv. IV, ch. 19, p. 474.
(907) Deux volumes in-12 ; Londres, 1739.
(908) In-12.
(909) Pag. 9, 14, 33, 38, 133, etc.
(910) Pag. 77.
(911) Tome Ier, p. 256 ; et tome II, p. 196 et suiv.
(912) Tome II, p. 289 ; tome Ier, p. 60 et suiv.
(913) Tome Ier, p. 269, 115, 135, 159.
(914) Tome II, lettre 4, et p. 210 et suiv.

my s théurgiques, ainsi que l'abbé Fournier, auteur de l'ouvrage : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes, ce que nous serons* (915). Martinez Pascalis, dont on ignore la patrie, que cependant on présume être Portugais et qui est mort à Saint-Domingue en 1799, trouvait dans la cabale judaïque la science qui nous révèle tout ce qui concerne Dieu et les intelligences créées par lui (916). Martinez admettait la chute des anges, le péché originel, le Verbe réparateur, la divinité des saintes Ecritures. Quand Dieu créa l'homme, il lui donna un corps matériel : *auparavant* (quoi ! avant d'exister) il avait un corps élémentaire. Le monde aussi était dans l'état d'élément : Dieu coordonna l'état de toutes les créatures physiques à celui de l'homme. » (GRÉGOIRE, *Histoire des sectes religieuses*, t. II.)

CHAPITRE II.

Le philosophe inconnu.

« Saint-Martin, né à Amboise en 1743, fit ses études à Pont-le-Voy, fut d'abord avocat, puis officier au régiment de Foix. Etant à Bordeaux, il eut occasion de connaître Martinez Pascalis, qu'il cite pour son premier instituteur, et Jacques Boehm pour le second. Cette tournure d'esprit et ses liaisons décidèrent du sort de sa vie et de sa doctrine. Son goût ne s'accordant pas avec le tumulte des armes, il obtint sa retraite, voyagea en Italie et en Angleterre, passa trois mois à Lyon, puis vint se fixer à Paris, où il demeura jusqu'à la révolution ; et mourut à Aulnay, près Paris, en 1804. Ceux qui l'ont connu, louent la bonté de son caractère, ses mœurs aimables, et assurent qu'en bon théosophe il montra constamment l'exemple de la soumission aux lois, de la résignation, de la bienfaisance. Il est absurde de penser, comme Barruel, qu'il voulait renverser le gouvernement.

« Qu'est-ce qu'un théosophe ? Un ami de Saint-Martin va nous l'apprendre.

« Un théosophe est un ami de Dieu et de la sagesse. C'est, d'après l'étymologie, la définition que comporte le défini. La doctrine théosophique est fondée sur les rapports éternels qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers. Ces rapports sont développés dans les livres de tous les peuples, et surtout les saintes Ecritures entendues selon l'esprit et non selon la lettre. On peut consulter la *Genèse*, le *Deutéronome*, les *Prophéties*, les *Livres sapientiaux*, particulièrement le chapitre VIII de la *Sagesse*, les *Sentences de Pythagore*. Au nombre des ouvrages théosophiques on peut classer l'*Oupneckhat* et le *Mahabharata*, poëme de cent mille stances. Parmi les théosophes, il compte Rosencreux, Reuchlin, Agrippa, François George, Paracelse, Pic de La Mirandole, Valentin Voizel, les deux Van Helmont, Thomasius, Adam Boreil, Boehm, Poiret, Quirinus, Kulhman, Zimmerman, Bacon, Henri Morus, Pordage, Jeanne Leade, Leibnitz, Swedenborg, Martinez Pascalis, Saint-Martin, etc.

« La fin de la philosophie est d'élever l'âme de la terre au ciel, de connaître Dieu, de lui ressembler ; mais la France se ressentira longtemps des principes détestables des faux philosophes. Les théosophes ne font point secte. Un théosophe est vrai chrétien ; et, pour le devenir, il ne faut pas commencer par être savant, mais seulement humble et vertueux.

« Jésus-Christ est Dieu ; il est le père des lumières surnaturelles ; le grand prêtre, le chef des vrais philosophes ; il inspira Moïse, David, les prophètes ; et hors du peuple choisi, Pythagore, Platon, Phérécyde, Socrate.

« Depuis Jésus-Christ, les théosophes admettent la Trinité, la chute des anges rebelles, la création après le chaos causé par leur chute, la création de l'homme dans les trois principes pour gouverner et combattre, ou ramener à résipiscence les anges déchus. Les théosophes sont d'accord sur la première tentation de l'homme, le sommeil qui la suivit ; la création de la femme, lorsque Dieu eut vu que l'homme ne pouvait plus engendrer spirituellement ; la tentation de la femme, la suite de sa désobéissance qui occasionna celle de son mari ; la promesse de Dieu, que de la femme naîtrait le *briseur* de la tête du serpent ; la rédemption, la fin du monde.

« Saint-Martin prend le titre de *philosophe inconnu*, en tête de plusieurs de ses ouvrages. Le premier, qui parut en 1775, avait pour titre : *Des erreurs et de la Vérité*, ou *les hommes rappelés aux vrais principes de la science*. « C'est à Lyon, dit-il, que je « l'ai écrit par désœuvrement et par colère « contre les philosophes ; j'étais indigné de « lire dans Boulanger, que les religions « n'avaient pris naissance que dans la « frayeur occasionnée par les catastrophes « de la nature. Je composai cet ouvrage en « quatre mois de temps et auprès du feu « de la cuisine, n'ayant pas de chambre où « je puisse me chauffer (917).

« C'est pour avoir oublié les principes « dont je traite, que toutes les erreurs dé- « vorent la terre, et que les hommes ont « embrassé une variété universelle de dog- « mes et de mystères. Cependant, quoique « la lumière soit faite pour tous les yeux, il « est encore plus certain que tous les yeux « ne sont pas faits pour la voir dans son « éclat ; et le petit nombre de ceux qui « sont dépositaires des vérités que j'an- « nonce, est voué à la prudence et à la dis- « crétion par les engagements les plus « formels. Aussi me suis-je promis d'en « user avec beaucoup de réserve dans cet « écrit, et de m'y envelopper d'un voile

(915) In 8°, Londres, 1791.

(916) *Acta latomo um*, ou *Chronologie de la franc-maçonnerie*, in-8°, Pari, 1805, tome I^er, p. 93, et tome II, p. 362.

(917) *Œuv es posthumes de Saint-Martin*, 2 vol. in 8°, Pa.i°, 1808 t. I^er

« que les yeux les moins ordinaires ne « pourront pas toujours percer, d'autant « que j'y parle quelquefois de toute autre « chose que de ce dont je parais traiter. »

« Il s'est ménagé, comme on le voit, le moyen d'être inintelligible ; et il s'est si bien enveloppé, que ce qu'il y a de plus clair dans le livre, c'est le titre. Cependant son obscurité même est peut-être ce qui lui a donné quelque crédit ; on a imprimé à Londres, comme faisant suite à l'ouvrage de Saint-Martin, deux volumes auxquels il n'a eu aucune part (918).

« Il fit ensuite paraître son *Tableau de l'ordre naturel; L'homme de désir; Lettre sur la révolution française;* un opuscule sur les *Institutions propres à fonder la morale d'un peuple ;* un *Essai sur les signes.* Lui-même nous apprend qu'il a fait l'*Ecce homo*, d'après une notion vive qu'il avait eue à Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il a écrit le *Nouvel homme*, à l'instigation d'un neveu de Swedenborg.

« Le tome II de l'ouvrage intitulé : *De l'esprit des choses* (919), offre des morceaux intéressants, par lesquels il justifie divers faits consignés dans l'Ecriture sainte, sur lesquels les incrédules avaient formé des objections ; par exemple, le matérialisme dont ils ont accusé Moïse. Là s'applique une phrase de son premier volume : « Le « besoin d'admiration dans l'homme dépose « victorieusement contre l'athéisme (920). » On y trouve la touche originale et bizarre de Saint-Martin, à l'occasion de vingt-trois mille homme condamnés à périr. « La mort, « dit-il, n'est que le mandat d'amener des « criminels (921). »

« Mais à quelques vues saines s'intercalent une foule de choses inintelligibles, au milieu desquelles la raison s'égare sur la danse, sur la moëlle ; « elle est l'image du limon, de ce « matras général, ou de ce chaos par lequel la « nature temporelle actuelle a commencé. — « Sur l'esprit astral ou sidérique : le temple « de Jérusalem eut lieu pour garantir les « opérations du culte lévitique des commu- « nications astrales. — L'existence des êtres « corporels n'est qu'une véritable quadra- « ture. — Toute la nature est un somnam- « bulisme. — Notre bouche est entre les « deux régions interne et externe, réelle et « apparente ; elle est susceptible de frayer « avec l'une et l'autre : aussi les hommes « se donnent plus de baisers perfides que de « baisers sincères et profitables. — Si « l'homme fût resté dans sa gloire, sa re- « production eût été l'acte le plus impor- « tant, et qui eût le plus augmenté le lustre « de sa sublime distinction : aujourd'hui « cette reproduction est imposée aux plus « grands périls. Dans le premier plan, il vi- « vait dans l'unité des essences ; mais ac- « tuellement les essences sont divisées : « une preuve de notre dégradation est que « ce soit la femme terrestre qui engendre « aujourd'hui l'image de l'homme, et qu'il « soit obligé de lui conférer cette œuvre « sublime qu'il n'est plus digne d'opérer « lui-même. Néanmoins, la loi des généra- « tions des divers principes, tant intellec- « tuels que physiques, est telle, que quelle « que soit la région vers laquelle il porte « son désir, il y trouve bientôt un matras « pour recevoir son image : vérité immense « et terrible (922). »

« *Le Ministère de l'homme esprit*, par *le philosophe inconnu*, parut en 1802 (923). « C'est l'homme de désir qui va parler. « Mais comment se fera-t-il entendre des « hommes du torrent ? Il n'a que des prin- « cipes à leur offrir. — L'homme n'est pas « dans les mesures qui lui seraient propres, « il est dans une altération. — L'univers « est sur son lit de douleur ; c'est à nous à « le consoler. » Viennent ensuite des rêve- ries sur la formation des planètes et sur la révolution française. — « Probablement elle « a eu pour objet, de la part de la Provi- « dence, d'émonder, sinon de suspendre, le « ministère de la prière. »

« Dans un parallèle entre le christianisme et le catholicisme, comme si ces deux choses n'étaient pas identiques, il s'est donné libre carrière pour dénaturer et calomnier le catholicisme, « qui n'est, dit-il, que le sé- « minaire, la voie d'épreuves et de tra- « vail, la région des règles, la discipline du « néophyte pour arriver au christianisme. « — Le christianisme repose immédiate- « ment sur la parole non écrite, et porte « notre foi jusque dans la région lumineuse « de la parole divine. Le catholicisme re- « pose, en général, sur la parole écrite ou « sur l'Evangile, et particulièrement sur la « messe ; il borne la foi aux limites de la « parole écrite ou de la tradition. — Le « christianisme est le terme, le catholicisme « n'est que le moyen ; le christianisme est « le fruit de l'arbre, le catholicisme ne « peut en être que l'engrais ; le christia- « nisme n'a suscité la guerre que contre le « péché, le catholicisme l'a suscitée contre « les hommes (924). » L'auteur étaye sans doute de quelques preuves ses assertions ? Non ; assurer d'un air tranchant, cela lui suffit. Veut-on savoir ce que lui-même pensait de son *Ministère de l'homme esprit?* Il va nous l'apprendre.

« Quoique cet ouvrage soit plus clair « que les autres, il est trop loin des idées « humaines pour que j'aie compté sur son « succès. J'ai senti souvent, en l'écrivant, « que je faisais là comme si j'allais jouer « sur mon violon des valses et des contre- « danses dans le cimetière de Montmartre,

(918) La *Biographie moderne*, 2e édition, Leipsick, 1806, article *Saint-Martin.*

(919) *De l'esprit des choses, ou coup d'œil philosophique sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence.* 2 vol. in-8°, Paris, an VIII

(920) Tome Ier, page 9.

(921) Page 180.

(922) Tome Ier, p. 61, 62, 106, 124, 186, 190, 278 ; et tome II, p. 286.

(923) In-8°.

(924) Pag. 5, 6, 15, 104, 168, 371, 572, et *passim.*

« où j'aurais beau faire aller mon archet, les « cadavres qui sont là n'entendraient aucun « de mes sons et ne danseraient pas. »

« Saint-Martin a publié un *Eclair sur l'association humaine* (925). Le but de cette association ne peut être que l'équilibre d'où « elle est descendue par une altération « quelconque. » Jusque-là, on le comprend ; mais comprendra qui pourra comment « la « propriété de l'homme est son indigence, « et la souveraineté du peuple son impuissance (926). »

Le philosophe inconnu, qui *ne se croyait pas digne de dénouer les cordons de Boehm* (927) s'est cru digne au moins de traduire divers écrits de ce visionnaire : les *Trois principes de l'essence divine*, la *Triple vie*, l'*Aurore naissante*. « On a voulu tout matérialiser, dit le traducteur; mais l'époque « approche où les sciences divines seront « réconciliées avec les sciences naturelles : « à force de scruter celles-ci, et de tourmenter les éléments, on remontera à la source. « L'*Aurore naissante* n'est que le premier « bourgeon de la branche (928). » Le *Traité de l'essence divine* ou *de l'éternel engendrement* (929) nous apprend que, dans l'état d'innocence, « Adam ne prenait pas de nourriture; car s'il eût dû manger du fruit terrestre, il aurait dû manger dans son corps « et avoir des boyaux. Or, une puanteur « comme celle que nous portons actuellement dans notre corps, pouvait-elle subsister dans le paradis, dans la sainteté de « Dieu (930)? » Cent autres passages de la même force, dans les OEuvres de Boehm et de Saint-Martin, peuvent servir à fixer l'opinion qu'on doit avoir du premier et de son traducteur qui l'admire.

« On ne devrait faire des vers qu'après « avoir fait un miracle, puisque les vers ne « doivent avoir pour objet que de le célébrer (931). » On ignore si Saint-Martin a fait des miracles; mais il a publié le *Cimetière d'Amboise*, poëme qui n'est pas merveilleux : on y lit entre autres ces vers :

> Homme, c'est ici-bas qu'il a pris la naissance,
> Ce néant où l'on veut condamner ton essence.

On entrevoit sa pensée, qui est bonne; mais *un néant qui a pris naissance!*

« On a rendu à plusieurs grands hommes le mauvais service de mettre au jour une foule de pièces qu'ils avaient condamnées à l'oubli. On l'a fait pour Montaigne, en publiant ses *Voyages;* pour Erasme, en exhumant des archives de Bâle diverses lettres, presque toutes sans intérêt. La postérité n'élèvera jamais le *Philosophe inconnu* au même rang que le philosophe de Rotterdam : c'était une raison de plus pour faire un choix dans ce qu'on a publié de lui sous le titre d'*OEuvres posthumes* (932). La république des lettres est-elle grandement intéressée à savoir que, « dans l'ordre de la nature, il « était plus sensuel que sensible, et que les « femmes sont plus sensibles que sensuelles? »

« Les chrétiens ne verront qu'un blasphème dans la phrase suivante : « Depuis « l'avénement du Christ, chaque homme « peut, dans le don qui lui est propre, aller « plus loin que le Christ (933). »

« L'auteur nous dit que les écrivains ne donnent que de la crotte dorée, mais que lui il donne de l'or crotté (934). Il serait étonnant que, dans la volumineuse collection de ses écrits, on ne trouvât pas quelques paillettes d'or. Il faut parler à charge et à décharge. On a indiqué ci-dessus quelques morceaux concernant l'Ecriture sainte, qui annoncent autant d'énergie que de sagesse. En général, son style est facile, animé, quelquefois brillant; des sentiments pieux et l'amour de la vertu respirent dans ses ouvrages. On lit avec plaisir des réflexions telles que celle-ci : « Je n'ai jamais goûté « bien longtemps les beautés qu'offrent à « nos yeux la terre, le spectacle des champs ; « mon esprit s'élevait bientôt au modèle « dont ces objets nous peignent les richesses « et les perfections, et il abandonnait l'image « pour jouir du doux sentiment de son auteur. Qui oserait nier même que tous les « charmes que goûtent les admirateurs de la « nature fussent pris dans la même source « sans qu'ils le croient? »

« On sera surpris peut-être de ne pas trouver ici un précis raisonné de ses idées, un corps de doctrine; mais à qui la faute? Ses disciples contestent la faculté de l'apprécier à quiconque n'est pas initié dans son système : tel ne l'est qu'au premier degré; tel autre au second, au troisième. A merveille! Mais, si le système de votre maître est, comme vous le prétendez, si intéressant, si avantageux pour l'humanité, pourquoi ne pas le mettre à portée de tout le monde? De cette région élevée où vous le dites placé, ne pourrait-il pas s'abaisser jusqu'à l'intelligence du vulgaire? — Non : c'est chose impossible. — Alors, permettez-moi d'élever des doutes sur l'importance et l'avantage de son système; car en fait de religion et morale, il est dans la bonté de Dieu et dans l'ordre essentiel des choses, que ce qui est utile à tous soit accessible à tous. Au surplus, Saint-Martin nous dit : « Il n'y a que « le développement radical de notre essence « intime qui puisse nous conduire au spi« ritualisme actif (935). » Et si ce développement *radical* ne s'est pas encore opéré chez bien des gens, il n'est pas surprenant qu'ils soient encore à grande distance du *spiritualisme actif*, et que n'étant que des *hommes*

(925) In-12°, Paris, 1797.
(926) Pag. 19, 45, etc.
(927) Voir ses *OEuvres posthumes*.
(928) Pag. 4 de l'Avertissement.
(929) In-8°, 2 vol., Paris, 1802.
(930) Pag. 74.
(931) *OEuvres posthumes*, tome Ier, p. 197.
(932) Deux volumes in-8°, Tours, 1807.
(933) Tome Ier, p. 6, 7; et p. 155.
(934) Tome Ier, p. 119.
(935) Le *Ministère de l'homme d'esprit*, p. 14 de l'introduction.

du torrent, ils ne puissent comprendre l'*homme de désir*.

« Le mode des analyses est en désuétude chez les Français. La preuve en est dans la plupart de leurs journaux littéraires qui, au lieu de présenter dans un abrégé soigneusement travaillé la substance d'un ouvrage, se bornent à quelques extraits, et souvent jugent, louent ou condamnent d'après le titre de l'ouvrage et le parti auquel l'auteur est censé appartenir. Cette méthode atteste et favorise l'ignorance, l'impuissance et la prévention; mais l'usage s'est introduit de nous donner l'*esprit* des divers auteurs; c'est une chose utile aux hommes qui sont persuadés qu'après la vertu, le temps est la chose la plus précieuse. Il y a tant à faire dans le courant de la vie, et la vie est si courte : quelques vues saines, quelques idées lumineuses surnagent aux extravagances dans les œuvres de Saint-Martin. Ce triage, fait avec goût, formerait un petit volume, et serait accueilli du public; sans cela, la collection volumineuse du *Philosophe inconnu* n'aura pour lecteurs que des adeptes de l'illuminisme. Quoique Lavater ait loué l'*Homme de désir*, cet éloge d'un rêveur, d'ailleurs estimable, est-il sur les objets de cette nature, une recommandation auprès de la postérité? Probablement elle mettra sur la même ligne les ouvrages de Murait et de Saint-Martin. » (Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, tome II.)

CHAPITRE III.

Le Jansénisme au XVIII^e^ *siècle. — Les convulsions.*

« Le diacre Pâris, qui n'était pas un génie sublime, mais qui avait, ce qui vaut mieux, des vertus éminentes (936), étant mort en 1727, fut inhumé au petit cimetière de Saint-Médard. A cette époque, les affaires de la bulle *Unigenitus*, dont le diacre était appelant, troublaient l'Eglise de France. En 1731, on assura que des miracles s'opéraient à son tombeau, sur des personnes dont la guérison était précédée de convulsions ou contorsions violentes de tout le corps, de roulements par terre, de bondissements sur le pavé, de raideurs, de l'agitation tumultueuse des bras, des jambes, de la tête et de tous les membres, d'où résultaient une respiration gênée, la précipitation et l'irrégularité du pouls (937). Cette nouvelle, propagée rapidement, y attira une foule de personnes. . . . . .

« Le bruit se répandit que la terre de sa fosse opérait également des merveilles; en conséquence, il s'en fit des envois à bien des gens qui, malades ou éloignés de Paris, ne pouvaient se transporter à son tombeau. Telle fut la sensation occasionnée par ces événements, qu'ils furent discutés en plein parlement. L'archevêque de Paris, Vintimille, publia une ordonnance contre le culte rendu au diacre et contre les convulsionnaires, et la cour en 1732, ordonna la clôture du petit cimetière, ce qui donna lieu à l'épigramme très-connue :

> De par le roi, défense à Dieu
> De faire miracles en ce lieu.

« Croire qu'en fermant le cimetière, on éteindrait l'effervescence, c'eût été bien peu connaître le cœur humain. Les convulsions, précédemment renfermées sur un seul théâtre, se répandirent dans divers quartiers de la capitale et dans les provinces, sous des formes multipliées; car on comptait environ huit cents thaumaturges ou énergumènes. Ces convulsions, souvent accompagnées de douleurs, qui obligeaient à demander des secours, firent appeler *secouristes* ceux qui les administraient et ceux qui les recevaient; bientôt on distingua entre les *grands* et *petits secours*. Les grands étaient des coups de bûche, de pierre, de marteau, de chenet, d'épée, sur différentes parties du corps. Un apologiste des convulsions assure qu'on a vu des personnes recevoir par jour sans danger, quatre, six et même huit mille coups de bûche; ils agissaient sur leurs membres comme agissent sur les pierres les coups de cet instrument nommé *hie* ou *demoiselle* dont se servent les paveurs. . .

. . . . . .

« Les filles et les femmes, qui jouaient un grand rôle dans ces spectacles, excellaient surtout dans les gambades, les culbutes et les jeux de souplesse. Quelques-unes tournaient avec rapidité sur leurs pieds comme les derviches, d'autres se heurtaient la tête, se renversaient de manière à ce que les talons touchaient presque les épaules. A Vernon, une convulsionnaire libertine confessait les hommes. Ailleurs, d'autres folles tutoyaient les prêtres, les obligeaient à s'agenouiller devant elles, et leur imposaient des pénitences. D'autres, par une affectation imbécile ou puérile, badinaient avec des hochets d'enfants, traînaient de petites charrettes, et donnaient à ces niaiseries un sens figuratif. Là, une convulsionnaire puisait avec une cuiller, de l'air dans une assiette vide, la portait à sa bouche, se faisait la barbe avec le manche d'un couteau devant un miroir, et catéchisait, pour imiter le diacre Pâris lorsqu'il soupait, se rasait et catéchisait (938). Une seconde recevait cent coups de bûche sur la tête, sur le ventre, sur les reins. Une troisième étant couchée de son long sur le dos, on étendait sur elle une planche,

(936) Ce tableau des convulsions, tracé par un zélé partisan de Port Royal et des écrivains jansénistes ne devra pas paraître chargé. N'est ce pas aux orgueilleux sectaires du jansénisme que devrait maintenant s'appliquer le mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête? »

(937) Voyez *Septième lettre de la recherche de la vérité sur l'œuvre des convulsions*, attribuée à Boursier et Gourlin.

(938) Voy. *Lettres sur les secours violents*, in-8°, 1784, p. 6.

et sur cette planche étaient plus de vingt hommes. D'autres ayant le sein couvert, on leur tordait les mamelles avec des pinces, jusqu'au point de fausser les branches. Une autre enfin, ayant les jupes attachées, les pieds en haut, la tête en bas, restait longtemps dans cette attitude. A cette occasion, un écrivain vivant, qui a fait l'abrégé du second volume de Montgeron, nous dit gravement que « la plupart des bonnes con-« vulsionnaires ont eu soin dans ces der-« niers temps d'avoir des robes qui, se « fermant par le bas comme un sac, pré-« venaient la possibilité des immodes-« ties (939. »

« Dom Foulon, bénédictin, marié, décédé il y a quelques années, auteur d'ouvrages estimés, mais voué comme le P. Lambert au système des convulsionnaires, raconte dans un de ses nombreux manuscrits, qu'à l'époque où les curieux affluaient chez les femmes atteintes de convulsions, une d'entre elles, nommée Gabrielle Nolet, de Nantes, reçut la visite d'Arouet, père de Voltaire, et trésorier à la chambre des comptes. Elle avait des hochets dont elle arrachait les grelots, pour représenter la réprobation des gentils. Elle eut la première le *secours de l'épée*. Quelquefois elle se jetait dans l'eau et aboyait. Elle est morte en 1748.

« Les convulsionnaires des deux sexes s'appelaient frères et sœurs, et ajoutaient quelquefois à cette qualification affectueuse un nom emprunté de l'Ancien Testament. Plusieurs nuances distinguaient ces enthousiastes. Pinault, avocat au conseil, dont on a récemment lithographié le portrait, et qui avait publié quelques discours sur la défection de la gentilité, prit le nom de *Frère Pierre*. Dieu lui avait envoyé un genre de convulsions propres à humilier son amour propre : pendant une heure ou deux par jour, il contrefaisait les aboiements d'un chien.

« En 1728, un prêtre de Troyes, nommé Vaillant, attira l'attention de la police par son opposition à la bulle *Unigenitus* et ses assiduités au tombeau du diacre Pâris, ce qui le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit en 1731.

« Le bruit se répandit alors, on ne sait comment, que c'était le prophète Elie. Cette hypothèse est connue sous le nom de *Vaillantisme*. . . . . .

. . . . . .

« Les *vaillantistes* firent du bruit en Provence, vers 1736. On faisait aussi intervenir le prophète Elie, comme secouriste ou approbateur des secours. Un appelé Causte, qui prit le nom de *Frère Augustin*, et qui se prétendait précurseur d'Elie, mêlait, dit-on, les sacriléges et les turpitudes à la folie. Les Augustinistes, désavoués par un grand défenseur de l'*œuvre des convulsions*, en étaient sortis, dit-on, comme les gnostiques étaient sortis du christianisme

« Aux dénominations précédentes, ajoutez les *margouillistes*, qu'on accuse d'avoir associé la débauche à leurs jongleries ; les *mélangistes*, les *discernants*, au dire desquels les convulsions étaient de la fange qui recélait des parcelles d'or ; les *figuristes* qui dans les détails et l'ensemble des crises convulsionnaires, voyaient des types applicables aux divers états de l'Eglise. .

. . . . . .

« Montgeron, conseiller au parlement, fit trois gros volumes in-4°, pour vanter les convulsions, les coups de bûches ; il raisonna et déraisonna à perte de vue dans son dernier volume sur l'*instinct* et l'*interprétation des lois divines*. . . . .

. . . . . .

« Il répugne au bon sens le plus obtus que Dieu, pour communiquer son esprit et ses dons à des créatures raisonnables, les réduise à un état de délire et d'imbécillité. Miltiade qui, au rapport d'Eusèbe, fut un des premiers à combattre les montanistes, les défiait de nommer un seul prophète du vrai Dieu qui eût parlé dans une fureur extatique. Quelles que soient les limites de notre intelligence, pouvons-nous et devons-nous voir le sceau de la divinité dans des tours de souplesse et des inepties pareilles à celles de la sœur Mathieu, depuis le 3 février 1740 jusqu'au 30 avril 1741, etc. ?

« Les *grands secours*, prohibés en 1762 par arrêt du parlement, comme pouvant être dangereux, avaient été condamnés par les docteurs de Sorbonne, dès l'an 1732, à la suite de plusieurs conférences. Ils déclarèrent qu'ils étaient illicites, contraires au cinquième commandement du Décalogue, et que les employer, c'était tenter Dieu. .

. . . . . .

« Duguet, Fouilloux, D'Asfeld, Petitpied, Debonnaire, Besogné, Legros, Collard, Mésengui, Gourlin, Boursier, se déclarèrent contre les convulsions. Ce dernier observe avec raison, qu'on ne peut admettre d'exceptions à l'observance des préceptes divins que celles qui sont manifestées par la volonté de Dieu, et connues par l'Ecriture sainte et la tradition. Cette réflexion est dirigée contre les excuses par lesquelles on voulait justifier les convulsions : par exemple, on débitait que ceux qui en éprouvaient étaient invulnérables, que les immodesties apparentes des femmes inspirées ne devaient pas être jugées par les règles ordinaires, mais par l'esprit de Dieu qui est maître de ne pas s'y assujettir, dit Montgeron, et qui en dispense quand il lui plaît ; que d'ailleurs ces secours rentraient, sous ce point de vue, dans la classe de ceux qu'administre la chirurgie, et que personne ne traite d'illicites. Mais il aurait fallu prouver que le cas de maladie établissait la parité ; que d'un autre côté c'était l'esprit de Dieu qui inspirait ces filles. On sait combien le cœur humain est sujet à se faire illusion, dans les choses qui tiennent de si près aux passions, et particulièrement à

(939) Voy. l'*abrégé du deuxième volume de Montgeron*, in-12, 1799 (par M. Jacquemont), p. 467.

celles qui cherchent quelquefois de l'aliment jusque dans les moyens qu'on emploie pour les combattre.

« Quelques médecins ne virent dans les convulsions que des effets naturels; c'est ce qui porta Hecquet à faire son ouvrage sur le *Naturalisme des convulsions*, (940) dans lequel il se montre également habile comme médecin et comme théologien. La médecine lui offre une multitude de faits non moins étranges que ceux des convulsionnaires. N'a-t-on pas vu des pyrophages qui avalaient des charbons ardents? On se rappelle les religieuses de Loudun, dont la supercherie fut dévoilée par la Faculté de Montpellier. A cette occasion il cite ce que disait de son sexe une femme d'un grand mérite : « Il faut être fille pour connaître les filles; « c'est pourquoi les directeurs y sont si « souvent trompés. » Les phénomènes de l'épilepsie, des vapeurs, de l'hystérisme, et tant d'autres qui dépendent du système nerveux, sont-ils des miracles? Le convulsionisme a tous les caractères de ces perturbations organiques réunies à la dépravation du cœur. Les personnes affectées de convulsions sont presque toutes filles et femmes, qui ne veulent recevoir ces prétendus secours que par le ministère des hommes; ce qui les place respectivement dans une atmosphère critique, où le sang tamisé dispose au désordre. L'expérience ne le prouve que trop, car ces béates tolèrent des indécences dont rougiraient des femmes mondaines. La conduite de plusieurs prouve qu'elles ne sont point des vestales, qu'elles ne ressemblent en aucune manière à ces vierges chrétiennes dont saint Jérôme a tracé le tableau. Hecquet ne voit là que des Lacadière et des P. Girard.

« Plusieurs convulsionnaires ont poussé la mauvaise foi au point de prétendre justifier leur immoralité, en cherchant dans l'Écriture sainte des faits et des comparaisons. Hecquet, compulsant les archives de l'histoire orientale, prouve que dans ces contrées, où l'habit long est d'usage immémorial, on était censé nu, lorsqu'en ôtant la robe on ne conservait que le vêtement de dessous qui trahissait les formes du corps; et qu'ainsi vouloir justifier les indécences en s'étayant de quelques expressions mal entendues, mal appliquées, c'est un abus sacrilége. Des femmes convulsionnaires y ajoutent celui de célébrer la messe, de prêcher, de vomir des injures contre le Pape, les évêques; de dire que les sacrements sont abolis, qu'on ne doit plus fréquenter les églises; des laïques osent faire la fonction de directeur à l'égard des femmes. Personne dans cette occasion n'a plaidé avec plus de talent que Hecquet la cause de la vérité et des bonnes mœurs.

« Lorry, dans son *Traité de la mélancolie* (941), fortifie l'opinion d'Hecquet par des citations nouvelles : celles d'une femme méthodiste qui, dans son délire, se coupa les oreilles, le nez et les mamelles; d'un professeur de rhétorique, qu'il a vu plusieurs fois tomber en défaillance par l'enthousiasme que lui inspirait la lecture d'Homère. Il recherche les causes de cet enthousiasme dans la chaleur d'un climat, le régime diététique, une vie opulente, le tempérament, la préoccupation de l'esprit, qui disposent aux paroxismes hystériques et visionnaires. Il croit que le moral peut exalter le physique au point de produire des effects spasmodiques qui paraissent merveilleux chez les femmes, dont les sens sont plus irritables.

« Haen n'avait pas été témoin des convulsions; mais sur les relations qu'on lui avait transmises, il n'y voyait que des prestiges condamnables

« Les magnétiseurs, compulsant tous les monuments historiques pour y recueillir des faits qui sont ou qu'ils regardent comme favorables à leur doctrine, ne pouvaient omettre l'article des convulsions. Le plus distingué peut-être de leurs écrivains pense que les cures opérées au tombeau du diacre Pâris n'excèdent pas les forces de la nature (942). Cette opinion leur est commune avec de savants physiologistes qui, sans être partisans du magnétisme, croient que la sympathie, ou, comme d'autres l'appellent, l'imitation, propriété inséparable de l'homme, suffit pour expliquer ces phénomènes. Le rire, le bâillement, la peur et d'autres affectations se communiquent de cette manière. Déjà Hecquet avait cité cette communauté nombreuse de filles qui, tous les jours, à la même heure, saisies d'un accès très-singulier par sa nature et son universalité, miaulaient pendant plusieurs heures, au grand scandale des voisins qui entendaient ce vacarme. On ne trouva pas de remède plus efficace que de frapper leur imagination en plaçant à la porte du couvent une compagnie de soldats chargés, au premier bruit de miaulements, d'entrer dans le monastère et d'infliger à toutes les religieuses une correction telle qu'on en donne aux enfants. Cette menace suffit pour arrêter ces ridicules clameurs (943). A ce fait, cité par Hecquet, on peut ajouter la cure que fit Boerhaave, dans son hôpital, en menaçant du feu toutes les femmes qui entraient en convulsion lorsqu'il plaisait au chef de bande de commencer. Fodéré, qui rappelle cette anecdote, fait sentir combien il importe de soustraire les personnes frappées de maladies convulsives à la vue de celles dont le genre nerveux est très-mobile, telles que les femmes, les enfants. Il assure que souvent la catalepsie et l'épilepsie n'ont pas

(940) Un vol. in 8°, Soleure, 1733. Il y a trois parties; la troisième a pour titre : *Le Mélange des convulsions, confondu par le naturalisme.*

(941) *De melancholia*, etc.; in-8°, 2 vol., par Lorry; Paris, 1765.

(942) *Voy.* Deleuze, tome Ier, p. 245.

(943) *Voy.* Hecquet, *Le Naturalisme*, etc.

d'autre origine que cet aspect (944). Sauvage avait déjà consigné une remarque semblable dans sa *Nosologie*.

« Pendant que les théologiens et les médecins discutaient, divers écrivains aiguisaient l'arme du ridicule. Le marquis d'Argens rapporte qu'une convulsionnaire, ayant une jambe beaucoup plus courte que l'autre, allait gambader sur la tombe du diacre, et que tous les mois la jambe courte s'allongeait de manière à donner une ligne par année ; sur quoi l'on établit un calcul qui fixait la guérison complète à cinquante-quatre ans de cabrioles.

« A cette anecdote plaisante il aurait pu ajouter celle d'un homme sensé, que le hasard, ou quelqu'autre circonstance, avait conduit à une réunion de secouristes. Il voit des préparatifs, qu'on lui dit être ceux d'un crucifiement. L'indignation s'empare de lui ; il est d'avis de commencer par la flagellation ; et avec sa canne il dissipe la troupe fanatique.

. . . . . .

« Renault, curé de Vaux, diocèse d'Auxerre, ayant approfondi la question envisagée sous toutes ses faces, s'est montré l'un des ennemis les plus intrépides des convulsions, contre lesquelles, dans l'espace de trente ans, il a publié dix à douze écrits ; les principaux sont : *Le Secourisme détruit dans ses fondements* (945), et *Le Mystère d'iniquité* (946). Il donne des détails sur les malheurs qui ont résulté des prétendus secours. Un Dominicain en est mort, d'autres en ont été malades. Saint Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, écrivant à saint Cyprien, lui marque qu'une femme à extases se donnait pour prophétesse, et se vantait de produire des tremblements de terre. Elle séduisit une foule de gens, et même un diacre, et cette liaison finit par le crime (947). Il en est de même pour les *secours ;* loin de contribuer à sanctifier les âmes, ils ne peuvent que les pervertir ; des mariages scandaleux en ont été la suite. Il dévoile, à cette occasion, une foule de turpitudes qui ont servi de prétexte aux secouristes pour l'accuser d'écrire d'une manière cynique. « Quoi ! répondait-il, il ne me sera pas per-« mis de dire, en rougissant, ce que vous « faites sans rougir ! Ne pouvant excuser vos « indécences, vous les faites retomber sur « celui qui vous les reproche ! »

« Renault, répliquant à toutes les brochures dirigées contre lui, força les secouristes dans leurs derniers retranchements et resta maître du champ de bataille, mais il mourut en 1796, et depuis cette époque les partisans du secourisme, débarrassés de ce redoutable adversaire, ont répété les paralogismes qu'il avait détruits, et reproduit le système dont il avait démontré l'illusion par les principes et par les faits.

. . . . . .

« La controverse sur les convulsions fut très-animée de 1784 à 1788. La révolution, pendant quelque temps, dispersa les auteurs et amortit leur zèle, mais bientôt ils rentrèrent dans l'arène. Plusieurs d'entre eux prétendirent qu'une mission secrète du prophète Elie, annoncée dès l'an 1761, avait eu lieu à Paris en 1774. Quelques écrits, en 1792, se répandirent sur l'enlèvement et la captivité de *Silas*. Son alliance avec la veuve connue sous le nom de la *Colombe*; la naissance, le 18 août de cette même année 1792, d'un enfant mystérieux, portant le nom d'Israël, et qui, parmi les affidés, devint un signal de contradiction. Cette anecdote est consignée dans les manuscrits de dom Foulon, Bénédictin, grand partisan de l'œuvre.

« Ce qu'on vient de lire prouve que le convulsionisme est encore existant, quoique affaibli. Il a des partisans dans différentes villes, Paris, Pontoise, Lyon, les environs de cette dernière ville, et surtout le Forez. Si du moins tous n'avaient conservé que les petitesses et les folies de leurs devanciers ; mais des ecclésiastiques respectables, que leur ministère met à portée de recueillir des renseignements positifs, assurent que, dans ces réunions, on allie quelquefois ce que la religion a de plus sacré avec ce que la débauche a de plus grossier A ce témoignage on joint l'aveu de plusieurs personnes de l'autre sexe, qui, ayant fréquenté ces assemblées clandestines, ont été révoltées par le libertinage hideux dont elles étaient souillées : ces excès ont dessillé les yeux. Dans l'ouvrage intitulé *Extraits*, on déclare que l'œuvre, dans le temps actuel, paraît presque entièrement livrée à l'empire du démon, et que les *bonnes convulsions* ont cessé ; ainsi s'expriment les défenseurs du convulsionisme, qui appellent leur parti l'*OEuvre de la croix*, commencée, disent-ils, en 1745. Ils ont des cahiers mystérieux qui circulent entre les mains des adeptes. » (Grégoire, *Histoire des sectes*, t. II.)

CHAPITRE IV.

Le schisme constitutionnel. — L'Eglise de France et la papauté pendant la révolution.

« Les états généraux se sont réunis en France. Quarante-sept évêques, trente-cinq abbés et chanoines, et deux cent huit curés se trouvent dans le sein de l'assemblée. Ces derniers, jaloux des priviléges du haut clergé, se joignent au tiers-état.

« Les premières opérations de l'Assemblée constituante, concernant les affaires ecclésiastiques, sont l'abolition des annates et des dîmes, et la déclaration que tous les biens du clergé sont une propriété nationale dont le peuple a la libre disposition. Le haut clergé murmure contre une mesure qu'il *affecte* (948) de regarder comme l'anéantisse-

(944) Voy. *Traité de médecine légale*, etc., par Fodéré.

(945) In-12, 1759.

(946) In-8°, 1788.

(947) Voyez cette Epître parmi celles de saint Cyprien; c'est la soixante-quinzième.

(948) *Affecte* est fort bien choisi !

ment de la religion catholique. Le Pape croit prudent de garder le silence. Bientôt l'archevêque de Toulouse, de Brienne, partisan des opinions nouvelles, fait retarder l'âge fixé légalement, auquel les jeunes gens pouvaient prononcer des vœux monastiques, et obtient la suppression des couvents habités par moins de quinze individus.

« L'Assemblée constituante ne se borne pas au renversement d'anciens abus ; elle veut édifier à son tour. Le nombre des évêques est réduit de cent trente-cinq à quatre-vingt-cinq, c'est-à-dire au nombre des départements du royaume ; toute juridiction d'un métropolitain ou d'un évêque étranger sur le territoire français est abolie, ainsi que tous chapitres, abbayes, prieurés, chapelles et bénéfices dans l'intérieur. On décide que désormais les évêques, élus par le peuple, convoqués en assemblées électorales, comme pour les élections civiles, et confirmés par le roi, n'auront plus d'autre relation avec le Pape régnant que pour lui signifier leur nomination et protester de vivre en communion avec lui, et qu'ils seraient institués par le métropolitain, ou, à son défaut, par le plus ancien évêque de la province. Le 26 décembre 1790, le roi sanctionne ces règlements, qui prennent le nom de *Constitution civile du clergé*. Trente évêques députés, auxquels se joignent cent dix autres prélats français, protestent contre cette constitution ecclésiastique.

« Sans s'arrêter à ces difficultés, les représentants du peuple français déclarent que les évêques et les curés qui ne jureraient pas fidélité au nouveau code de l'Eglise gallicane, seront démis de leurs places. Les ecclésiastiques du côté gauche de l'assemblée, au nombre de près de cent, et les évêques d'Autun (949) et de Lydda (950) prêtent le serment demandé ; tout le côté droit s'y refuse. Dans tout le royaume, quatre prélats seulement jurèrent, savoir : le cardinal de Brienne, archevêque de Sens, et les évêques d'Orléans, d'Autun et de Viviers. Brienne renvoya son chapeau de cardinal à Rome.

« On venait de sacrer les évêques constitutionnels en remplacement de ceux qui ne s'étaient point soumis aux mesures de l'Assemblée. Le Pape écrit aux évêques, au clergé et aux fidèles de France, pour leur déclarer qu'il réprouve toutes les opérations des députés français ; il ordonne à tous ceux qui ont prêté le serment, de le rétracter, et qualifie les prélats constitutionnellement institués de criminels, illégitimes, hérétiques, schismatiques et sacrilèges. L'Assemblée nationale répond au bref de Pie VI par la réunion d'Avignon et du Comtat au territoire français.

« L'Assemblée législative avait succédé à l'Assemblée nationale. Les nouveaux législateurs travaillent ouvertement à l'entière destruction du christianisme en France. Ils abolissent d'abord le décret de l'Assemblée constituante, qui avait proclamé la religion catholique, religion de l'Etat, en déclarant que la religion et l'Etat n'ont rien de commun, et cependant ils persécutent avec acharnement ceux qui veulent conserver leurs opinions religieuses ; ils renversent les églises et les autels ; ils excitent le peuple à profaner tous les objets de son culte, et défendent finalement toute cérémonie de l'ancienne religion.

« Pie VI lance de nouvelles monitions aux évêques constitutionnels. L'Assemblée n'en poursuit qu'avec plus d'ardeur ses réformes : sur la proposition d'un archevêque, elle prohibe tout costume ecclésiastique et religieux. Elle proclame la liberté indéterminée des cultes, au moment même où elle fait emprisonner et condamner à la déportation les prêtres catholiques qui refusent de régler leur conscience d'après la sienne.

« Le *veto* du roi en cette circonstance ne sauva les malheureux prêtres de la déportation que pour les réserver au massacre. Le 10 août 1792, il fut impossible de résister aux désordres.

« On commença le transport d'une partie des prisonniers, qui souffrirent sur la route toute sorte de maux ; ceux qui restèrent furent égorgés le 2 et 3 septembre, avec environ huit mille autres détenus, au nombre de plusieurs centaines, évêques et prêtres, dans les seules prisons de la capitale, au temps même que le roi de Prusse chassait tous les prêtres constitutionnels des villes qu'il conquérait sur les Français, qu'il y rétablissait les insermentés, qu'il ouvrait les couvents et les églises. Meaux, Châlons, Reims, Arras, Bordeaux, Rennes, Lyon et d'autres villes suivirent l'exécrable exemple de Paris. Enfin, un gouvernement républicain fut établi sur les débris de la royauté, et le supplice de Louis XVI fut décrété le 21 janvier 1793. Il en coûte de le dire : cinq évêques sur dix-sept, et seize prêtres sur vingt-deux, votèrent froidement la mort du plus vertueux des rois ; neuf évêques opinèrent pour la détention.

« Après le supplice de Louis XVI, la Convention nationale rend un nouveau décret contre les prêtres qui rejettent les dogmes de la liberté et de l'égalité, telles que cette assemblée les entendait. Des ecclésiastiques, en nombre infini, cherchent un asile inaccessible à leurs persécuteurs, en Allemagne, en Italie, en Espagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre. Cependant plusieurs évêques constitutionnels, des prêtres et un ministre protestant donnent à la Convention, où ils siégent comme députés, le spectacle scandaleux d'une abjuration publique de ce qu'ils appellent leur charlatanisme passé, c'est-à-dire de la religion chrétienne. Neuf évêques se marient ; beaucoup de prêtres les imitent. On change les noms propres, ceux des jours, des semaines, des

(949) Talleyrand.

(950) Gobel.

mois et de l'année, afin d'effacer toute idée de fêtes et de cérémonies religieuses ; on persécute ceux qui avouent Dieu, en même temps qu'on renouvelle le décret sur la liberté des cultes. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« En 1794, les ministres du culte furent enveloppés dans les proscriptions générales de la terreur, qui ne finirent qu'à la mort de Robespierre.

« Le supplice de ce monstre et celui de ses principaux soutiens produisirent le salutaire, mais trop peu durable effet d'effrayer les terroristes. On vit enfin siéger au sein de la Convention la raison et la modération, qui jusqu'alors en avaient été tenues éloignées. Les journaux, interprètes de l'opinion publique, combattaient avec énergie en faveur de la tolérance des religions ; le libre exercice de tous les cultes fut de nouveau proclamé, et l'on rendit aux catholiques les églises qui n'avaient point encore été vendues; on n'exigea plus des prêtres que la simple déclaration de soumission aux lois de la république. Il en résulta la rétractation du premier serment constitutionnel de la part de plusieurs ecclésiastiques.

« Sur ces entrefaites, cinq prélats, parmi lesquels on distingue Grégoire, évêque de Blois (951), publient une lettre encyclique pour obtenir le rétablissement du culte dans son ancienne splendeur. Presque tout le clergé français de cette époque approuve la lettre des cinq prélats; mais le gouvernement vient encore éloigner la paix de l'Eglise. La Convention, avant de céder la place au gouvernement qui doit lui succéder, reprend son ancien système de persécution contre le clergé ; le Directoire suit les mêmes principes.

« Mais déjà le chef de l'Eglise tremblait pour l'existence de sa souveraineté temporelle. Le général Bonaparte, après de nombreuses et brillantes victoires, avait accordé à Pie VI un armistice que le Pape acheta de la république française au prix de la cession des légations de Bologne et de Ferrare, d'une contribution de quinze millions, et des chefs-d'œuvre des arts de la Grèce ancienne et de l'Italie moderne. Le port d'Ancône était occupé par les troupes républicaines. Bientôt quelques revers éprouvés par les Français, dans leur lutte contre l'Autriche, firent croire au peuple anconitain qu'il pouvait secouer le joug de la république française. Le Pape avait déjà rompu l'armistice, et la plupart des petits Etats, récemment occupés par les troupes de l'armée française, se révoltèrent ; au milieu du tumulte, quelques soldats français furent tués. Alors Bonaparte recommence la guerre ; il force bientôt le Pape de conclure la paix de Tolentino, en abandonnant à la France, pour toujours, Avignon, Bologne, Ferrare et Ravenne, en recevant la garnison française dans Ancône, et en payant trente et un millions à la république.

« Pendant que les généraux français poursuivent le cours de leurs victoires au dehors, la république est agitée par de nouveaux troubles. Le 18 fructidor décide la supériorité des plus anciens d'entre les directeurs sur leurs collègues, et du Directoire sur les corps législatifs. Alors les persécutions contre les prêtres, que le parti vaincu avait protégés par ses décrets, recommence avec une fureur nouvelle. Bien loin qu'on permette le rappel déjà promis des prêtres exilés en 1792, de nouvelles déportations ont lieu : tous ceux qui refusent de prêter le serment de haine à la royauté vont expirer lentement dans les déserts de la Guyanne. La Belgique surtout, où les mesures vexatoires de 1793 n'avaient point été exécutées, offrit un vaste champ à cette loi d'intolérance; les prêtres se faisaient un honneur de leur résistance à l'oppression, principalement depuis que l'archevêque de Malines et son clergé avaient donné l'exemple de l'opposition, en refusant de publier la déclaration du gouvernement républicain, concernant la police des cultes. Les souffrances des prêtres insermentés devaient naturellement augmenter l'aversion des peuples pour leurs persécuteurs, et retarder le rétablissement d'un culte national, que le Directoire avait l'air de désirer. Pour parvenir à ce but, il fit assembler un concile à Paris : soixante-douze ecclésiastiques constitutionnels, dont vingt-six évêques, se réunirent, en septembre 1797, dans l'église de Notre-Dame. Leurs discussions ne produisirent aucun résultat positif. » (Emilien LAVIGNE, *Précis philosophique de l'histoire de l'Eglise.*)

SEPTIÈME PARTIE.

Les princes et les peuples au XVIII^e siècle.

CHAPITRE PREMIER.

Complicité des gouvernements du XVIII^e siècle avec les rationalistes.

LE RATIONALISTE. — La liberté de penser triompha au XVIII^e siècle malgré les persécutions dont on accabla les philosophes. C'est en vain que les rois se liguèrent avec les prêtres pour empêcher l'émancipation de la raison humaine, l'idée triompha de la force

(951) C'est-à-dire évêque constitutionnel du Loir-et-Cher.

comme elle avait triomphé de la superstition. Quelques princes plus habiles ou plus éclairés eurent le bon sens de favoriser les progrès de la civilisation.

L'Apologiste. — « On n'avait plus foi à l'empire qu'on exerçait ; déjà on redoutait les écrivains et on les flattait; ceux mêmes qui les poursuivaient d'office les prônaient en secret. On vit un magistrat chargé des lettres ou de la librairie recevoir sous son couvert privé des épreuves d'ouvrages qu'on ne pouvait imprimer en France (952). On vit des princes et des maréchaux prendre parti contre le pouvoir dans les querelles et les violences qu'amenaient ces publications; et certes ces hommes si haut placés dans la société n'avaient pas à rougir de leur association aux *travaux* (953) du génie ; mais on a toujours à rougir de la violation des lois quand on a charge de les soutenir, et les gouvernements qui se laissent trahir impunément par ceux qui ont obligation de les défendre, perdent à la fois les lois et les mœurs publiques. Mais, au dernier siècle, les rois se rendaient complices de ces fautes. Ils maintenaient de périlleuses rigueurs, et comme s'ils eussent senti le besoin de se les faire pardonner, ils prodiguaient les honneurs et les distinctions aux écrivains qu'ils faisaient payer par leurs ministres. A une époque où Voltaire n'osait paraître à Paris, le ministère qui le savait aimé à Berlin le chargea d'une négociation auprès du roi de Prusse.

« A l'étranger, Frédéric II, Catherine II et Stanislas, se disputaient les écrivains que les lois avaient le plus souvent poursuivis en France. Catherine fit faire un voyage de parade dans sa capitale à Diderot, l'écrivain qui combattait avec le plus de fanatisme la morale, la religion, toutes les doctrines et toutes les institutions que cette princesse était chargée de maintenir au sein d'un peuple facile à irriter.

« La France,..... était le foyer du mouvement, et elle était si orgueilleuse de cette supériorité, qu'elle prodiguait tous les genres d'hommages aux écrivains qui la lui assuraient.

« Bientôt le débat fut à la fois dans ses salons et dans sa littérature, et, pour demeurer au courant, les souverains d'Allemagne et ceux du Nord furent obligés d'avoir des correspondants spéciaux à Paris et à Versailles. » (Matter, *Histoire des doctrines morales.*)

CHAPITRE II.

Les princes rationalistes au XVIII^e^ *siècle. — Frédéric II, au point de vue rationaliste.*

« Mirabeau a raison, Frédéric a été une des plus belles formes humaines échappées à la main du Créateur. Mais est-ce un héros ou un philosophe? est-il enthousiaste ou sardonique? Il est celui qui convient à son siècle. Voulez-vous pour contemporain de Voltaire un Godefroy de Bouillon? Frédéric a quelque chose d'antique et DE PAÏEN dans le caractère et dans le cœur ; repoussant l'appui de la foi révélée, il croit en Dieu à force de croire à la gloire ; il admet l'immortalité spirituelle du genre humain comme condition de la sienne. Après la gloire, il laisse entrer l'AMITIÉ (954) dans son âme, il lui donne la place de l'amour ; mais en même temps par sa cruelle ironie il fera tomber des gouttes de sang sur le cœur de ses plus tendres amis; il aime le pouvoir, puis la justice (955). Il est capricieux, persévérant, brusque, majestueux, SE DÉLECTANT DANS LES DÉTAILS ET DES MAUVAISES JOIES D'UN CYNISME EFFRONTÉ, puis ramené à ce qui est digne et chaste par le triomphe intérieur des grandeurs de sa nature ; naturellement stoïque, naturellement étranger aux sentiments du christianisme, homme avant d'être roi ; pliant la royauté aux convenances de son caractère, écrivain, législateur, capitaine, philosophe, se défendant contre l'Europe avec un canon et de la sagesse, il est le héros du XVIII^e^ siècle. Joseph II voudra s'élever à sa hauteur, il retombera ; sa mère, Marie-Thérèse, résiste avec honneur aux empiétements de la maison de Brandebourg; mais finalement elle est vaincue. Catherine a des appétits de gloire et de volupté ; mais cette femme coquette et barbare ne saurait balancer ce que la carrière du roi de Prusse a de constamment grand et énergique. Frédéric sort victorieux de ce contrôle avec ses contemporains ; seul, il est grand ; comparé, il est le plus grand ; le nom qui résiste à cette double épreuve est éternel ; le vent des siècles ne l'emportera pas comme une paille légère, et ce nom à la fin des âges sera trouvé dans le plus pur froment des mérites de l'humanité. » (Lerminier, *De l'influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle*).

CHAPITRE III.

Apothéose de Frédéric II.

« Frédéric II, héritier des belles qualités et non des défauts de son père, aussi spirituel que vaillant, aussi versé dans les arts de la paix que dans ceux de la guerre, cultivant les lettres et les beaux-arts, mais malheureusement sans respect pour les lois, et sans amour pour la cause générale de l'Allemagne; d'ailleurs admirable en tout, aussi grand homme de guerre que grand monarque, d'un caractère vraiment élevé, une des têtes les plus éclairées de son temps. » (De Rotteck, *Histoire générale*, trad. Gunzer, t. III.)

Les extraits donnés plus haut des *Mémoires* de Voltaire donnent une idée fort triste des opinions et des mœurs du *Salomon du Nord*. Nous nous contentons d'y renvoyer. C'est le meilleur moyen de répon-

(952) Malesherbes.

(953) Des *pamphlets* ne sont pas des travaux.

(954) Voltaire nous apprend de quel genre étaient ces *amitiés!*

(955) On respecte un moulin, on vole une province. (Andrieux.)

dre à ces fastueuses apologies qui ne tiennent aucun compte des faits.

CHAPITRE IV.

Opinion de Frédéric II sur les rationalistes de son temps, les Jésuites, Joseph II, la Réforme, le catholicisme.

Frédéric, le philosophe-roi, ou, si l'on veut, le roi des *philosophes* du XVIII^e^ siècle, ne professait pas pour ces derniers une estime bien profonde. Il réfuta *ex professo* l'*Essai sur les préjugés*, de Dumarsais, en commençant par ces mots : « Ma surprise a été extrême de trouver qu'il en était rempli lui-même ; » et en finissant par ceux-ci : « Je regrette le temps que j'ai perdu à le lire, et celui que je perds encore à vous en faire le recensement. »

Un jour, dans un mouvement de franchise, Frédéric prit à part Thiébault, et lui dit avec un sourire ironique : « Il ne nous est pas encore arrivé de confesser entre nous deux combien les philosophes de notre siècle sont merveilleux et sublimes ! Ah ! ne soyons pas ingrats : disons qu'il n'y a jamais rien eu de pareil, et bornons-nous à gémir de ce qu'ils ne soient pas un peu plus à notre portée. Quel malheur en effet que du haut de la sphère où ils planent, ils ne puissent descendre jusqu'à nous : et que de cette sorte nous autres faibles mortels nous ne puissions guère profiter de leurs leçons. Cependant, quand une heureuse étoile me fait trouver quelques-uns de leurs admirables ouvrages, je fais ce que je puis pour en pénétrer le sens et en profiter ; je n'ai rien à me reprocher à cet égard : je mets à les étudier autant de courage, de persévérance que je le puis.... Convenez donc que ce sont de bien grands hommes que les philosophes de nos jours ! S'ils ne vous paraissent qu'entortillés, obscurs ou boursouflés, croyez que c'est vous qui êtes trop petit pour atteindre à la hauteur de ces rares génies (956). »

Ce n'est pas tout : il chassa, il fustigea même ce Voltaire qu'il avait tant adoré ; il accueillit dans son université les Jésuites que nos parlements bannissaient, et qu'il nomma si bien les *gardes du corps du Pape;* et il déclarait que S'IL AVAIT UNE PROVINCE A CHATIER, IL LUI ENVERRAIT DES PHILOSOPHES POUR LA GOUVERNER

Les protestants, princes ou sujets, lui faisaient, disait-il, MAL A L'ESPRIT ET AU COEUR. Il écrivait à d'Alembert au sujet des *réformes* de Joseph II : « L'empereur poursuit toujours son système, et *sécularise* tant qu'il peut ; chez moi, tout reste comme il est ; les droits de la propriété SUR LESQUELS EST FONDÉE LA SOCIÉTÉ sont sacrés pour moi. » Frédéric se moquait perpétuellement des *réformes* que Joseph II faisait dans ses Etats et de la manie qu'il avait de se mêler des moindres détails, et il l'appelait : MON FRÈRE LE SACRISTAIN.

On trouve dans ses *Mémoires sur le Brandebourg* une page remarquable sur les *réformateurs*.

« De persécuté Calvin devint PERSÉCUTEUR. » — « La religion réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes, qui pensèrent plus d'une fois bouleverser ce royaume. Henri VIII, roi d'Angleterre, auquel le Pape Léon X avait donné le titre de *Défenseur de la foi*, parce qu'il avait écrit contre Luther, Henri VIII, devenu amoureux d'Anne de Boulen et ne pouvant persuader le Pape à rompre son mariage avec Catherine d'Aragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VIII, qui succéda à Léon X, l'excommunia *imprudemment ;* et, dès l'année 1533, il secoua le joug du Pape ; il se fit lui-même pape à Londres, et fraya le chemin à la nouvelle religion qui s'établit après lui en Angleterre. Si donc on veut réduire les causes du progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'EN ANGLETERRE CE FUT L'OUVRAGE DE L'AMOUR, EN ALLEMAGNE CELUI DE L'INTÉRÊT, ET EN FRANCE CELUI DE LA NOUVEAUTÉ, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Huss, Luther ou Calvin, fussent des GÉNIES SUPÉRIEURS (957). Il en est des chefs de sectes comme des ambassadeurs : souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent soient avantageuses. »

Frédéric ne s'en tient pas à cette attaque contre le protestantisme ; il ne recule pas devant la défense du culte catholique. On lit dans une de ses lettres, du 6 février 1782, recueillie par l'auteur des *Lettres historiques sur les événements de* 1778 : « Nos philosophes modernes ont déclaré la guerre aux cérémonies, aux saints et à Dieu. Je trouve que ces prétendus sages sont bien fous, et qu'ils connaissent bien peu la nature de l'homme. Un usage, par la raison même qu'il est général est nécessaire, et c'est une absurdité que de vouloir le détruire. Les *pratiques religieuses dirigent l'âme et la dirigent vers un but louable* : l'amour de la Divinité, qui commande celui de ses semblables. D'ailleurs toutes ces pratiques ont toujours un objet qui tient au sentiment que l'homme a de sa faiblesse, et au besoin d'une protection surnaturelle... Il faut au peuple quelque chose qui l'occupe ; les processions, les pèlerinages le distraient et l'empêchent de réfléchir sur son état..... Les religions réformée et luthérienne.... n'imposent point assez au peuple ; nos prédicateurs, le chant de nos églises et tout ce qui s'y fait, est monotone et d'une uniformité insipide ; rien de plus triste que nos prêtres. Je suis donc d'avis que les *réformes* de l'empereur (Joseph II), en mécontentant tout le monde ne produiront qu'un mauvais effet. »

. . . . . .

Thiébault, qui vécut dans l'intimité de Frédéric II, rapporte qu'il dit un jour à la pieuse comtesse de Camas, dame de sa cour :

(956) THIÉBAULT. *Souvenirs*, t. III, p. 153.

(957) On l'a cependant répété sur tous les tons.

« Combien sont heureuses les personnes qui croient les vérités de la religion ! POUR MOI, JE N'HÉSITERAIS PAS D'ALLER MAINTENANT A L'ÉGLISE; MAIS MES SUJETS ME TOURNERAIENT EN RIDICULE. — Non, Sire, répondit la comtesse, on les verrait verser des larmes de joie. »

Feller, qui fut à même de connaître ce prince personnellement, disait dans son *Journal historique avant la révolution* : « Frédéric aimait et protégea les catholiques, conserva leurs églises et leurs prêtres, et ne permit point qu'on donnât la moindre atteinte à leurs usages, à l'ordre et à la pompe de leur culte. Si dans la magnifique église qu'il leur permit de bâtir à Berlin, il se trouve une inscription qui semble censurer ou dénaturer leurs dogmes, c'est moins à la volonté précise du monarque qu'il faut l'attribuer, qu'à la lâcheté de ceux qui l'y ont placée sans résistance. Vers la fin de son règne, ayant appris qu'une secte auparavant peu connue en Allemagne faisait des ravages à Brinn et à Olmutz, il prit toutes les précautions convenables pour en préserver le clergé de ses Etats. »

CHAPITRE V.

Joseph II au point de vue rationaliste.

« Ce qui distingua Joseph II non-seulement de la plupart des princes de sa maison, mais aussi de tous les autres, ce fut son zèle pour le progrès des lumières, sa tolérance, d'un autre côté la sottise, le fanatisme et la prêtraille s'élevèrent avec violence contre le système de tolérance de Joseph, et plus encore contre les réformes que cet empereur entreprit dans la religion dominante. Les bigots apprirent avec frayeur la suppression d'un grand nombre de couvents de moines et de religieuses (dont cependant les biens ne furent point versés dans la cassette particulière du monarque, ou dans les caisses de la guerre, mais dans celle du ministère du culte et de l'instruction publique), l'augmentation de sévérité dans l'exécution des lois relatives à l'amortissement de la dette publique, et la cessation de toutes les relations avec Rome préjudiciables soit à l'Etat, soit à l'Eglise. Mais les gens de bien se félicitèrent de voir rompre ces liens onéreux ou humiliants, et bénirent le nom de l'empereur qui réalisait enfin ce que, trois siècles et demi auparavant le sage concile de Bâle avait obtenu à force d'efforts courageux, mais que le faible empereur Frédéric III avait détruit par son concordat d'Aschaffenbourg. » (Charles DE ROTTECK, *Histoire générale*, traduction Simon Gunzer, tome III.)

CHAPITRE VI.

Les princes rationalistes au XVIII^e^ *siècle. — Joseph II et ses* réformes.

« Joseph II voulut entraîner l'Autriche dans une direction décidée; mais ce prince a bien mérité l'épitaphe qu'il se composa lui-même : *Ci-gît Joseph II à qui rien n'a jamais réussi.* Son berceau avait été environné de poétiques infortunes, et sa mère aurait pu lui inspirer le culte chevaleresque des vieux souvenirs. Il aima mieux se tourner vers l'esprit novateur du siècle ;... il voulut faire de sa vie une contrefaçon de celle de Frédéric : or, ni l'imitation ni le zèle ne peuvent suppléer aux dons innés et réparer les refus de la nature. Joseph eut la soif des grandes choses et s'embarrassa toujours dans les petites; s'il veut accomplir une réforme religieuse, il descend aux détails d'une intolérance minutieuse, et Frédéric l'appellera, *mon frère le sacristain.* Il ébranle tout sans rien élever. Le pape Pie VI vint le trouver à Vienne, et n'obtint aucun sacrifice dans ses projets de réforme; Joseph traça une nouvelle circonscription des évêchés dans ses Etats; il ordonna d'ôter les images des églises; il supprima les empêchements dirimants en matière de mariage et permit le divorce. Enfin il conçut, sans oser l'exécuter, le dessein de soustraire l'Autriche à la suprématie spirituelle de Rome. TOUTES CES RÉFORMES hâtives et mal digérées TROUBLÈRENT L'AUTRICHE SANS LUI APPORTER PLUS DE BONHEUR ET DE LUMIÈRES. JOSEPH COMPROMIT JUSQU'A LA SURETÉ DE L'EMPIRE PAR LA LÉGÈRETÉ DE SA CONDUITE; sans parler de l'insurrection des Valaques et de la rupture avec la Hollande, son imprudence attira sur l'Autriche la marche victorieuse d'une armée turque, et sans le vieux Laudon, Vienne était envahie. Les Pays-Bas se soulevèrent, la révolution française éclata, et le malheureux Joseph, assailli de toutes parts, maudissant les idées et les théories, invoquant le Pape qu'il dédaignait naguère, MOURUT DÉSESPÉRÉ, sans avoir été NI CATHOLIQUE, NI PHILOSOPHE, NI HOMME, NI ROI. » (LERMINIER, *Influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle.*)

CHAPITRE VII.

Les princes rationalistes au XVIII^e^ *siècle. — Catherine II.*

« J'ai hâte d'aller de Pierre à Catherine la Grande; je passe la première Catherine, cette vivandière intelligente dont le dévouement fut récompensé par une couronne, Pierre II, Anne, Ivan VI, Elisabeth, Pierre III, espèce de caporal prussien dont l'enthousiasme stupide fut utile à Frédéric. Il est déposé, il mourra, parce que, s'il survivait à la perte du trône, CATHERINE EN POURRAIT ÊTRE IMPORTUNÉE. Femme FORTE, femme philosophe, elle prend son parti sur toutes choses. La Russie est un corps immense dont l'Europe ne voit que la tête; or, au XVIII^e^ siècle, c'est la tête d'une femme; beauté, grandeur, PERFIDIE, CRUAUTÉ, passions inépuisables qui peuvent se fatiguer sans jamais se satisfaire; du génie, l'amour de la gloire et du plaisir au même degré, voilà ce qu'offrait Catherine à ses amants, à l'Europe et aux philosophes. Elle continue Pierre le Grand, et comme lui, veut abreuver la Russie de civilisation européenne. Elle n'a pas le sentiment de la justice; elle déchire la Pologne et s'empare du lambeau le plus considérable; elle délaisse la Grèce

qu'elle avait poussée à l'insurrection; elle viole des droits sacrés, mais elle civilise son peuple; elle se précipite dans la licence absolue du despotisme et des passions, mais elle abolit des impôts, compose et promulgue un règlement qui crée un système nouveau d'administration; elle fait prospérer le commerce et construire de grands monuments. Voltaire la félicita sur ses réformes législatives et l'appela la *Sémiramis du Nord*, adulation injurieuse dont Catherine ne voulut comprendre que le côté spécieux.

« Mais si l'esprit net et vif de Voltaire convenait à l'esprit précis et brusque de Frédéric, qui donc pourra convenir à l'impératrice? Diderot. Son imagination est infinie comme les steppes de l'empire dont il vient visiter la maîtresse; son enthousiasme trouve et sème des exagérations orientales qui vont au cœur de Catherine. Diderot s'anime, s'échauffe, s'oublie, déborde en mouvements oratoires, en chants lyriques; cependant Catherine accueille les idées du philosophe comme des émotions qui l'affectent agréablement; ces idées ornent son esprit et chatouillent sa sensibilité; elle est satisfaite d'avoir un philosophe à sa cour. Frédéric a été l'hôte de Voltaire, elle possède Diderot. « La porte du cabinet de la « souveraine m'est ouverte tous les jours, « depuis trois heures de l'après-midi jus- « qu'à cinq et quelquefois jusqu'à six. J'en- « tre; on me fait asseoir et je cause avec la « même liberté que vous m'accordez, et en « sortant je suis forcé de m'avouer à moi- « même que j'avais l'âme d'un homme libre « dans le pays qu'on appelle des esclaves. « Ah! mes amis, quelle souveraine! quelle « extraordinaire femme! On n'accusera pas « mon éloge de vénalité; car j'ai mis les « bornes les plus étroites à sa munificence; « il faudra bien qu'on m'en croie lorsque je « la peindrai par ses paroles; il faudra bien « que vous disiez tous que c'est l'âme de « Brutus sous la figure de Cléopâtre; la fer- « meté de l'une et les séductions de l'autre; « une tenue incroyable dans les idées, avec « toute la grâce et la légèreté possible de « l'expression; un amour de la vérité porté « aussi loin qu'il est possible; la connais- « sance des affaires de son empire comme « vous l'avez de votre maison (958). » Avant d'aller à la cour de Catherine, Diderot exprimait ainsi sa reconnaissance des faveurs et des bienfaits de l'impératrice : « Je suis « confondu, Monsieur; je reste stupéfait des « bontés nouvelles dont il a plu à S. M. I. « de me combler... Grande princesse, je me « prosterne à vos pieds, je tends mes deux « bras vers vous; je voudrais parler, mais « mon âme se serre, ma tête se trouble, mes « idées s'embarrassent, je m'attendris comme « un enfant, et les vraies expressions du « sentiment qui me remplit expirent sur le « bord de mes lèvres (959). » Diderot se servait à dessein du style asiatique (960) : c'était du tact. Cependant la maîtresse de Potemkin courtisait les agréments et les honneurs de la philosophie sans en pressentir la puissance. La révolution française la surprit et l'exaspéra; Catherine devint furieuse de s'être laissée prendre aux idées; elle eut pour la France autant de haine qu'auparavant d'amitié, et elle enflamma la coalition de ses colères de femme et d'impératrice. » (Lerminier, *Influence de la philosophie au* XVIII^e^ *siècle.*)

(958) *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, t. III, p. 118.

(959) *Supplément aux Œuvres complètes de Diderot*, édit. de Berlin, p. 325.

(960) Ce même Diderot, si rampant devant la *maîtresse de Potemkin*, composait ce gracieux distique :

ET MES MAINS CURDIRAIENT LES ENTRAILLES DU PRÊTRE,
A DÉFAUT DE CORDON, POUR ÉTRANGLER LES ROIS,

CHAPITRE VIII.

Les princes rationalistes au XVIII^e^ *siècle. — Le Régent, Philippe d'Orléans et sa cour.*

« Sous Louis XIV, les esprits de la trempe du duc de Vendôme, de l'abbé de Chaulieu, de Ninon de Lenclos, s'étaient tenus à l'écart et obscurs; on ne les croyait pas contagieux, on les appelait libertins, parce qu'ils ne semblaient chercher dans leur incrédulité qu'un étourdissement pour leurs débauches.

« Avec le Régent, tous les courtisans devinrent esprits forts; l'impiété, qui s'était voilée jusqu'alors d'hypocrisie, se mit au grand jour. Les écrits contre le clergé et le catholicisme, qui n'avaient été que l'œuvre des réfugiés, devinrent l'œuvre de la littérature, jusque-là si religieuse, si mesurée, si monarchique. . . . . .

. . . . . .

« Cependant sous la régence les premières attaques contre la société et la religion n'étaient nullement précisées, sauf un retour à ces doctrines épicuriennes qui avaient accéléré la chute de l'ancien monde, elles ne se formulaient par aucune théorie philosophique; elles ne tendaient pas à faire école.

. . . . . .

« L'opinion publique qui avait accueilli avec faveur la régence du duc d'Orléans se dégoûta bientôt de ce prince, qui avait pour lui une vive intelligence, une vaste instruction, des grâces, de la bonté, mais qui ne faisait qu'un mauvais usage de ses qualités et de ses talents, qu'on trouvait plein de mépris pour les hommes et de mauvaise foi dans ses relations, sans souci de la prospérité du pays, sans plan de gouvernement, sans pensée d'avenir. Son affectation d'impiété excitait le mépris des sages, l'indignation des hommes religieux, et accréditait l'imputation des crimes dont on le croyait capable. La profusion des grâces répandues sur les courtisans aigrissait la misère des peuples, et ne lui conciliait la faveur de personne.

« Ses améliorations intérieures se bornèrent à construire des casernes, à commencer le vaste réseau des grandes routes, à protéger les sciences exactes et naturelles que lui-même affectionnait. Toute son ambition allait à transmettre à son pupille le royaume

tel qu'il l'avait reçu ou à s'assurer de la couronne en cas de mort de l'enfant roi ; encore sa mollesse était telle, qu'il ne désirait pas de régner, quoique toute sa politique extérieure ait été dirigée en prévision de cet événement ; il eût regardé la mort de Louis XV comme un malheur, et ce furent ses ministres, ses traîtres familiers, son infâme Dubois qui lui fit embrasser une politique contraire à l'intérêt national, uniquement utile à sa famille, et qui fut le côté le plus triste de la réaction contre le gouvernement de Louis XIV. Alors finit cette grande école diplomatique qui remonte par Torcy, Lionne et Mazarin jusqu'à Richelieu, qui sut si sagement profiter de nos succès, si habilement réparer nos revers, qui eut une si noble intelligence de l'honneur, des intérêts, des destinées de la nation ; école formée presque exclusivement de bourgeois, dont la gloire et les services ne sont pas assez populaires, dont la science, les traditions et la capacité ne se sont que faiblement conservées chez nous. A la politique modeste, habile, désintéressée, patriotique des Servien et des Mesnager, allait succéder une politique d'égoïsme, de lâcheté, de trahison, d'incapacité ; nos ministres allaient pour la première fois, à l'exemple des ministres anglais tant de fois souillés de l'or de la France, se mettre à la solde de l'Angleterre. Georges I^er^ à peine monté sur le trône avait mécontenté la moitié de la nation. L'Ecosse s'était révoltée, et le prétendant avec l'aide de la France s'apprêtait à passer dans ce pays, quand Louis XIV mourut. Cette mort fut un grand soulagement pour le cabinet anglais, qui mit tout en œuvre pour faire abandonner au nouveau gouvernement la politique du feu roi : Georges offrit au duc d'Orléans des soldats et des vaisseaux pour s'emparer de la régence, et l'on vit lord Stairs assister à la séance du parlement dans laquelle fut cassé le testament, « pour « montrer l'union du prince avec l'Angle- « terre, et tenir le parlement et le duc du « Maine en respect. » Quand la régence fut établie, Stairs, qui partageait les débauches du duc d'Orléans, continua ses menées pour le lier avec le roi d'Angleterre « en lui per- « suadant que leurs intérêts étaient com- « muns, et que deux usurpateurs et aussi « voisins se devaient soutenir mutuelle- « ment, puisque tous d'eux étaient dans le « même cas, Georges, à l'égard du préten- « dant, le duc d'Orléans, au faible titre des « renonciations, à l'égard du roi d'Espagne, « si un enfant venait à manquer. » L'entremetteur de cette politique était Dubois qui recevait de l'Angleterre, et de l'aveu du Régent, une pension de 500,000 livres, et qui trouva par là le moyen de dominer entièrement son maître. Cependant la rébellion d'Ecosse avait fait de grands progrès et s'était étendue jusqu'en Angleterre. Le prétendant traversa la France en secret pour gagner un port de Bretagne. Georges demanda au gouvernement français son arrestation, et lord Stairs envoya même, dit-on, contre lui des assassins (1715). Tout ce que le Régent osa faire pour la cause que Louis XIV avait si hautement protégée, fut d'ignorer le passage du prince qui aborda en Ecosse. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. III.)

CHAPITRE IX.

Louis XV et Madame de Pompadour.

« Madame de Pompadour tira merveilleusement parti des dispositions de Louis XV. Mais le besoin de régner jusqu'au bout lui imposait une tâche difficile à remplir, il fallait *amuser le roi*, car le vide s'était fait dans sa pensée, et il avait le cœur chargé d'ennui (961). Importuné de l'éclat des fêtes et de sa propre grandeur, la solitude avait pour ses sens altérés ce honteux attrait qui fit d'une île cachée à tous les regards le séjour aimé de Tibère. Et dans la solitude, les loisirs que lui laissait la volupté l'accablaient. Par une douloureuse et singulière contradiction de sa nature, il avait peur de la mort, et continuellement il en évoquait l'image. Un jour comme il passait devant une colline que des croix surmontaient, il s'arrêta tout à coup saisi de tristesse, et il dit à un homme de sa suite : « Allez voir s'il n'est « pas dans ce cimetière quelque fosse nou- « vellement faite (962). » Il était à la fois avide et dégoûté de la vie ; l'aider à vivre devint l'étude de sa favorite, et c'est parce qu'elle y réussit à moitié que sa puissance fut sans bornes. Elle en vint à renverser et à recomposer les ministres ; l'abbé de Bernis arriva au pouvoir, il avait été agréable ; il cessa de plaire, il tomba. Quelles que fussent les ressources de son facile génie et son audace, le duc de Choiseul ne se serait jamais élevé jusqu'au faîte s'il n'y eût été porté par la favorite. Vainement les gentilshommes en qui avait survécu l'orgueil des vieilles races s'indignaient-ils tout bas de voir la noblesse aux pieds d'une marquise d'emprunt, cousine d'un valet de chambre du roi, et fille d'un commis taré. Ce qui avait survécu dans ces gentilshommes c'était l'orgueil sans l'honneur ; l'idole qu'ils insultaient dans l'ombre, ils mettaient de l'émulation à l'adorer publiquement, et la favorite qui supposait l'injure de leurs secrets commentaires les châtiait par le dédain de son attitude. C'était à sa toilette qu'elle recevait grands seigneurs, généraux, prélats, princes du sang, et nul n'était admis à s'asseoir devant elle (963). Il lui plut d'être dame du palais de Marie Leczinska, de la reine ; ce scandale eut lieu. L'offenser fut un crime. Le comte de Maurepas expia, par un long exil, les hardiesses d'une épigramme ; pour un billet menaçant qu'on la

(961) L'*Espion anglais*, t. I^er^, p. 12, 1779. — *Mémoires de Mme* DUHAUSSET.

(962) *Mémoires historiques sur la cour de France*, p. 79.

(963) *Loc. cit.*, p. 79.

soupçonnait d'avoir placé dans le berceau du petit duc de Bourgogne, madame Sauvé fut jetée à la Bastille, dont les portes se refermèrent à jamais sur elle. Pour quelques vers satiriques dont on avait trouvé chez lui le brouillon, le chevalier de Rességuier fut mis au mont Saint-Michel dans une cage de fer, où l'on ne pouvait ni se tenir debout ni s'étendre, et son supplice dura sept ans (964).

« Madame de Pompadour avait cependant des *qualités précieuses*. Elle aimait les arts, elle les cultivait. Elle demanda grâce à la postérité *par la protection dont souvent elle couvrit la philosophie* (965). . . . . »
(Louis BLANC *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE X.

Vraie cause de la destruction des Jésuites.

« Après la guerre de sept ans, tout semblait disposé pour le cataclysme dont le roi du Parc-aux-Cerfs écoutait sans s'émouvoir le terrible grondement, mais il y avait encore dans cet ordre social, qui faisait remonter son origine à Jésus-Christ, quelques défenses accessoires à renverser. La principale était cette Compagnie merveilleuse qui, à l'époque où le FATAL MOT de Luther vint donner le premier ébranlement au monde, s'imposa pour mission de tout raffermir, et y réussit pendant deux siècles; mais à cette heure où la dernière conséquence du principe luthérien était en plein triomphe, l'ordre des Jésuites, impuissant à lutter contre elle, devait disparaître. . . . . .

« Ils avaient rallié à eux et dominaient le clergé, DONT ILS ÉTAIENT ENCORE LA PARTIE LA PLUS SAVANTE ET LA PLUS ÉVANGÉLIQUE.

. . . . . .

« Le philosophisme avait soulevé contre eux l'opinion publique et excité contre ces DERNIERS SOUTIENS DE LA FOI une sorte de conspiration dont on pouvait regarder, comme les chefs, les trois ministres Choiseul, d'Aranda et Pombal.

« La puissance des Jésuites avait déjà reçu deux graves échecs, et dans les établissements où leur gloire est pure et incontestée. Leurs missions de la Chine, où en pliant trop humainement peut-être le christianisme aux mœurs du pays, ils avaient conquis des provinces entières, et jusqu'au fils de l'empereur, furent tout à coup par les jalousies excitées contre eux en Europe renversées dans une persécution sanglante où le christianisme disparut avec eux. Leurs missions du Paraguay, où ils avaient fondé une sorte de république vassale du roi d'Espagne, et dans lesquelles ils avaient transformé cent mille sauvages féroces et misérables en chrétiens agriculteurs et heureux; leurs missions à jamais regrettables du Paraguay furent détruites par les ministres d'Espagne et de Portugal, qui les accusaient de rébellion et de prétention à la souveraineté de l'Amérique méridionale. » (Théophile LAVALLÉE, *Histoire des Français*, t. III.)

CHAPITRE XI.

Destruction des Jésuites.

« Quelques seigneurs ennemis du ministre (Pombal), amis des Jésuites, et dont la famille avait été déshonorée par le roi Joseph II, furent accusés d'attentats contre la personne de ce prince. Traduits devant une commission secrète présidée par Pombal, ils furent, après un procès inique, condamnés à mort et exécutés. L'un d'eux, dit-on, avoua à la torture que les Jésuites, consultés sur l'attentat, avaient répondu que le meurtre du roi n'était pas même un péché véniel. D'après cela, le ministre demanda au Pape l'abolition de l'ordre (1759), et, sur son refus, il fit déclarer les Jésuites traîtres et rebelles, confisqua leurs biens, les fit embarquer en masse et jeter sur les côtes d'Italie, en leur interdisant de reparaître en Portugal sous peine de mort. Puis il traduisit devant l'inquisition un jésuite A MOITIÉ FOU, qui avait, A CE QU'ON CROIT, conseillé l'assassinat, et il le fit monter sur le bûcher comme hérétique et visionnaire.

« Cet événement fit une grande sensation en France. . . . . .

. . . . . .

« D'ailleurs la Pompadour les détestait, parce qu'à l'époque de l'attentat de Damien, ELLE AVAIT ÉTÉ, PAR LEUR INFLUENCE, DISGRACIÉE MOMENTANÉMENT, et elle craignait qu'un confesseur ne vînt quelque jour à la chasser du cœur du roi. Enfin Choiseul était leur ennemi déclaré, comme ennemi du dauphin, COMME IMBU DE TOUTES LES IDÉES VOLTAIRIENNES, comme cherchant à établir son pouvoir sur les parlements, la noblesse et l'opinion publique.

« D'après l'appel du procureur général Chauvelin, JANSÉNISTE DÉCLARÉ (966), le parlement de Paris ajourna les Jésuites à comparaître au bout de l'année pour le jugement définitif de l'ordre (1761, 6 août), et il ordonna la clôture provisoire de leurs colléges. Le conseil du roi, effrayé de cette violence, défendit qu'il fût rien statué sur les Jésuites, et assembla le clergé pour avoir son avis sur eux. CETTE ASSEMBLÉE SE PRONONÇA POUR LEUR CONSERVATION avec des réformes, et l'on envoya au général de l'ordre, Ricci, un plan d'accommodement, auquel il répondit : *Qu'ils soient comme ils sont, ou qu'ils ne soient pas.* Alors Choiseul et la Pompadour ayant engagé le roi à laisser agir les magistrats, le parlement ressaisit la procédure, et, SANS QUE LES ACCUSÉS EUSSENT ÉTÉ ENTENDUS, il rendit un arrêt par lequel la constitution des Jésuites fut abolie, l'ordre sécularisé, ses biens vendus, etc. (1762, 6 août).

« Tous les autres parlements rendirent de

(964) *Mémoires hist. sur la cour de France* p. 65, 74 et suiv.

(965) Nous laissons volontiers au rationalisme du XVIII^e^ siècle *la gloire* de cette protection

(966) Les Jésuites furent donc renversés par une ligue de prostituées, de voltairiens et de jansénistes. Il est glorieux de succomber ainsi.

semblables arrêts. Les Jésuites, désespérés, crièrent à la ruine de la religion et de l'Etat, relevèrent l'iniquité de leur condamnation (967) et en appelèrent au roi. Les parlements traitèrent cet appel de rébellion, prescrivirent aux Jésuites de renoncer, dans les huit jours et par serment, à leur institut, sous peine de bannissement, et commencèrent des poursuites. Alors on vit d'illustres professeurs, de glorieux missionnaires, de vieux savants chassés de leurs maisons, privés de toute ressource, expulsés de la France, et avec une rigueur telle, que les philosophes, au nom de l'humanité, prirent leur défense. Le gouvernement resta immobile malgré les terreurs et les hésitations du roi : son ministre et sa favorite lui représentèrent que son repos, tant de fois troublé par la querelle interminable de la bulle (968), était désormais assuré, et un édit royal confirma l'abolition de l'ordre (1764, 24 novembre).

« Les cours d'Espagne, de Naples et de Parme s'empressèrent de suivre cet exemple; et, AVEC UNE SCANDALEUSE VIOLENCE, tous les Jésuites furent jetés sur les côtes de l'Etat pontifical. Marie-Thérèse fut plus lente à se décider, et épargna du moins aux proscrits les persécutions. Frédéric II les conserva dans ses Etats : « CE SONT LES « MEILLEURS PRÊTRES QUE J'AIE JAMAIS CONNUS, » disait-il. Catherine II les accueillit dans son empire, et s'en servit pour y fonder des établissements d'éducation. Le Pape Clément XIII chercha vainement à les défendre : il n'avait « plus pour armes, disait-il, « que des larmes et des supplications. » Mais il refusa obstinément de confirmer leur abolition. » (LAVALLÉE, *Histoire des Français.*)

CHAPITRE XII.

Les actes de Pombal dans l'affaire des Jésuites jugés par le rationalisme contemporain.

« Cet ordre détesté fut principalement accusé de complicité dans une PRÉTENDUE CONSPIRATION de quelques grands personnages, et d'une tentative d'assassinat sur la personne du roi de Portugal; par suite de cette conspiration (1758), plusieurs Jésuites furent mis en prison et le P. Malagrida fut exécuté en place publique.

« De ces circonstances la cour de Portugal avait exigé du Pape Clément XIII la suppression de la Compagnie de Jésus. Ce Pape, ne connaissant d'autre règle que celle du droit historique des Papes ou du principe monarchique papal, manifesta son indignation d'une telle demande; Pombal alors exécuta de vive force ce que le Pontife refusait au bon droit. Mais, dans cette exécution, on employa des mesures superflues, DONT LA RIGUEUR BLESSA LA JUSTICE ET L'HUMANITÉ. » (Charles DE ROTTECK, *Histoire générale*, traduction Gunzer, t. III.)

(967) On a le droit d'accuser d'iniquité un tribunal qui refuse même d'interroger ceux qu'il condamne.

CHAPITRE XIII.

Jugement porté en France, par les philosophes et par Voltaire, sur les persécutions de Pombal contre les Jésuites.

« Les griefs de Pombal contre les fidalgues, malgré sa haine, malgré les injures qu'il avait subies, n'avaient été pour lui qu'un moyen. Il en voulait aux Jésuites encore plus qu'à l'aristocratie, mais il était plus difficile de les atteindre. . . . . .

« On pouvait croire que l'opinion en France, plus qu'ailleurs, serait disposée à bien accueillir les accusations du ministre portugais. Les encyclopédistes auraient dû lui servir d'auxiliaires zélés et fidèles. Pourtant il n'en fut pas ainsi. Les pièces émanées de la cour de Lisbonne parurent ridicules dans la forme et maladroites au fond. Cet holocauste des chefs de la noblesse choqua les classes supérieures, jusqu'alors soigneusement ménagées par les philosophes. Tant de cruauté contrastait trop avec les mœurs d'une société déjà frondeuse, mais encore très-élégante. On eut pitié des victimes, on se moqua du bourreau; on rit de son appel aux idées du moyen âge, de cette période de l'histoire que la mode réprouvait alors aussi vivement qu'elle l'a réhabilitée de nos jours. Ces titres arrachés des greffes, ces écussons effacés, ces anathèmes proclamés à son de trompe, semblèrent un sacrifice insensé à des préjugés barbares. Il y eut aussi une réprobation générale contre les maximes despotiques répandues à profusion dans les manifestes.

. . . . . .

« Peu favorables d'abord à l'administration de Pombal, les philosophes du XVIII^e^ siècle se rendirent-ils alors à l'excès de son zèle? Rome humiliée, un nonce chassé, les Jésuites abolis, n'était-ce pas assez pour eux? Dans tous les pays soumis à l'esprit nouveau, en Angleterre, en France surtout, le ministre portugais ne devait-il pas être devenu l'idole de l'opinion? Voltaire, Diderot, d'Alembert, ne devaient-ils pas porter aux nues l'ennemi déclaré des Jésuites et du Pape? Ils s'en abstinrent plus que jamais. On en comprendra aisément la raison : Pombal était le destructeur des Jésuites, mais le protecteur de l'Inquisition. Sûr du patriarche de Lisbonne et débarrassé du nonce, il avait trouvé dans ce corps redoutable une arme commode et prompte, une sorte de comité de salut public; aussi n'en parlait-il qu'avec enthousiasme. Il disait un jour à un chargé d'affaires de France : « Je veux « réconcilier votre pays avec l'Inquisition, et « faire voir à l'univers l'utilité de ce tribunal; « il n'a été établi, sous l'autorité du roi très- « fidèle, que pour remplir certaines fonctions « des évêques, fonctions bien plus sûres entre « les mains d'une corporation choisie par le « souverain qu'entre celles d'un individu « qui peut tromper ou se tromper. » Pour

(968) La bulle *Unigenitus*, qui condamnait le fatalisme de Quesnel.

appuyer de telles maximes par un exemple, Pombal trouva piquant de les appliquer aux Jésuites. Il tira le P. Malagrida de la prison où il languissait oublié, et le fit accuser d'hérésie par l'Inquisition, qui le livra au bras séculier, c'est-à-dire au tribunal de l'*inconfidence*, commission arbitraire établie depuis la conspiration des grands. Malagrida fut ensuite étranglé et brûlé dans un auto-da-fé solennel. Voltaire réprouva hautement cette cruauté hypocrite. Il montra que, dans toute cette affaire, L'EXCÈS DU RIDICULE ÉTAIT JOINT A L'EXCÈS D'HORREUR, et, avec son sens exquis, quand il n'était pas troublé par la passion, il affirma qu'il y avait lâcheté et inconséquence à condamner pour hérésie un homme accusé de haute trahison. » (A. DE SAINT-PRIEST, *Suppression de la Compagnie de Jésus*)

CHAPITRE XIV.

Les actes de Pombal jugés par le socialisme contemporain.

« On est d'abord surpris quand on se rappelle par où commença l'ébranlement de « cette haute muraille » dont Pascal avait prédit la ruine. Qui avait porté les premiers coups ? Peut-être un ministre philosophe, un correspondant titré de Voltaire, un souscripteur de l'*Encyclopédie* ? Non, par une de ces singularités qui sont le jeu de l'histoire, il advint que le premier destructeur des Jésuites était un ami de la sainte Inquisition, l'altier marquis de Pombal. IL NE DÉTESTAIT EN EUX QU'UNE INFLUENCE IMPORTUNE A SON TYRANNIQUE POUVOIR, et une tentative d'assassinat commise sur la personne du roi de Portugal fut le prétexte qu'il prit pour les frapper. Ce n'était donc là de sa part qu'une exécution politique, et il eut soin de s'en expliquer devant l'Europe dans des manifestes, où il semblait refuser aux philosophes la gloire d'avoir armé son bras. Mais comme il avait flétri son triomphe par sa cruauté, ses déclarations mêmes furent profitables à la philosophie, qui jouissait ainsi du résultat, sans qu'on fût en droit de lui imputer l'odieux des moyens. L'Europe, en effet, avait été saisie d'horreur en apprenant qu'à la suite de deux coups de pistolet tirés par une personne inconnue sur Joseph Ier, amant de la marquise de Tavora, toute la famille de dona Teresa avait été enveloppée presque au hasard dans une accusation capitale et jugée par un tribunal d'exception, asservi aux haines personnelles du ministre portugais; que sur un échafaud dressé en face du Tage, on avait vu paraître la corde au cou, le crucifix à la main, et mourir de la main du bourreau, dona Eleonor de Tavora, une femme! que son mari, ses fils, plusieurs de ses serviteurs avaient péri dans d'affreux tourments, et qu'enfin, attaché sur la roue, rompu vif, le duc d'Aveira était mort au milieu des tortures, et en remplissant la place du supplice de hurlements épouvantables (969). Certes, la philosophie dut condamner l'expulsion des Jésuites portugais, alors que cette expulsion se trouvait associée A TANT DE BARBARIE. Aussi Voltaire, Diderot, d'Alembert, s'empressèrent-ils de mêler leur voix au cri de réprobation qui s'éleva de toutes parts, et lorsque Voltaire s'apitoyait sur le sort du P. Malagrida, pauvre vieillard, mis en prison, puis sous prétexte d'hérésie, etranglé et brûlé par ordre de Pombal, Voltaire savait bien que sa pitié ne sauverait pas les Jésuites. » (Louis BLANC, *Révolution française*, t. Ier.)

CHAPITRE XV.

Les Jésuites chassés de France par madame de Pompadour.

« Au bruit de la chute des Jésuites dans une contrée lointaine, leurs ennemis s'étaient partout éveillés. On s'étonna en France de la facilité avec laquelle l'ordre avait suivi son arrêt. Le défaut de résistance enhardit l'inimitié. Jusqu'alors, la réputation d'habileté des révérends Pères avait été pour eux en France la plus puissante des protections : personne n'avait voulu ouvrir la brèche contre eux; mais lorsqu'on les vit se rendre sans combattre, lorsque la rupture d'une petite cour avec le Saint-Siége se fut bruyamment déclarée à leur occasion sans amener aucun trouble, sans avoir même causé une sensation profonde, il arriva ce qu'on remarque souvent dans les choses humaines : la probabilité du succès doubla le nombre des adversaires. Il ne fallait qu'une occasion, et, par une autre loi de l'humanité, l'occasion ne se fit pas longtemps attendre. La ruine des Jésuites de France devint inévitable. Une intrigue de cour l'avait préparée; un scandale public l'acheva.

« Il est très-vrai qu'après avoir tenté une négociation auprès des Jésuites, madame de Pompadour ne put s'entendre avec eux et résolut leur perte. Ici le témoignage de la favorite est trop précieux, il est rédigé en termes trop singuliers, il peint trop bien l'époque où il fut rendu pour qu'une simple transcription ne soit pas infiniment préférable à tous les commentaires. Il faut écouter madame de Pompadour. Ce sont des instructions données par elle-même à un agent secret envoyé à Rome. « Au commencement de « 1752, déterminée (par des motifs dont il « est inutile de rendre compte) à ne conserver « pour le roi que les sentiments de la re- « connaissance et de l'attachement le plus « pur, je le déclarai à Sa Majesté en la sup- « pliant de faire consulter des docteurs de « Sorbonne et d'écrire à son confesseur pour « qu'il en consultât d'autres, afin de trouver « des moyens de me laisser auprès de sa « personne (puisqu'il le désirait), sans être « exposée au soupçon d'une faiblesse que je « n'avais plus. Le roi, connaissant mon ca- « ractère, sentit qu'il n'y avait pas de retour « à espérer de ma part et se prêta à ce que « je désirais. Il fit consulter des docteurs, « et écrivit au P. Perusseau, lequel lui de- « manda une séparation totale : le roi lui

(969) SAINT-PRIEST, *Histoire de la chute des Jésuites*, p. 22.

« répondit qu'il n'était nullement dans le « cas d'y consentir, que ce n'était pas pour « lui qu'il désirait un arrangement qui ne « laissât point de soupçon au public, mais « pour ma propre satisfaction; que j'étais « nécessaire au bonheur de sa vie, au bien « de ses affaires; que j'étais la seule qui lui « osât dire la vérité si utile aux rois, etc. Le « bon Père espéra dans ce moment qu'il se « rendrait maître de l'esprit du roi, et répéta « toujours la même chose. Les docteurs « firent des réponses sur lesquelles il aurait « été possible de s'arranger, si les Jésuites « y avaient consenti. Je parlai dans ce temps « à des personnes qui désiraient le bien du « roi et de la religion; je les assurai que, si « le P. Perusseau n'enchaînait pas le roi par « les sacrements, il se livrerait à une façon « de vivre dont tout le monde serait fâché. « Je ne persuadai pas, et l'on vit en peu de « temps que je ne m'étais pas trompée. Les « choses en restèrent donc (en apparence) « comme par le passé jusqu'en 1755. Puis, « de longues réflexions sur les malheurs qui « m'avaient poursuivi même dans la plus « grande fortune, la certitude de n'être ja- « mais heureuse par les biens du monde, « puisque aucun ne m'avait manqué et que « je n'avais pu parvenir au bonheur; le dé- « tachement des choses qui m'amusaient le « plus, tout me porta à croire que le seul « bonheur était en Dieu. Je m'adressai au « P. de Sacy comme à l'homme le plus « pénétré de cette vérité, je lui montrai mon « âme toute nue; il m'éprouva en secret de- « puis le mois de septembre jusqu'à la fin « de janvier 1756. Il me proposa dans ce « temps d'écrire une lettre à mon mari, dont « j'ai le brouillon qu'il écrivit lui-même. « Mon mari refusa de me jamais voir. Le « Père me fit demander une place chez la « reine; pour plus de décence, il fit changer « les escaliers qui donnaient dans mon ap- « partement, et le roi n'y entre plus que par « la pièce de compagnie. Il me prescrivit une « règle de conduite que j'observai exacte- « ment; ce changement fit grand bruit à la « cour et à la ville, les intrigants de toutes les « espèces s'en mêlèrent; le P. de Sacy en fut « entouré, et me dit qu'il me refuserait les « sacrements tant que je serais à la cour. Je « lui représentai tous les engagements qu'il « m'avait fait prendre, la différence que l'in- « trigue avait mise dans sa façon de pen- « ser, etc. Il finit par me dire : *Que l'on s'était « trop moqué du confesseur du feu roi quand « M. le comte de Toulouse était arrivé au « monde, et qu'il ne voulait pas qu'il lui en « arrivât autant.* Je n'eus rien à répondre à « un semblable motif, et après avoir épuisé « tout ce que le désir que j'avais de remplir « mes devoirs put me faire trouver de plus « propre à le persuader de n'écouter que la « religion et non l'intrigue, je ne le vis plus. « L'abominable 5 janvier 1757 arriva, et fut « suivi des mêmes intrigues de l'année « d'avant. Le roi fit tout son possible pour « amener le P. Desmarêts à la vérité de la « religion : les mêmes motifs le faisant agir, « la réponse ne fut pas différente, et le roi, « qui désirait vivement de remplir ses de- « voirs de chrétien en fut privé, et retomba « peu après dans les mêmes erreurs dont on « l'aurait certainement tiré, si l'on avait agi « de bonne foi.

« Malgré la patience extrême dont j'avais « fait usage pendant dix-huit mois avec le « P. Sacy, mon cœur n'en était pas moins « déchiré de ma situation; j'en parlai à un « honnête homme en qui j'avais confiance, « il en fut touché et il chercha les moyens « de la faire cesser. Un abbé de ses amis, « aussi savant qu'intelligent, exposa ma « position à un homme fait ainsi que lui « pour la juger; ils pensèrent l'un et l'autre « que ma conduite ne méritait pas la peine « que l'on me faisait éprouver. En consé- « quence, mon confesseur, après un nouveau « temps d'épreuves assez long, a fait cesser « cette injustice, en me permettant d'appro- « cher des sacrements, et, quoique je sente « quelque peine du secret qu'il faut garder « (pour éviter des noirceurs à mon con- « fesseur), c'est cependant une grande con- « solation pour mon âme.

« La négociation dont il s'agit n'est donc « pas relative à moi, mais elle m'intéresse « vivement pour le roi, à qui je suis aussi « attachée que je dois l'être; ce n'est pas de « mon côté qu'il faut craindre de mettre des « conditions désagréables; celle de retourner « avec mon mari n'est plus proposable, puis- « qu'il a refusé pour jamais, et que par con- « séquent ma conscience est fort tranquille « à ce sujet, toutes les autres ne me feront « aucune peine; il s'agit de voir celles qui « seront proposées au roi, c'est aux personnes « habiles et désirant le bien de sa majesté à « en chercher les moyens.

« Le roi, pénétré des vérités et des devoirs « de la religion, désire employer tous les « moyens qui sont en lui pour marquer sa « obéissance aux actes de religion prescrits « par l'Église, et principalement Sa Majesté « voudrait lever toutes les oppositions qu'elle « rencontre à l'approche des sacrements. Le « roi est peiné des difficultés que son con- « fesseur lui a marquées sur cet article, et « il est persuadé que le Pape et ceux que Sa « Majesté veut bien consulter à Rome étant « instruits des faits, lèveront par leur conseil « et leur autorité les obstacles qui éloignent « le roi de remplir un devoir saint pour lui « et édifiant pour les peuples.

« Il est nécessaire de présenter au Pape et « au cardinal Spinelli la suite véritable des « faits, pour qu'ils connaissent et puissent « apporter remède aux difficultés qui sont « suscitées, tant pour le fond de la chose que « par les intrigues qui les suscitent. »

« Ici la marquise change de style sans en avertir le lecteur, et parle à la troisième personne comme César :

« Le roi a dans le cœur une amitié et une « confiance pour madame la marquise de Pom- « padour, qui fait la douceur et la tran- « quillité de sa vie; ces sentiments de Sa « Majesté sont totalement étrangers à ceux

« que la passion excite; l'on peut assurer « avec la vérité la plus pure, qu'il ne se « passe depuis quatre ans et plus, dans le « commerce du roi et de madame de Pompa- « dour, rien qui puisse être taxé de passion, « et, par conséquent, rien qui soit contraire à « la régularité des mœurs la plus exacte.

« Il y a quelques années que les disposi- « tions du roi et de madame de Pompadour « étant telles que l'on vient de les dépeindre, « avec la ferme résolution des deux parties « de les maintenir dans cet état, le roi écrivit « à son confesseur, qui alors était le P. Pe- « russeau, qu'il désirait approcher des sacre- « ments; ce confesseur lui répondit qu'il ne « pouvait pas prêter son ministère aux dé- « sirs du roi, à moins qu'il n'éloignât de lui « madame de Pompadour, objet, selon le con- « fesseur, de scandale. Le roi répliqua au con- « fesseur que madame de Pompadour n'étant, « ni par sa conduite ni par sa volonté, une « occasion de péché pour lui, il ne voulait « pas sacrifier le bonheur de sa vie et de sa « confiance, puisque dans le fond madame de « Pompadour n'était pas une raison véri- « table pour lui de péché. Le confesseur « persista, et le roi n'approcha point des « sacrements. Telle est la situation de la « conscience du roi; depuis ce temps le P. « Desmarêts a succédé au P. Perusseau dans « la charge de confesseur; plus borné que « son prédécesseur, et entouré de même que « lui des personnes qui, voulant éloigner « madame de Pompadour de la cour, lui font « entrevoir du déshonneur à donner l'ab- « solution au roi, il suit les mêmes prin- « cipes. »

. . . . . .

« Restait cependant un obstacle plus sé- rieux à surmonter, c'était la résistance du roi. Il y avait dans Louis XV un singulier mélange d'impressions diverses et d'habitu- des contradictoires. Il avait été élevé dans le respect des Jésuites, mais ce respect n'était pas exempt de crainte. Les vieilles accusations de régicide n'avaient pas fait une médiocre impression sur son esprit ti- mide. A l'exemple de tous ses prédécesseurs depuis Henri IV, il voyait dans le maintien d'un confesseur jésuite près de sa personne non-seulement une bienséance morale, mais une garantie matérielle; en un mot, se brouiller avec les Pères lui semblait ha- sardé et même dangereux. Il était d'ailleurs convaincu de leur aptitude à l'enseigne- ment, mais ce motif d'utilité générale tou- chait peu l'âme égoïste d'un tel prince; le soin de sa sûreté l'occupait bien autrement. Né sur le trône, objet de l'adulation dès l'âge de cinq ans, arraché à la mort au bruit des acclamations publiques, déclaré le bien- aimé de son peuple, Louis XV avait mis un prix immense à sa propre vie; il était d'ail- leurs petit-fils de Louis XIV, et ne l'était pas en vain : comme son aïeul, mais non pas avec la même force d'âme, il se croyait d'une nature supérieure au reste des mor- tels. Telle était l'éducation de Versailles : Louis XV pensait très-franchement, très- sincèrement, de la meilleure foi du monde, que le dévouement des rois à la religion et à ses ministres rachetait suffisamment leurs faiblesses et les maintenait dans une sphère séparée de la foule des pécheurs. « Vous serez damné, » dit-il un jour à Choi- seul. Le duc se récria, et prit la liberté de faire observer à Sa Majesté qu'après un jugement si sévère, on pouvait aussi trem- bler pour elle; que, placée si fort au-des- sus du reste des hommes, elle avait de plus que ses sujets le tort du scandale et le dan- ger de l'exemple. « Nos situations sont bien « différentes, reprit le roi ; je suis l'oint du « Seigneur. » Pour mieux expliquer sa pensée, il fit entendre au duc que Dieu ne permettrait pas sa damnation éternelle, si, comme roi, il soutenait la religion catholi- que. Poussant plus loin et trop loin peut- être les commentaires des paroles royales, Choiseul prétend qu'à cette condition, Louis XV croyait pouvoir, en sûreté de conscience, se livrer à toutes ses faiblesses. « Le roi, ajoute-t-il, était instruit de sa re- « ligion comme une tourière de Sainte- « Marie. On ne pouvait l'en entendre parler « sans dégoût, et ce qui est incroyable, ce « que je ne crois que parce qu'il me l'a dit, « c'est qu'il ne s'est déterminé à s'allier « avec la maison d'Autriche que dans l'in- « tention, bien mal digérée, d'anantir le « protestantisme après avoir écrasé le roi de « Prusse. » La résistance de Louis XV eût été insurmontable, si la légèreté de son ca- ractère n'avait dominé les préjugés de son éducation. Madame de Pompadour, et le duc de Choiseul pour plaire à cette favo- rite, circonvinrent le monarque ; ils lui montrèrent les parlements et le peuple ani- més contre les Jésuites, ils lui donnèrent la peur d'une nouvelle Fronde. Placé entre deux extrémités, le roi en vint à adopter celle qu'on lui présentait comme la moins périlleuse. Choiseul le mit dans l'alterna- tive de l'expulsion des Jésuites ou du ren- voi des parlements. Louis XV n'était pas encore préparé à ce coup d'État. La sup- pression de l'ordre lui sembla plus facile. » (Alexis de Saint-Priest, *Histoire de la chute des Jésuites.*)

CHAPITRE XVI

Les Jésuites chassés d'Espagne.

« Deux ans après, ce fut le tour de l'Es pagne. Ici une obscurité impénétrable en veloppe encore les causes de la mesure. Jamais motif plus léger n'amena un résultat plus décisif. Le nom donné par l'histoire à cet événement en démontre la frivolité : on le nomme *l'émeute des chapeaux*. On portait alors à Madrid de grands chapeaux à lon- gues ailes, semblables à celui que Beaumar- chais donne à Basile. Dans l'ardeur de ré- forme qui alors s'appliquait aux petites choses comme aux grandes, Charles III voulut les supprimer. Il y était d'ailleurs autorisé par les nombreux abus qui résul- taient de cette coiffure, jointe à l'usage de grands manteaux. Le ministre Squillace

voulut défendre les *capas* et les *chambergos;* mais ce ministre était napolitain : les Espagnols ne voulurent pas obéir, ils se révoltèrent. Squillace fut assiégé dans sa maison, qui s'écroula sous mille bras; le ministre n'échappa à la mort que par la fuite. En vain les gardes wallones marchèrent contre le peuple, en vain le roi lui-même harangua les séditieux du haut d'un balcon ; ni la force armée ni la majesté royale ne parvinrent à apaiser le tumulte : seuls, les Jésuites y réussirent avec tant de facilité QU'ON LES ACCUSA D'AVOIR FOMENTÉ L'ÉMEUTE (970). Le roi le crut et ne l'oublia pas. . .

. . . . . .

« Le souvenir de cette émeute s'effaçait rapidement. En effet, depuis le 27 mars 1766 jusqu'au 2 avril 1767, à force d'être impunie, elle fut oubliée, et personne ne songeait plus ni aux causes ni aux suites de ce mouvement, lorsqu'au moment où l'Espagne et l'Europe s'y attendaient le moins, un décret royal parut, qui abolissait l'institut des Jésuites dans la Péninsule et les chassait de la monarchie espagnole. . .

. . . . . .

« La procédure contre les Jésuites dura un an, elle s'instruisit dans un profond silence ; jamais secret ne fut mieux gardé. C'est le chef-d'œuvre de la discrétion espagnole. Choiseul lui-même ne fut averti qu'un instant avant la publication de l'édit. Le comte d'Aranda craignait sa légèreté, ses indiscrétions avec les courtisans et les femmes. Pour mieux assurer son ouvrage, il ne négligea aucune précaution; il s'appliqua surtout à endormir la cour de Rome. Le roi et le ministre n'admirent à leur confidence que don Manuel de Ronda, membre du conseil, jurisconsulte habile et ancien agent d'Espagne à Rome. Quant à Moniño et Campomanès, magistrats très-influents, d'Aranda conférait avec eux par des moyens singuliers et presque romanesques ; tous deux se rendaient séparément, à l'insu l'un de l'autre, dans un lieu écarté, une espèce de masure. Là ils travaillaient seuls, et ne communiquaient ensuite qu'avec le premier ministre. Le comte recueillait leurs avis, les transcrivait lui-même ou chargeait de ce soin de jeunes pages, des enfants dont on ne pouvait se méfier. Jamais les ordonnances, les mémoires relatifs aux Jésuites n'ont passé par les bureaux de son ministère. Lui-même portait les diverses expéditions au roi et n'admettait en tiers ni Moniño, ni Campomanès, il contenait d'un mot leur amour-propre en leur déclarant qu'il voulait être le maître, et que cela était juste, parce qu'il jouait sa tête.

« Tenace, inflexible, fort de sa volonté, fort de son courage, d'Aranda alla droit au but. Par ses conseils, Charles III ne consulta point le Pape et lui annonça l'expulsion des Jésuites comme un fait accompli. Il n'y eut ni ambassade extraordinaire, ni démarches inusitées. Un simple courrier porta à Clément XIII une lettre autographe, et dans le même moment, une pragmatique publiée par ordre du roi supprimait la Société dans toute la monarchie espagnole. D'après cette pragmatique, un ex-Jésuite ne peut rentrer en Espagne sous aucun prétexte; toute correspondance avec ce pays lui est interdite sous les peines les plus graves. Défense expresse est faite aux autorités ecclésiastiques, de permettre en chaire aucune allusion à l'événement présent ; les Espagnols de toutes les classes sont tenus de garder sur ce sujet le silence le plus absolu. Toute controverse, toute déclamation, toute critique et même toute apologie du nouveau règlement sera réputée crime de lèse-majesté, *parce qu'il n'appartient pas aux particuliers de juger et d'interpréter les volontés du souverain.*

« Les ordres de la cour furent exécutés sur-le-champ. Le 2 avril 1767, le même jour, à la même heure, en Espagne, au nord et au midi de l'Afrique, en Asie, en Amérique, dans toutes les îles de la monarchie, les gouverneurs généraux des provinces, les alcades des villes, ouvrirent des paquets munis d'un triple sceau. La teneur en était uniforme : sous les peines les plus sévères, on dit même sous peine de mort, il leur était enjoint de se rendre immédiatement, à main armée, dans les maisons des Jésuites, de les investir, de les chasser de leurs couvents, et de les transporter comme prisonniers dans les vingt-quatre heures à tel port désigné d'avance. Les captifs devaient s'y embarquer à l'instant même, laissant leurs papiers sous le scellé, et n'emportant qu'un bréviaire, une bourse et des hardes. . . . . .

. . . . . .

« Il faut en convenir, l'arrestation des Jésuites et leur embarquement se firent avec une précipitation nécessaire peut-être, mais BARBARE. Près de six mille prêtres de tous les âges, de toutes les conditions, des hommes d'une naissance illustre, de doctes personnages, des vieillards accablés d'infirmités, privés des objets les plus indispensables, furent relégués à fond de cale et lancés en mer sans but déterminé, sans direction précise. Après quelques jours de navigation, ils arrivèrent devant Civita-Vecchia. . . . . .

. . . . . .

« Le commandant espagnol, bravant les faibles défenses du Pape pouvait débarquer de force, mais il s'en abstint et cingla vers Livourne et Gênes. Là un nouveau refus accueillit ces malheureux. La diplomatie entama des négociations qui échouèrent. Quel parti prendre? Restait l'île de

(970) Telle est la grande cause de la suppression des Jésuites en Espagne. Ce seul fait donne une idée de l'intelligence des gouvernements au XVIII^e^ siècle, et de la décadence de la monarchie de Charles-Quint

Corse. Nous l'occupions alors; le roi d'Espagne pria Choiseul d'ouvrir cet asile aux fugitifs. Marbeuf, commandant français, s'y opposa, parce que l'île était dénuée de toutes ressources; à peine y avait-il la place nécessaire pour l'armée d'occupation; de villes, nulle part, de villages, presque point; partout des rochers stériles et des repaires de brigands. Les troupes elles-mêmes tiraient leur subsistance du dehors. L'envoi de quelques vaches maigres ou de quelques chèvres n'était qu'un effet de la courtoisie de Paoli. La pénurie était telle que l'entretien de trois mille hommes coûtait à la France un million par an outre la solde. Marbeuf ne pouvait recevoir un surcroît de deux mille cinq cents Jésuites, il s'y refusa; Choiseul le soutint. Charles III s'en irrita; enfin, vaincu par les instances du roi d'Espagne, ne voulant pas le mécontenter pour des moines, Choiseul ordonna leur débarquement en Corse. Ce fut ainsi qu'après avoir erré pendant six mois sur les mers, sans secours, sans espérance, accablés de fatigue, décimés par la maladie, ... les Jésuites espagnols trouvèrent dans des casemates un asile misérable et un sort peu différent de leur détresse. » (Alexis DE SAINT-PRIEST, *Histoire de la chute des Jésuites*).

CHAPITRE XVII.

Conséquences anticatholiques de la suppression des Jésuites — Le joséphisme — Les lois léopoldines. — Le synode de Pistoie.

« La suppression des Jésuites fut suivie presque partout de *réformes* (971), dans les principes et la discipline de l'Eglise. Léopold, grand duc de Toscane, essaye le premier ce qu'on peut oser contre Rome. Il est secondé par Scipion Ricci, évêque de Pistoie et de Prato. L'empereur d'Allemagne, Joseph II, qui n'est plus contenu par sa pieuse mère, Marie-Thérèse, exécute les plans hardis qu'il avait médités depuis longtemps. Il commence par donner, dans ses Etats d'Allemagne et d'Italie, beaucoup de latitude à la liberté de parler et d'écrire sur les matières religieuses; il défend la publication de toute bulle, bref, décret ou autre écrit émané de la cour de Rome, sans la sanction du gouvernement; il soumet tous les ordres monastiques à la juridiction des évêques; il arrête la réception des novices jusqu'à nouvel ordre; il déclare les colléges des missions et les séminaires soustraits à la dépendance du Saint-Siége; il prétend disposer de tous les siéges épiscopaux et bénéfices de la Lombardie; il soumet tous les évêques à un serment de fidélité, avec promesse de ne pas machiner contre l'Etat, et de révéler les machinations qui parviendraient à leur connaissance; il diminue beaucoup les franchises des lieux saints; il supprime un grand nombre de couvents et de congrégations entières, il met des bornes à la censure des livres de la part de l'autorité ecclésiastique; il règle la discipline extérieure des églises; il ordonne de veiller sur l'éducation des juifs, et il abolit la plupart des distinctions humiliantes auxquelles ils étaient assujettis; il fait punir le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, comme persécuteur, perturbateur, brouillon et ennemi des principes, ainsi que deux évêques, des ex-Jésuites et d'autres ecclésiastiques qui avaient sévi contre le directeur du séminaire de Moravie, sous prétexte de jansénisme; il fait supprimer la bulle *In cœna Domini;* il établit la tolérance de toutes les sectes chrétiennes dans ses Etats; enfin, il défend de recourir à Rome pour obtenir des dispenses de mariage que les évêques distribueront aux fidèles, selon le droit qu'ils en ont, dit l'empereur, et qu'ils exerçaient primitivement.

« Après avoir fait présenter d'inutiles réclamations par son légat, sur les entreprises de Joseph II, Pie VI se décide à se rendre à Vienne, afin de toucher l'empereur. Il ne retire presque aucun fruit de son voyage. Joseph II se préparait à porter des coups bien funestes à la puissance pontificale, lorsqu'il en fut détourné par la révolution qui éclata dans les Pays-Bas autrichiens.

« Dans les mêmes circonstances, l'évêque Scipion Ricci, aidé de deux cent trente-quatre prêtres et théologiens, travaillait, dans le synode de Pistoie, à la *réforme* de l'Eglise de Toscane. Ce concile fut divisé en sept sessions, pendant lesquelles on forma, sur les sacrements et leur administration, des décrets que quelques-uns de l'assemblée refusèrent de souscrire, parce qu'ils avaient cru y remarquer des nouveautés dangereuses, mêlées à l'ancien enseignement de l'Eglise. Le Pape fulmina contre ces décrets la bulle *Auctorem fidei.*

« L'année qui suivit la tenue du concile de Pistoie, Léopold assembla tous les évêques toscans à Florence, afin de leur faire préparer les matières qui devaient être traitées dans le prochain concile national. On adopte, dans cette assemblée, un projet de *réforme* en quatre articles, concernant, 1° la réformation des bréviaires et du Missel; 2° la traduction du Rituel en langue vulgaire; 3° la préséance des curés sur les chanoines; 4° la déclaration que l'institution des évêques est de droit divin. De trois archevêques et quatorze évêques qui composaient la commission ecclésiastique de Florence, quatre évêques seulement donnèrent leur assentiment aux projets du grand duc, qui témoigna ouvertement son ressentiment, et fit dissoudre l'assemblée. Alors Léopold

(971) On sait ce que les rationalistes entendent par le mot de *réforme*. Luther, ce moine débauché, ne demandait-il pas la *réforme?* Calvin, ce tyran sanguinaire, n'était-il pas un *réformateur?* Henry VIII et Elisabeth, ces bourreaux couronnés, ne voulaient-ils pas *réformer* l'Eglise? Les hommes du 24 février eux-mêmes ne proclamaient-ils pas l'avènement du socialisme au cri de : « Vive la *réforme?* »

continue tranquillement ses réformes, et soutient les lois qu'il a déja publiées, en se réglant en toutes choses, d'après les réformes que l'empereur, son frère, avait opérées à Vienne : il abolit la nonciature comme juridiction ecclésiastique dans ses Etats, défend tout appel au Saint-Siége, supprime toute relation de dépendance entre les religieux de ses Etats et leurs supérieurs à l'étranger; maintient en son entier le droit de présenter à chaque vacance de siége quatre sujets, dont trois pour la forme, et le quatrième que le Pape devait instituer évêque; il surveille l'exacte observation du *regium exsequatur* pour les écrits de Rome, et ne permet pas d'excommunier ses sujets sans son approbation particulière. L'inquisition avait été abolie cinq ans auparavant, et depuis lors, les tribunaux ordinaires jugèrent les causes des prêtres comme celles des laïques.

« Cependant les innovations de l'empereur Joseph II avaient rencontré, dans les Pays-Bas, l'opposition la plus forte qui produisit à la fois la révolte ouverte des provinces et l'expulsion des Autrichiens. La mort de Joseph II ayant appelé sur le trône d'Allemagne le grand duc Léopold, ce nouvel empereur, forcé de céder aux circonstances, adopta des maximes plus modérées, remit tout comme avant le règne de son frère, et par là, réussit à ramener le calme.

« Dès le départ de Léopold, les peuples de Toscane abolirent les réformes de l'évêque de Pistoie. » (Emilien Lavigne, *Précis de l'histoire de l'Eglise.*)

CHAPITRE XVIII.

La suppression des Jésuites, préluae au mouvement révolutionnaire.

« L'opposition philosophique et religieuse avait donc remporté la victoire. L'anéantissement de cette société (972), d'un seul coup et sans préparation, de cette société qui avait fait sa principale œuvre de l'instruction de la jeunesse, DEVAIT NÉCESSAIREMENT ÉBRANLER LE MONDE CATHOLIQUE JUSQUE DANS SES PROFONDEURS, jusque dans la sphère où se forment les nouvelles générations. Les boulevards extérieurs ayant été pris, l'attaque du parti victorieux contre la forteresse intérieure devait commencer avec encore plus d'énergie. LE MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE S'ACCRUT DE JOUR EN JOUR, la défection des esprits se propagea avec rapidité; quel espoir restait-il, lorsqu'on vit, à cette époque, la fermentation éclater, même dans l'empire dont l'existence et la puissance étaient le plus intimement liées avec les conquêtes de la restauration catholique, en Autriche? DE TELS PROGRÈS N'ÉTAIENT-ILS PAS LES SYMPTOMES D'UN BOULEVERSEMENT GÉNÉRAL? » (Léopold Ranke [973]), *Histoire de la papauté pendant les* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles.*)

CHAPITRE XIX.

Etat social au XVIII^e^ *siècle. — Les Actrices.*

« Si tu vivais à Paris, et que les mœurs des filles de spectacle te fussent connues, tu ne condamnerais plus les Romains de ne point en souffrir dans leurs spectacles. Tu te récries sur trois cents courtisanes qui sont à Rome, et sur la dureté qu'il y a de priver des hommes du bonheur d'être pères, pour leur rendre la voix plus belle et suppléer par là au défaut de chanteuses. Je n'approuve point ces coutumes; mais je soutiens qu'elles sont moins pernicieuses à l'Etat que les filles de spectacle. Deux danseuses, ou deux chanteuses dans les chœurs, causent plus de trouble et de scandale, font plus faire de banqueroutes aux marchands, de dettes aux seigneurs, et de filouteries aux enfants de famille, que les trois cents courtisanes dont tu te plains. En approfondissant ce que je dis, il sera aisé d'en connaître la vérité.

« Qui sont les gens qui fréquentent les filles publiques de la rue Longare et de la Séréna? Peu de personnes en état de faire une certaine dépense, et nées dans un rang distingué s'abaissent jusqu'au point de se laisser entraîner à de pareils excès. S'ils voient de ces sortes de femmes, le commerce qu'ils ont avec elles n'est point de durée, et *ne peut porter préjudice à leur honneur*, ni à leur bourse. Le peuple, les gens d'une naissance obscure, quelques bourgeois débauchés peuvent tomber dans leurs piéges; encore le cas n'arrive-t-il pas souvent. L'horreur qu'inspire le métier infâme des courtisanes, est un préservatif contre leurs attraits et leurs charmes. L'idée que le public a de leur caractère les rend moins pernicieuses à la société. L'on hait ordinairement le vice qui ne sait pas se couvrir des apparences de la vertu. La feinte et l'artifice sont les talents dans lesquels les filles de spectacle excellent.

« Leur profession les met à même de voir bonne compagnie; elles savent, sous un maintien déguisé et un air de modestie, couvrir un cœur dévoré de l'amour des richesses, et dépouillé des sentiments de la vertu, qu'elles regardent comme une gêne importune. Elles ont des manières aimables; le vice, chez elles, est semblable à un ser-

(972) Personne n'ignore le caractère du livre publié par le P. Theiner sur la suppression de la Compagnie de Jésus. Parmi les nombreuses réponses faites à cet étrange ouvrage, nous devons citer en première ligne celle qui a été publiée par M. Jules Barbey d'Aurevilly dans le *Pays* (mars 1853). Elle est pleine de franchise et de vigueur et très-supérieure à la réfutation de M. l'abbé Maynard, donnée par la *Bibliographie catholique*, réfutation qui s'arrête constamment à la superficie de la question et ne va pas au fond des choses. En général, les revues catholiques laissent beaucoup à désirer quand il s'agit de réfuter les publications hétérodoxes ou les livres qui peuvent servir la cause du rationalisme. Elles ont bien autre chose à faire!

(973) Il ne faut pas confondre Léopold Ranke avec le célèbre exégète Frédéric Ranke, auteur d'une apologie scientifique de l'authenticité du *Pentateuque.*

pent caché dans une corbeille de fleurs. Ceux qu'un long usage a rendus savants dans leurs maximes, ne se laissent point toucher à ces appas extérieurs ; ils connaissent trop le fond de leur cœur, pour être la dupe de leurs artifices ; mais un nombre de jeunes gens sans expérience, de vieillards sans jugement, donnent dans les piéges qu'on leur tend. Ils sont d'autant plus difficiles à éviter, que ces sortes de femmes savent prendre le caractère qu'elles veulent. Protée ne sut pas se déguiser sous un plus grand nombre de différentes formes qu'une fille de l'Opéra.

« A-t-elle envie de duper un vieillard, elle affecte pour tous les jeunes gens un mépris souverain ; elle se récrie sur l'imprudence des femmes qui s'abandonnent à l'indiscrétion d'un étourdi ; elle loue la prudence d'un homme d'un certain âge ; elle proteste qu'elle ne pourrait être sensible que pour quelqu'un dont les années eussent mûri le jugement.

« Veut-elle plaire au contraire, à quelque petit maître, quiconque a passé trente ans est pour elle un objet de plaisanterie ; la jeunesse a seule le droit de charmer. Comment peut on aimer un vieillard ? quel goût trouve-t-on dans un amant sexagénaire ? Elle danse, elle chante, elle folâtre ; on dirait que les ris et les jeux ont fixé leur séjour auprès d'elle.

« Si elle tourne les yeux du côté d'un riche partisan, c'est encore un manége différent : elle affecte de mépriser quiconque n'est pas riche. « A quoi sert, dit-elle à un « fermier général dont elle tire des sommes, « l'amitié des jeunes seigneurs ? A perdre une « femme de réputation, et à la ruiner, loin « de pouvoir lui donner de quoi vivre. Une « personne sensée peut-elle aimer un homme « parce qu'il voit le roi, qu'il est colonel, « qu'il fait une révérence de bonne grâce ? « Je vous jure, ajoute-t-elle, qu'on est bien « plus sensible aux bonnes manières d'un « homme qui sait donner à propos, et procurer une aisance nécessaire au bonheur « de la vie. »

« Tu vois combien il est difficile d'éviter d'être trompé par ces dangereuses syrènes. Elles ont de plus grands avantages que celles de la fable, qui ne séduisaient que par l'ouïe : celles-ci charment par les oreilles (974) et par les yeux (975). Lorsqu'un mortel a été assez malheureux pour tomber dans les piéges de ces enchanteresses, il est perdu, et renfermé dans un labyrinthe dont il ne sort plus : l'adresse, la fourberie, les faux serments, la feinte, le désespoir simulé, la fausse assurance d'une tendresse éternelle, sont des détours dans lesquels il ne saurait se retrouver.

« Le talent de retenir un cœur dans ses chaînes est réservé aux filles de théâtre. Aperçoivent-elles que la jouissance et la tranquillité rendent leurs amants moins empressés ? elles savent leur donner à propos de la jalousie ; mais la dose en est si bien composée, qu'elles ne craignent point que le dépit fasse ce que l'inconstance aurait pu faire. Croient-elles que leurs amants soupçonnent leur fidélité, aussitôt elles se noient dans les larmes, les serments les plus forts deviennent les garants de leur tendresse : pour peu qu'elles voient que leurs pleurs ne font pas l'effet qu'elles en espéraient, elles se livrent au désespoir ; on dirait que leurs jours ne sont pas assurés, et qu'on doit se défier de la fureur qui les anime. Un amant ne peut résister aux marques d'une passion si violente ; il revient aisément, avoue qu'il a tort, et joint de nouvelles chaînes aux premières.

« Les filles de spectacle excellent encore dans l'art de ruiner leurs amants par les présents qu'elles en exigent : c'est une science qu'elles possèdent en perfection. Elles ont fait de leurs rapines un art qui a ses règles ; les vieilles chanteuses des chœurs sont les professeurs qui enseignent aux nouvelles venues ses préceptes et ses maximes. Lorsqu'elles veulent un diamant, un habit, une coiffure de dentelle d'Angleterre, elles vantent adroitement quelqu'un de ces bijoux ou de ces nippes, qu'elles ont vus à une de leurs amies. « M. le marquis « de...., disent-elles, a fait présent à la Ner« mance d'un diamant, et M. le comte de.... « a donné à la Campoursi un habit superbe. « Ces femmes sont en vérité bien heureuses : « je ne sais pas si c'est leur fidélité qu'on « récompense ; mais je crois que si leur ten« dresse n'était payée qu'au juste prix, leurs « amants seraient dispensés de faire ces pré« sents. »

« Un homme amoureux, et qui craint souvent d'être déplacé, comprend aisément toute la force de ce discours : il envoie le lendemain un habit pareil à celui de la Campoursi ; et ce second habit occasionne le don d'un autre à toutes les filles de l'Opéra ; il semble que ce soit une taxe générale qu'elles aient chacune imposée à leurs amants. Cependant la dépense qu'ils font ne les assure pas du cœur de ces créatures. Elles reçoivent de toutes mains : quand elles trouvent l'occasion favorable, leur vertu ne s'effarouche pas. Elles prennent grand soin que ces sortes d'aventures soient cachées à leurs adorateurs ; elles ne voudraient pas manquer un gain lorsqu'elles sont assurées du secret ou qu'elles croient l'être : leur marché est bientôt conclu.

« Tu vois que les courtisanes de Rome ne remuent pas de pareils ressorts : le ma qu'elles font toutes ensemble ne saurait être égal aux éclats et aux voleries d'une seule fille de l'Opéra de ce pays. Heureux ceux qui fuient avec soin la connaissance de ces pernicieuses enchanteresses, et dont les mœurs pures ne sont pas souillées par leur commerce ! » (*Lettres juives.*)

(974) Le chant. (*Lettres juives.*)

(975) La danse. (*Lettres juives.*)

CHAPITRE XX.

Etat social au XVIII^e^ *siècle. — Triste situation des filles pauvres dans les grandes villes.*

« Dans des nations corrompues, et surtout dans les grandes villes, qui sont communément des sentines infectées par le vice, à combien de dangers la dépravation des mœurs et le défaut d'une éducation solide n'exposent-ils pas la fille de l'homme du peuple ? Pour peu que la nature lui ait donné d'appas, elle semble destinée à être sacrifiée au vice opulent, et à devenir la victime de la prostitution. L'indigence, la paresse, la vanité, l'exemple, tous les discours qu'elle entend, l'invitent à chercher dans la débauche une subsistance plus commode que celle que lui procurerait le travail de ses mains. Dépourvue de principes et des sentiments de décence et d'honneur, elle se trouve sans défense au milieu d'une foule de séducteurs conjurés à sa perte : au lieu de rencontrer dans ses parents des appuis contre la séduction, ceux-ci, ô crime ! ô horreur ! quelquefois, pour se tirer de la misère, consentiront eux-mêmes à la livrer à quelque libertin riche et puissant, qui, après lui avoir ouvert la carrière déshonorante du vice, l'abandonne à la honte et à l'espèce de nécessité de persister dans le déréglement. A quel point la débauche ne doit-elle pas dépraver l'opinion et endurcir les cœurs de tant de gens que l'on voit faire trophée des victoires infâmes qu'ils remportent sur l'innocence séduite, rendue malheureuse et méprisable pour toujours ? Que penser des lois qui laissent sans châtiment des séducteurs aussi cruels que les assassins les plus déterminés ? Est-il un crime plus propre à exciter des remords, que celui qui plonge de gaieté de cœur l'innocence dans l'opprobre et dans l'infortune ? Est-il enfin un préjugé plus absurde et plus cruel que celui qui condamne à une infamie perpétuelle tant de faibles créatures qu'on a trompées, tandis que les auteurs de leurs fautes osent se vanter ouvertement de leurs triomphes odieux ? » (*Système social.*)

CHAPITRE XXI.

Etat social au XVIII^e^ *siècle. — L'éducation des femmes.*

« La portion la plus aimable de l'espèce humaine, celle que la nature semble avoir créée pour tempérer la rudesse de l'homme, pour rendre ses mœurs plus douces, et son âme plus sensible, est celle qui cause souvent les plus grands ravages dans la société. Par la manière dont, en tout pays, les femmes sont élevées, on ne paraît se proposer que d'en faire des êtres qui conservent jusqu'au tombeau la frivolité, l'inconstance, les caprices et la déraison de l'enfance ; les hommes semblent oublier qu'elles sont faites pour contribuer à leur félicité la plus réelle et la plus durable ; la politique ne les compte pour rien dans la société.

« Dans toutes les contrées de la terre, le sort des femmes est d'être tyrannisées. L'homme sauvage fait une esclave de sa compagne, et porte le dédain pour elle jusqu'à la cruauté. Pour l'Asiatique voluptueux et jaloux, les femmes ne sont que les instruments lubriques de ses plaisirs secrets. Dans tout l'Orient, séquestré de la société, réduit en captivité par des tyrans inquiets, ce sexe aimable languit dans l'obscurité, et végète dans une inutilité aussi longue que la vie. L'Européen, au fond, malgré la déférence apparente qu'il affecte pour les femmes, les traite-t-il d'une façon plus honorable ? En leur refusant une éducation plus sensée, en ne les repaissant que de fadeurs et de bagatelles, en ne leur permettant de s'occuper que de jouets, de modes, de parures, en ne leur inspirant que le goût des talents frivoles, ne leur montrons-nous pas un mépris très-réel, masqué sous les apparences de la déférence et du respect ?

« Quels fruits avantageux la société peut-elle attendre de l'éducation que, parmi nous, l'on donne aux jeunes filles d'une classe relevée ? Comment des mères vaines et dissipées, et souvent capables d'intrigues criminelles, pourraient-elles apprendre à leurs élèves les règles de la sagesse, de la modestie et de la pudeur ? Ces mères insensées leur donnent-elles des leçons de retenue, de prudence et d'économie ? Non, sans doute : elles éloigneront d'auprès d'elles des témoins incommodes de leurs propres dérangements ou de leur déraison ; l'éducation de leurs filles sera abandonnée à des mercenaires ignorantes, vicieuses, crédules, superstitieuses. Est-ce donc là le moyen de former des citoyennes, des mères de famille, des épouses capables de mériter l'estime et de fixer le cœur d'un époux ?

« De la musique, de la danse, de la parure, du maintien, voilà communément à quoi se borne l'éducation d'une jeune personne destinée à vivre dans le grand monde ; sur quoi il est bon d'observer les contradictions frappantes dont cette éducation est accompagnée. La religion défend à une fille d'aimer le monde et de chercher à lui plaire ; tandis que, d'un autre côté, tout ce que ses parents lui enseignent ou lui font apprendre, a pour objet de plaire au monde. On fait consister son honneur dans la réserve, la pudeur, la décence, et surtout dans la conservation de son innocence ; tandis que, d'un autre côté, le goût de la parure et de la coquetterie qu'on lui inspire, semble l'exciter à se défaire de toute réserve, et de cette innocence qu'on lui avait montrée comme son plus grand trésor, comme le plus bel ornement du jeune âge. Instruite de cette manière, une fille dépourvue d'expérience par l'ordre de ses parents, est unie sans examen à un homme qui lui est totalement inconnu, qui ne l'aime point, dont l'indifférence et les mauvais procédés la porteront bientôt peut-être à se consoler par la dissipation et l'inconduite de ses chagrins habituels. » (*Système social.*)

CHAPITRE XXII.

Etat social au XVIII^e siècle. — Les apologistes.

« On le sait, le zèle de la défense répondit à l'ardeur de l'attaque; mais il n'y eut pas même un éclat des deux côtés. La religion, il est vrai, eut de nombreux et de puissants organes, et la guerre fut soutenue par eux avec un dévouement véritable, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Hollande; certes, ni le talent ni la science ne manquèrent aux défenseurs du christianisme; il nous suffit, pour le prouver, d'en appeler aux *Lettres de quelques Juifs portugais, à M. de Voltaire*, par l'abbé Guénée, et aux seize volumes du docteur Lilienthal, intitulés : *La bonne cause de la révélation.* Mais s'il n'est pas dans la littérature des temps de livre plus spirituel que le premier, plus savant que le second, les doctrines qu'exposèrent l'un et l'autre, et en général les défenseurs de la religion, furent loin de prévaloir; or, ce ne fut pas la faute de la religion si elle fut si mal jugée; sa cause ne fut pas exposée comme elle devait l'être; elle ne le fut ni avec assez d'autorité, ni avec assez de méthode, ni avec assez de suite; elle ne le fut pas selon les besoins du temps (976). » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

HUITIÈME PARTIE.

Résultats intellectuels, moraux et religieux

DU XVIII^e SIECLE.

CHAPITRE I^er.

Portrait du vrai philosophe.

LE RATIONALISTE. — « Le XVIII^e siècle, — M. Pierre Leroux et beaucoup d'autres l'ont prouvé surabondamment, — a été le triomphe définitif de la raison, de la moralité humaine, de la tolérance et de la liberté. Les fautes des hommes qui ont travaillé à cette grande œuvre disparaissent dans leur gloire.

L'APOLOGISTE. — Un écrivain rationaliste du XVIII^e siècle a tracé un portrait des devoirs du philosophe. Nous allons bientôt le comparer avec les faits.

« Le véritable philosophe est un homme qui, connaissant le prix de la sagesse et les dangers de la folie, pour son bonheur propre et celui des autres, travaille à chercher la vérité. Cela posé, appliquons à la philosophie la règle générale qui doit être établie pour juger sainement des hommes et de leur conduite; voyons si elle est vraiment utile, voyons si elle procure des avantages réels à celui qui la possède et à ceux qui en recueillent les fruits.

« Si l'habitude de méditer, si les sciences et les arts ne servaient qu'à faire imaginer des systèmes stériles, à raffiner sur des plaisirs passagers et souvent dangereux, à nourrir le luxe, à favoriser la mollesse, à repaître l'oisiveté, quel cas pourrait-on en faire? Quelle estime devrions-nous à ceux qui s'en occupent? Quelle reconnaissance la société doit-elle à des hommes qui n'emploient les forces de leur esprit qu'à des recherches laborieuses, qui ne conduisent à rien? Les connaissances humaines pour mériter notre estime, doivent avoir des objets nobles, utiles, étendus; c'est son propre bonheur, c'est celui de ses associés, c'est le bien-être de toute l'espèce humaine, que l'ami de la sagesse doit se proposer. C'est en pesant les folies des hommes dans la balance de la raison, qu'il apprend à s'en défendre lui-même, qu'il peut procurer le calme à son cœur, qu'il peut mettre des bornes à ses désirs, qu'il se détrompe des objets que le vulgaire poursuit aux dépens de son repos, de sa vertu et de sa félicité.

. . . . . .

Il ne doit point affecter de singularité. — « Il n'est point de préjugé plus commun, que de confondre la singularité ou le désir de se distinguer des autres, avec la philosophie : philosophe et homme singulier sont quelquefois synonymes. N'en soyons pas surpris : le vulgaire, qui jamais ne pénètre au delà des apparences, est attiré par le spectacle nouveau de tout homme qui s'écarte des routes et des maximes ordinaires, qui suit une conduite opposée à celle des autres, qui s'annonce par un extérieur bizarre, qui méprise ce que ses semblables désirent, qui renonce aux richesses, à la grandeur, aux douceurs de la vie. La bizarrerie de sa conduite, après avoir ébloui les yeux, séduit quelquefois en faveur de ses opinions; et l'on finit par écouter celui qui n'avait d'abord attiré les regards que par sa singularité; que dis-je? souvent, d'un objet de pitié ou de risée, il devient un objet d'éloges et d'admiration.

« Distinguons donc la philosophie du prestige; voyons sans préjugé celui qui la professe; ne prostituons point le nom de la sagesse à l'humeur chagrine, à l'orgueil. Souvent sous le manteau du cynique et du stoï-

(976) J'ai donné une histoire complète de l'apologétique chrétienne au XVIII^e siècle dans l'introduction du *Christ et l'Evangile*, 2^e édition.

cien, sous les apparences du désintéressement, du mépris des grandeurs, de la louange et des plaisirs, nous ne trouverons que des âmes bilieuses, rongées par l'envie, dévorées d'ambition, embrasées du vain désir d'une gloire usurpée, toutes les fois qu'on ne la doit point aux avantages réels qu'on procure à la société.

Défauts qui éloignent de la philosophie. — « Si la philosophie est la recherche de la vérité, la bonne foi avec soi-même, la sincérité avec les autres, doivent être les premières qualités du philosophe. Les grands talents et l'art de méditer ne sont point exclusivement accordés à des âmes tranquilles, honnêtes, vertueuses; l'homme qui pense n'est pas toujours un sage. Un penseur peut être d'un tempérament vicieux, tourmenté par la bile, asservi à des passions incommodes; il peut être envieux, orgueilleux, emporté, dissimulé, chagrin contre les autres et mécontent de lui-même; mais alors il n'est guère capable de faire des expériences sûres; ses raisonnements seront suspects; il ne pourra se voir lui-même tel qu'il est, ou, s'il aperçoit malgré lui les désordres de son cœur, il se met à la torture pour se les dissimuler, pour les justifier à ses propres yeux, et pour donner le change aux autres : sa philosophie, ou plutôt les systèmes informes de son cerveau, se sentiront de son trouble; on ne trouvera point de liaison dans ses principes, tout y sera sophisme et contradiction : la mauvaise foi, l'envie, la bizarrerie, la misanthropie, perceront de toutes parts; et si le vulgaire, ébloui de ses talents et de la nouveauté de ses principes, croit voir en lui un philosophe profond et sublime, des yeux plus clairvoyants n'y verront que de la bile, de la vanité mécontente, et souvent la noirceur enduite du vernis de la vertu.

« Il faut une âme tranquille pour envisager les objets sous leur vrai point de vue; il faut être impartial pour juger sainement les choses, il faut se mettre au-dessus des préjugés et des ridicules dont la philosophie elle-même n'est souvent que trop infectée, pour la perfectionner, pour la rendre plus persuasive, plus touchante, plus utile au genre humain. En effet, l'arrogance des philosophes a dû souvent dégoûter les hommes de la philosophie; ses disciples, fiers de leurs découvertes réelles ou prétendues, ont quelquefois montré leur supériorité d'une manière humiliante pour leurs concitoyens; des penseurs atrabilaires ont révolté les hommes par leurs mépris insultants, et n'ont fait que leur fournir des motifs pour s'attacher plus opiniâtrement à leurs erreurs, et pour décrier les médecins et les remèdes. D'autres se sont complu à étaler aux yeux de leurs semblables les maux dont ils souffraient, sans leur indiquer les vrais moyens de les guérir; que dis-je? ils les ont souvent exagérés, et se sont efforcés d'ôter jusqu'à l'espoir de les voir jamais finir.

Ton de la véritable sagesse. — « Le philosophe n'est en droit de s'estimer lui-même que lorsqu'il se rend utile en contribuant au bonheur de ses semblables. Les applaudissements intérieurs de sa conscience sont légitimes et nécessaires, lorsqu'il a la conscience de les avoir mérités. Hélas! dans un monde si souvent ingrat, cette récompense idéale est presque toujours la seule qui reste à la vertu. Ainsi, que le sage s'estime quand il a fait du bien, que son âme s'applaudisse d'être libre au milieu des fers qui retiennent les autres; que son cœur se félicite d'être dégagé de ces vains désirs, de ces vices, de ces passions honteuses, de ces besoins imaginaires dont ses associés sont tourmentés; mais qu'il ne se compare point à eux d'une manière choquante pour leur amour-propre : s'il se croit plus heureux, qu'il n'insulte point à leur misère, qu'il ne leur reproche point avec aigreur les maux qui les affligent, et surtout qu'il ne les jette point dans le désespoir. La philosophie manque son but, et révolte au lieu d'attirer, lorsqu'elle prend un ton arrogant, dédaigneux, ou lorsqu'elle porte l'empreinte de l'humeur. L'ami de la sagesse doit être l'ami des hommes, et ne les mépriser jamais. Il compatit à leurs peines; il cherche à les consoler, à les encourager. L'amour du genre humain, l'enthousiasme du bien public, la sensibilité, l'humanité, le désir de servir son espèce, de mériter son estime, sa tendresse, sa reconnaissance; voilà les motifs légitimes qui doivent animer l'homme de bien, voilà les motifs qu'il peut avouer sans rougir. Ces motifs méritent nos éloges, lorsque nous les trouvons sincères ou lorsque nous en ressentons les effets avantageux; sans cela, la philosophie ne sera qu'une déclamation inutile contre le genre humain, qui ne prouvera que l'orgueil ou le chagrin de celui qui déclame, sans jamais convaincre personne.

« Ainsi, consolons l'homme; ne l'insultons, ne le méprisons jamais : inspirons lui au contraire de la confiance; apprenons lui à s'estimer, à sentir sa propre valeur; donnons de l'élévation à son âme; rendons-lui, s'il se peut, le ressort que tant de causes réunies s'efforcent de briser..... Insulter des malheureux, c'est le comble de la barbarie; refuser de tendre la main à des aveugles, c'est le comble de la dureté; leur reprocher avec aigreur d'être tombés dans l'abîme, c'est unir la folie à l'inhumanité.

« Si le sage, guéri de l'épidémie du vulgaire, se trouve plus heureux et plus content de son sort, si la sérénité règne dans son cœur, qu'il la communique aux autres. Le bonheur est un bien fait pour être partagé; qu'il méprise donc lui-même, et qu'il apprenne aux autres à mépriser ces futiles grandeurs, ces richesses souvent inutiles, ces plaisirs suivis de douleurs, ces vanités puériles qui remplissent la vie de tant d'inquiétudes, de chagrins et de remords, qui s'achètent communément au prix de la paix intérieure, du bonheur réel, de la vertu, de l'estime que l'on se doit à soi-même, et de l'affection que l'homme en société doit, pour

son propre intérêt, chercher à faire naître dans ses associés. Le vrai sage, s'il veut mériter la confiance de ses semblables, s'il prétend à la gloire d'être le médecin du genre humain, doit lui montrer l'intérêt le plus tendre; il doit le plaindre, le consoler, le fortifier, le guérir; il doit entrer dans ses peines, supporter ses égarements, regarder ses chagrins et ses transports comme des effets nécessaires de sa maladie, et ne point se rebuter de son ingratitude ou de ses délires: le moment de la reconnaissance sera celui de la guérison.

Conduite du sage à l'égard des grands. — « Que dis-je? Le sage doit sa tendresse et sa pitié aux vicieux, au criminel même : il doit les plaindre des honteux liens qui les attachent au mal; il doit leur montrer les précipices qui s'ouvrent sous leurs pas, les conséquences fatales de leurs égarements, les effets déplorables de leurs désordres et de leurs crimes; il doit effrayer et détromper ces grands de la terre, qui croient les malheurs des peuples nécessaires à leur grandeur, à leur puissance, à leur félicité. Il leur peindra avec force les tableaux les plus capables de leur faire de profondes impressions; ou bien, prenant un ton plus doux, il tentera d'amollir leur cœur, d'y réveiller l'humanité engourdie par le luxe, l'inexpérience du malaise, la flatterie; il leur présentera le spectacle touchant des misérables plongés dans la sueur et les larmes; si leur âme est encore sensible à la vraie gloire, il leur montrera ces mêmes hommes soulagés par leurs soins, célébrant les louanges et bénissant mille fois les noms de ceux qui les rendent heureux. C'est ainsi que le sage peut se flatter d'adoucir la dureté et de guérir les erreurs de ces grands qui, dupes des mensonges dont la flatterie les repaît, se croient interressés à perpétuer la faiblesse, l'abattement et l'indigence de leurs vassaux : c'est surtout leur cure que la philosophie doit se proposer, lorsque les chefs des corps politiques jouiront de la santé, les membres ne tarderont point à reprendre vigueur.

Le sage porte son tempérament dans sa philosophie. — « Le sage portera toujours son tempérament dans sa philosophie. S'il a de la chaleur dans l'imagination, de l'élévation dans l'âme, du courage, sa marche sera impérieuse; et, dans son enthousiasme, semblable à un torrent, il entraînera sans ménagement les erreurs humaines. Possède-t-il une âme sensible? Attendri sur le sort des mortels, il gagnera leur confiance, il remuera les cœurs, il versera du baume sur des plaies que l'aigreur ne ferait qu'envenimer. Le philosophe le plus doux, le plus tendre, le plus humain sera toujours le plus écouté. La douceur attire et console, elle rend plus touchants les charmes de la vérité : si on la montre sous des traits irrités, parlant avec hauteur, entourée du cortége de la mélancolie, elle déplaît, elle révolte, elle ne peut attacher les regards.

« C'est donc souvent à lui-même que le philosophe doit s'en prendre, si ses leçons demeurent infructueuses, et rendent la raison et la vérité désagréables pour ceux dont elles sont destinées à soulager les peines; une philosophie tyrannique, impérieuse, insultante, humilie et ne persuade jamais. . .

. . . . . .

« Pour aimer la sagesse, il faut en connaître le prix. Des hommes livrés aux vices peuvent-ils être regardés comme des amis de la sagesse? Des mortels emportés par le torrent de leurs passions, de leurs habitudes criminelles, de la dissipation, des plaisirs, sont-ils bien en état de chercher la vérité, de sonder le système des mœurs, de creuser les fondements de la vie sociale? Non, le déréglement ne sera jamais la suite de la vraie philosophie : des hommes sans principes, sans mœurs.... ne pourront sans folie s'annoncer pour de profonds raisonneurs. La vraie sagesse ne se vantera point de ces conquêtes honteuses; elle rougira de compter parmi ses partisans, des ennemis de toute raison, des esclaves de leurs passions, des êtres nuisibles au genre humain. Pourrait-elle se glorifier d'avoir pour adhérents une troupe dissolue, une foule de libertins dissipés et sans mœurs? Sera-t-elle bien flattée des hommages intéressés ou des applaudissements stupides d'une société de débauchés, de voleurs publics, d'intempérants, de voluptueux, qui de l'oubli de Dieu et du mépris qu'ils témoignent pour son culte, en viennent jusqu'à prétendre qu'ils ne se doivent rien à eux-mêmes ni à la société, et se croient des sages, parce qu'ils foulent aux pieds la décence et les mœurs.

« Non, la philosophie ne peut être flattée de voir grossir sa cour par des êtres totalement dépourvus de raison, de lumières et de vertus. Le vrai philosophe est l'apôtre de la raison et de la vérité; il les cherche de bonne foi, il les médite dans le silence des passions.... Un méchant troublé par des passions orageuses, un scélérat endurci dans le crime, un voluptueux perpétuellement enivré de plaisirs déshonnêtes, sont-ils donc en état de raisonner? Non sans doute : les hommes légers, intéressés, dissipés, examinent toujours très-mal; s'ils entrevoient quelques lueurs de vérité, elles sont faibles; ils n'embrassent jamais son ensemble, ils n'en voient que la partie qui flatte leurs passions, ils ne la prennent point pour guide.

« La sagesse ne peut donc point adopter ces écrits dangereux qui autorisent la débauche, qui amollissent le cœur, qui présentent le vice sous des couleurs aimables, qui justifient la fraude, qui décrient la sévérité des mœurs, qui jettent le ridicule sur la vertu, enfin qui répandent des nuages sur les devoirs inviolables et sacrés qui découlent de la dignité de notre être, et qui sont les appuis de toute société. Quels reproches n'ont point à se faire ces écrivains lubriques et sans mœurs, dont les ouvrages, dévorés par une jeunesse bouillante,

l'excitent à la débauche et l'animent à sa propre destruction? De tels écrits sont des empoisonnements publics; leurs auteurs ressemblent à des révoltés qui ouvrent les portes des prisons pour grossir leur parti des misérables qu'elles renferment.... L'apologiste du vice n'est point l'ami de la sagesse; c'est un attentat contre le genre humain que d'encourager l'homme à se nuire, et de s'efforcer d'étouffer en lui la honte et les remords destinés à punir le crime. Celui qui justifie le désordre est un méchant qui ne travaille qu'à se justifier lui-même, ou qui cherche à corrompre ses semblables, pour en faire des complices ou des approbateurs de ses goûts déréglés. Celui qui ne prévoit pas les suites des passions et des vices, celui qui ne sent pas combien la modération, la raison, la vertu leur sont nécessaires, est un imprudent dont les vues sont trop bornées pour donner des conseils au genre humain. Quel philosophe! que celui qui ne sait pas que, dans les sociétés même les plus corrompues, la voix publique s'élève contre le désordre, la débauche est méprisée, les idées de la décence subsistent dans le plus grand nombre des esprits, au point que le vice se croit toujours obligé de s'envelopper des ombres du mystère. . . . . .

. . . . . .

« Dire aux hommes que la débauche est permise, c'est leur annoncer que leur conservation, leur tranquillité, leur santé, sont des choses peu faites pour les intéresser.

« La philosophie, je le répète, désavouera toujours les maximes de ces apologistes du vice, qui empruntent son langage pour débiter leurs poisons. Elle ne peut compter au nombre de ses disciples les amis du désordre, qui n'attaquent la religion que parce qu'elle contredit les funestes penchants de leur cœur; qui ne déclament contre les lois que parce qu'elles gênent leurs inclinations; qui ne méprisent l'autorité que parce qu'ils n'ont point la faculté d'en abuser eux-mêmes; qui ne haïssent la tyrannie que parce qu'il ne leur est pas permis d'être tyrans; qui ne combattent les préjugés que parce que les préjugés s'opposent à leurs passions, à leurs débauches, à leurs prétentions frivoles, à leur vanité. L'ennemi de la morale ne peut être l'ami de la philosophie; l'avocat du vice est un aveugle ou un menteur, qui ne peut être guidé par la vérité, et qui la hait nécessairement dans le fond de son cœur.... Les coups du sage ne porteront jamais sur la vertu : elle est pour les hommes une colonne lumineuse faite pour les guider dans la route de la vie, et que jamais ils ne perdront de vue sans danger. Sa base, il est vrai, est souvent entourée de buissons, de ronces et de plantes vénéneuses qui servent à repaître des reptiles malfaisants : en détruisant leur retraite, en découvrant ce monument auguste, en le dégageant des obstacles qui empêchent d'en voir les fondements, prenons garde de les dégrader ou de les ébranler; sa chute entraînerait la ruine de la société. Arrachons donc ces lierres inutiles qui s'entrelacent autour de lui, mais ne touchons jamais au ciment solide qui sert à joindre ses parties.

« La philosophie n'est point faite non plus pour ces êtres aveugles qu'une imagination pétulante et vive empêche de réfléchir. Tout homme qui cherche à nuire n'est point un philosophe, dont l'objet ne peut être que de se rendre utile. Ce titre ne peut point convenir à ces esprits ingénieusement malfaisants, dont les vœux sont remplis lorsqu'ils ont ébloui la société par des saillies passagères, nuisibles à leurs semblables. Quels avantages la société retire-t-elle de ces satires amères, de ces sarcasmes, de ces traits envenimés, de ces médisances, de ces calomnies cruelles, dont l'esprit ne se sert que trop souvent pour faire éclore des haines, des querelles, des ruptures, ou pour porter avec dextérité le poignard dans les cœurs? Un être qui possède ce malheureux talent est-il donc un homme utile? A quoi sert son génie, sinon à procurer une secousse passagère à l'oisiveté, à consoler l'envie et la médiocrité des chagrins que leur causent le mérite et les grands talents, et communément à faire craindre et détester celui dont la méchanceté amuse? La satire est permise, elle est très-légitime lorsqu'elle a pour objet de combattre les préjugés des hommes, d'attaquer leurs vices, de les exciter par les traits du ridicule à renoncer à leurs folies. La satire contre l'homme l'irrite, le révolte, l'afflige, et ne le corrige point; elle prouve bien plus la malignité que les lumières de celui qui l'emploie.

Courage du vrai philosophe. — « Le philosophe doit ambitionner la gloire : son esprit, dégagé des liens qui enchaînent le peuple et ces grands eux-mêmes, que leurs préjugés et leur ignorance rendent si souvent peuple, doit se mettre au-dessus des objets puérils qui occupent la multitude. Semblable à l'aigle, il est fait pour planer au haut des airs; c'est de là qu'il verra la petitesse des vains jouets qui absorbent l'attention des mortels : son œil audacieux, semblable à celui de l'aigle, fixera les chimères révérées, ces conquérants, ces soleils dont la splendeur éblouit, et qui dessèchent la terre au lieu de la fertiliser.... Sages qui méditez, si vos âmes sont indignées des maux que le genre humain éprouve, des erreurs qui le jouent, des passions qui le tourmentent, quand votre imagination brûlante du plus noble feu vous forcera de parler, frappez avec audace sur les folies de la terre; attaquez avec franchise le mensonge, l'imposture et la bassesse; faites tonner la vérité sur la tête des grands, secouez aux yeux des peuples son flambeau secourable; inspirez à l'homme du courage, de l'estime pour lui-même, du mépris pour l'insolente opulence, de l'amour pour ses maîtres.

Alliance de la philosophie avec les arts et les sciences. — « Les talents, les sciences et les arts sont destinés à rendre l'homme plus

heureux, en lui rendant son existence plus chère. Mais quelle peut être leur utilité, s'ils ne se fondent pas sur la vérité? Les lettres n'ont des droits à notre estime que lorsqu'elles sont jointes à l'utilité; elles ne sont utiles que lorsqu'elles nous montrent la vertu, la raison et la vérité plus aimables; elles deviennent méprisables toutes les fois qu'elles ne servent qu'à embellir le vice, qu'à amollir le cœur, qu'à nourrir des passions criminelles, qu'à favoriser la mollesse, qu'à charmer les ennuis de notre oisiveté, qu'à nous endormir dans le sein des voluptés. Les talents possédés trop souvent par des âmes vénales, brûlent un encens servile sur les autels de l'imposture : les arts prostituent leurs ornements et leurs charmes au vice et à la flatterie.... Quoi! la poésie est-elle donc faite pour chanter la destruction des peuples et les fléaux du genre humain? La langue sublime des muses est-elle destinée à flatter des hommes altérés de sang, à les féliciter sur leurs conquêtes, et à transmettre leurs crimes à la postérité sous des couleurs éclatantes? L'éloquence, faite pour élever les âmes des hommes, pour les toucher, pour les porter à la vertu, aux grandes choses, ira-t-elle prêter des armes à des hommes qui en abusent?... On ne peut trop le répéter : la vérité doit être l'objet unique du philosophe; c'est en la montrant aux autres qu'il se rend digne de leur estime et de leur amour; c'est en combattant leurs passions qu'il les rendra plus heureux; c'est en s'en dégageant lui-même qu'il deviendra plus calme, plus utile et meilleur. . . . . .

. . . . . .

« Mais nous avons déjà vu que, par un honteux abus, les talents de l'esprit destinés aux plaisirs, à l'amusement, à l'utilité du genre humain, ne sont trop souvent employés qu'à orner des passions funestes, à flatter le crime, à peindre des objets futiles, à rendre plus agréable le poison de l'erreur. La sagesse est-elle donc faite pour approuver la poésie, lorsqu'elle chante les oppresseurs, les conquérants, les destructeurs de la terre? ou lorsque, molle et efféminée, elle ne nous occupe que d'extravagances amoureuses, de voluptés, de fadeurs puériles, de fables et de chimères propres à gâter l'esprit et à corrompre le cœur? Peut-elle approuver l'histoire, quand, livrant sa plume à la flatterie et au mensonge, elle célèbre l'apothéose des fléaux de l'humanité? Peut-elle admirer l'éloquence quand elle prête des secours à l'imposture, et quand elle s'attache à séduire et à corrompre les mortels? Peut-elle s'empêcher de condamner ces fictions romanesques qui n'ont pour objet que d'amuser l'oisiveté et de nourrir les rêveries déshonnêtes d'un lecteur vicieux, par le tableau séduisant et souvent obscène d'une passion dangereuse dès qu'elle est écoutée? Enfin, la philosophie occupée du vrai, et qui ne peut trouver du goût que dans ce qui lui est conforme, consentira-t-elle à faire cas de ces productions bizarres du luxe et de la fantaisie, dans lesquels il voit les arts soumis aux caprices de la mode, au faux goût du siècle, à la frivolité?

« Voulez-vous mériter les suffrages de la sagesse? poëtes, peignez-nous la nature : ses trésors sont inépuisables; embellissez la vérité, montrez-la par ses côtés les plus aimables; voilez quelquefois ses appas sous les ombres de la fiction, afin de les rendre plus neufs, plus piquants, plus variés; orateurs, foudroyez le mensonge; montrez la vérité, donnez-lui de la noblesse et de l'énergie, rendez-la touchante et pathétique; qu'en parlant à l'imagination elle devienne plus séduisante et plus persuasive : historiens, peignez avec force et vérité la conduite des princes, les fureurs des conquêtes, les effets déplorables des passions qui cabalent à l'ombre du trône et de la toute puissance : auteurs dramatiques, que vos tragédies effraient le crime, qu'elles attendrissent en faveur de la vertu dans la détresse; que vos comédies accablent le vice sous les traits du ridicule, qu'elles forcent le spectateur de rire de ses propres faiblesses et de s'en corriger : romanciers, intéressez-vous pour l'innocence, montrez-nous dans vos fictions les charmes de la vertu, les dangers des passions; qu'en amusant elles gravent la sagesse dans nos cœurs : artistes, enfants de la peinture et de la sculpture, consultez la nature, peignez-la fidèlement; saisissez l'homme dans l'instant où il peut nous faire méditer et rentrer en nous-mêmes, instruisez-nous par les yeux : c'est alors que le sage applaudira aux talents divers; il estimera vos ouvrages, il en vantera l'utilité. Si l'esprit philosophique guidait les talents et la marche des arts, toutes leurs productions ramèneraient les hommes à l'utilité, au bonheur, à la vertu.

« Ainsi la vraie philosophie chérit, approuve, admire en tout l'utilité, la conformité à la nature, la vérité : ses jugements ne sont à craindre que pour la futilité, pour l'inutilité, pour ces talents pernicieux qui séduisent les hommes, qui les énervent, qui les rendent complices de leurs propres infortunes, qui les entretiennent dans leurs vices et leurs honteux liens. . . . . .

. . . . . .

« L'habitude de converser avec soi tend toujours à rendre l'homme meilleur. On ne consent à descendre au fond de son propre cœur que lorsqu'on est satisfait de l'ordre qui s'y trouve. Les mortels, la plupart, sont perpétuellement occupés à s'éviter eux-mêmes : ils cherchent dans les dissipations coûteuses, dans les plaisirs bruyants, des diversions aux chagrins qui les rongent, aux passions qui les troublent, aux erreurs qui les dévorent. Socrate avait raison de dire *qu'une vie sans examen ne peut être appelée une vie.* Connaître la sagesse et pratiquer la vraie philosophie, c'est *vivre avec connaissance de cause*, c'est se sentir, c'est mettre l'univers dans la balance, c'est apprendre à s'estimer quand on est vraiment

digne, c'est apprendre à se corriger pour mériter d'être bien avec soi.

« Heureux et mille fois heureux celui qui te cultive, ô divine sagesse ! Heureux celui que la nature et la réflexion ont rendu propre à tes célestes entretiens ! Les muses si souvent bannies des palais de la grandeur, ne dédaignent pas la pauvreté. Elles viennent lui faire compagnie dans son humble réduit ; il jouit de leurs concerts harmonieux. La poésie l'échauffe de ses brillantes images, l'histoire rend présentes à ses yeux les générations qui ne sont plus, la puissance altière vient comparaître devant son tribunal équitable ; Uranie descend du firmament pour lui communiquer ses découvertes ; le livre entier de la nature est ouvert à ses yeux ; il s'égare avec plaisir dans les dédales du cœur humain ; la politique ne le croit point indigne de ses leçons ; la morale et ses préceptes font son occupation la plus chère ; rien ne trouble des plaisirs naissants et diversifiés. L'homme le plus heureux n'est-il donc pas celui qui peut toujours s'occuper délicieusement ? Que manque-t-il alors au bonheur du sage, si la fortune favorable l'exempte des soins incommodes que l'indigence lui imposerait ? Quel mortel plus heureux si, jouissant de l'opulence, il possède un cœur sensible au plaisir de faire des heureux ? L'enthousiasme du sage est une chaleur douce et vivifiante qui le pénètre et l'échauffe, qui se communique à des âmes analogues, et qui s'alimente ainsi de soi-même. S'il opère des changements sur les esprits de ses concitoyens, ils sont doux ; jamais ils ne produisent ces secousses violentes et inconsidérées qui ébranlent ou qui troublent les empires. Le véritable philosophe n'est point assis sur le trépied, comme le démoniaque et l'imposteur ; il ne rend point d'oracles, il ne cherche point à effrayer ou à séduire, il ne songe point à exciter des troubles comme l'ambitieux ; il ne veut que porter le calme et la paix dans les âmes, et les ramener ou à la vertu, ou à des connaissances sûres et utiles. L'objet de ses désirs est de mériter la gloire, et elle ne peut sans injustice être disputée ou ravie à l'homme qui se consacre au service et à l'utilité de la terre. . . . . .

. . . . . .

« Le plus grand nombre des hommes craint la vérité, parce qu'il craint d'être apprécié et mis au-dessous de la valeur que lui attache l'opinion, ou qu'il se fixe à lui-même. Tout homme qui pèse les choses dans la balance de l'utilité, est un juge incommode pour des orgueilleux et des imposteurs qui sentent qu'ils ont tout à perdre à l'examen. La grandeur réelle, accompagnée de la vertu, de la bienfaisance, de l'équité, ne craint point les approches du sage ; elle est bien plus flattée du suffrage de l'homme éclairé, que des respects imbécilles d'une multitude ignorante et servile. La grandeur factice et fausse est ombrageuse ; elle a la conscience de sa propre petitesse ou de sa perversité ; elle évite avec raison les regards pénétrants qui pourraient démêler l'homme méprisable au travers des titres, des honneurs et des dignités : il ne lui faut que des flatteurs, des stupides, des complaisants disposés à dévorer des outrages, pour obtenir des grâces.

« L'homme droit, qui connaît la vérité, a communément l'âme haute : la conscience de sa propre dignité l'empêche de s'avilir : il se respecte lui-même ; il ne s'abaisse point à l'intrigue, il sait qu'elle n'est faite que pour ceux qui n'ont ni talents ni vertus. L'éclat ni la grandeur ne lui en imposent point : il connaît ses droits ; il sait qu'il est homme, et que nul mortel sur la terre ne peut, sans se dégrader et se déshonorer, exercer un pouvoir inique sur lui. Il ne pliera donc point un genou servile devant la grandeur ; si la noble fierté de son cœur s'oppose à sa fortune, il sera consolé par l'estime des gens de bien. Le vrai sage ne rend hommage qu'au mérite, aux talents, à la vertu : il ne prodiguera jamais son encens au faste, au crédit, au pouvoir ; il payera gaiement un tribut légitime à la puissance, qu'il sait être vraiment occupée du bonheur des hommes. Il reconnaît un ordre hiérarchique dans la société. Il sait que le souverain qui remplit ses devoirs difficiles, est le premier des hommes ; il sait que le ministre qui travaille péniblement au bonheur des nations est le plus grand des citoyens ; il sait que le mérite et les talents, unis à la grandeur, en sont bien plus éclatants ; il sait que celui qui sert vraiment la patrie doit être chéri, distingué, respecté ; il sait que le vrai mérite est accessible au mérite, et que la grandeur éclairée est disposée à prévenir, à encourager, à tendre la main aux talents dans l'obscurité ; et qu'il serait inutile et dangereux pour un homme de bien de se présenter aux yeux de l'ignorance superbe, de l'arrogance hautaine, de la perversité soupçonneuse, enfin il sait que l'homme de génie, peu fait à l'intrigue et au manége, ne peut lutter avec succès contre la médiocrité toujours souple et rampante. » (*Essai sur les préjugés.*)

Sans examiner jusqu'à quel point ce portrait est l'idéal complet du vrai philosophe, il s'agit de voir comment les rationalistes du XVIII^e^ siècle ont réalisé ce prospectus.

CHAPITRE II.

Erreurs philosophiques et sociales du XVIII^e^ *siècle.*

« Le siècle dernier a eu un grand tort : il n'a point ressenti pour le mal l'aversion qui lui est due. Non-seulement sur telle ou telle règle de conduite, sur tel ou tel devoir, mais sur la règle en général, sur le principe même du devoir, les esprits de ce temps sont tombés en proie au doute, grand corrupteur du cœur humain. Dans l'ordre moral, la fixité et l'élévation vont ensemble ; dès qu'on flotte, on descend ; l'incertitude est un signe et une cause d'abaissement. Ne sachant trop où était le mal, ni même s'il était, le XVIII^e^ siècle, quand il l'a rencontré, l'a nié ou ex-

cusé, au lieu de le maudire et de le combattre à mort.

« Et avec les points fixes ont disparu les longues perspectives. Par une loi admirable de sa nature, pour que l'homme espère, il faut qu'il croie, qu'il croie au bien. La vertu seule a besoin de l'éternité. On doutait du devoir ; on a douté de l'avenir. La foi morale chancelait ; Dieu s'est voilé.

« Il semble qu'en un tel état des esprits, pour un temps qui aimait l'homme et s'inquiétait de lui, l'homme eût dû être un objet de grande pitié. Quelle destinée que celle d'une créature ainsi puissante et flottante, toujours en mouvement et ne sachant où poser sûrement le pied en ce monde, ni où porter ses regards au delà de ce monde ! Aspirer si haut pour tomber si bas et passer si vite ! Tant d'ambition sans digne objet ! Tant de travail sans sûr effet ! Quel père, s'il croyait son enfant réservé à un tel sort, ne se sentirait pénétré de compassion et de douleur ?

« Mais non : en même temps qu'il aimait l'homme, le siècle dernier l'admirait beaucoup ; et je le comprends. Dieu et le devoir ôtés, que reste-t-il de grand et de beau sinon l'homme lui-même ? Tout imparfaite, toute mêlée de bien et de mal qu'est la nature humaine, le bien s'y rencontre, la puissance du bien y éclate ; ce qu'elle a d'élevé, de riche, de tendre, d'attachant, ne s'évanouit pas absolument parce que l'esprit en méconnaît la source et la règle. Et s'il arrive, comme il est arrivé à cette époque, que ces grandes erreurs de l'esprit tombent au milieu d'un grand développement intellectuel, d'un grand essor des sentiments sympathiques et généreux, d'un grand progrès dans la condition de l'humanité, si c'est au moment où il s'élève et brille avec le plus d'éclat que l'homme perd de vue sa boussole et Dieu, comment ne serait-il pas saisi d'orgueil ? Il n'a plus de foi ni d'espérance en haut, et pourtant il avance, il prospère, il grandit, il triomphe. Il croira, il espérera en lui-même ; il s'adorera lui-même. La religion tombe : une idolâtrie s'élèvera, l'idolâtrie de l'homme pour l'homme. L'homme a été le dieu du XVIII^e^ siècle, l'objet de son culte comme de son amour.

« De là une grande et déplorable complaisance pour la nature humaine, pour ses faiblesses et ses penchants. On l'a aimée, mais d'un amour aveugle et faible, qui n'a su qu'approuver, et caresser, et promettre, n'ayant rien à prescrire ni à exiger.

« De là aussi une soif immodérée, au nom de l'homme et pour lui, de bonheur immédiat, terrestre, palpable. Aimant vraiment l'homme, et n'ayant à lui offrir, en ce monde, rien de supérieur au bonheur de ce monde, et au delà de ce monde, rien de meilleur ni d'éternel, il fallait absolument que l'homme fût heureux, que tous fussent heureux, heureux ici-bas, puisque ici-bas se renfermaient leur destinée et leur trésor. Accepter l'imparfaite condition de l'humanité, l'égoïsme qui ne se soucie de rien et la foi qui espère tous le peuvent ; mais quiconque aime les hommes, et ne dispose pour eux que de cette vie et de cette terre, ne saurait se résigner à ce sort, pour la plupart si rude, à ce progrès si lent et toujours si incomplet. Il faut trouver absolument beaucoup plus à donner aux hommes, de quoi donner promptement et à tous.

« Et comme des esprits pénétrés d'un si beau désir ne pouvaient croire à l'impossibilité d'y satisfaire, ils ont eu besoin d'assigner aux souffrances et aux injustices de la condition humaine une cause accidentelle, factice, que la sagesse et la puissance humaine pussent écarter. De là cette autre maxime du dernier siècle, que, laissés à leur cours et à leur équilibre naturel, hommes et choses vont au bien ; que le mal provient, non de notre nature et de notre condition essentielle, mais uniquement de la société mal réglée, réglée au profit de quelques-uns, qui ont substitué leur volonté et leur intérêt à la volonté et à l'intérêt de tous ; que c'est la société qu'il faut réformer, et non l'homme qui n'a pas besoin d'être réformé, qui n'en aurait pas besoin du moins, si la société ne le corrompait pas.

« Maxime qui a enfanté, qui devait enfanter la plus irritable, la plus éclatante des plaies modernes, cette incurable impatience de ce qui est, cette inquiétude sans terme, cette insatiable soif de changement, à la poursuite d'un état social qui donne enfin aux hommes, à tous les hommes, tout le bonheur auquel ils prétendent.

« Voilà en quel état le XVIII^e^ siècle avait mis les âmes. Je parle des âmes droites, honnêtes, sincères, que ne possède pas l'égoïsme, que n'emportent pas les mauvaises passions, qui pensent aux autres, et ne veulent pour elles-mêmes comme pour les autres, que ce qu'elles croient légitime.

« Les grandes erreurs, les grandes maladies d'une époque, ce sont les erreurs et les maladies des gens de bien. C'est à celles-là surtout qu'il faut regarder et pourvoir, car là est le danger méconnu. Qui luttera d'ailleurs contre le mal, si les gens de bien en sont eux-mêmes atteints ? » (GUIZOT, *Méditations*, De l'état des âmes.)

CHAPITRE III.

Le rationalisme du XVIII^e^ siècle anéantit toute philosophie.

« Nous avons vu l'école française se former sur cette idée, que l'esprit d'examen ne connaît d'autre règle que l'expérience, mais que cette expérience purement externe est la seule source de certitude. C'est le principe usuel des sciences physiques, encore que dans les sciences physiques mêmes, il ait besoin d'être bien entendu et sagement restreint. Quel qu'il soit, en le prenant pour maxime, elles étendirent leurs progrès et multiplièrent leurs découvertes. Leurs ap-

plications devinrent tellement nombreuses, tellement utiles, et parfois si étonnantes, qu'elles captivèrent l'admiration d'un siècle dont elles étaient le seul merveilleux possible. Les sciences parurent bientôt appelées par excellence à la vérité ; de là à paraître seules en possession de la vérité, il n'y a qu'un pas. Leur méthode fut célébrée comme la seule fidèle, et les conclusions auxquelles elle conduisit, regardées à la fois comme les plus précieuses et les plus certaines. Ce succès éblouit les sciences physiques; elles méconnurent, elles oublièrent ce qu'elles devaient à la philosophie. C'était elle qui leur avait ouvert la voie, qui avait remis dans leurs mains le fil conducteur de la méthode. Le plus grand inventeur que la France ait produit dans les sciences naturelles, Lavoisier, dans l'introduction d'un ouvrage où il créait toute une science, déclarait encore qu'il devait ses découvertes à la méthode des métaphysiciens de son époque, et voulait bien rendre hommage de son génie à la *logique* de Condillac. Depuis Lavoisier, c'est la philosophie elle-même qui s'est mise à la suite des sciences naturelles. Soit pour contrarier en tout l'école théologique, soit par enthousiasme pour les triomphes de la physique, elle lui a emprunté ses formes, ses notions, son langage ; enfermée dans un empirisme étroit, elle s'est faite elle-même une science physique. Là est descendue, il y a quelque quarante ans, la philosophie.

« Du jour qu'elle se fut ainsi diminuée, elle n'eut plus de force ni de portée, elle avait en quelque sorte abdiqué ; la physique la prit au mot, et s'imagina follement et soutint hardiment qu'il n'y avait plus qu'elle au monde. Le dernier terme de la philosophie du siècle passé fut l'anéantissement de toute philosophie : le nom même en fut, ou peu s'en faut, mis en oubli; et les choses vinrent au point que, lorsqu'en 1795 l'Institut fut fondé, et dans l'Institut une classe de sciences politiques et morales, il y eut une section d'*analyse des sensations et des idées;* il n'y eut point de section de philosophie ; ce mot ne fut point prononcé. » (Charles de Rémusat, *Essais de philosophie*).

CHAPITRE IV.

La loi naturelle du XVIII^e^ *siècle.*

« La loi naturelle qu'on invoquait depuis 1763, n'était pas cette loi sainte, éternelle.....; la loi qu'on prétendait mettre à la tête de toutes les autres, c'était la loi naturelle que donnait le sensualisme, celle que donnait le matérialisme, celle que donnait le scepticisme. C'était une loi sans élévation, sans pureté et sans puissance, mais c'était celle de toutes qui semblait briser le plus d'entraves. » (Matter, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE V.

La raison au XVIII^e^ *siècle.*

« L'orgueilleux et impatient désir de battre en brèche l'autorité des traditions, de convaincre le sentiment général de folie, la prétention dans chacun de se rendre juge de chaque chose, le rationalisme, en un mot, voilà ce qui parut alors prévaloir.

« Et il y eut cela de remarquable qu'au lieu de rabaisser la raison comme avait fait Montaigne, les philosophes du XVIII^e^ siècle se mirent à la vanter outre mesure. Voici le secret de cette différence : Montaigne avait attaqué l'état social, non pas seulement dans telle ou telle de ses formes, mais dans son essence, et c'était en niant que l'homme fût fait pour vivre en société, c'était en le comparant aux animaux, qu'il avait été conduit à découronner la raison. Or, les philosophes du XVIII^e^ siècle, dans l'apostolat de l'individualisme, n'avaient garde d'aller aussi loin que Montaigne. Ils ne criaient pas à l'homme de fuir la société, ils lui criaient au contraire d'y rester, sauf à vivre indépendant. Et comment assurer cette indépendance, comment briser la chaîne des croyances traditionnelles ou imposées, si l'on ne parlait pas au nom de la raison et si l'on n'en professait pas le culte ?

« Malheureusement, la raison, quand chacun la cherche de son côté, n'est pas une divinité facile à reconnaître. La raison de Pascal n'avait pas été celle de Voltaire, et la raison de Voltaire ne fut pas celle de Jean-Jacques. En proclamant sans restriction, d'une manière absolue, la religion du rationalisme, on élevait autant d'autels rivaux qu'il pouvait y avoir de fidèles. Aussi l'anarchie intellectuelle fut-elle immense.

« Chez le baron d'Holbach, qui recevait les philosophes à dîner les dimanches et les jeudis, leur réunion faisait éclater les plus profondes dissidences ; difficilement eût-on deviné l'existence d'une école dans ces banquets périodiques, états généraux de la philosophie, où la variété des tempéraments n'était pas l'unique secret de la divergence des pensées. Entrez chez le baron d'Holbach, écoutez le bruit des conversations qui se croisent, ou bien une dispute solennelle ; les convives ne sont d'accord sur aucun point : ni sur Dieu, ni sur la morale, ni sur le libre arbitre, ni sur l'âme. Diderot couvrant toutes les voix, déclame avec chaleur contre le Dieu des fanatiques et on croit l'entendre s'écrier : « Partout où il y a « un Dieu, il y a un culte ; partout où il y a « un culte, l'ordre des devoirs moraux est ren- « versé. Il arrive un moment où la nation qui a « empêché de voler un écu fait égorger cent « mille hommes (977). » En vain, appuyé par Suard et Marmontel, l'abbé Morellet soutient intrépidement le Dieu de la Sorbonne, et contre l'éloquence emportée de Diderot, et contre la redoutable érudition de d'Holbach ; il faut qu'un italien dont nous retrouverons plus tard la figure originale, vienne au secours du déisme par quelque saillie spirituelle et familière : « Je suppose, Mes- « sieurs, mon ami Diderot jouant aux trois « dés dans la meilleure maison de Paris et

(977) *Mémoires de Diderot*, lettre 153 à Mlle Volant, t. XXIV, édit. Brière.

« son antagoniste faisant une fois, deux « fois, trois fois, enfin constamment rafle « de six. Pour peu que le jeu dure, mon « ami Diderot qui perdrait son argent dira « sans hésiter : *Les dés sont pipés, je suis « dans un coupe-gorge.* Ah! philosophe, « comment? parce que dix ou douze dés « sont sortis du cornet de manière à vous « faire perdre six francs, vous croyez que « c'est en conséquence d'une manœuvre « adroite, d'une friponnerie bien tissue, et en « voyant dans cet univers un nombre si pro- « digieux de combinaisons mille et mille « fois plus compliquées, et plus soutenues, « et plus utiles... vous ne soupçonnez pas « que les dés de la nature sont aussi pipés, « et qu'il y a là-haut un grand fripon qui se « fait un jeu de vous attraper (978) ? » Ainsi sous une forme triviale et enjouée, Galiani renouvelait contre l'athéisme le plus sérieux argument des confesseurs de la Divinité? Fréret le considère comme un fantôme de notre imagination (979). La spiritualité de l'âme? Helvétius la range au nombre des hypothèses (980). La métaphysique? ce n'est qu'un dédale de conjectures, suivant d'Alembert, et il jure que dans ces ténèbres il n'y a de raisonnable que le scepticisme (981). L'histoire? Boulanger en fait un recueil de légendes, une galerie de figures cabalistiques, un songe écrit (982). On croit aux personnages de l'antiquité, à ceux de la primitive Église? erreur : ce sont des êtres chimériques, et dans leur nom même l'ingénieux et savant Boulanger prétend découvrir le secret de la vie qu'on leur attribue. L'existence de saint Pierre n'est qu'une fiction empruntée à la tradition de l'antique Janus, accompagné du coq symbolique et tenant les clefs des portes de l'année, comme le chef des apôtres tient les clefs qui ouvrent les portes du ciel (983). Pilate, au lieu d'être le juge qui voulut absoudre Jésus-Christ, n'est plus qu'un magistrat imaginaire, que dis-je? un mot hébreu, un prétérit de verbe signifiant *celui qui a jugé.* » (Louis Blanc, *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE VI.

Mauvaise foi et esprit borné des rationalistes du XVIII^e^ siècle à l'égard du christianisme.

« L'indignation des philosophes fut juste et sincère. Mais cette indignation même, les efforts qu'elle leur dicta, l'espèce d'association qu'ils formèrent pour déclarer en commun la guerre aux doctrines qu'ils accusaient de tant de crimes et de tant de maux, toutes ces choses leur inculquèrent un esprit de secte; et, partout où domine cet esprit, il emploie des moyens qui lui sont propres. Voltaire avait dit qu'IL VALAIT MIEUX FRAPPER FORT QUE JUSTE; et tous les imitateurs de Voltaire, race innombrable, active, et qui des sommités de la littérature descendait jusque dans les rangs les plus inférieurs, s'acharnèrent sur la religion avec une fureur presque toujours en raison inverse des connaissances qu'ils avaient acquises et du talent dont ils étaient doués.

« L'axiome de Voltaire *avait bien son utilité de circonstance.....* Tout semblait légitime pour inspirer l'horreur de tous les genres de persécution. Mais c'était désarmer le fanatisme, ce n'était pas apprécier le sentiment religieux. Il en résulte d'ailleurs une manière outrageante et amère de parler d'une chose chère à la grande majorité de l'espèce humaine, et ce style, qui est toujours sûr d'obtenir un succès momentané chez une nation vieille et corrompue, devait inspirer une sorte de dégoût aux âmes délicates et sensibles, minorité inaperçue mais puissante, qui finit toujours par faire la loi au milieu même de la dégradation générale.

« Les philosophes qui, en attaquant la religion existante, voulaient conserver les principes qui servent de base à toute religion, ne considéraient cependant ces principes que sous leur point de vue le plus ignoble et le plus grossier, comme suppléant aux lois pénales.

« En lisant leurs écrits, on voit qu'ils veulent que la religion leur serve tout de suite comme d'une espèce de gendarmerie, qu'elle garantisse leurs propriétés, assure leur vie, discipline leurs enfants, maintienne l'ordre dans leur ménage. On dirait qu'ils ont en quelque sorte peur de croire pour rien. La religion doit leur payer en services ce qu'ils lui concèdent en croyance. » (Benjamin Constant, *De la religion*, livre I^er^, chap. 6.)

CHAPITRE VII.

Esprit superficiel et frivole des rationalistes au XVIII^e^ siècle.

« Ce fut bientôt, de la part d'un écrivain, une preuve de génie de parler contre le christianisme avec une sorte de colère ou de mépris. C'en fut une autre que de parler, comme faisaient ces dictateurs, sur toutes les questions et toutes les sciences. Montesquieu avait beaucoup étudié, Voltaire était instruit, Rousseau creusait sa pensée. On n'imita de ces grands hommes que le ton et la prétention à l'universalité. Anciennement les philosophes et les théologiens osaient seuls se constituer chefs d'école ou de doctrines. Les hommes d'Etat et les jurisconsultes osaient seuls écrire sur la politique et la législation avec la prétention d'embrasser l'ensemble de ces sciences. Seuls, ces hommes spéciaux se permettaient de prendre ce

(978) *Mémoires de Morellet*, t. I^er^, p. 131 et suiv.

(979) *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, t. IV des *Œuvres* de Fréret, p. 82 et 96. Cet ouvrage, attribué à Fréret, paraît être de Lévesque de Burigny, un des amis de Mme Geoffrin. (L. Blanc.)

(980) Helvétius, *De l'esprit*, t. I^er^, p. 125, 126.

(981) D'Alembert à Voltaire, *Correspondance*, t. XXII, p. 190.

(982) *L'antiquité dévoilée*, passim.

(983) *Voy.* la curieuse *Dissertation sur saint Pierre*, t. VI des *Œuvres* de Boulanger, p. 177 et suiv. (L. Blanc.)

ton d'autorité, l'effet naturel d'études spéciales ; et, quand les gens du monde et de simples littérateurs abordaient des questions de science, ils émettaient leurs vues avec cette modeste défiance d'eux-mêmes qui les honorait, sans doute, mais qui n'était après tout qu'un devoir, puisqu'il n'était pas reçu qu'ils parlassent en docteurs. Depuis Montesquieu, Voltaire et Rousseau, tout fut changé ; on affecta de prendre ces génies éminents pour des hommes de lettres, et tout homme de lettres embrassa désormais, dans ses méditations ou dans ses improvisations, la philosophie, la religion, la morale, la politique, toutes les sciences. Bientôt même on ne voulut plus être homme de lettres. On ne pouvait guère se qualifier d'homme d'Etat, et le nom de moraliste était trop modeste : on fut philosophe. C'est là coutume encore d'appeler philosophes presque tous les écrivains du XVIII^e^ siècle. La plupart d'entre ces hommes qui traitèrent Platon et Aristote, saint Augustin et Bossuet, d'esprits étroits, remplis de préjugés et d'erreurs, étaient aussi étrangers à la philosophie qu'à la théologie ; ils n'avaient pas plus étudié la politique que la morale. Parmi leurs modèles, parmi les libres penseurs d'Angleterre, plusieurs s'étaient distingués, au contraire, par l'instruction la plus étendue.

« Les nôtres étaient savants en vertu d'une seule opinion, celle que le christianisme, avec toutes les croyances et toutes les institutions qu'il avait données au monde moderne, avait fait son temps ; que cette religion devait désormais prendre place dans l'histoire du passé, à côté du judaïsme et du paganisme ; que la philosophie était appelée à faire une révolution semblable à celle que jadis avait faite le christianisme lui-même, et qu'elle devait dicter des institutions conformes aux nouvelles doctrines.

« Cette tâche, imposée tout à coup à la philosophie, était *peut-être* (984) au-dessus de toute philosophie. Mais, ce qu'il y avait de plus inconséquent encore, c'est qu'au moment même où l'on appelait la philosophie à jouer un si grand rôle, on n'avait plus de philosophie ; on trouvait du moins trop vieille et trop stérile celle qui devait enfanter le nouveau monde. En effet, on trouvait qu'elle-même avait fait son temps, et qu'elle devait désormais céder la place à une science plus fructueuse. » (MATTER, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE VIII.

Inanité des écoles rationalistes du XVIII^e^ siècle.

« Ici nous pouvons commencer à mettre en évidence l'INANITÉ philosophique des écoles du XVIII^e^ siècle ; car une exposition très-courte de leurs prétentions et de leur destinée, va nous montrer d'abord qu'elles sont dépourvues de méthode et ne vivent que sur les débris méprisés du siècle précédent ; ensuite qu'elles sont exclusivement réactionnaires, et que LA PHILOSOPHIE EST POUR ELLES UN PRÉTEXTE plutôt qu'un but.

. . . . . .

« Ils ont cherché dans la conscience les idées contingentes au lieu des nécessaires, les images au lieu des conceptions, et les faits particuliers au lieu des définitions générales ; ils ont prétendu créer la *psychologie*, et ils n'ont fait que la livrer à une analyse dissolvante ; ils ont cru découvrir l'origine des connaissances, tandis que, préoccupés uniquement de leur forme sensible, ils ont éloigné d'eux cette origine, et l'ont disséminée sur la nature entière, là où il aurait fallu la concentrer pour l'apercevoir et pour la nommer. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, livre V, t. I^er^.)

CHAPITRE IX.

Absurdité du rationalisme métaphysique du XVIII^e^ siècle.

« Ce n'était pas tout que d'opposer secte à secte, et système à système ; restaurer le manichéisme ou le pyrrhonisme semblait un jeu d'érudition... A une doctrine on avait besoin d'opposer, non pas une hypothèse, mais une autre doctrine à formes consciencieuses et sévères, au moins en apparence. Ainsi s'explique le succès du livre de Locke qui, attendu en France, y fut reçu avec acclamation. Locke était contemporain de Bayle, et Bayle le cite avec grande estime. Comme lui, il avait combattu pour la tolérance, et, comme lui, souffert pour la cause de la liberté. Ainsi, DE L'ANGLETERRE ET DES PAYS-BAS VINRENT TOMBER SUR LA FRANCE DE LOUIS XIV DES ENNEMIS PLUS DANGEREUX QUE MALBOROUGH ET LE PRINCE EUGÈNE.

« Gassendi eût écrit en français, si la forme de sa philosophie eût été moins antique et son caractère religieux moins prononcé ; sans aucun doute il eût dirigé ce mouvement des esprits et remporté sur Descartes une victoire posthume. Mais nous croyons que l'influence de ses in-folios latins dut être à peu près nulle, dans un temps où les études devenaient de plus en plus superficielles. Ainsi Locke et Newton passèrent la mer, et l'engouement de la France pour l'Angleterre commença. MAIS LA MÉTAPHYSIQUE SENSUALISTE DEVAIT S'ALLIER EN FRANCE AVEC UNE NAÏVETÉ DANS LA DÉDUCTION, AVEC UNE INTRÉPIDITÉ DANS L'ABSURDE QU'ELLE N'AVAIT JAMAIS RENCONTRÉES JUSQUE-LÀ. » (RENOUVIER, *Manuel de philosophie moderne*, liv. V, § 2.)

CHAPITRE X.

Immoralité des écrits rationalistes du XVIII^e^ siècle.

« Nous ne nommerons pas des livres qu'on ne peut pas nommer ; mais, certes, elle est à jamais néfaste cette époque de notre littérature où quelques-uns des plus beaux génies de l'humanité publiaient clandestinement des livres qu'ostensiblement ils

(984) Ce *peut-être* est plein de candeur.

flétrissaient eux-mêmes d'hypocrites dénégations. Les fureurs de la passion ont leur excuse dans l'emportement qui les enfante. Mais qui excuse les déréglements de la méditation silencieuse du cabinet? Et ces conceptions, AFFREUSES D'IMMORALITÉ ET D'EXCITATION, qui firent leur irruption parmi nous vers le milieu du dernier siècle, ne corrompaient-elles pas suffisamment les mœurs pour qu'un gouvernement chargé de protéger l'honneur national fût forcé de sévir? Il y aurait eu immoralité, il y aurait eu crime dans le silence de l'autorité. Les écrits anti-sociaux, allant parallèlement avec les livres immoraux, il y aurait eu suicide de la part des gouvernements à tolérer une fédération si coupable; il est des publications (985) qu'on empêche toutes les fois qu'on le peut. » (MATTER.)

CHAPITRE XI.

Morale du XVIII^e^ *siècle.*

« Au XVIII^e^ siècle, quand le philosophisme, *ce pur et brillant flambeau de la raison, ce régénérateur de l'humanité asservie*, luttait encore d'infamie avec la Régence; quand ce philosophisme mêlait sa lèpre à cette gangrène, en répandant un flot de livres stupides, impies ou obscènes, qui, selon ses vues, corrompaient une société à laquelle il eut l'atrocité de reprocher sa corruption, quand, plus tard, il la fit décimer par ses bourreaux; au XVIII^e^ siècle, quand il y avait eu une apothéose pour Voltaire, pour celui qui avait insulté la France dans sa gloire la plus pure et la plus chaste! — pour celui qui s'était rué en écumant sur Jeanne d'Arc, comme ces libertins ignobles et impuissants qui injurient ce qu'ils n'ont pu déshonorer! — quand Diderot écrivait pour ce siècle les *Bijoux* et la *Religieuse*; — Crébillon, le *Sofa*; — Vadé, son *Théâtre*; — Piron, son *Ode...* — et Beaumarchais son drame! — quand Helvétius, Condorcet et les encyclopédistes vivaient splendidement d'athéisme et d'ordures; quand les hideuses passions d'une populace déjà sans croyances religieuses commençaient à fermenter; — quand le meilleur des rois, la plus vertueuse des reines étaient abreuvés de calomnies vomies par le parti philosophique en langage des halles!... — quand on sait les succès scandaleux de Clairval et de Jeannot; — quand le livre de Laclos n'était que le miroir de la société, et que M. de Sade passait pour un original, avec ses dîners aux cantharides, qui mirent en un si drôle d'émoi la meilleure compagnie de Marseille, depuis l'intendante jusqu'au prevôt des marchands..... dans ce malheureux siècle, au milieu de cette terrible saturnale, bizarre et effrayante comme l'agonie d'un fou, — toute immoralité était dans les mœurs, — tout vice avait droit de cité. N'était-ce donc pas le dernier terme de cette longue dégradation sociale qui datait de Luther? — de Luther, que Voltaire et ses *manœuvres* parodiaient d'une si misérable façon. — Voyez, c'est la grossière insolence de Luther, sa mauvaise foi dans la discussion, sa haine pour tout ce qui est saint et révéré parmi les hommes, ses injures sordides, ses dégoûtantes obscénités. — Mais au moins Luther avait eu le premier l'infernale audace d'attaquer de front et de frapper au cœur cette puissante société monarchique et religieuse, dont Voltaire et son école soufflétaient si lâchement le cadavre. » (Eugène SUE, *La Vigie de Koat-Ven*, liv. III, chap. 1^er^)

CHAPITRE XII.

Paganisme du rationalisme du XVIII^e^ *siècle.*

« Il est d'origine païenne, il emprunte ses arguments à Celse, à Porphyre, à l'empereur Julien. Je ne crois pas qu'il y ait une seule objection de Voltaire qui n'ait été d'abord présentée par ces derniers apologistes des dieux olympiens. Dans l'esprit de ce système, la partie miraculeuse des Ecritures ne révèle que la fraude des uns et l'aveuglement des autres; ce ne sont partout qu'imputations d'artifice et de dol. Il semble que le paganisme lui-même se plaigne dans sa langue que l'Evangile lui a enlevé le monde par surprise. Le ressentiment de la vieille société perce encore dans ces accusations, et il y a comme une réminiscence classique des dieux de Rome et d'Athènes dans tout ce système, qui fut celui de l'école anglaise aussi bien que des encyclopédistes. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. II.)

CHAPITRE XIII.

Le rationalisme du XVIII^e^ *siècle aboutit au socialisme et à l'anarchie intellectuelle et morale.*

« Nous voici au seuil du laboratoire brûlant où furent réunis et préparés d'une manière définitive les matériaux de la révolution française; nous allons entrer dans le monde agité des philosophes. Quel spectacle! de la cendre de Luther la papauté voit renaître pour l'accabler mille ennemis pleins d'éloquence et d'ardeur. Deux mots ont retenti, que l'Europe est étonnée et ravie d'entendre : la *tolérance*, la *raison*.....

« C'est pour démentir la *Genèse*, pour convaincre d'erreur ou d'imposture les livres des prêtres que des savants interrogent le ciel, mesurent les montagnes, fouillent les entrailles de la terre, et demandent au globe le secret de son âge. Où s'arrêtera cette puissance formidable, le libre examen?... Les uns nièrent le Christ, sans nul souci du grand vide qui par là serait fait dans l'histoire, les autres mirent en doute l'âme de l'homme; d'autres discutèrent Dieu, *âme de l'univers* (986). La doctrine de la *sensation*,

(985) Nous nommerons dans cette catégorie les *Philippiques* de LAGRANGE-CHANCEL, et sur tout les *Soupirs de la France esclave*, par LEVASSOR. (MATTER.)

(986) Le déisme de M. Blanc ressemble ici beaucoup au panthéisme.

la théorie du néant, furent opposées à ces aspirations invincibles, qui ont pour objet l'infini, à ces désirs qui nous transportent dans les temps qui ne sont pas à nous, à cette insatiable avidité de vivre, charme et tourment de nos cœurs troublés. Ainsi, l'homme se trouva rabaissé jusqu'à n'être plus dans la création qu'un accident; il fut appauvri de tout ce que vaut la durée éternelle. Mais en même temps et par une étrange contradiction, comme on s'efforça de l'élever, comme on l'exalta, ce peu de matière organisée qui ne devait que passer! Jamais la démonstration de la petitesse de l'homme n'avait été plus impitoyablement poursuivie et jamais sa grandeur ne fut plus résolument affirmée. On demanda que sa dignité fût reconnue, sa sécurité garantie; on lui voulut une conscience inviolable et une pensée libre. Chose non moins singulière! des apôtres du froid examen apportèrent, en ce temps-là, dans leur culte de la pensée, l'enthousiasme et la passion des sectaires. Des travaux prodigieux à entreprendre, mille dangers à courir, la tyrannie à séduire ou à braver, l'éducation morale des générations à refaire, la conscience humaine à remplir d'incertitude et d'effroi, rien ne les arrêta, rien ne les fit hésiter, parce que, après tout, ils eurent, eux aussi, leur croyance, ils crurent à la *raison*. Telle fut donc l'œuvre de ce siècle. Et tous y travaillèrent : écrivains, artistes, grands seigneurs, magistrats, ministres, des souverains même. Il y eut un moment où l'esprit nouveau se trouva maître de la société, depuis la base jusqu'au faîte, ayant pénétré à la cour de Prusse par Frédéric, à la cour d'Autriche par Joseph II, à la cour de France par Turgot, à la cour de Russie par Catherine, au Vatican par Clément XIV. De sorte que la philosophie se glissa jusqu'auprès des rois; elle les enveloppa, elle les subjugua, elle leur dicta des paroles d'une étrange portée; ELLE LES POUSSA, ENIVRÉE DE LOUANGES, A LA DESTRUCTION DE CES AUTELS, QUE LES TRÔNES AVAIENT EUS SI LONGTEMPS POUR APPUI. Mais le moment devait venir où, devant leur ouvrage, les rois reculeraient d'épouvante,.... lorsqu'enfin tombèrent les derniers voiles, LORSQUE, PASSANT DE LA RELIGION A LA POLITIQUE, ET DE LA POLITIQUE A LA PROPRIÉTÉ (987), l'esprit d'examen aurait soulevé tant de questions auxquelles il n'y eut de réponse, hélas! qu'aux prix des tempêtes. Pourquoi des maîtres et des esclaves, et des générations entières broyées sur le passage d'un seul? pourquoi des rois et des nobles? pourquoi des classes qui naissent heureuses, et au-dessous une foule innombrable d'êtres gémissants, affamés, désespérés? Pourquoi ce long envahissement, par quelques-uns, de la terre, demeure de l'humanité et son impartageable domaine? « Le premier qui, « ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : « *ceci est a moi*, et trouva des gens assez « simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, « de guerres, de meurtres; que de misères « et d'erreurs n'eût pas épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou « comblant le fossé, eût crié à ses semblables : *Gardez-vous d'écouter cet imposteur : « vous êtes perdus si vous oubliez que les « fruits sont à tous et que la terre n'est a personne* (988)! » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« La Réformation avait bien, comme nous l'avons montré, introduit le principe d'individualisme dans le monde; mais Luther, mais Calvin, avaient manqué de logique et d'audace. Ils avaient invoqué la souveraineté de la raison contre Rome, non contre les Ecritures. Ils eussent pâli d'effroi à la seule idée de discuter d'une manière purement rationnelle, Dieu, l'existence de l'âme, l'infini, l'éternité. Les questions qu'ils jugeaient résolues par les livres saints, interprétés au moyen des lumières de la foi, nul, suivant eux, n'avait le droit de les approfondir. Ils avaient laissé à l'individu, en le déclarant affranchi, une partie de ses chaînes, et, arrivé dans son vol à de certaines hauteurs, l'esprit humain devait aussitôt fermer ses ailes.

« Les continuateurs, que le XVIII^e^ siècle venait donner à Luther poussèrent jusqu'à ses plus extrêmes limites l'œuvre commencée. Après avoir livré au ravage du libre examen le domaine entier de la religion, ils lui abandonnèrent celui de la métaphysique. Ce que Luther avait osé contre les Pères de l'Eglise, ils l'osèrent contre Luther prosterné devant l'Evangile. Ils proposèrent à l'essor de l'esprit l'immensité même. Ce respect exalté pour la liberté de l'esprit leur commandait la tolérance. Aussi, n'eurent-ils rien de cette humeur despotique et de cette cruauté inconséquente dont nous avons vu le règne de Calvin si odieusement souillé (989). Eux, ils furent humains, et l'apostolat de la tolérance les trouva infatigables. Leur gloire est là. Quant à leur culte de la raison, comme la raison divise tandis que la foi réunit, ILS NE PURENT QUE PLACER L'HOMME SUR UN MONCEAU DE RUINES, AU SOMMET DESQUELLES NOUS L'APERCEVONS AUJOURD'HUI ENCORE DEBOUT ET MAÎTRE DE LUI, MAIS INQUIET ET SEUL. . . . . .

. . . . . .

« Du reste, contemplé d'un peu loin, le mouvement qui vient d'être indiqué ne présente d'abord QUE TUMULTE ET CONFUSION, même parmi les philosophes du XVIII^e^ siècle, qui semblent unis par les liens les plus

(987) C'est presque la triple formule dont je me suis servi dans la *Défense du christianisme historique*; — LE PROTESTANTISME, — LE RATIONALISME, — LE SOCIALISME.

(988) Paroles de J.-J. Rousseau.

(989) Robespierre et Danton n'étaient-ils pas les disciples du XVIII^e^ siècle? Calvin n'est-il pas un agneau en présence des massacres de septembre et des égorgements de la Terreur?

étroits ; beaucoup, à vrai dire, n'eurent de commun que le besoin de frapper ; chacun frappant à sa guise, sous l'inspiration de ses haines particulières, avec les armes qui lui étaient propres ; celui-ci comme déiste, celui-là comme athée, cet autre comme disciple de Spinosa. Et qu'on ne s'étonne pas si nous tenons compte ici de la diversité des doctrines métaphysiques ; car nous les retrouverons plus tard, ces divisions de la pensée ; nous les retrouverons vivantes, et quand passeront devant nous, transformées en passions terribles, la philosophie épicurienne de Danton, l'athéisme d'Anacharsis Clootz, le déisme de Robespierre, il deviendra manifeste qu'il n'est pas d'abstraction où la réalité ne germe ; que les débats méthaphysiques, si vagues en apparence dans leur objet, sont par leurs résultats d'une importance pratique sans égale, et que souvent ces forces brutales, qu'on croirait uniquement déchaînées par des passions personnelles ou de grossiers intérêts, se rapportent aux travaux pleins d'angoisses, aux inquiétudes ou aux vengeances de la pensée. La diversité, d'ailleurs, ne porta pas seulement sur des questions de ce genre, parmi les philosophes du XVIII^e^ siècle ; elle porta sur toute chose. Ainsi, les hommes qui avaient crié ensemble anathème aux prêtres, se séparèrent étonnés quand il fut question de crier anathème aux rois. Tel qui avait ébranlé d'une main confiante les fondements du catholicisme, se sentit pénétré d'une terreur secrète quand on le pressa d'entrer en guerre contre Dieu. Si la bourgeoisie eut ses chefs, le peuple eut ses éclaireurs. A côté des philosophes bercés dans l'orgueil, bercés dans la joie, amis des princes frondeurs, souriant aux ruines qu'ils allaient faire, il y eut les philosophes malades de leurs doutes, il y eut les penseurs religieux et les rêveurs farouches, il y eut les tribuns atteints d'une mélancolie suprême. Comment donc, au milieu d'un pêle-mêle semblable, dessiner nettement la marche des idées ? Rien de plus difficile au premier abord ; et pourtant, lorsqu'on y regarde de près, on ne trouve dans le XVIII^e^ siècle que deux grands courants d'idées qui, le traversant sur des lignes parallèles, VONT L'UN ET L'AUTRE ABOUTIR AU GOUFFRE DE LA RÉVOLUTION. » (Louis Blanc, *Révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIV.

Résumé des doctrines les plus répandues au XVIII^e^ siècle.

Les rationalistes modernes, dès qu'ils ferment les yeux au flambeau de la révélation, redeviennent aussi aveugles en fait de morale et de droit naturel, que les anciens sages du paganisme. Une courte revue des paradoxes du XVIII^e^ siècle mettra ce fait en évidence.

L'auteur du *Système de la nature* convient que Lamettrie a raisonné sur la morale en vrai frénétique, mais il a eu des imitateurs ; mais il a été plus sincère, et a raisonné plus conséquemment que les autres sur les principes de l'athéisme. Nier la liberté de l'homme, n'est-ce pas en faire, comme Lamettrie, une pure machine ? C'est cependant l'opinion de tous les matérialistes. De quelle morale un automate peut-il être susceptible ? Il ne serait pas difficile de prouver, par l'aveu des fatalistes mêmes, que dans leur système aucune action n'est imputable, ne peut mériter ni récompense ni châtiment.

Sur le suicide, rien de certain parmi nos oracles de morale : les uns le jugent innocent et le conseillent, les autres le condamnent.

D'après les épicuriens, les cyrénaïques et les pyrrhoniens, ils ont enseigné qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni juste, ni injuste, ni bien ni mal moral (Lamettrie, t. II, *Disc. sur le bonheur*, p. 172 ; t. III, *Système d'Epicure*, n. 47) ; qu'il n'est aucune règle de morale qui soit permanente, et dont tous les peuples conviennent (*La philosophie du bon sens*, t. II, p. 8) ; que la probité a pour base l'intérêt personnel ; que l'on n'est juste que quand on a intérêt de l'être (*De l'esprit*, t. I^er^, 2^e^ disc., c. 2 ; Lamettrie, t. II, *Disc. sur le bonheur*, p. 136) ; il n'est, disent-ils, point d'amour désintéressé ; l'amitié ne fait que des échanges ; l'amitié sans besoin serait un effet sans cause : il est aussi impossible d'aimer le bien pour le bien, que le mal pour le mal. (*Les mœurs*, I^re^ part., c. 1, p. 34 ; *De l'esprit*, t. I^er^, 2^e^ disc., c. 5 ; t. II, 5^e^ disc., c. 14, p. 164.)

Comme ils supposent que l'homme est de même nature que les animaux, ils décident que la sensibilité physique est le principe et la règle de toutes nos actions, notre loi, notre instinct (*Hist. nat. de l'âme*, p. 141 et 279 ; Lamettrie, t. II, *Disc. sur le bonheur*, p. 136) ; que la raison ne doit point avoir la préférence sur l'instinct ; que Dieu dirige l'instinct, et l'homme la raison (*Essai sur l'homme*) ; que nos passions sont innocentes, et la raison coupable (*Les mœurs*, I^re^ part., c. 2, § 4, n. 3). Ce sont les grandes passions, disent-ils, qui élèvent l'âme aux grandes choses : se proposer la ruine des passions est le comble de la folie (*Pensées philos.*, n. 1 et suiv. ; *Théol. portat.*, Passions). Il ne dépend pas de l'homme de se donner un goût, comment parviendrait-il à réformer son caractère ? (*Diction. philos.* et *Quest. sur l'Encycl.*, Caractère.) Mâter les sens, c'est être impie (*Petit maître philos.*, II^e^ part., p. 202 ; *Théol. portat.*, Mortifications). Le plaisir que l'homme désire sans cesse, n'est-il donc qu'un piége que Dieu lui a malignement tendu pour surprendre sa faiblesse ? La morale sublime de l'Evangile n'est faite que pour rendre la vertu haïssable (*Le bon sens*, § 160 ; *Théol. portat.*, Morale chrétienne).

Grâce à la morale plus humaine des philosophes, nous savons à présent le secret d'être heureux dans le crime : c'est d'étouffer les remords, de craindre les gibets et les bourreaux plus que la conscience et Dieu. « Lorsque les effets de nos passions

nous sont utiles, nous n'avons point de remords. » (*Syst. de la nat.*, t. I^er^, c. 12, p. 238; *De l'homme*, t. I^er^, sect. 2, c. 7; LAMETTRIE, t. II, *Disc. sur le bonheur*, p. 100, 136; t. III, *L'homme-machine*, p. 49.) « Comment pourrions-nous nous reprocher des crimes qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter ? Nous sommes bien ou mal, heureux ou malheureux, sages ou insensés, raisonnables ou déraisonnables, sans que notre volonté entre pour rien dans ces différents états... Tout est toujours dans l'ordre relativement à la nature : les orages, les vents, les maladies, la mort, les vices et les vertus, l'ignorance et la science sont également nécessaires... Conseiller à une personne d'une imagination emportée de modérer ses désirs, c'est lui conseiller de changer son organisation, c'est ordonner à son sang de couler plus lentement. » (*Syst. de la nat.*, t. I^er^, c. 12, p. 188; c. 12, p. 247; c. 17, p. 357; *Théol. portat.*, Liberté.) « Quand on dit à un tel homme : *Il ne faut pas être ambitieux*, il me semble entendre un médecin dire à son malade : *Il ne faut pas avoir la fièvre*... La plupart des hommes seraient fous de vouloir être plus sages... En s'abandonnant à son caractère, on s'épargne au moins les efforts inutiles que l'on fait pour y résister. » (*De l'esprit*, t. III, 4^e^ disc., c. 2, p. 159, 163, 164.)

Sommes-nous obligés par une loi naturelle de regarder tous les hommes comme nos frères ? Sur quoi cette loi serait-elle fondée ? Selon nos philosophes, les hommes ne sont point nés d'un même père ; ou ils sont sortis par hasard des entrailles de la terre, ou Dieu les en a tirés comme les arbres, et les a semés sur le globe comme il y a répandu les plantes et les animaux. (*Philos. de l'hist.*, c. 2; *Essai sur l'hist. gén.*, tom. III, c. 115; tom. IV, c. 137.) « Ainsi, point de société naturelle entre eux; l'état naturel de l'homme est d'être sauvage : la société est un état contre nature. » (*Discours sur l'inégalité.*) Hobbes a donc eu raison de croire que le genre humain est naturellement dans un état de guerre, ne connaissant d'autre loi que celle du plus fort. (HOBBES, *Léviathan*, I^re^ part., c. 13.) Conformément à ce principe, on enseigne qu'il n'est point de maxime de probité pratique par rapport à l'univers, que l'opposition des intérêts des peuples les tient les uns à l'égard des autres dans un état de guerre perpétuelle. (*De l'esprit*, t. I^er^, 2^e^ disc., c. 25, p. 294.) « Le droit est né des conventions entre les particuliers : or, les nations n'ont point fait entre elles de convention semblable. » (*De l'esprit*, t. II, 3^e^ disc., c. 4, p. 45, 49; *De l'homme*, t. II, sect. 10, c. 7.) D'où l'on doit conclure que ce qui s'appelle *droit des gens* est une vaine idée qui n'est fondée sur rien.

Dans les sociétés même formées depuis longtemps, les membres ne sont obligés d'obéir aux lois que quand ils y trouvent leur avantage. Il est décidé au tribunal de la philosophie qu'une société dont les chefs et les lois ne procurent aucun bien à ses membres, perd le droit de leur commander. « La société qui ne nous procure aucun bien perd ses droits sur nous. » (*Syst. de la nat.*, t. I^er^, c. 9, p. 144; c. 14, p. 306.) « Qu'importe au public la probité d'un particulier ? Elle ne lui est presque d'aucune utilité. » (*De l'esprit*, t. I^er^, 2^e^ disc., c. 6.) Mais si tous les particuliers étaient fripons, le public serait-il composé d'honnêtes gens ? La morale des philosophes sur le pouvoir paternel et sur l'autorité politique découle des principes que nous venons d'exposer, et n'est pas moins salutaire au genre humain.

Selon eux, « celui qui trompe ou qui ment pour sauver sa patrie, ses parents, son ami, est un citoyen estimable; il ne peut être condamné qu'au tribunal d'un insensé. » (*Syst. social*, I^re^ part., c. 2, p. 21; *Théol. portat.*, Mensonge.) « Par la même raison, celui qui, pour sauver sa patrie, emploierait la perfidie, la trahison, le parjure, le poison ou le meurtre, serait encore un citoyen très-vertueux : le crime cesse d'être condamnable dès qu'il est utile. Une maxime sacrée des moralistes philosophes est que la vertu ne peut consister que dans l'utilité générale. » (*Syst. social*, ibid., note, p. 21; *De l'esprit*, t. I^er^, 2^e^ disc., c. 13, p. 234.)

Que deviendraient les mœurs, si la doctrine des cyniques modernes était suivie ? Ils enseignent que « la pudeur est seulement une vertu de bienséance ! » (*Les mœurs*, II^e^ part., c. 1, art. 3, § 2); « que pour la chasteté et la continence, on ne sait ce que c'est, une prétendue vertu dont il ne résulte rien. » (*Lettres persanes*, 113.) Si on les croyait, « les voluptés sensuelles de l'amour devraient être la récompense des hommes vertueux; leur jouissance seule peut nous consoler du malheur d'être. » (*De l'esprit*, t. II, 3^e^ disc., c. 15; Lettre à l'auteur des *Trois siècles*, p. 81.) « C'est le bonheur des deux sexes, le seul bien que le ciel mêle aux maux dont il nous afflige. » (*De l'esprit*, t. I^er^, disc. 1, c. 14.) Ils disent « que la pudeur est une invention de la volupté raffinée; que la conduite des femmes galantes est fort utile au public; qu'elles font de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus sages. » (*De l'esprit*, t. I^er^, disc. 1^er^, c. 15.) Les femmes de ces docteurs de morale se conduisaient sans doute selon ces sages maximes. Suivant leur avis, « un moyen d'empêcher les femmes d'acquérir trop d'empire, serait de les débarrasser d'un reste de pudeur dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte et l'adoration de leurs amants. » (*Ibid.*, c. 20.) « Ces maîtresses pudibondes ne sont bonnes, disent-ils, que pour les désœuvrés, parce que sans cela ils périraient d'ennui; il faut s'en tenir à l'amour physique, c'est le plus agréable. » (*De l'homme*, t. II, sect. 8, c. 10.) — Les temples autrefois dédiés à la prostitution, les lieux publics d'Athènes et de Rome, n'ont jamais pu retentir d'une morale plus scandaleuse.

(*Voy.* encore les art. *Jouissance*, *Voluptueux*, de l'Encyclopédie.)

L'auteur de l'*Histoire des établissements des Européens dans les Indes* fait l'éloge d'une secte de Japonais qui disaient que les plaisirs des hommes étaient agréables à la Divinité, et qui, après avoir fait leurs prières dans les temples, allaient chez les courtisanes. « Dans les pays, dit-il, où la religion ne peut réprimer les excès de l'amour, c'est peut-être une sagesse de le changer en culte. » Il appelle cette passion brutale *le feu de la Divinité*. Après avoir tracé des plaisirs sensuels un tableau capable de faire rougir l'impudence même, il s'écrie : « Que de biens dont la religion pourrait faire des vertus et les récompenses de la vertu! mais qu'elle profane et dénature, quand elle les représente comme un sentier de crimes, de malheurs et de peines! Oh! que les hommes se sont éloignés des fondements de la morale en s'écartant des sentiments de la nature!... Qu'il faut plaindre les âmes froides, insensibles, malheureuses et dures, à qui ces considérations paraîtraient un délire ou un attentat! » (*Hist. des établissements des Européens dans les Indes*, tom. I^er^, l. I, p. 103, 104.) Elles nous paraissent telles, et nous n'hésitons pas de dire qu'un philosophe capable d'un délire aussi honteux devrait être enfermé pour guérir son cerveau.

Comment retenir son indignation lorsqu'on voit la passion la plus brutale, les désordres contre nature, traités de *fadaise*?—(*Dict. philos.*, Amour socratique.) — L'auteur s'est corrigé dans les *Questions sur l'Encyclopédie*; il a changé *fadaise* en *turpitude*. — « On nous fait remarquer que ce libertinage affreux était très-commun dans la Grèce, que les philosophes et les hommes d'Etat n'en rougissaient point; que cependant ce pays fut le plus fécond en hommes vertueux et en grands hommes; que Solon et Platon étaient.....; que ces fiers républicains, qui se livraient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés à l'esclavage. » (*De l'esprit*, t. I^er^, disc. 2, c. 14; *De l'homme*, t. I^er^, sect. 2, c. 7 et 18.)

Une affectation des incrédules est de rapporter froidement toutes les infamies pratiquées chez les Grecs, les Egyptiens, les Babyloniens, chez les nations barbares de l'Asie et de l'Afrique, comme des usages à peu près indifférents, qui ne portaient aucun préjudice aux vertus sociales ni à la félicité des peuples. Que dirons-nous encore des poëmes et des romans obscènes sortis de leur plume impudique? Peu contents de pervertir leur siècle, ils ont préparé du poison pour la postérité, afin de perpétuer l'opprobre de leur philosophie.

De peur que la sainteté du mariage ne fût trop respectée, ils ont désapprouvé l'usage de confirmer les promesses par des serments; ils ont justifié les mariages clandestins; ils ont avancé que le concubinage n'a rien de répréhensible, pourvu qu'il soit durable; qu'une union formée par la tendresse est plus pure, plus sainte, plus estimable que celle qui n'est affermie que par la nécessité.—(*Les mœurs*, II^e^ part., c. 3, art. 1, § 1; c. 4, art. 1.)—Ils soutiennent que l'abolition du divorce est la cause des chagrins et des désordres qui règnent dans le mariage.—(*Lettr. persanes*, 112; *Christian. dévoilé*, pag. 200; *Syst. social*, III^e^ part., c. 10.) « Le mariage indissoluble, disent-ils, convient tout au plus aux laboureurs. Pourquoi priver les conjoints des plaisirs du changement, si d'ailleurs leur inconstance n'est point nuisible à la société?» (*De l'homme*, t. II, sect. 8, pag. 410 et 412.)—Quelques-uns voudraient que les femmes fussent communes; d'autres pensent que la polygamie n'est qu'une affaire de calcul. Nous rougissons d'être obligés de mettre sous les yeux des lecteurs des détails aussi odieux; mais nous ne pouvons nous en dispenser. Il fallait démontrer par des preuves convaincantes les progrès que la philosophie a faits dans ce *prodigieux siècle*, comme s'exprime un écrivain contemporain (990). Il fallait faire sentir toute la valeur des éloges cent fois donnés à la philosophie moderne, l'importance des services qu'elle nous a rendus, la justice de l'encens que ses partisans se prodiguent tour à tour.—(*Vie de Sénèque*, p. 323.) – Il fallait enfin venger la morale évangélique des insultes qu'on lui a prodiguées à cette époque : elle ne peut l'être mieux qu'en lui opposant la morale de ses ennemis.

Un de ces docteurs s'est mis en fureur contre ceux qui les accusent d'avoir corrompu et détruit la morale. « Ils n'ont combattu, dit-il, qu'une morale barbare, abjecte, fondée sur des contes aussi ridicules que dégoûtants : mais la morale qui apprend à être humain et juste, qui ordonne à l'homme puissant de regarder le faible comme son frère; la morale fondée sur la bienveillance naturelle de l'homme pour son semblable, quel philosophe l'a attaquée? » (*Lettre à l'auteur du Diction. des trois siècles*, etc., p. 81, 82.)

Quel philosophe! Tous ceux dont nous venons de citer les livres et les passages; ceux qui nient la liberté de l'homme; ceux qui font de la probité et de la vertu une affaire de calcul, qui disent que la vertu malheureuse en ce monde n'a rien à espérer dans l'autre, que le vice honoré ici-bas n'a rien à craindre après la mort; ceux qui apprennent aux malfaiteurs à calmer leurs remords; ceux qui ont osé faire l'apologie des cyniques, des épicuriens, des cyrénaïques, des malfaiteurs condamnés dans les tribunaux, etc.

Un de leurs partisans même dit qu'ils ne parlent de morale que pour séduire les femmes.—(*Espion chinois*, t. II, lettr. 78, p. 268.)

(990) M. Renouvier.

CHAPITRE XV.

Le culte philosophique au XVIII*e siècle. — La déesse Raison.*

« Dans cette tribune où, onze mois auparavant (le 14 décembre 1792), Jacob Dupont s'était déclaré athée, Lindet, évêque apostat, ne professa pas à la vérité la même doctrine, mais il demanda qu'aux solennités religieuses on substituât des fêtes civiques. Trois jours après qu'on eut ouï et applaudi une foule de discours sacriléges, parut à la tribune Léonard Bourdon (ce prénom le distingue de Bourdon de l'Oise, autre député non moins impie). Le premier, dont il s'agit ici, « informe la Convention que le *peuple* « de Paris, ayant célébré sa régénération dans « le sanctuaire de la Raison, vient la cimenter « dans celui des lois. » C'était le 20 brumaire an II, 13 novembre 1793. Un instant après, défilait dans la salle, au bruit des fanfares, une foule de gens entourant une femme de l'Opéra, nommée Maillard, portée sur les épaules et figurant, disent les procès-verbaux, *la divinité des Français, la Liberté.*

« Le procureur de la commune, Chaumette, prend la parole : « Le fanatisme cède la place « à la vérité. Ses yeux louches n'ont pu sup« porter l'éclat de la lumière. Le peuple de « Paris s'est emparé du temple qu'il a dé« laissé et l'a régénéré. Ses voûtes gothi« ques, qui jusqu'ici ne résonnèrent que le « mensonge, ont répété aujourd'hui les ac« cents de la vérité... Vous le voyez, nous « n'avons pas pour nos fêtes des idoles ina« nimées, c'est un chef-d'œuvre de la nature « que nous avons revêtu des habits de la « Liberté, et son image sacrée a embrasé « tous les cœurs. Le peuple n'a eu qu'un « seul cri : *Plus de prêtres, plus d'autres « dieux* que celui de la nature ; nous, ses « magistrats, nous venons avec lui vous de« mander de décréter que la ci-devant église « de Notre-Dame sera convertie en un tem« ple consacré à la Raison et à la Vérité ! » Cette demande est à l'instant décrétée au milieu des acclamations. *La déesse de la Liberté* prend place à côté du président, qui lui donne l'accolade, la musique exécute l'*Hymne à la Liberté*, de Gossec, et la moitié de la Convention part avec cette horde athéo-fanatique pour aller fêter la *Raison* dans son nouveau temple. Ainsi la basilique où depuis des siècles retentissaient les vérités évangéliques, fut livrée à une tourbe de prostituées, d'histrions et d'atroces persécuteurs. Alors me revint à la mémoire le passage d'un discours de mon ancien professeur, le P. Beauregard, Jésuite émigré, qui, prêchant dans cette église treize ans avant la révolution, s'écriait :

« Oui, c'est à la religion que les philoso« phes en veulent ; la hache et le marteau « sont dans leurs mains, ils n'attendent que « l'instant favorable pour renverser l'autel. « Oui, vos temples, Seigneur, seront dé« pouillés et détruits, vos fêtes abolies, vo« tre nom blasphémé, votre culte proscrit. « Mais qu'entends-je, grand Dieu ? que vois« je ? Aux cantiques inspirés qui faisaient « retentir ces voûtes sacrées en votre hon« neur, succèdent des chants lubriques et « profanes ! et toi, divinité infâme du paga« nisme, impudique Vénus, tu viens ici « même prendre audacieusement la place du « Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du « Saint des saints, et y recevoir l'encens cou« pable de tes nouveaux adorateurs (991). »

. . . . . .

« L'orgie qui avait profané la cathédrale de Paris fut d'abord répétée dans les autres églises de la capitale. Parmi ces fêtes prétendues on peut citer encore celle où des tables furent dressées dans toutes les rues, et les Parisiens y soupèrent, quoique des torrents de pluie inondassent les convives. Mais revenons à notre sujet.

« A Saint-Sulpice, un déclamateur furibond monte en chaire et défie la Divinité. Elle ne le frappe pas : Donc, conclut-il, elle n'existe pas. Saint Augustin eût répondu que Dieu a l'éternité pour punir.

. . . . . .

« Des scènes analogues à celles dont on vient de parler furent répétées dans les autres églises de Paris. A Saint-Eustache un banquet, à Saint-Gervais un bal dans la chapelle de la sainte Vierge, furent accompagnés et suivis de propos, de chansons et d'actions où l'impiété le disputait à la lubricité.

« Des députations qui prétendent être les organes des diverses sections et des communes voisines de Paris, se présentent les unes à la Convention, les autres à la Commune.

« La section des *Piques*, en envoyant la « *brune Marie* se reposer de la peine qu'elle « eut de nous aveugler pendant dix-huit siè« cles, propose de comprendre aussi tous « ses acolytes. Elle assure qu'en dépouillant « les temples de tous les objets de culte, en y « prêchant la morale, la prospérité générale « étendra les limites de cette félicité philo« sophique et républicaine aux régions les « plus éloignées de l'univers (992). » C'était le 25 brumaire an II.

« Le lendemain, l'orateur de la section des Marchés, déclare « que les citoyens qui la « composent ne rougissent pas de porter le « nom de *renégats*, puisqu'il n'est que la « transition de l'état superstitieux au régime « de la philosophie ; ils ont renvoyé saint « Crépin en paradis pour faire des souliers « à ses confrères, et la Madeleine pour y « pleurer ses péchés. Les citoyens des Mar« chés font une abjuration pleine et en« tière (993). »

« La section du Panthéon français, 12 septembre 1793, « prétend que l'exil des *druides* « rebelles à la loi, la déportation dans les

(991) Voy. *Annales de la religion*, t. VIII, p. 2[illegible] du recueil.

(992) *Bulletin de la Convention*, 25 brum. an II.

(993) Voy. *Journal de la Montagne*, n° 5, p. 34. Commune de Paris, séance du 26 brum. an II.

« contrées barbares où leur souffle n'em-
« poisonne que les cannibales qui leur res-
« semblent, la *chute de leurs têtes sur l'écha-*
« *faud*, ne sont que des demi-mesures. L'air
« qu'ils ont inspiré, la poussière qui les
« couvre sont pleins de leur génie liberti-
« cide qui se propage dans l'ombre. Aux
« athlètes du fanatisme opposons les athlè-
« tes de la raison ; qu'à côté de la montagne
« de Sion s'élève la montagne constitution-
« nelle, nouvel Etna. La section demande
« que, dans chaque canton du territoire fran-
« çais, on établisse une école pour prêcher
« l'amour de la patrie, de la gloire, de la
« vertu, l'horreur du fanatisme, l'obéissance
« aux lois, le mépris de la mort, et plus en-
« core celui des rois, pires que la mort,
« puisqu'ils entretiennent les vivants dans
« un état de mort continuelle. Les institu-
« teurs seront appelés *apôtres de La liberté ;*
« ils recevront du trésor public un traite-
« ment tel que l'aurait accepté Jean-Jacques
« Rousseau ; les grands honoraires font les
« grands intrigants (994). »

. . . . . .

« On a vu l'athéisme proclamé par la commune de Paris sous le nom de *culte de la Raison*, établi dans tous les départements par des députés en mission, que secondaient des généraux, des administrateurs, des juges, des comités révolutionnaires et tout ce que la France renfermait d'incrédules, de femmes publiques, d'histrions, de voleurs, d'êtres corrompus des deux sexes et de tous les états.

. . . . . .

« Les instituteurs du *culte de la Raison* n'avaient rien de fixe dans leurs idées ni dans leurs plans, excepté l'intention bien prononcée d'extirper le catholicisme et ses ministres ; ils eussent été fort embarrassés de définir, dans leur système persécuteur, ces mots *culte et raison*. Etait-ce la raison éternelle ? C'est Dieu, et ils n'en voulaient pas. Etait-ce la raison humaine ? Voilà l'idolâtrie. Aussi voit-on que tantôt ils parlaient du *culte de la loi*, du *culte des mœurs*, du *culte de la liberté*, du *culte de la nature*, etc., etc.

« Dans l'instruction adressée aux autorités constituées du département de Rhône-et-Loire, par la *commission temporaire de surveillance républicaine établie à Ville-Affranchie* (Lyon), par les représentants du peuple, il est dit que « le républicain n'a d'autre divinité que « sa patrie, d'autre idole que la liberté. »

« Les proconsuls étaient partout les ordonnateurs de la fête, ayant une escorte militaire, la musique, des canons et des pétards : diverses inscriptions, les unes républicaines, les autres antichrétiennes, se faisaient lire sur les flammes et les drapeaux. Les cérémonies religieuses étaient travesties sous des formes grotesques ; les ministres de la religion étaient représentés sous des emblèmes qu'on croyait propres à les couvrir de ridicule ou d'horreur, tels que des marottes, des poignards ; d'autres acteurs, mêlant à des formules liturgiques des actions cyniques et des propos crapuleux, marchaient couverts d'ornements sacrés dont on couvrait également des chiens, des boucs, des porcs, mais presque toujours des ânes caparaçonnés de manière à marquer le plus énergiquement possible l'impiété brutale. Au milieu de ces groupes, traînée sur un char ou portée par des hommes, s'élevait une prostituée, nommée *déesse de la Raison :* près d'elle figuraient d'autres personnes du même sexe, quelquefois affublées de chasubles. On conçoit que les chants et les discours étaient analogues.....

« Le local de la Société populaire ou de quelque autorité constituée, une place publique, ou l'arbre de la liberté, étaient les points de départ et de station ; de là on se rendait au *temple de la Raison*. Les églises les plus distinguées, les cathédrales surtout, étaient préférées. La hache avait d'abord mis en pièces les chaires, les tabernacles, les crucifix, et profané les saintes hosties. Des bustes de Socrate, Brutus, Beaurepaire, Marat, Lepelletier, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire, étaient substitués aux statues et aux tableaux religieux. Sur le maître-autel s'élevait un échafaudage figurant une montagne au haut de laquelle était installée la *déesse de la Raison ;* autour d'elle étaient des candélabres, des urnes et des cassolettes où fumait l'encens ; sur une estrade était l'orchestre confié, dans les villes qui avaient un théâtre, aux histrions des deux sexes.

. . . . . .

« La voûte du lieu saint retentissait de chants libertins et blasphématoires, suivis de danses et de banquets où les vases sacrés, remplis de vin, se transmettaient dans toutes les tables, et passaient sur toutes les lèvres ; ces vases étaient ensuite souillés par tout ce que le crime peut inventer d'immonde. La postérité ignorera une partie de ces horreurs, car il est des faits que la plume n'ose tracer ; mais dans le vague où peut se promener l'imagination, et dans les généralités sous lesquelles la chasteté de l'histoire enveloppe ce qu'elle n'ose exprimer, on devinera que les horreurs d'Onam, d'Antiochus et de Balthazar réunies ne peignent encore que très-imparfaitement celles dont nous fûmes contemporains ; et ces faits indéniables sont consignés dans des procès-verbaux, des journaux, des correspondances authentiques, dans la mémoire des acteurs et des témoins. Pour terminer ces orgies, sur une place publique ou devant l'église, un bûcher consumait les ornements, les confessionnaux, à moins qu'on n'en eût fait des gamelles à soldats, les livres liturgiques, les tableaux, et ces destructions furent encore une perte pour les arts qui associent leur deuil à celui de la religion.

« Les *déesses de la Raison* étant toujours partie intégrante de la fête, leur exaltation sur un trône qui remplaçait le tabernacle présentait l'image de Vénus et de la dé-

(994) *Signé* : Hy, président ; Rousseau fils, vice-président ; Desgranges, secrétaire.

bauche substituée au culte du vrai Dieu. On sait d'ailleurs que les mœurs de la plupart établissent la justesse de ce parallèle ; et quelle autre qu'une impie et une impure aurait eu l'effronterie de s'asseoir ainsi sur l'autel du Dieu vivant ? . . . . . .

. . . . . .

« L'usage voulait qu'on préconisât la *Montagne*, Robespierre et Marat ; pour l'inauguration de leurs bustes, des fêtes furent célébrées à Caen, à Dijon et dans cinquante autres villes. Après leur chute, ils furent maudits dans les mêmes chaires par les mêmes bouches.

« L'étiquette exigeait ensuite qu'on rappelât Jean Huss, Calas, Labarre, la Saint-Barthélemy, les massacres de Cabrières, le *génie de la liberté*, le *génie de la France*, l'*hydre du fanatisme*, les *hochets du fanatisme ;* qu'on reproduisît les objections de Rousseau, de Voltaire, si souvent et si victorieusement réfutées ; mais il est bien décidé que les incrédules liront toujours les ouvrages contre la religion et rarement ou jamais ceux qui la défendent. . . . . .

. . . . . .

« Quoique ces fêtes fussent consacrées à la *Raison*, quelquefois on y rappelait l'existence de Dieu, comme à la fête célébrée à Lunéville, le 30 germinal an II.

. . . . . .

« L'existence de Dieu est mentionnée de même dans une fête de la Raison à Bayeux, le 10 nivôse an II, à laquelle présidait Baudre, accompagné de son secrétaire Biet, prêtre marié. » (Grégoire, *Histoire des sectes*, t. I^er^.)

CHAPITRE XVI.

Le culte rationaliste au XVIII^e^ *siècle. — Fêtes de l'Etre suprême.*

« Le projet favori de détruire la religion catholique était inalliable avec des mesures de justice et de sagesse. Les persécuteurs parlèrent alors d'une fête à l'*Etre suprême*. . . . . .

. . . . . .

« Le Comité de salut public crut devoir prendre l'initiative d'une fête nationale. Robespierre se chargea de montrer « la connexité des idées religieuses et morales « avec les principes républicains et les fêtes « nationales. » . . . . . .

. . . . . .

« Sur ce rapport intervint le décret suivant, du 18 floréal an II, qui fixa la fête de l'*Etre suprême* au 20 prairial.

« 1° Le peuple français reconnaît l'exis- « tence de l'Etre suprême et l'immortalité de « l'âme ; 2° il reconnaît que le culte digne « de l'Etre suprême est la pratique des de- « voirs de l'homme ; 3° il met au premier « rang de ces devoirs, de détester la mau- « vaise foi et la tyrannie, de secourir les « malheureux, de respecter les faibles, de « défendre les opprimés, de faire aux au- « tres tout le bien qu'on peut et de n'être « injuste envers personne, » etc.

« La loi détermine ensuite les fêtes nationales et décadaires, dont elle indique l'objet. Nous verrons cette loi devenir la base de la théophilanthropie, car c'est de là que date réellement le déisme organisé en culte public.

« Le nom de Dieu n'est pas prononcé dans le décret. On avait tenté de faire disparaître tout ce qui le retraçait. L'*Hôtel-Dieu* était devenu l'*Hospice d'humanité*, et quand un pauvre sollicitait une aumône pour l'*amour de Dieu*, il n'était pas rare qu'il fût injurié. Dans une discussion entre des paysans d'Auteuil, l'un ayant parlé de Dieu, un autre lui dit : *Il n'y a pas de Dieu, il n'y a qu'un suprême.*

« Le brevet d'existence donné par des législateurs à l'Auteur de la nature parut étrange. La vénération que commande un tel sujet n'excluait pas une teinte de ridicule, et des hommes même religieux aiguisèrent l'épigramme contre la Convention ; Poan-Saint-Simon versifia la naïveté d'un homme qui, convoqué à une assemblée de la Commune, croyait qu'il s'agissait d'élire un *Etre suprême*. L'aveugle Pfeffel, de Colmar, l'un des meilleurs poëtes allemands, invité précédemment par la municipalité de cette ville à faire une ode pour la *Fête de la Raison*, avait disputé contre les magistrats, pour y insérer une mention de Dieu, à laquelle ils s'opposaient. Le décret du 18 floréal lui inspira un quatrain dont le sens est : « Dieu « que mon cœur chérit, tu *oses ré-exister !* « Envoie donc au peuple français un de tes « anges pour le remercier. »

« Le peintre David dessina l'ordonnance de la fête. Ecoutons :

« A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vi- « vifie et colore la nature, frères, époux, « enfants, vieillards et mères s'embrassent « et s'empressent à l'envi d'orner et de cé- « lébrer la fête de la Divinité..... Les porti- « ques se décorent de festons, de verdure ; « la chaste épouse tresse de fleurs la che- « velure flottante de sa fille chérie, le fils se « saisit de ses armes..... L'airain tonne, à « l'instant les habitations sont désertes ; « elles restent sous la *sauvegarde des lois et* « *des vertus*. Le peuple remplit les rues et « les places publiques, » etc. Avec une telle sauvegarde, les maisons, dans une ville comme Paris, eussent risqué d'être dévalisées.

« Les citoyens porteront chacun une « branche de chêne, les mères des bouquets « de roses, les filles des corbeilles de fleurs, « les représentants des bouquets composés « d'épis de blé, de fleurs et de fruits. Sur un « char traîné par huit taureaux, seront les « instruments des arts et métiers. A une « strophe indiquée, les mères élèveront « dans leurs bras les jeunes enfants, les fil- « les jetteront des fleurs vers le ciel.

« Le monstre de l'Athéisme y sera en- « touré des statues de l'Ambition, de l'E- « goïsme, de la Discorde, de la fausse Sim- « plicité, sur le front desquelles on lira ces « mots : *seul espoir de l'étranger*. Le prési- « dent, muni d'un flambeau, y mettra le feu,

« et du milieu de ces débris s'élèvera la « statue de la Sagesse, » On conçoit que tout l'appareil militaire, l'artillerie, la musique, entraient pour beaucoup dans ce plan, dont les détails s'exécutèrent au Champ-de-Mars et aux Tuileries.

« Parmi les inscriptions des monuments élevés à cette occasion, on lisait :

Honorer la Divinité et punir les rois, c'est la même chose.
La Divinité a condamné les tyrans, le peuple français a exécuté ses arrêts.
Vous périrez, vous qui courez à la fortune et qui cherchez un bonheur à part de celui du peuple.
Le peuple français voue la liberté du monde.
Laissons le prêtres et retournons à la Divinité.
Le Dieu de la nature n'est pas le Dieu des prêtres.
La liberté est le règne de la justice.

« C'est ainsi que par l'association d'idées disparates, les unes décréditent les autres.

« Robespierre pérora deux fois, l'une au Champ-de-Mars, l'autre aux Tuileries. Voici un passage du premier discours :

« N'est-ce pas lui, l'Etre suprême, dont la « main immortelle, en gravant dans le cœur « de l'homme le code de la justice et de « l'égalité, y traça la sentence de mort des « tyrans? N'est-ce pas lui qui, dès le com- « mencement des temps, décréta la républi- « que, et mit à l'ordre du jour, pour tous « les siècles et pour tous les peuples, la « liberté, la bonne foi et la justice?

« Il n'a pas créé les rois pour dévorer « l'espèce humaine; il n'a pas créé les prê- « tres pour nous atteler comme de vils ani- « maux au char des rois et pour donner au « monde l'exemple de la bassesse. » Et plus loin : « Français, vous combattez les rois. « Vous êtes donc dignes d'honorer la Divi- « nité. . . . . .

. . . . . .

« Aux époques où les persécuteurs voulaient bien reconnaître l'existence de Dieu, ils avaient grand soin de proclamer « que son temple n'est autre que l'univers. « C'est sous la voûte des cieux qu'on doit « lui rendre des hommages, et non dans « l'enceinte étroite des édifices élevés par « la main des hommes. » De là ils inféraient l'inutilité des églises. De ce bel argument on pourrait également conclure que l'intempérie et le froid étant un obstacle aux exercices du culte en plein air, Dieu doit être moins honoré en hiver qu'en été; et néanmoins on a vu nos prétendus philosophes s'emparer des églises pour leurs fêtes. Mais que leur importe une contradiction de plus, pourvu que le catholicisme soit bafoué, persécuté?

« Le 23 floréal an II (4 mai 1794), le Comité de salut public ordonna qu'au frontispice des édifices ci-devant consacrés au culte serait effacée l'inscription : *Temple de la Raison*, pour y substituer : *Le peuple français reconnaît l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme.* Dès ce moment, les temples de la *Raison* furent nommés *Temple à l'Etre suprême*, ou comme à Lille, *Temple de l'Eternel*; cependant la dédicace à la *Raison* subsista longtemps encore sur plusieurs édifices, et en 1805, quatre ans après le concordat de Bonaparte, on la lisait encore au frontispice de l'église de Champlâtreux.

« Les jacobins de Paris s'empressèrent de féliciter la Convention sur son décret. Alors, dans cette société et dans les clubs des départements, commencèrent à chanter la palinodie les hommes fougueux qui tant de fois avaient imprimé et crié que la patrie, la liberté, la raison, étaient leurs seules divinités et seules dignes de leur culte

« La municipalité de Paris vint à son tour à la barre censurer les partisans des temples dédiés à la *Raison* : « Etait-ce, di- « sait-elle, à la raison éternelle qui gou- « verne le monde? Non, sans doute, puis- « qu'ils divinisaient en même temps l'a- « théisme. Etait-ce à la raison humaine? Ils « ne pouvaient concevoir une idée aussi « absurde. Le peuple d'ailleurs n'eût pas « souffert qu'on eût outragé sa raison en « lui dressant des autels. Etait-ce à leur « propre raison? Mais des Français auraient- « ils consenti à adorer la raison d'Hébert « et de Chaumette? » En demandant ce qu'on avait prétendu faire, ce passage prouve d'autant mieux la contradiction et l'absurdité de ce qu'on avait fait. La municipalité continue à faire des aveux précieux pour l'histoire, en ridiculisant les *déesses de la Raison* et ces farces où des femmes étaient portées en triomphe. « Un jour c'é- « tait la femme d'un conspirateur, un jour « l'actrice qui, la veille, avait joué le rôle « de Vénus ou de Junon. » L'adresse municipale se termine par une diatribe contre les prêtres, alors généralement conspués, traînés dans les cachots ou expirants sur les échafauds. Est-ce là de la lâcheté? Eh bien! ces injures virulentes à la religion, à ses ministres, se reproduisirent sous toutes les formes, en vers, en prose, dans les hymnes, les discours que fit naître la circonstance, et surtout dans les adresses qu'envoyaient de toutes parts à la Convention, pour la féliciter d'avoir décrété l'existence de l'Etre suprême, les hommes qui naguère, grands prôneurs du culte de la *Raison*, en avaient célébré la fête.

« Chaque jour voyait éclore un *Décalogue* républicain, un *Credo* républicain tissu de blasphèmes. Felix Nogaret faisait circuler son *Pater*, dans lequel il critique l'*Oraison Dominicale;* et l'administration centrale de la Haute-Saône envoyait ce fratras à ses administrés. Tandis que, d'une part, on parodiait le sacrifice de nos autels, en imprimant la *Messe de Gnide* (ce titre seul la caractérise), de l'autre, un nommé Grandidier, de Moyenvic, département de la Meurthe, publiait « *la messe nationale des* « *Francais*, chantée pour la première fois « le 29 septembre et dédiée à Pie VI. » Dans la pièce principale qui correspond à l'évangile de saint Jean, c'est Voltaire qui est l'*envoyé de Dieu.* . . . . . .

. . . . . .

« Veut-on savoir, au reste, comment nous

devons adorer Dieu, R...., va nous répondre: « Comme les oiseaux qui, à leur réveil, « le saluent par leurs gazouillements, par « les accents de la reconnaissance, par le « bien qu'on se propose de faire durant la « journée qu'on a devant soi (995). »

« Les sections de Paris voulaient, dans leurs arrondissements respectifs, donner une représentation nouvelle de la fête célébrée au Champ-de-Mars. Elles en furent empêchées d'après un réquisitoire du second substitut de l'agent national à la Commune, dans lequel il se plaignait qu'au Grand-Charonne, dans une fête à l'Eternel, au sommet d'une espèce de montagne, on avait placé une bouteille, et plus bas un bénitier. Il craignait, d'ailleurs, que cette mesure partielle ne fît de chaque section *une paroisse* (996).

« Les députés en mission s'empressèrent de célébrer aussi l'Etre suprême. A Auxerre, on lui offrit de l'encens; une prière lui fut adressée par le représentant Maure, ensuite il embrassa le vieillard le plus âgé. Ce Maure est le même qui, depuis, s'est poignardé.

« Dans la fête de l'Etre suprême à Auch, les enfants portaient des roses et des violettes; les adolescents, du myrte; l'âge viril, du chêne; les vieillards, des pampres et des rameaux d'olivier. On y chanta des couplets contre les prêtres, et la procession fit une station devant un cyprès chargé de l'inscription suivante : *Passant, à mon aspect, souviens-toi des maux que te firent les prêtres.*

« J'ignore si L...., en mission dans la Dordogne, fêta l'Etre suprême; mais le préambule d'un de ses arrêtés s'exprime ainsi : « Voici la morale que la république fran« çaise prescrit à ses enfants :

« Adore un Dieu, sois juste et sers bien « ta patrie... On l'outrage par de ridicules « génuflexions et par toutes les jongleries « des prêtres... Les prêtres ! ils sont l'objet « de l'exécration de quiconque n'est pas « encore transformé en bête féroce... Eh ! « vous demandez des prêtres. Soyez francs, « c'est le meurtre, le pillage, l'incendie, la « guerre civile que vous voulez, ou vous « n'êtes que des instruments aveugles des « *Coblenciens*, qui appellent ces fléaux sur « ma patrie. » Et L.... est prêtre; on reconnaît en lui un cœur officieux, du talent, mais j'écris l'histoire.

« A la fête de Commercy, le 20 prairial, an II, le maire Arnould déclare que l'Etre suprême ne prit jamais intérêt aux gestes, aux génuflexions, à l'habit ridicule des prêtres. Pourquoi s'agenouiller, se raccourcir en sa présence? Pouvons-nous être trop grands à ses yeux (997)? Par suite de la fête un exercice eut lieu à l'*Institution littéraire;* un élève fit un discours dans lequel il est dit qu'en lisant Robespierre, Saint-Just, Collot-d'Herbois, nous croyons entendre des oracles; la Grèce même les eût pris pour des dieux (998).

« A Spoy, canton d'Issurtile, département de la Côte-d'Or, chaque fille tenait en main un bouquet où le bluet et la rose se mariaient à d'autres fleurs de couleur blanche.

« Le juge de paix du canton de Sauge, département de Maine-et-Loire, annonce, le 4 thermidor, à la Convention, « un trait sim« ple, dit-il, arrivé à la fête de l'Etre su« prême, mais qui prouve que cette croyance, « dégagée des pratiques insensées et su« perstitieuses, va propager le règne de la « fraternité. Le citoyen Trocheteau, ex-curé, « marié et abdicataire, y donna la main à la « citoyenne Levêque, femme protestante, et « l'embrassa. » Telle est l'importante nouvelle que transmet le juge de paix.

« Reims, qui, le 3 frimaire an II, avait *fêté la Raison*, eut ensuite *la fête à l'Etre suprême*, dans laquelle figure la *Société dramatique*, car ici tout est théâtral. « Viendront « ensuite les autorités constituées, civiles et « militaires, au milieu desquelles quatre « taureaux vigoureux couverts de guirlan« des traîneront un char, » etc. C'est la répétition de ce qui s'est fait à Paris.

« Dans une adresse des administrateurs du district de Calais à la Convention, on remarquait le passage suivant : « Vous avez per« fectionné la science de Dieu. Vous avez « cité la Divinité au tribunal de la raison. « Le Dieu que vous avez reconnu au nom « du peuple français n'est point le Dieu « théologique des prêtres et des rois, c'est « le Dieu de la nature. » Cette lettre, du 30 floréal, peut être considérée comme la préface de la fête à l'Etre suprême, célébrée dans la même ville, le 20 prairial suivant.

« La procession se forme au *champ de la Raison*, dit l'Esplanade. On y voit de jeunes filles de l'école primaire, habillées de blanc, ayant des ceintures tricolores et des corbeilles de fleurs; la Renommée à cheval, une trompette à la main; un chariot, portant la vieillesse des deux sexes, est tiré par quatre chevaux gris. On fait des pauses au monument de *Barras*, à la place *Marat*, au temple de l'*Etre suprême*, ci-devant *de la Raison*. Le représentant du peuple (j'ignore lequel) prend un flambleau et, au bruit de l'artillerie, met le feu à un bûcher sur lequel est une hydre, symbole des vices, surmontée de cette inscription : *Seul espoir des coalisés*. L'hydre brûlée, on voit paraître la Sagesse, symbole des vertus et *idole actuelle des Français;* le député monte ensuite dans le char de triomphe dédié à l'Etre suprême, représentant la *Montagne*. Ce député prononce un discours, on répand des fleurs, on brûle de l'encens; les chansons, le canon, la musique se font entendre, le tout à

(995) Voy. *Instruction sociale du républicain*, par R...., an II, à Mézières, p. 8.

(996) *Journal de la Montagne*, n° 38, 6 thermidor an II.

(997) *Adresse du conseil général de la commune de Commercy à la Convention;* in-8°, Commercy, an II, p. 7.

(998) *Ibid.*, p. 18.

l'honneur de l'Etre suprême; et le soir, les musiciens se rendent autour du temple pour y donner le bal. » (GRÉGOIRE, *Histoire des sectes religieuses*, t. Ier.)

CHAPITRE XVII.

Le culte philosophique au XVIIIe *siècle. — Les ancêtres des théophilanthropes. — Les déistes et leurs adversaires.*

« Les *théistes* et les *déistes* reconnaissent l'existence de Dieu, mais ceux-ci excluent la révélation : ils admettent l'immortalité de l'âme avec des récompenses *éternelles* pour la vertu, et des châtiments limités pour le vice. Les protestants ont rejeté le purgatoire; et cependant beaucoup d'entre eux ne veulent plus qu'un purgatoire, puisque avec Eberhard et Petit-Pierre ils nient l'éternité des peines (999); c'est la doctrine du *libertin* Chaulieu dans ses poésies.

« Sous le nom de *naturalisme*, les écrivains du nord désignent quelquefois l'athéisme, le spinosisme, mais plus souvent le déisme. On peut à ce sujet consulter le traité de Diceman sur le naturalisme (1000), et l'ouvrage de Tribechovius, *Histoire du naturalisme* (1001), auquel il assimile l'*indifférentisme*, le *libertinisme* et le *probabilisme*.

« Leland, dans son *Coup d'œil sur les principaux écrivains déistes* (1002), prétend que le premier ouvrage où ce mot soit employé est l'*Introduction chrétienne*, par le ministre Viret, qui, dans l'épître dédicatoire du second volume, imprimé en 1563, mentionne certains hommes se disant *déistes*, croyant en Dieu et rejetant la révélation (1003).

« Wollaston a donné à son ouvrage le titre d'*Ebauche de la religion naturelle*. Avant lui, Vissovatius (1004), Chauvin (1005) et Roëll (1006), professeur à Franeker, Ruckersfelder, professeur à Deventer (1007), avaient publié des dissertations de la *Religion fondée sur la raison*. Ils établissent l'accord de celle-ci avec la révélation. Beaucoup d'écrits portent des titres à peu près semblables, ou qui ont pour but un semblable projet. Tel était l'ouvrage de Hatzfeld, noble saxon, auteur d'un ouvrage impie, *La Découverte de la vérité* (1008). Il se vantait d'avoir obtenu pour cette production le suffrage de Wolf, qui lui donna un démenti public (1009). Tel encore le livre de Georges Schade, en Holstein, sur la religion des *adeptes;* et le trop fameux livre de Claude Gilbert, imprimé en 1700, *Histoire de Calejavo ou de l'île des hommes raisonnables, avec le parallèle de leur morale et du christianisme*, dont heureusement on ne connaît plus qu'un seul exemplaire (1010). Prémontval, apostat du christianisme, devenu protestant sans croire au protestantisme, comme le prouve son *Panagiana panurgica* ou le *Faux évangéliste*, ne demande qu'un homme hardi et courageux pour entreprendre d'ériger le déisme en culte public, donner un corps à cet esprit, et fixer sa forme indécise avec des temples, des autels, des cérémonies brillantes, des fêtes, etc.; surtout il veut qu'on soit très-économe de dogmes; il n'en veut qu'un petit nombre (1011). Turgot, quoiqu'il eût fait en Sorbonne un très-beau discours sur les bienfaits du christianisme dans la société, et quoiqu'il ne se déclare pas décidément incrédule, Turgot adopte les idées de Prémontval par cette question : « La religion naturelle mise en système et « accompagnée d'un culte, en défendant « moins de terrain, ne serait-elle pas plus « inattaquable (1012)? » Par les détails qu'on vient de lire, on voit que la *religion sociale* de Jean-Jacques Rousseau est une chimère dont il n'a pas même l'invention.

« Il y a une *loi naturelle*, mais y a-t-il une *religion naturelle* différente d'une religion révélée? Cette distinction, admise par plusieurs théologiens, est combattue par d'autres qui demandent si les seules lumières de la raison peuvent conduire à connaître Dieu, à lui rendre un culte digne de lui, et de la manière qu'il le prescrit. Depuis notre dégradation primitive, la connaissance des devoirs naturels ayant été obscurcie par le péché, ainsi que le prouvent l'ignorance grossière et les égarements où sont tombés les plus sages de la gentilité, il a fallu, dans le plan de Dieu, qu'il nous retraçât ces devoirs par la révélation, afin de nous les faire discerner d'une manière certaine. Avant la loi écrite, les hommes jouissaient peut-être du bienfait d'une révélation traditionnelle, et par cette voie s'était perpétuée la connaissance des pré-

(999) Voy. *Examen de la doctrine touchant le salut des païens, ou Nouvelle apologie pour Socrate*, par EBERHARD, ministre à Charlo tembourg, traduit de l'allemand, in-8°, Amsterdam, 1773. Quant à Petit-Pierre, on connaît la démarche du consistoire de Neufchâtel contre lui, et les plaisanteries impies du roi de Prusse à ce sujet. (GRÉGOIRE.)

(1000) *De naturalismo*, in-4°; Iéna.

(1001) *Historia naturalismi*, in-4°; Iéna, 1700, c. 9.

(1002) *A view of the principal deistical writers that have appeared in England, in this last and present century*, etc., 2 vol. in-8°; London, 1766.

(1003) Page 2.

(1004) *Religio nationalis*, in-12; Amsterdam, 1685, par André VISSOVATIUS.

(1005) *De naturali religione*, liber, auctore Petro CHAUVIN, in-12; Rotterdam, 1693.

(1006) H.-Al. ROELL, *Dissertatio de religione rationali*, in 8°; Franequeræ, 1695.

(1007) *Philosophiæ de religione rationali*, libri duo, in-8°; Brunæ, 1770.

(1008) *La découverte de la vérité et le monde détrompé à l'égard de la philosophie et de la religion*, corrigé et augmenté par l'auteur, le chevalier VERIDICUS NASSAVIENSIS; La Haye, 1745.

(1009) *Voy.* Pauli Ernesti JABLONSKI, *Institutiones historic. christian.;* in-8°; Francofurti, ad Viad, 1767, t. III, p. 56 et 57.

(1010) *Voy.* sur cet ouvrage la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* de PAPILLON, t. Ier, p. 249, le *Répertoire de bibliographie spéciale*, par PEIGNOT in-8°; Paris, 1810, p. 61.

(1011) Voy. *Panagiana*, etc., par PRÉMONTVAL, in-12; La Haye, 1756. p. 63.

(1012) Voy. *Œuvres* de TURGOT, in-8°, 808, t. XII. p. 360.

ceptes attribués aux Noachides. Connybeart établit contre Toland la vraie notion de la loi naturelle : c'est un recueil de préceptes qui peuvent être saisis par nos facultés naturelles; mais cette connaissance, très-imparfaite comme nos facultés, fait sentir le besoin indispensable d'une révélation. Foster, Leland, Pelwert, Tabareau, Walch (1013), et beaucoup d'autres, ont écrit sur l'imperfection de ce qu'on a appelé *religion naturelle*. A l'appui de leurs raisonnements, ils ont appelé une multitude de faits irréfragables.

« Les déistes, dit Turrettini, n'ont pu jusqu'ici trouver un peuple qui professât le naturalisme; et réellement il n'y en a pas. Mais supposez qu'on réussît à conduire jusque-là une nation, elle ne s'y tiendrait pas longtemps : bientôt elle tomberait ou dans un oubli de Dieu, ou dans les dernières superstitions; et pour un petit nombre de sujets qui sauraient garder un juste milieu, le gros du monde irait droit à l'irréligion ou à l'extravagance : c'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste (1014). »

. . . . . .

« Contre ces vérités se sont élevés beaucoup d'incrédules modernes qui, dans le christianisme, voudraient ne trouver qu'un système de morale; Frédéric II, roi de Prusse, écrivant à d'Alembert, prétend que la religion de Jésus-Christ fut le déisme épuré (1015). *L'amour de Dieu et l'amour du prochain; voilà*, dit-il, *la loi et les prophètes;* oui, pour ce qu'on doit faire, et non pour ce qu'on doit croire. Mais pourquoi donc les mêmes hommes qui voudraient assimiler au déisme la religion chrétienne ont-ils fait tant de livres dans lesquels ils s'efforcent de trouver des oppositions entre la raison et la révélation !

« Leland (1016) et Salchli (1017) ont très-bien développé le caractère des écrivains déistes, l'instabilité de leurs idées, les contradictions des systèmes qu'ils voudraient substituer à une religion qui a subi dix-huit siècles d'examen. Salchli prétend qu'une seule page de nos esprits forts contient quelquefois plus de blasphèmes que tous les ouvrages de Vanini (1018). Leland remarque qu'ils ont la modestie de se louer beaucoup entre eux, et de mépriser quiconque ne pense pas comme eux (1019). L'un et l'autre s'accordent à dire que le coryphée du déisme moderne est Edouard Herbert, lord Cherbury, qui, le premier au XVII^e^ siècle, tenta de le rédiger en système (1020), et l'arbora publiquement en Angleterre. Dès l'an 1667, on soutint en Suède des thèses, et l'on publia des dissertations contre ses erreurs. Herbert fut copié par Blount, dans ses *Notes sur Apollonius de Tyanes*, et dans sa *Religion du laïque*, publiée en 1683 : après avoir attaqué la doctrine d'un médiateur, il se tua. Il est à remarquer que l'Angleterre a produit quatre ouvrages latins, ouvrages justement censurés, sous les titres de *Religion du médecin*, *Evangile du médecin;* deux sous le premier titre, l'un par Herbert; l'autre par Blount; le troisième par Brown; le quatrième par Connor. On vit se targuer du titre de *free-Thinkers* (*libres penseurs*), Hobbes, qui veut soumettre aux caprices du magistrat la religion et même l'autorité des livres sacrés; Shaftesbury, qui combat la croyance aux peines et aux récompenses de l'autre vie; Toland, qui, dans son *Panthéisticon*, a consigné une profession de foi à peu près spinosiste : il nie l'immortalité de l'âme et la vie future. Pour les séances de ce qu'il appelle la *Société socratique*, l'auteur a rédigé une espèce de liturgie dont les formules finissent par des traits bachiques (1021); Tyndal, Collins, Bolingbroke, Chubb, Mandeville, Hume, Gibbon, Hollis, Morgan, Toulmin, Ch. Crawford, Thomas Paine, qui, dans une de ses lettres, me soutenait que Moïse était, comme Robespierre, un terroriste. On a voulu leur annumérer Pope, mort très-bon catholique, quoique sa *Prière universelle* ne soit pas sans reproches.

« Mais d'excellents écrits furent dirigés contre ceux-là par BENTLEY, SHERLOCK, HALYBURTON, CHANDLER, ADDISON, LARDNER, DITTON, WARBURTON, WEST, LITTLETON, LELAND, SOAME-JENYNS, TAYLOR, WATSON, BOGUE, PALEY, etc. (1022). L'Angleterre est le pays de l'Europe où l'on trouve actuellement le plus de religion, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, et abstraction faite de chaque culte en particulier, quoique autrefois la cour libertine de Charles II y eût mis à la mode l'incrédulité : elle nous vint de là. Avant cette importation, que l'on doit à l'auteur du poëme sur la *Religion naturelle*, à peine pouvait-on citer, en France, quelques écrits où les vérités fondamentales du christianisme eussent été attaquées, excepté ceux de Vallée et de Pariset; rapsodies en mauvais style et dénuées de raisonnement.

« Voltaire, reproduisant toutes les objec-

(1013) Voy. *De defectibus religionis naturalis*, in-4°, 1770.

(1014) Voy. *Vérité de la religion chrétienne*, t. I^er^, sect. I, ch. 6.

(1015) *Œuvres posthumes*, t. II, p. 84.

(1016) *A view of the principal*, etc., cité précédemment, note 1002.

(1017) *Voy.* ses *Lettres sur le déisme*, in-8°; Paris, 1759.

(1018) Page 86.

(1019) *Voy.* lettre 25.

(1020) *Voy.* son ouvrage *De religione gentilium*, in-8°; London, 1633.

(1021) Voy. *Pantheisticon sive Formula celebrandæ sodalitatis Socraticæ*, in-8°; Cosmopoli, 1720. Le *modiperator* ou président du repas porte la parole; l'assemblée répond. Ces colloques sont un mélange bizarre; en voici un échantillon : « MODIP. Veritati, libertati, sanitati, triplici sapientiæ voto, cœtus hic sacer esto. — RESP. Et nunc et semper. — MODIP. Æquales vocemur et fratres. — RESP. Sodales atque amici. — MODIP. Placea t joci et risus, nullus in verba jurandum. — RESP. Nedum in ipsius Socratis. » (GRÉGOIRE.)

(1022) J'ai parlé de leurs travaux avec assez d'étendue dans l'introduction du *Christ et l'Evangile*.

tions des anciens ennemis de la religion, de Celse, Porphyre, Julien, et celles des nouveaux qu'il prenait dans le commentaire de D. Calmet, en laissant à côté la réponse, adopta la causticité plaisante de Lucien; et par là il eut beaucoup d'approbateurs et d'imitateurs dans un pays où la plaisanterie tient lieu de raisonnement. Il n'était si petit militaire, praticien ou commis de bureau, qui, en frondant les principes et les pratiques de la religion, ne crût avoir acquis l'auréole de philosophe.

« Ceux qui avaient formé le complot d'anéantir la religion, toujours réunis dans cette intention, marchaient cependant sous des bannières différentes : les athées de l'école d'Holbach, composée de Fréret, Lamettrie, Diderot (1023), Lalande, etc.; les déistes à la suite de Bayle, tels que Voltaire, d'Alembert, ... , d'Argens, Burigny, Toussaint, ... , Rousseau. *La religion civile* de Le Clerc paraît empruntée du *Contrat social*, et plusieurs écrits du philosophe génevois sont des espèces de proclamations théophilanthropiques. On doit porter le même jugement d'un petit et misérable roman intitulé *Zoroastre*, imprimé en 1757, sous l'indication de Berlin, à l'*enseigne du roi philosophe;* pamphlet anonyme, sorti de la plume de Mehegan, qui, d'après cette pièce, eût été sans doute un des adeptes de la théophilanthropie.

« La religion, ayant éprouvé chez nous les mêmes assauts que chez les Anglais, est sortie de même victorieuse de cette lutte, grâce aux écrits d'Abbadie, Jacquelot, Crousaz, Turrettini, Vernet, Seigneux de Correvon, Pompignan, Bergier, Guénée, Le François, Pey, Bullet, Gauchat, Hayer, Fabricy, Pelwert, Gérard, etc. . . . . .

. . . . . .

« Un déiste moderne entreprit de compiler les idées saines de l'ancienne philosophie, dit le docteur Bogue, dans son *Essai sur la divine autorité du Nouveau Testament* (1024).

« Le déiste dont il s'agit ici est David Williams, auparavant ministre d'une église de *dissenters*, à Liverpool, chez lesquels, à ce que nous assure un de ses compatriotes (1025), il voulut d'abord introduire une liturgie socinienne; ensuite, avec Franklin, il concerta un plan de *Leçons* pour propager le déisme. En 1776, il publia une *Liturgie fondée sur les principes universels de religion et de morale* (1026). Dans la préface, il blâme l'*Acte d'uniformité* établi en Angleterre, (les trente-neuf articles de la profession de foi), et il espère que tous les hommes qui croient en Dieu pourront assister à son culte. On y trouve des prières du matin et du soir, des hymnes sur la présence de Dieu, sur l'amitié, l'humilité, et même sur le printemps (1027). « J'ai conçu, dit-il, le projet d'obtenir « pour la philosophie la même tolérance « qu'on accorde aux extravagances de l'en- « thousiasme; d'autres ont pensé, ont écrit « avec liberté; aucun, à côté de la superstition, n'a placé la morale par un enseigne- « ment public. J'ai voulu l'émanciper et lui « sauver le déshonneur d'être présentée au « peuple teinte du venin du fanatisme. » Ainsi s'explique l'auteur dans ses *Leçons sur l'éducation* (1028) : elles contiennent sa correspondance, 1° avec Teller, théologien protestant de Berlin, le même à qui se sont adressés les juifs scissionnaires de cette ville; 2° avec Bode, Raspe, Lecat, le roi de Prusse et Voltaire, qui le félicitent. « J'ai « lu votre lettre, dit ce dernier, avec le « même plaisir qu'un rose-croix lirait l'ou- « vrage d'un adepte. »

« Le projet conçu par Williams pour réunir les *free-thinkers* ou *libres penseurs* de toutes les religions, fit grand bruit, et lui valut beaucoup de souscriptions, au moyen desquelles il loua une salle d'assemblée dans Margaret-Street, s'intitula *prêtre de la nature*, ouvrit sa chapelle dans un pays où l'opinion, plus que la loi, tolère et protége tous les cultes. Archenholtz assure que le jour de la dédicace, il se déchaîna contre toutes les institutions religieuses qui ont la révélation pour base (1029). Cependant les discours qu'il a prêchés dans son église ont, en général, un ton de modération conforme au caractère personnel de l'auteur.

« Ce que Fontenelle disait, en parlant de l'admiration, s'applique aussi à la curiosité: c'est un sentiment qui ne demande qu'à finir. L'affluence avait donné du crédit à l'établissement de David Williams; mais la diminution progressive du nombre des auditeurs amena la dissolution de la Société : on ne dira pas que la persécution y ait concouru; jouissant de la plus grande liberté, ce culte public disparut après quatre ans d'existence, et la chapelle passa aux méthodistes.

« La simplicité de ce culte, dit Ferry « Saint-Constant, ne convenait pas au com- « mun des hommes, dont les sens et l'ima- « gination ont besoin d'être frappés; et ce « culte était de trop pour le déiste, que l'on « convaincra difficilement de la nécessité « du service divin pour honorer l'Être su-

(1023) Cependant Diderot est cité pour l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Suffisance de la religion naturelle*, in-8°, 1770; ce qui en supposerait la omission : mais qu'importe aux mécréants une contradiction de plus ou de moins? (Grégoire.)

(1024) Traduit de l'anglais de David Bogue, pasteur de Gosport, in-12; Paris.

(1025) Voy. *Public characters of* 1798, grand in-8°; London, 1801.

(1026) *A Liturgy on the universal principles of religion and morality*, in-8°, 1776. Schœlemann, qui publia en 1784, à Leipsick, une traduction allemande de cet ouvrage, y ajouta une préface et quelques remarques. (Grégoire.)

(1027) *Ibid.*, p. 96, *The blessings of spring.*

(1028) *Lectures on education*, 3 vol. in-8°; London, 1789, t. III, p. 289 et suiv.

(1029) Voy. *Tableau de l'Angleterre et de l'Italie*, par Archenholtz, tome.. . p. 204 et suiv., et les *Nouvelles ecclésiastiques*, février 1778, qui citent Castilhon, *Journal des sciences et arts*, 1er décembre 1778.

« prême (1030). » Williams assigne les causes qui ont amené l'extinction de sa société, telles que les dettes contractées par elle, et dont on voulait le rendre responsable, quoiqu'il officiât sans rétribution : d'ailleurs sa santé et ses affaires ne lui permettaient pas de présider régulièrement aux assemblées (1031). Mais la véritable raison est celle-ci : un assez grand nombre de sectateurs de ce culte arrivèrent graduellement du déisme à l'athéisme ; alors ils quittèrent une institution devenue pour eux sans objet, et cette raison ne peut être contestée, car elle m'a été déclarée par David Williams lui-même. A la suite de cet aveu précieux pour la religion et l'histoire, je m'empressai de lui rappeler la prédiction de Bossuet, appuyée sur l'expérience : les divagations de l'esprit livré à lui-même le conduisent à l'abandon de tous les principes qui consolent l'humanité, et qui sont à l'appui de la morale. David Williams en offre personnellement la preuve. L'auteur ou les auteurs anglais de sa notice nécrologique déclarent qu'après tant de perturbations, de variations dans sa croyance, il réduisait son symbole à ces mots : *I believe in God. Amen.* Je crois en Dieu. Ainsi soit-il (1032). » (Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, t. I^er^.)

CHAPITRE XVIII.

Le culte philosophique au XVIII^e^ *siècle. — Les théophilanthropes.*

« Quelques personnes prétendent trouver l'origine du culte déiste en France dans le plan d'une société proposée sous le nom de *déicoles*, par Voltaire, qui, ayant fait réparer l'église de Ferney, fit graver au portail l'inscription : *Deo Voltaire erexit* ; érigée à Dieu par Voltaire : vraisemblablement on pouvait remonter à une époque antérieure. La marche progressive des idées et des systèmes échappe souvent à l'œil de l'observateur, lorsqu'il s'agit de projets tramés clandestinement. Mais celui de donner au déisme les formes liturgiques se trouve consigné très-clairement dans l'ouvrage de Prémontval.

« Nos déistes avaient sous les yeux les tentatives faites à Londres ; quoique le résultat ne fût pas encourageant, on se flattait de ne pas échouer de même. Des écrivains célèbres par leurs talents et fameux par l'abus qu'ils en avaient fait, étaient morts ; mais leurs livres circulaient ; et quelques disciples de la même école, encore vivants, en provignaient la doctrine ; depuis, Lefebvre de Villebrune, Delisle de Sales, qui se disait emphatiquement attaché au culte de Socrate et de Marc-Aurèle. Chénier prétend n'avoir peint Fénelon que comme déiste, dans le drame où il fait honneur à l'archevêque de Cambrai d'un trait qui appartient à Fléchier, évêque de Nîmes. Chénier et les autres écrivains qu'on vient de nommer ont dirigé plus d'une fois contre la religion des talents dont un meilleur emploi eût relevé l'éclat. Villeterque, auteur des *Veillées philosophiques*, et Vernes, auteur du *Francinisme*, se firent aussi à leur manière des plans de religion. Il serait vraiment curieux de rapprocher dans un cadre les systèmes des écrivains qui ont eu chacun la prétention de créer un monde, de rédiger une *Genèse* et d'organiser un culte.

« On avait accumulé tous les moyens de persécution contre le catholicisme ; on avait souillé, dévasté, profané les églises ; outragé, calomnié, incarcéré, chassé, déporté ou massacré les prêtres, assermentés ou insermentés : c'est l'époque où des hommes soi-disant philosophes (quoique la plupart ne ressemblassent en rien pour les talents à ceux qu'on vient de citer) se firent les uns prédicants de l'athéisme, d'autres (et quelquefois les mêmes) prédicants du déisme. Une foule de brochures furent composées d'après ce dernier point de vue ; mais qui aurait pu supporter ces pamphlets oubliés, si l'ennui de leur lecture n'avait été contrebalancé par la haine antichrétienne ?

. . . . . .

« Communément on fixe à l'an V la naissance de la théophilanthropie, quoique, sous un autre nom, elle eût été introduite auparavant. N'était-ce pas la même chose que la fête du 20 prairial 1794, où Robespierre pérora, et la même chose que toutes les fêtes de ce genre célébrées dans des départements?

. . . . . .

« A l'institution théophilanthropique avait préludé un ouvrage sous ce titre : *Extrait d'un manuscrit intitulé* le Culte des Adorateurs, *contenant des fragments de leurs différents livres sur l'institution du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration* (1033). L'auteur anonyme était d'Auberménil, député, mort il y a quelques années ; caractère romantique et enthousiaste, il se regardait comme un disciple des anciens mages. Chaque père de famille devait être le chef spirituel de sa maison ; néanmoins les familles devaient se réunir en commun pour les exercices de son nouveau culte, dans lequel on serait admis par initiation, et chaque adepte porterait sous ses vêtements une figure symbolique de sa profession de foi. Les actes habituels de la vie, tant publics que particuliers, devaient être précédés ou accompagnés de quelques cérémonies religieuses : il attachait surtout des emblèmes et des idées mystiques aux principales époques de la vie ; telle que la naissance, le mariage, etc.

« Son livre, qui est à la fois *Eucologe* et *Rituel*, se compose de prières et de mauvaises poésies, à travers lesquelles on rencontre quelques idées morales.

« Les dépositaires du culte des premiers « hommes soulèvent aujourd'hui, dit-il, un « coin du voile qui l'a couvert jusqu'à ce

(1030) Voy. *Londres et les Anglais*, ch. 29.
(1031) *Lectures on education*, t. III, p. 300.
(1032) Voy. *The annual biography and obituary for the year*, 1818, in-8° ; London, 1818, t. II, p. 23.
(1033) Paris, an IV, in-8° de 175 pages.

» moment. » Deux jours seulement dans l'année sont destinés à la célébration des mariages. On travaille huit jours consécutifs; le neuvième est celui du repos ; et, néanmoins, il y a un culte journalier et des ablutions avant d'entrer dans le temple, où brûle le feu perpétuel. Des gardiens sont préposés à l'entretien de ce feu : ce serait un malheur s'il venait à s'éteindre. Voilà donc les Parsis ou Guèbres ressuscités, quoique l'auteur ne les nomme pas.

« Des costumes particuliers distinguent les âges, les sexes et les prêtres ; ceux-ci offrent à l'Éternel des épis de riz et de froment, des grenades, des pommes, des figues, des dattes, du sel, de l'huile ; en se tournant vers les quatre points cardinaux, ils font des apostrophes et des libations aux quatre éléments, du feu, de l'air, de la terrre et de l'eau. On conçoit, d'après cet article, que l'auteur n'avait pas consulté les nouveaux chimistes. Les douze signes célestes sont peints dans l'intérieur de l'asile (le temple), et au-dessous de chaque signe, il y a trente papillons, symbole des moments fugitifs que Dieu nous donne (1034).

« *Des danses saintes* ont lieu à certaines époques; les hommes âgés dansent les premiers avec les mères, ensuite les jeunes gens avec les vierges. « Si l'on est en « guerre, tu ne mettras pas, dit le *Rituel*, de « couronne sur ta tête, parce que la mort « frappe tes enfants et tes frères (1035). »

« Dans les funérailles, on trouve une prière pour le défunt (ce qui suppose l'admission du purgatoire). On fait une libation de vin aux mânes pieux de notre concitoyen; et le plus âgé des parents verse de l'eau sur le feu, en disant : Effet et cause du mouvement de la nature, décompositeur dangereux, élément puissant et vaincu, serviteur ennemi, mais nécessaire, sors, pour l'instruction des hommes, des corps que tu avais pénétrés de ta substance (1036). D'Auberménil assurait qu'à Gaillac, dans une petite association, étaient usitées ces simagrées théurgiques : il en avait formé à Paris une de sept à huit personnes qui, dans un local, rue du Bac, eut neuf à dix séances. Au milieu de l'appartement, sur un trépied, était un brasier dans lequel chacun jetait un grain d'encens en entrant; et cette cérémonie se répétait de temps à autre pendant la durée de la séance.

« D'Auberménil voulait que ses sectateurs s'appelassent *théoanthropophiles*, et leur *Manuel* fut d'abord imprimé en vendémiaire 1797, avec cette qualification, qu'ils syncopèrent ensuite pour en faire des *théophilanthropes, amis de Dieu et des hommes*. Plusieurs membres désiraient qu'on n'adoptât aucune dénomination ; mais ils cédèrent à l'avis contraire d'après l'observation, que, s'ils n'en prenaient pas, le public malin leur en donnerait une qui ne serait pas de leur choix. Si je rappelle ici le calembourg trivial *théophilanthropes* (filous en troupes), c'est pour avoir occasion de faire sentir que cette injure plate et grossière est d'autant plus criminelle qu'elle attaque une collection d'individus.

« En s'intitulant *amis de Dieu et des hommes*, sans doute ils voulaient englober dans leur société toutes les religions qui comptent ce double amour au nombre de leurs devoirs.

« Ce qu'on vient de lire ne présente guère que le germe de la théophilanthropie ; mais elle va éclore : cinq pères de famille, Chemin, Mareau, Janes, Hauy, Mandar, en posent les fondements (1037). Au mois de vendémiaire an V, ils adoptent le *Manuel*, rédigé par Chemin, et la première réunion se tient à Paris, le 26 nivôse de l'an V (16 décembre 1796), rue Saint-Denis, n° 36, au coin de la rue des Lombards, à l'Institution des Aveugles des deux sexes, maison Sainte-Catherine, dirigée par Hauy, frère du physicien de ce nom.

. . . . . .

« Parmi les adeptes on comptait Rallier, Goupil-Préfeln, Creuzé La Touche, Julien (de Toulouse), Regnault, membre du conseil des Anciens, si du moins l'on en juge par une lettre signée de lui, et même Bernardin de Saint-Pierre, qui à Saint-Thomas d'Aquin consentit à être parrain théophilanthropique d'un nouveau-né. Dupont (de Nemours), quoique membre du comité directeur, ne voulut cependant jamais prêcher, parce que lui aussi a imaginé et consigné dans sa *Philosophie de l'univers* (1038) un système particulier de théologie, et qu'il veut être de sa propre religion.

« Les théophilanthropes avaient un conseil de direction dont le but était d'abord de former un noyau (ainsi s'exprime l'auteur du mémoire déjà cité), et qui donnait la mission aux lecteurs et orateurs. C'est sans doute ce conseil qui, à la naissance de la secte, sollicita vainement certaines personnes d'en accepter le ministère, entre autres Lanthenas et le P. Hervier, ci-devant bibliothécaire des Grands-Augustins ; ils refusèrent. Celui-là, on ne sait pourquoi ; celui-ci, parce que les rêveries du mesmérisme ne l'empêchent pas d'être attaché à la religion catholique.

« Le plan d'organisation du culte théophilanthropique à Saint-Gervais porte (article 4), que les lecteurs et orateurs seront mariés ou veufs, et que les discours à prononcer passeront préalablement à la censure. Du conseil de direction n'étaient pas membres

(1034) *Extrait d'un manuscrit intitulé le* Culte des Adorateurs, p. 41.

(1035) *Loc. cit.*, p. 97.

(1036) *Loc. cit.*, p. 20.

(1037) Voy. *Qu'est-ce que la théophilanthropie ? ou Mémoire concernant l'origine et l'histoire de cette institution, ses rapports avec le christianisme, et l'aperçu de l'influence qu'elle peut avoir sur tous les cultes, en réponse aux questions proposées par la société teylérienne d'Harlem*, etc., in-12; Paris, 1801. Chemin est réputé l'auteur anonyme de cette brochure. (Grégoire.)

(1038) Troisième édition, Pari, in-8°, an VIII.

les lecteurs et orateurs qui voulurent rester étrangers aux détails administratifs ; ils avaient seulement voix consultative. Ce trait est louable, mais la force de la vérité commande d'assurer, sans craindre le démenti, que si quelques-uns des théophilanthropes étaient des laïques très-honnêtes, tels que Bernardin de Saint-Pierre, Dupont (de Nemours), La Chapelle, Rallier, beaucoup d'autres, surtout parmi leurs ministres, étaient des prêtres apostats, la plupart mariés, tels que Latapy à Bordeaux, Léger à Châlons-sur-Marne, Doreau, ex-doctrinaire, à Bourges ; sans compter Malfusson, ci-devant ministre protestant à Sancerre, etc. ; sous une autre forme se reproduisait le spectacle qu'avait présenté la prétendue réformation du XVI^e^ siècle, où l'on faisait ministres des moines défroqués (1039). A Auxerre, Fontaine, Robert et Chesneau. A Paris, Julien (de Toulouse), ex-ministre protestant, Chappuy, Chassant, Dubroca, ex-barnabite, auteur de divers ouvrages ; c'est celui de leurs orateurs qui a le plus de talent. Il déclare lui-même que le culte théophilanthropique ayant été installé à une époque où les factions fermentaient encore, il s'aperçut bientôt que la théophilanthropie en était une d'autant plus dangereuse que la religion en était le prétexte et le voile ; que dès qu'il s'en aperçut il se retira et devint l'objet de haines implacables. » (GRÉGOIRE, *Histoire des sectes religieuses*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIX.

Le culte philosophique au XVIII^e^ *siècle. — Projets religieux de Babœuf et des socialistes.*

« On résolut de paraître dans des temples publics sous le titre de déistes, prêchant pour tout dogme la morale naturelle.

« Et comme il était utile d'accoutumer la multitude à remplacer les pratiques de l'Eglise catholique par d'autres pratiques, ce que le gouvernement même cherchait alors à accomplir par l'introduction des fêtes décadaires, il fut arrêté qu'on célébrerait publiquement ces fêtes, et qu'à cet effet un vaste temple serait demandé au Directoire exécutif.

« Celui-ci, pénétrant le but de cette demande, dont il redoutait les suites, s'y refusa sous le prétexte qu'il allait s'occuper de la célébration proposée.

« Il devint absolument nécessaire de tenir à la société un langage plus clair, et de lui faire entrevoir une partie des vues secrètes qu'il eût été imprudent de lui faire connaître dans leur totalité. On voulait la déterminer à se couvrir des formes religieuses, afin de jouir de la publicité et des temples garantis par la loi aux sectaires de tous les cultes.

« La discussion qui s'engagea à ce sujet fut très-animée, et se prolongea pendant plusieurs séances ; les auteurs du projet furent obligés de combattre les orateurs qui s'efforçaient d'empêcher l'exécution, tantôt en conseillant de s'en rapporter prudemment au gouvernement, tantôt en faisant envisager toute forme religieuse comme la source d'une nouvelle superstition.

« Tous les obstacles furent enfin écartés, et la société arrêta qu'elle emploierait les décadis à honorer la Divinité par la prédication de la loi naturelle. Une commission fut chargée de louer un temple, et de préparer le catéchisme et le règlement du nouveau culte. » (*Conspiration pour l'égalité, dite de Babœuf*, page 104 et suiv.)

NEUVIÈME PARTIE.

Résultats politiques et sociaux

DU XVIII^e^ SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

Conséquences du rationalisme au XVIII^e^ *siècle. — Le communisme. — Morelly et Mably.*

« Dès 1755 Morelly avait posé dans un livre intitulé *Code de la nature* les bases d'un nouveau système social. Il importe d'en faire connaître ici les points principaux :

« Maintenir l'unité indivisible du fonds et de la demeure commune ;

« Etablir l'usage commun des instruments de travail et des productions ;

« Rendre l'éducation également accessible à tous ;

« Distribuer les travaux selon les forces, les produits selon les besoins ;

« Conserver autour de la cité un terrain suffisant pour nourrir les familles qui l'habitent ;

« Réunir mille personnes au moins, afin que chacun travaillant selon ses forces et ses facultés, consommant selon ses besoins et ses goûts, il s'établisse sur un nombre suffisant d'individus une moyenne de consommation qui ne dépasse pas les ressources communes, et une résultante de travail qui les rende toujours assez abondantes ;

« N'accorder d'autre privilége au talent que celui de diriger les travaux dans l'intérêt commun, et ne pas tenir compte dans

(1039) *Voy.* ARNAULD, *Perpétuité de la foi*, tome II, p. 21.

la répartition de la capacité, mais seulement des besoins qui préexistent à toute capacité et lui survivent;

« Ne pas admettre les récompenses pécuniaires : 1° parce que le capital est un instrument de travail qui doit rester entièrement disponible aux mains de l'administration; 2° parce que toute rétribution en argent est ou inutile ou nuisible : inutile dans le cas où le travail librement choisi rendrait la variété et l'abondance des produits plus étendues que nos besoins; nuisible dans le cas où la vocation et le goût ne feraient pas remplir toutes les fonctions utiles, car ce serait donner aux individus un moyen de ne pas payer la dette de travail et de s'exempter des devoirs de la société sans renoncer aux droits qu'elle assure (1040). »

. . . . . .

« Mably pensait, d'accord en cela avec la raison de Morelly et le sentiment de Jean-Jacques, que les hommes sont *inégaux* en facultés et en besoins, mais *égaux* en droits; il pensait que chacun d'eux ayant reçu de Dieu la loi d'être utile et de vivre, tous ils ont un droit *égal* à développer leurs facultés et à jouir des conditions de l'existence. La justice, il la faisait consister à exiger davantage de qui peut davantage, et à donner plus à qui la nature impose plus de besoins. Si ma force est double je dois porter un double fardeau. Si je retiens comme superflu ce qui est nécessaire à mon voisin pour qu'il exerce son droit de vivre, non-seulement je substitue à l'idée de société l'idée de guerre, mais je m'oppose à l'accomplissement de la loi divine et je suis impie (1041). Comme application de ces principes et conformément au système de Morelly, son devancier, Mably proposait à la société la famille pour modèle, la famille où la répartition des charges se fait selon les forces et celle des fruits selon les besoins; la famille, où il y a commandement désintéressé de la part du père, obéissance volontaire de la part des enfants, surcroît de sollicitude et de dépenses pour l'être infirme et malade.

. . . . . .

« Morelly et Mably étaient d'ailleurs convaincus que loin de rendre la hiérarchie impossible, leur système de fraternel accord était le seul moyen de l'asseoir sur des fondements solides, inattaquables (1042). Quel intérêt la médiocrité aurait-elle à briguer les premiers emplois lorsque le commandement aurait cessé d'être une source de priviléges, et, sans rapporter plus de profit, imposerait de plus grands devoirs ? Nul doute que chacun ne tendît à se classer lui-même d'après sa vocation particulière et ses aptitudes, là où toutes les fonctions seraient tenues pour également honorables et pesées dans la même balance.

« Il n'y avait pas à craindre que la paresse s'installât au sein d'une association privée des stimulants de l'égoïsme. Morelly et Mably niaient résolument que la paresse fût un vice naturel à l'homme. La paresse, disait Morelly, vient uniquement « des dis-« tinctions qui, jetant les uns dans l'oisiveté « et la mollesse, ont inspiré aux autres du « dégoût et de l'aversion pour des devoirs « forcés... Il est si vrai que l'homme est « une créature faite pour agir, et pour agir « utilement, que nous voyons cette espèce « d'hommes que l'on nomme riches et puis-« sants, chercher le tumulte fatigant des « plaisirs pour se délivrer d'une oisiveté « importune (1043). » Que ne faisait-on du travail un plaisir en le dégageant du caractère odieux que lui impriment l'excès, l'interdiction du choix et la contrainte ? On redoutait la paresse ! Eh bien ! qu'on lui donnât le nom qu'elle mérite en effet dans toute association libre; qu'on appelât le paresseux un voleur; le point d'honneur si efficace sur un champ de bataille était-il impossible à introduire dans un atelier ? On avait amené les hommes à sacrifier à l'honneur le plus cher des biens, la vie; ne les pouvait-on amener à sacrifier à l'honneur quelques heures d'un lâche repos ? Et la paresse ne serait-elle pas bannie de la société le jour où reculer devant le travail serait devenu aussi honteux que reculer devant l'ennemi ? » (Louis Blanc, *Histoire de la révolution française*, t. I^er^.)

CHAPITRE II.

Mably et ses ouvrages. — Théorie du communisme.

« Mably fit, sur le rapport de la morale avec la politique, un ouvrage estimable, les *Entretiens de Phocion*, qui parurent au début de cette période, en 1763, et dont le principe fondamental, celui que les mœurs sont la source du bonheur des peuples, était susceptible des plus beaux développements. Ceux que Mably en vint donner lui-même, dans son *Traité de la législation*, étaient d'un utopisme étrange pour un siècle aussi avancé. Ne disait-il pas dans ce dernier ouvrage que l'égalité dans la fortune et la condition des citoyens est le fondement de la prospérité des États; qu'il n'est pas de législation parfaite sans la communauté des biens; qu'à la vérité, des obstacles insurmontables s'opposent aujourd'hui à cette communauté, mais qu'on n'a qu'à éteindre, pour y suppléer, l'avarice et l'ambition; que pour parvenir à cette fin, on n'a qu'à éteindre les passions, qu'à *restreindre les finances*, en bannissant

(1040) Nous empruntons textuellement cette courte et substantielle analyse du système de Morelly à son ingénieux et savant éditeur, M. Villegardelle. *Voy.* le *Code de la nature*, p. 14, éd. de 1841. (L. Blanc.)

(1041) *Voy.* en entier le chapitre 2 du *Traité de la législation ou principes des lois*, dans les *Œuvres complètes de l'abbé de Mably*, t. IX, 1792. (L. Blanc.)

(1042) *De la législation ou principes des lois.* (*Œuvres complètes de Mably*, t. IX, ch. 2.)

(1043) *Code de la nature*, p. 79.

le commerce, les arts, et nommément l'*Académie de peinture*.

« Mably ne fut pas plus sage dans ses *Principes de morale*, qu'il publia en 1784, et que la Sorbonne crut devoir censurer.

« Cet écrivain fit beaucoup de livres sur les lois et le gouvernement de Sparte, de France et des Etats-Unis. Mais en politique comme en morale, à mesure qu'il creusait plus son sujet et en publiant sa pensée, il descendait sans cesse au-dessous de lui-même. En politique, son début fut le *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*. C'était pour le temps une excellente composition. Son dernier travail fut une suite aux *Observations sur l'histoire de France*, et on cherche naturellement dans ses pensées posthumes la plus mûre expression de son système : pour en faire apprécier la portée, il suffit de dire qu'après y avoir déclamé contre Henri IV et le corps entier de la nation, il désespère du salut de l'Etat, *parce qu'il n'y avait aucun germe de révolution.* » (Matter, *Doctrines morales*, t. III.)

CHAPITRE III.

Influence de Mably. — Restauration des idées païennes.

« Dans les *Entretiens de Phocion* il ambitionne tout ensemble la profondeur des pensées et le relief de la forme ; mais il faut ici laisser parler Jean-Jacques : « Je ne vis dans « les dialogues de Phocion qu'une compila- « tion de mes écrits, faite sans retenue et « sans honte. Je compris, à la lecture de ce « livre, que l'auteur avait pris son parti à « mon égard, et que je n'aurais pas désor- « mais de plus cruel ennemi. Je crois qu'il « ne m'a pardonné ni le *Contrat social*, trop « au-dessus de ses forces, ni la *Paix perpé-* « *tuelle*, et qu'il n'avait paru désirer que je « fisse l'extrait de l'abbé de Saint-Pierre, « que dans l'espoir que je m'en tirerais « mal (1044). » Le *Phocion* est une des plus fastidieuses lectures auxquelles on puisse se trouver condamné ; des déclamations vagues et erronées y dégradent cette antiquité même dont l'écrivain s'autorise.

« Jamais le génie du style ne fut refusé plus complétement à personne qu'à Mably ; sa phrase est épaisse et insipide, son expression terne et plombée. Jamais la lumière ne vient interrompre, par des clartés soudaines ou brisées, l'obscurité monotone de sa phraséologie. Jamais une image, jamais un élan ; on n'aperçoit pas les cieux un seul instant; on est, pour ainsi parler, enfermé et comme enfoui dans une cave dont les ténèbres sont rendues encore plus sensibles par une faible lueur rougeâtre et tremblotante.

. . . . . .

« L'esprit dur et peu juste que porte Mably dans les matières philosophiques eut de tristes influences. Cet écrivain répandit dans le public de fausses notions sur l'antiquité, et le désir d'imiter un jour ces représentations mensongères. Si plus tard à la Convention nous rencontrons des hommes qui veulent ressusciter Sparte, qui croient la liberté incompatible avec les richesses, le luxe et le commerce, ce sont les élèves de Mably..... Mably a confondu les temps et les civilisations, et troublé bien des cervelles ; encore une fois, ses recherches historiques sont fructueuses ; mais dans la théorie même, il s'est montré dépourvu du sens européen ; il a été plus qu'inutile,..... il a été dangereux. » (Lerminier, *De l'influence de la philosophie au* XVIII*e siècle.*)

(1044) *Confessions*, partie II, liv. XII.

CHAPITRE IV.

Apothéose de Morelly par M. Villegardelle.

« L'auteur trop peu connu du *Code de la nature*, le philosophe Morelly, appartenait à ce cercle borné de penseurs *profonds* que le milieu du XVIII*e* siècle vit s'éteindre sans bruit et sans gloire. Il y eut à cette époque, à côté et en dehors de la littérature académique, officielle, pompeuse et vaine, un remarquable mouvement d'idées pour ainsi dire souterrain ; les hommes obscurs qui l'alimentaient avaient tellement la conscience de leur supériorité, qu'ils n'adressaient qu'à un petit nombre de lecteurs des idées sociales qui nous arrivent par-dessous deux révolutions et trouvent encore en retard notre siècle progressif.

« Morelly, qui mêle toujours la finesse à la profondeur, et ne perd jamais ce tact précieux dont les initiateurs sont rarement pourvus, a dû connaître assez son époque pour juger que ses idées lui attireraient plus de persécuteurs que de disciples. Par prévoyance ou par dédain, il s'est tellement tenu à l'écart, qu'on ne sait rien sur sa vie, sinon qu'il est natif de Vitry-le-Français. S'il est entré dans ses vœux de rester longtemps inconnu, il a parfaitement réussi ; car son nom est demeuré caché à ses critiques et à ses premiers admirateurs. . . . . .

. . . . . .

« En commençant l'étude historique des idées sociales auxquelles nous fûmes d'abord initié par Charles Fourier, nous étions loin de nous attendre à trouver admirablement formulées, dans un écrivain presque ignoré du siècle dernier, les plus fondamentales de ces idées. Il faut même reconnaître que Morelly a surpassé et ses devanciers, Platon, Morus, Campanella, et ses continuateurs, Mably, Owen, Saint-Simon, etc., *par la lucidité entraînante et l'enchaînement vigoureux des arguments* (1045) qu'il invente et qu'il rajeunit. Le *Code de la nature* et quelques fragments choisis de la *Basiliade* placent leur auteur au rang des écrivains éminents de la France (1046), et nul doute que Morelly n'eût obtenu de son vivant une belle gloire littéraire, s'il eût pu se résoudre à nous annoncer en bons termes ce que personne ne peut ignorer. » (Villegardelle,

(1045) Nos lecteurs en jugeront.

(1046) De telles appréciations peuvent faire juger du fanatisme socialiste.

Analyse raisonnée du système social de Morelly.)

CHAPITRE V.

Réhabilitation des passions, par Morelly, d'après son ESSAI SUR LE COEUR HUMAIN.

« C'est dans l'*Essai sur le cœur humain*, publié en 1745, que Morelly a donné le résultat de ses premières études sur la nature morale de l'homme..... Cet écrit, consacré à l'analyse des passions humaines, offre des analogies remarquables avec l'*Analyse passionnelle* de Charles Fourier. Mais disons d'abord un mot d'un écrit antérieur, l'*Essai sur l'esprit humain*, 1743, consacré à l'analyse des facultés de l'*intelligence*. La substance de ce petit traité d'éducation, qui contient le germe développé de la méthode d'enseignement à laquelle M. Jacotot a donné son nom, est tout entière dans ces deux propositions.

« Les inclinations de l'intelligence peuvent se réduire à deux, savoir : le *désir de connaître* et l'*amour de l'ordre;* il faut rapporter à ces deux fins jusqu'aux divertissements des enfants. » (VILLEGARDELLE, *Analyse raisonnée du système social de Morelly.*)

CHAPITRE VI.

Théorie socialiste de Morelly.—LA BASILIADE.

« La *Basiliade* contient le plan d'organisation sociale dont le *Code de la nature* est le développement systématique. Ce dernier écrit est sans doute le chef-d'œuvre de l'auteur et la plus haute expression de la philosophie du siècle dernier; mais il n'est pas inutile de lire avec soin la partie sociale du roman qui l'a précédé (1047). » (VILLEGARDELLE.)

CHAPITRE VII.

Théorie socialiste de Morelly. — L'homme naît bon. — C'est la société qui déprave les individus.

« J'ai tâché de découvrir ce premier chaînon de l'erreur, et de rendre sensible ce premier point *divergent* qui a toujours éloigné nos moralistes et nos législateurs de la vérité. Ecoutez-les tous ; ils vous poseront pour principe incontestable et pour base de tous leurs systèmes cette importante proposition : *L'homme naît vicieux et méchant.* Non, disent quelques-uns, *mais la situation où il se trouve dans cette vie, la constitution même de son être, l'exposent inévitablement à devenir pervers.*

« Tous prenant ceci à la rigueur, aucun ne s'est imaginé qu'il en pouvait être autrement ; aucun, par conséquent, ne s'est avisé qu'on pouvait proposer et résoudre cet excellent problème :

« *Trouver une situation dans laquelle il soit presque impossible que l'homme soit dépravé, ou méchant, ou du moins,* minima de malis.

« Ce problème et sa solution manqués, nos instituteurs anciens ont perdu de vue l'unique cause première de tous les maux, l'unique *medium* évident qui pouvait leur faire reconnaître une erreur commencée. Nos modernes, après eux, se sont trouvés encore plus éloignés d'une première vérité qui leur aurait fait nettement reconnaître la véritable origine, la nature, l'enchaînement des vices, et l'inefficacité des remèdes que la morale vulgaire prétend y apporter. Ils auraient pu, dis-je, à l'aide de ces lumières, facilement décomposer cette morale d'institution, prouver le faux de ses hypothèses, l'impuissance de ses préceptes, les contrariétés de ses maximes, l'opposition de ses moyens avec leur fin ; en un mot, démontrer en détail les défauts de chaque partie de ce corps monstrueux.

« Cette analyse, comme celle des équations mathématiques, écartant et faisant disparaître le faux, le douteux, aurait enfin fait sortir l'*inconnue*, je veux dire, la morale véritablement susceptible des démonstrations les plus claires.

« En suivant cette méthode, j'ai découvert que de tout temps nos sages, pour chercher à guérir une dépravation qu'ils ont mal à propos cru un fatal apanage de la condition humaine, ont commencé par imaginer que la cause de cette caducité était où elle n'exista jamais, et ont été précisément prendre ce poison pour le remède du mal dont ils le prétendaient cause.

« Se répétant sans cesse, aucun de ces prolixes discoureurs ne s'est avisé de soupçonner que cette cause de la corruption des hommes fût précisément une de leurs premières leçons ; la matière leur en paraissait trop pure, trop auguste ; leurs lois, leurs règles trop prudentes et trop respectables, pour qu'on osât leur imputer cet énorme grief ; ils ont mieux aimé le rejeter sur la nature : ainsi l'homme, au sortir de ses mains, quoique également privé de toutes idées métaphysiques ou morales, simplement muni de facultés propres à recevoir ces idées ; l'homme dans les premiers instants de son existence, plutôt absolument indifférent à tout mouvement, que porté à aucune fougue impétueuse, se trouve, par la plupart de nos philosophes, suffisamment pourvu de quantité de vices, mêlés de quelques vertus, *innés*, aussi bien que d'idées de même nom. Avant même que de voir le jour, il porte dans son sein les funestes semences de dépravation qui l'excitent à chercher son bien aux dépens de toute espèce, et de l'univers entier, s'il était possible.

« Quand je passerais cette spécieuse absurdité, je serais toujours en droit de faire

(1047) Je dois insister sur l'exposé des idées de Morelly, qui seront réfutées plus loin, afin de montrer que le rationalisme était arrivé, dès le XVIII^e^ siècle, à produire toutes ses conséquences sociales. Quant aux opinions de Brissot, on peut consulter l'ouvrage de M. Sudre, et sur toutes ces questions, GERBET, *Le rationalisme et le communisme.*

remarquer que, loin de chercher les moyens de déraciner ou de réprimer ces mauvais penchants pour laisser fructifier quelques faibles vertus, dont, selon ces docteurs, les racines ne sont pas absolument pourries; que loin, dis-je, de fomenter ces salutaires dispositions, ils ont fait précisément tout ce qu'il fallait pour jeter et faire éclore dans le cœur de l'homme une semence de vice qui ne fut jamais, et pour étouffer le peu de vertus qu'ils imaginent y cultiver.

« Voyons, par exemple, cet amour-propre dont vous faites une hydre à cent têtes, et qui l'est, en effet, devenu par vos propres préceptes. Qu'est-il, cet amour de soi-même dans l'ordre de la nature ? Un désir constant de conserver son être par des moyens faciles et innocents que la providence avait mis à notre portée, et auxquels le sentiment d'un très-petit nombre de besoins nous avertissait de recourir.

« Mais dès que vos institutions ont eu environné ces moyens d'une multitude de difficultés presque insurmontables, et même de périls effrayants: *Naturæ bellum indicant*, ... ; était-il étonnant de voir un paisible penchant devenu furieux, et capable des plus horribles excès, vous obliger à travailler pendant des milliers de siècles, avec autant de peine que peu de succès, à calmer ses transports ou réparer ses dégâts? Est-il étonnant que vous ayez vu cet amour de nous-mêmes, ou se transformer en tous les vices, contre lesquels vous déclamez vainement, ou bien prendre le masque des vertus factices que vous prétendiez lui opposer?

« C'est donc précisément de votre triste morale que l'éducation commune des hommes empruntant ses lugubres couleurs, on a vu, et l'on voit ses leçons porter dans leur cœur, dès sa plus tendre enfance, le funeste levain que vous attribuez faussement à la nature.

« Donc le premier usage que fit un père de pareils préceptes pour instruire ses enfants fut l'époque fatale de l'esprit d'indocilité, de révolte et de violence. Était-ce un vice de la nature que cette résistance? Non, certainement; elle était une défense bien légitime de ses droits.

« Si ce père simple et sauvage errait dans les moyens de policer sa famille et d'y maintenir la paix; si l'ordre qu'il s'était avisé d'y établir pour cette fin était vicieux, les inconvénients dans ces commencements n'étaient pas considérables.

« Vous, réformateurs du genre humain, qui deviez être avertis, par ces inconvénients, des défauts de cette police, en sentir la cause, en remarquer les effets, en prévoir les dangereuses conséquences, êtes-vous excusables d'avoir adopté ces erreurs, d'en avoir favorisé le progrès, de les avoir multipliées comme les nations, au gouvernement desquelles vous les avez fait servir de règles ? » (Morelly, *Code de la nature*).

CHAPITRE VIII.

Théorie de Morelly. — Remède à la dépravation universelle.

« Le seul vice que je connaisse dans l'univers, est l'*avarice;* tous les autres, quelque nom qu'on leur donne, ne sont que des tons, des degrés de celui-ci; c'est le protée, le mercure, la base, le véhicule de tous les vices. Analysez la vanité, la fatuité, l'orgueil, l'ambition, la fourberie, l'hypocrisie, le scélératisme; décomposez de même la plupart de nos vertus sophistiques, tout cela se résout en ce subtil et pernicieux élément, le *désir d'avoir :* vous le retrouverez au sein même du désintéressement.

« Or, cette peste universelle, l'*intérêt particulier*, cette fièvre lente, cette *éthisie* de toute société aurait-elle pu prendre où elle n'eût jamais trouvé non-seulement d'aliment, mais le moindre ferment dangereux ?

« Je crois qu'on ne contestera pas l'évidence de cette proposition : *Que là où il n'existerait aucune propriété, il ne pourrait exister aucune de ses pernicieuses conséquences.*

« Alors la *probité naturelle* qui, dans l'ordre général de l'univers, est le résultat d'un arrangement infiniment sage, dans lequel aucun être ne peut, sans cause accidentelle, nuire au mouvement ni à l'existence d'un autre; cette probité, dis-je, serait demeurée ce qu'elle était dans l'homme, un éloignement invincible de toute action dénaturée, une loi dictée par le sentiment, approuvée et chérie par l'esprit et le cœur : loin de rencontrer de continuels obstacles qui affaiblissent ou détruisent cet état paisible de l'être raisonnable, l'homme, exempt des craintes de l'indigence, n'eût eu qu'un seul objet de ses espérances, qu'un seul motif de ses actions, *le bien commun*, parce que le bien particulier en aurait été une conséquence infaillible. Donc, je le répète, ce que l'on nomme *probité* serait demeuré inaltérable; elle aurait acquis tous les ornements que nous vantons dans le commerce de familiarité, je veux dire la complaisance, l'affabilité, en un mot la politesse des manières, ainsi que celle des mœurs.

« Qui ne comprendra que cette morale aurait été susceptible des démonstrations non-seulement les plus claires, mais les plus simples et le plus à la portée de tous les hommes? Qui peut douter que l'éducation, tirant ses préceptes de cette morale, aurait donné à des vérités très-sensibles et généralement intéressantes au moins autant de pouvoir et de crédit sur tous les cœurs, que l'éducation ordinaire donne de force et d'empire à mille préjugés ridicules? La nôtre, en prévenant toute habitude vicieuse, aurait laissé ignorer aux hommes qu'ils pussent devenir méchants. » (Morelly, *Code de la nature.*)

CHAPITRE IX.

Théorie de Morelly. — Une Icarie dans le désert.

« Si vous prenez les hommes tels qu'ils sont dans l'état de nature, passons en Amérique; nous y trouverons plusieurs peuplades dont les membres observent très-religieusement, au moins entre eux, les lois précieuses de cette mère commune, en faveur desquelles je réclame de toutes mes forces.

« Menons avec nous quelque législateur vraiment sage, qui, travaillant conformément aux dispositions de ces lois divines déjà pratiquées, loin de les contrarier ou de les affaiblir, ne s'applique qu'à étendre leurs conséquences et à tirer de leur sein fécond toutes les maximes qui rendront le peuple sauvage, qu'il entreprendra de polir, le plus doux, le plus humain, le plus sage et le plus heureux de toute la terre.

« Il trouvera, à son arrivée, les familles de cette petite société unanimement occupées à pourvoir à leurs besoins communs par la chasse et la pêche. Quand il sera parvenu à se faire écouter par des conseils utiles, comme le font les vieillards et les plus expérimentés de cette nation, il se gardera bien d'employer son crédit à leur persuader de partager entre chaque famille, leurs contrées de chasse et de pêche, crainte de rompre leur concorde. Ce sage leur apprendra seulement, qu'outre ces moyens de subsister, qui peuvent souvent leur manquer, il en est de plus sûrs et de moins pénibles, tels que la culture des terres, l'entretien des troupeaux; il leur fera voir que ce seront autant de nouvelles ressources, de nouvelles commodités qui suppléeront au défaut les unes des autres; il leur enseignera les arts nécessaires à l'exécution de ces projets.

« Ce peuple devenu, par ses soins, moins grossier, plus industrieux, en deviendra-t-il plus méchant, moins laborieux ? Non, sûrement. La concorde et l'union que le réformateur aura trouvé régner entre les familles, le respect pour les vieillards, pour les plus intelligents, les plus adroits, croîtront à proportion et des succès de l'unanimité, et des connaissances de l'utilité de nouveaux expédients. La déférence de ces Indiens aux conseils des plus prudents est plus soumise que notre obéissance aux ordres de nos maîtres despotiques. Le point d'honneur qui subsiste encore chez les sauvages voisins de nos colonies, est de ne se croire grand qu'à proportion qu'on est utile à ses compagnons; enun mot, dans ces contrées on ne devient respectable que par des services. Toutes ces véritables vertus, loin de s'affaiblir par les dispositions du nouveau législateur, en seront encouragées, et prendront un nouveau lustre à mesure que la barbarie disparaîtra devant ses lois : au lieu de trouver des *hommes indociles à ses arrangements,* tous y applaudiront; toutes les circonstances se trouveront favorables à ses desseins, pourvu qu'il n'établisse aucun partage ni des productions de la nature ni de celles de l'art : il pourra distribuer les travaux, les emplois entre les membres de la société; fixer les temps des diverses occupations générales ou particulières; combiner les secours; calculer les différents degrés d'utilité de telles ou telles professions; marquer ce qu'il est nécessaire que chacune d'elles rapporte en commun à la république pour suffire aux besoins de tous ses membres. Sur tout ceci et sur le nombre des agents, le législateur établira des proportions du travail; il préposera l'âge le plus prudent au maintien de l'ordre et de l'économie, et le plus robuste sera occupé de l'exécution. Enfin, il règlera les rangs de chaque particulier, non sur des dignités chimériques, mais sur l'autorité naturelle qu'acquiert le bienfaiteur, sur celui qui reçoit le bienfait, sur cette autorité douce de la parenté, de l'amitié, de l'expérience, de l'adresse, de l'industrie et de l'activité.

« Toutes choses ainsi rangées, qui s'avisera de vouloir dominer où il n'y aura point de propriété qui puisse inspirer l'envie de subjuguer les autres ? Il ne peut y avoir de tyrans dans une société où toute autorité consiste précisément à se charger des devoirs et des soins les plus pénibles, sans participer à d'autres soutiens ou agréments de la vie, qu'à ceux qui sont communs au reste des citoyens, sans autres avantages, sans autre récompense que l'estime et l'affection de ses égaux.

« S'il venait à régner quelque ambition dans cette république, elle ne peut avoir pour objet que cette estime; elle ne peut tendre qu'à une supériorité de mérite vraiment utile aux hommes, qui pour lors, loin de lui porter envie, se croiraient malheureux, s'ils n'étaient aidés des talents qu'ils admirent et respectent dans quelques-uns des concitoyens.

« Cette ambition, je le répète encore, n'aurait et ne pourrait avoir les vues de la nôtre, qui dans le vrai ne tend à d'autres fins qu'à celles de l'avarice, quoique par des procédés bien différents.

« Si donc il est de fait que notre législation trouverait chez des sauvages, ce que l'on y trouve effectivement, des hommes fort laborieux, capables des plus rudes fatigues, chez lesquels la paresse est une infamie; des hommes qui vivent entre eux avec une espèce de charité, de douceur, qui surpasse infiniment la faible pratique d'une vertu que prêchent inutilement les plus fainéants et les plus impitoyables d'entre nous; je demande si, après cet exemple, il est vrai de dire que ces peuples naissent enclins aux vices dont notre Aristarque fait l'énumération ? Serait-il donc plus difficile de cultiver les heureuses dispositions de ces Américains, que d'accoutumer un de ces peuples à subir les rigueurs d'une législation qui tôt ou tard obligerait une partie de la nation à souffrir une chétive mé-

diocrité, ou une indigence assujettie, pour subvenir à ses besoins, à servir l'autre partie de cette nation devenue fainéante, et enorgueillie par la possession des meilleures contrées de chasse, de pêche, ou de terres cultivées? De quel œil ces peuples verraient-ils quelques-uns de leurs compatriotes, jouissant, dans une odieuse oisiveté, des plus beaux et meilleurs fruits de leurs travaux, ne laisser aux autres qu'un usage précaire de leurs superfluités? . . . . .

. . . . . .

« Voyons un peu comment serait reçue la harangue d'un de nos savants européens, qui dirait à quelqu'un des peuples américains dont nous venons de parler : « Mes « amis, je loue et admire l'humanité avec « laquelle vous vous entr'aidez, le zèle infati- « gable avec lequel vous travaillez en commun « à pourvoir à vos besoins communs; mais, « croyez-moi, vous possédez de vastes con- « trées que personne ne vous dispute; dé- « frichez ces déserts; le fonds en doit être « fertile : puis partagez entre vous ces cam- « pagnes; cependant observez une chose : « il ne faut pas que les parts soient égales, « ni même que tous en aient; car alors, « chacun travaillant sur le sien, et pouvant « subsister du produit de son fonds, per- « sonne ne voudrait plus aider son voisin : « d'ailleurs, les successions, les alliances, « l'accroissement du nombre des familles « occasionneraient bientôt de nouveaux « partages qui détruiraient l'égalité des pre- « miers. Il faut donc, dans cette distribu- « tion des terres, garder certaines propor- « tions; quelques citoyens auront plus que « les autres; ce corps sera le premier de la « république, et comme le dépositaire de « ses richesses; vous en tirerez vos chefs « et les personnes de qui vous suivrez les « conseils; ils décideront vos différends : « c'est en faveur de ces services qu'il est « à propos qu'ils soient un peu plus à leur « aise que les autres. Le reste du peuple « sera divisé en plusieurs classes, dont les « possessions iront en diminuant, jusqu'à « la dernière, qui sera composée de gens « vivant de leur travail, d'artisans de toute « espèce, sur lesquels, au moyen d'une ré- « compense journalière, le reste des citoyens « se reposera de tous travaux pénibles; « ainsi ces gens seront comme les bras de « la société. »

« Notre moderne Solon, pour appuyer sa harangue, n'oublierait pas l'apologue de Ménénius; de semblables récits ont beaucoup de pouvoir sur des esprits grossiers : ensuite il s'étendrait sur les moyens de maintenir cet ordre, et pour le présent, et pour l'avenir; et après avoir raisonné sur toutes ces choses, notre faiseur de projets politiques conclurait par s'applaudir de la beauté de l'invention.

« Insensé que tu es, lui répondrait quelque vieux sauvage, tu nous donnes là de « beaux conseils : tu admires, dis-tu, la « concorde qui règne entre nous, et tu « t'efforces de nous persuader tout ce qu'il « faut pour la détruire : tu trouves notre « façon de vivre trop grossière et trop pé- « nible; tu nous proposes la culture des « terres pour nous mieux assurer l'abon- « dance. Cet avis est fort bon; mais tu le « gâtes par tes partages. Tu prétends nous « faire goûter les avantages d'une société « bien réglée, et tu nous fournis les vrais « moyens de ne nous accorder jamais; tu « veux qu'une partie de nos gens s'occu- « pent à maintenir une paix, une concorde « que tu cherches à rompre; ainsi donc nos « vieillards, nos pères n'emploieront plus « leurs soins, leur prudence qu'à terminer « des querelles. Une partie de nos frères, « de nos amis, seront, eux et leurs descen- « dants, contraints de vivre malheureux, et « de voir d'un œil tranquille des paresseux « insolents jouir des fruits de leurs tra- « vaux. Ce que tu nous racontes d'un peuple « qui s'était séparé de pareils lâches, et qui « se laissa ramener par un discours à peu « près semblable au tien, est une impertinence, ainsi que la comparaison dont se « servit celui qui apaisa ces mécontents. « Les membres de notre corps partagent, à « la vérité, le travail; chacun exerce la fonc- « tion à laquelle il est destiné; mais tous « jouissent en commun de ce qui fait le « soutien de la vie. L'estomac, comme les « chefs de cette nation dont tu parles, ne « s'approprie rien de ce que les membres « lui fournissent; il ne les laisse point languir; au contraire, il leur distribue les « aliments dont il n'est que le réservoir « commun : voilà ce que devaient répondre « ces bonnes gens au sot discoureur dont tu « nous rapportes la fable. Mais qu'arrive- « rait-il encore si nous t'écoutions? Celui « qui se trouverait aujourd'hui plus à son aise « qu'un autre se verrait bientôt supplanté « par celui qui ferait des efforts pour se « mettre en sa place, et serait peut-être réduit, « à son tour, lui ou ses enfants, à périr de mi- « sère.

« Nous faisons la guerre, nous arrachons « la chevelure, nous brûlons, nous man- « geons nos ennemis, c'est-à-dire les fa- « milles qui, séparées des nôtres, s'assem- « blent pour nous disputer la chasse ou la « pêche; et tu veux faire en sorte que nos « propres familles en fassent autant entre « elles.

« Si nous épargnons quelques-uns de nos « prisonniers; si nous les adoptons pour « remplacer nos morts, alors, loin de souf- « frir qu'ils prennent part à nos travaux, « nous les nourrissons comme nos femmes « et nos enfants, sans rien faire, et tu vou- « drais assujettir une partie de notre nation « à cette désolante servitude, et faire qu'elle « commandât à nos vaillants et laborieux « chasseurs. Va, tu as perdu le sens. »

(MORELLY, *Code de la nature.*)

CHAPITRE X.

Théorie socialiste de Morelly. — Histoire critique de la civilisation et des législations.

« Cherchons la cause physique de la cor-

ruption des nations. Je dis que nous ne la trouverons pas dans leur origine. Tout peuple, quelque nombreux qu'il soit devenu, quelque vaste pays qu'il occupe, doit son commencement à une seule ou à plusieurs familles associées. On ne peut regarder comme véritable origine d'un peuple une assemblée qu'on imaginerait fortuitement formée de plusieurs hommes épars çà et là : cette réunion serait simplement l'*origine de leur société*. On ne peut pas non plus appeler *origine des nations* les établissements faits par des transmigrations ou par des conquêtes : tous ces changements accidentels sont précisément des effets de la corruption de l'état primitif des peuples, et ces événements sont, à leur tour, devenus autant de nouvelles causes des plus grands désordres.

« Puisqu'il est constant que toute nation doit ses commencements à une ou à plusieurs familles, elle a dû, au moins pendant quelque temps, conserver la forme du *gouvernement paternel*, et n'obéir qu'aux lois d'un sentiment d'affection et de tendresse que l'exemple du chef excite et fomente entre des frères et des proches; douce autorité qui leur rend tous biens communs, et ne s'attribue elle-même la propriété de rien.

« Ainsi chaque peuple de la terre, au moins à sa naissance et dans son pays natal, a été gouverné comme nous voyons que le sont de nos jours les petites peuplades de l'Amérique, et comme on dit que se gouvernaient les anciens Scythes, qui ont été comme la pépinière des autres nations. Mais à mesure que ces peuples se sont accrus comme le nombre des familles, les sentiments d'union fraternelle se sont affaiblis comme l'autorité des pères, alors trop partagée.

« Celles de ces nations qui, par quelques causes particulières, sont restées les moins nombreuses, et sont plus longtemps demeurées dans leur patrie, ont le plus constamment conservé leur première forme de gouvernement toute simple et toute naturelle : celles mêmes qui se sont considérablement accrues, sans changer de demeure, ont dû conserver une forme de gouvernement qui tenait toujours du paternel, malgré l'affaiblissement des sentiments qui semblent ne pouvoir régner avec empire qu'entre un petit nombre de personnes presque toutes parentes.

« Les nations qui, trop resserrées dans leur pays, se sont vues obligées de transmigrer, ont encore été forcées par les circonstances et les embarras d'un voyage, ou par la situation et la nature du pays où elles sont venues s'établir, de prendre des arrangements qui devaient déroger aux constitutions du gouvernement paternel, nouvelle atteinte aux sentiments qui en font la base.

« J'aperçois donc trois causes physiques de l'affaiblissement de l'empire paternel.

« La première est la multiplication des familles, entre lesquelles ce que je nommerai *affection de consanguinité* diminue, ainsi que l'*esprit de communauté*, à proportion de leur nombre.

« La seconde cause, ce sont les transmigrations qui obligent chaque famille à rompre la communauté, parce que chacun se charge d'une part du bagage et des provisions.

« La troisième, enfin, naît de l'embarras et des difficultés d'un nouvel établissement.

« Dans ces causes, qui ont affaibli ou éteint l'*affection de consanguinité*, et rompu presque toute *communauté*, je trouve la source des différends qui pouvaient s'élever, soit entre les particuliers ou les familles, soit entre des nations entières, et par conséquent l'origine funeste de toute dissension civile, de la guerre et du brigandage. Chaque peuplade venant à se diviser et à s'éloigner l'une de l'autre, le temps, la distance des lieux, la différence de langage et de mœurs, ont dû presque totalement détruire toute idée de consanguinité entre des nations sorties d'un même pays, et pour ainsi dire d'une seule race; lors donc qu'elles se sont rencontrées en d'autres climats, elles ne se regardent déjà plus que comme des êtres animés, d'une espèce différente; la moindre contestation, la moindre querelle a dû facilement les porter à s'entredétruire presque sans répugnance et sans horreur..

« C'est donc en conséquence de toutes les discordes qui ont suivi l'affaiblissement ou l'extinction de toute affection de consanguinité, de quelque manière que ces troubles soient arrivés, que les peuples, las de cet état violent, ont consenti à se soumettre à des lois; mais la plupart, ou pour mieux dire tous ceux auxquels ils s'en sont rapportés, soit pour régler des coutumes introduites, soit pour faire de nouveaux établissements, loin de corriger des abus, loin d'abolir des usages vicieux et les préjugés qui les autorisaient, loin de chercher les moyens de rapprocher et faire revivre les premières constitutions de la nature, prenant, pour avoir plus tôt fait, les choses et les personnes telles qu'ils les trouvaient, ces réformateurs, ces fondateurs de républiques, n'ont fait qu'appliquer çà et là quelques contrepoids, quelque étançon qui pût tellement quellement soutenir la sociabilité prête à se dissoudre.

« Ainsi comme en remontant à l'origine et aux causes physiques de l'affaiblissement des *sentiments de consanguinité*, j'ai découvert la naissance de tout désordre, de même, en remontant à *l'origine de toutes sociétés*, c'est-à-dire aux établissements qui leur ont donné quelque forme, on trouvera que les lois qui n'ont apporté que des remèdes palliatifs aux maux de l'humanité peuvent être regardées comme causes premières des suites fâcheuses de leur mauvaise cure. On peut aussi les accuser d'être causes secondes des maux que leur imprudence a fomentés ou manqué de prévenir. Souvent ceux qui les ont faites ont adopté comme bons de véritables abus, et ont travaillé, pour ainsi dire, à perfectionner, à régler l'imperfection elle-même, et les choses les plus répugnantes au bon ordre.

« Les lois d'institution ne devraient être faites que pour rappeler et remettre en vigueur la première loi naturelle de sociabilité ; elles devraient tirer toutes leurs dispositions particulières de cette loi générale, faire servir ces conséquences à l'étendre et à l'expliquer, prévoir et prévenir les cas qui pourraient donner atteinte à son autorité, ou tendre à éluder ses intentions. Point du tout ; ces lois factices et momentanées ont commencé par directement contredire celle qui devait être éternelle, et de laquelle elles devaient emprunter toutes leurs forces : aussi ne faut-il pas s'étonner de leur instabilité, de leur embarras, de leur multitude.

« C'est ce chaos qu'a si savamment parcouru le savant auteur de l'*Esprit des Lois*, esprit dont il a fait connaître l'inconstance en faisant l'histoire et l'analyse de ces lois versatiles. Tel a été son objet ; le mien, dans cette dissertation, est de faire voir précisément pourquoi les lois humaines sont par elles-mêmes si sujettes à de fréquents changements et à mille inconvénients dangereux.

« Ces lois, je ne cesse de le répéter, et on ne saurait trop le redire, en établissant un partage monstrueux des productions de la nature et des éléments mêmes, en divisant ce qui devait rester dans son entier ou y être remis si quelque accident l'avait divisé, ont aidé et favorisé la ruine de toute sociabilité. Sans altérer, dis-je, la totalité des choses immobiles, elles devaient ne s'attacher qu'à régler non la propriété, mais l'usage et la distribution de celles qui ne sont point stables : il ne fallait pour cela que partager les emplois, les secours mutuels des membres d'une société. S'il devait régner quelque inégalité harmonique entre des concitoyens, c'était de l'examen des forces de chaque partie de ce tout qu'il fallait déduire ces proportions, mais sans toucher à la base qui porte le corps de la machine. C'est une maxime de prudence économique, qu'un homme riche en fonds ne doit projeter que sur l'emploi de ses revenus.

« C'est sur l'évidence des principes que je viens de m'efforcer de dégager comme d'un tas de ruines, que j'ose ici conclure qu'il est presque mathématiquement démontré que tout partage, égal ou inégal, de biens, toute *propriété* particulière de ces portions sont dans toute société ce qu'Horace appelle *summi materiam mali*. Tous phénomènes politiques ou moraux sont des effets de cette cause pernicieuse ; c'est par elle qu'on peut expliquer et résoudre tous *théorèmes* ou *problèmes* sur l'origine et les progrès, l'enchaînement, l'affinité des vertus ou des vices, des désordres et des crimes, sur les vrais motifs des actions bonnes ou mauvaises, sur toutes les déterminations ou les perplexités de la volonté humaine, sur la dépravation des passions, sur l'inefficacité, l'impuissance des préceptes et des lois pour les contenir; sur les défauts même *techniques* de ces leçons, enfin sur toutes les monstrueuses productions des égarements de l'esprit et du cœur. La raison, dis-je, de tous ces effets peut se tirer de l'obstination générale des législateurs à rompre ou laisser rompre le premier lien de toute sociabilité, par des possessions usurpées sur le fonds qui devait indivisiblement appartenir à l'humanité entière. » (Morelly, *Code de la nature.*)

CHAPITRE XI

Théorie socialiste de Morelly. — Appel au christianisme primitif.

« Quelques-uns de leurs principaux dogmes leur faisaient sentir l'égalité naturelle de tous les hommes ; ils ôtaient au maître toute la rigueur de son autorité, adoucissaient l'esclavage, en rendaient la soumission volontaire : leurs préceptes, ne permettant qu'un usage passager des biens de cette vie, recommandaient aux riches de se détacher de leurs possessions, et de les répandre dans le sein des pauvres. La douceur, la modération, une humble modestie, la patience, ne leur étaient pas moins fortement enjointes envers tous les hommes. Ces vrais humains étaient encouragés à remplir ces devoirs par des promesses de récompenses infinies ; des menaces terribles les empêchaient de s'en écarter : aussi, dans les premiers temps, les sectateurs de cette belle morale l'observaient-ils avec une exactitude admirable. Leurs repas communs, dans lesquels les riches pourvoyaient abondamment aux nécessités du pauvre, avec lequel ils s'asseyaient à la même table ; des sommes immenses mises en dépôt entre les mains des pasteurs par ceux qui, se dépouillant de leurs biens, se mettaient eux-mêmes au rang des mendiants ; toute cette conduite tendait visiblement à rappeler chez les hommes les vraies lois de la nature. Ainsi le christianisme, à ne le considérer que comme institution humaine, était la plus parfaite. Les persécutions soutinrent l'héroïsme de ceux qui l'embrassèrent ; leur constance, la pureté de leurs mœurs, leur firent plus de prosélytes, persuadèrent mieux que leurs dogmes mystérieux. La crainte de céder aux tourments peupla les déserts d'habitants qui vivaient du fruit commun de leurs travaux, et qui seraient devenus des peuples nombreux, s'ils ne se fussent fait un mérite de ne point laisser de postérité qui pût hériter de leur vertu. » (Morelly, *Code de la nature.*)

CHAPITRE XII.

Théorie socialiste de Morelly. — Appel aux princes contre le pouvoir spirituel.

« Qu'on considère les hommes, même dans l'état présent des nations, combien d'orgueilleux mortels n'ont que le vain titre de maître ! Tout paraît fléchir devant eux, et tacitement tout s'oppose à leur impérieuse volonté ; tout conspire à la plier elle-même, ou à éluder ses intentions. Le plus vil esclave, une femme méprisable, ont-ils reconnu votre faible, redoutables souverains ? ont-ils découvert le train, l'allure de

vos caprices ? ils vous gouvernent avec plus d'empire qu'un écuyer habile ne mâte le coursier le plus quinteux.

« Puissants monarques, voulez-vous bien m'apprendre qui est votre premier favori, votre maîtresse ? Je vous dirai qui règne en votre place. Vous ne pouvez les soupçonner de cette ingratitude ; en effet, ils n'en sont pas toujours coupables. Non, ils n'usurpent point votre autorité ; leur valet de chambre, leur soubrette, peut-être leur palefrenier; que sais-je enfin, quelque chose de plus vil encore, un dervis, un faquir, un moine gouvernent vos Etats. Croiriez-vous que souvent ces derniers placent près de vous ceux que vous honorez de vos faveurs, et disposent des dignités, des emplois, et par et pour leurs créatures ?

« Mais examinez de plus près combien votre absolu pouvoir est chimérique. Sultan, vous aviez besoin naguère d'établir un tribut nouveau sur votre peuple ; et, pour en diminuer le fardeau, vous n'avez voulu qu'aucun des grands de votre Porte ni des timariots de l'empire en fût exempt ; tous se sont soumis à vos ordres.

« Croyant trouver la même obéissance, le même zèle pour le bien de l'Etat dans vos muftis, vos imans, qui crient sans cesse dans les mosquées : *Peuples, soyez soumis à vos princes; ils sont l'image de la Divinité: renoncez aux biens passagers de la terre; n'usez que du peu qu'exigent les besoins naturels ; versez le reste dans le sein des pauvres : sans l'aumône, sans la charité, les portes du paradis vous seront fermées pour jamais ;* croyant, dis-je, que ceux qui ont sans cesse ces maximes dans la bouche les auraient dans le cœur, et viendraient, au moindre signal, apporter dans vos trésors de quoi épargner au malheureux les sueurs et les peines que lui causent les besoins de la patrie, vous proposâtes à ces oracles du prophète de vous donner un état des immenses richesses que les libéralités de vos prédécesseurs et celles de toute la nation leur ont autrefois prodiguées.

« Vous vîtes alors tomber le masque de l'hypocrisie; vous vîtes cette impudente espèce, en violant le premier précepte de la religion, autoriser leur refus de cette religion même. Que devint donc votre pouvoir suprême ? Vous craignîtes, dit-on, pour vos jours. Un de vos divans voulut soumettre ces rebelles ; vous lui imposâtes silence.

« Quelque temps après, ces sujets séditieux, qui venaient de donner une atteinte si visible à votre autorité, semblables à ces Indiens qui maltraitent et caressent tour à tour leur idole, se servirent de ce même pouvoir pour rétablir leur ancienne domination jusque sur ceux que la mort va mettre au niveau des monarques.

« Vous, maîtres passagers de la terre, les devoirs du citoyen une fois remplis envers vous et l'Etat, vous laissez au moins en repos les facultés de l'âme ; c'est par elles que l'homme est et doit être libre, lors même qu'il est chargé des fers du plus dur esclavage ; mais cette nation éternelle sans postérité, par combien d'endroits, sous combien de vains prétextes, sans aucun profit pour le cœur, ne prétend-elle pas opprimer la raison !

« Votre divan reconnut les ruses ambitieuses de ces petits tyrans ; il voulut vous représenter que ces prétendus favoris du prophète s'étaient plus d'une fois rendus maîtres des intrigues du sérail : il vous rappela qu'on avait souvent vu d'insolents muftis se prétendre autant au-dessus des sultans que les anges surpassent les mortels, et s'arroger le droit de disposer de l'empire ; il voulut vous faire considérer que, quoique leurs vices et leurs désordres eussent désabusé les peuples, il était à craindre que ces hommes dangereux ne relevassent les ruines de leur monstrueux pouvoir à la faveur des opinions, des maximes qu'ils semaient dans les esprits du vulgaire. Ce sage divan tenta de vous faire remarquer combien toutes ces ruses portaient atteinte aux lois, au repos, à votre pouvoir même ; ce fut en vain : par un enchantement prodigieux, les conjurés écartèrent la vérité de votre trône ; ils firent passer le zèle de ce corps respectable pour une offense ; vous l'exilâtes.

« Après cela, puissants monarques, qu'il me soit encore permis de vous demander quel est ce pouvoir dont vous vous montrez si jaloux ? Il est souvent le jouet du fourbe ou du flatteur qui sait vous fasciner les yeux. Les méchants font de votre sceptre le fléau du sujet fidèle. » (Morelly, *Code de la nature.*)

CHAPITRE XIII.

Théorie socialiste de Morelly. — Le pouvoir ordinaire et le pouvoir communiste

« Magistrats, grands d'une république, monarques, qu'êtes-vous dans le droit naturel à l'égard des peuples que vous gouvernez ? De simples ministres députés pour prendre soin de leur bonheur ; déchus de tout emploi, et les plus vils membres de ce corps, dès que vous remplissez mal votre commission. Votre vigilance, votre exactitude vous rendent les plus fidèles domestiques de l'humanité, ceux qu'elle aime le plus; que méritez-vous, quand, devenus serviteurs infidèles ou insolents, vous osez chercher à l'opprimer ?

« Une nation qui met un de ses citoyens à sa tête, et principalement celle qui serait soumise aux lois de la simple nature, n'est-elle pas en droit de lui dire : « Nous vous « chargeons de nous faire observer les con- « ventions faites entre nous ; et, comme « elles tendent à entretenir parmi nous une « réciprocité de secours si parfaite qu'aucun « ne manque non-seulement du nécessaire « et de l'utile, mais même de l'agréable, « nous vous enjoignons de veiller exacte- « ment à la conservation de cet ordre, de « nous avertir des moyens efficaces de l'en- « tretenir, de nous faciliter ces moyens, et « de nous encourager à les mettre en usage.

« La raison nous a prescrit ces lois et nous « vous prescrivons de nous y rappeler sans « cesse; nous vous conférons le pouvoir, « l'autorité de ces lois et de cette raison sur « chacun de nous; nous vous en faisons l'or- « gane et le héraut; nous nous engageons « à vous aider à contraindre quiconque de « nous serait assez dépourvu de sens pour « leur désobéir: vous devez comprendre « que si vous-même osez enfreindre les « devoirs communs, ou négliger ceux de « votre emploi; si vous voulez nous im- « poser quelque obligation que les lois ne « prescrivent point, ces mêmes lois vous « déclarent, dès l'instant, déchu de tout « pouvoir: alors personne n'écoute plus « votre voix ; on vous impose silence, et « vous rentrez parmi nous comme un sim- « ple particulier, contraint de vous confor- « mer à nos institutions.

« Nous vous jugeons capable de nous « gouverner ; nous nous abandonnons, avec « confiance, aux directions de vos prudents « conseils: c'est un premier hommage que « nous rendons à la supériorité des talents « dont la nature vous a doué. Si vous êtes « fidèle à vos devoirs, nous vous chérirons « comme un présent du ciel, nous vous res- « pecterons comme un père: voilà votre ré- « compense, votre gloire, votre grandeur. « Quel bonheur de pouvoir mériter que tant « de milliers de mortels, vos égaux, s'inté- « ressent à votre existence, à votre conser- « vation !

« Dieu est un Etre souverainement bien- « faisant; il nous a faits sociables, main- « tenez-nous ce que nous sommes: ainsi « qu'il est le moteur de la nature entière, où « il entretient un ordre admirable, soyez le « moteur de notre corps politique ; en cette « qualité vous semblerez imiter l'Etre su- « prême. Du reste, souvenez-vous qu'à « l'égard de ce qui vous touche personnel- « lement, vous n'avez d'autres droits incon- « testables, d'autre pouvoir que ceux qui « lient le commun des citoyens, parce que « vous n'avez pas d'autres besoins ; vous « n'éprouvez pas d'autres plaisirs; vous « n'avez, en un mot, rien de plus excellent, « ni qui puisse vous donner la préférence « sur le commun des hommes. Si nous trou- « vons notre utilité à vous proroger le « commandement; si nous jugeons que « quelqu'un des vôtres en soit capable après « vous, nous pourrons agir en conséquence, « par un choix libre et indépendant de toute « prétention. »

« Je demande quelle capitulation, quel titre, quel droit d'antique possession peut prescrire contre la vérité de cette *charte* divine, peut en affranchir les souverains? Que dis-je? les priver d'un privilége qui les revêt du pouvoir de suprêmes bienfaiteurs, et les rend par là véritablement semblables à la Divinité. Que l'on juge, sur cet exposé, de la forme ordinaire des gouvernements. » (MORELLY, *Code de la nature.*)

CHAPITRE XIV.

Théorie socialiste de Morelly. — Il n'y a pas de mal aux yeux de Dieu.

« Les moralistes concluront que, puisque l'homme est une créature libre, qui pouvait et devait rester dans un état heureux, il a dû se rendre bien désagréable en présence de son bienfaiteur, en violant, comme de propos délibéré, ses premières intentions: ils diront qu'il faut que cette créature soit bien insensée de s'être ainsi livrée à une infinité de maux dont il lui était si facile de voir et d'éviter le danger ; que, par conséquent, il faut que le genre humain soit bien coupable aux yeux de la Divinité, et bien digne de châtiment.

« En usant, comme nos philosophes, de comparaison, il serait facile de faire voir que l'homme mériterait plus de pitié que de courroux de la part de la Divinité, et plutôt des secours que des châtiments, si la suprême sagesse jugeait des choses à peu près comme nous ; mais qui ne sent le faux et le ridicule de ces sortes de comparaisons?

« Rien dans l'univers ne peut déplaire à la Divinité dans le sens, ni de la manière que certaines choses déplaisent à une créature aussi bornée, aussi faible que l'homme, être périssable, que le moindre dérangement apparent inquiète, embarrasse. Quoique nous ne puissions absolument connaître comment la Divinité considère les accidents physiques ou moraux, que nous nommons *le mal*, il est certain, comme j'ai déjà dit, que ce qui nous semble un désordre, n'en doit point être un pour l'intelligence infinie, qui a tout ordonné; il faudrait, sans cela, la taxer d'imprudence ou de méchanceté, ou en faire une fatalité qui s'ignorerait elle-même. Ceux qui prétendent qu'il arrive des choses qui peuvent choquer les idées ou la volonté divine, ne peuvent, quelques efforts qu'ils fassent, éluder cette objection, qui se présente d'elle-même toute la première.

« En effet, si quelque chose offense, c'est-à-dire, déplaît à la Divinité dans la conduite morale des hommes ; si ce que nous nommons mal, est autre chose à ses yeux qu'un simple défaut, suite nécessaire des bornes naturelles de la capacité humaine, laissée, dans cette vie, à son propre gouvernement; si ce mal est autre chose qu'une simple imprudence, une erreur qui porte avec elle son châtiment et son remède, il faudra convenir que toutes les institutions humaines, toutes les lois factices auxquelles les mortels se sont soumis, ou ont été forcés de se soumettre, sont des crimes généraux, d'autant plus énormes et plus punissables, qu'ils sont la source de tous les maux. Or, dans cette supposition, il faudrait dire que la Divinité doit châtier tous nos sages, tous nos législateurs, qui, comme nous l'avons prouvé, ont bouleversé les lois de la nature. Cependant, à les entendre, ils ne sont pas coupables, ils avaient les meilleures intentions du monde.

« Quant au reste des hommes, que peut-on leur imputer? Après tout, ce n'est pas leur faute, s'ils ont été induits en des erreurs, qui, multipliées de générations en générations, sont devenues insurmontables. Si donc, en conséquence de ces erreurs, quelques particuliers se trouvent réduits à la dure nécessité de devenir criminels, dans les principes mêmes de nos moralistes, n'ont-ils pas droit de s'excuser d'une méchanceté involontaire, d'une méchanceté dont tout le système a été comme bâti avant eux? Le funeste torrent de toute dépravation est creusé dès longtemps; il n'est presque plus possible à ces malheureux de se tirer des gouffres fréquents qu'il laisse sur son passage. Quel est le coupable de celui qui a ouvert le précipice, ou de celui qui y tombe?

« Vous avez fait des lois que vous sentiez qui seraient infailliblement violées; et c'est ce qui devait vous faire comprendre combien elles étaient imparfaites. Vous châtiez, et pour les maintenir, vous n'aviez que ce moyen. Pourquoi faites-vous la Divinité garante de vos bévues? Quoi! vous voulez qu'elle s'irrite de ce que vous n'êtes pas obéis, et qu'elle poursuive votre vengeance au delà du terme de toute prévarication!

« Si l'on réplique que Dieu doit punir les prévaricateurs, comme le font les hommes, parce que les crimes, malgré l'imperfection des lois humaines qui ont pu les occasionner, n'étaient pas inévitables pour ceux qui les ont commis, et parce que ces mêmes lois, faites précisément pour les empêcher, donnaient, d'après la nature, des leçons pour les éviter, je vous demanderai à quoi servaient ces leçons, aussi inefficaces que révoltantes? Vous les dites tirées de la nature, et je vous ai fait voir qu'elles la contredisent. Où est l'authenticité qui peut les faire adopter de Dieu, et les lui faire approuver comme siennes, comme des règles prescrites aux hommes sous des peines très-rigoureuses?

« Ou avouez-moi des absurdités : 1° que la Divinité aurait, au gré de la folie des hommes, abrogé et supprimé la première loi de nature et ses conséquences; 2° Qu'il aurait changé l'essence des rapports primitifs qu'il a voulu établir entre ses créatures raisonnables, pour leur substituer et autoriser le système de tel ou tel législateur; 3° que parce qu'il aurait plu à ce réformateur mortel, pour faire cadrer ses arrangements, de réputer pour crime une action qui n'est naturellement point mauvaise, la Providence, d'après les rêveries d'un cerveau fanatique, punirait ceux qui ne se conformeraient pas à ces préceptes. Si ces conséquences de vos propres principes révoltent le bon sens, abandonnez-les pour convenir de choses plus raisonnables : qu'il est incontestable, comme je le prouve ailleurs, que tant que les lois de la nature subsistent dans leur entier, il n'y a point de crime possible; point, par conséquent, de crime à punir : que si une main maladroite altère par erreur les dispositions de ces lois, ou plutôt se méprend et induit par ignorance quelques malheureux à les violer, la sagesse infinie se sert de la même main pour réparer un dégât momentané.

« Le mal moral n'est dans l'homme, aux yeux de la Providence, que ce que sont les imperfections dans les êtres physiques : sa sagesse ne détruit point la chose imparfaite, mais la perfectionne. J'appelle chose *imparfaite*, ce qui n'est pas encore ce que la Providence a dessein de la faire devenir. » (MORELLY, *Code de la nature.*)

CHAPITRE XV.

Théorie socialiste de Morelly. — Le code du communisme.

Modèle de législation conforme aux intentions de la nature.

« Je donne cette esquisse de lois par forme d'appendice, et comme un hors-d'œuvre, puisqu'il n'est malheureusement que trop vrai qu'il serait comme impossible, de nos jours, de former une pareille république.

« Tout lecteur sensé jugera sur ce texte, qui n'a pas besoin de longs commentaires, de combien de misères ces lois délivreraient les hommes. Je viens de prouver qu'il eût été facile aux premiers législateurs de faire que les peuples n'en eussent point connu d'autres; si mes preuves sont complètes, j'ai rempli mon objet.

« Je n'ai pas la témérité de prétendre réformer le genre humain, mais assez de courage pour dire la vérité, sans me soucier des criailleries de ceux qui la redoutent, parce qu'ils ont intérêt de tromper notre espèce, ou de la laisser dans des erreurs dont ils sont eux-mêmes les dupes.

Lois fondamentales et sacrées qui couperaient racine aux vices et à tous les maux d'une société.

I. — « Rien dans la société n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera son usage actuel, soit pour ses besoins, ses plaisirs, ou son travail journalier.

II. — « Tout citoyen sera homme public, sustenté, entretenu et occupé aux dépens du public.

III. — « Tout citoyen contribuera pour sa part à l'utilité publique, selon ses forces, ses talents et son âge; c'est sur cela que seront réglés ses devoirs, conformément aux *lois distributives*

Lois distributives ou économiques.

I. — « Pour que tout s'exécute dans un bel ordre, sans confusion, sans trouble, toute une nation sera dénombrée et divisée par *familles*, par *tribus* et par *cités*, et si elle est fort nombreuse, par *provinces*.

II. — « Chaque tribu sera composée d'un nombre égal de familles, chaque cité d'un nombre égal de tribus, ainsi du reste.

III. — « A mesure que la nation croîtra, les tribus, les cités seront augmentées à

proportion ; mais seulement jusqu'à ce que de cette augmentation on puisse former de nouvelles cités aussi nombreuses que les autres. (Voyez les *lois édiles* V, et *conjugales*, XII.)

IV. — « Le nombre *dix* et ses multiples seront les termes de toute division civile de choses ou de personnes, c'est-à-dire, que tous dénombrements, toute distribution par classes, et toute mesure distributive, etc., seront composés de parties décimales.

V. — « Par *dizaines*, etc., par *centaines*, etc., de citoyens, il y aura pour chaque profession un nombre d'ouvriers proportionné à ce que leur travail aura de pénible, et à ce qu'il sera nécessaire qu'il fournisse au peuple de chaque cité, sans trop fatiguer ces ouvriers.

VI. — « Pour régler la distribution des productions de la nature et de l'art, on observera, premièrement, qu'il en est de *durables*, c'est-à-dire, qui peuvent être conservées ou servir longtemps, et qu'entre toutes les productions de cette espèce, il s'en trouve : 1° d'un usage journalier et universel ; 2° qu'il y en a d'un usage universel, mais qui n'est pas continuel ; 3° les unes sont continuellement nécessaires, à quelqu'un seulement, et de temps en temps à tout le monde ; 4° d'autres ne sont jamais d'un usage ni continuel ni général : telles sont les productions de simple agrément ou de goût. Or toutes ces productions durables seront amassées dans des magasins publics, pour être distribuées, les unes journellement, ou à des temps marqués, à tous les citoyens, pour servir aux besoins ordinaires de la vie, et de matière aux ouvrages de différentes professions ; les autres seront fournies aux personnes qui en usent.

VII. — « On observera, en second lieu, qu'il est des productions de la nature ou de l'art qui ne sont que d'une *durée passagère* : ces choses seront apportées et distribuées dans les places publiques par ceux qui seront préposés à leur culture ou à leur préparation.

VIII. — « Ces productions de toute espèce seront dénombrées, et leur quantité sera proportionnée, soit au nombre des citoyens de chaque cité, soit au nombre de ceux qui en usent ; celles de ces productions qui se conservent seront, selon les mêmes règles, publiquement approvisionnées, et leur abondance mise en réserve.

IX. — « Les provisions d'agrément seulement, d'un usage universel ou particulier, venant à défaillir au point qu'il ne s'en trouvât pas assez, de sorte qu'il pût arriver qu'un seul citoyen en fût privé, alors toute distribution sera suspendue, ou bien ces choses ne seront fournies qu'en moindre quantité, jusqu'à ce qu'il ait été pourvu à ce défaut ; mais on prendra garde, avec soin, que ces accidents n'arrivent pas à l'égard des choses universellement nécessaires.

X. — « Les provisions surabondantes de chaque cité, de chaque province reflueront sur celles qui seraient en danger d'en manquer, ou seront réservées pour des besoins futurs.

XI. — « Rien, selon les *lois sacrées*, ne se vendra, ni ne s'échangera entre concitoyens, de sorte, par exemple, que celui qui aura besoin de quelques herbes, légumes ou fruits, ira en prendre ce qu'il lui en faut pour un jour seulement à la place publique, où ces choses seront apportées par ceux qui les cultivent. Si quelqu'un a besoin de pain, il ira s'en fournir pour un temps marqué chez celui qui le fait, et celui-ci trouvera dans le magasin public la quantité de farine pour celle du pain qu'il doit préparer, soit pour un jour ou plusieurs. Celui à qui il faudra un vêtement le recevra de celui qui le compose, celui-ci en prendra l'étoffe chez celui qui la fabrique, et ce dernier en tirera la matière du magasin où elle aura été apportée par ceux qui la recueillent : ainsi de toutes autres choses qui se distribueront à chaque père de famille, pour son usage et celui de ses enfants.

XII. — « Si la nation secourt une nation voisine ou étrangère des productions de son pays, ou en est secourue, ce commerce seul se fera par échange et par l'entremise de citoyens qui rapporteront tout en public ; mais on prendra un soin scrupuleux que ce commerce n'introduise pas la moindre propriété dans la république.

Lois agraires.

I. — « Chaque cité aura son territoire le plus ensemble et le plus régulier qu'il sera possible, non en propriété, mais suffisant seulement pour la subsistance de ses habitants, et pour occuper ceux qui seront chargés de la culture des terres.

II. — « Lorsqu'une cité se trouvera placée sur un terrain stérile, on y exercera les arts seulement, et les cités voisines fourniront la subsistance à ses habitants : cette cité aura néanmoins, comme les autres, son corps *d'agricoles*, soit pour tirer tout ce qu'il sera possible de son territoire, soit pour aider à la culture des terres des cités voisines.

III. — « Tout citoyen, sans exception, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à vingt-cinq, sera obligé d'exercer l'agriculture à moins que quelque infirmité ne l'en dispense.

IV. — « Dans chaque cité, ce corps de jeunesse destiné à l'agriculture sera composé de laboureurs, de jardiniers, de pasteurs, de bûcherons, de pionniers, de voituriers par terre ou par eau, de charpentiers, de maçons, de forgerons, et autres professions concernant l'agriculture. Les jeunes gens qui auront exercé l'une des six professions ici nommées les premières, pendant le temps marqué, pourront la quitter pour reprendre celle qu'ils auront précédemment apprise, ou demeurer attachés à l'agriculture, tant que leurs forces le

leur permettront. (*Voyez* la *loi* III et V *de police.*

Lois édiles.

I. — « Comme dans chaque cité les tribus n'excéderont point, ou que de très-peu, un certain nombre de familles, et n'excéderont jamais un certain nombre de tribus de plus d'une, l'étendue de chaque cité sera à peu près égale, *selon la loi II distributive.*

II. — « Autour d'une grande place, de figure régulière, seront érigés, d'une structure uniforme et agréable, les magasins publics de toutes provisions, et les salles d'assemblées publiques.

III. — « A l'extérieur de cette enceinte seront régulièrement rangés les quartiers de la cité, égaux, de même figure, et régulièrement divisés par rues.

IV. — « Chaque tribu occupera un quartier, et chaque famille un logement spacieux et commode ; tous ces édifices seront uniformes.

V. — « Tous les quartiers d'une cité seront disposés de façon que l'on puisse les augmenter quand il sera nécessaire, sans en troubler la régularité, et ces accroissements ne passeront pas certaines bornes.

VI. — « A quelque distance, autour des quartiers de la cité, seront bâtis en galeries les ateliers de toutes professions mécaniques pour tous les corps d'ouvriers, dont le nombre excédera dix ; car il a été dit, *loi V distributive*, qu'il n'y aura par chaque cité qu'un nombre suffisant d'ouvriers pour chaque profession mécanique.

VII. — « A l'extérieur de cette enceinte d'ateliers sera construite une autre rangée d'édifices destinés à la demeure des personnes employées à l'agriculture et aux professions qui en dépendent, pour servir aussi d'ateliers à ces professions, de granges, de celliers, de retraite aux bestiaux, et de magasins d'ustensiles, toujours proportionnellement au service de chaque cité.

VIII. — « Hors de toutes ces enceintes, à quelque distance, sera bâti, dans l'exposition la plus salubre, un bâtiment spacieux et commode, pour y loger et soigner tout citoyen malade.

IX. — « D'un autre côté sera bâtie une retraite commode pour tous citoyens infirmes et décrépits.

X. — « D'un autre côté, dans l'endroit le moins agréable et le plus désert, sera construit un bâtiment environné de hautes murailles, divisé en plusieurs petits logements, fermés de grilles de fer, où seront enfermés ceux qui auront mérité d'être séparés de la société pour un temps. (*Voyez* les *lois pénales.*)

XI. — « Près de là sera le champ de sépulture, environné de murailles, dans lequel seront séparément bâties de très-fortes maçonneries, des espèces de cavernes assez spacieuses et fortement grillées, pour y renfermer à perpétuité et servir ensuite de tombeaux aux citoyens qui auront mérité de mourir civilement, c'est-à-dire, d'être pour toujours séparés de la société. (*Voyez* les *lois pénales.*)

XII. — « Tous bâtiments en général de chaque cité seront édifiés, entretenus ou rebâtis par les corps d'ouvriers destinés à l'architecture.

XIII. — « La propreté des cités et des chemins publics sera entretenue ordinairement par les corps de pionniers et de voituriers ; ils auront aussi soin de la fourniture et de l'arrangement des magasins, et, par extraordinaire, tous ceux dont la profession est précisément de travailler à la terre se joindront aux autres pour travailler de temps en temps à la construction ou réparation des chemins publics, et à la conduite des eaux.

Lois de police.

I. — « Dans toute profession, les plus âgés et en même temps les plus expérimentés dirigeront tour à tour, selon leur rang d'ancienneté, et pendant cinq jours, cinq ou dix de leurs compagnons, et taxeront modérément leur travail sur la part qui leur aura été imposée à eux-mêmes.

II. — « Dans chaque corps de profession il y aura un maître pour dix ou vingt ouvriers, qui aura le soin de les instruire, de visiter leur ouvrage et de rendre compte de leur travail et conduite au chef du corps, qui sera annuel ; chaque maître sera perpétuel et à son tour chef de corps.

III. — « Personne ne pourra être maître d'une profession qu'un an après avoir quitté son service d'agriculture et s'être remis à sa première profession, c'est-à-dire à vingt-six ans accomplis.

IV. — « Dans chaque profession celui qui aura découvert quelque secret important en fera part à tous ceux de son corps, et dès lors il sera maître, n'ayant même pas l'âge, et désigné chef de ce corps pour l'année prochaine ; le tour ne sera interrompu que dans ce cas et repris ensuite.

V. — « A dix ans, tout citoyen commencera à apprendre la profession à laquelle son inclination le portera ou dont il paraîtra capable, sans l'y contraindre : à quinze ou dix-huit ans il sera marié ; à vingt jusqu'à vingt-cinq, il professera quelque partie de l'agriculture : à vingt-six, il sera maître dans sa première profession, s'il la reprend, ou s'il continue d'exercer quelque métier attaché à l'agriculture (*Voyez* les *lois* III *et* IV *agraires*). Mais s'il vient à embrasser tout autre genre d'occupation, alors il ne pourra être maître qu'à trente ans : à quarante ans, tout citoyen qui n'aura passé par aucune charge sera ouvrier volontaire, c'est-à-dire que, sans être exempt de travail, il ne sera assujetti qu'à celui qu'il voudra choisir, et à la tâche qu'il s'imposera lui-même ; il sera maître de ses heures de repos.

VI. — « Les infirmes, les vieillards caducs seront commodément logés, nourris, entretenus dans la maison publique, destinée à cela pour chaque cité, *par la* IX^e *des lois édiles.* Tous citoyens malades, sans exception,

seront aussi transportés dans la demeure commune qui leur est destinée, et soignés avec autant d'exactitude et de propreté que dans le sein de leur famille, et sans aucune distinction ni préférence. Le sénat de chaque ville prendra un soin particulier de régler l'économie et le service de ces maisons, et que rien de ce qui est nécessaire ou agréable n'y manque, soit pour le rétablissement de la santé, soit pour le progrès de la convalescence, soit enfin pour tout ce qui peut charmer les ennuis de l'infirmité.

VII. — « Les chefs de toutes professions indiqueront les heures de repos et de travail, et prescriront ce qui devra être fait.

VIII. — « Tous les cinquièmes jours seront destinés au repos public; pour cela, l'année sera divisée en soixante-treize parties égales; ce jour de repos sera double une fois seulement dans l'année à laquelle on doit ajouter un jour. (*Voyez* la *loi* IV *distributive.*)

IX. — « Les réjouissances publiques commenceront toujours dans un jour de repos public, et dureront six jours y compris celui-ci.

X. — « Les réjouissances se célébreront immédiatement avant l'ouverture des premiers labours, avant l'ouverture des moissons, après avoir recueilli et serré les fruits de toute espèce, et au commencement de chaque année; dans ces dernières se célébreront les mariages; les chefs annuels de cités et de corps entreront à leur tour en charge. (*Voyez* les *lois de gouvernement.*)

Lois somptuaires.

I. — « Tout citoyen, à l'âge de trente ans, sera vêtu selon son goût, mais sans luxe extraordinaire; il se nourrira de même dans le sein de sa famille, sans intempérance et sans profusion: excès que cette loi ordonne aux sénateurs et aux chefs de réprimer sévèrement, donnant eux-mêmes exemple de modestie.

II. — « Depuis dix ans jusqu'à trente, les jeunes gens, dans chaque profession, seront uniformément vêtus des mêmes étoffes, propres, mais communes et convenables à leurs occupations. Chaque corps sera distingué par une couleur conforme au principal objet de son travail, ou par quelque autre marque.

III. — « Tout citoyen aura un vêtement de travail et un vêtement de réjouissance d'une parure modeste et avantageuse, le tout selon les moyens de la république, sans qu'aucun ornement puisse faire mériter à personne de préférence ou d'égards; toute vanité sera réprimée par les chefs et pères de famille.

Lois de la forme du gouvernement qui préviendraient toute domination tyrannique.

I. — « Chaque père de famille, à l'âge de cinquante ans, sera sénateur, et aura voix délibérative et décisive sur tout règlement à faire, relativement aux intentions des lois, dont le sénat sera conservateur.

II. — « Les autres chefs de familles ou de corps de profession seront consultés lorsqu'il s'agira de régler ce qui concerne leurs occupations.

III. — « Dans chaque tribu chaque famille donnera, à son tour, un chef à la tribu, qui le sera pendant toute sa vie.

IV. — « Les chefs de tribus seront, chacun à leur tour, chefs de cités pour un an.

V. — « Chaque cité donnera à son tour un chef à sa province, qui sera annuel, pris aussi à son tour d'entre les chefs des tribus de cette cité; et la tribu d'où il sera tiré prendra un autre chef.

VI. — « Chaque province donnera à son tour un chef perpétuel à tout l'Etat; ce chef sera de droit le chef de cette province actuellement en charge à la mort du général, ou prêt à y entrer à son tour; mais dans ce cas, ce chef de province, devenu général, sera remplacé dans cette province par celui qui devra lui succéder selon la loi précédente.

VII. — « Si la nation n'est pas assez nombreuse pour composer plus d'une province, son chef annuel sera un an général. Si le corps de la nation n'était qu'une cité, le chef annuel de cette cité le sera de tout l'Etat pour un an seulement. Dans l'un ou l'autre cas on ne changera rien à l'ordre dans lequel il est dit, *loi* V, que ces dignités seront conférées.

VIII. — « Comme par la *loi* III précédente, les chefs de tribus doivent être perpétuels, tous ceux de ces chefs qui seront parvenus à leur tour à la dignité de chef annuel de cité ou de province, reprendront leur première place en sortant de charge, et ceux qui, par la *loi* V, les auront occupées pendant leur généralat, redeviendront simples pères de familles, pour attendre leur tour à succéder à ces chefs de tribus.

IX. — « Toute personne devenue chef de tribu, soit avant, soit après l'âge *sénatorial*, ne sera plus ou ne pourra plus être sénateur; et, à quelque dignité annuelle ou perpétuelle qu'il puisse parvenir, il ne sera plus, ni pendant ni après sa charge, d'aucun sénat, mais simplement du conseil.

X. — « Il y aura un sénat suprême de la nation, annuellement composé de deux ou de plusieurs députés du sénat de chaque cité, et chaque sénateur entrera, à son tour, dans le nombre de ces députés. Il y aura aussi un conseil suprême de la nation, subordonné à ce grand sénat, et supérieur aux autres conseils; il sera composé de même des députés du conseil de chaque cité, etc.

XI. — « Si l'Etat n'est qu'une seule cité, son sénat sera suprême, composé de personnes âgées de cinquante ans, et en fera les fonctions. Les pères de famille âgés de quarante ans composeront le sénat particulier.

XII. — « Les chefs des tribus n'étant plus du corps du sénat, *par la loi* IX *de la forme du gouvernement*, avec les chefs des corps et des maîtres artistes, qui ne seront pas en âge d'être sénateurs, formeront le conseil de chaque cité.

XIII. — « Chaque membre d'un sénat ou du conseil présidera, à son tour, pendant cinq jours, pour recueillir les avis, et décider sur la pluralité des voix.

Lois de l'administration du gouvernement.

I. — « Les fonctions du sénat suprême seront d'examiner si les décisions et les règlements des sénats de chaque cité ne contiennent rien qui puisse, soit pour le présent ou l'avenir, contredire les lois de l'État; si les mesures prises pour la police et l'économie sont sagement conformes aux intentions des lois distributives et autres lois. En conséquence de cet examen, le sénat suprême confirmera ou rejettera ces règlements particuliers, en tout ou en partie seulement: ce qui aura été ainsi statué pour une cité sera observé dans toutes les autres pour le même objet, et aura force de loi après l'acquiescement des sénats subalternes.

II. — « Chaque sénat prendra les avis de son conseil et en écoutera les représentations, avec pouvoir de les rejeter au cas seulement que ce que ce conseil proposerait se trouvât directement ou indirectement contraire aux intentions des lois, et qu'il y eût moyen de prendre un meilleur parti.

III. — « Les chefs des cités, sous les ordres du général, feront exécuter les décisions du sénat particulier, approuvées par le suprême.

IV. — « Les sénats particuliers, joints au sénat suprême, auront toute autorité politique subordonnée à celle des lois; c'est-à-dire qu'ils ordonneront d'une manière décisive et sans délibération tout ce qui est formellement prescrit par les lois: ils auront le pouvoir de développer et d'appliquer au détail du gouvernement les dispositions de ces lois qui ne sont exprimées qu'en termes généraux, après avoir délibéré et statué sur les moyens.

V. — « Les fonctions du chef de la nation seront, en général, de faire, sous les ordres du sénat suprême, observer les lois et les décisions qui leur seront relatives. Il aura spécialement le commandement général de tous les corps de l'État occupés ou attachés à l'agriculture, l'inspection générale des magasins de toute espèce et des travaux de tous les corps de métier. Si l'État est étendu, il en parcourra tour à tour les provinces, pour voir si tout s'exécute à propos, s'il y a partout, dans les usages et les pratiques, autant d'uniformité et d'ordre qu'il est possible.

VI. — « Les chefs des cités, sous l'autorité des chefs de province, et ceux-ci sous les ordres du général, feront les mêmes fonctions pour leur département que ce général pour tout l'État.

VII. — « Tous les chefs, chacun en leur rang et dans leur département, auront le pouvoir, dans les cas particuliers et imprévus, lorsqu'il s'agira de quelque arrangement et de la prompte exécution de quelque projet utile, de faire employer les moyens que leur suggérera la prudence. Leurs ordres seront toujours absolus, lorsqu'il s'agira d'un plus grand bien. Dans des cas moins pressants, ils prendront l'avis, soit de leurs égaux, soit de gens expérimentés; ils rendront compte et raison de leur conduite chacun à chaque sénat particulier et aux chefs auxquels ils sont subordonnés; ceux-ci au général et le général au sénat suprême.

VIII. — « Les chefs de tribus (et c'est pour cela qu'ils sont perpétuels) auront l'inspection de l'arrangement, de la fourniture des magasins et de la distribution des choses approvisionnées, qui se fera par les mains des ouvriers volontaires, c'est-à-dire par ceux qui seront en âge de se prescrire leurs occupations; et ceux-ci seront aidés, quand il sera besoin, par des personnes détachées du corps des *agricoles*. Quant aux choses d'une fabrique et d'une utilité journalière, elles seront, comme il a été dit, *loi* IV *distributive*, distribuées à chaque citoyen par ceux qui cultivent, apprêtent ou façonnent ces denrées.

IX. — « Les chefs annuels de cités et de provinces ne s'occuperont que des fonctions de leurs charges, après l'expiration de laquelle il leur sera libre d'exercer volontairement quelle profession il leur plaira. Tout chef de corps d'artisans sera aussi au nombre des ouvriers volontaires, quand son année sera finie.

X. — « Tous sénateurs, chefs politiques, chefs d'ateliers, maîtres artisans, seront respectés et obéis, pour le service commun de la patrie, comme les pères de famille par leurs enfants.

XI. — « La formule de tout commandement public sera : *La raison veut, la loi ordonne.*

XII. — « Toutes ces lois du gouvernement, comme les *fondamentales*, seront réputées sacrées et inviolables; elles ne pourront être changées ni abrogées par qui que ce soit, à peine, etc. (*Voyez* les *lois pénales.*)

Lois conjugales, qui préviendront toute débauche.

I. — « Tout citoyen, sitôt l'âge nubile accompli, sera marié; personne ne sera dispensé de cette loi, à moins que la nature ou sa santé n'y mette obstacle. Le célibat ne sera permis à personne qu'après l'âge de quarante ans.

II. — « Au commencement de chaque année sera publiquement célébrée la réjouissance des mariages. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe seront assemblés; et, en présence du sénat de la cité, chaque garçon choisira la fille qui lui plaira, et ayant obtenu son consentement, la prendra pour femme.

III. — « Les premières noces seront indissolubles pendant dix ans, après lesquels le divorce sera permis, soit du consentement des deux parties, ou d'une seulement.

IV. — « Les raisons de divorce se déclareront en présence des chefs de famille de la tribu assemblés, qui tenteront, par représentations, les moyens de réconciliation.

V. — « Le divorce déclaré, les personnes séparées ne pourront se rejoindre que six

mois après ; mais, avant ce temps, il ne leur sera permis ni de se voir ni de se parler ; le mari restera dans sa tribu ou sa famille, et la femme retournera dans la sienne ; ils ne pourront traiter de leur réconciliation que par l'entremise de leurs amis communs.

VI. — « Les personnes qui auront fait divorce ne pourront se remarier à d'autres qu'un an après ; ensuite il ne leur sera plus permis de redevenir époux.

VII. — « Les personnes séparées ne pourront se remarier à d'autres plus jeunes qu'elles ni plus jeunes que celle qu'ils auront quittée. Les seules personnes veuves auront cette liberté.

VIII. — « Les personnes de l'un ou de l'autre sexe qui auront été mariées, ne pourront épouser de jeunes personnes qui ne l'ont point été.

IX. — « Tout citoyen pourra se marier dans quelle tribu, cité ou province qu'il voudra ; mais alors la femme et les enfants seront de la tribu du mari.

X. — « Les enfants de l'un et de l'autre sexe resteront près du père, en cas de divorce, et la femme qu'il aura épousée en dernières noces en sera seule censée la mère ; nulle de celles qui l'auront précédée ne pourra prendre ce titre à l'égard des enfants de son mari.

XI. — « Les fils d'un même père, quoique mariés et ayant des enfants, ne seront chefs de famille qu'après la mort de leur père commun.

XII. — « Au temps de la célébration publique des mariages se fera le dénombrement annuel des citoyens de chaque cité. Le sénat tiendra état exact du nombre de personnes de différents âges et de différentes professions ; le tout par nom de tribu et de famille. On égalisera, autant qu'il sera possible, le nombre des familles qui composent les tribus ; on en formera de nouvelles, et s'il est nécessaire, de nouvelles cités, lorsqu'il y aura un nombre de tribus surnuméraires suffisant pour cela, ou bien on repeuplera les tribus et les cités diminuées par quelque accident.

XIII. — « Quand la nation sera parvenue à un point d'accroissement tel que le nombre des citoyens qui naissent se trouve à peu près égal au nombre de ceux qui cessent de vivre, les tribus, les cités, etc., demeureront et seront entretenues presque égales. *Voyez* la *Loi* III *économique*.

Lois d'éducation qui préviendraient les suites de l'aveugle indulgence des pères pour leurs enfants.

I. — « Les mères allaiteront elles-mêmes leurs enfants, si leur santé le permet, et ne pourront s'en dispenser sans preuve de leurs indispositions.

II. — « Les femmes séparées de leur mari, qui auront des enfants à la mamelle, prendront soin de les allaiter pendant l'année de leur divorce.

III. — « Les chefs des tribus veilleront avec attention sur les soins que les pères et mères doivent prendre de leurs enfants en bas âge.

IV. — « A l'âge de cinq ans, tous les enfants dans chaque tribu seront rassemblés, et les deux sexes séparément logés et nourris dans une maison destinée à cela ; leurs aliments, leurs vêtements et leurs premières instructions seront partout uniformément les mêmes, sans aucune distinction, selon les règles qui seront prescrites par le sénat.

V. — « Un certain nombre de pères et de mères de famille, sous l'inspection du chef de la tribu, prendront soin de ces enfants comme des leurs propres, pendant cinq jours, et seront successivement relevés par un pareil nombre : ils s'appliqueront à inspirer à leurs élèves la modération et la docilité ; à prévenir, soit par la douceur, soit par de légers châtiments, toute discorde, tout caprice, toute mauvaise habitude ; ils les traiteront tous avec une parfaite égalité.

VI. — « A mesure que la raison commencera à se développer, on instruira ces enfants des lois de la patrie ; on leur apprendra à les respecter, à obéir à leurs parents, aux chefs et aux personnes d'un âge mûr ; on les accoutumera à la complaisance pour leurs égaux, à cultiver leur amitié, à ne jamais mentir ; on les exercera à quelque légère occupation convenable à leur âge, et de temps en temps à des jeux qui puissent leur former le corps, et les préparer au travail ; on ne leur prescrira rien, qu'on ne leur ait fait comprendre que cela est raisonnable. Ces premières instructions continueront d'être cultivées par les maîtres, au soin desquels ils seront confiés au sortir de cette première enfance.

VII. — « Ceux de ces enfants qui, avant l'âge de dix ans, seront assez robustes pour apprendre les premiers éléments de la profession à laquelle on les jugera propres, seront envoyés tous les jours, pendant quelques heures, aux ateliers publics, pour commencer leurs exercices.

VIII. — « Tout enfant à l'âge de dix ans quittera cette commune demeure paternelle, pour passer aux ateliers, où alors ils seront logés, nourris, vêtus et instruits par les maîtres et les chefs de chaque profession, auxquels ils obéiront comme à leurs parents ; le tout en commun dans chaque corps et dans chaque atelier, où chaque sexe sera séparément instruit des occupations qui lui conviennent.

IX. — « Les maîtres et maîtresses, ainsi que les chefs de profession, joindront aux exercices mécaniques les instructions morales. A mesure que la raison commençant à se développer chez les enfants quelqu'un d'eux viendra à comprendre qu'il est une Divinité, et qu'en ayant entendu parler ils feront des questions sur cet Etre suprême, on leur fera comprendre qu'il est la cause première et bienfaisante de tout ce qu'ils admirent ou trouvent aimable et bon. On se gardera bien de leur donner de cet être

ineffable aucune idée vague, et de prétendre leur en expliquer la nature par des termes vides de sens : on leur dira tout nûment que l'Auteur de l'univers ne peut être autrement connu que par ses ouvrages, qui ne l'annoncent que comme un être infiniment bon et sage, mais qu'on ne peut comparer à rien de mortel. On fera connaître aux jeunes gens que les sentiments de sociabilité, qui sont dans l'homme, sont les seuls oracles des intentions de la Divinité ; et que c'est en les observant qu'on parvient à comprendre ce que c'est qu'un Dieu. On leur dira que les lois sont faites pour perfectionner ces sentiments, et pour appliquer, avec ordre, ce qu'ils prescrivent au bien de la société.

X. — « Tous les préceptes, toutes les maximes, toutes les réflexions morales seront déduites des lois *fondamentales et sacrées*, et toujours relativement à l'union et à la tendresse sociale. Les motifs d'exhortation seront le bonheur particulier, inséparablement attaché au bien commun, et les considérations encourageantes auront pour objet l'estime et l'amitié des proches, des concitoyens et des chefs.

XI. — « Les chefs et sénateurs veilleront avec soin à ce que les lois et règlements pour l'éducation des enfants soient partout exactement et uniformément observés, et surtout que les défauts de l'enfance, qui pourraient tendre à *l'esprit de propriété*, soient sagement corrigés et prévenus ; ils empêcheront aussi que l'esprit ne soit imbu, dans le bas âge, d'aucune fable, conte ou fictions ridicules.

XII. — « A l'âge de quinze ou seize ans, lorsque des jeunes gens seront mariés, ils quitteront les académies publiques pour retourner dans la demeure paternelle, d'où ils iront journellement, aux heures marquées, aux ateliers, pour y exercer leur profession, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de professer l'agriculture ; alors ils passeront dans les demeures destinées à cet état.

Lois des études qui empêcheraient les égarements de l'esprit humain et toute rêverie transcendante.

I. — « Le nombre des personnes qui s'appliquent aux sciences et aux arts, qui demandent plus de sagacité, de pénétration, d'adresse, d'industrie et de talents que de force de corps, sera fixé, tant pour chaque genre d'étude que pour chaque cité : on en instruira de bonne heure les citoyens qui auront le plus de disposition, sans que ce genre d'étude ou d'exercice les dispense de vaquer à leur partie de l'agriculture, quand ils seront en âge d'y travailler. Personne, excepté le nombre prescrit de maîtres et d'élèves pour les sciences et les arts, ne pourront s'y appliquer avant l'âge de trente ans, *selon la loi de police* V. Alors ceux dont l'expérience aura perfectionné l'entendement, et fait éclore des dispositions pour quelque profession plus relevée que celle qu'ils exerçaient auparavant, pourront s'en occuper.

II. — « Il n'y aura absolument point d'autre philosophie morale que sur le plan et le système des lois ; les observations et les préceptes de cette science n'appuieront que sur l'utilité et la sagesse de ces lois, sur les douceurs des liens du sang et de l'amitié, des services et de la reconnaissance qui unissent les concitoyens ; sur l'amour et l'utilité du travail ; sur toutes les règles générales et particulières du bon ordre et d'une parfaite concorde : l'étude de cette science sera commune à tous les citoyens.

III. — « Toute métaphysique se réduira à ce qui a été précédemment dit de la Divinité. A l'égard de l'homme, on ajoutera qu'il est doué d'une raison destinée à le rendre sociable ; que la nature de ses facultés, ainsi que les principes naturels de leurs opérations, nous sont inconnus ; qu'il n'y a que les procédés de cette raison qui puissent être suivis et observés par une attention réfléchie de cette même faculté ; que nous ignorons ce qui est en nous la base et le soutien de cette faculté, comme nous ignorons ce que devient ce principe au trépas : on dira que peut-être ce principe intelligent subsiste-t-il encore après la vie, mais qu'il est inutile de chercher à connaître un état sur lequel l'Auteur de la nature ne nous instruit par aucun phénomène : telles seront les limites prescrites à ces spéculations.

IV. — « On laissera une entière liberté à la sagacité et à la pénétration de l'esprit humain à l'égard des sciences spéculatives et expérimentales qui ont pour objet, soit les recherches des secrets de la nature, soit la perfection des arts utiles à la société.

V. — « Il y aura une espèce de code public de toutes les sciences, dans lequel on n'ajoutera jamais rien à la métaphysique ni à la morale au delà des bornes prescrites par les lois : on y joindra seulement les découvertes physiques, mathématiques ou mécaniques, confirmées par l'expérience et le raisonnement.

VI. — « Les beautés physiques et morales de la nature, objets des sciences, des commodités et des agréments de la société, ainsi que les citoyens qui auront contribué, d'une manière aussi distinguée, à perfectionner toutes ces choses, pourront être célébrés par l'éloquence, la poésie et la peinture.

VII. — « Chaque sénat particulier fera rédiger par écrit les actions des chefs et des citoyens dignes de mémoire ; mais il aura soin que ces histoires soient exemptes de toute exagération, de toute flatterie, et bien plus rigoureusement, de tout récit fabuleux ; le sénat suprême en fera composer le corps d'histoire de toute la nation.

VIII. — « Chaque chapitre de ces lois sera séparément gravé sur autant de colonnes ou pyramides érigées dans la place publique de chaque cité, et leurs intentions seront toujours suivies selon le sens propre, direct et littéral de leur texte, sans qu'il soit jamais permis d'en changer ni altérer le moin-

dre terme. Que s'il se trouvait quelque équivoque ou quelque obscurité dans une loi, il faudra tâcher ou de l'expliquer par quelque autre, ou de déterminer une fois pour toutes le sens de cette loi, de la manière la plus favorable aux lois fondamentales et sacrées.

Lois pénales aussi peu nombreuses que les prévarications, aussi douces qu'efficaces.

I. — « Tout citoyen, sans exception de rang ni de dignité, fût-ce même le chef général de la nation, qui serait, ce qu'on n'ose penser, assez dénaturé pour ôter la vie ou blesser mortellement quelqu'un; qui aurait tenté par cabale ou autrement d'abolir les *lois sacrées* pour introduire la détestable propriété, après avoir été convaincu et jugé par le sénat suprême, sera enfermé pour toute sa vie, comme fou furieux et ennemi de l'humanité, dans une caverne bâtie, comme il a été dit, *loi édile* XI, dans le lieu des sépultures publiques : son nom sera pour toujours effacé du dénombrement des citoyens; ses enfants et toute sa famille quitteront ce nom et seront séparément incorporés dans d'autres tribus, cités ou provinces, sans qu'il soit permis à personne de les mépriser, ni de leur reprocher la faute de leurs parents, sous peine d'être deux ans retranché de la société.

II. — « Ceux qui oseraient intercéder pour ces coupables, ceux qui auront grièvement manqué de respect ou d'obéissance aux chefs ou sénateurs, aux pères de famille ou à leurs parents; ceux qui auront maltraité de paroles outrageantes ou de coups quelques-uns de leurs égaux, seront renfermés dans des lieux destinés à punir ces sortes de fautes, pour un ou plusieurs jours ou mois, pour une ou plusieurs années : le sénat de la nation réglera une fois pour toujours ces temps, suivant la grièveté des délits : on ne pourra jamais retrancher du temps prescrit pour la punition d'une faute.

III. — « Les adultères seront renfermés pendant un an; après quoi, un mari ou une femme pourra reprendre le coupable, s'il ne l'a pas répudié immédiatement après son infidélité; et cette personne ne pourra jamais se marier à son adultère.

IV. — « Toute personne de l'un ou de l'autre sexe qui aura commerce avec quelqu'un pendant l'année de divorce sera punie comme adultère.

V. — « Toute personne qui aura mérité d'être retranchée de la société une ou plusieurs années, ne pourra jamais être ni sénateur ni chef de tribus.

VI. — « Toutes personnes chargées de l'éducation et du soin des enfants, qui par une négligence reconnue, et faute de les corriger ou instruire, leur laisseront contracter quelque vice ou quelque mauvaise habitude contraire à l'esprit de sociabilité, seront pour un temps ou pour toujours privées de l'honneur de cet emploi, suivant qu'elles seront jugées coupables.

VII. — « Tous ceux qui seront retranchés de la société, et enfermés pour toujours ou pour un temps seulement, seront privés de tout amusement ou occupation; ils seront uniformément nourris de mets bons, mais les plus communs, et vêtus de même; ils seront servis par les jeunes gens qui se seront rendus légèrement coupables de paresse, d'indocilité ou de mensonge; ils feront cette fonction pendant quelques jours, et, à leur défaut, on chargera de ce service, alternativement chaque jour, un certain nombre des plus jeunes élèves de chaque profession.

VIII. — « D'autres fautes plus légères, comme quelques négligences, quelque inexactitude, seront punies, suivant la prudence des chefs ou des maîtres de chaque profession, soit par l'emploi dont on vient de parler dans la loi précédente, soit par la privation de toute occupation, comme de tout amusement, pour quelques heures ou pour quelques jours, afin de châtier l'oisiveté par l'oisiveté même.

IX. — « Comme ce n'est point le châtiment, mais la faute qui déshonore, après en avoir subi la peine prescrite, il sera défendu à tout citoyen d'en faire le moindre reproche à la personne expiée par la loi, ni à aucun de ses parents, ni d'en instruire les personnes qui l'ignorent, non plus que de marquer le moindre mépris pour ces personnes, absentes ou présentes, à peine de subir la même punition; il ne sera permis qu'aux chefs de les avertir, avec autorité, de leurs devoirs, sans faire jamais mention de leurs fautes passées, ni de leurs punitions.

X. — « Toute peine imposée par la loi, et une fois réglée pour chaque espèce de faute, ne pourra jamais être remise, diminuée ou commuée par aucune grâce, ni par aucune considération, sinon en cas de maladie.

XI. — « Le sénat de chaque cité aura seul le pouvoir d'infliger les peines de privation de la société sur la déposition des chefs de tribus, de familles ou de corps de profession, et ces derniers infligeront les autres peines civiles.

XII. — « Toute fausse accusation d'un crime qui mériterait une privation perpétuelle de la société encourra même punition; dans tout autre cas, le faux accusateur subira une peine double de celle qu'aurait dû subir l'accusé.

XIII. — « Les accusations des personnes qui ne seront revêtues d'aucune autorité civile ou naturelle ne seront point écoutées ni reçues par le sénat.

XIV. — « Les personnes en dignité seront obligées de veiller par elles-mêmes sur les personnes qui leur seront subordonnées, de les réprimander ou punir pour les cas laissés à leur pouvoir, de les déférer à un ordre supérieur pour des fautes plus considérables, sans aucune indulgence, à peine d'être privées, ou pour un temps ou pour toujours, de leur charge, suivant l'impor-

tance de cette omission. » (MORELLY, *Code de la nature.*)

CHAPITRE XVI.

Idées de la secte babouviste.

« Les *égaux* (c'est le nom que se donnaient les disciples de Babœuf) appartiennent à cette secte de politiques qui, dans tous les temps, ont voulu imposer aux sociétés une certaine manière de comprendre et de définir le bonheur. La science du pouvoir consiste, d'après eux, à supprimer ce qui fait obstacle, et le meilleur gouvernement est celui qui s'arrange de manière à n'avoir pas de contradicteurs. Venus dans des temps orageux, les égaux ne pouvaient pas prendre la communauté à un point de vue sentimental. Ils prétendaient la faire pénétrer de force dans la vie française. Ils acceptaient bien, en la modifiant, la donnée bucolique de Morus et de Platon; mais ils y ajoutaient les moyens de réalisation de Wiclef et de Muncer. Aux utopies païennes ils rattachaient les formules de l'Evangile, mêlaient les Gracques et Jésus-Christ, la langue des clubs et les réminiscences grecques et romaines. Leur originalité se composait ainsi d'emprunts, et les chimères passées jetaient toutes un reflet sur leur chimère. » (L. REYBAUD, *Etudes sur les réformateurs contemporains*, t. II.)

CHAPITRE XVII.

Doctrines de Babœuf. — Manifeste des Egaux, par Sylvain Maréchal (1048).

« Peuple de France,

« Pendant quinze siècles tu as vécu esclave et par conséquent malheureux, depuis six années (1049) tu respires à peine, dans l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.

« *L'égalité*, premier vœu de la nature, premier besoin de l'homme et principal nœud de toute association légitime ! Peuple de France, tu n'as pas été plus favorisé que les autres nations qui végètent sur ce globe infortuné ! Toujours et partout la pauvre espèce humaine, livrée à des anthropophages plus ou moins adroits, servit de jouet à toutes les ambitions, de pâture à toutes les tyrannies. Toujours et partout on berça les hommes de belles paroles ; jamais et nulle part ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial, on nous répète avec hypocrisie : *Les hommes sont égaux ;* et de temps immémorial la plus avilissante comme la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. Depuis qu'il y a des sociétés civiles, le plus bel apanage de l'homme est sans contradiction reconnu, mais il n'a pu encore se réaliser une seule fois; l'égalité ne fut donc qu'une belle et stérile fiction de la loi. Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond : « Taisez-vous, misérables ! « L'égalité de fait n'est qu'une chimère ; « contentez-vous de l'égalité conditionnelle : « vous êtes tous égaux devant la loi. Ca- « naille ! que te faut-il de plus ? » Ce qu'il nous faut de plus ? législateurs, gouvernants, riches propriétaires, écoutez à votre tour :

« Nous sommes tous égaux, n'est-ce pas ? Ce principe demeure incontesté, parce qu'à moins d'être atteint de folie, on ne saurait dire sérieusement qu'il fait nuit quand il fait jour.

« Eh bien ! nous prétendons désormais vivre et mourir égaux comme nous sommes nés ; nous voulons l'égalité réelle ou la mort ; voilà ce qu'il nous faut. Et nous l'aurons l'égalité réelle, n'importe à quel prix. Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous ! Malheur à qui ferait résistance à un vœu aussi prononcé.

« LA RÉVOLUTION FRANÇAISE N'EST QUE L'AVANT-COURRIÈRE D'UNE AUTRE RÉVOLUTION BIEN PLUS GRANDE, BIEN PLUS SOLENNELLE, ET QUI SERA LA DERNIÈRE.

« Le peuple a marché sur le corps aux rois et aux prêtres coalisés contre nous ; il en sera de même aux nouveaux tyrans, aux nouveaux tartufes politiques, assis à la place des anciens.

« Ce qu'il nous faut de plus que l'égalité des droits ?

« Il nous faut, non pas seulement cette égalité transcrite dans la *déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Nous consentons à tout pour elle, A FAIRE TABLE RASE POUR NOUS EN TENIR A ELLE SEULE. Périssent, s'il le faut, TOUS LES ARTS, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle !

« Législateurs et gouvernants, qui n'avez pas plus de génie que de bonne foi, propriétaires riches et sans entrailles, en vain essayez-vous de neutraliser cette sainte entreprise, en disant : « Ils ne font que repro- « duire cette loi agraire demandée plus d'une « fois avant eux. »

« Calomniateurs, taisez-vous à votre tour, et dans le silence de la confusion, écoutez nos prétentions dictées par la nature et basées sur la justice.

« La loi agraire ou partage des campagnes fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable : LE BIEN COMMUN OU LA COMMUNAUTÉ DE BIENS. Plus de propriété individuelle des terres ; LA TERRE N'EST A PERSONNE. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des fruits de la terre : *les fruits sont à tout le monde.*

« Nous déclarons ne pouvoir souffrir davantage que la très-grande majorité des

(1048) Sylvain Maréchal, auteur du *Pour et contre la Bible* et du *Dictionnaire des athées*. Nous avons déjà dit qu'il mettait au nombre des athées Jésus-Christ, le Saint-Esprit, saint Augustin, Bossuet, Pascal, etc.

(1049) Il ne faut pas perdre de vue que la conspiration de Babœuf eut lieu sous le Directoire.

hommes travaille et sue au service et sous le bon plaisir de l'extrême minorité.

« Assez et trop longtemps moins d'un million d'individus disposa de ce qui appartient à plus de vingt millions de leurs semblables, de leurs égaux.

« Qu'il cesse enfin, ce grand scandale que nos neveux ne voudront pas croire! Disparaissez enfin, révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernants et de gouvernés.

« *Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celles de l'âge et du sexe.* Puisque tous ont les mêmes facultés, les mêmes besoins, qu'il n'y ait plus pour eux qu'une seule éducation, *une seule nourriture.* Ils se contentent d'un seul soleil et d'un air pour tous : *Pourquoi la même portion et la même qualité d'aliments ne suffiraient-ils pas pour chacun d'eux?*

« Mais déjà les ennemis d'un ordre de choses le plus naturel qu'on puisse imaginer déclament contre nous.

« Désorganisateurs et factieux, nous disent-ils, vous ne voulez que des massacres et du butin. »

« Peuple de France,

« Nous ne perdons pas de temps à leur répondre; mais nous te dirons : La sainte entreprise que nous organisons n'a d'autre but que de mettre un terme aux dissensions civiles et à la misère publique.

« Jamais plus vaste dessein n'a été conçu et mis à exécution. De loin en loin quelques hommes de génie, quelques sages en ont parlé d'une voix basse et tremblante. Aucun d'eux n'a eu le courage de dire la vérité tout entière.

« Le moment des grandes mesures est arrivé. Le mal est arrivé à son comble; il couvre la face du globe. Le chaos, sous le nom de politique, y règne depuis trop de siècles. Que tout rentre dans l'ordre et reprenne sa place. A la voix de l'égalité, que les éléments de la justice et du bonheur s'organisent; l'instant est venu de fonder *la république des égaux*, ce grand hospice ouvert à tous les hommes. *Les jours de restitution générale sont arrivés.* Familles gémissantes, venez vous asseoir à la table commune, dressée par la nature pour tous ses enfants.

« Peuple de France, »

« La plus pure de toutes les gloires t'était donc réservée! Oui, c'est toi qui le premier dois offrir au monde ce touchant spectacle.

« D'anciennes habitudes, d'antiques préventions, voudront de nouveau faire obstacle à l'établissement de la *république des égaux.* L'organisation de l'égalité réelle, la seule qui réponde à tous les besoins, sans faire de victimes, sans coûter de sacrifices, ne plaira peut-être point à tout le monde. L'égoïste, l'ambitieux, frémiront de rage. Ceux qui possèdent injustement crieront à l'injustice. Les jouissances exclusives, les plaisirs solitaires, les aisances personnelles, causeront de vifs regrets à quelques individus blasés sur les peines d'autrui. Les amants du pouvoir absolu, les vils suppôts de l'autorité arbitraire, ploieront avec peine leurs chefs superbes sous le niveau de l'égalité réelle. Leur vue courte pénétrera difficilement dans le prochain avenir du bonheur commun; mais que peuvent quelques milliers de mécontents contre une masse d'hommes, tous heureux et surpris d'avoir cherché si longtemps une félicité qu'ils avaient sous la main?

« Dès le lendemain de cette véritable révolution, ils se diront tout étonnés : Eh quoi! le bonheur commun tenait à si peu? nous n'avions qu'à le vouloir. Ah! pourquoi ne l'avons-nous pas voulu plus tôt! Fallait-il donc nous le faire dire tant de fois? Oui, sans doute, *un seul homme sur la terre, plus riche, plus puissant que ses semblables, que ses égaux, l'équilibre est rompu; le crime et le malheur sont sur la terre.* »

« Peuple de France,

« A quel signe dois-tu désormais reconnaître l'excellence d'une constitution?..... Celle qui tout entière repose sur l'égalité de fait est la seule qui puisse te convenir et satisfaire à tes vœux. »

« Les chartes aristocratiques de 1791 et 1795 rivaient tes fers au lieu de les briser; celle de 1793 était un grand pas de fait vers l'égalité réelle; on n'en avait pas encore approché de si près; mais elle ne touchait point le but et n'abordait point le bonheur commun dont pourtant elle consacrait solennellement le grand principe. » (Sylvain Maréchal.)

CHAPITRE XVIII.

Doctrine de Babœuf. — Déclaration officielle des droits et charte de l'égalité.

Article 1er. — « La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. »

Preuves tirées de la discussion à laquelle cette pièce donna lieu. — I. — « Avant leurs premiers rapprochements, tous les hommes étaient également maîtres des productions que la nature répandait à profusion autour d'eux.

II. — « Dès que les hommes se furent rapprochés sur une terre inculte, qu'est-ce qui put établir parmi eux l'inégalité de ce droit? Etait-ce leur différence naturelle? Ils ont tous les mêmes organes et les mêmes besoins. Est-ce la dépendance des uns avec les autres? Mais nul n'était assez fort pour asservir ses semblables, que le plus léger mécontentement pouvait disperser; et l'avantage des secours mutuels et de la bienveillance commune leur faisait à tous une nécessité de respecter dans les autres le droit dont ils se sentaient investis par la nature. Est-ce la férocité de leurs cœurs? Mais la compassion est la suite immédiate de leur organisation, et cette férocité naît de l'exaspération des passions. Est-ce un penchant inné pour l'humiliation et la servitude? Mais la vue des distinctions est pour les êtres même les plus sauvages une sensation

douloureuse, une source de jalousie et de haine.

III. — « Si les familles ont été les premiers modèles des sociétés, elles sont aussi les preuves les plus frappantes du droit dont nous parlons. L'égalité y est le gage de la tendresse des pères, de l'union et du bonheur des enfants. Est-elle rompue? le chagrin et la jalousie y introduisent le désordre et les violences. Tout, jusqu'à l'amour des parents, inspire aux enfants la haine des partialités, que les parents eux-mêmes ne peuvent s'appliquer sans risquer d'introduire dans les familles des passions dangereuses.

IV. — « L'égalité la plus stricte dut être consacrée par les premières conventions; car qu'est-ce qui pouvait faire consentir aux privations et à l'infériorité des hommes jusque-là ennemis de toute distinction?

V. — « L'oubli de cette égalité a introduit parmi les hommes:

« Les fausses idées du bonheur;

« Les égarements des passions;

« Le dépérissement de l'espèce;

« Les violences, les troubles, les guerres;

« La tyrannie des uns et l'oppression des autres;

« Les institutions civiles, politiques et religieuses, qui, en consacrant l'injustice, dissolvent enfin les sociétés après les avoir longtemps déchirées.

« La vue des distinctions, du faste et des voluptés dont on ne jouit pas, fut et sera toujours pour la multitude une source inépuisable de tourments et d'inquiétudes. Il n'est donné qu'à un petit nombre de sages de se préserver de la corruption, et la modération est un bien que le vulgaire ne sait plus apprécier dès qu'il s'en est écarté.

« Quelques citoyens se créent-ils de nouveaux besoins et introduisent-ils dans leurs jouissances des raffinements inconnus à la multitude? la simplicité n'est plus aimée, le bonheur cesse d'être dans une vie active et dans une âme tranquille; les distinctions et les voluptés deviennent le suprême des biens; personne n'est content de son état, et tous cherchent en vain le bonheur auquel l'inégalité a fermé l'entrée de la société.

« Plus on obtient de distinctions, plus on en désire, plus on excite la jalousie et la convoitise. De là tant d'entreprises extravagantes; de là cette soif si insatiable et si criminelle de l'or et du pouvoir; de là les haines, les violences et les meurtres; de là ces guerres sanglantes causées par l'esprit de conquête et par la jalousie de commerce, qui ne laissent pas à la pauvre humanité un seul instant de relâche.

« Au milieu de ce bouleversement d'idées, la mollesse et le chagrin détruisent une partie de l'espèce, énervent l'autre, et préparent à la société des générations incapables de la défendre. De l'attachement aux distinctions naissent les précautions que l'on prend pour les conserver, malgré l'envie et le mécontentement qu'elles engendrent. Ces précautions sont les lois barbares, les formes exclusives du gouvernement, les fables religieuses, la morale servile; en un mot la tyrannie d'un côté, l'oppression de l'autre. Cependant la voix de la nature ne peut être entièrement étouffée; elle fait pâlir quelquefois ses enfants ingrats; elle venge par ses éclats les larmes de l'humanité, et si elle parvient rarement à la rétablir dans ses droits, elle finit toujours par renverser les sociétés qui en méconnurent les lois.

« Si l'égalité des biens est une suite de celle de nos organes et de nos besoins, si les malheurs publics et individuels, si la ruine des sociétés, sont les effets nécessaires des atteintes qu'on lui porte, cette égalité est donc le droit naturel. »

ARTICLE 2. — « Le but de la société est de défendre cette égalité, souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes. »

Preuves. — I. — « On entend ici par *société* l'association réglée par des conventions, et par *état de nature* celui d'une société casuelle et imparfaite, dans laquelle se retrouvaient nécessairement les hommes avant de se soumettre aux lois.

« Sans examiner ici si des attentats du genre de ceux dont il est fait mention dans l'article ont pu avoir lieu dans l'état de nature, il est évident que si les inconvénients de cet état déterminèrent les hommes à établir ces lois, ce ne furent que ceux qui naissaient de la violation de l'égalité: quoi qu'il en soit, la conservation de l'égalité est le but de l'association, parce que ce n'est que par elle que les hommes réunis peuvent être heureux.

II. — « En réunissant leurs forces, les hommes voulurent assurément se procurer le plus grand nombre de jouissances dont ils avaient l'idée par le moins possible de peines.

« Or, l'abondance des choses nécessaires assure ces jouissances, et est elle-même assurée par le travail des associés, qui n'est pour chacun d'eux le moindre possible que lorsqu'il est réparti sur tous. »

ART. 3. — « La nature a imposé à chacun l'obligation de travailler: nul n'a pu, sans crime, se soustraire au travail. »

Preuves. — I. — « Le travail est partout un précepte de nature: 1° parce que l'homme isolé dans les déserts ne saurait, sans un travail quelconque, se procurer la subsistance; 2° parce que l'activité que le travail modéré occasionne est une source de santé et d'amusement.

II. — « Cette obligation n'a pu être affaiblie par la société, ni pour tous ni pour chacun de ses membres: 1° parce que sa conservation en dépend; 2° parce que la peine de chacun n'est la moindre possible que lorsque tous y participent. »

ART. 4. — « Les travaux et jouissances doivent être communs. »

Explication. — « C'est-à-dire que tous doivent supporter une égale portion de travail.

« La justice de ce principe découle des preuves des articles 1 et 3 ci-dessus. Mais qu'entend-on par communauté de travail? Veut-on que tous les citoyens soient astreints aux mêmes occupations? Non; mais on veut que les différents travaux soient répartis de manière à ne laisser un seul valide oisif; on veut que l'augmentation du nombre des travailleurs garantisse l'abondance publique, tout en diminuant la peine individuelle; on veut qu'en retour chacun reçoive de la patrie de quoi pourvoir aux besoins naturels et au petit nombre de besoins factices que tous peuvent satisfaire.

« Que deviendront, objectera-t-on peut-être, les productions de l'industrie, fruits du temps et du génie? N'est-il pas à craindre que, n'étant pas plus récompensées que les autres, elles ne s'anéantissent au détriment de la société? Sophisme! C'est à l'amour de la gloire et non à la soif des richesses que furent dus dans tous les temps les efforts du génie. Des millions de soldats pauvres se vouent tous les jours à la mort pour l'honneur de servir les caprices d'un maître cruel, et l'on doutera des prodiges que peuvent opérer sur le cœur humain le sentiment du bonheur, l'amour de l'égalité et de la patrie, et les ressorts d'une sage politique? Aurions-nous d'ailleurs besoin de l'éclat des arts et du clinquant du luxe, si nous avions le bonheur de vivre sous les lois de l'égalité? »

Art. 5. — « Il y a oppression quand l'un s'épuise par le travail et manque de tout, tandis que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire. »

Preuves. — I. — « Inégalité et oppression sont synonymes : si opprimer quelqu'un est violer à son égard une loi, c'est que l'inégalité des charges peut opprimer, parce que l'inégalité blesse les lois naturelles auxquelles il est absurde d'opposer les lois humaines.

II. — « Opprimer signifie, ou restreindre les facultés de quelqu'un ou augmenter ses charges. C'est précisément ce que fait l'inégalité en diminuant les jouissances de celui dont elle aggrave les devoirs. »

Art. 6. — « Nul n'a pu, sans crime, s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie. »

Explications et preuves. — « Si l'on démontre que l'inégalité n'a d'autre cause que cette appropriation exclusive, on aura démontré le crime de ceux qui introduisirent la distinction du *mien* et du *tien*.

« Dès l'instant où les terres furent partagées naquit le droit de propriété. Alors chacun fut le maître absolu de tout ce qu'il pouvait retirer des champs qui lui étaient échus et de l'industrie qu'il pouvait exercer.

« Il est probable que les hommes voués aux arts de première nécessité furent exclus en même temps de toute possession territoriale qu'ils n'avaient pas le temps d'exploiter. Les uns restèrent ainsi les maîtres des choses nécessaires à l'existence, tandis que d'autres n'eurent droit qu'aux salaires qu'on voulait bien leur payer. Néanmoins, ce changement n'en amena pas un sensible dans les jouissances, tant que le nombre des salariés n'excéda pas celui des possesseurs de terres. Mais aussitôt que les accidents naturels, l'économie ou l'adresse des uns, la prodigalité ou l'incapacité des autres, ayant réuni les propriétés territoriales en un petit nombre de familles, les salariés furent beaucoup plus nombreux; ceux-ci furent à la merci des premiers qui, fiers de leur opulence, les réduisirent à une vie très-frugale.

« De cette révolution datent les sinistres effets de l'inégalité, développés au premier article. Depuis, on a vu l'oisif vivre, par une révoltante injustice, des sueurs de l'homme laborieux, accablé sous le fardeau des fatigues et des privations; on a vu le riche s'emparer de l'Etat et dicter en maître des lois tyranniques au pauvre violenté par le besoin, avili par l'ignorance et trompé par la religion.

« Les malheurs de l'esclavage découlent de l'inégalité, et celle-ci de la propriété. La propriété est donc le plus grand fléau de la société; c'est un véritable délit public.

« On nous dira que la propriété est un droit antérieur à la société, qui a été instituée pour la défendre. Mais comment avait-on pu avoir l'idée d'un semblable droit avant que ces conventions eussent assuré au propriétaire les fruits de son travail? Comment la société a-t-elle pu devoir son origine à l'institution la plus subversive de tout sentiment social!

« Que l'on ne dise pas enfin qu'il est juste que l'homme laborieux et économe soit récompensé par l'opulence, et que l'oisif soit puni par la misère. Sans doute il est équitable que l'homme actif ou acquittant sa dette reçoive de la patrie ce qu'elle peut lui donner sans se détruire; il est équitable qu'il en soit récompensé par la reconnaissance publique, mais il ne saurait acquérir par là le droit d'empoisonner son pays, pas plus qu'un soldat n'acquiert par sa valeur le droit de l'asservir.

« Quoiqu'il y ait des mauvais sujets qui doivent imputer à leurs propres vices la misère où ils sont réduits, il s'en faut de beaucoup que tous les malheureux puissent être rangés dans cette classe. Une foule de laboureurs et de manufacturiers, que l'on ne plaint point, vivent au pain et à l'eau, afin qu'un infâme libertin jouisse en paix de l'héritage d'un père inhumain, et qu'un fabricant millionnaire envoie à bas prix des étoffes et des joujoux dans les pays qui fournissent à ces sybarites fainéants les parfums d'Arabie et les oiseaux du Phase. Les mauvais sujets eux-mêmes le seraient-ils sans les vices et les folies dans lesquels ils sont entraînés par les institutions sociales, qui punissent en eux les effets des passions dont elles provoquent les développements. »

Art. 7. — « Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni pauvres ni riches.

Art. 8. — « Les riches qui ne veulent pas

renoncer au superflu en faveur des indigents sont les ennemis du peuple.

ART. 9. — « Nul ne peut, par l'accumulation de tous les moyens, priver un autre de l'instruction nécessaire pour son bonheur : l'instruction doit être commune. »

Preuves. — I. — « Cette accumulation enlève aux hommes de peine jusqu'à la possibilité d'acquérir les connaissances nécessaires à tout bon citoyen.

II. — « Quoiqu'il ne faille pas au peuple une vaste instruction, il lui en faut une pour qu'il ne soit pas la proie des rusés et des prétendus savants. Il lui importe de bien connaître ses droits et ses devoirs. »

ART. 10. — « Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et de rétablir le bonheur commun. »

Preuves. — « Quel est l'honnête homme qui voudrait livrer ses concitoyens aux convulsions et aux maux d'une révolution politique ayant pour but de les rendre plus malheureux ou de les mettre dans un état d'où leur ruine totale doive nécessairement dériver? Saisir adroitement le moment de la réforme n'est pas la moindre tâche d'un habile et vertueux politique. »

ART. 11. — « La révolution n'est pas finie, parce que les riches absorbent tout bien, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, gémissent dans la misère et ne sont rien dans l'Etat. » (*Babœuf.*)

CHAPITRE XIX.

Doctrines de Babœuf. — Organisation du régime de la communauté, trouvée dans ses papiers.

Fragment d'un décret de police.

ARTICLE 1er. — « Les individus qui ne font rien pour la patrie ne peuvent exercer aucun droit politique : ce sont des étrangers auxquels la république accorde l'hospitalité.

ART. 2. — « Ne font rien pour la patrie ceux qui ne la servent pas par un travail utile.

ART. 3. — « La loi considère comme travaux utiles : ceux de l'agriculture, de la vie pastorale, de la pêche et de la navigation ; — ceux des arts mécaniques et manuels ; — ceux de la vente en détail ; — ceux du transport des hommes et des choses ; — ceux de la guerre ; — ceux de l'enseignement et des sciences.

ART. 4. — « Néanmoins, les travaux de l'enseignement ne seront pas réputés utiles, si ceux qui les exercent ne rapportent pas, dans le délai de . . . . ., un certificat de civisme.

ART. 5. — « L'exercice des droits politiques est conservé aux citoyens dont les travaux utiles ont été suspendus par les infirmités ou par les circonstances de la révolution.

ART. 6. — « L'entrée aux assemblées publiques est interdite aux étrangers.

ART. 7. — « Les étrangers sont sous la surveillance directe de l'administration suprême, qui peut les reléguer hors de leur domicile et les envoyer dans des lieux de correction.

ART. 8. — « Tout étranger admis à jouir de l'hospitalité devient aspirant au droit de cité s'il entre dans la communauté nationale : il exerce ces droits aussitôt qu'il peut présenter un certificat de civisme.

ART. 9. — « La loi détermine l'époque à laquelle nul ne peut exercer ses droits de cité, s'il n'est pas membre de la communauté nationale.

ART. 10. — « Tous les citoyens sont armés.

ART. 11. — « Les étrangers déposeront, sous peine de mort, les armes dont ils sont possesseurs entre les mains des comités révolutionnaires.

« Les articles 12, 13, 14, 15, 16, réorganisent les gardes nationales.

ART. 17. — « Les îles Marguerite et Honoré, d'Hières, d'Oléron et de Rhé, seront converties en lieux de correction, où seront envoyés, pour être astreints à des travaux communs, les étrangers suspects et les individus arrêtés.

ART. 18. — « Ces îles seront rendues inaccessibles ; il y aura des administrations directement soumises au gouvernement. »

Décret économique.

ARTICLE 1er. — « Il sera établi dans la république une grande communauté nationale.

ART. 2. — « La communauté nationale a la propriété des biens ci-dessous, savoir :

« Les biens qui, étant déclarés nationaux, n'étaient pas vendus au 9 thermidor de l'an II ; — les biens des ennemis de la révolution, dont les décrets des 8 et 13 ventôse de l'an II avaient investi les malheureux ; — les biens échus ou à échoir par suite de condamnations judiciaires ; — les édifices actuellement occupés par le service public ; — les biens dont les communes jouissaient avant la loi du 10 juin 1793 ; — les biens affectés aux hospices et aux établissements d'instruction publique ; — les biens de ceux qui en feront abandon à la république ; — les biens usurpés par ceux qui se seront enrichis dans l'exercice des fonctions publiques ; — les biens dont les propriétaires négligent la culture.

ART. 3 — « Le droit de succession *ab intestat* ou par testament est aboli ; tous les biens actuellement possédés par des particuliers écherront, à leur décès, à la communauté nationale.

ART. 4. — « Seront considérés comme possesseurs actuels les enfants d'un père aujourd'hui vivant, qui ne sont pas appelés par la loi à faire partie des armées.

ART. 5. — « Le Français de l'un et l'autre sexe, qui fait abandon à la patrie de tous ses biens, et lui consacre sa personne et le travail dont il est capable, est membre de la grande communauté nationale.

ART. 6. — « Les vieillards qui ont atteint leur soixantième année et les infirmes, s'ils

sont pauvres, sont de droit membres de la communauté nationale.

ART. 7. — « Sont également membres de cette communauté les jeunes gens élevés dans les maisons nationales d'éducation.

ART. 8. — « Les biens de la communauté nationale sont exploités en commun par tous les membres valides.

ART. 9. — « La grande communauté nationale *entretient tous ses membres dans une égale et honnête médiocrité;* elle leur fournit ce dont ils ont besoin.

ART. 10. — « La république invite les bons citoyens à aider au succès de la réforme par un abandon volontaire de leurs biens à la communauté.

ART. 11. — « A dater du . . . . ., nul ne pourra être fonctionnaire civil ou militaire, s'il n'est pas membre de la communauté.

ART. 12. — « La grande communauté nationale est administrée par des magistrats locaux au choix de ses membres, d'après les lois et sous la direction de l'administration suprême. »

Des travaux communs.

ARTICLE 1er. — « Tout membre de la communauté lui doit le travail de l'agriculture et des arts utiles dont il est capable.

ART. 2. — « Sont exceptés les vieillards âgés de soixante ans et les infirmes.

ART. 3. — « Les citoyens qui, par l'abandon volontaire de leurs biens, deviendraient membres de la communauté nationale, ne seront soumis à aucun travail pénible, s'ils ont atteint leur quarantième année, et s'ils n'exerçaient pas un art mécanique avant la publication de ce décret

ART. 4. — « Dans chaque commune, les citoyens sont distribués par classes : il y aura autant de classes que d'arts utiles; chaque classe est composée de tous ceux qui professent le même art.

ART. 5. — « Il y a auprès de chaque classe des magistrats nommés par ceux qui la composent : ces magistrats dirigent les travaux, veillent sur leur égale répartition, exécutent les ordres de l'administration municipale, et donnent l'exemple du zèle et de l'activité.

ART. 6. — « La loi détermine pour chaque saison la durée journalière des travaux.

ART. 7. — « Il y a auprès de chaque administration municipale un conseil de vieillards délégué par chaque classe de travailleurs : ce conseil éclaire l'administration, surtout en ce qui concerne la distribution, l'adoucissement et l'amélioration des travaux.

ART. 8. — « L'administration appliquera aux travaux de la communauté l'usage des machines et procédés propres à diminuer la peine des hommes.

ART. 9. — « L'administration municipale a constamment sous les yeux l'état des travailleurs de chaque classe, et celui de la tâche à laquelle ils sont soumis; elle en instruit régulièrement l'administration suprême.

ART. 10. — « Le déplacement des travailleurs d'une commune à l'autre est ordonné, par l'administration suprême, d'après les connaissances des forces et des besoins de la communauté.

ART. 11. — « L'administration suprême astreint à des travaux forcés, sous la surveillance des communes qu'elle désigne, les individus des deux sexes dont l'incivisme, l'oisiveté, le luxe et les déréglements donnent à la société des exemples pernicieux. Leurs biens sont acquis à la communauté nationale.

ART. 12. — « Les magistrats de chaque classe font déposer dans les magasins de la communauté les fruits de la terre et les productions des arts susceptibles de conservation.

ART. 13. — « Le recensement de ces objets est régulièrement communiqué à l'administration suprême.

ART. 14. — « Les magistrats attachés à la classe d'agriculture veillent à la propagation et à l'amélioration des animaux propres à la nourriture, à l'habillement, au transport et au soulagement des travaux des hommes. »

De la distribution et de l'usage des biens de la communauté.

ARTICLE 1er. — « Nul membre de la communauté ne peut jouir que de ce que la loi lui donne par la tradition réelle du magistrat.

ART. 2. — « La communauté nationale *assure* dès ce moment à chacun de ses membres :

« Un logement sain, commode et proprement meublé; des habillements de travail et de repos, de fil et de laine, *conformes au costume national;* — le blanchissage, l'éclairage et le chauffage; — une quantité suffisante d'aliments, en pain, viande, volaille, poisson, œufs, beurre et huile, vin ou autres boissons usitées dans les différentes régions; légumes, fruits, assaisonnements et autres objets *dont la réunion constitue une médiocre et frugale aisance;* — les secours de l'art de guérir.

ART. 3. — « Il y a, dans chaque commune, à des époques déterminées, des repas communs auxquels les membres de la communauté sont tenus d'assister.

ART. 4. — « L'entretien des fonctionnaires publics et des militaires est égal à celui des membres de la communauté nationale.

ART. 5. — « Tout membre de la communauté qui reçoit un salaire ou conserve de la monnaie est puni.

ART. 6. — « Les membres de la communauté ne peuvent recevoir de ration commune que dans les arrondissements où ils sont domiciliés, sauf les déplacements autorisés par l'administration.

ART. 7. — « Le domicile des citoyens actuels est dans la commune où ils en jouissent à la publication du présent décret.

« Celui des jeunes gens élevés dans les maisons nationales d'éducation est dans la commune de leur naissance.

ART. 8. — Il y a, dans chaque commune, des magistrats chargés de distribuer à domicile, aux membres de la communauté, les productions de l'agriculture et des arts.

ART. 9. — « La loi détermine les règles de cette distribution. »

De l'administration de la communauté nationale.

ARTICLE 1er. — « La communauté nationale est sous la direction légale de l'administration suprême de l'Etat.

ART. 2. — « Sous le rapport de l'administration de la communauté, la République est divisée en régions.

ART. 3. — « Une région comprend tous les départements contigus dont les productions sont à peu près les mêmes.

ART. 4. — « Il y a dans chaque région une administration intermédiaire à laquelle les administrations départementales sont subordonnées.

ART. 5. — « Des lignes télégraphiques accélèrent la correspondance entre les administrations départementales et les administrations intermédiaires, entre celles-ci et l'administration suprême.

ART. 6. — « L'administration suprême détermine, d'après la loi, la nature et la quotité des distributions à faire aux membres de la communauté de chaque région.

ART. 7. — « D'après cette détermination, les administrations départementales font connaître aux administrations intermédiaires le déficit ou le superflu des arrondissements respectifs.

ART. 8. — « Les administrations intermédiaires comblent, si faire se peut, le déficit d'un département par le superflu d'un autre, ordonnent les versements et transports nécessaires, et rendent compte à l'administration suprême de leurs besoins ou de leur superflu.

ART. 9. — « L'administration suprême pourvoit aux besoins des régions qui manquent, par le superflu des régions qui ont de trop, ou par des échanges avec l'étranger.

ART. 10. — « Avant tout, l'administration suprême fait prélever tous les ans, et déposer dans les magasins militaires, le dixième de toutes les récoltes de la communauté.

ART. 11. — « Elle pourvoit à ce que le superflu de la République soit conservé soigneusement pour les années de disette. »

Du commerce.

ARTICLE 1er. — « Tout commerce particulier avec les peuples étrangers est défendu : les marchandises qui en proviendraient seront confisquées au profit de la communauté.

« Les contrevenants seront punis.

ART. 2. — « La République procure à la communauté les objets dont elle manque, en échange de son superflu en production de l'agriculture et des arts contre celui des peuples étrangers.

ART. 3. — « A cet effet, des entrepôts commodes sont établis sur les frontières de terre et de mer.

ART. 4. — « L'administration suprême traite avec l'étranger au moyen de ses agents; elle fait déposer le superflu qu'elle veut échanger dans les entrepôts où elle reçoit les objets convenus.

ART. 5. — « Les agents de l'administration suprême, dans les entrepôts de commerce, seront souvent changés; les prévaricateurs seront sévèrement punis. »

Des transports.

ARTICLE 1er. — « Il y a, dans chaque commune, des magistrats chargés de diriger les transports des biens communs d'une commune à l'autre.

ART. 2. — « Chaque commune est pourvue de moyens suffisants de transport, soit par terre, soit par eau.

ART. 3. — « Les membres de la communauté sont appelés à tour de rôle à conduire, à surveiller les objets transportés d'une commune à l'autre.

ART. 4. — « Tous les ans, les administrateurs intermédiaires chargent un certain nombre de jeunes gens pris dans tous les départements qui leur sont subordonnés, des transports les plus éloignés.

ART. 5. — « Les citoyens chargés d'un transport quelconque sont entretenus dans la commune où ils se trouvent. »

Des contributions.

ARTICLE 1er. — « Les individus non participant à la communauté sont les seuls contribuables.

ART. 2. — « Ils doivent les contributions précédemment établies.

ART. 3. — « Ces contributions seront perçues en nature et versées dans les magasins de la communauté nationale.

ART. 4. — « Le total des cotes des contribuables, pour l'année courante, est double de celui de l'année dernière.

ART. 5. — « Ce total sera réparti, par département, progressivement sur tous les contribuables.

ART. 6. — « Les non participants *peuvent être requis*, en cas de besoin, *de verser dans les magasins de la communauté nationale* et à valoir sur les contributions à venir, *leur superflu en denrées et autres objets manufacturés.* »

Des dettes.

ARTICLE 1er. — « La dette nationale est éteinte pour tous les Français.

ART. 2. — « La République remboursera aux étrangers le capital des rentes perpétuelles qu'elle leur doit. En attendant elle sert ces rentes, ainsi que les rentes viagères constituées sur des terres étrangères.

ART. 3. — « Les dettes de tout Français qui devient membre de la communauté nationale, envers un autre Français, sont éteintes.

ART. 4. — « La République se charge des dettes des membres de la communauté envers les étrangers.

ART. 5. — « Toute fraude à cet égard est punie de L'ESCLAVAGE PERPÉTUEL (1050). »

Des monnaies.

ARTICLE 1er. — La République ne fabrique plus de monnaies.

ART. 2. — « Les matières monnayées qui écherront à la communauté nationale seront employées à acheter des peuples étrangers les objets dont elle aura besoin.

ART. 3. — « Tout individu non participant à la communauté, qui sera convaincu d'avoir offert des matières monnayées à un de ses membres, sera sévèrement puni.

ART. 4. — « Il ne sera plus introduit dans la République ni or ni argent. »

(1050) Ainsi le veut la liberté!

LIVRE TROISIEME. — LE SOCIALISME.

XIXe SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Transition du XVIIIe siècle au XIXe.

LE RATIONALISME ALLEMAND.

CHAPITRE PREMIER.

Caractères de la science allemande (1051).

LE RATIONALISTE. — C'est à l'Allemagne que nous devons la plus profonde philosophie de notre époque, philosophie grave, spiritualiste et religieuse, qui a singulièrement contribué aux progrès de l'humanité.

L'APOLOGISTE. — « On connaît un pays où un assez grand nombre de formules métaphysiques sont tombées dans le domaine commun pour qu'en moins d'une heure d'un travail ordinaire chacun puisse se flatter de convertir le fait le plus simple, la mouche qui vole, le chien qui jappe, l'enfant qui pleure, en un système d'abstraction vide et béant, dans lequel l'auteur s'évanouit et disparaît lui-même. Il y a des gens, des Français légers, qui préfèrent à ce bel art la roulette de Pascal. La science allemande séduit d'abord par son caractère de grandeur et d'unité; mais si, en sortant de cet étonnement, vous l'étudiez davantage vous trouvez tant de fois la chimère à la place de la réalité, la conjecture à la place de la certitude, que vous tombez dans une extrémité contraire : il vous semble que cet édifice si vanté va s'écrouler comme un rêve. Cette science est pareille à ces arcs de triomphe inachevés, dont on remplit les vides en un moment avec des toiles peintes pour y donner à un prince une fête qui dure un jour. Le prince ici est l'esprit humain qui se prête gracieusement et modestement à la cérémonie. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. Ier.)

CHAPITRE II.

Coup d'œil général sur le rationalisme allemand.

« Kant, voyant l'incertitude et la contradiction qui régnaient entre les systèmes des philosophes, en rechercha la cause, et il la trouva dans la méthode qu'ils avaient suivie. Tous, s'attachant à l'objet de la connaissance et poursuivant la solution des plus hautes questions que puisse se poser l'intelligence humaine, telles que celles de l'existence de Dieu, de la spiritualité de l'âme et de la vie future, ont oublié le sujet même qui donne naissance à tous ces problèmes, savoir : l'esprit humain, la faculté de connaître, la raison. Ils ont négligé de constater ses lois, les conditions nécessaires qui lui sont imposées par sa nature, les limites qu'elle ne peut franchir, les questions qu'elle doit s'interdire, afin de s'épargner de vaines et stériles recherches. Voilà ce qui a perpétué sans fruit les débats et les disputes entre les philosophes. Il faut donc ramener la philosophie à ce point de départ, abandonner l'objet de la connaissance pour s'attacher à la connaissance elle-

(1051) Quoique les fondateurs du rationalisme allemand appartiennent au XVIIIe siècle, je n'ai pas cru devoir diviser cette question, afin qu'on embrassât mieux l'ensemble de cette évolution philosophique. D'ailleurs ce n'est qu'au XIXe siècle que l'Allemagne a exercé sur l'Europe une véritable influence philosophique. Fichte, Schelling, Hegel, Feuerbach, Strauss, sont nos contemporains. — Qu'on me permette de renvoyer ceux qui voudront avoir plus de détails sur ce sujet à ma *Défense du Christianisme historique*.

même, analyser sévèrement ses formes et ses conditions, déterminer sa portée et ses véritables limites. Pour cela on doit écarter avec soin tout ce qui n'est pas la connaissance elle-même, tout élément étranger. Par là on pourra fonder une science indépendante de toutes les autres sciences, une science qui ne reposera que sur elle-même, et dont la certitude sera égale à celle des mathématiques, puisqu'elle ne renfermera que les notions pures de l'entendement; la métaphysique sera enfin assise sur une base solide, et les conditions de la certitude étant fixées, le scepticisme sera désormais banni de la philosophie. Cette méthode renversera bien des prétentions dogmatiques, elle détudira bien des opinions et des arguments célèbres, mais elle les remplacera par des principes inébranlables à l'abri des attaques du doute et du sophisme.

« Tel est le projet hardi que conçut Kant et qu'il réalisa dans son principal ouvrage dont le titre seul annonce l'esprit et le but de cette réforme : *La critique de la raison pure.* Dans la *Critique de la raison pure,* Kant procède d'abord à l'analyse des notions de l'espace et du temps, qu'il appelle les formes de la sensibilité. Il les sépare avec une admirable rigueur de toutes les perceptions sensibles avec lesquelles on les a confondues; il fait ressortir leur caractère de nécessité et d'universalité; puis appliquant la même méthode à la faculté de juger et aux principes de l'entendement, il fait l'analyse de nos jugements. Il reprend le travail d'Aristote sur les catégories; il le complète et le simplifie, lui donne une forme plus systématique; enfin, il aborde la raison elle-même, la faculté qui conçoit l'idéal. Après l'analyse vient la critique. Ces idées et ces principes de la raison une fois énumérés et classés, Kant se demande quelle est leur valeur *objective.* Ces idées ont-elles hors de notre esprit un objet réel qui leur corresponde, ou ne sont-elles que les lois de notre intelligence, lois nécessaires, il est vrai, qui gouvernent nos jugements et nos raisonnements, mais n'existent qu'en nous et sont purement *subjectives?* C'est dans ce dernier sens que Kant résout le problème. Selon lui, les objets de toutes ces conceptions, l'espace, le temps, la cause éternelle et absolue, Dieu, l'âme humaine, la substance matérielle même, NE SONT QUE DE SIMPLES FORMES DE NOTRE RAISON, et n'ont pas de réalité hors de l'esprit qui les conçoit; ainsi, après avoir si victorieusement réfuté le sensualisme, après avoir fondé un idéalisme qui repose sur les lois mêmes de l'intelligence humaine, KANT ABOUTIT AU SCEPTICISME SUR LES OBJETS QU'IL IMPORTE LE PLUS A L'HOMME DE CONNAÎTRE, DIEU, L'AME HUMAINE, LA LIBERTÉ; il se plaît à mettre la raison en contradiction avec elle-même sur toutes ces questions, dans ce qu'il appelle les antinomies de la raison. Lui enfin, qui avait entrepris sa réforme pour s'opposer au progrès du scepticisme et le bannir pour jamais de la science, IL SE TROUVE QU'IL LUI A CONSTRUIT UNE FORTERESSE INEXPUGNABLE DANS LA SCIENCE MÊME. Kant vit bien ces conséquences, et il recula effrayé devant son œuvre; son sens moral surtout en fut révolté. Aussi, changeant de point de vue et se plaçant sur un autre terrain, il cherche à relever tout ce qu'il a détruit, à l'aide d'une distinction qui fait plus d'honneur à son caractère qu'à son génie; il distingue deux raisons dans la raison : l'une spéculative, qui s'occupe de la vérité pure et engendre la science; l'autre qui gouverne la volonté et préside à nos actions; or, tout ce que la raison spéculative révoque en doute ou dont elle nie l'existence, la raison pratique l'admet et en affirme la réalité. Kant, sceptique en théorie, redevient dogmatique en morale; il y en lui deux philosophes, dans sa philosophie deux systèmes. Dieu est révélé par la loi du devoir, il apparaît comme le représentant de l'ordre moral et le principe de la justice. La liberté de l'homme et l'immortalité de l'âme sont également deux corollaires de l'idée du devoir (1052).

« On sent bien qu'une pareille doctrine, avec les conséquences qu'elle renferme, et qui ne pouvaient manquer d'être dévoilées, ne devait pas se faire admettre sans combat et sans essuyer de vives attaques. A la tête des adversaires de Kant se placèrent trois hommes d'un esprit supérieur et dont le nom est illustre dans la science et dans la littérature : *Hamann, Herder* et *Jacobi* (1053).

« La philosophie de Kant, qui repose sur l'analyse des formes de la pensée, a son point de départ dans la réflexion; mais antérieurement à toute pensée réfléchie, la vérité se révèle à nous spontanément; l'intuition précède la réflexion; le sentiment, la pensée proprement dite, et la foi; la certitude. Toute science, en dernière analyse, repose sur la foi qui lui fournit ses principes. Hamann entreprend une polémique contre tous les systèmes qui ont pour base la réflexion et le raisonnement. Il démontre que cette méthode conduit inévitablement au scepticisme, et il en conclut qu'il n'y a qu'un moyen d'éviter l'écueil, c'est d'admettre la foi, la révélation immédiate de la vérité dans la conscience humaine. Herder oppose également à la reconnaissance abstraite que donne le raisonnement l'idée concrète qui est le fruit de l'expérience; il veut que l'on réunisse ce que Kant a séparé; l'élément empirique et l'élément rationnel dans la connaissance. Kant, selon lui, a trop abusé de l'abstraction et de la logique. Mais c'est surtout Jacobi qui a développé ce principe et a su en tirer tout un système; aussi doit-il être regardé comme le chef de son école : il signale aussi l'abus de la logique et du raisonnement qui, selon lui, ne peut que diviser, distinguer et combiner les

(1052) *Voy.* sur Kant et son système ma *Défense du Christianisme historique.*

(1053) *Voy.* sur Herder et sur Jacobi la *Défense du Christianisme historique.*

connaissances et non les engendrer, opérations artificielles qui s'exercent sur matériaux antérieurement donnés. Jacobi accorde à Kant que la raison logique est incapable de connaître les vérités d'un ordre supérieur, qu'elle reste dans la sphère du fini et ne peut atteindre jusqu'à l'absolu. Le principe de toute connaissance et de toute activité est la foi, cette révélation qui s'accomplit dans l'âme humaine, sous la forme du sentiment, et qui est la base de toute certitude et de toute science.

« Ce principe est éminemment vrai, mais Jacobi l'exagère. Il est bien d'avoir reconnu le rôle nécessaire de la spontanéité et de la connaissance intuitives comme antérieures à la réflexion et au raisonnement ; mais Jacobi va plus loin, il déprécie la raison et ses procédés les plus légitimes, il méprise la science et ses formules, il tombe dans le sentimentalisme, et tous ces défauts lui ont été reprochés : le vague, l'obscurité, la facilité à se contenter d'hypothèses, l'absence de méthode et la prédominance des formes empruntées à l'imagination. Le sentiment est un phénomène mixte qui appartient à la fois au développement spontané de l'intelligence et à la sensibilité. Jacobi ne se contente pas de sacrifier la réflexion à la spontanéité, il accorde aussi trop à la sensation. De là une confusion perpétuelle qui se fait sentir surtout dans la morale. La loi du devoir, si admirablement décrite par Kant, fait place au sentiment, à un instinct vague, au désir du bonheur, à une espèce d'eudémonisme qui flotte entre le sensualisme et le mysticisme. On chercherait là vainement une règle fixe ou un principe invariable pour la conduite humaine.

« La doctrine de Jacobi fut une protestation éloquente contre le rationalisme sceptique de Kant, mais elle lui était inférieure comme œuvre philosophique. C'était déserter le véritable terrain de la science. Il fallait attaquer ce système avec ses propres armes et le remplacer par un autre qui, sans offrir ses défauts, conservât ses avantages. Aussi la philosophie de Kant, après avoir rencontré d'abord de nombreux obstacles, se répandit rapidement parmi les savants et dans les universités. Elle pénétra dans toutes les branches de la science et même de la littérature. On vit paraître une foule d'ouvrages animés de son esprit et de sa méthode. On s'occupa avec ardeur de combler ses lacunes, de la perfectionner dans ses détails, de lui donner une forme plus régulière, de l'exposer dans un langage plus clair et plus accessible à toutes les intelligences. Il suffit de citer ici les noms des hommes qui se signalèrent le plus dans cette entreprise, Schulz, Reinhold, Beck, Abicht, Bouterweck, Krug ; mais il était réservé à un *penseur du premier ordre* (1054) de donner la dernière main au système de Kant, de l'élever à sa plus haute puissance, et en même temps d'en dévoiler le vice fondamental. Métaphysicien profond, logicien inflexible, Fichte était un de ces hommes qui font avancer la science en dégageant un système de toutes les réserves et les contradictions que le sens commun y mêle à l'origine, et qui, épargnant ainsi de longues discussions, préparent l'avénement d'une idée nouvelle. Fichte s'attache d'abord à donner à la science un principe unique et absolu. Ce principe est le *moi*, à la fois sujet et objet, qui, en se développant, TIRE DE LUI-MÊME L'OBJET DE LA CONNAISSANCE, LA NATURE ET DIEU ; le moi seul existe et son existence n'a pas besoin d'être démontrée ; il est parce qu'il est ; tout ce qui est est par le moi et pour le moi ; c'est là l'idée que Fichte a développée avec une grande force de dialectique, et en déployant toutes les ressources d'un esprit fécond et subtil. Au fond c'est le système de Kant dans sa pureté et dégagé de toute contradiction. Du moment, en effet, où les idées nécessaires par lesquelles nous concevons Dieu ne sont que des formes de notre raison, Dieu est une création de notre esprit, et il en est de même du monde extérieur ; c'est encore le sujet qui se pose hors de lui et se donne en spectacle à lui-même : reste donc un être solitaire, à la fois sujet et objet, qui, en se développant, crée l'univers, la nature et l'homme. Le système de Fichte est une œuvre artificielle de raisonnement et de dialectique, D'OU LE SENTIMENT DE LA RÉALITÉ EST BANNI ET QUI CONTREDIT LE BON SENS ET L'EXPÉRIENCE. ON ARRIVE AINSI AUX CONSÉQUENCES LES PLUS ÉTRANGES ET LES PLUS PARADOXALES. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Les discours de Fichte à la nation allemande sont un monument qui atteste que les plus nobles passions, et en particulier le plus ardent patriotisme, peuvent se rencontrer avec l'esprit métaphysique le plus abstrait. Cependant l'idéalisme subjectif de Fichte faisait trop ouvertement violence à la nature humaine et aux croyances du sens commun, pour être longtemps pris au sérieux ; il ne pouvait être qu'une réduction à l'absurde de Kant. Son auteur lui-même, dans les dernières années de sa vie, reconnut ce que sa doctrine avait de contraire à la raison et au bon sens, et il essaya de la modifier (1055). Il eut recours aussi à la distinction de la foi et de la science, mais sans montrer le lien qui les unit. En outre, après avoir fait sortir du moi la nature et Dieu, il fit rentrer le moi humain dans le moi divin infini et absolu. Cette conception devait être la base d'un nouveau système, celui de Schelling. Fichte ne pouvait fonder une école ; mais sa philosophie n'en exerça pas moins une grande influence, qui se fit sentir non-seulement dans la science, mais dans la littérature. L'école *humoristique* de

(1054) On trouvera des détails étendus sur la biographie et les opinions de Fichte dans la *Défense du Christianisme historique*.

(1055) *Voy.* sur les variations de Fichte la *Défense du Christianisme historique*.

Jean Paul, celle qui développa le principe de l'*ironie* dans l'art, Solger, Frédéric de Schlegel (1056), se rattachent à l'idéalisme subjectif; tandis que d'un autre côté l'effort que fait le moi pour sortir de lui-même, l'aspiration de l'âme vers l'infini et l'absolu engendrent le mysticisme de Novalis.

« Après Fichte commence une nouvelle phase pour la philosophie allemande. L'idéalisme transcendantal de Kant et de Fichte abandonne la forme subjective pour prendre avec Schelling (1057) le caractère objectif et absolu. Schelling fut d'abord disciple de Fichte; peu à peu il s'éloigna de sa doctrine et s'éleva par degrés à la conception d'un nouveau système, qui prit le nom de système de l'*identité*. Kant, niant l'objectivité des idées de la raison, ramène tout au sujet, à ses formes et à ses lois. Fichte fait du moi le principe de toute existence, il tire l'objet du sujet. Schelling s'élève au-dessus de ces deux termes, et les identifie dans un principe supérieur au sein duquel le sujet et l'objet s'unissent et se confondent. A ce point de vue, la différence entre le *moi* et le *non-moi*, le fini et l'infini, s'efface, toute opposition disparaît; la nature et l'homme, sortant du même principe, manifestent leur confraternité, leur unité et leur identité; de même au-dessus de la réflexion qui n'atteint que le fini, se place un autre mode de connaissances, la contemplation intellectuelle, l'*intuition* qui saisit immédiatement l'absolu. L'absolu n'est ni fini ni infini, ni sujet, ni objet, c'est l'être dans lequel toute différence et toute opposition s'évanouissent; l'*un*, qui, se développant, devient l'univers, la nature et l'homme.

« Il suit de là que la nature n'est pas morte, mais vivante. Dieu est en elle, elle est divine; ses lois et celles du monde moral sont identiques. Nous ne pouvons donner ici même une légère esquisse de ce système; il est impossible de méconnaître ce qu'il renferme *d'élevé et d'original, la fécondité et la richesse de ses résultats* (1058). Schelling avait su s'approprier les idées de plusieurs philosophes, de Platon, de Bruno, de Spinosa, et y rattacher les découvertes plus récentes de Kant, de Jacobi et de Fichte. A l'aide d'un principe supérieur, il en avait composé un système séduisant, surtout par la facilité avec laquelle il expliquait les problèmes les plus élevés jusqu'alors insolubles. Ce panthéisme allait si bien d'ailleurs au génie allemand, qu'il ne pouvait manquer d'être accueilli avec enthousiasme. Schelling fut le chef d'une grande école, et l'on peut compter parmi ses principaux disciples Oken, Stefens, Goerres, Baader (1059), Hegel lui-même, qui devait bientôt fonder une école indépendante.

Quoique la philosophie de Schelling embrassât l'objet entier de la connaissance, il l'appliqua principalement au monde physique; elle prit le nom de *philosophie de la nature;* son influence ne s'exerça pas seulement sur les sciences naturelles, elle s'étendit à la théologie, à la mythologie, à l'esthétique et à toutes les branches du savoir humain. Mais, malgré ses mérites et le génie de son auteur, elle présentait des lacunes et de graves défauts qui, tôt ou tard, devaient frapper les regards et provoquer une réaction. Schelling n'a jamais exposé son système d'une manière complète et régulière, il s'est borné à des esquisses, à des vues générales et à des travaux partiels; il ne sait pas pénétrer dans les détails de la science, en coordonner toutes les parties, formuler sur chaque question une solution nette et positive. La faculté qui domine chez lui est l'intuition; elle n'a pas au même degré l'esprit logique qui analyse, discute, démontre, qui développe une idée et la suit dans ses applications; son exposition est dogmatique, et sa méthode hypothétique. Il s'abandonne trop à son imagination, son langage est souvent figuré ou poétique; en outre, il a plusieurs fois modifié ses opinions, et il n'a pas toujours su établir le lien entre les doctrines qu'il voulait réunir et fondre dans la sienne. Ces défauts devaient être exagérés par ses disciples. Ceux-ci se mirent à parler un langage inspiré et mystique, à dogmatiser et à prophétiser au lieu de raisonner et de discuter. Le mysticisme et la poésie envahirent la science; la philosophie entonna des hymnes et rendit des oracles. Ce fut alors que parut Hegel (1060). Esprit sévère et méthodique, logicien et dialecticien avant tout, Hegel vit le danger que courait la philosophie, et il entreprit de la ramener aux procédés et à la forme qui constituent son essence. Son premier soin fut de bannir de son domaine tout élément étranger, d'écarter la poésie de son langage, d'organiser la science dans son ensemble et toutes ses parties, de créer des formules exactes et précises. Dans ce but, il donna pour base à la philosophie la logique. C'est là ce qui constitue principalement l'originalité de son système; mais il faut bien saisir son point de vue. La logique d'Aristote est une analyse des formes de la pensée et du raisonnement telles qu'elles sont exprimées dans le langage. La logique de Kant reprend et continue l'œuvre d'Aristote: c'est une analyse des formes de l'entendement et de la raison, considérées dans l'esprit humain lui-même; mais ces formes et ces lois sont celles de la raison humaine, elles n'ont qu'une valeur subjective. Pour Hegel, au contraire, ces idées et ces for-

(1056) *Voy.* sur Frédéric de Schlegel la *Défense du Christianisme historique.*

(1057) *Voy.* sur Schelling la *Défense du Christianisme historique.*

(1058) Ne dirait-on pas que le panthéisme est une nouveauté merveilleuse!

(1059) *Voy.* la *Défense du Christianisme historique.*

(1060) *Voy.* sur la biographie et les doctrines de Hegel la *Défense du Christianisme historique.*

mes, au lieu d'être de pures conceptions de notre esprit, sont les lois et les formes de la raison universelle. Elles ont une valeur absolue, c'est la pensée divine qui se développe conformément à ces lois nécessaires. Les lois de l'univers sont leur manifestation et leur réalisation; le monde est la logique visible. Hegel refait donc le travail d'Aristote et de Kant, mais dans un autre but, celui d'expliquer, à l'aide de ces formules, Dieu, la nature et l'homme; d'un autre côté, la logique de Hegel n'est pas, comme celle d'Aristote et de Kant, une simple juxtaposition et une succession d'idées et de formes, elle représente le développement de la pensée universelle dans son évolution et son mouvement progressif, comme constituant un tout organique et vivant; il part de l'idée la plus simple et la suit à travers ses oppositions, dans tous ses développements, jusqu'à ce qu'elle atteigne à sa forme dernière. Ainsi, ces formules abstraites contiennent le secret de l'univers, c'est la science *a priori* et en abrégé; toutes les parties du système de Hegel ont pour base, pour lien, la logique. D'ailleurs, indépendamment du système, les ouvrages de Hegel abondent en vues, sur tous les points qui intéressent la science, la religion, le droit, les beaux-arts, la philosophie de l'histoire, et l'histoire de la philosophie. La philosophie de Hegel, nous n'hésitons pas à le dire, est loin de pouvoir remplir les hautes destinées qu'elle s'est promises, et de mettre fin aux débats qui ont divisé jusqu'ici les écoles philosophiques; elle est loin de répondre aux besoins de l'âme humaine et même de satisfaire complétement la raison. On lui a justement reproché d'avoir son principe dans une abstraction logique, de mépriser l'expérience et la méthode expérimentale, de vouloir tout expliquer *a priori*, de faire violence aux faits et à l'histoire, d'avoir une confiance exagérée dans ses formules souvent vides et dans ses principes hypothétiques, et d'affecter un ton dogmatique, de s'envelopper dans l'obscurité de son langage. On a surtout attaqué ce système par ses conséquences religieuses et morales. Un Dieu, qui d'abord n'a pas conscience de lui-même, qui crée l'univers et l'ordre admirable qui y règne sans le savoir, qui successivement devient minéral, plante, animal et homme, qui n'acquiert la liberté que dans l'humanité et les individus qui la composent, qui souffre de toutes les souffrances, meurt et ressuscite de toutes les morts, de celle de l'insecte écrasé sous l'herbe, comme de celle de Socrate et du Christ, N'EST PAS LE DIEU QU'ADORE LE GENRE HUMAIN. L'immortalité de l'âme, quand la mort anéantit la personne et fait rentrer l'individu dans le sein de l'esprit universel, est une apothéose qui équivaut pour l'homme au néant; le fatalisme est également renfermé dans ce système, qui confond la liberté avec la raison, et qui d'ailleurs explique tout dans le monde par des lois nécessaires, qui n'établit pas de différence entre le fait et le droit, entre ce qui est réel et ce qui est rationnel. Avec de pareils principes, il est inutile de vouloir expliquer les dogmes du christianisme, et de chercher l'alliance de la religion et de la philosophie. Aussi, après la mort de Hegel, la division a éclaté au sein de son école, et plusieurs de ses disciples, tirant les conséquences que le maître s'était attaché à dissimuler, se sont mis à attaquer ouvertement le christianisme. . . . .

. . . . . .

« Dans cette revue rapide, bien des noms ont dû être omis. Nous ne pouvons cependant refuser une place à quelques esprits distingués, qui ont su se faire un système propre, sans parvenir à fonder une école. Parmi eux nous rencontrons en première ligne Herbart et Krause. Le premier, d'abord disciple de Kant, puis de Fichte, chercha ensuite à se frayer une route indépendante. Il entreprit d'appliquer les mathématiques à la philosophie, et de soumettre au calcul les phénomènes de l'ordre moral. Il part de cette hypothèse, que les idées sont des forces, et réduit la vie intellectuelle à un dynamisme. Pensée fausse et arriérée, méthode stérile, dernier abus de l'abstraction dans un successeur de Kant et de Fichte. Cependant Herbart a développé son principe avec beaucoup d'esprit et un remarquable talent de combinaison. Ses ouvrages contiennent des observations fines et des vues ingénieuses. Pour ce qui est de Krause, quoiqu'il n'ait pas manqué d'originalité sur un grand nombre de points, son système se rapproche beaucoup de celui de Schelling. Il partage l'univers en deux sphères, qui se pénètrent mutuellement : celle de la nature et celle de la raison, au-dessus desquelles se place l'Etre suprême, l'Eternel. On reconnaît là une variante du système de l'identité. Krause d'ailleurs, pas plus que Schelling, n'a donné une exposition régulière et complète de sa philosophie.

« Que conclurons-nous de cet exposé général ? D'abord nous reconnaîtrons l'importance du mouvement philosophique qui s'est accompli en Allemagne depuis soixante ans. On ne peut nier que tous les grands problèmes qui intéressent l'humanité n'aient été agités par des hommes d'une haute et rare intelligence; que des solutions nouvelles et importantes n'aient été proposées, des vues fécondes émises, des travaux remarquables exécutés sur une foule de sujets et dans toutes sortes de directions; que ces idées n'aient exercé une grande influence sur toutes les productions de la pensée contemporaine. Mais ces systèmes sont loin de satisfaire les exigences de l'esprit humain et les besoins de notre époque. Une admiration aveugle serait aussi déplacée qu'un injuste dédain; il nous siérait mal, à nous en particulier, de nous laisser aller à l'engouement et à une imitation servile, quand l'insuffisance de ces doctrines est reconnue par les Allemands eux-mêmes.

IL FAUT DONC QUE LA PHILOSOPHIE SE REMETTE EN MARCHE (1061). » (A. FRANCK, *Philosophie allemande, dans le Dictionnaire des Sciences philosophiques.*)

CHAPITRE III.

Conséquences de la théorie de Kant.

« Kant, en faisant de la raison même le sujet de ses observations, la trouve produisant nécessairement la philosophie et les mathématiques ; après avoir posé l'existence de ces deux sciences rationnelles, il observe que nos connaissances sont de deux sortes, les premières rationnelles, synthétiques, *a priori*, générales et nécessaires : les secondes analytiques, *a posteriori*, et contingentes. Les premières constituent les formes de notre entendement ; elles impriment leurs lois aux objets extérieurs, elles font de l'homme le *criterium* de la nature ; mais ce magnifique attribut se compense par l'irréparable impuissance à démontrer la réalité même des objets QUI NE PEUVENT ÊTRE POUR NOUS QUE DES MODES DE NOUS-MÊMES. Le temps et l'espace n'existent qu'en nous, et ne sont que les formes de notre sensibilité. Dieu, la substantialité et l'immortalité de l'âme, sa liberté rationnelle échappent à l'affirmation dogmatique et aux théorèmes de la raison. » (LERMINIER, *Philosophie du droit*, Kant.)

CHAPITRE IV.

Scepticisme et contradictions de Kant.

« Kant se propose tour à tour les trois grands objets de la pensée, l'homme, la nature, Dieu. Etrange et désolant spectacle ! ce noble génie engage une lutte acharnée contre les croyances les plus saintes et les plus solides qu'il ait été donné à l'homme d'atteindre. La simplicité de l'âme, sa personnalité, son immatérialité, gage de ses destinées immortelles, toutes ces vérités, trésor commun des pauvres d'esprit et des hautes intelligences, Kant les immole sans pitié. Il faut voir cet esprit si sain et si droit emprunter aux sophistes leurs armes les plus dangereuses, pour prouver tour à tour que le monde est fini dans l'espace et dans le temps, et qu'il est infini, qu'il a et qu'il n'a pas des parties indivisibles, qu'il suppose et qu'il exclut toute cause libre, qu'il nécessite, et qu'il repousse un être nécessaire. O Pascal ! que n'avez-vous entendu la voix du dialecticien de Kœnisberg ! quelle n'eût pas été votre joie en contemplant cette *superbe raison invinciblement froissée par ses propres armes, et l'homme en révolte sanglante contre l'homme !* Mais cette joie farouche est loin de l'âme de Kant. Après avoir tout détruit, il aspire à tout relever. La conscience morale, la notion du devoir, tel est le point fixe et inébranlable qui sert de base au nouveau Descartes.

« Ici la *Critique de la raison pure* fait place à la *Critique de la raison pratique*. Kant s'attache à l'idée du devoir et en présente une analyse d'une sévérité et d'une rigueur que ni l'antiquité ni le XVII^e^ siècle n'avaient connues, et qui depuis n'ont pas été surpassées. L'essence du devoir, c'est d'obliger, et cette obligation est évidente par soi, immédiate, absolue. Absolue, elle est universelle. De là cette belle formule de Kant : Agis de telle sorte que le motif de ton action puisse être élevé au rang d'un principe universel de législation morale. Nous voici transportés dans un monde nouveau, non-seulement au-dessus de la région sensible, mais au-dessus même des idées de la raison pure, incapables de rien nous apprendre sur la réalité des choses. La raison pure nous présentait la liberté, l'âme immortelle et Dieu comme de simples possibilités ; l'idée du devoir les transforme en autant de dogmes désormais à l'abri de toute atteinte. Le devoir, en effet, suppose l'antinomie de la volonté. Tu dois, dit la raison ; donc tu es libre. L'accord parfait de la raison et de la volonté, c'est la sainteté, le bonheur, d'un seul mot le souverain bien. Mais ni le bonheur ni la sainteté ne se peuvent réaliser en ce monde : il faut à l'être moral une destinée supérieure, il faut à cette destinée un arbitre suprême, parfait dans son entendement et parfait dans sa volonté, architecte du monde moral, type de la sainteté, source du bien et du bonheur, en un mot Dieu.

« Telle est, dans son ensemble, l'entreprise philosophique de Kant. Son premier défaut, le plus frappant de tous, celui qu'on a tant de fois et si justement signalé, c'est le défaut d'unité. La *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique* ne forment pas une philosophie homogène, mais en quelque sorte DEUX PHILOSOPHIES DISTINCTES ET CONTRAIRES, QU'AUCUN ARTIFICE DE LOGIQUE OU D'ANALYSE NE SAURAIT CONCILIER. Ce n'est pas tout : Kant a composé une troisième critique, la *Critique du jugement*, qui, en s'ajoutant aux deux autres par d'ingénieuses combinaisons, enrichit sans doute, mais aussi complique sa philosophie. Dans cet ouvrage, qu'une exacte et habile traduction (1062) vient de donner à notre littérature philosophique, Kant développe sur l'idée du beau des vues originales et profondes qui sont devenues le fondement de toute l'esthétique allemande, et rattache à cette idée essentielle de l'esprit humain une autre notion fondamentale, celle de finalité ou de causes finales, qui tient une si grande place dans la science de la nature. A la rigueur, l'esthétique de Kant, qui n'attribue à l'idée du beau aucune valeur objective, est en parfaite harmonie avec l'esprit général du système ; mais dans la théorie de la finalité, on voit poindre des

(1061) La philosophie prétend-elle mettre en action le mythe du Juif errant ?

(1062) Voy. *Critique du jugement*, suivie des *Observations sur le beau et le sublime*, par Emmanuel KANT, traduit de l'allemand par M. Barni ; — chez Ladrange, 2 vol. in-8°. (Note de M. SAISSET.)

idées qui, bien faibles encore, dépassent déjà infiniment l'horizon de la philosophie critique : c'est, par exemple, l'idée de la nature conçue comme un vaste organisme où chaque série de phénomènes est une sorte de membre vivant qui concourt à l'harmonie et à la destination de l'ensemble; c'est encore l'idée de l'union intime du mécanisme et du dynamisme au sein de l'univers.....

« Il n'en reste pas moins vrai que le premier comme le dernier mot de la doctrine de Kant, c'est la *Critique de la raison pure*. Or, en voici le fond en deux mots : Des deux termes dont se compose toute connaissance, savoir l'esprit humain, le *sujet*, d'une part, et de l'autre, les choses, l'*objet*, Kant supprime le second et prétend réduire la science au premier. Ici s'élève au sein même de l'idéalisme critique une double difficulté. Kant, en effet, y conserve et y détruit tout à la fois l'élément objectif de la connaissance. Il le détruit, car il nie la possibilité de l'atteindre, de le déterminer en aucune façon; il le conserve, car il n'ose pas nier son existence; au contraire, il l'affirme expressément, que dis-je? il la démontre (1063). Par cette négation hardie, unie à cette illégitime affirmation, KANT EST ÉGALEMENT INFIDÈLE AUX DONNÉES DU SENS COMMUN ET AUX CONDITIONS DE LA SCIENCE. » (Emile SAISSET, *De la philosophie allemande*, dans la *Revue des Deux Mondes*, nouvelle série, t. XIII.)

CHAPITRE V.

Extravagances du système de Fichte.

« En attaquant la doctrine de Kant Fichte ouvrait à la philosophie une nouvelle issue. De là l'intérêt supérieur de son entreprise.

« Ce qui frappa surtout Fichte dans le système de Kant, ce fut le défaut de rigueur et d'homogénéité. Kant, en effet, tout en refusant à l'esprit humain le droit de connaître autre chose que soi, ne conservait même pas cet avantage d'être conséquent dans l'erreur et de former un système établi sur un principe simple et bien lié dans toutes ses parties. Il reconnaissait en effet qu'il existe, par delà les phénomènes et par delà les lois que leur impose la pensée, des êtres inaccessibles, il est vrai, mais réels. Le premier pas de la *Critique de la raison pure*, c'est de constater que rien ne se produit dans la pensée que par l'expérience, par les phénomènes des sens. Or, ces phénomènes que l'esprit rencontre et qu'il ne produit pas supposent un principe étranger. Etrange concession! quoi! la science a pour infranchissable enceinte l'esprit humain, le sujet, et cependant il existe autre chose, et la première condition de la science est de supposer un objet qu'elle ne connaît pas, qu'elle ne peut atteindre, et qui est l'origine de tout! La science débute donc par une hypothèse, et par une hypothèse contradictoire à sa nature. La science a son principe hors d'elle, ou plutôt elle n'a pas de principe, elle n'est pas.

« Cette rigueur et cette homogénéité parfaites, qui faisaient défaut dans le système du maître, c'est ce que cherche avant tout le disciple. De là sa fameuse *Théorie de la science*. Ici, le principe de Kant est poussé à sa dernière conséquence. Plus d'élément objectif supposé arbitrairement; tout est sévèrement déduit d'un seul terme de la connaissance, du sujet. Le problème pour Fichte est celui-ci : tirer du *moi* la philosophie tout entière, et l'audacieux analyste prétend donner à cette déduction toute la rigueur des mathématiques. Celles-ci supposent en effet la loi de l'identité, qui s'exprime ainsi : A=A. Fichte n'en demande pas davantage; il ne réclame qu'une donnée primitive : *Moi=Moi*.

« C'est sur cette pointe aiguë qu'il prétend faire reposer l'édifice entier de l'esprit humain. La nature et Dieu ne sont que des développements du moi. LE MOI SEUL EST PRINCIPE, EXPLIQUANT TOUT, POSANT TOUT, CRÉANT TOUT, ÉTANT TOUT, S'EXPLIQUANT, SE POSANT, SE CRÉANT LUI-MÊME. Il faut également admirer ici l'excès d'extravagance de l'esprit humain et l'étonnante fécondité de ses ressources. Le voilà réduit par Kant à lui-même, voilà la philosophie enfermée dans le *moi*, enchaînée à une sorte de point mathématique. Laissez faire l'esprit humain : ce seul point conservé lui livrera tout le reste. Du moi il tirera la nature et Dieu lui-même, car il faut un théâtre à son activité, un idéal à sa raison et à son cœur. De l'excès du scepticisme il ira au dogmatisme le plus absolu. Tout à l'heure il doutait de tout, maintenant il se vante non-seulement de connaître la nature, mais de la créer; que dis-je? IL SE VANTE DE CRÉER DIEU! On sait que ce sont les propres expressions de Fichte, à la fois absurdes et conséquentes, également merveilleuses de rigueur logique et de folie.

« Oui, Fichte tire du *moi* la nature et Dieu. Le *moi*, en effet, suppose le *non-moi* : il se limite lui-même, il n'est lui-même qu'en posant un autre que soi; il ne se pose qu'en s'opposant son contraire, et lui-même est le lien de cette opposition, la synthèse de cette antinomie; si, en effet, le *moi* n'est pour lui-même qu'en se limitant, cette faculté qu'il a de se limiter suppose qu'en soi il est illimité, infini. Il y a donc au-dessus du *moi* relatif, du *moi* divisible, du *moi* opposé

(1063) Cette contradiction devient très-sensible dans les remaniements nombreux que Kant a fait subir à la *Critique de la raison pure*. M. Tissot, à qui nous devons la traduction de cet *immortel* ouvrage, vient de rendre un nouveau service aux amis de la philosophie allemande, en reproduisant ces remaniements successifs à l'aide d'une combinaison heureuse dont M. Rosenkranz, l'éditeur allemand de Kant, lui avait donné l'exemple. — Voy. *Critique de la raison pure*, 2e édit., 1845, chez Ladrange. (Note de M. SAISSET.)

au *non-moi*, un *moi* absolu qui enveloppe la nature de l'homme : ce *moi* absolu, c'est Dieu. Voilà donc la pensée en possession de ses trois objets essentiels ; voilà l'homme, la nature et Dieu dans leurs relations nécessaires, membres d'une même pensée à trois termes, séparés à la fois et réconciliés. Voilà *une philosophie digne de ce nom*, (1064), *une science*, *une science rigoureuse*, *démontrée*, *homogène*, partant d'un principe unique pour en suivre et en épuiser toutes les conséquences.

« Tel est le système de Fichte : qu'on trouve ce système absurde, bizarre, obscur, il n'en est pas moins vrai qu'il est une période essentielle de l'histoire de la philosophie allemande, un anneau nécessaire de la chaîne. On peut sans doute expliquer aussi l'influence qu'il a exercée par la beauté de quelques-unes de ses applications..... Mais, à nos yeux, l'importance du système de Fichte n'est pas là. Sa grandeur et son originalité, nous la trouvons dans cette extraordinaire métaphysique si justement et si hardiment appelée par lui-même l'*idéalisme subjectif* absolu. Elle a ce caractère singulier qu'en poussant à ses plus extrêmes conséquences le scepticisme de Kant, elle prépare le dogmatisme de Schelling et de Hegel. Et il faut bien le remarquer, non-seulement elle le prépare, mais elle le commence et le contient. Fichte, en effet, aspire ouvertement à la science absolue. Il explique l'homme, la nature et Dieu. Il mène la philosophie allemande, si on peut ainsi dire du subjectif à l'objectif par le subjectif même, du sceptisme au dogmatisme, d'une doctrine tellement timide, qu'elle ose à peine affirmer un être effectif, à cette philosophie ambitieuse qui embrasse dans ses cadres immenses l'histoire de l'humanité et celle de la nature, et prétend, sans mesure et sans réserve, à l'explication universelle des choses. » (Saisset, *De la philosophie allemande*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. XIII, nouvelle série.)

CHAPITRE VI.

Contradictions du sentimentalisme de Jacobi.

« Réduire l'esprit humain à lui-même, la science à un seul de ses termes essentiels, le sujet, c'est dire que la nature et Dieu sont pour l'homme une illusion, que l'homme est à soi-même un objet inconnu, inaccessible, presque fantastique, c'est donner le plus audacieux démenti au cri du sens intime, aux instincts les plus puissants et les plus légitimes de notre nature.

« La nature, l'instinct, le sentiment, voilà les armes de Jacobi contre la philosophie de Kant. Jacobi est, à beaucoup d'égards, le Jean-Jacques Rousseau de l'Allemagne. Comme l'éloquent vicaire savoyard, l'auteur de *Woldemar* et d'*Alwill* avait protesté avant Kant contre la bassesse et la sécheresse de la morale de l'intérêt. Quand la philosophie critique apparut, elle trouva Jacobi tout préparé contre elle. Elle le blessait en effet dans les plus sensibles endroits de son enthousiaste et délicate nature. La morale même de Kant, si pure et si élevée, ne trouvait pas grâce à ses yeux. Outre qu'elle s'accordait mal avec le reste du système, il lui reprochait d'être en elle-même trop amie des maximes et des règles, de faire à la raison une trop grande place qu'elle ravissait au sentiment. Il ne faut pas emprisonner dans des catégories le naïf et libre élan du cœur, et glacer sous des formules abstraites la grâce ou l'héroïsme du dévouement ; si exactes que paraissent nos règles et nos maximes, quelque chose en nous de puissant et d'irrésistible leur échappe toujours : « Je mentirais, s'écrie Jacobi dans *Wolde-* « *mar*, je mentirais, comme Desdemone « mourante,... je serais parjure comme Epa- « minondas et Jean de Witt...» Ces paroles marquent bien le rôle de Jacobi dans le mouvement de la philosophie allemande : il s'est épuisé en protestation. Il a protesté tour à tour contre Kant, contre Fichte, contre Schelling, opposant au scepticisme de la philosophie critique et à ses artificielles analyses, comme aux témérités de l'idéalisme et du panthéisme, la croyance spontanée, la foi naïve et irrésistible de la conscience.

« Par malheur, à force de combattre les égarements des systèmes, Jacobi finit par prendre en haine la raison, mère des faux systèmes, mais aussi mère de la vérité. Nous le rapprochions tout à l'heure de Jean-Jacques ; il y avait aussi en lui du Pascal. La sagesse de la raison était pour lui une fausse sagesse, insupportable au cœur de l'homme, contraire à ses plus chères espérances. « Je ne veux pas, disait-il sans « cesse, être sage à mes dépens. » Dans sa conversation célèbre avec Lessing sur Spinosa, il soutient que le spinosisme est le dernier mot de la raison, pour accabler ainsi du même coup la raison et le spinosisme. Emporté par les ardeurs de la polémique, il alla même jusqu'à prétendre que l'intérêt de la science, c'est qu'il n'y ait point de Dieu, car la science veut expliquer, et Dieu est l'inexplicable. On se souvient du mot de l'auteur des *Pensées* : « Athéisme, marque de force d'esprit. »

« Mais ce que Jacobi invoque contre la raison impuissante, ce n'est point la religion de Pascal, c'est le sentiment dans ce qu'il a de plus élevé à la fois et de plus vague ; c'est, comme dit l'Allemagne, le *savoir immédiat*, plus sûr que le raisonnement et l'analyse. Jacobi revient ici à la raison sous une autre forme, et cette philosophie négative et sans rigueur, n'a d'intérêt qu'à titre de protestation légitime. » (Emile Saisset, *De la philosophie allemande*, — dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XIII.)

(1064) C'est se faire de la science philosophique une triste idée.

CHAPITRE VII.

La philosophie de Fichte aboutit à l'égoïsme et au despotisme.

« Jean-Gottlieb Fichte ne se contentera pas de cet idéalisme critique ; il voudra, après l'avoir traversé, revenir à créer Dieu, l'homme et le monde au creuset de ses abstractions ardentes.

« Mettons la main incontinent sur la face morale du nouveau système, le reste en deviendra plus clair. Kant avait dit : *L'homme est obligé par une loi morale ; donc il est libre.* Fichte brise cette logique ; il ne veut pas de ce procédé artificiel ; mais, s'enfermant en lui-même, se plongeant dans une contemplation infinie de son individualité, il sort de ce monologue tragique pour se poser lui-même et dire : *Je suis libre.* Ce n'est plus une conséquence, c'est un principe ; plus un raisonnement, c'est un cri ; elle est reconnue et saluée comme reine de la liberté humaine ! elle est incréée ; qu'elle s'enracine et porte des fruits toujours plus féconds : Homme, sois libre, reste libre, deviens de plus en plus en plus libre ; voilà la morale.

« Moi, moi, dis-je, je me pose et je me constitue ; je me développe, mais je me heurte contre quoi ? quel sera le premier caractère que j'assignerai à l'obstacle ? Evidemment ce sera de n'être pas moi. Il est hors de moi, et non moi. Il me limite quand je veux me développer ; il me repousse quand je veux m'étendre. Dans ce choc même je le signale et je le crée ; car, s'il n'y avait pas de moi, où serait le non-moi ? Il ressort donc de moi ; même en lui résistant, il est sa créature. Donc le monde, c'est moi.

« Qu'est-ce que Dieu ? mais apparemment Dieu n'existe pour moi que parce que j'y pense. Je le construis moi-même comme l'idée la plus haute de l'ordre moral du monde. Hors de moi il n'est pas ; il est en moi ; Dieu est la création sublime de l'homme, et l'homme doit travailler à ressembler à ce Dieu qu'il fait lui-même, qui est le résultat de sa conscience et de sa moralité ; donc Dieu, c'est moi.

« Je règne donc sur tout ce qui est ; j'en suis le principe, la source, le centre ; je suis l'être lui-même, je suis cause indépendante, créatrice et libre. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Mais, au moment où Fichte fait entrer l'homme dans la société, examinons un peu dans quel état cet homme est sorti des mains du philosophe. Un principe unique l'anime et le constitue, sa liberté propre. Il n'a qu'un précepte et un devoir, de la maintenir, de la défendre, de l'agrandir. L'HOMME DE FICHTE EST UN IMMENSE ÉGOÏSTE qui rapporte tout à lui, qui n'a d'autre loi et d'autres jouissances que lui-même ; et ici ce n'est pas une conséquence nécessaire que je déduis moi-même ; le logicien l'a expressément tirée. « Si la morale, dit-il, veut que nous « aimions le devoir pour lui-même, la poli- « tique veut que l'individu n'ait pas d'autre « but que lui, la sûreté de sa personne et de « sa propriété. L'Etat peut sans scrupule « adopter cette maxime : *Aime-toi par-dessus « toutes choses, et tes concitoyens pour toi- « même.* »

« Mais Fichte, tu n'as pas assez de ce principe de liberté si indestructible et si pur, pour pouvoir légitimement rendre l'homme social. Où donc est le reste de la nature humaine ? où les besoins de l'intelligence ? où les affections de l'âme ? Le philosophe met une épée aux mains de l'homme qu'il veut faire social, et il le condamne vis-à-vis de ses semblables à une perpétuelle défense, à des agressions fréquentes. Si Fichte, à force de vouloir rendre l'homme indépendant et libre, mutile sa nature, voilà que dans la même préoccupation, IL ARRIVERA AU DESPOTISME PAR LA LIBERTÉ. Effectivement TOUTES LES VOLONTÉS INDIVIDUELLES SERONT POUSSÉES DANS LE GOUFFRE DE LA SERVITUDE GÉNÉRALE, sans restrictions, sans garanties. Si Hobbes aboutit au despotisme par la haine de l'homme et de la liberté, si Spinosa par la contemplation de Dieu et l'oubli de nous-mêmes, Fichte efface l'individualité à force d'avoir voulu l'insurger et l'exalter.

« Nous possédons maintenant les raisons premières et les grands résultats de sa philosophie. Si nous allons aux idées et aux théories du détail qu'il a semées dans sa politique, nous y verrons le travail d'un esprit vigoureux, plein de ressources et d'audace, fertile en vues ingénieuses, mais se débattant souvent dans le vague, abstrait quand il faudrait être positif, chimérique et SUBSTITUANT A L'EXPÉRIENCE DE L'HISTOIRE LES CAPRICES DU PARADOXE. Ce devait être au surplus la destinée d'un idéalisme aussi solitaire et aussi subtil, de rester sans yeux et sans oreilles devant le spectacle du monde et de l'histoire, de ne rien entendre au delà des abstractions de la conscience, et de remplacer l'intelligence des choses par une vertu stoïque et un peu bornée.

« Dans l'Etat tel que Fichte l'a conçu, le pouvoir exécutif est omnipotent ; il est investi de toute l'activité sociale ; cependant il doit être responsable, et le philosophe imagine un pouvoir particulier, un *éphorat*, réminiscence de Lacédémone, dont les membres, sans être investis du pouvoir exécutif, surveilleront les gouvernants, et, s'il y a lieu, les mettront en accusation devant le peuple. La communauté politique aura le droit, dans des cas donnés, de se réunir en convention pour condamner ou pour absoudre. Fichte écrivait trois ans après le jugement de Louis XVI. Si nous passons aux rapports civils, le philosophe reconnaît la sainteté du mariage ; mais comment sortira-t-il des difficultés où l'ont jeté ses affirmations précédentes ? Il a dit à l'homme d'être égoïste ; il lui en a fait un devoir : comment donc expliquer l'amour, cet irrécusable lien de l'homme et de la femme ? Fichte en prend son parti ; il déclare que dans la femme seule existe l'amour, le plus noble de tous les instincts et des attributs de notre nature.

Par la femme seule l'amour vient en ce monde et parmi les hommes. Mais au moins le père aime son enfant? Fichte répond que le père n'aime pas directement ses enfants, qu'il ne les aime que par la tendresse qu'il a pour la femme ; apparemment en vertu de lui-même il ne les aimerait pas! Rien n'est plus humiliant pour l'esprit humain que les dernières conséquences d'un principe faux.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Fichte avait commencé sa vie par une indépendance rationnelle sans bornes ; mais, vers la fin de ses jours, il se débattait dans une sorte de mysticisme, rétractation sourde de sa création de Dieu. Son premier ouvrage fut une critique des révélations, où il demandait à celles-ci de se légitimer surtout par elles-mêmes. Le christianisme fut toujours à ses yeux un évangile de liberté et d'égalité. Il est à ce titre un produit de la raison et de l'intelligence. Le fondateur du christianisme, le Christ fut un génie pratique, plein du sentiment moral et religieux, et qui sut le donner aux hommes. Mais le philosophe n'en affirme pas moins que l'homme doit être sa règle à lui-même, son propre Christ, et trouver son évangile dans l'exaltation de sa propre vertu : contradiction manifeste avec la morale qui a dicté l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre où on appelle les faibles et les forts à l'imitation patiente et progressive, tout à fait humaine et possible de la vie du Sauveur, livre consolant qui se proportionne à tous, à l'enfance comme à la maturité, à la simplicité aussi bien qu'au génie.

. . . . . .

. . . . . .

« On comprend encore mieux sa pensée quand on la compare à celle de Spinosa. Dieu est tout, dit Spinosa.—L'homme est Dieu, répond Fichte. — Dieu est esprit et corps. — L'homme est le monde et Dieu. — Dieu absorbe tout en lui. — L'homme ne connaît rien dont il ne soit pas la cause. — Unité divine et panthéistique — unité rationelle et humaine. — Spinosa installe sur le trône l'absolutisme de l'unité divine ; Fichte détrône Dieu pour couronner l'homme. — Idéalisme divin. — Idéalisme humain. — Idéalisme qui met le sujet dans l'objet. — Idéalisme qui met l'objet dans le sujet. — Idéalisme au profit de la nature. — Idéalisme au profit de l'individualité. — Idéalisme où l'homme se noie dans l'océan de l'infini. — Idéalisme où l'homme s'abolit à force de s'exalter et de se hausser où il ne peut parvenir. — Les résultats sont les mêmes : pourquoi? non parce qu'ils cherchaient l'unité, mais parce qu'ils la cherchaient où elle n'était pas. Spinosa la veut dans Dieu sans l'homme, Fichte dans l'homme sans Dieu. Ce n'est pas là la condamnation de l'idéalisme lui-même, mais une vive et frappante leçon donnée à la philosophie, pour qu'elle ne s'égare plus dans les voies d'une imitation sans gloire et sans résultats. » (Lerminier, *Philosophie du droit*, Fichte.)

CHAPITRE VIII.

Schelling et Fichte s'entendent à la fin pour accepter le panthéisme.

« Schelling a commencé sa carrière philosophique par accepter le système de Fichte, comme Fichte avait d'abord adopté celui de Kant. Son premier écrit, composé à vingt ans, porte ce titre expressif : *Du moi comme principe de la philosophie;* mais il ne tarda pas à s'apercevoir de l'impossibilité absolue de maintenir la philosophie dans cette étroite enceinte où elle étouffait. Sur les pas de Fichte, la philosophie avait perdu la nature; il s'agissait de la reconquérir, ...

. . . . . .

« Dans l'univers de Spinosa il y a un abîme entre la pensée et l'étendue. La pensée et l'étendue, c'est toujours Dieu sans doute, mais il n'y a aucune sorte d'union entre ces deux parties de son être. Le flot des idées coule d'un côté, le flot des corps coule de l'autre. Dieu les embrasse, il est vrai ; mais, dans cet Océan infini, les ondes contraires ne s'unissent pas. De là au sein de la nature une solution de continuité éternelle. Il en est tout autrement dans le système de Schelling. L'ensemble des êtres compose une échelle continue et homogène, où chaque forme de l'existence conduit à une forme supérieure. La nature n'est pas, comme dans Spinosa, destituée d'intelligence. Un courant infini de pensée circule dans toutes ses parties ; seulement cette pensée n'arrive pas du premier coup à la plénitude de son être. C'est d'abord une pensée tellement obscure, tellement sourde, qu'elle s'échappe absolument à elle-même. Par degrés, elle s'éclaircit et se replie sur soi ; elle se sent d'abord, puis se distingue, enfin elle arrive à se réfléchir, à se posséder, à se connaître parfaitement. « La nature, dit Schelling, sommeille dans la plante, elle rêve dans l'animal, elle se réveille dans l'homme. » Ce développpement merveilleux est ce que les Allemands appellent le *progrès* ou le *processus* de l'être. L'idée de *processus* n'est pas dans Spinosa ; elle appartient en propre à la philosophie allemande et à Schelling. Leibnitz, à la vérité, et deux mille ans avant Leibnitz, Aristote, avaient conçu la nature comme une série de formes homogènes s'élevant de degré en degré à une perfection toujours croissante ; mais, dans Leibnitz comme dans Aristote, le lien substantiel qui unit ces formes diverses reste obscur ou inexpliqué. Schelling l'explique par le panthéisme, il est vrai, mais enfin il l'explique à ses risques et périls, et, de cette sorte, en empruntant tour à tour à Spinosa et à Leibnitz, il reste lui-même. On ne saurait refuser à cette fusion du dynamisme de Leibnitz et du panthéisme de Spinosa le caractère de l'originalité, de la grandeur, d'autant mieux que Schelling n'a copié personne ; c'est le mouvement propre de sa pensée, c'est le courant de la philosophie allemande qui l'a conduit à la philosophie de l'identité.

« Le système de Schelling en effet, bien

qu'il paraisse et qu'il soit réellement une réaction extrême contre la doctrine de Fichte, en un autre sens la continue. Fichte n'admettait-il pas aussi l'identité absolue des choses? Ne résolvait-il pas l'opposition du *moi* et *du non-moi* dans un principe supérieur? Seulement ce principe supérieur, c'était toujours le moi, et de là le caractère idéaliste et subjectif de tout le système. Cette identité admise par Fichte, Schelling la généralise et la transforme. Elle n'est plus pour lui renfermée dans cette étroite prison du moi; elle est le fond de toutes choses. On peut dire que Schelling a pris des mains de Fichte les cadres de la philosophie; mais, en les élargissant, il leur a donné une ampleur infinie. Il a fait entrer dans le système de Fichte la nature exilée; il y a répandu à pleines mains la réalité et la vie.

« Faut-il s'étonner maintenant que Fichte, à la fin de sa vie, ait incliné aux idées de Schelling? Dans la *Destination de l'homme* (1065), dans un autre ouvrage fort curieux, *Instruction pour arriver à la vie bienheureuse* (1066), le système de Fichte ne se distingue plus de celui de Schelling. Le moi n'est plus ici le moi subjectif de la *Théorie de la science;* c'est le moi réel, objectif qui communique à la nature sa propre réalité, sa propre objectivité. » (Emile Saisset, *De la philosophie allemande*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XIII.)

CHAPITRE IX.

Hegel est la dernière conséquence de Kant et le dernier mot de la philosophie allemande.

« On se sent disposé tout d'abord, à l'égard d'une telle entreprise, à la défiance et presque au dédain. Il est certain toutefois, à part la valeur même de la doctrine de Hegel, qu'elle est une suite nécessaire de ce qui précède, le terme fatal où la philosophie kantienne devait aboutir. Supposez que Kant en 1820 fût sorti de son tombeau; nul doute qu'en voyant ce que la philosophie était devenue entre les mains de Hegel, il ne se fût écrié, comme Malebranche en lisant Spinosa, que c'était une *épouvantable chimère.* Et cependant ces deux principes, si étranges et si dangereux, l'identité du contradictoire, l'identité de la pensée et de l'être, sont déjà dans le système de Kant. N'est-ce point Kant, en effet, qui dans sa dialectique a donné l'exemple déplorable d'opposer les idées l'une à l'autre, et de prouver que les thèses contradictoires sont également vraies? La logique de Hegel, sous ce point de vue, n'est-elle pas le développement des antinomies? Mais ce qui est plus évident encore et d'une plus grande conséquence, c'est que Kant a préparé l'identification absolue de la pensée et de l'être.

« C'est une étude infiniment curieuse à se proposer que l'histoire de ce principe, dont l'Allemagne est si fière, et où elle fait consister son principal titre d'honneur. On le voit naître avec Kant, se développer dans Fichte, se transformer dans Schelling, et arriver enfin, dans le système de Hegel, à son plein développement. Suivant Kant, ce que nous appelons les lois de la nature, ce sont en réalité les formes de notre intelligence que nous appliquons aux phénomènes. La grande erreur des philosophes, c'est de détacher ces lois de leur véritable principe, savoir l'esprit humain, le sujet, pour les transporter dans les choses, pour les objectiver. Kant aimait, comme on sait, à rendre sensible l'idée de sa réforme philosophique, en la rapprochant de celle que son compatriote Kopernic avait introduite dans l'astronomie. Le vulgaire croit que les astres tournent autour de la terre, ce qui ne peut s'accorder avec l'observation exacte des faits. Changez l'hypothèse, faites tourner la terre autour du soleil, toute contradiction disparaît, tout s'explique et s'éclaircit. De même on est accoutumé à subordonner la pensée à l'être, tandis qu'au vrai, suivant Kant, c'est l'être qui est subordonné à la pensée.

« De cette conception à celle de Fichte il n'y a qu'un pas. Si les choses ne sont que ce que les fait la pensée, c'est la pensée qui constitue, qui crée les choses. Le moi, en se pensant, en se posant, se crée; en posant le non-moi, il le crée; enfin, en posant Dieu, il le crée encore. Voilà l'identité absolue de la pensée et de l'être, explicitement professée par Fichte, et, comme on voit, rigoureusement déduite de l'idée fondamentale de Kant. Seulement il faut remarquer que cette identité absolue est dominée par le caractère propre du système de Fichte; je veux dire qu'elle est purement psychologique et subjective; l'être, pour Fichte, comme la pensée, c'est toujours le moi ou un développement du moi. Fichte ne pouvait donner à l'identité de la pensée et de l'être un autre sens qu'à condition de sortir de son système. Schelling, nous l'avons vu, reprit, mais en le transformant radicalement, le système de Fichte. A ses yeux, le moi et le non-moi ont une égale réalité, la nature et l'humanité subsistent en face l'une de l'autre; elles trouvent leur union dans un principe à la fois idéal et réel, subjectif et objectif, qui les constitue, les pénètre et les contient. Cette identité de la pensée et de l'être, du sujet et de l'objet, conçue comme réelle et objective, est le principe commun de la philosophie de Schelling et de celle de Hegel, et on voit qu'elles se rattachent étroitement l'une et l'autre aux doctrines antérieures. Voici maintenant la différence des deux systèmes. Schelling n'identifie la pensée et l'être que dans leur principe premier, savoir: Dieu; mais, au-dessous de Dieu, la pensée et l'être, sans jamais se séparer, se distinguent. Il y a plus d'être dans la nature, il y

(1065) Cet ouvrage a été depuis longtemps traduit par M. Barchou de Penhoën. (Saisset.)

(1066) Cet éloquent écrit vient d'être traduit par M. Bouillier, avec deux introductions intéressantes, l'une du traducteur, l'autre de M. Fichte le fils. — Un vol. in-8°, chez Ladrange. (Saisset.)

a plus de pensée dans l'homme. S'il en est ainsi, l'être et la pensée sont deux choses différentes, et le principe de l'identité est en défaut. A la rigueur, en effet, si l'être et la pensée sont une seule et même essence, non-seulement la pensée doit se trouver partout où est l'être, mais elle doit s'y rencontrer dans la même proportion. Pourquoi cet équilibre est-il rompu? comment est-il possible qu'il vienne à se rompre? pourquoi Dieu est-il plus dans l'humanité que dans la nature? Question téméraire sans doute, mais à laquelle est tenu de répondre celui qui ose soutenir que la science absolue est possible à l'homme. Or, cette question, Schelling ne la résout pas, et ne peut pas la résoudre. Le voilà convaincu d'inconséquence. Il a proclamé le principe de l'identité de la pensée et de l'être, il l'a dégagé du caractère relatif et subjectif qui le défigurait dans Fichte et dans Kant, mais il n'a pas osé le développer avec rigueur. Aussi sa philosophie ne s'est-elle soutenue que par des hypothèses ou par des emprunts déguisés qu'il a faits à l'expérience.

« Hegel met sa gloire à être plus conséquent et plus hardi que son devancier, et il prétend tirer du principe de l'identité ce que Schelling ni aucun philosophe n'a jamais pu lui faire rendre, une science du développement des choses.

« La pensée et l'être, c'est tout un. A quoi bon deux mots pour exprimer une essence unique? Ne disons pas la pensée, l'être; disons l'*idée*. L'idée, voilà le dieu de Hegel; le développement de l'idée, voilà la réalité; la connaissance de ce développement, voilà la science. La science de l'idée s'appelle la logique, et ainsi la métaphysique et la logique se confondent.

« Grâce à cette identité vraiment absolue, la science devient possible. Elle se réduit en effet à déterminer les rapports nécessaires des idées. Dans la théorie de Schelling, on était réduit soit à s'appuyer sur l'expérience pour décrire le mouvement de l'être dans la nature, ce qui ne donnait pas une véritable science, ou à donner carrière à l'imagination, et à présenter des hypothèses déguisées sous le beau nom d'intuition intellectuelle. Cela tenait à ce que l'essence du premier principe restait indéterminée, et à ce que l'on admettait une distinction arbitraire entre les objets de la pensée et la pensée elle-même. Maintenant que nous savons que le premier principe, c'est l'idée, et que la nature et l'humanité ne sont autre chose que le développement de l'idée, les lois de l'idée étant connues, la science est trouvée.

« On demandera comment les lois de l'idée peuvent être déterminées. Hegel répond à cette question par sa logique, qui est la détermination scientifique des lois de l'idée. Hegel ne donne pas ces lois comme une découverte accidentelle de son génie. Ces lois sont partout, dans la conscience de tout homme, dans la nature, dans l'histoire. Elles se déduisent toutes, au surplus, d'une loi unique et fondamentale, la loi de l'identité des contradictoires. Suivant Hegel, toute pensée, tout être, toute idée renferme une contradiction, et non-seulement cette contradiction existe dans les choses, mais elle les constitue. La vie est essentiellement la synthèse, l'union de deux éléments qui tout ensemble s'excluent et s'appellent nécessairement.

« Au premier abord, dit Hegel, cette doctrine révolte le sens commun et paraît favorable au scepticisme. Loin de là, elle est au contraire l'arrêt de mort du scepticisme. Les pyrrhoniens triomphent de l'opposition des idées; cette opposition n'embarrasse en rien le vrai philosophe, qui y voit la condition et le mouvement même de la vie.

« Le sens commun, loin de repousser le principe de l'identité des contradictoires, lui rend un éclatant témoignage. Le sens commun ne maintient-il pas la différence et l'identité de l'âme et du corps, la coexistence et l'opposition de la prescience de Dieu et du libre arbitre? C'est manquer au sens commun que d'abandonner une de ces vérités pour l'autre, sous le vain prétexte qu'elles se contredisent. Examinez le sens commun sous sa forme la plus haute, la religion; l'âme religieuse n'adore-t-elle pas un Dieu à la fois personnel et infini, un Dieu immobile et vivant, visible et invisible tout ensemble? Le sceptique croit triompher en opposant ces attributs; c'est que le raisonnement a étouffé en lui la raison. Pendant qu'il se tourmente à aller d'un de ces contraires à l'autre, un élan du cœur vers Dieu les unit. La plus raisonnable des religions, le christianisme n'enseigne-t-il pas au genre humain, depuis dix-huit siècles, que Dieu a fait le monde de rien, que Dieu s'est fait homme? Et ne sont-ce pas là autant de contradictions, mais des contradictions pleines de raison, de réalité et de vie?

« Les sciences nous offrent aussi mille exemples de l'identité des contradictoires. En physique, n'admet-on pas sans aucune difficulté que la lumière suppose les ténèbres? Imaginez une lumière sans ombre. Les objets également éclairés ne se distinguent plus, et ce jour uniforme est en tout identique à la nuit. Ainsi la lumière *pure*, comme dit Hegel, la lumière *immédiate*, la lumière en soi, implique son contraire, l'obscurité. Non-seulement elle la suppose, mais elle la porte en soi, elle l'engendre, et d'un autre côté, en la produisant, elle se réalise elle-même. Le produit, c'est la lumière effective, la couleur. » (Emile Saisset, *De la philosophie allemande* dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XIII.)

CHAPITRE X.

Appréciation de la méthode de Spinosa et de Hegel. — Le rationalisme allemand né de Spinosa.

« Certes, il y a de grandes parties dans l'esprit de Spinosa; mais il lui a manqué un des traits distinctifs de tous ces génies ex-

cellents dont la mémoire est chère à l'humanité, parce que leur force a été un bienfait pour elle ; il lui a manqué le sentiment des vrais besoins et des vraies limites de notre nature. La métaphysique de Spinosa n'a rien d'humain. C'est la tentative hardie d'un homme pour cesser d'être homme, pour usurper la place de Dieu, et pour expliquer le monde, en quelque sorte avant qu'il existe, dans son essence éternelle et dans les lois nécessaires de son développement. Des conceptions abstraites, la substance, l'attribut et le mode, viennent se substituer aux réalités méconnues. Ce n'est plus une philosophie à l'usage des hommes, c'est une sorte de géométrie de l'existence. Le résultat de cette tentative est connu : LE FATALISME UNIVERSEL DANS LA NATURE ET DANS L'HUMANITÉ, et au-dessus un théisme tellement transcendant, QU'IL RESSEMBLE PRESQUE A L'ATHÉISME. Un cri s'éleva pour réprouver ces doctrines.....

« Il appartenait à la philosophie allemande de glorifier Spinosa. ELLE EN EST LA LÉGITIME HÉRITIÈRE ; Hegel, c'est toujours Spinosa, MAIS UN SPINOSA PLUS AUDACIEUX ENCORE ET PLUS CHIMÉRIQUE. Comme le philosophe hollandais, le métaphysicien de Berlin a prétendu se placer de prime abord au sein de l'absolu, et expliquer de cette hauteur, par la seule puissance de la logique et sur le fondement d'un certain nombre de conceptions abstraites, l'économie universelle des choses. Hegel n'ignore rien. Il sait le pourquoi et le comment de tout : il a trouvé et il confie à qui veut le lire et à qui peut l'entendre la formule de Dieu. Faut-il s'étonner que le sens commun, en Europe et surtout en France, se soit élevé contre CES PRÉTENTIONS EXTRAVAGANTES ? Nullement. POUR MOI, JE LIVRE SANS REGRET AU DÉDAIN DES ESPRITS EXACTS CETTE INSOLENTE ONTOLOGIE DE L'ALLEMAGNE CONTEMPORAINE, et, si la philosophie positive se bornait à protester contre de pareils déréglements, je ne pourrais qu'applaudir de toutes mes forces ; mais il n'en est point ainsi. La philosophie positive se jette dans un excès plus dangereux encore : sous prétexte qu'on a abusé de la métaphysique, elle la proscrit absolument, et parce qu'il est impossible à l'homme de satisfaire sa curiosité sur Dieu, elle prétend retrancher Dieu à son intelligence et à son cœur. » (Emile SAISSET, *De la philosophie positive*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XV.)

CHAPITRE XI.

Les successeurs de Hegel. — Feuerbach et Stirner. — La dernière formule du rationalisme allemand : HOMO SIBI DEUS.

« M. Pierre Leroux est comme un homme « qui a sans cesse les yeux sur son ombre ; « s'il venait à la perdre, il serait aussi dé« sespéré que le fameux Pierre Schlemil. « Un de mes amis de Cologne me faisait part « un jour de ses vues particulières sur le « petit livre de Chamisso ; l'homme sans « ombre, c'est l'athée que la société a con« damné à mort pour avoir perdu son Dieu. « Eh bien, M. Pierre Leroux a grand soin de « ne pas perdre son ombre. On a beau lui « faire toucher au doigt l'humanité, lui mon« trer comme son cœur bat, aime, espère, « comme elle est infinie et éternelle, rien « n'y fait ; il s'obstine dans son incrédulité « comme saint Thomas, et demeure les yeux « fixement attachés sur cette ombre que « l'humanité, depuis six mille ans, projette « au haut des cieux. » M. Grün exprime ici d'une façon pittoresque la conclusion dernière de la jeune école hégélienne : Dieu n'est pas ; ce que l'humanité a si longtemps adoré, c'est elle-même ; ce sont ses idées les plus hautes, ses sentiments les plus purs, auxquels elle attribuait une existence distincte et qu'elle nommait Dieu. Dieu n'est autre chose que notre figure reproduite dans un merveilleux mirage ; c'est le reflet sublime, l'ombre grandiose du genre humain. Il est bien temps que l'humanité, comme Narcisse qui s'admirait dans la fontaine, s'arrache enfin à cette contemplation stérile, et que, se connaissant elle-même, elle ait conscience de sa divinité. Cette découverte appartient à M. Feuerbach ; une foule de docteurs hégéliens ont accueilli avec transport la bonne nouvelle, et de là est sortie la religion de l'*humanisme*. . . .

. . . . . .

« La jeune école hégélienne avait déclaré, avec M. Feuerbach, qu'il n'y a rien au-dessus de l'humanité, que Dieu n'est qu'un reflet de nous-mêmes, une aliénation de nos idées les plus sublimes au profit d'un être imaginaire : *homo homini Deus*. Après M. Feuerbach, un logicien plus résolu, M. Stirner, est venu démontrer que cette religion de l'humanité est encore une capucinade (*pfaffenthum*), que l'humanité n'existe pas pour l'homme, que l'homme ne doit pas se soumettre à quelque chose d'extérieur à lui-même, divinité ou humanité peu importe, et qu'enfin, pour tout dire, il n'y a d'autres droits que les droits de l'individu : *Homo sibi Deus*. C'est là la doctrine la plus *avancée* de la jeune école hégélienne. » (SAINT-RENÉ-TAILLANDIER, *L'athéisme allemand et le socialisme français*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XXIV.)

CHAPITRE XII.

Conséquences de l'humanisme de Feuerbach.

« Actuellement les *humanistes*, les nouveaux athées, se présentent et disent : L'humanité dans son ensemble est la réalité poursuivie par le génie social sous le nom mystique de Dieu. Ce phénomène de la raison collective, espèce de mirage dans lequel l'humanité, se contemplant elle-même, se prend pour un être extérieur et transcendant qui la regarde et préside à ses destinées, cette illusion de la conscience, disons-nous, a été analysée et expliquée, et c'est désormais reculer dans la science que de reproduire l'hypothèse théologique. Il faut s'attacher uniquement à la société, à

l'homme. *Dieu* en religion, l'*Etat* en politique, la *propriété* en économie, telle est la triple forme sous laquelle l'humanité, devenue étrangère à elle-même, n'a cessé de se déchirer de ses propres mains, et qu'elle doit aujourd'hui rejeter.

« J'admets que toute affirmation ou hypothèse de la Divinité procède d'un anthropomorphisme... J'admets de plus que l'idée de Dieu est le type et le fondement du principe d'autorité..... que notre tâche est de détruire ou du moins de subordonner partout où il se manifeste, dans la science, le travail, la cité. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIII.

Profession de foi de l'athéisme allemand.

« Les sophistes brisent le joug de la raison aussi bien que celui de la foi. Libres alors et lancés sans frein dans l'absurde et l'immonde, ils parlent ainsi : — Il faut les faire connaître.

« Les antichrétiens, les athées, les humanistes aujourd'hui sont bien maltraités ; « mais ayons bon courage, l'athéisme humanitaire n'est plus dans les camarillas des « grands seigneurs riches et fainéants, « comme au XVIII^e^ siècle : il est descendu « dans le cœur des travailleurs qui sont « pauvres, des travailleurs d'esprit comme « des travailleurs de bras ; il aura sous peu « le gouvernement du globe (1067). »

« Celui qui parle ainsi est l'un des plus sérieux de la secte, car enfin, il ne parle que de l'athéisme humanitaire (1068) ; pour lui, comme il le dit ailleurs, l'*humanité est Dieu*, et il va jusqu'à dire que l'athée humanitaire ne « fera plus de sacrifices niais et fantas- « tiques, mais ne refusera jamais les sacri- « fices qui sont vraiment humanitaires. »

« Voilà donc encore une religion et des sacrifices! s'écrient de plus avancés que celui-ci.

« Vous dites que c'est le genre humain « qui est Dieu, lui crie-t-on ; ne parlez plus « du genre humain : l'individu avec ses ap- « pétits et ses passions, voilà le Dieu véri- « table : Chacun est Dieu et Dieu pour soi : « *Homo sibi Deus* (1069). »

« Meure le peuple! s'écrie ailleurs le même « apôtre de l'égoïsme absolu ; meure le « peuple! meure l'Allemagne! meurent toutes « les nations européennes, et que, débar- « rassé de tous ses liens, délivré des der- « niers fantômes de la religion, l'homme re- « couvre enfin sa pleine indépendance (1070). »

« Il est bien vrai qu'à ce degré les sophistes trouvent encore en France peu d'accueil.

« La France se perd par la religion, dit « l'un d'eux ; les voltairiens eux-mêmes « sont encore catholiques. En théorie, ils « disent qu'ils ne peuvent s'expliquer le « monde que par un être divin, par un être « infini et incompréhensible ; dans la pra- « tique, tous leurs discours et leurs pensées « sont pleins de dévouement, de sacrifice, « de magnanimité, expressions modernes « qui reproduisent l'ancien ascétisme (1071). »

« Les feuilletonistes français, dit un autre, « qui prétendent attaquer les moines, ne « voient pas qu'ils font cause commune avec « eux, puisqu'ils admettent comme eux l'ar- « ticle fondamental, la notion de conscience « morale et la distinction du bien et du mal. « Le plus célèbre d'entre eux (1072) n'est « lui-même qu'un poëte jésuitique ; les seuls « opposants véritables à l'imposture reli- « gieuse, c'est nous et nos doctrines purement « et radicalement négatives. »

« Tout le mal vient, dit l'un des plus violents de la secte, d'une cause unique : « *La « foi en un Dieu personnel et vivant* est l'ori- « gine et la cause fondamentale de notre « misérable état social (1073). »

« Agissons donc, dit ailleurs le même, fai- « sons la guerre à toutes les idées dominan- « tes de religion, d'Etat, de société, de pa- « trie et de patriotisme ; l'idée de Dieu est « la clef de voûte de la civilisation vermou- « lue. Détruisons-la... Le vrai chemin de la « liberté, de l'égalité et du bonheur, c'est « l'athéisme. Point de salut sur la terre, tant « que l'homme tiendra au ciel par un fil... « Que rien n'entrave désormais la sponta- « néité de l'esprit humain. Apprenons à « l'homme qu'il n'y a pas d'autre Dieu que « lui-même, qu'il est l'*alpha* et l'*oméga* de « toutes choses, l'être supérieur et la réalité « la plus réelle (1074) »

« Personne, dit-il ailleurs, ne s'était encore « avisé de se vouer à l'émancipation totale « de l'homme, à la dissolution raisonnée de « tous les liens, de toutes les entraves exté- « rieures et intérieures (1075). »

« Et lui-même explique ce qu'il entend par ces entraves qui arrêtent l'émancipation. « Oh! puissé-je voir de grands vices (1076), « des crimes sanglants, colossaux, pourvu « que je ne voie plus cette vertu qui m'en- « nuie et cette morale de tous les jours « (1077). »

« Le R. P. Gratry, après avoir cité ces textes, adresse à M. Vacherot les réflexions suivantes, où l'on reconnaît toute la force et toute la modération de son esprit :

(1067) *Qu'est-ce que la religion, d'après la nouvelle philosophie allemande?* Par Hermann Ewerbeck p. 586.

(1068) *Loc. cit.*

(1069) STIRNER réfutant Feurbach. (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1850, p. 285.)

(1070) *Loc. cit.*

(1071) Arnold RUGE, cité par WILLM.

(1072) C'est Eugène Sue que l'on désigne ici.

(1073) Gui laume Marr, nommé en 1848 représentant du peuple à Hambourg, à une très-forte majorité.

(1074) Cité dans A. HENNEQUIN, *Etudes sur l'anarchie contemporaine*, p. 19.

(1075) *Ibid.*, p. 104.

(1076) *Ibid.*, p. 53, et *Feuilles du temps présent, pour la vie sociale* (en allemand) ; Lausanne, 1844-1845, n° 2, p. 5.

(1077) Pour avoir une idée complète de l'anarchie intellectuelle à laquelle est maintenant livrée l'Allemagne protestante, il faut consulter les deux gros volumes traduits par M. Ewerbeck sous ce titre : 1° *Qu'est-ce que la Bible?* — 2° *Qu'est-ce que la religion, d'après la nouvelle philosophie allemande?*

« Il est bien clair, Monsieur, que ces ignominies vous inspirent tout autant de mépris et de dégoût qu'elles m'en inspirent. Vous n'admettez aucune des criminelles et honteuses conséquences de la secte; seulement vous allez être forcé de convenir que vous posez précisément les mêmes principes métaphysiques que posent ces malheureux. Vous enseignez, comme Feuerbach, que *c'est l'humanité qui est Dieu*, et vous vous exprimez comme Guillaume Marr lui-même, quand il dit :

« Apprenons à l'homme qu'il n'y a pas « d'autre Dieu que lui-même, qu'il est l'al« pha et l'oméga de toutes choses, l'être supé« rieur et *la réalité la plus réelle*. » Ne dites-vous pas précisément comme lui : « Ce qui « *est réel* et *vivant* c'est la pensée *dans le* « *moi*, c'est en un mot l'universel *dans l'in« dividu*... Non-seulement la substance uni« verselle (Dieu) *n'est pas* sans les individus, « mais *elle n'a d'être et de réalité que dans et* « *par les individus*. Prise à part, elle n'est ni « cause ni principe de l'Être, elle n'est « qu'*une abstraction* de l'esprit (1078). »

« Il n'y a donc, selon vous, comme se'on Guillaume Marr, *pas d'autre Dieu que l'homme même*, puisque Dieu, pris à part et en dehors de l'homme, n'est qu'une abstraction de l'esprit, et qu'*il n'a d'être et de réalité que dans et par les individus*. La doctrine est la même et exprimée presque dans les mêmes termes.

« Quand ce sophiste soutient que la cause de tout le mal c'est la foi en un Dieu personnel et vivant, vous affirmez, vous, Monsieur, que cette foi est une grave erreur; car, dites-vous, « ce principe... n'est plus « qu'une abstraction inintelligible dès qu'on « essaie de se le représenter comme un être « à part *ayant sa vie propre* (1079). » Et en parlant des philosophes alexandrins vous ajoutez : « S'ils ont sérieusement attribué « au principe de la vie universelle (Dieu) *la « pensée, la conscience, la personnalité*... « l'erreur serait beaucoup plus grave (1080).» Donc, selon vous, la foi en un Dieu personnel et vivant, *ayant sa vie propre, la pensée, la conscience, la personnalité, est une erreur des plus graves, une inintelligible abstraction*.

« Donc, Monsieur, il n'y a pas ici à disputer, vous avez identiquement la même doctrine métaphysique sur Dieu que les disciples les plus insensés et les plus dégradés de la sophistique hégélienne.

« J'insiste. Ce que vous combattez, c'est bien *la foi en un Dieu personnel et vivant*. Vous ne le nierez pas. Ce que vous enseignez, c'est l'athéisme. Vous le nierez. Car vous ne voulez pas être athée et vous n'acceptez pas ce mot. Vous dites que vous maintenez Dieu. Moi, je dis qu'*une substance universelle qui n'est pas sans les individus, qui n'a d'être et de réalité que dans et par les individus*, n'est pas Dieu. Je dis qu'une *puissance imparfaite, qui a des erreurs et des faiblesses*, n'est pas Dieu; je dis qu'*un principe qui n'a ni pensée ni conscience*, n'est pas Dieu, et que par conséquent la doctrine qui définit Dieu de cette sorte, c'est l'athéisme. Prétendra-t-on que pourvu qu'on affirme Dieu, on le peut définir comme on veut? Soutiendrez-vous, par exemple, que celui qui, comme Hegel, affirme que Dieu, pris en lui-même, c'est le néant, n'est pas athée? *Dieu est ce qui n'est pas*, voilà bien une définition de Dieu qui nie Dieu et qui est le propre énoncé de l'athéisme. Mais celui qui disait : *Dieu, c'est l'électricité*, celui-là était-il athée, oui ou non? Il l'était certes. On est athée évidemment toutes les fois qu'on supprime quelques-uns des caractères essentiels de Dieu sans lesquels Dieu n'est pas Dieu.

« Donc, quand on ôte à Dieu la *perfection, la pensée, la conscience, l'existence propre*, indépendante du monde, on est athée, qu'on le veuille ou non.

« Donc l'athéisme, tel que l'enseigne la sophistique allemande, s'enseigne parmi nous

« Donc les sophistes ont pris position parmi nous, et qui sait dans combien d'esprits égarés couve sourdement cette sophistique. C'est là ce que j'appelle la barbarie qui approche. » (Le P. Gratry, *La sophistique contemporaine*, lettre à M. Vacherot, directeur de l'Ecole normale.)

CHAPITRE XIV.

Appréciation des prétentions du rationalisme allemand.

« Si je ne me trompe, la philosophie allemande est depuis un demi-siècle sous l'empire et comme sous le charme d'une illusion, et c'est là ce qui m'explique le vice fondamental de sa méthode, les étonnantes révolutions et les aberrations singulières de ses systèmes. Cette illusion, c'est de croire que la science absolue est possible pour l'esprit humain. La science absolue, je veux dire l'explication absolue et universelle des choses, voilà les chimères que poursuit depuis Fichte la philosophie allemande, et chacun des systèmes qu'elle a tour à tour enfantés n'est qu'un effort pour saisir l'insaisissable fantôme.

« On explique d'ordinaire cette confiance démesurée dans la pure théorie par le génie spéculatif de la race germanique, et cette explication est vraie, mais elle ne suffit pas; car enfin cette terre de l'enthousiasme a porté de grands critiques : Wolf, Heyne, Paulus; cette race chimérique a produit Kant. Selon nous, c'est l'excès même du doute dans la doctrine de Kant qui nous explique dans celle de Hegel l'excès de l'orgueil dogmatique. Deux éléments essentiels constituent en effet la science : d'un côté, l'esprit humain lui-même avec sa nature, ses conditions, ses lois; de l'autre, l'ensemble des choses, leur essence, leurs

(1078) Tome III, p. 479.
(1079) *Ibid.*, p. 274.
(1080) *Ibid.*, p. 262.

rapports. Réduire l'esprit humain à connaître sa constitution dans l'oubli de la nature des choses, c'est nier la science; concevoir la science comme indépendante de la nature de l'esprit humain, de ses conditions, de ses lois, de ses limites, c'est la nier encore, car c'est la rendre impossible et contradictoire.

« La philosophie allemande nous offre le spectacle de ces deux excès contraires. Kant commence par reconnaître que dans la science les philosophes n'ont pas su faire la part de l'esprit humain, la part du sujet : vue profonde autant que solide, d'où est sortie une incomparable analyse de la raison; mais, bientôt entraîné par son principe, ce sage esprit oublie sa sagesse, au point d'interdire à l'esprit humain tout accès dans la réalité des choses. Hegel s'est jeté à l'extrémité opposée. L'auteur de la *Critique de la raison pure* osait à peine affirmer l'existence des objets extérieurs, l'auteur de la *Logique* en connaît à fond, en explique, en déduit, en démontre l'origine, l'essence et les lois. Le père de la philosophie allemande réduit la théodicée à soupçonner la possibilité de Dieu; pour le dernier héritier de cette philosophie, la nature divine n'a pas de mystères; le nombre et l'ordre de ses attributs se découvrent avec la même clarté que les propriétés des courbes géométriques. Kant enfermait la raison dans le cercle de l'expérience: Hegel refuse à l'expérience toute autorité scientifique; tout doit être démontré en philosophie, c'est-à-dire déduit des idées pures. Les plus hautes conceptions de l'esprit humain n'ont pour le maître qu'une valeur relative et subjective; rien de relatif et de subjectif, si l'on en croit le disciple, n'a de place dans les cadres de la science.

« Ainsi des deux termes nécessaires de toute connaissance, l'esprit humain et les choses, Kant supprime le second, Schelling et Hegel retranchent le premier. Fichte marque la transition d'un excès à l'autre; Fichte en effet, tout en exagérant le kantisme, poursuit la chimère de la science absolue; mais c'est dans le moi qu'il se flatte de la trouver. Il supprime, comme Kant, les choses, mais il en conserve les idées, et prépare la transformation future qui de ces idées va faire les choses elles-mêmes.

« Ainsi Fichte, Schelling, Hegel, et on peut ajouter à ces noms éminents ceux de tous les philosophes de la moderne Allemagne, ont ce point commun au sein des différences qui les séparent : c'est de croire que la science absolue est possible, c'est de la chercher, c'est de la construire. De là leur méthode commune, aussi chimérique, aussi vaine que l'objet qu'elle poursuit. Son trait distinctif, c'est la suppression de l'expérience ou du moins la subordination complète de l'expérience aux données de la raison pure. L'Allemagne a le plus parfait mépris pour l'observation : tenir compte des faits, c'est à ses yeux tomber dans l'empirisme, dernier degré de l'abaissement intellectuel. La science est essentiellement l'explication des choses; or, l'expérience n'explique rien; la science en expliquant démontre, l'expérience ne saurait rien démontrer. L'expérience est enfermée dans les limites nécessaires; elle sait ce qui arrive en tel temps, en tel lieu : la science veut des résultats universels et durables; l'expérience est l'ouvrage d'un esprit fini, et pourtant elle est toujours relative et toujours subjective: la science est absolue et objective par essence.

« Evidemment si la philosophie poursuit la science absolue, la méthode philosophique, c'est la méthode *a priori*, fondée sur les idées pures, suivant l'ordre des choses, expliquant tout, déduisant tout, méprisant l'expérience, ne reconnaissant aucune limite, aucune condition. A une telle science il faut une telle méthode; ces deux chimères sont faites l'une pour l'autre.

« Si je ne m'abuse, le secret de toutes les spéculations allemandes est là : le principe de l'identité de la pensée et de l'être, commun fondement du système de Schelling et de Hegel, le principe plus dangereux encore de l'identité des contradictions dont la logique hégélienne est une perpétuelle application; enfin cette idée éminemment panthéiste du *processus* des choses, qui fait de l'esprit humain le terme suprême où les développements successifs de l'existence viennent se concentrer et se réfléchir, tout cela nous apparaît comme autant de suites nécessaires de la double illusion que nous venons de signaler.

« Pour que la science absolue soit construite, il ne suffit pas en effet que l'ordre des idées exprime l'ordre des choses, il faut que les idées embrassent, pénètrent, constituent les choses; il faut que les idées soient les choses. Supposez, en effet, que les choses soient séparées ou seulement distinctes des idées, un doute est possible sur la conformité parfaite des idées avec les choses; l'essence des êtres est soupçonnée, entrevue : elle n'est pas saisie, atteinte dans son fond. C'en est donc fait de la science absolue, s'il n'y a pas identité entre les idées et les choses.

« La science absolue doit partir d'une première idée et en déduire toutes les autres. Quelle peut être cette idée? La plus compréhensible et la plus vague de toutes, l'idée de l'être indéterminé. Mais comment passer de l'être indéterminé à l'être réel, de l'abstrait au concret, du néant de l'existence à la vie? Il y a là une contradiction. Eh bien! au lieu de la dissimuler, acceptons-la hardiment. La contradiction est à l'origine des choses : que cette contradiction primitive devienne la loi fondamentale de la pensée et de l'être, qu'elle se retrouve dans toute la nature, qu'elle soit la force cachée par qui les idées sortent les unes des autres, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus riche, de sorte qu'en définitive le néant soit le principe, Dieu le terme, et que le néant devienne Dieu.

« Mais comment l'esprit humain pourra-t-il connaître et décrire cette vaste et merveilleuse évolution ? A une seule condition, c'est que l'esprit humain soit le degré supérieur où tout aboutit, le dernier cercle qui enveloppe et pénètre tous les autres; à condition que l'esprit humain soit tout, que l'homme soit Dieu. **L'HOMME DIVINISÉ, VOILA LE DERNIER MOT DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE.**

« Schelling dit que Dieu, c'est le sujet-objet absolu; Hegel, que c'est l'idée, l'esprit infini. Mais il faut bien s'entendre. Le sujet-objet, considéré avant son développement, n'est qu'une abstraction, une identité vide. J'en dis autant de l'esprit infini, de l'idée en soi. Hegel lui-même déclare que l'idée en soi est identique au néant. Si c'est là Dieu, il faut s'expliquer avec franchise; mais non : le Dieu de la philosophie allemande n'est pas au commencement des choses, il est à leur terme. Ce Dieu, c'est l'esprit humain, ou plutôt Dieu est à la fois à l'origine, au terme et au milieu, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de Dieu distinct des choses.

« Ces étranges doctrines, à défaut de mérite plus solide, ont-elles du moins celui de la nouveauté ? C'est encore là une des illusions de la philosophie germanique.

. . . . . .

« Je ne veux point faire ici un étalage indiscret d'érudition, et je sais que les mêmes principes peuvent recevoir des mains du temps et du génie des développements pleins de nouveauté et de grandeur; toutefois il ne sera pas inutile, pour mettre à leur place bien des prétentions et prévenir plus d'un entraînement, de rappeler quelques souvenirs historiques, et de montrer jusque dans la plus haute antiquité les traces de ces mêmes doctrines que l'Allemagne se flatte d'avoir inventées.

« Identifier la pensée et l'être, l'intelligent et l'intelligible, dans une seule et même essence, l'idée; faire des idées le dernier fond des choses, ne voir dans les réalités individuelles et périssables que l'ombre de l'idée, l'idée, pour ainsi dire, brisée et séparée de soi; admettre même au sein des idées un élément nécessaire de négation et de contradiction, et expliquer les choses par l'union ineffable de l'être et du néant, de l'identité et de la différence, n'est-ce point là, je le demande à quiconque a médité la *République*, le *Timée* et le *Sophiste*, n'est-ce point là la substance du système de Platon? N'est-ce point de la sorte que l'entendait Aristote, quand il élevait contre son maître cette plainte amère qui peut paraître aujourd'hui une prophétie, que la théorie des idées absorbait la philosophie dans la logique ?

« Nous pourrions remonter plus haut, jusqu'à cette école pythagoricienne, mère du platonisme.

. . . . . .

« Mais, sans remonter à ces temps primitifs de la philosophie, je trouve, au déclin de la civilisation grecque et romaine, un mouvement philosophique plein d'analogies curieuses avec celui qui agite depuis soixante ans l'Allemagne. Je veux parler de la philosophie alexandrine. Elle aussi avait été précédée par un radical scepticisme, celui d'Ænésidème et d'Agrippa. Elle aussi s'élança à l'extrémité contraire, pour embrasser le fantôme de la science absolue et celui de la méthode rationelle.

. . . . . .

« Ainsi, même principe, la recherche de la science absolue; même méthode, la spéculation toute rationnelle; mêmes résultats, l'identité de la pensée et de l'être, l'identité des contradictions, l'unification de l'homme avec Dieu.

« Que d'autres signalent les différences; pour nous, nous n'avons dû chercher que les analogies, estimant utile, avant que de combattre de front la méthode germanique, de constater qu'elle a déjà traversé plus d'une épreuve et subi plus d'une mémorable condamnation.

« Demandons-nous maintenant sur quoi repose, en définitive, cette méthode altière du haut de laquelle la philosophie allemande regarde avec dédain ce qu'il lui plaît d'appeler l'empirisme français? On est confondu, quand on adresse cette question à l'Allemagne elle-même, de trouver un si frappant contraste entre la hauteur de ses prétentions et la vanité des titres sur lesquels elle prétend les appuyer.

. . . . . .

« J'ose le dire au nom de l'histoire, concevoir la philosophie comme indépendante des limites de l'esprit humain et des conditions de l'expérience, c'est placer l'homme entre le scepticisme absolu et une exaltation voisine de la folie. Fausse alternative, également répudiée par la conscience de l'humanité, par les lois d'une exacte logique et par la nature même de la pensée. Quoi ! l'homme ne connaîtra rien s'il ne connaît tout, et il n'y a point de milieu entre la science absolue et l'absolue ignorance !

. . . . . .

« Quel orgueil, ou plutôt quel délire de croire que cet homme, qui est un abîme à lui-même, pourra contempler sans voile les origines éternelles de l'être : un brin de paille est pour lui plein de mystères, et il n'y en aura pas dans l'essence de Dieu ! Quoi ! cette chétive créature, qui dans le rapide intervalle placé entre l'instant de la naissance et celui de la mort, résiste à grand'peine à toutes les causes de destruction qui menacent son existence, voilà le séjour de la science absolue !

« Cette science absolue, dites-vous, est dans l'esprit humain; mais est-elle le commun partage de tous, ou le privilége de quelques-uns, celui d'un seul peut-être? Dans la première alternative, voilà autant de philosophes que d'hommes, voilà une égalité absolue entre toutes les intelligences. Dans la seconde, quel abîme vous creu-

sez entre un homme et un autre homme ! Vous possédez, Hegel, la science absolue, et il y a des hommes, vos semblables, qui ne l'ont pas ! N'y en eût-il qu'un seul, cet homme n'est plus votre égal. Entre la science absolue et ce qui n'est pas elle il y a l'infini. Cet homme ne sait pas tout : donc au prix de ce que vous savez, il ne sait rien. Ou il n'est point homme, ou vous-même vous êtes plus qu'homme.

« Examinons à l'œuvre ces philosophes qui cherchent et qui ont trouvé la science absolue. Schelling place à la cime des choses un principe qu'il appelle l'identique absolu, le sujet-objet. Ce principe se détermine, s'objective par sa nature, et se donne ainsi à lui-même une première forme qu'il brise aussitôt pour en revêtir une autre, jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa puissance d'objectivité, et soit entré en pleine possession de son être.

« Ici Hegel arrête son maître et lui dit : Vous êtes infidèle aux conditions de la science absolue. La science absolue doit tout expliquer et tout démontrer. Or, vous débutez par une hypothèse et par une énigme. L'absolu se divise, l'identique se différencie. Qu'est-ce que l'absolu ? qu'est-ce que l'identique ? Il se divise, dites-vous ; il se différencie, il s'objective ; pourquoi cela et comment ? Le principe du système doit être clair par excellence, puisqu'il doit tout éclaircir. Or, votre principe est inintelligible, et il offusquera de ses ténèbres le reste du système. Puis, comment décrivez-vous l'évolution de l'absolu dans la nature et dans l'homme ? Vous ne connaissez pas la nature de l'absolu et les lois intimes de son développement. Comment pourrez-vous le voir dans les choses, ne le voyant pas en soi ? Il faudra donc recourir à l'expérience. Vous sortez de la science absolue.

« Nous ne savons pas, en vérité, ce que Schelling pourrait répondre à ces objections. On ne saurait mieux le mettre en contradiction avec ses propres principes, et signaler dans son système les deux choses qui ne devraient jamais se rencontrer dans une philosophie toute *a priori* : des mystères inexpliqués, des secours tirés de l'expérience.

« Mais si Hegel triomphe contre Schelling, le maître n'est pas moins fort contre son disciple. Il faut entendre Schelling presser de sa vive dialectique les fastueuses théories qui, entre autres torts, ont eu celui de faire oublier les siennes. « On a prétendu, dit-il, qu'en métaphysique il ne « fallait rien supposer. On m'a reproché de « faire des hypothèses. Or, par où commence-t-on ? Par une hypothèse, et la plus « étrange de toutes, l'hypothèse de la notion « logique, ou de l'idée, à laquelle on attribue la faculté de se transformer par sa « nature même en son contraire, et puis de « retourner à soi, de redevenir elle-même, « chose qu'on peut bien penser d'un être « réel, vivant, mais qu'on ne saurait dire de « la simple notion sans la plus absurde des « fictions (1081). » Voilà, suivant Schelling, une première supposition toute gratuite. Cependant le système se soutient assez bien tant qu'on reste dans la sphère de la logique pure, où il ne s'agit que de combiner des abstractions ; mais comment passer de l'idée à l'être ? Cela est impossible, cela est inconcevable. Nouvelle hypothèse, nouvelle absurdité, que Schelling relève avec la plus perçante ironie : « L'idée, dit-il, l'idée de « Hegel, on ne sait trop pourquoi, en« nuyée peut-être de son existence purement « logique, s'avise de se décomposer dans « ses moments, afin d'expliquer la création.

« On ne saurait mieux dire, et voilà une admirable revanche de Schelling contre l'infidèle et orgueilleux disciple ; mais que pensera tout ami désintéressé de la vérité en écoutant ces deux illustres adversaires, si habiles dans l'attaque, si faibles dans la défense ? Non, sans doute, Hegel, pas plus que Schelling, n'a pu faire le premier pas en philosophie sans laisser des mystères dans la science et sans faire des emprunts à l'observation : double preuve, preuve irréfragable de la vanité de la science absolue et de la méthode rationnelle. » (Emile Saisset, *De la philosophie allemande* dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XIII.)

CHAPITRE XV.

L'Allemagne rationaliste livrée à toutes les anxiétés du doute.

« De l'autre côté du Rhin, on reproche durement à la France la mobilité et l'inconstance de ses systèmes de gouvernement. Ne pourrait-on pas retorquer cette accusation contre ceux de qui elle part, si de pareils griefs ne s'adressaient avant tout à l'esprit de l'humanité même ? Que de fois l'Allemagne, dans ce même demi-siècle, n'a-t-elle pas changé de systèmes et d'enthousiasmes ! Que n'a-t elle pas couronné dans ces dernières années ! l'esprit et la matière, le pour et le contre, le moi et le non-moi, la liberté et la fatalité ! Que de serments solennels jurés à ces rois de la pensée, à Kant, à Fichte, à Schelling ! Chacun de ces serments devait durer toujours. Ils n'ont pu subsister devant l'avénement d'un principe plus jeune et plus nouveau. Hegel vient de mourir, le puissant Hegel ; sa cendre est encore chaude. Où sont ses disciple fidèles, ses croyants, ses apôtres ? Il n'en a plus ; il renaîtrait aujourd'hui qu'il importunerait ceux qui l'ont embaumé hier ; il serait comme Épiménide après un sommeil d'un siècle, tant le mouvement qui emporte et vieillit les morts est plus que jamais rapide et inexorable. C'est maintenant qu'il faut chanter à table : *Les morts vont vite.*—De la même manière qu'en France, la chute de tant d'administrations opposées a embarrassé la liberté d'une foule de lois, règlements, décrets, ordonnances contradictoires; de même en Allemagne, la chute

(1081) *Jugement de M. Schelling, sur la phil. de M. Cousin,* p. 17.

de la philosophie a embarrassé l'intelligence d'une foule de formules de tous les régimes. Pour conserver quelque naturel au milieu de ces entraves, il faut une rare vivacité d'esprit. Combien de gens se traînent encore sous ce vide fardeau comme la tortue sous sa carapace! Combien d'excellents hommes qui, la plume à la main, sont incapables de demander à boire sans convoquer l'objectif et le subjectif! Il y a une frivolité propre à l'Allemagne, c'est celle qui marche toujours coiffée du bonnet de la scolastique.» (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, tom. I^er^.)

CHAPITRE XVI.

Décadence du rationalisme allemand.

« La philosophie allemande se meurt ; elle est morte, après avoir, comme Saturne et la révolution française, dévoré ses enfants. Que sont devenus tant de systèmes qui se promettaient l'éternité ? tant de solutions, de définitions du problème de l'univers? Cherchez ces systèmes au même endroit où sont chez nous la Convention, l'Empire, la Restauration, et chacun des pouvoirs qui se sont couronnés de leurs propres mains. Ressusciter Kant, Fichte, Schelling, Hegel, ou ressusciter l'Assemblée constituante, ou la Terreur, ou Napoléon, ou Louis le Désiré, des deux parts même folie. Ces théories sont dans la même poussière où dorment aujourd'hui les événements d'où elles sont sorties. Un seul jour nous en sépare, mais ce jour est un siècle. Paix donc à ces morts glorieux! Quand même vous posséderiez la trompette du jugement dernier, vous ne pourrier les ranimer.

« Ce n'est pas à dire pour cela que ce mouvement de l'intelligence doive rester sans résultat. Le panthéisme est partout, au fond de la philosophie allemande, comme l'égalité est partout au fond de la révolution française. Si ces deux principes viennent jamais à s'entendre, ils constitueront entre eux le monde nouveau. » (1082) (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, tome I^er^.)

CHAPITRE XVII.

Le rationalisme allemand dans la théologie.

« Lorsque la philosophie allemande remplaça dans le monde celle du XVIII^e^ siècle, on put croire que ce qui avait été détruit par Voltaire allait être rétabli par Kant et par Gœthe ; le spiritualisme des uns pouvait-il aboutir au même résultat que le sensualisme de l'autre? Non, sans doute, celui qui eût osé assurer le contraire eût passé pour insensé. Combien de gens se berçaient de cette idée, que le christianisme allait trouver une restauration complète dans la métaphysique nouvelle ! Il semble même que la philosophie partagea cette illusion et qu'elle crut fermement avoir fait sa paix avec la religion positive. La vérité est qu'elle se borna à changer les armes émoussées du dernier siècle et à porter la querelle sur un autre terrain. C'est ce qui parut d'une manière manifeste dans l'ouvrage de Kant sur la religion, lequel sert encore de fond à presque toutes les innovations de nos jours. Que sont les Écritures sacrées pour le philosophe de Kœnigsberg ? Une suite d'allégories morales, une sorte de commentaire populaire de la loi du devoir. Le Christ lui-même n'est plus qu'un idéal qui plane solitairement dans la conscience de l'humanité. D'ailleurs, la résurrection étant retranchée de ce prétendu christianisme, il ne restait à vrai dire qu'une religion de mort, un évangile de la raison pure, un Jésus abstrait sans la crèche et le sépulcre. Depuis l'apparition de cet ouvrage, il ne fut plus permis de se tromper sur l'espèce d'alliance de la philosophie nouvelle avec la foi évangélique. Dans ce traité de paix, la critique, le raisonnement, le scepticisme, se réservaient tous leurs droits ; ils se couronnaient eux-mêmes ; s'ils laissaient subsister la religion, c'était comme une province conquise dont ils marquaient à leur gré les limites. Plus tard, le panthéisme, étant entré à grands flots dans la métaphysique allemande, ne fit que miner de plus en plus les vieux rivages de l'orthodoxie. Selon l'école moitié mystique, moitié sceptique, de Schelling, la révélation de l'Evangile ne fut plus qu'un des accidents de l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'histoire, et un peu après, l'abstraction croissant toujours, Hegel ne vit plus dans le christianisme qu'une idée dont la valeur religieuse est indépendante des témoignages de la tradition ; ce qui revient à dire que le principe moral de l'Evangile est divin, lors même que l'histoire est incertaine. Or, qu'est-ce que cela, sinon aboutir dans le fait à la profession de foi du vicaire savoyard ? Ainsi de déductions en déductions, de formules en formules, la philosophie du XVIII^e^ siècle et celle du XIX^e^, après s'être longtemps combattues et niées l'une l'autre, finissaient par se réconcilier et s'embrasser sur les ruines de la même croyance. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. II.)

CHAPITRE XVIII.

Le docteur Strauss et Voltaire. — La jeune Allemagne.

« Qui eût pensé que tout cet idéalisme dût aboutir aux mêmes résultats religieux que l'école de Voltaire? C'est pourtant, en grande partie, le mouvement de décomposition qui s'opère aujourd'hui. En effet, dans le temps où la philosophie de l'absolu *construisait* les empires passés sur le plan qu'elle s'était formé la veille, elle n'était pas si loin qu'il semble de la méthode de Voltaire, qui, lui aussi, expliquait Pharaon et Moïse par Louis XV et par son aumônier. Des deux côtés c'était au fond la même erreur de perspective, et si Mahomet, encyclopédiste de la société de d'Holbach, ne me convertit pas, je ne me livre pas davantage au Mahomet de la philosophie d'outre-Rhin, lequel poursuit le concret et la subjectivité

(1082) C'est-à-dire le monde du socialisme. La belle alliance !

sur son chameau dans le désert et sous les tentes ambrées de l'Yémen.

« Au moment où j'écris ces lignes, un livre dont toute l'Allemagne est préoccupée vient de jeter une terrible lueur sur ces questions : c'est la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. Ni l'originalité d'un écrivain éloquent, ni l'éclat d'un nom connu, ne distinguent cet ouvrage, et pourtant un événement politique n'eût pas plus sérieusement passionné les esprits. Ce livre est le résultat naturel et nécessaire de la méthode allemande : c'est par là qu'il doit éveiller au plus haut degré l'attention des étrangers. La méthode que Wolf et Niebuhr ont appliquée à Homère et à Tite-Live, l'auteur l'applique au christianisme ; et de la même manière qu'Homère et l'histoire romaine se sont évanouis comme une fumée entre les mains des deux premiers, le Christ disparaît à son tour dans le travail du dernier *opérateur critique*, disent à bon droit les théologiens. Les récits des quatre évangélistes ne sont plus qu'une suite d'allégories, de fables, telles que celles d'Esope et de La Fontaine, des contes et des chants populaires, en un mot un *mythe*. Cette idée n'est pas entièrement nouvelle : l'autorité que le symbolisme allemand vient de lui donner, l'éclat et le retentissement qui le suivent, tout cela est nouveau. Le Christ, dans ce système, n'est plus qu'un songe, une épopée mystique qui va rejoindre l'épopée grecque et l'épopée romaine. Lisez attentivement ces résultats, vous croirez, avec la différence d'une forme très-savante, lire les *Questions sur les miracles* par Voltaire. . . . . .

. . . . . .

« Je sais bien qu'en Allemagne la *christologie* a mille moyens de déguiser ces résultats. On détruit d'un trait de plume les cieux ouverts et l'assemblée des martyrs. On y substitue une formule d'école, et voilà l'abîme comblé. Si je considère avec effroi cet avenir privé de la foi des ancêtres, si mon cœur abreuvé de fiel se détourne avec désespoir de ces cieux qui restent vides, on me répond que tout va bien, que le principe du christianisme n'est pas un individu, mais une idée ; que je puis toujours, au pis aller, adorer ce principe ; que seulement la forme s'est évanouie dans la substantialité ; que rien autre chose n'est changé : de bonne foi, qu'est-ce que tout ce galimatias pour remplacer un Dieu ?

« O grand, puissant, burlesque Protée, infernal Voltaire, que pensez-vous de cette chute dans votre tombeau du Panthéon ? Après tant de détours, de menaces, de railleries, voilà enfin la poétique Allemagne, la religieuse Allemagne, qui tombe entre vos mains, et les griffes de Satan qui percent sous l'aile de l'ange Abbadona ! N'est-ce pas vous qui ressuscitez sous cette forme nouvelle, et qui, pour mieux tromper le monde, revêtez comme votre tunique la blonde candeur de la science allemande ? Où fuir ? où se cacher ? où se sauver ? Il y avait un rossignol allemand qui chantait ses plus beaux chants dans la forêt Hercynienne. Les peuples étaient accourus et écoutaient sa voix enchantée. Ils sentaient, pendant qu'ils l'entendaient, rentrer dans leurs cœurs la foi qu'ils avaient perdue et la poésie des vieux jours. Un souffle divin les ranimait, et leur âme s'élançait sur les ailes de cet oiseau merveilleux pour parcourir les sphères mélodieuses. Mais voilà qu'un serpent à la gueule impure avait roulé ses anneaux au tronc d'un chêne du voisinage. Le rossignol l'aperçut, il fit silence, et soit peur, soit amour, soit un charme plus puissant que le sien, il tomba en voletant dans cette gueule béante ; après quoi le serpent darda sa langue, et prenant la parole il dit : « Me connaissez vous ? Je me suis appelé tour à tour dans l'Eden Léviathan, Satan, Moloch ; au moyen âge, Hérésie, Jean Hus, Martin Luther ; chez les Tudesques, Méphistophélès ; chez les Welches, Voltaire. A présent, je me nomme comme vous tous Scepticisme. » Les peuples, l'ayant entendu, se retirèrent et pleurèrent pendant trois jours.

« L'influence de la révolution de 1830 n'a pas été en Allemagne aussi nulle qu'on le pense. Ce branle donné au monde a hâté le bouleversement des systèmes surannés. Le saint-simonisme lui-même a pénétré au sein du vieil idéalisme, et la réhabilitation de la matière n'a été prêchée nulle part avec plus d'avidité que par les frères et descendants du jeune Werther. L'école qui a pris un moment le nom de *Jeune Allemagne* n'a guère d'autre dogme que celui-là. Que de livres n'a-t-elle pas enfantés qui ont eu un retentissement populaire, sans autre mérite évident que de réveiller les sens endormis ! Combien d'aphorismes tirés de *Candide* et du *Huron* passent aujourd'hui dans la poésie allemande pour des nouveautés prophétiques et sibyllines ? Combien la matière évoquée du néant en l'an 1832 n'a-t-elle pas paru de l'autre côté du Rhin chose merveilleuse, inouïe, inénarrable ! En sortant du long jeûne du spiritualisme, quel étonnement et quel cantique de joie ! L'Allemagne cloîtrée quitte aujourd'hui le couvent comme Catherine de Bora. Cette nonne épouse à cette heure son Luther sous le nom de la matière et de l'épicurisme.

« Tandis qu'en France et en Angleterre la chute de la vieille société a provoqué une poésie plaintive et désespérée, on s'étonne que cette même ruine s'annonce en Allemagne par le ricanement et par l'ironie de toutes choses. C'est dans le pays le plus naturellement sérieux que la plainte prend le masque comique. Tous les rôles sont changés. Au moment où les poëtes anglais et français pleurent et se lamentent, les jeunes poëtes allemands commencent à se divertir et à banqueter.

. . . . . .

. . . . . .

« Sous la hache bourgeoise du XIX^e^ siècle tombent également les forêts de l'Amérique et les fantastiques ombrages de l'Allemagne. Au lieu des chants des fées dans les forêts

séculaires, le pic des pionniers, qui tracent leur chemin rapide à des générations plus rapides, retentit du Danube au Rhin. Elfes immaculés, gnomes, sylphes spiritualistes, impalpables ondines, votre heure est venue; il faut en prendre son parti. La question des douanes a remplacé pour tous la question de l'impératif catégorique.

« Dans ce changement, que devient l'imagination ainsi déconcertée? Tout se rapetisse : un génie lilliputien prend la place des conceptions transcendentales. Au lieu de l'épopée l'épigramme, au lieu de l'infini un atome. De la même manière que, pour échapper au matérialisme, la France s'est mise à l'école de l'Allemagne, celle-ci, pour échapper à l'idéalisme, entre à l'école de la France. Les nations ainsi travesties se mêlent et se confondent. Chaque peuple change de masque comme au carnaval de Venise.

. . . . . .

« J'ai vu les saints anges de Klopstock et de Schiller conspués et raillés par un siècle nouveau; les esprits ont voilé leur face dans le ciel de l'Allemagne. J'ai vu les chastes images de Thécla, de Clara, de Marguerite, de Geneviève, qu'insultaient de grossières courtisanes, nées du cerveau grossier des poëtes de nos jours. Le ricanement de l'orgie a pris la place des larmes saintes des esprits immortels, et des vices prétentieux se sont couronnés eux-mêmes de la couronne des vierges. Le docteur Faust a quitté sa cellule, il a quitté ses livres et son creuset, il a rejeté loin de lui la tête de mort qui mêlait à ses pensées enthousiastes les songes du tombeau. Le docteur s'est fait vif, il court au bal en chapeau brodé; il est galant, leste, musqué. Seulement, avec son manteau de philosophe, il a oublié au logis son âme et son imagination. Quel magicien pourrait les lui rendre? ». . . .

(Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. I^er^.)

CHAPITRE XIX.

Portraits des théologiens rationalistes de l'Allemagne luthérienne.— Leur tactique contre le christianisme.

« Au mélange de la métaphysique et de la théologie s'est formée en Allemagne une langue savante qui n'a aucune analogie dans les peuples modernes. Pour trouver un idiome semblable, il faut remonter aux scolastiques ou aux alexandrins. La parole couvre la pensée de l'écrivain, comme le bois sacré enveloppait la demeure de l'oracle. Au sein de ces magnifiques ténèbres, séparés du monde et de la nature entière, sans témoins, sans échos, l'audace des théologiens s'accroît de leur isolement. Cachés dans cette enceinte, ils s'excitent les uns les autres à des hardiesses de pensées que difficilement ils se permettraient au grand jour; voilà un des avantages du mystère. Voyons-en les inconvénients. J'en aperçois deux principaux. D'abord, tout est mis en question dans le sanctuaire, quand tout paraît en sûreté au dehors, par où l'on voit que le résultat de cette situation prolongée serait d'établir une double doctrine, l'une secrète, l'autre publique; celle-là pour le prêtre, celle-ci pour le peuple : distinction qui répugne à une époque où le secret est impossible, où les castes disparaissent. Le sacerdoce véritable tend de plus en plus à se confondre avec le genre humain lui-même, et l'Eglise avec l'Etat (1083). En second lieu, au moyen de l'étrange logomachie dans laquelle on se déguise, il arrive presque nécessairement qu'après le combat personne ne sait plus sur quel terrain il demeure, s'il est dans la croyance ou dans le doute; les questions se compliquent à l'infini, sans se résoudre jamais. Dans cette obscurité pleine d'embûches naissent ce que Bacon appelait la philosophie fantasque et la foi hérétique. Chacun s'enveloppe d'une formule, comme les acteurs antiques se couvraient d'un masque monstrueux. Mais l'affaire est ici trop sérieuse pour que personne puisse rester en ces termes. Qui a gagné, qui a perdu à ce terrible jeu où il va de tout? Est-ce la philosophie? est-ce la religion? Il serait bien temps d'en être clairement informé. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Ces réflexions suffisent aussi pour expliquer d'où naît le fond de quiétude que j'ai remarqué plus haut dans le scepticisme des Allemands. Ils n'entrent point sans guides dans ce labyrinthe, comme la philosophie du dernier siècle. Au sein même du doute, ils conservent un simulacre de tradition, qui suffit pour les sauver du vertige. C'est ce qu'ils appellent garder l'idée en sacrifiant la lettre. Tout impalpable qu'il est, ce fil imaginaire les empêche de se croire entièrement égarés, et, bien que leur critique soit souvent plus meurtrière que celle de Voltaire, ils ne laissent pas de dire comme Polyeucte : *Je suis chrétien!* L'accord de la science et de la croyance est le premier problème que se posent toutes les écoles; chacune estime l'avoir résolu à la satisfaction générale. Seulement, de transformations en transformations, il arrive souvent que l'institution chrétienne devient précisément *ce qui n'a plus de nom dans aucune langue.* Qui ne voit, par exemple, combien complaisantes sont les formules de l'absolu? Est-il un culte, une idole, auxquels on ne puisse les appliquer sans effort? et se peut-il que, sur une aussi faible apparence, des esprits se croient véritablement échappés au naufrage?

« Je vois tous les jours des hommes qui, ayant commencé par rejeter la *Genèse*, ont été conduits plus tard à rejeter les prophètes, puis les apôtres avec les évangélistes, puis les saints Pères, puis les conciles, puis l'Eglise, puis la suite entière de l'histoire sacrée, si

(1083) Il est vrai que c'est là l'idéal du socialisme. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que tant de conservateurs aient la candeur de travailler à sa réalisation.

bien qu'à la fin toute leur tradition s'est bornée à eux-mêmes. Mais dans ce dénûment ils n'ont point perdu leur assurance ; ils ont rencontré dans une école de métaphysique un certain nombre de formules faciles à retenir, telles que : le non-moi se révèle dans le moi, l'infini dans le fini ; ils murmurent éternellement en eux-mêmes ces formules sacrées, et la vertu occulte en est en effet si grande, qu'ils sont sincèrement convaincus, non pas seulement qu'ils sont les plus religieux de la terre, mais qu'ils sont les plus orthodoxes de la chrétienté. Non contents de le penser en secret, ... ils composent dans cet esprit des homélies, des instructions dogmatiques, de pieux mandements pour l'édification des néophytes. De tout ce que j'ai vu jusqu'ici, rien ne m'a causé d'abord un plus grand étonnement. Il y a aussi des somnambules qui bercent sur leur sein des pierres du cimetière, pensant que c'est là leur enfant endormi ! Au milieu du silence des écoles stupéfaites, il est assurément facile de s'écrier : « Le scepticisme et « le dogme, le raisonnement et la foi, vi- « vront à l'avenir dans une paix profonde. « Leur discorde n'était qu'un malentendu « qui a duré quatre mille ans ; depuis hier la « paix est faite, et notre petit système en est « l'éternel garant. » L'affaire est un peu plus malaisée dans la pratique. Si l'on veut dire, en effet, que dans la tradition il est des parties qu'aucun pyrrhonisme ne pourra renverser, qu'il est des parties qu'aucune autorité ne saura sauver (1084), chacun l'avoue hautement ; mais qui marquera ces limites ? qui distinguera la portion périssable de l'immortelle ? qui tracera sur la carte de l'intelligence ces frontières nouvelles de la foi et de la raison ? Sera-ce l'une ? sera-ce l'autre ? voilà le débat qui commence.

« Je n'ignore pas qu'aujourd'hui la philosophie se réconcilie solennellement avec le christianisme, en ce sens qu'elle veut l'absorber dans son sein, le convertir en sa propre substance, ou plutôt l'envahir comme une partie légitime de son empire. Elle ne le nie plus, elle ne le combat plus ; elle fait pis, elle le protége, elle s'empare de chacun de ses dogmes pour en faire un théorème. Mais véritablement qui sera la dupe de l'embûche ? Si le christianisme consent à laisser transformer, changer, manier, agrandir, atténuer, comme une argile ductile, au gré de la spéculation, nul doute que l'alliance puisse durer. La philosophie n'a qu'à gagner à ce traité de paix. Hier elle prenait la terre par le droit du plus fort ; aujourd'hui elle s'attribue le ciel, parce que je m'appelle lion : *Quia nominor leo.*

« La métaphysique de Hegel, de plus en plus maîtresse du siècle, est celle qui s'est aussi le plus vantée de cette conformité absolue de doctrine avec la religion positive. A la croire, elle n'était rien que le catéchisme transfiguré, l'identité même de la science et de la révélation évangéliques, ou plutôt la bible de l'absolu ; comme elle se donnait pour le dernier mot de la raison, il était naturel qu'elle regardât le christianisme comme la dernière expression de la foi. Après des explications si franches, si claires, si satisfaisantes, qu'a-t-on trouvé en allant au fond de cette orthodoxie ? Une tradition sans Evangile, un dogme sans immortalité, un christianisme sans Christ. Est-ce bien là ce qu'attendait l'Eglise ? Un jour aussi, dit la légende, on vit un pieux scolastique frapper à la porte d'un couvent des Ardennes ; il portait la barbe touffue d'un anachorète. A sa ceinture pendait la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, qu'il murmurait chemin faisant : « Ouvrez, dit-il, j'arrive du désert. » Les portes s'ouvrent, on s'empresse autour de lui ; mais, sous le froc, qui vit-on paraître ? L'éternel tentateur, qui débute par dire : « Et moi aussi, mes frères, je suis logicien.

. . . . . .

« Si l'on insiste pour savoir en quoi consiste cette mésintelligence, je dirai clairement que le panthéisme tente aujourd'hui de se substituer en Allemagne à l'esprit de l'Evangile, et que c'est à cela que se réduit tout le débat. Jusqu'à quel point l'institution chrétienne est-elle assez souple pour que cette seconde réformation puisse s'achever sans rupture ? Le Dieu tout personnel du crucifix peut-il devenir le Dieu substance, sans que les peuples s'aperçoivent de ce changement, tant les gradations seront ménagées et insensibles ? Tout est contenu dans ces paroles. Le Christ sur le Calvaire de la théologie moderne endure aujourd'hui une passion plus cruelle que la passion du Golgotha. Ni les pharisiens ni les scribes de Jérusalem ne lui ont présenté une boisson plus amère que celle que lui versent abondamment les docteurs de nos jours. Chacun l'attire à soi par la violence, chacun veut le receler dans son système, comme dans un sépulcre blanchi.

« Quelle transfiguration va-t-il subir ? Le Dieu de Jacob et de saint Paul deviendra-t-il le dieu de Parménide, de Descartes (1085) et de son disciple Spinosa ? Nous vivons tous à notre insu dans l'attente de cette grande, de cette unique affaire.

« Ceux qui veulent extirper le principe du christianisme n'y réussiront pas, car il a fondé la grandeur et l'indépendance de la personne. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie.*)

CHAPITRE XX.

La théologie naturaliste en Allemagne.

« L'homme qui de nos jours a fait faire le plus grand pas à l'Allemagne, ce n'est ni

(1084) Ce sont là de ces affirmations tranchantes auxquelles le rationalisme nous a habitués, et qui font très peu d'impression sur les esprits sérieux.

(1085) Descartes n'a jamais professé le panthéisme. Sans admettre toutes les idées de l'auteur du discours sur la *méthode*, nous ne voudrions pas lui voir prêter ces grossières erreurs.

Kant, ni Lessing, ni le grand Frédéric, c'est Bénédict Spinosa. Voilà l'esprit que l'on rencontre au fond de sa poésie, de sa critique, de sa philosophie, de sa théologie, comme le grand tentateur sous l'arbre touffu de la science. Gœthe, Schelling, Hegel, Schleiermacher, pour s'en tenir aux maîtres, sont le fruit de ses œuvres. Si l'on relisait en particulier son *Traité de théologie* et ses étonnantes *Lettres à Oldembourg*, on y trouverait le germe de toutes les propositions soutenues depuis peu dans l'exégèse allemande. C'est de lui surtout qu'est née l'interprétation de la Bible par les phénomènes naturels. Il avait dit quelque part : « Tout ce « qui est raconté dans les livres révélés « s'est passé conformément aux lois établies « dans l'univers. » Une école s'empara avidement de ce principe. A ceux qui voulaient s'arrêter suspendus dans ce scepticisme, il offrait l'immense avantage de conserver toute la doctrine de la révélation, au moyen d'une réticence ou d'une explication préliminaire. L'Evangile ne laissait pas d'être un code de morale divine, on n'accusait la bonne foi de personne. L'histoire sacrée planait au-dessus de toute controverse. Quoi de plus ? il s'agissait seulement de reconnaître une fois pour toutes que ce qui nous est présenté aujourd'hui par la tradition comme un phénomène surnaturel, un miracle, n'a été dans la réalité qu'un fait très-simple grossi à l'origine par la surprise des sens : tantôt une erreur dans le texte, tantôt un signe de copiste, le plus souvent un prodige, qui n'a jamais existé hormis dans les secrets de la grammaire ou de la rhétorique orientale. On ne se figure pas quels efforts ont été faits pour rabaisser ainsi l'Evangile aux proportions d'une chronique morale. On le dépouillait de son auréole pour le sauver sous l'apparence de la médiocrité. Ce qu'il y avait d'étroit dans ce système devenait facilement ridicule dans l'application, car il est plus facile de nier l'Evangile que de le faire redescendre à la hauteur d'un manuel de philosophie pratique. La plume qui écrivit les *Provinciales* serait nécessaire pour montrer à nu les étranges conséquences de cette théologie. Suivant elle, l'arbre du bien et du mal n'est rien qu'une plante vénéneuse, probablement un mancenillier sous lequel se sont endormis les premiers hommes. Quant à la figure rayonnante de Moïse sur les flancs du mont Sinaï, c'était un produit naturel de l'électricité. La vision de Zacharie était l'effet de la fumée des candélabres du temple ; les rois mages avec leurs offrandes de myrrhe, d'or, d'encens, trois marchands forains qui apportaient quelque quincaillerie à l'enfant de Bethléem; l'étoile qui marchait devant eux, un domestique porteur d'un flambeau; les anges dans la scène de la tentation, une caravane qui passait dans le désert chargée de vivres; les deux jeunes hommes vêtus de blanc dans le sépulcre, l'illusion d'un manteau de lin; la transfiguration, un orage. Ce système conservait fidèlement, comme on le voit, le corps entier de la tradition, il n'en supprimait que l'âme. C'était l'application de la théologie de Spinosa, dans le sens le plus borné, à la manière de ceux qui ne voient dans sa méthaphysique que l'apothéose de la matière brute. Il restait du christianisme un squelette informe, et la philosophie démontrait doctement en présence de ce mort comment rien n'est plus facile à concevoir que la vie, et qu'avec un peu de bonne volonté elle en ferait autant. Le genre humain aurait-il donc été depuis deux mille ans la dupe d'un effet d'optique, d'un météore, d'un feu follet, ou de la conjonction de Saturne et de Jupiter, dans le signe du Poisson? Il fallait bien l'admettre. Quoi qu'il en soit, cette interprétation, tout évidente qu'on la supposait, n'était point encore celle qui allait naturellement au génie de l'Allemagne. Ce pays pouvait l'adopter quelque temps à cause des maximes de morale qui en tempéraient le fond, mais ce n'était point là l'espèce d'incrédulité qui était faite pour lui. » (Edgar Quinet, *Allemagne et Italie*, t. II.)

CHAPITRE XXI.

Caractères du mythicisme.

« Pour convertir l'Allemagne au doute il fallait un système qui cachant le scepticisme sous la foi, prenant un long détour avant d'arriver à son objet, appuyé sur l'imagination, sur la poésie, sur la spiritualité, parût transfigurer ce qu'il rejetait dans l'ombre, édifier ce qu'il détruisait, affirmer ce qu'il niait. Or, tous ces caractères se trouvent dans le système de l'interprétation allégorique des Ecritures, ou, pour parler avec le XVIIe siècle, dans la substitution du sens mystique au sens littéral, car ce qui a été dans l'origine le principe caché de la Réforme est précisément ce qui éclate au grand jour dans les débats de la théologie d'outre-Rhin. . . . . .

. . . . . .

« Ce court tableau qu'il serait facile d'augmenter suffit pour montrer comment chacun travaille isolément à détruire dans la tradition la partie qui le touche de plus près, sans s'apercevoir que toutes ces ruines se répandent. Au milieu même de cette universelle négation, l'on se donne le plaisir de se contredire mutuellement. Tel conseiller ecclésiastique qui nie l'authenticité de la *Genèse* est réfuté par tel autre qui nie l'authenticité des prophètes. D'ailleurs, toute hypothèse se donne fièrement pour une vérité *acquise à la science*, jusqu'à ce que l'hypothèse du lendemain renverse avec éclat celle de la veille. On dirait que, pour gage d'impartialité, chaque théologien se croit obligé, pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Ecritures. Dans cette étrange ardeur des hommes d'église à sacrifier eux-mêmes le corps et la lettre de leur croyance, n'y a-t-il pas quelque chose qui rappelle cette nuit de la Constituante où chacun venait brûler ses lettres de noblesse? » (Edgar Quinet, *Allemagne et Italie*, t. II.)

CHAPITRE XXII.

Anarchie intellectuelle et morale produite en Allemagne par la philosophie et la théologie rationalistes.

« Tant que les doctrines qui en ce moment sont aux prises ne firent que commencer à croître, jeunes et inoffensives, prenant chacune peu de place, elles vécurent ensemble sans querelles. Longtemps elles purent croire qu'elles continueraient de grandir ainsi en paix sous l'étendard du panthéisme. Mais, à mesure qu'elles se développèrent, chacune suivit son humeur et marcha à sa guise. Dans ce pays de repos, ce n'est plus aujourd'hui que froissement de croyances qui s'usent l'une par l'autre, que conflit de renommées qui en viennent aux mains, que systèmes blessés au cœur, que théories défaillantes, que docteurs qui ferraillent. Le catholicisme est désarmé par le protestantisme, le protestantisme par le piétisme, le piétisme par le rationalisme, centre fatal au dedans duquel on ne peut faire un pas sans marcher sur un mort. Toutes les opinions humaines se sont donné rendez-vous, là comme dans une Alexandrie moderne, pour éclater chacune à sa manière et rendre un dernier combat. . . . . .

. . . . . .

Si je regarde du côté de l'Allemagne, la tristesse me saisit au cœur et l'envie me prend de poser déjà la plume ; car voilà ce grand pays, celui de la foi et de l'amour, devenu à son tour le pays du doute et de la colère. Ce serait une longue et cruelle histoire que celle du doute chez un peuple que la Divinité a si bien rassasié d'elle-même qu'il n'en veut plus goûter : le mysticisme est pour lui ce qu'a été pour nous le scepticisme. Il faudrait montrer les efforts de ce peuple pour se retenir dans sa chute, et pour flotter encore dans ses vagues croyances avant de se noyer sans retour. Les mêmes combats que Luther a soutenus pendant ses insomnies, la tête sur son chevet, criant, pleurant, soupirant, haletant, l'Allemagne les a supportés à son tour sur sa couche, dans cette longue insomnie de gloire qui commence par Frédéric et qui finit par Gœthe ; car ce n'est pas en une heure qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Avant d'arriver à l'indifférence de tous les cultes, elle les a tous éprouvés. Elle a offert à chaque chose son adoration, et, dans cette chute du ciel sur la terre, tout lui a manqué et a croulé à la fois. . . . .

. . . . . .

« Quand sa foi a achevé de défaillir, elle s'est convertie à la philosophie ; c'était le temps de Fichte et de Schelling ; puis ce terrain miné a croulé dans le nihilisme de Hegel, et il a fallu se faire un autre dieu. Il y a eu aussi un temps où le patriotisme servait de religion, où l'on priait dans la bataille, où la foi se retrempait dans le sang, où le *Te Deum* de Leipsick remplissait la nef du Dieu des armées ; et cette foi, la plus facile à garder, s'est promptement dissipée avec la fumée des bivouacs. Restait le culte de l'art. Celui-là avait toujours conservé son église. Mais Gœthe, le dieu qu'elle adorait, l'a détruite lui-même. Ainsi, l'Allemagne a porté le scrupule dans le doute aussi bien qu'elle l'avait porté dans la foi. Elle n'est point tombée comme d'autres en un jour, par une chute précipitée, mais par une infinité de chutes et de courbes toutes formulées d'avance. Elle descend processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute. Ses cathédrales sont usées non par le temps, mais par la prière et par les genoux des hommes. Elle met à leur front le bandeau du mysticisme, comme on ceint de fleurs d'hiver le front des vierges défuntes. Ainsi, par une autre voie, elle est arrivée au point où le monde l'avait précédée. . . . . .

. . . . . .

« En France et en Angleterre, le doute a poussé son cri le plus éclatant par l'organe de Voltaire et de Byron. En Allemagne, on n'a point connu ce brusque déchirement qui ailleurs a arraché de si étonnantes plaintes. Le nœud des croyances a été lentement dénoué. La poésie a tenu longtemps la place de la religion. L'Eglise était tombée, mais on avait gardé l'hymne. Novalis chantait dans la nuit ; et le moyen alors de croire que la ruine fût irréparable, quand la voix qui l'habitait était encore si mélodieuse et si jeune ? C'est ainsi que, remplaçant toujours la foi par l'art, et l'idée par l'image, et le dieu par son ombre, l'Allemagne a pu sans secousse endormir son passé et l'ensevelir sans douleur. . . . . .

. . . . . .

« Dans cette invisible dissolution les sectes prennent peu à peu la place de la religion, et les maximes celle de la morale. . .

. . . . . .

« Sous mille noms, piétisme, méthodisme, LE FROID AVANCE ET S'INSINUE PARTOUT. A mesure que l'Allemagne se fait plus sensuelle, il se forme des codes de fastueuses austérités. Dans son premier étonnement, tout lui fait scandale. Elle a quitté la grande voie de l'innocence antique, elle est entrée dans les détours du scrupule. La pauvre Eve se couvre trop tard de feuillages, son passé n'en est pas moins condamné. Un dur méthodisme se met à la place de la sérénité perdue, et prétend lui seul, à force de maximes, conjurer le danger ; il trouble jusqu'à la mort les âmes vierges dont ce pays est encore plein, et rien ne montre mieux la décomposition des anciennes croyances que ces fantômes de secte qui surgissent ainsi par intervalles de la conscience publique.

. . . . . .

« Le fait qui s'accomplit aujourd'hui en Allemagne est la chute du spiritualisme. Cette Jérusalem céleste croule dans l'abîme, aucune main ne peut la retenir. Tant que l'idéalisme et la poésie ont soutenu l'Allemagne, ils ont caché ou fait oublier le vide des institutions. Aujourd'hui il en est autrement ; la vie publique et la vie privée

sont dévoilées en même temps. Sous le manteau percé de la philosophie, on commence à remarquer d'étranges plaies. A mesure que l'enthousiasme s'éteint, bien des qualités aimables disparaissent. . . . . .

. . . . . .

« L'unité de doctrine une fois brisée, il y a des jurisconsultes, des philologues, des métaphysiciens, des théologiens, qui tous, s'abhorrant les uns les autres, marchent fort habilement dans des directions contraires. Il y a des savants, et plus de science. La haine se substitue à l'amour, et l'anarchie à la fraternité. Les sectes se soulèvent et deviennent ennemies déclarées l'une de l'autre : l'école de Munich de l'école de Berlin, les supernaturalistes des rationalistes, les rationalistes des piétistes, les piétistes des mystiques, les mystiques des méthodistes, les méthodistes de tout le genre humain. Souvent ces haines systématiques habitent ensemble dans le même village et sous le même toit. A la place de l'héroïsme intellectuel se glissent de petites passions bourgeoises. L'abstraction devient métier, et l'infini marchandise. Sous leurs titres de cour, chambellans, conseillers, conseillers intimes, conseillers très-intimes, qui pourrait aujord'hui reconnaître les philosophes candides du temps de madame de Staël ? Plutôt vous reconnaîtriez le volontaire de la république dans monseigneur le comte La Tulipe de Paul-Louis Courier. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. I^er^.)

CHAPITRE XXIII.

Le panthéisme dans la poésie. — Gœthe. — Apothéose de l'humanité.

« Les correspondances posthumes qui ont été publiées dans ces dernières années prouvent clairement que le manque de charité et d'entrailles fut le caractère constant de Gœthe. Son système de neutralité permanente dégénérait avec l'âge en manie. Je ne sache pas qu'aucun homme, non pas même Alexandre, fils d'Ammon, soit descendu au tombeau avec une satisfaction plus intime et plus immuable de sa propre divinité. Dans les lettres de Bettine de Brentano on voit une jeune fille se consumer d'amour pour Wolfgang Gœthe (1086), et Son Excellence le ministre d'Etat de Weimar exploiter ce long désespoir pour en tirer quelques observations pathologiques et une demi-douzaine de tercets. *Faciamus experimentum in corpore vili* fut toujours sa devise. Amour, désespoir, patrie, terre et cieux, tout cela eut justement pour lui la valeur d'un sonnet régulier.

« Comme en Allemagne chaque chose se réduit promptement en système, on n'a pas manqué d'établir en forme de loi cette disposition épicurienne du grand poëte. Pendant plusieurs années il fut défendu de par la critique à tous poëtes, prosateurs, orateurs et artistes, de garder aucun attachement humain, quelque nom qu'il pût prendre, désir, regret, espérance, héroïsme. Le dévouement à un principe, à une cause, à une croyance, fut surtout interdit au premier chef, sans exception ni empêchement quelconque. Par là le devoir de l'écrivain se trouva réduit à l'immobilité du fakir. Celui-là fut réputé divin qui, assistant de loin à tous les dangers et s'abstenant de tous, diplomate olympien au milieu de la mêlée du bien et du mal, s'enfermait dans sa nue pour polir un tercet. On aurait pu, avec Orgon, dire de cet idéal de la critique :

Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon âme.
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

« Il faut convenir que ces maximes ne furent pas celles des Eschyle, des Dante, des Camoëns, des Racine, des Molière, des Milton, ni des Byron. Elles ne pouvaient naître que dans l'oisiveté des petites cours d'Allemagne et dans le fatalisme des écoles.

« Un autre vice de ce fatalisme c'est que, à force de se confondre avec la Divinité, il arrive que l'humanité s'infatue jusqu'à la folie. En voici un exemple qui est devenu populaire. Suivant la doctrine de l'absolu réduite à son expression la plus simple, Dieu sommeillait dans un rêve, moitié végétal, moitié animal, depuis des milliards d'années ; il ne donnait d'ailleurs pas le moindre signe de vie. Moïse et le Christ le tirèrent de cet engourdissement éternel. Mais il y retomba bien vite, et cette fois plus profondément que jamais. Les choses durèrent ainsi jusqu'à l'an 1804, avec quelque mélange de rêves insignifiants. Au commencement de cette même année, Dieu n'avait pas encore la moindre conscience de ce qu'il était ou pouvait être. Ce ne fut que vers le milieu de l'automne qu'il fit définitivement connaissance avec lui-même dans la personne et la conscience de M. le docteur Hegel. Cet épisode important dans la vie de Dieu se passa le 23 octobre sur le chemin de Bayreuth à trois heures et demie de l'après-dînée. Depuis ce moment l'Eternel se sentit vivre et ne garda plus le moindre doute sur sa propre existence. Un peu plus tard il fut nommé professeur ordinaire et directeur de l'Académie de Berlin. Alors aussi sa carrière fut assurée. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. I^er^.)

CHAPITRE XXIV.

Gœthe et Voltaire se donnent la main, et l'Allemagne arrive au scepticisme.

« L'ESPRIT DE CONCILIATION DANS LA MORT (1087) n'a jamais mieux paru que dans Gœthe. Voilà un homme qui enferme en lui toutes les incertitudes de l'homme moderne et qui n'en laisse rien paraître. Il n'attaque rien, il ne défend rien. Il traite toutes les croyances et tous les enthousiasmes comme ces momies qu'Aristote rece-

(1086) *Voy.* sur Gœthe ma *Défense du christianisme historique.*
(1087) C'est là le caractère essentiel des éclectismes de nos jours.

vait d'Asie et qu'il classait dans son académie. Lui aussi classe tous les cultes et met tous ces morts en face l'un de l'autre. L'infinité du doute se cache en lui sous l'infinité de la foi. Sa philosophie est en apparence le contraire de celle de Voltaire, dans la réalité elle en est la conséquence. Il n'exclut rien. Il admet jusqu'au moindre fantôme ; et cette universalité de la croyance est en même temps l'universalité du scepticisme, et de cette affirmation sans bornes naît l'absolue négation. Voltaire arrivait au néant par l'analyse, Gœthe par la synthèse ; c'est le lieu où leur pensée s'unit, et il valait bien la peine vraiment que ces deux noms et les deux peuples qu'ils représentent se fissent si longtemps la guerre pour si bien s'entendre en cet endroit. Car Gœthe n'a pas appris seulement à l'Allemagne à se connaître elle-même, il lui a fait connaître tout ce présent qui s'agitait autour d'elle. Il l'a jetée sur le chemin des révolutions modernes. Il lui a révélé son doute, dont elle voulait douter encore. Il a divulgué le secret de sa foi chancelante, qu'elle aurait longtemps caché dans sa retraite mystique. Comme l'esprit de l'abîme, il a dit tout haut dans l'église, à cette Marguerite agenouillée le jour du *Dies iræ* : T'en souviens-tu, Marguerite, quand tu croyais ce que tes lèvres murmurent et ce que ton cœur désire ? Quand ton Luther ne t'avait pas encore trompée, et que jeune et pure comme ton espérance, et souriant au Christ, enfant tu priais soir et matin sur les dalles de ta cathédrale de Cologne ? C'est là ce qu'il lui a dit de mille façons tant en prose qu'en vers et ce que le monde a entendu. Depuis ce jour elle est entrée dans la grande société des nations sceptiques. » (Edgar Quinet, *Allemagne et Italie*, tome I^er^.)

DEUXIEME PARTIE.

L'Eclectisme.

INTRODUCTION DU RATIONALISME GERMANIQUE DANS LES ECOLES FRANÇAISES.

CHAPITRE I^er^.

Apologie de l'éclectisme.

« Le Rationaliste. — L'esprit *eclectique*, c'est-à-dire l'esprit de transaction, non-seulement en philosophie, mais en tout, était et ne pouvait pas ne pas être l'esprit général d'une époque avancée, et sortie, d'une grande révolution. On peut discuter à l'infini sur les avantages et les inconvénients de ce fait ; mais on ne saurait le nier. Le fait est si vrai, que ceux-là même qui, au nom de la philosophie (je ne parle pas des théologiens), attaquent le plus violemment la doctrine de M. Cousin, lui reprochent non pas d'être l'éclectisme, mais d'être un mauvais *éclectisme*, un syncrétisme impuissant et aveugle, et eux-mêmes proposent sous le nom de *synthèse* un éclectisme qui leur paraît meilleur. De même, en effet, qu'il y a différentes manières de *choisir* entre diverses choses, de même il y a différentes manières d'être éclectique. En quoi consiste donc l'éclectisme de M. Cousin ? Le *Dictionnaire de l'Académie* définit les éclectiques : des philosophes qui, *sans adopter de système*, choisissent les opinions les plus vraisemblables. Cette définition est inexacte ou au moins incomplète ; car pour discerner les vérités éparses dans les différents systèmes, il faut déjà être en possession sinon d'un système achevé, éprouvé, au moins d'une méthode, d'un *criterium* à l'aide duquel on choisit la vérité en la séparant de l'erreur ; l'éclectisme a donc une méthode, un critérium qui lui appartiennent en propre.

« Il a plus : entendu à la manière de M. Cousin, il a un système, il part d'un système, il n'est même autre chose que l'application d'un système à l'examen des systèmes antérieurs, dans le double but : 1° d'éclairer l'histoire de la philosophie par ce système ; 2° de démontrer ce système par l'histoire de la philosophie. A ce programme de l'éclectisme on fait l'objection suivante : de deux choses l'une, ou votre système vous donne la vérité, ou il ne vous la donne pas ; s'il vous la donne, vous n'avez pas à la chercher dans l'examen des systèmes antérieurs ; s'il ne vous la donne pas, c'est vainement que vous procéderez à cet examen, car pour discerner le côté vrai de chaque système il faut savoir soi-même où est l'erreur, où est la vérité ; il faut être ou se croire déjà en possession de la vérité.

« A cela l'éclectisme répond : Je crois à la vérité que me donne mon système préalablement à tout examen des systèmes antérieurs, mais les vues de tout système sur l'histoire de la science à laquelle il se rapporte sont le jugement le plus certain de ce système, et c'est en appliquant ma philosophie à l'histoire de la philosophie, que je trouverai sa démonstration ; si elle est complète et vraie, si elle embrasse tous les

éléments de la conscience et de la réalité, elle ne rencontrera pas dans l'histoire un seul système d'un peu d'importance dans lequel elle ne retrouve un élément d'elle-même, et avec lequel elle ne s'accorde au moins par quelque endroit. Elle ne sera donc forcée d'en proscrire aucun d'une manière absolue ; il lui suffira de séparer la portion inévitable d'erreurs mêlée à la portion de vérités que chacun d'eux renferme ; et, en opérant de la même façon sur tous, d'ennemis qu'ils étaient par leurs erreurs contraires, elle les fera amis et frères par leurs vérités partielles, et ainsi épurés et réconciliés, elle en composera un vaste ensemble adéquat à la vérité tout entière.

« Mais pour atteindre ce but, c'est-à-dire pour asseoir une philosophie sur la critique et la conciliation des systèmes antérieurs, il faut être évidemment en possession d'une philosophie. Il serait donc, à mon avis, plus clair et plus convenable de désigner la doctrine de M. Cousin par la méthode et les procédés qui lui sont propres, que par l'application qu'elle fait de cette méthode à l'histoire de la philosophie, dans un but d'éclectisme. Car on peut très-bien être éclectique avec une autre méthode que celle de M. Cousin, de même que l'on peut adopter la doctrine de M. Cousin sans adopter ses vues générales sur l'histoire de la philosophie.

« Or, ce qui distingue plus particulièrement la doctrine de M. Cousin en elle-même, c'est l'emploi qu'elle fait de la *psychologie*. Non pas que les devanciers de M. Cousin ne fussent aussi des psychologues. Descartes aussi bien que Locke plaçaient la science de la nature humaine à la tête de la science philosophique. Sous ce point de vue, M. Cousin ne fait que continuer la méthode des deux derniers siècles, qui, appuyée sur l'observation et l'analyse, procède du connu à l'inconnu, du *moi* au *non-moi* et du monde à Dieu ; il se sépare au contraire essentiellement de la nouvelle philosophie allemande, à laquelle il a emprunté d'ailleurs ses formules historiques et son principe de l'identité de l'histoire et de la philosophie. Il s'en sépare sur la question de la méthode, car cette école, au lieu de procéder par l'analyse et dans l'ordre de la connaissance, prétend reproduire *a priori* et synthétiquement l'ordre nécessaire des choses ; débute par Dieu pour descendre ensuite par tous les degrés de l'existence jusqu'à l'homme, et aux facultés qui font connaître à l'homme et lui-même, et le monde extérieur, et Dieu.

« Mais si par son point de départ M. Cousin tient à la philosophie des deux derniers siècles, il se sépare d'elle également dans l'application de la méthode qui leur est commune. Descartes, ne trouvant point dans l'observation analytique de la conscience humaine le moyen de passer de la psychologie à l'ontologie, l'avait abandonnée pour se jeter dans l'hypothèse. Locke, Condillac et avec eux toute la philosophie sensualiste du XVIII^e^ siècle, mutilant l'observation par esprit de système, et ne reconnaissant dans la conscience que des phénomènes sensibles ou nés de la sensation, aboutirent et devaient aboutir au scepticisme.

« M. Cousin prétend éviter ces deux écueils de toute philosophie, l'hypothèse et le scepticisme, à l'aide d'une observation complète et impartiale de tous les phénomènes de la conscience. Il les divise en trois classes, lesquelles se rattachent à trois grandes facultés élémentaires qui, dans leurs combinaisons, comprennent et expliquent toutes les autres. Ces facultés sont la sensibilité, l'activité et la raison : de ces trois facultés une seule nous est personnelle, c'est l'activité produisant la volonté libre qui constitue la personne ou le *moi*. Les faits *volontaires* sont seuls marqués, aux yeux de la conscience, du caractère d'imputabilité et de personnalité ; la volonté ne crée pas plus les phénomènes *rationnels* que les phénomènes *sensibles ;* et la preuve qu'elle ne les crée pas, c'est qu'elle les suppose, car elle ne se saisit elle-même qu'en se distinguant d'eux ; la raison est donc aussi indépendante de la volonté que la sensibilité. La raison est impersonnelle de sa nature, elle est la lumière de la conscience, dont la volonté est le centre, et dont la sensibilité est la condition extérieure.

« C'est ce principe de l'*impersonnalité* de la raison, dont le caractère est précisément le contraire de l'individualité, puisque c'est à elle que nous devons la connaissance des vérités universelles et nécessaires, des principes auxquels nous obéissons tous et auxquels nous ne pouvons pas ne pas obéir, c'est ce principe, dis-je, qui fait la base fondamentale et le caractère distinctif de la philosophie de M. Cousin.

« C'est en plaçant le *criterium* du vrai dans la raison dépouillée de toute subjectivité et considérée dans son essence et sa pureté primitive, comme une révélation de Dieu à chaque homme, comme la lumière qui *illumine chaque homme venant en ce monde*, que M. Cousin cherche à échapper aux objections auxquelles sont en butte les deux systèmes opposés de l'autorité de la tradition et de l'autorité du *sens privé*.

« C'est en démontrant que les lois de la raison humaine ne sont rien autre chose que les lois de la raison en elle-même, que toutes ces lois peuvent se réduire à deux principales, la loi de *causalité* et la loi de *substance*, lesquelles, irrésistiblement appliquées à elles-mêmes, nous élèvent directement à leur substance et à leur cause, c'est-à-dire à une substance absolue et à une cause absolue identiques dans leur essence ; c'est en prouvant que la triple notion de notre existence personnelle, de celle du monde extérieur, et de celle de Dieu, notion qui constitue l'ontologie, nous est donnée dans un fait quelconque de conscience et sous la notion de cause, que M. Cousin trouve dans la *psychologie* ce que n'ont pu y trouver ni Descartes ni Kant, c'est-à-dire le fondement même de l'*ontologie ;* le moyen de passer légitimement du *moi* au *non-moi* à l'aide

d'une faculté psychologique et ontologique tout ensemble, qui apparaît en nous sans nous appartenir en propre, éclaire le pâtre comme le philosophe, ne manque à personne et suffit à tous ; savoir : la raison, qui du sein de la conscience s'étend dans l'infini et atteint jusqu'à l'Etre des êtres.

« Je ne puis ici que mettre en lumière le principe fondamental de la philosophie de M. Cousin sans le discuter, bien qu'il me semble discutable, sinon en lui-même, au moins dans le procédé de décomposition à l'aide duquel M. Cousin l'établit en divisant ce qu'il nomme pourtant *l'unité indivisible de la conscience*. Je ne suivrai pas non plus la doctrine psychologique dans toutes ses applications, en métaphysique, en morale, en théodicée. Quant au but final qu'elle se propose, c'est-à-dire, pour me servir des expressions de M. Cousin, la décomposition préalable de tous les systèmes par le fer et le feu de la critique, et pour résultat définitif leur recomposition en un système unique qui soit la représentation complète de la conscience dans l'histoire, il est incontestable qu'elle ne l'a pas atteint ; elle a propagé un bon mouvement d'études, elle a relevé le spiritualisme étouffé sous les attaques dédaigneuses de la philosophie du XVIII^e^ siècle, et sous ce rapport elle a puissamment servi la moralité publique. En montrant que la philosophie n'est pas une toile de Pénélope sur laquelle chaque siècle et chaque esprit doivent toujours faire tout le travail des siècles et des esprits antérieurs ; en insistant sans cesse sur cette nécessité pour la philosophie de s'appuyer sur la connaissance d'elle-même, c'est-à-dire de sa propre histoire, elle a ouvert la voie qui conduira sans doute tôt ou tard à la constitution scientifique d'une science jusqu'ici incertaine, parce qu'elle a toujours été recommencée comme chose complétement neuve. » (Louis DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, t. V, *M. Cousin.*)

CHAPITRE II.

Défaut d'originalité de l'éclectisme.

L'APOLOGISTE. — « En faisant exception de quelques hommes profondément ignorés pendant leur vie, on peut dire qu'en France la *philosophie* (1088) est descendue au tombeau avec Voltaire et Rousseau, Diderot et Condorcet. Après la révolution française, en effet, leurs successeurs n'ont plus été que des idéologues. Il a existé une science appelée idéologie, ou, comme d'autres l'appellent, psychologie, une science particulière qui tient sa place dans l'ordre des connaissances humaines comme la physique ou la physiologie ; mais il n'y a plus eu de philosophes. Comment Napoléon nommait-il les hommes qui de son temps semblaient, par la nature de leurs travaux, occuper la place des philosophes du XVIII^e^ siècle ? Comment ces hommes se nommaient-ils eux-mêmes ? des idéologues. Et plus tard, sous la Restauration, si l'on examine avec attention l'influence réelle et la nature des travaux philosophiques de cette époque, on verra dans ceux qui prennent le titre de philosophes des psychologues, des littérateurs, des historiens, des traducteurs de philosophies anciennes ou modernes, mais non pas des philosophes. . . . . .

. . . . . .

« En opposition donc aux idéologues sectateurs de Condillac, l'école officielle chercha à l'étranger quelques innovations avec lesquelles elle pût combattre ce qu'elle appelait la philosophie du XVIII^e^ siècle. M. Royer-Collard y importa Reid et les Ecossais. Voilà tout le secret de cette grande insurrection contre le matérialisme et le sensualisme dont on a fait tant de bruit, et dont ceux qui y ont pris part se sont si magnifiquement complimentés entre eux. . .

. . . . . .

« Sans doute le psychologue peut, comme Condillac ou M. de Tracy, accomplir un travail en accord parfait avec la philosophie d'une époque, et sous ce rapport il prend rang parmi les philosophes, mais il n'est pas philosophe au seul titre de psychologue. Demandez à un psychologue quelle est sa tradition : il n'en a pas, et il ne soupçonne pas même qu'il soit besoin d'en avoir une. Demandez-lui quel travail accomplit aujourd'hui l'humanité : il ne s'imaginerait jamais que la détermination de ce travail fût l'objet de la philosophie.

« Si donc un tel homme, après avoir longtemps exercé son esprit et sa dialectique sur les questions qu'il regarde comme constituant à elles seules la philosophie, sort un jour de son sujet habituel pour contempler le monde et la politique, s'il vient à s'occuper de toutes les questions saisissantes de la science sociale, qu'arrivera-t-il ? Froid, glacé, indifférent, il contemplera tous les systèmes, et affectera de n'être d'aucun pour paraître supérieur à tous ; il critiquera tous les partis, il restera immobile, incapable d'agir, ne sentant ni le passé ni l'avenir.

« Voilà la disposition originelle, la préparation du cœur, si je puis m'exprimer ainsi, qui a engendré l'éclectisme. Il s'est trouvé des hommes qui avaient étudié la psychologie et qui étaient restés étrangers au mouvement des siècles, étrangers à l'histoire des hommes façonnés dans l'école officielle et réactionnaire de l'empire. Ces hommes ainsi faits, ces hommes sans tradition, sans racines spirituelles dans le passé, se trouvaient placés entre la philosophie du XVIII^e^ siècle et l'école théologique. N'ayant pas par eux-mêmes une philosophie, et habitués à considérer la philosophie du XVIII^e^ siècle comme

(1088) La décadence du rationalisme n'entraîne nullement celle de la philosophie. En effet le rationalisme est à la philosophie ce que la superstition est à la religion.

du matérialisme (1089), ils prétendirent intervenir généreusement entre le sensualisme et la théologie; ils se firent spiritualistes, mais spiritualistes rationalistes, et ils appelèrent cela de l'éclectisme. » (Pierre LEROUX, *De l'éclectisme.*)

CHAPITRE III.

Origines étrangères de l'éclectisme.

« Après M. Royer-Collard vint M. Cousin qui, sur les traces de son maître, commença par enseigner la psychologie expérimentale des Ecossais. Et, je le répète, grâce à la lassitude de la nation et au dénigrement de l'empire, les grands hommes du XVIII^e^ siècle étaient tellement abandonnés et leur inspiration si oubliée, qu'il put, au nom de la psychologie et de l'école écossaise, attaquer tout le XVIII^e^ siècle philosophique et le nier hardiment, faisant à ses élèves et à lui-même l'effet d'une originalité toute nouvelle. On eût dit à l'entendre que la philosophie commençait en France, et qu'elle naissait pour la première fois. Mais M. Cousin ne resta pas longtemps écossais, il se hâta de passer en Allemagne. L'Allemagne était un pays nouveau à voir et dont on pouvait tirer de beaux effets. Grâce à cette heureuse flexibilité d'esprit qu'un de ses amis relève comme son trait caractéristique, « et qui, dit-il, prenant une habitude aussi « vite qu'elle en quitte une autre, se prête « à tout, » M. Cousin eut bientôt d'un professeur allemand l'apparence et le langage. M. Jouffroy ne suivit pas M. Cousin dans ce voyage : il le laissa courir fortune à Kœnigsberg et à Berlin. . . . . .

. . . . . .

« Il est vrai, quand M. Cousin commença à parler d'éclectisme, il avait une idée, il sortait de Proclus qu'il venait d'éditer, et il voulut un jour, à l'imitation des alexandrins, refondre les systèmes philosophiques, et constituer avec eux un système plus compréhensif qui les embrasserait tous. Mais cette idée ambitieuse ne fit que traverser sa pensée; il ne fit rien pour la réaliser. Ses voyages en Allemagne ne tardèrent pas d'ailleurs à le détourner de son impulsion première, car il trouva là tout fait un autre genre d'éclectisme qui lui donna complétement le change. La métaphysique allemande, se prêtant à l'immobilité politique, avait pris les devants. Hegel et son école étaient arrivés de la justification du passé à conclure la justification du présent. Facile, comme nous l'avons déjà dit, à prendre toutes les impressions, et plus imitateur qu'inventeur, dépourvu en outre de ces solides attachements du cœur, si utiles pour lester et retenir dans la voie droite l'imagination d'un philosophe, M. Cousin ne fit pas difficulté d'emprunter la doctrine de l'école de Berlin. Il quitta rapidement une imitation pour une autre, et, cachant sous le nom d'éclectisme pris à Proclus et aux alexandrins la justification du passé et celle du présent, prises à Hegel, il réussit ainsi à faire deux plagiats d'un coup. C'était donner un faux nom à une fausse doctrine. Quoi qu'il en soit, il se mit à parader avec le mal, et le mal fit quelque fortune, car il se trouvait à l'usage des politiques qui s'étaient enchevêtrés entre l'ancien régime et la révolution. Plusieurs vinrent donc à son aide, et l'éclectisme se trouva bâclé en quelques mois. Cette philosophie nouvelle, qu'il s'agissait d'élever sur les ruines et avec la substance des religions et des philosophies, vint aboutir à un misérable syncrétisme politique, et se réduire à cette formule : Prenez une dose de monarchie, une dose d'aristocratie et une dose de démocratie, vous aurez la Restauration ou le Juste-Milieu, et ce sera l'éclectisme. » (Pierre LEROUX, *De l'éclectisme.*

CHAPITRE IV.

Variations politiques de l'éclectisme.

« Où sont-ils, ces sages dont jeune j'écoutais la parole avec un religieux transport, dont je ne m'approchais qu'avec respect, comme le sectateur d'une religion s'approche du Dieu qui va parler et rendre ses oracles ? Où sont-ils, ceux qui m'ont fait entendre d'austères leçons de liberté et de vertu ? Ah ! je reconnais bien maintenant pourquoi, malgré l'attrait que je me sentais pour eux, je n'ai jamais reçu d'eux aucune véritable impulsion, pourquoi la parole d'un philosophe ignoré, cette parole substantielle et claire, entendue une seule fois, m'a plus frappé et plus éclairé que n'ont fait leurs discours retentissants. Lui, s'il vivait encore, il serait encore avec le peuple qu'il voulait régénérer; eux, ils sont passés dans les rangs de l'aristocratie : philosophes parvenus, ils ont crucifié la philosophie sur toutes les croix, ils l'ont accolée à toutes les chartes; et aujourd'hui qu'il ne leur en reste plus que le cadavre, ils voudraient vendre ce cadavre à la religion du moyen âge, menteurs à la fois envers la philosophie et envers le christianisme. Mais si ces hommes ont trahi la philosophie, c'est que réellement ils n'en ont connu que le nom; c'est à eux-mêmes qu'ils ont manqué, et non pas à la philosophie.

« Oui, en effet (je fais de vains efforts pour arrêter une vérité qui veut s'échapper de mon cœur), j'ai connu M. Cousin prêchant les idées les plus révolutionnaires, je l'ai connu mêlé à l'insurrection du carbonarisme, puis je l'ai connu rallié à la Restauration. . . . . .

. . . . . .

« Je me rappelle que, pendant les journées de Juillet, je vis entrer M. Cousin au journal que j'avais fondé avec mon ami M. Dubois; j'avais imprimé et signé le *Globe* malgré les ordonnances, M. Cousin était indigné : « Vous compromettez vos amis, me dit-il : la « Restauration est encore nécessaire pen- « dant cinquante ans. Quant à moi, je dé-

(1089) Il ne semble pas facile d'y voir autre chose.

« clare que le drapeau blanc sera toujours « mon drapeau. » Je ris de ses prophéties. Un mois ou deux après, il inscrivait en tête d'un volume de sa traduction de Platon, qu'il avait pris une part active à la révolution de Juillet ; il se vantait devant la postérité de s'être emparé hardiment de la municipalité de son arrondissement, et il dédiait ce volume à la mémoire de Farcy, *mort pour les lois*. Si Farcy est mort pour les lois, nous combattions donc pour les lois quand vous vouliez nous empêcher de combattre !

« Mais pourquoi cette inscription adressée par vous à la postérité à l'occasion de la mort de Farcy ? Farcy n'était plus de votre école quand il est mort en combattant ; j'en atteste les dernières pages qu'il a écrites et qui sont loin, bien loin, de votre éclectisme. Farcy était un jeune homme généreux qui, voyant le peuple livré à la mitraille, trouva mauvais ce que vous faisiez, vous, qui vouliez nous empêcher de combattre, le dit à ses amis, le dit plusieurs fois hautement, et s'en alla mourir. Farcy appartient à notre cause, à notre tradition, et non à la vôtre. Sa mort est trop belle pour que nous ne la revendiquions pas et pour que nous ne vous demandions pas de quel droit vous avez fait votre profit de son martyre. Vous avez fait pour Farcy ce que vous aviez déjà fait pour Santa-Rosa, de la même façon, dans une dédicace, quand vous avez falsifié l'histoire, en insinuant, en tête d'un autre volume de votre Platon, que Santa-Rosa n'appartenait pas au parti révolutionnaire, et qu'il n'avait agi que dans l'intérêt politique de la maison de Savoie. Vos dédicaces sont sans doute chose glorieuse pour ceux à qui vous les décernez ; mais pourtant, quand ils ont cru mourir pour leur cause, vous avez tort de les faire mourir pour le compte de votre éclectisme.

« Il est vrai encore que telle est sur vous la séduction de votre système, qu'il a presque effacé dans votre mémoire le souvenir de votre propre passé. A peine vous rappelez-vous combien vous avez été révolutionnaire. Il ne m'étonnerait pas que vous eussiez perdu le souvenir du carbonarisme, par cette raison que vous ne figuriez pas de votre personne dans nos ventes. Combien en effet se sont plaints (et je vous citerai entre autres Sautelet, ce camarade de votre enfance et de la mienne, qui fut longtemps sous votre discipline, et qui s'est tué ayant perdu toute confiance généreuse et toute religion de la vie), combien, dis-je, se sont plaints que vous ressemblâtes à cet égard à la femme de l'Ecriture *quæ comedit, et tergens os suum dicit : Non sum operata malum*.

« Je crois, moi, que l'on vous juge mal, qu'il n'y a chez vous, dans ces sortes d'oublis, qu'une erreur involontaire, et que c'est le système auquel vous vous êtes à la fin fixé, qui égare ainsi votre imagination et vous fait passer l'éponge sur des années de jeunesse qui ne s'accordent pas bien avec ce système. Mais cela étant, je n'en déteste que davantage votre système. . . . . .

. . . . . .

« M. Cousin s'est fait courtisan des rois et des prêtres. Il vote à la Chambre des pairs avec plus d'acharnement qu'aucun vieux courtisan, dans les procès de régicides, oubliant qu'il lisait autrefois en secret à ses élèves LES JOURNAUX DE MARAT, après qu'il avait, dans sa leçon publique, excusé *les fautes du dernier des Brutus*. « Je con- « nais les fautes du dernier des Brutus, je « pourrais les dire, mais il y a pour cet « homme, au fond de mon cœur, *une invin-* « *cible tendresse*. » Phrase célèbre de M. Cousin, dans un de ses cours, écrite dans ses cahiers et gravée dans la mémoire de ses élèves. — Je n'attaque pas l'opinion du juge qui siége au Luxembourg, mais je demande s'il n'est pas bien malheureux que le même homme qui a prononcé cette phrase sur le dernier des Brutus, et quelques autres semblables, devant la jeunesse studieuse qui venait étudier auprès de lui la philosophie, se soit montré le plus violent partisan des condamnations à mort dans les procès de révolutionnaires accusés de régicide ? N'est-il pas odieux, par exemple, que, dans le procès récent de Lavaux, reconnu innocent par la Chambre des pairs, M. Cousin se soit levé *six fois* pour demander la mort ? Il est vrai qu'en cas de condamnation, la grâce royale était prête..... Et M. Cousin a été de tous les opinants le plus véhément pour qu'on envoyât ces hommes à l'échafaud ! Que n'a-t-il pas dit pour la condamnation à mort des accusés Pepin et Morey ! Il avait élevé son vote à la hauteur d'une théorie. Il voulait montrer, disait-il, aux bourgeois, aux gardes nationaux, qu'on saurait aussi les frapper quand ils conspireraient, et il a contribué à faire frapper ces hommes... Et il avait fait autrefois sinon l'apologie, au moins l'excuse de Brutus ! et il avait pris part à la conspiration du carbonarisme ! et IL LISAIT A SES ÉLÈVES, EN PETIT COMITÉ, LES JOURNAUX LES PLUS INCENDIAIRES DES SANS-CULOTTES DE 93 ! et j'ai entendu moi-même M. Thiers, à qui M. Cousin reprochait son admiration pour Robespierre, LUI REPROCHER A SON TOUR SA TENDRE SYMPATHIE POUR MARAT ! Qu'on ne parle plus des lâchetés du chancelier Bacon : je connais dans l'histoire de la philosophie des lâchetés plus grandes et sans compensation.

« Et M. Cousin est en ce moment le pouvoir éducateur de la France ! il exerce un empire officiel sans limite et sans contrôle sur l'enseignement de la philosophie, et par là sur toute l'éducation publique. Quel professeur n'est pas sous sa tutelle, sous sa loi, sous son gouvernement ? Il use et abuse de son autorité. Il propage à son aise l'éclectisme par la voie du *compelle intrare*. Ah ! quand nous pensons à ce que devrait être dans l'avenir l'éducation de nos enfants, la voir ainsi livrée à M. Cousin nous remplit le cœur de tristesse ! Quoi ! vous n'avez pas

d'autre idéal que le fait présent, pas d'autre principe, pas d'autre foi, pas d'autre religion, et vous êtes le pouvoir éducateur de la France ? Au moins ne nous refuserez-vous pas le droit constitutionnel de réclamer contre votre magistrature et de trouver que votre tyrannie philosophique est exorbitante. » (Pierre Leroux, *De l'éclectisme.*)

CHAPITRE V.

Variations dogmatiques de l'éclectisme.

« A tout homme qui a présenté un système philosophique il faut demander d'abord ce que dès le principe il a voulu faire. Pourquoi vous êtes-vous levé et que vouliez-vous dire ?

« Quand M. Cousin monta dans la chaire de M. Royer-Collard, il y parut sans autre dessein que de développer l'histoire des systèmes philosophiques. Esprit littéraire, il se tourna vers la littérature de la philosophie. Imagination mobile, il quittait facilement une belle théorie pour une autre qu'il trouvait plus belle encore ; parole ardente, il faisait couler dans les âmes l'intelligence et l'enthousiasme de la science. Tel a été M. Cousin, c'est son caractère de n'avoir jamais pu trouver et sentir la réalité philosophique lui-même : il la lui faut traduite, découverte, systématisée, alors il la comprend, l'emprunte et l'expose. Le jeune professeur commença sa carrière par commenter avec verve l'école écossaise, dont M. Royer-Collard lui avait livré l'exploitation : Reid, Smith, Hutcheson, Fergusson, Dugald-Stewart; ensuite il passa à l'Allemagne, saisit rapidement les principaux traits de la philosophie morale de Kant, et se fit kantiste. Ce furent alors d'éloquents développements sur le stoïcisme, le devoir et la liberté. Pendant l'année 1829 à 1830, l'enseignement de M. Cousin rallia la jeunesse et semblait vouloir la préparer aux luttes de l'opposition politique; aussi la contre-révolution, en arrivant au pouvoir, ferma sa chaire et relégua le professeur dans la solitude de son cabinet. Alors il se tourna vers l'érudition et se prit d'enthousiasme pour l'école d'Alexandrie, qu'il personnifia tout entière dans un homme, dans Proclus. Cette secte philosophique, qui avait entrepris de lutter contre le christianisme et de le faire reculer, sembla à M. Cousin un glorieux symbole de philosophie et de liberté ; il en parlait en ces termes : *Hæc fuit scilicet ultima illa Græciæ philosophiæ secta quæ iisdem fere quibus Christiana religio temporibus nata, tandiu magna cum laude stetit quandiu aliqua super in orbe fuit ingeniorum libertas; quartum vero jam circa sæculum, non mutata ratione, sed mutato domicilio, exsul ab Alexandria Athenas confugit....* Cette école lui paraissait la plus riche et la plus importante de toutes celles de l'antiquité : *Potius vero antiquitatis philosophicas doctrinas atque ingenia in se exprimit ;* et il croyait son étude utile, non-seulement à l'érudition, mais aux progrès mêmes de la philosophie moderne. Plus tard, je trouve que M. Cousin n'a plus mis si haut la sagesse alexandrine ; voici comment il la caractérisait en 1829 : *Sans doute le projet avoué de l'école d'Alexandrie est l'éclectisme. Les alexandrins ont voulu unir toutes choses, toutes les parties de la philosophie grecque entre elles, la philosophie et la religion, la Grèce et l'Asie. On les a accusés d'avoir laissé dégénérer une noble tentative de conciliation en une confusion déplorable. On aurait pu leur faire avec plus de raison le reproche contraire. Loin que l'école d'Alexandrie tombe dans le vague et le désordre qu'engendre souvent une impartialité impuissante, elle a le caractère décidé et brillant de toute école exclusive, et il y a si peu de syncrétisme en elle, qu'il n'y a pas beaucoup d'éclectisme, car ce qui la caractérise est la domination d'un point de vue particulier des choses et de la pensée.* Ainsi cette école que M. Cousin avait choisie d'abord comme le modèle de l'éclectisme, à ses yeux n'est presque plus éclectique; il l'accuse d'un mysticisme exclusif, malmène assez rudement son ontologie, sa théodicée ; Proclus lui-même, bien qu'il reste toujours un esprit du premier ordre, n'est plus ce soutien de la philosophie et de la liberté dont les efforts sont généreux et légitimes ; le professeur de 1829 nous le montre finissant par des hymnes mystiques empreints d'une profonde mélancolie, où l'on voit qu'il désespère de la terre, l'abandonne aux barbares et à la religion nouvelle, et se réfugie un moment en esprit dans la vénérable antiquité, avant de se perdre à jamais dans le sein de l'unité éternelle, suprême objet de ses efforts et de ses pensées. Et d'où vient ce changement dans l'esprit de l'éditeur de Proclus ? C'est que de 1820 à 1829, bien des impressions différentes l'ont traversé. Après avoir adhéré exclusivement au rationalisme de Kant, après avoir effleuré l'idéalisme de Fichte, M. Cousin ne fut pas longtemps sans soupçonner et sans reconnaître que ces deux philosophes avaient fait place à deux systèmes nouveaux dont les auteurs étaient MM. Schelling et Hegel. De loin, soit par des correspondances, soit par des visites de voyageurs, il lui en arrivait quelque chose. En 1824, il entreprit un voyage en Allemagne pendant lequel il fut enlevé à Dresde par la police prussienne et conduit à Berlin : on l'avait soupçonné d'être *carbonaro* et révolutionnaire. Dans la capitale de la Prusse, vous le savez, Monsieur, vos compatriotes environnèrent M. Cousin des témoignages du plus noble intérêt ; on s'entremit pour sa délivrance tant qu'il fut captif, on le visita dans sa prison tous les jours. Par un heureux hasard, notre voyageur put utiliser sa captivité, car il entra dans un commerce journalier avec l'école de M. Hegel ; M. Gans et M. Michelet de Berlin lui developpaient dans de longues conversations le système de leur maître, ils effaçaient de son esprit le kantisme et quelques errements de Fichte pour y substituer les principes et les consé-

quences d'un réalisme éclectique optimiste qui se targuait de tout expliquer, de tout comprendre et de tout accepter. M. Cousin sut tourner à cette philosophie avec sa promptitude ordinaire; il saisit sur-le-champ combien le changement était capital; il ne sera plus un philosophe opposant, révolutionnaire, inquiétant pour les puissances, mais un sage dominant tous les partis, tous les systèmes, et, par son inépuisable impartialité, donnant des garanties au pouvoir le plus ombrageux. Aussi, Monsieur, ses amis de Paris, qui ne pouvaient pas savoir les causes métaphysiques qui avaient influencé l'hôte de Berlin, eurent à s'étonner de quelques changements, et un journal royaliste, le *Drapeau blanc*, écrivit que M. Cousin *avait bien prouvé qu'il ne professait en rien les doctrines révolutionnaires*. Je crois que depuis cette époque M. Cousin l'a prouvé bien plus encore. Cependant le séjour de notre professeur dans votre capitale devait porter ses fruits. En 1826, il publia une collection d'articles insérés dans le *Journal des savants* et dans les *Archives philosophiques*, dont tous ne méritaient peut-être pas les honneurs d'une résurrection, et qui, au surplus, étaient inférieurs à la préface même qui les précédait. Dans la préface des *Fragments philosophiques*, M. Cousin présenta son système, qu'il affirme avoir façonné dès 1818. J'aurais conjecturé, je l'avoue, que le voyage de 1824 y avait contribué en quelque chose, et que le rapport identique de l'homme, de la nature et de Dieu qui commence à y poindre, était une importation. La préface des *Fragments* fut peu goûtée quand elle parut. Cette condensation d'une métaphysique imparfaite, qui se cherchait elle-même et n'était pas maîtresse de sa langue, étonna sans instruire. Enfin, en 1828, M. Cousin, rendu à sa chaire, put s'y déployer à l'aise, et il eut le plaisir d'y exciter la surprise et l'admiration. Dans une introduction éloquente de treize leçons, il développa avec son imagination d'artiste et son talent d'orateur quelques principes du système de Hegel qui semblaient sortir de sa tête et lui appartenir. Du haut d'un dogmatisme dont seul alors il avait le secret, il inspecta l'histoire, les philosophes, les grands hommes, la guerre, et ses lois, la Providence et ses décrets. Il professa la légitimité d'un optimisme universel et prononça au nom de la philosophie l'absolution de l'histoire. Je sais, Monsieur, qu'à Berlin, vous ne partagiez pas l'enthousiasme avec lequel nous avons accueilli ses leçons, vous ne pouviez concevoir comment on importait ainsi une doctrine sans en nommer l'auteur. M. Hegel plaisanta de ce procédé avec une indulgence un peu satirique, et vous-même, Monsieur, vous avez prononcé à ce sujet un mot fort dur que j'ai peine à écrire, le mot de *plagiat*. Je ne pense pas, Monsieur, que sciemment M. Cousin ait voulu se parer de ce qui ne lui appartenait pas; mais, emporté par son imagination, il a cru avoir conçu lui-même ce qu'on lui avait appris. Dans ses improvisations, il oubliait ses emprunts, et c'est de la meilleure foi du monde qu'en amalgamant Kant et Hegel il se persuada avoir créé quelque chose. Cependant le vol métaphysique de M. Cousin (je veux dire son ascension) ne fut qu'un phénomène passager : il redescendit vite sur la terre, et, soit qu'il eût épuisé en peu de temps son dogmatisme, soit qu'il craignît de n'être plus suivi dans ses excursions exotiques, il revint à l'histoire, déclara que la philosophie n'était plus à faire, mais était faite, qu'il ne s'agissait que de la rassembler; qu'elle se partageait en quatre systèmes principaux : le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme et le mysticisme, et qu'en dégageant ce qu'il y avait de vrai dans chacune de ces formes exclusives de la réalité, on retrouvait la réalité pure et complète. Voilà cette fois un éclectisme bien constitué. Ainsi vous voyez Monsieur, que M. Cousin a été tour à tour écossais, kantiste, alexandrin, hegélien, éclectique; il nous reste à chercher s'il a jamais été et s'il est philosophe. » (LERMINIER, *Lettres philosophiques à un Berlinois.*)

CHAPITRE VI.

Théodicée panthéiste et extravagance de l'éclectisme.

« Dieu, comme on va le voir, s'est trouvé composé pour M. Cousin des mêmes éléments qui, suivant lui, composent l'homme, c'est-à-dire de *trois êtres distincts et séparés :* Dieu, l'homme et la nature. Il a donc possédé l'absolu et a cru rivaliser avec Schelling. Si l'on en doute, qu'on lise attentivement cette conclusion de sa *Préface* et de tous ses travaux : « Je touche ici à un point fondamen-
« tal... Arrivée sur ces hauteurs, la philoso-
« phie s'éclaircit en s'agrandissant... La rai-
« son est en quelque sorte le pont jeté entre
« la psychologie et l'ontologie, entre la
« conscience et l'être; elle pose à la fois sur
« l'une et sur l'autre; elle descend de Dieu
« et s'incline vers l'homme; elle apparaît à
« la conscience comme un hôte qui lui ap-
« porte des nouvelles d'un monde inconnu,
« dont il lui donne à la fois et l'idée et le be-
« soin. Si la raison était personnelle, elle
« serait de nulle valeur et sans aucune
« autorité, hors du sujet et du moi indivi-
« duel. Si elle restait à l'état de substance
« non manifestée, elle serait comme si elle
« n'était pas pour le moi qui ne serait pas
« lui-même. Il faut donc que la substance
« intelligente se manifeste, et cette manifes-
« tation est l'apparition de la raison dans la
« conscience. La raison est donc à la lettre
« une révélation, une révélation nécessaire
« et universelle qui n'a manqué à aucun
« homme et a éclairé tout homme à sa venue
« en ce monde : *Illuminat omnem hominem*
« *venientem in hunc mundum.* La raison est
« le médiateur nécessaire entre Dieu et
« l'homme, ce λόγος de Pythagore et de Platon,
« ce *Verbe* fait chair qui sert d'interprète à
« Dieu et de précepteur à l'homme, homme
« à la fois et Dieu tout ensemble. Ce n'est
« pas sans doute le Dieu absolu dans sa ma-

« jestueuse indivisibilité; mais sa manifesta-« tion en esprit et en vérité ce n'est pas « l'être des êtres, mais c'est le Dieu du genre « humain. Comme il ne lui manque jamais « et ne l'abandonne jamais, le genre humain « y croit d'une croyance irrésistible et inal-« térable, et cette unité de croyance est à « lui-même sa plus haute unité. » (*Préface* de 1826.)

« Ainsi M. Cousin au sommet de la philosophie, comme il dit, arrive à quoi? à définir Dieu *la raison*. Les révolutionnaires qui avaient élevé des autels sur nos places publiques à la *déesse Raison* étaient donc tout aussi philosophes que lui.

« Quoi! vraiment, dirons-nous à M. Cousin, le grand mystère des religions et du christianisme en particulier n'est pas autre que ce que vous venez de nous révéler? Le *Logos* de Pythagore et de Platon, le *Verbe* du christianisme ne signifient rien autre chose sinon que l'homme est un animal raisonnable; que nous avons la faculté de raisonner, mais que nous ne l'avons pas directement et par nous-mêmes; que cette faculté nous est donnée par Dieu? Mais quelle faculté, je vous le demande, ne nous est pas donnée par Dieu? Et d'un autre côté, laquelle de nos facultés nous est plus intime que la raison? J'ouvre les yeux et je vois; vous appelez cela sensibilité, mais vous prétendez que ce n'est pas moi qui vois, que c'est la nature qui voit en moi; que ce fait ne dépend en rien de ma propre essence, mais dépend du monde extérieur. Vous vous trompez déjà en cela, car pour voir il faut un être capable de voir. Donc, le phénomène dépend de la nature du sujet comme il dépend de la nature de l'objet. Or, voyant, je vois un péril qui me menace ou un objet qui m'attire : je fais pour échapper à ce péril ou pour atteindre cet objet une suite de raisonnements; ces raisonnements, vous les attribuez à Dieu seul. Enfin, après avoir raisonné, je me détermine à agir, je fuis le péril ou marche à mon but. Oh! alors c'est moi, dites-vous, qui agis et qui agis seul, Dieu n'est pour rien dans mon acte, et là, mais là seulement, réside la personnalité humaine tout entière. Ne voyez-vous pas que tout cela est absurde, qu'il n'y a pas plus de motif pour m'attribuer ma détermination que mon raisonnement qui a précédé cette détermination, ou que ma sensation qui a précédé ce raisonnement?

« Est-il possible, d'ailleurs, que M. Cousin se soit imaginé sérieusement que le christianisme n'avait pas voulu dire autre chose en parlant du Verbe de Dieu? Mais les Chrétiens ne disaient pas seulement qu'il y avait en Dieu un Verbe de Dieu, ils disaient (et M. Cousin, qui fait maintenant des *catéchismes*, doit le savoir)..... qu'il y avait trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Si Dieu est la raison, et n'est que la raison, il n'est donc pas *trois en un*. Comment donc M. Cousin a-t-il pu croire qu'il avait trouvé le sens du christianisme?

« Je vais le dire, mais ceci est le dernier terme où je suivrai M. Cousin dans sa théologie, car je n'aurais pas la force d'aller plus loin. M. Cousin donc, pour expliquer la Trinité du christianisme, et aussi pour rivaliser avec Schelling, a imaginé de composer un être qui est à la fois Dieu, homme et nature; Dieu par la tête, pour ainsi dire; homme par le milieu du corps, et nature par les extrémités. Je vais expliquer, si je puis, le Dieu de M. Cousin.

« N'est-il pas vrai que M. Cousin vient de composer l'homme de trois éléments divers, mais dont il n'indique pas le lien, savoir : le *moi* volontaire, qui est l'homme proprement dit, la *raison* qui est Dieu dans l'homme, et la *sensibilité*, qui est, pour ainsi dire, la nature dans l'homme? La nature ou le monde extérieur fournit la sensibilité, l'homme donne pour son contingent la personnalité de son *moi*, et Dieu apporte pour sa quote part la raison. Ainsi M. Cousin fait l'homme.

« Eh bien! de même, il compose Dieu de trois choses : Dieu proprement dit (sur lequel il ne s'explique pas autrement que pour dire qu'il est la raison absolue), l'homme et la nature.

« Et il est bien forcé à cela, comme je l'ai déjà remarqué, car l'homme étant un *moi* volontaire, et la sensibilité dans l'homme étant causée par la nature, il s'ensuit qu'il n'y a plus d'autre place à donner à Dieu que cette raison absolue qui préside à nos jugements. Dieu se trouve donc ressembler beaucoup à ce *fatum* des anciens, que les poëtes mettaient au-dessus de tous les dieux, au-dessus de Jupiter. Mais l'homme, ce *moi* volontaire et libre, est également indépendant quant à son essence, et la nature aussi est indépendante. En réunissant ces trois choses qui toutes trois existent sans lui, on a la totalité des choses qui elle aussi est Dieu. C'est un Dieu collectif à la façon du monstre d'Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Or, puisque Dieu dans sa totalité comprend la nature et l'homme, il est donc à la fois Dieu, nature et humanité; il est donc triple. Et puisque l'homme reçoit de Dieu la raison, et qu'il reçoit du monde extérieur la sensibilité, il est donc triple aussi.

« Dieu est donc un composé de trois parties, comme l'homme est un composé de trois parties, et il se trouve que les trois parties qui composent Dieu sont les mêmes qui composent l'homme. Il y a donc identité.

« C'est ainsi, dit M. Cousin, que l'homme « reflète Dieu et que Dieu revient en quel-« sorte à lui-même dans la conscience de « l'homme dont il constitue indirectement le « mécanisme et la triplicité phénoménale, « par le reflet de son propre mouvement et « de la triplicité substantielle dont il est « l'identité absolue. » (*Préface* de 1826.) Comprenne qui pourra cette dernière formule. Quand M. Cousin écrivait ce beau système, il est évident qu'il voulait rivaliser avec Schelling, et comment ne l'aurait-il pas vou-

lu, puisqu'un peu plus tard il a écrit positivement cette phrase : « Les premières an-« nées du XIXe siècle ont vu paraître ce grand « système (le système de l'*identité absolue*). « L'Europe le doit à l'Allemagne et l'Alle-« magne à M. Schelling. *Ce système est le « vrai.* Schelling l'a mis au monde, mais il « l'a laissé rempli de lacunes de toute espè-« ce. Hegel, venu après Schelling, développa « et enrichit ce système, mais en lui donnant « à plusieurs égards une face nouvelle. » (*Préface* de 1833.) Il est impossible, j'espère, de s'exprimer plus clairement : l'Europe doit à l'Allemagne, et l'Allemagne doit à M. Schelling un grand système *qui est le vrai*. Mais si le système de Schelling *est le vrai*, pourquoi M. Cousin n'a t-il pas tout simplement adopté le système de Schelling? On marche vraiment, avec M. Cousin, de merveille en merveille.

« Il a cru le saisir, ce système, s'en emparer, s'il faut en croire les Allemands, mais il n'y est pas parvenu. « Qu'est-ce, s'écrie « un disciple de Hegel (M. Hinrichs dans les « *Annales berlinoises de la critique scientifi-« que*), qu'est-ce que cet amalgame d'élé-« ments disparates que M. Cousin s'efforce « de nous faire accepter comme la raison « dernière de toute chose? Tant que M. Cou-« sin ne nous donnera pas le mot de son « énigme, nous ne verrons, dans son préten-« du système, qu'un amas de contradictions. « Pour que la sensibilité, la personnalité (de « nature relative) et la raison (de nature « absolue) puissent réellement produire une « unité, il faut que toute distinction et toute « hétérogénéité soient effacées ou détruites « au centre de la conscience. La raison, bien « qu'elle ne soit ni la sensibilité ni la per-« sonnalité, se lie, néanmoins, selon M. Cou-« sin, à ces deux facultés élémentaires. Mais « quel est donc le point de liaison commun, « si la sensibilité et la personnalité existent « à côté et en dehors de la raison? C'est « ainsi que M. Cousin croit s'être emparé « du point de vue de Schelling; mais Schel-« ling est trop philosophe pour accréditer « toutes ces contradictions. » Et, continuant à s'échauffer, le philosophe allemand représentant de l'école de Schelling et de Hegel, arrive à traiter la théorie de M. Cousin d'AFFREUSE MONSTRUOSITÉ. C'est uniquement sous le rapport de la logique qu'il la traite de cette façon. Ces trois termes, *sensibilité*, *personnalité*, *raison*, juxtaposés sans lien, sans identité véritable, puisque l'un vient de la nature, le second de l'homme, et le troisième de Dieu, irritent, et justement, le disciple de l'école de l'identité absolue. Il trouve que M. Cousin n'a pas saisi le point capital du système, et il le lui fait sentir vertement. Pour moi, j'avoue que je serais assez disposé à m'écrier aussi que c'est une folie et une monstruosité qu'une telle conception de Dieu, mais pour une autre raison. La logique, assurément, m'est chère, mais c'est le sentiment qui est surtout révolté, à mon avis, par le théisme ou panthéisme de M. Cousin.

« Les poëtes ont souvent décrit l'espèce d'horreur qui saisit un homme quand marchant sur des prairies émaillées de fleurs, il rencontre sous ses pas un serpent ou quelque autre animal redoutable ou qui fait mal à voir. Le sang est refoulé jusque dans le cœur, et la vie semble prête à nous abandonner. Il est difficile de ne pas éprouver, dans la partie la plus haute de notre être, une impression semblable quand, étudiant la science de la vie, on rencontre un système qui, sous prétexte de vous expliquer Dieu, de vous élever, de vous agrandir, de vous donner des ailes pour le bien, pour le beau, anéantit à la fois Dieu, la vie, le beau, le bien, et ne vous laisse apercevoir qu'une fatalité aveugle et une sorte de spectre sans cœur appelé Dieu. Tel est l'effet du système de M. Cousin.

« Quoi! Dieu n'est que raison et pas amour? Quoi! Il ne se manifeste à nous que par la raison? Quoi! La raison est le seul lien qui existe entre lui et nous? Mais qu'est-ce que la raison? C'est l'évidence logique, c'est, si vous voulez, l'idée vague d'infini. Ainsi nous ne communiquons avec Dieu, et Dieu ne communique avec nous qu'autant qu'il est présent dans nos raisonnements et que nous savons que l'infini existe. Mais alors pourquoi Dieu se donne-t-il la peine de communiquer ainsi avec nous? S'il n'est que raison et pas amour, pourquoi nous a-t-il créés? S'il n'est que raison et pas amour, comment nous sauvera-t-il?

« Et M. Cousin, encore une fois, s'est imaginé que c'était là le sens du christianisme. Quoi! Le Verbe de Dieu, ce Verbe fait chair « qui sert d'interprète à Dieu et de « précepteur à l'homme, homme à la fois et « Dieu tout ensemble; » ce Verbe est raison pure ou pur raisonnement. Quoi! Jésus fut uniquement le prophète de la raison, le type de la faculté raisonnante, le Messie de la logique? Alors, il faut en convenir, il a bien mal joué son rôle. Lui qui se disait et qui a été dit le Verbe de Dieu, au lieu de raisonner, il a parlé amour, charité! Bagatelle que tout cela, et tout à fait hors du personnage! C'était logique et dialectique qu'il devait parler.

« Foulons aux pieds ces chimères et détournons-en nos regards. » (Pierre LEROUX, *De l'éclectisme.*)

CHAPITRE VII.

M. Cousin, disciple des Allemands, dans la philosophie de l'histoire, et par conséquent fataliste.

« Tandis que l'Allemagne accomplissait un rôle philosophique, la France, comme je l'ai dit, en remplissait un autre.

« L'Allemagne s'occupait de la vie du *moi*. Mais n'y a-t-il donc que solitude dans la vie? n'y a-t-il que le *moi* ou n'y a-t-il que des *moi* solitaires? n'y a-t-il que le *moi* Dieu et la nature? Non; il y a le *semblable*, les *moi* sont communicables entre eux et forment dans le temps, comme dans l'espace, des groupes vivants.

« Qu'est-ce que l'amour, qu'est-ce que la famille, qu'est-ce que la patrie, qu'est-ce que l'humanité? Voilà les questions philosophiques qui ont occupé la France plus que l'Allemagne; voilà le champ de sa philosophie.....

« Ce n'est en aucune façon à la suite des philosophes français que M. Cousin s'est avancé sur le terrain de la philosophie de l'histoire. C'est en suivant les pas de l'école allemande de Hegel.

« Ce n'est pas ici le lieu de montrer comment l'idéalisme allemand a été impuissant à créer la véritable philosophie de l'histoire. Par des raisons que je tâcherai d'exposer ailleurs, le mouvement de Kant, poursuivi par Schelling, n'a abouti qu'à UN GRAND FATALISME étendu à la fois sur le passé et sur le présent, par leur successeur Hegel. L'idéalisme du *moi* solitaire ne pouvait comprendre sympathiquement la vie de l'humanité, il ne pouvait aboutir qu'à des formules logiques. Notre ami Edgar Quinet, dans un morceau remarquable (*Revue des Deux-Mondes*, tom. IV), a bien saisi le rapport de cette philosophie avec le moment précis où elle parut.....

« M. Cousin, tout le monde le sait, nous a donné en France, sous la Restauration, c'est-à-dire aussi sous la sainte-alliance, UNE RÉPÉTITION DU SYSTÈME DE HEGEL. » (Pierre LEROUX, *Réfutation de l'éclectisme.*)

CHAPITRE VIII.

Philosophie de l'histoire et histoire de la philosophie de l'éclectisme.

« C'est par la logique et avec ce qu'il appelle l'*absolu*, que M. Cousin est arrivé à sa philosophie de l'histoire...

« Comment M. Cousin arrive-t-il par l'*absolu* à comprendre l'histoire ou la vie de l'humanité? C'est en vertu d'une formule, de la formule du *fini* et de l'*infini*, de l'*unité* et de la *multiplicité*. Cette formule est la baguette magique avec laquelle il a parlé de l'Orient et de l'Occident, de l'Inde et de la Grèce, du christianisme et de la philosophie, enfin, *de omni re scibili*. Nous sommes donc bien forcés d'examiner la valeur de cette formule. Au surplus, quand nous saurons positivement ce qu'elle vaut et quel est son sens véritable, il sera peut-être évident pour nous que M. Cousin en a fait un singulier abus, et dès lors il deviendra inutile d'examiner sérieusement sa philosophie de l'histoire.

« Il faut d'abord savoir comment M. Cousin arrive à cette précieuse formule. C'est par l'analyse et la réduction des catégories dans lesquelles, non pas seulement depuis Aristote, mais depuis l'Indien Capila, et sans doute avant lui, les logiciens classent nos idées. M. Cousin a réduit à deux ces catégories. C'est là, avec l'*impersonnalité de la raison*, ce que M. Cousin appelle ses grands travaux sur lesquelles il fonde sa gloire philosophique. . . . . .

. . . . . .

« Combien n'est-il pas à craindre que, sa formule en main, il ne se trompe sur toute chose!

« C'est en effet, je crois, ce que je démontrerais être arrivé relativement à la plupart des questions soulevées au sujet de l'histoire dans ce célèbre *Cours de* 1828, si brillant, si hardi, mais SI TÉMÉRAIRE EN TOUT ET SI FAUX. Maître d'une formule de la Trinité qui reflète les véritables formules, M. Cousin en a fait avec une parfaite sincérité UN EFFROYABLE ABUS. Dieu n'étant autre chose que la nécessité du fini et de l'infini, de l'unité et de la pluralité, l'humanité, à plus forte raison, ne pouvait pas être autre chose. Se plaindrait-elle de n'être que cela, de n'être que matière ou *fatum* de cette loi, quand Dieu lui-même n'est pas autre chose? Et si Dieu et l'humanité ne sont que cela, la terre et les astres trouveraient-ils mauvais qu'on les expliquât par cette même loi fatale? M. Cousin a donc expliqué Dieu, la création, l'univers, la terre, les astres, l'humanité, le monde oriental, le monde grec, le monde chrétien, les temps modernes, toutes choses, en un mot, par cette formule. Mais toutes ses explications ressemblent un peu à celle qu'il a donnée de la géographie de l'Inde. Il s'agissait des rapports généraux qui lient les climats, les lieux, toute la géographie physique à l'histoire. Pour quelle scène, se demande M. Cousin, l'Orient a-t-il été prédestiné? Est-ce pour une représentation du fini ou pour une représentation de l'infini? « Assiérez-vous, dit M. Cou-« sin, l'époque du fini dans un continent « très-compacte, extrêmement étendu en « longueur et en largueur, et formant une « masse dans laquelle il y aura peu de fleu-« ves, etc.? » Les fleuves sont, dans les explications de M. Cousin, le signe infaillible du fini et du mouvement. Malheureusement l'Inde, le pays de l'infini, de l'immobilité et de l'enveloppement par excellence, selon M. Cousin, est le pays du monde où il y a le plus de fleuves grands et petits. Les géographes, je crois, en comptent près de mille.

« Emporté ainsi par une formule dont le sens profond lui échappe, un métaphysicien ressemble à Phaéton conduisant le char du soleil. Il roule aisément dans les précipices. M. Cousin rencontre sur ses pas la question de la guerre, et il fait l'apologie de la guerre, non comme ayant été nécessaire et ayant servi et devant servir encore au progrès de l'humanité, ce qui eût été vrai et philosophique, mais comme nécessaire, d'une nécessité absolue. Et comment eût-il fait autrement Où trouverait-il, je vous le demande, l'élément du fini, du multiple et de la variété? Mais dans la guerre il y a les vainqueurs et les vaincus. M. Cousin prend le parti des vainqueurs, LES VAINQUEURS ONT TOUJOURS RAISON, dit-il, et il entreprend de démontrer ce qu'il appelle la moralité du succès. DE PAREILLES LEÇONS DE PHILOSOPHIE, DÉPOURVUES DE TOUTE LUMIÈRE MORALE, SONT FUNESTES A L'ESPRIT ET NE CONDUISENT QU'AU SCEPTICISME.

« Tel est ce *Cours de* 1828 qui restera,

je crois, dans la langue française comme un monument, non de philosophie, mais de la puissance de la métaphysique, même lorsqu'elle s'égare et qu'elle part témérairement de principes incertains et mal assurés pour s'élever au sens de toutes les choses.

« Les Allemands nous disent que le système de M. Cousin sur Dieu n'est qu'une altération et une sorte de contrefaçon du système de l'identité absolue de Schelling et de Hegel. Suivant eux aussi, les applications que M. Cousin en a faites à l'histoire sont un emprunt fait à ce dernier. .

. . . . . .

« L'homme, Dieu, la nature, l'humanité, M. Cousin s'est trompé radicalement sur tout cela. Sur quoi donc ne s'est-il pas trompé? Pour achever d'embrasser l'horizon tout entier des questions philosophiques, il ne me reste qu'à préciser l'idée qu'il s'est faite de la philosophie et de l'histoire de la philosophie.

« Qu'est-ce que la philosophie? qu'est-ce qu'un philosophe? . . . . . .

. . . . . .

« M. Cousin a porté partout la faux de son analyse. Il ne saisit en aucune manière le lien qui unit l'industrie ou l'organisation sociale, l'art et la science. Il en fait des sphères distinctes et séparées, il distingue : 1° l'idée de l'*utile*, et il en fait sortir les sciences physiques et mathématiques, l'industrie, l'économie politique; 2° l'idée du *juste*, qui engendre la société civile, l'Etat, la jurisprudence; 3° l'idée du *beau*, d'où sort l'art; 4° l'idée de Dieu, qui produit la religion, le culte. Arrivé là, il n'y a pas de cinquième idée pour engendrer la philosophie. Comment fera-t-il? Il la fait sortir de la réflexion. Or, cette supposition est d'autant plus absurde que, suivant M. Cousin lui-même, la réflexion est un simple retour sur les opérations antérieures, et un retour qui ne crée rien, qui ne fait que constater : « La » réflexion est un *retour*. Si aucune opéra- « tion antérieure n'avait eu lieu, il n'y au- « rait pas place à la répétition volontaire « de cette opération, c'est-à-dire à la ré- « flexion; car la réflexion n'est pas autre « chose; *elle ne crée pas*, elle constate et « développe. Donc il n'y a pas plus inté- « gralement dans la réflexion que dans l'o- « pération qui la précède; dans la sponta- « néité seulement, la réflexion est un de- « gré de l'intelligence plus rare et plus « élevé que la spontanéité, et encore à « cette condition qu'elle la résume fidèle- « ment et la développe sans la détruire. » (*Préface* de 1826.) Donc, le philosophe de M. Cousin n'est qu'un homme plus capable que les autres de ce *retour qui ne crée rien*. Les hommes de spontanéité avaient eu l'idée de l'*utile*, et ils en avaient tiré les sciences physiques et mathématiques; le philosophe sorti de la réflexion *répètera* apparemment les découvertes faites avant lui dans ces sciences par la spontanéité des autres. Les hommes de spontanéité avaient eu l'idée du *juste*, et la société civile en était spontanément sortie : le philosophe, plus fort de réflexion, *répètera* les considérations de justice sur lesquelles ont été basées la jurisprudence et la loi politique. Les hommes de spontanéité avaient eu l'idée du *beau*, et ils avaient produit des œuvres d'art; le philosophe, l'homme de la réflexion *répètera* leurs chants, leurs vers, leurs statues, leurs tableaux. Enfin, les hommes de spontanéité avaient eu l'idée de Dieu, et avaient produit la religion et le culte; le philosophe, le héros de la réflexion *répètera* les idées qui ont engendré cette religion et ce culte. Et comme « il n'y « a pas plus intégralement dans la réflexion « que dans l'opération qui la précède, ou « dans la spontanéité, » il s'ensuit que le philosophe sera toujours à la suite et à la queue des hommes de spontanéité, qu'il ne fera que les répéter et les reproduire. Donc le philosophe de M. Cousin n'est qu'un simple observateur : il constate et ne fait rien autre chose; tout au plus éclaire-t-il en répétant et résumant ce qui a été dit et fait. En un mot, c'est un critique. Il n'engendre point, il ne produit point, il ne pousse pas l'humanité. Je demande si l'idée que nous nous faisons des Pythagore, des Socrate, des Platon, des Aristote, des Descartes, des Leibnitz, et même des Locke et des Condillac, est conforme à cette hypothèse. . . . . .

. . . . . .

« M. Cousin, au contraire, met en avant cet axiome : « Les religions précèdent les « philosophies, les philosophies sortent des « religions. » La philosophie, venant ainsi après la religion, on demande à M. Cousin pourquoi vient-elle? Est-ce pour détruire la religion? M. Cousin répond : non. Est-ce pour préparer une nouvelle religion? M. Cousin répond également : non. Pourquoi donc vient-elle, car il y a évidemment double emploi, si la philosophie ne fait que répéter la religion? M. Cousin répond à cela : « La philosophie est pour les « gens comme il faut, la religion pour les « masses. » N'est-ce pas offenser à la fois l'humanité et le sens commun? Le philosophe de M. Cousin est donc tout simplement un aristocrate. La philosophie aboutit à séparer l'humanité en deux classes, des fripons et des imbéciles. Vainement M. Cousin essaie, par le sophisme, d'échapper à cette conséquence. « La vérité est pour « tous, dit-il, la science pour peu; toute « vérité est dans le genre humain, mais le « genre humain n'est pas philosophe. Au « fond, la philosophie est l'aristocratie de « l'espèce humaine. Sa gloire et sa force, « comme celle de toute vraie aristocratie, « est de ne point se séparer du peuple, de « sympathiser et de s'identifier avec lui, de « travailler pour lui, en s'appuyant sur lui. » (*Préface* de 1826.) Mais comment un tel homme ne se séparerait-il pas du peuple lorsqu'il pense que la *science est pour peu*, et qu'il est dans la destinée des masses d'être dirigées, *sans avoir jamais le secret*

de leur croyance? (*Ibid.*) Bacon avait une bien plus grande idée d'un philosophe quand il se nommait lui-même le *serviteur de la postérité.* Les Papes avaient une bien plus grande idée de la philosophie ou de la religion lorsqu'ils s'appelaient, eux chefs de l'Eglise, *les serviteurs des serviteurs de Dieu.* . . . . . .

« En définitive donc, en réunissant tous ces termes, on voit que le philosophe de M. Cousin est une réflexion sans cœur, qui a pour but de se séparer du vulgaire en s'expliquant à soi-même les choses au moyen de l'observation. La nature est mutilée dans un tel homme, le but qu'il se propose est peu noble, le moyen qu'il emploie insuffisant, et l'exécution impossible. » (Pierre LEROUX, *De la Réfutation de l'éclectisme.*)

CHAPITRE IX.

Théorie des quatre systèmes.

« M. Cousin a jeté les yeux autour de lui, et il a vu quatre systèmes principaux ou quatre classes de systèmes aux prises. Il a rencontré des matérialistes, des spiritualistes, des mystiques et des sceptiques. Il avait été tout cela lui-même, et ce n'est pas un reproche que nous lui faisons; mais ce que nous lui reprochons, c'est d'avoir conclu comme il l'a fait que ces quatre systèmes étaient nécessaires, et d'avoir, par cette conclusion, anéanti la philosophie sous prétexte de l'organiser. Une fois investi de cette remarque qu'il y a en ce moment quatre systèmes, et ne sachant lequel prendre, M. Cousin a jeté les yeux sur le passé, et il a également trouvé çà et là dans l'histoire ces mêmes systèmes. Toutes les époques de destruction d'un ordre social et religieux présentent, en effet, le même phénomène que notre époque. M. Cousin a donc conclu qu'on pouvait classer les produits philosophiques en quatre systèmes. Et alors, suivant sa coutume, il a voulu voir là de l'absolu, de la haute logique, et, renversant l'ordre et la succession de ses découvertes, il a prétendu que c'était la haute logique, l'absolu, qui l'avait conduit là. « Je prends l'esprit humain, dit-il, il me donne quatre points de « vue, quatre systèmes; donc la philosophie « n'étant autre chose que l'esprit humain en « action, ces quatre systèmes sont permanents, nécessaires, et doivent se retrouver « inévitablement à toutes les époques de « l'histoire. Or, continue M. Cousin, j'ouvre « l'histoire, et en effet je retrouve partout « ces quatre systèmes. Donc l'histoire de la « philosophie confirme l'absolu de la philosophie. Donc série d'équations : 1° l'esprit « humain est adéquat à quatre systèmes, en « ce sens qu'il produit nécessairement et ne « peut pas ne pas produire quatre systèmes; « 2° la philosophie adéquate à l'esprit humain réalisé est donc adéquate à ces quatre systèmes, c'est-à-dire qu'elle en est « formée; 3° l'histoire de la philosophie adéquate à l'histoire de ces quatre systèmes « est donc adéquate à la philosophie même. « Donc, dernière conséquence, quiconque « sait que la philosophie est nécessairement « formée de quatre systèmes, et connaît l'histoire de ces quatre systèmes, possède la « philosophie. Telle est cette méthode, dit « M. Cousin, qu'il plaît à certaines personnes d'attaquer comme une méthode hypothétique : c'est tout simplement, Messieurs, l'observation appliquée d'abord à la « nature humaine, puis transportée dans « l'histoire. Concevez-vous, en effet, qu'on « puisse rien comprendre à l'histoire, sinon « à la condition de comprendre un peu l'esprit humain, dont l'histoire est la manifestation? Or, la connaissance de l'esprit « humain, c'est la philosophie. Il est donc « impossible de s'orienter dans l'histoire de « la philosophie si on n'est pas plus ou « moins philosophe, et la philosophie est la « vraie lumière de l'histoire de la philosophie. D'autre part, que fait celle-ci? Elle « nous montre la philosophie, c'est-à-dire « les quatre systèmes qui, selon nous, la représentent, se développant à travers les « siècles, tantôt isolés, tantôt combinés entre eux, faibles d'abord, pauvres en observation et en arguments, puis avec le temps « s'enrichissant et se fortifiant, et par là développant sans cesse la connaissance de « tous les éléments, de tous les points de « vue de l'esprit humain, c'est-à-dire encore « elle-même. L'histoire de la philosophie « n'est donc pas moins à son tour que la « philosophie elle-même en action, se réalisant dans un progrès perpétuel dont le « terme recule sans cesse devant nous, « comme celui de la civilisation elle-même. « Le résultat de tout ceci est le principe que « je vous ai signalé et qui est, vous le savez, « le but dernier de tous mes efforts, l'âme « de mes écrits et de tout mon enseignement, savoir l'identité de la philosophie « et de son histoire, l'organisation de la philosophie ici par la science pure, là par « l'histoire même de la philosophie. » (*Cours de* 1829, t. I^er.)

« Belle perspective en vérité que celle que nous montre M. Cousin! Voyez-vous en quoi consiste, suivant lui, le progrès de la philosophie? dans le progrès continuel de quatre systèmes qui ne se rejoignent jamais, ou plutôt qui s'éloignent toujours. A mesure que le monde avance, le sensualisme s'accroît et devient de plus en plus puissant, riche, convaincant. Le spiritualisme de son côté gagne chaque jour des forces, mais le mysticisme aussi est de plus en plus triomphant, et enfin le scepticisme fait des conquêtes de son côté, et devient vraiment invincible. A la limite, l'esprit de l'homme, divisé entre ces quatre systèmes également forts, également puissants, ressemble à ces malheureux qu'on écartelait à quatre chevaux. Voilà le progrès que connaît M. Cousin, voilà ce qu'il appelle le développement admirable de la philosophie, voilà l'organisation définitive qui est le but dernier de tous ses efforts, l'âme de ses écrits

et de son enseignement. Voilà donc l'éclectisme système, *Risum teneatis*. L'éclectisme, dans sa plus haute conception, consiste à croire que l'esprit humain engendre nécessairement quatre systèmes faux, dont un est le scepticisme.

« Mais si c'est une nécessité de l'esprit humain de produire toujours ces quatre systèmes, il faut bien s'y résoudre, et alors, de ces quatre systèmes, le seul qui ait le sens commun, c'est le scepticisme. Si aujourd'hui l'esprit humain ne fait que répéter ce qu'il a fait hier, obéir à une loi absolue de sa nature en produisant quatre systèmes également vrais, également faux, à quoi bon chercher davantage? La philosophie se trouve faite, en effet, comme dit M. Cousin; elle consiste dans cet aphorisme : « Il est de l'es-« sence de l'esprit humain d'engendrer à « toutes les époques quatre systèmes éga-« lement faux : le sensualisme, le spiritua-« lisme, le mysticisme et le scepticisme. » Cela étant, et la philosophie ainsi faite, envoyons promener la philosophie, car, quant au fond des choses, il est évident, par cette nécessité même de l'esprit humain, que nous n'en pouvons rien savoir. (Pierre Leroux, *Réfutation de l'éclectisme.*)

CHAPITRE X.

Conclusions de M. Pierre Leroux sur l'éclectisme.

« La philosophie se réduit à connaître, elle est analogue à la géométrie et à la physique; c'est une science d'observation. Le philosophe de M. Cousin est un être égoïste qui regarde le monde moral comme un géomètre considère des lignes et un physicien des corps. Mais un tel être, hors de la géométrie et de la physique, est nécessairement aveugle. Car nous ne regardons dans nos semblables qu'avec le cœur, le sentiment, et nous ne regardons également en Dieu, si je puis parler ainsi, qu'avec le cœur, avec le sentiment. Le philosophe de M. Cousin est donc privé à la fois de la communion des hommes et du sentiment divin. Il n'a ni patrie, ni tradition, ni famille ; il est sans ancêtres et sans postérité. L'humanité n'existe plus pour lui, et quant à Dieu, s'il en parle, c'est uniquement à titre de cause première, car autrement, comment en parlerait-il, ne le sentant réellement ni en lui-même ni dans l'humanité? Où mène une telle philosophie? Partie de l'égoïsme, elle aboutit a l'égoïsme. Indifférente à tout dans son germe et à son origine, elle reste indifférente à tout dans son résultat et à sa conclusion. Je défie, avec une telle méthode, de trouver un seul principe de sociabilité, de fonder le droit, la politique, sur quelque fondement raisonnable. L'humanité passée, de même que la société vivante, ne sont pour cette philosophie sans cœur que des faits dont elle n'a pas la clef. Elle les voit objectivement comme elle voit le monde de l'espace, mais ce n'est pas là les comprendre. Les comprendre, c'est les comprendre subjectivement. M. Cousin définit sa méthode : « une philosophie qui, *ne se propo-« sant d'autre tâche que celle de comprendre « les choses*, accepte, explique et respecte « tout. » (*Préface de* 1826.) Non, cette philosophie indifférente ne comprend rien, n'explique rien, et elle n'accepte tout que par impuissance. Elle s'est mise du premier coup hors de la vie du *moi* et du *nous*, elle est hors de l'humanité, elle n'est pas et ne peut pas être *cause* dans l'humanité, elle ne saurait jouer d'autre rôle auprès des forces qui triomphent provisoirement dans le monde que celui d'un parasite, d'un flatteur et d'un esclave. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« C'est ce qui est arrivé à M. Cousin, avec sa formule du fini et de l'infini, et de leur rapport; il n'a produit en cela qu'une formule logique, une sorte de machine à raisonner de tout avec une apparence de profondeur, mais sans lumière, sans vie, sans qu'il en résulte aucun effet moral et religieux. Aussi a-t-il été obligé de baisser pavillon non-seulement devant le christianisme, mais devant les prêtres, et de reconnaître que son explication par l'absolu n'était pratiquement bonne à rien. Singulier représentant de la philosophie, qui, d'un côté, proclame le triomphe de sa science, et d'un autre côté, la renie; qui voudrait bien porter la philosophie au Panthéon, mais qui en route prend peur et la jette tout doucement aux gémonies, qui souffle le chaud et le froid, qui dit le pour et le contre, qui triche au jeu, pour ainsi dire. Eh! si vous avez la formule de l'être comme vous le dites, à quoi bon ce respect hypocrite pour le christianisme, et pourquoi voulez-vous laisser la superstition et l'idolâtrie régner sur la terre? Si vous avez cette formule, vous avez par là même une religion, et si vous avez une religion, c'est une lâcheté que de renier cette religion devant les prêtres des autres religions, même quand vous ne la renieriez pas par intérêt, par politique, pour ne pas être inquiété et faire votre chemin dans le monde. « La philosophie, dit à cela M. Cou-« sin, est patiente : elle sait comment les « choses se sont passées dans les généra-« tions antérieures, et elle est pleine de « confiance dans l'avenir; heureuse de voir « les masses, le peuple, c'est-à-dire le genre « humain, tout entier entre les bras du « christianisme, elle se contente de lui ten-« dre doucement la main et de l'aider à « s'élever plus haut encore. » (*Cours de* 1828.) Ah! vous êtes trop patient en vérité! patient jusqu'à cacher la lumière sous le boisseau. C'est pour le peuple vraiment que vous prenez tant de soin? J'aurais cru, moi, que c'était pour ceux qu'Homère appelle les pasteurs du peuple et qui tondent et mangent quelquefois leurs troupeaux. Ceux-là disent qu'il faut une religion au peuple afin de le museler : vous me paraissez dire de même. « Il y aura toujours des « masses dans l'espèce humaine, dit M. Cou-« sin, il ne faut pas s'appliquer à les décom-

« poser et les dissoudre d'avance. La philo-
« sophie est dans les masses sous la forme
« naïve, profonde, admirable, de la religion
« et du culte. Le christianisme c'est la phi-
« losophie du peuple. » (*Ibid.*) Ainsi donc, deux doctrines, la doctrine ésotérique pour M. Cousin et les classes supérieures de la société auxquelles M. Cousin communique sa parole, et le christianisme pour le peuple! Ah! c'est là de l'hypocrisie! Le temps des doctrines ésotériques est passé. Jésus n'a pas eu de doctrine ésotérique, et la lumière est à tout le monde. Vous vous êtes vanté quelquefois d'être sorti du peuple, c'est pour cela apparemment que, arrivé à comprendre, vous ne voulez pas que le peuple comprenne, et que vous tirez l'échelle derrière vous, content d'être enfermé dans le sanctuaire de l'intelligence avec quelques privilégiés. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Voilà une belle notion que celle que vous imaginez et que vous voulez faire, où, d'un côté, les aristocrates ne croiront pas au christianisme et seront philosophes, tandis que le peuple sera croyant. Une telle situation est aussi immorale qu'impossible. En fait, dites-moi si le peuple en France est catholique, s'il est chrétien, et la jeunesse que vous formez sera-t-elle chrétienne? Elle sera simplement démoralisée. Le peuple n'a plus de religion : deux siècles d'incrédulité ont versé leurs enseignements des rangs de l'aristocratie et des marches du trône jusque dans les derniers rangs du peuple. Mais le peuple tout entier, grands et petits, a besoin de religion; si vous avez une vérité religieuse, venez-lui donc en aide. Ne voyez-vous pas que l'hypocrisie que vous enseignez est la destruction même de toute religion. Qui voudra croire, quand on saura que les gens supérieurs comme vous ne croient pas et ont droit de ne pas croire. Mais pourquoi réfuter de pareilles choses? Tout cela c'est du mensonge: la vérité, c'est que la formule du fini, de l'infini, et de leur rapport, n'a de valeur que comme formule de logique dans le sens où l'inventa Ramus; que M. Cousin l'a bien senti, et que, n'osant proposer sérieusement cette formule comme la métaphysique de la morale, parce qu'il aurait fait éclater de rire tout le monde, il s'est bien vu forcé de rendre les armes au christianisme. Mais il fallait le faire avec noblesse et dire hautement : ma philosophie ne me conduit qu'à des abstractions logiques; or, de telles abstractions ne peuvent servir de guide à la vie morale : la religion est donc quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose au-dessus de ma philosophie. Mais, au lieu de cela, traiter la religion de pur symbolisme et prétendre qu'on possède le fond de l'idée que cachent ces symboles, quand on sent bien soi-même que l'idée que l'on met en avant est une formule privée de vie, c'est manquer à la fois au christianisme et à la philosophie. D'où vient que M. Cousin n'a pas trouvé un principe de métaphysique capable de nous servir de phare dans la vie? Et d'où vient que, ne l'ayant pas trouvé, il n'a pas reconnu franchement qu'il ne l'avait pas trouvé, mais a pu s'abuser au point de croire qu'une proposition où il n'y a pas une étincelle du feu divin de la charité était identique avec le christianisme, inspiré par l'amour de Dieu et des hommes? . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« La même lacune de sentiment a fait errer M. Cousin dans l'histoire de la philosophie. Cette histoire présentait un grand nombre de systèmes et de tendances diverses; il s'agissait de rattacher ces tendances, ces systèmes, à quelque chose; de les comprendre et de les faire aboutir. Au lieu de cela, *faute de sentiment*, M. Cousin s'est mis à la suite de tous ces systèmes, il en a proclamé la légitimité; voilà tout ce qu'il a su faire : il n'en a embrassé aucun et les a tous admis, c'est-à-dire qu'il est arrivé à rien, au néant, au chaos, à la confusion, à l'absurde. Tout ce qu'il a pu faire en effet, ç'a été de les grouper comme un naturaliste groupe des animaux en genres et en espèces. Son esprit n'a pas été plus loin, toujours *faute de cette aile que Platon appelle le sentiment* (1090). Il n'a pas vu d'autre but à la philosophie que de tirer des différents pays et de rapprocher tous les systèmes analogues, de mettre ensemble tous les systèmes sensualistes de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, puis les systèmes idéalistes, puis les systèmes sceptiques, puis les systèmes mystiques, et d'ouvrir ainsi (ce sont ses propres termes) « quatre « grandes et riches écoles qui se balancent « toutes les quatre sur le théâtre élevé de « la philosophie européenne, qui toutes les « quatre se recommandent par des services « et des titres divers, mais à peu près égaux, « et présentent à l'impartiale postérité des « noms à peu près aussi célèbres les uns que « les autres. » (*Cours de* 1829, *t.* II.)

« Voilà un beau chef-d'œuvre, et l'humanité est bien avancée, sachant qu'il y a en ce moment des sensualistes, des spiritualistes, des mystiques et des sceptiques, et que ces quatre systèmes forment quatre grandes et riches écoles où l'on trouve des mérites et des titres à peu près égaux et des noms à peu près également célèbres! Il s'agit bien, ma foi, de célébrité! La philosophie est-elle donc un spectacle? les philosophes sont-ils uniquement bons à regarder comme des athlètes ou des joueurs de quilles? Qui ne sent, dans cette prétendue classification, l'absence du sentiment et de l'intelligence subjective? Il s'agissait de savoir pourquoi il y a aujourd'hui des sceptiques, et quelle œuvre ils accomplissent; il s'agissait de savoir qui a raison du matérialisme ou du spiritualisme; il s'agissait

(1090) Il s'agit bien de sentiment et de pastorales!

de comprimer le mysticisme en lui montrant les causes de ses égarements ; il s'agissait de la vérité en un mot ; il s'agissait de la religion et de la moralité humaine. L'homme de notre temps, troublé jusqu'au fond de son être, demande ce qu'il faut croire ; il crie en grâce qu'on lui explique pourquoi après Descartes, Locke et Condillac, pourquoi Spinosa et Malebranche, pourquoi Hume, Berkeley, Leibnitz et Kant, pourquoi Svédenborg et Baader ; il s'effraie de voir les folies de l'illuminisme répondre aux abjectes orgies du matérialisme, il demande le mot des trois derniers siècles, la fin de ces tendances, de ces luttes, de ces systèmes contradictoires. Mais si vous ne pouvez pas lui dire ce dernier mot, lui indiquer cette fin des idées après laquelle il aspire, ne lui ôtez pas du moins l'espoir que la vérité existe virtuellement et se manifestera un jour. Car cette espérance est vraiment tout ce qui reste à celui qui cherche le beau et le vrai, et qui se sent accablé du poids de tant de systèmes contraires. Eh bien ! c'est précisément cette dernière planche de salut, cette dernière ombre d'espérance, que M. Cousin nous enlève de sang-froid et de gaieté de cœur. A la plainte universelle qui s'exhale du sein de notre époque, M. Cousin répond en régularisant, immobilisant, éternisant la lutte des systèmes. Il ne voit là, quant à lui, que des couronnes pour les penseurs. Le sentiment étant pour lui lettre close à la plainte du sentiment qui se trouble de voir aux prises matérialisme, spiritualisme, mysticisme et scepticisme, M. Cousin répond par la constatation de ces systèmes qu'il déclare irréductibles. Ce spectacle l'enchante, tant de célébrités le charment ; ne lui en demandez pas davantage. Il classe les systèmes comme un naturaliste, il s'extasie sur les noms célèbres comme un rhéteur. Et pour qu'il ne restât aucune issue par où s'échappât l'espérance, M. Cousin a conclu hardiment du présent au passé. C'est là dessus en effet, c'est sur le spectacle de notre temps, et non pas l'histoire à la main, qu'il a résumé toute l'histoire de la philosophie par cet aphorisme : que l'esprit humain à toutes les époques produit invariablement et nécessairement quatre systèmes qui se détruisent et se combattent, et dont l'un, le scepticisme, nie tous les autres. Mais n'est-il pas évident que si cela est, le scepticisme seul a raison, et que M. Cousin est fou de ne pas se proclamer sceptique ?

« Il est sceptique en effet, et jamais en vérité on ne le fut davantage, seulement il n'ose pas le dire, en quoi il a vraiment tort, car il faut toujours paraître ce qu'on est. Mais, réduit à l'impuissance de comprendre la raison des diverses philosophies, il a fait de cette impuissance même un système, et il a appelé cela éclectisme. Dans sa bouche, ce mot équivaut donc à cette proposition : Il y a fatalement quatre systèmes de philosophie qui comprennent tous les systèmes et qui sont également légitimes, savoir : le matérialisme, le spiritualisme, le mysticisme et le scepticisme ; prenez celui que vous voudrez et ne m'en demandez pas davantage. A-t-on jamais vu pareille offense au sentiment que chacun de nous porte gravé dans son cœur, que la vérité existe, et que, si nous ne la possédons pas bien, c'est que nous sommes pleins d'imperfections et enveloppés de ténèbres, mais que nous ne devons pas moins la chercher avec ardeur ? D'ailleurs n'est-il pas évident, encore une fois, que si ces quatre systèmes sont nécessaires, s'ils répondent à une nécessité absolue de notre nature, il n'y en a qu'un dès lors qui soit raisonnable : le scepticisme ? Ou plutôt qu'il faut jeter au feu tous les livres de philosophie et dire : Buvons et mangeons, le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. La philosophie se réduit en définitive à se procurer de l'argent, des honneurs et des facilités pour bien vivre ? Cela est évident, incontestable, clair comme la lumière du jour. Mais le mot éclectisme a sauvé, pour les esprits superficiels, l'absurdité de cette proposition finale de la philosophie de M. Cousin. On s'imagine qu'il s'agit de concilier ces divers systèmes et d'en tirer un qui soit la vérité. Les disciples de M. Cousin se sont laissés prendre à ce mot, ils l'ont fait circuler dans le sens d'une sage impartialité, d'une conciliation raisonnable entre des idées exclusives et des passions aveugles. M. Cousin lui-même s'est prêté à cette illusion, et, après avoir appelé l'éclectisme un *système*, il en a fait une *méthode*. Il a donc annoncé qu'il s'agissait de concilier « Reid et Condillac, Hume « et Berkeley. » (*Préface* de la traduction de Tennemann, 1829.) Mais où a-t-il effectué cette conciliation ? Qui avez-vous éclectisé, je vous le demande ? Qui avez-vous concilié ? Où sont les ennemis que vous avez mis d'accord ? Où sont les plaideurs que vous avez renvoyés dos à dos et bien jugés hors de votre tribunal ? Voilà vingt ans que vous avez proféré ce mot magique, *éclectisme*. Quel symbole de philosophie avez-vous trouvé qui concilie toutes les grandes choses et tous les grands hommes qui demandent à être conciliés ? M. Cousin n'a rien éclectisé. Je défie qu'on me montre le résultat de son éclectisme. La chose d'ailleurs est évidente d'elle-même. Si M. Cousin avait éclectisé quelque chose, si son *système* devenu une *méthode* avait produit quelque fruit, ce seraient ces vérités mêmes qui seraient son système, il nous les montrerait avec orgueil et dirait : Voilà ce que j'ai découvert. » (Pierre Leroux, *Réfutation de l'éclectisme.*)

Les plus célèbres disciples de M. Cousin ont été MM. Jouffroy, Damiron, Charles de Rémusat, Barthélemy Saint-Hilaire, Vacherot, Saint-René-Taillandier, Franck, Jules Simon, Amédée Jacques, Francisque Bouillier et Emile Saisset. MM. Jouffroy et Saisset me semblent être les deux hommes les plus distingués de cette école. On trouve chez M. Saisset ce qu'on remarquait chez

Jouffroy, un remarquable talent d'écrivain uni à une véritable pénétration et à une modération qu'on ne rencontre pas chez MM. Vacherot, Jacques, Simon. Puisse-t-il comprendre un jour, comme Jouffroy, « qu'un « acte de charité chrétienne vaut toutes les « philosophies ! »

La philosophie éclectique a eu des adversaires de plus d'un genre. Les plus importants parmi les rationalistes sont les positivistes et les socialistes. Disons d'abord un mot des premiers.

CHAPITRE XI.

Le matérialisme du XVIII^e^ siècle en lutte avec l'éclectisme. — La philosophie positive.

« Le matérialisme ne s'est pas éteint en France avec le XVIII^e^ siècle. Vaincu sur le terrain de la métaphysique, il a trouvé un asile dans les sciences. Depuis ces cinquante dernières années, il n'a jamais manqué d'interprètes célèbres, d'habiles et zélés défenseurs. Cabanis mort, Gall donne à sa doctrine une forme nouvelle et une sorte de popularité. Au moment où la cause de la phrénologie paraît désespérée, Broussais entreprend de la ranimer. MM. Comte et Littré s'honorent d'être les héritiers de Broussais, de Gall, de Cabanis, et par eux de cette philosophie du XVIII^e^ siècle, *qui a fait de si grandes choses*. Apportent-ils à la pensée contemporaine un principe nouveau ? Oui, à ce qu'ils croient, et cette idée nouvelle, c'est l'organisation des sciences.

« L'ambition de la philosophie positive est grande : elle n'aspire à rien moins qu'à organiser d'une manière complète et définitive le travail de l'esprit humain. Circonscrire le domaine de la pensée en ses limites naturelles, tracer les grandes routes où elle est appelée à se mouvoir et les méthodes générales qui doivent régler sa marche, fixer le but que sa nature lui impose d'atteindre, et au-dessus duquel elle lui défend de s'aventurer, tel est le vaste dessein que la philosophie positive entreprend d'exécuter. Elle veut donner tout ensemble au XIX^e^ siècle son *De augmentis* et son *Novum organum*. . . . . .

« Nous sommes loin de cet idéal ; qu'il nous suffise de l'avoir entrevu. Pour en préparer la réalisation, il faut faire deux choses : porter les derniers coups au régime religieux et au régime métaphysique, et tourner toute l'énergie intellectuelle qui s'y consume stérilement vers l'organisation des deux sciences qui restent à créer, la science expérimentale de l'homme et celle du genre humain. . . . . .

« Tel est le programme de la philosophie positive. Après l'avoir exposé avec une fidélité qui ne sera pas démentie, c'est un devoir pour nous de rendre hommage au talent, à la science, à la sincérité de ses défenseurs. M. Auguste Comte est assurément un esprit pénétrant et vigoureux. Il est bien rare de réunir des connaissances si étendues dans toutes les sciences mathématiques, physiques et naturelles, et d'en exposer les méthodes et les grands résultats avec une si entière clarté. Père de la philosophie positive, M. Comte met à l'exposer et à la défendre un zèle, une constance, un enthousiasme, qui lui font le plus grand honneur. M. Littré se réduit en philosophie au rôle de disciple. Physiologiste distingué, habile linguiste, le savant interprète d'Hippocrate, avec tant de titres pour parler en son propre nom, semble prendre soin de s'effacer devant le chef de l'école. Certes, ce n'est pas un médiocre honneur pour M. Auguste Comte d'avoir conquis un tel esprit, d'avoir rencontré un si habile et si brillant interprète. Si la philosophie positive avait un penseur, il lui manquait un écrivain, elle l'a trouvé dans M. Littré (1091). . . . . .

. . . . . .

« La philosophie positive se pique d'une haute exactitude. Sévère pour toute hypothèse, elle prétend ne reconnaître d'autre autorité que celle de l'observation. Or, elle commence par une hypothèse énorme et par un démenti formel donné à l'expérience. Elle soutient, en effet, que tous les phénomènes de l'univers sont essentiellement homogènes, c'est-à-dire qu'à travers mille différences réelles, ils sont tous également observables par les sens. . . . . .

. . . . . .

« La question entre nous et les matérialistes n'est plus de savoir si l'homme peut sentir, penser, vouloir sans organes ; mais si c'est la même chose d'avoir conscience d'une pensée, d'un désir, d'une sensation, ou de reconnaître le lobe cérébral, le tissu nerveux ou musculaire, qui sont ou peuvent être la condition organique de la sensation que j'éprouve, de la pensée que je forme, de l'acte volontaire que je désire exécuter. Poser cette question, c'est la résoudre. Il ne s'agit point ici d'un système, mais d'un fait. . . . . .

« J'ose dire qu'il n'y a qu'une dose peu commune d'entêtement sytématique qui puisse fermer les yeux à un homme de bonne foi sur cette différence ; mais, pour ne pas répéter ici des arguments bien connus, je me bornerai à adresser aux adversaires de la psychologie une question décisive. La notion de cause ou de force est-elle une donnée propre et immédiate de la physique ou de la physiologie ? MM. Comte et Littré répondent que non, et ils ont mille fois raison. Ils partent de là pour interdire au physicien et au physiologiste la recherche des causes, et en général ils font hautement profession de croire que cette recherche est interdite à l'esprit humain ; c'est être logicien, mais pas encore assez ; car, si MM. Comte et Littré ont raison, non-seulement la physique, la physiologie et toutes les sciences de la nature, doivent renoncer à saisir aucune cause, non-seulement l'esprit humain doit s'interdire toute spéculation de ce genre, mais l'idée

(1091) C'est cet écrivain qui a traduit le livre du Dr Strauss.

même de cause n'existe pas. D'où viendrait-elle, en effet, si les sens ne la donnent pas, si la science de la nature ne peut en rendre compte, et si, d'un autre côté, il n'y a rien au delà de la science de la nature et au delà des sens? Je crois l'objection invincible. Hume l'avait compris : voyant bien que les sens ne peuvent expliquer cette notion, il prit le parti audacieux de la nier. MM. Comte et Littré sont plus respectueux pour le sens commun ; mais, en vérité, je les trouve, dans cette rencontre, ou trop peu pénétrants, ou trop timides, eux d'ordinaire si intrépides en fait de négation. Quoi qu'il en soit, l'idée de cause existe dans les langues, dans le sens commun, dans l'esprit humain. Il la faut expliquer. C'est ici qu'apparaissent au grand jour la légitimité et la puissance de la méthode psychologique. Dans toute pensée, dans tout acte interne, elle constate l'existence d'un sujet fixe, permanent, qui s'aperçoit lui-même comme une force, comme une cause, non pas une cause abstraite, mais une cause active, vivante, féconde, en relation avec un système d'organes qui tantôt lui obéissent et tantôt lui sont rebelles, qui réagissent sur elles après avoir éprouvé son action, et la mettent en communication avec la nature, la société, la vie universelle. Ce sentiment de la force une et identique du moi, c'est ce qui constitue essentiellement un phénomène psychologique.

« Encore un coup, ce moi n'est pas isolé, car, non-seulement dans les impressions qui lui viennent du dehors ou dans les actes extérieurs qu'il contribue à accomplir, mais même dans la réflexion la plus abstraite, dans le plus énergique effort pour s'isoler du monde physique, il y a toujours en nous un sentiment confus, une image indistincte des choses extérieures; c'est là un fait d'observation que tous les grands psychologues, Aristote et Kant en première ligne, ont depuis longtemps reconnu ; mais si, comme on dit en langue technique, le moi n'est jamais sans le non-moi, cela n'empêche pas qu'il ne s'en distingue, qu'il ne sache faire la différence entre ce qui vient proprement de lui et qui est rien, et ce qui, venant du dehors, lui révèle des causes étrangères.

« Voilà la distinction très-simple qui sépare, sans les isoler, le monde physique et le monde moral, et donne au spiritualisme un légitime et indestructible fondement.

. . . . . .

« Si la philosophie positive n'avait d'autre défaut que d'altérer ou de supprimer une classe considérable de faits, on pourrait bien l'accuser d'être incomplète, on ne pourrait pas la déclarer radicalement fausse. Il faudrait élargir la base de l'édifice, non le renverser de fond en comble. Mais la philosophie positive vise plus haut que le spiritualisme ; la négation des faits de conscience n'est qu'un moyen pour elle d'atteindre les idées absolues, et la ruine de la psychologie est un prélude à la destruction de la métaphysique.

« Les idées absolues, la métaphysique, voilà les ennemis mortels de la philosophie positive. Le caractère propre de la double tyrannie qu'a dû subir la pensée humaine avant d'atteindre l'ère de son affranchissement, c'était de s'appuyer sur des idées absolues. Au contraire, le trait distinctif du nouveau régime, du régime positif, c'est la substitution des sciences à la métaphysique, des idées relatives aux idées absolues.

« Il y a ici deux questions distinctes, bien que très-étroitement enchaînées : celle des idées absolues et celle de la métaphysique proprement dite. Il est clair que, s'il n'existe pas d'idées absolues dans l'esprit humain, toute métaphysique est impossible; mais on peut admettre certaines idées absolues, et ne pas se croire obligé pour cela de reconnaître la métaphysique comme science. C'est ainsi que Kant, le plus grand adversaire que la métaphysique ait jamais rencontré, crut échapper au scepticisme et donner aux sciences mathématiques, à celles de la nature, à la morale même et à l'esthétique, un assez ferme fondement, en reconnaissant un certain nombre de notions absolues, d'idées *a priori*, nécessaires pour diriger l'homme dans ses opérations intellectuelles et dans l'accomplissement de sa destinée.

« MM. Comte et Littré ne paraissent pas avoir la moindre peur du scepticisme. Comme Kant, ils rejettent la métaphysique; mais ils ne conservent point, comme lui, certaines idées absolues, et ils semblent convaincus qu'elles ne sont nullement nécessaires pour organiser les sciences et le travail entier de l'esprit humain. J'admire assurément cette hardiesse ; pourtant il est difficile à quiconque a un peu étudié l'histoire de la pensée de ne pas trouver un peu de naïveté dans une si grande audace. On n'ose pas soupçonner un homme aussi savant que M. Comte, et qui se flatte, ou peu s'en faut, d'avoir découvert la science de l'histoire, d'être resté étranger à l'histoire de la philosophie ; mais il sera permis de dire que l'entreprise de se passer entièrement d'idées absolues dans l'organisation des sciences physiques et morales, est plus digne d'une époque primitive que d'un siècle éclairé par une grande expérience. L'éclectisme, tant dédaigné par la philosophie positive, a au moins cet avantage de prémunir, par la connaissance impartiale du passé, contre beaucoup d'illusions. Je me permettrai de rappeler à MM. Comte et Littré trois grandes expériences auxquelles a été soumise l'entreprise qu'ils veulent accomplir. Citer des faits à des philosophes positifs, c'est employer le genre d'argumentation le mieux fait pour leur plaire et pour les persuader.

« Il y a deux mille quatre cents ans environ, un précurseur de la philosophie positive, Héraclite, soutenait qu'il n'y a point d'idées absolues, que tout est relatif. « Un homme, disait-il avec une énergie fa« milière et expressive, ne se baigne pas « deux fois dans le même fleuve. » S'il en est ainsi, l'objet de la science, ce n'est point

l'être en soi, c'est le phénomène. Où ce principe conduisit-il Héraclite? A ne voir dans l'univers qu'une sorte de phénomène universel produit par un agent unique et régi par une seule loi. Que disent MM. Comte et Littré de cette conséquence? Nous verrons peut-être tout à l'heure qu'Héraclite a livré leur secret; mais, quoi qu'il en soit, pense-t-on que le développement de l'héraclitéisme se soit arrêté là? Non. La logique souveraine de l'histoire, qui impose le doute absolu au sensualisme comme sa conséquence inévitable, après Héraclite suscita Protagoras, qui vint dire que s'il n'y a que des phénomènes relatifs et rien de fixe et d'absolu, si la sensation est la mesure de toutes choses, il s'ensuit alors que tout est à la fois vrai et faux, juste et injuste, beau et laid, suivant l'impression de chacun et la diversité des points de vue.

« Cette conséquence ne paraît-elle pas rigoureuse à MM. Comte et Littré? Je pourrais les prier de relire le *Théétète*; mais j'ai à leur proposer une plus grande autorité que celle de Platon; c'est encore l'histoire, qui, quatre siècles après Héraclite, ramène sur une plus grande échelle la même expérience. Les stoïciens, par une contradiction qu'on ne saurait trop hautement signaler, avaient mêlé à une morale sublime une idéologie sensualiste. Qu'arrive-t-il? Ils aboutissent d'abord à un matérialisme tout à fait analogue à celui d'Héraclite, et bientôt la dialectique d'Ænésidème leur impose le scepticisme absolu. Franchissez dix-huit siècles, d'Athènes et d'Alexandrie transportez-vous dans la patrie de Locke, et vous assisterez au même spectacle. Les noms seuls sont changés. Cette fois, Ænésidème s'appelle Hume. La même idée sert de base à la dialectique des deux pyrrhoniens; c'est l'idée de force ou cause, fondement de la métaphysique. S'il n'y a rien d'absolu dans l'idée de cause, et en général dans les idées, comment atteindre l'absolu dans les choses? Et si tout est relatif, il n'y a que des vraisemblances et des conjectures dans la science de l'univers comme dans celle de l'homme. Cette triple expérience paraît-elle décisive à MM. Comte et Littré? Espèrent-ils être plus heureux qu'Héraclite et Chrysippe, Locke et Condillac? Qu'ils veuillent bien alors nous confier le secret qu'ils possèdent pour construire les sciences mathématiques et physiques sans aucune de ces idées qu'ils appellent absolues, comme les idées de cause, d'unité, d'esprit, de temps, d'identité? Quoi! ils veulent construire la mécanique rationnelle sans les notions de force et de temps, l'arithmétique et l'algèbre sans l'idée de l'unité, la géométrie sans l'idée de l'espace et sans les axiomes? Quoi! il n'y a pas d'idées absolues, et tout en mathématiques est absolu! Il n'y a que des faits relatifs, et tout en géométrie est nécessaire! Singulière philosophie qui prétend organiser les sciences positives et méconnaît les plus simples conditions de leur existence! Singuliers philosophes qui font la guerre aux systèmes et en ont eux-mêmes un dont ils sont si aveuglés qu'ils en perdent jusqu'au sentiment des faits! Croirait-on que M. Comte pousse l'horreur des idées absolues jusqu'à vouloir qu'il n'y ait en géométrie que de simples phénomènes? Il nous parle de *phénomènes géométriques*, comme on dit des phénomènes physiques; il ne nous manque plus que des phénomènes algébriques.

. . . . . .

« La philosophie positive a hérité à la fois des préjugés du XVIII^e^ siècle contre certains systèmes, et de son goût secret et passionné pour d'autres systèmes fort connus. A ne croire qu'aux apparences, MM. Comte et Littré semblent parfaitement neutres entre les différents systèmes. Comment choisiraient-ils le spiritualisme de préférence au matérialisme, ou le théisme plutôt que son contraire? Ces systèmes sont les solutions opposées de problèmes insolubles. Matière, esprit, atomes, âme, Dieu, purs fantômes de l'imagination, qui fait ou défait ses toiles d'araignée au delà de l'enceinte de la raison. Entre Platon et Epicure, entre Descartes et Gassendi, on peut rester indécis comme entre deux compositions romanesques ou entre deux genres de musique. Voilà une indifférence bien superbe et bien dédaigneuse; au moins faudrait-il y rester fidèle. Or, je soutiens que MM. Comte et Littré sont loin d'être indifférents entre les systèmes: non que je doute assurément de la parfaite sincérité de leurs déclarations; mais ils ont adopté à leur insu une métaphysique, et, en conscience, je ne puis les féliciter de leur choix. A vouloir ranimer l'esprit du XVIII^e^ siècle, ils pouvaient choisir ou le noble spiritualisme de Turgot et de Rousseau, ou encore le sensualisme tempéré de Voltaire; mais non, ils ont reculé bien au delà: ils sont descendus jusqu'à la triste métaphysique de d'Holbach et de Lamettrie.

« Des phénomènes sensibles, et au delà le soupçon vague d'une cause unique de ces phénomènes, cause aveugle, indéterminée, produisant tout par des lois nécessaires, telle est en substance la métaphysique du *Système de la nature*. C'est trait pour trait celle de la philosophie positive.

« La philosophie positive n'admet d'autres faits que ceux qui tombent sous les sens; elle reconnaît que ces faits ont des lois, mais des lois nécessaires. Elle ajoute que ces lois sont très-simples; mais elle a soin d'expliquer qu'on doit bien se garder d'entendre qu'il y ait dans la nature un plan conçu avec intelligence. Non, ces lois sont simples, parce qu'elles résultent immédiatement des propriétés de la matière. Maintenant cette matière, cause aveugle de faits nécessaires, est-elle simple ou multiple? C'est une question sur laquelle, il est vrai, la philosophie positive ne se prononce pas nettement; mais d'Holbach et ses amis ne se prononçaient pas davantage, et pourvu que l'âme

et Dieu fussent supprimés une bonne fois, ils étaient coulants sur tout le reste.

« Il m'est pénible d'insister encore, mais enfin il faut suivre la philosophie positive jusqu'au bout et en toucher le dernier fond. Entre l'hypothèse d'une intelligence divine et celle d'une cause aveugle et fatale ou d'une infinité de pareilles causes, MM. Comte et Littré tiennent-ils la balance égale? Ils le devraient d'après leur système, et on le voudrait pour eux. Pourtant il n'en est rien. On ne saurait voir sans une profonde tristesse ces esprits éclairés et sincères déployer contre l'idée sainte d'une providence infinie une espèce d'acharnement. En présence des maux qui accablent l'homme et des étonnantes oppositions qui se rencontrent dans la nature, je comprends et je plains les angoisses d'une âme troublée, je m'explique les doutes qui viennent assaillir le naturaliste et le philosophe; mais cette négation ardente et obstinée, ce dogmatisme désolant, excitent en moi un étonnement douloureux et une tristesse sans sympathie. Ces cieux, cet harmonieux univers, qui remplissaient l'âme de Kepler, de Newton et de Linné d'un religieux enthousiasme, MM. Comte et Littré les trouvent mal faits; ils s'oublient jusqu'à dire en propres termes que ce monde ne fait paraître qu'un degré de sagesse inférieure à celui que possède l'homme, et qu'il est aisé, dans le détail comme dans l'ensemble, de concevoir beaucoup mieux. Quoi! la nature des choses a été à ce point malhabile et si peu d'accord avec elle-même! Elle a pu peupler l'espace de mondes infinis, faire circuler au sein de tous les êtres des torrents de vie, et elle n'a pas su leur donner des lois assez raisonnables pour qu'une de ces innombrables créatures les puisse approuver! Quoi! elle a pu produire l'intelligence de ces deux philosophes si peu satisfaits d'elle, et elle n'a pas pu l'égaler dans ses combinaisons! Quoi! ce que MM. Comte et Littré conçoivent dans leur cabinet, c'est-à-dire suivant leur système, ce qui germe dans la cervelle de deux faibles machines organiques destinées à durer un jour, cela est plus raisonnable, plus beau, plus harmonieux que le système d'existence que la nature réalise dans son évolution éternelle à travers l'immensité! En vérité, que sont devenus la logique, l'esprit, le bon sens des défenseurs de la philosophie positive?

« Mais voici un dernier trait qui passe tout. M. Comte s'écrie quelque part : « On « disait autrefois : *Cœli enarrant gloriam « Dei* ; aujourd'hui les cieux ne racontent « plus que la gloire de Newton et de La- « place. » Cet enthousiasme dans l'athéisme, tranchons le mot, ce fanatisme dans l'absurde n'est plus de notre temps. Pour moi, en lisant ce prodigieux passage, je me suis senti vieillir de soixante ans au moins; j'ai cru être transporté en plein XVIII^e^ siècle, et entendre à la cour de Frédéric quelque saillie de l'athée du roi ou une de ces boutades dont Diderot, à la fin du repas, égayait les convives de l'hôtel d'Holbach.

« Au surplus, je ne demande pas mieux que de prendre au sérieux cette parfaite indifférence que la philosophie positive prétend garder entre tous les systèmes; mais je doute que cette situation, plus conforme à ses déclarations générales, soit plus tenable que la précédente.

« Vous me proposez de renoncer une fois pour toutes aux questions métaphysiques, et vous m'offrez en échange le monde visible à connaître et à conquérir; mais qu'est-ce que renoncer à la métaphysique? c'est renoncer à des problèmes tels que ceux-ci : Existe-t-il au-dessus de cette justice imparfaite des hommes une justice éternelle devant laquelle on puisse se pourvoir contre leurs iniques arrêts? Au-dessus de notre sagesse, toujours mêlée de folie, et de nos vertus pleines de faiblesse, n'y a-t-il pas une sagesse infaillible, une bonté sans mélange, une sainteté sans tache et sans souillure, type absolu de la personnalité, idéal qui ravit, soutient, excite ma personnalité, toujours misérable et toujours défaillante? Moi-même, que suis-je? Y a-t-il en moi un principe supérieur à la mort, ou bien suis-je un être comme tant d'autres, destiné à combler à mon tour ce gouffre qui dévore la vie : machine débile, la plus compliquée, mais aussi la plus délicate et la plus menacée de toutes, qui ne sent plus vivement que pour souffrir davantage, qui ne pense que pour connaître sa misère, et qui n'a rien de mieux à faire dans son court passage ici-bas qu'à maudire son être et cet inutile rayon d'intelligence que la fatalité y déposa?

« Voilà les problèmes que la philosophie positive nous invite à supprimer; il ne lui reste qu'à nous en indiquer le moyen. Je suis homme, et vous me proposez de supprimer le problème de l'être humain! Je pense l'infini, et vous m'en interdisez jusqu'au rêve! J'ai soif d'immortalité, et vous m'en ôtez l'espérance! Vous m'invitez à étudier, à aimer la nature; mais que m'importe la nature, si Dieu n'y est pas? Cette curiosité sans objet, ce travail sans aiguillon, cette vie sans poésie et sans dignité, n'ont plus rien qui m'intéresse. Rendez-moi, au delà de ma destinée mortelle, le plus faible rayon d'avenir, et, sur cette terre dont vous m'offrez les jouissances, je vous cède sans regret toute ma part.

« Les philosophes à qui je m'adresse ne sont point de ces optimistes du matérialisme qui ne conçoivent d'autre bonheur que celui que la terre peut donner; ces âmes élevées ont connu le poids de la vie, et on voit même qu'elles ont jeté plus d'un sombre regard sur la condition de l'humanité. Quel remède nous proposent-elles? La résignation. La résignation dans le fatalisme, la résignation sans Dieu et sans avenir, je dis que cela est impossible, je dis que cela est insensé. L'auteur de *Faust* aussi nous invite à nous résigner au nom de la fatalité absolue

« La plupart des hommes, » dit-il avec sa dédaigneuse et amère sérénité, « attendent « pour se résigner au jour le jour que l'es- « pérance de la veille soit évanouie. Ils met- « tent leur résignation en petite monnaie. « Le vrai philosophe se résigne une fois « pour toutes. »

« Vaines et cruelles paroles ! Ah ! sans doute, quand on a reçu en partage le génie et la force, quand on remplit l'Europe du bruit de sa renommée, quand les honneurs, les hommages, la richesse, la considération, tous les biens de la nature et de la société accourent vers vous, quand surtout à une intelligence immense on associe un cœur égoïste et froid, il est facile alors de se résigner ; mais convier à cette résignation fantastique le pauvre mineur enseveli sous terre, le paysan courbé sur le sillon, l'innocent que frappe la société abusée, l'homme de génie méconnu, le vieillard qui ne trouve au terme d'une carrière bien remplie que la misère et la faim, n'est-ce point une dérision impie ? Et sans parler de ces extrêmes douleurs, chacun de nous, si favorisé qu'il puisse être par la nature ou le hasard de la naissance, ne ressent-il pas, s'il porte un cœur d'homme, tous les maux attachés à l'humanité ? N'est-il pas pauvre, orphelin, persécuté dans la personne de tous ceux qu'on persécute, qu'on abandonne et qui souffrent ? Soyez même le plus égoïste à la fois et le plus favorisé des hommes, vous êtes un homme pourtant, c'est-à-dire un animal plus malheureux que tous les autres s'il doit mourir tout entier, puisqu'il est le seul qui pense à la mort. » (Emile Saisset, *De la Philosophie positive*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XV.)

TROISIÈME PARTIE.

Développement final du rationalisme — Les sectes socialistes.

PREMIÈRE SECTION.

LES SAINT-SIMONIENS.

CHAPITRE I^er^.

Double origine du socialisme du XIX^e^ *siècle.*

Le Rationaliste. — La vieille société a fait son temps. Une ère nouvelle va commencer. Les principes posés par Wiclef, par Jean Huss, par Muncer, par le XVIII^e^ siècle, vont porter leurs fruits. Un Dieu nouveau, un dogme rajeuni, une morale plus humaine, remplaceront le christianisme. Cette révolution bienfaisante sera l'œuvre de la philosophie unie à l'idée révolutionnaire. Saint-Simon et Fourier auront aux yeux de la postérité la gloire d'avoir servi, au XIX^e^ siècle, de prophètes à cette révélation.

L'Apologiste. — « Lorsqu'on cherche les origines du socialisme, on voit sans peine que plusieurs de ces écoles descendent directement de ce matérialisme honteux qui se déclare surtout dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Si Montesquieu fut continué par les hommes de la Constituante, si Voltaire et Rousseau eurent leurs héritiers parmi les membres de la Convention, c'est à d'Holbach, c'est à Helvétius et à l'abbé Raynal que se rattache l'entreprise de Babeuf. Voltaire se moquait des socialistes dans la charmante pièce des *Cabales*, et Rousseau, à qui ils empruntèrent la théorie funeste de la bonté native de l'homme, Rousseau, qui passe pour leur maître, écrivit contre eux la profession de foi du vicaire savoyard (1092). Cependant le XVIII^e^ siècle n'est pas seul responsable de toutes nos utopies ; il en est qui remontent plus haut. Soit prétention frivole, soit calcul réfléchi, certains socialistes se réclament de la tradition lointaine qui va de Platon aux mystiques du moyen âge, des mystiques à Thomas Muncer et aux anabaptistes, des anabaptistes aux *penseurs de la Montagne*, comme dit M. Louis Blanc. Cette tradition existe, en effet. Il est même facile de voir que nos plus fougueux réformateurs sont quelquefois timides à côté de Platon, et la conclusion qu'on en pourrait tirer ne serait pas très-favorable à leur cause. Toutes les erreurs ont leur histoire, une histoire déjà bien vieille, et toujours ces erreurs vont dé

(1092) Cette profession de foi n'a aucun trait au socialisme. Tous les points de départ de cette théorie sont dans le *Contrat social*, et surtout dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Il est vrai que la philosophie du socialisme vient des matérialistes ; mais qui peut contester qu'ils n'aient dans Rousseau tous les principes de leur politique ?

clinant d'âge en âge. Il n'y a pas longtemps qu'un écrivain de ce parti, ayant fait une prétentieuse histoire de cette tradition dont il est fier, s'attira une spirituelle mercuriale de M. Proudhon : « Je trouve à cela, je « vous l'avoue, beaucoup moins de malice « que de naïveté. La belle recommandation « pour notre cause, je vous prie, de faire « savoir à un public imbu des idées de pro- « grès que l'invention faiblit parmi nous à « mesure que la civilisation se développe « sur sa base propriétaire, et de crier sur « les toits, chose vraie du reste, que le so- « cialisme est en décadence depuis Platon « et Pythagore ! Vous avez fréquenté le pha- « lanstère, mon cher Villegardelle, et vous « êtes si peu habile ! » M. Proudhon a grandement raison de faire ainsi la police de son parti.

« Voilà donc deux origines distinctes : d'un côté le matérialisme vulgaire du *Système de la Nature*, de l'autre un spiritualisme exagéré qui, peu à peu, se transforme en un mysticisme sensuel. » (SAINT-RENÉ-TAILLANDIER, *L'athéisme allemand et le socialisme français*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XXIV.)

CHAPITRE II.

Idées et ouvrages de Saint-Simon.

« Le premier travail qu'il écrivit date de 1802 : ce sont les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, petit volume in-12, publié à Genève, même pendant les voyages de l'auteur, et tiré à un petit nombre d'exemplaires. Dans ses ouvrages postérieurs, Saint-Simon ne parle pas de ce premier travail, qu'il semblait avoir voué à l'oubli ; il a été réimprimé en 1832, dans un volume de mélanges recueillis par un de ses disciples les plus distingués, M. Olinde Rodrigues (1093).

« L'idée principale des *Lettres d'un habitant de Genève*, c'est que la direction de la société appartient aux plus capables, et que le pouvoir ne peut plus avoir d'autre but que les choses d'intérêt général. Mais comment faire pour que les supériorités se produisent librement et exercent librement leur action ? Voici le moyen indiqué par Saint-Simon.

« Ouvrez, dit-il, une souscription devant « le tombeau de Newton ; souscrivez tous « indistinctement pour la somme que vous « voudrez.—Que chaque souscripteur nomme « trois mathématiciens, trois physiciens, « trois chimistes, trois physiologistes, trois « littérateurs, trois peintres, trois musiciens. « —Renouvelez tous les ans la souscription, « ainsi que la nomination, mais laissez la « liberté illimitée de renommer les mêmes « personnes. — Partagez le produit de la « souscription entre les trois mathémati- « ciens, les trois physiciens, etc., etc., qui « auront obtenu le plus de voix. — Priez le « président de la Société royale de Lon- « dres de recevoir les souscriptions de cette « année. L'année prochaine et les suivantes, « chargez de cette honorable mission la per « sonne qui aura fait la plus forte souscrip- « tion. — Exigez de ceux que vous nomme- « rez qu'ils ne reçoivent ni place, ni hon- « neurs, ni argent d'aucune fraction de vous ; « mais laissez-les individuellement maîtres « absolus d'employer leurs forces de la ma- « nière qu'ils voudront. — Les hommes de « génie jouiront alors d'une récompense « digne d'eux et de vous ; cette récompense « les placera dans la seule position qui « puisse leur fournir les moyens de vous « rendre tous les services dont ils seront « capables ; elle deviendra le but d'ambi- « tion des âmes les plus énergiques, ce qui « les détournera des directions nuisibles à « votre tranquillité. — Par cette mesure, « enfin, vous donnerez des chefs à ceux qui « travaillent au progrès de vos lumières. « Vous investirez ces chefs d'une immense « considération, et vous mettrez une grande « force pécuniaire à leur disposition. »

« Divisant ensuite l'humanité en trois classes : 1° les savants et les artistes ; 2° les propriétaires ; 3° les non-propriétaires ; il s'efforce de démontrer que son projet est utile à tous, et il conclut en se prononçant pour l'organisation suivante : « Le pouvoir « spirituel entre les mains des savants ; le « pouvoir temporel entre les mains des pro- « priétaires ; le pouvoir de nommer ceux « appelés à remplir les fonctions de grands « chefs de l'humanité entre les mains de « tout le monde ; pour salaire aux gouver- « nants, la considération. »

« Ce plan n'est pas merveilleux ; la mise en œuvre du suffrage universel par la détermination et la rétribution des plus grands mathématiciens, des plus grands chimistes, etc., etc., donnerait probablement des résultats d'une justice et d'une justesse fort douteuses. Mais il est curieux de constater que cette première formule d'organisation émise par Saint-Simon, et qui assigne exclusivement aux propriétaires le pouvoir temporel, fait sortir le pouvoir spirituel du suffrage universel et de l'élection annuelle ; il est curieux, dis-je, de constater que cette formule, loin d'être la base de la doctrine émise plus tard par ses disciples, en est justement la contre-partie ; car celle-ci supprime la propriété, et donne la direction de la société à un ou plusieurs chefs qui se proclament eux-mêmes et se déclarent *la loi vivante*.

« Du reste, si cet écrit de Saint-Simon a quelque valeur, c'est par les accessoires bien plus que par l'idée capitale. Il y a des passages curieux. Ainsi, il est remarquable qu'en 1802, au plus fort de la frénésie guerrière qui agitait l'Europe, Saint Simon annonce l'abolition de la guerre et s'écrie :

« Sources de misère et d'orgueil qui ser- « vaient à désaltérer des ignorants, des hé-

(1093) M. Olinde Rodrigues a publié également en 1826, dans le *Producteur*, une série d'articles sur Saint-Simon qui n'ont été fort utiles. (DE LONÉNIS.)

« ros, des conquérants, des dévastateurs de « l'espèce humaine ! vous tarirez par aban- « don, et vos philtres n'enivreront plus ces « superbes mortels. *Plus d'honneurs pour les « Alexandres ; vivent les Archimèdes !* »

« Ailleurs on rencontre quelques idées renfermant en germe la théorie de Fourier, idées sur lesquelles Saint-Simon est revenu plus tard, mais sans jamais les préciser ni les développer, comme l'a fait son émule en transformation sociale. Ainsi il y a, dans les *Lettres d'un habitant de Genève*, un passage où l'auteur pose, comme Fourier, en principe, l'identité des phénomènes physiques et des phénomènes moraux ; ailleurs il annonce que sa conception est un pas vers la solution de ce problème tant cherché par les moralistes : *mettre un homme dans une position telle, que son intérêt personnel et l'intérêt général se trouvent constamment dans la même direction.* C'est exactement le problème que s'est posé Fourier. Enfin, le tout se termine par une vision, la seconde et la dernière qu'ait eue Saint-Simon. Ce n'est plus Charlemagne, c'est Dieu lui-même qui fait entendre sa voix au philosophe pendant son sommeil, pour lui annoncer que le Pape cessera de parler en son nom ; que l'humanité se perfectionnera dans la connaissance du bien et du mal ; que la terre sera un jour un paradis ; que les vingt et un élus de l'humanité, déjà indiqués, prendront le nom de Conseil de Newton ; *que les femmes seront admises à souscrire et qu'elles pourront être nommées* (1094), etc., etc.

« Le second ouvrage de Saint-Simon fut publié en 1808, sous le titre d'*Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e^ siècle*, 2 vol. in-4°, tirés à cent exemplaires seulement. . . . . .

. . . . . .

« Ici Saint-Simon, s'appuyant sur le principe de perfectibilité de Condorcet, esquisse les progrès de l'*idée* générale, dont les modifications successives ont signalé les phases les plus importantes de la civilisation, le *fétichisme*, le *polythéisme* et le *monothéisme*. Il emploie, pour la première fois, cette division de l'histoire en *époques critiques* et *époques organiques*, division dont on a passablement abusé depuis pour se dispenser de l'étude des faits. — Il montre la marche ascendante et l'action salutaire du clergé, qu'il appelle le corps des professeurs de théisme, jusqu'à Grégoire VII ; sa marche décroissante, depuis le moment où la prépondérance scientifique lui échappe jusqu'au jour où la philosophie vient dire : L'homme ne doit croire que les choses avouées par la raison et confirmées par l'expérience, et se met à la recherche du fait le plus général qu'elle pourra découvrir comme cause unique de tous les phénomènes (1095). Mais quel est ce fait, et que doit croire l'homme en définitive ? Saint-Simon n'est pas très-explicite sur ce point. Il attache avec raison une importance capitale à un bon *catéchisme*. Le catéchisme actuel lui semble défectueux en ce qu'il est en opposition avec les connaissances acquises sur le système du monde ; mais en même temps il ajoute que les lettrés doivent faire tous leurs efforts pour prolonger le respect qui lui a été conservé par habitude, jusqu'à ce qu'ils aient composé un ouvrage qui puisse le remplacer avec avantage. Ce *catéchisme* futur sera, dit-il, un extrait *de l'encyclopédie organisatrice de la philosophie positive ;* on ne fera un bon catéchisme qu'après avoir fait une bonne encyclopédie. — La morale chrétienne est acceptée par lui ; seulement il propose d'ajouter au principe de l'amour du prochain un principe qui lui semble découler d'un fait plus général. Ce principe est celui-ci : *L'homme doit travailler.*

« L'homme le plus heureux, dit-il, est « celui qui travaille ; la famille la plus heu- « reuse est celle dont tous les membres em- « ploient utilement leur temps ; la nation « la plus heureuse est celle dans laquelle il « y a le moins de désœuvrés. — L'humanité « jouirait de tout le bonheur auquel elle « peut prétendre s'il n'y avait pas d'oi- « sifs. »

« Saint-Simon n'exclut aucune espèce de travail. — L'oisif, c'est le rentier, le propriétaire qui n'a pas d'état, qui ne dirige point l'exploitation de sa propriété. « Celui- « là, dit Saint-Simon, est un être à charge « à la société, même quand il est aumô- « nier. »

« On a vu plus haut notre philosophe attribuer exclusivement le pouvoir temporel aux propriétaires ; le voilà déjà un peu loin de cette idée ; toutefois, il ne veut point, comme ses disciples, supprimer les propriétaires, car il conclut en disant :

« Le législateur doit assurer le libre « exercice de la propriété. — Le moraliste « doit pousser l'opinion publique à punir « le propriétaire oisif en le privant de toute « considération. »

« Mais l'Evangile condamne aussi l'oisiveté ; à cela, Saint-Simon répond qu'autre chose est une idée secondaire, autre chose un principe posé comme prépondérant. — Nous allons voir bientôt cet aperçu de Saint-Simon aboutir à sa doctrine de l'*Industrialisme*. Nous arrivons maintenant au premier travail dans lequel Saint-Simon ait abordé directement les questions politiques.

« Nous avons laissé sa biographie en 1812,

(1094) De cette fameuse phrase que je transcris textuellement, la seule que Saint-Simon ait jamais écrite sur les femmes, les saint-simoniens ont tiré le couple-prêtre et la femme libre ; on voit que c'est une traduction fort libre. (De Loménie.)

(1095) Le *physicisme* ou le système positif, dit ailleurs Saint-Simon, est un perfectionnement du *monothéisme ;* comme lui, il a le caractère unitaire, et il a sur lui l'avantage de plus de précision. Le *monothéisme* était une invention générale, le *physicisme* est une observation générale convertie en principe. (De Loménie.)

au moment de sa plus grande détresse ; vers cette époque, sa famille, m'a-t-on dit, finit par lui faire une pension qui lui a été continuée jusqu'à sa mort, mais qui, souvent engagée, dévorée d'avance par les frais de ses études et de ses écrits, ne l'empêcha point de mener une vie fort misérable.

« En octobre 1814, cinq mois après le retour des Bourbons, un mois avant l'ouverture du congrès de Vienne, au milieu d'un déluge de publications de circonstance que faisaient naître les événements, il parut une brochure de 112 pages sous ce titre : *Réorganisation de la société européenne*, ou *De la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité*, par Henri Saint-Simon et Augustin Thierry, son élève. On voit que Saint-Simon avait trouvé un élève qui devait compter un jour parmi nos plus grands historiens (1096.)

« La brochure est curieuse : si les idées sont assez hardies pour révéler Saint-Simon, la rédaction, plus précise et plus nette qu'à l'ordinaire, semble indiquer la trace d'un autre genre d'esprit.

« L'auteur, ou les auteurs, se proposent pour but de démontrer historiquement la nécessité de rétablir en Europe, sur de nouveaux errements, le lien général détruit par la Réforme.

« Nous affectons, disent-ils, un mépris « superbe pour les siècles qu'on appela le « moyen âge ; nous n'y voyons qu'un « temps de barbarie stupide, d'ignorance « grossière, de superstitions dégoûtantes, et « nous ne faisons pas attention que c'est le « seul temps où le système politique de « l'Europe ait été fondé sur sa véritable « base, sur une organisation générale. »

« Ils montrent ensuite l'antagonisme s'introduisant en Europe avec la Réforme, et aboutissant à des tentatives de dictature européenne, qui se transmettent de Charles-Quint à Philippe II, de Philippe II à Louis XIV, de Louis XIV à Napoléon et à l'Angleterre ; ils établissent que le système d'équilibre européen, sorti du traité de Westphalie et jusqu'ici prôné par tous les publicistes, est la combinaison la plus fausse, puisque la paix en était le but et qu'elle n'a produit que des guerres ; et quelles guerres ! . . . . . .

. . . . . .

« En 1817, Saint-Simon publia successivement par livraisons, sous ce titre : *L'industrie*, quatre volumes où il développe son système de gouvernement, qu'il nomme le système industriel.

« Une citation suffira pour faire apprécier tout d'abord l'esprit général de cet ouvrage, et montrer combien ici encore nous sommes loin de la théocratie saint-simonienne.

« On exagère, dit l'auteur, quand on dit « que la révolution française a complété la « ruine des pouvoirs théologiques et féo- « daux ; elle ne les a pas anéantis : seule- « ment elle a diminué beaucoup la confiance « qu'on avait dans les principes qui leur « servaient de base, de telle sorte qu'au- « jourd'hui ces pouvoirs n'ont plus assez de « force et de crédit pour servir de lien à la « société. Dans quelles idées trouverons- « nous donc ce lien organique, ce lien né- « cessaire ? Dans les *idées industrielles*. C'est « là et là seulement que nous devons cher- « cher notre salut et la fin de la révolu- « tion.

« Selon moi, le but unique où doi- « vent tendre toutes les pensées et tous « les efforts, c'est l'*organisation la plus fa- « vorable à l'industrie*, à l'industrie enten- « due dans le sens le plus général et qui « embrasse tous les genres de travaux uti- « les, la théorie comme l'application, les « travaux de l'esprit comme ceux de la « main ; l'organisation la plus favorable à « l'industrie, c'est-à-dire un gouverne- « ment où le pouvoir politique n'ait d'action « et de force que ce qui est nécessaire pour « empêcher que les travaux utiles ne « soient troublés ; un gouvernement où tout « soit ordonné pour que les travailleurs, « dont la réunion forme la société vérita- « ble, puissent échanger entre eux directe- « ment et avec une entière liberté les pro- « duits de leurs travaux divers ; un gouver- « nement tel enfin que la société, qui seule « peut savoir ce qui lui convient, ce qu'elle « veut, ce qu'elle préfère, soit aussi l'uni- « que juge du mérite et de l'utilité des tra- « vaux, et conséquemment que le produc- « teur n'ait à attendre que du consomma- « teur seul le salaire de son travail, la ré- « compense de son service, quel que soit le « nom qu'il lui plaise de choisir. »

« Comparez ces idées sur l'avenir avec la dictature des deux ou trois pontifes chargés de distribuer à chacun selon sa capacité et à chaque capacité selon ses œuvres, et vous conviendrez que Saint-Simon a été singulièrement perfectionné par ses disciples. — Si le progrès de la civilisation n'avait en effet d'autre résultat que d'augmenter les attributions du pouvoir, quel que soit son nom, de faire intervenir la volonté souveraine d'un ou plusieurs individus dans tous les actes de la vie de quarante millions d'hommes, même en réservant à ces quarante millions d'hommes le magnifique droit de choisir et de changer leurs maîtres, autant vaudrait rentrer dans la sauvagerie. . .

. . . . . .

« Il écrivit successivement, en 1819, un recueil intitulé *le Politique*, avec la collaboration de différents écrivains ; en 1819 et 1820, un autre recueil intitulé *l'Organisateur* ; en 1821, un autre ouvrage intitulé *Système industriel* ; en 1822 et 1823, en col-

(1096) Le talent de M. Augustin Thierry est plus grand que son exactitude. — *Voy.* l'examen de ses ouvrages dans Aubineau, *Critiques et réfutations* (*la Bibliothèque nouvelle*). — M. Charma, dans sa monographie de Lanfranc, a aussi réfuté savamment plusieurs de ses affirmations.

laboration avec M. Auguste Comte, le *Catéchisme des industriels*.

« Les solutions éparses dans ces différents ouvrages laissent beaucoup à désirer. C'est en général au pouvoir lui-même que Saint-Simon s'adresse pour obtenir la réalisation de ses vœux. Chacune de ses élucubrations se termine d'ordinaire par un, deux ou trois placets au roi, à l'effet d'exhorter Sa Majesté à se séparer des *militaires*, des *légistes*, des *rentiers* et des *propriétaires oisifs*, pour faire alliance avec les industriels, et constituer avec leur appui une monarchie industrielle. . . . . .

. . . . . .

« Ce qu'il a écrit peut être de plus remarquable est un petit traité publié en 1818, sous le titre de *Vues sur la propriété et la législation*. Saint-Simon ne veut point, comme ses disciples, abolir le droit de propriété ; il veut le régler de la manière suivant lui la plus utile à la société, la plus propre à stimuler la production. Son traité a pour but de constituer industriellement la propriété territoriale. Le moyen qu'il propose est celui-ci :

« Obtenir une loi qui mette les industriels « agricoles (métayers ou fermiers) à l'égard « de leurs bailleurs de fonds (les propriétaires), dans la même position que les « industriels, fabricants et commerçants « envers les personnes dont ils font valoir « les capitaux. ». . . . . .

. . . . . .

« Le 9 mars 1823, le réformateur eut un accès de faiblesse. Dans une heure de découragement et de tristesse amère, il douta de lui-même, et résolut de s'affranchir de la vie. Il se tira un coup de pistolet ; mais le canon, dirigé vers la tempe, dévia. L'os frontal fut seulement entamé. Toutefois il perdit, je crois, l'usage d'un œil. Mais, voyant dans ce suicide manqué un signe confirmatif de sa mission, il reprit courage, et se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. Bientôt il eut la satisfaction de voir se former autour de lui un petit noyau d'école. Il avait perdu M. Thierry, qui l'avait quitté pour se vouer aux travaux purement historiques. Il avait conquis ensuite M. Auguste Comte ; ce dernier s'était également séparé de lui. Mais il avait trouvé dans un nouveau disciple, M. Olinde Rodrigues, une ardeur de dévouement et de prosélytisme qui n'avait pas peu contribué à rallier à ses idées plusieurs hommes distingués, entre autres M. Enfantin, dont l'influence devait plus tard servir à former et à perdre l'école.

« Jouissant enfin sur ses vieux jours du calme, des sympathies et de l'admiration qui avaient fait défaut à sa vie, Saint-Simon s'occupa de compléter ses vues générales sur la direction des sociétés par l'exposition de ses idées en matière de religion. Tel fut le but de l'ouvrage intitulé : *Nouveau christianisme, dialogue entre un novateur et un conservateur*.

« Saint-Simon commence par poser en principe que la religion chrétienne est d'origine divine. A la fin de son travail, il consacre deux pages à démontrer la divinité de Jésus-Christ par l'éternelle *actualité* de sa morale. Je les citerai d'abord pour donner une idée de l'esprit du *Nouveau christianisme*.

« Nous sommes, dit-il, certainement très-« supérieurs à nos devanciers dans les « sciences d'une utilité positive et spéciale ; « c'est seulement depuis le XV^e^ siècle, et « principalement depuis le commencement « du siècle dernier, que nous avons fait de « grands progès dans les mathématiques, « dans la physique, dans la chimie, dans « la physiologie. Mais il est une science « bien plus importante pour la société « que les connaissances physiques et ma-« thématiques : c'est la science qui consti-« tue la société, c'est celle qui lui sert « de base : c'est la morale. Or, LA MO-« RALE A SUIVI UNE MARCHE ABSOLUMENT « OPPOSÉE A CELLE DES SCIENCES PHYSI-« QUES ET MATHÉMATIQUES. Il y a plus de dix-« huit cents ans que son principe fondamen-« tal a été produit, et depuis cette époque, « toutes les recherches des hommes du plus « grand génie n'ont point fait découvrir un « principe supérieur par sa généralité ou « par sa précision à celui donné à cette « époque par le fondateur du christia-« nisme. Je dirai plus : quand la société a « perdu de vue ce principe, quand elle a « cessé de le prendre pour guide général « de sa conduite, elle est promptement « retombée sous le joug de César, c'est-à-« dire sous l'empire de la force physique « que ce principe a subordonnée à la force « intellectuelle. Je demande maintenant si « l'intelligence qui a produit, il y a dix-« huit cents ans, LE PRINCIPE RÉGULATEUR « DE L'ESPÈCE HUMAINE, et qui par conse-« quent, a produit ce principe quinze siè-« cles avant que nous ayons fait des pro-« grès importants dans les sciences physi-« ques et mathématiques ; je demande SI « CETTE INTELLIGENCE N'A PAS ÉVIDEMMENT « UN CARACTÈRE SURHUMAIN, ET S'IL EXISTE « UNE PLUS GRANDE PREUVE DE LA RÉVÉLATION « DU CHRISTIANISME. »

« Ainsi donc, suivant Saint-Simon, ce que Dieu a révélé n'est pas perfectible, mais ce que le clergé a dit au nom de Dieu compose une science susceptible de perfectionnement, de même que toutes les autres sciences humaines. « La théorie de la théologie « a besoin, dit-il, d'être renouvelée à cer-« taines époques, de même que celle de la « physique, de la chimie et de la physio-« logie. »

« Saint-Simon admet cependant que L'EGLISE EST UNE INSTITUTION DIVINE ; il déclare que l'Eglise a pu et dû être réputée infaillible tant qu'elle a eu pour chefs les hommes les plus capables de diriger les forces de la société vers le but *divin*. Or, quel est ce but ? Il est tout entier contenu dans le principe donné par Jésus : *Les hommes doivent se conduire en frères les uns envers les autres*. — Dieu, dit Saint-Simon, n'aurait

« point eu une volonté systématique s'il « eût fondé la religion sur plusieurs prin- « cipes. Elle se rapporte donc tout entière « à un seul principe, se déduit nécessaire- « ment d'un seul principe, et c'est au point « de vue de ce principe fondamental que « doivent être jugées les différentes com- « munions formées au sein du christia- « nisme. Tout ce qui en elles s'éloigne de ce « principe, tout ce qui tend à contrarier la « réalisation de cette formule, c'est-à-dire « l'organisation sur la terre de l'état de « fraternité entre les hommes, est par cela « même entaché d'hérésie. » Saint-Simon se borne à examiner sous ce point de vue les deux principales communions chrétiennes, le catholicisme et le protestantisme. Après avoir rendu hommage à la primitive Eglise, et reconnu la conformité de ses enseignements et de ses actes avec le principe chrétien, Saint-Simon attaque la papauté, spécialement à partir du XV^e^ siècle. Il lui reproche d'avoir quitté la direction chrétienne, et, précisant les objections à sa manière, il l'accuse d'hérésie *sous quatre chefs*. . . . . .

. . . . . .

« Du reste le protestantisme n'est pas plus épargné que le catholicisme. Il est également accusé d'hérésie *sous trois chefs :*

« 1° Pour avoir adopté une morale très- « inférieure à celle qui peut convenir aux « Chrétiens dans l'état actuel de leur civili- « sation ; pour avoir fait rétrograder le « christianisme à son point de départ, c'est- « à-dire à l'époque où, placé en dehors de « l'organisation sociale, il était obligé de se « soumettre au pouvoir de César, dont tous « les autres émanaient ; 2° pour avoir adopté « un mauvais culte, un culte sec, aride, « qui a *prosaïqué* tous les sentiments chré- « tiens ; 3° pour avoir adopté un mauvais « dogme en bornant l'enseignement chré- « tien à l'étude exclusive de la Bible, « laquelle étude offre quatre inconvénients « majeurs. »

« Toutefois, si Luther a *mal doctriné*, Saint-Simon pense qu'il a *bien critiqué*, et que sa critique féconde a préparé les voies au nouveau christianisme.

« Mais enfin quel sera le caractère de ce nouveau christianisme ! Il sera un développement de la première formule donnée par Jésus-Christ : les hommes doivent se conduire en frères les uns envers les autres. Cette formule, qui établissait la fraternité individuelle dans un temps où la société était encore divisée en maîtres et en esclaves, s'étendra et deviendra une formule de fraternité sociale organisée au matériel et au spirituel. » (L. DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, t. X, Saint-Simon et Fourier.)

CHAPITRE III.

L'école saint-simonienne.

« Voyons ce qu'est devenue la doctrine de Saint-Simon entre les mains de ses disciples.

« Quelques mois après sa mort, en octobre 1825, MM. Rodrigues et Enfantin, fondèrent un recueil sous ce titre : *Le Producteur*, journal philosophique de l'industrie, des sciences et des beaux-arts. La nouvelle école commença d'abord par suivre assez modestement la voie tracée par le maître. Elle appuya principalement sur l'économie politique envisagée au point de vue de l'esprit industriel et de l'esprit d'association. Les travaux réunis et divers de MM. Enfantin, Bazard, Olinde Rodrigues, Buchez, Laurent, Rouen, Armaud Carrel, etc., etc., donnèrent à ce recueil *une valeur qu'il conserve encore aujourd'hui*. On peut consulter *avec fruit* ces travaux d'un petit groupe d'esprits distingués et hardis, non encore soumis au joug d'une unité factice, d'un dogmatisme absolu et exclusif. Le *Producteur* excita l'attention ; mais l'opinion était alors absorbée par la polémique quotidienne pour suivre longtemps des hommes qui se plaçaient en dehors du combat sur un pied de neutralité.

« Au bout d'un an, le *Producteur* mourut faute d'argent, et l'école de Saint-Simon passa à l'état de chrysalide jusqu'à la fin de 1828, où elle reprit ses travaux de propagation au moyen de conférences tenues dans la rue Taranne. Ces conférences eurent d'abord une cinquantaine d'auditeurs ; mais bientôt l'éloquence de MM. Enfantin et Bazard amena un grand nombre de disciples. Un nouveau journal fut créé à la fin de 1829, sous le titre d'*Organisateur ;* et l'école, abdiquant le caractère philosophique du maître, avait déjà commencé à se transformer en *église*, lorsque le soleil de juillet 1830, frappant sur des cerveaux déjà fort exaltés, précipita la combustion. Dès lors on ne douta plus de rien. Tous les problèmes que Saint-Simon avait proposés à l'élaboration de l'avenir, on les déclara résolus. MM. Enfantin et Bazard se proclamèrent la *loi vivante*, les deux pontifes suprêmes appelés à distribuer à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres ; et bientôt, sous leur pontificat, on vit des jeunes gens instruits et éloquents, dont quelques-uns occupent aujourd'hui de hautes fonctions dans l'Etat, et qui presque tous se distinguent actuellement par leur esprit de conservation, leur habileté dans l'art de faire leur chemin ou de gagner de l'argent ; on les vit mettre en commun leurs biens, comme du temps des apôtres. A la vérité, plusieurs n'avaient aucun bien, mais d'autres aussi en avaient et le sacrifiaient : on les vit se réunir en une sorte de concile œcuménique, rue Taitbout et rue Monsigny ; là, au milieu des fêtes, des femmes et des fleurs, ils décrétèrent l'abolition de l'héritage, le retour de toute propriété aux mains de la hiérarchie suprême, chargée de distribuer à chacun son contingent, l'éducation commune, l'émancipation de la femme, la réhabilitation de la chair. Je crois même que les deux papes écrivirent une lettre au roi, en l'invitant à leur céder la place au plus vite. Restait à organiser la réhabilitation de la chair ;

c'est alors que M. Enfantin inventa le *couple-prêtre;* ce nouveau pontificat, composé, bien entendu, d'un homme et d'une femme, devait avoir pour mission d'établir l'harmonie entre les êtres doués d'*affections vives et passagères*, et les êtres doués d'*affections profondes et durables*. C'était lui qui devait maintenir la paix dans les ménages, en intervenant entre l'époux et l'épouse pour *régulariser et développer, suivant les cas, leurs appétits intellectuels et leurs appétits charnels*.

« Qu'elle sera belle, s'écriait M. Enfantin, « qu'elle sera belle la mission du prêtre « social, homme et femme, qu'elle sera fé« conde! Tantôt il calmera les ardeurs in« considérées de l'intelligence, ou modérera « les appétits déréglés des sens; tantôt au « contraire il réveillera l'intelligence apa« thique, ou réchauffera les sens engour« dis : car il devra connaître tout le charme « de la décence et de la pudeur, mais aussi « toute la grâce de l'abandon et de la vo« lupté. »

« Cette transformation perfectionnée de l'ancien *droit* du seigneur au profit du *couple-prêtre*, qui assignait à ce couple une tâche des plus laborieuses, souleva au sein de la naissante église un schisme fatal. Le pontife Bazard, homme marié, père de famille, n'avait point encore perdu le sentiment de la pudeur; il protesta contre la monstrueuse conception de son collègue. Les esprits les plus sérieux de la secte : MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Charton, Carnot, Fournel et Jules Lechevalier, se rangèrent de son côté; il y eut des luttes très-vives, des scènes étranges, où l'on vit de jeunes adeptes, fascinés par l'éloquence et le regard de M. Enfantin, tomber en proie à des convulsions comme au temps du diacre Pâris. Enfin, l'inventeur du *couple-prêtre* l'emporta; M. Bazard, déclaré *immoral*, se retira avec les dissidents. M. Enfantin se proclama Père suprême, et à côté de son fauteuil on laissa vide le fauteuil de Bazard, en attendant qu'on eût trouvé le messie féminin digne de l'occuper. Bientôt on en vint à discuter sérieusement si un enfant devait être admis à connaître son père.

« La discussion était vraiment un peu superflue, avec les attributions du *couple-prêtre*. Le Père Enfantin ajourne le débat, déclarant que la femme-pontife devait être seule appelée à s'expliquer sur cette grave question. Ici éclata un nouveau schisme : M. Olinde Rodrigues, qui s'était proclamé chef du culte, était d'avis que tout enfant devait pouvoir connaître son père; il soutint son opinion contre M. Enfantin, qui le déclara *immoral* et le destitua. M. Olinde Rodrigues provoqua la guerre civile et destitua à son tour M. Enfantin, en se proclamant l'héritier direct de Saint-Simon et le chef suprême de la religion; et comme il était directeur des finances, le crédit saint-simonien, déjà fort ébranlé, fut ruiné par cette rupture. Il y avait des actionnaires (où n'y en a-t-il pas?) : ils réclamèrent leur argent; l'huissier intervint; le *Globe* mourut; l'église se ferma rue Monsigny. Il ne restait plus que quarante fidèles autour de M. Enfantin; il se réfugia avec eux dans une maison qu'il possédait à Ménilmontant; et là, après avoir fait carnaval rue Monsigny, les nouveaux anachorètes se condamnèrent, pour raison majeure, à un carême des plus rigoureux.

« Prise par la famine, l'église tombait en défaillance, quand la police correctionnelle vint lui porter les derniers coups. Accusée du délit d'outrage à la morale publique, elle comparut en justice, le 27 août 1832, dans la personne du Père suprême, assisté de M. Michel Chevalier, aujourd'hui conseiller d'État et rédacteur du *Journal des Débats*; de M. Duveyrier, depuis vaudevilliste, aujourd'hui directeur de l'entreprise générale des annonces, et quelques autres, tous en costumes d'opéra italien. « Est-ce vous, dit le « président à M. Enfantin, qui vous quali« fiez de *Père de l'humanité*, et qui professez « que vous êtes la loi vivante? — Oui, Mon« sieur, » répondit avec sévérité le Père suprême; et puis, au milieu de sa défense, il s'arrêta tout à coup, afin, disait-il, d'exercer sur ses juges la *puissance du regard*. Le président, rebelle à la fascination, se fâcha. « Voyez, dit M. Enfantin, en se tournant « vers les siens, ils nient la *puissance du re« gard*, et mon regard suffit pour les irri« ter. » Le fascinateur, M. Michel Chevalier, M. Duveyrier, furent condamnés à un an de prison. L'église se dispersa. Les uns partirent pour l'Orient, où ils entrèrent au service du pacha d'Égypte comme ingénieurs; les autres rentrèrent dans la vie ordinaire. Il y en a aujourd'hui qui sont juges; il y en a qui sont prêtres, moines, d'autres pères de famille, très-rangés et très-sensés, d'autres banquiers très-habiles, d'autres, médecins, avocats; quelques-uns ont passé au phalanstère. Le Père suprême est administrateur d'un chemin de fer; il a publié, il y a deux ou trois ans, sur la *Colonisation de l'Algérie*, un ouvrage remarquable qui se termine par une conclusion d'un ordre plus général, où l'auteur, traitant de l'avenir du monde, s'en remet pour le salut des sociétés à un homme et à une institution. L'homme, c'est, qui le croirait? le roi Louis-Philippe en personne, et l'institution, c'est... l'*Académie des sciences morales et politiques*. Singulière conclusion pour un ex-Père suprême! » (L. DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, t. X, Saint-Simon et Fourier.)

CHAPITRE IV.

Critique du saint-simonisme.

« Le saint-simonisme a été la première phase de ce mouvement des esprits (1097), et malgré les variations de cette doctrine, malgré les dissidences qui en séparent les

(1097) Vers le socialisme.

autres systèmes dont elle a été le signal, on peut en général rattacher au saint-simonisme toutes les théories de réforme sociale qui se retrouvent aujourd'hui par lambeaux dans un grand nombre d'écrivains. Les distinguer et les compter pour les apprécier l'un après l'autre, serait l'objet d'un travail curieux peut-être, mais déplacé en ce moment. Il nous suffit de remarquer qu'elles sont toutes, comme le saint-simonisme proprement dit, des doctrines historiques plutôt que philosophiques. Leur point de départ à toutes est une vue générale de l'histoire des nations, élevée à la conception d'une histoire de l'humanité, et dominée par une seule idée, la perfectibilité. Ce fait de la perfectibilité, principe de la nouvelle science historique, se manifeste et se développe suivant certaines lois qui ne sont autres que les caractères plus ou moins bien observés des différentes époques. De ce que l'humanité a été, on conclut facilement qu'elle devait être ce qu'elle a été; c'est à peu près là toute la philosophie de l'histoire; puis on fait un pas de plus, et de ce qui fut et de ce qui est on déduit ce qui doit être. C'est ainsi que du passé on infère l'avenir; tout ce dogmatisme tant annoncé se réduit à quelques conjectures logiques; et voilà comme la réalité peut conduire à l'hypothèse et le fait engendrer l'erreur.

« Au fond, toutes les doctrines de socialisme sont essentiellement critiques, malgré des prétentions contraires; la première de toutes, le saint-simonisme est critique : il a montré dans l'histoire de toute société deux époques déjà souvent observées, celle où les hommes sont unis dans une croyance commune, celle où les hommes se divisent sous l'empire d'opinions opposées. Il a appelé l'une organique et l'autre critique; il y a longtemps que les théologiens avaient distingué l'âge de l'autorité de l'âge de l'examen. Or, chaque époque critique doit aboutir à une époque organique. Entre l'une et l'autre, la différence est celle de la recherche à la découverte, de l'effort au succès, de la marche au but, de la poursuite de la vérité à la possession de la vérité. Mais par la loi de la perfectibilité, rien n'est, en quelque sorte, que provisoirement définitif. Avec le temps, l'*organisme* d'une époque devient insuffisant, suranné, impuissant, et un nouveau *criticisme* conduit à un organisme nouveau. Quand l'esprit d'examen s'élève, il présage la foi.

« Quel est le caractère de notre époque? Sans contredit elle est critique. De quelle époque organique est-elle *grosse*, pour parler comme Leibnitz? La réponse à cette question diffère un peu selon les sectes; mais généralement elle se rapproche beaucoup de cette formule saint-simonienne, que la *lutte* doit faire place à la *paix*, ou *l'antagonisme à l'association*. Tout cela veut dire que, tôt ou tard, aux temps où l'on se dispute succèdent les temps où l'on est d'accord. Cette vérité un peu vague est ce qui ressort de plus positif du saint-simonisme et des doctrines affiliées ou rivales. Quant aux conditions de la paix, quant aux bases de l'association, c'est-à-dire quant à l'histoire de l'avenir, on a varié beaucoup, et cet avenir a été plus promis que décrit, plus caractérisé que raconté. Cela est tout simple; en pareille matière, l'esprit de l'homme peut tout au plus prévoir le but, jamais les moyens. Si des inductions générales il arrivait à des inductions positives, il s'élèverait de la conjecture à la prophétie, et la science passerait à l'état de religion. C'est pour cette raison, entre autres, que le saint-simonisme s'est efforcé d'être une religion; mais il a expiré dans ce grand effort.

« Ainsi, il est resté critique, et dans sa critique a résidé toute sa force. Il a jugé les systèmes contemporains; à savoir, la philosophie dite du XVIII^e^ siècle, la politique constitutionnelle, l'économie politique et ce qu'on a appelé l'éclectisme. Dans ces quatre systèmes, il a cru trouver ou du faux ou du vide. Dans la guerre engagée contre les opinions du passé, il a signalé un état forcé, douloureux, transitoire, qui trouble et paralyse l'humanité. Par l'examen de beaucoup d'opinions légèrement reçues, il a ébranlé quelques préjugés fraîchement construits, et vieilli quelques jeunes erreurs. Mais ce succès n'est qu'une destruction de plus, et de nouveaux doutes sont peut-être les traces les plus durables qu'il ait laissées après lui.

« Lorsque, en effet, il a voulu fonder, lorsque les opinions sociales ont prétendu être dogmatiques, le faible a reparu. Quelques vues sur le passé et une polémique subversive contre le présent ne suffisent pas pour constituer une science spéculative ou une réforme organique. Dans les essais ou inventions qui devaient engendrer la société future, il a toujours été facile de reconnaître une imitation des formes du catholicisme, un plagiat de son histoire, la singulière prétention de refaire un moyen âge avec la révolution française pour point de départ.

« Aucun des plans de réorganisation sociale n'est encore en voie de réussir, et il serait oiseux de discuter des idées qui ne vivent point. Une seule observation nous importe; c'est que le saint-simonisme s'est toujours ressenti de l'inconvénient d'avoir procédé exclusivement de considérations historiques. A ne juger l'humanité que dans son ensemble, on risque de ne connaître que superficiellement la nature humaine; et les vues sur la société sont périlleuses, si elles ne s'appuient sur l'étude de l'homme. En d'autres termes, le saint-simonisme n'a pas été assez philosophique. En effet, que lui apprend l'histoire? Une seule chose, la perfectibilité. Il la déduit *a posteriori* des progrès du bien-être des masses, manifesté par le progrès de l'égalité. Ce progrès est réel assurément, et digne de tout le bien qu'on en dit; mais ce n'est qu'un fait, non un principe, c'est un symptôme, non une cause, et la perfectibilité ainsi entendue ne

peut être érigée en loi. La perfectibilité est un terme relatif à un autre terme, le parfait; l'amélioration suppose le bien; or, ce parfait, ce bien, il faut savoir ce que c'est. Si vous prouvez, si vous déterminez la perfectibilité uniquement par ses conséquences apparentes, par ses effets sensibles, comme l'a fait le saint-simonisme, vous vous privez de toute règle pour fixer ce qu'il doit être, vous ne pouvez plus rien établir de pur, d'immuable, de rigoureux. Aussi le saint-simonisme n'a-t-il pu trouver à la société d'autre loi que le bonheur; à la morale d'autre principe que la sympathie, et voulant forcer les hommes au bonheur par l'organisation sociale, il a méconnu tout à la fois la liberté et l'obligation. Le droit manque à sa morale comme à sa politique, et toute sa philosophie est purement sentimentale, c'est-à-dire qu'il n'a pas de philosophie. La vérité ne se conclut pas des événements, elle les juge, et la philosophie domine l'histoire, au lieu de résulter de l'histoire. Le procès n'est pas la loi.

« L'erreur commune de toutes les nouvelles doctrines est, à mes yeux, de supprimer ou d'affaiblir ensemble l'existence de la liberté humaine et celle d'une règle absolue, deux éléments, deux faits dont l'antagonisme est la clef de notre destinée morale. De cette double erreur naît le fatalisme dans l'histoire, l'arbitraire dans la politique, le matérialisme dans la morale. De quelque mysticisme éloquent, de quelque exaltation romanesque que tente de se parer toute l'école littéraire qui exploite les idées *humanitaires* ou *sociales*, il est rare qu'elle échappe aux écueils que nous venons de signaler, et nous ne doutons pas que, pour féconder et régulariser ses doctrines, une chose surtout ne lui manque, l'étude philosophique de l'homme. » (Charles DE RÉMUSAT, *Essais de philosophie*, Introduction.)

DEUXIÈME SECTION.

LES FOURIÉRISTES OU PHALANSTÉRIENS.

CHAPITRE Ier.

Fourier peint par M. Grün.

« Les éloges de M. Grün sont presque toujours des erreurs; en revanche, ses critiques sont souvent aussi sensées que vigoureuses. Il est plus heureux, par exemple, lorsqu'il analyse avec finesse l'esprit de Fourier, ce mélange de divination et de science mathématique, cet incroyable abus du calcul joint à toutes les hallucinations de la folie. « Fourier, dit-il, est le socialiste mathématique. On a peine à s'imaginer que cet « homme ait eu tant de cœur, comme l'indiquent pourtant ses œuvres mêmes et l'histoire de sa vie. Quand il construit son « système, il n'y a rien de concret pour lui, « rien qui forme un tout, rien qui ait une « vie complète; il n'y a que des chiffres, des « nombres, des proportions et des progressions, des puissances et des logarithmes « de calcul différentiel et infinitésimal. La « civilisation, à ses yeux, est une somme, « une multiplication; c'est l'ineptie à une « certaine puissance, comme aussi l'harmonie est un total, un *facit*, la plus haute « puissance de la perfection et de la richesse. « Fourier réduit tout en chiffres; les sentiments les plus subtils, les actes les plus « nobles deviennent les nombres dont il « cherche les carrés et les puissances. Il « compterait les molécules dont se compose « la plus fugitive fantaisie de mon cœur; « mais que ma jouissance soit quelque chose « de réel, que mon activité ait une essence « propre, voilà ce que Fourier n'a jamais « dit. La misère est un *moins*, le bonheur « est un *plus*, un *plus* à la dixième puissance. L'harmonie complète de la société « exige le calcul infinitésimal... » M Grün proteste au nom de l'humanité contre cette psychologie de teneur de livres qui, groupant sans fin des chiffres morts, ne s'aperçoit pas qu'elle supprime la vie. Il est vrai que le fouriérisme supprime encore bien d'autres choses non moins précieuses, et que M. Grün se garde bien de les réclamer. Quant au Dieu de Fourier, on peut dire qu'il est lui-même ce teneur de livres, ce caissier toujours occupé à additionner, à soustraire, à multiplier. On sait d'ailleurs qu'il avait commis, par distraction sans doute, des erreurs assez préjudiciables au genre humain, lorsque Fourier est venu fort à propos rectifier ses comptes. Ce n'est pas là un adversaire bien redoutable pour le missionnaire hégélien. De cette religion à l'absence de Dieu la différence n'est que dans les termes: M. Grün se montre assez satisfait. » (SAINT-RÉNÉ-TAILLANDIER, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XXIV.)

CHAPITRE II.

Fourier et ses ouvrages.

« A la même époque où Saint-Simon cherchait dans l'étude du passé la loi générale appelée à régir l'avenir, un autre esprit de même famille, mais beaucoup plus exalté, se lançait d'emblée dans le monde des métamorphoses et des prodiges. Cinq ans après la publication des *Lettres d'un habitant de Genève*, il parut à Lyon, en 1808, au moment le plus brillant de l'empire, un livre ano-

nyme, intitulé *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Prospectus et annonce. Ce livre était présenté par l'auteur comme une sorte de prospectus contenant l'aperçu d'une grande découverte destinée à changer subitement la face du monde. L'auteur posait d'abord en principe que la *Théorie des quatre mouvements, social, animal, organique et matériel*, était l'unique étude que devait se proposer la raison. « Ce « problème, disait-il, est celui que Dieu « donne à résoudre à tous les globes, et « leurs habitants ne peuvent passer au bonheur qu'après l'avoir résolu. Or, il n'a été « découvert jusqu'ici sur notre globe que la « quatrième et dernière branche du mouvement universel, celle du mouvement *matériel*, dont Newton et Leibniz ont dévoilé « les lois. L'auteur venait dévoiler le système du mouvement universel.

« On devra considérer, ajoutait-il, que « l'invention annoncée étant plus importante « à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du genre humain, un seul début doit occuper dès à « présent les *civilisés*, c'est de s'assurer si « j'ai véritablement découvert la théorie « des quatre mouvements ; car, dans le cas « d'affirmative, il faut jeter au feu toutes « les théories, politiques, morales et économiques, et se préparer à l'événement le « plus étonnant, le plus fortuné qui puisse « avoir lieu sur le globe et dans tous les « globes, au *passage subit du chaos social à « l'harmonie universelle.* »

« Il eût été assez difficile de s'assurer si, en effet, l'auteur avait fait la grande découverte en question. Ce premier ouvrage de Fourier était un véritable salmigondis. Au début, il annonçait lui-même que le présent volume n'était qu'un *léger aperçu* de sa théorie, et quelques pages plus loin qu'il s'occuperait principalement du *mouvement social*, c'est-à-dire de déterminer l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux qui peuvent s'organiser dans tous les globes, ce qui ne l'empêchait pas, dans la première partie destinée aux *curieux*, de mélanger avec la plus grande confusion toutes sortes d'aperçus relatifs aux quatre mouvements. On y voyait d'abord que notre globe devait durer quatre-vingt mille ans, terme approximatif, estimé à un huitième près, comme toutes les évaluations qui tiennent au mouvement social ; que cette vie de quatre-vingt mille ans se divise en quatre phases : une phase d'incohérence ascendante, phase de malheur qui dure depuis cinq ou six mille ans ; deux phases de combinaison ou unité sociale, qui comprennent l'âge du bonheur auquel nous allons passer sans délai par la découverte des lois du mouvement, cet âge durera soixante-dix mille ans ; et enfin la phase d'incohérence descendante, autre âge de malheur, qui précédera la mort du genre humain, et qui durera cinq mille ans, terme approximatif. On y voyait ensuite comment s'opère toute création par « la conjonction d'un fluide boréal « qui est mâle, avec un fluide austral qui « est femelle ; comment une planète est un « être qui a deux âmes et deux sexes ; comment, aussitôt que le genre humain sera « entré en harmonie, notre planète engendrera la couronne boréale qui produira « sur tout le globe un printemps éternel ; « comment s'opérera la *purgation* de l'Océan « passé aux grands remèdes par l'expansion « d'un *acide citrique boréal*, lequel, combiné « avec le sel, donnera à l'eau de mer le goût « d'une sorte de limonade que nous nommons aigre de cidre ; comment les poissons se trouveront transformés en servi « teurs amphibies pour le *trait des vaisseaux*, « et les animaux les plus féroces en *porteurs « élastiques* ; » comment, au moyen de l'application de la théorie de l'*attraction passionnée*, théorie un peu plus sérieuse que tout ce qui précède, et sur laquelle nous reviendrons en examinant un autre ouvrage où Fourier l'expose avec plus de suite ; comment, dis-je, au moyen de cette théorie, les hommes obtiendront *sans délai*, avec le bonheur, un accroissement de taille de deux à trois pouces par génération, jusqu'à ce que la stature humaine ait atteint le terme moyen de quatre-vingt-quatre pouces ou sept pieds ; comment chacun sera assuré de cent quarante-quatre ans d'existence, dont cent vingt ans d'exercice actif en amour ; comment enfin les facultés intellectuelles se trouveront développées dans la même proportion.

« Lorsque le globe sera organisé, dit l'auteur, et porté au grand complet de trois « milliards, il y aura habituellement sur le « globe trente-sept millions de poëtes égaux « à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et « ainsi de tous les talents imaginables. Ce « sont là des estimations approximatives. »

« La seconde partie de l'ouvrage était destinée aux *voluptueux*.

« Voici, disait l'auteur, voici pour les voluptueux un aperçu des diverses jouissances que l'ordre combiné peut leur « faire goûter dès la génération présente, « sitôt qu'il sera organisé... En ébauchant « quelques descriptions de l'ordre combiné, « mon embarras ne sera pas d'en embellir, « mais d'en affaiblir la peinture et de ne « soulever qu'un coin du rideau. J'ai dit « que ces tableaux présentés sans ménagement causeraient trop d'enthousiasme, surtout *chez les femmes* ; or, je désire amener les lecteurs au raisonnement et non « pas à l'engouement que je pourrais exciter, si je laissais d'abord entrevoir l'ordre « combiné dans tout son éclat. »

« L'auteur traite d'abord des *ennuis des hommes dans les menages incohérents*, c'est-à-dire *civilisés*. Ces *ennuis* sont au nombre de huit : 1° le malheur hasardé ; 2° la dépense ; 3° la vigilance ; 4° la monotonie ; 5° la stérilité ; 6° le veuvage ; 7° l'alliance, c'est-à-dire l'inconvénient de la parenté ; 8° enfin l'*infidélité conjugale*. Pour faire disparaître tous

ces inconvénients, l'auteur esquisse la méthode d'union des sexes en septième période, période qui n'est pas encore l'harmonie, mais un état moyen entre l'harmonie et la civilisation (1098).....

« Un quatrième chapitre exposait l'avilissement des femmes en civilisation ; puis un cinquième traitait des correctifs qui auraient conduit en sixième période, telles que la majorité amoureuse, les corporations amoureuses. L'auteur esquissait ensuite un tableau de *la splendeur de l'ordre combiné*, et il traitait successivement du *lustre des sciences et des arts, des spectacles*, et de la *chevalerie errante*, de la gastronomie combinée, envisagée en sens politique, *matériel et passionné*, de *la politique* galante pour la levée des armées.

« La troisième partie, intitulée : *Confirmation tirée de l'insuffisance des sciences incertaines sur tous les problèmes que présente le mécanisme civilisé*, offrait un aspect non pas plus régulier, mais un peu moins baroque. Suivant l'auteur, on aurait pu, au moyen de la franc-maçonnerie alliée à la philosophie, opérer, à la fin du XVIII^e^ siècle, une révolution moins brillante, moins prompte que celle qui va sortir de sa découverte, mais très-heureuse encore; on pouvait fonder une nouvelle religion. « Il y « avait, dit-il, un grand coup à faire en ma« tière de religion ; » et, chose assez bizarre, Fourier, en critiquant le *culte de la raison* et la *théophilanthropie*, en indiquant ce que, suivant lui, auraient dû être ces deux cultes pour vaincre le catholicisme, décrit précisément, en 1808, ce que M. Enfantin et ses compagnons ont tenté en 1830..... Mais à quoi bon ces réflexions, se dit-il, puisque tout cela va finir avec la civilisation? — Au milieu de ces aperçus fantastiques se détachait une critique vigoureuse et nette de toutes les fraudes commerciales, annonçant un homme versé dans la matière, et où l'on trouve un tableau de toutes les variétés de la banqueroute, qui présente des traits dignes de La Bruyère. L'auteur concluait par un *Épilogue sur le chaos social du globe*. Là, monté au ton de l'enthousiasme, il appelait à comparaître devant lui toutes les nations, toutes les religions, toutes les institutions, toutes les philosophies, toutes les révolutions ; il les accablait de son mépris ; il déclarait à l'histoire du monde qu'elle n'était qu'un renversement des vues de la nature, un développement méthodique de tous les malheurs et de tous les vices; mais la scène change, s'écriait-il, et la vérité va paraître, etc., etc.

« Enfin, le tout se terminait par un *Avis aux civilisés relativement à la prochaine métamorphose sociale.*

« Plusieurs civilisés (supposait bénévole« ment l'auteur) ayant désiré savoir quelle « est la conduite convenable à leurs intérêts « pour employer utilement le reste de la « civilisation, voici ce que je peux leur dire « à cet égard : 1° Ne construisez aucun édi« fice: la distribution des bâtiments civili« sés n'est point compatible avec les habitudes de l'ordre combiné.... 2° Recherchez les « richesses mobiles, l'or, l'argent, les pier« reries et objets de luxe méprisés par les « philosophes ; leur valeur doublera et tri« plera à l'époque où commencera l'ordre « combiné..... 3° En propriétés rurales, re« cherchez préférablement les bois de haute « futaie et les carrières..... 4° Ne formez « aucun établissement lointain; ne songez « point à vous expatrier par appât de la « fortune, chacun sera heureux dans son « pays et y vivra sans nulle inquiétude..... « 5° Faites des enfants ; il n'y aura rien de « plus précieux au début de l'ordre com« biné, que les petits enfants de trois ans et « au-dessous ; car n'étant pas encore gâtés « par l'éducation civilisée, ils pourront re« cueillir tous les fruits de l'éducation natu« relle et s'élever à la perfection de corps et « d'esprit. En conséquence, un enfant de « deux ans sera bien plus précieux qu'un « de dix, et la *hiérarchie sphérique* récom« pensera généreusement toutes les filles « qui pourront fournir de petits enfants au« dessous de trois ans; elle récompensera « de même les princes qui auront pourvu à « cette fourniture, en permettant dès à pré« sent à toute fille de faire des enfants hors « le mariage..... 6° Ne vous laissez point « abuser par les gens superficiels qui croi« raient voir, dans l'invention des lois du « mouvement, un calcul systématique. Son« gez qu'il ne faut que *quatre à cinq mois* « pour le mettre à exécution sur une lieue « carrée ; que l'essai en sera peut-être fait « dans le cours de l'été prochain, qu'alors « le genre humain tout entier passera à « l'harmonie universelle, et que vous devez « dès à présent régler votre conduite sur la « proximité et la facilité de cette immense « révolution..... »

« Tout ce qu'on vient de lire n'était cependant qu'un prospectus destiné à préparer le public à l'immense découverte que l'auteur se réservait d'exposer en détail dans six mémoires. . . . . .

. . . . . .

« M. Just Muiron, esprit distingué et hardi, se passionna pour le but du réformateur et pour une partie de ses moyens, non sans s'efforcer toutefois, mais en vain, de lui inspirer un peu moins de dédain pour le passé, un peu plus d'égards pour le présent. Tout ce qu'il accorda fut de consentir à donner un second ouvrage, où il rectifie, développe, complète l'ébauche confuse de 1808, sous le titre modeste et anodin de *Théorie de l'association domestique agricole*. Ce titre ne convenait nullement à l'ouvrage; aussi les disciples de Fourier, en le réimprimant, ont-ils restitué le véritable titre que lui destinait l'auteur, celui de *Théorie de l'unité*

(1098) Nos lecteurs verront au chapitre suivant, article 5, les idées de Fourier sur la réforme du mariage, et la possibilité de leur réalisation immédiate.

universelle. Publié pour la première fois en 1821, à Besançon, en deux volumes, il a été réimprimé en 1841, par l'école phalanstérienne, en quatre volumes, contenant différents suppléments rédigés depuis par l'auteur; c'est à cet ouvrage qu'il faut recourir pour apprécier dans son ensemble, comme nous le ferons tout à l'heure, le véritable système de Fourier. La lecture en est à la fois intéressante et pénible, intéressante par le ton brusque et original d'un style à *la diable* qui n'appartient qu'à Fourier, par ce mélange unique de bon sens et d'extravagance, de subtilité et de candeur qui caractérise son esprit; mais elle est pénible à cause de la confusion inextricable qui règne dans l'ordonnance des parties. Indépendamment des difficultés inhérentes à l'intelligence de ce langage bariolé d'expressions et de formules empruntées aux mathématiques, à la musique, et souvent détournées de leur véritable acception par l'application que l'auteur en fait à des idées d'ordre moral, Fourier vous impose encore la nécessité de le suivre à travers toutes les digressions où l'entraîne sa passion de l'analogie et le *sautillement* perpétuel de sa pensée; digressions qu'il décore des titres les plus baroques. Ainsi, entre chaque chapitre vous trouvez, soit une *antienne*, soit une *postienne*, ou bien un *cis-lude*, un *trans-lude*, un *post-lude*, une *épi-section*, une *citra-pause*, une *ultra-pause*, un *citer-logue*, un *ulter-logue*, un *post-logue*, etc., etc.; un résumé s'appelle un *post-alable*. » (L. DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien; Saint-Simon et Fourier.)

CHAPITRE III.

Résumé de la théorie de Fourier.

« L'histoire n'offre pas d'exemple d'une conception plus téméraire que celle de Fourier.

« Suivant lui, le genre humain, depuis qu'il existe, a vécu dans l'ignorance la plus complète de ses véritables lois. Au lieu de suivre le seul guide qui nous indique tacitement et continuellement la volonté de Dieu, l'*attraction passionnelle*, c'est-à-dire l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, il a prétendu maîtriser l'attraction par la raison, balancer l'influence du plaisir par celle de la sagesse: il a inventé le devoir, il s'est proposé la modération, il a organisé la contrainte et l'incohérence, établi la discorde de l'homme avec lui-même et avec ses semblables. De là sont sorties trois classes de charlataneries: la *superstition*, la *politique* et la *morale*, qui, s'arrogeant la direction du mouvement social, ont conduit le genre humain de malheur en malheur et de crime en crime dans cet abominable état qu'on nomme *civilisation*, et qui se distingue par neuf vices radicaux, neuf fléaux lymbiques: indigence, fourberie, oppression, carnage, intempéries outrées, maladies provoquées, cercle vicieux, égoïsme général, duplicité d'action. Pour couvrir de honte les philosophes et les moralistes, Dieu a permis que l'humanité, sous leurs auspices, se baignât dans le sang pendant vingt-trois siècles scientifiques, et qu'elle épuisât la carrière des misères, des inepties et des crimes. Enfin, pour compléter l'opprobre de ces titans modernes, Dieu a voulu qu'ils fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences, et que la théorie du mouvement universel échût en partage à un homme presque illitéré (*sic*). C'est un *sergent de boutique* qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charlataneries antiques et modernes. C'est lui qui vient remplacer l'invention humaine du devoir par la loi divine de l'attrait, substituer la mécanique passionnelle au chaos *civilisé*, et faire passer *sans délai* le genre humain de l'état affreux où il est plongé dans un état de délices dont les civilisés, abrutis par la souffrance, ne sauraient se faire une idée; car ce qu'ils appellent le paradis n'est qu'un enfer à côté d'un ordre social où chacun jouira du bonheur absolu, c'est-à-dire de l'essor plein et contenu des douze passions radicales, où toutes les attractions seront proportionnelles à toutes les destinées, et où les trois règnes de la nature entreront eux-mêmes en harmonie en produisant des créations nouvelles adaptées au nouvel ordre social. Une seule chose dérangeait un peu le plan de Fourier et contrariait son principe fondamental des *attractions proportionnelles aux destinées*; cette chose, c'était la mort. Il est certain qu'elle n'est pas en général dans nos attractions; comment pourrait-elle être dans nos destinées? L'esprit de Fourier est trop logique pour reculer devant cet obstacle; il supprime la mort en même temps que la civilisation, et il la remplace par une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, de l'antique *métempsychose*.

« Pour Fourier, on le voit, il ne s'agit pas de progrès; le progrès n'est à ses yeux qu'un mot de charlatan: il ne le prononce jamais sans l'accompagner d'une raillerie. Il ne s'agit pas d'améliorer ce qui est; on n'améliore pas plus la *civilisation* qu'on n'améliore le chaos; il s'agit d'en sortir au plus vite pour entrer dans le régime d'harmonie.

« Pour cela que faut-il? Des guerres? des révolutions? des constitutions? Aucunement; ce sont autant de moyens absurdes qui ne peuvent convenir qu'au régime civilisé, et n'ont jamais su produire autre chose que le mal. Il s'agit tout simplement d'appliquer à mille six cent vingt personnes la loi de *mécanique sociétaire* découverte par Fourier.....

« Vous prenez donc mille six cent vingt personnes de tout âge et de tout sexe, inégales en fortune: non-seulement l'inégalité des fortunes est admise, mais elle est exigée par la théorie; vous établissez ces mille six cent vingt personnes sur une lieue carrée de terrain; vous les associez par *séries passionnelles, contrastées et engrenées*, non-seulement en capital, travail et talent, comme

le veulent ceux qui mutilent Fourier et lui enlèvent son point d'appui, mais en tous genres de relations, en relations d'ambition, de famille, d'amitié et d'amour; c'est-à-dire que vous appliquez la théorie de l'attraction passionnelle, seule garantie et seule base de l'attraction industrielle. Si la théorie est vraie, comme Fourier n'en doute pas, elle donne en très-peu de temps son résultat nécessaire, la parfaite concordance de toutes les attractions et de toutes les destinées, savoir : un ordre de choses où toutes les attractions sont prévues et combinées de telle sorte que chacun peut faire littéralement tout ce qui lui passe par la tête, et en même temps ne peut jamais rien faire qui nuise à autrui; un ordre de choses où la liberté la plus effrénée s'allie avec la régularité la plus stricte, l'unité absolue avec l'infinie variété, où le travail et le plaisir deviennent identiques, et engendrent par leur union des richesses incalculables, où le dévouement se confond si bien avec l'égoïsme, que pour coopérer au bonheur des autres, chacun n'a qu'à se livrer avec ardeur à la satisfaction de tous ses désirs, de tous ses appétits individuels, quels qu'ils soient. Mais le spectacle du bonheur est contagieux; la simple vue de ce groupe élémentaire de mille six cent vingt personnes, fonctionnant suivant les lois de l'*attrait*, suffira pour convertir le monde. En présence des résultats merveilleux obtenus par la première application de la théorie, la superstition, la politique et la morale, ces trois fléaux de l'humanité, reconnaîtront leur impuissance et capituleront de toutes parts. La méthode *sociétaire* se propagera par *explosion*. En moins de six ans le globe entier, y compris les régions inhabitées et les glaciales, sera couvert de deux millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille neuf cent quatre-vingt-quatre phalanges, composées chacune de mille six cent vingt personnes, lequel nombre de mille six cent vingt représente en double le clavier général de huit cent dix caractères que donne la théorie; or, comme la loi de combinaison de ces huit cent dix caractères, que nous exposerons plus loin, a, suivant Fourier, un caractère de certitude mathématique, il s'ensuit que le jour où cette loi sera universellement appliquée, vous aurez sur le globe une population d'environ cinq milliards d'individus divisés par groupes de huit cent dix caractères ou mille six cent vingt personnes, parmi lesquelles il sera aussi impossible qu'il s'échange un coup de poing ou qu'il se produise un désir non satisfait, qu'il est impossible que deux et deux ne fassent pas quatre, ou que les trois notes, *do*, *mi*, *sol*, frappées ensemble sur un piano juste, ne donnent pas un accord. » (L. DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien; Saint-Simon et Fourier.)

CHAPITRE IV.

Tableau du phalanstère par Fourier.

PLAN D'UNE VILLE EN SIXIÈME PÉRIODE. — « On doit tracer trois enceintes :

« La première contenant la cité ou ville centrale;

« La deuxième contenant les faubourgs et grandes fabriques;

« La troisième contenant les avenues et la banlieue.

« Chacune de ces trois enceintes adopte des dimensions différentes pour les constructions, dont aucune ne peut être faite sans l'approbation d'un comité d'édiles, surveillant l'observance des statuts dont suit l'exposé :

« Les trois enceintes sont séparées par des palissades, gazons et plantations qui ne doivent pas masquer la vue.

« Toute maison de la cité doit avoir, dans sa dépendance, en cours et jardins, au moins autant de terrain vacant qu'elle en occupe en surface de bâtiments. L'espace vacant sera double dans la deuxième enceinte, et triple dans la troisième enceinte nommée *banlieue*.

« Toutes les maisons doivent être isolées et former façade régulière sur tous les côtés, avec ornements gradués pour les trois enceintes, et sans admission de murs mitoyens nus. — Le moindre espace d'isolement entre deux édifices doit être au moins de six toises; trois pour chaque ou davantage; mais jamais moins de trois. — Les clôtures et séparations ne pourront être que des soubassements surmontés de grilles ou palissades qui devront laisser à la vue au moins deux tiers de leur longueur et n'occuper qu'un tiers en pilastres et palissades. — L'espace d'isolement ne sera calculé qu'en plan horizontal, même dans les lieux où la pente serait très-rapide. — L'espace d'isolement doit être au moins égal à la demi-hauteur de la façade devant laquelle il est placé, soit sur les côtés soit sur les derrières de la maison. Ainsi une maison dont les flancs auraient dix toises d'élévation jusqu'à la corniche, devra avoir un vide latéral au devant de ce flanc, un terrain vacant de cinq toises, non compris celui du voisin qui peut être de la même étendue. Si deux maisons voisines ont l'une dix toises de haut, l'autre huit toises, il y aura entre elles neuf toises d'isolement et terrain vacant, partagé par un soubassement à grille ou palissade. — Pour éviter les tricheries sur la hauteur réelle, comme les mansardes et étages masqués, on comptera pour hauteur réelle du mur tout ce qui excédera l'angle du 12e degré du cercle (angle de 30 degrés) à partir de l'assise de la charpente.

« Les couverts devront former pavillon, à moins de frontons ornés sur les côtés. Ils seront garnis partout de rigoles conduisant l'eau jusqu'au bas des murs et au-dessous des trottoirs. — Sur la rue, les bâtiments, jusqu'à l'assise de la charpente, ne pourront excéder en hauteur la largeur de la rue;

si elle n'a que neuf toises de large, on ne pourra élever une façade à la hauteur de dix toises, la réserve de 45 degrés pour le point de vue étant nécessaire en façade. (Si l'angle du rayon visuel était plus obtus, il en serait comme du palais de Gênes ou du portail de Saint-Sulpice : pour les examiner, il faudrait faire apporter un canapé et s'y coucher à la renverse.)

« L'isolement sur les côtés sera au moins égal au huitième de la largeur de la façade sur la rue. Ainsi entre deux maisons, l'une de quarante toises de front, l'autre de quarante-huit, l'isolement en minimum sera de cinq pour l'une et de six pour l'autre; total : onze toises. — L'espace d'isolement sera double en cour fermée et en face des bâtiments, comme rotonde ou autres, qui circonscriront plus des trois quarts du terrain.

« Les rues devront faire face ou à des points de vue champêtres ou à des monuments d'architecture publique ou privée ; le monotone échiquier en sera banni. Quelques-unes seront cintrées pour éviter l'uniformité. Les places devront occuper au moins un huitième de la surface. Moitié des rues devront être plantées d'arbres variés dans chacune. — Le minimum des rues est de neuf toises : pour ménager les trottoirs on peut, si elles ne sont que traverses à piétons, les réduire à trois toises, mais toujours conserver les six autres en clos gazonné ou planté et palissadé. — Chaque rue doit aboutir à un point de vue pittoresque, monument public ou particulier, montagne, pont, cascade ou perspective quelconque.

« Je ne m'engagerai pas plus avant dans ce détail, sur lequel il y aurait encore plusieurs pages à donner pour décrire une ville *garantiste*. Mais nous n'avons ici qu'un résultat à envisager, c'est la propriété inhérente à une pareille ville, de provoquer l'association dans toutes les classes ouvrières ou bourgeoises ou même riches.

« Remarquons d'abord qu'on ne pourrait guère construire de petites maisons; elles seraient trop coûteuses pour les isolements obligés. Les riches seuls pourraient se donner ces agréments; mais l'homme qui spécule sur des loyers serait obligé de construire des maisons très-grandes et pourtant très-commodes et salubres, à cause de la double distance exigée en cour fermée.

« Dans ces sortes d'édifices, on serait entraîné, sans le vouloir, à toutes les mesures d'économie collective d'où naîtrait bientôt l'association partielle. Par exemple, si l'édifice réunit cent ménages, on n'y fera pas vingt pompes qu'exigeraient vingt maisons logeant chacune cinq ménages, mais une seule pompe de forte dimension. Autant la propreté est difficile dans des maisons obstruées et resserrées comme celles de nos capitales, autant elle est facile dans un édifice où les espaces vacants maintiennent les courants d'air. On évitera donc ici par le fait les vices d'insalubrité, avantage de haute importance. Si ladite ville contient cent vastes maisons toutes vicinales et distribuées de manière à se prêter aux économies domestiques, elle verra bien vite les habitants s'exercer sur cette industrie qui commencera nécessairement par l'objet le plus important pour le peuple, par la préparation et la fourniture des aliments. On verra deux ou trois ménages sur cent s'établir traiteurs; on en verra d'autres spéculer en d'autres branches, sur les fournitures de la maison. Ainsi s'organisera la division du travail qui, une fois introduite dans la cité ou enceinte centrale, se répandra bien vite dans les deux enceintes de faubourg et de banlieue. » (*Traité d'Association*, t. I^er^ p. 563.)

ASPECT DES CULTURES ET DES CULTIVATEURS. — « L'état sociétaire saura, jusque dans ses fonctions les plus malpropres, établir le luxe d'*espèce*. Les sarreaux gris d'un groupe de laboureurs, les sarreaux *bleutés* d'un groupe de faucheurs, seront rehaussés par des bordures, ceintures et panaches d'uniforme, par des chariots vernissés, des attelages à parures peu coûteuses ; le tout disposé de manière à ce que les ornements soient à l'abri des souillures du travail.

« Si nous voyions, dans un beau vallon distribué en mode *ambigu*, dit anglais, tous ces groupes en activité, bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec drapeaux et instruments, chantant dans leur marche des hymnes en chœur; puis le canton parsemé de castels et belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympien, et pourtant ce local ne serait qu'une monotonie, parce qu'il ne contiendrait qu'un seul des trois ordres agricoles. Au lieu de charrue unitaire, on ne trouve dans les campagnes civilisées qu'une dégoûtante et ruineuse confusion. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de pois ou d'oignons confusément assemblés ou enchevêtrés. C'est un travestissement complet de l'*ordre engrené*, qui distribuerait dans le canton trois cents compartiments d'un même végétal, distingués en carreaux de genre, d'espèce, de variété, de ténuité, selon les convenances du terrain et liés par des divisions d'ailes, centre et transitions adaptés aux divers sols.

« Appliquons cette méthode aux légumes favoris de la philosophie, aux choux et aux raves. La *série* des *choutistes*, pour profiter de tous les terrains opportuns, pourra disposer sa ligne d'opérations sur un front d'une demi-lieue comprenant trois divisions, trente potagers et trois cents carreaux.

« Le même jour où cette corporation d'*amis des choux* sera en travail et disséminée au bas des coteaux, il se pourra que la *série* des *ravistes* soit de même à l'ouvrage sur les hauteurs, hissant ses pavillons sur trente belvédères surmontés de raves dorées. La

scène déjà fort animée par ces groupes éparpillés, le sera plus encore par la gaieté et la passion bannis des travaux de nos salariés qui, à tout instant, s'arrêtent et s'appuient sur leur bêche. Dans cette occurrence, un philosophe traversant le canton contemplera de sa voiture le ravissant spectacle qu'offriront tous les vrais amis des choux et des raves, les héritiers des vertus de Phocion et Dentatus, déployant avec orgueil leurs drapeaux, leurs tentes et leurs groupes sur les hauteurs, et dans toute la vallée parsemée de brillants édifices. A cet aspect notre philosophe se croira transporté dans un nouveau monde et commencera à concevoir que la terre, lorsqu'elle sera administrée selon le mode sociétaire ou divin, éclipsera toutes les beautés dont nos romanciers ont paré leurs séjours olympiques. » (*Traité d'association*, t. II, p. 60.)

DOMESTICITÉ. — « Dans une phalange, le service domestique est géré, comme toute autre fonction, par des *séries* qui affectent un *groupe* à chaque variété de travaux. Lesdites séries, dans les moments de service, portent le titre de *pages* et de *pagesses* ; nous le donnons à ceux qui servent les rois, on le doit à plus forte raison à ceux qui servent une phalange.

« A l'ennoblissement idéal du service se joint l'ennoblissement réel, par la suppression de dépendance individuelle qui avilirait un homme en le subordonnant aux caprices d'un autre. Analysons le mécanisme du service collectif libre, dans une fonction quelconque, celle de caméristе (femme qui fait les chambres, les lits). La *pagesse* Délie sert dans le groupe des caméristes de l'aile droite : elle est brouillée avec Léandre : elle omet son appartement ; mais d'autres la suppléeront. Eglé et Philis, deux pagesses du même groupe, se chargent de l'appartement de Léandre, qu'elles affectionnent. Il en est de même aux écuries ; si le cheval de Léandre est quitté aujourd'hui par un de ses pages, il est repris et pansé par un autre page, ami de Léandre, ou par les pages de ronde. Philis et Eglé ont fait le lit de Léandre, ce ne sont pas elles qui battront son habit. Elles le portent à la salle du battage, où il est pris par Clitie, autre amie de Léandre. Sur cet habit se trouve une tache, Clitie après l'avoir battu le porte à la salle de dégraissage, où il est soigné par Chloris, autre amie de Léandre.

« Chacun peut d'ailleurs, dès l'heure suivante, rencontrer dans d'autres fonctions ceux qui l'ont servi l'instant d'auparavant et qui se trouveront peut-être leurs supérieurs en changeant de travail. Eglé servait Léandre à sept heures ; mais à neuf heures il y a séance à l'*abeillerie*. Léandre est un des nouveaux sectaires, il est neuf dans ce travail. Eglé, qui l'exerce depuis l'enfance, y est très-habile, et Léandre se trouve sous ses ordres à l'abeillerie. » (*Ibid.*, p. 85.)

EMULATION CORPORATIVE. — « Lucullus est capitaine du groupe des bigarreaux rouges, et Scaurus du groupe des bigarreaux bruns. Ces deux rivaux font, pour continuer leur rivalité, la même folie qu'un prince pour sa maison de plaisance. Ils font construire à leurs groupes des chariots et des hangars plus brillants que notre attirail d'opéra. Chacun d'eux fait bâtir à ses frais, au centre des lignes des cerisiers, un pavillon magnifique, en place du hangar modeste que la régence avait fourni.

« Voulez-vous faire à Lucullus une visite flatteuse pour lui, allez le trouver au milieu des cerisiers, au groupe des bigarreaux rouges dont il est capitaine, dans le verger où il est en fonction en habit de travail ; vous déjeunerez ou goûterez avec lui et son groupe, dans le superbe château bâti à ses frais, et au frontispice duquel le groupe a fait graver cette inscription : *Ex munificentia Luculli cerasorum clarissimi sectatoris.* » (*Ibid.*, p. 95 et 96.)

APTITUDES PROFESSIONNELLES. — « Si l'éducation civilisée développait dans chaque enfant ses penchants naturels, on verrait presque tous les enfants riches se passionner pour divers travaux très-populaires, tels que maçonnerie, charpente, forge, sellerie. J'ai cité Louis XVI, qui aimait l'état de serrurier ; un infant d'Espagne préférait celui de cordonnier ; tel roi de Danemark se plaisait à fabriquer des seringues ; l'ancien roi de Naples aimait à vendre lui-même, au marché, le poisson de sa pêche ; le prince de Parme, élevé par Condillac aux subtilités métaphysiques, n'avait de goût que pour l'état de margaillier et de Frère.

« La majeure partie des enfants donnerait dans ces goûts vulgaires, si l'éducation civilisée n'en contrariait pas le développement, et si la saleté des ateliers et la grossièreté des ouvriers ne créaient pas des répugnances plus fortes que les attractions. Quel est l'enfant de prince qui n'ait du goût pour l'une des quatre fonctions que je viens de citer, maçon, menuisier, forgeron, sellier, et qui n'y fît des progrès, s'il voyait, dès son bas âge ce travail exercé dans de brillants ateliers, par des gens polis, qui ménageraient toujours aux enfants un atelier en miniature, avec de menus outils et de menus travaux ?

« Chaque *série* industrielle doit donc disposer un local pour les *bambins* et les *chérubins* qui voudront mordre à l'hameçon. Un groupe d'enfants préférera aux lambris dorés de petites tenailles et de petites gâches, avec un petit tas de mortier à broyer, une menue forge et de menues enclumes, qu'on lui ménagera à côté des grands forgerons. Ces enfants seront triomphants de pouvoir fournir quelqu'une des pièces d'un ouvrage fabriqué à leurs côtés. Un autre appât sera le luxe de chaque série en parade. Celle aux forgerons paraît aux jours de fêtes en costume de Cyclopes ; elle figure ainsi sur le théâtre de sa phalange. Ses salles représentent des antres effrayants qui plairont aux enfants mieux que les meubles somptueux d'un salon. En exerçant ainsi les enfants en bas âge, on se mé-

nage toujours un levier d'amour-propre, en leur réservant une portion facile du travail. Construit-on un édifice, on leur garde un pan de mur peu important; on y conduit leur groupe en grand appareil, en le faisant défiler à la parade matinale, avec ses petits outils et ses costumes de travail. » (*Traité d'association*, t. I^er^, p. 97.)

EDUCATION MUSICALE DES ANIMAUX. — « Tout animal domestique, en Harmonie, est élevé musicalement, comme les bœufs du Poitou, qui marchent ou s'arrêtent, selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence musicale. On ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes, il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers qui appellent au son du cornet.

« Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très-utilement. Ceux de l'Harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou de grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces de bœuf, mouton, cheval, portent, dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie, et qui servira seul à les distribuer en pelotons et en colonnes.

« Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois à quatre bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens de gammes qui, au signal donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierces, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

« Ainsi, le chien à grelot *ut* passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en *ut*. Viennent ensuite la bande *mi*, la bande *sol* et autres, dans l'ordre *ut, mi, sol, si, re, fa, la, ut ;* chaque peloton comprenant environ 3,000 moutons.

« Le diapason d'orchestre étant le même pour le globe, un chien élevé dans un canton quelconque peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. En Harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 500. Occupent-ils la route, des chiens sans collier courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte ; ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un pré pour faire place à une caravane, on peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers placés en tête, queue et centre font signe aux chiens à collier de sortir des rangs. Ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successivement leurs grelots. Les moutons, en huit pelotons, vont se grouper autour des chiens, et la route est évacuée en un instant. Des civilisés, pour cette opération, emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien. » (*Ibid.*, p. 199.)

LA CUISINE CONSIDÉRÉE COMME MOYEN D'ÉDUCATION. — « On refuse aujourd'hui aux enfants l'accès des cuisines pour diverses raisons : 1° l'enfant est maladroit et brise les vaisselles ; 2° il renverse les mets, souille ses vêtements ; 3° il se brûle, il ne sait pas manier le feu ; on est même obligé de lui en interdire les approches ; 4° l'enfance, dans nos cuisines, serait en trop petit nombre pour y opérer par séries de groupes ; 6° les mêmes travaux, comme plumage, épluchage, pelage, ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage ; 7° nos cuisines manquent de branches de confection enfantine, etc., etc.

« Ainsi, la première école de l'enfant lui est interdite. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort qu'ailleurs. . . . . .

. . . . . .

« Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel que de voir un rôti à la broche ; mais c'est une amorce pour les enfants d'Harmonie que de voir les broches nombreuses disposées autour de trois feux saillants qui alimentent sept ou neuf genres de broches.

« Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces ;

« Au moyen feu, les moyennes ;

« Au petit feu, le menu rôt, les brochettes. Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les *chérubins* soignent les broches sous-minimes d'alouettes, bec-figues et oisillons, placées en étages sur l'un des côtés, au petit feu où les *séraphins* soignent les broches sur-minimes, contenant cailles, grives ou pigeons. Les *lycéens* et les *gymnasiens* surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force. Enfin les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand feu, les broches des grandes pièces.

« Cette distribution échelonnée amorce l'enfant ; elle ne lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances. Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et de fruiterie. Leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue, qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison. » (*Ibid.*, t. II, p. 216.)

LES PETITES HORDES ET LES PETITES BANDES. — « On trouve, parmi les enfants, environ deux tiers de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue.

« Ces enfants s'enrôlent aux *petites hordes*, dont l'emploi est d'exercer, par point d'honneur, tout travail répugnant. Cette corporation est une espèce de légion sauvage qui contraste avec la politesse raffinée de l'Har-

monie, seulement par le ton, et non pas pour les sentiments ; car elle est la plus ardente en patriotisme.

« Les petites hordes contiennent deux tiers de garçons et un tiers de filles.

« Les *petites bandes* sont, au contraire, très-raffinées sur le bon ton, et elles y joignent une qualité précieuse, qui est d'exceller dans les sciences et dans les arts.

« Les *petites bandes* se composent de deux tiers de filles et un tiers de garçons.

« Les premières marchent au beau par la route du bon ; les secondes marchent au bon par la route du beau.

« Les petites hordes sont divisées en *sacripans*, *chenapans*, *sacripanes* et *chenapanes*.

« Elle ont une réserve sous le nom de *garnements* et *garnementes*.

« Il reste à indiquer, pour les *petites bandes*, trois noms romantiques en opposition aux noms de *sacripans*, *chenapans*, *garnements*. J'en laisse le choix aux amateurs du romantique.

« Les *sacripans* sont affectés aux fonctions immondes ; les *chenapans* aux fonctions dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres emplois qui exigent de la dextérité. Les *garnements* participent de l'un et de l'autre genre. Les hordes féminines servent la triperie dans les boucheries ; elles remplissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies.

« Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou *argot*, leur petite artillerie, leurs généraux nommés petits kans et petites kantes ; noms tartares, parce qu'elles adoptent la manœuvre tartare en évolutions.

« Les petites hordes ont, parmi leurs attributs, la réparation des grandes routes. C'est à leur amour-propre que l'Harmonie sera redevable d'avoir, par toute la terre, des chemins plus somptueux que les allées de nos parterres. Ils seront entretenus d'arbres et d'arbustes, même de fleurs, et arrosés au trottoir. Les petites hordes courent frénétiquement au travail, qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, *service de Dieu* ET DE L'UNITÉ. Elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, nettoyant les étables, pansant les animaux, travaillant aux boucheries, où elles veillent à ce qu'on ne fasse jamais souffrir aucune bête, et qu'on lui donne la mort la plus douce. Elles ont la haute police du règne animal. L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette puis, elles viennent assister triomphalement au déjeuner. Là chacune des hordes reçoit une couronne de chêne ou d'épines, qu'on attache au drapeau.

« *Les petites hordes* sont payées par des honneurs sans bornes. L'*Argot* est la première cavalerie du globe ; il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes, et les autorités suprêmes lui doivent le premier salut. L'*Argot* reçoit partout les honneurs de souveraineté. A l'approche de ses hordes, la tour des signaux doit un carillon de suprématie, et les dômes un brandissement de pavillon. En adressant la parole à un *sacripan* ou *chenapan* en costume, on lui doit le titre de *magnanime*, et on doit aux hordes de l'*Argot* le titre de *glorieuses nuées*. Au temple, elles prennent place au sanctuaire.

« Passons aux *petites bandes*. Elles sont conservatrices du *charme* social, poste moins brillant si l'on veut que celui de soutien de l'*honneur* social, affecté aux petites hordes. Les petites bandes ont la haute police du règne végétal. Elles se passionnent pour l'ornement du canton entier, en matériel et en spirituel, et, comme conservatrices du charme social, elles exercent les fonctions des académies *française* et *della Crusca* ; elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse. Du reste elles ne s'occupent de parure qu'en sens collectif et sous le rapport du lustre général de la phalange.

« L'Harmonie veut faire du sexe féminin le *contre-poids* et non le *valet* du sexe masculin. Cette balance est établie chez l'enfance même, par la création des petites bandes. C'est à elles à établir le goût du luxe, des raffinements gradués et contrastés sans lesquels on en resterait aux degrés inférieurs, dans les travaux comme dans les arts et dans le charme industriel. Or, s'il faut que la phalange soit enthousiaste d'elle-même, de ses propres travaux, elle doit ménager comme ressort puissant les objets de charme, comme fleurs, parures, considérer leur soin comme acheminement des belles choses aux bonnes, des arts aux sciences. » (*Traité d'association*, t. II, p. 238 et suivantes.)

GYMNASTIQUE. — « La gymnastique harmonienne devra donner à l'exercice de tous les membres une proportion constante, afin d'éviter les disparates d'accroissement. D'ordinaire la force et les sucs se portent sur la partie exercée ; de là vient qu'on voit les danseuses musclées et bien moulées d'en bas, bien souvent grêles dans le haut du corps. Le contraire a lieu chez les boulangers, qui ont le train d'en haut renforcé. Les vignerons, cultivant des pentes ardues, sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et la jambe reste grêle malgré la vigueur du corps. Même inconvénient affecte la cuisse du cavalier. C'est un phénomène parmi nous qu'un ambidextre, tandis qu'un monodextre comme nous le sommes tous passerait en Harmonie pour un estropié, et l'on jugerait bi-estropié celui qui comme nous ne ferait aucun usage de ses doigts de pieds.

« Loin de réduire ses pieds à l'état de moignon sans industrie, un Harmonien de l'un ou de l'autre sexe fait parade des doigts du pied comme de ceux de la main, et leur procure par l'industrie un plein accroissement. Un organiste, en costume d'étiquette, étale des diamants aux pieds aussi bien qu'aux mains, en faisant mouvoir des claviers de touches pédestres. Un Harmonien exécute du talon tout service que nous faisons de la pointe du pied. Un tisseur ou organiste aura, dans ses deux jeux pédestres,

des claviers garnis de pédales à l'arrière pour le jeu des talons et des touches, à l'avant pour le jeu des doigts. » (*Même livre*, p. 130 et suivantes.)

ARMÉES INDUSTRIELLES. — GUERRE GASTROSOPHIQUE. — « Je ne parlerai pas des guerres d'amour qui ne seraient pas compatibles avec nos mœurs. Il suffit d'un tableau de régime gastrosophique pour faire connaître les intrigues des armées harmoniennes (*piége aux Zoïles, je les en préviens*).

« Supposons une grande armée du douzième degré, d'environ 60 empires qui ont fourni chacun 10,000 hommes ou femmes. Les soixante divisions ou armées d'empires sont rassemblées sur l'Euphrate, ayant leur quartier général à Babylone.

« Cette grande armée a choisi deux thèses de campagne, dont l'une en industrie qui est l'encaissement de cent vingt lieues du cours de l'Euphrate ; l'autre en gastrosophie, qui est la détermination d'une série *des petits pâtés* en orthodoxie hygiénique de troisième puissance, à trente-deux sortes de petits pâtés, plus les foyers, tous adaptés aux tempéraments de troisième puissance.

« Les soixante empires qui veulent concourir ont apporté leurs matériaux, leurs farines et objets de garniture, les sortes de vins convenables à leurs espèces de pâtés. Chaque empire a choisi les gastronomes et pâtissiers les plus aptes à soutenir l'honneur national et faire prévaloir ses sortes de petits pâtés. Avant son arrivée, chaque armée a envoyé les ingénieurs disposer les cuisines de bataille. Les oracles et juges siégent à Babylone, et sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe.

« L'armée, forte de 600,000 combattants et de deux cents systèmes de petits pâtés, prend position sur l'Euphrate, formant une ligne d'environ cent vingt lieues, moitié au-dessus, moitié au-dessous de Babylone. Avant l'ouverture de la campagne, soixante cohortes de pâtissiers d'élite se détacheront pour le service de la haute cuisine de bataille du grand Sanhédrin gastrosophique de Babylone. C'est un haut jury qui fait fonction de concile œcuménique sur la matière. En même temps on détache des soixante armées cent vingt bataillons de pâtissiers de ligne, qui se répartissent par escouades en chaque armée, pour fabriquer les petits pâtés selon les instructions des chefs de thèse de leur empire.

« Chacune des soixante armées se classe dans le centre ou les ailes selon la nature de ses prétentions.

L'aile droite en petits pâtés farcis.	20	60
Le centre en vol-au-vent à sauce.	25	
L'aile gauche en mirlitons garnis.	15	

« L'affaire s'engage par des fournées de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche sur les mirlitons, qui sont dégustés à Babylone par le grand Sanhédrin ou congrès des oracles et oraclesses. On ne peut présenter au concours plus de deux à trois systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si elle excédait le nombre de trois.

« Au bout d'une semaine employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le Sanhédrin rend un jugement provisoire d'après lequel les trois empires, France, Japon et Californie, ont remporté un très-grand avantage ; que tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis provisoirement.....

« A la fin de la campagne, il y aura eu 25 empires vaincus et 36 triomphants, car un même empire peut réussir à faire adopter deux ou trois espèces de sa composition.

« Au jour du triomphe, les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par exemple, Apicius est vainqueur pivotal ; on sert ses petits pâtés au début du dîner. A l'instant les 600,000 athlètes s'arment de 300,000 bouteilles de vin mousseux dont le bouchon, ébranlé et contenu par le pouce, est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone et au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300,000 bouchons. Leur fracas, accompagné du cri de *Vive Apicius !* retentit au loin dans les antres des monts de l'Euphrate. Au même instant, Apicius reçoit du chef du Sanhédrin la médaille d'or portant en exergue : « *A Apicius, triomphateur en petits pâtés à la bataille de Babylone. Donné par les soixante empires.* ». Leur nom est gravé sur le revers de la médaille. » (*Traité d'association*, t. II, p. 468 et suivantes.)

MÉDECINE HARMONIQUE. — « En civilisation, le médecin gagne en proportion des malades qu'il a traités. Il lui convient donc que les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

« Le contraire a lieu en Harmonie. Les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la phalange. Ce dividende est conditionnel pour le taux ; il s'accroît ou décroît en raison de la santé *collective* et *comparative* de la phalange entière. Moins elle aura eu de malades et de morts dans le courant de l'année, plus le dividende alloué aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats et comparativement aux statistiques sanitaires des phalanges voisines jouissant du même climat.

« L'intérêt des médecins harmoniens est le même que celui des assureurs sur la vie : ils sont intéressés à prévenir et non à traiter le mal. Aussi veillent-ils activement à ce que rien ne compromette la santé d'aucune classe, à ce que la phalange ait de beaux vieillards, des enfants bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au minimum. Les dentistes spéculent de même sur les râteliers. Moins ils opèrent, plus ils gagnent. Aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfants comme des pères. Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait

bon appétit, bon estomac, bon râtelier. » (*Nouveau monde industriel*, p. 201.)

Soins de première enfance. — « La civilisation, toujours simple dans ses méthodes, ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson. L'Harmonie, qui opère en ordre composé, donne à l'enfant deux situations : elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui : leurs supports forment des cavités où l'enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de soie ou de cordes, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans l'empêcher de se mouvoir, ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin dont il est séparé par un filet. La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger et éviter l'embarras des langes et des fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique. On peut en agiter vingt à la fois. Les nourrissons et poupons sont distribués en six salles distinctes pour les pacifiques, les rétifs et les diablotins, afin que les hurleurs ou diablotins ne puissent incommoder ni les pacifiques, ni même les rétifs déjà traitables. » (Fourier, *ibid.*, p. 203.)

CHAPITRE V.

Fourier peint par lui-même.

Article Ier. — *Cosmogonie.* — « Croire que la terre ne fera pas de nouvelles créations et se bornera à celle que nous voyons, ce serait croire qu'une femme qui a fait un enfant n'en pourra pas faire un deuxième, un troisième, un dixième. La terre fera de même des créations successives.

« La première création dont nous voyons les produits a donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons ne doivent-ils pas penser que l'enfer a présidé à cette création quand ils voient, sous la forme du tigre et du singe, respirer Moloch et Bélial? Eh! qu'est-ce que l'enfer, dans sa furie, pourrait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la goutte et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé?

« On verra plus loin quelles espèces de produits donneront les créations futures sur les terres et sur les mers. Quant à présent, nous ne savons pas même faire usage du peu de bien qu'a fourni la première création, et je citerai pour preuve quatre quadrupèdes, le vigogne, le renne, le zèbre et le castor. Nous sommes privés des deux premiers par notre maladresse, notre malice et notre friponnerie. Ces obstacles s'opposent à ce qu'on élève des troupeaux de rennes et de vigognes dans toutes les chaînes de hautes montagnes où ces animaux pourraient s'acclimater. D'autres vices sociaux nous privent du castor non moins précieux par la laine que le vigogne et le zèbre, non moins précieux que le cheval par sa vélocité, sa vigueur et sa beauté. Il règne dans nos étables et dans nos coutumes sociales une rudesse, une mésintelligence qui ne nous permettent pas les entreprises nécessaires pour apprivoiser ces animaux. On verra, dès la huitième période de création, qui est la prochaine, les zèbres et les couaggas vivre dans l'état domestique comme aujourd'hui les chevaux et les ânes; on verra les castors construire leurs édifices et former leurs républiques au sein des cantons les plus habités; on verra les troupeaux de vigognes aussi communs dans les montagnes que les troupeaux de moutons. Et combien d'autres animaux, tels que l'autruche, le daim, la gerboise, etc., viendront se rallier autour de l'homme, dès qu'ils trouveront près de lui les appâts qui doivent les fixer, appâts que l'ordre civilisé actuel ne permet nullement de leur procurer. Ainsi cette création, déjà bien pauvre et malfaisante, est doublement pauvre pour nous qui, par mésintelligence sociale, nous privons de la majeure partie des biens que les trois règnes pourraient nous offrir.

« Cependant la terre est violemment agitée : on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales, qui sont un symptôme du rut de la planète. » . . . . . .

. . . . . .

Couronne boréale. — « Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au delà des soixante degrés nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée. Le rut acquerra plus d'activité; l'aurore boréale, devenant très-fréquente, se fixera sur le pôle et s'évasera en forme d'anneau ou de couronne. Le fluide, qui n'est aujourd'hui que lumineux, acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.

« L'influence de la couronne boréale se fera fortement sentir jusqu'au tiers de son hémisphère; elle sera visible à Saint-Pétersbourg, Okhotsk et dans toutes les régions circonvoisines. Du 60e degré au pôle, la chaleur ira en augmentant, de sorte que le point polaire jouira à peu près de la température de l'Andalousie et de la Sicile. Une amélioration plus importante, que l'on devra à la couronne boréale, ce sera de prévenir les excès atmosphériques, excès de froid ou de chaud, excès d'humidité ou de sécheresse, excès d'orage ou de calme.

« En attendant la démonstration de ce futur événement, observons divers indices qui l'annoncent. D'abord le contraste de forme entre les terres voisines du pôle austral et celles voisines du pôle boréal. Les trois continents méridionaux sont aiguisés en pointe et de manière à éloigner les relations des latitudes polaires. On remarque une forme tout opposée dans les continents septentrionaux : ils sont évasés en s'approchant du pôle, ils sont groupés autour de lui pour recueillir les rayons de l'anneau qui doit le couronner un jour; ils versent

leurs grands fleuves dans cette direction et comme pour attirer les relations sur la mer Glaciale. Or, si Dieu n'avait pas projeté de donner la couronne fécondante au pôle boréal, il s'ensuivrait que la disposition des continents qui entourent ce pôle serait un phénomène d'ineptie, et Dieu serait d'autant plus ridicule dans un tel ouvrage qu'il a agi avec une sagesse extrême sur le point opposé, sur les continents méridionaux; car il leur a donné des dimensions parfaitement convenables autour d'un pôle qui n'aura jamais de couronne fécondante.

« Un autre pronostic de la couronne, c'est la position défectueuse de l'axe du globe. Si l'on suppose que la couronne ne doive jamais naître, l'axe devrait, pour le bien des deux continents, être renversé d'un vingt-quatrième ou de sept degrés et demi sur le méridien de Sandwich et de Constantinople, de manière à ce que cette capitale se trouvât au 32e degré boréal. Il en résulterait que la longitude 225 de l'île de Fer, et par suite le détroit du Nord et les deux pointes d'Asie et d'Amérique, s'enfonceraient d'autant plus dans les glaces du pôle boréal (1099). Ce serait sacrifier le point le plus inutile du globe pour faire valoir les autres. . . . . .

. . . . . .

« Cette observation sur les inconvenances de l'axe n'a pas été faite, parce que l'esprit philosophique nous éloigne de toute critique raisonnée sur les œuvres de Dieu et nous jette dans les partis extrêmes, dans le doute de la Provinence ou dans l'admiration aveugle et stupide, comme celle de quelques savants qui admirent jusqu'à l'araignée, jusqu'au crapaud et autres ordures, dans lesquelles on ne peut voir qu'un titre de honte pour le Créateur, jusqu'à ce que nous connaissions le motif de cette malfaisance. Il en est de même de l'axe du globe, dont la position vicieuse devait nous induire à désapprouver Dieu et à deviner la naissance de cette couronne, qui justifiera cette apparente bévue du Créateur. Le hasard va bientôt perdre cette haute puissance que lui attribue la philosophie aux dépens de la Providence; on verra que Dieu a restreint le hasard dans les plus étroites limites, et quant aux formes des continents dont il est ici question, loin qu'elles soient l'effet du hasard, Dieu en a préparé les convenances jusqu'au point de préparer l'emplacement spécial pour une capitale de *l'unité universelle*. Déjà chacun est frappé des dispositions uniques et merveilleuses qu'il a prises pour l'utilité et l'agrément de Constantinople. Chacun y devine l'intention de Dieu et chacun dit : *C'est ici que doit être la capitale du monde*. Elle y sera nécessairement placée, et c'est à son antipode que sera fixé le premier méridien de l'unité universelle.

« J'ajouterai, au sujet de la couronne boréale, que la prédiction de ce météore ne semblera point extraordinaire, si l'on considère les anneaux de Saturne. Pourquoi Dieu ne nous accorderait-il pas ce qu'il accorde à d'autres globes? L'existence de l'anneau polaire est-elle plus incompréhensible que celle des ceintures équatoriales dont Saturne est entouré? Si Dieu peut donner à un globe des enveloppes circulaires, il peut lui donner aussi des anneaux polaires. D'autres planètes pourront jouir de la faveur échue à Saturne; il est des tourbillons où elles ont toutes quelque ornement lumineux pour échauffer un ou deux pôles. Si le nôtre en est généralement privé, c'est qu'il est un des plus pauvres du firmament, et je démontrerai que nos vingt-deux planètes et une vingtaine d'autres qui restent à découvrir ne sont qu'un reste de tourbillon, qu'une petite cohorte mal organisée, comme sont les échappés d'un régiment détruit dans une bataille. D'autres tourbillons ont de quatre à cinq cents planètes rangées en séries de groupes; c'est-à-dire qu'on y voit des satellites de satellites, et tous pourvus de ceintures, couronnes, calottes polaires et autres ornements. Si cette faveur est réservée à notre globe, c'est une juste indemnité des contre-temps qui le condamnaient à être, pendant la première phase, la plus malheureuse de toutes les planètes du tourbillon.

« En résumé, lorsque les divers principes d'adoucissement opéreront sur l'atmosphère du globe, le plus mauvais climat, comme Okhotsk et Yakoutsk, pourra compter sur huit ou neuf mois de belle saison et sur un ciel exempt de brumes et d'ouragans qui seront inconnus dans l'intérieur des continents et très-rares au voisinage des mers.

« Il est entendu que ces améliorations seront modifiées par les hautes montagnes et le voisinage des mers, surtout aux trois pointes du continent, voisines du pôle austral, qui n'aura pas de couronne et restera à jamais enseveli dans les frimas. Cela n'empêchera pas que les terres voisines de ce pôle ne participent en divers sens à l'influence de la couronne, qui, entre autres bienfaits, changera la saveur des mers et décomposera ou précipitera les particules bitumineuses par l'expansion d'un *acide citrique boréal*. Ce fluide, combiné avec le sel de mer, donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigresel*. Alors cette eau pourra être facilement dépouillée de ses particules salines et citriques et ramenée à l'état d'eau douce, ce qui dispensera d'approvisionner les navires de tonnes d'eau. Cette décomposition de l'eau de mer par le fluide boréal est un des préliminaires nécessaires aux nouvelles créations marines : elles donneront une foule de serviteurs amphibies, pour le service des pêcheries et le trait des vaisseaux, en remplacement des horribles légions de monstres marins qui seront anéanties par l'immersion du fluide boréal et la décomposition qu'il opérera dans les mers. Un trépas

(1099) Il n'est pas m'anaire de faire comprendre combien cette géographie est fantastique.

subit purgera l'Océan de ces infâmes créatures, images de nos passions.

« Cependant la mer Caspienne, et autres bassins salés de l'intérieur, comme le lac Aral, les lacs de Tchâd, etc., ... de Mexico, et même la mer Noire, qui est presque isolée des autres mers, participeront fort peu, et très-lentement, à l'influence du *fluide boréal*. Les poissons contenus dans ces réservoirs bitumineux ne seront pas détruits par son introduction lente et imperceptible. Au contraire, en moins de deux ou trois générations, ils deviendront plus vigoureux qu'ils ne le sont dans les ondes bitumineuses, comme un fruit devient plus beau et plus savoureux sur le sauvageon où il est enté.

« En conséquence, dès que le genre humain verra s'approcher la naissance de la Couronne, il fera sur les hôtes des mers l'opération que Noé fit sur les hôtes des terres. On transportera donc dans les bassins salés intérieurs, comme la mer Caspienne et autres, une quantité suffisante de poissons, coquillages, plantes et autres productions marines que l'on voudra perpétuer et réinstaller dans l'Océan après sa régénération. On attendra que l'Océan soit purgé *et passé aux grands remèdes*, par l'effet des lames du fluide boréal qui, s'élançant du pôle avec violence, précipiteront les bitumes si activement, que tous les poissons seront surpris, suffoqués par cette transition subite. Il n'en restera que les races utiles, comme merlan, hareng, maquereau, sole, thon, morue, enfin toutes celles qui n'attaquent pas le plongeur, et qu'on aura tenues à l'écart pour les replacer dans les ondes après leur purification, et les garantir contre la surprise violente du fluide boréal. » (*Théorie des quatre mouvements*, pag. 61 à 77, édit. de 1808.).

. . . . . .

« Analysons la modulation ou série des *fruits rouges*, créés par la terre et par *son clavier de cinq lunes*, qui sont :

« *Mercure*, *Junon*, *Cérès*, *Pallas* et *Phœbina*, dite *Vesta*, plus l'*Ambiguë*, dite *Vénus*.

« Les planètes sont androgynes comme les plantes. Ainsi la terre.... par fusion de ses deux arômes typiques, le masculin versé du pôle nord, et le féminin versé du pôle sud, engendra le cerisier, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagnée de cinq fruits de gamme, savoir :

« La terre, s'unissant avec Mercure, son principal et cinquième satellite, engendra la fraise;

« Avec Pallas, son quatrième satellite, la groseille noire ou cassis;

« Avec Cérès, son troisième satellite, la groseille épineuse;

« Avec Junon, son deuxième satellite, la groseille en grappe;

« Avec Phœbina, son premier satellite, RIEN, *lacune;*

« Avec Vénus, son ambiguë, en simple, la mûre de ronce; en composée, la framboise;

« Avec le pivot ou Soleil, on direct, le *raisin*, fruit pivotal ascendant; en inverse, RIEN. . . . . .

. . . . . .

« A la prochaine création, nos cinq satellites nous donneront, entre autres merveilles, les quadrupèdes *minimes agricoles*, cheval nain, bœuf nain, chameau nain, qui ont avorté dans celle-ci.

« A chaque pas on reconnaît un grand désordre dans le mobilier actuel du globe. C'est une *éclosion contre-moulée* qui nous a donné l'aimable voisin de campagne nommé le loup, en place duquel nous devions avoir un chien majeur ou un HYPO-CHIEN, apte à parcourir les abîmes, comme le font les chamois et les bouquetins; et de même en place de la *loutre*, qui dévaste nos ruisseaux et nos viviers, nous devions avoir un castor majeur ou *hypo-castor*, aidant à traquer le poisson ou disposer les filets. On ne saurait trop répéter que notre globe est de tous les globes le plus mystifié en créations, et le plus intéressé à se délivrer sans délai du mobilier odieux que lui ont donné les créations actuelles.

« Ce serait pour nous une connaissance bien vaine que celle du système de la nature, si elle ne nous donnait pas les moyens de corriger le mal existant, et de remplacer les produits scissionnaires, les êtres nuisibles à l'homme, par des *contre-moulés* ou serviteurs utiles. Que nous importerait de savoir en quel ordre chaque astre est intervenu dans la création; de savoir que le cheval et l'âne furent créés par Saturne en cette modulation; le zèbre et le couagga par Protée (étoile non découverte et bien existante pourtant, puisqu'on voit ses ouvrages en tous genres); que dans cette modulation Jupiter donna le bœuf et le bison, et Mars le chameau et le dromadaire? Après ces notions acquises, il nous resterait la fâcheuse certitude que ces astres, qualifiés de promeneurs oisifs, ont, au contraire, fait sur notre globe sept fois trop d'ouvrage, en nous donnant un mobilier dont les sept huitièmes sont malfaisants.

« Ce qui nous sera précieux, ce sera l'art de les ramener en scène de création par un travail *contre-moulé* par lequel celui qui nous a donné le lion nous donnera en *contre-moule* un superbe et docile quadrupède, un porteur élastique, l'*anti-lion*, avec des relais duquel un cavalier, partant le matin de Calais ou Bruxelles, ira déjeuner à Paris, dîner à Lyon et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée qu'un de nos courriers à franc-étrier; car le cheval est un porteur rude et simple (solipède), qui sera à l'antilion ce qu'est la voiture sans soupente à la voiture suspendue. Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possédera la famille des porteurs élastiques, anti-lion, anti-tigre, anti-léopard, qui seront de dimension triple des moules actuels. Ainsi, un anti-lion franchira aisément à chaque pas quatre toises par bond rasant, et le cavalier, sur le dos de ce coursier, sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Il y

aura plaisir à habiter ce monde quand on y jouira de pareils serviteurs. Les nouvelles créations, que l'on peut voir commencer sous cinq ans, donneront de semblables richesses en *tous règnes*, dans les mers comme sur les terres. Au lieu de créer baleines et requins, hippopotames et crocodiles, en aurait-il plus coûté de créer des serviteurs précieux :

« Anti-baleines, traînant les vaisseaux dans les calmes ;

« Anti-requins, aidant à traquer les poissons;

« Anti-hippopotames, traînant nos bateaux en rivière ;

« Anti-crocodiles, ou coopérateurs de rivières ;

« Anti-phoques, ou moutons de mer?

« Tous ces brillants produits seront les effets nécessaires d'une création en aromes contre-moulés, qui débutera par un bain aromal sphérique, purgeant les mers de leurs bitumes. »

Entraves cosmogoniques de notre univers. — « C'est sans doute l'annonce la plus surprenante que celle de nouvelles créations qui pourront commencer prochainement à époques fixes, dès qu'il plaira à l'homme d'en donner le signal. N'est-ce pas attribuer à l'homme plus de pouvoir que les préjugés n'en attribuent à Dieu même, car ces préjugés supposent que l'être qui a fait les créations actuelles n'en saura pas faire d'autres et de moins désastreuses.

« On s'est étrangement trompé sur le rang assigné à l'homme, quand on l'a traité de chétive créature, de ver de terre, etc.; c'est au contraire un être d'un grand poids dans les destinées universelles ; et l'on va reconnaître qu'une erreur scientifique de notre globe, un retard d'intervention peut compromettre l'univers entier, la masse des planètes et le soleil de la voûte céleste qui, depuis plusieurs mille ans, essuient ce dommage de la part de notre planète.

« Pour expliquer ce problème, observons que le tourbillon de nos planètes est central dans l'univers ; il est donc tourbillon foyer ou pivotal pour tous ceux de voûte. Il est en mécanique aromale ce qu'est le général dans une armée; de sorte que si notre tourbillon est en retard, toute la voûte céleste se trouve en retard d'opération.

« Le soleil, quoique fort actif en fonctions lumineuses, est entravé en fonctions aromales par défaut des versements de notre globe, qui ne peut fournir que des aromes en faux titre, tant qu'il n'est pas organisé en harmonie. Le soleil, réduit aux versements de Saturne, Jupiter et Herschell, et obligé de refuser ceux de la terre, qui sont méphitiques, se trouve dans l'état du char privé d'une de ses quatre roues ; il manque de son quadrille d'aromes cardinaux, levier sans lequel un soleil ne peut pas fonctionner en haute mécanique sidérale. Il en résulte pour l'univers une foule de lésions et interfes et externes.

« *Lésions internes bornées au tourbillon.* — La première est l'impossibilité de fixer les comètes ; retard bien préjudiciable aux planètes, car bon nombre de comètes sont très-mûres et aptes à entrer en plan. Le tourbillon en a besoin. S'il est vrai qu'Herschell n'ait que six satellites, il est bien urgent de lui en procurer deux autres pour élever son clavier au complet. Elles sont assez abondantes; il n'y a pas d'année où l'on n'en voie passer; mais le soleil se trouve dans l'embarras d'un chasseur sans poudre, qui verrait passer force lièvres et perdrix sans pouvoir abattre la moindre pièce. Tant que le quadrille d'aromes cardinaux est faussé, le soleil est hors d'état d'opérer sur les comètes.

« Cependant j'ai dit qu'il en a fixé une depuis le déluge, la petite lune Vesta ou Phœbina. Il peut en avoir fixé d'autres encore, et peut-être les deux premiers satellites de Saturne, récemment découverts, n'étaient-ils pas *en place* il y a 2000 ans. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le soleil a usé le peu d'arome *tétra-cardinal* qui lui restait. D'où vient que notre planète n'en fournit plus ? Ce n'est ni d'impuissance ni de vieillesse, car elle est fort jeune et *infra-pubère*. C'est une suspension d'exercice aromal, causée par la chute de l'astre en subversion ascendante, où il tomba environ cinquante ans avant le déluge. Cette crise est inévitable sur tous les globes, excepté le soleil; ils en souffrent tous plus ou moins, comme les enfants souffrent de la dentition. La terre en a si prodigieusement souffert qu'une fièvre putride, résultant de cet accident, s'est communiquée au satellite Phœbé qui en est mort. Notre planète n'en est pas moins un petit astre des plus vigoureux. On ne confie pas à un astre faible et douteux le poste important de *cardinale miniature d'un foyer d'univers*.

« Tel est le rôle de la terre pourvue de facultés nécessaires. Pendant trois siècles antérieurs au déluge, elle versa en bon titre et le soleil put s'approvisionner d'une petite masse d'arome *tétra-cardinal*, dont il a fait usage pour fixer et *implaner Vesta*. Mais la provision était déjà épuisée du temps de César, où le soleil fut affecté d'une forte maladie dont il a ressenti, en 1785, une nouvelle atteinte. Il est faux qu'il ait été malade en 1816, comme on l'en soupçonna; c'était la terre qui était affectée et qui l'est de plus en plus, ainsi qu'il appert par la dégradation climatérique et le dérangement des saisons. Le soleil périclite de même; car tout astre pivotal est en souffrance dès qu'il est faussé en arome *tétra-cardinal*.

« Une autre lésion interne est celle qui frappe sur notre globe exclus du commerce aromal, hors d'état de se conjuguer ses cinq lunes vivantes, et réduit à un astre mort, à la lune Phœbé, pour son service d'absorption et résorption aromale. En effet, une planète, quoique morte et inhabitable, fait encore un service matériel de momie, d'aimant aromal; mais en tenant le poste trop longtemps, elle se putréfie et nuit à celle sur qui elle est conjuguée. Tel est l'effet que Phœbé pro-

duit sur notre globe frappé de double disgrâce, vicié par la corruption de son arome typique et de celui de Phœbé, dont il est forcé de faire usage. — Les cardinales, comme la terre, n'ont jamais qu'un satellite avant d'être parvenues à l'harmonie composée : jusque-là, leurs autres lunes se tiennent en orbite simple, comme Junon, Cérès, Pallas, Phœbina et Mercure. Mais dès que nous serons parvenus à l'harmonie, notre globe, régénéré d'arome, reproduira sa couronne boréale qu'il portait avant le déluge. Aussitôt nos cinq satellites se désorbiteront de leurs entre-ciels, se mettront en marche et viendront se conjuguer sur nous à peu près aux distances qui suivent : Phœbina, environ 20,000 lieues ; Junon, 40,000; Cérès, 60,000; Pallas, 80,000 ; Mercure, 200,000.

(*Suivent les avantages que nous procurent nos lunes nouvelles.*)

« Mercure, notre plus précieux satellite, nous apprendra à lire. Il nous soumettra l'alphabet, les déclinaisons, enfin toute la grammaire de la *langue harmonique unitaire*, parlée dans les soleils et les planètes harmonisés, et dans tous les soleils et tourbillons de la voûte céleste.

« Mercure, par sa pivotation, nous sera très-précieux en correspondance, et nous donnera à chaque instant, sauf réciprocité, des nouvelles de nos antipodes à l'intervalle de 20 à 30 heures au plus. Tel vaisseau parti de Londres arrive au Bengale, en Chine, au Japon ; demain Mercure, avisé des arrivages par les astronomes de l'Asie, en transmet la liste aux astronomes de Londres, qui alors sont dégagés de leur brumeuse atmosphère. Ils auront, avec le soleil de Provence, l'olivier sur les rives de la Tamise, et souvent des nuits bien plus belles que nos plus beaux jours, quand, par un temps serein, elles seront éclairées de trois ou quatre, et quelquefois de cinq flambeaux lunaires, à cristallin vif et lustré, comme le sont ceux des vivants.

« La momie Phœbé, notre lune actuelle, qui, à raison de sa mort, est privée d'atmosphère, ne peut avoir que le cristallin terne et mat. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour admirer ce cadavre blafard, bien plus odieux encore par ses résorptions délétères et par le fléau de lune rousse, ou deuxième hiver, qui vient chaque année déshonorer le printemps, nous enlever non la dîme ni le quint, mais souvent la moitié de nos récoltes ; enfin nous entraver dans tout le cours de l'année par des températures toujours outrées en durée et pernicieuses à l'homme, à l'animal, au végétal, dont les besoins exigent la fréquente variété.

« *Lésion externe étendue à notre univers.* — Sujet effrayant pour les pygmées ! Il faut considérer notre univers comme une pomme sidérale jouant son rôle parmi des millions d'autres univers, et sujette aux phases d'accroissement et de décroissement. . . .

. . . . . .

« Lorsque notre univers entrera en puberté, les astres de voûte se rapprocheront, formeront des chaînes de tourbillons entre notre soleil et la masse des étoiles fixes. Nos planètes se concentreront : Herschell, dans ses oppositions, ne sera pas plus éloigné de nous que ne l'est aujourd'hui Jupiter qui, dans ce cas, serait parfois assez voisin de là pour lui former une sixième lune, Vénus et Mars, une septième, une huitième.

« Lorsque les cent deux comètes seront implanées, trempées et aptes à la manœuvre, notre tourbillon s'élevera de troisième en quatrième puissance, formant quatre tourbillons secondaires, dont chacun sera groupé sur un *prosolaire* à cristallin nuancé et anneau igné, en titres majeurs. Alors le soleil, en place de la souillure fumeuse nommée lumière zodiacale, aura une auréole nuancée moirée. Saturne, Jupiter et Herschell seront élevés en grades et promus au *prosolariat*. Notre globe y aurait les mêmes droits, mais notre planète est si affaiblie par la catastrophe diluvienne, que je doute fort qu'elle soit jugée apte aux fonctions de prosolaire miniature. . . . . .

. . . . . .

« Dieu, prévoyant qu'un globe encroûté de philosophie et rebelle aux impulsions de la nature, pourrait à lui seul paralyser le mouvement, le progrès social d'un million de tourbillons, a dû pourvoir au remède qui est une opération exigeant vingt à vingt et un siècles de préparatifs. On n'y a recours que dans le cas où un univers périclite par quelque fâcheux incident, comme le désordre du tourbillon foyer, ce vice ayant été constaté à l'époque de la mort de César, soit par la maladie que subit alors le soleil, soit en politique, par le crétinisme avéré de la civilisation. Elle avait déjà dévié en Grèce et échouait une seconde fois à Rome, par l'influence des mêmes sophismes. Il devenait évident que l'on ne pouvait faire aucun fond sur notre globe, que son organisation harmonique allait être retardée indéfiniment et que le soleil allait être privé à jamais de son quadrille d'aromes cardinaux.

« Entre ce temps, la hiérarchie sidérale de voûte n'a pas moins fait ses dispositions, qu'elle continue visiblement par ses dissolutions de voie lactée, constatées par Herschell ; mais, *grâce à l'invention qui va tout réparer*, il n'y aura que 1800 ans de perdus. Dans tous les cas, il ne saurait y avoir plus de 2100 ans de délai, car, en supposant le prolongement du désordre, la restauration n'en aurait pas moins lieu sous trois siècles à peu près, par suite des mesures arrêtées depuis dix-huit siècles, en conseil sidéral, et dont il est inutile de rendre un compte détaillé. » (*Traité d'association*, tom. I^er^, p. 519, 524, 531.)

Article II. — *La vie future, l'immortalité de l'âme.* — « L'immortalité composée ou métempsycose est un des pivots du système d'Harmonie. Il ne serait qu'avorton sans la solution de ce problème dans lequel l'attraction ne peut nous servir de guide.

« Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsycose, elle n'en est pas moins un

désir général dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mots couverts pour la métempsycose, en disant : « Il faudrait pouvoir « renaître avec l'expérience que l'on a ac- « quise. Si l'on revivait avec ces lumières, « combien l'on saurait utiliser la vie ! »

« Ce langage est celui des vieillards; ils désirent donc la métempsycose, et de plus ils voudraient renaît e avec l'expérience du monde. Ils ne souhaitent pas la métempsycose simple, mais composée; c'est désirer deux existences, que de souhaiter, outre le retour à la vie, l'expérience, fruit d'une vie déjà écoulée.

« Il faut en conclure que nous sommes destinés à la métempsycose composée. . .

. . . . . .

Echelle générale des métempsycoses estimées à une par siècle.

1re phase,	5,000 ans,	50,	cis et transmigrations.
2e —	36,000 ans,	360,	—
Apogée,	9,000 ans,	90,	—
3e phase.	27,000 ans,	270,	—
4e —	4,000 ans,	40,	—

810, à réduire à 405.

« Selon ce tableau, nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné 810 fois de l'un à l'autre monde, en aller et retour, en émigration et inémigration, dont 810 *intra-mondaines*, et 810 *extra-mondaines;* existences dont il faudrait réduire le nombre à moitié, parce que, durant les 27,000 ans d'Harmonie, le terme de la vie est plus que double dans l'un et l'autre monde. Mais peu importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de 81,000 ans, dont environ deux tiers, 54,000, à passer dans l'autre monde; un tiers, 27,000, à passer dans celui-ci.

« Continuons donc sur l'hypothèse de 810 alternats, inexacte quant au chiffre, mais commode pour les détails.

« Il faut en compter d'abord 720 communément très-heureux, dans les deux phases d'harmonie et l'apogée.

« Les deux phases de subversion composent environ 90 alternats, selon cette échelle approximative.

« *Récapitulation des* 810 *existences.* — 720 très-heureuses, sauf rares exceptions, — harm.; 45 favorables en moyen terme, — subv. asc.; 45 fâcheuses en moyen terme, — subv. desc.

« Ce sera donc 765 existences heureuses pour 45 fâcheuses, puisque les 45 de demi-bonheur peuvent être comprises dans la masse des stations heureuses.

« Toute âme, parvenue au terme de sa carrière planétaire, jugera ce résultat d'autant plus avantageux, qu'elle connaîtra la loi générale des transitions comportant un neuvième ou un huitième de mal et demi-mal pour sept neuvièmes ou sept huitièmes de bien. Elle n'aura essuyé, selon cette échelle, qu'un seizième ou un dix-huitième de malheur gradué, puisque le huitième d'exception, assigné au règne du mal, se subdivise encore en deux phases de plein mal et demi-mal, comprenant environ 90 métempsycoses, dont :

« 45 existences favorables, comme celles d'un bon bourgeois, d'un bon fermier, d'un sauvage en santé.

« 45 existences fâcheuses, comme celle d'un Esope, contrefait, esclave, supplicié, ou d'un chrétien captif dans les bagnes des musulmans.

« Une âme, en récapitulant et balançant ses 810 existences (plus ou moins), conclura sur le tout comme un cultivateur qui, sur 18 années, a eu seize bonnes récoltes, une moyenne et une mauvaise.

« *La vie transmondaine ou vie future.* — La vie transmondaine ou vie future est à la présente ce qu'est la veille au sommeil. La veille est un état composé où nous combinons l'exercice des deux facultés, corporelle et animique. Le sommeil est un état simple où le corps n'obéit pas à l'âme; c'est une scission entre le corps et l'âme, celle-ci, dans l'état de sommeil, tombe en déraison, et n'a communément que des pensées vagues dont elle reconnaît au réveil le ridicule.

« La vie présente étant à la vie future ce qu'est le simple au composé, nous avons dans l'autre vie double exercice de mémoire, et dans celle-ci double lacune de mémoire. En conséquence, nous ne pouvons avoir souvenir en ce monde, ni des existences mondaines passées, ni des transmondaines, tandis que dans l'autre vie nous aurons connaissance des unes et des autres.

« Les âmes, dans l'autre vie, prennent un corps formé de l'élément que nous nommons *arome*, qui est incombustible et homogène avec le feu. Il pénètre les solides avec rapidité, comme on le voit par l'arome nommé fluide magnétique, circulant dans les roches intérieures et au centre des mines, aussi rapidement qu'en plein air. L'effet est prouvé par l'aiguille aimantée que le fluide magnétique dirige au sein des roches les plus épaisses.

« Le corps des défunts est aromal-éthéré, c'est-à-dire qu'à la substance aromale dont il est formé, se joint une autre substance de l'élément nommé éther, qui est la portion subtile et supérieure de notre atmosphère.

« Les corps mondains étant terre-aqueux, formés de deux éléments, terre et eau, il est dans l'ordre que les corps transmondains soient formés de deux autres éléments, arome et air. Celui-ci isolément ne pourrait pas former le corps des trans-mondains, car l'air est combustible ; mais sa partie supérieure, éther, plus dégagée d'oxygène et combinée avec le feu et l'intérieur brûlant du globe, que parcourent dans leurs fonctions les ultra-mondains.

« Les âmes des défunts jouissent de divers plaisirs qui nous sont inconnus, entre autres le plaisir d'*exister et de se mou-*

voir. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui de l'aigle, qui plane sans agiter les ailes. Tel est, dans l'autre monde, l'état des défunts ou trans-mondains; pourvus d'un corps aromal, bien plus léger que l'air, ils planent dans l'air et de plus dans l'épaisseur de la terre, dont ils peuvent sans obstacles traverser les rochers les plus compacts.

« Il nous arrive parfois, pendant le sommeil, de goûter ce plaisir, ce bien-être du corps, parcourant un espace immense avec plus de rapidité que l'hirondelle, et se détachant de terre sans intervention d'ailes. C'est une faculté dont jouissent constamment, dans l'autre vie, les âmes des défunts, pourvues de corps aromants. C'est dans ce plaisir inconnu pour nous que consiste le bonheur d'*exister* et de jouir à chaque instant par le seul avantage de se mouvoir sans fouler la terre, sans jouer des jambes, sans s'aider d'un porteur.

« Nous ne connaissons en ce genre que trois légères transitions : 1° la voiture suspendue, qui est un mouvement fort agréable aux enfants; ils s'en font une fête, surtout dans le bas âge; 2° l'équilibre de patins en dehors; 3° l'escarpolette, mouvement suave qui évite la secousse : il nous rapproche bien davantage du mouvement habituel des ultra-mondains, qui est celui d'un aigle planant. Cette seule différence de leur mouvement au nôtre leur procure le plaisir d'exister; plaisir très-inconnu de nous, qui tombons dans le calme et dans l'ennui dès que nous manquons de fonction attrayante et de distraction.

« Je pourrais décrire beaucoup d'autres jouissances des défunts qu'il faut nommer *vivants ultra-mondains, gens plus vivants que nous*. Il sera démontré que nous sommes des tortues, comparativement à notre sort dans l'autre vie. Cela n'empêche pas que les ultra-mondains ne soient en état de *malheur* relatif, par la privation d'une infinité de biens dont ils jouiraient, si l'*harmonie sociétaire* était établie; privation d'autant plus sensible pour eux, qu'ils voient notre globe en état d'organiser l'harmonie dont il jouirait comme eux.

« Le meilleur service à rendre aux défunts comme aux vivants, est donc d'établir sans délai l'harmonie sociétaire. Du moment où l'harmonie sera organisée, les défunts ou trans-mondains seront d'autant plus heureux qu'ils ne seront pas sujets à la mort pour rentrer en cette vie. Ladite transition est pour eux une fonction analogue à celle du coucher suivi du sommeil. C'est pendant le sommeil qu'on ménage au trans-mondain un corps en cette vie : il ne le rejoint pas au moment de la conception du fœtus, mais seulement à l'instant de la dentition, Jusque-là l'enfant est animé par la grande âme du globe. L'adjonction d'une âme spéciale est pour lui l'opération de la greffe sur le sauvageon.

« Beaucoup de gens ont supposé des communications individuelles entre les mondains et les ultra-mondains. Rien n'est plus faux; car si les ultra-mondains pouvaient conférer avec nous, ils débuteraient par nous informer que nous sommes dans l'erreur sur la destinée sociale; que l'état civilisé et barbare n'est pas le sort que Dieu nous destine, et que notre délai d'avénement à l'unité cause le malheur des défunts et le nôtre. Il suffit de notre ignorance à cet égard pour prouver que nous n'avons pas de communication personnelle avec les défunts. » (*Traité d'association*, t. I^er^, p. 235 et suivantes.)

ARTICLE III. — *Réforme du mariage tirée des* QUATRE MOUVEMENTS. — *Le mariage de Fourier en septième période, par conséquent, réalisable immédiatement.* — « La liberté amoureuse commence à naître, et transforme en vertu la plupart de nos vices, comme elle transforme en vices la plupart de nos gentillesses. On en établit divers grades dans les unions amoureuses. Les trois principaux sont :

« *Les favoris et favorites en titres;*

« *Les géniteurs et génitrices;*

« *Les époux et les épouses.*

« Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un et l'autre, les seconds n'en ont qu'un, les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif.

« Une femme peut avoir à la fois :

« 1° Un époux dont elle a deux enfants;

« 2° Un géniteur dont elle n'a qu'un enfant;

« 3° Un favori qui a vécu avec elle et conserve ce titre.

« Plus, de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi.

« Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de géniteur à un favori dont elle est enceinte; elle peut ainsi, dans un cas de mécontentement, refuser à ces divers hommes le titre supérieur auxquels ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complétement l'hypocrisie dont le mariage est la source. En civilisation, l'on obtient tous les droits à perpétuité, dès que le lien fatal est formé. De là vient que la plupart des époux et des épouses se plaignent au bout de quelque temps d'avoir été *attrapés* et ils demeurent *attrapés* pour la vie. Ces attrapés n'existent pas dans le *ménage progressif*. Les couples ne s'avancent en grades amoureux qu'avec le temps; ils n'ont au début d'autre titre que ceux de favoris et de favorites, dont les droits sont faibles et peuvent être révoqués par l'inconvenance des contractants. L'homme qui désire avoir un enfant ne risque pas d'en être privé par la stérilité d'une femme exclusive. La femme ne risque point d'être malheureuse à perpétuité par l'hypocrisie d'un époux qui, le lendemain du mariage, se démasque pour joueur, ou brutal, ou jaloux. Enfin, les titres conjugaux ne s'acquièrent

que sur des épreuves suffisantes, et n'étant pas exclusifs, ils ne deviennent pour les conjoints que des appâts de courtoisie et non des moyens de persécution.

« Cette courte digression sur les *ménages progressifs* ne suffit pas pour en donner une idée complète. Il faudrait y ajouter, entre autres détails, une notice sur le code amoureux de cette société et sur sa méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces développements. Le peu que j'ai dit sur les ménages progressifs suffit pour démontrer l'extrême facilité de sortir du labyrinthe où nous sommes, par une opération purement domestique.

« Le vil caractère des femmes sauvages et barbares aurait dû prouver aux civilisés que le bonheur de l'homme, en amour, se proportionne à la liberté dont jouissent les femmes. Cette liberté, en ouvrant la carrière aux plaisirs, l'ouvre de même aux mœurs qui en font le charme. Quelle hypocrisie dans vos galanteries ! Des jeunes gens s'introduisent mielleusement dans les ménages, et, pour arriver à leur but, s'avilissent par des cajoleries qui s'étendent depuis l'époux jusqu'au petit chien. Je veux bien que l'amour prête du charme à ces turpitudes, mais quel rôle odieux, quand on l'examine de sang-froid ! Et faut-il s'étonner que des amours pareils finissent d'ordinaire par une glaciale indifférence, quand la satiété vient éclairer les amants sur ces tristes vérités. . . . . .

. . . . . .

« Il n'y a que deux leviers qui décident les mariages en civilisation : ce sont la fortune et l'intrigue. Les pères ne l'ignorent pas : aussi, sont-ils plus en peine de doter leurs filles que de les éduquer. Quant à l'intrigue, les pères ne sont pas forts sur ce point, et malgré les avances qu'ils peuvent faire aux hommes à marier, ils sont déjoués par toute fille un peu manégée qui sait elle-même conduire l'intrigue et mettre en jeu d'autres batteries que les vertus. Ces filles expérimentées ont l'art de souffler les bons partis aux pudibondes, et de faire de bons mariages sans l'entremise de personne, tandis que le mariage des Agnès exige l'entremise scandaleuse des commères, parents, notaires et philosophes, qui se mettent aux trousses d'un jeune homme pour le sermoner et le pousser dans le piége, comme on voit les bouchers et leurs chiens entourer et pousser le bœuf dans la tuerie où il refuse d'entrer. » (*Même ouvrage*, pages 169, 170, 188.)

Article IV. — *Critique de l'ordre social.* — *L'agiotage.* — « Il est une puissance qui se joue de l'ascendant des héros comme de l'opinion des peuples ; c'est *l'agiotage*, qui dirige à son gré tout le mécanisme industriel. Il livre les empires à la merci d'une classe parasite, qui, n'étant ni propriétaire ni manufacturière, ne tenant qu'à son portefeuille et pouvant d'un jour à l'autre changer de patrie, est intéressée à bouleverser chaque contrée, et à désorganiser alternativement chaque branche d'industrie. Et lorsqu'on voit nos théories économiques entretenir ces fléaux de l'agiotage, l'accaparement, la banqueroute, etc., qui déchirent sans cesse tout le corps industriel, qui se jouent des souverains mêmes, et de la confiance qu'ils inspirent aux peuples, lorsqu'on voit, dis-je, ces infamies et tant d'autres qu'engendre le système de licence commerciale, aucun écrivain n'a le courage de dénoncer cette ridicule science économique, de condamner en masse tout le mécanisme commercial, et de proposer la recherche d'un nouveau procédé pour les relations industrielles. » (*Théorie des quatre mouvements*, pag. 348.)

La concurrence commerciale. — « Nos usages emploient cent personnes à un travail qui en exigerait à peine une. Il suffirait de vingt hommes pour approvisionner le marché d'une ville, où se rendent aujourd'hui mille paysans. Nous sommes, en fait de mécanisme industriel, aussi neufs que des peuples qui ignoreraient l'usage des moulins et qui emploieraient cinquante ouvriers à triturer le grain que livre aujourd'hui une seule meule.

« Aussi voit-on pulluler les marchands jusque dans les villages. Les chefs de la famille renoncent à la culture pour s'adonner au brocantage ambulant. N'eussent-ils à vendre qu'un veau, ils iront perdre des journées à causer dans les marchés, halles et cabarets. Partout la libre concurrence élève à l'infini le nombre des marchands et des agents commerciaux. Dans les grandes cités, comme à Paris, on compte trois mille épiciers, quand il en faudrait à peine trois cents pour suffire au service habituel. Telle petite ville reçoit aujourd'hui cent colporteurs et cent voyageurs de commerce, qui n'en voyait pas dix en 1788.

« Cette multiplicité de rivaux les jette à l'envi dans les mesures les plus folles et les plus ruineuses pour le corps social ; car tout agent superflu, comme étaient les moines, est une spoliation de la société, dans laquelle il consomme sans rien produire. N'est-il pas reconnu que les moines d'Espagne, dont on élève le nombre à cinq cent mille, produiraient la substance de deux millions de personnes s'ils retournaient à la culture. Il en est de même des négociants superflus, dont le nombre est incalculable.

« Depuis quelques années, il n'est bruit que d'*écrasement* parmi les marchands. Devenus trop nombreux, ils se disputent avec acharnement des ventes devenues difficiles par l'affluence des concurrents. Une ville qui consommait mille tonneaux de sucre, lorsqu'elle avait dix marchands, n'en consommera toujours que mille tonneaux lorsque le nombre sera arrivé à quarante, au lieu de dix. Maintenant on entend ces fourmilières de marchands se plaindre de la langueur du commerce, quand ils devraient se plaindre de la suraboudance des commerçants. Ils se consument en frais de séduction et de rivalités ; ils s'aventurent dans les plus

folles dépenses pour le plaisir d'écraser leurs rivaux. C'est à tort que l'on croit le marchand asservi à son seul intérêt ; il est fortement esclave de sa jalousie et de son orgueil. Les uns se ruinent pour le stérile honneur de *brasser d'immenses affaires*, les autres par la manie d'écraser un voisin dont le succès les désespère. L'ambition mercantile, pour être obscure, n'en est pas moins violente, et si les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle, on peut dire aussi que les ventes d'un boutiquier troublent le sommeil du boutiquier voisin. De là vient cette frénésie de concurrence par laquelle tant de marchands se poussent à leur ruine et se consument en frais qui retombent ultérieurement sur le consommateur; car toute déperdition est supportée, en dernière analyse, par le corps social.

« La prodigalité d'agents cause l'agiotage et la banqueroute. On en a vu la preuve frappante dans les luttes des messageries qui, pour se nuire l'une à l'autre, auraient volontiers transporté gratis les voyageurs. En les voyant baisser leurs prix pour s'écraser mutuellement, on se disait : *Bientôt ils nous payeront une prime pour nous voiturer en poste.* Il importe de s'appesantir sur ces détails pour prouver que les économistes se sont lourdement trompés en croyant que l'intérêt était le seul mobile du négociant. On a vu diverses fois des marchands, assurés de se sauver en cas de revers par une banqueroute, tout hasarder pour perdre un rival et jouir des malheurs d'un voisin ; semblables à ces Japonais qui se crèvent un œil à la porte de leur ennemi pour lui en faire crever deux par la justice.

« Les anciennes maisons de commerce, déconcertées par ces guerres d'extermination, renoncent de toutes parts à une profession devenue dangereuse et avilie par les intrigues des nouveaux venus, qui souvent vendent à perte pour avoir la vogue. Les anciens qui n'ont pas voulu se perdre se trouvent abandonnés, dépourvus de consommateurs et hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Bientôt les deux partis tombent dans l'épuisement et sont obligés de recourir à l'agioteur dont les secours usuriers augmentent leur embarras, leur insolvabilité, et précipitent la chute des uns et des autres.

« C'est ainsi que la libre concurrence, en provoquant les banqueroutes, fournit un aliment habituel à l'agiotage, et lui donne l'accroissement colossal auquel il est parvenu. Il s'établit des agioteurs jusque dans les bourgades. Partout on rencontre des hommes qui, sous le nom de banquiers, n'ont d'autre métier que de prêter à usure et d'attiser les guerres de concurrence. Ils soutiennent par des avances une foule de brocanteurs superflus qui se jettent à l'envi dans les spéculations les plus ridicules et qui viennent, après leurs échecs, demander du secours et se faire rançonner par les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées, et qui jubilent en attendant la dépouille des vaincus, amis ou ennemis. » (*Les quatre mouvements*, pag. 352 et suivantes, 1808.)

Les énormités sociales. — « On voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres et mettant partout l'intérêt industriel en contradiction avec le collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles et y crée de *bons procès*. Le médecin ne souhaite à ses concitoyens que *bonnes fièvres* et *bons catarrhes ;* il serait ruiné si tout le monde mourait sans maladie, et de même l'avocat si chaque procès s'accommodait arbitralement. Le militaire souhaite une *bonne guerre*, qui fasse tuer la moitié de ses camarades, afin de lui procurer de l'avancement..... L'éligible souhaite une *bonne proscription* qui exclue la moitié des titulaires et lui facilite l'accès du pouvoir. Le juge désire que la France continue à fournir annuellement 45,700 *crimes*, car si on n'en commettait pas, les tribunaux seraient anéantis. L'accapareur veut une *bonne famine* qui élève le prix du pain au double et au triple ; *item* du marchand de vin, qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons. L'architecte, le maçon, le charpentier, désirent un *bon incendie* qui consume une centaine de maisons, pour activer leur négoce. Enfin la civilisation ne présente que le risible mécanisme de portions du tout agissant et votant contre le tout. » (*Traité de l'association domestique agricole*, t. I^er^, p. 36, 1822.)

CHAPITRE VI.

Réfutation abrégée et concluante du fouriérisme.

« Le fouriérisme se pose en défenseur de la propriété : or, non-seulement le fouriérisme ne sait rien ni des causes ni de l'objet de la propriété ; il nie ces causes, il veut les abolir. Le fouriérisme est la négation du ménage, élément organique de la propriété; de la famille, âme de la propriété; du mariage, image de la propriété transfigurée. Et pourquoi le fouriérisme abolit-il toutes ces choses ? Parce que le fouriérisme n'admet que le côté négatif de la propriété, parce qu'à la place de la possession normale et sainte manifestée par le mariage et la famille, le fouriérisme poursuit de tous ses vœux, de tous ses efforts la PROSTITUTION INTÉGRALE. C'est tout le secret de la solution fouriériste du problème de la population. Il est prouvé, dit Fourier, que les filles publiques ne deviennent pas mères une fois sur des millions ; au contraire, la vie de ménage, les soins domestiques, la chasteté conjugale favorisent éminemment la progéniture. Donc l'équilibre de la population est trouvé si, au lieu de nous assembler par couples, et de favoriser la fécondité par l'exclusion, nous devenons tous *prostitués*. Amour libre, amour stérile, c'est tout un.... A quoi bon dès lors le ménage, la monoga-

mie, la famille? Faire du travail une intrigue, de l'amour une gymnastique, quel rêve! Et c'est celui du phalanstère!....

« Le socialisme..... a trouvé à la fois sur le problème de la population la mort et L'IGNOMINIE. LE TRAVAIL ET LA PUDEUR SONT DES MOTS QUI BRULENT LES LÈVRES DES HYPOCRITES DE L'UTOPIE, et qui ne servent qu'à déguiser aux yeux des simples l'abjection des doctrines. J'ignore jusqu'à quel point les apôtres de ces sectes ont conscience de leur turpitude; mais je ne consentirai jamais à décharger un homme de la responsabilité de ses paroles, pas plus que de la responsabilité de ses actes.... » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

TROISIEME SECTION.

LES SOCIALISTES DE LA REPUBLIQUE DE 1848. — MM. PROUDHON, LOUIS BLANC, PIERRE LEROUX, CABET.

CHAPITRE Ier.

Exposition et critique des théories de M. Proudhon.

§ Ier. — La logique.

« Lorsque M. Charles Grün vint visiter à Paris nos écrivains socialistes, M. Proudhon n'avait encore publié que ses violents pamphlets à propos de la propriété et un traité de logique. Un an après ce voyage, le grand ouvrage de M. Proudhon, celui qui renferme sa doctrine tout entière, le plus sérieux, le plus réfléchi, le plus complet de ses travaux, paraissait sous ce titre : *Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère.* Jusque-là, les ressemblances de M. Proudhon avec les jeunes hegéliens tenaient à une communauté involontaire de pensées, à un développement analogue, mais spontané, de son intelligence. Kant avait exercé une vive influence sur le penseur français, et, comme c'est un esprit curieux, vivace, et qui va droit devant lui, M. Proudhon était arrivé, dans des questions toutes pratiques, à certaines conclusions où aboutissaient de leur côté, dans le domaine spéculatif, les modernes métaphysiciens de l'Allemagne. Cette fois, les ressemblances, s'il y en a, seront moins fortuites, et les dissidences aussi acquerront plus de valeur, étant le résultat d'une délibération réfléchie. M. Grün a fait connaître à M. Proudhon le développement historique de la philosophie allemande depuis Kant, il lui a révélé Fichte, Schelling, Hegel, et surtout il lui a enseigné ce qu'il ignorait tout à fait, la décomposition de cette philosophie sous la critique de la jeune école hegélienne. Hegel, selon cette école, est le dernier des philosophes, et les jeunes hegéliens commencent la science nouvelle. M. Feuerbach et M. Stirner inaugurent l'ère féconde où l'homme, se connaissant enfin, fondera son éternel empire. M. Proudhon sait toutes ces belles choses; voyons ce qu'il a fait.

« Les deux volumes de M. Proudhon embrassent l'univers entier, le fini et l'infini. J'y trouve une histoire universelle et une philosophie de l'histoire au point de vue de l'économie politique, une histoire sommaire de la philosophie, une logique, une métaphysique, une théodicée et une psychologie, sans compter, ce qui est le sujet même du traité, l'étude des principales questions d'économie sociale et la critique de tous les systèmes. Je laisse de côté cette dernière partie de l'ouvrage déjà jugée sans appel par des juges plus autorisés, soit dans cette *Revue* même, soit à la tribune de l'Assemblée nationale. C'est la philosophie de M. Proudhon, c'est sa métaphysique, sa théodicée et sa psychologie que je veux connaître.

« Avant de philosopher, M. Proudhon s'est créé sa méthode; pour labourer à sa façon, il s'est forgé une machine particulière; c'est par là qu'il faut commencer avec lui. Le syllogisme, dit-il d'après Bacon, pose un principe et en tire les conséquences sans y rien ajouter. Ce n'est donc pas le véritable instrument scientifique, ce n'est pas le télescope qui découvre les horizons nouveaux. M. Proudhon va plus loin que le philosophe anglais; il ne se contente pas de signaler la stérilité du raisonnement déductif, il l'accuse de ne pas démontrer son point de départ, de s'appuyer sur un *a priori* incertain, en sorte que non-seulement le syllogisme ne peut aller au delà des conséquences renfermées dans le principe, mais principe et conséquence, conclusions et prémisses, tout cela est également arbitraire. « Aristote, « ajoute-t-il, qui traça les règles du syllo- « gisme, ne fut pas dupe de cet instrument, « dont il signala les défauts, comme il en « avait analysé le mécanisme. » Le second instrument de la dialectique est l'induction, qui va du particulier au général, comme le syllogisme va du général au particulier. Bacon, selon l'auteur, crut faire une grande découverte, et ne s'aperçut pas que ce qu'il recommandait si vivement n'était en résumé que le syllogisme à rebours. « On allait « d'Orient en Occident, dit M. Proudhon; il « alla d'Occident en Orient; c'était toujours « le même voyage, et l'induction, excellente « comme le syllogisme pour démontrer la « vérité déjà connue, est comme lui sans « force pour la découverte. Le syllogisme

« donnant tout à l'*a priori*, l'induction tout « à l'empirisme, la connaissance oscille entre « deux néants. » Pour sauver l'esprit humain qui s'enrichit inutilement chaque jour d'observations sans nombre, et qui, impuissant à les coordonner en un système scientifique, meurt accablé sous son trésor, il faut « un nouvel instrument qui, réunissant les « propriétés du syllogisme et de l'induction, « partant à la fois du particulier et du géné- « ral, menant de front la raison et l'expé- « rience, imitant, en un mot, le dualisme « qui constitue l'univers et qui fait sortir « toute existence du néant, conduirait tou- « jours infailliblement à une vérité posi- « tive. » Cet instrument, nous le devons à Kant, et on le nomme l'antinomie. L'antinomie, en affirmant une idée, affirme immédiatement son contraire : ainsi l'infini et le fini, le nécessaire et le contingent, l'unité et la pluralité. Mais l'antinomie, par cela même qu'elle fournit à l'esprit des oppositions sans nombre qui constituent l'univers tout entier, n'est pas la fin de la science; elle n'en est que le commencement obligé, la condition indispensable. Il faut concilier ces contraires, trouver le terme où ils s'évanouissent, faire disparaître enfin la thèse et l'antithèse dans une synthèse supérieure. Cette dialectique a été mise en œuvre par Hegel avec une prodigieuse audace. Tout le système du philosophe de Berlin est renfermé dans une opération de ce genre. L'infini, s'ignorant d'abord lui-même, se divise pour se déterminer et se connaître; par cette scission, il pose hors de lui son contraire, qui est le fini. Voilà la thèse et l'antithèse; comment se rétablit l'unité? comment reparaît l'harmonie? L'unité, la synthèse harmonieuse de l'infini et du fini, c'est l'esprit absolu qui, sorti d'abord de l'infini et de l'indéterminé, puis longtemps captif dans les formes périssables de l'univers créé, acquiert enfin, après des milliers d'années, la conscience de soi-même, et retrouve, sur les ruines de la nature et de l'homme, sa divinité laborieusement conquise. M. Proudhon ne s'explique pas très-nettement sur cet étrange poëme indien, sur ces prodigieuses hallucinations de Hegel. Il faut croire pourtant que cette dialectique ne le satisfait pas, car, passant rapidement sur la réduction des antinomies dans la synthèse, il arrive à une autre méthode qui a aussi pour but de concilier les contraires, et qu'il appelle la théorie sérielle. Rien n'est isolé dans la nature, s'est dit M. Proudhon; « tout ce qui s'isole, tout ce qui ne s'affirme « qu'en soi, par soi et pour soi, ne jouit pas « d'une existence suffisante, ne réunit pas « toutes les conditions d'intelligibilité et de « durée. Il faut encore l'existence dans le « but, par le tout et pour le tout; il faut, en « un mot, aux rapports internes unir des « rapports externes. » La logique nouvelle, l'organe suprême de la science, se propose de chercher ces rapports externes, de grouper les idées selon leurs affinités naturelles, de les constituer en famille; penser, c'est former des séries, et, dans l'absence de ces séries, de ces groupes, de ces familles d'idées, toute science est impossible. Le livre sur *la création de l'ordre dans l'humanité* avait fait connaître en détail ce *Novum organum*, en avait indiqué le mécanisme et formulé les règles; mais l'auteur y revient sans cesse dans le *Système des contradictions économiques*, il en donne continuellement des résumés, et l'ouvrage tout entier n'est lui-même que l'application de cette théorie à la métaphysique et à la science sociale.

« L'examen de cette logique ne saurait entrer dans le plan de ce travail. A côté de pensées ingénieuses, de conceptions originales, d'analyses subtiles et quelquefois profondes, il faudrait signaler d'innombrables sophismes. On aurait besoin d'arrêter l'auteur à chaque page et de discuter avec lui les affirmations hautaines qu'il ne daigne pas démontrer. Cet esprit si scrupuleux en apparence dans ses déductions logiques, ce penseur qui semble n'avancer que pas à pas et marcher, comme faisait Descartes, de certitude en certitude, nous le voyons recourir à de brusques enjambées et dérouter le lecteur attentif par d'inexplicables écarts. Il faudrait aussi prier l'intrépide écrivain de vouloir bien nous expliquer certaines formules écrites dans une langue dont nous n'avons pas le dictionnaire. Peut-être alors, s'il nous donne la clef de ses hiéroglyphes, ne serait-il pas très-difficile de défendre le syllogisme et l'induction; car M. Proudhon emploie contre la philosophie la tactique dont il se sert contre la propriété : il imagine, pour le besoin de sa polémique, je ne sais quelle philosophie apocryphe, une philosophie ridicule, absurde, et il en triomphe comme un prédicateur de village. Le syllogisme et l'induction, tels qu'il les présente, réduits à un pur mécanisme, séparés de l'observation et de la raison, opérant dans le vide ou sur des préjugés, sont, à coup sûr, de médiocres instruments. M. Proudhon est presque tenté de les déclarer impossibles, comme il l'a fait pour la propriété; il oublie que la propriété existe depuis six mille ans, et que l'induction a créé des sciences. Quant à sa théorie particulière, il est possible que l'art de penser s'enrichisse encore de méthodes plus savantes; tous les instruments ne sont pas découverts. Quelque opinion que l'on se forme des résultats fournis par la logique de Kant et de Hegel, on ne saurait nier qu'elle ait agrandi la gymnastique de l'intelligence; il ne paraît pas cependant que la théorie sérielle, malgré la subtile vigueur de M. Proudhon, réunisse jusqu'à présent toutes les conditions désirables pour remplacer la vieille et immortelle logique constituée par le génie d'Aristote, développée et fécondée par les modernes. Bien plus, si l'on réussit un jour à enseigner scientifiquement l'art de grouper toutes les idées d'après leur série, d'en dresser le tableau complet et de fournir ainsi à l'esprit de l'homme une commode et infaillible encyclopédie qui ne serait pas moins que la science univer-

selle, ne devra-t-il pas arriver que le syllogisme et l'induction se retrouveront encore dans cet *ars magna*, dans cette miraculeuse architecture? Cette théorie sérielle du novateur, on l'appelait jadis, sans tant de fracas, association des idées, abstraction, généralisation, et ce qu'il y a d'ingénieux, de sensé, ce qu'il y a d'admissible dans la logique de M. Proudhon, n'est qu'une étude plus subtile de ces antiques méthodes qui n'ont jamais manqué à une philosophie sérieuse.

« N'insistons pas davantage; ce sera assez de juger la méthode nouvelle par ses produits. Or, M. Proudhon, à la fin de son *Traité de logique*, nous fait entrevoir les plus brillantes perspectives : le monde est expliqué, la métaphysique est construite, toutes les contradictions des systèmes sont résolues, et la cité de l'homme s'élève dans sa splendeur. Voilà ce que doivent contenir les deux volumes de M. Proudhon. J'aimerais mieux, je l'avoue, un prospectus moins éblouissant, et je me rappelle avec un charme singulier cette déclaration si sage du modeste Nicole dans l'un des discours préliminaires de la *Logique de Port-Royal* : « C'est proprement ce que les philosophes « entreprennent et sur quoi ils nous font « des promesses magnifiques. Si on les en « veut croire, ils nous fournissent dans cette « partie qu'ils destinent à cet effet, et qu'ils « appellent logique, une lumière capable de « dissiper toutes les ténèbres de notre es- « prit; ils corrigent toutes les erreurs de nos « pensées, et ils nous donnent des règles si « sûres, qu'elles nous conduisent infaillible- « ment à la vérité, et si nécessaires tout en- « semble que, sans elles, il est impossible « de la connaître avec une entière certitude. « Ce sont les éloges qu'ils donnent eux- « mêmes à leurs préceptes. Mais, si l'on « considère ce que l'expérience nous fait « voir de l'usage que ces philosophes en « font, et dans la logique et dans les autres « parties de la philosophie, on aura beau- « coup de sujet de se défier de la vérité de « ces promesses. » Cette conclusion sera-t-elle la nôtre quand nous verrons à l'œuvre le *Novum organum* de M. Proudhon? J'en ai bien peur. » (Saint-René-Taillandier, *L'athéisme allemand et le socialisme français*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, t. XXIV.)

§ II. — La Théodicée.

« Je commence par le problème qui contient tous les autres. Quel est le Dieu de M. Proudhon? Aussi bien, ce Dieu, quel qu'il soit, joue un rôle considérable dans la pensée de l'auteur, et c'est une théodicée (vraiment on ne s'y attendait guère!), c'est une théodicée intrépide qui est le centre et le fondement de tout son système. M. Proudhon, il est vrai, n'admet d'abord l'idée de Dieu que comme une hypothèse sans laquelle il lui est impossible « d'aller en avant « et d'être compris; » mais cette hypothèse finit par se transformer en une réalité si concrète, elle occupe même une place si nettement et si étrangement déterminée, elle devient une affirmation si absurde, si extravagante, si monstrueuse, que le philosophe eût été mille fois plus sage de conserver précieusement son doute.

« C'est une erreur naturelle à notre esprit d'attribuer à Dieu nos idées, souvent même nos passions. Combien de religions et de philosophies sont là pour accuser cette tendance! Dieu a fait l'homme à son image, dit le catéchisme, et l'homme le lui a bien rendu, répond Voltaire. M. Proudhon se garde de commettre une pareille faute; sa logique, il faut l'avouer, l'a mis à l'abri de cette erreur vulgaire. Pourquoi faut-il qu'elle lui enseigne, en échange, des erreurs tout autrement sérieuses? Voici, dans un résumé aussi bref que possible, le raisonnement de M. Proudhon. Lorsqu'on étudie l'évolution des lois de la société, on aperçoit de continuelles antinomies, c'est-à-dire des faits qui amènent des faits opposés, des influences suivies de réactions inévitables, en un mot, des principes sacrés que d'autres principes également respectables, quoique tout à fait contraires, viennent peu à peu combattre. Ainsi un des principes fondamentaux de l'industrie est la division du travail. C'est là une loi féconde; sans la division du travail, point de progrès, point d'industrie véritable : la vie sociale languit et s'éteint. Mais ce principe, si excellent d'abord, produit bientôt des résultats désastreux : la division du travail poussée à l'excès (et l'excès est ici une conséquence fatale à laquelle on ne peut échapper) réduit l'homme à l'état passif et peu à peu l'abrutit. Quand il faut quinze ouvriers pour forger une épingle, chacun d'eux, employé à une parcelle de l'œuvre commune, ne fait plus que la fonction d'un marteau; il reste étranger à ce qu'il produit, la sainte vertu du travail disparaît. En un mot, comme dit très-bien M. de Tocqueville, « à mesure « que la division du travail reçoit une appli- « cation complète, l'ouvrier devient plus « faible, plus borné et plus dépendant; l'art « fait des progrès, l'artisan rétrograde. » Ce grand fait de la division du travail, à la fois fécond et funeste, amène une réaction nécessaire; « l'apparition incessante des machines « est l'antithèse, la formule inverse de la « division du travail; c'est la protestation du « génie industriel contre le travail parcel- « laire et homicide. Qu'est-ce, en effet, « qu'une machine? Une manière de réunir « diverses particules de travail que la divi- « sion avait séparées. Toute machine peut « être définie un résumé de plusieurs opé- « rations, une simplification de ressorts, une « condensation du travail, une réduction de « frais. Sous tous ces rapports, la machine « est la contre-partie de la division. Donc, « par la machine, il y aura restauration du « travail parcellaire, diminution de peine « pour l'ouvrier, baisse de prix sur le pro- « duit, mouvement dans le rapport des va- « leurs, progrès vers de nouvelles décou- « vertes, accroissement du bien-être général. » Voilà le bien, parfaitement signalé par

M. Proudhon, mais le mal n'est pas loin. Les machines enlèvent à l'homme son travail, ou lui donnent une fonction d'un ordre inférieur. Au lieu d'être l'ouvrier d'une œuvre à laquelle il s'intéresse, il n'est plus que le servant de la machine; les mariniers de nos grands fleuves dérogent certainement quand ils sont réduits à chauffer les chaudières des bateaux à vapeur, et M. Proudhon s'écrie : « Qu'on m'accuse, si l'on veut, de malveil- « lance envers la plus belle invention de « notre siècle, rien ne m'empêchera de dire « que le principal résultat des chemins de « fer, après l'asservissement de l'industrie, « sera de créer une population de travailleurs « dégradés, cantonniers, balayeurs, char- « geurs, débardeurs, camionneurs, gardiens, « portiers, peseurs, graisseurs, nettoyeurs, « chauffeurs, pompiers, etc..., etc... Quatre « mille kilomètres de chemin de fer donne- « ront à la France un supplément de cin- « quante mille serfs. »

« Ainsi chacune des évolutions de la société est tout ensemble un progrès vers le bien et une aggravation du mal, jusqu'à ce qu'on atteigne à la dernière solution des antinomies. Pour y arriver, l'homme doit être ballotté longtemps d'une antinomie à l'autre; il est condamné à parcourir, en saignant, ces périodes fatales. Or, après la division du travail et les machines, nous ne sommes encore, dit l'auteur, qu'à la seconde station de notre Calvaire. Continuons, ajoute-t-il, le gage de notre liberté est dans le progrès de notre supplice.

« Entre l'hydre aux cent gueules de la di- « vision du travail et le dragon indompté des « machines, que deviendra l'humanité? » Un stimulant nouveau lui est fourni, la concurrence vient multiplier le travail et la richesse. M. Proudhon apprécie noblement cette grande révolution industrielle annoncée par le génie de Turgot et décrétée par l'enthousiasme de 89; il la défend avec des arguments victorieux contre les déclamations rétrogrades de M. Louis Blanc et des communistes; il prouve avec une sagacité lumineuse que, si l'agriculture est en retard parmi nous, si la routine et la barbarie entravent l'essor de ce travail national, la première cause du mal est le défaut de concurrence. Bientôt cependant, comme la division du travail et l'intervention des machines, la concurrence révèle à M. Proudhon d'affreuses misères, et l'accusation est aussi sombre que le panégyrique a été brillant. De même pour le monopole institution nécessaire à la société, et qui devient ensuite une source d'injustices. De même encore pour l'impôt, lequel, étant établi afin d'arrêter les excès du monopole, est d'abord une réaction bienfaisante avant de devenir, au jugement de l'auteur, une nouvelle iniquité. Ainsi le mal renaît toujours, toujours plus grand; chaque victoire n'est qu'une déception de plus, et le Calvaire s'allonge à l'infini. Dans cette dramatique histoire des évolutions sociales, que je n'ai point à juger ici, dans ce diabolique tableau peint par le désespoir, M. Proudhon a encore bien des antinomies à nous signaler jusqu'à ce qu'il arrive à celle de la propriété et de la communauté, toutes les deux infâmes, et maudites toutes les deux. Ici cependant, à la fin de son premier volume, assis à ce noir carrefour où il nous a conduits, il se pose la redoutable question : pourquoi le mal? Qui est le coupable dans ce drame sinistre? Est-ce l'homme? non; l'homme n'est pas coupable : nous l'avons vu lutter de toutes ses forces pour produire le bien; sans cesse il y a réussi, et sans cesse ce bien menteur lui échappant est devenu une misère de plus. C'est donc Dieu qui a commis le crime? « Oui, répond le philosophe, si quelqu'un a « mérité l'enfer, c'est Dieu. »

« Est-ce là seulement le cri d'un chercheur désespéré? est-ce un plagiaire de Faust ou de Manfred qui, s'acharnant avec passion sur une introuvable énigme, se venge de son impuissance par la fureur et le blasphème? Non; le blasphème n'est pas chez M. Proudhon l'emportement d'une pensée qui s'oublie. Tout cela est calculé, médité, et ne dépasse pas les conséquences nécessaires d'une déduction froidement conçue. Comment donc l'auteur est-il arrivé là? Par sa logique même, par cette loi des antinomies dont il est si infatué et que repousse le plus vulgaire bon sens. Suivons-le un instant, osons regarder en face cette dialectique ténébreuse; peut-être, quand nous l'aurons dépouillée de son prétentieux costume, la trouverons-nous plus ridicule que terrible.

« Quand M. Proudhon attaque la Providence, il ne reproduit pas, en apparence du moins, la vieille objection du mal physique et du mal moral; on sait qu'il aime l'extraordinaire, et l'emploi de ce raisonnement mille fois réfuté aurait médiocrement satisfait l'orgueil du novateur. Aussi, pour mieux signaler aux connaisseurs l'originalité de son blasphème, il commence par réfuter lui-même la logique des vulgaires athées. Cette réfutation est un des meilleurs chapitres de l'auteur, et il y trouve matière à d'admirables peintures. M. Proudhon repousse à la fois, et les socialistes qui affirment la bonté absolue la bonté originelle de la nature humaine, et les athées qui, reconnaissant le mal dans l'homme, s'arment de ce fait pour nier la Providence. Il établit que le mal est en nous, et il n'en accuse pas le créateur. Je veux citer la page éloquente où M. Proudhon résume toutes les misères et toutes les contrariétés de notre nature. On jugera peut-être qu'il les exagère, comme faisait Pascal par des motifs bien différents; mais l'apothéose de l'homme a pris, depuis une vingtaine d'années, des proportions si monstrueuses; Hégel, Saint-Simon, Fourier et leurs disciples ont tellement infecté les esprits d'un titanique orgueil, que le poison peut être, sans grand dommage, administré d'une main vigoureuse. « L'homme, « abrégé de l'univers, résume et syncrète « en sa personne toutes les virtualités « de l'être, toutes les scissions de l'absolu;

« il est le sommet où ces virtualités, qui « n'existent que par leur divergence, se réu- « nissent en faisceau, mais sans se pénétrer « ni se confondre. L'homme est donc tout « à la fois, par cette agrégation, esprit « et matière, spontanéité et réflexion, mé- « canisme et vie, ange et brute. Il est « calomniateur comme la vipère, sangui- « naire comme le tigre, glouton comme « le porc, obscène comme le singe, et dé- « voué comme le chien, généreux comme le « cheval, ouvrier comme l'abeille, monogame « comme la colombe, sociable comme le castor « et la brebis. Il est de plus homme, c'est-à-dire « raisonnable et libre, susceptible d'éduca- « tion et de perfectionnement. L'homme « jouit d'autant de noms que Jupiter; tous « ces noms, il les porte écrits sur son vi- « sage, et, dans le miroir varié de la nature « son infaillible instinct sait les reconnaître. « Un serpent est beau à la raison; c'est la « conscience qui le trouve odieux et laid. « Les anciens, aussi bien que les modernes, « avaient saisi cette constitution de l'homme « par agglomération de toutes les virtuali- « tés terrestres. Les travaux de Gall et de « Lavater ne furent, si j'ose ainsi dire, que « des essais de désagrégement du syncrétis- « me humain, et le classement qu'ils firent « de nos facultés, un tableau en raccourci « de la nature. L'homme enfin, comme le « prophète dans la fosse aux lions, est « véritablement livré aux bêtes... Il ne « s'agit donc plus que de savoir s'il dépend « de l'homme, nonobstant les contradictions « que multiplie autour de lui l'émission « progressive de ses idées de donner plus « ou moins d'essor aux virtualités placées « sous son empire, ou, comme disent les « moralistes, à ses passions; en d'autres ter- « mes, si, comme l'Hercule antique, il peut « vaincre l'animalité qui l'obsède, la légion « infernale qui semble toujours prête à le « dévorer. » L'auteur établit que l'homme peut triompher de l'ennemi intérieur. Cet ennemi, d'ailleurs, ce n'est pas un Dieu jaloux qui le lui oppose : l'homme est une créature, c'est-à-dire un être fini, limité et en même temps un composé d'éléments contraires; sans cette limitation et cette composition, il n'existerait pas; il n'a donc pas le droit de se plaindre, et Dieu est justifié. Jusque-là, rien de mieux; le mal moral et le mal physique ont leur rai- son d'être; l'objection des athées est mise à néant. M. Proudhon est ici dans la grande voie de la vérité et de la saine philosophie; par malheur sa logique particulière vient réclamer ses droits, et c'est elle qui, comme le cheval de l'Arioste, emportera son ca- valier dans la lune.

« A force de chercher partout des antinomies ou, en d'autres termes, des oppositions qui se contredisent mutuellement, M. Proudhon est amené à la grande et fondamentale an- tinomie : Dieu d'un côté, l'homme de l'autre. Dieu est infini; l'homme est un être limité; Dieu et l'homme sont deux contraires incon- ciliables. L'homme, obligé de lutter contre des obstacles sans cesse renaissants au sein d'un monde qui a pour condition première un antagonisme immense de principes en- nemis, l'homme, dont la liberté intelligente poursuit et atteindra peut-être un jour la suprême équation des antinomies, l'homme est un être prévoyant et progressif. Dieu, au contraire, puisqu'il n'a pu épargner à l'homme cet épouvantable problème où tant de générations, depuis six mille ans, n'ont trouvé que la misère et la mort, Dieu est l'être imprévoyant par excellence.

« Pourquoi, dit M. Proudhon, pourquoi « n'a-t-il pu, en nous créant, nous révéler « le mystère de nos contradictions? Pré- « cisément parce qu'il est Dieu, parce qu'il ne voit pas la contradiction, parce que « son intelligence ne tombe pas sous la ca- « tégorie du temps et la loi du progrès, que « sa raison est intuitive et sa science infinie. « La providence en Dieu est une contradic- « tion dans une autre contradiction. » Ce principe posé, l'auteur ne recule devant au- cune conséquence. Le christianisme, la phi- losophie et le sens commun, d'accord sur cette grande question, affirment que Dieu est infiniment bon, infiniment puissant, infiniment intelligent,... toute la litanie des infinis, dit agréablement l'auteur; et lui, partant de cette idée, il chante avec un sé- rieux imperturbable la litanie de ses antino- mies. Puisque Dieu est infini, sa bonté, sa liberté, sa science, sont exactement le con- traire de la bonté, de la liberté et de la science de l'homme. Dieu donc est un être « essentiellement anticivilisateur, anti- « libéral, antihumain. » De là une guerre à mort entre l'homme et Dieu. « Dieu et « l'homme s'étant, pour ainsi dire, distribué « les facultés antagonistes de l'être, semblent « jouer une partie dont le commandement « de l'univers est le prix : à l'un la sponta- « néité, l'immédiateté, l'infaillibilité, l'éter- « nité; à l'autre la prévoyance, la mobilité, « le temps. Dieu et l'homme se tiennent en « échec perpétuel et se fuient sans cesse « l'un l'autre; tandis que celui-ci marche « sans se reposer jamais dans la réflexion et « la théorie, le premier, par son incapacité « providentielle, semble reculer dans la « spontanéité de sa nature. » L'issue de cette guerre, en effet, ne saurait être douteuse. Puisque Dieu, par l'excès même de sa science, ne sait rien, ne voit rien, ne peut rien, il est facile d'augurer que, dans ce burlesque drame de M. Proudhon, l'homme libre et progressif triomphera de son immense et immobile adversaire; le fini prévoyant triom- phera de l'infini hébété; de même, et plus sûrement encore, qu'Ulysse a vaincu le cy- clope. La victoire est certaine, surtout si M. Proudhon veut bien s'en mêler. Voyez comme Ulysse énumère avec confiance les avantages de sa troupe : « Dieu ne voit, ne « sent que l'ordre; Dieu ne saisit pas ce qui « arrive, parce que ce qui arrive est au- « dessous de lui, au-dessous de son horizon. « Nous, au contraire, nous voyons à la fois « le bien et le mal, le temporel et l'éternel,

« l'ordre et le désordre, le fini et l'infini ; « nous voyons en nous et hors de nous, et « notre raison, parce qu'elle est finie, dépasse « notre horizon. » Ainsi, la guerre à outrance de Dieu et de l'homme, dès à présent la suprématie de l'homme sur la Divinité et, dans un avenir peut-être prochain, sa victoire complète et définitive, voilà ce que M. Proudhon a trouvé dans sa logique.

« Cette logique, il faut l'avouer, donne aux erreurs de M. Proudhon une allure assez neuve. Il y a dans sa philosophie, alors même qu'elle est le plus bouffonne, je ne sais quoi de dramatique et de saisissant. Plus d'un lecteur, étranger aux ruses et aux mensonges de la plume, a pu se dire : Cet écrivain s'appuie certainement sur des principes faux, tout ce qu'il affirme répugne à ma raison ; mais quelles déductions vigoureuses ! quelle nouveauté et quelle puissance dans cette façon de manier le raisonnement ! et combien c'est là un logicien redoutable ! Le lecteur se trompe. M. Proudhon, qui passe pour un esprit si original et si hardi, n'est hardi et original qu'en apparence. Ce qu'il manie bien, c'est un certain style audacieux, c'est un art effronté de rajeunir et de grouper des formules. Quant au fond de son système, cherchez bien, vous trouverez un composé de toutes les erreurs rebattues depuis des siècles dans les écoles des sophistes. On a déjà remarqué avec quelle habileté sournoise M. Proudhon commence par refuter l'objection du mal contre la Providence, avant de proposer la même objection sous une forme qui lui est propre. « Je n'accuse pas le Créa« teur, dit-il, d'avoir fait de l'homme un « être fini, limité, sujet à erreur : c'était « la condition même de la création ; je l'ac« cuse de ne pas nous avoir épargné les « longues et douloureuses épreuves que « nous avons dû subir, et que nous subirons « encore avant d'arriver à une société bien « faite. »

« Or, je vous prie, quelle différence y a-t-il entre cette seconde accusation et la première ? Celle-ci n'est-elle pas la conséquence de celle-là ? Si l'homme n'était pas un être fini, et M. Proudhon démontre fort bien qu'il n'a pas le droit de s'en plaindre, le genre humain n'aurait certainement aucune épreuve à subir. Quant au reproche fait à Dieu de ne pas nous avoir donné immédiatement la solution de nos antinomies, la fin des contradictions de notre nature, et par conséquent la science et la félicité absolues, qui ne voit que c'est là toujours le même sophisme sous un déguisement plus compliqué ? N'est-ce pas encore demander à Dieu pourquoi il ne nous a pas créés tout ensemble finis et infinis ? En un mot, toute cette argumentation, malgré son faux air de nouveauté, ne revient-elle pas nécessairement à cette objection banale proposée mille fois, mille fois réfutée, et que M. Proudhon lui-même rejette avec un si légitime mépris ? Un vieux sophisme assez adroitement dissimulé, voilà donc cette théorie redoutable !

« M. Proudhon n'est pas plus heureux lorsqu'il prétend démontrer l'*incapacité* de l'Etre infini. Cette thèse a cependant quelque chose d'extraordinaire, et il semble qu'en repoussant cette extravagante proposition, on ne puisse du moins refuser à l'auteur le triste avantage d'une sottise originale. Eh bien ! non ; ce mérite même lui manque. Ouvrez le *De natura deorum*, livre III, vous y trouverez le sophisme de M. Proudhon fort habilement mis en œuvre par un des principaux personnages du dialogue, Cotta, c'est le logicien qui a devancé et dérobé le nôtre. Cotta affirmait aussi que Dieu, étant infini, ne pouvait ni sentir, ni penser, ni agir comme un être fini, et que, par conséquent, il ne savait, ne faisait et ne pouvait rien dans la sphère de ce monde où nous sommes. Je n'ai pas cherché ce rapprochement bien loin ; les vieilles erreurs comme celle-là traînent dans tous les manuels de nos bacheliers. La *Logique de Port-Royal*, après avoir cité le raisonnement de Cotta comme un rare exemple de sophistique, ajoute ces simples et énergiques paroles qui tombent d'à-plomb sur le Cotta du XIXe siècle : « Il est difficile de rien conce« voir de plus impertinent que cette manière « de raisonner. Elle est semblable à la pen« sée d'un paysan qui, n'ayant jamais vu « que des maisons couvertes de chaume, « et ayant ouï dire qu'il n'y a point dans les « villes de toits de chaume, en conclurait « qu'il n'y a point de maisons dans les villes, « et que ceux qui y habitent sont bien mal« heureux, étant exposés à toutes les injures « de l'air. C'est comme Cotta ou plutôt Ci« céron raisonne. Il ne peut y avoir en Dieu « de vertus semblables à celles qui sont « dans les hommes ; donc il ne peut y avoir « de vertu en Dieu. Et ce qui est merveil« leux, c'est qu'il ne conclut qu'il n'y a « point de vertu en Dieu que parce que « l'imperfection qui se trouve dans la vertu « humaine ne peut être en Dieu. De sorte « que cela est une preuve que Dieu n'a point « d'intelligence, parce que rien ne lui est « caché ; c'est-à-dire qu'il ne voit rien, parce « qu'il voit tout ; qu'il ne peut rien, parce « qu'il peut tout, qu'il ne jouit d'aucun « bien, parce qu'il possède tout. » N'est-ce pas, en des termes presque semblables, toute la théodicée de M. Proudhon ? et ne sommes-nous pas autorisé à dire, comme M. Thiers à propos des systèmes financiers de notre philosophie, que c'est là une des erreurs les plus bafouées des temps passés ? M. Proudhon, je ne crains pas de le dire, est aveuglé par sa fausse logique. Infatué de sa méthode, il marche droit dans l'absurde, il s'y établit à l'aise, il y triomphe, et je sais bien que des raisonnements sans pédanterie, des arguments sans formules et sans constructions algébriques, ne le convaincront pas. Il parle une autre langue que nous ; il se sert d'un calcul dont lui seul connaît les règles. Soit, mais comment M. Proudhon, sans renoncer à l'emploi de sa logique par-

ticulière, ne fait-il pas les réflexions que voici : Cette méthode, à laquelle j'attribue une certitude mathématique, deux hommes seulement, Kant et Hegel, l'ont appliquée jusqu'ici. Elle aurait dû les conduire tous deux à la vérité absolue. Or elle a conduit, l'un à une sorte de scepticisme métaphysique et lui a défendu de rien affirmer sur tout ce qui n'est pas nous; puis, complétée par une règle qui manquait à Kant, cette même méthode a dicté à Hegel le dogmatisme le plus impérieux qui fut jamais, un dogmatisme qui contredit les éternelles croyances de l'humanité. Ainsi, le scepticisme d'un côté, de l'autre des conclusions très-positives, mais repoussées par le sens commun, voilà le produit de cette méthode que je proclame infaillible. Cette réflexion n'est-elle pas de nature à m'inspirer des doutes ?

« Moi-même, doit ajouter M. Proudhon, moi qui possède comme eux cette merveilleuse dialectique, quels résultats ai-je obtenus par elle? Un Dieu incapable de prévoir, un Dieu antisocial, anticivilisateur, antihumain, et en face un homme, créature finie, progressive et prévoyante, un être libre qui, engagé avec Dieu dans une effroyable lutte dont le prix est le gouvernement du monde, marche chaque jour à une victoire certaine. Tels sont les résultats de ma dialectique, résultats non pas seulement nouveaux, mais antipathiques à la foi du genre humain. Or, ma dialectique ne m'enseigne-t-elle pas, d'autre part, que le genre humain ne peut se tromper, et n'ai-je pas écrit cette phrase : « Je ne disputerai jamais avec un « adversaire qui poserait en principe l'er- « reur spontanée de vingt-cinq millions « d'hommes? » Hélas! ces vingt-cinq millions d'hommes ne seraient ici qu'une bagatelle; ce que je suis obligé de poser en principe, c'est l'erreur spontanée de la famille humaine dans tous les temps et dans tous les pays.

« Enfin, ajouterait-il encore, si, malgré ant de motifs de doute, je persiste à croire que ma méthode est achevée et ses conclusions irréfutables, suis-je plus assuré pour cela d'être à l'abri de tout reproche? Non, certes. Ma logique me dit de chercher le terme supérieur où se concilient les antinomies; sans cela, je l'ai écrit mille fois, la loi de l'antimonie est mauvaise, elle ne donne que troubles et divisions. Je dois donc, au-dessus des contradictions, placer la synthèse qui les efface. Au lieu d'opposer l'infini au fini, Dieu à l'homme et d'en faire d'irréconciliables adversaires, je suis tenu de montrer comment cette opposition s'évanouit. Le christianisme a donné un magnifique symbole de cette construction philosophique. Dieu et l'homme, séparés par le peché d'Adam, sont rapprochés par l'Homme-Dieu. La rédemption est l'incomparable synthèse au sein de laquelle disparaissent à jamais les antinomies de l'Ancien Testament. Si cette solution ne me satisfait pas, si elle n'a pas à mes yeux un caractère légitime, si elle me semble une aspiration de la conscience religieuse du genre humain, plutôt que le produit nécessaire de la raison, j'en chercherai une autre, je chercherai la syntèse vraiment philosophique, mais je ne puis me dispenser d'en chercher une, et, jusqu'à ce que j'aie résolu le problème, je suis obligé de me taire. Voilà ce que me dit impérieusement ma logique. Et moi, infidèle aux principes que je proclame, loin de m'attacher à la conciliation des termes ennemis, loin de travailler à pacifier en moi ce monde métaphysique que ma loi des antinomies remplit de troubles effroyables, loin de chercher l'ordre, l'harmonie, l'unité, je m'établis au sein des discordes qui ne sont que l'œuvre de mon intelligence incomplète, et je déclame contre Dieu!

« J'ai signalé clairement, je crois, la contradiction fondamentale, qui, la logique même de M. Proudhon étant supposée légitime, condamne et renverse toute sa philosophie. Comment s'étonner, après cela, des autres contradictions, vraiment innombrables, qui se disputent à chaque instant la pensée de l'auteur? Cette logique, qui devait *créer l'ordre dans l'humanité*, n'a réussi qu'à faire de l'esprit de M. Proudhon un chaos inextricable. Lorsque M. Proudhon écrit deux pages, il y en a presque toujours une qui est la réfutation de l'autre. Je ne parle pas des contradictions inhérentes aux différentes phases du progrès social, et dont la critique forme le sujet même du livre; je parle des contradictions qui troublent sa pensée et dont son orgueil ne se doute pas. Il affirme que Dieu est infini, et un peu plus loin que Dieu n'est pas l'absolu. Il affirme que l'idée de Dieu est « une idée gigantes- « que, énigmatique, impénétrable à nos ins- « truments dialectiques, comme sont au « télescope les profondeurs du firmament; » et il fait l'analyse des attributs de Dieu, il décrit ses facultés, il prédit ses destinées avec la précision de l'anatomiste qui palpe et dissèque un cadavre. Il affirme que Dieu est incapable de prévoir, que la providence en Dieu est une contradiction inintelligible, et il reproche à Dieu de ne pas avoir prévu les misères du genre humain; il s'emporte contre ce qu'il appelle « la misanthropie de « l'être infini, » il profère enfin sans trembler ces hideux blasphèmes qui ont épouvanté la conscience publique : « Ton nom, si « longtemps le dernier mot du savant, la « sanction du juge, la force du prince, l'es- « poir du pauvre, le refuge du coupable « repentant, eh bien! ce nom incommu- « nicable, désormais voué au mépris et « à l'anathème, sera sifflé parmi les hom- « mes, car DIEU, C'EST SOTTISE ET LA- « CHETÉ; DIEU, C'EST HYPOCRISIE ET MEN- « SONGE; DIEU, C'EST TYRANNIE ET MISÈRE; « DIEU, C'EST LE MAL... Esprit menteur. Dieu « imbécile, ton règne est fini... Dieu, retire- « toi! car dès aujourd'hui, guéri de ta « crainte et devenu sage, je jure, la main « étendue vers le ciel, que tu n'es que le « bourreau de ma raison, le spectre de ma

« conscience (1100). » Avons-nous fini? Pas encore. M. Proudhon affirme qu'il conduit l'homme à la science absolue; il a une confiance sans bornes dans les procédés infaillibles de sa dialectique, et il prêche ailleurs le plus complet scepticisme, lorsqu'il assure que nous sommes réduits à commencer toutes nos recherches par deux choses que nous savons également fausses, la matière et l'esprit. Quel est l'homme qui a écrit ces mots : « Ce que j'appelle en moi science n'est « qu'une « collection de jouets, un assortiment d'enfan- « tillages sérieux, qui passent et repassent « dans mon esprit? » C'est celui-là même qui a épuisé dans ses affirmations toutes les formules de l'assurance la plus hautaine, et qui s'exprime comme les oracles. Est-ce tout? Il s'en faut bien. Le même homme, qui proteste, dit-il, de toutes les forces de son âme contre le culte du matérialisme, est celui qui ose tracer ces lignes : « Il n'y a pas « plus de raison pour voir de l'intelligence « dans la tête qui a produit l'Iliade, que « dans une masse de matière qui cristallise « à octaèdres. » Et plus loin : « La philoso- « phie de l'histoire n'est pas dans ces fan- « taisies semi-poétiques dont les succes- « seurs de Bossuet ont donné tant d'exem- « ples; elle est dans les routes obscures de « l'économie sociale. Travailler et manger, « c'est, n'en déplaise aux écrivains artistes, « la seule fin apparente de l'homme. Le « reste n'est qu'allée et venue de gens qui « cherchent de l'occupation ou qui deman- « dent du pain. Pour remplir cet humble « programme, le profane vulgaire a dépensé « plus de génie que tous les philosophes, « les savants et les poëtes n'en ont mis à « composer leurs chefs-d'œuvre. » Cet homme qui a écrit des pages pleines de force et de grâce sur la sainteté du mariage, sur la vertu de la famille; cet homme, qui repousse avec dégoût tous les systèmes sensuels de nos jours et la déification de nos instincts, c'est lui qui écrit brutalement : « N'oubliez jamais que la pitié, le bonheur « et la vertu, de même que la patrie, la re- « ligion et l'amour, sont des masques. » Cette fois, est-ce assez d'exemples? A quel nombre sommes-nous arrivés? Dans une excellente critique de la démocratie socialiste, après avoir signalé sept contradictions essentielles chez M. Louis Blanc, M. Proudhon s'arrête tout à coup, car il n'aurait pas fini, dit-il, à septante-sept. Je demande la permission de m'arrêter aussi, et je donnerais le même motif si je ne trouvais le chiffre bien modeste. Maintenant, ce logicien livré aux contradictions, c'est-à-dire, pour parler sa langue énergique, livré aux bêtes, savez-vous comment il se juge lui-même dans le résumé de son livre? Ecoutez son *exegi monumentum* : « On dit de Newton, « pour exprimer l'immensité de ses décou- « vertes, qu'il avait révélé l'abîme de l'igno- « rance humaine. Il n'y a point ici de New- « ton, et nul ne peut revendiquer dans la « science économique une part égale à celle « que la postérité assigne à ce grand homme « dans la science de l'univers; mais j'ose « dire qu'il y a ici plus que ce qu'a jamais « deviné Newton. La profondeur des cieux « n'égale pas la profondeur de notre intel- « ligence au sein de laquelle se meuvent de « merveilleux systèmes... Que dirai-je plus? « c'est la création même, prise, pour ainsi « dire sur le fait! » (Saint-René-Taillandier, *L'Athéisme allemand et le socialisme français* dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série, tome XXIV.)

(1100) On a tort d'être surpris d'un tel délire. L'histoire de la philosophie présente toujours le même phénomène. Après les Pythagore et les Thalès, viennent les Protagoras et les Polus; après les Kant et les Jacobi, les Feuerbach et les Stirner, enfin les Proudhon, les L. Blanc après les Cousin et les Jouffroy. Le *libre examen* est un océan sans rivages.

CHAPITRE II.

Exposition et critique du communisme de M. Louis Blanc.

« Au premier rang des doctrines au fond desquelles se cache le communisme enveloppé d'expressions nébuleuses, nous signalerons celles de M. Louis Blanc. Pour prouver l'identité des théories de cet écrivain avec le plus pur communisme, il est nécessaire de les résumer rapidement.

« L'exposition la plus complète du système de M. Louis Blanc se trouve dans son livre de l'*Organisation du travail*. Ses discours au Luxembourg n'en sont que des commentaires passionnés, et ses autres ouvrages expriment, avec une forme moins précise, les mêmes idées, les mêmes tendances.

« Au début de cet écrit, M. Louis Blanc se livre à une amère critique de la société actuelle, qu'il compare à Louis XI mourant, et s'étudiant à donner à son visage les trompeuses apparences de la vie. Il se complaît à étaler aux yeux du lecteur le tableau de certaines misères locales, et à dérouler devant lui les détails les plus hideux de la statistique des vices et des crimes. Il s'applique à exagérer, à envenimer les faits dont il compose cette triste mosaïque; puis il se hâte d'en rejeter la responsabilité sur l'ordre social. Ne lui demandez pas si, trop souvent, la misère n'est pas la conséquence de l'imprévoyance et de l'inconduite; ne lui dites point que les vices et les crimes ne sont que les déplorables résultats de l'abus que l'homme fait de sa liberté, abus qu'il n'est donné à aucune société de prévenir. Il vous répondra avec Rousseau, que tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses, que l'homme seul pervertit l'œuvre du Créateur; « car, dit-il, que des hom- « mes naissent nécessairement pervers, « nous ne l'oserions prétendre, de peur de « blasphémer Dieu; il nous plaît davantage « de croire que l'œuvre de Dieu est bonne, « qu'elle est sainte; ne soyons pas impies « pour nous absoudre de l'avoir gâtée. »

Quant à la liberté morale, il se réfugiera dans le doute de Montaigne : « Si la liberté « humaine existe dans la rigoureuse accep- « tion du mot, de grands philosophes l'ont « mis en doute ; toujours est-il que, chez le « pauvre, elle se trouve étrangement modi- « fiée et comprimée (1101). »

« Ainsi, ce n'est point l'homme qui est responsable de ses fautes, mais la société ; M. Lous Blanc insiste sur ce principe : « On accuse, dit-il, de presque tous nos « maux la corruption de la nature hu- « maine ; il faudrait en accuser le vice des « institutions sociales (1102). » Cette théo- rie, dont les hôtes du bagne et les prédes- tinés de l'échafaud ont fait plus d'une fois retentir le prétoire des cours d'assises, de- vient le point de départ et la base d'opéra- tions de l'auteur, dans sa campagne contre la société.

« Tous les vices, tous les crimes, n'ont, « dit il, qu'une cause, la misère ; la misère « elle-même n'est que le résultat de la con- « currence. » M. Louis Blanc reprend alors contre la concurrence, les machines et les gros capitaux, les arguments développés depuis trente ans dans le *Traité d'économie politique* de M. de Sismondi, sans tenir compte des réponses péremptoires qui ont réduit ces arguments à leur juste valeur. Suivant sa manière habituelle, l'auteur dé- veloppe avec complaisance les abus de la concurrence, en taisant ses avantages, et, au lieu de rechercher les moyens de préve- nir ou d'extirper ces abus, il se hâte de pro- noncer l'anathème sur le principe lui-même. Mais la concurrence n'est, suivant lui, que l'une des manifestations d'un fait plus général qu'il appelle l'individualisme, qu'il faut frapper. Or, qu'est-ce que cet indivi- dualisme, source de tous les maux qui affli- gent la terre ? A cet égard, l'auteur ne s'ex- plique pas clairement ; mais de la suite de son livre, il résulte que cette expression obscure ne désigne pas autre chose que le principe même de la propriété individuelle.

« Les cent pages que M. Louis Blanc a consacrées à la critique de la société ne sont que la paraphrase de quelques passa- ges de Babeuf. . . . . .

. . . . . .

« M. Louis Blanc révèle enfin la panacée destinée à guérir les maux dont il vient de tracer un si effrayant tableau. Les moyens qu'il propose sont puisés à la même source que ses critiques ; seulement leur origine et leur tendance sont habilement déguisées sous des termes de nature à faire illusion à l'esprit.

« L'auteur annonce d'abord que l'ordre social dont il va indiquer les bases n'est que transitoire. Le point essentiel eût été pourtant de faire connaître l'état social défi- nitif vers lequel il prétend diriger l'huma- nité ; mais il en dit assez pour qu'on puisse aisément suppléer à son silence. Voici, en quelques mots, les moyens qu'il propose :

« Le gouvernement serait considéré « comme le régulateur suprême de la pro- « duction et investi, pour accomplir sa tâche, « d'une grande force. » On voit déjà poin- dre le despotisme ; mais continuons :

« Le gouvernement lèverait un emprunt « dont le produit serait affecté à la créa- « tion d'ateliers sociaux dans les bran- « ches les plus importantes de l'indus- « trie nationale. Les capitaux seront four- « nis par l'Etat aux ateliers, gratuitement « et sans intérêt. L'atelier sera régi par des « règlements ayant force et puissance de « loi.

« Dans chaque branche du travail l'atelier « national aura pour mission spéciale de « faire à ceux de l'industrie privée une con- « currence écrasante qui les forcera à venir « s'absorber dans son sein. De cette ma- « nière la concurrence sera détruite par la « concurrence même. C'est de l'homéopa- « thie sociale. Les capitalistes qui verseront « leurs fonds à l'atelier national recevront « l'intérêt légal, mais ne participeront pas « aux bénéfices.

« Tous les ateliers nationaux d'une même « industrie répandus sur le territoire seront « associés entre eux, et rattachés comme « succursales en un grand atelier central « Les chefs des travaux seront nommés à « l'élection et administreront sous la sur- « veillance de l'Etat. Les salaires seront « égaux ; l'évidente économie et l'incontes- « table excellence de la vie en commun ne « tarderont pas à faire naître, de l'associa- « tion des travaux, la volontaire association « des besoins et des plaisirs (1103). »

« L'agriculture sera soumise au même régime. « L'abus des successions collatéra- « les, dit l'auteur, est universellement re- « connu. Ces successions seraient abolies, « et les valeurs dont elles seraient compo- « sées, déclarées propriétés communales et « inaliénables (1104). Ces propriétés se- « raient soumises au régime des ateliers « nationaux. De même que tous les ateliers « d'une même industrie seront solidaires « entre eux, on complétera le système en « établissant la solidarité entre les indus- « tries diverses. »

« Tel est le système de M. Louis Blanc. Essayons de nous former une idée exacte du nouvel ordre social transitoire qui ré- sultera de son application.

« D'une part, on verra dans toutes les branches d'industrie un grand atelier nation- nal, entouré de ses succursales, s'appli- quant à ruiner, par une concurrence méthodique, les ateliers privés, pour arriver à les absorber ; de l'autre, des terres doma- niales s'agrandissant toujours, exploitées par des ateliers nationaux, et faisant à

(1101) *Organisation du travail*, p. 18.
(1102) *Ibid.*, p. 179.
(1103) *Loc. cit.*, p. 104.
(1104) *Loc. cit.*, p. 115.

l'agriculture privée la même concurrence. Tous ces ateliers, associés entre eux et soumis au régime de l'égalité des salaires et de la vie en commun, formeront une vaste communauté dirigée dans son ensemble et dans chacune de ses parties par des administrateurs électifs. Au-dessus de tout cela, l'Etat, le gouvernement continuera d'administrer les restes mourants de l'ancienne société ; en même temps, il sera le législateur et le régulateur suprême des ateliers, ou plutôt du grand atelier national ; mission pour l'accomplissement de laquelle il sera, suivant l'expression de l'auteur, investi d'une grande force.

« Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer tout ce que cette conception renferme d'injuste et d'impraticable. Faire supporter à l'ancienne société le fardeau destiné à fournir gratuitement des capitaux à quelques *travailleurs*, n'est-ce point constituer, en faveur de ces derniers, un privilége monstrueux, dépouiller la masse au profit de quelques-uns ? La concurrence ruineuse faite à l'industrie privée, à l'aide de capitaux gratuits, et la capitulation forcée de cette industrie aux conditions qu'il plaira au gouvernement de fixer, n'est-ce point la plus odieuse des spoliations ? Ainsi la violence se trouve au fond de tout le système, quelque habilement que l'auteur ait tenté de la dissimuler, quelque douce qu'il se soit efforcé de faire paraître la transition de l'ancien état social au nouveau. Enfin, nous admettrons que les ateliers nationaux remplissent le but en vue duquel ils seront institués, et qu'au lieu d'être écrasés par l'industrie privée, ils la détruisent et l'absorbent. Sur tout cela passons, et arrivons enfin à cet état social définitif auquel M. Louis Blanc nous conduit, et sur lequel il n'a point insisté.

« Il est facile de se le figurer. Ce nouvel état social ne sera autre chose que l'atelier national généralisé.

« L'industrie privée sera anéantie ; tous ses instruments de travail, tous ses capitaux auront été absorbés par les ateliers nationaux, à la charge de payer à une partie des anciens possesseurs un certain intérêt (à moins que le gouvernement n'ait fini par supprimer cette redevance). Toutes les terres, devenues propriétés communales, seront exploitées par des ateliers nationaux. Et, comme tous les ateliers nationaux industriels et agricoles sont associés entre eux, sont solidaires, cela revient à dire que toutes les terres, tous les capitaux, seront devenus le domaine d'une vaste communauté nationale.

« Tous les citoyens ne seront plus que des membres du grand atelier national, soumis comme tels à l'égalité des salaires et à la vie en commun. L'égalité des salaires elle-même sera bientôt remplacée par un principe nouveau, qui nous est révélé comme une des lois destinées à régir la société définitive.

« Chacun travaillera suivant ses forces et sera rénuméré suivant ses besoins. Cette formule signifie sans doute que des distributions en nature seront substituées au salaire en argent. Chacun mangera selon sa faim à la gamelle commune. Ce sera l'égalité proportionnelle et perfectionnée.

« Le gouvernement, l'Etat, que pourra-t-il être, sinon le pouvoir qui présidera à la communauté nationale? L'Etat peut être conçu en dehors de cette communauté, tant que l'ancienne société subsistera encore à côté des ateliers nationaux, tant que dure le système transitoire. Mais une fois l'ancienne société détruite et absorbée, il est évident que la communauté résultant de l'association de tous les ateliers nationaux, c'est l'Etat lui-même, et que l'administration de cette communauté, c'est le gouvernement.

« Ainsi, absorption des terres et des capitaux au profit de la communauté ;

« Assujettissement de toutes les personnes au régime de l'égalité absolue et à la vie commune ;

« Concentration du pouvoir de diriger souverainement les travaux, de disposer des choses et des personnes, dans les mains des administrateurs suprêmes de la communauté ;

« Voilà le dernier mot du système.

« Or, tout cela, qu'est-ce, sinon le communisme le plus complet et le plus radical, le communisme tel qu'il est développé dans le *Manifeste des égaux?*

« Dira-t-on que M. Louis Blanc, se bornant à détruire les successions collatérales et conservant l'hérédité directe, ne saurait être considéré comme un partisan de la communauté, puisque celle-ci implique l'abolition absolue de l'héritage ? L'auteur de l'*Organisation du travail* a levé tous les doutes, si aucun doute pouvait subsister encore. En répondant aux objections élevées contre son livre, il n'a pas hésité à condamner formellement l'hérédité, et à en proclamer l'abolition dans l'avenir. Seulement, par une inconséquence que nous avons vue se reproduire fréquemment dans les annales du communisme théorique, M. Louis Blanc se flatte de concilier l'existence de la famille avec le nouveau régime. « La famille, dit-il, « est un fait naturel qui, dans quelque hy« pothèse que ce soit ne saurait être détruit; « tandis que l'hérédité est une convention « sociale, que les progrès de la société peu« vent faire disparaître..... La famille vient « de Dieu, l'hérédité vient des hommes. La « famille est, comme Dieu, sainte et immor« telle ; l'hérédité est destinée à suivre la « même pente que les sociétés qui se trans« forment, et que les hommes qui meu« rent (1105). »

« Enfin, quels sont les écrivains auxquels se rattache M. Louis Blanc, les chefs d'é-

(1105) *Organisation du travail* p. 202, 204.

cole qu'il reconnaît et qu'il avoue, ceux dont il prétend se faire le continuateur? Ce sont Morelly et Mably, ces deux coryphées du communisme. Il leur prodigue l'éloge; il analyse leurs écrits avec amour; il les oppose à la prétendue école bourgeoise de l'individualisme. Il voit en eux les représentants au XVIII^e^ siècle de cette impérissable tradition de la *fraternité* conservée, selon lui, à travers les âges « par la philosophie « platonicienne, par le christianisme, par « les albigeois, les vaudois, les hussites et « les anabaptistes (1106). » Ce sont ces généreux défenseurs du droit social, dit-il, dont les doctrines ont inspiré le second acte de la révolution française. Il appelle ainsi ce drame sanglant, qui commence au 31 mai et finit au 9 thermidor. A l'entendre c'est à ces doctrines qu'appartient l'avenir.

« Les tendances du système de M. Louis Blanc n'ont point échappé aux intelligences supérieures, bien qu'on ait hésité à signaler ce système par son véritable nom, à y reconnaître le pur communisme. « Cette « conception, dit M. de Lamartine, consiste « à s'emparer, au nom de l'État, de la pro- « priété et de la souveraineté des industries « et du travail; à supprimer tout libre arbi- « tre dans les citoyens qui possèdent, qui « vendent, qui achètent, qui consomment; à « créer et à distribuer arbitrairement les « produits, à établir des maximum, à régler « les salaires, à substituer en tout l'État « propriétaire et industriel aux citoyens dé- « possédés. »

« Plusieurs autres écrivains ont reproduit le même reproche, et M. Louis Blanc a eu la bonne foi de les citer. Mais, chose étrange! ce reproche, il le repousse loin de lui avec un imperturbable sang-froid. Il convient volontiers que : « l'État, devenu entrepre- « neur d'industrie et chargé de pourvoir aux « besoins de la consommation privée, suc- « comberait sous le poids de cette tâche « immense; qu'au bout d'un pareil système « on risquerait de trouver la tyrannie, la « violence exercée sur l'individu sous le « masque du bien public, la perte de « toute liberté, un étouffement universel « enfin (1107). » Mais, quoi de tel dans ce qu'il a proposé? Il s'agit tout simplement de fonder de modestes ateliers nationaux, et il faut voir comme ces ateliers, destinés tout à l'heure à absorber l'industrie individuelle, deviennent, sous la plume de l'écrivain répondant aux objections, quelque chose d'humble, de petit et d'inoffensif. Rien de plus curieux que ces passages où l'auteur nie dans une phrase ce qu'il vient d'affirmer dans l'autre, et s'épuise en subtilités pour établir une différence entre le monopole de l'État et le gouvernement de l'industrie par l'État (1108).

« Mais, le procédé à l'aide duquel M. Louis Blanc s'efforce de donner le change à l'esprit, la clef de ces faux-fuyants est facile à découvrir.

« Quand on lui reproche les conséquences dernières de ses principes, quand on dépeint l'état social qui doit être le résultat définitif de l'application de son système, l'auteur se rejette sur l'état transitoire, dans lequel ce système n'aura encore qu'une existence partielle et rudimentaire, au sein de la vieille société. Il peut alors soutenir, avec quelque apparence de raison, que l'État est parfaitement distinct de l'atelier national, attribuer à cet atelier une vie propre et indépendante. Mais raisonner dans l'hypothèse de la coexistence de l'ancienne société et des ateliers nationaux, dans l'hypothèse de l'ordre social transitoire, c'est déplacer le véritable point du débat. Quand on doit juger un système, il faut le considérer au moment où il a reçu son entier développement, où il a porté toutes ses conséquences, et non à son point de départ, à son origine. Or, nous l'avons prouvé, l'atelier national, quand il aura, suivant le vœu et la prévision de son inventeur, envahi et absorbé toute propriété, tout capital, toute industrie se confondra nécessairement avec l'État, ne sera autre chose que la communauté nationale.

« Les adversaires de M. Louis Blanc avaient négligé de dégager ce résultat final des ateliers nationaux, cet ordre social définitif, des nuages dans lesquels il s'était complu à l'envelopper; grâce à cette négligence, il éludait leurs objections. Mais, quand on se place au point de vue de la réalisation complète du système, cette tactique est aussitôt déjouée. » (SUDRE [1109], *Histoire du communisme*.)

CHAPITRE III.

L'humanitarisme et M. Pierre Leroux.

« Si ce siècle doit consacrer l'égalité, ce ne sera pas, on peut l'assurer, l'égalité des intelligences. Jamais on ne vit s'élever plus de prétentions à une science supérieure; jamais on ne compta plus d'esprits disposés à s'exagérer leur portée et leur influence. C'est le temps des sectaires; il s'en forme sur tous les points. Quand le chef s'est déclaré, les disciples arrivent rapidement. Le monde est plein d'enthousiasmes irréfléchis, qui ont des couronnes pour tous les amours-propres. Dès lors les admirations conditionnelles ne sont plus permises; il faut se livrer sans réserve sous peine de passer pour un ennemi. Le moindre mot de critique est pris en mauvaise part; on trouve de l'hostilité, même dans le silence. Malheur aux plumes qui se mettent au service de sem-

(1106) *Histoire de la Révolution française*, t. I^er^, p. 532-538.

(1107) *Organisation du travail*, p. 148.

(1108) *Ibid.*, Introduction, p. 15.

(1109) Nous ne pouvons dire précisément quelles sont les opinions religieuses de M. Sudre. Cependant la manière dont il parle de l'influence de l'Église au moyen âge et de plusieurs de ses institutions nous autorise à le ranger parmi les adversaires du catholicisme.

blables vanités; elles ne savent pas à quel rude métier elles se vouent.

« Pour plusieurs motifs, il n'est pas bon que cela soit ainsi. Cet abus de l'enthousiasme tend à dénaturer l'opinion et à fausser le sentiment public. Que d'idoles ont été, depuis vingt ans, dressées de la sorte sur un piédestal, puis insultées par ceux mêmes qui avaient concouru à l'apothéose. C'est un jeu cruel que d'élever ainsi des hommes pour les précipiter de plus haut, de les enivrer de leur gloire pour jouir ensuite de leur abaissement. Dans le vertige du succès, il n'est personne qui ne soit tenté de le prendre au sérieux. Quand autour de lui tout le monde célèbre son infaillibilité, quel est l'individu qui se refusera à y croire et restera seul de son parti contre ses admirateurs? L'encens cause des vertiges aux meilleures natures, et la modestie la plus enracinée ne tient pas devant un perpétuel panégyrique.

« L'auteur du livre : *De l'humanité* a été l'une des victimes de cette disposition à l'engouement qui semble être particulière à notre époque. De la meilleure foi du monde, il s'est laissé placer sur un piédestal et n'a pu se défendre contre les obsessions de ses amis. Autour de lui il entendait répéter avec chaleur que le monde attendait sa parole, et qu'il ne pouvait refuser à la terre la révélation dont il avait conscience. Vaincu par cet enthousiasme, il dut céder, au risque de donner à ses adversaires la preuve de son impuissance et le spectacle de sa chute :

..... Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.

« Cette circonstance nous a valu le seul programme humanitaire qui soit digne de quelque attention et dont voici les principales données.

« L'homme, dit l'auteur, est de sa nature « et par essence sensation, sentiment, con« naissance, indivisiblement unis : telle est « la définition psychologique de l'être. Par « ces trois *faces* de sa nature, l'homme est « en rapport avec les autres hommes et avec « le monde, qui, s'unissant à lui, le déter« minent et le révèlent. De là, entre l'homme « et ses semblables, deux relations qui don« nent lieu au bien et au mal. L'homme se « met en communion et en société avec ses « semblables, et c'est la paix; ou bien il « veut violemment les asservir à son profit, « et c'est la guerre. Du reste le besoin de « relation avec d'autres êtres est si inhérent « à l'homme qu'il ne se conçoit pas sans « famille, sans patrie, sans propriété. Mal« heureusement ces trois termes de relations « ne sont pas aujourd'hui ce qu'ils devraient « être. Dans la famille il y a le père et l'en« fant, c'est-à-dire l'autorité et l'obéissance; « dans la patrie il y a les chefs et les sim« ples citoyens, c'est-à-dire la hiérarchie, « mère de l'oppression; dans la propriété, il « y a les riches et les pauvres, c'est-à-dire la « servitude du besoin. Ainsi la famille, la « patrie et la propriété, inventées pour le « bien de l'homme, peuvent devenir un mal « pour lui, et ce qui devait lui donner la li« berté lui apporte l'esclavage. La famille a « son despotisme, la patrie a le sien, la pro« priété également. »

« Ceci posé, l'auteur se sépare et de ceux qui pensent que la famille, la patrie et la propriété, en raison des vices qui y sont inhérents, doivent être radicalement abolies, et de ceux qui prétendent enchaîner l'avenir au présent et immobiliser, au lieu de les transformer, la propriété, la patrie, la famille. L'auteur n'accepte aucune de ces conclusions, ou plutôt il fait un triage de ce qu'elles renferment, suivant lui, de sain et de raisonnable, et en compose sa formule. Changer en persistant ou se continuer en changeant, voilà ce qui constitue la vie normale de l'homme, et par conséquent le *progrès*. Le progrès a donc deux termes en apparence contradictoires. Permanence ou durée et mobilité ou changement. Jusqu'ici la révélation, pour être abstraite, n'en est pas plus neuve. Ce qui devient vraiment original et appartient en propre à l'auteur, c'est cette idée qu'il faut désormais chercher une combinaison où la famille, la propriété, la patrie soient telles que l'homme puisse se développer et progresser dans leur sein sans en être opprimé. En d'autres termes, qu'elles cessent toutes les trois d'être constituées à l'état de *caste*; en d'autres termes encore, que la famille ne crée pas l'*héritier*, la patrie le *sujet*, la propriété le *propriétaire*, car ce sont les trois seules manières de diviser le genre humain et d'asservir l'homme.

« Développant sa pensée, l'auteur explique ce qu'il entend par l'état de caste. « Pour « la famille, il est deux manières d'en con« cevoir l'organisation : l'une en vue d'elle« même, l'autre en vue d'elle-même et du « genre humain. Dans le premier cas, l'homme « y est esclave; dans le second cas, l'homme « y est libre. Ainsi de la patrie et de la pro« priété. La loi de l'humanité, ajoute l'au« teur, c'est que l'homme tend, par la fa« mille, la patrie et la propriété, à une com« munion complète, soit directe, soit indi« recte avec tous ses semblables et tout « l'univers, et qu'en bornant à une partie « plus ou moins restreinte cette communion « par la famille, par la cité, par la propriété, « il en résulte nécessairement une imper« fection et un mal. La famille est un bien, « la famille-*caste* est un mal; la patrie est un « bien, la patrie-*caste* est un mal; la pro« priété est un bien, la propriété-*caste* est un « mal. De là cette nécessité de trouver un « principe supérieur à l'aide duquel ces trois « ordres de relations deviennent complète« ment réguliers et véritablement satisfai« sants. »

« Le christianisme a donné le sien; c'est la charité. L'auteur le regarde comme insuffisant et imparfait. « La charité ordonne « d'aimer le prochain au nom de Dieu, et « la nature ordonne à l'homme de s'aimer « lui-même. Auquel des deux amours faut-

« il obéir? Ils sont saints tous les deux, « ajoute notre socialiste, et tous les deux « légitimes. La charité chrétienne a le tort « de ne fonder l'un que sur les ruines de « l'autre. Elle méconnaît les lois de la na- « ture et procède au rebours des instincts « de l'homme; elle ne tient pas compte de « la vie terrestre et aspire surtout vers « Dieu. Ce n'est pas en vue du fini qu'elle « s'exerce, mais en vue de l'infini. » L'auteur de l'*Humanité* trouve ce principe étroit, et reproduit contre la loi de renoncement une portion des critiques émises par les sectes saint-simoniennes. Ainsi la charité ne serait pas de l'affection, de l'amour, mais de la compassion, de la pitié, ce qui la rend à la fois défectueuse quant à nous-mêmes et quant aux autres. En elle et par elle nous ne pouvons ni aimer véritablement les autres, ni nous aimer nous-mêmes. Il y a plus : en croyant ainsi rendre hommage à Dieu, nous le blessons dans ses décrets, car Dieu ne se manifeste que dans le perfectionnement du monde.

« De tout ceci l'auteur conclut que la charité a fait son temps et qu'il faut lui substituer un autre principe, celui de la solidarité. Voici quelle en serait la première formule : *Aimez Dieu en vous et dans les autres.* Ou bien : *Aimez-vous par Dieu dans les autres.* Ou bien : *Aimez les autres par Dieu en vous.*

« Le christianisme, dit l'auteur, avait « laissé nos semblables hors de nous, le « monde hors de nous. Donc jamais nos « semblables, ni jamais le monde, unis à « nous, ne devaient nous donner ce après « quoi l'homme aspire, le bonheur en Dieu, « c'est-à-dire, le bien, le beau, le juste.

« De là le rejet de la vie et de la nature « par le christianisme. De là son Dieu terri- « ble. De là son paradis et son enfer, éga- « lement chimériques, placés qu'ils sont en « dehors de la vie. De là son dogme de la « fin prochaine du monde. De là aussi sa « division du temporel et du spirituel. De « là l'Eglise et l'État. De là les affaires hu- « maines abandonnées aux laïques, les affaires « célestes confiées au clergé. De là le Pape « et César.

« D'ailleurs les temps n'étaient pas arri- « vés, le christianisme avait une œuvre in- « termédiaire à faire. Il fallait, par une « communion mystique, préparer les hom- « mes à une plus parfaite et plus réelle com- « munion (1110). »

« En d'autres termes, Jésus-Christ a précédé M. Pierre Leroux, comme la charité a précédé la solidarité. Dans la solidarité se trouve donc le principe supérieur que l'auteur du livre *De l'humanité* est venu révéler au monde, et qui consiste à s'aimer dans les autres et à aimer les autres dans soi, car s'aimer ainsi c'est aimer Dieu. « L'homme « cesse alors d'être isolé; il n'a plus une « famille isolée, une propriété isolée. Son « *moi* se retrouve dans toutes ces choses; il « reçoit des autres et leur donne, les a tous « pour objet et est à tous leur objet. Il a, « c'est toujours l'auteur qui parle, cette pos- « sibilité de vivre dans la nature, c'est-à- « dire dans l'égoïsme et pourtant de vivre « dans l'humanité, car connaissant la loi, il « réalise cette loi par la politique et le gou- « vernement.

« Donc, ajoute le révélateur, dans l'en- « thousiasme de sa découverte, la société « temporelle, qui jusqu'à présent n'avait pas « de principe religieux, en a un. L'Eglise « peut cesser d'exister. Ce qu'elle avait mis- « sion de faire est devenu notre propre mis- « sion. L'Eglise n'était réellement, dans les « desseins de la Providence, qu'une figure « de la grande Eglise qui réunira dans son « sein ce qui avait été faussement séparé « jusqu'ici, le règne de Dieu et le règne de « la nature (1111). »

« Voilà une ambition bien grande pour un mot substitué à un autre, sans qu'on puisse voir précisément en quoi l'avenir de la solidarité différera de celui de la charité. Du reste, une fois entré dans la sphère des témérités, l'auteur ne s'arrête plus. D'un trait de plume il supprime l'enfer et le paradis, l'expiation et la récompense, et déclare que la terre n'est pas hors du ciel. Ici commence une suite de chapitres qui semblent être détachés des *Vers dorés* de Pythagore. L'ordre naturel s'efface devant l'ordre surnaturel, le raisonnement devant le don de seconde vue. Diverses religions ont placé, jusqu'à ce jour, le ciel hors de la terre; c'est une erreur; notre ciel est sur ce globe. Nous y avons vécu, nous y vivons, nous y vivrons. Notre bonheur sera de nous y reproduire dans des conditions de plus en plus parfaites, toujours meilleurs, toujours plus heureux. Insistons sur cette révélation singulière pour ne pas la qualifier plus sévèrement.

« Il y a deux *ciels*, dit l'auteur :

« Un ciel absolu, permanent, embrassant « le monde entier et chaque créature en « particulier, et dans le sein duquel vit le « monde et chaque créature;

« Et un ciel relatif, non permanent, mais « progressif, qui est la manifestation du « premier dans le temps et dans l'espace.

« Encore une fois ne me demandez pas « où est situé le premier. Il n'est nulle part, « dans aucun point de l'espace, puis qu'il est « l'infini.

« Ni quand il viendra, ni quand il se « montrera. Il ne viendra jamais, il ne se « montrera à aucune créature; il ne tombera « jamais dans le temps, pas plus qu'il n'appar- « tiendra à l'espace, puisqu'il est l'éternel.

« Il *est*, il est toujours, il est partout, et « toujours et partout les créatures commu- « niquent avec lui, car c'est lui qui les con- « tient, qui les soutient, qui les fait vivre. « Nous puisons notre raison en lui, notre « amour en lui, la force et la lumière de « nos sens en lui.

(1110) *De l'humanité*, p. 212.

(1111) *Loc. cit.*, p. 219.

« Quant à l'autre ciel, c'est la vie du « monde et des créatures, c'est la vie puisée en Dieu, c'est la vie manifestée; c'est « le temps, c'est l'espace, c'est le fini, manifestation de l'infini; le présent, manifestaion de l'Eternel (1112). »

« Ainsi, la vie future ne diffère pas de la vie présente, et il ne faut pas chercher de ciel hors du temps et de l'espace. Vous êtes, donc vous serez : ce qui périt, ce sont les manifestations de l'être et non l'être lui-même. Descartes qui, avant Condorcet, avait rêvé l'immortalité pour nos corps, au moyen d'une découverte physique et médicale, était sur la voie du problème. Seulement il rêvait une perpétuité impossible, au lieu d'entrevoir une série de métamorphoses. L'homme, suivant l'inventeur de ce nouveau pythagorisme, fait partie intégrante de l'humanité et ne saurait s'en distraire. L'homme n'est pas seulement une force, une virtualité, mais cette virtualité, cette force, ont, en tant que telles, une nature déterminée. La mort tranche une manifestation de la vie, mais non l'essence même de la vie. L'homme ne peut être ni anéanti, ni s'en aller ailleurs; car chaque homme est *humanité*, et son perfectionnement est indivisiblement uni au perfectionnement de l'humanité. C'est là ce que Giordano Bruno voulait exprimer par cette phrase : « Quand « je vois un homme, ce n'est pas un hom- « me que je vois, c'est la substance. »

« Mais si l'homme est l'humanité, qu'est-ce que l'humanité? L'homme, répond très-naturellement notre auteur, « l'homme- « humanité, c'est-à-dire l'homme ou cha- « que homme, dans son développement « infini, dans sa virtualité qui le rend ca- « pable d'embrasser la vie entière de l'hu- « manité et de réaliser en lui cette vie. » Est-ce clair? et faut-il pousser plus loin le luxe des définitions?

« L'humanité donc est *un être idéal, com- « posé d'une multitude d'êtres réels qui sont « eux-mêmes l'humanité en germe, l'humanité « à l'état virtuel.*

« Et réciproquement, l'homme est *un « être réel dans lequel vit, à l'état virtuel, « l'être idéal appelé humanité.* L'homme est « l'humanité dans une manifestation parti- « culière et actuelle.

« Il y a pénétration de l'être particulier « homme et de l'être général humanité. Et « la vie résulte de cette pénétration (1113). »

« L'homme étant l'humanité et *vice versa*, le problème de la vie future se réduit à ces termes, que la vie future est un germe dans la vie présente et qu'elle en sera le développement et la continuation. Nous-mêmes, aujourd'hui, que sommes-nous? Les fils et la postérité de ceux qui ont vécu? que cela : nous sommes au fond et réellement, dit notre auteur, les générations antérieures elles-mêmes. Toute solution de continuité dans la vie lui paraît étrange. Un enfant va naître : pourquoi refuserait-on au Créateur le pouvoir de faire renaître dans cet enfant un homme ayant déjà vécu antérieurement? On oppose à cette continuation de l'être individuel dans l'être collectif humanité, l'absence de mémoire. A cela l'auteur répond que le soupçon d'une faculté de réminiscence a souvent circulé parmi les écoles philosophiques. Platon incline dans ce sens, Descartes parle des idées innées, et Leibnitz l'appuie. Il n'y a pas mémoire formelle, mais il y a vague ressouvenir. L'identité ne persiste pas, cela est vrai, mais dans le cours de la vie, l'identité ne se modifie-t-elle pas également? D'ailleurs, à quelque âge que l'on prenne l'homme, enfant ou vieillard, on trouve chez lui, au même degré, le sentiment de son être, de son *moi*. Cependant le vieillard a vécu et l'enfant commence à peine à vivre. D'où vient que les virtualités sont les mêmes chez l'un et chez l'autre? N'est-ce pas que la conscience d'un état antérieur, quoique latente, persiste chez l'enfant dans sa nouvelle initiation à la vie? Ainsi, ajoute l'auteur du système, nous serons, nous nous retrouverons. La mémoire n'est que le cachet fragile de la vie; il se fait probablement, dans le phénomène de la mort, quelque chose de semblable à ce qui a lieu dans le sommeil. Le sommeil nous régénère; nous en sortons plus vivants, plus forts, avec un certain oubli. La mort est un plus grand oubli suivi d'une renaissance. Nous n'avons plus le sentiment de l'ancienne existence, mais la nouvelle nous replace au point où l'autre nous a laissés. Pour compléter cette démonstration, l'auteur ajoute que l'antiquité n'a pas pensé là-dessus autrement que lui, et il en cherche dans Virgile, dans Platon, dans Pythagore, dans Apollonius de Tyanes, dans Moïse, dans Jésus-Christ, la preuve surabondante et compendieuse. Il est superflu de le suivre dans ce travail d'érudition qui n'ajoute rien à la valeur intrinsèque de son idée fondamentale.

« Tel est le document le plus essentiel qu'ait livré au public l'école humanitaire. C'est à dessein qu'il a été analysé ici avec étendue et certes avec plus de sérieux qu'il n'en mérite. Voyons maintenant si ces inventions merveilleuses soutiennent l'examen le plus superficiel.

« Dans l'ensemble, il est facile de se convaincre que l'écrivain qui a pu gravement tracer un pareil programme est placé hors de toute réalité et vit dans un autre monde que le nôtre, celui de ses rêves. Il déclare qu'il entend respecter la famille, la patrie, la propriété, et il demande une famille sans chefs, une patrie sans gouvernement, une propriété sans titres, y a-t-il à discuter des écarts semblables? La famille lui semble un mal, parce que le père y commande au fils; la patrie lui semble un mal, parce que les citoyens y obéissent aux hommes investis du pouvoir; la propriété lui semble en

(1112) *Loc. cit.*, p. 234.

(1113) *Loc. cit.*, p. 251 et 256.

mal, parce que le titulaire en garde la jouissance paisible, à l'exclusion de ceux qui n'y ont aucun droit. Voilà quels vices affreux notre réformateur trouve dans cette triple institution. Est-il possible qu'il ne se soit pas aperçu que la propriété, la famille et la patrie n'existent qu'à ces conditions, et qu'il faut qu'elles soient ainsi, sous peine de ne pas être? Y aurait-il une famille là où il n'y aurait plus ni ascendant, ni lien, ni ordre successoral? Y aurait-il une patrie là où tout citoyen discuterait les conditions de son obéissance? Y aurait-il une propriété là où la sécurité du détenteur se trouverait chaque jour menacée et affaiblie? Ces questions sont si faciles à résoudre qu'il est presque puéril de les poser.

« Notre socialiste n'est pas plus heureux dans la querelle qu'il cherche au christianisme et au mobile fécond qui en émane, la charité. Reproduisant la donnée déjà vieille des saint-simoniens, il reproche à la loi évangélique d'avoir enseigné l'abnégation personnelle et de n'avoir pas fait une assez grande part à l'amour de soi, si puissant dans le cœur de l'homme. C'est là une accusation au moins singulière. A quoi bon stipuler ici-bas pour l'égoïsme? Il sait se faire une place toujours trop grande et n'a pas besoin d'être excité. Est-il nécessaire d'encourager l'homme dans le penchant qu'il a à s'aimer, à se placer au-dessus de tout, à ne voir rien de préférable au culte de sa propre personne? Un pareil mobile garde une énergie suffisante pour résister souvent aux conseils de la morale et aux devoirs de la religion, et l'on voudrait en empirer encore les effets par une sanction ostensible. A cela les saint-simoniens et l'auteur du livre *De l'humanité* répliquent, que puisque la compression n'a pas pu, dans le cours des siècles, réduire un pareil instinct, c'est qu'il est dans la volonté du Créateur et dans la nature de l'homme que cet instinct persiste. Qu'est-ce à dire et de quoi se compose la vie? N'est-elle plus un combat perpétuel contre les instincts les plus vifs? N'est-ce pas dans la destinée de l'homme de trouver presque toujours à côté du penchant un devoir, à côté de toute jouissance une restriction. Dérober ce qui plaît est un mouvement instinctif, d'où vient que la réflexion le maîtrise? Désirer une femme est un mouvement spontané et involontaire, s'ensuit-il que la promiscuité doive être considérée comme la loi des relations entre les sexes? Pour dominer les appels des sens et les inspirations de l'égoïsme, l'homme a besoin de lutter; mais où serait le mérite sans la lutte, où serait la liberté? La résistance aux instincts est le plus beau titre de l'homme; hors de là on retombe dans ce fatalisme dégradant qui accompagne l'obéissance aux impulsions naturelles.

« L'auteur du livre *De l'humanité* ne semble pas pardonner au christianisme de prendre son point d'appui hors de cette terre, et d'offrir à l'homme, comme perspective et comme récompense, les joies d'un monde meilleur. Cette explication du problème de la vie lui paraît erronée, et il en donne une autre pour faire suite à la théorie de la solidarité.

. . . . . .

« Dans le système surnaturel de notre auteur, il ne faut pas que l'homme porte son regard hors de la terre. La vie future, c'est la vie actuelle avec quelques douceurs de plus et un mouvement incessant vers la source de toute grandeur et de toute joie, vers Dieu. Telle est notre immortalité. Certes, la perspective n'excitera qu'un médiocre enthousiasme; le séjour terrestre n'est guère fait pour engendrer des regrets profonds. Encore si la vie future continuait complétement la vie présente, on pourrait se plaire dans l'idée de retrouver un jour les souvenirs qui nous sont chers, les lieux familiers, les personnes aimées. Par un certain côté le cœur se rattacherait à cette idée de renaissance. Les êtres dont la mort brise les liens auraient la chance de se rejoindre, de se revoir. Hélas! la nouvelle métempsycose n'invite pas même à un tel espoir: les êtres reparaissent dans leur identité, mais la vie nouvelle ne se rattache en rien aux manifestations antérieures. On a une suite d'existences isolées, sans lien entre elles, et n'ayant pas la conscience les unes des autres. Ainsi le veut l'inventeur de ce système: il faut que l'humanité s'y résigne. Elle est vouée désormais au supplice que les poëtes païens infligeaient à Sysiphe et aux Danaïdes; elle roulera éternellement le même rocher et remplira la même cuve sans fond. Toutefois, au point de vue numérique, cette explication de la vie future offre quelques embarras. Comment concilier l'hypothèse de la renaissance des êtres dans leur identité avec un accroissement ou une diminution de population sur l'étendue du globe? Si le nombre augmente, il y a nécessairement une émission nouvelle; s'il décroît, il y a des identités évanouies. D'où viennent ceux qui sont en plus? où vont ceux qui sont en moins? Les excédents et les vides sont autant de problèmes.

« Au fond de ce triste système se cache une pensée plus funeste encore, c'est celle d'un égoïsme poussé au delà de cette vie. On dirait que l'auteur a voulu exciter l'homme à l'amélioration du séjour terrestre par l'espérance de retours successifs. Parez le globe, dit-il aux hommes, car c'est votre demeure éternelle que vous parez. On a eu tort de croire que vous irez habiter d'autres sphères: vous êtes enchaînés à celle-ci. Embellissez donc votre maison; vous profiterez de ces embellissements; l'œuvre de vos mains ne sera pas entièrement perdue pour vous. Tel est le conseil qui découle de cette loi de perpétuité des individus au sein de l'espèce. On ne saurait prêcher un égoïsme plus raffiné. Qu'il y a loin de là au désintéressement délicat qui respire dans les vers du fabuliste:

Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le bonheur d'autrui?

« A quelque point de vue qu'on l'envisage, le programme humanitaire ne soutient pas la discussion. Platon raconte que le temple de Delphes portait deux inscriptions mystérieuses. L'une, éloquent résumé de la sagesse des Grecs, disait : *Connais-toi toi-même ;* l'autre, expression d'une sagesse plus élevée encore, disait : *Rien de trop.* Les écrivains humanitaires ont péché contre le second de ces axiomes. En interrogeant l'homme ils ont voulu trop le connaître. Ils en ont été punis, l'esprit de vertige est descendu sur eux (1114). » (Louis Reybaud, *Études sur les réformateurs contemporains*, t. II.)

CHAPITRE IV.

L'Icarie de M. Cabet.

« Parmi les communistes avérés figure l'auteur d'un *Voyage en Icarie.* Il s'agit encore, dans ce livre, d'une communauté imaginaire, d'une fiction, d'un régime idéal. L'Icarie est un continent merveilleux, séparé par un bras de mer du pays des Marvols. On la chercherait vainement sur nos cartes ; un seigneur anglais, lord Carisdall, qui l'a découverte, pourrait seul nous y conduire. Ce lord Carisdall est en outre le héros d'un récit dans lequel Buonarroti et Morus, Fénelon et Campanella, se donnent la main à travers les siècles. L'Icarie est une terre promise ; elle doit ce bonheur au pontife Icar, qui a un faux air de famille avec l'Utopus du chancelier d'Angleterre et le grand métaphysicien de la *Cité du Soleil.* Icar est mort quand lord Carisdall arrive à Icara, capitale de cet empire ; mais d'étonnantes institutions survivent à ce législateur. Le voyageur a remis au consul du port d'embarquement deux cents guinées ; cette somme suffira pour défrayer son séjour dans l'Icarie : le gouvernement lui doit en retour la nourriture, le logement et tous les raffinements de la vie locale. On le transporte dans des voitures à deux étages, on le fait promener en ballon : il a sur-le-champ un interprète officieux, des amis, une famille. Quelle existence tissue d'or et de soie ! Quels jours heureux et limpides ! Rien, il faut le dire, parmi nos capitales les plus vantées, n'approche de la splendide Icara. Point de boue, point de poussière dans les rues ; de petits chemins de fer les sillonnent. Les carosses sont interdits, mais tout le monde a droit au transport en commun. La voie publique offre ainsi des conditions de sécurité parfaite. Les piétons cheminent sous des arcades abritées, et les chiens eux-mêmes, bridés et muselés, comprennent leurs devoirs envers la communauté. Le pavé, en aucun temps, sur aucun point, n'appartient aux ivrognes ni aux courtisanes. Icara ne connaît pas la débauche ; mais en revanche on y trouve, et ici il faut emprunter les paroles d'un voyageur, des *indispensables*, aussi élégants que commodes, les uns pour les femmes, les autres pour les hommes, où la *pudeur peut entrer un moment sans rien craindre, ni pour elle-même, ni pour la décence publique.* Certes, voilà un gage de haute civilisation !

« En Icarie, c'est l'Etat qui fait tout. Il a une grande imprimerie, une grande boulangerie, de vastes abattoirs, d'immenses restaurants, de gigantesques ateliers de tailleurs, de couturières, de tapissiers, d'ébénistes. Ici l'on confectionne les chaussures, là les étoffes, plus loin les ustensiles. Les aliments sont réglés par la loi, l'ordinaire est voté chaque année par les chambres. On a des cuisiniers nationaux, des maçons nationaux, des blanchisseurs nationaux. L'Icarie a voulu faire quelque chose pour le sexe, en l'admettant à de certaines professions que notre société lui interdit, comme la chirurgie et la médecine. Les malades sont tous soignés dans des hospices publics : quant aux infirmes, Icara n'en connaît pas. Il est vrai que l'espèce y est l'objet de croisements fort bien entendus. Le brun est invité à choisir une blonde, la brune un blond ; le montagnard recherche la fille des plaines, l'homme du nord la vierge du midi. On a ainsi des sujets de toutes les nuances et de magnifiques produits. Dans les moindres actes de la vie, les Icariens procèdent avec ce soin méthodique : la loi a tout prévu, tout réglé, jusqu'aux heures du lever et du coucher. A cinq heures du matin la population entière est debout, à dix heures du soir elle se met au lit. Pendant l'intervalle consacré au sommeil, on ne trouve pas une âme dans les rues ; la police se fait d'elle-même. . . . . .

« Quelques omissions sont amplement réparées par la vigueur du régime alimentaire auquel le grand Icar a soumis la contrée. Quelles facultés gastriques ne suppose pas la loi suivante, courte, mais expressive : « Avant-déjeuner à six heures du « matin. — Déjeuner à neuf. — Dîner com- « mun à deux heures. — Souper de neuf « à dix heures du soir. » Voilà ce qui s'appelle vivre. Il n'y a qu'une civilisation arriérée qui puisse se soutenir avec deux repas. » (Louis Reybaud, *Études sur les réformateurs contemporains*, t. II.)

CHAPITRE V.

M. Cabet jugé par M. Proudhon.

« Le communisme ne s'entend pas lui-même ; le communisme est encore à comprendre quel doit être son rôle dans le monde. L'humanité, comme un homme ivre, hésite et chancelle entre deux abîmes : d'un côté la propriété, de l'autre la communauté ; la question est de savoir comment elle franchira ce défilé, où la tête est saisie de vertiges et les pieds se dérobent. Que répondent là-dessus les écrivains communistes ?

« Quelques disciples de M. Cabet, ayant entendu parler de l'existence ou de la pos-

(1114) On trouvera une réfutation étendue de la théologie de M. Pierre Leroux dans *Le Christ et l'Evang.le.*

sibilité d'une science sociale, écrivirent un jour à leur maître pour le prier d'exposer le dogme *communautaire* scientifiquement. Ils trouvaient que le roman d'*Icarie*, non plus que la *Cité du Soleil* ou le *Phalanstère*, n'avaient rien de scientifique. M. Cabet leur répondit par le *Populaire* de novembre 1844 :

« Mon principe, c'est la fraternité;
« Ma théorie, c'est la fraternité;
« Mon système, c'est la fraternité;
« Ma science, c'est la fraternité. »

« M. Cabet commentait ensuite cette litanie : c'était touchant, c'était sublime.

« *La fraternité!* voilà donc, suivant M. Cabet, le fonds, la forme et la substance de l'enseignement communiste, car, il est juste de le reconnaître, M. Cabet, comme Saint-Simon et Fourier, est chef d'école. Saint Paul, répondant aux Juifs incrédules qui l'interrogeaient sur sa doctrine, leur disait avec une magnifique ironie : *Je ne sais qu'une chose, c'est Jésus crucifié.* M. Cabet parle comme saint Paul, il dit à ses néophytes : « Je ne sais qu'une chose, c'est la fraternité.....

« M. Cabet s'est montré profond diplomate en opposant aux curieux cette fin de non-recevoir : Mon principe, ma théorie, mon système, ma science, ma méthode, ma doctrine, etc., c'est la *fraternité*. M. Cabet n'avait rien à dire que cela, et j'admire avec quelle puissance de coup d'œil, quel bonheur d'expression, il l'a trouvé du premier coup. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

CHAPITRE VI.

Les socialistes étrangers.

§ Ier. — Le socialisme en Angleterre. — Robert Owen.

« Jamais négation plus effrayante ne fut énoncée avec plus de sang-froid. POINT DE RELIGION, POINT DE MARIAGE, POINT DE FAMILLE, POINT DE PROPRIÉTÉ ! M. Owen conçoit une société sans liens, sans croyances, sans devoirs et sans droits : l'existence terrestre est la seule chose qui le touche : il n'imagine rien au delà. En envisageant de près notre destinée, il avise en outre que l'homme n'est pas le maître de la dominer à son gré, qu'il est au contraire le jouet de circonstances irrésistibles. Ni l'éducation, ni le caractère, ni l'intelligence, ni la force physique, ne sont des facultés entièrement dépendantes de la volonté humaine. Tout être subit la loi de la nature ou des événements. Si cela est ainsi, n'y a-t-il pas une injustice flagrante à le rendre responsable d'actes qui ne sont pas libres? M. Owen le croit et réveille la longue et ancienne querelle des *nécessariens* et des *pélagiens* (1115). La fatalité seule détermine ici-bas le bien et le mal. Il ne saurait donc y avoir ni mérite, ni démérite : on a tort de récompenser et tort aussi de punir. Quand on arrive à de telles conclusions dans l'ordre moral, on est rigoureusement conduit à la communauté dans l'ordre des intérêts. M. Owen la conçoit sans limites et sans règles. Chacun prend où il veut, fait ce qu'il veut ; la société marche à l'aventure. Les modes d'organisation sont purement facultatifs. M. Owen n'admet rien d'obligatoire. La bienveillance universelle doit tout remplacer, lois, mœurs, armée, prisons, gouvernement. Cela s'appelle, dans la langue de l'inventeur, le *régime rationnel*, ce qui ne veut pas dire le régime raisonnable.

« On sait quels efforts a faits, depuis près d'un demi-siècle, M. Owen pour répandre sa singulière doctrine, et quelles transformations pratiques et spéculatives il lui a imprimées. Un essai heureux à New-Lanark a été suivi d'expériences avortées à New-Harmony et à Orbeston. Sur ces deux points, on a pu voir le principe de la communauté à l'œuvre. Invariablement il a offert le même spectacle, celui d'ouvriers laborieux victimes d'ouvriers fainéants, d'hommes intelligents exploités par des hommes incapables ; toujours il a présenté le même résultat, celui d'un anéantissement graduel de la production et d'un éloignement invincible pour le travail. Quoiqu'il fût évident que les choses devaient se passer ainsi, il est heureux que l'épreuve en ait été faite, et qu'elle ait abouti à deux avortements décisifs. M. Owen seul s'est refusé à voir dans ces échecs la condamnation de son système, il n'en a pas moins continué son œuvre de prosélytisme. Tantôt son zèle éclate en discours, en manifestes de tout genre ; tantôt il se reporte vers de nouveaux essais, et provoque des souscriptions en faveur d'un établissement expérimental. Pour concentrer l'action de sa doctrine, M. Owen a fondé un congrès annuel à Manchester et créé dans les trois royaumes soixante et une sociétés qui relèvent d'une société centrale. Jusqu'ici toutes ces tentatives n'ont amené qu'une agitation impuissante. Limitée à un petit nombre d'hommes qui vont toujours vers la nouveauté et vers le bruit, la secte des *socialistes* (c'est le nom qu'ils se donnent) n'est en progrès ni pour le nombre ni pour la qualité des adhérents. Elle se recrute surtout dans la classe moyenne, parmi ces hommes qui ont plus d'orgueil que de connaissances : clercs d'huissiers et d'avoués, industriels en faillite, chirurgiens et médecins de village, ingénieurs sans emploi, artistes sans talent, professeurs manqués, étudiants paresseux, écrivains incompris. En Angleterre plus qu'ailleurs il existe des vanités incurables, des organisations indolentes qui veulent cumuler les avantages du bien-être et de l'oisiveté. Ne se croyant pas à leur place, ces génies méconnus se gardent bien de s'en prendre à eux-mêmes ; ils font un procès à la société, la condamnent sans appel, et décrètent qu'elle sera changée. » (LOUIS REYBAUD, *Etudes sur les réformateurs contemporains*, t. II.)

(1115) L'auteur suppose à tort qu'il n'y a pas de milieu entre le fatalisme et le pélagianisme. Ce milieu consiste à reconnaître à la fois la liberté humaine et l'action de Dieu sur ses créatures.

§ II. — Le socialisme belge.

« La Belgique fournit à M. Grün (1116) d'assez curieux portraits. Voici d'abord M. Bartels, le Louis Blanc de la Belgique, l'adversaire furieux de la concurrence, l'intelligent publiciste qui, pour corriger les erreurs de la liberté, propose tout simplement de la condamner à mort en instituant le monopole absolu de l'Etat. M. Charles Grün, rendons-lui ce témoignage, n'a pas plus d'estime que M. Proudhon pour ces déclamations, où il n'y a ni science ni idées; mais M. Bartels n'a pas la plume ambitieuse qui a rédigé le programme de l'organisation du travail, et c'est au rhétoricien de la démocratie française que M. Grün réserve ses impitoyables sifflets. Ajoutons une particularité intéressante chez M. Bartels : il est catholique exalté, et combat à outrance le protestantisme. Tout autre est le patriote Lucien Jottrand, Wallon de naissance, qui s'est fait Flamand, parce que le génie catholique de la famille romane est épuisé, dit-il, et que l'avenir appartient désormais aux races germaniques. On sait quelle est la lutte des Wallons et des Flamands sur le sol belge; le jeune hégélien est donc tout fier de l'hommage rendu au génie allemand par un déserteur de la race romane; il veut bien cependant nous défendre, et il emploie pour cela des arguments tout à fait inattendus. « La France n'est pas morte, s'écrie-t-il, car « elle a douté, elle a nié, elle a détruit tout, et « par là elle a fourni une ample matière aux « investigations de la science allemande. La « France agit, l'Allemagne explique et révèle « la France. Le peuple qui a mis au monde le « socialisme, même informé, est un peuple « immortel. Qu'est-ce que le socialisme fran- « çais? Un système? une théorie durable? « Non, c'est un embryon grossier; moins que « cela, c'est le germe d'un germe; l'Alle- « magne lui donnera la force et la vie; alors « le dernier mot de la science aura été dit, « et l'éternel problème sera résolu. » Voilà pourquoi M. Jottrand aurait pu rester Wallon et pourquoi cependant il n'a pas eu tort de se faire Flamand.

« Un des plus curieux chapitres que M. Grün ait consacrés à la Belgique est celui où il a si vivement reproduit le portrait en pied de M. Jacob Kats. M. Jacob Kats est le véritable apôtre du socialisme populaire. Il faut qu'il prêche et qu'il enseigne du matin jusqu'au soir. Pour cela, il prendra tous les costumes : le matin, il est maître d'école, dans l'après-midi, il fait des sermons socialistes; le soir, il joue la comédie. Comédie ou sermon, le texte, cela va sans dire, est toujours le même..... M. Grün nous peint d'une façon très-amusante l'agitateur flamand, l'orateur inculte et passionné, devenu tout à coup directeur de théâtre, auteur, acteur, régisseur, maître d'orchestre, souffleur, et pour ne rien oublier, moucheur de chandelles. Il y a là plusieurs pages écrites avec une excellente verve humoristique. M. Grün ajoute quelques mots sur M. de Potter et sur le vieux Buonarotti, l'un des compagnons de Babeuf et l'historien de sa conjuration. Il paraît que l'histoire de la conjuration de Babeuf par ce vieux démagogue de 93, a exercé chez nous une influence assez considérable depuis une dizaine d'années; c'est là, dit-on, que les partis extrêmes, dégoûtés des réformes politiques, auraient puisé leurs passions antisociales; c'est ce livre qui aurait propagé, dans certaines parties du peuple, l'ivresse stupide du communisme. M. Louis Blanc dans son *Histoire de dix ans* avait laissé entrevoir quelque chose de cela; M. Grün l'affirme expressément, et ce lui est une transition toute naturelle pour étudier enfin ce sombre foyer du communisme français, allumé, c'est lui qui le confesse, par l'ombre sanglante de Babeuf et la longue rancune de son complice (1117). » (Saint-René-Taillandier, *L'Athéisme allemand et le socialisme français*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, nouvelle série.)

QUATRIÈME PARTIE.

Réfutation du communisme.

CHAPITRE PREMIER.

Réfutation du communisme par le rationalisme.

« Ou il faut l'homme travaillant pour lui-même, et dès lors propriétaire, ou il le faut travaillant pour la communauté, qui se chargera de lui, et lui épargnera les chances du travail libre.

« Dès lors la communauté à tous les degrés s'ensuit inévitablement.

« Il faut le travail en commun pour prévenir la parsese, la jouissance en commun pour prévenir l'économie.

(1116) Athée-socialiste allemand qui a parcouru la France et la Belgique pour y étudier les doctrines de nos démagogues les plus célèbres. M. Proudhon a seul trouvé grâce devant le disciple de Hegel; les autres sont impitoyablement fustigés, surtout M. Louis Blanc.

(1117) Sur le socialisme allemand et suisse on peut consulter l'excellent ouvrage de M. Amédée Hennequin, *Etudes sur l'anarchie contemporaine*.

« Il faut encore, ou une égalité grossière, ou, si l'on admet la civilisation, des professions diverses, dès lors des déclarations d'aptitudes faites par la communauté elle-même, et des traitements inégaux pour consommer des produits inégaux ; il faut, en un mot, ou l'égalité dans la barbarie, ou l'inégalité dans la civilisation, mais l'inégalité par décision de l'autorité publique . . .

. . . . . .

« Il y a une dernière conséquence du communisme moins inévitable, mais qui manque à la parfaite harmonie du système, et qui, si on ne l'ajoute pas, prouve qu'on se défie du système lui-même. C'est la suppression de la famille.

« Oh, sans doute ! on peut supposer au nombre de ces tables communes la table des enfants, aussi bien que celles des pères et des mères ; on peut, en abrégeant *le tien et le mien* pour les choses matérielles, le conserver pour les choses morales. On peut, en ayant sa femme, avoir ses enfants, qu'on reconnaît, qu'on aime, qu'on suit dans la carrière de la vie. A Sparte, il y avait la table commune et la famille; mais c'était la table commune pour les guerriers. La propriété restait, avec la femme et les enfants, au logis. La femme veillait sur les enfants et sur les ilotes qui travaillaient la terre en esclaves. Et, vers la fin de cette société, qui n'était du reste qu'à moitié contre nature, à l'époque de sa décadence, les femmes avaient toute la propriété et des mœurs affreuses. Les hommes n'avaient pas cessé de se livrer à des habitudes infâmes : ils n'étaient que braves.

« J'admets donc que les enfants pourront appartenir au père et à la mère, qui les iront visiter à la table commune. Mais, de grâce, ne sentez-vous pas à quel supplice de Tantale votre cruelle inconséquence aura exposé ces malheureux parents ? Quel est le plus grand stimulant du désir de posséder si ce n'est l'amour des enfants ? C'est surtout pour les enrichir, ou du moins pour les faire vivre un peu mieux, que la plupart des pères et des mères travaillent. Vous leur laissez des enfants à aimer, et vous ne leur donnez pas la permission de satisfaire ce penchant en travaillant pour eux ! Quoi ! ils les verront, les serreront sur leur cœur, et ne pourront rien pour leur bien-être ! Il faudra dans une société de trente millions d'âmes, qu'ils travaillent à améliorer le sort de trente millions d'individus, pour qu'il en arrive un trente-millionième à leurs enfants ! Ne sera-ce pas un supplice affreux ? Soyez donc conséquents. Vous voulez confondre toutes les existences : confondez tous les cœurs. Qu'il n'y ait plus de relations entre le père, la mère et les enfants ; que les enfants soient à tous; que le père et la mère ne puissent plus les reconnaître, et alors ils les aimeront tous sans exception. Ils iront, à certaines heures, voir les enfants de la communauté, comme on va au chenil, ou à la basse-cour, ou au haras, regarder les produits du domaine avec un certain plaisir. Ils pourront en reconnaître çà et là quelqu'un, ce qui fera naître une illusion d'un moment, peut-être aussi une regrettable tentation de préférence; mais on les habituera à les confondre tous dans le même sentiment, et alors l'inconséquence de donner des êtres à aimer à qui ne peut rien pour eux, cette inconséquence cessera. . . . . .

. . . . . .

« Toutes ces conséquences se tiennent indissolublement, et l'une de ces institutions conduit à l'autre. Ou tout en propre, ou rien; alors rien, ni le pain, ni la femme, ni les enfants ; tout en commun, le travail et la jouissance. L'homme ainsi vivra comme ce troupeau de biches et de cerfs qui parcourent nos forêts, ou comme cette troupe de chiens qui habitent les rues de Constantinople.

« A cette humanité future je fais trois objections : elle détruit le travail, la liberté, la famille. . . . . .

. . . . . .

« Je crois, moi, que si vous dites à cet ouvrier : Travaille beaucoup et tu n'auras ni plus ni moins de traitement, mais la France dans vingt ou trente ans sera plus riche, cet ouvrier lèvera les épaules, car on lui parle argent, et il faut un argument approprié au sujet. Mais si vous lui dites : Meurs pour que la France soit sauvée, il vous écoutera peut-être, et si vous avez su par de nobles institutions militaires élever son cœur, y développer le sentiment de la gloire, il mourra à Austerlitz, à Eylau, ou sous les murs de Paris. C'est que l'homme est plus paresseux que lâche, et que pour chaque genre d'effort il faut des stimulants différents. Pour l'exciter au travail, il faut lui montrer l'appât du bien-être; pour l'exciter au dévouement, il faut lui montrer la gloire. Quoi ! l'honneur pour deux ou trois planches de plus rabotées dans une journée, pour une pièce de fer mieux limée ! vous blasphémez ! L'honneur pour d'Assas, Chevert, Latour-d'Auvergne : le salaire, c'est-à-dire la satisfaction de bien vivre, lui et ses enfants, pour celui qui a laborieusement et habilement travaillé, et de plus l'estime, s'il est sage et probe, car il faut aussi des satisfactions morales à cet honnête ouvrier. Raisonner autrement, ce n'est pas connaître la nature humaine, c'est tout confondre, sous prétexte de tout réformer. . . . . .

. . . . . .

« Ame sublime de l'homme, âme obtuse ou clairvoyante, sentant profondément la peine ou le plaisir, flambeau que Dieu plaça en nous pour nous inciter et nous conduire, âme libre, faut-il donc vous éteindre comme une flamme importune qui nous fatigue et nous dévore ! Quoi ! vous voulez donc souffler sur elle, puisque vous voulez nous ôter cette liberté, et nous faire descendre à l'état d'abeille ou de fourmi ! Quoi ! de peur que je ne me trompe, que je n'échoue dans mes combinaisons, que je ne sois ce que vous appelez riche ou pauvre, que je ne souffre le froid, la faim, la misère, vous allez

m'enfermer dans une ruche, me tracer ma tâche, me nourrir, me vêtir à votre goût, mesurer ma force, mon appétit, mon génie; me placer ici ou là, m'assigner telle étude ou telle autre! Et, lorsque vous craignez que je ne me trompe, et que, pour éviter ce danger, vous prétendez décider de tout pour moi, vous ne craignez pas, législateur infatué, de vous tromper vous-même, en m'assignant ainsi mon rôle, en déterminant mes besoins, en vous chargeant d'y satisfaire! Vous vous êtes grossièrement abusé; au milieu de l'immensité de la création, vous m'avez pris pour ce que je n'étais pas, vous m'avez pris pour le castor qui construit, pour le cheval qu'on attelle. De peur que je ne tombe, vous m'avez rabaissé; de peur que je ne m'égare, vous m'avez fait esclave; de peur que je ne souffre, vous m'avez ôté la vie, car en supprimant les accidents de ma vie, vous avez supprimé ma vie elle-même.

« La vieille, l'éternelle société que la nature a faite, traite l'homme autrement. Travaille, lui dit-elle, travaille tant que tu voudras, tant que tu pourras, comme tu sauras, bien ou mal, avec ou sans intelligence, avec les moyens que tu as reçus à ta naissance. Ce que tu gagneras sera pour toi. Tu es vieux, travaille encore, car ce que tu gagneras sera pour tes enfants. — La société, outre qu'elle dit à l'homme : travaille, travaille sans mesure, lui laisse de plus le choix de l'art dans lequel il s'exercera. Il suit son instinct. S'il se trompe, il sera obligé de changer et de descendre. Mais, en s'essayant, il finira par trouver, et une fois sa voie trouvée, il la parcourra comme l'aigle traverse les airs. Voici un mauvais médecin, qui était sans le savoir un grand architecte: il se ravise, et construit la colonnade du Louvre. Voici un médiocre architecte qui s'aperçoit qu'il était né pour les armes: il revient à sa vocation, et gagne la bataille d'Héliopolis. . . . . .

« Parmi les animaux, le père ne connaît jamais les êtres issus de lui. La mère, quand elle a fini de les allaiter, ou dans les espèces qui ne sont pas mammifères, quand elle leur a enseigné à vivre seuls, les abandonne, ne veut plus même les voir, et les chasse d'auprès d'elle comme importuns. L'éducation a consisté à les conduire jusqu'à l'âge où ils peuvent se nourrir et se défendre. C'est un mois, deux mois, un an peut-être, pour ceux dont la vie est la plus longue. Après, ils sont voués au communisme. Le père, la mère, les rejetons vivent sans se connaître, sans se distinguer, dans une promiscuité pour laquelle la nature ne montre chez eux aucune répugnance. Telle est la famille chez les animaux. Il est vrai qu'ils n'ont pas de soucis, pas de gêne, pas d'obligation de se soigner quand ils ne s'aiment plus, pas d'adultère à se reprocher, pas de négligences paternelles, pas d'ingratitudes filiales à déplorer, qu'ils ne sont ni mauvais époux, ni mauvais pères, ni mauvais fils. Est-ce un pareil état d'innocence, de liberté, de bonheur, qu'on souhaite pour l'espèce humaine? Cette innocence, cette liberté, ce bonheur, sont ceux de la brute. Le but qui a réuni le père et la mère une fois atteint, ce qui pour le père est d'un instant, et pour la mère de quelques mois, ils se séparent, et la famille est dissoute. Elle a duré le temps nécessaire à l'éducation de l'espèce.

« Mais l'éducation de l'homme est de toute la vie. Cet être si fort, destiné à durer plus que la plupart des autres animaux, destiné à être Newton, Racine, Voltaire ou Napoléon, quand son allaitement est fini sait à peine marcher, se laisserait renverser par un chien, écraser par un cheval, si vous le livriez à lui-même, et quand il peut manger, marcher, éviter les obstacles dangereux, ne saurait pas vivre au milieu de cette société où tout s'achète, où l'on ne trouve pas à subsister dans les rues comme les animaux trouvent à brouter dans les champs. Il faut que le père et la mère gagnent sa vie pour lui. Puis c'est un être pensant : il faut développer son intelligence, il faut la cultiver, l'élever, la mettre au niveau de sa profession, de sa nation, de son siècle. Montez encore plus haut, et si c'est le fils de ces grandes familles qui sont l'honneur de leur pays; si c'est le fils des Scipions à Rome, le fils des Annibal Barca dans la jalouse Carthage, s'il doit soutenir un jour l'éclat de son nom, la gloire de sa patrie, il faut lui inculquer les vertus héréditaires, les nobles passions de sa race, et alors toute une vie de bons et héroïques exemples n'est pas de trop. Si c'est le fils de Jean Bart, il faut le mettre en mer à côté de son père, et si un jour de bataille il paraît ému, l'attacher au mât du vaisseau que commande l'héroïque marin. Croyez-vous que pour un tel objet la famille puisse durer trop longtemps?

« Pour l'animal, la famille c'est la protection de la mère pendant l'âge de l'infirmité physique; pour l'homme, c'est la vigilance du père et de la mère sur son âme, continuée toute la vie, c'est la perpétuité des sages leçons, des grands exemples! Faut-il que ce soit dans une république qu'on ait de telles choses à dire? . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Voilà le monde avec la propriété, la famille et la liberté.

« Y voulez-vous opérer des changements, des changements qui l'améliorent suivant les évidentes lois de la nature humaine? Oh! soyez le bienvenu, apportez-nous vos lumières, vos inventions : nous les discuterons. Nous qui pensons sans cesse à ces divers objets, nous nous sommes fatigués peut-être, ou habitués à la souffrance de nous-mêmes et des autres. Venez, vous qui peut-être moins résignés aux nécessités de ce monde, les appréciant moins, aurez trouvé quelque remède; venez, et discutons avec bonne foi. Mais voulez-vous changer les conditions essentielles de cet univers; voulez-vous, pour que l'homme ne soit ni pau-

vre ni riche, supprimer le stimulant qui le fait travailler; pour qu'il ne souffre pas, supprimer la liberté; pour qu'il n'ait pas les douleurs de la famille, supprimer la famille; nous vous dirons, si vous êtes de bonne foi, que vous n'avez pas connu la nature humaine; nous vous dirons si vous êtes des factieux, qui cherchez des soldats dans ceux qui souffrent impatiemment; nous vous dirons que vous êtes criminels.

« Une première observation doit frapper tous les esprits, c'est que ce petit nombre de riches, ce nombre moins restreint, mais bien insuffisant encore, de gens aisés, comparé à l'immense nombre de ceux qui n'ont que le nécessaire ou moins que le nécessaire, ôte toute idée de pouvoir améliorer le sort de ceux qui ont peu, par le partage des biens de ceux qui ont beaucoup. On ne procurerait à aucun le bien-être, et on aurait détruit chez tous l'ardeur à produire, qui a conduit la société de l'état où elle était dans le moyen âge, à l'état où elle est aujourd'hui. On ne niera pas, en effet, que le sort de l'espèce humaine ne se soit bien amélioré depuis deux ou trois siècles, même depuis cinquante ans, depuis trente, depuis vingt? Il y a quelques siècles les moyens de l'agriculture, ceux du commerce qui la supplée quand les saisons lui ont été contraires, étaient tellement insuffisants, que les disettes emportaient des milliers d'hommes. Des quantités innombrables de malheureux périssaient de faim sur les routes ou les places publiques. Nous avons traversé récemment une disette; il y a eu des souffrances, d'inévitables souffrances, mais le peuple des campagnes n'a nulle part manqué de pain, et celui des villes, par les moyens combinés du commerce, du gouvernement et de la bienfaisance des classes aisées, a eu le nécessaire. Dans cette année, l'ouvrier ne s'est pas vêtu à neuf, il ne s'est donné aucun plaisir, et tel, dont la santé débile n'aurait pu se soutenir que par l'aisance, est mort plus tôt, plus inévitablement que dans une année prospère. Mais cette disette est-elle comparable à celle qui emportait des générations entières?

« Le vivre est donc plus assuré. S'agit-il du logement? Voyez dans les vieux quartiers de quelques-unes de nos villes ces maisons construites en plâtras, revêtues de petites tuiles de bois, accumulées comme des fourmilières, humides, obscures, privées d'air, qui rappellent ces cités du moyen âge, dont on retrouve encore l'image dans beaucoup d'anciens tableaux, dont la misère, la laideur, la confusion, étaient surmontées par le clocher élancé de l'église gothique; car l'homme alors semblait n'avoir dans sa misère songé qu'à Dieu. Rappelez-vous, dis-je, ces maisons dont on détruit encore des quartiers entiers à Rouen, et comparez-les aux maisons, petites sans doute, mais saines, construites en briques, revêtues en ardoises, qui les remplacent. N'y a-t-il pas eu une véritable amélioration sensible?

« Regardez dans les champs, et vous verrez partout le toit en tuiles ou en ardoises remplacer le chaume, la construction en pierre remplacer la construction en terre. Regardez au vêtement de l'ouvrier, et vous verrez le drap foulé remplacer la bure, le soulier remplacer le sabot, et sur les épaules de la femme du peuple le fichu de laine remplacer un mouchoir de coton. C'est que, comme je l'ai déjà dit, la journée des champs qui valait, il y a quarante ans, 25 sous en vaut 40; celle des manufactures qui valait 2 francs en vaut 5, et que le fichu qui valait 50 francs en vaut 5 ou 6. Lisez enfin Vauban, lisez les écrivains du grand siècle, et voyez cette peinture des champs abandonnés, des paysans fugitifs, et dites si rien de pareil arrive aujourd'hui, même après les plus horribles guerres! . . . . .

. . . . . .

« Maintenant, même dans l'état des choses, ne reste-t-il pas beaucoup de mal, et assez pour navrer le cœur des honnêtes gens? . . . . . .

. . . . . .

« Certainement il y a du mal, beaucoup de mal, il faut en diminuer la somme. Il faut convertir ce pain noir en pain blanc, ces légumes arrosés d'un peu de lard en viande, ces haillons en un bon vêtement, cette chaumière fétide en une maison bien bâtie, cette ignorance brutale en douce intelligence des choses, cette stupide envie en une fraternité sincère; mais il faut en prendre le temps, et y procéder par des moyens éprouvés, ce qui n'exclut pas les moyens nouveaux. Il faut pourtant ne pas laisser ignorer à ce peuple, que même après avoir opéré tous ces changements, son cœur restera plein de douleurs quelquefois intolérables. N'est-il pas cent fois mieux que dans le moyen âge, au temps de la lèpre, des contagions, des disettes générales, cent fois mieux que sous Louis XIV, sous Louis XVI, sous Napoléon? Eh bien, entendez les cris de douleur qu'il pousse de toutes parts, entendez-les! supprimez même ces cris, et il restera encore un long et continuel gémissement. Mais ce gémissement quel est-il? C'est celui du cœur humain. Remontez dans les siècles, allez de la féodalité à l'empire romain; sous l'empire romain choisissez la félicité des Antonins, le long repos d'Auguste; allez en Grèce, visitez les villes si opulentes, la brillante Athènes et la riche Corinthe; redescendez les temps, parcourez les deux hémisphères, de chez l'indolent indien, de chez le laborieux Chinois, qu'un peu de riz alimente; revenez chez d'autres peuples, passez l'Océan, parcourez d'un pôle à l'autre ces Amériques s'avançant comme deux grandes îles entre les deux océans, suivez dans ses courses ce sauvage qui, dans les Savanes, n'a d'autre risque à courir que d'atteindre ou de manquer le bison dont il mange la chair, et qui, plaçant sa patrie dans les os de ses ancêtres, qu'il porte avec lui enfermés dans des fourrures, a tant réduit les hasards de la vie; revenez sur les bâtiments de l'Américain ou de l'An-

glais, admirez l'opulence assise sur les bords de la Tamise ou du Zuiderzée ; venez voir enfin les pâtres de l'Oberland, observez en un mot l'universalité du genre humain, écoutez tous les cœurs : n'y a-t-il pas une douleur commune au fond de tous ? Entre tant d'hommes si divers, lequel a ce qu'il désire ? Lequel n'a pas quelque chose à regretter, quelque chose à craindre ? Lequel n'a pas dans le cours de sa vie perdu son père, sa mère, sa femme, son enfant ? Lequel n'a pas devant soi ou les peines de la vie qui commence, qui est pleine de labeurs, qui n'a pas encore donné les succès, ou les peines de la vie qui décline vers la mort, comme le soleil vers l'horizon, et aux désirs prêts à s'éteindre joint les vagues appréhensions de la fin qui s'approche, appréhensions amères chez l'être borné, seulement tristes chez l'esprit élevé, mais pour celui-ci mêlées de mille autres chagrins que l'être borné n'a pas? Si vous voulez vous en convaincre, laissez le pauvre qui grelotte, qui a faim, qui a soif ; allez chez le riche qui n'a pas faim, qui n'a pas froid, qui couche sur la soie, marche sur la laine émaillée de mille couleurs. Il n'a pas froid, il n'a pas faim, c'est vrai. Il est repu, soit. Mais voyez son front soucieux : savez-vous ce qu'il fait ? Il désire, il désire ardemment, plus ardemment que celui qui n'a pas mangé. Il désire avec douleur, quoi, direz-vous ? Non pas du pain, non pas des mets délicats, non pas des champs fertiles et riants ; il a de ces choses à n'en savoir que faire, car ces mets il les goûte à peine, ces champs il les néglige : mais il désire de nouveaux trésors, de la puissance qu'on lui dispute, peut-être l'honneur qu'un outrage lui a ravi. Ou bien tout ce qu'il avait, il va le perdre. Un coup de vent a précipité sa fortune dans l'Océan. Une fausse spéculation l'a détruite à la Bourse. La faveur publique l'a abandonné. Chagrins peu intéressants, direz-vous, mais chagrins enfin ! En voici de plus dignes de votre intérêt. Il a perdu une fille chérie, une femme qu'il aimait. Croyez-vous qu'il aime moins parce qu'il est riche ? L'observation de la nature humaine prouve qu'il souffre plus fortement, car son âme, moins attirée au dehors par les souffrances physiques, est plus en dedans, et s'y agite, s'y tourmente davantage. Moins on souffre du corps, plus on souffre du cœur.

« Cet heureux en apparence, vous ne voulez pas vous intéresser à lui, parce qu'il regrette de l'argent et du pouvoir. J'y consens. Mais le voilà qui commande des armées, qui exerce le noble métier des armes. Il meurt comme Epaminondas à Mantinée, après avoir vaincu à Leuctres ; il meurt comme Gustave-Adolphe à Lutzen, après avoir vaincu à Leipsick ; ou bien comme Gaston de Foix, à l'entrée même de sa carrière, il meurt à Ravenne au milieu du plus beau triomphe. Heureux guerrier, tu meurs, tu meurs jeune, tu es heureux de mourir, car tu meurs sur un lit de drapeaux. Mais ce vieux Charles-Quint, à qui tout a réussi, vainqueur de François I^er^, dites-moi pourquoi il abdique et finit consumé de tristesse ? Annibal, vainqueur vingt ans, le voilà vaincu à Zama, vaincu par qui ? Par un jeune homme. Et ce jeune homme, ce Scipion, qui, au début de la vie, a eu cette grande gloire, gloire immortelle, qui n'a jamais été effacée, de vaincre Annibal ; ce jeune homme, il passe le reste de sa vie à être jalousé, à déplorer d'avoir un mauvais fils, à se tenir éloigné de Rome en maudissant sa patrie. Et ces heureux que l'histoire appelle Louis XIV et Napoléon, ces heureux qui remplirent l'univers de dépit, l'un pendant cinquante ans, l'autre pendant vingt ans, le premier devenu vieux, de la tendresse de La Vallière passé à la triste domination de madame de Maintenon, des Dunes, de Rocroy à Malplaquet, de Turenne et de Condé à Villeroy, dit un jour à ce dernier : *Monsieur le maréchal, à notre âge on n'est plus heureux.* — L'autre de Rivoli, de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, passe à Leipsick et Waterloo, des Tuileries, de l'Escurial, de Schœnbrunn, de Potsdam, du Kremlin à Sainte-Hélène ! Il meurt seul, sans une épouse, sans un fils, lié comme Prométhée sur son rocher. Et vous qui avez vu tomber Charles X et Louis-Philippe, tomber branche sur branche, trône sur trône, croyez-vous donc qu'il n'y ait pas de douleurs en haut, en bas, partout, et plus en haut qu'en bas ! Inutile divagation, me direz vous, à travers le champ des douleurs universelles ! Je vous parle des douleurs de la bure, et vous me répondez par celles de la pourpre. Ah ! votre vue serait bien courte, si vous ne voyiez pas que cette pourpre, cette bure, sont un voile insignifiant jeté sur l'âme humaine, et que sous l'éclat éblouissant de l'une, sous la couleur terne de l'autre, il y a une terrible égalité de souffrance. Dieu mit dans tous ce même ressort de l'âme humaine, qui, pressé par le monde, résiste, plie, se relève, plie encore, ne cesse de gémir dans ces mouvements divers, mais agit toujours, et fait avancer l'humanité à travers une épreuve visible, vers un but invisible. » (A. Thiers, *De la propriété.*)

CHAPITRE II.

Réfutation du communisme par le socialisme.

ARTICLE I^er^. — Le communisme est une vieillerie rationaliste.

A mon ami Villegardelle, communiste.

« Mon cher Villegardelle, j'ai reçu chacune en leur temps vos deux dernières publications et je vous en remercie.

« J'ai lu l'*Accord des intérêts* avec le charme que devaient me procurer votre esprit si fin, votre pensée vive et légère, votre expression toujours sceptique et narquoise. Que chercher en effet en un écrit communiste, si ce n'est l'imagination et le talent de l'écrivain ?.....

« Ce qui m'a frappé dans l'*Histoire des idées sociales* est le sous-titre : *Les socialistes modernes devancés et dépassés par les*

anciens penseurs et philosophes. Je trouve à cela, je vous l'avoue, beaucoup moins de malice que de naïveté. La belle recommandation pour notre cause, je vous prie, de faire savoir à un public imbu des idées de progrès que l'invention faiblit parmi nous à mesure que la civilisation se développe sur sa base propriétaire, et de crier sur les toits, chose vraie du reste, que le socialisme est en décadence depuis Platon et Pythagore ! Et quel avertissement au lecteur en tête d'une publication communiste! Vous avez fréquenté le phalanstère, mon cher Villegardelle, et vous êtes si peu habile!... Mais je goûte fort le nom d'UTOPIE que vous donnez en général à tout projet de réforme, conçu en sens contraire de la propriété.

« En fait et en droit le socialisme proteste éternellement contre la raison, et la pratique sociale ne peut être rien, n'est rien. Au rebours de ces entraves au libre commerce dont les économistes espèrent triompher avec le temps et qui reviennent toujours, le socialisme ne vient jamais. Il n'y a point d'heure marquée pour lui; il est condamné à un perpétuel ajournement. Je vous félicite, mon cher Villegardelle, de cette heureuse découverte..... » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

ART. II. — Apologie du mariage et de l'hérédité.

« C'est surtout dans la famille que se découvre le sens profond de la propriété. La famille et la propriété marchent de front appuyées l'une sur l'autre, n'ayant l'une et l'autre de signification et de valeur que par le rapport qui les unit. Avec la propriété commence le rôle de la femme. Le ménage, cette chose tout idéale et que l'on s'efforce en vain de rendre ridicule, le ménage est le royaume de la femme, le monument de la famille. Otez le ménage, ôtez cette pierre du foyer, centre d'attraction des époux, il reste des couples il n'y a plus de familles.....

« Or, qu'est-ce que le ménage par rapport à la société ambiante sinon tout à la fois le rudiment et la forteresse de la propriété? Le ménage est la première chose que rêve la jeune fille; ceux qui parlent tant d'attraction et qui veulent abolir le ménage devraient bien expliquer cette dépravation de l'instinct du sexe. Pour moi, plus j'y pense et moins je puis me rendre compte, hors de la famille et du ménage, de la destinée de la femme. Courtisane ou ménagère (ménagère, dis-je, et non pas servante), je n'y vois pas de milieu : qu'a-donc cette alternative de si humiliant? En quoi le rôle de la femme chargée de la conduite du ménage, de tout ce qui se rapporte à la consommation et à l'épargne, est-il inférieur à celui de l'homme, dont la fonction propre est le commandement de l'atelier, c'est-à-dire le gouvernement de la production et de l'échange?

« L'homme et la femme sont nécessaires l'un à l'autre comme les deux principes constitutifs du travail; le mariage dans sa dualité indissoluble est l'incarnation du dualisme économique qui s'exprime, comme l'on sait, par les termes généraux de consommation et production. C'est dans cette vue qu'ont été réglées les aptitudes des sexes : le travail pour l'un, la dépense pour l'autre; et malheur à toute union dans laquelle une des parties manque à son devoir! Le bonheur que s'étaient promis les époux se changera en douleur et en amertume; qu'ils s'en accusent eux-mêmes !.....

« S'il n'existait que des femmes, elles vivraient ensemble comme une compagnie de tourterelles; s'il n'y avait que des hommes, ils n'auraient aucune raison de s'élever au-dessus du monopole et de renoncer à l'agiotage : on les verrait tous maîtres ou valets, attablés au jeu ou courbés sous le joug. Mais l'homme a été créé mâle et femelle; de là nécessité du ménage et de la propriété. Que les deux sexes s'unissent, aussitôt de cette union mystique, de toutes les institutions humaines la plus étonnante, naît par un inconcevable prodige la propriété, la division du patrimoine commun en souverainetés individuelles.

« Le ménage, voilà donc pour toute femme, dans l'ordre économique, le plus désirable des biens; la propriété, l'atelier, le travail à son compte, voilà avec la femme ce que tout homme souhaite le plus. Amour et mariage, travail et ménage, propriété et *domesticité;* que le lecteur, en faveur du sens, daigne ici suppléer à la lettre; tous ces termes sont équivalents, toutes ces idées s'appellent et créent pour les futurs auteurs de la famille une longue perspective de bonheur, comme elles révèlent au philosophe tout un système.

« Sur tout cela le genre humain est unanime, moins cependant le socialisme qui, SEUL DANS LE VAGUE DE SES IDÉES, PROTESTE CONTRE L'UNANIMITÉ DU GENRE HUMAIN. Le socialisme veut abolir le ménage, parce qu'il coûte trop cher; la famille, parce qu'elle fait tort à la patrie; la propriété, parce qu'elle préjudicie à l'Etat. Le socialisme veut changer le rôle de la femme : de reine que la société l'a établie il veut en faire une prêtresse de Cotytto. Je n'entrerai pas dans une discussion directe des idées socialistes à cet égard. Le socialisme, sur le mariage comme sur l'association, n'a point d'idées, et toute sa critique se résout en aveu très-explicite d'ignorance, genre d'argumentation sans autorité et sans portée. N'est-il pas évident en effet que si les socialistes croyaient possible, à l'aide des moyens connus, de donner l'aisance et même le luxe à chaque ménage, ils ne se soulèveraient pas contre le ménage? que s'ils pouvaient accorder les sentiments civiques avec les affections domestiques, ils ne condamneraient pas la famille? que s'ils avaient le secret de rendre la richesse, non pas seulement commune, ce qui n'est rien, mais universelle, ce qui est toute autre chose, ils laisseraient les citoyens vivre en particulier aussi bien qu'en commun, et ne fatigueraient pas le public de leurs querelles de ménage? De l'aveu des socialistes le mariage,

la famille, la propriété, sont choses qui contribuent puissamment au bonheur : le seul reproche qu'ils aient à faire, c'est qu'ILS NE SAVENT comment accorder ces choses avec le bien général. Est-ce là, je le demande, une argumentation sérieuse? Comme s'ils pouvaient conclure de leur ignorance particulière contre le développement ultérieur des institutions humaines! comme si le but du législateur n'était pas de réaliser pour chacun, non d'abolir, le mariage, la famille, la propriété!

« Pour ne pas trop m'étendre, je me contenterai de traiter la question sous l'un de ses principaux aspects : l'hérédité. Nous généraliserons ensuite : *Ab uno disce omnes*, comme dit le poëte.

« L'hérédité est l'espoir du ménage, le contrefort de la famille, la raison dernière de la propriété. Sans l'hérédité la propriété n'est qu'un mot, le rôle de la femme devient une énigme. A quoi bon dans l'atelier commun des ouvriers mâles et des ouvriers femelles? Pourquoi cette distinction de sexes que Platon, corrigeant la nature, tâchait de faire disparaître de sa république? Comment rendre raison de cette duplicité de l'être humain, image de la dualité économique, véritable superfétation hors du ménage et de la famille? Sans l'hérédité, non-seulement il n'y a plus d'époux ni d'épouses, il n'y a plus ni ancêtres ni descendants. Que dis-je, il n'y a pas même de collatéraux, puisque, malgré la sublime métaphore de la fraternité citoyenne, il est clair que si tout le monde est mon frère je n'ai plus de frère. C'est alors que l'homme isolé au milieu de ses compagnons sentirait le poids de sa triste individualité et que la société privée de ligaments et de viscères par la dissolution des familles et la confusion des ateliers, pareille à une momie desséchée, tomberait en poussière.....

« Mais le socialisme a bon courage, il ne s'étonne pas pour si peu. M. Louis Blanc, semi-socialiste qui veut la famille sans l'hérédité, comme le socialisme pur veut l'humanité sans la patrie et sans la famille, s'écrie dans son *Organisation du travail* : « La famille vient de Dieu, l'hérédité vient « des hommes! » Cela ne prouve pas assurément que la famille en soit meilleure ni l'hérédité pire (1118). Mais tout le monde connaît le style de M. Blanc. Ses perpétuelles réclames en faveur de la Divinité ne sont qu'un superlatif poétique, comme on dit en langue hébraïque du *pain des dieux* pour du pain de gruau. C'est du reste ce que M. Blanc donne clairement à entendre : « La famille « est comme Dieu, sainte et immortelle; l'hé- « rédité est destinée à suivre la même pente « que les sociétés, qui se transforment, et que « les hommes, qui meurent. »

« Comparaison, antithèse, période carrée, élégance du tour, rien n'y manque, hors l'idée, qui, j'en suis fâché pour M. Blanc, est juste à rebours du sens commun. C'est parce que les hommes meurent et que les sociétés se transforment, que l'hérédité est nécessaire; c'est parce que la famille ne doit jamais périr qu'au mouvement qui emporte incessamment les générations, il faut opposer un principe d'immortalité qui les soutienne. Que deviendrait la famille, si elle était sans cesse divisée par la mort, si chaque matin elle devait se reconstituer, parce que rien ne rattacherait le père aux enfants? Ce qui vous choque dans l'hérédité, je le vois : l'hérédité, selon vous, n'est bonne qu'à entretenir l'inégalité. Mais l'inégalité ne vient pas de l'hérédité; elle résulte des conflits économiques. L'hérédité prend les choses comme elle les trouve; créez l'égalité, et l'hérédité vous rendra l'égalité.

« Le saint-simonisme avait vu la connexité de l'hérédité et de la famille; il les proscrivit l'une et l'autre. La démocratie avancée, qui n'ose s'avouer ni socialiste ni communiste, a cru faire preuve de génie en séparant l'hérédité de la famille, le moyen de la fin, et en se jetant dans un éclectisme aussi puéril que celui du gouvernement dont elle se moque. Il est curieux de voir M. Blanc se pavaner d'une si belle découverte.

« On avait dit aux saint-simoniens : sans « hérédité pas de famille. Ils répondirent : « eh bien! détruisons la famille et l'hérédité. « Les saint-simoniens et leurs adversaires « se trompaient également en sens inverse. « La vérité est que la famille est un *fait na-* « *turel* qui, dans quelque hypothèse que ce « soit, ne saurait être détruit, tandis que « l'hérédité est une *convention sociale* que « les progrès de la société peuvent faire dis- « paraître. » Ceux-là se trompent tous à la fois qui voient dans la famille et dans l'hérédité qui la protége un obstacle à l'association, et qui s'imaginent qu'une convention sociale aussi spontanée, aussi universelle que l'hérédité, n'est pas un fait naturel. Les démocrates, grands parleurs de choses divines, grands amateurs de *Requiem*, n'ont pas l'air de se douter que ce qui sort de la conscience humaine est aussi naturel que la cohabitation et la génération; la nature, pour eux, c'est la matière. A les croire, l'humanité, en obéissant à la spontanéité de ses inclinations, a dévié de la nature; il faut l'y ramener. Et comment cela? Par des faits naturels? Non, les démocrates ne se piquent point d'être si conséquents; mais par des CONVENTIONS! Car quoi de plus *conventionnel* que le système de main-morte que les démocrates parlent de substituer à l'hérédité?

« Peut-on bien rendre compte des causes « qui ont fait jusqu'ici regarder comme ab- « solument connexes la question de la fa- « mille et celle de l'hérédité? Que dans l'or- « dre social actuel l'hérédité soit inséparable « de la famille, nul doute à cela; et la raison « en est précisément dans les vices de cet « ordre social que nous combattons; car, « qu'un jeune homme sorte de sa famille « pour entrer dans le monde, s'il s'y présente « sans fortune et sans autre recommandation

(1118) On reconnaît là les facéties arhées de M. Proudhon.

« que son mérite, mille dangers l'attendent « à chaque pas; il trouvera des obstacles; sa « vie s'usera au sein d'une lutte perpétuelle « et terrible, dans laquelle il triomphera peut- « être, mais dans laquelle il court grand risque « de succomber. Voilà ce que l'amour paternel « est tenu de prévoir... »

« Eh bien! si l'amour paternel cesse de pourvoir à cela, qui y pourvoira pour lui? C'est, disent les démocrates, cet être invisible, impalpable, immortel, tout-puissant, tout bon, tout sage, qui voit tout, qui fait tout, qui répond de tout, c'est l'ETAT!

« Changez le milieu où nous vivons; faites « que tout individu qui se présente à la so- « ciété pour la servir soit certain d'y trouver « le libre emploi de ses facultés et le moyen « d'entrer en participation du travail col- « lectif; la prévoyance paternelle est, dans « ce cas, remplacée par la prévoyance so- « ciale. Et c'est ce qui doit être : pour l'en- « fant, la protection de la famille; la protec- « tion de la société pour l'homme. »

« Oui, *changez..... Faites que.... Remplacez* par la prévoyance sociale la prévoyance paternelle! Si je ne vous avais lu, je vous attendrais à l'œuvre. Quel malheur aussi que vous ne puissiez remplacer encore le travail des individus par le travail de l'Etat! Quelle calamité que l'Etat ne puisse, à la place des particuliers, se marier, faire des enfants, les nourrir et les pourvoir! Mais, que dis-je? le travail libre et la production des enfants par des couples ne sont-ils pas choses *naturelles*, et l'hérédité chose de *convention!* Mais que répondez-vous à ce père qui vient vous dire : Lorsque je fais mon testament, je ne le fais pas seulement pour ceux que j'institue mes héritiers, je le fais aussi pour moi. L'acte de mes dernières volontés est une forme par laquelle je continue à jouir de mes biens après que j'ai cessé de vivre, une manière de rester dans la société que je quitte, une prolongation de mon être parmi les hommes; c'est le lien de solidarité qui m'unit à mes enfants, qui rend entre nous les affections, les obligations, communes. Vous me vantez votre prévoyance en échange de laquelle vous me demandez mon bien. Je compte plus sur moi-même que sur un fondé de pouvoirs. Vous avez trop de soins pour penser à tout et en temps utile; d'ailleurs, je ne vous connais pas. Qui donc êtes-vous, vous qui vous appelez l'Etat? Qui vous a vu? où demeurez-vous? quelles garanties sont les vôtres? Ah! vous promettez le ciel à condition qu'on vous donne la terre. Montrez-vous donc enfin, montrez-vous une fois dans votre sagesse et votre souveraine puissance!... L'abolition de l'hérédité procède, comme toutes les rêveries républicaines, de cette idéologie absurde qui consiste à remplacer partout l'action libre de l'homme par la *force d'initiation* du pouvoir, l'être réel par un être de raison, la vie et la liberté par une chimère dont la triste influence a été la cause de presque toutes les calamités sociales

« L'abus des successions collatérales « est universellement reconnu, continue « M. Blanc; ces successions seront abolies, « et les valeurs qui les composent déclarées « propriétés communales. »

« Mais pour abolir les successions collatérales il faut commencer par abolir la propriété, sans cela je vous défie de toucher aux successions collatérales. Défendrez-vous les *fidéi-commis*, les fonds perdus, les rémérés, les dotations? Quoi! j'aurai la faculté de laisser mon bien à tout le monde, à savoir l'Etat, et je ne pourrai le donner à quelqu'un! Il me sera permis de travailler, de faire des épargnes, de former des capitaux, d'acquérir des immeubles, d'en jouir exclusivement à tout autre, et quand il s'agira pour moi d'en disposer, d'accroître mon bien-être en me constituant une famille d'adoption à la place d'une famille naturelle que je n'ai point, je ne serai maître de rien! A quoi donc me servira d'être propriétaire? Etes-vous communistes? Osez le dire, ne tergiversez pas, ne nous fatiguez plus de vos fictions de divinité, de république et de gouvernement, grands mots qui ne sont que des chevilles dans votre prose poétique et des amorces pour les imbéciles.....

« Effacer de la science sociale les principes de la société, retrancher de la civilisation les organes civilisateurs, telle est donc votre philosophie! Aussi bien les démocrates n'y regarderont pas de si près; les socialistes seront ravis des concessions que vous leur aurez faites, la presse patriotique célébrera votre éloquence, et tout ira au mieux dans la plus sage des démocraties possibles.

« Les socialistes mitigés attaquent le droit de succession, parce qu'ils ne savent pas en faire un moyen conservateur de l'égalité; les fouriéristes et les saint-simoniens attaquent la famille, parce que leurs systèmes sont incompatibles avec l'industrie privée, la vie intérieure et le libre échange; les communistes attaquent la propriété, parce qu'ils ignorent comment la propriété cessera d'être abusive par la mutualité des services. CONFESSION D'IGNORANCE! C'EST L'ARGUMENT DE TOUTES CES SECTES PRÉTENDUES RÉFORMATRICES, argument qui porte en soi sa réfutation et suffit seul à nous dégoûter des prédications humanitaires. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

ART. III. — Impossibilités d'organisation de la communauté.

« Rien de plus aisé à faire qu'un plan de communisme. La république est maîtresse de tout, elle distribue ses hommes, défriche, laboure, construit des magasins, des caves et des laboratoires; bâtit des palais, des ateliers, des écoles; fabrique toutes les choses nécessaires au vêtement, à la nourriture, au logement; donne l'instruction et le spectacle, le tout *gratis*, à ce qu'on croit, et dans la mesure de ses ressources. Chacun est ouvrier national et travaille au compte de l'État, qui ne paye personne, mais qui prend soin de tout le monde comme un père de fa-

mille fait de ses enfants : telle est à peu près l'utopie de cet excellent M. Cabet, utopie renouvelée avec de légères modifications des rêveurs grecs, égyptiens, syriaques, hindous, latins, anglais, français, américains, reproduite avec des variantes par M. Pecqueur, et vers laquelle gravite malgré lui, mais non pas tout à fait à son insu, le représentant de notre jeune démocratie, M. Louis Blanc. Simple et péremptoire, on ne peut nier que ce mécanisme n'ait au moins l'avantage d'être à la portée de tout le monde. Aussi l'on s'aperçoit, en lisant les auteurs, qu'ils n'attendent de controverse que sur les heures de travail, le choix des costumes et autres détails de fantaisie *qui ne font, ajoutent-ils, rien au système.* Mais ce système si simple, au dire des utopistes, devient tout à coup d'une inextricable complication, si l'on réfléchit que l'homme est un être libre, réfractaire à la police et à la communauté, et que toute organisation qui fait violence à la liberté individuelle périra par la liberté individuelle. Aussi voit-on dans les utopies socialistes l'appropriation revenir toujours, et sans respect pour la fraternité, troubler l'ordre communautaire. . . . .

. . . . . .

« Tout ce que le socialisme a jamais débité depuis le meurtre d'Abel jusqu'aux fusillades de Rive-de-Gier, sur ce grand problème de l'organisation, n'a été qu'un cri de désespoir et d'impuissance, pour ne pas dire une déclamation de charlatan. Personne aujourd'hui plus qu'hier, ni dans le socialisme ni dans le parti propriétaire, n'a résolu les contradictions de l'économie sociale, et tous ces apôtres d'organisation et de réforme, je ne fais que rapporter ici ce dont nous sommes mille fois convenus ensemble, mon cher Villegardelle, sont des exploiteurs de la crédulité publique, escomptant au nom de la science à venir le bénéfice d'une vérité vieille comme le monde et dont ils ne savent pas même articuler le nom. Le producteur sera-t-il libre ou non dans son travail ? A cette question si simple le socialisme n'ose répondre : de quelque côté qu'il se tourne il est perdu. La division du travail est enchaînée d'un lien indissoluble à la répartition mathématique des produits, la liberté du producteur à l'indépendance du consommateur. Otez la division du travail, la proportionnalité des valeurs, etc., et le globe, capable de nourrir dix milliards d'hommes riches et forts, suffit à peine à quelques millions de sauvages. Otez la liberté, et l'homme n'est qu'un misérable forçat *traînant jusqu'au tombeau la chaîne de ses espérances trompées;* ôtez l'individualisme des existences, et VOUS FAITES DE L'HUMANITÉ UN GRAND POLYPIER. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

ART. IV. — La communauté, la justice et la fraternité.

« La communauté a horreur des chiffres ; l'arithmétique lui est mortelle. Elle n'accorde pas que la loi de l'univers, *Omnia in pondere et numero et mensura*, c'est aussi la loi de la société ; la communauté, en un mot, n'accepte point l'égalité et nie la justice. Quel est donc le principe auquel elle donne la préférence ? nous l'avons vu, d'après M. Cabet : la fraternité. Et, il faut bien que je l'avoue, cette niaiserie compte parmi ses apologistes des hommes de beaucoup moins d'innocence que l'honorable M. Cabet.

« L'égalité et la justice, à ce qu'assurent ces profonds théoriciens, ne sont que des rapports de propriété et d'antagonisme, qui doivent disparaître sous la loi d'amour et de dévouement. Dans ce nouvel état, donner est synonyme de recevoir ; le bonheur consiste à se prodiguer ; à l'émulation des égoïsmes succède l'émulation des dévouements. Telle est l'idée supérieure du socialisme, idée qu'il est de notre devoir d'approfondir ; car, grâce à cette idée supérieure, nous perdons toutes les idées inférieures de juste, d'injuste, de droit et de devoir, d'obligation et de dommage, etc., etc. D'idée supérieure en idée supérieure, nous finirons par n'avoir plus d'idée.

« Il est constant que l'homme primitif, livré à ses inclinations matérielles, éprouve médiocrement cet amour mystique du semblable que Jésus-Christ lui-même, selon Pierre Leroux, n'aurait qu'imparfaitement connu, et que les communistes ont pris pour base de leur doctrine. L'état de guerre est l'état primordial du genre humain. Avant de s'entredévouer, les hommes commencent par s'entredévorer (1119) ; le sacrifice du prochain précède toujours le sacrifice au prochain ; l'anthropophagie et la fraternité sont les deux extrêmes de l'évolution économique. Ajoutons que chaque individu reproduit dans sa vie, et à chaque instant de sa vie, cette double face de l'humanité. Ainsi la fraternité par laquelle s'exprime en nous le triomphe de l'ange sur la brute, est moins un sentiment spontané qu'un sentiment développé, fruit de l'éducation et du travail. Quel est donc le système d'éducation de la fraternité ? Il est étrange que nous soyons encore réduits à nous adresser cette question après tant d'homélies fraternelles. Les communistes raisonnent comme si la fraternité devait naître uniquement de la persuasion. Jésus-Christ et les apôtres prêchaient la fraternité, on nous prêche la fraternité. Soyez frères, nous dit-on, parce qu'autrement vous seriez ennemis ; votre choix n'est pas libre. *La fraternité ou la mort !* Devant ce dilemme l'homme n'a jamais hésité, il a choisi la mort. Est-ce sa faute ? . . . .

. . . . . .

« Au témoignage de l'homme, l'histoire ajoute ses preuves. Pour qu'une société de travailleurs pût se passer de justice et se soutenir uniquement par l'essor des affections, une chose serait nécessaire, sans la-

(1119) Toujours la même hypothèse de l'état de nature, que j'ai réfutée dans la *Préparation évangélique du* XIX^e^ *siècle*.

quelle la fraternité périrait à l'instant, savoir: l'infaillibilité et l'impeccabilité individuelle. Un homme a le projet de publier un livre. Qui fera les avances de papier, de composition, d'impression, de brochure, de vente et de port? La communauté, sans doute, puisque rien n'appartient qu'à la communauté; que tous les instruments de travail, toutes les matières premières, tous les produits et les bénéfices sont à la communauté. Mais la communauté, en imprimant cet écrit, s'expose à une dépense inutile; qui la garantira? Nommera-t-on des censeurs pour l'examen des manuscrits? La presse alors n'est plus libre. Soumettra-t-on l'impression aux suffrages? Cela suppose que les votants connaissent le livre qu'il s'agit précisément de leur faire lire. Attendra-t-on que l'auteur ait recueilli un nombre suffisant d'abonnés? Nous rentrons dans le système de la vente et de l'échange du *doit* et de l'*avoir*, dans la négation de la communauté. Que de difficultés insolubles! que de contradictions! Si la communauté est prudente elle doit exiger pour elle-même une garantie, c'est-à-dire reconnaître une possession hors d'elle, et prononcer sa propre dissolution. Si l'auteur est vraiment loyal et dévoué, il doit assumer sur lui la responsabilité de son œuvre, c'est-à-dire se séparer par dévouement de la communauté.

« Mais ce dévouement même, comment en produirait-il les actes, s'il ne possède rien, ni en lui, ni hors de lui, qu'il puisse sacrifier et dévouer? *Nemo dat quod non habet*.... Où vous n'avez rien mis, vous ne pouvez rien prendre, et de tous les hommes le plus capable de sacrifice; ce n'est pas le communiste, c'est, faut-il que je donne comme neuve une vérité si triviale? c'est le propriétaire. La communauté aboutit donc par toutes ses voies au suicide. Constituée sur le type de la famille, elle se dissout avec la famille; ne pouvant se passer de répartition, elle périt par la répartition; forcée de s'organiser, l'organisation la tue. Enfin la communauté suppose le sacrifice, et supprimant à la fois la matière et la forme du sacrifice, bien loin qu'elle puisse constituer la série nécessaire à son existence, elle ne peut pas même poser le premier terme de son évolution. Donnez-moi quelque chose qui s'accorde avec quelque chose, une idée dont l'objet se saisisse, un fait qui s'analyse et que je puisse entendre, et je reconnaîtrai ce fait, je souscrirai à cette idée. Mais que voulez-vous que je dise d'une communauté qui ne se conçoit que dans le néant, ne se concilie qu'avec le néant, ne subsiste que par le néant? » (Proudhon, *Contradictions économiques*, t. II.)

Art. V.— La communauté inintelligente.

« Le socialisme ne possède rien qui lui soit propre; ce qui le distingue, le constitue, le fait être ce qu'il est, c'est l'arbitraire et l'absurdité de ses emprunts.

« Ainsi, qu'est-ce que la communauté? c'est l'idée économique de l'Etat poussée jusqu'à l'absorption de la personnalité et de l'initiative individuelle. Or, le communisme n'a pas même compris la nature et la distinction de l'Etat. En s'emparant de cette catégorie, afin de se donner à lui-même corps et visage, il n'a saisi de l'idée que le côté réactionnaire. Il s'est manifesté dans son impuissance en prenant pour type de l'organisation industrielle l'organisation de la police. L'Etat, s'est-il dit, dispose souverainement du service de ses employés, qu'en revanche il nourrit, loge et pensionne; donc l'Etat peut aussi exercer l'agriculture et l'industrie, nourrir et pensionner tous les travailleurs. Le socialisme, plus ignorant mille fois que l'économie politique, n'a pas vu qu'en faisant rentrer dans l'Etat les autres catégories du travail, par cela seul il changeait les producteurs en improductifs; il n'a pas compris que les services publics, précisément parce qu'ils sont publics ou exécutés par l'Etat, coûtent fort au delà de ce qu'ils valent, que la tendance de la société doit être d'en diminuer incessamment le nombre, et que, bien loin de subordonner la liberté individuelle à l'Etat, c'est l'Etat, la communauté, qu'il faut soumettre à la liberté individuelle.

« Le socialisme a procédé de même dans tous ses plagiats: la famille lui offrait le type d'une communauté fondée sur l'amour et le dévouement; aussitôt il s'est hâté de transporter la famille, comme l'industrie et l'agriculture, dans l'Etat, et la distinction des familles a fait place à la communauté de famille, comme la distinction des monopoles avait fait place à la communauté de monopole.

« Qu'y avait-il dans la famille avant que le socialisme l'eût absorbée dans l'indivision? Il y avait le mariage, l'union de l'homme avec lui-même par la séparation des sexes, la société dans la solitude, un dialogue dans un monologue: c'était la consommation de la personnalité humaine. Le socialisme n'a vu là-dedans qu'une dérogation à son principe; s'autorisant de la lasciveté des sauvages et de la fréquence des adultères dans une civilisation en crise, il a remédié à tout en supprimant le mariage et remplaçant l'inviolabilité de l'amour par la licence des accouplements. La personnalité de l'homme ainsi réprimée dans l'amour et dans le travail, la route semblait facile à l'organisation du travail et à la répartition des produits.

« Organiser, distribuer le travail, quoi de plus facile? Sans doute la division du travail est anticommuniste en ce qu'elle approprie à un degré si faible qu'on voudra les fonctions à des groupes, et dans les groupes à des individus. Sans doute encore la communauté serait plus parfaite si elle pouvait éviter une pareille distribution. Mais cet inconvénient de l'appropriation du travail disparaîtra dans la désappropriation des produits. Nul ne pouvant s'attribuer exclusivement la possession des instruments du travail, ni les produits du travail, ni leur circulation, ni leur distribution, la communauté reste intacte, et tous les soins du gouverne-

ment consistent dès lors à produire le plus et avec le moins de frais possible.

« Mais, avait observé l'économie politique, le problème de la divison du travail ne consiste pas seulement à réaliser la plus grande somme de produits; il consiste encore à réaliser cette quantité sans préjudice physique moral ou intellectuel pour le travailleur. Or, il est prouvé que l'intelligence du travailleur est d'autant plus inclinée vers l'idiotisme que le travail est plus divisé, et réciproquement que plus l'homme embrasse de choses dans ses combinaisons, en reportant sur d'autres les dégoûts de l'exécution et le soin des détails, plus sa raison se fortifie, plus son génie s'élève et domine. Comment donc concilier la nécessité d'une division parcellaire avec le développement intégral des facultés, développement qui, pour chaque citoyen, est un droit et un devoir, et pour tous une condition d'égalité, mais développement qui, par l'exaltation de la personnalité, est la mort du communisme?

« Sur ce point le socialisme s'est montré aussi pauvre logicien que méprisable charlatan. A la division parcellaire il a ajouté la coupure des séances, jetant parcelles sur parcelles, incisions sur incisions, le trouble sur l'ennui, le tumulte sur l'insipidité. Il ne veut pas que les travailleurs aspirent tous à devenir *généralisateurs* et *synthétiques;* il réserve cette distinction pour les natures privilégiées, dont il fait tantôt des exploiteurs à la manière des propriétaires : *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres;* tantôt des esclaves : *les premiers seront comme les derniers, et les derniers comme les premiers.* Le socialisme n'a pas vu, ou plutôt il a trop bien vu que la division du travail était l'instrument du progrès et de l'égalité des intelligences en même temps que du progrès et de l'égalité des fortunes; il repousse de toutes ses forces cette égalité qui lui répugne, parce qu'elle substitue au sacrifice obligatoire le sacrifice libre, et c'est pour cela que tantôt il place la capacité au-dessus du travail parcellaire, tantôt il la rejette au-dessous. En Icarie comme dans Platon, comme au phalanstère, partout enfin dans les livres socialistes, la science et l'art sont traités comme spécialités et corps de métiers; nulle part on ne les voit apparaître comme des facultés que l'éducation doit développer chez tous les hommes. Vous connaissez le socialisme, mon cher Villegardelle, dans son personnel aussi bien que dans ses livres. Rendez témoignage à la vérité; le socialisme croit-il à l'égalité des intelligences? Le socialisme qui exige le dévouement veut-il l'égalité des conditions? **Avez-vous rencontré dans le socialisme, je parle du socialisme dogmatique, autre chose que de la vanité et de la bêtise? dites si je calomnie?** » (**Proudhon**, *Contr. économ.*, t. II.)

Art. VI. — Le travail attrayant.

« Le socialisme pourtant a fait une découverte, celle du travail *attrayant*.

« L'économie politique, en se révélant au monde comme science d'observation et d'expérience, avait, du premier mot, proclamé la sainteté du travail..... Les ouvrages de Say, Destutt de Tracy, Droz, Adam Smith, etc., sont pleins de cette idée..... Il suivait de là, et les économistes l'ont fort bien aperçu, que le travail, nécessaire à la société et à l'homme, fortifiant l'esprit et le corps, gardien des mœurs et de la santé, producteur de la richesse, principe du progrès et manifestation de l'activité humaine, n'avait *en soi, a parte subjecti*, rien d'affligeant, et que si quelquefois il se trouvait accompagné de fatigue et de dégoût, cela provenait uniquement de la qualité des choses *a parte rei*, auxquelles s'applique le travail, ou d'un défaut de mesure dans l'exécution. La division parcellaire et l'uniformité d'action qui en est la suite, si énergiquement signalées par les économistes, sont des exemples bien connus de travail devenu répugnant. Que s'agissait-il donc de faire? supprimer ou couvrir ce que la matière du travail pouvait offrir de disgracieux et diriger les exercices d'une manière qui satisfît à la fois le corps et l'esprit. Au lieu de cela le socialisme a inventé le travail attrayant.

« D'abord le travail, rendu plus agréable et plus facile à ce qu'il dit par l'extrême division, se changera en une fête perpétuelle par la musique, le chant, les conversations galantes, la lecture, la courte durée des séances, les évolutions et les joutes. Tel est le régime établi en Icarie par M. Cabet, d'accord en cela avec tous les grands maîtres, Platon, Campanella, Mably, Morelly, Fourier, etc. Le socialisme, qui connaît merveilleusement ses bêtes, leur ménage toutes sortes de récréations; il en use avec le travail comme les donneurs de sérénades avec l'amour, lorsqu'à minuit, sous les fenêtres de la nouvelle épousée, ils réveillent par le jeu de leurs instruments ses sens assoupis. A ces agréments divers, la *Fraternité* (n° de janvier 1845) joint la considération attachée au travail, plus la surveillance mutuelle. Il est clair que le socialisme ne demanderait pas mieux que de se débarrasser tout à fait du travail, et que c'est dans l'impossibilité absolue où il se trouve d'arriver à cet idéal du labeur attrayant qu'il l'abrége, l'amoindrit, le varie, l'édulcore, l'assaisonne, finalement le rend obligatoire sous peine de censure et de prison! Quels formidables génies que les inventeurs du travail attrayant!

« Mais, chers maîtres, puisque vous voilà si fort en veine d'imitation, prenez donc note de ce que je vais vous dire et qui est vieux comme le monde, c'est que le travail porte en soi son attrait, qu'il n'a besoin ni de variété, ni de courte séance, ni de musique, ni de confabulations, ni de processions, ni de doux propos, ni de rivalités, ni de sergents de ville, mais seulement de liberté et d'intelligence; qu'il nous intéresse, nous plaît et nous passionne par l'émission de vie et d'esprit, qu'il exige, et que son plus fort auxiliaire est le recueillement,

comme son plus grand ennemi est la distraction. Publiez partout, pour l'encouragement de la paresse et l'édification de l'oisiveté, que bien loin qu'elle doive diminuer jamais, la somme du travail pour chacun de nous augmente sans cesse; annoncez enfin que, par le travail comme par le mariage, la personnalité de l'homme est incessamment portée à son maximum d'énergie et d'indépendance, ce qui élimine la dernière probabilité du communisme. Toutes ces vérités sont l'A B C D de la science économique, la philosophie pure du travail, la partie la mieux démontrée de l'histoire naturelle de l'homme.

« COMBIEN LE SOCIALISME, AVEC SES UTOPIES DE DÉVOUEMENT, DE FRATERNITÉ, DE COMMUNAUTÉ, DE TRAVAIL ATTRAYANT, EST ENCORE AU-DESSOUS DE L'ANTAGONISME PROPRIÉTAIRE qu'il se flatte de détruire! » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

ART. VII. — Impossibilités de la répartition communautoire.

« Le problème de la répartition n'a été jusqu'à présent abordé de front par aucun écrivain socialiste: la preuve c'est que tous ont conclu, comme les économistes, contre la possibilité d'une règle de répartition. Les uns ont adopté pour devise : *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres*, mais se sont bien gardés de dire ni quelle était selon eux la mesure de la capacité, ni quelle était la mesure du travail. Les autres ont ajouté au travail et à la capacité un nouvel élément d'évaluation, le *capital*, autrement dit le *monopole;* et ils ont prouvé une fois de plus qu'ils n'étaient que de vils plagiaires de la civilisation, bien qu'ils se fissent le plus remarquer par leurs prétentions à l'imprévu. Enfin, il s'est formé une troisième opinion qui, pour échapper à ces transactions arbitraires, substitue à la répartition la ration et prend pour épigraphe: *A chacun selon ses besoins dans la mesure des ressources sociales*. Par là le travail, le capital et le talent se trouvent éliminés de la science; du même coup la hiérarchie industrielle et la concurrence sont supprimées, puis la distinction des travailleurs en *productifs* et *improductifs*, tout le monde étant fonctionnaire public, s'évanouit; la monnaie est définitivement proscrite, et avec elle tout signe représentatif de la valeur : le crédit, la circulation, la balance du commerce, ne sont plus que des mots dépourvus de sens sous ce règne de la fraternité universelle. Et je connais des gens d'un véritable mérite qui se sont laissé prendre à cette SIMPLICITÉ DE NÉANT!...

« Vous l'avez dit, mon cher Villegardelle, LA COMMUNAUTÉ EST LE TERME FATAL DU SOCIALISME! ET C'EST POUR CELA QUE LE SOCIALISME N'EST RIEN, — N'A JAMAIS RIEN ÉTÉ, NE SERA JAMAIS RIEN; CAR LA COMMUNAUTÉ C'EST LA NÉGATION DANS LA NATURE ET DANS L'ESPRIT, LA NÉGATION AU PASSÉ, AU PRÉSENT ET AU FUTUR. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

ART. VIII. — Tyrannie communiste.

« Pourquoi Dieu, au lieu de créer l'homme un individu, a-t-il mis au monde l'humanité, une espèce? Cette question intéresse le philosophe à quelque opinion qu'il appartienne. Or, le communisme ne peut y répondre, parce qu'à son point de vue la création de l'humanité est absurde.

« L'auteur d'*Icarie* qui, soit préjugé de catholicisme, soit respect pour la coutume de l'Europe, a conservé, à l'exemple de Fénelon, la monogamie dans sa république, s'est compensé de cette exception sur d'autres points. M. Cabet crée partout l'immobilité, classe la spontanéité et la fantaisie. L'art de la modiste, celui du bijoutier, du décorateur, etc., sont *anticommunautaires*. M. Cabet prescrit, comme Mentor, l'invariabilité du costume, l'uniformité du mobilier, la simultanéité des exercices, la communauté des repas, etc., etc.; d'après cela, on ne conçoit pas pourquoi, en Icarie, il existerait plus d'un homme, plus d'un couple, le bonhomme Icar, ou M. Cabet et sa femme. A quoi bon tout ce peuple? A quoi bon cette répétition interminable de marionnettes taillées et habillées de la même manière? La nature, qui ne tire pas ses exemplaires à la façon des imprimeurs, et qui, en se répétant, ne fait jamais deux fois la même chose, fait naître, pour produire l'être progressif et prévoyant, des millions de milliards d'individus divers, et de cette infinie diversité résulte pour elle un sujet unique, l'homme. Le communisme impose des bornes à cette variété de la nature. Il lui dit comme l'Eternel à l'Océan : *Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin*. L'homme de la communauté, une fois créé, est créé pour toujours.....

« N'est-ce point ainsi que le fouriérisme a prétendu immobiliser la science? Ce que Cabet fait pour le costume, Fourier l'avait fait pour le progrès : lequel des deux mérite davantage la reconnaissance de l'humanité?

« Pour arriver à ses fins avec plus de certitude, l'Icarien réglemente l'esprit public, prend ses mesures contre les idées nouvelles. En Icarie, il y a un journal communal, un provincial et un national, c'est comme dans l'Eglise, un catéchisme, un Evangile, une liturgie. La liberté de penser c'est le droit de proposition à l'assemblée. L'opinion de la majorité est réputée opinion publique, de même que, dans nos chambres, la raison se compte, elle ne se discute pas. Le journal imprimé aux frais de l'État et distribué *gratis* rend compte des délibérations, fait connaître le chiffre de la minorité, analyse ses raisons; après quoi tout est dit. Les livres de science et de littérature sont faits et publiés par délégation, la publicité n'est acquise à rien autre. En effet, tout appartenant à la communauté, personne n'ayant rien en propre, l'impression d'un livre non autorisé est impossible. D'ailleurs, qu'aurait-on à dire? Toute idée factieuse se trouve donc arrêtée dans sa source, et nous n'avons jamais de

délits de presse; c'est l'idéal de la police préventive. Ainsi, le communisme est conduit par la logique à l'intolérance des idées. Mais, miséricorde! l'intolérance des idées est comme l'intolérance des personnes, c'est l'exclusion, c'est la propriété!...

« La communauté c'est la propriété! Ceci ne se comprend plus, et pourtant c'est indubitable. Vous allez voir. De tous leurs préjugés inintelligents et rétrogrades, celui que les communistes caressent le plus est la dictature. Dictature de l'industrie, dictature du commerce, dictature de la pensée, dictature dans la vie sociale et la vie privée, dictature partout; tel est le dogme qui plane comme la nuée sur le Sinaï, sur l'utopie icarienne. La révolution sociale, M. Cabet ne la conçoit pas comme effet possible du développement des institutions et du concours des intelligences. Cette idée est trop métaphysique pour son grand cœur. D'accord avec Platon et tous les révélateurs, d'accord avec Robespierre et Napoléon, d'accord avec Fourier, ce dictateur de la science sociale qui n'a rien laissé à découvrir, d'accord enfin avec M. Blanc et la démocratie de juillet qui veut procurer le bonheur du peuple..... MALGRÉ LUI et donner au pouvoir la plus *grande force d'initiative* possible, M. Cabet fait venir la réforme par le conseil, la volonté, la haute mission d'un personnage, héros, messie et représentant des Icariens. M. Cabet se garde bien de faire naître la nouvelle réforme des discussions d'une assemblée régulièrement issue de l'élection populaire, moyen trop lent, et qui compromettrait tout. Il lui faut UN HOMME. Après avoir supprimé toutes les volontés individuelles, il les concentre dans une individualité suprême qui exprime la pensée collective, et, comme le moteur immobile d'Aristote, donne l'essor à toutes les activités subalternes. Ainsi, par le simple développement de l'idée, l'on est invinciblement amené à conclure que L'IDÉAL DE LA COMMUNAUTÉ EST L'ABSOLUTISME. Et vainement on alléguerait pour excuse que cet absolutisme sera transitoire, puisque si une chose est nécessaire un seul instant, elle le devient à jamais. LE COMMUNISME EST LE DÉGOUT DU TRAVAIL, L'ENNUI DE LA VIE, LA SUPPRESSION DE LA PENSÉE, LA MORT DU MOI, L'AFFIRMATION DU NÉANT. Le communisme, dans la science comme dans la nature, EST SYNONYME DE NIHILISME, d'indivision, d'immobilité, de nuit, de silence; c'est l'opposé du réel, le fond noir sur lequel le Créateur Dieu de lumière a dessiné l'Univers. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

ART. IX. — Religion du communisme.

« Je regarde comme un devoir de déclarer ici qu'en fait d'opinions religieuses, je ne connais personne de plus pur et de plus irréprochable que l'auteur de l'*Histoire des idées sociales* (1120), le restaurateur de Morelly, le traducteur de Campanella, et qu'il est impossible de s'exprimer sur le compte de Dieu avec plus de liberté et moins de prévention que vous ne faites, mon cher Villegardelle; s'ensuit-il, parce que le communisme compte en vous un esprit fort, que le communisme soit exempt de superstition?.....

« Un épais brouillard de religiosité pèse aujourd'hui sur toutes les têtes réformistes, soit qu'elles prêchent la Réforme afin de conserver mieux, comme les dynastiques et les économistes, soit qu'elles veuillent d'abord tout détruire afin de tout recréer, comme les communistes. Votre ami Cabet, persiflant le paradis et le Père éternel, vante néanmoins la fraternité comme l'essence de la religion, l'appelant céleste et divine, et nous avons vu quel profond mystère c'est chez lui que la fraternité. M. Pecqueur, déclarant impies toutes les religions *positives* (qu'est-ce qu'une religion négative!), nomme sa communauté *République de Dieu*. Nous avons ensuite les néochrétiens et les antichrétiens; ceux-ci, d'après Pierre Leroux, sont les saint-simoniens et fouriéristes. La démocratie semi-communiste s'en tient à la confession de Robespierre, Dieu et l'immortalité de l'âme. Le *National*, organe avancé du juste milieu, fait des homélies sur les *intérêts spirituels* du peuple. C'est la question où il montre le moins d'esprit. Les économistes se réfugient dans le giron de la foi qu'ils interprètent et modifient au sens des théories malthusiennes; les magistrats rendent grâce à Dieu de l'élection surnaturelle et providentielle de Pie IX, tout en protestant de leur dévouement aux libertés gallicanes; l'opposition dynastique et le parti conservateur, M. de Lamartine, entre deux, ne respirent que religion et piété; l'Université dit son *Credo*, et se prétend plus fidèle que l'Eglise. On dit même que l'homme rouge se remontre aux Tuileries,

> Baisant la terre et puis ensuite
> Mettant un chaperon de jésuite!...

« La communauté est donc une religion, mais quelle religion? En philosophie, le communisme ne pense ni ne raisonne; il a horreur de la logique, de la dialectique et de la métaphysique; il n'apprend pas, il CROIT. En économie sociale, le communisme ne compte ni ne calcule, il ne sait ni organiser, ni produire, ni répartir; le travail lui est suspect, la justice lui fait peur. Indigent par lui-même, incompatible avec toute spécification, toute réalisation, toute loi, empruntant ses idées aux vieilles traditions, vague, mystique, indéfinissable, prêchant l'abstinence en haine du luxe, l'obéissance en crainte de la liberté, le quiétisme en horreur de la prévoyance, c'est la privation partout, la privation toujours. La communauté, lâche et énervante, pauvre d'invention, pauvre d'exécution, pauvre de style, LA COMMUNAUTÉ EST LA RELIGION DE LA MISÈRE. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

(1120) M. Villegardelle.

ART. X. — Histoire du socialisme.

« Mais je ne pourrais tout rapporter ; d'ailleurs ce que j'ai dit suffira pour la théorie. Quant aux faits et gestes du socialisme, tant dans notre siècle que dans les siècles précédents, je renonce à vous en entretenir, mon cher Villegardelle. La tâche serait au-dessus de ma patience, et ce serait à dévoiler TROP DE MISÈRES, TROP DE TURPITUDES. Comme critique, ayant dû procéder à la recherche des lois sociales par la négation de la propriété, j'appartiens à la protestation socialiste ; sous ce rapport, je n'ai rien à désavouer de mes premières assertions, et je suis, grâce à Dieu, fidèle à mes antécédents. Comme homme de réalisation et de progrès, je répudie de toutes mes forces LE SOCIALISME, VIDE D'IDÉES, IMPUISSANT, IMMORAL, PROPRE SEULEMENT A FAIRE DES DUPES ET DES ESCROCS. N'est-ce pas ainsi qu'il se montre depuis vingt ans, annonçant la science et ne résolvant aucune difficulté, promettant au monde le bonheur et la richesse, et lui-même ne subsistant que d'aumônes, et dévorant, sans rien produire, d'énormes capitaux ?.....

« Pour moi, je le déclare en présence de cette propagande souterraine qui, au lieu de chercher le grand jour et de défier la critique, se cache dans l'obscurité des ruelles, EN PRÉSENCE DE CE SENSUALISME ÉHONTÉ, DE CETTE LITTÉRATURE FANGEUSE, DE CETTE MENDICITÉ SANS FREIN, DE CETTE HÉBÉTUDE D'ESPRIT ET DE COEUR qui commence à gagner une partie des travailleurs, je suis pur des infamies socialistes. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

CINQUIÈME PARTIE.

Influence des doctrines rationalistes sur la société contemporaine.

CHAPITRE I^er^.

La société n'est pas guérie du scepticisme et du matérialisme du XVIII^e^ *siècle.*

« Nous avons plus de bon sens que de lumière ; nous agissons mieux que nous ne pensons. En dedans et au fond, nous sommes encore imbus de préjugés qui nous entravent, quoiqu'ils ne nous gouvernent plus, encore pleins de doute sur les vérités mêmes auxquelles nous soumettons nos actes. Seulement le doute a changé de forme et de langage : il était, chez nos pères, enivrant et hardi ; il est devenu, parmi nous, dénigrant et stérile. L'orgueil s'est tourné en mépris ; et parce que nous ne ressentons plus pour l'humanité cette ambition effrénée, ces espérances chimériques qui prévalaient naguère, nous ne savons plus aimer tendrement les hommes, ni penser noblement de leur nature, ni nous préoccuper ardemment de leur destinée. Nous nous croyons obligés, par la sagesse, à l'indifférence et à l'immobilité.

« Aussi, parmi les maladies du XVIII^e^ siècle, plusieurs de celles qui dérivaient de ses maximes et qui semblaient devoir s'évanouir avec elles, subsistent-elles encore parmi nous. Nous ne pensons plus à l'homme avec la même tendresse ; mais nous n'en regardons pas le mal avec plus d'aversion. L'indifférence ne nous a pas rendus plus sévères. Nous ne jugeons plus la nature humaine avec la même faveur aveugle, et pourtant nous sommes toujours pleins envers elle de mollesse et de lâcheté ; nous lui témoignons la même complaisance sans lui porter la même estime ni le même amour. Les doctrines matérialistes et impies sont en déclin, et nous sommes plus que jamais possédés d'une âpre soif de bonheur prompt et matériel.

. . . . . .

« Nous commençons à peine à marcher vers l'avenir. Nous nous sommes jusqu'ici débattus, nous nous débattons encore pour faire, dans l'héritage du dernier siècle, un dépouillement et notre choix. Héritage si chargé, si mêlé, qu'il nous a plongés dans une confusion extrême. Le bien et le mal, le vrai et le faux directement opposés coexistent en nous ; nous portons en nous les idées et les sentiments les plus contradictoires. Nous flottons, nous chancelons sous leur empire divers et combattu. Nous essayons tantôt de rejeter absolument les uns ou les autres, tantôt de les oublier également et de vivre au jour le jour, sans pensée, sans dessein. Vains efforts ; le problème pèse sur les âmes, les agite ou les lasse, les jette dans l'égarement ou dans l'inertie. On ne l'éludera ni par l'inertie ni par l'égarement. Il faut qu'il soit résolu, qu'il le soit dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, pour chacun de nous comme pour l'État ; car ceci n'est pas une question purement politique, ni qui se puisse vider, complétement et au fond, par des chartes, des lois et des cabinets : c'est une affaire qui touche chacun de nous, à laquelle nous avons tous besoin de pourvoir nous-mêmes et pour notre propre compte. » (GUIZOT, *Méditations*, De l'état des âmes.)

CHAPITRE II.

La société contemporaine est-elle moins égoïste que celle du XVIII^e^ siècle? — Est-elle mieux armée que lui contre les passions révolutionnaires?

« S'agit-il de la société passée, de celle de l'ancien régime? le jugement n'est jamais assez sévère ; jamais on ne craint de trop insulter ce monument écroulé, le seul peut-être dont les ruines n'aient jamais été respectées. L'indignation s'empare du plus froid historien dès qu'il parle de la société du XVIII^e^ siècle, et le moins religieux est prêt à voir une justice de la Providence dans les rigueurs sanglantes de la révolution française. »

M. de Rémusat fait ensuite observer que ce mépris du XVIII^e^ siècle vient de la conviction de notre supériorité morale, et il se demande si cette conviction est bien fondée.

« Si nos regards plongent plus avant, si nous observons le fond de la société, ce qu'on pourrait appeler la société morale, si nous jugeons les actions moins dans leurs apparences, dans leurs conséquences visibles que dans leurs principes, si nous osons enfin sonder les reins et les cœurs, nous concevrons mieux la sévérité de certains jugements (1121), et le moraliste, qui peindrait *les caractères et les mœurs de ce siècle*, ne nous paraîtra pas plus que La Bruyère condamné à la monotonie du panégyrique.

. . . . . .

. . . . . « C'est une société sensée ; elle a, dans toutes les significations du mot, ce que le christianisme appelle la sagesse du siècle. Elle aime l'ordre, honore le travail, estime la morale qui protége le travail et l'ordre ; mais pourquoi ? parce qu'elle veut du bien-être. Elle ne s'en cache pas ; et de ce goût fort naturel elle tire assez de vanité pour vouloir qu'on l'en loue, et faire de félicité vertu : tout cela est bon assurément sans être fort beau, mais cela constitue une société régulière encore plus qu'une société morale. L'intérêt y prévaut publiquement, et l'intérêt quelque parfaitement qu'on l'entende, donne à toutes les vertus l'air de la prudence qui en est une aussi, mais qui n'est ni la première ni la mère de toutes. Dieu seul est juge des intentions, et nul n'oserait prétendre qu'il n'y en ait pas beaucoup de désintéressées, que la source vive des sentiments élevés et des passions pures ait cessé de jaillir ; mais, enfin, la première place dans l'estime d'un certain monde semble aujourd'hui réservée à la sagesse utile. Le caractère général des actions et des affections est une certaine mesure qui interdit à la fois l'excès du bien et celui du mal, l'abus et le sacrifice. Lors même, et les exemples n'en sont pas trop rares, que le dévouement se montre, il se couvre autant qu'il le peut des apparences du calcul ; il a soin d'établir qu'il a bien placé sa peine, et que la prévoyance ne lui a pas manqué. En général, l'opinion, le pouvoir, les fondateurs d'institutions et les faiseurs de livres ne sont occupés que des moyens de rendre le devoir profitable et d'intéresser la vertu. Si ce but est atteint, la société sans doute y gagnera ; qui sait même si la masse des bonnes actions ne s'en accroîtra pas? Mais qui peut douter aussi que les affections n'en deviennent moins profondes, les cœurs plus arides et les âmes moins grandes?

« Se faire une position, améliorer celle qu'on s'est faite, voilà aujourd'hui le but et la règle. Et comme les bons moyens sont en général les plus sûrs, la vertu est, ou peu s'en faut, considérée comme un capital reproductif, et la morale déchoit à n'être qu'une partie de l'économie politique; des philosophes sincères en sont à peu près convenus. Qu'arrive-t-il alors que cette opinion-là passe des esprits dans les consciences? La masse sociale, contenue par les lois et dirigée par l'intérêt, SEMBLE EN PÉRIL AU PREMIER VENT QUI DÉRANGE CETTE BELLE ORDONNANCE, PLUS DIGNE D'UNE MACHINE QUE D'UNE SOCIÉTÉ. Dénuée de principe, sa conduite est à la merci d'un faux calcul. La moindre erreur, la moindre variation dans son intérêt peut la bouleverser en un jour; au milieu du calme, la sécurité n'existe jamais ; on sent que si les bras sont occupés, les esprits ne sont pas fixés, et que rien d'immuable ne garantit la durée. On ne sait ce que le peuple croit, car soi-même on ne sait que croire ; les intérêts à leur tour s'alarment de n'avoir d'autre sauvegarde que l'intérêt. Et cependant où trouver mieux ? quel Dieu invoquer ? La tradition, elle n'existe plus ; tout est nouveau ; la religion, on la veut en gros comme moyen d'ordre, mais en détail, dogmes et pratiques, on en sourit. La philosophie, c'est de la métaphysique, et les arts et métiers n'en ont que faire. Reste la police, à laquelle on s'en remet provisoirement du repos du monde.

« Que devient alors l'élite de la société, cette aristocratie inévitable que la fortune et l'éducation superposent partout à la multitude ? elle est intelligente apparemment, elle est éclairée ; elle entend bien son intérêt, et connaît l'utilité des habitudes régulières et de la bonne conduite. Ne doutez pas qu'elle ne soit bien sage, qu'elle ne porte en tout une parfaite modération. Elle se préservera également des croyances fortes et des passions vives ; des austérités et des imprudences ; ne craignez pas qu'elle tombe dans le fanatisme, qu'elle s'exalte jusqu'au désordre et s'emporte jusqu'au dévouement. Toutes ses habitudes seront douces, ses sentiments modérés, ses mœurs rangées plutôt que pures ; elle ne croira rien de crainte de s'égarer, pensera peu de crainte de se fatiguer en pure perte, dira que les idées sont des systèmes, les croyances des fanatismes, appellera folie tout ce qui l'inquiète, crime tout ce qui la menace, blâmera tout ce qui l'amuse, s'ennuiera de tout ce qu'elle approuve, et enseignera au peuple la tiédeur

(1121) Envers notre époque.

en guise de sagesse. Elle ne se montrera ni insolente, ni généreuse, ni oppressive, ni réformatrice ; laborieuse quelquefois, entreprenante jamais. *Rien de trop* sera sa devise, et ce qui lui donnera quelque souci sera toujours *de trop*. Que désire-t-elle au fond ? être heureuse ; et son bonheur est le repos. A cette condition seule, elle reconnaît la société et le règne de la morale publique, UN ÉGOÏSME PRUDENT, TEL EST SON CARACTÈRE ; c'est la traduction pratique de l'intérêt bien entendu des philosophes.

« Et cependant, comme la nature humaine demeure tout entière au sein d'une société d'hommes...., comme il n'est pas donné à la religion de l'utilité de subjuguer ce cœur humain que n'a maîtrisé même aucune religion, pensez-vous que ce calme apparent ne coure aucun risque de trouble ; que cet ordre admirable soit respecté comme celui d'un couvent ? Sachez qu'il y a des esprits que tout cela ennuie. Vous ne leur avez laissé rien à croire, rien adorer ; pour eux, ni traditions, ni principes. Si par malheur l'intérêt, le vôtre du moins, ne leur impose pas, si même il les dégoûte, si même au repos il préfère l'émotion, si leur imagination les tourmente, où s'arrêteront-ils ? quelle barrière s'élèvera devant eux ? Les idées bizarres, les sentiments forcés, les affections et les émotions excentriques, tous les monstres que l'imagination enfante quand elle n'est gênée, ni par la morale qui est au-dessus d'elle, ni par le calcul qui est au-dessous, viendront inquiéter et scandaliser cette société de bon sens et de bon goût. Que pourra-t-elle dire ? qu'aura-t-elle fait pour occuper ou gouverner les facultés les plus entreprenantes et les plus périlleuses de l'âme ? N'est-il pas naturel qu'elles exigent plus qu'on ne leur donne ? La raison humaine n'est pas seulement une humble balance, un instrument qui pèse ou qui mesure, elle est aussi cet objectif puissant qui nous admet au spectacle des autres. Elle est faite non-seulement pour calculer l'utile, mais pour jouir du beau, ou tout au moins pour se consacrer au vrai. Lorsqu'on lui refuse ces nobles plaisirs qui la contentent et la modèrent, elle se corrompt, elle s'égare, et demande aux conceptions de l'imagination, aux émotions mêmes des sens, un dangereux aliment, et se prostitue aux fantaisies d'une sensibilité maladive, l'étrange, le bizarre, l'outré, deviennent les caractères des ouvrages d'esprit, et la corruption du goût se montre bientôt comme pour annoncer ou suivre celle des consciences. Et en effet, qu'attendre de ceux qui n'écrivent point, mais qui rêvent, se passionnent et agissent ? la révolte ou le suicide. Ils s'en prendront nécessairement à la société telle que l'homme ou telle que Dieu l'a faite. Contre l'homme il y a un recours, c'est la force ; contre Dieu, il n'y a qu'un asile, le néant. Le néant vous délivre de Dieu si vous ne croyez pas que la mort vous cite devant lui.

« Que la société s'étonne alors ; qu'elle se plaigne, par exemple, que sa littérature la menace et la corrompt, que les mauvaises pensées engendrent les mauvaises actions, à ces cœurs qui souffrent ou qui haïssent, à ces imaginations qui s'échauffent, à ces vices qui éclatent, à ces passions qui fermentent, elle ne sait opposer que des raisons de ménage, que des considérations d'ordre, de prévoyance et d'économie, fort propres à persuader les bourgeois des comédies de Molière. Mais ce qui impose, ce qui fait hésiter l'audace, ce qui force à rougir le cynisme, mais la beauté, la majesté, la grandeur, je les cherche vainement dans ses croyances, dans ses actes, dans son langage ; elle rabaisse même ses bonnes actions, donne de mesquins systèmes pour motifs à de nobles pensées, et traduit petitement les grandes choses de son siècle. Elle n'entend être lassée que de sa prudence, et serait fâchée d'être soupçonnée d'un faible pour la gloire. Le citoyen qui affronte la mort, comme le spartiate, pour obéir aux saintes lois de la patrie, aime qu'on lui dise qu'il se dévoue pour la défense de sa boutique, et déguise l'héroïsme en spéculation mercantile. Je serais désolé de justifier aucun sophisme, d'excuser aucun crime ; mais les défenseurs de la société ont souvent leur part dans les préjugés de ses ennemis. L'intérêt, chacun le prend où il le trouve, et le trouve où il le veut, si la morale, si la vérité n'est qu'utile, qui peut m'interdire de préférer le plaisir au profit ? et comment ne serai-je pas libre d'aimer mieux prodiguer qu'économiser ma force ? Il me plaît de détruire, il me plaît de sacrifier le présent à l'avenir, de me divertir des émotions du désordre plus que des jouissances de l'ordre ; qu'avez-vous à m'objecter ? votre morale est une morale de code civil, et la propriété, disent les jurisconsultes, est le droit d'user et d'abuser : n'est-ce pas la définition de l'intérêt ? User et abuser de la société et de la vie, voilà le privilége de tous dans le monde de la civilisation matérielle.

« Les philosophes qui ont travaillé à ne point nous laisser d'autre monde, les derniers héritiers de la philosophie du XVIII^e^ siècle, seraient singuliers de s'indigner des paradoxes romanesques de l'imagination révolutionnaire, ou des attentats absurdes de l'exaltation antisociale. Je sais que tant de déraison les confond et qu'ils ne peuvent absolument accorder de tels égarements avec les lumières du siècle. Etrange surprise, en vérité ! Ils ont établi avec soin, avec complaisance, avec orgueil, que les croyances de l'homme sont l'ouvrage de ses sensations, que la morale n'est que le recueil des recettes les plus communément sûres pour être heureux, qu'il n'y a rien d'absolu dans nos connaissances, par conséquent nulle règle immuable, que toutes les sciences sont ainsi des sciences physiques, dont l'utilité individuelle ou sociale est après tout le but suprême et la raison dernière. En un mot, une philosophie toute sensuelle, et partant matérialiste ou sceptique, et quelquefois

l'une et l'autre a tenté de dépouiller l'âme de toutes ses richesses, de rendre la vérité sèche, froide, petite, de donner à la raison je ne sais quoi de mesquin et d'inférieur; et puis on est tout surpris que la raison ne se plaise pas dans la condition médiocre qu'on lui a faite, et que cédant à des instincts qu'on a tout à la fois méconnus et déchaînés, à des besoins qui se dépravent lorsqu'on les néglige, elle se révolte et s'emporte, vous avez brisé l'entrave d'un généreux coursier. Où le mènerez-vous, et que lui donnerez-vous, la course, la chasse, la guerre? non, vous voulez l'atteler à la charrette; prenez garde qu'il ne redevienne un cheval sauvage. » (Charles De Rémusat, *Essais de philosophie*, Introduction.)

CHAPITRE III.

Le XIXe siècle est-il au fond plus moral que le siècle précédent?

« On a de bons sentiments plutôt que de bonnes maximes; on ne sait pourquoi l'on est ni pourquoi l'on doit être honnête homme: est-ce par honneur ou pour l'utilité générale, pour obéir à Dieu ou à la société? est-ce comme chrétien, comme citoyen, ou comme gentilhomme, que l'on se conduit bien? Nul ne le sait dans le grand monde, et peut-être ne serait-ce qu'un fort petit mal en pratique, si l'imitation ou la coutume suffisait pour se bien diriger dans les difficultés imprévues, dans les circonstances nouvelles sur lesquelles le préjugé n'est pas formé. Ce n'est pas tout en effet que d'être loyal dans les petites choses, que d'aimer ses parents, ses enfants, même sa femme, que de n'intenter ni soutenir de mauvais procès; il y a encore une pureté rigoureuse dans les sentiments, de la conduite, une générosité désintéressée bien loin au delà de l'honneur, qui ne s'assurent guère que par des principes. Il y a en particulier des devoirs où la tradition manque; ceux par exemple qui tiennent à la vie politique, comme le dévouement à l'intérêt général, le culte de la justice, le respect des droits. Les principes seuls enseignent que la morale privée est strictement applicable à la conduite publique, que la coopération, même irréfléchie, à l'iniquité, que la tolérance, même gratuite, d'un désordre, d'un abus, sont des fautes tout aussi bien que le manque de parole ou la violation des devoirs de famille. C'est faute de principes que tel habitant des salons persiste à se croire honnête homme, après avoir sacrifié l'intérêt d'un tiers, celui de la masse, sa propre opinion à l'avantage du parti qu'il aime ou de l'homme puissant qu'il estime, à l'établissement de sa famille, ou à l'avenir de ses enfants. Que de gens ne se reprochent point une complaisance qui leur permet de mieux marier leur fille! Ils ont vendu leur suffrage, trafiqué de leur conscience, et ils se consolent en disant dans leur cœur : *Je suis bon père.*

« Malgré toute la délicatesse que peut donner à de certains sentiments une éducation relevée, ces fautes, où si l'on veut ces préjugés, ne sont pas plus rares dans les hauts rangs de la société que dans ces conditions humbles où des besoins plus pressants pourraient rendre moins difficile sur la probité. Tout au contraire, c'est dans la bonne compagnie que les devoirs opposés sont le moins respectés même par la conversation; il suffit qu'ils semblent se rattacher aux idées libérales pour servir de but favori à la raillerie et au persiflage. La fidélité consciencieuse aux opinions est traitée dédaigneusement, comme une prétention. L'ambition déhontée, l'avidité effrénée, ne sont sûrement pas en honneur; mais la prudence qui calcule les avantages d'une bonne position, et sait dans l'occasion sacrifier aux intérêts particuliers les principes généraux, passe pour la vraie sagesse; un homme qui la néglige a besoin d'être excusé; ses amis sont obligés pour le défendre d'appuyer sur ses bonnes intentions et d'accuser sa mauvaise tête. C'est qu'on n'a pas encore généralement compris que l'utilité commune, c'est-à-dire le droit de tous, est le but et la cause des fonctions publiques; on semble croire qu'elles ne sont qu'un moyen d'employer les hommes capables où d'établir les fils de famille; on appelle une place une carrière; on la recherche ou on l'accepte comme une ressource, non comme un devoir, non comme une mission presque toujours accidentelle. Un tel préjugé est une des grandes plaies de la morale publique, et il faut dire qu'il est encore plus puissant parmi les fonctionnaires de bonne compagnie que chez les percepteurs de village.

« Il est vrai qu'ici la morale touche à la politique, et sur cette matière le grand monde ne sait où il en est.

« Je ne parle pas de l'esprit de parti; là où il règne, il donne des passions et des croyances, mais il n'est pas à Paris aussi commun qu'on le croirait, et c'est la prétention de la plupart des salons que d'être fermés aux gens de parti. Les opinions politiques s'y prennent en effet par bienséance plus que par conviction.

. . . . . .

« La république est de mauvais ton. Quant à la monarchie représentative, elle est aussi trop républicaine : et l'ancienne monarchie, dont on regrette la tranquillité, coûterait trop de peine à rétablir pour qu'on ose en souhaiter le difficile retour. On aurait assez goûté l'empire, si ces formes brusques n'eussent quelquefois heurté le bon goût et ses excès compromis le repos. Car c'est le repos que l'on prise avant toutes choses, le repos où les mœurs sont libres, les journées oisives, les opinions sans conséquence. Les injustices et les violences choquent surtout, parce qu'elles font du bruit; aussi est-on souvent tenté de se fâcher plus contre les gens qui s'en plaignent que contre ceux qui les commettent.

« Comme leur grand mobile est la vanité, les gens du monde en font aussi le mobile de la politique. La manie de briller leur pa-

rait presque l'unique guide des hommes dans les affaires publiques ; et s'ils admettent que quelques-uns soient dirigés par des principes généraux, c'est pour les accuser de niaiserie ou d'exaltation. Quant à la modération pour laquelle ils professent tant d'estime, ce mot ne désigne ni cette mesure de caractère qui fuit les extrémités, ni cette justesse d'esprit qui s'arrête au point où l'absolue conséquence touche à l'absurde, mais seulement une certaine neutralité qui se tient à distance égale de la vérité et de l'erreur, en évitant soigneusement l'une et l'autre comme deux excès. C'est par exemple la sagesse qui consiste à ne pas vouloir qu'on coupe le poing au sacrilége, mais *seulement* la tête. La mesure dans le mal est la réserve dans le bien, voilà toute la modération des gens du monde. Mêler en proportion pareille le vrai et le faux, c'est ce qu'ils appellent avoir l'esprit juste.

« C'est qu'ils cherchent avant tout à vivre en paix, et qu'on n'y réussit que par des concessions. On se compromet en restant soi-même ; il vaut mieux penser un peu comme tout le monde. . . . . .

. . . . . .

. . . . . « On dit beaucoup que les mœurs sont meilleures aujourd'hui qu'au temps passé, et les plus grands détracteurs du présent se croient obligés d'en convenir, au moins pour les classes élevées de la société. Il est vrai qu'ils ajoutent que le peuple est profondément corrompu, et ils se rejettent, en dernier espoir de cause, sur la dépravation des esprits et la licence des opinions. . . . . .

« Le grand monde, celui de la fortune, des dignités et de l'élégance, peut bien être favorable aux mœurs douces, mais non aux vertus fortes : c'est la patrie des hommes faibles ; la morale n'y varie guère, quant à la pratique ; seulement l'esprit qui y règne tour à tour, grave ou frivole, austère ou relâché ; car c'est là que les circonstances et les opinions du moment font le plus hautement la loi, et cette loi, c'est le bon ton. Ses arrêts sont chez nous bien plus sévères pour la manière de penser que pour la manière d'agir ; on peut tout faire dans le monde pourvu qu'on n'y choque point, et la *bonne* compagnie a des règles qu'il est plus sûr de violer que de contredire.

« Toute société ainsi faite n'est au fond ni bonne ni mauvaise ; on ne doit juger d'elle que ses apparences, et quand on affirme qu'elle est meilleure, ON DOIT ENTENDRE QU'ELLE EST MOINS SCANDALEUSE, VOILA TOUT ; à peu près comme quand on dit qu'un homme est religieux, cela signifie qu'il va à la messe. Peut-être même le seul scandale qui ait disparu est-il celui que donnaient les mariages d'autrefois ; la fidélité a cessé d'être un ridicule et l'amour légitime une niaiserie ; au fait, les bons ménages sont-ils plus nombreux ? C'est possible ; toutefois . . . . . tôt ou tard le mariage doit courir ses anciens risques ; seulement on continuera d'en parler avec plus de respect. D'ailleurs, il faut bien le dire, la pureté des mœurs n'est pas toute la morale : il y a d'autres devoirs dont l'oubli est un scandale aussi. Or, dans cette société si amendée, le désintéressement et la fermeté des principes, la dignité et l'indépendance personnelle, sont-elles choses si communes ? Les trouve-t-on seulement nécessaires pour gagner le titre d'honnête homme ? Sacrifiez votre opinion à votre fortune, abaissez-vous à mille petitesses pour acquérir ou conserver une place, montrez-vous insatiable de distinctions frivoles ou d'utiles appointements ; sollicitez les mêmes faveurs par les mêmes moyens de vingt pouvoirs divers, de cent protecteurs différents ; ne considérez pas votre mérite, mais vos goûts, en demandant une place ; ne vous enquérez point si elle n'était pas vacante par une injustice ou promise à un plus digne : Vous le pouvez, et peu importe ; vous n'encourez aucun blâme ; vous n'avez pas pris directement l'argent d'autrui, vous êtes honnête homme. . . . . .

. . . . . .

« Il n'est rien que n'excuse maintenant, même aux yeux de tous les partis, le danger de se compromettre. La crainte de ce danger s'avoue sans honte ; la prudence est devenue la première vertu ; la timidité même est estimée. Une opinion toute pleine de lâcheté s'est répandue, elle a gagné jusqu'aux âmes honnêtes ; elle dit à tous : ménagez votre position. Triste effet de l'ébranlement donné à tous les caractères et à toutes les convictions par quarante années de vicissitudes politiques ! Triste effet de cet amollissement moral que commencèrent la Terreur et l'Empire, et que viennent d'achever les préjugés de cour et les doctrines jésuitiques (1122) ! De là est résulté un esprit de servilité auquel je ne connais pas d'autre exemple, parce qu'il s'allie avec le bon goût et les belles manières, avec l'esprit, la vanité, l'honneur même ; c'est un mélange de respect pour la force et pour les convenances ; c'est le produit de l'intérêt qui calcule et de la raison qui doute, de la peur qui se ménage et de la médiocrité qui s'humilie. Et, chose étrange, un tel avilissement n'a ni l'allure ni la volonté d'un vice ! Tout au contraire, on en fait cas ; c'est un devoir que le père recommande à son fils ; l'expérience le prêche à la jeunesse ; l'indulgence seule excuse parfois ceux qui y manquent, et le courage a besoin d'apologie et de pardon. . . . . .

. . . . . .

« Mais je sais aussi que jamais les faibles n'ont laissé après eux de bienfaits qui honorent leur mémoire, que jamais rien d'utile pour l'humanité ne s'est opéré par leurs mains, que jamais ils n'ont prévenu un mal, redressé un tort, réformé un abus, dé-

(1122) C'était alors la mode de mêler les Jésuites à tout ce qui semblait funeste ou mauvais. Les philosophes copiaient Beranger.

truit une erreur, et qu'en général le perfectionnement de toutes choses et de soi-même n'est réservé qu'à celui qui, sortant de la ligne, résiste au nombre et à la force. C'est le vieux conseil de la religion, comme de la philosophie, *de renoncer au siècle* et de *lutter contre la foule*.

« Or, *vivre dans le siècle*, aujourd'hui, c'est vivre en servage, c'est humilier sa raison, c'est s'attacher volontairement à toutes les puérilités et à tous les intérêts, pour renoncer à cultiver son esprit et à fortifier son âme. J'insiste sur ce point, parce qu'il s'agit ici du vice national. Nous avons les défauts et les passions de tous les temps; mais, pour ce vice, il est florissant, il prospère, il domine; l'opinion de la société s'est corrompue au point d'honorer, avant toutes choses, les qualités qu'on recherchait jusqu'ici dans les domestiques.

« Toutes nos autres vertus sont altérées et comme annulées par l'existence de cet esprit de complaisance et de platitude, que les mondains appellent sagesse, les princes fidélité, les fonctionnaires zèle, et les femmes bonne grâce. Tous les progrès que les mœurs ont pu faire, d'ailleurs, semblent à peine compenser un si grand mal; et l'on se sent tout près d'être ingrat envers ces généreuses doctrines (1123) qui, depuis un demi-siècle, retentissent dans le monde; puisqu'elles n'ont pu même affranchir les âmes, et que de toutes les libertés, celle du caractère est encore la moins avancée. » (Charles DE RÉMUSAT, *Passé et présent*, Des mœurs du temps.)

CHAPITRE IV.

Misérable éducation du temps.

« Les éléments de l'homme étant connus, son être, sa grandeur, sa faiblesse, ses passions, ses contradictions, tout s'explique; l'homme est une âme unie, non à un corps, non à un cadavre, comme le dit Maxime de Tyr, mais à un animal vivant. . . . . doué à lui seul de tous les instincts et de toutes les passions des autres animaux. Deux êtres de nature opposée, qui n'en forment qu'un; deux pensées, deux intérêts, deux volontés qui se disputent l'empire; voilà l'homme. L'âme et le corps, c'est le cavalier et le cheval, unis pour une seule course; ils s'élancent, ils combattent, s'étreignent, passant de la victoire à la défaite et de la défaite à la victoire, jusqu'au moment où l'animal épuisé tombe expirant sur l'arène : il meurt; le cavalier, devenu libre, lui jette à peine un dernier regard, et, tout palpitant de cette longue lutte, il se trouve en présence du maître qui doit le récompenser ou le punir.

« Dans nos éducations modernes, tous les soins, toutes les prévisions sont pour le cheval : à lui l'audace, à lui la force, à lui la gloire et l'ambition. Qu'il s'élance brillant dans la carrière, qu'il s'enivre des applaudissements de la multitude, ses passions sont éveillées, son intelligence est agrandie : la matière et le temps lui appartiennent. Mais le cavalier, qui donc a songé à l'instruire? quelles leçons a-t-il reçues pour se diriger dans l'arène? comment s'est-il trouvé prêt pour la lutte? qui lui donnera la volonté et le courage? On dresse un animal aux exercices du manége, on développe son intelligence, on meuble sa mémoire, on fertilise ses talents, ses passions, ses vices; puis on s'arrête avec orgueil, croyant avoir fait l'éducation d'un homme.

« Comprenez-vous, maintenant, pourquoi l'âme a si peu d'empire sur le corps? pourquoi ses combats sont si faibles, ses résistances si éphémères, et, PAR SUITE POURQUOI SI PEU DE MORALE, SI PEU DE RELIGION, SI PEU DE CONSCIENCE, SI PEU DE VERTUS SUR LA TERRE? Il nous faut des professeurs pour étudier un puceron, pour chasser une mouche, pour distinguer un chat d'un rosier; mais l'homme, cet être sublime et caché, l'homme, qu'il nous importe d'instruire et de connaître, où l'enseigne-t-on? Dans quel collége, dans quelle institution voyez-vous qu'on s'occupe à développer en lui le sentiment du beau, ou le sentiment moral, ou le sentiment de l'infini, ou la raison, ou la conscience, ces nobles facultés qui l'unissent à Dieu? Là cependant est toute la force de l'homme : son intelligence ne le place qu'à la tête des animaux; son âme l'en sépare en l'appelant au devoir. Qu'il réunisse des familles, qu'il rassemble des peuples, qu'il bâtisse des villes, c'est le travail des fourmis et des abeilles; qu'il établisse des lois, qu'il fasse régner la justice, ce sera le travail de l'homme. Elevons donc des hommes, si nous voulons voir dans nos cités autre chose que des fourmis humaines. Une vérité dont il faut se convaincre avant tout, c'est que le développement des facultés de l'âme est la source unique, universelle, de toutes nos supériorités. . . . . .

« C'est notre union avec Dieu qui nous fait grands; nous séparer de Dieu, et toutes les éducations modernes nous en séparent, c'est nous retrancher à la fois le génie, la vertu et l'immortalité. » (Aimé MARTIN, *Education des femmes*, liv. II, ch. 25.)

CHAPITRE V.

Etat social.

« Oui, vraiment, la société touche à sa fin. Pan, le grand dieu, est mort; que les ombres des héros se lamentent et que les enfers en frémissent. Pan est mort, la société tombe en dissolution. Le riche se clôt dans son égoïsme, et cache à la clarté du jour le fruit de sa corruption; le serviteur improbe et lâche conspire contre le maître : plus de dignité chez le riche, plus de modestie chez le pauvre, de fidélité nulle part. Le savant regarde la science comme une galerie souterraine, qui le conduit à la for-

(1123) Il s'agit du libéralisme.

tune; il ne se soucie point de la science. L'homme de loi, doutant de la justice, n'en comprend plus les maximes..... Le prince a pris pour sceptre la clef d'or, et le peuple, l'âme désespérée, l'intelligence assombrie, médite et se tait. Pan est mort, je vous le dis, ... La société est arrivée au bas : dépêchez vos pleurs ; et nous, disséqueurs à qui est livré ce cadavre, procédons à l'autopsie. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

CHAPITRE VI.

La maladie du siècle.

« Ceux qui en sont atteints, lassés avant le temps, dégoûtés par prévoyance, sont travaillés d'une secrète et vague inquiétude qui ressemble au regret ; on dirait qu'ils pleurent les illusions qu'ils n'ont jamais eues. Pleins de dédain pour ce qui est, ils repoussent tout ce que le monde leur ordonne de penser ou de sentir, parce que cet ordre suffit pour leur faire regarder comme factice ce que peut-être, livrés à eux-mêmes, ils eussent senti et pensé tout naturellement. Doués de la faculté de découvrir, et dispensés de le faire par la société, qui s'est empressée de leur donner comme une leçon ce qu'ils auraient voulu reconnaître comme une vérité et constater eux-mêmes, ces esprits appelés à l'indépendance trouvent un tourment dans leur originalité même ; ils rejettent avec dépit tout le fardeau des idées acquises ; et tourmentés à la fois du besoin et de l'impuissance de sentir et de croire, ils aspirent à quelque chose de neuf, d'inconnu, qu'ils vont chercher au milieu des agitations de la foule ou du repos de la solitude, dans les conciliabules des sociétés secrètes ou dans les déserts du nouveau monde : disposition bizarre, qui, sur les débris des conventions sociales, conduit au mépris des hommes et au mépris de la vie, réunit souvent l'insensibilité et la douleur, donne à l'égoïsme même le ton de l'exaltation, et au dévouement un caractère de personnalité.

« Cependant, comme elle repose sur une incrédulité raisonnée, elle entraîne presque toujours, dans celui qu'elle possède, le pouvoir de se juger. Aussi, grâce à cette faculté, qui, devenue moins rare, forme peut-être le trait distinctif du caractère de l'homme de ce siècle, cette disposition d'âme a-t-elle été reproduite dans plus d'un ouvrage par les auteurs qui paraissent l'avoir ressentie : elle perce même dans des écrits où l'on s'attend peu à la rencontrer ; mais elle domine surtout dans les romans. » (Charles DE RÉMUSAT, *Passé et présent*, Werther, René, Jacopo Ortis.)

CHAPITRE VII.

La maladie du siècle peinte par Byron.

A Inez.— « Cesse de sourire à ce front soucieux. Hélas ! je ne puis te rendre ton sourire ; fasse le ciel cependant que tu n'en connaisses jamais les larmes ! fasse le ciel qu'tu n'en répandes jamais en vain !

« Tu veux savoir quel malheur secret empoisonne mes plaisirs et ma jeunesse ? Pourquoi chercher à connaître une douleur que tu ne peux toi-même adoucir ?

« Ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la haine ni l'ambition déçue qui me font maudire mon sort et fuir loin de tout ce qui m'était cher.

« C'est cet ennui fatal que me cause tout ce que je vois et tout ce que j'entends. La beauté a cessé de me plaire ; tes yeux mêmes ont à peine un charme pour moi.

« C'est le chagrin sombre et éternel qui poursuivait partout l'Hébreu fratricide : il me défend de porter mes regards au delà de la tombe, et je n'ai plus d'espoir de trouver le repos avant d'y descendre.

« Quel exilé peut se fuir lui-même ? Dans les climats les plus éloignés, je suis encore tourmenté par le mauvais génie qui corrompt toute mon existence.

« Que d'autres se livrent aux ravissements du plaisir, et goûtent en paix tout ce que j'abandonne ! qu'ils rêvent à jamais leur bonheur ! Puisse du moins leur réveil ne pas être semblable au mien !

« Je suis condamné à errer dans mille contrées, emportant la malédiction de mes souvenirs. Toute la consolation qui me reste, c'est de savoir, quelque nouveau malheur qui me frappe, que j'ai éprouvé déjà le plus terrible de tous.

« Ce malheur, quel est-il ? Ah ! ne le demande pas ; par pitié, daigne ne pas m'interroger : continue à sourire et ne cherche pas à connaître un cœur dans lequel tu trouverais UN ENFER. » (BYRON, *Childe-Harold.*)

CHAPITRE VIII.

Le christianisme peut seul guérir la mélancolie du siècle.

« N'y a-t-il donc point de vérité dans le drame d'*Ahasvérus* (1124) ? Certes, il y en a beaucoup ; beaucoup de cette vérité dont la littérature de nos jours est saturée ; car, en deçà de la vérité qui console, il y a, à la disposition de tous, la vérité qui désespère ; et de celle-là, l'ouvrage de M. Quinet est abondamment pourvu. En mesurant l'homme aux ressources dont il dispose, ses besoins à sa fin, il l'a trouvé misérablement pauvre et impuissant ; mais dire la vérité qui désespère, c'est faire la moitié du chemin vers la vérité qui console, c'est indiquer, d'un doigt tendu vers l'horizon, le point encore obscur d'où le soleil doit jaillir. La foi, l'amour divin, peuvent seuls, selon le poëte, accomplir notre destinée. Les affections terrestres les plus pures et les plus tendres ne peuvent suppléer l'harmonie active et sentie de l'âme avec son auteur. Dépouillé de foi et d'amour, le monde doit mourir ; nier ces moyens, réduire l'âme à l'aliment que lui offre le temps, ce n'est pas lever la difficulté, c'est étouffer par violence l'inextinguible cri de

(1124) De M. Edgar Quinet, dans lequel il a dramatise la légende du Juif errant.

la nature humaine. Tout cela est vrai; mais ce que l'auteur oublie, c'est que les besoins supérieurs imprimés à notre nature impliquent, dans celui qui les a imprimés, l'intention positive de les satisfaire. Il serait bien étrange, en effet, bien indigne de Dieu, que toute loi, dans la nature, trouvât son accomplissement; toute force, son emploi; tout être, sa place et son but; tout substantif, son verbe, et que l'homme seul cherchât et ne trouvât point, et, forcé de poursuivre son but, ne l'atteignît jamais; que l'homme seul, mensonge vivant, œuvre manquée, énigme sans mot, prémisse sans conclusion, attendît en vain qu'une construction quelconque se superposât en lui à des fondations qui jusqu'ici ne supportent rien. Dieu, le soleil des esprits, devrait boire incessamment notre âme, et ne nous la rendre, comme le soleil rend la mer à la mer, que pour l'absorber encore. L'auteur le sent; il le dit avec éloquence; il signale et déplore l'anomalie; mais cette anomalie, sans pareille dans l'ensemble de la création, il lui suffit de l'avoir constatée; il ne s'en demande pas compte. Pourquoi ces rapports d'amour que la nature, que la raison réclament entre Dieu et nous; pourquoi ces rapports n'existent-ils pas? Est-ce la faute de Dieu? est-ce la nôtre? L'auteur ne va pas même jusqu'à cette question si simple. Mais nous la lui posons, nous, et nous le pressons d'y répondre. Il faut que ces rapports existent; vous l'accordez. Ils n'existent pas; c'est vous qui le dites. Et s'ils n'existent pas, à qui la faute? répondez. Apparemment elle n'est pas à Dieu : donc elle est à nous; c'est nous qui avons rompu ces rapports; et comment, sinon par la désobéissance? c'est-à-dire en séparant notre volonté de celle de Dieu, en nous attribuant une indépendance que nous ne pouvions pas même réclamer sans crime; en disant : *Je suis*, en présence de celui-là seul qui *est;* en voulant exister pour nous, quand nous ne devions exister que pour lui. C'est là ce que le christianisme appelle le *péché*, et la question qui se présente dès lors n'est pas de savoir si nous sommes en état de péché, cela est trop évident, mais de savoir s'il existe un moyen d'effacer le péché et d'en annuler les conséquences, s'il y a un remède pour guérir le mal que nous nous sommes fait, et quel est ce remède.

« Or, le mal ne peut, en tout cas, être détruit que par la destruction de son principe. Lorsque notre mal consiste à ne pas aimer, le remède ne peut consister à nous dire : Aimons. Lorsque nous souffrons de ne pas être unis à Dieu, la guérison n'est pas de nous dire : Soyons unis à Dieu. Ce mot ne fait pas qu'il n'y ait pas entre lui et nous le péché. Le péché doit être enlevé, enlevé de notre passé qu'il condamne et de notre cœur qu'il enchaîne. Il faut que, délivrés à la fois des craintes qui glacent l'amour et des passions qui le dérobent, nous soyons rendus à notre nature primitive, selon laquelle aucun obstacle, ni du dehors ni du dedans n'empêchera notre âme de s'unir à son auteur. Maintenant, qui fera cette œuvre? Sera-ce Dieu ou l'homme? Qui offrira la paix? Sera-ce le vainqueur ou le vaincu? Qui accomplira le miracle? Sera-ce la puissance ou l'infirmité? Qui résoudra le problème? Sera-ce Dieu avec sa lumière ou l'homme avec ses ténèbres? Si c'est quelqu'un, ce sera Dieu.

« Ici s'arrête le raisonnement, mais seulement ici. Il est impossible, en partant des aveux de M. Quinet, de ne pas arriver au point où nous nous arrêtons. Nous le défions d'éviter l'entraînement de son bon sens sur cette route où il a marqué un premier pas. Mais si le point où nous parvenons n'est pas le seuil de l'Evangile, ce point est le seuil du désespoir, et d'un bien autre désespoir que celui de son livre. Sentir en soi un vague besoin de quelque autre chose que les biens et les affections de ce monde, le sentir toujours et toujours en vain, ce n'est pas tant le mal même que le symptôme d'un mal plus grand. Ce qu'on éprouve n'est même pas sans une sorte d'austère douceur; un subtil amour-propre s'y mêle; il est agréable de se sentir plus grand que sa destinée; ce sont, dirait Pascal, misères de *grand seigneur*. Mais quand cette mélancolie superbe, ce désespoir de haut lignage et de bon ton, atteint son fond et son principe, quand nous trouvons le *péché* à la racine de ces vagues et poétiques douleurs; quand nous connaissons que ce n'est pas Dieu qui nous a manqué, mais nous qui avons manqué à Dieu; que la rupture vient de nous, rupture honteuse, insolente, impie; que cette mystérieuse angoisse où nagent nos pensées, où se perd notre vie, n'est autre chose que l'instinct obscur, inexpliqué, de la condamnation; alors cette mélancolie, où notre orgueil se complaisait, prend un caractère plus positif, plus froid, plus dur; l'aspect de toutes choses devient de plus en plus mortifiant, amer; une insupportable idée de ridicule s'attache à notre altier désespoir; et ce qu'il faut craindre alors, c'est que, prenant en mépris son ancienne tristesse à cause des illusions dont elle était pleine, l'homme n'oublie trop que cette tristesse pourtant était une grandeur.

« Le désespoir de l'homme que représente Ahasvérus est un désespoir orgueilleux, si orgueilleux, qu'il ne voudrait pas même de la guérison, si la guérison devait l'humilier. Que serait-ce donc si nous proposions à l'auteur de ce grand et beau livre un remède dont l'ordonnance tiendrait tout entière sur un bout de papier grand au plus comme une recette contre la migraine. M. Quinet pense probablement qu'une maladie dont la description occupe près de six cents pages demande pour sa guérison un volume de même épaisseur? Mais le médecin n'est pas tenu d'être aussi verbeux que le malade; et si le médecin était inspiré, un seul mot lui suffirait. Le mal de l'humanité a d'innombrables ramifications et d'innombrables aspects; mais dans son principe il est fort

simple; pourquoi le remède ne le serait-il pas? D'ailleurs, *qui voit tout abrége tout;* si donc notre Père céleste, qui voit tout, entreprend de nous guérir, il fera, sans doute, *une œuvre abrégée*, et le premier caractère des moyens qu'il mettra en œuvre sera la simplicité. Je ne m'étonnerai pas de lui voir tout résumer en cinq ou six maximes, c'est à l'erreur qu'appartient la compilation. Les lois de Kepler tiendraient sur un bout de papier; la loi d'amour doit y tenir aussi. Le gouvernement du monde moral n'a pas été conçu avec une moindre simplicité que celui du monde physique; et au fait, que l'homme erre ou marche droit, c'est toujours par un petit nombre de maximes qu'il se gouverne. M. Quinet lui-même n'en a certainement pas plus de cinq ou six. Il va même trop loin en supposant au christianisme un aussi grand nombre de maximes; il en a moins. » (VINET, [écrivain méthodiste], *Essais.*)

CHAPITRE IX.

Un siècle sans foi.

« Chaque siècle ayant son expression et son caractère indélébile, il m'a paru qu'aujourd'hui le trait le plus saillant et le plus arrêté de notre physionomie morale était : — UN DÉSENCHANTEMENT PROFOND ET AMER — qui a SA SOURCE dans les mille déceptions sociales et politiques dont nous avons été les jouets, — qui a sa PREUVE dans le MATÉRIALISME organique et constitutif de notre époque.

« En émettant cette opinion — (qui sert de base au système que j'ai suivi) — je crois trouver peu de contradictions, — car le plus grand nombre a dit, répété, proclamé et PROUVÉ avec une incompréhensible satisfaction, que notre heureux siècle avait l'immense avantage d'être un siècle éminemment POSITIF! Or, d'après l'acception que le parti libéral, progressif et philosophique donne à ce mot, il me paraît — que siècle POSITIF ET MATÉRIALISTE — ou siècle DÉSENCHANTÉ et siècle ATHÉE (1125) — c'est tout un. . . . . .

. . . . . .

« Ce désenchantement qui nous accable est concevable.

« Depuis que le PHILOSOPHISME, cette hideuse et inévitable conséquence du LUTHÉRANISME, est venu prêchant l'incrédulité, étendre un funèbre linceul entre le ciel et la terre, et priver les hommes de la clarté divine, les hommes, croyant les cieux vides parce qu'on les leur voilait, ont rampé misérablement au milieu de ce jour faux et lugubre.

« Et puis, n'ayant plus de ciel à contempler et à implorer, ils ont été obligés de baisser le front et de jeter les yeux sur la terre et autour d'eux.....

. « N'ayant plus autre chose à faire qu'à se haïr et à s'envier... les hommes se sont regardés... se sont vus... bien en face...

« Et l'homme a scruté profondément le cœur de l'homme... et s'est mis à l'analyser fibre à fibre....

« Et l'homme a reculé épouvanté, car ses découvertes ont été horribles. — Car il a vu dans les autres ce qu'il retrouvait en lui-même — l'orgueil, — la haine et l'envie.

« Et comme les saintes et salutaires croyances n'étaient plus là pour changer ces vices organiques de notre nature — en résignation, amour et charité — par l'espoir ou la crainte d'un châtiment ou d'une récompense éternelle;

« Et comme les hommes n'avaient plus à offrir à Dieu chaque perfidie, chaque déception, chaque torture qu'il leur ordonnait de supporter avec humilité, afin que ces douleurs leur fussent comptées un jour; l'homme ne croyait plus qu'à lui, et ne voulant pas confier sa vengeance aux hasards d'une justice divine, — l'homme a rendu à l'homme déception pour déception, — perfidie pour perfidie, — torture pour torture.

« Ce ne fut plus alors qu'une lutte sauvage et inique. — Heur aux forts et malheur aux faibles! — Parce que l'homme avait été trahi dans ses espérances, — parce qu'il avait souffert, — il a fallu que l'humanité supportât la réaction de sa rage. Ce principe est résumé par le caractère de Brûlart, dans *Atar-Gull* (1126).

« Parce que l'homme avait reconnu avec amertume le néant des plaisirs du monde, il a fallu que ceux qui se trouvaient sur son passage partageassent ce désenchantement anticipé, et que chaque douce et riante illusion fût flétrie par son souffle impur. — Parce qu'un homme était désespéré ou sans foi — il a fait l'homme désespéré et sans foi.

« Ce principe est resumé par le caractère de Zsaffie dans *La Salamandre* (1127).

« Et cela, parce que, dès qu'une *foi* salutaire ne met plus un frein puissant et sacré à cet instinct irrésistible qui pousse l'homme à la vengeance, — la réaction de cette vengeance est ivre, furieuse et aveugle, parce qu'à défaut des coupables, elle atteint les innocents, et qu'elle attaque souvent le cœur et le germe des siècles à venir.

« Et la preuve irrécusable de cela, ce sont

(1125) Ce serait se servir d'un pauvre argument que de parler du petit nombre d'individus qui ont des croyances religieuses; la loi est l'expression la plus intime et la plus vraie d'une société. Or, du jour où il a été proclamé et convenu, ainsi que cela a été proclamé et convenu EN PLEINE COUR ROYALE que LA LOI ÉTAIT ATHÉE, la question a été décidée. (Eugène SUE.)

(1126) En étendant les déductions de ce caractère à une fraction de la société, on trouve leur application si l'on songe aux vengeances sanglantes et iniques qui amenèrent les tueries de 93. (Eugène SUE.)

(1127) En étendant les déductions de ce caractère à une fraction de la société, on trouve leur application si l'on pense avec quel acharnement féroce Voltaire et l'école philosophique ou encyclopédique ont sans cesse attaqué et flétri les plus consolantes et les plus nobles croyances, et quel mal ils ont fait à notre génération. (Eugène SUE.)

les vagues et douloureux symptômes qui révèlent de nos jours un immense besoin de croyances. . . . . .

. . . . . .

« Je voulais amener le parti libéral philosophique et progressif à reconnaître, par l'organe de quelques-uns de ses écrivains les plus honorables et les plus distingués,— à reconnaître, dis-je :

« *Qu'il n'est pas de bonheur pour l'homme sur la terre, si on lui arrache toute* ILLUSION.

« Je voulais constater cette étrange et bien significative contradiction d'un siècle qui, s'étant fait fort d'avoir foulé aux pieds l'antique croyance religieuse et monarchique, cette source *unique*, pure et féconde des plus nobles, des plus consolantes et des plus *véritables illusions*, demande pourtant, à tout prix, des illusions ! — d'un siècle qui maintenant s'irrite de ce que le *positif*, le *vrai*... dont il était si jaloux et si fier, ait passé des systèmes politiques dans la société, et de la société dans l'art.

« *Que deviendra l'homme si vous lui arrachez une à une toutes les illusions?* disent-ils. Il deviendra ce que vous l'avez fait, ce qu'il est, — un être triste et morose, qui, subordonnant tout au bonheur matériel de ce monde, — lors même qu'il aura pu assouvir ses appétits sensuels et grossiers, lors même qu'il aura pu atteindre les hauteurs du pouvoir, de la science ou de la renommée, sentira toujours dans son âme ce vide effrayant que nulle vanité humaine ne peut remplir.

« Vous voulez des illusions (1128) dans l'art, mettez-en donc d'abord dans les mœurs; car l'art n'est, pour ainsi dire, que l'esprit, que l'expression morale du corps social...

« Et, convenez-en, mon ami;... est-il quelque chose de plus prosaïque, de plus désillusionné, partant, de plus désenchantant que la société actuelle?

« Eh quoi! — on dira au poëte : — Chante — la religion consolante et sacrée! et la veille on aura profané, souillé impunément les temples et l'autel par des orgies sacriléges! On viendra dire au poëte : Chante le roi... cet être majestueux et inviolable dont le bandeau souverain est béni par Dieu, — et on répète, chaque jour, — qu'on paye le roi, — que le roi est un salarié, comme un préfet ou un commis, et qu'il faut qu'il travaille pour gagner son salaire!

« On dira au poëte : — Chante la France... et voilà qu'on jette la France aux bras de l'Angleterre en lui criant : Sauve-la!...

« Dira-t-on au poëte... de chanter le pays... ses institutions, sa gloire, sa science... — Mais on sait trop ce que cela vaut, et ce que cela coûte;... car voilà que cinq cents élus font, tout haut et au grand jour, les comptes et le *ménage* du pays... qui établissent la recette et la dépense.

« C'est d'abord tant de gain sur la boue et les immondices, — tant sur les sueurs des forçats, — tant sur la prostitution, — tant sur les tripots et la loterie qui peuplent les bagnes et la morgue, — tant sur l'air infect de la ville, — tant sur votre droit à respirer cet air; ceci est la recette; — vient la dépense : — Pour un Dieu et ses ministres, c'est tant; — pour une justice, tant; — pour une gloire, tant; — pour une instruction et un savoir, tant.

« Et puis on additionne tout cela. — Un Dieu, — un roi, — une justice, — une gloire et une instruction, — cela fait une somme de *** — avec sous et deniers, — ni plus ni moins qu'un compte de marchand! Seulement si la balance de recette et de dépense n'est pas égale, — on rogne un peu la gloire, on lésine sur la justice et l'on économise sur Dieu.

« Faut-il descendre maintenant jusqu'à la vie privée? Que trouvez-vous? Une rivalité envieuse, égoïste et farouche; partout une ambition puérile et ridicule sur laquelle le pouvoir spécule en la satisfaisant à peu de frais;

« Une ambition intraitable, mise en jeu par ce stupide et affreux paradoxe — QUE TOUS PEUVENT PRÉTENDRE A TOUT! Mais dire à *tous* : Vous pouvez prétendre à *tout*, à être roi, prince, général, financier, conquérant ou législateur, n'est-ce pas ériger en principe l'égalité de l'intelligence? n'est-ce pas exalter à sa plus effrayante hauteur l'orgueil individuel de chaque homme? Aussi cet orgueil répond : Eh quoi! vous parlez de l'incapacité de ceux-ci et de la capacité de ceux-là! des droits de celui-ci et de l'inaptitude de celui-là! mais qui vous dit que je sois incapable, moi? Mais qui me prouve que mon intelligence ne vaut pas la vôtre? Votre place est-elle donc devenue sacrée parce qu'elle est devenue VÔTRE? *Tous peuvent prétendre à tout*, avez-vous dit! — J'y prétends donc à mon tour, moi! Et comme *tous* sont plus forts que *vous*, — si la capacité n'y peut rien, la force décidera. — *Mais vous avez votre droit*, — dites-vous.

« Votre droit! Et qui l'a consacré votre droit! Est-ce Dieu? Non. Il n'y a plus de Dieu, et Dieu ne se mêle plus des choses d'ici-bas. — J'aurais pu respecter une émanation *divine*, un pouvoir, un droit légitimé par Dieu, mais dès qu'il est purement humain, consacré par des hommes comme vous et moi, — ceci redevient une question d'homme à homme que je puis décider tout comme vous.

« Mais, dites-vous, je n'ai pas la capacité voulue pour être ministre, législateur ou gouvernant! — Je n'ai pas la capacité! — Mais qui dit cela? — Vous. Pourquoi donc vous croirais-je plus que ma conscience, qui me dit : Tu es capable? — C'est le plus grand nombre, — dites-vous, — qui répond que je ne suis pas capable.

« Oh! ce n'est donc plus qu'une question

(1128) Nous nous servons ici du mot *illusion* pour parler de croyances, parce que c'est surtout comme *illusions* qu'elles ont été attaquées par le philosophisme. La question de savoir si la *foi véritable et profonde* est nécessaire au bonheur de l'homme, N'EST PAS DISCUTABLE. (Eugène Sue.)

de nombre, de chiffres, enfin de ces éléments qui composent la force brutale. J'attendrai donc ou je recruterai des partisans. *Et væ victis !*

« Et il ne faut pas dire que ce raisonnement soit stupide ou fou. Non. Par malheur, il est rigoureusement logique, et conséquent avec le principe constitutif qui consacre l'égalité et la souveraineté de tous. Ce qui de fait donne à tous le droit de modifier ou de changer la force gouvernementale.

« Or, une fois que l'homme n'a plus au-dessous de lui que l'homme, qui pourra lui contester l'exercice de son droit souverain si ce n'est la force ?

« Or, dès qu'une société repose sur une base aussi changeante, aussi dangereuse, aussi brutale que la force, quel est son avenir, si ce n'est une continuité de troubles et de commotions soulevée par l'ambition de ceux-là qui, usant du droit qu'on leur a reconnu, veulent avoir aussi leur jour de pouvoir ?

« Car, aujourd'hui, tout est nivelé : plus de ces larges et profondes distinctions sociales qui, séparant nettement les classes, faisaient que chaque individu arrangeait paisiblement sa carrière, et mettait un noble orgueil à devenir le premier de sa corporation, de son métier ou de son ordre. Ambition naïve qu'une conduite irréprochable couronnait presque toujours.

« Et cette inégalité sociale, si sagement constatée par le droit et la coutume, afin d'éloigner des masses cette fièvre d'ambition qui les dévore aujourd'hui, cette inégalité n'était pas tellement inabordable que les hautes, mais seulement les hautes supériorités, ne pussent arriver où elles devaient prétendre.

« Cette inégalité sociale, si singulièrement attaquée par les philosophes du XVIII^e^ siècle, les empêchait-elle, eux du tiers-état, eux gens de peu, eux bâtards, d'être admis, comptés et recherchés dans la meilleure compagnie et dans le plus grand monde lorsqu'ils savaient y conserver la dignité de leur caractère ?

« Cette inégalité sociale, consacrée par la coutume et la loi, a-t-elle empêché Vauban et Fabert, et Duquesne et Duguay-Trouin et Jean Bart d'être à la cour de Louis XIV, sur le même pied que les plus grands seigneurs ? Cette inégalité a-t-elle empêché les gens les plus obscurs de parvenir en tout temps aux plus éclatantes faveurs de l'Église, de la magistrature ou de l'épée ? Non. Cette inégalité n'a jamais arrêté la supériorité, forte ou vraie... D'un bond, elle a toujours franchi ces barrières si sagement posées pour parquer la médiocrité, qui, sans cela, s'éparpille au hasard et sans ordre, et nuit à tout sans servir à rien.

« Oui, c'est manquer de raison que de prétendre qu'un roi, tel absolu, tel infatué qu'il soit de pensées aristocratiques, ait jamais fait l'énorme faute de ne pas employer le génie, parce que le génie se trouvait roturier. Car la presque totalité des ministres a toujours surgi du tiers-état, et cela dans les temps les plus guindés des monarchies.

« Sans doute la consécration de ce principe d'inégalité sociale avait comme toute conception humaine, son côté vulnérable ; mais que l'on songe qu'au lieu d'exciter l'aveugle ambition des médiocrités, ce système la refoulait au contraire, sans empêcher, pour cela, les véritables et puissantes supériorités de reprendre leur niveau naturel au sommet de l'édifice social.

« Que l'on songe enfin que, pour assurer le repos et le bonheur de tout un peuple, on ne sacrifiait après tout que des prétentions ridicules, stupides ou exagérées, et cela sans crainte d'étouffer le germe de quelque génie, car jamais les grands hommes n'ont manqué à leur époque, parce qu'il est au-dessus du pouvoir humain d'entraver leur mission providentielle.

« Eh bien ! que l'on compare le résultat moral de ces deux systèmes : de celui qui exige des conditions et des garanties indispensables pour faire partie de certaines classes de la société... pour obtenir certains emplois ;

« Ou de celui qui ouvre une carrière illimitée à toutes les passions mauvaises et désordonnées, en se résumant dans ce fatal paradoxe : *Tous peuvent prétendre à tout !* N'est-ce pas là la cause de ces symptômes effrayants qui pointent de toutes parts ? de cette envie haineuse qui menace si audacieusement tous les droits acquis et sacrés ?

« N'est-ce pas la source féconde de toutes ces amères déceptions qui poussent les uns à l'émeute, les autres à la révolte armée ?

« Et ce n'est pas sur ces hommes égarés qui n'ont d'autre tort que de vouloir qu'on tienne les promesses insensées qu'on a faites, ce n'est pas sur ces hommes qu'il faut crier anathème.

« Non, ceux qui méritent à tout jamais le mépris et l'exécration de la France, ce sont ces *habiles* qui, pour parvenir au pouvoir et se le partager, ont dit un jour au peuple : Tu es *souverain ;*

« Et qui aujourd'hui, pâles et tremblants et la sueur au front, lui contestent la souveraineté qu'il vient fièrement réclamer avec sa grande et terrible voix !

« Honte, malheur à ceux-là ! Car ce sont eux qui nous précipitent vers un avenir si effrayant qu'on ose à peine y jeter les yeux !

« Malheur à ceux-là, bien fous ou bien méchants qui, avec quelques mots vides et retentissants, le *progrès*, les *lumières* et la *régénération*, ont jeté en France, en Europe, les germes d'une épouvantable anarchie. . . . . .

« Mais vous le voyez, mon ami, l'indignation m'emporte... et m'écarte de mon but...

« Je me résume.

« J'ai voulu au moins faire servir ma triste et amère conviction à constater l'état de notre époque.

« J'ai tenté de lui donner horreur de son matérialisme, de son positif, de son vrai, sans faire autre chose que de mettre dans l'art ce *matérialisme*, ce *positif* et ce *vrai*, dont notre siècle est si fier.

Et si, parmi les orages qui nous menacent de tous côtés, il était possible d'entrevoir un jour plus serein, ne pourrait-on pas espérer logiquement que, puisqu'on reconnaît la nécessité de l'illusion, de la poésie, du grandiose dans l'art qui n'est que l'expression morale d'une société,

« On voudra aussi de la poésie, de l'illusion, du grandiose dans les mœurs sociales et politiques,

« Et que l'antique constitution française, religieuse et monarchique.

« Et que l'ancien système religieux..... pourra répondre un jour à nos besoins flagrants de foi, de consolation et de liberté?

« Voici donc, mon ami, dans quelles vues je n'ai pas voulu m'écarter d'un système que m'imposait d'ailleurs la plus inébranlable conviction.

« Bien certain d'ailleurs de ce principe qui m'a toujours guidé, *c'est que la manifestation d'une* VÉRITÉ (1129) *telle décevante qu'elle soit, peut toujours servir d'enseignement moral à l'humanité.* » (Eugène SUE, *La Vigie de Koat-Ven*, Préface.)

CHAPITRE X.

Matérialisme des conservateurs.

« *Quelle influence* (c'est l'Académie (1130) qui parle), *les progrès et le goût du bien être matériel exercent-ils sur la moralité d'un peuple?*

« Prise dans le sens le plus apparent, cette nouvelle question de l'Académie est banale et propre tout au plus à exercer un rhéteur. Mais l'Académie, qui doit jusqu'à la fin ignorer le sens révolutionnaire de ses oracles, a levé le rideau dans sa glose. Qu'a-t-elle donc vu de si profond dans cette thèse épicurienne. « C'est, nous dit-elle, « que le goût du luxe et des jouissances, « l'amour singulier qu'en éprouve le plus « grand nombre, la tendance des âmes et « des intelligences à s'en préoccuper exclu- « sivement, l'accord des particuliers ET DE « L'ETAT pour en faire le mobile et le but « de tous leurs projets, de tous leurs efforts « et de tous leurs sacrifices, engendrent des « sentiments généraux ou individuels qui « bienfaisants ou nuisibles deviennent des « principes d'action plus puissants peut-être « que ceux qui en d'autres temps ont do- « miné les hommes. »

« Jamais plus belle occasion ne s'était offerte à des moralistes d'accuser le sensualisme du siècle, la vénalité des consciences et la corruption érigée en moyen de gouvernement; au lieu de cela, que fait l'Académie des sciences morales? Avec le calme le plus automatique, elle institue une série où le luxe si longtemps proscrit par les stoïciens et les ascètes, ces maîtres en sainteté, doit apparaître à son tour comme un principe de conduite aussi légitime, aussi pur et aussi grand que tous ceux invoqués jadis par la religion et la philosophie. Déterminez, nous dit-elle, les mobiles d'action (sans doute vieux maintenant et usés) auxquels succède providentiellement dans l'histoire la VOLUPTÉ, et d'après les résultats des premiers calculez les effets de celle-ci. Prouvez, en un mot, qu'Aristippe n'a fait que devancer son siècle et que sa morale devait avoir son triomphe aussi bien que celle de Zénon et d'A Kempis.

« Donc nous avons affaire à une société qui ne veut plus être pauvre, qui se moque de tout ce qui lui fut autrefois si cher et sacré, la liberté, la religion et la gloire, tant qu'elle n'a pas la richesse; qui, pour l'obtenir, subit tous les affronts, se rend complice de toutes les lâchetés; et cette soif ardente de plaisir, cette volonté irrésistible d'arriver au luxe, symptôme d'une nouvelle période dans la civilisation, est le commandement suprême en vertu duquel nous devons travailler à l'expulsion de la misère. Ainsi dit l'Académie. Que devient après cela le précepte de l'expiation et de l'abstinence, la morale du sacrifice; de la résignation et de l'heureuse médiocrité? Quelle méfiance des dédommagements promis pour l'autre vie et quel démenti à l'Evangile! mais surtout quelle justification d'un gouvernement qui a pris la clef d'or pour système! Comment des hommes religieux, des Chrétiens (1131), des Sénèques, ont-ils proféré d'un seul coup tant de maximes immorales?» (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. I^er^.)

CHAPITRE XI.

Matérialisme du siècle et désenchantements qui l'attendent.

« Le monde est à cette heure possédé tout entier d'un ardent désir de conquérir par l'industrie la matière et la nature. Désormais le spiritualisme pur ayant succombé dans sa patrie, en Allemagne, l'entraînement sera complet. Le dernier empêchement est levé. L'équilibre est rompu. Toutes les convoitises vont pencher d'un même côté. Philosophie, poésie, liberté, tout se tait dans l'attente de la soumission de la nature et de l'exploitation du globe. Dans un avenir lointain, quand cette victoire de l'homme sur les forces de la matière sera plus évidente, on sera étonné d'y trouver tant de bornes. L'homme, ce conquérant divin, ne pourra subjuguer tant de choses qu'à la fin un grain de sable, une fièvre quarte, une migraine ne reste le maître du triom-

(1129) J'ai laissé en italiques et en majuscules tout ce qui y est dans le texte de M. Sue.

(1130) L'Académie des sciences morales et politiques.

(1131) Le Christianisme de l'Académie des sciences morales et politiques est assez contestable.

phateur. Comme Alexandre au milieu de sa Babylone sensuelle, il sera saisi d'un dégoût infini, et il ne trouvera pas moins de vide de ce côté qu'il n'en avait trouvé dans les espérances passées. L'éternelle douleur que l'on dit aujourd'hui endormie se réveillera sur sa couche éternelle, car cette matière divinisée toute seule, dont on fait tant de bruit, est une religion de serfs affamés et nouvellement déchaînés, non d'hommes libres et raisonnables.

« L'humanité privée de Dieu s'adore aujourd'hui de la meilleure foi du monde. Combien cette infatuation durera-t-elle? Qui le sait? qui se soucie de le savoir? et qui voudrait le dire? ce qu'il y a de sûr, c'est que ce Dieu nouveau se réveillera un jour après la fête sur son autel pauvre, nu, pleurant, gémissant et Gros-Jean comme devant. » (Edgar QUINET, *Allemagne et Italie*, t. I^er^.)

CHAPITRE XII.

La littérature contemporaine.

« D'abord, qu'est-ce que la littérature au temps où nous sommes? n'est-il pas vrai que la vogue dont elle jouit encore, elle la doit à nos mœurs traditionnelles, à notre culte des souvenirs? La littérature est découronnée. Ce n'est plus ce sceptre porté autrefois par les âmes poétiques, c'est un brevet depuis longtemps tombé dans le domaine public, dédaigné de tous les hommes d'intelligence positive, mais exploité par quelques chevaliers d'industrie qui s'efforcent de faire croire à la supériorité de leur talent par cette considération qu'ils ne sont propres à rien.

« Sous peine d'ignorance et de grossièreté tout le monde sait écrire, tout le monde est littérateur. Aussi en y regardant de près trouve-t-on que les notabilités littéraires n'ont d'admirateurs que parmi les illettrés ou les imbéciles. Eux-mêmes n'ont garde de le prendre au sérieux. Trouvez-moi des littérateurs qui s'estiment. Demandez à MM. Guizot et Thiers, historiens positifs, cherchant avant tout la philosophie et la fidélité dans l'histoire, ce qu'ils pensent des histoires de MM. Michelet et Lamartine? à V. Cousin ce qu'il pense de Lamennais? à Ponsard ce qu'il pense de Hugo? à Sainte-Beuve quel cas il fait de J. Janin? à Scribe quelle est son opinion sur A. Dumas?...

« Ces messieurs ne se font entre eux compliment, quand par hasard cela leur arrive, que dans l'intérêt de la corporation. Mais n'est-il pas temps que nous ne soyons plus dupes de ces mimes? Est-ce que le métier de *gens de lettres* n'est pas de tous celui qui exige le moins d'apprentissage? et pour quiconque en a essayé, n'est-il pas vrai que dans cet exercice le développement intellectuel est en raison inverse de l'habileté phrasière? Mettez-vous bien cela là, travailleurs: il faut cent fois plus d'intelligence pour construire une machine à vapeur que pour écrire cent chapitres de *Balsamo*. . . .

. . . . . .

« Je voudrais bien que l'on me définisse la valeur soit d'utilité, soit d'échange, et en dehors des idées qu'il doit exprimer, d'un artiste de style. Qu'est-ce qu'un écrivain, je dis de premier ordre, qui en politique ne sait exprimer rien de positif et d'immédiat, qui en économie politique ne sait ni compter ni se rendre compte, et met partout de brillantes analogies à la place des faits, qui en histoire ne réussit qu'à vous émouvoir, et qui, à force d'émotions, vous fatigue et vous blase; qui en philosophie ne vous donne que des phrases sonores au lieu de lois réelles déduites de l'observation et de l'analyse; qui, en matière d'art, ne juge que sous l'inspiration de la fantaisie, sans pouvoir jamais comprendre que la fantaisie elle-même doit toujours le ramener à l'idée.

« On distingue, pour échapper à la rigueur des conséquences, la littérature *sérieuse* dont les produits ne trouvent en général pas d'écoulement, d'avec la littérature de pacotille, seule capable d'enrichir ses exploitants. On demande pour la première les gratifications de l'Etat; on abandonne l'autre aux entrepreneurs de journalisme.

« On ne voit pas que cette distinction est la négation même de la littérature. Qu'est-ce que la littérature sérieuse en effet? C'est l'histoire, la philosophie, la morale, les sciences naturelles, la politique, l'économie sociale, la jurisprudence, l'archéologie, la grammaire; c'est tout ce que la raison humaine agite et découvre; tout, dis-je, hormis la littérature. Jadis quand la raison, tirant son savoir d'elle-même, au lieu de le demander à l'expérience, pullulait de préjugés et d'erreurs, la forme dominant sur le fond, la littérature était souveraine. Aujourd'hui le monde a tourné, la raison subjugue l'imagination, le fond l'emporte en tout sur la forme, la littérature est traitée en courtisane. La sévérité de la science ne souffre plus cette parure de langage, ces finesses de diction, toutes ces merveilles de l'art oratoire qui firent les délices des Grecs et des Latins, et dont on abrutit la jeunesse de nos écoles. Et voilà pourquoi la littérature expulsée par les hautes sciences, déchue de la plus belle partie de son domaine, a été forcée de descendre aux choses triviales et ignobles; pourquoi elle cherche de nouvelles ressources dans les détails de ménage, dans la cuisine, le boudoir, la prison, l'orgie, le bagne, le mauvais lieu; ce que quelques-uns déplorent comme l'abaissement et la corruption de la littérature, n'est que la preuve de fait de sa nullité.

« Ainsi, ce que la littérature a la prétention d'ajouter à la science, la science le dédaigne; ce qu'elle fait pour relever l'objet de ses nouvelles prédilections achève de la dégrader. L'histoire romantique, mystique et sophistique, est aussi méprisée que le roman historique, magnétique et philanthropique. On ne comprend plus rien à l'histoire depuis qu'elle est écrite par des rimeurs et des dramaturges, on ne comprend plus rien à la société depuis que les

feuilletonistes et les romanciers en ont entrepris la description.

« Voilà un siècle et demi que la littérature oscille du genre *descriptif* au genre *passionnel*, s'enfonçant toujours plus dans le bavardage. Elle n'ose devenir logicienne et savante; elle serait quelque chose, elle ne serait plus. Aussi voyons-nous que les femmes excellent en littérature à mesure qu'elle perd en réalité et en profondeur. Pour prolonger sa misérable existence, cette littérature efféminée appelle à son aide le paradoxe et le scandale; elle se roule dans l'horrible, l'impur et le faux. Elle se roule dans l'horrible, l'impur et le faux. Elle fouille les mystères tour à tour obscènes et atroces de la Ligue, de la Régence, de Louis XV, de 93, de 1840. Elle cherche des effets factices en transformant les mots, en renversant les idées, en retournant les proverbes, confondant les caractères, associant les contraires, unissant l'impiété à l'Evangile, Fénelon à Voltaire, Gassendi à Descartes, la chair à l'esprit. Les littérateurs de bonne foi crient à la décadence, à la profanation, à l'abus; ils protestent contre les *novateurs*, en faveur de la vieille religion du Parnasse. Pauvres gens de lettres! qui ne voient pas que ces prétendus novateurs ont bien plus qu'eux l'instinct de conservation; car c'est pour conserver la littérature qu'ils la font servir d'expression à tout ce que l'humanité présente de plus dégoûtant. Quand la société avait peu d'idées, que la somme des idées était, pour ainsi dire, égale à celle des vocables, la littérature était l'expression, j'ai presque dit la législatrice de la société.

« Maintenant que la somme des idées surpasse à la fois et le nombre des mots et celui des combinaisons graphiques ou syntaxiques auxquelles ils peuvent donner lieu, la littérature ne peut plus servir à exprimer de la société que sa nudité, à en montrer que la turpitude.

« La famille n'a pas encore lavé les impuretés dont ils l'ont couverte.

« Et ils viennent nous parler de patrie, de famille, de travail, de propriété!...

« Reconnaissons à cette suprême vilenie la moderne littérature! A force de broyer la corruption, elle a fini par corrompre les littérateurs. Montrez-moi quelque part des consciences plus vénales, des esprits plus indifférents, des âmes plus pourries que dans la caste lettrée? Combien en connaissez-vous dont la vertu soit restée hors d'atteinte? Qui est-ce qui, depuis trente ans, nous a versé à pleins bords le relâchement des mœurs, le mépris du travail, le dégoût du devoir, l'outrage à la famille, si ce n'est la gent littéraire. Qui a puisé avec le plus d'impudeur à la caisse des fonds secrets? Qui a le plus séduit les femmes, amolli la jeunesse, excité la nation à toutes les sortes de débauches? Qui a donné le spectacle des apostasies les plus éhontées? Qui a délaissé le plus lâchement les princes après en avoir mendié les faveurs? Qui se rallie avec le plus d'empressement aujourd'hui à la contre-révolution? Des littérateurs, toujours des littérateurs!

« Que leur importent la sainteté de la religion, la gravité de l'histoire, la sévérité de la morale? Ils passent comme des filles perdues de la légitimité à l'usurpation, de la monarchie à la république, de la politique au socialisme, de l'athéisme à la religion. Tout leur va, pourvu qu'ils en retirent de la vogue et de l'argent. Quelle soif de distinction! quelle fureur de jouir! mais surtout quelle hypocrisie! Nommez-les, Parisiens, nommez les pour vos représentants! Flagorneurs du peuple, flagorneurs de la bourgeoisie, flagorneurs des rois, flatteurs de tous les pouvoirs, toujours prêts à saluer l'amphytrion où l'on dîne, ce qu'ils vous demandent au nom de la patrie, du travail, de la famille, de la propriété, c'est de l'or, du luxe, des voluptés, des honneurs et des femmes! » (PROUDHON, *Idées révolutionnaires.*)

« Le socialisme et la littérature romantique ont mis notre génération en rut; la philosophie donne l'exemple et les beaux-esprits femelles servent de matrones. Mais l'excès de la licence est lui-même une preuve de ce besoin d'idéal, hors duquel il n'est pour l'homme ni bonheur ni dignité. La société rêve sa métamorphose dans cette foule de descriptions érotiques... Voyez Georges Sand, martyre à sa façon de la pudeur qu'elle a foulée aux pieds. Courtisane comme Aspasie et panégyriste de la vertu comme Lucrèce, Georges Sand écrit *Jeanne* (1132), et proteste, par cette réaction de son génie, contre les passions basses de ses impurs adorateurs. » (PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. II.)

CHAPITRE XIII.

Les romanciers socialistes.

« Dans la voie des invectives, les romanciers qui ont suivi le mouvement socialiste n'ont pas moins d'emportement et d'opiniâtreté. C'est là un singulier spectacle. Voici une nation qui se meut dans la sphère de ses droits et de ses devoirs, une nation affairée et attentive à ses intérêts, une nation passionnée et qui n'est étrangère à aucune noble inspiration. Cette nation pense et agit, fonctionne et travaille, obéit aux faits sans négliger les idées; elle assiste à son propre développement, se rend compte de sa vie; elle a un sentiment complet de ce que sont chez elle, de ce que valent les lois, les mœurs, les usages, les relations de famille; elle n'ignore ni les abus, ni les inconvénients de ce régime, et les déplore sans les exagérer. Acteur ou témoin, chacun, dans sa petite sphère, se crée ainsi une opinion suffisante et acquiert la conscience entière de l'ensemble des relations sociales. Eh bien! à côté de cette grande famille, une tribu imperceptible

(1132) Roman berrichon et insipide de l'auteur d'*Indiana*, et qui n'est nullement une œuvre de génie.

tible d'écrivains prétend modifier complétement l'opinion que la société française doit se former d'elle-même, créer un monde de fantaisie et le lui imposer, imaginer des mœurs odieuses, et les lui faire accepter comme des mœurs réelles, composer un tableau repoussant et le présenter à la ronde comme un chef-d'œuvre d'exactitude. Telle est la comédie qui se joue et qui n'est pas couverte d'assez de sifflets. La société, dans des heures d'oubli, a eu la faiblesse de l'applaudir : c'est un tort dont on abuse aujourd'hui contre elle.

« Que les écrivains et les romanciers surtout y prennent garde; le châtiment peut n'être que différé. Pour punir la calomnie et réprimer la déclamation, la société a un moyen énergique, une arme sûre : le délaissement. Si les romanciers font peu de cas de l'estime publique, ils ont un faible pour le succès. C'est de ce côté qu'ils seront frappés, s'ils ne s'amendent. Les paradoxes n'amusent pas longtemps, et le public sera bientôt saturé de peintures immorales ou grotesques. Jamais la caricature n'a été de l'art, et les débauches de la plume ne sauraient suppléer ni à l'observation vraie, ni à l'exécution contenue.

« Quel titre ont d'ailleurs ces romanciers à se dire les interprètes de la vie réelle, et où l'auraient-ils étudiée? Ils flétrissent la société ! Serait-ce par hasard qu'ils s'y trouvent mal à l'aise ?

« La société honore le respect des engagements, la vie de famille, la fidélité aux devoirs, l'esprit de conduite, le désintéressement, la dignité d'état, la conscience; est-ce là ce qu'on ne peut lui pardonner? et faut-il y voir l'origine de toutes ces colères? L'insulte ne serait alors qu'une expression du dépit ou une formule du remords. Peut-être aussi, sous l'empire de l'enivrement littéraire, les romanciers ont-ils, comme les philosophes, rêvé les palmes de l'apostolat. Il en est aujourd'hui qui, après avoir prostitué leur plume à d'indignes gravelures, aspirent aux honneurs du prix Monthyon et à la couronne du moraliste. Certes, c'est là une prétention singulière de la part de ces esprits qui ont abusé de tout, même du talent, et ont fait du commerce des lettres l'industrie la plus éhontée et la plus vulgaire.

« Les romanciers de cet ordre, devenir des moralistes, des réformateurs de la société! En vérité, la prétention est étrange; elle est digne de notre temps. Avant de regarder autour d'elle, cette littérature aurait mieux fait peut-être de s'interroger, de sonder ses reins, pour employer une expression biblique. Après avoir été sceptique, railleuse, blasée en toutes choses, avide et peu scrupuleuse, il ne lui manquerait plus que de devenir hypocrite, de prendre la morale en guise de manteau et la réforme sociale, comme un dernier expédient, pour battre monnaie. Ce serait un scandale de plus ajouté à tant d'autres. Moraliste, celui qui a emprunté la langue de Rabelais pour infecter le public de récits indécents et de contes cyniques! moraliste, celui qui s'est fait un jeu de conclure toujours au succès et à l'impunité du crime! moraliste, celui qui, après avoir composé un chapelet de femmes adultères, déclare que la chute est obligée pour toutes les filles d'Eve, et que la chasteté, exception rare, est un mot qui peut toujours se traduire par le manque d'occasion! Oui, tous moralistes, moralistes de même trempe, qui reviendront à la vertu, si la vertu a du débit et fait mieux les choses que le vice!

« La même cause a porté le roman vers la description des misères sociales : la vogue était acquise à de pareils tableaux. De là cette école dont l'idéal consiste à outrer les difformités de la nature humaine. Autant les anciens recherchaient le beau en toutes choses, autant cette école recherche le monstrueux : elle nous traite en convives blasés dont le goût ne se réveille qu'aux ardeurs de l'alcool et au feu des épices. Les émotions violentes, les passions échevelées, les sentiments impossibles, les imprécations, les blasphèmes, entrent pour beaucoup dans l'art d'écrire tel qu'on le comprend aujourd'hui. La révolte contre la société anime les conceptions les plus applaudies. Le roman prend un caractère de protestation de plus en plus impérieux et universel; il proteste contre le mariage, il proteste contre la famille, il proteste contre la propriété; il ne lui reste plus qu'à protester contre lui-même. Partout se retrouve la prétention de rendre la civilisation responsable des fautes de l'individu et d'abolir le devoir personnel, pour mettre tout à la charge du devoir social. Les romanciers appellent cela poser des problèmes au siècle. Problème singulier que celui d'organiser un monde où les passions seraient sans frein et les fantaisies sans contrainte ! La société actuelle a le tort impardonnable de ne pas laisser aux instincts sensuels une entière liberté; aussi se montre-t-on inflexible à l'égard d'un régime entaché de tant de rigorisme et d'intolérance.

« Le roman ne s'en est pas tenu là; de l'élégie il est passé au drame. Désormais ce n'est plus sur la compassion qu'il s'appuie, mais sur l'horreur. Au lieu de parcourir les replis du cœur pour vérifier combien il renferme de sentiments dépravés et d'idées malsaines, le roman s'égare à la découverte des bouges les plus infects et des existences les plus immondes; il se propose de prouver, par la description des mauvais lieux et l'usage d'un cynique idiome, jusqu'à quel degré d'avilissement l'homme peut descendre, et de quel ignoble limon il est pétri. Il n'est sorte de corruption souterraine et d'obscénité mystérieuse dont il ne se fasse l'écho. Les régions où l'on parle la langue du bagne n'ont plus de secrets pour lui; il s'est chargé de diminuer la distance qui sépare le monde criminel du monde élégant. C'est presque un cours d'éducation à l'usage des lecteurs de livres frivoles; ils peuvent y ap-

prendre l'art compliqué des effractions et des escalades. Les grands scélérats ont le droit d'être fiers de cette fortune qui leur arrive. Une tribune leur est ouverte, un auditoire de belles dames leur est acquis ! La vogue est à eux, ils semblent l'avoir fixée et ils en abusent, ils ont des romanciers, ils auront des poëtes. Bientôt il ne leur marquera plus qu'une *Iliade*, où éclatent toutes les beautés de l'argot.

« Voilà où nous en sommes, grâce aux écarts du roman. Naguère il se contentait de tresser des couronnes au vice ; aujourd'hui il élève un piédestal au crime. Qui peut dire où s'arrêtera cette étude des existences exceptionnelles, cette excursion dans les repaires du vol et de l'assassinat ? Comme le meurtrier y devient intéressant ! Comme la prostituée y gagne du terrain dans l'opinion ! Le meurtrier a l'instinct profond du devoir, la prostituée respire cette grâce frêle et délicate qui n'échoit qu'aux races privilégiées. Le roman a si bien fait, que ces deux figures n'inspirent plus ni éloignement ni répugnance. On s'y habitue sans peine : le suffrage des boudoirs adopte une débauche si agréable et un attentat si charmant. De là aux sombres épisodes et aux expéditions sanglantes il n'y a plus que des nuances et des transitions. On les franchit, et les coups de poignard, le dévergondage hideux, la corruption la plus repoussante, celle de l'enfance, sont acceptés au même titre, et accueillis avec la même faveur. La grande société s'est décidément mise à l'unisson de la société déchue : on dirait que l'on commence à se comprendre, jusqu'à s'apprécier. L'assassin pose, et le beau monde applaudit ; le malfaiteur a son jour de Capitole et il y chante un hymne qui ne semble pas près de finir.

« Sérieusement, c'est là un des plus douloureux spectacles auxquels une époque puisse assister et un genre de séduction plus dangereux qu'on ne se l'imagine. Il y a dans le crime on ne saurait dire quelle volupté dépravée dont il ne faut pas réveiller le goût, et la prudence la plus vulgaire conseille de jeter un voile sur les monstruosités exceptionnelles. Toute civilisation a des égouts ; qui ne le sait ? Mais un peuple à part les habite, et personne n'est tenu d'en visiter les immondes profondeurs. Croit-on inspirer à l'homme le désir du bien, la passion d'un mobile élevé, en l'initiant à des turpitudes qui ne devraient jamais souiller son oreille ou sa vue ? Est-ce là un enseignement qui puisse satisfaire autre chose qu'une misérable et futile curiosité ? Que l'on ouvre le livre où sont inscrits les grands noms littéraires, et l'on verra si aucun d'eux a dérogé au point d'écrire une telle histoire et de tracer de pareils tableaux. Deux hommes seulement ont abordé cette tâche avec un succès que leurs plagiaires n'obtiendront jamais : on les nomme Mercier et Rétif de la Bretonne. Qu'est-il resté de leurs œuvres ? Qui se souvient du *Tableau de Paris*, livre pensé dans la rue et écrit sur la borne, comme le disait Rivarol ? Qui connaît les *Nuits de Paris*, ce cauchemar en quatorze volumes, où l'auteur passe en revue les antres de la débauche et du crime, sans reculer devant aucun détail, sans faire grâce au lecteur d'une seule impureté ? Ces écrivains ont été aussi les héros de leur temps. Où sont-ils aujourd'hui et qu'est devenue leur gloire ? Ceux qui les suivent et les imitent auront le même sort ; rien ne vit ici-bas que par l'idée morale. Le rôle d'un écrivain n'est pas de remuer la fange de la civilisation et de poursuivre en l'honneur du crime un idéal impossible et impie, c'est un soin qu'il faut laisser aux sténographes des cours d'assises chargés de rendre le forfait dramatique et l'échafaud intéressant.

« Est-ce là d'ailleurs qu'est la société ? ne vivons-nous que dans un monde d'escrocs et de prostituées ? N'y a-t-il ici-bas que des infamies et des guet-apens ? Cette légion de mères de famille dont les joies ne dépassent pas l'enceinte du foyer domestique, ces ménages où le travail défraye à la fois les besoins de la semaine, les plaisirs du dimanche et l'épargne pour les vieux jours, ces millions d'hommes laborieux qui portent le poids du soleil avec une persévérance admirable, suffisent à tous leurs devoirs et meurent sans laisser la moindre tache sur leur nom : tout cela on l'oublie, on le dédaigne ; personne n'en tient compte, ni les romanciers, ni les philosophes, ni les statisticiens. Ce que l'on recherche, ce sont les difformités, les exceptions. Il faut produire de l'effet, maîtriser la curiosité, frapper des coups qui portent. De là ce monde de fantaisie substitué au monde réel, de là cette importance excessive attribuée à quelques existences suspectes, à quelques misères de détail, au préjudice de l'intérêt que mérite l'ensemble et de l'opinion qu'on doit s'en former. Il est donc temps de faire un retour sur soi-même et de cesser un jeu où l'honneur des lettres se perdrait tout entier. Le socialisme est fini : il faut en effacer les derniers vestiges. Assez longtemps on a eu l'exagération et l'injure à la bouche en parlant de notre régime social : revenons à un ton plus décent et à une appréciation plus saine. A l'envisager de sang-froid, ce régime n'est pas ce qu'on s'obstine à le faire ; on le place trop bas ou l'on attend trop de lui ; on méconnaît ce qu'il a de réel ; on force ce qu'il renferme d'idéal. Ce monde que le christianisme a bien jugé, sera éternellement le siége de la souffrance, et quand on songe qu'aucune classe ne se dérobe à cette loi, que les plus puissants comme les plus humbles lui payent un égal tribut, on s'étonne de voir encore tant de cerveaux en quête de cette chimère que l'on nomme la perfection absolue. Sans doute les sociétés se civilisent et les hommes s'améliorent, mais il n'en est pas moins évident que, à côté d'une plaie qui se ferme, s'ouvre presque toujours une nouvelle blessure. La souffrance morale s'accroît partout où le

mal physique diminue, et c'est ce phénomène seul qui rétablit une sorte d'équilibre artificiel dans la destinée humaine.

« Par-dessus tout il importe que l'homme ne s'habitue pas à l'attente d'un bonheur indépendant de ses efforts et ne se berce pas de l'idée dangereuse que la société lui doit tout, aisance, joie, sécurité, sans lui demander en retour la pratique de quelques vertus et le triomphe sur quelques passions Ces sorties contre la civilisation et les misères qu'elle ne peut guérir sont autant d'excuses au relâchement, autant de prétextes dont les natures vicieuses s'emparent. On fait ainsi la partie belle aux penchants dépravés, on fournit des armes au désordre. C'est là l'intérêt le plus pressant, celui au secours duquel il faut se porter. Les sociétés ont sans doute encore du chemin à faire dans la voie des améliorations, mais ce qui a surtout besoin d'être fortifié de nos jours, c'est le sentiment du devoir et l'empire de la conscience.

« Quand on réfléchit à la nature des publications qui se succèdent depuis un certain nombre d'années, on s'étonne que la société n'en ait pas été plus profondément atteinte. Autrefois l'autorité morale émanait des écrivains, et les siècles passés ont tous obéi à l'initiative de quelques grands esprits. Les consciences trouvaient ainsi une règle ; l'action s'exerçait de l'élite à la masse, du petit nombre à la multitude. De nos jours, au lieu de céder aux écrivains, la société leur résiste ; elle les accepte comme une distraction frivole, elle ne subit pas leur influence. Les célébrités du paradoxe et de la déclamation, romanciers ou philosophes, ont eu beau l'éprouver de mille manières, l'assiéger de visions burlesques ou sombres : elle n'a pas voulu prendre au sérieux ces débauches de l'imagination. Elle n'a vu dans ces tableaux que des fantaisies sans conséquence, elle n'a prêté à leurs auteurs que l'intention de la divertir en passant. Plus il semblaient abonder dans le sentiment de leur importance, plus elle les trouvait plaisants et singuliers. Les écrivains en ont été pour leurs frais de mise en scène ; à peine la société en a-t-elle été effleurée. » (Louis Reybaud, *Etudes sur les réformateurs comtemporains.*) — avant 1848.

CHAPITRE XIV.

Anarchie des intelligences.

« C'est la plainte universelle de notre temps que l'incertitude universelle. Qui ne s'est effrayé d'entendre ces mots funèbres, anarchie des intelligences, désordre moral, mort des croyances? L'esprit humain, en effet, n'a jamais paru plus incertain et plus actif à la fois (1133). Impétueux et flottant, il passe et repasse rapidement par l'incrédulité et le fanatisme. Il se dégoûte de ses œuvres avant de les avoir finies, se désabuse de ses systèmes avant de les avoir éprouvés ; il dénigre ce qu'il crée, et pourtant s'acharne à détruire. Il n'admire que la grandeur des ruines qu'il a faites, et regarde à peine le monument qui s'élève. L'architecte déprime ce qu'il construit ; car, en toutes choses, l'art ne se distingue plus de la critique. De là cette stérilité et cette impuissance dont notre époque s'accuse avec une sorte d'orgueil. De là ces dédains qu'elle adresse à la raison dont elle est si vaine, et la défiance qu'elle témoigne envers elle-même. L'esprit humain se juge en s'exaltant, et le mal qu'il dit de lui ne l'empêche pas d'abuser de ses forces, et de frapper sans cesse en se déclarant incapable de réparer ce qu'il aura brisé. Témérité folle ou folle humilité!

« Longtemps cette disposition des esprits n'avait la sévérité que des partisans du passé, aujourd'hui les novateurs eux-mêmes se plaisent à l'accuser ; et, dans leurs plans régénérateurs, c'est contre elle qu'ils en appellent à l'avenir, et qu'ils s'arment des ressources inconnues d'une perfectibilité dont on dirait qu'ils disposent ; et peut-être, par leurs plaintes comme par leurs promesses, ne font-ils qu'ajouter le doute au doute, le désordre au désordre, et porter leur tribut d'anarchie à l'anarchie que poursuivent leurs anathèmes.

« On exagère le mal, mais il existe. Bien que de nouveaux prophètes démontrent journellement comme quoi la société se meurt, nous la voyons vivante ; nous la croyons durable; mais nous avouons qu'elle souffre, et ne nions pas la maladie afin de nous dispenser de chercher le remède. Il en faut un sans doute, et le secret en repose ignoré dans le sein silencieux du temps qui sait tout.

« Mais quelle est cette maladie morale d'une société trop orgueilleuse pour rien croire sur la foi de l'autorité, trop timide pour rien croire sur la foi de sa raison ? Elle porte le nom d'un système philosophique ; tout le monde l'appelle le scepticisme. » (Charles de Rémusat, *Essais de philosophie*, Introduction.)

CHAPITRE XV.

Services que la religion rendait aux âmes au temps de sa puissance et qu'elle peut rendre encore.

« C'est l'esprit de notre temps de déplorer avec bruit la condition du grand nombre, du peuple, comme on l'appelle. On étale ce qu'il souffre, ce qui lui manque. On raconte sa vie si chargée et si monotone, si rude et si précaire, tant de fatigue pour si peu d'effet, tant de risque et d'ennui, un travail si lourd, un repos si vide, un avenir si incertain!

« On dit vrai. La condition du grand nombre ici-bas n'est point facile, ni riante, ni sûre. Il est impossible de contempler, sans une compassion profonde, tant de créatures humaines portant du berceau à la tombe un si pesant fardeau ; et, même en le portant

(1133) N'est ce pas le mot de Phèdre : *Gratis anhelans ?*

sans relâche, suffisant à peine à leurs besoins, aux besoins de leurs enfants, de leur père, de leur mère ; cherchant incessamment, pour ce que notre cœur a de plus cher, ce qu'il y a de plus pressant dans notre vie, et ne le trouvant pas toujours, et même en l'ayant aujourd'hui, n'étant pas sûrs de l'avoir demain ; et dans cette continuelle préoccupation de leur existence matérielle, pouvant à peine prendre de leur être moral quelque souci !

« Cela est douloureux, très-douloureux à voir, très-douloureux à penser. Et il faut y penser, y penser beaucoup. A l'oublier, il y a tort grave et grave péril.

« Plus ou moins, on y a toujours pensé. Que disaient autrefois ceux qui y pensaient le plus ?

« Ils recommandaient aux heureux du monde la justice, la bonté, la charité, l'application à chercher et à soulager les malheureux ; aux malheureux, la bonne conduite, la modération des désirs, la soumission à l'ordre, la résignation et l'espérance. Ils expliquaient la destinée humaine, ce qu'elle a de triste et de sublime, les compensations qui se rencontrent dans les divers états, les jouissances qui appartiennent à tous. Ils s'appliquaient à panser, entre les plaies de l'homme, celles que l'homme peut guérir, et à élever, pour les plaies ici-bas incurables, les regards de l'homme vers les remèdes de Dieu. C'était là le langage de la religion. C'étaient les paroles, les conseils qu'elle adressait aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, dans ses catéchismes pour les enfants, dans ses sermons pour les hommes, du haut de ses chaires, au fond de ses sanctuaires, auprès du lit des malades, à tous, en tous lieux, par tous les moyens.

« Et à la religion presque seule appartenaient alors les moyens de publicité et d'action populaire. Ce que sont aujourd'hui la tribune, la presse, la poste, tous les portevoix de la civilisation moderne, les églises, la chaire, l'enseignement religieux, les visites pastorales l'étaient autrefois. La religion parlait au grand nombre. Elle n'a jamais oublié le peuple. Elle a toujours su arriver à lui.

« Et en même temps qu'elle s'inquiétait du peuple, et de lui alléger le fardeau de la vie ou de l'aider à le porter, la religion s'inquiétait aussi de tous les hommes dans tous les états, et du fardeau que nous portons tous, de ces coups qui nous atteignent, de ces blessures que nous recevons tous en marchant chacun dans notre sentier.

« Aujourd'hui, en nous occupant beaucoup et bien justement, des souffrances et des fatigues matérielles qui tombent en partage à tant de créatures, nous oublions trop ces fatigues, ces souffrances morales qui sont notre partage à tous, ces épreuves, ces transes de l'âme, ces mécomptes, ces ennuis, ces déchirements, toutes ces douleurs enfin, cette infirmité universelle de la destinée humaine, d'autant plus poignantes peut-être que l'âme a plus d'essor et la vie plus de loisir.

« Grands ou petits, riches ou pauvres, élite ou multitude, ayons pitié les uns des autres ; ayons pitié de tous. Tous, en avançant dans notre carrière, nous sommes « fati« gués et pesamment chargés. » Nous méritons tous de la pitié.

« Nous en méritons aujourd'hui plus que jamais. Jamais, il est vrai, la condition humaine n'a été plus égale et meilleure. Mais les désirs de l'homme ont marché d'un bien autre pas que ses progrès. Jamais l'ambition n'a été plus impatiente et plus répandue. Jamais tant de cœurs n'ont été en proie à une telle soif de tous les biens et de tous les plaisirs. Plaisirs orgueilleux et plaisirs grossiers, soif de bien-être matériel et de vanité intellectuelle, goût d'activité et de mollesse, d'aventures et d'oisiveté : tout paraît possible, et enviable, et accessible à tous. Ce n'est pas que la passion soit forte, ni l'homme disposé à prendre beaucoup de peine pour la satisfaction de ses désirs. Il veut faiblement, mais il désire immensément. Et l'immensité de ses désirs le jette dans un malaise au sein duquel tout ce qu'il a déjà gagné est pour lui comme la goutte d'eau oubliée dès qu'elle est bue, et qui irrite la soif au lieu de l'étancher. Le monde n'a jamais vu un tel conflit de velléités, de fantaisies, de prétentions, d'exigences ; jamais il n'a entendu un tel bruit de voix s'élevant toutes ensemble pour réclamer, comme leur droit, ce qui leur manque et ce qui leur plaît.

« Et ce n'est pas vers Dieu que ces voix s'élèvent. L'ambition s'est en même temps répandue et abaissée. Quand les précepteurs du peuple étaient des précepteurs religieux, ils s'appliquaient à détacher de la terre sa pensée, à porter en haut ses désirs et ses espérances pour les contenir et les calmer ici-bas. Ils savaient qu'ici-bas, quoi qu'on fasse, il n'y a pas moyen de les satisfaire. Les docteurs populaires d'aujourd'hui pensent autrement et parlent au peuple un autre langage. En présence de cette condition difficile et de cette ambition ardente de l'homme, au même moment où ils étalent sous ses yeux toutes ses misères et fomentent dans son cœur tous ses désirs, ils lui disent que cette terre a de quoi le contenter, et que, s'il n'y vit pas heureux à son gré, ce n'est ni à la nature des choses ni à sa propre nature, mais aux vices de la société et aux usurpations de quelques hommes qu'il doit s'en prendre. Tous sont en ce monde pour le bonheur ; tous ont au bonheur le même droit ; le monde a du bonheur pour tous.

« Ce sont là les paroles, qui tous les jours retentissent à toutes les oreilles, frappent à la porte de tous les cœurs, pénètrent par toutes les voies dans les replis les plus obscurs de la société.

« Et l'on s'étonne de l'agitation profonde, du malaise immense, qui travaillent les nations et les individus, les Etats et les âmes !

Pour moi, je m'étonne que le malaise ne soit pas plus grand, l'agitation plus violente, l'explosion plus soudaine. Il y a dans de telles idées, dans de telles paroles, de quoi égarer et soulever toute l'humanité. Et il faut que l'action conservatrice de la Providence, que cette sagesse innée et spontanée, dont les hommes ne sauraient se dépouiller absolument, soient bien puissantes pour qu'un tel langage, sans cesse répété et partout entendu, ne replonge pas le monde dans le chaos.

« Non, il n'est pas vrai que cette terre ait de quoi suffire à l'ambition et au bonheur de ses habitants. Il n'est pas vrai que le malheur des événements et les vices des institutions humaines soient les seules causes dominantes de la condition triste et pesante de tant d'hommes. Que les institutions deviennent de jour en jour plus justes, plus soigneuses du bien de tous, c'est le droit de l'humanité. C'est l'honneur de notre temps de s'être attaché à cette pensée et d'en poursuivre l'accomplissement. Les temps anciens prenaient trop aisément leur parti des souffrances du grand nombre. Leurs prétentions étaient trop humbles en fait de justice et de bonheur pour tous. Nous en avons de plus étendues, de plus fières, et nous donnons avec raison, à nos progrès dans cette voie, le beau nom de civilisation. A Dieu ne plaise que nous nous détournions de ce salutaire travail, que nous nous découragions de cette noble espérance ! Mais ne nous repaissons pas d'orgueil et d'illusions.

« Ne nous promettons pas, de nous-mêmes et de notre savoir-faire, ce que nous n'en saurions obtenir. Il y a dans notre nature un vice, dans notre condition un mal qui échappent à tout effort humain. Le désordre est en nous, et toute autre source en fût-elle tarie, il naîtrait de nous et de notre volonté. La souffrance, la souffrance inégalement répartie, est dans les lois providentielles de notre destinée. C'est à la fois supériorité et infirmité, grandeur et misère. Etres libres, nous pouvons créer, et en effet nous créons sans cesse le mal. Etres immortels, ni les secrets de notre sort, ni les limites de notre ambition ne sont sur cette terre, et la vie que nous y menons n'est qu'une bien petite scène de la vie inconnue qui nous attend. Réglez comme vous l'entendrez toutes les institutions ; distribuez comme il vous plaira toutes les jouissances : ni votre sagesse ni votre richesse ne combleront l'abîme. La liberté de l'homme est plus forte que les institutions de la société. L'âme de l'homme est plus grande que les biens du monde. Il y aura toujours en lui plus de désirs que la science sociale n'en peut régler ou satisfaire, plus de souffrances qu'elle n'en peut prévenir ou guérir.

« La religion, la religion ! c'est le cri de l'humanité en tous lieux, en tous temps, sauf quelques jours de crise terrible ou de décadence honteuse. La religion, pour contenir ou combler l'ambition humaine ! la religion, pour nous soutenir ou nous apaiser dans nos douleurs, celles de notre condition ou celles de notre âme ! que la politique, la politique la plus juste, la plus forte, ne se flatte pas d'accomplir, sans la religion, une telle œuvre. Plus le mouvement social sera vif et étendu, moins la politique suffira à diriger l'humanité ébranlée. Il y faut une puissance plus haute que les puissances de la terre, des perspectives plus longues que celles de cette vie. Il y faut Dieu et l'éternité. » (GUIZOT, *Méditations*, De la religion dans les sociétés modernes.)

CHAPITRE XVI.

Ce qu'est la société sans le christianisme.

« M. Pierre Leroux, dit le R. P. H. de Valroger, s'est constitué, comme on le sait, le chef de l'école progressive ; comme tel, il a publié plusieurs ouvrages, et entre autres, la *Revue indépendante*.

« Au début de cette nouvelle publication, il a voulu établir la situation des esprits. Selon lui, le christianisme a disparu, mais non sans laisser un vide prodigieux que rien n'a comblé encore ; car, si l'avenir nous réserve une religion nouvelle, le présent n'est que le temps des ruines ; c'est cette situation des esprits qu'il veut constater dans l'article que nous publions ici. On y verra qu'il fait une large part d'éloges au passé du catholicisme.

« Nous sommes arrivés à une de ces époques où, après la destruction d'un ordre social tout entier, un nouvel ordre commence..... *La société est en poussière.* »

« L'ordre social détruit est celui qui reposait sur le *dogme ancien*, le christianisme ; *la société en poussière* est celle qui avait été formée par ce dogme.

« Sous le dogme ancien, on regardait la terre livrée au mal comme un lieu d'épreuve, comme le vestibule d'un ciel où le mal serait réparé, comme conduisant soit à l'enfer, soit au paradis. » Quand cette foi a dépéri, la société a dépéri ; et, quand cette foi s'est éteinte, la société s'est éteinte. Voilà où nous en sommes.

« Libre à M. Pierre Leroux, dit le R. P. de Valroger, de penser que cette foi est morte ; libre encore à lui de le dire ; bien libre à lui après cela de ne pas nous dire un mot de ce qui sera à la place de ce dogme ancien ; mais voyons, d'après le philosophe progressif, ce que cette foi éteinte enseignait :

« L'Eglise et la vie future qu'elle annonçait et dont elle enseignait les voies étaient le complément ou la réparation de la vie terrestre. Aux affligés, aux malheureux, il restait (même après que tout leur avait défailli) une croyance que rien ne troublait, savoir que cette vie n'était qu'un passage vers la vie éternelle. Le juste et l'injuste étaient définis : quand un homme violait la loi, on ne se demandait pas avec anxiété si la société n'était pas cause ou complice de son crime ; on l'appelait méchant et on le punissait. En un mot toutes les âmes avaient foi dans l'ordre politique et dans l'ordre re-

ligieux ; et cette foi se manifestait dans tout ce que la poésie, c'est-à-dire le symbole, pouvait enfanter pour la vue ou pour les oreilles, les cathédrales, les tableaux, les poëmes. Ainsi l'homme tout entier était rempli ; tous les problèmes que son esprit pouvait soulever avaient leur solution ; toutes les maladies de son âme, leurs remèdes.

« On put alors dire aux hommes : Vous vous plaignez de souffrir, et le juste par excellence, le fils de l'homme, le Fils de Dieu, n'a-t-il pas souffert plus que vous ? Voyez sa croix ! et n'est-il pas venu pour vous racheter, vous et tous ceux qui souffrent ? Ne vous a-t-il pas ouvert par sa mort la porte d'un séjour d'où la douleur sera bannie, et où tous seront rétribués suivant leur mérite et pour leurs souffrances mêmes ? Je le demande, comment l'esprit humain aurait-il pu douter de ce ciel en voyant la terre, et comment aurait-il pu rejeter la loi terrestre en voyant ce ciel ?

« Passé, présent, avenir de l'humanité ; Adam, Jésus, le règne de Dieu, voilà les termes d'une série où tout est clair, lié, enchaîné ; série où le monde réel d'alors, le monde de l'inégalité et du malheur, se trouve expliqué entre un passé qui l'a produit et un avenir réparateur. Douleur dans le présent, donc crime dans le passé ; mais espérance et justice dans l'avenir.

« *Tu aimeras Dieu de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même.* L'homme autrefois a péché, et voilà pourquoi la vie terrestre est une vallée de larmes. Mais ce n'est qu'un passage ; il y aura une autre vie, car Jésus par sa mort a racheté les hommes du péché. Avec cela tout homme avait, pour ainsi dire, une boussole pour tous les événements de sa vie. Pauvre ou riche, heureux ou malheureux, il avait la raison suffisante de toute chose. Ainsi, jalonné en avant et en arrière, il n'avait plus qu'à harmoniser sa vie avec ce point de départ et ce but. Sa naissance, sa condition était un fait qu'il devait accepter, tel qu'il lui était donné. Heureux, elle ne devait lui paraître qu'une occasion plus favorable de s'avancer vers sa destinée éternelle par ses mérites envers ses frères ; malheureux, il n'avait pas le droit d'en murmurer. L'inégalité des conditions, la rigueur incessante du sort pour le grand nombre, le scandale de la richesse avec tous les vices chez quelques-uns, l'iniquité, la tyrannie des gouvernants et des maîtres, tout ce chaos enfin qui pèse si atrocement sur nos âmes et sur notre imagination, à nous que la philosophie du XVIII^e^ siècle et la révolution ont émancipés du passé, en esprit, mais non pas en fait ; ce chaos, dis-je, n'existait pas pour l'homme qui portait gravé dans son cœur, dès ses premiers pas dans la vie, la solution chrétienne. Avec cette solution, il n'y avait même sur la terre aucun mal absolu, puisque tout mal était amplement réparé. Tout, au contraire, était épreuve et occasion de salut pour cette autre vie qui absorbait les âmes. Ajoutez que les institutions répondaient de toutes parts à cette éducation, et qu'à chaque instant il ne tenait qu'à vous de fortifier et d'éclairer votre foi, de la retremper, de la regraver en vous-mêmes, en vous adressant à l'Église qui incessamment, jour et nuit et par toutes sortes de voies, appelait chacun à venir se purifier et se reposer un instant dans son sein, ou s'y confier pour toujours.

« Voilà ce qu'elle disait, cette foi.

« Or, maintenant je le demande, où sont les principes que vous donnerez comme une boussole à vos jeunes générations ? Croyez-vous, par hasard, qu'il n'en soit pas besoin, que ce soit chose superflue et dont les hommes se passeront désormais ? Croyez-vous que l'homme soit arrivé de progrès en progrès à une époque où il vivra sur la terre, comme l'animal, sans conscience et sans souci de la destinée générale ?... Puis, concevez-vous la société, sans aucune base reconnue ? jouir, diront les uns ; souffrir, diront les autres ; hasard, fatalité, diront-ils tous en chœur ? Mais n'entendez-vous pas ceux-ci s'écrier en murmurant : Pourquoi toujours souffrir ?

« Le stoïcisme et l'épicuréisme ont pu être, comme le dit Montaigne de l'épicuréisme, du doute, un oreiller doux et suffisant à quelques-uns, car l'orgueil calme du stoïcien a aussi sa douceur. Mais ce n'est qu'une exception, un cas particulier, infiniment rare ! L'immense majorité des têtes humaines est incapable de reposer sur cet oreiller. Il faut, pour s'y appuyer, des dispositions innées, toutes particulières. L'épicurien, qui sait vivre calme dans des bornes vertueuses, est un prodige ; le stoïcien qui sait religieusement souffrir en est un autre. Laissons donc les prodiges, les exceptions, et considérons le grand nombre, la multitude devant laquelle les exceptions sont comme si elles n'existaient pas.

« Or, sans même parler de l'immense multitude, abandonnée comme un vil troupeau à l'instinct de ses passions, aux prises avec la nécessité et le hasard social, qu'est-ce aujourd'hui que l'éducation pour le petit nombre qui en reçoit ? C'est la lutte des traditions du passé avec la science moderne, la lutte des dogmes chrétiens..., et de la philosophie, qui ne sait encore que détruire ; c'est un mélange hétérogène de toutes sortes de principes qui ne sont pas des principes, de vérités et d'erreurs mêlées à dessein. La synthèse nouvelle, n'étant pas faite, laisse de toutes parts un vide immense. Ainsi se forment de fragiles caractères, pleins de trouble et d'incohérence ou de stériles et ingrates natures, n'ayant d'autre règle que l'égoïsme. Et une fois la vie ainsi commencée, elle continue de faux pas en faux pas. L'enfant devient homme, époux et père ; il voit s'élever autour de lui des berceaux et des tombes ; et, à mesure, son cœur s'atrophie et se resserre, ou se désole et se lamente amèrement ; car, plus sa pensée devient grave, plus l'isolement se fait sentir, plus la misère de l'homme réduit à ses propres forces dans la so-

litude de cette société, devient pénible et affreuse. Sur tous les grands mystères qui enserrent la vie humaine, comme sur tous les devoirs de cette vie, la société silencieuse l'abandonne à lui-même; pas une leçon, pas un conseil, pas un appui.

« Comme Young, en terre étrangère, il est obligé d'ensevelir lui-même les restes qui lui sont chers; mais il n'a pas comme lui, en mémoire, les rites de sa patrie et de sa religion; il est au milieu des hommes; il est sur la terre natale, et il est seul en esprit sur la terre.

« Nous avons grandi, nous avons rejeté bien des erreurs, découvert bien des vérités, nous avons soulevé bien des voiles; mais, de pas en pas, à quelle nuit profonde nous sommes arrivés! Ainsi, quand on s'élève au sommet d'une haute montagne, il semble que l'œil, plus près des étoiles, va jouir d'une éclatante lumière et de ravissants spectacles; mais, arrivé au sommet, on est tout étonné de se trouver couvert de ténèbres, et le soleil qui brille dans cette obscurité nous envoie une lumière qui nous blesse.

« La terre est toujours une vallée de larmes; mais les malheureux n'ont plus le ciel; et plus le cœur et l'intelligence humaine se sont agrandis, plus le spectacle de cette humanité sans paradis est repoussant et cruel. La vie présente, ainsi privée de ciel, est un labyrinthe où tout homme doué de sympathie et d'intelligence est destiné à être dévoré par la douleur et le doute.

« A quoi me sert que la vie antérieure de l'humanité ait développé mes sympathies et étendu mon intelligence, quand toutes mes sympathies sont blessées et mon intelligence confondue?

« Inégalité sur la terre, mais égalité dans le ciel; en d'autres termes, injustice sur la terre, mais justice dans le ciel; voilà ce qu'on disait autrefois. Mais, aujourd'hui que l'égalité terrestre est proclamée et que l'on ne croit plus ni à l'enfer ni au paradis, que voulez-vous que fasse la logique humaine avec une terre où règnent partout l'iniquité et l'inégalité? Elle ne peut en conclure qu'une chose, cette logique: c'est que tout dépend du hasard et de la fatalité; qu'il n'y a par conséquent ni droit, ni devoir; que rien n'est vrai, que rien n'est juste; que vérité, vertu, justice, sont des mots et ne sont que des mots... Quoi! ne voyez-vous pas que votre égalité devant la loi n'est qu'un leurre d'égalité véritable et une absurde chimère, quand, pour la satisfaction d'oisifs, tant de millions d'hommes travaillent sans relâche, n'ayant pas un instant pour penser, pour s'élever à Dieu, pour sentir, et sacrifiés à des machines, quand celles-ci coûtent moins cher à ceux qui exploitent et les hommes et les machines! Et quel frein avez-vous laissé aux misérables et quelle règle de vie leur avez-vous donnée? Vous avez effacé de leur cœur Jésus-Christ, qui commandait aux hommes, au nom de Dieu, de s'aimer les uns les autres, et qui promettait un port aux affligés. Mais savez-vous que c'est une horrible chose que de conserver le bourreau après avoir été le confesseur.

« Je porte mes yeux sur les heureux de la terre. Plus de castes guerrières, plus de castes théocratiques... Mais qui les remplace? Jésus chassait les marchands du temple; aujourd'hui ce sont les marchands qui ont chassé Jésus du temple. Le comptoir aussi a remplacé la lice. Je vois des hommes de lucre et de propriété qui luttent avec acharnement les uns contre les autres, spéculent sur leurs ruines mutuelles, exploitent les misérables qui, sous le nom de prolétaires, ont succédé aux esclaves et aux serfs, et se livrent solitairement à leurs passions. Pourquoi veut-on que je les honore? Ne serais-je pas exposé cent fois pour une à honorer la fraude, l'avarice et la cupidité? Et pourquoi d'ailleurs les honorer? Ils n'ont travaillé que pour eux.

« Ils n'ont travaillé que pour eux, ces puissants, sur la terre aujourd'hui! Le prêtre travaillait ou était censé travailler à conduire ses frères dans le ciel. Le noble travaillait ou était censé travailler à protéger sur la terre ses frères pendant leur pénible acheminement vers le ciel. Mais les puissants d'aujourd'hui ne travaillent et ne sont autorisés à ne travailler que pour eux, pour eux sur la terre, pour eux sans l'attente d'un ciel reconnu chimérique.

« Ce qui consolait de l'inégalité autrefois n'existe même donc plus. L'inférieur, autrefois, pouvait respecter et aimer le supérieur, et nominalement le devait, car celui-ci n'érigeait pas en principe qu'il n'existait que pour lui-même, qu'il n'avait d'objet que lui-même, de mobile que sa cupidité, de règle que son égoïsme. La société laïque reposait, comme on l'a dit, sur l'honneur. Rendre l'honneur et le recevoir était la satisfaction du cœur humain dans la période de l'inégalité consentie. Aujourd'hui, ces mots d'honneur et de considération n'ont plus même de sens, puisque, d'un côté, l'inégalité n'est plus consentie, quoiqu'elle subsiste, et que, d'un autre côté, le supérieur n'a de règle que son égoïsme.

« La société autrefois avait au moins d'une famille la forme et l'apparence. Les rois se disaient les pères des peuples; les prêtres s'en disaient les éducateurs; les nobles s'en disaient les aînés. Quel qu'eût été donc le sort qui vous eût été échu en partage, fussiez-vous serf ou le plus illettré des hommes, vous vous trouviez relié à la famille humaine. L'honneur, comme le plus riche de tous les métaux, circulait dans la société et servait de moyen d'échange. Le plus pauvre, en rendant l'honneur, avait droit lui-même à la considération; car cet hommage qu'il rendait était une richesse de son âme que reconnaissait celui qui acceptait cet honneur. Il n'y a plus d'autre matière d'échange entre les hommes que l'or; et celui qui en est privé n'a rien à donner aux autres, et par conséquent rien à en recevoir. Ce n'est plus même l'homme qui re-

gne sur l'homme ; c'est du métal qui règne, c'est la propriété qui règne; donc c'est de la matière qui règne, c'est l'or, c'est l'argent, c'est de la terre, de la boue, du fumier. Supposez un amas de fumier, couvrant dix lieues carrées de terrain, quel que soit l'homme auquel appartiendrait cet amas de fumier, cet homme serait un des princes de la terre aujourd'hui, et il aurait le droit de faire passer à un autre, fût-ce à un scélérat couvert de crimes, toute sa puissance. Autrefois on possédait la matière parce qu'on avait un titre dans la société ; aujourd'hui c'est l'inverse. On a titre dans la société à titre de la matière que l'on possède. Donc, encore une fois, c'est la matière qui règne. La société d'aujourd'hui danse autour du veau d'or.

« Je ne veux pas adorer le veau d'or, s'écrie l'âme humaine, au milieu de cette société qui l'adore. Je ne veux pas être à titre de matière ; je ne veux pas rendre honneur à ceux qui n'existent qu'à ce titre. J'avais autrefois une richesse qui n'était pas matière ; j'avais pour richesse l'estime dont je pouvais payer les travaux des autres. A tout homme qui me servait en servant la société, roi, noble ou prêtre, je décernais cette estime. Je payais un tribut de mon admiration ; je donnais de l'amour et je vivais ainsi; car, aimer sous tous les aspects, c'est véritablement vivre, et la vie n'est que là. Rendez-moi donc ma richesse !

« Aveugles à qui le Christ disait : *Vous avez des yeux, mais vous ne voyez point !* M'objecterez-vous donc que la propriété n'est pas d'aujourd'hui seulement, et qu'elle existait pendant tout ce moyen âge que je compare à notre état présent? Elle existait sans doute, mais elle n'existait pas seule. Elle existait avec une société et avec une religion : or, vous n'avez plus aujourd'hui ni religion, ni société; vous n'avez plus que cette propriété, ou, en d'autres termes, que le respect de la matière. Aveugles ou sophistes, ne voyez vous pas que ce qui n'était qu'une chose permise par la religion et la société, a pris aujourd'hui la place de la religion et de la société, et a tout envahi comme la mauvaise herbe qui pullule là où devait croître le bon grain ! Quand il y avait une religion et une société, la propriété existait avec la sanction de cette religion et de cette société; et, ainsi placée à son rang, à l'ombre de cette religion et de cette société, elle était légitime. Dépouillée aujourd'hui de cet abri et de cette sanction, elle n'est plus qu'un fait sans droit, et, en présence de l'égalité proclamée, qu'une sorte de spoliation des pauvres par les riches. Quand il y avait un autre droit, la propriété pouvait avoir droit; mais, aujourd'hui qu'elle veut être le seul droit, elle n'a pas droit et il n'y a pas de droit.

« Puisqu'il n'y a plus rien sur la terre que des choses matérielles, des biens matériels, de l'or ou du fumier, donnez-moi donc ma part de cet or et de ce fumier, a le droit de vous dire tout homme qui respire. Ta part est faite, lui répond le spectre de société que nous avons aujourd'hui. — Je la trouve mal faite, répond l'homme à son tour. — Mais tu t'en contentais bien autrefois, dit le spectre. — Autrefois, répond l'homme, il y avait un Dieu dans le ciel, un paradis à gagner, un enfer à craindre... Il y avait aussi sur la terre une société. J'avais ma part dans cette société; car, si j'étais sujet, j'avais au moins le droit de sujet, le droit d'obéir sans être avili. Mon maître ne me commandait pas sans droit, au nom de son égoïsme; son pouvoir sur moi remontait à Dieu, qui permettait l'inégalité sur la terre. Nous avions la même morale, la même religion. Au nom de cette morale et de cette religion, servir était mon lot, commander était le sien. Mais servir, c'était obéir à Dieu et payer de dévouement mon protecteur sur la terre. Puis, si j'étais inférieur dans la société laïque, j'étais l'égal de tous dans la société spirituelle qu'on appelait l'Eglise. Là ne régnait pas l'inégalité; là tous les hommes étaient frères. J'avais ma part dans cette église, ma part égale à titre d'enfant de Dieu et de cohéritier du Christ, et cette Eglise encore n'était que le vestibule de l'image de la véritable Eglise, de l'Eglise céleste, vers laquelle se portaient mes regards et mes espérances. J'avais ma part promise dans le paradis promis, et devant ce paradis la terre s'effaçait à mes yeux. Je reprenais courage dans mes souffrances en contemplant dans mon âme ce bien promis à mon âme; je supportais pour mériter, je souffrais pour jouir de l'éternel bonheur. Je n'étais pas pauvre alors, puisque je possédais le paradis en espérance. J'étais riche, au contraire, de tous les biens que je n'avais pas sur la terre; car le Fils de Dieu avait dit : *Bienheureux les pauvres sur la terre!* et je voyais autour de moi toute une hiérarchie sociale qui, prosternée aux pieds de ce Fils de Dieu, m'attestait la vérité de sa parole. Dans toutes mes douleurs, dans toutes mes angoisses, dans toutes mes faiblesses, dans toutes mes passions et jusque dans le crime, la société veillait sur moi; j'étais entouré d'hommes, mes égaux ou mes supérieurs, qui comme moi croyaient au Christ, au paradis, à l'enfer; la milice de l'Eglise terrestre était à mon service pour me diriger et m'aider à gagner l'Eglise céleste. J'avais la prière, j'avais les sacrements, j'avais le saint sacrifice, j'avais le repentir et le pardon de mon Dieu. J'ai perdu tout cela : je n'ai plus de paradis à espérer; il n'y a plus d'Eglise; vous m'avez appris que le Christ était un imposteur; je ne sais s'il existe un Dieu, mais je sais que ceux qui font la loi n'y croient guère, et font la loi comme s'ils n'y croyaient pas. Donc je veux ma part de la terre. Vous avez tout réduit à de l'or et du fumier; je veux ma part de cet or et de ce fumier.

« Travaille, lui dit encore le spectre, qui représente aujourd'hui la société; travaille, et tu auras ta part.

« Travailler! je vous entends; vous vou-

lez que je continue à travailler pour des maîtres, des supérieurs, comme je le faisais autrefois. Mais je n'ai plus de maîtres; je ne suis plus sujet. Nous sommes tous libres, tous égaux. N'est-ce pas vous-mêmes, mes anciens maîtres, qui me l'avez appris? Il y avait autrefois une raison pour qu'il y eût des inférieurs dans la société; il n'y en a plus : et vous voulez que j'obéisse encore? Je le veux bien, néanmoins, mais à condition que vous me montrerez ceux à qui je puis légitimement obéir, obéir sans me dégrader, sans mentir à ma conscience, sans honte enfin, et sans infamie. J'obéissais aux rois, et le roi s'appelait fils aîné de l'Eglise, tenait son pouvoir de ses pères, et reconnaissait le tenir de Dieu. J'obéissais aux nobles, qui eux-mêmes obéissaient au roi, et qui tenaient également leur puissance de leurs pères, mais qui, comme le roi, se soumettaient dans la morale et la religion à l'Eglise. J'obéissais aux prêtres qui étaient les ministres de cette Eglise, et qui servaient d'éducateurs à tous. Je devais au roi service pour la sûreté et les intérêts du royaume ou de la chrétienté tout entière, redevance aux nobles sur la terre desquels j'étais né, foi à l'Eglise et à ses représentants. Mais jamais on ne me força d'obéir à des hommes de lucre et d'égoïsme, à des hommes occupés de leur intérêt privé, à des hommes livrés à une seule passion, l'avarice. Qu'un homme, autrefois, livrât son âme à l'avarice, cela n'en faisait pas légitimement un des princes de la terre; bien plus, il était obligé de se confesser de son avarice, et le plus pauvre serviteur du Christ avait le droit de le moraliser. Donnez-moi donc d'abord des supérieurs que je puisse respecter, ou souffrez que je haïsse les supérieurs que vous me donnerez.... Mais pourquoi parler d'obéissance, pourquoi parler de maîtres, de supérieurs? ces mots-là n'ont plus de sens. Vous avez proclamé l'égalité de tous les hommes : donc, je n'ai plus de maîtres parmi les hommes; mais vous n'avez pas réalisé l'égalité proclamée; donc, je n'ai pas même ce souverain abstrait que vous appelez tantôt, par un mensonge, la nation ou le peuple, et tantôt, par une autre fiction, la loi. Donc, puisqu'il n'y a plus ni rois, ni nobles, ni prêtres, et que pourtant l'égalité ne règne pas, je suis à moi-même mon roi et mon prêtre, seul et isolé que je suis de tous les hommes mes semblables, égal à chacun de ces hommes, et égal à la société tout entière, laquelle n'est pas une société, mais un amas d'égoïsmes, comme moi-même je suis un égoïste. Et quand il y aurait sous ces noms des rois de nobles et de prêtres, ou sous d'autres noms, des remplaçants de mes anciens maîtres, je ne leur devrais pas obéissance; car, entre mes anciens maîtres et moi, il y avait un contrat qui n'existe plus. Ceux-là reconnaissaient une religion que je reconnaissais aussi. Au-dessus de nous tous, il y avait un juge, et tous, même sur la terre, nous faisions partie de la même cité, l'Eglise. Vous m'avez ôté le paradis dans le ciel, je le veux sur la terre! — Vainement les sophistes gagés et les partisans ingénus du propriétarisme ont répondu à cet homme, qui réclame sa part intégrale dans le mobilier actuel de la société, que si on obtempérait à sa demande, il ne serait pas, dans le premier moment, très-riche, et deviendrait bientôt fort pauvre; que sa part serait, comme dans le conte de Voltaire, de quelques *cent écus*, et qu'à tout prendre il y a plus de profit à vivre dans la société telle qu'elle est qu'à se faire octroyer la loi agraire.

« Ah! sophistes ou bonnes gens, — je vous remercie; — vous jetez là, sans le savoir, un grand jour sur cette question de la propriété.

. . . . . .

« Oui, vous avez raison, chacun de nous serait pauvre si la terre et tout ce qui compose le mobilier social, était divisé en parties égales entre tous les hommes. Vous avez raison, mille fois raison; c'est la société, c'est l'union des hommes entre eux, c'est l'organisation enfin, qui produit la richesse. Sans la société, la terre se couvrirait bientôt de ronces; sans la société, l'homme deviendrait bientôt stupide et féroce. Ce prolétaire, qui se plaint, et qui réclame sa part de l'héritage commun, a donc besoin de la société comme vous, riches, en avez besoin. Comment donc se pose la question entre vous et le prolétaire? C'est une question de gouvernement, une question de politique en même temps que d'économie politique. Il vous dit : Je suis pauvre, je veux être riche, puisqu'il y a des riches. Je ne suis pas libre, je veux être libre, puisqu'il y en a qui sont libres. Vous répondez : Tu serais plus pauvre encore et moins libre sans la société. Alors, il vous demande où est la société, c'est-à-dire où est le droit, où est la sanction de votre richesse et de sa pauvreté, de votre liberté et de son esclavage? Vous ne pouvez pas le lui dire. Reste donc la conséquence : Pourquoi les pauvres ne prendraient-ils pas la place des riches? A cela, vous ne répondez plus que par le fait; et c'est précisément ce fait qui est en question. Vous êtes de mauvais logiciens...

« Aussitôt que la religion est enlevée au peuple, le peuple est dégagé de toute obéissance; et voilà ce qu'ont entrevu grossièrement ceux qui ont érigé cet axiome hypocrite d'une politique infâme : Il faut au peuple une religion. — Oui..., il faut à l'homme, à l'esprit humain, l'égalité par l'ordre ou l'égalité par le désordre; l'égalité par le consentement mutuel et l'harmonie, ou l'égalité par la discorde et l'anarchie; l'égalité, enfin, par la société, ou l'égalité par la dissolution de la société. Il faut au peuple l'égalité la plus grossière, la plus matérielle, la plus fausse, par conséquent, et la plus décevante, si vous ne pouvez pas constituer religieusement les différences qui existent entre les hommes.

« Comment le droit peut-il s'accorder avec lui-même, c'est-à-dire comment le droit de l'un peut-il s'accorder avec le droit des autres? — Vous le demandez au ciel, à la

terre, à tous les échos politiques de mon temps; mais le ciel et la terre et tous les échos sont muets pour vous. Liberté, égalité, voilà le terrible problème qui réduit à l'anarchie et met aux abois votre prétendue société. C'est qu'il y a un troisième terme *fraternité*, qui pourrait servir de lien aux deux autres, si tous les trois étaient réunis dans une seule pensée, qui a nom *religion*. Malheureusement pour vous, avec la religion, la fraternité est remontée dans le ciel, et a laissé aux prises sur la terre la liberté de l'un avec la liberté de l'autre.

« On entend un horrible bruit de combattants qui se heurtent et se déchirent. Un spectre pâle et tremblant se présente et dit : Rentrez dans l'ordre, je suis la société. Une multitude de voix s'écrient aussitôt : Vous dites que vous êtes la société, faites-nous donc justice; nous souffrons et en voici qui jouissent; donnez-nous autant, ou dites-nous pourquoi nous souffrons. Le spectre se tait, immobile et la tête penchée vers la terre. Alors ces hommes, voyant que ce n'est qu'un fantôme impuissant, s'écrient, en reprenant leurs armes : A bas tout ce qui nous opprime! Pourquoi les inférieurs ne renverseraient-ils pas leurs supérieurs? Pourquoi les pauvres ne se mettraient-ils pas à la place des riches? Pourquoi des inférieurs? Pourquoi des pauvres?

« Mais si l'anarchie civile et politique est la loi de notre temps, l'anarchie morale vient s'y joindre. » . . . . . .

. . . . . .

Jusqu'ici, l'écrivain socialiste nous a prouvé que l'anarchie civile et politique est la loi de notre société sans le christianisme; nous allons voir que l'anarchie morale n'est pas moindre, selon le même auteur.

« N'est-il pas vrai que c'est un joli et moral axiome, dans le sens où on l'entend communément, que celui-ci : Il faut une religion aux femmes. Eh! sans doute, mais par la même raison que je viens de montrer, qu'il en faut une au peuple, et non par une autre raison. Si bien que, moi, je dirais volontiers qu'il faut une religion à tout le monde, aux hommes comme aux femmes, aux aristocrates comme au peuple.

« Les femmes, de même que tout ce qui a été asservi jusqu'ici sur la terre, trouvaient au sein de la religion le nécessaire supplément à leur inégalité; elles partageaient en cela le sort du peuple. Comme lui donc, elles sont aujourd'hui dégagées de l'obéissance, mais comme lui elles sentent plus que les autres portions de la société l'absence d'une religion.

« Esprits forts, qui consentez à ce que les femmes et les enfants aient une religion : *il faut une religion aux femmes* signifie, dans votre bouche, que vous aurez le droit de satisfaire vos passions, mais qu'elles n'auront pas le droit d'écouter les leurs. C'est comme, *il faut une religion au peuple*; ce qui, pour vous, signifie que vous voulez avoir des esclaves dociles, aveugles comme ceux des Scythes, et bien muselés.

« Les honnêtes politiques qui veulent une religion pour les femmes et les enfants, mais qui n'en veulent pas pour eux-mêmes, considèrent la religion comme un frein, comme le mors avec lequel on gouverne un cheval fougueux. Souvent les femmes elles-mêmes appellent la religion à leur secours, uniquement aussi comme un frein dont elles ont besoin pour se gouverner. Cette idée qu'elles se font ou qu'on leur donne de la religion est assez mesquine, mais elle est vraie : la religion était un frein, et ce frein n'existe plus.

« Allez donc, aujourd'hui, prendre un frein pour le plaisir d'en avoir un, c'est-à-dire, faites-vous esclave pour le plaisir d'être esclave!

« *Je serai ton serviteur sept ans*, dit Jacob au père de Rachel, *mais au bout de ces sept ans, tu me donneras ta fille en mariage*. On conçoit que les femmes aient fait comme Jacob, et qu'espérant Rachel dans le ciel, elles aient servi Laban sur la terre.

« Après que la femme eut été longtemps traitée comme une proie et une chose matérielle, on lui prêcha le dévouement, l'abnégation et l'obéissance du harem oriental; du gynécée de la Grèce, elle passa par le christianisme dans le mariage. Mais remarquez combien ce mariage suppose le ciel pour correctif... Saint Augustin termine un sermon sur le mariage par montrer aux femmes que le vrai mariage est celui qu'elles doivent contracter dans la céleste Jérusalem. Tous les prêtres chrétiens ont fait comme saint Augustin, tous ont dit à la femme : souffre sur la terre; sers ton chef, l'homme; tu es l'épouse du Christ; Jacob, qui sert Laban pour épouser Rachel, est ton image.

« Mais aujourd'hui, où est l'époux promis aux femmes par le christianisme? J'ai dit plus haut, à propos de la justice, qu'il est horrible de conserver le bourreau après avoir ôté le confesseur; je dirai ici, en parlant du mariage, qu'il est absurde et inique de conserver dans vos codes le serment d'obéissance de la femme, quand vous ne pouvez plus lui montrer le prix de cette obéissance.

« Ce qu'il y a de plus beau, suivant moi, dans la peinture que Michel-Ange nous a faite du jugement dernier..., c'est le groupe de femmes à la droite du Christ, qui s'élèvent de terre, et montent au ciel, non pas seules, mais en emportant des hommes avec elles.

« Comme si leurs souffrances, en tant que femmes, les avaient affranchies de ce lien de la pesanteur qui attache les hommes à la terre, elles s'élèvent par leur propre poids, pour ainsi dire, vers la céleste demeure, sans ailes et sans anges qui les supportent et les aident à monter. Au contraire elles-mêmes supportent et font monter avec elles leurs frères, leurs époux (1134).

(1134) M. Leroux dit des frères, des *amants*; c'est dénaturer la pensée chrétienne du grand artiste.

Ceux-ci, affaissés sur leurs épaules et sur leur sein, indiquent bien la merveilleuse propriété qu'ont ces femmes de monter, comme s'élèverait un corps plus léger que l'air, un aérostat, par exemple, aussitôt que l'on aurait brisé sa chaîne. Pourquoi Michel-Ange, voulant peindre des êtres à cet état de charité qui leur fait sauver les objets de leur amour, n'a-t-il donc représenté que des femmes? Pourquoi pas d'hommes embrassant ainsi et emportant au ciel leurs sœurs, leurs *épouses?* Pourquoi ce divin poids vers le ciel, qui remplace l'attrait vers la terre, se trouve-t-il ainsi l'apanage des femmes? Je ne sais si je me trompe, et si, n'ayant pas le tableau sous les yeux, je ne prête pas au peintre des idées qu'il n'a pas eues; mais il me semble que la nature particulière de la femme, et sa condition particulière sur la terre pendant la loi du christianisme, sont exprimées là avec un art sublime. Subalternisation sur la terre, mais rédemption proportionnée lorsque la trompette du jugement dernier sonnera, et que le Christ, le divin roi d'équité, paraîtra sur son trône escorté de ses anges : voilà l'arrêt du christianisme sur la femme (1135).

« On peut remarquer que le protestantisme fut plus dur, plus intolérant pour la femme que le catholicisme : le culte de la Vierge.... était évidemment un retour vers l'égalité des deux sexes; mais les protestants traitèrent la Vierge comme une Astarté et une Vénus païenne... Est-ce qu'à chaque page, pour ainsi dire, de Milton l'infériorité absolue de la femme n'est pas proclamée? N'est-il pas dit cent fois, dans ce poëme, qu'elle est un appendice, une propriété de l'homme; qu'elle a dans l'homme sa raison d'être, qu'elle ne peut s'élever directement à Dieu, que l'homme seul a ce privilége : *he for god only, she for god by him.*

« Encore une fois donc, rien n'est plus certain, le christianisme subalternisait la femme à l'homme... Mais voyez l'admirable loi de compensation! en même temps..., le christianisme rétablissait l'équilibre, la justice, l'égalité, en disant à la femme : Tu es un être de dévouement et d'amour; sache que j'ai pour toi une récompense digne de ton cœur. Dieu te veut pour épouse; tu seras l'épouse du Christ. N'est-il pas vrai que si tu aimais sur la terre, tu saurais réellement aimer, que tu garderais ta foi, que tu subirais toutes les tortures pour ton amant; que tu voudrais mourir pour lui à tous les instants de ta vie? Apprends donc mon secret... cet amant existe, le plus grand, le plus beau, le plus divin de tous, et il veut que tu souffres pour lui : garde-lui seulement ta foi et tu le verras un jour.

« Michel-Ange, le sublime peintre, traduisait cette pensée, lorsqu'il représentait ces femmes de son *jugement dernier*, qui s'élèvent naturellement vers le ciel, comme le fer est attiré vers l'aimant.

« Mais aujourd'hui qu'il est détruit, cet aimant qui les attirait vers le ciel, vers quoi voulez-vous qu'elles gravitent?

« Je prends pour exemple sainte Thérèse, et je vous demande vers quoi voulez-vous que l'âme de Thérèse gravite?

« *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir*, était l'aphorisme de cette femme, qui porta l'amour divin au plus haut degré dont le cœur humain soit capable. *Ou souffrir ou mourir*, c'est-à-dire souffrir sur la terre, ou mourir pour aimer dans le ciel, c'est-à-dire encore souffrir sur la terre, parce que souffrir sur la terre, c'est aimer dans le ciel, c'est aimer même actuellement; c'est-à-dire encore, toujours aimer; actuellement en souffrant, ou aimer en trouvant le véritable objet de son amour : voilà l'effusion de sainte Thérèse, voilà la femme.....

« Mais, encore une fois, le christianisme détruit, quel but, d'un côté, et quel frein, d'un autre, donnez-vous à cette âme?

« Sainte Thérèse définissait les tourments de l'enfer, en disant de Satan : *Le malheureux, il n'aime pas!* — En lui ôtant à elle-même Jésus-Christ à aimer, n'est-il pas évident que vous la réduisez à l'enfer? — Mais non, dites-vous, nous lui laissons l'amour; nous lui laissons Dieu à aimer, sa famille à aimer, son mari à aimer. — Dieu! où voulez-vous qu'elle le trouve, quand vous l'avez banni de vos croyances, de vos lois et de vos mœurs; quand toutes vos sciences matérialistes proclament que Dieu est une erreur; que votre politique et votre industrialisme le proclament; quand vous détruisez vous-même l'idée d'un culte véritable, en méprisant pour votre propre compte, comme pure superstition, la religion que vous laissez aux femmes, aux enfants et au peuple? Croyez-vous que sainte Thérèse ne soit pas en état de vous comprendre, de lire les livres de vos bibliothèques, et lui interdirez-vous d'Holbach, Voltaire ou Cabanis?

« Encore une fois, où voulez-vous qu'elle trouve Dieu à aimer, quand votre athéisme social semble donner raison à l'athéisme? Elle pouvait comprendre et aimer Dieu, lorsqu'elle pouvait avoir avec elle-même ce monologue sublime : *Cinq sous restent à Thérèse; cinq sous et Thérèse, ce n'est rien; mais cinq sous, Thérèse et Dieu, c'est tout.* Or, aujourd'hui je vous le demande, qu'ajoute Dieu à cinq sous? Cinq sous avec ou sans Dieu, n'est-ce pas pour vous, politiques et industriels d'aujourd'hui, absolument la même chose? Donc, si les Lovelace du jour rencontraient Thérèse avec cinq sous, Thérèse, jeune, belle et digne de leurs désirs, ils pourraient bien voir sa misère et chercher à en profiter; mais assurément ils ne verraient pas Dieu à côté d'elle.

« Le christianisme avait fait de l'amour le frein même de l'amour, en substituant l'amour de Dieu à l'amour de la terre. Alors pouvait venir une femme aussi pleine de l'amour que Thérèse; le christianisme ne la redoutait pas; il lui disait : *souffre;* et elle-même,

(1135) *Revue indépendante*, t. Ier, p. 27.

traduisant aimer par souffrir, s'écriait : *Non-seulement je consens à souffrir, mais je veux souffrir :* alors la société pouvait lui donner un maître, un mari, et lui dire : Quels que soient les vices de cet homme, quelle que soit sa bassesse de cœur, tu lui serviras d'esclave ; ou bien elle-même pouvait dire : Je renonce à la terre, je renonce à aimer et à être aimée sur la terre ; j'aimerai le ciel sur la terre, mais je serai aimée dans le ciel.

« L'amour est une forme de l'égalité ou de la justice, de même que l'égalité ou la justice est une forme de l'amour. Le christianisme donnait l'égalité sous la forme de l'amour à la femme dans le paradis promis, comme il donnait l'égalité aux pauvres et aux inférieurs, en ce monde, sous la forme des biens qu'il leur promettait. Mais si vous dites aujourd'hui à cette âme : Tu serviras un maître, ne voyez-vous pas que l'amour se révolte et que l'égalité défie ses chaînes ? Ne voyez-vous pas qu'au seul signal de cette tyrannie, tout le désordre de votre société retombe de tout son poids sur le cœur de la sainte, et, comme la goutte d'eau jetée sur un métal précieux que le feu a rougi produit une explosion qui détruit et renverse !

« De Maistre a dit : *Le cœur de la femme est l'instrument le plus actif et le plus puissant pour le mal comme pour le bien.* De Maistre a raison. De Maistre a dit encore : *S'il pouvait y avoir sur ce point du plus ou du moins, je dirais que les femmes sont plus redevables que nous au christianisme.* — Il a encore raison, dans l'hypothèse de l'inégalité consentie sur la terre.

« Il y a des penseurs, de Maistre entre autres, qui ont, à l'exemple du christianisme, condamné la femme, ou du moins l'ont déclarée, sauf le salut par le christianisme, inférieure de nature à l'homme, et produisant plus directement le mal ; c'est une erreur, mais qui cache une vérité. Vainement ces penseurs démontrent que, quand le mal moral se répand sur la terre, c'est par la femme, et que c'est d'elle principalement que vient la ruine des empires : il ne s'ensuit pas la condamnation de la femme comme ils l'entendent, mais le fait de la destruction des sociétés par la femme est vrai. Vainement aussi les plus profonds ou les plus mystiques d'entre eux voient leur idée confirmée par le péché d'Eve, qui précéda et amena le péché d'Adam. On peut leur répondre que si Eve pécha la première, il est dit dans la Bible qu'il est réservé à Eve d'écraser la tête du serpent ; mais ce qui est vrai encore, c'est que la femme, étant douée en prédominance de sentiment ou d'amour, devient, comme dit de Maistre, plus active et plus puissante que l'homme pour le mal comme pour le bien : donc, si le mal doit naître de la nature humaine, laquelle est formée de l'homme et de la femme, c'est par l'aspect de cette nature, que représente la femme, qu'il naîtra, de même que le bien, si le bien doit naître. De là, le péché commençant par une femme, et le salut définitif promis à une femme. Les femmes sont inspiratrices en bien ou en mal.

« Laissons de Maistre s'écrier : *Toutes les législations ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes. De nos jours encore elles sont esclaves sous le koran et bêtes de somme chez le sauvage. L'Evangile seul a pu les élever au niveau de l'homme en les rendant meilleures ; lui seul a pu proclamer les droits de la femme après les avoir fait naître, et les faire naître en s'établissant dans le cœur de la femme.* Laissons, dis-je, à de Maistre, son anathème contre la femme, qu'il termine par ces paroles : *Aucun législateur ne doit oublier cette maxime : Avant d'effacer l'Evangile, il faut enfermer les femmes ou les accabler par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde.*

« Mais reconnaissons ce qu'il y a de profonde vérité dans ce qu'il ajoute : *Eteignez, affaiblissez seulement jusqu'à un certain point, dans un pays chrétien, l'influence de la loi divine, en laissant subsister la liberté qui en était la suite pour les femmes, bientôt vous verrez cette noble et touchante liberté dégénérer en une licence honteuse. Elles deviendront les instruments funestes d'une corruption universelle, qui atteindra en peu de temps les parties vitales de l'Etat ; il tombera en pourriture, et sa gangréneuse décrépitude fera à la fois honte et horreur.*

« Or, vous avez *effacé l'Evangile*, et vous n'avez pas enfermé les femmes, comme le veut, en ce cas, de Maistre, ni vous ne les avez pas accablées par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde. Est-il étrange qu'étant ainsi devenues les instruments funestes d'une corruption universelle qui a atteint les parties vitales de l'État, cet Etat tombe en pourriture, et que sa gangréneuse décrépitude fasse à la fois honte et horreur ?

« J'ai dit et j'ai prouvé que, sous la loi du christianisme, l'aphorisme normal de la femme devait être ce vœu, qui sortit en effet de l'âme de sainte Thérèse : *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir !...* Or, passez pardessus deux siècles, et de l'époque de sainte Thérèse arrivez à la Régence ; que deviendra cette sublime formule de l'âme de la femme, et comment se transformera-t-elle ? De Dieu, on n'en connaît plus ; donc, l'apostrophe à Dieu disparaîtra : le terme de *Seigneur* sera éliminé de la formule ; il resterait donc : *souffrir ou mourir.* Mais *souffrir*, c'est une absurdité ; pourquoi souffrir ? La loi naturelle des êtres est de chercher à jouir, et non pas à souffrir : aimer à souffrir, vouloir souffrir pour rien, c'est insensé ; donc, au lieu de souffrir il faut mettre dans la formule *jouir ;* cette formule devient donc *jouir ou mourir ;* cela seul est raisonnable. On aimerait mieux, sans doute, jouir et ne jamais mourir ; mais puisque mourir est une loi nécessaire, l'effort des grandes âmes sera, au moins, de ne pas languir dans une triste apathie, dans une morne existence, dans une demi-vie, dans une demi-mort ; donc, pour ces âmes, point de milieu : *jouir ou mourir !*

« Or, voyez comme la logique est intrai-

table, et comme l'histoire réalise exactement la pensée humaine dans ses phases, semblable à un parfait miroir où l'esprit humain se réfléchit. Quel est, je vous le demande, le grand mot de la Régence? N'est-ce pas le mot de la fille du Régent : *courte et bonne*, c'est-à-dire jouir ou mourir. — Ne voyez-vous pas la ruine de la société sortir de cet élan impétueux de la femme vers le bonheur!...

« L'homme aime la femme, et voici que la femme n'accepte plus la souffrance : donc, l'amour va bouleverser cette société qui s'oppose aux désirs de bonheur qu'a la femme. La femme cherchera le bonheur, et l'homme, entraîné après elle dans cette recherche, prendra avidement de sa main le poison qu'elle lui offrira. Que fut la Régence, que fut le règne de Louis XV, sinon une bacchanale antique, où la femme, la bacchante, porte le flambeau?

« Je sais bien que la société condamne l'adultère, de même qu'elle marie et qu'elle fait prononcer serment d'obéissance à la femme dans le mariage; mais les forts, les puissants, se rient ouvertement de la société sur ce chapitre du mariage. On s'en rit dans les livres, au spectacle, dans les salons, dans les tribunaux, partout : et ainsi la société se rit d'elle-même et de ses arrêts.

« *Où le matérialisme triomphe*, dit un sage de notre temps, *où le profane a étouffé le sacré, comme le lien conjugal n'est plus un sacrement, mais un bail, l'adultère n'est plus traduit que devant le tribunal de l'avarice; on le blâme comme une déloyauté commerciale, obligeant un homme à débourser des frais qu'il ne devait pas faire, et à payer devant la loi pour des enfants dont la nourriture ne devait pas être à sa charge. Dans une pareille société, l'adultère est flagrant, public, effréné, frappant à toutes les portes.*

« L'égoïsme pour loi, le plaisir pour but; va, société : avec ces deux pilotes, tu ne peux manquer de trouver bientôt le naufrage que tu cherches.

« On dit, tout le monde dit : La société croule par les mœurs; la volupté a tout envahi; l'amour du plaisir a tari toutes les sources pures où la vie sociale s'alimentait... Le mal semble, aujourd'hui, envahir la nation tout entière. La littérature, expression de la société, révèle ce mal et l'augmente encore. — Tout cela est vrai; mais qu'y faire? Vos remèdes, quand vous en trouvez, sont atroces et pires que le mal : sublime effort de la vertu et de la sagesse de nos législateurs! Il restait du christianisme l'asile ouvert par saint Vincent de Paul sous cette invocation sublime : *Beatæ Mariæ Virgini matri, et infantiæ Jesus*, ils l'ont fermé! Vous croyez que vos statistiques vont voir diminuer le nombre des enfants trouvés? Ce nombre croîtra, et vous aurez de plus créé l'infanticide!

« Où poursuivez-vous le mal quand, sous prétexte d'argent et de budget, vous détruisez ainsi la charité publique? Je vous comprends : à défaut d'une loi morale, vous voulez remédier au mal par des lois impitoyables; vous tracez une ligne entre les classes, et vous dites : d'un côté de cette ligne le vice sera permis, de l'autre prohibé. Ainsi le vice n'est vice que parce qu'il vient de telle classe, et non de telle autre; le vice, ce n'est point le vice en lui-même, c'est le défaut d'argent; vous n'avez dans la tête que la fiscalité.

« Mais laissons ces velléités cruelles. Vous sentez que le mal est au-dessus de toute votre puissance, au-dessus de toutes vos lois. Le mal, il est en vous, il est dans votre sein. La société aujourd'hui porte en elle la Régence et le siècle de Louis XV; seulement le mal n'est plus çà et là, il n'est plus concentré dans une sphère, il est partout.

« Savez-vous où est précisément le mal? de Maistre vous l'a dit, il est dans la femme...; ce qui veut dire qu'il est aussi dans l'homme, car la femme, c'est le cœur de l'homme.

« La nature humaine a deux aspects unis et indivisibles, l'homme et la femme. Si l'homme représente plus particulièrement la connaissance dans cette unité, la femme représente plus particulièrement le sentiment. Le mal a donc envahi le cœur humain, comme il a envahi la connaissance humaine, quand l'homme, représentant de la connaissance, dans l'unité humaine, a dit : *Je ne vois d'autres lois que l'égoïsme*, la femme, représentant du sentiment dans cette même unité, a dû dire : *Je ne vois de vie que dans la volupté et le plaisir*; donc aujourd'hui l'unité humaine proclame par ses deux aspects cette indivisible formule : égoïsme, volupté. Si vous voulez condamner la formule tout entière, à la bonne heure. Ayez une religion, ayez une société; abandonnez l'égoïsme, et vous pourrez vous sauver de l'immoralité. — Mais si, scindant la formule, vous dites : Nous voulons conserver l'égoïsme, et nous voulons pourtant que les mœurs règnent, vous êtes d'absurdes tyrans. — Car si l'homme dit *égoïsme*, la femme à l'instant même dit *indépendance*, liberté, plaisir, bonheur dans le présent, dans le fini, ce qui se traduit en fait par volupté, vice, débauche, immoralité.

« Et il m'est permis de tourner la volupté et l'égoïsme l'un contre l'autre, afin de les détruire l'un par l'autre. Il m'est permis de me faire le représentant du droit de la femme, et de vous dire en son nom : Puisque vous n'avez d'autre Dieu que l'égoïsme, je ne veux avoir d'autre Dieu que le vôtre; je marcherai donc comme vous sur la terre à la lumière de mes passions; votre science est devenue la mienne. Vous ne connaissez plus que le présent, je ne connaîtrai plus l'avenir; je ne veux plus souffrir pour jouir dans l'autre monde. Vous ne croyez pas à l'autre monde, ni moi non plus. Quand je croyais à l'autre monde, je pouvais m'assujettir dans celui-ci à la condition qu'on m'avait faite. Je regrette cette condition; je n'ai plus d'idéal, je ne veux plus de frein. — Vois, peut-elle dire encore à l'homme, vois comme la terre serait triste, aride, dépouillée, si tu voulais me conserver mes anciennes chaînes.

Songe, malheureux, que, puisque nous avons perdu les joies du ciel, au moins nous faut-il celles de l'enfer. Confie-toi donc à moi et à mon instinct de bonheur ; laisse-moi briser et brisons ensemble les lois que, dans d'autres pensées, dans de chimériques espérances, nous nous étions faites. Plus que toi j'ai besoin d'infini ; laisse-moi chercher au moins l'ombre de cet infini, qui m'est nécessaire dans le fini qui seul nous reste.

« Donc, société actuelle, tu n'as ni Dieu, ni roi, ni loi. Plus je te contemple, plus je vois que tu es folle et insensée. Tu crois au hasard, et ne crois pas à autre chose. Tu ne veux plus du passé et tu t'efforces d'échapper à l'avenir qui t'invite et t'appelle.

« Dès mon enfance j'ai ouvert vos livres, ô philosophes ; je m'en suis nourri vingt ans. Jamais Babel ne vit une plus grande confusion et tant de discorde. Au milieu de tous vos systèmes, rien n'est certain pour personne que l'incertitude de toutes choses.

« Je demande aux philosophes : qui gouverne le monde ? Ils me répondent : Le hasard. — Quel est le mobile des actions humaines ? L'égoïsme. — Qu'est-ce donc que l'humanité ? Nous n'en savons rien. — D'où vient-elle ? où va-t-elle ? Nous n'en savons rien. — Quoi ! n'y a-t-il donc pas une vérité à laquelle je puisse m'attacher ? Pas une ; la terre est pleine de confusion et en proie à mille fléaux ; l'on rencontre à chaque pas l'iniquité triomphante, et la vertu sacrifiée et méconnue. N'y a-t-il pas, oh ! n'y a-t-il pas quelque part un lieu de réparation ? Non, s'écrient les philosophes..... »

« Ainsi donc, nulle consolation dans la science, nul remède dans la philosophie. — Voyant qu'il n'y a plus de société véritable, je m'étais réfugié dans la famille. J'avais rétréci mon cœur, et concentré toutes mes affections sur quelques êtres chéris. Hors de ce cercle, tout était pour moi indifférent ou hostile. Je rapportais tout à eux : tout leur était sacrifié. N'aimant rien hors d'eux, ne connaissant ni Dieu, ni l'humanité, mon amour était devenu monstrueux, et cependant comme Ugolin, à qui ses enfants demandent à manger, et qui, dévoré lui-même par la faim, n'a que des larmes, je n'avais que des doutes à donner à ce que j'aimais ; et par eux ces doutes faisaient encore mon supplice. Et comme ces objets de mon amour étaient tout pour moi, que pour moi l'humanité se bornait à eux, le temps à leur durée, toutes leurs misères, toutes leurs imperfections déchiraient mon cœur, sans que la consolation pût me venir du dehors. Ah ! malheureux, je ne me suis attaché à rien d'éternel. Ce que j'ai aimé, je l'ai tiré du monde, et j'ai dit : *Là est tout mon amour, toute mon espérance, toute ma vie;* et voilà que la douleur et la mort me flétrissent ce que j'avais voulu sauver du naufrage universel de mes idées et de mes sentiments ; et le monde tout entier n'est plus pour moi qu'un désert, et les sphères infinies qui remplissent l'espace sont le néant pour moi, et cette marche éternelle du temps est pour moi le désespoir, et je ne peux fixer mes regards ni sur le passé, ni sur le présent, ni sur l'avenir. Je ne vois plus qu'une affreuse fatalité, des éléments en désordre, ou un mauvais génie, qui rit d'un rire infernal sur les maux du genre humain.

« Et la poésie ? mais les poëtes en sont aussi au *désespoir*. — Avez-vous au moins des chants pour endormir mes douleurs ? Les philosophes ont engendré le doute ; les poëtes en ont senti l'amertume fermenter dans leur cœur, et ils chantent le désespoir.

« L'ordre social autrefois se peignait dans tous les arts ; l'art était comme un grand lac qui n'est ni la terre ni le ciel, mais qui les réfléchit. Tous les arts qui sont l'expression d'une société véritable font défaut aujourd'hui, où le cœur des hommes bat en commun. Vous vivez solitaire, vous n'avez plus de fêtes. Vous vous bâtissez des demeures alignées géométriquement, mais vous n'avez plus de temples. Vos architectes vivent de plagiat, vos peintres rendent la nature sans vérité et sans idéal, et aucune pensée ne dirige leur pinceau. Mais, je le reconnais, la poésie de la parole est venue fleurir dans vos ruines ; elle est venue, seule, célébrer des funérailles.

« C'est Shakespeare qui conduit le cœur des poëtes, Shakespeare qui conçut le doute dans son sein avant la philosophie. Werther et Faust, Childe-Harold et don Juan, suivent l'ombre d'Hamlet, suivis eux-mêmes d'une foule de fantômes désolés qui me peignent toutes les douleurs, et qui semblent tous avoir lu la terrible devise de l'enfer : *Lasciate la speranza.* Que tu es grand, ô Byron, mais que tu es triste ! Et toi, Goethe, après avoir dit deux fois la terrible pensée de ton siècle, tu sembles avoir voulu t'arracher au tourment qui t'obsédait, en remontant tes âges, te contentant de promener ton imagination passive de siècle en siècle, et de répondre comme un écho à tous les poëtes des temps passés. D'autres, plus faibles, ont été moins sages. L'Angleterre a entendu, autour de ses lacs, bourdonner, comme des ombres plaintives, un essaim de poëtes abîmés dans une mystique contemplation. Combien l'Allemagne a-t-elle vu de ses enfants participer du puissant délire d'Hoffman et de la *folie* de Werner (1136) ?

« Et la France, après avoir produit et répandu sur l'Europe la philosophie du doute, la poésie du doute lui était bien due, quelque douloureuse qu'elle fût. Pour la première fois, notre langue a enfin connu la poésie lyrique. Ce ne sont plus, comme dans les siècles précédents, quelques accents délicats et purs, quelques retours heureux à l'antiquité, de l'analyse et de l'éloquence ; c'est la poésie elle-même qui a paru. Mais

(1136) C'est la conversion de Werner que M. Leroux a pelle ainsi ; mais saint Paul n'a-t-il pas dit : la *folie* de la croix ? (*Voy.* sur Werner ma *Défense du Christianisme.*)

contemplez ceux à qui nous la devons, sondez le fond de leur cœur : ne voyez-vous pas que leur front est empreint de tristesse et de désolation? C'est le doute qui les assiége et qui les inspire, comme il inspire Goethe et Byron; ou bien ils prodiguent leurs forces à peindre l'aspect matériel de l'univers, et quand il s'agit du divin, de l'absolu et de l'éternel, ils font du fantastique sans croyance, uniquement pour faire de l'art. » (Pierre Leroux, *Revue indépend.*)

« Voilà donc, dit le R. P. H. de Valroger, quelle est la société ; jamais hélas! tableau ne fut plus vrai : société sans liens, société sans bonheur, société sans philosophie, sans force pour imposer des lois, sans morale, sans Dieu... *société en poussière*, le mot est vrai, effroyablement vrai.

« Mais qui a donc disparu dans cette société? Rien ; une doctrine, dit-on, s'est fait vieille, elle est morte : quelle était-elle donc, cette doctrine, qui laisse un si grand vide quand elle s'en va, que le même jour la société s'en va aussi....? Sont-elles mortelles les doctrines, quand elles sont de cette taille? Non, et voilà ce qui nous console. Aussi, ce christianisme que vous déclarez mort vit-il, et si bien que c'est sa lumière qui vous éclaire quand vous prétendez montrer sa place vide. Qui vous a donné le mot de l'homme, si ce n'est lui? qui lie les sociétés, si ce n'est lui? qui assure la liberté, qui ordonne la fraternité, si ce n'est lui? et voyez où vous en êtes, s'il vous manque. La société croule? et quand vous ne l'avez plus, vous ne pouvez la réformer sans lui. Habiles à détruire, vous êtes incapables de donner même le plan de l'édifice que vous prétendez élever.

« Oui, nous dirons avec vous, mais non pas comme vous : Le mal est grand, vous venez vous-même de le prouver. Mais l'excès du mal amène le bien. Qui sait? Dieu est peut-être plus près de nous que nous n'oserions l'espérer. Saint Paul était bien loin de Dieu, lorsqu'il repoussait l'avenir en martyrisant les chrétiens; il rencontra Dieu, l'avenir, la vérité au chemin de Damas. Saint Paul, c'est la société qui se transfigure... La vie reviendra pour la société, quand elle se connaîtra bien elle-même, et que, sentant le mal qui est en elle, elle se repentira. » (*Annales de Philosophie.*)

CHAPITRE XVII.

Confessions d'un sceptique du XIX^e^ *siècle ou paix du christianisme et désolation du rationalisme.*

« Ce fut à l'âge de vingt ans que je commençai à m'occuper de philosophie. J'étais alors à l'Ecole normale, et, bien que la philosophie fût au nombre des sciences à l'enseignement desquelles il nous était donné de nous destiner, ce ne furent ni les avantages que cet enseignement pouvait offrir ni une inclination prononcée pour ces sortes d'études qui me décidèrent à m'y livrer. Je fus amené à la philosophie par une autre voie. Né de parents pieux et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de ma vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses. Pendant longtemps les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. A ces questions qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses, et à ses réponses j'y croyais, et grâces à ces croyances la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses deux phases, et la mort qui les unit, me comprenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonté de ses desseins, j'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. . . . . .

. . . . . .

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre, où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore le bruit de mes pas dans cette chambre étroite et nue où longtemps après l'heure du sommeil j'avais coutume de me promener; je vois encore cette lune à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalle les froids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient et je ne m'en apercevais pas; — je suivais avec anxiété ma pensée qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, — et dissipait l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque-là dérobé la vue, . . .

. . . . . .

. . . . . .

« En vain je m'attachais à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elle, vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré : . . . . . Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout.

« Ce moment fut affreux, et quand le matin je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire; les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie. Dire de quels mouvements ils furent agités serait trop long. Bien que mon intelligence ne considérât pas sans

quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine; par des retours violents elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi.

« Mais les convictions renversées par la raison ne pouvaient se relever que par elle, et ces lueurs s'éteignaient bientôt. . . .

. . . . . .

« Une maladie nerveuse, résultant du travail obstiné auquel je me livrais depuis quatre ans, m'obligea d'aller chercher dans mon pays un repos nécessaire. J'avais pensé qu'une année me suffirait; mais, après cette année, étant revenu à Paris et y ayant repris mes cours, je pus à peine atteindre les vacances suivantes; il fallut regagner de nouveau la maison paternelle, et y consacrer une autre année encore au rétablissement de ma santé.

« J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité; ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine, n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne me restait que les lumières de la raison pour y pourvoir. Je résolus donc de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, à cette recherche; c'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie, qui me sembla ne pouvoir être que cette recherche même. . . . . .

. . . . . .

« Le moment et le lieu où je formai le projet que je viens de dire ne pouvaient être plus favorable à son exécution. La France, après le sommeil de l'Empire, s'éveillait alors au mouvement philosophique : deux hommes, d'un caractère et d'un talent tout opposés, mais également rares, venaient de le ranimer, l'un, en reproduisant, dans un langage admirable de clarté et d'élégance, les doctrines métaphysiques de Condillac, avait, pour ainsi dire, ressuscité la philosophie du XVIII^e^ siècle à la Faculté des lettres (1137), l'autre, en attaquant, dans des leçons d'une incomparable logique, ces mêmes doctrines, venait de prendre l'initiative de l'inévitable réaction que le génie du XIX^e^ siècle naissant devait développer contre celui du XVIII^e^ (1138). Deux années d'enseignement avaient suffi à ces deux illustres professeurs pour poser le débat, et y entraîner à leur suite toute la jeunesse; l'un et l'autre venaient de se taire, et l'Ecole normale était pleine du souvenir de leurs paroles et de l'ardent intérêt qu'elles avaient inspirés. Parmi les esprits distingués qu'elle renfermait, les deux philosophies avaient trouvé leurs représentants, et comme dans le monde, avec plus de vivacité, d'enthousiasme et de force, deux camps s'y dessinaient. Les esprits élégants et sceptiques étaient pour les doctrines anciennes; les esprits ardents, naturellement plus révolutionnaires, pour les nouvelles, et dans les vives discussions qui s'engageaient on ne pouvait pas encore prévoir, ce qui néanmoins dans un séminaire de jeunes gens devait nécessairement arriver, la défaite du passé et le triomphe complet des doctrines nouvelles. Un homme (1139) tout jeune encore, mais qui depuis n'a jamais été plus remarquable par son éloquence qu'il ne l'était alors, se trouvait à la tête de ce dernier parti. Après avoir été au rang des élèves, il venait de passer au rang des maîtres. Une conférence de philosophie lui était confiée dans le sein de l'école, et tout ce qui s'intéressait à ces débats, à quelque camp qu'il appartînt, attendait impatiemment l'ouverture de ses leçons. On peut juger si, dans la situation où je venais de tomber, moi qui n'avais entendu ni M. de la Romiguière, ni M. Royer-Collard, je partageais cette impatience.

« Et toutefois, et le débat qui s'agitait autour de moi, quand j'en eus compris le sujet, et les leçons si brillantes du jeune professeur qui devaient, dans le sein de l'Ecole du moins, y mettre fin, quand j'eus commencé à les suivre, se trouvèrent bien des choses auxquelles je rêvais et qui tourmentaient mon intelligence et mon cœur; mon esprit, en abordant la philosophie, s'était persuadé qu'il allait rencontrer UNE SCIENCE RÉGULIÈRE qui, après lui avoir montré son but et ses procédés, le conduirait, par des chemins sûrs et bien tracés, à des connaissances certaines sur les choses qui intéressent le plus l'homme. Il ne s'était pas rendu un compte bien net du cercle de questions que cette science embrassait; mais il se l'était figuré immense, et parmi ces questions, il n'avait pas douté un moment qu'au premier rang et comme la fin dernière de la philosophie, ne se trouveraient celles qui l'inquiétaient, celles dont en perdant la foi, il avait perdu la solution, en un mot, mon intelligence, excitée par ses besoins et élargie par les enseignements du christianisme, avait prêté à la philosophie le grand objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une religion. Elle avait égalé le but de l'une à celui de l'autre, et n'avait rêvé de différence entre elles que celle des procédés et de la méthode : la religion imaginant et imposant, la philosophie trouvant et démontrant.

« Telles avaient été ses espérances, et que trouvait-elle? Toute cette lutte qui avait ranimé les échos endormis de la Faculté et qui remuait les têtes de mes compagnons d'études, avait pour objet, pour unique objet, la question de l'origine des idées. Condillac l'avait résolue d'une façon que M. de la Romiguière avait reproduite en la modifiant. M. Royer-Collard, marchant sur les pas de Reid, l'avait résolue d'une autre,

(1137) La Romiguière.
(1138) Royer-Collard.
(1139) M. Cousin.

et M. Cousin, évoquant tous les systèmes des philosophes anciens et modernes sur ce point, les rangeant en bataille en face les uns des autres, s'épuisait à montrer que M. Royer-Collard avait raison et Condillac tort. C'ÉTAIT LA TOUT, et, dans l'impuissance où j'étais alors de saisir les rapports secrets qui lient les problèmes en apparence les plus abstraits et les plus morts de la philosophie aux questions les plus vivantes et les plus pratiques, ce n'était rien à mes yeux. Je ne pouvais revenir de mon étonnement qu'on s'occupât de l'origine des idées avec une ardeur si grande, qu'on eût dit que toute la philosophie était là. Encore si, pour consoler et rassurer ceux qu'on enfermait ainsi dans une aride et étroite question, on eût commencé par leur montrer le vaste et brillant horizon de la philosophie, et dans cette perspective les grands problèmes humains chacun à leur place, et le chemin à parcourir pour les atteindre, et l'utilité des idées pour les sonder. Cette carte du pays, en m'éclairant, m'eût fait prendre patience. Mais non, cette carte régulière de la philosophie, qui n'existait pas et qui n'existe pas encore aujourd'hui, on ne pouvait la donner, et le mouvement philosophique d'alors était encore trop jeune pour qu'on en sentît bien le besoin. M. de la Romiguière avait recueilli comme un héritage la philosophie du XVIII^e^ siècle rétrécie en un problème, et ne l'avait pas étendue; le vigoureux esprit de Royer-Collard, reconnaissant ce problème, s'y était enfoncé de tout son poids et n'avait pas eu le temps d'en sortir. M. Cousin, tombé au milieu de la mêlée, se battit d'abord, sauf à en rechercher la solution plus tard. TOUTE LA PHILOSOPHIE ÉTAIT DANS UN TROU OU L'ON MANQUAIT D'AIR, ET OU MON AME, RÉCEMMENT EXILÉE DU CHRISTIANISME, ÉTOUFFAIT; et cependant l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples m'imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise ni mon désappointement. »

Jouffroy parle ensuite d'un voyage dans les montagnes qui l'avaient vu naître.

« Je me retrouvais sous le toit où s'était écoulée mon enfance, au milieu des personnes qui m'avaient si tendrement élevé, en présence des objets qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, affecté mon intelligence dans les plus beaux jours de ma première vie. Chaque voix que j'entendais, chaque objet que je voyais, chaque lieu où je portais mes pas, ravivaient en moi les souvenirs éteints, les impressions effacées de cette première vie. Mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces impressions n'y trouvaient plus les mêmes noms. Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on n'y célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir; cette maison, on y élevait encore, au jour marqué, un autel de fleurs et de feuillage; ce curé, qui m'avait enseigné la foi, avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours, et tout ce que j'aimais, et tout ce qui m'entourait avait le même cœur, la même âme, le même espoir dans la foi : moi seul l'avais perdue, moi seul étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi; moi seul, si savant, ne savais rien; MOI SEUL ÉTAIS VIDE, AGITÉ, PRIVÉ DE LUMIÈRE, AVEUGLE ET INQUIET. » (JOUFFROY, *Nouveaux mélanges*, de l'organisation des sciences philosophiques.)

CHAPITRE XVIII.

Embarras du rationalisme au milieu des ruines.

« D'abord on a détruit; c'était le premier besoin. Après avoir détruit, on s'est moqué; c'est le propre des vainqueurs. Mais jusque-là on n'a pas songé à établir, et pourtant il faut du positif au peuple et à la raison. Dans la ruine d'un dogme usé, la négation sérieuse tient d'abord lieu de foi : c'est croire quelque chose que de croire qu'une doctrine que l'on suivait est fausse; on y met d'abord une ardeur, un zèle qui remplissent l'âme. Mais quand la chose est bien démontrée, que l'ennemi est abattu, qu'on n'a plus à faire que rire de son absurdité, le zèle tombe faute d'opposition, et l'ON SE TROUVE A VIDE, détaché d'une croyance et ne tenant plus à aucune, dans une parfaite indépendance d'esprit qui flatte et à laquelle on se plaît quelque temps, mais qui ne tarde pas à fatiguer une nature DONT LA FAIBLESSE NE SUPPORTE PAS LE DOUTE.

« Dans toute révolution d'idées, le scepticisme trouve sa place; il vient pour détruire, et survit à sa victime; mais il ne peut tenir longtemps. Nous avons besoin de croire, parce que nous savons qu'il y a de la vérité. Le doute est un état qui ne peut nous plaire que comme l'absence d'une fausse croyance dont nous nous sentons délivrés. Cette satisfaction goûtée, nous aspirons à une nouvelle croyance; le faux détruit, nous voulons le vrai.

« Or s'il est facile, l'esprit d'examen une fois né, de détruire ce qui est faux, IL NE L'EST PAS, le faux démontré, DE TROUVER CE QUI EST VRAI. Mille systèmes s'élèvent. Le parti vainqueur, uni pour abattre, se partage pour rétablir. La perspective du pouvoir pour le parti triomphant, complique d'intérêts particuliers cette dispute philosophique. Les vieux amis de la réforme se divisent; bientôt ils se craignent; ENCORE UN MOMENT, ET ILS SE DÉTESTERONT plus qu'ils ne détestent leurs communs ennemis, qu'ils ne jugent plus redoutables. Tout est faction dans le parti de la vérité, tandis que le parti opposé devient de plus en plus compacte par l'unité d'intérêt qu'une crainte commune y a fait naître.

« Cependant le peuple, dont les intérêts matériels ne sont point engagés directement dans ces querelles, continue de regarder avec son bon sens, ne voulant et ne cherchant que la vérité, mais la voulant promptement, parce qu'il en a besoin. Il sait qu'elle n'est pas dans le vieux dogme : quoi

qu'il arrive, il ne se ralliera pas à ses partisans; mais il est étonné de ne plus la trouver dans la bouche de ses amis. EUX QUI PARLAIENT DE SI BON SENS ET AVEC TANT D'UNANIMITÉ ET DE DÉSINTÉRESSEMENT, LES VOILA QUI SE PERDENT DANS DES SYSTÈMES ININTELLIGIBLES, QUI SE DIVISENT SUR TOUS LES POINTS, qui se haïssent, qui deviennent évidemment égoïstes et ambitieux comme leurs adversaires. Qu'est devenu le zèle pur de ces apôtres de la nouvelle foi? Où est la vérité promise? où est le bonheur qu'ils annonçaient au peuple? C'était pour lui et pour lui seul qu'ils voulaient travailler; et c'est pour eux qu'ils combattent, se divisent, et oubliant le vieil ennemi, se déchirent entre eux. . . . . .

. . . . . .

« ALORS LE PEUPLE DÉSESPÈRE DE LA VÉRITÉ. Il ne voit plus que des trompeurs autour de lui, il devient défiant envers tous, et pense qu'en ce monde l'affaire unique est d'être le moins malheureux possible; que c'est folie de prêter l'oreille aux beaux discours et aux grands mots de vérité, de justice, de dignité humaine; que la religion et la morale ne sont que des moyens de le prendre et de le faire servir à des projets qui ne le touchent point. IL DEVIENT SCEPTIQUE SUR TOUT, sauf sur son intérêt, et passant à l'indifférence pour tous les dogmes et pour tous les partis, estime que celui qui lui coûtera le moins sera le meilleur. On ne pourra plus lui mettre les armes à la main pour aucun, nul n'en vaudra la peine. Sa religion, sa morale, sa politique, sa doctrine universelle et unique, c'est l'intérêt; ses maîtres et ses meneurs sont parvenus à le rendre semblable à eux. » (JOUFFROY, *Mélanges philosophiques*, Comment les dogmes finissent.)

CHAPITRE XIX.

Incertitudes du rationalisme sur l'origine de l'humanité, sur sa destinée et sur ses développements.

« Dans les grandes plaines de l'Asie, vous voyez arriver des races qui descendent des montagnes centrales de ce vaste continent, des races qui ont peut-être des ancêtres, mais qui n'ont pas d'histoire. Elles s'en viennent sauvages, presque nues, à peine armées; elles s'en viennent sans dire d'où elles sortent, ni à qui elles appartiennent; elles arrivent là un jour, elles s'emparent de ces plaines. D'un autre côté, et des déserts de l'Arabie, arrivent d'autres races, qui n'ont pas le même crâne, les mêmes idées, mais qui sont dans la même ignorance de leur origine et de leurs ancêtres. En se rencontrant, elles se trouvent hostiles les unes aux autres; de longues luttes s'engagent, qui fondent de grands empires aussitôt renversés qu'établis; une race surnage enfin, qui demeure en possession de ces terres et y domine seule, tenant les autres sous ses pieds. Cet empire à peine créé entre en contact avec l'Europe. Là aussi des hommes sans histoire, qui ont encore d'autres crânes, d'autres idées, une autre manière de vivre. Et ces deux races, l'une asiatique et l'autre grecque, se disputent la prépondérance : les Grecs l'emportent, et l'Asie est soumise. Mais bientôt un nouveau peuple, habitant l'Occident s'élève, grandit rapidement, et dans les cadres immenses de son empire, engloutit la race grecque et ses conquêtes. Cet autre peuple est lui-même entouré de races inconnues à elles-mêmes et aux autres, qui vivent, depuis des époques ignorées, dans l'occident et le nord de l'Europe. Ces hommes, qui ne ressemblent ni aux Romains, ni aux Grecs, ni aux Orientaux, qui ont d'autres croyances, d'autres idées, d'autres langues, ont aussi leur vocation qui les agite au sein de leurs forêts, et qui les appelle à leur tour sur la scène du monde. Ils y paraissent quand l'heure est venue, et Rome s'écroule sous leur souffle. Et puis, plus tard, on pénètre dans des pays ignorés, on découvre le nord de l'Asie, le midi de l'Afrique, l'Amérique, les innombrables îles semées comme de la poussière sur la surface de l'Océan; et partout de nouveaux peuples, des peuples de toutes les couleurs, blancs, noirs, rouges, cuivrés, à crânes de toutes les formes, à civilisations de tous les degrés, à idées de toutes les espèces; et ces peuples, aucun ne sait d'où ils viennent, ce qu'ils font sur la terre, où ils vont; aucun ne sait par quel lien ils se rattachent à la commune humanité.

« Quand on réfléchit à cette histoire de l'espèce humaine, à cette nuit profonde qui couvre en tous lieux son berceau, à ces races qui se trouvent partout en même temps et par tout dans la même ignorance de leur origine, aux diversités de toute espèce qui les séparent encore plus que les distances, les montagnes et les mers, à l'étonnement dont elles sont saisies quand elles se rencontrent, à la constante hostilité qui se déclare entre elles dès qu'elles se connaissent; quand on songe à cette obscure prédestination qui les appelle tour à tour sur la scène du monde, qui les y fait briller un moment, et qui les replonge bientôt dans l'obscurité, un sentiment d'effroi s'empare de l'âme, et l'individu se sent accablé de la mystérieuse fatalité qui semble peser sur l'espèce. Qu'est-ce donc que cette humanité dont nous faisons partie? d'où vient-elle? où va-t-elle? En est-il d'elle comme des herbes des champs et des arbres des forêts? Comme eux, est-elle sortie de terre, en tous lieux, au jour marqué par les lois générales de l'univers, pour y rentrer un autre jour avec eux? ou bien, comme l'a rêvé son orgueil, la création n'est-elle qu'un théâtre sur lequel elle vient jouer un acte de ses destinées immortelles? Encore si la lumière qui ne luit pas sur son berceau éclairait son développement! Mais qui sait où elle va, comment elle va? La civilisation orientale est tombée sous la civilisation grecque; la civilisation grecque est tombée sous la civilisation romaine; une nouvelle civilisation, sortie des forêts de la Germanie, a détruit la civilisation romaine : que deviendra cette nouvelle civilisation? conquerra-t-elle le monde, ou bien est-il

dans la destinée de toute civilisation de s'accroître et de tomber? En un mot, l'humanité ne fait-elle que tourner éternellement dans le même cercle, ou bien avance-t-elle? ou bien encore, comme quelques-uns le prétendent, recule-t-elle? car on a supposé aussi que toute lumière était au commencement, que, de traditions en traditions, de transmissions en transmissions, cette lumière allait s'éteignant, et que, sans nous en douter nous marchions à la barbarie par le chemin de la civilisation. L'homme demeure éperdu en face de ces problèmes : anéanti qu'il est dans l'espèce, l'anéantissement de l'espèce elle-même au milieu d'une mer de ténèbres glace son cœur et confond son imagination. Il se demande quelle est cette loi sous laquelle marche le troupeau des hommes sans la connaître, et qui l'emporte avec eux d'une origine ignorée à une fin ignorée; et de cette manière encore se pose pour lui la question de sa destinée.

« Enfin, un motif de se la poser, plus formidable encore, et je puis me servir de cette expression, c'est celui dont la science nous a récemment mis en possession. Vous savez qu'en sondant les entrailles de la terre, on y a trouvé des témoignages, des monuments authentiques de l'histoire de ce petit globe que nous habitons. On s'est convaincu qu'il fut un temps où la nature n'avait su produire à sa surface que des végétaux, végétaux immenses auprès desquels les nôtres ne sont que des pygmées, et qui ne couvraient de leur ombre aucun être animé. Vous savez qu'on a constaté qu'une grande révolution vint détruire cette création, comme si elle n'eût pas été digne de la main qui l'avait formée. Vous savez qu'à la seconde création, parmi ces grandes herbes et sous le dôme de ces forêts gigantesques qui avaient distingué la première, on vit se dérouler des monstrueux reptiles, premiers essais d'organisation animale, premiers propriétaires de cette terre, dont ils étaient les seuls habitants. La nature brisa cette création, et, dans la suivante, elle jeta sur la terre des quadrupèdes dont les espèces n'existent plus, animaux informes, grossièrement organisés, qui ne pouvaient vivre et se reproduire qu'avec peine, et qui ne semblaient que la première ébauche d'un ouvrier malhabile. La nature brisa encore cette création, comme elle avait fait des autres, et d'essai en essai, allant du plus imparfait au plus parfait, elle arriva à cette dernière création qui mit pour la première fois l'homme sur la terre. Ainsi, l'homme ne semble être qu'un essai de la part du Créateur, un essai, après beaucoup d'autres, qu'il s'est donné le plaisir de faire et de briser. Ces immenses reptiles, ces informes animaux qui ont disparu de la face de la terre, y ont vécu autrefois comme nous y vivons maintenant. Pourquoi le jour ne viendrait-il pas aussi où notre race sera effacée, et où nos ossements déterrés ne sembleront aux espèces vivantes que des ébauches grossières d'une nature qui s'essaie? et si nous ne sommes ainsi qu'un anneau dans cette chaîne de créations de moins en moins imparfaites, qu'une méchante épreuve d'un type inconnu tirée à son tour pour être déchirée à son tour, que sommes-nous donc, et où sont nos titres pour nous livrer à l'espérance et à l'orgueil? » (Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, Du problème de la destinée humaine.)

CHAPITRE XX.

La philosophie rationaliste n'a résolu aucun problème.

« Deux faits qui frappent tous les esprits dans le spectacle de la philosophie et dominent toute son histoire : d'une part, à toutes ses grandes époques, à toutes les époques lucides des annales de l'humanité, le privilége étonnant qu'elle a d'occuper et d'absorber les plus hautes et les plus fermes intelligences; de l'autre, malgré les travaux et les efforts de ces hautes intelligences, le malheur non moins extraordinaire de demeurer immobile, ÉTERNELLEMENT RETENUE DANS LES MÊMES INCERTITUDES OU LES PREMIERS JOURS DE SON HISTOIRE L'AVAIENT PLACÉE (1140). Assurément le cercle de ces incertitudes s'est agrandi, des questions nouvelles ont été ajoutées à celles qu'elle agitait à son berceau; on a vu le nombre de ces questions varier selon les époques, mais les nouvelles venues n'ont pas eu une meilleure fortune que les anciennes. En entrant dans le domaine de la philosophie, elles ont semblé revêtir la propriété commune de tous les problèmes qu'il embrasse, celle de devenir invulnérables aux efforts de l'intelligence, et à jamais insolubles pour elle. Prenez une question philosophique quelconque; notez le jour où, ayant été posée et introduite dans la science, les premiers systèmes pour la résoudre s'élevèrent; comparez ces systèmes à ceux qui se disputent aujourd'hui l'honneur de la décider : vous trouverez sans doute plus de perfection et de développement dans ces derniers, mais vous verrez que leur probabilité relative n'a pas varié; que, si chacun d'eux pris à part est plus fort, l'équilibre entre eux est le même, et que leur progrès, loin d'aboutir à résoudre la question, n'a fait que consacrer d'une manière plus précise et plus scientifique son incertitude. En sorte que, si l'on demande compte à la philosophie de ce qu'elle a fait depuis qu'elle existe, elle pourra bien répondre qu'elle a mis en lumière un nombre toujours plus grand de questions, elle pourra bien ajouter qu'elle a enfanté et porté à une perfection de plus en plus grande les différents systèmes qui peuvent aspirer à l'hon-

(1140) M. Proudhon fait les mêmes aveux avec son énergie habituelle : « LA PHILOSOPHIE A SA DERNIÈRE HEURE NE SAIT DONC RIEN DE PLUS QU'A SA NAISSANCE, COMME SI ELLE N'EUT PARU DANS LE MONDE QUE POUR VÉRIFIER LE MOT DE SOCRATE; ELLE NOUS DIT EN SE COUVRANT SOLENNELLEMENT DE SON DRAP MORTUAIRE : JE SAIS QUE JE NE SAIS RIEN. » (Proudhon, *Contradictions économiques*, t. Ier.)

neur de les résoudre ; mais qu'elle ait résolu une seule de ces questions qu'elle a mises en lumière ; mais qu'elle ait tellement démontré un seul des systèmes qu'elle a enfantés pour les résoudre, et tellement réfuté les autres, que l'un ait définitivement triomphé et que les autres aient disparu ; mais qu'elle ait tellement fortifié l'une de ces opinions et tellement affaibli les autres, que les débats entre elles sont moins incertains qu'ils ne l'étaient d'abord, et qu'on puisse espérer de les voir prochainement terminés, voilà ce que la philosophie ne peut pas répondre, ne peut pas dire, parce que, si elle le disait, elle serait forcée de trouver des exemples, un tout au moins, c'est-à-dire de déterrer celui d'une question philosophique qui soit résolue définitivement comme le sont une foule de questions physiques ou chimiques ; celui d'une question philosophique sur laquelle plusieurs systèmes n'existent pas, qui se partagent l'opinion et qui y subsistent simultanément aujourd'hui, comme ils y subsistaient simultanément à l'origine ; et que cet exemple, elle ne le trouverait point, PARCE QU'IL N'EXISTE PAS. Et cependant ces questions, Pythagore et Démocrite, Aristote et Platon, Zénon et Epicure, Bacon, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Locke et Kant les ont agitées. Ce n'est donc point faute de génie qu'elles n'ont point été résolues. Qu'y a-t-il donc dans ces questions ? qu'y a-t-il donc dans la philosophie qui les comprend, qui ait rendu tout ce génie impuissant ? D'où vient qu'une science remuée par de si puissantes mains demeure éternellement inféconde ? où en est la raison et la cause ? là est le problème dans lequel tout l'avenir de la philosophie est placé ; et, tant qu'il n'est pas résolu, ON EST CONFONDU QUE DES ESPRITS DISTINGUÉS OSENT ENCORE CULTIVER CETTE SCIENCE SI CULTIVÉE, agiter ces questions si agitées, comme si, après le naufrage de tant de grands hommes, aucune intelligence, avant d'avoir découvert l'écueil où ils ont échoué, pouvait se flatter d'être plus habile ou plus heureuse, et de rencontrer le port qui leur a échappé ! » (JOUFFROY, *Nouveaux mélanges*, De l'organisation des sciences philosophiques.)

CHAPITRE XXI.

La philosophie rationaliste n'est pas plus organisée qu'au temps de Thalès et de Pythagore.

« Après avoir cherché préalablement les lois du développement de toute science, les conditions de son organisation et de sa vie, nous essaierons de nous servir de ce type que nous avons tracé, pour constater et reconnaître l'état dans lequel se trouve aujourd'hui CETTE SCIENCE IMPUISSANTE, qu'on appelle la philosophie. C'est le seul véritable moyen de déterminer par où elle pèche, et ce qui, dans sa conscience, l'empêche de marcher et de se développer. Cela fait, nous aurons beaucoup fait ; et nous verrons après si, le mal connu, il nous sera possible d'y porter remède. Cherchons donc successivement jusqu'à quel point l'objet de la philosophie est déterminé, jusqu'à quel point son cadre est tracé, jusqu'à quel point enfin sa méthode est arrêtée, fixée : car ce sont là les trois conditions organiques d'une science, et par conséquent, les trois circonstances sur lesquelles elle doit être examinée quand on veut déterminer sa véritable situation. Quiconque sait où en est une science sur ces trois points, sait où en est la science elle-même dans le travail de son organisation ; il peut dire ce qui est fait et ce qui reste à faire pour que cette organisation soit parfaite ; il peut dire ce qui retarde ou ce qui hâte ses progrès, ce qui obscurcit ou ce qui éclaire sa marche, ce qui répand le doute ou la certitude sur ses résultats ; il peut rendre compte, en un mot, de tous les progrès qui caractérisent son développement, ou se distinguent ou se rapprochent du développement de toute autre science. Ainsi, l'état vrai dans lequel se trouveront les fonctions vitales d'un individu étant donné, s'il pouvait l'être, tous les phénomènes que présente sa santé seraient expliqués, le bien comme le mal, les accidents fâcheux comme les circonstances favorables. Ce qui retient la médecine dans la classe des sciences conjecturales, c'est que cette détermination lui est impossible, et que, le fût-elle, il lui manquerait encore de connaître l'état normal, sans lequel cette détermination est inutile.

« Commençons donc par l'objet de la philosophie, et demandons à la philosophie ce qu'elle en sait. Si l'on faisait cette question pour la physique, non-seulement les physiciens de profession, mais tous les hommes qui ont reçu dans leur jeunesse une éducation libérale, répondraient sans hésiter et d'une manière précise ; et, à leur défaut, le premier traité de physique le ferait. En second lieu, cette réponse serait unanime : tel livre ne donnerait pas une définition, tel autre une autre définition ; tel physicien n'étendrait pas jusque-là, tel autre ne restreindrait pas jusqu'ici le cercle des recherches physiques sans autre règle que son caprice ; à ces signes on reconnaîtrait sur-le-champ que l'objet de la physique est déterminé, que le champ de ses recherches est définitivement circonscrit ; en un mot, que la véritable nature, le vrai caractère des questions qu'elle agite, est dégagé et fixé. En est-il de même pour la philosophie ? les mêmes symptômes y réveillent-ils la même situation ? Il suffit d'ouvrir les yeux pour répondre. Voici un mot établi dans la langue, employé et répété tous les jours dans la conversation et dans les livres : ce mot est celui de *philosophie ;* il est le nom avoué et consacré d'une science dont tout le monde parle, que quelques-uns cultivent, et à laquelle un grand nombre ont la prétention de n'être point étrangers. Le nom d'une science se définit par l'idée de cette science ; une science, à son tour, se définit par un objet. A moins donc que ce mot qu'on prononce n'ait aucun sens, à moins que cette science dont on parle, qu'on aime,

qu'on cultive, ne soit la science de rien, on sait, on doit savoir quel est l'objet de la philosophie, et, si, on le sait, on peut, on doit pouvoir le dire. Interrogez toutefois cette foule qui emploie si hardiment le mot, et cette autre foule qui a la prétention de se mêler de la chose; allez plus loin, posez la question aux philosophes eux-mêmes; adressez-vous à ceux qui professent cette science, à ceux qui en écrivent; poussez jusqu'aux livres qui traitent de ses principes et de son histoire, interrogez-les aussi, et vous verrez avec étonnement qu'à cette question, dont la solution est en apparence si impliquée dans les usages du mot et dans l'étude de la chose : quel est l'objet de la philosophie, qu'à cette question, dis-je, il n'y a dans la plupart des esprits aucune réponse, et que dans les autres il y en a tant, et de si différentes, et de si contradictoires, qu'il est évident qu'en parlant de cette science et en la cultivant, ceux mêmes qui s'entendent le mieux ne parlent pas de la même chose, ne cultivent pas la même chose, en sorte que, pour l'intelligence des uns, la philosophie a un objet si obscur, qu'ils ne s'en font aucune idée exprimable, et que pour celle des autres, cet objet est pour ainsi dire arbitraire, chacun le posant à sa façon et le définissant comme il l'avise.

« Tels sont les signes que présente la philosophie, et dont personne ne peut contester la réalité. Or, que le commun des hommes n'attache qu'une idée vague au mot qui la désigne, cela se conçoit et n'est point particulier à la philosophie ; mais que ceux qui cultivent cette science et que les livres qui en traitent la définissent de vingt manières différentes, et souvent contradictoires, c'est un symptôme assuré que son objet n'est point déterminé; car cela ne peut provenir que de deux causes, ou de ce qu'aucun esprit n'ayant encore saisi la véritable unité de cet objet, il n'y ait encore que des hypothèses sur ce qu constitue cette unité; ou de ce que, quelques esprits l'ayant saisi telle qu'elle est, la vérité de cette unité n'ait pas encore été démontrée de telle sorte que toute hypothèse contraire soit désormais devenue impossible sur la nature de cette unité. Telles sont les deux seules suppositions qui puissent se concilier avec le fait de cette diversité de définitions qui est incontestable en philosophie; et dans l'une et l'autre, il est vrai de dire que l'objet de la science n'est point encore déterminé, que si des définitions nous passons à la chose définie, nous y trouverons le même symptôme : car la diversité qui se remarque dans l'idée de la science se rencontre dans la science elle-même. Si l'on cherche en fait quelles sont les questions que la philosophie embrasse et qui sont de son domaine, on voit la nature et le nombre de ces questions varier d'une époque à une autre, et, dans la même époque, d'un philosophe à un autre philosophe. En effet, d'une part, le cadre des problèmes philosophiques s'est tour à tour rétréci ou étendu selon les temps, après avoir embrassé dans son vaste sein tous les problèmes possibles; on l'a vu réduite à n'en fournir que quelques-uns, puis, envahissant de nouveau le terrain qu'il avait abandonné, reprendre un moment sa première étendue pour se retirer de nouveau, et n'en occuper plus qu'une partie ; et d'une autre part, tel philosophe étend la philosophie à des problèmes que tel autre en bannit, et en exclut d'autres problèmes que celui-ci y admet ; ici le cercle est très-étroit, là il est très-large, et il n'y en a pas deux qui présentent des différences essentielles. Et ces diversités ne se rencontrent pas seulement entre des systemes appartenant à des époques différentes; elles se montrent entre des systèmes créés le même jour, dans la même ville, et édifiés pour ainsi dire face à face. Et cela n'est pas vrai seulement des époques antérieures de la philosophie; ce phénomène, qui a été de tous les temps, continue de se produire dans le nôtre. Or, cette diversité dans les problèmes assignés à la philosophie ne démontre pas moins que la diversité de ses définitions, que l'objet de cette science n'est point déterminé ; car, s'il l'était, il y aurait un signe assuré pour résoudre quelles questions sont de son domaine et quelles questions n'en sont pas. Les unes donc y seraient unanimement admises, et les autres en seraient unanimement exclues. Il résulterait de là que les mêmes et en même nombre y seraient comprises par tous. Aucun physicien n'admet dans la physique des questions de chimie ; aucun chimiste, dans la chimie, des questions de physique, et tous les physiciens comme tous les chimistes sont d'accord sur les questions qui sont du ressort de leur science respective. Et pourquoi ? C'est que, l'unité de chacune de ces sciences étant déterminée, il y a un signe certain pour démêler ce qui lui appartient ou ne lui appartient pas. Si donc il y a diversité entre les philosophes sur les questions qui sont philosophiques, c'est nécessairement que ce signe certain n'est pas découvert, et que, chacun décidant la question avec le *criterium* ou la définition hypothétique qu'il a adopté, les résultats sont différents comme ces *criterium*, arbitraires comme eux.

« Mais une preuve encore plus certaine, s'il est possible, que ce *criterium* n'existe pas, ou du moins n'est pas fixé, c'est l'expérience suivante : prenez toutes les questions qui aient jamais été introduites et comprises dans l'objet de la philosophie, et demandez-vous successivement pour chacune à quel titre et comment elle en fait partie ; vous trouverez qu'il vous est impossible de résoudre la question. En effet, si vous vous placez dans une certaine définition donnée par un certain philosophe, vous pourrez bien, armé de cette définition, admettre tel problème et en exclure tel autre; mais changez de système, au nom de la définition différente donnée par ce système, vous serez forcé d'exclure de la philosophie le problème que tout à l'heure vous y ad-

mettiez, et d'y admettre celui que vous en rejetiez. Or, à laquelle de ces deux définitions vous arrêter ? à la première ou à la seconde ? Rien ne peut vous l'apprendre, car elles n'ont pas plus d'autorité l'une que l'autre ; elles sont également dépourvues de cette sanction d'une adoption universelle qui seule pourrait les consacrer ; et, la preuve, c'est qu'aucune n'est respectée, c'est qu'un philosophe nouveau survenant ne se fait aucun scrupule de les rejeter toutes les deux et d'en inventer une troisième. Témoignage certain que rien n'est arrêté sur l'objet de la philosophie, et que la véritable unité de cette science est encore en question. Or, s'il en est ainsi, comment pourrait-on savoir quelles sont les grandes divisions dans lesquelles viennent se distribuer les recherches qu'elle embrasse ? Quand on ne sait point encore ce qui fait et ce qui ne fait point partie d'une science, à plus forte raison doit-on ignorer comment se distribuent et se classent les questions qui en font partie ; car il faut deux choses pour que cette classification soit possible : la première, qu'on connaisse quelles sont les questions à classer ; la seconde, qu'on sache quel lien commun unit ces questions et en fait un tout : car si on ignore les éléments à classer, la matière même de la classification manque, et si, les éléments connus, on ignore leur dépendance, le principe de la classification, qui est cette dépendance même, n'existe pas. Or, tant que l'objet d'une science n'est pas déterminé, ce qu'elle embrasse est inconnu, et le lien qui unit ce qu'elle embrasse l'est pareillement. Il est donc impossible de se représenter et les recherches qu'elle comprend, et l'ordre dans lequel ces recherches se distribuent naturellement. Le cadre de la science, qui n'est que la vue précise des divisions naturelles de l'objet de cette science dans leurs rapports naturels, est en d'autres termes impossible à concevoir et à tracer.

« Et si le cadre est impossible, la méthode ne l'est pas moins : car le premier élément de la méthode est l'ordre dans lequel les questions doivent être absorbées pour être résolues. Or, cet ordre ne saurait être déterminé tant que la dépendance des questions ne l'est pas, et ces dépendances, à leur tour, ne sauraient l'être tant que le nombre et l'unité de ces questions sont inconnus. D'autre part, le second élément de la méthode d'une science est la méthode spéciale qui doit être appliquée à chaque question. Or, la découverte de cette méthode implique la connaissance des questions qui présuppose celle dont il s'agit, connaissance impossible tant que l'objet de la science et son cadre sont ignorés. » (JOUFFROY, *Nouveaux mélanges*, De l'organisation des sciences philosophiques.)

CHAPITRE XXII.

La philosophie rationaliste a produit la plus complète anarchie, le mépris de l'autorité, la présomption, l'ignorance, la dégradation des caractères, l'absence de toute conviction, l'amour du changement, l'esprit révolutionnaire et la passion de l'impossible.

« Quand le premier effort de la *raison* à la recherche des solutions a échoué, quand on l'a vu ne produire que des systèmes insensés qu'il a fallu repousser, un doute s'élève sur la capacité de l'intelligence humaine à remplir cette grande tâche de retrouver les vérités perdues, et de là une incertitude plus profonde, un vide plus senti que celui qui a existé d'abord. Or, de ce vide et de cette incertitude naissent un certain nombre de phénomènes qui sont les plus saillants de l'époque dans laquelle nous vivons.

« Vous avez pu remarquer que, quand vous vouliez vous entendre avec vous-même ou avec les autres sur ce qui est beau et sur ce qui est laid, sur ce qui est vrai et sur ce qui est faux, sur ce qui est bon et légitime et sur ce qui ne l'est pas, vous éprouviez de grandes difficultés ; qu'en disputant sur ces questions toute opinion vous paraissait avoir ses probabilités comme elle trouvait ses représentants, et qu'il vous semblait à vous-même que le pour et le contre pouvaient être soutenus avec le même avantage.

« Il ne faut pas croire que ce soit là l'état normal de l'intelligence humaine et que ce phénomène appartienne à toutes les époques : il vient de ce qu'il y a dans le temps présent absence de *criterium* en matière de vrai et de faux, de bien et de mal, de beau et de laid. Tout principe ayant été détruit, toute règle fixe de jugement se trouve supprimée, et sans règle commune et reconnue de jugement, IL EST IMPOSSIBLE DE S'ENTENDRE AVEC SOI-MÊME ET AVEC LES AUTRES ; il est impossible d'arriver à une solution certaine en quoi que ce soit. Or, quand il en est ainsi, qu'arrive-t-il ? C'est que chaque individu a le droit de croire ce qu'il veut et d'affirmer avec autorité ce qu'il lui plaît de penser. Au nom de quoi, en effet, pourrait-on contester ce qu'il avance ? Au nom d'une vérité supérieure reconnue ? il n'y en a point. Reste donc l'autorité individuelle de celui qui conteste, laquelle est égale à la sienne et ne peut la juger. CE TEMPS-CI EST DONC LE RÈGNE DE L'INDIVIDUALISME ET DE L'INDIVIDUALISME LE PLUS EXAGÉRÉ ET LE PLUS COMPLET. Or, le droit de chaque individu de penser ce qui lui plaît engendrant naturellement une diversité infinie d'opinions qui se valent et qui ont tout autant d'autorité l'une que l'autre, il s'ensuit que cet état d'individualisme où nous sommes EST EN MÊME TEMPS UN ÉTAT D'ANARCHIE INTELLECTUELLE COMPLET. Ainsi, d'une part, autorité sans contrôle de l'individu, puisqu'au-dessus de cette autorité, il n'existe aucune croyance commune, aucun *criterium* de vérité admis qui domine les intelligences, les rallie et les gouverne ; d'autre part, l'autorité propre de chaque individu étant égale à l'autorité de tout autre, diversité infinie d'opinions, ayant toutes un droit égal à se dire et à se juger vraies, en

deux mots individualisme et anarchie, voilà ce qui doit être et ce qui est; voilà où il était nécessaire et inévitable que nous en vinssions et ce que nous voyons autour de nous.

« Une circonstance contribue encore à fortifier cette espèce de démocratie intellectuelle dont je viens de parler. Ce qui crée principalement l'inégalité des esprits, c'est l'expérience qui dépose, dans l'intelligence des hommes qui ont beaucoup vécu, beaucoup vu, ou beaucoup étudié, une somme plus considérable de faits et d'idées. Or, les époques semblables à la nôtre ont une tendance spéciale à faire méconnaître ce fait incontestable. Succédant à de longs siècles qui ont cru ce qui a été démontré faux, elles ont et elles doivent avoir un parfait mépris pour le passé; le passé est pour elles le symbole de l'erreur; jusqu'à elles, on n'a rien su, on ne s'est douté de rien; toute la vérité est dans l'avenir, car elle est toute à trouver; donc, on est d'autant plus loin d'elle, qu'on appartient davantage au passé, et d'autant plus près, qu'on est plus voisin de l'avenir, qu'on est plus jeune. De là, un profond dédain pour l'expérience et pour l'âge, qui est un des caractères de notre temps. Le jeune homme aujourd'hui se croit au moins l'égal de l'homme qui a beaucoup vécu, et longtemps avant de sortir du collége les enfants se savent et se déclarent égaux à leurs pères, et rien n'est plus rigoureux qu'une telle conséquence. Ainsi l'égalité des intelligences va jusque-là, qu'un jugement de dix-huit ans a la même autorité qu'un de cinquante, et que la raison d'un pauvre ouvrier n'est pas moins compétente que celle d'un homme d'Etat qui a vieilli dans le maniement des affaires, ou d'un savant blanchi par l'étude. Sans doute le bon sens, qui a le privilége de vivre à côté des plus grandes aberrations de l'esprit humain, vient tempérer cette démocratie intellectuelle et mettre un frein aux conséquences logiques qui aspirent à en sortir; mais il n'en est pas une qui ne se montre, comme pour révéler à l'humanité la portée de ses opinions.

« Ce n'est pas tout : la conviction que le passé s'est trompé conduisant au mépris de toute étude sérieuse, des faits historiques et celle qu'il n'y a pas de *criterium* de vérité engendrant le mépris de la réflexion, il en résulte cette ignorance profonde que nous voyons et qui compose avec la présomption, les deux traits caractéristiques des intelligences de ce siècle. Et de là vient que dans la plupart des productions de notre temps, on ne sait qu'admirer davantage ou de la prodigieuse fatuité avec laquelle les idées les plus usées ou les plus absurdes sont émises, ou de l'absence complète de toutes les connaissances positives qui pourraient autoriser tant de confiance.

« Et l'on serait tenté d'en vouloir aux individus si l'on ne songeait pas que ce double défaut est une conséquence rigoureuse de l'individualisme et de l'anarchie intellectuelle qui nous travaillent, deux faits qui sont eux-mêmes la conséquence de la situation que je vous ai décrite, et qui est fatale dans le développement révolutionnaire au sein duquel nous vivons.

« Des faits que je viens de vous signaler, résulte l'affaiblissement universel des caractères. Personne n'a de caractère dans ce temps-ci et par une très-bonne raison, c'est que des deux éléments dont le caractère se compose, une volonté ferme et des principes arrêtés, le second manque et rend le premier inutile. A quoi sert en effet une volonté ferme quand on n'a pas de principes arrêtés? C'est un instrument vigoureux, mais qui n'est d'aucun usage. Mettez cet instrument au service d'une conviction stable et profonde, il produira des miracles de décision, de dévouement, de constance et d'héroïsme; mais en nous qui n'avons aucune idée, aucune croyance fixe, et qui ne pouvons nous en faire; en nous qui n'avons d'autre guide que les caprices de notre autorité individuelle, et qui, fiers de cette indépendance, nous faisons un point d'honneur de prononcer par nous-mêmes dans tous les cas particuliers, que voulez-vous que produise la volonté, contre toutes les idées absurdes, contre toutes les folles imaginations qui traversent la tête la plus sage? L'homme qui croit à une défense, fort de ses principes, il les applique, et, à l'épreuve de ce *criterium* uniforme, les bizarreries, les chimères, les inconséquences, s'évanouissent, et cela seul reste qui est conforme à ses convictions. Mais à nous qui NE CROYONS A RIEN, ce *criterium* manque, et parce qu'il manque, nous ne pouvons rien juger, rien approuver, rien blâmer.

« Aussi n'approuvons-nous ni ne condamnons nous rien, nous acceptons tout, et notre esprit, tour à tour en proie aux idées les plus contraires, n'imprime aucune suite à nos résolutions, aucun plan à notre conduite, aucune dignité à notre caractère. Et cela, encore une fois, n'est pas une accusation mais un fait. Ce que le siècle doit-être, il l'est; je le peins et je l'explique, voilà tout.

« L'amour du changement est une autre circonstance caractéristique de la situation intellectuelle où nous nous trouvons. L'amour, de quelque espèce qu'il soit, n'est autre chose que le besoin de ce qui manque; or, ce qui nous manque dans le moment présent, se sont les vérités qui doivent renouveler l'individu et la société. Et ce qui peut nous les donner, c'est l'avenir; donc notre époque doit tourner les yeux avec espérance, avec amour, vers l'avenir, et se laisser facilement entraîner à tout changement. Aussi semblons-nous moins habiter le présent que l'avenir et accueillons-nous avec enthousiasme, avec ivresse, toute la nouveauté, confondant ainsi ce qui est nouveau avec ce qui nous manque; et, de ce que l'objet secret et inconnu de nos désirs est une chose nouvelle, en concluant aveuglément que toute chose nouvelle aura la propriété de les satisfaire.

« De là cette passion sans discernement

pour les révolutions et les changements qui nous rend la dupe des ambitions ou des illusions du premier venu et nous fait faire inutilement les frais de bouleversement périodiques inutiles.

« Car remarquez bien que ce qu'il nous faut, ce n'est pas un changement matériel. Faites subir à notre société un aussi grand nombre de révolutions matérielles qu'il vous plaira : si ces révolutions matérielles ne lui donnent pas les idées qui lui manquent, elles la laisseront précisément où elle en est, et ne lui seront d'aucune utilité. CE QUI NOUS MANQUE, CE SONT DES SOLUTIONS A UNE DEMI-DOUZAINE DE QUESTIONS AUXQUELLES LE CHRISTIANISME RÉPONDAIT, AUXQUELLES PLUS RIEN NE RÉPOND MAINTENANT, et rien n'est moins propre à donner ces solutions que les orages des rues et les renversements de gouvernements ; car c'est par la réflexion que la vérité se trouve, et la réflexion exige la paix. Les révolutions matérielles sont bonnes quand elles viennent réaliser des vérités préalablement découvertes ; mais faire des révolutions matérielles quand les vérités après lesquelles une époque soupire sont encore à découvrir, et pour les découvrir, c'est vouloir que la conséquence engendre le principe, et que la fin vienne avant le moyen, c'est une pure absurdité.

« C'est là ce que le vulgaire n'aperçoit pas; l'illusion du pays est si grande, qu'il considère tout changement comme devant lui donner cette chose inconnue et nouvelle dont l'absence le rend malheureux. Il se porte donc avec une aveugle ivresse au-devant de toutes les révolutions, impatient de ce qui est, avide de ce qui n'est pas. Devant ce flot de l'inclination populaire, il n'y a pas d'institution qui puisse durer, il n'y a point de gouvernement qui puisse vivre. Et de là la fragilité des popularités parmi nous. Qu'un homme nouveau apparaisse sur la scène politique, vous l'entourez de votre faveur, vous l'admirez, vous l'élevez. Et pourquoi? C'est que vous espérez que celui-là enfin va vous donner ce qui vous manque. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que, n'ayant pas plus que vous les solutions que vous cherchez, quinze jours après son élévation au pouvoir vous le trouvez tout aussi vide que les autres, et toute sa popularité s'évanouit. Et voilà pourquoi dans ce siècle il suffit d'être au pouvoir pour devenir impopulaire. Il n'y a de popularité possible que pour ceux qui y aspirent, mais qui n'y sont pas encore, car ceux-là n'ont pas encore dit leur secret : le jour où ils sont en position de le dire, comme ils n'en ont aucun, l'ardente faveur qui les entourait se refroidit, car l'illusion qui les rendait grands est dissipée.

« Voilà ce qui rend si malheureux de nos jours cet être collectif qu'on appelle un gouvernement. Les peuples sont absolument comme les enfants qui ayant un désir pleurent et en veulent à leur nourrice tant qu'elle ne l'a pas deviné et contenté l'objet de ce désir, fût-il la lune que la nourrice ne peut atteindre. Ainsi sont faits les peuples, ils sentent le malaise, les inquiétudes qui les tourmentent, mais ils ne se rendent compte ni de l'objet de ces inquiétudes ni de la raison de ce malaise, et alors ils s'en prennent de leur mal à la forme de société sous laquelle ils vivent, et alors ils accusent les hommes qui les gouvernent de ce que l'objet mal démêlé qu'ils poursuivent et qu'ils ont raison de poursuivre ne leur est pas donné. C'est pourquoi à la place des hommes qui règnent ils veulent toujours d'autres hommes ; à la place des formes établies, d'autres formes; à la place de l'ordre social et des lois existantes, un autre ordre social et d'autres lois, persuadés que la cause du mal étant dans le gouvernement, dans les lois, dans l'organisation de la société, en changeant tout cela ils auront ce qu'ils désirent ; et point du tout : quand ils ont tout changé, ils se sentent tout aussi malheureux et tout aussi mécontents qu'auparavant. C'est que ces changements ne sont que des changements matériels, et nullement un changement moral, et que c'est à un changement moral que les âmes aspirent; c'est qu'aussi longtemps que les solutions des questions suprêmes, au nom desquelles seules on peut organiser la société d'une manière vraie et conforme aux besoins qui sont dans les esprits, ne seront pas trouvées, on tournera toujours dans le même cercle vicieux et dans la même impuissance.

« D'où était venue cette organisation sociale, sapée depuis trois siècles et renversée par notre révolution? Des solutions données par le christianisme aux grandes questions humaines. Ces solutions n'étaient pas négatives comme celles que nous proposent les grands hommes de notre époque, elles entraînaient en tout, dans la morale, dans l'art, dans la religion, dans la politique, des conséquences positives ; il en découlait pour la société certaines institutions, certaines lois pour le pouvoir, une certaine organisation et une certaine forme : tout un ordre social et politique était implicitement contenu et vivait en germe dans les solutions chrétiennes. Cet ordre devait en sortir et en est historiquement sorti. Aujourd'hui cet ordre est détruit, et pour en créer un autre il faut un nouveau germe, c'est-à-dire de nouvelles solutions aux questions suprêmes que le christianisme avait résolues. Telles sont ces questions, qu'il faut absolument que les nations, comme les individus, y aient une réponse pour organiser leur vie et se créer un système de conduite. Comment voulez-vous que des gens qui ne savent ni comment ni à quelles fins ils sont sur la terre sachent ce qu'ils ont à faire de la vie? Et comment voulez-vous que, ne sachant ce qu'ils ont à faire de la vie, ils sachent cependant comment ils doivent constituer, organiser, régler la société? Quand on ignore la destinée de l'homme, on ignore celle de la société; quand on ignore la destinée de la société, on ne peut l'organiser. La solution du problème politique est donc dans une foi morale et religieuse. Cette foi nous

manque, et tant qu'elle ne sera pas trouvée, toutes les révolutions matérielles imaginables ne pourront rien pour la société. »

(Jouffroy, *Cours de droit naturel*, Du Scepticisme actuel.)

CHAPITRE XXIII.

La liberté ne peut guérir les maux causés par le rationalisme.

« Voilà ce que ne saurait trop méditer quiconque veut se faire une idée juste et nette de la situation où nous sommes; tout le secret de cette situation est là et n'est pas ailleurs. Mais comme le peuple ne le sait pas, on exploite son aveuglement et on tire parti de tous les nobles instincts qu'il ressent. Ce vide dont il a conscience et qu'il a soif de combler, et que personne ne peut combler, vingt empiriques se vantent tous les matins de posséder le secret de le remplir, ne mettant qu'une condition à l'application de leur recette, c'est qu'on leur donne le pouvoir. Pour qui sait de quoi il s'agit, il est évident que tout au moins ils s'abusent; mais comme ils donnent un nom à ce qui nous manque, qu'ils l'appellent *république*, *suffrage universel*, *légitimité*, ce mot nous séduit, et nous le prenons pour une chose, et nous nous passionnons pour ce topique inconnu, et nous ne nous désenchantons que quand l'expérience nous a montré que ce mot était vide et ne couvrait rien. Et c'est ainsi que, baptisant tour à tour de noms différents l'objet inconnu de nos vœux, on nous passionne tour à tour pour une foule de choses qui sont impuissantes à les satisfaire, et qui, une fois conquises, nous laissent tout aussi mécontents qu'auparavant. C'est là le secret des continuels désappointements qu'ont éprouvés depuis quarante années parmi nous les amis des libertés publiques. Chacune de ces libertés nous a paru tour à tour le bien après lequel nous soupirions, et son absence la cause de tous nos maux : et cependant nous les avons conquises ces libertés, et nous n'en sommes pas plus avancés, et le lendemain de chaque révolution nous nous hâtons de rédiger le vague programme de la suivante. C'est que nous nous méprenons; c'est que chacune de ces libertés que nous avons tant désirées, c'est que la liberté elle-même n'est pas et ne saurait être le but où une société comme la nôtre aspire. Une société libre a cet avantage qu'un maître ne peut pas la détourner de sa fin, à elle, pour lui imposer la sienne, à lui; une société libre a cet autre avantage d'être plus propre qu'une autre à trouver sa véritable fin et à l'atteindre. Parmi ce qu'on appelle les libertés publiques, il n'y en a pas une qui ne soit bonne à ce double titre, mais il n'y en a pas une qui puisse l'être à un autre. Toute liberté est pour un peuple un moyen d'aller à sa fin, et surtout une garantie qu'on ne l'empêchera pas d'y aller. Aucune ne fait partie de cette fin elle-même, et il en est exactement de l'ordre comme de la liberté. La fin d'une société est également étrangère et supérieure à ces deux choses.

« En doutez-vous ? Prenez l'une après l'autre toutes nos libertés et voyez si elles sont autre chose que des garanties et des moyens. Nous nous sommes enflammés d'une ardente passion pour l'élection populaire, et après bien des efforts nous avons réussi à la conquérir. Une notable partie des citoyens intervient aujourd'hui de cette manière dans la nomination aux fonctions publiques les plus importantes. Or, quand vous rassemblez ainsi à grands frais les citoyens pour élire au commandement de la milice nationale, aux conseils municipaux, aux conseils de département, à la chambre des députés, savez-vous ce que vous faites? deux choses : d'une part vous vous donnez une garantie que personne ne substituera ses intérêts à ceux du pays et n'empêchera la nation d'aller à sa fin, à elle; d'autre part, vous demandez implicitement à ces citoyens réunis de découvrir et de dire quelle est cette fin, c'est-à-dire ce qui vous manque, ou d'envoyer aux différents conseils du pays des hommes qui la déterminent ou qui tout au moins choisissent parmi eux et portent au pouvoir d'autres hommes qui la sachent. Voilà l'explication de cet amour extrême de l'élection que nous ressentons. Or, de ces deux résultats, l'un négatif, l'autre positif, l'élection atteint le premier, elle empêche qu'on ne détourne le pays de sa fin; mais, quant à la découverte de cette fin elle-même, si les électeurs ne la connaissent point, si les élus l'ignorent, et si les élus de ces élus ne s'en doutent pas, il est évident que ce qui nous manque continuera de nous manquer, et qu'ainsi la liberté électorale n'entrait pour rien dans ce qui nous manquait. Il en est de même de la liberté de la presse et de toutes les libertés, de manière que si vous vous passionnez outre mesure pour telle ou telle forme, pour telle ou telle institution, vous imaginant que là est le remède au mal qui vous tourmente, vous vous méprenez étrangement. Ces institutions, ces formes, ne sont que des garanties contre ce qui pourrait empêcher la révolution morale qui seule peut le guérir, et peut-être aussi des moyens de hâter cette révolution; je dis peut-être, car, quelle que soit mon estime pour l'esprit de tout le monde, je pense que cet esprit, qui est le sens commun, est moins propre à découvrir la vérité qu'à la reconnaître quand on la lui montre, et de toutes les vérités qui ont influé sur les destinées de l'espèce humaine, je n'en sache pas une qui soit sortie de l'instinct des masses; toutes ont été la découverte des hommes d'élite et le fruit de la méditation solitaire des penseurs. Mais une fois mises en lumière, c'est l'adoption des masses qui les a consacrées et elle n'a manqué à aucune. » (Jouffroy, *Cours de droit naturel.*)

CINQUIÈME PARTIE.

Dissolution des sectes rationalistes et triomphe du christianisme.

CHAPITRE Ier.

L'église victorieuse du schisme au XIXe *siècle.*

« Les résultats de la guerre ont fait évacuer momentanément toute l'Italie par les armées françaises. Pie VII, élu à Venise, est rentré en possession des états pontificaux. Mais déjà une nouvelle révolution qui devait changer la face de l'Europe avait eu lieu en France. Le général Bonaparte, de retour d'Egypte, avait renversé le gouvernement établi dans ce pays et s'était emparé de l'administration sous le nom de premier consul. Il était entré dans ses combinaisons politiques d'avoir un clergé. . . . . .

« Il commence par abolir toutes les lois vexatoires contre les prêtres, à qui il ne demande plus qu'obéissance aux lois de l'Etat. Ses victoires avaient remis les Français en possession de l'Italie. Il fait proposer au Pape un traité pour le rétablissement de la religion en France. Un concile s'assemble à Paris. Les évêques et le bas clergé sont loin de pouvoir s'accorder. Ils sont obligés de recevoir un nouveau concordat religieux que le premier consul vient de conclure avec le Pape. Une bulle de Pie VII confirme le nouveau traité. Bientôt un bref du même Pontife, adressé aux anciens évêques, les engage à se démettre de leurs siéges ; un autre bref, tendant au même but, est adressé aux évêques constitutionnels. Les anciens évêques se montrent peu disposés à céder aux désirs du Pape; sur quatre-vingt-un, quarante-cinq seulement consentent à se démettre. On ne s'arrête point à leur refus. Une nouvelle bulle de Pie VII déclare tous les siéges de France vacants.

« Le premier consul ne tarde pas à se repentir d'avoir signé un concordat où, selon lui, on avait trop accordé au Pape. Il fait ajouter à ce traité des *articles organiques* par lesquels il cherche à ressaisir l'autorité sur les matières ecclésiastiques dont il s'était *imprudemment* dépouillé. Le Pape réclame vainement contre les dispositions de ces articles; cependant l'union n'est pas troublée entre le chef de la République française et le Souverain Pontife, qui signent bientôt un nouveau concordat pour la république italienne.

« Une circonstance importante leur donnait l'occasion de resserrer leurs liens ; elle ne fit que les relâcher. Le Pape vient en France pour sacrer Napoléon en qualité d'empereur des Français. Pour prix de sa complaisance, il demande la suppression des articles organiques : il ne peut l'obtenir.

« Une rupture entre les deux cours devenait inévitable. Le Pape sait néanmoins dissimuler le mécontentement qu'avaient fait naître en lui des espérances déçues. Pour complaire à l'empereur, il accorde le chapeau de cardinal à Cambacérès, archevêque de Rouen, et à de Belloy, archevêque de Paris. Napoléon emploie moins de ménagements ; il part de Paris avant le Pape, et va se faire couronner roi d'Italie à Milan. Bientôt, sous prétexte de prévenir les tentatives de l'Angleterre, il met garnison dans le port d'Ancône. L'année suivante, il envoie des troupes à Civita-Vecchia ; il s'empare de Bénévent et de Ponte-Corvo pour les donner à Joseph Bonaparte, son frère, roi de Naples. Il exige encore que le Pape entre dans tous ses intérêts, épouse toutes ses querelles. Pie VII refuse constamment de se rendre aux désirs de l'empereur, alléguant sa neutralité comme un devoir.

« Malgré tant de sujets de plaintes donnés à la cour de Rome, la paix entre l'Eglise et la France n'est point troublée. Napoléon ne cesse d'améliorer la situation du clergé français qu'il a rétabli. Le pouvoir des évêques dans leurs diocèses est raffermi; plusieurs établissements religieux des deux sexes, pour l'éducation, le service des hôpitaux et celui des missions étrangères, sont relevés; trente mille succursales fondées et dotées; des séminaires diocésains, des congrégations de trappistes, autorisés.

« Tout à coup, et sous de vains prétextes, Napoléon veut que le Pape établisse un patriarche en France; qu'il adopte le Code civil des Français; qu'il accorde la liberté des cultes; qu'il rende les évêques indépendants du Saint-Siége ; qu'il abolisse tous les ordres religieux, et qu'il permette le mariage des prêtres. Ces propositions sont rejetées ; et, certes, on devait s'y attendre.

« Mais ce à quoi l'on ne s'attendait pas, et ce qui causa le plus grand mécontentement à Napoléon, ce fut le double refus du Pape d'adhérer au système continental, et de sacrer Joseph Bonaparte, roi de Naples.

« A ce double refus, Napoléon met garnison dans Rome même ; il s'empare des postes pontificales et des imprimeries ; il incorpore à ses troupes les troupes romaines ; il fait conduire sous escorte à Naples les

cardinaux originaires de ce royaume, dans le royaume d'Italie les cardinaux italiens, et dans les provinces de l'empire français ceux qui y avaient pris naissance. Alors le Pape adresse à Napoléon personnellement un bref comminatoire d'excommunication. Napoléon répond par un décret qui réunit au royaume d'Italie la Marche d'Ancône, le duché d'Urbin, Macerata et Camerino. Le Pape se plaint. L'empereur, irrité des plaintes du Pontife, lance un nouveau décret qui anéantit la souveraineté du Pape.

« Pie VII proteste contre la perte de ses Etats. Cette protestation est immédiatement suivie d'une bulle d'excommunication, dans laquelle Napoléon n'était point nommé, mais désigné sous la dénomination de spoliateur. Le Pape est enlevé de Rome, et tous les cardinaux qui peuvent supporter le voyage sont conduits à la capitale de l'empire francais.

« Toute relation entre les deux cours est rompue. Le Pape refuse les bulles d'institution aux évêques nommés par l'empereur. Il écrit au cardinal Maury pour lui défendre, sous peine d'encourir les censures canoniques, d'accepter sa nomination à l'archevêché de Paris, et au vicaire-général de ce diocèse, pour lui défendre de se soumettre à la juridiction du nouveau prélat. Par ces procédés, Pie VII ne fait qu'aggraver son sort : sa captivité devient plus étroite; ses papiers sont saisis, et il est privé de la société de ses prélats domestiques.

« L'empereur tenait surtout à faire cesser le sujet de discorde que causait la non-institution des évêques. Sur son ordre, deux cardinaux Maury et Fesch, l'archevêque de Tours, le P. Fontana et l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, s'assemblent en conseil ecclésiastique (1141). Ils décident que la convocation d'un concile national serait dangereuse; ils avouent que, dans un cas urgent, l'institution des évêques peut être confiée au métropolitain ou au plus ancien suffragant de la province. Ils blâment la bulle d'excommunication lancée contre l'empereur, et la déclarent de nul effet.

« Les décisions du conseil ecclésiastique ne purent satisfaire Napoléon. Il fait assembler une nouvelle commission, qui décide qu'un concile national s'occupera de déterminer un nouveau code d'institution canonique, dans le cas où le Pape persisterait dans son refus; mais que, cependant, une nouvelle députation doit être envoyée à Sa Sainteté, pour la supplier de mettre un terme au deuil des églises privées de leur premiers pasteurs.

« En conséquence de cette délibération, plusieurs prélats sont envoyés en députation à Savone, lieu de la captivité du Pape, avec ordre d'annoncer à Sa Sainteté la prochaine convocation d'un concile national, et la résolution de faire fixer définitivement, par les Pères assemblés, le mode d'instituer dorénavant les évêques nommés par l'empereur. Le Pape refuse nettement de signer les quatre articles de 1682, que Napoléon avait déclarés lois de l'Etat; de ratifier la perte de sa souveraineté, et de prêter serment aux autorités françaises. Cependant il s'engage, mais sans signer son engagement, à instituer canoniquement les évêques nommés jusqu'alors par Napoléon, et de faire insérer, dans le concordat avec l'empereur des Français, la clause qui rendrait, à l'avenir, légitime l'institution par le métropolitain, ou le plus ancien évêque, après six mois de refus d'instituer, sans raisons canoniques, de la part du chef de l'Eglise.

« Cependant le concile de Paris ne veut point décider la question concernant l'institution des évêques. Napoléon irrité disperse les Pères assemblés et trop peu dociles à ses volontés. Il fait arrêter l'archevêque de Tours, et les évêques de Gand et de Tournay, qu'on lui avait désignés comme les plus opposés à ses désirs.

« Mais comme une décision était nécessaire pour arrêter les plaintes des fidèles sur la viduité des Eglises, Napoléon fait assembler un nouveau concile, formé des évêques les plus dévoués à ses volontés. Les nouveaux Pères publient leurs résolutions en cinq articles; savoir : 1° que les siéges épiscopaux ne pourront pas vaquer plus d'un an; 2° que l'empereur serait prié de nommer les évêques conformément au concordat, et que les évêques élus demanderaient au Pape d'être institués; 3° que, dans les six mois après la notification, le Pape serait tenu d'accorder l'institution canonique; 4° qu'à son défaut, le métropolitain, ou le plus ancien évêque de la province, instituerait; 5° que le présent décret serait soumis à l'approbation du Souverain Pontife.

« La seconde députation, composée de trois archevêques et cinq évêques, part aussitôt : elle est accompagnée de cinq cardinaux et de l'archevêque d'Edesse, aumônier de Pie VII, tous alors prisonniers en France.

« Contre toute attente, le Pape ratifie les opérations du concile, dont il loue la sagesse. Il délivre les bulles d'institution aux évêques déjà nommés. Mais des ordres verbaux de Napoléon n'avaient point été exécutés par la députation qui, probablement, les désapprouvait, comme attentatoires au respect dû au chef de l'Eglise. C'en fut assez pour rendre nulles toutes les concessions qu'avaient obtenues les nouveaux députés : dans son dépit, Napoléon ne voulut point les accepter; il laissa sans réponse une lettre toute paternelle que le Pape lui avait écrite; bientôt le Souverain Pontife, toujours captif, est transféré à Fontainebleau.

« Dans cette ville fut signé un concordat aux conditions suivantes : 1° Sa Sainteté exercera ses fonctions spirituelles en France et en Italie, comme ses prédécesseurs; 2° les ambassadeurs près le Saint-Siége, et ceux du Pape près les cours catholiques, seront considérés comme membres du corps diplomatique; 3° les domaines pontificaux non

(1141) *Voy.* sur le véritable caractère de ces événements Artaud, *Pie VII.*

encore aliénés demeureront au Saint-Siége; les domaines aliénés seront remplacés par un revenu jusqu'à concurrence de deux millions de francs; 4° l'empereur aura six mois pour nommer aux siéges vacants; les métropolitains prendront les informations nécessaires pour constater l'habileté canonique du sujet élu; ensuite le Pape l'instituera dans les six mois après la notification, sinon son droit sera dévolu au métropolitain, et, à son défaut, au plus ancien évêque de la province; 5° quelques évêchés en France et en Italie seront réservés à la nomination de Sa Sainteté. Tels sont les principaux articles du traité de Fontainebleau, qui ne reçut point d'exécution.

« Cependant Napoléon sent approcher sa chute; il fait proposer une nouvelle alliance au Pape, qui répond qu'il ne traitera que dans la capitale de ses Etats. Pie VII peut retourner à Rome : ses possessions lui sont rendues. » (Emilien LAVIGNE, *Précis philosophique de l'histoire de l'Eglise.*)

CHAPITRE II.

Décadence des préjugés du XVIII^e^ siècle. — L'église victorieuse du rationalisme.

Un écrivain milanais distingué, M. César Cantu, publie en ce moment l'*Histoire de cent ans*, de 1750 à 1850. M. Lerminier, rendant compte de cet ouvrage dans *l'Assemblée nationale*, s'est élevé à des considérations pleines de science et d'à-propos. Les jugements qu'il exprime, empreints d'une remarquable impartialité, acquièrent dans sa bouche une autorité singulière.

« En 1830, dit-il, beaucoup d'esprits se reprirent aux illusions d'une époque où le gouvernement des sociétés avait semblé à la raison humaine la plus facile des entreprises.

« Le néant d'une pareille croyance fut démontré par la révolution de 1848. Voilà quatre années pendant lesquelles, si nous avons beaucoup souffert, nous avons aussi beaucoup appris; c'est une compensation qu'il faut, non-seulement ne pas méconnaître, mais accroître incessamment... Réviser le passé, c'est préparer l'avenir.

« Toutes les questions qui, dans le dernier siècle, étaient à l'état de spéculation et de théorie, sont devenues des faits éclatants. Nous reconnaissons aujourd'hui où était la vérité, où était l'erreur, et nous le reconnaissons par les signes irrécusables de l'expérience et de la réalité. Ici la réfutation n'est l'œuvre ni de la force du raisonnement, ni de la supériorité du génie : elle sort de l'histoire.

« Aussi n'y a-t-il pas de thème plus instructif que la comparaison entre ce qui s'est écrit dans le siècle dernier et ce qui se pratique aujourd'hui.... Le dix-neuvième siècle, en fournissant la moitié de sa course, a déjà souvent contredit, nié et condamné les idées et les actes de l'âge précédent. »

M. Lerminier analyse ensuite toutes les attaques, toutes les déclamations dirigées, au siècle dernier, contre Rome et l'autorité des Papes. Ces attaques partaient jusque des rangs du haut clergé. Beaucoup de prélats allemands contestaient la suprématie du Saint-Siége. Joseph II réalisa leurs idées en établissant, au nom des lumières, ses malheureuses réformes qui aboutirent à une insupportable tyrannie.

« En Autriche, en Lombardie, en Belgique, les peuples voulaient conserver leurs institutions. Le révolutionnaire était l'empereur. Ne s'est-il pas, nous le demandons, opéré dans les esprits de grands changements sur la question que Joseph II tranchait avec une aussi aveugle témérité? Où est aujourd'hui l'évêque, où est le prince qui voudrait attaquer les droits et l'antique puissance de la papauté? De nos jours, le spectacle de ces agressions ne nous a été donné que par les révolutionnaires les plus exaltés et les plus logiques. Ils savent que la religion catholique est la clé de voûte de l'ordre social; aussi la papauté a été surtout l'objet de leurs furieuses déclamations et des plus coupables entreprises. De leur part, cette préférence est toute naturelle. Mais, par la même raison, tous les gouvernements de l'Europe se sont ligués pour la défense de Rome, et aujourd'hui des sentinelles françaises gardent le Vatican du consentement de l'Autriche, de la Russie et de l'Angleterre.

« Je voudrais indiquer un autre changement dans l'opinion, et dire un mot des Jésuites. Dans le siècle dernier, presque tous les gouvernements, la magistrature et les philosophes s'accordèrent à les proscrire. En 1757, le marquis de Pombal commença cette vaste persécution, bannit du Portugal comme rebelles cent trente Jésuites, et fit transférer dans les prisons de Lisbonne ou déposer dans les États du Pape cinq cents Pères qui se trouvaient au Brésil. En Espagne, le même jour, dans le mois d'avril 1767, six mille Jésuites furent arrêtés et entassés à fond de cale sur des bâtiments, qui les transportèrent à Civita-Vecchia. La France avait devancé l'Espagne dans cette inique proscription, et le parlement, en 1762, avait non-seulement prononcé la suppression des Jésuites, mais il avait entrepris de les déshonorer, en les condamnant comme coupables de répandre des principes immoraux, de favoriser les grandes hérésies qui avaient désolé l'Eglise, comme l'arianisme, le socinianisme, le nestorianisme, les opinions des montanistes, et comme enseignant une doctrine injurieuse aux saints Pères ainsi qu'aux apôtres. La haine ne pouvait pas aller plus loin.

« Les gouvernements proscripteurs ne négligèrent rien pour rendre la papauté complice de leurs injustices et de leurs violences. Un spirituel écrivain, que les salons de Paris regretteront longtemps, M. le comte Alexis de Saint-Priest, a le premier fait connaître une dépêche adressée, le 30 novembre 1763, par le marquis d'Aubeterre au duc de Choiseul, dans laquelle il est question de bloquer Rome, pour soulever le peuple contre le Pape, « unique moyen d'obtenir « l'abolition des Jésuites. » Ce fut le 21 juil-

let 1773 que parut le bref qui, à la fois, contenait l'éloge de la Société de Jésus et en prononçait la suppression *par amour pour la paix de l'Eglise.* Cette date suggère un triste rapprochement; elle rappelle que vingt ans après, en 1793, l'Eglise, qui avait fait à la paix un pareil sacrifice, subissait une des persécutions les plus sanglantes qui jamais éprouvèrent sa vertu.

« Dans cette grande affaire des Jésuites, il n'y eut que deux souverains qui furent justes, et leur équité fut d'autant plus méritoire qu'ils n'appartenaient pas à la religion catholique. Mais il faut ici laisser parler l'auteur de l'*Histoire de cent ans :*

« Frédéric II défendit la publication de la « bulle; il déclara qu'il voulait conserver « dans les Jésuites les meilleurs prêtres et « les meilleurs instituteurs qu'il connût. « Catherine II, loin de détruire les Jésuites « dans ses Etats de Pologne, demanda au « Pape de les confirmer, et leur accorda les « attributions épiscopales dont les mission- « naires sont habituellement investis; elle « écrivait au Pontife de ce ton railleur et « philosophe : *La crainte convient mal au « caractère de Votre Sainteté, et sa dignité « ne peut s'accorder avec la politique mon- « daine lorsqu'elle se trouve opposée à la re- « ligion. Si je protége ces pauvres religieux « persécutés, ce n'est pas caprice, mais raison « et justice, dans l'espoir de l'utilité qu'en re- « tireront mes peuples. Cette société d'hommes « pacifiques et innocents vivra dans mon em- « pire, parce que je trouve que, de toutes les « corporations, c'est la plus propre à instruire « la jeunesse et la gent inculte, en leur inspi- « rant des sentiments d'humanité, de soumis- « sion, et les vrais principes de la religion « chrétienne. Je n'ai à redouter ni cabales, ni « manéges de prêtres; et sous mes lois on ne « persécute personne que pour des raisons évi- « dentes. Je n'ai jamais pu voir les preuves « des méfaits dont cet ordre a été accusé, et « j'ose dire que Votre Sainteté elle-même ne les « a pas vues.* »

« A cet éloge des Jésuites, sorti de la « bouche de Frédéric et de Catherine, *il faut « ajouter le déplorable état où tomba l'ensei- « gnement après la dispersion de la Société. « Les colléges devinrent déserts, et il fallut « prendre les premiers maîtres qui s'offrirent, « fussent-ils sans expérience et sans vocation « véritable. C'est au milieu de cet affaiblisse- « ment funeste de l'éducation et des études « qu'éclata la révolution.* »

« Comparons maintenant les sentiments des deux siècles. Il y a quatre-vingts ans, on vociférait contre les Jésuites; c'était la mode, c'était le courant de l'opinion. Aujourd'hui quel homme de sens et de goût voudrait se faire l'écho de ces vieilles et calomnieuses animosités? En 1762, le parlement de Paris proscrivait la Compagnie de Jésus par un arrêt qui était une véritable loi d'exception. En 1852, la Compagnie vit tranquille et honorée sous l'empire et en vertu du droit commun, au grand avantage de l'Eglise et sans danger pour l'Etat. Si beaucoup de pères de famille lui confient leurs enfants, c'est librement, c'est sans contrainte, c'est parce qu'ils sont convaincus, comme Frédéric et Catherine, qu'il serait difficile de trouver de meilleurs instituteurs de la jeunesse. Il n'y a de privilége pour personne : c'est pour tous le régime de la liberté. » (LERMINIER [1142].)

CHAPITRE III.

Avenir du Christianisme.

« Si on retranche les tribus sauvages qui n'ont point encore été converties à un ordre de choses qu'on puisse appeler civilisé sans faire violence au langage, et qui, dans des états de barbarie plus ou moins grossiers, sont répandues çà et là sur la surface de la terre; si, dis-je, on retranche cette partie de l'espèce humaine encore étrangère à la civilisation, on verra que le reste se groupe, à très-peu d'exceptions près, à trois grandes familles, qui sont les nations chrétiennes, les nations musulmanes et les nations brahminiques. Le christianisme, le mahométisme et le brahminisme sont les trois grandes écoles, les trois grands systèmes de civilisation qui se partagent tout ce qui n'est point barbare sur la terre.

« L'école musulmane occupe l'Asie occidentale, le nord et l'orient de l'Afrique, jusqu'à une profondeur inconnue. L'école brahminique possède l'Asie orientale et les grandes îles qui la bordent au levant et au sud. L'école chrétienne embrasse l'Europe et l'Amérique; elle pénètre dans l'Asie par le nord et le midi; elle a des colonies partout. Le reste de l'espèce humaine est sauvage ou ne compte pas.

« Environ deux cent trente millions d'hommes sont entraînés dans le mouvement chrétien; le mahométisme en comprend à peu près cent vingt millions; le brahminisme, dans ses différentes sectes, deux cents. Cent millions de barbares forment le surplus des habitants de la terre. Ils sont tellement épars et circonvenus, que cette portion de l'humanité ne présente aucune force et n'exerce aucune influence.

« Les nations mahométanes et les nations brahminiques forment deux familles, tout aussi distinctes l'une de l'autre qu'elles le sont des nations chrétiennes. De même que, dans le sein de la famille chrétienne, les peuples ne sont pas tous arrivés au même point et sont divisés d'opinions sur plusieurs questions, de même dans le sein du brahminisme et du mahométisme on trouve des sectes et des degrés de civilisation différents. Mais tout comme, en dépit des différences de civilisation ou d'opinion qui les distinguent tous, les peuples de la famille chrétienne sont cependant évidemment engagés dans le même mouvement d'idées, tout de

(1142) Nous avons déjà dit que M. Lerminier, après avoir été longtemps hostile au christianisme, écrivait maintenant dans un autre sens. (*V.* son article sur le R. P. Ventura, *Revue contemp.*)

même, malgré les sectes qui les divisent, et sous les formes diverses que les localités et d'autres causes leur ont imprimées, les nations mahométanes et les nations brahminiques ont respectivement entre elles des rapports d'opinions et d'habitudes qui les rallient à une même bannière et les font graviter vers une forme commune de civilisation. Il y a entre l'Inde, la Chine et le Japon, la même diversité et la même unité qu'entre l'Espagne, la France et l'Angleterre. Mais quand on saute de la Chine en France, ou de l'Inde en Turquie, ou de la Perse en Espagne, on sent qu'on change de monde et qu'on passe d'un système de civilisation dans un autre.

. . . . . .

« La supériorité de vérité est aussi une supériorité de force, et donne la supériorité d'attraction. C'est aux conquêtes du christianisme que nous reconnaissons sa supériorité de vérité, qui lui promet la domination du monde. C'est en vertu de cette même supériorité que les conquérants de l'empire romain et ceux de l'empire chinois ont été conquis aux systèmes de civilisation des peuples qu'ils avaient subjugués.

« D'après tout ce qui précède, on peut donc considérer le monde comme soumis à l'attraction de trois forces ou de trois systèmes de civilisation différents : le christianisme, le brahminisme et le mahométisme. Car, comme nous venons de le voir, les nations sauvages n'ont pas de systèmes, et n'exercent aucune attraction; elles sont le reste de la matière première de la civilisation, et ce reste sera tôt ou tard mis en œuvre, ou, ce qui revient au même, aggloméré aux masses civilisées déjà formées. Et le fait confirme cette vue théorique. L'espèce sauvage diminue tous les jours et de deux manières : d'abord par la conversion de quelques tribus à la civilisation, et en second lieu par l'augmentation rapide de la population chez les peuples civilisés, augmentation qui ne se produisant pas chez les sauvages, où la population reste stationnaire, accroît tous les jours la supériorité relative des uns et la faiblesse relative des autres.

« S'il y avait quelque part sur la terre une grande masse de peuples sauvages en contact, comme il y en avait au nord et dans le centre de l'Asie au IVe siècle, on pourrait admettre la possibilité qu'un système se produisant tout à coup au sein de cette masse agglomérât les peuples qui la composent, et créât tout à coup une quatrième civilisation, un quatrième centre d'attraction. Mais cette masse n'existe pas. Les populations sauvages de l'Amérique sont cernées de toutes parts, et divisées; en Asie, on sait à peine où les trouver; elle sont isolées dans les îles, faibles et déjà surveillées au centre de la Nouvelle-Hollande. Resterait donc le cœur de l'Afrique; mais tout le nord est mahométan, ainsi que la côte orientale; les Européens occupent des positions à l'occident et au sud; il est impossible que ces attractions plus fortes ne dissolvent pas à sa naissance toute agglomération qui tendrait à se former au centre de l'Afrique; sans compter que le climat, le défaut de grandes rivières vers le sud laissent assez présumer que la population de ces régions inconnues est peu considérable. On peut donc considérer les trois systèmes de civilisation existants comme les seuls qui puissent avoir de l'influence sur les destinées du monde. Ce sont donc ces systèmes qu'il faut considérer.

« Quelles sont leurs forces respectives, leurs degrés de vigueur et d'attraction, et, dans la lutte qu'ils soutiennent pour s'emparer du monde, auquel la victoire restera-t-elle, si toutefois le monde doit tomber sous un seul système de civilisation? Nous confirmerons plus tard une vérité que nous avons déjà indiquée, c'est que le plus vrai est par là même le plus fort, et doit finir par absorber les deux autres, et nous chercherons, par l'histoire et l'examen, lequel est le plus vrai; mais, dans ce moment, nous ne voulons les juger qu'extérieurement, par les positions qu'ils occupent, les forces matérielles dont ils disposent, et les actes qui manisfestent leur vigueur ou leur faiblesse.

« Or, les faits prouvent que la civilisation chrétienne est la seule des trois qui soit douée aujourd'hui d'une vertu expansive. En effet, elle est la seule qui fasse des progrès aux dépens des autres, et qui conquière les tribus sauvages à la civilisation.

« Le brahminisme n'a point ou peu de sauvages à civiliser; il règne jusqu'aux bords orientaux de l'Asie, et il touche du côté de l'Occident au mahométisme et au christianisme : il est donc partout en contact avec les autres civilisations. Et comme d'ailleurs il ne fait point de colonies, les sauvages des autres pays ne le connaissent point. Il n'entrera donc point en partage de cette masse d'hommes qui restent encore à civiliser.

« Le mahométisme ne fait point non plus de colonies, il reste chez lui comme le brahminisme : le temps où il conquérait les nations par le fer est passé. Or, à l'Orient, vers l'Asie, au Nord et à l'Occident vers l'Europe, il est arrêté par les civilisations chrétienne et brahminique. Il n'est en contact avec les sauvages qu'au midi, vers le centre de l'Afrique. On ne peut savoir s'il continue de s'étendre dans cette direction, et si les conquêtes immenses qu'il y a faites autrefois s'accroissent encore aujourd'hui (1143); mais on peut affirmer avec certitude que s'il continue de convertir à lui des tribus sauvages, c'est le simple résultat du contact, et point du tout l'effet de sa volonté; car on ne remarque aujourd'hui dans le mahométisme aucune trace de ce prosélytisme si ardent

(1144) M. Faugère a en effet publié dans *le Correspondant* des détails fort curieux sur la propagande mahométane en Afrique.

chez les nations chrétiennes, et qu'il eut aussi autrefois. S'il lui en restait un peu, il y aurait longtemps qu'il aurait traversé l'Afrique; car avec quelle facilité n'aurait-il pas attiré dans son système des nations si grossières et si éparses, s'il eût voulu s'en donner la peine? Il suffit de voir avec quelle rapidité le prosélytisme chrétien a fait la conquête de l'Amérique. Rien ne prouve mieux l'affaissement du système musulman et son défaut d'expansion, que la persistance des Grecs d'Europe dans le christianisme, de ces Grecs si longtemps soumis sans défense à son pouvoir absolu. Quel que soit donc l'avantage de position que le musulmanisme ait en Afrique, il n'y fait que des progrès très-lents. Mais ces progrès mêmes seront arrêtés par l'apparition du christianisme, qui, pénétrant bientôt par le commerce et les colonies dans ce continent inconnu, ira lui disputer, avec une activité bien supérieure, les tribus sauvages qu'il contient.

« Si maintenant nous passons au christianisme, nous voyons qu'à l'exception des barbares de l'Afrique, qu'il est toutefois sur le point de disputer au mahométisme, il tient sous sa main tous les sauvages du reste du monde. Et d'abord il n'y a guère d'îles un peu considérables où il n'ait pris position : les autres, il les visite sans cesse avec ses vaisseaux; peu à peu toutes les populations insulaires tomberont dans son système. En occupant les côtes de la Nouvelle-Hollande, il enveloppe d'un filet auquel il est impossible qu'elles échappent toutes les tribus de ce cinquième monde, les plus barbares qu'on ait encore trouvées. Il en ira là comme il en est allé en Amérique. La civilisation chrétienne, débarquée sur les côtes, a pris pied et s'est liée tout autour; puis, cette chaîne immense se resserrant a pénétré dans l'intérieur, refoulant toujours vers le centre les tribus sauvages, jusqu'à ce qu'enfin, traquées de toutes parts et renfermées dans un cercle étroit, elles lui cèdent le continent. Voilà comment la civilisation chrétienne conquerra la Nouvelle-Hollande; voilà comment elle a déjà aux trois quarts conquis l'Amérique, qui lui offre encore cependant de nombreuses populations et de vastes territoires à soumettre. Cette soumission s'accomplit de deux manières, qui prouvent également sa supériorité invincible. Les sauvages attirés à elle se convertissent et viennent se perdre dans son sein, ou bien ils lui cèdent leur terre pour se retirer dans des parties plus reculées. Cette terre, elle n'est point embarrassée de la peupler. La civilisation a cette propriété de produire d'autant plus d'hommes qu'elle a plus de place à occuper, propriété que la barbarie n'a point. Ainsi, soit qu'elle conquière des hommes et des terres, soit qu'elle ne conquière que des terres, elle se recrute toujours.

« On voit donc que la masse d'hommes appartenant au système de la civilisation chrétienne, déjà supérieure à celles qui appartiennent aux deux autres, a devant elle une perspective immense d'accroissement, tant aux dépens de la partie sauvage de l'espèce humaine qu'en vertu de sa propre fécondité. Ajoutons qu'en général les terres occupées par le mahométisme et le brahminisme ont autant d'habitants que ces deux systèmes de civilisation en comportent : aussi ne sache-t-on pas que la population y augmente; tandis que beaucoup de vastes empires chrétiens sont loin d'avoir atteint le *maximum* de population que comporte la civilisation chrétienne. L'Amérique tout entière est à une distance immense de sa population future; l'Espagne n'a pas le tiers de la population qu'elle peut nourrir sous un système semblable à celui de la France et auquel elle arrivera certainement. La population de la jeune Russie augmente de six cent mille âmes tous les ans.

« Si maintenant nous considérons les conquêtes que les trois systèmes font ou paraissent devoir faire l'un sur l'autre, nous trouverons de nouvelles preuves de la vertu expansive que la civilisation chrétienne possède exclusivement. Ni le brahminisme, ni le mahométisme ne pénètrent ni ne cherchent à pénétrer dans les possessions chrétiennes. Le christianisme et sa civilisation s'avancent de toutes parts avec ardeur, avec volonté préméditée, dans les domaines de Brahma et de Mahomet. Ils en méditent ouvertement la conquête. Les missionnaires et les sociétés bibliques ne sont institués que pour cela. Mais deux leviers bien plus puissants sont en mouvement pour arracher la vieille Asie à ses vieilles doctrines. Ces leviers sont la Russie et l'Angleterre. Tandis que la première s'apprête à chasser tôt ou tard le mahométisme de l'Europe, elle le tourne par le Caucase et s'en va tarir dans leurs sources, dans les steppes du nord, les recrues de l'islamisme et du brahminisme. Ce qui se passe en Sibérie est une chose digne de remarque. Ce tiers de l'Asie est parcouru dans tous les sens par les sectateurs vagabonds de Brahma, reste de ces tribus formidables qui conquirent l'Asie et l'Europe. Mais çà et là, au milieu de ces pâtres et de ces chasseurs, des villes s'élèvent comme des oasis dans le désert. Dans ces villes, habitées par des exilés ou des commerçants chrétiens, on trouve toute la civilisation, tous les arts de l'Europe. Autour, à une certaine distance, une population sédentaire cultive la terre. Les pâtres asiatiques attirés par ces petits centres de civilisation, où ils viennent vendre les produits de leurs troupeaux, se laissent charmer par les merveilles de notre Occident. Comme des mouches attirées par le miel, plusieurs cèdent à l'appât; ils demandent des terres, ils se fixent, et apprennent à dédaigner leur ancienne vie. Ainsi s'agglomèrent peu à peu ces populations coureuses qui n'avaient pu se fixer depuis l'origine du monde; ainsi entrent-elles dans notre mouvement de civilisation. Des colonies allemandes, s'échappant de la presse

de l'Europe, vont aussi se réfugier dans ces déserts avec leurs arts et leurs sciences, et contribuent, par les succès de leur agriculture et de leurs jeunes associations, à précipiter les progrès de ce mouvement.

« Pendant que la Russie cerne l'Asie par le nord, depuis les monts Ourals jusqu'à l'extrémité du Kamchatka, et ouvre un grand tiers de cette vaste contrée à notre civilisation, l'Angleterre l'attaque par le midi, et fait pénétrer notre puissance dans le centre même du brahminisme. C'est une chose admirable et qui prouve la supériorité de la civilisation chrétienne, que la conduite de la Russie et de l'Angleterre à l'égard des Asiatiques. Loin d'attaquer leurs mœurs et leurs croyances, ils les respectent; ils ne veulent point convertir, et par cela même ils convertiront. Ils se contentent de donner à ces peuples le spectacle de notre religion, de nos institutions, de nos mœurs, de nos idées, comme s'ils avaient deviné cette grande loi de l'espèce humaine qui la pousse à adopter ce qui est plus beau, plus grand et plus vrai. Assurément c'est par prudence et pour leur intérêt, et non par un noble calcul en faveur de la civilisation, que ces deux nations ont adopté cette méthode : la persécution du brahminisme aurait chassé les Anglais de l'Inde; mais cette prudence, quand elle se rencontre avec la supériorité, est la meilleure voie de conversion. Sans doute les Anglais sont loin d'avoir produit aucun changement remarquable dans les croyances religieuses de l'Inde : cette vieille forteresse du brahminisme est trop bien gardée par la paresse et l'ignorance. Mais, à la longue, il arrivera de deux choses l'une, ou que les croyances de l'Inde s'affaibliront devant les lumières de la Société de Calcutta, ou qu'une population européenne ou *métis*, se multipliant sur les rives du Gange, se fera faire place par les anciens habitants, et, s'étendant peu à peu, commencera une nouvelle Europe en Asie. Des deux manières notre civilisation fera des conquêtes, et entamant le brahminisme par le sud, comme la Russie le circonvient au nord, préparera la chute de ce vieux système.

. . . . . .

« Nous avons vu que l'espèce humaine se divise en deux portions fort inégales, les tribus barbares et les nations civilisées. Comme il n'y a pas d'exemple qu'un peuple civilisé soit retourné à l'état sauvage (1144), tandis que l'histoire nous apprend que la plupart des peuples actuellement civilisés ont été primitivement barbares, il est certain, et nous avons admis comme une vérité incontestable, que la destinée des sauvages qui existent encore sur la surface de la terre est d'arriver à la civilisation.

« Mais c'est une question de savoir si les tribus sauvages actuellement existantes, se rallieront aux systèmes de civilisation établis, ou s'il y a quelque apparence qu'un nouveau système de civilisation puisse sortir quelque part du sein de la barbarie. En examinant cette question, nous avons trouvé que cette dernière supposition était tout à fait invraisemblable. La diminution progressive des peuplades sauvages au profit des civilisations voisines, la faiblesse et la passivité de ces tribus isolées, qu'entourent et que circonviennent de toutes parts la puissance et l'activité des nations civilisées, enfin l'absence d'une masse de barbares assez considérable et assez isolée des systèmes existants de civilisation pour que dans son sein puisse éclore et se développer lentement un nouveau système, sont autant de raisons qui nous ont fait penser que le nombre des systèmes de civilisation était désormais fixé, et que la portion encore sauvage de l'humanité s'absorberait peu à peu dans ceux qui existent.

« La destinée de la partie sauvage de l'humanité est donc attachée à la destinée de la partie civilisée. On peut regarder les hommes qui composent la première comme autant de recrues qui viendront grossir les rangs de la seconde.

« La destinée de l'humanité paraît donc dépendre uniquement de l'avenir des nations actuellement civilisées. On peut, en d'autres termes, considérer les nations actuellement civilisées, comme formant à elles seules l'humanité tout entière. Méditer sur l'avenir de ces nations, c'est donc méditer sur l'avenir du monde.

« Nous avons vu que le monde civilisé, autrefois si divers et si multiple, s'était extrêmement simplifié et assimilé. En effet, malgré le grand nombre de nations qui le composent, pour ceux qui ont la vue haute, qui comptent pour rien le temps et qui ne vont point s'achopper à des différences de formes, il marche tout entier sous trois seules bannières, et dans trois seules directions; en d'autres termes, trois systèmes de civilisation se partagent actuellement l'humanité.

« Or, de ces trois systèmes, l'un, le système chrétien, nous a paru exclusivement doué de cette vertu expansive qui est la vie d'une civilisation comme la végétation est celle des plantes. Lui seul en effet se perfectionne et s'agrandit, lui seul est animé de la double ardeur des améliorations et du prosélytisme; lui seul fait des conquêtes sur les autres; lui seul songe à réunir à lui les barbares; lui seul les rallie en effet, et aucun autre ne se trouve en pareille position pour y réussir. Il a donc tous les signes d'une vie forte et vigoureuse. Les deux autres, au contraire, semblent frappés de mort et ont moins l'air de vivre que de languir. Ils semblent n'exister que parce qu'il faut du temps à un système mort, comme à un arbre sec, pour se décomposer. Ils ne font point de conquêtes ni l'un ni l'autre sur les barbares; envahis par le système chrétien, ils semblent ne lui résister

(1144) Jouffroy, comme la plupart des rationalistes, admet un état sauvage antérieur à la civilisation. Voy. sur cette hypothèse la *Préparation évangélique*.

que par leur inertie ; ils portent en un mot tous les caractères de la décadence, car une doctrine recule dès qu'elle n'avance pas, et a cessé de vivre dès qu'elle a cessé de faire des conquêtes.

« En fait donc, le système chrétien est en progrès et en progrès rapide, tandis que les deux autres sont en décadence ; les nations qui le composent s'unissent davantage tous les jours, et forment une masse de puissance à laquelle rien sur la terre n'est capable de résister. Il est impossible que le système chrétien soit absorbé dans l'un des deux autres ; il est de fait qu'il les entame et commence à les absorber l'un et l'autre, ou du moins à réduire le territoire qu'ils occupent ; il y a toutes les apparences du monde que bientôt ces conquêtes marcheront plus rapidement. On ne peut donc s'empêcher de conclure que si le système chrétien ne périt point par des vices intérieurs, la possession de la terre lui est réservée. Cette civilisation contient donc l'avenir du monde. » (Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, De l'état de l'humanité.)

« La mission sublime du christianisme, elle est loin, bien loin d'être accomplie sur la terre. Elle ne l'est pas même entièrement dans ce pays, que sa civilisation place à la tête de l'humanité ; elle est plus loin encore de l'être dans les autres parties de l'Europe; et elle est à peine commencée dans le reste du monde. Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses à faire. Le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira : La conquête du monde lui est réservée. » (Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, Du problème de la destinée.)

La conquête de l'univers s'opère chaque jour par le zèle des missionnaires catholiques. Nous ne croyons donc pas inutile de donner une idée superficielle de cette œuvre gigantesque, connue sous le nom de *Propagation de la foi* (1145).

« Le missionnaire appartient principalement à la France, et c'est pour elle un véritable titre de gloire. Les autres nations, sans doute, se montrent encore jalouses d'étendre au loin l'influence du christianisme, mais nulle part les efforts tentés dans ce noble but ne sont plus continus, plus généraux, plus persévérants que dans le royaume de Clovis. C'est l'honneur de notre patrie d'avoir toujours été le centre universel, le pivot du catholicisme. Malgré nos révolutions, l'esprit catholique s'est toujours maintenu en France. Ce que la royauté faisait pour les missionnaires au temps des splendeurs monarchiques, ce sont les individus qui le font aujourd'hui. La religion du Christ n'a jamais manqué d'appui parmi nous : du nord au midi, du couchant à l'aurore, de pieux travailleurs sèment leur moisson. L'instinct des navigateurs a beau les pousser vers des régions inconnues, vers des mers inexplorées, vers des terres sauvages, d'autres navigateurs découvriront ces régions, parcourront ces mers, habiteront ces terres en même temps qu'eux : ces navigateurs, guidés par le ciel, sont les missionnaires. Grâce à eux, les plus obscurs rochers des archipels les plus lointains ont vu, à côté des pavillons nationaux, s'élever la croix, le drapeau universel. Ajoutez un nom nouveau à la carte du globe, et aussitôt, sans s'informer si l'air qu'on respire sur cette terre est pur ou empoisonné, sans chercher à connaître le nom des écueils et le nombre des tempêtes à affronter, vous verrez du fond de quelque humble village un prêtre obscur, l'Evangile à la main, s'élancer vers cette contrée où il peut gagner des âmes au Seigneur. Ces dévouements se voient tous les jours en France. Si la croix est fermement attachée à sa base, c'est qu'elle la retient de ses fortes mains ; si le sang des martyrs coule encore, elle peut en être fière ; car ce sang, c'est le sien.

« Le missionnaire français n'a point, à vrai dire, de demeure fixe ; il est partout, en Asie, en Perse, en Afrique, en Amérique, dans l'Inde, à la Chine, au milieu des peuplades de l'Océanie. Quel que soit le dévouement des prêtres, les frais du culte et du personnel ainsi disséminés doivent être fort considérables. Le gouvernement ne peut plus venir comme autrefois au secours des missions, il les tolère ou plutôt il les protége moralement ; les ressources des congrégations particulières sont à peine suffisantes pour leurs propres besoins. Il a fallu alors faire un appel à cette sainte vertu, toujours inépuisable, toujours présente, toujours ingénieuse dans ses bontés, qu'on appelle la charité chrétienne. En 1822 fut fondée à Lyon une association dite *OEuvre de la propagation de la foi*, dans le but de faire parvenir aux missions étrangères des deux mondes, sans exception et sans autre distinction que leurs besoins respectifs, les secours qui leur seraient nécessaires. Des sommes immenses s'absorbent dans les interminables voyages que les missionnaires sont obligés d'entreprendre ; et, sans parler de leurs besoins personnels, combien de fois ne faut-il pas qu'ils prodiguent aux pauvres dont ils sont environnés d'abondants secours pécuniaires pour préparer ainsi la voie aux secours spirituels, et par là même aux progrès de la foi ! L'œuvre dont nous parlons a réalisé un des résultats les plus importants de l'association moderne. Dans l'année 1839, les dons recueillis se sont élevés à la somme de deux millions ; les recettes de la première année s'élevèrent à 22,000 francs. Quel accroissement en dix-huit ans ! La quotité payée par tous les associés est d'un sou par semaine. L'association prélève les frais nécessaires à la publication d'un recueil

(1145) Ceux qui voudront en avoir une idée plus approfondie devront consulter Henrion, *Histoire des missions;* les *Actes des apôtres modernes*, et les *Annales de la Propagation de la Foi.*

bi-mensuel intitulé : *Annales de la Propagation de la foi :* ce sont les vrais fastes de la religion militante, le livre d'or des martyrs ; le reste est consacré à l'agrandissement des missions. L'œuvre a maintenant des centres dans presque toutes les contrées de la terre. A côté de la Belgique et de la Suisse, l'Allemagne et l'Italie ont pris rang parmi les plus généreux auxiliaires ; les îles Britanniques ont noblement répondu au premier appel : déjà l'Irlande avait donné l'exemple ; les fidèles du Portugal montrent qu'ils n'ont point oublié ces missions qui furent jadis la meilleure part de leur gloire; les vieilles églises du Levant s'émeuvent, et le patriarche d'Antioche recueille sous la tente le denier hebdomadaire. A mesure que s'élève ainsi le nombre des associés, se multiplie la puissance de leurs prières réunies. Chaque soleil qui se lève trouve un plus grand nombre de Chrétiens agenouillés pour louer ensemble l'Eternel. C'est là un résultat qu'il nous importe de constater en tête de cet article ; car c'est un grand éloge du type que nous avons à retracer, et un aperçu de la grandeur de sa mission. On dirait, du reste, que le ciel s'incline à ce merveilleux concert, et que ses bénédictions descendent plus abondantes et plus fécondes sur les terres de l'infidélité. Depuis les rivages sacrés de la Palestine jusqu'aux plus impénétrables forêts de l'Amérique, dans les catacombes de la Corée ou de la Cochinchine, et sur les verdoyants autels des îles Gambier, partout s'offre le sacrifice expiatoire. Cependant le nombre de ceux que l'Eglise compte parmi ses enfants atteint à peine le chiffre de cent-soixante millions, tandis que les calculs les plus modérés portent à huit cents millions la population totale du globe terrestre. N'est-ce pas un grand spectacle de voir les efforts de quelques hommes isolés pour faire régner partout la lumière et la vie? Les profondeurs immenses de l'Asie et de l'Afrique, jusqu'ici inaccessibles à l'esprit de vérité, commencent à voir paraître les nouveaux apôtres. Les religieux fugitifs des bords de l'Ebre et du Tage sont allés porter à l'Amérique méridionale les bienfaits de la parole divine. Le siége de saint Augustin se relève sur la côte de Barbarie. L'Abyssinie semble trourner ses regards vers le Pontife suprême. Les Druses commencent à déserter les coupables mystères qu'ils célébraient à l'ombre des cèdres du Liban. La croix qui s'élève des montagnes coréennes s'apercevra bientôt des plages voisines du Japon. Elle y sera saluée par les fils des martyrs; des navires chargés de missionnaires ont touché aux archipels de la mer du Sud. C'est à nous à suivre maintenant ces héros chrétiens au milieu de cette immense variété de travaux et de dangers.

« Donnez-moi un point d'appui, et je soulève le monde, » disait un mathématicien célèbre ; proposition chimérique, condition impossible. Pour remuer le monde moral, les missionnaires n'ont besoin que de deux choses plus faciles à trouver, l'aumône et la prière ! » (Taxile Delord (1146), Le *Missionnaire*, dans les *Français peints par eux-mêmes*).....

« L'éducation du missionnaire se divise en deux parties bien distinctes : celle qui a rapport aux devoirs généraux de la prêtrise, et celle qui concerne les fonctions spéciales auxquelles il est destiné. C'est de celle-ci seulement que nous avons à nous occuper. Ce qu'on réclame avant tout chez le missionnaire, c'est la vocation. On conçoit, en effet, que le raisonnement, l'habitude, l'influence d'une règle commune, soient insuffisants pour retenir un homme dans la voie qu'il a choisie, lorsque cette voie peut aboutir à chaque instant au martyre. On ne raisonne pas contre la crainte de la mort, on ne s'habitue pas aux souffrances, à la faim, au froid, à la chaleur, à la soif, en un mot, à toutes les tortures : une grande partie de l'existence du missionnaire s'écoule loin de ses confrères, rarement il a autour de lui leurs exemples pour le fortifier, il meurt loin de tout regard ami, au milieu des bois, dans les embûches des sauvages, au fond des fleuves inconnus. Le trépas au milieu d'une place publique ne le sauve pas toujours de l'oubli ; plusieurs missionnaires ont été successivement décapités dans des villes importantes de la Chine, et l'on n'a appris leur mort que bien des années après leur supplice. Le missionnaire renonce au monde bien plus complétement que les moines des ordres les plus sévères ; c'est une espèce de trappiste errant, obligé de se dire sans cesse à lui-même : « Il faut mou« rir ! » Ceux qui ne se sentent pas irrésistiblement entraînés vers ce terrible sacerdoce, ceux qui dès leur jeunesse n'ont pas senti ce désir immense de vérité qui fait les martyrs, ceux qui n'ont pas poursuivi dans leurs rêves les splendeurs de la cité céleste, comme d'autres poursuivent l'ambition, la gloire, ou l'amour, ceux-là feront sagement de ne point se jeter plus tard dans les labeurs des missions. On naît missionnaire comme on naît conquérant ; entre les deux la vocation est la même, le but seul est différent : les uns veulent régner, les autres cherchent à bien mourir ; ceux-là poursuivent la renommée passagère, ceux-ci s'enquièrent de la gloire qui ne passe pas. Aussi, les sages instituteurs des jeunes missionnaires doivent-ils répugner à admettre dans leurs rangs ceux que les chagrins de famille, les désillusions de l'âge, les fautes et les remords secrets jettent dans la vie religieuse, afin de s'y reposer ou de se repentir. Le silence du cloître est fait pour ces âmes blessées; l'activité de la vie des missionnaires réclame des cœurs jeunes, des imaginations vierges, des intelligences pures, de ces organisations, enfin, qui condamnent le monde sans l'avoir vu, et qui ne

(1146) Nous avons dit ailleurs que M. Taxile Delord est rédacteur du *Charivari*.

veulent pas le voir, parce que leurs yeux sont à tout jamais éblouis par des clartés supérieures. Ce que nous disons ici souffre nécessairement des exceptions, et l'on pourrait en citer peut-être d'éclatantes, mais qui auraient le tort de toutes les exceptions et ne feraient que confirmer la règle. La majorité des missionnaires se compose de jeunes gens qui arrivent de leurs villages avec l'idée exclusive de sanctifier leur vie en la consacrant à la propagation de la foi. On en voit quelques-uns qui, sortis d'une famille riche, ou instruits dans une profession libérale, s'arrêtent, pour ainsi dire, sur le seuil de la fortune ou de la renommée pour entrer dans les rangs obscurs de la milice catholique, apportant ainsi à leurs supérieurs un certificat plus authentique, et même irréfragable, de leur vocation. Chez les Lazaristes, comme chez les religieux de Picpus, comme aux Missions-Etrangères, la division générale des études doit être à peu près la même, sauf les conditions de pays. Une grande science et de grands talents sont très-utiles, sans doute, à un missionnaire, mais ces deux choses ne sont pas absolument nécessaires. Le degré de science indispensable à un bon prêtre doit suffire à tout missionnaire, pourvu qu'il y joigne un esprit docile, une piété fondée sur l'humilité, l'amour de la prière, un zèle actif et prudent, un caractère constant, sociable, ferme sans entêtement. Un homme attaché à ses idées, et qui les préférerait aux avis de ses supérieurs, qui, poussé par une individualité trop prononcée, refuserait de se conformer aux règlements et aux usages d'une mission, y serait très-dangereux, quelque talent et quelque science qu'il pût avoir. Ce sont ces considérations générales qui président à l'éducation et au choix des missionnaires : le caractère d'abord, puis l'intelligence.

« Le moment est arrivé où le jeune néophyte est ordonné prêtre ; souvent il se fait que cette cérémonie n'a pu avoir lieu en France, alors l'ordination a lieu dans la mission à laquelle il est destiné : c'est comme si on l'envoyait conquérir la prêtrise au milieu des infidèles. Cette fois, le sujet a reçu en France l'onction sainte ; ses supérieurs lui ont donné pour destination les missions du Levant. Il s'embarque à Marseille ; quelquefois l'Etat lui offre un passage gratuit sur ses navires, sinon il faut qu'il compte sur ses propres ressources. Il dit un adieu mental à sa famille, à ses amis, à sa patrie, que l'on aime encore même lorsque le cœur est plein de Dieu. S'il veut, il ne tient qu'à lui de commencer sa mission sur le bâtiment même qui le porte. Les matelots, malgré leur réputation de dévotion, sont rarement en règle avec l'Eglise. Les uns ont des enfants qu'ils oublient régulièrement de faire baptiser à chaque traversée, les autres vivent en concubinage ; les parents du mousse ont négligé de lui faire faire sa première communion, sous prétexte qu'il était aux Antilles lorsque l'âge de remplir cette sainte formalité est arrivée ; voici bientôt deux ans que le capitaine ne s'est point approché de la sainte table, quoiqu'à chaque voyage il ne manque pas de suspendre un riche *ex-voto* à l'autel de la madone de son pays. Le missionnaire, moitié par la persuasion, moitié par le bavardage des matelots, parvient à se rendre maître de tous ces petits secrets ; la confession lui en livre aussi une partie : alors il prêche, il encourage, il menace même quelquefois, et, lorsqu'il débarque, il est rare que les enfants ne soient pas baptisés, que le mariage clandestin ne soit pas consacré, et que le mousse ne fasse pas sa première communion. Quand il met le pied dans le collége de sa maison, le jeune prêtre a déjà rempli les fonctions de son ministère. C'est un apprentissage qu'il a fait, et qu'il va compléter chez les infidèles. Maintenant, dans quelle partie de l'Orient sera-t-il envoyé ? Ira-t-il lutter contre les hérésies de la Perse, rattacher à l'unité catholique les Grecs égarés, ou ramener les Chrétiens dégénérés de l'Arabie à la connaissance des vérités de la religion ? Quel que soit le choix du supérieur, les dangers seront toujours les mêmes pour lui ; du reste, tôt ou tard, il est certain d'être appelé à remplir successivement toutes ces missions importantes : aujourd'hui, dans les ruines des couvents de l'Arménie ; demain, dans les chapelles des Grecs schismatiques, sous la tente des Druses ou des Métualis : la vie du missionnaire est un voyage qui n'a d'autre relais que la mort. . . . .

. . . . . .

« Insisterons-nous, maintenant, sur l'importance politique, morale et même littéraire du missionnaire ? Un pareil travail serait superflu. Tout le monde comprend combien le séjour des prêtres dans des pays lointains peut devenir profitable aux intérêts de la France. Louis XIV avait compris cette vérité, lui qui avait revêtu plusieurs missionnaires du titre de consuls. La Restauration a suivi cet exemple, dont les bons résultats sont frappants. Si notre influence dans le Levant a été si longtemps toute puissante, c'est en grande partie aux missionnaires qu'on le doit. Cela est si vrai, que la chambre de commerce de Marseille, qui a eu le monopole du commerce avec la Turquie, l'Egypte et la Syrie, votait annuellement une somme considérable pour venir au secours des missions. Ce que ces établissements avaient fait dans le Levant, ils pourraient aujourd'hui l'accomplir partout où ils se trouvent, si le pouvoir s'associait à leurs efforts. Il serait digne de la France de mettre le commerce et la civilisation sous la protection d'une religion qui doit être le signal de l'affranchissement pour tous les peuples. Les services que les missionnaires pourraient rendre à la politique ne sont pas moins grands que ceux dont les lettres leur seraient redevables. Les missionnaires font connaître à l'Europe des langues nouvelles, ils nous donnent des no-

tions exactes sur tous les pays qu'ils parcourent ou qu'ils habitent. Malheureusement ces travaux restent enfouis dans les archives des séminaires de leur congrégation, ou reçoivent dans les *Annales de la Propagation de la foi* une publicité que les savants et les gens du monde ignorent complétement. Le gouvernement devrait se mettre en rapport direct avec les missionnaires; il pourrait recevoir et mettre en lumière une foule de documents dont manque la science moderne. La plupart des notions que nous avons sur l'état des contrées récemment découvertes nous viennent de l'étranger. Nous semblons prendre à tâche d'oublier que nous avons là des compatriotes, qui savent que Dieu commande d'aimer la patrie, et qui sont prêts à lui être utiles dans la mesure de leurs forces et de leur position. Vivons-nous encore à cette époque de préjugé inique où l'habit de prêtre semblait ôter la qualité de Français?

« En finissant, nous nous demandons quel sera celui qui pourra lire, sans être ému, le récit de ce merveilleux héroïsme du missionnaire? Dans les sables de l'Arabie, dans les villes saccagées de la Perse, sous les nopals de l'Inde, dans les jonques chinoises, partout, enfin, dans la solitude comme au milieu des cités, devant le bourreau comme au chevet des malades, son amour de la vérité ne se dément pas un seul instant. Quand le fer de l'exécuteur ne tranche pas sa vie, il meurt de maladies contractées à la suite de son existence nomade. Pour le missionnaire, il n'y a pas de vieillesse; heureux quand il succombe en pays chrétien, et qu'à défaut de l'absolution du prêtre, il peut recevoir celle de la charité! Le catholicisme, que l'on dit mort, donne cependant encore de ce côté-là, du moins, de véritables signes de vie. Il ne faut pas désespérer d'une religion qui fait encore des martyrs. Le catholicisme vient de s'ouvrir un monde nouveau, et partout la barbarie s'évanouit et disparaît devant lui. Félicitons-nous de voir notre pays jouer un si beau rôle dans le mouvement civilisateur que l'Evangile imprime à toutes les parties du globe. Que chacun apporte son denier à l'œuvre des missions, qui est celle de la liberté humaine. A côté de notre renommée militaire, nous sommes fiers de pouvoir placer notre illustration religieuse. La France mérite qu'on lui pardonne un peu de gloire en faveur de tant de charité! » (Taxile Delord, *Les Français peints par eux-mêmes*, Le Missionnaire.)

CHAPITRE IV.

L'Eglise éternelle. — Conclusion du catéchisme des incroyants.

Le remarquable travail que nous allons citer n'est pas dû à une plume suspecte de catholicisme. Pour apprécier les dispositions de son auteur, il suffit de citer ces paroles de sir J. Graham :

« Je demande si le grand historien de la révolution, si cet homme profondément imbu des principes protestants et d'antipathies catholiques, si Macaulay approuve ce bill (1147). »

Tel est l'écrivain que nous allons laisser parler :

« Il n'existe point (1148), il n'a jamais existé sur cette terre une œuvre de la *politique humaine* (1149) aussi digne d'examen et d'étude que l'Eglise catholique romaine. L'histoire de cette église relie ensemble les deux grandes époques de la civilisation. Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon, pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre de Flavien. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier, comparées à cette succession des Souverains Pontifes, qui, par une série non interrompue, remonte du Pape qui a sacré Napoléon dans le XIX^e^ siècle au Pape qui sacra Pepin dans le VIII^e^. Mais, bien au delà de Pepin, l'auguste dynastie apostolique va se perdre dans la nuit des ères fabuleuses. La république de Venise, qui venait après la papauté en fait d'origine antique, était moderne comparativement. La république de Venise n'est plus, et la papauté subsiste. La papauté subsiste non en état de décadence, non comme une ruine, mais pleine de vie et d'une jeunesse vigoureuse. L'Eglise catholique envoie jusqu'aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de Kent avec Augustin, des missionnaires osant encore parler aux rois ennemis avec la même assurance qui inspira le pape Léon en présence d'Attila. Le nombre de ses enfants est plus considérable que dans aucun des siècles antérieurs, ses acquisitions dans le nouveau monde

(1147) Discours de sir J. Graham à la Chambre des communes dans la discussion du bill sur les titres ecclésiastiques.

(1148) C'est à la *Revue d'Edimbourg* qu'est emprunté cet article, dont nous avons tenu à donner une traduction presque littérale; car c'est presque un événement qu'un pareil article où le catholicisme et la papauté sont jugés dans l'Ecosse protestante, et par un publiciste qui ne renie pas sa secte, avec une impartialité que ni la papauté ni le catholicisme n'obtiennent plus guère, même sur le continent, de la part des écrivains catholiques. Il y a quelques années encore, la *Revue d'Edimbourg* dénonçait le *jésuitisme* des mensonges historiques du docteur Lingard, et la voilà aujourd'hui qui se place au point de vue du prêtre historien qu'elle croyait avoir réfuté. Un pareil article nous a paru précieux pour marquer les progrès de la tolérance en Angleterre et en Ecosse, peut-être comme une manifestation sérieuse d'une réaction en faveur du catholicisme. On sait le crédit dont jouit la *Revue d'Edimbourg*, qui est toujours la revue des *whigs*. Elle a pris ici pour texte l'ouvrage du professeur Ranke : *Histoire de la papauté pendant les* XV^e^ *et* XVI^e^ *siècle*. (Note du directeur de la *Revue britannique*, 1841.)

(1149) La politique a-t-elle jamais fait quelque chose d'éternel?

ont plus que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Sa suprématie spirituelle s'étend sur les vastes contrées situées entre les plaines du Missouri et le cap Horn, contrées qui, avant un siècle, contiendront probablement une population égale à celle de l'Europe. Les membres de sa communion peuvent certainement s'évaluer à cent cinquante millions, et il est facile de montrer que toutes les autres sectes réunies ne s'élèvent pas à cent vingt millions. AUCUN SIGNE N'INDIQUE QUE LE TERME DE CETTE LONGUE SOUVERAINETÉ SOIT PROCHE. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent aujourd'hui, et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient adorées encore dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore alors que quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul.

« Nous entendons souvent répéter que le monde va s'éclairant sans cesse, et que le progrès des lumières doit être favorable au protestantisme, défavorable au catholicisme. Nous voudrions pouvoir le croire; mais nous doutons beaucoup, au contraire, que ce soit là une attente bien fondée. Nous voyons que depuis deux cent cinquante ans l'esprit humain a été d'une activité extrême, qu'il a fait faire de grands pas à toutes les sciences naturelles, qu'il a produit d'innombrables inventions, tendant à améliorer le bien-être de la vie; que la médecine, la chirurgie, la chimie, la mécanique ont considérablement gagné; que l'art du gouvernement, la politique et la législation se sont perfectionnés, quoiqu'à un moindre degré. Cependant nous voyons aussi que pendant ces deux cent cinquante ans le protestantisme n'a fait aucune conquête qui vaille la peine qu'on en parle. Bien plus, nous pensons que, s'il y a quelque changement, ce changement a été en faveur de l'Église de Rome. Comment pourrions-nous donc espérer que l'extension des connaissances humaines sera nécessairement fatale à un système qui, pour ne rien dire de trop, a maintenu son terrain en dépit des immenses progrès que les sciences ont faits depuis le règne d'Élisabeth ?... »

L'auteur entre ensuite dans des considérations dénuées d'intérêt sur le progrès de l'humanité, puis il ajoute : « L'histoire du catholicisme fait ressortir vivement la justesse de ces observations. Pendant les sept derniers siècles, l'intelligence européenne a fait des progrès soutenus dans toutes les branches des connaissances profanes : mais en religion, nous ne sommes pas frappés des mêmes progrès.

« L'histoire ecclésiastique de cette longue période est l'histoire d'un mouvement de va-et-vient. Quatre fois depuis que l'autorité de l'Eglise de Rome fut établie sur la chrétienté d'Occident, l'esprit humain s'est révolté contre son joug. Deux fois l'Eglise resta complétement victorieuse; deux fois elle sortit du combat avec les stigmates de nombreuses blessures, mais conservant en elle le principe de la vie toujours dans sa vigueur. Quand nous réfléchissons aux terribles assauts auxquels elle a résisté, il nous est difficile de concevoir de quelle manière elle peut périr.

« La première de ces insurrections éclata dans la région où la belle langue *d'oc* était parlée. Cette contrée, singulièrement favorisée par la nature, était, au XI^e^ siècle, la partie la plus civilisée et la plus florissante de l'Europe occidentale; elle ne faisait en aucune façon partie de la France. Elle avait une existence politique distincte, un caractère national, des usages particuliers, une langue à elle; son sol était fertile et bien cultivé. Parmi ses champs de blé et ses vignobles s'élevaient de riches cités, qui formaient chacune une petite république, et des châteaux forts qui contenaient chacun une miniature de cour impériale. Ce fut là que l'esprit de la chevalerie se dépouilla d'abord de ses terreurs, prit une forme humaine et gracieuse, et se montra pour la première fois inséparable du goût des arts et de la littérature, de la courtoisie et de l'amour. Tous les dialectes populaires qui, depuis le V^e^ siècle s'étaient formés dans les anciennes provinces de l'empire romain, étaient encore rudes et imparfaits. L'harmonieux toscan, le riche et énergique anglais, étaient abandonnés à des artisans et à des bergers. Aucun clerc n'avait encore consenti à se servir de ces jargons barbares pour enseigner les sciences, pour retracer de grands événements ou pour peindre les mœurs; mais la langue provençale était déjà la langue des lettres; elle était déjà employée par de nombreux écrivains versés dans tous les arts de la composition et de la versification. Une littérature riche en ballades, en chants de guerre, en satires et pardessus tout en poésie amoureuse, charmait les loisirs des chevaliers et des dames, dont les tours et les châteaux ornaient les rives du Rhône et de la Garonne. Avec la civilisation était née, dans ce pays, la liberté de la pensée. La liberté avait fait disparaître l'horreur avec laquelle les mécréants étaient regardés partout ailleurs. Jamais un Normand ou un Breton n'avait vu un musulman, si ce n'était pour échanger des horions avec lui sur quelque champ de bataille de la Syrie; mais les peuples des riches contrées qui s'étendent au pied des Pyrénées vivaient dans un commerce habituel et profitable de courtoisie avec les royaumes maures d'Espagne, et accordaient un accueil hospitalier aux savants professeurs et aux mathémati-

ciens qui, dans les écoles de Cordoue ou de Grenade, étaient devenus habiles dans la science des Arabes. Les Grecs qui conservaient au milieu de leur dégradation politique l'esprit sagace et curieux de leurs pères, les Grecs encore en état de lire les plus parfaites des compositions humaines, et parlant encore la plus puissante et la plus flexible des langues humaines, apportaient aux marchés de Narbonne et de Toulouse, de Nîmes et d'Arles, avec les drogues et les soieries de climats éloignés, de hardies et subtiles théories longtemps inconnues au crédule et ignorant Occident. La théologie des pauliciens, théologie dans laquelle, à ce qu'il semble, plusieurs des doctrines des modernes calvinistes étaient mêlées à quelques doctrines dérivées de l'ancien manichéisme, se répandit avec rapidité à travers la Provence et le Languedoc. Le clergé de l'Eglise catholique y était regardé avec aversion et mépris : « plus vil qu'un prêtre, j'aimerais autant être un prêtre, » devenaient des expressions proverbiales; la papauté avait perdu toute autorité dans tous les rangs, depuis les grands princes de la féodalité jusqu'aux simples cultivateurs.

« La hiérarchie se voyait fatalement menacée. Une seule nation transalpine était sortie de la barbarie, et cette nation avait rejeté tout respect pour Rome. Un seul des dialectes de l'Europe avait reçu une valeur littéraire, et ce langage était une arme aux mains des hérétiques. La position géographique des sectaires rendait le danger particulièrement formidable. Ils occupaient une région centrale communiquant directement avec la France, l'Italie et l'Espagne. Les provinces encore pures de la contagion étaient séparées entre elles par ce district infecté. Sous l'empire de semblables circonstances, il semblait probable qu'une seule génération suffirait pour répandre la doctrine *réformée* à Lisbonne, à Londres et à Naples, mais cela ne devait pas arriver.....»

M. Macaulay raconte ensuite à sa manière la croisade qui sauva l'Eglise et la société, également menacées par l'immoralité et le socialisme des manichéens. Il n'a pas compris le caractère d'Innocent III, que Hurter a si bien exposé dans la Vie de ce pontife illustre, écrite pendant qu'il était encore protestant (1150). Il n'a pas mieux saisi la mission de saint Dominique et de saint François d'Assise, qui ranimèrent dans les âmes l'esprit évangélique (1151). De tels défauts sont étonnants dans un pareil esprit.

. . . . . « Un siècle et demi se passa, et alors vint le second grand soulèvement de l'esprit humain contre la domination spirituelle de Rome. Durant les deux générations qui suivirent la croisade des Albigeois, le pouvoir de la papauté avait atteint son apogée. Frédéric II, le plus habile et le plus accompli de la longue dynastie des empereurs d'Allemagne, avait en vain épuisé toutes les ressources de la politique et de la guerre pour défendre les droits du pouvoir civil contre les envahissements de l'Eglise. La vengeance des prêtres poursuivit sa maison jusqu'à la troisième génération : Manfred tomba sur le champ de bataille, Conradin périt sur l'échafaud (1152). Il se fit alors une réaction. L'autorité séculière, longtemps opprimée injustement, reprit l'ascendant. Ce changement dut sans doute être attribué surtout au dégoût général excité par l'abus que l'Eglise avait fait de ses triomphes et de sa puissance ; mais on doit reconnaître aussi dans cet événement l'influence des caractères et des situations individuelles. L'homme qui prit la part la plus importante à cette révolution fut Philippe IV, dit le Bel, roi de France, prince despote par situation et par tempérament, sombre, implacable, sans scrupule, également préparé à la chicane, et entouré d'hommes d'épée dévoués et d'hommes de loi. Le plus hautain et le plus fier des Pontifes romains, tandis qu'il distribuait des royaumes et citait de grands princes à son tribunal, saisi dans son palais par l'ordre de Philippe, bassement outragé, mourut fou de rage et de terreur (1153).

« Ce fut ainsi, selon que s'exprime le grand poëte florentin, « que le Christ fut, « dans la personne de son vicaire, une se« conde fois saisi par des misérables, une « seconde fois moqué, une seconde fois « abreuvé de fiel et de vinaigre (1154). » Le siége de la cour papale fut alors transporté au delà des Alpes, et les évêques de Rome devinrent dépendants de la France. C'est l'époque du grand schisme d'Occident.

« Deux Papes, chacun avec un titre douteux, firent retentir toute l'Europe de leurs invectives et de leurs anathèmes. Rome criait contre la corruption d'Avignon ; Avignon, avec une égale justice, récriminait contre Rome. Le simple peuple chrétien, élevé dans la croyance que c'était un devoir sacré d'être en communion avec le chef de l'Eglise, ne pouvait comprendre, au milieu de ce conflit de témoignages et d'arguments contradictoires, auxquels de ces deux prêtres indignes appartenait légitimement le droit d'être le chef de l'Eglise. Ce fut encore dans ces conjonctures que la voix de Jean Wickliffe (1155) commença à se faire entendre. L'esprit public de l'Angleterre fut bientôt profondément ébranlé ; l'influence des nouvelles doctrines se fit sentir jusqu'au royaume de Bohême.

« Il est vrai qu'il existait depuis long-

(1150) Voy. HURTER, *Innocent III*, traduction Saint-Chéron.

(1151) Voy. le P. LACORDAIRE, *Saint Dominique*; CHAVIN, *Saint François d'Assises*; DE MONTALEMBERT, *Sainte Elisabeth*, Introduction.

(1152) Pour l'appréciation exacte de ces faits, voyez ALZOG, *Histoire universelle de l'Eglise*.

(1153) Il faut lire sur Boniface VIII un remarquable travail publié dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

(1154) DANTE, *Purgatoire*.

(1155) Ou Wiclef.

temps en Bohême une prédisposition à l'hérésie : on voyait, aux foires de Prague, des marchands de l'embouchure du Danube ; et l'embouchure du Danube était précisément le siége de la théologie paulicienne. L'église, déchirée par le schisme, et rudement attaquée à la fois en Angleterre et en Allemagne, se trouvait dans une situation à peu près aussi périlleuse qu'à l'époque de la crise qui précéda la croisade des Albigeois. Mais ce danger s'évanouit aussi ; l'autorité civile prêta à l'Eglise un appui vigoureux, et l'Eglise sembla vouloir se réformer elle-même. Le concile de Constance mit fin au schisme. Le monde catholique fut rendu de nouveau à l'unité sous un seul chef, et des règles furent posées qui semblaient devoir à jamais prévenir l'abus de son pouvoir.

« Les apôtres les plus distingués de la nouvelle doctrine furent mis à mort. Le gouvernement anglais poursuivit les Lollards avec la dernière rigueur: on n'aurait trouvé dans la génération qui suivit aucune trace de cette seconde grande révolte contre la papauté, si ce n'est parmi les rudes populations des montagnes de la Bohême.

« Un autre siècle s'écoula ; alors commence le troisième et le plus mémorable effort en faveur de la liberté spirituelle. Les temps avaient bien changé. Les nobles productions du génie des Athéniens et des Romains étaient étudiées par des milliers de laïques; l'Eglise avait perdu le monopole de l'érudition ; les langues modernes s'étaient enfin développées; l'invention de l'imprimerie avait donné de nouvelles facilités au commerce des intelligences. Telles furent les auspices sous lesquelles s'accomplit la grande réformation.

« Nous voudrions esquisser ici, dans un rapide abrégé, ce qui nous semble la véritable histoire de la lutte qui, commencée par les prédications de Luther contre les indulgences, se terminera, en quelque sorte, cent trente ans plus tard, par le traité de Westphalie (1156).

« Dans les parties septentrionales de l'Europe, la victoire du protestantisme fut rapide et complète. La domination du Pape était pour les nations de race teutonique une domination d'Italiens, d'étrangers, d'hommes qui différaient avec eux de langage, de mœurs et de pensée. La juridiction exercée par les tribunaux spirituels de Rome leur semblait le signe d'une servitude dégradante; les sommes d'argent, qui, sous mille prétextes, étaient levées par une cour lointaine, leur paraissaient des tributs aussi humiliants que ruineux ; le caractère de la cour pontificale provoquait l'aversion et le dédain de ces peuples graves, sincères et dévots. La nouvelle théologie se répandit donc avec une rapidité sans exemple : gens de tous rangs, de toutes sortes, se joignaient aux novateurs : souverains impatients de s'approprier les prérogatives du Pape, nobles désireux de se partager les dépouilles des abbayes, plaideurs exaspérés par les extorsions de la chambre apostolique, patriotes frémissant sous ce joug étranger, hommes vertueux scandalisés par les désordres de l'Eglise, hommes corrompus amoureux de la licence inséparable d'une grande révolution morale, savants voyageurs ardents à la poursuite de la vérité, esprits faibles séduits par l'éclat de la nouveauté, tous se rangèrent du même côté. L'Irlande seule, parmi les nations septentrionales, conserva son ancienne foi. Comment la cause de ce fait s'explique-t-elle ? Le sentiment national qui, dans des pays plus heureux, s'était tourné contre Rome, avait en Irlande l'Angleterre à combattre.

« Un demi-siècle après le jour où Luther renonça publiquement à la communion de Rome, et brûla la bulle de Léon X devant les portes de Wittemberg, le protestantisme avait atteint son apogée, mais pour perdre bientôt ses avantages et ne plus les reconquérir jamais. Combien de gens qui avaient vu frère Martin zélé catholique vécurent assez pour voir la révolution, dont il fut le principal auteur, triomphante dans la moitié des Etats de l'Europe. En Angleterre, en Ecosse, en Danemark, en Suède, en Livonie, en Prusse, en Saxe, dans la Hesse, le Wurtemberg, le Palatinat, dans plusieurs cantons de la Suisse, dans le nord de la Hollande, la Réforme l'avait complétement emporté, et dans toutes les autres contrées de ce côté des Alpes et des Pyrénées elle sembla au moment de triompher.

« Mais, tandis que cette grande œuvre se poursuivait dans le nord de l'Europe, une révolution d'une tout autre espèce s'opérait dans le midi. Le caractère de l'Italie et de l'Espagne était bien différent de celui de l'Allemagne ou de l'Angleterre. »

M. Macaulay explique à sa manière les causes qui attachaient les Italiens et les Espagnols à l'Eglise.

« Il n'est donc pas étonnant que la grande irruption du protestantisme dans une partie de la chrétienté ait eu pour effet de produire une explosion également de zèle catholique dans une autre partie. Deux Réformes éclatèrent à la fois avec une énergie égale : réforme de doctrine dans le nord, réforme de mœurs et de discipline au midi. *En une seule génération, tout l'esprit de l'Eglise de Rome se renouvela. Depuis le palais du Vatican jusqu'à l'ermitage le plus reculé des Apennins, cette grande rénovation religieuse se fit voir et sentir.* Toutes les institutions fondées pour la propagation et la défense de la foi furent refondues et munies d'armes plus sûres. Partout les anciennes communautés religieuses reçurent de nouvelles règles, et de nouvelles communautés furent créées. Un an environ après la mort de Léon X l'ordre des Cordeliers fut réformé,

(1156) *Voy.* pour l'exacte appréciation des faits, Audin, *Vie de Luther* et *Vie de Calvin*. — Doellinger, *La réforme*, traduction Emmanuel Perrot.

les Capucins revinrent à la discipline de saint François, le silence et les prières pendant la nuit. Les Barnabites et la société de Somasca se dévouèrent au service et à l'éducation des pauvres. Aux Théatins fut attribuée une mission plus importante encore, mission à peu près la même que celle de nos premiers méthodistes, ayant pour but de suppléer à l'insuffisance du clergé paroissial. L'Eglise de Rome plus sage que l'Eglise d'Angleterre soutenait de toutes ses forces la bonne œuvre ; les membres de la nouvelle confrérie prêchaient à des foules de fidèles dans les rues et dans les champs, priaient au chevet du lit des malades, administraient les derniers sacrements aux mourants. Le premier parmi eux en zèle et en dévotion était Jean-Pierre Caraffa, qui devint Pape sous le nom de Paul IV. Dans le couvent des Théatins, à Venise, sous les yeux de Caraffa, un gentilhomme espagnol vint se fixer ; il soignait les pauvres dans les hôpitaux, couvert de haillons, presque mort de faim lui-même ; souvent, au milieu des rues, monté sur une pierre, il agitait son chapeau pour attirer les passants, et prêchait dans un jargon étranger, mélangé d'espagnol et de toscan. Les Théatins étaient les plus zélés et les plus rigides des hommes ; pourtant aux yeux de cet enthousiaste néophyte, leur discipline semblait relâchée. Son imagination naturellement passionnée avait passé par une éducation qui donnait à son caractère singulier une exaltation et une énergie maladives. Dans sa jeunesse, il avait été le vrai prototype du héros de Cervantes. La seule étude du jeune hidalgo était alors les romans de chevalerie, et son existence un rêve magnifique de princesse délivrée, et d'infidèles pourfendus à coup de lance. Il avait choisi pour sa Dulcinée, « non une comtesse, non une duchesse, » ce sont ses propres paroles, mais une femme plus haut placée, et il se flattait de mettre à ses pieds les clefs des châteaux des Maures, et les riches turbans des rois de l'Asie. Au milieu de ces visions de gloire militaire et d'amour heureux, une blessure grave l'étendit sur un lit de douleurs, sa constitution fut minée ; il resta estropié pour la vie. La palme de la force et de l'adresse dans les exercices chevaleresques ne pouvait donc plus lui appartenir, il ne pouvait plus espérer de pourfendre les géants ou de trouver faveur auprès des dames ; alors une nouvelle vision s'éleva dans son âme et se mêla à ses premières illusions d'une manière qui, aux yeux de bien des Anglais, doit paraître bien étrange, mais que ceux qui savent combien était intime l'union de la religion et de la chevalerie d'Espagne n'auront pas de peine à comprendre. Il pouvait encore être un soldat, il serait le chevalier errant de l'épouse du Christ ; il vaincrait le grand dragon, il serait le champion de la femme dont le soleil formait le vêtement ; il briserait le charme sous lequel les faux prophètes tenaient les âmes captives ; son imagination inquiète et vagabonde le guidait aux déserts de Syrie et à la chapelle du Saint-Sépulcre ; puis il revenait aux extrémités de l'Occident, et étonnait les couvents de l'Espagne et les écoles de France de sa pénitence et de ses veilles..... »

Après quelques facéties d'assez mauvais goût sur le génie héroïque et ardent de saint Ignace, le célèbre historien ajoute : « Tel était le fameux Ignace de Loyola, qui prit, dans la grande réaction catholique, la même part que Luther avait prise dans le mouvement protestant.

« Mécontent du système des Théatins, l'enthousiaste espagnol tourna les yeux vers Rome. Pauvre, obscur, sans patrons, sans recommandations, il entra dans la ville, où maintenant deux temples magnifiques, enrichis de marbres aux mille couleurs, rappellent les grands services qu'il rendit à l'Eglise ; où son image, sculptée en argent massif, ses os, enchâssés dans les pierreries, sont placés au-dessus de l'autel de Dieu. Son activité et son zèle surmontèrent tous les obstacles. Sous sa règle l'ordre des Jésuites commença à exister et s'éleva rapidement à la plénitude de son gigantesque pouvoir. Avec quelle véhémence, quelle adroite politique, quelle exacte discipline, quel courage intrépide, quelle abnégation d'eux-mêmes, quel oubli des liens les plus chers ; avec quel dévouement opiniâtre, avec quelle unité de but, *quelle versatilité et quelle souplesse, sans scrupule dans le choix des moyens* (1157), les Jésuites combattirent pour l'Eglise. On les retrouve dans chacune des pages des annales de l'Europe pendant plusieurs générations. La quintessence de l'esprit catholique s'était concentrée dans la Compagnie de Jésus, et l'histoire de l'ordre des Jésuites est l'histoire même de la grande réaction catholique (1158). Cet ordre possédait à la fois tous les moyens d'agir sur l'esprit public : la chaire, le confessionnal, la presse, les académies. Partout où les Jésuites prêchaient, l'église se trouvait trop petite pour contenir les assistants. Le nom de jésuite, inscrit sur le titre d'un livre, en assurait la circulation. C'était dans l'oreille du jésuite que les puissants, les nobles, les beautés de la terre confiaient la secrète histoire de leurs vies. C'était aux pieds des Jésuites que la jeunesse des hautes et moyennes classes s'instruisait et s'élevait des premiers rudiments de l'enseignement jusqu'aux classes de rhétorique et de philosophie. La littérature, la science, auparavant associées à l'hérésie ou à l'incrédulité, devinrent les alliées de l'orthodoxie. Dominante au milieu de l'Europe, la compagnie de Jésus en sortit pour chercher des conquêtes. En dépit de l'Océan et des déserts, de la peste et de la famine,

(1157) Ces calomnies vulgaires doivent être laissées à M. Eugène Sue et sont indignes d'un écrivain sérieux. (*Voy.* Crétineau Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*.)

(1158) Ces quelques mots expliquent toutes les haines dont cet ordre célèbre a été l'objet.

des espions et des lois pénales, des cachots et des tortures, des gibets et des échafauds, on trouve les Jésuites sous tous les déguisements, dans toutes les contrées, professeurs, médecins, marchands ou hommes de peine. On les retrouve à la cour ennemie de Suède, dans les vieux manoirs du Cheshire, dans les chaumières du Connaught, argumentant, instruisant, consolant, ravivant les cœurs de la jeunesse, animant le courage des timides, offrant le crucifix aux yeux des mourants... »

M. Macaulay se console de ses aveux forcés par quelques déclamations banales sur l'indifférence des Jésuites dans le choix des moyens (1159), puis il ajoute :

« L'ancien monde ne suffisait pas à cette étrange activité. Les Jésuites envahirent tous les pays que les grandes découvertes maritimes du siècle précédent avaient ouverts aux entreprises des Européens. On les trouve dans les profondeurs des mines du Pérou, aux marchés où les caravanes trafiquaient des esclaves africains, sur les côtes des îles indiennes et dans les observatoires de la Chine. Ils firent des prosélytes dans les régions où ni l'avarice ni la curiosité n'avaient attiré aucun de leurs compatriotes; ils prêchèrent et disputèrent dans des langues dont aucun autre habitant de l'Occident n'entendait un mot. L'esprit qui prédominait dans cet ordre animait alors tout le monde catholique : la cour de Rome elle-même était purifiée. Durant la génération qui précéda la réforme, cette cour avait été le scandale du monde chrétien. Ses annales avaient été déshonorées par la trahison, le meurtre, l'inceste; ses membres même les plus respectables étaient tout à fait indignes d'être les ministres de la religion. C'étaient, comme Léon X, des hommes qui, avec la latinité du siècle d'Auguste, avaient adopté son génie athée et railleur. Ils considéraient les mystères du christianisme, dont ils étaient les dépositaires, comme l'augure Cicéron et le pontife Maximus César regardaient les livres sibyllins et les poulets sacrés. Entre eux ils parlaient de l'Incarnation, de l'Eucharistie et de la Trinité, de même que Cotta et Velléius parlaient de l'oracle de Delphes et de la voix de Faune dans les montagnes. Leurs années s'écoulaient dans un doux songe de voluptés sensuelles et intellectuelles. Une cuisine recherchée, des vins délicieux, des femmes, des chiens, des faucons, des chevaux, des manuscrits de l'antiquité nouvellement découverts, des sonnets et des romans burlesques dans le plus pur toscan, aussi licencieux que le pouvait permettre un sentiment exquis du beau; les ciselures de Benvenuto, les plans de palais, dessinés par Michel-Ange; les fresques de Raphaël; des bustes, des mosaïques, des bijoux retrouvés parmi les ruines d'anciens temples ou de villes, tels étaient les délices et les sérieux événements de leurs vies. Les lettres et les beaux-arts durent beaucoup à cette élégante oisiveté. Mais au grand réveil des esprits en Europe, quand toutes les doctrines furent attaquées, l'une après l'autre, quand les nations se retirèrent de jour en jour de la communion du successeur de saint Pierre, on sentit que l'autorité de l'Église ne pouvait plus, avec sécurité, rester confiée à des chefs, dont le plus bel éloge était qu'ils étaient bons juges en compositions latines, en tableaux, en statues, dont les études les plus sévères avaient un caractère païen; qu'on soupçonnait de rire en secret des sacrements qu'ils administraient, et de ne pas croire plus à l'Evangile qu'au *Morgante maggiore*.

« Des hommes d'une tout autre espèce s'élevèrent alors à la direction des affaires ecclésiatiques, des hommes dont l'esprit ressemblait à celui de Dunstan et de Becket. Les pontifes romains offrirent, dans leurs personnes, toutes les austérités des premiers anachorètes de Syrie. Paul IV porta sur le trône pontifical la même ferveur de zèle qui l'avait conduit dans le couvent des Théatins; Pie V, sous ses vêtements splendides, cachait le cilice d'un simple moine, marchait nu-pieds à la tête des processions, trouvait, même au milieu des plus pressantes occupations, du temps pour la prière, regrettait souvent que les devoirs publics de sa situation missent obstacle à son avancement dans la sainteté, et il édifia son troupeau par des exemples innombrables d'humilité, de charité, de pardon des injures. Dans le même temps il soutenait l'autorité de son siége et les doctrines orthodoxes de l'Eglise avec toute l'obstination et la véhémence d'Hildebrand. Grégoire XIII s'efforça non-seulement d'imiter, mais de surpasser Pie V dans les sévères vertus de sa sainte profession. Telle était la tête, tels étaient les membres : on peut suivre le changement de l'esprit du monde catholique dans toutes les branches de la littérature et des arts; il frappera toute personne qui comparera le poëme du Tasse à celui de l'Arioste, ou les monuments de Sixte-Quint à ceux de Léon X..... »

M. Macaulay montre ce que fit de son côté l'autorité civile, en Espagne et en Italie, pour arrêter les progrès de l'hérésie :

« Ainsi, tandis que la réformation protestante se répandait rapidement dans une partie de l'Europe, la régénération catholique s'étendait aussi rapidement dans l'autre partie. Environ un demi-siècle après Luther, il y avait dans tout le Nord des gouvernements et des peuples protestants; au Midi, les gouvernements et les peuples étaient animés, au contraire, du zèle le plus ardent pour l'ancienne Eglise. Entre ces deux régions hostiles s'étendait, géographiquement autant que moralement, *un grand terrain contesté*. En France, en Belgique, dans l'Allemagne méridionale, dans la Hongrie et la Pologne, la lutte était encore indécise. Les gouvernements de ces pays n'avaient point

(1159) *Voy.* sur ce point Crétineau Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, et surtout le R. P. de Ravignan, *De l'existence et de l'institut des Jésuites*.

rompu avec Rome; mais les protestants y étaient nombreux, puissants, hardis, actifs; en France, ils formaient un Etat dans l'Etat, ils élevaient des forteresses, pouvaient mettre sur pied de grandes armées et traitaient avec leurs souverains d'égal à égal. En Pologne, le roi était encore catholique, mais les protestants avaient la suprématie à la diète, remplissaient toutes les charges importantes de l'administration, et, dans les grandes villes, s'emparaient des églises paroissiales. « Il semblait, » dit le nonce du Pape, « qu'en Pologne le protestantisme détrônerait entièrement le catholicisme. » En Bavière, l'état des choses était à peu près le même; les protestants avaient la majorité dans l'assemblée des Etats, et demandaient au duc des concessions en faveur de leur religion; pour prix du vote des subsides en Transylvanie, la maison d'Autriche fut hors d'état d'empêcher la diète de confisquer par un décret les biens de l'Eglise. Dans l'Autriche, proprement dite, on disait généralement qu'un tiers seulement de la population pouvait passer pour catholique. En Belgique, les adhérents aux nouvelles opinions se comptaient par centaines de milles.

« L'histoire des deux générations qui suivirent est celle de la grande lutte entre le protestantisme, possesseur du Nord de l'Europe, et le catholicisme, possesseur du Midi, qui se disputaient le terrain mixte ou douteux. Toutes les armes spirituelles et temporelles furent mises en usage; les deux partis firent preuve de grands talents et de hautes vertus, l'un et l'autre eurent à rougir de bien des folies et des crimes; les chances parurent d'abord favorables au protestantisme, mais la victoire demeura à l'Eglise romaine, ELLE EUT L'AVANTAGE SUR TOUS LES POINTS. Si nous franchissons un autre demi-siècle, nous la trouvons triomphante en France, en Belgique, en Bavière, en Bohême, en Autriche, en Pologne et en Hongrie; et le protestantisme n'a pas été capable, dans le cours de deux cents ans, de reconquérir ce qu'il perdit alors.

« Il ne faut pas d'ailleurs se dissimuler que cet étonnant triomphe de la papauté doit principalement être attribué, non à la force des armes, MAIS A UNE GRANDE RÉACTION DE L'OPINION PUBLIQUE. Pendant la première moitié du siècle qui suivit la réforme, le cours naturel des sentiments, dans les contrées de ce côté des Alpes et des Pyrénées, les entraînait impétueusement vers les nouvelles doctrines; mais alors le flot change et se porte avec la même violence du côté opposé. Dans ses divers mouvements de l'opinion, ni dans l'une ni dans l'autre de ces périodes, le succès ne dépendit de l'événement d'une bataille ou d'un siége. Le mouvement protestant fut à peine arrêté un moment par la défaite de Mühlberg. La réaction catholique ne fut point retardée par la défaite de l'Armada. Il est difficile de dire si le premier mouvement en avant fut plus violent que le mouvement rétrograde. Soixante ans après la séparation luthérienne, le catholicisme se maintenait à peine sur les côtes de la Méditerranée. Cent ans après cette même séparation, le protestantisme avait peine à se maintenir sur les côtes de la Baltique. Les causes de cette mémorable révolution dans les affaires humaines méritent bien d'être recherchées.

« La lutte entre les deux partis a quelque ressemblance avec la scène d'escrime dans Shakespeare : — Laertes blesse Hamlet, puis, dans le duel, ils changent de rapière, et Hamlet blesse Laertes. — La guerre entre Luther et Léon X était le combat de la foi ferme contre l'incrédulité, du zèle contre l'apathie, de l'énergie contre l'indolence, du sérieux contre la frivolité, de la morale contre le vice (1160). La guerre que le protestantisme dégénéré eut à soutenir contre le catholicisme fut bien différente. Aux débauchés, aux empoisonneurs, aux athées, qui avaient porté la tiare pendant la génération qui précéda la *réforme*, avaient succédé des Papes que leur religieuse ferveur et la sainteté de leurs mœurs pouvaient faire comparer à Cyprien ou à Ambroise.

« L'ordre des Jésuites à lui seul pouvait offrir au monde plusieurs hommes égaux en tout aux apôtres de la réforme, par la sincérité, la constance, le courage, l'austérité de leurs vies. Mais, tandis que le danger suscitait du sein de l'Eglise de Rome la plupart des hautes qualités des réformateurs, l'Eglise réformée avait contracté quelques-uns des vices qu'elle avait censurés dans l'Eglise romaine; elle était devenue mondaine et avide; ses premiers et illustres chefs étaient descendus dans la tombe sans laisser de successeurs. Parmi les princes protestants, il n'y avait que peu ou point de véritable sentiment protestant. Elizabeth elle-même était plus protestante par politique que par conviction; Jacques Ier, dans le but de favoriser l'exécution de son projet de marier son fils dans une des grandes maisons royales du continent, était prêt à faire d'immenses concessions à Rome, et même à admettre la suprématie modifiée du Pape; Henri IV abjura deux fois la doctrine réformée par des motifs d'intérêt; l'électeur de Saxe, le chef naturel du parti protestant en Allemagne, se soumit à devenir, au moment le plus important de la lutte, un instrument entre les mains des papistes. Parmi les souverains catholiques, au contraire, nous trouvons un zèle religieux porté souvent jusqu'au fanatisme. Le papisme de Philippe II était d'une bien autre trempe que le protestantisme d'Elizabeth; Maximilien de Bavière, élevé par les Jésuites, fut un fervent missionnaire armé du pouvoir d'un roi. L'empereur Ferdinand II mit deux fois son trône en danger plutôt que de faire la plus petite concession à l'esprit d'innova-

(1160) Il est inutile de s'arrêter à signaler les étranges bévues de ce portrait fantastique de Luther.

tion religieuse. Sigismond de Suède perdit une couronne qu'il pouvait garder en renonçant à la foi catholique; en un mot, partout, du côté protestant, nous voyons la langueur; partout, du côté catholique, nous voyons l'ardeur et la dévotion.

« Non-seulement il y avait, à cette époque, parmi les catholiques un zèle beaucoup plus intense que parmi les protestants, mais tout le zèle des catholiques était dirigé contre les protestants, tandis que presque toute l'ardeur des protestants était employée à se combattre les uns les autres. Dans le sein de l'Eglise catholique, il n'existait aucun sérieux dissentiment de doctrine. Les décisions du concile de Trente étaient adoptées, et la controverse de Jansénius ne s'était pas encore élevée. Rome disposait donc de l'effectif de toutes ses forces pour poursuivre la guerre contre la réformation, et, d'autre part, les forces qui auraient dû soutenir la réforme s'épuisaient dans les luttes civiles. Tandis que des prédicateurs Jésuites, des confesseurs Jésuites, des instituteurs Jésuites, couvraient l'Europe, brûlant de consacrer toutes les facultés de leur esprit, de répandre tout leur sang pour la cause de l'Eglise, les docteurs protestants se disputaient entre eux, et les chefs protestants punissaient des sectaires aussi bons protestants qu'eux-mêmes.

Cumque superba foret Babylon spolienda tropæis,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos.

« Ainsi, dans le Palatinat, un prince calviniste persécutait les luthériens; en Saxe, un prince luthérien persécutait les calvinistes; en Suède, quiconque faisait une objection au moindre article de la confession d'Augsbourg était aussitôt banni; en Ecosse, Melleville discutait avec d'autres protestants des questions de discipline ecclésiastique; en Angleterre, les prisons étaient peuplées d'hommes qui, quoique zélés pour la réforme, ne s'accordaient pas précisément avec la cour sur tous les points de discipline et de doctrine; les uns étaient en prison pour avoir nié le dogme de la réprobation, d'autres pour ne pas vouloir porter le surplis; on eût à cette époque enlevé l'Irlande au papisme avec moitié moins de zèle et d'activité que n'employa Witgift à opprimer les puritains, ou Martin Marprelate à injurier les évêques.

« Les catholiques avaient donc non-seulement l'avantage sur les protestants en zèle et en union, ils avaient aussi de plus qu'eux une organisation infiniment supérieure. Le protestantisme n'était, en réalité, nullement organisé pour l'agression. Les églises réformées étaient de simples églises nationales, sans lien entre elles. L'église d'Angleterre n'existait que pour la seule Angleterre; c'était une institution aussi locale que la cour des *plaids communs*, et qui ne possédait aucun moyen d'influence étrangère.

« L'église d'Ecosse n'existait non plus que pour l'Ecosse seule. Les opérations de l'Eglise catholique, au contraire, embrassaient le monde entier. Personne, à Londres ou à Edimbourg, ne s'inquiétait de ce qui se passait en Pologne; mais à Rome, Cracovie et Munich étaient des villes aussi intéressantes que la paroisse de Saint-Jean de Latran. Notre île, la tête des intérêts protestants, n'envoyait pas au dehors un seul missionnaire ou un seul instructeur de la jeunesse sur le théâtre de la guerre spirituelle; il ne fut pas établi en Angleterre un seul séminaire dans le but de fournir des secours à des personnes chargées de missions semblables en pays étrangers; de l'autre côté, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne se remplissaient d'émissaires catholiques habiles et actifs, Italiens ou Espagnols de naissance; des colléges étaient fondés à Rome pour l'instruction de la jeunesse du Nord. La force spirituelle du protestantisme n'était qu'une simple milice locale, utile en cas d'invasion, mais qu'on ne pouvait envoyer hors des frontières, et qui, par cela même, était incapable de faire des conquêtes; Rome avait non-seulement sa milice locale, mais elle possédait aussi une force mobile, prête au moindre signe à servir en pays étranger, quels que fussent les dangers et les désagréments de ces missions. Si l'on pensait qu'un jésuite de Palerme fût, par ses talents et son caractère, en état de se mesurer avec les réformés lithuaniens, l'ordre de partir lui était à l'instant donné, et cet ordre était à l'instant obéi; un mois après, le fidèle serviteur de l'Eglise prêchait, catéchisait, confessait au delà du Niémen. Il est impossible de nier que la politique de l'Eglise de Rome ne soit le chef-d'œuvre de la sagesse humaine; *en vérité aucune autre institution que celle de cette politique n'aurait résisté à de tels assauts.* L'expérience de douze siècles pleins d'événements, l'intelligence, le soin persévérant de quarante générations de grands politiques l'ont tellement perfectionnée, que le gouvernement de cette Eglise occupe la première place parmi les inventions humaines. Plus est forte notre conviction que la raison et les Ecritures sont en faveur du protestantisme, plus est grande l'admiration forcée que nous fait éprouver un système de tactique contre lequel la raison et les Ecritures se sont élevées en vain. »

M. Macaulay montre l'immense parti que le catholicisme sait tirer des caractères ardents qui ne sont qu'un embarras dans le cercle étroit des églises protestantes, et ne font qu'en augmenter les divisions.

« Le parti protestant se trouvait à cette époque réellement vaincu et humilié. En France, la réaction catholique avait été si forte que Henri IV fut obligé de choisir entre sa religion et sa couronne; en dépit de son incontestable droit héréditaire, en dépit de ses hautes qualités personnelles, il vit qu'à moins de se réconcilier avec l'Eglise de Rome, il ne pourrait compter sur la fidélité des loyaux gentilshommes dont l'impétueuse valeur changea le sort de la bataille d'Ivri; en Belgique, en Pologne, dans l'Allemagne

méridionale, le triomphe du catholicisme était complet; la résistance de la Bohême était vaincue; le Palatinat était conquis. La haute et la basse Saxe étaient couvertes par les flots d'une invasion catholique; le roi de Danemark se présentait comme le protecteur des Eglises réformées; il fut défait, chassé de l'empire et attaqué dans ses propres possessions; enfin, les armées de la maison d'Autriche subjuguèrent la Poméranie, et ne furent arrêtées dans leurs progrès que par les remparts de Stralsund.

« Alors le flot changea de cours. Deux violentes explosions de sentiments religieux avaient donné leurs caractères à l'histoire de tout un siècle. Le protestantisme avait d'abord fait reculer le catholicisme aux Alpes et aux Pyrénées; le catholicisme rallié avait à son tour chassé le protestantisme jusqu'à l'océan Germanique : mais à ce moment la grande réaction méridionale commençait à se relâcher, comme s'était auparavant relâché le grand mouvement septentrional : le zèle des catholiques se refroidit, leur union fut dissoute, le paroxisme de l'excitation religieuse avait cessé des deux côtés; l'un était aussi dégénéré de l'esprit de Loyola, que l'autre, de l'esprit de Luther. Pendant trois générations, la religion avait servi de mobile à la politique, les révolutions et les guerres civiles de France, d'Ecosse, de Hollande, de Suède, la longue lutte entre Philippe et Elisabeth, la compétition sanglante du trône de Bohême, avaient eu pour origine des querelles théologiques. Mais tout changea alors : la dispute qui agitait l'Allemagne perdit son caractère religieux; elle prit pour but bien moins la suprématie de l'Eglise romaine que l'ascendant temporel de la maison d'Autriche; elle fut bien moins une lutte en faveur de la doctrine réformée qu'en faveur de l'indépendance nationale. Des combinaisons nouvelles de gouvernements, dans lesquels la communauté d'intérêts politiques jouait un rôle bien plus important que la communauté de la foi religieuse, se formèrent à Rome même : le progrès des armes catholiques inspirait des sentiments fort mêlés, le suprême pontife était un souverain de second rang, aussi jaloux de la balance des pouvoirs que de la propagation de la vérité. On savait qu'il craignait l'établissement d'une monarchie universelle, plus peut être qu'il ne désirait la prospérité de l'Eglise catholique.

« A la fin, un grand événement annonça au monde que la guerre entre les sectes avait cessé, et que la guerre entre les Etats lui avait succédé. Une coalition qui renfermait des calvinistes, des luthériens et des catholiques, se forma contre la maison d'Autriche. A la tête de cette coalition se trouvait le plus grand homme d'Etat et le plus illustre guerrier de ce siècle; le premier était un prince de l'Eglise catholique, fameux par la vigueur et le succès avec lequel il avait abattu les huguenots; le second, un roi protestant qui devait son trône à une révolution née de la haine du papisme. L'alliance de Richelieu et de Gustave marque le temps où les luttes religieuses se terminent; la guerre qui suivit eut pour cause l'équilibre de l'Europe. Quand enfin la paix de Westphalie se conclut, il fut évident que l'Eglise de Rome demeurait en possession du vaste domaine que, dans le milieu du siècle précédent, elle semblait sur le point de perdre; il ne resta de protestants en Europe que les pays devenus tout entiers protestants pendant la génération qui entendit prêcher Luther.

« Depuis ce moment il n'y a plus eu de guerre de religion entre les catholiques et les protestants. Sous Cromwel, l'Angleterre protestante s'unit à la France catholique, gouvernée alors par un prêtre, contre l'Espagne catholique. Guillaume III, le grand héros protestant, fut à la tête d'une coalition qui réunissait plusieurs puissances catholiques, et que Rome même favorisait secrètement contre le catholique Louis XIV. Sous la reine Anne, l'Angleterre et la Hollande protestante s'allient à la Savoie et au Portugal, deux Etats catholiques, dans le but de faire passer la couronne d'Espagne de la tête d'un dévot catholique sur celle d'un autre catholique.

« La frontière géographique qui sépare les deux religions est restée à peu près la même qu'à la fin de la guerre de Trente Ans; le protestantisme n'a donné depuis aucune preuve de cette *puissance expansive* qu'on lui attribue. »

Pour se consoler de cette stérilité, M. Macaulay vante la supériorité des pays protestants dans la civilisation; comme si la France, l'Autriche, la Belgique, la Bavière, etc., étaient des pays moins industrieux et moins éclairés que la Norwége ou le canton de Vaud.

« Cent ans environ après l'établissement définitif des limites entre le protestantisme et le catholicisme, commencèrent à paraître les signes du quatrième grand danger de l'Eglise romaine. L'orage qui maintenant allait gronder contre elle différait fort des précédents; ceux qui auparavant l'avaient attaquée, n'avaient mis en question qu'une partie de ses doctrines; une école s'élevait qui la rejetait tout entière. Les albigeois, les lollards, les luthériens, les calvinistes, avaient un système religieux positif, et y étaient fortement attachés. Le symbole des nouveaux sectaires était tout négatif : ils empruntaient une de leurs prémisses aux protestants, et l'autre aux catholiques; ils admettaient avec les uns que le catholicisme était le seul pur et le seul véritable christianisme; avec les autres, ils soutenaient que plusieurs parties du catholicisme étaient contraires à la raison. La conclusion était évidente : deux propositions qui, séparées, sont compatibles avec la piété la plus exaltée, formaient, réunies, le fondement d'un système d'irréligion. Selon Bossuet, la transsubstantiation est affirmée dans l'Evangile; selon Tillotson, la transsubstantiation est une absurdité. Le rapprochement de ces

deux doctrines conduit, par une nécessité logique, aux conclusions de Voltaire.

« Si la secte qui s'élevait à Paris n'avait été qu'une secte de railleurs, il n'est pas probable qu'elle eût laissé de profondes traces de son existence dans les institutions et les mœurs de l'Europe. La simple négation, la seule incrédulité épicurienne, comme Bacon l'a justement observé, n'ont jamais troublé la paix du monde, elles ne fournissent pas de motifs à l'action, elles n'inspirent point d'enthousiasme, elles n'ont ni missionnaires, ni croisades, ni martyrs. Si le patriarche de l'église philosophique s'était contenté de faire des plaisanteries sur les ânesses de Saül ou les femmes de David, et de critiquer la poésie d'Ezéchiel, avec le même esprit étroit qu'il apportait à l'analyse de Shakspeare, l'Eglise aurait eu peu à craindre; mais il est juste de dire que le secret de sa force et de celle des autres philosophes tenait à la vérité qui se mêlait à leurs erreurs et au généreux enthousiasme caché sous leurs impertinences. C'étaient des hommes qui, avec toutes leurs imperfections morales et intellectuelles, désiraient sincèrement et ardemment l'amélioration de la condition humaine. Leur sang bouillonnait à la vue de l'injustice et de la cruauté; ils firent une rude guerre; ils employèrent toutes leur facultés à renverser ce qu'ils considéraient comme des abus, et, dans plusieurs occasions éclatantes, ils se placèrent courageusement entre les puissants et les opprimés, tandis qu'ils attaquaient le christianisme avec une animosité et une mauvaise foi qui faisaient tort à ces hommes, se proclamant eux-mêmes philosophes; ils avaient pourtant, bien mieux que leurs opposants, cette charité envers les hommes de tous rangs et de toute race, que le christianisme commande. La persécution religieuse, les tortures judiciaires, les emprisonnements arbitraires, la multiplication inutile des peines capitales, les délais de la chicane, les exactions des fermiers des revenus publics, l'esclavage, la traite des noirs, furent les objets constants de leurs vives satires et de leurs éloquentes discussions. Qu'un innocent périt sur la roue à Toulouse, qu'un jeune homme coupable seulement d'indiscrétion fût brûlé à Abbeville, qu'un brave officier condamné par l'injustice publique fût traîné, un bâillon à la bouche, pour mourir en place de Grève, une voix s'élevait à l'instant du lac de Genève, qui retentissait de Moscou à Cadix, et qui vouait les juges iniques au mépris et à l'exécration de l'Europe. Les seules armes efficaces avec lesquelles les philosophes attaquèrent la foi évangélique étaient empruntées à la morale de l'Evangile. Le dogme et la morale de l'Evangile étaient malheureusement tournés l'un contre l'autre. D'un côté était une Eglise qui se glorifiait de la pureté d'une doctrine transmise par les apôtres, mais ternie par le massacre de la Saint-Barthélemy, par le meurtre du meilleur des rois, par les dragonnades des Cévennes et la destruction de Port-Royal; d'autre part, une secte tournant en dérision l'Ecriture et les sacrements, mais prête à affronter les princes et les puissants pour la cause de la charité et de la tolérance.

« L'irréligion, accidentellement associée à la philanthropie, triompha pour un temps de la religion, accidentellement liguée avec les abus politiques et sociaux. Tout favorisait le zèle et l'activité des nouveaux réformateurs. En France, tout homme distingué dans les lettres était nécessairement dans leurs rangs. Chaque année voyait produire des ouvrages dans lesquels les principes fondamentaux de l'Eglise étaient attaqués par l'invective, le ridicule et le raisonnement. L'Eglise ne se défendait que par des actes d'autorité: on prononçait des censures, on saisissait les éditions, on outrageait les restes des écrivains irreligieux; mais il ne se produisait ni Bossuet ni Pascal pour combattre Voltaire. Il ne parut pas une seule défense de la doctrine catholique qui fît quelque impression, ou dont le souvenir se soit même conservé. Une persécution sanglante et impitoyable comme celle qui détruisit les albigeois, aurait pu détruire les philosophes; mais le temps des Monfort et des Dominique était passé; les punitions que les prêtres étaient encore en état d'infliger, suffisantes pour irriter, ne l'étaient pas pour détruire la guerre qui était entre le pouvoir et l'esprit, et le pouvoir était moins libre dans sa défense que l'esprit. L'orthodoxie devint bientôt un signe d'ignorance et d'infériorité intellectuelle; il devenait aussi indispensable au caractère d'un homme accompli de mépriser la religion de son pays que d'en connaître la littérature (1161).

« Les nouvelles doctrines se répandirent rapidement dans la chrétienté; Paris fut leur capitale sur le continent; le français était partout la langue des cercles polis; la gloire littéraire de l'Italie et de l'Espagne avait disparu; celle de l'Allemagne n'était pas née encore. Les précepteurs de la France le devinrent de toute l'Europe. Les opinions parisiennes se répandirent vite dans les classes les plus élevées au delà des Alpes; la vigilance de l'inquisition ne suffit pas pour empêcher l'importation de contrebande de la nouvelle hérésie en Castille et en Portugal. Les gouvernements, même les gouvernements arbitraires, voyaient avec plaisir les progrès de cette philosophie. Des réformes nombreuses, la plupart louables, quelquefois hâtées, sans égard au temps, aux lieux, aux sentiments publics, montraient l'étendue de son influence. On supposait que les souverains de Prusse, de

(1161) *Voy.* pour l'appréciation de ce tableau du XVIII^e^ siècle, PORTALIS, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique au* XVIII^e^ *siècle*; DE BARANTE, *Tableau de la littérature au* XVIII^e^ *siècle*; PICOT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du* XVIII^e^ *siècle*; ROMAIN-CORNUT, *Discours sur Voltaire*; ANDRÉ, *Renaissance du Voltairianisme*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

Russie, d'Autriche et de plusieurs autres États plus petits, étaient au nombre des initiés.

« L'Eglise de Rome était encore ostensiblement aussi splendide et aussi solide que jamais; mais ses fondements étaient minés. Aucun Etat n'avait quitté sa communion ou confisqué ses revenus; mais partout le respect des peuples l'avait abandonnée. Le premier événement qui signala cette situation fut la chute de la Société, qui, dans la lutte contre le protestantisme, avait sauvé l'Eglise catholique de sa destruction. La compagnie de Jésus ne s'était jamais relevée du coup que lui avait porté Port-Royal. Elle se trouvait alors plus rudement encore assaillie par les philosophes; son courage était à bout, sa réputation était entachée; insultée par tous les hommes de génie de l'Europe, condamnée par les magistrats civils, faiblement défendue par les chefs de la hiérarchie ecclésiastique, elle tomba, et ce fut une grande chute (1162.)

« Le mouvement philosophique continua avec une rapidité croissante. La première génération des sectaires s'écoula; les doctrines de Voltaire furent exagérées par ses successeurs, qui se trouvèrent, à son égard, ce que les anabaptistes avaient été pour Luther, ou les hommes de la cinquième monarchie pour Pym. Enfin, la révolution éclata; la vieille Église de France tomba avec sa pompe et ses richesses; quelques-uns de ses prêtres achetèrent le droit et les moyens d'exister en se séparant de Rome et en devenant les auteurs d'un nouveau schisme. Quelques-uns, se réjouissant de cette licence nouvelle, rejetèrent leurs vêtements sacrés, proclamèrent que leur vie entière n'avait été qu'une imposture, insultèrent, persécutèrent la religion dont ils avaient été les ministres, et parvinrent à se distinguer dans le club des Jacobins et dans la commune de Paris, par l'excès de leur impudence et de leur férocité. D'autres, plus fidèles à leurs principes, égorgés sans jugement, furent noyés, fusillés, pendus aux lanternes de la rue; des milliers, fuyant leur patrie, demandèrent un asile à l'ombre d'autels ennemis; les églises furent fermées, les cloches muettes, les reliques pillées, les crucifix d'argent fondus; des bouffons, en chapes et en surplis, vinrent danser la *carmagnole* jusque devant la Convention; le buste de Marat fut substitué à celui des martyrs du christianisme; une prostituée intronisée dans le chœur de Notre-Dame reçut les adorations de la foule, qui s'écriait qu'à la fin, pour la première fois, ces arceaux résonnaient des accents de la vérité. La nouvelle incrédulité était aussi intolérante que *la superstition ancienne :* montrer du respect pour la religion suffisait pour exposer au soupçon d'incivisme. Ce n'était pas sans courir de grands dangers qu'un prêtre baptisait un enfant, mariait de jeunes époux, ou écoutait la confession d'un mourant. Le culte absurde de la déesse de la Raison fut, il est vrai, de courte durée; mais le déisme de Robespierre et de la Réveillère-Lépaux n'était pas moins hostile à la foi catholique que l'athéisme de Clootz ou de Chaumette.

« Les malheurs de l'Eglise ne se bornaient pas à la France; l'esprit révolutionnaire, contre lequel l'Europe s'était levée, repoussa et battit toute l'Europe, et devint conquérant à son tour. Non content de la possession des villes belges et des riches États des électeurs spirituels, il vint se ruer sur le Rhin et au delà des Alpes. Pendant toute la durée de la grande guerre contre le protestantisme, l'Italie et l'Espagne avaient servi de base aux opérations des catholiques; l'Espagne devint la vassale obséquieuse des nouveaux infidèles, l'Italie fut subjuguée par eux : aux anciennes principautés italiennes succédèrent la République Cisalpine, la République Ligurienne, la République Parthénopéenne; le reliquaire de Lorette fut dépouillé de ses trésors, amassés par la dévotion de six siècles; les couvents de Rome furent pillés, le drapeau tricolore flotta sur le château Saint-Ange; le successeur de saint Pierre, emmené captif par les impies, mourut entre leurs mains, et les honneurs de la sépulture furent longtemps refusés à ses restes.

« Il n'est pas étonnant qu'en 1799 des observateurs, même doués de sagacité, aient pu penser que la dernière heure de l'Eglise de Rome fût arrivée : un pouvoir ennemi triomphant, le Pape mourant dans la captivité, les plus illustres prélats de France vivant, en pays étrangers, de l'aumône des protestants; les plus beaux édifices que la munificence des siècles avait consacrés au culte de Dieu devenus les temples de la victoire ou les salles des banquets des sociétés politiques, ou transformés en chapelles de la théophilanthropie : de tels signes pouvaient bien être regardés comme les indices certains de la fin de cette longue domination.

« Mais ce n'en était point la fin. Blessée à mort encore une fois, *la biche blanche* (1163) ne devait pas périr. Avant même que les funérailles de Pie VI fussent accomplies, une grande réaction avait commencé; et, après un espace de quarante années, elle semble encore en progrès. L'anarchie avait eu son jour : un nouvel ordre de choses sortait de ce chaos; de nouvelles dynasties, de nouvelles lois, de nouveaux titres, et au milieu de tout cela l'ancienne religion renaissait.

« Une fable des Arabes raconte que la

(1162) Elle tomba; mais ceux qui l'avaient sacrifiée tombèrent bientôt après elle : le successeur de Clément XIV mourut en exil, celui de Louis XV sur l'échafaud, les parlements disparurent bientôt, et nous avons vu Charles X et Louis-Philippe ne pas retarder leur chute en abandonnant les plus fermes remparts de l'ordre social.

(1163) C'est ainsi que Dryden désignait le catholicisme dans une de ses satyres allégoriques. (*Note de M.* Pichot.)

grande pyramide fut bâtie par des rois antédiluviens, et que seule, parmi les œuvres de l'homme, elle a survécu au déluge : tel fut le sort de la papauté, elle avait été ensevelie sous la grande inondation, mais ses fondements profonds n'en furent point ébranlés, et quand les eaux baissèrent, elle apparut seule au milieu des ruines du monde qui venait d'être détruit. La république de Hollande, l'empire de l'Allemagne, le grand conseil de Venise, la vieille ligue helvétique, la maison de Bourbon, les parlements et l'aristocratie de France avaient disparu ; l'Europe était pleine de créations nouvelles, un empire français, un royaume d'Italie, une confédération du Rhin. Les derniers événements n'avaient pas seulement affecté les institutions politiques et les limites territoriales ; la distribution de la propriété, l'esprit et la composition des sociétés avaient, dans presque toute l'Europe catholique, subi un changement complet ; MAIS L'ÉGLISE IMMUABLE ÉTAIT TOUJOURS DEBOUT.

« Quelque historien à venir, aussi habile et aussi modéré que le professeur Ranke, racontera, nous l'espérons, la résurrection catholique au XIXe siècle ; nous sentons qu'en parlant d'une époque aussi rapprochée de la nôtre, nous courions le danger de dire des choses qui pourraient soulever des passions et de la colère ; nous ne ferons donc qu'une seule observation, parce qu'elle semble mériter une attention sérieuse.

« Durant tout le XVIIIe siècle, l'influence de l'Eglise romaine fut constamment en déclin ; l'incrédulité fit des conquêtes étendues dans tous les pays catholiques de l'Europe, et obtint même dans quelques contrées un complet ascendant ; la papauté descendit enfin assez bas pour devenir l'objet de la dérision des incrédules, et de la pitié plutôt que de la haine des protestants. Au XIXe siècle, cette Eglise déchue s'est graduellement relevée de cet abaissement, ET A RECONQUIS SON ANCIEN POUVOIR ; ceux qui réfléchiront avec calme à ce qui s'est passé dans les dernières années en Espagne, en Italie, dans l'Amérique méridionale, en Irlande, dans les Pays-Bas, dans la Prusse, et même en France, ne pourront douter que son empire sur les cœurs et les esprits des hommes ne soit plus grand qu'il n'était lorsque *l'Encyclopédie* et le *Dictionnaire philosophique* parurent. Il est certainement remarquable que ni la révolution morale du XVIIIe siècle ni la contre-révolution morale du XIXe n'aient rien ajouté à la puissance du protestantisme : pendant la première de ces époques, tout ce qui fut perdu pour le catholicisme le fut pour la christianisme ; pendant la seconde de ces époques, tout ce que le christianisme reconquit dans les pays catholiques fut reconquis au catholicisme » (MACAULAY, traduit dans la *Revue britannique*, dirigée par M. Amédée Pichot, 5e série, tome Ier.)

Dissertations Complémentaires.

PREMIERE DISSERTATION.

PIERRE BAYLE, SA DOCTRINE ET SON INFLUENCE.

Je me suis borné à reproduire dans le *Catéchisme des incroyants* le portrait de Bayle tracé par le ministre Saurin. — Je me proposais de revenir ici sur les travaux de cet écrivain célèbre, dont l'influence a été considérable sur les temps qui l'ont suivi. Bayle a continué Erasme, préparé Voltaire et annoncé Kant. Il occupe donc dans l'histoire du scepticisme religieux une place considérable, et nous fournira l'occasion d'apprécier une théorie dont la popularité n'a fait que grandir depuis sa mort.

Le XVIIe siècle brillait de toute sa gloire. Il semblait en France, après les agitations religieuses du siècle précédent, que le christianisme eût repris son droit sur les consciences et sur les cœurs. Le calme n'est jamais de ce monde, pour la vérité ainsi que pour la vertu. Les jours les plus sereins et les plus beaux préparent souvent la tempête.

Pendant que le grand siècle tout entier s'inclinait devant la croix, à Carlat, dans le comté de Foix, naissait, en 1647, l'homme qui devait être en France le précurseur du XVIIIe siècle. Avez-vous lu, dans Georges Sand, l'histoire d'Hébronius ? Vous vous rappelez peut-être que le philosophe de *Spiridion* fut successivement juif, protestant, catholique avant d'arriver au grand jour du rationalisme. Cette histoire ressemble un peu à celle de Bayle, converti du calvinisme au catholicisme, et qui, redevenu protestant, mourut dans un scepticisme propre à le consoler de tant de contradictions. Cet homme n'est-il pas le digne héritier d'un système religieux sur le front duquel Bossuet, dans une inspiration de son génie, écrivit : *variation ?*

« Bayle, dit M. Pierre Leroux, fut en effet, à bien des égards, l'anneau intermédiaire entre le protestantisme et la philosophie du XVIIIe siècle. Il prit les idées au

point où l'insurrection protestante les avait portées, et les conduisit au bord du XVIII^e^ siècle. Il fut ainsi l'agent principal de cette importante transition (1164). »

Plusieurs écrivains ont essayé de peindre le caractère de Bayle, ainsi que son genre d'esprit : Voltaire (1165), d'Alembert (1166), l'avocat général Joly de Fleury (1167), MM. Picot (1168), Pierre Leroux (1169), Franck (1170), Renouvier (1171), Buhle (1172), Tennemann (1173), en ont fait des portraits qui ne se ressemblent guère. Nous croyons devoir reproduire ici celui que nous a laissé le P. Porée. Le spirituel Jésuite, sans vouloir rabaisser les immenses ressources de Bayle, fait sentir avec raison tout ce qu'il y a d'injuste à tourner contre le ciel les talents merveilleux qu'on en a pu recevoir. Il est à la fois impartial et sévère.

« D'où viennent et comment se sont formés parmi nous ces progrès si rapides du libertinage et de l'athéisme. Il s'est trouvé un homme d'un génie supérieur et dominant, à qui, de tous les talents qui font les grands hommes, il n'a manqué que le talent de n'en pas abuser ; esprit vaste et étendu qui n'ignora presque rien de ce qu'on peut savoir, qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tout ce qu'on sait ; esprit habile à tourner la vérité en problème, à étonner, à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour et des grâces sur les matières les plus sombres et les plus abstraites, à couvrir de nuages et de ténèbres les principes les plus purs et les plus simples, esprit uniquement appliqué à se jouer de l'esprit humain, tantôt occupé à tirer de l'oubli et à rajeunir les anciennes erreurs, comme pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes et les superstitions du monde idolâtre, tantôt heureux à saper les fondements des erreurs récentes. Par une égale facilité à soutenir et à renverser, il ne laisse rien de vrai, parce qu'il donne à tout les mêmes couleurs de la vérité ; toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il paraisse la défendre, il ne développe que pour embrouiller, il ne réfute que pour obscurcir, il ne vante la foi que pour dégrader la raison, il ne vante la raison que pour combattre la foi. Ainsi, par des routes différentes, il nous mène imperceptiblement au même terme, à ne rien croire, à ne rien savoir ; à mépriser l'autorité et à méconnaître la vérité ; à ne consulter que la raison et à ne point l'écouter. »

M. Pierre Leroux s'indigne d'un tel portrait : « Un homme qui aurait été sceptique comme Bayle le fut, suivant le P. Porée, pour le seul plaisir de l'être, pour l'amour de nier tout et de tout détruire, serait bien coupable. Mais cette accusation est-elle vraiment fondée? Jusqu'à quel point Bayle fut-il en effet sceptique ? Est-il juste de répéter comme on le fait toujours : le sceptique Bayle, l'incrédule Bayle, le pyrrhonien Bayle (1174)? »

Ingrats que nous sommes, de ne pas encenser la statue de Bayle en même temps que celle de Spinosa ! Au reste, les Jésuites et les ultramontains ne sont pas les seuls qui aient accusé de scepticisme absolu les doctrines que Bayle a professées. Laissons répondre à M. P. Leroux un écrivain qui n'est pas, certes, un *néocatholique*. C'est ainsi que s'exprime M. Franck, dans le nouveau *Dictionnaire des sciences philosophiques* :

« Son érudition était immense et elle ne manquait ni d'exactitude ni de profondeur. Il avait d'ailleurs autant de logique que de science ; c'était un de ces hommes rares, chez lesquels la mémoire ne semble pas nuire au raisonnement. *Malheureusement toutes ces forces sont dépensées en pure perte, au profit du paradoxe et du scepticisme* (1175). »

Le professeur universitaire, afin de démontrer que la dernière phrase n'est pas une assertion gratuite, la fait suivre d'un exposé des opinions de Bayle sur la théodicée, la cosmologie, l'anthropologie et la méthode, *tirées de ses propres ouvrages*. Ce passage est une curieuse leçon pour ceux qui font de l'histoire *a priori*, comme l'ont fait M. P. Leroux dans l'*Encyclopédie nouvelle*, et M. Charles Renouvier dans son *Manuel de philosophie moderne* (1176). La timide et maladroite justification que ce dernier écrivain présente des intentions de Bayle se trouve complétement réfutée en même temps que les hypothèses plus ingénieuses de M. P. Leroux par la citation que nous allons faire de M. Franck :

« Toutes les questions importantes que la philosophie se propose de résoudre se hérissent, selon Bayle, d'inextricables difficultés. Cette proposition : *il y a un Dieu*, n'est pas d'une évidence incontestable. Les meilleures preuves sur lesquelles on a coutume de s'appuyer, comme celle qui conclut de l'idée d'un être parfait à son existence, soulèvent mille objections. Il peut même y avoir, touchant l'existence divine, une invincible ignorance. A la rigueur, tous les hommes pourraient encore se réunir dans une croyance commune à l'existence de Dieu ; mais il leur sera difficile de s'entendre sur sa nature : car jamais ils ne pourront accor-

(1164) Voir *Encyclopédie nouvelle*, art. *Bayle*, par Pierre Leroux.
(1165) Picot, *Mém. sur le* XVIII^e^ *siècle*, Introduct., p. XXV.
(1166) *Ibid.*, XXIV.
(1167) *Ibid.*, t. II, 305.
(1168) *Ibid.*, Introduct., XXIII.
(1169) *Encyclopédie nouvelle*, art. *Bayle*.
(1170) *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Bayle*.
(1171) *Manuel de philosophie moderne*, p. 532.
(1172) *Hist. de la philosophie*.
(1173) Sa grande *Hist. de la philosophie*, en allemand.
(1174) *Encyclopédie nouvelle*, art. *Bayle*.
(1175) Franck, art. *Bayle*.
(1176) Dans l'endroit où il parle de Bayle.

der son immutabilité avec sa liberté, son immatérialité avec son immensité. Son unité est loin d'être démontrée. Sa prescience et sa bonté ne se concilient pas aisément, l'une avec les actes libres de l'homme, l'autre avec le mal physique et moral qui règne sur la terre et les peines éternelles dont l'enfer menace le péché. Ses décrets sont impénétrables, ses jugements incompréhensibles. Nous n'avons que des idées purement négatives de ses diverses perfections (1177).

« Qu'est-ce que la nature? Je suis fort assuré (1178) qu'il y a très-peu de bons physiciens de notre siècle qui ne soient convenus que la nature est un abîme impénétrable, et que ses ressorts ne soient connus qu'à celui qui les a faits et les dirige. Bayle ne voit aucune contradiction à ce que la matière puisse penser.

« L'homme est le morceau le plus difficile à digérer qui se présente à tous les systèmes. Il est l'écueil du vrai et du faux; il embarrasse les naturalistes, il embarrasse les orthodoxes.... Je ne sais si la nature peut présenter un objet plus étrange et plus difficile à pénétrer à la raison toute seule, que ce que nous appelons un animal raisonnable. Il y a là un chaos plus embrouillé que celui des poëtes (1179).

« Que savons-nous de l'essence et de la destinée des âmes? On établit également, avec des arguments qui se valent, leur matérialité et leur immatérialité, leur mortalité et leur immortalité. Notre liberté ne nous est garantie que par des raisons d'une extrême faiblesse; et les principes sur lesquels la morale s'appuie sont encore moins assurés que ceux qui donnent aux sciences physiques leur base chancelante et leur mobile fondement. Quoi qu'il en soit, l'homme peut, sans avoir la moindre idée d'un Dieu, distinguer la vertu du vice. Souvent même un athée portera plus loin qu'un croyant la notion et la pratique du bien; et, sous ce rapport, l'athéisme semble infiniment préférable à la superstition et à l'idolâtrie (1180).

« Que résulte-t-il pour l'esprit humain des incertitudes dans lesquelles il tombe quand il médite ces grandes questions? Bayle nous dira bien des lèvres que *la suite naturelle de cela doit être de renoncer à prendre la raison pour guide et d'en demander un meilleur à la cause de toutes choses.* Il nous donnera le conseil hypocrite de *captiver notre entendement à l'obéissance de la foi* (1181); mais il ne nous aura pas plutôt amenés à sacrifier la science à la croyance, la raison à la révélation, qu'il se hâtera de briser sous nos pieds le prétendu support sur lequel ses artifices nous ont attirés; « qu'on ne dise « plus que la théologie est une reine dont « la philosophie n'est que la servante, car « les théologiens eux-mêmes témoignent, « par leur conduite, qu'ils regardent la phi- « losophie comme la reine, et la théologie « comme la servante..... Ils reconnaissent « que tout dogme qui n'est point homolo- « gué, pour ainsi dire, vérifié et enregistré « au parlement suprême de la raison et de « la lumière naturelle, ne peut être que « d'une autorité chancelante et fragile « comme le verre.... (1182); » son scepticisme enveloppait tout (1183). »

Vous l'entendez, bienveillants commentateurs de Bayle, *son scepticisme enveloppait tout!* Etait-ce inconséquence dans un esprit aussi distingué? nous ne pouvons pas le croire; et quand on approfondit sérieusement la vie et les opinions de Bayle, on s'aperçoit qu'une *logique inflexible* dirigea constamment ses idées. Bayle n'avait-il pas compris qu'en sortant du bercail de l'Eglise, on se condamne ordinairement à traîner dorénavant sa vie dans les déserts du scepticisme. Bayle avait infiniment plus d'esprit que Spinosa et Cherbury, ses audacieux contemporains. Il avait trop de vigueur, de décision dans l'intelligence pour embrasser les vains fantômes du panthéisme et du déisme, lui qui n'avait pas trouvé fondées les fortes preuves de la révélation divine. Quel est, je le demande, l'homme clairvoyant et sincère qui voudra sacrifier sa vie et les exigences de son cœur à ce dieu fantastique qu'on appelle tour à tour — *l'impératif catégorique*, — la *religion naturelle*, — ou la *loi du devoir?* Pour les gens d'esprit et de bon sens, on ne remplacera jamais le *Dieu de la tradition*, qui est le *Dieu du catholicisme.* On ne fera pas adorer l'ombre à qui n'a pas voulu de la réalité vivante. A ce point de vue, qui nous semble le seul conforme à l'expérience, tout s'explique et tout s'éclarcit dans la philosophie de Bayle. J'écrirais volontiers sur les œuvres du professeur de Rotterdam : *catholicisme*, ou *scepticisme.*

Le rationalisme de nos jours se débat vainement entre ces deux pôles du monde moral; mais qu'on n'espère pas faire illusion au bon sens de la France. En Allemagne, dans cette terre classique des termes moyens, on s'efforce, par de prodigieux efforts d'intelligence, de dissimuler l'évidente solution du terrible problème. En France, toute la diplomatie du rationalisme échoue contre l'évidence des faits. Qui croit aujourd'hui sérieusement à quelques vérités? Qui agit conformément à ses doctrines? Qui sait souffrir? Qui ne voit que le peu de charité que la terre conserve encore comme un parfum du ciel n'est pas le fruit du scepticisme!

D'ailleurs l'homme est-il fait pour une telle existence? Oh! non. Il y a quelque chose de plus précieux et de plus cher que

(1177) *Œuvres diverses*, pas im.
(1178) *Dict. hist. et crit.*, art. *Pyrrhon.*
(1179) *Object. in libr.* II, c. 3.
(1180) *Œuvres diverses*, pa sim.
(1181) *Dict. hist. et crit.*, art. *Pyrrhon.*
(1182) *Comment. philosophique sur ces par.*, etc., partie I, c. 1
(1183) M. Franck, *Dict. phil.*, art. *Pyrrhon.*

la vie de nos corps, c'est la vie pure et sainte de l'âme. Comment! Dieu nous aurait donné cet énergique besoin du bien et du vrai pour ne jamais le satisfaire? Est-ce donc le doute qui consolera cet invincible ennui qui ronge l'humanité? Est-ce là le pain amer que le ciel jette avec dédain à toutes ses créatures? Ecoutez Bayle lui-même flétrir sévèrement la méthode qui le sépara toute sa vie du catholicisme :

« Pour peu, dit-il, qu'on lâche la bride à la passion de disputer, on se fait un goût de fausse gloire qui engage à trouver toujours des sujets de contredire, et dès lors, on n'écoute plus le bon sens, et l'on s'abandonne à la passion de passer pour un grand maître de subtilités..... On ne saurait excuser Euclide ni ses successeurs d'avoir fait de cela leur capital toute leur vie, et d'avoir voulu se distinguer par des inventions qui ne tendaient qu'à embarrasser l'esprit. Elles ne servaient de rien à la correction du vice, elles ne pouvaient guérir d'aucun défaut important, et, outre cela, elles n'avançaient en aucune manière la connaissance des vérités spéculatives; elles étaient beaucoup plus propres à la retarder..... L'esprit de dispute dégénéré facilement en fausse subtilité. Ceux qui le cultivent tombent dans leurs propres piéges; et après avoir embarrassé leur antagoniste, ils se trouvent eux-mêmes incapables de se soutenir contre les sophismes qu'ils ont inventés..... Celui qui a dit (1184) qu'à force de contester on fait perte de la vérité, n'était pas un malhabile homme (1185). »

Si l'on a essayé de justifier, en l'expliquant d'une manière bienveillante, le système philosophique de Bayle, on n'a pas été moins zélé pour faire l'apologie de sa vie. Fatigué de la multitude de saints que le catholicisme a produits, le rationalisme travaille maintenant à rédiger le martyrologe de la philosophie. Tout le monde connaît la béatification de Spinosa par MM. Cousin, Saisset, Jules Simon et Schleiermacher (1186); Kant a beaucoup d'admirateurs; MM. Edgar Quinet et Harel (1187) estiment autant Voltaire que les éclectiques le juif hollandais, malgré les fâcheuses révélations de sa correspondance (1188). C'est à M. Pierre Leroux que nous devons la canonisation de Bayle, l'auteur du *Dictionnaire* que vous connaissez.

Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, seront surpris de cette conclusion étrange : Préjugés catholiques! Les auteurs de la *Pucelle* et des *Confessions* n'ont-ils pas été placés par la *patrie reconnaissante* entre Vincent de Paul et Fénelon! Bayle, croyez le bien, prendra place un jour dans, l'Eglise du rationalisme, entre Bossuet et saint Thomas d'Aquin. Comparez dans l'*Encyclopédie nouvelle* l'article *Bayle* et l'article *Bossuet*, l'écrivain sceptique vous paraîtra presque aussi grand que l'aigle de Meaux et peut-être plus aimable. A quelles héroïques vertus s'adressent donc toutes les phrases emphatiques et sonores par lesquelles M. Pierre Leroux essaie de faire illusion aux gens simples et crédules? Bayle était chaste et tolérant! Nous n'avons intention de déprécier ici ni la chasteté, ni même la tolérance; mais quand on vient à examiner de près toute l'existence du vertueux rationaliste, il est difficile de découvrir la moindre chose qui justifie l'enthousiasme dithyrambique de l'auteur du livre de l'*Humanité*. Bayle était d'une complexion fort délicate, il mourut poitrinaire comme presque tous les membres de sa famille. Il devait donc, ainsi qu'Epicure, éviter avec le plus grand soin toutes les passions ardentes qui auraient brisé bientôt son organisation maladive. Vous voyez que c'est une vertu qui s'explique comme celle de Spinosa? Encore trouve-t-on dans la vie de Spinosa quelques traces d'affections fugitives. Mais dans la vie de Bayle, il n'y a qu'une seule pensée, c'est celle du sophisme et de la vaine gloire qu'elle peut donner aux yeux d'un certain monde. Avec une organisation plus vive, avec un cœur plus ardent, avec une imagination plus impressionnable, Bayle aurait imité le libertinage de Voltaire et les déréglements de Jean-Jacques. Leurs idées valaient bien celles de Bayle, et pourtant ils se sont trouvés sans force et sans vertu devant ces penchants impérieux que la foi seule peut régler et contenir. Si l'on me permet de dire toute ma pensée, Bayle, l'auteur du *Dictionnaire*, est plus odieux que le héros des *Confessions*. Le cynisme glacé de Bayle, cette impureté spéculative qui corrompt les jeunes âmes par passe-temps et comme par distraction, a quelque chose de plus révoltant que le libertinage passionné de Jean-Jacques. Ce froid et glacial calcul de corruption indignera toujours les âmes les moins honnêtes. Je sais que la prostitution littéraire est devenue à la mode de nos jours, et qu'elle trouve dans la presse des apologistes intéressés; mais tant qu'il restera dans les nations modernes quelque sentiment de l'ancienne pudeur, le sophisme qui fonde sa popularité et sa fortune en flattant la corruption des masses, devra toujours être considéré comme un ennemi du bonheur et de la dignité de son pays. C'est Bayle qui commence en France la tradition de cette philosophie libertine, qui s'est continuée par les romans infâmes de Voltaire et de Diderot, et qui vient aboutir de

(1184) Sénèque, *Epist.*, XLV, p. 240.

(1185) *Nouvelle analyse de Bayle*, par Dubois de Launay, dans les *Deux évang.*, de M. Migne, VI, col. 616, et dans le *Démonstr. de* Bayle, art. *Euclide*, note E.

(1186) Voir *La jeune école éclectique* dans le travail du R. P. de Valroger.

(1187) *Eloge de Voltaire*, par M. Harel, couronné par l'Académie. — E. Quinet, *l'Ultramontanisme*.

(1188) Voir l'ouvrage intitulé *Foi et lumières*, qui contient de remarquables révélations sur le philosophe de Ferney. — M. L. Blanc, tout incrédule qu'il est, avoue presque tous les faits. — Voir dans son *Histoire de la révolution*, t. Ier, ce qu'il dit de Voltaire.

nos jours au *Juif errant* de M. Sue (1189). M. Pierre Leroux a donc raison de dire que Bayle a formé Voltaire, qui ne l'a pas dépassé (1190). Oui, s'il a mis dans les mains du philosophe de Ferney l'arme perfide du scepticisme, il lui a aussi donné le fatal secret de corrompre les cœurs en même temps que les esprits, c'est-à-dire d'enlever à l'homme tout à la fois ses espérances et sa grandeur. Nous ne sommes pas de ces gens qui se pâment d'admiration devant une pareille vie. On a beau nous dire que la tolérance de Bayle fait oublier ses défauts (1191). Si on entend par tolérance une indifférence glacée pour la vertu et pour la vérité, Bayle était tolérant. Ce calme-là, c'est le calme des tombeaux. Nous admirons la tolérance pour les personnes quand elle s'unit au fond du cœur de l'homme à des convictions ardentes et généreuses. Saint Augustin l'a admirablement définie : *haïr l'erreur et aimer les errants* (1192). C'était là la tolérance des Augustin, des Martin de Tours, des Hilaire de Poitiers, des François de Sales et des Fénelon. Telle n'est pas la tolérance du scepticisme. Lisez pour en juger la *Correspondance* de Voltaire.

Les ouvrages sortis de la plume de Bayle sont : 1° *Pensées diverses sur la comète* qui parut en 1680, 4 vol. in-12. Il avait commencé cet ouvrage à Sedan et le finit en Hollande. Il y soutient, parmi d'autres paradoxes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point de religion que d'en avoir une mauvaise. On jugea dès lors que Bayle était un sophiste et un pyrrhonien. Il rendait une exacte justice à ses ouvrages. Il dit dans une de ses lettres : « On m'écrit que M. Despréaux goûte mon ouvrage, j'en suis surpris et flatté. Mon *Dictionnaire* me paraît à son égard un vrai ouvrage de caravane, où l'on fait vingt ou trente lieues sans trouver un arbre ou une fontaine. »—2° *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile :* CONTRAINS-LES D'ENTRER, 2 vol. in-12.—3° *Réponses aux questions d'un provincial*, 5 vol. in-12; ce sont des mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. — 4° *Critique générale de l'histoire du calvinisme*, du P. Maimbourg, vol. in-12, 1741. — 5° *Des lettres*, en 5 vol. — 6° *Dictionnaire historique et critique*, en 2 vol. in-fol., Rotterdam, 1697; 5e édition avec des *Remarques*, par Des Maiseaux, 5 vol. in-fol., Rotterdam, 1734; c'est son plus célèbre ouvrage. Bayle l'aurait réduit de son propre aveu à un seul tome, s'il n'avait eu plus en vue son libraire que la postérité.

Les principes de Bayle ont été réfutés par un grand nombre d'écrivains. Il compte, parmi ses adversaires, des esprits de la plus haute valeur. L'illustre Leibnitz composa contre lui ses *Essais de théodicée*, et son discours sur la *Conformité de la raison et de la foi*. Deux autres philosophes célèbres, les PP. Malebranche et Buffier, écrivirent contre lui, ainsi que Leclerc. Crouzaz publia, pour le réfuter, un vol. in-fol. qui a pour titre : *Examen du pyrrhonisme*. Un écrivain anglais, Delany, fit paraître en 1740 son *Histoire de la vie et du règne de David*, contre Bayle, 3 vol. in-8°. Jacquelot, ministre protestant célèbre, dirigea contre lui plusieurs ouvrages : nous citerons principalement : *La conformité de la foi avec la raison*, 1 vol. in-8°; l'*Examen de la théologie de M. Bayle*, 1 vol. in-12; *Réponse aux entretiens composés par M. Bayle*, 1 vol. in-12. Un savant naturaliste anglais, Ray, publia contre Bayle son *Exhortation à la piété*. Le P. Lefebvre écrivit en 1737 une *Anatomie des ouvrages de Bayle*, 1 vol. in-12. L'abbé Dubois de Launay donna, en 1782, une *Nouvelle analyse de Bayle*, qui a été réimprimée dans le tome VI de l'importante collection de M. Migne, qui a pour titre *Démonstrations évangéliques*. Hayer a consacré les six premiers volumes de *La religion vengée* à la réfutation des erreurs de Bayle. Louis Joly, King, Joly de Fleury, dom Gaudin, la Placette, l'abbé Plaquet, savant théologien de Bayeux, ont aussi écrit contre Bayle.

(1189) Voyez sur ce point important l'intéressant ouvrage de M. MENCHE DE LOISNE, *Littérature de 1850 à 1880*.

(1190) *Encyclopédie nouvelle*, art. *Voltaire*.
(1191) *Ibid.*
(1192) *Odisse errorem, amare errantes.*

DEUXIEME DISSERTATION.

MADAME DE STAEL.

CHAPITRE Ier.

La Biographie.

Si je n'ai pas parlé de la philosophie de madame de Staël dans le *Catéchisme des incroyants*, ce n'est pas que je méconnaisse l'importance du rôle joué par cette femme célèbre dans le développement du rationalisme français. Je me proposais de consacrer une étude spéciale à ses opinions philosophiques et politiques. Madame de Staël a, bien des années avant l'enseignement de M. Cousin, introduit en France les systèmes germaniques, essayé, à la fin de sa vie, une conciliation entre les théories du XVIIIe siècle et le rationalisme de l'Allemagne. Elle a donc des droits particuliers à l'attention des controversistes catholiques.

Ce n'est pas un phénomène nouveau que l'influence des femmes au sein du monde philosophique; quoiqu'il entrât dans les opinions de l'antiquité de les maintenir dans

une condition inférieure et dépendante, on les vit plus d'une fois prendre part dans les querelles des penseurs avec une capacité et une énergie incontestables. Il suffirait, pour le prouver, de citer les noms d'Aspasie et d'Hypatie. — Quand le christianisme eut émancipé la femme des lourdes servitudes de la société païenne (1193), on devait s'attendre à voir grandir sans cesse son influence. Au moyen âge même, l'abbesse de Fontevrault n'étendait-elle pas sa domination spirituelle sur les religieux eux-mêmes, qui lui restaient soumis, comme saint Jean avait obéi à Marie (1194)? Mais un spectacle plus prodigieux encore est celui que nous présente sainte Catherine, cette humble fille d'un teinturier de Sienne, qui fonda une véritable école de philosophie morale dont l'action fut sérieuse sur les destinées de son époque (1195). Il est donc évident qu'au milieu de la société chrétienne, les femmes exercèrent tour à tour une action morale et intellectuelle (1196). Quant à leur influence politique, elle est tellement évidente dans l'histoire du monde moderne, qu'il ne me paraît pas même nécessaire d'indiquer les faits particuliers qui la démontrent.

La question la plus importante, à notre avis, est de déterminer, au point de vue de la philosophie catholique, laquelle de ces trois influences est la plus conforme aux véritables destinées de la femme, telles qu'elles ont été comprises par l'Evangile et les plus grands penseurs du christianisme.

Il est assez superflu d'examiner quelle est la portée philosophique de l'esprit des femmes. Ces sortes de questions ne peuvent guère se résoudre solidement que par l'expérience, et pour que l'expérience donnât ici des résultats certains dans la comparaison de l'intelligence de l'homme avec celle de la femme, il faudrait qu'il y eût beaucoup plus d'analogie dans la méthode d'instruction qu'on suit pour les deux sexes. L'instruction qu'on donne aux hommes, qui commence presque avec la vie, se prolonge quelquefois très-tard, et se fait, dans certaines circonstances, avec le plus grand soin. Celle des femmes, au contraire, est tellement insignifiante qu'on pourrait la regarder, la plupart du temps, comme peu capable de développer en elle la moindre pensée sérieuse. C'est, à mon avis, un très-grand malheur que, dans une société chrétienne, l'instruction des jeunes filles soit aussi misérablement négligée : on les met par là hors d'état d'exercer, au sein de la famille, cette action salutaire, pleine de fermeté et de douceur, qui contribue à maintenir au foyer domestique le calme et la sérénité. On ne devrait pas oublier que la destinée commune de la femme, c'est de devenir mère (1197), et que, pour former des hommes de cœur et d'intelligence, il ne suffit pas d'avoir d'admirables intentions, mais il faut dans les classes aisées une intelligence cultivée avec beaucoup plus de soins que ne l'imaginent les esprits superficiels.

Malgré ces réflexions, si nous considérons la véritable vocation de la femme, nous arriverons facilement, je crois, à donner une plus grande importance à l'influence morale qu'à l'influence purement intellectuelle. J'appelle influence morale celle qui s'exerce surtout par la vertu et par le dévouement. Or, si on examine la vraie nature de la femme, on ne sera pas longtemps sans s'apercevoir qu'elle est beaucoup plus portée à agir ainsi sur la société qu'à subir un développement purement scientifique ; seulement, comme toute action doit être intelligente, qu'elle n'a jamais sans cela de solidité ni de durée, il ne faut plus s'étonner si les femmes chrétiennes qui ont exercé une véritable action morale se sont toutes fait remarquer par une compréhension distinguée. Leur esprit doit donc être, jusqu'à un certain point, cultivé, non pas pour en faire précisément des penseurs, mais pour diriger, pour éclairer, pour fortifier leur dévouement. C'est là en effet le but suprême de toute leur vie, et le moyen le plus efficace qui soit à leur portée pour concourir au développement de cette grande société des intelligences qui commence dans les épreuves de la terre et se continue dans la gloire du ciel.

On voit donc que c'est bien à tort que certaines femmes de ce temps se plaignent que nous leur fassions une part trop étroite dans les destinées de l'humanité. Au point de vue même de la pure philosophie, les œuvres du dévouement sont infiniment plus grandes et plus durables que les travaux de l'esprit et de la science. Que reste-t-il des plus célèbres penseurs de l'antiquité? Le dévouement et le sang de quelques pêcheurs de Galilée a opéré plus de merveilles que la parole puissante de Platon et d'Aristote. Mais, pour appliquer cette comparaison à la question que nous traitons, combien d'œuvres fondées par le dévouement d'une femme traversent glorieusement les générations, comme si la Providence avait voulu donner aux efforts de la vertu ce qu'elle refusait aux travaux du génie? Je pourrais en citer une multitude d'exemples ; je n'en veux choisir qu'un. A côté des grands noms de Bossuet et de Fénelon, le nom d'une simple femme du XVII^e^ siècle ne vient-il pas se placer sans disparaître dans l'auréole de leur génie? Que dis-je? Pendant que le nom de ces illustres penseurs s'arrête aux frontières de notre civilisation, le nom de *Louise de*

(1193) Nous avons expliqué cet affranchissement dans la *Pureté du cœur.*

(1194) *Voyez* dans les *Vies des saints* publiées par D. Inoye, *La Vie du Bienheureux Robert d'Arbrisselle.*

(1195) *Voy.* CHAVIN (DE MALAN) *Sainte Catherine de Sienne.*

(1196) *Voy.* ROUX, *Le rôle des femmes dans la poésie;* — RODIÈRE, *Les Femmes chrétiennes.*

(1197) J'ai expliqué toute ma pensée sur la double vocation de la femme dans la *Pureté du cœur*, au chapitre qui a pour titre : *Le mariage et la liberté.*

Marillac (1198) n'est-il pas porté par les *Filles de la Charité* jusqu'aux extrémités du monde, au milieu des cités musulmanes, et jusque sur les plages sauvages de l'Océanie? Est-ce là, dans la destinée du genre humain, un fait médiocre et vulgaire? Ce n'est pas, certes, la pensée de l'Eglise, qui met constamment l'action avant la science et le dévouement avant les talents (1199).

On peut déjà deviner, par ces réflexions, quel jugement nous devons porter sur madame de Staël; née avec des facultés supérieures, avec un esprit pénétrant, une imagination ardente, une véritable éloquence, quel souvenir laissera-t-elle pour la postérité, de ses travaux et de son génie? Deviendra-t-elle un de ces noms glorieux de femme, dont la mémoire sera éternellement bénie des générations avec ceux des apôtres et des martyrs? Ses idées et sa vie inspireront-elles de nouveaux sacrifices et de nouveaux dévouements? Ira-t-on sur son tombeau demander à Dieu la force et le secret des grandes immolations? Au moins si son existence n'a pas été un miracle de charité, pourra-t-on dire de ses écrits ce qu'on pourrait dire de ceux de sainte Thérèse, qu'ils ont éclairé les hommes de cette vive et pure lumière qui montre aux générations la route de l'éternité?

Mademoiselle Germaine Necker, qui devint plus tard baronne de Staël, naquit de parents protestants. « Elevée, dit M. Sainte Beuve, entre la sévérité un peu rigide de sa mère, et les encouragements tantôt enjoués, tantôt éloquents de son père, elle dut pencher naturellement de ce dernier côté, et devint de bonne heure un enfant prodigieux. Elle avait sa place, dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de madame Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite; mais, ce que madame Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grécourt, Thomas, Raynal, Gibbon, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Madame Necker de Saussure a peint à merveille ces commencements gracieux, dans l'excellente *Notice* qu'elle a écrite sur sa cousine.

« Mademoiselle Necker lisait donc des livres au-dessus de son âge, allait à la comédie, en faisait des extraits au retour; plus enfant, son principal jeu avait été de tailler en papier des figures de rois et de reines, et de leur faire jouer la tragédie. Ce furent là ses marionnettes comme Gœthe eut les siennes. L'instinct dramatique, le besoin d'émotion et d'expression se trahissait en tout chez elle. Dès onze ans, mademoiselle Necker composait des portraits, des éloges, suivant la mode d'alors. Elle écrivait à quinze ans des extraits de l'*Esprit des lois*, avec ses réflexions; à cet âge, en 1781, lors de l'apparition du *Compte rendu* elle adressa à son père une lettre anonyme où son style la fit reconnaître. Mais ce qui prédominait surtout en elle, c'était cette sensibilité qui, vers la fin du XVIII^e^ siècle, et principalement par l'influence de Jean-Jacques, devint régnante sur les jeunes cœurs, et qui offrait un si singulier contraste avec l'analyse excessive et les prétentions incrédules de l'époque (1200); dans cette revanche un peu désordonnée (1201) des puissances instinctives (1202) de l'âme, la rêverie, la mélancolie (1203), la pitié, l'enthousiasme pour le génie, pour la nature, pour la vertu et le malheur, ces sentiments que la *Nouvelle Héloïse* avait propagés s'emparèrent *fortement de mademoiselle Necker*, et imprimèrent à toute la première *partie de sa vie* et de *ses écrits* un ton ingénument exagéré qui ne laisse pas d'avoir son charme, même en faisant sourire.

« A cet âge d'exaltation, la rêverie, les combinaisons romanesques, le sentiment et les obstacles qu'il montre, la facilité à souffrir et à mourir, étaient, après le culte singulier pour son père, les plus chères occupations de son âme *vive* et *triste* et qui ne *s'amusait que de ce qui la faisait pleurer*. Elle aimait à écrire sur ces sujets de prédilection, et le faisait à la dérobée, ainsi que pour certaines lectures que madame Necker n'eût pas choisies (1204). »

Faisons plusieurs remarques sur quelques-unes des expressions de cette biographie de madame de Staël :

Et d'abord, M. Sainte-Beuve parle ici de vertu. De quelle vertu s'agit-il? Est-ce de celle de Rousseau? Il est difficile d'y croire quand on a lu les *Confessions*. Est-ce de celle d'Héloïse? Mais Rousseau n'a-t-il pas dit du livre où il raconte sa vie et ses amours : « Toute femme qui lira ce livre est perdue. » J'ai déjà eu occasion de signaler quel étrange abus les philosophes de l'école

(1198) *Voy.* GOBILLON et COLLET, *Vie de M^me^ Legras* (Louise de Marillac); — CAPEFIGUE, *Vie de saint Vincent de Paul*; — ABELLY, *idem*.

(1199) *Cœpit Jesus facere et docere* (*Act. apost.*, I, 1). Il n'est pas inutile de remarquer que dans la liturgie de l'Eglise les martyrs et les pontifes sont placés avant les docteurs.

(1200) Sans doute la philosophie de Jean-Jacques Rousseau ne poussait pas l'incrédulité aussi loin que l'école encyclopédique. Mais faut-il la regarder comme une réaction religieuse complète et sincère contre les excès du voltairianisme? Nous ne le croyons pas; on peut voir du reste dans *Le Christ et l'Evangile* quel rôle a joué l'auteur d'*Emile* dans le mouvement intellectuel de cette époque.

(1201) Le mot *désordonnée* n'est pas trop fort. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit en effet ici de l'auteur des *Confessions*.

(1202) Ce mot *instinctives* résume toute la philosophie de J.-J. Rousseau et de madame de Staël. Nous ne le discuterons pas ici, parce que nous en avons montré toute la portée funeste dans l'introduction à la *Pureté du cœur*.

(1203) *Voy.* dans notre ouvrage sur la *Pureté du cœur* l'explication de ces expressions significatives dans les deux chapitres qui ont pour titres : *Tristesse* et *Servitude et liberté*.

(1204) SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*. — Madame de Staël.

du sentiment font du nom sacré de la vertu (1205).

En second lieu, nous ne croyons pas que l'influence funeste des idées de Rousseau s'arrête à *Delphine*, comme le prétend M. Sainte-Beuve. Si nous ne voulions pas être trop long, nous trouverions dans *Corinne*, et même dans l'*Allemagne*, la plupart des hypothèses de la philosophie sentimentale dont *Delphine* est une expression si franche et si décidée. Cette philosophie est jugée maintenant par tous les bons esprits. Elle a produit la réhabilitation des passions matérielles telle qu'elle est formulée maintenant par tant d'audacieux socialistes.

Nous ferons observer ensuite que M. Sainte-Beuve donne ici à la *volupté* le nom de *sentiment*. Il est entraîné, sans trop s'en apercevoir peut-être, par son indulgence pour les idées de J.-J. Rousseau et de madame de Staël. Mais la clarté et la logique, ces deux éléments de toute discussion sérieuse, nous obligent d'appeler les choses par leur nom. L'auteur des *Portraits littéraires* n'a pas reculé lui-même devant cette difficulté quand il a mis en tête de l'histoire d'Amaury le titre de *Volupté*. Malheureusement il oublie plus d'une fois dans les *Portraits*, entraîné qu'il est par une mollesse tout à fait éclectique, les graves objections que présente Amaury contre la philosophie du sentiment

Quant à ces expressions *vive et triste*, c'est une allusion à ces paroles de madame de Staël : « J'ai toujours été vive et triste, j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. » On n'est pas digne d'aimer Dieu et l'humanité si l'on n'aime en même temps la vertu. Or l'auteur de *Delphine* pouvait-il se rendre ce témoignage? L'amour de Dieu et du genre humain ne sont pas de ces frivoles devises avec lesquelles on amuse la simplicité des niais : c'est par le sacrifice constant de l'immolation perpétuelle de soi-même qu'on prouve à Dieu et aux hommes qu'on est véritablement dévoré du saint amour de l'humanité.

« Les *Lettres sur Jean-Jacques*, composées dès 1787, dit toujours M. Sainte-Beuve, sont, à vrai dire, le premier ouvrage de madame de Staël, celui duquel il faut dater avec elle, et où se produisent, armées déjà de fermeté et d'éloquence, ses dispositions jusque-là vaguement essayées. Grimm, dans sa *Correspondance*, donne des extraits de ce *charmant ouvrage*, comme il l'appelle, dont il ne fut tiré d'abord qu'une vingtaine d'exemplaires, mais qui, malgré les réserves infinies de la distribution, ne put bientôt échapper à l'honneur d'une édition publique. Avant de donner des extraits du livre, le spirituel habitué du salon de madame Necker vante et caractérise « cette jeune personne entourée de toutes les illusions de son âge, de tous les plaisirs de la ville et de la cour, de tous les hommages que lui attirent la gloire de son père et sa propre célébrité, sans compter encore un désir de plaire tel qu'il suppléerait seul peut-être à tous les moyens que lui ont prodigués la nature et le destin.

« Les *lettres sur J.-J.* sont un hommage de reconnaissance envers l'auteur *admiré* et *préféré* (1206), envers celui même auquel madame de Staël se *rattache plus immédiatement* (1207). Assez d'autres dissimulent avec soin, taisent ou critiquent les parents littéraires dont ils procèdent. Il est d'une noble candeur de débuter en avouant, en célébrant celui dont on s'est inspiré (1208), des mains duquel on a reçu le flambeau (1209), celui d'où nous est venu ce large fleuve de la belle parole dont autrefois Dante remerciait Virgile. Madame de Staël, en littérature, aussi avait de la passion filiale (1210). *Les lettres sur Jean-Jacques* sont un hymne, (1211) mais un hymne nourri de pensées graves, en même temps que varié d'observations fines; un hymne au ton déjà mâle et soutenu, où Corinne se pourra reconnaître encore, après être redescendue du Capitole (1212). Tous les écrits futurs de madame de Staël, en divers genres, romans, morale, politique, se *trouvent d'avance préjugés dans cette rapide et harmonieuse louange de ceux de Rousseau*, comme une grande œuvre musicale se pose entière déjà de pensée, dans

(1205) Voyez la *Pureté du cœur* au chapitre intitulé : *La volupté au tribunal des passions.*

(1206) Si l'on juge du cœur d'une femme par ses préférences littéraires, quelle idée doit on se faire de la pureté d'une personne si jeune qui avait donné toutes ses prédilections à l'auteur des *Confessions?* Il ne faut pas d'autres faits pour juger une âme. Les femmes chrétiennes, qui étonnent le monde par les merveilles de leur dévouement, ne passent pas leur jeunesse à admirer les tableaux licencieux de Jean-Jacques. L'école de la croix est sans doute plus sévère, mais elle est plus noble et plus pure.

(1207) Cette réflexion est très juste, et l'on n'a pas assez compris l'influence profonde de Rousseau sur l'*Ecole sentimentale* et sur le XIX^e^ siècle tout entier. J'ai essayé de prouver cette influence dans mon livre de la *Pureté du cœur.*

(1208) Il y a deux sortes d'*inspirations* : les inspirations nobles et les inspirations sensuelles. On peut être fier des premières, mais on doit rougir des autres. Quiconque a lu avec un peu d'attention certains ouvrages de Rousseau ne sera pas médiocrement surpris, pour peu qu'il ait conservé quelque sentiment de pudeur, qu'une femme osât avouer, avec une franchise qui fait rougir, qu'elle avait puisé dans de tels livres les *idées* morales qui devaient diriger toute sa vie. Qu'eussent dit d'une pareille manière d'agir ces femmes chrétiennes qui marchaient au martyre plutôt que d'endurer l'ombre même d'une souillure? Ce sont là les modèles que nous proposons à nos sœurs dans la foi, plutôt que Julie ou madame de Warens.

(1209) Il ne faut pas confondre la torche incendiaire des passions avec ce flambeau de la vérité qui montre aux mortels errants sur les routes de la vie les horizons de l'éternité.

(1210) Elle aurait dû alors bien mieux choisir son père dans l'ordre intellectuel.

(1211) Un hymne, mais non pas un hymne à la vertu.

(1212) Nous croyons, comme M. Sainte Beuve,

son ouverture (1213). Le succès de ses lettres, qui répondaient au mouvement sympathique du temps, fut universel (1214). »

Les *Lettres sur J.-J. Rousseau* avaient été publiées en 1787, quelque temps après le mariage de mademoiselle Necker avec le baron de Staël. Les grands événements de la révolution française, la rumeur des armes, les gémissements des victimes, le bruit des trônes qui s'écoulaient, tout cela pendant quelques années retint dans la stupeur et dans l'angoisse l'âme impressionnable de l'auteur de *Corinne*. Elle ne reprit la plume qu'après la terreur, en 1796. Ce fut alors qu'elle publia son livre de l'*Influence des passions*, et plus tard son ouvrage *De la littérature*.

Dans cette dernière production elle mettait en avant l'hypothèse de la *perfectibilité indéfinie* qui a depuis quelques années préoccupé si vivement tous les esprits (1215).

Ce fut en 1802 que parut *Delphine*. Ce roman, écrit sous la forme épistolaire, contenait presque toutes les funestes théories de la philosophie sentimentale. Aussi fut-il, dès ce temps-là, jugé avec la plus grande rigueur Le *Journal des Débats*, en décembre 1802, publia un article justement sévère contre une production qui excitait l'attention universelle. « Rien de plus dangereux et de plus immoral, disait-il, que les principes répandus dans cette œuvre.... Oubliant les principes dans lesquels elle a été élevée, même dans une famille protestante, la fille de madame Necker, de l'auteur des *Opinions religieuses*, méprise la révélation ; la fille de madame Necker, de l'auteur d'un ouvrage contre le divorce, fait de longues apologies du divorce (1216). »

Dans le *Journal de Paris*, M. de Villeterque signala aussi la désastreuse tendance morale de Delphine. Fiévée, l'auteur de la *Dot de Suzette*, fit paraître dans le *Mercure* un article dans lequel nous remarquons ce passage accablant : « Delphine parle de l'amour comme une bacchante, de Dieu comme un quaker, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste (1217). »

On sait quelle fut depuis la publication de *Delphine* la vie aventureuse de madame de Staël. Depuis 1803 jusqu'en 1814, Napoléon qui trouva moyen de se brouiller avec presque tous les poëtes de son temps, avec Chateaubriand, avec Chénier, avec Ducis, avec Delille, avec N. Lemercier, tint madame de Staël constamment éloignée de Paris. C'est à cette époque de sa vie qu'il faut rapporter ses longues courses en Italie, en Angleterre, en Allemagne, et même en Russie. Son voyage à Rome lui inspira *Corinne*. C'est à son pèlerinage au delà du Rhin, que nous devons son curieux ouvrage *De l'Allemagne*, publié en 1813, et qui révèle à la France tout un monde inconnu. Quand elle ne voyageait pas, elle passait une partie de sa vie dans son admirable château de Coppet. C'est là que la vit le célèbre poëte allemand Zacharias Werner (1218), qui écrivait, en 1809, à un de ses amis : « Madame de Staël est une reine, et tous les hommes d'intelligence qui vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient par une sorte de magie. Tous ces hommes-là ne sont pas, comme on le croit follement en Allemagne, occupés à la former ; au contraire, ils reçoivent d'elle l'éducation sociale. Elle possède d'une manière admirable le secret d'allier les éléments les plus disparates, et tous ceux qui l'approchent ont beau être divisés d'opinions, ils sont tous d'accord pour *adorer* cette idole. Madame de Staël est d'une taille moyenne, et son corps, sans avoir une élégance de nymphe, a la noblesse des proportions.... Elle est forte, brunette, et son visage n'est pas à la vérité très-beau, mais on oublie tout dès que l'on voit ses yeux superbes, dans lesquels une grande âme divine (1219) non-seulement étincelle, mais jette le feu et la flamme (1220). Et si elle laisse parler complétement son cœur, comme cela arrive si souvent, on voit comme ce cœur élevé déverse encore tout ce qu'il y a de

que madame de Staël a voulu se peindre dans *Corinne*. Mais elle a mis dans ce *portrait* toutes les illusions d'une étrange vanité. Rousseau, lui aussi, a voulu se peindre dans Saint-Preux, mais il ne s'était pas moins flatté que madame de Staël.

(1213) C'est vrai, car *Delphine* elle-même, le plus hardi des ouvrages de madame de Staël, n'est qu'un commentaire perpétuel des *Confessions* et de la *Nouvelle Héloïse*.

(1214) Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*. madame de Staël. — La justice nous oblige à dire que M. Sainte-Beuve est *conciliant* dans ses enthousiasmes éclectiques. En effet, il admire en même temps les philosophes de l'école du sentiment et les austères penseurs du jansénisme. Quel Panthéon que celui où l'on verrait côte à côte Rousseau et Saint-Cyran, madame de Staël et Arnauld, les hôtes de Coppet et les solitaires de Port-Royal? — *Voy.* Sainte-Beuve, *Port-Royal*. — Ce livre s'attache surtout à démontrer les prétendues variations de l'Eglise sur la grâce. On en trouvera une réfutation suffisante dans le profond ouvrage de Klée, *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, trad. Mabire.

(1215) *Voy.* Riambourg, *Rationalisme et tradition*. — Les raisons que le savant auteur oppose aux saints-simoniens réfutent madame de Staël.

(1216) Cet article signé A. était de M. de Feletz. Les 4 et 9 janvier 1803, le *Journal des Débats* revint à la charge et publia deux lettres très-sévères adressées à madame de Staël et signées l'*Admirateur*. Elles étaient de Michaud, le célèbre historien des croisades.

(1217) Qu'aurait donc dit le spirituel auteur s'il avait lu tous nos écrivains du *troisième sexe*, comme dit si bien M. Louis Veuillot, les Georges Sand, les Daniel Stern, etc.?

(1218) On trouvera des détails sur les travaux et la conversion de Werner dans ma *Défense du christianisme*.

(1219) Ce mot rappelle le *mens divinior* d'Horace.

(1220) Nous avons cru devoir conserver le ton enthousiaste de ce morceau qui sert à faire juger l'expression du temps. M. L. Veuillot a peint madame de Staël d'une touche autrement ferme. (*Voy.* Louis Veuillot, *les Libres penseurs, les femmes auteurs.*) — Cet écrivain est bien moins sujet à l'enthousiasme que l'auteur de *Luther* et du *24 Février*.

vaste et de profond dans son esprit, et alors il faut l'adorer comme mes amis A. W. Schlegel (1221) et Benjamin Constant ! »

Le poëte danois Oelenschlœger nous a laissé aussi le récit d'une visite qu'il fit à Coppet et de l'impression que produisit sur lui l'auteur de *Corinne*.

« Madame de Staël n'était pas jolie, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible, et elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les caractères opiniâtres, et de rapprocher par son amabilité des hommes tout à fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate. Elle écrivait alors son livre sur l'Allemagne et nous en lisait chaque jour une partie. On l'a accusée de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont elle parle dans cet ouvrage, et de s'être complétement soumise au jugement de Schlegel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité. Schlegel avait bien quelque influence sur elle, mais très-souvent elle différait d'opinion avec lui, et elle lui reprochait sa partialité. Schlegel (1222), pour l'érudition et pour l'esprit duquel j'ai un grand respect, était en effet imbu de partialité. Il plaçait Calderon au-dessus de Shakspeare, il blâmait sévèrement Luther et Herder. Il était comme son frère infatué d'aristocratie...Si l'on ajoute à toutes les qualités de madame de Staël, qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté comme une reine, comme une fée, et sa baguette magique était peut-être cette petite branche d'arbre qu'un domestique devait déposer chaque jour sur la table à côté de son couvert et qu'elle agitait pendant la conversation. »

La chute de l'empire ouvrit à madame de Staël les portes de la France. Elle avait alors oublié les opinions républicaines qu'elle affichait avec une certaine affectation sous le Directoire. Dans les commencements du règne de Louis XVIII, elle prit place dans les rangs du parti libéral et parut professer les mêmes idées que son gendre M. de Broglie (1223) ; ce fut dans le but de propager ces idées qu'elle écrivit ses *Considérations sur la révolution française*, livre où respire une admiration enthousiaste pour les talents et l'administration de son père. « Admiration, dit très-bien M. Bouillet, qu'elle poussait jusqu'à l'idolâtrie (1224). »

« Cette dernière production de madame de Staël, dit un biographe, est un ouvrage de circonstance, où l'on ne trouve ni la saine philosophie, ni l'impartialité, ni la vérité qui appartiennent à l'histoire. Elle juge les hommes, les événements, les époques de la révolution par le degré d'admiration que l'on eut pour M. Necker, par les succès qu'elle obtint dans les salons de Paris, par la confiance que l'on montra dans ses prédications libérales, et surtout par l'influence qu'elle exerça sur les puissances du jour. Le plus grand souverain de l'Europe est celui qui lui fit l'honneur de s'entretenir avec elle (1225). »

Madame de Staël mourut avant la publication des *Considérations* (1226). Elle parut en 1817, devant le trône de celui en présence duquel toute la gloire humaine ne vaut pas un verre d'eau donné en son nom.

Au mois de nivôse an IX, Chateaubriand écrivait dans le *Mercure de France* un curieux fragment sur les opinions de madame de Staël, fragment qui jette une vive lumière sur toute la vie de cette femme célèbre :

« Madame de Staël donne à la philosophie ce que j'attribue à la religion... Vous n'ignorez pas (1227) que ma folie à moi est de voir Jésus-Christ partout, comme madame de Staël la perfectibilité... Je suis fâché que madame de Staël ne nous ait pas développé religieusement le système des passions ; la perfectibilité n'était pas, selon moi, l'instrument dont il fallait se servir pour mesurer ses faiblesses... Quelquefois, madame de Staël paraît chrétienne, l'instant d'après, la philosophie reprend le dessus. Tantôt inspirée par sa sensibilité naturelle, elle laisse échapper son âme, mais tout à coup l'*argumentation* se réveille et vient contrarier les élans du cœur. » Chateaubriand termine sa lettre par une apostrophe éloquente : — « Votre talent n'est qu'à demi développé, la philosophie l'étouffe. Voilà comme je parlerais à madame de Staël sous le rapport de la gloire. J'ajouterais... Vous paraissez n'être pas heureuse, vous vous plaignez souvent de manquer de cœurs qui vous entendent. C'est qu'il y a certaines âmes qui cherchent en vain dans la nature des âmes auxquelles elles sont faites pour s'unir... Mais comment la philosophie remplira-t-elle le vide de vos jours ? COMBLERA-T-ON LE DÉSERT AVEC LE DÉSERT ? »

CHAPITRE II.

La littérature.

Les talents de madame de Staël ont été contestés ou dépréciés avec amertume par

(1221) Voy. la notice sur Auguste de Schlegel, dans DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien.

(1222) Il ne faut pas le confondre avec son frère Frédéric de Schlegel, auteur de l'*Histoire de la littérature*, de la *Philosophie de la vie* et de la *Philosophie de l'histoire*. Frédéric de Schlegel est devenu célèbre, non-seulement par ses immenses connaissances, mais encore par son éclatant retour au catholicisme. — Voy. *Défense du christianisme historique*.

(1223) *Voy.* DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, M. le duc de Broglie.

(1224) BOUILLET, *Dictionnaire universel*, article *Necker*.

(1225) *Dictionnaire historique* de FELLER, continué jusqu'en 1828. — L'auteur, fort hostile aux idées libérales, se montre impitoyable pour les *Considérations*. La *Biographie des contemporains* est beaucoup plus bienveillante pour madame de Staël.

(1226) Elle avait contracté un second mariage avec M. de Rocca.

(1227) Cet article est rédigé sous forme de lettre adressée au citoyen Fontanes.

quelques-uns de ses contemporains. Une femme qui, sans avoir sa célébrité, doit être cependant remarquée dans ce grand nombre de femmes distinguées, dont aucune époque n'a jamais été si riche que la nôtre, madame de Genlis, a jugé avec une très-grande sévérité les travaux littéraires de l'auteur de *Corinne*. Elle a dirigé contre elle des critiques pleines de passion et d'acrimonie. Croirait-on que l'auteur de *Mademoiselle de Clermont*, de *La duchesse de La Vallière* et du *Siége de La Rochelle*, ait porté la prévention jusqu'à lui contester toute espèce d'instruction (1228)? Nous poussons trop loin l'amour de l'impartialité, même envers ceux dont nous n'admirons pas toutes les idées, pour accepter ces préjugés bizarres. Madame de Staël, il est vrai, ne pouvait avoir toute l'érudition nécessaire pour traiter d'une manière irrépréhensible des sujets aussi vastes que ceux qu'elle a embrassés dans ses livres *De la littérature* et *De l'Allemagne*. Dans une vie brillante et souvent agitée, troublée qu'elle était par le malheur ou par le monde, avait-elle étudié avec profondeur toutes les littératures de l'antiquité et des temps modernes? Mais, ses adversaires, même les plus habiles et les plus pénétrants, avaient-ils fait mieux qu'elle? Qu'il y ait dans ses livres des inexactitudes, qu'elle ne sache quelquefois les faits que d'une manière incomplète, qu'elle les façonne même dans certaines circonstances, nous en conviendrons volontiers. Nous ne pouvons, en effet, nous empêcher de sourire quand nous la voyons, au nom du principe de la perfectibilité, prouver que Quintilien a des idées plus justes sur l'art oratoire que Cicéron lui-même. Il ne nous paraît guère moins singulier de lui voir préférer la littérature latine à la littérature grecque, et de l'entendre supposer que la littérature latine était née du progrès de la philosophie. Sans doute dans le livre de madame de Staël (1229) l'érudition est souvent douteuse et insuffisante, mais n'en peut-on pas reprocher autant à La Harpe (1230), le plus habile critique français de cette époque? Quel homme avait alors une connaissance véritablement sérieuse de l'histoire des littératures? Ne doit-on pas savoir gré à madame de Staël d'avoir si bien compris les beautés de l'auteur de *Macbeth*, qui semblait devoir rester éternellement écrasé sous le poids des épigrammes de Voltaire? N'a-t-elle pas parfaitement saisi les grandes différences sociales qui séparent l'esprit de l'antiquité de l'esprit moderne? Elle a contribué par là, sans doute en même temps que le célèbre auteur du *Génie du christianisme*, à renverser quelques-uns des préjugés du XVIII^e^ siècle, et a fait faire justice des niaises déclamations de la littérature de l'Empire contre la barbarie du moyen âge. Elle a montré, en effet, que dans cette époque si décriée par les esprits prévenus, la nature humaine avait singulièrement gagné pour le sentiment moral; que toutes les grandes iniquités de la civilisation antique avaient été renversées; qu'enfin, au milieu de cette agitation turbulente et guerrière, le travail assidu des générations avait lentement préparé toutes les conquêtes de la société moderne.

Sans doute, maintenant, de tels résultats paraissent bien élémentaires après les travaux de MM. Hurter, Lavallée, Léo, Néander, Guizot, Dœllinger, Lingard, Voigt, Digby et Ozanam, mais il ne faut pas perdre de vue que ces pages étaient écrites au temps des Chénier, des Daunou, des Dupuis et des Volney, à une époque où les héritiers du XVIII^e^ siècle appelaient bravement *une capucinade* ces institutions catholiques qui ont donné aux peuples modernes leur civilisation, leurs lumières, leurs libertés et leurs lois. Le *Génie du christianisme* n'avait pas encore paru, et l'immense réaction religieuse qui s'est fait sentir jusqu'au milieu des barricades de Février, jetait à peine sur le monde moral une faible et tremblante aurore.

Fontanes, qui n'avait, sous certains rapports, qu'une compréhension limitée (1231),

(1228) Cette assertion, au moins singulière, se trouve dans les *Mémoires de madame de Genlis*. Madame de Staël, moins sévère, citait avec éloge *Mademoiselle de Clermont*, et disait souvent de son auteur : « Elle m'attaque, moi je la loue, c'est ainsi que nos correspondances se croisent. » — Au reste, madame de Genlis voulut réparer une partie de ses attaques contre madame de Staël en publiant *Athénaïs* ou *Le château de Coppet*, en 1807. Mais on ne doit pas chercher dans cette nouvelle une peinture exacte de la vie de Coppet. Les dates y sont confuses, les personnages groupés, les rôles arrangés. Auguste de Schlegel, le savant précepteur du baron Auguste de Staël, y est grossièrement travesti. Dans la donnée de madame de Genlis, Athénaïs était une femme que sa beauté et ses grandes relations ont rendue célèbre. Elle a survécu à tous ses illustres amis et elle les a vus descendre l'un après l'autre dans la tombe.

(1229) *De la littérature*.

(1230) Voy. SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, La Harpe.

(1231) Chateaubriand a parfaitement jugé Fontanes dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Il pense que l'étrangeté de certains jugements venait chez Fontanes plutôt de ses préoccupations politiques que de ses préventions classiques; il aurait dans ce cas combattu dans madame de Staël l'écrivain libéral bien plutôt que l'écrivain romantique. Du reste, nous avouons volontiers que madame de Staël n'a jamais eu la correction classique. Que l'on compte dans les premières pages de *Corinne*, son chef-d'œuvre, combien il y a de *mais*. Il est vrai que ces négligences ne sont pas aussi rares dans les classiques qu'on le croit. Les *Provinciales* en sont pleines. Le P. Daniel et M. Sainte-Beuve l'ont remarqué. (Voir DANIEL, *Entretiens d'Eudoxe et de Cléanthe*; SAINTE-BEUVE, *Histoire du Port-Royal*.) — Les négligences de Molière sont bien plus graves encore, et Fénelon s'en irritait. — Il est curieux de voir combien Voltaire (Voltaire si classique!) a répété de fois le mot *tranquille* dans la *Henriade*. (Voir LA BEAUMELLE, *Commentaires sur la Henriade*.) — Les petits esprits seuls jugent un écrivain sur de semblables détails; mais que le nombre en est grand!

ne fut pas sous d'autres rapports beaucoup plus juste envers madame de Staël que ne l'avait été madame de Genlis. Il fit remarquer que son style manquait de naturel et de clarté, et qu'on n'y trouvait jamais la souplesse qu'on attendait d'un esprit qui jetait tant d'éclat dans la conversation. Il finit en lui donnant le conseil de parler et de *ne jamais écrire*.

Mais il s'en faut que ce jugement sévère de Fontanes ait entraîné l'opinion publique. Quelques écrivains ont semblé prendre à tâche de contredire cette décision tranchante et absolue.

« L'esprit de madame de Staël, dit M. Amar, a plus d'éclat que de profondeur : ses erreurs sont nombreuses, ses contradictions sont fréquentes, sa pensée est rarement indépendante de ses affections et sa raison des préjugés de ses amis. Cependant aucun écrivain de son époque n'a laissé sur sa route des idées plus lumineuses. Elle a parlé avec élégance dans un langage passionné; elle explique avec éloquence les mystères de la métaphysique et fait paraître moins sombre cette philosophie du Nord, si chargée de nuages, et dont l'obscurité est si désolante et si triste. Madame de Staël s'est placée à la tête des auteurs de son sexe, et elle a pris parmi les auteurs français un rang élevé que nous sommes loin de croire usurpé, et dont la postérité, commencée déjà pour elle, lui confirme sans doute la légitime possession (1232). »

Chateaubriand était bien loin de partager toutes les préventions de son ami Fontanes contre les talents littéraires de madame de Staël. Quoiqu'il ne voulût pas excuser les erreurs philosophiques et religieuses contenues dans les écrits de cette femme célèbre, il pensait avec raison que, tout en jugeant sévèrement ses idées, on ne devait pas se montrer injuste pour les talents distingués qu'elle avait reçus du ciel, et qui brillent avec un si vif éclat dans la plupart de ses ouvrages. C'est, en effet, une habitude qui n'appartient qu'aux esprits étroits de contester à leurs adversaires les qualités qu'on leur reconnaît généralement. Cette sorte de polémique partiale et haineuse n'a pas toujours été dédaignée par les écrivains catholiques, que l'élévation de leur foi devait mettre au-dessus des misérables habitudes. La croix placée sur un roc éternel peut braver sans terreur les flots grondants de la tempête. L'Evangile est trop grand et trop pur pour être défendu par le mensonge ou par la politique humaine. Nous aimons à rendre cette justice au chantre des *Martyrs*, que, tout en combattant les adversaires du christianisme, il le fait toujours avec des armes loyales et courtoises, sans jamais insulter leurs talents, ou calomnier leur caractère. Ne soyons donc pas surpris de voir Chateaubriand parler de madame de Staël dans les termes suivants :

« Pour nous que le talent séduit et qui ne faisons pas la guerre aux tombeaux, nous nous plaisons à reconnaître dans madame de Staël une femme d'un esprit rare : malgré les défauts de sa manière elle ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent pas mourir. Pour rendre ses ouvrages plus parfaits il eût suffi de lui ôter un talent. Moins brillante dans la conversation, elle eût moins aimé le monde, elle en eût ignoré les petites passions (1233). »

Mais, tout en rendant justice à l'auteur de *Corinne*, irons-nous jusqu'à mettre madame de Staël sur la même ligne que l'auteur des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*? Pouvons-nous sans réserve applaudir à une comparaison qui est loin d'être aussi exacte que M. Sainte-Beuve paraît le croire, et que nous sommes, du reste, bien aise de mettre sous les yeux des lecteurs?

« Ne se figure-t-on pas ces deux beaux noms, comme deux cimes à des rivages opposés, deux hauteurs un moment menaçantes sous lesquelles s'attaquaient et se combattaient des groupes ennemis, mais qui, de loin, à notre point vue de postérité, se rapprochent, se joignent presque, et deviennent la double colonne triomphale à l'entrée du siècle ? Nous tous, générations arrivant depuis les *Martyrs* et depuis *Corinne*, nous sommes, devant ces deux gloires inséparables, sous le sentiment filial dont M. de Lamartine s'est fait le généreux interprète dans ses *Destinées de la poésie* (1234). »

Il est vrai que dans les *Considérations sur la révolution française*, madame de Staël peut soutenir la comparaison avec la *Monarchie selon la Charte;* il est vrai que la *Défense de la reine Marie-Antoinette* n'est pas indigne du *Mémoire pour madame la duchesse de Berry; Dix ans d'exil* rappellent les *Mémoires d'outre-tombe; Delphine* n'est pas sans ressemblance avec *René; L'Allemagne* ne le cède pas à l'*Essai sur la littérature anglaise; Corinne* s'élève quelquefois jus-

(1232) C'est au fond le sens des dernières paroles de l'article que Fontanes publiait en 1800, dans le *Mercure* : « En écrivant, disait-il, elle croyait converser encore; ceux qui l'écoutent ne cessent de l'applaudir. Je ne l'entendais point quand je l'ai critiquée. »— « .....Longtemps, en effet, dit M. Sainte-Beuve, les écrits de madame de Staël se ressentirent des habitudes de sa conversation. En les lisant, si courants et si vifs, on croirait souvent l'entendre. Des négligences seulement, des façons de dire ébauchées, des rapidités permises à la conversation et aperçues à la lecture avertissent que le mode d'expression a changé et eût demandé plus de recueillement. » (Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, madame de Staël.)

(1233) Les *Mémoires d'outre-tombe* contiennent une appréciation complète du caractère et des écrits de madame de Staël. Byron, dans ses *Mémoires*, a jugé madame de Staël d'une manière affectueuse et admirative. — Elle, de son côté, portait sur l'auteur de *Lara* ce jugement sévère, mais exact : « Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme. »

(1234) Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, madame de Staël.

qu'aux inspirations des *Martyrs* ; le livre *De la littérature* présente une théorie de l'art comme le *Génie du christianisme* ; mais il me semble que madame de Staël reste ordinairement au-dessous de l'auteur du *Génie du christianisme* et de l'*Itinéraire*. J'avouerai volontiers, cependant, qu'on trouve dans *Corinne* une subtilité d'analyse psychologique, une pénétrante appréciation des caractères, une fine peinture des mouvements du cœur qui n'est pas indigne de *René*. Mais la peinture de l'âme n'est, pour ainsi dire, qu'un côté de l'inspiration poétique. Cette inspiration suppose, en effet, à notre avis, une égale compréhension de la nature et des profondes agitations du cœur de l'homme. Or, madame de Staël, qui saisissait parfaitement les merveilles du génie humain, était, pour ainsi dire, aveugle devant les merveilles de la création. Chez l'auteur d'*Atala*, au contraire, il y avait une connaissance profonde des rapports puissants et mystérieux qui rattachent l'homme au monde sensible. La grandeur de la création se reflétait dans cette âme comme on voit la cime des grands arbres se peindre dans le miroir transparent des fleuves immenses. Il comprenait l'harmonie de la nature, non-seulement dans ses grandeurs majestueuses, mais encore dans l'infinie variété de ses formes les plus humbles. C'est là le caractère des âmes vraiment poétiques, et Jean-Jacques restait ravi d'admiration et d'enthousiasme devant la corolle azurée d'une pervenche que le châtelain de Ferney aurait foulée aux pieds avec une suprême indifférence. On ne peut pas même dire que les spectacles les plus émouvants de la nature frappassent l'imagination de madame de Staël (1235). Elle n'aimait le clair de lune que sur la place Louis XV, et le ruisseau de la rue du Bac, ce triste et fangeux ruisseau d'une rue remplie d'un tumulte assourdissant, lui paraissait bien plus beau que le lac de Genève ! Un jour, qu'elle se promenait avec les deux Schlegel et Fauriel, ce dernier, qui lui donnait le bras, s'arrêta tout à coup pour admirer un point de vue : « Ah ! mon cher Fauriel, lui dit-elle avec ironie, vous en êtes donc encore *au préjugé de la campagne !* » Plus tard, après l'empire, en causant avec M. le comte Molé, elle s'étonnait qu'un homme aussi spirituel aimât les champs, et elle alla jusqu'à lui dire : « Si ce n'était le respect humain, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connaîtrais pas. » Il ne faut donc plus s'étonner si dans *Corinne*, le chef-d'œuvre littéraire de madame de Staël, les splendeurs de la création ne sont pas même entrevues. J'avoue qu'à ce point de vue la lecture de ce livre me cause une irritation que je ne puis maîtriser, et que je donnerais les sonores improvisations de Corinne au Capitole et au cap Misène, pour les quelques lignes dans lesquelles l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* peint la floraison des genêts dans sa sombre et sauvage Bretagne, et Bernardin de Saint-Pierre, la magnificence des bois aux premiers jours de mai. C'est que la vraie poésie n'est pas dans la multitude et l'éclat des paroles, elle est dans quelques expressions simples qui viennent de l'âme et qui vont à l'âme. L'arbre qui abrite nos jeux d'enfance, le premier ruisseau que nous avons entendu murmurer, les coteaux qu'a gravis notre ardente jeunesse, réveillent en nous plus de poésie véritable que toutes les merveilles de la civilisation. C'est pour n'avoir pas compris ou pour n'avoir pas su comprendre la vraie source d'une inspiration sérieuse et profonde que madame de Staël est restée un génie incomplet sous beaucoup de rapports, très-inférieur au pèlerin de l'*Itinéraire* et quelquefois même à l'auteur de *Paul et Virginie*. Madame de Staël n'aurait jamais décrit le monde merveilleux qui vit dans un fraisier !

Il est vrai que si madame de Staël ne comprend pas les splendeurs du monde de la nature, elle excelle dans la peinture de la vie sociale. Il est rare qu'on ne retrouve pas dans toutes les femmes de talent une aptitude extraordinaire à décrire ces mille complications de passions et de caractères qui produisent dans la société toutes ces tragédies mystérieuses que ne saisit jamais le regard du vulgaire. Les femmes sont douées d'une subtilité pénétrante et d'une délicatesse particulière de sentiments qui leur fait deviner, comme par instinct, tous les secrets des âmes. Les hommes, facilement convaincus de leur supériorité, ne s'aperçoivent pas, la plupart du temps, de la prodigieuse facilité avec laquelle certaines femmes pénètrent jusqu'au fond de leurs pensées. Il y a dans toutes les intelligences féminines véritablement développées, une compréhension des mouvements du cœur qui surprend, la plupart du temps, les plus habiles psychologistes. Madame de Staël est surprenante sous ce rapport, mais elle l'est moins encore que Georges Sand, qui a porté dans l'étude des caractères des situations sociales, une pénétration malheureusement souillée par tous les excès d'un cynisme extravagant. Mais, tout en reconnaissant le prodigieux talent que madame de Staël a montré dans l'étude de la vie humaine, ne serait-il pas téméraire d'affirmer qu'elle peut soutenir la comparaison avec l'auteur de l'*Itinéraire*?

Elle comprend beaucoup mieux les passions que les ridicules, et elle ne sent pas assez que l'existence humaine est, comme

(1235) L'épicurien Horace lui-même est très-supérieur quand il laisse échapper ce vœu d'une âme vraiment poétique :

O rus, quando te aspiciam!

Quant à Virgile, il est admirable quand il s'écrie :

O ubi campi!.....
O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

les tragédies de Shakspeare, mêlée de larmes et de scènes grotesques. Chateaubriand, qui a, dans un degré supérieur, le sentiment de la réalité, ne dédaigne pas de peindre la vie sous ses formes les plus variées et les plus excentriques, et le portrait du maître de danse dans les forêts du nouveau monde (1236) se place naturellement à côté de cette scène racontée par le futur ministre de Louis XVIII, obligé d'aller consoler dans sa cabane solitaire une pauvre et vieille Indienne poursuivie par la rapacité des blancs jusqu'au fond de sa vallée.

Mais si madame de Staël a rencontré dans certains genres des rivaux dont la supériorité est évidente, il est une espèce de succès dans lequel, de l'avis de tous, elle n'a jamais trouvé d'égal. La conversation était le triomphe de madame de Staël. Son salon était la plus redoutable des assemblées délibérantes. Le premier consul, victorieux du monde, s'inquiétait de ce foyer d'opposition autant que des orateurs du Tribunat. Il ne put jamais supporter le feu roulant d'épigrammes que l'amie de Benjamin Constant dirigeait perpétuellement contre ce qu'elle appelait les fantaisies du *despotisme*. Il trancha cette difficulté en exilant loin de Paris celle dont madame de Cossé disait si gracieusement : « Si j'étais reine, j'ordonnerais à madame de Staël de me parler toujours. » Le meilleur moyen de rendre l'impression que la conversation de madame de Staël produisait sur ses contemporains, c'est de les laisser parler eux-mêmes :

« L'auteur de *Corinne* et de *L'Allemagne*, dit un des plus spirituels écrivains de notre époque, je l'ai connue, je l'ai vue tout animée de cette vie puissante et de ce feu de génie qui brillait dans ses moindres entretiens, et qui lui donnait une nature de supériorité que l'on ne peut oublier ni retrouver. Cette personne vraiment admirable, dont les écrits, quelque talent qu'on y reconnaisse, ne sont qu'une épreuve affaiblie d'elle-même, réunissait plusieurs formes d'esprit et d'originalité. Elle appartenait à deux époques, et, avant tout, elle était elle-même. Elevée dans le XVIII^e^ siècle, dans le temps où l'esprit était la seule affaire, son intelligence avait reçu l'éducation la plus hâtive. Toute petite, tout enfant, avec ses grands yeux noirs étincelants d'esprit, elle était là, dans le salon de son père, homme de talent, philosophe, ministre ; elle prenait part à tout. Elle conversait avec les premiers esprits du temps... On le conçoit sans peine, ce mouvement de conversation, cette joûte des amours-propres, cette active circulation des idées, devaient être comme autant de soufflets de forge qui attisaient le feu d'une jeune intelligence. Il est tout simple que, douée d'une vivacité merveilleuse, et toujours excitée, mademoiselle Necker ait montré, dès l'âge de douze ans, plus d'esprit que les gens qui faisaient de l'esprit auprès d'elle. Si le XVIII^e^ siècle avait duré toujours, si ce *farniente* littéraire, qui enchantait et occupait Paris, eût pu se prolonger cinquante ou soixante ans, madame de Staël fût restée le plus brillant esprit de son temps. On eût vanté l'inimitable vivacité de ses paroles. Elle eût écrit avec talent, mais elle n'eût pas été ce qu'elle sera pour l'avenir. »

Plus loin M. Villemain ajoute :

« J'ai commencé l'analyse d'un grand talent dont l'influence se prolonge sur toute la littérature contemporaine, et tient surtout à ce renouvellement des esprits qui devait principalement nous occuper. Je n'ai pas dissimulé ma partialité : c'est une partialité tout à la fois d'opinion et de personne. J'ai écouté souvent cette voix si animée, si éloquente ; j'ai assisté au mouvement de cette imagination puissante et rapide qui s'emparait des esprits avec une force indicible, et jetait dans un entretien tant d'éclat et de lumière. C'est une sorte de prestige qui brille pour moi sur les pages du livre. Je crois l'entendre parler encore en lisant ses écrits (1237). »

Nous n'aurions donné qu'une idée bien imparfaite de l'immense influence intellectuelle exercée par l'auteur de *Corinne*, si nous nous taisions sur la part qu'elle prit à cette grande révolution littéraire qu'on est convenu d'appeler le *romantisme*, et qui, sous la Restauration, donna lieu aux controverses les plus vives et les plus passionnées. Un des plus grands reproches que Napoléon ait cru devoir adresser à madame de Staël, c'était son mépris pour la littérature française et sa prédilection partiale pour la littérature des peuples vaincus par sa glorieuse épée. Il était dans la nature de ces deux intelligences de se laisser entraîner, à ce qu'il semble, dans les exagérations les plus contradictoires. Si madame de Staël a été bien sévère pour notre littérature nationale, l'empereur ne pouvait pas croire que les vaincus d'Iéna et de Wagram eussent une littérature qu'on pût comparer avec la nôtre sans faire un paradoxe très-révoltant. Dans la littérature étrangère, il n'admettait que *Ossian ;* encore s'il avait su que les chants du prétendu barde étaient l'œuvre d'un avocat écossais du XVIII^e^ siècle (1238), il aurait probablement bientôt changé d'avis. Madame de Staël, de son côté, cédait quelquefois, sans s'en apercevoir, aux préjugés d'Auguste de Schlegel contre notre poésie classique, qu'il prétendait être une pâle et servile reproduction de la littérature hellénique, et contre laquelle il a dépensé autant

(1236) Dans les *Mémoires d'outre-tombe.*

(1237) VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au* XVIII^e^ *siècle*, 60^e^ et 61^e^ leçon. — M. Sainte-Beuve confirme en tout l'opinion de M. Villemain sur ce point. — (*Voir* SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*, madame de Staël.)

(1238) Macpherson. — Ce point de l'histoire littéraire a été mis hors de doute par M. Villemain dans son spirituel *Tableau de la littérature au* XVIII^e^ *siècle.* — *Voir* encore Philarète CHASLES : *Le* XVIII^e^ *siècle en Angleterre.*

d'esprit qu'un Allemand peut en avoir contre des Français (1239). Sans doute madame de Staël, malgré son admiration pour les talents et l'incontestable érudition de A.-W. de Schlegel (1240), était loin d'adopter sans restriction tous ses paradoxes contre notre poésie nationale ; mais elle accepta sans défiance, et pour ainsi dire, sans contrôle, le point de départ de toutes ses objections contre la littérature française. Elle admettait en effet comme lui que toute notre poésie classique reposait sur une complète imitation du génie hellénique, et elle faisait remarquer, avec une rare pénétration d'esprit et une merveilleuse élégance d'expression, qu'une telle imitation était contraire à toutes les tendances et à tous les besoins de la civilisation chrétienne. La poésie des anciens prenait toutes les inspirations dans le monde de la nature, elle était exclusivement dominée par l'enthousiasme des choses visibles, et si elle essayait quelquefois de s'élever jusque dans la sphère des idées religieuses, c'était pour peindre l'univers gouverné par la fatalité, assise sur son trône d'airain. Le christianisme fit une immense révolution dans le monde, en rappelant l'homme à la vie intérieure, en apprenant au genre humain « quelque chose de mieux que ce monde, » en lui révélant « les miracles de l'âme, de ce souffle divin qui a fait l'homme. » Madame de Staël conclut de ces réflexions, tout à la fois spirituelles et profondes, qu'en puisant des inspirations dans les idées païennes, nos poëtes classiques du XVII^e^ siècle ont fait rétrograder, pour ainsi dire, la pensée des peuples chrétiens. Mais il est surprenant qu'un esprit si fin et si pénétrant n'ait pas vu que sous les formes mythologiques de notre poésie nationale vivait profondément une pensée chrétienne et nationale. Comment a-t-elle pu croire que la poésie de Racine, par exemple, n'est qu'un écho affaibli des inspirations de Sophocle et d'Euripide ? Chateaubriand n'a-t-il pas fait remarquer que la *Phèdre* de Racine n'est qu'une épouse chrétienne que la crainte des flammes vengeresses poursuit sans cesse, et la terreur formidable de notre enfer ne perce-t-elle pas à travers le rôle de cette femme criminelle ? La *Phèdre* d'Euripide, comme celle de Sénèque, craint plus Thésée que le Tartare : l'une ou l'autre aurait-elle fait entendre ces sublimes accents que Racine prête à son héroïne ?

Moi, jalouse ! et Thésée est celui que j'implore :
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pourquoi ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux ;
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;
Mes homicides mains, prêtes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers, est plein de mes aïeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible,
Je crois te voir cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne ; un dieu cruel a perdu ta famille :
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

(1239) *Voir* A.-W. DE SCHLEGEL, *Cours de littérature dramatique*, trad. Duckett.

(1240) Ecoutons-la parler d'Auguste de Schlegel dans un des plus curieux chapitres de *L'Allemagne* :

« A. W. Schlegel, dit-elle, a donné à Vienne un cours de littérature dramatique qui embrasse ce qui a été composé de plus remarquable pour le théâtre depuis les Grecs jusqu'à nos jours ; ce n'est point une nomenclature stérile des travaux des divers auteurs, l'esprit de chaque littérature y est saisi avec l'imagination d'un poëte ; l'on sent que pour donner de tels résultats il faut des études extraordinaires ; mais l'érudition ne s'aperçoit dans ce ouvrage que par la connaissance parfaite des chefs-d'œuvre. On jouit en peu de pages du travail de toute une vie ; chaque jugement porté par l'auteur, chaque épithète donnée aux écrivains dont il parle, est belle et juste, précise et animée. W. Schlegel a trouvé l'art de traiter les chefs-d'œuvre de la poésie comme les merveilles de la nature et de les peindre avec des couleurs vives qui ne nuisent point à la fidélité du dessin ; car on ne saurait trop le répéter, l'imagination, loin d'être ennemie de la vérité, la fait ressortir mieux qu'aucune autre faculté de l'esprit, et tous ceux qui s'appuient d'elle pour excuser des expressions exagérées, ou des termes vagues, sont au moins aussi dépourvus de poésie que de raison.

« L'analyse des principes sur lesquels se fondent la tragédie et la comédie est traitée dans le cours de W. Schlegel avec une grande profondeur philosophique ; ce genre de mérite se retrouve souvent parmi les écrivains allemands ; mais Schlegel n'a point d'égal dans l'art d'inspirer de l'enthousiasme pour les grands génies qu'il admire ; il se montre en général partisan d'un goût simple et quelquefois même d'un goût rude ; mais il fait exception à cette façon de voir en faveur des peuples du Midi. Leurs jeux de mots et leurs *concetti* ne sont pas l'objet de sa censure ; il déteste la manière qui naît de l'esprit de société ; mais celui qui vient du luxe de l'imagination lui plaît en poésie, comme la profusion des couleurs et des parfums dans la nature. Schlegel, après s'être acquis une grande réputation par sa traduction de Shakspeare, a pris pour Calderon un amour aussi vif, mais d'un genre très-différent de celui que Shakspeare peut inspirer ; car, autant l'auteur anglais est profond et sombre dans la connaissance du cœur humain, autant le poëte espagnol s'abandonne avec douceur et charme à la beauté de la vie, à la sincérité de la foi, à tout l'éclat des vertus que colore le soleil de l'âme.

« J'étais à Vienne quand W. Schlegel y donna son cours public. Je n'attendais que de l'esprit et de l'instruction dans des leçons qui avaient l'enseignement pour but ; je fus confondue d'entendre un critique éloquent comme un orateur, et qui, loin de s'acharner aux défauts, éternel aliment de la médiocrité jalouse, cherchait seulement à faire revivre le génie créateur. » (Madame DE STAEL, *De l'Allemagne*, partie II, chap. 31.)

D'ailleurs, en critiquant la littérature du grand siècle, madame de Staël n'avait-elle pas souvent en vue la triste décadence intellectuelle de l'époque impériale? S'il en est ainsi, on ne trouvera rien d'exagéré dans ses expressions, car qui pourrait critiquer avec trop de vivacité cette littérature sans grandeur et sans inspiration, misérable mélange de servilisme, de scepticisme et de mythologie classique? L'empereur avait trop d'esprit pour se faire illusion sur la triste froideur de sa littérature officielle. Il sentait quelle objection on ferait contre son règne de ce déplorable appauvrissement du génie français, qui ne se révélait plus que chez les poëtes disgraciés comme Chateaubriand et madame de Staël. Aussi ce n'était qu'avec une amère tristesse qu'il entendait parler des progrès des peuples qui n'étaient pas soumis à son empire. En publiant le livre *De l'Allemagne*, madame de Staël l'avait frappé au cœur, et ce fut là la véritable cause qui fit broyer dans les mortiers de la censure le livre de madame de Staël. En effet, son apologie de la littérature romantique de l'Allemagne est un écrit sérieux, plein de tact et d'élégance, et qui a contribué puissamment à continuer la révolution littéraire commencée, dans les premières années du siècle, par le *Génie du christianisme*. Il est probable qu'Auguste de Schlegel lui en avait fourni les données générales qu'on retrouve, en effet, soit dans ses ouvrages, soit dans ceux de son illustre frère (1241). Mais il est impossible de les avoir mis en œuvre avec plus de finesse et de bonheur que ne l'a fait l'auteur de *L'Allemagne*. On voit que madame de Staël traite ce sujet avec une sorte de complaisance et de satisfaction vindicative. On dirait qu'elle va frapper au cœur son glorieux ennemi, — qu'elle secoue dans sa base l'édifice impérial tout entier, — qu'elle entend déjà les accents belliqueux des poëtes de l'Allemagne soulevant contre Napoléon la jeunesse des écoles, et que *le chant des hussards de la mort* retentit *le long du Rhin sombre à la mer pareil* (1242). Les campagnes de 1813 et de 1814 confirmèrent en effet tout ce que madame de Staël avait écrit de la puissance de cette poésie allemande, si entraînante, si profondément nationale, si bien appropriée au génie et aux mœurs des peuples teutoniques.

Mais d'où vient que la poésie romantique de l'Allemagne est beaucoup plus populaire chez les peuples germaniques que ne l'est chez nous notre poésie classique? Madame de Staël en donne des raisons qui me paraissent tout à fait convaincantes, c'est qu'elle puise son inspiration dans les traditions indigènes, dans les souvenirs patriotiques, dans les sentiments religieux, dans tout ce qui constitue la vie intellectuelle des peuples modernes.

Chez nous, au contraire, la poésie a longtemps dédaigné de puiser ses inspirations dans les faits héroïques de notre histoire. Elle a cherché dans le passé des formes savantes et compliquées qui l'ont rendue la plupart du temps inabordable aux intelligences populaires. L'esprit de la nation y a certainement beaucoup perdu, car les hommes ont perpétuellement besoin d'être arrachés aux préoccupations de la vie vulgaire, et tout ce qui tend à les élever vers l'idéal agrandit en même temps leur esprit et leur caractère. Pendant la campagne de 1813, les chants des poëtes allemands, retentissant depuis les bords de la Baltique jusqu'aux rives du Rhin, rassemblèrent, pour la guerre de l'indépendance, ces héroïques jeunes gens qui, à Leipsick (1243) et à Bautzen (1244), affrontèrent sans pâlir les formidables vainqueurs d'Austerlitz et de la Moskowa. Quand à son tour la France fut envahie, il ne s'éleva pas du sein de cette grande nation un seul chant d'enthousiasme, et ce fut à peine si, après la funeste journée de Waterloo, il se trouva un jeune homme de vingt-trois ans pour écrire sur la tombe des débris de la grande armée quelques paroles sublimes :

On dit que les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois (1245)!

Les idées de madame de Staël, sur la littérature romantique, telles que nous venons de les exposer, sont devenues, pour ainsi dire, banales, tant elles ont jeté dans les intelligences contemporaines des racines durables et profondes. Elles étaient encore contestées quand M. Victor Hugo composa, sous la Restauration, son gracieux poëme *La harpe et la lyre*, qui semble être un écho mélodieux des inspirations de l'auteur de *L'Allemagne*. Mais il ne faut pas oublier que c'était en 1813, sous les yeux de la critique impériale, quelques années après l'immense succès de La Harpe au lycée, qu'une femme venait renverser toutes les théories du *Quintilien français*. Nous avons, en effet, besoin d'un effort perpétuel d'imagination pour juger les révolutions politiques ou littéraires. Une fois accomplies, il devient très-difficile d'en comprendre les difficultés, et les idées qu'elles ont mises en circulation deviennent tellement naturelles par la puissance de l'habitude, qu'on ne peut pas expliquer quelquefois les prodigieux obstacles qu'elles ont

(1241) Frédéric de Schlegel, *Histoire de la littérature*, trad. Duckett, et *Philosophie de l'histoire*, trad. Le Chat.

(1242) *Chant des hussards de la mort.*

(1243) Les Allemands appellent les terribles journées de Leipsick, la *bataille des nations*. La bataille de Leipsick dura du 16 au 18 octobre 1813.

(1244) Mai 1813.

(1245) Casimir Delavigne. — Je ne connais rien de plus véritablement patriotique que l'admirable chant du même poëte sur la mort de Jeanne d'Arc, où les bourreaux de l'héroïne sont flétris avec une impétueuse éloquence. Il est triste que l'auteur de cette pièce magnifique ait été gâté par le voltairianisme.

rencontrés pour s'établir dans le monde, pour conquérir leur place au soleil de la vie.

CHAPITRE III.

La philosophie de DELPHINE.

Madame de Staël s'est posée, dans ses *Lettres sur J.-J. Rousseau*, dans *Delphine* et dans d'autres ouvrages, comme l'apologiste de la philosophie sentimentale, comme un disciple de l'auteur des *Confessions*. Nous devons donc essayer de montrer les dangers d'une théorie qu'on prétend substituer à la morale catholique.

« Le vice que le christianisme, dans son langage vraiment philosophique, a nommé l'*impureté*, les poëtes (1246) et la plupart des écrivains rationalistes l'appellent *amour*.

« Les moralistes du XIXe siècle, bien plus indulgents pour quelques passions que nous ne devons l'être, ont pour certains désordres une langue à part et des idées à part. L'époque où nous vivons, qui est une époque toute d'imagination, a subi profondément à cet égard l'influence de la poésie païenne. N'a-t-on pas voulu faire de cet amour la source de tous les grands mouvements de l'âme? N'a-t-on pas voulu en faire une véritable révélation du saint et du beau? N'entendez-vous pas dire tous les jours que c'est l'amour qui conserve au fond des cœurs le dévouement avec le sacrifice? On s'inquiète dans la crainte de voir mutiler l'homme, dès qu'on parle de diriger les sentiments tumultueux qui s'agitent dans son être. On accuse le mysticisme de lancer l'anathème contre la nature humaine, de briser d'une main ferme et barbare des sentiments que tout doit respecter (1247). »

C'est pour réfuter ces étranges théories que nous avons écrit la *Pureté du cœur*. Pour les combattre ici nous n'avons qu'à reproduire les principaux arguments de cet ouvrage dans une rapide analyse, en nous servant des résumés publiés par les revues et les journaux catholiques.

« L'homme, pour remplir sa destinée, n'a besoin, dit-on, que de suivre les inclinations de son cœur. » Avec ce principe, on justifie toutes les exigences des passions ; mais ce principe repose sur une hypothèse démentie par l'observation intérieure et par les traditions universelles.

Il suppose en effet la rectitude et la pureté naturelle du cœur humain ; or, consultez tous les peuples, ils vous diront que notre nature est aujourd'hui déchue et pervertie. La psychologie moderne a bien pu détourner son attention des faits de conscience qui nous révèlent incessamment la perversité de nos penchants innés ; mais elle n'a pu ni détruire ces faits humiliants, ni en donner une explication sérieuse en dehors du dogme de la déchéance. Comme l'a dit Pascal : « L'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

Celui-là s'ignore profondément lui-même qui n'a point médité souvent sur cette antinomie de la chair et de l'esprit que l'apôtre saint Paul a décrite d'une manière si admirable. Mais si le cœur de l'homme est divisé ; s'il a en lui des instincts contraires ; si, parmi ces instincts, les uns tendent vers le bien, les autres vers le mal ; si les mauvais sont ordinairement les plus forts, comment donc des moralistes ont-ils pu faire de ces inclinations désordonnées la règle suprême de la vie spirituelle? Le philosophe qui a prêché avec le plus de succès et d'éloquence la morale du sentiment, c'est parmi nous J.-J. Rousseau, et cependant il a écrit lui-même ces paroles : « Il n'est pas d'homme qui, en suivant les mouvements de son cœur, ne devînt bientôt le dernier des scélérats. » Ce n'est là, dira-t-on, que boutade misanthropique ; mais, quoi qu'il en soit, on ne saurait nous citer un désordre, un crime, une infamie, qui ne puissent avoir pour excuse les besoins prétendus d'un cœur passionné.

Les *Confessions* de J.-J. Rousseau et les romans de Georges Sand nous offrent, à toutes leurs pages, une effrayante démonstration de cette vérité trop peu méditée.

Si les penchants de notre cœur ne peuvent nous conduire sûrement à la vertu, pourraient-ils du moins nous conduire au bonheur? Pas davantage. Les objets auxquels ils aspirent naturellement ne sauraient nous procurer que des jouissances fugitives et trompeuses. Abandonnés à eux-mêmes, nos instincts sensibles ne tardent pas à se combattre et à tomber dans l'anarchie ; les plus élevés et les plus nobles sont dominés par les plus violents et les plus dépravés ; l'intelligence s'énerve, la volonté affaiblie se laisse asservir. Or, de toutes les tyrannies, la plus dure, la plus honteuse, la plus désespérante, c'est assurément cette tyrannie intérieure de nos mauvaises passions. Sous un pareil despotisme, il n'y a plus pour l'âme ni dignité, ni félicité véritables. L'expérience de chaque jour suffit pour le démontrer à un esprit attentif, et les représentants les plus célèbres de l'école sentimentale, depuis J.-J. Rousseau jusqu'à Georges Sand, nous en offrent des preuves irrécusables dans leur vie comme dans leurs ouvrages. Toujours et partout le culte de la volupté a eu pour couronnement les chants du désespoir et le sombre enthousiasme du suicide.

« Il n'est donc pas si salutaire d'écouter tous les penchants du cœur et de briser devant soi toutes les traditions sacrées de l'ordre et du devoir! Dieu n'a pas besoin de notre amour et de nos vœux ; mais nous, créatures indigentes et chétives, nous ne

(1246) « Les poëtes qui s'intéressent dans la grandeur de l'amour le veulent faire passer pour un dieu ; de peur que l'on ne blâme sa violence, ils lui donnent un nom auguste et tâchent d'excuser sa véritable fureur par une fausse piété. » (Le P. SENAULT, *De l'usage des passions*, Des passions en particulier, premier discours, de l'amour et de la haine.)

(1247) *La pureté du cœur*, ch. 4.

pouvons pas nous passer de sa présence ni de son regard paternel. Un jour, si nous l'abandonnons, il nous laisse à notre propre tristesse, comme à la plus cruelle des expiations; il nous laisse aux agitations de l'esprit et du cœur, au sentiment amer de notre impuissance, misérables et brisés. Heureux si dans cet abîme profond nous pouvons reconnaître la main qui nous frappe; si, au lieu d'insulter le ciel comme Gœthe, comme Voltaire, nous reconnaissons, comme Silvio Pellico, la justice éternelle et la vérité sainte!

« Mais, dira-t-on peut-être, est-ce que la vertu préserve des déchirements du cœur? Est-ce qu'au sein même du christianisme on ne voit pas tous les jours des intelligences qu'une irrésistible mélancolie consume? Est-ce qu'il ne faut pas faire de cruels sacrifices pour arracher cet œil qui scandalise et couper cette main qui vous empêche de faire votre salut? Saint Paul ne se plaignait-il pas avec une profonde angoisse des agitations de son cœur? Bossuet ne parle-t-il pas d'un invincible ennui qui ronge l'humanité? Est-ce que l'Eglise elle-même ne nous représente pas ses enfants comme pleurant et souffrant dans une vallée de larmes? L'Ecriture n'enseigne-t-elle pas que toute créature gémit comme dans les douleurs d'un cruel enfantement, et que les fils d'Adam sont courbés sous un joug pesant? Pourquoi donc reprocher à la volupté cette douleur universelle, ce cri de détresse qui s'échappe de tous les cœurs?

« Je conçois bien que les esprits superficiels soient fortement frappés d'une analogie qui disparaît bientôt quand on porte jusqu'au fond des choses le regard scrutateur d'une observation rigoureuse. De même, en effet, qu'il y a deux sortes de joies : la joie des âmes mondaines, pleine de licence et de dissolution, s'efforce d'oublier, par l'enivrement des passions, les inguérissables misères de l'existence; mais la joie chrétienne est, comme celle d'Andromaque, un sourire mêlé de larmes. Croyez-vous pourtant que cette tristesse, qui se mêle dans nos cœurs à toutes les satisfactions de la vie, nous jette jamais dans le furieux désespoir qui marche toujours à la suite des passions? Pensez-vous que les pleurs qui s'échappent de nos yeux, comme une douce rosée de printemps, ressemblent à ces larmes de sang que la volupté fait sortir des vôtres? Nous sommes tristes, il est vrai, parce que nous savons bien qu'ici-bas notre âme est exilée et que nous sommes consumés d'un immense désir de contempler la patrie bien-aimée du repos éternel et de la liberté. Nous sommes tristes, parce que nous comprenons que la science de ce monde ne pourra jamais rassasier l'insatiable avidité de notre esprit. Nous sommes tristes, parce que l'affection d'aucune créature ne saurait remplir les abîmes profonds de notre cœur. Notre intelligence, éclairée et agrandie par notre foi, nous fait apprécier à leur juste valeur les honneurs et les félicités du monde qui vous consolent si facilement. Nous ne pouvons conserver la puissance d'illusion qui endort quelquefois sur le bord des abîmes. Nous appuyer sur ce roseau brisé des affections humaines, nous ne le saurions jamais; nous avons pour cela pénétré trop avant dans les cruels mystères de la nature humaine; mais nous conservons une pensée et une espérance qui nous font supporter l'immense solitude du cœur et de l'esprit qu'il faut dévorer dans la vie. Cependant, si nous ne pouvons trouver sur la terre un bonheur qu'on ne rencontre qu'au ciel, nous sommes au moins, de toutes les créatures exilées dans ce monde, les moins souffrantes et les moins désespérées. La tristesse des âmes voluptueuses est comme celle des sombres jours d'hiver, dont aucun rayon de soleil ne peut percer les nuages. La nôtre est comme celle des belles journées d'automne, où les premières ombres des temps pluvieux se mêlent aux dernières splendeurs de l'été qui s'enfuit. Nous sommes assis comme vous dans la nuit de ce monde qui nous environne et nous oppresse; mais pendant que vous penchez vers la terre vos fronts découragés, nous, nous levons nos regards vers le ciel pour saisir les premiers rayons de cette lumière qui ne doit jamais s'éteindre (1248)! »

La tristesse et le découragement que la volupté traîne à sa suite, n'est pas le seul poison qu'elle distille. La sensibilité est si envahissante, que, quand elle n'est pas réglée par l'intelligence, elle la domine et la tue. Tout ce qui dépasse la portée des sens est alors traité comme une chimère. Le souvenir de Dieu lui-même importune le voluptueux: il l'écarte avec ironie ou dédain. Si le ciel le frappait de la foudre, comme Don Juan il l'insulterait avant de mourir. Il y a, sans doute, des natures moins impétueuses qui s'arrêtent aux premiers degrés du mal, des esprits faibles et timides qui s'éteignent dans un abrutissement vulgaire; mais les organisations énergiques prennent en haine, sous l'influence des passions, toute vérité religieuse ou morale tendant à les comprimer. Ce n'est pas nous qui hasardons cette hypothèse. Les conceptions des romanciers et des dramaturges, les aveux des philosophes et des poëtes l'appuient et la démontrent.

Voilà le vice auquel on voudrait prêter une grandeur idéale, en faveur duquel on prétend créer une exception; comme si les autres vices ne pouvaient s'approprier les arguments à l'abri desquels il se réfugie. Si l'on pardonne à l'amour criminel ses égarements et ses turpitudes, parce qu'il a quelquefois inspiré de grands sacrifices, pourquoi ne pardonnerait-on pas à l'ambition le sang qu'elle a versé, quand elle aura pour se justifier la grandeur de ses entreprises et l'éclat de ses triomphes? Que ré-

(1248) *La pureté du cœur*, ch. 2, *tristesse*.

pondrez-vous à l'avare, lorsqu'il vous dira que tous les penchants du cœur sont sacrés; que c'est son cœur qui le porte à aimer l'or comme le vôtre vous porte à aimer le plaisir; qu'il n'est pas moins glorieux d'acheter les consciences que de les corrompre? Que répondrez-vous au forçat, entraîné au meurtre et au pillage par une impulsion qu'il déclare irrésistible? Direz-vous que votre passion est plus respectable que la sienne, qu'elle est sanctifiée par le dévouement? Non, il n'est pas vrai que votre libertinage ait eu le dévouement pour principe; il n'est pas vrai que vous vous soyez sacrifié à vos victimes, vous qui n'avez pas plus épargné leur repos que leur innocence; vous qui, en vous avilissant, avez avili l'objet de votre amour. C'est donc un devoir pour l'homme raisonnable que de résister aux attraits de la nature sensible, qui met en œuvre pour l'asservir tous les genres de séduction. Cette servitude des sens est d'autant plus à craindre qu'elle revêt mille formes trompeuses. Ce n'est d'abord qu'une innocente rêverie, un besoin d'épanchement; mais, après avoir grandi sourdement, la passion éclate avec fureur, et quand une fois elle s est enracinée, la vieillesse elle-même, qui détruit tant dillusions, ne parvient pas toujours à l'arracher. De là le spectacle le plus hideux, la situation la plus dégradante. De là ces fronts blanchis par l'âge et souillés d'ignominie. De là ces êtres méprisables, qui n'ont plus, pour excuser leurs désordres, ni l'entraînement des sens, ni l'ardeur des affections, et qui, trafiquant de l'honneur des familles indigentes, leur enlèvent ce qu'elles ont de plus précieux dans la pureté de leurs enfants.

« La maturité des idées, la connaissance des hommes, l'expérience des affaires, tout sert à une affreuse diplomatie. On comprend qu'on ne peut plus se faire aimer, mais on achète, mais on obtient l'amour par la ruse ou par la puissance.

« Mon âme se révolte et s'indigne en pensant à ces sortes de vieillesses dégradées, qui vont dans la chaumière du pauvre marchander pour un peu de pain l'honneur immaculé des filles du peuple. Ces êtres misérables et flétris, qui n'ont plus, pour excuser leurs désordres fangeux, ni l'entraînement des sens, ni la faiblesse du cœur, trafiquent du bonheur et de la paix des familles indigentes. C est une chose déplorable au dernier point, et qui devrait, dans un siècle libéral, révolter tous les gens qui ont conservé un peu de sentiment d'honneur et de respect pour les véritables et imprescriptibles droits du peuple, que de voir la famille de l'ouvrier prématurément corrompue dans celle qui deviendra bientôt épouse et mère? Qu'il est beau, pour les jeunes gens qui s'avancent dans la carrière, d'avoir devant les yeux tous ces fronts blanchis, souillés d'ignominie! Ils auront bonne grâce, ces pères honteux, à se donner pour modèle à leur fils!

« Cependant le vieillard, dont l'existence a été juste et pure, s'élève au milieu de la famille comme la tradition vivante des vertus du passé. Il peut montrer avec orgueil à ses petits-enfants son front chargé de travaux et d'années. Quand il parle de la chasteté, il ne craint pas qu'on lui jette au visage les scandales de sa vie, et cette vie est le plus bel enseignement qu'il ait jamais pu leur donner. Heureux effets de la pureté de l'âme qui conserve à tous les âges et à toutes les situations leur poésie et leur grandeur! Il n'est pas d'intelligence, si corrompue qu'elle soit, qui ne sente ce charme si pénétrant de la vertu. Le vice n'a qu'une fausse grandeur et qu'une fausse sagesse. Avec lui disparaît toute la sublimité de l'existence humaine, avec lui tout se rapetisse et s'avilit. Les esprits un peu généreux qui subissent encore sa servitude pesante, sont intérieurement humiliés de tout ce qu'il entraîne après lui d'abaissement de notre dignité morale. Au contraire, les âmes, qui ont pu rattacher leur existence au culte de l'idéal, sont fières de l'élévation de leur vie et de leur destinée. Ce sentiment de satisfaction intime leur est plus précieux et plus cher que tous les dons sublimes de l'intelligence. Au fond, cela se comprend; car s'il y a quelque chose de grand et de magnifique dans ce monde de ténèbres, n'est-ce pas la vertu? Et sans la vertu, que serait le monde? Une vaste arène de misère et de combats, où il faudrait se voiler la tête en attendant la mort (1249). »

Pour aprécier la morale du sentiment, il ne suffit pas de la considérer dans ses rapports avec la vie individuelle; il faut étudier l'influence qu'elle exerce sur la famille, et par la famille sur la société tout entière.

Sans l'unité, l'indissolubilité et la pureté du mariage, que devient la famille? La force naturelle de nos instincts sensibles peut-elle bien, à elle seule, maintenir cette triple loi? Pour résoudre ces questions, il faut étudier l'histoire des sociétés qui ont vécu plus ou moins complétement en dehors de l'influence chrétienne. Voyez les peuples païens : chez eux, la femme n'est qu'un instrument de plaisir abruti par l'esclavage, ou une bacchante impudique qui mène l'orgie d'une débauche universelle. En Orient, la femme est un instrument de plaisir abruti par le despotisme. Privée de toute éducation morale, elle est vendue sur les marchés, jetée au milieu des bazars comme un bétail vulgaire. En Grèce, il y eut plus de liberté pour la femme, il y eut même des honneurs pour elle; mais ce n'était point à la vertu que ces honneurs étaient décernés, mais aux courtisannes, qui du reste n'avaient que le rebut de plus honteuses amours. Il n'est pas étonnant qu'avec de pareilles mœurs, les femmes grecques aient été débauchées jusqu'au cynisme. A quels

(1249) *La pureté du cœur*, chap. 5.

excès ne devaient-elles pas descendre, dépouillées qu'elles étaient de leur double couronne de mère et d'épouse! A Rome, il est vrai, la condition de la femme fut généralement meilleure. Dans les premiers temps de la république, la famille était prise au sérieux ; mais, peu à peu, l'austérité des mœurs primitives fit place à la licence; et l'on écrirait une épouvantable histoire, si l'on avait le courage de recueillir ce que les auteurs latins ont raconté des dames romaines au commencement de l'époque impériale. Il était temps que le christianisme vînt purifier et sauver la femme, en faire le centre de la famille, l'ange tutélaire des jeunes générations. Cette réhabilitation a eu pour principe la chasteté chrétienne, et la civilisation moderne est née de l'institution vraiment sociale du mariage catholique. Pourquoi donc, aujourd'hui, les passions révolutionnaires essayent-elles de renverser cette institution ? Comment osent-elles déclarer qu'en brisant la tyrannie païenne qui pesait sur la femme, l'Evangile n'aura fait que préparer son émancipation définitive?

« J'entends arriver jusqu'à moi des voix frémissantes de colère. Il est vrai, disent ces voix, l'Evangile a été dans son temps une doctrine tout à fait libérale. Il a contribué, plus qu'aucun autre système, à ébranler dans leurs bases antiques et vénérées la funeste institution des castes et la fatale domination des théocraties. Maintenant l'organisation sociale bâtie par les fortes mains du christianisme tombe en morceaux. Vous avez raison de dire que toute la société chrétienne repose sur l'institution du mariage catholique ; mais c'est précisément cette institution dont on conteste la légitimité, le libéralisme et la moralité. De même que le servage a préparé lentement l'abolition de la servitude sous ses formes les plus impitoyables, de même l'Evangile, en brisant la tyrannie païenne qui pesait sur la femme, aura ménagé, par degrés, son émancipation définitive.

« Une femme, je le dis en rougissant, une femme a osé pousser jusqu'au bout les conséquences de cette odieuse logique. Elle a, dévoilant aux yeux de la France entière les mystères de son âme, osé attaquer en face la grande institution du mariage catholique. L'écrivain dont nous parlons est un adversaire très-fort et très-sérieux ; il paraît convaincu parce qu'il est passionné. On dirait qu'il veut seulement laisser échapper de son cœur une douleur qu'il ne peut garder plus longtemps renfermée dans son âme ; il ne s'arme pas de l'injure, mais de la plainte ; il ne semble pas réclamer la liberté, mais seulement un peu d'air, de repos et de lumière.

« Pourtant, en paraissant faire la simple histoire des souffrances de sa vie, il sait avec une adresse infinie, il sait tour à tour nous attendrir et nous irriter. C'est un tribun qui prend les airs de la victime. Personne, jusqu'ici, n'avait saisi avec un art plus délicat et plus ingénieux les côtés faibles et vulnérables d'une institution qu'ont environnée pendant tant de siècles le respect et l'amour des générations chrétiennes. Qui jamais a su mêler avec plus d'adresse le vrai et le faux, le probable et le certain? Qui a su plus habilement transformer en loi générale tous les abus individuels ? Aussi, quand on n'a pas une habitude profonde de la réflexion, cet écrivain fascine comme un serpent. On s'aperçoit d'ailleurs, à l'assurance de ses idées, à la fermeté de son style, au coloris brûlant de ses expositions, qu'il n'est qu'un écho sympathique et éloquent de toutes les âmes ardentes qui, dans une société égoïste et bouleversée, ont dû sentir les mêmes tristesses et éprouver les mêmes douleurs.

« L'immense puissance des écrivains révolutionnaires n'est pas seulement dans leur talent, elle est encore dans une situation sociale dont ils ne font que raconter avec éloquence les souffrances, les dangers et les turpitudes (1150). »

Toutes les objections présentées par George Sand (1251) doivent-elles être regardées comme le fruit d'une imagination en délire? Je ne le pense pas. Il y a sans doute d'énormes abus dans certaines classes de la société, qui professent un souverain mépris pour la morale de l'Evangile; mais il ne serait pas juste de nous attribuer la responsabilité de ces abus que nous maudissons, et contre lesquels nous nous élevons de toute la puissance de notre ministère. Ce n'est pas nous que l'on consulte quand on sacrifie à la lubricité d'un vieillard ruiné par l'orgie une jeune fille innocente. Il y a longtemps que saint Jean-Chrysostome a flétri ces odieux calculs de l'avarice, ces abominables marchés, qui font violence à tous les instincts de la nature.

Nous n'approuvons pas davantage ces unions fécondes en scandales, dont l'égoïsme et la vanité ont formé les nœuds. Le monde a sur le mariage des idées que l'Eglise réprouve ; gardez-vous donc d'en imputer à l'Eglise les douloureuses conséquences. Tous vos romans sont conçus de manière à prouver que le mariage conduit inévitablement à l'adultère; substituez le mariage chrétien à ces conventions immorales contre lesquelles vous avez écrit tant de fougueuses protestations, et vous verrez disparaître de la société le fléau qui provoque à juste titre votre indignation et la nôtre.—Il est inutile d'ajouter que notre redoutable antagoniste n'est point d'accord avec nous sur ce point. Il ne se contente pas, en effet, de flageller les abus et de plaindre les victimes ; il attaque l'institution elle-même, et revendique pour la femme une indépendance absolue, un bonheur sans mélange. Les interprètes de l'Evangile ont trop bien connu la nature de

(1250) *La pureté du cœur*, chap. 8.

(1251) Autrement Madame Dudevant. — Cfr DE LOMÉNIE. *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien*, George Sand.

l'homme pour se faire à cet égard aucune illusion. En demandant à la femme des serments éternels, l'Eglise ne lui dissimule pas les dures obligations qui en découlent. Oui, le mariage chrétien exige de la femme un dévouement austère; et cependant il n'est pas une institution tyrannique, un état impossible. L'Eglise, en effet, ordonne au mari de respecter la liberté de son épouse. Ce n'est point assez : elle exige qu'il ait pour sa compagne une affection si puissante, si désintéressée, que ne trouvant pas de point de comparaison dans les choses humaines, elle lui propose, comme type de cette charité, l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise. Direz-vous qu'il existe des organisations délicates qui ne pourraient supporter cette dépendance, quelque douce qu'on l'imagine? L'Eglise catholique, dont la doctrine est en harmonie avec tous les besoins du cœur et de l'intelligence, vous répondra qu'elle tient en réserve pour ces natures exceptionnelles le célibat religieux. Que si vous ne voulez ni du célibat des vierges, ni du mariage chrétien, il ne vous reste que la licence, et la licence est ennemie de la liberté. Il n'y a rien au monde de moins libre et de moins heureux qu'une femme asservie aux passions. Elle n'inspire à l'homme à qui elle sacrifie son honneur, ni affection solide, ni dévouement, ni respect; celui qu'elle craignait de trouver dans le mariage égoïste, jaloux et cupide, elle le trouvera dans la débauche, ingrat, perfide et violent. Loin d'opprimer la femme, l'Eglise s'occupe donc, avant tout, de la protéger et de garantir ses droits; quant aux obligations qu'elle lui impose, il est faux qu'elles soient exagérées. Elle ne lui demande pas de promettre à son époux un amour enthousiaste; un tel serment serait absurde et impie, car en supposant qu'un sentiment de cette nature préside à l'union de deux époux, le temps et les mille froissements de la vie commune finiront par en altérer la fraîcheur. Mais il est une chose qui peut survivre à l'amour passionné, c'est le dévouement; et c'est aussi ce que les époux se promettent en face de l'Eglise.

« C'est dans son dévouement que la femme trouvera des secrets merveilleux de force et de patience, qui lui sont si nécessaires pour supporter jusqu'à la tombe les fardeaux accablants de sa vocation d'épouse et de mère. Nous avons, nous, de la femme une opinion bien meilleure que tous nos adversaires qui ne l'ont jamais vue couronnée de la magnifique auréole du sacrifice que le Rédempteur a mise sur son noble front. Vous craignez que les dédains ne lassent sa patience. Mais n'est-elle pas disciple d'un Dieu fait homme, qui a bu jusqu'à la lie l'amer calice des humiliations? Vous craignez que la gêne et les privations de la vie conjugale ne fatiguent sa vertu et n'épuisent son courage. Mais ne sait-elle pas que le Fils de l'homme n'a pas eu où reposer sa tête? Vous dites qu'elle sentira sans cesse naître dans son cœur des affections nouvelles; qu'il lui faudra à chaque instant terrasser les penchants les plus doux; signaler par la lutte et le combat tous les moments de sa sévère existence. Ne sait-elle pas qu'elle est fille du Calvaire, et qu'il faut souvent, quand on est chrétien, arracher l'œil qui voit avec plaisir le mal, et couper la main qui scandalise? Croyez-vous que ce soit en vain qu'elle ait posé sur son cœur et sur son front la croix, cette sublime image du dévouement? Filles de la volupté et du plaisir, allez demander à nos sœurs le secret des sacrifices éternels et des immolations! Vous dites que leur héroïsme est impossible, quand sa splendide grandeur éblouit vos regards! Vous dites que la fidélité est un rêve quand elle produit tous les jours sous vos yeux des miracles qui conservent et qui sauvent la société croulante! Si vous ne comprenez pas la lumière, au moins n'en niez pas les bienfaits! » (1252.)

CHAPITRE IV.

La politique.

S'il n'est pas déjà facile de se faire une opinion impartiale et fondée sur les écrits de madame de Staël, il est bien plus difficile d'apprécier avec sang-froid sa conduite et ses convictions politiques. En effet, si les hommes d'état contemporains ont vu leurs intentions et leurs actes appréciés d'une manière si différente par leurs adversaires et par leurs admirateurs, l'auteur des *Considérations sur la révolution française* n'a pas été non plus, la plupart du temps, jugé avec ce calme grave et sérieux dont les partis sont toujours incapables au milieu de leurs passions, de leurs rivalités. Pour nous, qui nous croyons complétement au-dessus de leurs intérêts et de leurs préjugés, il nous sera aisé d'apprécier avec sang-froid et modération l'influence politique de madame de Staël.

On a reproché à madame de Staël d'avoir abandonné et trahi la cause de la révolution française, après l'avoir acceptée et défendue avec enthousiasme. Mais ce reproche est-il véritablement fondé, et quand on examine les faits avec sang-froid, ne doit-on pas plutôt se féliciter d'avoir séparé sa cause de ces « bourreaux barbouilleurs de lois, » qui firent couler par torrents le plus pur sang de la France? Madame de Staël, en 89, subissait les illusions d'un grand nombre d'esprits; sans partager le paganisme de madame Roland, elle croyait qu'on pouvait, en France, fonder le gouvernement de la *raison* en supprimant dans les âmes la religion de la croix et du dévouement. Il faut que cette illusion soit bien forte puisque tant d'esprits distingués, sysiphes infatigables, reportent sans cesse au haut de la montagne ce rocher qui sans cesse retombe pour accabler les générations de son poids énorme. Washington et ses amis ne partageaient pas ces dangereux préjugés; c'étaient des hom-

(1252) *La pureté du cœur*, chap. 10.

mes sincères et religieux (1253) qui fondèrent la république américaine sur la base d'un christianisme, incomplet sans doute, mais bien supérieur au scepticisme intolérant des constituants de 89. Aussi quand la tempête vint à souffler sur l'édifice brillant, mais fragile, construit par les théoriciens de l'assemblée nationale, cette œuvre de la *raison pure*, qui n'avait pas de fondement dans le sol catholique de la France, s'écroula avec une prodigieuse facilité en écrasant sous sa ruine la plupart de ceux qui l'avaient édifié. Les bourreaux prirent la part des philosophes, ils renversèrent l'autel de la patrie, construit par les penseurs de l'assemblée constituante, ils élevèrent à la place cette odieuse guillotine qu'on a essayé d'embellir de nos jours en réhabilitant les détestables proconsuls de 1793. Nous comprenons bien qu'à leur point de vue les *adorateurs* de la révolution française accuseront de petitesse d'esprit la femme qui ne voulait pas voir dans les terribles *sans-culottes* qui siégeaient aux Cordeliers et aux Jacobins les sauveurs de la France et les *ouvriers de l'humanité*. Pour nous, nous félicitons madame de Staël d'avoir su maudire ceux qu'André Chénier appelait dans son cachot

Ces tyrans oppresseurs de la France asservie.

Nous sommes heureux de trouver, dans cette âme véritablement sensible, la sainte horreur du sang; c'est avec bonheur que nous la voyons brisant sa plume au fond de sa retraite pour écouter avec une anxiété douloureuse le bruit régulier du fatal triangle qui faisait tomber tant de têtes glorieuses et chères à la patrie.

Nous nous félicitons de rencontrer, même dans nos adversaires en matière de religion, des sentiments qui honorent et relèvent l'humanité. Nous l'avouons, l'étude constante de l'histoire, en nous présentant la nature humaine sous un jour si peu favorable, en nous montrant tant de fois le dévouement vaincu par l'égoïsme, la force opprimant la justice, la liberté souillée par ses indignes défenseurs, l'autorité perdue par un égoïsme criminel, l'histoire jette notre âme dans un abattement douloureux. Hélas! qu'elles sont rares ces âmes dont parlait un éloquent ministre protestant (1254) : « Des liens déchirés les font mourir; ils ne pleurent qu'au dedans, mais leur vie s'écoule avec ces larmes profondes! » Sans être une de ces natures supérieures, madame de Staël, pour me servir d'une admirable expression du P. Lacordaire « avait des mouvements sincères. » Un jour, elle entendit dire, au fond de sa retraite, que l'auguste épouse de Louis XVI allait comparaître devant le tribunal de Fouquier-Tinville. Cette *magnanime* Convention, qui ressemblait au sénat de Tibère (1255), ne dédaignait pas d'arroser l'arbre de la liberté avec le sang des femmes, semblable aux adorateurs de Moloch qui brûlaient les enfants sur les autels de leurs dieux infernaux. La pensée du crime qu'on méditait fit frémir madame de Staël. Elle crut devoir rompre son religieux silence, afin d'épargner à sa patrie, s'il était possible, une souillure éternelle. Elle écrivit cette éloquente défense de la reine Marie-Antoinette qui sera un de ses plus beaux titres de gloire aux yeux de la postérité. Nous comprenons que les admirateurs du Comité du salut public ne lui aient pas pardonné ce mouvement généreux, et qu'ils l'aient accusée d'avoir trahi la cause de la révolution.

Mais nous avons à discuter des assertions tout à fait opposées. Pendant que les adorateurs de la Convention reprochent à madame de Staël d'avoir abandonné la cause de la liberté, il s'est trouvé des écrivains d'une autre école qui lui ont reproché sa servilité, et qui l'ont accusée d'avoir livré les royalistes aux violences du 18 fructidor.

« Cette dame, dit l'abbé de Montgaillard en parlant de la révolution du 18 fructidor, l'un des grands mobiles de la révolution, la fomente dans l'ombre, la seconde de tout son esprit, de toute son activité, tous les moyens lui paraissent bons pour en assurer le succès. Elle a proposé aux patriotes du conseil des Cinq-Cents de tenir une séance de nuit, et avec l'appui de la force armée dont dispose Augereau, de faire jeter soixante députés Clichiens (1256) dans la Seine. Le lendemain, l'assemblée eût témoigné la plus vive indignation, ordonné une enquête, etc.; mais la révolution n'en eût pas été moins consommée. Nous avons entendu madame de Staël rapporter ces choses; elles ont été répétées souvent par Tallien, l'un des hommes les plus influents du parti patriote. Tels étaient, au reste, les besoins et l'esprit distingué de madame de Staël, qu'on disait d'elle, dans ce temps-là : « Pour faire une révolution, elle ferait jeter tous ses amis dans la rivière, quitte à les repêcher le lendemain à la ligne, par bonté d'âme. »

Ces accusations ont sans doute de la gravité, mais sont-elles véritablement constatées? Comment se fait-il que madame de Staël, qui avait témoigné dans tant de circonstances la plus grande horreur pour l'influence des démagogues, ait montré tout à coup tant d'enthousiasme pour des violences brutales et révoltantes qu'on lui reproche même d'avoir inventées? Comment se fait-il que les intrigues qu'on lui attribue aient échappé à tous les historiens de la révolution, et que nous n'ayons pu en découvrir aucune trace? Si l'on voulait s'appuyer sur ce passage isolé de l'abbé de Montgaillard, on ferait donc, à notre avis, preuve de partialité ou d'une

(1253) Les preuves abondent dans le beau livre de M. Guizot, qui a pour titre *Washington*.

(1254) Winet.

(1255) C'est l'heureuse expression de M. Foisset. (*Voy.* dans le *Correspondant* ses articles sur les *Girondins* de M. de Lamartine.)

(1256) C'est le nom qu'on donnait aux représentants royalistes qui se réunissaient au club de Clichy.

préoccupation singulière. La tournure de l'esprit de cet écrivain le rendait complétement incapable de juger avec calme les actions de ses contemporains. Son intelligence satirique, sa tendance à la misanthropie, lui faisaient voir, sous le jour le plus sombre, le caractère des hommes et la physionomie des événements. D'ailleurs, il appartenait à cette nuance du parti légitimiste, devenue fort rare, qui considérait comme des révolutionnaires incurables tous ceux qui inclinaient plus ou moins vers la monarchie constitutionnelle. Les légitimistes ont complétement abandonné cette théorie. Leurs journaux répètent que les constitutions varient nécessairement selon le besoin des esprits et des temps, qu'il faut, sans hésiter, faire à ces besoins les concessions qu'exigent les circonstances, sous peine de voir paralyser les plus nobles efforts, et les intentions les plus droites et les plus honorables. Quoi qu'il en soit, ce serait se faire une grande illusion que de croire que le bonheur et la paix des sociétés tiennent principalement aux formes politiques. Tout dépend, en effet, bien plutôt des croyances et des idées morales qui gouvernent une nation. Le scepticisme, les mauvaises mœurs mènent toujours à l'anarchie ou précipitent les nations sous le joug du despotisme. Ce qui fait la grandeur et la dignité d'une nation, c'est l'élévation et la noblesse de son caractère moral. Réclamer des libertés politiques, quand on est incapable de toute espèce de dévouement, c'est s'exposer à des luttes aussi sanglantes qu'inutiles. Telle a été la perpétuelle illusion de la bourgeoisie française.

L'opposition de madame de Staël contre le pouvoir impérial n'a pas été jugée moins diversement que les autres incidents de sa vie politique. Les adversaires du grand empereur ont compris avec une très-grande facilité tout ce qu'il y avait de dramatique dans cette lutte d'une femme contre les volontés d'un pouvoir gigantesque qui faisait passer sur toutes les têtes un inflexible niveau. En effet, pendant que les anciens Jacobins, les régicides souillés de tant de sang, endossaient, avec une dégoûtante servilité, les livrées impériales, l'amie de Benjamin Constant ne laissait échapper aucune occasion, soit dans ses conversations, soit dans ses livres, pour protester contre les développements du pouvoir nouveau. Elle déclarait sans cesse qu'un seul homme, fût-il le plus grand des hommes, fût-il le sauveur de la patrie, n'avait pas le droit de concentrer dans sa personnalité toutes les forces vives de la France. Elle annonçait que les gouvernements qui ne s'imposent pas la loi de la modération, périssent rapidement par leurs propres excès, et que ce colosse, qui menaçait de s'élever jusqu'au ciel, reposerait toujours sur des pieds d'argile. Ses rapports avec les membres du Tribunat lui permettaient d'encourager et d'entretenir les résistances de l'opposition. L'empereur voulut frapper en elle toutes les oppositions, faire taire les salons parisiens, les idéologues mécontents, les écrivains insoumis. Ce grand génie était jaloux de tout empire exercé sur les intelligences. Après avoir frappé les philosophes, il se tourna contre la papauté, toujours sous prétexte de maintenir l'unité du pouvoir; je ne m'étonne pas s'il défendait le gouvernement des Césars contre l'éloquence indignée de Tacite, qu'il regardait volontiers comme une sorte de Jacobin anticipé. Hélas! que de fois, depuis la mort du captif de Sainte-Hélène, n'a-t-on pas abusé de ce fameux argument l'*unité nationale*, pour contester les droits les plus sacrés de la famille et de la conscience! On a, par là, préparé au socialisme une voie large et triomphale. L'ennemi pénétra, au 24 février, au cœur de la place, et les hommes d'Etat, qui nous traitaient naguère de visionnaires et d'esprits chimériques (1257), ont été obligés de reconnaître que nous avions mieux jugé qu'eux les dangers du temps présent.

Dans la première partie de la lutte, l'empereur se montra peut-être fort irritable. Louis XIV, en effet, dans les plus beaux temps de sa gloire et de son orgueil, ne s'était jamais montré plus impressionnable que le chef d'un gouvernement qui prétendait conserver les principes de 1789. Mais les lois de la justice et de l'impartialité obligent d'avouer que dans la suite tous les torts ne furent pas du côté de l'empereur, comme l'ont dit les panégyristes enthousiastes de l'auteur de *Delphine*. On ne peut pas se le dissimuler, madame de Staël était frappée au cœur par le décret qui l'éloignait de Paris, et surtout de cette triste rue du Bac, dont elle préférait le ruisseau aux lacs bleus de la Suisse. Comme Ovide envoyé chez les Gètes par la colère d'Auguste, elle supporta son exil sans noblesse et sans dignité. Au lieu de garder avec un fier dédain le ban que lui imposait la volonté du maître, elle essaya, tantôt de rentrer dans Paris, tantôt de s'en rapprocher le plus possible avec une inquiète agitation qui diminue singulièrement l'importance du rôle que les circonstances semblaient lui donner. Enfin, fatiguée de la rude étreinte de la serre impériale, elle résolut de fuir la France, et d'aller, jusqu'aux frontières du monde civilisé, chercher un asile que n'eussent pas encore visité nos invincibles légions.

Mais dans une lutte contre un homme qui prétendait résumer en lui toute la France, madame de Staël contracta insen-

(1257) Nous leur disions en leur parlant des dangers qui menaçaient l'ordre social : « Vous n'avez pas voulu de sacrifices et de dévouements...., et voilà que ces âmes qui étaient faites pour des destinées plus nobles et plus élevées tournent contre vous l'activité qui les consume. Il viendra bientôt, ce jour fatal qui doit décider de la vie ou de la mort de la société française. Mais n'entendez-vous pas déjà retentir de sinistres paroles, et ne voyez-vous pas briller dans l'ombre les glaives et les poignards? » (*La pureté du cœur*, chap. 2.)

siblement envers son pays une habitude d'irritation qui la rendit plus d'une fois injuste et partiale dans tout ce qui regardait la France et les Français. L'empereur profita de toutes ces fautes avec une habileté qu'on ne saurait contester pour présenter l'auteur de *L'Allemagne* comme un écrivain qui avait perdu tout sentiment de patriotisme et de justice. En effet, quand parut *Corinne*, dont le succès fut immense, le vainqueur de l'Europe prit lui-même la plume pour constater dans le *Moniteur* tout ce que le roman de madame de Staël contenait d'injurieux pour un peuple dont les nations reconnaissaient alors la suprématie. Il montra que *Corinne* était digne d'être écrite par une plume anglaise, que le caractère français y était peint sous les couleurs les plus désavantageuses, comme un triste mélange d'égoïsme et de frivolité, tandis qu'au contraire Oswald, qui paraîtrait être la personnification de l'aristocratie britannique, est paré avec une sorte de complaisance de toutes les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit. On essaye constamment d'opposer sa sensibilité profonde, son dévouement grave et sérieux, son courage simple et noble à l'égoïsme poli, à la frivolité spirituelle, à l'insensibilité raisonnée ducomte d'Erfeuil, cet homme qui, dans le malheur même, est incapable d'aucune affection réelle, et qui n'est après tout qu'un bon camarade de plaisir et de péril. Les Italiens eux-mêmes, foulés aux pieds des nations, sont comparés sans désavantage aux vainqueurs d'Austerlitz et de Wagram ! Ajoutons qu'il n'y a pas en France, — si on en croit les insinuations de l'auteur, — une seule femme qui puisse donner une idée des brillantes qualités de *Corinne*, dans cette France dont les femmes ont depuis cinquante ans, — seules et abandonnées, — à force de courage, d'héroïsme et de pureté, en sauvant les bonnes mœurs et la famille, sauvé la société tout entière (1258) ! En présence de ces dévouements si grands et si saints la faconde italienne de *Corinne* perd beaucoup de son charme et de sa grandeur. Le caractère idéal de l'éloquente improvisatrice, la poésie dont madame de Staël s'est plu à couronner toute sa vie, disparaissent devant la majesté simple et naturelle des vertus que l'Evangile inspire.

On a beaucoup parlé encore dans le monde littéraire de la brutalité avec laquelle l'empereur fit broyer dans les mortiers de la censure la première édition du livre de *L'Allemagne*. Sans doute, il n'entrera jamais dans notre pensée de faire l'apologie d'une semblable mesure. Mais est-il vrai que le seul reproche qu'on puisse faire au patriotisme de l'auteur de ce livre c'est d'avoir préféré Schiller à Racine et Gœthe à Voltaire? C'est là une assertion qu'ont répétée beaucoup d'écrivains qui semblent avoir pris à tâche de rapetisser le puissant génie qui doit donner son nom au XIX^e^ siècle. Mais qu'on lise avec attention l'ouvrage de madame de Staël, on s'apercevra bientôt qu'en réalité *il n'est pas français*, pour me servir de l'énergique expression de l'empereur.

Dans les fréquentes occasions où madame de Staël compare les Français aux Allemands, il est rare que ce ne soit pas pour faire la satire des premiers et l'éloge des seconds. On trouve presque à chaque page des traits satiriques contre une nation qui a rempli l'univers de sa grandeur et de sa gloire. Pour nous, nous comprenons si peu de pareilles préventions, qu'après avoir étudié la littérature et la théologie germaniques nous écrivions ces lignes qui semblaient faites pour contredire quelques-unes des opinions du livre de *L'Allemagne:*

« Nous avons appris dès les premières années de notre vie à conserver précieusement au fond de notre cœur, avec l'amour de la vérité, l'amour de notre glorieuse patrie. Nous remercions le ciel de nous avoir fait naître chez un peuple qui n'a jamais pu supporter les inconséquences du schisme et les contradictions de l'hérésie. C'est en écrivant ce tableau fidèle des tristes égarements de l'Allemagne protestante que nous avons appris encore à bénir la Providence d'être né dans le pays de Bossuet et de Napoléon. La France, quoi qu'on dise et qu'on fasse, par son admirable bon sens, par l'instinct sublime de sa vocation, restera toujours une nation catholique. Le peuple qui a renversé le croissant dans les champs de Poitiers, assuré l'indépendance de la papauté, versé son sang dans les croisades, qui s'est levé au XVI^e^ siècle comme un seul homme entre l'Allemagne protestante et l'Angleterre schismatique pour couvrir de son épée la sainte Eglise romaine; le peuple qui, après tant d'agitations et d'épreuves, n'a jamais pu se résoudre à trahir la vieille foi de ses pères, ce peuple-là, rien ne peut nous empêcher de croire qu'il ne soit réservé par la Providence à de grandes destinées, quand viendra le jour de la régénération morale de l'Europe. Comment ! ce serait en vain que le sang français coulerait dans tout l'univers pour la propagation de la foi catholique ! Ce serait en vain que nos frères dans le sacerdoce féconderaient tant de contrées barbares ! La parole de l'Evangile, prêchée par la bouche de la France, retentit jusqu'aux extrémités du monde, et la bonne nouvelle du salut est annoncée par nos missionnaires à ces peuplades lointaines que tout semblerait condamner à un abrutissement éternel. Pour nous, nous n'avons pas le courage de maudire un siècle témoin de pareils miracles, ni de condamner une patrie qui donne à la foi catholique presque tous ses apôtres et ses martyrs (1259). »

(1258) Nous ne faisons qu'indiquer ici une pensée que nous avons développée avec plus d'étendue dans *La pureté du cœur.*

(1259) *Défense du christianisme historique*, Introduction.

Mais madame de Staël se contentera-t-elle de rabaisser par des paradoxes la grandeur et la gloire de la France ? N'aurait-elle point par ses conseils contribué à soulever contre la France la coalition de 1813 ? N'aurait-elle pas confondu dans une haine commune la patrie et Napoléon ? Sans doute il est impossible de citer aucun fait positif qui établisse contre sa mémoire ces graves accusations, mais on ne peut s'empêcher de blâmer sévèrement ses rapports trop intimes avec les ennemis de son pays, surtout avec l'empereur Alexandre, avec Bernadotte, roi de Suède, et même avec les Anglais. Un écrivain, qui juge la plupart du temps madame de Staël avec une très-grande indulgence, nous a laissé sur ces événements des détails très-curieux que nous nous reprocherions de ne pas mettre sous les yeux des lecteurs. Ils jugeront eux-mêmes par l'exposé des faits si, au milieu de ces graves événements qui devaient décider de l'indépendance de la France, la conduite de madame de Staël fut complétement conforme aux principes du patriotisme le plus pur.

« Retirée dans son château près de Genève, dit M. Villemain, madame de Staël n'écrivait plus, elle parlait à peu de monde, car la contagion de la disgrâce s'était étendue autour d'elle. Mais elle pensait encore, et il paraît que cela blessait une autorité trop jalouse. On venait quelquefois autour d'elle avec un zèle administratif qui se retrouve à toutes les époques ; on l'engageait à faire sa paix, on la priait de saisir une grande occasion qui s'offrait, par exemple, de célébrer la naissance du roi de Rome. Elle répondait : « Tout ce que je puis pour « lui, c'est de lui souhaiter une bonne « nourrice, » et ces mots téméraires répétés, recueillis, arrivaient par estafette et blessaient profondément. Elle prit donc le parti de fuir, de disparaître, de sortir de ce cercle de Dante qui reculait sans cesse, et qui allait bientôt s'adosser à Moscou. Elle veut partir d'avance, aller plus vite qu'une armée française.

« Dans un livre charmant, le plus naturel de ses ouvrages, celui qui lui ressemble le mieux, les *Dix années d'exil*, elle peint naïvement la situation de son âme en ce moment décisif. Elle voyait cette main de fer qui s'étendait partout, et elle craignait de rester en deçà. Ainsi, en 1812, pendant que cette armée composée de vingt peuples, se rassemblait, que les rois alliés étaient là qui attendaient le lever du conquérant, un matin, madame de Staël, paraissant se disposer à faire une promenade dans les limites permises, un éventail à la main, monte en voiture et part de Coppet pour l'Angleterre en passant par la Russie, car les autres chemins n'étaient pas sûrs. Elle traverse l'Allemagne, la Pologne, gagne la Russie, qui allait être le champ d'une épouvantable guerre, et d'un si prodigieux renversement de fortune, et arrive à Moscou. *Les Mémoires contemporains diront l'influence que ses paroles eurent alors sur les résolutions d'Alexandre.* Elle est quelque chose cette puissance de la pensée, proscrite par la force. Non-seulement elle dépose dans l'avenir contre une gloire oppressive, mais elle peut dans le présent la traverser, la combattre, *lui susciter de fatales résistances*, inspirer à ses ennemis l'audace de se sauver par la guerre.

« Sans discuter des souvenirs mêlés de tant de douleurs patriotiques, *on peut croire que cette femme, par la hardiesse de son esprit, la fermeté de sa prévoyance et la verve de haine qui l'animait contre le conquérant, fut fatale à ses desseins.*

« Cependant la puissante armée avait débouché de la Pologne et marchait vers Moscou. Désastreux souvenirs ! Deuil public de la France ! Reproche éternel à l'imprudence du conquérant ! Madame de Staël était partie d'un port de la Russie pour la Suède, *son passage n'y fut pas sans puissance.* Il y avait là, sur le trône, un soldat de la France républicaine, un roi fait nouvellement, qui cherchait à séparer sa fortune de celle du conquérant. *L'animosité de madame de Staël, le génie qu'elle mettait dans sa haine, agirent puissamment sur la conduite que tint le nouveau roi.*

« Après une fuite si longue à travers l'Europe, *où elle laissait partout quelques traces de ses conseils* et de son génie, elle arrive en Angleterre..... (1260). »

Le livre des *Considérations sur la révolution française*, qui parut après la mort de madame de Staël, jette un grand jour sur les opinions qui dirigèrent toute sa vie politique que nous avons essayé de faire comprendre à nos lecteurs. Cet ouvrage fut publié dans un moment où il devait soulever naturellement une multitude d'objections contre le système qu'il proposait à l'admiration et aux sympathies de la France. Il faut remarquer qu'à cette époque M. Guizot n'avait pas publié ses brochures politiques, M. de Cormenin était encore poëte et venait de chanter les grandeurs de la monarchie impériale (1261), MM. Thiers et Mignet n'avaient pas écrit l'*Histoire de la révolution française*. Les théories constitutionnelles de M. Royer-Collard étaient loin encore d'être nettement formulées (1262). M. de Chateaubriand n'annonçait pas encore la *Monarchie selon la Charte*. C'était donc une femme qui, la première depuis la Restauration, essayait avec un grand éclat l'exposition et l'apologie des opinions et du parti libéral. Ce parti était bien loin d'entrevoir toutes les conquêtes que l'avenir lui réservait. Il était encore, comme toutes les opinions naissan-

(1260) VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au XIX^e siècle*, 60^e leçon.

(1261) L. DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien; M. de Cormenin.

(1262) L. DE LOMÉNIE, *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien; M. Royer-Collard.

ies, plein de timidités et d'irrésolutions. La confusion même que des personnes très-éclairées faisaient de ses idées avec celles des révolutionnaires soulevait contre lui des préventions qui l'écrasaient. Il n'avait pas encore pris confiance dans ses forces, et la bourgeoisie, qui devait lui fournir tant d'auxiliaires, ne connaissait pas encore ses chefs et cherchait son drapeau. Dans ce moment solennel il semblait qu'une voix sortît de la tombe pour lui prophétiser la domination de l'univers :

. . . . . *Si qua fata aspera rumpas,*
Tu Marcellus eris ! . . . . . (1263)

Pour la première fois on comprit qu'un monde nouveau paraissait à l'horizon des idées et que le parti libéral avait des racines infiniment plus profondes dans le pays qu'on ne l'avait imaginé en 1814 et en 1815. M. de Bonald, qui ne comprit pas alors, comme beaucoup d'esprits de première ligne, l'influence que devaient exercer les *Considérations*, jugea cette publication avec cette sévérité hautaine et cette ironie de bon ton qu'on trouve quelquefois dans les écrits de cet austère penseur. Il rapprocha avec une attention caustique le sujet des premiers ouvrages de madame de Staël des questions formidables que les *Considérations* prétendaient décider. Il commençait par avouer la compétence de la femme célèbre qu'il critiquait sur certaines choses qui étaient dans l'habitude de son esprit, la nature de son talent et le genre de ses connaissances. Après cette concession, dans laquelle percent évidemment les réticences moqueuses du grave métaphysicien, il déclare nettement et sans tergiversations que, fidèle à ses tendances intellectuelles, *Delphine* a fait un roman sur la révolution française; il ajoute dédaigneusement qu'elle a parlé de la *politique* comme elle parlait de l'*amour*. Après ce début impitoyable, M. de Bonald insiste avec beaucoup de raison, ce nous semble, sur la partialité de l'auteur de *Corinne* et lui reproche l'incompréhensible aveuglement que lui cause cette affection filiale, ce singulier travers de jugement qui la portent à diviniser tous les actes d'un homme tel que M. Necker. C'est bien là, comme l'a dit M. Bouillet, une véritable idolâtrie (1264). M. Necker était, sans doute, d'un caractère loyal et bien intentionné; mais Napoléon, qui se connaissait en hommes, le regardait, avec raison, comme un esprit médiocre, incapable de présider aux destinées d'un grand pays. Dans les questions politiques, madame de Staël était pleinement dupe de son cœur, et sa politique était, comme sa philosophie, toujours un peu sentimentale. Si l'on en croit M. de Lamartine, un enthousiasme de jeunesse pour M. de Narbonne lui fit espérer un moment de concentrer dans les mains de ce personnage assez vulgaire tous les mouvements de la révolution française. La rare intelligence des femmes et leur admirable pénétration sont facilement obscurcies, dans bien des circonstances, par une sensibilité trop impressionnable. Sans doute cette sensibilité leur enseigne souvent le secret des plus grands dévouements, mais elle égare aussi plus d'une fois leur intelligence et les entraîne bien loin du but sublime que l'Evangile leur montre.

M. de Bonald ne se contente pas de reprocher à madame de Staël l'exagération de ses affections filiales, il signale avec non moins de raison sa partialité révoltante pour les *institutions*, pour les habitudes sociales de l'Angleterre, *ce paradis terrestre* de madame de Staël, comme parle le sévère publiciste. Il nous semble, à nous, que ni M. de Bonald ni madame de Staël n'ont jugé l'Angleterre avec une véritable impartialité. L'esprit dominateur de cette grande nation a soulevé contre sa politique les résistances les plus légitimes et des préventions tout à fait fondées, mais on aurait de l'Angleterre et des Anglais une idée bien imparfaite, si on voulait les juger par leurs diplomates et leurs touristes; serait-il juste d'oublier qu'à une époque où les mauvaises mœurs gagnent tous les jours sur le continent du terrain et de l'audace, la Grande-Bretagne, au contraire, donne l'exemple d'une moralité complète. C'est peut être le seul pays de l'Europe où la famille et le mariage soient loyalement et généralement respectés. Ces familles anglaises, si nombreuses et si exemplaires, renferment dans leur sein des anges de vertu et de pureté. Sans être un paradis terrestre, l'Angleterre présente donc au monde le spectacle d'une moralité véritable et d'un attachement sincère à la révélation. En effet, dans un temps où sur le continent l'Evangile est l'objet des attaques et des injures les plus multipliées et souvent les plus grossières, pas une voix ne s'élève au milieu de ce grand peuple pour insulter le Libérateur du genre humain. Ce n'est pas même assez dire, l'Angleterre protestante a donné, en 1848, un glorieux abri à tant de saints et savants religieux chassés de leur patrie par des peuples catholiques. L'illustre P. Perronne m'écrivait alors pour me vanter la généreuse hospitalité du foyer britannique. Faut-il s'étonner que l'Angleterre soit le seul pays du monde où les institutions du passé paraissent invulnérables ? Faut-il s'étonner que ces institutions, données aux Anglais par le clergé et la noblesse catholiques sous Jean-sans-Terre bravent, avec une sérénité paisible, toutes les folies du socialisme. Faut-il s'étonner si l'étendard des léopards est porté par les mains victorieuses de l'Angleterre jusqu'aux extrémités du monde, tandis que la plupart des nationalités européennes menacent de périr dans les déchirements du scepticisme et

(1263) Virgile, *Enéide.*

(1264) N. Bouillet, *Dictionnaire universel*, art. *Staël.*

dans les convulsions de l'anarchie ? (1265)

Mais le côté faible des institutions anglaises, que madame de Staël n'a pas assez vu, c'est la déplorable situation des classes inférieures causée par une misère abrutissante qui va grandissant tous les jours. Depuis l'introduction du protestantisme en Angleterre, le paupérisme a grandi dans des proportions colossales, et la sagesse des plus profonds politiques s'épuise en vain pour conjurer les progrès de ce fléau dévorant. Avant le règne de Henri VIII les institutions catholiques pourvoyaient avec largeur et générosité aux besoins des classes inférieures (1266). Mais le premier effet du protestantisme, partout où il s'est établi, a été d'éteindre dans les cœurs la tradition du sacrifice et du dévouement. La conséquence naturelle d'un si grand désordre moral était l'abandon de beaucoup de pauvres aux tristes conseils de la misère et de la faim. Aussi l'Angleterre, cette terre classique des lumières et de la civilisation, présente-t-elle dans ce genre d'atroces douleurs qu'on ne retrouvera jamais dans aucun pays catholique. Il s'en faut donc bien que l'état social de la Grande-Bretagne offre l'idéal d'une société vraiment chrétienne, et que ce grand peuple mérite l'admiration exclusive et sans réserve que madame de Staël lui avait vouée.

Enfin, M. de Bonald attaque le point de départ philosophique qui domine tout le livre des *Considérations*. Il dit que c'est au protestantisme qu'il faut attribuer le dogme de la raison souveraine, qui est devenu le point de départ de la politique libérale. Nous croyons que cette observation ne manque pas de justesse, et nous pensons avec l'auteur de la *Législation primitive* que c'est construire un édifice ruineux que de lui donner pour bases les chimères du rationalisme. Madame de Staël, comme nous l'avons déjà fait remarquer, est très-vulnérable sur ce point, mais l'impartialité nous oblige à dire que la réfutation de M. de Bonald prête elle-même à des difficultés considérables, parce qu'elle s'appuie exclusivement sur les théories vagues et confuses de l'école gallicane. En effet il ne suffit pas de dire que le droit de l'autorité vient de Dieu bien plutôt que de la raison humaine. Dieu en effet n'investit pas directement des prérogatives du pouvoir les chefs des monarchies ou les magistrats des républiques. M. de Bonald aurait donc dû rechercher, avec les grands théologiens du moyen âge et du XVI^e^ siècle (1267), quel était le mode naturel et ordinaire de l'institution divine pour les pouvoirs humains. Il n'a pas même paru soupçonner leurs opinions, tout aussi éloignées de la théorie de Bossuet que des rêveries chimériques du *Contrat social*, ou des utopies socialistes (1268). N'y avait-il pas en effet un milieu entre la théorie rationaliste du libéralisme de la Restauration et la théorie de l'école gallicane ?

Cependant croit-on que l'on ait renoncé depuis madame de Staël à construire l'édifice de l'ordre social, tant de fois ébranlé, sur la base fragile et chancelante de la *raison pure* et de la philosophie. Il est au contraire bien évident qu'on essaye de donner à la politique pour point de départ la seule autorité de la raison humaine considérée comme une révélation perpétuelle de Dieu dans la nature et dans l'humanité. Ne sont-ce pas en effet les principes que nous retrouvons dans la fameuse allocution adressée par M. de Lamartine aux habitants de Mâcon ? La théorie de l'auteur des *Girondins* y est formulée avec une netteté qu'on n'est guère habitué à trouver dans le chantre de la *Chute d'un ange*.

« La raison humaine est la *réverbération* de Dieu sur le genre humain.

« La raison humaine *émanée de Dieu, inspirée* de *Dieu, ministre de Dieu en nous, est donc la seule souveraineté légitime des nations* (1269). »

On voit que la théorie du libéralisme rationaliste n'a pas changé, mais qu'à mesure qu'elle se développe elle se formule avec plus de rigueur et d'énergie. Le *National* reproduisait les mêmes idées, et la majorité des théoriciens de la démocratie repousse avec obstination, comme une idée vieillie, tout point de départ théologique pour la science politique. En 1847 nous prédisions aux hommes d'État de la monarchie constitutionnelle que cette théorie les mènerait à l'abîme (1270). En 1848 nous répétions les mêmes menaces à la démocratie triomphante (1271). Comment se fait-il donc qu'après avoir vu tant de malheurs, on pense à recommencer avec obstination les erreurs et les égarements du passé (1272) ? La classe moyenne comprendra-t-elle bientôt que les principes du libéralisme rationaliste préparent dans l'avenir le triomphe des idées socialistes ? S'apercevra-t-elle enfin que les Jésuites, auxquels elle a fait une si bonne guerre,

(1265) Malheureusement l'Angleterre s'est laissé plus d'une fois entraîner dans la voie des persécutions les plus mesquines.

(1266) On en trouvera des preuves multipliées dans COBBETT, *Lettres sur la réforme*. — Qu'on n'oublie pas que le célèbre écrivain était protestant.

(1267) On trouvera leurs opinions dans le célèbre ouvrage de l'abbé BALMÈS, *Le catholicisme et le protestantisme dans leurs rapports avec la civilisation moderne*. — Cet ouvrage n'a pas eu en France tout le retentissement qu'il méritait. L'illustre auteur est mort avant le temps, consumé par ses nobles veilles et ses importants travaux.

(1268) *Observations sur l'ouvrage de Madame de Staël*. — *Législation primitive*. — *Théorie du pouvoir politique et religieux*.

(1269) *Voy.* les journaux des 23 et 24 novembre 1848.

(1270) Voy. *Le Christ et l'Evangile*, Introduction.

(1271) Voy. *Le Christ et l'Evangile* IIe partie, l'Allemagne II, *Préface*.

(1272) *Voy.* le *Journal des Débats*, le *Siècle*, la *Presse*, etc

ne sont pas précisément les plus dangereux ennemis de l'ordre social? Tant qu'on n'aura pas rendu à Dieu ses droits sur les intelligences et sur les cœurs, comment peut-on se flatter de conjurer les tempêtes qui menacent d'emporter avec elles la famille et la propriété? Tout se tient dans l'ordre moral : si vous enlevez à l'édifice divin de la société la base sacrée posée par les mains de Dieu même, comment pouvez-vous être surpris de le voir crouler avec fracas et vous écraser sous ses ruines?

En effet, si l'on vient à examiner de près la théorie de M. de Lamartine, on s'apercevra facilement qu'en divinisant la raison pure dans l'ordre religieux, moral et politique, il est impossible d'éviter toutes les erreurs fondamentales du socialisme. Un journal protestant a parfaitement compris cette liaison des idées, et nous ne pouvons résister à l'envie de mettre sous les yeux de nos lecteurs ses remarquables considérations :

« L'effigie du siècle, dit le *Semeur*, c'est toute cette religion un peu vague, divinisant tout ce qui est humain, au risque d'humaniser tout ce qui est divin et de confondre ainsi le visible et l'invisible, le temps et l'éternité, le fini et l'infini; c'est ce panthéisme plus ou moins explicite qui est le mauvais génie de l'époque.

« Que dit en effet M. de Lamartine? La république d'après lui est le règne de Dieu, parce que c'est le règne de la raison humaine débarrassée de toute tutelle, et que la raison est Dieu en nous, ou, pour employer sa propre expression, la réverbération de Dieu en nous. N'est-il pas évident qu'à ce point de vue toute différence entre Dieu et l'homme a disparu, et que le règne de l'homme et le règne de Dieu deviennent identiques? L'histoire de l'humanité est au fond l'histoire de la divinité elle-même. La religion est essentiellement dans les institutions politiques, tellement que, par exemple, la proclamation de la république est son plus grand triomphe. Nous ne croyons pas exagérer la pensée de M. de Lamartine; qu'on relise son admirable discours à l'assemblée nationale sur le préambule de la constitution, et l'on y trouvera le commentaire éloquent de quelques paroles prononcées à Mâcon. Ainsi nous voilà dans ce grand courant de la philosophie du temps qui près de sa source semble un fleuve majestueux et paisible, comme dans les vastes systèmes du panthéisme allemand, mais qui bientôt précipite, accumule ses flots devenus orageux et devient le torrent qui emporte ses rives. Ce panthéisme est l'inspiration de toutes les théories socialistes; seulement tout le monde ne va pas jusqu'au bout. M. de Lamartine est encore tout près de la source, au point où le fleuve peut encore refléter le ciel, mais il n'en est pas moins vrai que le courant a entraîné sa noble pensée.

« Et comment en serait-il autrement dès qu'on proclame la divinité de la raison?

..... Quand la raison est considérée comme le foyer de Dieu en nous, ce foyer a des flammes qui dévorent notre être moral et individuel. Nous subissons Dieu, nous ne le recevons pas librement, nous le subissons comme le miroir subit la lumière. Nous sommes entièrement passifs ou plutôt nous n'existons pas réellement, puisque nous n'existons pas comme êtres moraux. Dieu se meut en nous, nous n'avons pas d'action propre. Les lois de notre raison sont comme les lois imposées à la nature, et on comprend que dans cette voie on en arrive, comme dans le fouriérisme, à vouloir régler la vie humaine par les mêmes lois qui règlent la vie de la nature. L'individualité n'a pas plus de place dans ce système, et chose étrange, en assimilant l'homme à Dieu, on a aussi bien compromis sa dignité que celle de Dieu. Le socialisme est contenu en principe dans ce mot : *La raison est la réverbération de Dieu* (1273). »

CHAPITRE V

La famille.

On peut juger maintenant le rationalisme par ses fruits. Au XVI^e^ siècle, il attaqua l'Eglise. — Renverser l'Eglise, c'était rendre impossible l'enseignement divin que Jésus-Christ était venu donner au monde. — Aussi la doctrine du Sauveur fut-elle déchirée en lambeaux par des mains téméraires. La notion catholique de Dieu devait s'effacer dans bien des âmes. Ce fut là l'œuvre du XVIII^e^ siècle. — Mais le XVIII^e^ siècle n'eut pas le temps d'achever sa tâche; comme un laboureur fatigué, il s'endormit le soir sur son sillon sanglant, et quand il s'inclina à l'horizon de l'humanité, le christianisme sembla s'incliner avec lui, le front chargé d'ennuis. Mais il est dans la vocation de l'erreur comme dans celle de la vérité, d'atteindre toujours sa destinée. Une fois que les idées sont lancées dans ce monde, elles vont toujours, comme une flèche rapide, frapper le but qu'elles doivent toucher. Malgré les généreuses inconséquences et les efforts courageux d'un grand nombre d'intelligences, le rationalisme, après avoir contesté l'autorité de l'Eglise et l'autorité de Dieu, devait attaquer aussi l'autorité sociale; mais après que la société est renversée, après que les liens qui la forment sont violemment brisés, il reste encore dans ce monde un fantôme de pouvoir, une ombre de hiérarchie, une apparence de subordination, il reste encore la famille! C'était donc contre ce débris immobile de la société chrétienne que devaient se soulever avec colère les flots frémissants du rationalisme contemporain.

On se demande tout naturellement ce qu'aurait pensé l'auteur de *Delphine* de l'auteur d'*Indiana*? Ces deux disciples de Jean-Jacques Rousseau auraient-ils marché sous

(1273) Le *Semeur* du 29 novembre 1848.

les mêmes drapeaux? Madame de Staël, qui dans *Delphine* attaqua avec tant de vivacité l'indissolubilité du mariage catholique, aurait-elle osé signer *Consuelo?* Eût-elle, comme tant d'autres Egéries, encouragé l'odieux projet du gouvernement provisoire qui a essayé de ruiner la famille par l'institution païenne du divorce? Aurait-elle plutôt, comme le suppose M. Sainte-Beuve, tenté de faire comprendre à l'auteur de *Lélia* tout le tort qu'elle faisait à la *philosophie* par la pétulance de certaines manifestations imprudentes?

« Oh! si madame de Staël avait vécu, dit l'auteur de *Port-Royal*, admirative et sincèrement aimante qu'elle était, oh! comme elle eût recherché surtout ce talent éminent de femme, que je ne veux pas lui comparer encore! Comme, *à certains moments de sévérité du faux monde et des faux moralistes*, le lendemain de *Lélia*, comme elle fût accourue en personne, pleine de tendre effroi et d'indulgence! *Delphine*, seule entre toutes les femmes du salon, alla s'asseoir à côté de madame de R***. Au lieu des curiosités banales ou des malignes louanges, comme elle eût franchement serré sur son cœur ce génie plus artiste qu'elle, je le crois, mais moins philosophique jusqu'ici (1274), moins sage, moins croyant, moins doué de vues sûres et politiques et sensées! Comme elle lui eût fait aimer la vie, la gloire! Comme elle lui eût abondamment parlé *de la clémence du ciel, et d'une certaine beauté de l'univers, qui n'est pas là pour narguer l'homme, mais pour lui prédire de meilleurs jours!* Comme elle l'eût applaudi ensuite et encouragé vers les inspirations plus sereines! O vous, que l'opinion déjà unanime proclame la première en littérature depuis madame de Staël, vous avez, je le sais, dans votre admiration envers elle, comme une reconnaissance profonde et tendre pour tout le bien qu'elle vous aurait voulu et qu'elle vous aurait fait! Il y aura toujours dans votre gloire un premier nœud qui vous rattache à la sienne (1275). »

Nous qui ne sommes pas pourtant un admirateur passionné de madame de Staël, nous trouvons que M. Sainte-Beuve manque de justice, en supposant qu'elle aurait jamais pu serrer la main de *Lélia*. Il y a en effet un désaccord complet dans la marche qu'ont suivie les idées de ces deux femmes célèbres, non-seulement sur la question du mariage, mais encore sur tous les problèmes qui touchent à l'organisation de la société chrétienne. Depuis *Indiana* quels abîmes Georges Sand n'a-t-elle pas franchis! Quels progrès n'a-t-elle pas faits dans la route du socialisme! Ses opinions sur le mariage, loin de s'améliorer, ont été tous les jours s'éloignant de plus en plus des principes du christianisme et de la pudeur. Chez l'auteur de *Corinne*, au contraire, il y a un retour de plus en plus marqué vers cette morale catholique dont elle n'avait pas paru, dans la première impétuosité de la jeunesse, comprendre toute l'importance sociale. Le bonheur dans le mariage semblait être devenu une des idées favorites de son imagination. Elle en parlait presque avec autant de passion que Georges Sand vante les douceurs d'une indépendance effrénée. Elle sembla même, dans les dernières années de sa vie, entrevoir à l'horizon, comme un nuage chargé de tempêtes, tous les dangers qui menaçaient la famille et le mariage. Mais il est curieux d'étudier à fond les idées qui tourmentaient cette intelligence distinguée, afin de juger de tous les embarras qu'éprouvent les rationalistes modérés, pour défendre les institutions chrétiennes, sans avoir recours aux principes qui sont la base nécessaire et le soutien naturel de ces institutions.

Que d'efforts n'a-t-on pas faits depuis cinquante ans pour conserver la morale du christianisme, tout en se débarrassant des croyances qui peuvent seules la défendre et l'expliquer! Loin de censurer ces efforts, comme on l'a fait quelquefois avec tant d'amertume, nous nous plaisons, au contraire, à reconnaître dans ce grand et stérile travail l'effort d'âmes généreuses qui se séparent avec regret du Libérateur de l'humanité, comme d'un ami sévère qu'on aime encore, et qu'on quitte avec une larme dans les yeux, mais dont on ne peut plus supporter ni la justice ni les conseils. De même que l'exilé qui quitte pour jamais la patrie bien-aimée se retourne de temps en temps avec un cœur brisé, pour saluer d'un dernier regard les lieux qui virent s'écouler les douces et pures années de sa jeunesse, ainsi l'auteur de l'*Allemagne* semble sans cesse tourner ses regards vers la croix, vers ce signe de salut et de souffrance, qui la repousse et l'attire tout à la fois. Mais jamais ce sentiment n'est plus visible que dans cet admirable chapitre de l'*Allemagne* qui a pour titre : *L'amour dans le mariage*. Jamais la sensibilité d'un cœur aimant ne s'était épanchée avec plus d'abondance et d'éloquence. Jamais la délicatesse d'une âme féminine n'a su trouver des accents plus nobles et plus généreux. On voit avec surprise et attendrissement celle qui tant de fois avait parlé de l'Evangile avec la plus déplorable légèreté, faire, sans trop s'en apercevoir peut-être, une entraînante apologie de la morale catholique. Avec quelle sainte indignation elle éclate contre les préjugés du monde qui dédaignent avec un ironique mépris les réclamations les plus énergiques de la conscience et de la nature! Comme elle flétrit par quelques mots sévères, par quelques paroles pleines de larmes et de tristesse, l'affreuse légèreté qui détruit la famille et qui méprise les serments les

(1274) Mai 1835. — Depuis, la publication de *Spiridion* a prouvé que madame Dudevant avait été sensible à ce reproche.

(1275) Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, — Madame de Staël.

plus saints! Cette fois c'est une femme qui s'indigne de la licence des philosophes et de la tolérance criminelle des gens mondains, non point pour réclamer une indépendance chimérique, mais pour rappeler à ceux qui méconnaissent ses droits et la grandeur de leurs devoirs toute la sévérité de leurs obligations.

Madame de Staël commence par déplorer les chagrins qui divisent les époux, et attribue avec raison ces chagrins à la légèreté des mœurs qui s'est introduite parmi les nations chrétiennes, et elle déclare nettement que cette manière d'envisager l'union conjugale est non-seulement fausse en morale, mais qu'elle est encore un déplorable calcul au point de vue du bonheur. Qu'exige-t-elle donc des époux pour qu'ils accomplissent ici-bas tous leurs devoirs et toute leur destinée?

Qu'est-ce que l'époux par rapport à son épouse? « C'est, répond avec éloquence madame de Staël, un ami du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir, un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toutes les perspectives sont en commun avec vous, y compris celle de la tombe.» Mais si cette union doit être si intime et si forte, d'où vient donc que cet idéal ne se rencontre presque jamais, pour ainsi dire, dans les tristes réalités de la vie ordinaire? Est-ce, comme le disent aujourd'hui tant de femmes émancipées des lois de l'Evangile et de la pudeur, la faute du christianisme? Madame de Staël, loin de le penser, déclare, avec une franchise qui lui fait le plus grand honneur, que c'est à la religion de l'Evangile que les femmes doivent tout ce qu'elles ont de dignité, de liberté et de sécurité. Quand le christianisme apparut dans le monde, les femmes gémissaient dans un dur esclavage, c'est lui seul qui a brisé leurs fers, car « l'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre; la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de privilége et celui de la force moins qu'aucun autre (1276). » Mais, comme madame de Staël le fait remarquer et comme nous l'avons constaté nous-mêmes (1277), les mauvaises mœurs et les habitudes rationalistes ont rétabli dans les sociétés chrétiennes plusieurs des inégalités révoltantes qui déshonoraient le mariage païen. C'est contre ces inégalités que l'auteur de l'*Allemagne* s'élève au nom de la religion, de l'honneur, de la liberté.

Ce n'est pas qu'elle veuille, comme la femme socialiste, réclamer ce qu'on appelle maintenant l'entrée de ses sœurs dans la vie politique, ni qu'elle tienne même à fouler sous ses pieds victorieux *les hommes noirs* qui arrêtent le progrès de l'humanité (1278).

Elle pense, au contraire, qu'on a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles; c'est avec une sorte de regret qu'elle voit quelquefois les lauriers du génie ombrager leur front : elle termine par ce mot charmant qui révèle toutes les profondeurs de son âme : « La gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. »

Madame Daniel Stern ne paraît pas être de cet avis. Voici comment, en effet, elle s'exprime : « Les lois qui retiennent le sexe féminin dans l'asservissement ou l'infériorité sont des lois inintelligentes, restes de la barbarie. La femme, qui par suite de ces lois est demeurée astreinte à un régime mental inférieur, n'a pu être épouse et mère qu'imparfaitement. Des maux incalculables sont nés de cette erreur fondamentale. L'hypocrisie et la déloyauté dans la société, l'aridité de la vie, la muette désolation du mariage et jusqu'à l'appauvrissement des races, en sont les conséquences funestes (1279).

« Dans l'état de choses encore subsistant, malgré tous les progrès accomplis (1280), l'homme, qui ne devait avoir que des rapports d'égalité avec sa compagne, demeure dans des rapports de supériorité qui faussent les indications de la nature (1281). La loi et les coutumes ne lui donnent, suivant le rang qu'il occupe dans la hiérarchie sociale, qu'une servante utile ou une esclave gracieuse. Il en résulte que ses devoirs envers elle participent plus de la paternité que de la fraternité ou conjugalité. La femme, dix-huit siècles après la venue du Christ, montre encore tous les vices de l'esclave et tous les défauts de l'enfant : l'esprit de vengeance et de mensonge dans les classes inférieures; dans les rangs élevés de la société, une mobilité impérieuse, des goûts frivoles, des caprices cruels, partout la perfidie (1282). Rien de plus contraire à la noble paire de l'union conjugale et à la sûreté

(1276) Nous avons établi ces assertions de madame de Staël par une multitude de faits dans la *Pureté du cœur*, dans les chapitres qui ont pour titres : *La volupté dans la famille*, et *La famille régénérée*.

(1277) Dans la *Pureté du cœur*, chap. 8, *Le mariage rationaliste*.

(1278) On sait que ces paroles ont été prononcées, dans un banquet de la république rouge, par une de ces femmes qui manifestent une si touchante sympathie pour les *victimes de Saint-Lazare*.

(1279) Les femmes de notre temps ne sont pas flattées dans ce tableau, et nous croyons volontiers que les choses se passent ainsi dans le monde rationaliste; mais encore une fois nous ne répondons pas plus de la moralité des filles de Voltaire que de celle de ses fils.

(1280) Quels progrès? L'hypocrisie, la déloyauté, l'aridité de la vie, la muette désolation du mariage!

(1281) On sait ce que veut dire le mot *nature* dans la langue de ces dames; on peut très-bien le traduire par l'impuissance du dévouement, la révolte des sens et de l'orgueil.

(1282) Nous croyons bien que ce portrait n'a rien d'exagéré s'il s'agit des femmes qui prennent leur morale dans les écrits de mesdames Georges Sand, Daniel Stern, de Casamajor, etc... Mais est-ce là un tableau sérieux de la vie des femmes chrétiennes? M. de Cormenin a déjà répondu pour nous quand il a écrit sur l'existence héroïque de nos

de la paternité, qui reposent entièrement sur la loyauté de l'épouse (1283). »

Quelle est la cause principale de tant de maux, l'indissolubilité du lien conjugal (1284)! Arrivé là, Stern éclate en furieux anathèmes contre cette société qui conserve, après tant de conquêtes, la plus pesante des tyrannies :

« On se demande, s'écrie-t-elle, avec un étonnement indicible, comment une nation qui a versé le plus pur de son sang pour conquérir à ses institutions le principe de la liberté politique, laisse se perpétuer dans son sein, par une triste inconséquence, le joug indissoluble du mariage; comment une société qui a rompu avec le sacerdoce, s'est soustraite à son intervention aussi complétement que l'a su faire la nation française, demeure encore sous l'influence exclusive des idées sacerdotales (1285), eu égard à une institution en dehors de laquelle, lorsque la vérité ne lui sert pas de base, toutes les autres deviennent impuissantes pour le bonheur et la dignité de l'homme.

« L'indissolubilité du mariage est une suite rationnelle de la doctrine du salut par l'expiation et la douleur (1286). Il n'est rien de surprenant à ce que des esprits façonnés de telle sorte, qu'ils ont admis sans hésiter l'éternité des peines de l'enfer, n'aient pas pris grand souci de la perpétuité des peines du mariage (1287). »

Le digne émule de George Sand, pour se consoler des iniquités d'une société qui conserve trop de glorieux débris de la civilisation chrétienne, décrit avec un enthousiasme dégoûtant les enivrements effrénés de la passion, et toutes les frénésies de l'*amour créateur*, et termine ce dithyrambe de bacchante par cette tirade que Lucrèce n'aurait pas désavouée :

« O nature! éternellement jeune, belle, féconde, puissante et douce nature, malheur à ceux qui t'outragent par une licence dépravée (1288) ; mais malheur aussi à ceux dont l'austérité aveugle a pu méconnaître et avilir l'exaltation suprême et la divine énergie dans la plus noble et la plus parfaite création terrestre (1289)! »

La doctrine que madame Staël a émise dans le livre de l'*Allemagne* ne plaît pas davantage à madame de Casamajor.

« La femme, dit-elle, doit obéissance au mari, ceci est la loi. Et pourquoi? »

Le soldat obéit au caporal, le vicaire au curé, le commis au ministre, l'ouvrier au fabricant, l'écolier au professeur, le fils au père, et l'auteur du *Nœud gordien* ne trouve pas tout cela déraisonnable.

« Mais pourquoi la femme doit-elle obéissance au mari?

« Est-ce parce que le mari sait plus, la femme moins?

« Est-ce parce que l'esprit mâle prime l'esprit féminin?

« Est-ce parce que l'homme serait mieux organisé moralement que la femme?

« Est-ce parce que l'homme nourrit la femme de son travail? »

L'auteur de la *Pathologie du mariage* réfute toutes ces suppositions par l'anatomie, la physiologie, la psychologie, l'ontologie et l'expérience, puis s'écrie d'un ton victorieux :

« Pourquoi donc la femme doit-elle l'obéissance à son mari? Je ne le vois pas!

« Et qu'on le remarque! Le fils devient père, l'écolier devient professeur, l'ouvrier devient fabricant, le commis devient ministre, le vicaire devient archevêque, le soldat devient maréchal de France ; cela du moins n'est pas défendu, en sorte que chacun d'eux, après avoir obéi, commande. Mais la femme ne peut pas monter en grade, elle obéit toujours.

« Toute subalternité est transitoire ou peut l'être. La sienne est indélébile comme celle du noir. Le noir ne peut changer de couleur, la femme ne peut changer de sexe.

« Il n'y a plus au monde que deux aristocraties sérieusement constituées, l'aristocratie de la peau et l'aristocratie de la barbe.

« Et pourquoi?

« Il n'y a qu'un mot qui serve : l'homme est le plus fort, il a fait la loi.

« Raison excellente, si nous vivions encore en belligérance permanente, alors que la force était la moitié de la bravoure, alors que le soldat était lui-même une machine de guerre, et que tout paladin devait être un fier-à-bras. Mais la raison est moins valable depuis l'invention des armes à feu. Dès ce moment, c'est la tête qui a gagné les batailles. Soit! Dans l'âge de la force, la femme devait obéir, étant la plus faible; c'était une raison de soldat; aujourd'hui ce ne serait qu'une raison de porte-faix.

« D'ailleurs, est-ce que ces messieurs

sœurs dans la foi les admirables pages que la France sait par cœur. C'est un procédé étrange de voir quelques femmes aux idées perverties essayer de souiller tout leur sexe de leur propre infamie.

(1283) Il est curieux de voir une de ces dames parler de la sécurité de la paternité. Nous doutons que cette protestation rassure beaucoup de gens, et nous ne conseillons à personne de s'y fier. Il est pourtant passablement risible de voir la femme qui a osé signer quelques-unes de ces phrases lubriques qui font monter la rougeur au front prétendre se flatter de trouver une doctrine plus propre que le christianisme, à rassurer les époux sur l'origine de leurs enfants.

(1284) *Voy.* Daniel Stern, *Essai sur la liberté fondée comme principe et fin de l'activité humaine*, livre III, chap. 15, *La femme*.

(1285) Le sacerdoce, en maintenant la famille, a sauvé la société française. Il est heureux et fier de se voir reprocher de pareils crimes.

(1286) Il est vrai que toute la doctrine morale et sociale du catholicisme a ses racines dans le dogme du péché originel; nous l'avons montré soit dans notre essai sur *la chute primitive*, soit dans la *Pureté du cœur*.

(1287) Daniel Stern, *Essai sur la liberté*, livre III, chap. 16.

(1288) Cet anathème édifiant retombe de tout son poids sur les pages 129 et 131 de l'*Essai sur la liberté*.

(1289) Daniel Stern, *Essai sur la liberté*, liv. III, ch. 17.

n'ont pas mis au ban de l'Europe les jeux de la force et du hasard, ne voulant plus ni bataille ni batterie? La paix partout et toujours est un dogme politique.

« Et non-seulement la guerre est proscrite de peuple à peuple, mais encore d'individu à individu. Ces messieurs se calomnient, s'injurient, se prennent leurs femmes et leurs maîtresses, et ne se battent plus. Le duel s'en va. Puisque l'homme abdique les droits de la force brutale, quelle raison reste-t-il de l'obéissance de la femme?

« Aucune, à moins de professer que la femme est inférieure à l'homme de par la religion. Ceci est la dernière raison invocable. L'article 213 du Code civil a son exposé des motifs dans la Genèse (1290). »

Enfin, après une suite d'interminables considérations que nous n'avons pas le temps de reproduire, madame de Casamajor ajoute :

« Quel remède reste-t-il aux perturbations du mariage? — LE DIVORCE! »

La vraie destinée de la femme, pour madame de Staël, c'est au contraire le dévouement aux intérêts de la famille dans des nœuds éternels (1291); elle est, sans aucune exception, faite pour devenir épouse et mère. Nous croyons volontiers que c'est la vocation commune des femmes, mais nous pensons aussi qu'un examen plus attentif des besoins de leur nature morale devra nécessairement modifier ce que cette décision a de trop tranchant et de trop absolu (1292). Nous demandons permission aux lecteurs de reproduire ce que nous disions l'année dernière sur une question dont on ne sent pas de nos jours toute l'importance pratique, et qui touche pourtant de si près aux intérêts moraux d'une portion notable du genre humain, trop habituée, hélas! à être gouvernée par le caprice des systèmes et la tyrannie des préjugés.

Il y a en effet des femmes qui, par la délicatesse de l'organisation morale, ne pourront jamais supporter la dépendance dont vous parlez, si douce qu'on la représente. Les liens les plus faibles paraissent à certaines âmes un joug accablant. La nature féminine, dans quelques cas exceptionnels, s'élève à une telle hauteur d'intelligence et de sensibilité, qu'elle cesse alors de pouvoir subir cette subordination qui constitue l'essence du mariage catholique. Croyez-vous qu'il ne se rencontre pas aussi parmi les femmes des cœurs qui aient soif de l'idéal, que le prosaïsme des affections vulgaires écrase, qui veuillent sortir du cercle étroit, du cercle de fer tracé autour d'elles par l'organisation domestique? Donnez à de telles âmes un mari bon, honnête, consciencieux, autant que vous le voudrez, croyez-vous qu'il réponde jamais au besoin dévorant de leur intelligence et de leur cœur? Pensez-vous qu'elles trouvent quelquefois dans la famille le rêve brillant qu'elles ont caressé depuis les premiers jours de leur enfance? Croyez-vous qu'elles n'éprouveront pas à chaque instant des mécomptes cruels, des angoisses infinies, des déchirements profonds? Si le mariage convient à certaines femmes humbles, douces, patientes, il ne convient certes pas à ces organisations exceptionnelles, pleines de mouvement et de passion, à ces intelligences de feu qui voudraient embrasser par leur activité la nature tout entière.

Ce qui constitue la sublimité de la doctrine catholique, c'est d'être en harmonie avec tous les besoins moraux et avec toutes les intelligences supérieures. L'Eglise n'est pas comme le paganisme, qui emprisonnait tous les cœurs dans un cercle inflexible; elle connaît une vocation supérieure à celle de la famille, une destinée plus sublime que celle de la mère, un bonheur plus idéal que celui du foyer domestique. Elle a si bien reconnu que toutes les femmes ne sont pas nées pour les servitudes du mariage, qu'elle a toujours, depuis saint Paul jusqu'au concile de Trente, recommandé le célibat aux âmes qui ne sont pas faites pour le terre-à-terre de la vie domestique (1293).

Ces réserves une fois faites en faveur du célibat, nous pouvons citer le chapitre de madame de Staël comme une protestation anticipée et éloquente contre les théories de mesdames Sand, Daniel Stern, Casamajor, etc. On remarquera facilement que, dans l'opinion de l'auteur de l'*Allemagne*, les douleurs du mariage viennent surtout des préjugés et des habitudes rationalistes, et que le christianisme, en inspirant aux deux époux un égal sentiment de leurs devoirs, en maintenant l'indissolubilité du lien conjugal, peut changer en félicités durables les amertumes d'une vie livrée à l'inconstance et aux fantaisies déréglées des passions. Qu'il y a loin de cette morale vraiment sociale aux tirades emportées de *Delphine*?

(1290) MADAME DE CASAMAJOR, *Pathologie du mariage*, 1re partie, § 4, Servitud d'une femme. — N'allez pas croire que l'auteur du *Nœud gordien* s'occupe à dénouer la difficulté que présente l'autorité de la *Genèse*, elle la tranche plus loin en déclarant tout simplement Adam et Eve un *conte oriental!*

(1291) La réflexion et l'expérience de la vie avaient bien modifié, comme on le voit, les idées de *Delphine!*

(1292) Nous appliquerons les mêmes réflexions à madame de Gasparin, qui se laisse aussi trop entraîner par les préjugés protestants dans son livre du *Mariage au point de vue chrétien*. Il est curieux de voir cet esprit distingué se débattre contre les textes énergiques du grand apôtre et contre toute la tradition chrétienne si formelle sur ce point. Du reste, madame de Gasparin doute tellement peu de l'*infaillibilité* de son exégèse, qu'elle écrivait à une personne de sa connaissance et de la mienne : « M. Chassay a pour lui l'Eglise catholique; mais j'ai pour moi la Bible et les apôtres. » Est-ce que toutes les sectes ne disent pas avoir l'Ecriture pour elles? Les anabaptistes, les sociniens, les quakers, les socialistes eux-mêmes n'invoquent-ils pas l'Evangile? « La pensée humaine, dit très-bien M. Vacherot, a toujours prise sur les textes les plus précis. » (*Histoire de l'école d'Alexandrie.*)

(1293) Nous avons reproduit ici certaines réflexions que nous avions déjà faites dans la *Pureté du cœur*, ch. 9.

« C'est dans le mariage que la sensibilité est un devoir : dans toute autre relation, la vertu peut suffire; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, où la même impulsion sert pour ainsi dire aux battements de deux cœurs, il semble qu'une affection profonde est presque un lien nécessaire. La légèreté des mœurs a introduit tant de chagrins entre les époux, que les moralistes du dernier siècle s'étaient accoutumés à rapporter toutes les jouissances du cœur à l'amour paternel et maternel, et finissaient presque par ne considérer le mariage que comme la condition requise pour jouir du bonheur d'avoir des enfants. Cela est faux en morale, et plus faux encore en bonheur.

« Il est si aisé d'être bon pour ses enfants, qu'on ne doit pas en faire un grand mérite. Dans leurs premières années, ils ne peuvent avoir de volonté que celle de leurs parents, et dès qu'ils arrivent à la jeunesse, ils existent par eux-mêmes. Justice et bonté composent les principaux devoirs d'une relation que la nature rend si facile. Il n'en est point de même des rapports avec cette moitié de nous, qui peut trouver du bonheur ou du malheur dans les moindres de nos actions, de nos regards et de nos pensées. C'est là seulement que la moralité peut s'exercer tout entière : c'est aussi là qu'est la véritable source de la félicité.

« Un ami du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir; un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toute les perspectives sont en commun avec vous, y compris celle de la tombe : voilà le sentiment qui contient tout le sort. Quelquefois, il est vrai, vos enfants, et plus souvent encore vos parents, deviennent vos compagnons dans la vie; mais cette rare et sublime jouissance est combattue par les lois de la nature, tandis que l'association du mariage est d'accord avec toute l'existence humaine.

« D'où vient que cette association si sainte est si souvent profanée ? J'oserai le dire, c'est à l'inégalité singulière que l'opinion de la société met entre les deux époux qu'il faut s'en prendre. Le christianisme a tiré les femmes d'un état qui ressemblait à l'esclavage. L'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre; la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de priviléges, et celui de la force moins qu'aucun autre. Cependant il est resté de l'esclavage des femmes des préjugés, qui, se combinant avec la grande liberté que la société leur laisse, ont amené beaucoup de maux.

« On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. Mais si la destinée des femmes doit consister dans un acte continuel de dévouement à l'amour conjugal, la récompense de ce dévouement, c'est la plus scrupuleuse fidélité de celui qui en est l'objet.

« La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux, mais le monde en établit une grande; et de cette différence naît la ruse dans les femmes, et le ressentiment dans les hommes. Quel est le cœur qui peut se donner tout entier sans vouloir un autre cœur aussi tout entier? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour? Qui promet sincèrement la constance à qui ne veut pas être fidèle? Sans doute, la religion peut l'exiger, car elle seule a le secret de cette contrée mystérieuse où les sacrifices sont des jouissances; mais qu'il est injuste l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne !

« Je vous aimerai, dit-il, avec passion, « deux ou trois ans, et puis au bout de ce « temps, je vous parlerai raison. » Et ce qu'ils appellent raison, c'est le désenchantement de la vie! « Je montrerai dans ma mai- « son de la froideur et de l'ennui; je tâche- « rai de plaire ailleurs : mais vous qui avez « d'ordinaire plus d'imagination et de sensi- « bilité que moi, vous qui n'avez ni carrière « ni distraction, tandis que le monde m'en « offre de toute espèce, vous qui n'existez « que pour moi, tandis que j'ai mille autres « pensées, vous serez satisfaite de l'affection « subordonnée, glacée, partagée, qu'il me « convient de vous accorder, et vous dédai- « gnerez tous les hommages qui exprime- « raient des sentiments plus exaltés et plus « tendres. »

« Quel injuste traité ! tous les sentiments humains s'y refusent. Il existe un contraste singulier entre les formes de respect envers les femmes, que l'esprit chevaleresque a introduites en Europe, et la tyrannique liberté que les hommes se sont adjugée. Ce contraste produit tous les malheurs du sentiment, les attachements illégitimes, la perfidie, l'abandon et le désespoir. Les nations germaniques ont été moins atteintes que les autres par ces funestes effets; mais elles doivent craindre, à cet égard, l'influence qu'exerce à la longue la civilisation moderne. Il vaut mieux renfermer les femmes comme des esclaves, ne point exciter leur esprit ni leur imagination que de les lancer au milieu du monde, et de développer toutes leurs facultés, pour leur refuser ensuite le bonheur que ces facultés leur rendent nécessaire.

« Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines de ce monde. L'âme entière d'une femme repose sur l'attachement conjugal : lutter seule contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain, quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ses premiers rayons, quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore, et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de

la nuit, votre cœur se révolte, il vous semble qu'on vous a privé des dons de Dieu sur la terre; et si vous aimez encore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient pas et qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à force de malheurs.

« Les femmes pourraient adresser à l'époux qui traite légèrement leurs destinées ces deux vers d'une fable :

> Oui, c'est un jeu pour vous,
> Mais c'est la mort pour nous.

« Et tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution quelconque qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur impose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira.

« En Allemagne il n'y a guère dans le mariage d'inégalité entre les deux sexes; mais c'est parce que les femmes brisent aussi souvent que les hommes les nœuds les plus saints. La facilité du divorce introduit dans les rapports de famille une sorte d'anarchie qui ne laisse rien subsister dans sa vérité ni dans sa force. Il vaut encore mieux, pour maintenir quelque chose de sacré sur la terre, qu'il y ait dans le mariage un esclave que deux esprits forts.

« La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire d'une femme. Quel être dégradé ne serait-elle pas sans l'une et sans l'autre! Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce humaine ne gagneraient pas moins peut-être à la fidélité de l'homme dans le mariage. En effet, qu'y a-t-il de plus beau dans l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet auguste lien? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse libre; une sorte de plaisanterie barbare s'attacherait à déjouer, jusqu'aux plaintes du cœur qu'il aurait brisé, car le blâme se tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, mais il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter pour lui de ses fautes; mais il craint le mal qu'il peut faire à celle qui s'est confiée à son cœur, et la générosité l'enchaîne d'autant plus que la société le dégage.

« La fidélité est commandée aux femmes par mille considérations diverses; elles peuvent redouter les périls et les humiliations, suites inévitables d'une erreur; la voix de la conscience est la seule qui se fasse entendre à l'homme; il sait qu'il fait souffrir, il sait qu'il flétrit par l'inconstance un sentiment qui doit se prolonger jusqu'à la mort et se renouveler dans le ciel : seul avec lui-même, seul au milieu des séductions de tous les genres, il reste pur comme un ange. Si les anges n'ont pas été représentés sous des traits de femme, c'est parce que l'union de la force avec la pureté est plus belle et plus céleste encore que la modestie même la plus parfaite dans un être faible.

« L'imagination, quand elle n'a pas le souvenir pour frein, détache de ce qu'on possède, embellit ce qu'on craint de ne pas obtenir, et fait du sentiment une difficulté vaincue. Mais, de même que dans les arts les difficultés vaincues n'exigent point de vrai génie, dans le sentiment il faut de la sécurité pour éprouver nos affections, gage de l'éternité, puisqu'elles nous donnent seules l'idée de ce qui ne saurait finir.

« Le jeune homme fidèle semble chaque jour préférer de nouveau celle qu'il aime; la nature lui a donné une indépendance sans bornes, et de longtemps, du moins, il ne saurait prévoir les jours mauvais de la vie : son cheval peut le porter au bout du monde; la guerre, dont il est épris, l'affranchit au moins momentanément des relations domestiques, et réduit tout l'intérêt de l'existence à la victoire ou à la mort. La terre lui appartient, tous les plaisirs lui sont offerts, nulle fatigue ne l'effraie, nulle association intime ne lui est nécessaire; il serre la main d'un compagnon d'armes, et le lien qu'il lui faut est formé. Un temps viendra, sans doute, où la destinée lui révélera ses terribles secrets; mais il ne peut encore s'en douter. Chaque fois qu'une nouvelle génération entre en possession de son domaine, ne croit-elle pas que tous les malheurs de ses devanciers sont venus de leur faiblesse? ne se persuade-t-elle pas qu'ils sont nés tremblants et débiles, comme on les voit maintenant? Eh bien! du sein même de tant d'illusions, qu'il est vertueux et sensible celui qui veut se vouer au long amour, lien de cette vie avec l'autre! Ah! qu'un regard fier et mâle est beau, lorsqu'en même temps il est modeste et pur! On y voit passer un rayon de cette pudeur, qui peut se détacher de la couronne des vierges saintes pour parer même un front guerrier.

« Si le jeune homme veut partager avec un seul objet les jours brillants de sa jeunesse, il trouvera sans doute parmi ses contemporains des railleurs qui prononceront sur lui ce grand mot de *duperie*, la terreur des enfants du siècle. Mais est-il dupe, le seul qui sera vraiment aimé? car les angoisses ou les jouissances de l'amour-propre forment tous les tissus des affections frivoles et mensongères. Est-il dupe, celui qui ne s'amuse pas à tromper pour être à son tour plus trompé, plus déchiré peut-être que sa victime? Est-il dupe, enfin, celui qui n'a pas cherché le bonheur dans les misérables combinaisons de la vanité, mais dans les éternelles beautés de la nature, qui parlent toutes de constance, de durée et de profondeur?

« Non, Dieu a créé l'homme le premier comme la plus noble des créatures, et la plus noble est celle qui a le plus de devoirs.

C'est un abus singulier de la prérogative d'une supériorité naturelle, que de la faire servir à s'affranchir des liens les plus sacrés, tandis que la vraie supériorité consiste dans la force de l'âme ; et la force de l'âme, c'est la vertu (1294). »

(1294) Madame DE STAEL, *De l'Allemagne*, IIIe partie, ch. 19.

TROISIEME DISSERTATION.

UN MOT SUR L'ÉCLECTISME AVANT 1848.

J'ai donné, dans le *Catéchisme des Incroyants*, une réfutation complète de l'éclectisme, faite par des hommes qui se sont montrés plus d'une fois les adversaires de nos doctrines. Je n'ai pas cru inutile de compléter cette réfutation par quelques réflexions qu'avait fait naître dans mon esprit la lecture des *Etudes critiques sur le rationalisme contemporain.*

L'Eglise de France est entourée d'ennemis comme d'un vivant rempart (1295). Les mille voix de la presse tonnent sans cesse avec colère contre ses envahissements ou contre ses erreurs. Le journal, cette puissance tout à la fois vénale et formidable, ameute à chaque instant contre elle les rancunes effrénées et les passions meurtrières de la foule. Il n'est pas de cabane, si humble et si cachée qu'elle soit, qui ne reçoive chaque semaine quelque réquisitoire fougueux contre le despotisme sacerdotal. Il est impossible qu'une pareille tactique ne porte pas quelque jour ses fruits amers, dans une société sans cesse exposée aux agitations populaires. L'Eglise peut-elle au moins, dans son angoisse profonde, lever avec sécurité ses yeux mouillés de pleurs vers ces classes supérieures qui ne semblent pas devoir partager les préjugés étroits ou les haines aveugles de la foule ? Il est difficile, pour tout observateur attentif, de conserver longtemps de si douces illusions. La terreur qu'inspire la morale catholique domine tout, aussi bien dans les rangs supérieurs de la société que dans les masses ardentes et passionnées. On a peur partout de l'influence de l'Eglise, parce qu'on la sait sévère et rigoureuse pour la rapine avide et pour les mauvaises mœurs. Est-ce que les ennemis de la doctrine catholique ne sont pas placés sur presque tous les degrés élevés de l'échelle sociale ? Ne pérorent-ils pas sans cesse aux tribunes des deux chambres, dans nos Facultés ou dans nos Académies ? Ne sont-ils pas dans la magistrature, à l'armée, au barreau, partout enfin où l'on s'arrange de la licence et où l'on redoute comme la mort la réforme de nos mœurs politiques et privées ? Nous ne sommes pas de ces gens qui détournent les yeux pour ne pas voir les plaies saignantes de la patrie. L'amour de la France rend plus vives la douleur et l'angoisse qu'éprouve notre cœur de fidèles serviteurs de l'Eglise. Il nous est impossible de nous dissimuler que, sous un certain vernis de modération, de décence et d'hypocrisie, la tradition morale du XVIIIe siècle se continue sourdement dans les âmes.

Ce qui nous effraie, ce n'est pas la grandeur du mal. L'Eglise de France, qui a traversé depuis le XVIe siècle les bouleversements de la Réforme, les saturnales de la Régence, la tourmente révolutionnaire, l'Eglise de France doit avoir maintenant l'habitude des tempêtes ; elle n'a pas peur de la souffrance, elle qui envoie aux extrémités du monde tant d'héroïques confesseurs de la foi. Combattre n'est donc pas sa terreur ; mais ce qu'elle doit redouter, c'est d'être vaincue et garrottée sans avoir pu livrer bataille. Dans un temps où toutes les doctrines se produisent et se défendent par la controverse, où toutes les utopies philosophiques, politiques et sociales, ne se produisent et ne se soutiennent que par une polémique vivante et courageuse, quels moyens restent donc à notre Eglise pour conserver et pour défendre ses convictions et ses pratiques sacrées ? Peut-on supposer que les prêtres, qui vivent dans le saint ministère avec la visite et la consolation des malades, avec l'instruction des enfants, avec le son des pauvres, avec l'administration des sacrements et les prônes du dimanche, puissent s'occuper activement de controverses religieuses ? Iront-ils, désertant des obligations rigoureuses, jeter à terre le lourd fardeau des âmes pour emprisonner leur vie dans des études sans fin ? Peut-on supposer que ce soit là leur vocation première et la plus rigoureuse nécessité de leur position ? D'ailleurs, ce n'est pas dans une existence brisée, pleine de travaux et d'inquiétudes, qu'on peut suivre avec gravité et profondeur le développement naturel de ses idées. La science a besoin de calme, de solitude et d'heures choisies. Elle ne s'improvise pas en courant, comme un feuilleton de journal ou comme un article de revue. Si l'on ne peut pas lui sacrifier, pour ainsi dire, sa vie, il est impossible de prétendre rien faire qui dure au delà de quelques jours, ou tout au plus de quelques mois.

Mais de quoi se plaint donc le clergé ?

(1295) Ce petit travail a été écrit en 1847 pour l'*Université catholique*. On y trouve donc des réflexions qui ne s'appliquent pas à la situation présente, mais qui prouvent que nous avions bien aperçu les inconvénients sociaux et politiques de l'éclectisme.

S'impatienter de la situation que lui fait la société moderne n'est chez lui qu'une manière déguisée de regretter la puissance et les richesses dont l'avait gorgé l'ancien régime ! C'est par quelques-unes de ces solutions outrageantes pour un corps qui supporte sa pauvreté et son obscurité avec tant de silence et de calme, qu'on se débarrasse de nos plus justes plaintes, de nos plus légitimes réclamations. N'avez-vous pas, nous dira-t-on avec colère, ces nombreux séminaires dont votre patiente industrie a su couvrir la France ? Pourquoi ces immenses maisons ne sont-elles pas devenues le sanctuaire de la science catholique ? Là, vous êtes seuls et vous régnez sans maîtres. La société laïque n'y va pas surveiller vos doctrines et censurer vos livres. Pourquoi ne sort-il pas de ces douces et profondes retraites des milliers de savants ? pourquoi laissez-vous s'éteindre, dans l'ignorance et dans l'oubli, cette glorieuse Église gallicane dont vous abandonnez avec tant de lâcheté la tradition savante ?

Quand on a vu de près l'organisation des séminaires actuels, il est facile de se convaincre qu'elle ne peut fournir à la religion qu'un petit nombre de défenseurs. Ce n'est pas dans un pareil genre de vie, si plein de soins divers et d'occupations variées, que l'on peut trouver ces longs loisirs, ces lentes études, ces travaux profonds que l'on rencontrait si facilement dans les ordres religieux et dans les universités théologiques d'autrefois. On ne s'aperçoit pas assez que presque tous les grands noms dont s'honorent avec raison la France et le clergé français sont sortis des universités, des corporations, des ordres, que l'on nous reproche de regretter comme des débris du *fanatisme ultramontain*. Nous l'avouerons volontiers, nous ne sommes pas les dignes continuateurs des savants qui ont tant illustré naguère cette grande église de France. Mais la science ne sort pas de la terre, quand on la frappe du pied, comme naissaient les soldats de Pompée. Ce sont les institutions qui la préparent et la font mûrir. Vous avez raison, il y a des choses que nous regrettons et que nous rougirions de ne pas regretter : — la possibilité d'aimer, de cultiver la science, et de défendre avec elle l'éternelle Vérité.

Dans une situation comme celle que nous venons de décrire, tout à la fois précaire et fausse, c'est presque un événement qu'un membre du clergé vienne publier un livre qui révèle au premier coup d'œil une érudition consciencieuse, des recherches étendues, jointes à la connaissance complète de la littérature rationaliste. Tel est le caractère de l'ouvrage dont nous avons à parler.

Ce qui nous frappe d'abord, dans les *Etudes sur le Rationalisme contemporain*, c'est la modération évidente de l'auteur. On dirait que ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est l'apparence même de la déclamation. Il tient évidemment à conserver, au milieu des querelles ardentes d'une controverse qui a tant remué les esprits, l'invincible sérénité d'un juge éclairé et impartial tout à la fois. C'est là, à notre avis, un grand mérite dans un temps comme le nôtre, où la modération seule peut produire quelque chose de durable qui survive au tumulte des passions contemporaines. Je prévois bien qu'un pareil sang-froid ne plaira que médiocrement à certains esprits dont les habitudes sont guerrières, et qui n'aiment que les triomphes emportés de haute lutte. Il est vrai qu'il y a une fausse modération cachée sous les apparences de la vertu qui n'est que l'hypocrisie du calcul ou de la peur. — Mais tel n'est pas le caractère du livre que nous voulons apprécier ici. La tolérance pour les personnes, la bienveillance pour le talent, l'admiration des brillantes qualités de l'esprit n'empêchent pas la censure sévère et la discussion sérieuse, profonde, motivée, des erreurs que l'auteur se propose de combattre et de vaincre. On se surprend à désirer quelquefois plus d'animation et de mouvement ; mais quand on y réfléchit davantage, on trouve peut-être qu'une méthode plus rigoureuse, plus savante, plus géométrique, convient mieux dans une discussion qui touche de si près aux intérêts de l'Eglise et de la patrie. Les hommes qu'il s'agit de juger ne sont pas en effet des esprits vulgaires et sans influence sur les destinées de la France. Ce ne sont pas des écrivains isolés dont la parole expire dans le mouvement et le bruit qui se font autour de nous. C'est une école qui a son drapeau, ses chefs, ses journaux, son parti actif et intelligent, dont les doctrines sont examinées, pesées dans ce livre. Rien au monde n'est irritable comme les écoles et les partis. Quand on ne cherche que les intérêts de la vérité et le triomphe du bien, ce ne sont pas des répugnances et des antipathies qu'il faut soulever, mais des blessures qu'il faut guérir. L'erreur est déjà une assez profonde misère pour mériter une compassion sincère. Tout ce qui se fait par la violence disparaît aussitôt avec elle. La charité n'est-elle pas seule féconde ?

Nous prévoyons pourtant qu'un livre de ce genre doit soulever plus d'une réclamation, provoquer plus d'une injure. On nous a dit longtemps : Vous ne pensez pas; vous n'agissez pas; vous n'écrivez pas; vous n'êtes rien dans la société moderne, que vous vous contentez de maudire et de condamner dans le fond de votre âme. Soit par peur, soit par mépris du siècle, vous vous renfermez silencieusement dans vos rancunes et dans vos dédains. Mais qu'on a vite changé de langage et d'affronts ! On nous mesure avec avarice notre petite part des libertés qu'on ne refuse à personne. La philosophie nous surveille, tantôt comme des démagogues, tantôt comme des absolutistes. Les uns nous reprochent de haïr le pouvoir, et les autres de vouloir ramener la tyrannie. Nous sommes devenus l'enclume sur laquelle tombent tous les marteaux. Conservateurs et révolutionnaires s'entendent volontiers quand il s'agit de nous combattre et de nous garrot-

ter. Nous ne sommes ni puissants, ni savants, ni riches, et pourtant notre liberté fait peur à tout le monde : tant est redoutable la force du dévouement, du sens commun et de la vérité, dont seule a le glorieux monopole! — C'est par là que nous vivons, c'est par là que nous agissons, c'est par là que nous durons malgré les orages et les luttes. Mais ce qu'il y a d'attristant au milieu de ces contradictions sans fin, c'est de voir le rationalisme se renier sans cesse pour nous combattre. Les hommes du libre examen s'en dégoûtent dès qu'ils croient que nous voulons en user. Ne nous accuse-t-on pas de vouloir tuer la raison humaine dès que nous attaquons de vains systèmes qui durent à peine un jour? Ne sommes-nous pas des fanatiques pour ne pas admirer l'athéisme subtil de Hegel? des esprits rétrogrades parce que nous préférons Bossuet à Kant? des ennemis de l'État parce que nous écoutons la voix de l'Eglise infaillible du Sauveur plutôt que les voix discordantes des prophètes de la religion de l'avenir? L'auteur des *Etudes* doit s'attendre à n'être pas plus heureux. Il a mis à nu trop de tactiques perfides, trop de calculs hypocrites, trop de souterraines manœuvres contre les croyances religieuses de la France, pour ne pas soulever des colères et des déclamations intéressées.

Le livre dont nous parlons révèle en effet, pour ainsi dire, tout un monde inconnu. On savait bien que le catholicisme avait été attaqué, dans les derniers temps, tour à tour par l'audace et par l'hypocrisie. Mais l'attention presque générale de la France religieuse s'était concentrée sur des hommes qui devaient à leur turbulence rationaliste et à leur verve un peu déclamatoire une véritable célébrité. Ils n'étaient pas cependant les ennemis les plus sérieux de l'Eglise; car la violence se brise et s'exténue par ses propres excès. Les adversaires que le catholicisme devait surtout craindre, c'étaient ceux qui préparaient dans l'ombre et le silence l'apostasie des esprits distingués. Quelques révélations soudaines et incomplètes avaient déjà fait comprendre que les ennemis de l'Eglise étaient plus nombreux et plus forts que ne l'avait supposé jusqu'alors la crédulité naïve des âmes simples et confiantes. Le livre de M. de Valroger fait toucher pour ainsi dire tous les ressorts de la conspiration rationaliste. Il montre que sous ce spiritualisme vague, sous ces faux semblants d'orthodoxie, on continue avec calme, mais avec persévérance, le septicisme du XVIII^e^ siècle. Le prétendu cartésianisme de nos jours n'est pas, en effet, plus catholique que l'égoïsme de Volney et le sensualisme d'Helvétius. Puisse le ciel préserver notre patrie des sanglantes catastrophes dont la patrie de Kant et de Hegel est menacée! Les premiers apôtres de la nouvelle philosophie s'annonçaient aussi comme les restaurateurs du spiritualisme chrétien. Ils voulaient aussi, disaient-ils, rajeunir et fortifier par la science les idées religieuses. Mais d'où viennent donc maintenant ces prédicateurs fanatiques de l'athéisme, qui s'insinuent dans tous les rangs de la société germanique pour la corrompre et pour la bouleverser?

Pourquoi ces mots sinistres inscrits sur les drapeaux? pourquoi ce terrible cri de guerre qui retentit depuis les bords de la Sprée jusqu'aux rives du lac de Genève? M. H. Heine n'a-t-il pas prédit à sa patrie une révolution plus terrible que toutes les révolutions du passé? Voilà cependant où l'Allemagne est arrivée après quelques années de saturnales philosophiques! Sans doute, du moins j'aime à le croire, l'éclectisme déteste comme nous les folies perverses du radicalisme germanique; mais que l'on y prenne garde, s'il parvenait à renverser en France, dans une guerre hypocrite et sourde, les institutions catholiques, il serait bientôt débordé dans son triomphe par des continuateurs fougueux, qui supportent déjà avec tant d'impatience ses réserves et toutes ses précautions.

Nous ne sommes pas tenus de juger les doctrines d'après les sonores épithètes qu'elles s'imposent elles-mêmes. C'est par les faits que les systèmes doivent s'apprécier; c'est toujours cette décision impartiale du sens commun qui condamne à l'impuissance et à la mort toutes les utopies rationalistes. C'est à ce point de vue si pratique et si vrai que s'est constamment placé l'auteur des *Etudes sur le rationalisme contemporain*. Il n'a pas jugé l'éclectisme sur ses grandes et fastueuses prétentions, ou bien sur les éloges que des compères lui donnent tous les jours dans ses gazettes officielles. Il discute avec pénétration les formules vides de la science nouvelle; il fait justice des prétentions les plus pompeuses; il compare avec habileté l'audace des projets et la petitesse des résultats.

En effet, lorsque en 1828 l'éclectisme se montra pour la première fois sur l'horizon de la France, il avait toutes les illusions confiantes et crédules de la jeunesse. A l'entendre, il devait fermer à tout jamais les éternelles blessures du rationalisme. Le genre humain avait jusqu'ici tourné aveuglément dans le cercle fatal des vains systèmes, mais c'était lui qui devait mettre l'ordre et la lumière dans le chaos du monde moral. Jusque-là l'anarchie semblait avoir dominé les intelligences séparées de la foi, mais la nouvelle philosophie devait, par son prodigieux essor, déconcerter pour toujours l'ironie railleuse du scepticisme. Ce n'était pas seulement dans le monde philosophique qu'elle prétendait apporter une paix éternelle; elle se proposait aussi de fondre dans une harmonieuse synthèse les diverses théories sociales et politiques. Elle devait donner au genre humain une charte impérissable avec une philosophie aussi élevée que l'esprit de l'homme et aussi profonde que son cœur. De quel beau spectacle allait jouir enfin la société régénérée! Quelle magnifique idylle l'éclectisme chantait alors sur tous les tons!

Plus puissant que Platon, que Descartes et Napoléon, il ne se proposait rien moins que de rétablir l'unité dans les entrailles déchirées de l'humanité. L'âge d'or rêvé par la tradition, la société du XIXe siècle devait bientôt en jouir. Ce n'était pas tout; non-seulement les théories philosophiques et sociales allaient s'étreindre dans un embrassement fraternel, mais la guerre des systèmes religieux touchait à son terme après tant de siècles d'agitations cruelles. Protestants et catholiques, sectateurs de l'Islam et de Bouddha, allaient sous les yeux de la philosophie signer un formulaire de foi, qui devait comprendre dans son cadre élastique tout ce que les idées religieuses renfermaient de salutaire et de véritablement philosophique.

Pourtant les années ont passé sombres et tristes comme les jours de l'âge mûr. On avait beaucoup promis, beaucoup imaginé, beaucoup prophétisé. Qu'est-il resté de tant de prospectus sonores et de péroraisons emphatiques? L'anarchie a-t-elle cessé dans le camp rationaliste? A-t-il enfin trouvé son symbole, sa cocarde et son drapeau? Qui a dit vrai, de Kant, de Hegel, de Descartes ou de Spinosa? Faut-il croire M. Pierre Leroux ou M. Saisset? M. de Lamennais ou M. Jules Simon? M. Cousin lui-même n'a-t-il pas été tour à tour disciple de Reid, de Hegel et de Descartes? Son active imagination, comme les flots mobiles, n'a-t-elle pas reflété successivement les idées les plus variées et les plus discordantes? Il faut avouer qu'il y a là de quoi déconcerter l'admiration la plus fanatique. La vérité, fille du ciel, n'a pas les vains caprices de la pensée humaine; elle conserve dans les agitations du monde l'immobile splendeur de l'éternité. Comme un roc battu par la tempête, elle voit passer à ses pieds les flots turbulents des opinions. Mais l'erreur porte sur son front, comme un sinistre diadème, le signe d'anathème dont fut marqué Caïn. Elle est errante et agitée dans sa marche à travers les siècles. Elle ne parvient jamais, malgré ses déguisements, à cacher la profonde indigence qui la dévore. Elle ressemble à la vérité comme l'hypocrisie ressemble à la vertu. Mais il y a dans l'esprit de l'homme un fond d'orgueil tellement inguérissable, qu'il recommence toujours son labeur éternel. L'histoire a beau élever sa voix impartiale et sévère contre les prétentions du rationalisme, il ne peut consentir à avouer sa défaite et ses erreurs. Pourtant, qui pourra faire ce que n'ont pu Socrate, Platon, Aristote et Zénon? qui sera plus ardent que Luther et plus habile que Calvin? Ont-ils pourtant su donner à leurs idées quelque chose de l'immortalité dont la vérité seule a le glorieux privilége? Leurs disciples n'ont-ils pas déchiré leur testament sur leur poussière à peine refroidie? le combat a recommencé dans les intelligences dès que le bruit de leur parole s'est éteint. M. Cousin n'a pas été plus heureux que les fondateurs d'écoles qui l'avaient précédé. Qu'est-il resté, en effet, de cette philosophie vaniteuse qui prétendait sauver le monde? Elle a, je le veux bien, développé avec un certain talent littéraire quelques données du sens commun; mais quelles vérités a-t-elle apportées au monde, quel service véritable a-t-elle rendu à la patrie? Elle a troublé les consciences en inquiétant par sa propagande persévérante et ambitieuse tous les esprits sincèrement religieux. Elle a jeté dans l'État un ferment de discorde et d'inquiétude qui s'est rapidement développé.

Sans ces résultats véritablement sérieux, on ne pourrait s'empêcher de sourire de pitié en voyant, dans le premier livre des *Études sur le rationalisme contemporain*, les plus célèbres représentants de l'école éclectique balbutier avec embarras les définitions les plus contradictoires sur le point de départ même de tous leurs systèmes. Cette partie de l'ouvrage de M. de Valroger est une instructive et sévère leçon pour ces esprits téméraires qui prétendaient remplacer l'Eglise dans la direction de la conscience des peuple. M. Cousin se berçait en 1828 de cette illusion flatteuse. Chose étrange, ses disciples les plus fidèles et les plus influents rêvent encore la mort de l'Eglise, qui doit léguer à l'éclectisme son glorieux héritage! M. Saisset n'annonçait-il pas encore dernièrement avec l'accent du triomphe et de la joie la suprême agonie du christianisme (1296)? Les hommes qui tiennent plus compte des faits que des vains rêves de leur propre imagination ne partagent pas toutes les opinions des professeurs éclectiques sur les destinées du catholicisme. Naguère un des esprits les plus éminents et les plus pratiques du parti whig (1297), écrivait, à ce sujet, dans la *Revue d'Édimbourg*, des considérations que nous livrons aux méditations des rationalistes français.

Quoique Jouffroy partageât toutes les illusions de l'éclectisme, il n'a pu s'empêcher de laisser tomber de sa plume bien des aveux sur l'avenir réservé à l'Eglise catholique.

« La mission du christianisme est loin, bien loin d'être accomplie sur la terre; elle ne l'est pas même entièrement dans ce pays que sa civilisation place à la tête de l'humanité; elle est plus loin encore de l'être dans les autres parties de l'Europe, et elle est à peine commencée dans le reste du monde. Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini quand il lui reste tant de choses à faire; le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est réservée, et il sera la dernière des religions (1298). »

(1296) *Revue des Deux-Mondes*, 1846, *De la philosophie positive.*

(1297) M. Mac Culay.

(1298) Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 491, 103 et suiv.

Mais, dira-t-on peut-être, M. Cousin croit apercevoir dans l'Eglise catholique des signes de décadence et de mort ; c'est là une préoccupation fâcheuse de son esprit qui n'ôte rien au respect et à l'affection sincère qu'il conserve toujours pour l'auguste religion de la France. N'écrivait-il pas en 1833 cette profession de foi qu'il n'a pas rétractée : « Suis-je donc un ennemi du christianisme et de l'Eglise? J'ai fait bien des cours et beaucoup trop de livres ; peut-on y trouver un seul mot qui s'écarte du respect dû aux choses sacrées? Qu'on me cite une seule parole *douteuse* ou légère, et je la retire, je la désavoue comme indigne d'un philosophe. Mais peut-être, sans le vouloir et à mon insu, la philosophie que j'enseigne ébranle-t-elle la foi chrétienne? *Ceci serait plus dangereux* et en même temps moins criminel, car n'est pas toujours orthodoxe qui veut l'être. Voyons! quel est le dogme que ma théorie met en péril? Est-ce le dogme du Verbe et de la Trinité? Si c'est celui-là ou quelqu'autre, qu'on le dise, qu'on le prouve, qu'on essaie de le prouver : ce sera là du moins une discussion sérieuse et vraiment théologique. Je l'accepte d'avance ; je la sollicite (1299). »

Certes, ces expressions sont fières et dédaigneuses. On croit entendre s'échapper d'une conscience blessée par la calomnie une protestation pleine de chaleur et d'énergie. M. Cousin devrait réfléchir quelque temps sur ces remarquables paroles, que M. Lerminier écrivait naguère dans la *Revue des Deux-Mondes* : « La pire de toutes les hypocrisies serait l'hypocrisie des philosophes (1300). » L'auteur des *Etudes*, qui lui mit sous les yeux cette expressive maxime, a pris au sérieux son étrange défi, et nous serions véritablement curieux de savoir ce que l'orthodoxie blessée de M. Cousin pourrait répondre aux démonstrations accablantes accumulées dans la deuxième section de cet ouvrage.

Dans quel temps vivons-nous donc? où sont les adversaires et les défenseurs de l'Eglise? pourquoi donc les ennemis de la croix n'ont-ils plus le courage de leur apostasie? au moins, au XVIII^e^ siècle, on voulait avoir les apparences de la franchise : maintenant je ne sais pourquoi nul n'ose nous frapper sans cacher son visage ; il semble que l'on rougisse d'attaquer la seule doctrine qui conserve encore parmi nous quelque morale et quelque probité. On tourne cent fois autour de nous sans oser nous mettre sous la gorge l'arme dont on voudrait frapper le Christ. Est-ce aux catholiques que l'on en veut? Tant s'en faut ; c'est l'ultramontanisme que l'on déteste et que l'on veut proscrire. Est-ce l'Eglise ou le sacerdoce que l'on attaque? On s'incline respectueusement devant l'Eglise, mais on ne peut supporter les intolérables abus du jésuitisme. Si l'on traîne dans la boue l'épiscopat français, si pur et si national, c'est pour sauver les libertés de l'Eglise gallicane. Si l'on refuse aux catholiques la liberté commune, c'est pour défendre l'Etat qu'une cabale de sacristie croit asservir et dominer. Il est étrange, dans ce spirituel pays de France, de voir donner tous les jours, au peuple le plus éclairé qui soit au monde le spectacle de pareilles pasquinades.

De telles hypocrisies sont d'autant plus odieuses que l'Eglise est chez nous depuis cinquante ans complétement désarmée. La révolution française s'est crue généreuse et magnifique en lui laissant avec avarice une place étroite au soleil de la vie. Privée de ses ordres savants, de ses corporations laborieuses, de ses célèbres universités théologiques, l'Eglise de France n'est pas bien redoutable au rationalisme gorgé d'honneurs, de pensions et de pouvoir. Nous ne voyons donc, dans les précautions cauteleuses que l'on prend envers elle, qu'une sanglante et cruelle ironie. Ce sont là les saluts moqueurs que les Juifs faisaient au Crucifié, cloué sur son calvaire.

Laissons passer la justice des temps ; le peuple verra bientôt qui sait l'aimer et le servir. Malgré les injustices et les ignominies dont on l'abreuve, l'église de France continue sa mission pacifique. Le rationalisme déclame dans ses chaires de philosophie des dithyrambes vides et sonores sur la fraternité des peuples. Nous nous taisons, nous autres, et nous n'écrivons guère, mais notre sang que versent tous les jours les despotes de l'Asie parle assez haut pour nous. Nous ne prêchons pas la liberté sur les toits ; nous ne nous transformons pas en vengeurs officiels des droits et des misères du peuple, mais nous savons le nourrir, le consoler, l'éclairer et l'aimer plus que personne. C'est à sa justice que nous en appellerons de la justice des lettrés. Quand le rationalisme aura desséché dans les classes éclairées les derniers germes de la charité chrétienne, quand il n'y aura plus en France d'autre Dieu que l'argent, d'autre vertu que la puissance, d'autre droit que la force, le peuple alors tournera ses yeux vers cette Eglise qui porte toujours dans ses mains bénies la consolation et l'espérance.

Le livre de M. l'abbé de Valroger ferait naître dans l'esprit bien d'autres réflexions. Il est si plein de faits, de révélations piquantes ; il jette un jour si vif sur l'histoire religieuse de la société contemporaine, que nous sommes bien loin de prétendre en donner une idée dans une appréciation aussi rapide et aussi superficielle que la nôtre. Il est à désirer qu'une pensée si heureuse et si bien commencée reçoive un jour toute son exécution. L'auteur des *Etudes* se propose en effet de passer en revue successivement tous les docteurs du rationalisme français. Il a cru devoir, au début de cette grande entreprise, étudier d'abord les doctrines de

(1299) Préface de la deuxième édition des *Fragments*, 1833.

(1300) *Revue des Deux Mondes*, 1843, p. 196.

MM. Cousin et Jouffroy. « Les grandes erreurs propagées par les *cours d'histoire*, dit-il, se rattachent à un système général dont les principes ne sont développés que dans les cours de philosophie. Avant d'exposer et de critiquer en détail toutes ces erreurs, il nous a paru convenable d'esquisser d'abord l'ensemble auquel elles appartiennent. Par là nous mettrons en lumière leur enchaînement logique, et l'on verra qu'elles n'ont point leur source dans l'observation, mais dans un certain nombre de préjugés arbitraires que l'on suppose perpétuellement comme des axiomes. Aujourd'hui l'enseignement de la philosophie se réduit presque partout à une description moitié psychologique, moitié historique, des développements réels ou imaginaires de l'esprit humain. Le programme officiel du baccalauréat donne à l'histoire de la philosophie une place considérable... Or, tout en exposant l'histoire de la philosophie, on résume l'histoire de la religion, et Dieu sait de quelle manière on la résume ! il y a plus, l'histoire envahit même les parties de l'enseignement philosophique qui lui paraissent étrangères.... En recherchant les erreurs historiques semées dans la société par l'enseignement et par la presse, j'ai reconnu surtout que les plus graves et les plus dangereuses ont été surtout propagées par des professeurs de philosophie, dont les professeurs d'histoire ont seulement appliqué, reproduit et vulgarisé les idées dans un langage plus ou moins brillant. Pour donner de ces erreurs une exposition irrécusable, je devais donc les étudier d'abord chez leurs représentants les plus habiles, les plus mesurés, les plus influents. Or, MM. Cousin et Jouffroy méritent certainement à tous ces titres d'occuper la première place dans les *Etudes critiques sur le rationalisme contemporain*. Si j'avais considéré, par exemple, MM. Michelet et Quinet comme les chefs ou les représentants du rationalisme universitaire, on eût crié à l'injustice, et l'on eût eu raison. Mais qu'on essaie de trouver, parmi les chefs d'école qui font aujourd'hui en France une guerre plus ou moins ouverte au catholicisme, un penseur aussi conséquent, un logicien aussi net que Jouffroy ; qu'on cherche dans cette multitude confuse un esprit aussi fin, aussi souple, aussi actif, aussi modéré en apparence, un orateur ou un écrivain aussi entraînant, aussi fécond en ressources que M. Cousin, nous sommes assurés qu'on échouera dans cette recherche. En nous attachant à ces deux hommes, en les considérant comme les types les plus élevés, les plus fidèles, les plus complets du rationalisme contemporain, nous avons donc enlevé à nos adversaires tout droit de se plaindre.

« D'autres raisons nous commandaient encore de suivre cette marche et de nous attaquer tout d'abord à nos adversaires les plus réservés. Le devoir du controversiste, c'est de concentrer son attention là où le danger est le plus grave et le plus imminent, surtout quand ce danger est difficilement compris par la foule. Un péril qui frappe l'œil le moins clairvoyant et le moins attentif ne saurait être fort redoutable ; on le voit trop bien pour ne pas se tenir en garde et ne pas lui échapper. Les périls qu'il importe de signaler continuellement, ce sont les périls cachés, les abîmes profonds, mais recouverts, sur lesquels la foule s'avance avec tranquillité, jusqu'à l'heure où le sol miné sous les pieds s'entr'ouvre et l'engloutit.

« Les dangers que l'école éclectique fait courir à notre patrie sont précisément de cette nature. Des voix puissantes les ont dénoncés énergiquement, et cependant il y a encore des hommes sincères, mais préoccupés, distraits ou trop confiants, qui ne croient pas à ces dangers, ou qui, du moins, ne les craignent pas suffisamment parce qu'ils les connaissent mal. Leur illusion vient peut-être de ce qu'en attaquant les funestes doctrines propagées par cette école, on ne les a pas toujours peintes avec des couleurs assez ressemblantes et d'une manière assez complète. Puissé-je éclairer, par une exposition nouvelle, par une critique plus détaillée, quelques-uns des esprits justes et impartiaux qui conservent encore à cet égard une sécurité déplorable ! »

QUATRIEME DISSERTATION.

DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE A PROPOS DE L'ECLECTISME.

M. Cousin a par ses travaux appelé l'attention universelle sur la philosophie de l'histoire. Cette science est devenue en peu de temps un instrument dans la main des rationalistes. Nous ne croyons donc pas inutile de parler de ses origines et de sa méthode, et de reproduire les réflexions qui nous ont été suggérées sur ce sujet, en 1846, par la lecture du *Manuel d'histoire ancienne* de M. Ott.

Nous sommes de ceux qui attachent aux études historiques et positives la plus haute importance. Rien n'est si clair et si sensible qu'un fait. La langue des faits s'adresse à tout esprit ; c'est une sorte d'idiome universel préparé pour les intelligences les plus faibles et les moins avancées. Il semble qu'on soit mal à l'aise dans le monde des systèmes. L'horizon purement intellectuel est couvert si souvent de sombres nuages !

Aussi, voyez comme l'esprit humain s'attache irrésistiblement à la réalité historique. Comme il est peu touché des théories les plus brillantes ! Les métaphysiciens voient là une grande infirmité de l'intelligence humaine. Ils s'étonnent que le genre humain ne s'intéresse pas davantage à ces grands problèmes de la spéculation qui leur semblent renfermer, pour ainsi dire, l'avenir du monde moral. Ils s'irritent de la grossièreté des imaginations, que les ailes puissantes de la *raison pure* n'élèvent jamais jusqu'au monde des idées, ce monde serein de la philosophie dont nous parle un ancien :

Edita doctrina sapientum templa serena (1301).

Ce mal n'est pas d'aujourd'hui. — La tendance de l'esprit occidental a toujours été essentiellement pratique ; la vie de la science purement abstraite ne s'est jamais complétement développée que dans les sanctuaires de Bénarès ou sous le beau ciel d'Athènes et de Byzance. Mais nous, enfants du monde barbare, lancés de bonne heure dans les agitations d'une société remuée par les tempêtes, nous avons puisé dans le double enseignement de notre race et de notre éducation une antipathie prononcée pour des études qui ne mènent pas rapidement à des résultats positifs et précis. En vain on essayerait de faire violence au génie des peuples. Les nations viennent au monde avec une tendance prononcée ; c'est ce qui constitue leur mission et leur tâche. Il nous semble que, parmi tous les peuples modernes, la France est surtout destinée à donner à la science historique son véritable caractère. Rien n'est pratique, clair et ferme comme le génie français, tant qu'il conserve son originalité. La France a l'amour des faits, mais cet esprit positif ne va pas, comme en Angleterre, jusqu'à détruire presque constamment ce culte des sentiments héroïques, si nécessaire pour bien juger l'histoire du passé. Elle n'aura jamais non plus cette tendance rêveuse et systématique qui, malgré tant de recherches profondes, tant de travaux accumulés, tant de jours sacrifiés à la science, empêchera toujours l'Allemagne de devenir la terre classique de l'histoire. — En Angleterre, on pourrait dire que l'histoire ne sort pas assez du terre-à-terre des gens d'affaires ou des banquiers ; en Allemagne, elle perd son mouvement et sa vie, et souvent toute sa valeur réelle, dans les creuses abstractions d'un illuminisme visionnaire.

Nous sommes donc convaincus qu'un jour ou l'autre l'histoire doit se développer en France sur de larges bases ; que les études historiques, qui, depuis vingt ans, ont fait chez nous de si merveilleux progrès, sont destinées au plus brillant avenir. Les hommes d'action se portent de ce côté-là ; il n'est pas difficile de deviner, par le discrédit des systèmes, que l'ardeur des intelligences se tournera vers le domaine des faits. Puissent les esprits sincèrement religieux apporter aussi leur pierre à ce grand monument qui doit être l'œuvre de tous, et auquel nul ne donnera son nom ! Puissent-ils ne pas abandonner cette tâche glorieuse à ceux qui nourrissent contre la vérité les vieilles rancunes du dernier siècle, et ne pas laisser entrer les premiers dans cette noble arène de la science les préjugés du XVIII^e^ siècle !

L'auteur du livre dont nous allons parler est un de ces hommes qui se sont mis à l'œuvre, à ce qu'il nous semble, par un sincère et pur amour de la vérité historique ; s'il se trompe quelquefois, je crois que ce n'est jamais par prévention. On voit qu'il joint à de consciencieuses études la volonté constante d'être impartial et vrai ; aussi son livre n'est dénué ni d'élévation ni de ce sentiment poétique qui donne à chaque époque sa couleur et sa vie ; on y trouve, à côté des recherches étendues, cette compréhension de l'histoire qui conserve aux nations disparues leur physionomie véritable et tout leur caractère. L'auteur a parfaitement compris que la vie des peuples, leur vie la plus intime, la plus profonde, se saisit surtout dans leurs institutions religieuses, bien plus encore que dans les faits extérieurs qui composent leur histoire. La religion n'est-elle pas en effet cette séve vigoureuse qui coule perpétuellement dans les veines des nations ? Presque tout dans l'existence d'un peuple s'explique par elle, et rien ne peut s'expliquer sans elle. Méconnaître sa puissante influence, c'est se condamner à ne comprendre jamais ni le genre humain, ni ses développements. Les nations n'ont jamais pu effacer de leur cœur cette irrésistible pensée de Dieu qui les a suivies dans leurs éternelles migrations, comme cette colonne lumineuse qui marchait autrefois devant les pavillons d'Israël. Dans leur ivresse ou dans leur égarement, elles ont pu voiler dans leur âme cette sainte et salutaire pensée, elles n'ont jamais pu l'anéantir. Le vent des passions avait beau vouloir effacer dans les cœurs le signe indélébile de la divinité, l'empreinte sacrée reparaissait toujours ! Cela était vrai surtout des peuples primitifs, si voisins des premiers jours du monde, heureux et purs, dont la pensée s'est toujours conservée dans l'universelle tradition des nations. Il semblait que chaque nouveau soleil rappelât cette aube immaculée qui avait, pour la première fois, éclairé les pères du genre humain. L'écho des siècles n'avait pas encore oublié la voix de Dieu qui avait révélé aux premiers hommes la justice et la vérité saintes. Le temps n'était pas encore venu d'oublier les bienfaits de l'Eternel. M. Ott raconte, dans son *Manuel d'histoire ancienne*, toutes les transformations des idées religieuses, en même temps qu'il fait l'histoire politique des nations du vieux monde. Notre projet n'est pas de le suivre pas à pas dans tout son travail, mais bien plutôt d'examiner quelques idées fondamentales répandues

(1301) LUCRÈCE, *De natura rerum*, l. II, vers. 8.

dans son livre. Le *Manuel* de M. Ott est plein de faits, et nous nous trouverions entraîné bien au delà des limites que nous nous sommes fixées, si nous voulions examiner l'une après l'autre toutes les parties secondaires de son œuvre.

Jetons d'abord avec le savant écrivain un coup d'œil rapide sur l'ensemble de l'histoire ancienne :

« Avec Adam commence l'humanité (1302), la famille; la famille, la forme la plus élémentaire d'une société qui n'existe encore qu'en germe et qu'en projet. Dans cette organisation des premières familles primitives, l'élément de discorde et d'hérésie s'introduisit rapidement dans quelques volontés individuelles déjà perverties. Ce principe de corruption et de désordre alla se développant, à mesure que l'on s'éloignait des souvenirs de l'Eden. Une race violente, aux passions effrénées, aux projets impies, commença à répandre sur le globe sa lignée nombreuse et puissante. Ses égarements et sa dégradation dépassèrent tout ce que notre imagination pourrait concevoir. Les fils de Seth, conservateurs de la tradition première, se laissèrent aussi corrompre en s'alliant avec ceux que l'Ecriture appelle les fils des hommes. Une immense catastrophe, *dont il est difficile de déterminer la nature* (1303), renouvelle l'univers. Noé fut l'Adam de cette seconde organisation sociale, qui fut évidemment bien supérieure à la première. Jusqu'alors les familles avaient vécu l'une à côté de l'autre sans organisation. Après le déluge, la tribu se forme et se consolide. Deux doctrines fondamentales, dont plusieurs points, sans doute, étaient le produit de l'erreur et de l'hérésie, distinguent toutes les peuplades sorties du centre noachique. Elles admettaient comme doctrine religieuse l'existence d'un Dieu suprême et d'une hiérarchie de dieux inférieurs, et de plus celle d'un principe mauvais, *de la matière corrompue et méchante ;* comme doctrine sociale, elles enseignaient *la séparation des hommes en deux races infranchissables, l'une bonne et issue des dieux, l'autre mauvaise et née de la matière.*

« La haute Arménie fut le point de départ du genre humain renouvelé. Noé avait donné pour but à l'activité de ses descendants la dispersion par toute la terre, afin que l'empire de l'homme s'étendît jusqu'aux limites de l'univers. Comme un fleuve majestueux qui se gonfle et qui déborde, la famille humaine répandit ses flots multipliés sur des plages étrangères. A la suite de cette immense agitation sociale, un pas de plus se fit dans la route du progrès : à la tribu succéda la nation. »

Ici M. Ott tâche de soulever le voile mystérieux qui couvre l'origine des peuples. Ecoutons-le.

« Les peuplades, qui s'étaient avancées jusqu'à l'extrémité de l'Orient et qui devaient plus tard constituer le céleste empire, restèrent immobiles dans la civilisation patriarcale. Cette brillante société babylonienne que la Bible paraît regarder comme la première nationalité régulièrement organisée, M. Ott ne semble pas la considérer comme le point de départ de la nouvelle révolution sociale. Ce n'est pas dans l'Asie occidentale, non plus que dans l'Egypte, que brilla, selon lui, cette nouvelle lumière, qui devait, dans une voie nouvelle, diriger les nations. Entre l'Himalaya et l'Océan, sous le beau ciel de l'Inde, s'organisa un florissant empire, qui devait successivement servir d'instituteur et de modèle à presque toutes les grandes sociétés de l'ancien monde, leur imposer son esprit et sa vie; c'était la civilisation brahmanique. Cette nouvelle organisation sociale était principalement basée sur le régime des castes, et le dogme de la déchéance primitive en était le principe religieux fondamental. La nation fut considérée dès lors comme une seule et grande famille, mais la différence des expiations imposées par une chute mystérieuse constituait entre tous les membres d'infranchissables distinctions sociales. L'Egypte, c'est l'Inde qui l'a faite, et c'est principalement de l'Egypte que la Grèce devait recevoir un jour sa civilisation. La Perse reçut aussi par Zoroastre les idées égyptiennes, qu'elle appropria à son génie particulier et au caractère de ses populations. Cependant ces grands empires de l'Orient entrèrent dans ces luttes formidables dont le bruit retentit encore à notre oreille. Les empires de l'Asie occidentale s'écroulèrent, et les tribus persannes portèrent leurs drapeaux victorieux jusque sur les bords du Nil. Mais cette grande nation, qui semblait devoir dominer l'Occident tout entier, s'arrêta comme frappée de terreur et de vertige devant les héroïques soldats de Marathon et des Thermopyles. C'était la première fois que l'Orient et l'Occident se rencontraient sur les champs de bataille; et ces premières victoires d'une civilisation jeune encore furent comme une prophétie de l'avenir. L'Occident vivait dans la Grèce et dans Rome; et c'était Rome qui, après Alexandre, devait assurer définitivement la défaite de l'Asie. Il ne faut pas oublier que toutes ces sociétés de l'ancien monde, par la tendance perpétuelle qu'elles avaient à modifier profondément les idées religieuses primitives, marchaient à la décadence et à la mort. « Ce germe de protestantisme qu'elles portaient dans leur cœur comme un principe de corruption, produisit, en se développant, une effrayante dégradation morale. »

M. Ott a étudié avec trop de soin le paganisme pour le considérer comme le principe et le point de départ de la civilisation chré-

(1302) M. Ott admet avant Adam une race fort inférieure au genre humain actuel ; mais cette hypothèse est inconciliable avec la Bible et n'a d'ailleurs aucune base scientifique

(1303) Il est au contraire très facile d'en déterminer la nature. (*Voy.* dans ma *Préparation évangélique* la question du déluge.)

tienne. Ce n'est pas là que Dieu avait déposé la semence féconde de l'avenir; le monde avait besoin d'un principe nouveau qui pût guérir ses plaies profondes; et l'étoile qui devait guider les nations dans la route nouvelle qu'elles allaient suivre, était l'étoile de Jacob.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le coup d'œil qu'il jette sur l'histoire du monde nouveau depuis Jésus-Christ jusqu'à la révolution française. Il a développé cette partie de son plan dans son *Manuel d'histoire moderne*. Nous sommes obligé de nous attacher plus particulièrement à ce qui regarde l'histoire de l'ancien monde; et encore, pour n'être pas trop long, et pour nous borner aux points de vue les plus neufs et les plus intéressants, nous nous proposons de ne parler dans cet article que des questions relatives à la philosophie de l'histoire.

Après ce coup d'œil général dont nous avons crayonné rapidement les principaux traits, M. Ott, dans son *Introduction*, a eu l'heureuse idée de passer en revue les systèmes les plus importants sur la philosophie de l'histoire. Cette étude est une des plus curieuses de son livre. Nous ne connaissons pas de résumé plus complet sur une thèse qui préoccupe maintenant tous les esprits graves. Malgré quelques lacunes que nous signalerons en passant, malgré quelques jugements précipités, cette partie de l'ouvrage n'en est pas moins d'une importance et d'un intérêt véritables. L'auteur a parfaitement compris qu'on n'entre pas dans le dédale des faits sans un fil conducteur; il a senti qu'on n'observe pas bien si l'on n'a pas de principe d'observation, et que, quoique l'histoire soit entièrement composée d'événements, elle doit avoir sa méthode, c'est-à-dire sa philosophie. Dans le temps où nous vivons, toute étude tant soit peu grave doit mener à des conclusions. L'histoire aussi a bien son importance; et comme elle a son but, elle doit avoir ses règles. Le pittoresque n'est pas la science, et la pure description n'est pas de l'histoire. Or, qu'est-ce qui fait trouver dans l'histoire, à la place de ces conclusions de la science qu'on a le droit de lui demander, tant de conséquences étranges ou téméraires, sinon l'insuffisance ou le vice des méthodes? De là la nécessité d'apprécier avant tout les philosophies de l'histoire, c'est-à-dire les méthodes qu'on a depuis si longtemps proposées pour diriger l'esprit humain dans le dédale des faits.

Parmi les philosophies de l'histoire, M. Ott distingue avec raison les systèmes anciens des systèmes modernes. Quant à ce qui regarde les théories anciennes, il nous semble qu'il n'a pas fait une distinction essentielle entre les idées populaires et les systèmes rationalistes : il y avait souvent un abîme entre ces deux manières de concevoir les origines et les développements de l'humanité. On retrouve dans les légendes poétiques, dans les chants nationaux, dans les traditions sacerdotales, des conceptions certainement plus élevées que dans les hypothèses rationalistes sur les origines et les destinées du genre humain. Nous pourrions citer une multitude de faits à l'appui de cette assertion; nous pourrions même en prendre beaucoup dans l'ouvrage de M. Ott; mais une seule réflexion, prise au point de vue de notre auteur comme au nôtre, suffira pour indiquer les différences profondes qu'on trouve souvent dans l'antiquité entre les idées de la foule et les idées des philosophes. La tradition primitive se conserva plus longtemps dans les masses, qui tenaient par instinct aux souvenirs du passé, que dans les esprits novateurs appartenant aux sectes philosophiques. Aussi ce serait, ce nous semble, une grande méprise historique que d'attribuer aux idées générales de la Grèce les philosophies de l'histoire que l'on trouve dans les écrits des stoïciens ou des épicuriens, par exemple. Au fond, M. Ott paraît être lui-même de cet avis, puisque toutes les théories qu'il analyse sont toutes prises dans les systèmes rationalistes.

Nous ne placerions pas, comme M. Ott, parmi les plus anciennes, celles d'Ocellus Lucanus. Il nous semble démontré que les écrits de ce pythagoricien ont été composés assez longtemps après la ruine complète de l'école italique. Quoi qu'il en soit de l'authenticité d'Ocellus, il met en avant le principe que depuis Vico a rajeuni dans la *Science nouvelle*, c'est que l'humanité se développe comme l'homme, que les sociétés, comme les individus, naissent et grandissent pour mourir; elles roulent ainsi dans un cercle éternel qui nécessairement les entraîne à l'abîme. Tout progrès social s'arrête à une limite fatale qui jamais ne sera dépassée. Les cataclysmes périodiques de Platon mènent absolument à des conséquences analogues. Les pâtres descendus des montagnes, après la grande inondation, viennent reformer des civilisations brillantes que de nouvelles révolutions du globe font toujours disparaître ; les palingénésies sociales des stoïciens, qui ramènent perpétuellement sur la scène de la vie les mêmes individus comme les mêmes faits, expriment dans toute son énergie cette théorie de fatalité sociale qui semble vouloir enlever au genre humain toutes ses plus douces espérances d'avenir. M. Ott a eu tort, selon nous, de ne pas parler du système stoïcien considéré à ce point de vue, parce qu'il nous semble l'expression la plus rigoureuse et la plus conséquente du fatalisme des anciennes écoles philosophiques.

Il semblerait que rien ne dût rester dans les idées modernes de ces antiques conceptions sur la philosophie de l'histoire. Il a pourtant survécu trois idées fondamentales qu'on a vues reproduites chez les modernes avec plus ou moins d'indépendance ou d'originalité; c'est 1° un développement naturel et instinctif qui s'éveille dans l'humanité, sans qu'aucune cause supérieure vienne le produire ou l'exciter; 2° la distinction fondamentale des races qu'Aristote surtout a défendue avec une

logique impitoyable; 3° l'influence invincible des climats. M. Ott croit devoir combattre ces trois principes avant de passer aux systèmes plus modernes. Il s'attache à en faire sentir toutes les conséquences pernicieuses au triple point de vue de la religion, de la philosophie et de l'histoire. Il pose en principe que la cause du progrès social n'est pas dans l'individu, mais qu'il est démontré par les faits que tous les grands développements qui se sont accomplis dans l'humanité ont eu pour cause une impulsion supérieure, imprimant au genre humain une direction qu'il n'aurait pas trouvée par sa propre énergie. On aurait désiré peut-être une notion plus précise et plus rigoureuse de la véritable théorie du progrès, et il nous semble qu'il eût fallu pour cela distinguer le progrès scientifique et social du progrès des idées religieuses. On a beaucoup disputé sur ce point surtout, parce qu'on ne s'entendait pas; pour nous, nous ne comprenons pas de véritable progrès moral et religieux en dehors de la religion véritable. Loin que les sociétés qui se sont, dès l'origine, jetées dans la voie de la négation, aient vu se développer dans leur sein les vertus qui font la gloire de l'humanité, elles sont au contraire descendues insensiblement dans un abîme de dégradation.

M. Ott établit ensuite l'unité du genre humain que ne peut briser la diversité des races et des climats. Nous croyons intéressant pour nos lecteurs de juger par eux-mêmes les solides raisons qu'il oppose aux prétentions rationalistes fondées sur la différence prétendue des races et sur les influences climatériques.

« Le second principe est celui de la distinction des races. Ce principe était chez les anciens la justification de l'esclavage; car on admettait que les hommes étaient de diverses natures, et que les uns étaient nés pour commander, les autres pour obéir. Dans ces derniers temps, l'examen comparé de l'organisation humaine étudiée chez des hommes appartenant à des nations différentes, a fait apercevoir que chaque peuple, pour ainsi dire, avait son caractère physique particulier, et que, sous le rapport de la couleur de la peau, de la conformation des membres et du corps entier, des traits du visage, et surtout de la structure du crâne et des organes encéphaliques, les hommes présentaient, suivant la nation dont ils faisaient partie, des différences remarquables. On a vu aussi que ces différences étaient en rapport avec les civilisations; et qu'à mesure qu'on descendait l'échelle de la perfection physique, on descendait aussi celle du développement moral. Nous avons aussi expliqué la raison de ces différences. Nous avons dit que le travail intellectuel perfectionne les organes, et que c'est en vertu d'une activité sociale particulière, continuée pendant des générations successives, que se créent les caractères physiques des nations. Cependant on a tiré du fait que nous avons exposé une conclusion toute différente. On a prétendu qu'il y avait diversité de races entre les hommes; que le fait de la race déterminait les aptitudes morales des individus, la nature de leurs actes, la direction de leurs développements; qu'en vertu de la naissance, dans telle race donnée, l'homme n'était accessible qu'à telles idées et non à telles autres, qu'il y avait hiérarchie entre les races; que les unes étaient plus perfectibles que les autres. Et l'on n'a pas songé que c'était nier la base fondamentale de la morale chrétienne, l'origine commune des hommes, l'égalité de tous, la fraternité universelle! On n'a pas songé que le même devoir est imposé à tous; que tous les hommes sont libres de faire le bien dans toute son étendue; que le droit de naissance est aboli, et que chacun peut devenir le maître des autres en se faisant leur serviteur! On a ressuscité une doctrine étrangère à nos mœurs et à nos idées; et on prétend en faire un principe historique!

« Du reste, l'expérience des faits prouve tous les jours la vanité de cette théorie. Les races les plus diverses sont converties au christianisme; et sous l'influence de la civilisation européenne, elles deviennent semblables peu à peu aux peuples de l'Europe. Telles sont les nations américaines du Mexique, du Brésil, du Pérou, du Chili, transformées par les Espagnols; telles sont les îles de l'Océanie, Sandwich, où les indigènes impriment les journaux; tels sont même les nègres si méprisés qui, parmi certains peuples de l'Amérique méridionale, se sont élevés aux plus hauts postes de l'Etat et se sont montrés capables de toutes les fonctions.

« Le troisième principe est celui de l'influence des climats. Suivant la théorie de l'antiquité, l'homme était un produit de la nature, et, loin de la dominer, il trouvait dans tous les êtres des obstacles insurmontables. Cette idée aussi a fait fortune dans les temps modernes; parmi les écrivains modernes, ceux que l'on regrette le plus de voir admettre cette théorie des races et des climats sont MM. Aug. Thierry et Michelet; l'on est allé non-seulement jusqu'à attribuer aux influences du terrain et de l'atmosphère, la religion, les lois, les mœurs, l'activité des nations, mais encore on a expliqué par la géographie physique la plus grande partie des révolutions de l'histoire, les grands phénomènes du passé. La théorie des climats a marché de front avec celle des races, et toutes deux ont renfermé l'activité humaine dans le cercle de la fatalité matérielle.

« Tenons compte de l'action réelle des climats, et bientôt elle sera bannie des théories historiques. Il est certain, en effet, que l'intensité de la lumière agit sur la peau et en modifie la couleur, et que le régime hygiénique des hommes ne saurait être le même sous les pôles et dans la zone torride; il est vrai encore que, lorsqu'une

nation trouvera peu d'obstacles dans le milieu physique qui l'entoure, son action sera plus prompte et plus facile, et que si elle est active et intelligente, elle saura profiter de tous les avantages que lui offrira ce milieu. Mais faut-il donc pour cela qu'un milieu offre des obstacles insurmontables, et que sitôt que ces avantages se présentent, l'homme doit nécessairement en profiter? Où pourrait-on prétendre que les hommes sont plus actifs sous telle latitude que sous telle autre? Evidemment non, si la morale n'est pas un mensonge, si Dieu a dit vrai dans la *Genèse*, en donnant à l'homme la domination du monde, si le devoir de l'activité a été partout et toujours imposé à l'humanité. Non, il n'est pas vrai que, par la nature du climat, l'esclavage soit la condition inévitable de la moitié du genre humain; que la femme, dans d'immenses contrées, soit éternellement condamnée à la contrainte du sérail; qu'en certains lieux le despotisme soit le seul gouvernement possible; que l'immoralité et le triomphe de l'égoïsme soient la destinée fatale des peuples habitant un certain territoire. Si l'humanité est une d'origine et de but, si c'est le devoir qui dirige les nations, si une même pensée doit rallier l'univers, si la morale vient de Dieu et dirige les hommes, ce ne sont pas les climats qui peuvent engendrer les nationalités diverses; la religion, les lois, les mœurs, pures expressions de la morale, ne sont pas les produits des pierres et des arbres, des vents et du soleil.

« Il est un fait d'observation qui, expérimentalement, détruit toutes les explications que l'on a voulu tirer en histoire des positions géographiques. S'il est vrai d'un côté que les mêmes pays ont été le siége de civilisations toutes différentes, et, de l'autre, que des civilisations identiques ont régné sous des climats complétement divers, toute la théorie des climats tombe par ce fait même, et l'on est forcé de chercher d'autres causes à l'activité des nations : or ce fait, l'histoire universelle le prouve d'un bout à l'autre. La côte de Syrie ne manque pas de ports ! Que sont devenus les Phéniciens et leur activité maritime? Le Nil coule toujours et fertilise la vallée ! Où est le peuple qui a bâti les pyramides, qui a élevé les palais de Thèbes? Pourquoi la Grèce, avec ses côtes dentelées, n'a-t-elle plus ses cités si brillantes? L'Italie a été le centre puissant d'une domination païenne et guerrière ; plus tard le christianisme y a fondé son empire ; aujourd'hui elle est morcelée et divisée ! Et la France, et l'Allemagne, et l'Espagne, et le Nord, qu'ont fait ces pays des hordes barbares qui les ont si longtemps habités? ce sont les hommes au contraire qui modifient les climats. Les nations se succèdent sur le sol; elles ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient hier, elles ne seront plus demain ce qu'elles sont aujourd'hui. »

Après cette réfutation des principes que l'antiquité *philosophique* a légués au rationalisme moderne, M. Ott passe à l'exposé des systèmes d'histoire de la philosophie, qui se sont développés dans l'Europe depuis la révolution protestante. Si nous essayons de dire toute notre pensée sur cette partie de son travail, nous avouerons franchement que nous y rencontrons plusieurs jugements qui nous paraissent singulièrement précipités. L'auteur n'a pas bien compris non plus l'importance relative des différents systèmes. On peut lui reprocher encore d'avoir totalement supprimé des théories de la plus grande importance, plusieurs même dont l'influence est restée toujours active parmi nous. Il ne nous sera pas difficile de démontrer par l'analyse la solidité de ces critiques.

Machiavel, au XVI^e^ siècle, renouvela la théorie platonicienne des révolutions circulaires des cités. On peut dire en général des théories historiques de ce temps, qu'elles furent, comme les philosophies, une imitation pâle et sans vie des idées du rationalisme païen. Au XVII^e^ siècle, l'esprit moderne manifesta toutes ses prétentions. Il va sans dire qu'à la suite de ce mouvement qui exerça tant d'influence sur la société européenne, des vues remarquables sur la marche de l'humanité durent alors se produire dans le monde. C'est alors que parurent le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet et la *Science nouvelle* de J.-B. Vico. M. Ott ne nous paraît pas avoir bien compris la pensée de Bossuet, en supposant que ce profond génie n'a pas tenu compte de l'activité de l'homme dans le développement de l'histoire ; sans doute pour Bossuet le monde divin domine toute la vie de l'humanité ; c'est Dieu qui mène à des fins harmonieuses et régulières tout le plan de la création. Mais comment Bossuet n'aurait-il pas supposé à l'activité de l'homme une certaine puissance d'efficacité, lui qui a pensé que les Romains avaient conquis par leurs vertus humaines l'empire du monde? M. Cousin, dans le cours de 1828, a encore plus mal compris Bossuet. On ne devrait pas y aller si légèrement quand il s'agit de censurer ce grand homme, surtout quand on veut lui prêter des idées incomplètes ou mesquines. L'analyse du système de Vico nous a paru beaucoup plus exacte et sa théorie beaucoup mieux comprise. Il nous semble que cette théorie peut se ramener à quelques points fondamentaux : 1° la vie des sociétés se développe de la même manière que les existences individuelles ; c'est-à-dire que la société naît, grandit et meurt pour être remplacée plus tard par une nation nouvelle qui doit reproduire sur sa tombe toutes les mêmes destinées ; 2° l'humanité dans son berceau n'a reçu nulle influence surnaturelle, et l'origine et les développements de la religion viennent des circonstances extérieures ainsi que des tendances instinctives de l'humanité ; 3° tout progrès religieux, scientifique et social, s'arrête à une certaine limite, et il ne faut pas espé-

rer pour le genre humain cet avenir merveilleux de science et de bonheur que rêvent les partisans du développement indéfini de l'humanité.

Les théories historiques de Bossuet et de Vico sont les deux principales que M. Ott remarque dans le mouvement philosophique du XVII^e^ siècle ; mais nous ne comprenons pas comment il a pu passer sous silence les idées de Hobbes, de Herbert de Cherbury et de Spinosa. Est-ce que les deux premiers n'ont pas exercé une influence profonde sur le XVIII^e^ siècle ? Est-ce que les idées de Spinosa ne sont pas encore vivantes au XIX^e^ ? Hobbes, au XVII^e^ siècle, représente la philosophie de l'histoire de l'athéisme, et Cherbury les idées des déistes sur le développement philosophique et religieux de l'humanité. Ils formulèrent une curieuse théorie de l'état de nature en harmonie avec leur point de vue spéculatif, et ces deux systèmes ont été reproduits depuis sous bien des formes. Les idées de Hobbes sur la révélation se formulèrent d'une manière plus précise dans *l'Histoire naturelle de la religion* par David Hume, et quelques-unes de celles de Cherbury reparurent dans Jean-Jacques, mêlées à des inconséquences qu'elles n'avaient pas dans l'écrivain anglais. Le livre de Cherbury, *De religione gentilium*, contient en effet une théorie historique véritablement ingénieuse et qui n'est pas dénuée d'une certaine science superficielle. L'auteur était si content de son œuvre qu'il la comparait aux plus grandes découvertes de l'esprit humain. En général, M. Ott passe rapidement sur les travaux anglais. Il indique seulement ceux de Ferguson, de Priestley, de Dunbar, de Millar, de Home. Les idées de Priestley méritaient peut-être d'être reproduites. Cet écrivain d'un protestantisme très-avancé, et qui fit école dans le XVIII^e^ siècle, avait émis sur les développements de l'Eglise chrétienne quelques hypothèses que nous avons vu donner depuis pour des découvertes. Mais ce que nous ne pouvons pas pardonner à M. Ott, c'est d'avoir tout à fait supprimé la théorie religieuse imaginée par David Hume, parce que ce système n'a jamais été dépassé dans l'école panthéiste. La célèbre *Philosophie de l'histoire* de Hegel n'est, au point de vue religieux, qu'une reproduction des idées de l'*Histoire naturelle de la religion*.

Il ne nous reste plus que deux classes de travaux importants à considérer : les théories françaises des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; enfin, les systèmes historiques de l'Allemagne, qui se rattachent presque tous au mouvement philosophique contemporain.

Le XVIII^e^ siècle, en France, était trop essentiellement novateur pour ne pas sortir quelquefois du domaine des spéculations, afin d'entrer dans la région des faits. Nous croyons que M. Ott s'exagère beaucoup les services que quelques-uns de ces libres penseurs ont rendus à la science. Il va sans dire qu'il répudie tout ce qui tient à l'esprit véritablement païen de l'époque où ils vivaient. Mais croit-il qu'on puisse tirer des écrits de Boulanger et de Condorcet une théorie du progrès tant soit peu rationnelle ? Ils ont constaté, je le veux bien, l'immense progrès de l'humanité dans l'ordre de la science et de l'industrie, mais c'était là une vérité banale, et je ne sache pas que personne, au XVIII^e^ siècle, ait, pour rabaisser Lavoisier, vanté la physique de Thalès ou la chimie d'Anaximène. Mais il ne faudrait pas perdre de vue que le progrès, pour les écrivains de cette école, consistait surtout dans la guerre faite à Dieu sur une plus grande échelle ; c'est que pour eux, progresser, c'était tomber dans les abîmes sans fond d'un matérialisme fanatique. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les théories visionnaires de Boulanger. M. Lerminier lui-même a eu bien de la peine à en faire un grand homme à une époque où il admirait passionnément le XVIII^e^ siècle. Quant à Condorcet, nous engageons M. Ott à lire dans le nouveau *Dictionnaire des sciences philosophiques*, le spirituel article que M. Frank a publié sur le philosophe girondin. Il ne faut pas se hâter de transformer en esprits distingués des hommes qui n'ont jamais compris les merveilles les plus saisissantes du monde moral.

Je ne serais pas aussi sévère à l'égard de Turgot ; il est clair que ce ministre de Louis XVI n'avait pas contre le christianisme l'antipathie fougueuse des encyclopédistes. Dans un de ses célèbres discours, Turgot reconnaît et décrit même avec bonheur les immenses services que le christianisme a rendus à l'éducation morale de l'humanité. Si l'on voulait joindre ce premier discours à celui qu'il composa sur les progrès de l'esprit humain, on en pourrait tirer une philosophie de l'histoire infiniment supérieure à tous les travaux de ce temps-là, qui sont plutôt des machines de guerre dirigées contre le christianisme, que des études vraiment sérieuses et fondées sur l'appréciation calme et sereine des faits.

La révolution française essaya de réaliser dans la vie, non pas comme quelques écrivains l'ont imaginé, les principes mêmes du christianisme (1304), mais les théories antisociales du XVIII^e^ siècle. Le despotisme de la Convention ne mènera jamais à la liberté chrétienne. La philosophie, dans cette grande tourmente, n'eut guère le loisir de faire des utopies ; elle n'eut le temps que d'écrire, par la main de Robespierre, sur le fronton de nos églises, qu'elle voulait bien reconnaître, en 93, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Quand l'orage fut passé, les rationalistes furent un peu déconcertés d'un si beau succès ; ils s'étaient déconsidérés dans l'opinion, et le génie puissant qui tenait dans ses mains les destinées de la patrie, les avait stigmatisés du sobriquet d'*idéologues*, après les avoir fait sauter, la baïonnette dans les reins, par les fenêtres.

(1304) J. regrette de voir un esprit aussi distingué que M. Ott partager ces illusions.

de l'orangerie de Saint-Cloud. Ils n'eurent, sous l'Empire, qu'à continuer d'une manière timide la tradition du XVIII^e^ siècle. Nous croyons que M. Ott a eu tort de ne pas parler de quelques hommes qui, pendant longues années encore, conservèrent sous le manteau de sénateur toutes les rancunes du républicanisme païen. Le type de cette classe méprisable d'écrivains, qui devinrent si volontiers grands seigneurs après avoir si chaleureusement tonné contre toutes les aristocraties, c'est Volney, l'auteur du *Catéchisme du citoyen français*, depuis comte d'empire et enfin pair de France. Le livre des *Ruines* est une espèce de manuel de la philosophie de l'histoire, qui résume sous une forme dramatique toute la théorie historique du XVIII^e^ siècle. Ce livre a eu, sous la Restauration, un prodigieux succès. Depuis, son influence a beaucoup diminué. M. Damiron et M. Edgar Quinet lui-même l'ont sévèrement traité, le premier, dans l'*Histoire de la philosophie au XIX^e^ siècle*, et le second, dans le *Génie des religions*. M. Ott passe aussi complétement sous silence la philosophie de l'histoire que Benjamin Constant a exposée dans son livre *De la religion*, et à laquelle le célèbre abbé Rosmini a consacré un opuscule.

Selon notre auteur, c'est Saint-Simon qui continua, au XIX^e^ siècle, ce que les travaux du XVIII^e^ avaient de sérieux et de véritablement vivant. Nous sommes bien aise de citer le jugement qu'il porte sur Saint-Simon, parce qu'il justifie le reproche que nous lui faisons, d'être trop bienveillant dans ses appréciations sur les hommes d'une certaine école, et d'attribuer à leurs travaux une importance qui n'existe pas réellement.

« Saint-Simon ouvrit la ligne du XIX^e^ siècle, et fut l'intermédiaire entre les découvertes passées et les découvertes nouvelles. Saint-Simon fut surtout un homme dévoué et désireux de voir l'amélioration du sort du peuple, la fin de l'exploitation de l'homme. Son œuvre scientifique fut de résumer tous les résultats connus, et d'indiquer les travaux à faire plutôt que d'en faire lui-même. Il rétablit et fortifia les idées de progrès, d'unité de but pour tous les êtres; il sépara avec plus de netteté les temps antérieurs au christianisme des temps qui le suivirent; il développa enfin les germes contenus dans les ouvrages de Turgot, fit sentir qu'une période de réorganisation devait suivre la période critique où l'on se trouvait, détermina les trois espèces de travaux par lesquels s'opèrent les progrès de l'humanité : les travaux d'art ou de sentiment, les travaux scientifiques et la réalisation de l'industrie; démontra que de là naissaient des contrastes et des séries de variations progressives, et proclama que l'époque était venue de réaliser politiquement la morale chrétienne. Il indiqua, comme travail à faire, une science des lois suivant lesquelles agit l'humanité, une physiologie sociale. »

De Saint-Simon sortirent plusieurs écoles. M. Ott rattache à quelques-unes de ses idées les travaux de M. Auguste Comte, auquel il donne l'épithète de sérieux. Nous regrettons qu'il n'ait pas, en passant, flétri par quelques paroles d'une juste indignation la théorie du progrès religieux, tel que l'a exposée cet écrivain. Un ecclésiastique distingué et savant, M. l'abbé Maupied, dans son *Prodrome d'ethnographie*, a démontré victorieusement que la philosophie de l'histoire, telle que l'a comprise M. Auguste Comte, menait logiquement à la suppression de l'idée de la Providence.

M. Ott est beaucoup plus complet en parlant du système de MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, tel qu'ils l'ont formulé dans la *Nouvelle Encyclopédie*. Ce n'est pas la seule fois que l'auteur que nous examinons apprécie avec discernement toutes les tendances fâcheuses qui sortent d'un point de départ subversif de l'histoire et de la philosophie.

« D'autres élèves de Saint-Simon se servirent de son nom pour intrôniser le panthéisme en France, et voulurent faire un dieu de leur maître, qui ne s'était donné que comme un philosophe chrétien. Lorsque l'opinion publique eut fait tomber sous le ridicule et le mépris leurs absurdes doctrines, le panthéisme saint-simonien se releva sous une forme différente, et il se formula dans la *Théorie historique du progrès continu*. Tout est Dieu, Dieu est en tout, la nature et l'histoire ne sont que des manifestations de Dieu. Cette manifestation a lieu sur une ligne non interrompue et infinie de progrès. Tout est bien, tout est utile, tout est nécessaire dans l'histoire et dans le monde. Les phénomènes de chaque moment ne sont que le résultat inévitable des phénomènes précédents et engendrent fatalement ceux qui suivent. Cette doctrine, qui nie les bases de la métaphysique et de la morale, qui justifie le mal sous toutes les formes et renferme l'homme dans la fatalité, est repoussée par les faits et l'expérience, aussi bien que par la saine philosophie. »

On comprend bien que l'éclectisme n'a pas été passé sous silence. Il est assez difficile de caractériser cette philosophie mobile, dont on pourrait facilement dire ce que les anciens disaient de la fortune.

Et tantum cons'ans in levitate sua (1305).

Les variations de M. Cousin, au point de vue dogmatique, ont été si nombreuses, qu'il est très-difficile de supposer de la fixité dans ses idées sur la philosophie de l'histoire. Cette riche et puissante imagination a reflété successivement tant de tableaux mobiles, qu'il est presque impossible de savoir quelles impressions il a gardées de tous les points de vue qu'il a successivement contemplés. D'ailleurs, ce mot *éclectisme*

(1305) *Voy.* le Mémoire de Mgr Affre, archevêque de Paris, sur l'enseignement universitaire, présenté en 1844 à la chambre des pairs.

est singulièrement large. M. Cousin n'est pas M. Jouffroy; M. Saisset ne ressemble guère à M. Simon; M. Frank n'est pas M. Francisque Bouillier. Il serait donc bien difficile, à notre avis, de réunir dans une formule complétement exacte et rigoureuse les idées des différents membres de l'école éclectique sur la philosophie de l'histoire. L'exposé de M. Ott se rapporte à l'enseignement de l'école éclectique, tel que M. Cousin l'a formulé dans son cours de 1828; il va donc sans dire qu'il ne représente complétement que les idées de ce temps-là, et qu'il ne tient pas compte des modifications que les disciples ont pu apporter à cet ancien symbole, qui commence à vieillir. Cependant, si on lit avec attention l'article de M. Saisset *Sur la philosophie et le christianisme* (1306), on se convaincra facilement que les idées professées alors par M. Cousin sur l'origine de l'Eglise ont laissé dans l'esprit de ses disciples des traces que le temps n'a pas encore effacées. M. Ott résume ainsi avec concision et bonheur les idées de M. Cousin :

« L'histoire offre le développement des sentiments innés à l'homme, du beau, du vrai, du juste, de l'utile et du saint. Les termes de la raison humaine et divine sont l'infini, le fini et leur rapport. L'histoire n'est que la manifestation de ces idées primitives, et le développement de l'humanité a pour base les éléments de la raison. Rien n'est donc insignifiant en histoire; chaque lieu, chaque peuple, chaque révolution représente un des termes de ce développement nécesaire; et toujours ce qui se fait est bien, toujours le vainqueur a raison. Trois périodes seulement sont possibles : la période où l'infini domine, elle est représentée par l'Orient et l'Asie, toujours immobile, vague et mystique; la période du fini, représentée par la Grèce et sa civilisation de détails et d'individualités; enfin la période du rapport, dont l'Europe moderne est l'expression la plus vraie. »

Nous ne nous arrêterons pas à discuter cette théorie; c'est un travail qu'on a déjà trop bien fait pour que nous voulions le recommencer. M. l'abbé Gioberti a depuis longtemps apprécié la philosophie de l'histoire de l'éclectisme dans son *Introduction à la philosophie*, dont M. l'abbé Tourneur a traduit un intéressant épisode sous le titre de *Considérations sur les doctrines religieuses de M. Cousin.*

M. Ott a bien peu compris les travaux de MM. Joseph de Maistre et de Bonald. Il s'est trop arrêté au côté politique de leurs théories; mais il a eu le tort immense de ne pas reconnaître les services que ces grands esprits ont rendus à la véritable philosophie de l'histoire en développant les travaux de Léland sur la révélation primitive. L'*Eclaircissement sur les sacrifices* et *les Recherches sur le langage* resteront comme deux chefs-d'œuvre dont le temps ne fera qu'accroître l'importance et la valeur. Frédéric de Schlegel, Stolberg, Riambourg, etc., ont suivi la même ligne. Pour compléter le tableau rapide que nous venons de tracer, il nous faudrait parler des philosophies de l'histoire inventées par le rationalisme allemand. Les principales sont celles de Herder, de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hegel. Heureusement pour nous qu'une partie de cette tâche a déjà été remplie avec succès dans les *Annales de philosophie chrétienne.* Nous renvoyons donc aux articles sur Schelling et sur Hegel, qu'on trouve dans ce recueil. Les nouveaux éditeurs du *Dictionnaire théologique* de Bergier (1307) ont senti l'importance de ces études pour les progrès de la science théologique. Ce n'est pas le seul emprunt qu'ils aient fait aux travaux de ce genre; ils ont compris avec intelligence le parti qu'on pouvait tirer des études historiques pour l'avancement de la théologie. Cette pensée, largement appliquée, redonnerait la jeunesse et la vie à cette branche importante des études ecclésiastiques, qu'une méthode exclusivement dialectique tient dans une éternelle langueur. Nous avons la confiance que les évêques éclairés, qui défendent avec tant de science et de succès la cause de l'Eglise et de sa liberté, ont déjà compris cette nécessité de la réforme des études (1307*). On sait tout ce qu'a déjà tenté Mgr l'archevêque de Paris; et la juste considération dont jouit ce savant prélat dans notre église de France ne peut pas laisser inutiles ses généreux efforts.

Nous n'avons parlé dans ce travail que d'une partie de l'intéressant ouvrage de M. Ott. Ce livre est sérieux et savant. Nous regrettons pourtant que l'auteur de *Hegel et la philosophie allemande* ait quelquefois très-mal saisi la véritable signification de l'histoire biblique. Il y a dans ce qui regarde la révélation primitive, le déluge, la loi mosaïque, quelques hypothèses hasardées, et qu'il nous semble impossible de faire concorder avec le texte des livres saints, tel que l'ont entendu les Guénée, les Duclot, les Bergier, les Veith et les Bullet. Nous croyons que l'autorité de ces savants défenseurs des livres saints l'emportera toujours sur certaines interprétations sans valeur scientifique et qui rappellent trop l'exégèse d'outre-Rhin.

(1306) *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1845.
(1307) Lefort, Lille, 1844.

(1307*) On n'oubliera pas que ceci a été écrit à la fin du règne de Louis-Philippe.

CINQUIÈME DISSERTATION.

LE DOCTEUR KLEE, SA VIE ET SES TRAVAUX.

Comme je n'ai parlé que des écoles rationalistes de l'Allemagne, beaucoup de lecteurs seront tentés de croire que le catholicisme, universellement trahi au delà du Rhin, n'y trouve plus de défenseurs dignes de lui. Cette supposition serait fort injuste pour la patrie des Mœhler, des Stolberg, des Gœrres, des Schlegel, des Sepp, des Alzog, des Staudenmaier et des Klee (1308). Il m'a paru intéressant d'opposer dans cette dissertation le portrait d'un de ces écrivains éminents, d'un théologien justement célèbre, à la légèreté frivole de ceux de ses compatriotes qui condamnent la doctrine catholique sans l'avoir sérieusement étudiée.

Henri Klee, l'auteur du *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens* (1309), naquit en 1800, à Munstermaifeld, près de Coblentz, d'une famille d'artisans pieux et honnêtes. Ses parents, après lui avoir enseigné, par leur vie laborieuse et chrétienne, la pratique des vertus évangéliques, le placèrent, à l'âge de neuf ans, au petit séminaire de Mayence. Le jeune Klee était une de ces âmes privilégiées, née pour se développer et pour grandir dans la région paisible et sereine de la méditation. Il saisit avec avidité les premiers éléments de la science, et l'on put deviner déjà, par la rapidité de ses progrès, qu'il deviendrait un jour l'une des lumières de l'Eglise d'Allemagne, si cruellement déshonorée et trahie plusieurs fois de nos jours par tant de scandaleuses apostasies (1310).

A l'âge de dix-sept ans, ses succès dans les études littéraires avaient été si brillants qu'on jugea convenable de l'envoyer au grand séminaire, et avant que son cours de théologie fût achevé, on le déclara digne d'occuper une des chaires du petit séminaire. Le jeune professeur était plus que personne convaincu de la vérité de la parole de saint Bernard : *Lucere vanum; — ardere parum; — lucere et ardere perfectum.* Il n'était pas de ces esprits étroits qui s'imaginent que, pour tourner vers la piété le caractère des jeunes lévites, il faut endormir leur intelligence dans un quiétisme qui éteint rapidement toute l'énergie de la nature humaine. Aussi, en arrivant au petit séminaire, son premier soin fut-il d'y introduire d'importantes réformes qui élevèrent bientôt cet établissement au niveau des plus sévères exigences de la philosophie moderne et des progrès de la pédagogie.

« On ne saurait dire, dit M. Sausen, tout le bien que Klee accomplit dans cette position pendant les dix années qu'il y resta, et Dieu, dont il avait la gloire en vue dans tous ses travaux, peut l'en récompenser. C'était après avoir consacré à la classe dont il était chargé cinq à six heures de la plus sérieuse application qu'il commençait ses études scientifiques, dans lesquelles il n'avait d'autre soutien et d'autre délassement que la prière et la méditation. Le travail était sa vie; souvent, après une veille laborieuse,

(1308) *Voy.* la *Défense du christianisme historique*. On y trouvera des détails sur Gœrres, Mœhler, F. de Schlegel, Stolberg, etc.

(1309) Traduit par M. l'abbé Mabire, professeur de philosophie dans l'institution de M. l'abbé Poiloup. — Paris, J. Lecoffre, 2 vol. in-8°. — M. Mabire est maintenant directeur de l'Institution Sainte-Marie, diocèse de Bayeux.

(1310) Parmi ces apostasies, la plus éclatante est celle de Ronge et de ses partisans. Or, un écrivain, que nous savons très-indifférent aux questions d'orthodoxie, juge quelquefois le rongisme avec une juste sévérité. « En général, dit M. Matter, je traiterai l'entreprise de M. Ronge avec d'autant plus de ménagement que j'en suis moins le partisan, et que cette attitude déclarée commande plus de réserve, bien entendu que l'impartialité n'exclura ni la précision de l'enquête, ni la sévérité de la sentence. Et quand on demande d'abord quelles nuances de conviction avait le jeune prêtre pour s'autoriser à fonder un parti au moment même où il venait d'entrer dans les premières fonctions du sacerdoce; par quelles méditations et quelles études, quelles découvertes il était arrivé à de nouvelles idées; quand on fait ces demandes, il n'y a point de réponse précise. M. Ronge, qui s'est trompé beaucoup en croyant remuer une question semblable à celle de Luther, s'est peut-être trompé sur son siècle et sur lui-même. Comment a-t-il jugé la situation de son siècle? Par quelles voies compte-t-il se faire sa position? Où a-t-il vu l'Allemagne catholique, qu'il veut réformer, demander une réforme? Comment un prêtre inconnu a-t-il pu s'imaginer qu'il suffirait de proposer un schisme pour qu'on l'acceptât de sa main, de la part d'un homme très-obscur, que l'opinion juge complétement incapable de prendre une place quelconque au milieu des pasteurs si savants qui ont la direction spirituelle de l'Eglise? Qu'une pareille idée vint à une tête ardente dans un pays où régneraient de grossiers abus, un sacerdoce intolérant et des institutions vicieuses, cela se concevrait... M. Ronge parle le langage d'un rationaliste reprochant aux catholiques les pompes de leur culte, aux protestants la sécheresse de leur liturgie. Or, non-seulement cela n'est pas nouveau non plus, mais cela est usé; cela court, qu'on me permette le mot, la sacristie ou le cabaret depuis trop longtemps pour avoir le moindre mérite et obtenir le moindre crédit... Les amis de M. Ronge ont enseigné la personnalité de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc. Cela vaut mieux que le panthéisme; mais ce n'est plus là du christianisme ni du catholicisme..... Tous sont d'accord sur ce point que M. Ronge est un faible roseau.....» (MATTER, *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, t. Ier, Les néo-catholiques.)

les premières lueurs du jour le surprenaient les yeux encore fixés sur les écrits des Pères, ses amis inséparables (1311). »

Après avoir passé plusieurs années au petit séminaire, Klee fut nommé professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique au grand séminaire de Mayence.

« En 1825, dit Mgr Rœss, évêque de Strasbourg, je l'encourageai à subir devant la faculté de Wurtzbourg les examens pour le doctorat, je voulus l'accompagner et être témoin de son succès. Il surprit, il mécontenta même les professeurs par la vivacité, la finesse et l'originalité de ses réponses. Quand une question n'était point posée avec la netteté et la précision nécessaires, il savait le faire remarquer, et y mettait même quelque malice. Je n'en citerai qu'un exemple. Le professeur d'histoire ecclésiastique lui avait adressé cette question : « D'où « vient que les Romains, qui se sont mon- « trés si tolérants pour tous les autres peu- « ples, se soient montrés si intolérants pour « les Chrétiens ? » M. Klee répondit : « D'a- « bord il est contraire à tous les témoignages « historiques que les Romains aient été « tolérants envers les autres peuples, » et il cita une quinzaine de faits historiques avec les passages à l'appui, tirés des auteurs anciens, puis il donna les raisons pour lesquelles les Romains étaient intolérants envers les Chrétiens. Le professeur surpris de tant d'érudition, ne crut pas devoir pousser plus loin ses questions.

« Chacun, ajoute le savant prélat, se plaisait à reconnaître que jamais on n'avait vu à l'université des examens aussi brillants. Ils durèrent plusieurs jours, et le dernier fut public (1312). »

Ce fut pendant son séjour à Mayence que le docteur Klee fit paraître ses premiers ouvrages. La première de ses publications était une savante dissertation sur la doctrine des millénaires, qui avait pour titre : *De kiliasmo primorum sæculorum.* Ceux qui ont lu les objections de M. Pierre Leroux dans le livre *De l'humanité,* comprendront facilement la nécessité d'un travail sérieux sur cette question capitale. Ce brillant début fut suivi, en 1827, d'une étude véritablement approfondie *sur la confession* et de plusieurs morceaux détachés qui parurent dans les revues de ce temps-là, principalement dans le *Catholique.* Mais ces immenses travaux ne suffisaient pas au zèle du théologien : le peu de temps que lui laissaient ses études absorbantes, il l'employait à la prédication, et il eut à Mayence, dans ce genre de ministère, des succès qui ne sont pas encore oubliés. Les travaux du docteur Klee attiraient déjà l'attention de l'Europe savante, quand, en 1829, parut son *commentaire sur saint Jean.* Les universités les plus célèbres (1313), désirèrent avoir dans leur sein un professeur qui, malgré sa jeunesse, éclipsait déjà les plus grandes renommées de l'Allemagne catholique. Mgr Sailer eut la pensée de l'appeler à Munich, qui était, avant les coups d'état de Lola Montès (1314), le centre de la science la plus éclatante au delà du Rhin. L'université de Fribourg en Brisgau ne le jugea pas indigne de professer le cours de l'exégèse du Nouveau Testament que le docteur Hug (1315) venait d'abandonner par suite de son entrée au chapitre. Le gouvernement prussien lui proposait en même temps Bonn et Breslau, mais l'attachement pour sa chère Allemagne du Rhin lui fit préférer l'université de Bonn dans laquelle il commença ses *Leçons de dogmatiques et d'exégèse,* après avoir publié, en 1830, avant son départ de Mayence, son *Commentaire sur l'Epître aux Romains.*

« Essayons, dit maintenant M. Sausen, de suivre Henri Klee sur ce nouveau théâtre, de rassembler en un seul tableau ce que nous avons dit de lui jusqu'à présent. Si nous le considérons au moment où il quitta Mayence, nous trouvons réunis dans sa personne tous les moyens qui pouvaient rendre sa position profitable pour l'Eglise et lui faire trouver à lui-même, dans son travail, les fruits les plus heureux et les plus abondants.

(1311) F. Sausen, *Notice sur la vie et les écrits de Klee,* dans le *Catholique.*

(1312) Ce fragment est extrait d'une *lettre* de Mgr Rœss, à M. l'abbé Mabire, que nous trouvons dans le premier volume de la traduction de Klee.

(1313) Un écrivain, qui n'est pas suspect de partialité pour nos idées, parle de ces facultés de manière à faire croire que le catholicisme n'est pas aussi mort en Allemagne que M. Quinet et compagnie aiment à le dire à chaque instant : « Le catholicisme d'Allemagne, dit M. Matter, et ses facultés de théologie se distinguent avec éclat des écoles des autres pays par de savants travaux. La littérature religieuse de l'Allemagne occupe sans contestes, après celle de la France, si belle de tous les temps, un des premiers rangs dans le monde catholique. Il n'est pas, je crois, de pays qui règne pour les travaux de l'érudition, ni même la richesse de la production. Elle compte plusieurs versions de la Bible en langue allemande, avec ou sans commentaires ; elle compte plusieurs éditions critiques des textes sacrés. Elle possède, sur l'étude des Pères, sur la symbolique, l'histoire du dogme et des conciles, sur le dogme systématisé, sur la morale philosophique, sur l'histoire de l'Eglise, sur l'homélitique, et sur l'histoire de l'éloquence sacrée, une étonnante série de publications. Dans chacune de ces branches elle présente quelques ouvrages aussi remarquables par la profondeur que par l'étendue de la science. » (Matter, *De l'état moral, politique et religieux de l'Allemagne,* t. Ier, Mouvement religieux de l'Allemagne.)

(1314) On trouvera dans le *Correspondant* une histoire du gouvernement de cette danseuse sous le règne de Louis Ier, ex-roi de Bavière. Qu'on s'étonne, après de tels scandales, des révolutions qui renversent certains pouvoirs.

(1315) La réputation de ce savant est si peu contestée en Europe, qu'un écrivain français très-indifférent pour tout ce qui regarde les idées catholiques, en parle ainsi dans un ouvrage récent : « Il « est vrai que je parle ici de théologiens tels que le « doyen du chapitre de Fribourg, M. Hug, connu de « tous les savants par son travail sur le mythe anti- « que. » (M. Matter, *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne :* Mouvement religieux en Allemagne, le catholicisme et ses partisans.)

« Klee était alors dans l'âge où l'homme jouit de la plénitude de sa force. Les études opiniâtres auxquelles il s'était livré n'avaient ni altéré ni affaibli sa santé. Il s'était fait, au contraire, de l'habitude du travail comme une seconde nature ; et le seul délassement qu'il connût, consistait à varier l'objet de ses études. Le haut enseignement était devenu le but de son activité, et nous pouvons le dire, jamais vocation ne fut marquée à des signes plus évidents que la sienne. On en restera facilement convaincu, si l'on considère cet ensemble de qualités heureuses qu'il possédait à un si haut degré ; l'étendue de sa science, sa pénétration, sa promptitude de conception, sa facilité à descendre au fond des choses et à les saisir par toutes leurs faces ; et aussi, et plus encore, la puissance d'une parole pleine de charme et d'autorité. Ajoutons pour achever son portrait, que, quand la société le réclamait, il savait porter dans les relations sociales la gaieté la plus simple et la plus franche. Son noble cœur ne comprenait ni la fausseté, ni le mensonge, et il se livrait avec la candeur et la conscience d'une âme qui ne soupçonne pas qu'on puisse trahir la vérité. Mais ce ne sont là que les traits extérieurs de sa nature et de son caractère. Ce qui en formait l'essence intime, c'était qu'en lui l'homme et le savant avaient, pour ainsi dire, leur racine dans la vie même de l'Eglise. Aussi ne connut-il jamais d'autre doctrine que la doctrine de l'Eglise ; aussi repoussa-t-il constamment tout système qui n'était pas le système de l'Eglise. C'est de ce point de vue qu'il faut envisager son enseignement à l'université de Bonn ; c'est à cette cause qu'il faut rapporter les persécutions qui firent des dix dernières années de sa vie une sorte de martyre, rarement interrompu, auquel il eût infailliblement succombé, s'il n'eût été soutenu par la grâce (1316). »

Pour s'expliquer le rôle important que Klee était appelé à jouer dans l'université de Bonn, il ne faut pas perdre de vue que Hermès était alors dans tout l'éclat de son influence et de sa renommée. Georges Hermès, entraîné par une confiance aveugle dans ses propres lumières, était loin de concevoir la doctrine de l'Eglise dans toute sa pureté ; et la tendance d'une raison exclusive, partiale et égoïste, si prononcée dans le système hermésien, donna bientôt à ce système un caractère rationaliste et pélagien, qui devait influer d'une manière déplorable sur la manière de concevoir certains dogmes catholiques (1317). L'infatigable ardeur que Hermès montrait pour les études théologiques, sa renommée de science profonde, l'affection que lui montraient les élèves de l'université, tout cela rendait extrêmement embarrassante la situation d'un homme comme Klee, qui ne voulait pas faire, aux rationalistes de son époque, les concessions dont l'école d'Hermès était loin d'être avare. Ce qui rendait la position du professeur orthodoxe encore plus embarrassante, c'est que le gouvernement de Frédéric Guillaume III prétendait maintenir, entre les catholiques et les hermésiens, un équilibre favorable aux desseins de sa politique cauteleuse. Il croyait, en effet, que le meilleur moyen d'asservir et de discréditer le catholicisme, était d'opposer les uns aux autres dans les facultés théologiques des enseignements contradictoires, et d'introduire par là jusqu'au sein de l'Eglise l'anarchie qui dévorait les écoles protestantes. C'était dans l'intention secrète de réaliser cette idée que le gouvernement prussien avait appelé à Bonn le jeune et célèbre professeur de Mayence, afin de l'opposer aux hermésiens. Hermès comprit au premier coup d'œil tout le danger que ce redoutable adversaire devait faire courir à son système et à sa popularité. Mais laissons parler ici le judicieux biographe de Klee, qui nous a paru juger cette lutte avec une grande impartialité et un remarquable bon sens.

« Le point qui séparait essentiellement les deux professeurs, et qui devait produire entre eux une irréconciliable opposition, tenait avant tout à la nature d'esprit de chacun d'eux et à la direction qui avait formé leur intelligence. Hermès avait un système qui avait jeté dans son esprit de profondes racines, et dont il ne put jamais se détacher ; Klee, au contraire, humble et fidèle enfant de l'Eglise, n'eut jamais d'autre système que le système même de l'Eglise. Hermès avait posé en principe que le caractère essentiel de la méthode scientifique appliquée à la théologie, consiste à se *dépouiller préalablement de toute notion antécédente, soit innée, soit acquise, pour rentrer successivement en possession de toutes les croyances par la démonstration logique*. Klee regardait un tel procédé comme également opposé à la saine raison et à la doctrine de l'Eglise, qui place l'homme, dès sa naissance, sous la garde et sous l'influence de la grâce divine pour le conduire graduellement à la connaissance de toute la vérité révélée, et qui ne peut consentir à exposer son œuvre la plus chère aux chances périlleuses d'un procédé logique, arbitraire et incertain. Hermès, abandonnant le cercle tracé par l'Eglise pour y rentrer plus tard à l'aide de la formule magique que lui offrait son système, ne comprenait pas qu'une ligne qui ne coûte rien à franchir devient souvent, pour celui qui veut revenir sur ses pas, un mur d'ai-

(1316) F. Sausen, *Notice sur la vie et les ouvrages de Henri Klee*.

(1317) On sait que le R. P. Perrone a été le plus infatigable et le plus habile adversaire du système d'Hermès. Nous renvoyons donc nos lecteurs à la savante réfutation que cet illustre théologien a donnée des erreurs de l'hermésianisme. Un de nos amis, M. l'abbé André, professeur à l'institution Sainte-Marie, a eu l'heureuse idée de traduire et de publier cette réfutation dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. VI, p. 275 (3e série).

rain contre lequel se brisent tous les efforts. Klee restait ferme, au contraire, sur la base immobile de l'enseignement de l'Eglise, et de ce point fixe il appréciait la valeur des opinions de la science humaine, sans faire descendre la doctrine de l'Eglise au rang d'un système.

« Mais bientôt l'adversaire de Klee eut recours, pour soutenir la lutte, à des procédés peu dignes d'un noble caractère. Le professeur orthodoxe, dont le noble cœur, au début de sa carrière académique, ne connaissait rien du monde et de ses intrigues, dut avoir cette fois le désavantage.

« Hermès, en effet, mécontent de voir le nouveau professeur placé sous la protection de la liberté d'enseignement, fit immédiatement après son arrivée une leçon sur les nouvelles doctrines qui cherchaient à s'introduire dans la théologie catholique; cette leçon n'était, sous un titre déguisé, qu'une suite d'invectives contre Klee. Cette conduite, de la part d'Hermès, donna lieu entre lui et le nouveau professeur à une correspondance que l'on a publiée depuis, et dans laquelle il est aisé de voir de quel côté se trouvent la candeur et la loyauté. Dans le même temps, on mandait à Berlin, pour ruiner Klee dans l'esprit du gouvernement, qu'il *calomniait la saine raison*. Ce qui lui attira une sorte de réprimande de la part de M. Schmedding. « Je ne crois pas, « lui écrivait ce ministre, le 27 novembre « 1829, que vous ayez, dans vos deux pre- « mières leçons, comme on l'a mandé ici, « *calomnié la saine raison*, et par là indis- « posé vos auditeurs; mais, ajoutait-il, en « termes suffisamment explicites, j'ai lieu de « craindre que votre révérence ne se soit « montrée trop favorable envers l'un des « partis qui divisent les catholiques, et « qu'elle ne se soit déclarée contre l'autre « avec plus de partialité qu'il ne convient « à la discrétion des rapports académiques « (1318). »

Une fois que la lutte fut commencée, les Hermésiens, avec cet esprit d'intrigue qui est le caractère dominant de tous les sectaires, employèrent, pour discréditer l'illustre professeur, toutes les ressources que leur fournissaient l'influence tracassière de leur parti et la politique partiale du gouvernement prussien. Ils armèrent tour à tour contre Klee et les perfides insinuations du journalisme et les défiances du ministère.

Malgré son invincible modération et les brillants succès qu'il obtenait dans son enseignement, Klee fut sur le point de subir l'affront d'une destitution. Mais là ne devaient pas se terminer les coupables menées de la secte hermésienne. Tant que le comte Ferdinand Spiegel occupa le siége archiépiscopal de Cologne, le parti d'Hermès se fortifia paisiblement sous l'administration de ce prélat courtisan, que les catholiques des provinces rhénanes regardaient avec raison comme un instrument docile de l'autocratie prussienne. Mais quand un saint et savant évêque, Mgr Clément Auguste, baron Droste de Vischering, eut remplacé, dans le gouvernement du diocèse de Cologne, le comte Spiegel, l'esprit de révolte contre l'autorité des légitimes pasteurs éclata bientôt parmi les sectateurs d'Hermès. Le nouvel archevêque, pendant qu'il était vicaire général de Munster, n'avait pas dissimulé son antipathie pour l'hermésianisme. Il se crut donc obligé, pour arrêter la propagation de ces scandaleuses doctrines parmi le clergé, de soumettre à la signature des prêtres nouvellement ordonnés un formulaire de foi composé de dix-huit propositions dirigées en partie contre l'erreur d'Hermès. Le courageux archevêque n'en resta pas là. Il suspendit ou destitua plusieurs professeurs de Bonn et du séminaire de Cologne. L'affaire des mariages mixtes qui survint en même temps augmenta l'irritation de la cour de Berlin. Le 20 novembre 1837, le vénérable vieillard qui gouvernait le diocèse de Cologne, accusé d'intrigues révolutionnaires, fut arraché de son siége archiépiscopal et traîné dans une prison d'Etat (1319). La monarchie prussienne donnait à certains démagogues un exemple qu'ils sont toujours disposés à suivre. Toutes les tyrannies s'entendent contre cette Eglise de Jésus-Christ, qui porte dans ses mains sacrées les vraies libertés du monde et l'avenir des peuples européens (1320).

On comprend facilement que l'emprisonnement du glorieux archevêque enleva à Klee toute espèce de protection contre les intrigues des hermésiens. L'illustre confesseur de la foi l'avait honoré d'une affection et d'une bienveillance toutes particulières: aussi Klee se crut-il obligé de rester à Bonn tant qu'il crut possible de combattre, dans le diocèse de Cologne, l'audace toujours croissante du parti hermésien. Il poussa même l'esprit de sacrifice jusqu'à refuser, en 1838, la chaire la plus désirable de l'Allemagne catholique, celle que venait de laisser vide à Munich, par une mort prématurée, le célèbre Adam Mœhler, le plus profond théologien du XIX^e^ siècle (1321). Mais quand il vit que les violences de l'absolu-

(1318) F. Sausen, *Notice sur la vie et les écrits de Klee.*

(1319) On peut consulter sur toute cette affaire: De Morz, *Exposition de la conduite du gouvernement prussien à l'égard de l'archevêque de Cologne;* Berlin, 1838; — Joseph Gœrres, *Athanase;* Ratisbonne, 1838; — Lieber, *Emprisonnement de l'archevêque de Cologne par un jurisconsulte;* Francfort-sur-le-Mein, 1837-38; — J. J. Dœllinger, *Les mariages mixtes;* Ratisbonne, 1838.

(1320) *Les libéraux* de la Suisse ont imité ces odieux procédés, en traînant l'illustre évêque de Genève, Mgr Marilley, dans le château de Chillon.

(1321) *Voir* dans l'*Université catholique* une intéressante notice sur A. Mœhler par M. l'abbé Axinger. — « Le théologien, dit le docteur Alzog, qui a combattu avec le plus d'énergie, de talent et de fruit l'indifférence du siècle et les doctrines négatives du protestantisme, a été sans contredit Jean-Adam Mœhler. L'amour de Jésus-Christ le plus tendre, le dévouement le plus entier à l'Eglise, la science la plus solide et la plus sereine, éclatent dans sa

tisme prussien et les cabales du parti hermesien lui enlevaient la liberté nécessaire pour combattre avec quelque fruit des erreurs désastrueuses; quand il songea qu'on pouvait se servir de sa réputation d'orthodoxie pour dissimuler tout ce qui se faisait sous la protection du gouvernement dans l'université de Bonn, il crut devoir enfin accepter les offres qu'on lui faisait en Bavière, et il écrivit au ministre une lettre dans laquelle il expliquait les motifs de sa démission, sans dissimuler tout ce qu'il avait eu à souffrir des intrigues de la secte hermésienne.

« Lorsqu'en 1838, disait-il, je refusai l'invitation aussi honorable qu'avantageuse qui m'appelait à Munich, j'avais le droit d'espérer, d'après les assurances positives de M. le chargé de pouvoirs extraordinaires, que le ministère agréerait et appuierait la ligne de conduite où j'étais parvenu, non sans peines et sans luttes douloureuses, à m'établir ici, et dont je lui exposai les détails et les motifs. Mais la marche qu'on a suivie depuis cette époque me donne clairement à entendre que non-seulement le résultat de mon action, dans le sens où je la regarde comme un devoir, va s'annuler chaque jour, mais aussi que mon action elle-même va se trouver graduellement restreinte, puis totalement anéantie. Par ces motifs, j'ai pris la résolution de résigner, pour la fin du semestre d'été de la présente année, mes fonctions de professeur, et je supplie très-humblement Votre Excellence de vouloir bien agréer ma démission et me dégager pour cette époque de toutes les obligations attachées à mon emploi. »

On a peine à croire qu'au milieu des agitations perpétuelles qui naissaient, pour ainsi dire, sous ses pas, l'infatigable professeur ait pu conserver une assez grande liberté d'esprit pour composer ses savants et profonds ouvrages qui ont porté si loin sa réputation dans l'Allemagne catholique. Pendant son séjour à Bonn, il publia successivement les ouvrages suivants sur le dogme et sur l'exégèse : *Système de la dogmatique catholique*, 1831; *Encyclopédie de la théologie*, 1832; *Exposition de l'Epître aux Hébreux*, 1833; *Le mariage*, 1833; *La dogmatique catholique*, 1834, 1835; *L'Histoire des dogmes chrétiens*, 1837, 1838; *L'Esquisse de morale catholique* (1322).

Après ces gigantesques travaux, il ne faut pas être surpris si Klee arriva épuisé à l'université de Munich en 1839.

Un homme, que Châteaubriand appelait l'Homère de l'histoire (1323), écrivait, il y a quelques années, ces paroles, qui retentiront dans la postérité :

« Si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant, sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévouement à la science (1324). »

Nous comprenons ce noble enthousiasme bien plus encore dans la bouche d'un défenseur du christianisme que dans celle de l'auteur des *Récits mérovingiens*. Travailler pour la sainte cause de l'Evangile, ce n'est pas, en effet, user seulement ses forces pour satisfaire les besoins des intelligences d'élite : c'est travailler à la fois pour le riche et pour le pauvre, pour l'ignorant et pour le savant; c'est embrasser l'humanité tout entière par son zèle et par son amour. Aussi, quelles souffrances peuvent paraître cruelles, quels travaux trop lourds, quelles épreuves trop sévères, quand on est lancé dans cette noble carrière? Vivre comme vivent la plupart des hommes cramponnés aux convoitises misérables, aux étroites vanités, aux chimériques calculs de l'existence terrestre, n'est-ce pas cent fois mourir, mourir à tous les moments du jour de fatigue et d'ennui? Mais consumer sa vie en combattant pour la vérité sainte, mais tomber en portant devant l'ennemi son glorieux drapeau, mais succomber avant la vieillesse dans le tumulte de la bataille, n'est-ce pas là une destinée que doit envier tout homme qui porte dans sa poitrine un cœur vraiment chrétien?

En apercevant le titre de l'ouvrage du docteur Klee (1325), beaucoup de lecteurs français se poseront naturellement cette question capitale : Peut-il y avoir une *Histoire du dogme?* L'histoire, en effet, suppose un développement, et comment peut-on admettre ce développement quand il s'agit de la révélation divine?

Symbolique, qui combat à la fois et réfute victorieusement tous les systèmes protestants, luthériens, calvinistes et réformés. L'esprit original, le sentiment profond, les connaissances variées de Mœhler lui ont fait éviter les écueils du faux mysticisme. Nul ouvrage n'avait depuis longtemps produit dans le domaine religieux une aussi puissante sensation que cette symbolique, qui réveilla toutes les voix endormies du protestantisme. La lutte fut vive. Mœhler y déploya une rare habileté et se montra par la variété de la forme et de l'expression, incontestablement supérieur à ses adversaires. » (Alzog, *Histoire universelle de l'Eglise*, t. III, Littérature catholique de l'Allemagne.) Les principaux ouvrages de Mœhler sont : *L'unité de l'Eglise* (traduit); *La symbolique* (traduit); *Mélanges; Nouvelles recherches sur les doctrines des catholiques et des protestants* (traduit). On trouvera une analyse de cet ouvrage dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. VII, p. 405, 3e série, par M. l'abbé Duperron; *Athanase et son temps* (traduit); *La Patrologie* (traduit). — C'est à l'école de Mœhler que se rattachent maintenant les plus célèbres théologiens de l'Allemagne catholique, les Dœllinger, les Staudenmaier, les Klee, les Alzog, etc.

(1322) Cet ouvrage n'a été publié qu'après la mort de Klee, 1843.

(1323) Chateaubriand; préface des *Etudes historiques*.

(1324) Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques*, préface, p. 25.

(1325) *Manuel de l'histoire des dogmes*.

« Cette expression, *histoire du dogme*, dit le docteur Klee lui-même, sonne mal aux oreilles, comme si elle entraînait la négation de la stabilité du dogme chrétien ou de sa pleine réalité dès l'origine (1326). »

M. Saisset, à propos de l'*Histoire du développement de la doctrine chrétienne*, par M. Newman, s'empare de cette objection telle que Klee la pose, et il prétend que faire une histoire du dogme, c'est admettre l'hypothèse rationaliste du progrès naturel du christianisme. Cette difficulté, si elle était fondée, pèserait sur Klee tout aussi bien que sur le célèbre théologien d'Oxford. Mais laissons parler M. Saisset :

« Nous voyons, dit-il, dans le christianisme, une idée parfaitement originale, parfaitement neuve, qui a bien pu s'assimiler d'autres idées antérieurement apparues ou qu'elle a trouvées à côté d'elle, mais qui se les est incorporées en les dominant. D'un autre côté, nous croyons que cette *idée n'a d'abord été qu'un germe, que ce germe ne s'est développé que graduellement sous l'influence d'un grand nombre de causes et d'un grand nombre d'esprits* (1327). »

Est-ce ainsi que le docteur Klee entend le développement du dogme catholique ? Assurément non !

« Parler d'une *Histoire des dogmes chrétiens*, dit-il, ce n'est en aucune façon supposer que les dogmes commencent ou qu'ils puissent finir. Ce qui, ayant son origine en Dieu, vit et se maintient à travers les âges, a son histoire ; ce qui est éphémère n'a pas d'histoire, par cela même qu'il ne dure pas. Les sectes passent, l'Eglise catholique dure ; elle a plus d'histoire que ceux qui disparaissent après l'avoir combattue. Si, dans un temps qui n'a plus ni la foi, ni le sentiment de la science, puisqu'il nie formellement la doctrine révélée, ou qu'il refuse de la comprendre dans sa profonde synthèse, on a rejeté la dogmatique, pour mettre à sa place de prétendues histoires des dogmes ; cela ne prouve certainement pas que toute histoire du dogme soit un outrage à l'esprit du christianisme, et une attaque contre la science chrétienne. Il y a là plutôt un motif puissant de travailler à remplacer, par la vraie notion du dogme et de l'histoire, la fausse notion qu'on en a donnée et répandue, et de substituer à cette fausse histoire des dogmes l'histoire du dogme chrétien dans sa véritable idée. Que les dogmes aient eu réellement leur développement dans le temps, l'histoire de l'Eglise en est une preuve sans réplique ; la substance du dogme, déterminée dès l'origine, demeure toujours la même ; *sa formation* (1328) dans le temps est progressive (1329). »

Un théologien français a développé ces considérations. Après quelques réflexions générales, il ajoute :

« Que les rationalistes se calment ; il n'y a rien là qui doive les faire triompher d'aise, comme il n'y a rien non plus qui puisse alarmer les catholiques. *Le développement* que nous admettons n'est pas de ceux qui *transforment* les doctrines en les attaquant dans leur essence, mais bien de ceux qui annoncent la force et la fécondité d'un principe toujours identique à lui-même. Car, 1° le dogme catholique, considéré objectivement, est tout d'une pièce, et il est sorti des mains de Dieu qui lui a donné pour mission de conquérir le monde. Il a passé de la bouche de Jésus-Christ sous la plume des Apôtres et dans leur enseignement oral, d'où il a continué sa marche, au moyen de la parole et des écrits, pour arriver pur et intègre, sans rien acquérir ni rien perdre, jusqu'à nous, hommes du XIX^e^ siècle. Quand donc on dit qu'il se *développe*, cela n'indique pas qu'il reçoive du ciel quelque vérité supplémentaire, bien moins encore qu'il ramasse quelque idée, s'il y en a, sur le chemin suivi par les opinions humaines ; cela marque simplement qu'il tire de sa plénitude un rayon de sa lumière originelle, pour en frapper comme d'un glaive l'erreur qui se dresse contre lui, ou bien pour en répandre le salutaire éclat sur les consciences qui tremblent dans quelque obscurité. Ainsi, lorsqu'au milieu du III^e^ siècle, à la suite d'une controverse entre le Pape saint Etienne et saint Cyprien, la validité du baptême régulièrement conféré par les hérétiques fut proclamée *vérité de foi*, il n'y eut ni conquête opérée par l'esprit humain, ni nouvelle révélation de Dieu ; il y eut seulement exposition nette et authentique d'une doctrine certainement acquise, mais que l'enseignement commun n'avait pas mise en relief ; en un mot, l'on imposa la croyance explicite d'un point resté jusque-là l'objet d'une croyance implicite. 2° Le développement de la doctrine et des pratiques du culte, de quelque façon qu'il commence et se produise, n'est réellement accompli que sous le contrôle et par l'*autorité de l'Eglise*. Nous pourrions établir ici la nécessité d'un juge infaillible en matière de foi ; nous pourrions faire voir qu'un livre ne s'explique pas de lui-même quand il plaît au premier venu d'en fausser ou d'en nier le sens ; qu'il faut une magistrature vivante pour interpréter un code, surtout lorsqu'il est étendu et profond comme l'Evangile, et qu'en fin la nature même de l'acte de foi suppose l'infaillibilité dans l'autorité qui le réclame. Mais ce serait un travail superflu ; nous défendons la théorie du *développement doctrinal*, non pas telle que les rationalistes voudront l'imaginer, mais telle que les théologiens l'admettent et que l'histoire du christianisme nous la montre appliquée. Or, tout le monde sait que, selon les principes du catholi-

(1326) KLEE, *Manuel des dogmes*, Introduction, p. 10.

(1327) SAISSET, dans la *Liberté de penser*, mars 1848, t. I^er^, p. 345.

(1328) Il serait beaucoup plus juste de dire *formulation*, mot que l'usage n'a pas consacré, mais qu'exigent les nécessités de la langue théologique.

(1329) KLEE, *Histoire des dogmes*, t. I, p. 11.

cisme, l'Eglise est la dépositaire et l'interprète infaillible de la révélation et la gardienne incorruptible de la pureté du culte. C'est seulement sous le bénéfice de cette condition qu'il y a légitime et vrai développement; ainsi une double assertion constitue la théorie catholique du développement; c'est que 1° il se fait graduellement une manifestation plus expresse de la vérité révélée, et que 2° cette manifestation doit s'opérer et s'opère, en effet, au nom et sous le contrôle souverain de l'Eglise (1330). »

Le R. P. de Ravignan, qui n'est pas seulement un de nos plus illustres prédicateurs, mais qui est encore un des meilleurs théologiens du clergé français, partage toutes les idées du docteur Klee sur le développement du dogme catholique.

« Il est certain, dit-il, que la révélation divine fut *complète* et *entière* au jour où Jésus-Christ eut cessé de parler sur cette terre. Impossible d'y rien ajouter non plus que d'en rien retrancher dans la suite des temps. Sans aucun doute l'autorité infaillible de l'Eglise ne saurait *créer* un dogme nouveau qui ne serait pas compris dans le dépôt originaire de la foi chrétienne.

« Les définitions de l'Eglise, successivement décrétées par les Papes ou par les conciles œcuméniques, ne sont donc ni une *révélation nouvelle*, ni une *addition* quelconque faite à la parole même de Dieu. Cette parole divine, écrite ou transmise, est la seule source, la source obligée de toute définition dogmatique; et la voix de l'Eglise, promulguant un dogme, est la déclaration souveraine et infaillible d'une vérité contenue dans le dépôt primitif de la révélation. Tous les théologiens sont d'accord sur ce point.

« C'est ce qu'exprimait fort bien une plume amie, dans l'*Ami de la Religion*, en rendant compte d'un ouvrage remarquable du R. P. Perrone, sur la question même proposée par l'Encyclique.

« Toute croyance dogmatiquement définie doit faire partie de la révélation, être contenue par conséquent dans la parole divine; car, si la parole de l'Eglise est pour notre foi la règle immédiate et vivante, elle-même a, dans la parole de Dieu, sa règle fondamentale et suprême. L'Eglise, par la décision dogmatique, ne crée donc pas la vérité; elle ne fait ni le dogme, ni la révélation du dogme : elle en *proclame l'existence* avec une autorité infaillible, indéclinable. Le dogme que l'autorité proclame aujourd'hui était hier; avant la décision il existait dans sa substance; après la décision, il apparaît avec sa formule et il s'impose (1331). »

La doctrine qu'expose ici l'illustre théologien est loin d'être nouvelle dans l'Eglise, et on la retrouve dans les travaux les plus estimés pour leur exactitude et leur orthodoxie, dans les auteurs les plus renommés de l'Ecole. Le docteur Klee ne les a pas cités à l'appui de sa thèse; on nous permettra de suppléer à son silence dans l'intérêt d'une doctrine qui n'est pas sans portée.

« D'abord, dit M. l'abbé Darboy, c'est l'unanime enseignement des Pères, que la révélation faite au premier homme, renouvelée par le ministère de Moïse et des prophètes, agrandie et développée par Jésus-Christ, recevra dans le ciel un suprême accroissement (1332); que c'est toujours la même vérité, la même lumière, s'épanouissant d'une manière progressive, en rayons plus étendus et plus brillants, selon les conseils de Dieu et les besoins variables de l'humanité. On comprend aussitôt que ces graves autorités ne peuvent, dès lors, regarder la loi du *développement doctrinal* comme contradictoire à l'esprit du christianisme. Et en effet, « le Vieux Testament, dit un « docteur, annonçait ouvertement le Père, « plus obscurément le Fils; le Nouveau Tes- « tament nous a montré le Fils avec clarté, « laissant dans une *sorte de demi-jour* la « divinité du Saint-Esprit. Mais maintenant « le Saint-Esprit est au milieu de nous, et il « se découvre plus nettement à nous. Car il « n'était pas sage de promulguer la divinité « du Fils avant que celle du Père fût ad- « mise, ni de surcharger, pour ainsi dire, « notre foi par la doctrine sur le Saint-Es- « prit, de peur qu'une nourriture trop abon- « dante, une lumière trop vive, ne dépassât « ce que nous avions de force (1333). » On connaît la doctrine analogue de saint Vincent de Lérins : « Gardienne vigilante et fidèle « des dogmes qu'elle a reçus, jamais l'Eglise « du Christ n'y fait aucun changement, au- « cune suppression, aucune addition..... « Elle ne retranche pas les choses néces- « saires, n'en introduit pas de superflues, « ne laisse rien perdre de ce qui lui appar- « tient, n'usurpe pas les choses d'autrui; « mais elle met tous ses soins en traitant fi- « dèlement et sagement des choses anciennes « de faire ceci : celles qui étaient précédem- « ment inachevées et seulement commencées, « de les achever et de les polir; celles qui « sont expresses et formées, de les consoli- « der et de les affirmer; celles qui sont con- « firmées et définies, de les conserver. Qu'a- « t-elle voulu par les décrets des conciles, « sinon imposer une foi plus expresse, en « ce qui d'abord était cru d'une foi moins « expresse? sinon consigner par écrit ce que « les anciens avaient reçu de la tradition, « présenter beaucoup de choses en peu de « mots, et faire comprendre un sens antique

(1330) Darboy, *Comment y a-t-il progrès doctrinal dans le catholicisme?* dans le *Correspondant*, t. XXIII, p. 284.

(1331) *De l'encyclique de Pie IX, relative à l'Immaculée conception*, dans l'*Ami de la Religion*, du 31 mars 1849.

(1332) *Voy.* Actorie, *De l'origine et de la réparation du m l.*

(1333) Saint Grégoire de Nazianze, Discours v.

« par la propriété d'un terme nouveau « (1334). »

« Quoi, dira-t-on peut-être, s'écrie un « peu plus haut le même docteur, il n'y aura « donc pas de progrès de la religion dans « l'Eglise de Jésus-Christ? Qu'il y ait pro- « grès certes, et que le progrès soit très- « grand. Car quel est celui qui est assez « ennemi des hommes et haï de Dieu, qui « veuille l'empêcher? Mais aussi il faut que « ce soit un véritable progrès de la foi et « non son changement; car, dans le progrès, « toute chose s'agrandit en restant elle- « même ; par le changement, elle se trans- « forme en une autre. » (*Ibid.*)

« Et après avoir donné pour exemple le corps humain qui passe, en gardant son identité, par toutes les phases de son développement, Vincent de Lérins continue :

« Ainsi, faut-il que le dogme chrétien, « suivant les lois d'un progrès analogue, « s'affermisse par les années, grandisse avec « le temps, s'élève avec l'âge, toujours « incorruptible et inaltérable dans son inté- « grité. » (*Ibid.*)

« Saint Grégoire le Grand a dit dans le même sens : « Plus le monde s'avance vers « sa fin, et plus l'entrée de la science éter- « nelle s'élargit pour nous (1335), » indiquant par ces paroles, dit Suarez, que la foi devient de plus en plus explicite à mesure que s'écoulent les siècles ; selon cet oracle : *Le sentier des justes est comme une lumière resplendissante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait de l'éternité* (1336). « La « matière de la foi, quant à la foi explicite, « s'est donc accrue par la succession des « temps, venait de dire Suarez, en parlant « de l'Eglise en général, c'est-à-dire de l'E- « glise considérée depuis Adam. Je dis *quant « à la foi explicite*, car toute la matière de la « foi a été toujours crue par tous les fidèles, « d'une foi implicite, en quelqu'une des « manières que j'ai expliquées. » Plus bas le grand théologien ajoute : « Il faut dire « spécialement de l'Eglise du Christ, qu'elle « a grandi dans la sagesse des choses divines « acquises par le moyen de la foi, comme « cela est constant par l'expérience. » Et encore : « Il est véritable que l'on croit de foi « maintenant certaines propositions que « l'Eglise ne croyait pas autrefois explicite- « ment, bien qu'elles fussent contenues im- « plicitement dans la doctrine antique. On « le prouve par des exemples, et entre autres « par la doctrine touchant le baptême con- « féré par les hérétiques. Au temps de saint « Cyprien, cette doctrine n'était pas de foi, « et quoique ce saint fût d'une opinion con- « traire à celle du Pape Etienne, le Pape « n'ayant rien défini, ils demeurèrent dans « l'union d'une même foi, mais ensuite il « fut défini, et l'on dut croire comme de foi « qu'un tel baptême ne peut pas être réitéré ; « on allègue plusieurs exemples semblables, « et, sans aucun doute, l'Eglise a le pouvoir « de définir ainsi des points de foi. Pour cela « une révélation nouvelle n'est pas néces- « saire ; il suffit de l'infaillible assistance « du Saint-Esprit pour expliquer et propo- « ser explicitement ce qui, auparavant, était « seulement contenu implicitement dans les « doctrines révélées (1337). »

Tel est le sentiment de *Bellarmin*, de *Vasquez*, de *Pétau* et de *Melchior-Cano* dans *De locis theologicis* (1338). Il nous reste à citer quelques réflexions de M. l'abbé Darboy, qui peuvent très-bien servir à faire comprendre combien la doctrine du docteur Klee diffère de l'*hypothèse rationaliste*.

« 1° La doctrine chrétienne admet-elle un *développement?* Oui. Nous le prétendons, comme on vient de le voir ; les rationalistes le pensent, puisqu'ils le soutiennent comme une thèse contre le catholicisme. 2° En quoi consiste ce développement ? Dans une simple *expansion du dogme révélé*, expansion qui se fait sous le contrôle infaillible et par l'autorité de l'Eglise. Cela se prouve par la doctrine unanime des théologiens et par l'histoire exacte de nos doctrines. 3° Y a-t-il bien loin de ce développement ainsi entendu et pratiqué à un rationalisme quelconque? Il y a tout un monde. Pour les catholiques, la révélation exclusivement est la source des vérités religieuses, l'Eglise en est l'organe ; pour les rationalistes, l'organe est la source des vérités religieuses, c'est exclusivement *la raison*. Pour les catholiques, la révélation est une manifestation extérieure et surnaturelle de Dieu ; l'Eglise est une autorité extérieure et divine ; la loi, le tribunal, le juge, tout est placé hors des *atteintes de l'homme*. Pour les rationalistes, *la raison* est bien une manifestation de Dieu, mais manifestation *intime* et *naturelle ;* par suite elle reste autorité intérieure, naturelle, et, en définitive, humaine et individuelle ; car la loi, le tribunal, le juge, c'est la *conscience* de chaque homme qui joue à la fois tous ces rôles. Il résulte de là que, pour les uns, la vérité est *objective* dans son développement comme dans sa première apparition, et douée d'un mouvement régulier qui entraîne et maintient les esprits dans le plan d'une incorruptible unité, tandis que pour les autres elle est, à tous égards et constamment, *subjective* et

(1334) Vincent de Lérins, *Commonit.*, chap. 23.— *Voy.* la *Patrologie* de M. l'abbé Migne, t. L, p. 667 et 669.

(1335) Quanto mundus ad extremum ducitur, tanto nobis æternæ scientiæ aditus largius aperitur. (*Homil. 16 in Ezechiel.*)

(1336) Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem. (*Proverb.* IV, 18.)

(1337) Suarez, *De fide*, disp. 2, *De objecto seu subjecto materiali;* sect. VI, *An materia fidei successu temporum creverit vel aliquando minuta sit* n. 6, 9, 14 et 16.

(1338) *Voy.* Bellarmin, *De verbo Dei non scripto*, cap. 9 ; — Vasquez, *De locis theologicis*, disp. XII ; — Melchior Cano, *De locis theologicis*, lib. XII, cap. 3.

soumise à une mobilité qui la rend *personnelle* et variable. D'un système à l'autre, il y a donc aussi loin que du séjour lumineux d'où fut renversé l'archange, jusqu'aux profondeurs incommensurables où il tomberait encore, comme dit le poëte, si la main de Dieu ne l'avait retenu dans sa chute. »

Le 28 juillet 1840, à l'heure de minuit, Klee paraissait devant Dieu, à un âge où il semblait appelé à rendre encore à l'Eglise catholique des services éminents. A peine âgé de quarante ans, il succombait sous le poids de ses rudes fatigues et de ses glorieux travaux. L'Eglise d'Allemagne n'était pas encore consolée de la mort prématurée de l'illustre Mœhler (1339), qu'elle perdait presqu'en même temps un grand théologien destiné à hériter, dans la célèbre école de Munich, de la réputation éclatante qu'avait laissée, en descendant dans la tombe, l'auteur de la *Symbolique* et d'*Athanase le Grand*. Ce profond théologien est maintenant connu en France de tous les esprits cultivés, et il n'y a plus que quelques intelligences rétrogrades qui s'efforcent de méconnaître, avec leur obstination ordinaire, les immenses services qu'il a rendus à la controverse catholique. Mais le nom de Klee a été jusqu'ici bien moins populaire en France. Cependant, un des écrivains qui connaissent le mieux l'Allemagne, le docteur Alzog, ne craint pas dans son *Histoire universelle de l'Eglise*, de mettre sur la même ligne le nom de Klee et le nom de Mœhler, et de déplorer dans une même plainte le vide immense qu'ils laissent dans leur patrie : « Henri Klee, dit-il, professeur à Rome et à Munich, qu'une mort prématurée a enlevé à la science, a résumé la théologie dans un Compendium plein de vie et d'intérêt (1340). Puis, un peu plus loin, le savant théologien ajoute : « Klee est mort comme Mœhler, avant le temps, par un de ces décrets de la Providence que le Chrétien adore alors même qu'il ne peut les comprendre (1341). »

Monseigneur Roess, évêque de Strasbourg, qui lui-même est un des meilleurs théologiens de notre épiscopat et un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne catholique, ne porte pas un jugement moins avantageux sur les talents du professeur de Munich et sur les services qu'il a rendus à l'Eglise catholique. Il écrivait, en effet, le 6 avril 1848, à M. l'abbé Mabire, qui se préparait à publier une traduction de l'*Histoire des dogmes chrétiens* : « Le docteur Klee était mon ami, j'ai longtemps vécu dans son intimité ; personne n'a mieux connu que nous la noblesse de son caractère, l'étendue de ses connaissances, tout ce qu'il y avait dans son cœur de vraie piété et d'amour pour l'Eglise. L'ouvrage dont vous offrez, monsieur l'abbé, la traduction au public, est un de ses plus beaux titres de gloire et une preuve incontestable de sa haute raison et de sa science théologique. Exposer le dogme catholique avec netteté et précision, le montrer appuyé sur la triple autorité de l'Ecriture, de la tradition et de la raison, le dégager des nuages dont, aux différents âges de l'Eglise, une orgueilleuse philosophie a cherché à l'environner, tel est le but que s'est proposé le docteur Klee, tel est le plan qu'il s'est tracé et qu'il a rempli avec cette admirable intelligence et cette étonnante érudition qui ont fait de lui un des hommes les plus éminents de l'Allemagne catholique. »

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'ouvrage dont parle ici le savant évêque de Strasbourg, pour se convaincre que le *Manuel des dogmes chrétiens* est un des meilleurs livres qu'ait produits la science théologique contemporaine, et qu'en le faisant connaître en France, M. l'abbé Mabire a rendu un véritable service aux hommes déjà nombreux qui comprennent toute la nécessité d'une réforme sérieuse des études cléricales dans les séminaires de France.

Il y a déjà longtemps que, pour la première fois, nous avons essayé de faire comprendre l'urgente nécessité d'une réforme dans les études théologiques (1342). Mais ce serait trop peu faire que de démontrer l'insuffisance des vieilles méthodes et de discréditer de déplorables routines par des arguments auxquels on n'a trouvé jusqu'ici rien à répondre. Ce qu'il importe surtout, c'est de mettre dans les mains des élèves du sanctuaire des livres qui, par la supériorité de leur science et l'actualité de leurs méthodes, fassent mieux comprendre que toutes les discussions, tout ce qui manque à ces résumés incomplets et confus, qu'on s'habitue si facilement chez nous à regarder comme le dernier mot de la science théologique. Il n'est guère d'ouvrage plus propre à remplir ce but que le *Manuel* du docteur Klee (1343).

Fatigués de s'entendre reprocher sans cesse les variations de leurs symboles, les protestants essayèrent, dès le XVII^e^ siècle, de retourner contre la théologie catholique le formidable argument qui pesait sur leur tête depuis la publication de ce chef-d'œuvre, qui s'appelle l'*Histoire des variations*. Ils entreprirent donc de démontrer que, sem-

(1339) Il a paru une étude complète sur ce grand théologien ; cet ouvrage est intitulé : *Essai sur la vie et les ouvrages de Mœhler, professeur de littérature sacrée et de théologie à l'Université de Munich* ; Paris, Guiraudet.

(1340) Alzog veut parler ici de la *Dogmatique catholique*, dont la première édition a paru à Mayence en 3 vol. de 1834 à 1835.

(1341) Alzog, *Histoire universelle de l'Eglise*, t. III, traduction Goschler et Audley.

(1342) *Voy.* les dissertations sur les *Études cléricales* dans les *Démonstrations évangéliques*, t. XVIII. — La plupart des idées que nous émettions alors ont reçu la sanction des conciles provinciaux : bien des gens les traitaient cependant comme les rêves d'un esprit bien intentionné, mais chimérique !

(1343) Il ne faut pas confondre le docteur Henri Klee avec M. Frédéric Klee, auteur d'un ouvrage intitulé : *Le déluge*, traduit en français et publié dans la *Bibliothèque Charpentier*.

blable à un fleuve immense qui reçoit dans son lit profond les eaux des torrents et des ruisseaux fangeux, le catholicisme, dans sa marche à travers les âges de ténèbres, avait mêlé à la parole du Seigneur les spéculations de ses docteurs et de ses philosophes. Mais une fois que l'on supposait que l'Epouse du Christ n'avait pas été préservée de l'erreur par un privilége tout divin, il était impossible d'admettre bien longtemps que l'Eglise des temps primitifs, par un miracle de plusieurs siècles, avait été exempte de toutes les erreurs et de toutes les illusions. Les sectaires, en généralisant le principe même du protestantisme, éliminèrent successivement du christianisme tous les éléments les plus essentiels, qu'ils reléguèrent dédaigneusement au rang des *illusions mystiques* et des *spéculations chimériques* (1344).

C'est là précisément ce qui est soutenu en ce moment par les disciples les plus éminents de M. Cousin. Nous citons, parmi une multitude d'articles qui expriment les mêmes idées, le travail de M. Artaud, inspecteur général de l'Université : « Origène, dit-il, le Chrétien, appartient à cette période d'*enfantement théologique* qui suivit la prédication de l'Evangile. Les nouvelles notions sur Dieu et sur le monde que contenait l'enseignement de Jésus-Christ avaient besoin d'être développées, rédigées et constituées en corps de doctrine. De là, ce long travail des siècles suivants sur les questions de la Rédemption, de la Trinité, de la grâce, de l'Incarnation, etc. Les dogmes n'apparurent d'abord que sous des *formes* obscures, indécises. Origène est à peu près le premier qui comprit la nécessité d'en former un ensemble et de les systématiser; mais, pour accomplir cette œuvre laborieuse, le secours de la philosophie lui était indispensable.

« Profondément versé dans l'étude des anciens philosophes, il employa toute la puissance de son génie à concilier la double *autorité* de la *foi* et de la *raison*. C'est là ce qui lui donne un caractère à part, et qui fait son originalité dans l'histoire intellectuelle des premiers siècles de l'Eglise... Les adversaires d'Origène ont prétendu faire de lui le père des Ariens, des Macédoniens, des Pélagiens, des Eutychéens, c'est-à-dire de toutes les hérésies qui ont tour à tour divisé l'Eglise sur le Verbe, sur le Saint-Esprit, sur l'Incarnation, sur la chute personnelle, en un mot, sur tout l'ensemble du dogme.

« Le vrai, dans tout cela, c'est que si, en effet, Origène n'a pas *su fixer* nettement le symbole de la foi chrétienne sur les dogmes de la Trinité, de la grâce et de l'Incarnation, ces dogmes, *encore indécis* à cette époque pour toute l'Eglise (1345), n'étaient pas alors arrivés à leur point de maturité et à l'heure de leur développement. Il a fallu les travaux subséquents des Athanase, des saint Basile, des saint Augustin, des saint Cyrille, pour préparer une solution suffisamment précise de ces dogmes, qu'Origène n'avait fait qu'*ébaucher*... »

L'auteur ne s'arrête pas en si bon chemin, et après avoir montré les Pères introduisant dans la dogmatique catholique la *théologie du paganisme oriental*, il fait remonter le même reproche jusqu'aux fondateurs mêmes du christianisme, qu'il traite sans façon comme d'assez vulgaires collecteurs de mythes.

« Origène, dit-il cavalièrement, a plus d'hésitation sur ce qui concerne les anges des nations, et l'ange gardien de chaque homme. Ces *importations* de l'Orient avaient pénétré jusque dans l'Evangile. *Les légendes* sur la vie de Jésus-Christ, particulièrement la *Chronique populaire de saint Matthieu*, nous le montrent occupé sans relâche à chasser les démons du milieu des hommes. Il a fallu les progrès de la *raison humaine*, déterminés par le christianisme lui-même, pour en finir avec cette hiérarchie intermédiaire des anges. Les découvertes de la science les ont éliminés de la nature physique ; l'homme, à son tour, abordant Dieu en lui-même, et le *trouvant au fond de sa conscience*, les a expulsés de la nature morale (1346). »

Mais le rationalisme devait pousser jusqu'à sa dernière conséquence le principe dont nous traçons la rapide histoire. Il fut obligé par les impérieuses nécessités de la logique, de supposer que le Christ lui-même n'avait été exempt ni des illusions ni des préjugés qu'on reprochait à ses successeurs, et que si l'Eglise, dans son développement progressif, s'était assimilé les doctrines qui paraissaient les plus propres à compléter la dogmatique, le Libérateur du genre humain n'avait pas dédaigné lui-même de faire entrer dans ses révélations les éléments les plus purs des philosophies et des religions qui l'avaient précédé. Le christianisme n'était plus alors qu'un *paganisme perfectionné*, le paganisme lui-même n'était plus qu'un *christianisme anticipé* (1347).

L'apologiste contemporain du catholicisme se voit donc maintenant dans la nécessité de démontrer : 1° que le paganisme n'a pas

(1344) On peut voir dans Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. IV, traduction Guizot, avec quelle adresse le rationalisme s'empare des objections préparées par la théologie protestante. Le *Cours d'histoire de la civilisation*, par M. Guizot, est une preuve nouvelle de la tactique que nous signalons. — Depuis la publication de ces travaux, M. Guizot s'est rapproché du supernaturalisme protestant.

(1345) Les *Annales de philosophie chrétienne* ont déjà réfuté ces assertions en rendant compte d'un ouvrage de M. Saisset. (*Voy.* le tome XIII, 3e série, p. 257 et suivantes où l'on cite les textes précis des Pères et surtout l'excellent ouvrage de Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble.)

(1346) Artaud, article *Origène* dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Quel livre curieux il y aurait à faire sous ce titre : *Opinions religieuses des hommes chargés d'élever la jeunesse catholique de la France au* XIXe *siècle!*

(1347) Ce sont les propres expressions de M. Edgar Quinet dans le *Génie des religions*.

été une préparation progressive du christianisme ; 2° que la doctrine de l'Evangile vient de la révélation primitive, de la révélation mosaïque, qu'elle a été complétée par le Christ, et qu'elle est surnaturelle dans son origine comme dans son établissement ; 3° que l'Eglise, dépositaire de la parole divine, l'a conservée dans son intégrité primitive, sans l'altérer jamais par des *inventions* humaines et par des *conceptions* rationalistes.

Nous avons essayé, selon la mesure de nos faibles forces, de démontrer les origines surnaturelles de la révélation chrétienne ; telle est la pensée qui nous a inspiré *Le Christ et l'Evangile*. Sans doute, ce travail n'a pas résolu toutes les difficultés que nous nous proposons de renverser, et ce que nous avons publié (1348) ne doit être considéré que comme quelques chapitres de la *Démonstration évangélique* à laquelle nous travaillons sans cesse, et que nous espérons terminer un jour.

Mais, dans *Le Christ et l'Evangile*, nous n'avons pu traiter, contre les rationalistes contemporains, la question de savoir si jamais l'Eglise catholique, depuis sa fondation, n'a défiguré aucun des dogmes qu'elle a reçus de son divin fondateur.

Le *Manuel de* Klee, que nous avons maintenant sous les yeux, s'est proposé d'accomplir cette tâche, en démontrant la perpétuité du dogme catholique, avec une érudition si large et si variée, une pénétration d'esprit si rare, une connaissance si approfondie, non-seulement des doctrines orthodoxes, mais encore des opinions de tous les hérétiques qui ont essayé tant de fois, depuis l'origine du catholicisme, de substituer leurs opinions personnelles à l'autorité du Christ, qui enseigne lui-même, par la bouche de son épouse immaculée.

L'ouvrage de Klee expose les dogmes chrétiens dans leur magnifique ensemble, sous une forme concise, mais complète, élémentaire, mais riche en développements scientifiques du plus grand intérêt. En même temps qu'il raconte l'*histoire des dogmes*, il met en regard les erreurs sans cesse renaissantes qui, depuis la prédication de l'Evangile, ont essayé d'altérer la croyance traditionnelle. L'erreur est confondue par cette seule confrontation, et la vérité chrétienne resplendit d'un éclat absolu et relatif tout à la fois.

Sans doute, ce n'est pas une pensée nouvelle que d'essayer de démontrer, par l'histoire, la perpétuité des dogmes chrétiens. Bull a prouvé, avec une étonnante érudition qui lui a valu l'admiration de Bossuet, que le dogme de la *divinité du Verbe* n'est pas une invention des Pères du concile de Nicée ; que son origine remonte à l'enseignement même du Sauveur. Le P. Pétau, dans un ouvrage célèbre et resté inachevé, s'est attaché, avec une science qui rendra sa mémoire immortelle, à démontrer la perpétuité de plusieurs croyances catholiques. Tout le monde connaît la *Perpétuité de la foi*, dirigée par Nicole, Arnauld et Renaudot, contre les protestants du XVII^e^ siècle. Dom Denys de Sainte-Marthe est l'auteur d'un excellent traité sur la *confession*, dans lequel il prouve, avec une science très-remarquable, que le sacrement de la pénitence a toujours été reconnu dans l'Eglise comme institué par le Sauveur lui-même. Un grand nombre de théologiens français ont été amenés par la nature de leurs études, à constater la perpétuité du dogme catholique. Il suffit de citer comme preuve les savantes recherches de Witasse et de Legrand sur la Trinité et sur l'Incarnation.

Mais ce qui nous manquait jusqu'ici, c'est un livre qui résumât, sous une forme concise, les immenses travaux des controversistes qui se sont efforcés depuis trois siècles d'établir la perpétuité du dogme catholique. Un tel livre est en effet de première nécessité pour beaucoup de personnes.

Il est indispensable aux jeunes théologiens et aux prêtres qui exercent le saint ministère, pour répondre aux objections des hérétiques et des rationalistes. Ces objections sont devenues si populaires, que les ecclésiastiques, même ceux qui vivent dans les positions les plus modestes, sentent la nécessité d'ouvrages spéciaux, qui mettent à la portée de leur pauvreté les immenses recherches des grands théologiens, et qui ne les obligent pas à enlever à l'exercice d'un ministère absorbant un temps trop considérable. Ces sortes de livres, qu'on appelle avec raison *Manuels*, manquent complétement dans nos écoles théologiques. Les ouvrages qui en tiennent la place n'atteignent pas leur but, soit à cause de leur nullité scientifique, soit à cause de leur date déjà ancienne, qui ne leur a pas permis d'aborder la plupart des difficultés dont les esprits sont maintenant préoccupés.

Croit-on que les hommes du monde, absorbés par des études sérieuses, n'aient pas eux-mêmes besoin de livres bien supérieurs à ceux qu'on leur conseille ordinairement ? Attaqués sans cesse dans leur foi par les objections du rationalisme, ils entendent répéter perpétuellement que le dogme chrétien s'est *formé lentement, sous des influences très-variées et complétement humaines*. MM. Vacherot et Saisset essaient de leur prouver que la divinité du Fils de Dieu ne faisait pas partie de l'enseignement apostolique ; MM. Guizot et P. Leroux veulent leur démontrer que la constitution actuelle de l'Eglise est une usurpation ; que Jésus-Christ avait organisé démocratiquement la société chrétienne ; M. Michelet enseigne que la

(1348) Nous avons réfuté déjà dans *Le Christ et l'Evangile* les systèmes de MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud et Clavel (Paris, Lecoffre) ; — dans la *Défense du christianisme historique*, ceux de Semler, de Wetc, Schleiermacher, Strauss, etc. ; — dans le *Mysticisme catholique*, les théories de MM. Guizot, Pauthier, Cousin, Barthélemy Saint-Hilaire, Jouffroy, etc.

poétique croyance de la présence réelle est une invention de l'esprit enthousiaste du moyen âge. On sait que le même écrivain n'est pas plus favorable au sacrement de pénitence, qu'il est loin de regarder comme une institution divine, et contre lequel il a épuisé toute la fécondité de son esprit déclamateur. Nous ne connaissons pas de livre plus propre que le *Manuel* du docteur Klee à faire justice de ces excentricités prétendues théologiques.

Ce qui faisait la difficulté d'un pareil ouvrage, c'est l'embarras de concilier la brièveté avec l'exactitude scientifique et l'abondance des faits nécessaires pour rendre satisfaisante la démonstration historique. Or le docteur Klee et son habile traducteur ont admirablement résolu ce problème. Le *Manuel des dogmes chrétiens* n'est pas un tissu d'indications vagues, et les textes, dont la multitude est effrayante, sont résumés dans ce qu'ils ont d'essentiel ; les textes grecs et latins, quand ils sont importants, se trouvent au bas des pages, avec des renseignements si clairs et si précis, qu'il est toujours facile de recourir aux sources. Ce n'est pas sans dessein que nous avons joint le nom du traducteur à celui de l'auteur. En effet, les notes de la traduction française sont beaucoup plus exactes que celles de l'original allemand.

M. Mabire a rectifié bien des inexactitudes avec une patience et un soin qu'on ne trouve jamais chez les traducteurs ordinaires, et qui prouvent qu'il sent toutes les conditions et toutes les exigences d'une science solide et véritable. Nous ne saurions trop l'en féliciter, à une époque où les publications vraiment théologiques sont si rares, surtout en France, où l'on s'acquiert si facilement la renommée d'apologiste en résumant les apologistes du dernier siècle, sans tenir compte des modifications considérables qui se sont faites dans la controverse et dans l'état des esprits. C'est en effet une naïveté bien grande d'opposer aux Strauss et aux de Wette des principes de solution qui peuvent être bons contre les frivoles chicanes de l'école voltairienne, et qui sont presque ridicules en présence des difficultés de ce temps.

Un ouvrage de la nature du *Manuel* ne peut être analysé. Nous croyons que le meilleur moyen d'en faire connaître toute l'importance est de montrer, par une application particulière, les ressources qu'il peut fournir à la controverse contemporaine. Pour atteindre ce but, rappelons-nous que M. Michelet et une multitude d'écrivains rationalistes et protestants ont avancé que le dogme de la *présence réelle* ne faisait point partie du christianisme primitif. Or, voici par quelles preuves accablantes le docteur Klee renverse cette audacieuse hypothèse :

« Les anciens, dit-il, enseignent positivement de l'Eucharistie, que Jésus-Christ y est vraiment et réellement présent.

« Saint Ignace l'appelle expressément la chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ (1349); il dit des Docètes, qu'ils s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que l'Eucharistie est la chair de Jésus-Christ, notre rédempteur, laquelle a souffert pour nos péchés et que la bonté du Père a ressuscitée (1350) ; et si ailleurs il envisage l'Eucharistie sous un point de vue purement moral (1351), c'est évidemment parce qu'il suppose, avec la réalité de l'Eucharistie, la foi de l'Eglise à cette réalité, et dans les fidèles la connaissance de cette foi ; c'est qu'il ne veut pas, dans ce qui est réel et véritable, laisser passer le côté symbolique sans en développer la signification, et sans en tirer profit pour les mœurs. On voit, du reste, les autres Pères s'efforcer ainsi, en toute circonstance, de tirer des réalités de la Foi une nourriture pour l'esprit et un moyen d'édification pour la vie pratique.

« Saint Irénée exprime, en un grand nombre de ses écrits, la doctrine de l'Eucharistie. Partout il présuppose dans l'Eucharistie la présence réelle de Jésus-Christ; partout il regarde comme un principe hors de contestation la croyance de l'Eglise, qui considère l'Eucharistie comme le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ ; et il en tire, contre les hérétiques de son temps, contre les Valentiniens particulièrement, une preuve décisive en faveur de la doctrine catholique de la création et de la résurrection. Il montre, en effet, dans quelles contradictions ces hérétiques s'embarrassent, en retenant, d'une part, la doctrine et la pratique de l'Eucharistie, pendant que, de l'autre, ils nient la création du monde par la puissance divine, et la résurrection de la chair : « Comment savent-ils, » dit le saint docteur, « que le pain sur lequel ont été « prononcées les paroles de l'action de grâces « est le corps du Seigneur, et le vin, le ca« lice de son sang, puisqu'ils ne veulent « pas le reconnaître pour le Fils du créateur « du monde (1352) ? » Et ailleurs : « Comment « le Seigneur, s'il a un autre père que le « Dieu qui a fait le monde, a-t-il pu prendre « dans ses mains le pain de cette création « qui lui est étrangère, et dire qu'il était son « corps, prendre le vin qui était dans le ca« lice, et dire qu'il était son sang (1353) ? » — « Comment disent-ils que la chair tombe « en dissolution et qu'elle ne peut plus re« venir à la vie, puisqu'ils savent bien qu'elle « est nourrie du corps et du sang du Sei« gneur ? Qu'ils abandonnent donc leur sen« timent, ou qu'ils cessent d'offrir le sacri« fice eucharistique (1354). » — « Celui qui « déclare la chair opposée à Dieu, » dit-il en-

(1349) *Ad Phil.*, n. 4, dans le *Manuel*, t. II, p. 244.
(1350) *Ad Smyrn.*, n. 7.
(1351) *Trall.*, n. 8; *Rom.*, n. 7.
(1352) IV, 18, n. 4.
(1353) IV, 33, n. 2.
(1354) IV, 18, n. 5.

core, « et qui l'exclut de la rédemption et « de la résurrection, doit rejeter aussi « l'œuvre tout entière de la rédemption, et « l'Eucharistie que Jésus-Christ a insti- « tuée (1355). »

« Voici comment s'exprime saint Justin sur la célébration de l'Eucharistie parmi les Chrétiens, et sur la participation des fidèles aux saints mystères : « Nous ne prenons pas « cette nourriture comme un pain ni comme « un breuvage ordinaire ; mais comme « Jésus-Christ, notre Sauveur, incarné par « la parole de Dieu, a pris chair et sang « pour notre salut, de même on nous en- « seigne que cet aliment, béni par la prière « qu'il nous a transmise et qui devient notre « propre chair et notre propre sang, est vé- « ritablement la chair et le sang de Jésus « incarné (1356). »

« La foi de Tertullien à la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne saurait non plus être douteuse (1357). Il dit du nouveau baptisé, qu'après le baptême il est nourri dans l'Eucharistie de l'abondance du corps de Jésus-Christ. Ailleurs il fonde sur la participation aux sacrements, et spécialement sur la communion du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la dignité de notre corps qui reçoit tous les sacrements et la vérité de la résurrection (1358). Il trouve aussi dans l'Eucharistie une raison péremptoire à opposer au docétisme des Marcionites (1359). Ailleurs, il gémit de voir des Chrétiens travailler à fabriquer des idoles, et venir ainsi, après avoir formé un corps aux démons, porter leurs mains sur le corps de Jésus-Christ. « O mains criminelles ! s'écrie-t-il (1360), ô « mains qui méritent d'être coupées, puis- « qu'elles profanent le Saint des saints ! »

Klee explique ensuite quelques textes de Tertullien qui semblent, au premier coup d'œil, favorables aux opinions hétérodoxes ; puis il continue sa revue de la doctrine des Pères sur la présence réelle.

« Clément d'Alexandrie, dit-il, expose comment l'homme reçoit du *Logos* la naissance et tout le développement de la vie : « Le *Logos*, dit-il, est tout pour l'enfant ; il « est son père et sa mère, son pédagogue et « sa nourrice. *Mangez ma chair*, dit-il, et « *buvez mon sang*. C'est la nourriture choi- « sie que le Seigneur nous donne ; il nous « présente son corps et nous verse son sang, « et rien ne manque à ses enfants pour l'ac- « croissement et le soutien de leur vie. O « mystère étonnant pour l'intelligence ! Il « nous ordonne de dépouiller l'ancienne na- « ture, charnelle et corrompue, et de nous « abstenir des anciens aliments, afin que, « participant à la nouvelle nourriture qu'il « nous a préparée, nous puissions, s'il est « possible, le recevoir et le renfermer en « nous, et, possédant ainsi notre Sauveur « dans notre sein, guérir par son secours « puissant notre âme de ses passions char- « nelles (1361). »

« Dans un autre endroit du même livre, recommandant la modération qu'on doit observer dans l'usage du vin, il est conduit à parler du *Verbe*, qui est la grappe véritable, laquelle a été, pour notre salut, écrasée sous le pressoir, et dont nous buvons le sang dans l'Eucharistie ; et il expose comment ceux qui reçoivent avec foi ce sacrement y puisent, pour leur corps et pour leur âme, un principe de sanctification et d'immortalité. Lorsqu'il dit un peu plus loin que c'est bien du vin que Jésus-Christ a béni, il n'a évidemment d'autre intention que de désigner la matière employée par Jésus-Christ, et de prouver par là contre les Encratites que le vin n'est point l'œuvre du mauvais principe, et que l'usage du vin n'a rien en soi d'illégitime.

« Origène dit que le baptême n'a eu lieu d'abord qu'en figure, dans la nuée et dans la mer, mais que la régénération s'accomplit maintenant en réalité dans l'eau et le Saint-Esprit : « De même, dit-il, le peuple de Dieu « fut nourri autrefois de la manne du désert, « qui n'était qu'une figure ; mais aujour- « d'hui il reçoit en réalité la véritable nour- « riture, la chair du Verbe de Dieu. — Ceux « qui s'approchent de l'Eucharistie sans « avoir la pureté de conscience nécessaire, « dit-il ailleurs, profanent le corps de Jésus- « Christ et n'échapperont pas au jugement « de Dieu (1362). » Il distingue, du reste, la participation au sang de Jésus-Christ par les sacrements, de celle qui consiste dans la simple communication de sa doctrine, par où il est évident qu'il n'entend point que la communion eucharistique puisse avoir lieu seulement en esprit et par la foi. On conçoit d'ailleurs facilement que, dans sa controverse avec Celse, il s'exprime sur l'Eucharistie avec beaucoup de réserve ; qu'il l'appelle simplement un *symbole d'action de grâces envers Dieu*, ou bien que, soulevant un peu plus le voile du secret, il la nomme *un corps saint* et sanctifiant (1363). Personne ne doit être surpris non plus que parfois son langage sur l'Eucharistie prenne une teinte de tropologie et d'allégorie ; il suffit de se rappeler que c'est là sa manière habituelle et sa tendance ordinaire ; qu'il tourne en allégorie le sacerdoce, le temple, les vases sacrés, Jérusalem et même les fêtes chrétiennes, la Pâque, la Pentecôte, le dimanche, etc.

« Saint Hippolyte explique le festin que la Sagesse prépare à ses amis (1364), de la connaissance qui nous est donnée de la sainte Trinité, et de la participation au corps et au sang de Notre-Seigneur, qui sont chaque

(1355) V, 2, n. 2.
(1356) *Apol.*, I, 66.
(1357) *De pudi it.*, ch. 9, et *De bapt.*, ch. 16.
(1358) *De resur. carnis*, c. 8.
(1359) *Adv. Marc.*, V, 8.
(1360) *De idololatria*, c. 7.
(1361) *Ped.*, I, 6.
(1362) *In ps.* XXXVII, h m. 2, n. 6.
(1363) Cf. en re autres *Cont. Cels.*, VIII, 22.
(1364) *Prov.* IX, 1.

jour offerts en sacrifices sur la table mystique (1365).

« Saint Cyprien, d'accord en cela avec toute l'Eglise catholique, demande notamment qu'on traite avec plus de douceur les fidèles qui sont tombés dans la persécution; il insiste vivement sur la nécessité de réadmettre à la communion de l'Eglise, même aux approches menaçantes d'une persécution nouvelle, ceux qui, après avoir failli dans la persécution précédente, se sont livrés avec ardeur aux exercices de la pénitence; il veut qu'on les arme, pour la lutte où ils vont être engagés, *du corps et du sang de Jésus-Christ*; il n'y a que le *sang de Jésus-Christ* qui puisse leur donner la force et le courage de verser leur sang pour sa cause (1366). Ailleurs il adresse de vifs reproches aux prêtres qui donnent l'Eucharistie aux fidèles tombés, avant qu'ils aient réparé leurs fautes par la pénitence et la confession, et qui profanent ainsi le corps de Notre Seigneur (1367). Il professe la même doctrine en beaucoup d'autres endroits de ses écrits (1368).

« Le schismatique Novatien faisait jurer ses adeptes par *le corps et par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, pour s'assurer qu'ils lui demeureraient fidèles et qu'ils ne passeraient point à la communion de saint Corneille (1369).

« Saint Denys d'Alexandrie exprime dans les termes les plus explicites sa croyance à la présence réelle; aussi exige-t-il, pour la réception de l'Eucharistie, même la pureté du corps (1370).

« Macaire Magnes (vers 266), dans son exposition de la doctrine chrétienne, enseigne de la manière la plus nette et la plus expresse la présence réelle, rejetant comme tout à fait insoutenable l'explication qui ne voit dans l'Eucharistie qu'une figure du corps de Jésus-Christ, explication déjà proposée de son temps on ne sait par quels novateurs (1371); il dit ailleurs du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie qu'il ne se corrompt ni ne se consume, mais qu'il remplit d'une force divine celui qui s'en nourrit (1372).

« Ammonius, pour éloigner les fidèles de l'usage indigne de l'Eucharistie, rappelle la terrible punition du roi Balthasar. Ce prince, dit-il, perdit son empire terrestre pour avoir profané les vases sacrés; celui qui reçoit indignement le vin mystique par lequel les vases précieux de l'église sont sanctifiés, sera exclu du royaume de Dieu et condamné au feu éternel (1373).

« Les *Constitutions apostoliques* recommandent aux fidèles d'honorer en toute manière les prêtres, qui sont leurs bienfaiteurs et leurs ambassadeurs auprès de Dieu; qui les ont régénérés par l'eau...; qui leur ont donné le corps *de la rédemption et le précieux sang*; qui les ont délivrés de leurs péchés et les ont rendus participants de la très-sainte Eucharistie (1374). Dans un autre endroit, elles décrivent ainsi l'ordre qu'on doit observer en s'approchant de la sainte table: « Ensuite doit avoir lieu le sacrifice, pendant « lequel tout le peuple se tient debout et « prie en silence; puis, lorsque le sacrifice « est achevé, chaque rang doit se présenter « pour recevoir le *corps du Seigneur et son « précieux sang*, s'avançant en ordre, avec « crainte et avec respect, vers le corps de « son Roi (1375). » L'évêque dit, en présentant l'hostie : *C'est le corps de Jésus-Christ*; et celui qui le reçoit répond : *Amen*. De même le diacre dit, en présentant le calice: *C'est le sang de Jésus-Christ, le calice de la vie*; et celui qui le reçoit répond : *Amen* (1376). Après la communion, le diacre dit: « Nous qui avons reçu le *précieux « corps et le précieux sang de Jésus-Christ*, « rendons grâces à celui qui a bien voulu « nous admettre à la participation de ses « saints mystères (1377). »

« Nous trouvons plus tard la foi à la présence réelle professée par Eusèbe (1378) et par saint Hilaire, qui explique comment, par l'Eucharistie, nous sommes unis avec Dieu le Père, puisque le Père est dans le Christ et le Christ dans l'humanité qu'il a revêtue, et que cette humanité de Jésus-Christ est vraiment présente dans l'Eucharistie (1379).

« Saint Cyrille de Jérusalem invoque, pour établir la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la parole même de Jésus-Christ (1380), qu'il faut croire plutôt que les sens, et il prescrit aux néophytes le maintien et la tenue qu'ils doivent observer lorsqu'ils *reçoivent le corps et le sang du Seigneur*, leur disant comment ils doivent l'adorer, puis répondre *Amen*, quand on le leur présente (1381).

« Saint Basile considère la *communion quotidienne du corps et du sang de Jésus-Christ*, comme la condition de la persévérance en nous du principe de la vie (1382).

« Saint Jacques de Nisibe dit que Jésus-Christ, avant de mourir sur la croix, donna *son corps et son sang à ses disciples* (1383). « Comme autrefois, dit-il ailleurs, la manne fut

(1365) *Frag.* in Bibl. Galland., II, p. 483.
(1366) Epist. 59, *ad Corn.*, n. 2.
(1367) Epist. 9, n. 1.
(1368) Epis. 63, *ad Cæcil.*, *De lapsis.*
(1369) Cornel., *Epist. ad Fab. Antioch.*
(1370) Epist. 4, *ap. Euseb.*, VII, 9; dans la *Patrol.* de M. Migne, t. V, p. 96.
(1371) Dans la *Patrol.* de M. Migne, t. V, p. 544, 589.
(1372) Dans Gall., t. II, p. 542.
(1373) *In Dan.* V, Comm. var.; dan Mai, *Spicil. Rom.*, t. Ier, p. 44.
(1374) *Const. apost.*, II, 33.
(1375) *Ibid.*, n. 57.
(1376) *Ibid.*, VIII, 13.
(1377) *Ibid.*, VIII, 14.
(1378) *Sur le psaum.* LXXX, 17.
(1379) *De Trinit.*, VII, n. 13 et 15.
(1380) *Catech.* 23.
(1381) *Ibid.*, n. 1 et 22.
(1382) Epist. 93, *ad Cæsar. patriciam*, t. III, p. 267.
(1383) Serm. 14, *De Pascha*, n. 4.

« la nourriture des Hébreux, de même aujourd'hui, nous sommes nourris du *corps de Notre-Seigneur* (1384). » Dans un autre discours, il recommande la garde sévère de notre bouche, afin qu'aucune parole impure ne souille la porte par laquelle le Roi est *entré en nous* (1385). « *La communion du corps et du sang de Jésus-Christ*, dit-il encore, purifie l'âme du péché (1386). »

« Son disciple, saint Ephrem, est plein aussi de magnifiques témoignages en faveur de nos saints mystères (1387).

« Citons encore, comme témoins de la foi antique de l'Eglise, saint Grégoire de Nysse (1388) ; Julius Firmicus Maternus, qui, comparant l'initiation chrétienne à l'initiation païenne, trouve d'un côté un poison mortel, de l'autre la vie elle-même, c'est-à-dire le pain et le calice de Jésus-Christ, qui donne aux fidèles la substance de sa majesté et dont nous buvons le sang immortel, ce qui nous soumet le démon et tous ses artifices (1389) ; — saint Zénon de Vérone, qui appelle l'Eucharistie le festin glorieux, pur, éternel, céleste, qui apaise la faim pour toujours et qui donne la béatitude (1390), le pain et le vin nouveau qui rassasie et enivre l'âme et lui fait trouver dans l'ardeur de l'Esprit saint les transports du bonheur (1391) ; la victime que ne peut contempler sans sacrilége celui qui n'a pas reçu l'onction sainte (1392) ; — saint Optat de Milève, qui reproche aux Donatistes, entre autres impiétés, d'avoir détruit les autels sur lesquels on *conserve le corps de Jésus-Christ*, d'avoir brisé ou vendu aux païens les calices dans lesquels le *sang de Jésus-Christ* est tous les jours renfermé (1393).

« Nous avons aussi sur l'Eucharistie des témoignages de saint Ambroise, si nombreux et si précis qu'ils ne peuvent donner lieu même à l'ombre d'un doute (1394). Il en est de même de saint Chrysostome, qui s'attache particulièrement à faire ressortir l'identité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie avec celui dans lequel Jésus-Christ vécut sur la terre (1395) ; de saint Epiphane (1396), de saint Jérôme (1397), de saint Augustin (1398), qui affirme que le fidèle indigne reçoit l'Eucharistie comme celui qui est pur (1399) ; d'où il suit que le sacrement a en lui-même son existence objective et immuable, et que sa réalité est tout à fait indépendante de la disposition du sujet qui le reçoit. Si dans d'autres passages, où il parle de la manière dont il faut concevoir la réalité sacramentelle dans l'Eucharistie, il rejette l'idée capharnaïte de la manducation charnelle (1400) : si en parlant de l'Eucharistie il nomme quelquefois les symboles qui en sont le signe sensible, personne ne songera, sans doute, à voir dans ce langage une restriction de sa profession de foi, si précise et si explicite partout ailleurs. Signalons en dernier lieu les témoignages parfaitement clairs et irrécusables de saint Cyrille d'Alexandrie (1401), de Théodoret (1402), de saint Pierre Chrysologue (1403), de saint Léon (1404) et de saint Sophrone (1405) de Jérusalem (1406). »

On peut juger maintenant de l'immense importance du livre du docteur Klee. Ce livre, nous le croyons du moins, sera bientôt dans les mains de tous les membres du clergé et de tous ceux qui, parmi les laïques, veulent avoir un guide exact et savant, pour étudier l'histoire si intéressante de la *dogmatique catholique*. Un pareil résultat dédommagera sans doute le docte traducteur du travail qu'a dû lui coûter cette belle publication.

(1384) *Ibid.*, n. 6.
(1385) S Thom. 3, *De jejunio*, n. 2.
(1386) Serm. 4, *De orat.*, n. 9.
(1387) Serm. 10, *adv. scrut.*; serm. 6, 9, et *Parœn. pœnit.*, 11.
(1388) Orat. 37, *De bapt. Christ.*
(1389) *De err. prof. relig.*, c. 19 et 22.
(1390) Lib. II, tract. 38.
(1391) *Ibid.*, tract. 53.
(1392) Lib. II, tract. 5, n. 8.
(1393) *De schis. Donat.*, VI, n. 2.
(1394) *De myst.*, c. 8, n. 47, 48, c. 9, n. 53 ; *In psalm.* XLIII, n. 36 ; *Sacr.*, IV, 4, 5.
(1395) *In Matth.*, hom. 25, n. 3, 4 ; 50, n. 2, 3 ; LXXXII, n. 5 ; *Pœnit.*, hom. 9, n. 1 ; *Ad pop. Antioc.*, hom. 1, n. 9 ; *Cont. Anom.*, VI, n. 3 ; *In II Timot.*, hom. 2, n. 4.
(1396) *Ancor.*, n. 57.
(1397) *Ad Tit.* I, 7, 9 ; *Ad Hedib.*, II ; *In Matth.*, XXVI, 26.
(1398) *Cont. advers. legis et proph.*, II, c. 9, n. 34 ; *Cont. Faust.*, XII, 10 ; *De Trinit.*, III, 10.
(1399) *De bapt. cont. Donat.*, V, 8, n. 9.
(1400) *Enarr. in psal.* XCVIII, n. 9.
(1401) *Frag.*, *apud* MAÏ., *Class. auct.*, t. X, p. 375. Voir *Ador. in spirit. et veritat.*, XVII ; *Adv. Nestor.*, IV, 5, 6 ; Hom. 6, *In myst. cœnæ* ; *In Joan.* VI, 56 ; XX, 27.
(1402) *In Cant.*, III, 2 ; *Repreh. anath. Cyr.*, XI.
(1403) Serm. 2, 34, 67, 68, 71.
(1404) Epist. 59, *ad pop. Const.*, c. 2.
(1405) *Ap.* MAÏ., *Spicil. rom.*, t. IV, p. 33.
(1406) KLEE, *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*, chap. 4, L'Eucharistie comme sacrement.

SIXIÈME DISSERTATION.

DE L'EXÉGÈSE RATIONALISTE ET DE SES DANGERS,

A PROPOS DU LIVRE DU DOCTEUR STRAUSS.

En 1841, un jeune prêtre écrivait dans une de nos revues catholiques les réflexions suivantes : « Quand Luther, Calvin et les premiers réformateurs n'avaient encore at

taqué qu'un petit nombre de vérités catholiques, on abordait une à une toutes les difficultés qu'ils soulevaient. Cherchaient-ils à corrompre un texte, à en fausser l'interprétation, on discutait ce texte et on en rétablissait le sens. Mais bientôt l'erreur se multiplia, se divisa, se subdivisa dans une progression si rapide, que toute discussion détaillée devenait impossible. En coupant la tête de l'hydre on en faisait naître une foule d'autres. Quand il y avait sur un seul texte, sur un seul verset deux cents interprétations différentes, ne fallait-il pas d'autres armes que celles du raisonnement ?

« La Providence suscita alors Bossuet. Au lieu de s'enfoncer dans les menues discussions de détails, ce grand théologien sortit pour quelque temps de la mêlée. En face de la Réforme, il posa son *Histoire des variations*, comme un miroir magique, où toutes les transformations du nouveau Protée venaient se peindre et se fixer. Dès-lors, la cause du protestantisme fut perdue au tribunal du bon sens désintéressé. Il était facile de distinguer ce qui venait de Dieu et ce qui venait de l'homme, ce qui venait de la raison éternelle et immuable, et ce qui venait des passions mobiles et changeantes. On ne pouvait résister à l'impression de ce sublime tableau où les sectes passent et se succèdent autour de l'Eglise, comme les nuages devant le soleil immobile au fond des cieux. Maintenant, pourquoi ne pas appliquer à l'erreur sous toutes ses formes diverses, sous ses déguisements philosophiques et religieux, la méthode que Bossuet applique seulement au protestantisme ? Pourquoi ne pas l'étendre sur une échelle plus vaste ? Pour être plus complet, le tableau ne sera que plus frappant. L'erreur, en se multipliant, en se fractionnant, montrera mieux la loi de dissolution et de mort qui pèse sur elle. En se déployant depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, l'Eglise manifestera mieux ce qu'il y a de divin dans son unité, dans son universalité et dans sa perpétuelle immutabilité. Le jour paraîtra plus beau auprès de la nuit, la vie sera plus manifeste en face de la mort (1407).»

Le R. P. de Valroger n'est pas de ces hommes qui se contentent de poser des principes spéculatifs. Il sait trop bien que si l'Eglise de France veut conserver quelque influence sur les esprits et sur les cœurs, elle ne doit jamais remettre dans le fourreau le glaive qui protége la cité sainte. Aussi quelques mois s'étaient-ils à peine écoulés depuis la publication de ses *Études critiques sur le rationalisme contemporain*, qu'il fit paraître un travail digne de toute l'attention des catholiques français (1408).

On sera surpris, au premier coup d'œil, de voir un homme comme le R. P. de Valroger, qui peut puiser dans son propre fond tant de richesses intellectuelles, consumer de longues journées, que réclament impérieusement les exigences de la controverse chrétienne, dans la publication d'une simple traduction. C'est que le R. P. de Valroger n'est pas de ces esprits superficiels qui regardent comme indigne de la hauteur de leurs prétentions tout ce qui n'est pas destiné à produire un grand bruit dans le monde Il n'est pas rare de voir de ces gens-là, dont l'ignorance égale la plupart du temps la présomption, juger du haut de leur supériorité dédaigneuse ce qu'ils appellent dans leur langage de purs travaux d'érudition. Ils vous répéteront sur tous les tons qu'ils préfèrent la tranquillité de leur douce apathie à la gloire d'être simplement des gens utiles, et de faire leur modeste part dans le grand travail que la Providence a imposé à l'humanité tout entière.

Il est curieux de voir, en présence de telles prétentions, l'éloquent auteur de l'*Histoire de la civilisation* consumer les plus belles années de sa vie à traduire les *Mémoires de la révolution d'Angleterre*, et le célèbre professeur qui a écrit le *Cours d'histoire de la philosophie*, user ses yeux dans les bibliothèques sur les manuscrits à demi effacés de Proclus. Quel contraste entre une pareille manière d'agir et le dédain qu'affichent certains esprits pour les modestes travaux sans lesquels les grandes œuvres historiques et philosophiques deviendraient à peu près complétement impossibles ! C'est que les hommes de talent, dans tous les camps et dans toutes les opinions, n'adoptent jamais les préventions étroites et mesquines qui entretiennent si doucement l'apathie du vulgaire. L'auteur des *Etudes sur le rationalisme contemporain* partage sur ce point les idées de MM. Guizot et Cousin (1409). Pendant qu'il travaillait à ses *Etudes critiques sur le rationalisme contemporain*, il employait ce qui lui restait de loisir à préparer l'importante publication que nous allons faire connaître à nos lecteurs.

Le livre dont nous allons parler se divise en trois parties, l'*introduction*, la *traduction* et les *notes*.

L'*introduction* mériterait seule une attention particulière. Le premier paragraphe est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume du R. P. de Valroger. L'auteur, dès le principe, montre nettement le but qu'il se propose d'atteindre, et signale avec franchise les obstacles qui s'opposent à la réalisation de ses idées. Il se déclare loyalement partisan décidé de la réforme des études cléricales. L'ouvrage même du R. P. de Valroger nous apprend que cette conviction n'est pas chez lui, comme chez certains

(1407) De Valroger, *Annales de philosophie chrétienne*. 3e série, t. III, p. 32.

(1408) *Essai sur la crédibilité de l'histoire évangélique*, traduction abrégée du docteur Tholuck.

(1409) En même temps qu'il publiait dans le *Correspondant* ses spirituels et savants articles sur la jeune école éclectique, le R. P. de Valroger ne faisait-il pas aussi paraître, dans les *Démonstrations évangéliques* de M. Migne, sa traduction des *Conférences* de Mgr Wiseman, le plus grand théologien de l'Angleterre contemporaine ?

ecclésiastiques, une affaire de mode et de bon ton. Pendant que le jeune professeur publiait dans les *Annales de philosophie chrétienne* cet article important, qui annonçait son système de controverse, il fondait au grand séminaire de Bayeux un *Cours d'introduction à l'étude de la théologie*(1410), dans lequel il appliquait pendant plusieurs années la méthode que nous avons fait connaître à nos lecteurs au commencement de cette dissertation. Pourquoi donc ce courageux exemple est-il resté sans imitateurs, dans un temps où les catholiques réclament avec tant de vivacité des prêtres qui puissent leur servir de guides dans la bataille? Sommes-nous donc destinés à rester éternellement, au milieu d'un siècle plein de mouvement et d'agitation, dans la tradition vieillie du moyen âge? On a certainement fait beaucoup pour les études des petits séminaires, et ces établissements soutiennent avantageusement la concurrence des colléges universitaires. Mais où sont les écoles normales du clergé? par quoi a-t-on remplacé ces savantes universités qui faisaient la gloire de notre église de France? quelles institutions théologiques ont pris la place des corporations religieuses qui conservaient avec tant de zèle la tradition des sciences ecclésiastiques? Pense-t-on que c'est avec trois années d'études théologiques qu'on formera, dans le XIX^e^ siècle, de dignes successeurs des Mabillon, des Huet, des Pétau, des Bergier?

Nous ne faisons qu'indiquer ici la plus haute question qui puisse intéresser les évêques et le clergé. Nous n'avons à parler ici que d'exégèse. Les réflexions que nous avons à faire sur ce sujet pourraient seules fournir des preuves plus que suffisantes à ce que nous disions tout à l'heure, de la nécessité d'agrandir le cercle jusqu'alors inflexible des études cléricales. Personne, en effet, ne peut contester parmi nous l'importance des études exégétiques, ou bien, si l'on osait avancer, comme certains esprits paraîtraient disposés à le faire, qu'elles n'ont qu'une importance très-restreinte dans le cadre immense de la science ecclésiastique, il faudrait considérer comme des travailleurs inutiles et comme des intelligences bornées, des hommes dont l'Eglise conserve précieusement la mémoire. Il faudrait admettre que les Maldonat, les Cornélius à Lapide, les Bellarmin, les Sanctius, les Bonfrérius, les Estius, les Justiniani, les Calmet et tant d'autres savants de premier ordre, ont consumé dans un stérile labeur leurs talents et leur vie.

Dans les anciennes études ecclésiastiques, qu'on décrie aujourd'hui avec tant d'injustice, parce qu'on n'en soupçonne pas la profondeur, l'étude des livres saints occupait avec raison une place considérable. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil rapide sur les prodigieux travaux que nous a légués, comme un glorieux héritage, le clergé des derniers siècles. C'est vraiment bien à tort que nous nous vantons tous les jours d'une supériorité imaginaire sur nos prédécesseurs. S'ils reparaissaient tout à coup parmi nous, les hommes qui ont jeté sur l'Eglise de France un éclat immortel, quel compte sévère ne demanderaient-ils pas de leurs travaux et de leurs sueurs? Pour ne parler que de l'exégèse, qu'est-elle devenue depuis les savantes publications de Calmet? quelle place cette science indispensable occupe-t-elle dans l'enseignement de nos grands séminaires? Ne se contente-t-on pas de consacrer un peu plus d'une heure par semaine à traduire avec quelques explications certains passages de la sainte Ecriture? Croit-on que des hommes aussi superficiellement preparés soient bien propres à soutenir plus tard, au milieu de la société laïque, les assauts multipliés de l'exégèse rationaliste? N'y a-t-il pas dans une pareille négligence de grands dangers? Il l'avait bien senti, le savant ecclésiastique auquel le R. P. de Valroger a dédié son livre. Il n'avait pas cru pouvoir rendre à l'Eglise de France un plus important service qu'en fondant au grand séminaire de Paris un cours d'exégèse, où il discutait avec une science profonde et une impartialité digne des plus grands éloges toutes les difficultés soulevées depuis cinquante ans par la critique protestante. Pourquoi faut-il qu'un si bel exemple n'ait pas exercé sur les autres diocèses une salutaire et victorieuse influence? pourquoi cet esprit éminent, qui méritait si bien la confiance de tout le clergé français par ses vertus et par ses talents, n'a-t-il pas eu la consolation suprême de voir refleurir chez nous les études exégétiques avant d'entrer dans la demeure de son éternité? Espérons que ses vœux, que ses travaux ne resteront pas stériles. Espérons que les jeunes ecclésiastiques comprendront enfin la nécessité de commencer contre l'incrédulité cette pieuse croisade, qui doit venger les livres saints des attaques impétueuses de nos nombreux ennemis.

Le R. P. de Valroger est bien loin de partager les préjugés étroits que nous venons de combattre. Il renverse, en effet, avec une grande puissance de logique, les misérables sophismes sur lesquels on s'appuie ordinairement pour laisser chez nous dans une langueur si déplorable l'étude des livres saints. Ce morceau est trop remarquable pour que nous hésitions à le faire connaître à nos lecteurs, et il contribuera, nous l'espérons, à leur donner une juste idée de l'importance des questions traitées dans l'*Introduction* du R. P. de Valroger.

« Si l'Eglise peut démontrer sans le secours de l'Ecriture, et par conséquent sans celui de l'exégèse biblique, ses droits incontestables à la souveraineté du monde moral, l'exégèse n'en demeurera pas moins une des sciences religieuses les plus importantes; et aujourd'hui plus que jamais, c'est pour le clergé un devoir pressant de la

(1410) Ce cours s'appelait *Histoire comparée de la religion et de la philosophie.*

cultiver avec ardeur. Si nous étions assez imprudents pour la négliger, toutes nos constructions ultérieures ne tarderaient pas à tomber en ruine, et les fondements de notre édifice en seraient eux-mêmes ébranlés. N'est-ce pas en effet à l'exégèse qu'il appartient de justifier l'enseignement de l'Eglise sur l'authenticité, la véracité, l'intégrité de nos livres saints, sur l'inspiration de leur ensemble et de leurs diverses parties, sur le degré de leur importance, et sur leur sens véritable? Pensons-y bien, ces livres saints que nous vénérons comme la parole même de Dieu, écrite sous l'influence d'une inspiration surnaturelle, l'exégèse rationaliste s'efforce de nous les arracher page à page; elle prétend avoir détruit leur autorité historique, et, par une conséquence inévitable, leur autorité dogmatique et morale. Si nous ne confondons pas d'une manière éclatante ces prétentions sacrilèges, notre silence sera exploité par nos adversaires comme un aveu de notre défaite; et les fidèles auront le droit de nous dire que nous oublions leurs besoins avec nos devoirs.....

« Contribuer selon la mesure de nos forces à ranimer dans notre patrie les études exégétiques, tel est le but que nous nous sommes proposé en publiant ce volume; ceux d'entre nos frères qui ne sentent pas encore le besoin de combattre pied à pied l'exégèse rationaliste de l'Allemagne attacheront sans doute peu d'importance à cette publication . . . . . Mais s'ils veulent peser attentivement les motifs qui leur inspirent une insouciance paresseuse, au sujet des erreurs combattues dans ce livre, ils finiront par trouver ces motifs bien légers et bien frivoles.

« Pour être trompeuse, la réputation des exégètes rationalistes d'outre-Rhin n'est en effet ni moins importante, ni moins formidable. Vainement dirons-nous que tous leurs systèmes reposent sur des hypothèses gratuites, que ce sont des fantaisies d'érudit, des puérilités obscures et ambitieuses, que loin d'avoir le mérite et la solidité, ils n'ont pas même toujours celui de la nouveauté, on ne voudra pas nous croire sur parole, et une foule d'esprits très-cultivés persisteront à considérer ces systèmes comme des découvertes inattendues et des objections irréfutables.

« Pensons-y bien, il ne suffit pas de savoir, pour notre compte personnel, que nos anciens apologistes et nos commentateurs orthodoxes nous fournissent des armes suffisantes contre ces nouveaux ennemis : notre devoir est de le prouver; comment, sans cela, le persuader à un siècle qui croit tout le contraire, à un siècle infatué de ses progrès et qui s'estime bien supérieur à tous les siècles passés, en fait d'exégèse comme en fait de physique ou d'industrie? Si nous ne lui donnons pas à ce sujet une démonstration éclatante, il ne voudra pas nous croire, et il ne manquera pas d'attribuer notre sécurité à une ignorance orgueilleuse ou pleine d'entêtement (1411). Nous pourrions leur dire que si nous méprisons l'exégèse rationaliste de l'Allemagne sans l'avoir étudiée, eux l'admirent sans la connaître. Mais rétorquer n'est pas répondre, et outrager n'est pas le moyen de convaincre.

« Le plus souvent on cherche à se persuader que ces lourds sophistes, chargés d'hébreu et de grec, sont trop ennuyeux pour être lus; que, n'étant pas lus, ils ne sauraient être fort dangereux, et qu'ainsi la frivolité du public français nous dispense d'engager contre eux une discussion fastidieuse. Mais, tout au contraire, ces sophistes sont d'autant plus dangereux qu'on a plus de peine à les lire et à se rendre un compte exact de leurs objections. Moins ils trouvent de lecteurs attentifs et patients, plus ils trouvent d'admirateurs fanatiques. L'ennui qu'ils inspirent est précisément ce qui protége et conserve la renommée de solidité et de profondeur qu'on a pu leur faire. Or, c'est le fantôme de cette renommée qui obsède aujourd'hui une foule d'esprits, confirmant les uns dans le scepticisme (1412), et troublant les autres dans la foi. »

Après ces considérations préliminaires, le R. P. de Valroger vient à parler de la *Vie de Jésus* par le docteur Strauss, c'est-à-dire la plus célèbre de toutes les publications qu'ait produites le rationalisme des écoles luthériennes.

Les attaques de l'école encyclopédiste contre l'histoire évangélique commençaient à vieillir. Les déclamations passionnées du XVIII^e^ siècle perdaient de jour en jour leur influence sur les classes éclairées. Pour paralyser le besoin de foi qui se faisait sentir dans bien des âmes, les rationalistes français ont jugé nécessaire de populariser surtout les travaux d'un homme qui résume en lui toute l'incrédulité des doctrines protestantes (1413). L'éditeur de Tholuck a

(1411) « Il ne suffit pas de les maudire (les exégètes allemands), s'écriait naguère M. Quinet, il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. » (*Des Jésuites*, par E. QUINET, p. 305.

(1412) « Pour nous, simples laïques, disait encore M. Quinet, que pouvons-nous faire, sinon vous presser de répliquer à tous ces savants hommes.... Entre vos adversaires, qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Ecritures, et vous qui gardez le silence ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement aussi longtemps que vous suspendrez votre réponse? » — Combien d'esprits flottants et irrésolus rejettent ainsi sur nous la responsabilité de leur scepticisme!

(1413) On s'était rassuré parmi nous en disant que le livre du docteur Strauss ne trouverait pas de lecteurs, et on traitait de gens naïfs ceux qui s'occupaient de la réfutation de cette œuvre de scepticisme. Cette sécurité était fort mal fondée. La traduction de M. Littré vient d'avoir une seconde édition, et plusieurs publications populaires (je ne citerai que l'*Encyclopédie moderne*) ont adopté la théorie de l'ex-professeur de Tubingue.

compris que si nos adversaires se servaient contre nous avec tant d'adresse des travaux du rationalisme germanique, nous avions également le droit d'appeler à notre secours les hommes éminents qui défendent en Allemagne avec une si grande puissance d'érudition et de talent l'autorité des livres saints.

« Pendant quelques années, dit le savant éditeur de Tholuck, nos ennemis ayant seuls l'exploitation de la science tudesque, on crut qu'il n'y avait que des rationalistes de l'autre côté du Rhin. Mais, grâce aux efforts de nos littérateurs catholiques, cette illusion commence à se dissiper. Déjà les principaux ouvrages de F. Schlegel, de Stolberg, de Mœhler, de Walter, de Dœllinger, de Theiner, d'Alzog, de Voigt, de L. Ranke, de Hock et de Hurter, ont passé dans notre langue. Mais il y a encore bien des matériaux à extraire de cette mine inépuisable. Le livre que nous publions n'est, en effet, que le second volume d'exégèse sacrée dont l'Allemagne chrétienne ait jusqu'à cette heure enrichi la France. Et cependant que de précieux travaux Heydenrich, Hug, Kühm, Jahn, Pareau, Windischmann, Olshausen, Hengstenberg, Bengel, Dahler, Keil, Kueper, Baumgarten, F. Ranke, Hœvernick, Hoffman et Tholuck, ont fait pour la justification des livres saints! Comme les témérités de l'exégèse perdraient leur prestige en face d'une collection qui résumerait avec clarté, méthode et discernement, ce qu'il y a de plus solide dans les recherches de ces exégètes si religieux et si savants! Sans doute, il y aurait des inconvénients plus ou moins graves à traduire, d'une manière complète, ces doctes critiques. Pour réussir de ce côté-ci du Rhin, pour y être véritablement utiles, ils doivent tous, même les plus irréprochables, subir de nombreuses coupures. Mais que de richesses scientifiques il resterait encore dans leurs livres après le triage le plus sévère, et (comme Leibnitz le disait des philosophes du moyen âge) que d'or pur, que de perles inappréciables un esprit judicieux et patient ne trouverait-il pas sous le fumier de cette scolastique! Nous serions d'autant plus coupables de négliger ces ressources, que nos adversaires ne sauraient en contester la valeur sans se contredire eux-mêmes. Bien des hommes qui dédaigneraient obstinément de lire nos commentateurs et nos apologistes des siècles passés, accueilleront avec plus de faveur la défense de nos saintes Ecritures, quand elle leur sera offerte sous la garantie d'une gloire littéraire consacrée par l'opinion unanime du monde savant, sur la terre classique de l'exégèse. Tel est l'espoir qui nous a porté à entreprendre la publication présente. »

On voit que le R. P. de Valroger ne se borne pas à prêcher avec talent la régénération des études exégétiques. Il s'est mis lui-même à l'œuvre avec une activité et un courage qui prouvent combien ses convictions sont sur ce point sincères et profondes. L'ouvrage qu'il a choisi et dont il publie en ce moment une traduction est bien propre à donner en France une haute idée de l'érudition et de la science de son auteur, qui, pour nous servir des expressions de M. Frank, « occupe à juste titre un rang éminent parmi les théologiens et les orientalistes de l'Allemagne (1414). » « L'exégèse, dit encore le savant Alzog, a singulièrement gagné en sérieux et en vérité, grâce aux éclaircissements que Tholuck et Olshausen ont cherchés dans les Pères de l'Eglise (1415). » M. Zeller ne juge pas moins favorablement les nombreux travaux exégétiques du professeur Tholuck. « Le grand but du docteur Tholuck, disait-il en parlant d'une dissertation sur un chapitre de saint Luc, a été de prouver à quel point on doit réfléchir, et faire de scrupuleuses investigations avant de se prononcer sur des sujets de cette nature; ce que Strauss ne manque pas de faire avec précipitation tant à l'égard de ce passage que de mille autres récits évangéliques, et il a incontestablement réussi à donner une solution digne de la tâche qu'il s'est imposée, s'il nous est permis de tirer de cette preuve une conclusion en faveur de l'ouvrage entier qui doit paraître (1416).

« Si cette solide recherche nous en promet une également fondée sur tous les points des relations évangéliques attaquées par Strauss et tant d'autres, nous aurons bientôt à nous féliciter de la publication d'un livre qui, par rapport à la critique moderne du Nouveau Testament, trouverait difficilement son égal. En lisant cette brillante justification du caractère historique de notre évangéliste sur les points principaux et même secondaires, on est étrangement surpris de voir Strauss rejeter hardiment ce même évangéliste, et le regarder comme un esprit simple et borné. La notice chronologique et savante de saint Luc devra paraître bien moins suspecte à tout homme impartial et sans prévention que les relations du critique

(1414) Ainsi s'exprimait récemment un des membres les plus distingués de l'école éclectique, dans un livre où il combat l'opinion de M. Tholuck sur l'origine de la kabbale. (Cf. *La Kabbale*, par M. A. Frank, 33.) Plus loin, M. Frank rend un nouvel hommage à la *riche érudition* de son adversaire, et à sa *franchise qui égale sa science;* puis, s'emparant d'une concession de M. Tholuck, il remarque avec satisfaction qu'elle ne pourra manquer d'autorité dans la bouche d'un homme si profondément instruit de la philosophie et de la langue des peuples musulmans (p. 120). Notre auteur, en effet, s'est acquis une haute réputation d'orientaliste par ses ouvrages sur les *Soufis persans*, sur la *Kabbale* et sur la *Philosophie des Arabes*. Voy. *Suffismus sive Theosophia Persarum pantheistica*; Berolini, 1821, in-8°; — *Commentatio de vi quam græca philosophia in theologiam tum Muhammedanorum tum Judæorum exercuerit;* Hambourg, 1836, in-4°; *De ortu Kabbalæ*, Hambourg, 1837. (De Valroger.)

(1415) Cf. Alzog, *Histoire universelle de l'Eglise*, III, 581.

(1416) Cet ouvrage est celui que le R. P. de Valroger a publié.

qui désespère si promptement de pouvoir expliquer cette notice. »

Mais, dira-t-on peut-être, le livre du docteur Strauss n'aura certainement qu'une durée éphémère. Il est impossible que le rationalisme se tienne longtemps sur un terrain si mobile et si glissant. L'ouvrage du professeur de Tubingue a été composé à un point de vue tellement exagéré, le scepticisme historique en est tellement outré, que ses admirateurs ont été obligés bientôt de battre en retraite, et de porter d'un autre côté les efforts du combat. Trop souvent chez nous les défenseurs du christianisme se rassurent avec de pareilles consolations. Les Pères n'ont jamais traité l'hérésie avec une indifférence qui pourrait être fatale. Ils savaient que c'est déjà un très-grand malheur de laisser aux erreurs les plus passagères l'empire des intelligences et le gouvernement des âmes. Aussi, dès que sortait de la foule un adversaire de la vérité catholique, ils n'avaient ni paix ni repos qu'ils n'eussent confondu l'impiété nouvelle, et renversé les prétentions des plus obscurs sectaires. Pourtant, n'était-ce pas dans des siècles de foi qu'ils agissaient ainsi? n'auraient-ils pu se rassurer en voyant combien étaient ardentes et sincères les convictions des masses? n'auraient-ils pas pu laisser s'éteindre, dans les ténèbres et dans l'oubli, des erreurs qui nous paraissent maintenant si peu séduisantes et si peu propres à pervertir les âmes? Mais, j'admets, pour un moment, que les systèmes des exégètes rationalistes contiennent une infinité d'hypothèses dont le temps seul pourrait, au besoin, faire une bonne et sévère justice; on ne peut contester qu'ils n'aient appuyé leurs théories sur une critique patiente et minutieuse des livres saints, et que nous ne soyons obligés de répondre à toutes les objections soulevées par cette critique. D'ailleurs, quand il s'agit de difficultés positives, puisées dans l'histoire même de la révélation, nous ne pouvons, de bonne foi, manifester pour elles le dédain qu'on pourrait avoir, à la rigueur, pour des objections purement spéculatives. Ce mépris, aux yeux de tous les esprits impartiaux, deviendrait, avec raison, souverainement ridicule. Nos adversaires auraient le droit de nous reprocher la fatuité en même temps que l'ignorance. Ils pourraient, à bon droit, nous renvoyer aux grands exemples de saint Jérôme qui, dans ses *Epistolæ criticæ*, résolvait, avec une infatigable patience et une rare profondeur, les difficultés que ses nombreux amis rencontraient dans la lecture des livres saints. Nous avons le droit, sans doute, de faire justice des hypothèses aventureuses. Nous ne sommes pas obligés d'accepter tous les caprices des imaginations actives; mais ce serait une étrange illusion de supposer que les travaux des Semler, des Eichhorn, des Schleiermacher, des Bretschneider, des Wette, des Strauss, des Bruno-Baüer, des Vater, des Bohlen, des Langerke, etc., ne sont qu'un pur tissu de vaines chimères, qui ne méritent pas même un seul instant les regards de la science. Telle n'était pas l'opinion du savant supérieur général de Saint-Sulpice, à la mémoire duquel le R. P. de Valroger a dédié la traduction de Tholuck. Il avait acquis, dans de longs voyages et dans de profondes études, une connaissance sérieuse des besoins de la controverse contemporaine. Il crut donc, comme nous l'avons dit, rendre à la science un éminent service en fondant au séminaire de Saint-Sulpice un cours supérieur d'exégèse, destiné à combattre toutes les erreurs des écoles luthériennes sur l'autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Terminons par ces expressives paroles que nous lisons à la fin de l'*Introduction* du R. P. Valroger :

« En quittant ce travail, et en retournant à d'autres études souvent interrompues, je n'ai plus qu'une chose à demander au Ciel, c'est que ce livre, tout imparfait qu'il est, ne soit pas inutile à notre patrie bien-aimée. Puisse-t-il éclairer quelques âmes fascinées ou, du moins, troublées par l'exégèse rationaliste! Puisse-t-il aussi servir un peu à ranimer et à développer parmi nous le goût de l'exégèse sacrée! C'est dans cet espoir que nous le dédions spécialement aux professeurs de théologie et d'Ecriture sainte. Le précieux héritage des sciences ecclésiastiques leur est confié presque entièrement, depuis la destruction de nos ordres religieux et de nos vieilles universités. S'ils négligeaient de féconder et d'agrandir cet héritage, s'ils ne savaient pas même le défendre contre les envahissements du scepticisme, qui pourrait aujourd'hui se charger à leur place de cette double mission? Personne évidemment. Dieu veuille donc leur inspirer un zèle proportionné à la grandeur des devoirs qui leur sont imposés! Non contents de préparer une milice dévouée et capable de repousser les attaques de l'ennemi, ils travailleront alors, et sans jamais quitter leurs armes, à relever les fortes murailles de la Jérusalem spirituelle. Alors aussi l'humble pierre que nous apportons à cette œuvre de reconstruction trouvera sa place dans quelqu'une des hautes tours qui doivent protéger les abords de la cité sainte. »

SEPTIÈME DISSERTATION.

APPRÉCIATION DU SYSTÈME MYTHIQUE.

J'ai reproduit dans le *Catechisme des incroyants* quelques jugements peu suspects sur un système dont la popularité va toujours croissant dans le camp rationaliste. Je

vais compléter ces appréciations, nécessairement fort superficielles, en reproduisant ici l'analyse d'un ouvrage que j'ai composé dans le dessein de montrer tous les côtés faibles de la théorie du célèbre exégète allemand. J'emprunte cette analyse à deux écrivains bien connus du public religieux, M. l'abbé C.-M. André et M. l'abbé Hébert-Duperron. En étudiant leur travail, mes lecteurs, j'en suis convaincu, se féliciteront de ce que j'ai cédé la parole à ces deux habiles controversistes.

CHAPITRE Ier.

I. — « Nos philosophes (1417) ne nous ont-ils pas présenté les compatriotes de Luther et de Kant comme possédant le dernier mot de la science et de la raison? Le rationalisme français du XIXe siècle n'a-t-il pas répété sur tous les tons et à propos de tout que l'Allemagne est le pays des géants de la dialectique et de la pensée? qu'il y a là des hommes qui ont formulé, d'une manière aussi scientifique qu'inattaquable, l'explication de toute chose? N'a-t-il pas déclaré assez haut que le christianisme, et surtout son auteur, y ont été enfin ramenés à des proportions admissibles? N'a-t-il pas affecté cette conviction, qu'on nous y aurait irrévocablement prouvé que tout cela doit se réduire à des symboles dont la signification est aujourd'hui perdue et à des formules à jamais impuissantes? N'a-t-il pas, en un mot, tressailli d'une joie cruellement hypocrite, pour induire à penser que l'*hégélianisme transcendant* nous a enfermés dans nos dogmes, comme dans une prison ténébreuse, et qu'il ne faut plus voir dans notre culte que les pratiques aveugles d'une magie stérile?

« Or, de toutes ces prétentions, celle-là seule serait vraie, que le protestantisme a fini sa carrière : il vient d'exhaler son dernier souffle sous les coups du rationalisme. Le fils et le père ont offert au monde dans leur duel lugubre le scandale d'une haine invétérée. Le livre dont nous parlons rend la chose palpable. Bossuet écrivit jadis, comme une prophétie funèbre, les *Variations* de la dogmatique protestante. M. Chassay vient de rédiger, à l'usage de la France, l'acte authentique et circonstancié de la mort de la grande hérésie luthérienne : il fait connaître quelle main ingrate et glacée lui a fermé les yeux. La Providence a usé de terribles représailles. Luther, un fils de l'Eglise romaine, voulut autrefois anéantir sa mère. A cet effet, il provoqua la fougue et les colères de la raison de l'homme. Or, c'est par la fougue et les colères de la raison de l'homme que le protestantisme voit sa destinée finir. Raconter cette fin et cette agonie, puis prouver par d'irrésistibles arguments, que, seul, le principe protestant, et nullement le dogme chrétien, succombe sous les coups meurtriers de Strauss, telle est la double pensée qui nous semble résumer le volume que M. l'abbé Chassay publie aujourd'hui.

« Ce n'est plus seulement M. Pierre Leroux faisant à Jésus une sorte de procès juridique et voulant obstinément saisir les éléments consécutifs du christianisme dans les philosophies et les cultes antérieurs. C'est l'exposition instructive et piquante et la réfutation originale et victorieuse de ce système inouï que le Christ tel que nous l'adorons, que le christianisme tel que nous le pratiquons, sont le produit d'un rêve humanitaire. C'est le paroxysme de la fureur ou de la folie, en présence duquel il n'y aurait plus, ce semble, qu'à se laver les mains et à se déclarer innocent du sang du Juste. Mais l'audace des blasphémateurs et les obstacles qu'ils soulèvent multiplient en quelque sorte les forces de l'apologiste; il combat la théorie qui prétend arracher au Fils de Dieu son existence, telle qu'elle est racontée dans le Nouveau Testament, et telle que l'Eglise catholique la prouve, l'enseigne et la croit.

« On a beau faire et beau prendre les plus longs détours, c'était là que, dès son début, devait aboutir, en y expirant, la méthode protestante.

« Est-il donc vrai? se peut-il qu'elle ait si vite achevé sa course, cette vigoureuse hérésie qui s'annonçait comme devant émanciper, jusqu'à la fin des siècles, la raison de la vieille tutelle de l'Eglise? Trois cents ans auront suffi à l'évolution complète de la plus audacieuse et de la plus frénétique révolte de l'esprit humain! Redoutable fatalité de la logique de l'erreur, rien ne peut donc vous conjurer! Il faut que, tantôt poussée par une force inexorable, tantôt marchant d'elle-même, elle arrive toujours à grands pas au néant! Tout était dans les promesses de la Réforme, progrès, bonheur et liberté; et elle ne contenait en réalité que les conclusions du docteur Strauss, ou autres équivalentes!

« Les premiers réformateurs n'aperçurent sous aucun rapport les conséquences suprêmes de leur révolte passionnée autant qu'impie. Si Mélanchthon avait vu seulement l'ombre adoucie du spectacle auquel nous assistons en ce siècle, on l'aurait vu sécher comme sécheront les hommes à l'approche du dernier jour. Comme l'habitude de leur ancienne soumission à l'autorité de l'Eglise n'était pas tout à fait anéantie, ces profonds esprits, qui prétendaient ne point se trouver à l'aise dans la foi catholique, s'abritaient dans la plus palpable inconséquence. Car, pendant quelque

(1417) Comme mon but est de donner un résumé des arguments dirigés, dans la première édition du *Christ et l'Evangile* (l'Allemagne), contre le système mythique, j'ai dû retrancher presque tout ce qui était étranger à l'analyse du livre et la plupart des appréciations bienveillantes dont il était l'objet. La même observation s'applique aux analyses qui suivent, et dans lesquelles les auteurs de ces articles reproduisent les arguments dont je me suis servi pour défendre l'originalité du christianisme.

temps, les protestants roulèrent aveuglément dans l'orbite que leur avait tracé Luther, qui s'était mis par là même en contradiction avec le principe auquel son symbole devait l'existence. Une lutte intestine se déclara bientôt; il est vrai, au sein de l'Eglise luthérienne, mais ce n'était alors qu'une querelle en famille. La possibilité de s'entendre n'était pas encore démontrée chimérique aux disciples du novateur. Elle le leur fut, le jour où le rationalisme moderne sortit du milieu d'eux, le jour où le partisan le plus frénétique de la liberté illimitée de penser, le plus impudent sceptique, vint revendiquer logiquement le titre et la qualité de protestant.

« Malgré les supplications de son vieux père, la philosophie rationaliste a préféré à l'inconséquence et à la déraison l'anéantissement de toute vérité. Avaient-ils bien le droit de l'excommunier, ceux qui secouaient naguère le joug du Pape et des conciles? Ne voulaient-ils pas lui placer sur les épaules un fardeau qu'ils avaient cru devoir ne plus porter eux-mêmes? Fallait-il, en un mot, se soumettre à l'autorité d'hommes qui avaient récusé l'autorité de Dieu? La philosophie rationaliste ne le pensa pas, et se mit en route pour accomplir sa destinée. Elle commença par montrer que le protestantisme s'entourait vainement de précautions et d'intolérance; qu'il n'était et ne devait être que « la porte du ciel ouverte à « tout le monde. » Puis, elle se chargea de jouer ce rôle, qu'il ne se sentit pas le cœur de remplir. Les plus obstinés purent comprendre alors qu'il était possible d'être protestant longtemps après qu'on avait cessé d'être Chrétien. Un tumulte horrible se fit au sein du protestantisme : ses propres enfants le détruisirent pièce à pièce avec le principe de Luther, instrument fatal, dont, sans se l'avouer, il avait toujours horreur de se servir.

« Lorsque ses défenseurs mesurèrent l'étendue du mal, ils s'aperçurent que l'édifice, lézardé de toutes parts, allait tomber de fond en comble. En effet, le protestantisme ayant répudié la tradition et l'autorité, il ne lui restait que l'Ecriture sainte pour tout champ de bataille. Mais, abstraction faite de la tradition et de l'autorité, l'Ecriture sainte est le livre scellé sept fois, que nul ne peut lire, ou du moins, c'est une source intarissable de difficultés;

L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel.

L'incrédulité se mit donc en devoir d'interpréter à son tour la Bible et l'Evangile. Son commentaire commençait à peine, qu'une terreur inexprimable s'empara des docteurs protestants. Après y avoir mûrement réfléchi, ils ne virent de salut que dans une transaction, marché honteux, d'où est sorti le rationalisme exégétique. Ils firent donc entrer de nouveaux principes dans leur système d'interprétation, et se trouvèrent ayant aux mains une sorte de talisman fatal, au contact duquel chaque page des Ecritures perdait successivement sa signification et sa valeur. Le protestantisme entra pour lors en agonie, et c'est cette phase de son histoire, dans sa marche générale, que le livre de M. Chassay présente avec autant d'habileté et de savoir que de piquant et d'intérêt, depuis Semler jusqu'à Strauss. . . . . .

« L'auteur du *Christ et l'Evangile* nous présente les quatre personnages qui ont le plus influé sur le rationalisme luthérien depuis 1760. Ils posent devant vous avec leur physionomie et leur système. L'espace nous manque pour citer aussi longuement qu'on le désirerait; mais il est une chose que nous ne pouvons omettre : c'est le portrait du fameux docteur Strauss, l'apôtre fanatique du rationalisme protestant.

« Hegel vieillissait. Avant de descendre « dans la tombe, il voyait sa philosophie se « répandre avec une prodigieuse rapidité « dans toutes les écoles protestantes. Son « âme, avide de gloire mondaine, pouvait « enfin se rassasier d'une célébrité qui avait « fait le but constant de ses efforts, et à la- « quelle il semblait avoir sacrifié toute sa « vie. Pendant qu'il jouissait en paix et avec « orgueil d'une popularité qu'il croyait avoir « si bien méritée, un jeune étudiant de Lud- « wigsburg saisissait dans le séminaire pro- « testant de Tubingue les écrits d'un philo- « sophe dont la renommée ébranlait toute « l'Allemagne. Frédéric Strauss était doué « d'un esprit actif et pénétrant; sa logique « était vive, et son impatience d'aller au « but s'irritait des précautions prudentes. « Il vit tout à coup dans la philosophie « nouvelle le dernier mot des idées protes- « tantes, et il avait raison. Il aperçut, comme « par une illumination soudaine, dans le « système du professeur de Berlin, le point « de départ d'une méthode d'exégèse qui de- « vait débarrasser les écoles luthériennes « tout à la fois de leurs inconséquences et « de leurs timidités. Nommé, après un « voyage de Berlin, répétiteur dans ce même « séminaire où il avait autrefois fait ses étu- « des théologiques, il commença à professer « un *cours de philosophie* qui lui assura, « parmi ses élèves de la Faculté protestante, « une certaine renommée. Ce fut alors que « parut obscurément, en 1845, *avec privilége « royal*, l'*Histoire de la vie de Jésus, par le « docteur Strauss*, répétiteur au séminaire « évangélique de Tubingue (1418). Ce livre « fut un coup de tonnerre dans un ciel se- « rein. En quelques mois, toute l'Allemagne « protestante fut en feu. Pendant que le mi- « nistère prussien consultait, avec angoisse, « sur la conduite qu'on devait suivre, les « professeurs qui jouissaient de la confiance « du pouvoir, on délibérait dans les tavernes, « au bruit des verres et des bouteilles, sur « les arguments dirigés contre le Christ par « le jeune et hardi professeur. Les femmes

(1418) E. Quinet, *Allemagne et Italie*, II, 346.

« elles-mêmes se prononçaient avec la viva-
« cité naturelle à leur sexe sur une question
« à laquelle il semblait que personne ne
« pût rester indifférent. Quand Strauss fut
« nommé, quelque temps après, professeur
« de théologie à la Faculté de Zurich, par la
« toute-puissante influence d'une cabale ra-
« tionaliste, le peuple des campagnes se
« souleva en masse, et, dans un pays où le
« docteur de Wette jouissait depuis si long-
« temps d'une faveur scandaleuse (1419), on
« vit la foule, ameutée contre un homme
« qui n'avait fait que tirer les dernières
« conséquences des doctrines protestantes,
« brûler en effigie le naïf professeur qui
« avait osé dire si franchement le secret des
« écoles luthériennes...

« Pour la première fois, le protestantisme
« se contemplait tout entier dans son œuvre.
« Jusqu'alors le travail destructif des théolo-
« giens protestants s'était fait dans l'ombre,
« comme s'ils eussent rougi de leur trahi-
« son... Strauss a présenté à quelques-uns
« de ses contemporains le miroir fidèle de
« leur intelligence : il a écrit sur les murs
« d'une Babylone condamnée le sinistre
« présage de la ruine et de la mort. Le mal
« était fait; et, comme on parle bas dans la
« chambre d'un malade qui va mourir, tous
« gardaient au fond de leurs poitrines ce
« secret qui devait désespérer tant d'âmes...
« Si l'œuvre de Strauss eût été une œuvre
« originale, une œuvre d'un génie égaré,
« mais d'un génie puissant, *ce n'eût été qu'un*
« *flot isolé* (1420). Mais il a fait bien plus
« qu'une œuvre de génie, *il a résumé toute*
« *une époque*, il a été le Voltaire du protes-
« tantisme allemand, moins la verve et l'a-
« mère ironie (1421). »

« Avant la publication du livre de Strauss, le rationalisme allemand avait donc successivement arraché à la théologie protestante à peu près tous les articles de son symbole. De Jésus comme Fils de Dieu il ne restait plus qu'une ombre. Mais cette ombre obsédait encore les docteurs de l'exégèse incrédule. Ils étaient bien certains d'avoir enseveli le Christ dans les formules de leurs théories, mais ils n'étaient point aussi sûrs qu'il n'en sortirait pas vainqueur et ressuscité. Celui qu'ils pensaient avoir insulté assez pour prouver qu'il n'était qu'un homme, ne se représenterait-il pas quelque jour avec l'auréole de la divinité autour du front comme autrefois ? Cette possibilité troublait la paix de leurs méditations et empoisonnait le bonheur de leur victoire. Il fallait donc quelqu'un pour réaliser de nouveau l'antique prophétie, et remettre Jésus dans un état tel, que ses amis les plus dévoués ne pussent le reconnaître (1422). L'homme dont le crayon de M. Chassay vient de nous reproduire si nettement la physionomie et le caractère, Strauss se chargea de cette tâche. Il avait raison de s'en sentir le cœur. Pendant près de deux mille pages qu'il a consacrées à cette œuvre de ténèbres, chaque page, chaque mot a l'intention d'enlever quelque chose à notre Sauveur, soit de sa divinité, soit de son humanité, et Strauss n'a pas un sanglot, ne laisse pas couler une larme ! Pour lui, celui que nous adorons comme le Fils de Dieu a véritablement existé en Judée. Homme d'un génie supérieur, dévoué au bien et à ses semblables, il attire naturellement les regards de plusieurs. Son amour pour la vérité, la pureté simple et austère de sa vie prédisposèrent en sa faveur. A peine mort, il en arriva de lui comme de presque tous les grands hommes : sa gloire ne fit que s'accroître, et, la légende embellissant toujours l'idéal qui l'avait déjà remplacé, la divinité finit par se trouver attachée à la couronne étrange que le temps et les générations lui façonnaient. Désireux de voir les autres partager leur croyance, les disciples y travaillèrent : de là l'apostolat. L'histoire de Jésus se trouve graduellement composée par les idées et l'imagination de tous : de là l'Evangile avec ses récits merveilleux et ses miracles. Le *mythe*, tel est donc le fondement de la théorie de Strauss. Or le mythe est un récit qui, propagé d'abord oralement, s'embellit de plus en plus par la tradition avec les années, de telle sorte que la vérité finit par se trouver enveloppée sous le voile des fictions, au point qu'il devient à peu près impossible de la saisir.

« Tel est le dangereux système dont Strauss a voulu faire l'application à l'histoire de Jésus, et que M. Chassay réfute avec vigueur, avec éclat. . . . . .

. . . . . .

« Ce qu'on éprouve le plus souvent peut-être, en le lisant, c'est le besoin de méditer avec plus d'amour sur cette Eglise catholique, en face de laquelle on se représente l'hérésie, ses excès et ses morcellements innombrables. On comprend plus clairement que son autorité est non-seulement nécessaire, mais encore très-naturelle à l'homme. A ce point de vue, le livre de M. Chassay acquiert une double importance. En faisant l'apologie de Jésus, il fait aussi l'apologie de l'Eglise.

« N'est-ce pas un spectacle unique dans l'histoire de tous les siècles, que celui d'une société captivant sans violence, sous son autorité, plus de cent cinquante millions d'intelligences ? Les hommes s'entendent par les sentiments, par les passions ; c'est le cœur qui les coalise ; mais ils se combattent par les idées, par les théories : c'est la pensée qui les sépare.

« La fusion parfaite des idées dans quelques individus seulement n'est-elle pas un phénomène presque introuvable ? Et au fond, quoi de plus irascible, de plus indépendant, de

(1419) A Bâle, où il est professeur.

(1420) C'est l'expression même de Strauss.

(1421) *Le Christ et l'Evangile*, 11e partie, l'Allemagne, p. 130 et suiv. (Ou *Défense du christianisme historique*.

(1422) *Isaïe*, LIII.

plus irréductible, de plus égoïste que l'intelligence ? C'est là qu'est le *moi*, bien plus que dans le cœur. Car le cœur aspire à la dualité : tout homme a besoin de s'épancher dans un autre être ; quiconque veut vivre de soi-même se dessèche et s'atrophie. En nous enseignant que la perfection suprême est de n'associer personne à notre destinée et de porter solitairement le fardeau de la vie (1423), le christianisme ne prétend pas contredire l'antique parole : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul (1424). » Il la confirme d'une manière sublime, parce qu'il veut qu'alors nous ayons Dieu pour compagnon et pour ami (1425). L'intelligence tend à ne rien emprunter, à ne rien devoir, à ne relever que d'elle-même. Essayez d'arriver à quelqu'un par le cœur : pourvu que vous le touchiez, il est à vous, vous vous l'identifiez. Au contraire, essayez d'asservir son intelligence, de vous emparer de sa pensée, la lutte est infaillible. Le génie lui-même n'est pas nécessairement efficace à cette œuvre : s'il fascine presque toujours, il est assez rare qu'il subjugue. Les plus beaux talents ont-ils jamais su former une école homogène, quant aux principes et quant aux dogmes ? Socrate se plaignait de n'être pas fidèlement interprété par Platon, et Platon fut réfuté par Aristote. L'hérésie, avec plus de moyens de discipliner les âmes, puisqu'elle conserve des éléments surnaturels, l'hérésie s'est toujours morcelée à l'infini. Les hérétiques ne s'entendent que sur un point, un seul : la révolte. Les grands cultes du Haut-Orient, que les rationalistes aiment tant à glorifier du nom de catholicisme de l'Asie, ne rassemblent des sectateurs qu'à la condition de fournir les dogmes les plus élastiques, et assez de dieux pour des millions d'hommes, ayant tous un même amour, l'amour de la patrie : comptez, si vous pouvez, les opinions politiques, les divisions, les subdivisions et les nuances !

« Or, c'est au milieu de cette anarchie universelle, qu'il existe une société dont les membres, répandus sous toutes les latitudes, appartenant à tous les peuples, parlant des langues différentes, divers d'habitudes, de gouvernements et de passions, adoptent, croient, défendent les mêmes idées ; cent cinquante millions d'hommes n'ayant qu'un cœur et qu'une âme ! une société où l'on récite le même symbole, les mêmes prières, presque aux mêmes heures, et où toutes les intelligences se soumettent aux mêmes dogmes et aux mêmes mystères. Ceux même qui, sans la renier, sont demeurés à son égard dans une longue indifférence, ne veulent pas mourir sans être venus, pleins de repentir, lui dire à deux genoux : « Mère, « j'ai péché contre le ciel et contre vous. » Ajoutez que cette identité de croyance et de pensée n'est pas à l'état d'abstraction, mais devient la source de la plus active fraternité que l'on ait vue ici-bas, et dites, si vous l'osez, que l'Eglise n'est pas une œuvre divine !

« Et c'est contre cette Eglise que le protestantisme et le rationalisme ont voulu lutter ! et c'est mieux qu'elle qu'ils ont prétendu faire ! Voyez, dans *Le Christ et l'Evangile*, les échantillons de leurs œuvres et le résultat de leurs travaux. Le protestantisme fut pourtant la plus puissante et la plus redoutable des hérésies ! Le rationalisme dispose pourtant de tous les moyens humains, de toutes les influences du pouvoir et des passions ! Avec tout cela, qu'ont-ils fait ? Osera-t-on soutenir encore qu'ils ont donné des ailes à la pensée ? Nous savons, et nous en avons maintenant les preuves, que, sous leur direction, la pensée a toujours haleté dans le vide. Ils ont voulu *réformer*, *expliquer* le christianisme, et ils n'ont pu conserver une seule ligne des saints Livres, un seul cheveu de la tête divine de Jésus ! Ils se glorifient d'avoir beaucoup fait pour le bien-être du peuple ? Regardez donc en Angleterre, et voyez ce qui s'y passe ; étudiez l'Allemagne, et jugez si Henri Heine n'a pas eu raison de prédire à ce pays une révolution dont la nôtre ne serait qu'un préliminaire assez pâle ! Ecoutez le canon de la Suisse (1426), et applaudissez, si vous en avez le courage ! Le protestantisme n'est donc pas encore lassé de troubler et de ravager le monde ! Le rationalisme s'obstine donc à ne pas comprendre que, flattant nécessairement l'orgueil ou la concupiscence, son rôle est essentiellement sanguinaire ! Il n'aurait pourtant qu'à considérer ses deux phases les plus brillantes. Au XVIII^e^ siècle, il fit la France incrédule et voluptueuse, et il a fallu du sang pour laver ses crimes. De nos jours, il a fait l'Allemagne sceptique et impie, et le sang est sur le point d'y couler. Voluptés du corps ou de l'intelligence, c'est donc toujours du sang qui vous expie !

« Il est de mode, aujourd'hui, de présenter la Réforme comme le réveil salutaire de l'assoupissement mortel dans lequel l'Eglise aurait plongé l'intelligence humaine, comme la raison ressaisissant ses droits, comme la logique reprenant son cours. Or M. Chassay démontre que le protestantisme n'est plus, comme doctrine ; qu'il ne reste rien de lui, sinon le rationalisme le plus désastreux. Est-ce donc que la logique peut mourir ? — D'un autre côté, voilà l'Eglise qui refleurit dans l'exercice de ses droits, dans ses droits eux-mêmes. Pourquoi donc vit-elle ? comment se fait-il qu'elle subsiste encore, qu'elle subsiste toujours ? Ah ! vous faites sem-

(1423) *Qui matrimonio jungit virginem suam bene facit, et qui non jungit melius facit.* (*I Cor.* VII, 38.— *Dico non nuptis.... bonum est illis si sic permaneant.* (*I Cor.* VII, 8.)

(1424) *Gen.* II, 18.

(1425) *Virgo cogitat quæ Domini sunt.* (*I Cor.* VII, 34; *Matth.* XIX, 12, 29.)

(1426) Au moment où nous écrivons, les cantons protestants marchent contre le *Sonderbund*. (ANDRÉ.)

blant de ne rien savoir ; mais nous ne nous lasserons pas de vous le redire : c'est que l'Eglise est la mineure d'un syllogisme établi par Dieu même ! Les preuves abondent dans *Le Christ et l'Evangile* : nous regrettons de ne pouvoir en citer qu'une.

« Tibère était maître du monde. Enfermé « dans son repaire de Caprée, gorgé d'or et « de sang, le tigre impérial contemplait l'u- « nivers vaincu abaissé sous ses pieds. Il ne « restait plus rien de la liberté romaine, rien « de la chasteté des matrones, rien de la « fierté du sénat, rien de la courageuse gé- « nérosité et des mœurs républicaines. La « Grèce n'était plus qu'une école de pédago- « gues et de sophistes. L'Orient tout entier, « courbé sous l'épée des Césars, s'abrutis- « sait dans la servitude et dans la volupté. « Alors un homme de Judée, par les ordres « du gouverneur romain, fut cloué sur le « poteau des esclaves. A peine quelques « gouttes de ce sang inconnu eurent-elles « tombé sur le sol, que la terre frémissante « tressaillit d'allégresse. Des bords de l'Eu- « phrate jusqu'aux rives du Tibre, et depuis « la lointaine Bretagne jusqu'aux pays en- « chantés que l'Indus arrose, l'humanité se « leva dans ses fers en regardant le ciel avec « une irrésistible espérance. Le monde gan- « grené tombait en pourriture, et la pureté « naquit tout à coup dans les âmes comme « une blanche fleur qui croît sur un tom- « beau. On foulait aux pieds la dignité et la « noblesse de la nature humaine, et l'on se « prit, tout d'un coup, par un étrange ren- « versement d'idées, à chercher les esclaves « dans leur abrutissement et à ramasser les « pauvres abandonnés dans les faubourgs « des grandes cités romaines. On avait, pour « conserver la vie, commis d'incompréhen- « sibles lâchetés ; et tout à coup vieil- « lards, enfants et femmes, quiconque avait « une âme et un cœur, voulut souffrir et « mourir pour les intérêts de la vérité. Les « immenses amphithéâtres devinrent trop « étroits, les innombrables prisons d'un « monde de captivité regorgèrent, les bour- « reaux marquèrent bientôt pour envoyer à « la mort toute cette multitude. C'est là, « certes, une révolution morale dont nous « avons le droit de demander à nos savants « une explication qui paraisse au moins ex- « pliquer quelque chose. D'ailleurs, cette « merveille du christianisme n'a pas duré « seulement quelques années ou quelques « siècles. Cette semence, jetée dans le sol du « vieux monde par une main mystérieuse, a « grandi comme un arbre immense qui a « couvert de son ombre sacrée les nombreu- « ses générations des peuples. Le christia- « nisme est sorti des amphithéâtres et des « catacombes pour aller au-devant de ce « flot de barbares qui devait couvrir l'uni- « vers romain comme une immense inonda- « tion. Il a, pendant de longs siècles, lutté « contre ces races de fer avec une infatiga- « ble énergie. Il a fait des sauvages qui peu- « plaient les landes de la Bretagne, les maré- « cages de la Gaule et les forêts de la Ger- « manie, les nations les plus fortes, les plus « savantes et les plus invincibles. Pourtant, « dans cette lutte à jamais mémorable qui « commence sous les tentes d'Attila et qui « se continue de nos jours sous le sabre des « despotes de l'Orient, que d'épreuves n'a- « t-il pas traversées ! Quelles tempêtes et « quelles agitations formidables ! Quels puis- « sants génies n'a-t-il pas usés par la patience « de sa durée, par son éternité ! Il vit en- « core, même après Arius, même après les « barbares, même après Luther, même après « Robespierre ; après la Réforme et la ré- « volution française ! Il vit, non pas immo- « bile et glacé comme un cadavre, mais il « va jusqu'aux extrémités du monde, porté « sur les ailes de la vapeur et des vents, an- « noncer aux barbares habitants de l'Austra- « lie, de l'Afrique et des îles innombrables « de l'Océan, la merveilleuse parole de l'E- « vangile !

« Voilà l'effet. Maintenant cherchez la « cause. C'est à vous de résoudre le pro- « blème. Nous autres, nous attendons, nous « nous croisons les bras avec un ironique « sourire, pendant que vous cherchez la ré- « ponse. Le sens commun vous crie que « cette parole divine qui a dit un jour à l'u- « nivers de sortir du néant, a pu seule, par « sa puissante efficacité, appeler à la vie « la société nouvelle. L'universelle raison « des peuples vous répète, sur tous les « tons, que le hasard ne fait pas de miracles. « Voyez plutôt, pour ne pas croire à la pro- « vidence de Dieu, quelles absurdités il « vous faut dévorer !

« Un jour, un homme se croit le Fils de « Dieu ; il le dit, l'univers l'accepte. Les ido- « les, que Socrate et Platon n'avaient pas « ébranlées, s'écroulent à sa voix. Le monde, « ce cadavre qui déjà pourrissait dans la « tombe, se relève pour parler un langage « inconnu ; mais la plume ne marche pas « assez vite, la parole est trop lente sur les « lèvres pour raconter la prodigieuse rapi- « dité de ces merveilles. Ah ! vous dites que « Jésus-Christ n'est qu'un homme ! mais, « pourquoi donc, dans cette interminable « histoire du genre humain, n'a-t-on jamais « trouvé le modèle ou l'imitateur d'une pa- « reille œuvre ? pourquoi le christianisme « est-il encore dans ce monde un fait uni- « que, inexplicable et si prodigieux, même « pour vous, que vos regards se troublent et « s'obscurcissent dès que vous le contem- « plez ? Le Christ, dites-vous, n'a pas fait « des miracles ; sa vie a été simple et vul- « gaire ; il n'a ni ressuscité les morts, ni « guéri les aveugles ! mais le monde converti « sans miracles, le monde pacifié et régé- « néré, l'humanité lancée dans des voies in- « connues, voilà une merveille qu'il vous « faut expliquer tout aussi bien que la ré- « surrection de Lazare. Vous avez beau dé- « tourner la tête et parler d'autre chose, vous « avez beau murmurer à demi-voix les mots « de *progrès*, de *puissance de l'esprit humain*, « de *nécessité historique*, et toutes ces mille « formules sonores et banales dont vous rem

« plissez vos livres, les gens d'esprit n'en « seront certes pas dupes ; vous ne leur fe- « rez jamais prendre des métaphores pour « des idées, ni de la rhétorique pour de la « science. Pourquoi donc, en dehors du « christianisme, la résurrection du vieux « monde ne s'est-elle jamais accomplie ? « Pourquoi l'esprit humain, sur les bords « heureux de l'Indus et du Gange, n'a-t-il « pas brisé les liens de fer qui le tiennent « dans une éternelle servitude ? Pourquoi, « sur l'immense plateau de l'Asie centrale, « la croix ne s'est-elle pas élevée triom- « phante et glorieuse ? Pourquoi quelque « Christ inconnu n'a-t-il pas rallié autour de « l'étendard de la fraternité les innombrables « tribus du céleste empire ? Comment se fait- « il qu'en dehors du christianisme il n'y a « ni liberté, ni progrès, ni charité ? Si ce- « pendant une irrésistible force pousse en « avant les générations humaines, je vou- « drais savoir quand cette puissance mer- « veilleuse s'éveillera dans les savanes de « l'Amérique, dans les îles inhospitalières du « grand Océan ? Vous me direz, j'espère, « quand la loi du progrès fera sortir de leur « torpeur l'Australien dégradé et le cannibale « de la Nouvelle-Zélande. Pourquoi la civi- « lisation s'éveille toujours au pied de la « croix, et pourquoi elle dépérit et meurt, « si des mains ignorantes ou barbares ren- « versent dans la poussière l'étendard glo- « rieux qui couvre de son ombre salutaire « les peuples régénérés ? » (1427.)

« Comme on le voit, il s'agit ici de plus qu'un homme, et de plus qu'un système ; Strauss représente et résume le rationalisme tout entier, en ce sens qu'il en a dit le dernier mot et révélé la pensée intime. Sans doute, tout le rationalisme n'adopte pas les interprétations de Strauss, mais c'est le même but qu'il veut atteindre : tout le rationalisme prétend que Jésus-Christ et son œuvre doivent être expliqués par la raison. Il admettra jusqu'au mythe, sitôt qu'il jugera le public assez mûr pour ce système. Les rationalistes n'ont-ils pas, la plupart, battu des mains à l'apparition du livre du professeur de Tubingue ? ne l'ont-ils pas traduit ? ne l'ont-ils pas appelé une œuvre *originale* et *profonde* ? ne fait-on pas, sans dissimulation, des efforts multipliés pour mettre en circulation ses conclusions et ses données ? Ce serait à tort qu'on se rassurerait contre le danger de ces spéculations inqualifiables sur leur extravagance. La bizarrerie d'une opinion n'est-elle pas souvent la raison qui la fait admettre ? Ne commence-t-on pas déjà à répéter le nom de Strauss comme celui d'un savant qui, démontrant la fausseté du christianisme, aurait enfin délivré les hommes de l'enfer, de la morale et des prêtres (1428). » (L'abbé C.-M. André, *Annales de philosophie chrétienne*, t. XVII, 2e série.)

CHAPITRE II.

« En continuant à examiner *Le Christ et l'Evangile* de M. l'abbé Chassay, nous allons offrir un tableau sommaire des premiers faits évangéliques (1429).

« L'Evangile, a dit le P. Lacordaire, est « d'un temps historique ; il est une histoire. « Les miracles de Jésus-Christ ont eu lieu « sur les places publiques, en présence « d'une foule innombrable de toutes les con- « ditions, devant des ennemis nombreux et « acharnés. Ils étaient la base d'un ensei- « gnement qui partageait tout un pays et qui « bientôt partagea l'univers. Si, malgré le « caractère de vérité qui fait de l'Evangile « un livre à part, vous suspectez son témoi- « gnage comme étant l'œuvre de ceux qui « croyaient en Jésus-Christ, vous ne pouvez, « par une raison contraire, suspecter les ré- « cits et les impressions de ceux qui ne « croyaient pas au maître nouveau et qui per- « sécutaient dans tout le monde ses disciples, « sa doctrine et jusqu'à son nom. Un débat « public était engagé ; un homme s'était dit « Dieu ; il était mort pour l'avoir dit ; sa « nation, divisée sur sa tombe, en appelait « de ce sang, et on en appelait d'elle à ce « sang répandu, qui trouvait partout des « adorateurs. Il y avait là un intérêt su- « prême et une suprême publicité. Or, la « publicité est une puissance qui force les « ennemis d'une cause à se prononcer tout « haut, et à concourir malgré eux à la for- « mation authentique d'une histoire qu'ils « détestent et qu'ils voudraient anéantir. « C'est en vain, la publicité les presse ; il « faut qu'ils parlent, et que, même en ca- « lomniant, ils disent assez la vérité pour « qu'elle ne puisse plus périr : c'est là ce « qui sauve l'histoire. Il n'y a rien à quoi « dans le monde on en veuille plus ; les op « presseurs des peuples et les oppresseurs « de Dieu ne travaillent à rien plus ardem- « ment qu'à empêcher l'histoire d'exister ; « ils rassemblent contre elle le silence des « quatre vents du ciel ; ils renferment leurs « victimes dans les murs étroits et profonds « des cachots ; ils mettent autour encore des « canons, des lances, tous les appareils de « la menace et de la peur. Mais la publicité « est plus forte que tout empire ; elle en- « traîne ceux-là mêmes qui l'ont en exécra- « tion ; elle les contraint de parler ; les ca- « nons se détournent, les lances se baissent, « et l'histoire passe. Ainsi a passé l'histoire « des miracles de Jésus-Christ (1430). »

(1427) *Le Christ et l'Evangile*, 1re partie (l'Allemagne), p. 224 et suiv.

(1428) L'ouvrage qui est analysé dans ce chapitre a été considérablement augmenté par l'auteur, et la seconde édition a paru en trois forts vol. in-12, sous le titre de *Défense du Christianisme historique*. On a même eu l'attention délicate d'en faire disparaître le mot *coins* qui avait tant déplu à M. l'abbé Delacouture, et qui lui avait fait affirmer d'une manière si décidée que l'ouvrage était écrit d'un style fort négligé ! *Risum teneatis !* Et ce sont là les hommes qui font la critique du genre humain !

(1429) Cette partie de l'ouvrage n'a pas été reproduite dans la seconde édition, l'auteur se proposant de la développer et de la présenter sous un jour nouveau, dans un travail spécial sur les miracles.

(1430) *Voy.* le P. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 454-456.

« M. l'abbé Chassay nous fait assister à ce passage de l'histoire évangélique à travers les siècles... Entre toutes les parties du tableau qu'il déroule à nos regards, règne une harmonie parfaite. Et cependant, il a fallu prendre çà et là les traits qui concourent à le former, car nombreuses sont les mains qui les ont tracés; souvent même, on le reconnaît, quand ils ont saisi le pinceau, il y avait dans le cœur des artistes de la haine ou, tout au moins, une indifférence profonde. — Ce sont tous ces éléments isolés que M. l'abbé Chassay a réunis sur sa toile. Comme il possède à un haut degré l'art de grouper les idées et les faits, tout en conservant à chaque trait sa physionomie propre, son caractère spécial, ses nuances les plus légères, il nous a donné une œuvre harmonieuse.

« Il a fait plus : les ennemis de Jésus-Christ, les sophistes qui lancèrent contre lui le sarcasme et l'ironie, les persécuteurs qui s'enivrèrent du sang de ses disciples, il les rappelle en quelque sorte de leur tombeau, il les force à poser devant nous, puis à porter par le monde le tableau dans lequel s'encadrent les miracles de la vie du Sauveur. A la grande et majestueuse voix des apôtres faire succéder celle des païens les plus célèbres, placer l'incrédulité moderne en présence des adversaires de l'Eglise primitive; aux rationalistes du XIX^e^ siècle opposer les Celse, les Hiéroclès, les Porphyre, c'est étouffer l'erreur entre les bras de ceux qui l'ont nourrie.

« Deux historiens grecs engagent le combat. Il s'agit d'abord de ce *deuil de la nature*, de ces bouleversements et de ces *ténèbres* qui accompagnèrent la mort de Jésus-Christ. Or, nous voyons Thallus (1431) et Phlégon (1432) les constater et les rapporter à la dix-huitième année de l'empire de Tibère; ce fut, comme on le sait, celle de la mort du Sauveur.

« On a voulu contester la valeur du témoignage de ces deux historiens; tentative infructueuse! Tandis qu'on s'efforçait de l'affaiblir, les archives de l'empire romain le confirmaient. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les écrits des premiers apologistes du christianisme, de Lucien, prêtre de Nicomédie, de Tertullien (1433), de saint Justin, etc. Ce dernier, adressant, en 140, *une apologie* à l'empereur Antonin le Pieux, rappelle le supplice de la croix, quelques circonstances qui s'y rapportent, puis il ajoute :

« Vous connaissez toutes ces choses d'après les actes qui ont été rédigés du temps « de Pilate (1434). »

« On ne saurait nier, dit Seigneux de Correvon, que ce témoignage de Justin ne soit d'un grand poids. Il vivait près du temps de Notre-Seigneur. Il adressa son *Apologie* à l'empereur et à tout le sénat. Il allègue des faits éclatants, et en appelle à un acte public, assez récent, qui doit en faire preuve. Il s'explique au vu et au su d'un philosophe cynique très-acharné contre la religion qu'il défend, sous les yeux de ce même Crescens, si peu disposé à lui faire grâce, si attentif à le surprendre et à tirer avantage de ses moindres fautes. L'allégation de Justin, en de telles circonstances, ne fournit elle pas des raisons assez légitimes de croire qu'il y a eu une relation du gouverneur de Judée, certifiant la vie, la mort et les miracles de Notre-Seigneur? Et c'est ce dont il était question. D'ailleurs, le témoignage de Justin est confirmé par celui de Tertullien, d'autant plus digne d'attention qu'il était jurisconsulte romain, et, par conséquent, mieux instruit des usages de l'empire et des divers faits particuliers qui l'intéressaient. Ajoutons que les circonstances de l'événement même, qu'il dit avoir été contenues dans la relation de Pilate, sont très-propres à nous faire juger que ce gouverneur le crut digne d'y être inséré. En effet, il ne s'agissait pas ici d'un homme ordinaire, condamné pour quelque fait particulier, mais d'un homme dont le sort semblait intéresser tous les Juifs, et par le caractère qu'il s'était donné, et par la chaleur que tous les ordres de la nation avaient témoignés à son sujet, et, enfin, par ce qui arriva de particulier à Pilate à son occasion, ce qui ne put le lui faire envisager que comme un homme extraordinaire (1435).

« Nous n'avons plus, il est vrai, *ces archives du Capitole* auxquelles nos apologistes renvoyaient hardiment le sénat et les empereurs (1436); mais tous les monuments de notre foi n'ont pas disparu : il nous reste le Golgotha. Au IV^e^ siècle, saint Cyrille de Jérusalem disait à son peuple : « Si je voulais « nier que le Christ a été crucifié, cette mon« tagne me l'apprendrait (1437). » Elle l'a *appris*, dans les temps modernes, à un déiste anglais. Ce libre *penseur*, naturaliste distingué, « a vu clairement et démonstrative« ment le pur effet d'un miracle, » dans les fissures de ce rocher. A ce spectacle, il s'est écrié : *Je commence à présent d'être chrétien* (1438). Voilà comment la vérité subjugue les esprits et fait des conquêtes.

(1431) *Voy.* THALLUS, *Histoires syriaques*, l. III. Cet historien vivait dans le I^er^ siècle de l'Eglise. Il était donc rapproché des faits qu'il rapporte.

(1432) *Voy.* PHLÉGON, Olympiade 202^e^. Cet historien est du II^e^ siècle. *Voir* aussi ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. II, et *Traité* XXXV *sur saint Mathieu*.

(1433) « Dans le milieu du jour et dans le temps que le soleil était au milieu de sa course, la lumière disparut soudainement. Ce grand événement de l'univers se trouve marqué dans vos archives. » *Apologét.*, n° 21, édit. de M. Migne, t. I^er^, p. 401.)

(1434) Καὶ ταῦτα ὅτι γέγονε δύνασθε μαθεῖν, ἐκ τῶν ἐπὶ Ποντίου Πιλάτου γενομένων ἄκτων (SAINT JUSTIN, I, Apologie 76).

(1435) SEIGNEUX DE CORREVON, *Notes sur* ADDISON, *De la religion*.

(1436) *Voy.* ROSSIGNOL, *Lettres sur Jésus-Christ*, etc., XXIII, t. II, p. 243.

(1437) Saint CYRILLE, *Catéchèses*, XIII.

(1438) *Voy.* M l'abbé CHASSAY, p. 104-106.

« Toutefois, comme l'homme est libre, il peut résister à la vérité; ses regards peuvent se fermer aux rayons qu'elle projette autour d'elle, et s'il ne lui est pas donné d'étouffer la lumière, il s'efforcera même quelquefois de l'obscurcir. Il y a, dans cette lutte contre l'œuvre et la manifestation de Dieu, un déploiement d'orgueil qui donne le vertige à certaines intelligences. On se croit plus fort, quand on ose s'élever contre le Tout-puissant. Il parle en faisant jaillir la lumière de son sein, et on lui répond en produisant des ténèbres.

« Ainsi procédèrent les rationalistes païens. Qu'on se représente les Celse, les Porphyre, les Hiéroclès, les Julien, essayant de ce genre d'opposition contre Dieu. Ils s'avancent au milieu d'un monde que les miracles de Jésus-Christ ont déjà profondément remué. Pour les attester, les archives de l'empire ont élevé et élèvent encore la voix; des pages éloquentes et immortelles ont été écrites; le sang a coulé. Comment, en présence de ces témoins, dont le nombre va s'augmentant sans cesse, entreprendre de nier des faits qu'ils proclament à Rome, à Jérusalem, en Afrique, dans les palais des empereurs, au milieu des amphithéâtres, sur tous les points à la fois? On ne l'osa pas. Ces faits se trouvaient déjà trop enracinés dans l'histoire; on ne pouvait espérer de les en arracher. Les hommes du paganisme avaient d'ailleurs à remplir auprès de la postérité une mission qu'ils ne connaissaient pas. Les miracles de Jésus-Christ devaient être tracés en caractères ineffaçables dans les pages mêmes où ils lui lançaient l'outrage. Ils devaient, eux aussi, le saluer, à leur manière, Roi du monde, arbitre suprême de la vie et de la mort, maître absolu des lois qui régissent la nature. En lisant leurs écrits, les générations futures devaient apprendre qu'ils avaient, eux aussi, comme les Juifs déicides, fléchi le genou devant le fils de Marie.

« Il en fut ainsi. Voyez Celse (1439), Porphyre (1440), Hiéroclès (1441), Julien (1442), tous ces hommes qui ont juré haine au Christ; quand ils portent leurs regards sur sa vie, ils se trouvent comme saisis par ses miracles; une puissance invincible les force à constater les guérisons merveilleuses, les résurrections qu'on lui attribue.

« Ces faits reconnus, il ne leur en est pas demandé davantage. Ils ont fait à la vérité une part aussi large qu'ils le devaient pour remplir leur mission. Ils peuvent maintenant se donner carrière, se jeter dans toutes les explications que leur haine leur suggérera. Un jour, le travail des générations futures se fera. Elles pèseront toutes ces explications, et les trouvant légères, vaines, absurdes, elles les repousseront; et le fait qu'on voulait obscurcir, voiler, se présentera environné d'une lumière plus éclatante.

« Ce n'est pas tout : il faut que ces hommes du paganisme et leurs successeurs des temps modernes travaillent réciproquement à détruire l'œuvre qu'ils construisent à grands frais. Renverser la croix qui s'appuie sur les miracles du Christ et s'élève à leurs regards, qui a cessé d'être un gibet d'infamie et qui menace de conquérir le monde, tel est le but unique qu'ils se proposent. Mais, quand il s'agit de commencer et de diriger le combat, la discorde s'établit parmi les chefs, et les coups qu'ils portent contre le Christ retombent sur eux-mêmes. Ceux-ci nous diront que les témoins des miracles étaient sous l'influence d'une *hallucination* de l'ouïe ou de la vue; ils nous présenteront Jésus-Christ et ses apôtres comme des *visionnaires* : pour eux, cette immense question des miracles se réduira, dit M. Chassay, à un simple problème de *pathologie* (1443). Les représentants de ce système au XIXe siècle seront MM. Maury (1444), Leuret (1445), Calmeil (1446), etc.

« D'autres, pour expliquer les prodiges qui frappèrent d'étonnement les Juifs et les premiers Chrétiens, auront recours à la *magie*. Ils nous montreront le Christ puisant dans la théurgie de l'antiquité, une science secrète et mystérieuse, exerçant, par sa parole et par son geste, une influence puissante sur des maladies sans *matière* et dont le siége était dans le système nerveux. Cette solution reparaîtra dans les temps modernes. On commencera par parler avec un grand sérieux des merveilles dont les yoguis de l'Inde prétendent être les auteurs (1447); on insinuera qu'il n'est peut-être pas impossible d'opérer des miracles par des forces inconnues que la science travaille chaque jour à pénétrer; on fondera de grandes espérances sur les futurs progrès du *magnétisme*. Puis, on ne s'en tiendra plus à ces insinuations perfides. Pour Wieland, le fils de Marie sera un *noble théurge juif;* enfin, MM. Pierre Leroux et Salvador donneront à ce système tous les développements dont il est susceptible.

« Ainsi, dans le camp des rationalistes, s'élèveront contre le Christ deux grands systèmes. Les uns en feront un halluciné, un visionnaire, un *théomane;* les autres, un fourbe qui doit toute sa puissance à la *magie* et à la théurgie. Quand on aura travaillé pendant des siècles pour faire accepter ces deux solutions, quand on les croira triomphantes, d'autres rationalistes viendront les

(1439) *Voy.* ORIGÈNE, *Contre Celse*, l. II.

(1440) *Voy.* saint CYRILLE, *Contre Julien*, l. VI.

(1441) *Voy.* EUSÈBE, *Contre Hiéroclès.*

(1442) *Voy.* saint CYRILLE, *Contre Julien*, l. VI : « Le platonicien convient même, dit M. Chassay, les miracles de saint Paul, puisqu'il l'appelle le plus grand magicien qui fut jamais. » (*Le Christ et l'Evangile*, etc., p. 111.)

(1443) *Voy.* M. CHASSAY, *Le Christ et l'Evangile*, IIe part., p. 112.

(1444) Voy. *Encyclopédie moderne.*

(1445) *Fragments psychologiques sur la folie.*

(1446) *De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire, depuis la renaissance des lettres en Europe jusqu'à nos jours*, t. Ier.

(1447) PAUTHIER, *Notes sur* COLEBROOKE, *Essais sur la philosophie des Hindous.*

renverser. Ainsi Calmeil fera ressortir l'impossibilité de concilier la *théomanie* avec la profondeur des calculs ambitieux (1448). Strauss portera le dernier coup à toutes ces vaines interprétations à l'aide desquelles on voulait escamoter les faits surnaturels de l'Evangile.

« Il nous reste à parler d'un troisième système. C'est encore aux rationalistes des premiers siècles qu'il faut rapporter l'honneur de l'avoir mis en avant. Hiéroclès surtout le développa avec suite et habileté. « Les Chrétiens, disait-il, font grand bruit « et donnent de grandes louanges à Jésus, « pour avoir rendu la vue aux aveugles et « opéré de *semblables merveilles;* mais l'his- « toire du paganisme présente des faits ana- « logues : faut-il donc reconnaître pour les « fils de Dieu tous ceux qui les ont pro- « duits (1449)? » Ce raisonnement se retrouve dans Celse, dans Julien, dans Porphyre. Nos rationalistes modernes n'ont pas manqué de le faire revivre. L'antiquité n'opposait à Jésus-Christ qu'un thaumaturge, Apollonius de Tyanes; mais, la science moderne ayant fait des progrès, on a découvert de nouveaux personnages dont la vie se présente entourée de légendes merveilleuses : Mahomet, Laot-seu, Krichna, Boudha, Zoroastre brillent au premier rang.

« Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir suivre M. l'abbé Chassay dans l'examen de ce système. Et cependant cette partie nous paraît la plus neuve et la plus importante de son ouvrage. Il y a déployé une grande érudition : on voit que la littérature orientale lui est aussi familière que celle de son pays. Il nous fait donc parcourir tour à tour l'Arabie, la Chine, l'Inde, la Perse. Dans chacune de ces contrées, nous nous arrêtons en présence des personnages célèbres que l'on oppose à Jésus-Christ. Ils nous apparaissent d'abord le front ceint d'une auréole presque divine; des analogies frappantes se remarquent entre leur histoire et celle du fils de Marie. Mais peu à peu ces analogies s'expliquent; leur source et leur cause nous sont dévoilées. Nous les voyons sortir du travail des poëtes sur les idées que les traditions primitives et la prédication évangélique avaient répandues par tout le monde. Au souffle des lèvres de la critique, l'éclat qui environnait ces personnages diminue, les merveilles dont on avait rempli leur vie perdent leur prestige; bientôt il ne reste plus que de simples mortels portés à de prodigieuses hauteurs par l'imagination des poëtes. Lorsque M. l'abbé Chassay les a dépouillés ainsi de tout ce faux éclat, on éprouve le besoin de répéter ces paroles énergiques par lesquelles le glorieux captif de Sainte-Hélène flétrissait certaines comparaisons faites pour avilir le christianisme : « Celui-là est un menteur, qui dit qu'il y a « quelque chose qui ressemble à cela! »

« Cette pensée paraît, ce semble, plus frappante encore quand on a lu la brillante étude de M. Chassay sur les rationalistes païens (1450).

« A leur témoignage se joint celui de la Synagogue. Cet indestructible peuple juif, que l'amour du gain pousse sur tous les points du globe, porte aussi partout, dans ses livres, la preuve ineffaçable des miracles de Jésus-Christ. C'est dans son sein qu'ils se sont produits; — ce sont les membres de sa nation que le Sauveur a guéris ou ressuscités; — ce sont les magistrats de son Sanhédrin qui se sont établis inquisiteurs subtils des prodiges opérés par les apôtres; — ce sont eux qui ont voulu enchaîner leur puissance. Demandez donc aux Juifs si Jésus-Christ et ses disciples ont signalé leur passage sur la terre par des œuvres miraculeuses, et ils vous répondront : Il est manifeste, et nous ne pouvons le nier.

« Non, ils ne peuvent le nier; car, s'ils l'essayaient, le *Talmud* leur jetterait au front le démenti (1451). Ils verraient aussi s'élever contre eux le plus célèbre de leurs historiens, Josèphe, le protégé de Vespasien, l'ami de Titus et de Domitien. Cet homme qui, pour écrire l'histoire de sa nation, avait étudié à fond les traditions judaïques et la littérature des Hellènes, a dû, dans ses longues et pénibles recherches, voir se dresser devant lui la grande figure du Christ. Naturellement on se demande quel jugement il a porté sur le fondateur du christianisme. Or, voici ce que nous lisons dans ses *Antiquités judaïques :*

« C'est dans ce temps-là que vécut Jésus, « homme sage, si néanmoins on le doit con- « sidérer simplement comme un homme, car « il faisait des *œuvres* admirables. Il était le « maître de ceux qui aiment à être instruits « de la vérité. Il se fit suivre d'un grand « nombre, non-seulement de Juifs, mais « même de Gentils. C'était le Christ. Les « principaux de la nation l'ayant accusé, Pi- « late le fit crucifier. Mais ceux qui l'avaient « aimé durant sa vie lui furent fidèles après « sa mort, car il leur apparut vivant et ressus- « cité le troisième jour, et ce fut là l'accom- « plissement de ce qui avait été annoncé par « les divins prophètes, qui avaient aussi « prédit de lui une infinité d'autres choses « miraculeuses. C'est de lui que la nation « des Chrétiens que nous voyons aujourd'hui « a tiré son nom (1452). »

(1448) *Voy. De la folie*, etc., t. 1er, p. 66, 75, 80 et 82.

(1449) *Voy.* EUSÈBE, *Contre Hiéroclès.*

(1450) Voy. *Le Christ et l'Evangile*, 1re partie, p. 123 98.

(1451) *Le Christ et l'Evangile*, p. 101-112.

(1452) Γενέται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς, σοφὸς ἀνήρ εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή. Ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν σοὺν ἡδονῇ ταληθῆ δεχομένων. Καὶ πολλοὺς μὲν τῶν Ἰουδαίων, πολλοὺς δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο· Ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν. Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου, οὐκ ἐξεπαύσαντο οἵ γε πρῶτον αὐτὸν ἀγαπήσαντες· Ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν, τῶν θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία θαυμάσια περὶ α τοῦ εἰρηκότων· Εἰσέτε τε νῦν τῶν χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον (JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, l. XVIII, c. 3 ou 4).

« De Wette a donc eu raison de dire : « Nous trouvons un point d'appui pour l'his« toire évangélique dans le témoignage extéé rieur de Josèphe. »

« Ce témoignage est accablant pour le rationalisme. Aussi que d'efforts tentés pour le renverser ! M. Chassay discute avec une science peu commune toutes les objections des adversaires de l'histoire évangélique. Sa polémique, toujours vive et pressante, nous paraît triompher sur tous les points.

« Au reste, ajoute-t-il, « ce n'est pas seu« lement par les écrits des apôtres, par les « adversaires du christianisme, que nous pou« vons constater les merveilles opérées dans « l'Eglise primitive par la puissance de Dieu. « Il nous reste un grand nombre d'écrits sor« tis de la plume des Chrétiens de ce temps« là, qui nous attestent de la manière la plus « formelle, la plus positive, l'existence des « faits surnaturels les plus capables de faire « impression sur tout esprit sérieux et im« partial (1453). » Nous entendons donc tour à tour la grande voix de Quadratus, de saint Polycarpe, de saint Irénée, de saint Justin, d'Origène, d'Eusèbe. Tous proclament la perpétuité dans l'Eglise des dons miraculeux accordés aux apôtres. Et remarquons la force de leur affirmation : pour la faire accepter, ils descendent pour la plupart au milieu des amphithéâtres, ils affrontent la dent des bêtes sauvages et se laissent dévorer par elles. Or, « comment ne pas croire, » demande Pascal, « des témoins qui se font égorger ? »

« Mais assez de flots de sang ont coulé pour purifier le vieux monde païen ; assez longtemps les empereurs ont étendu l'Eglise sur leurs chevalets ; enfin, elle a vaincu par sa patience, par les longues tortures de ses vierges et de ses martyrs. Le jour de son triomphe est donc arrivé : la croix va s'asseoir sur le trône des Césars. Mais elle ne doit monter là qu'à la suite d'un nouveau miracle

« Un jour, c'était à la veille d'un grand combat, Constantin se prosterne devant le Dieu de son père, implore son secours et le conjure de se révéler à lui. Tout à coup, au milieu des airs, une croix, resplendissante de lumière, se dessine sur le disque du soleil, avec cette inscription : *Vainquez par ce signe.* Le futur triomphateur de Maxence et ses soldats, témoins de cette apparition, sont saisis d'étonnement. Puis, pendant la nuit, le Christ, Fils de Dieu, commande à Constantin de faire un signe semblable à celui qu'il a vu et de le porter à la tête de ses armées. Constantin obéit et triomphe. Voilà donc encore un fait miraculeux : impossible de le nier. Vous le trouvez constaté par Eusèbe, par Lactance, par des orateurs païens, par des monuments publics et par des médailles, par saint Grégoire de Nazianze et par saint Ambroise, par les codes Théodosien et Justinien, etc. Nous pourrions prolonger cette énumération, mais nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs au *Christ et à l'Evangile* (1454).

« M. l'abbé Chassay a vraiment un talent particulier. Il nous promène à travers les siècles ; il nous montre la vérité soutenant sans cesse contre l'erreur le combat du Seigneur, et sortant toujours triomphante. Nous laisserons un théologien célèbre dire avec quel intérêt on assiste à ces luttes intellectuelles. Il y a quelques mois, le P. Perrone écrivait donc à M. l'abbé Chassay :

« J'ai reçu le volume que vous avez eu la « bonté de m'envoyer et je l'ai parcouru avec « avidité. Il est inutile de vous dire, M. l'abbé, « que je l'ai trouvé digne des deux autres que « vous m'aviez envoyés, c'est-à-dire plein de « recherches et d'une connaissance profonde « des auteurs modernes, d'un *charme* de style « qui ravit, *fort* dans l'argumentation, clair « dans l'exposé, pur dans la doctrine. Je vous « assure que je me réjouis en voyant que le « bon Dieu a donné de si braves champions « à son Eglise, en ces temps malheureux où « tant de théories impies la désolent. Je « vous remercie de tout mon cœur du beau « cadeau que vous me faites, et je vous sou« haite et le temps et la santé nécessaires « pour achever plusieurs autres travaux à la « plus grande gloire de Dieu et à l'avantage « de son Eglise (1455). »

« Le P. Perrone vient de nous dire comment M. l'abbé Chassay instruit la cause des miracles : il ne prouve pas seulement leur possibilité, il constate leur perpétuité dans l'Eglise. Que ceux qui doutent encore prennent son livre et prononcent. » (l'abbé V. Hébert-Duperron, *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. XIX.)

(1453) « La vertu mystérieuse du Sauveur agissait incessamment sur les cœurs, dit le docteur Alzog, et le don des miracles, si puissant sur les esprits, fut accordé à l'Eglise, dans toute sa plénitude, jusque dans le IIIe siècle. Les apologistes en appellent principalement aux guérisons miraculeuses, aux délivrances des possédés, comme à des faits qui se passaient journellement sous les yeux des païens. Sans ce don des miracles et des guérisons, sans cette assistance divine toute spéciale, jamais l'Eglise n'aurait triomphé de l'opposition du paganisme, souvent si désespérée. C'est ce que saint Augustin fait remarquer avec son éloquence ordinaire. » (Alzog, *Hist. univers. de l'Eglise*, traduction Goschler, t. 1er, p. 197.)

(1454) Voy. *Le Christ et l'Evangile*, p. 252-68. Nous croyons inutile de rappeler ici la dissertation de M. Chassay sur le *Miracle du temple de Jérusalem.* (Voy. *Le docteur Strauss et ses adversaires.*)

(1455) Ces vœux du P. Perrone se réalisèrent. Au moment où nous écrivons ces lignes, M. l'abbé Chassay fait imprimer le *Manuel d'une femme chrétienne.* (H. Duperron.)

HUITIÈME DISSERTATION.

ORIGINALITÉ DU CHRISTIANISME.

Beaucoup d'écrivains combattus dans le le *Catéchisme des incroyants* considèrent le christianisme comme un syncrétisme des doctrines antérieures à Jésus-Christ. Je donne ici l'analyse de deux ouvrages dans lesquels j'ai réfuté *ex professo* cette hypothèse favorite du rationalisme. MM. Hébert-Duperron et André feront connaître à nos lecteurs les arguments que j'ai dirigés contre cette thèse dans *Le Christ et l'Évangile*, et dans le *Mysticisme catholique*. Je ferai seulement remarquer qu'il n'est pas question ici de l'origine persanne et de l'origine indienne du dogme chrétien, ces deux importantes questions n'ayant été traitées que dans la seconde édition du *Christ et l'Evangile*. (*La France.*)

CHAPITRE Ier.

« Quelle destinée que celle de l'Eglise ! elle vient à peine de naître, et aussitôt les rois de la terre et les princes de l'intelligence se lèvent contre elle. Les premiers s'avancent armés de la force brutale. Pendant trois siècles, ils la tiennent étendue sur des chevalets, ils la déchirent avec des ongles de fer, ils la font broyer par les dents des lions et des léopards... Un jour, enfin, les bourreaux s'arrêtent : ils ont frappé avec plus d'acharnement que jamais ; sur tous les points du monde romain, leurs victimes sont tombées en nombre immense. Dioclétien se vante d'avoir mis à mort tous les Chrétiens. Il dresse donc une colonne qui portera son nom à la postérité la plus reculée Mais, au moment où il chante son triomphe, le paganisme s'écroule, l'Eglise s'élève sur ses débris ; les dieux du polythéisme cèdent à Jésus-Christ leurs autels, les Césars descendent de leur trône pour y laisser monter son premier ministre ; et cependant la force brutale n'était pas seule à combattre contre la religion nouvelle. Il y avait lutte aussi dans le monde des intelligences. Tandis que les persécuteurs demandent aux Chrétiens leur sang et leur vie, le rationalisme descend sur le champ de bataille. Le mensonge et la calomnie, l'esprit de sophisme et d'erreur viennent à son secours. Un cri de guerre retentit dans les écoles philosophiques. On attaque donc, on altère, on mutile la doctrine évangélique. Quels hommes que les Celse, les Plotin, les Jamblique, les Porphyre, etc. ; quels souvenirs ils rappellent ! que de nobles facultés consumées pour propager l'erreur ! Un prince couronné se met lui-même à enfanter des livres afin d'étouffer la vérité. Vains efforts ! l'empereur sophiste et impie meurt à la peine. Un blasphème sort de ses lèvres expirantes, en s'écriant : *Galiléen, tu as vaincu !* Il veut jeter une injure à Jésus-Christ, et il constate son triomphe. En effet, les écoles philosophiques se ferment, le rationalisme s'ensevelit dans l'impuissance et dans l'oubli, tandis que l'Eglise grandit, répand au loin ses lumières, et règne, par droit de conquête, sur le monde des intelligences.

« Elle y règne, malgré les schismes et les hérésies qui veulent briser son sceptre. Peut-être avez-vous tremblé pour l'empire de Jésus-Christ, lorsque vous avez vu s'élever contre lui, non plus des ennemis du dehors, mais des hommes qu'il a nourris dans son sein, des hommes dont la voix puissante remue les peuples, séduit et détache de son royaume des nations entières. Il en est de ces hommes comme des tempêtes qui bouleversent l'atmosphère pour la purifier. Ils viennent, eux aussi, pour remplir une mission. Il faut alors dissiper les nuages qui pourraient recouvrir quelque point de doctrine, faire briller la vérité dans tout son jour et la fixer à jamais dans sa forme. Ce résultat, ils le préparent, sans le vouloir, par leurs objections et leurs sophismes, par leurs vaines et fausses théories, par les systèmes erronés qu'ils se fatiguent à produire. Quand ils répandent leurs idées, il se fait autour d'eux un grand bruit ; on les observe, on les écoute ; ils fascinent avec leur éloquence ; il y a défection dans les rangs de l'Eglise. Mais alors d'autres hommes, blanchis par l'étude et par les années, se réunissent à Nicée ou à Trente. On les voit se prosterner devant une croix ; ils invoquent sur eux les lumières divines, ils discutent et ils pèsent toutes ces conceptions. Puis, après de longues réflexions, leur bouche s'ouvre ; de leurs lèvres tombe un jugement sans appel, qui traversera les siècles, que les hommes accueilleront avec un souverain respect, qui deviendra le symbole de leur croyance, la règle de leur conduite. La vérité est ainsi rétablie dans tous ses droits ; elle sort plus brillante de la discussion des objections soulevées contre elle. Quant aux fauteurs de ces schismes et de ces hérésies, qu'ils se nomment Arius, Nestorius ou Pélage, Luther ou Calvin, leur mission est remplie ; la tombe s'ouvre pour eux et pour leurs systèmes, ils n'ont plus qu'à dormir leur sommeil. L'Eglise, de son côté, se prépare à de nouvelles luttes. Exister, pour elle, c'est combattre toujours, et combattre c'est vaincre. — « Quatre fois, dit « M. Macaulay, depuis que l'Eglise de Rome « est établie sur la chrétienté d'Occident, « l'esprit humain s'est révolté contre son « joug. Deux fois elle est restée complétement victorieuse ; deux fois elle est sortie

« du combat avec les stigmates de cruelles « blessures, mais conservant toujours dans « toute sa vigueur le principe de la vie. « Quand nous réfléchissons aux terribles « assauts auxquels elle a résisté, il nous est « difficile de concevoir de quelle manière « elle peut périr (1456). » D'autres pourront se plaindre de cette guerre incessante, désirer le repos, des jours calmes et tranquilles; mais nous, enfants de l'Eglise, élevés à l'ombre de son sanctuaire, c'est avec une joie indicible que nous assistons à ces luttes; elles sont toujours pour notre mère l'occasion de triomphes éclatants.

« M. l'abbé Chassay nous trace le tableau de ses combats les plus récents. Jésus-Christ est toujours l'objet des attaques du rationalisme. Comment, s'il n'était pas Dieu, aurait-il pu triompher de tant de haines?... Au XVII^e^ siècle, le génie des Bossuet, des Fénelon, les tient pour un moment comprimées

« Le siècle de Louis XIV, dit M. Chassay, « est, pour le christianisme, comme un glo- « rieux repos entre les luttes sanglantes de « la Réforme et les agitations passionnées du « XVIII^e^ siècle. » Alors elles se réveillent plus vives, plus menaçantes que jamais. L'Angleterre devient le premier théâtre de leurs manifestations : Tindal, Woolston, Shaftesbury, Bolingbroke, Collins, Tolland, déclarent à Jésus-Christ une guerre acharnée. Aussi ces *libres penseurs* sont-ils en grande faveur auprès des rationalistes modernes! On admire leur hardiesse, on préconise leurs travaux, mais on passe sous silence les adversaires qu'ils rencontrèrent; on ne parle pas du talent et du zèle que ceux-ci déployèrent pour défendre le christianisme. « Et cependant les hommes les plus émi- « nents de l'Eglise et de l'Etat se firent hon- « neur de descendre dans l'arène, pour com- « battre, par les seules armes de la discus- « sion et de la science, les paradoxes et les « sophismes adroits de l'école rationaliste. » (P. 16.) On vit donc, dans les rangs de l'aristocratie anglaise, Addisson, Jenyns, lord Lyttelon, le chevalier Gilbert West, le géomètre Ditton, lord Erskine, venger, avec une noble et sainte émulation, les glorieuses traditions du christianisme. Il y eut aussi levée de boucliers dans les rangs du clergé anglican. Ne faut-il pas être dominé par la mauvaise foi pour oublier les immortels ouvrages des Berkeley, des Conybeare, des Sherlock, des Burnet, des Warburton, des Richard Watson, des Clarke, des Lardner, des Beattie, des Pearce, des Léland, etc.?

« Vaincu par ces terribles adversaires, le rationalisme fait irruption dans notre patrie. S'il faut en croire certains auteurs, le christianisme ne rencontra pas alors parmi nous de dignes athlètes, mais des hommes ridicules par le défaut de talent, lors même qu'ils avaient raison. Non, le clergé français du XVIII^e^ siècle ne croupissait pas dans l'ignorance. Chaque jour, de son sein, sortaient des orientalistes célèbres qui allaient civiliser les empires barbares de l'Orient; des éditeurs des Pères, dont l'Allemagne savante envie les travaux à notre patrie; des érudits, dont les vastes connaissances n'ont pas été surpassées par la science du XIX^e^ siècle; des historiens qui nous effraient par leurs immenses recherches; des théologiens, des exégètes, des apologistes, qui suivaient l'erreur dans toutes ses transformations. « Plus d'une fois ils élevèrent la « voix, avec la double autorité d'une con- « viction sincère et d'une science que per- « sonne ne pouvait contester. Mais leur in- « fluence se brisait malheureusement contre « des difficultés qui semblaient invincibles. » En Angleterre, les *libres penseurs* avaient trouvé dans l'aristocratie une vigoureuse résistance; la noblesse française, au contraire, prenait constamment parti en faveur de la cabale rationaliste contre les gens d'église. La bourgeoisie n'était pas plus bienveillante que ne l'étaient les gentilshommes. Elle se présentait même avec des répugnances politiques encore plus invincibles, parce qu'elles devaient paraître avantageuses à des hommes qui plaçaient tout leur espoir dans le triomphe des idées philosophiques.

« Ce serait donc une grave erreur que « d'attribuer à la logique de Rousseau, à la « science de Voltaire, à la morale d'Helvé- « tius, à la méthaphysique de Diderot, la « décadence rapide du christianisme en « France, dans la dernière moitié du XVIII^e^ « siècle. Les circonstances sociales et poli- « tiques avaient préparé au rationalisme un « triomphe facile. » (P. 55.) Faisons encore une remarque : on était à la veille d'une révolution qui allait mettre le pouvoir entre les mains de la démocratie. Beaucoup de membres du clergé ne comprirent pas les nécessités de l'époque. Les formes somptueuses de l'ancien régime devaient être abandonnées : ils les conservèrent; il fallait aussi renoncer aux priviléges sociaux que la reconnaissance des peuples leur avait accordés : ils ne surent pas s'imposer ce sacrifice. Les philosophes les proscrivirent; la tourmente révolutionnaire, éclatant, jeta le clergé sur les échafauds. Purifié par les souffrances, il eut bientôt retrouvé sa grandeur et sa pureté primitives. « L'Eglise im- « mortelle releva son front blessé, mais tou- « jours calme, et souriant déjà au peuple « qui l'avait proscrite et condamnée. »

« Les apologistes du XVIII^e^ siècle se trouvèrent aussi avoir glorieusement rempli leur mission. Lorsqu'il recommença la lutte, le rationalisme n'osa plus faire peser sur les fondateurs du christianisme ses anciennes accusations d'imposture et d'erreur. Ne voit-on pas, depuis un certain nombre d'années, chrétiens et rationalistes, catholiques et protestants, casser les arrêts de l'école voltairienne et justifier l'Eglise des calomnies portées contre elle?

(1456) *The Edimburg Review*, vol. LXXII, n° 145.

« Le rationalisme est donc descendu sur un autre champ de bataille. Au XVIII^e^ siècle, il avait adopté les opinions des Tindal et des Collins; il se faisait anglomane : au XIX^e^ siècle, il va puiser ailleurs ses inspirations : nous vivons sous l'empire de la teutomanie, depuis que M. Cousin a fait passer le Rhin aux idées de Lessing, de Herder, de Schelling, etc. Le haut enseignement, les revues périodiques, les feuilles quotidiennes travaillent avec une ardeur infatigable pour les implanter dans les esprits. Or, voici les points fondamentaux de la lutte nouvelle qui commence contre la révélation chrétienne : le christianisme est le résultat naturel du développement humanitaire; ses dogmes, sa morale, la doctrine évangélique tout entière, sont sortis des philosophies et des religions de l'antiquité.

« Au XVIII^e^ siècle, ce système avait eu déjà pour représentants deux hommes célèbres à des titres divers, J.-J. Rousseau et Burigny. Leur ton calme et modéré contraste avec les déclamations furibondes du parti encyclopédiste. Tandis qu'on outrageait à plaisir Jésus-Christ, le premier, dit le Père Lacordaire, eut le privilége d'avoir des mouvements sincères. Mais c'est dans Burigny surtout qu'on trouve le germe des théories rationalistes les plus récentes. Il veut aussi renverser par sa base l'histoire évangélique; mais il est trop habile pour traiter ses auteurs comme des imposteurs et des gens de mauvaise foi : il aime mieux s'attacher à détruire les témoignages qui établissent l'authenticité du Nouveau-Testament. Or, à son dire, les premiers hérétiques l'ont toujours contestée, les Pères les plus anciens n'en ont point parlé; il faut donc le ranger parmi cette multitude d'ouvrages apocryphes qui virent le jour à l'origine du christianisme. La déposition des apôtres en faveur des faits évangéliques, les aveux arrachés par leur évidence aux Juifs et aux païens ne se concilient guère avec son système : il les dissimule donc, ou plutôt il s'efforce de les réduire à néant. Quant à la diffusion rapide de la religion nouvelle, il faut l'attribuer aux édits des empereurs chrétiens; il est aussi inutile de recourir à une intervention surnaturelle pour expliquer l'admirable sainteté de l'Eglise primitive et le courage héroïque de ses martyrs. Enfin, la révélation chrétienne n'a rien fait pour le progrès du genre humain : les philosophes de l'antiquité avaient, depuis longtemps, enseigné toutes les *vérités fondamentales* popularisées par le christianisme. Ce système ne manque pas d'une certaine originalité. Ouvrez l'*Encyclopédie nouvelle* et le livre *De l'humanité*, vous le trouverez développé, quant à la seconde partie, avec toute la force possible. Soyons juste, M. Pierre Leroux dépense, pour le propager, plus d'adresse et d'esprit que ses auteurs, Gibbon et Burigny.

« M. Pierre Leroux n'appartient pas à cette classe d'hommes qui vous frappent en vous flattant. Sa haine ne connaît ni détours, ni précautions oratoires : il se déclare franchement hostile à nos croyances; aussi quiconque se présente pour défendre la tradition catholique est-il certain d'exciter son amertume et sa colère. Ajoutons que M. Pierre Leroux n'est pas un homme vulgaire. Il a beaucoup lu, beaucoup écrit. Des pages pleines d'éloquence sont tombées de sa plume. Mais quand il aborde les questions historiques, s'il est parfois érudit, trop souvent il altère les faits qu'il cite à l'appui de ses théories : l'exactitude n'est pas son défaut dominant. Sa métaphysique frappe par ses ténèbres et par ses contradictions; sa morale est aussi quelque peu chimérique et rêveuse, comme celle d'un poëte allemand, dit M. Chassay. Mais son grand mérite, nous le répétons, c'est de montrer clairement le but qu'il veut atteindre.

« Il se pose donc comme le propagateur de la doctrine du *progrès continu*. Le panthéisme est son point de départ; il nous rappelle la vieille formule : Tout est Dieu, Dieu est tout; l'homme et le monde sont ses manifestations nécessaires; point d'interruption, point de lacune possible dans ces manifestations : elles concourent également au développement de l'infini. Aussi, tout est bien, tout est juste, tout est à sa place dans l'histoire. Les phénomènes les plus actuels sont le résultat inévitable de ceux qui les ont précédés. Arrêtons-nous à Jésus-Christ. Il vient, après une longue suite de siècles, recueillir la tradition humanitaire dispersée dans les écoles philosophiques; il la réunit en corps; de là sa doctrine. Le regarder comme l'auteur d'une religion nouvelle, ce serait une grave erreur. Vyasa, Kong-Fou-Tseu, Pythagore, Socrate, Platon, Zénon, sont, dans le monde ancien, les véritables fondateurs du christianisme. Il ne doit à Jésus-Christ que quelques pensées obscures et imparfaites; il a fallu, pour le compléter, la double influence de l'hellénisme et de l'orientalisme égyptien; encore ce travail définitif s'est-il accompli à Alexandrie plusieurs siècles après la mort du fils de Marie.

« Ce système, il est vrai, n'est pas particulier à M. P. Leroux. S'agit-il de faire sortir du platonisme les mystères chrétiens, tous nos éclectiques modernes s'accordent avec lui; ils n'ont qu'une voix pour montrer l'influence que la doctrine du disciple de Socrate aurait exercée sur les premiers prédicateurs de l'Evangile. — Les faits, malheureusement pour leurs théories, protestent contre ces interprétations.

« Le christianisme est plus ancien que ne l'imaginent les éclectiques. Saint Augustin, prouvait, il y a longtemps déjà, qu'il commence avec le monde. En ce qui concerne le dogme de la Trinité, il est évident, pour quiconque veut étudier sérieusement, que les Hébreux, les patriarches surtout, étaient initiés à la connaissance de ce mystère. Les expressions figuratives de l'ancienne loi, le langage des prophètes, les traditions de la Synagogue, ne laissent aucun doute sur ce point. M. Leroux, cependant, soutient,

avec le plus grand sérieux, que les Juifs n'avaient nulle notion de ce dogme. « Dès « qu'on a supposé qu'il n'a pas son origine « dans la révélation patriarcale, il semblerait « assez naturel, dit M. Chassay, d'admettre « que c'est le Christ et les apôtres qui l'ont « pour la première fois prêché dans l'uni- « vers. » Point du tout! on ajoute qu'ils sont allés le prendre dans les philosophies orientales et dans l'école de Platon. Ainsi M. Leroux *affirme* que c'est par l'Egypte et par Platon que la doctrine du Verbe est devenue le christianisme. Il faut voir quelle érudition déploie M. Chassay pour montrer qu'on ne doit chercher l'origine du dogme de la Trinité ni dans l'école des Tao-sse, ni dans le brahmanisme et le bouddhisme, ni dans les livres Zends, ni dans les doctrines égyptiennes et platoniques. — La théodicée du fondateur de l'Académie présente, il est vrai, certaines analogies avec la théodicée chrétienne, mais ces similitudes n'ont rien de surprenant. Des faits nombreux prouvent que Platon, sans avoir copié la Bible et les prophètes, s'était inspiré des traditions primitives: « Elles servaient, suivant l'expression « de M. Cousin, de base à ses conceptions : « c'était, pour ainsi dire, l'étoffe de sa pen- « sée (1457). »

« Toute cette discussion de M. Chassay nous semble ne laisser rien à désirer. Il attaque avec le même succès le système de M. P. Leroux sur l'origine des Evangiles. Sa théorie est une des hypothèses les plus usées et les plus décriées au delà du Rhin. Il nous parle d'un texte primitif, d'après lequel nos quatre Evangiles ont été composés. Ce texte, suivant Eichhorn, était écrit en langue araméique ; l'auteur du livre *De l'humanité* veut qu'il ne soit autre que l'évangile hébreu du sadducéen saint Mathieu. Toutefois on aurait tort de s'imaginer que l'essénien saint Marc, le pharisien saint Luc, le platonicien saint Jean, ont été des copistes serviles. Non ; ils ont modifié ses idées et ses opinions d'après leur point de vue personnel. Ce n'est pas assez dire : ils ne se sont pas fait scrupule d'altérer la doctrine de Jésus-Christ pour l'accommoder à leurs préjugés favoris.

« Une fois lancé dans cette voie, M. P. Leroux tire de l'oubli une autre théorie qu'il développe avec une attention particulière et dont il fait un des points fondamentaux de sa christologie. Contrairement au récit des évangélistes, des apôtres, de toute la tradition judaïque, Jésus-Christ se trouve donc avoir appartenu à la secte des esséniens. Les premières années de sa vie, sa jeunesse, son adolescence, se seraient écoulées dans le sein de leurs communautés ; il y aurait puisé les doctrines qu'il a répandues dans le monde ; — il aurait aussi prêché les systèmes de Parménide et de Spinosa : sa théodicée aurait été toute panthéiste. « Pour compléter « cette sacrilége parodie, il fallait mettre « dans la bouche du Rédempteur les folles « rêveries de l'école de Pythagore ; il fallait « prêter l'étrange doctrine de la métempsy- « cose progressive à celui qui consacré tous « ses efforts à prédire la vie éternelle et le « royaume de Dieu. Au point de vue de « M. Leroux, le ciel et l'enfer éternels sont « une pure invention de l'Eglise romaine, « et l'auteur de *Spiridion* a popularisé cette « étrange calomnie..... Supposez qu'en an- « nonçant la vie éternelle, le Fils de Dieu « ne veut parler que d'un royaume terrestre, « et que son règne n'est destiné à donner « aux élus sur la terre que les grossières « satisfactions des sens, c'est là une opinion « que personne jusqu'ici n'avait osé pro- « duire. Nous avons montré plusieurs fois « déjà le peu d'originalité des doctrines de « M. Leroux, mais nous sommes forcé de « lui reconnaître la propriété du système « que nous venons d'indiquer..... Il était « impossible de faire subir à la parole du « Fils de Dieu un plus sanglant outrage. « M. Leroux a été obligé de torturer de la « manière la plus étrange les paroles de « Jésus-Christ, celles des apôtres, l'enseigne- « ment de l'Eglise primitive, pour en faire « ainsi sortir la déraison. » (P. 153-54.)

« Des dogmes du christianisme, M. Leroux passe à la morale. Il lui trouve aussi une origine toute naturelle. Cette fois il ne la cherche plus dans les philosophies de l'Inde, de l'Egypte ou de la Perse, mais dans le stoïcisme. Le christianisme, dit-il, avait adopté la méthaphysique de Platon, il prit l'éthique de Zénon. M. Chassay fait encore bonne justice de cette théorie. Lisez son excellent travail intitulé : *Christianisme et Stoïcisme*, vous verrez ce qu'il faut penser des analogies extérieures qui se rencontrent entre la doctrine du Portique et celle de l'Eglise. Longtemps on les a fait valoir au profit du stoïcisme; on s'est plu à présenter Jésus-Christ et les apôtres comme des plagiaires (1458). — On peut bien ainsi altérer les faits, étouffer leur témoignage et, avec les dehors d'une science profonde, tromper les esprits frivoles et inattentifs. Mais un jour vient où l'erreur perd tout son prestige. Quelque travailleur, plus désireux de l'honneur de la vérité que de la gloire humaine, s'est enfermé dans la solitude; il a repris tous ces systèmes, examiné tous ces textes, discuté toutes ces preuves : bientôt apparaît au grand jour tout ce qu'il y a de vide, de chimérique et de mensonger dans cette érudition qui séduisait. Ainsi a fait M. Chassay. » (L'abbé V. HÉBERT-DUPERRON, dans l'*Université catholique*, t. XXIII, 1re série).

(1457) PLATON, trad. Cousin, t. VI, p. 465, *Note sur le Phèdre.*

(1458) C'est ici que commence, dans la seconde édition, la discussion du système de M. Jean Reynaud, qui fait dériver le christianisme du mazdéisme, et l'appréciation de la théorie de MM. Clavel, de Lamartine, Guigniaut, Jacquemont, etc., qui considèrent la doctrine évangélique comme un développement des religions de la presqu'île indienne.

CHAPITRE II.

« Il y a longtemps que le rationalisme serait mort de dépit, de honte et de douleur, s'il en pouvait mourir. Dans combien de situations critiques ou ridicules ne s'est-il pas trouvé? On ne saurait plus compter maintenant les blessures mortelles qu'il a reçues, aux endroits les plus sensibles, et là précisément où il s'imaginait avoir le mieux trempé son armure. C'est une de ces blessures que M. Chassay vient encore de lui ouvrir. Il en tient, l'éternel gladiateur, *hoc habet!* Mais il est coutumier de ces sortes d'aventures, et il sait son métier. La douleur, si cuisante qu'elle puisse être, ne lui arrachera pas un cri, pas une plainte. Il va mettre un appareil sur la plaie, et reprendre le fer, échappé de sa main. L'esprit d'erreur est comme certains reptiles, il renoue ses tronçons.

« Le titre seul du nouveau livre de M. Chassay est une accusation très-sérieuse, hélas! et trop fondée contre le rationalisme.

« On a beaucoup parlé du mysticisme, depuis une trentaine d'années. Ce mot a retenti, comme un mot de guerre, dans les sanctuaires sonores de la philosophie incroyante. Il a servi de texte à une multitude de leçons et de tirades alarmées. La plupart des libres penseurs ne le prononcent qu'avec une sorte de dégoût ou de pitié, comme on parle d'un vice, et jamais sans proclamer une fois de plus, comme pour conjurer un mal affreux, les droits de l'homme et du citoyen dans le monde intellectuel et moral.

« Or, dans la guerre ainsi faite au mysticisme, avec tout cet acharnement et ces clameurs, a-t-on soigneusement désigné son adversaire? A-t-on scrupuleusement, comme il convient en pareille matière, circonscrit le champ de bataille? s'est-on posé toujours avec franchise, comme il est indispensable dans les luttes si délicates de la pensée? une distinction sévère a-t-elle été établie et observée entre des objets qui veulent être distingués? A-t-on dit, montrant les choses du bout du doigt, que par *mysticisme* on entendait *cela*, et non *ceci*; que *ceci* est un enseignement à jamais vénérable, qu'on se fera toujours un devoir rigoureux de respecter; *cela*, une erreur que souille l'esprit humain, aussi préjudiciable à la véritable religion qu'à la véritable philosophie, et que l'on ne combattra jamais assez?

« On a tout simplement crié au mysticisme, le signalant comme une maladie honteuse de l'âme humaine, comme une infirmité hideuse, comme la lèpre de la religion et de la philosophie. « Le mysti- « cisme, a-t-on dit avec une indignation « désolée, le mysticisme supprime la raison, « ou du moins la déclare mensongère, pour « transporter au cœur, qui est aveugle, la « faculté de révéler le grand, le beau, l'in- « fini, l'éternel (1459)! Le mysticisme s'en « prend à la liberté; il ordonne de renoncer « à soi-même (1460), pour s'identifier par « l'amour avec celui dont l'infini nous sé- « pare (1461)! Le mysticisme réduit Dieu « à n'être qu'une vaine abstraction (1462); « il abolit la conscience, il efface toute loi et « toute obligation morale; il prêche le mé- « pris de l'action dans toutes ses variétés et « sous toutes ses formes; il frappe l'homme « d'une passiveté dégradante (1463)! Il n'y « eut jamais une doctrine plus fanatique, « plus destructive de la nature humaine et « de l'ordre social (1464)!... »

« Quoi! c'est là l'idée vraie du mysticisme! c'est là sa nature! c'est là son essence! Tout mysticisme précipite l'âme en ces abîmes! tout mysticisme sera frappé de cette réprobation et de cet anathème! il n'y aura de grâce pour aucun! — « Oui, « s'écrie-t-on avec l'accent du triomphe, oui, « voilà le mysticisme mis à nu, le voilà dans « sa profondeur et dans son néant! On peut « dans l'erreur, aussi bien que dans la vé- « rité, s'arrêter à moitié route, et c'est ce « que bien des mystiques ont fait. Mais le « point de départ est identique, le chemin « est le même, le but aussi (1465). »

« Il est pourtant, il faut en convenir, un mysticisme auquel tout ceci ne s'applique

(1459) Cousin, *Histoire de la philosophie moderne*, 9e leçon, cité par M. Chassay, *Mysticisme catholique*, préface, VIII.

(1460) M. Cousin, de qui sont ces paroles, ignore-t-il, oui ou non, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il renonce à soi-même : » *Si quis vult venire post me, abneget semet ipsum* (*Luc.* IX, 13). — Est-ce que ce profond philosophe ne comprend pas qu'on puisse renoncer à soi-même et conserver sa liberté?.... (André.)

(1461) Ceci est une allusion transparente à saint Paul, qui a dit : « Je vis, non plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi » : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus* (*Gal.*, II, 30). — Par cette seule phrase, M. Cousin nie implicitement la base même du christianisme, la possibilité de la rédemption. Si le philosophe emploie le mot *identifier*, qui n'exprime pas la doctrine de l'Eglise relativement à l'amour de Dieu, c'est afin de pouvoir dire impunément que nous ne pouvons aimer « celui dont l'infini nous sépare. » Il est de fait que l'amour de Dieu scandalise les rationalistes tout autant qu'il aurait scandalisé les païens s'ils avaient entendu prononcer ce mot vraiment étrange! (André.)

(1462) Ce reproche, dans la bouche du rationalisme, n'est-il pas d'un comique achevé? (André.)

(1463) Cousin, *Histoire de la philosophie moderne*, 9e leçon; — Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *mysticisme*; — Jouffroy, *Cours de droit naturel*, 4e et 5e leçon. — Voir dans M. Chassay les différents textes tirés de ces auteurs.

(1464) Jouffroy, *Cours de droit naturel*; Barthélemy Saint-Hilaire, *De l'école d'Alexandrie*, XCVI, XCVII.

(1465) M. Barthélemy Saint-Hilaire, *De la méthode des Alexandrins et du mysticisme*, XLIII, XLVII. — « La philosophie du brahmanisme a pour point de départ le panthéisme; l'Evangile, la personalité de Dieu. Quelle identité dans le point de départ! » (M. Chassay, le *Mysticisme catholique*, 379.)

en aucune manière ; un mysticisme qui condamne, avec une tout autre puissance et une tout autre efficacité que la philosophie, et le principe, et les moyens, et le but, et les conséquences que l'on vient d'exposer si complaisamment; un mysticisme, enfin, qui, loin de dégrader l'homme et de vicier honteusement son cœur et son âme, a fait et fera éternellement la gloire de la nature humaine! C'est par lui qu'éclatent, depuis le commencement du monde, surtout depuis dix-neuf siècles, tant de miracles et de vertus! C'est par lui que le cœur de l'homme peut briller d'une limpidité céleste, et devenir ce diamant vivant qui réfléchit le ciel! C'est par lui que des héros dans les choses de Dieu vont porter « le bien de l'intelligence » (1466) jusqu'aux confins de l'univers! C'est par lui que la charité, la vierge immortelle, entretient pour jamais le feu sacré sur cette terre! C'est par lui que la sainteté, la fleur divine de la vertu, a maintenant partout des autels! Pourquoi donc, ô philosophes, avez-vous aussi chargé ce mysticisme de vos malédictions! Ce n'a pas été faute de le connaître, car ses œuvres vous éblouissent, et ses fidèles vous environnent par milliers. Ce n'a pas été pour l'avoir pénétré plus avant que personne, car vous n'avez jamais osé l'attaquer en face, lui faire son procès en plein soleil, et démontrer ses prétendus crimes. Ce n'a pas été par zèle et par ferveur pour la vérité, car les intérêts de la vérité ne permettent pas de condamner, mais d'examiner profondément, et d'expliquer ensuite avec impartialité, un phénomène moral qui se retrouve chez tous les peuples et qui fut de tous les temps. La raison veut que l'on étudie ce besoin intime et réel de la nature humaine, que l'on règle et que l'on modère ses manifestations légitimes; mais elle ne confère à qui que ce soit le droit de le nier ou de le proscrire. Ah! il faudrait être bien pur des misérables passions de l'homme, il faudrait participer à la sagesse divine, quand on prend la plume, comme un sceptre, pour gouverner le monde!

« Les philosophes rationalistes ont mis, à fondre et à confondre toutes les espèces de mysticisme, d'autant plus d'adresse et d'importance, que le mysticisme qui seul devait, de toute justice, être excepté, était précisément celui qu'ils voulaient atteindre. Que leur font, en effet, les erreurs sacriléges et les immoralités religieuses du brahmanisme! un philosophe ne porte pas si loin son amour ou sa haine. Mais ce qui les touche et les rendrait heureux, ce serait de faire disparaître, par un procédé aussi savant qu'infaillible, discrètement, et comme Louis XI, *par gentille industrie*, cette morale catholique qui les ennuie (1467), les effraye ou les condamne!

« La plupart, je le sais bien, protestent avec une indignation farouche et une colère superbe contre cette imputation. Mais le rationalisme ne nous a-t-il pas ôté mille fois le droit de le croire sur parole? Après tout, pourquoi serait-il la seule chose au monde qu'il ne faudrait pas juger à ses fruits? Puisqu'il a des principes qu'il préconise, il doit être heureux qu'on en tire les conséquences. Qu'il daigne donc soumettre ses philosophies transcendantes à cette humble loi que nous a formulée notre divin maître, et d'après laquelle nous demandons nous-mêmes que l'on juge nos doctrines et notre croyance : *Ex fructibus cognoscetis eos.*

« Hé quoi! vous avouez ne point pouvoir admettre nos dogmes sans les expliquer à votre façon, c'est-à-dire sans les détruire; beaucoup d'entre vous les attaquent ouvertement et les nient; vous vous faites tous, au fond, un mérite de cette négation, vous y mettez votre courage et votre gloire (1468); c'est même, à peu près, votre unique raison d'être : vous appelez cela la *liberté de penser*, chose que vous déclarez essentielle à la dignité de l'homme, et que vous exaltez comme la plus noble conquête de l'esprit moderne; — et vous viendrez prétendre que vous respectez, du fond de l'âme et du cœur, la morale de l'Evangile!... Non, et vous le savez fort bien; le voulussiez-vous véritablement, ce serait encore impossible : ce serait répudier votre principe fondamental. La morale rationaliste est dans un antagonisme nécessaire avec la morale de l'Evangile. La morale catholique, en effet, n'est pas seulement ces quelques prescriptions générales que l'on est convenu d'appeler *morale naturelle*, que chacun interprète comme les protestants interprètent l'Ecriture, et qu'on ne nie pas, théoriquement du moins, parce qu'on ne saurait nier l'homme. La morale catholique embrasse, en outre, une multitude d'obligations résultant de chaque article de notre croyance. Chacun de nos dogmes est comme un centre lumineux d'où jaillissent mille devoirs qui fécondent et vivifient, comme des rayons secourables, les actions humaines. La vie chrétienne, la vie sainte, sort de l'union de l'âme avec le dogme. Il faut que la foi soit fiancée avec le cœur de l'homme, comme dit un grand poëte (1469), pour que nous produisions les œuvres de notre salut, des fruits pour la vie éternelle.

« Il est un dogme, spécialement dans la religion catholique, qui creuse, à lui seul, entre notre morale et la morale rationaliste, un abîme : c'est le *dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*. La foi à ce dogme atteint plus ou moins toutes nos actions; elle les revêt d'une couleur céleste, les transfigure, les imprègne d'amour, les surnaturalise; elle est la source où nous buvons la force, le flambeau où nous puisons la lumière, le foyer où nous allumons notre cœur; elle donne aux vraies

(1466) Dante, *Inferno*, canto III.

(1467) Expression de Wilhelm Maier.

(1468) Même M. Saisset, qui a écrit cet aveu : « J'appelle *hardi* un livre comme la *Vie de Jésus*, au docteur Strauss, où une érudition *forte et solide* est mise au service d'une *conception originale*. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1845.) (André.)

(1469) Dante, *Paradiso*, canto XII.

croyances ce dévouement, cette abnégation, cet héroïsme, cette charité, qui les caractérisent. Sans elle, tous les hommes seraient comme les rationalistes, faisant plus de cours et de livres que de bonnes œuvres, aimant mieux défendre des droits usurpés que de secourir des frères. Or, que pense le rationalisme du dogme de l'Eucharistie? Il aura beau répondre que ce dogme ne saurait faire l'objet de ses spéculations, il faut que, s'occupant de morale, il se prononce; s'il regarde cet article de notre foi comme une erreur, il sera obligé de lancer contre nous ses sarcasmes les plus amers, ses traits les plus acérés. A ses yeux, en effet, toutes nos actions seront entachées d'immoralité, puisqu'elles proviendront de l'idolâtrie! L'apostolat catholique ne sera plus seulement une folie, comme dit saint Paul, mais un crime et une stupidité! Le Chrétien qui communie, et qui, après la communion, adore le Fils de Dieu, substantiellement présent en lui, paraîtra plus à plaindre que l'Yogui des bords du Gange! Le prêtre qui a l'honneur effrayant d'offrir le très-saint sacrifice de la messe ne sera considéré que comme un hypocrite infâme ou un jongleur imbécile! Le pieux catholique qui, prosterné devant son crucifix, fait oraison, chaque matin, avant d'entamer sa journée, et écoute la voix de Dieu, présent dans son cœur par l'effet d'une *grâce surnaturelle*, sera assimilé au quiétiste de l'Orient!... Si la morale n'est pas là, où donc est-elle?

« Ne dites pas que vous défendez uniquement, sans autre préoccupation, *la morale naturelle*. Bien comprise, cette morale vous crie que, quand Dieu a parlé, sa parole oblige. Comme vous la comprenez, elle a un article secret qui déclare toute morale surnaturelle morale contre nature.

« Du moment, donc, que vous aurez porté la main sur un des dogmes révélés par le Verbe éternel, ou que vous en aurez fait abstraction, c'est-à-dire, du moment que vous aurez isolé Dieu de l'Evangile, l'inexorable logique vous constituera fatalement l'adversaire de la morale chrétienne. Et voilà pourquoi c'est elle que vous avez désignée, je devrais dire flétrie d'intention, sous le nom de *mysticisme!*

« C'est le mot *piété catholique* qui eût été le mot sincère; seul, il exprimait exactement l'objet de vos attaques et de votre scandale, si vous ne l'avez pas employé, ça été par pudeur, et parce que l'autre expression servait mieux vos projets; car enfin, aux yeux de l'Eglise, ce mysticisme conforme à ses prescriptions n'est qu'une piété avancée: mais la piété, qu'est-ce, sinon la pratique fervente et généreuse de la morale de l'Evangile? Morale, piété, mysticisme, sont, pour un véritable Chrétien, les trois degrés d'une même chose. Le mysticisme implique la piété, comme la piété implique la morale, comme la morale implique le dogme, comme le dogme implique Dieu. Il y a un enchaînement rigoureux, essentiel, une connexion de cause et d'effet entre tous ces termes. Tel Dieu, tel dogme; tel dogme, telle morale (1470). En l'isolant de Dieu pour la faire sortir de l'homme, le rationalisme a donc fait de la morale une chimère et un non-sens: il a, par conséquent, rendu la piété impossible. Qui a jamais parlé et qui parlera jamais d'une piété rationaliste (1471)? Il s'est ainsi fermé de lui-même, et pour satisfaire aux exigences de sa nature, l'accès de tout un côté de l'âme humaine, le côté pieux, cette région délicate et merveilleuse: c'est tout un hémisphère qu'il a effacé sur la mappemonde de notre intelligence et de notre cœur. Nouvelle preuve de la légitimité de son rôle, et de ses prétentions! Sur les cartes géographiques de la Chine, le céleste empire occupe les neuf dixièmes du globe, et les continents, dont le lettré généreux a daigné se souvenir, n'y sont représentés que par un point imperceptible!

« Ainsi abrités derrière un mot qui marquait leurs desseins, les rationalistes prudents ont, d'une main hardie, décoché leurs traits, envenimés de haine, contre « les enseignements les plus sublimes de notre Sauveur bien-aimé. » Quel bonheur pour eux et quelle ivresse de pouvoir bafouer la piété catholique, en flagellant le quiétisme hindou; d'insinuer que l'Evangile a pris sa source, non pas au ciel, mais dans les sanctuaires du brahmanisme; d'affirmer qu'il est facile de surprendre saint Paul, saint Luc et saint Jean en flagrant délit de falsification de la doctrine primitive de Jésus; de dénaturer la doctrine des Pères de l'Eglise et de la tradition, pour y saisir des contradictions et des enseignements déraisonnables; enfin, d'énumérer, en les déplorant à l'ombre de ces sophismes, tous les prétendus maux faits à la société par les ordres monastiques, auxquels on se plaît tant à assigner, comme à l'Evangile, une origine profane ou absurde!

« Les révolutions et l'anarchie se font dans le monde intellectuel comme dans le monde social: le plus souvent au moyen d'un mot vague, que l'on précise habilement quand l'heure est venue. Pour détruire, on crie à la réforme: heureusement que la morale catholique n'est pas aussi facile à renverser que le gouvernement de M. Guizot!

« On est maintenant en demeure de juger de la portée religieuse, politique et sociale,

(1470) M. Sainte-Beuve, il est vrai, prétend par un de ces travers qui affligent dans un esprit de cet ordre, que la sainteté est quelque chose d'absolu, qui ne dépend point des croyances. «Conçoit-on, demande-t-il naïvement, qu'il se trouve encore des saints là même où il n'y a plus de Dieu? » (*Port-Royal*, liv. III, ch. 18.) « Nous avouons, en effet, pour notre compte, répond M. Chassay, ne point comprendre cela! »(*Mysticisme catholique*, ch. 1er, p. 3.)

(1471) Excepté pourtant M. Cousin, qui a eu le front de faire allusion à la piété de Spinosa. Mais ce n'est pas sérieux: ce n'est qu'une fantaisie éclectique, une plaisanterie sacrilége. La piété du panthéiste ne sera jamais qu'un culte raffiné de sa propre personne, un chef-d'œuvre d'autolâtrie. (ANDRÉ.)

du livre de M. Chassay. Ce n'est pas un traité didactique sur le mysticisme; c'est la réponse aux objections spécieuses ou prétendues savantes dont la diffusion a fait, en grande partie, les maux que nous voyons et l'impasse où nous sommes (1472). « Que les « adversaires de l'Evangile et de l'Eglise, « s'écrie douloureusement l'auteur, jouissent « de leur triomphe au milieu des ruines de « la civilisation et des progrès de la barba- « rie ! » Ces objections, semées par des bouches influentes, ont produit leurs fruits, des fruits assez amers pour en dégoûter tout ce qui porte un cœur. Leur triste fécondité n'est pas encore épuisée. Leurs ravages se multiplient, malgré, nous n'en doutons pas, plusieurs de ceux qui les ont mises au jour. Mais, comme dit le poëte, une fois proférée, la parole ne revient pas : *nescit vox missa reverti.* Il n'y a donc qu'à conjurer ces ravages pour l'avenir.

« Or, nous ne craignons pas de dire que les véritables amis de la société doivent compter pour cela sur le *Mysticisme catholique* de M. Chassay. L'auteur a exposé, avec la franchise qu'on s'accorde à lui reconnaître, les objections les plus vigoureuses de MM. Pierre Leroux, Michelet, Jouffroy, Guizot, Cousin, Pauthier, Barthélemy Saint-Hilaire, contre les enseignements de l'Evangile ou les institutions de l'Eglise. Tous ces noms n'ont pas besoin de commentaires. Mais l'auteur du *Mysticisme catholique* ne se contente pas d'exposer les objections de ses adversaires, il les fortifie par une multitude de considérations ou de faits qu'ils n'ont pas su découvrir. Il fallait une vaste érudition et une sagacité vraiment philosophique, pour saisir, mettre en relief, et faire disparaître les prétendues analogies signalées avec tant de fracas entre le *quiétisme brahmanique* et le *mysticisme catholique.* L'auteur rend visible que les idées religieuses de l'Inde, loin de fournir des arguments contre l'Evangile, attestent au contraire, de la manière la plus frappante, le fait de la déchéance, du dogme du péché originel, et l'attente d'un Rédempteur. Etant donné, d'un côté, les faits primitifs, de l'autre, le caractère et les tendances du peuple hindou, on aura le brahmanisme pour résultat certain. Et « si la doctrine de « la pénitence et de la séparation du monde « a exercé chez les peuples de l'Inde une « influence plus grande que chez les autres « nations de l'antiquité, c'est que, avant le « christianisme, la *tradition du péché originel* « n'a jeté en aucun pays des racines aussi « fortes et aussi durables... Pourquoi donc « aller chercher, en supposant des emprunts « imaginaires, l'origine de certaines simili- « tudes qui s'expliquent parfaitement de « part et d'autre par la communauté du « point de départ ? Pourquoi inventer tant « d'hypothèses arbitraires, quand une con- « naissance sérieuse de l'histoire de la ré- « vélation suffit pour rendre raison de tout? « Indépendamment de cette observation « fondamentale, il existe encore d'autres « causes qui ont incliné fortement les es- « prits des Hindous vers la vie contempla- « tive et mystique. Chez certains individus, « le sentiment religieux est un besoin irré- « sistible. Il y a des âmes que les servitudes « de la vie écrasent et consument : leur regard, « comme celui de l'aigle, est à l'étroit dans « l'horizon resserré des vallées. Ce qui « fait le bonheur des autres hommes ne « donne à leur intelligence que l'inquiétude « et l'angoisse. Les vanités de la terre n'at- « tirent pas leurs regards ; les affections « vulgaires ne pourront jamais remplir les « abîmes profonds de leur cœur. Ils s'élan- « cent vers l'infini d'un seul bond et comme « entraînés par un sublime instinct. Ils ont « soif de la vérité et de la lumière, et les « fantômes de cet univers ténébreux ne « sauraient satisfaire l'ardente sensibilité « qui les dévore. Mais le phénomène moral « que nous rencontrons chez les individus « n'est-il pas aussi très-facile à constater « chez certaines fractions de l'humanité ? « N'y a-t-il pas des peuples qui ont plus « que d'autres un entraînement impérieux « vers un monde supérieur, qui s'élèvent « avec plus d'ardeur et d'amour vers les « choses invisibles ? Ce qui prouve que de « tels besoins moraux ont existé de tout « temps dans la nation hindoue, c'est la « pente générale des caractères, la tendance « méditative des âmes, la tournure théologi- « que des intelligences, l'indifférence prodi- « gieuse pour toutes les agitations du mon- « de extérieur. Si quelquefois les regards de « ce peuple s'abaissent sur la nature visi- « ble, c'est pour y chercher, au sein des « forêts sacrées, sur les bords des fleuves « divins, une retraite où l'on puisse vivre « loin du tumulte des cités sous la protec- « tion des immortels dévas. Un des per- « sonnages du drame célèbre de *Sacountala* « pénètre jusqu'au fond d'un bocage mys- « térieux, et après qu'il a laissé la magnifi- « cence du monde extérieur agir un moment « sur son âme, cette douce et charmante « solitude ne lui présente bientôt plus qu'une « retraite qui protége la sainteté d'un illus- « tre et vénérable anachorète (1473).

« Le brahmanisme et le christianisme partant du même principe de *la chute primitive*, il ne faut pas s'étonner qu'ils se soient quelquefois rencontrés dans certaines pra-

(1472) M. l'abbé André, ayant lu attentivement le *Mysticisme*, s'est rendu un compte très-exact du but de cet ouvrage, et ne m'a pas attribué un plan fantastique pour le réfuter plus facilement, comme un critique dont j'ai parlé précédemment. Il est singulier qu'on reproche la précipitation aux autres quand on tombe soi-même à chaque instant dans tous les inconvénients auxquels elle expose. Du reste, l'illustre évêque d'Annecy adresse de sévères avertissements à ces *critiques à outrance*, (Voy. *Annales catholiques de Genève*, 6e n°), critiques imprudents qui discréditent les défenseurs du christianisme, sans les remplacer devant l'ennemi.

(1473) *Mysticisme catholique*, chap. 1er, p. 7, 8, 9

tiques et certaines opinions; mais il faudrait s'étonner du contraire. Le brahmanisme est le fait de la déchéance élaboré par l'homme ; le christianisme est le même fait élaboré par Dieu. Dans le christianisme, l'homme est racheté, mais il reste homme ; dans le brahmanisme, pour échapper à sa honte et à son infortune, l'*homme* se fait Dieu. « Pour nous détacher de nous-mêmes « et de nos passions, notre Sauveur n'en- « seigne pas que nous ne sommes que des « formes fugitives du céleste créateur des « mondes, des gouttes imperceptibles de « l'océan de l'être, des fantômes égarés dans « les rêves de l'infini, des accidents de la « vie éternelle ?... La vie de ce monde, loin « d'être regardée comme un mal ou comme « une chimère, prend au point de vue évan- « gélique une sainte et merveilleuse dignité, « puisqu'elle est considérée comme la pré- « paration indispensable à toutes les féli- « cités de l'éternité..... Si l'Evangile n'était « qu'un développement du mysticisme « brahmanique, aurait-il envisagé Dieu, le « monde et la vie, d'une manière qui ren- « verse par la base toutes les fantastiques « rêveries du quiétisme hindou (1474) ? » Accomplir toutes nos actions *selon la volonté de Dieu*, voilà le mysticisme catholique ; la foi et point d'action; ou des actions quelconques, voilà le mysticisme hindou, protestant, humanitaire, en un mot, tout mysticisme hétérodoxe et absurde.

« Saint Paul a été accusé, même par des écrivains qui admettent l'originalité de l'Evangile, d'avoir, en exaltant outre mesure l'excellence de la foi, préparé les âmes à l'invasion des erreurs du quiétisme qui devait, au IIe et au IIIe siècle, pénétrer dans l'Eglise ainsi qu'un torrent dévastateur (1475). M. Chassay explique la doctrine véritable de saint Paul, dont les principales obscurités viennent du style, et aussi de l'impénétrable profondeur des sujets. Ce fragment du *Mysticisme catholique* est un admirable commentaire des Epîtres du grand apôtre. Les textes grecs, latins et français, y sont confrontés avec science et pénétration. Quelles divines profondeurs dans nos saintes Ecritures étudiées avec une foi sincère et par un esprit habile ! Quoi qu'en puisse dire M. Cousin (1476), un semblable chapitre vaut mieux que tous les systèmes de philosophie ensemble. Tout Chrétien puisera, dans cette lecture, de la force, des lumières et des consolations.

« Après avoir parlé de l'aumône, de l'hos- « pitalité et de l'amour que l'on doit avoir « pour ses persécuteurs (1477), saint Paul « s'explique de la manière la plus atten- « drissante sur les sacrifices constants qu'une « âme chrétienne est obligée de faire à l'hu- « meur et même aux caprices des autres. « Vous qui avez éprouvé toutes les tris- « tesses de la vie, vous dont l'égoïsme a « brisé le cœur et déchiré l'existence, vous « que la tribulation et l'angoisse environ- « nent comme un vêtement funèbre, com- « ment pouvez-vous prendre part à ces joies « frivoles qui s'agitent autour de vous et « qui ne font que redoubler la désolation de « votre âme ? L'Apôtre, cependant, vous « commande, au nom de la charité, de faire « le sacrifice de vos chagrins. Il vous con- « seille de renfermer vos douleurs au fond « de votre cœur, et de ne les révéler qu'à « ceux qui sont assez généreux pour vou- « loir bien y prendre part ; de vous efforcer « de sourire au bonheur des autres, « avec cette évangélique sérénité dont les « femmes solidement pieuses nous donnent « tous les jours un si touchant exemple. « Pourtant voyez comme sont merveilleuses « les saintes inventions de la fraternité évan- « gélique ! Pendant qu'on vous prescrit de « ne pas attrister la joie des autres, on leur « ordonne de partager votre tristesse, d'en- « trer dans vos chagrins, de recueillir sur « leur sein fraternel les larmes brûlantes qui « tombent involontairement de vos yeux. « C'est ainsi que la loi de l'amour tend à « faire de tous les hommes un seul cœur et « une famille unie dans un même esprit et « animée par la noble passion du dévoue- « ment chrétien (1478)..... Dans certains « cas, c'est par la résignation et la confiance « en la justice de Dieu, c'est à l'aide d'un « courage ferme contre les iniquités des « hommes qu'on apprend à triompher du « mal par l'énergie du bien. Mais n'avons- « nous pas à souffrir bien des choses de la « part de nos meilleurs amis ? Les uns nous « fatiguent de la niaiserie de leurs préten- « tions, des petitesses de leur vanité, des « sottises de leurs préjugés ; d'autres, de la « langueur de leur affection, de la mollesse « de leur reconnaissance, des distractions « impardonnables de leur frivolité. Si nous « voulons conserver la vraie charité, sup- « portons, comme le conseille l'Apôtre, « *toutes les faiblesses de ces infirmes ;* tâchons « d'employer toutes les forces de notre in- « telligence et tous les trésors de notre « cœur au service de ceux que la Provi- « dence a traités moins favorablement que « nous. Le Maître divin n'a-t-il pas dit : *Que « celui d'entre vous qui est le plus grand de- « vienne le serviteur de tous !* Ainsi la supé- « riorité de nos facultés, la distinction de « nos sentiments, l'élévation de notre carac- « tère ne nous autorisent nullement à nous « séparer avec dédain de cette multitude mi- « sérable que le monde foule aux pieds avec « une superbe insouciance et un fastueux mé- « pris. La vraie grandeur chrétienne, la vraie « charité évangélique ne peut pas s'enfer- « mer dans une majesté solitaire ; elle doit « repousser comme une faiblesse crimi-

(1474) *Mysticisme catholique*, chap. 1er 13, 14.

(1475) *Mysticisme catholique*, chap. 2, 55, 56, 57.

(1476) Voir la préface des *Fragments philosophiques.*

(1477) *Aux Romains*, XII, 13, 14.

(1478) *Mysticisme catholique*, 11, 98.

« nelle cette tentation des intelligences supérieures. Rien ne serait plus contraire à « l'esprit de l'Evangile que cet égoïsme « grandiose qui plane au-dessus de toutes « les souffrances de l'humanité pour vivre « dans une région sublime, loin des tristes- « ses et des gémissements des mortels (1479). »

« Après avoir expliqué les enseignements de saint Paul sur la grâce, le *Mysticisme catholique* résout les objections tirées de saint Luc et de saint Jean relativement à la *prédestination*, puis montre que ces solutions ont été la doctrine permanente de l'Eglise. Ces chapitres sont tellement pleins et rapides, qu'on en essaierait vainement une analyse. Une analyse d'ailleurs serait fort inutile, car elle ôterait à ces discussions tout ce qu'elles ont d'intéressant et d'instructif. Il en est de même des réponses claires et écrasantes faites aux difficultés que M. Pierre Leroux développe, avec autant de vigueur que d'adresse, sur l'*inégale distribution de la grâce et la nécessité de la foi*, sans laquelle l'Eglise proclame qu'il est impossible d'arriver à la vie éternelle. Vous sentirez vos entrailles filialement émues en voyant se déployer devant vous, dans ces nobles pages, la majestueuse beauté et la divine harmonie des enseignements de l'Eglise.

« Enfin, M. Chassay montre comment les ordres monastiques sont sortis de l'Evangile, et non des extravagances des brahmanes, et comment leur apologie est écrite à chaque page de l'histoire de leur règle et de chacune des institutions sociales encore debout. Cette question est une des plus essentielles qui puissent être traitées de nos jours. Tant d'erreurs circulent, jusque dans les livres élémentaires destinés à la jeunesse de nos écoles, sur la mortification évangélique, sur le jeûne, sur la vi solitaire et contemplative, sur le célibat; tant de sophismes et de nuages ont été entassés autour de ces pratiques et de ces enseignements de l'Eglise, qu'il est urgent de les présenter dans toute leur lumière, dans toute leur raison, dans toute leur sublimité. On ne parlera jamais assez de cette *grande philosophie*, qui vient du Christ, comme dit saint Jean Chrysostome. D'ailleurs, des hommes comme MM. Jouffroy et Guizot, qui ont semé dans ce champ l'erreur à pleines mains, méritent qu'on leur réponde.

« L'auteur du *Mysticisme catholique* le fait d'une manière remarquable.

« L'antipathie que les rationalistes ont « toujours professée pour l'obéissance, la « pénitence et la chasteté, devait mener tôt « ou tard à la réhabilitation de la chair, à la « religion du plaisir, à toutes les folles ré- « veries dont les sectes communistes don- « nent aujourd'hui à l'Europe, justement « effrayée, le triste et dégoûtant spectacle. « Le rationalisme a cru en vain pouvoir, de « ses mains téméraires, partager en deux la « doctrine évangélique, sans s'apercevoir « qu'enlever une pierre de cet édifice divin, « c'est le faire crouler à l'instant et écraser « sous ses ruines la morale et la société. La « société, en effet, ne vit que par le dévoue- « ment; et la pauvreté, l'obéissance, le célі- « bat, la pénitence volontaire, n'est-ce pas le « dévouement dans son expression la plus « élevée et la plus sublime? N'est-ce pas « l'immolation constante de soi-même sous « toutes les formes, à tous les instants? « N'est-ce pas le sacrifice de ce que la per- « sonnalité a de plus profond et de plus in- « time? Je ne suis donc pas surpris si les « sociétés qui ont méconnu ces principes « admirables se sont effacées rapidement « au sein de l'égoïsme et de la corruption. « En proscrivant le sacrifice, elles ont pros- « crit l'Evangile lui-même. Elles ont arrêté « dans les veines du corps social la sève gé- « néreuse qui faisait sa force et sa vie. Sans « doute, il est facile, dans d'éloquentes dé- « clamations, de protester, au *nom de la* RAI- « SON *et de la* NATURE, contre le mysticisme « évangélique; mais ce qui est beaucoup « moins facile, c'est de faire vivre les socié- « tés sans que personne consente à s'im- « moler pour la justice et pour la vérité. « Les moines, qui n'étaient pas profonds « philosophes, mais qui étaient inspirés par « un généreux instinct, ont bien mérité de « l'humanité et de l'avenir, en foulant sous « leurs pieds victorieux les résistances de « l'égoïsme, afin de combattre par d'héroïques « exemples les séductions du sensualisme « et les illusions de l'orgueil. Ils se sont « considérés comme des soldats réservés à « des combats sublimes et qui devaient ter- « rasser tout à la fois les passions de l'es- « prit et de la chair. Qu'on ne se figure pas « que ce soit là un détail créé par notre ima- « gination. Dès les premiers développe- « ments de la vie monastique, un illustre « docteur, saint Basile, leur adressait des « paroles qui ressemblent très-peu aux doc- « trines quiétistes de l'Inde (1480). »

« Telle est pourtant la fécondité de cette philosophie catholique que l'on veut remplacer, malgré d'épouvantables leçons, par les formules *rationalistes*, dont la seule vertu est de ronger, comme un acide infernal, la vérité, et d'être essentiellement sensuelles et stériles. Quels beaux jets de lumière nos formules déduites de la parole éternelle laissent tomber sur la science politique et sociale! M. Guizot peut être encore stupéfait de sa chute, et n'y rien comprendre; mais ceux qui se rappellent qu'il voulait donner les intérêts matériels et l'égoïsme pour base à une société qui doit les plus belles conquêtes de sa civilisation à l'humilité et à l'obéissance prêchées par l'Evangile; ceux qui savent que le célèbre professeur dit autrefois sa pensée sur le *principe de la vie monastique*, dans la chaire d'histoire de la Sorbonne, et que cette pensée, reflet des vieilles déclamations radicales du protestantisme, consiste à déclarer ce principe *complétement étranger à l'Evan-*

(1479) *Mysticisme catholique*, 11, 100, 101.

(1480) *Mysticisme catholique*, ch. 6, 234, 235, 236.

gile, ceux-là entrevirent il y a longtemps un abîme vers lequel courait ce sage ; ceux-là prophétisèrent qu'il élevait sur un sable mouvant cet édifice imprudent dont, quand se lèvent quelques vents impétueux, la ruine est grande (1481); ceux-là, en outre, prédisent, dès aujourd'hui, que la société mourante ne se relèvera, forte et saine, de sa lente agonie, que si elle se retrempe à ses pures origines, que si elle écoute avec amour et foi la seule parole qui puisse lui dire efficacement, comme au paralytique de Capharnaüm : « Enlève ton grabat, et marche! *Tolle grabatum tuum et ambula* (1482)! » Sur ce grabat de paralytique où elle se lamente et se consume, c'est vous, rationalistes de tout genre, qui l'y avez couchée ! Ils ont dit à Dieu : « Laisse-nous (1483)! Faudra-t-il donc éternellement trembler devant « des prêtres, et recevoir d'eux l'instruction « qu'il leur plaira de nous donner! La vérité, « dans toute l'Europe, est cachée par les « fumées de l'encensoir ; il est temps qu'elle « sorte de ce nuage fatal. Nous ne parlerons « plus de toi à nos enfants (1484), c'est à « eux, lorsqu'il seront hommes, à savoir si « tu es, et ce que tu es, et ce que tu de- « mandes d'eux. Tout ce qui existe nous « déplaît... Nous voulons tout détruire et « tout refaire sans toi. Sors de nos conseils, « sors de nos académies, sors de nos mai- « sons : nous saurons bien agir seuls, la raison « nous suffit. Laisse-nous!—Comment Dieu « a-t-il puni cet exécrable délire ? Il l'a puni « comme il créa la lumière, par une seule « parole. Il a dit : Faites ! — Et le monde « politique a croulé (1485). »

« Et chaque fois que ce délire sortira de la bouche ou des actes des chefs d'une nation, le monde politique croulera toujours! Toujours, à ce défi blasphématoire, Dieu répondra par ce Fiat terrible, par cette épouvantable permission de Faites : le vide, le néant, et la mort !

« Il nous semble entendre deux hommes de talent qui se sont arrogé, nul ne dira pourquoi, implicitement le titre, et très-explicitement les droits de grands prêtres de la raison, nous avertir charitablement que c'est agir en étourdis ou en aveugles, que de défendre le *mysticisme*, et de combattre le *spiritualisme* indépendant (1486).

« Le mysticisme, dira l'un, séduira les « âmes d'élite par son air de grandeur (1487), « particulièrement en cette époque de lassi- « tude. Il fera que la raison humaine, ayant « perdu la foi en sa propre puissance sans « pouvoir perdre le besoin de Dieu, pour « satisfaire ce besoin immortel s'adressera à « tout, excepté à elle-même, et, faute de « savoir s'élever à Dieu par la route légitime « et *dans la mesure qui lui a été permise*, se « jettera hors du sens commun, et tentera « le nouveau, le chimérique, l'absurde « même, pour atteindre l'impossible (1488). »

« Pendant que vous consumez vos efforts, « dira l'autre, à combattre le *spiritua- « lisme* (1489), vous laissez faire son chemin « à votre véritable adversaire, qui est le « *socialisme matérialiste* et démagogue (1490). »

« Que les philosophes se rassurent, et qu'ils dorment tranquilles ! Qu'ils combinent paisiblement leurs laborieux et profonds systèmes, et qu'ils en fassent jaillir, s'ils peuvent, en toute sécurité, quelques petites étincelles ! La *raison humaine ne périra pas :* il y a quelqu'un qui veille pour eux, et mieux qu'eux, sur elle ! Auraient-ils peur, après deux mille ans d'expérience, de s'en rapporter là-dessus à l'Eglise ? L'Eglise a sauvé la raison toutes les fois que l'hérésie et le rationalisme l'ont compromise. Elle n'a pas plus reculé devant Néron, Celse et Porphyre, que devant Luther, Calvin (1491), Voltaire et Mirabeau. Une seule ligne de ses décrets rend aux droits vraiment sacrés de la raison plus de services que mille volumes écrits de main d'homme. Quiconque ne voit pas cela dans l'histoire n'y sait point lire. C'est un peu le sentiment de M. Saisset lui-même (1492). Laissez-nous donc défendre le mysticisme que

(1481) *Qui audit verba mea, et non facit ea, similis erit viro stulto, qui ædificavit domum super arenam. flaverunt venti, et fuit ruina illius magna.* (*Matth.*, VII, 26, 27.)

(1482) *Marc.* II, 9.

(1483) *Dixerunt Deo : Recede à nobis! scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job* XXI, 14.)

(1484) Se rappeler ce qu'est devenue l'éducation pratique en France, et quel est l'enseignement des livres et des professeurs rationalistes. (André.)

(1485) Joseph de Maistre, *Principe générateur des constitutions politiques*, LXVI, dans l'édition de M. Migne, p. 146.

(1486) Indépendant de qui ? de l'Eglise apparemment; par *conséquent*, de Dieu ! Le spiritualisme peut aller avec la sainteté inventée par M. Sainte-Beuve, *indépendante*, elle aussi, de Dieu. (André.)

(1487) C'est toujours le vieux débat au sujet du Christ et sa doctrine. « Murmur multum erat in turba de eo. Quidam enim dicebant, quia bonus est. Alii autem dicebant : Non ; sed *seducit* turbas. » (*Joan.* VII, 12. [André.])

(1488) M. Cousin, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1845.

(1489) Les catholiques combattant le spiritualisme ! (André.)

(1490) M. Saisset, *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1850.

(1491) *Voy.* les admirables volumes de M. Audin, sur Luther et Calvin. Peu d'ouvrages mettent aussi bien en relief tout ce qu'a fait l'Eglise en faveur du bon sens et de la raison. (André.)

(1492) « L'Eglise a-t-elle jamais autorisé le fatalisme, le quiétisme ? Pelage, sans doute, a été condamné pour avoir nié la grâce ; mais les manichéens, les prédestinatiens, les pseillianistes, qui niaient le libre arbitre, n'ont-ils pas été frappés en même temps des anathèmes de l'Eglise ?... Quand l'augustinianisme exagéré est devenu le calvinisme et le luthéranisme, l'Eglise l'a-t-elle épargné ? Les conciles du XVe siècle n'ont-ils pas eu leur écho dans le concile de Trente ? La part du libre arbitre, celle du mérite des œuvres, n'ont-elles pas été faites d'une main ferme et prévoyante ? Un siècle plus tard, nous retrouvons dans le jansénisme une sorte de calvinisme déguisé. L'Eglise n'a-t-elle pas fait encore entendre sa voix ? La sagesse de l'Eglise ne fait-elle pas honneur à l'esprit humain ? Ne repré-

l'Eglise autorise. Jamais il ne *séduira* assez d'âmes d'élite par sa *grandeur* divine, *particulièrement* à cette époque de lassitude! Jamais il n'empêchera trop vite la raison humaine, pour satisfaire le besoin immortel qu'elle a de Dieu, de ne s'adresser *qu'à elle-même!* Nulle main, mieux que celle de l'épouse du Christ, ne lui enseignera la véritable source où elle doit puiser la science avec sécurité, la route légitime de ses hautes destinées, et ne lui fera plus sûrement éviter le *nouveau, le chimérique et l'absurde.* Il est vrai qu'elle la conduira à l'*impossible*, mais à l'impossible selon l'homme, et non pas à l'impossible selon Dieu : à l'adoration, à l'amour et à la possession de Jésus! — Surtout, qu'on laisse l'Eglise poser la première au front du faux mysticisme son stigmate ineffaçable. La raison alors aura vraiment le droit de prononcer à son tour son ostracisme contre lui. Mais si le rationalisme prétend être investi de ce privilége, comment fera-t-il pour ne point tomber dans la contradiction et dans le ridicule? Ce mysticisme insensé qu'il abhorre, c'est son fils : s'il lance contre lui l'anathème, c'est Cham qu'il maudit pour avoir découvert la nudité de son père. Quel est en effet le principe du rationalisme? C'est que chacun porte en soi un *tribunal où l'on est l'arbitre de sa croyance.* Or, « il n'y a point de par-« ticulier, dit Bossuet, qui ne se voie auto-« risé par cette doctrine à ADORER ses inven-« tions, à consacrer ses erreurs, à appeler « DIEU *tout ce qu'il pense* (1493). »

« Voilà, pouvons-nous dire à notre tour, voilà le mysticisme rationaliste mis à nu; le voilà, non pas dans son néant, mais dans sa réalité lugubre! C'est l'idolâtrie spiritualisée, l'idolâtrie des temps modernes. Elle a le même principe que l'idolâtrie ancienne : les passions et le besoin de Dieu.

« Seulement, ses fétiches, au lieu d'être un animal, du marbre, de l'or ou du chêne, ses fétiches sont des IDÉES. O châtiment de l'orgueil de l'homme! tout ce qui accuse l'Eglise d'arrêter l'essor de la raison, de lui couper les ailes, de l'abâtardir dans les obscurités du dogme, d'entraver maintenant la marche de l'esprit humain, tout ce qui est rationaliste, est idolâtrie, s'il est vrai qu'il n'y a qu'un Dieu! Autant de rationalistes, en effet, autant de dieux, ou à peu près! Ce n'est donc pas en vain qu'il est écrit: « A « moi la vengeance, dit le Seigneur: *Mihi « vindicta, ait Dominus!* » — Les rationalistes modérés en appellent à hauts cris au bon sens, à la conscience. Mais les rationalistes moins sages et moins conséquents en appelleront au *besoin immortel* que leur cœur a de Dieu, et laisseront aux froides abstractions ceux qui ne veulent de Dieu que pour leur intelligence, sans le mêler à leurs affections. Il y a plus, si un rationaliste « prend — le mot est de Chateaubriand — sa bêtise pour sa conscience (1494), » nul n'aura le droit de lui frapper sur l'épaule, pour lui insinuer qu'il se trompe. Il pourrait se redresser fièrement, et répondre qu'il fait du *spiritualisme indépendant.*

« N'était-ce pas du *spiritualisme indépendant* que faisaient naguère ces pauvres illuminés, dont les excès ont effrayé M. Cousin, et inspiré à M. Saisset quelques pages excellentes? N'était-ce pas du *spiritualisme indépendant* que faisaient Spinosa, Hegel, Schleiermacher et Swédenborg? Ne serait-ce point aussi du *spiritualisme indépendant* qu'a fait Strauss? c'est ce spiritualisme, la muse de M. Michelet, de M. Quinet et, trop longtemps aussi, celle de M. Adam Mickiéwicz, qui inspire, quoi qu'on en dise, M. Pierre Leroux et son école. *La Liberté de penser* n'a-t-elle pas elle-même écrit ces mots sur sa bannière en lettres d'or!... Il serait prudent, avant d'envelopper toute espèce de mysticisme sous la même réprobation, de mettre un peu de discipline et d'unité dans l'église du *spiritualisme indépendant.*

« Il paraîtra toujours étrange que le rationalisme, qui tolère fort bien que l'on n'aime pas Dieu, ou même qu'on l'outrage, veille si pieusement à ce qu'on ne l'aime point mal et à ce qu'on l'adore suivant sa méthode. Ne serait-ce point que ceux qui se proclament les amants passionnés de la raison n'en sont, tout au plus, que les pharisiens? Si la raison est le premier objet de votre culte, que ne prenez-vous donc plus sérieusement et plus directement sa défense? Au lieu de livrer d'inefficaces combats à je ne sais quels rêveurs fantastiques qui s'empressent, fort logiquement, de décliner votre compétence, allez où vos coups porteront. Est-ce que les mystiques insultent la raison plus que les philosophes athées, les poëtes panthéistes, les romanciers immoraux, les chansonniers obscènes? Il est tel écrivain qui ne dînera pas avant d'avoir souffleté le Dieu de l'Eglise catholique, mais qui sourit *au Dieu des bonnes gens!*

« Tant que le rationalisme n'aura point répudié cette méthode cordialement et sans retour, il nous sera permis de tenir ses travaux pour passionnés, peu philosophiques et très-malfaisants. Il est un livre, signé du sang de plusieurs martyrs, et que nous signerions bien volontiers du nôtre, lequel porte que, « *en dehors de la voie de la vérité* « *et de la vie*, c'est-à-dire en dehors du « christianisme, tout est concupiscence de

sen'e-t-elle pas la *raison même*, devant qui expirent toutes les extravagances et toutes les folies des hommes? Aveugles ennemis, détracteurs indiscrets des institutions religieuses, qui ne voyez pas qu'en les défigurant, c'est la raison même que vous insultez, c'est à l'humanité même que s'adressent vos outrages! » (M. E. SAISSET, *Revue des Deux-Mondes*, février 1845.)

(1493) BOSSUET, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, t. II, p. 565, édition de Besançon.

(1494) CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 462.

« la chair, concupiscence des yeux, orgueil « de la vie (1495). » Voilà pourquoi nous soupçonnons que le rationalisme ne ressusciterait, s'il avait ce pouvoir, saint Ignace de Loyola qu'après Rabelais, et sainte Thérèse qu'après Sapho et Ninon de Lenclos. » (L'abbé C.-M. André, *Annales de philosophie chrétienne*, t. II, 4e série.)

(1495) *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* (*I Joan.* II, 16.)

NEUVIÈME DISSERTATION.

LE FOURIÉRISME DEVANT LE SIÈCLE (1496.)

Depuis la chute du saint-simonisme, le fouriérisme, la plus absurde des théories socialistes, est cependant celle qui a exercé la plus grande influence. Un journal, la *Démocratie pacifique*, s'était consacré à sa défense ; son représentant, M. Considérant, a siégé à l'Assemblée nationale ; il existe encore à Paris, quai Voltaire, une librairie phalanstérienne, qui met en circulation une multitude d'ouvrages ; M. Eugène Sue a popularisé les idées de Fourier dans le *Juif errant*. Quoique nous ayons donné des détails assez étendus sur cette secte socialiste, l'importance qu'elle a acquise nous a décidé a reproduire le travail approfondi de M. de Lourdoueix sur cette question.

§ I. *Synthèse du fouriérisme.*

« Les hommes de talent et d'esprit qui rédigent la *Démocratie pacifique* ne donnent à leurs lecteurs que les points des doctrines sociétaires qui se rapportent aux questions d'économie politique soulevées par la marche des événements.

« Il s'ensuit que le public ne peut se faire une idée exacte de l'ensemble du système de *philosophie générale* auquel Fourier a donné son nom.

« Nous croyons donc qu'il est utile de faire connaître cette doctrine dans ses principes et dans son application, et de faire apparaître tout le fouriérisme devant le siècle auquel il s'adresse par toutes ses voix.

« C'est ce que nous allons faire dans une serie d'articles qui sont le résultat de l'étude sérieuse et approfondie que nous avons faite des écrits de Fourier et de ceux de ses disciples; nous espérons qu'on reconnaîtra l'esprit d'impartialité qui a présidé à ce travail.

« La *Démocratie pacifique* exprimait, il y a quelque temps, le désir que le système qu'elle défend fût enfin examiné avec toute la gravité qu'il mérite. Nous répondons ainsi à son désir.

« Le fouriérisme a pour base l'application au monde moral du principe d'attraction découvert par Newton dans le monde physique. Fourier s'est fondé sur l'unité de Dieu pour soutenir que la même loi doit diriger l'univers, et que cette loi doit avoir l'ordre pour résultat quand elle n'est pas contrariée dans ses effets. Dieu, selon lui, a combiné tous les penchants naturels de manière à ce que les actions déterminées par ces penchants concourent, avec les phénomènes de la nature et la marche des astres, à l'harmonie universelle. Toute cette théorie se résume dans cette formule fondamentale de l'*Ecole sociétaire : Les attractions sont proportionnelles aux destinées.*

« Ainsi, selon Fourier, les interdictions qui contrarient les penchants naturels produisent seules les désordres et détruisent cette harmonie : les hommes qui maintiennent ces interdictions, prêtres, législateurs, moralistes, font injure à la sagesse et à la bonté de Dieu; car ils supposent qu'il aurait placé dans l'humanité des mobiles dont la puissance souvent invincible tendrait à la conduire au mal. Ce sont donc ces législateurs qui font le mal en gênant l'essor des passions. Ces passions sont bonnes, et les entraves qu'on leur oppose sont mauvaises.

« Cependant la sagesse de Dieu n'est pas tellement souveraine sur la terre, qu'elle n'ait besoin, selon Fourier, du concours de la sagesse humaine. Pour que tous ces penchants divers, toutes ces passions ne produisent pas la confusion et les conflits, il faut *grouper* ensemble les individus dominés par la même passion. Ici apparaît ce que Fourier appelle l'*ordre sériaire*, c'est-à-dire qu'il forme, de tous ces groupes, des séries *engrenées* ou *contractées* de telle sorte qu'elles puissent concourir à l'harmonie

(1496) Toutes les citations faites dans ce travail sont prises dans les traités de Fourier publiés en corps d'ouvrage et dans les publications posthumes de cet auteur, faites par la *Phalange*. (H. de Lourdoueix.)

générale. La science musicale a fourni l'idée et les lois de cet ordre sériaire.

« Les groupes formés sur chaque passion sont comme les gammes d'un clavier, ayant leurs *toniques, leurs modes majeur et mineur, leurs dominantes et sous dominantes, leurs dièzes et bémols*, et pouvant former des accords de tierce, de quinte et d'octave. Du reste, en appliquant ces lois de la musique à l'organisation sociale, Fourier ne fait que se conformer à un principe universel : non-seulement il assure que les mondes planétaires forment aussi des gammes parfaites, mais il dit que les lettres de l'alphabet, les dents de la mâchoire humaine, les doigts de la main et jusqu'aux pièces de notre charpente osseuse, sont placés dans des rapports analogues à ceux des notes de musique.

« Fourier ne doute pas que cet ordre sériaire réalisé dans la société ne produise la satisfaction complète des individus, la richesse et le bonheur de tous, et que le mal ne disparaisse de la terre.

« Comme conséquence de cette disparition du mal, il promet la santé parfaite, la longévité de la race humaine; mais là ne s'arrêtent pas les heureuses conséquences de cette savante organisation sociale : le bien réalisé dans l'humanité modifiera le monde matériel; la terre elle-même élevée en dignité prendra un rang plus honorable dans la gamme planétaire; elle verra des globes moins heureux qu'elle descendre de leur rang de planètes et augmenter le nombre de ses satellites; enfin, dans les temps, elle pourra arriver au rang *prosolaire* et même de *soleil*.

« Ces magnifiques pronostics sont basés sur cette doctrine que toutes les *âmes humaines sont des parcelles de la grande âme planétaire*. Il est donc naturel de croire que si toutes ces parcelles d'âmes se perfectionnent, leur ensemble placera le grand corps qu'il anime dans les conditions d'une félicité plus complète.

« Après cette courte synthèse de la doctrine du fouriérisme, je dois en essayer l'analyse. Il y a dans le fouriérisme plusieurs parties distinctes : 1° une partie théologique; 2° une partie cosmogonique; 3° une partie psychologique; 4° une partie socialiste; 5° une partie industrielle; 6° une partie critique. Nous allons analyser rapidement chacune de ces six parties.

§ II. *Théologie de Fourier et de son école.*

« La partie théologique tient peu de place dans les travaux de Fourier; elle a pris d'assez grands développements dans les écrits de son école. Fourier établit une *trinité nouvelle*. « La nature, dit-il, est « composée de trois principes *éternels, in-* « *créés* et indestructibles: 1° Dieu ou l'es- « prit (l'âme), principe passif et moteur; — « 2° la matière, principe passif et mû; — 3° « la justice ou les mathématiques, prin- « cipe neutre, régulateur du mouvement « (1497). »

« Cette trinité ne résiste pas à l'examen : commençons d'abord par remarquer qu'elle contredit l'idée de l'unité de Dieu, qui est la base de tout le système; car s'il y a trois principes éternels, et par conséquent indépendants l'un de l'autre, la logique se refuse à croire que l'unité qui n'est pas dans les causes puisse être dans les effets. Cela se conçoit d'autant moins que Fourier n'attribue à aucun de ces principes la puissance de coordination qui serait nécessaire pour combiner les fonctions de ces principes. Celui qu'il appelle *Dieu* est une force aveugle produisant les mouvements de la matière, n'ayant par elle-même ni sagesse ni prévoyance, ni l'intelligence de son action, puisqu'il y a un autre principe régulateur des forces et de la matière, sans lequel les mouvements du premier ne produiraient que le chaos.

« Cette intelligence coordinatrice n'est pas non plus dans le principe régulateur; car, selon Fourier, la mathématique est un principe *neutre*. Ce principe n'est que l'ensemble des lois éternelles qui règlent les mouvements de la matière : il n'y a en lui ni *choix*, ni libre arbitre; l'activité et l'initiative lui manquent, et c'est pourquoi Fourier ne l'appelle pas Dieu, et réserve ce nom au principe actif, quoique ce principe soit *sujet* du troisième.

« Il y a là une logomachie véritable.

« Il n'est pas plus raisonnable d'élever à la dignité de principe éternel et incréé la matière sujette et passive. *Principe et passif* sont deux mots qui s'excluent; car tout principe est une cause, par conséquent, l'activité est son essence même. Fourier ne peut pas même dire que ce soit sa trinité qui soit Dieu, car il y a mis la matière. Aussi rien dans sa formule ne répond à la définition qu'il donne ailleurs des attributs de Dieu. Nous insérons ici cette seconde formule.

« Attribution radicale : la direction intégrale du mouvement, — la justice distributive, — l'économie des ressorts, — l'universalité de providence. — Attribution pivotale : l'unité de système (1498). »

« Le premier principe de la trinité de Fourier, celui qu'il appelle *Dieu*, peut-il exercer ces fonctions intelligentes, puisqu'il a besoin d'être réglé par le troisième, éternel et incréé comme lui? Et ce troisième principe peut-il répondre à ces attributs, puisqu'il est *neutre*? Pour *diriger, distribuer, économiser des ressorts* en vue d'un système d'unité, il faut être *actif*, il faut être *en acte*, comme dit l'école.

« On peut donc dire que tout l'édifice de Fourier repose sur une base ruinée; car

(1497) Voir les écrits de Fourier et la *Phalange*.

(1498) Voir les écrits de Fourier et la *Phalange*.

la définition de Dieu est la base fondamentale de tout système universel.

« Ses doctrines, sur la destinée des âmes après cette vie, ne sont pas plus raisonnables, ni plus solidement établies. Il professe le dogme de la *métempsychose*, et il détermine le nombre d'années que les âmes doivent passer dans leurs migrations successives. « Notre âme, dit-il, doit effectuer au moins « trois fois le parcours des quatre planètes « *lunigères* avant d'être apte à résider dans « le soleil et les *lactéennes*, d'où elle passera « dans d'autres soleils, puis dans d'autres « univers, binivers, trinivers, etc. Variant « à l'infini ses jouissances en matériel « comme en spirituel, pendant l'éternité. « En passant de l'une à l'autre *lunigère*, « notre âme fait une station de vie en terre « et ciel, dans l'étoile ambiguë.

« Nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné 810 fois de l'un à « l'autre monde, en aller et retour, « en émigration ou immigration, total : « 1620 existences, dont 810 intra-mondaines « et 810 extra-mondaines ; existences dont « il faut réduire le nombre à moitié, parce « que durant les 72,000 ans d'harmonies, « le terme de la vie est plus que double dans « l'un et dans l'autre monde ; mais peu « importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de « 81,000 ans, dont 34,000 à passer dans l'autre monde, et 27,000 à passer dans celui-ci. Sur 810 existences, nous en aurons « 720 très-heureuses, 45 existences favorables (comme celles d'un bon bourgeois, « d'un bon fermier), et 45 fâcheuses comme « celles d'un Esope contrefait, d'un esclave « supplicié ou d'un chrétien captif dans les « bagnes d'un musulman (1499). »

« Nos âmes auront dans l'autre vie un corps formé d'un élément, nommé *arome* par Fourier, et d'*éther*.

« Il paraît que les âmes des autres planètes en immigration sur la nôtre sont revêtues aussi de ce corps aromal, éthéré, à l'aide duquel elles pénètrent les rochers, l'air et le feu même, et remplissent ainsi tous les éléments, habitants invisibles du même globe que nous.

« Toutes ces notions ne sont ni des hypothèses, ni des révélations divines ; elles sont, dit Fourier, les déductions rigoureuses de ses principes et le résultat de calculs positifs. Nous ne sommes point tentés de vérifier les unes et les autres. Nous remarquerons seulement qu'il n'y a ni récompenses, ni peines pour les âmes, et cela est du moins conséquent avec les doctrines de l'école, puisque, les interdictions étant effacées de la morale, il n'y a plus en réalité ni bien ni mal dans les volontés humaines.

« C'est à peu près à ces notions que se borne la théologie de Fourier. On voit que tout le christianisme, fondé sur la chute et la rédemption, reste en dehors de cette doctrine, au moins dans les écrits du maître.

« Il n'en est pas de même des disciples, dont quelques-uns ont fait d'assez grands efforts pour se rapprocher du christianisme, et pour présenter le système qu'ils propagent comme un développement de la révélation du Christ. Les écrivains de la *Démocratie pacifique* et ceux de la *Phalange* ne parlent qu'avec convenance de l'Eglise et de son divin fondateur. Les premiers ont toujours repoussé avec énergie l'accusation élevée souvent par les journaux contre la nouvelle école, de s'être séparée du christianisme. Il est vrai de dire que leur défense n'est jamais allée jusqu'au désaveu des doctrines du maître.

« Parmi les écrivains qui se sont occupés de cette tentative pour christianiser le fouriérisme, nous devons citer M. Hugh Doherty. Dans une suite d'articles sur le *Verbe divin*, il a essayé de rapprocher dans les profondeurs de la métaphysique des idées qui se heurtaient dans l'application. Nous devons dire que la manière dont il conçoit le Verbe n'a point de rapports avec les notions révélées par saint Jean, ni avec les doctrines des Pères de l'Église. Ses idées sont faussées par le point de vue de l'école dont il est un des docteurs ; l'on voit percer dans son travail l'intention de concilier le *Verbe*, l'*homme* et la *nature*, dans l'unité supérieure du fouriérisme.

« Cette prétention blesse la foi catholique sans aucune satisfaction pour la raison humaine, qui se fatigue de l'obscurité où on la retient. On pense bien que le fondateur de l'école tient une place dans la théologie de ses disciples. Fourier, pour eux, est un *révélateur ;* quelques-uns osent le mettre sur la même ligne que Jésus-Christ ; d'autres se contentent du fait de sa révélation, sans chercher à l'expliquer autrement que par cette action *progressive de l'humanité* qui, disent-ils, se personnifie dans un homme à chaque phase de civilisation (1500)

§ III. *Cosmogonie de Fourier*

« Quelques explications préliminaires sont nécessaires pour comprendre la *cosmogonie* de Fourier. Il faut savoir que, selon lui, les planètes sont des êtres animés et intelligents. Les âmes des hommes sont des êtres *parcelles détachées* de la grande âme du globe qu'ils habitent. L'âme de chaque planète est fractionnée en deux parties, l'une divisible qui se partage entre les habitants, l'autre indivisible qui est l'intelligence du globe. Les planètes sont en société entre elles ; elles composent des groupes appelés tourbillons, organisés d'après les lois de la musique : ce sont des claviers à 37 touches de gamme majeure et mineure, avec un foyer qui est le soleil. Elles sont en *conjugaison amoureuse* entre elles et avec leur foyer ;

(1499) Voir les écrits de Fourier et la *Phalange*.

(1500) Voir la *Phalange*, p. 115.

chaque planète est *androgyne* comme les plantes, elle se féconde elle-même.

« Les planètes se fécondent aussi les unes les autres; les productions animales, végétales et minérales, sont les résultats de la fécondation qui est accompagnée de volupté. Pour expliquer ces rapports entre les planètes et leurs jouissances sociales, Fourier suppose l'existence d'un élément qu'il appelle Arome, et qui est répandu dans le soleil, dans les planètes et dans leurs satellites; cet arome croît ou décroît en vertu et en puissance dans chaque planète, selon le degré de perfection ou d'imperfection des *humanités* qui habitent ces planètes. Les hommes, selon lui, pouvant, par la culture, améliorer le climat terrestre, égaliser la température, il dépend d'eux de favoriser le perfectionnement de l'arome, de le purifier, d'en augmenter la puissance, d'en *élever le titre*, de même qu'en prolongeant l'état de désordre où ils sont, en laissant détériorer les climats, ils peuvent altérer cet arome et le vicier.

« Chaque globe a son arome particulier; le Soleil a l'arome *fleur d'oranger;* la Terre, l'arome *violette* et *jasmin;* Saturne, l'arome *tulipe* et *lis;* Herschel, *iris* et *tubéreuse;* Jupiter, *jonquille* et *narcisse*, etc.

« C'est par une effusion d'arome venant d'un pôle à l'autre, que les planètes androgynes se fécondent elles-mêmes; c'est par des rayons d'arome, dirigés d'une planète à l'autre, qu'elles se fécondent mutuellement. C'est de cette manière que Vénus nous a donné la *mûre* et la *framboise;* la Terre s'est donné la *cerise;* nous devons la *fraise* à Mercure, ainsi que la *rose* et la *pêche*, et les *groseilles* aux Satellites; le *raisin* nous vient du Soleil, » etc.

M. de Lourdoueix cite ici les théories cosmogoniques de Fourier, dont nous avons publié de longs extraits dans cet ouvrage.

« ..... Nous nous dispenserons de discuter la cosmogonie de Fourier : on ne discute pas la cosmogonie de Milton, ni celle du Dante, ni les brillantes créations des poëtes orientaux.

« Tout repose ici sur des *hypothèses* données pour des réalités, et s'appuyant les unes sur les autres : hypothèse de l'analogie musicale, hypothèse de l'existence de l'élément aromal, hypothèse de la puissance illimitée des hommes sur la destinée de la planète. Plusieurs de ces hypothèses présenteraient entre elles des contradictions, comme serait celle d'une planète fournissant l'âme et le corps à ses habitants, puis, à la mort, des hommes reprenant le corps et laissant l'âme qui va voyager dans les astres, au lieu de se fondre dans la masse *animique*, comme le corps se fond dans la masse terrestre. Mais il serait injuste de demander de la logique à cette faculté d'imagination qui ne nous doit que des merveilles, et qui, dans cette cosmogonie de Fourier, nous a certainement donné une de ses plus brillantes créations; seulement nous nous étonnons que dans ce siècle, où l'on se montre si exigeant et si difficile en fait de preuves pour tout ce qui tient *au monde surnaturel*, cette *théogonie* de Fourier, qui est à côté de toutes nos sciences astronomiques, ait été admise avec admiration par les hommes d'esprit qui se sont faits ses disciples. »

§ IV. *Psychologie de Fourier et de ses disciples.*

« La *psychologie* du fouriérisme n'a point de rapports avec la savante classification des passions donnée par Aristote, ni avec celle de saint Thomas et des autres docteurs du christianisme, ni avec celle des Écossais et de Laromiguière. C'est une création de Fourier; elle est fondée comme la mécanique sidérale, sur la prétendue analogie musicale et sur le principe de l'attraction transportée ici dans le monde moral.

« Nous avons dit plus haut que, dans le système de Fourier, nos âmes sont des *parcelles de la grande âme planétaire;* ces parcelles d'âmes sont diversement *attirées* vers les objets extérieurs, *à raison de leurs destinées*, c'est-à-dire à raison de la place qu'elles doivent tenir dans l'harmonie universelle. Ces attractions diverses, que Fourier appelle *passions*, sont classées en groupes et en séries, selon les lois de la musique, afin que les actions qu'elles doivent déterminer puissent produire l'ordre et l'harmonie, et concourir au perfectionnement et aux destinées de la planète.

« Fourier a employé, pour rendre plus sensible sa classification des passions, l'image d'un arbre : la tige de l'arbre représente la *passion foyère*, l'*unitéisme* (le penchant à l'unité). Du bas de la tige partent les racines allant de haut en bas en se perdant dans la terre et dans les ténèbres; c'est l'image de l'*ordre subversif* opposé au *développement harmonique*, qui est représenté par les branches et le feuillage, se nourrissant d'air et de lumière, produisant les fleurs et les fruits, tandis que les racines tortueuses et leurs extrémités chevelues sont stériles, tourmentées et hideuses.

« Du haut de la tige partent les branches principales, ce sont les *passions cardinales*, ayant leurs rameaux qui se multiplient toujours selon l'ordre sériaire et harmonique.

« Voilà comment Fourier expose les principes de la psychologie : l'attraction *passionnelle*, dit-il, est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'*opposition de la raison*, du devoir, du préjugé.

« En tout temps, en tous lieux, l'attraction passionnelle a tendu et tendra à trois buts : 1° au *luxe* ou plaisir des cinq sens; 2° aux groupes et séries de groupes, liens affectueux; 3° au mécanisme des passions, caractères, instincts, et par suite à l'unité universelle.

« Les sens, au nombre de cinq, donnent lieu à un premier ordre de passions dites *sensitives*. Fourier ne méconnaît pas l'infériorité relative de ces cinq passions, qui se rapportent à nos cinq sens.

« Après elles viennent les passions qu'il

appelle *affectives;* elles sont au nombre de quatre : ce sont celles qui portent à former les groupes d'*amitié*, d'*ambition*, d'*amour*, de *famille*. Les quatre groupes exercent successivement l'influence sur les quatre âges de la vie. Chacun d'eux est dominant dans l'une des phases.

« Viennent ensuite les passions qu'il appelle *mécanisantes* ou *distributives*, parce qu'elles servent u mécanisme des caractères. Ces passions sont au nombre de trois : 1° la *cabaliste*, sentiment de l'émulation, goût de l'intrigue, principe et âme des dissidences, des coteries; 2° la *papillonne*, besoin de variété, de situations contrastées; 3° la *composite*, enthousiasme résultant de plusieurs excitations simultanées, sorte d'ivresse ou de fougue aveugle qui naît de l'assemblage de deux plaisirs au moins, l'un des sens, l'autre de l'âme.

« La composite est le principe *des accords*, comme la cabaliste est le principe des discords, *non moins nécessaires* que les *premiers en harmonie*.

« Ces douze passions ont pour tendance collective, selon Fourier, l'*unitéisme*, la passion de l'unité, l'amour de l'ordre, l'accord universel. Elles produisent par leur mélange et leurs diverses combinaisons des *passions mixtes* en grand nombre. La *dominante* d'une ou plusieurs passions est ce qui constitue le *caractère*.

« Voilà à quoi se réduit la psychologie du fouriérisme. Il n'est nullement question dans cette classification, des passions qui avaient autrefois ce nom, l'orgueil, la jalousie, la colère, la crainte, la douleur, l'avarice, l'envie : tout cela ne trouverait pas place dans le *clavier passionnel;* tout cela cependant détermine les actions et domine les caractères. M. Pellarin, l'un des plus savants disciples de Fourier, dit que *ce ne sont là que des manières d'être*, que des effets de quelqu'une des passions énumérées plus haut, *effets presque toujours dépendants des obstacles que celles-ci éprouvent*. Mais n'est-ce pas méconnaître la puissance de ces mobiles que de leur refuser le nom de passions; et peut-on dire avec vérité que l'avarice, par exemple, qui est la jouissance de l'or, est produite par l'obstacle que l'avare éprouve à posséder l'or?

« Cette définition des passions, qui dans le fouriérisme est une des bases du système, paraîtra bien peu solide à ceux qui auront creusé les profondeurs de l'âme humaine. Cette psychologie mérite un reproche bien plus grave, c'est de méconnaître la valeur de la plus haute faculté de l'homme, *de la raison*, cette lumière qui nous est donnée pour nous conduire. Fourier dit que l'attraction passionnelle *est ce qui persiste malgré l'opposition de la raison*. La raison serait pour l'homme un guide inutile ou funeste; car il dit aussi que les passions sont bonnes, et qu'il est bien d'y céder; donc la *raison n'est pas raisonnable!* La raison, cependant nous est donnée par Dieu, aussi bien que l'attraction passionnelle. Il n'y a donc pas d'unité dans les œuvres de Dieu? Que devient le système?

« Mais cette faculté de la *raison* n'est pas la seule que la psychologie fouriériste laisse en dehors. Il n'y a pas de place pour les facultés de l'*intellect*. L'école a beau nous dire que l'*intelligence est au service des désirs;* les désirs doivent être réglés par l'intelligence. Celle-ci ne fût-elle qu'un instrument et un esclave, elle n'en existerait pas moins; il faudrait donc lui donner place dans le système. La mémoire, l'imagination, la réflexion, tous les phénomènes de conscience, sont pour Fourier, comme n'existant pas. Bien plus, il laisse de côté tout le monde intellectuel, les idées et leurs rapports, le beau moral, l'ordre logique, les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, ces principes immuables, éternels, universels, qui font qu'à cent lieues ou à cent ans de distance, des esprits placés au même point de vue, prononcent le même jugement, tirent la même conclusion, s'accordent sans avoir pu se concerter!

« L'homme, tel que Fourier le conçoit, est un atome vivant et animé, obéissant à une attraction; aussi la *liberté humaine* est-elle une absurdité aux yeux de ce philosophe. Toutefois, cette psychologie est bien suffisante pour ces parcelles d'âme destinées à voyager pendant des milliers de siècles de planètes en planètes, vouées éternellement au travail attrayant et aux jouissances sensuelles.

« La doctrine de la *métempsychose* exclut l'idée d'un monde spirituel, puisque dans cette doctrine les âmes restent éternellement enfermées dans le monde matériel. Dans les croyances chrétiennes, au contraire, le monde spirituel est nécessaire, les âmes des justes devant, après cette vie terrestre, passer dans une autre sphère où elles pourront contempler Dieu. »

. . . . . .

§ V. *La société d'après Fourier.*

« La *partie sociale* du fouriérisme est l'application de sa psychologie. Il faut organiser la société selon les principes que Fourier croit avoir découverts, afin que l'humanité terrestre puisse perfectionner sa planète et la mettre à même de fournir un *arome de bon titre* au soleil, ce qui, comme on l'a vu, est nécessaire à l'*implanation des comètes*, au complément du clavier sidéral et à la réalisation de l'harmonie universelle.

« C'est donc d'après la classification des passions que la société doit être organisée, et ici revient la prétendue analogie musicale. Les caractères des hommes et des femmes doivent être combinés de telle sorte que chaque *groupe* représente une gamme *passionnelle* parfaite, et puisse produire avec d'autres groupes, des modulations harmonieuses.

« Les séries, qui sont l'ensemble de plusieurs groupes, sont aussi placées dans les rapports musicaux.

« La phalange est la réunion de toutes

les séries *passionnelles*, c'est-à-dire qu'elle doit être l'ensemble de tous les rapports où les individus peuvent se trouver placés successivement en se livrant à l'essor des douze passions.

« Ainsi l'unité de la société harmonienne est la *phalange*, la commune sociétaire. L'habitation de la phalange, c'est le *phalanstère*. Il faut, dit Fourier, 1,500 personnes pour tenir au complet le clavier de 810 caractères.

« Voilà les divisions d'une phalange :

« 1° Bambins et bambines ; — 2° chérubins et chérubines ; — 3° séraphins et séraphines ; — 4° lycéens et lycéennes ; — 5° gymnasiens et gymnasiennes ; — 6° jouvenceaux et jouvencelles ; — 7° adolescents et adolescentes ; — 8° formés et formées ; — 9° athlétiques et athlétiques ; — 10° mûrisssants et mûrissantes ; — 11° virils et viriles ; — 12° raffinés et raffinées ; — 13° tempérés et tempérées ; — 14° révérends et révérendes ; — 15° vénérables et vénérables ; — 16° patriarches et patriarches.

« Fourier nous avertit que cette classification par les âges n'est que de parade.

« Les séries en *exercice* sont déterminées par les attractions ; les personnes qui ont du goût pour une occupation usuelle se réunissent pour s'y livrer en commun. Les travaux agricoles, industriels, culinaires, domestiques, sont ainsi exécutés par les hommes et les femmes qui sont attirés par ces travaux. Chacun peut s'y livrer pendant un court espace de temps et passer d'une occupation à une autre, selon ses dispositions, trouvant en même temps dans l'engrenage des caractères et dans les passions *sensitives*, *affectives* et *mécanisantes*, des satisfactions suffisantes pour tous les besoins de l'âme. Chacun devant céder à toutes les attractions, Fourier croit que l'ensemble de ces attractions empêchera l'immodération et les excès, ces passions se limitant les unes par les autres et formant contre-poids dans la volonté.

« L'ordre le plus parfait doit résulter, selon lui, de cette liberté. Il croit que les groupes d'amateurs de tulipes et les groupes d'amateurs de jacinthes entreront dans une rivalité qui fera contre-poids avec les passions que nous trouvons moins innocentes ; il pense que les cabales en faveur des *poires de beurré gris contre les poires de beurré blanc* suffiront à l'activité des esprits disposés à l'intrigue, et les empêcheront de troubler la paix du phalanstère.

« Cette théorie de la liberté des passions conduit nécessairement Fourier et son école à des conséquences dont la bizarrerie n'est que le moindre défaut. Obligé non-seulement d'autoriser l'inconstance des goûts et des affections, mais de légitimer cette maladie de l'âme qui est une des notes de son clavier social, il la préconise dans ses effets les plus choquants pour la dignité humaine. La famille n'étant point la base de la société qu'il veut établir, on conçoit que le mariage ne soit pour lui ni un lien religieux, ni même un contrat civil ; mais il autorise, dans les rapports des femmes et des hommes, une liberté qui blesse les sentiments intimes dont ces rapports sont la source. Il justifie les infidélités dans les unions formées sur la foi d'engagements mutuels, détruisant ainsi l'identité de la parole et des actions. Au reste, cette identité ne saurait exister, puisque des êtres qui obéissent à leurs passions ne s'appartiennent pas et ne peuvent par conséquent disposer d'eux-mêmes.

« Notre plume se refuse à analyser les solutions du fouriérisme dans tout ce qui tient à ces sortes de relations ; bornons-nous à dire que cette partie si délicate de l'existence sociale est traitée dans les écrits du maître avec un cynisme qui révolte non-seulement la morale chrétienne, mais jusqu'à la pudeur naturelle.

« Dans le système de Fourier, la pureté et l'impureté ne sont que des notes de musique ; il approuve l'une comme l'autre. Il organise un corps de *vestales* et de *vestels* pour satisfaire les idées de chasteté, et un corps de *bayadères* et de *bacchantes* pour répondre aux tendances contraires, plaçant au milieu de tout cela des séries de *céladons* et des *cours galantes*.

« Il reste à savoir comment les idées de chasteté pourraient éclore au milieu d'une société où les bayadères et les bacchantes sont en honneur, et surtout comment l'harmonie pourrait exister entre des séries si contraires. Il est évident que les vestales mépriseraient les bacchantes et que les bacchantes détesteraient les vestales ; le législateur qui se serait montré indifférent pour la chasteté et l'impudicité n'aurait sans doute ni l'estime ni la vénération des unes et des autres.

« Au reste, l'amour de la chasteté n'est pas le seul mobile donné par Fourier à ce corps de vestales ; il leur offre la perspective d'être choisies pour épouses par les rois et les empereurs. Cette chance sera plus favorable qu'on ne croit ; car, en cas de stérilité, la première vestale n'aurait que le titre de *vice-épouse*, et le souverain s'adresserait à d'autres vestales jusqu'à ce qu'il en trouvât une qui lui donnât un héritier et pût porter le titre d'*épouse*, titre purement honorifique, comme on le pense bien.

« C'est ainsi que Fourier et ses disciples croient résoudre la question de la liberté des passions dans les rapports des hommes et des femmes ; mais il y a une autre difficulté qui ne tient pas moins au fond du système. Les séries libres peuvent suffire aux genres de travaux qui sont appelés *attrayants* ; mais il y en a d'autres qu'il appelle avec raison *répugnants*, et qui dans nos cités, ne s'exécutent que par l'appât du salaire. Rien n'est plus surprenant que la manière dont Fourier croit avoir surmonté cette difficulté. Il charge de ces travaux une corporation d'enfants de neuf à quinze ans, qu'il nomme les *petites hordes*, et il leur assigne pour mobile un sentiment d'honneur, exalté

jusqu'au délire, et les plus grandes prérogatives sociales. Il leur donne des chevaux nains, des costumes grotesques et étourdissants, et il a l'idée singulière de leur imposer un *argot* et ce qu'il nomme le *ton poissard;* il les divise en *chenapans* et *chenapanes*, en *sacripans* et *sacripanes*, et par une incohérence d'idées difficile à comprendre, il les entoure du respect et de la déférence des autres séries.

« Remarquons en passant que toutes ces inventions pour attirer dans ces fonctions utiles des êtres qui en seraient repoussés par la répugnance qu'elles inspirent, est un démenti donné au principe d'attraction naturelle qui est la base du système; car ici l'homme est obligé d'intervenir et de créer des attractions artificielles. Fourier n'est donc pas fondé à dire que l'ensemble de nos penchants doit suffire à tous les besoins sociaux quand on les laisse à leur libre essor.

« Pour compléter cet aperçu de la *société harmonienne*, nous dirons que les enfants sont élevés en commun aux frais de la phalange, et qu'il y a pour les *poupons* et les *poupones* des séries de *bonnes* et de *berceuses* où passent les personnes qui ont cette vocation.

« Tout ce travail sériaire est, comme on le pense bien, accompagné de chants et de danses, de décorations brillantes, de parfums et d'images variées, car il y a dans la phalange des ministres pour chacun des cinq sens; on y voit même des cérémonies religieuses qui consistent à chanter des hymnes devant les autels élevés à des fondateurs de la société harmonienne, dont les bustes sont encensés.

« La sollicitude du fouriérisme pour les plaisirs sensuels s'étend jusque sur les animaux; les petites hordes sont chargées de veiller à leur bien-être, et les troupeaux doivent être gardés par des bergers à cheval, aidés par des chiens de tête et des *chiens de police* ayant des grelots accordés en tierce.

« L'hérédité des propriétés est conservée en principe dans le phalanstère; mais comme il n'y a pas de mariage véritable, et par conséquent pas de famille, il est douteux que ce principe pût s'y conserver.

« L'organisation politique est laissée dans une assez grande obscurité par Fourier et par son école. Il y est fait mention de hiérarchies aristocratiques et monarchiques très-étendues; mais nous n'avons rien trouvé qui nous expliquât la nature et les attributions de ces titulaires et les rapports où on a entendu les placer. Ainsi, nous voyons qu'il y a sur le globe harmonisé un *omniarque*, trois *douzarques*, douze *onzarques*, quarante-huit *décarques* ou césars, cent quarante-quatre empereurs, cinq cent soixante-seize califes, douze cent vingt-huit rois, six mille neuf cents grands ducs, vingt mille ducs, quatre-vingt mille marquis, deux cent cinquante mille comtes, un million de vicomtes et trois millions de barons; mais quelle autorité peuvent avoir ces dignitaires dans un état social où personne n'a d'autorité que sur soi-même? Voilà ce qu'on ne nous dit pas.

§ VI. *L'industrie d'après Fourier.*

« La partie *industrielle* du fouriérisme se confond avec la partie socialiste, car la société harmonienne est un vaste atelier; produire est le but de la machine phalanstérienne et de tous les rouages engrenés dont elle se compose. Fourier a mis en avant une formule économique qui paraît fondamentale dans son école, et qu'on a admirée comme un principe nouveau et fécond. C'est l'association du capital, du travail et du talent. Cette formule n'est au fond que ce qui se pratique dans toutes les industries qui sont fondées sur l'association du *capital* et du *travail*; quant au *talent* que Fourier y fait entrer, c'est une innovation plus brillante que réelle, car le talent n'est autre chose que le travail (1501).

« L'idée des avantages de la vie en commun, sous le rapport de l'économie et du bien-être matériel, n'est pas non plus une découverte. Les communautés religieuses et les pensionnats sont fondés sur cette donnée. Mais la question était de savoir si on pourrait joindre aux avantages matériels de la vie en commun les satisfactions de la vie de famille, et si la paix, l'ordre et l'harmonie, pourraient s'établir hors de la pensée religieuse, dans une communauté d'hommes et de femmes. Le fouriérisme a cru résoudre affirmativement cette question en laissant un libre et plein essor à toutes les passions des associés. Les inventeurs de cette solution seraient trop cruellement punis des atteintes qu'elle porte à la morale, si on les condamnait à vivre dans la société qu'ils ont rêvée.

§ VII. *La critique de la société actuelle par Fourier.*

« La *partie critique* du fouriérisme consiste à exagérer et à généraliser les crimes et les vices de la civilisation, et à les présenter comme des conséquences de la morale et des institutions en vigueur, tandis qu'ils ne sont en réalité que des infractions à la morale et des abus de ces institutions. Ainsi, selon Fourier, toutes les femmes et tous les hommes se livrent aux dérèglements de leurs sens; l'honnêteté n'est qu'un masque; la religion, l'honneur, le respect humain, ne sont des freins pour personne et ne font qu'ajouter l'hypocrisie à toutes les turpitudes dont la société est souillée. Au lieu d'attribuer à l'infirmité de la nature humaine ces fautes exceptionnelles, Fourier les attribue aux moralistes, qui, dit-il, ont créé le mal par leurs interdictions, et en

(1501) Il n'y a de travail inintelligent que celui des machines, et l'ingénieur qui fait construire et qui dirige ses machines, travaille comme l'ouvrier, quoiqu'il exerce d'autres talents. De tout temps on a tenu compte, dans les nations, des hiérarchies intellectuelles. (H. DE LOURDOUEIX.)

comprimant les passions, les forcent d'exercer leurs ravages dans les profondeurs du corps social. Selon lui, toutes les âmes sont en souffrance par suite de cette compression impuissante; les faibles succombent sous le poids de ces chaînes, les forts se révoltent et les brisent.

« A ces faits particuliers qu'il lui convient d'universaliser, il propose des hypothèses sur les heureux effets de son système, et comme ses idées n'ont pas eu d'application, il fait à la civilisation une guerre qu'elle ne peut lui faire. Dans ce combat de la théorie contre la pratique, on conçoit qu'il se donne facilement les avantages de la victoire.

« Par une tactique aussi peu légitime, il suppose que l'état social fondé sur la famille est, comme celui qu'il rêve, le résultat d'un système d'invention humaine, et qui aurait été conçu *a priori*. Il nomme cet état social le *système morcelé* par opposition aux *système sociétaire*. Il feint d'oublier que la civilisation est le résultat du travail progressif du genre humain, le produit de sa sagesse collective, éclairée par la révélation divine et par l'expérience, tandis que la société harmonienne est sortie tout entière de son cerveau, l'an du monde 5800, et n'a d'existence que dans l'imagination de ses adeptes.

« Il est vrai que cette imagination si vive donne des traits de réalité aux tableaux qu'elle nous présente, qu'elle peint les lieux, les habitants, les monuments de ce nouveau monde, comme si elle les voyait en effet; qu'elle donne des noms propres aux harmoniens mis en scène dans les tableaux, et qu'il ne tient qu'à nous de partager les illusions que se font probablement les auteurs; mais il est permis de croire que si cette société existait en chair et en os comme la société civilisée, nous y trouverions bien aussi quelques abus, quelques souffrances; que les désordres, les conflits, les mécomptes inhérents à toutes les institutions humaines, n'y seraient pas moins nombreux que dans le monde où nous vivons.

« Le fouriérisme n'a sans doute pas le privilége d'éviter dans ses œuvres ces erreurs législatives, qui dans l'application se traduisent en vices, en crimes et en scandales, et n'aurait-il à subir que cette loi de l'humanité qui veut que la théorie soit toujours plus belle que la pratique, c'en serait assez pour qu'il eût une part quelconque dans les illusions des novateurs : nous croyons que cette part serait immense; car dans un système fondé sur le libre essor de toutes les passions, la moindre faute de calcul entraînerait un désordre universel, et probablement la ruine de tout l'édifice social.

« Continuons l'examen de la critique de Fourier : il prétend que l'ordre social actuel est fondé sur la *compression des passions*. C'est une erreur : la religion chrétienne ne détruit pas les mouvements de l'âme, mais elle les subordonne à la raison; elle n'interdit pas les affections, mais elle les règle; elle ne condamne aucune de nos facultés *sensitives* ou *affectives*, mais elle les dirige et les limite pour le plus grand bien de l'âme et du corps; elle n'interdit que les excès et les écarts nuisibles en eux-mêmes, qui dégradent l'intelligence en faisant d'elle l'instrument des sens, tandis qu'elle doit gouverner en reine le corps où elle est placée. Sans doute le mal s'introduit dans les sociétés les mieux policées, mais il vient précisément de ce qu'il y a des êtres trop faibles pour exercer ce gouvernement de la raison. Ces natures d'esprit se rencontreraient probablement dans les phalanstères comme dans nos cités, et elles y produiraient les mêmes désordres. Il se trouverait évidemment des hommes pour lesquels aucun genre de travail ne serait attrayant, et qui placeraient leurs délices dans le *far-niente* des *lazaroni;* d'autres caractères apporteraient dans la *passion cabaliste* l'impétuosité du sang et l'irascibilité des méridionaux. Tous les esprits ne s'arrêteraient pas à l'émulation pour faire prévaloir les produits de leur industrie sur ceux de leurs rivaux; il y aurait bien aussi de la déloyauté dans les cabales, de l'insolence dans les succès, de la rancune dans les défaites.

« Outre ces vices inhérents à la nature humaine et qui seraient rebelles à toute espèce de règle, il y en aurait d'autres qui ne pourraient manquer de naître dans l'œuvre du fouriérisme, parce que le maître n'a pas tenu compte des passions qui les produisent Nous avons vu que la colère, l'avarice, l'envie, ne figuraient pas dans sa psychologie. Il prétend qu'elles sont propres à l'*ordre subversif*, qui lui-même est le résultat de la civilisation; mais ce n'est là qu'une assertion, et la réflexion nous conduit à reconnaître qu'elles ont leur source dans la nature même de l'homme.

« S'il y a des passions omises par Fourier, il en est d'autres dont il a méconnu les véritables effets. Il paraît s'être mépris sur l'objet des passions *affectives*. Il croit que les hommes, attirés par leur penchant vers les relations amoureuses, pourront se livrer à cet attrait sans se trouver jamais en conflit. Mais l'objet de ces penchants ne sera pas la femme en général, ce sera telle femme qui pourra ne pas éprouver d'attraction pour son poursuivant, et donner la préférence à un autre amant. Croit-on que cette préférence n'excitera ni jalousie, ni injustice, et qu'on ne verra pas, par là, entrer dans le monde *harmonien* les tourments, les contentions, les violences, les crimes, qui, dans la société actuelle, sont pour Fourier des arguments si terribles contre la civilisation?

« Ce qui autorise à croire que l'harmonie ne naîtra pas dans le phalanstère par la seule force des gammes *passionnelles* et des *accords de séries*, c'est qu'on trouve dans les ouvrages de Fourier quelques allusions à des délits qui seraient commis, à des jugements rendus contre les délinquants, ce qui suppose des interdictions et des lois pénales. Ainsi, il nous dit que les personnes « qui se « rendraient coupables de mauvais traite-

« ments contre les animaux, se verraient tra-
« duites devant un tribunal d'enfants, comme
« inférieures en raison aux enfants mêmes. »
Il y a donc des attractions qui échappent aux claviers passionnels, et auxquelles on ne doit pas céder? Cela va loin, et nous pouvons voir apparaître dans la société nouvelle les juges, les avocats, les prisons et même les bourreaux; car s'il y a place pour le mal dans le système, il y a place pour la répression.

« La partie critique du fouriérisme tire donc son principal avantage du défaut d'application de la théorie sociétaire; si cette théorie était réalisée, elle serait bien vite ruinée par ses effets, et s'il était possible d'exposer dans un grand ouvrage la théorie de la civilisation chrétienne, celle de l'école sociétaire n'en supporterait pas le parallèle. Rien ne serait plus magnifique, en effet, que cet ordre social où tout est réglé pour que l'homme puisse se développer dans le bien jusqu'à s'approcher de l'Etre infini, qui est la perfection même, où tout est calculé pour la plus grande dignité de notre espèce; où toutes nos facultés sont en exercice et en équilibre; où les innombrables rapports des membres du corps social sont déterminés avec des garanties pour les faibles; où les droits et les devoirs de toutes les classes sont combinés avec tant de sagesse; où le génie et le talent peuvent enfanter tant de merveilles! Cette théorie, disons-nous, exciterait une admiration enthousiaste, si on cachait les vices et les abus qu'elle combat sans pouvoir les détruire. Arguer de ces vices pour la condamner au nom d'une autre théorie qui n'a pas d'application, c'est un système de critique trop commode pour être fort.

§ VIII. *Objections contre les bases mêmes du système de Fourier.*

« Nous avons analysé le fouriérisme dans ses six parties principales; il nous reste à présenter des objections qui *s'élèvent contre les bases mêmes du système.*

« Nous parlerons d'abord de l'idée d'*analogie* qui joue un si grand rôle dans la coordination du mécanisme sociétaire. Cette idée d'analogie est elle-même basée sur le principe de l'unité de Dieu, c'est-à-dire que, selon Fourier, Dieu étant UN, il doit n'avoir qu'une loi pour régir le monde matériel et le monde des intelligences, en sorte qu'il suffit à la science humaine de connaître la loi du monde spirituel, et non-seulement cette loi, mais ses effets, qui doivent être les mêmes dans les deux applications.

« D'abord nous dirons que, selon Fourier, Dieu n'est plus UN, il est TROIS; car sa Trinité ne saurait se réduire à l'unité. Mais passons sur cette inconséquence que nous avons signalée plus haut.

« Quant à l'unité de la loi, nous dirons qu'elle n'est nullement déduite de l'unité de Dieu, car, de ce que Dieu est un, il ne s'ensuit pas qu'il n'aurait pas des lois diverses pour des ordres divers de phénomènes. Si le raisonnement de Fourier était juste, il n'y aurait pas plusieurs phénomènes : il n'y en aurait qu'un seul.

« L'unité n'exclut pas la diversité, elle la suppose, au contraire; et la diversité n'existant que par des différences, les différences que nous remarquons entre les phénomènes physiques et les phénomènes psychologiques doivent se retrouver dans les lois qui les régissent, car rien ne se manifeste dans l'effet qui ne soit dans la cause

« Ainsi, l'analogie, comme principe certain de connaissance, est détruite dans sa base, puisqu'elle repose sur une erreur de logique et de fait. On ne peut donc, par analogie, conclure, de ce que l'*attraction* est la loi du monde physique, que cette loi régit également le monde moral. Il est bien vrai qu'il y a certains mouvements de nos âmes produits par l'attraction; mais il y en a d'autres, tels que la colère, le désespoir, la jalousie, qui appartiennent à une autre cause, et la loi d'attraction serait-elle la seule, il faudrait encore tenir compte, pour apprécier ses effets, de la différence du sujet qui la subit. Ainsi, cette loi n'agit certainement pas sur les êtres intelligents de la même manière qu'elle agit sur les êtres matériels. Les corps bruts attirés subissent cet attrait sans résistance, puisqu'ils sont à l'état passif; mais les âmes humaines qui sont à l'état actif ont besoin d'une délibération et d'un acte de volonté pour passer à cet état passif à l'égard de ce qui les attire. De plus, pour les corps matériels, l'attraction est toujours une cause simple, tandis que pour les êtres intelligents il peut y avoir plusieurs attractions en sens divers, et, par conséquent, des complications sans nombre. L'analogie n'existe donc pas dans les effets, et par conséquent, elle n'existe pas identiquement dans la loi elle-même.

« Suivons cette donnée dans son application à la musique, qui tient aussi une grande place dans le système fouriériste.

« Et d'abord, il faut remarquer une dérogation fondamentale à celle de l'analogie que Fourier croit universelle, car la loi d'attraction n'a pas de rapports reconnus, ni même supposables, avec les sons qui sont le produit des vibrations des corps. Il y a deux choses à distinguer dans la musique, les rapports mathématiques des sons entre eux, rapports déterminés, invariables, éternels (car les lois mathématiques sont éternelles quand on les examine indépendamment de leur application), et l'exécution musicale, qui consiste dans l'application qu'un être libre fait de ces lois. Maintenant, que les passions soient placées dans des rapports pareils à ceux des sons, qu'elles puissent donner lieu aux mêmes accords, c'est une première question qui, dans les écrits de Fourier, est restée à l'état d'hypothèse; mais cette hypothèse serait-elle aussi vraie qu'elle nous paraît fausse, il restera encore à savoir si dans l'application il y aurait une analogie possible entre les *passions* et la *musique*.

« Fourier parle sans cesse d'un *clavier* passionnel. Mais qu'est-ce qu'un clavier? C'est

un ensemble de notes à l'état de puissance et non à l'état d'action. Un clavier d'orgues resterait muet s'il n'était touché par la main du musicien ; en est-il de même du clavier passionnel ? non, sans doute. Dans le système de Fourier, les passions, classées par séries, doivent agir d'elles-mêmes, entraînant les volontés qu'elles sollicitent, et l'harmonie sociale doit résulter de leurs accords. Non-seulement nous ne voyons pas dans ce système le musicien exécutant, mais ce système exclut cette action d'un homme sur les passions d'une phalange ; car cet homme serait la seule intelligence libre, puisqu'elle serait la seule en acte, tandis que toutes les autres seraient à l'état passif. Un clavier musical est un clavier qui a besoin, pour rendre des sons, d'être touché; un clavier passionnel doit se mouvoir de lui-même. Il y a là une absence complète d'analogie.

« Autres réflexions : les sons ne rendent des accords que parce qu'ils ne peuvent varier, étant tous simples et purs ; en est-il de même des passions qui dépendent plus ou moins d'une volonté libre et variable ? Si donc nous supposions qu'un philosophe fouriériste voulût exécuter une symphonie passionnelle sur le clavier d'une phalange, croit-on que les notes vivantes touchées par lui rendraient avec une justesse parfaite les idées musicales de l'exécutant ? Nous craignons fort qu'au lieu de la symphonie cherchée il n'obtînt, malgré sa science, qu'une cacophonie véritable.

« La main de l'accordeur est nécessaire dans le piano pour maintenir la justesse des sons. Dans le clavier passionnel, l'œuvre de l'accordeur mettrait sa patience à de grandes épreuves. On peut, en effet, modifier un son en allongeant ou en raccourcissant une corde, mais quel moyen employer quand il s'agit des passions qui se présentent dans les individus avec des variétés d'énergie, avec une diversité d'actions et des caprices imprévus qui naissent de la liberté des intelligences et de la subtile mobilité de l'esprit ?

« L'énergie des sons dépend de la volonté de l'exécutant, cette volonté est le principe actif qui produit le phénomène de mélodie et d'harmonie ; mais l'énergie de la passion est indépendante du philosophe fouriériste, elle l'est même de la volonté du sujet en qui cette passion se manifeste; car la théorie de Fourier suppose l'obéissance absolue du sujet au mouvement intérieur qui l'attire vers un objet. De plus, la nature ou la volonté de cet objet, quand c'est un être intelligent, influe toujours sur l'intensité de la passion qu'il excite; cela se trouve-t-il dans le son ?

« Concluons donc qu'autant il est facile à un musicien de connaître la valeur musicale d'un son et la note que rend chaque touche d'un clavier, autant il est difficile à un philosophe de connaître le caractère d'un homme et les bornes que la raison de cet homme mettra aux entraînements de son esprit, de son cœur et de ses sens. On voit que l'analogie musicale de Fourier ne résiste pas à la réflexion.

« Nous ne finirions pas si nous voulions examiner tous les autres principes de Fourier qui choquent la raison et la logique. Disons cependant quelque chose d'un autre point fondamental de son système. Pour lier autant que possible son invention à la tradition des progrès humanitaires, il admet trois états successifs par lesquels l'humanité a dû passer avant d'arriver à l'état d'harmonie qui, selon lui, est sa destinée finale : l'état *sauvage* (1502), l'état *barbare* et l'état *civilisé*. Mais il est impossible de ne pas voir que chacun de ces états est le développement du précédent; l'état civilisé y est le perfectionnement de l'état sauvage.

« On conçoit, en outre, que la civilisation actuelle peut se perfectionner indéfiniment sans sortir des principes qui l'ont produite; mais l'état harmonieux du fouriérisme appartient-il à cette tradition d'efforts et de progrès qui constitue l'unité de la destinée humaine ?

« Il est évident, au contraire, qu'il est imaginé en dehors de ses traditions; qu'il appartient à d'autres principes, et qu'il constituerait un autre ordre de faits sociaux sans aucune relation avec le présent, dont il exigerait la destruction préalable. Or, faut-il supposer que le genre humain eût attendu 5800 et tant d'années pour commencer à se mettre en rapport avec ses destinées finales ? Si les véritables principes de son existence sociale étaient en germe dans l'humanité, comment ces germes seraient-ils restés stériles jusqu'à l'époque où nous vivons; et s'ils n'y étaient pas, comment y seraient-ils venus de nos jours ? Comment Dieu, qui, selon le principe de Locke, *a créé l'homme pour être une créature sociable*, n'aurait-il pas permis en lui dès le commencement le principe de cette sociabilité ? La civilisation est sortie du fonds même de l'humanité. Le système harmonien est sorti de l'imagination de Fourier : ce sont là deux faits qu'il faut maintenir.

« Un des arguments favoris des fouriéristes, c'est de nous dire : puisque les passions humaines ne vont pas, dans leurs plus grands débordements, jusqu'à détruire l'ordre universel, il faut bien admettre que Dieu les a combinées de telle sorte que leurs discordances sont neutralisées.... Cela est vrai, mais la seule conclusion à tirer de ce fait, c'est que Dieu, dans son infinie sagesse, fait concourir à ses desseins cachés l'action libre de tous les esprits; et si le monde, tel qu'il est, présente l'accord supérieur des passions humaines et leur concours pour produire l'ordre universel, il n'y a nul besoin d'une nouvelle organisation sociale pour atteindre un but qu'on reconnaîtrait réalisé.

« Il ne nous reste plus qu'à faire justice

(1502) Cet état sauvage, pris pour point de départ par les socialistes, est une absurde chimère. (*Voy.* notre *Préparation évangélique du* XIXe *siècle.*)

de la prétention des fouriéristes à posséder la *science sociale*, découverte, disent-ils, par leur maître, comme Newton a découvert le système du monde.

« Toute science se compose de principes et de faits. Le système de Fourier n'a ni l'une ni l'autre de ces conditions : nous croyons avoir prouvé que ses principes sont faux; quant aux faits, il n'a pour lui ni les faits astronomiques ni les faits sociaux. Ainsi, pour faire cadrer notre tourbillon planétaire avec son système d'analogie musicale, il est obligé de faire passer des planètes aux fonctions de satellites; et quand une note manque à son clavier sidéral, il nous dit que la planète qui doit représenter cette note n'est pas encore découverte, mais que son existence est indubitable, parce que, sans elle, la gamme ne serait pas complète. « Si « cette gamme, dit-il, n'est pas terminée, « c'est que notre univers étant très-jeune, « très-imparfait, il ne fournit pas encore les « hautes espèces nécessaires à compléter une « octave de degrés planétaires. » Ainsi, au lieu de se servir des faits de la science astronomique pour étayer le système fouriériste, on se sert du système fouriériste pour supposer des faits astronomiques que le télescope ne nous donne pas!

« Quant aux faits sociaux, la preuve qu'on n'en possède pas se trouve dans les efforts mêmes du fouriérisme pour obtenir qu'on lui donne une commune à organiser selon son système, c'est-à-dire pour obtenir des faits à l'appui des imagations du maître.

« Mais comment supposer qu'un gouvernement quelconque livrera des âmes humaines à une secte de philosophes pour l'expérience d'un système qui ne repose que sur des hypothèses? Personne au monde n'a un pareil droit. Il ne faut que huit cent dix personnes pour créer une phalange à plein essor : ne se trouve-t-il pas aujourd'hui, après l'accroissement que la secte paraît avoir pris dans les deux hémisphères, huit cent dix personnes qui aient assez de foi dans les idées qu'elles défendent pour en commencer elles-mêmes l'application? Il nous semble que ce serait là le dernier et le plus fort des arguments contre ce système.

« Le fouriérisme n'est donc pas la *science sociale* : ce n'est pas même une *science sociale*. Qu'est ce donc? Nous avons peut-être le droit de le dire, après l'étude sérieuse et consciencieuse que nous avons faite des écrits de Fourier et de ceux de ses disciples : le fouriérisme est une *œuvre d'imagination* enfantée par un homme d'esprit qui, comme il le dit lui-même, fut étranger à toutes les sciences. Cette œuvre ne repose que sur de faux principes et sur de folles hypothèses. S'ensuit-il que tout soit perdu pour la société dans les travaux de tant d'hommes de talent et de conscience qui se sont livrés à la propagation et à la défense de ce système? Non, sans doute; les institutions, les lois et les mœurs ont été l'objet de beaucoup de critiques dont la civilisation fera bien de profiter; et dans les efforts qui ont été tentés pour organiser le travail sociétaire, beaucoup de questions utiles ont été posées, beaucoup de mystères jusqu'alors inconnus ont été pénétrés. Il est arrivé, enfin, ce qui arrive toujours quand l'esprit humain est vivement sollicité par de belles questions philosophiques et sociales : la lumière agitée sur l'universalité des destinées humaines en a éclairé toutes les profondeurs. »

§ IX. *Histoire du fouriérisme.*

« Disons un mot maintenant de *l'histoire de cette école*. Depuis la mort du maître arrivée en 1837, jusqu'au jour où nous écrivons, le fouriérisme a été en progrès, grâce au talent et à la sagesse des principaux disciples qui ont su présenter au siècle le côté économiste du système, et tenir en réserve ce qu'il y avait de trop hardi dans les déductions de l'inventeur. Les gens d'esprit qui président à la rédaction de la *Démocratie pacifique*, principal organe de la secte, ont su éviter *autant que possible* tout ce qui pouvait porter atteinte à la morale publique et à la religion; ils ont ménagé ainsi cette civilisation dont ils sont sortis, et à laquelle ils confient encore le bonheur de leurs enfants et la gloire de leur patrie. La même justice doit être rendue aux écrivains de la *Phalange*, qui peut-être, de tous les recueils périodiques, est celui qui remue le plus d'idées, en philosophie, en linguistique et en économie politique.

« Toute l'école a prodigieusement écrit, et partout elle montre de la bonne foi, du talent et du bon goût ; pourquoi ne dirions-nous pas qu'elle fait preuve d'un grand courage? On sait qu'il en faut beaucoup en France pour soutenir un système qui, sur tant de points, peut donner prise au ridicule.

« Outre la propagation par la presse, le fouriérisme a ses missionnaires qu'il envoie dans les provinces de France et même dans les pays étrangers. MM. Considérant et Hennequin paraissent avoir obtenu de nombreux applaudissements dans toutes les villes où ils ont exposé leurs idées ; ces marques de faveur s'appliquaient-elles à la doctrine ou au talent des apôtres? C'est ce que nous ne pouvons décider.

« Plusieurs tentatives d'application ont été faites depuis celle qui fut commencée à Condé-sur-Noireau, du vivant de Fourier ; nous savons qu'elles ont échoué ; mais les journaux de la secte ayant gardé le silence sur ces essais et leurs résultats, nous ne pouvons en parler que pour mémoire. Malgré la prudente discrétion qui règne parmi les adeptes sur les affaires intérieures de l'école, plusieurs divisions assez graves ont été livrées au public. Un écrivain fouriériste, qui est aussi un homme d'esprit, M. Daurio, a publié, en 1841, un petit écrit où les directeurs du fouriérisme sont attaqués avec vigueur; on leur reproche de s'endormir dans les *douceurs civilisées* de la position qu'ils se sont faite, et d'avoir transigé sur plusieurs points avec les principes de l'école. Il est vrai que M. Daurio

signale dans cet écrit les vices organiques de la doctrine du maître ; c'est donc probablement un fouriériste désabusé qui, comme Clovis, brise les idoles qu'il a glorifiées. On a aussi parlé dans le monde d'un schisme qui existerait entre M. Considerant et le poëte apôtre Jean Journet. Il est probable que la cause de cette rupture tient aussi à l'impatience des zélés, qui partout supportent difficilement la temporisation des sages.

« Jusqu'à quel point ces dissidences entament-elles la vitalité de la secte ? Nous ne le savons pas; mais nous croyons que ceux qui servent le mieux son intérêt d'existence sont ceux qui retardent la réalisation de sa doctrine; car elle ne survivrait probablement pas à l'expérience qui en serait faite.

« Outre MM. Considerant et Hennequin, dont nous avons déjà parlé, le fouriérisme compte parmi ses plus brillants défenseurs MM. Cantagrel, Doherty, Pellarin, Alex. Weill (1503), Bénézec, Langlet, de Nerval, Laverdant. Il a pour poëtes MM. Leconte de Lisle et Jean Journet. C'est une réunion de talents plus grande qu'il ne faudrait pour le faire triompher, s'il avait pour lui ce qui est nécessaire au succès final de toutes les écoles : la vérité. » (H. DE LOURDOUEIX, *Gazette de France.*)

(1503) M. Alex. Weil, souvent cité dans le *Catéchisme des incroyants*, a abandonné le fouriérisme.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. 10
Introduction. 14
CONCLUSION DES DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES. — CATÉCHISME HISTORIQUE DES INCROYANTS.
LIVRE PREMIER. — *LE PROTESTANTISME.* — XVIe siècle. 45
1re PART E. — LE PROTESTANTISME DANS SA PHASE ANARCHIQUE. 45
Chap. I. — Les réformateurs avant la Réforme. — Les pamphlétaires. — Hutten. 45
II. — Les réformateurs avant la Réforme. — Erasme 46
III. — Les réformat. avant la Réforme. — Reuchlin. — Jean de Meissen. — Conrad de Rechberg. — Jean de Wessalia. 47
IV. — Apothéose de Luther et glorification de sa révol.e. 47
V. — Le protestantisme n'est pas, comme l'a dit H. Heine dans son livre de l'Allemagne, une réaction de spiritualisme, mais une résurrection du sensualisme païen. 47
VI. — Léon X était-il ennemi des réformes et dévoué aux idées du paganisme de la Renaissance ? 55
VII. — Réflexions de M. Michelet sur la vie de Luther. 58
VIII. — Caractère de Luther. 59
IX. — Débuts du luthéranisme. — Portrait d'Erasme. 59
X. — Luther, en brûlant les Décrétales, commit un acte de révolte impardonnable. 59
XI. — Développement du luthéranisme. 62
XII. — Luther à Worms. 63
XIII. — Applications sociales du luthéranisme. 66
XIV. — Agitations et incertitudes de Luther. 67
XV. — Asservissement du ministère ecclésiastique dans la personne de Luther et de ses collaborateurs. 70
XVI. — Démonologie de Luther. 70
XVII. — Relations de Luther avec Satan. 71
XVIII. — Conférence avec Satan sur les messes privées. 75
XIX. — Causes des hallucinations de Luther. 83
XX. — Combats et doutes de Luther. 83
XXI. — Vices de Luther. 90
XXII. — Bigamie du landgrave de Hesse. 94
XXIII. — Doctrine de Luther sur la foi justifiante. 94
XXIV. — Doctrine de Luther sur l'inutilité des œuvres. 99
XXV. — Comment Luther défendit son fatalisme contre les objections d'Erasme. 102
XXVI. — Mélanchthon adopte le fatalisme de Luther. 107
XVII. — Mélanchthon est-il le Fénelon de la Réforme ? 107
XXVIII. — Conséquences morales de la Réforme selon Mélanchthon. 107
XXIX. — Tolérance de Mélanchton. 111
XXX. — Dans quel but les fondateurs du protestantisme ont-ils adopté le fatalisme ? 115
XXXI. — Le culte et le dogme luthériens condamnés par Saint-Simon. 115
XXXII. — Le protestantisme intolérant et servile dès son origine. 118
XXXIII. — La liberté accordée par Luther, d'après Mélanchthon. 118
XXXIV. — Le catholicisme de Luther, par Usslebr. 118
XXXV. — Résultats moraux de la Réforme selon Luther. 119
XXXVI. — Les prédications de Luther préparent la guerre civile. 137
XXXVII. — La noblesse protestante donne aux paysans l'exemple du brigandage. 139
XXXVIII. — Le protestantisme soulève les paysans. 139
XXXIX. — Les paysans continuent Luther. 139
XL. — La guerre des paysans au point de vue socialiste. 142
XLI. — Influence des réformateurs sur les paysans. 142
XLII. — Les actes des nouveaux apôtres, ou Luther et Carlstadt. 143
XLIII. — Influence des réformateurs sur les paysans avouée par le socialisme. — Muncer. 145
XLIV. — Portrait et éloge de Muncer, au point de vue socialiste, par Zimmermann. 150
XLV. — Muncer établit le communisme à Mulhouse. 151
XLVI. — Vains efforts des réformateurs contre les communistes. — Luther à Eisleben. — Sa lutte inutile contre Muncer. 151
XLVII. — Proclamation sanguinaire de Muncer aux mineurs de l'Erzebirg. 151
XLVIII. — La terreur de Weinsberg. 154
XLIX. — Les massacres de septembre présentés comme une expiation du châtiment des socialistes du XVIe siècle. 155
L. — La guerre des paysans n'est pas une lutte politique, mais une guerre contre tout ordre social 155
LI. — Les anabaptistes de Munster et les puritains relèvent le drapeau des paysans. 158
IIe PARTIE. — LE PROTESTANTISME DANS SA PHASE DESPOTIQUE. 158
Première section. — La Réforme en Suisse. 158
Chap. I. — Zwingli. 158
II. — Abrégé de la vie de Calvin. 158
III. — Portrait de Calvin. 159
IV. — Genève libre sous les évêques. 159
V. — Douceur paternelle du gouvernement des évêques de Genève, avouée par M. James Fazy, dictateur radical du canton de Genève. 162
VI. — Tyrannie de Calvin à Genève. 163
VII. — Opinion de M. Galiffe de Genève sur la tyrannie de Calvin. 166
VIII. — De la vie de Calvin, par Bolsec. 167
IX. — Esprit vindicatif de Calvin. 167
X. — Ambition de Calvin. 171
XI. — Calvin dans l'affaire d'Ami Perrin. 174
XII. — Il faut imputer à la doctrine de Calvin l'atrocité des guerres de religion en France. 183
XIII. — Calvin méprise la liberté de conscience et s'adresse aux mauvaises passions. 183
XIV. — Intolérance de Calvin et des autres reformateurs de la Suisse, approuvée par Mélanchthon. 186
XV. — Servet, ou la tolérance protestante au XVIe siècle. — La mort de Servet est l'œuvre de la Réforme entière 186
XVI. — Doctrine de Calvin. 207
XVII. — Analyse de l'*Institution chrétienne* de Calvin. 210
XVIII. — Théorie de la prédestination, d'après Calvin et Th. de Bèze. 218
XIX. — Conséquences des idées de Calvin sur la prédestination. 219
XX. — Une conversation entre un catholique, un luthérien et un calviniste sur la doctrine de Calvin. 219
XXI. — Le despotisme et l'autorité, ou Calvin et saint Ignace de Loyola. 227
XXII. — Résultats désastreux du calvinisme à Genève, d'après M. Galiffe et Calvin. 250
XXIII. — Services rendus par Calvin au rationalisme. 251
XXIV. — Sociniani-me des ministres de Genève au XVIIIe siècle. 253
XXV. — J.-J. Rousseau juge du calvinisme génevois et de ses contradictions. 253

XXVI. — La Saint-Barthélemy crime politique. 235
XXVII. — Cruauté des calvinistes français. 235
XXVIII. — Renaissance du calv.—Les méthodistes. 238
Seconde section. — Le protestantisme dans les États germaniques du nord 239
Chap. I. — La Réforme en Angleterre. 239
II. — Tyrannie et variations religieuses de Henri VIII. — Lâcheté des Anglais. 243
III. — Cause honteuse du schisme anglican. 246
IV. — La Réforme en Angleterre. — Edouard VI et Cranmer. 246
V. — Persécution de l'Eglise sous Henri VIII et sous Elisabeth. 246
VI. — La lâcheté des Anglais est la seule cause de l'établissement du protestantisme dans la Grande-Bretagne. 253
VII. — L'anglicanisme et le catholicisme d'après un ministre anglican. 259
VIII. — L'anglicanisme ne réalise pas l'idéal d'une Eglise chrét.—Critique de son organisation et de sa doctrine. 271
IX. — La Réforme s'établit par la violence en Suède. 291
X. — Résistance des Suédois au moment de l'introduction de la Réforme. 291
XI. — Résultats de la Réforme en Suède. 294
XII. — La Réforme en Danemark et en Islande. 294
XIII. — Résultats de la Réforme en Danemark. 295
IIIe PARTIE. — RÉSULTATS DE LA FAUSSE RÉFORME. 295
Chap. I. — Causes des succès du protestantisme. 295
II. — Criminelles imprudences des fondateurs du protestantisme. 295
III. — La Réforme mouvement démagogique. 298
IV. — La Réforme brise l'unité germanique. 298
V. — Le protestantisme fait couler des torrents de sang 298
VI. — Divisions et contradictions politiques et religieuses du protestantisme. 298
VII. — Inutilité et contradictions étranges du protestantisme, avouées par M. Guizot. 298
VIII. — Anarchie au sein du protestantisme — Les crypto-calvinistes, les arminiens et les gomaristes. 299
IX. — Influence de la Réforme sur le développement du rationalisme. 302
X. — L'esprit du protestantisme, après avoir attaqué l'Eglise, ne pouvait épargner la Bible. 302
XI. — Le protestantisme produit successivement l'arianisme, le scepticisme, le matérialisme. 302
XII. — Le principe du protestantisme, destructeur de tout christianisme. 305
XIII. — Les protestants déjà déistes au XVIIe siècle, selon d'Alembert. 306
XIV. — Tristesse et désenchantement des docteurs du protestantisme à la vue des ruines faites par leurs théories 307
XV. — Aveux de C. de Rotteck sur les maux de la Réforme. 310
XVI. — De la liberté dans l'église luthérienne. 310
XVII. — Servilité de la Réforme. 310
XVIII. — Esclavage de la philosophie, libre auparavant, pendant la Réforme. 310
XIX. — Vandalisme du protestantisme. 311
XX. — Décadence de la morale pendant la Réforme. 311
XXI. — Résultats de la Réforme d'après les protestants eux-mêmes. 311
XXII. — Analyse d'une partie de l'ouvrage du docteur Dœllinger sur les résultats de la Réforme. 331
XXIII. — Conclusions générales sur l'histoire de la Réforme. 345
IVe PARTIE. — RÉSULTATS DE LA VRAIE RÉFORME. 346
Chap. I. — La restauration cath. au point de vue rationaliste. 346
II. — La restauration cath. jugée par les protestants. 346
III. — La restauration catholique avant saint Ignace jugée par les rationalistes. 374
IV. — Saint Ignace avec son Institut jugés par les rationalistes. 374
V. — La restauration catholique depuis saint Ignace jugée par les rationalistes. 378
VI. — Les Papes réformateurs. — Adrien VI. 378
VII. — Les Papes réformateurs. — Marcel II. 379
VIII. — Les Papes réformateurs. — Paul IV. 379
IX. — Les Papes réformateurs. — Pie IV. 382
X. — La Réforme sous Pie IV. — Charles Borromée. 383
XI. — Les Papes réformateurs. — Saint Pie V. 386
XII. — Les Papes réformateurs. — Grégoire XIII. 387
XIII. — Les Papes réformateurs. — Sixte-Quint. 390
XIV. — Triomphe universel du catholicisme. 390
XV. — Les missions au XVIe siècle. — Prédications de saint François-Xavier. 391
XVI. — Hist. des missions depuis S. François-Xavier. 391
XVII. — Les Jésuites s'établissent au Paraguay. 398
XVIII. — Les réductions du Paraguay. 399
XIX. — Organisation des réductions du Paraguay. 399
Ve PART E. — LA PHILOSOPHIE DE LA RENAISSANCE. 403
Chap. I. — Caractère païen de la Renaissance. 403
II. — Influence d'Aristote et de Platon sur le développement du rationalisme de la Renaissance. 406
III. — Scepticisme des aristotéliciens du XVIe siècle. — Idée générale de leurs doctrines. 407
IV. — Disciples d'Aristote. — Pomponat, ses erreurs. 410
V. — Disciples d'Aristote. — Vanini, ses erreurs. 415
VI. — Disciples de Platon. — Erreurs de Bruno. 418
VII. — Vulgarité de la philosophie de G. Bruno. Ce qu'il faut penser de son génie. 419
VIII. — Les philosophes de la Renaissance, quoique fort divisés, s'entendent dans leur antipathie contre le christianisme. 422
VIe PARTIE. — INFLUENCE DU PROTESTANTISME SUR LA THÉOLOGIE ET SUR LA PHILOSOPHIE DU XVIIe SIÈCLE. 422
1re *section.* — Influence du protestantisme sur la théologie. 422
Chap. I. — Le jansénisme jugé par les socialistes. 422
II. — Le jansénisme jugé par les rationalistes. 427
III. — Esprit séditieux du jansénisme. 430
2e *section.* — Influence du protestantisme sur la philos. 434
Chap. I. — Les philosophes rationalistes du XVIIe s. 434
II. — L'athéisme au XVIIe siècle. — Enchaînement logique des idées de Hobbes. 434
III. — Gassendi prépare l'épicuréisme du XVIIIe siècle 434
IV. — Descartes. — Dangers du cartésianisme. 439
V. — Du christianisme de Descartes. 450
VI. — Opinion de M. Bouillier sur les résultats de la philosophie cartésienne. 455
VII. — Spinosa. 455
VIII. — Les précurseurs de Spinosa. 444
IX. — Résumé du panthéisme de Spinosa. 454
X. — Idée fondamentale du spinosisme. 456
XI. — L'*Ethique* de Spinosa dédaigne le sens commun et n'est qu'un paralogisme continuel. 455
XII. — Conséquences du spinosisme. 459
XIII. — Spinosa a-t-il été athée? 462
XIV. — Etranges idées de Spinosa sur l'immortalité de l'âme. 462
XV. — Politique tyrannique de Spinosa dans l'ordre religieux. 462
XVI. — Système politique de Spinosa. 462
XVII. — Portrait de Bayle. 463
LIVRE DEUXIÈME. — *LE RATIONALISME.* — XVIIIe s. 463
Ire PARTIE. — LES LIBRES PENSEURS ANGLAIS. 463
Chap. I. — Les libres penseurs appliquent les doctrines des rationalistes de la Renaissance. 463
II. — Locke et les sensualistes anglais. 466
III. — Théologie rationaliste de Locke. 470
IV. — Appréciation des théories de Locke. 471
V. — Conséquences sceptiques du sensualisme de Locke. 474
VI. — Idées de Hume sur la morale. 478
VII. — Rationalisme de Shaftesbury. 478
VIII. — Résultats du système de Locke en théologie. — Les libres penseurs anglais. — Collins. — Dodwell. — Hartley. — Mandeville. — Priestley. 479
IX. — Coward. — Bolingbroke. — Tindal. — Woolston. — Blount. — Wollaston. — Chubb. 479
X. — Les apologistes anglais. 482
XI. — Introduction du rationalisme anglo-hollandais en France. 482
IIe PARTIE. — LE SCEPTICISME AU XVIIIe SIÈCLE. — Voltaire. 485
Chap. I. — Voltaire au point de vue rationaliste. 485
II. — Vie de Voltaire. 487
III. — Rapports de Voltaire avec Frédéric, ou tableau des mœurs rationalistes au XVIIIe siècle 507
IV. — Voltaire au Panthéon. 519
V. — Voltaire, d'après sa correspondance. — Les ouvrages de Voltaire. 522
VI. — Doctrine de Voltaire, d'après sa corresp. 551
VII. — Doctrine de Voltaire d'après ses ouvrages, ou les contradictions du scepticisme. 543
VIII. — Scepticisme et variations de Voltaire. 547
IX. — Fanatisme irréligieux de Voltaire. 550
X. — Hypocrisie de Voltaire. 551
XI. — Morale de Voltaire. 551
XII. — Des prétendues persécutions que M. de Lamartine et M. Houssaye supposent dans la vie de Voltaire, ou Voltaire et les rois. 551
XIII. — Patriotisme de Voltaire. 551
XIV. — Le patriotisme de Voltaire sert de modèle aux philosophes. 555
XV. — Voltaire ami des roués et des prostituées. 555
XVI. — La Pucelle. 558
XVII. — Causes de l'influence de Voltaire. 559
XVIII. — Portrait de Voltaire par madame d'Epinay. 559

XIX. — Voltaire jugé par Pali sot et par Grimm. 559
XX.— Portrait de Voltaire par un catholique. 559
IIIe PARTIE. — LE DÉISME AU XVIIIe SIÈCLE. — J.-J. Rousseau et Montesquieu. 563
Chap. I. —J.-J. Rousseau au point de vue rationaliste. 563
II. — Analyse des *Confessions* de J.-J. Rousseau. 567
III. —Jugement de madame d'Epinay, de Grimm, de Diderot, sur J.-J. Rousseau. 582
IV. — Coup d'œil sur les écrits de Rousseau. 589
V. — Lettre de Voltaire à Rousseau sur son apologie de l'état sauvage. 590
VI. — Réponse à l'apologie de l'état sauvage faite par Rousseau. 591
VII. — Défense de la société contre l'état sauvage vanté par Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité*. 594
VIII. — Politique de Rousseau comparée à celle de Hobbes et de Spinosa. — Sa théorie de l'état de nature mène au despotisme et à l'anarchie. 598
IX. — Réponse à l'apologie de l'ignorance faite par Rousseau dans son premier discours. 603
X. — Nécessité de l'inégalité. — Réponse au second discours de Rousseau. 607
XI. — Avantages de l'inégalité parmi les hommes. 610
XII. — La politique de Rousseau, plagiat des opinions de Harrington et de Locke. 610
XIII. — La politique de Rousseau engendre le despotisme et l'oppression. 611
XIV. — La politique de Rousseau est contradictoire et destructive. 614
XV. — Un disciple de Rousseau en Italie. — Politique d'Alfieri. 614
XVI. — Contradictions de J.-J. Rousseau. 614
XVII. — Opinion de Rousseau sur les rationalistes du XVIIIe siècle 618
XVIII. — Immoralité des romans de Rousseau, de Montesquieu et de Voltaire. 618
XIX. — Cynisme des *Lettres persanes*. 619
XX — Un autre roman philosophique du XVIIIe siècle. — Bélisaire. 619
IVe PARTIE. — LE PANTHEISME AU XVIIIe SIÈCLE. — Diderot. 619
Chap. I. — Diderot au point de vue rationaliste.—Aveux de M. Arsène Houssaye sur les mœurs licencieuses et les erreurs de Diderot. 619
II — Portrait de Diderot. 623
III. — Vie de Diderot. 623
IV. — Panthéisme érotique de Diderot. 631
V — Diderot popularise Spinosa. 631
VI. — Idées de Diderot sur la religion. 634
VII. Les romans licencieux de Diderot. 635
VIII.— L'Encyclopédie au point de vue rationaliste. 638
IX. — L'Encyclopédie répertoire de contradictions. 638
X. — L'Encyclopédie Babel du scepticisme 638
XI.— L'Encyclopédie produit le triomphe du matérialisme et de l'athéisme. 642
XII. — Partialité révoltante de l'Encyclopédie et des encyclopédistes, et nullité de leur philosophie. 643
XIII. — Un mot sur la métaphysique de Condillac à propos de l'Encyclopédie. 646
XIV. — Contradictions de Diderot et de d'Alembert. 646
Ve PARTIE. — L'ATHÉISME AU XVIIIe SIÈCLE. — Le baron d'Holbach et ses amis. 654
Chap. I. —Le baron d'Holbach et le *Système de la nature*. 654
II. — Le *Système de la nature* est la dernière conséquence du sensualisme du XVIIIe siècle. 655
III. — Le *Système de la nature* n'est que le développement de la théologie de l'Encyclopédie. 655
IV. — Appréciation du *Système de la nature*. 655
V. — Le livre de l'esprit. — Helvétius résume tout le XVIIIe siècle. 658
VI. — La morale d'Helvétius est la conséquence du sensualisme. 659
VII. — Politique d'Helvétius. 659
VIII. — Raynal et son livre. 659
IX. — Appréciation des travaux de Raynal. 662
X. — Boulanger et l'*Antiquité dévoilée*. 662
XI.—Duclos popularise le rationalisme dans les salons. 663
XII. — Les *Ruines* de Volney. 663
XIII. — Dupuis et l'*Origine des cultes*. 666
XIV.— Catéchismes philosophiques, athées ou déistes du XVIIIe siècle.— Condorcet. — Volney. — Boisset — Saint-Lambert. 666
XV. — Les derniers athées du XVIIIe siècle. — Sylvain Maréchal. — Lalande. 666
VIe PARTIE. — L'HÉRÉSIE ET LE SCHISME AU XVIIIe SIÈCLE. 667
Chap. I. — L'illuminisme au XVIIIe siècle. 667
II. — Le philosophe inconnu. 671
III.—Le jansénisme au XVIIIe siècle.—Les convulsions. 678
IV. — Le schisme constitutionnel.— L'Eglise de France et la papauté pendant la révolution. 683
VIIe PARTIE. — LES PRINCES ET LES PEUPLES AU XVIIIe SIÈCLE. 687
Chap. I. — Complicité des gouvernements du XVIIIe siècle avec les rationalistes. 687
II. — Les princes rationalistes au XVIIIe siècle. Frédéric II au point de vue rationaliste. 690
III. — Apothéose de Frédéric II. 690
IV.— Opinion de Frédéric II sur les ration. de son temps, les Jésuites, Joseph II, la réforme, le catholicisme. 691
V. — Joseph II au point de vue rationaliste. 694
VI —Les princes ration. au XVIIIe siècle.—Joseph II. 694
VII.— Les princes rationalistes au XVIIIe siècle. — Catherine II. 694
VIII. — Les princes rationalistes au XVIIIe siècle. — Le régent Philippe d'Orléans et sa cour. 695
IX. — Louis XV et madame de Pompadour. 698
X. — Vraie cause de la destruction des Jésuites. 699
XI. — Destruction des Jésuites. 699
XII. — Les actes de Pombal dans l'affaire des Jésuites, jugés par le rationalisme contemporain. 702
XIII. — Jugement porté en France par les philosophes et par Voltaire sur les persécutions de Pombal contre les Jésuites. 702
XIV. — Les actes de Pombal jugés par le socialisme contemporain. 703
XV. — Les Jésuites chassés de France par madame de Pompadour. 703
XVI. — Les Jésuites chassés d'Espagne. 707
XVII. — Conséquences anticatholiques de la suppression des Jésuites. — Le joséphisme. — Les lois léopoldines. — Le synode de Pistoie. 711
XVIII. — La suppression des Jésuites prélude du mouvement révolutionnaire. 714
XIX. — Etat social au XVIIIe siècle. — Les actrices. 714
XX. — Etat social au XVIIIe siècle. — L'éducation des femmes. 718
VIIIe PARTIE. — RÉSULTATS INTELLECTUELS, MORAUX ET RELIGIEUX. 719
Chap. I. — Portrait du vrai philosophe. 719
II —Erreurs philosophiques et sociales du XVIIIe siècle. 730
III. — Le rationalisme du XVIIIe siècle a détruit toute philosophie. 731
IV. — La loi naturelle du XVIIIe siècle. 734
V. — La raison au XVIIIe siècle. 734
VI. — Mauvaise foi et esprit borné des rationalistes du XVIIIe siècle à l'égard du christianisme. 735
VII. — Esprit superficiel et frivole des rationalistes au XVIIIe siècle. 735
VIII.—Inanité des écoles rationalistes du XVIIIe siècle 738
IX. — Absurdité du ration. métaphys. du XVIIIe siècle 738
X.— Immoralité des écrits rationalistes du XVIIIe siècle. 738
XI. — Morale du XVIIIe siècle. 739
XII. — Paganisme du rationalisme du XVIIIe siècle. 739
XIII. — Le rationalisme du XVIIIe siècle aboutit au socialisme et à l'anarchie intellectuelle et morale. 739
XIV. — Résumé des doctrines les plus répandues au XVIIIe siècle. 743
XV. — Le culte philosophique au XVIIIe siècle. 750
XVI. — Le culte rationaliste au XVIIIe siècle. — Fête de l'Etre suprême. 754
XVII. — Le culte philosophique au XVIIIe siècle. — Les ancêtres des théophilanthropes. — Les déistes et leurs adversaires. 759
XVIII. — Le culte philosophique au XVIIIe siècle. Les théophilanthropes. 766
XIX. — Le culte philosophique au XVIIIe siècle. Projets religieux de Babœuf et des socialistes. 770
IXe PARTIE. — RÉSULTATS POLITIQUES ET SOCIAUX DU XVIIIe SIÈCLE. 770
Chap. I. — Conséquences du rationalisme au XVIIIe s. — Le communisme. — Morelly et Mably. 770
II.— Mably et ses ouvrag.—Théorie du communisme. 771
III.— Influence de Mably.— Rest. des idées païennes. 774
IV.— Apothéose de Morelly par M. de Villegardelle. 774
V. — Réhabilitation des passions par Morelly, d'après son *Essai sur le cœur humain*. 775
VI. — Théorie socialiste de Morelly.—La *Basiliade*. 775
VII. — Théorie socialiste de Morelly. — L'homme naît bon. — C'est la société qui déprave les individus. 775
VIII. — Théorie de Morelly. — Remède à la dépravation universelle. 778
IX.—Théorie de Morelly.—Une Icarie dans le désert. 779
X. — Théorie socialiste de Morelly. — Histoire critique de la civilisation et des législations. 782
XI. Théorie socialiste de Morelly. — Appel au christianisme primitif. 786

XII. — Théorie socialiste de Morelly. — Appel aux princes contre le pouvoir spirituel. 786
XIII. — Théorie socialiste de Morelly. — Le pouvoir ordinaire et le pouvoir communiste. 787
XIV. — Théorie socialiste de Morelly. — Il n'y a pas de mal aux yeux de Dieu. 790
XV. — Théorie socialiste de Morelly. — Le code du communisme. 791
XVI. — Idées de la secte babouviste. 807
XVII. — Doctrine de Babœuf. — Manifeste des égaux, par Sylvain Maréchal. 807
XVIII. — Doctrine de Babœuf. — Déclaration officielle des droits et charte de l'égalité. 810
XIX. — Doctrine de Babœuf. — Organisation du régime de la communauté, trouvée dans ses papiers. 815
LIVRE TROISIEME. — *LE SOCIALISME.* — XIXe s. 821

PREMIÈRE PARTIE. — TRANSITION DU XVIIIe SIÈCLE AU XIXe SIÈCLE. — LE RATIONALISME ALLEMAND. 821
Chap. I. — Caractère de la science allemande. 821
II. — Coup d'œil général sur le rationalisme allemand. 821
III. — Conséquences de la théorie de Kant. 831
IV. — Scepticisme et contradictions de Kant. 851
V. — Extravagance du système de Fichte. 834
VI. — Contradictions du sentimentalisme de Jacobi. 835
VII. — La philosophie de Fichte aboutit à l'égoïsme et au despotisme. 838
VIII. — Schelling et Fichte s'entendent à la fin pour accepter le panthéisme. 839
IX. — Hegel est la dernière conséquence de Kant et le dernier mot de la philosophie allemande. 842
X. — Appréciation de la méthode de Spinosa et de Hegel. — Le rationalisme allemand né de Spinosa. 843
XI. — Les successeurs de Hegel. — Feuerbach et Stirner. — La dernière formule du rationalisme allemand : *Homo sibi Deus.* 846
XII. — Conséquences de l'humanisme de Feuerbach. 846
XIII. — Appréciation des prétentions du rationalisme allemand. 850
XIV. — L'Allemagne rationaliste livrée à toutes les anxiétés du doute. 853
XV. — Décadence du rationalisme allemand. 858
XVI. — Le rationalisme allemand dans la théologie. 858
XVII. — Le docteur Strauss et Voltaire. — La jeune Allemagne. 858
XVIII. — Portraits des théologiens ration. de l'Allemagne luthérienne. — Leur tactique contre le christianisme. 862
XIX. — La théologie naturaliste en Allemagne. 863
XX. — Caractère du mythicisme. 866
XXI. — Anarchie intellectuelle et morale produite par la philosophie et la théologie rationaliste. 867
XXII. — Le panthéisme dans la poésie. — Gœthe. — Apothéose de l'humanité. 870
XXIII. — Gœthe et Voltaire se donnent la main, et l'Allemagne arrive au scepticisme. 870
IIe PARTIE. — L'ÉCLECTISME. — INTRODUCTION DU RATIONALISME GERM. DANS LES ÉCOLES FRANÇAISES. 871
Chap. I. — Apologie de l'éclectisme. 871
II. — Défaut d'originalité de l'éclectisme. 874
III. — Origines étrangères de l'éclectisme. 878
IV. — Variations politiques de l'éclectisme. 878
V. — Variations dogmatiques de l'éclectisme. 882
VI. — Théodicée panthéiste et jextravagante de l'éclectisme. 883
VII. — M. Cousin disciple des Allemands dans la philosophie de l'histoire, et par conséquent fataliste. 887
VIII. — Philosophie de l'histoire et histoire de la philosophie de l'éclectisme. 890
IX. — Théorie des quatre systèmes. 894
X. — Conclusions de M. P. Leroux sur l'éclectisme. 895
XI. — Le matérialisme du XVIIIe siècle en lutte avec l'éclectisme. — La philosophie positive. 902
IIIe PARTIE. — DÉVELOPPEMENT FINAL DU RATIONALISME. — LES SECTES SOCIALISTES. 910
Ie section. — Les saint-simoniens. 910
Chap. I. — Double origine du socialisme du XIXe s. 910
II. — Idées et ouvrages de Saint-Simon. 911
III. — L'école saint-simonienne. 919
IV. — Critique du saint-simonisme. 922
IIe section. — Les fouriéristes ou phalanstériens. 926
Chap. I. — Fourier peint par M. Grün. 926
II. — Fourier et ses ouvrages. 926
III. — Exposition de la théorie de Fourier. 931
IV. — Tableau du phalanstère. 934
V. — Fourier peint par lui-même. 946
VI. — Réfutation abrégée et concluante du fouriérisme 962
IIIe section. — Les socialistes de la république de 1848. — MM. Proudhon, Louis Blanc, Pierre Leroux, Cabet. 963
Chap. I. — Exposition et critique des théories de M. Proudhon 963
II. — Expos. et critique du communisme de M. L. Blanc. 978
III. — L'humanitarisme et M. Pierre Leroux. 983
IV. — L'Icarie de M. Cabet. 994
V. — M. Cabet jugé par M. Proudhon. 994
VI. — Les socialistes étrangers. 995
IVe PARTIE. — RÉFUTATION DU COMMUNISME. 998
Chap. I. — Réfutation du communisme par le rationalisme. 998
II. — Réfutation du communisme par le socialisme. 1006
Ve PARTIE. — INFLUENCE DES DOCTRINES RATIONALISTES SUR LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE. 1025
Chap. I. — La société n'est pas guérie du scepticisme et du matérialisme du XVIIIe siècle. 1025
II. — La société contemporaine est-elle moins égoïste que celle du XVIIIe siècle? — Est-elle mieux armée que lui contre les passions révolutionnaires? 1026
III. — Le XIXe siècle est-il au fond plus moral que le siècle précédent? 1030
IV. — Misérable éducation du temps. 1 34
V. — Etat social. 1034
VI. — La maladie du siècle 1035
VII. — La maladie du siècle peinte par Byron. 1035
VIII. — Le christianisme peut seul guérir la mélancolie du siècle. 1035
IX. — Un siècle sans foi. 1039
X. — Matérialisme des conservateurs. 1046
XI. — Matérialisme du siècle et désenchantements qui l'attendent. 1046
XII. — La littérature contemporaine. 1047
XIII. — Les romanciers socialistes. 1050
XIV. — Anarchie des intelligences. 1055
XV. — Services que la religion rendait aux âmes au temps de sa puissance et qu'elle peut rendre encore 1055
XVI. — Ce qu'est la société sans le christianisme. 1059
XVII. — Confession d'un sceptique du XIXe siècle, ou paix du christianisme et désolation du rationalisme. 1079
XVIII. Embarras du rationalisme au milieu des ruines. 1084
XIX. — Incertitudes du rationalisme sur l'origine de l'humanité, sur sa destinée et sur ses développements. 1085
XX. — La philos. ration. n'a résolu aucun problème. 1088
XXI. — La philosophie rationaliste n'est pas plus organisée qu'au temps de Thalès et de Pythagore. 1089
XXII. — La philosophie rationaliste a produit la plus complète anarchie, le mépris de l'autorité, la présomption, l'ignorance, la dégradation des caractères, l'absence de toute conviction, l'amour du changement, l'esprit révolutionnaire et la passion de l'impossible. 1093
VIe PARTIE. — DISSOLUTION DES SECTES RATIONALISTES ET TRIOMPHE DU CHRISTIANISME. 1101
Chap. I. — L'Eglise victorieuse du schisme au XIXe s. 1101
II. — Décadence des préjugés du XVIIIe siècle. — L'Eglise victorieuse du rationalisme. 1103
III. — Avenir du christianisme 1108
IV. — L'Eglise éternelle. — Conclusion du Catéchisme des incroyants. 1122
DISSERTATIONS COMPLEMENTAIRES. 1144
Ire DISSERT. — *Pierre Bayle, sa doctrine et son influence.* 1144
IIe DISSERT. — *Madame de Staël.* 1151
Chap. I. — La Biographie. 1151
II. — La littérature. 1162
III. — La philosophie de Delphine. 1175
IV. — La politique. 1184
V. — La famille. 1193
IIIe DISSERT. — *Un mot sur l'éclectisme.* 1212
IVe DISSERT. — *De la philosophie de l'histoire, à propos de l'éclectisme.* 1222
Ve DISSERT. — *Le docteur Klee, sa vie et ses travaux.* 1259
VIe DISSERT. — *De l'exégèse rationaliste et de ses dangers, à propos du livre de Strauss.* 1267
VIIe DISSERT. — *Appréciation du système mystique.* 1277
VIIIe DISSERT. — *Originalité du christianisme.* 1270
Ire DISSERT. — *Le fouriérisme devant le siècle.* 1324
§ I. — Synthèse du fouriérisme. 1323
§ II. — Théologie de Fourier et de son école. 1325
§ III. — Cosmogonie de Fourier. 1228
§ IV. — Psychologie de Fourier et de ses disciples. 1330
§ V. — La société d'après Fourier. 1332
§ VI. — L'industrie d'après Fourier. 1336
§ VII. — La critique de la société actuelle par Fourier. 1336
§ VIII. — Objections contre les bases mêmes du système de Fourier. 1339
§ IX. — Histoire du fouriérisme. 1344

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

210.8
M588

43217

AUTHOR
MIGNE, J.-P. (Ed.).

TITLE
Conclusion Des Démonstrations Évangéliques...
Par M. L'Abbé Frédéric-Édouard Chassay.

DATE DUE | BORROWER'S NAME

STORAGE - CBEL

43217